

CONAN

INTÉGRAL DU CYCLE

PAR

ROBERT ERVIN HOWARD



Illustration Ernest BORDES

ÉDITION LIBRE et UNIVERSELLE
Initiative Claude Gohin

ÉPINAC 2012

atelierdedenis.com

CYCLE CONAN

PRÉFACE

In Memoriam

A la mort de Robert Ervin Howard, son illustre confrère Howard Phillips Lovecraft prend la plume...

Robert Ervin Howard : 1906-1936

La mort soudaine de Robert E. Howard survenue le 11 juin a porté un rude coup au monde du fantastique. Mr. Howard était un écrivain fantastique unique en son genre. Eternel champion de la simplicité du barbare contre la subtilité du civilisé, sa nature transparaissait dans la vigueur et la sincérité de son œuvre. Il s'investissait toujours complètement dans tout ce qu'il écrivait, à tel point que même ses productions les plus commerciales possèdent un accent et une saveur d'authenticité qui manquent à la production courante des pulps. Dans ses récits, les sentiments sonnent vrai, qu'il s'agisse d'aventure, de conquête, ou de crainte, de terreur sacrée.

Mr. Howard est né à Peaster, dans l'Etat du Texas, le 22 janvier 1906, et il a toujours vécu dans le Sud ; sa dernière résidence étant Cross Plains au Texas. C'était un ardent défenseur des traditions de sa région natale, et le spécialiste autorisé de son histoire.

Mr. Howard commença à écrire à l'âge de quinze ans, et sa première œuvre publiée le fut dans *Weird Tales* quatre ans plus tard. Il devint rapidement populaire, et son nom fut bientôt synonyme de récits vigoureux de luttes et de carnages dans le climat des premiers âges, des horreurs de la nécromancie, et du mystère qui hante les ruines primordiales.

« Le Royaume des Chimères », paru en août 1929 dans *Weird Tales* marqua la première apparition de ce monde préhistorique inlassablement peint, que Mr. Howard allait bientôt rendre célèbre. L'époque la plus récente de ce monde - et son héros mémorable Conan le Cimmérien - apparut en 1932 avec « Le Phénix sur l'Epée ».

Mais l'activité de Mr Howard ne se limitait pas au

seul fantastique. Ses récits sur la boxe ont fait le bonheur de plus d'un rédacteur de magazine sportif, tandis que ses nombreux contes orientaux, si vivants, exprimaient avec force le talent tout particulier qu'il possédait pour décrire des scènes de bataille. L'année passée il avait commencé à écrire des récits ayant pour cadre les paysages qui l'avaient vu naître - saine tendance qui l'aurait sans doute conduit à devenir un auteur régional reconnu. Les lecteurs de *Weird Tales* savent aussi quels furent les apports de Mr. Howard en tant que poète.

Robert Howard n'était pas marié, et résidait chez ses parents, presque à la campagne, dans les faubourgs de Cross Plains. Son père, un médecin de grande renommée, fut l'un des pionniers des plateaux du centre du Texas. Robert était diplômé du Howard Payne College de Brownwood et l'écriture était sa seule profession. En littérature, l'aventureux l'attirait davantage que l'analytique, et dans l'étude, sa préférence allait à l'histoire du sud-ouest des Etats-Unis, des Celtes, et de l'Orient. Il était brillant athlète amateur, et pratiquait avec assiduité toutes sortes de sports. Il méprisa toujours les cultes et coteries esthético-littéraires, respectant la force plus que l'érudition. Il ne rencontra personnellement qu'un seul de ses collègues fantaisistes, le brillant E. Hoffmann Price, bien qu'il ait entretenu avec de nombreux auteurs une correspondance volumineuse et d'une philosophie pénétrante.

Mr Howard était le type même de l'athlète : haut de près de six pieds, il pesait cent quatre-vingt-quinze livres. Il avait un teint très foncé, mais les yeux bleus. Il avait un tempérament chaleureux et hospitalier, adorait la vie active et la bonne chère en bonne compagnie. Sa mort représente une perte incalculable, car n'est pas encore né celui qui reprendra son flambeau.

LOVECRAFT

Conan	page 5
Conan le Cimmérien	page 196
Conan le Flibustier	page 383
Conan le vagabond	page 612
Conan l'aventurier	page 806
Conan le guerrier	page 1046
Conan l'usurpateur	page 1271
Conan le conquérant	page 1489

CYCLE CONAN
LIVRE PREMIER

CONAN

Chapitre I

La chose dans la crypte

Le plus célèbre héros de l'époque hyborienne n'était pas un Hyborien, mais un barbare, Conan le Cimmérien, dont le nom est au centre de cycles entiers de légendes. Sur les antiques civilisations de l'âge révolu des Hyboriens et des Atlantes, seuls nous sont parvenus quelques récits fragmentaires, à demi légendaires. L'un d'eux, Les Chroniques némèdes, nous fournit la plupart des détails connus sur la carrière de Conan. La partie le concernant commence ainsi :

« Sache, ô prince, qu'entre l'engloutissement par l'océan de l'Atlantide et des cités étincelantes et l'ascension des fils d'Aryas, il fut un âge de rêve où des royaumes resplendissants s'épandirent par le monde comme des manteaux bleus sous les étoiles : la Nemedie, l'Ophir, la Brythunia, l'Hyperborea, la Zamora, avec ses femmes aux noires chevelures et ses tours hantées de mystère, la Zingara et sa chevalerie, le Koth, contigu aux terres pastorales du Shem, la Stygia et ses tombeaux peuplés d'ombres, l'Hyrkania et ses harnois d'acier, de soie et d'or. Mais le plus fier royaume du monde était l'Aquilonia, perle de l'Occident fabuleux. Dans ces contrées vint Conan le Cimmérien, cheveux noirs, œil sombre, épée au poing, voleur, brigand, assassin, avec ses peines immenses et ses joies démesurées, qui piétina de ses sandales les trônes somptueux de la Terre. »

Dans les veines de Conan coulait le sang de l'antique Atlantide, avalée par les mers huit mille ans avant sa naissance. Son clan revendiquait une région du Nord-Ouest de la Cimmeria. Son grand-père, membre d'une tribu méridionale, avait fui son peuple à la suite d'une vendetta et, après avoir longtemps erré, avait cherché asile dans le Nord. Conan vit le jour sur un champ de bataille, au cours d'un combat entre sa tribu et une horde d'assaillants vanir.

Il n'est fait mention nulle part du jour où le jeune Cimmérien aperçut pour la première fois le monde civilisé, mais le bruit de son adresse au combat

circulait déjà dans son clan avant qu'il n'eût vu quinze hivers. Cette année-là, les membres des diverses tribus cimmériennes oublièrent leurs querelles intestines pour unir leurs efforts contre les Gunder qui avaient franchi la frontière aquilonienne, bâti le poste frontière de Venarium et entrepris de coloniser les marches méridionales de la Cimmeria. Conan fit partie de la horde hurlante et sanguinaire qui, dévalant des collines septentrionales, fondit sur le barrage avec sabres et torches, et repoussa les Aquiloniens à l'intérieur de leurs frontières.

A l'époque du sac de Venarium, Conan, loin d'avoir achevé sa croissance, était un grand gaillard de six pieds et cent quatre-vingts livres. Il avait la vivacité et la ruse du bûcheron, la poigne de fer du montagnard, le physique herculéen de son père forgeron, et maniait en connaisseur le couteau, la hache et l'épée.

Après le pillage de l'avant-poste aquilonien, Conan retourne passer quelque temps dans sa tribu. Tirailé par les besoins contradictoires de son adolescence, de sa tradition et de son époque, il se livre pendant quelques mois, en compagnie d'une bande aesir, à des incursions infructueuses contre les Vanir et les Hyperboréens. A l'issue de cette dernière campagne, le jeune Cimmérien, âgé de seize ans, se retrouve dans les fers. Il ne restera cependant pas longtemps prisonnier...

I - Yeux rouges

Depuis deux jours, les loups suivaient sa trace à travers la forêt, et voici qu'ils gagnaient de nouveau du terrain. Tournant la tête, le jeune garçon aperçut leurs masses sombres et velues qui bondissaient parmi les troncs noirs, leurs yeux luisant comme des braises rouges dans les ténèbres environnantes. Il savait que, cette fois, il ne pourrait pas les repousser comme il l'avait fait auparavant.

Des millions de sapins noirs se dressaient autour de lui, tels les soldats muets de quelque armée ensorcelée. La neige s'accrochait encore au versant septentrional des collines, mais le ruissellement de la neige et de la glace en fusion présageait la venue du printemps. Même en plein été, c'était un univers sombre, silencieux, inquiétant ; et en cette heure où la faible clarté du ciel s'estompait à l'approche du crépuscule, il semblait plus lugubre que jamais.

Sans ralentir son allure, l'adolescent gravit la colline boisée, poursuivant sa course ininterrompue depuis son évocation d'une réserve d'esclaves hyperboréenne, deux jours auparavant. Bien qu'il fut un Cimmérien de pure souche, il avait, en compagnie d'une bande de voleurs aesir, participé à plusieurs incursions en territoire hyperboréen. Les farouches guerriers blonds de cette sinistre terre avaient tendu une embuscade au groupe de pillards ; et pour la première fois de sa vie, le jeune Conan avait goûté l'amertume des fers et du fouet, attributs habituels de l'esclave.

Mais sa servitude ne devait pas durer longtemps. Travaillant la nuit, quand les autres dormaient, il s'employa à user l'un des maillons de sa chaîne, qui finit par se rompre. Puis, profitant d'un violent orage, il s'évada. Faisant tournoyer sa lourde chaîne brisée, il terrassa son surveillant ainsi qu'un soldat qui voulait lui barrer la route, et disparut sous la pluie battante. L'averse qui masquait sa fuite brouillait aussi sa piste pour les chiens de ses poursuivants.

Bien que libre pour l'instant, le jeune homme se trouvait séparé de sa Cimmeria natale par des territoires ennemis. Il s'enfuit donc vers le sud et pénétra dans la région sauvage et montagneuse qui

séparait les marches méridionales de l'Hyperborea des plaines fertiles de la Brythunia et des steppes turaniennes. Quelque part vers le sud, lui avait-on dit, s'étendait le fabuleux royaume de Zamora, avec ses femmes aux noires chevelures, ses tours hantées de mystère et ses cités célèbres : Shadizar, la capitale, surnommée la cité du Vice ; Arenjun, la ville des Voleurs, et Yezud, celle du dieu-araignée.

L'année précédente, Conan avait goûté pour la première fois aux fastes du monde civilisé : membre d'une horde de Cimmériens sanguinaires, il avait participé à l'assaut, puis au sac de l'avant-poste aquilonien de Venarium. Cela lui avait aiguisé l'appétit. Il n'avait pas d'ambitions précises, ni de programme d'action défini, mais seulement de vagues rêves d'aventures éperdues dans les régions prospères du Sud. Des images d'or et de pierreries, de quantités inépuisables de victuailles et de vin, de chaudes étreintes avec des femmes nobles et superbes, soucieuses de récompenser ses hauts faits, traversaient son jeune et naïf esprit. Dans le Sud, songeait-il, sa taille et sa force imposantes devraient lui apporter sans peine fortune et renommée parmi les chétifs habitants des villes. Il prit donc la route du sud et de son destin, sans autres bagages qu'une tunique élimée et dépenaillée, et une chaîne.

C'est alors que les loups avaient flairé sa piste. En temps ordinaire, un homme énergique n'avait pas grand-chose à redouter d'eux. Mais on était à la fin de l'hiver, et les bêtes éperdues, affamées à l'issue d'une mauvaise saison, étaient prêtes à tout risquer.

La première fois que les loups gris étaient parvenus à le rattraper, Conan avait brandi sa chaîne avec une telle fureur qu'il en avait mis deux hors de combat : l'un, le dos brisé, hurlant et se tordant de douleur, l'autre gisant un peu plus loin, le crâne fracassé, dans la neige fondante éclaboussée de sang vermeil. La horde famélique s'était éloignée furtivement de cet adolescent à l'œil farouche et de sa terrible chaîne tourbillonnante, pour se repaître de leurs frères morts, tandis que le jeune Conan s'enfuyait de nouveau vers le sud. Mais ils ne devaient pas tarder à retrouver sa trace.

La veille, à la tombée de la nuit, ils l'avaient rejoint sur une rivière gelée aux frontières de la Brythunia. Comme il les affrontait sur la surface glissante, balançant la chaîne ensanglantée comme un fléau, le plus téméraire des loups avait saisi les anneaux de fer entre ses funestes mâchoires, arrachant la chaîne à son étreinte engourdie. Au même instant, la glace en fusion qui les supportait s'était rompue sous le choc furieux du combat et les assauts forcenés de la horde. Conan se retrouva plongé dans les flots glacials qui s'engouffrèrent dans sa gorge et ses narines. Plusieurs loups étaient tombés à l'eau avec lui ; il eut la vision fugitive d'une bête à demi immergée, cherchant désespérément un point d'appui sur le bord de la glace – mais il ne sut jamais combien étaient parvenus à s'en sortir et combien avaient été entraînés sous la croûte gelée par le courant rapide.

Claquant des dents, il se hissa sur l'autre bord de la faille, laissant derrière lui la horde hurlante. Toute la nuit, il avait fui vers le sud à travers les collines boisées, à moitié nu, transi, et toute une journée. Et voici qu'ils l'avaient de nouveau rattrapé.

L'air froid de la montagne brûlait ses poumons épuisés, et à chaque instant il lui semblait respirer l'haleine de quelque fournaise infernale. Devenues insensibles, ses jambes de plomb se mouvaient par saccades. A chaque pas, ses sandales s'enfonçaient dans la terre détrempée, puis s'en dégageaient avec un bruit de succion.

Il savait que, désarmé, il avait peu de chances contre une douzaine de loups sanguinaires ; mais il n'interrompit pas sa course. Son sombre héritage cimmérien ne lui permettrait pas d'abandonner la lutte, même en face d'une mort inéluctable.

La neige avait recommencé de tomber, en gros flocons humides qui frappaient la terre noire et détrempée avec un bruissement sourd, mais perceptible, et tachaient les grands sapins noirs d'une myriade de points blancs. Ça et là, de gros rochers émergeaient de la terre tapissée d'aiguilles de pin ; le relief devenait de plus en plus accidenté. Ici, pensa Conan, était peut-être sa seule planche de salut. En s'adossant à un rocher, il pourrait affronter les loups à

mesure qu'ils viendraient vers lui. C'était une faible chance, car il connaissait bien la rapidité fulgurante de leurs attaques ; mais faute de grives...

La forêt se clairsema et la pente devint plus abrupte. Conan courut vers une énorme masse de pierre qui saillait du flanc de la colline, semblable au portail d'un château enseveli. A cet instant, les loups surgirent de l'épaisse forêt à ses trousses, hurlant comme les démons écarlates de l'enfer à l'affût d'une âme damnée.

II - La porte dans le rocher

A travers la blancheur trouble de la neige tourbillonnante, le jeune garçon distingua une tache noire et béante entre deux gros blocs de rochers et s'élança dans cette direction. Les loups étaient sur ses talons ; il pouvait sentir sur ses jambes nues leur haleine âcre et chaude lorsqu'il s'engouffra dans la crevasse qui s'ouvrait devant lui. A l'instant précis où il se faufilait dans l'ouverture, le premier loup se jeta sur lui. Deux mâchoires écumantes claquèrent sur du vide : Conan était sauvé.

Mais pour combien de temps ?

Courbant la tête, il tâtonna autour de lui dans l'obscurité, explorant de la main le sol de pierre rugueuse en quête d'une arme de fortune grâce à laquelle il pourrait affronter la horde hurlante. Il entendait les loups arpenter la neige fraîche devant la grotte et aiguïser leurs griffes sur le rocher. Leur respiration était, comme la sienne, rapide et haletante. Ils reniflaient et geignaient, assoiffés de sang. Mais, chose étrange, pas un ne franchit la sombre fissure grise, gorgée de ténèbres.

Conan se trouvait dans une grotte étroite creusée dans le roc, dont l'obscurité totale n'était atténuée que par un pâle rayon crépusculaire filtrant par l'ouverture. Le sol inégal de la cellule était jonché de débris éparpillés depuis des siècles par le vent, les oiseaux et les bêtes : feuilles mortes, aiguilles de pin, brindilles, quelques ossements disséminés, galets et fragments de rocher. Rien dans tout cela qui puisse être de quelque efficacité contre des loups.

Se redressant de toute sa hauteur – il mesurait déjà plus de six pieds –, l'adolescent se mit à inspecter la muraille et trouva bientôt une autre ouverture. Tandis qu'il se faufilait de l'autre côté, où régnait une obscurité absolue, ses doigts inquisiteurs lui apprirent que la paroi était gravée de glyphes cryptiques d'une écriture inconnue. Inconnue tout au moins pour ce garçon ignorant, venu des terres barbares du Nord, qui ne savait ni lire ni écrire et tenait ces arts civilisés pour des amusettes efféminées.

Il dut se plier en deux pour franchir le passage intérieur mais, une fois parvenu de l'autre côté, il put de nouveau se redresser. Il fit halte et prêta une oreille attentive. Bien que le silence fût total, une sorte de sixième sens l'avertit qu'il n'était pas seul dans la grotte : ce n'était rien qu'il pût voir, entendre ou sentir, mais le sentiment d'une présence, différent des perceptions ordinaires.

Entraîné à l'écoute des bruits de la forêt, il étudia la résonance de la crypte et conclut que cette seconde salle était beaucoup plus grande que la première. L'endroit sentait la poussière séculaire et la fiente de chauve-souris. Ses pieds rencontrèrent des objets éparpillés sur le sol. Bien qu'il ne pût les voir, il se rendit compte à leur contact qu'ils n'étaient pas de même nature que les débris forestiers qui tapissaient l'antichambre, mais semblaient fabriqués par l'homme.

Avançant d'un pas le long du mur, il déboucha contre un obstacle et tomba. Sa chute fut accompagnée d'un craquement retentissant, et un morceau de bois brisé lui érafla la jambe. Il se releva en jurant et tâtonna dans l'obscurité. Ses doigts rencontrèrent une chaise, dont le bois pourri avait facilement cédé sous le choc.

Il poursuivit son exploration en redoublant de prudence. Il découvrit bientôt la carcasse d'un char. Les roues s'étaient affaissées, si bien que le corps du char reposait à même le sol, parmi les fragments de rayons et les morceaux de jantes.

Conan sentit sous ses mains le froid du métal, et il comprit qu'il s'agissait probablement d'une pièce rouillée provenant du char. Cette découverte lui donna une idée. Revenant à tâtons jusqu'à l'ouverture intérieure, qu'il pouvait à peine distinguer dans

l'obscurité ambiante, il ramassa sur le sol de l'antichambre une poignée de brindilles et quelques éclats de rocher. De retour dans l'autre partie de la crypte, il entassa les brindilles et gratta les pierres contre le fer. Après plusieurs essais infructueux, il finit par trouver un caillou qui, frotté contre le métal, émettait une gerbe de vives étincelles.

Il eut bientôt allumé un petit feu fumeux, qu'il alimenta avec les débris de la chaise et les fragments des roues du char. Il pouvait enfin se détendre, se reposer de sa terrible course par monts et par vaux et réchauffer ses membres engourdis. La flamme vive et brûlante découragerait les loups qui, hésitant à le poursuivre à l'intérieur de la sombre caverne, mais ne voulant pas non plus abandonner leur proie, rôdaient encore devant l'entrée extérieure.

Le feu fit danser une chaude lumière fauve sur les parois rocheuses grossièrement équarries. Conan regarda autour de lui. La salle, carrée, était encore plus grande qu'il ne l'avait d'abord soupçonné. Le haut plafond, souillé de toiles d'araignées, se perdait dans d'épaisses ténèbres. Plusieurs autres chaises étaient adossées aux murs, ainsi que deux coffres crevés, révélant leur contenu de vêtements et d'armes. Ce vaste antre de pierre sentait la mort, le passé resté sans sépulture.

Soudain, les cheveux de Conan se dressèrent sur sa nuque et le jeune homme sentit sa peau frémir d'un frisson surnaturel. Là, sur un grand fauteuil de pierre, à l'autre extrémité de la salle, trônait la forme d'un gigantesque homme nu qui, une épée dégainée en travers de ses cuisses, tournait vers Conan le squelette de son visage sépulcral, éclairé par la lueur vacillante du feu.

Dès qu'il aperçut le géant nu, Conan sut qu'il était mort, mort depuis des siècles. Les membres du cadavre étaient bruns et ratatinés comme du bois sec. La chair de son énorme torse, racornie, rétrécie, fendillée, pendait maintenant en lambeaux sur ses côtes dénudées.

Cette certitude ne suffit cependant pas à apaiser le brusque frisson de terreur qui parcourut le jeune homme. Ce dernier faisait preuve, au combat, d'un

courage extraordinaire pour son âge, bravant sans hésiter hommes et bêtes sauvages, ne craignant ni la douleur, ni la mort, ni l'ennemi. Mais c'était un barbare, venu des collines septentrionales de la Cimmeria rétrograde. Et comme tous les barbares, il redoutait les mystères surnaturels de la tombe, les démons terrifiants et les monstres errants de la Nuit et du Chaos, dont les hommes primitifs peuplent les ténèbres au-delà de leurs feux de camp. Conan eût encore préféré affronter les loups affamés, plutôt que de demeurer en cet endroit, sous le regard de cette chose morte assise sur son trône de rocher, dont la clarté tremblotante animait le visage décharné, allumant des yeux sombres au fond des orbites creuses.

III - La chose sur le trône

Bien qu'il sentît son sang se figer dans ses veines et ses cheveux se hérissier sur sa nuque, le jeune garçon se ressaisit avec fermeté. Maudissant ses frayeurs nocturnes, il traversa le caveau à pas raides pour examiner de plus près cet être mort depuis des siècles.

Le trône était un bloc de pierre noire et luisante, d'un pied de haut, grossièrement creusé en forme de siège. L'homme nu avait dû être surpris par la mort alors qu'il s'y trouvait assis, à moins qu'on ne l'eût placé là plus tard. La moisissure avait depuis longtemps eu raison des vêtements qu'il avait pu porter. A ses pieds étaient éparpillés des agrafes de bronze et des lambeaux de cuir. Un collier de pépites d'or informes pendait à son cou ; des pierres brutes, enchâssées dans des bagues d'or, miroitaient sur ses mains griffues, qui serraient encore les attributs du trône. Un heaume de bronze orné de deux cornes, maintenant couvert de vert-de-gris ; couronnait le crâne et l'atroce visage brun et décharné.

Avec un courage inouï, Conan força son regard à se poser sur la face rongée par le temps. Les yeux, qui s'étaient enfoncés, n'étaient plus que deux gouffres noirs. La peau s'était retroussée sur les lèvres, découvrant des crocs jaunes figés dans un rictus sinistre.

Qui avait été cet être mort ? Un guerrier des temps

anciens ? Quelque grand chef, redouté de son vivant et trônant encore dans la mort ? Personne n'eût pu le dire. Cent peuples avaient parcouru et gouverné ces zones frontières montagneuses depuis que l'Atlantide avait sombré sous les vagues d'émeraude de l'océan Occidental, huit mille ans auparavant. A en juger par le heaume en corné, le cadavre avait peut-être été l'un des chefs barbares venus de l'Asie, ou le roi primitif de quelque tribu hyborienne oubliée, perdue depuis longtemps dans les ombres du temps et enfouie sous la poussière des âges.

Le regard de Conan tomba alors sur la grande épée qui reposait sur les cuisses osseuses du cadavre. C'était une arme formidable : un glaive dont la lame, qui dépassait largement un mètre de longueur, était en fer bleui, et non en cuivre ou en bronze ainsi qu'on aurait pu s'y attendre étant donné son grand âge. C'était peut-être une des premières armes de fer jamais portées par main humaine ; les légendes du peuple de Conan narraient le temps où les hommes taillaient et frappaient avec du bronze rouge, le fer n'étant pas encore connu. Cette épée devait avoir vu bien des batailles dans son obscur passé : sa large lame, encore affilée, était cependant entaillée en maints endroits, vestiges de coups sonnants portés, au fort de la mêlée, à d'autres lames de glaives ou de haches. Bien que noircie par les siècles et tachée de rouille, cette arme était encore redoutable.

Le cœur de cet adolescent, né au combat, battait à se rompre. Son sang guerrier bouillonnait dans ses veines. Crom ! quelle épée ! Avec une arme comme celle-là, il pourrait sans peine défendre sa peau contre les loups affamés qui, tournant et geignant, l'attendaient dehors. Tendant vers la poignée de l'épée une main impatiente, il ne vit pas la lueur d'avertissement qui frémit au fond des sombres orbites de l'ancien guerrier.

Conan soupesa le glaive antique, qui semblait aussi lourd que du plomb. Peut-être avait-il été porté par quelque roi fabuleux de jadis, un demi-dieu légendaire tel que Kull d'Atlantide, roi de Valusia avant l'engloutissement de l'Atlantide par l'océan furieux...

Le jeune homme brandit l'épée et sentit ses muscles se gonfler de puissance et son cœur palpiter de

l'orgueil de la possession. Dieux ! quelle arme ! Avec une lame comme celle-là, il n'était plus de destinée trop ambitieuse pour un guerrier ! Avec un glaive comme celui-là, même un jeune barbare à moitié nu, venu des régions sauvages de la Cimmeria, pourrait se tailler un chemin jusqu'au bout du monde et, à travers des fleuves de sang, se frayer une place parmi les grands rois de la Terre !

Il s'éloigna d'un pas du trône de pierre et fendit de sa lame un ennemi imaginaire ; il sentait contre sa paume dure la poignée usée par le temps. Le vieux glaive effilé siffla dans l'air enfumé, faisant danser sur les rugueuses parois de pierre des rayons de lumière vive, qui couraient autour de la salle comme de petits météores dorés. Armé de cette puissante épée, Conan pouvait affronter non seulement les loups affamés devant la porte, mais aussi un univers entier de guerriers.

Le jeune homme bomba la poitrine et fit retentir le farouche cri de guerre de son peuple, dont l'écho assourdissant se répercuta dans la grotte, troublant dans leur sommeil les ombres antiques et la poussière séculaire. Conan ne songea pas un seul instant qu'un défi de ce genre, lancé en un tel lieu, pouvait éveiller d'autres choses que des ombres et de la poussière – des choses qui eussent dû dormir sans interruption jusqu'à la fin des siècles.

Il s'immobilisa, glace d'effroi, un pied suspendu à mi-course : un bruit, un crissement sec, indescriptible, lui parvenait de l'extrémité de la crypte où se trouvait le trône. Pivotant sur lui-même, il vit... et sentit ses cheveux se dresser sur son crâne et son sang se figer dans ses veines. Toutes ses terreurs superstitieuses et ses craintes nocturnes primitives assiégèrent en hurlant son esprit fou d'horreur et d'épouvante : le mort était vivant.

IV - Quand les morts se mettent en marche

D'un mouvement lent et saccadé, le cadavre se leva de son grand fauteuil de pierre et fixa Conan de ses orbites noires, au fond desquelles deux yeux étincelants de vie semblaient porter sur lui un regard

froid et malveillant. Par quelque antique phénomène occulte insoupçonné du jeune homme, la vie animait encore, plusieurs siècles après son trépas, la momie du guerrier. Ses mâchoires grimaçantes s'ouvrirent, puis se fermèrent, en une atroce pantomime de parole. Mais aucun son ne parvint à Conan, hormis le crissement initial, apparemment produit par la friction des vestiges desséchés de muscles et de tendons. Aux yeux de Conan, cette parodie silencieuse de langage était plus terrible encore que le fait de voir vivre et bouger un cadavre.

Avec un nouveau craquement, la momie descendit les degrés de son antique trône et tourna son crâne vers Conan. Son regard sans yeux se fixa sur l'épée qu'il tenait à la main et des feux sinistres et surnaturels embrasèrent ses orbites creuses. Traversant la salle d'un pas mal assuré, la créature s'avança vers Conan, tel un monstre abominable sorti des fantômes diaboliques d'un dément. Dépliant ses serres osseuses, elle fit mine d'arracher le glaive des mains jeunes et vigoureuses de Conan.

Paralysé par une terreur superstitieuse, Conan recula pas à pas. Sur la muraille, la lumière du feu profilait en noir l'ombre monstrueuse de la momie, qui ondoyait sur les aspérités du rocher. Hormis le crépitement des flammes mordant le bois, le grincement irrégulier des muscles parcheminés du cadavre en marche et la respiration haletante du jeune homme asphyxié par l'épouvante, le caveau était silencieux.

Le mort accula Conan contre le mur et avança une main brune et squelettique d'un mouvement saccadé. L'épée réagit instinctivement dans la main du jeune homme : la lame s'abattit en sifflant sur le bras tendu, qui se rompit en craquant comme une baguette. Les doigts crispés sur le vide, la main sectionnée tomba sur le sol avec un claquement sec ; aucun sang ne jaillit du moignon décharné de l'avant-bras.

Cette atroce blessure, qui eût arrêté le plus brave des guerriers vivants, ne ralentit même pas la marche du cadavre. Celui-ci se contenta d'arracher son membre mutilé et tendit l'autre bras.

Conan s'élança d'un bond, décrivant avec son arme de larges moulinets cinglants. Un coup atteignit la

momie au côté. Des côtes se cassèrent sous le choc sans plus de résistance que des brindilles, et le cadavre fut projeté à terre avec fracas. Conan demeura pantelant au milieu de la crypte, serrant l'antique poignée au creux de sa paume moite. Les yeux dilatés par l'horreur, il regarda la momie se relever avec un long crissement, puis s'avancer, comme un automate, pointant sur lui le squelette de son unique main.

V - Duel avec le mort

Lentement, ils tournèrent plusieurs fois autour de la salle. Conan avait beau faire tournoyer vaillamment son arme, il perdait peu à peu du terrain devant l'avance opiniâtre de ce mort qui le harcelait.

Un coup manqua le bras de la momie, qui le retira juste à temps de la trajectoire du glaive ; emporté par son élan, Conan effectua un demi-tour, et la créature en profita pour se ruer sur lui. La main griffue agrippa l'adolescent par un pan de sa tunique, dont elle arracha l'étoffe élimée, ne lui laissant pour tout vêtement que ses sandales et son pagne.

Conan fit un bon en arrière et visa le monstre à la tête. La momie se déroba, et Conan dut de nouveau lutter pour échapper à son étreinte. Il lui assena un coup formidable sur le côté du crâne, qui emporta l'une des cornes du heaume. Au deuxième coup, le casque tout entier vola au loin dans un tintement de ferraille. Un troisième coup entama le cuir sec et brun. Pendant un bref instant, qui faillit être fatal au jeune homme, la lame se trouva immobilisée ; et tandis que, éperdu, il tâchait de se dégager, il sentit d'antiques ongles noirs lui labourer la peau.

L'épée frappa encore une fois la momie au côté et, l'espace d'une seconde qui eût pu être décisive, se logea dans sa colonne vertébrale ; mais le mort se libéra d'une secousse. Rien ne pouvait, semblait-il, avoir raison du squelette puisque, mort, il était insensible à la douleur. Il continuait à poursuivre Conan de sa démarche vacillante, sans se fatiguer ni faiblir, au mépris de blessures qui eussent étendu raides morts dans la poussière une douzaine de vigoureux guerriers.

Comment tuer un être qui est déjà mort ? Cette question obsédante harcelait l'esprit de Conan, qui croyait perdre la raison. Il respirait avec peine ; son cœur battait comme s'il fût sur le point d'éclater. Quelle que fût leur violence, ses coups d'épée ne parvenaient même pas à ralentir la charge de la momie.

L'adolescent attaqua cette fois avec plus de ruse. Il porta un revers sauvage contre le genou du squelette. Un os craqua, et la momie roula dans la poussière. Mais la vie surnaturelle brûlait encore dans son sein décharné. Elle parvint tant bien que mal à se mettre sur pied et s'élança en titubant aux trousses du jeune homme, traînant sa jambe estropiée.

Conan frappa à nouveau le squelette ; la mâchoire inférieure alla voler dans un coin sombre où elle rebondit bruyamment. Mais le cadavre ne s'arrêtait pas. Au-dessus des décombres d'os blanchis qui formaient à présent le bas du visage, l'inquiétant regard hantait toujours les orbites ; la momie continuait de talonner sa proie de son infatigable marche d'automate. Conan se prit à souhaiter être demeuré à l'extérieur, avec les loups, plutôt que d'avoir cherché refuge dans cette crypte maudite, où encore marchaient et tuaient des êtres morts depuis mille ans.

Tout à coup, il se sentit saisi à la cheville. Perdant l'équilibre, il tomba de tout son long sur le sol de pierre inégal et s'efforça désespérément de dégager sa jambe de cette étreinte osseuse. Son sang se figea lorsqu'il vit, autour de sa cheville, la main sectionnée du cadavre dont les serres squelettiques étaient plantées dans sa chair.

L'abominable créature de cauchemar dressa au-dessus de lui sa forme monstrueuse. Le visage déchiqueté du cadavre le toisa d'un air narquois et une main griffue se précipita vers sa gorge.

Conan réagit instinctivement. Rassemblant toute son énergie, il lança ses deux pieds contre le ventre racorni du mort. Projetée en l'air, la momie alla s'écraser bruyamment derrière lui, au beau milieu du feu.

Conan arracha de sa cheville la main mutilée qui s'y agrippait encore. Puis, roulant sur lui-même, il envoya le membre rejoindre dans le feu le reste du squelette. Il se releva, ramassa son glaive et, faisant volte-face...

constata que la bataille était terminée.

Desséchée par la procession de siècles innombrables, la momie flambait comme un feu de brousse. La vie surnaturelle qui l'habitait eut un dernier sursaut : tandis que, sautant de membre en membre, les flammes léchaient sa carcasse, le squelette transformé en torche vive, essaya de se redresser. Il était presque parvenu à se traîner hors du feu lorsque sa jambe estropiée se sépara de son corps. La momie s'affaissa et ne fut bientôt plus qu'une gerbe de flammes grondantes. Un membre embrasé se détacha avec un craquement. Le crâne roula dans les braises. Il ne resta bientôt plus du cadavre que quelques morceaux incandescents d'ossements calcinés.

VI - Le glaive de Conan

Vidé, fourbu, Conan poussa un long soupir de soulagement et respira profondément. Il essuya la sueur froide dont la terreur avait inondé son visage et passa les doigts dans sa tignasse noire. La momie du guerrier était enfin vraiment morte, et la grande épée lui appartenait. Il la soupesa de nouveau, savourant son poids et sa puissance.

Il songea un instant à passer la nuit dans le caveau. Il était brisé de fatigue. Dehors, les loups et le froid le guettaient pour l'achever, et même son sens aigu de l'orientation, acquis dans les steppes sauvages, ne lui serait d'aucun secours par cette nuit sans étoiles en pays inconnu.

Mais il se ravisa soudain. A l'âcre relent de la poussière des âges s'ajoutait maintenant, dans la crypte enfumée, l'odeur de la chair calcinée d'un cadavre séculaire : une odeur étrange, méphitique, différente de toutes celles jamais détectées par ses narines exercées. Le trône vide semblait le narguer. Le sentiment d'une présence, qui s'était emparé de lui lorsqu'il avait franchi le seuil de la crypte, persistait dans son esprit. A l'idée de dormir dans ce caveau hanté, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il eut la chair de poule.

En outre, muni de sa nouvelle épée, il était plein de confiance. Bombant le torse, il fit siffler la lame au-dessus de sa tête.

Quelques instants plus tard, il sortit de la grotte, drapé dans un vieux manteau de fourrure déniché dans un coffre, une torche dans une main et son épée dans l'autre. Les loups avaient disparu. Levant les yeux, Conan vit que le ciel se dégageait. Il étudia les étoiles qui scintillaient entre les nuages et se remit en marche vers le sud.

Chapitre II

La tour de l'Eléphant

Poursuivant sa route vers le sud, Conan franchit les montagnes sauvages qui séparent les Etats hyboriens orientaux des steppes turaniennes, et parvient enfin à Arenjun, la fameuse « ville des Voleurs » du royaume de Zamora. Nouveau venu dans le monde civilisé et farouchement individualiste de nature, il se trouve (ou se creuse) un trou comme voleur professionnel dans ce pays où le vol est considéré comme un art et une vocation honorable. Encore très jeune, et plus audacieux qu'habile, ses progrès dans son nouveau métier sont d'abord assez lents.

I

Les torches jetaient une clarté diffuse sur les réjouissances du Maul, où les voleurs de l'Orient donnaient une fête nocturne. Dans le Maul, ils pouvaient hurler et faire la bombe comme bon leur semblait, car les honnêtes gens évitaient ces parages, et les gardes, largement dédommagés avec des pièces volées, ne se mêlaient pas de leurs divertissements. Dans les rues tortueuses et mal pavées, encombrées de détritrus et émaillées de flaques stagnantes, déambulaient en titubant des fêtards ivres et vociférants. Des coins sombres, où étincelaient des fers entrecroisés, fusaient des rires aigus de femmes, des bruits de lutte et de bousculade. Par les vitres cassées et les portes grandes ouvertes, éclairées par la lueur blafarde des torches, s'échappaient des relents de vin aigre et de sueur âcre, des tintements de pichets entrechoqués, des bruits de poings martelant des tables grossières et des bribes de chansons obscènes.

Dans l'un de ces tripots, la joie battait son plein. Sous le plafond bas, noirci par la fumée, s'étaient réunis toutes sortes de gredins, dont les accoutrements hétéroclites exhibaient tous les stades de la décrépitude : malandrins sournois, kidnappeurs aux aguets, voleurs habiles, spadassins crâneurs accompagnés de femmes aux voix stridentes, parées de fanfreluches criardes. Les forbans indigènes constituaient l'élément dominant : Zamoriens basanés, aux yeux noirs, portant un poignard à leur ceinture et la perfidie dans le cœur. Mais il y avait aussi des loups originaires d'une demi-douzaine de pays étrangers : un renégat hyperboréen gigantesque, taciturne et dangereux, un sabre ceint autour de sa charpente maigre (car les hommes portaient ouvertement des armes dans le Maul) ; un faux-monnayeur shémite, au nez crochu et à la barbe frisée, d'un noir bleuté ; une Brythunienne au regard effronté, perchée sur le genou d'un Gunder aux cheveux fauves (mercenaire itinérant, déserteur de quelque armée défaite). Le gros coquin grivois dont les plaisanteries paillardes déclenchaient tous les cris d'allégresse était un kidnappeur professionnel, venu du lointain royaume du Koth

enseigner la technique du rapt de femmes aux Zamoriens, qui en savaient, en fait, plus long sur cet art, à la naissance, que lui-même ne pourrait jamais en apprendre. Le Kothien interrompit sa description des charmes d'une de ses victimes et plongea son groin dans une énorme chope de bière écumante. Essuyant la mousse qui s'accrochait à ses lèvres épaisses, il reprit :

— Par Bel, dieu de tous les voleurs, je leur montrerai, moi, comment voler des filles ; d'ici l'aube, j'aurai fait passer la frontière zamorienne à ma nouvelle prise, et il y aura un convoi pour l'accueillir. Un comte de l'Ophir m'a promis trois cents pièces d'argent pour une jeune et jolie fille brythunienne du meilleur monde. J'ai dû, pour en trouver une que je sache à son goût, errer des semaines entières dans les villes frontières, déguisé en mendiant. Mais c'est un joli morceau !

Il fit claquer dans l'air un baiser baveux.

— Je connais des seigneurs du Shem qui donneraient pour cette fille le secret de la tour de l'Eléphant, ajouta-t-il en retournant à sa bière.

Sentant une main se poser sur son bras, il tourna la tête, fronçant les sourcils d'être ainsi dérangé. Près de lui se tenait un grand jeune homme solidement bâti, qui semblait aussi déplacé dans ce tripot qu'un loup gris au milieu d'affreux rats de gouttière. Sa pauvre tunique ne parvenait pas à dissimuler sa puissante charpente, ses larges et vigoureuses épaules, sa poitrine massive, sa taille mince et ses bras musclés. Ses yeux d'un bleu ardent tranchaient sur sa peau brune, tannée par les soleils lointains ; une tignasse noire et ébouriffée couronnait son large front. Une épée pendait à sa ceinture dans un fourreau de cuir usé.

A la vue de cet homme, qui n'appartenait à aucune race civilisée de sa connaissance, le Kothien ne put réprimer un mouvement de recul.

— Tu as nommé la tour de l'Eléphant, dit l'inconnu, qui parlait zamorien avec un accent étranger. J'ai entendu conter beaucoup d'histoires sur cette tour ; quel est son secret ?

Le jeune homme n'avait pas l'air menaçant ; de plus, l'effet de la bière et l'approbation manifeste de

l'assistance donnaient du courage au Kothien.

— Le secret de la tour de l'Eléphant ? s'écria-t-il. Mais voyons ! le dernier des imbéciles sait que le prêtre Yara y demeure, veillant jalousement sur la clef de son pouvoir magique : un joyau prodigieux qu'on appelle le « Cœur de l'Eléphant ».

Le barbare réfléchit un instant.

— J'ai vu cette tour, dit-il. Elle est située dans un grand jardin entouré de hautes murailles, qui surplombe la ville. Je n'ai pas vu de sentinelles. Les murs doivent être faciles à escalader. Comment se fait-il que personne n'ait volé cette pierre mystérieuse ?

D'abord déconcerté par la simplicité de son interlocuteur, le Kothien éclata d'un rire moqueur auquel les autres firent écho.

— Ecoutez-moi ce niais ! rugit-il. Il volerait le joyau de Yara ! Ecoutez-moi ça, les amis, dit-il, braquant sur le jeune homme un regard sévère. Je présume que tu es quelque barbare du Nord...

— Je suis cimmérien, répondit l'étranger d'un ton peu amène.

Cette réponse ne signifiait pas grand-chose pour le Kothien ; originaire lui-même d'un royaume situé tout au sud, aux frontières du Shem, il n'avait que vaguement entendu parler des peuples du Nord.

— Alors, écoute-moi bien, l'ami, et tires-en une leçon, dit-il, tendant son pichet dans la direction du jeune homme décontenancé. Apprends qu'en Zamora, et dans cette ville en particulier, il y a plus de voleurs audacieux que nulle part ailleurs dans le monde, le Koth y compris. S'il avait été permis à un mortel de dérober la pierre, sois certain que cela serait fait depuis longtemps. Tu parles d'escalader les murs, mais une fois de l'autre côté, tu souhaiterais bien vite être revenu à ton point de départ. Si, la nuit, il n'y a pas de sentinelles dans le jardin (enfin, pas de sentinelles humaines), c'est qu'il y a une bonne raison pour cela. Mais dans la salle de garde, en bas de la tour, sont postés des hommes armés ; et même si tu parvenais à tromper la vigilance de ceux qui hantent l'obscurité du jardin, il te faudrait encore franchir le barrage de ces soldats : car la pierre est gardée quelque part dans le haut de la tour.

— Mais supposons que quelqu'un réussisse malgré tout à traverser les jardins, rétorqua le Cimmérien, ne pourrait-il arriver jusqu'au joyau en passant directement par le haut de la tour et éviter ainsi les soldats ?

De nouveau interdit, le Kothien demeura bouche bée.

— Non, mais vous l'entendez ? s'écria-t-il railleusement. Ce barbare est un aigle, qui prendrait son essor jusqu'au faîte de la tour, dont les parois arrondies sont plus glissantes que du verre poli et qui n'a après tout que cent cinquante pieds de haut !

Le Cimmérien regarda autour de lui, embarrassé par l'explosion de sarcasmes qui accueillit cette réflexion. Il n'y voyait quant à lui aucun humour particulier et était trop novice dans le monde civilisé pour en percevoir la grossièreté. Les hommes civilisés sont plus discourtois que les sauvages, car ils savent qu'ils peuvent se montrer impolis sans se faire automatiquement fendre le crâne. Désorienté et mortifié, il se serait sans doute éclipsé si le Kothien n'avait cru bon de continuer à l'aiguillonner.

— Allons, allons ! s'écria-t-il. Explique à ces pauvres bougres, qui n'ont commencé à voler qu'avant ta naissance, explique-leur comment tu t'y prendrais pour dérober la pierre !

— Il y a toujours un moyen, à condition que le désir soit doublé de courage, rétorqua évasivement le Cimmérien, piqué au vif.

Le Kothien prit cette réponse pour un affront personnel. Son visage s'empourpra de colère.

— Quoi ! rugit-il. Tu prétends nous apprendre notre métier et insinuer par surcroît que nous sommes des lâches ? Va-t'en, hors de ma vue !

Et il poussa violemment le Cimmérien.

— Après m'avoir tourné en dérision, voici que tu lèves la main sur moi ? dit d'un ton grinçant le barbare qui sentait la rage monter en lui.

Et, d'un coup du plat de la main, il rendit sa bourrade à son provocateur, qui tomba à la renverse contre la table en s'aspergeant de bière. Avec un rugissement de fureur, le Kothien porta la main à son épée.

— Ecoute-moi, chien, hurla-t-il. Tu me paieras ça de ton cœur !

Les épées jaillirent de leurs fourreaux et la foule affolée s'écarta pour laisser place nette. L'unique chandelle qui éclairait la salle fut renversée dans la cohue, et le tripot fut plongé dans l'obscurité. Au milieu du fracas des bancs renversés, du martèlement des pieds en déroute, des cris, des jurons lancés dans la mêlée, retentit tout à coup un hurlement strident d'agonie, qui trancha net le tumulte. Lorsqu'une chandelle fut enfin rallumée, la plupart des clients avaient quitté la salle par les portes et les fenêtres brisées ; le reste était pelotonné sous les tables ou derrière des tonneaux de vin. Le barbare avait disparu : au centre de la pièce, gisait le corps tailladé du Kothien. Avec l'instinct infailible du barbare, le Cimmérien avait tué son homme dans les ténèbres et la confusion.

II

Le Cimmérien laissa derrière lui les lumières blafardes de l'orgie. S'étant débarrassé de sa tunique déchirée, il marchait dans la nuit vêtu d'un simple pagne et chaussé de sandales lacées haut sur les mollets. Il se déplaçait avec l'aisance souple d'un grand fauve, bandant ses muscles d'acier sous sa peau brune.

Conan traversait maintenant le quartier des temples. Ceux-ci se dressaient tout autour de lui, blancs sous la clarté des étoiles ; colonnes de marbre neigeux, coupoles dorées, voûtes argentées, abritant la myriade des étranges divinités de la Zamora. Ces dernières ne tracassaient pas le jeune homme outre mesure ; il savait que la religion zamorienne, comme tout ce qui caractérise les anciennes civilisations, était d'une complexité inextricable et qu'elle avait enfoui la majeure partie de son essence primitive sous un dédale de formules et de rites. Il avait passé de longues heures à écouter, accroupi, les arguments des théologiens et des philosophes, et avait quitté leurs cours complètement désorienté, certain d'une seule chose, c'est qu'ils étaient complètement toqués.

Ses dieux à lui étaient simples et compréhensibles ; Crom en était le chef, et il vivait sur une haute montagne, d'où il envoyait la mort et la damnation. Il était inutile d'appeler Crom à son secours, car c'était un dieu sombre et sauvage qui détestait les faibles. Mais il donnait à chaque homme, à sa naissance, le courage, la volonté et le pouvoir de tuer ses ennemis, ce qui, pour un Cimmérien, était tout ce que l'on était en droit d'attendre d'un dieu.

Ses sandales foulaient sans bruit le pavé luisant. Il n'y avait pas de gardes dans les rues, car même les voleurs du Maul évitaient les temples, dont les profanateurs avaient, disait-on, connu de mystérieux trépas. Conan apercevait devant lui la silhouette de la tour de l'Eléphant, qui se découpait sur le ciel. Pensif, il se demanda d'où pouvait lui venir ce nom. Personne ne semblait le savoir. Conan n'avait jamais vu d'éléphant, mais il pensait qu'il s'agissait d'un animal monstrueux, avec une queue supplémentaire sur le devant. C'est ce que lui avait dit un Shémite nomade, qui lui avait juré avoir vu des milliers de ces animaux en Hyrkania ; mais tout le monde savait combien les habitants du Shem étaient menteurs. Et de toute façon, il n'y avait pas d'éléphant, en Zamora.

La tour tendait vers les astres sa flèche luisante et glacée. A la lumière du soleil, elle lançait des feux si aveuglants que peu de gens pouvaient y fixer leur regard ; certains disaient même qu'elle était en argent. L'édifice avait la forme d'un mince cylindre, d'une courbe parfaite, haut de cent cinquante pieds dont la couronne, incrustée de magnifiques pierreries, scintillait à la lueur des étoiles. La tour se dressait au-dessus de la ville, parmi les frondaisons ondoyantes d'arbres exotiques, au milieu d'un jardin enclos par une haute muraille. A l'extérieur, celle-ci était doublée d'une bande de terrain surbaissée, également entourée d'une enceinte. Aucune lumière ne sortait de la tour, qui semblait dépourvue de fenêtres (du moins dans sa partie supérieure qui dépassait des murs d'enceinte). Seules les pierres de la couronne scintillaient comme du givre, tout en haut, dans la clarté stellaire.

Au-delà du mur extérieur (le plus bas des deux), croissait une végétation luxuriante. Le Cimmérien

rampa jusqu'à proximité de l'enceinte et fit halte un instant devant l'obstacle, qu'il mesura des yeux. Bien que le mur fût assez haut, il pouvait, en sautant, en attraper le couronnement avec les doigts. Ce serait ensuite un jeu d'enfant de se hisser par-dessus la muraille, puis de franchir l'enceinte intérieure de la même façon. Mais Conan hésita à l'idée des étranges périls qui, à ce qu'on lui avait dit, l'attendaient de l'autre côté. Les habitants du pays lui semblaient singuliers et énigmatiques ; ils étaient différents de lui et ne ressemblaient pas même aux peuples occidentaux civilisés (Brythuniens, Némèdes, Kothiens et Aquiloniens) dont Conan avait entendu relater les mystères passés. Le peuple zamorien était très ancien et, à ce qu'il en avait vu, très malfaisant.

Il songea à Yara, le grand prêtre qui, de cette tour couronnée de pierreries, jetait d'étranges sortilèges, et frémit en évoquant un récit qui l'avait frappé. Un page ivre de la cour lui avait raconté comment Yara, désireux de se venger d'un prince indocile, avait brandi en ricanant une pierre brillante et maléfique, dont les rayons chauds et aveuglants avaient réduit sa victime hurlante en une petite boule noire et ratatinée ; et comment cette petite boule sèche s'était changée à son tour en une araignée noire, qui s'était mise à courir éperdument à travers la chambre, jusqu'à ce que Yara l'écrasât sous son talon.

Le prêtre ne sortait de cette tour mystérieuse que pour jeter un sort à un homme ou à une nation. Le roi de Zamora le redoutait plus que la mort, et cette terreur était si intolérable pour sa raison qu'il passait ses journées sous l'empire de la boisson. Yara était très vieux : on disait qu'il avait plusieurs siècles et qu'il vivrait éternellement grâce au pouvoir magique de la pierre qu'on appelait le « Cœur de l'Eléphant » ; de là seul venait le nom de la tour qui l'abritait.

Absorbé dans ses pensées, le Cimmérien s'aplatit tout à coup contre le mur. Quelqu'un passait de l'autre côté, marchant à pas mesurés. Conan perçut un tintement métallique. Ainsi donc, il y avait quand même un garde dans les jardins, qui faisait sa ronde. Le Cimmérien ne bougea pas, s'attendant à l'entendre repasser au tour suivant ; mais le parc mystérieux resta

plongé dans le silence.

Conan céda enfin à la curiosité. S'élançant légèrement, il se suspendit à la muraille puis, prenant appui sur une main, se hissa jusqu'au faîte. A plat ventre sur le couronnement, il considéra le large espace qui, entre les deux murs, s'étendait à ses pieds. Il n'y avait aucune végétation de son côté, mais il pouvait apercevoir, près de l'enceinte intérieure, quelques buissons soigneusement élagués. La clarté des étoiles tombait sur le gazon ras ; on entendait quelque part le clapotis d'une fontaine.

Le Cimmérien se laissa glisser jusqu'à terre avec précaution et, dégainant son épée, regarda autour de lui. Ainsi, sans protection, sous la lumière nue des étoiles, il se sentit envahi par une folle nervosité ; il longea sans bruit le mur incurvé, se blottissant dans son ombre, et parvint à la hauteur des arbustes qu'il avait repérés, de l'autre côté. Alors, plié en deux, il s'élança rapidement dans leur direction et faillit trébucher contre une forme recroquevillée qui gisait près des buissons.

Un rapide coup d'œil circulaire ne lui ayant dévoilé aucun ennemi, il se pencha sur l'obstacle pour l'examiner. Malgré la faible clarté des étoiles, son regard perçant reconnut un homme solidement charpenté, portant l'armure argentée et le casque à crête de la garde royale zamorienne. Sa lance et son bouclier gisaient à ses côtés, et sa gorge portait des traces manifestes de strangulation. Mal à l'aise, le barbare regarda autour de lui. Assurément, cet homme n'était autre que la sentinelle qu'il avait entendue passer devant sa cachette, derrière le mur. Durant le court instant qui s'était écoulé depuis, des mains anonymes, surgies de l'ombre, avaient étranglé le soldat.

Scrutant les ténèbres, il surprit un mouvement furtif dans les buissons, près du mur d'enceinte. Il s'approcha sur la pointe des pieds, la main crispée sur son glaive. Bien qu'il ne fît pas plus de bruit qu'une panthère se faufilant dans la nuit, celui qu'il poursuivait l'entendit. Le Cimmérien entrevit obscurément une énorme masse près du mur et fut soulagé de constater qu'au moins elle avait forme

humaine. Haletant de panique, l'individu fit brusquement volte-face et, les mains tendues en avant, ébaucha un plongeon ; mais il réprima son mouvement à la vue de la lame d'acier, d'où jaillit un éclair. Les deux protagonistes se firent face un instant, sans mot dire, prêts à tout.

— Tu n'es pas un soldat, dit enfin l'inconnu à voix basse. Tu es un voleur, comme moi.

— Et toi, qui es-tu ? s'enquit à son tour le Cimmérien, méfiant.

— Taurus de Nemedi.

Le Cimmérien abaissa son arme.

— J'ai entendu parler de toi. On t'appelle le prince des voleurs.

Un rire étouffé lui répondit. Taurus avait la même taille que le Cimmérien, mais il était plus corpulent. Toutefois, bien qu'il fût gras et bedonnant, chacun de ses gestes dénotait un subtil magnétisme dynamique qui, même dans la pâle clarté des étoiles, se reflétait dans ses yeux perçants, étincelants de vitalité. Il était nu-pieds et tenait à la main un rouleau de ce qui semblait être une corde mince et solide, nouée à intervalles réguliers.

— Qui es-tu ? murmura-t-il.

— Conan de Cimmeria, répondit l'autre. Je suis venu essayer de voler la pierre de Yara, qu'on appelle le « Cœur de l'Eléphant ».

Conan sentit le gros ventre de l'homme balloter de rire, mais non d'un rire moqueur.

— Par Bel ! dieu des voleurs, chuchota Taurus. Je croyais que moi seul aurais le courage de tenter ce coup-là. Ces Zamoriens se prétendent voleurs... bah ! Conan, j'aime ton audace. Je n'ai jamais partagé d'aventure avec quiconque ; mais, par Bel, nous tenterons celle-ci ensemble, si tu le veux.

— Ainsi, c'est la pierre qui t'intéresse, toi aussi ?

— Quoi d'autre ? Mon plan est au point depuis des mois ; mais toi, mon ami, tu m'as l'air d'avoir agi sur un coup de tête.

— C'est toi qui as tué le soldat ?

— Bien sûr. Je me suis glissé par-dessus le mur alors qu'il était à l'autre bout du jardin et me suis dissimulé dans les bosquets ; il m'a entendu, ou a cru entendre

quelque chose. Quand cet imbécile est arrivé, à tâtons, cela a été un jeu d'enfant de me cacher derrière lui, de lui attraper le cou et de le lui serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Comme la plupart des gens, il était à moitié aveugle dans l'obscurité. Un bon voleur doit avoir des yeux de lynx.

— Tu as commis une erreur, dit Conan.

Taurus lui lança un regard courroucé.

— Moi, une erreur ? Impossible !

— Tu aurais dû traîner le corps dans les buissons...

— ... dit le novice au maître en la matière. Ils ne relèveront pas la sentinelle avant minuit passé. Si quelqu'un venait le chercher maintenant et découvrirait son corps, il courrait aussitôt alerter Yara, nous laissant le temps de nous enfuir. S'ils ne le trouvaient pas, ils se mettraient à fouiller les buissons et nous serions pris comme des rats.

— Tu as raison, acquiesça Conan.

— Bon. Maintenant, écoute. Cette maudite discussion nous fait perdre du temps. Il n'y a pas de gardiens à l'intérieur du jardin... enfin, pas de gardiens humains, mais il y a des sentinelles bien plus redoutables. C'est leur présence qui m'a si longtemps embarrassé ; mais j'ai fini par trouver un moyen de les circonvenir.

— Que fais-tu des soldats dans le bas de la tour ?

— Le vieux Yara demeure dans les chambres du haut. C'est par là que nous entrerons... et sortirons, je l'espère. Peu t'importe comment. J'ai mon plan. Nous nous introduirons dans la tour par le sommet et descendrons étrangler le vieux Yara avant qu'il n'ait le temps de nous jeter un de ses maudits sorts. Du moins, nous essaierons ; être changés en araignées ou en crapauds, ou bien obtenir richesse et puissance universelles, tout voleur digne de ce nom doit savoir prendre des risques.

— J'irai aussi loin qu'il sera humainement possible, dit Conan en ôtant ses sandales.

— Alors, suis-moi.

Faisant demi-tour, Taurus prit son élan, s'accrocha au mur et se hissa jusqu'au faite. Etant donné sa corpulence, la souplesse de cet homme était étonnante ; il semblait à peine effleurer la muraille. Conan le

rejoignit et, couchés à plat ventre sur le large couronnement, ils s'entretenaient à voix basse avec circonspection.

— Je ne vois aucune lumière, chuchota Conan.

La partie inférieure de la tour était, comme la portion supérieure, visible de l'extérieur du jardin, un cylindre parfait, brillant, sans ouvertures apparentes.

— Il y a des portes et des fenêtres, astucieusement construites, répondit Taurus, mais elles sont fermées. L'air que respirent les soldats leur vient d'en haut.

Dans le jardin noyé de mystère, des buissons duveteux et des arbres fourchus déployaient leurs sombres et ondoyantes frondaisons contre le ciel étoilé. Conan sentit planer sur son âme aux aguets la menace d'un danger imminent. Il perçut le regard brûlant d'yeux invisibles et flaira un parfum subtil qui fit hérissier instinctivement les petits cheveux de sa nuque, comme le font les poils des chiens à l'odeur d'un vieil ennemi.

— Suis-moi, murmura Taurus, reste derrière moi, si tu tiens à la vie.

Tirant de sa ceinture un objet qui ressemblait à un tube de cuivre, le Némède s'accroupit légèrement sur le gazon, au pied du mur. Conan était juste derrière lui, épée au poing ; mais Taurus le repoussa contre la muraille et ne manifesta quant à lui aucune envie d'avancer. Il demeurait immobile, tendu par l'attente, le regard fixé, comme celui de Conan, sur un bouquet d'arbustes distant de quelques mètres, dont la masse sombre continuait à s'agiter bien que la brise fût tombée. Soudain, deux grands yeux luisants surgirent des ombres mouvantes ; et derrière eux, d'autres points de feu apparurent dans les ténèbres.

— Des lions ! grommela Conan.

— Oui. Pendant la journée, ils sont enfermés sous la tour, dans des antres souterrains. Voilà pourquoi il n'y a pas de sentinelles dans ce jardin.

Conan compta rapidement.

— Cinq en vue ; peut-être d'autres, cachés derrière le bosquet. Ils vont charger d'une minute à l'autre...

— Tais-toi ! chuchota Taurus qui, s'éloignant du mur avec précaution, comme s'il eût marché sur des rasoirs, leva le mince tube qu'il tenait à la main.

Des bruissements étouffés sortirent de l'ombre, et les yeux étincelants s'approchèrent des deux hommes. Conan distinguait vaguement les grandes mâchoires écumantes, les queues touffues fouettant l'air. L'atmosphère se tendit, le Cimmérien serra son glaive, guettant l'assaut irrésistible de ces corps gigantesques. Taurus porta l'extrémité du tube à ses lèvres et, soufflant de toutes ses forces, expulsa un long jet de poudre jaunâtre ; un épais nuage vert-jaune enveloppa aussitôt les arbustes, recouvrant les yeux luisants de son voile opaque.

Taurus regagna le mur en courant, sous le regard interrogateur de Conan. L'épais nuage masquait entièrement le bosquet, dont ne provenait aucun son.

— Quel est ce brouillard ? demanda le Cimmérien, mal à l'aise.

— La mort ! murmura le Némède. Si un vent se lève et le souffle dans notre direction, nous devons nous enfuir par-dessus le mur. Mais non, l'air est calme, et le nuage se dissipe à présent. Attends qu'il ait entièrement disparu. Car le respirer, c'est la mort.

Seuls subsistaient maintenant quelques filaments jaunâtres qui flottaient spectralement dans l'air ; ils eurent bientôt disparu, et Taurus fit avancer son compagnon. Tous deux s'approchèrent à pas feutrés du bouquet d'arbustes, et Conan demeura stupéfait : dans l'ombre gisaient cinq fauves, le feu de leurs yeux sombres éteint à jamais. L'air exhalait une odeur douceâtre, écœurante.

— Ils sont morts sans faire aucun bruit, murmura le Cimmérien. Taurus, quelle était cette poudre ?

— Elle est faite avec le lotus noir, qui pousse dans les jungles lointaines du Khitai où seuls demeurent les prêtres aux crânes jaunes de Yun, et dont les fleurs font tomber raide mort quiconque respire leur parfum.

Conan s'agenouilla près des grandes formes inertes pour s'assurer qu'elles étaient bien hors d'état de nuire. Il hocha la tête ; la magie des pays exotiques était mystérieuse et terrible pour les barbares du Nord.

— Pourquoi ne tuerais-tu pas de la même façon les soldats qui sont dans la tour ? demanda-t-il.

— Parce que j'ai utilisé toute la poudre en ma possession, répondit Taurus. Le tour de force qu'il m'a

fallu accomplir pour me la procurer suffirait déjà à me rendre célèbre parmi les voleurs du monde entier. Je l'ai dérobée à un convoi en route pour la Stygia ; et j'ai dû pour cela la tirer, dans son sachet en fil d'or, des anneaux d'un énorme serpent qui ne s'est même pas réveillé. Mais viens, au nom de Bel ! Allons-nous passer la nuit à discourir ?

Se faufilant entre les arbustes, ils gagnèrent le pied de la tour brillante ; d'un geste, Taurus imposa silence à son compagnon, puis défit sa corde à nœuds terminée à une extrémité par un solide crochet d'acier. Conan comprit son plan et ne posa pas de questions. Saisissant la corde à peu de distance du crochet, le Némède se mit à la faire tourner au-dessus de sa tête. Conan appliqua son oreille contre la paroi polie de la tour, mais ne perçut aucun son. De toute évidence, les soldats qui se trouvaient à l'intérieur ne soupçonnaient pas la présence des deux intrus, qui n'avaient pas fait plus de bruit que le vent nocturne dans les arbres. Mais une étrange nervosité s'était emparée du barbare ; peut-être était-elle due à cette odeur de lion qui imprégnait l'atmosphère.

De son bras vigoureux, Taurus lança la corde d'un geste souple et ondulant. Le crochet effectua de curieux mouvements de bas en haut, puis disparut par-dessus la rangée des pierreries qui couronnaient le sommet. Il avait dû se planter fermement car, sans fléchir, il résista d'abord à des tiraillements circonspects, puis à de violentes secousses.

— Du premier coup, murmura Taurus, je...

Ce fut l'instinct sauvage de Conan qui lui fit faire brusquement volte-face ; car la mort qui les menaçait ne faisait aucun bruit. Le Cimmérien entrevit fugitivement une énorme masse fauve qui, dressée de toute sa hauteur contre le ciel étoilé, s'apprêtait à lui porter un coup fatal. Aucun homme civilisé n'eût pu bouger à moitié aussi vite que le fit le barbare. Un éclair de lumière stellaire jaillit de sa lame glacée, mue par l'énergie désespérée de tous ses nerfs et muscles, et l'homme et la bête roulèrent ensemble sur le sol.

Proférant à voix basse des jurons incohérents, Taurus se pencha sur les deux corps entremêlés et vit

aux gesticulations de son compagnon que celui-ci s'efforçait de se dégager du poids écrasant qui l'étouffait. Le Némède constata avec stupéfaction que le lion était mort, le crâne fendu en deux. Saisissant la carcasse, il aida Conan à la repousser, et le barbare, tenant encore à la main son épée dégouttante de sang, se remit sur ses pieds.

— Es-tu blessé, l'ami ? fit Taurus, encore sous le coup de l'incroyable rapidité des événements.

— Non, par Crom ! répondit le barbare. Mais je l'ai échappé belle, cette fois-ci, et pourtant ma vie n'est rien moins que monotone. Pourquoi donc cette maudite bête n'a-t-elle pas rugi en attaquant ?

— Tout est étrange, dans ce jardin, dit Taurus. Les lions frappent en silence... et pas seulement les lions. Mais viens ! Ce carnage a fait peu de bruit, mais les soldats l'ont peut-être entendu, s'ils ne sont pas saouls ou assoupis. La bête se trouvait dans quelque autre coin du jardin et a ainsi échappé à la mort des fleurs ; mais il n'y a plus de lions à présent, c'est sûr. Il nous faut grimper à cette corde : inutile de demander à un Cimmérien s'il sait le faire.

— Pourvu qu'elle supporte mon poids, grogna Conan qui nettoyait son épée dans l'herbe.

— Elle en supporterait trois comme moi, répondit Taurus. Elle est nattée avec des tresses de femmes mortes qu'à minuit j'ai ravies de leurs tombes ; et pour la rendre encore plus solide, je l'ai trempée dans la résine empoisonnée de l'upas. J'irai en tête, suis-moi de près.

Le Némède saisit la corde, se l'entoura autour d'une jambe et commença à grimper ; il montait comme un chat, démentant la gaucherie que laissait présager son embonpoint. Le Cimmérien le suivit. La corde se balançait et tournait sur elle-même, mais cela ne gênait pas les grimpeurs qui, l'un comme l'autre, avaient fait des escalades plus difficiles dans le passé. La couronne incrustée de la tour, qui scintillait au-dessus de leur tête, saillait du mur à angle droit ; la corde pendait ainsi à peu près à un pied de la paroi, ce qui facilitait considérablement l'ascension.

A mesure qu'ils s'élevaient en silence, les lumières de la ville s'étendaient de plus en plus loin sous leurs

yeux, et l'éclat rutilant des gemmes qui bordaient la couronne éclipsait graduellement la clarté des étoiles. Allongeant une main, Taurus agrippa la couronne et se hissa au sommet. Parvenu à son tour à l'extrémité de la corde, Conan marqua un temps d'arrêt, fasciné par le feu aveuglant des grosses pierres chatoyantes (diamants, rubis, émeraudes, saphirs, turquoises, pierres de lune) incrustées en rang serré dans l'argent miroitant. De loin, leurs éclats différents semblaient se fondre en un scintillement blanc ; mais maintenant, de près, elles étincelaient d'un million de teintes, hypnotisant le barbare de leurs reflets irisés.

— Il y a ici une fortune fabuleuse, Taurus, murmura-t-il.

Mais le Némède répondit avec impatience :

— Allons, viens ! Si nous nous emparons du Cœur, ces pierres seront à nous ainsi que tout le reste.

Conan se hissa sur la couronne resplendissante. Le bord incrusté dominait de quelques pieds le sommet de la tour, dont la surface plane d'un bleu sombre, piquée d'incrustations d'or où se miraient les étoiles, ressemblait à un large saphir saupoudré de poussière brillante. Devant eux, les deux compagnons aperçurent, de l'autre côté du toit, une sorte de bâtisse, faite du même matériau argenté que les murs de la tour, où des gemmes plus petites formaient des arabesques ; l'unique porte était en or écaillé, incrusté de pierreries qui luisaient comme de la glace.

Conan tourna les yeux vers l'océan de lumières palpitantes qui au loin s'étendait à leurs pieds, puis les reporta sur Taurus, occupé à remonter et à rouler sa corde. Le Némède montra à Conan le point de chute du crochet, dont la pointe était fichée d'un quart de pouce sous une grosse pierre de la face interne de la couronne.

— La chance était encore avec nous, grommela-t-il. Cette pierre aurait pu facilement lâcher prise sous nos poids conjugués. Suis-moi ! Les véritables dangers de notre aventure ne font que commencer. Nous sommes dans l'ancre du serpent, mais nous ne savons pas où il se terre.

Avec l'agilité de deux tigres, ils traversèrent sans

bruit le toit sombre et luisant, et firent halte devant la bâtisse scintillante. D'une main preste et circonspecte, Taurus essaya la porte, qui céda sans résistance, et les deux compagnons, sur le qui-vive, regardèrent à l'intérieur. Par-dessus l'épaule du Némède, Conan entrevit une pièce étincelante dont les murs, le plafond et le sol, incrustés de grosses pierres blanches, jetaient une vive lumière qui semblait le seul éclairage de la salle. Cette dernière ne recelait, en apparence, aucune vie.

— Avant de refermer notre dernière issue, chuchota Taurus, va jusqu'à la couronne inspecter les abords de la tour ; si tu vois des soldats rôder dans les jardins, ou quelque chose de suspect, reviens m'avertir. Je t'attendrai dans cette pièce.

Conan, qui ne voyait aucune raison à cette demande, conçut un vague soupçon, mais il obéit à Taurus. Lorsqu'il eut tourné les talons, le Némède se glissa à l'intérieur et ferma la porte derrière lui. Conan contourna sans bruit la couronne de la tour et revint à son point de départ sans avoir décelé aucun mouvement suspect dans l'océan de feuillages qui ondoyait à ses pieds. Il se tournait vers la porte quand, soudain, de l'intérieur de la pièce, lui parvint un cri étranglé.

Electrisé, le Cimmérien fit un bond en avant ; la porte brillante s'ouvrit toute grande, et Taurus apparut dans l'encadrement, vacillant dans le scintillement froid de la salle. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais sa gorge n'émit qu'un son rauque. Se cramponnant à la porte dorée, il sortit en titubant sur le toit puis s'écroula de tout son long, serrant sa gorge à deux mains. La porte se referma derrière lui.

Ramassé sur lui-même comme une panthère aux abois, Conan n'aperçut rien dans la pièce, derrière le Némède foudroyé, pendant le bref instant où la porte se refermait ; à moins que l'ombre qu'il avait cru voir courir sur le sol luisant ne fût pas l'effet d'un jeu de lumière... Rien ne suivit Taurus sur le toit, et Conan se pencha sur l'homme étendu.

Les yeux dilatés du Némède fixaient vers le ciel un regard vitreux, empreint d'une atroce épouvante. Ses mains étaient crispées sur sa gorge ; la salive

s'échappait de ses lèvres avec un gargouillis ; puis, tout à coup, il se raidit, et le Cimmérien abasourdi sut qu'il était mort. Il pressentit que Taurus avait expiré en ignorant la cause de son trépas. Conan jeta un regard effaré sur l'énigmatique porte d'or. Dans cette pièce aux murs incrustés de pierres brillantes, la mort était venue au prince des voleurs aussi silencieusement, aussi mystérieusement que celle qui, par sa main, avait frappé les lions dans le jardin.

Le barbare palpa doucement le corps à moitié nu du cadavre, en quête d'une blessure. Les seules traces de violence se trouvaient entre les épaules, à la base du cou taurin du Némède : trois petites plaies rondes, comme si trois clous eussent été plantés profondément dans la chair, puis retirés. Les blessures, frangées de noir, dégageaient une légère, mais nette, odeur de putréfaction. Flèches empoisonnées ? se demanda Conan. Mais en ce cas, les projectiles auraient dû être encore fichés dans les plaies.

Circonspect, Conan marcha furtivement jusqu'à la porte dorée, l'ouvrit et regarda à l'intérieur. La pièce, déserte, baignait dans l'éclat froid et scintillant des innombrables gemmes. Au beau milieu du plafond, il remarqua un dessin étrange : un octogone noir, au centre duquel quatre pierres répandaient une lueur rouge qui tranchait sur l'éclat blanc des autres bijoux. De l'autre côté de la pièce s'ouvrait une porte, identique à celle devant laquelle il se tenait, moins les moulures écaillées. Était-ce par là qu'était entrée la mort ? Et après avoir frappé sa victime, avait-elle emprunté le même chemin pour sortir ?

Le Cimmérien referma la porte derrière lui et pénétra à l'intérieur. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le sol cristallin. Il n'y avait ni chaises ni tables dans la pièce meublée seulement de trois ou quatre divans de soie, ornés de broderies d'or formant d'étranges motifs serpentins, et de plusieurs coffres d'acajou aux ferrures d'argent. Certains de ces derniers étaient scellés par de lourdes serrures d'or ; d'autres, ouverts, leurs couvercles sculptés rejetés en arrière, révélèrent aux yeux ébahis du Cimmérien la splendeur désordonnée de monceaux de pierreries. Conan lâcha un juron à voix basse ; il avait déjà vu, depuis le début

de la nuit, plus de richesses que, même dans ses rêves, il n'avait jamais contemplé ; songeant à ce que devait valoir le joyau qu'il cherchait, il fut pris de vertige.

Courbé, aux aguets, tête en avant, épée au poing, il était parvenu au centre de la pièce, lorsque la mort surgit de nouveau, sans un bruit. Une forme sombre, voletant sur le sol brillant, fut son seul avertissement ; instinctivement, il fit un saut de côté qui lui sauva la vie. Il eut la vision fugitive d'un monstre noir et velu qui passa près de lui, entrechoquant ses crocs écumants ; un liquide, brûlant comme les gouttes du feu de l'enfer, lui aspergea l'épaule. Il fit un bond en arrière, brandissant son arme, et vit le monstre frapper le sol, tournoyer et fondre sur lui à une allure effroyable : une énorme araignée noire, comme on n'en voit que dans les cauchemars.

Cet ogre, de la taille d'un cochon, se déplaçait sur le sol à une vitesse prodigieuse, porté par huit grosses pattes velues ; ses quatre yeux luisaient d'un regard mauvais, pétillant d'une affreuse intelligence ; ses crocs dégouttaient d'un venin que Conan savait mortel, à en croire la brûlure des quelques gouttes tombées sur son épaule lorsque la chose l'avait frappé et manqué. C'était là le tueur qui, descendu au bout d'un fil de toile de son perchoir au milieu du plafond, s'était posé sur le cou du Némède. Imbéciles qu'ils étaient, de n'avoir pas soupçonné que les pièces du haut seraient aussi bien gardées que celles du rez-de-chaussée !

Ces pensées traversèrent rapidement l'esprit de Conan tandis que le monstre revenait à la charge. Le Cimmérien sauta sur place, et l'araignée passa sous lui, fit volte-face et répéta l'offensive. Cette fois, il esquiva l'assaut d'un bond sur le côté et riposta comme un chat. Son épée blessa l'une des pattes velues, et il se déroba de nouveau à l'attaque du monstre qui faisait claquer bruyamment ses crocs démoniaques. Mais la créature changea de tactique : bifurquant, elle traversa le sol cristallin et grimpa le long du mur jusqu'au plafond ; elle demeura tapie là un instant, fixant sur sa proie ses yeux rouges et diaboliques. Puis, tout à coup, elle s'élança dans l'espace au bout d'un fil grisâtre et gluant.

Conan fit un pas en arrière pour esquiver l'impact,

puis baissa promptement la tête, évitant de justesse le gluau de la toile volante. Devinant l'intention du monstre, il s'élança vers la sortie, mais l'autre fut plus rapide que lui, et un large filet de toile poisseuse, collé en travers de la porte, fit de la pièce une prison. Conan n'osait essayer de couper la toile avec son arme, sachant qu'elle collerait à sa lame et qu'avant qu'il n'ait le temps de l'en débarrasser le monstre aurait planté ses crocs dans son dos.

Alors commença un jeu désespéré : l'intelligence et la rapidité de l'homme se mesurant à l'astuce et à la vitesse démoniaques de l'araignée géante. Celle-ci ne chargeait plus directement sur le sol et ne s'élançait plus sur sa victime du haut de son perchoir. Elle parcourait en tous sens le plafond et les murs, essayant d'enlacer sa proie dans les longues boucles de toile grise et gluante qu'elle lui lançait avec une précision infernale. Ces filets étaient aussi épais que des cordes, et Conan savait qu'une fois qu'ils l'auraient pris au piège, son énergie désespérée ne suffirait pas à le soustraire à temps au monstre meurtrier.

Cette danse satanique se poursuivit tout autour de la pièce, dans un silence absolu, ébranlé seulement par les halètements de l'homme, le bruit sourd de ses pieds nus sur le sol luisant et le claquement des crocs de la bête. Des rouleaux de filet gris jonchaient le sol ; d'autres pendaient en boucles le long des murs, couvraient les coffres de pierreries et les divans soyeux, ou tombaient en festons sombres du plafond incrusté. Grâce à la rapidité fulgurante de son regard et de ses muscles, Conan était encore indemne, bien que les boucles poisseuses fussent passées si près de lui qu'elles avaient frôlé sa peau nue. Il savait qu'il ne pourrait pas leur échapper indéfiniment ; il lui fallait non seulement surveiller les filets qui pendaient du plafond, mais aussi regarder où il mettait les pieds, pour ne pas trébucher sur ceux qui étaient à terre. Tôt ou tard, une boucle collante s'enroulerait autour de lui comme un python et, entouré de ce cocon, il serait à la merci du monstre.

L'araignée courait sur le sol de la pièce, traînant à sa suite la corde grise et ondulante. Conan sauta du divan où il était perché ; le monstre vira prestement, grimpa

comme une flèche sur le mur, et la toile, quittant le sol comme un être vivant, fouetta la cheville du Cimmérien. Celui-ci tomba sur les mains et tenta frénétiquement de se dégager du filament qui l'enserrait comme l'anneau souple d'un serpent. Le diable velu dévalait le mur au galop pour achever sa proie. Dans la folie du désespoir, Conan saisit un coffre et le lança de toutes ses forces. Le lourd projectile alla s'écraser contre le mur, au beau milieu des pattes noires. Une humeur visqueuse et verdâtre gicla de la masse sanguinolente qui tomba sous l'amas flamboyant des pierreries qui se déversaient pêle-mêle sur son corps écrasé ; les pattes velues s'agitaient dans le vide ; ses yeux mourants jetaient leur éclat rouge au milieu des gemmes scintillantes.

Regardant autour de lui, Conan ne vit surgir aucun autre monstre. Il entreprit de se dégager de la toile. La substance collait obstinément à sa cheville et à ses mains, mais il finit par se libérer et, se frayant de son glaive un chemin à travers les rouleaux filandreux qui emplissaient la pièce, il gagna la porte intérieure. Il ignorait quelles horreurs l'attendaient de l'autre côté. Le sang du Cimmérien bouillonnait dans ses veines : puisqu'il était venu de si loin et qu'il avait surmonté tant de périls il était déterminé à aller jusqu'au bout de l'aventure, quelle qu'en pût être la sombre issue. Il sentait que la pierre qu'il cherchait n'était pas un des nombreux bijoux amoncelés si négligemment dans la pièce étincelante.

Arrachant les boucles de toile d'araignée qui obstruaient la porte intérieure, il constata qu'elle non plus n'était pas fermée à clef. Il se demanda si les soldats, en bas, ignoraient toujours sa présence. Il s'en trouvait, il est vrai, séparé par une distance importante et, s'il fallait en croire les rumeurs qui couraient, les gardiens étaient accoutumés à entendre dans la tour, au-dessus d'eux, des bruits singuliers et lugubres, des cris d'horreur et d'agonie.

Songeant à Yara, il fut pris d'un léger malaise en ouvrant la porte dorée. Mais il ne vit qu'un escalier d'argent qui descendait, éclairé par une lumière vague dont il ne put déterminer la source avec précision. L'épée à la main, il descendit les marches en silence.

Sans percevoir aucun bruit, il parvint bientôt à une porte d'ivoire, incrustée de jaspes couleur de sang. Il tendit l'oreille, mais aucun son ne lui parvint de l'intérieur ; il aperçut seulement de fins rubans de fumée qui s'échappaient lentement de sous la porte, exhalant une odeur étrange et exotique inconnue du Cimmérien. A ses pieds, l'escalier d'argent enfonçait sa spirale dans les ténèbres, et aucun son ne sortait de ce puits d'ombre ; Conan eut le sentiment indéfinissable qu'il se trouvait seul dans une tour hantée par des spectres et des fantômes.

III

Avec précaution, Conan poussa la porte d'ivoire, qui s'ouvrit sans bruit. Il s'arrêta sur le seuil resplendissant et regarda autour de lui comme un loup en territoire inconnu, prêt à se battre ou à prendre la fuite. Il avait devant lui une grande pièce à la voûte dorée, dont les murs étaient en jade vert et le sol d'ivoire couvert par endroits de tapis moelleux. Derrière un brûle-parfum posé sur un trépied d'or, d'où s'échappait une fumée exhalant une odeur exotique d'encens, se trouvait une idole, assise sur une sorte de divan de marbre. Conan la regarda, bouche bée : la statue avait le corps d'un homme, nu et vert ; mais ce corps était surmonté d'une tête démente de cauchemar. Trop grande pour le corps humain qui la portait, elle n'avait elle-même rien d'humain. Stupéfait, Conan considéra tour à tour les larges oreilles évasées, la trompe retroussée et les deux défenses blanches plantées de chaque côté, terminées par deux boules dorées. Les yeux, fermés, semblaient dormir.

De là venait donc ce nom de « tour de l'Eléphant » : la tête de la statue ressemblait en effet beaucoup à celle des bêtes décrites par le voyageur shémite. C'était le dieu de Yara ; où pouvait donc être la pierre, sinon dissimulée à l'intérieur de l'idole, puisque la gemme était appelée le « Cœur de l'Eléphant » ?

Comme Conan s'avavançait, fixant son regard sur l'idole immobile, tout à coup les yeux de la statue s'ouvrirent. Le Cimmérien se figea sur place. Ce n'était pas une statue, mais un être vivant, et il était pris au

piège dans sa chambre !

L'horreur paralysante qui s'empara de lui l'empêcha d'exploser en une rage meurtrière. Dans sa situation, un homme civilisé se fût réfugié, sans y croire, dans la conclusion qu'il avait perdu l'esprit ; mais il ne vint pas à l'idée du Cimmérien de mettre ses sens en doute. Il savait qu'il se trouvait face à face avec un démon de l'ancien monde, et cette certitude le priva de toutes ses facultés, hormis la vue.

Le monstre avait redressé son tronc et semblait examiner la pièce ; au regard sans vie des yeux de topaze, Conan sut que cet être était aveugle. A cette idée, ses nerfs se détendirent, et il recula silencieusement vers la porte. Mais la créature l'entendit. Elle tourna la tête vers Conan, qui fut de nouveau glacé d'horreur : la chose s'était mise à parler, d'une voix étrange, hésitante, monocorde. Le Cimmérien comprit que ses mâchoires n'avaient jamais été faites ou conçues pour la parole humaine.

— Qui est là ? Es-tu venu me torturer encore, Yara ? Ne cesseras-tu donc jamais ? Oh ! Yag-kosha, n'y a-t-il pas de fin à l'agonie ?

Des larmes roulèrent des orbites sans regard. Ayant posé les yeux sur les membres étendus sur le divan de marbre, Conan sut que le monstre ne se lèverait pas pour l'attaquer. Il reconnut les stigmates du chevalet et du fer rouge et, malgré son courage et sa témérité, il demeura interdit à la vue des vestiges atrocement déformés de ce qui avait été autrefois des membres pareils aux siens. Et soudain, toute sa crainte et sa répulsion l'abandonnèrent, pour faire place à une immense pitié. Quel était ce monstre ? Conan ne pouvait le savoir, mais les preuves de ses souffrances étaient si terribles et si navrantes qu'une étrange et douloureuse tristesse envahit le Cimmérien, sans qu'il en sût la cause. Il sentit seulement qu'il était le témoin d'une tragédie cosmique, et fut pris de honte, comme s'il eût à répondre de la culpabilité d'une race entière.

— Je ne suis pas Yara, dit-il. Je ne suis qu'un voleur. Je ne te ferai pas de mal.

— Approche-toi, que je puisse te toucher, dit la créature d'une voix tremblante.

Et Conan s'approcha d'elle sans crainte, laissant

pendre son épée dans sa main. Le monstre se pencha vers lui et tâta son visage et ses épaules comme le fait un aveugle, avec la délicatesse d'une main de jeune fille.

— Tu n'appartiens pas à la race infernale de Yara, soupira la créature avec soulagement. Les contours précis de ton corps maigre portent l'empreinte farouche des steppes. J'ai connu ton peuple autrefois, sous un autre nom, il y a très, très longtemps, à l'époque où un autre monde dressait vers les étoiles la splendeur de ses tours. Il y a du sang sur tes doigts.

— Une araignée dans la pièce au-dessus, et un lion dans le jardin, répondit Conan d'une voix sourde.

— Tu as tué un homme aussi, cette nuit, répondit l'autre. Et la mort hante la pièce du haut, je le sens, je le sais.

— Oui, murmura Conan. Le prince des voleurs gît là-haut, tué par la morsure d'une vermine.

— Oh ! Ah ! fit l'étrange voix inhumaine, qui s'éleva en une sourde mélodie. Un meurtre dans la taverne et un meurtre sur le toit : je le sais, je le sens. Et le troisième aura l'effet magique dont pas même Yara ne rêve. Oh ! magie de la délivrance, dieux verts de Yag !

Ses larmes se remirent à couler, tandis que son corps torturé se balançait d'avant en arrière sous le coup de diverses émotions. Conan regardait la scène, stupéfait.

Les convulsions s'arrêtèrent ; les yeux sans regard se tournèrent vers le Cimmérien, et l'insolite créature lui fit signe d'approcher.

— Ecoute, ô humain ! Je te parais répugnant et monstrueux, n'est-ce pas ? Non, ne réponds pas, je le sais. Mais tu me semblerais tout aussi étrange si je pouvais te voir. Il y a beaucoup d'autres mondes dans l'univers, et la vie prend des formes multiples. Je ne suis ni un dieu ni un démon, mais un être de chair et de sang comme toi, bien que nos substances soient partiellement dissemblables et que nos formes ne proviennent pas du même moule.

» Je suis très vieux, ô homme des vastes plaines ! Il y a bien, bien longtemps, je vins sur cette planète avec d'autres habitants de mon monde, la verte planète Yag, qui gravite à jamais sur le pourtour extérieur de cet

univers. Parce que nous avons fait la guerre aux rois de Yag, qui nous avaient défaits et bannis, nous dûmes traverser l'espace sur nos ailes puissantes, qui nous portèrent dans le cosmos plus vite que la lumière. Mais nous ne pûmes jamais retourner chez nous car, une fois sur la Terre, nos ailes se flétrirent sur nos épaules. Nous vécûmes à l'écart de la vie terrestre, combattant les êtres terribles et inquiétants qui parcouraient alors cette planète, craints et respectés dans les sombres jungles de l'Orient où nous avions élu résidence.

» Nous vîmes les hommes émerger de l'état simiesque et construire les cités resplendissantes de la Valusia, de la Kamelia, de la Commoria et des autres Etats frères. Nous vîmes ces royaumes chanceler sous le coup des païens : Atlantes, Pictes et Lémuriens. Nous vîmes les océans se soulever pour engloutir l'Atlantide et la Lemuria, les îles Pictes et les somptueuses cités du monde civilisé. Nous vîmes les survivants des races picte et atlante bâtir leur empire néolithique, puis s'abîmer dans un chaos de guerres sanguinaires. Nous vîmes les Pictes sombrer dans la barbarie, et les Atlantes retourner à l'état simiesque. Nous vîmes de nouveaux peuples sauvages, descendus du cercle arctique, migrer vers le sud en vagues conquérantes pour construire une nouvelle civilisation dont les royaumes s'appelèrent Nemedia, Koth, Aquilonia et leurs sœurs. Nous vîmes ton peuple émerger sous un autre nom des jungles habitées par les ex-Atlantes devenus singes. Nous vîmes les descendants des Lémuriens rescapés du cataclysme repartir de zéro, remonter les degrés de l'état sauvage, et partir vers l'ouest sous le nom d'Hyrkaniens. Et nous vîmes cette race de démons, survivants de l'ancienne civilisation précataclysmique, sombrer, puis revenir à la culture et au pouvoir en fondant ce maudit royaume de Zamora.

» Nous vîmes tout cela sans aider ni troubler la loi immuable du cosmos puis, un à un, nous nous éteignîmes, car nous autres, hommes de Yag, ne sommes pas immortels, bien que notre vie soit aussi longue que celle des planètes et des constellations. Finalement, je demeurai seul, rêvant aux anciens temps, dans les temples en ruine des jungles du lointain

Khitai, adoré comme un dieu par une ancienne race à la peau jaune. Puis vint Yara, versé dans une lugubre science héritée des jours barbares, antérieurs au Cataclysme.

» Il s'assit d'abord à mes pieds pour acquérir la connaissance. Mais ce que je lui enseignai ne le satisfit point, car c'était de la magie blanche, et il avait soif d'une science maléfique qui lui permettrait d'asservir les rois et d'assouvir ainsi son ambition démoniaque. Je ne voulus lui transmettre aucun des secrets de magie noire que, malgré moi, j'avais appris en traversant les âges.

» Mais son savoir était plus grand que je ne l'avais supposé ; usant d'un artifice extorqué aux tombeaux de l'obscur Stygia, il m'amena contre ma volonté à divulguer un secret que je n'avais pas l'intention de lui livrer ; et retournant contre moi le pouvoir qu'il m'avait ravi, il m'asservit. Ah ! dieux de Yag, mon sort fut bien amer depuis cette heure !

» Des jungles perdues du Khitai où les singes gris dansaient aux pipeaux des prêtres jaunes, et où des offrandes de fruits et de vin s'amoncelaient sur mes autels vétustes, il me conduisit en ce lieu. Je n'étais plus le dieu d'un bon peuple de la jungle, mais l'esclave d'un démon à forme humaine.

Et des larmes jaillirent de nouveau des yeux sans vie de l'idole.

— Il m'enferma dans cette tour, qu'en une nuit je construisis pour lui, sur son ordre. Il me dompta par le feu et la torture, et par d'étranges supplices occultes que tu ne saurais comprendre. Mon agonie m'eût depuis longtemps conduit à mettre fin à mes jours si cela eût été possible. Mais il me maintint en vie, déformé, aveugle, mutilé, pour me faire accomplir ses funestes desseins. Et voici trois cents ans que, n'ayant pas le choix, j'exécute ses ordres de ce divan de marbre, noircissant mon âme de péchés cosmiques et souillant ma raison de crimes abominables. Cependant, il ne m'a pas extirpé tous mes anciens secrets, et le dernier présent qu'il recevra de moi sera le sortilège du Sang et du Joyau.

» Car je sens que ma dernière heure est proche. Tu es la main du Destin. Je t'en supplie, va chercher la

gemme qui se trouve sur l'autel, là-bas.

Conan se tourna vers l'autel d'or et d'ivoire qui lui était indiqué, et y prit une grosse pierre ronde, aussi claire que du cristal pourpre, et il sut que c'était là le « Cœur de l'Eléphant ».

— Et maintenant, le grand sortilège, le puissant sortilège, tel que la terre n'en a jamais vu et n'en verra plus d'ici un million de millions de millénaires. Je l'invoque par le sang de ma vie, par ce sang né sur le sein vert de Yag qui rêve au loin, dans l'immensité bleue de l'espace.

» Prends ton épée, ô humain ! Arrache mon cœur et presse-le afin que son sang inonde la pierre rouge. Puis descends cet escalier et pénètre dans la chambre d'ébène où Yara, sous l'empire du lotus, est plongé dans des rêves maléfiques. Prononce son nom, et il s'éveillera. Dépose alors cette pierre devant lui et dis : “Yag-kosha te transmet son dernier présent et son dernier sortilège.” Hâte-toi alors de sortir de la tour, sans crainte, car ton chemin sera dégagé. La vie de Yag n'est pas une vie humaine, ni sa mort, une mort humaine. Délivre-moi de cette cage de chair infirme et aveugle, et je serai à nouveau Yogah de Yag, couronné par la lumière du matin, avec des ailes pour voler, des pieds pour danser, des yeux pour voir, et des mains pour briser.

Conan s'approcha, indécis, et Yag-kosha, ou Yogah, comme s'il eût senti son hésitation, lui indiqua où il devait frapper. Conan serra les dents et plongea son épée dans la poitrine de l'idole. Un torrent de sang inonda sa lame et sa main ; le monstre eut un sursaut convulsif, puis retomba immobile. Certain que la vie avait quitté ce corps, du moins la vie telle qu'il la comprenait, Conan poursuivit sa macabre tâche ; il arracha d'un coup une chose qu'il identifia comme le cœur de l'étrange créature, bien qu'il fût curieusement différent de tous les cœurs qu'il avait vus jusque-là. Elevant l'organe encore palpitant au-dessus de la pierre brillante, il le pressa de ses deux mains, et une pluie de sang ruissela sur le joyau, qui l'absorba comme une éponge.

Tenant la pierre avec précaution, il sortit de cette chambre extraordinaire et gagna l'escalier d'argent. Il

ne se retourna pas, mais sentit instinctivement que quelque transmutation était en train de s'opérer dans le corps assis sur le divan de marbre ; il comprit aussi que cette transformation ne devait pas avoir de témoin humain.

Ayant refermé derrière lui la porte d'ivoire, il descendit sans hésiter les degrés d'argent. Il ne lui vint pas à l'idée de ne pas obéir aux instructions qu'il avait reçues. Il fit halte devant une porte d'ébène et de jais ; sur un divan tendu de soie noire était couchée une longue forme mince. Yara, le prêtre sorcier, était là, devant lui ; ses yeux, dilatés par la fumée du lotus jaune, regardaient au loin, plongés dans des golfes et des abîmes sans fond, inaccessibles aux humains.

— Yara ! dit Conan, tel un juge prononçant une sentence. Eveille-toi !

Les yeux s'éclaircirent aussitôt et devinrent froids et cruels comme ceux d'un vautour. La grande silhouette vêtue de soie se redressa, dominant le Cimmérien de toute sa hauteur.

— Chien ! (Sa voix ressemblait au sifflement d'un cobra.) Que fais-tu ici ?

Conan posa le joyau sur la grande table d'ébène.

— Celui qui envoie cette pierre m'a enjoint de te dire : « Yag-kosha te transmet son dernier présent et son dernier sortilège. »

Yara recula, et son visage sombre devint blême. Dans les profondeurs de la gemme, qui avait perdu sa clarté cristalline, frémissait un obscur battement ; d'étranges ondes fumeuses, de couleur changeante, passèrent sur sa surface lisse. Yara se pencha, comme hypnotisé, et saisissant la pierre entre ses deux mains, plongea le regard dans son gouffre insondable, comme si son âme tremblante eût été attirée par un aimant.

Conan crut que ses yeux lui jouaient des tours : lorsqu'il s'était levé de son divan, le prêtre semblait d'une taille gigantesque ; pourtant, à présent, la tête de Yara arrivait à peine à l'épaule du barbare. Pour la première fois de la nuit, il douta de ses propres sens. Mais il constata avec stupéfaction que, sous ses yeux, le prêtre était effectivement en train de rapetisser.

Conan assista à cette scène fantastique avec détachement, comme on regarde une pièce de théâtre ;

envahi par un sentiment accablant d'irréalité, le Cimmérien n'était plus sûr de sa propre identité ; il savait seulement qu'il avait sous les yeux les manifestations externes d'une invisible tragédie de l'au-delà, qui dépassait son entendement.

En quelques instants, Yara fut réduit à la taille d'un enfant, puis d'un bébé qui rampa sur la table, serrant toujours la pierre entre ses bras. Comprenant tout à coup son destin, le sorcier se mit debout et lâcha le joyau. Mais sa taille continuait à décroître ; Conan ne vit bientôt plus qu'un pygmée minuscule, qui courait en tous sens sur la table d'ébène, agitant ses bras lilliputiens et poussant des perçants d'une petite voix d'insecte.

Il était maintenant si petit que le gros joyau le dominait comme une colline. Vacillant comme un dément, le prêtre se couvrit les yeux de ses mains comme pour les protéger de l'éclat de la pierre. Conan sentit qu'une force magnétique invisible attirait Yara vers la pierre. Par trois fois, il en fit le tour, courant éperdument en cercles concentriques de plus en plus serrés ; par trois fois, il tenta de s'enfuir à l'autre bout de la table ; enfin, poussant un cri dont l'écho retentit sourdement aux oreilles de Conan, le prêtre se précipita tout droit contre le globe brillant.

S'étant approché, Conan vit Yara entreprendre l'ascension grotesque de la paroi courbe et lisse de cette montagne de verre. Parvenu au sommet, le prêtre leva les bras et invoqua des noms sinistres inconnus des mortels. Puis, tout à coup, il fut englouti par la pierre comme par un océan, et les ondes fumeuses se refermèrent sur lui.

Yara se trouvait maintenant à l'intérieur du joyau pourpre qui avait retrouvé sa clarté cristalline. Conan le voyait gesticuler, tout petit, comme sur une scène lointaine. Alors, surgit dans le Cœur un être vert, brillant et ailé, à tête d'éléphant, délivré de ses infirmités. Yara se mit à fuir comme un fou, poursuivi par sa victime, vengeance. Alors, la grosse pierre explosa comme une bulle et se volatilisa dans une gerbe de rayons irisés. Et Conan sut que le divan de marbre était vide, là-haut, dans la chambre qui avait abrité cette étrange créature transcosmique nommée Yag-kosha ou

Yogah.

Le Cimmérien tourna les talons, sortit de la pièce et gagna les marches miroitantes. Anéanti par cette aventure inouïe, il ne lui vint pas à l'idée de s'enfuir par où il était entré. Il descendit quatre à quatre la spirale d'argent qui s'enfonçait dans les ténèbres et, au pied de l'escalier brillant, parvint à une pièce plus grande. Il fit halte un instant sur le seuil de la salle de garde, où luisaient les corselets argentés des soldats et les poignées incrustées de leurs armes. Des gardes étaient assis, prostrés, à une table de banquet, les plumes sombres de leurs casques pendant lugubrement sur leurs têtes inclinées ; d'autres gisaient, parmi leurs dés et leurs gobelets, sur le sol de lapis-lazuli maculé de vin. Et Conan sut qu'ils étaient morts. La promesse avait été faite et tenue ; il ignorait si la sorcellerie, la magie ou la charge sombre de grandes ailes vertes avaient mis fin aux réjouissances, mais son chemin avait été dégagé. Devant lui, une porte d'argent s'ouvrait sur la blancheur de l'aube.

Le Cimmérien sortit dans les jardins verts et ondoyants et, dans la brise du matin chargée du parfum frais de la végétation luxuriante, il se mit en route, comme un homme sortant d'un songe. Il se retourna, incrédule, pour jeter un dernier regard à la tour énigmatique qu'il venait de quitter. Était-il ensorcelé, enchanté ? Avait-il rêvé toute cette aventure ? Et sous ses yeux, la tour resplendissante oscilla dans la pourpre de l'aurore, à la lumière naissante, sa couronne de bijoux rutila, et en fragments étincelants, elle se disloqua.

Chapitre III

La chambre des morts

Conan ayant assez vu la ville des Voleurs (et réciproquement), il s'aventure vers l'ouest jusqu'à la capitale de la Zamora, Shadizar, la cité du Vice. Là, les occasions de larcins seront plus nombreuses. Pendant quelque temps, il est en effet plus prospère qu'il ne l'a été à Arenjun (bien que les femmes de Shadizar s'empressent de le soulager de ses gains, en échange d'une initiation aux techniques de l'amour). Appâté par des rumeurs de trésor, il sort de Shadizar en direction des ruines de Larsha (ancienne cité située non loin de la capitale), suivi de près par une escouade de soldats dépêchés pour l'arrêter.

Il faisait déjà sombre dans le défilé, malgré la traînée orange, jaune et verte laissée à l'Occident par le soleil couchant. Un œil exercé pouvait encore discerner, noirs sur cette bande de couleur, les dômes et les flèches de Shadizar, cité du Vice, capitale de la Zamora, avec ses femmes aux noires chevelures et ses tours hantées de mystère.

Tandis que s'éteignait la lumière du crépuscule, les premières étoiles apparurent dans le ciel. Comme répondant à un signal, des lampes s'allumèrent au loin sous les coupoles et dans les tours. Contrastant avec le scintillement falot des étoiles, le feu chaud et ambré des fenêtres de Shadizar suggérait d'abominables crimes.

Le silence régnait sur le défilé, traversé seulement par le bourdonnement des insectes nocturnes. Pourtant, bientôt, un bruit d'hommes en marche retentit dans la gorge. C'était une escouade de soldats zamoriens : cinq hommes coiffés de képis d'acier, et moulés dans des justaucorps de cuir garnis de boutons de bronze, s'avançaient dans le défilé sous la conduite d'un officier vêtu d'une cuirasse de bronze brillant et d'un casque surmonté d'une queue de cheval. L'herbe haute et luxuriante qui tapissait le fond de la gorge bruissait au contact de leurs jambières de bronze ; on entendait grincer leurs harnois et cliqueter leurs armes. Trois d'entre eux portaient des arcs, et les deux autres, des piques ; des sabres courts pendaient à leur côté, et des boucliers dans leur dos. L'officier était armé d'une épée et d'un poignard.

L'un des soldats murmura :

— Si nous prenons ce Conan vivant, que vont-ils lui faire ?

— Je gage qu'on l'enverra à Yezud, où il sera jeté en pâture au dieu-araignée, dit un autre. Reste à savoir si nous serons en vie pour récolter cette récompense qu'on nous a promise.

— Tu n'aurais pas peur de lui, par hasard ? dit un troisième.

— Moi ? grogna le deuxième. Je ne crains rien, pas même la mort. Mais voilà : la mort de qui ? Ce voleur n'est pas un être civilisé, mais un barbare sauvage qui a la force de dix hommes. Aussi suis-je allé chez le

magistrat faire mon testament...

— C'est encourageant de savoir que tes héritiers toucheront la récompense, dit un autre. Je regrette de n'y avoir pas pensé.

— Oh ! dit celui qui avait parlé le premier, ils trouveront un prétexte pour nous souffler la récompense, même si nous capturons la canaille.

— Le préfet lui-même nous l'a promise, dit un autre. Les riches négociants et aristocrates que Conan a dévalisés ont fait une collecte. J'ai vu l'argent : un sac si lourd de pièces qu'un homme pourrait à peine le soulever. Après tant d'ostentation, ils n'oseraient pas revenir sur leur parole.

— Mais suppose que nous ne l'attrapions pas, dit le deuxième interlocuteur. Il était question de payer de nos têtes. (Il éleva la voix.) Capitaine Nestor ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire à propos de nos têtes ?

— Tenez vos langues, vous tous ! dit l'officier d'un ton sec. On peut vous entendre jusqu'à Arenjun. Si Conan se trouve à moins d'un mille, il sera alerté. Cessez votre bavardage et tâchez de faire moins tinter vos armes en marchant.

L'officier était un homme de taille moyenne, large d'épaules, solidement bâti ; à la lumière du jour, on aurait pu voir que ses yeux étaient gris et ses cheveux châtain clair, parsemés de poils gris. C'était un Gunder, originaire de la province la plus septentrionale de l'Aquilonia, à mille cinq cents milles vers l'ouest. Sa mission (attraper Conan mort ou vit) le préoccupait. Le préfet l'avait averti que, s'il échouait, il devrait s'attendre à un châtiment sévère pouvant aller jusqu'à l'échafaud. Le roi avait lui-même ordonné de prendre le hors-la-loi, et le roi de Zamora n'y allait pas par quatre chemins avec les serviteurs qui échouaient dans les missions qui leur étaient confiées. Quelques heures auparavant, on avait appris, par un signe du monde souterrain, que Conan était en route vers ce défilé, et le commandant de Nestor avait aussitôt dépêché avec lui les soldats qui se trouvaient dans leurs baraquements.

Nestor n'avait aucune confiance dans les soldats qui marchaient derrière lui. Il les considérait comme des fanfarons qui détaleraient au moindre danger, le laissant affronter le barbare tout seul. Et bien que le

Gunder fût un homme courageux, il ne se faisait pas d'illusions sur les chances qu'il avait en face de ce jeune sauvage gigantesque et féroce. Son armure ne lui donnerait qu'un léger avantage.

A mesure que la lumière du soleil se dissipait vers l'ouest, l'obscurité s'épaississait dans la gorge dont les parois, en se resserrant, devenaient plus escarpées et plus rocheuses. Derrière Nestor, les hommes recommencèrent à chuchoter :

— Je n'aime pas ça. Cette route conduit aux ruines de Larsha la Maudite, où les spectres des morts guettent les passants pour les dévorer. Et dans cette cité, dit-on, se trouve la chambre des morts.

— Silence ! gronda Nestor, tournant la tête. Si...

A cet instant, l'officier se prit les pieds dans une lanière de cuir tendue en travers du sentier et s'étala dans l'herbe de tout son long. On entendit le bruit d'un piquet souple délogé de son trou, et la lanière se détendit.

Dans un roulement de tonnerre, une masse de rochers et de poussière dévala le versant gauche du défilé. Au moment où Nestor se relevait, une pierre de la taille d'une tête humaine frappa son corselet, et il s'effondra de nouveau. Une pierre lui arracha son casque, tandis que d'autres, plus petites, lui bombardaient les jambes. Il entendit derrière lui plusieurs cris simultanés et un tintement de pierre et de métal. Puis, tout se tut.

Nestor se remit sur pied. Chancelant, il expectora la poussière qui encrassait ses poumons et se retourna pour voir ce qui s'était passé. A quelques pas derrière lui, un rocher obstruait le défilé. S'étant approché, il aperçut une main et un pied qui dépassaient, inertes, de l'éboulis. Il appela, mais ne reçut aucune réponse. Le rocher, mis en branle par la traction de la lanière, avait exterminé toute son escouade.

Nestor fit jouer ses articulations pour faire le point de ses blessures. Aucun os ne semblait brisé, bien que son corselet fût cabossé et que lui-même fût contusionné en plusieurs endroits. Bouillonnant de colère, il trouva son casque et reprit la piste tout seul. N'avoir pas réussi à attraper le voleur eût déjà mérité une sanction grave ; mais devoir avouer en outre avoir

perdu ses hommes lui vaudrait sans nul doute une mort lente et douloureuse. La seule chose qui lui restait était de ramener, sinon Conan, du moins sa tête.

Epée au poing, Nestor poursuivit en boitant l'ascension de la gorge tortueuse. Devant lui, une lumière dans le ciel annonçait le lever prochain de la lune (qui n'était plus tout à fait pleine). Il scrutait les ténèbres, s'attendant à voir surgir le barbare à chaque détour du ravin.

La gorge devint moins profonde, et ses parois moins abruptes. De part et d'autre, des goulets débouchaient dans le défilé ; le sol devint pierreux et inégal, et Nestor fut contraint de se frayer un passage dans les rochers et les broussailles. Enfin, la gorge s'ouvrit toute grande. Le Gunder gravit une petite pente et se trouva sur le bord d'un plateau élevé, cerné par des montagnes lointaines. Devant lui, à portée d'arc, blancs dans la clarté de la lune, s'élevaient les murs de Larsha. En face de lui se dressait un portail monumental. Des toits et des tours à moitié en ruine dépassaient des murs rongés par le temps.

Nestor marqua un temps d'arrêt. Larsha était, disait-on, séculairement vieille. D'après les légendes, la ville remontait à l'époque cataclysmique, au temps où les ancêtres des Zamoriens, les Zhemri, formaient un îlot de semi-civilisation dans une mer de barbarie.

Dans les bazars de Shadizar, des rumeurs couraient que la mort vous attendait dans ces ruines. Selon les informations que Nestor avait pu récolter, aucun des nombreux hommes qui, au cours de l'histoire, avaient pénétré dans les ruines à la recherche du trésor qu'on y disait caché n'était jamais revenu. Personne ne savait quelle forme prenait le danger, puisque aucun rescapé n'avait survécu pour le raconter.

Dix ans auparavant, le roi Tiridates avait, en plein jour, envoyé dans la ville une compagnie de ses plus vaillants soldats, tandis que lui-même demeurait à l'extérieur. On avait entendu des cris de sauve qui peut, puis plus rien. Les hommes qui attendaient dehors avaient pris leurs jambes à leur cou, et Tiridates, par la force des choses, les avait imités. Ce fut la dernière tentative militaire pour percer le mystère de Larsha.

Bien que Nestor eût, comme tous les mercenaires, soif de richesses, il n'était pas téméraire. Des années de service dans les royaumes situés entre sa patrie et la Zamora lui avaient appris la prudence. Tandis qu'il réfléchissait, pesant le pour et contre, il aperçut, tout près du mur, une forme humaine se glissant furtivement vers le portail. Bien que l'homme fut trop loin pour que Nestor pût distinguer son visage à la lueur des étoiles, cette démarche féline ne pouvait le tromper. Conan !

Sentant la fureur monter en lui, Nestor s'approcha rapidement en maintenant le fourreau de son épée pour l'empêcher de faire du bruit. Mais malgré ces précautions, l'oreille exercée du barbare lui donna l'alerte. Conan fit volte-face, et son épée jaillit de son étui avec un chuintement étouffé. Constatant qu'il n'avait qu'un seul ennemi à ses trousses, Conan l'attendit de pied ferme.

En franchissant la distance qui les séparait, Nestor put détailler son ennemi. Conan dépassait largement six pieds, et sa tunique élimée ne parvenait pas à masquer les lignes dures de ses muscles puissants. Un sac de cuir pendait en bandoulière à son épaule. Son visage jeune, mais énergique, était surmonté d'une épaisse crinière de cheveux noirs taillée au carré.

Pas un mot ne fut échangé. Nestor fit halte pour reprendre son souffle et se débarrasser de son manteau ; profitant de cet instant, Conan se précipita sur lui.

Deux épées miroitèrent dans la clarté lunaire, et le cliquetis des lames ébranla le silence sépulcral. Plus âgé que son adversaire, Nestor avait une plus grande expérience du combat, mais la portée et la vitesse aveuglante de l'autre anéantissaient cet avantage. L'attaque de Conan avait l'irrésistible simplicité d'un ouragan. Malgré l'âpreté de sa riposte, Nestor fut obligé de céder du terrain. Il surveillait étroitement son adversaire, espérant que la fatigue finirait par ralentir son offensive. Mais le Cimmérien semblait ignorer ce qu'était la fatigue.

D'un revers de sa lame, Nestor fendit la tunique de Conan au-dessus de la poitrine, mais ne parvint pas à le blesser. Répliquant avec une rapidité stupéfiante,

Conan frappa d'estoc la cuirasse de Nestor, trouant le bronze de sa pointe. Nestor recula d'un pas pour parer un nouvel assaut furieux, et buta contre une pierre. Conan porta vers le cou du Gunder un coup déchaîné qui, s'il eût touché son but, eût fait voler au loin la tête de Nestor ; mais celui-ci trébucha, et l'arme frappa seulement la crête de son casque. Avec un tintement caverneux, l'épée de Conan entama le métal et projeta Nestor sur le sol.

Respirant profondément, Conan s'avança d'un pas, l'épée levée. Le Gunder gisait, immobile, du sang s'échappant de son casque fendu. Trop confiant, comme tous les jeunes, dans la force de ses coups, Conan fut persuadé d'avoir tué son adversaire. Il rengaina donc son épée et se dirigea vers la cité antique.

Le Cimmérien s'approcha de la porte dont les battants, deux fois grands comme un homme, étaient faits de planches d'un pied d'épaisseur, gainées de bronze. Conan poussa de toutes ses forces contre les vantaux, mais en vain. Tirant son épée, il frappa le bronze avec le pommeau. Au fléchissement de la porte, Conan comprit que le bois était pourri ; mais le bronze était trop épais pour qu'il pût le transpercer sans émousser le fil de sa lame. De plus, il y avait un moyen plus facile.

A trente pas du portail, vers le nord, l'enceinte, éboulée, s'élevait en son point le plus bas à moins de vingt pieds du sol. En cet endroit précis, un tas de détritrus de six à huit pieds de haut était amassé contre la muraille.

Conan s'approcha de l'éboulement, prit quelques pas de recul, puis s'élança. Rebondissant sur les détritrus comme sur un tremplin, il sauta en l'air et s'accrocha des deux mains au faîte affaissé du mur, délogeant quelques pierres disjointes. Puis, avec un grognement, il se hissa jusqu'en haut par la force des bras, sans souci des bleus ni des égratignures. Il embrassa d'un regard la ville à ses pieds.

Sur sa face intérieure, le mur d'enceinte était bordé par un terrain vague où, depuis des siècles, la végétation faisait la guerre à l'antique pavement. Entre

les dalles fêlées et déboîtées, herbes, graminées et arbres chétifs étaient parvenus à se frayer un passage.

Au-delà de cette zone s'étendaient les ruines de l'un des quartiers les plus pauvres, dont les masures en torchis n'étaient plus que d'informes monticules de poussière. Plus loin, blancs sous la clarté de la lune, Conan distingua des édifices mieux conservés, en pierre : les temples, les palais et les maisons des nobles et des riches marchands. Comme beaucoup de villes antiques, la cité déserte exhalait un parfum de maléfices et de désolation.

Tendant l'oreille, Conan regarda autour de lui. Rien ne bougeait dans les ruines silencieuses, troublées seulement par la stridulation des criquets.

Conan avait lui aussi entendu parler de la malédiction qui planait sur Larsha. Bien que le surnaturel éveillât dans son âme barbare des terreurs ataviques, il reprit courage à l'idée que, dès qu'un être surnaturel prend une forme tangible, il devient aussi vulnérable aux armes matérielles que n'importe quel homme ou monstre terrestre. Il n'était pas venu d'aussi loin pour être arrêté par quiconque dans sa chasse au trésor, l'ennemi fût-il homme, bête ou démon.

D'après les légendes, le fabuleux trésor de Larsha se trouvait dans le palais royal. Serrant dans sa main gauche son épée engainée, le jeune voleur sauta du mur éboulé. Un instant plus tard, il marchait dans les rues sinueuses en direction du centre de la cité. Il ne faisait pas plus de bruit qu'une ombre.

Des ruines l'entouraient de toutes parts. Ça et là, une façade s'était écroulée dans la rue, obligeant Conan à contourner les décombres ou à se frayer un chemin à travers des monceaux de briques et de marbre brisé. La lune gibbeuse, à présent haute dans le ciel, inondait les ruines d'une lumière fantastique. A la droite du Cimmérien s'élevait un temple, en partie éboulé, mais dont le portique, soutenu par quatre colonnes de marbre massif, était encore intact. Le long du toit s'alignaient des gargouilles de marbre, effigies de monstres anciens, mi-démons, mi-bêtes, penchées sur la rue.

Conan essaya de se remémorer les bribes de légende touchant à l'abandon de Larsha, qu'il avait pu

surprendre dans les tavernes du Maul. Le bruit courait notamment d'une malédiction jetée, de nombreux siècles auparavant, par quelque dieu en colère, en châtiment de crimes si abominables qu'à leur côté les ignobles vices de Shadizar n'étaient que vertueuses bagatelles...

Il se remit en marche vers le centre de la ville et, dès lors, nota un détail singulier. Ses sandales adhéraient aux pavés délabrés, comme s'ils étaient couverts de poix chaude. Lorsqu'il levait les pieds, ses semelles émettaient des bruits de succion. Il s'arrêta pour tâter le sol qui était, en effet, enduit d'une substance incolore et poisseuse, maintenant presque sèche.

La main à son épée, Conan regarda autour de lui dans la clarté lunaire. Mais aucun son ne parvint à ses oreilles. Il reprit sa marche. Ses sandales se remirent à pomper bruyamment les pavés. Il fit halte et tourna la tête : il eût juré avoir entendu, au loin, des bruits de succion similaires. Un instant, il crut qu'il pouvait s'agir de l'écho de ses propres pas. Mais il avait dépassé le temple à moitié démoli, et à présent aucun mur, susceptible de renvoyer le son, ne l'entourait.

Il fit encore quelques pas, puis s'immobilisa. Le bruit de succion avait de nouveau retenti ; mais cette fois, il ne cessa pas lorsque le Cimmérien se figea sur place. Au contraire, il devint plus distinct, et l'ouïe fine de Conan put en localiser la source droit devant lui. Mais aucun mouvement ne se produisit dans la rue où il se trouvait ; le son devait donc provenir d'une ruelle adjacente ou de l'un des édifices en ruine.

Le bruit s'amplifia et se changea en un glissement traînant, indescriptible, une sorte de sifflement humide. En dépit de ses nerfs d'acier, Conan sentit battre son cœur en guettant l'apparition de la source inconnue de ce son.

Enfin, d'une rue transversale, surgit une masse énorme, gluante, d'un gris lépreux dans la clarté lunaire. Elle s'engagea dans la rue et s'avança rapidement vers Conan, sans produire d'autre bruit que l'aspiration humide de son curieux mode de locomotion. Son extrémité antérieure était prolongée par deux espèces d'antennes, d'au moins dix pieds de long, doublées d'une seconde paire d'appendices

analogues, mais plus petits. Les longues cornes ployaient de droite et de gauche, et Conan constata qu'elles étaient terminées par des yeux.

Cette créature n'était autre qu'une limace, semblable aux inoffensives limaces qui errent la nuit dans les jardins, laissant derrière elles une traînée de bave gluante. Mais celle-ci avait cinquante pieds de long et était aussi large en son milieu que Conan était haut. En outre, elle se déplaçait aussi vite qu'un homme courant à toute vitesse. La chose exhalait une odeur fétide, qui annonçait son passage.

Un instant paralysé par la surprise, Conan considéra avec stupeur l'énorme masse de chair caoutchouteuse qui fondait sur lui. Le bruit de la limace en mouvement ressemblait au crachement d'un homme, plusieurs fois amplifié.

Enfin capable d'agir, le Cimmérien fit un bond de côté. Un jet de liquide gicla au même instant dans l'air nocturne et atterrit à l'endroit qu'il venait de quitter. Une minuscule goutte l'atteignit à l'épaule, brûlant sa peau comme un charbon ardent.

Conan fit demi-tour et remonta la rue en courant, ses longues jambes captant comme des éclairs la lumière de la lune. Il lui fallut à nouveau escalader des éboulis. Ses oreilles l'avertirent que la limace le suivait de près. Peut-être gagnait-elle du terrain ? Il n'osait pas se retourner pour regarder, de peur de trébucher sur un fragment de marbre et de perdre l'équilibre ; le monstre serait alors sur lui avant qu'il n'ait le temps de se remettre sur ses pieds.

Le crachotement retentit de nouveau. Conan fit un bond désespéré sur le côté ; le jet de liquide passa encore tout près de lui. Même s'il parvenait à gagner le mur d'enceinte en maintenant une distance entre lui et son poursuivant, le prochain jet de bave lui serait sans doute fatal.

Conan s'engouffra dans une rue latérale afin de semer d'obstacles l'espace qui les séparait. Il dévala une ruelle étroite et sinueuse, puis une autre, à angle droit. Il était perdu dans le labyrinthe des rues entrecroisées, il le savait ; mais l'essentiel était de continuer à zigzaguer, afin d'empêcher la bête de l'asperger de sa bave. Les bruits de succion et l'odeur

nauséabonde attestaient que la limace était sur sa trace. Marquant un temps d'arrêt pour reprendre son souffle, il vit, derrière lui, le monstre qui débouchait du coin qu'il venait de dépasser.

Il continua sa course folle, zigzaguant à travers le dédale de l'antique cité. S'il ne pouvait gagner la limace à la course, peut-être pourrait-il la fatiguer. Il savait qu'un homme pouvait battre presque tous les animaux dans une course d'endurance. Mais la bête ne manifestait pas le moindre signe de fatigue.

Les bâtiments qui l'entouraient lui paraissant familiers, il s'aperçut qu'il parvenait au temple à moitié en ruine qu'il avait croisé juste avant de rencontrer la limace. Un rapide coup d'œil lui montra que l'édifice pouvait être escaladé par un grimpeur habile.

Conan s'élança d'un tas de débris et grimpa sur le faite du mur démantelé. Sautant de pierre en pierre, il en gravit le profil déchiqueté et parvint à une portion intacte donnant sur la rue. Il se retrouva enfin sur le toit, derrière la rangée de gargouilles de marbre. Il s'approcha des statues avec précaution, de peur que la toiture à demi démolie ne cédât sous son poids, et contourna les failles qui l'eussent précipité à l'étage inférieur.

Le bruit et l'odeur de la limace lui parvinrent de la rue. Comprenant qu'elle avait perdu sa piste, et incertaine du chemin à prendre, la créature s'était de toute évidence arrêtée devant le temple. Très prudemment (car il était sûr que la limace pouvait le voir à la lueur de la lune), Conan passa la tête derrière une statue et regarda dans la rue.

Sous les rayons de la lune, la grosse masse grisâtre gisait là, humide. Au bout de leurs antennes, les yeux se balançaient de-ci de-là, à l'affût de leur proie, tandis qu'au-dessous d'eux les petites cornes oscillaient tout près du sol, cherchant la trace du Cimmérien.

Conan était sûr que la limace ne tarderait pas à détecter sa présence. Il ne doutait pas qu'elle puisse ramper sur les parois de l'édifice tout aussi facilement que lui-même avait su les escalader.

Il posa la main sur une gargouille (une statue cauchemardesque, nantie d'un corps humanoïde,

d'ailes de chauve-souris et d'une tête de reptile) et s'appuya. La statue remua légèrement sur sa base avec un grincement sourd.

A ce bruit, les cornes de la limace se braquèrent vers le toit du temple. La tête de la bête se cambra et, à sa suite, le corps décrivit une courbe souple. La tête s'approcha de la façade et entreprit l'ascension de l'un des énormes piliers, précisément sous l'endroit où Conan, serrant les dents, se tenait tapi.

Une épée, pensa Conan, serait de peu d'utilité contre un monstre de cette envergure. Comme tous les êtres primaires, la limace pouvait sans doute endurer des blessures auxquelles une créature plus complexe ne résisterait pas un seul instant.

La tête de l'animal continuait à s'élever le long du pilier, balançant ses yeux au bout de ses antennes. Au rythme où allait la bête, sa tête atteindrait le bord du toit alors que la majeure partie de son corps reposerait encore dans la rue, en bas.

C'est alors que Conan entrevit ce qu'il devait faire. Il se rua contre la gargouille ; puis, s'arc-boutant contre la statue, il la fit basculer par-dessus bord. Au lieu du bruit fracassant qu'une masse de marbre de ce volume eût normalement dû faire entendre en percutant le trottoir, Conan perçut un choc mouillé, pâteux, suivi d'un lourd bruit de chute : l'avant du corps de la limace s'écroulait sur le sol.

Risquant un œil par-dessus le parapet, Conan constata que le monstre avait été presque enterré sous le poids de la gargouille. La grande masse grise se contorsionnait comme un ver au bout d'un hameçon, fouettant l'air de son corps. Un coup de queue fit trembler la façade du temple ; quelque part, à l'intérieur, quelques pierres roulèrent avec bruit. Conan se demanda si tout l'édifice n'allait pas s'effondrer sous lui et l'engloutir sous ses décombres.

— Et d'une ! gronda le Cimmérien avec hargne.

Il longea la rangée de gargouilles et, en ayant découvert une autre mal arrimée, il la précipita sur la limace, qu'elle heurta avec un bruit mou. Une troisième statue manqua son but et alla s'écraser contre le trottoir. Il en saisit une quatrième, plus petite, à bras-le-corps, banda ses muscles et la lança de toutes ses

forces sur la tête qui se débattait.

Bien que les convulsions de la bête fussent en train de s'apaiser, Conan poussa deux autres gargouilles dans le vide, par mesure de sûreté. Lorsque le corps se fut complètement immobilisé, il redescendit dans la rue et, épée au poing, s'approcha prudemment de la grosse masse puante. Enfin, rassemblant tout son courage, il porta un grand coup de son arme dans la chair caoutchouteuse, dont jaillit une liqueur sombre. La peau grise et humide fut parcourue de mouvements ondulants. Mais bien que certaines de ses parties semblassent encore donner des signes de vie indépendante, la limace, dans son ensemble, était morte.

Conan s'acharnait encore sur le monstre à grands coups d'épée, lorsqu'une voix lui fit faire volte-face :

— Cette fois, tu ne m'échapperas pas !

C'était Nestor qui s'approchait, l'arme au poing, son casque remplacé par un pansement taché de sang. Le Gunder s'arrêta net à la vue de la limace et s'exclama :

— Mitra ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le spectre de Larsha, répondit Conan en zamorien, avec un accent barbare. Elle m'a traqué d'un bout à l'autre de la cité avant que je n'en vienne à bout.

Comme Nestor le regardait d'un air incrédule, le Cimmérien reprit :

— Que fais-tu ici ? Combien de fois devrai-je te tuer avant que tu ne meures ?

— Tu vas voir comment je suis mort, railla Nestor, qui se mit en garde.

— Que sont devenus tes soldats ?

— Morts comme tu vas l'être bientôt, tués par le rocher que tu as fait rouler sur eux.

— Ecoute-moi donc, imbécile, dit Conan, pourquoi gaspiller tes forces à te battre, alors qu'il y a ici (si les légendes disent vrai) plus de richesses que nous ne pouvons en emporter à nous deux ? Tu es adroit de tes mains, pourquoi ne pas plutôt te joindre à moi pour piller le trésor de Larsha ?

— Je dois faire mon devoir et venger mes hommes ! Défends-toi, chien de barbare !

— Par Crom ! je me battrai si tel est ton désir !

gronda Conan, se mettant en garde. Mais songe que si tu retournes à Shadizar, on te crucifiera pour avoir perdu tes soldats, même si tu rapportes ma tête, ce qui, à mon avis, est improbable. Si un dixième des histoires qu'on raconte sont vraies, tu tireras davantage de ta part de butin que tu ne gagnerais en cent ans comme capitaine de mercenaires.

Nestor avait reculé d'un pas et laissé retomber son épée. Il demeurait silencieux, absorbé dans ses pensées. Conan ajouta :

— De plus, tu ne feras jamais de véritables soldats de ces poltrons de Zamoriens !

Avec un soupir, le Gunder rengaina son épée.

— Tu as raison, sacrebleu ! Jusqu'à la fin de cette aventure, nous nous battons côte à côte et partagerons également le butin, hein ?

Il tendit la main.

— Tope-la ! dit Conan, qui rengaina à son tour et serra la main de l'autre. S'il nous faut nous séparer pour sauver notre peau, retrouvons-nous à la fontaine de Ninus.

Le palais royal de Larsha se dressait au cœur de la cité, au centre d'une vaste place. C'était le seul édifice que les siècles avaient épargné, et ceci pour une raison bien simple. Il était taillé dans un rocher monolithique, dont la masse avait jadis rompu la monotonie du plateau où se trouvait aujourd'hui Larsha. Mais ce palais avait été bâti avec tant de minutie que seul un examen attentif permettait de s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas d'un édifice composite ordinaire. Des lignes gravées dans le basalte noir imitaient les jointures entre les pierres de construction.

Conan et Nestor s'approchèrent sans bruit et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur, où régnaient les ténèbres.

— Il va nous falloir de la lumière, dit Nestor. Je ne tiens pas à me trouver dans le noir, nez à nez avec une limace de cet acabit.

— Je ne sens pas de limace, dit Conan, mais le trésor doit avoir un autre gardien.

Retournant sur ses pas, il s'en fut couper un jeune pin qui croissait entre les pavés disjoints. Il le dépouilla d'abord de ses branches superflues, puis le débita en courts tronçons. Taillant ensuite avec son épée un amas

de copeaux de bois, il alluma une petite flambée en frottant un silex contre le métal de son arme. Enfin, ayant effilé deux rondins à leurs extrémités, il y mit le feu, et le bois résineux s'embrasa avec fougue. Conan tendit une torche à Nestor, et chacun d'eux glissa dans sa ceinture la moitié des rondins restants. Après quoi, armes aux poings, ils reprirent le chemin du palais.

Ils franchirent le portail. Les flammes jaunes et pétillantes de leurs torches se réfléchirent dans des murs de pierre noire et polie, mais sous leurs pieds la poussière formait un épais tapis. Quelques chauves-souris, qui pendaient aux reliefs du plafond, poussèrent des cris furibonds et plongèrent plus profondément dans les ténèbres.

Ils passèrent entre des statues d'aspect redoutable, logées dans des renforcements le long des murs. De part et d'autre, s'ouvraient de sombres corridors. Ils traversèrent une salle du trône. Le trône, sculpté dans la même pierre noire que le reste de l'édifice, était intact. D'autres sièges et divans, en bois, tombaient en poussière, jonchant le sol de clous, ornements métalliques et pierres semi-précieuses.

— L'endroit doit être abandonné depuis des millénaires, murmura Nestor.

Ils traversèrent plusieurs salles, qui avaient peut-être composé autrefois les appartements privés d'un roi ; mais il était impossible de l'affirmer, étant donné l'absence de tout mobilier. Ils parvinrent devant une porte, et Conan en approcha sa torche.

C'était une porte solide, encastrée dans une arche de pierre, faite de robustes madriers assemblés par des joints de cuivre enduits d'une pellicule de vert-de-gris. Conan frappa le bois de sa lame qui s'y enfonça facilement ; une pluie pâle de débris pulvérulents se répandit dans le faisceau des torches.

— Elle est pourrie, grommela Nestor qui lança son pied dans la porte.

Sa botte pénétra dans le bois aussi aisément que l'épée de Conan. Une ferrure de cuivre tomba sur le sol avec un tintement mat.

En un instant, ils eurent réduit les madriers en une pluie de poudre de bois. Courbés devant l'ouverture ainsi pratiquée, ils passèrent leurs torches à l'intérieur.

La lumière se refléta dans mille facettes d'argent, d'or et de pierreries.

Nestor s'avança, puis recula si brusquement qu'il bouscula Conan.

— Il y a des hommes là-dedans ! fit-il dans un souffle.

— Voyons un peu. (Conan passa sa tête par l'ouverture et jeta à l'intérieur un coup d'œil circulaire.) Ils sont morts. Allons, viens !

Ils franchirent la porte et regardèrent autour d'eux, abasourdis, consumant leurs torches qu'ils durent finalement remplacer. Autour de la salle, sept soldats gigantesques, d'au moins sept pieds de haut, étaient affalés sur des chaises, la tête renversée contre leur dossier, la bouche grande ouverte. Leurs costumes dataient d'une ère révolue ; leurs casques de cuivre, surmontés de plumes, et leurs corselets écaillés, également en cuivre, étaient verdis par le temps. Leur peau était brune et cireuse comme celle des momies, et de longues barbes grisonnantes leur pendaient jusqu'à la ceinture. Des hallebardes et des lances aux lames de cuivre reposaient derrière eux, contre le mur ou sur le sol.

Au centre de la pièce s'élevait un autel, en basalte noir comme le reste du palais. Par terre, non loin de lui, s'étaient trouvés plusieurs coffres dont le bois avait pourri, déversant autour d'eux le trésor scintillant.

Conan s'approcha de l'un des soldats immobiles et toucha sa jambe du bout de son épée. Le corps ne bougea pas. Il murmura :

— Les anciens ont dû les momifier comme le font pour leurs morts, m'a-t-on dit, les prêtres de Stygia.

Nestor regarda, mal à son aise, les sept formes inertes. Les flammes blêmes des deux torches semblaient incapables de repousser les ténèbres.

Le bloc de pierre noire, au centre de la pièce, arrivait à la ceinture. Sur sa face supérieure, plate et polie, d'étroites bandes d'ivoire incrustées formaient un entrelacs de cercles et de triangles, dont l'ensemble représentait une étoile à sept branches. Dans les intervalles entre les lignes étaient tracés des symboles dont Conan ne put identifier l'écriture d'origine. Il lisait le zamorien et l'écrivait tant bien que mal, et

possédait des notions d'hyrkanien et de corinthien ; mais ces glyphes cryptiques échappaient à sa compétence.

De toute façon les objets qui reposaient sur l'autel l'intéressaient bien davantage. Dans chacune des pointes de l'étoile était enchâssée une énorme pierre verte, plus grosse qu'un œuf de poule, qui scintillait dans le clignotement rougeoyant des torches. Le centre du diagramme était occupé par une statuette verte, apparemment sculptée dans du jade, figurant un serpent à la tête dressée.

Conan approcha sa torche des sept joyaux brillants.

— Ceux-là, je les veux, gronda-t-il. Tu peux prendre le reste.

— Il n'en est pas question ! rétorqua Nestor. Ces pierres ont plus de valeur à elles seules que tout le reste réuni. C'est moi qui les aurai !

L'air, entre les deux hommes, se chargea d'électricité ; leurs mains libres se portèrent à la garde de leurs épées. Ils demeurèrent un instant immobiles, les yeux dans les yeux. Nestor dit alors :

— Partageons-les donc, comme nous en sommes convenus.

— On ne peut pas diviser sept par deux, dit Conan. Jouons-les à pile ou face. Le gagnant prend les sept pierres, et l'autre le reste. Cela te va-t-il ?

Conan prit une pièce dans l'un des tas qui marquaient l'emplacement des anciens coffres. Bien qu'il eût acquis, dans sa carrière de voleur, une bonne connaissance pratique des pièces de monnaie, celle-ci lui était tout à fait inconnue. L'une des faces était frappée d'une effigie, mais il n'eût su dire s'il s'agissait d'une tête d'homme, de démon ou de chouette. L'autre face était couverte de symboles analogues à ceux de l'autel.

Conan montra la pièce à Nestor. Les deux chasseurs de trésor poussèrent un grognement de concert. Conan lança la pièce en l'air, la rattrapa au vol, et l'aplatit entre sa paume droite et son poignet gauche, qu'il tendit vers Nestor, couvrant toujours la pièce de son autre main.

— Face, dit le Gunder.

Conan ôta sa main de la pièce, qu'il découvrit à

Nestor. Celui-ci gronda :

— Qu'Ishtar maudisse ce bout de métal ! Tu as gagné. Tiens-moi ma torche un instant.

Conan prit la torche, à l'affût de quelque trahison. Mais Nestor dégrafa simplement son manteau, l'étala sur le sol poussiéreux et entreprit d'y entasser des pierres qu'il puisait dans les piles éparses sur le sol.

— Ne te charge pas trop, si tu veux pouvoir courir, dit Conan. Nous ne sommes pas encore sortis d'affaire, et Shadizar est loin.

— Ça ira, dit Nestor qui réunit les quatre coins du manteau, jeta le sac improvisé par-dessus son épaule et étendit la main pour reprendre sa torche.

Conan la lui rendit et s'approcha de l'autel, d'où il retira, l'une après l'autre, les grosses pierres vertes, qu'il glissa dans le sac de cuir qui pendait à son épaule.

Lorsqu'il les eut prises toutes les sept, il fit une pause et considéra le serpent de jade.

— Ceci doit valoir un bon prix, dit-il.

Et, l'arrachant de l'autel, il le fourra dans son sac avec le reste de son butin.

— Pourquoi n'emportes-tu pas aussi un peu de l'or et des pierreries qui restent ? demanda Nestor. J'ai tout ce que je peux porter.

— Tu as pris tout ce qui en valait la peine, dit Conan. De plus, ce que j'ai me suffit. Avec ce qu'il y a dans mon sac, l'ami, je peux m'acheter un royaume ! Ou un duché, en tout cas, et tout le vin que je peux absorber, et toutes les femmes que...

Un bruit fit faire volte-face aux pillards, qui écarquillèrent des yeux interdits. Autour de la salle, les sept soldats momifiés revenaient à la vie. Leurs têtes se redressèrent, leurs bouches se fermèrent, et de l'air siffla dans leurs vieux poumons desséchés. Faisant grincer leurs articulations comme des gonds rouillés, ils se saisirent de leurs lances et de leurs hallebardes, et se mirent sur leurs pieds.

— Sauvons-nous ! hurla Nestor, projetant sa torche sur le géant le plus proche et dégainant son épée.

La torche atteignit le géant à la poitrine, puis tomba sur le sol et s'éteignit. Conan, dont les deux mains étaient libres, conserva son flambeau tout en tirant son arme. La lumière de la torche restante faisait

vaguement miroiter les harnois verdis et surannés des géants qui resserraient le cercle autour des deux voleurs.

Conan esquiva une hallebarde et repoussa une lance. Entre lui et la porte, Nestor s'attaqua à un géant qui voulait leur barrer la sortie. Le Gunder para une estocade et porta un revers furieux à la cuisse de son adversaire. La lame n'y fit qu'une petite entaille, comme une hache dans un tronc. Tandis que le géant chancelait, Nestor en frappa un autre. La pointe d'une lance glissa sur sa cuirasse bosselée.

Les chasseurs de trésor ne devaient qu'à l'extrême lenteur des géants de n'être pas tombés dès leur premier assaut. En sautant, biaisant et virevoltant, Conan parvint à esquiver des coups qui l'eussent abattu sans connaissance sur le sol poussiéreux. Sa lame entama à plusieurs reprises la chair sèche et ligneuse de leurs assaillants. Des chocs capables de décapiter un homme vivant ébranlaient à peine ces créatures d'un autre âge. Conan toucha un attaquant à la main, mutilant le membre du géant qui lâcha sa lance.

Se dérobant à la charge d'une autre lance, il porta un coup droit forcené à la cheville du géant. Sa lame entama l'os à moitié, et la momie s'écroula sur le sol.

— Dehors ! hurla le Cimmérien, bondissant par-dessus le corps étendu.

Conan et Nestor s'engouffrèrent dans la porte et traversèrent à toutes jambes les salles et les corridors. Conan craignit un instant qu'ils ne fussent égarés, mais il aperçut une lumière devant lui. Tous deux se précipitèrent à l'extérieur, par la grande porte du palais, tandis que retentissait à leurs trousses le lourd piétinement des gardiens du trésor. Au-dessus de leurs têtes, les étoiles s'éteignaient dans le ciel pâissant, à l'approche de l'aube.

— Au mur d'enceinte, dit Nestor, haletant. Je crois que nous pouvons les semer.

Lorsqu'ils eurent atteint l'autre côté de la place, Conan se retourna.

— Regarde ! s'écria-t-il.

Un à un, les géants émergeaient du palais. Et à mesure qu'ils s'engageaient dans la lumière naissante, ils s'effondrèrent un à un sur le pavé et tombèrent en

poussière, laissant derrière eux en tas, sur le sol, leurs casques de cuivre emplumés, leurs cuirasses écaillées et le reste de leurs défroques.

— Eh bien, voilà qui est fait, dit Nestor. Mais comment pourrons-nous rentrer dans Shadizar sans nous faire arrêter ? Le jour sera levé bien avant que nous n'y parvenions.

Conan sourit.

— Nous autres, voleurs, connaissons un moyen de nous y introduire. Près du coin nord-est du rempart, il y a un bouquet d'arbres. En fouillant les arbustes qui masquent le mur, tu trouveras une sorte de conduit qui, je présume, est destiné à l'écoulement des eaux, lors des pluies violentes. La grille de fer qui fermait autrefois ce conduit est aujourd'hui rouillée. Si tu n'es pas trop gros, tu peux te faufiler par ce boyau : il débouche dans un ancien terrain de démolition, qui sert de décharge.

— Bien, dit Nestor. Je...

Sa phrase fut interrompue par un grondement caverneux. La terre se souleva, bascula, trembla, projetant Nestor sur le sol, sous l'œil interdit du Cimmérien.

— Attention ! hurla Conan.

Nestor tentait péniblement de se remettre sur ses pieds, lorsque Conan lui saisit le bras et le traîna vers le centre de l'esplanade. Au même moment, le mur d'un édifice voisin croula sur la place et s'écrasa à l'endroit précis où les deux hommes s'étaient tenus un instant auparavant ; mais le bruit de l'éboulement se perdit dans le tonnerre du tremblement de terre.

— Filons d'ici ! s'écria Nestor.

Se dirigeant grâce à la lune, qui descendait maintenant sur l'occident, ils s'enfuirent en zigzaguant à travers les rues. De part et d'autre, pans de murs et colonnes oscillaient, puis s'effondraient dans un fracas assourdissant, soulevant des nuages de poussière qui faisaient tousser les deux fugitifs.

Conan s'arrêta brusquement, puis recula d'un bond pour éviter d'être écrasé sous la façade d'un temple. De nouveaux tremblements secouèrent la terre sous ses pieds et le firent vaciller. Il escalada des piles de

décombres, où les gravats récents se mêlaient aux anciens ; il esquiva d'un saut la chute d'un chapiteau et reçut des fragments de pierre et de brique, dont un lui entailla la mâchoire. Un autre lui effleura le jarret, le faisant jurer par tous les dieux de tous les pays qu'il avait visités.

Il parvint enfin au mur d'enceinte qui, depuis son éboulement, n'était plus qu'un petit monticule de pierres disloquées.

Boitant, toussant, à bout de souffle, Conan escalada l'amas de décombres et regarda derrière lui. Nestor avait disparu. Le Gunder avait probablement, pensa-t-il, été pris sous un effondrement. Conan tendit l'oreille, mais ne perçut aucun appel.

Le grondement du séisme et des éboulements se tut. La lune basse répandait sa lumière chatoyante sur l'immense nuage pulvérulent qui couvrait la cité. Bientôt s'éleva une brise matinale, qui chassa la poussière.

Perché sur les éboulis qui marquaient l'emplacement du mur d'enceinte, Conan contempla la ville de Larsha. Elle était méconnaissable : il ne restait plus un seul bâtiment vertical ; même le palais monolithique de basalte noir, où lui et Nestor avaient découvert le trésor, avait croulé en un monceau de blocs fracassés. La mort dans l'âme, Conan renonça au projet de revenir au palais plus tard pour récupérer l'autre partie du trésor.

Larsha tout entière n'était plus qu'amas de pierraille. Aussi loin que Conan pouvait voir dans la lumière naissante, rien ne bougeait dans la cité. Seule troublait le silence la chute occasionnelle d'une pierre retardataire.

Conan tâta son sac pour s'assurer qu'il contenait toujours son butin, puis se tourna vers l'ouest, en direction de Shadizar. Le soleil levant tira dans son large dos une flèche de lumière.

La nuit suivante, Conan se pavana dans sa taverne favorite, celle d'Abuletes, dans le Maul. La pièce basse et enfumée empestait la sueur et le vin aigre. Serrés autour de petites tables, voleurs et assassins buvaient de la bière et du vin, jouaient aux dés, discutaient,

chantaient, se querellaient, fanfaronnaient. On tenait ici pour morne toute soirée durant laquelle au moins un client n'était pas poignardé au cours d'une bagarre.

Conan aperçut, de l'autre côté de la salle, sa bonne amie du moment, qui buvait seule à une petite table. C'était Sémiramis, femme brune, solidement charpentée, de plusieurs années plus âgée que le Cimmérien.

— Oh ! Sémiramis, rugit Conan, se frayant un chemin jusqu'à elle. J'ai quelque chose à te montrer ! Abuletes ! Un pichet de ton meilleur Kyrian ! Je suis en veine, ce soir !

Si Conan eût été plus vieux, la prudence l'eût empêché de se vanter ouvertement de son larcin et, à plus forte raison, de l'exhiber. Mais Conan était Conan ; il s'approcha de la table de Sémiramis et renversa le sac de cuir contenant les sept grosses pierres vertes.

Les bijoux cascadèrent sur la table arrosée de vin et s'effritèrent aussitôt en une fine poudre verte, qui scintilla à la lueur des bougies.

Conan lâcha son sac et demeura bouche bée, tandis que les buveurs avoisinants éclataient d'un rire rauque.

— Crom et Mannanan ! fit le Cimmérien dans un souffle. Cette fois, il semble que mon astuce s'est retournée contre moi. Il pensa alors au serpent de jade qui était encore au fond du sac.

— Enfin, j'ai quand même quelque chose qui paiera quelques bonnes parties de plaisir.

Mue par la curiosité, Sémiramis ramassa le sac qui gisait sur la table. Mais elle le lâcha aussitôt en poussant un hurlement.

— Ça... c'est vivant ! geignit-elle.

— Qu'est-ce que... commença Conan, mais un cri venant de la porte lui coupa la parole.

— Le voilà ! Soldats, attrapez-le !

Un magistrat replet était entré dans la taverne, suivi d'une escouade de sentinelles armées de hallebardes. Les autres buveurs se turent, regardant fixement dans l'espace comme s'ils n'eussent jamais entendu parler ni de Conan ni d'aucun des autres bandits qui composaient la clientèle d'Abuletes.

Le magistrat s'avança vers la table de Conan.

Dégainant son épée, le Cimmérien s'adossa au mur. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat féroce, et la lueur des bougies découvrait ses dents...

— Prenez-moi si vous le pouvez, chiens ! gronda Conan. Je n'ai rien fait contre vos lois stupides ! (Du coin de la bouche, il murmura à Sémiramis :) Attrape le sac et sors d'ici. S'ils m'arrêtent, il est à toi.

— Il... il me fait peur ! gémit la femme.

— Oh ! Oh ! gloussa le magistrat en s'approchant. Tu n'as rien fait, n'est-ce pas ? Rien que dévaliser à tour de bras nos respectables citoyens ! Les témoignages que nous avons suffiraient à te faire couper la tête cent fois ! Et par-dessus le marché, tu as tué les soldats de Nestor et tu l'as persuadé de se joindre à toi dans un pillage des ruines de Larsha, hein ? Nous l'avons trouvé il y quelques heures, occupé à boire et à se vanter de son exploit. Le gremlin nous a filé entre les doigts, mais toi, tu ne nous échapperas pas !

Tandis que les gardes formaient un demi-cercle autour de Conan, pointant leurs hallebardes vers sa poitrine, le magistrat remarqua le sac posé sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Ton dernier larcin ? Voyons voir...

Le gros homme plongea la main dans le sac et y fouilla un instant. Puis, ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit pour émettre un rugissement d'épouvante, et il arracha sa main du sac. Un serpent vert jade, vivant et onduleux, s'était roulé en boucle autour de son poignet et lui avait planté ses crochets dans la main.

Des cris d'horreur et de surprise s'élevèrent, un garde eut un mouvement de recul et s'étala sur une table, renversant des pichets qui répandirent une mare d'alcool. Un autre s'avança pour soutenir le magistrat, qui tituba, puis s'effondra. Un troisième lâcha sa hallebarde et se rua vers la porte en poussant des hurlements hystériques.

Les clients furent saisis de panique. Quelques-uns s'agglutinèrent devant la porte, se débattant pour sortir. Deux se mirent à se battre au couteau, tandis qu'un troisième voleur, aux prises avec un garde, roulait sur le plancher. Une bougie fut renversée, puis une autre,

laissant la pièce faiblement éclairée par la petite lampe d'argile au-dessus du comptoir.

Dans la pénombre, Conan saisit le poignet de Sémiramis et l'aïda à se relever. Du plat de son épée, il écarta la foule affolée et se fraya un passage jusqu'à la porte. Les deux fugitifs s'élancèrent dans la nuit, bifurquant à plusieurs reprises dans des rues latérales pour semer leurs poursuivants. Ils firent enfin halte pour reprendre haleine. Conan dit :

— Cette maudite ville sera trop risquée pour moi après cet incident. Je pars. Au revoir, Sémiramis.

— N'aimerais-tu pas passer une dernière nuit avec moi ?

— Pas cette fois. Il me faut tâcher de mettre la main sur ce misérable Nestor. Si cet idiot n'avait pas bavardé, la loi n'aurait pas retrouvé ma trace si vite. Il a autant de richesses qu'un homme peut transporter, tandis que moi, je me retrouve les mains vides. Peut-être pourrai-je le persuader de me donner la moitié de son butin ; sinon...

Il palpa le fil de son épée.

Sémiramis soupira :

— Il y aura toujours une cachette pour toi à Shadizar tant que je serai en vie. Embrasse-moi une dernière fois.

Ils s'embrassèrent rapidement, puis Conan disparut comme une ombre dans la nuit.

Sur la route de Corinthia, qui sort de Shadizar en direction de l'ouest, à trois portées d'arc du rempart de la ville, se trouve la fontaine de Ninus. D'après la légende, Ninus était un riche marchand qui souffrait d'un mal incurable. Un dieu le visita en songe et lui promit la guérison s'il lui construisait, sur la route qui entre dans Shadizar par l'ouest, une fontaine où les voyageurs pourraient se laver et se désaltérer avant de pénétrer dans la ville. Ninus construisit la fontaine, mais l'histoire ne dit pas s'il guérit de sa maladie.

Une demi-heure après avoir quitté la taverne d'Abuletes, Conan trouva Nestor, assis sur la fontaine de Ninus.

— Comment t'en es-tu tiré avec tes sept bijoux incomparables ? demanda Nestor.

Conan lui apprit ce qui était arrivé à sa part de butin :

— A présent, dit-il, étant donné que, grâce à ta langue trop bien pendue, il me faut quitter Shadizar, et qu'il ne me reste pas un quignon du trésor, il serait juste que tu me cèdes la moitié de ta part.

Nestor partit d'un éclat de rire sans joie.

— Ma part ? Mon ami, voici la moitié de ce qui me reste. (Il tira de sa ceinture deux pièces d'or et en jeta une à Conan, qui l'attrapa au vol.) Je te la dois pour m'avoir tiré de cet éboulement.

— Que t'est-il donc arrivé ?

— Lorsque les gardes m'ont pincé, dans le tripot, je me suis débrouillé pour renverser quelques tables. Alors, j'ai ramassé mon trésor dans mon manteau, que j'ai jeté par-dessus mon épaule, et je me suis dirigé vers la sortie. J'en ai abattu un qui essayait de me barrer la route, mais un autre a éventré mon manteau avec son épée. L'or et les pierreries se sont déversés sur le sol, et tout le monde – gardes, magistrat et clients – s'est rué sauvagement sur le tas. (Il brandit son manteau, montrant dans l'étoffe une déchirure de deux pieds de long.) Songeant que le trésor ne me serait d'aucun profit si ma tête ornait une lance au-dessus de la porte Ouest, j'ai pris le large quand la voie a été libre. Une fois hors de la ville, j'ai regardé dans mon manteau, mais n'y ai trouvé que ces deux pièces, qui s'étaient prises dans un pli. Je t'en cède une avec plaisir.

Conan le regarda sombrement un instant. Sa bouche ébaucha un sourire. Un rire sourd gronda dans sa gorge ; puis, renversant la tête en arrière, il éclata d'un rire tonitruant.

— Quelle belle paire de chasseurs de trésor nous faisons là ! Crom ! les dieux ne se seront pas ennuyés avec nous ! Quelle farce !

Nestor sourit et dit sèchement :

— Je suis heureux que tu voies le côté amusant de la chose. Mais après cette aventure, je ne crois pas que Shadizar soit sûre pour aucun d'entre nous.

— Quel chemin prends-tu ? s'enquit Conan.

— Je vais aller vers l'est, chercher un poste de mercenaire au Turan. Il paraît que le roi Yildiz recrute

des soldats pour mettre un peu d'ordre dans la horde turbulente qui lui tient lieu d'armée. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi, l'ami ? Tu as l'étoffe d'un soldat.

Conan hocha la tête.

— Marcher toute la journée de long en large sur un terrain de manœuvres, pendant qu'un gros officier s'époumone : « En avant ! marche ! Présentez, lances ! »... Non, ce n'est pas pour moi. J'ai entendu dire qu'il y a de l'argent à gagner dans l'Ouest ; je vais essayer ce coin-là pour un temps.

— Eh bien ! que tes dieux barbares te protègent, dit Nestor. Si tu changes d'avis, tu me trouveras à Aghrapur. Adieu !

— Adieu ! répondit Conan.

Et sans ajouter un mot, il se mit en marche sur la route de Corinthia et se perdit bientôt dans la nuit.

Chapitre IV

Le dieu dans l'urne

Ses sombres aventures à la tour de l'Eléphant et dans les ruines de Larsha ont dégoûté Conan de la sorcellerie orientale. Il s'enfuit donc vers le nord-ouest et, traversant la Corinthia, parvint en Nemedi, deuxième royaume hyborien après l'Aquilonia. Dans la ville de Numalia, il reprend ses activités de voleur professionnel.

Le gardien Arus saisit son arbalète d'une main tremblante et sentit perler sur sa peau des gouttes de sueur froide, tandis qu'il contemplait le cadavre hideux qui gisait à ses pieds sur le sol poli. Il n'est pas agréable de rencontrer la Mort dans un lieu solitaire, à minuit.

Le gardien se trouvait dans une immense galerie, éclairée par d'énormes bougies logées dans des niches le long des murs. Entre les niches pendaient des tentures de velours noir et, entre les tentures, des boucliers et des armes entrecroisées aux formes insolites. Çà et là se dressaient également des statues de dieux étranges, façonnées dans la pierre ou dans des bois précieux, dans le bronze, le fer ou l'argent, vaguement reflétées par la surface brillante du sol noir.

Arus frissonna. Il n'avait jamais pu s'accoutumer à cet endroit, bien qu'il y travaillât comme gardien depuis déjà plusieurs mois. Ce bâtiment prodigieux, dénommé le temple de Kallian Publico, était un vaste musée rempli d'objets rares venus des quatre coins du monde. Donc, en cette moitié de la nuit des plus solitaire, Arus se tenait dans le grand corridor silencieux, les yeux fixés sur le corps étendu qui avait appartenu au riche et puissant propriétaire du temple.

L'esprit, pourtant balourd, du gardien fut traversé par l'idée que cet homme avait à présent un aspect singulièrement différent de celui qui était le sien lorsqu'il parcourait la voie Palienne dans son char doré, arrogant et dominateur, ses yeux sombres luisant d'une vitalité magnétique. Ceux qui avaient haï Kallian Publico l'eussent à peine reconnu maintenant qu'il gisait comme une tonne de graisse désarticulée, dans sa toge somptueuse à moitié déchirée et sa tunique violette de guingois. Son visage était noirci, ses yeux sortaient de leurs orbites, et sa langue pendait de sa bouche béante. Ses mains grassouillettes étaient rejetées en arrière dans un geste d'une indéfinissable futilité.

— Pourquoi n'ont-ils pas pris ses bagues ? murmura le gardien, mal à l'aise.

Et tout à coup, il tressaillit, écarquillant les yeux, et ses petits cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Des tentures de soie sombre qui masquaient l'une des

portes latérales, une forme humaine venait d'apparaître.

Arus vit un jeune homme de haute taille, solidement bâti, portant pour tout vêtement un pagne et des sandales lacées haut sur les chevilles. Sa peau était tannée par les soleils des steppes, et Arus considéra nerveusement ses larges épaules, sa poitrine massive et ses bras puissant. Un simple coup d'œil à l'expression renfrognée, au large front, lui apprit que cet homme n'était pas némède. Sous sa tignasse noire et ébouriffée, des yeux bleus brûlaient d'un éclat menaçant. Une longue épée pendait à sa ceinture dans un fourreau de cuir.

Arus sentit sa peau se couvrir de chair de poule. Fébrilement, il tripota son arbalète, songeant un instant à tirer un carreau sur l'inconnu sans parlementer, mais redoutant toutefois ce qui pourrait se passer au cas où il ne ferait pas mouche du premier coup.

L'étranger considéra le cadavre étendu sur le sol d'un œil plus intrigué que surpris.

— Pourquoi l'as-tu tué ? demanda Arus nerveusement.

L'autre agita sa crinière.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, répondit-il, parlant némède avec un accent barbare. Qui est-ce ?

— Kallian Publico, répondit Arus qui fit un pas en arrière.

Une lueur d'intérêt traversa les sombres yeux bleus.

— Le propriétaire de la maison ?

— Oui.

Arus, qui avait maintenant reculé jusqu'au mur, s'empara d'un gros cordon de velours qui pendait à cet endroit et le secoua de toutes ses forces. Dans la rue retentit la sonnerie stridente de la cloche d'alarme installée devant chaque boutique et chaque habitation pour alerter la garde.

L'inconnu sursauta.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-il. Tu vas faire venir le gardien.

— Faquin ! c'est moi le gardien, répondit Arus, rassemblant tout son courage. Reste où tu es. Pas un geste, ou je te troue de part en part.

Son doigt sur la gâchette de son arbalète, il pointa le

funeste losange de son carreau vers la large poitrine de l'autre. L'étranger fronça les sourcils et abaissa son sombre visage. Il ne montrait aucune frayeur, mais semblait se demander s'il allait obéir à la sommation du gardien ou risquer une sortie. Arus humecta ses lèvres et sentit son sang se figer en lisant clairement dans les yeux nébuleux de l'inconnu le conflit que se livraient en lui la prudence et les idées meurtrières.

Il entendit alors une porte s'ouvrir avec fracas et des éclats de voix confus, et poussa un profond soupir de soulagement et de gratitude. L'étranger se raidit, jetant autour de lui des regards inquiets de bête traquée, comme une demi-douzaine d'individus faisaient irruption dans la galerie. Tous sauf un portaient la tunique écarlate de la police numalienne. Des poignards à lames courtes pendaient à leurs ceintures ; ils tenaient à la main des hallebardes, armes à longues hampes, mi-lances, mi-haches.

— Quel démon a signé ce forfait ? s'exclama celui qui venait en tête, que ses yeux d'un gris froid, ses traits maigres et anguleux et ses vêtements civils distinguaient des autres gaillards.

— Par Mitra, Démétrio ! s'écria Arus. La chance est assurément avec moi cette nuit. Je n'espérais pas que la garde répondrait si vite à mon appel, ni que tu l'accompagnerais !

— Je faisais une ronde avec Dionus, répondit Démétrio. Nous parvenions justement à la hauteur du temple lorsque l'alarme a retenti. Mais qui est-ce ? Ishtar ! Le maître du temple en personne !

— En chair et en os, répondit Arus, et sauvagement assassiné. J'ai pour tâche de parcourir toute la nuit ce bâtiment où, comme tu le sais, est emmagasinée une prodigieuse quantité de richesses. Kallian Publico avait d'opulents protecteurs : savants, princes et collectionneurs fortunés d'objets rares. Voici à peine quelques minutes, j'ai vérifié la porte qui donne sur le péristyle, et l'ai trouvée fermée au verrou, mais pas à clef. La porte est munie d'un loquet, que l'on peut faire jouer des deux côtés, et d'une grosse serrure, qui ne se manœuvre que de l'extérieur. Seul Kallian Publico avait la clef de cette porte, celle-là même que tu vois en ce moment à sa ceinture.

» Je savais qu'il manquait quelque chose, car Kallian fermait toujours cette porte à clef lorsqu'il bouclait le temple. Nous ne nous étions pas vus : il était parti en fin d'après-midi pour sa villa, située dans la banlieue de la ville. Comme j'ai la clef du verrou, je suis entré, et j'ai trouvé le corps gisant tel que tu le vois. Je n'y ai pas touché.

— Tiens, tiens ! (Les yeux perçants de Démétrio dévisagèrent le sombre étranger.) Et qui est celui-là ?

— L'assassin, sans aucun doute ! S'écria Arus. Il est arrivé par cette porte, là-bas. Ce sera quelque barbare du Nord... peut-être bien un Hyperboréen ou un Bossonien.

— Qui es-tu ? demanda Démétrio.

— Je suis Conan, de Cimmeria, répondit le barbare.

— Est-ce toi qui as tué cet homme ?

Le Cimmérien hocha négativement la tête.

— Réponds-moi ! cria l'autre d'un ton cassant.

Une étincelle de colère luisit dans les sombres yeux bleus.

— Je ne suis pas un chien, pour qu'on me parle de la sorte !

— Oh ! le genre insolent, railla le gros compagnon de Démétrio, qui portait l'insigne de préfet de police. Un cuistre indépendant ! Je ne vais pas tarder à le guérir de son impudence. Eh, toi ! vas-tu parler ! Pourquoi as-tu assassiné... ?

— Un instant, Dionus, commanda Démétrio. L'ami, je suis le chef du Conseil inquisitorial de la ville de Numalia. Tu ferais mieux de me dire qui tu es et, si ce n'est pas toi l'assassin, de m'en fournir la preuve.

Le Cimmérien hésita. Il ne manifestait aucune frayeur, mais plutôt un léger étonnement, naturel chez un barbare confronté aux complexités des systèmes civilisés, et totalement décontenancé par leurs rouages incompréhensibles.

— Pendant qu'il réfléchit, lança Démétrio, se tournant vers Arus, dis-moi : as-tu vu Kallian Publico quitter le temple ce soir ?

— Non, messire, mais d'habitude il est déjà parti lorsque j'arrive pour commencer ma ronde. La grande porte était verrouillée et fermée à clef.

— Aurait-il pu rentrer dans le bâtiment sans que tu

t'en fusses aperçu ?

— C'est possible, mais peu probable. S'il était revenu de sa villa, il aurait sans nul doute fait le chemin en char, car la route est longue – et de toute façon, qui a jamais vu Kallian Publico se déplacer autrement ? Même s'il était arrivé de l'autre côté du temple, j'aurais reconnu le roulement du char sur les pavés. Et je n'ai rien entendu de semblable.

— Et tu dis que la porte était fermée à clef au début de la soirée ?

— Je peux le jurer. Je vérifie toutes les portes plusieurs fois par nuit. Celle-ci était fermée de l'extérieur jusqu'à il y a peut-être une demi-heure, car c'est alors que je l'ai essayée pour la dernière fois avant de découvrir que la clef avait été tournée.

— Tu n'as entendu ni cris ni bruits de lutte ?

— Non, messire. Mais ceci n'est pas surprenant, car les murs du temple sont si épais qu'aucun son ne peut les traverser.

— Pourquoi nous tracasser avec toutes ces questions et spéculations ? maugréa le gros préfet. Voici notre homme, cela ne fait aucun doute. Emmenons-le au tribunal, je lui extorquerai des aveux même si je dois pour cela réduire sa carcasse en bouillie.

Démétrio regarda le barbare.

— Tu as compris ? demanda l'inquisiteur. Qu'as-tu à dire ?

— Que celui qui me touchera ira rapidement rejoindre ses ancêtres en enfer, rétorqua le Cimmérien entre ses dents puissantes, ses yeux lançant des éclairs furibonds.

— Pourquoi es-tu venu ici, sinon pour tuer cet homme ? poursuivit Démétrio.

— Pour voler, répondit l'autre sombrement.

— Pour voler quoi ?

Conan hésita.

— De la nourriture.

— Tu mens ! dit Démétrio. Tu savais parfaitement qu'il n'y avait pas de nourriture ici. Dis-moi la vérité, sinon...

Conan porta la main à la poignée de son épée, d'un geste aussi lourd de menaces que celui d'un tigre retroussant ses babines pour montrer ses crocs.

— Garde tes grands airs pour les poltrons qui ont peur de toi, gronda-t-il. Je ne suis pas un Némède raffiné, pour ramper devant les chiens qui sont à ton service. J'ai tué des hommes plus vaillants que toi pour des affronts moins graves.

Dionus, qui avait ouvert la bouche pour donner libre cours à sa rage, la referma. Les gardes balançaient leur hallebarde d'une main hésitante et fixaient Démétrio, en attente de ses instructions. Abasourdis d'entendre ainsi défier leur toute-puissante police, ils s'attendaient à se voir commander de s'emparer du barbare. Mais Démétrio ne leur donna pas cet ordre. Arus regardait tour à tour les deux protagonistes, se demandant ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur de la tête de faucon de Démétrio. Peut-être le magistrat craignait-il de déchaîner la fureur barbare du Cimmérien, ou peut-être y avait-il un doute sincère dans son esprit.

— Je ne t'ai pas accusé du meurtre de Kallian, répliqua-t-il. Mais tu dois admettre que les apparences sont contre toi. Comment t'es-tu introduit dans le temple ?

— Je me suis caché dans l'ombre de l'entrepôt qui se trouve derrière ce bâtiment, répondit Conan avec mauvaise grâce. Lorsque ce chien, poursuivit-il en pointant un pouce vers Arus, a eu tourné le coin de la maison, j'ai couru jusqu'au mur et l'ai escaladé...

— Mensonge ! interrompit Arus. Personne ne pourrait escalader ce mur lisse !

— N'as-tu jamais vu un Cimmérien escalader une simple falaise ? demanda Démétrio. C'est moi qui mène cette enquête. Continue, Conan.

— Le coin de l'édifice est orné de reliefs, dit le Cimmérien. L'ascension a été facile. J'ai atteint le toit avant que ce chien ait eu le temps de faire un tour complet. J'ai trouvé une trappe fermée de l'intérieur par un verrou de fer. J'ai brisé le verrou par le milieu...

Se souvenant de l'épaisseur du verrou, Arus en fut suffoqué et s'éloigna du barbare qui, fronçant distraitemment les sourcils dans sa direction, reprit :

— Je suis passé par la trappe et suis entré dans une pièce du haut. Sans m'arrêter, je suis allé droit à l'escalier...

— Comment savais-tu où se trouvait l'escalier ?

Seuls les domestiques et les riches protecteurs de Kallian étaient autorisés à pénétrer dans les salles du premier étage.

Conan s'enferma dans un mutisme obstiné.

— Qu'as-tu fait une fois dans l'escalier ? s'enquit Démétrio.

— Je l'ai descendu tout d'une traite, grommela le Cimmérien, puis je suis entré dans la salle qui est derrière le rideau, là-bas. Tandis que je descendais l'escalier, j'ai entendu s'ouvrir une autre porte. Et lorsque j'ai passé la tête à travers la tenture, j'ai vu ce chien debout près du mort.

— Pourquoi es-tu sorti de ta cachette ?

— Parce que j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un autre voleur, venu dérober ce que...

Le Cimmérien se ressaisit.

— ... ce que toi-même étais venu chercher ! termina Démétrio. Tu ne t'es pas attardé à l'étage supérieur, où sont pourtant entreposées les pièces les plus précieuses. Tu as été envoyé par quelqu'un qui connaît bien le temple, pour voler un objet bien déterminé !

— Et pour tuer Kallian Publico ! s'écria Dionus. Par Mitra ! tout est clair. Saisissez-le, gardes ! Nous aurons ses aveux d'ici le matin !

Proférant un juron étranger, Conan fit un bond en arrière et brandit son épée avec tant de rage que la lame se mit à vibrer.

— Reculez, si vous tenez à vos sales vies ! gronda-t-il avec hargne. Ne croyez pas, parce que vous osez torturer des commerçants et battre des prostituées pour les faire parler, que vous pourrez poser vos grosses pattes sur un montagnard ! Tripote ton arc, garde, et je te fais gicler les tripes à coups de talon !

— Attends ! dit Démétrio. Rappelle tes chiens, Dionus. Je ne suis pas encore convaincu que ce soit lui l'assassin.

Démétrio se pencha vers Dionus et lui murmura à l'oreille quelques mots qu'Arus ne put saisir, mais qu'il soupçonna être un plan pour amener subrepticement Conan à se séparer de son épée.

— Très bien, grogna Dionus. Arrière, soldats, mais ne le perdez pas de vue.

— Donne-moi ton épée, dit Démétrio à Conan.

— Prends-la si tu le peux ! gronda Conan.

L'inquisiteur haussa les épaules.

— Fort bien. Mais ne tente pas de prendre la fuite. La maison est gardée, à l'extérieur, par des hommes armés d'arbalètes.

Le barbare abaissa son arme, mais demeura sur le qui-vive, et ne relâcha que très légèrement la tension de son attitude. Démétrio se retourna vers le cadavre.

— Etranglé, marmonna-t-il. Pourquoi donc l'étrangler, alors qu'un coup d'épée est tellement plus rapide et plus sûr ? Ces Cimmériens naissent l'épée au poing, je ne sache pas qu'ils aient jamais tué un homme de cette façon.

— Peut-être pour détourner les soupçons, dit Dionus.

— C'est possible. (Démétrio palpa le corps de ses mains expertes.) Mort depuis au moins une heure. Si Conan est vraiment entré dans le temple à l'heure où il le prétend, il n'a guère eu le temps de le tuer avant l'arrivée d'Arus. Il est vrai qu'il peut mentir... il a pu pénétrer dans le temple plus tôt...

— J'ai escaladé le mur aussitôt après la dernière ronde d'Arus, grommela Conan.

— C'est toi qui le dis.

Démétrio considéra longuement la gorge écrasée du mort, qui n'était plus qu'une bouillie de chair violacée. La tête pendait gauchement au bout des vertèbres brisées. Démétrio hocha le chef d'un air dubitatif.

— Pourquoi un meurtrier irait-il se servir d'un câble plus gros qu'un bras d'homme ? Et quelle force terrible a pu broyer son cou de la sorte ?

Il se releva et se dirigea vers la première porte donnant sur la galerie.

— Voici près de la porte un buste renversé de son socle, dit-il, et là, le sol est rayé, et les tentures sont de guingois... Kallian Publico a dû être attaqué dans la pièce à côté. Peut-être a-t-il échappé à son assaillant, à moins qu'il ne l'ait entraîné avec lui dans sa fuite. En tout cas, il a gagné en titubant la galerie, où le meurtrier a dû le suivre pour l'achever.

— Et si ce païen n'a pas fait le coup, où est l'assassin ? demanda le préfet.

— Je n'ai pas encore disculpé le Cimmérien, dit

l'inquisiteur. Mais allons examiner cette pièce...

Il fit halte et se retourna, dressant l'oreille. Un roulement de char retentit dans la rue, s'approcha, puis cessa tout à coup.

— Dionus ! rugit l'inquisiteur. Envoie deux hommes chercher ce char et fais venir le conducteur !

— A l'entendre, dit Arus, auquel tous les bruits de la rue étaient familiers, je dirais qu'il s'est arrêté devant la maison de Proméro, juste en face du magasin de soieries.

— Qui est Proméro ? demanda Démétrio.

— Le commis principal de Kallian Publico.

— Amenez-le ici avec le conducteur, dit Démétrio.

Deux gardes s'éloignèrent à pas pesants. Démétrio continua d'examiner le corps ; Dionus, Arus et le reste des policiers surveillaient Conan, qui se tenait immobile, l'arme au poing, telle une statue de bronze aux yeux lourds de menaces. Au bout de quelques instants, un piétinement de sandales résonna dans la rue, et les deux gardes firent leur entrée ; ils escortaient un homme robuste au teint basané, portant le casque de cuir et la longue tunique des conducteurs de char, et tenant un fouet à la main, ainsi qu'un petit personnage à l'air timide, représentant typique de cette classe d'individus qui, sortis des rangs des artisans, fournissent des bras droits aux riches marchands et négociants. A la vue de la masse affalée sur le sol, le petit homme recula en poussant un cri.

— Oh ! je savais que cela finirait mal, gémit-il.

Démétrio dit :

— Tu es Proméro, le premier commis, je présume.

— Enaro, conducteur de Kallian Publico.

— Tu n'as pas l'air ému outre mesure à la vue de ce cadavre, fit remarquer Démétrio.

Les yeux sombres étincelèrent.

— Pourquoi serais-je ému ? Quelqu'un a simplement réussi ce que je rêvais de faire depuis longtemps, sans oser passer à l'acte.

— Vraiment ? fit l'inquisiteur à mi-voix. Es-tu un homme libre ?

Les yeux remplis d'amertume, Enaro écarta sa tunique, découvrant sur son épaule la marque de

l'esclave pour dettes.

— Savais-tu que ton maître viendrait ici cette nuit ?

— Non, j'ai conduit le char au temple ce soir, comme d'habitude. Il est monté, et j'ai pris la route de sa villa. Mais avant d'arriver à la voie Palienne, il m'a ordonné de faire demi-tour et de le ramener ici. Il avait l'air très agité.

— Et tu l'as reconduit au temple ?

— Non. Il m'a commandé de m'arrêter devant chez Proméro. Arrivé là, il m'a congédié, avec la consigne de revenir le chercher peu après minuit.

— Quelle heure était-il alors ?

— La nuit venait de tomber. Les rues étaient presque désertes.

— Qu'as-tu fait ensuite ?

— J'ai regagné les quartiers des esclaves, où j'ai attendu l'heure de retourner chez Proméro. Je m'y suis rendu directement, et vos hommes se sont emparés de moi alors que je causais avec Proméro sur le pas de sa porte.

— N'as-tu aucune idée de la raison pour laquelle Kallian est allé chez Proméro ?

— Il ne parlait pas de ses affaires avec ses esclaves.

Démétrio se tourna vers Proméro :

— Mais toi, tu sais peut-être quelque chose ?

— Rien, dit le commis en claquant des dents.

— Kallian Publico s'est-il rendu chez toi, comme le prétend le conducteur du char ?

— Oui, messire.

— Combien de temps a-t-il passé avec toi ?

— Seulement un court instant. Puis il est parti.

— De chez toi, s'est-il rendu au temple ?

— Je n'en sais rien ! s'écria le commis d'une voix stridente.

— Quel était le but de sa visite ?

— Il... il voulait discuter affaires.

— Tu mens ! dit Démétrio. Quel était le but de sa visite ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais rien ! (La voix de Proméro touchait à l'hystérie.) Je n'ai rien à voir avec cette histoire...

— Fais-le parler, Dionus ! ordonna sèchement Démétrio.

Dionus poussa un grognement et fit un signe à l'un de ses hommes qui, avec un rictus sauvage, s'avança vers les deux prisonniers.

— Sais-tu qui je suis ? rugit-il en tendant le cou et fixant sur sa proie un regard foudroyant.

— Tu es Posthumus, répondit le commis avec réticence. C'est toi qui, au tribunal, a fait sauter un œil à une jeune fille parce qu'elle refusait d'accuser son amant.

— J'obtiens toujours ce que je cherche ! hurla le garde.

Les veines de son gros cou se gonflèrent, et son visage devint cramoisi. Saisissant l'infortuné commis par le col de sa tunique, il se mit à en tordre l'étoffe, étranglant à moitié le pauvre bougre.

— Vas-tu parler, vermine ? aboya-t-il. Réponds à l'inquisiteur.

— Oh ! Mitra ! pitié ! cria le malheureux. Je jure...

Posthumus le gifla brutalement, d'abord sur une joue, puis sur l'autre ; puis, l'ayant projeté sur le sol, il le bourra de coups de pied d'une précision vicieuse.

— Pitié, gémit la victime. Je dirai... je dirai tout ce que tu...

— Alors, debout, chien ! rugit Posthumus. Tu ne vas pas rester couché là, à pleurnicher !

Dionus lança un rapide coup d'œil à Conan, pour s'assurer qu'il était convenablement impressionné.

— Tu vois ce qui arrive à ceux qui se mettent en travers de la police, dit-il.

Conan cracha avec un ricanement dédaigneux.

— C'est une mauviette et un imbécile, grommela-t-il. Que l'un de vous me touche, et je ferai gicler ses tripes sur le sol.

— Es-tu prêt à parler ? demanda Démétrio avec lassitude.

— Tout ce que je sais, sanglota le commis qui se remettait péniblement sur ses jambes avec un air de chien battu, c'est que Kallian est arrivé chez moi peu après mon retour (j'avais quitté le temple en même temps que lui) et qu'il a congédié son char. Il m'a menacé de renvoi si jamais j'en parlais à quiconque. Je suis un homme pauvre, mes bons messieurs, sans amis ni faveurs. Sans mon emploi chez lui, je mourrai de

faim.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? fit Démétrio. Combien de temps est-il resté chez toi ?

— Jusqu'à, peut-être, onze heures et demie. Il est alors sorti en disant qu'il allait au temple et qu'il reviendrait dès qu'il aurait accompli ce qu'il avait à y faire.

— Qu'avait-il l'intention d'y faire ?

Proméro eut un instant d'hésitation, mais l'aspect du visage grimaçant de Posthumus et de son énorme poing serré le fit frissonner et ne tarda pas à lui desceller les lèvres :

— Il y avait dans le temple quelque chose qu'il souhaitait examiner.

— Mais pour quelle raison serait-il venu ici tout seul, et dans un tel mystère ?

— C'est que la chose en question ne lui appartenait pas. Elle avait été apportée à l'aube par une caravane arrivée du sud. Les hommes qui en avaient la charge ne savaient rien de cet objet, sinon qu'il leur avait été confié par un convoi venu de Stygia et qu'il était destiné à Caranthès de Hanumar, prêtre d'Ibis. Le chef de la caravane avait été payé par ceux de l'autre convoi pour le remettre en main propre à Caranthès, mais le gredin voulait gagner directement l'Aquilonia par une route qui ne passe pas par Hanumar. Il a donc demandé la permission de le laisser au temple, jusqu'à ce que Caranthès l'envoie quérir. Kallian a accepté et lui a déclaré qu'il enverrait lui-même un domestique pour avertir Caranthès. Mais lorsque, après le départ de la caravane, j'ai parlé de dépêcher un courrier, Kallian m'a interdit de le faire. Il est resté assis à se demander ce qu'on avait bien pu lui laisser.

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Une sorte de sarcophage, comme on en trouve dans les anciennes tombes stygiennes. Mais celui-là était rond, comme une urne de métal fermée par un couvercle. Le métal ressemblait à du cuivre en plus dur, et il était gravé d'hiéroglyphes semblables à ceux des antiques menhirs de la Stygia du sud. Le couvercle était scellé par des bandes d'une espèce de cuivre gravé.

— Qu'y avait-il à l'intérieur ?

— Les gens de la caravane l'ignoraient. Ils ont seulement répété ce que leur avaient dit ceux qui le leur avaient remis, à savoir qu'il s'agissait d'une relique inappréciable trouvée dans des tombes profondes, sous les pyramides, et que quelqu'un envoyait à Caranthès « à cause de l'amour qu'il portait au prêtre d'Ibis ». Kallian Publico pensait que le sarcophage contenait le diadème des rois-géants qui régnaient sur cette contrée obscure avant l'arrivée des ancêtres des Stygiens. Il m'a montré un dessin gravé sur le couvercle, qu'il jurait représenter l'emblème porté, selon la légende, par ces rois monstrueux.

» Kallian était résolu à ouvrir l'urne pour voir ce qu'elle contenait. Il est devenu comme fou en pensant à ce diadème fabuleux, incrusté d'étranges pierres, connues seulement des Anciens, et dont chacune vaudrait davantage, à elle seule, que tous les bijoux du monde moderne réunis.

» Je l'ai mis en garde contre ce qu'il avait l'intention de faire. Mais, peu avant minuit, il s'est rendu seul au temple ; il est resté caché dans l'ombre jusqu'à ce que le gardien se fût éloigné à l'autre bout du bâtiment, puis il s'est introduit à l'intérieur grâce à la clef qu'il portait à sa ceinture. Dissimulé dans l'ombre du magasin de soieries, je l'ai suivi des yeux un moment puis, lorsqu'il disparut, je suis retourné chez moi. Si l'urne avait contenu le diadème, ou quelque autre objet de grande valeur, Kallian projetait de le cacher dans une autre partie du temple, puis de ressortir furtivement. Au matin, il aurait ameuté la population en prétendant que des voleurs étaient entrés chez lui par effraction pour dérober le bien de Caranthès. Personne n'aurait été au courant de ses allées et venues, à l'exception du conducteur de char et de moi-même, en qui il pouvait avoir une confiance totale.

— Mais le gardien ? objecta Démétrio.

— Kallian n'avait pas l'intention de se faire voir de lui ; il préméditait de le faire crucifier en l'accusant de complicité avec les voleurs, répondit Proméro.

Arus sentit sa gorge se nouer et blêmit en entendant révéler la perfidie de son patron.

— Où est le sarcophage ? s'enquit Démétrio.

Proméro tendit le doigt, et l'inquisiteur poussa un

grognement.

— Tiens, tiens ! Précisément dans la pièce où Kallian a dû être attaqué.

Proméro se tordit les mains.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il envoyé de Stygia un cadeau à Caranthès ? D'antiques dieux et d'étranges momies sont déjà arrivés ici en caravane, mais qui donc peut aimer à tel point le prêtre d'Ibis dans un pays où l'on adore encore l'atroce démon Set, qui déroule ses anneaux dans les ténèbres des tombeaux ? Le dieu Ibis a de tout temps été l'ennemi de Set, et Caranthès a toute sa vie combattu les prêtres de Set. Cette histoire cache quelque funeste énigme.

— Montre-nous ce sarcophage, ordonna Démétrio.

En hésitant, Proméro montra le chemin. Tous le suivirent, y compris Conan qui, apparemment sans prêter la moindre attention au regard méfiant que les gardes fixaient sur lui, semblait simplement désireux de satisfaire sa curiosité. Ils passèrent sous les tentures déchirées et entrèrent dans la pièce, qui était encore moins éclairée que la galerie. De chaque côté, s'ouvraient des portes donnant sur d'autres salles ; les murs étaient couverts de fresques fantastiques, peuplées d'étranges divinités régnant sur des contrées lointaines. Proméro poussa un cri perçant :

— Regardez ! L'urne ! Elle est ouverte... et vide !

Au centre de la pièce se trouvait un étonnant cylindre noir, d'environ quatre pieds de haut et peut-être trois de diamètre à sa plus large circonférence, c'est-à-dire en son milieu. Près du lourd couvercle sculpté qui reposait sur le sol, gisaient un marteau et un ciseau. Démétrio regarda à l'intérieur, demeura un instant songeur à la vue des mystérieux hiéroglyphes, puis se tourna vers Conan.

— Est-ce cela que tu étais venu voler ?

Le barbare hocha négativement la tête.

— Comment un homme pourrait-il l'emporter à lui tout seul ?

— Les bandes d'attache ont été coupées avec ce ciseau, nota Démétrio d'un air songeur, et précipitamment. Le marteau a dévié plusieurs fois, d'où ces bosses sur le métal. Supposons que Kallian ait ouvert l'urne. Quelqu'un se cachait à proximité, peut-

être derrière les tentures de la porte. Lorsque le sarcophage a été descellé, l'assassin a sauté sur Kallian... à moins qu'il n'ait d'abord tué Kallian, puis ouvert l'urne lui-même.

— Quel objet lugubre ! fit en frissonnant le commis. C'est bien trop vieux pour être sacré. Qui a jamais vu pareil métal ? Celui-ci a l'air plus dur que l'acier d'Aquilonia, et pourtant, vois comme il est rongé par endroits. Et regarde... là, sur le couvercle ! (Proméro tendit un doigt tremblant.) Qu'est-ce que ceci, à ton avis ?

Démétrio s'approcha du dessin gravé.

— Je dirais que ça représente une couronne quelconque, grogna-t-il.

— Non ! s'écria Proméro. J'ai mis Kallian en garde, mais il n'a pas voulu me croire ! C'est un serpent écaillé qui se mord la queue. C'est l'effigie de Set, le Vieux Serpent, dieu des Stygiens ! Cette urne est trop ancienne pour être l'œuvre des hommes : c'est un vestige de l'époque où Set parcourait la terre sous forme humaine. Peut-être la race qui est issue de ses entrailles a-t-elle déposé les ossements de ses rois dans des récipients de ce genre !

— Et tu prétends que ces os pourris se sont levés, tout seuls, ont étranglé Kallian Publico, puis sont partis tranquillement ?

— Ce n'est pas un homme qui reposait dans cette urne, murmura le commis, les yeux dilatés par l'épouvante. Quel homme pourrait y tenir ?

Démétrio lâcha un juron.

— Si Conan n'est pas l'assassin, le meurtrier est encore quelque part à l'intérieur de ces murs. Dionus et Arus, restez ici avec moi, et vous aussi, les trois prisonniers. Les autres, fouillez la maison ! L'assassin, s'il s'est échappé avant qu'Arus découvre le corps, n'a pu sortir que par là où Conan est entré, et dans ce cas, le barbare l'aurait aperçu... s'il dit la vérité.

— Je n'ai vu personne, hormis ce chien, gronda Conan, désignant Arus.

— Bien sûr que non, puisque c'est toi l'assassin, dit Dionus. Nous perdons notre temps, mais nous fouillerons la maison par pure formalité. Et si nous ne trouvons personne, je te promets que tu seras brûlé !

Rappelle-toi la loi, cher sauvage aux cheveux noirs : pour le meurtre d'un artisan, les mines ; pour celui d'un commerçant, la potence ; pour celui d'un gentilhomme, le bûcher !

Conan montra les dents en guise de réponse. Les hommes commencèrent leur fouille. Ceux qui attendaient dans la salle du bas les entendirent monter et descendre l'escalier, déplacer des objets, ouvrir des portes et s'interpeller à grands cris d'une pièce à l'autre.

— Conan, dit Démétrio, tu sais ce qui t'attend s'ils ne trouvent personne.

— Je ne l'ai pas tué, répondit le Cimmérien avec hargne. S'il avait cherché à me barrer le passage, je lui aurais fendu le crâne ; mais je n'ai jamais vu que son cadavre.

— Quelqu'un t'a envoyé ici pour voler, du moins, dit Démétrio, et par ton silence, tu t'inculpes également de ce meurtre. Ta simple présence ici suffit à t'envoyer aux mines, que tu admettes ou non ta culpabilité. Mais si tu avoues tout, tu peux te sauver du bûcher.

— Fort bien, répondit le barbare en rechignant. Je suis venu voler la coupe de diamant zamorienne. Quelqu'un m'a donné un plan du temple et m'a expliqué où la chercher. Elle se trouve dans cette pièce, là-bas, poursuivit Conan en tendant le doigt, dans une cavité ménagée dans le sol, sous un dieu shémite en cuivre.

— C'est exact, dit Proméro. Je croyais que moins d'une demi-douzaine d'individus dans le monde connaissaient le secret de cette cachette.

— Et si tu avais réussi à t'en emparer, railla Dionus, l'aurais-tu vraiment apportée à celui qui t'a engagé pour la voler ?

Une lueur de colère étincela de nouveau dans les yeux de braise.

— Je ne suis pas un chien, murmura le barbare. Je tiens ma parole.

— Qui t'a envoyé ici ? demanda Démétrio avec autorité.

Mais Conan garda un silence buté. Un par un, les gardes revinrent de leur fouille.

— Personne ne se cache dans cette maison, dirent-ils. Nous l'avons remuée de fond en comble. Nous avons trouvé la trappe par laquelle le barbare est entré et le verrou qu'il a cassé en deux. Un homme qui se serait enfui par ce chemin aurait été aperçu de nos gardes, à moins qu'il n'ait pris le large avant notre arrivée. En outre, il lui aurait fallu entasser des meubles sous la trappe pour atteindre le toit, ce qui n'a pas été fait. N'aurait-il pu sortir par la grande porte juste avant qu'Arus n'ait achevé sa ronde ?

— Non, dit Démétrio, car la porte était verrouillée de l'intérieur, et les seules clefs qui peuvent ouvrir ce verrou sont celle d'Arus et celle qui pend encore à la ceinture de Kallian Publico.

Un autre dit :

— Je crois avoir vu la corde dont s'est servi l'assassin.

— Où est-elle, imbécile ? s'écria Dionus.

— Dans la pièce adjacente à celle-ci, répondit le garde. C'est un gros câble noir, entortillé autour d'une colonne de marbre. Je n'ai pas pu l'attraper.

Il conduisit les autres dans une pièce remplie de statues de marbre et montra du doigt une grande colonne. Mais il s'arrêta brusquement et écarquilla les yeux.

— Elle a disparu ! s'écria-t-il.

— Elle n'a jamais été ici, rétorqua sèchement Dionus.

— Par Mitra ! elle y était ! Enroulée autour du pilier juste au-dessus de ces feuilles sculptées. Il fait si sombre là-haut que je n'ai pas pu la distinguer avec précision, mais elle était là.

— Tu es saoul, dit Démétrio, tournant les talons. Personne ne pourrait atteindre cette hauteur, ni grimper à une colonne aussi lisse.

— Un Cimmérien, si, murmura l'un des hommes.

— C'est possible. Conan aurait étranglé Kallian, attaché le câble autour de la colonne et traversé la galerie pour aller se cacher dans la pièce où se trouve l'escalier. Mais comment, en ce cas, aurait-il pu enlever la corde après ton passage ? Il ne nous a pas quittés depuis qu'Arus a découvert le corps. Non, je vous dis, moi, que Conan n'a pas commis ce meurtre.

Je pense que le véritable assassin a tué Kallian pour s'emparer de ce qui était dans l'urne, et se cache maintenant dans quelque recoin du temple. Si nous ne parvenons pas à le dénicher, il nous faudra bien accuser le barbare, pour satisfaire la justice, mais... Où est donc passé Proméro ?

L'un après l'autre, ils étaient revenus près du corps silencieux étendu dans la galerie. Dionus appela Proméro à tue-tête, et celui-ci surgit de la pièce contenant l'urne vide. Il tremblait, et son visage était livide.

— Qu'est-ce que tu as encore ? s'écria Démétrio avec irritation.

— J'ai découvert un signe sur le fond de l'urne ! dit Proméro en claquant des dents. Non pas un ancien hiéroglyphe, mais un symbole fraîchement gravé ! La marque de Thoth-Amon, le sorcier stygien, l'ennemi mortel de Caranthès ! Il a dû déterrer l'urne dans quelque sinistre catacombe sous les pyramides hantées ! Les dieux de jadis ne mouraient pas comme les hommes ; ils s'assoupissaient pour de longs sommeils, et leurs adorateurs les enfermaient dans des sarcophages, de façon à ce qu'aucun étranger ne pût troubler leur repos ! Thoth-Amon a envoyé la mort à Caranthès. Poussé par sa cupidité, Kallian a libéré le monstre, qui guette quelque part près de nous... et peut-être en ce moment s'approche sans faire de bruit...

— Espèce d'idiot ! rugit Dionus qui frappa violemment Proméro sur la bouche. Eh bien ! Démétrio, dit-il, se tournant vers l'inquisiteur, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à arrêter ce barbare...

Ecarquillant des yeux interdits vers la porte d'une salle adjacente à celle des statues, le Cimmérien poussa un cri :

— Regardez ! J'ai vu quelque chose bouger dans cette pièce... je l'ai vu derrière les tentures. Quelque chose qui rampait sur le sol comme une ombre furtive.

— Bah, grogna Posthumus. Nous avons fouillé cette pièce...

— Il a vu quelque chose ! (La voix perçante de Proméro grinçait d'une fièvre hystérique.) Cet endroit est maudit ! Quelque chose est sorti du sarcophage et a tué Kallian Publico ! Il s'est caché là où nul homme

n'eût pu le faire, et maintenant, il nous épie de cette salle ! Que Mitra nous protège des forces des ténèbres ! (Il agrippa la manche de Dionus et planta ses doigts dans son bras, comme des griffes.) Fais fouiller cette pièce encore une fois, monseigneur !

Comme le préfet tentait de se dégager de l'étreinte frénétique du commis, Posthumus dit :

— Tu la fouilleras toi-même, commis !

Et empoignant Proméro par le cou et la ceinture, il poussa jusqu'à la porte le pauvre diable hurlant de terreur ; puis, après un temps d'arrêt, il le projeta dans la pièce avec une telle violence que le commis tomba à moitié assommé sur le sol.

— Assez, gronda Dionus qui observait du coin de l'œil le Cimmérien silencieux.

Le préfet leva la main, l'atmosphère se tendit, lorsque survint un fait nouveau. Traînant à sa suite une silhouette mince, richement vêtue, un garde entra.

— Je l'ai vu se glisser derrière le temple, dit le garde, attendant un compliment.

Mais les injures qu'il reçut à la place lui firent dresser les cheveux sur la tête.

— Relâche ce monsieur, espèce d'ahuri ! hurla le préfet. N'as-tu pas reconnu Aztrias Petanius, le neveu du gouverneur ?

Le garde, abasourdi, s'éloigna, tandis que le jeune aristocrate prétentieux brossait sa manche brodée d'un air ennuyé.

— Economise tes excuses, mon bon Dionus, zézaya-t-il. Simple impératif du métier, je le sais. Je revenais à pied d'une orgie tardive, afin de débarrasser mon cerveau des vapeurs de l'alcool. Que se passe-t-il ? Par Mitra ! serait-ce un meurtre ?

— Un meurtre en effet, monseigneur, répondit le préfet. Mais nous tenons un suspect qui – bien que Démétrio semble mettre en doute sa culpabilité – ira certainement au bûcher pour ce crime.

— Une brute à l'air vicieux, marmonna le jeune aristocrate. Comment peut-on douter de sa culpabilité ? Je n'ai jamais vu de mine plus scélérate.

— Oh ! mais si, tu en as vu une, espèce de chien parfumé, répondit hargneusement le Cimmérien, lorsque tu m'as embauché pour voler la coupe

zamorienne. Des orgies, hein ? Bah ! Tu attendais, tapi dans l'ombre, que je t'apporte le butin. Je n'aurais pas révélé ton nom si tu avais tenu ta parole envers moi. Maintenant, dis à ces chiens que tu m'as vu escalader le mur après le dernier passage du gardien, afin qu'ils sachent que je n'ai pas eu le temps de tuer ce gros porc avant qu'Arus ne survienne et découvre le corps.

Rapidement, Démétrio tourna son regard vers Aztrias, qui ne changea pas de couleur.

— Si ce qu'il raconte est vrai, monseigneur, dit l'inquisiteur, cela le lave du meurtre, et nous pouvons facilement passer sous silence la tentative de vol. Le Cimmérien mérite dix ans de travaux forcés pour infraction ; mais si vous l'ordonnez, nous pouvons nous arranger pour le laisser s'échapper, et personne d'autre que nous n'en saura jamais rien. Je comprends — vous ne seriez pas le premier jeune gentilhomme qui aurait dû recourir à de tels procédés pour rembourser des dettes de jeu ou autres folies de jeunesse —, vous pouvez compter sur notre discrétion.

Conan regarda le jeune patricien, guettant sa réaction ; mais Aztrias haussa ses minces épaules et étouffa un bâillement d'une main blanche et délicate.

— Je ne le connais pas, répondit-il. Il est fou de dire que je l'ai embauché. Donnez-lui ce qu'il mérite. Il a le dos solide, et le labeur des mines lui sera bénéfique.

Conan, les yeux brillants de colère, tressaillit comme s'il eût été piqué par une guêpe. Les gardes se raidirent, serrant leurs hallebardes, puis se détendirent lorsqu'il laissa retomber sa tête avec une sorte de résignation maussade. Arus ne parvenait pas à discerner s'il les observait sous ses épais sourcils noirs.

Le Cimmérien attaqua sans plus de préavis qu'un cobra ; son épée jeta un éclair dans la lueur des bougies. Aztrias ébaucha un cri, qui prit fin lorsque sa tête vola de ses épaules dans un bain de sang, ses traits figés en un masque blanc d'horreur.

Démétrio sortit un poignard et s'avança pour en frapper Conan. Comme un chat, celui-ci fit volte-face et visa l'inquisiteur à l'aine avec une furie meurtrière. Démétrio recula instinctivement et esquaiva de justesse la pointe de l'arme qui s'enfonça dans sa cuisse, dévia sur l'os et ressortit de l'autre côté de la jambe.

Démétrio tomba sur un genou avec un râle d'agonie.

Conan ne s'arrêta pas. La hallebarde brandie par Dionus sauva le crâne du préfet de la lame sifflante, qui dévia légèrement en entaillant la hampe, rebondit contre la tête du préfet et arracha son oreille droite. La vitesse aveuglante du barbare paralysait les gardes. La moitié d'entre eux seraient tombés sans avoir eu le temps de se battre si le gros Posthumus, plus par chance que par adresse, n'avait enlacé le Cimmérien, immobilisant ainsi son bras droit. La main gauche de Conan s'abattit sur la tête du garde, et Posthumus recula en hurlant, une main plaquée contre l'orbite rouge et béante qui avait contenu son œil.

D'un bond en arrière, Conan para l'offensive des hallebardes. Son saut le porta hors du cercle de ses adversaires, à l'endroit où Arus réarmait son arbalète. Un coup sauvage dans l'estomac fit basculer le gardien, qui s'abattit sur le sol, le visage vert et les jambes en l'air, tandis que Conan lui plongeait dans la bouche le talon de sa sandale. Le malheureux lâcha un cri perçant à travers les décombres de ses dents fracassées et la bouillie sanglante de ses lèvres lacérées.

Tout à coup, chacun se figea sur place comme un hurlement de terreur à fendre l'âme jaillissait de la salle où Posthumus avait précipité Proméros. Le commis émergea en chancelant de la tenture de velours de la porte et s'arrêta, secoué de gros sanglots silencieux, son visage terreux inondé de larmes qui dégouлинаient de ses lèvres molles et tombantes, comme un enfant idiot en pleurs.

Tous s'immobilisèrent, stupéfaits, pour le regarder : Conan, avec son épée dégouttante de sang ; les gardes, leurs hallebardes en l'air ; Démétrio, sur le sol, s'efforçant d'étancher le sang qui jaillissait de la profonde entaille de sa cuisse ; Dionus, la main sur le moignon sanglant de son oreille mutilée ; Arus, en pleurs, crachant des fragments de dents cassées ; même Posthumus cessa ses hurlements et cligna de son œil indemne.

Proméros vacilla dans la galerie et s'écroula roide devant eux, secoué d'un rire strident de dément :

— Le dieu a le bras long ; ha ! ha ! ha ! Oh !

diablement long !

Puis, avec une épouvantable convulsion, il se raidit et demeura sur le dos, inerte, grimaçant fixement vers les ténèbres du plafond.

— Il est mort ! murmura Dionus d'une voix terrifiée, oubliant sa propre douleur et le barbare, l'épée ruisselante, qui se tenait si près de lui. (Il se pencha sur le corps, ses yeux porcins sortant de leurs orbites.) Il n'est pas blessé. Au nom de Mitra ! qu'y a-t-il donc dans cette salle ?

Ce fut la panique générale. Chacun se mit à courir en brailant vers la sortie. Les gardes, lâchant leurs hallebardes, s'agglomérèrent devant la porte en une foule griffante et beuglante, et se ruèrent dehors comme des fous, imités par Arus ; Posthumus, à moitié aveugle, se traîna maladroitement, sans voir, derrière ses compagnons, poussant des cris aigus de cochon blessé et les suppliant de ne pas l'abandonner. Il tomba parmi les derniers du groupe, qui le piétinèrent en hurlant de terreur, et rampa derrière eux, suivi de Démétrio, qui boitait en serrant dans sa main sa cuisse crachant le sang. Gardes, conducteur, gardien et fonctionnaires, blessés ou indemnes, tous se précipitèrent en criant dans la rue où les sentinelles, gagnées par la panique à leur tour, prirent la fuite, elles aussi, sans attendre d'explications.

Conan demeura seul dans la vaste galerie, en compagnie des trois cadavres qui gisaient sur le sol. Ayant rectifié la position de sa main sur son épée, le barbare entra dans la salle. Celle-ci était tendue de riches tapisseries de soie. Ça et là étaient négligemment éparpillés une profusion de coussins et de divans soyeux. Dépassant d'un massif écran doré, un visage regardait le Cimmérien.

Conan admira la beauté froide et classique de cette figure, qui ne ressemblait à aucun visage humain de sa connaissance. Sur ses traits ne se lisait ni faiblesse, ni pitié, ni cruauté, ni bonté, ni aucune autre émotion terrestre. Il eût pu s'agir du masque de marbre de quelque divinité, sculpté de main de maître, sans la vie incontestable qui s'en dégageait : une vie froide et étrange, que le Cimmérien n'avait jamais connue et ne

pouvait comprendre. Il songea un instant à la perfection marmoréenne du corps dissimulé par l'écran ; il devait être parfait, pensa-t-il, à en croire la beauté si inhumaine du visage.

Mais il ne pouvait voir que la tête finement moulée, qui oscillait de droite à gauche. Les lèvres pleines s'entrouvrirent et prononcèrent un seul mot, d'une voix chaude et vibrante semblable aux carillons d'or qui tintent dans les temples perdus des jungles du Khitai. C'était une langue inconnue, oubliée avant la naissance des royaumes de l'homme, mais Conan comprit qu'elle lui disait :

— Viens !

Et le Cimmérien s'approcha d'un bond éperdu, fouettant l'air de son épée. L'admirable tête se détacha du corps, heurta le sol devant l'écran, roula à quelques pas, puis s'immobilisa.

Alors, Conan se figea, car l'écran s'était mis à trembler. Conan avait vu et entendu des hommes mourir par vingtaines, mais il n'avait jamais entendu un être humain se débattre ainsi dans les affres de l'agonie. Il perçut des coups répétés, un bruissement saccadé, des claquements de fouet.

L'écran vacilla, bascula en avant et tomba aux pieds de Conan dans un fracas métallique.

C'est alors que le Cimmérien comprit toute l'horreur de sa situation. Il prit ses jambes à son cou et ne ralentit sa fuite éperdue que lorsque à l'aube les tours de Numalia eurent disparu derrière lui. L'image de Set et des fils de Set, qui avaient jadis régné sur la terre et dormaient maintenant dans leurs catacombes obscures sous les noires pyramides, le hantait comme un cauchemar. Ce que l'écran doré avait dissimulé n'était pas un corps humain, mais les anneaux luisants, sans tête, d'un monstrueux serpent.

Chapitre V

Le rendez-vous des bandits

Ayant quelque peu perdu l'illusion de pouvoir éviter les obstacles surnaturels dans la quête de sa vocation, Conan quitte la Nemedie (devenue beaucoup trop dangereuse pour lui) et se remet en route vers le sud. Il parvient en Corinthia et, dans l'une des petites villes-Etats qui constituent ce pays, s'adonne de nouveau à ses activités de voleur professionnel. Agé à présent d'environ dix-neuf ans, il est plus endurci et plus expérimenté, sinon plus enclin à une prudence inutile, que lors de sa première apparition dans les royaumes méridionaux.

L'un enfui, l'autre occis, le troisième dort dans son lit.

VIEILLE COMPTINE

I

La fête battait son plein à la cour. Nabonidus, le Prêtre Rouge, maître officieux de la cité, toucha courtoisement le bras du jeune aristocrate Murilo. Celui-ci tourna la tête, ses yeux croisèrent le regard énigmatique du prêtre, et il se demanda quelle secrète pensée pouvait bien s'y cacher. Ils n'échangèrent pas un mot, mais Nabonidus se pencha vers Murilo et lui tendit un petit baril d'or. Le jeune gentilhomme, qui savait que Nabonidus ne faisait rien sans raison, aussitôt qu'il en eut l'occasion, s'excusa et regagna sa chambre en toute hâte. Ayant ouvert le tonnelet, il y trouva une oreille humaine, qu'il put reconnaître à une cicatrice caractéristique. Il se mit à transpirer abondamment et ne douta plus un seul instant de ce qu'avait voulu dire le regard du Prêtre Rouge.

Mais malgré ses boucles noires et parfumées et son élégance de dandy, Murilo n'était pas faible au point de s'offrir au bourreau sans combattre. Il ignorait si Nabonidus se divertissait simplement à ses dépens, ou s'il lui laissait une chance de s'exiler volontairement ; mais le fait qu'il était encore en vie et en liberté prouvait qu'on lui accordait au moins quelques heures, sans doute pour méditer. Cependant, il n'avait nul besoin de méditer pour prendre son parti ; ce qu'il lui fallait, c'était un instrument. Et cet instrument lui fut fourni par le Destin qui, à l'heure où avec angoisse le jeune gentilhomme réfléchissait dans le quartier occupé par les palais de pourpre, de marbre et d'ivoire de l'aristocratie, travaillait de son côté dans les tripots et les bouges des quartiers misérables.

Il était un prêtre d'Anu dont le temple, érigé à la lisière de la zone des taudis, n'était pas uniquement un lieu de dévotions. Le prêtre, gras et bien nourri, était également receleur d'objets volés et indicateur de police. Ses affaires étaient prospères dans ces deux branches d'activité, car le temple jouxtait le Dédale, enchevêtrement bourbeux de ruelles sinueuses et de coupe-gorge sordides, fréquenté par les plus hardis voleurs du royaume. Hardis parmi tous étaient un Gunder, déserteur des mercenaires et un Cimmérien

barbare. Par la faute du prêtre d'Anu, le Gunder fut arrêté et pendu sur la place du marché. Mais le Cimmérien prit la fuite et, ayant appris la trahison du prélat par des voies détournées, pénétra de nuit dans le temple d'Anu et trancha la tête du délateur. Il s'ensuivit un grand remue-ménage dans la ville, mais la recherche du meurtrier s'avéra infructueuse jusqu'au jour où une femme le dénonça aux autorités et conduisit un capitaine de la garde et son escorte à la chambre cachée où le barbare gisait dans les vapeurs de l'alcool.

Se sentant saisi, le Cimmérien revint à la vie ; stupéfait, mais néanmoins féroce, il éventra le capitaine, se fraya un passage à travers ses assaillants, et serait parvenu à prendre le large sans le nuage d'alcool qui embuait encore ses esprits. Ahuri et à moitié aveugle, il manqua la porte ouverte et se précipita tête baissée contre le mur de pierre avec une telle violence qu'il tomba évanoui. Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouvait dans le plus obscur cachot de la ville, enchaîné au mur par des fers que même ses muscles de barbare étaient incapables de briser.

Dans cette cellule surgit Murilo, masqué et drapé dans un ample manteau noir. Le Cimmérien le considéra avec intérêt, le prenant pour le bourreau chargé de l'expédier dans l'autre monde. Murilo rajusta ses chaînes et l'examina avec non moins d'intérêt. Malgré la pénombre du cachot et les fers qui entravaient ses membres, la puissance primitive de cet homme était manifeste. Son corps vigoureux et ses muscles massifs alliaient la force de l'ours gris à la rapidité de la panthère. Sous sa crinière noire et ébouriffée, ses yeux bleus brillaient d'une insatiable sauvagerie.

— Cela te dirait-il de vivre ? s'enquit Murilo.

Le barbare émit un grognement, et ses yeux luisirent d'un nouvel intérêt.

— Si j'organise ton évasion, me rendras-tu un service ? demanda l'aristocrate.

Le Cimmérien ne dit mot, mais l'intensité de son regard répondit pour lui.

— Je veux que tu tues un homme pour moi.

— Qui ?

La voix de Murilo ne fut plus qu'un murmure.

— Nabonidus, le prêtre du roi !

Le Cimmérien ne montra aucun signe d'étonnement ou de trouble. Il n'avait pas la crainte déférente pour l'autorité que la civilisation inculque aux hommes. Roi ou mendiant, c'était pour lui du pareil au même. Il ne demanda pas non plus à Murilo pourquoi il avait choisi de s'adresser à lui, qui languissait dans un cachot, alors que le coin était rempli de coupe-jarret en liberté.

— Quand dois-je m'évader ? demanda-t-il.

— Dans l'heure qui vient. Il n'y a qu'un seul gardien, la nuit, dans cette partie de la prison. Il peut être soudoyé ; il est déjà soudoyé. Voici les clefs de tes fers. Je vais te les ôter et, une heure après mon départ, le gardien, Athicus, déverrouillera la porte de ton cachot. Tu le ligoteras avec des bandes d'étoffe arrachées à ta tunique, afin qu'en le trouvant les autorités croient que tu as été secouru de l'extérieur et ne portent pas leurs soupçons sur lui. Va droit à la maison du Prêtre Rouge et tue-le. Rends-toi ensuite au Tripot du Rat : quelqu'un t'attendra avec une bourse pleine d'or et un cheval qui te permettront de t'enfuir de la ville et de sortir du pays.

— Enlève-moi ces maudites chaînes tout de suite, demanda le Cimmérien. Et dis au gardien de m'apporter à manger. Par Crom ! je vis d'eau et de pain rassis depuis ce matin, et je me sens prêt à défaillir.

— C'est entendu ; mais n'oublie pas : tu ne dois pas t'évader avant que je n'aie eu le temps de rentrer chez moi.

Libéré de ses chaînes, le barbare se mit debout et, énorme dans l'obscurité du cachot, étira ses bras robustes. Murilo eut de nouveau le sentiment que si un seul homme au monde était capable de mener à bien la tâche qu'il avait préméditée, c'était ce Cimmérien. Ayant répété ses instructions une dernière fois, il quitta la prison, après avoir prié Athicus d'apporter au prisonnier une platée de bœuf et de la bière. Il savait qu'il pouvait faire confiance au gardien, non seulement à cause de l'argent qu'il lui avait donné, mais aussi parce qu'il détenait certains renseignements sur son compte.

Lorsqu'il regagna sa chambre, Murilo était parfaitement maître de ses appréhensions. Nabonidus frapperait par l'intermédiaire du roi : de cela, il était certain. Et puisque les gardes royaux ne connaissent pas à sa porte, il était également certain que le prêtre n'avait encore rien dit au roi. Demain, il lui parlerait sans aucun doute... s'il vivait assez longtemps pour cela.

Murilo pensait que le Cimmérien tiendrait sa parole à son égard. Restait à savoir s'il parviendrait à réaliser son dessein. On avait déjà essayé de tuer le Prêtre Rouge, et les coupables avaient connu des morts d'une hideur sans nom. Mais ces hommes étaient les produits des villes humaines ; ils n'avaient pas les instincts de loup du barbare. Dès l'instant où Murilo, roulant dans ses mains le tonnelet d'or et l'oreille mutilée, avait appris par des voies secrètes la capture du Cimmérien, il avait entrevu une solution à son problème.

Toujours dans sa chambre, il but un verre à la santé de l'homme nommé Conan et de son succès cette nuit-là. Et tandis qu'il buvait, l'un de ses espions lui apporta la nouvelle qu'Athicus avait été arrêté et jeté en prison. Le Cimmérien ne s'était pas évadé.

Le sang de Murilo se figea de nouveau dans ses veines. Il ne pouvait voir dans ce revers de fortune que la main funeste de Nabonidus, et sentit grandir en lui l'idée terrifiante, obsédante et surnaturelle que le Prêtre Rouge n'était pas un humain ordinaire, mais un sorcier qui lisait dans l'esprit de ses victimes et les faisait danser comme des marionnettes en tirant des ficelles. L'accablement fit place au désespoir. Ceignant une épée sous son manteau noir, il sortit de chez lui par une porte dérobée et s'engagea à grands pas dans les rues désertes. Minuit sonnait lorsqu'il parvint à la maison de Nabonidus ; sa silhouette estompée longea le mur des jardins séparant la propriété du prêtre des domaines avoisinants.

Le mur, quoique haut, n'était pas infranchissable. Nabonidus ne faisait pas confiance à de simples barrières de pierre. C'était ce qui se trouvait de l'autre côté qu'il fallait redouter. Ce que cela pouvait être, Murilo ne le savait pas avec précision. Il savait qu'il y

avait au moins un énorme chien féroce, qui parcourait le jardin et avait une fois mis en pièces un intrus comme des lévriers déchiquettent un lapin. Murilo n'osait imaginer ce qu'il pouvait y avoir d'autre. Ceux qui avaient eu l'occasion de pénétrer dans la maison par les voies légitimes, pour de courtes visites d'affaires, en avaient rapporté que Nabonidus vivait dans un cadre luxueux, mais simplement, servi par un nombre étonnamment faible de domestiques. A la vérité, ils n'avaient fait état que d'un seul serviteur visible : un homme grand et silencieux nommé Joka. Quelqu'un d'autre, un esclave sans doute, avait été entendu, se déplaçant dans les coins reculés de la maison, mais personne ne l'avait jamais entrevu. Le plus grand mystère de cette mystérieuse maison était Nabonidus lui-même, dont la faculté d'intrigue et l'influence internationale avaient fait le plus puissant politique du royaume. Le peuple, le chancelier et le roi s'agitaient comme des marionnettes au bout des ficelles qu'il tirait.

Murilo escalada le mur et se laissa retomber dans le jardin ; celui-ci formait une étendue sombre, obscurcie par des bouquets d'arbres au feuillage ondoyant. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de la maison, dont la forme noire se dressait parmi les arbres. Le jeune gentilhomme se faufila d'un pas furtif, mais preste, parmi les arbustes. Il s'attendit un instant à entendre l'abolement du grand chien et, dans les ténèbres, à voir son gigantesque corps s'élancer sur lui. Bien qu'il doutât de l'efficacité de son épée contre une attaque de ce genre, il n'hésita pas. Autant mourir sous les crocs d'une bête que sous la hache du bourreau.

Il trébucha contre un obstacle volumineux et mou. Se penchant, il discerna, dans la pâle clarté des étoiles, un corps affaissé sur le sol. C'était le chien, gardien des jardins, et il était mort. Son cou, broyé, portait ce qui ressemblait à la marque de grands crocs. Murilo sentit que ceci n'était pas l'œuvre d'un être humain. La bête avait rencontré un monstre plus féroce qu'elle-même. Murilo regarda nerveusement les mystérieux buissons et les bouquets d'arbustes ; puis, haussant les épaules, il s'approcha de la maison silencieuse.

La première porte qu'il essaya n'était pas fermée à

clef. Il entra prudemment, l'arme au poing, et se trouva dans un long vestibule obscur, vaguement éclairé par une lumière qui, à l'autre extrémité, filtrait à travers des tentures. Un silence absolu régnait sur toute la maison. Murilo traversa le vestibule sur la pointe des pieds et fit halte pour passer un œil entre les tentures. Son regard plongea dans une pièce éclairée, dont les fenêtres étaient hermétiquement fermées par des rideaux de velours qui ne laissaient passer aucun rayon de lumière. La pièce était vide, de vie humaine tout au moins, mais elle avait toutefois un sinistre occupant. Au milieu d'un fouillis de meubles et de tentures déchirées, qui révélaient une lutte effroyable, gisait le corps d'un homme. Celui-ci était couché sur le ventre, mais sa tête était tordue au point que son menton reposait derrière son épaule. Le visage, crispé en une grimace épouvantable, semblait narguer le gentilhomme horrifié.

Pour la première fois de la nuit, la résolution de Murilo chancela. Il jeta un regard hésitant vers la porte par laquelle il était entré. Mais le souvenir de la potence et de la hache du bourreau l'arma de nouveau de courage, et il traversa la pièce, contourna le monstre grimaçant vauté en son milieu. Bien qu'il ne l'eût jamais vu auparavant, il reconnut, par les descriptions qu'on lui en avait faites, Joka, le serviteur saturnien de Nabonidus.

A travers les rideaux d'une porte, il aperçut une haute et vaste salle circulaire, au sol poli, entourée à mi-hauteur par une galerie. La salle était meublée royalement. En son milieu se trouvait une table d'acajou ornementée, chargée de carafes de vin et de mets délicats. Et Murilo se raidit. Dans un grand fauteuil dont le large dos était tourné vers lui, il entrevit une silhouette dont les vêtements lui étaient familiers. Un bras, drapé dans une manche rouge, reposait sur un appui du fauteuil ; la tête, coiffée du capuchon qu'il connaissait bien, était inclinée en avant et semblait méditer. C'était exactement la position dans laquelle cent fois Murilo avait vu Nabonidus siéger à la cour royale.

Maudissant les battements précipités de son cœur, le jeune aristocrate traversa lestement la salle, brandissant

son épée, prêt à l'attaque. Sa proie ne bougea pas et ne sembla même pas entendre son avance circonspecte. Le Prêtre Rouge était-il endormi ? Ou était-ce un cadavre qui gisait affolé dans ce grand fauteuil, sous les yeux de Murilo ? Celui-ci n'était plus qu'à un pas de son ennemi lorsque, soudain, l'homme se leva du fauteuil et lui fit face.

Le sang déserta tout à coup le visage de Murilo. Son épée lui glissa des doigts et tomba sur le sol avec un tintement. Ses lèvres livides laissèrent échapper un cri terrible, qui fut suivi par la chute d'un corps. Puis, le silence régna de nouveau sur la maison du Prêtre Rouge.

II

Quelque temps après que Murilo eut quitté le cachot où était enfermé Conan le Cimmérien, Athicus apporta au prisonnier un plateau de nourriture comportant, entre autres choses, un énorme rôti de bœuf et un pot de bière. Conan se jeta voracement sur sa pitance, et Athicus fit une dernière inspection des cellules pour s'assurer que tout était en ordre et que personne ne pourrait être témoin de la prétendue évasion. Tandis qu'il se livrait à cette occupation, une escouade de gardes fit irruption dans la prison et le mit aux arrêts. Murilo se trompait en croyant que cette arrestation signifiait qu'on avait découvert le projet de l'évasion de Conan. L'arrestation du gardien avait une autre raison ; Athicus était devenu négligent dans ses affaires avec la pègre, et un de ses anciens péchés avait fini par le rattraper.

Un autre geôlier le remplaça, un individu flegmatique et digne de confiance qu'aucune libéralité n'eût pu détourner de son devoir. Il n'avait aucune imagination mais, par contre, avait une idée exaltée de l'importance de sa fonction.

Lorsqu'on eut emmené Athicus pour le faire comparaître officiellement devant un magistrat, ce geôlier fit, par routine, l'inspection des cellules. Quand il passa devant celle de Conan, son sens des usages fut profondément outré à la vue de ce prisonnier libéré de ses chaînes, occupé à ronger les derniers filaments de

viande d'un énorme os de bœuf. Le geôlier fut si bouleversé par ce spectacle qu'il commit l'erreur d'entrer seul dans la cellule, sans appeler d'autres gardiens de la prison. Ce fut sa première et dernière faute professionnelle. Conan l'assomma avec l'os de bœuf, lui prit son poignard et ses clefs, et quitta les lieux sans se presser. Comme l'avait dit Murilo, un seul gardien était en service dans cette partie de la prison pendant la nuit. Le Cimmérien franchit les murs grâce aux clefs qu'il s'était appropriées, et parvint bientôt au grand air, aussi libre que si le plan de Murilo eût réussi.

Dans l'ombre des murs de la prison, Conan resta un moment avant de décider ce qu'il fallait faire. Il pensa un instant qu'étant donné qu'il s'était enfui par ses propres moyens, il ne devait rien à Murilo ; c'était cependant le jeune gentilhomme qui lui avait ôté ses chaînes et lui avait fait envoyer de la nourriture, deux services sans lesquels son évasion eût été impossible. Conan décida en conséquence qu'il avait une dette envers Murilo et, comme il était de ceux qui finissent toujours par s'acquitter de leurs obligations, il résolut de tenir sa promesse envers le jeune aristocrate. Mais auparavant, il avait une affaire personnelle à régler.

S'étant débarrassé de sa tunique en loques, il s'éloigna dans la nuit sans autre vêtement que son pagne. Tout en marchant, il tâta le poignard dont il s'était emparé : une arme meurtrière, munie d'une large lame à deux tranchants de dix-neuf pouces de long. Il traversa sans bruit des ruelles et des places obscures, et parvint enfin à sa destination : le Dédale. Il s'engagea dans les rues labyrinthiques de ce quartier avec l'assurance d'un homme en terrain connu. En effet, c'était bien un dédale de noires venelles, de cours ceinturées de murs et d'allées tortueuses, de sons furtifs et d'odeurs méphitiques. Les rues n'étaient pas pavées ; la boue et la crasse se mêlaient en un magma répugnant. Ce quartier ignorait les égouts ; les ordures, jetées à même les ruelles, jonchaient celles-ci de tas et de mares fétides. Faute de précaution, un passant eût à coup sûr plongé jusqu'à la ceinture dans quelque flaque nauséabonde. Il n'était pas rare non plus de trébucher sur un cadavre étendu dans la boue, la gorge ouverte ou

le crâne fracassé. Les gens comme il faut avaient de bonnes raisons d'éviter le Dédale.

Conan atteignit sa destination sans se faire voir, au moment précis où en sortait quelqu'un qu'il souhaitait ardemment rencontrer. Le Cimmérien se dissimula dans la cour du rez-de-chaussée tandis que, dans une chambre du premier étage, celle qui l'avait vendu à la police prenait congé de son nouvel amant. Une fois la porte refermée derrière lui, le jeune bandit descendit à tâtons l'escalier qui craquait sous ses pas, plongé dans ses pensées qui, comme celles de la plupart des habitants du Dédale, touchaient à l'appropriation illégitime des biens d'autrui. Parvenu à mi-étage, il fit halte tout à coup, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Une masse indistincte était tapie dans l'ombre devant lui, une paire d'yeux luisaient comme ceux d'une bête aux aguets. Un grognement animal fut la dernière chose qu'il entendit dans sa vie, car le monstre se précipita sur lui, et une lame aiguisée se plongea dans son ventre. Il poussa un cri étranglé et s'écroula mollement dans l'escalier.

Le barbare le considéra un instant comme un vampire, ses yeux étincelant dans les ténèbres. Il savait qu'on l'avait entendu, mais les habitants du Dédale évitaient soigneusement de se mêler de ce qui ne les regardait pas. Un cri de mort dans un escalier obscur n'avait rien d'extraordinaire. Plus tard quelqu'un se risquerait à venir jeter un coup d'œil, mais seulement au bout d'un laps de temps raisonnable.

Conan monta l'escalier et fit halte devant une porte qu'il connaissait depuis longtemps. Celle-ci était fermée de l'intérieur, mais il put introduire sa lame entre le battant et le chambranle, et lever ainsi le verrou. Il entra, referma la porte derrière lui, et se trouva face à face avec celle qui l'avait livré à la police.

Elle était assise en chemise sur son lit défait, les jambes croisées. Elle blêmit et le regarda comme s'il eût été un fantôme. Elle avait entendu le cri dans l'escalier et voyait les taches rouges sur le poignard qu'il serrait dans sa main. Mais elle était trop pleine d'épouvante à l'idée de ce qui l'attendait pour gaspiller de l'énergie à se lamenter sur le sort évident de son

amant. Elle se mit à supplier Conan de lui laisser la vie sauve, en phrases décousues et terrorisées. Conan ne répondit pas ; il demeurait simplement debout à la considérer de ses yeux ardents, vérifiant de son pouce calleux le fil de son poignard.

Il traversa enfin la chambre, tandis qu'elle se pelotonnait peureusement contre le mur, sanglotant de toute son âme en implorant sa pitié. L'empoignant par ses boucles jaunes d'une main rien moins qu'affectueuse, il la tira du lit. Puis, rengainant son poignard, il serra sous son bras gauche sa prisonnière, qui poussait des cris stridents, et se dirigea vers la fenêtre. Comme dans la plupart des maisons de ce genre, chaque étage était bordé par une saillie formée par l'alignement des rebords de fenêtres. Conan ouvrit la fenêtre d'un coup de pied et sortit sur cette étroite bande de pierre. Si quelqu'un se fût trouvé à proximité, et réveillé, il eût assisté au spectacle insolite d'un homme se déplaçant avec précaution le long du rebord, tenant sous son bras une fille à demi nue qui gigotait en tous sens. Cet éventuel témoin n'eût pas été moins inquiet que la jeune personne ainsi transportée.

Lorsqu'il eut atteint son but, Conan fit halte en se retenant au mur de sa main libre. De l'intérieur de l'immeuble sortit une clameur soudaine, attestant que le corps venait enfin d'être découvert. Sa prisonnière pleurnichait et se tortillait, recommençant ses supplications. Conan baissa les yeux vers la boue et la crasse des ruelles ; il écouta un instant les cris à l'intérieur et les prières de la fille ; puis il laissa choir celle-ci, avec une extrême précision, dans une fosse d'aisance. Pendant quelques secondes, il la regarda avec plaisir se débattre et s'agiter, hurlant un chapelet de blasphèmes, et s'offrit même la liberté d'un ricanement sourd. Il releva alors la tête, écouta le tumulte croissant à l'intérieur de la maison, et décida qu'il était temps pour lui d'aller tuer Nabonidus.

III

Murilo fut éveillé par un cliquetis de métal. L'air hébété, il se mit péniblement sur son séant en grognant. Autour de lui régnaient le silence et l'obscurité, et il fut

saisi un instant de la crainte d'être aveugle. Il se souvint alors de ce qui s'était passé, et il en eut la chair de poule. Tâtonnant autour de lui, il constata qu'il était étendu sur un dallage de pierre uniforme. Poursuivant son inspection, il découvrit un mur fait du même matériau. S'étant mis debout, il s'y appuya, tâchant vainement de s'orienter. De toute évidence, il se trouvait dans quelque prison, mais où, et depuis quand, il ne pouvait le deviner. Il se souvint vaguement d'un bruit métallique et se demanda s'il avait été produit par la porte de fer de son cachot se refermant sur lui, ou bien s'il annonçait l'entrée d'un bourreau.

A cette idée, il fut parcouru d'un frisson et entreprit de suivre le mur à tâtons. Il s'attendit tout d'abord à rencontrer les limites de sa prison mais, au bout d'un moment, il parvint à la conclusion qu'il déambulait le long d'un corridor. Il demeurait contre le mur, par crainte de fosses ou autres trappes, et eut bientôt conscience de la présence de quelque chose, près de lui, dans le noir. Il ne pouvait rien voir, mais ses oreilles avaient dû percevoir un son furtif, à moins qu'il ne fût alerté par quelque sixième sens de son subconscient. Il s'arrêta net, les cheveux dressés sur la tête ; aussi sûr qu'il était en vie, il sentait la présence d'un être vivant, dans l'ombre, devant lui.

Il crut que son cœur allait s'arrêter de battre lorsqu'il entendit une voix chuchoter, avec un accent barbare :

— Murilo ! Est-ce toi ?

— Conan !

Anéanti par l'émotion, le jeune gentilhomme sonda l'obscurité et ses mains rencontrèrent une paire de grandes épaules nues.

— Heureusement que je t'ai reconnu, gronda le barbare. J'allais te transpercer comme un cochon gavé.

— Où sommes-nous, au nom de Mitra ?

— Dans les sous-sols de la maison du Prêtre Rouge ; mais pourquoi...

— Quelle heure est-il ?

— Peu après minuit.

Murilo secoua la tête, s'efforçant de rassembler ses esprits dispersés.

— Que fais-tu ici ?

— Je suis venu tuer Nabonidus. J'ai appris qu'on

avait changé le geôlier de ta prison...

— On l'a changé en effet, grommela Conan. J'ai fracassé le crâne du nouveau geôlier et je suis sorti. J'aurais été ici depuis plusieurs heures si je n'avais eu une affaire personnelle à régler. Eh bien, irons-nous à la recherche de Nabonidus ?

Murilo tressaillit.

— Conan, nous sommes dans la maison d'un démon ! Je suis venu chercher un ennemi humain ; j'ai trouvé un diable hirsute sorti de l'enfer !

Conan, mal à l'aise, émit un grognement ; sans plus de frayeur qu'un tigre blessé tant qu'il affrontait des adversaires humains, il avait toutes les terreurs superstitieuses de l'homme primitif.

— Je me suis introduit dans la maison, murmura Murilo comme si les ténèbres eussent été peuplées d'oreilles attentives. Dehors, dans le jardin, j'ai trouvé le chien de Nabonidus, mort assommé. A l'intérieur de la maison, j'ai trouvé Joka, le domestique. On lui avait rompu le cou. Et puis j'ai vu Nabonidus lui-même, assis sur son fauteuil, vêtu de son accoutrement habituel. J'ai d'abord pensé que lui aussi était mort. Je me suis approché tout doucement pour le frapper. Il s'est levé et s'est tourné vers moi. Dieu !

A l'image de ce souvenir atroce, le jeune aristocrate perdit un instant l'usage de la parole et revécut cet instant d'horreur.

— Conan, murmura-t-il, ce n'était pas un homme que j'avais devant moi ! Son corps et son attitude semblaient humains, mais sous le capuchon écarlate grimaçait un visage de démence et de cauchemar ! Parmi les poils noirs qui couvraient sa face, deux petits yeux porcins luisaient d'un éclat rouge ; son nez aplati était percé de grosses narines dilatées ; ses lèvres molles se retroussaient sur d'énormes crocs jaunes, semblables à des dents de chien. Les mains qui dépassaient des manches écarlates étaient difformes et, elles aussi, couvertes de poils noirs. J'ai vu tout cela d'un seul coup d'œil, puis j'ai été envahi par l'horreur ; mes sens m'ont fait défaut et je me suis évanoui.

— Que s'est-il passé alors ? grommela le Cimmérien, tendu.

— Je n'ai repris connaissance qu'il y a un court

instant ; le monstre a dû me jeter dans ces sous-sols. Conan, je soupçonnais Nabonidus de n'être pas complètement humain ! C'est un démon... un être d'outre-tombe ! Le jour, il se mêle à l'humanité sous un déguisement humain, et la nuit, il reprend son véritable aspect.

— Cela semble clair, répondit Conan. Chacun sait qu'il y a des hommes qui se changent en loups à volonté. Mais pourquoi a-t-il tué ses serviteurs ?

— Qui peut pénétrer l'esprit d'un démon ? répondit Murilo. Notre premier souci est de sortir d'ici. Les armes humaines sont impuissantes contre un homme de l'au-delà. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— Par l'égout. J'avais pensé que les jardins seraient gardés. Les égouts communiquent avec un tunnel qui débouche dans ces sous-sols. J'espérais trouver une porte non verrouillée qui conduirait à la maison.

— Sauvons-nous donc par là où tu es entré ! s'écria Murilo. Au diable cette histoire ! Une fois sortis de cette fosse à serpents, nous essaierons de nous enfuir de la ville, au risque de nous faire arrêter par les gardes du roi. Je te suis !

— Inutile, grogna le Cimmérien. Le chemin des égouts est bloqué. Lorsque je suis entré dans le tunnel, une grille de fer a dégringolé du toit. Si je n'avais pas bondi plus vite que l'éclair, ses pointes m'auraient épinglé au sol comme un ver. Quand j'ai essayé de la soulever, elle n'a pas bougé. Un éléphant ne pourrait pas la déplacer. Et aucun être plus épais qu'un lapin ne pourrait se faufiler entre ses barreaux.

Murilo lâcha un juron, tandis qu'une main de glace lui parcourait la colonne vertébrale. Il eût pu se douter que Nabonidus ne laisserait pas sans surveillance l'accès de sa maison. Si Conan n'avait eu la rapidité sauvage d'un ressort d'acier, cette herse l'aurait embroché dans sa chute. Sans aucun doute, Conan avait, en passant dans le tunnel, mis en branle quelque mécanisme caché qui avait fait tomber la grille du toit. A présent, tous deux se trouvaient pris au piège.

— Il ne nous reste plus qu'une chose à faire, dit Murilo qui transpirait abondamment. Chercher une autre issue ; toutes dissimulent certainement des pièges, mais nous n'avons pas le choix.

Le Cimmérien acquiesça d'un grognement, et les deux compagnons se mirent à suivre le corridor à l'aveuglette. Mais en cet instant, une question vint tout à coup à l'esprit de Murilo :

— Comment m'as-tu reconnu, dans cette obscurité ? demanda-t-il.

— Lorsque tu es venu me voir dans ma cellule, j'ai respiré le parfum que tu te mets dans les cheveux répondit Conan. De nouveau, je l'ai senti tout à l'heure alors que, tapi dans le noir, je m'apprêtais à t'ouvrir le ventre.

Murilo appliqua contre ses narines une mèche de ses cheveux noirs, mais même ainsi, ses sens civilisés en percevaient à peine l'odeur. Il comprit que les sens du barbare devaient être d'une finesse prodigieuse.

Instinctivement, Murilo porta la main à son fourreau tandis qu'ils avançaient à tâtons, et poussa un juron en le trouvant vide. A cet instant, ils aperçurent devant eux une faible lueur et parvinrent bientôt à un coude du corridor, où filtrait une lumière grise. Ensemble, ils passèrent la tête de l'autre côté, et Murilo, qui s'appuyait contre son compagnon, sentit se raidir son énorme charpente. Le jeune aristocrate avait vu, lui aussi : le corps d'un homme, à moitié nu, qui gisait affalé dans le couloir de l'autre côté du coude, vaguement éclairé par un rayonnement qui semblait émaner d'un large disque d'argent pendu au mur du fond. Une curieuse impression de déjà-vu emplit Murilo d'inexplicables conjectures à la vue de la forme étendue, face contre terre. Faisant signe au Cimmérien de le suivre, il s'approcha et se pencha au-dessus du corps. Surmontant sa répulsion, il le saisit et le retourna sur le dos. Un juron d'incrédulité lui échappa ; le Cimmérien fit retentir un grognement sonore.

— Nabonidus ! Le Prêtre Rouge ! s'exclama Murilo, la stupeur envahissant son cerveau pris de vertige. Mais alors, qui... qu'est-ce qui... ?

Le prêtre remua et gémit. Avec une rapidité féline, Conan se pencha sur lui et pointa son poignard vers son cœur. Murilo lui saisit le poignet.

— Attends ! Ne le tue pas encore...

— Pourquoi ? demanda le Cimmérien. Il s'est débarrassé de son aspect surnaturel et il dort. Vas-tu

l'éveiller pour qu'il nous mette en pièces ?

— Non, attends, insista Murilo, s'efforçant de rassembler ses esprits confus. Regarde ! Il ne dort pas... Tu vois cette grande marque bleue sur sa tempe rasée ? Il a été assommé. Il est peut-être couché ici depuis des heures.

— Je croyais t'avoir entendu jurer l'avoir vu sous une forme animale dans la maison, là-haut, dit Conan.

— Je l'ai vu ! Ou bien... Il revient à lui ! Retiens ton arme, Conan ; il y a ici un mystère encore plus obscur que je ne le croyais. Je dois m'entretenir avec ce prêtre, avant que nous le tuions.

Nabonidus leva une main mal assurée à sa tempe contusionnée, prononça quelques paroles inarticulées, puis ouvrit les yeux. Ceux-ci demeurèrent un instant hagards et vides d'intelligence, puis la vie y revint d'un seul coup, et il se mit sur son séant, regardant avec stupéfaction les deux compagnons. Quel qu'eût été le choc terrible qui avait momentanément brouillé l'acuité de son cerveau, celui-ci fonctionnait de nouveau avec sa vigueur habituelle. Il jeta lentement un coup d'œil circulaire, puis arrêta son regard sur le visage de Murilo.

— Tu honores ma pauvre maison, jeune homme, dit-il avec un rire glacial, tournant les yeux vers la grande silhouette qui se dressait derrière l'épaule du jeune gentilhomme. Tu t'es muni d'un spadassin, je vois. Ton épée ne suffisait-elle pas à ravir la vie à mon humble personne ?

— Assez ! répliqua Murilo avec impatience. Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Voilà une drôle de question à poser à un homme qui vient à peine de recouvrer ses esprits, répondit le prêtre. Je ne sais pas quelle heure il est. Mais il était environ onze heures lorsque j'ai été assailli.

— En ce cas, qui est l'individu affublé de ta robe là-haut, dans la maison ? demanda Murilo.

— Ce doit être Thak, répondit Nabonidus, palpant lugubrement ses ecchymoses. Oui, ce doit être Thak. Et dans ma robe ? Le chien !

Conan, auquel tout ceci échappait, commença à s'agiter nerveusement et grommela quelque chose dans sa propre langue. Nabonidus lui lança un coup d'œil

intrigué.

— Le couteau de ton nervi s'impatiente après mon cœur, Murilo, dit-il. Je croyais que tu aurais la sagesse d'écouter mon avertissement et de quitter la ville.

— Comment pouvais-je savoir qu'on me laisserait le faire ? répliqua Murilo. De toute façon, c'est ici que j'ai fait ma vie.

— Tu es bien assorti à ce coupe-jarret, murmura Nabonidus. Je te soupçonnais depuis quelque temps déjà. C'est pourquoi j'ai fait disparaître cet insignifiant ministre de cour. Avant de mourir, il m'a révélé beaucoup de choses, parmi lesquelles le nom du jeune aristocrate qui l'avait payé pour voler des secrets d'Etat, que le jeune homme céda à son tour à des puissances rivales. N'as-tu pas honte de toi, Murilo, voleur aux blanches mains ?

— Je n'ai pas plus de raison d'avoir honte que toi-même, pillard au cœur de vautour, répondit vivement Murilo. Tu exploites tout un royaume pour satisfaire ta cupidité personnelle ; et sous le couvert de ta fonction d'Etat désintéressée, tu filoutes le roi, réduis les riches à la mendicité, opprimes les pauvres et sacrifies tout l'avenir d'une nation à ton impitoyable ambition. Tu n'es qu'un gros pourceau au groin plongé dans son auge. Tu es un plus grand voleur que moi. Ce Cimmérien est le plus honnête de nous trois, car il vole et assassine au grand jour.

— Ainsi donc, nous sommes entre coquins, acquiesça Nabonidus d'une voix égale. Que veux-tu de moi maintenant ? Ma vie ?

— Lorsque j'ai vu l'oreille du ministre disparu, j'ai su que j'étais condamné, dit sèchement Murilo, et j'ai pensé que tu invoquerais l'autorité du roi. Avais-je raison ?

— Tout à fait, répondit le prêtre. Il est facile de se débarrasser d'un ministre de cour, mais toi, tu es un peu trop en vue. J'avais l'intention de raconter au roi une plaisanterie sur ton compte, demain matin.

— Une plaisanterie qui m'aurait coûté la tête, murmura Murilo. Ainsi, le roi n'est pas au courant de mes intrigues avec l'étranger ?

— Pas encore, soupira Nabonidus. Et maintenant, comme je vois que ton compagnon brandit son

couteau, j'ai bien peur que cette plaisanterie ne soit jamais racontée.

— Tu dois savoir comment sortir de ce trou à rats, dit Murilo. Supposons que j'accepte de te laisser la vie sauve, nous aideras-tu à nous enfuir, et promettras-tu de ne pas divulguer le vol que j'ai commis ?

— Quand a-t-on jamais vu un prêtre tenir sa parole ? protesta Conan, qui avait saisi le sens général de la conversation. Laisse-moi lui couper la gorge ; je veux voir de quelle couleur est son sang. On dit dans le Dédale que son cœur est noir, alors, son sang doit être noir, lui aussi...

— Tais-toi, lui dit Murilo à voix basse. S'il ne nous montre pas comment sortir de ces sous-sols nous risquons d'y finir nos jours. Eh bien ! Nabonidus, qu'en dis-tu ?

— Que fait un loup dont la patte est prise dans un piège ? dit le prêtre en riant. Je suis en ton pouvoir et, si nous devons nous échapper, il faut nous entraider. Je jure que, si nous survivons à cette aventure, j'oublierai toutes tes entreprises malhonnêtes. Je le jure sur l'âme de Mitra !

— Je suis satisfait, murmura Murilo. Même le Prêtre Rouge ne voudrait briser ce serment. Maintenant, sortons d'ici. Mon ami que voici est entré par un tunnel, mais une grille est tombée derrière lui, bloquant le passage. Peux-tu la faire remonter ?

— Pas de ces sous-sols, répondit le prêtre. Le levier de commande se trouve dans la chambre au-dessus du tunnel. Il n'y a qu'une seule autre issue, que je vais vous indiquer. Mais dis-moi, comment es-tu toi-même arrivé jusqu'ici ?

Murilo le lui conta en quelques mots, et Nabonidus hocha la tête et se redressa avec difficulté. En boitant, il suivit le corridor, qui s'élargissait en une sorte de vaste salle, et s'approcha du disque d'argent qu'ils avaient aperçu au loin. A mesure qu'ils avançaient, la lumière devint plus vive, sans jamais excéder toutefois un vague rayonnement obscur. Près du disque, ils aperçurent un étroit escalier qui s'élevait vers la maison.

— Voici la seconde issue, dit Nabonidus. Et je doute fortement que la porte, en haut, soit fermée au verrou.

Mais j'ai idée que celui qui passerait cette porte aurait mieux fait, au préalable, de se trancher la gorge lui-même. Regarde dans le disque.

Ce qui avait l'air d'une plaque d'argent était en réalité un grand miroir accroché au mur. De la paroi, au-dessus du miroir, sortait un système complexe de tubes en une sorte de cuivre, incurvés vers le disque à angles droits. En regardant dans ces tubes, Murilo entrevit un stupéfiant assortiment de miroirs plus petits. Il tourna les yeux vers le plus grand miroir, sur le mur, et poussa un cri de surprise. Conan, qui lorgnait par-dessus son épaule, émit un grognement.

Il leur semblait regarder par une vaste fenêtre à l'intérieur d'une salle bien éclairée. De larges miroirs, séparés par des tentures de velours, étaient accrochés aux murs ; il y avait des divans de soie, des chaises d'ébène et d'ivoire, et des portes fermées par des rideaux, donnant sur l'extérieur. Et devant l'une de ces portes, dont le rideau n'était pas tiré, était assis un objet volumineux et noir qui contrastait de façon grotesque avec la somptuosité de la pièce.

Murilo sentit son sang se figer de nouveau lorsque son regard se posa sur le monstre, dont les yeux semblaient braqués sur les siens. Il recula involontairement pour s'éloigner du miroir, tandis que Conan avançait la tête d'un air féroce, ses mâchoires touchant presque la surface du disque, et grommelait quelque menace ou défi dans sa langue barbare.

— Au nom de Mitra ! Nabonidus, dit Murilo dans un souffle, ébranlé par l'émotion, qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est Thak, répondit le prêtre en se caressant la tempe. Certains l'appelleraient un singe, mais il est presque aussi différent d'un véritable singe qu'il l'est d'un véritable humain. Son peuple vit loin vers l'est, dans les montagnes qui longent les frontières orientales de la Zamora. Ils ne sont pas nombreux, mais s'ils ne sont pas exterminés, je crois qu'ils deviendront des êtres humains d'ici peut-être un millénaire. Ils en sont au stade formatif ; ils ne sont ni des singes, comme l'étaient leurs lointains ancêtres, ni des hommes, comme le seront leurs lointains descendants. Ils vivent dans les rochers escarpés de montagnes quasiment

inaccessibles, ignorant tout du feu, de la fabrication d'abris ou de vêtements, et de l'usage des armes. Ils ont pourtant une sorte de langage, composé essentiellement de grognements et de clappements.

» J'ai adopté Thak lorsqu'il était encore enfant, et il a appris ce que je lui ai enseigné bien plus vite et plus aisément que n'aurait pu le faire un animal véritable. Il était tout à la fois mon garde du corps et mon domestique. Mais j'ai oublié qu'étant partiellement humain, il ne pouvait pas être modelé en une simple ombre de moi-même, comme un vrai animal. Apparemment, son semi-cerveau a conservé des impressions de haine, de rancune, et une espèce d'ambition bestiale qui lui est propre.

» En tout cas, il a frappé au moment où je m'y attendais le moins. Hier soir, tout à coup, il a semblé devenir fou. Ses actes avaient tout l'aspect de la démence bestiale, et pourtant je sais qu'ils ont dû être le résultat d'un plan longuement et soigneusement élaboré.

» J'ai entendu un bruit de lutte dans le jardin et, y étant allé voir (car je croyais que c'était toi, traîné par mon chien de garde), j'ai vu Thak sortir d'un buisson tout ruisselant de sang. Sans me laisser le temps de deviner ses intentions, il a bondi sur moi en poussant un horrible cri, et m'a assommé. Bien que je ne me souvienne de rien d'autre, je peux supposer que, obéissant à un caprice de son cerveau semi-humain, il m'a dépouillé de ma robe et m'a jeté encore vivant dans les sous-sols. Pour quelle raison ? Seuls les dieux pourront le découvrir. Il a dû tuer le chien en revenant du jardin puis, après m'avoir assommé, il a de toute évidence tué Joka, puisque tu as vu celui-ci gisant mort dans la maison. Joka serait venu à mon secours, même contre Thak, qu'il a toujours détesté.

Murilo regarda dans le miroir l'être qui veillait avec cette patience monstrueuse devant la porte fermée. Il tressaillit à la vue des énormes mains noires, couvertes d'une épaisse toison de poils semblable à une fourrure. Le corps était ramassé, large et voûté. Les épaules, d'une carrure extraordinaire, avaient fait éclater la robe écarlate, découvrant à Murilo la même épaisse toison de poils noirs. Le visage encadré par le capuchon rouge

était purement bestial ; pourtant, Murilo se rendit compte que Nabonidus disait vrai en affirmant que Thak n'était pas entièrement animal. Il y avait dans les yeux d'un rouge sombre, dans la posture gauche de cette créature, dans tout son aspect, quelque chose qui la différenciait de l'animal véritable. Ce corps monstrueux abritait un cerveau et une âme qui atrocement commençaient seulement à s'épanouir en quelque chose de vaguement humain. Murilo demeura interdit en décelant une confuse et hideuse ressemblance entre sa race et ce monstre trapu, et il fut pris de nausée en saisissant, en un éclair, les abîmes de bestialité hurlante que l'humanité avait dû laborieusement traverser.

— Il nous voit, sans aucun doute, murmura Conan. Pourquoi ne nous attaque-t-il pas ? Il pourrait aisément briser cette fenêtre.

Murilo comprit que Conan prenait le miroir pour une fenêtre ouverte devant eux.

— Il ne nous voit pas, répondit le prêtre. Ce que nous voyons est la salle au-dessus de nous. La porte gardée par Thak est celle à laquelle aboutit cet escalier. C'est simplement un jeu de glaces. Tu vois ces miroirs, sur les murs ? Ils réfléchissent l'image de la pièce à l'intérieur de ces tubes, où elle est propagée par d'autres miroirs, qui la réfléchissent enfin, sur une plus grande échelle, dans le vaste miroir que voici.

Murilo se rendit compte que le prêtre devait avoir plusieurs siècles d'avance sur sa génération, pour avoir mis au point une invention de cette complexité ; mais Conan attribua celle-ci à la sorcellerie et ne posa plus de question à ce sujet.

— J'ai fait construire ces sous-sols pour servir d'abri aussi bien que de cachot, disait le prêtre. Il m'est arrivé de me réfugier ici pour assister, à travers ces miroirs, aux derniers instants de ceux qui me voulaient du mal.

— Mais pourquoi Thak surveille-t-il cette porte ? demanda Murilo.

— Il doit avoir entendu la grille tomber dans le tunnel. Cette grille déclenche une sonnerie dans les pièces au-dessus. Il sait qu'il y a quelqu'un dans les sous-sols, et il attend qu'il monte l'escalier. Oh ! il a bien appris les leçons que je lui ai enseignées. Il a vu

ce qui arrivait à ceux qui franchissaient cette porte lorsque je tirais la corde qui pend sur le mur, là-bas, et il attend de pouvoir m'imiter.

— Et pendant qu'il attend, qu'allons-nous faire ? demanda Murilo.

— Il n'y a rien que nous puissions faire, hormis de garder l'œil sur Thak. Tant qu'il sera dans cette pièce, nous ne pouvons risquer de monter l'escalier. Il a la force d'un véritable gorille et pourrait facilement nous mettre tous trois en pièces. Mais il n'a pas besoin de faire usage de ses muscles ; si nous ouvrons cette porte, il n'a qu'à tirer cette corde pour nous expédier dans l'autre monde.

— Comment cela ?

— Le marché que nous avons conclu prévoit que je vous aide à vous échapper, répondit le prêtre, non que je vous livre mes secrets.

Murilo ouvrit la bouche pour répondre, mais se raidit tout à coup. Une main furtive avait écarté les rideaux de l'une des portes. Entre les pans apparut un visage sombre, dont les yeux brillants se fixèrent d'un air menaçant sur la forme ramassée affublée de la robe écarlate.

— Pétréus ! siffla Nabonidus. Mitra ! quel ramassis de rapaces aura vu cette nuit !

Le visage resta dans l'encadrement des rideaux. Au-dessus de l'épaule de l'intrus apparurent d'autres visages, sombres, maigres, luisants d'une fièvre lugubre.

— Que font-ils ici ? murmura Murilo, baissant la voix malgré lui, tout en sachant qu'ils ne pouvaient l'entendre.

— Mais que pourraient faire Pétréus et ses ardents jeunes nationalistes dans la maison du Prêtre Rouge ? dit Nabonidus en riant. Regardez avec quelle attention ils observent la silhouette qu'ils prennent pour leur ennemi mortel. Ils sont tombés dans la même erreur que toi ; il ne sera pas dénué d'intérêt de voir la tête qu'ils feront lorsqu'ils auront été détrompés.

Murilo ne répondit mot. Toute cette affaire baignait dans une atmosphère décidément irréelle. Il avait l'impression d'assister à un spectacle de marionnettes, où d'être lui-même un fantôme désincarné, témoin

impersonnel des actes des vivants, ceux-ci ne soupçonnant pas sa présence.

Il vit Pétréus porter le doigt à ses lèvres en guise d'avertissement, et faire un signe de tête aux autres conspirateurs. Le jeune aristocrate ne pouvait déterminer si Thak était conscient de la présence des intrus. La position de l'homme-singe n'avait pas changé, et il demeurait assis, le dos tourné à la porte par laquelle se faufilaient les hommes.

— Ils ont eu la même idée que toi, murmurait Nabonidus à son oreille. Sauf que leur mobile était patriotique et non égoïste. Facile d'accéder à ma maison, à présent que le chien est mort. Oh ! quelle chance de me débarrasser de leur menace une bonne fois pour toutes ! Si c'était moi qui étais assis à la place de Thak... un saut vers le mur... un coup sur la corde...

Sans bruit, Pétréus avait enjambé le seuil de la pièce ; ses compagnons étaient sur ses talons, leurs poignards luisant d'un reflet terne. Soudain, Thak se mit debout et fit volte-face. L'horreur inattendue de son aspect, au lieu de l'apparence haïe, mais familière, de Nabonidus, qu'ils avaient cru trouver, porta un coup terrible à leurs nerfs, comme elle avait ébranlé ceux de Murilo. Pétréus recula en poussant un cri, entraînant ses compagnons dans sa retraite. Tandis qu'ils se précipitaient les uns contre les autres, Thak, couvrant d'un bond grotesque et prodigieux la distance qui l'en séparait, se saisit d'un gros cordon de velours qui pendait près de la porte et le secoua énergiquement.

Aussitôt, les rideaux s'écartèrent, dégageant la porte, et du haut de celle-ci glissa quelque chose de brillant, d'une curieuse teinte argentée, légèrement voilée.

— Il s'est souvenu ! exulta Nabonidus. La bête est à moitié humaine ! Il m'avait vu accomplir le geste fatal, et il s'en est souvenu ! Regarde, maintenant ! Regarde ! Regarde !

Murilo constata que ce qui était tombé en travers de l'ouverture était un lourd panneau de verre. A travers celui-ci, il apercevait les visages blêmes des conspirateurs. Pétréus, tendant les bras en avant comme pour se protéger d'un assaut de Thak, rencontra la barrière transparente et, à en croire ses gestes, dit quelque chose à ses compagnons. A présent que les

rideaux étaient ouverts, les trois témoins pouvaient, de leurs sous-sols, voir tout ce qui se passait dans la pièce où se trouvaient les nationalistes. Complètement démontés, ceux-ci s'élançaient en courant vers la porte par laquelle ils avaient dû entrer, mais s'y arrêtaient brusquement, comme stoppés par un mur invisible.

— La secousse du cordon a muré cette pièce, dit Nabonidus en ricanant C'est bien simple : les panneaux de verre sont logés dans les interstices des montants des portes. En tirant le cordon, on fait jouer le ressort qui les retient. Ils glissent et ferment la pièce, et ne peuvent être remontés que de l'extérieur. Le verre est incassable ; un homme muni d'un maillet ne pourrait pas le briser.

Les prisonniers étaient fous de terreur ; ils couraient éperdument d'une porte à l'autre, frappant en vain les parois de cristal, agitant furieusement leurs poings vers la forme noire et implacable qui était tapie de l'autre côté. Soudain, l'un d'eux renversa la tête en arrière et, regardant en l'air, se mit à crier, à en croire les mouvements de ses lèvres, en montrant du doigt le plafond.

— La chute des panneaux a libéré les nuages de mort, dit le Prêtre Rouge avec un rire féroce, la poussière du lotus gris, qui pousse dans les marais des Morts, par-delà le pays du Khitai !

Au centre du plafond pendait une grappe de boutons d'or ; ceux-ci s'étaient ouverts comme les pétales d'une grande rose sculptée, et dispersaient maintenant une brume grise qui emplissait doucement la pièce. Aussitôt, la scène d'hystérie se mua en un spectacle de folie et d'horreur. Les prisonniers se mirent à tituber, à courir en cercle comme des hommes ivres. Leurs lèvres écumantes se tordaient comme dans un rire atroce. Pris de fureur, ils se précipitèrent les uns sur les autres, sortant leurs poignards et leurs dents, taillant, déchirant, tuant dans un holocauste dément. A cette vue, Murilo fut pris de nausées et fut heureux de ne pouvoir entendre les cris et les hurlements qui devaient résonner dans cette funeste salle. Comme des images sur un écran, la scène était muette.

A l'extérieur de la pièce tragique, Thak sautait sur place avec une joie de brute, agitant ses longs bras

velus. Derrière l'épaule de Murilo, Nabonidus riait comme un démon.

— Ah ! bien joué, Pétréus ! Tu l'as bien éventré ! Un pour toi, maintenant, mon cher patriote ! Voilà ! Ils sont tous à terre, et les vivants lacèrent la chair des morts avec leurs dents bavantes.

Murilo frissonna. Derrière lui, le Cimmérien jura sourdement dans sa langue bizarre. On ne voyait plus que la mort dans la pièce emplie de vapeur grise ; déchiquetés, éventrés, mutilés, les conspirateurs gisaient en monceaux rouges, leurs bouches larges ouvertes et leurs visages souillés de sang, fixant d'un œil terne le plafond, à travers les lents tourbillons gris.

Thak, les épaules voûtées tel un gnome géant, s'approcha du mur où pendait le cordon et imprima à ce dernier une curieuse secousse latérale.

— Il ouvre la porte du fond, dit Nabonidus. Par Mitra ! il est plus humain que moi-même ne l'avais cru ! Regarde, la vapeur s'échappe de la pièce et se dissipe. Il attend, pour ne courir aucun risque. Maintenant, il lève l'autre panneau. Il est prudent : il connaît la vertu funeste du lotus gris, qui provoque la folie et la mort. Par Mitra !

La puissance électrique de cette exclamation fit tressaillir Murilo.

— Notre seule chance ! s'écria Nabonidus. S'il sort de la pièce pour quelques minutes, nous pourrons nous risquer à grimper cet escalier en toute hâte.

Tendus par l'angoisse, ils suivirent le monstre des yeux ; celui-ci sortit de la pièce en se dandinant et disparut. En remontant, le panneau de verre avait fait retomber les rideaux, qui dissimulaient à présent la chambre fatale.

— Nous devons courir le risque ! souffla Nabonidus, et Murilo vit la sueur perler sur son visage. Vite ! suivez-moi !

Il courut vers les marches et gravit l'escalier avec une agilité qui stupéfia Murilo. Le jeune aristocrate et le barbare, sur ses talons, l'entendirent pousser un grand soupir de soulagement en ouvrant la porte au sommet de l'escalier. Ils s'engouffrèrent dans la pièce dont ils avaient contemplé l'image dans le miroir. Thak n'était pas en vue.

— Il est à côté, avec les cadavres ! s'écria Murilo. Pourquoi ne pas l'y enfermer, comme il l'a fait pour eux ?

— Non, non ! dit Nabonidus dont le visage se décolora de façon insolite. Nous ne savons pas s'il est dans cette pièce. De toute façon, il pourrait surgir avant que nous ayons eu le temps d'atteindre le cordon ! Suivez-moi dans la galerie ; il me faut gagner ma chambre pour me procurer des armes qui le détruiront. De tous les corridors qui mènent à cette pièce, celui-ci est le seul qui ne soit pas piégé d'une façon ou d'une autre.

Ils lui emboîtèrent le pas prestement, franchirent à sa suite une porte fermée par un rideau, qui faisait face à la chambre de mort, et se retrouvèrent dans un couloir sur lequel donnaient plusieurs pièces. Nabonidus essaya fébrilement les portes latérales, qui étaient fermées à clef, ainsi que celle du fond.

— Mon dieu ! (Le Prêtre Rouge s'appuya au mur, pâle comme la mort.) Les portes sont fermées à clef, et Thak m'a pris mon trousseau. Nous sommes quand même prisonniers.

Murilo considéra d'un air épouvanté cet homme pris de panique. Nabonidus se ressaisit avec effort.

— Cette bête me terrifie, dit-il. Si vous l'aviez vue comme moi réduire des hommes en charpie ! Enfin, que Mitra nous vienne en aide, mais il nous faut à présent le combattre avec ce que les dieux nous ont donné. Venez !

Revenant à la porte fermée par des rideaux, il jeta un coup d'œil dans la pièce ; au même instant, Thak y faisait son entrée par le côté opposé. L'homme-bête avait visiblement flairé quelque chose de suspect. Dressant ses petites oreilles plaquées contre son crâne, il lança autour de lui des coups d'œil furibonds ; puis, s'approchant de la porte la plus proche, il en écarta rageusement les rideaux pour voir ce qu'il y avait derrière.

Nabonidus recula, tremblant comme une feuille. Il saisit Conan par l'épaule.

— Toi, l'ami, oserais-tu affronter ses crocs avec ton couteau ?

Les yeux du Cimmérien étincelèrent en guise de

réponse.

— Vite ! murmura le Prêtre Rouge qui poussa Conan derrière les rideaux, tout contre le mur. Lorsqu'il nous découvrira, ce qui ne saurait tarder, nous l'attirerons vers nous. Quand il passera devant toi, poignarde-le dans le dos si tu le peux. Toi, Murilo, montre-toi et prends la fuite dans le couloir. Mitra sait que nous n'avons aucune chance contre lui dans un combat singulier, mais de toute façon, nous sommes perdus s'il nous trouve.

Murilo sentit son sang se figer dans ses veines, mais il se maîtrisa et franchit la porte. Aussitôt, Thak, qui se trouvait à l'autre bout de la pièce, fit volte-face, le considéra un instant, puis chargea en poussant un formidable rugissement. Son capuchon écarlate avait glissé, dénudant sa tête noire et difforme ; ses mains noires et sa robe rouge étaient éclaboussées d'un rouge plus vif. Tel un cauchemar pourpre et noir, il s'élança à travers la pièce en découvrant ses crocs, déplaçant son énorme corps sur ses jambes torses à une allure vertigineuse.

Murilo fit demi-tour et se mit à courir dans le couloir ; mais si rapide qu'il fût, le monstre velu était presque sur ses talons. Soudain, comme la bête passait devant les rideaux, une grande forme jaillit de ceux-ci et assena à l'homme-singe un coup vigoureux entre les épaules, enfonçant un poignard dans le dos de la brute. Le choc fit vaciller Thak, qui poussa un cri horrible ; les combattants s'abattirent ensemble sur le sol et s'engagèrent aussitôt dans un corps à corps endiablé, leurs membres enchevêtrés se lacérant avec frénésie.

Murilo vit que le barbare avait enserré de ses jambes le torse de l'homme-singe et s'efforçait de se maintenir sur le dos du monstre qu'il charcutait à grands coups de poignard. Thak, de son côté, tâchait de se débarrasser de l'adversaire qui le paralysait, pour l'attirer à la portée de ses gigantesques crocs tout écumants de convoitise. Dans un tourbillon de coups et de lambeaux de chair sanglants, ils roulèrent dans le corridor à une telle vitesse que Murilo n'osait se servir de la chaise dont il s'était emparé, de peur d'en frapper le Cimmérien. Malgré le handicap de la première prise de Conan, et bien que l'homme-singe fût gêné dans ses

mouvements par la volumineuse robe qui entravait ses membres, la force phénoménale de Thak eut bientôt le dessus. Il traînait inexorablement le Cimmérien vers son visage. Les blessures infligées à l'homme-singe suffisaient déjà à lui faire expier une bonne douzaine de meurtres. Conan avait à maintes reprises plongé son poignard dans son torse, ses épaules et son cou de taureau ; le sang ruisselait d'une vingtaine de plaies béantes ; mais, à moins que la lame n'atteignît rapidement quelque point absolument vital, l'énergie inhumaine de Thak ne tarderait pas à venir à bout de Conan, puis de ses compagnons.

Conan se battait lui-même comme une bête sauvage, sans autre bruit que ses halètements désespérés. Les serres noires du monstre et l'atroce étreinte de ses mains difformes lacéraient sa peau ; les mâchoires grimaçantes s'ouvraient vers sa gorge. Soudain, Murilo, apercevant une brèche, y précipita la chaise de toutes ses forces, avec une violence capable d'écerveler un être humain. La chaise rebondit sur le crâne noir et fuyant de Thak ; abruti par le choc, le monstre relâcha momentanément son étreinte déchirante, et Conan, hors d'haleine et inondé de sang, se rua sur son adversaire et plongea son poignard jusqu'à la garde dans le cœur de l'homme-singe.

Avec un sursaut convulsif, l'homme-bête fixa son ennemi d'un œil hagard, puis s'affaissa mollement sur le dos. Ses yeux féroces se ternirent et se figèrent, ses gros membres tressaillirent, puis se raidirent.

Conan, étourdi, se mit debout en vacillant, épongeant la sueur et le sang qui obstruaient sa vue. Le sang dégouttait de son poignard et de ses doigts, et ruisselait en filets sur ses cuisses, ses bras et sa poitrine. Murilo fit mine de le soutenir, mais le barbare se dégagea avec impatience.

— Quand je ne pourrai plus me tenir debout tout seul, il sera temps que je meure, marmonna-t-il à travers ses lèvres tuméfiées. Mais j'aimerais bien un pichet de vin.

Nabonidus considérait avec stupeur le corps immobile, comme s'il n'eût pu en croire ses propres yeux. Le monstre gisait, noir, velu, horrible, grotesque dans les lambeaux de la robe écarlate, et pourtant,

même mort, il était plus humain que bestial ; son aspect avait même quelque chose de vaguement pathétique.

Même le Cimmérien ressentit cela, car il haleta :

— Ce n'est pas une bête, mais un homme que j'ai tué cette nuit. Je le compterai au nombre des chefs dont j'ai expédié les âmes dans les ténèbres, et mes femmes chanteront sa mémoire.

Nabonidus se pencha pour ramasser un trousseau de clefs accroché à une chaîne dorée, qui pendant la lutte était tombé de la ceinture de l'homme-singe. Faisant signe aux deux autres de le suivre, il les conduisit jusqu'à une porte, tourna une clef dans la serrure et les fit pénétrer dans une pièce, éclairée comme les autres. Le Prêtre Rouge prit sur une table une carafe de vin et emplît des coupes de cristal. Tandis que ses compagnons buvaient avidement, il murmura :

— Quelle nuit ! Il fait presque jour, maintenant. Qu'allez-vous faire, mes amis ?

— Je vais panser les plaies de Conan, si tu veux aller me chercher des bandages, dit Murilo.

Nabonidus acquiesça de la tête et se dirigea vers la porte donnant sur le couloir. Un petit quelque chose dans l'inclinaison de sa tête incita Murilo à l'observer attentivement. Parvenu à la porte, le Prêtre Rouge fit soudain volte-face. Son visage s'était métamorphosé. Ses yeux brillaient de leur ancienne flamme ; ses lèvres laissèrent échapper un rire silencieux.

— Trois coquins réunis ! dit-il de sa voix moqueuse habituelle. Mais pas trois imbéciles. C'est toi, l'imbécile, Murilo !

— Que veux-tu dire ?

Le jeune gentilhomme fit un pas en avant.

— Arrière ! cria Nabonidus d'une voix cinglante. Un pas de plus, et je te fais sauter la cervelle !

Murilo sentit son sang se figer dans ses veines lorsqu'il vit que le Prêtre Rouge serrait dans sa main un gros cordon de velours qui pendait avec les rideaux devant la porte.

— Quelle est cette perfidie ? s'écria Murilo. Tu as juré...

— J'ai juré que je ne raconterais pas au roi de plaisanterie sur ton compte ! Je n'ai pas juré de ne pas prendre l'affaire en main moi-même si j'en avais la

possibilité. Penses-tu que je laisserais passer une telle occasion ? Dans des circonstances ordinaires, je n'oserais te tuer de mes mains de peur d'encourir une sanction royale ; mais, à présent, nul ne le saura jamais. Tu iras rejoindre Thak et ces imbéciles de nationalistes dans les cuves d'acide, à l'insu de tout le monde. Quelle nuit ç'aura été pour moi ! J'ai perdu de précieux serviteurs, mais je me suis débarrassé de plusieurs dangereux ennemis. Arrière ! Je suis de l'autre côté du seuil, et il t'est impossible de m'atteindre avant que je tire cette corde pour t'envoyer en enfer. Pas le lotus gris, cette fois, mais quelque chose de tout aussi efficace. Presque toutes les pièces de ma maison sont des traquenards. Ainsi, Murilo, imbécile que tu es...

Plus rapide que l'éclair, Conan attrapa un tabouret et le lança de toutes ses forces. Nabonidus leva instinctivement le bras en poussant un cri, mais trop tard. Le projectile alla s'écraser contre sa tête ; le Prêtre Rouge chancela, puis s'écroula face contre terre dans une mare de pourpre sombre qui s'élargit lentement autour de lui.

— Son sang est rouge, malgré tout, grogna Conan.

Murilo repoussa d'une main tremblante ses cheveux empoissés de sueur et s'appuya contre la table, affaibli sous le coup du soulagement brutal.

— Voici l'aube, dit-il. Sortons d'ici avant de nous heurter à quelque nouvelle calamité. Si nous pouvons escalader le mur du jardin sans nous faire voir, on ne nous associera pas aux exploits de cette nuit. Laissons à la police le soin de rédiger sa propre explication.

Il regarda le corps du Prêtre Rouge qui gisait dans un bain vermeil, et haussa les épaules.

— C'était lui, l'imbécile, après tout ; s'il ne s'était pas arrêté pour se gausser de nous, il nous aurait facilement pris au piège.

— Enfin, dit tranquillement le Cimmérien, il a pris la route que tout bandit finit par prendre un jour ou l'autre. J'aimerais bien piller la maison, mais je suppose qu'il vaudrait mieux nous en aller.

Lorsqu'ils émergèrent de la pénombre du jardin blanchi par l'aube, Murilo dit :

— Le Prêtre Rouge s'est évanoui dans les ténèbres ; ma route est donc libre en ville, et je n'ai plus rien à

craindre. Mais toi ? L'affaire de ce prêtre du Dédale n'est toujours pas réglée et...

— J'en ai assez de cette ville, de toute façon, fit le Cimmérien en découvrant ses dents. Tu as parlé d'un cheval qui m'attendrait au Tripot du Rat. Je suis curieux de voir à quelle vitesse il pourra me transporter dans un autre royaume. J'ai encore bien des chemins à parcourir avant de m'engager sur celui que Nabonidus a pris cette nuit.

Chapitre VI

La Main de Nergal

Conan emporte un agréable souvenir de son expérience hyborienne. Il lui apparaît maintenant clairement que les motivations sont fondamentalement les mêmes dans les palais et dans les Tripots du Rat, bien que le butin soit plus copieux dans les endroits haut placés. Montant son propre cheval, et muni d'une bourse garnie par la reconnaissance attentionnée de Murilo, le Cimmérien part à la découverte du monde civilisé, dans l'intention d'en faire son huître.

La route des Rois, qui serpente à travers les royaumes hyboriens, le conduit vers l'est ; il parvient enfin au pays de Turan, où il s'engage dans les armées du roi Yildiz. Dans les premiers temps, il ne trouve pas le métier des armes à son goût, étant lui-même trop individualiste et d'un caractère trop emporté pour se plier facilement à la discipline. En outre, comme il est, à l'époque, un cavalier et un archer assez médiocre, cette armée dont l'arc et le cheval sont les deux arcs-boutants le relègue dans une unité irrégulière et mal payée. Il ne tardera cependant pas à se présenter une occasion pour lui de montrer sa vraie trempe.

I - Ombres noires

— Crom !

Ce juron jaillit des lèvres minces du jeune guerrier. Il renversa la tête en arrière, faisant voler sa tignasse noire et ébouriffée, et leva vers le ciel ses yeux d'un bleu ardent, qui s'écarquillèrent de stupeur. Un étrange frisson de terreur superstitieuse parcourut son grand corps solidement charpenté, basané par les brûlants soleils des steppes, large d'épaules et de poitrine, mince de taille, long de jambes, portant pour tout vêtement un chiffon autour des reins et des sandales haut lacées.

Membre d'une troupe de cavalerie irrégulière, il était entré à cheval dans la bataille. Mais, dès le premier assaut, sa monture, présent du noble Corinthien Murilo, était tombée sous les flèches ennemies et le jeune homme avait dû continuer à pied. Il s'était débarrassé de son bouclier, mis en pièces par les coups de l'adversaire, et se battait maintenant l'épée nue.

Là-haut, du ciel faiblement éclairé par les braises du couchant, l'horreur tomba sur la steppe turanienne, balayée par les vents glacés.

Le champ de bataille baignait dans les feux du couchant et dans le sang humain. La puissante armée de Yildiz, roi du Turan, où le jeune homme s'était engagé comme mercenaire, luttait ici depuis cinq longues heures contre les légions chaussées de fer de Munthassem Khan, satrape rebelle des marches zamoriennes du Turan du Nord. Et voici que, tournoyant lentement dans le ciel cramoisi, descendirent des choses mystérieuses, jamais entrevues par le barbare au cours de ses voyages : des monstres noirs, étranges, qui planaient sur de larges ailes aux nervures courbes, comme d'énormes chauves-souris.

Les deux armées continuaient à combattre, sans voir ces êtres qui venaient du ciel. Seul Conan, debout sur cette basse colline, entouré des corps fauchés par son épée, les vit descendre dans la lumière du couchant.

S'appuyant sur son épée dégouttante de sang afin de reposer un instant ses bras musclés, il observa les ombres énigmatiques. En effet, elles ressemblaient davantage à des ombres qu'à des êtres matériels :

translucides comme des rubans de vapeur noire et méphitique, ou comme les sombres fantômes de gigantesques vampires. Leurs yeux bridés transperçaient d'un regard vert et maléfique.

Et tandis qu'il les regardait, envahi d'une terreur barbare pour le surnaturel qui faisait hérissier les petits cheveux de sa nuque, elles fondirent sur le champ de bataille comme des vautours sur une mare de sang ; et le carnage commença.

Des cris de douleur et d'épouvante s'élevèrent de l'armée du roi Yildiz, tandis que les ombres noires s'abattaient dans ses rangs. Et partout où descendaient les ombres diaboliques, elles laissaient un cadavre sanglant. Elles vinrent par centaines, et les rangs épuisés de l'armée turanienne se replièrent en désordre, jetant leurs armes dans la panique.

— Combattez, chiens ! Debout ! et au combat !

Vociférant des ordres d'une voix sévère, une haute et imposante silhouette montée sur une grande jument noire s'efforçait de retenir la ligne qui se désagrégeait. Conan vit une cotte de mailles argentée étincelant sous un riche manteau bleu, un nez aquilin, une barbe noire, royale et dure, sous un casque d'acier pointu qui réfléchissait le soleil rouge comme un miroir poli. Il reconnut le général du roi Yildiz, Bakra d'Akif.

Faisant retentir un juron, le fier général sortit son tulwar et frappa autour de lui à grands coups du plat de sa lame. Peut-être fût-il parvenu à rallier les rangs si l'une des ombres diaboliques n'avait fondu sur lui par derrière. Elle l'enveloppa de ses ailes vaporeuses, d'une finesse transparente et, sous cette étreinte sinistre, il se raidit. Conan put voir son visage, soudain livide, et ses yeux figés d'épouvante – et la face, à travers les ailes qui la recouvraient, semblait un masque blanc sous un mince voile de dentelle noire.

Le cheval du général s'emballa, fou de terreur. Mais l'être fantomatique arracha le général de sa selle. La créature le maintint en l'air un instant, battant lentement des ailes, puis le laissa tomber, amas déchiqueté de lambeaux sanguinolents. Le visage qui avait regardé Conan à travers la transparente noirceur des ailes, les yeux dilatés par la terreur, n'était plus qu'une bouillie sanglante. Ainsi prit fin la carrière de

Bakra d'Akif.

Et ainsi prit fin la bataille.

Son général tué, l'armée fut prise de panique. Conan vit des vétérans aguerris, ayant derrière eux une vingtaine de campagnes, détalier en hurlant comme de toutes jeunes recrues. Il vit de fiers aristocrates prendre leurs jambes à leur cou en criant comme des serfs apeurés. Et derrière eux, intouchés par les fantômes, grimaçant leur triomphe, les armées du satrape rebelle hâtaient leur victoire si curieusement remportée. La défaite serait totale, à moins qu'un homme fort ne parvînt, par son exemple, à reprendre en main l'armée en déroute.

Devant les premières lignes des soldats en fuite surgit tout à coup une silhouette si lugubre, si sauvage, qu'ils interrompirent le mouvement effréné de leur débandade terrifiée.

— Debout ! chiens orphelins, ou par Crom ! je remplirai d'un pied d'acier ce qui vous tient lieu de ventre !

C'était le mercenaire cimmérien, le visage froid comme la mort, sinistre et impassible comme un masque de pierre. Ses yeux féroces, surmontés de noirs sourcils froncés, étincelaient d'une rage volcanique. Nu, de la tête aux pieds éclaboussé de sang âcre, il serrait dans sa grande main balafrée une longue et puissante épée. Sa voix ressemblait au profond grondement du tonnerre.

— Arrière, si vous tenez à vos vies pleurnichardes, chiens au foie blanc... Arrière !... ou je fais gicler vos tripes poltronnes à vos pieds ! Lève contre moi ce cimeterre, espèce de porc hyrkanien, et je t'arrache le cœur de mes mains nues et te le fais manger avant de mourir. Quoi ! Etes-vous des femmes, pour fuir devant des ombres ? Il y a seulement un moment, vous étiez des hommes – oui, des soldats du Turan ! Vous affrontiez des ennemis armés d'acier nu et les combattiez face à face. Maintenant, vous tournez les talons et courez comme des enfants devant les ombres de la nuit, pouah ! Cela me rend fier d'être barbare, de vous voir, vous, chétifs enfants des villes, ramper devant des chauves-souris !

Il les retint un moment, mais un moment seulement.

Un cauchemar aux ailes noires fondit sur lui, et lui-même eut un mouvement de recul devant ses sombres et funestes ailes, et la puanteur de son haleine fétide.

Les soldats prirent le large, laissant Conan affronter la créature tout seul. Ce qu'il fit en effet, et avec fureur. Calant ses pieds bien d'aplomb sur le sol, il fit tournoyer sa grande épée, pivotant sur ses hanches minces, mettant à contribution toute la force de son dos, de ses épaules et de ses bras puissants.

Avec un sifflement, l'épée décrivit une courbe de métal étincelant et fendit le fantôme en deux. Mais c'était, comme l'avait pressenti Conan, un être purement immatériel, qui n'offrit à son arme pas plus de résistance que l'air. Déséquilibré par la violence du coup, il s'étala de tout son long sur le sol pierreux.

La sombre créature plana au-dessus de lui. L'épée lui avait fait une grande déchirure, comme une main d'homme dans un ruban de fumée. Mais sous les yeux de Conan, le corps vapoureux se reforma. Deux yeux se fixèrent sur lui, verts comme des étincelles de feu d'enfer, animés d'une joie atroce et d'un appétit inhumain.

— Crom ! souffla Conan.

Mais ce qui eût pu être un juron ressemblait presque à une prière.

Il voulut ramasser son épée, mais celle-ci retomba dans ses mains gourdes. En transperçant l'ombre noire, l'arme était devenue froide, d'un froid glacial, douloureux et pénétrant, comme les obscurs golfes interstellaires qui bâillent par-delà les plus lointaines étoiles.

L'insaisissable chauve-souris continuait à planer sur ses grandes ailes lentes et semblait exulter à la vue de sa victime terrassée, ou se délecter de sa frayeur superstitieuse.

De ses mains sans force, Conan fouilla la lanière de cuir qui serrait son pagne à la taille. Un fin poignard pendait là, derrière un petit sac. Au lieu du manche du poignard, ses doigts rencontrèrent le sac de cuir et touchèrent quelque chose de lisse et de chaud qui y était enfoui.

Brusquement, Conan ôta sa main du sac, sentant ses nerfs traversés par un courant de chaleur électrique.

Ses doigts venaient de palper de nouveau cette curieuse amulette trouvée la veille, à Bahari, lors du dernier bivouac. Et le talisman venait de lui communiquer une étrange impulsion.

La chauve-souris spectrale s'écarta de lui d'un seul coup. Un instant auparavant, elle le frôlait de si près que sa peau s'était couverte de chair de poule sous le frisson surnaturel qui semblait irradier de cet être fantomatique. Et voici qu'elle battait frénétiquement des ailes, tentant désespérément de s'arracher de lui.

Conan se traîna sur les genoux, combattant la faiblesse qui s'était emparée de ses membres. D'abord, le frisson abominable au contact de l'ombre... ensuite, le chaud picotement qui avait envahi son corps nu. Sous l'emprise de ces deux impressions contraires, il sentit ses forces l'abandonner. Sa vue se troubla, son esprit vacilla au bord du gouffre. Il secoua farouchement la tête pour éclaircir ses esprits, et regarda autour de lui.

— Mitra ! Crom et Mitra ! le monde entier est-il devenu fou ?

La sinistre légion des monstres volants avait refoulé l'armée du général Bakra hors du champ de bataille, exterminant ceux qui ne s'enfuyaient pas assez vite. Mais les ombres n'avaient pas touché aux troupes grimaçantes de Munthassem Khan ; elles les avaient au contraire ignorées, presque comme si les soldats de Yaralet et les sombres créatures eussent été de connivence dans quelque infernale alliance de magie noire.

Et voici qu'à présent les soldats de Yaralet prenaient à leur tour en hurlant la fuite devant les vampires spectraux. Les deux armées anéanties et dispersées... Le monde était-il vraiment devenu fou ? se demandait Conan, interrogeant éperdument des yeux le ciel crépusculaire.

Quant au Cimmérien, sa force et sa conscience l'abandonnèrent tout à coup. Il tomba face contre terre et sombra dans un profond oubli.

II - Champ de sang

Le soleil embrasait l'horizon comme un charbon

cramoisi, braqué sur le champ de bataille silencieux comme l'unique œil rouge qui flambe absurdement au front difforme d'un cyclope. Muet comme la mort, jonché des épaves de la guerre, le champ de bataille s'étendait, lugubre et pétrifié, sous les rayons blafards. Ça et là, parmi les corps inertes affalés sur le sol, coagulaient des mares de sang vermeil qui, tels des lacs tranquilles, réfléchissaient le ciel rougeoyant.

Des formes sombres remuèrent furtivement dans l'herbe haute, reniflant et geignant près des monceaux de corps éparpillés. C'étaient des hyènes des steppes reconnaissables à leurs dos bossus et à leurs affreux museaux canins. Le champ de bataille serait pour elles une table de festin.

Du ciel flamboyant descendirent à tire-d'aile des rapaces disgracieux, au noir plumage, venus se repaître du carnage. Les sinistres oiseaux de proie s'abattirent sur les corps enchevêtrés en faisant bruissier leurs ailes sombres. A l'exception de ces charognards, rien ne bougeait sur le champ silencieux et sanglant, figé dans l'immobilité de la mort. Ni roulement de chars ni trompettes d'airain ne brisaient ce silence d'outre-tombe. Le sommeil de la mort avait promptement succédé au vacarme de la bataille.

Tels de fantastiques messagers du Destin, une colonne ondoyante de hérons descendit lentement du ciel vers les berges plantées de roseaux du fleuve Nezvaya, qui gonflait ses eaux d'un rouge terne aux dernières lueurs du jour. Par-delà le fleuve, la ville fortifiée de Yaralet dressait sa masse noire, montagne d'ébène dans la clarté crépusculaire.

Une forme humaine se déplaçait pourtant dans ce champ parsemé des débris du massacre, se dessinant, comme un pygmée, sur les charbons incandescents du couchant. C'était le jeune géant cimmérien à la noire et sauvage crinière et aux ardents yeux bleus. Le froid interstellaire des ailes noires ne l'avait que légèrement effleuré ; il avait recouvré la vie et repris connaissance. Il errait deçà, delà, dans le champ obscur, boitant légèrement, car sa cuisse portait une horrible plaie, reçue dans la fureur du combat, qu'il avait seulement remarquée et grossièrement pansée lorsqu'il avait repris connaissance et tenté de se mettre debout.

Prudemment, mais non sans impatience, il marchait parmi les morts, aussi ensanglanté que les corps gisants. Il était de la tête aux pieds éclaboussé de sang vermeil, et la longue épée qu'il traînait dans sa main droite en était maculée jusqu'à la garde. Conan était fourbu, sa gorge était plus sèche qu'un désert. Il souffrait d'une vingtaine de blessures (simples ecchymoses et égratignures, hormis la large entaille béante de sa cuisse) et désirait éperdument une outre de vin et une platée de bœuf.

Rôdant ainsi parmi les corps, boitillant d'un cadavre à l'autre, il grognait comme un loup affamé et lâchait des jurons furibonds. Il s'était embarqué dans cette guerre turanienne comme mercenaire, ne possédant que son cheval (maintenant abattu) et la grande épée qu'il tenait à la main. Lorsque, la bataille perdue et la guerre finie, il s'était retrouvé seul, en plein pays ennemi, il avait au moins espéré mettre la main sur quelques articles de choix dont ces gens n'auraient désormais plus besoin. Un poignard incrusté, un bracelet d'or, un plastron d'argent – avec quelques colifichets de ce genre, il pourrait acheter sa fuite hors de la portée de Munthassem Khan et, nanti d'un magot, regagner la Zamora.

D'autres étaient passés avant lui : voleurs sortis subrepticement de la cité obscure ou soldats revenus en rampant au champ qu'ils venaient de désert. Car la place était nettoyée ; il ne restait que des épées brisées, des javelots ébréchés, des casques et des boucliers cabossés. Conan parcourut des yeux la plaine jonchée de débris, en poussant des jurons vitriolés. Il était demeuré trop longtemps sans connaissance, même les pillards étaient partis. Il était comme le loup qui a si longtemps attendu de s'attaquer à sa proie que les chacals l'ont déjà dépouillée quand il arrive ; en l'occurrence, des chacals humains.

Il mit un terme à ses vaines recherches et se redressa, renonçant à son exploration avec le fatalisme propre à un barbare. Il était temps à présent d'envisager un plan. Sourcils froncés par la réflexion, il regarda vaguement au loin, dans la plaine gagnée par les ténèbres. Les tours quadrangulaires et aplaties de Yaralet se dressaient, noires et impassibles, dans le

dernier rayon du couchant. Aucun espoir de s'y réfugier pour un homme qui s'était battu sous les bannières du roi Yildiz ! Et pourtant, il n'y avait aucune ville, aucun ami ni ennemi qui fût à plus courte distance. Et la capitale de Yildiz, Aghrapur, était à plusieurs centaines de lieues au sud...

Perdu dans ses pensées, Conan ne remarqua la grande silhouette noire qui s'approchait de lui que lorsqu'un faible hennissement chevrotant parvint à ses oreilles. Il fit aussitôt demi-tour, épargnant sa jambe blessée, brandissant son épée d'un air menaçant – puis se détendit en souriant.

— Crom ! tu m'as surpris. Ainsi, je ne suis pas le seul survivant, hein ? gloussa Conan...

La grande jument noire regardait le géant nu en tremblant, de ses larges yeux effarouchés. C'était la monture du général Bakra – qui gisait quelque part sur le champ de bataille, vautre dans une flaque de sang.

La jument hennit de nouveau, reconnaissante, au son d'une voix amie. Sans être expert en la matière, Conan put constater qu'elle était dans un piètre état. Ses flancs se soulevaient, moites de frayeur, et ses longues jambes flageolaient d'épuisement. Les chauves-souris diaboliques l'avaient, elle aussi, frappée d'épouvante, pensa sombrement Conan. Il lui parla d'une voix douce pour la rassurer et s'en approcha avec précaution. Parvenu à sa portée, il flatte de la main l'animal hors d'haleine, qui se rendit à ses affectueuses caresses.

Là-bas, au nord, dans sa patrie lointaine, les chevaux étaient rares. Chez les barbares impécunieux des tribus cimmériennes dont il était issu, seuls possédaient un beau destrier le chef de clan fortuné ou le hardi guerrier qui en capturait un au cours d'une bataille. Et bien qu'il ignorât tout des vertus du cheval, Conan apaisa la grande jument noire et l'enfourcha. Maniant les rênes d'une main malhabile, il s'éloigna lentement du champ de bataille, qui n'était plus à présent qu'un marécage d'épaisses ténèbres dans l'obscurité de la nuit. Il se sentait mieux. Il y avait des provisions dans les sacoches ; avec une jument robuste entre les cuisses, il avait une bonne chance de traverser les toundras arides et froides par ses propres moyens, et de gagner les frontières de la Zamora.

III - Hildico

Un râle étouffé parvint à ses oreilles.

Conan secoua les rênes pour arrêter la jument noire et jeta un coup d'œil soupçonneux dans les ténèbres environnantes. Le timbre surnaturel de ce son l'emplit d'abord de terreur superstitieuse, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Mais il haussa bientôt les épaules et cracha un juron. Ce n'était là ni un fantôme nocturne ni un vampire des landes en quête de nourriture ; c'était un cri de douleur. Un troisième survivant de la bataille maudite respirait donc encore. Peut-être un homme en vie avait-il été négligé par les pillards ?

Conan sauta à bas de sa selle et attacha les rênes aux rayons d'une roue de char brisée. Le cri était venu de la gauche, ici, aux confins du champ de bataille. Conan allait peut-être, malgré tout, emporter avec lui en Zamora une bourse gonflée de pierreries.

Le Cimmérien se dirigea en boitant vers la source du gémissement discontinu qui venait de la lisière de la plaine. Il écarta les roseaux épars qui poussaient en bouquets touffus sur les berges du fleuve paresseux, et aperçut sur le sol une forme pâle, qui se tordait faiblement à ses pieds. C'était une jeune fille.

Elle gisait-là, à demi nue, ses membres blancs couverts de bleus et d'écorchures. Du sang coagulait en plaques, comme un diadème de rubis, dans les boucles vaporeuses de ses longs cheveux noirs. Ses yeux sombres et satinés étaient aveuglés par la douleur ; elle geignait dans son délire.

Le Cimmérien la considéra un instant, remarquant presque distraitemment la souple beauté de ses membres et les jeunes seins ronds, pleins de sève. Il était perplexe : que faisait une jeune fille comme celle-ci, encore une enfant, sur un champ de bataille ? Elle n'avait pas cet air triste, flamboyant et flétri qu'ont les filles à soldats. Son corps mince et gracieux portait la marque de l'éducation, voire de la noblesse. Étonné, il secoua la tête, faisant voltiger sa crinière noire sur ses épaules musclées. A ses pieds, la jeune fille remua.

— Le Cœur... le Cœur... de Tammuz... Ô maître ! dit-elle d'une voix plaintive.

Elle tournait et retournait sa tête brune de droite à

gauche, babillant dans sa fièvre.

Conan haussa les épaules, et son regard s'embua un instant d'une expression qui, chez quelqu'un d'autre, eût été de la pitié. Blessée à mort, songea-t-il sombrement, et il leva son épée pour délivrer la jeune fille de ses tourments.

La lame planait au-dessus de son sein blanc, lorsqu'elle gémit de nouveau comme une enfant qui souffre. La grande épée s'arrêta à mi-course, et le Cimmérien demeura un instant immobile comme une statue de bronze.

Prenant soudain une résolution, il rengaina son épée d'un coup sec et se pencha vers la jeune fille, qu'il souleva sans effort dans ses bras puissants. Elle se débattit sans voir, faiblement, protestant d'un gémissement semi-conscient.

La portant avec une tendresse attentionnée, il se dirigea en boitant vers la berge masquée de roseaux, et la déposa délicatement sur un lit de joncs secs. Puisant de l'eau à la rivière dans le creux de ses paumes, le barbare baigna le blanc visage de la jeune fille et lava ses égratignures avec la sollicitude d'une mère pour son enfant.

Ses blessures étaient seulement superficielles, de simples ecchymoses, hormis la coupure sur son front qui, bien qu'elle eût saigné abondamment, n'était nullement mortelle. Conan grogna de soulagement et baigna le visage et le front avec de l'eau fraîche et limpide. Appuyant alors maladroitement la tête de la jeune fille contre sa propre poitrine, il fit couler un peu d'eau entre ses lèvres entrouvertes. Elle hoqueta, s'étrangla un peu, puis se réveilla et leva sur lui les étoiles sombres de ses yeux, obscurcies par la surprise et voilées de frayeur.

— Qui... qu'est-ce que... les chauves-souris !

— Elles sont parties, maintenant, jeune demoiselle, dit-il d'un ton bourru. Tu n'as rien à craindre. Viens-tu de Yaralet ?

— Oui... oui... mais toi, qui es-tu ?

— Conan, de Cimmérie. Que vient faire une jeune fille comme toi sur un champ de bataille ? demanda-t-il.

Mais elle semblait n'avoir pas entendu. Plissant

légèrement le front d'un air pensif, elle répéta son nom à mi-voix.

— Conan... Conan... oui, c'était bien ce nom !

Elle leva un regard étonné vers le visage basané et balafre du barbare.

— C'est toi qu'on m'a envoyée chercher. Comme c'est curieux que ce soit toi qui m'aies trouvée !

— Et qui t'a envoyée me chercher, jeune fille ? grommela-t-il d'un ton soupçonneux.

— Je suis brythunienne et m'appelle Hildico. Je suis esclave chez Atalis le Voyant, qui vit là-bas à Yaralet. Mon maître m'a chargée de me glisser clandestinement parmi les soldats du roi Yildiz pour y quérir un certain Conan, mercenaire cimmérien, et de le conduire chez lui, en ville, par un chemin connu de lui seul. Tu es l'homme que je cherche !

— Oui ? Et que me veut ton maître ?

La jeune fille secoua sa tête brune.

— Cela, je l'ignore ! Mais il m'a priée de te dire qu'il ne te veut aucun mal, et que tu peux gagner beaucoup d'or si tu acceptes de venir.

— De l'or, hein ? dit-il distraitement, l'air songeur, aidant la jeune fille à se mettre debout et entourant ses minces épaules blanches de son bras musclé afin de soutenir sa marche vacillante.

— Oui. Mais je ne suis pas arrivée ici à temps pour te chercher avant la bataille. Alors, je me suis cachée dans les roseaux au bord de la rivière pour me dérober aux soldats. Et alors... les chauves-souris ! Tout à coup, il y en a eu partout, elles fondaient sur les hommes à terre, tuaient... Un cavalier s'est enfui dans les roseaux et m'a piétinée par mégarde sous les sabots de son cheval...

— Que lui est-il arrivé ?

— Mort, dit-elle en frissonnant. Une chauve-souris l'a arraché de sa selle et a laissé tomber son cadavre dans la rivière. J'ai perdu connaissance, car le cheval a rué dans sa panique...

Elle leva une petite main à son front meurtri.

— Heureusement que tu n'as pas été tuée, grommela-t-il. Eh bien, ma fille, nous irons rendre visite à ton maître, pour savoir ce qu'il veut à Conan et comment il sait mon nom.

— Tu viendras ? demanda-t-elle, le souffle coupé.

Il rit et, enfourchant la jument noire, de ses bras puissants il la hissa devant lui sur l'arçon.

— Oui ! Je suis seul, entouré d'ennemis, en terre étrangère. Je n'ai plus de travail depuis que l'armée de Bakra a été anéantie. Pourquoi hésiterais-je à rencontrer un homme qui m'a choisi parmi dix mille soldats et m'offre de l'or ?

Ils passèrent la rivière à gué et traversèrent la plaine noyée de ténèbres en direction de Yaralet, place forte de Munthassem Khan. Et le cœur de Conan, qui ne battait jamais si joyeusement qu'à la promesse exaltante d'aventures, chantait.

IV - La maison d'Atalis

Un étrange conseil se tenait à la lumière tamisée d'une petite pièce tendue de velours, chez Atalis, que certains nommaient philosophe, d'autres voyant, et d'autres gredin.

Ce mystérieux personnage était un homme mince, de taille moyenne, dont la tête splendide avait les traits ascétiques d'un être voué à la science, mais qui, par son visage lisse et ses yeux perçants, avait quelque chose d'un marchand rusé. Il était vêtu d'une simple robe d'étoffe somptueuse, et sa tête était rasée, en signe de dévouement à l'étude et aux arts. Tandis qu'il s'entretenait à voix basse avec son compagnon, un observateur (s'il y en avait eu un) eût pu noter à son propos un détail bizarre. Atalis en devisant ne faisait des gestes qu'avec sa main gauche. Son bras droit reposait sur ses genoux et formait avec son corps un angle peu naturel. De temps à autre, son visage calme et intelligent se tordait en un spasme hideux de douleur intense ; et à ces moments, son pied droit, dissimulé sous les pans de sa robe, se retournait vers sa cheville en une contorsion crucifiante.

Son compagnon, connu et apprécié à Yaralet sous le nom de prince Than, était le rejeton d'une vieille et noble famille du Turan. Le prince était grand, gracieux, jeune et beau sans conteste. Le contour ferme et net de ses membres guerriers et l'éclat métallique de ses yeux d'un gris froid démentaient la fatuité de ses boucles

noires et parfumées, et de son manteau couvert de bijoux.

A côté d'Atalis, qui était assis dans un grand fauteuil de bois sombre, ornementé par un sculpteur habile de gargouilles ricanantes et de visages grimaçants, se trouvait une petite table d'ébène incrustée d'ivoire jaune sur laquelle reposait un énorme morceau de cristal vert, de la grosseur d'une tête humaine. La pierre brillait d'un curieux éclat intérieur, et de temps à autre le philosophe interrompait sa conversation silencieuse pour plonger son regard dans le bloc scintillant.

— Le trouvera-t-elle ? Et viendra-t-il ? disait le prince Than d'une voix désespérée.

— Il viendra.

— Mais chaque minute qui passe augmente notre péril. Même à l'heure qu'il est, Munthassem Khan nous surveille, peut-être, et il est dangereux pour nous de demeurer ensemble...

— Munthassem Khan gît au pays des songes, sous l'effet de la fleur de lotus, car les Ombres de Nergal étaient sorties à l'heure du couchant, dit le philosophe. Et il nous faut bien courir quelques risques, si nous voulons libérer la ville de ce fléau sanguinaire !

Ses traits se contractèrent atrocement en une grimace incoercible de douleur intolérable, puis se détendirent de nouveau. Il dit sombrement :

— Et tu sais, ô prince, combien le temps nous est compté. Pour des hommes désespérés, des mesures désespérées !

Le beau visage du prince se tordit tout à coup d'épouvante, et il tourna vers Atalis ses yeux soudain figés, telle la froideur du marbre. Presque aussitôt, son regard retrouva son éclat et sa vie, et il se renversa sur son fauteuil, pâle et inondé de sueur.

— Très... peu... de temps ! dit-il dans un souffle.

Un timbre retentit doucement, quelque part dans la maison obscure d'Atalis le Voyant. Le philosophe leva la main gauche pour réprimer le sursaut involontaire du prince.

Un instant plus tard, une des tentures de velours s'écarta, révélant une porte cachée. Et dans l'encadrement, telle une apparition sanglante, se tenait

le gigantesque Conan, soutenant d'un bras la jeune fille à demi pâmée.

Avec un petit cri, le philosophe se leva d'un bond et s'avança vers le sombre Cimmérien.

— Bienvenue à toi... trois fois bienvenue, Conan ! Viens, entre. Voici du vin, de la nourriture...

Il indiqua un tabouret près du mur du fond et prit des bras de Conan la jeune fille évanouie. Les narines du Cimmérien se dilatèrent à l'odeur de la nourriture comme celles d'un loup affamé ; mais, comme un loup aussi, il restait sur ses gardes, se méfiant d'un piège ; ses ardents yeux bleus dévisagèrent le philosophe souriant et le prince pâle, et scrutèrent chaque recoin de la petite pièce.

— Occupez-vous de la jeune fille. Elle a été piétinée par un cheval, mais m'a transmis votre message, grommela-t-il.

Et, sans plus de cérémonie, il traversa la pièce avec désinvolture et se versa un verre de fort vin rouge qu'il engloutit d'un trait. Arrachant une cuisse dodue d'un plat de volaille rôtie, il se mit à mastiquer avec appétit. Atalis tira un cordon de sonnette et confia la jeune fille à un esclave silencieux qui apparut comme par magie de derrière une autre tenture.

— Maintenant, de quoi s'agit-il ? demanda le Cimmérien, et comme il s'asseyait sur un petit banc, la douleur de sa cuisse blessée le fit tressaillir. Qui es-tu ? Comment sais-tu mon nom ? Et que veux-tu de moi ?

— Nous aurons tout le temps de bavarder plus tard, répondit Atalis. Mange, bois et repose-toi. Tu es blessé...

— Par Crom ! pourquoi cette attente ? Parlons dès à présent.

— Très bien. Mais tu dois me laisser nettoyer et panser ta blessure pendant que nous causons !

Le Cimmérien haussa les épaules avec impatience et s'abandonna de mauvaise grâce aux soins diligents du philosophe. Tandis qu'Atalis épongeait sa cuisse lacérée, enduisait la blessure béante d'un onguent parfumé et l'entourait d'une bande d'étoffe propre, Conan apaisait sa faim en dévorant la viande froide et épicée, copieusement arrosée de vin rouge.

— Je te connais, bien que nous ne nous soyons

jamais rencontrés, commença le philosophe d'une voix égale et douce, grâce à mon cristal, là, sur la table à côté du fauteuil. Dans ses profondeurs, je peux voir et entendre à cent lieues à la ronde.

— Sorcellerie ? cracha aigrement Conan, qui avait pour ce genre d'enfantillages magiques le mépris du guerrier.

— Si tu veux, dit Atalis avec un sourire engageant. Mais je ne suis pas un sorcier – rien qu'un homme en quête de savoir. Certains me disent philosophe...

Son sourire se mua en une affreuse crispation d'agonie et, les cheveux hérissés par l'horreur, Conan regarda le philosophe chanceler tandis que son pied se repliait atrocement.

— Crom ! es-tu souffrant, l'ami ?

Suffoquant de douleur, Atalis se laissa tomber dans son grand fauteuil.

— Pas souffrant... maudit. Par ce démon qui nous gouverne avec un spectre magique sorti tout droit de l'enfer...

— Munthassem Khan ?

Atalis acquiesça avec lassitude.

— C'est parce que je ne suis pas sorcier que j'ai eu la vie sauve... jusqu'ici. Car le satrape a tué tous les sages de Yaralet ; comme je ne suis qu'un humble philosophe, il m'a permis de vivre. Il me soupçonne toutefois d'avoir des connaissances de magie noire, et m'a jeté un sort avec son fléau implacable. Cela dessèche mon corps et met mes nerfs à la torture, et la convulsion mortelle ne tardera plus maintenant !

Il montra le membre étrangement tordu qui reposait sans vie sur ses genoux.

Le prince Than jeta à Conan un regard farouche.

— Moi aussi, j'ai été ensorcelé par ce rejeton de l'enfer, car je viens juste après Munthassem Khan par la naissance, et il pense que je pourrais convoiter son trône. Moi, il m'a torturé d'une autre façon : une maladie de la tête, des accès de cécité passagers, qui finira par ronger mon cerveau, faisant de moi une pauvre créature piaillante, privée de raison et de vue !

— Crom ! jura Conan à voix basse.

Le philosophe fit un geste.

— Tu es notre seul espoir ! Toi seul peux sauver

notre ville de ce démon au cœur noir qui nous tourmente et nous harcèle !

Conan le regarda fixement.

— Moi ? Mais je ne suis pas sorcier ! Ce qu'un guerrier peut faire avec une lame d'acier froid, je peux le faire ; mais comment puis-je combattre sa magie diabolique ?

— Ecoute-moi, Conan le Cimmérien. Je vais te conter une histoire étrange et terrible...

V - La Main de Nergal

— Dans la ville de Yaralet, à la tombée de la nuit, les gens barricadent leurs fenêtres, verrouillent leurs portes et s'asseyent en frissonnant derrière ces remparts pour implorer avec terreur leurs dieux domestiques et brûler des cierges, jusqu'à ce que la lumière propre et saine de l'aube vienne ranimer les tours massives de la cité dans le ciel pâissant.

» Aucun archer ne monte la garde aux portes de la ville. Aucune sentinelle ne parcourt les rues désertes. Aucun voleur ne se faufile habilement dans les venelles sinueuses ; aucune prostituée peinturlurée ne minaude pour attirer les ombres qui passent. Car à Yaralet, les gredins comme les honnêtes gens évitent les ténèbres nocturnes : voleurs, mendiants, assassins et filles chamarrées cherchent refuge dans des tripots nauséabonds ou des tavernes obscures. Du crépuscule à l'aube, Yaralet est une ville de silence, aux rues sombres, désertes et désolées.

» Cela n'a pas toujours été ainsi. Cette ville fut jadis vivante et prospère, grouillante de commerce, de boutiques et de bazars, peuplée de gens heureux gouvernés par la main énergique d'un satrape sage et bon : Munthassem Khan. Il les imposait légèrement, conduisant les affaires avec justice et miséricorde, occupé par sa collection personnelle d'antiquités dont l'étude absorbait son intelligence curieuse. Les lentes caravanes de chameaux qui sortaient de la ville par la porte du Désert emportaient toujours avec elles, parmi les marchands, les agents de Munthassem Khan, envoyés acheter des curiosités originales pour le musée personnel de leur maître.

» Munthassem Khan changea un beau jour et une sombre menace s'abattit sur Yaralet. Le satrape semblait tombé sous le coup d'un redoutable maléfice. Autrefois bon, il devint cruel ; autrefois généreux, cupide ; autrefois juste et miséricordieux, il fut désormais secret, tyrannique et féroce.

» Soudain, la garde de la ville se mit à arrêter des hommes : nobles, riches négociants, prêtres, magiciens, qui disparurent à jamais dans les sous-sols du palais du satrape.

» On chuchotait qu'une caravane venue de l'extrême sud lui avait apporté un objet sorti des profondeurs de la mystérieuse Stygia. L'une des rares personnes qui virent la chose rapporta qu'elle était gravée d'étranges hiéroglyphes sibyllins semblables à ceux qui figurent sur les tombes poussiéreuses de Stygia. Cet objet semblait avoir envoûté le satrape, auquel il prêtait d'étonnants pouvoirs de magie noire. Des puissances singulières le protégeaient des patriotes qui tentaient désespérément de le tuer. D'étranges lumières rouges brillaient aux fenêtres d'une haute tour de son palais, où l'on murmurait qu'il avait converti un appartement vide en un temple lugubre dédié à quelque sinistre dieu sanguinaire.

» Et la terreur parcourait les rues obscures de Yaralet, comme si elle eût été appelée du royaume de la mort grâce à quelque redoutable et infernal savoir.

» Les gens ne savaient pas exactement ce qu'ils redoutaient la nuit. Mais ce n'était pas sans raison qu'ils se mirent bientôt à verrouiller leurs portes. Des formes fugitives, ressemblant à des chauves-souris, furent entrevues à travers les fenêtres barricadées : de lugubres monstres volants à l'aspect démentiel, étrangers à la connaissance humaine. Des bruits coururent de portes volées en éclats pendant la nuit, de pleurs et de cris surnaturels arrachés tout à coup à des gorges humaines, suivis d'un silence total, lourd de signification. Et on prétendait même avoir vu au lever du soleil des portes brisées qui claquaient, de maisons soudain, inexplicablement, désertes...

— Elle a l'aspect, dit doucement Atalis, d'une main griffue sculptée dans du vieil ivoire, gravée sur toute sa

surface d'étranges glyphes en une langue inconnue. Les griffes serrent une sphère de cristal sombre et opaque. Je sais que la main est en possession du satrape : je l'ai vue là-dedans (il fit un geste), dans mon cristal. Car, sans être sorcier, j'ai appris un peu de magie.

Conan s'agitait nerveusement sur son siège.

— Et tu connais cet objet de réputation ?

Atalis esquissa un sourire.

— Si je le connais de réputation ? Hélas oui ! Les vieux livres en parlent et chuchotent la triste légende de sa sanglante histoire. Le voyant aveugle qui écrivit le Livre de Skelos en savait long sur son compte... On l'appelle, en frissonnant, la Main de Nergal. On dit qu'elle est tombée des étoiles dans les îles du couchant, aux confins du monde occidental, des millénaires avant que King Kull ne rallie les Sept Empires sous son unique étendard. Des siècles et des millénaires incalculables ont passé sur le monde depuis que des pêcheurs pictes barbus la tirèrent, toute ruisselante, des profondeurs de la mer et fixèrent leurs yeux émerveillés sur ses feux obscurs ! Ils la cédèrent à de cupides marchands atlantes, et elle traversa le monde d'ouest en est. Les mages décharnés et chenus de l'antique Thulé et du sombre Grondar sondèrent ses mystères dans leurs tours d'argent et de pourpre. Les hommes-serpents de la ténébreuse Valusia plongèrent leur regard dans ses abîmes miroitants. C'est grâce à elle que Kom-Yazoth put renverser les Trente Rois, avant que la Main ne se retournât contre lui pour le tuer. Car le Livre de Skelos dit que la Main fait deux dons à son possesseur : une puissance infiniment grande, et une mort infiniment atroce.

Seule, la voix calme du philosophe emplissait la chambre silencieuse de son bourdonnement monotone ; mais le guerrier à la noire chevelure croyait entendre, comme un rêve, l'écho lointain du roulement des chars, du tintement de l'acier, des hurlements d'agonie des rois noyés dans le fracas de leurs empires écroulés...

— Lorsque l'ancien monde eut été complètement anéanti par le Cataclysm, que le vert océan eut recouvert de ses profondeurs houleuses les tours démantelées de l'Atlantide perdue et que les nations

eurent croulé l'une après l'autre en amas de décombres sanglants, la Main disparut du monde humain et s'assoupit pour trois mille ans ; mais lorsque virent le jour les jeunes royaumes du Koth et de l'Ophir, et qu'ils émergèrent lentement des ténèbres de la barbarie, le talisman fut retrouvé. Les sombres rois-sorciers du funeste Achéron fouillèrent quelque temps ses secrets puis, lorsque les vigoureux Hyboriens ravagèrent ce royaume cruel sous leurs talons, la Main partit vers le sud et gagna la poussiéreuse Stygia ; les prêtres sanguinaires de cette noire contrée l'utilisèrent à des fins atroces dans des rites dont je n'ose parler. Elle disparut lors du trépas de quelque sorcier noir et, enterrée avec lui, s'endormit pour quelques siècles... Mais voici que des pilleurs de tombes ont de nouveau tiré de son sommeil la Main de Nergal, et qu'elle est arrivée en possession de Munthassem Khan. La tentation du pouvoir infini et absolu que le talisman procure à son possesseur l'a corrompu comme elle en a corrompu avant lui d'innombrables autres, qui sont tombés sous son insidieux sortilège. Cimmérien, je tremble pour tous ces territoires, à présent que la Main du Démon s'est réveillée et que des forces obscures sillonnent de nouveau la terre...

La voix d'Atalis n'était plus qu'un murmure à peine audible ; Conan grommela, mal à l'aise :

— Eh bien... Crom ! enfin, qu'ai-je à voir avec ces histoires ?

— Toi seul peux détruire l'empire du talisman sur l'esprit de satrape !

Les ardents yeux bleus s'écarquillèrent.

— Comment ?

— Toi seul possèdes le contre-talisman.

— Moi ? Tu as perdu la raison : je ne fais pas commerce d'amulettes, ni de ce genre de camelote magique... !

Atalis l'arrêta de sa main levée.

— Avant la bataille, n'as-tu pas trouvé un curieux objet doré ? demanda-t-il doucement.

Conan sursauta.

— Oui, c'est exact, en effet : à Bahari, hier soir, au campement.

Il plongea une main dans sa sacoche et en tira la

pierre lisse et brillante. Le philosophe et le prince ouvrirent de grands yeux et retinrent leur souffle.

— Le Cœur de Tammuz ! Oui, c'est bien le contre-talisman... !

Celui-ci, en forme de cœur, avait la grosseur d'un poing d'enfant ; il était taillé dans de l'ambre doré ou peut-être dans un précieux jade jaune. Tandis qu'il reposait, là, au creux de sa main, rayonnant de ses feux caressants, le Cimmérien se rappela avec épouvante comment sa bienfaisante chaleur picotante avait chassé de son corps le frisson glacial et surnaturel des chauves-souris spectrales.

— Viens, Conan ! Nous irons avec toi. Un passage secret conduit de cette pièce à la grande salle du satrape : un tunnel souterrain semblable à celui par lequel mon esclave Hildico t'a conduit chez moi sous les rues de la ville. Avec la protection du Cœur, tu tueras Munthassem Khan, ou détruiras la Main de Nergal. Il n'y a pas de danger, car le satrape est profondément assoupi, endormi d'un sommeil magique qui le gagne chaque fois qu'il a besoin d'invoquer les Ombres de Nergal, comme il l'a déjà fait ce soir pour vaincre l'armée turanienne du roi Yildiz. Viens !

Conan s'approcha de la table pour vider le reste du vin. Puis, haussant les épaules et jurant par Crom, il s'engagea à la suite du voyant boiteux et du svelte prince dans une ouverture obscure derrière une tapisserie.

Un moment plus tard, ils avaient disparu, et la pièce demeura vide et silencieuse comme une tombe. Le seul mouvement venait des lumières scintillantes du bloc de cristal vert, à côté du fauteuil, au fond duquel on pouvait voir la petite silhouette de Munthassem Khan, plongé dans sa narcose dans une immense salle.

VI - Le Cœur de Tammuz

Ils traversèrent des ténèbres sans fin. Des gouttes d'eau tombaient des parois du tunnel creusé dans le roc ; de temps à autre, des rats levaient sur eux leurs yeux rouges, qui luisaient un instant puis disparaissaient lorsque les petits animaux nécrophages détalèrent en piaillant de colère devant les étranges

envahisseurs de leur domaine souterrain.

Atalis marchait en tête, se tenant de sa main indemne au mur humide et inégal.

— Je ne t'aurais pas imposé cette tâche, mon jeune ami, disait-il dans un murmure à peine audible. Mais c'est dans tes mains qu'est tombé le Cœur de Tammuz, et je pressens une intention, un signe du Destin, dans le choix qu'a fait le talisman. Il y a une affinité entre les forces contraires, telles que la Puissance des Ténèbres, symbolisée par « Nergal », et la Puissance de la Lumière, que nous nommons « Tammuz ». Le Cœur s'est réveillé et, d'une façon qui échappe à notre entendement, a suscité sa propre découverte ; car la Main était éveillée elle aussi, travaillant à son sinistre dessein. Je te confie donc cette tâche, car les Puissances semblent t'avoir distingué pour l'accomplir... chut ! Nous sommes sous le palais, maintenant. Nous voici presque arrivés...

Parvenu le premier au bout du souterrain, il effleura d'une main délicate les aspérités du rocher qui fermait le tunnel. Un bloc de pierre s'écarta, mû par des contrepoids invisibles, et la lumière jaillit tout à coup dans le passage obscur.

Ils se trouvaient à l'extrémité d'une grande salle qui baignait dans l'ombre et dont la haute voûte se perdait dans les ténèbres. Au centre de la salle qui ne contenait, par ailleurs, que des rangées de colonnes massives, se dressait une estrade carrée surmontée d'un lourd trône de marbre noir où siégeait... Munthassem Khan.

C'était un homme d'âge mûr, mais déjà sec et décharné, d'une maigreur externe. Sa chair malsaine, d'une blancheur de cire, s'était rabougrie sur son visage squelettique, et des cernes sombres ombrèrent ses orbites creuses. Affalé sur le trône, il serrait contre sa poitrine une baguette d'ivoire, sorte de sceptre dont l'extrémité, sculptée en forme de main diabolique, tenait un cristal opaque, palpitant comme un cœur humain et animé d'une lueur diffuse. A côté du trône, dans un plat de laiton, fumait un encens narcotique : le lotus des songes, dont les vapeurs donnaient au sorcier le pouvoir de libérer les ombres démoniaques de Nergal. Atalis poussa Conan du coude.

— Tu vois... il dort encore ! Le Cœur te protégera. Prends-lui la main d'ivoire, et tout son pouvoir aura disparu !

Conan acquiesça en rechignant et s'avança vers le trône, tenant à la main son épée dégainée. Il y avait dans toute cette affaire quelque chose qui ne lui plaisait pas. C'était trop facile.

— Ah ! messieurs. Je vous attendais.

Du haut de son estrade, Munthassem Khan sourit aux trois compagnons figés par la surprise. Sa voix était bienveillante, mais une flamme de fureur contenue brûlait dans ses yeux malades. Il leva le sceptre d'ivoire, fit un geste...

Les lumières tremblotaient mystérieusement. Et soudain, comme sous le coup d'une décharge électrique, le voyant boiteux poussa un hurlement. Ses muscles se crispèrent en un spasme d'intolérable agonie. Il tomba face contre terre sur les dalles de marbre, se tordant de douleur.

— Crom !

Le prince Than fit mine de tirer sa rapière, mais un geste de la Main magique l'arrêta. Ses yeux devinrent ternes et morts. Une sueur glaciale perla sur son front blême. Il poussa un cri et tomba à genoux, serrant frénétiquement ses mains sur son front, son cerveau déchiré par des élancements de douleur aveuglante.

— A ton tour, mon jeune barbare !

Conan fit un bond. Il marchait comme une panthère sur sa proie, fendait l'air de ses membres robustes. Il atteignit la première marche de l'estrade avant que Munthassem Khan n'eût eu le temps de faire un mouvement. Son épée se leva comme l'éclair, oscilla, puis retomba de ses mains inertes. Une vague de froid polaire, émanant de la pierre opaque serrée dans les griffes d'ivoire, envahit ses membres. Il suffoqua.

Les yeux brûlants de Munthassem Khan étaient fixés sur les siens. Le visage squelettique gloussait d'une atroce caricature de joie.

— Le Cœur protège, c'est bien vrai — mais seulement celui qui sait invoquer son pouvoir ! ricana le satrape, tandis que le Cimmérien s'évertuait à faire revenir des forces dans ses membres de fer.

Conan serra les mâchoires et lutta sombrement,

sauvagement, contre la marée glaciale et l'obscurité fétide qui, du cristal diabolique, déversaient sur lui leurs rayons noirs et obscurcissaient lentement son esprit. Ses membres se vidèrent de leur force comme une outre éventrée se vide de son vin ; il tomba à genoux, puis s'affaissa au pied de l'estrade. Il sentit sa conscience se réduire à un minuscule point de lumière, perdu dans un immense abîme de ténèbres hurlantes ; sa dernière étincelle de volonté vacilla comme la flamme d'une chandelle au milieu d'une tempête. Sans espoir, mais avec la détermination farouche et indomptable de sa race barbare, il continua de lutter.

VII - Le Cœur et la Main

Une femme poussa un cri. Surpris par ce son inattendu, Munthassem Khan tressaillit. Son attention dévia une fraction de seconde de Conan – ses yeux quittèrent leur point de mire –, et dans ce bref instant, la forme mince et blanche d'une jeune fille nue, aux sombres yeux brillants, inondée d'un torrent mousseux de boucles noires, sortit de l'ombre d'une colonne et, foulant les dalles d'un pas rapide, s'approcha du malheureux Cimmérien.

A travers l'obscurité grondante qui l'enveloppait, Conan la regarda avec stupéfaction. Hildico ?

Rapide comme la pensée, elle s'agenouilla à son côté. Une main blanche plongea dans sa sacoche et en ressortit avec le Cœur de Tammuz. La jeune fille se releva d'un bon léger et lança de toutes ses forces le contre-talisman sur Munthassem Khan.

L'objet le frappa entre les deux yeux avec un bruit mat. Son regard se voila, et il s'affala sans force dans le creux coussiné de son trône noir. La Main de Nergal glissa de ses doigts inertes et, avec un tintement, heurta la marche de marbre.

Dès l'instant où le talisman eut échappé à l'étreinte du satrape, le maléfice qui enserrait Atalis et le prince Than dans une toile d'agonie écarlate fut rompu net. Blêmes, tremblants, épuisés, ils étaient toutefois indemnes. Et la puissante force de Conan emplît de nouveau son corps effondré. Il bondit sur ses pieds avec un juron. Saisissant d'une main l'épaule arrondie

de Hildico, qu'il poussa sur le côté, hors de danger, il ramassa de l'autre son épée sur le dallage de marbre et la brandit, prêt à frapper.

Mais il s'arrêta dans son élan, clignant des yeux ébahis. Les deux talismans gisaient de part et d'autre du corps du satrape. Et de chacun d'eux émanait l'étrange puissance qu'il symbolisait.

De la Main de Nergal sortait un sombre ruban de lumière maléfique, un obscur rayonnement semblable au miroitement de l'ébène polie, infect à l'odorat comme les relents fétides de l'Enfer, brûlant au toucher comme le frisson glacial et pénétrant de l'espace interstellaire. Devant sa progression subtile, la flamme orangée des torches perdit de son éclat. Le rayonnement infernal grandissait, frangé de tentacules, serpentins d'obscurité rayonnante.

Mais un nimbe doré de gloire auréola le Cœur de Tammuz et s'éleva en un nuage éblouissant de feu ambré, tiède comme le miel de mille printemps, qui neutralisa le frisson arctique, et des rayons de chaude lumière dorée fendirent la toile d'encre tissée par Nergal. Les deux forces cosmiques s'affrontèrent. Conan s'écarta avec répugnance de ce combat des dieux, et rejoignit ses compagnons stupéfaits. Il s'arrêta à leur côté et assista avec épouvante à cette incroyable bataille. La forme nue de Hildico se blottit en tremblant à l'abri de son bras.

— Comment es-tu arrivée ici ? demanda-t-il.

Elle sourit faiblement, effrayée.

— Lorsque je suis revenue de mon évanouissement, je me suis rendue dans la chambre du maître et l'ai trouvée vide. Mais dans le cristal du maître, j'ai vu vos images entrer dans la salle du satrape, et j'ai vu celui-ci s'éveiller et te faire face... Je... je vous ai suivis... et, te trouvant en son pouvoir, j'ai risqué le tout pour le tout...

— Nous te devons une fière chandelle, reconnut sombrement Conan.

Atalis lui serra le bras.

— Regarde !

La brume dorée de Tammuz était à présent une énorme forme lumineuse qui lançait des éclairs intolérables, une silhouette vaguement humaine, mais

aussi gigantesque que les colosses sculptés dans le roc des falaises du Shem par des mains immémoriales.

La sombre forme de Nergal avait pris, elle aussi, des proportions gigantesques. C'était maintenant un être monumental, d'un noir d'ébène, massif, difforme, plus semblable à quelque singe extraordinaire qu'à une silhouette humaine. La bosse vaporeuse qui constituait sa tête bestiale était fendue de deux yeux qui flambaient d'un feu maléfique, comme deux étoiles d'émeraude.

Tels des mondes en collision, les deux forces se heurtèrent dans un rugissement de tonnerre assourdissant. La fureur de leur affrontement fit trembler l'édifice sur ses bases. Quelque sixième sens à demi oublié vibra dans la chair des quatre observateurs, qui comprirent que des puissances cosmiques étaient aux prises. L'air était imprégné de l'odeur amère de l'ozone. D'énormes étincelles de feu électrique craquaient à travers l'enchevêtrement déchaîné du dieu doré et du démon ténébreux.

Des rayons d'un éclat insoutenable transperçaient la forme sombre et massive. Des flèches de gloire brillante la déchiraient en filaments de ténèbres flottantes. Un instant, la toile sombre ensevelit de son voile obscur l'éblouissante forme dorée... mais un instant seulement. Encore un grondement de tonnerre fracassant, et la forme noire se dissipa sous l'étreinte de la lumière aveuglante. Puis, pendant quelques minutes, la forme lumineuse se dressa au-dessus de l'estrade, qu'elle consuma comme un bûcher funèbre, et l'estrade disparut à son tour.

Dans la grande salle de Munthassem Khan, le silence succéda au tonnerre du combat. Sur l'estrade anéantie, les deux talismans s'étaient évanouis : avaient-ils été réduits en atomes par la furie des forces cosmiques déchaînées, ou transportés en quelque lieu lointain pour attendre le prochain réveil des êtres que, tout à la fois, ils contenaient et symbolisaient ? Nul n'eût pu le dire.

Quant au corps sur l'estrade, il n'en subsistait plus qu'une poignée de cendres.

— Le Cœur est toujours plus fort que la Main, dit doucement Atalis, dans le silence environnant.

Conan guidait le grand destrier noir d'une main rude, mais magistrale. La bête piaffait d'impatience, faisant sonner ses sabots sur les pavés. Conan fit une grimace satisfaite, son sang barbare enthousiasmé par la puissance de la superbe jument. Un ample manteau de soie cramoisie tombait de ses larges épaules, et sa cotte de mailles de fer argenté miroitait dans la lumière matinale.

— Tu es donc décidé à nous quitter, Conan ? demanda le prince Than, resplendissant dans son nouveau costume de satrape de Yaralet.

— Oui ! La garde du satrape est une occupation bien sédentaire, et j'ai faim de cette nouvelle guerre déclenchée par le roi Yildiz contre les tribus montagnardes. Une semaine d'inaction m'a rassasié de paix ! Adieu donc, Than, Atalis !

Il secoua brusquement les rênes, faisant cabrer la jument noire, et sortit au petit galop de la cour du voyant, sous le regard bienveillant d'Atalis et du prince.

— Bizarre qu'un mercenaire comme Conan accepte un paiement inférieur à celui qu'il aurait pu recevoir, fit observer le nouveau satrape. Je lui ai offert un coffre plein d'or – de quoi assurer sa subsistance sa vie durant. Mais il n'a accepté qu'un petit sac, en plus du cheval qu'il a trouvé sur le champ de bataille, et des armes et des vêtements qu'il a pu y glaner. Trop d'or, a-t-il dit, ne ferait que ralentir sa course.

Atalis haussa les épaules – puis sourit, pointant son doigt vers l'autre extrémité de la cour. Une mince jeune fille brythunienne, à la longue crinière noire et bouclée, apparut dans l'encadrement d'une porte. Elle s'approcha de Conan, qui fit arrêter sa monture et s'inclina pour lui parler. Ils échangèrent quelques mots ; puis, se penchant vers elle, il la saisit par sa taille souple et la hissa devant lui sur la selle. Elle s'y jucha en amazone, les deux bras autour de son cou vigoureux, le visage enfoui contre sa poitrine.

Se retournant sur sa selle, Conan agita un bras musclé, lança un large sourire d'adieu et s'éloigna au galop avec la gracieuse jeune fille qui se serrait contre lui.

Atalis gloussa.

— Certains ne se battent pas que pour de l'or, fit-il remarquer.

Chapitre VII

La cité des crânes

Conan reste environ deux ans au service de l'armée turanienne ; devenu un cavalier et un archer expérimenté, il parcourt les immenses déserts, les montagnes et les jungles de l'Hyrkania, jusqu'aux lointaines frontières du Khitai. L'un de ces voyages le conduit au fabuleux royaume du Mérou, contrée relativement peu connue, bordée, au sud, par la Vendhya, au nord et à l'ouest, par l'Hyrkania, et à l'est, par le Khitai.

I - Neige rouge

Hurlant comme des loups, une horde de guerriers trapus et basanés dévala des contreforts des montagnes Talakmas, où les monts rejoignaient les vastes steppes arides de l'Hyrkania, et fondit sur la troupe turanienne. L'attaque eut lieu au coucher du soleil. A l'occident, le ciel ruisselait de bannières écarlates tandis que, vers le sud, le soleil invisible teintait de rouge les sommets enneigés.

Depuis quinze jours, l'escorte turanienne traversait la plaine au petit trot, passant à gué les eaux glacées de la rivière Zaporoska, pénétrant chaque jour davantage au cœur des espaces illimités de l'Orient. Et tout à coup, ce fut l'attaque.

Conan rattrapa au vol le corps du lieutenant Hormaz qui s'affalait de son cheval, une flèche ornée de plumes noires vibrant encore dans sa gorge. Conan déposa le cadavre sur le sol ; puis, proférant un juron, le jeune Cimmérien dégaina son tulwar à large lame et fit demi-tour avec ses camarades pour affronter la charge hurlante. Membre de l'escorte, il chevauchait depuis près d'un mois dans les plaines poussiéreuses de l'Hyrkania. La monotonie du voyage avait depuis longtemps commencé à l'irriter, et son âme barbare attendait maintenant avec impatience que quelque action violente vînt chasser son ennui.

Sa lame rencontra le cimenterre doré du cavalier le plus avancé, et le choc fut si redoutable que l'épée de l'adversaire se brisa près de la garde. Grimaçant comme un tigre, Conan fouetta d'un revers de son arme le ventre du petit soldat aux jambes torses. Hurlant comme une âme damnée sur le sol rougeoyant de l'Enfer, son adversaire s'écroula, agité de soubresauts convulsifs, dans la neige éclaboussée de sang.

Conan vira sur sa selle pour parer de son bouclier un autre coup d'épée. Ayant désarmé son ennemi, il plongea la pointe de son tulwar droit dans le visage jaunâtre qui le fixait narquoisement de ses yeux bridés, et regarda la face de l'autre se dissoudre en une bouillie de chair lacérée.

Les assaillants chargeaient maintenant en force. Des douzaines de petits hommes bruns, affublés de

fantastiques et complexes armures de cuir laqué, garnies d'or et étincelantes de pierreries, fondaient sur eux avec une furie démoniaque. Les arcs vibraient, les lances perçaient, les épées tournoyaient et s'entrechoquaient avec fracas.

Au-delà du cercle de ses attaquants, Conan aperçut son camarade Juma, un gigantesque Noir du Kush, qui combattait à pied, son cheval ayant été tué par une flèche adverse dès le premier assaut. Le Kushite avait perdu son bonnet de fourrure, et son anneau d'or fétiche scintillait à son oreille découverte dans la lumière décroissante ; mais il avait conservé sa lance, avec laquelle il embrocha tour à tour trois des petits assaillants, qu'il désarçonna.

Au-delà de Juma, à la tête de la troupe d'élite du roi Yildiz, le commandant de l'escorte, le prince Ardashir, tonitruait ses ordres du haut de son puissant étalon. Il faisait virevolter son cheval pour se maintenir entre l'ennemi et la litière contenant le fardeau dont il avait la charge : la fille de Yildiz, Zosara. La troupe escortait la princesse à ses noces avec Kujula, grand khan des nomades kuigar.

Conan vit le prince Ardashir porter les mains sur sa pelisse à la hauteur de la poitrine. Apparue comme par magie, une flèche noire avait jailli tout à coup de son gorgerin incrusté. Le prince ouvrit la bouche puis, aussi raide qu'une statue, s'effondra du haut de sa monture, tandis que son casque à crête, rehaussé de pierreries, roulait dans la neige souillée de sang.

Après cet incident, Conan devint trop occupé pour remarquer autre chose que les ennemis qui le chargeaient en hurlant. Bien qu'à peine parvenu à l'âge adulte, le Cimmérien dépassait les six pieds de plusieurs pouces. Les attaquants basanés paraissaient des nains à côté de son grand corps élancé. Le cercle grognant et jappant qu'ils formaient autour de lui ressemblait à une meute de chiens cherchant à abattre un tigre royal.

La bataille tourbillonnait au flanc de la montagne comme des feuilles mortes emportées par les vents automnaux. Les chevaux piaffaient, se cabraient, hennissaient ; les hommes s'écharpaient, juraient, criaient. Ça et là, une paire de combattants privés de

montures continuaient de se battre à pied. Des corps d'hommes et de chevaux gisaient dans la boue, barattée comme du beurre, et dans la neige piétinée.

Conan, les yeux embués de fureur sanguinaire, cinglait comme un forcené à grands coups de tulwar. Il eût préféré une épée à lame droite, du type occidental auquel il était plus habitué. Néanmoins, dès les premiers instants de la bataille, il avait, avec cette arme peu familière, déchaîné sa furie en un carnage écarlate. Dans sa main tournoyante, l'acier miroitant, effilé comme un rasoir, tissait autour de lui une toile de mort scintillante. Dans cette toile ne s'aventurèrent pas moins de neuf petits hommes olivâtres vêtus de cuir laqué, qui tombèrent, éventrés ou décapités, de leurs poneys à longs poils. Tout en combattant, le jeune et robuste Cimmérien faisait retentir une sauvage mélopée guerrière de son peuple primitif ; mais il ne tarda pas à se rendre compte qu'il lui fallait épargner chaque parcelle de son souffle, car la bataille se faisait de plus en plus intense.

Sept mois seulement auparavant, Conan avait été le seul survivant de la fatale expédition punitive lancée par le roi Yildiz contre le satrape rebelle du Turan du Nord, Munthassem Khan. Recourant à la magie noire, le satrape avait anéanti les troupes envoyées contre lui. Il avait (ou croyait avoir) balayé l'armée adverse depuis son noble général, Bakra d'Akif, jusqu'au plus humble fantassin. Seul, le jeune Conan avait survécu, et il avait pénétré dans la ville de Yaralet, écrasée sous le joug dément du satrape ensorcelé, pour apporter à Munthassem Khan un atroce trépas.

Revenu triomphalement à la grande capitale du Turan, Aghrapur, Conan reçut en récompense une place dans cette garde d'honneur. Il lui fallut d'abord endurer les quolibets de ses compagnons à cause de sa maladresse à cheval et de son piètre talent d'archer. Mais les railleries cessèrent rapidement, car les autres gardes apprirent à éviter de provoquer les énormes poings de Conan, et l'adresse de celui-ci à cheval et au tir s'améliora avec la pratique.

Conan commençait à présent à se demander si cette expédition méritait vraiment le nom de récompense. Le léger bouclier de cuir qu'il portait sur son bras gauche

était réduit à une masse informe ; il s'en débarrassa. Une flèche atteignit son cheval à la croupe. La bête poussa un cri, baissa la tête et rua, fouettant l'air de ses talons. Conan fut projeté en avant, le cheval prit la fuite et disparut.

Assommé et meurtri, le Cimmérien se remit péniblement sur ses jambes et continua de se battre à pied. Les cimenterres ennemis lui arrachèrent son manteau, taillèrent des ouvertures dans les mailles de son haubert et fendirent son justaucorps de cuir, faisant gicler le sang d'une douzaine de petites blessures superficielles.

Il continuait pourtant de se battre, un rictus sans joie découvrait ses dents, ses yeux brûlaient de leur bleu volcanique dans son visage rouge et congestionné, encadré par sa crinière noire taillée au carré. Ses compagnons furent fauchés un à un, jusqu'au dernier, et Conan et le gigantesque Noir, Juma, demeurèrent seuls, dos à dos. Le Kushite poussait des hurlements inarticulés en faisant tournoyer comme un gourdin le tronçon restant de sa lance brisée.

Il sembla alors à Conan qu'un marteau sortait de la brume rouge de folie furieuse qui obscurcissait son cerveau : une lourde massue venait de s'abattre sur le côté de sa tête, cabossant et fendant le heaume pointu dont le métal s'enfonça dans sa tempe. Ses genoux se raidirent et cédèrent. La dernière chose qu'il entendit fut le cri strident et éperdu de la princesse, lorsque des soldats trapus et grimaçants l'arrachèrent du palanquin voilé pour la précipiter dans la neige rouge qui barbouillait la pente. Puis, tombant face contre terre, il perdit connaissance.

II - La cuvette des dieux

Mille diables rouges martelaient le crâne de Conan à coups de maillets incandescents, et sa tête résonnait à chaque mouvement comme une enclume que l'on frappe. Lorsqu'il émergea, lentement et douloureusement, de la nuit de son inconscience, Conan se retrouva ballottant sur la puissante épaule de son camarade Juma, qui sourit de le voir éveillé et l'aïda à se mettre debout. Bien que sa tête le fit

abominablement souffrir, Conan se sentit assez fort pour se tenir sur ses jambes. Il regarda autour de lui d'un air inquisiteur.

Lui, Juma et la jeune Zosara étaient les seuls survivants. Le reste de l'expédition (y compris la servante de Zosara, tuée par une flèche) n'était bon qu'à servir de pâture aux loups gris et décharnés de la steppe hyrkanienne. Ils se trouvaient sur le versant septentrional des Talakmas, à plusieurs milles au sud de l'emplacement de la bataille. Ils étaient entourés de soldats trapus et basanés, vêtus de cuir laqué, dont plusieurs portaient des pansements. Conan constata que ses poignets étaient pris dans de solides menottes, liées par de lourdes chaînes de fer. La princesse, en manteau et pantalon de soie, était elle aussi enchaînée ; mais les fers qui l'entravaient étaient beaucoup plus légers et semblaient faits d'argent massif.

Juma, également chargé de chaînes, était le principal point de mire de leurs gardiens. Attroupés autour du Kushite, ils tâtaient sa peau, puis regardaient leurs doigts pour voir si sa couleur avait déteint. L'un d'eux alla même jusqu'à humecter un morceau d'étoffe dans une plaque de neige, pour la frotter contre le dos de la main de Juma. Ce dernier fit un large sourire et gloussa.

— Ils n'ont sans doute jamais vu quelqu'un comme moi, dit-il à Conan.

L'officier qui commandait les vainqueurs donna brusquement un ordre. Ses hommes enfourchèrent leurs selles. La princesse fut rechargée sur sa litière. A Conan et à Juma, le commandant dit, dans un hyrkanien approximatif :

— Vous deux, marcher !

Et ils se mirent en route, fréquemment aiguillonnés entre les épaules par les lances des Asweri (tel était le nom des vainqueurs). La litière de la princesse oscillait entre ses deux chevaux au milieu de la colonne. Conan remarqua que le commandant de la troupe asweri traitait Zosara avec respect ; elle n'avait apparemment subi aucun préjudice corporel. Ce chef paraissait n'en vouloir aucunement à Conan et à Juma pour les hommes qu'il avait perdus par leur faute, pour la mort et les blessures qu'ils avaient causées.

— Vous, fichus bons soldats ! fit-il avec une grimace.

Par contre, il ne laissait à ses prisonniers aucune chance de s'évader ni de ralentir la progression du groupe en se laissant distancer. On les fit marcher à vive allure, depuis avant l'aube jusqu'après le coucher du soleil, et toute pause de leur part était sanctionnée par l'aiguillon d'une lance. Conan serra les mâchoires et obéit, pour le moment.

Ils suivirent deux jours une piste en lacet qui coupait la chaîne de montagnes en son milieu. Ils traversèrent des défilés où il leur fallut se frayer une voie dans la neige profonde, qui n'avait pas fondu depuis l'hiver précédent. Le souffle manquait à cause de l'altitude, et de subites tempêtes fouettaient leurs vêtements en loques, mordaient leurs visages de flocons et de grêlons. Juma claquait des dents. Le Noir endurait le froid beaucoup plus difficilement que Conan, qui avait grandi dans un climat nordique.

Ils atteignirent enfin le versant sud des Talakmas, et leur regard embrassa une vue extraordinaire : une immense vallée verte qui descendait en pente douce à leurs pieds. Sous eux, de petits nuages voletaient au-dessus d'une vaste jungle dense et verte, au milieu de laquelle un large lac (ou une mer intérieure) reflétait le pur azur du ciel lumineux.

Par-delà cette étendue d'eau, le vert s'étendait à perte de vue, se fondant en une lointaine vapeur pourpre. Et au-dessus de cette vapeur, blancs et déchiquetés, découpant leurs formes rudes contre le bleu du ciel, s'élevaient les pics des grandes Himélias, à des centaines de milles vers le sud. La fantastique vallée était encerclée, au nord par le vaste croissant des Talakmas et, au sud, par les Himélias. Conan demanda à l'officier :

— Quelle est cette vallée ?

— Mérou, dit le chef. Certains l'appellent « cuvette des dieux ».

— Allons-nous y descendre ?

— Oui. Toi aller à grande ville, Shamballah.

— Et après ?

— Cela décidera rimpoché, roi divin.

— Qui est-ce ?

— Jalung Thongpa, Terreur des Hommes et Ombre du Ciel. Toi avancer maintenant, chien à peau blanche. Pas de temps pour paroles.

Conan émit un grognement guttural en se sentant éperonné par la pointe d'une lance, et fit silencieusement le vœu d'apprendre un jour à ce roi divin le sens de la terreur. Il se demandait si la divinité de ce monarque l'immunisait contre un pied d'acier planté dans les entrailles... Mais cet heureux instant appartenait encore au futur.

Ils se mirent à descendre dans l'étonnante dépression. L'air se radoucît ; la végétation devint plus dense. A la fin de la journée, ils marchaient à pas lents dans une jungle fumante, une étouffante forêt marécageuse dont les masses opaques, d'un vert sombre, interrompues par les grappes chatoyantes des arbres en fleurs, surplombaient la route. Des oiseaux aux vives couleurs chantaient dans les arbres. Des insectes bourdonnaient et piquaient. Serpents et lézards s'enfuyaient en rampant à l'approche du groupe.

C'était le premier contact de Conan avec une jungle tropicale, et cela ne lui plaisait pas. Les insectes le tourmentaient, et la sueur ruisselait sur son corps. Juma, par contre, s'étirait en grimaçant de plaisir pour emplir ses énormes poumons.

— C'est comme chez moi, dit-il.

Conan perdit l'usage de la parole, sidéré par le stupéfiant paysage de cette jungle verdoyante, pleine de vapeur marécageuse. Il parvenait presque à croire que cette immense vallée du Mérou était bien la demeure des dieux, depuis l'aube des temps. Il n'avait jamais vu d'arbres aussi prodigieux que ces cycas et ces séquoias gigantesques, qui dressaient leurs cimes vers les cieux brumeux. Il se demandait comment une jungle tropicale telle que celle-ci pouvait être entourée de montagnes coiffées de neiges éternelles.

A un moment, un énorme tigre fit silencieusement son apparition sur le sentier, devant eux – un monstre de neuf pieds de long, avec des crocs comme des poignards. La princesse Zosara, qui regardait de sa litière, poussa un petit cri. Un mouvement rapide se propagea parmi les Asweri, qui apprêtèrent leurs armes dans un bruissement de harnois. Le tigre, jugeant de

toute évidence que le groupe était trop fort pour lui, disparut dans les fourrés aussi silencieusement qu'il en était sorti.

Plus tard, la terre trembla sous une lourde cavalcade. Avec un ronflement sonore, une bête énorme émergea des buissons de rhododendrons et fit gronder le chemin sous sa foulée. Gris et arrondi comme un rocher des montagnes, l'animal ressemblait à un colossal cochon, au cuir épais et strié. Sur son groin se dressait une grosse corne émoussée incurvée, d'un pied de long. La bête fit halte, regarda stupidement les cavaliers de ses ternes petits yeux porcins puis, avec un autre ronflement, elle s'enfonça de toute sa masse dans les fourrés.

— Nez-cornu, dit Juma. Nous en avons dans le Kush.

La jungle déboucha enfin sur les rives du grand lac bleu que Conan avait aperçu d'en haut. Ils suivirent quelque temps la courbe de cette étendue d'eau inconnue, que les Asweri nommaient Sumeru Tso. Enfin, une baie dans cette mer leur permit d'entrevoir les murs, les coupoles et les tours d'une ville de pierre rose foncé, qui se dressait parmi les champs et les rizières entre la jungle et la mer.

— Shamballah ! s'écria le commandant des Asweri.

Avec un ensemble parfait, leurs vainqueurs mirent pied à terre, s'agenouillèrent et touchèrent du front la terre humide, tandis que Conan et Juma échangeaient un regard intrigué.

— Ici vivent dieux ! dit le chef. Vous marcher vite, maintenant. Si vous retarder nous, eux dépecer nous vivants. Vite !

III - La Cité des Crânes

La porte de la ville, taillée dans du bronze enduit du vert-de-gris des âges, était sculptée en forme d'un énorme crâne humain surmonté de deux cornes. Des fenêtres carrées, barricadées, au-dessus du portail, formaient les orbites du crâne, tandis qu'au-dessous d'elles la grille de la herse grimaçait vers les nouveaux arrivants comme des dents sortant de mâchoires décharnées. Le premier du groupe des petits soldats

souffla dans sa trompette de bronze en spirale, et la herse se leva. Ils pénétrèrent dans la ville inconnue.

Tout y était taillé et sculpté dans une pierre d'un rose sombre. L'architecture compliquée, encombrée de statues et de frises, grouillait de démons, monstres et autres dieux armés jusqu'aux dents. Des visages monumentaux, en pierre rouge, toisaient les passants du haut des tours, dont les gradins s'effilaient vers le ciel.

Partout où se portait son regard, Conan apercevait des crânes humains sculptés dans la pierre. Ils se nichaient dans les linteaux des portes. Ils pendaient à des chaînes d'or au cou bistré des Méruviens, dont le seul autre vêtement, tant pour les hommes que pour les femmes, était une courte jupette. Ils figuraient en saillie sur les boucliers des gardes, à la porte de la ville, et ornaient le devant de leurs casques de bronze.

La petite troupe poursuivit son chemin à travers les larges avenues bien conçues de cette ville extraordinaire. Les Méruviens à demi nus s'écartaient de leur passage, jetant des coups d'œil curieux aux deux robustes prisonniers et à la litière contenant la princesse. Parmi la foule des citoyens aux torsos dénudés évoluaient, telles des ombres pourpres, des prêtres aux crânes rasés, enveloppés de la tête aux pieds dans de volumineux vêtements de légère étoffe rouge.

Entouré de bosquets couverts de fleurs de pourpre, d'azur et d'or, le palais du roi divin se dressait devant eux. L'édifice consistait en un cône (ou flèche) gigantesque, qui s'élevait en pointe à partir d'une massive base circulaire. Entièrement faite de pierre rouge, la tour ronde, en spirale, ressemblait à quelque étrange coquillage conique. Chaque pierre de la spirale était ornée d'un crâne humain gravé. Le palais donnait ainsi l'impression d'un formidable entassement de têtes de morts. Zosara ne put guère réprimer un frisson à la vue de cette sinistre ornementation, et Conan, lui-même, serra sombrement les mâchoires.

Ils franchirent une autre porte-crâne, traversèrent d'immenses salles aux murs de pierre massifs et parvinrent dans la salle du trône du roi divin. Les Asweri, salis par le voyage, demeurèrent à l'arrière-

plan, tandis qu'une paire de gardes dorés, armés chacun d'une hallebarde ornementée, saisirent les trois prisonniers par les bras pour les mener jusqu'au trône.

Ce dernier, juché sur un socle de marbre noir, était taillé dans un énorme bloc de jade pâle, travaillé pour figurer des enfilades de crânes s'entrelaçant en boucles prodigieuses. Sur ce siège de mort d'un vert-blanc trônait le monarque demi-dieu, qui avait fait venir les prisonniers dans ce monde inconnu.

En dépit du sérieux de la situation, Conan ne put réprimer un sourire. Car le rimpoché Jalung Thongpa était très petit et gros, avec des jambes arquées et rabougries qui atteignaient tout juste le sol. Son énorme ventre était ceint d'une écharpe de brocart d'or rutilante de pierreries. Ses bras nus, gonflés de graisse flasque, étaient enserrés d'une douzaine de bracelets d'or, et des bagues précieuses scintillaient à ses doigts boudinés.

La tête chauve qui dodelinait au-dessus de ce corps difforme, d'une laideur notoire, était agrémentée de fanons tremblotants, de lèvres pendantes et de dents mal plantées et jaunies. Elle était surmontée d'un casque (ou couronne) pointu, en or massif, étincelant de rubis, dont le poids semblait faire ployer son porteur.

Observant plus attentivement le roi divin, Conan constata que Jalung Thongpa présentait une singulière malformation. Les deux côtés de son visage n'étaient pas symétriques : l'un pendait sur les os et portait un œil terne et voilé, tandis que l'autre œil brillait d'une intelligence mauvaise.

Le bon œil du rimpoché fixait maintenant Zosara sans prêter la moindre attention aux deux gigantesques soldats qui l'accompagnaient. A côté du trône se tenait un homme grand et mince, vêtu du costume écarlate des prêtres méruviens. Sous son crâne rasé, des yeux d'un vert froid regardaient la scène avec un glacial mépris. Le roi divin s'adressa à lui d'une petite voix aiguë. Rassemblant les quelques mots de méruvien qu'il avait grappillés au contact des Asweri, Conan parvint à déduire que le grand prêtre était le premier sorcier du roi, le grand shaman, Tanzong Tengri.

Des bribes saisies au cours de la conversation qui

s'ensuivit, d'autre part, Conan devina que, grâce à sa magie, le shaman avait vu s'approcher la troupe qui escortait la princesse Zosara jusqu'à son promis kuigar, et avait fait part de sa vision au roi divin. Plein d'un désir tout humain pour la mince jeune fille turanienne, Jalung Thongpa avait envoyé la troupe de ses cavaliers asweri pour s'en emparer et la conduire à son sérail.

C'était tout ce que Conan désirait savoir. Sept jours durant, depuis sa capture, il avait été poussé, éperonné et harcelé. Cette marche interminable lui avait mis les pieds en sang, et sa colère était sur le point d'exploser.

Les deux gardes dont il était flanqué baissaient respectueusement les yeux devant le trône, concentrant toute leur attention sur le rimpoche, dont pouvait à tout instant émaner un ordre. Conan soupesa doucement les chaînes qui serraient ses poignets. Elles étaient trop grosses pour qu'il pût les briser à la seule force de ses bras ; il avait essayé de le faire, mais en vain, pendant les premiers jours de sa captivité.

Sans bruit, il rapprocha ses poignets l'un de l'autre, de sorte que la chaîne pendît vers le sol en formant une boucle d'un pied. Puis, pivotant sur lui-même, il passa brusquement les bras par-dessus la tête du garde qui se trouvait à sa gauche. La chaîne pendante, balancée comme un fouet, frappa le garde en plein visage et l'envoya vaciller en arrière, le sang coulant abondamment de son nez cassé.

Au premier mouvement brusque de Conan, l'autre garde avait fait demi-tour et s'était mis en garde. Conan happa la pointe de l'arme avec le ballant de la chaîne et fit sauter le manche hors de la main du garde.

La chaîne frappa un autre garde, qui recula en chancelant, serrant les mains contre le magma sanglant de sa bouche et crachant une dent brisée. Les pieds de Conan étaient enchaînés trop près l'un de l'autre pour lui permettre de marcher normalement. Mais à pieds joints, comme une grenouille, il atteignit l'estrade en deux bonds grotesques et enserra de ses mains le gros cou du petit roi divin larmoyant, tassé sur sa pile de crânes. Le bon œil du rimpoche roulait de terreur, et son visage noircissait à mesure que les pouces de Conan pressaient contre sa trachée.

Gardes et nobles en émoi criaient de panique ou

demeuraient figés sur place, terrifiés par cet étrange géant qui osait porter les mains sur leur divinité.

— Un pas dans ma direction, et je fais sortir de ce gros crapaud ce qui lui reste de vie ! gronda Conan.

Seul de tous les Méruviens présents, le grand shaman n'avait manifesté ni frayeur ni surprise lorsque le jeune homme déguenillé avait explosé en un tourbillon furieux. Dans un hyrkanien impeccable, il demanda :

— Que désires-tu, barbare ?

— Libérez la jeune fille et le Noir ! Donnez-nous des chevaux, et nous quitterons à jamais votre vallée maudite. Refusez – ou essayez de nous tromper –, et je réduis votre petit roi en bouillie !

Le shaman hocha sa tête de mort. Ses yeux verts avaient la froideur de la glace dans le masque de son visage tendu de peau jaune safran. D'un geste impérieux, il leva son bâton d'ébène sculpté.

— Libérez la princesse Zosara et le prisonnier noir, ordonna-t-il calmement.

Des serviteurs pâles, aux yeux effrayés, se mirent en branle à son commandement. Juma se frotta les poignets en grognant. A son côté, la princesse frissonnait. Conan repoussa devant lui le corps flasque du roi et descendit de l'estrade.

— Conan ! hurla Juma. Prends garde !

Conan fit volte-face, mais trop tard. A l'instant où il s'était avancé vers le bord de l'estrade, le grand shaman était passé à l'action. Preste comme un cobra qui attaque, son bâton d'ébène effleura légèrement l'épaule de Conan à l'endroit où sa peau nue apparaissait à travers les déchirures de ses vêtements en haillons. Le coup que Conan retourna à son antagoniste ne fut qu'ébauché. L'engourdissement se répandit dans son corps, comme un venin inoculé par un dard de reptile. Son esprit s'obscurcit ; sa tête alourdie tomba sur sa poitrine. Mollement, il s'effondra. Le petit roi divin à demi étranglé s'arracha à son étreinte.

Le dernier son que perçut Conan fut le hurlement tonitruant du Noir submergé par un essaim grouillant de corps bruns.

IV - Le vaisseau de sang

L'atmosphère était chaude et nauséabonde. L'air mort et vicié du cachot sentait le renfermé. Les corps humains entassés exhalaient une odeur rance de transpiration. Une vingtaine d'hommes nus étaient serrés dans un trou immonde, entourés de tous les côtés par des blocs de pierre de plusieurs tonnes. Beaucoup d'entre eux étaient de petits Méruviens à la peau brune qui gisaient, vautrés, indifférents et apathiques. Il y avait là une poignée des petits soldats trapus, aux yeux bridés, gardiens de la vallée sacrée, les Asweri. Il y avait deux Hyrkaniens au nez aquilin. Et il y avait Conan le Cimmérien et son gigantesque camarade noir, Juma. Lorsque le bâton du grand shaman l'avait plongé dans l'inconscience et que les soldats avaient, par leur nombre, eu raison du grand Juma, le rimpoché en furie avait ordonné qu'ils expiassent leur crime par le châtiment suprême.

A Shamballah, toutefois, le châtiment suprême n'était pas la mort qui, selon les croyances méruviennes, libérait simplement l'âme pour sa prochaine réincarnation. La servitude était considérée comme pire, puisqu'elle privait l'homme de son humanité, de son individualité. Ils furent donc sommairement condamnés à l'esclavage.

A cette idée, Conan fit entendre un grognement guttural, et ses yeux luisirent comme des braises dans son visage bronzé, à travers la tignasse ébouriffée de sa crinière noire et hirsute. Enchaîné près de lui, Juma gloussa en sentant la frustration de Conan. Celui-ci lança à son compagnon un regard courroucé : il était quelquefois irrité par l'invincible bonne humeur de Juma. Pour un Cimmérien, né libre, l'esclavage était assurément un châtiment intolérable. Par contre, pour le Kushite, la servitude n'avait rien de nouveau. Des voleurs d'esclaves l'avaient arraché, tout enfant, aux bras de sa mère et l'avaient transporté des jungles étouffantes du Kush jusqu'aux marchés d'esclaves du Shem. Il avait d'abord travaillé quelque temps comme manœuvre agricole dans une ferme shémite ; puis, lorsque ses muscles avaient commencé à se développer, il avait été vendu aux arènes d'Argos

comme apprenti gladiateur.

Ayant triomphé aux jeux organisés en l'honneur de la victoire du roi Milo d'Argos sur le roi Ferdrugo de Zingara, Juma fut affranchi. Pendant un temps, il vécut de rapine et de petits travaux dans divers pays hyboriens. Puis, il prit le chemin de l'est et parvint au Turan, où sa carrure athlétique et son adresse à la lutte lui valurent une place de mercenaire dans l'armée du roi Yildiz.

C'est là qu'il avait rencontré le jeune Conan, avec lequel il s'était tout de suite lié d'amitié. Ils étaient par la taille, les deux plus grands des troupes mercenaires, et tous deux venaient de lointains pays, du bout du monde ; ils étaient les uniques représentants de leurs races respectives parmi les Turaniens. Leur camaraderie les avait maintenant entraînés jusqu'aux fosses à esclaves de Shamballah et ne tarderait plus à les conduire à la suprême indignité de la vente aux enchères. Ils seraient là, debout, nus dans le soleil aveuglant, palpés sous toutes les coutures par les acheteurs éventuels, tandis que le marchand d'esclaves ferait en beuglant l'éloge de leur force.

Les jours se traînèrent lentement, tels des serpents tirant péniblement leur queue dans la poussière. Conan, Juma et les autres passaient alternativement du sommeil à la veille, pour recevoir des bols en bois parcimonieusement remplis de riz par leurs surveillants. Les longues journées étaient employées à somnoler par à-coups ou à se quereller sans hargne.

Conan était curieux d'en savoir davantage sur ces Méruviens car, au cours de tous ses voyages, il n'avait jamais rencontré d'individus similaires. Ils vivaient ici, dans cette étrange vallée, comme l'avaient fait de tout temps leurs ancêtres. Ils n'avaient, ni ne voulaient avoir, aucun contact avec le monde extérieur.

Conan se lia d'amitié avec un Méruvien nommé Tashudang, qui lui apprit quelques mots de leur langage chantonnant. Lorsqu'il demanda pourquoi il qualifiait leur roi de divin, Tashudang répondit que le monarque vivait depuis dix mille ans, son esprit renaissant dans un corps différent après chaque séjour dans une enveloppe mortelle. Ceci laissa Conan

sceptique, car il connaissait le genre de mensonges que les rois des autres pays répandaient sur leur propre compte. Mais il garda prudemment son opinion pour lui. Lorsque Tashudang se plaignit sans violence, et avec résignation, de l'oppression du roi et de ses shamans, Conan demanda :

— Pourquoi toi et tes amis ne vous unissez-vous pas pour jeter toute la clique dans le Suméru Tso, et prendre le pouvoir vous-mêmes ? C'est ce que nous ferions dans mon pays si quelqu'un essayait de nous tyranniser.

Tashudang eut l'air profondément choqué.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, étranger ! Il y a plusieurs siècles, nous disent les prêtres, cette région était beaucoup plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle s'étendait des cimes des Himélias à celles des Talakmas, formant un vaste et haut plateau couvert de neige et fouetté par les vents glacés. On l'appelait le Toit du Monde.

» Et puis un beau jour, Yama, le roi des démons, décida de créer cette vallée pour que nous, son peuple élu, y vivions. Grâce à un puissant sortilège, il fit s'enfoncer le plateau. Le sol trembla en grondant comme dix mille tonnerres, des roches en fusion jaillirent de fissures dans la terre, des montagnes s'effondrèrent et des forêts s'enflammèrent. Lorsque ce fut fini, la terre entre les montagnes était telle que tu la vois. La région étant devenue basse, le climat se réchauffa, et la flore et la faune des pays chauds vinrent y demeurer. Yama créa alors les premiers Méruviens et les plaça dans la vallée, pour qu'ils y vécussent à jamais. Et il chargea les shamans de diriger et d'éclairer le peuple.

» Quelquefois, les shamans oublient leurs devoirs et nous oppriment, comme s'ils n'étaient que de vulgaires rapaces. Mais l'autorité de Yama, qui nous commande d'obéir aux shamans, est encore tout à fait respectée. Si nous la défions, le pouvoir magique de Yama sera anéanti, et ce pays s'élèvera de nouveau jusqu'aux cimes des montagnes pour redevenir un désert glacé. Ainsi, même s'ils nous trompent, nous n'osons pas nous révolter contre les shamans.

— Enfin, dit Conan, si ce dégoûtant petit crapaud

correspond à l'idée que tu te fais d'un dieu...

— Oh, non ! dit Tashudang, ses yeux terrifiés brillant d'un éclat blanc dans la pénombre. Ne dis pas cela ! Il est le fils unique du grand dieu Yama en personne. Et lorsqu'il appelle son père, le dieu vient !

Sur ce, Tashudang enfouit son visage dans ses mains, et Conan ne put plus rien en tirer ce jour-là.

Les Méruviens étaient un peuple étrange. Une bizarre lassitude spirituelle, une sorte de fatalisme somnolent leur ordonnait de se plier devant tout ce qui se présentait à eux comme une apparition prédestinée de leurs dieux cruels et énigmatiques. Toute résistance à leur destin, croyaient-ils, serait punie, sinon immédiatement, du moins au cours de leur prochaine incarnation.

Il n'était pas facile de leur extorquer des renseignements, mais le jeune Cimmérien s'y appliqua avec zèle. D'une part, cela aidait à faire passer les journées interminables. De l'autre, il n'avait pas l'intention de demeurer longtemps en servitude, et chaque parcelle d'information qu'il parvenait à réunir sur ce royaume caché et son peuple étrange serait utile lorsque lui et Juma viendraient à s'évader. Enfin, il savait combien il est important, lorsque l'on voyage en pays inconnu, de maîtriser au moins quelques mots de la langue locale. Bien qu'il ne fût pas du tout porté sur l'étude, Conan apprenait les langues avec facilité. Il en avait déjà utilisé plusieurs et pouvait même lire et écrire un peu dans certaines d'entre elles.

Enfin arriva le jour fatal où les surveillants vêtus de cuir noir déambulèrent parmi les esclaves en faisant claquer lourdement leurs fouets, et firent sortir le troupeau dont ils avaient la garde.

— Maintenant, raille l'un d'eux, nous allons voir quels prix les princes de la Terre Sacrée voudront bien payer pour vos vilaines carcasses, porcs étrangers !

Et son fouet imprima une longue zébrure sur le dos de Conan.

Le soleil brûlant frappait les épaules de Conan comme des fouets de feu. Après être resté si longtemps dans l'obscurité, il était ébloui par la lumière du jour. Après la vente aux enchères, on le fit grimper sur

l'appontement d'une grande galère, amarrée aux longs quais de pierre de Shamballah. Il loucha vers le soleil et grogna un juron à mi-voix. C'était donc là le châtiment auquel on l'avait condamné : trimer sur les rames jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Descendez dans la cale, chiens ! cracha le surveillant du navire, flanquant une taloche à Conan du revers de la main. Seuls les enfants de Yama sont autorisés à marcher sur le pont !

Sans réfléchir, le jeune Cimmérien entra brusquement en action. Il lança son poing fermé dans le ventre protubérant du gros surveillant. Tandis que les poumons de ce dernier se vidaient en sifflant, Conan fit suivre son coup d'un deuxième en pleine mâchoire, qui allongea raide le marin sur le pont. Derrière lui, dans le rang, Juma hurlait de joie et se démenait pour le rejoindre et le soutenir.

Le commandant de la garde du navire glapit un ordre. En un éclair, une douzaine de lances furent braquées sur Conan par de petits marins méruviens nerveux. Le Cimmérien se tenait au centre de leur cercle, un grondement menaçant montant à ses lèvres. Mais il finit par contenir sa rage, sachant que tout mouvement serait instantanément puni de mort.

Un seau d'eau fut nécessaire pour ramener à lui le surveillant. Il se mit laborieusement sur ses pieds, soufflant comme un phoque, l'eau dégoulinant de son visage tuméfié sur les poils rares de sa barbe noire. Il fixa sur Conan un regard étincelant de fureur démente, qui reprit bientôt l'éclat froid d'un venin glacé.

L'officier commença d'émettre un ordre à l'attention des marins :

— Tuez-le...

Mais le surveillant l'interrompit :

— Ne le tuez pas. La mort serait trop douce pour ce chien. Je l'obligerai à m'implorer de le délivrer de son malheur. J'en ai plus qu'assez de lui.

— Bien, Gorthangpo, dit l'officier.

Le surveillant parcourut des yeux la fosse des rameurs, rencontrant ceux d'une centaine d'hommes bruns et nus. Ils étaient maigres et affamés, et leurs dos voûtés portaient les cicatrices zébrées d'un millier de coups de fouet. Sur chaque côté, le navire était muni

d'une simple rangée de longues rames. Certaines d'entre elles étaient maniées par deux rameurs, d'autres par trois, selon la taille et la force des esclaves. Le surveillant montra du doigt une rame dans le parc, à laquelle étaient enchaînés trois vieux hommes squelettiques aux cheveux gris.

— Enchaînez-le à cette rame, là-bas ! Ces cadavres ambulants sont au bout de leur course ; ils ne nous sont plus d'aucune utilité. Débarrassez-en la rame. Ce jeune étranger a besoin de se dégourdir un peu les bras ; nous lui donnerons toute la place qu'il voudra. Et s'il ne suit pas la cadence, je lui taillerai le dos jusqu'à l'os !

Sous le regard imperturbable de Conan, les marins ouvrirent les menottes qui reliaient les chaînes des poignets des trois vieillards à des anneaux sur la rame. Les vieux hommes hurlèrent de terreur lorsque des bras musculeux les jetèrent par-dessus bord. Ils touchèrent l'eau avec un grand bruit et coulèrent sans laisser d'autre trace que les bulles qui vinrent une à une éclater à la surface.

Conan fut enchaîné à la rame à leur place. Il devait accomplir le travail de ses trois prédécesseurs réunis. Tandis qu'on l'attachait au banc crasseux, le surveillant fixait sur lui un œil mauvais.

— Nous allons voir si tu prends goût à la rame, mon garçon. Tu ramera et ramera encore jusqu'à ce que tu croies que ton dos se brise, et alors tu continueras à ramer. Et chaque fois que tu ralentiras ou que tu perdras la cadence, je te rappellerai à l'ordre, comme ceci !

Son bras s'abattit ; le fouet déroula sa lanière vers le ciel et vint cingler en sifflant les épaules de Conan. Il perçut une douleur cuisante comme celle d'une tige de fer chauffée à blanc. Mais il ne poussa pas un cri, ne bougea pas un muscle. Il semblait n'avoir rien senti, tant était tenace le fer de sa volonté.

Le surveillant grogna, et le fouet claqua de nouveau. Cette fois, un muscle frémit au coin de la bouche dure de Conan, mais ses yeux demeurèrent fixés devant lui avec l'impassibilité du roc. Un troisième coup de fouet, puis un quatrième. La sueur perlait sur le front du Cimmérien ; elle coulait dans ses yeux, piquante et brûlante, tandis que du sang rouge ruisselait dans son

dos. Mais il ne montra aucun signe de douleur.

Il entendit derrière lui Juma murmurer :

— Courage !

Quelqu'un appela alors de l'arrière-pont ; le capitaine voulait lever les amarres. Le surveillant renonça, à regret, au plaisir de fouetter au sang le dos du Cimmérien.

Les marins larguèrent les cordages qui amarraient le navire au quai, et l'éloignèrent du bord avec des gaffes. En arrière des bancs des rameurs, mais au même niveau, à l'ombre de la coursive qui surplombait leur tête, se trouvait un Méruvien nu, assis derrière un énorme tambour. Lorsque le navire eut quitté le quai, le batteur leva un maillet de bois et se mit à en frapper le tambour. A chaque battement, les esclaves se penchaient en avant, se soulevaient sur leurs pieds, levaient les rames, s'inclinaient en arrière jusqu'à ce que leur poids les ramenât sur les bancs ; puis, abaissaient les rames, les poussaient en avant et recommençaient. Conan saisit bientôt le rythme, de même que Juma, enchaîné à la rame derrière lui.

Conan n'avait jamais été sur un navire auparavant. Tandis qu'il tirait sur sa rame, ses yeux rapides observaient autour de lui les esclaves indifférents, aux yeux mornes, au dos zébré par le fouet, qui peinaient sur les bancs crasseux dans l'odeur fétide de leurs propres excréments. Le parc où trimaient les rameurs était surbaissé dans la galère. La lisse n'était qu'à quelques pieds au-dessus de l'eau. Elle était plus haute à la proue, où dormait l'équipage, et à la poupe sculptée et dorée, où les officiers tenaient leurs quartiers. Un seul mât se dressait au milieu du navire. L'unique vergue triangulaire ainsi que la voile roulée étaient fixées le long de la coursive, au-dessus de la fosse des rameurs.

Lorsque le navire eut quitté le port, les marins défirent les liens qui attachaient la voile et sa vergue à la coursive, et hissèrent la voile, tirant sur la drisse en grognant un chant de manœuvre. La vergue s'éleva par saccades, de quelques pouces à la fois. Et tandis qu'elle montait, la voile rayée de pourpre et d'or se déroula en claquant à grand bruit. Comme il soufflait un bon vent grand large, on laissa les rameurs se reposer, et la

voile prit le relais.

Conan remarqua que toute la galère avait été bâtie dans un bois qui, soit par nature, soit par teinture, était d'un rouge sombre. Regardant autour de lui, les yeux mi-clos sous les rayons du soleil, il songea que le navire semblait avoir été trempé dans du sang. Soudain, le fouet claqua au-dessus de sa tête et le surveillant lui cria du haut de la coursive :

— A présent, au travail, espèce de porc paresseux !

Le fouet marqua de nouveau ses épaules. C'est bien un navire de sang, pensa-t-il en lui-même, de sang d'esclaves.

V - Lune de bandit.

Sept jours durant, Conan et Juma suèrent derrière les lourdes rames de la galère rouge qui longeait péniblement les rives du Suméru Tso, faisant escale tour à tour dans chacune des sept villes sacrées du Mérou : Shondakor, Thogara, Auzakia, Issedon, Paliana, Throana, pour revenir enfin à Shamballah, le circuit une fois bouclé. En dépit de leur robustesse, ce labeur ininterrompu ne tarda pas à les conduire au bord de l'épuisement, au point où leurs muscles endoloris semblaient incapables de produire un effort supplémentaire. Et pourtant, le tambour infatigable et le fouet cinglant les obligeaient à continuer.

Une fois par jour, les matelots allaient puiser des seaux d'eau froide et saumâtre dont ils inondaient les esclaves harassés. Une fois par jour, lorsque le soleil se trouvait au zénith, ceux-ci recevaient un bol de riz et une grande louchée d'eau. La nuit, ils dormaient à leurs rames. La répétition monotone de ce travail éreintant annihilait la volonté et vidait l'intelligence, transformant les rameurs en automates sans âme.

Ce rythme de vie aurait brisé la force de n'importe qui, sauf d'un homme comme Conan. Le jeune Cimmérien ne pliait pas sous le poids écrasant du destin comme le faisaient les Méruviens apathiques. Le labeur interminable derrière les rames, le traitement brutal, l'indignité de ces bancs crasseux, au lieu de saper sa volonté, ne faisaient qu'alimenter les feux qui l'habitaient.

Lorsque le navire retourna à Shamballah et jeta l'ancre dans le large port, Conan avait atteint les limites de sa patience. La nuit était tranquille ; la nouvelle lune – un mince croissant argenté – brillait vers l'occident, non loin de l'horizon, d'une pâle et irréaliste clarté. Elle se coucherait bientôt. Dans les pays occidentaux, on appelait « lune de bandit » une nuit de ce genre, car une nuit si faiblement éclairée était d'ordinaire choisie par les bandits de grand chemin, les voleurs, les assassins pour l'exercice de leurs professions. Courbés sur leurs rames, ostensiblement endormis, Conan et Juma discutaient évasion avec les esclaves mérubiens.

Sur la galère, les pieds des esclaves n'étaient pas enchaînés. Mais chacun d'eux portait une paire de menottes liées par une chaîne, laquelle passait dans un anneau de fer qui entourait le bras de la rame. Cet anneau coulissait librement le long de la rame, mais était arrêté à une extrémité par le tolet, et à l'autre par une sorte de virole de plomb. Cette dernière, solidement arrimée au bout du manche par une cheville de fer, faisait contrepoids en face de la pale. Conan avait mis la chaîne, les menottes et l'anneau à l'épreuve une centaine de fois ; mais malgré sa force prodigieuse, endurcie par sept jours à la rame, il ne put en faire céder aucun. Pourtant, grommelant à voix basse, l'oreille aux aguets, il exposait à ses compagnons de servitude les plans de révolte qu'il avait tramés.

— Si nous pouvions faire venir Gorthangpo à notre niveau, dit-il, nous pourrions le mettre en pièces à coups d'ongles et de dents. Et il porte sur lui les clefs de tous nos fers. Tandis que nous ouvririons les menottes, les matelots tueraient quelques-uns d'entre nous ; mais une fois libérés de nos entraves, nous les surpasserions en nombre à cinq ou six contre un...

— Ne parle pas de cela ! chuchota le Mérubien le plus proche. N'y songe même pas !

— N'es-tu pas intéressé ? demanda Conan, étonné.

— Non ! Le seul fait de parler d'une telle violence liquéfie mes os.

— Les miens aussi, dit un autre. Les tourments que nous endurons nous ont été infligés par les dieux en

juste châtement de quelque mauvaise action commise dans une vie antérieure. Lutter contre notre condition serait non seulement inutile, mais de plus un vilain blasphème. Je t'en conjure, barbare, cesse ton discours diabolique et soumets-toi à ton destin avec l'humilité qui convient.

Une telle attitude était contraire au caractère de Conan ; Juma n'était pas non plus homme à se plier sans résistance à la première menace de damnation. Mais les Méruviens refusaient d'écouter leurs arguments. Même Tashudang, d'une loquacité et d'une cordialité peu communes pour un Méruvien, supplia Conan de ne rien entreprendre qui pût provoquer la fureur de Gorthangpo, le surveillant, ou attirer sur eux un châtement du ciel pire que celui qui leur avait déjà été infligé par leurs divinités.

L'argumentation de Conan fut interrompue par le sifflement du fouet. Réveillé par le murmure, Gorthangpo était sorti sans bruit sur la cursive, dans les ténèbres. Aux quelques chuchotements qu'il parvint à surprendre, il devina qu'une révolte était dans l'air. A présent, son fouet s'abattait en claquant sur les épaules de Conan.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. D'un seul coup, Conan bondit sur ses pieds, saisit la lanière du fouet et arracha celui-ci des mains de Gorthangpo. Le surveillant appela les matelots à grands cris.

Conan n'avait toujours aucun moyen de faire sortir l'anneau métallique de sa rame. Sous le coup du désespoir, il fut visité par l'inspiration. Le tolet était construit de telle sorte que la rame s'élevait à la verticale, à moins de cinq pieds au-dessus du pont où se trouvaient les esclaves. Conan leva l'extrémité du manche aussi haut qu'il le put, grimpa sur le banc et, s'accroupissant, plaça ses épaules sous la rame. Puis, poussant sur ses longues jambes musculeuses avec une force inouïe, il se redressa. La rame se brisa dans le tolet avec un craquement. Conan fit prestement sortir son anneau par l'extrémité brisée. Il avait maintenant une arme appréciable : une massue de neuf pieds de long, munie à son extrémité d'une masse de plomb de dix livres.

D'un premier coup, d'une violence formidable,

Conan atteignit le surveillant affolé au côté de la tête. Le crâne s'écrasa comme un melon, éclaboussant les bancs d'une bouillie de cerveau sanguinolente. Conan s'élança alors sur la coursive pour affronter la charge des matelots. En bas, les petits Méruviens bruns se pelotonnaient sur les bancs en pleurnichant des prières à leurs dieux démoniaques. Seul Juma imita Conan, brisant sa rame au tolet et libérant son anneau d'esclave.

Les matelots étaient eux-mêmes méruviens, mous, paresseux et fatalistes. Ils n'avaient jamais eu à combattre une révolte d'esclaves ; ils ne pensaient pas qu'une telle chose fût possible. Ils s'étaient encore moins attendus à devoir affronter un jeune géant armé d'une massue de neuf pieds. Ils vinrent pourtant assez bravement, bien que la largeur de la coursive ne leur permît d'avancer à l'assaut que deux par deux.

Conan passa à l'attaque, balançant sauvagement son arme. Son premier coup projeta un matelot sur les bancs, sous la coursive, le bras droit brisé. Le deuxième fit tomber le suivant avec le crâne fracassé. Une lance se pointa vers la poitrine nue de Conan, qui fit voler l'arme de la main de son adversaire ; son coup suivant précipita deux hommes à bas de la coursive : l'un, les côtes enfoncées, s'affaissa sur son compagnon, qui perdit l'équilibre en recevant le corps de la première victime.

Juma vint alors rejoindre Conan. Le torse nu du Kushite luisait comme de l'ébène huilée sous la pâle clarté lunaire. Sa rame abattit comme une faux les Méruviens qui s'avançaient. Les matelots, qui n'étaient pas préparés à affronter de tels monstres, se dispersèrent en courant pour aller protéger le pont arrière où leur officier, arraché à son sommeil, criait des ordres confus.

Conan se pencha sur le corps de Gorthangpo et fouilla sa poche en quête du trousseau de clefs. Il trouva rapidement celle de toutes les menottes, ouvrit les siennes, puis fit de même pour Juma.

Un arc vibra ; une flèche siffla au-dessus de Conan et alla se ficher dans le mât. Les deux esclaves libérés n'essayèrent pas de poursuivre la lutte. Sautant à bas de la coursive, ils se frayèrent un chemin jusqu'à la lisse à

travers les rameurs tremblants, enjambèrent le bastingage et disparurent dans les eaux sombres du port de Shamballah. Quelques flèches les poursuivirent mais, dans la faible clarté du croissant de lune descendant, les archers ne pouvaient guère tirer qu'à l'aveuglette.

VI - Tunnels fatals

Deux hommes nus hissèrent leurs corps ruisselants hors de la mer et regardèrent autour d'eux dans les ténèbres. Ils avaient, semblait-il, nagé des heures en quête d'un endroit où ils pourraient entrer inaperçus dans Shamballah. Ils avaient enfin découvert l'une des bouches dégoûts de l'antique ville de pierre. Juma traînait encore derrière lui le morceau de rame brisée avec lequel il avait combattu les matelots ; Conan avait abandonné le sien sur le navire. De temps à autre, un faible rayon de lumière filtrait dans l'égout par une grille d'écoulement fixée dans une gouttière, dans la rue, au-dessus, mais la lumière était si pâle (le mince croissant de lune ayant disparu) que l'obscurité, en bas, demeurait impénétrable. Donc, dans les ténèbres presque totales, les deux évadés pataugeaient dans les eaux sales à la recherche d'une issue.

D'énormes rats se sauvaient dans les couloirs de pierre souterrains en criant à leur approche. Conan et Juma voyaient briller leurs yeux dans le noir. L'une de ces vermines, de grosse taille, mordilla Conan à la cheville, mais il attrapa l'animal, l'écrasa entre ses mains et jeta son cadavre à ses compagnons, plus prudents. Tandis que ceux-ci se disputaient ce festin à grands cris, Conan et Juma hâtèrent le pas dans les tunnels tortueux et escarpés.

Ce fut Juma qui découvrit le passage secret. Glissant une main le long de la paroi humide et froide, il fit accidentellement jouer un mécanisme et poussa un ronflement de surprise lorsqu'un bloc de pierre céda sous ses doigts inquisiteurs. Bien que ni lui ni Conan ne sussent où conduisait ce passage, ils s'y engagèrent, car il semblait remonter vers les rues de la ville.

Après une longue ascension, ils parvinrent enfin à

une autre porte. Ils tâtonnèrent dans l'obscurité totale, et Conan finit par trouver un verrou, qu'il fit jouer. La porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds secs ; les deux fugitifs la franchirent et se figèrent sur place.

Ils se trouvaient sur un balcon ornemental encombré de statues de dieux et de démons, dans un énorme temple octogonal. Les huit murs de la salle s'élevaient en s'incurvant par-delà le balcon pour former au sommet une coupole à huit côtés. Conan se souvint d'avoir vu dépasser un dôme analogue des bâtiments plus bas de la ville, mais il n'avait jamais demandé ce qui se trouvait à l'intérieur.

A leurs pieds, dans un coin de l'octogone, une statue colossale se dressait sur un socle de marbre noir, face à un autel qui occupait exactement le centre de la salle. A côté de la statue, tout paraissait minuscule. Les reins du colosse, qui avait trente pieds de haut, arrivaient au niveau du balcon où se tenaient Conan et Juma. C'était une gigantesque idole, dont la pierre verte ressemblait à du jade, bien qu'on n'eût jamais découvert un bloc de jade d'une taille aussi considérable. La statue avait six bras, et les yeux de son visage sévère étaient d'énormes rubis.

En face de la statue, de l'autre côté de l'autel, se trouvait un trône de crânes semblable à celui que Conan avait déjà vu dans la salle du trône du palais, lors de son arrivée à Shamballah, mais plus petit. Sur ce trône était juché le corps de crapaud du petit roi divin du Mérou. Portant alternativement son regard de la tête de l'idole à celle du gouvernant, Conan crut déceler une hideuse suggestion de ressemblance entre les deux. Il tressaillit et sentit se hérissier les poils de sa nuque en songeant aux mystérieux secrets cosmiques qui pouvaient se dissimuler derrière cette similitude.

Le rimpoche était en train d'accomplir un rite. Des shamans vêtus de robes écarlates, agenouillés autour du trône et de l'autel, psalmodiaient d'antiques prières et incantations. Derrière leur cercle, contre les murs de la salle, plusieurs rangées de Méruviens étaient assis en tailleur sur le dallage de marbre. La richesse de leurs bijoux et la recherche de leur parure, au demeurant sommaire, indiquaient qu'il s'agissait de notables et de la noblesse du royaume. Au-dessus de leurs têtes, dans

des supports muraux tout autour du balcon, flambaient cent torches fumeuses. Quatre torchères, surmontées de lampes à huile aux flammes riches et dorées, formaient autour de l'autel central un carré de lumières ondulantes et crépitantes.

Sur l'autel, entre le trône et le colosse, gisait le corps nu, blanc et mince d'une jeune fille, attachée par de fines chaînes dorées. C'était Zosara.

Un grondement sourd roula dans la gorge de Conan. Ses yeux de braise brûlaient de leur feu bleu en fixant les formes honnies du roi Jalung Thongpa et de son grand shaman, le prêtre-sorcier Tanzong Tengri.

— Attrapons-les, Conan, murmura Juma dont les dents blanches tranchaient sur la pénombre vacillante.

Le Cimmérien grogna.

C'était la fête de la nouvelle lune, et le roi divin épousait la fille du roi du Turan, qui gisait sur l'autel, devant la statue bardée de fer du Grand Chien de la Mort et de la Terreur, Yama, le roi des démons. La cérémonie se déroulait selon les anciens rites prescrits dans les textes sacrés du Livre du Dieu de la Mort. Anticipant placidement la consommation publique de ses noces avec la longue et svelte jeune fille turanienne, le monarque divin du Mérou dodelinait sur son trône de crânes, tandis que les shamans vêtus d'écarlate ânonnaient les antiques prières.

Le cérémonial fut interrompu tout à coup. Deux géants nus tombés de nulle part atterrirent sur le sol du temple : l'un, une statue héroïque de bronze vivant, l'autre, une longue silhouette menaçante dont le corps puissant semblait taillé dans l'ébène. A l'apparition de ces deux diables hurlants, les shamans se figèrent au milieu d'une incantation.

Conan s'empara de l'une des torches et la lança de toutes ses forces au milieu des shamans écarlates. Ceux-ci s'éparpillèrent en poussant des cris de douleur et de panique, tandis que l'huile enflammée prenait à leurs robes légères, les transformant en torches vivantes. Les trois autres lampes se succédèrent rapidement, semant le feu et la confusion sur le dallage de la salle.

Juma bondit vers l'estrade où le roi, sur son trône, assistait à la scène de son œil épouvanté et stupéfait. Le

grand shaman maigre barra la route à Juma sur les marches de marbre, son bâton magique prêt à frapper. Mais le géant noir avait encore sa rame brisée, qu'il balançait avec une force prodigieuse. Le bâton d'ébène vola en mille morceaux. Un deuxième coup atteignit le prêtre-sorcier à l'abdomen et le précipita, brisé et mourant, au milieu du chaos des shamans en flammes qui galopèrent en poussant des cris.

Puis vint le tour du roi Jalung Thongpa. Grimaçant de satisfaction, Juma gravit d'une traite les degrés du trône et fondit sur le petit roi divin apeuré. Mais Jalung Thongpa n'était plus sur son trône. Agenouillé devant la statue, les bras au ciel, il psalmodiait une prière.

Au même moment, Conan atteignit l'autel et se pencha vers la forme nue de la jeune fille terrifiée qui se démenait en tous sens. Les légères chaînes dorées étaient assez solides pour la maintenir, mais pas assez pour résister à Conan. Avec un grognement, il ancrant ses pieds sur le sol et tira sur l'une d'elles ; un maillon du souple métal s'étira, puis s'ouvrit et craqua. Les trois autres chaînes suivirent, et Conan prit dans ses bras la princesse en larmes. Mais à l'instant où il se retournait, une ombre s'abattit sur lui.

Surpris, il leva les yeux et se souvint de ce que lui avait dit Tashudang : « Lorsqu'il appelle son père, le dieu vient ! »

Il se rendait maintenant compte de toute l'horreur qui se cachait derrière ces mots : planant au-dessus de lui dans la clarté vacillante des torches, les bras de la gigantesque idole de pierre verte bougeaient. Les rubis écarlates qui figuraient ses yeux étaient fixés sur Conan, brillants d'intelligence.

VII - Quand le dieu vert s'éveille

Les cheveux de Conan se dressèrent sur sa nuque, et il sentit son sang se geler dans ses veines. Zosara pressa son visage en pleurs au creux de son épaule et se suspendit à son cou. Sur l'estrade noire surmontée du trône de crânes, Juma, lui aussi, demeura figé, tandis que remontaient en lui les frayeurs superstitieuses de son primitif héritage. La statue se mettait à vivre.

Incapables de faire un mouvement, ils regardèrent

l'idole de pierre verte faire grincer lentement un de ses énormes pieds. A trente pieds au-dessus de leur tête, son grand visage les toisait d'un air narquois et méchant. Les six bras faisaient des gestes saccadés, ployant comme les membres de quelque gigantesque araignée. La chose bascula, déplaçant son poids monstrueux. Un pied colossal se posa sur l'autel qui avait porté Zosara. Le bloc de marbre craqua, puis s'écoula sous les tonnes de la pierre verte vivante.

— Crom ! dit Conan dans un souffle. Même la pierre vit et marche dans cette ville de fous ! Viens, jeune fille...

Soulevant Zosara dans ses bras, il sauta à bas de l'estrade. Derrière lui retentit un bruit inquiétant de pierre raclant la pierre. La statue avançait.

— Juma ! cria Conan, cherchant éperdument le Kushite autour de lui.

Le Noir était toujours blotti, immobile, à côté du trône, où le petit roi divin pointait vers Conan et la jeune fille son doigt boudiné de graisse et bardé de bijoux.

— Tue, Yama ! Tue... tue ! criait-il.

La créature à plusieurs bras fit halte et, regardant autour d'elle de ses yeux de rubis, aperçut Conan. Plein des frayeurs nocturnes primitives de son peuple barbare, le Cimmérien était fou de terreur. Mais, comme beaucoup de barbares, sa peur même l'incitait à combattre ce qu'il redoutait. Il déposa la jeune fille et s'empara d'un banc de marbre. Ses muscles saillant sous l'effort, il marcha à la rencontre du colosse.

Juma s'écria :

— Non, Conan ! Sauve-toi ! Il te voit !

Conan se tenait maintenant près du pied monstrueux de l'idole. Les jambes de pierre se dressaient au-dessus de lui comme les colonnes de quelque temple colossal. Le visage congestionné par l'effort, Conan leva le gros banc au-dessus de sa tête et le jeta de toutes ses forces contre la jambe du monstre. Avec une violence inouïe, le projectile alla s'écraser contre la cheville sculptée du colosse. Le marbre du banc se couvrit sur toute sa longueur d'un réseau de fissures. Conan s'approcha davantage, ramassa le banc et le jeta de nouveau contre la cheville. Cette fois, le banc vola en mille morceaux,

mais la jambe, bien que légèrement ébréchée, n'avait subi aucun dommage. La statue fit pesamment un nouveau pas vers Conan, qui recula en titubant.

— Conan ! Attention !

Le cri de Juma lui fit lever les yeux. Le géant vert était penché en avant. Les yeux de rubis s'étaient posés sur les siens. Quelle étrange sensation, de regarder un dieu vivant dans les yeux ! Ceux-ci étaient d'une profondeur infinie, voilée d'ombre, où l'on semblait interminablement dans de rouges éternités dénuées de pensées. Et du fond de ces profondeurs cristallines sourdait une méchanceté froide et inhumaine. Le regard du dieu se fixa sur le sien, et le jeune Cimmérien sentit un engourdissement glacé se répandre dans son corps. Il ne pouvait ni bouger ni réfléchir...

Avec un hurlement de fureur primitive, Juma fit brusquement volte-face. Il vit les six puissantes mains de pierre fondre sur son camarade qui demeurait immobile, le regard fixe, comme en transes. Encore un pas, et Yama aurait atteint le Cimmérien paralysé.

Le Noir se trouvait trop loin de la scène pour intervenir, mais sa rage contenue exigeait impérieusement un exutoire. Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, Juma saisit le roi divin, qui cria et se tortilla en vain, et le précipita contre son infernal parent.

Jalung Thongpa tournoya dans l'air et atterrit sur le dallage de mosaïque devant le pied levé de l'idole. Etourdi par sa chute, le petit monarque regarda éperdument autour de lui de son œil valide. Soudain, il fit entendre un cri hideux, tandis qu'un pied titanesque se posait sur lui.

Un craquement d'os broyés résonna dans le silence environnant. Le pied du dieu glissa sur le marbre, découvrant des dalles maculées d'une large tache cramoisie. Grinçant à la ceinture, la forme colossale s'inclina vers Conan et étendit les bras, puis s'immobilisa.

Les mains de pierre verte s'arrêtèrent, doigts tendus, au milieu de leur course. La brûlante lumière rouge disparut des yeux de rubis. L'énorme corps, les multiples bras et la tête du démon qui, un instant

auparavant avaient été flexibles et insufflés de vie, se figèrent de nouveau dans l'immobilité de la pierre.

Peut-être la mort du roi, qui avait invoqué cet esprit infernal des profondeurs ténébreuses de dimensions inconnues, mit-elle fin au maléfice qui liait Yama à l'idole. Ou peut-être la mort du roi libéra-t-elle la volonté du dieu-démon de la domination de son souverain terrestre. Quelle qu'en fût la cause, dès l'instant où Jalung Thongpa eut été réduit à un amas de bulles sanglantes, la statue redevint un bloc de pierre inerte et figé.

Le charme qui s'était emparé de l'esprit de Conan se rompit lui aussi. Engourdi, le jeune homme secoua la tête pour s'éclaircir les idées et regarda autour de lui. La première chose dont il fut conscient fut que la princesse Zosara se précipitait dans ses bras en poussant des sanglots hystériques. Lorsque ses bras de bronze se refermèrent sur la douceur de son corps, et qu'il sentit contre sa gorge le contact duveteux de ses cheveux soyeux, une nouvelle espèce de feu enflamma ses yeux, et il éclata de rire.

Juma accourut.

— Conan ! Tout le monde est mort ou s'est échappé ! Il devrait y avoir des chevaux dans l'enclos derrière le temple. Voici notre chance de quitter cet endroit maudit !

— Oui ! Par Crom ! je serai content de débarrasser mes semelles de la poussière de ce pays de malheur, grommela le Cimmérien, arrachant sa robe au cadavre du grand shaman pour en draper la nudité de la princesse.

Il saisit cette dernière dans ses bras et sortit avec elle, sentant encore contre lui la douce chaleur de son jeune corps souple.

Une heure plus tard, ayant largement distancé d'éventuels poursuivants, ils arrêtaient leurs montures à un carrefour. Conan leva les yeux vers les étoiles, réfléchit, puis indiqua une direction.

— Par là !

Juma plissa le front.

— Vers le nord ?

— Oui, vers l'Hyrkania, dit Conan en riant. As-tu oublié que nous devons toujours remettre cette jeune

fille à son époux ?

Juma plissa le front de nouveau, plus perplexe que jamais, en voyant la façon dont les minces bras blancs de Zosara enlaçaient le cou de son camarade, et le plaisir satisfait de la petite tête nichée contre sa robuste épaule. A son époux ? Il hocha la tête, il ne comprendrait jamais les manières des Cimmériens. Mais il suivit Conan et fit virer son destrier vers les hautes montagnes Talakmas, qui se dressaient comme un rempart entre l'étrange pays du Mérou et les steppes venteuses de l'Hyrkania.

Un mois plus tard, ils parvinrent au campement de Kujula, grand khan des nomades kuigar. L'aspect des trois cavaliers était tout différent de ce qu'il avait été à leur départ de Shamballah. Dans les villages des versants méridionaux des Talakmas, ils avaient troqué des fragments de chaînes d'or, qui pendaient encore aux poignets et chevilles de Zosara, contre des vêtements appropriés aux sentes neigeuses des montagnes et aux plaines exposées au vent. Ils portaient des bonnets de fourrure, des manteaux de peau de mouton, de larges pantalons de laine grossière et de grosses bottes.

Lorsqu'ils présentèrent Zosara à son promis à barbe noire, le khan les fêta, les remercia et les récompensa. Après une beuverie qui dura plusieurs jours, il les renvoya au Turan chargés de présents et d'or.

Lorsqu'ils furent loin du campement du khan Kujula, Juma dit à son ami :

— C'était une belle fille. Je ne comprends pas pourquoi tu ne l'as pas gardée pour toi. Elle t'aimait bien, en plus.

Conan rit.

— Oui, c'est vrai. Mais je ne suis pas encore prêt à m'installer dans la vie sédentaire. Et Zosara sera plus heureuse avec les bijoux et les coussins moelleux de Kujula qu'elle ne le serait avec moi, qui la ferais galoper de steppe en steppe, tour à tour rôtie et gelée, talonnée par des loups ou des soldats hostiles. (Il gloussa.) De plus, bien que le grand khan n'en sache rien encore, son héritier est déjà en route.

— Comment le sais-tu ?

— Elle me l’a dit, juste avant de nous séparer.
Juma émit quelques jurons dans sa langue natale.
— Eh bien ! jamais, jamais plus je ne sous-estimerai
un Cimmérien.

FIN DU LIVRE PREMIER

CYCLE CONAN
LIVRE DEUXIÈME

CONAN LE CIMMÉRIEN

Chapitre I

La malédiction du monolithe

Après les événements relatés dans « La cité des crânes » Conan monte en grade dans l'armée turanienne et est nommé capitaine. Pourtant, sa réputation grandissante de guerrier de premier ordre et d'homme capable de se tirer efficacement des situations les plus difficiles, au lieu de lui assurer une vie paisible et une solde aisément gagnée, amène les généraux du roi Yildiz à lui confier des missions particulièrement hasardeuses. L'une de ces missions l'emmène à des milliers de milles à l'est, vers le royaume légendaire de Khitai.

Les falaises abruptes de pierre sombre cernaient Conan le Cimmérien, tel un piège. Il n'aimait pas la façon dont leurs pics déchiquetés se profilaient sur les rares étoiles qui scintillaient faiblement. On aurait dit les yeux d'araignées épiant le campement installé au fond de la vallée. Il n'aimait pas non plus le vent frais qui sifflait continuellement depuis les cimes rocheuses et rôdait autour du camp. Sous son souffle, les flammes du feu s'inclinaient et vacillaient, projetant de grandes ombres monstrueuses. Celles-ci se tordaient d'une manière sinistre sur les parois de pierre nue du versant de la vallée la plus proche.

De l'autre côté du campement, de gigantesques séquoias, déjà vieux lorsque les eaux engloutirent Atlantis huit mille ans plus tôt, se dressaient parmi des massifs de bambous et de rhododendrons. Un ruisseau coulait paresseusement hors du bois, passait à proximité du camp en murmurant et s'éloignait pour disparaître à nouveau au sein de la forêt. Dans le ciel, un banc de brume ou de brouillard flottait au-dessus des cimes montagneuses, occultant les étoiles les moins lumineuses et noyant les plus brillantes, comme si elles versaient des larmes.

Cet endroit pue la peur et la mort, songea Conan. Il sentait presque l'odeur âcre de la terreur apportée par la brise légère. Les chevaux la sentaient également. Ils poussaient de petits hennissements plaintifs, piaffaient et regardaient avec effroi vers l'obscurité, au delà du cercle du feu. Les animaux sont proches de la nature. Ainsi était Conan, le jeune guerrier barbare, originaire des mornes collines de Cimmérie. Comme eux, ses sens plus subtils percevaient cette aura maléfique que ne pouvaient capter les sens d'hommes habitués à la vie citadine, les cavaliers turaniens qu'il avait conduits dans cette vallée déserte.

Les soldats étaient assis autour du feu et buvaient dans les outres en peau de chèvre la ration de vin prévue pour la nuit. Certains riaient et se vantaient des exploits amoureux qu'ils accompliraient à leur retour dans les maisons de débauche d'Aghrapur. D'autres, harassés par cette longue et rude journée passée à cheval, demeuraient silencieux, fixant le feu et bâillant.

Bientôt, ils s'allongeraient pour la nuit, enroulés dans leurs lourds manteaux. La tête posée sur leurs sacoches de selle, ils dormiraient, formant un large cercle autour du feu, tandis que deux de leurs camarades monteraient la garde, leurs puissants arcs hyrkaniens bandés et prêts à tirer. Ils n'étaient aucunement conscients de la force sinistre qui planait sur la vallée.

Adossé au plus proche des séquoias géants, Conan resserra son manteau plus étroitement autour de lui, pour se protéger de la brise moite soufflant des hauteurs. Ses hommes étaient bien bâtis et d'une grande taille ; pourtant il dépassait d'une demi-tête le plus grand d'entre eux et sa largeur d'épaules, impressionnante, les faisait paraître chétifs en comparaison. Ses cheveux noirs s'échappaient de dessous son casque pointu, pourvu d'un couvre-nuque ; les yeux d'un bleu intense au milieu de son visage sombre et balafre retenaient les reflets rougeâtres du feu.

En proie à l'un de ses accès de mélancolie, Conan maudissait en silence le roi Yildiz, le monarque turanien bien intentionné mais sans aucune autorité, qui l'avait chargé de cette mission de mauvais augure. Plus d'un an s'était passé depuis qu'il avait juré fidélité au roi de Turan. Six mois plus tôt, la chance lui avait souri. Il s'était attiré la faveur du roi en sauvant, avec l'aide d'un autre mercenaire, Juma le Kushite, la fille de Yildiz, Zosara, des griffes du roi-dieu du Mérou, atteint de démence. Il avait escorté la princesse et l'avait remise entre les mains de son fiancé et futur époux Kujula, khan de la horde nomade des Kuigars.

Lorsque Conan était revenu dans la brillante capitale d'Aghrapur, le monarque lui avait manifesté toute sa gratitude. Lui et Juma avaient été élevés au grade de capitaine. Néanmoins, alors que Juma avait obtenu un poste convoité dans la Garde Royale, Conan avait été chargé, pour toute récompense, d'une nouvelle mission, encore plus difficile et périlleuse. A présent, se remémorant ces événements, il contemplait avec amertume les fruits de son succès.

Yildiz avait remis au gigantesque Cimmérien une lettre destinée au roi Shu de Kusan, un royaume mineur, situé à l'ouest de Khitai. A la tête de quarante

vétérans, Conan avait entrepris l'interminable voyage. Il avait parcouru des centaines de lieues de la morne steppe hyrkanienne et longé les contreforts des impressionnantes montagnes Talakmas. Il s'était frayé un chemin à travers les déserts balayés par les vents et les jungles moites bordant le mystérieux royaume du Khitai, le pays le plus à l'est dont les hommes de l'Ouest aient jamais entendu parler.

Enfin arrivé à Kusan, Conan avait trouvé un merveilleux hôte en la personne du vénérable et philosophe roi Shu. Tandis que Conan et ses soldats étaient généreusement pourvus de mets et boissons exotiques, et se voyaient offrir des concubines peu farouches, le roi et ses conseillers décidaient d'accepter la proposition du roi Yildiz : l'offre d'un traité d'amitié et de libre commerce. Aussi le sage et vieux roi avait remis à Conan un magnifique rouleau de soie dorée. Sur le parchemin étaient tracés les idéogrammes compliqués du Khitai et les caractères gracieux et inclinés d'Hyrkanie : la réponse officielle et les compliments du roi du Khitai.

En plus d'une bourse en soie, remplie d'or khitanien, le roi Shu avait également fait don à Conan d'un noble de haut rang, faisant partie de sa cour. Il les guiderait jusqu'aux frontières occidentales du Khitai. Pourtant, dès le premier instant, ce guide, le duc Feng, avait déplu à Conan.

Le Khitanien était un homme de petite taille, au corps gracile et aux gestes affectés ; sa voix était efféminée et il zézayait. Il portait d'incroyables vêtements de soie, ne convenant guère à de rudes chevauchées et à une vie de bivouac, et inondait sa précieuse personne de parfums capiteux. Il ne souillait jamais ses douces mains, aux ongles d'une longueur démesurée, par aucun des travaux du campement ; par contre, ses deux serviteurs étaient occupés jour et nuit, veillant à son confort et à sa dignité.

Conan, à la vue des manières du Khitanien, affichait le mépris viril du barbare endurci. Les yeux noirs en amande du duc et sa voix ronronnante lui rappelaient un chat ; il se disait souvent qu'il lui fallait surveiller ce nobliau, s'attendant à une trahison de sa part. D'un autre côté, il enviait secrètement au Khitanien ses

manières exquises et cultivées, son charme indéniable. Ce fait augmentait d'autant le ressentiment de Conan à l'encontre du duc ; bien que les années passées au sein de l'armée de Turan aient donné à Conan un mince vernis de civilisation, il était toujours de cœur un jeune barbare, rustre et grossier. Il devait se méfier de ce petit duc Feng à l'esprit sournois.

II

— Oserai-je troubler les profondes méditations du noble commandant ? ronronna une voix douceuse.

Conan sursauta et saisit la poignée de son tulwar avant de reconnaître la personne du duc Feng, enveloppé jusqu'au menton dans un épais manteau de velours vert pois. Conan commença à grommeler un juron de mépris. Se rappelant ses devoirs d'ambassadeur, il transforma son grognement en un salut de pure forme qui ne parut guère convaincant même à ses propres oreilles.

— Le noble capitaine n'arrive peut-être pas à trouver le sommeil ? murmura Feng, ne semblant pas remarquer le ton peu aimable de Conan.

Feng parlait couramment l'hyrkanien. C'était pour cette raison – une parmi d'autres – qu'il avait été dépêché pour guider la petite troupe de Conan, car le Cimmérien n'avait qu'une connaissance des plus superficielle de la langue monotone de Khitai. Feng poursuivit :

— Cette personne est assez fortunée pour posséder un remède souverain contre l'insomnie. Un apothicaire de talent l'a préparé pour moi, d'après une très ancienne prescription : une décoction de boutons de roses pilés et mélangés à de la cannelle, relevée de graines de pavot...

— Non, rien de tout cela, grogna Conan. Je vous remercie, duc. Il s'agit de quelque chose concernant cet endroit maudit. Une prémonition étrange me tient éveillé alors que, en raison de notre longue chevauchée de la journée, je devrais être aussi épuisé qu'un jouvenceau après sa première nuit d'amour.

Les traits du duc frémirent légèrement, comme s'il était choqué par les paroles crues de Conan... ou bien

était-ce seulement le reflet des flammes sur son visage ? En tout cas, il répondit d'une voix suave :

— Je crois comprendre les appréhensions de l'excellent commandant. Des sensations aussi troublantes ne sont pas rares dans cette... euh... vallée riche en légendes. Beaucoup d'hommes ont péri ici.

— Un champ de bataille, c'est cela ? grommela Conan.

Les épaules étroites du duc s'agitèrent sous le manteau vert.

— Non, rien de tel, mon héroïque ami de l'Ouest. Cet endroit se trouve à proximité de la tombe d'un ancien roi de mon peuple : le roi Hsia de Kusan. Il a ordonné que tous ses gardes royaux soient décapités et leurs têtes enterrées auprès de lui, afin que leurs esprits continuent de le servir dans l'autre monde. Néanmoins, la superstition vulgaire prétend que les fantômes de ces gardes hantent cette vallée, défilant dans un sens puis dans l'autre, comme à la parade. (La voix mielleuse se fit encore plus ténue.) La légende dit également qu'un fabuleux trésor – de l'or et des bijoux précieux – a été enterré avec lui ; je crois que cette histoire est vraie.

Conan dressa l'oreille.

— De l'or et des gemmes ? Vraiment ? Et ce trésor... on ne l'a jamais retrouvé ?

Le Khitanien considéra Conan un long moment, posant sur lui un regard oblique et contemplatif. Comme s'il était parvenu à quelque décision secrète, il répondit :

— Non, seigneur Conan ; car l'endroit précis où fut enterré le trésor est ignoré de tous... excepté d'un seul homme.

L'intérêt de Conan était parfaitement visible à présent.

— Qui est cet homme ? demanda-t-il sans aucune délicatesse.

Le Khitanien sourit.

— Cette humble personne, bien sûr.

— Crom et Erlik ! Si vous savez où a été caché le butin, comment se fait-il que vous ne l'ayez pas encore déterré ?

— Mon peuple est habité par la peur superstitieuse d'une malédiction jetée sur l'emplacement de la tombe

de l'ancien roi ; celle-ci est signalée par un monolithe de pierre noire. Jusqu'à présent, j'ai été incapable de persuader quiconque de m'aider à m'emparer du trésor dont je suis le seul à connaître la cachette.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait vous-même ?

Feng écarta ses petites mains aux longs ongles.

— J'ai besoin d'un assistant en qui je puisse avoir confiance... pour me protéger de tout ennemi insidieux, humain ou animal, risquant de s'approcher dans mon dos et de profiter de mon extase à la vue du butin. De plus, il faudra inévitablement creuser, soulever la pierre tombale, la déplacer. Un homme de haute extraction comme moi ne possède pas les muscles nécessaires pour des efforts aussi physiques et grossiers.

» A présent écoutez-moi, vaillant messire ! Cette personne n'a pas conduit par hasard l'honorable commandant dans cette vallée, mais dans un but bien précis. Lorsque j'ai appris que le Fils du Ciel désirait que j'accompagne le courageux capitaine vers l'ouest, j'ai accepté cette proposition avec empressement. Cette mission se présentait comme un véritable cadeau que me faisaient les autorités divines du Ciel, car Votre Seigneurie possède la musculature de trois hommes ordinaires. Et, étant un étranger venu de l'Ouest, naturellement vous ne partagez pas les terreurs superstitieuses des habitants de Kusan. Ma supposition est-elle fondée ?

Conan répondit par un grognement.

— Je ne crains ni dieu, ni homme, ni démon, encore moins le fantôme d'un roi mort depuis longtemps. Poursuivez, seigneur Feng.

Le duc se rapprocha de lui, de côté ; sa voix s'était faite plus basse, se réduisant à un murmure presque inaudible.

— Alors, voici mon plan. Comme je l'ai déjà dit, cette personne vous a conduit ici parce que je pensais que vous étiez peut-être celui que je cherchais depuis si longtemps. La tâche sera aisée pour quelqu'un possédant votre force et dans mes bagages se trouvent des outils prévus à cet effet. Mettons-nous en route à l'instant même ; dans moins d'une heure nous serons riches, comme aucun de nous deux ne l'a jamais rêvé !

Le murmure ensorceleur et ronronnant de Feng réveilla dans le cœur barbare de Conan le désir de butin ; pourtant un reste de prudence empêcha le Cimmérien de donner son accord immédiat.

— Pourquoi ne pas réveiller une partie de mes hommes afin qu'ils nous aident ? fit-il d'une voix rauque. Ou bien vos serviteurs ? Nous aurons certainement besoin de quelqu'un pour rapporter le butin jusqu'au campement !

Feng secoua sa tête luisante.

— Pas vraiment, mon honorable allié ! Le trésor se compose de deux petites cassettes en or remplies d'or pur ; chacune est incrustée de gemmes précieuses, excessivement rares. Nous porterons aisément cette fortune... de quoi nous offrir une principauté... Pourquoi partager ce trésor avec d'autres ? Etant le seul à connaître sa cachette, j'ai droit naturellement à la moitié du butin. En vérité, si vous êtes assez prodigue pour partager l'autre moitié – celle qui vous revient – avec vos quarante soldats... eh bien, à vous d'en décider !

Ce dernier argument persuada définitivement Conan de se rallier au plan du duc Feng. La paie des soldats du roi Yildiz était maigre et souvent versée en retard. En récompense de ses services rendus au royaume de Turan, Conan avait surtout reçu de nombreux compliments – des phrases creuses où il était question d'honneur – et très peu de pièces d'or sonnantes et trébuchantes.

— Je vais chercher les outils, murmura Feng. Nous sortirons du camp séparément, afin de ne pas éveiller les soupçons. Pendant que je prépare les ustensiles, mettez votre cotte de mailles et prenez vos armes.

Conan fronça les sourcils.

— Pourquoi dois-je revêtir mon armure, juste pour déterrer un coffre ?

— Oh, excellent seigneur ! De nombreux dangers nous guettent dans ces collines. Ici rôdent le terrible tigre, le féroce léopard, l'ours brutal et l'irascible taureau sauvage, sans parler des bandes errantes de chasseurs primitifs. Puisqu'un gentilhomme de Kusan n'est pas habitué au maniement des armes, votre robuste personne doit être prête à se battre pour deux.

Croyez-moi, noble capitaine, je sais de quoi je parle !

— Oh, très bien ! grommela Conan.

— Excellent ! J'étais sûr qu'un esprit supérieur comme le vôtre se rangerait à la force de mes arguments. A présent séparons-nous... pour nous retrouver en amont de la vallée, à l'apparition de la lune. Celle-ci doit se lever dans deux fois une heure environ, ce qui nous donne amplement le temps de nous préparer pour ce rendez-vous.

III

La nuit devint plus sombre et le vent plus froid. Toutes les prémonitions étranges de danger éprouvées par Conan dès l'instant où il était arrivé dans cette vallée désolée, au coucher du soleil, resurgirent en lui, plus fortes que jamais. Comme il marchait en silence aux côtés du Khitanien au corps chétif, il lançait des regards prudents vers les ténèbres. Les parois rocheuses et escarpées se resserraient de chaque côté ; bientôt il leur fut presque impossible de s'avancer entre le flanc de la colline et le bord du ruisseau qui murmurait et coulait vers la vallée à leurs pieds.

Derrière eux, une lueur surgit dans le ciel brumeux, à l'endroit où les cimes montagneuses se découpaient, sombres, sur le firmament. Cette lueur grandit et se changea en une opalescence nacrée. Les parois de la vallée s'éloignèrent de chaque côté et les deux hommes s'avancèrent sur le terrain herbu qui s'étendait devant eux. Le cours d'eau décrivait un angle vers la droite, s'incurvait et disparaissait en murmurant parmi les fougères nombreuses à cet endroit.

Comme ils sortaient de la vallée, la lune apparut au-dessus des falaises derrière eux. Dans l'air brumeux, elle donnait l'impression d'être immergée au fond de l'eau. Sa lueur blême et trompeuse brillait sur une petite colline de forme arrondie qui se dressait sur le sol herbeux, exactement devant eux. Au delà, d'autres collines aux flancs escarpés, couronnées de forêts, se profilaient dans la clarté lunaire aqueuse.

Comme la lune répandait une poudre d'argent sur la colline devant eux, Conan oublia ses pressentiments. Car à cet endroit se dressait le monolithe dont avait

parlé Feng. C'était une flèche de pierre noire, lisse et luisant sombrement. Elle se dressait depuis le faîte de la colline et s'élevait jusqu'à transpercer le banc de brume flottant au-dessus du paysage. Le sommet du monolithe apparaissait sous la forme d'une simple tache.

Ainsi c'était là que se trouvait la tombe du roi Hsia mort depuis des siècles, comme le lui avait prédit Feng. Le trésor devait être enterré sous la pierre ou bien sur l'un de ses côtés. Ils découvriraient vite lequel.

Portant sur son épaule le levier et la pelle de Feng, Conan se fraya avec force un chemin à travers des massifs de rhododendrons épais et souples, puis gravit la pente de la colline. Il s'arrêta pour aider son compagnon de petite taille à grimper à son tour. Après une brève escalade, ils parvenaient au sommet du tertre.

Devant eux, le monolithe se dressait au milieu de la surface légèrement bombée du faîte de la colline. Il s'agissait probablement d'un tertre artificiel, songea Conan, comme ces cairns bâtis au-dessus de la dépouille de grands chefs, dans son propre pays. Si le trésor se trouvait à la base d'un tel amoncellement de terre et de pierres, il faudrait plus d'une nuit de travail pour creuser et le mettre à jour...

Poussant un juron de surprise, Conan durcit sa prise sur la pelle et le levier. Une force invisible s'était emparée d'eux et les attirait vers le monolithe. Il chercha à s'écarter de la pierre, ses puissants muscles saillant sous sa cotte de mailles. Néanmoins, pouce après pouce, la force l'entraînait vers le monolithe. Lorsqu'il vit qu'il allait être plaqué contre la pierre malgré tous ses efforts, il lâcha les outils qui volèrent et heurtèrent la flèche minérale avec un double cliquetis métallique et sonore, se soudant étroitement à elle.

Le fait de lâcher les outils ne libéra pas Conan de l'attraction du monument ; celle-ci s'exerçait à présent sur sa cotte de mailles avec la même force que sur la pelle et le levier. Titubant et jurant, Conan fut plaqué contre le monolithe avec une violence surprenante. Son dos était cloué à la pierre comme l'était la partie supérieure de ses bras, recouverte par les manches

courtes de sa cotte de mailles. Ainsi que sa tête enserrée dans le casque à pointe turanien et l'épée dans le fourreau fixé à sa taille. Conan se débattit pour s'arracher à la pierre et se libérer ; il constata bientôt que cela lui était impossible. Des chaînes invisibles semblaient le retenir solidement à la colonne de pierre sombre.

— Quelle est cette ruse démoniaque, chien perfide ? proféra-t-il en grinçant des dents.

Souriant et imperturbable, Feng s'approcha lentement de Conan, immobilisé et cloué au pilier. Apparemment à l'abri de la force mystérieuse, le Khitanien tira un foulard de soie de l'une des amples manches de son manteau. Il attendit que Conan ouvre la bouche et appelle à l'aide pour enfoncer avec adresse un bout du tissu dans la bouche du Cimmérien. Tandis que Conan bâillonné mâchonnait avec fureur la soie, le petit homme noua soigneusement le foulard autour de sa tête. A la fin, celui-ci interrompit ses efforts, haletant mais silencieux, lançant des regards venimeux au petit duc qui souriait avec courtoisie.

— Pardonne cette ruse, noble sauvage ! zézaya Feng. Il était nécessaire que cette personne invente une histoire pour exciter ta convoitise de primitif, afin de t'attirer jusqu'ici seul !

Les yeux de Conan flamboyèrent d'une rage volcanique tandis qu'il lançait toutes les ressources de son corps musclé contre les liens invisibles qui l'emprisonnaient et le maintenaient contre le monolithe. Cela n'eut aucun résultat ; il était à la merci du duc. La sueur ruisselait de son front et pénétrait la casaque de coton sous sa cotte de mailles. Il voulut crier ; sa bouche n'émit que des grognements et des gargouillements.

— Etant donné, mon cher capitaine, que votre vie approche de la fin que lui a assignée le destin, continua Feng, il serait impoli de ma part de ne pas vous donner l'explication de mes actes. Ainsi votre esprit inférieur pourra partir vers l'Enfer – quel qu'il soit – préparé à son intention par les dieux des barbares... en parfaite connaissance des causes de sa chute. Apprenez donc que la cour de son Altesse fort aimable mais stupide, le roi de Kusan, est partagée en deux clans. L'un de ces

groupes, le parti du Paon Blanc, souhaite nouer des contacts avec les barbares de l'Ouest. L'autre, le parti du Faisan d'Or, regarde avec abomination toute relation avec ces animaux ; bien sûr, je suis l'un des patriotes dévoués appartenant au Faisan d'Or. C'est avec joie que je donnerais ma vie pour ruiner votre soi-disant mission diplomatique, afin d'éviter que le contact avec vos maîtres barbares ne contamine notre culture si pure et ne bouleverse notre système social divinement ordonné.

» Par bonheur, une mesure aussi extrême ne semble pas nécessaire. Car je vous ai à ma merci, vous le chef de cette bande de démons étrangers, et là, à votre cou, est suspendu le traité que le Fils du Ciel a signé avec votre roi païen et grossier.

Le petit duc sortit de dessous le pourpoint de Conan le tube d'ivoire contenant les documents. Il détacha la chaîne qui le retenait au cou du Cimmérien et l'enfouit dans l'une de ses manches volumineuses, ajoutant avec un sourire malicieux :

— Quant à la force qui vous immobilise ainsi, je n'essaierai pas d'expliquer sa nature subtile à votre esprit aussi peu développé que celui d'un enfant. Je me contenterai de vous indiquer que la substance dans laquelle a été taillé le monolithe présente la curieuse particularité d'attirer le fer et l'acier avec une force irrésistible. Aussi vous n'avez rien à craindre ; ce n'est pas une magie impure qui vous retient captif.

Cette révélation n'apporta aucun réconfort à Conan. Il avait vu un jour, à Aghrapur, un magicien attirer de la même façon des clous à l'aide d'un morceau de pierre rouge sombre. Il supposa que la force, dont il était le prisonnier, était de la même espèce. Comme il n'avait jamais entendu parler de magnétisme, à ses yeux, cela équivalait néanmoins à de la magie.

— Pour vous éviter de nourrir un espoir trompeur... celui d'être délivré par vos hommes, poursuivit Feng, je vous dirai ceci : dans ces collines vivent les Jagas, une tribu primitive de chasseurs de têtes. Attirés par le feu de votre campement, ils vont se rassembler aux deux extrémités de la vallée et attaqueront votre détachement à l'aube. Rassurez-vous... ils procèdent toujours ainsi !

» A ce moment, j'espère être déjà très loin. Si, par malheur, ils me captureraient... ma foi, tout homme doit mourir un jour ou l'autre, n'est-ce pas... je passerai de vie à trépas avec la dignité et la sérénité convenant à une personne de mon rang et de ma culture. Ma tête ornerait d'une façon délicieuse une hutte jaga... je n'ai aucun doute à ce sujet.

» Sur ce, mon aimable barbare, je vous dis adieu. Vous pardonnerez à cette personne de vous tourner le dos durant vos derniers instants. Votre mort est très regrettable, d'une certaine façon, et je ne prendrais aucun plaisir à y assister. Si seulement vous aviez reçu une éducation khitanienne... vous auriez fait un admirable serviteur... un excellent garde du corps... pour moi ! Mais les choses sont ce qu'elles sont !

L'ayant salué par une courbette ironique, le Khitanien s'éloigna vers le flanc de la colline. Conan se demanda si le duc avait prévu de le laisser ainsi pris au piège, collé au monolithe, jusqu'à ce qu'il meure de faim et de soif. Si ses hommes s'apercevaient de son absence avant l'aube, ils se mettraient peut-être à sa recherche. A dire vrai, comme il s'était glissé hors du camp sans laisser un mot indiquant où il se rendait, ils ne sauraient pas s'ils devaient s'inquiéter de son absence prolongée. Si seulement il pouvait leur faire parvenir un message... ils battraient toute la région pour le retrouver et auraient vite fait de régler son compte au perfide petit duc. Comment les prévenir ?

A nouveau il lança toute la force de ses muscles contre la force qui le maintenait écrasé contre la colonne... sans succès. Il pouvait remuer la partie inférieure de ses jambes et de ses bras, et même tourner légèrement la tête d'un côté et de l'autre. Mais son corps était solidement retenu par la cotte de mailles qui l'habillait.

A présent la lune brillait. Conan se rendit compte qu'auprès de ses pieds et tout autour de la base du monument étaient éparpillés les sinistres restes d'autres victimes. Des dents et des ossements humains s'entassaient, tels des monceaux d'ordures ; il avait dû les piétiner lorsque la force mystérieuse l'avait attiré contre le pilier.

A la faveur de la lumière plus intense, Conan

s'aperçut avec un certain malaise que ces vestiges étaient singulièrement décolorés. Un examen plus attentif lui apprit que les ossements avaient apparemment été rongés ici et là, comme si une substance corrosive avait dissous leur surface lisse pour exposer au regard la matière spongieuse sous-jacente.

Il tourna la tête d'un côté et de l'autre, cherchant un moyen de s'échapper. Le Khitanien à la voix mielleuse, apparemment, avait dit la vérité ; pourtant il discernait à présent des morceaux de fer maintenus par la force invisible contre la pierre curieusement maculée et décolorée de la colonne. Sur sa gauche il apercevait la pelle, le levier et l'arrondi d'un casque rouillé ; sur sa droite une dague, érodée par le temps et les intempéries, était collée à la pierre. Néanmoins, une nouvelle fois, il fit appel à toute son énergie pour tenter de s'arracher à cette force intangible...

D'en bas retentit un son étrange... un air empreint de raillerie, une mélodie engendrant la démence. Scrutant les ténèbres à travers la clarté lunaire capricieuse, Conan vit que Feng n'avait pas quitté les lieux. Le duc était assis sur l'herbe, au flanc de la colline. Il avait sorti une curieuse flûte de ses habits amples et tirait des notes de cet instrument.

En même temps que la mélodie stridente, un faible bruit de succion parvint aux oreilles de Conan. Cela semblait provenir d'au-dessus de lui. Les muscles du cou puissant du Cimmérien se gonflèrent comme il tordait la tête pour regarder vers le haut ; le casque à pointe turanien grinça contre la pierre dans son mouvement éperdu. Le sang se glaça dans ses veines...

La brume qui avait dissimulé le faîte du pilier s'était dissipée. La lune montante brillait sur – et à travers – une chose amorphe, blottie d'une manière obscène au sommet de la colonne. Cela ressemblait à une masse énorme de gelée frémissante, à demi transparente... et cela vivait ! La vie... une vie monstrueuse et boursouflée... animait la créature ! La clarté lunaire lança des reflets humides sur le corps flasque, tandis qu'il palpitait, semblable à un énorme cœur vivant.

IV

Tandis que Conan, pétrifié d'horreur, l'observait, l'habitant du monolithe lança dans sa direction un appendice gélatineux qui tâtonna vers le bas de la colonne. Le pseudopode visqueux se déplaça comme un serpent sur la surface lisse de la pierre. Conan commença à comprendre l'origine des taches qui décoloraient le monument.

Le vent avait tourné et une bourrasque soudaine apporta jusqu'aux narines de Conan une puanteur nauséabonde. A présent il savait pourquoi les ossements à la base du pilier présentaient cet aspect étrange de corrosion. En proie à une horreur qui lui ôtait presque tout courage, il comprit que la chose à l'apparence gélatineuse exsudait un liquide digestif lui permettant d'avaler sa proie. Il se demanda combien d'hommes, dans les ères passées, s'étaient trouvés à sa place, attachés à ce pilier et impuissants, attendant la caresse acide de l'abomination qui descendait à présent vers lui.

Etait-ce l'étrange mélodie jouée par Feng ou bien l'odeur de la chair vivante qui la conviait au festin ? En tout cas, la créature avait commencé sa lente progression vers le bas, glissant pouce après pouce le long du pilier... vers son visage. La gelée humide produisait des bruits de succion et de chuintement en descendant lentement vers lui.

Le désespoir donna de nouvelles forces à ses muscles contractés et douloureux. Il se jeta d'un côté et de l'autre, essayant de toute son énergie de briser l'étreinte de la force mystérieuse. A sa grande surprise, il s'aperçut que, au cours de l'un de ses mouvements frénétiques, il avait glissé sur un côté et tourné partiellement autour de la colonne.

La force qui le retenait prisonnier ne lui interdisait pas tout mouvement ! Ce fait lui donna matière à réflexion ; pourtant il savait qu'il ne pourrait pas échapper très longtemps au monstre de gelée vivante en se déplaçant de la sorte.

Il sentit quelque chose contre son flanc protégé par la cotte de mailles. Baissant les yeux, il aperçut la dague rongée par la rouille, entrevue quelques instants

plus tôt. Son mouvement sur le côté avait mis la poignée de l'arme au contact de ses côtes.

La partie supérieure de son bras était toujours plaquée contre la pierre par la manche de sa cuirasse, mais son avant-bras et sa main étaient libres. Pouvait-il fléchir son bras... suffisamment pour saisir la poignée de la dague ?

Il banda tous ses muscles, avançant sa main sur la pierre, pouce après pouce. La cuirasse raclait la surface lisse ; la sueur coulait dans ses yeux. Peu à peu, son bras se tendait vers la poignée de la dague. Les notes moqueuses jouées par Feng résonnaient dans ses oreilles d'une manière démentielle, tandis que la puanteur impie de la créature visqueuse emplissait ses narines.

Sa main toucha la dague ; en un instant, il tenait solidement la poignée. Comme il cherchait à la détacher du monolithe, la lame rongée par la rouille se brisa avec un tintement métallique. Regardant vers le bas, il vit que la lame s'était brisée aux deux tiers environ, à partir de la pointe effilée... le fragment était collé à la pierre. Le tiers restant saillait toujours de la poignée. Comme il y avait à présent moins de fer dans la dague, la force d'attraction du monolithe était moindre. Aussi Conan fut-il à même – au prix d'un effort qui fit se gonfler tous ses muscles – de détacher l'arme tronquée de la colonne de pierre.

Un regard lui apprit que, bien que la plus grande partie de la lame fût perdue pour lui, le fragment subsistant présentait toujours deux côtés apparemment affilés. Tandis que ses muscles frissonnaient dans son effort pour garder l'arme à distance de la pierre, il approcha l'un des tranchants de la lanière de cuir qui maintenait les deux moitiés de sa cotte de mailles solidement attachées. Précautionneusement, il entreprit de scier le cuir avec la lame rouillée.

Chaque mouvement était un supplice. L'attente angoissée était une torture insoutenable. Sa main, tordue sur le côté et tendue, le faisait souffrir atrocement et s'engourdissait. La vieille lame était ébréchée, fine et fragile. Un mouvement trop brusque risquait de la briser. Alors il serait sans défense. Il sciait toujours, de haut en bas, avec d'infinies

précautions. Les remugles devinrent encore plus suffocants et les bruits de succion indiquant la progression de la créature augmentèrent.

Conan sentit la lanière céder. L'instant suivant, il lançait toutes ses réserves d'énergie contre la force magnétique dont il était le prisonnier. La lanière se détendit et sortit des fentes de la cotte de mailles ; bientôt tout un côté de sa cuirasse était détaché. Son épaule et un demi-bras sortirent par l'ouverture.

Il sentit un léger coup sur sa tête. La puanteur devint accablante ; son assaillant invisible avait continué de descendre et était arrivé presque jusqu'à lui. Conan comprit qu'un tentacule gélatineux avait atteint son casque et tâtonnait sur la surface, cherchant la chair. Dans un instant, la substance corrosive allait inonder son visage...

Il sortit frénétiquement son bras de la manche du côté délacé de sa cotte de mailles. De sa main libre, il défit son ceinturon d'épée et détacha la mentonnière de son casque. Puis il banda tous ses muscles et se délivra complètement du carcan fatal de sa cuirasse, laissant son tulwar et sa cotte de mailles collés contre la pierre.

Il s'éloigna en titubant de la colonne et s'immobilisa un instant, les jambes tremblantes. Le monde sous la clarté lunaire bascula devant ses yeux.

Regardant derrière lui, il vit que le monstre gélatineux avait avalé son casque. Frustré dans sa quête de viande, il tendait d'autres pseudopodes vers le bas, palpant la pierre, ondoyant lentement et cherchant sous la lumière aqueuse.

Au bas de la pente, la flûte démoniaque jouait toujours. Feng, plongé dans une extase inhumaine, était assis sur l'herbe, les jambes croisées, tirant des notes impies de son instrument.

Conan arracha le bâillon de sa bouche et le jeta de côté. Il bondit vers Feng tel un léopard sur sa proie. Il sauta sur le petit duc, les mains en avant ; les deux hommes roulèrent au bas de la pente, dans un enchevêtrement de membres s'agitant en tous sens. Un coup à la tempe mit fin aux mouvements et à la résistance de Feng. Conan chercha dans les manches amples du Khitanien et en tira le cylindre d'ivoire contenant les documents.

Le Cimmérien remonta la colline d'une allure incertaine, traînant Feng à sa suite. Comme il atteignait le promontoire plat entourant la base du monolithe, il souleva Feng et le tint à bout de bras au-dessus de sa tête. Voyant ce qui lui arrivait, le duc poussa un cri ténu et suraigu. Conan le lança vers le monolithe. Le Khitanien heurta la colonne avec un choc sourd et retomba à terre, inconscient.

Le choc avait été miséricordieux : le duc ne sentit jamais le contact visqueux de l'habitant du monolithe. Les tentacules vitreux atteignirent son visage... Un instant, Conan regarda, d'un air farouche. Les traits de Feng devinrent indistincts et se ternirent comme la gelée tremblotante les recouvrait. Puis la chair disparut, laissant apparaître le crâne et les dents, en un horrible rictus. Le corps gélatineux de l'abomination rosit puis devint écarlate tandis qu'elle... se nourrissait.

V

Conan revint à grands pas vers le camp, les jambes raides. Derrière lui, telle la torche d'un géant, le monolithe se dressait contre le ciel, enveloppé de flammes pourpres et de fumée.

Il lui avait suffi de quelques instants pour mettre le feu aux brindilles sèches avec son briquet à silex.

Il avait regardé avec une satisfaction farouche la façon dont la surface huileuse du monstre gélatineux avait pris feu et flambé, tandis que la créature se tordait violemment en une agonie silencieuse. Qu'ils brûlent tous les deux, avait-il pensé : le cadavre à demi digéré de ce chien perfide et son effroyable petit protégé !

En s'approchant du camp, Conan vit que certains de ses soldats étaient toujours éveillés. Plusieurs regardaient avec curiosité la lueur lointaine de l'incendie. Comme il s'avavançait, ils l'entourèrent et le pressèrent de questions : « Où étiez-vous passé, capitaine ? Quelle est cette lueur ? Où est le duc ? »

— Ho ! Silence, bande de lourdauds ! rugit le Cimmérien comme il s'approchait du feu. Réveillez les autres et sellez les chevaux. Nous partons immédiatement. Les chasseurs de têtes jagas nous ont attaqués par surprise ; ils seront ici d'un instant à

l'autre. Ils ont eu le duc, mais j'ai réussi à leur échapper. Khusro ! Mulai ! Remuez-vous un peu si vous ne voulez pas que vos têtes ornent leurs huttes démoniaques ! Par Crom, j'espère que vous m'avez laissé un peu de vin !

Chapitre II

Le dieu maculé de sang

Conan continue de servir dans l'armée turanienne ; durant cette période – deux ans environ – il voyage énormément et devient un soldat aguerri. Comme d'habitude, les ennuis ne le quittent pas. Après une aventure particulièrement mouvementée – où serait compromise, dit-on, la maîtresse du commandant de son détachement de cavalerie - Conan trouve opportun de quitter l'armée de Turan. Il déserte. Ayant entendu parler d'un fabuleux trésor, il se met en quête du butin, dans les montagnes Kezankiennes, le long de la frontière orientale de Zamora.

Il faisait aussi sombre qu'en Enfer dans cette ruelle étroite, chargée de remugles, où Conan de Cimmérie avançait à tâtons, en une quête aussi aveugle que les ténèbres autour de lui. Si quelqu'un l'avait aperçu à cet instant, il aurait vu un homme de grande taille, puissamment musclé, portant un ample khilat zuagir. Sa poitrine était protégée par une cuirasse aux fines mailles d'acier ; de ses épaules tombait un manteau zuagir en poil de chameau. Sa crinière de cheveux noirs et son large visage, sombre et éclatant de jeunesse, hâlé par le soleil du désert, étaient dissimulés par la kaffia zuagir. Un cri de douleur suraigu frappa ses oreilles. De tels cris n'étaient pas rares dans les ruelles tortueuses d'Arenjun, la ville des Voleurs, et aucun homme prudent ou craintif n'aurait songé à se mêler d'une affaire ne le concernant pas. Mais Conan n'était ni prudent ni craintif. Sa curiosité toujours en éveil ne le laisserait pas passer à côté d'un appel au secours sans y répondre ; de plus, il était à la recherche de certains individus. Se renseigner sur l'origine de ce cri l'aiderait peut-être à les retrouver plus rapidement.

Obéissant à ses instincts de barbare, il se dirigea vers un rayon de lumière qui transperçait les ténèbres non loin de là. Un instant plus tard, il regardait par un interstice des volets soigneusement fermés d'une fenêtre encastrée dans un épais mur de pierre.

Il contemplait une pièce spacieuse, ornée de tapisseries rouges et meublée de divans et de tapis de prix. Autour de l'un de ces divans se tenait un groupe d'hommes... six ruffians zamoriens musclés et deux autres échappant à toute identification. Sur la couche était étendu un autre homme, nu jusqu'à la taille. C'était un Kezankien. Quatre brigands aussi musclés que lui le tenaient par les poignets et les chevilles. Ainsi écartelé, il lui était impossible de bouger ; pourtant ses muscles saillaient, formant des nœuds frémissants sur ses membres et ses épaules. Ses yeux flamboyaient d'une lueur rougeâtre ; sa robuste poitrine luisait de sueur. Sous les yeux de Conan, un homme au corps souple, coiffé d'un turban de soie rouge, retira à l'aide de tenailles un charbon ardent d'un brasero fumant et le tint en équilibre au-dessus de la poitrine frissonnante, déjà marquée par une torture

identique.

Un autre homme, plus grand que celui au turban rouge, grogna une question inaudible pour Conan. Le Kezankien secoua violemment la tête et cracha sauvagement vers celui qui venait de l'interroger. Le charbon chauffé au rouge tomba sur la poitrine velue, arrachant un beuglement inhumain au supplicié. A cet instant, Conan lança tout son poids contre les volets.

L'action du Cimmérien était moins impulsive qu'il n'y paraissait. Pour le but qu'il avait en tête, il lui fallait un allié parmi les hommes vivant dans les montagnes Kezankiennes. Cette tribu était hostile aux étrangers, le fait était notoire. L'occasion de forger cette alliance s'offrait providentiellement à lui. Les volets se brisèrent dans un fracas retentissant et Conan bondit, les pieds en avant. Il atterrit à l'intérieur de la pièce, son cimeterre dans une main et un couteau-épée zuagir dans l'autre. Les bourreaux se retournèrent vivement et poussèrent des glapissements de surprise.

Ils virent une silhouette, grande et massive, portant les vêtements d'un Zuagir ; un pan de sa kaffia était ramené sur son visage et le voilait. Au-dessus de ce masque, deux yeux d'un bleu volcanique flamboyaient. Un instant, le temps parut s'arrêter, la scène se figer... puis, à cette immobilité irréelle, succéda une action féroce, démentielle.

L'homme au turban rouge aboya un ordre bref. Un géant velu s'élança à la rencontre de l'intrus. Le Zamorien tenait dans sa main une épée longue de trois pieds ; comme il chargeait, il porta une botte meurtrière vers le haut. Le cimeterre s'abattit et rencontra le poignet qui se levait. La main, étreignant toujours l'épée, vola du poignet, dans une pluie de sang ; la lame longue et étroite, tenue par la main gauche de Conan, s'enfonça dans la gorge de l'homme, la transperçant et étouffant son grognement d'agonie.

Le Cimmérien bondit par-dessus le moribond qui s'effondrait, vers Turban Rouge et son compagnon de grande taille. Turban Rouge dégaina un couteau, son acolyte un sabre.

— Mets-le en pièces, Jillad ! gronda Turban Rouge, battant en retraite devant l'assaut impétueux du Cimmérien. Zal, aide-le, vite !

L'homme qui s'appelait Jillad para le coup de Conan et contre-attaqua. Conan l'évita d'un mouvement qui aurait ridiculisé le bond d'une panthère affamée, et se retrouva à portée du coutelas de Turban Rouge. La lame jaillit vers lui ; la pointe heurta le flanc de Conan, mais ne parvint pas à transpercer le corset métallique de mailles noires. Turban Rouge fit un bond en arrière, évitant de si peu le couteau de Conan que la mince lame fendit sa veste de soie et la peau en dessous. Il heurta un tabouret et tomba à la renverse. Avant que Conan puisse profiter de son avantage, Jillad le pressait à nouveau, faisant pleuvoir des coups avec son sabre.

Tout en parant, le Cimmérien vit que l'homme répondant au nom de Zal s'avancait vers lui, tenant une lourde hache d'armes, tandis que Turban Rouge se redressait péniblement.

Conan n'attendit pas d'être cerné par ses adversaires. Un coup rapide de son cimeterre obligea Jillad à se reculer vivement. Zal leva sa hache... Conan s'élança, évitant l'arme meurtrière. Un instant plus tard, Zal était à terre, se tordant et baignant dans son propre sang et ses entrailles. Conan bondit vers les hommes qui maintenaient toujours le prisonnier. Ils lâchèrent l'homme en hurlant et dégainèrent leurs tulwars. L'un d'eux abattit son arme vers le Kezankien : celui-ci évita le coup en roulant sur lui-même et en sautant du divan. Puis Conan s'interposa entre lui et eux. Battant en retraite devant leurs coups, il grogna à l'adresse du Kezankien :

— Filons d'ici ! Passe devant moi ! Vite !

— Chiens ! hurla Turban Rouge. Ne les laissez pas s'échapper.

— Approche, couard ! Viens donc goûter à la mort par toi-même !

Conan éclata d'un rire sauvage, parlant le zamorien avec un accent barbare.

Le Kezankien, affaibli par la torture, tira un verrou et ouvrit violemment une porte donnant sur une petite cour. Il s'élança à travers la cour d'un pas chancelant, tandis que, dans son dos, Conan faisait face à ses bourreaux, sur le seuil. Leur nombre même gênait leurs assauts dans cet espace confiné. Le Cimmérien riait et les maudissait tout en parant leurs coups et en portant

des bottes. Turban Rouge dansait derrière la meute, poussant des jurons stridents. Le cimeterre de Conan s'élança, dardant comme la langue d'un cobra ; un Zamorien poussa un cri et s'effondra, étreignant son ventre. Jillad qui portait une botte trébucha contre lui et tomba. Avant que les silhouettes folles de rage qui s'écrasaient et se pressaient sur le seuil puissent se redresser et attaquer d'une manière cohérente, Conan pivota sur ses talons et traversa rapidement la cour, se dirigeant vers le mur par-dessus lequel le Kezankien avait déjà disparu.

Rengainant ses armes, Conan bondit vers le faîte du mur, se cramponna aux pierres et opéra un rétablissement. Il eut une vision fugitive de la rue sombre et sinueuse qui s'étendait au delà. Quelque chose s'écrasa contre sa tête... Il bascula du mur pour tomber vers la ruelle ombreuse.

La faible lueur d'une bougie sur son visage réveilla Conan. Il se redressa, cligna des yeux et jura, cherchant son épée à tâtons. On souffla sur la bougie et une voix dit dans l'obscurité :

— Du calme, Conan de Cimmérie ! Je suis ton ami.

— Au nom de Crom, qui es-tu ? demanda Conan.

Il avait trouvé son cimeterre sur le sol ; il replia furtivement ses jambes sous lui, s'apprêtant à bondir. Il était dans la rue, au pied du mur d'où il était tombé ; l'autre homme formait au-dessus de lui une masse sombre et indistincte dans la faible clarté stellaire.

— Ton ami, répéta l'autre, avec un léger accent iranistanien. Appelle-moi Sassan.

Conan se leva, son cimeterre à la main. L'Iranistani tendit quelque chose vers lui. Conan aperçut la lueur de l'acier à la faveur des étoiles ; avant qu'il ait eu le temps de frapper, il se rendit compte que c'était son propre couteau, poignée tendue dans sa direction.

— Tu es aussi méfiant qu'un loup affamé, Conan, dit en riant Sassan. Garde donc ton épée pour tes ennemis !

— Où sont-ils ?

Conan prit le poignard.

— Partis. Dans les montagnes, sur la piste du dieu maculé de sang.

Conan tressaillit et saisit le khilat de Sassan en une

prise d'acier. Il plongeait son regard au fond des yeux noirs de l'homme, moqueurs et mystérieux dans la pénombre.

— Maudit ! Que sais-tu du dieu maculé de sang ?

Le couteau du Cimmérien toucha le flanc de l'Iranistani, sous les côtes.

— Je sais ceci, répondit Sassan. Tu es arrivé à Arenjun, sur la trace des voleurs qui t'ont pris la carte d'un trésor encore plus précieux que celui amassé par Yildiz. Moi aussi, je suis venu ici, à la recherche de quelque chose. J'étais caché à proximité, regardant par un trou dans le mur. Je t'ai vu faire irruption dans la pièce où ils torturaient le Kezankien. Comment as-tu su qu'il s'agissait de tes voleurs ?

— Je l'ignorais, murmura Conan. J'ai entendu un homme crier et il m'a semblé qu'intervenir était une bonne idée. Si j'avais su qu'il s'agissait des hommes que je recherchais... Que sais-tu exactement de cette affaire ?

— Beaucoup de choses. Caché dans les montagnes voisines, il y a un très vieux temple qu'évitent avec crainte les habitants des collines. On dit qu'il remonte aux temps d'avant le Cataclysme, bien que les avis soient partagés : certains sages affirment qu'il s'agit d'un monument grondarien, d'autres qu'il fut bâti par le peuple inconnu, pré-humain, qui tint sous sa domination les Hyrkaniens peu après le Cataclysme.

» Les Kezankiens interdisent l'accès de la région aux étrangers, mais un Némédien du nom d'Ostorio découvrit le temple. Il pénétra dans celui-ci et trouva une idole en or, incrustée de gemmes rouges. Il l'appela le dieu maculé de sang. Il n'a pas pu l'emporter avec lui, car la statue est plus grande qu'un homme ; aussi dessina-t-il une carte, avec l'intention de revenir en ces lieux. Il parvint à quitter les collines, indemne. Toutefois, à Shadizar, il fut poignardé par un ruffian. Il est mort là-bas. Avant de mourir, il a remis la carte à un homme... à toi, Conan.

— Et ensuite ? demanda farouchement Conan.

La maison derrière lui était plongée dans l'obscurité et silencieuse.

— La carte a été volée, répondit Sassan. Et tu sais par qui.

— Je l'ignorais alors, grommela Conan. Plus tard, j'ai appris l'identité des voleurs : Zyras, un Corinthien, et Arshak, un prince turanien déshérité. Un serviteur se tenait caché, espionnant Ostorio tandis que celui-ci agonisait ; il leur a tout raconté. Bien que je ne les aie jamais vus ni l'un ni l'autre, j'ai suivi leur trace jusqu'à dans cette ville. Ce soir, j'ai appris qu'ils se cachaient dans une maison bordant cette ruelle. Je cherchais en vain un indice, tâtonnant dans le noir, lorsque je suis tombé sur eux... par hasard.

— Tu t'es battu contre eux en toute ignorance ! s'écria Sassan. Le Kezankien était Rustum, un espion de Keraspa, le chef des Kezankiens. Ils l'ont attiré dans cette maison et ont usé de moyens persuasifs pour qu'il leur indique les pistes secrètes conduisant à travers la montagne. Tu connais la suite.

— Tout sauf ce qui s'est passé alors que j'escaladais le mur.

— Quelqu'un a jeté un tabouret dans ta direction. Celui-ci t'a heurté à la tête. Lorsque tu es tombé de l'autre côté du mur, ils n'ont plus fait attention à toi, pensant que tu étais mort. Ou bien ils ne t'ont pas reconnu avec ton masque. Ils se sont lancés à la poursuite du Kezankien ; j'ignore s'ils l'ont rattrapé. Peu après, ils revenaient. Ils ont sellé leurs chevaux et sont partis comme des déments vers l'ouest, abandonnant leurs morts où ils étaient tombés. Je suis venu voir qui tu étais et je t'ai reconnu.

— Ainsi l'homme au turban rouge était Arshak, marmonna Conan. Où était Zyras ?

— Déguisé en Turanien... l'homme qu'ils appellent Jillad.

— Oh ! Et maintenant ? grogna Conan.

— Comme toi, je veux le dieu rouge, même si, de tous les hommes qui l'ont cherché depuis des siècles, Ostorio a été le seul à s'en sortir vivant. On prétend qu'une mystérieuse malédiction frappe les pillards...

— Que sais-tu de cette malédiction ? demanda vivement Conan.

Sassan haussa les épaules.

— Pas grand-chose. Les Kezankiens parlent d'un sort horrible que les dieux infligent à tous ceux qui posent des mains cupides sur l'idole, mais je ne suis

pas un idiot superstitieux. Tu n'es pas effrayé, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! (En fait, Conan l'était. Il ne craignait ni homme ni bête ; néanmoins le surnaturel emplissait son esprit barbare de terreurs ancestrales. Il avait soin de ne pas s'avouer ce fait.) Qu'as-tu en tête ?

— Ma foi, seulement qu'aucun de nous deux n'est capable d'affronter seul la bande de Zyras. Par contre, ensemble, nous pourrions suivre leur piste et leur prendre l'idole. Qu'en dis-tu ?

— Ça me va. Prends garde... je te tuerai comme un chien à la moindre trahison de ta part !

Sassan éclata de rire.

— Je sais que tu le feras ; aussi tu peux te fier à moi. Viens ; des chevaux nous attendent.

L'Iranistani le précéda à travers des rues tortueuses surplombées de balcons suspendus, garnis de treillis. Ils suivirent des ruelles nauséabondes ; bientôt Sassan s'arrêtait devant une porte éclairée par une lampe, donnant sur une cour intérieure. Il frappa ; un visage barbu apparut au guichet. Quelques mots furent échangés et la porte s'ouvrit. Sassan entra, suivi de Conan toujours sur ses gardes. Les chevaux étaient bien là ; sur un ordre du gardien du caravansérail, des serviteurs endormis firent leur apparition. Ils sellèrent les chevaux et garnirent de provisions les sacoches de selle.

Peu après, Conan et Sassan franchissaient ensemble la Porte du Couchant après avoir été arrêtés et questionnés pour la forme, par les gardes somnolents. Sassan était corpulent mais musclé, avec un visage large et rusé, des yeux noirs et vifs. Il portait une lance de cavalier sur son épaule et maniait ses armes avec l'aisance que procure une longue pratique. Conan ne doutait pas que, si besoin était, il se battrait avec intelligence et courage. Conan était tout aussi sûr de pouvoir lui faire confiance sur deux points : Sassan se comporterait loyalement, aussi longtemps que cette alliance lui serait profitable... mais il tuerait son partenaire à la première occasion venue, lorsque sa mort lui serait encore plus profitable... afin de garder le trésor pour lui tout seul !

L'aube les trouva s'avancant dans les défilés

déchiquetés des montagnes Kezankiennes aux roches nues et brunes. Ces montagnes séparaient les marches extrême-orientales de Koth et de Zamora des steppes turaniennes. Koth autant que Zamora revendiquait cette région ; pourtant, aucun des deux royaumes n'avait jamais été capable de soumettre ses habitants. La ville d'Arenjun, perchée sur une colline aux flancs escarpés, avait soutenu avec succès deux sièges, résistant aux hordes turaniennes venues de l'est. La route bifurqua et devint moins distincte ; un peu plus tard, Sassan reconnaissait qu'il était bien en peine de savoir où ils se trouvaient.

— Je suis toujours leurs traces, grogna Conan. Si tu ne les vois pas, moi, je le peux.

Les heures passèrent ; les signes d'un récent passage de chevaux devinrent visibles. Conan dit :

— Nous les rattrapons. Comme ils nous sont toujours supérieurs par le nombre, nous ne nous montrerons pas jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'idole ; alors nous leur tendrons une embuscade pour nous en emparer.

Les yeux de Sassan étincelèrent.

— Parfait ! Mais restons sur nos gardes ; Keraspa règne en maître incontesté sur cette région et dépouille tous ceux qui tombent entre ses griffes !

Au milieu de l'après-midi, ils suivaient toujours la trace d'une ancienne piste oubliée. Comme ils dirigeaient leurs chevaux vers un défilé étroit, Sassan dit :

— Si ce Kezankien a rejoint Keraspa, ses hommes seront prévenus que des étrangers...

Ils tirèrent sur leurs rênes : un Kezankien au visage de prédateur et au corps décharné surgit de la gorge, levant une main.

— Halte ! s'écria-t-il. Qui vous a autorisés à pénétrer sur les terres de Keraspa ?

— Attention, murmura Conan. Nous sommes peut-être déjà cernés.

— Keraspa fait payer aux voyageurs un droit de passage, répondit Sassan dans un souffle. Cet homme ne désire peut-être rien de plus. (Fouillant dans sa ceinture, il dit au guerrier :) Nous sommes d'humbles voyageurs, heureux de payer notre dû à votre valeureux

chef. Nous voyageons seuls.

— Alors qui vient là-bas, derrière vous ? demanda le Kezankien, avec un mouvement de la tête vers la piste d'où ils venaient.

Sassan se retourna à demi. Le Kezankien sortit une dague de son ceinturon et frappa l'Iranistani.

Son mouvement avait été rapide... Conan le fut encore plus. Comme la dague s'élançait vers la gorge de Sassan, le cimenterre de Conan jaillit et l'acier retentit. La dague vola dans les airs en tournoyant ; avec un grognement le Kezankien saisit son épée. Avant qu'il puisse dégager sa lame, Conan frappa à nouveau, fendant en deux turban et crâne. Le cheval du Kezankien hennit et se cabra, désarçonnant son cavalier et le projetant à terre. Conan lança sa propre monture, contournant le cadavre.

— Galopons vers le défilé, vite ! hurla-t-il. C'est une embuscade !

Le cadavre du Kezankien roula sur le sol. Le claquement sec d'arcs et le sifflement de flèches retentirent. Le cheval de Sassan bondit quand un trait l'atteignit à l'encolure. Il partit au galop vers l'entrée du défilé. Conan sentit une flèche transpercer sa manche tandis qu'il éperonnait sa monture et la lançait à la poursuite de Sassan, incapable de contrôler son propre cheval.

Alors qu'ils filaient vers l'entrée de la gorge, trois cavaliers en surgirent, brandissant des tulwars à large lame. Sassan, abandonnant tout effort pour maîtriser sa monture rendue folle par la douleur, pointa sa lance vers le plus proche. Le javelot transperça l'homme et le fit basculer de sa selle.

Un instant plus tard, Conan était à la hauteur du second guerrier qui agitait un lourd tulwar. Le Cimmérien leva son cimenterre. Les lames se heurtèrent bruyamment comme les chevaux s'affrontaient, poitrail contre poitrail. Conan, se dressant sur ses étriers, abattit sa lame de toute sa force prodigieuse. Le coup fit tomber le tulwar et ouvrit en deux le crâne de son propriétaire. Il lança son cheval au galop vers le défilé tandis que les flèches sifflaient autour de lui. Le cheval blessé de Sassan broncha et s'abattit. Comme il tombait, l'Iranistani sauta à terre.

Conan le rejoignit et cria d'une voix rauque :

— Monte derrière moi !

Sassan, lance à la main, bondit et se mit en selle. Eperonné par son cavalier, le cheval lourdement chargé s'engagea à vive allure dans le défilé. Des hurlements derrière eux leur apprirent que les guerriers couraient vers leurs chevaux dissimulés derrière les rochers. Un coude du défilé assourdit leurs cris.

— Cet espion kezankien a certainement rejoint Keraspa, haleta Sassan. Ils veulent du sang, pas de l'or. A ton avis, ils ont réglé son compte à Zyrras ?

— Il a peut-être réussi à passer avant qu'ils se mettent en embuscade... ou bien ils suivaient sa piste lorsqu'ils ont changé d'idée pour nous tendre ce piège. Je pense qu'il est toujours devant nous.

Un mille plus loin, ils entendirent des bruits étouffés de poursuite. Ils débouchèrent sur une sorte de cuvette naturelle, cernée de murailles abruptes. Au milieu de cette cuvette, le terrain suivait une pente escarpée, montant vers une passe encaissée, à l'autre extrémité. Tandis qu'ils approchaient de cette passe, Conan vit qu'un muret de pierres en obstruait l'entrée. Sassan poussa un cri et bondit vers le sol : une volée de flèches siffla autour d'eux. L'une d'elles frappa le cheval en plein poitrail.

L'animal trébucha et tomba brutalement ; Conan sauta de sa selle, roulant sur lui-même et se mettant à l'abri derrière un groupe de rochers où Sassan se trouvait déjà. D'autres flèches se brisèrent sur les roches ou se fichèrent dans le sol en frissonnant. Les deux aventuriers se regardèrent avec un humour sarcastique.

— Nous avons retrouvé Zyrras ! fit Sassan.

— Dans un instant, annonça Conan en riant, ils vont nous attaquer et Keraspa ne tardera pas à arriver derrière nous, pour refermer le piège !

Une voix narquoise lança :

— Montrez-vous, maudits... finissons-en ! Qui est le Zuagir qui t'accompagne, Sassan ? Je croyais lui avoir réduit la cervelle en bouillie, la nuit dernière !

— Mon nom est Conan ! rugit le Cimmérien.

Après un moment de silence, Zyrras cria :

— J'aurais dû m'en douter ! Eh bien, nous te tenons

maintenant !

— Vous êtes dans le même bain ! gronda Conan. Vous avez entendu les bruits de l'escarmouche, à l'entrée du défilé ?

— Oui, nous avons entendu ; nous nous étions arrêtés pour faire boire les chevaux. Qui vous poursuit ?

— Keraspa et une centaine de Kezankiens ! Lorsque nous serons morts, vous croyez vraiment qu'il vous laissera filer... vous qui avez torturé l'un de ses hommes ?

— Laisse-nous te rejoindre... dans l'intérêt général ! ajouta Sassan.

— Dites-vous la vérité ? glapit Zyras.

Sa tête coiffée d'un turban apparut au-dessus du muret.

— Serais-tu sourd, l'ami ? rétorqua Conan.

Le défilé répercutait les hurlements de leurs poursuivants et le martèlement de sabots.

— Arrivez en vitesse ! cria Zyras. Nous aurons toujours le temps de nous partager l'idole... si nous nous en sortons vivants !

Conan et Sassan s'élancèrent et montèrent la pente en courant, jusqu'au muret qu'ils escaladèrent, aidés par des bras velus. Conan examina ses nouveaux alliés : Zyras, au visage sévère et au regard dur, sous son déguisement turanien ; Arshak, toujours alerte après des lieues d'une rude chevauchée ; et trois Zamoriens au teint basané qui grimacèrent un rictus en guise de salut. Zyras et Arshak portaient tous deux une cotte de mailles identique à celles de Conan et de Sassan.

Les Kezankiens, une vingtaine d'hommes, arrêtaient vivement leurs chevaux alors que les flèches décochées par les Zamoriens et Arshak sifflaient parmi eux. Certains d'entre eux ripostèrent ; d'autres firent demi-tour ; une fois hors de portée, ils mirent pied à terre, car le mur était trop haut : une charge n'aurait servi à rien. Un guerrier gisait à terre et un cheval blessé repartait au galop vers le défilé, avec son cavalier.

— Ils nous suivaient certainement, grogna Zyras. Conan, tu nous as menti ! Ils ne sont pas cent !

— Ils sont suffisamment nombreux pour nous

trancher la gorge, rétorqua Conan, en préparant son épée. Et Keraspa peut envoyer des renforts aussi souvent qu'il lui plaira.

Zyras grommela :

— Nous avons encore une chance de nous en tirer... grâce à ce mur ! Je pense qu'il a été construit par la même race qui a bâti le temple du dieu rouge. Gardez vos flèches pour l'assaut.

Protégés par le tir continu de flèches – quatre des leurs s'étaient postés sur les flancs et décochaient leurs traits mortels – les autres Kezankiens montaient la pente en courant. Ils formaient un groupe compact ; ceux de devant tenaient des boucliers légers. Derrière eux, Conan aperçut la barbe rousse de Keraspa : en chef avisé il encourageait ses hommes à attaquer.

— Tirez ! cria Zyras.

Les flèches volèrent vers la grappe humaine ; trois silhouettes se tordirent et tombèrent au bas de la pente. Les autres avançaient toujours. Leurs yeux étincelaient et les lames brillaient dans leurs poings velus.

Les défenseurs décochèrent leurs dernières flèches dans la masse, puis se levèrent derrière le mur, dégainant leurs épées. Les hommes de la montagne arrivèrent au pied du muret. Certains soulevaient et poussaient leurs compagnons vers le faîte du mur ; d'autres roulaient des blocs de rocher au bas de l'obstacle naturel pour l'escalader plus facilement. Tout du long de la barrière retentirent des coups formidables brisant les os, le cliquetis et le chuintement de l'acier, les jurons rauques des hommes mortellement touchés. Conan fit voler la tête du corps d'un Kezankien et, à ses côtés, vit Sassan enfoncer sa lance dans la bouche ouverte d'un autre assaillant. La pointe ressortit par la nuque de l'homme. Un guerrier au regard sauvage plongea un long couteau dans le ventre de l'un des Zamoriens. Profitant de la brèche laissée par le corps qui s'effondrait, le Kezankien s'élança en hurlant, escalada le mur et sauta avant que Conan puisse l'en empêcher. Le géant cimmérien fut blessé au bras gauche ; contre-attaquant aussitôt, il broya l'épaule de l'homme.

Bondissant par-dessus le corps, il s'abattit sur les hommes qui avaient pris d'assaut le mur et survenaient,

sans même avoir le temps de voir comment se déroulait la bataille de chaque côté. Zyras lançait des imprécations en corinthien et Arshak en hyrkanien. Quelqu'un poussa un hurlement d'agonie. Un montagnard serra autour du cou puissant de Conan deux mains aussi épaisses que celles d'un gorille ; le Cimmérien banda les muscles de son cou et porta un coup bas, frappant avec son couteau à plusieurs reprises. Avec un gémissement, le Kezan-kien le lâcha et partit à la renverse, tombant du mur.

Haletant et cherchant à reprendre son souffle, Conan regarda autour de lui et réalisa que la pression s'était relâchée. Les quelques Kezankiens encore en vie battaient en retraite au bas de la pente, tout couverts de sang. Des cadavres gisaient empilés au pied du mur. Les trois Zamoriens étaient morts ou agonisaient. Conan aperçut Arshak : il était assis, adossé au mur, ses mains pressées sur son corps tandis que le sang ruisselait entre ses doigts. Les lèvres du prince étaient bleues ; pourtant, il parvint à esquisser un lugubre sourire.

— Naître dans un palais, murmura-t-il, et mourir derrière des rochers ! Qu'importe... c'est le destin. Ce trésor est maudit... tous les hommes qui ont suivi la piste du dieu maculé de sang sont morts...

Et il mourut.

Zyras, Conan et Sassan se regardèrent en silence ; trois silhouettes farouches, en guenilles, couvertes de sang. Tous avaient reçu des blessures, superficielles, aux bras et aux jambes, mais leurs cottes de mailles les avaient sauvés de la mort... qui avait été le lot de leurs compagnons.

— J'ai vu Keraspa filer ! grogna Zyras. Il va regagner son village et lancer toute sa tribu sur notre piste. Nous devons faire très vite : mettre la main sur l'idole et quitter ces montagnes avant qu'il nous retrouve. Il sera facile de partager le trésor en trois !

— C'est vrai, fit Conan d'une voix rauque. Rends-moi donc ma carte avant que nous nous mettions en route.

Zyras ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis s'aperçut que Sassan avait ramassé l'arc de l'un des Zamoriens et qu'une flèche était pointée sur lui.

— Fais ce que te demande Conan, siffla l'Iranistani.
Zyras haussa les épaules et tendit un parchemin froissé.

— Maudits ! J'ai toujours droit à un tiers du trésor !
Conan jeta un coup d'œil à la carte et la glissa dans son ceinturon.

— Entendu ; je ne t'en garderai pas rancune. Tu es néanmoins un porc ; si tu te comportes loyalement avec nous, nous agirons de même, hein, Sassan ?

Sassan acquiesça de la tête et ramassa un plein carquois de flèches.

Les chevaux des hommes de Zyras étaient attachés dans la passe, derrière le mur. Les trois hommes choisirent les meilleures bêtes et guidèrent les trois autres vers le haut du canyon, une fois la passe franchie. La nuit tomba ; Keraspa à leurs trousses, ils poursuivirent leur route.

Conan observait ses compagnons, pareil à un aigle. Les choses se gâteraient lorsqu'ils auraient mis la main sur la statue en or et que chacun pourrait s'en sortir, sans l'aide des deux autres. Zyras et Sassan risquaient fort de s'entendre pour assassiner Conan, ou l'un d'eux lui proposerait un plan pour se débarrasser du troisième. Le Cimmérien était un homme endurci et impitoyable ; pourtant son code barbare de l'honneur lui interdisait d'être le premier à tenter un geste perfide. Il se demandait également ce que l'auteur de la carte avait essayé de lui dire juste avant de mourir. La mort l'avait fait taire à jamais, au milieu d'une description du temple, tandis qu'un flot de sang jaillissait de sa bouche. Le Némédien était sur le point de l'avertir – il en était persuadé – mais de quoi ?

L'aube apparut alors qu'ils quittaient une gorge étroite pour s'avancer vers une vallée aux versants escarpés. Le défilé qu'ils avaient suivi était la seule voie d'accès. Il donnait sur un promontoire rocheux large de trente pas : sur un côté la falaise s'élevait à une portée d'arc et tombait à pic vers les profondeurs insondables en contrebas. Apparemment, il n'y avait aucun moyen de descendre vers le fond de la vallée voilée de brumes, loin à leurs pieds. Les trois hommes ne regardèrent que quelques instants dans cette direction... ce qu'ils apercevaient devant eux avait

chassé la faim et la fatigue de leurs esprits.

Là, sur le promontoire rocheux, se dressait le temple. Etincelant dans le soleil levant, il était taillé dans la falaise nue ; son grand portique leur faisait face. La saillie rocailleuse conduisait vers ses grandes portes de bronze, verdies par le temps.

Conan n'essaya pas de deviner à quelle race ou à quelle culture il appartenait. Il déplia la carte et jeta un coup d'œil aux notes tracées dans la marge, essayant de découvrir le système d'ouverture de la porte.

Sassan glissa au bas de sa selle et courut vers le temple, gloussant de plaisir et d'avidité.

— Le fou ! grogna Zyras en mettant pied à terre. Ostorio a laissé un avertissement sur le bord de cette carte ; quelque chose concernant le dieu qui prélève son droit.

Sassan était en train de tirer sur les diverses ornements et sculptures du portail. Ils l'entendirent pousser un cri de triomphe comme la porte bougeait sous ses mains. Son cri se changea en un hurlement : la porte – une tonne de bronze - bascula vers l'extérieur et tomba, aplatissant, écrasant l'Iranistani comme un insecte. La grande dalle de métal le dissimulait complètement ; des ruisselets écarlates suintèrent sur le sol. Zyras haussa les épaules.

— Je l'avais bien dit... c'était un fou ! Ostorio avait certainement trouvé le moyen d'ouvrir la porte sans qu'elle sorte de ses gonds.

Au moins, je n'aurai plus à craindre qu'il me plante un couteau dans le dos, songea Conan. Un de moins !

— Ces gonds sont faux, annonça-t-il en examinant de plus près le mécanisme. Regarde ! La porte se relève et se remet en place !

Conan avait vu juste. En réalité, la porte était montée sur deux pivots, situés aux coins inférieurs, de telle sorte qu'elle pouvait s'abaisser vers l'extérieur comme un pont-levis. Depuis les deux coins supérieurs du portail, une chaîne se dressait en diagonale et disparaissait dans un trou proche du montant. A présent, avec un grincement assourdi, les chaînes se tendaient et la porte se relevait lentement pour reprendre sa position antérieure.

Conan saisit la lance que Sassan avait laissée

tomber. Plantant l'extrémité de la hampe dans une anfractuosité parmi les sculptures de la surface interne de la porte, il cala la pointe contre le montant. Le grincement cessa et la porte s'immobilisa au ras du sol.

— Très ingénieux de ta part, Conan, dit Zyras. A présent que le dieu a perçu son droit, la voie devrait être libre !

Il s'avança, escalada et franchit la porte abaissée, pénétrant à l'intérieur du temple. Conan le suivit. Ils s'immobilisèrent sur le seuil et scrutèrent l'intérieur plongé dans les ténèbres comme ils auraient scruté le repaire d'un serpent. Le silence régnait dans le temple antique, seulement interrompu par le léger frottement de leurs bottes.

Ils entrèrent précautionneusement, clignant des yeux dans la semi-obscurité. Dans la pénombre, une lueur écarlate évoquant les feux du soleil couchant blessa leurs yeux. C'était le dieu, une idole en or, incrusté de gemmes flamboyantes.

La statue avait la forme d'un homme de toute petite taille, dressé sur de grands pieds tournés en dehors ; posée sur un bloc de basalte, elle faisait face à l'entrée. De chaque côté il y avait un grand fauteuil sculpté, en bois noir et massif, incrusté de gemmes et de nacre ; son style ne ressemblait à celui d'aucune nation vivante.

Sur la gauche de la statue, à quelques pieds de la base du piédestal, le sol du temple était fendu d'un mur à l'autre par une crevasse large d'une quinzaine de pieds. A une certaine époque, probablement avant la construction du temple, un tremblement de terre avait fissuré la roche. Sans aucun doute, des éons plus tôt, des victimes hurlant d'horreur avaient été précipitées dans le gouffre sombre par des prêtres hideux, en sacrifice au dieu. Les parois étaient élevées et couvertes de fantastiques sculptures, la voûte indistincte et peuplée d'ombres.

L'attention des deux hommes était fixée sur l'idole. En dépit de son apparence bestiale et repoussante, elle représentait une fortune qui fit chavirer l'esprit de Conan.

— Crom et Ymir ! s'exclama-t-il. Avec ces rubis on pourrait acheter un royaume !

— Partager avec un lourdaud de barbare... ce serait trop stupide ! haleta Zyras.

Ces mots, prononcés presque inconsciemment par le Corinthien entre ses dents serrées, avertirent Conan. Il se baissa comme l'épée de Zyras sifflait vers sa nuque ; la lame trancha un pan de sa coiffure. Maudissant son manque de prudence, Conan fit un bond en arrière et sortit son cimeterre.

Zyras se rua sur lui ; Conan soutint l'assaut. Ils se battirent sous le regard oblique de l'idole, avançant et reculant tour à tour. Leurs pieds frottaient sur la roche, les lames s'entrechoquaient et tintaient. Conan était plus grand que le Corinthien, mais Zyras était robuste, agile et expérimenté. Il connaissait toutes les finesses de l'escrime. A plusieurs reprises, Conan frôla la mort d'un cheveu !

Le pied de Conan glissa sur le sol lisse ; sa lame hésita. Zyras mit toute son énergie et sa vitesse de mouvement dans une botte qui aurait dû transpercer Conan. Pourtant, le Cimmérien était moins déséquilibré qu'il ne le paraissait. Avec l'agilité d'une panthère, il tordit son corps puissant de côté : la longue lame passa sous son aisselle droite, traversant son khilat aux replis amples. Un instant, la lame fut retenue par l'étoffe. Zyras frappa avec la dague qu'il tenait dans sa main gauche. Elle s'enfonça dans le bras droit de Conan ; au même moment, le couteau dans la main gauche de Conan transperçait la cotte de mailles de Zyras, faisait sauter les chaînons métalliques, et plongeait entre ses côtes. Zyras poussa un cri, émit un gargouillis, tituba en arrière, puis s'affaissa mollement.

Conan lâcha ses armes et tomba à genoux, arrachant un morceau de tissu de sa robe pour s'en faire un bandage, un de plus parmi ceux qu'il portait déjà ! Il pansa sa blessure, faisant les nœuds avec ses doigts et ses dents, puis leva les yeux vers le dieu maculé de sang. Celui-ci lui jetait un regard oblique. Son visage de gargouille semblait le fixer avec une joie inhumaine. Conan frissonna, tandis que ses peurs superstitieuses de barbare couraient au bas de son épine dorsale.

Il recouvra ses esprits. Le dieu rouge était à lui, mais le problème était le suivant : comment l'emporter ? S'il était en or massif, il serait beaucoup trop lourd, par

conséquent intransportable. Un petit coup frappé avec le pommeau de son poignard lui apprit que l'idole était creuse. Il arpentait le temple, la tête pleine de stratagèmes – il comptait en effet construire un traîneau avec certaines parties de l'un des trônes sculptés, soulever le dieu de son socle à l'aide d'un levier et l'abaisser à l'horizontale, puis utiliser les chevaux supplémentaires et les chaînes de la porte d'entrée pour l'amener à l'extérieur du temple – lorsqu'une voix le fit soudain pivoter sur ses talons.

— Reste où tu es !

C'était un cri de triomphe, dans le dialecte kezankien de Zamora.

Conan aperçut deux hommes sur le seuil ; chacun d'eux pointait sur lui un puissant arc à double courbure d'origine hyrkanienne. L'un était grand et mince ; il portait une barbe rousse.

— Keraspa ! s'exclama Conan, cherchant à reprendre l'épée et le poignard qu'il avait imprudemment lâchés.

L'autre homme était un gaillard robuste qui lui parut familier.

— Arrière ! lui cria le chef des Kezankiens. Tu pensais que j'étais reparti vers mon village, n'est-ce pas ? En fait, je vous ai suivis toute la nuit, avec le seul de mes hommes qui ne soit pas blessé. (Son regard se posa sur l'idole.) Si j'avais su que le temple contenait un tel trésor, je l'aurais pillé depuis longtemps, malgré les superstitions de mon peuple. Rustum, prends son épée et sa dague !

L'homme regarda fixement la tête d'aigle en airain que formait le pommeau du cimenterre de Conan.

— Attends ! fit-il vivement. C'est lui qui m'a sauvé de la torture à Arenjun ! Je reconnais sa lame !

— Tais-toi ! gronda le chef. Ce voleur doit mourir !

— Non ! Il m'a sauvé la vie ! Qu'ai-je jamais reçu de toi, sinon des tâches difficiles et une paie insuffisante ? Chien, je renie mon serment d'obéissance !

Rustum fit un pas en avant, levant l'épée de Conan ; à cet instant, Keraspa se retourna et décocha sa flèche. Le trait s'enfonça avec un choc sourd dans le corps de Rustum. Le montagnard poussa un cri strident, partit à

la renverse sous l'impact, tituba à travers le temple et bascula par-dessus le rebord de la fissure, tombant dans le vide. Ses cris leur parvinrent, de plus en plus faibles et lointains ; puis ils n'entendirent plus rien.

Aussi rapide qu'un serpent qui frappe, avant que Conan désarmé puisse bondir sur lui, Keraspa tira une autre flèche de son carquois et l'encocha. Conan s'était déjà avancé, s'apprêtant à fondre comme un tigre sur le chef des Kezankiens : soudain, sans le moindre avertissement, le dieu incrusté de rubis descendit de son piédestal dans un bruit métallique et fit une longue enjambée vers Keraspa.

Poussant un cri de terreur, celui-ci décocha sa flèche sur la statue animée. Le trait heurta l'épaule du dieu et rebondit, volant et tournoyant dans les airs. Les longs bras de l'idole se tendirent et saisirent le Kezankien par un bras et une jambe.

Des cris éperdus sortirent des lèvres écumantes de Keraspa. Le dieu fit demi-tour et se dirigea d'un pas lourd vers l'abîme. Ce spectacle avait pétrifié d'horreur Conan ; de plus, l'idole lui barrait la route vers la sortie... que ce soit à droite ou à gauche, il serait obligé de passer à portée des longs bras simiesques. Et le dieu, malgré son poids, se déplaçait aussi vite qu'un homme.

Le dieu rouge s'approcha du gouffre et leva Keraspa au-dessus de sa tête, le brandissant dans les airs afin de le lancer dans le gouffre. Conan vit la bouche de Keraspa s'ouvrir au milieu de sa barbe souillée de bave et pousser des cris démentiels. Lorsqu'elle en aurait fini avec Keraspa, la statue s'occuperait de lui... cela ne faisait aucun doute ! Les prêtres de jadis n'avaient pas à jeter les sacrifices humains dans l'abîme ; l'idole réglait elle-même ce détail !

Le dieu se pencha en arrière sur ses talons d'or pour lancer le chef dans le vide. Conan, tâtonnant dans son dos, sentit le bois de l'un des trônes. Ceux-ci avaient certainement été occupés en des temps anciens par les grands-prêtres ou d'autres ministres du culte. Conan se retourna, saisit le lourd fauteuil par son dossier et le souleva. Tandis que ses muscles se tendaient et frissonnaient sous l'effort, il fit tournoyer le trône au-dessus de sa tête et en frappa le dos doré du dieu, juste

entre les épaules... au moment même où le corps de Keraspa, toujours hurlant, était projeté dans l'abîme.

Sous le choc, le bois du trône se fendit avec un craquement déchirant. Le coup atteignit l'idole alors qu'elle était encore penchée en avant – après avoir pris son élan pour lancer Keraspa dans le vide – et la déséquilibra. Durant une fraction de seconde, la monstruosité chancela au bord de l'abîme, fouettant l'air de ses longs bras en or... puis elle bascula à son tour dans le gouffre.

Conan lâcha les vestiges du trône pour regarder prudemment par-dessus le rebord de la crevasse. Les hurlements de Keraspa avaient cessé. Conan eut l'impression d'entendre un bruit lointain, comme si l'idole heurtait le flanc du ravin et rebondissait, à une grande profondeur... il ne pouvait en être sûr. Il n'y eut pas de craquement ni de choc lourd final ; seulement le silence.

Conan passa son avant-bras musclé sur son front et eut un rictus farouche. La malédiction du dieu maculé de sang venait de prendre fin, et le dieu avait disparu avec elle. Certes, en même temps que l'idole, la fortune qu'elle représentait lui échappait à jamais, mais le Cimmérien n'était pas fâché d'avoir acheté sa vie à ce prix. Et il y avait bien d'autres trésors de par le monde !

Il ramassa son épée et l'arc de Rustum, puis sortit vers la lumière du soleil matinal et se dirigea vers son cheval.

Chapitre III

La fille du géant du gel

Rassasié pour un temps de la civilisation et de sa magie, Conan regagne sa Cimmérie natale. Après un ou deux mois passés à boire et à courir les filles, l'inaction commence à lui peser. Il se joint alors à ses amis d'autrefois, les Aesirs, et participe à un raid mené sur Vanaheim.

Le cliquetis des épées et des haches était retombé ; la clameur de la bataille s'était tue ; le silence recouvrait la neige maculée de sang. Le soleil morne et pâle étincelait d'une façon aveuglante sur les bancs de glace et les plaines recouvertes par la neige, lançant des reflets d'argent sur les corselets arrachés et les lames brisées des morts gisant là où ils étaient tombés. La main inerte serrait toujours la poignée de l'épée brisée ; des têtes casquées, rejetées en arrière et figées dans la mort, dressaient des barbes rousses et des barbes blondes vers le ciel, comme pour crier une dernière invocation à Ymir, le géant du gel, dieu d'une race guerrière.

Au milieu de la neige rougie par le sang et des formes bardées de fer, deux silhouettes regardaient l'une vers l'autre. Elles seules bougeaient au sein de ce paysage d'une désolation extrême. Au-dessus de leurs têtes, le ciel glacé ; autour d'elles la plaine blanche, sans limites, et les morts gisant à leurs pieds. Lentement elles s'avançaient parmi les cadavres, semblables à des fantômes se hâtant vers un sinistre rendez-vous au milieu des vestiges d'un monde mort. Dans le profond silence, elles s'affrontèrent.

Les deux hommes étaient grands, puissamment bâtis, comme des tigres. Ils avaient perdu leurs boucliers ; leurs corselets étaient bosselés et déchirés. Du sang séché maculait leurs cuirasses ; leurs épées étaient tachées d'écarlate. Leurs casques à cornes portaient la trace de coups féroces. L'un d'eux était imberbe et ses cheveux étaient noirs ; la chevelure et la barbe de l'autre étaient aussi rouges que le sang sur la neige chauffée par le soleil.

— Guerrier, cria ce dernier, dis-moi ton nom afin que mes frères de Vanaheim sache quel fut le dernier homme de la bande de Wulphere à tomber sous l'épée de Heimdul !

— Ce n'est pas à Vanaheim, gronda le guerrier aux cheveux noirs, mais au Valhalla que tu diras à tes frères que tu t'es battu contre Conan le Cimmérien !

Heimdul poussa un rugissement et bondit ; son épée étincela comme elle décrivait un arc de cercle mortel. La lame s'écrasa en chantant sur le casque de Conan qui vola en éclats, au milieu d'étincelles bleutées. Le

Cimmérien vacilla ; devant ses yeux flottèrent des brumes rouges. Pourtant, comme il titubait, il porta une botte, de toute la force de ses puissantes épaules. La pointe acérée arracha les mailles d'airain et s'enfonça, brisant les os et transperçant le cœur. Le guerrier aux cheveux roux mourut aux pieds de Conan.

Le Cimmérien se tenait dressé, son épée abaissée vers le sol. Une soudaine lassitude et un profond dégoût s'emparèrent de lui. L'éclat du soleil sur la neige blessait ses yeux, tel un couteau acéré... le ciel parut se retirer, devenant étrangement lointain et différent. Il se détourna de l'étendue piétinée où des guerriers aux barbes blondes gisaient auprès de tueurs aux cheveux roux, unis dans la mort. Il fit quelques pas... Soudain la lueur ardente des pentes neigeuses fut occultée. Une vague de ténèbres l'emporta. Il tomba dans la neige et se redressa sur un bras bardé de fer, secouant sa tête pour chasser la cécité de ses yeux comme un lion agiterait sa crinière.

Un rire argentin parvint jusqu'à Conan, transperçant son vertige ; sa vue redevint lentement normale. Il leva les yeux. Le paysage alentour lui semblait curieusement transformé... une étrangeté qu'il ne parvenait pas à situer ou à définir... une teinte inconnue du ciel et de la terre. Déjà il n'y pensait plus. Devant lui, ondoyant comme un arbrisseau sous le vent, se tenait une femme. Pour ses yeux éblouis, le corps de l'inconnue semblait d'ivoire ; à l'exception d'un léger voile tissé des fils les plus fins, elle était aussi nue qu'au premier jour. Ses pieds délicats étaient plus blancs que la neige qu'ils foulaient avec dédain. Elle riait en regardant le guerrier déconcerté ; son rire était plus mélodieux que le doux clapotis de fontaines argentées, empreint cependant d'une cruelle moquerie.

— Qui es-tu ? demanda le Cimmérien. D'où viens-tu ?

— Quelle importance ?

Sa voix était plus musicale qu'une harpe aux cordes d'argent, mais exprimait une certaine méchanceté.

— Appelle tes hommes, dit-il en serrant son épée dans sa main. Bien que mes forces me fassent défaut, ils ne me prendront pas vivant. Je vois que tu es une Vanir.

— L'ai-je dit ?

Le regard de Conan se posa à nouveau sur ses cheveux décoiffés qu'il avait crus, tout d'abord, être roux. Il voyait à présent qu'ils n'étaient ni roux ni blonds, mais d'un éclatant mélange des deux couleurs. Il la contemplait, fasciné. Sa chevelure semblait d'un or de fée ; le soleil se reflétait sur ses tresses avec une violence telle que Conan avait presque du mal à les regarder. Ses yeux, de même, n'étaient ni tout à fait bleus ni entièrement gris ; leur couleur était changeante, contenait des lumières dansantes et des nuances qu'il aurait été incapable de nommer. Ses lèvres rouges et pleines souriaient ; de ses pieds menus jusqu'à la couronne aveuglante de sa chevelure tombant en cascades, son corps d'ivoire était aussi parfait que le rêve d'un dieu. Le sang de Conan martelait ses tempes.

— Il m'est impossible de décider, répondit-il, si tu es de Vanaheim, mon ennemie par conséquent, ou bien d'Asgard et mon amie. J'ai beaucoup voyagé, mais tu ne ressembles pas aux autres femmes que j'ai connues. Tes cheveux m'aveuglent par leur éclat. Jamais je n'ai contemplé une pareille chevelure, pas même parmi les plus belles filles des Aesirs. Par Ymir...

— Qui es-tu pour jurer par Ymir ? se moqua-t-elle. Que sais-tu des dieux de la glace et de la neige, toi qui es venu du Sud pour courir l'aventure avec des étrangers ?

— Par les sombres dieux de ma race ! s'écria-t-il avec colère. Bien que je n'appartienne pas aux Aesirs aux cheveux blonds, je me suis battu à leurs côtés aujourd'hui. Quatre-vingts hommes sont tombés et je suis le seul survivant sur ce champ de bataille où les pillards de Wulphere ont affronté les loups de Bragi. Dis-moi, femme, as-tu vu la lueur de cuirasses sur les plaines enneigées... as-tu aperçu des hommes en armes venant dans cette direction ?

— J'ai vu la gelée blanche étinceler au soleil, répondit-elle. J'ai entendu le vent murmurer parmi les neiges éternelles.

Il secoua la tête en soupirant.

— Niord aurait dû nous rejoindre avant que la bataille commence. Je crains que lui et ses guerriers ne

soient tombés dans une embuscade. Wulfhère et ses hommes sont morts... Je pensais qu'il n'y avait pas de village à moins de nombreuses lieues d'ici, car la guerre nous a entraînés fort loin. Pourtant, tu n'as pu franchir ces montagnes enneigées, nue comme tu l'es. Conduis-moi vers ta tribu, si tu fais partie des Asgards ; mes blessures m'ont affaibli et je suis épuisé...

— Mon village se trouve très loin... trop loin pour toi, Conan de Cimmérie, dit-elle en riant. (Ecartant les bras, elle dansa devant lui, sa tête blonde s'inclinant avec sensualité. Ses yeux scintillants étaient à demi ombragés par de longs cils d'argent.) Ne suis-je pas belle, guerrier ?

— Aussi belle que l'aube courant nue sur la neige, murmura-t-il.

Ses yeux brûlaient comme ceux d'un loup.

— Alors qu'attends-tu pour te relever et me rattraper ? Quel est ce vaillant guerrier qui reste prostré à terre et rampe devant moi ? chanta-t-elle avec une raillerie à rendre fou tout être humain. Ah ! Reste allongé et meurs dans la neige comme ces autres fous, Conan à la noire chevelure. Tu ne saurais me suivre là où je vais.

Avec un juron, le Cimmérien se redressa et se mit debout. Ses yeux bleus flamboyaient, son visage sombre et couvert de balafres était déformé par la colère. La rage s'empara de son âme... la rage et le désir de cette silhouette blanche dont le rire moqueur transformait en feu liquide le sang dans ses veines... martelant frénétiquement ses tempes. Une passion aussi violente qu'une douleur physique inonda tout son être ; la terre et le ciel s'empourprèrent et tanguèrent sous ses yeux. La folie qui l'envahit chassa de son corps la fatigue et le dégoût.

Sans prononcer un seul mot, il rengaina son épée ensanglantée et s'avança vers elle, tendant les doigts pour saisir son corps si doux. Avec un éclat de rire, elle fit un saut en arrière et se mit à courir, riant vers lui par-dessus son épaule blanche. Poussant un grognement sourd, Conan la suivit. Oubliée la bataille, oubliés les guerriers bardés de fer baignant dans leur sang, oubliés Niord et ses pillards qui n'étaient pas

arrivés à temps ! Il avait tout oublié, ne pensant plus qu'à la silhouette blanche et svelte qui semblait plus flotter que courir devant lui.

La poursuite commença à travers les plaines enneigées et aveuglantes. Le champ de bataille rouge et piétiné disparut derrière lui ; Conan courait toujours avec la ténacité silencieuse de sa race. Ses bottes bardées de fer écrasaient la croûte du sol gelé ; il s'enfonçait profondément dans les coulées de neige et s'avancait, porté par sa seule énergie brutale. La jeune fille dansait sur la neige, aussi légère qu'une plume flottant sur un étang ; ses pieds nus laissaient à peine une empreinte sur la gelée blanche recouvrant le sol. En dépit du feu qui embrasait ses veines, le froid transperçait la cuirasse et la tunique doublée de fourrure du Cimmérien, le mordant cruellement. La jeune fille dans son voile de fils tissés courait aussi légèrement et aussi joyeusement que si elle dansait parmi les palmiers et les roseraies de Poitou.

Elle courait toujours et Conan la suivait. De noires imprécations sortaient de ses lèvres desséchées. Les grosses veines de ses tempes étaient gonflées et battaient ; il grinçait des dents avec fureur.

— Tu ne m'échapperas pas ! rugit-il. Conduis-moi vers un traquenard et je déposerai à tes pieds les têtes tranchées des hommes de ta tribu ! Cache-toi et je fendrai en deux les montagnes pour te retrouver ! Je te suivrai jusqu'en Enfer !

Les lèvres du barbare se couvrirent de bave tandis que le rire ensorceleur de la jeune fille flottait jusqu'à lui. Elle l'emmenait de plus en plus loin, vers des régions désolées. Les heures passèrent ; le soleil descendait lentement à l'horizon ; le paysage se transforma. Les vastes plaines furent remplacées par des collines de faible hauteur qui se succédaient et s'élevaient en un alignement irrégulier. Loin vers le nord, il entrevit des montagnes imposantes ; leurs neiges éternelles, bleues avec la distance, semblaient rosir sous les rayons du soleil couchant rouge sang. Dans le ciel obscur jaillirent les jets lumineux de l'aurore boréale... des rubans gelés de lumière froide et ardente, changeant de couleur, grandissant et s'animant.

Au-dessus de lui, les cieux flamboyaient et crépitaient, emplis d'étranges lueurs et de rayons étincelants. La neige brillait étrangement : tantôt d'un bleu gelé, tantôt d'un écarlate glacé, tantôt d'un argent froid comme la mort. Conan courait toujours à travers ce royaume enchanté aux chatoiements glacés ; il s'enfonçait avec obstination dans un labyrinthe de cristal où la seule réalité était le corps blanc qui dansait sur la neige étincelante, hors d'atteinte... toujours hors d'atteinte !

L'étrangeté de tous ces phénomènes ne l'étonnait guère... il ne fut pas surpris de voir deux silhouettes gigantesques se dresser devant lui pour lui barrer la route. La gelée blanche faisait briller leurs cottes de mailles ; leurs casques et leurs haches étaient recouverts de givre. Leurs cheveux étaient saupoudrés de neige et dans leurs barbes étaient prises des aiguilles de glace. Leurs yeux étaient aussi froids que les lumières qui tourbillonnaient au-dessus de leurs têtes.

— Frères ! s'écria la jeune fille, dansant entre eux. Regardez qui vient après moi ! Je vous ai amené un homme, tuez-le ! Prenez son cœur... nous le déposerons encore fumant sur la table de notre père !

Les géants répondirent par des grondements sourds, tels des icebergs heurtant la banquise glacée. Ils levèrent leurs haches, luisant sous la clarté stellaire, tandis que le Cimmérien, devenu fou furieux, se jetait sur eux. Une lame couverte de givre brilla devant ses yeux, l'aveuglant par son éclat ; il riposta par un coup qui trancha la jambe de son adversaire à la hauteur du genou.

La victime tomba avec un grognement. Au même instant, Conan était précipité dans la neige, son épaule gauche paralysée par le coup de hache que venait de lui porter son second adversaire. La cuirasse du Cimmérien avait dévié le coup, lui sauvant la vie. Conan vit le géant se dresser au-dessus de lui, tel un colosse sculpté dans la glace, se profilant sur le ciel glacé et brillant. La hache s'abattit... pour traverser la neige et s'enfoncer profondément dans la terre gelée, comme Conan se jetait de côté et se relevait d'un bond. Le géant poussa un rugissement et dégagea sa hache d'un mouvement brutal. Au même instant, l'épée de

Conan décrivait un arc de cercle en chantant. Les genoux du géant fléchirent ; il s'affaissa lentement dans la neige qui devint écarlate. Le sang jaillissait abondamment de son cou à demi tranché.

Conan se retourna vivement et aperçut la jeune fille qui se tenait non loin de là. Elle le regardait fixement avec des yeux dilatés par l'horreur ; toute expression moqueuse avait disparu de son visage. Il poussa un cri féroce et des gouttes de sang volèrent de son épée comme sa main tremblait sous la violence de sa passion.

— Appelle tes autres frères ! s'écria-t-il. Je donnerai leurs cœurs aux loups ! Tu ne peux m'échapper...

Avec un cri d'épouvante, elle fit demi-tour et s'enfuit rapidement. A présent elle ne riait plus et ne se moquait plus de lui par-dessus sa blanche épaule. Elle courait comme si sa vie était en jeu. Le Cimmérien mit à contribution le moindre de ses nerfs et de ses muscles ; bientôt ses tempes semblaient sur le point d'éclater. La neige tangua, rouge devant lui... pourtant elle se maintenait hors de sa portée. Elle s'éloignait même de lui, disparaissant parmi les feux magiques qui flamboyaient dans le ciel. Elle ne forma plus qu'une silhouette à peine plus grande qu'un enfant, puis une flamme blanche dansant sur la neige, enfin une vague tache dans le lointain. Conan serra les dents, au point que le sang coula de ses gencives, et continua à courir. Il vit la tache grandir et se transformer en une flamme blanche dansant sur la neige... la flamme devint une silhouette aussi grande qu'un enfant. Elle courait à moins d'une centaine de pas devant lui. Lentement, pied après pied, l'écart entre eux s'amenuisait.

Elle courait avec effort à présent, ses cheveux blonds flottaient sur ses épaules ; il entendait son souffle rapide et haletant. Il aperçut la lueur terrifiée au fond de ses yeux comme elle regardait rapidement derrière elle. La farouche endurance du barbare était enfin récompensée. Les jambes de la jeune fille d'une blancheur éclatante perdirent de leur agilité ; sa course devint incertaine. Dans l'âme indomptée de Conan s'embrasèrent les feux de l'Enfer qu'elle avait si bien su allumer. Avec un rugissement inhumain, il la rejoignit au moment où elle se retournait, avec un cri

d'horreur, et tendait ses bras pour le repousser.

Son épée tomba dans la neige comme il l'attirait et la serrait contre lui. Son corps svelte s'arqua en arrière ; elle se débattait avec une fureur désespérée, prisonnière des bras d'acier du Cimmérien. Ses cheveux d'or volaient autour du visage de Conan, l'aveuglant par leur éclat ; le contact de son corps souple, se tordant entre ses bras bardés de fer, fit naître en lui une folie encore plus aveugle. Ses doigts puissants s'enfoncèrent profondément dans la douce peau de la jeune femme... une peau aussi froide que la glace. Il eut l'impression d'étreindre non pas une femme de chair et de sang, mais un être de glace ardente. Elle rejeta sa tête de côté pour éviter les baisers impétueux qui meurtrissaient ses lèvres rouges.

— Tu es aussi froide que la neige, murmura-t-il dans un éblouissement. Mais je vais te réchauffer... car mon sang est en feu...

Avec un cri, dans un ultime mouvement de révolte, elle se dégagea de l'étreinte de Conan, laissant entre les doigts du barbare son unique vêtement aux fils de lin. Elle s'écarta d'un bond et lui fit face, ses cheveux blonds en désordre. Ses seins d'albâtre se soulevaient rapidement, ses yeux magnifiques flamboyaient de terreur. Un instant, il resta figé sûr place, saisi d'une crainte respectueuse devant sa redoutable beauté comme elle se tenait ainsi, nue sur la neige.

A cet instant, elle leva les bras vers les lumières se tordant dans le ciel et s'écria d'une voix qui résonnerait à jamais dans les oreilles de Conan :

— Ymir ! Ô mon père, sauve-moi !

Conan s'élança en avant, tendant les bras pour la saisir. Dans un formidable craquement, tel un glacier se disloquant, le ciel tout entier se transforma en un brasier de glace. Le corps d'ivoire de la jeune fille fut baigné d'une flamme bleue et froide, tellement aveuglante que le Cimmérien porta vivement ses mains à ses yeux pour les protéger de la lueur intolérable. Durant un fugitif instant, le ciel et les montagnes enneigées furent enveloppés de flammes blanches et crépitantes, traversés de dards bleutés de lumière glacée et de feux écarlates gelés.

Conan tituba et poussa un cri. La jeune fille avait

disparu. La neige étincelante était nue et vide ; tout là-haut, au-dessus de sa tête, les feux magiques virevoltaient dans un ciel gelé devenu fou. Parmi les lointaines montagnes retentit un grondement de tonnerre, comme aurait pu en produire un gigantesque char de guerre, tiré par de fantastiques coursiers dont les sabots éperdus auraient fait jaillir des éclairs de la neige, se répercutant dans les cieux.

L'aurore boréale, les cimes recouvertes par la neige et le ciel flamboyant se mirent à tourner follement sous les yeux de Conan. Des milliers de boules de feu explosèrent, produisant une pluie d'étincelles ; le ciel lui-même devint une roue titanesque qui déversait une pluie d'étoiles en tournoyant. Sous les pieds du Cimmérien, les pentes enneigées se soulevèrent, telles une gigantesque lame de fond... il s'effondra pour rester allongé sur la neige, sans mouvement.

Au sein d'un univers froid et sombre, dont le soleil s'était éteint depuis des éons, Conan percevait le mouvement de la vie, autre et insoupçonné. Il était le jouet d'un tremblement de terre... celui-ci le secouait d'avant en arrière, tout en frottant ses mains et ses pieds... il poussa un hurlement de douleur et de rage... voulut saisir son épée.

— Il revient à lui, Horsa, dit une voix. Vite... frictionnons ses membres couverts de glace, sinon jamais plus il ne tiendra une épée !

— Il refuse d'ouvrir sa main gauche, grommela une autre voix. Il serre quelque chose entre ses doigts...

Conan ouvrit les yeux et regarda fixement les visages barbus penchés sur lui. Il était entouré de guerriers de grande taille, aux cheveux blonds, en cuirasses et fourrures.

— Conan ! dit l'un d'eux. Tu es vivant !

— Par Crom, Niord, s'exclama le Cimmérien. Suis-je encore en vie... ou bien sommes-nous tous morts et réunis au Valhalla ?

— Nous sommes en vie, grogna le chef aesir, occupé à frictionner les pieds à moitié gelés de Conan. Nous sommes tombés dans une embuscade ; nous avons dû nous battre pour nous frayer un chemin, sinon nous t'aurions rejoint avant que commence la bataille. Les

cadavres étaient encore chauds lorsque nous sommes arrivés sur les lieux. Nous ne t'avons pas trouvé parmi les morts ; aussi avons-nous suivi tes traces. Au nom d'Ymir, Conan, pourquoi t'être aventuré aussi loin parmi les étendues glacées du Nord ? Nous avons suivi ta piste durant des heures. Si un blizzard s'était levé et avait effacé la trace de tes pas, nous ne t'aurions jamais trouvé, par Ymir !

— Ne jure pas aussi souvent par Ymir, grommela un guerrier, en lançant un regard inquiet vers les montagnes lointaines. Cette région est sienne ; les légendes disent que le dieu habite parmi ces cimes là-bas.

— J'ai vu une femme, répondit Conan hébété. Nous avons combattu les hommes de Bragi dans la plaine. J'ignore combien de temps a duré la bataille. Moi seul ai survécu. J'étais épuisé, affaibli par mes blessures. Le paysage s'étendait devant moi semblable à un rêve ; ce n'est que maintenant que les choses me semblent normales et familières. La femme est venue et s'est moquée de moi. Elle était aussi belle qu'une flamme glacée surgie de l'Enfer ! Une étrange folie s'est emparée de moi lorsque je l'ai regardée. J'ai tout oublié... il n'y avait plus qu'elle au monde. Je l'ai suivie... N'avez-vous pas vu ses traces ? Ou les géants en cuirasses de glace que j'ai tués ?

Niord secoua la tête.

— Nous avons trouvé seulement la trace de tes pas dans la neige, Conan.

— Alors j'ai certainement perdu la raison, fit le Cimmérien, pris de vertiges. Pourtant vous n'êtes guère plus réels à mes yeux que ne l'a été cette fille aux cheveux blonds tandis qu'elle fuyait devant moi, courant nue à travers les étendues neigeuses. Néanmoins, alors que je la tenais entre mes mains, elle a disparu, se changeant en une flamme glacée.

— Il délire, chuchota un guerrier.

— Peut-être pas ! s'écria un autre, beaucoup plus âgé, dont les yeux brillaient d'une lueur étrange et sauvage. C'était Atali, la fille d'Ymir, le géant du gel ! Elle apparaît sur les champs de bataille et se montre aux moribonds ! Moi-même, je l'ai vue alors que j'étais encore un tout jeune garçon. Je gisais, à moitié

mort, sur le sanglant champ de bataille de Wolfraven. Je l'ai vue s'avancer dans la neige, parmi les morts ; son corps nu brillait comme de l'ivoire et ses cheveux blonds lançaient des reflets insoutenables sous la clarté lunaire. Je gisais à terre et j'ai hurlé comme un chien à l'agonie parce que je ne pouvais pas me traîner pour la suivre ! Elle séduit les guerriers blessés et les entraîne vers les déserts glacés, les conduisant vers ses frères, les géants du gel. Ils tuent ces hommes et déposent leurs cœurs rouges encore fumants sur la table d'Ymir. Le Cimmérien a vu Atali, la fille du géant du gel !

— Bah ! grogna Horsa. La raison du vieux Gorm a été affectée dans sa jeunesse. Un coup d'épée l'a blessé à la tête. Conan a déliré, pris par la fureur de la bataille ; regardez comme son casque est bosselé. N'importe lequel de ces coups pouvait ébranler son esprit. C'est une hallucination qu'il a poursuivie dans ces montagnes désolées. Il vient du Sud ; que sait-il d'Atali ?

— Tu dis sans doute vrai, murmura Conan. Tout ceci était tellement étrange et irréel... par Crom !

Il se tut brusquement en apercevant ce qu'il serrait toujours dans sa main gauche. Les autres contemplèrent en silence, bouche bée, le voile qu'il levait vers eux... Un voile diaphane, un vêtement de lin dont les fils n'avaient jamais été tissés par une main humaine.

Chapitre IV

Le repaire du ver des glaces

Obsédé par la beauté glacée d'Atali et vite lassé par la vie simple des villages de Cimmérie, Conan part vers le sud. Il se dirige vers les royaumes civilisés où il espère trouver rapidement un emploi pour son épée, comme condottiere au service de l'un des nombreux petits princes des régions hyboriennes. Il est alors dans sa vingt-troisième année.

I

Toute la journée, le cavalier solitaire avait suivi les pentes des montagnes d'Eiglophie. Celles-ci s'étendent d'est en ouest à travers le monde, formant une puissante muraille de neige et de glace qui sépare les régions nordiques de Vanaheim, Asgard et Hyperborée, des royaumes du Sud. Au cœur de l'hiver, la plupart des passes étaient obstruées. Avec la venue du printemps, elles s'ouvraient, pour livrer passage à des bandes de barbares à l'apparence farouche. Déferlant du Nord, ils pouvaient effectuer des razzias sur les pays plus chauds du Sud.

Le cavalier était seul. Ayant franchi la passe qui conduisait vers le sud, vers le Royaume-Frontière et la Némédie, il tira sur les rênes de son cheval et resta immobile un instant, contemplant le fantastique paysage qui s'offrait à son regard.

Le ciel formait un dôme de vapeurs écarlate et or, assombri du zénith jusqu'à l'horizon à l'est par la pourpre du soir qui descendait. La splendeur embrasée du jour moribond projetait sur les blanches cimes des montagnes une lueur rosée, les réchauffant d'une façon trompeuse. De grandes ombres mordorées s'étiraient sur la surface gelée d'un glacier titanesque. Celui-ci sinuait, pareil à un serpent de glace, depuis une combe nichée parmi les plus hauts sommets, descendait lentement pour s'incurver devant la passe, puis s'éloignait à nouveau sur la gauche pour disparaître au pied des collines, se changeant en un rapide cours d'eau. Celui qui s'aventurait dans la passe devait guider son cheval avec précaution, une fois franchie la lisière du glacier : il risquait en effet de tomber dans l'une de ses crevasses traîtresses ou bien d'être emporté par une avalanche déferlant du haut des pentes. Le soleil couchant transformait le glacier en une perspective étincelante, écarlate et or. Les pentes rocheuses s'écartant des flancs du glacier étaient ponctuées par endroits d'arbres nains aux troncs noueux.

Le cavalier savait qu'il s'agissait du Glacier du Démon des Neiges, également appelé la Rivière de la Mort Glacée. Il en avait entendu parler, bien que ses

années d'errance ne l'aient encore jamais conduit en ces lieux. Tous les récits concernant la passe gardée par ce glacier étaient assombris par une peur sans nom. Ses propres compagnons de Cimmérie, dans leurs mornes collines à l'ouest, parlaient du Démon des Neiges en des termes horrifiés, bien que personne ne sût pourquoi. Il s'était souvent interrogé sur les légendes se rapportant au glacier qui lui donnaient une aura imprécise de mal très ancien. Ici des bandes entières de guerriers avaient disparu, disait-on ; on n'avait plus jamais entendu reparler d'eux.

Le jeune Cimmérien - Conan était son nom - chassa avec irritation ces rumeurs stupides. Sans aucun doute, pensa-t-il, ces hommes avaient une piètre expérience de la montagne : ils s'étaient imprudemment écartés de la piste, s'aventurant sur l'un de ces ponts de neige peu épaisse qui masquent souvent de mortelles crevasses. Le pont de neige avait cédé, précipitant tous ces hommes vers les profondeurs bleu-vert du glacier. De telles choses arrivaient très souvent, Crom le savait ! Plus d'un ami d'enfance du jeune Cimmérien avait péri de la sorte. Ce n'était pas une raison pour glisser de sombres insinuations à propos du Démon des Neiges, en frissonnant et en lançant des regards obliques.

Conan avait hâte de franchir le défilé pour descendre vers les basses collines du Royaume-Frontière. La vie simple de son village natal de Cimmérie l'avait vite lassé. Son aventure funeste avec une bande d'Aesirs aux cheveux blonds, alors qu'il participait à un raid mené sur Vanaheim, ne lui avait rapporté que plaies et bosses... et aucun profit. Elle l'avait également marqué du souvenir obsédant de la beauté glacée d'Atali, la fille du géant du gel, et il avait senti se poser sur lui les lèvres froides de la Mort.

L'un dans l'autre, il avait obtenu tout ce qu'il désirait des mornes pays nordiques. Il brûlait de l'envie de retrouver les pays chauds du Sud, de goûter à nouveau les joies d'un vêtement de soie, de vins capiteux et de victuailles fines... de caresser les doux corps de femmes peu farouches. J'en ai terminé, pensa-t-il, avec la monotonie de la vie de village et l'austérité des bivouacs et des champs de bataille !

Son cheval avançait lentement vers l'endroit où le

glacier rejoignait la route menant directement aux basses terres. Conan mit pied à terre et guida sa monture le long du sentier étroit, s'avançant entre le glacier sur sa gauche et la pente abrupte, recouverte par la neige, sur sa droite. Son épais manteau en peau d'ours exagérait sa silhouette déjà impressionnante. Il dissimulait sa cotte de mailles et la lourde épée à large lame fixée à sa hanche.

Ses yeux d'un bleu volcanique brillaient sous le rebord d'un casque à cornes ; un foulard était noué autour de la partie inférieure de son visage pour protéger ses poumons de la morsure glacée de l'air soufflant des hauteurs. Dans sa main libre il tenait une lance effilée. Là où le sentier rejoignait la surface du glacier, Conan faisait montre de prudence, enfonçant la pointe de sa lance dans la neige : elle dissimulait peut-être une crevasse. Une hache d'armes pendait au bout de sa lanière, accrochée à sa selle.

Il était presque arrivé à l'extrémité du sentier étroit, pris entre le glacier et le flanc de la montagne. A cet endroit, le glacier s'éloignait sur la gauche, tandis que le sentier se poursuivait et descendait le long d'une surface large et inclinée, légèrement recouverte de neige printanière, interrompue ici et là par de gros rochers et des congères. Un hurlement de terreur le fit se retourner vivement... il leva les yeux.

A une portée d'arc sur sa gauche, là où le glacier s'avançait à l'horizontale avant d'entamer sa descente finale, un groupe de créatures velues et trapues entourait une jeune fille au corps élancé, vêtue de fourrures blanches. Même à cette distance, en raison de l'air pur de la montagne, Conan distinguait parfaitement l'ovale harmonieux de son visage aux joues nacrées et la masse opulente des cheveux bruns et soyeux s'échappant de son capuchon blanc. C'était une vraie beauté.

Sans perdre un seul instant, Conan se débarrassa de son manteau et, se servant de sa lance comme d'une perche, sauta en selle. Il saisit les rênes et enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval. L'animal surpris se cabra légèrement avant de s'élancer en avant. Conan ouvrit la bouche pour pousser le cri de guerre cimmérien, étrange et terrifiant... et la referma avec un

claquement sec. Dans son adolescence, il aurait sans doute poussé ce cri pour se donner du courage ; les années passées dans les rangs de l'armée turanienne lui avaient enseigné les rudiments de l'art militaire. Il était inutile d'avertir de sa venue les agresseurs de la jeune fille.

Néanmoins, ils l'entendirent s'approcher presque aussitôt. La neige étouffait le bruit des sabots de son cheval, mais le léger tintement de sa cotte de mailles, le crissement de sa selle et de son harnachement firent se retourner l'un d'eux. L'homme poussa un cri et saisit le bras de son voisin. En quelques secondes, tous avaient fait volte-face, regardant Conan s'approcher et s'apprêtant à le recevoir dignement !

Ils étaient une douzaine... des montagnards armés de massues en bois grossières, de lances et de haches à pointes de silex. Leurs membres étaient courts, leurs corps épais, enveloppés de fourrures malpropres, tombant en guenilles. Leurs petits yeux injectés de sang étincelaient sous des sourcils proéminents ; leurs lèvres charnues se retroussèrent pour découvrir des dents solides et jaunâtres. On aurait dit les derniers représentants d'une race depuis longtemps disparue, vestiges d'une étape antérieure de l'évolution humaine... Conan avait entendu des philosophes argumenter à leur propos dans les cours des temples némédiens. Pour le moment, il était trop occupé à guider son cheval et à pointer sa lance pour accorder à de tels sujets ne serait-ce que la plus fugitive des pensées. Il fondit sur eux à la vitesse de l'éclair.

II

Conan savait que la seule façon de venir à bout d'un aussi grand nombre d'adversaires combattant à pied était de tirer pleinement parti de la mobilité de son cheval... il devait se déplacer continuellement, sans leur laisser le temps de se regrouper et de le cerner de tous côtés. Sa cuirasse protégerait son corps de la plupart de leurs coups ; mais leurs armes, bien que rudimentaires, pourraient rapidement avoir raison de sa monture. Aussi piqua-t-il des deux, guidant son cheval légèrement sur la gauche, vers l'homme-bête le plus

proche.

La lance de fer s'enfonça dans le corps velu, traversant et fracassant os et chairs. Le montagnard poussa un hurlement, lâcha son arme et essaya de retenir la hampe de la lance de Conan. La poussée du cheval précipita à terre l'homme primitif. Le fer de lance fiché dans le corps de l'homme entraîna le projectile. Conan le dégagea d'un geste brutal et lança son cheval au galop à travers la bande éparpillée.

Derrière lui, les montagnards firent entendre un concert de cris et de hurlements furieux. Ils se montraient du doigt et hurlaient tous à la fois une douzaine d'ordres contradictoires. Pendant ce temps, Conan faisait décrire à sa monture un cercle étroit et retraversait au galop la masse confuse. Une lance le heurta et fut déviée par son épaulière ; une autre blessa légèrement son cheval au flanc. Déjà il s'éloignait, indemne, laissant derrière lui un corps qui se tordait et battait le sol, éclaboussant la neige écarlate.

Au cours de sa troisième charge, l'homme qu'il venait de transpercer roula à terre, cassant net la hampe de sa lance. Comme il s'éloignait au galop, Conan se débarrassa de la lance tronquée et saisit le manche de la hache suspendue à sa selle. Revenant une nouvelle fois vers eux au galop, il se pencha sur sa selle. Le tranchant d'acier flamboya dans les dernières lueurs du couchant... la hache décrivit un énorme huit... une boucle sur la droite, une sur la gauche. De chaque côté, un montagnard s'affaissa sur la neige, le crâne fracassé, dans une pluie de gouttes écarlates. Un troisième montagnard qui ne s'était pas déplacé assez vite, fut heurté de plein fouet et piétiné par le cheval de Conan.

Avec un gémissement de terreur, l'homme piétiné se releva en chancelant et s'enfuit en clopinant. En un instant, les six autres l'avaient rejoint, pris de panique, s'éloignant sur le glacier en une course éperdue. Conan tira sur les rênes de sa monture et regarda leurs silhouettes trapues diminuer au loin... puis il fut obligé de sauter vivement à terre comme son cheval frissonnait et s'écroulait. Une lance à pointe de silex était profondément enfoncée dans le flanc de l'animal, juste derrière la jambe gauche du Cimmérien. Un regard lui apprit que le cheval était mort.

— Crom ! Imbécile que je suis ! Me mêler de ce qui ne me regarde pas ! grommela-t-il pour lui-même.

Les chevaux étaient rares et précieux dans les pays nordiques. Ce coursier lui avait permis de faire une longue route depuis Zamora. Il l'avait nourri, soigné et bichonné tout au long de l'hiver. Il l'avait laissé à l'écurie lorsqu'il avait participé au raid aesir, sachant que la neige épaisse et la glace perfide lui ôteraient presque toute son utilité. Il avait compté sur le fidèle animal pour le ramener vers les pays chauds ; à présent, il gisait à terre, mort... tout cela parce qu'il était intervenu sur un coup de tête... se mêlant d'une querelle entre montagnards qui ne le concernait en aucune façon.

Comme il recouvrait sa respiration et que la brume rouge de la fureur guerrière se dissipait devant ses yeux, il se tourna vers la jeune fille... pour qui il s'était battu. Elle se tenait à quelques pas de là, le fixant de ses yeux écarquillés.

— Rien de cassé, jeune fille ? grogna-t-il. Ces brutes t'ont-elles fait du mal ? Tu n'as rien à craindre ; je ne suis pas ton ennemi. Mon nom est Conan de Cimmérie.

Elle lui répondit dans un dialecte qu'il entendait pour la première fois. Cela ressemblait un peu à de l'hyperboréen, mélangé à des termes provenant d'autres langues... du némédien, certainement, et d'autres dont il ne reconnut pas la source. Il parvint à comprendre un peu plus de la moitié de ce qu'elle lui racontait.

— Tu t'es battu... comme un dieu, s'exclama-t-elle. J'ai cru... que tu étais Ymir... venu pour sauver Ilga.

Comme elle se calmait, il obtint d'elle toute l'histoire, par bribes, patiemment. Son nom était Ilga ; elle appartenait au peuple virunien, une branche des Hyperboréens, qui avait émigré vers le Royaume-Frontière. Ceux-ci vivaient dans une guerre perpétuelle avec les cannibales velus, vivant dans des cavernes parmi les cimes Eiglophiennes. La lutte pour la survie dans ces régions arides était cruelle... elle aurait été mangée par ses ravisseurs, si Conan n'était pas intervenu pour la sauver.

Deux jours plus tôt, expliqua-t-elle, elle était partie avec un petit groupe de Viruniens. Une fois franchie la

passé au-dessus du Glacier du Démon des Neiges, ils comptaient faire route durant plusieurs jours vers le nord-est, vers Sigtona, la plus proche des forteresses hyperboréennes. Là-bas ils avaient des parents ; ils espéraient faire du commerce à la foire du printemps. L'oncle d'Ilga l'accompagnait : il avait également l'intention de lui trouver un bon mari ! Ils étaient tombés dans une embuscade tendue par les Velus : seule Ilga avait survécu à la terrible bataille sur les pentes glissantes. Avant de s'écrouler, le crâne fracassé par une hache de silex, son oncle lui avait ordonné de lancer son cheval au galop et de retourner vers son village à la vitesse du vent.

Alors qu'elle était encore en vue des montagnards, son cheval avait glissé sur une fine couche de glace, se brisant une patte. Elle s'était dégagée de sa monture et, bien que fortement contusionnée, avait continué de fuir à pied. Les Velus avaient assisté à sa chute ; l'un de leurs groupes s'était lancé à sa poursuite, dévalant la pente abrupte du glacier pour la rattraper. Elle avait couru des heures durant, lui semblait-il, essayant de leur échapper. Ils avaient fini par la rejoindre et la cerner, comme Conan l'avait vu de ses propres yeux.

Le Cimmérien émit un grognement de compassion ; son antipathie profonde à l'égard des Hyperboréens – résultant de son séjour dans un bagne d'esclaves – ne s'étendait pas jusqu'à leurs femmes. C'était une histoire pénible, mais la vie dans les régions arides du Nord était cruelle. Il avait souvent entendu des récits semblables.

A présent, ils étaient confrontés à un autre problème. La nuit était tombée et aucun des deux n'avait de cheval. Le vent se levait ; s'ils passaient la nuit sur la surface du glacier, leurs chances d'être encore en vie le lendemain matin étaient très réduites. Ils devaient trouver un abri et faire du feu, sinon le Glacier du Démon des Neiges ferait deux victimes de plus.

III

Tard dans la nuit, Conan s'endormit. Ils avaient trouvé une anfractuosité sous un surplomb rocheux, à flanc de glacier ; la neige avait suffisamment fondu

pour leur permettre de s'y blottir. Le dos à la surface de granit du rocher, profondément érodé et strié par le frottement du glacier, ils avaient la place de s'allonger. Devant l'anfractuosité se dressait le flanc du glacier... de la glace claire, transparente, fissurée par des tunnels et des crevasses cavernueuses. Bien que le froid de la glace les transperçât jusqu'aux os, ils avaient plus chaud que s'ils étaient restés sur le glacier, en amont, où le vent gémissait à présent et chassait d'épais tourbillons de neige.

Ilga avait refusé tout d'abord d'accompagner Conan ; pourtant il lui avait fait comprendre qu'il ne lui voulait aucun mal. La jeune fille avait tiré sur sa main pour se dégager, en criant un mot qui lui était inconnu... cela sonnait un peu comme yakhmar. A la longue, perdant patience, il lui avait donné un léger coup de poing à la tempe et l'avait portée, inconsciente, vers l'abri humide de la caverne.

Il était ressorti pour récupérer son manteau en peau d'ours, l'équipement et les provisions attachés à sa selle. Sur la pente rocheuse s'élevant depuis le rebord du glacier, il avait ramassé une double brassée de brindilles, de feuilles et de bois, et était revenu vers la caverne. Là, battant son briquet à silex, il avait réussi à allumer un petit feu. Celui-ci donnait plus l'illusion de la chaleur qu'une véritable chaleur, car il veillait à ce qu'il ne prenne pas trop d'importance... les flammes risquaient de faire fondre les parois de glace voisines et leur refuge serait alors inondé.

Les lueurs orangées du feu se reflétaient à l'intérieur des crevasses et des tunnels. Ceux-ci s'éloignaient au sein du glacier ; leurs sinuosités et nombreux embranchements se perdaient au loin, dans l'obscurité. Un léger clapotis parvenait jusqu'aux oreilles de Conan, ponctué de temps à autre par le crissement et le craquement de la glace qui se déplaçait lentement.

Conan sortit une nouvelle fois et affronta la cruelle morsure du vent pour découper quelques tranches de viande épaisses dans le corps de son cheval déjà presque raide. Il les rapporta à la caverne et les fit griller à l'extrémité de baguettes pointues. La viande de cheval et les tranches de pain noir prises dans ses sacoches de selle, qu'ils accompagnèrent de bière

d'Asgard au goût amer, contenue dans une gourde en peau de chèvre, constituaient un repas grossier mais substantiel.

Ilga semblait rentrée en elle-même tandis qu'elle mangeait. Au début, Conan crut qu'elle était toujours furieuse contre lui, en raison du coup de poing. Puis il se rendit compte que son esprit ne songeait absolument pas à cet incident. Non, elle était sous l'emprise d'une terreur panique ! Ce n'était pas la peur naturelle qu'elle avait éprouvée lorsque la bande de brutes velues la poursuivait, mais une horreur profonde, superstitieuse, qui - pour une raison inconnue - avait un rapport avec le glacier. Lorsqu'il voulut la questionner, elle ne put rien lui dire, sinon chuchoter ce nom inconnu : « Yakhmar ! Yakhmar ! » Son adorable visage pâle et tiré exprimait une terreur totale. Lorsqu'il tenta de lui arracher la signification de ce mot, elle fit seulement quelques gestes vagues, qui n'exprimaient rien pour lui.

Après le repas, réchauffés et harassés, ils s'enroulèrent dans le manteau en peau d'ours de Conan, serrés l'un contre l'autre. La proximité de la jeune fille donna au Cimmérien l'idée de lui faire l'amour : cela la calmerait peut-être... ensuite elle s'endormirait rapidement. Ses premières tentatives de caresses ne la trouvèrent nullement rétive ; elle répondit aussitôt à son ardeur de jeune homme et il s'aperçut qu'elle n'était guère novice à ce jeu. Bientôt elle soupirait, haletait et poussait des cris passionnés. Ensuite, pensant qu'elle était détendue, Conan se tourna sur le côté et s'endormit aussi profondément qu'un mort.

La jeune fille ne dormait pas. Elle était allongée, le corps raidi, fixant les ténèbres qui béaient au sein des cavités glacées, au delà de la faible lueur du feu moribond. A la fin, à l'approche de l'aube, arriva ce qu'elle redoutait tellement.

Un léger sifflement... un filet de musique ténu et ululant qui se lova lentement autour de son esprit, le rendant aussi impuissant qu'un oiseau pris dans un filet. Son cœur battait contre ses côtes. Elle ne pouvait ni bouger, ni parler... pas même réveiller le jeune

guerrier qui ronflait à côté d'elle.

Deux disques de feu, verts et froids, apparurent à l'entrée du tunnel de glace le plus proche... deux grands orbes qui brûlèrent et desséchèrent sa jeune âme, lui jetant un sort mortel. Il n'y avait ni âme ni esprit derrière ces disques flamboyants... seulement une faim impitoyable.

Comme quelqu'un qui marche durant son sommeil, Ilga se leva, laissant glisser à ses pieds son côté du manteau en peau d'ours. Nue, sa forme svelte et blanche se détachant sur la pénombre, elle s'avança vers les ténèbres du tunnel où elle s'engagea et disparut. La mélodie infernale diminua et cessa ; les yeux verts et froids ondoyèrent et disparurent à leur tour. Conan dormait toujours.

IV

Conan se réveilla. Une étrange prémonition – un avertissement transmis par ses sens suraigus de barbare – irradiia à travers tout son corps, faisant frissonner ses nerfs et ses muscles. Tel un félin de la jungle, Conan émergea instantanément de son sommeil profond et sans rêve ; parfaitement réveillé, il resta étendu, sans un mouvement, chacun de ses sens sondant l'air autour de lui.

Un grondement sourd roula dans sa poitrine robuste. Le Cimmérien se leva d'un bond et constata qu'il était seul dans la caverne. La jeune fille avait disparu. Pourtant, ses fourrures qu'elle avait ôtées pour faire l'amour étaient toujours là. Ses sourcils se froncèrent en une expression de surprise. Le danger flottait toujours dans l'air, griffant de ses doigts ténus les nerfs du Cimmérien et les mettant à vif.

Il revêtit rapidement ses vêtements et prit ses armes. Serrant sa hache dans son poing, il se glissa dans l'espace étroit entre le surplomb et le flanc du glacier. Au-dehors, le vent était retombé. Conan sentit l'imminence de l'aube ; pourtant aucune lueur matinale n'atténuait l'éclat gemmé des milliers d'étoiles scintillant dans le ciel. Une lune gibbeuse flottait au-dessus des cimes à l'ouest, répandant une lumière d'or pâle sur les champs de neige.

Le regard perçant de Conan scruta la neige. Il n'aperçut aucune empreinte de pas près du surplomb, ni aucune trace de lutte. Pourtant, il était inconcevable qu'Ilga se fût aventurée dans le labyrinthe de tunnels et de crevasses où marcher était pratiquement impossible, même avec des bottes munies de pointes, où le moindre faux pas risquait de précipiter l'imprudent vers l'un de ces cours d'eau glacée, dissimulés sous la neige, longeant les soubassements du glacier.

Les courts poils de la nuque de Conan se hérissèrent devant le mystère de la disparition de la jeune fille. Son cœur était celui d'un barbare superstitieux : il ne craignait aucun adversaire mortel, mais les êtres surnaturels et les forces de l'au-delà qui rôdaient dans les recoins ténébreux de son monde primitif l'emplissaient de terreur et de dégoût.

Comme il continuait de fouiller la neige du regard, il se raidit brusquement. Quelque chose venait d'émerger d'une trouée dans la glace, à quelques pas du surplomb rocheux. C'était énorme, très long, mou et sinueux ; cela n'avait pas de pieds et s'avavançait comme un reptile. Sa piste sinueuse était parfaitement visible dans le sentier incurvé que son ventre avait tracé dans la molle blancheur, semblable à un monstrueux serpent des neiges.

La lune déclinante luisait faiblement ; pourtant les yeux exercés de Conan, aiguisés par sa vie sauvage, suivaient aisément la piste. Elle conduisait, contournant les congères et les saillies rocheuses, vers le flanc de la montagne, s'éloignant du glacier... en haut, vers les cimes balayées par le vent. Le monstre n'était certainement pas parti seul.

Comme il suivait la piste, formant une ombre massive et foncée, couverte de fourrures, au sein de la neige, il passa près de l'endroit où gisait son cheval mort. Il ne restait presque plus rien de la carcasse, sinon quelques ossements. Tout autour on distinguait faiblement les traces laissées par la chose ; le vent avait déjà déposé une fine couche de neige sur les horribles vestiges.

Un peu plus loin, il trouva la jeune fille... du moins ce qu'il en restait. Sa tête avait disparu, ainsi que la plus grande partie de la chair de son torse : les

ossements blancs étincelaient comme de l'ivoire dans la clarté lunaire décroissante. Ils avaient été nettoyés comme si on avait sucé la chair qui les recouvrait... ou comme si elle avait été léchée et râpée par une langue aux dents innombrables.

Conan était un guerrier, l'enfant aguerri d'un peuple sans pitié... il avait vu la mort sous un millier de formes. Pourtant une rage violente le secoua. Quelques heures plus tôt, cette fille svelte et chaude avait gémi sous lui, répondant à la passion par la passion. Maintenant, il ne restait plus rien d'elle, sinon une chose disloquée, sans tête, ressemblant à une poupée brisée et jetée dans un coin.

Conan recouvrit ses esprits et examina le cadavre. Avec un grognement de surprise, il s'aperçut qu'il était dur et gelé, enchâssé dans une couche de glace.

V

Les yeux du Cimmérien s'étrécirent comme il réfléchissait. Moins d'une heure s'était écoulée depuis qu'elle s'était levée à son insu, car le manteau avait gardé un peu de la chaleur de son corps lorsqu'il s'était réveillé. En un laps de temps aussi court, un corps chaud ne pouvait durcir et geler de la sorte, encore moins être pris dans un bloc de glace étincelante. C'était contraire aux lois de la nature.

Il poussa un juron rauque, saisi de rage et de dégoût. Il savait à présent pourquoi la jeune fille s'était levée dans son sommeil et s'était éloignée. Il se souvint des légendes à demi oubliées de son enfance que les anciens racontaient autour du feu. L'une d'elle concernait le terrible monstre des neiges, le sinistre Rémora... le ver des glaces, créature vampire, devenu presque un mythe pour les Cimmériens, dont on chuchotait le nom avec horreur.

Les animaux supérieurs, il le savait, dégageaient de la chaleur. Plus bas dans l'échelle animale, venaient les reptiles et les poissons à écailles : leur température était celle de leur environnement. Le Rémora, le ver des régions de glace, semblait unique... en ce sens qu'il dégageait du froid ; du moins, c'était ainsi que Conan l'aurait exprimé. Il produisait une sorte de froid

piquant qui, en quelques minutes, pouvait enfermer un cadavre dans une armure de glace. Aucun des compagnons de Conan ne s'étant jamais vanté d'avoir vu un Rémora, le Cimmérien avait supposé que cette créature avait disparu depuis longtemps de la surface de la terre.

C'était sans aucun doute le monstre que redoutait tellement Ilga et qu'elle avait désigné par le nom de yakhmar, tentant vainement de le prévenir.

Conan décida farouchement de traquer la créature jusqu'à son repaire et de la tuer. Les raisons de cette décision étaient obscures, même pour lui. Malgré sa fougue de jeune homme et sa nature impétueuse et sauvage, il possédait son code d'honneur. Il aimait tenir sa parole et s'acquitter d'une obligation qu'il avait prise librement. Sans se prendre aucunement pour un héros chevaleresque et sans tache, il traitait les femmes avec une bonté empreinte de rudesse qui contrastait avec la brutalité et la truculence dont il faisait montre envers les représentants de son propre sexe. Il se refusait à tirer jouissance des femmes si celles-ci n'étaient pas consentantes ; il essayait de les protéger quand il s'apercevait qu'elles dépendaient de lui.

Il avait échoué à ses propres yeux. En acceptant son acte d'amour primitif, la jeune fille, Ilga, s'était placée sous sa protection. Lorsqu'elle avait eu besoin de sa force, il dormait, sans se douter de rien, pareil à un animal stupide. Conan ignorait tout de la mélodie hypnotique qui permettait au Rémora de paralyser ses victimes... et qui l'avait maintenu profondément endormi... lui qui, ordinairement, avait un sommeil si léger. Il se maudit, se traita d'ignorant, de fou et d'imbécile, pour n'avoir pas prêté une plus grande attention à ses avertissements. Il grinçait des dents et se mordait les lèvres avec rage, décidé à faire disparaître cette faute qui entachait son honneur, même si cela devait lui coûter la vie.

Tandis que le ciel s'éclairait à l'est, Conan revint à la caverne. Il rassembla ses affaires et réfléchit à un plan. Quelques années plus tôt, il se serait sans doute lancé avec impétuosité sur la piste du ver des glaces, se fiant à sa force et au tranchant acéré de ses armes pour remporter la victoire. L'expérience, même si elle

n'avait pas encore dompté toutes ses impulsions irréfléchies, lui avait enseigné les rudiments de la prudence.

Il lui était impossible d'affronter le ver des glaces au corps à corps, les mains nues. Toucher la créature signifiait mourir gelé. Même son épée et sa hache étaient d'une efficacité douteuse. Le froid extrême risquait de rendre cassant leur métal... il pouvait même remonter le long de leur manche et geler la main qui les tenait.

Mais... à cet instant un sourire farouche apparut sur les lèvres de Conan... Peut-être était-il en mesure de retourner le pouvoir du ver des glaces contre lui-même !

En silence et rapidement, il fit ses préparatifs. Rassasié, le ver monstrueux allait dormir durant les heures du jour. Mais Conan ignorait combien de temps il lui faudrait pour atteindre le repaire de la créature et il redoutait que de nouvelles bourrasques n'effacent sa trace ophidienne.

VI

Conan eut besoin d'un peu plus d'une heure pour découvrir le gîte du ver des glaces. Le soleil naissant se levait au-dessus des cimes orientales des montagnes Eiglophiennes, faisant étinceler les étendues neigeuses comme autant de champs de diamants écrasés, lorsqu'il se tint enfin à l'entrée de la caverne de glace où aboutissait la piste sinueuse. Cette caverne s'ouvrait dans le flanc d'un glacier de moindre importance, vassal du Démon des Neiges. De cette hauteur, Conan voyait jusqu'au bas de la pente, à l'endroit où ce glacier mineur s'incurvait pour rejoindre le Démon, tel l'affluent d'un fleuve.

Conan pénétra par l'ouverture. La lumière du soleil levant étincelait et se reflétait de chaque côté des parois de glace transparentes, se brisant et formant des arcs-en-ciel innombrables aux vives couleurs. Conan avait l'impression de s'avancer, par quelque moyen magique, au milieu de la substance solide d'une gemme colossale.

Il s'enfonça à l'intérieur du glacier ; les ténèbres

gelées se refermèrent autour de lui. Pourtant, il s'obstina à mettre un pied devant l'autre, continuant et marchant avec peine. Il releva le col de son manteau en peau d'ours pour protéger son visage du froid engourdissant ; celui-ci soufflait sur lui, blessant ses yeux et l'obligeant à faire des inspirations brèves et fréquentes pour empêcher ses poumons d'être gelés. Des cristaux de glace se déposaient sur son visage, formant un masque délicat qui se brisait à chacun de ses mouvements, pour se reformer tout aussi rapidement. Il continuait d'avancer, tenant précautionneusement ce qu'il portait avec une telle attention à l'intérieur de son manteau.

Dans l'obscurité devant lui s'ouvrirent deux yeux verts et froids qui le fixèrent et le pénétrèrent jusqu'au tréfonds de l'âme. Ces orbes lumineux projetaient une lumière glauque et glacée qui leur était propre. A la faveur de leur phosphorescence, il vit que la caverne aboutissait à une salle de forme arrondie : c'était le nid du ver des glaces. Repli après repli, son corps immense était lové au creux de ce nid. Sa forme non vertébrée était recouverte du duvet soyeux d'une fourrure blanche et épaisse. Sa gueule était une simple ouverture circulaire, sans mâchoires, pour le moment plissée et fermée. Au-dessus de la gueule, les deux globes lumineux brillaient au sein d'une tête lisse et ronde, sans traits distincts, spectrale.

Le ver des glaces était repu. Il lui fallut quelques instants pour réagir à la présence de Conan. Le monstre des neiges avait vécu durant d'innombrables éons parmi les étendues silencieuses du Glacier du Démon des Neiges et jamais aucun homme - cette créature chétive - ne l'avait défié dans les profondeurs gelées de son nid. Son chant étrange dont les trilles stridents emprisonnaient à jamais l'esprit de celui qui les écoutait, retentit et enveloppa Conan, déversant sur lui des ondes hypnotiques pour l'endormir et le dominer.

Mais c'était trop tard. Conan rejeta son manteau en arrière, découvrant ce qu'il portait avec tant de précautions. C'était son casque asgardien à cornes, en acier puissant, à l'intérieur duquel il avait déposé les charbons ardents de son feu : parmi les braises était également enfouie la tête de sa hache, solidement

maintenue en place par la lanière de la mentonnière enroulée autour du manche. Une rêne provenant du harnachement de son cheval avait été passée autour du manche de la hache et de la mentonnière.

Tenant d'une main l'extrémité de la rêne, Conan fit tourner l'ensemble au-dessus de sa tête, comme s'il s'agissait d'une fronde. Le déplacement d'air attisa les braises qui commencèrent à rougeoier ; elles devinrent jaunes, puis blanches. Une odeur de bourre calcinée monta, tandis que l'intérieur du casque brûlait.

Le ver des glaces redressa sa tête camuse. Sa bouche circulaire s'ouvrit lentement, révélant un anneau de petites dents pointant vers l'intérieur. La mélodie s'enfla jusqu'à un degré de stridence insupportable et le cercle noir de la bouche s'avança dans sa direction. Conan arrêta de faire tourner le casque au-dessus de sa tête. Il prit la hache dont le manche carbonisé fumait et brûlait à l'endroit où il était au contact du fer porté à incandescence, et la retira vivement du casque. Une détente du bras... l'arme incandescente vola dans les airs, tournant sur elle-même, avalée par la gueule caverneuse. Tenant le casque par l'une de ses cornes, Conan lança les charbons ardents à la suite de la hache. Puis il fit demi-tour et se mit à courir.

VII

Conan ne sut jamais comment il avait réussi à sortir du labyrinthe. Le glacier était ébranlé par les dernières convulsions de la créature des neiges. Tout autour de lui, la glace craquait et se fissurait dans un grondement de tonnerre. Le courant d'air glacé ne soufflait plus dans le tunnel, remplacé par un nuage de vapeur aveuglant et suffocant qui tourbillonnait autour du Cimmérien.

Trébuchant, glissant et tombant sur la surface visqueuse et inégale de la glace, se cognant contre l'une des parois du tunnel, puis contre l'autre, Conan atteignit finalement l'extrémité du couloir et sortit à l'air libre. Le glacier tremblait sous ses pieds, agité par les convulsions titanesques du monstre agonisant à l'intérieur. Des panaches de vapeur sortaient en flottant d'une vingtaine de crevasses et de fissures, de chaque

côté de Conan qui, glissant et déséquilibré, descendait en courant au bas de la pente neigeuse. Il prit brusquement à angle droit, longeant la lisière du glacier pour se mettre à l'abri au plus vite. Avant qu'il ait pu atteindre le sol compact du flanc de la montagne, avec ses rochers déchiquetés et ses arbres rabougris, le glacier explosait. Lorsque l'acier chauffé à blanc du fer de la hache avait rencontré l'intérieur glacé du monstre, quelque chose avait cédé.

Dans un formidable grondement, la glace frissonna, se brisa, projeta dans l'air des fragments vitreux, puis s'effondra en un amas chaotique de glace et d'eau. Bientôt un immense nuage de vapeur recouvrait l'ensemble. Conan perdit l'équilibre, tomba, culbuta, roula, glissa et s'agrippa enfin de toutes ses forces à un rocher, à la limite de la coulée de glace. La neige emplissait sa bouche, l'étouffait et aveuglait ses yeux. Un gros bloc de glace bascula du haut du rocher et heurta son épaule, se brisant et manquant l'enfouir sous d'innombrables fragments.

A moitié assommé, Conan se dégagea de l'amas de glace. Un mouvement prudent de ses membres lui apprit qu'il n'avait pas d'os cassés. Il était meurtri, contusionné et blessé sur tout le corps, comme s'il s'était trouvé sur un champ de bataille quelques instants plus tôt. Un imposant nuage de vapeur et de cristaux de glace étincelants montait dans le ciel. Il s'élevait en tourbillonnant depuis un cratère noir... l'ancien emplacement de la caverne du ver des glaces. Des débris de glace et de neige fondue se déversaient de tous côtés, pour tomber vers les parois de ce cratère. Le glacier s'était affaissé à cet endroit et enfoncé dans le sol.

Peu à peu, le paysage redevint normal. La brise piquante soufflant des montagnes emporta les nuages de vapeur. L'eau formée par la fonte de la glace se figea et gela à nouveau. Le glacier retrouva son immobilité naturelle.

Endolori et harassé, Conan descendit en boitant vers la passe. Estropié comme il l'était, il allait devoir faire à pied le long chemin qui le séparait des royaumes de Némédie ou d'Ophir, à moins qu'il ne puisse acheter, mendier, emprunter ou voler un autre cheval. Pourtant

il s'éloigna d'un cœur vaillant, tournant vers le sud son visage tailladé... ce Sud doré où des cités brillantes dressaient leurs hautes tours vers un soleil enchanteur... où un homme fort, avec du courage et de la chance, pouvait gagner de l'or, du vin et des femmes peu farouches aux seins fermes et pleins.

Chapitre V

La reine de la Côte Noire

Conan finit par atteindre les royaumes hyboriens. Il trouve un emploi de condottiere en Némédie, puis en Ophir et enfin en Argos. Là, une légère infraction aux lois l'oblige à monter à bord du premier navire en partance. A cette époque, il est âgé de vingt-quatre ans environ.

I - Conan et les pirates

Crois-moi... les verts bourgeons s'éveillent au printemps
L'automne peint les feuilles d'un feu sombre
Et je garde mon cœur inviolé
Pour prodiguer à un seul homme mes désirs ardents.

LE CHANT DE BELIT

Les sabots tintèrent sur les pavés de la rue descendant vers les quais. Des gens crièrent et s'écartèrent vivement ; ils ne firent qu'entrevoir une silhouette bardée de fer sur un étalon noir, son ample manteau écarlate flottant au vent. Du haut de la rue leur parvinrent des cris et le fracas d'autres sabots, mais le cavalier ne regarda pas derrière lui. Il fit irruption sur le quai et tira sur les rênes de son cheval : celui-ci se cabra, s'arrêtant à l'extrême limite de l'embarcadère. Des marins levèrent les yeux vers lui, bouche bée : ils s'apprêtaient à hisser la voile à rayures d'une galère à la haute proue et aux flancs renflés. Le patron du navire, un homme trapu à la barbe noire, se tenait à la proue, l'écartant du quai à l'aide d'une gaffe. Il poussa un rugissement de colère comme le cavalier quittait sa selle d'un bond, sautait et atterrissait sur le pont.

— Qui t'a invité à bord ?

— Appareille en vitesse ! gronda l'intrus avec un geste emporté qui fit pleuvoir des gouttes rouges de son épée à large lame.

— Nous nous dirigeons vers les côtes de Kush ! rétorqua le marin.

— Alors je vais à Kush ! Gagne le large, te dis-je !

L'autre lança un regard rapide vers le haut de la rue où surgissait un escadron de cavaliers ; ils la descendirent au galop. Loin derrière eux courait péniblement un groupe d'archers, arbalète sur l'épaule.

— As-tu de quoi payer ton passage ? demanda le patron.

— Je paierai en bon acier ! rugit l'homme en cuirasse, brandissant sa longue épée qui lança des reflets bleutés dans le soleil. Par Crom, l'ami, si tu n'appareilles pas à l'instant, je fais un carnage... le pont de cette galère sera couvert du sang de son équipage !

Le patron du navire s'y connaissait en hommes. Un

regard vers le visage hâlé et couvert de cicatrices du guerrier à l'expression résolue et il lança un ordre rapide, poussant fortement contre les piliers du quai. La galère s'avança vers le large en se balançant doucement ; les rames commencèrent à claquer en cadence. Une rafale de vent gonfla la voile brillante. Le navire léger donna de la bande, puis entama sa course, vent arrière, glissant sur l'eau avec la grâce d'un cygne.

Sur le quai, les cavaliers agitaient leurs épées, criant des menaces et ordonnant au navire de virer de bord, hurlant aux archers de se dépêcher et d'arriver avant que la galère fût hors de portée de leurs arbalètes.

— Laissez-les crier ! ricana le guerrier. Maintiens le navire sur sa route, maître timonier.

Le patron descendit du tillac, s'avança entre les rangées de rameurs et monta sur le pont. L'étranger se tenait là, adossé au mât, les yeux étrécis et alertes, son épée prête. Le marin l'étudia posément, veillant à ne faire aucun mouvement vers le long couteau passé à sa ceinture. Il avait devant lui un homme de grande taille, puissamment bâti, portant un haubert aux mailles d'acier noires, des jambières brunies et un casque bleu métallique d'où saillaient deux cornes de taureau luisantes. De ses épaules bardées de fer tombait le manteau écarlate qui se gonflait au vent du large. Un large ceinturon en chagrin, avec une boucle en or, retenait le fourreau de l'épée à large lame. Sous le casque à cornes, une crinière noire tombant jusqu'à ses épaules contrastait avec des yeux bleus au fond desquels couvaient des lueurs inquiétantes.

— Si nous devons voyager ensemble, dit le patron du navire, autant faire la paix, non ? Mon nom est Tito ; je suis le patron de cette galère, inscrite sur les registres du port d'Argos. Je me rends à Kush pour y faire du négoce avec les rois noirs : je compte échanger de la verroterie, des soieries, du sucre et des épées damasquinées contre de l'ivoire, du copra, du minerai de cuivre, des esclaves et des perles.

Le guerrier regarda derrière lui, vers les quais qui s'éloignaient rapidement : les silhouettes gesticulaient toujours, impuissantes, ayant de toute évidence des difficultés à trouver un bateau suffisamment rapide

pour rattraper la galère légère.

— Je suis Conan le Cimmérien, répondit-il. J'étais venu en Argos pour y chercher un emploi ; les guerres se faisant rares en ce moment, je n'ai trouvé aucune occupation digne de ce nom.

— Pourquoi les gardes te poursuivaient-ils ? s'informa Tito. Non pas que cela me regarde, mais...

— Je n'ai rien à cacher, répliqua le Cimmérien. Par Crom ! J'ai passé un temps considérable parmi vous autres, les gens civilisés, pourtant vos façons me sont toujours parfaitement incompréhensibles.

» Voici les faits : la nuit dernière, dans une taverne, un capitaine de la garde royale a fait des propositions injurieuses à la douce amie d'un jeune soldat : naturellement, celui-ci lui a passé son épée à travers le corps. Apparemment, il existe une maudite loi interdisant de tuer des gardes : aussi le garçon et sa fille ont-ils pris la fuite. Le bruit s'est répandu que l'on m'avait vu en leur compagnie ; aujourd'hui, j'ai comparu devant le tribunal. Un juge m'a demandé où était parti le garçon. J'ai répondu que, comme c'était un ami, il m'était impossible de le trahir. Le juge s'est mis en colère et m'a tenu un grand discours où il était question de mon devoir envers l'Etat, la société, et d'autres choses auxquelles je n'ai rien compris. Il m'a invité à lui dire où mon ami s'était réfugié. A ce moment, moi aussi, j'étais devenu furieux, car j'avais clairement expliqué ma position.

» Pourtant j'ai mis un frein à ma colère, gardant mon calme. Le juge a repris de plus belle, hurlant que j'avais offensé la cour et que j'allais être jeté dans un cachot où je moisirais jusqu'à ce que je dénonce mon ami. Comprenant qu'ils étaient tous fous, j'ai sorti mon épée et ai ouvert en deux le crâne du juge ; je me suis ensuite frayé un chemin jusqu'à la sortie du tribunal. Apercevant l'étalon du gouverneur, j'ai sauté en selle et l'ai lancé au galop jusqu'au port où j'espérais trouver un navire prêt à appareiller vers des pays lointains.

— Ma foi, déclara Tito avec vigueur, les tribunaux m'ont dépouillé trop souvent, lors de procès avec de riches marchands, pour que je leur porte un quelconque amour. J'aurai à répondre à certaines questions si

jamais je jette à nouveau l'ancre dans ce port. Bah, je prouverai aisément que j'ai agi sous la contrainte. Rengaine ton épée ; tu n'as rien à craindre ici. Nous sommes de paisibles marins et n'avons rien contre toi. De plus, il est toujours utile d'avoir à son bord un soldat aguerri tel que toi. Allons sur la dunette pour vider quelques pots d'ale.

— Cela me convient à merveille, répondit le Cimmérien avec empressement, tout en rengainant son épée.

L'Argus était un navire petit mais solide, caractéristique de ces bâtiments de commerce faisant route entre les ports de Zingara et d'Argos et les côtes méridionales, serrant le littoral et s'aventurant rarement en haute mer. Il était haut de poupe, ainsi que de sa proue incurvée ; magnifiquement profilé de l'avant à l'arrière, avec des flancs renflés. Il était gouverné au moyen de la longue rame qui plongeait dans l'eau depuis la poupe et son mode de propulsion était la grande voile de soie à rayures, assistée d'un foc. Les rames étaient utilisées pour les manœuvres d'accostage, dans des criques ou sur de petites rivières, et durant les accalmies. Il y en avait dix sur chaque flanc, cinq réparties de l'avant à l'arrière du petit entrepont. La partie la plus précieuse de la cargaison était arrimée sous ce pont et sous le gaillard d'avant. Les hommes dormaient sur le pont ou entre les bancs de rameurs, protégés, en cas de mauvais temps, par des bâches. Avec vingt hommes aux rames, trois au gouvernail et le patron du navire, l'équipage était au complet.

L'Argus filait rapidement vers le sud ; le beau temps se maintenait. Le soleil frappait jour après jour avec une ardeur croissante ; on tendit les bâches... des toiles de soie rayées qui s'harmonisaient avec la voile brillante et les dorures étincelantes ornant la proue et les plats-bords.

Ils arrivèrent en vue de la côte de Shem... des pâturages immenses et ondoiyants, ponctués au loin par des villes aux tours blanches ; des cavaliers aux nez crochus, portant des barbes frisées aux reflets bleu sombre, étaient juchés sur leurs montures, près du

rivage, regardant la galère avec méfiance. Ils ne cherchèrent pas à accoster ; on retirait peu de profits à faire du négoce avec les farouches et prudents enfants du Shem.

Maître Tito ne dirigea pas non plus son navire vers la grande baie où les eaux impétueuses du Styx se jetaient dans l'océan. Les grands murs sombres et les forteresses de Khemi se profilaient à l'horizon. Les navires ne jetaient pas l'ancre dans ce port sans y être invités ; derrière les murs lugubres, des sorciers impurs jetaient d'horribles sorts, enveloppés par la fumée sacrificielle qui s'élevait perpétuellement des autels maculés de sang. Dans ces temples abominables, des femmes nues hurlaient sous le couteau des prêtres... Set, l'Antique Serpent, l'archi-démon des Hyboriens mais le dieu des Stygiens, lovait, disait-on, ses replis luisants parmi ses adorateurs.

Maître Tito se tint à bonne distance de la baie à la surface vitreuse, plongé dans des rêves mystérieux, même lorsqu'une gondole à proue de serpent surgit de derrière une langue de terre crénelée : des femmes nues à la peau foncée, de grandes fleurs rouges piquées dans leurs cheveux, se levèrent et hélèrent ses marins, prenant des poses et faisant des gestes impudiques.

A présent, plus aucune tour brillante n'apparaissait sur le littoral. Ils avaient dépassé les frontières méridionales de la Stygie et longeaient les côtes de Kush. La mer et la vie à bord d'un navire étaient autant de mystères infinis pour Conan dont la patrie se trouvait parmi les collines des hauts-plateaux nordiques. Le guerrier errant n'était pas d'un moindre intérêt aux yeux des marins dont la plupart voyaient pour la première fois un représentant de sa race.

Comme beaucoup de marins, ils étaient originaires d'Argos, mais solidement bâtis. Conan les dominait de sa grande taille et aucun d'eux n'aurait pu l'affronter à la lutte. Ils étaient intrépides et robustes, mais le Cimmérien possédait l'endurance et la vitalité d'un loup ; ses muscles étaient d'acier et ses nerfs endurcis par la vie sauvage qu'il avait connue dans les régions arides du monde. Il était prompt à rire... tout aussi prompt et redoutable dans sa colère. Grand mangeur, il aimait la bonne chère ; les boissons fortes étaient une

passion... et une faiblesse chez lui. A de nombreux égards aussi naïf qu'un enfant, étranger aux manières sophistiquées de la civilisation, il était intelligent par nature, jaloux de ses droits et aussi dangereux qu'un tigre affamé. Bien que jeune par le nombre des années, les batailles et ses errances l'avaient endurci ; ses séjours en de nombreux pays étaient visibles sur son harnachement. Son casque à cornes était celui que portent les Aesirs de Nordheim aux cheveux blonds : son haubert et ses jambières étaient du plus bel ouvrage de Koth ; la fine cotte de mailles protégeant ses bras et ses jambes venait de Némédie ; la lame de son ceinturon était une longue épée aquilonienne à large lame ; et son magnifique manteau écarlate n'avait pu être tissé qu'en Ophir.

Ils atteignirent enfin le Sud. Maître Tito commença à chercher du regard les villages protégés par de hautes palissades des tribus noires. Ils ne trouvèrent que des ruines fumantes à proximité d'une baie ; des cadavres nus jonchaient le rivage. Tito jura.

— Autrefois, j'ai fait de fructueuses affaires ici. C'est l'œuvre des pirates.

— Si nous les rencontrons ?

Conan assura sa grande épée dans son fourreau.

— Ce navire n'est pas un bâtiment de guerre. Nous prendrons la fuite, sans nous battre. Pourtant, lorsque cela a été inévitable, nous avons combattu, repoussant les pillards... et nous recommencerons... sauf s'il s'agit de la Tigresse de Bêlit.

— Qui est Bêlit ?

— Un démon femelle, le plus féroce que le monde ait jamais connu ! A moins que j'interprète mal les signes, ce sont ses bouchers qui ont détruit ce village près de la baie. J'espère la voir un jour se balancer au bout d'une vergue ! On la surnomme la reine de la Côte Noire. C'est une Shémite, à la tête de flibustiers noirs. Ils infestent ces côtes et ont envoyé par le fond plus d'un navire marchand !

De dessous le gaillard d'arrière, Tito sortit des pourpoints épais, des casques en fer, des arcs et des flèches.

— Résister ne servira pas à grand-chose s'ils nous rattrapent et se lancent à l'abordage, grogna-t-il. Mais

renoncer à la vie sans se battre... ce serait un crève-cœur !

Le soleil se levait lorsque la vigie poussa un cri d'alerte. Contournant la longue péninsule d'une île, à tribord, apparut une longue forme mortelle... une galère effilée et ophidienne. Son pont surélevé s'étendait de la proue à la poupe. Quarante rames de chaque côté la faisaient avancer rapidement sur l'eau ; la lisse basse était couverte de Noirs entièrement nus qui chantaient et heurtaient leurs boucliers ovales avec leurs lances. Tout en haut du mât flottait un long pennon écarlate.

— Bêlit ! glapit Tito en pâlisant. Vite ! Virez de bord ! Vers l'embouchure de cette rivière ! Si nous réussissons à accoster avant qu'ils nous rejoignent, nous avons une chance de sauver nos vies !

Virant aussitôt de bord, l'Argus fila vers la ligne de brisants grondant le long du rivage frangé de palmiers. Tito allait sans cesse de l'avant à l'arrière, exhortant les rameurs haletants à de plus grands efforts. La barbe noire du patron de la galère était hérissée ; ses yeux brillaient.

— Donne-moi un arc, demanda Conan. A mon avis, ce n'est pas une arme d'homme, mais j'ai appris le tir à l'arc chez les Hyrkaniens et il serait fort étonnant que je n'arrive pas à toucher un homme ou deux sur ce pont là-bas.

Se tenant à la poupe, il observa le navire : celui-ci glissait légèrement sur l'eau, semblable à un serpent. Bien qu'il fût novice aux choses de la mer, il comprit bien vite que l'Argus ne remporterait jamais cette course. Déjà des flèches, décochées vers le ciel depuis le pont du navire pirate, retombaient avec un sifflement et s'enfonçaient dans la mer, à moins de vingt pas de l'arrière de la galère.

— Nous ferions mieux de virer de bord, gronda le Cimmérien, autrement nous mourrons tous le dos criblé de flèches... sans avoir porté un seul coup !

— Parés à la manœuvre ! rugit Tito, d'un mouvement brutal de son poing vigoureux.

Les rameurs barbus grognèrent et poussèrent sur les rames, tandis que leurs muscles se gonflaient et se nouaient ; la sueur ruisselait sur leur peau. La

charpente de la vaillante petite galère craqua et gémit comme les hommes lui faisaient fendre les flots. Le vent était tombé ; la voile pendait mollement. Les pirates se rapprochaient inexorablement. La galère se trouvait encore à un bon mille des brisants lorsque l'un des timoniers s'écroula en travers de la barre, suffoquant, la nuque transpercée par une longue flèche. Tito s'élança et prit sa place ; Conan, écartant et plantant ses pieds sur le gaillard d'arrière soumis au roulis, leva son arc. Il voyait à présent le navire pirate dans ses moindres détails. Les rameurs étaient protégés par une rangée de mantelets fixés sur les plats-bords, mais les guerriers qui dansaient sur le pont étroit étaient parfaitement visibles. Leurs corps étaient peints et parés de plumes, pour la plupart nus ; ils brandissaient des lances et des boucliers tachetés.

Sur la plate-forme surélevée à la proue se tenait une forme élancée : sa peau blanche formait un contraste éblouissant avec les peaux d'ébène luisantes qui l'entouraient. Bêlit, sans l'ombre d'un doute. Conan banda son arc, le trait encoché près de son oreille... quelque caprice ou scrupule retint sa main... la flèche siffla et traversa le corps d'un grand Noir emplumé, armé d'une lance, qui se tenait à côté d'elle.

Peu à peu le navire des pirates remontait à la course la galère plus légère. Les flèches pleuvaient sur l'Argus et des hommes poussaient des cris. Tous les timoniers gisaient sur le pont, ressemblant à des pelotes d'épingles ; Tito manœuvrait seul la lourde barre, lançant de sombres imprécations ; ses jambes bandées étaient des nœuds de nerfs tendus à se rompre. Puis, avec un sanglot, il s'écroula : un long trait venait de se planter en frissonnant dans son noble cœur. L'Argus privé de son timonier donna de la bande, roulé par les vagues. Les hommes poussaient des cris de panique ; Conan prit le commandement, à sa façon caractéristique.

— Debout, compagnons ! rugit-il en décochant un trait avec fureur. Empoignez vos épées et assenez à ces chiens quelques coups avant qu'ils vous tranchent la gorge ! A présent inutile de vous courber sur vos rames : ils vont nous aborder avant que nous n'ayons fait cinquante autres pas !

Avec désespoir, les marins abandonnèrent leurs rames et saisirent leurs armes. C'était un geste courageux mais vain. Ils eurent le temps de tirer une volée de flèches, puis le bateau pirate fut sur eux. Plus personne ne tenant la barre, l'Argus s'inclinait de plus en plus sur le flanc ; la proue au bec d'acier des pirates éperonna la galère par le travers. Des grappins en fer se plantèrent dans la lisse. Depuis les plats-bords surélevés, les pirates noirs tirèrent leurs flèches ; celles-ci transpercèrent les justaucorps des marins condamnés ; puis ils sautèrent sur la galère, épée en main, pour parfaire le massacre. Sur le pont du navire pirate gisaient une demi-douzaine de corps, preuve de l'adresse de Conan au tir à l'arc.

Le combat sur l'Argus fut bref et sanglant. Les marins, bien que résolus, n'étaient pas de taille à résister aux barbares sanguinaires ; ils furent taillés en pièces jusqu'au dernier. Ailleurs la bataille avait pris un tour imprévu. Conan, sur le gaillard d'arrière dressé vers le ciel, était au niveau du pont des pirates. Lorsque la proue d'acier éventra l'Argus, il s'était préparé au choc et avait gardé son équilibre, jetant son arc de côté. Un grand corsaire, s'élançant par-dessus le bastingage, fut accueilli au milieu des airs par l'épée du Cimmérien. Celle-ci le découpa proprement en deux, à la hauteur du torse : son corps tomba d'un côté et ses jambes de l'autre. Dans une explosion de fureur qui laissa un monceau de cadavres enchevêtrés sur les plats-bords, Conan sauta par-dessus la lisse et atterrit sur le pont de la Tigresse.

En un instant il fut au centre d'un ouragan de lances et de gourdins qui cherchaient à le transpercer et à le frapper. Il se déplaçait continuellement, formant une aveuglante tache d'acier en mouvement. Les lances étaient déviées par sa cuirasse ou ne rencontraient que le vide. Son épée avait entonné son chant de mort. La folie guerrière de sa race l'habitait : une brume rouge de fureur démentielle flottait devant ses yeux embrasés ! Il ouvrait des crânes en deux, fracassait des poitrines, tranchait des membres, éventrait, fouaillait des entrailles et jonchait le pont d'une horrible moisson de corps mutilés, de cervelle et de sang... le faisant ressembler à un abattoir.

Invulnérable dans son armure, adossé au mât, il entassait à ses pieds les cadavres déchiquetés. Ses adversaires reculèrent en haletant, poussant des cris de rage et de peur. Ils brandirent leurs lances vers lui : il se tendit, s'apprêtant à bondir et à mourir parmi eux. Un cri perçant fit s'immobiliser les bras levés. Ils se figèrent sur place, tels des statues... les géants noirs prêts à lancer leurs traits, le guerrier en cuirasse avec sa lame dégouttant de sang.

Bêlit bondit devant les Noirs, qui abaissèrent leurs lances. Elle se tourna vers Conan. Sa poitrine se soulevait, ses yeux étincelaient. Le cœur du Cimmérien fut empli de surprise et d'émerveillement. Elle avait le corps d'une déesse : élancé, à la fois souple et voluptueux. Son unique vêtement était une large ceinture de soie. Ses membres à la blancheur d'ivoire et les globes d'albâtre de ses seins firent battre sauvagement le sang dans les veines du barbare, enflammé par la passion, bien qu'il fût encore sous l'emprise de sa folie guerrière. Les cheveux de Bêlit, noirs et épais, aussi sombres qu'une nuit stygienne, retombaient en cascades brillantes au bas de son dos superbe. Ses yeux noirs se posèrent sur le Cimmérien et le brûlèrent.

Aussi insoumise que le vent du désert, elle possédait la souplesse d'une panthère... et n'était pas moins dangereuse qu'elle ! Elle s'approcha de lui, sans se soucier de la grande lame encore ruisselante du sang de ses guerriers. Sa cuisse souple l'effleura comme elle se tenait près du barbare de grande taille. Ses lèvres rouges s'entrouvrirent tandis qu'elle levait la tête et regardait au fond des yeux sombres et menaçants de Conan.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle. Par Ishtar, jamais je n'ai vu quelqu'un te ressemblant ! Pourtant j'ai sillonné toutes les mers depuis les côtes de Zingara jusqu'aux feux ultimes du Sud. D'où viens-tu ?

— D'Argos, répondit-il laconiquement, s'attendant à quelque trahison.

Qu'elle tende seulement sa main délicate vers la dague incrustée de gemmes passée à sa ceinture, et un soufflet de sa main ouverte l'étendrait sans connaissance sur le pont. Pourtant, au fond de lui-

même, il ne craignait rien ; il avait tenu entre ses bras aux muscles d'acier un trop grand nombre de femmes, civilisées ou barbares, pour ne pas reconnaître la flamme qui brûlait dans les yeux de celle-ci.

— Tu n'es pas l'un de ces Hyboriens efféminés ! s'exclama-t-elle. Tu es aussi féroce et endurci qu'un loup gris. Ces yeux n'ont jamais été éteints par les lumières de la ville ; ces muscles n'ont jamais été amollis par une vie facile, à l'abri de murs de marbre.

— Je suis Conan le Cimmérien, rétorqua-t-il.

Pour les habitants de ces régions exotiques, le Nord était un royaume mystérieux, presque mythique, peuplé de géants féroces aux yeux bleus qui, à l'occasion, quittaient leurs forteresses de glace pour incendier, tuer et piller. Leurs raids ne les avaient jamais conduits vers le Sud lointain, jusqu'à Shem... aussi cette fille de Shem ne faisait-elle aucune distinction entre un Aesir, un Vanir ou un Cimmérien. Avec l'instinct infailible de son sexe – la femme éternelle – elle sut qu'elle avait trouvé son amant, celui qu'elle attendait depuis si longtemps. Sa race ne signifiait rien pour elle ; elle l'auréolait simplement de la gloire des pays inconnus.

— Et moi, je suis Bêlit ! s'écria-t-elle, comme elle aurait dit : « Je suis la reine ! » Regarde-moi, Conan ! (Elle écarta ses bras.) Je suis Bêlit, reine de la Côte Noire. Tigre du Nord, tu es aussi froid que les montagnes enneigées qui t'ont vu naître. Prends-moi et écrase-moi par ton amour ardent ! Accompagne-moi jusqu'aux confins de la terre... jusqu'aux confins de la mer ! Je suis reine par le feu, l'acier et le massacre... sois mon roi !

Les yeux du Cimmérien parcoururent les rangées de guerriers maculés de sang, cherchant à déceler des expressions de colère ou de jalousie. Il n'en aperçut aucune. La fureur avait quitté les visages d'ébène. Il comprit que, pour ces hommes, Bêlit était plus qu'une femme : une déesse dont la volonté était incontestée. Il regarda l'Argus roulé par les eaux écarlates : le navire était sur le point de sombrer, ses ponts déjà immergés, seulement retenu par les grappins d'acier. Il regarda le rivage frangé de bleu, les lointaines brumes vert émeraude de l'océan, la silhouette vibrante de passion devant lui. Son âme de barbare se réveilla au tréfonds

de son être. Parcourir ces royaumes étincelants et inconnus avec cette jeune tigresse à la peau blanche... aimer, rire, aller à l'aventure, piller...

— Je fais voile avec toi, grogna-t-il en secouant les gouttes rouges de sa lame.

— Ho, N'Yaga ! (La voix de Bêlit vibra comme la corde d'un arc.) Apporte des herbes et soigne les blessures de ton maître ! Vous autres, transbordez le butin sans perdre de temps... nous partons !

Tandis que Conan était assis, le dos au bastingage du gaillard d'arrière et que le vieux shaman pansait ses blessures aux mains et aux membres, la cargaison de l'infortuné Argus était rapidement portée à bord de la Tigresse et arrimée dans les petites cabines aménagées sous le pont. Les corps des membres de l'équipage et des pirates tués au combat furent lancés par-dessus bord, livrés en pâture aux requins nombreux dans ces eaux ; les Noirs blessés étaient allongés dans la coursive, attendant d'être soignés. Les grappins d'acier furent largués et l'Argus s'enfonça silencieusement dans la mer tachetée de sang. La Tigresse cingla vers le sud, au claquement cadencé des rames.

Ils glissaient sur les flots bleutés. Bêlit vint retrouver Conan sur le gaillard d'arrière. Ses yeux brûlaient comme ceux d'une panthère dans l'obscurité lorsqu'elle se dépouilla de ses parures, de ses sandales et de sa ceinture en soie pour les jeter aux pieds du Cimmérien. Elle se dressa sur la pointe des pieds et tendit ses bras vers le ciel... ligne blanche et nue, frémissante de passion... puis elle cria à sa horde de pirates :

— Loups des mers, regardez la danse... la danse des épousailles de Bêlit, dont les ancêtres étaient rois d'Asgalun !

Elle dansa, tournoyant comme un tourbillon du désert, bondissant telle une flamme inextinguible, incarnant la nécessité de la vie et celle, inéluctable, de la mort. Ses pieds blancs volaient sur le pont maculé de sang et des moribonds oublièrent qu'ils allaient mourir en la suivant de leurs regards vitreux. Comme les étoiles blanches scintillaient à travers la brume veloutée du crépuscule, transformant son corps virevoltant en une tache de feu étincelante comme

l'ivoire, elle se jeta avec un cri sauvage aux pieds de Conan. Le flot aveugle du désir du Cimmérien balaya tout ce qui n'était pas elle ; il écrasa la forme haletante contre sa poitrine bardée de fer.

II - Le lotus noir

Dans la Citadelle des Morts aux pierres éboulées
Les yeux de Bêlit furent captivés par cet éclat impie.
Une étrange folie me saisit à la gorge,
Comme si un amant rival s'était interposé entre nous.

LE CHANT DE BELIT

La Tigresse écumait les mers et les villages noirs tremblaient. Les tam-tams battaient dans la nuit, racontant l'histoire de la sorcière des mers ; elle avait trouvé un époux, un homme de fer dont le courroux était celui d'un lion blessé. Les survivants des navires stygiens abordés et pillés prononçaient le nom de Bêlit en lançant des malédictions, ainsi que celui du guerrier blanc aux féroces yeux bleus. Les princes stygiens se souviendraient de cet homme longtemps, très longtemps... leur mémoire était un arbre amer qui donnerait un fruit écarlate dans les années à venir.

Aussi insouciant qu'un vent vagabond, la Tigresse sillonnait les mers et infestait les côtes méridionales. Un jour, elle jeta l'ancre à l'embouchure d'une large rivière aux eaux moroses ; ses rives étaient des murailles de mystère recouvertes par la jungle.

— C'est la rivière Zarkheba... et la Mort, dit Bêlit. Ses eaux sont empoisonnées. Tu vois comme elles s'écoulent, sombres et lugubres ? Seuls des reptiles venimeux vivent dans cette rivière. Les tribus noires l'évitent. Jadis une galère stygienne, fuyant devant moi, remonta son cours et disparut. Je jetai l'ancre à cet endroit même ; des jours plus tard, la galère réapparaissait, portée par le courant et les eaux sombres. Ses ponts étaient couverts de sang, déserts. Il n'y avait plus qu'un seul homme à son bord : il avait perdu la raison. Il mourut en délirant et en caquetant. La cargaison était intacte, mais l'équipage avait disparu, dans le silence et le mystère.

» Mon aimé, je crois qu'il y a une cité, quelque part

sur cette rivière. On m'a fait le récit de tours gigantesques et de murailles entrevues au loin par des marins qui avaient osé remonter en partie le fleuve. Nous n'avons peur de rien : Conan, partons à la recherche de cette cité... nous la mettrons à sac !

Conan accepta. Il acceptait généralement tous ses plans. Elle était l'esprit qui concevait leurs raids et lui le bras exécutant ses idées. Peu lui importait où ils se rendaient et qui ils combattaient, aussi longtemps qu'ils sillonnaient les mers et qu'ils se battraient. A ses yeux, la vie était belle.

Batailles et incursions avaient singulièrement clairsemé les rangs de leur équipage : il ne restait plus que quatre-vingts pirates, à peine suffisants pour manœuvrer la longue galère. Pourtant Bêlit se refusait à entreprendre le long voyage vers le sud, jusqu'aux royaumes des îles où elle recrutait ses boucaniers. Elle brûlait de l'envie de se lancer dans cette aventure ; cela aurait été une trop grande perte de temps. Ainsi la Tigresse s'engagea-t-elle dans l'estuaire de la rivière et les rameurs tirèrent avec force sur leurs rames comme la galère luttait contre le fort courant, remontant les eaux impétueuses.

Ils contournèrent le mystérieux coude cachant la rivière depuis la mer. Le soleil couchant les trouva alors qu'ils avançaient régulièrement, remontant le courant moins violent, évitant les bancs de sable où étaient lovés d'étranges reptiles. Ils n'aperçurent pas même un crocodile ; aucun animal à quatre pattes ni aucun volatile ne s'approchait du bord de l'eau pour se désaltérer. Ils continuèrent dans l'obscurité qui précède le lever de la lune, entre les hauts-fonds : ceux-ci étaient autant de palissades de ténèbres compactes, d'où montaient de mystérieux frôlements et des piétinements furtifs, où brillaient des yeux inquiétants. A un moment, une voix inhumaine résonna, exprimant une horrible raillerie... le cri d'un singe, dit Bêlit, ajoutant que les âmes des hommes pervers étaient emprisonnées dans le corps de ces animaux à l'apparence humaine, en punition de leurs crimes passés. Conan en doutait car, autrefois, dans une cage aux barreaux d'or, dans une cité hyrkanienne, il avait vu une bête abyssale, au regard triste. On lui avait dit

que c'était un singe ; il n'avait à aucun moment ressenti cette aura de méchanceté démoniaque vibrant dans le rire strident répercuté par les frondaisons de la jungle plongée dans les ténèbres.

La lune apparut, une éclaboussure de sang striée d'ébène ; la jungle s'éveilla en une cacophonie démentielle pour saluer sa venue. Les pirates noirs tremblaient en entendant les rugissements, les hurlements et les glapissements ; Conan remarqua que tout ce vacarme venait de beaucoup plus loin, du sein de la jungle, comme si les animaux, à l'instar des hommes, évitaient les eaux sombres de la Zarkheba.

Se levant au-dessus de la masse noire et compacte des arbres, flottant au-dessus des frondaisons ondoyantes, la lune argentait la rivière. Leur sillage devint un scintillement de bulles phosphorescentes qui s'élargissait, ressemblant à une route étincelante de gemmes resplendissantes. Les rames plongeaient dans l'eau luisante et réapparaissaient, gainées d'argent givré. Les plumes des coiffes des guerriers s'agitaient au vent ; les bijoux ornant les épées et les harnachements brillaient d'un éclat sombre.

La lumière froide produisait des reflets glacés sur les gemmes fixées dans les mèches noires et épaisses de Bêlit. Elle étira sa fine silhouette sur la peau de léopard jetée sur le pont. S'appuyant sur ses coudes, son menton posé sur ses mains délicates, elle leva les yeux vers le visage de Conan, allongé à côté d'elle ; sa crinière noire s'agitait sous la brise légère. Les yeux de Bêlit étaient de sombres bijoux brûlant dans la clarté lunaire.

— Le mystère et la terreur nous entourent, Conan... nous glissons vers le royaume de l'horreur et de la mort, dit-elle. As-tu peur ?

Un haussement de ses puissantes épaules fut sa seule réponse.

— Moi non plus je n'ai pas peur, fit-elle d'un ton méditatif. Je n'ai jamais eu peur. J'ai contemplé trop souvent les crocs nus de la Mort. Conan, crains-tu les dieux ?

— J'éviterai de marcher sur leur ombre, répondit le barbare avec réserve. Certains dieux peuvent nous faire du mal ; d'autres nous aider. Du moins c'est ce que

disent leurs prêtres. Mitra, le dieu des Hyboriens, doit être très puissant : ses adorateurs ont bâti leurs cités dans le monde entier. Pourtant, même les Hyboriens redoutent Set. Bel, dieu des voleurs, est un dieu bienveillant. Lorsque j'exerçais la profession de voleur à Zamora, j'ai appris à le connaître.

— Et tes propres dieux ? Je ne t'ai jamais entendu les invoquer.

— Leur chef est Crom. Il demeure sur une grande montagne. A quoi cela servirait-il de l'invoquer ? Que les hommes vivent ou meurent... il s'en moque. Mieux vaut se taire et ne pas attirer son attention sur soi ; car il vous enverra un mauvais sort, et non la fortune ! Il est cruel et sans amour ; pourtant à la naissance il insuffle dans l'âme de chaque homme le pouvoir de se battre et de tuer. Que pourraient demander d'autre les hommes aux dieux ?

— Et les mondes qui se trouvent au delà de la rivière de la mort ? insista-t-elle.

— Dans les croyances de mon peuple, il n'y a pas d'espoir ici ou après, répondit Conan. Dans ce monde, les hommes luttent et souffrent en vain, trouvant du plaisir seulement dans la folie ardente des batailles ; une fois morts, leurs âmes pénètrent dans un royaume gris et nébuleux de nuages et de vents glacés, où elles errent sans joie, pour l'éternité.

Bêlit eut un frisson.

— La vie, aussi mauvaise qu'elle soit, est préférable à une telle destinée. Qu'en penses-tu, Conan ?

Il haussa les épaules.

— J'ai connu un grand nombre de dieux. Celui qui nie leur existence est aussi aveugle que celui qui leur fait une trop grande confiance. Je ne cherche pas à savoir ce qu'il y a au delà de la mort. Ce sont peut-être les ténèbres, comme l'affirment les sceptiques de Némédie, ou bien le royaume des glaces et des vents de Crom, ou encore les plaines enneigées et les salles voûtées du Valhalla de Nordheim. Je l'ignore et cela ne m'importe guère. Il me suffit de vivre intensément tant que je vis ; pourvu que je savoure le jus succulent des viandes rouges et le goût des vins capiteux sur mon palais... pourvu que je jouisse de l'étreinte ardente de bras à la blancheur d'albâtre et de la folle exultation

des batailles lorsque les lames bleutées deviennent flamme et écarlate... alors je suis satisfait ! Je laisse aux érudits, prêtres et philosophes, le soin de méditer sur les questions de la réalité et de l'illusion. Je sais une chose : si la vie est une illusion, alors moi aussi je suis une illusion ; par conséquent l'illusion est réelle pour moi. Je vis, je brûle de l'ardeur de vivre, j'aime, je tue et je suis satisfait.

— Mais les dieux sont réels, dit-elle, poursuivant sa pensée. Et au-dessus de tous les autres, il y a les dieux des Shémities... Ishtar et Ashtoreth, Derketo et Adonis. Bel, lui aussi, est shémite, car il naquit dans l'antique Shumir, il y a longtemps, très longtemps... et il s'en alla, riant, avec sa barbe frisée, ses yeux sages et espiègles, voler les bijoux des rois des anciens temps.

» La vie existe après la mort, je le sais. Je sais également ceci, Conan de Cimmérie... (elle s'agenouilla d'un mouvement souple et le saisit, en une étreinte de panthère), mon amour est plus fort que la mort ! Tu m'as serrée dans tes bras et j'ai haleté sous la violence de ton amour ; tu m'as prise, broyée et conquise, attirant mon âme vers tes lèvres par la fureur de tes baisers qui me meurtrissaient. Mon cœur est soudé à ton cœur, mon âme fait partie de ton âme ! S'il arrivait que la mort m'ait emportée et que tu te battes pour ta vie, je reviendrai des abysses pour t'aider... oui, que mon esprit flotte parmi les voiles pourpres sur les mers cristallines du Paradis ou qu'il se torde dans les flammes en fusion de l'Enfer ! Je t'appartiens : tous les dieux et leurs éternités ne sauraient nous séparer !

Un cri retentit à la proue du navire. Poussant Bêlit de côté, Conan se dressa d'un bond ; son épée produisit un long reflet d'argent dans le clair de lune. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête au spectacle qui s'offrait à lui. Le guerrier noir était suspendu au-dessus du pont, soutenu par ce qui semblait être un tronc d'arbre sombre et flexible, s'arquant sous son corps. Il comprit que c'était un serpent gigantesque : celui-ci avait surgi de l'eau et saisi l'infortuné guerrier entre ses mâchoires. Ses écailles ruisselantes d'eau brillaient comme la lèpre dans la clarté lunaire. Il dressa sa forme terrifiante au-dessus du pont : l'homme hurlait et

se tordait comme une souris entre les crocs d'un python. Conan se rua vers l'avant ; balançant sa grande épée, il l'enfonça dans l'énorme tronc plus épais que le corps d'un être humain. Il parvint presque à le trancher net. Le sang jaillit et inonda la lisse ; le monstre agonisant se retira en ondulant, serrant toujours sa victime dans sa gueule. Il s'enfonça lentement dans l'eau, repli après repli, cinglant les flots et les transformant en une écume sanglante. Homme et reptile disparurent.

Après ce drame, Conan prit la place de la vigie à l'avant, mais aucune autre horreur ne surgit des profondeurs obscures. Comme l'aube apparaissait et blanchissait le faite de la jungle, il aperçut les crocs noirs de tours se dressant parmi les arbres. Il appela Bêlit ; elle dormait sur le pont, enveloppée dans son manteau écarlate. Elle bondit à ses côtés, les yeux brillants. Ses lèvres s'apprêtaient à lancer des ordres à ses guerriers, pour qu'ils prennent leurs arcs et leurs lances... puis elle écarquilla ses magnifiques yeux.

C'était seulement le fantôme d'une ville qu'ils contemplaient. Ils contournèrent une langue de terre, recouverte par la jungle et s'avançant dans la rivière, et glissèrent doucement vers le rivage incurvé. Roseaux et herbes de rivière poussaient abondamment entre les pierres des jetées disloquées ; la végétation recouvrait les pavés brisés, autrefois des rues, de vastes places et de grandes cours. Sauf du côté de la rivière, la jungle avait tout envahi, se glissant insidieusement, dissimulant sous un vert vénéneux des colonnes écroulées et des murs en ruine. Ici et là des tours s'inclinaient et semblaient tanguer, comme saisies d'ivresse, se découpant sur le ciel du matin. Des piliers brisés saillaient parmi les constructions éboulées. Au centre de la ville, une pyramide de marbre se dressait sur une place, couronnée par une mince colonne. Au faite de celle-ci était assis ou accroupi quelque chose que Conan prit d'abord pour une statue. Puis ses yeux exercés décelèrent de la vie dans cette forme.

— C'est un grand oiseau, dit l'un des guerriers qui se tenaient à l'avant.

— C'est une monstrueuse chauve-souris, affirma un autre.

— C'est un singe, intervint Bêlit.

A cet instant précis la créature déploya de grandes ailes et prit son essor, disparaissant dans la jungle.

— Un singe ailé, fit le vieux N'Yaga avec inquiétude. Au lieu de venir ici, nous aurions mieux fait de nous trancher la gorge. Cet endroit est hanté.

Bêlit se moqua de ces craintes superstitieuses et ordonna les manœuvres d'accostage. Une fois la galère amarrée aux quais en ruine, elle fut la première à sauter à terre, suivie de près par Conan. Les pirates à la peau d'ébène les imitèrent : leurs plumes blanches ondoyaient dans la brise matinale ; ils tenaient leurs lances prêtes et leurs yeux roulaient dans leurs orbites, regardant avec méfiance la jungle environnante.

Un silence aussi sinistre que celui d'un serpent endormi régnait sur la ville. Bêlit prit une pose picturale au milieu des ruines ; sa forme élancée, vibrante de vie, formait un étrange contraste avec la désolation et la décadence qui l'entouraient. Le soleil monta lentement au-dessus de la jungle, inondant les tours d'un or sombre et maussade, chassant les ombres sous les murs branlants. Bêlit désigna une tour ronde : celle-ci menaçait de s'écrouler sur sa base érodée par le temps. Une volée de grandes dalles craquelées et envahies par la végétation montait vers elle, flanquée de colonnes éboulées. Un autel massif se dressait devant la tour. Bêlit gravit rapidement les marches antiques et s'arrêta devant l'autel.

— C'était le temple des Grands Anciens, dit-elle. Regarde... on distingue les rigoles pour l'écoulement du sang sur les côtés de l'autel... et les pluies de dix mille années n'ont pas réussi à effacer ces taches sombres. Tous les murs se sont écroulés, mais ce bloc de pierre continue de défier le temps et les éléments.

— Qui étaient ces Grands Anciens ? demanda Conan.

Elle écarta ses mains délicates en un geste d'impuissance.

— Même les légendes ne font aucune allusion à cette cité. Oh ! regarde ces trous à chaque bout de l'autel... des prises pour les mains ! Les prêtres dissimulent souvent leurs trésors sous leurs autels. Que quatre d'entre vous s'approchent et essaient de

soulever la dalle.

Elle se recula pour leur faire de la place, levant les yeux vers la tour vertigineusement inclinée au-dessus d'eux. Trois Noirs parmi les plus vigoureux avaient glissé leurs mains dans les trous creusés dans la pierre – curieusement, ces prises ne convenaient guère à des mains humaines ! - lorsque Bêlit fit un bond en arrière en poussant un cri aigu. Ils se figèrent sur place ; Conan qui se penchait pour les aider se retourna vivement avec un juron de surprise.

— Un serpent dans l'herbe, dit-elle en s'éloignant. Viens le tuer, Conan ; vous autres, au travail !

Conan la rejoignit rapidement ; un autre prit sa place. Comme il examinait l'herbe avec impatience, à la recherche du reptile, les Noirs gigantesques plantèrent leurs pieds dans le sol, grognèrent et cherchèrent à soulever la dalle. Leurs muscles énormes se gonflèrent et se nouèrent sous leur peau d'ébène. L'autel ne se souleva pas du sol... il pivota brusquement sur le côté. Simultanément, un grondement sourd retentit au-dessus de leurs têtes... la tour bascula, s'effondrant et ensevelissant les quatre Noirs sous les décombres.

Leurs camarades poussèrent un cri d'horreur. Les doigts fins de Bêlit s'enfoncèrent dans le bras musclé de Conan.

— Il n'y avait pas de serpent, chuchota-t-elle. C'était une ruse pour t'éloigner. Je craignais cela : les Grands Anciens savent garder leurs trésors. A présent, ôtons les pierres.

Ce qu'ils firent, au prix d'un travail herculéen. Après avoir dégagé les corps écrasés des quatre Noirs, les pirates découvrirent sous eux, maculée de leur sang, une crypte taillée dans la roche. L'autel faisait office de couvercle, curieusement monté sur des gonds, pivotant sur des tiges de pierre. Au premier regard, le caveau semblait empli jusqu'à ras bord d'un feu liquide dont les milliers de facettes flamboyantes retenaient la lumière du matin. Les pirates en restèrent bouche bée. Une fortune inconcevable, dépassant même les rêves les plus fous, s'offrait à leurs regards : diamants, rubis, sanguines, saphirs, turquoises, pierres de lune, opales, émeraudes, améthystes, gemmes inconnues brillant

comme les yeux de femmes habitées par le mal. La crypte contenait un trésor fabuleux ; le soleil se reflétait sur les pierres précieuses avec un éclat sinistre.

Bêlit poussa un cri et se laissa tomber à genoux parmi les dalles tachées de sang, au bord du caveau. Elle plongea ses bras blancs jusqu'aux coudes dans cet océan de splendeur. Elle les en ressortit, serrant quelque chose qui fit jaillir un autre cri de ses lèvres... un grand collier... ses pierres écarlates ressemblaient à des caillots de sang figé tendus sur un épais fil d'or. Leur éclat changea la lumière dorée du soleil en une brume sanglante.

Les yeux de Bêlit étaient ceux d'une femme en transe. L'âme shémite ressent une éclatante ivresse au spectacle de la richesse matérielle et de la magnificence ; la vue de ce trésor aurait fait trembler de plaisir celle d'un empereur repu de Shushan.

— Emportez les gemmes, chiens !

L'émotion rendait sa voix stridente.

— Regardez !

Un bras noir et musclé se tendit vivement vers la Tigresse. Bêlit se retourna ; un rictus retroussait ses lèvres écarlates comme si elle s'attendait à voir un navire corsaire rival dans la baie, venu la dépouiller de son butin. Du plat-bord du navire, une forme sombre s'éleva, volant et s'éloignant au-dessus de la jungle.

— Le singe-démon a visité le navire, murmurèrent les Noirs avec inquiétude.

— Quelle importance ? s'écria Bêlit avec un juron, coiffant une mèche rebelle d'une main impatiente. Faites une litière avec des lances et des manteaux, pour transporter les bijoux... où vas-tu donc ?

— Inspecter la galère, grogna Conan. Cette créature ailée a peut-être fait un trou dans la coque, pour ce que nous en savons.

Il descendit en courant vers le quai aux pierres disjointes et sauta à bord. Un examen rapide de la cale lui fit pousser un juron sonore. Il lança un regard sombre dans la direction où avait disparu l'être mystérieux. Il revint rapidement auprès de Bêlit : celle-ci dirigeait la mise à sac de la crypte. Elle avait passé autour de son cou la parure étincelante ; sur ses seins nus et blancs les caillots rouges brillaient d'un éclat

sombre. Un gigantesque Noir, entièrement nu, était descendu dans le caveau empli de pierres précieuses. Enfoui jusqu'à mi-cuisses dans cet étang de splendeur, il ramassait le trésor, à pleines poignées, le tendait vers les mains avides au-dessus de lui. Des chapelets d'une iridescence glacée pendaient entre ses doigts brunis ; des gouttes de feu rouge ruisselaient de ses mains, lançant des reflets stellaires et des arcs-en-ciel somptueux. On aurait dit un titan noir, à califourchon sur les gouffres ardents de l'Enfer, ses mains levées emplies d'étoiles.

— Ce démon ailé a défoncé nos tonneaux d'eau, annonça Conan. Si nous n'avions pas été aussi aveuglés par ces pierres, nous aurions entendu le bruit. Nous avons été stupides... nous aurions dû laisser un homme de garde. Il est impossible de boire l'eau de cette rivière. Je vais prendre vingt hommes et partir à la recherche d'eau douce dans la jungle.

Elle lui adressa un regard vague ; ses yeux reflétaient la flamme pâle de son étrange passion, ses doigts caressaient les gemmes sur sa poitrine.

— Très bien, fit-elle d'une voix absente, faisant à peine attention à lui. Je fais porter à bord le butin.

La jungle se referma rapidement sur eux, changeant en gris l'or du jour. Des branchages verts courbés en arcs pendaient des lianes, ressemblant à des pythons. Les guerriers avançaient à la file, se glissant à travers le crépuscule des premiers temps, tels des fantômes noirs suivant un esprit blanc.

Le sous-bois n'était pas aussi touffu que Conan l'avait prévu. Le sol était spongieux, mais pas marécageux. Il s'élevait depuis la rivière, en une pente douce. Ils s'enfoncèrent de plus en plus au sein des profondeurs verdâtres et ondoyantes. Ils n'avaient toujours pas trouvé de points d'eau, un ruisseau ou une mare stagnante. Conan fit halte brusquement ; ses guerriers s'immobilisèrent, se changeant en des statues de basalte. Dans le silence oppressé qui suivit, le Cimmérien secoua la tête avec irritation.

— Continuez, ordonna-t-il à l'un de ses lieutenants, N'Gora. Marchez droit devant vous jusqu'à ce que vous ne me voyiez plus. Alors arrêtez-vous et attendez-

moi. Je crois que nous sommes suivis. J'ai entendu du bruit.

Les Noirs reprirent leur marche ; ils étaient inquiets mais firent ce qu'il leur demandait. Comme ils s'éloignaient, Conan se mit rapidement derrière un grand arbre, regardant vers le sentier qu'ils venaient de suivre. De cette forteresse feuillue tout pouvait surgir. Il ne se passa rien ; les bruits assourdis de la colonne en marche diminuaient au loin. Conan s'aperçut soudain que l'air était imprégné d'un parfum inconnu et étrange. Quelque chose effleura doucement sa tempe. Il se retourna vivement. D'une grappe de plantes aux feuilles vertes et insolites, de grandes fleurs noires s'inclinaient et se balançaient vers lui. C'était l'une d'elles qui l'avait touché. Elles semblaient lui faire signe, recourber leurs tiges flexibles dans sa direction. Elles déployaient leurs corolles et bruissaient ; pourtant il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

Il recula en reconnaissant le lotus noir. Son suc était mortel et son parfum plongeait celui qui le respirait dans un sommeil hanté par de terribles rêves. Déjà il sentait une subtile léthargie l'envahir, se glisser en lui. Il voulut lever son épée, l'abattre et trancher les tiges ophidiennes ; son bras pendait, inerte, à son côté. Il ouvrit la bouche pour appeler ses guerriers ; il n'en sortit qu'un râle léger. Un instant plus tard, avec une effrayante soudaineté, la jungle se mit à flotter et à tanguer devant ses yeux, puis elle devint floue. Il n'entendit pas les cris effroyables qui éclataient brusquement non loin de là ; ses genoux cédèrent sous lui et il tomba mollement vers le sol. Au-dessus de sa forme prostrée, les grandes fleurs noires ondoyaient lentement dans l'air immobile.

III - L'horreur de la jungle

Etait-ce un rêve apporté par le lotus de la nuit ?
Alors que soit maudit le rêve qui rendit ma vie languissante
Et maudite chaque heure paresseuse qui ne voit pas
Le sang ardent couler goutte à goutte, sombrement, du couteau
écarlate.

Au commencement il y eut les ténèbres d'un vide extrême, parcouru par les vents glacés de l'espace cosmique. Puis des formes, vagues, monstrueuses et évanescentes, flottèrent à travers le néant, comme si les ténèbres se matérialisaient. Les vents soufflèrent et un gigantesque tourbillon se forma, une pyramide tournoyante de ténèbres rugissantes. Celle-ci engendra Formes et Dimensions ; brusquement, telles des nuages se dispersant, les ténèbres se dissipèrent et s'écartèrent, laissant apparaître une gigantesque cité de pierre vert sombre. Elle se dressait au bord d'une grande rivière : celle-ci s'écoulait à travers une plaine sans limites. Dans cette ville allaient et venaient des créatures d'une conformation étrangère.

Coulés dans le moule de l'humanité, ces êtres n'étaient pourtant pas des hommes. Ils étaient ailés et leurs dimensions gigantesques. Ils n'étaient pas une branche de l'arbre mystérieux de l'évolution qui a abouti à l'être humain, mais la fleur poussant sur un arbre inconnu, distinct et entièrement différent du premier. En dehors de leurs ailes, leur apparence physique les faisait ressembler à l'homme, dans la mesure où l'homme dans sa forme la plus élevée ressemble aux grands singes. Par leur développement spirituel, esthétique et intellectuel, ils étaient supérieurs à l'homme, comme l'homme est supérieur au gorille. Cependant, quand ils bâtirent leur cité colossale, les ancêtres primitifs de l'homme n'avaient pas encore quitté le limon originel de l'aube des temps.

Ces êtres étaient mortels, comme le sont tous les êtres de chair et de sang. Ils vivaient, aimaient et mouraient ; leur durée de vie était incommensurable. Après des millions et des millions d'années, le Changement commença. La perspective brilla faiblement et flotta, comme une image se projetant sur un rideau agité par le vent. Les ères se succédaient sur la cité et le pays, comme les vagues s'échouent sur une plage ; chaque vague apportait des altérations. Quelque part sur la planète les champs magnétiques se modifiaient ; les grands glaciers et les banquises se retiraient vers de nouveaux pôles.

Le littoral du grand fleuve changea, lui aussi. Les

plaines devinrent des marécages où grouillait une vie reptilienne. A la place des pâturages fertiles surgirent des forêts ; elles poussèrent et formèrent des jungles moites. Ces ères nouvelles agirent également sur les habitants de la cité. Ils n'émigrèrent pas vers d'autres pays. Des raisons inexplicables pour l'humanité les retenaient à leur antique cité... les condamnant par là-même à leur fin. Ce qui avait été autrefois une terre riche et fertile s'enfonça peu à peu dans la boue de la jungle privée de soleil ; de la même façon les habitants de la ville sombrèrent dans une vie primitive et chaotique, au sein de la jungle omniprésente. De terribles convulsions secouèrent le monde ; les nuits étaient blafardes ; les volcans en éruption frangeaient l'horizon lugubre de colonnes ardentes.

Un tremblement de terre fit s'écrouler les murailles et les plus hautes tours de la ville ; il changea la rivière en un flot noirâtre, charriant une substance mortelle vomie par les abîmes souterrains. Une terrifiante modification chimique apparut dans l'eau que ce peuple avait bue durant des éons.

Beaucoup de ceux qui en avaient bu moururent ; chez ceux qui survécurent, le breuvage apporta un changement, subtil, progressif, et horrible. En s'adaptant aux nouvelles conditions ils étaient retombés à un état primitif, très en dessous de leur niveau originel. Pourtant, les eaux fatales les transformèrent d'une manière encore plus horrible, génération après génération. Ils avaient été des dieux ailés : ils devinrent des démons aux ailes rognées, des bêtes. Ce qui subsistait du prodigieux savoir de leurs ancêtres fut déformé et perverti. Ils suivirent d'horribles chemins. Ils s'étaient élevés plus haut que l'humanité ne saurait le rêver... ils sombrèrent plus bas que les cauchemars les plus démentiels de l'homme ne sauraient s'enfoncer. Leur race s'éteignit rapidement : ils se mangèrent entre eux et d'horribles discordes éclatèrent au sein de la jungle obscure. A la fin, il n'y eut plus qu'une seule forme à rôder parmi les ruines de leur cité recouvertes par le lichen... une perversion de la nature... un être rabougri, dégénéré, répugnant.

Pour la première fois, des êtres humains apparurent : des hommes à la peau foncée, aux traits aquilins.

Harnachés de cuir et de cuivre, ils portaient des arcs... des guerriers de la Stygie des temps préhistoriques. Ils étaient une cinquantaine, hagards et décharnés, affamés et épuisés par des efforts prolongés, sales et meurtris par une longue marche dans la jungle ; leurs bandages maculés de sang séché témoignaient de leurs furieux combats. Dans leurs esprits résonnait une histoire de guerre et de défaite, d'une fuite devant une tribu plus puissante. Celle-ci les avait sans cesse chassés vers le sud. Ils s'étaient alors perdus dans l'océan verdâtre de la jungle et de la rivière.

Harassés, ils avaient fait halte parmi les ruines où des fleurs rouges qui ne s'épanouissent qu'une fois par siècle ondoyaient sous la lune. Le sommeil tomba sur eux. Tandis qu'ils dormaient, une forme hideuse, aux yeux rouges, surgit des ténèbres et accomplit des rites inconnus et effroyables autour et au-dessus de chacun des dormeurs. La lune flottait dans le ciel obscur, peignant la jungle en rouge et noir ; au-dessus des guerriers luisaient les fleurs écarlates, ressemblant à des éclaboussures de sang. La lune descendit dans le ciel et les yeux du nécromant furent des gemmes rouges enchâssées dans l'ébène de la nuit.

Lorsque l'aube étendit son voile blanc sur la rivière, les guerriers avaient disparu. Seule une horreur ailée et velue était accroupie au milieu de cinquante grandes hyènes tachetées : elles dressèrent leurs museaux frémissants vers le ciel blême et hurlèrent comme des âmes en Enfer.

Les scènes se succédèrent, si rapidement que chacune trébuchait sur les talons de celle qui la précédait. Il y eut des mouvements confus ; les ombres et la lumière s'affrontaient et se confondaient, sur un fond de jungle sombre, de ruines aux pierres verdâtres et de rivière aux eaux sinistres. Des hommes à la peau noire remontaient le fleuve à bord de longues pirogues, aux proues ornées de crânes grimaçants, ou se glissaient, entre les arbres courbés, armés de lances. Ils s'enfuyaient en hurlant dans la nuit, poursuivis par des yeux rouges et des crocs ruisselant de bave. Les hurlements des moribonds secouaient les ténèbres ; des pas furtifs bruissaient dans la pénombre ; des yeux de vampire étincelaient d'une lueur rouge. Il y eut

d'horribles festins sous la lune dont le disque sanglant était constamment traversé par une ombre ressemblant à celle d'une chauve-souris.

Soudain, avec une netteté qui contrastait avec ces visions fugitives et nébuleuses, contournant la langue de terre envahie par la jungle, apparut une longue galère dans l'aube pâle. Elle glissait sur l'eau, manœuvrée par des silhouettes d'ébène luisantes. A la proue se tenait un géant à la peau blanche, bardé d'acier bleu sombre.

Ce fut à cet instant que Conan comprit qu'il était en train de rêver. Jusqu'alors, il n'avait eu aucune conscience de sa propre existence. En se voyant ainsi arpenter le pont de la Tigresse, il reconnut tout à la fois la vie réelle et le rêve... sans se réveiller pour autant.

Tandis qu'il s'interrogeait sur ce phénomène, la scène se modifia brusquement, le transportant dans une clairière cernée par la jungle où se trouvaient N'Gora et dix-neuf guerriers noirs. Ils semblaient attendre quelqu'un. Au moment où il réalisait que c'était lui qu'ils attendaient, l'horreur surgit du ciel, fondant sur eux. Leur immobilité fit place à des hurlements de peur. Comme des hommes fous de terreur, ils jetèrent leurs armes et s'enfuirent éperdument à travers la jungle, talonnés par le monstre couvert de bave qui agitait lourdement ses ailes au-dessus d'eux.

Le chaos et la confusion succédèrent à cette vision ; Conan tenta vainement de se réveiller. Il eut l'impression de se voir étendu sur le sol, sous une grappe de fleurs noires : elles ondoyaient doucement, tandis qu'une forme hideuse surgissait des fourrés et s'avancait vers lui. Au prix d'un effort frénétique, il brisa les liens invisibles qui l'enchaînaient à ses rêves et se leva d'un bond.

Egaré fut le regard qu'il jeta autour de lui. A proximité se balançait le lotus aux fleurs sinistres : il s'en éloigna en toute hâte.

Dans le sol spongieux, il aperçut des traces... comme si un animal avait avancé une patte pour quitter les buissons et l'avait retirée. On aurait dit les traces laissées par une hyène gigantesque.

Il appela N'Gora. Dans le silence de la jungle des

origines, ses appels parurent fragiles et désespérément vides. Le soleil n'arrivait pas jusqu'à lui ; son instinct de barbare habitué aux immensités sauvages lui dit que le jour était proche de sa fin. Un sentiment de panique monta en lui : il était resté étendu, inconscient, durant des heures. Il suivit rapidement la piste des guerriers noirs : celle-ci se lisait clairement dans la terre humide. Bientôt il débouchait sur une clairière... et se figeait sur place. Sa peau frissonna entre ses omoplates : c'était l'éclaircie au sein de la jungle qu'il avait vue dans le rêve engendré par le lotus. Boucliers et lances gisaient sur le sol, éparpillés comme si on les avait jetés en une fuite éperdue.

D'après les traces conduisant hors de la clairière et se perdant dans la forteresse verte, Conan comprit que les Noirs s'étaient enfuis, saisis d'une peur démentielle. Les empreintes de pas se recouvraient entre elles et s'entrelaçaient aveuglément parmi les arbres. Avec une soudaineté surprenante, le Cimmérien qui marchait rapidement sortit de la jungle pour se retrouver sur un promontoire rocheux. Ressemblant à une colline, celui-ci descendait en pente raide et s'arrêtait brusquement sur un précipice profond de quarante pieds. Quelque chose était accroupi au bord de l'abîme.

Conan crut tout d'abord que c'était un grand gorille noir. Puis il vit que c'était un Noir gigantesque, assis dans la posture d'un singe ; ses longs bras pendaient jusqu'à terre, de la bave coulait de ses lèvres. Ce fut seulement lorsque, avec un sanglot rauque, la créature leva ses mains énormes et se rua sur lui, que Conan reconnut N'Gora. Le Noir ne prêta aucune attention au cri du Cimmérien tandis qu'il chargeait, ses yeux roulant dans leurs orbites, ses dents étincelant. Son visage était devenu un masque inhumain.

En frissonnant, saisi de l'horreur que la folie inspire toujours à l'homme sain d'esprit, Conan passa son épée à travers le corps du Noir ; évitant les doigts crochus qui cherchaient à le griffer au moment où N'Gora s'effondrait à terre, il s'avança vers le bord de la falaise.

Un instant il resta pétrifié sur place, les yeux abaissés vers les rochers déchiquetés en contrebas, où

gisaient les hommes de N'Gora. Leurs corps disloqués et déformés indiquaient des membres écrasés et des os brisés. Aucun d'eux ne bougeait. Une nuée de grosses mouches noires bourdonnait bruyamment au-dessus des roches éclaboussées de sang ; les fourmis avaient déjà commencé à ronger les cadavres. Sur les arbres avoisinants étaient perchés des oiseaux de proie ; un chacal, levant la tête et apercevant l'homme sur la falaise, prit la fuite, la queue basse.

Durant un court moment, Conan se tint immobile. Puis il pivota vivement sur ses talons et refit en courant le chemin qu'il venait de suivre. Il se lança avec une impétuosité insouciant à travers les herbes hautes et les broussailles, sautant par-dessus les lianes semblables à des serpents qui lui barraient la route. Il serrait son épée dans sa main droite ; une pâleur inhabituelle se lisait sur son visage aux traits crispés.

Aucun bruit n'interrompait le silence qui régnait sur la jungle. Le soleil s'était couché ; de grandes ombres avaient surgi du limon des origines, montant à l'assaut du monde. Au sein de la désolation lugubre et des fantômes de la mort aux aguets, Conan formait une lueur d'acier écarlate et bleue, traversant le paysage. Dans toute cette solitude, on n'entendait que son propre souffle haletant et rapide. Il jaillit des ténèbres de la jungle pour courir vers le crépuscule incertain des berges du fleuve.

Il aperçut la galère amarrée au ponton pourrissant ; les ruines tanguaient vertigineusement dans la pénombre grisâtre.

Ici et là, parmi les pierres, il y avait des taches vivement colorées, comme si une main les avait négligemment aspergées avec un buisson écarlate.

A nouveau la mort et la destruction s'offraient au regard de Conan. Devant lui gisaient ses hommes ; ils ne se relevèrent pas pour l'accueillir. Depuis la lisière de la jungle jusqu'à la rive, parmi les colonnes effondrées et les jetées disloquées, ils étaient étendus, déchiquetés, mutilés, à moitié dévorés, en une horrible parodie de formes humaines.

Tout autour des corps et des débris humains, il y avait de nombreuses traces, comme celles laissées par des hyènes énormes.

Conan s'avança en silence sur la jetée et s'approcha de la galère. Quelque chose était suspendu au-dessus du pont et lançait des reflets blanc ivoire dans le crépuscule. Hébété, le Cimmérien regarda la reine de la Côte Noire : elle pendait au bout de la vergue de son propre navire. Entre la vergue et sa gorge une rangée de grains écarlates luisait dans la lumière grise... comme du sang.

IV - L'attaque venue des airs

Les ombres denses l'entouraient,
Les mâchoires béaient et ruisselaient,
Plus épaisses que la pluie les gouttes rouges tombaient ;
Mais mon amour était plus fort que le noir sortilège de la Mort,
Et tous les murs d'airain de l'Enfer ne pouvaient me tenir
éloignée de lui.

LE CHANT DE BELIT

La jungle était un colosse noir enserrant dans ses bras d'ébène la clairière jonchée de ruines. La lune n'était pas encore levée ; les étoiles formaient des taches ambrées et chaudes dans un ciel inanimé, exhalant la mort. Conan le Cimmérien était assis sur la pyramide au milieu des tours écroulées ; pareil à une statue de fer, le menton appuyé sur ses poings puissants. Au sein des ombres épaisses, des pas furtifs bruissaient et des yeux rouges brillaient. Les morts gisaient là où ils étaient tombés. Sur le pont de la Tigresse, sur un bûcher fait de bancs de rameurs brisés, de hampes de lance et de peaux de léopard, était étendue la reine de la Côte Noire. Elle dormait de son dernier sommeil, enveloppée dans le manteau écarlate de Conan. Comme une reine elle reposait, entourée de ses trésors, de son butin : soieries, vêtements aux fils d'or, rubans d'argent, tonneaux remplis de bijoux et de pièces d'or, lingots d'argent, dagues incrustées de gemmes et téocallis de barres d'or.

Quant au butin provenant de la cité maudite, seules les eaux moroses de la Zarkheba auraient pu dire où Conan l'avait jeté en grondant des jurons païens. A présent il était assis sur la pyramide, d'un air farouche ; il attendait ses adversaires invisibles. La fureur noire

qui l'habitait avait chassé toute peur de son âme. Quelles formes allaient surgir des ténèbres, il l'ignorait et s'en moquait.

Il ne doutait plus des visions produites par le lotus noir. Cela s'était bien passé ainsi : tandis qu'ils l'attendaient dans la clairière, N'Gora et ses camarades avaient été pris de terreur lorsque le monstre ailé s'était abattu sur eux, fondant du ciel. En proie à une panique aveugle, ils avaient fui vers la falaise et étaient tombés dans le précipice ; tous à l'exception de leur chef. Celui-ci, d'une façon ou d'une autre, avait échappé à leur destin, mais pas à la folie. Pendant ce temps, ou aussitôt après, peut-être même avant, ceux qui étaient restés sur la berge du fleuve avaient été exterminés. Conan était certain que le carnage au bord de la rivière avait été un massacre plus qu'une bataille. Déjà amoindris par leurs peurs superstitieuses, les Noirs avaient sans doute péri sans porter un seul coup lorsqu'ils avaient été attaqués par leurs adversaires non-humains.

Pourquoi avait-il été épargné aussi longtemps ? Il l'ignorait... à moins que l'entité malfaisante régnant sur le fleuve n'ait l'intention de le garder en vie, pour le torturer par le chagrin et la peur. Tout indiquait une intelligence humaine ou surhumaine... les barriques d'eau défoncées afin de diviser leurs forces, les Noirs poussés à sauter dans le vide... enfin et surtout, la sinistre plaisanterie du collier écarlate passé autour du cou blanc de Bêlit, comme le nœud coulant du bourreau.

Gardant apparemment en réserve le Cimmérien, pour en faire sa victime de choix... lorsqu'il en aurait extrait la dernière et exquise once de torture mentale, l'ennemi inconnu conclurait vraisemblablement le drame en l'envoyant rejoindre les autres cadavres. Aucun sourire ne vint crispier les lèvres sévères de Conan à cette pensée ; ses yeux s'éclairèrent d'un rire métallique.

La lune se leva, embrasant le casque à cornes du Cimmérien. Aucun cri ne s'éleva, se répercutant au sein des ténèbres ; pourtant la nuit devint oppressée et la jungle retint son souffle. Instinctivement, Conan assura sa grande épée dans son fourreau. La pyramide

sur laquelle il se trouvait était à quatre côtés... un seul, celui tourné vers la jungle, comportait de larges marches taillées dans la pierre. Il tenait dans sa main un arc shémite... Bêlit avait appris aux pirates la façon de s'en servir. A ses pieds il y avait un monceau de flèches, empennage tourné vers lui. Il se mit sur un genou.

Quelque chose bougea dans les ténèbres sous les arbres. Conan aperçut une tête et des épaules aux contours sombres et massifs qui se découpaient sous la lune naissante. De l'obscurité surgirent des formes sinistres... elles s'approchèrent rapidement, en trotinant... vingt hyènes mouchetées, énormes. Leurs crocs dégouttant de bave étincelaient dans la clarté lunaire ; leurs yeux flamboyaient comme jamais les yeux d'un animal de ce monde n'ont brillé.

Vingt. Finalement les lances des pirates avaient prélevé leur dû sur la horde. Comme cette pensée jaillissait dans son esprit, Conan banda son arc et décocha sa flèche : comme la corde vibrait, une ombre aux yeux de flamme bondit dans les airs et retomba en se tordant. Cela ne fit pas reculer les autres. Elles continuèrent d'avancer ; semblables à une pluie mortelle, les flèches du Cimmérien s'abattaient sur les hyènes. Les traits étaient décochés avec toute la force et la précision de ses muscles d'acier, fortifiés par une haine aussi brûlante que les brasiers ardents de l'Enfer.

Dans sa folie guerrière, il ne manquait aucune de ses cibles ; la mort empennée striait la nuit. Les dégâts produits sur la meute se ruant sur lui furent horribles. Moins de la moitié de ses assaillants atteignit la base de la pyramide. D'autres s'écroulèrent sur les larges marches. Regardant au fond des yeux flamboyants, Conan comprit que ces créatures n'étaient pas des bêtes ordinaires ; il percevait en elles une différence blasphématoire... ce n'était pas seulement en raison de leur taille anormale. Une aura tangible d'horreur irradiait des hyènes, comme une brume sombre montant d'un marécage jonché de cadavres. Par quelle alchimie impie ces êtres avaient-ils été amenés à l'existence, il ne pouvait le savoir ; mais il comprit qu'il avait en face de lui une sorcellerie encore plus noire que le Puits de Skelos.

Se dressant d'un bond, il banda puissamment son arc et décocha son dernier trait, à bout portant, sur une grande forme velue qui sautait vers sa gorge. La flèche fut un rayon fugitif de clarté lunaire, sa course une tache floue et scintillante ; l'animal surnaturel se tordit convulsivement dans les airs et retomba brutalement, percé de part en part.

Les autres furent sur lui, en un assaut cauchemardesque d'yeux flamboyants et de crocs humides. Un coup de son épée violemment assené coupa en deux le premier de ses assaillants ; l'impact furieux des autres le frappa de plein fouet. Avec le pommeau de son épée, il écrasa un crâne étroit... il sentit les os se briser... le sang et la cervelle se répandre sur sa main. Lâchant son épée, inutilisable dans un tel corps à corps, il saisit à la gorge les deux monstruosité qui le lacéraient et le déchiraient avec une rage silencieuse. Une odeur âcre et fétide faillit le suffoquer ; sa propre sueur l'aveuglait. Il fut sauvé par sa cotte de mailles ; sinon il aurait été mis en pièces en un instant. Sa main droite nue se referma sur une gorge velue et l'arracha. Sa main gauche, manquant la gorge de l'autre bête monstrueuse, saisit une patte de devant et la brisa. Un glapisement rauque, le seul cri de toute cette sinistre bataille, jaillit de la gueule de l'animal estropié... horriblement humain. Terrifié par ce cri poussé par un gosier animal, Conan desserra involontairement sa prise.

Le premier animal, le sang ruisselant de sa jugulaire arrachée, sauta sur lui, en un dernier spasme de férocité, et planta ses crocs dans sa gorge... pour retomber, mort, alors même que Conan sentait la douleur supplicante irradier dans tout son corps.

L'autre, bondissant sur trois pattes, chercha à déchirer son ventre, comme attaque un loup ; il ne réussit qu'à lacérer les mailles de sa cuirasse. Ecartant la bête moribonde, Conan saisit à bras le corps l'animal estropié ; en un effort surhumain qui amena un gémissement sur ses lèvres tachetées de sang, il le souleva, empoignant et écrasant entre ses bras le démon qui se débattait et le fouaillait. Un instant, il tituba, déséquilibré ; le souffle fétide du monstre brûlait ses narines, les mâchoires claquaient dans le

vide, visant son cou. Puis il le jeta loin de lui ; l'animal s'écrasa au bas des marches de marbre, le choc lui brisant les os.

Comme il chancelait, les jambes écartées, suffoquant et cherchant convulsivement à recouvrer son souffle, la jungle et la lune tanguèrent vertigineusement devant ses yeux, au sein d'une brume rouge... le battement sourd d'ailes de chauve-souris retentit à ses oreilles. Se baissant, il chercha à tâtons son épée et se redressa en titubant. Il planta ses pieds dans le sol, luttant contre le vertige, et souleva à deux mains la grande lame au-dessus de sa tête. Secouant le sang de ses yeux, il scruta le ciel pour y découvrir son adversaire.

L'attaque ne vint pas des airs. La pyramide trembla soudain sous ses pieds, d'une manière redoutable. Il entendit un grondement et un craquement sourd ; vit la haute colonne au-dessus de lui ondoyer comme une baguette de sourcier. Ce danger imminent le galvanisa : il sauta et fit un bond gigantesque. Ses pieds heurtèrent une marche, à mi-chemin vers le bas, qui oscilla sous lui ; son bond suivant, désespéré, l'emmena encore plus bas. Ses talons frappèrent le sol ; au même instant, dans un craquement effroyable, comme si une montagne s'ouvrait en deux et se disloquait, la pyramide s'effondrait. La colonne s'abattit dans un grondement de tonnerre, au milieu de fragments innombrables. Durant un instant de démente, des blocs de marbre parurent pleuvoir du ciel. Le silence retomba sur les décombres qui brillaient dans la clarté lunaire.

Conan se secoua, faisant tomber les débris de pierre qui le recouvraient à moitié. Un bloc de marbre l'avait heurté à la tête, faisant tomber son casque et l'étourdissant momentanément. En travers de ses jambes, il y avait un grand morceau de la colonne qui le clouait au sol. Il n'était pas certain que ses jambes ne soient pas brisées. Ses cheveux noirs étaient collés par la sueur ; du sang ruisselait de ses blessures à la gorge et aux mains. Il se redressa sur un bras, cherchant à se dégager des décombres qui l'immobilisaient à terre.

Quelque chose fondit du ciel, venant des étoiles, et heurta le sol près de lui. Se retournant, il la vit... la créature ailée !

Avec une rapidité terrifiante, elle se précipita sur lui.

A cet instant, Conan eut seulement la vision fugitive d'une forme gigantesque, à l'apparence humaine. Elle se déplaçait sur des jambes contrefaites et rabougries, d'énormes bras velus tendaient vers lui des pattes difformes aux ongles noirs ; la tête était horrible... les seuls traits reconnaissables sur ce large visage étaient deux yeux injectés de sang. Cet être n'était ni un homme, ni un animal, ni un démon... son développement était très inférieur à celui de la race humaine... tout en lui était infiniment supérieur par d'autres aspects.

Conan n'eut pas le temps de réfléchir plus avant. Il se jeta vers son épée tombée à terre ; ses doigts griffèrent le sol, la manquant de quelques pouces. Il empoigna désespérément le fragment de la colonne qui emprisonnait ses jambes. Les veines de ses tempes se gonflèrent comme il s'efforçait de la soulever et de la jeter sur le côté. La pierre cédait, mais il comprit que le monstre serait sur lui avant qu'il puisse se libérer... et il savait que ces mains aux griffes noires seraient mortelles !

L'être ailé n'avait pas interrompu sa course pour autant. Il se dressa au-dessus du Cimmérien immobilisé au sol, tel une ombre noire, bras écartés... une lueur blanche étincela entre la créature et sa victime.

En un instant de démente elle fut là... une forme blanche, tendue, vibrant d'un amour aussi féroce que celui d'une panthère. Le Cimmérien hébété vit s'interposer entre lui et la mort imminente sa silhouette élancée, luisant faiblement comme de l'ivoire sous la lune ; il vit le flamboiement de ses yeux sombres, l'épaisse crinière de ses cheveux brillants ; ses seins se soulevèrent, ses lèvres rouges s'écartèrent. Elle poussa un cri strident, aussi sonore que le tintement de l'acier... elle porta une botte vers la poitrine du monstre ailé.

— Bêlit ! hurla Conan.

Elle lui adressa un rapide regard ; dans ses yeux noirs, il lut son amour ardent, une chose élémentaire et nue, faite de brasiers incandescents et de lave en fusion. Elle disparut... le Cimmérien ne vit plus que le démon ailé. Celui-ci avait reculé en titubant, saisi

d'une peur peu commune, les bras levés devant lui comme pour se protéger d'une attaque. Conan savait qu'en fait Bêlit était allongée sur son bûcher funèbre, là-bas sur le pont de la Tigresse. Son cri passionné résonna à ses oreilles : « S'il arrivait que la mort m'ait emportée et que tu te battes pour ta vie, je reviendrai des abysses... »

Avec un grondement terrible, il poussa la pierre vers le haut et la rejeta de côté. La créature ailée revenait à l'attaque. Conan bondit à sa rencontre ; ses veines étaient embrasées par la démence. Les muscles saillaient comme des cordes sur ses avant-bras... il frappa avec sa grande épée, pivotant sur ses talons pour décrire un arc de cercle impétueux. L'acier atteignit la forme menaçante, juste au-dessus des hanches. Les jambes contrefaites tombèrent d'un côté, le torse de l'autre, comme la lame s'enfonçait dans le corps velu, le traversait et le coupait en deux.

Conan était immobile dans le silence éclairé par la lune. Son épée ruisselante de sang était pointée vers le sol ; il regardait les restes de son ennemi à terre. Les yeux rouges se tournèrent vers lui, brillant d'une horrible vie, puis ils devinrent vitreux et leur regard fixe ; les grandes mains se nouèrent spasmodiquement et se raidirent. La plus vieille race du monde s'éteignit à jamais.

Conan redressa la tête, cherchant machinalement les créatures bestiales qui avaient été les esclaves et les exécuteurs du monstre ailé. Son regard n'en rencontra aucun. Les corps qu'il aperçut, jonchant l'herbe éclaboussée par la clarté lunaire, étaient ceux d'êtres humains et non d'animaux : des hommes à la peau foncée, aux traits aquilins, nus, transpercés par des flèches ou mutilés par des coups d'épée. Sous ses yeux ils tombèrent en poussière.

Pourquoi le maître ailé n'était-il pas venu à l'aide de ses esclaves tandis que Conan les combattait ? Avait-il craint de venir à portée de crocs risquant de se retourner contre lui et de le déchiqueter ? La ruse et la prudence avaient habité ce crâne difforme ; finalement elles n'avaient pas prévalu. Faisant demi-tour, le Cimmérien descendit vers les quais délabrés et monta à bord de la galère. Quelques coups d'épée tranchèrent

ses amarres et le navire partit à la dérive. Il se mit à la barre. La Tigresse se balançait doucement sur l'eau morose, glissant paresseusement sur les flots, puis elle fut emportée par le courant plus impétueux au milieu du fleuve. Conan était appuyé sur la barre ; son regard sombre fixait la forme enveloppée dans son manteau, allongée sur le bûcher et entourée de richesses qui auraient payé la rançon d'une impératrice.

V - Le bûcher funèbre

Maintenant c'en est fini des errances, pour toujours ;
Plus de rames, plus de vents aux sons de harpe ;
Le pennon écarlate n'effraiera plus les sombres rivages ;
Ô ceinture azurée du monde, reprends celle que tu m'avais
donnée.

LE CHANT DE BELIT

A nouveau, l'aube teinta l'océan. Une lueur plus rouge illuminait l'estuaire du fleuve. Sur le blanc rivage, Conan le Cimmérien, appuyé sur sa grande épée, regardait la Tigresse entreprendre son dernier voyage. Il n'y avait aucune lueur dans ses yeux qui contemplaient les flots à la surface vitreuse. Toute gloire et tout émerveillement avaient disparu des étendues azurées au lent ondolement. Un profond écœurement le secoua comme il fixait les eaux vertes : à l'horizon elles se changeaient en des brumes pourpres de mystère.

Bêlit était venue de la mer ; elle lui avait donné splendeur et séduction. Sans elle, l'océan n'était plus qu'une immensité nue, désolée et maussade, d'un pôle à l'autre. Elle appartenait à la mer ; aussi la renvoyait-il à son mystère éternel. Il ne pouvait faire plus. A ses yeux, la majesté azurée et brillante des flots était plus repoussante que les frondaisons épaisses de la jungle. Elles bruissaient et chuchotaient derrière lui, lui parlant de régions vastes, sauvages et mystérieuses... de pays s'étendant au delà de cette contrée maudite et l'appelant irrésistiblement.

Aucune main ne tenait la barre de la Tigresse, aucune rame ne la faisait glisser sur les eaux vertes. Un vent pur et vif gonflait sa voile de soie ; comme un

cygne sauvage traverse le ciel pour rejoindre son nid, elle s'éloigna vers la haute mer. Les flammes montèrent de plus en plus haut sur le pont, léchant le mât et enveloppant la forme drapée d'écarlate, allongée sur le bûcher étincelant.

Ainsi passa la reine de la Côte Noire. Appuyé sur son épée maculée de sang, Conan se tint immobile et silencieux jusqu'à ce que la lueur rouge ait disparu au loin, au sein des brumes azurées, et que l'aube ait éclaboussé l'océan de ses lueurs rose et or.

Chapitre VI

La vallée des femmes perdues

Au cours de sa brève association avec Bêlit, Conan a reçu le surnom d'Amra, le Lion. Ce surnom ne le quittera plus jusqu'à la fin de ses jours. Bêlit a été le premier grand amour de sa vie ; après la mort de celle-ci, il ne sillonnera plus les mers durant de longues années. Il préfère s'élancer vers l'intérieur des terres. C'est ainsi qu'il fait la connaissance des guerriers bamulas... la première tribu noire à l'accepter en son sein. En l'espace de quelques mois, il se bat, intrigue et fait son chemin : il devient le chef de guerre des Bamulas, dont la puissance grandit rapidement sous sa poigne énergique.

I

Le grondement des tambours et la stridence des trompes creusées dans des défenses d'éléphant étaient assourdissants. Pourtant, aux oreilles de Livia, le tumulte n'était qu'un murmure confus, indistinct et lointain. Allongée sur l'angareb dans la grande hutte, elle luttait contre ses cauchemars, passant du délire à la semi-inconscience. Les sons et les mouvements du dehors atteignaient à peine ses sens. Tout son être mental, bien qu'hébéte et chaotique, était concentré, avec une certitude hideuse, sur la forme de son frère, nu et se tordant, tandis que le sang ruisselait au bas de ses cuisses frissonnantes. Sur un fond irréel et indistinct de formes et d'ombres vagues, se confondant et s'agitant d'une façon démentielle, cette forme blanche se découpait avec une netteté impitoyable, horrible. L'air semblait encore palpiter, transpercé par un cri d'agonie, auquel se mêlait et se fondait d'une manière obscène un bruissement de rires démoniaques.

Ses sensations et sa conscience n'étaient plus celles d'un individu distinct et séparé du reste du cosmos. Elle était noyée dans un immense abîme de douleur... elle-même n'était plus que de la douleur cristallisée, ayant pris un corps de chair. Elle était étendue sans aucune pensée ni mouvement conscients, tandis que, au-dehors, les tambours battaient, les cors mugissaient... des voix barbares beuglaient des chants hideux, suivant la cadence des pieds qui martelaient le sol dur et des paumes ouvertes qui s'entrechoquaient doucement.

Pourtant, une conscience individuelle finit par apparaître au sein de son esprit pétrifié. L'étonnement vague qu'elle fût saine et sauve physiquement se manifesta en elle. Elle accepta ce miracle sans en remercier les dieux. L'affaire semblait sans importance. Agissant machinalement, elle se redressa, s'assit sur l'angareb et lança un regard éteint autour d'elle. Ses extrémités commencèrent à remuer faiblement, comme sous l'impulsion de centres nerveux sortant d'un long sommeil, encore incertains. Ses pieds nus effleurèrent le sol de terre battue ; ses doigts se crispèrent nerveusement sur la courte

tunique... son seul vêtement. D'une manière impersonnelle, elle se souvint que, autrefois – cela semblait lointain, très lointain – des mains brutales avaient arraché ses autres vêtements de son corps... elle avait sangloté de terreur et de honte. A présent, cela paraissait étrange... un fait aussi insignifiant causer un si grand chagrin ? L'importance de l'outrage et du déshonneur était relative après tout, comme chaque chose.

La porte de la hutte s'ouvrit. Une femme entra... une créature élancée, son corps souple de panthère luisait comme de l'ébène polie. En guise de vêtement, un pagne de soie enserrait ses reins. Le blanc de ses yeux réfléchit la lueur du feu au-dehors, comme elle les roulait dans leurs orbites avec une intention malveillante.

Elle apportait un plateau en bambou où était disposée de la nourriture – tranches de viande fumantes, ignames grillées, farineux, miches de pain indigène – et un vase en or martelé contenant de la bière yarati. Elle posa le tout sur l'angareb. Livia ne lui prêta aucune attention ; assise, elle fixait d'un air stupide le mur opposé, tendu de nattes de bambou tressées. La jeune indigène éclata de rire ; ses yeux noirs et ses dents blanches brillèrent. Avec un sifflement d'une obscénité remplie de haine et une caresse moqueuse – encore plus grossiers que ses paroles – elle fit demi-tour et sortit de la hutte en ondulant lentement. Le mouvement de ses hanches exprimait une insolence sarcastique comme aucune femme civilisée n'aurait pu le faire, même en proférant des insultes !

Ni les paroles de la fille ni ses gestes n'avaient troublé la surface de la conscience de Livia. Toutes ses sensations étaient toujours tournées vers l'intérieur de son être. En raison de la vivacité de ses images mentales, le monde visible ressemblait pour elle à une perspective irréaliste de fantômes et d'ombres. Machinalement elle mangea la nourriture et but la bière, sans savourer ni l'une ni l'autre.

Ce fut toujours machinalement qu'elle se leva enfin et traversa la hutte d'un pas incertain, pour regarder par un interstice dans les bambous. Le timbre des tambours

et des cors s'était brusquement modifié ; ce changement agit sur une partie obscure de son esprit et lui en fit rechercher la cause, sans aucune volonté consciente.

Tout d'abord, elle ne comprit pas ce qu'elle voyait ; tout était chaotique et nébuleux. Elle apercevait des formes qui bougeaient et se mélangeaient, se tordaient et se contorsionnaient... des blocs sombres, indéfinis, qui se découpaient fortement sur un fond rouge sang brillant par intermittence. Puis actions et formes revêtirent leurs significations et leurs dimensions propres. Elle distingua des hommes et des femmes : ils allaient et venaient à proximité des feux. La lumière rouge se reflétait sur les parures d'argent et d'ivoire ; des plumes blanches ondoyaient sur les flammes étincelantes ; des formes nues gesticulaient et dansaient, des silhouettes se découpaient sur les ténèbres, frangées d'écarlate.

Sur un siège d'ivoire, flanquée de géants coiffés de plumes et ornés de ceintures en peau de léopard, était assise une forme énorme, obèse, abyssale ; ressemblant à un crapaud immonde, elle exhalait les miasmes de la jungle putride, les remugles des marécages envahis par la nuit. Les mains potelées de la créature étaient posées sur la courbe obscène de son ventre lisse ; sa nuque était un bourrelet de graisse qui semblait pousser sa tête ronde en avant ; ses yeux étaient comme des charbons ardents au sein d'une masse bouffie et noire. Leur vitalité terrifiante démentait l'inertie apparente de ce corps répugnant.

Comme le regard de la jeune fille se posait sur cette silhouette, son corps se raidit ; tout son être se crispa. Une vie frénétique déferla à nouveau en elle. Jusqu'ici automate privé d'intelligence, elle se changea soudain en un être de chair et de sang, frissonnant de vie, piqué et brûlé par les sensations qui irradiaient à travers son corps. La douleur fut noyée par une haine si intense que celle-ci se transforma à son tour en douleur ; elle sentit son corps se hérissier et se durcir comme s'il se changeait en acier. Sa haine s'écoulait d'une manière presque tangible le long de sa ligne de vision... elle eut l'impression que l'objet de cette haine allait s'écrouler

de son siège, raide mort, foudroyé par sa violence.

Si Bajujh, roi de Bakalah, éprouva un quelconque malaise en raison du regard brûlant de haine que lui lançait sa captive, il n'en montra rien. Il continuait à bourrer sa bouche de crapaud de pleines poignées de farineux, puisées dans un plat que lui tendait une femme agenouillée près de lui. Tout en s'empiffrant, il regardait en direction d'une large allée qui venait de s'ouvrir au milieu de ses sujets comme ceux-ci s'écartaient vivement sur le côté.

Livia comprit confusément qu'un personnage important allait bientôt apparaître au bas de cette allée, bordée par la multitude noire et ruisselante de sueur. En effet, la clameur des tambours et des cors s'était accentuée, presque insoutenable. Comme elle regardait, ce personnage survint.

Une colonne de guerriers, marchant par trois de front, s'avança vers le siège d'ivoire ; ils formaient des rangées épaisses de plumes ondoyantes et de lances étincelantes, serpentant à travers la foule bigarrée. A la tête des lanciers d'ébène s'avançait à grands pas une silhouette : à sa vue Livia sursauta violemment. Son cœur menaça de s'arrêter, puis se remit à battre, cognant comme un marteau de forge. Sur cet arrière-plan de masse noire, l'homme se détachait avec une netteté surprenante. Il portait, comme les hommes le suivant, un pagne en peau de léopard et une coiffe de plumes, mais c'était un Blanc.

Sa démarche n'était pas celle d'un subordonné ou d'un porteur de supplique. Le silence tomba sur la foule comme il s'arrêtait devant la forme blottie sur le tabouret en ivoire. Livia perçut la tension, bien qu'elle ignorât au juste ce que cela annonçait. Un instant Bajujh resta assis, tendant vers le haut son cou trop court ; ressemblant à une énorme grenouille ; puis, comme s'il agissait malgré lui, contraint par le regard d'acier de l'autre, il se leva lourdement de son siège et se tint debout, balançant sa tête rasée d'une manière grotesque.

A l'instant même, la tension fut rompue. Un formidable cri fut poussé par les villageois massés sur la place ; sur un geste de l'étranger, ses guerriers brandirent leurs lances et adressèrent un salut

retentissant au roi Bajujh. Livia comprit que cet homme – quelle que fût son origine – devait être très puissant dans ce pays sauvage : Bajujh de Bakalah s'était levé pour l'accueillir. Et la puissance signifiait le prestige militaire... car la violence était la seule chose que respectaient ces races cruelles.

En conséquence, Livia resta les yeux collés à l'interstice dans la paroi de la hutte, à observer l'étranger. Ses guerriers s'étaient mêlés aux Bakalahs : ils dansaient, festoyaient et buvaient de la bière à longs traits. Lui-même, avec quelques-uns de ses capitaines, avait pris place auprès de Bajujh et des personnages importants de Bakalah. Jambes croisées sur des nattes, ils étaient occupés à se gorger de nourriture et à s'enivrer. Elle vit ses mains plonger dans les marmites comme les autres ; elle vit son visage disparaître dans le pot de bière, dans lequel Bajujh buvait également. Elle nota néanmoins qu'on le traitait avec le respect dû à un roi. Comme il n'avait pas de siège, Bajujh renonça au sien et s'assit sur les nattes avec son hôte. Lorsqu'un nouveau pot de bière fut apporté, le roi de Bakalah but quelques gorgées et le passa aussitôt à l'homme blanc. La puissance ! Toute cette courtoisie cérémonieuse indiquait la puissance... la force... le prestige ! Livia trembla d'excitation tandis qu'un plan insensé se formait rapidement dans son esprit.

C'est pourquoi elle observait l'homme blanc avec une intensité douloureuse, enregistrant son apparence dans ses moindres détails. Il était grand ; rares étaient les géants noirs à le surpasser par la taille ou la robustesse. Ses mouvements avaient l'aisance souple d'une panthère. Lorsque la lueur des feux se reflétait dans ses yeux bleus, ils s'embrasaient d'une flamme azurée. Des sandales à lanières hautes protégeaient ses pieds ; de son large ceinturon pendait une épée dans un fourreau de cuir. Son apparence était peu familière à Livia, inconnue même ; elle n'avait jamais vu quelqu'un lui ressemblant. Pourtant elle n'essaya pas de trouver à quelle race il appartenait, parmi toutes celles composant l'humanité. Il lui suffisait que sa peau fût blanche.

Les heures passaient ; peu à peu, le tumulte des

ripailles décrût ; hommes et femmes sombraient dans le profond sommeil que procure l'ivresse. A la fin, Bajujh se leva en titubant et fit un geste des mains : c'était moins le signe qu'il mettait fin aux réjouissances qu'un aveu de reddition. Il se retirait de cette compétition insensée dont le vainqueur serait celui qui mangerait et boirait le plus. Il chancela : ses guerriers le soutinrent et le portèrent jusqu'à sa case. L'homme blanc se leva à son tour : apparemment, il était en excellente forme, en dépit de la quantité incroyable de bière qu'il avait absorbée. Il fut escorté jusqu'à la hutte des invités par ceux des chefs de Bakalah encore en état de marcher. Il disparut à l'intérieur de la hutte. Livia remarqua qu'une douzaine de ses lanciers prenaient place, montant la garde à proximité de la bâtisse. De toute évidence, l'étranger ne prenait aucun risque et ne se faisait pas d'illusions sur l'amitié de Bajujh.

Livia parcourut le village du regard. Celui-ci ressemblait vaguement à une nébuleuse Nuit du Jugement, avec ses rues sinueuses, jonchées d'ivrognes. Elle savait que des hommes en pleine possession de leurs facultés gardaient le boma extérieur, mais les seuls hommes éveillés qu'elle vit dans le village étaient les lanciers disposés autour de la hutte de l'étranger. Certains d'entre eux commençaient même à incliner la tête et à s'appuyer sur leurs lances.

Son cœur martelant ses côtes, elle se glissa vers la porte de sa prison et sortit de la hutte, passant près du garde endormi et ronflant que Bajujh avait attaché à ses pas. Telle une ombre ivoirine, elle parcourut rapidement l'espace séparant sa hutte de celle occupée par l'étranger. Rampant sur les mains et les genoux, elle se dirigea vers le dos de la bâtisse. Un gigantesque Noir était accroupi à cet endroit, sa tête ornée de plumes affaissées sur ses genoux. Elle le contourna sans bruit, s'approchant de la construction. On l'avait d'abord enfermée dans cette hutte : une étroite ouverture dans la paroi, dissimulée du côté interne par une natte, allait favoriser sa dérisoire et pathétique tentative d'évasion. Elle trouva l'ouverture et glissa son corps souple vers l'intérieur, se contorsionnant et écartant la natte de l'autre côté.

La lueur des feux n'éclairait qu'imparfaitement l'intérieur de la case. Alors même qu'elle repoussait la natte, elle entendit un juron étouffé, sentit ses cheveux comme serrés dans un étau... et fut tirée brutalement par l'ouverture, se retrouvant brusquement dans la pièce.

Quelque peu surprise par la soudaineté de ce qui lui arrivait, elle recouvra bientôt ses esprits et rejeta en arrière ses cheveux ébouriffés qui l'empêchaient de voir. Elle leva les yeux et aperçut l'homme blanc : celui-ci se dressait au-dessus d'elle. Sur son visage sombre et couvert de cicatrices se lisait la stupéfaction. Il tenait à la main son épée nue ; ses yeux flamboyaient, tels des feux maléfiques. Pourtant elle n'aurait su dire si c'était sous l'effet de la colère, de la méfiance ou de l'étonnement. Il parla dans une langue qu'elle ne comprit pas... ce langage n'était pas le dialecte guttural des Noirs, mais n'avait rien de civilisé.

— Oh, je vous en prie ! supplia-t-elle. Pas si fort ! Ils vont entendre...

— Qui es-tu ? demanda-t-il. (Il parlait l'ophirien avec un accent barbare.) Par Crom ! Si je m'attendais à trouver une Blanche dans ce pays de démons !

— Je m'appelle Livia, répondit-elle. Je suis la prisonnière de Bajujh. Oh, écoutez-moi, je vous en prie, écoutez-moi ! Je ne puis rester ici très longtemps. Je dois retourner à ma hutte avant qu'ils s'aperçoivent de ma disparition.

» Mon frère... (Un sanglot l'étouffa, puis elle poursuivit :) Mon frère était Theteles ; nous appartenions à la maison de Chelkus, une famille ophirienne de nobles et de savants. Par permission spéciale du roi de Stygie, mon frère fut autorisé à se rendre à Kheshatta, la cité des magiciens, pour étudier leurs arts. Je l'accompagnais. C'était encore un enfant, mon cadet...

Sa voix hésita et se brisa. L'étranger ne disait rien, l'observant de ses yeux brûlants, le visage sévère et indéchiffrable. Quelque chose de sauvage et d'indompté en lui effrayait Livia, la rendait nerveuse et incertaine.

— Les Kushites ont effectué un raid sur Kheshatta, reprit-elle avec précipitation. Nous approchions de la ville ; nous voyagions avec une caravane de marchands. Nos gardes ont pris la fuite et les pillards nous ont emmenés avec eux. Ils ne nous ont pas maltraités, nous faisant savoir qu'ils demanderaient aux Stygiens une rançon en échange de notre liberté. Hélas, l'un des chefs voulait s'approprier toute la rançon, sans partager avec les autres... une nuit, lui et ses partisans nous enlevèrent. Quittant le camp, ils nous emmenèrent, fuyant vers le sud, jusqu'aux frontières de Kush. Là ils furent attaqués et mis en pièces par un groupe de guerriers de Bakalah. Theteles et moi-même avons été conduits dans cet antre de bêtes... (elle eut un sanglot convulsif)... ce matin, mon frère a été châtré, découpé vif et massacré sous mes yeux... (Elle suffoqua ; un instant, ses souvenirs la quittèrent.) Ils ont donné son corps en pâture aux chacals. Combien de temps suis-je restée inconsciente, je l'ignore...

Les mots lui manquèrent. Elle leva les yeux vers le visage sombre de l'étranger. Une fureur démentielle monta en elle : elle leva ses poings et frappa en vain sur la robuste poitrine. Il n'y fit guère plus attention qu'au bourdonnement d'une mouche.

— Comment pouvez-vous rester ainsi, comme une brute sans conscience ? (Son murmure était un sifflement rauque et affreux.) N'êtes-vous donc qu'un animal, comme les autres ? Ah, Mitra, autrefois je pensais que les hommes avaient une certaine conception de l'honneur. A présent, je sais que chacun a son prix. Vous... que savez-vous de l'honneur... de la miséricorde ou de la courtoisie ? Vous êtes un barbare comme les autres... certes, votre peau est blanche, mais votre âme est aussi noire que la leur. Vous ne vous souciez nullement qu'un homme de votre race ait été honteusement mis à mort par ces porcs... que je sois leur esclave ! Très bien.

Elle s'écarta de lui.

— Je vous paierai... n'ayez crainte ! s'écria-t-elle avec violence, arrachant sa tunique et découvrant ses seins d'albâtre. Ne suis-je pas belle ? Ne suis-je pas plus désirable que ces catins indigènes ? Ne suis-je pas

digne que l'on verse le sang pour m'obtenir ? Une vierge à peau blanche ne vaut-elle pas un massacre ?

» Tue ce chien noir de Bajujh ! Exauce mon souhait : voir sa tête exécrée rouler dans la poussière ensanglantée ! Tue-le ! Tue-le ! (Elle frappait ses poings l'un contre l'autre dans son exaltation fébrile.) Ensuite tu pourras me prendre et faire de moi ce qu'il te plaira. Je serai ton esclave !

Il ne répondit pas tout de suite. Il restait immobile, tel une silhouette gigantesque plongée dans ses rêves de massacre et de destruction, caressant le pommeau de son épée.

— Tu parles comme si tu étais libre de te donner à ta guise, dit-il, comme si le don de ton corps avait le pouvoir de faire chanceler des trônes. Tuer Bajujh pour t'obtenir ? Dans ce pays, les femmes n'ont pas plus de valeur que des bananiers ; leur bonne ou mauvaise volonté importe tout aussi peu. Tu t'estimes à un prix trop élevé. Si je te voulais, je n'aurais même pas besoin de combattre Bajujh pour te prendre. Il préférerait te donner à moi plutôt que de m'opposer un refus.

Livia poussa une exclamation. Tout le feu qui l'embrasait quitta son corps ; la case fut prise de vertiges devant ses yeux. Elle chancela et s'effondra sur un angareb, forme pitoyable et brisée. Une amertume hébétée broyait son âme... elle prenait brutalement conscience de sa situation désespérée et de son impuissance extrême. L'esprit humain s'accroche inconsciemment aux valeurs et aux idées familières, même dans un environnement et dans des conditions entièrement différentes, sans rapport avec le contexte ordinaire auquel de telles valeurs et idées sont adaptées. En dépit de tout ce qu'elle venait de vivre, Livia avait instinctivement supposé que le consentement d'une femme serait un argument décisif dans la partie qu'elle se proposait de jouer. Elle était abasourdie... elle venait de comprendre qu'absolument rien ne dépendait d'elle. Elle ne pouvait pas déplacer les hommes comme des pions dans un jeu... elle-même n'était qu'un pion sans défense !

— Je comprends ma stupidité ! Il était absurde de supposer qu'un homme vivant dans cette partie du monde agirait conformément aux règles et aux

coutumes qui ont cours dans une autre partie du monde, murmura-t-elle d'une voix faible, à peine consciente de ce qu'elle disait.

En fait, c'était seulement un faible écho de la pensée qui se faisait jour en elle et l'anéantissait. Accablée par ce nouveau tour du destin, elle resta allongée, immobile, jusqu'à ce que les doigts d'acier du barbare blanc se referment sur son épaule et l'obligent à se relever.

— Tu as dit que j'étais un barbare, fit-il d'une voix rauque, et c'est la vérité, Crom en soit remercié ! Si tu avais été défendue par des hommes originaires des pays sauvages, au lieu de pantins sans courage amollis par la civilisation, cette nuit tu ne serais pas l'esclave de ce porc. Je suis Conan le Cimmérien et je vis par le tranchant de cette épée. Pourtant je ne suis pas un chien, au point de laisser une femme entre les griffes d'une brute. Je suis un voleur pour les tiens ; pourtant je n'ai jamais forcé une femme contre sa volonté. Les coutumes diffèrent selon les régions, mais si un homme est assez fort, il peut imposer certaines des coutumes de son pays n'importe où. Et aucun homme ne m'a jamais traité de lâche !

» Si tu avais été aussi vieille et hideuse que le vautour chéri du démon, je t'aurais néanmoins arrachée à Bajujh, simplement du fait de ta race. Or tu es jeune et belle... et j'ai tellement connu de souillons indigènes que j'en suis écœuré ! Je jouerai cette partie à ta façon, uniquement parce que certains de tes instincts correspondent à certains des miens. Retourne dans ta case. Bajujh est trop ivre pour te rendre visite cette nuit et je veillerai à ce qu'il soit occupé demain. La nuit prochaine... c'est le lit de Conan que tu réchaufferas, et non celui de Bajujh !

— Comment procéderas-tu ? (Elle tremblait, en proie à des émotions contradictoires.) As-tu d'autres guerriers que ceux-là ?

— Ils sont suffisamment nombreux, grogna-t-il. Des Bamulas... chacun d'eux a été nourri aux mamelles de la guerre. Je suis venu ici à la demande de Bajujh. Il veut que je me joigne à lui pour attaquer Jihiji. Ce soir, nous avons festoyé. Demain nous tenons conseil. Lorsque j'en aurai fini avec lui, il tiendra conseil en

Enfer !

— Tu vas violer la trêve ?

— Dans ce pays, les trêves sont faites pour être violées, répondit-il farouchement. Il a l'intention de violer la trêve conclue avec Jihiji. Et une fois que nous aurons ensemble mis la ville à sac, il cherchera à se débarrasser de moi à la première occasion, lorsque je ne serai pas sur mes gardes. Ce qui dans un autre pays serait la perfidie la plus noire, est considéré ici comme de la sagesse. Je ne me suis pas frayé un chemin seul, jusqu'à occuper la position de chef de guerre des Bamulas, sans avoir appris toutes les leçons qu'enseignent les royaumes noirs. A présent regagne ta hutte et dors... n'oublie pas que c'est à Conan, et non à Bajujh, que tu réserves ta beauté !

II

Par l'interstice dans la paroi de bambou, Livia regardait, tremblante, les nerfs tendus à craquer. Toute la journée, depuis leur réveil tardif, l'air endormi et marqués par leur débauche de la nuit précédente, hommes et femmes avaient préparé les réjouissances pour la nuit à venir. Toute la journée, Conan le Cimmérien n'avait pas quitté la case de Bajujh ; ce qui s'était passé entre eux, Livia ne pouvait le savoir. Elle avait pris sur elle pour dissimuler son excitation à la seule personne à entrer dans sa hutte... la jeune et vindicative indigène qui lui apportait à manger et à boire. Mais cette ribaude effrontée était encore trop abrutie par ses libations de la nuit précédente pour remarquer un quelconque changement dans le comportement de sa captive.

A présent la nuit était tombée à nouveau, les feux éclairaient le village... une fois de plus, les chefs sortirent de la hutte du roi et prirent place pour festoyer et tenir un dernier conseil de pure forme. Cette fois, il n'y avait pas autant de bière à boire. Livia remarqua que les Bamulas convergeaient discrètement vers le cercle formé par les chefs de guerre et les personnages importants de Bakalah. Elle aperçut Bajujh et, assis en face de lui, séparés par les pots de nourriture, Conan : ce dernier riait et bavardait avec Aja, le gigantesque

chef de guerre de Bajujh.

Le Cimmérien était occupé à ronger un énorme os de bœuf. Alors qu'elle l'observait, Livia le vit regarder par-dessus son épaule. Comme si c'était le signal convenu d'avance, tous les Bamulas tournèrent leurs regards vers leur chef. Conan se leva, toujours souriant, comme pour prendre de la nourriture dans un pot ; aussi rapide qu'un chat sauvage, il assena à Aja un terrible coup avec l'os de bœuf. Le chef de guerre de Bakalah tomba lourdement, le crâne fracassé. Instantanément, un hurlement terrifiant fendit les cieux : les Bamulas passaient à l'action tels des panthères assoiffées de sang.

Des bassines de nourriture furent renversées, ébouillantant les femmes accroupies ; des parois de bambou cédèrent sous l'impact de corps qui s'étreignaient sauvagement ; des cris d'agonie déchirèrent la nuit... étouffés et dominés par les stridents « Yee ! Yee ! Yee ! » des Bamulas pris d'une fureur démentielle. Leurs lances teintées d'écarlate reflétaient la lueur des feux.

Bakalah devint une maison de fous, puis un abattoir sanglant. L'action des Bamulas paralysa les infortunés villageois par sa soudaineté. L'idée d'une attaque lancée par leurs hôtes n'avait jamais effleuré leurs esprits. La plupart des lances se trouvaient dans les huttes ; nombre de guerriers étaient déjà à moitié ivres. La chute d'Aja fut un signal pour les lames brillantes des Bamulas : elles plongèrent dans une centaine de corps pris au dépourvu. Ensuite, ce fut un massacre.

L'œil collé à son judas, Livia était figée sur place, aussi blanche qu'une statue ; ses cheveux blonds étaient tirés en arrière et serrés à deux mains contre ses tempes, en une grappe nouée. Ses yeux étaient dilatés, tout son corps rigide. Les hurlements de douleur et de rage frappaient ses nerfs torturés comme un impact physique ; les formes qui se tordaient et frappaient devinrent troubles devant elle, puis surgirent à nouveau, avec une horrible netteté. Elle vit des lances s'enfoncer dans des corps noirs parcourus de spasmes, au milieu de jets de sang. Elle vit des massues se lever et s'abattre brutalement sur des têtes. Des tisons ardents furent dispersés à coups de pied, lançant des

étincelles ; celles-ci volèrent vers les toits de chaume. Les huttes, bientôt, prenaient feu. L'incendie se propagea rapidement. Des cris exprimant de nouvelles souffrances, indicibles, s'élevèrent : des hommes et des femmes étaient jetés, vivants, à l'intérieur des cases en flammes. La puanteur de la chair grillée imprégna l'air, s'ajoutant aux relents de sueur et à l'odeur écœurante du sang fraîchement versé.

Les nerfs à vif de Livia cédèrent. Elle se répandit en cris, poussant des hurlements stridents de souffrance ; ceux-ci se perdirent dans le grondement des flammes et du massacre. Elle se martela les tempes avec ses poings serrés. Sa raison chancelait... ses cris se changèrent en des éclats de rire hystériques, encore plus effrayants. En vain essayait-elle de garder présent à l'esprit le fait que c'étaient ses ennemis qui mouraient d'une manière aussi horrible... tout se déroulait conformément à ses espoirs les plus fous et au plan ourdi par elle... ce sacrifice effroyable était la juste réparation des préjudices subis par elle et les siens. Une terreur panique la maintenait sous son emprise irraisonnée.

Elle ne ressentait aucune pitié envers les victimes qui mouraient sous ses yeux, massacrées et transpercées par les lances inondées de sang. Sa seule émotion était une peur aveugle, nue, folle, au delà de toute raison. Elle voyait Conan ; sa forme blanche se détachait sur les Noirs. Elle voyait son épée étinceler et les hommes tomber autour de lui. A présent une grappe humaine contournait un feu : au sein des corps qui se frappaient et se déchiquetaient, elle entrevit une forme obèse et trapue, aux contorsions immondes. Conan plongea dans la mêlée et disparut à sa vue, caché par les silhouettes noires qui se tordaient. Du groupe monta un glapissement suraigu, insupportable. La foule s'entrouvrit un instant : elle eut la vision fugitive et horrible d'une forme grotesque, couverte de sang, chancelant et essayant vainement de fuir. La foule se referma et l'acier étincela au sein de la cohue, tel un éclair traversant le crépuscule.

Un aboiement de bête s'éleva, terrifiant par son exultation primitive. La haute silhouette de Conan se frayait un chemin à travers l'essaim de Noirs. Il se dirigeait vers la hutte où était tapie la jeune fille ; il

tenait à la main une relique... les flammes lancèrent des reflets rougeâtres sur la tête tranchée du roi Bajujh. Les yeux noirs, vitreux à présent et sans vie, étaient révoltés ; la mâchoire pendait mollement, dessinant un rictus stupide ; des gouttes de sang arrosaient abondamment le sol.

Livia recula en poussant un gémissement. Conan avait payé le prix demandé et venait réclamer son dû, apportant l'horrible témoignage de la tâche accomplie. Il allait poser sur elle ses doigts couverts de sang ; il la serrerait contre lui, écraserait ses lèvres contre les siennes, brûlant encore de la joie du massacre. A cette pensée, elle fut prise de délire.

Avec un cri, Livia traversa la case en courant et se jeta contre la porte. Celle-ci s'ouvrit violemment ; elle s'élança au-dehors, courant entre les huttes... fantôme blanc et fugitif au sein d'un royaume d'ombres noires et de flammes écarlates.

Quelque obscur instinct la conduisit vers l'enclos où étaient gardés les chevaux. Un guerrier était en train d'ôter les barres séparant l'enclos du boma central. Il poussa un cri d'étonnement : elle passa comme une flèche près de lui. Il tendit la main vers elle et ses doigts se refermèrent sur le col de sa tunique. D'un mouvement éperdu, elle se dégagea, laissant le vêtement dans sa main. Les chevaux s'ébrouèrent et s'enfuirent à son approche, la frôlant et renversant le guerrier dans la poussière. Les coursiers, des pur-sang kushites splendides, étaient déjà affolés par le feu et l'odeur du sang.

Elle saisit au hasard une crinière volant dans le vent près d'elle, fut soulevée du sol, heurta à nouveau la terre de ses orteils, bondit, se hissa et se cramponna à l'encolure tendue du cheval. Fou de peur, le troupeau s'élança à travers le village livré aux flammes. Les Noirs ahuris eurent la vision fugitive et fantastique de la jeune fille, entièrement nue, s'accrochant à la crinière d'un cheval galopant à la vitesse du vent. Les cheveux blonds de la cavalière étaient dénoués et flottaient librement. L'étalon fila comme l'éclair droit vers le boma, fit un bond prodigieux et disparut dans la nuit.

III

Livia était dans l'impossibilité de guider sa monture ; d'ailleurs elle n'en ressentait pas le besoin. Les hurlements et les lueurs de l'incendie disparaissaient rapidement derrière elle ; le vent agitait sa chevelure et caressait ses membres nus. Elle avait seulement conscience d'une nécessité hébétée : se cramponner à la crinière de son cheval et le laisser galoper, galoper, jusqu'au bord du monde et même au delà... loin de toute souffrance, du chagrin et de l'horreur.

Le pur-sang galopa durant des heures ; atteignant le faite d'une crête éclairée par les étoiles, il broncha et fit tomber sa cavalière, la projetant violemment à terre.

Elle heurta un sol mou ; l'herbe épaisse amortit sa chute. Elle resta étendue un instant, à moitié assommée, entendant confusément sa monture s'éloigner rapidement. Lorsqu'elle se releva en titubant, la première chose qui la frappa fut le silence... un silence presque tangible... à la douceur de velours... tellement agréable après la stridence et le rugissement incessant des cors et des tambours barbares ; ceux-ci la rendaient folle depuis des jours. Elle leva les yeux vers les grandes étoiles au scintillement blanchâtre, amassées dans le ciel obscur. La lune était invisible ; la clarté stellaire illuminait le paysage, bien que d'une façon illusoire, formant des grappes d'ombres inattendues. Elle se trouvait sur un tertre herbu d'où les pentes s'éloignaient en ondoyant doucement. Dans une direction, à l'horizon, elle apercevait une ligne d'arbres dense et sombre, indiquant une forêt lointaine. Ici, il y avait seulement la nuit et le silence, comme plongés dans un rêve, et une brise légère soufflant parmi les étoiles.

Le paysage semblait vaste et endormi. La chaude caresse de la brise lui fit prendre conscience de sa nudité ; elle s'agita, mal à son aise, passant ses mains sur son corps. Elle perçut alors l'abandon de la nuit et l'inflexibilité de la solitude. Elle était seule ; elle se trouvait sur une hauteur ; il n'y avait rien à voir autour d'elle... rien, excepté la nuit et le vent au doux chuchotement.

Elle se réjouit soudain de la nuit et de sa solitude. Il n'y avait personne pour la menacer, l'empoigner et poser sur elle des mains brutales et avides. Elle regarda devant elle et vit que la pente descendait vers une large vallée ; là-bas, des feuillages épais ondoyaient au vent. La lueur des étoiles se reflétait sur de nombreux petits objets éparpillés et disséminés sur tout le fond du vallon. Sans doute s'agissait-il de grandes fleurs blanches... cette pensée fit surgir en elle un vague souvenir. Les Noirs lui avaient parlé d'une vallée - et leur peur était évidente – où avaient fui les jeunes filles d'une race étrange à la peau brune. Ce peuple avait habité la région avant la venue des ancêtres des Bakalahs. Là-bas, disaient les Noirs, elles s'étaient changées en fleurs blanches, avec l'aide des anciens dieux, pour échapper à leurs poursuivants. Aucun indigène n'osait se risquer au fond du vallon.

Livia, elle, se risquerait dans cette vallée. Elle allait suivre ces pentes herbues, dont la douceur veloutée caressait ses pieds ; elle resterait et vivrait là-bas, parmi les fleurs blanches au majestueux ondolement ; aucun homme ne poserait jamais plus ses mains brutales sur elle. Conan avait dit que les pactes étaient faits pour être rompus ; elle allait rompre celui qui la liait au Cimmérien. Elle irait dans la vallée des femmes perdues ; elle se perdrait dans la solitude et le silence... Tandis que ces pensées vagues, empreintes d'une mélancolique rêverie, flottaient à travers sa conscience, elle commença à descendre les pentes douces... les flancs de la falaise se dressaient de plus en plus de chaque côté.

Les pentes étaient si douces que lorsqu'elle se tint au fond de la vallée, elle n'eut pas le sentiment d'être prisonnière des falaises abruptes. Tout autour d'elle flottaient des océans d'ombre ; de grandes fleurs blanches s'inclinaient et murmuraient vers elle. Choissant une direction au hasard, elle écarta les feuillages de ses mains délicates, prêtant l'oreille au chuchotement du vent parmi les frondaisons. Elle ressentit un plaisir enfantin en entendant le léger clapotis d'un ruisseau invisible. Elle marchait comme au sein d'un rêve, en proie à une étrange chimère. Une seule pensée se présentait constamment à son esprit :

ici elle était en sûreté, à l'abri de la brutalité des hommes. Elle se mit à pleurer : c'étaient des larmes de joie. Elle s'allongea à plat ventre sur le sol et saisit l'herbe molle à pleines poignées comme si elle voulait serrer contre son sein son refuge si récent et le garder là, pour toujours.

Elle cueillit des pétales de fleurs et en fit une guirlande qu'elle posa sur ses cheveux blonds. Leur parfum était en harmonie avec tout ce qui se trouvait dans la vallée, propice au rêve, subtil, enchanteur.

C'est ainsi qu'elle arriva dans une clairière, au milieu de la vallée. Elle aperçut une grande pierre, comme taillée par des mains humaines, ornée de fougères, de plantes et de couronnes de fleurs. Elle s'arrêta pour la contempler... le mouvement et la vie l'entourèrent. Se retournant, elle vit des silhouettes surgir des zones d'ombres plus denses... des femmes brunes et élancées, au corps nu et souple. Des fleurs ornaient leurs chevelures noires comme la nuit. Telles des créatures de rêve, elles s'approchèrent et l'entourèrent, sans prononcer un seul mot. Pourtant, elle fut prise de terreur en voyant leurs yeux. Ils étaient lumineux et brillaient sous la lueur stellaire... et n'étaient pas humains. Les formes étaient humaines, mais un étrange changement s'était opéré dans leurs âmes... un changement que reflétaient leurs yeux étincelants. La peur submergea Livia comme une vague. Le serpent dressait son horrible tête dans le Paradis qu'elle venait de découvrir.

Elle ne pouvait fuir. Les femmes brunes et souples l'entouraient. L'une d'elles, encore plus belle que les autres, s'approcha silencieusement de la jeune fille tremblant de peur et l'enlaça dans ses bras délicats et lisses. Son souffle exhalait le même parfum que les fleurs blanches s'inclinant gracieusement sous la clarté stellaire. Ses lèvres pressèrent celles de Livia, en un long et terrifiant baiser. L'Ophirienne sentit un froid mortel la pénétrer et irradier dans ses veines ; semblable à une statue de marbre blanc, elle restait figée entre les bras de sa ravisseuse, privée de parole et de mouvement.

Des mains rapides et douces la soulevèrent et la couchèrent sur la pierre de l'autel, parmi un lit de

fleurs. Les femmes brunes se prirent par la main, formant un cercle ; elles se mirent à danser avec légèreté autour de l'autel, en une cadence grave et mystérieuse. Jamais le soleil ou la lune ne contempla une pareille danse... Les grandes étoiles devinrent encore plus blanches et brillèrent d'un éclat accru comme si la noire sorcellerie de ces pas obtenait une réponse de la part des choses cosmiques et élémentaires.

Un chant s'éleva lentement ; en comparaison, le murmure du ruisseau lointain était plus humain. Un bruissement de voix ressemblant au chuchotement des fleurs qui ondoyaient sous les étoiles. Livia était allongée sur la pierre, consciente mais incapable de bouger. Il ne lui vint pas à l'esprit de douter de sa raison. Elle ne cherchait pas à raisonner ou à analyser ; elle existait et ces étranges créatures dansant autour d'elle existaient également ; cette sourde compréhension de l'existence et l'évidence de la réalité de ce cauchemar prirent possession d'elle tandis qu'elle était étendue sur l'autel, impuissante. Ses yeux étaient levés vers le ciel encombré d'étoiles d'où – elle le savait d'une manière étrange, avec une certitude dépassant la simple connaissance des mortels – quelque chose allait descendre vers elle, comme cela était descendu, il y avait des éons, pour faire de ces femmes nues et brunes les créatures sans âme qu'elles étaient à présent.

Au début, très haut dans le ciel, elle aperçut un point noir parmi les étoiles. Ce point grandit, grossit ; cela se rapprochait ; cela se gonfla, prit l'apparence d'une chauve-souris. Cela grandissait toujours, sans que sa forme change pour autant, du moins pas dans des proportions notables. Cela planait au-dessus d'elle, au sein des étoiles, tombait droit vers la terre en déployant ses ailes, recouvrait Livia de son ombre. Autour d'elle, le chant montait et s'enflait, se transformant en un péan triomphal, vibrant d'une joie impie. C'était le salut au dieu qui venait prendre cette nouvelle victime sacrifiée en son honneur... aussi fraîche qu'une fleur dans la rosée de l'aube.

A présent l'entité était exactement au-dessus de Livia. Son âme frémit et se glaça à la vue de la

créature. Ses ailes ressemblaient à celles d'une chauve-souris ; son corps et le visage nébuleux qui la fixait ne ressemblaient à rien qui existât sur la terre, dans la mer ou dans le ciel. Elle comprit qu'elle contemplait l'horreur ultime, une souillure cosmique venue des gouffres de l'espace aussi noirs que la nuit, comme n'auraient pu en concevoir même les rêves les plus délirants d'un homme frappé de déraison.

Brisant les liens invisibles qui la réduisaient au silence, elle poussa un cri effroyable. Un grondement sourd et menaçant lui répondit. Elle entendit le martèlement de pas rapides sur le sol ; il se produisit tout autour le tourbillon d'eaux impétueuses ; les fleurs blanches s'agitèrent furieusement... les femmes à la peau brune disparurent. Au-dessus d'elle planait la grande ombre ténébreuse. Elle aperçut se précipiter vers elle une grande silhouette blanche dont les plumes ondoyaient sous les étoiles.

— Conan !

Ce cri s'échappa involontairement de ses lèvres. Avec un hurlement féroce et inarticulé, le barbare bondit dans les airs, frappant vers le ciel ; son épée flamboya sous la lueur des étoiles.

Les grandes ailes noires se levèrent et retombèrent. Livia, rendue muette par l'horreur, vit l'ombre noire recouvrir et envelopper le Cimmérien. Le souffle de l'homme devint rauque et oppressé ; il marchait sur les fleurs blanches, les piétinant, les écrasant, les enfonçant dans la terre battue. L'impact déchirant de ses coups se répercutait dans la nuit. Il était secoué d'avant en arrière, comme un rat pris entre les mâchoires d'un chien ; le sol était éclaboussé d'écarlate : le sang se mêlait aux pétales blancs épars, formant comme un tapis.

Aux yeux de la jeune fille, cette bataille démoniaque ressemblait à un cauchemar. Elle vit la créature aux ailes noires chanceler et faiblir dans les airs ; il y eut un battement sourd d'ailes mutilées... le monstre se dégagea brutalement et prit son essor. Bientôt, il se confondait avec les étoiles et disparaissait en leur sein. Son vainqueur titubait, pris de vertige, jambes écartées. Il leva vers le ciel des yeux hagards, étonné par sa victoire, prêt à poursuivre l'horrible combat s'il le

fallait.

Un instant plus tard, Conan s'approchait de l'autel, pantelant et perdant du sang à chaque pas. Sa robuste poitrine se soulevait, luisante de sueur. Le sang ruisselait sur ses bras, coulant de ses blessures au cou et aux épaules. Il toucha la jeune femme et le charme qui la retenait captive fut brisé. Elle se redressa sur son séant et se glissa au bas de l'autel, fuyant le contact de sa main. Il s'appuya contre la pierre, abaissant les yeux vers Livia tandis qu'elle se recroquevillait à ses pieds.

— Des hommes t'ont vue quitter le village, cramponnée à l'encolure d'un cheval, dit-il. J'ai suivi tes traces dès que cela m'a été possible et ai retrouvé ta piste. Pourtant, cela n'a guère été facile à la lueur des torches ! Je suis arrivé à l'endroit où ton cheval t'avait jetée à terre. A ce moment, les torches avaient entièrement brûlé et l'herbe n'avait pas conservé l'empreinte de tes pieds nus ; pourtant j'ai compris que tu étais descendue dans la vallée... il ne pouvait en être autrement ! Mes hommes ont refusé de m'accompagner ; je suis venu seul, à pied. Quelle est cette vallée de démons ? Quelle était cette créature ?

— Un dieu, chuchota-t-elle. Les Noirs m'en avaient parlé... un dieu venu de très loin et d'il y a très longtemps !

— Un démon des Ténèbres Extérieures ! grogna-t-il. Oh, cela n'a rien d'extraordinaire. Ils sont aux aguets, aussi nombreux que des mouches, à proximité de la ceinture de lumière qui entoure ce monde. J'ai entendu les sages de Zamora discuter à leur propos. Certains trouvent leur chemin jusqu'à la terre ; ce faisant, ils doivent revêtir une forme terrestre, de chair et de sang ! Un homme comme moi, armé d'une épée, est de taille à affronter n'importe quel adversaire, infernal ou humain... je ne crains pas les crocs et les griffes ! Viens ; mes hommes m'attendent à l'entrée de la vallée.

Elle était accroupie à ses pieds, immobile, incapable de trouver ses mots pendant qu'il lui adressait un regard sombre. Puis elle parla :

— C'est toi que je fuyais. J'avais prévu de te duper. Je n'avais aucune intention de tenir la promesse que je

t'avais faite. Je t'appartenais selon le marché conclu entre nous ; pourtant je comptais bien t'échapper si cela m'était possible. Punis-moi à ta guise !

Il secoua la sueur et le sang de ses cheveux, puis rengaina son épée.

— Relève-toi, grommela-t-il. C'était un marché déloyal. Je ne regrette pas ce chien noir de Bajujh, et tu n'es pas une catin que l'on achète ou que l'on vend. Les coutumes des hommes varient selon les pays ; néanmoins un homme n'est pas obligé de se conduire en porc où qu'il se trouve. J'avais réfléchi à la question et compris ceci : en t'obligeant à respecter ton accord, je me comporterais exactement comme si je te prenais de force. De plus, tu n'es pas assez forte pour ce pays. Tu es une enfant des villes, des livres et des mœurs civilisées... ce n'est aucunement de ta faute ; tu mourrais rapidement si tu vivais la vie que je mène ! Je vais te conduire jusqu'à la frontière stygienne. Les Stygiens te ramèneront chez toi, en Ophir.

Elle leva les yeux et le regarda fixement comme si elle avait mal compris.

— Chez moi ? répéta-t-elle machinalement. Chez moi ? En Ophir ? Revoir les miens ? Retrouver les cités, les tours, la paix, ma maison ?

Soudain des larmes jaillirent de ses yeux ; s'affaissant, elle serra dans ses bras les genoux du Cimmérien.

— Crom ! Allons jeune fille ! grogna Conan embarrassé. Ne fais pas ça. Tu t'imagines peut-être que je te fais une faveur en te chassant de ce pays à coups de pied ? Ne t'ai-je pas expliqué que tu n'étais pas une femme convenable pour le chef de guerre des Bamulas ?

Chapitre VII

Le château de la terreur

Conan compte bien bâtir un empire noir dont il serait le chef. Mais ses plans sont contrecarrés par une série de catastrophes naturelles et par les intrigues de ses ennemis. En effet, parmi les Bamulas, nombreux sont ceux qui se ressentent de l'accession au pouvoir d'un étranger... d'un Blanc. Abandonnant ses rêves et contraint de fuir, il se dirige vers le nord, traversant la jungle équatoriale, puis le veld aux hautes herbes. Il espère rallier le royaume à demi civilisé de Kush.

I - Les yeux ardents

Au delà des déserts inexplorés de Stygie s'étendent les immenses prairies de Kush. Sur plus d'une centaine de lieues, il n'y a rien sinon les perspectives infinies des herbes grasses. Ici et là un arbre solitaire se dresse, rompant la monotonie du veld légèrement ondoyant : acacias épineux, dragonniers à feuilles ensiformes, lobélies aux brins émeraude, euphorbes vénéneuses aux fleurs digitées. De temps à autre un rare filet d'eau coupe la prairie, creusant un vallon peu profond, et donne naissance à une bande étroite de forêt, le long de ses berges. Des troupeaux de zèbres, d'antilopes et de buffles, ainsi que d'autres habitants de la savane, parcourent le veld et broutent au gré de leurs migrations.

Les herbes hautes murmuraient et s'inclinaient sous les vents vagabonds ; dans un ciel bleu cobalt, le féroce soleil tropical dardait ses rayons aveuglants. De temps en temps des nuages se formaient ; un bref orage accompagné de tonnerre grondait et explosait, flamboyait d'une fureur extrême... pour cesser et disparaître aussi vite qu'il était apparu.

A travers ces étendues désolées et illimitées, comme le jour tombait, une silhouette solitaire et silencieuse avançait péniblement. C'était un jeune géant, puissamment bâti ; ses muscles se gonflaient et sinuaient sous une peau brunie et tannée par le soleil, marquée par les traces blanches d'anciennes blessures. Robuste de poitrine, large d'épaules, il portait pour seul vêtement un pagne et des sandales, ce qui mettait en valeur son corps magnifique aux longs membres. Sa poitrine, ses épaules et son dos étaient presque aussi noirs que ceux des habitants de cette contrée.

Les mèches emmêlées d'une crinière hirsute de cheveux noirs et épais soulignaient un visage aux traits sévères et impassibles. Sous des sourcils noirs et froncés, des yeux farouches d'un bleu brûlant scrutaient sans cesse la savane, d'un côté et de l'autre, tandis qu'il avançait à grands pas, d'une allure souple et régulière, à travers le pays plat. Son regard toujours en éveil perçait les herbes épaisses et ombreuses autour de lui, rougies par l'écarlate irritée du soleil couchant.

La nuit ne tarderait pas à tomber sur Kush ; dans peu de temps, profitant de l'obscurité de ses ailes occultant le monde, le danger et la mort rôderaient au sein des étendues désertiques.

Pourtant le voyageur solitaire, Conan le Cimmérien, n'avait pas peur. Barbare entre les barbares, il avait grandi parmi les mornes collines de sa lointaine patrie. L'endurance d'acier et la vitalité farouche des grands espaces sauvages étaient siennes ; elles lui permettaient de survivre là où des hommes civilisés, plus instruits, plus courtois et plus sophistiqués que lui, auraient péri d'une façon lamentable. Il marchait depuis huit jours, sans aucune nourriture, à part le gibier abattu à l'aide du grand arc de chasse bamula qu'il portait à l'épaule... néanmoins le puissant barbare n'avait à aucun moment atteint les limites de ses forces.

Depuis longtemps Conan était habitué à la vie rude des contrées sauvages. Bien qu'il ait connu les plaisirs langoureux de la vie civilisée dans la moitié des villes du monde entourées de murailles étincelantes, il ne les regrettait pas. Il avançait toujours obstinément vers l'horizon lointain, à présent assombri par une brume pourpre et sombre.

Derrière lui s'étendaient les jungles épaisses des royaumes noirs, situés au delà de Kush : là-bas de fantastiques orchidées flamboyaient parmi les feuillages d'un vert foncé, les féroces tribus noires menaient une vie précaire au milieu de terres arides et le silence des pistes de la jungle moite et ténébreuse était seulement interrompu par le feulement du léopard bondissant sur sa proie, le grognement du cochon sauvage, le barrissement d'airain de l'éléphant, ou le cri soudain d'un singe en colère. Durant plus d'une année, Conan avait été le puissant chef de guerre de la tribu des Bamulas. A la longue, les rusés prêtres noirs, jaloux de son accession au pouvoir et nourrissant une haine féroce envers lui, en raison de son mépris affiché pour leurs dieux sanguinaires et leurs rites cruels et abominables, avaient instillé le poison dans l'esprit des guerriers bamulas, les montant contre leur chef à la peau blanche.

Cela s'était passé de la manière suivante : une période de longue sécheresse ininterrompue s'était

abattue sur les tribus de la jungle. Avec le dessèchement des rivières et le tarissement des points d'eau avait éclaté une guerre rouge et impitoyable : les tribus d'ébène se livrèrent de furieuses batailles afin de s'emparer des rares sources non taries du précieux liquide. Des villages furent livrés aux flammes ; des clans entiers furent massacrés et les cadavres se décomposèrent sous le soleil ardent. Dans le sillage de la sécheresse, de la famine et de la guerre était survenue la peste... elle avait déferlé sur le pays.

Les langues malveillantes des prêtres intrigants rendirent Conan responsable de tous ces fléaux. C'était lui, affirmaient-ils, qui avait amené ces désastres sur les Bamulas. Les dieux étaient en colère : un étranger à la peau blanche avait usurpé le trône ivoirin d'une longue lignée de chefs bamulas. Conan, juraient-ils, devait être écorché vif et mis à mort après mille tortures subtiles, immolé sur les noirs autels des dieux démoniaques de la jungle... sinon tous périraient.

Une fin aussi funeste ne tentant guère Conan, il avait aussitôt riposté, à sa façon... dévastatrice. Une botte portée avec sa grande épée nordique à la large lame avait transpercé le corps du grand-prêtre, mettant un point final à ses invectives. Il avait ensuite fait basculer l'idole en bois, maculée de sang, de la divinité bamula sur les autres shamans et s'était enfui, disparaissant dans les ténèbres de la jungle environnante. Il avait marché durant de nombreuses et pénibles lieues, se dirigeant vers le nord, pour atteindre finalement la région où la forêt dense cédait progressivement la place à de vastes prairies illimitées. A présent, il avait l'intention de traverser à pied la savane et de rallier le royaume de Kush où sa force barbare et le poids de son épée trouveraient sans nul doute un emploi, au service des sombres monarques de cet antique pays.

Soudain ses pensées furent arrachées à la contemplation du passé par un frémissement de son corps, annonciateur de danger. Quelque instinct primitif de survie l'avait averti d'un péril imminent. Il s'arrêta et regarda autour de lui, scrutant les grandes ombres projetées par le soleil couchant. Tandis que les courts poils de sa nuque se hérissaient au contact de cette menace invisible, le gigantesque barbare

interrogea l'air de ses narines à l'odorat très développé et sonda la pénombre de ses yeux où couvait un feu inquiétant. Il ne voyait et ne sentait rien ; pourtant cette mystérieuse sensation de danger – innée chez les hommes des régions sauvages – lui disait que le péril était proche. Il sentit se poser sur lui, avec la légèreté d'une plume, des yeux invisibles. Il se retourna brusquement, suffisamment vite pour entrevoir deux grands globes brillant dans la pénombre.

Presque au même instant, les yeux ardents disparurent. Si fugitive avait été la vision et si promptement sa disparition qu'il fut tenté de la rejeter et de la considérer comme un produit de son imagination. Il se détournait et se remit en marche ; à présent il était sur ses gardes. Comme il poursuivait sa route, des yeux flamboyants s'ouvrirent à nouveau, au sein des ombres épaisses des herbes denses, pour suivre sa progression silencieuse. Des formes fauves et sinueuses se glissèrent après lui, se faufilant sans bruit à travers les fourrés. Les lions de Kush étaient sur la piste de Conan, avides de sang chaud et de chair fraîche.

II - Le cercle de la mort

Une heure plus tard, la nuit était tombée sur la savane, à l'exception d'une bande étroite de lumière à l'ouest, le long de l'horizon : les derniers feux du couchant sur lesquels se profilait de temps en temps un arbre rabougri et noueux du veld, formant une silhouette sombre. Conan avait presque atteint les limites de son endurance. Trois lionnes avaient jailli des ombres, se jetant sur lui, à droite et à gauche. Par trois fois, il avait repoussé ces attaques, grâce à ses flèches rapides et mortelles. Il était difficile de tirer avec précision dans les ténèbres qui s'amoncelaient ; pourtant un grognement furieux poussé par les félins bondissant vers leur proie lui avait appris – par trois fois – qu'il avait touché sa cible ; néanmoins il n'avait aucun moyen de savoir s'il avait tué ou seulement blessé les redoutables prédateurs.

À présent son carquois était vide. Il savait que c'était une simple question de temps : bientôt les maraudeurs silencieux se lanceraient de nouveau à l'attaque et

auraient raison de lui. Huit ou dix lions étaient sur sa piste ; le barbare endurci connut les affres du désespoir, ce qui était rare chez lui. Même si sa puissante épée avait raison d'un ou deux de ses attaquants, les autres le déchiquetteraient et le mettraient en pièces avant qu'il puisse taillader ou frapper de nouveau. Conan s'était déjà battu avec des lions et connaissait leur force prodigieuse. Ils pouvaient rattraper un zèbre à la course, le jeter à terre, le tuer et le traîner jusqu'à leur gîte aussi facilement qu'un chat le fait avec une souris. Conan était l'un des hommes les plus forts de son temps, mais si un lion plantait ses griffes et ses dents dans son corps, cette force ne serait guère plus efficace que celle d'un enfant.

Conan continua de courir. Il courait depuis bientôt une heure à présent, ses longues foulées dévorant les lieues. Au début, il avait couru sans effort ; maintenant il commençait à se ressentir de sa fuite épuisante à travers les jungles obscures et de la longue marche de huit jours à travers la plaine. Sa vue était trouble ; les muscles de ses jambes le faisaient horriblement souffrir. Il avait l'impression que chaque battement de son cœur cognant comme un marteau de forge drainait de sa carcasse gigantesque ses dernières parcelles d'énergie.

Il adressa une prière à ses dieux sauvages pour que la lune surgisse des nuages denses et orageux ; ceux-ci occultaient la plus grande partie du ciel. Il pria pour qu'un tertre ou un arbre vienne rompre la monotonie de la plaine légèrement ondoyante... où même un rocher où il pourrait s'adosser et livrer son dernier combat contre la horde.

Les dieux n'entendirent pas sa prière. Les seuls végétaux de cette région étaient des arbrisseaux épineux, de forme naine : ils poussaient jusqu'à une hauteur de six ou huit pieds, pour étendre ensuite leurs branches à l'horizontale et prendre la forme d'un champignon. Même si Conan réussissait à grimper sur l'un de ces arbres, au mépris des épines, le premier lion venu se glisserait facilement jusqu'au pied de l'arbrisseau... d'une détente souple, il bondirait jusqu'à lui et le ferait tomber à terre, avant de le mettre en pièces. Les seuls tertres étaient des termitières ;

certaines atteignaient plusieurs pieds de hauteur, mais elles étaient trop peu élevées pour lui servir de lieu de retranchement. Il n'y avait rien à faire, sinon continuer de courir.

Pour s'alléger, il s'était débarrassé du grand arc de chasse après avoir décoché sa dernière flèche, bien que cela lui fendît le cœur de jeter cette arme splendide. Carquois et lanières avaient bientôt suivi. A présent, il n'avait plus sur lui qu'un simple pagne en peau de léopard, à ses pieds des sandales à longs lacets, et une outre en peau de chèvre contenant de l'eau. Il tenait à la main la lourde épée glissée dans son fourreau. Se défaire de ceux-ci signifierait renoncer à tout espoir.

Les lions étaient presque sur ses talons. Il sentait l'exhalaison âcre de leurs corps souples et entendait leur souffle rauque. A tout moment ils risquaient de le cerner et de se jeter sur lui ; alors il livrerait son dernier combat, défendant chèrement sa vie, jusqu'à ce qu'ils le déchirent.

Il s'attendait à ce que ses poursuivants observent leur tactique séculaire. Le plus vieux des mâles – le chef du groupe – le suivrait, courant derrière lui, flanqué des mâles les plus jeunes. Les lionnes, plus rapides, allaient prendre de l'avance, le précéder de chaque côté et adopter une formation en croissant. Une fois qu'elles l'auraient suffisamment dépassé, elles refermeraient le cercle et le prendraient au piège. Alors les fauves se jetteraient sur lui, de tous les côtés à la fois, rendant impossible toute défense efficace.

Le paysage fut soudain inondé de lumière. L'œil argenté et rond de la lune contempla les plaines immenses, baignant de son regard la silhouette mouvante du gigantesque barbare... traçant des lignes d'argent pâle sur les muscles des lions qui bondissaient, enveloppant leur pelage fauve de sa lueur spectrale.

L'œil exercé de Conan aperçut le reflet lunaire sur un pelage strié, devant lui sur sa gauche ; il comprit que la manœuvre d'encerclement approchait de sa fin. Pourtant, comme il rassemblait ses dernières forces avant l'ultime assaut, il fut étonné de voir la lionne dévier sa course et s'arrêter. En deux enjambées, il l'avait dépassée. En s'éloignant, il vit que la jeune

lionne sur sa droite avait brusquement cessé de courir, elle aussi. Elle s'était couchée sur l'herbe, remuant et cinglant l'air de sa queue. Un son étrange, mi-rugissement mi-gémissement, sortit de ses mâchoires aux crocs étincelants.

Conan prit le risque de ralentir sa course et de jeter un regard derrière lui. A sa grande stupéfaction, il vit que toute la bande avait fait halte, comme arrêtée par une barrière invisible. Des rugissements à faire trembler la terre sortaient de leurs gosiers, exprimant une rage frustrée.

Les yeux du Cimmérien s'étrécirent ; il fronça les sourcils, étonné. Qu'est-ce qui avait arrêté la horde au moment même où elle était assurée de sa proie ? Quelle force invisible avait eu raison de la fureur de la poursuite ? Il resta un moment face aux fauves, son épée à la main, se demandant s'ils allaient charger à nouveau. Les lions restaient où ils étaient, à grogner et à rugir, leurs mâchoires dégouttant de bave.

Conan observa alors une chose étrange. L'endroit où les lions s'étaient arrêtés semblait situé sur une ligne de démarcation traversant la plaine. Au delà de cette ligne, les herbes poussaient épaisses, hautes et grasses. A la frontière invisible, l'herbe devenait clairsemée, sèche et rabougrie, avec de larges bandes de terre nue. Conan était incapable de distinguer avec netteté les couleurs, dans la pénombre ; pourtant il avait l'impression que les herbes de ce côté-ci de la ligne ne présentaient pas la couleur habituelle de la végétation ordinaire. Au contraire, l'herbe à ses pieds semblait desséchée et grise, comme drainée de toute vitalité.

De chaque côté, sous la vive clarté lunaire, il voyait la zone d'herbes mortes s'incurver au loin et former un cercle... un cercle de mort où il se tenait, seul.

III - La citadelle noire

Bien qu'il fût toujours mortellement harassé, cette brève pause avait donné à Conan la force de reprendre sa marche. Ignorant la nature de la ligne invisible qui avait arrêté les lions, il ne pouvait savoir combien de temps cette mystérieuse influence les tiendrait en échec, les empêchant de le suivre. C'est pourquoi il

préférerait mettre la plus grande distance possible entre les fauves et lui-même.

Bientôt il aperçut une masse sombre surgir au sein des ténèbres devant lui. Il continua, redoublant de prudence, son épée à la main ; ses yeux scrutaient les immensités brumeuses de ce mystérieux domaine. La clarté lunaire était toujours vive ; pourtant elle se ternit et devint lointaine, comme voilée par un brouillard s'épaississant. C'est pourquoi, au début, Conan ne put rien voir de la masse sombre et imprécise qui se dressait dans la plaine devant lui, à l'exception de son volume et de son silence. Telle l'idole colossale d'un culte démoniaque primitif, taillée dans une montagne aux pierres noires par des créatures inconnues de l'Aube des Temps, elle était tapie, immobile, au sein de l'herbe morte et grise.

Conan s'approcha ; des détails apparurent dans le bloc sombre et indistinct. Il vit que c'était un édifice imposant, partiellement en ruine : celui-ci se dressait au milieu des plaines de Kush... une construction titanesque... érigée par des mains inconnues pour des raisons ignorées. Cela ressemblait à un château ou à une sorte de forteresse ; Conan n'avait jamais vu pareille architecture. En pierre noire et massive, la construction s'élevait en un ensemble complexe de colonnes, de terrasses et de murailles crénelées ; leur alignement semblait étrangement de guingois. C'était un spectacle déconcertant. L'œil suivait des courbes vertigineuses qui semblaient subtilement erronées, curieusement déformées. L'énorme édifice donnait l'impression d'un total manque d'ordre, comme si ses constructeurs n'avaient pas joui de toute leur raison.

Conan parvint à détacher son regard des courbes ahurissantes, défiant les lois de l'équilibre par son architecture démentielle, et reprit ses esprits. Il crut avoir trouvé, finalement, pourquoi les animaux du veld évitaient cet édifice en ruine. L'ensemble était nimbé d'une aura de menace et d'horreur insidieuses. Au cours des millénaires qui s'étaient écoulés depuis la construction de la citadelle noire blottie parmi les plaines, les bêtes sauvages avaient sans doute appris à la redouter et à éviter ses limites ombreuses : de telles habitudes de prudence étaient à présent instinctives.

La clarté lunaire diminua soudain tandis que des nuées orageuses s'amoncelaient et assombrissaient à nouveau l'astre défiant les ères. Le tonnerre gronda au loin et le regard perçant de Conan entrevit la lueur sulfureuse d'un éclair au sein des formations nuageuses en colère. Un orage était sur le point d'éclater... passager mais très violent, comme souvent en savane.

Conan hésita. D'un côté, la curiosité et le désir de se mettre à l'abri de l'orage imminent le poussaient vers la forteresse en ruine. De l'autre, son esprit de barbare nourrissait une aversion profondément enracinée pour le surnaturel. Devant les dangers naturels de ce monde, il était sans peur, au point de se montrer téméraire ; mais les périls de l'autre monde faisaient naître une peur panique au plus profond de son être, le glaçant jusqu'aux os. Et quelque chose dans cette construction mystérieuse suggérait le surnaturel. Il sentait sa menace d'une manière aiguë dans le tréfonds de son esprit.

Un grondement de tonnerre proche le décida. Exerçant un contrôle d'acier sur ses nerfs, il s'avança avec assurance vers le sombre portail. Pointant son épée nue devant lui, il franchit le seuil et disparut à l'intérieur.

IV - Les hommes-serpents

Conan parcourut toute la longueur de la salle à la voûte élevée sans trouver le moindre signe de vie. Une épaisse couche de poussière et des feuilles mortes recouvraient les dalles noires. Des débris de matériaux s'entassaient dans les angles de la construction et à la base des impressionnantes colonnes de pierre. Quelle que fût l'ancienneté de cet édifice, il était évident qu'aucune créature vivante ne l'avait habité depuis des siècles.

La salle, éclairée par une nouvelle et brève apparition de la lune, comportait un étage. Un balcon à balustres en faisait le tour. Curieux de sonder plus avant le mystère de cette construction énigmatique, tapie dans la plaine à de nombreuses lieues de tout autre bâtiment de pierre, Conan erra dans les couloirs aussi sinueux que la trace d'un serpent. Il visita des chambres poussiéreuses dont il ne put même pas

deviner le propos originel.

Les dimensions du château étaient vertigineuses, même pour quelqu'un qui avait vu le temple du dieu-araignée de Yezud à Zamora et le palais du roi Yildiz à Aghrapur, au royaume de Turan. Une bonne partie de l'édifice – toute une aile, en fait – s'était effondrée, formant une masse indistincte et chaotique de blocs de pierre noire ; la partie demeurée plus ou moins intacte constituait encore le plus grand bâtiment que Conan ait jamais vu. L'époque de sa construction était au delà de toute conjecture. L'onyx noir dans lequel il avait été taillé ne ressemblait à aucune pierre se trouvant dans cette partie du monde. Il avait dû être amené de très loin... franchir d'énormes distances... pourquoi, Conan ne pouvait l'imaginer.

Certains détails de l'architecture singulière du château rappelèrent à Conan les tombes antiques du royaume maudit de Zamora. D'autres lui firent penser aux temples interdits qu'il avait entrevus dans la lointaine Hyrkanie, alors qu'il était mercenaire dans l'armée turanienne. Il n'aurait su dire si le château noir avait été construit à l'origine pour servir de tombe, de forteresse, de palais ou de temple... ou encore pour toutes ces fonctions à la fois.

Un sentiment d'étrangeté se dégageait également du château, troublant et mettant mal à l'aise le Cimmérien, pour des raisons obscures. La façade semblait avoir été construite selon les principes d'une géométrie différente... de même l'intérieur comportait des aspects troublants. Les marches des escaliers par exemple, étaient beaucoup trop larges et pas assez hautes... ne convenant guère à des pieds humains. Les portes étaient trop hautes et trop étroites : pour les franchir, Conan était obligé de se mettre de côté.

Les murs présentaient des sculptures aux volutes et aux arabesques géométriques d'une complexité déconcertante et fascinante. Conan s'aperçut qu'il devait user de toute sa volonté pour arracher son regard des murs sculptés... de crainte que son esprit ne soit pris au piège et retenu à jamais par les mystérieux symboles que formaient les lignes contorsionnées.

En fait, tout dans cette énigme de pierre étrange et confondante le faisait songer à des serpents... les

couloirs sinueux, la décoration tourmentée... il lui sembla même sentir une légère odeur musquée, ophidienne.

Conan s'arrêta, la mine sombre. Ces ruines oubliées avaient-elles été érigées par le peuple-serpent de l'antique Valusie ? Ce peuple pré-humain avait vécu en des temps incroyablement anciens, avant l'apparition de l'homme lui-même, dans les brumes mystérieuses du Passé, lorsque les reptiles géants régnaient sur la Terre. Avant les Sept Empires et les jours précédant le Cataclysme... avant même qu'Atlantis surgisse des profondeurs de l'Océan de l'Ouest... le peuple-serpent avait dominé le monde. Cette race s'était éteinte bien avant la venue de l'homme... mais pas entièrement.

Autour des feux de camp dans les collines désolées de Cimmérie, puis dans les cours en marbre des temples de Némédie, Conan avait entendu la légende de Kull, le roi atlante de Valusie. Le peuple-serpent avait survécu ici et là : sa magie leur donnait l'apparence d'êtres humains ordinaires. Kull avait découvert par hasard leur secret ; il avait nettoyé et purifié son royaume de leur souillure, les exterminant par la torche et l'épée.

Toutefois, ce château noir, avec son architecture étrangère, ne pouvait-il pas être une relique de cette ère incroyablement lointaine, lorsque les hommes, défendant leur suprématie, avaient eu à lutter contre ces survivants ophidiens d'âges révolus ?

V - Chuchotements d'ombres

Le premier orage passa rapidement au-dessus du château noir. Des gouttes de pluie martelèrent brièvement l'édifice en ruine et des ruisselets d'eau coulèrent par les trous dans la voûte. Puis les éclairs et le tonnerre diminuèrent d'intensité comme l'orage passait et s'éloignait vers l'ouest, laissant la lune luire à nouveau par les fissures dans la pierre. D'autres orages suivaient, grondant et lançant des éclairs à l'est.

Conan dormait d'un sommeil agité, dans un coin de la galerie surplombant la grande salle ; il se tournait et se retournait comme un animal sur ses gardes qui sent confusément l'approche du danger. La prudence lui

avait déconseillé de dormir dans la salle du bas, avec son portail grand ouvert. Même si le cercle de mort semblait arrêter les habitants des plaines, il ne faisait guère confiance à la force invisible qui tenait en échec les bêtes sauvages.

Une douzaine de fois, il se réveilla en sursaut, saisissant son épée et scrutant les ombres de velours, cherchant du regard ce qui l'avait tiré de son sommeil. Une douzaine de fois, il ne découvrit rien dans l'immensité ombreuse des ruines antiques. Néanmoins, comme il s'étendait pour se rendormir, des ombres indistinctes s'amassèrent autour de lui et il crut entendre le chuchotement de voix.

Grognant une imprécation lassée à l'adresse de ses dieux barbares, le Cimmérien maudit toutes les ombres et les échos, les vouant aux onze Enfers écarlates de sa mythologie ; il s'allongea de nouveau, essayant de dormir. A la longue, il sombra dans un profond sommeil. Tandis qu'il dormait, il fit un rêve étrange.

Son corps était endormi, mais son esprit était éveillé et attentif. Pour les yeux immatériels de son ka, comme l'appelaient les Stygiens, la galerie peuplée d'ombres était éclairée par le faible halo d'une lumière sanguine, dont la source était invisible. Ce n'était ni l'éclat argenté de la lune dont les rayons filtraient par les brèches dans la pierre et tombaient en oblique dans la grande salle, ni la pâle zébrure des éclairs lointains. A la faveur de cette lueur couleur de sang, l'esprit de Conan voyait des ombres... elles voletaient comme des chauves-souris nébuleuses parmi les colonnes de marbre noir... des ombres dont les yeux étincelaient d'une faim sans âme... des ombres qui chuchotaient en une cacophonie indescriptible de rires moqueurs et de cris bestiaux.

L'esprit de Conan comprit que ces ombres aux chuchotements impies étaient les fantômes des milliers d'êtres morts dans cet édifice millénaire. Comment il le savait, il n'aurait pu le dire ; pour son ka c'était un fait évident. Le peuple inconnu qui avait bâti l'énorme structure de pierre – que ce soient les hommes-serpents de la légende valusienne ou une autre race oubliée – avait noyé les autels de marbre du château noir sous le sang de milliers de victimes. Et leurs fantômes étaient

enchaînés pour toujours à ce château de la terreur. Peut-être le charme puissant d'une sorcellerie pré-humaine les retenait-il de force dans ce monde... peut-être était-ce le même qui maintenait à distance les animaux du veld.

Ce n'était pas tout. Les spectres du château noir avaient soif du sang des vivants... du sang de Conan.

Son corps épuisé était enchaîné, plongé dans un sommeil ensorcelé. Les fantômes ténébreux s'agitaient et voletaient autour de lui, tendant vers lui des doigts impalpables pour le saisir et le déchirer. Mais un esprit ne peut faire de mal à un être vivant, à moins qu'il ne se manifeste sur le plan physique et ne revête une forme matérielle. La horde d'ombres caquetantes était faible. Depuis des années innombrables aucun homme n'avait défié l'antique malédiction et pénétré dans le château noir... les privant ainsi de nourriture. Affaiblis par une longue faim, les fantômes n'avaient plus la force de se matérialiser en une horde redoutable de goules.

L'esprit de Conan en train de rêver savait tout cela. Tandis que son corps était endormi, son ka observait des mouvements sur le plan astral et surveillait les ombres des vampires ; il les regardait agiter leurs ailes immatérielles autour de sa tête et essayer de taillader sa gorge de leurs griffes impalpables. Pourtant, en dépit de toute leur frénésie muette, elles étaient inoffensives. Sous l'emprise du sortilège, Conan dormait toujours.

Après un laps de temps indéterminé, un changement se produisit dans la lueur rougeâtre émise par les spectres. Ceux-ci se groupèrent et se fondirent en une masse informe dont les ombres s'épaissirent. La faim poussait ces choses mortes et sans esprit à une alliance dénaturée. Chaque fantôme possédait une petite parcelle de cette énergie vitale nécessaire à la matérialisation corporelle. A présent, chaque spectre ajoutait sa maigre réserve d'énergie à celle de ses frères d'un autre monde.

Peu à peu, une forme redoutable, nourrie par la force vitale de dix mille spectres, commença à se matérialiser. Dans la pénombre la transmutation s'opérait lentement, au sein d'une nuée tourbillonnante de particules ombreuses.

Conan dormait toujours.

VI - Les cent têtes

Le tonnerre grondait, assourdissant ; les lueurs sulfureuses des éclairs flamboyaient au-dessus de la plaine plongée dans l'obscurité, à nouveau désertée par la clarté lunaire. Les nuées orageuses crevèrent, déversant sur les étendues herbeuses une pluie torrentielle.

Les négriers stygiens avaient fait route toute la nuit, guidant leurs chevaux vers le sud, en direction des forêts au delà de Kush. Jusqu'à présent leur razzia avait été infructueuse ; pas un seul Noir des tribus nomades qui chassaient et faisaient paître leurs troupeaux dans la savane n'était tombé entre leurs mains. Était-ce la guerre ou la peste qui avait vidé le pays de toute humanité... ou bien les tribus, averties de leur venue, avaient-elles fui, se mettant hors de leur portée... ils l'ignoraient.

En tout cas, il apparaissait qu'ils obtiendraient de meilleurs résultats dans les jungles luxuriantes du Sud. Les Noirs des forêts vivaient en permanence dans des villages faciles à cerner et à investir. Une attaque soudaine à l'aube permettrait aux négriers d'attraper les habitants comme des poissons dans un filet. Les villageois trop âgés, trop jeunes ou trop malades pour supporter le voyage jusqu'en Stygie, seraient massacrés sur place. Ils emmèneraient ensuite vers le nord les malheureux survivants, enchaînés l'un à l'autre, en une longue file humaine.

Les Stygiens étaient au nombre de quarante, des guerriers bien armés et équipés, portant casques et hauberts. C'étaient des hommes de grande taille, au teint basané et aux traits aquilins, puissamment musclés. Maraudeurs endurcis... aguerris, rusés, sans peur et sans pitié... ils n'éprouvaient guère plus de remords à tuer un étranger que la plupart des hommes n'en auraient eu en écrasant un moucheron.

La première averse déferla sur leur colonne. Le vent violent cinglait leurs manteaux de laine et leurs robes de lin, faisant voler la crinière de leurs chevaux dans leurs visages. Les zébrures des éclairs presque

continuels les aveuglaient.

Leur chef aperçut le château noir : l'édifice se dressait dans la prairie, au sein de l'obscurité voilée par la pluie, illuminé par les éclairs. Il lança un ordre guttural et enfonça ses éperons dans les flancs de sa grande jument noire. Les autres l'imitèrent et lancèrent leurs montures au galop vers les sinistres ruines, dans un fracas de sabots, un crissement de cuirs et un tintement métallique. Avec la pluie et la nuit, la façade aux courbes anormales était invisible et les Stygiens étaient impatients de se mettre à l'abri avant d'être trempés jusqu'aux os.

Ils pénétrèrent dans la grande salle, lançant des jurons, vociférant, se secouant pour faire tomber l'eau de leurs manteaux. En un clin d'œil, le silence maussade des ruines avait fait place à un brouhaha sonore. Des broussailles et des feuilles mortes furent entassées ; on battit le briquet. Bientôt un feu encore fumant et crachotant bondissait et crépitait joyeusement au milieu des décombres et des dalles de marbre craquelées, teintant les murs sculptés d'un orange chaleureux.

Les hommes disposèrent sur le sol leurs sacoches de selle, ôtèrent leurs burnous trempés et les étendirent près du feu pour les faire sécher. Ils s'extirpèrent de leurs cottes de mailles et entreprirent de les frotter avec des chiffons huileux. Ils ouvrirent leurs sacoches et mordirent à pleines dents, solides et blanches, dans des miches de pain dur et rassis.

Au-dehors, l'orage se déchaînait ; les éclairs illuminaient le ciel. Des ruisselets d'eau de pluie se déversaient par les brèches dans la toiture, formant de petites cascades. Les Stygiens n'y faisaient guère attention.

Sur le balcon en surplomb, Conan était allongé, immobile, éveillé mais secoué par des frissons qui mettaient au supplice son corps vigoureux. Lorsque l'orage avait éclaté, le sortilège qui le retenait prisonnier avait été rompu. Se dressant d'un bond, il chercha du regard la ténébreuse assemblée de spectres qu'il avait vue dans son rêve. Lorsque les éclairs brillèrent, il crut distinguer une forme sombre et amorphe à l'autre extrémité de la galerie. Il se garda

bien de s'en approcher.

Alors qu'il se demandait comment quitter son refuge sans passer à portée de la Chose, les Stygiens firent irruption dans le château, se secouant et poussant des cris. Leur arrivée ne représentait guère une amélioration, eu égard aux fantômes. Ils seraient plus qu'enchantés de le capturer pour le vendre sur un marché d'esclaves. Conan était un combattant redoutable et ses réserves d'énergie immenses ; pourtant aucun homme ne peut affronter à la fois quarante adversaires résolus. A moins qu'il ne s'ouvre à l'instant même un chemin parmi eux et ne déguerpisse aussitôt du château, ils auraient facilement raison de lui. Une sinistre alternative s'offrait à lui : une mort rapide ou une vie de souffrance, employée à des travaux harassants dans un camp d'esclaves en Stygie. Il n'arrivait pas à se décider.

Si les Stygiens distrayèrent Conan des fantômes, ils eurent un effet identique sur ces derniers : poussées par une faim de goule, les créatures-ombres se désintéressèrent du Cimmérien, au profit des quarante guerriers qui campaient en bas. Suffisamment de chair vivante et de force vitale pour assouvir par trois fois leurs désirs de spectres... Tels des feuilles d'automne, ils flottèrent vers la balustrade et quittèrent la galerie pour descendre vers la grande salle.

Les Stygiens étaient allongés autour du feu ; une bouteille de vin passant de main en main, ils parlaient dans leur langue gutturale. Conan comprenait seulement quelques mots en stygien, mais les intonations et les gestes lui permettaient de suivre facilement la discussion. Le chef – un géant au crâne rasé, aussi grand que le Cimmérien – jurait que, par une nuit pareille, rien au monde ne l'obligerait à sortir sous cette pluie battante. Ils attendraient la venue de l'aube dans ces ruines branlantes. Au moins, la toiture semblait encore saine par endroits et on pourrait dormir là au sec.

Après avoir vidé plusieurs autres bouteilles, les Stygiens, à présent réchauffés et de meilleure humeur, se préparèrent pour la nuit. Le feu était retombé ; les broussailles l'alimentant ne pouvaient fournir des

flammes très vives. Le chef fit signe à l'un de ses hommes et prononça une phrase rauque. Ce dernier protesta ; après une brève discussion, il se leva en grognant et revêtit sa cotte de mailles. Conan comprit qu'il avait été choisi pour monter la première garde.

Epée à la main et bouclier passé à son bras, la sentinelle se tenait dans l'ombre, à la lisière de la zone de lumière produite par le feu moribond. De temps à autre, il arpentait lentement la salle dans toute sa longueur ; s'arrêtait pour regarder vers les couloirs sinueux ou au-dehors, par les portes ouvertes. L'orage battait en retraite.

Alors que la sentinelle se tenait sur le seuil de l'entrée principale, tournant le dos à ses camarades, une forme sinistre apparut au milieu du groupe d'où montaient des ronflements sonores. Cela grandit lentement, tirant sa substance de nuées flottantes d'ombres immatérielles. La créature composite qui se matérialisait progressivement était constituée de la force vitale des milliers d'êtres morts. Cela devint une forme horrible... une énorme masse boursouflée d'où dépassaient d'innombrables membres et appendices difformes. Une douzaine de jambes atrophiées supportaient son poids monstrueux. Sur le dessus, ressemblant à d'effroyables fruits, poussaient des têtes par vingtaines : certaines avaient l'apparence de la vie, avec des cheveux hérissés et des sourcils broussailleux ; d'autres étaient de simples protubérances où les yeux, les oreilles, la bouche et les narines étaient disposés au hasard.

La vue du monstre aux cent têtes dans cette salle faiblement éclairée par le feu aurait glacé de terreur le sang du plus vaillant des hommes. Conan sentit les courts poils de sa nuque se hérissier et sa peau frissonner de dégoût comme il contemplait ce qui se passait à ses pieds.

La Chose s'avança lourdement. Se penchant avec maladresse, elle planta dans le corps d'un des Stygiens une demi-douzaine de griffes acérées. L'homme se réveilla en hurlant. La créature de cauchemar lacéra et mit en pièces sa victime, aspergeant ses compagnons endormis d'horribles débris ruisselant de sang.

VII - La fuite éperdue

En un instant, les Stygiens étaient debout. Bien qu'ils fussent des tueurs endurcis, le spectacle était suffisamment terrifiant pour arracher des hurlements d'horreur à certains. Au premier cri, la sentinelle se retourna vivement, revint en courant vers la grande salle, tailladant le monstre avec son épée. Beuglant des ordres, le chef saisit l'arme la plus proche et se mit à pourfendre la créature. Les autres, bien que sans cuirasse, encore endormis et hébétés, ramassèrent épées et lances pour se défendre contre la forme qui se traînait lourdement parmi eux et les massacrait.

Des épées découpèrent des cuisses contrefaites ; des lances s'enfoncèrent dans le ventre mou et gonflé. Des mains et des bras qui cherchaient à saisir et à déchirer furent tranchés net, heurtant le sol avec un bruit sourd, continuant à se tordre et à griffer l'air. Ne ressentant apparemment aucune douleur, le monstre s'emparait des hommes les uns après les autres. Certains Stygiens eurent la tête tordue et arrachée par les mains qui les étranglaient. D'autres furent saisis par les pieds et violemment frappés contre les colonnes... rapidement transformés en débris sanglants.

Sous les yeux du Cimmérien blotti dans son refuge, une douzaine de Stygiens moururent de la sorte, le crâne fracassé ou mis en lambeaux. Les terribles blessures infligées au monstre par les armes des Stygiens se refermaient aussitôt et cicatrisaient. Les têtes et les bras tranchés étaient remplacés par de nouveaux membres qui poussaient sur le corps bulbeux.

Voyant que les Stygiens n'avaient aucune chance contre le monstre, Conan décida de prendre congé pendant que la Chose était toujours occupée avec les négriers... avant qu'il ne soit l'objet de son attention. Trouvant qu'il serait mal avisé de passer par la grande salle, il chercha une sortie plus directe. Apercevant une fenêtre, il monta jusqu'à elle et la franchit. Elle donnait sur une toiture en terrasse aux tuiles cassées : le moindre faux pas risquait de le faire tomber dans une crevasse et de le précipiter dans le vide.

La pluie avait fait place à une légère bruine. La lune,

à présent presque au-dessus de sa tête, dardait à nouveau des rayons intermittents. S'approchant du parapet qui faisait le tour de la terrasse, Conan étudia la façade et découvrit un endroit où les sculptures, ainsi que de la vigne vierge, lui permettraient de descendre assez facilement jusqu'à terre. Avec l'aisance d'un singe, il entreprit de descendre au bas de la façade étrangement ciselée.

La lune brillait de toute sa splendeur, éclairant la cour intérieure en contrebas, où les chevaux des Stygiens étaient attachés. Ils tiraient sur leurs longues et poussaient des hennissements inquiets, affolés par les bruits du combat mortel provenant de la grande salle. Le tumulte de la bataille était dominé par des hurlements d'agonie : les Stygiens étaient démembrés, les uns après les autres, et mis en pièces.

Conan sauta, atterrissant en souplesse sur la terre de la cour intérieure. Il courut rapidement vers la grande jument noire qui avait appartenu au chef des négriers. Il aurait aimé s'attarder un peu, car il lui fallait une cuirasse et un harnachement complet... dont n'avaient plus besoin les cadavres à l'intérieur du château. La cotte de mailles qu'il avait portée tandis qu'il écumait les mers aux côtés de Bêlit, avait succombé depuis longtemps à l'usure et à la rouille... et il s'était enfui beaucoup trop précipitamment, poursuivi par les Bamulas, pour avoir eu le temps de s'équiper d'une manière décente. Pourtant aucune force au monde n'aurait pu le faire entrer à nouveau dans cette salle où un monstre horrible – la mort vivante ! – rôdait toujours, déchiquetant et massacrant.

Comme le jeune Cimmérien détachait le cheval qu'il avait choisi, une silhouette jaillit en hurlant de l'entrée. Elle traversa la cour pour se jeter furieusement sur lui. Conan vit que c'était l'homme qui avait assuré la première garde. Son casque stygien et sa cotte de mailles l'avaient protégé des griffes de la créature immonde, lui permettant d'échapper au massacre général.

Conan ouvrit la bouche pour parler. Il ne portait pas les Stygiens dans son cœur ; néanmoins, si celui-là était l'unique survivant de son groupe, Conan acceptait volontiers de conclure une alliance avec lui, même

temporaire, jusqu'à ce qu'ils aient rallié une contrée plus calme.

Conan n'eut pas l'opportunité de faire une telle offre : les événements que le Stygien venait de vivre lui avaient fait perdre la raison. Ses yeux brillaient d'une lueur sauvage au clair de lune ; de la bave dégouttait de ses lèvres. Il se rua sur Conan, faisant tournoyer un cimeterre au-dessus de sa tête – la clarté lunaire faisait étinceler la lame – et hurlant :

— Retourne à ton enfer, démon !

L'instinct de survie primitif du Cimmérien, élevé dans les pays sauvages, le sauva : il agit sans même réfléchir. Le temps que l'homme arrive sur lui, la propre épée de Conan avait jailli de son fourreau. Les lames s'entrechoquèrent plusieurs fois, dans un tintement d'acier et une pluie d'étincelles. Comme le Stygien au regard de dément s'apprêtait à porter un nouveau coup, Conan enfonça la pointe de son épée dans la gorge du guerrier. Le Stygien émit un gargouillement, chancela et s'effondra à terre.

Un instant, Conan se retint à la selle de sa jument, haletant. Le duel avait été bref mais violent : le Stygien n'avait pas été un adversaire facile.

A l'intérieur de l'antique édifice de pierre, les cris de terreur avaient cessé. Aux hurlements avait succédé un silence sinistre. Conan entendit des bruits de pas... lents, pesants, traînants. La créature monstrueuse les avait-elle tous massacrés ? S'approchait-elle de la porte ? Sa forme contrefaite allait-elle surgir dans la cour ?

Conan n'attendit pas pour le savoir. De ses doigts tremblants, il délaça le haubert du mort et lui retira sa cotte de mailles. Il prit également le casque du Stygien et son bouclier recouvert de la peau au cuir épais de l'un des grands félins du veld. Il attacha rapidement ces trophées à la selle, bondit sur son coursier, saisit les rênes et enfonça ses talons dans les flancs de la jument. Il la fit quitter au galop la cour en ruine, la guidant vers la zone d'herbe flétrie. Le château hanté par un mal millénaire diminua rapidement derrière lui.

Quelque part au delà du cercle des herbes mortes, les lions affamés rôdaient... Conan s'en moquait. Après les spectres lugubres de la citadelle noire, c'est d'un cœur

léger qu'il tenterait sa chance contre de simples lions !

Chapitre VIII

Le groin dans les ténèbres

Poursuivant sa route vers le nord – la possession d'un cheval rendant le voyage moins pénible et plus rapide - Conan atteint finalement le royaume à demi civilisé de Kush. Pour lui, comme pour d'autres Nordiques, ce pays ne se différencie guère des contrées noires, au sud des déserts de Stygie. A la recherche d'un emploi, il trouve très vite l'occasion de faire la démonstration de ses prouesses guerrières.

I - La chose dans le noir

Amboola de Kush se réveillait lentement, ses sens encore engourdis par tout le vin qu'il avait bu la nuit dernière, au cours du festin. Durant quelques instants de trouble, il lui fut impossible de se rappeler l'endroit où il se trouvait. La clarté lunaire, filtrant par la petite fenêtre munie de barreaux, encastrée dans la partie supérieure du mur, brillait sur un décor qui ne lui était pas familier. Puis il se souvint : il gisait dans l'un des cachots de la prison où la reine Tananda l'avait fait jeter.

On avait certainement versé une drogue dans son vin. Alors qu'il était allongé, à peine conscient, incapable de se défendre, deux gigantesques Noirs appartenant à la garde de la reine s'étaient saisi de lui et du Seigneur Aahmes, le cousin de la reine, pour les conduire sans ménagement jusqu'à leurs cellules. La dernière chose dont il se souvenait était une phrase de la reine... aussi brutale que le claquement d'un fouet : « Scélérats ! Vous complotiez et projetiez de me renverser, n'est-ce pas ? Vous connaîtrez le sort que je réserve aux traîtres ! »

Le gigantesque guerrier noir bougea ; un cliquetis métallique lui fit prendre conscience des fers passés à ses poignets et à ses chevilles. Ses chaînes aboutissaient à des crampons de fer massifs, enchâssés dans la paroi. Il regarda autour de lui, scrutant la pénombre fétide. Au moins, songea-t-il, il était toujours en vie. Tananda elle-même devrait y réfléchir à deux fois avant de faire égorger le commandant des Lanciers Noirs – l'épine dorsale de l'armée de Kush –, le héros des castes inférieures du royaume.

Ce qui surprenait le plus Amboola, c'était qu'on l'accusât d'avoir conspiré avec Aahmes. Certes, le prince et lui étaient d'excellents amis. Ils chassaient, s'enivraient et jouaient aux dés ensemble ; Aahmes s'était plaint, en privé, de la reine : son cœur cruel était aussi rusé et perfide que son corps à la peau satinée était désirable. Mais jamais les choses n'en étaient arrivées au point d'un véritable complot. De toute façon, Aahmes n'était pas l'homme de ce genre de situation... jeune, aimant la vie, d'une nature indolente,

il ne s'intéressait aucunement à la politique ou au pouvoir. Quelque mouchard, désireux de faire avancer ses propres projets aux dépens d'autres personnes, avait dû présenter à la reine des preuves de leur culpabilité, montées de toutes pièces.

Amboola examina ses fers. Même sa force prodigieuse ne réussirait pas à les briser, pas plus que les chaînes fixées au mur. Il ne pouvait espérer davantage arracher de la paroi les crampons de fer. Il le savait parce qu'il avait veillé en personne à leur installation.

Il savait ce qui allait se passer. La reine les soumettrait à la torture, lui et Aahmes, afin de leur arracher les détails de la conjuration et les noms des autres conspirateurs. Malgré tout son courage barbare, Amboola se sentit faiblir à cette perspective. Sa meilleure chance de s'en sortir était peut-être de mentir, en accusant de complicité les seigneurs et les notables de Kush. Tananda ne pourrait pas les punir tous. Si elle s'y risquait, le complot imaginaire qu'elle redoutait tellement deviendrait rapidement une réalité...

Soudain Amboola fut dégrisé. Un frisson glacé parcourut son épine dorsale. Il n'était pas seul dans le cachot... il y avait quelque chose... une présence vivante dont il entendait la respiration.

Poussant un cri rauque, il se redressa et regarda autour de lui, essayant de percer les ténèbres : celles-ci se collaient à lui, telles les ailes ombreuses de la mort. A la faveur de la faible lumière filtrant par la petite fenêtre munie de barreaux, l'officier entrevit une forme effroyable et terrifiante. Une main de glace étreignit son cœur et il connut la peur, pour la première fois de sa vie, bien qu'il ait traversé une vingtaine de batailles.

Un brouillard grisâtre et inconsistant flottait dans la pénombre. Des volutes de brume bouillonnaient et tournoyaient, telles un nid de serpents se lovant, tandis que la forme spectrale se matérialisait et se solidifiait. Une terreur sans nom soudait les lèvres frémissantes d'Amboola et brillait dans ses yeux révulsés comme il regardait la chose surgir du vide et se condenser lentement... s'incarner.

Au début il aperçut un groin, comme celui d'un porc, recouvert de soies épaisses et hérissées, se tendre

vers le cône faiblement lumineux qui filtrait par la fenêtre. Puis il commença à distinguer une forme massive au sein des ombres... quelque chose d'énorme et de bestial ; néanmoins cela se tenait debout. A une tête porcine s'ajoutaient à présent des bras épais et velus ; ils se terminaient par des mains grossières, comme celles d'un babouin.

Avec un cri perçant Amboola se dressa d'un bond... la chose immobile se déplaça, à la vitesse paralysante d'un monstre de cauchemar. Le guerrier noir eut la vision fugitive et démentielle de mâchoires claquant dans le vide et couvertes de bave, de grandes défenses semblables à des ciseaux et de petits yeux noirs porcins qui flamboyaient d'une fureur rouge dans l'obscurité. Puis les pattes bestiales se plantèrent dans sa chair, le maintenant comme dans un étau ; les défenses le transpercèrent, le déchirèrent et le fouaillèrent...

La clarté lunaire tombait sur une forme noire, étendue sur le sol, baignant dans une mare de sang qui s'agrandissait rapidement. La chose grisâtre au pas lourd, un instant plus tôt occupée à déchiqeter le guerrier noir, avait disparu... se dissolvant dans la brume impalpable d'où elle avait surgi et pris forme.

II - L'horreur invisible

— Tuthmes !

L'appel était pressant... aussi pressant que le poing qui martelait la porte en bois de teck de la maison du noble le plus ambitieux de Kush.

— Seigneur Tuthmes ! Laisse-moi entrer ! Le démon s'est manifesté à nouveau !

La porte s'ouvrit et Tuthmes apparut sur le seuil. De grande taille, sa silhouette était mince et aristocratique, son visage étroit et sa peau foncée, comme ceux de sa caste. Il était enveloppé dans une robe de soie blanche comme s'il s'apprêtait à se coucher. Il tenait à la main une petite lampe en bronze.

— Qu'y a-t-il, Afari ? demanda-t-il.

Le visiteur, les yeux brillants, s'élança à l'intérieur de la pièce. Il haletait comme s'il venait de fournir une longue course. C'était un homme élancé, au corps nerveux et à la peau sombre. Il portait une jubbah

blanche. Plus petit que Tuthmes, ses traits étaient plus marqués, trahissant ses ancêtres noirs. Malgré sa hâte, il prit soin de refermer la porte avant de répondre.

— Amboola ! Il est mort ! Dans la Tour Rouge !

— Comment ! s'exclama Tuthmes. Tananda a osé faire exécuter le commandant des Lanciers Noirs ?

— Non, non, non ! Elle n'aurait pas été aussi stupide, assurément. Il n'a pas été exécuté, mais assassiné. Quelque chose s'est introduit dans sa cellule – comment, Set seul le sait –, lui arrachant la gorge, brisant ses côtes et réduisant son crâne en bouillie. Par les boucles ophidiennes de Derketa, j'ai vu bien des cadavres ; pourtant jamais quelqu'un ne fut plus horrible dans la mort qu'Amboola ! Tuthmes, c'est l'œuvre du démon dont parle le peuple noir avec effroi ! L'horreur invisible s'est à nouveau déchaînée sur Meroê ! (Afari serra la petite idole en argile de son dieu protecteur ; l'amulette pendait au bout d'une lanière passée autour de son cou osseux.) La gorge d'Amboola a été déchiquetée par des dents et les marques ne ressemblent pas à celles laissées par les crocs d'un lion ou d'un singe. On dirait plutôt qu'elles ont été faites par des ciseaux aussi acérés qu'un rasoir !

— Quand cela est-il arrivé ?

— Vers minuit sans doute. Les gardiens de la partie basse de la tour, postés près de l'escalier conduisant à la cellule où il était enfermé, l'ont entendu crier. Ils se sont rués en haut des marches, ont fait irruption dans le cachot et l'ont trouvé dans l'état que je viens de te décrire. Je dormais aux étages inférieurs, comme tu me l'avais demandé. Après avoir vu ce spectacle, je suis venu aussitôt ici, recommandant aux gardes de n'en rien dire à personne !

Tuthmes sourit... un sourire froid et cruel qui n'était guère agréable à voir. Il murmura :

— Tu connais les colères démentielles de Tananda. Ayant fait jeter en prison Amboola et son cousin Aahmes, elle a fort bien pu ordonner la mort d'Amboola... et le cadavre a été mutilé, afin que cela ressemble à l'œuvre du démon qui hante ce pays depuis si longtemps. N'aurait-elle pu agir ainsi, dis-moi ?

Une lueur de compréhension apparut dans les yeux

d'Afari. Le prenant par le bras, Tuthmes poursuivait :

— Pars à présent et frappe avant que la reine soit informée de ces faits. Rends-toi tout d'abord à la Tour Rouge, avec un détachement de Lanciers Noirs, et fais massacrer les gardes, pour s'être endormis durant leur service. Veille à ce que l'on sache que tu as agi sur mes ordres. Cela démontrera aux Noirs que j'ai vengé leur commandant et privera Tananda d'une arme précieuse. Tue-les avant qu'elle puisse ordonner elle-même leur exécution.

» Ensuite, répands la nouvelle auprès des nobles et autres notables. Glisse-leur à l'oreille que si c'est la façon de Tananda d'en user avec les puissants de son royaume, ils feraient mieux d'être tous sur le qui-vive.

» Enfin va trouver le vieil Ageera, le jeteur de sorts de la Cité Extérieure. Ne lui dis pas clairement que Tananda est responsable de la mort d'Amboola... laisse-le-lui entendre.

Afari frissonna.

— Comment un homme ordinaire pourrait-il mentir à ce démon ? Ses yeux sont comme des braises ardentes ; ils semblent contempler des abîmes sans nom. Je l'ai vu ordonner à des cadavres de se lever et de marcher ; des crânes sans chair ont entrechoqué leurs mâchoires et grimacé un horrible sourire !

— Ne mens pas, répondit Tuthmes. Fais-lui seulement part de tes propres soupçons. Après tout, même si un démon a vraiment tué Amboola, c'est un être humain qui l'a évoqué au cœur de la nuit. Il se peut que Tananda soit derrière tout ceci, finalement. Allons, pars vite à présent !

Après le départ d'Afari – se rendant en hâte à la Tour Rouge, selon les ordres de son maître - Tuthmes resta un moment au milieu de la pièce, ornée de tapisseries d'une magnificence barbare. Une fumée bleutée montait lentement d'un brûle-encens en cuivre, placé dans un coin. Puis il appela :

— Muru !

Un bruit de pas rapides... celui de pieds nus. Une tenture écarlate, tendue sur l'une des parois de la pièce, fut écartée sur le côté. Un homme incroyablement grand, au corps émacié, baissa la tête pour passer sous le linteau de la porte secrète et entra dans la chambre.

— Me voici, maître, dit-il.

L'homme qui dépassait Tuthmes – pourtant déjà grand – d'une bonne tête portait un vêtement ample, de couleur écarlate, tombant de l'une de ses épaules comme une toge. Bien que sa peau fût aussi noire que le jais, ses traits étaient aquilins, comme ceux de la caste dirigeante de Meroë. Ses cheveux frisés formaient un casque étonnant autour de sa tête.

— Est-il revenu dans sa cellule ? s'informa Tuthmes.

— Oui, seigneur.

— Tout est en ordre ?

— Absolument, maître.

Tuthmes fronça les sourcils.

— Comment peux-tu être certain qu'il exécutera toujours tes ordres et qu'il reviendra ensuite vers toi ? Ne crains-tu pas qu'un jour, après que tu l'auras libéré, il ne te mette en pièces pour retourner vers ces dimensions impies – quelles qu'elles soient – qu'il appelle sa demeure ?

Muru écarta ses mains.

— Les sortilèges que j'ai appris auprès de mon maître, le magicien stygien en exil, et qui permettent de contrôler le démon, ont toujours été efficaces.

Tuthmes adressa au sorcier un regard perçant.

— Il me semble que vous autres magiciens passez la plus grande partie de votre vie en exil ! Comment savoir si quelque ennemi ne t'a pas acheté, te demandant de lâcher le monstre sur moi, un jour prochain ?

— Oh, maître, ne te fais pas de telles idées ! Sans ta protection, où irais-je ? Les Kushites me méprisent, car je ne suis pas de leur race ; et, pour les raisons que tu sais, je ne puis retourner à Kordafa.

— Dans ce cas, prends grand soin de ton démon ; nous aurons certainement besoin de lui avant longtemps. Cet imbécile à la langue trop longue, Afari, n'aime rien tant que de jouer les hommes avisés aux yeux des autres. Il va répandre la nouvelle du meurtre d'Amboola, embellie de mes insinuations quant au rôle tenu par la reine dans cette affaire, à une centaine d'oreilles attentives. La dissension qui oppose Tananda à ses seigneurs ne tardera pas à grandir et j'en

récolterai le bénéfice.

Tuthmes eut un gloussement joyeux – fait rare chez lui – puis versa du vin dans deux coupes d’argent. Il en tendit une au sorcier décharné qui l’accepta, d’une courbette muette. Tuthmes reprit :

— Bien sûr, il ne mentionnera pas qu’il est à l’origine de ce jeu sinistre, en raison de ses fausses accusations portées contre Amboola et Aahmes... sans ordres de ma part, je le précise. Il ne sait pas que – grâce à tes talents de nécromant, Muru, mon ami – je suis au courant de tout. Il fait semblant d’être dévoué à ma cause et à notre faction, mais il nous dénoncerait tous à l’instant même s’il estimait pouvoir en tirer un quelconque profit. Son ambition est d’épouser Tananda et de gouverner Kush, en tant que prince consort. Lorsque je serai roi, j’aurai besoin d’un agent plus digne de confiance qu’Afari.

Sirotant son vin, Tuthmes réfléchit :

— Depuis que feu le roi, son frère, a péri au cours d’une bataille contre les Stygiens, Tananda, pour rester sur le trône d’ivoire, a joué un jeu dangereux, dressant une faction contre l’autre. Pourtant elle manque de caractère et est incapable de garder sous sa coupe un pays qui, par tradition, n’accepte pas l’autorité d’une femme. C’est une débauchée, irréfléchie et impulsive, dont la seule méthode pour s’assurer du pouvoir est de faire exécuter sur l’heure le noble qu’elle redoute le plus. En agissant ainsi, elle met sur le qui-vive et dresse contre elle tous les autres.

» Aussi, continue de surveiller étroitement Afari. Et tiens la bride serrée à ton démon, Muru. Nous aurons encore besoin de cette créature.

Lorsque l’homme de Kordafa fut parti, baissant à nouveau la tête pour franchir le seuil de la porte secrète, Tuthmes monta un escalier en acajou poli. Il déboucha sur le toit en terrasse de son palais, éclairé par la lune.

Regardant par-dessus le parapet, il vit à ses pieds les rues silencieuses de la Cité Intérieure de Meroê. Il parcourut du regard les palais, les jardins et la grande place où un millier de cavaliers noirs pouvaient en un instant surgir au galop, venant des cours des baraquements contigus.

Plus loin, il apercevait les grandes portes en bronze de la Cité Intérieure et, au delà, la Cité Extérieure. Meroê se dressait au milieu d'une grande plaine : les prairies ondoyantes s'étendaient jusqu'à l'horizon, seulement interrompues, de place en place, par des collines peu élevées. Une rivière resserrée serpentait à travers les prairies, passant à proximité des faubourgs de la Cité Extérieure.

Un mur imposant et massif entourait les palais de la classe dirigeante, séparant les deux Cités. Les dirigeants étaient les descendants de Stygiens venus dans le Sud, des siècles plus tôt, pour se tailler un empire et mêler leur sang fier à celui de leurs sujets noirs. La Cité Intérieure avait des rues régulières, de belles places, des maisons en pierre et des jardins.

En revanche, la Cité Extérieure était un enchevêtrement désordonné de huttes en terre séchée. Ses rues étaient sinueuses et aboutissaient à des espaces découverts de forme irrégulière. Le peuple noir de Kush, les aborigènes de ce pays, vivait dans la Cité Extérieure. Seule la caste régnante demeurait dans la Cité Intérieure, à l'exception de leurs domestiques et des cavaliers noirs leur servant de gardes.

Tuthmes inspecta du regard cette vaste perspective de huttes. Des feux brillaient sur les places délabrées ; des torches s'agitaient ici et là dans les rues tortueuses. De temps à autre des bribes de chanson parvenaient jusqu'à lui... un chant barbare dont les accents rauques exprimaient la colère ou le désir sanguinaire. Tuthmes serra son manteau plus étroitement autour de lui et frissonna.

S'avancant sur la terrasse, il s'immobilisa à la vue d'une forme endormie sous l'un des palmiers du jardin artificiel. Il la poussa du pied : l'homme se réveilla et se leva d'un bond.

— Soyons brefs ! l'avertit Tuthmes. C'est fait. Amboola est mort ; avant l'aube, tout Meroê saura qu'il a été assassiné sur l'ordre de Tananda.

— Et le... le démon ? chuchota l'homme en grelottant.

— Rassure-toi... il a réintégré sa cellule. Ecoute-moi attentivement, Shubba. Il est temps que tu partes. Va chez les Shémites et cherche jusqu'à ce que tu aies

trouvé la femme appropriée... une femme blanche. Ensuite ramène-la ici au plus vite. Si tu es de retour avant la nouvelle lune, je te donnerai ton poids en argent. Si tu échoues, je suspendrai ta tête à une branche de ce palmier.

Shubba se jeta à terre et toucha du front la poussière. Se relevant, il quitta rapidement la terrasse. Tuthmes regarda à nouveau dans la direction de la Cité Extérieure. D'une façon étrange, les feux semblaient briller d'un éclat accru ; un tam-tam avait commencé de battre, avec une monotonie de mauvais augure. Une clameur soudaine – des hurlements furieux – monta vers les étoiles.

— Ils ont appris la mort d'Amboola, murmura Tuthmes.

A nouveau son corps fut secoué par un violent frisson.

III - Entrée en scène de Tananda !

L'aube éclairait de flammes écarlates le ciel au-dessus de Meroê. Les rayons d'une lumière vive et vermeille transperçaient l'air brumeux, réfléchis par les dômes gainés de cuivre et les flèches de la Cité Intérieure ceinte de son mur de pierre. Bientôt la journée commença pour les habitants de Meroê. Dans la Cité Extérieure, des femmes noires à la beauté sculpturale se rendaient sur la place du marché, portant sur leurs têtes calebasses et paniers, tandis que des jeunes filles jacassaient et riaient, en route vers les puits. Des enfants nus jouaient et se battaient dans la poussière, se poursuivaient dans les rues étroites. De gigantesques Noirs étaient accroupis sur le seuil de leurs huttes aux toits de chaume, vaquant à leurs affaires, ou bien étaient nonchalamment allongés sur le sol, à l'ombre.

Sur la place du marché, des marchands installés sous des bâches bariolées proposaient des pots et d'autres objets, vantaient leurs légumes et des produits variés, étalés sur le sol. Des Noirs discutaient et marchandaient, en des palabres sans fin, des régimes de bananes, de la bière du même fruit, et des parures en cuivre martelé. Des forgerons étaient courbés sur de

petits feux de charbon de bois, frappant avec vigueur et trempant dans l'eau fers à cheval, couteaux et pointes de lance. Le soleil ardent dardait ses rayons sur l'ensemble... la sueur, l'allégresse, la colère, le dénuement, l'énergie, la saleté et la vigueur du peuple noir de Kush.

Soudain il se produisit un changement : des exclamations de surprise fusèrent, un frisson d'excitation parcourut la foule. Dans un martèlement de sabots, un groupe de cavaliers surgit, se dirigeant vers les grandes portes de la Cité Intérieure. Il y avait une demi-douzaine d'hommes et une femme : elle dominait le groupe.

Sa peau était d'un brun foncé ; ses cheveux formaient une masse épaisse et noire, coiffés en arrière et retenus par une résille aux fils d'or. En dehors des sandales à ses pieds et des plaques en or, incrustées de gemmes, recouvrant en partie ses seins fermes et pleins, son seul vêtement était une jupe courte serrée à la taille. Ses traits étaient réguliers ; ses yeux brillants et intrépides, remplis de défi et d'assurance. Elle guidait son pur-sang kushite avec aisance et maîtrise, au moyen d'une bride ornée de bijoux et de rênes en cuir écarlate, très larges et ouvragées d'or. Ses pieds chaussés de sandales étaient glissés dans de grands étriers en argent, une gazelle était attachée en travers de son arçon de selle. Deux chiens de chasse au corps élancé couraient derrière son cheval.

Comme la femme traversait la place, activités et conversations s'interrompirent. Les visages noirs se firent revêches ; les yeux sombres flamboyèrent d'une lueur rouge. Les gens tournaient la tête pour se chuchoter à l'oreille ; les murmures grandirent et s'enflèrent pour devenir une rumeur audible, de mauvais augure.

L'adolescent qui se tenait à la hauteur de la jeune femme devint nerveux. Il regarda devant lui, scrutant la rue sinueuse. Estimant la distance qui les séparait des portes de bronze, encore cachées par l'enchevêtrement de cases, il chuchota :

— Le peuple gronde. Traverser la Cité Extérieure aujourd'hui était une folie !

— Tous les chiens noirs de Kush ne sauraient

m'empêcher d'aller à la chasse ! répliqua la jeune femme. S'ils deviennent menaçants, lancez vos chevaux sur eux... piétinez-les !

— Plus facile à dire qu'à faire, grommela l'adolescent, en parcourant du regard la foule silencieuse. Ils sortent de leurs maisons et se massent dans la rue, sur notre passage... regardez là-bas !

La rue débouchait sur une vaste place, de forme irrégulière, où les Noirs étaient accourus en foule. Sur un côté de cette place se dressait une maison de boue séchée et de troncs de palmier, plus importante que les bâtisses adjacentes ; une grappe de crânes humains était suspendue au-dessus de sa porte. C'était le temple de Jullah, que la caste dirigeante appelait avec mépris la maison du diable. Le peuple noir vénérât Jullah et non Set, le dieu-serpent de leurs dirigeants et de leurs ancêtres stygiens.

La foule noire avait envahi la place, fixant les cavaliers d'un air maussade. Il y avait quelque chose de menaçant dans son attitude. Tananda, commençant à ressentir une certaine nervosité, ne remarqua pas un autre cavalier qui se dirigeait vers la place, venant d'une autre rue. En temps normal, ce cavalier aurait attiré l'attention de tous, n'étant ni brun, ni noir. C'était un homme blanc, portant casque et cotte de mailles.

— Ces chiens nous cherchent querelle, murmura le jeune homme placé à côté de Tananda, dégainant à moitié son épée incurvée. Les autres gardes – des Noirs comme les gens massés autour d'eux – se rapprochèrent de la reine, mais sans sortir leurs lames. Le murmure sourd et inquiétant grandit ; la foule restait immobile.

— Passez au milieu d'eux... qu'ils s'écartent ! ordonna Tananda en éperonnant son cheval.

Les Noirs reculèrent à contrecœur comme elle s'avancait.

Soudain une silhouette sombre et émaciée sortit de la maison du diable. C'était le vieil Ageera, le jeteur de sorts ; son seul vêtement était un pagne. Montrant du doigt Tananda, il s'écria :

— La voici qui passe sur son cheval, elle dont les

mains ont trempé dans le sang ! Elle qui a assassiné Amboola !

Son cri fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Un grondement ample s'éleva de la foule. Les Noirs déferlèrent, s'élançant vers la reine en hurlant :

— Mort à Tananda !

En un instant, une centaine de mains noires se tendaient et agrippaient les jambes des cavaliers. L'adolescent éperonna son cheval, s'interposant entre Tananda et la foule ; une pierre siffla et lui fracassa le crâne. Les gardes, frappant et tailladant vers la horde déchaînée, furent arrachés de leurs montures et jetés à terre, battus, piétinés, mis en lambeaux. Tananda, cédant enfin à la terreur, poussa un hurlement tandis que son cheval se cabrait. Une vingtaine de formes noires enragées, des hommes et des femmes, se saisirent d'elle.

Un géant l'attrapa par la cuisse ; il la fit basculer de sa selle et tomber vers les mains furieuses qui l'attendaient impatiemment. Sa jupe fut déchirée et arrachée de son corps, volant dans les airs au-dessus d'elle. Un mugissement de rires grossiers monta de la foule houleuse. Une femme cracha au visage de Tananda, lui arrachant ses plaques pectorales et griffant de ses ongles noircis les seins de la reine. Une pierre frôla sa tête, la blessant légèrement.

Tananda aperçut une pierre serrée dans une main ; son propriétaire cherchait à arriver jusqu'à elle, dans la cohue, pour lui faire sauter la cervelle. Des dagues étincelèrent. Seul le nombre même des Noirs en folie qui se bousculaient, se pressaient, s'écrasaient, empêchait qu'elle fût mise à mort à l'instant. Un rugissement monta :

— Au temple de Jullah !

Une clameur répondit aussitôt à cette injonction. Tananda se sentit soulevée, à moitié portée, à moitié traînée par la foule frénétique. Des mains noires la tenaient par les cheveux, les bras et les jambes. Des poings serrés cherchaient à la frapper, étaient arrêtés ou déviés par la multitude.

Il y eut un choc ; sous l'impact la foule chancela et tangua au moment où un cavalier sur un puissant coursier se jeta dans la mêlée, heurtant les Noirs de

plein fouet. Des hommes hurlèrent et furent jetés à terre, aussitôt piétinés par les sabots meurtriers du cheval. Tananda entrevit une silhouette qui se dressait au-dessus de la mer humaine... un visage hâlé et couvert de cicatrices, sous un casque d'acier... une grande épée qui se levait et s'abattait dans une pluie de sang. Puis une lance jaillit de la foule ; pointée vers le haut, elle éventra le coursier. Celui-ci poussa un hennissement, fit un écart et s'abattit.

Le cavalier sauta à terre en souplesse, continuant de frapper à gauche et à droite. Des lances cherchaient à le transpercer avec fureur ; elles étaient déviées par son casque et le bouclier passé à son bras gauche tandis que son épée à large lame fendait chairs et os, fracassait des crânes et répandait des entrailles dans la poussière maculée de sang.

Les assaillants faiblirent un instant. Faisant le vide autour de lui, l'étranger se baissa et empoigna la jeune femme terrifiée, l'aidant à se relever. La protégeant de son bouclier, il recula lentement, se découpant un chemin sanglant jusqu'à ce qu'il sente un mur dans son dos. La poussant derrière lui, il fit face à la foule, résistant à l'assaut des Noirs qui écumaient de fureur et hurlaient comme des déments.

Un fracas de sabots retentit. Un détachement de gardes surgit sur la place, balayant et poussant devant eux les émeutiers. Les Kushites, pris de panique, s'enfuirent en criant vers les rues latérales, laissant une vingtaine de cadavres sur le sol. Le capitaine des gardes – un Noir gigantesque, resplendissant dans son uniforme de soie écarlate, ouvragé d'or – s'approcha et mit pied à terre.

— Tu as été long à venir, dit Tananda qui avait recouvert ses esprits et sa morgue.

Le visage du capitaine devint couleur de cendre. Avant qu'il puisse bouger, Tananda fit un signe aux hommes placés derrière lui. A deux mains, l'un d'eux enfonça sa lance entre les omoplates du capitaine : la pointe ressortit de l'autre côté, saillant de sa poitrine. L'officier tomba à genoux ; une demi-douzaine d'autres lances achevèrent le travail.

Tananda secoua ses longs cheveux noirs en désordre et se tourna vers son sauveur. Elle saignait d'une

vingtaine d'égratignures et de blessures superficielles ; elle était aussi nue qu'au jour de sa naissance. Pourtant elle fixait l'homme sans aucune gêne ni faiblesse. Il lui retourna son regard ; l'expression de l'étranger trahissait une admiration sans détour pour sa maîtrise de soi... ainsi que pour la perfection de ses membres bruns et de ses seins aux globes voluptueux.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle.

— Je suis Conan le Cimmérien, grogna-t-il.

— Cimmérien ? (Elle n'avait jamais entendu parler de ce lointain pays qui se trouvait à des centaines de lieues plus au nord. Elle fronça les sourcils.) Tu portes une cuirasse et un casque stygiens. Ne serais-tu pas plutôt stygien ?

Il secoua la tête et un rictus découvrit ses dents blanches.

— Un Stygien a bien voulu me céder sa cuirasse, mais j'ai dû d'abord tuer cet imbécile.

— Que viens-tu faire à Meroë ?

— Je suis un mercenaire errant, répondit-il simplement, je loue mon épée contre de l'or. Je suis venu tenter ma chance dans cette région.

Il pensait qu'il serait peu avisé de sa part de lui raconter ses exploits précédents quand il était pirate infestant la Côte Noire ou bien chef de guerre de l'une des tribus de la jungle du Sud.

Le regard de la reine parcourut avec une lueur admirative la forme gigantesque de Conan, mesurant la largeur de ses épaules et la robustesse de sa poitrine.

— Entendu, je loue ton épée, dit-elle finalement. Quel est ton prix ?

— Que m'offres-tu ? répliqua-t-il, avec un regard plein de tristesse vers la carcasse de son cheval. Je suis un aventurier... un guerrier errant sans le sou... à présent sans monture, hélas !

Elle eut un mouvement vif de la tête.

— Non, par Set ! Tu n'es plus sans le sou, car je te fais capitaine de ma garde royale. Cent pièces d'or par mois m'assureraient-elles de ta loyauté ?

Il regarda négligemment vers la forme immobile du précédent capitaine qui gisait dans la soie, l'acier et le sang. Ce spectacle n'assombrit pas le moins du monde son rictus soudain.

— Je le pense, fit Conan.

IV - L'esclave blonde

Les jours passaient ; les phases de la lune se succédaient. Un bref soulèvement confus des castes inférieures fut réprimé d'une main de fer par Conan. Shubba, le serviteur de Tuthmes, revint à Meroê. Il alla trouver celui-ci dans sa chambre, où des peaux de lion ornaient le sol de marbre, et lui déclara :

— J'ai trouvé la femme que tu désirais, maître... une jeune Némédienne, capturée à bord d'un navire marchand d'Argos. J'ai donné au négrier shémite une somme rondelette en pièces d'or pour l'avoir.

— Voyons cela, fit Tuthmes.

Shubba sortit de la pièce. Un instant plus tard, il réapparait, tirant une jeune fille par le poignet. Elle était élancée ; son corps blanc formait un contraste éblouissant avec les corps bruns et noirs auxquels Tuthmes était habitué. Ses cheveux tombaient sur ses épaules blanches en de souples ondulations blondes et lumineuses. Elle était seulement vêtue d'une chemise en lambeaux. Shubba la lui ôta, exposant sa nudité frissonnante aux regards de Tuthmes.

Ce dernier hocha la tête, d'une manière impersonnelle.

— Belle marchandise, en vérité ! S'il n'y avait un trône en jeu, je serais sans doute tenté de la garder pour moi. Lui as-tu appris le kushite, comme je te l'avais ordonné ?

— Oui, dans la cité des Stygiens et ensuite, tous les jours, tandis que nous faisons route avec une caravane. A la différence des Shémites, je lui ai inculqué la nécessité d'apprendre... en douceur. Elle s'appelle Diana.

Tuthmes prit place sur un divan et fit signe à la jeune fille de s'asseoir, les jambes croisées, sur les dalles de marbre à ses pieds. Ce qu'elle fit.

— Je vais t'offrir en guise de présent à la reine de Kush, lui apprit-il. Officiellement, tu seras son esclave ; de fait, tu continueras de m'appartenir. Je te ferai parvenir mes ordres régulièrement et tu auras soin de les exécuter parfaitement. La reine est cruelle et

emportée ; aussi prends garde à ne pas la mettre en colère. Tu ne révéleras rien, même sous la torture, des liens t'unissant toujours à moi. Pour que tu ne sois pas tentée de me désobéir, au cas où tu t'imaginerais être hors de mon atteinte une fois dans le palais royal, je vais te faire la démonstration de mon pouvoir sur toi.

La prenant par la main, il l'entraîna à travers un couloir, puis au bas d'une volée de marches en pierre donnant sur une grande pièce parcimonieusement éclairée. Cette salle était séparée en deux parties égales par une paroi de cristal aussi claire que de l'eau ; pourtant elle était très épaisse et assez solide pour résister à la charge d'un éléphant. Tuthmes conduisit Diana jusqu'à la paroi et la fit se tenir face à elle, tandis qu'il se reculait. La lumière s'éteignit brusquement.

Comme la jeune fille se tenait immobile dans l'obscurité, ses membres graciles tremblant d'une peur irraisonnée, une lueur commença à poindre au sein des ténèbres. Elle vit surgir et grossir une tête hideuse et difforme. Elle vit un groin bestial, des dents acérées comme des ciseaux, et des soies. La monstruosité s'avança vers elle ; Diana poussa un hurlement et se retourna, oubliant dans sa terreur éperdue que la paroi de cristal la mettait à l'abri de la brute. Dans le noir, elle se précipita dans les bras de Tuthmes. Elle l'entendit siffler :

— Tu viens de voir mon serviteur. Ne me fais pas défaut, car si cela arrivait un jour, il te chercherait et te trouverait où que tu sois ! Crois-moi, tu ne pourrais lui échapper.

Lorsqu'il lui chuchota autre chose à l'oreille, elle s'évanouit.

Tuthmes la porta jusqu'en haut des marches et la remit entre les mains d'une Noire, avec l'ordre de la ranimer et de lui donner à manger et à boire. Ensuite elle devrait la baigner, la coiffer, la parfumer et l'habiller. Il comptait la présenter à la reine le lendemain.

V - Le fouet de Tananda

Le jour suivant, Shubba conduisait Diana de

Némédie jusqu'au char de Tuthmes, l'aidait à monter et prenait les rênes. C'était une autre Diana, lavée, coiffée et parfumée, dont la beauté était rehaussée par l'ajout discret de fards et de rouge.

Elle portait une robe de soie si fine qu'on pouvait voir chaque contour de son corps à travers l'étoffe diaphane. Un diadème d'argent étincelait sur ses cheveux blonds.

Néanmoins, elle était toujours terrifiée. Sa vie avait été un cauchemar depuis que les négriers l'avaient enlevée. Au cours des longs mois qui avaient suivi, elle avait essayé de se reconforter, avec la pensée que rien ne dure éternellement : sa situation était si mauvaise qu'elle ne pouvait que s'améliorer. Hélas, les choses n'avaient fait qu'empirer !

A présent, elle allait être offerte, en guise de cadeau, à une reine irascible et cruelle. Si elle survivait, elle serait placée devant une douloureuse alternative : être livrée au monstre ou bien se voir soupçonnée par la reine. Si elle refusait d'espionner pour le compte de Tuthmes, celui-ci lâcherait la brute immonde sur elle ; si elle exécutait ses ordres, la reine s'en apercevrait très certainement et la ferait mettre à mort d'une façon encore plus épouvantable.

Au-dessus d'elle, le ciel avait des reflets métalliques. A l'ouest, des nuages s'amoncelaient et s'épaississaient ; la saison sèche de Kush se terminait.

Dans un grondement sourd, le chariot prit la direction de la grande place située devant le palais royal. Les roues mordirent et crissèrent doucement dans le sable apporté par le vent, puis résonnèrent bruyamment en rencontrant les pavés de rues plus larges. Ils aperçurent peu de membres de la caste supérieure, car le soleil ardent de l'après-midi était à son zénith et la fournaise insupportable. La plupart des Méroïtes aisés somnolaient chez eux. Quelques-uns de leurs serviteurs marchaient d'un pas traînant dans les rues ; au passage du chariot, ils tournaient vers eux leurs visages luisants de sueur et les regardaient d'un air stupide.

Arrivés au palais, Shubba aida Diana à descendre du char et lui fit franchir les portes de bronze ouvragées d'or. Un majordome replet les conduisit à travers des

couloirs, puis les introduisit dans une vaste pièce, décorée avec toute l'opulence et le luxe ostentatoire convenant à la chambre d'une princesse stygienne... ce qu'elle était, en un sens. Sur une couche d'ivoire et d'ébène, marquetée d'or et de nacre, était allongée Tananda, seulement vêtue d'une courte jupe de soie écarlate.

Les yeux de la reine détaillèrent avec insolence l'esclave blonde qui tremblait devant elle. De toute évidence, la jeune fille était un morceau de choix... une servante de prix. Mais le cœur de Tananda - macérant lui-même dans la trahison - était prompt à soupçonner la trahison chez les autres. La reine parla soudain ; sa voix contenait une menace voilée :

— Réponds, esclave ! Pourquoi Tuthmes t'envoie-t-il ici, dans ce palais ?

— Je... je l'ignore... où suis-je ?... Qui êtes-vous ?

Diana avait une voix haut perchée, aussi tenue que celle d'un enfant.

— Je suis la reine Tananda, idiote ! A présent réponds à ma question.

— Je ne connais pas la réponse, madame. Tout ce que je sais, c'est que le Seigneur Tuthmes m'envoie en présent...

— Tu mens ! Tuthmes est rongé par l'ambition. Il me hait... aussi jamais il ne me ferait de cadeau, à moins d'avoir une raison cachée. Il a certainement quelque idée en tête. Parle, sinon attends-toi au pire !

— Je... je ne sais pas ! Je ne sais rien ! gémit Diana, éclatant en sanglots.

L'image du démon de Muru la hantait et la terrifiait, presque jusqu'à la démence... elle n'aurait pu parler même si elle l'avait voulu. Sa langue aurait refusé d'obéir à son cerveau.

— Déshabillez-la ! ordonna Tananda.

La robe diaphane fut arrachée du corps de Diana.

— Attachez-la ! dit Tananda.

Les poignets de Diana furent liés, la corde lancée par-dessus une poutre et l'extrémité tendue. Les bras de la jeune fille furent brutalement tirés vers le haut et maintenus au-dessus de sa tête.

Tananda se leva, un fouet à la main.

— A présent, fit-elle avec un sourire cruel, nous

allons voir ce que tu sais à propos des plans de notre cher ami Tuthmes. Encore une fois... parleras-tu ?

Les sanglots suffoquaient Diana et l'empêchaient de parler : aussi secoua-t-elle seulement la tête. Le fouet claqua et siffla, cinglant méchamment la peau de la jeune Némédienne, laissant une marque rouge, en diagonale, sur son dos. Diana laissa échapper un cri perçant.

— Que signifie tout ceci ? gronda une voix puissante.

Conan, portant sur sa jubbah sa cotte de mailles et son ceinturon d'épée, se tenait sur le seuil. Des liens intimes l'unissant à Tananda, il avait pris l'habitude d'aller et venir dans le palais sans se faire annoncer. Tananda avait eu bien des amants - parmi lesquels Amboola, mort dans ses geôles - mais jamais elle n'avait connu de telles étreintes, ni une pareille extase, et c'était la première fois qu'elle montrait avec autant d'ostentation et d'impudence sa liaison amoureuse avec un homme de son entourage. Elle ne se laisserait jamais de ce géant venu du Nord. Pourtant, à présent, elle se retournait vivement.

— Seulement une catin nordique dont Tuthmes m'a fait cadeau... sans aucun doute pour qu'elle me plante une dague dans le dos ou qu'elle verse du poison dans mon vin, fit-elle d'un ton sec. J'essaie de lui soutirer la vérité. Si tu désires me faire l'amour, reviens un peu plus tard.

— Ce n'était pas la seule raison de ma venue, répliqua-t-il avec un rictus de loup. Il y a aussi une insignifiante affaire d'Etat ! Quelle est cette folie... tu as permis aux Noirs de pénétrer dans la Cité Intérieure, afin qu'ils assistent à la mort d'Aahmes sur le bûcher ?

— Quelle folie, Conan ? Cela démontrera à ces chiens noirs que l'on ne plaisante pas avec moi. Ce scélérat sera torturé d'une façon dont on se souviendra des années durant ! Ainsi périssent tous les adversaires de notre dynastie divine ! Qu'objectes-tu à cela, dis-moi ?

— Simplement ceci : si tu laisses entrer dans la Cité Intérieure plusieurs milliers de Kushites et que tu excites ensuite leur désir sanguinaire par le spectacle de tortures, il n'en faudra guère plus pour déclencher

un nouveau soulèvement. Ta dynastie divine ne leur a pas fourni de grandes raisons de l'aimer.

— Je n'ai pas peur de cette racaille noire !

— C'est possible. Mais j'ai sauvé ton joli cou, le soustrayant à leurs griffes, par deux fois déjà ! La troisième fois, ma chance pourrait bien tourner. C'est ce que j'ai tenté d'expliquer à ton ministre, Afari, à l'instant même ; il m'a répliqué qu'il exécutait tes ordres et qu'il n'y pouvait rien. Je pensais que tu m'écouteras d'une oreille plus attentive et entendrais la voix de la raison, puisque tes sujets te craignent beaucoup trop pour dire quelque chose risquant de te déplaire.

— Je ne ferai rien de la sorte. A présent retire-toi et laisse-moi à mon travail... à moins que tu n'aies envie de manier le fouet toi-même !

Conan s'approcha de Diana.

— Tuthmes a du goût, dit-il. Regarde : cette pauvre fille est morte de peur... bouleversée ! Toute histoire que tu lui arracheras ne vaudra même pas la peine d'être écoutée. Donne-la-moi ; je te montrerai ce qu'on peut obtenir avec un peu de douceur.

— De la douceur... toi ? Ha ! Occupe-toi de tes affaires, Conan, et je m'occuperai des miennes. Tu ferais mieux de donner tes instructions aux gardes, en vue de la petite fête de ce soir. (Tananda lança d'un ton furieux à Diana :) A présent parle, friponne, damnée soit ton âme !

Le fouet siffla alors qu'elle ramenait son bras en arrière pour frapper à nouveau. Se déplaçant avec la rapidité souple d'un lion, Conan saisit le poignet de Tananda et le tordit. Le fouet tomba sur les dalles.

— Lâche-moi ! hurla-t-elle. Tu oses faire usage de la force... contre moi ? Je vais... je... je te ferai...

— Tu feras quoi ? lui demanda calmement Conan.

Du pied, il poussa le fouet dans un coin de la pièce, sortit sa dague et trancha la corde qui liait les poignets de Diana. Les serviteurs de Tananda échangèrent entre eux des regards inquiets.

— N'oublie pas ta dignité royale, Altesse ! grimaça Conan en prenant Diana dans ses bras. Souviens-toi également de ceci : tant que je commande la garde... il te reste une chance. Sans moi... ma foi, tu connais la

réponse. Je te verrai ce soir, pour l'exécution.

Il se dirigea à grands pas vers la porte, emportant la jeune Némédienne. Poussant un cri de rage, Tananda ramassa vivement le fouet et le lança dans sa direction. Le manche heurta le large dos du Cimmérien et le fouet tomba sur le sol.

— Tu la préfères à moi uniquement parce que sa peau est blanche comme le ventre d'un poisson... comme la tienne ! lui cria Tananda. Tu te repentiras de cette insolence !

Avec un rire retentissant, Conan sortit de la pièce. Tananda s'affaissa sur le sol, frappant le marbre de ses poings et sanglotant de frustration.

Quelques instants plus tard, Shubba, ramenant le char de Tuthmes vers la maison de son maître, passa devant la demeure de Conan. Il fut stupéfait de voir Conan franchir la porte d'entrée, portant dans ses bras la jeune fille nue. Shubba agita les rênes et poursuivit en hâte son chemin.

VI - Noire conspiration !

A l'approche du crépuscule, les premières lampes avaient été allumées. Tuthmes se trouvait dans sa chambre, avec Shubba et Muru, le sorcier de Kordafa au corps immense. Shubba acheva son récit et lança un regard inquiet vers son maître.

— Je vois que je n'avais pas estimé à sa juste mesure l'esprit soupçonneux de Tananda, déclara Tuthmes. Quel dommage ! Avoir gaspillé en pure perte un agent aussi prometteur que cette Némédienne ! Allons, on ne touche pas la cible à tous les coups. Néanmoins, une question se pose : qu'allons-nous faire à présent ? Quelqu'un a-t-il vu Ageera ?

— Non, seigneur, répondit Shubba. Il a disparu après avoir fomenté cette émeute contre Tananda... avec beaucoup de prudence, si je puis m'exprimer ainsi. Certains disent qu'il a quitté Meroê ; d'autres qu'il se cache dans le temple de Jullah, se livrant à des pratiques divinatoires, jour et nuit.

— Si notre divine reine avait eu l'intelligence ne serait-ce que d'un vermisseau, railla Tuthmes, elle aurait fait investir cette maison du diable par quelques

gardes résolus et ordonné que l'on pendre les prêtres aux poutres de leur propre toit. (Ses compagnons sursautèrent et échangèrent des regards inquiets.) Je sais ; vous avez tous peur de leurs sorts et de leurs gris-gris. Bien, examinons la situation. A présent, la fille ne nous est plus d'aucune utilité. Si Tananda n'est pas parvenue à lui arracher nos secrets, Conan le fera par des moyens plus doux ; de toute façon, en restant chez lui, elle n'apprendra rien d'intéressant pour nous. Par conséquent, elle doit mourir, sur-le-champ. Muru, peux-tu envoyer ton démon dans la demeure de Conan afin qu'il nous débarrasse de la fille ? Ce soir, ce barbare impudent sera occupé ailleurs, avec ses hommes.

— Cela m'est très facile, maître, répondit l'homme de Kordafa. Ne devrais-je pas lui ordonner de rester là-bas jusqu'au retour de Conan... afin qu'il le tue également ? Car je vois bien que tu ne seras pas roi aussi longtemps que Conan vivra. Tant qu'il conservera son poste actuel, il se battra comme un beau diable pour protéger la reine, sa maîtresse, parce qu'il a promis de le faire... bien qu'ils se querellent sur d'autres sujets.

Shubba ajouta :

— Même si nous parvenons à nous débarrasser de Tananda, Conan sera toujours sur notre chemin. Il pourrait devenir roi lui-même. En ce moment, il est pratiquement le roi sans couronne de Kush... le confident et l'amant de la reine. Ses hommes l'adorent et jurent qu'en dépit de sa peau blanche, il est noir comme eux, au fond de son cœur.

— Entendu, accepta Tuthmes. Ainsi leur sort à tous deux est réglé ! J'assisterai à l'exécution d'Aahmes sur la grande place, afin que nul ne puisse dire que j'ai participé à ce massacre.

— Pourquoi le démon ne tuerait-il pas également Tananda ? demanda Shubba.

— L'heure n'est pas propice. Je dois d'abord me concilier l'approbation des autres nobles, afin qu'ils m'appuient lorsque je revendiquerai le trône. Ce ne sera guère facile. Ils sont trop nombreux à nourrir le rêve de devenir roi de Kush. Ma faction doit être suffisamment forte ; autrement mon règne serait aussi

incertain que celui de Tananda en ce moment ! Je me contente de voir venir, la laissant tendre d'elle-même le cou vers le nœud coulant, en raison de ses propres excès !

VII - La fin d'un royaume

Au milieu de la place principale de la Cité Intérieure, le prince Aahmes était attaché à un poteau. Aahmes était un jeune homme grassouillet à la peau brune, dont l'innocence même en politique avait apparemment permis à Afari de le faire tomber dans un piège, au moyen de fausses accusations.

Des braseros et des rangées de torches, tout autour de la place, illuminaient une scène infernale. Entre le poteau et le palais royal avait été dressée une plateforme basse où était assise Tananda. Des gardes étaient disposés sur trois rangées autour de l'estrade. Les flammes lançaient des reflets rougeâtres sur les longues lames de leurs lances, sur leurs boucliers en peau d'éléphant et les plumes de leurs coiffes.

Sur un côté de la place, Conan attendait, immobile sur son cheval, devant un détachement de gardes montés, lances à la verticale. Au loin, des éclairs zébraient le ciel, traversant d'épais nuages.

Au milieu de la place, où était attaché le prince Aahmes, d'autres gardes avaient dégagé un espace où s'affairait l'exécuteur royal. Il faisait chauffer sur une petite forge les instruments de sa profession. Partout ailleurs, la place avait été envahie par la plus grande partie des habitants de Meroê, confondus en une même foule immense. La lueur des torches faisait briller des yeux et des dents au milieu de peaux noires. Tuthmes, et ses serviteurs formaient un groupe compact sur la rangée de devant.

Conan parcourait la foule du regard, en proie à un sombre pressentiment. Jusqu'ici tout se déroulait normalement ; mais qui sait ce qui risquait de se passer si des passions primitives étaient excitées au fond de ces âmes sanguinaires ? Une anxiété sans nom le tourmentait, obsédant son esprit.

Le temps passant, cette angoisse vague se précisa : il était inquiet non pas sur le sort de la reine entêtée, mais

sur celui de la jeune Némédienne. Il l'avait laissée dans sa demeure, en la seule compagnie d'une servante, une Noire. En effet, il avait besoin de tous ses gardes pour surveiller la foule massée sur la place.

Il connaissait Diana depuis quelques heures à peine ; pourtant il s'était énormément attaché à elle. Douce, gentille, peut-être même encore vierge, elle contrastait en tous points avec l'impétueuse, ardente, passionnée, cruelle, sensuelle Tananda. Etre l'amant de Tananda était une chose très excitante, certes ; néanmoins Conan avait très vite constaté qu'il aurait volontiers accepté de la troquer contre quelqu'un de moins emporté. Connaissant bien Tananda, il la croyait tout à fait capable d'avoir envoyé l'un de ses serviteurs chez lui, avec l'ordre d'assassiner Diana pendant qu'il était occupé ailleurs.

Au milieu de la place, le bourreau attisait avec un soufflet son feu de charbon de bois. Il retira des braises un instrument qui brilla d'un vif éclat cerise dans l'obscurité. Il s'approcha de l'homme attaché au poteau. Conan ne pouvait entendre ce qu'il disait, en raison des murmures de la foule ; néanmoins il savait que l'exécuteur de la reine demandait à Aahmes les détails du complot ourdi par lui. Le prince secoua la tête.

Ce fut comme si une voix parlait à Conan, à son esprit, l'incitant vivement à retourner chez lui. Dans les régions hyboriennes, Conan avait écouté des prêtres et des philosophes discuter et spéculer sur l'existence d'esprits protecteurs, ainsi que sur la possibilité d'une communication directe entre deux personnes, sans l'intervention de la parole. Persuadé qu'ils étaient tous fous, à l'époque il n'avait pas accordé une grande attention à leur docte débat. A présent, il lui semblait comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. Il essaya de chasser cette sensation, comme un pur produit de son imagination ; mais elle réapparaissait, plus forte à chaque fois.

A la fin Conan dit à son capitaine adjudant-major :

— Mongo, prends le commandement jusqu'à mon retour.

— Où allez-vous, seigneur Conan ? demanda le Noir.

— Effectuer une reconnaissance dans les rues, pour être sûr qu'aucune bande de coquins ne s'est rassemblée à la faveur de l'obscurité. Continue de contrôler la situation : je serai vite de retour.

Conan fit virevolter son cheval et quitta la place. La foule s'entrouvrit pour le laisser passer. L'intuition en lui était plus forte que jamais. Il encouragea de la voix sa monture qui fila au galop à travers les rues ; bientôt il tirait sur les rênes, l'arrêtant devant sa demeure. Un faible grondement de tonnerre retentit dans le lointain.

La maison était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'une lumière à l'arrière. Conan mit pied à terre, attacha son cheval et entra, la main posée sur la poignée de son épée. A cet instant, il entendit un cri de terreur... c'était la voix de Diana.

Poussant un juron rauque, Conan se précipita à l'intérieur de la maison, dégainant vivement son épée. Le cri venait de la pièce d'habitation, obscure, seulement éclairée par la faible lueur d'une bougie brûlant dans la cuisine.

A la porte de la pièce principale, Conan s'arrêta, pétrifié d'horreur par la scène qui s'offrait à son regard. Diana était recroquevillée sur un divan bas, recouvert de peaux de léopard ; le désordre de son vêtement de soie dévoilait son corps d'ivoire. Ses yeux bleus étaient dilatés par la terreur.

Flottant au milieu de la pièce, une brume aux volutes grises prenait forme et consistance. Le brouillard tournoyait rapidement et s'était déjà partiellement condensé en une forme massive et monstrueuse, aux épaules affaissées et couvertes de poils. Conan entrevit la tête contrefaite de la créature, avec son groin porcin, hérissé de soies, et ses mâchoires hérissées de défenses qui claquaient avec fureur.

La chose terrifiante s'était solidifiée, surgissant dans l'air et se matérialisant par quelque magie démoniaque. Des légendes primitives surgirent dans l'esprit de Conan... des récits concernant des créatures horribles et bestiales qui rôdaient dans la nuit et massacraient avec une rage inhumaine. Le temps de la moitié d'un battement de cœur, ses peurs ataviques le firent hésiter. Puis, avec un grognement furieux, il bondit en avant pour livrer bataille... et trébucha sur le corps de la

servante noire. Celle-ci s'était évanouie et gisait sur les dalles de marbre juste au delà du seuil. Conan perdit l'équilibre et s'étala de tout son long. Son épée vola de ses doigts.

Au même moment, le monstre se retournait avec une rapidité surnaturelle et se jetait sur Conan, en un bond prodigieux. Comme le Cimmérien tombait à plat ventre, le démon passa très nettement au-dessus de son corps et alla cogner contre le mur de l'entrée.

Les combattants se relevèrent aussitôt. Le monstre bondit à nouveau sur Conan ; la lueur d'un éclair au-dehors fit briller ses grandes défenses acérées. Le Cimmérien leva et enfonça son coude gauche sous la mâchoire de la créature, tandis que, de sa main droite, il cherchait fébrilement sa dague.

Les bras velus de la chose bestiale se refermèrent sur Conan et le broyèrent ; le dos d'un homme moins robuste aurait été brisé à l'instant. Les vêtements du Cimmérien se déchirèrent tandis que les griffes de la bête s'enfonçaient dans le tissu et le lacéraient ; plusieurs mailles de sa cuirasse cédèrent avec un bruit métallique et sec. Les deux adversaires faisaient à peu près le même poids, mais la force du démon était incroyable. Comme il bandait le moindre de ses muscles, Conan sentit que son avant-bras gauche était lentement plié et forcé en arrière. Les redoutables mâchoires et l'horrible groin se rapprochèrent de son visage, de plus en plus près.

Dans la pénombre, ils étaient soudés l'un à l'autre, se démenant, soufflant, titubant, comme en une danse grotesque. Conan cherchait sa dague à tâtons, tandis que le démon approchait ses défenses, inexorablement. Conan réalisa que son ceinturon avait dû se mettre de guingois : l'arme était hors d'atteinte. Il sentit que sa force, pourtant titanesque, commençait à faiblir. A cet instant, quelque chose de froid fut poussé dans le creux de sa main droite qui tâonnait. C'était la poignée de son épée que Diana avait ramassée sur le sol et pressait contre sa paume.

Ramenant en arrière son bras droit, Conan pointa l'épée vers le corps de son adversaire. Il poussa. La peau du monstre semblait d'une dureté anormale ; Conan accentua sa poussée et la lame s'enfonça droit

au but. Claquant spasmodiquement ses mâchoires, la créature émit un grognement bestial.

Conan plonge sa lame à plusieurs reprises dans le corps de la créature ; la brute couverte de poils semblait indifférente à la morsure de l'acier. Les bras démoniaques serraient le Cimmérien toujours plus fort, en une étreinte mortelle. Les mâchoires aux crocs effilés comme des rasoirs menaçaient dangereusement son visage. D'autres mailles de sa cuirasse cédèrent avec un tintement musical. Des griffes fendirent sa tunique, creusant des sillons sanglants dans son dos ruisselant de sueur. Un liquide visqueux – qui ne ressemblait en rien au sang d'un être humain – coulait des blessures de la créature, maculant les vêtements de Conan.

Finalement, le Cimmérien plia les genoux et, d'une brusque détente, enfonça ses deux jambes dans le ventre de la créature. Il avait fait appel à ses dernières réserves d'énergie. L'étreinte fatale se desserra ; Conan était libre. Il chancela, déséquilibré, couvert de sang. Comme le démon revenait vers lui, de son pas traînant, et balançait ses bras simiesques pour le saisir à nouveau, Conan prit à deux mains la poignée de son épée et frappa avec la fureur du désespoir. La lame décrivit en sifflant un arc de cercle et s'enfonça dans le cou du monstre, le tranchant à moitié. Ce formidable coup aurait aisément décapité deux ou même trois adversaires humains, mais les tissus du démon étaient plus résistants que ceux des mortels.

La créature tituba, partit à la renverse et s'écrasa avec fracas sur les dalles. Conan resta sur place, épuisé, pantelant, pointant vers le sol sa lame ruisselante. Diana se jeta contre lui, passant ses bras autour du cou du Cimmérien.

— Je suis si heureuse... j'avais prié et demandé à Ishtar qu'elle t'envoie ici...

— Allons, allons, fit Conan, réconfortant la jeune fille par de rudes caresses. J'ai peut-être l'air mûr pour la tombe, mais je ne suis pas encore...

Il s'interrompit ; ses yeux s'agrandirent. La créature morte se relevait. Sa tête difforme se balançait doucement sur son cou à moitié tranché. Le monstre se dirigea d'une allure incertaine vers la porte, trébucha

sur le corps de la servante noire toujours évanouie et sortit en titubant. Il disparut dans la nuit.

— Crom et Mitra ! s'exclama Conan. (Repoussant la jeune fille sur le côté, il grommela :) Plus tard, plus tard ! Tu es une gentille fille, mais je dois poursuivre cette créature. C'est le démon de la nuit dont ils parlent tous... par Crom, je découvrirai son gîte secret !

Il sortit d'un pas chancelant et constata que son cheval avait disparu. Une longueur de rêne pendait encore de l'anneau jusqu'à terre ; l'animal avait brisé sa longe et pris la fuite, saisi de panique à la vue du démon.

Quelques instants plus tard, Conan était revenu sur la grande place. Comme il se frayait à coups d'épaule un chemin à travers la foule qui vibrait et rugissait de plaisir, il vit le monstre chanceler et s'écrouler devant le magicien de Kordafa. Ce dernier se trouvait parmi le groupe de Tuthmes et se distinguait par sa grande taille. Alors qu'elle agonisait, la créature bestiale approcha sa tête des pieds du sorcier.

Des cris de rage montèrent de la foule. Elle avait reconnu le monstre : c'était le démon qui, depuis des années, terrifiait Meroê. Les gardes s'efforçaient toujours de contenir les Noirs, les empêchant de s'approcher du poteau de torture ; pourtant des mains se tendirent sur les côtés et dans son dos pour attraper Muru et le jeter à terre. Dans la confusion extrême, Conan saisit quelques bribes de phrases : « Tuons-le ! C'est le maître du démon ! A mort ! »

Soudain un grand silence se fit sur la place. Ageera avait brusquement surgi dans l'espace dégagé par les gardes ; sa tête rasée et peinte ressemblait à un crâne. C'était comme s'il avait sauté par-dessus les Noirs massés devant le palais pour s'avancer dans l'espace découvert.

— Pourquoi tuer l'instrument et non l'homme qui le manie ? s'écria-t-il. (Il montra Tuthmes du doigt.) Il est ici... celui que sert le Kordafien ! C'est sur son ordre que le démon a tué Amboola ! Mes esprits me l'ont dit, dans le silence du temple de Jullah ! Tuez-le également !

Comme d'autres mains s'emparaient de Tuthmes hurlant et se débattant, Ageera désigna la plateforme

où était assise la reine.

— Tuez tous les seigneurs ! Débarrassez-vous de vos chaînes ! Tuez les maîtres ! Redevenez des hommes libres, ne soyez plus des esclaves ! Tuez, tuez, tuez !

Conan était presque porté par la foule en délire, bousculé, serré, écrasé par les Noirs qui déferlaient d'un côté et de l'autre en chantant : « Tuez, tuez, tuez ! » Ici et là, un seigneur était empoigné par des mains furieuses, jeté à terre, frappé, piétiné et mis en pièces.

Conan cherchait à rejoindre ses gardes montés : avec leur aide, il espérait toujours faire dégager la place et disperser les Noirs. Puis, par-dessus la tête des émeutiers, il vit quelque chose qui modifia ses plans. Un garde royal, qui tournait le dos à l'estrade, pivota brusquement sur ses talons et jeta sa lance vers la reine qu'il était censé protéger. Le projectile s'enfonça et transperça son superbe corps. Comme Tananda s'effondrait sur son siège, une douzaine d'autres lames sifflèrent et la clouèrent au trône d'ivoire. Voyant que leur reine était morte, les gardes montés se joignirent aux autres Noirs pour massacrer les membres de la caste dirigeante.

Quelques instants plus tard, Conan, contusionné et meurtri, les vêtements en lambeaux, mais montant un nouveau cheval, était de retour chez lui. Il attacha l'animal, se précipita à l'intérieur de la maison et sortit de sa cachette un sac rempli de pièces d'or.

— Filons d'ici en vitesse ! aboya-t-il à l'adresse de Diana. Prends une miche de pain ! Par les Enfers glacés de Niflheim, où est passé mon bouclier ? Ah, le voici !

— Tu ne veux pas emporter ces jolies choses... ?

— Pas le temps ; les Noirs mettent le feu à la Cité. A présent, en route, vite ! Monte en croupe et cramponne-toi à mon ceinturon !

Avec sa double charge, le cheval traversa au galop la Cité Intérieure, au milieu d'une cohue indescriptible de bandes de pillards et d'émeutiers, de poursuivants et de poursuivis. Un homme bondit et essaya d'attraper la bride de l'animal ; il retomba avec un cri et fut piétiné dans un bruit d'os brisés. D'autres s'écartèrent

vivement, fuyant comme des déments. Ils franchirent les grandes portes de bronze ; le cheval se lança au galop vers la plaine. Derrière eux, les maisons des nobles étaient livrées au pillage et à l'incendie, transformées en des pyramides de flammes jaunes. Dans le ciel, les éclairs brillaient et le tonnerre grondait. La pluie tomba soudain, torrentielle.

Une heure plus tard, l'orage s'était calmé et la pluie transformée en une bruine fine. Le cheval avançait au pas, cherchant prudemment son chemin dans les ténèbres.

— Nous sommes toujours sur la route stygienne, grogna Conan, s'efforçant de percer l'obscurité du regard. Lorsque la pluie s'arrêtera, nous nous arrêterons également pour nous sécher et prendre un peu de repos.

— Où allons-nous ? demanda la voix douce et mélodieuse de Diana.

— Je l'ignore ; mais je suis las des contrées noires. On n'arrive à rien avec ces gens-là ; ils ont l'esprit aussi obtus et sont aussi stupides que les barbares de mon propre pays nordique... les Cimmériens, les Aesirs et les Vanirs. Je pense que je vais faire une nouvelle tentative... et tourner mes pas vers la civilisation.

— Et moi ?

— Que veux-tu faire ? Je peux te reconduire chez toi, en Némédie, ou te garder avec moi. A toi de décider.

— Je crois, fit-elle d'une petite voix, que, malgré la pluie, le froid et notre situation précaire, je n'ai guère envie que les choses changent !

Dans l'obscurité, Conan eut un rictus silencieux et lança son cheval au galop.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

CYCLE CONAN
LIVRE TROISIÈME

CONAN LE FLIBUSTIER

Chapitre I

Des éperviers sur Shem

À la suite des événements relatés dans l'histoire « Le Groin dans les Ténèbres », Conan, déçu par son échec relatif, décide de quitter les pays noirs. Il s'en va vers le nord, traversant les déserts de Stygie et se dirigeant vers les prairies de Shem. Au cours de ce voyage, sa réputation lui rend de grands services. Il se retrouve bientôt dans les rangs de l'armée du roi Sumuabi d'Akkharie, l'une des cités-Etats shémites du Sud. En raison de la trahison d'un certain Othbaal, cousin du roi fou de Pelishtie, Akhîrom, les troupes akkhariennes tombent dans une embuscade et sont anéanties... tous les soldats sont exterminés, sauf Conan qui s'en sort indemne et se lance sur la piste du renégat. Celle-ci le conduit à Asgalun, la capitale de la Pelishtie.

La silhouette de haute taille, drapée dans un manteau blanc, se retourna vivement et jura doucement, sa main posée sur la poignée de son cimeterre. Il était dangereux de se trouver la nuit dans les rues d'Asgalun, la capitale de la Pelishtie shémite. Car, dans les ruelles sombres et tortueuses du quartier malfamé proche du fleuve, tout pouvait arriver.

— Pourquoi me suis-tu, chien ?

La voix était rauque, prononçant les gutturales shémites avec un accent hyrkanien.

Une autre silhouette de haute taille surgit des ombres, enveloppée, comme la première, dans un manteau de soie blanche, mais elle ne portait pas de casque à pointe.

— Tu as bien dit « chien » ?

L'accent n'était pas hyrkanien.

— Oui, chien. On me suit depuis...

Avant que l'Hyrkanien puisse en dire plus, l'autre se précipita sur lui avec la soudaineté éblouissante d'un tigre se jetant sur sa proie. L'Hyrkanien porta la main à son épée. Il n'eut pas le temps de sortir la lame de son fourreau : un poing énorme le frappa à la tempe. Sans la robuste constitution de l'Hyrkanien et la protection du couvre-nuque de métal fixé à son casque, son cou aurait certainement été brisé. De fait, il fut violemment projeté à terre, tombant sur les pavés malpropres ; son épée lui échappa des doigts.

Comme l'Hyrkanien secouait la tête et recouvrait ses esprits, il aperçut l'autre, dressé au-dessus de lui, son sabre tiré. L'étranger gronda :

— Je ne suivais personne, et j'interdis à quiconque de me traiter de chien ! Es-tu capable de comprendre cela, chien ?

L'Hyrkanien chercha son épée du regard et vit que l'autre l'avait écartée du pied, la mettant hors de sa portée. Cherchant à gagner du temps avant de bondir et de récupérer son arme, il dit :

— Toutes mes excuses si je me suis trompé à ton propos. Pourtant, quelqu'un me suit depuis la tombée de la nuit. J'ai entendu le bruit de pas furtifs dans ces ruelles obscures. Ensuite tu as surgi brusquement, en un endroit idéal pour commettre un meurtre.

— Qu'Ishtar t'emporte ! Pourquoi t'aurais-je suivi ?

Je me suis égaré et cherchais à retrouver mon chemin. Je te vois pour la première fois et j'espère bien ne jamais...

Un bruit de pas étouffés fit pivoter vivement l'étranger sur ses talons, tandis qu'il bondissait en arrière, de manière à avoir devant lui l'Hyrkanien autant que les nouveaux venus.

Quatre silhouettes immenses et menaçantes étaient tapies dans l'ombre ; la faible clarté stellaire se reflétait sur leurs lames incurvées. Il y eut aussi la lueur de dents blanches et d'yeux farouches au sein de peaux foncées.

Un instant, il régna un silence tendu. Puis l'une des silhouettes grommela, avec l'accent fluide des royaumes noirs :

— Lequel est le chien que nous cherchons ? Tous les deux sont habillés de la même façon et la pénombre les rend jumeaux.

— Tuons-les tous les deux, répliqua un autre, qui dépassait d'une demi-tête son compagnon, pourtant déjà grand. Ainsi nous ne commettrons pas d'erreur et ne laisserons aucun témoin derrière nous.

Sur ces paroles, les quatre Noirs s'approchèrent dans un silence de mort. L'étranger fit deux longues enjambées jusqu'à l'endroit où gisait l'épée de l'Hyrkanien. « Attrape ! » grogna-t-il avant de pousser du pied l'arme vers l'Hyrkanien qui la saisit vivement ; puis il s'élança avec un juron rauque vers les Noirs qui s'avançaient.

Le gigantesque Kushite et un autre se dirigèrent vers l'étranger tandis que les deux autres accouraient vers l'Hyrkanien. L'étranger, avec cette même rapidité féline qu'il avait montrée quelques instants plus tôt, bondit sans attendre l'attaque. Une feinte habile, un cliquetis métallique, et un coup de taille, pareil à un éclair, trancha de ses épaules la tête du plus petit des Noirs. Comme l'étranger frappait, le géant fit de même, d'un long coup de revers qui aurait dû couper en deux son adversaire, à hauteur de la taille.

En dépit de son corps massif, l'étranger se déplaça encore plus vite que la lame comme celle-ci sifflait en fendant l'air nocturne. Il se laissa tomber vers le sol, se ramassant sur lui-même, de telle sorte que le cimeterre

passa au-dessus de lui. Restant dans cette position, face à son adversaire, il porta une botte, visant les jambes du Noir. La lame traversa les muscles et l'os. Comme le Noir chancelait sur sa jambe blessée et levait son épée pour porter un autre coup, l'étranger se redressa d'un bond et, se glissant sous le bras levé, plongea sa lame jusqu'à la garde dans la poitrine du Noir. Le sang jaillit et éclaboussa son poignet. Le cimenterre retomba mollement, traversa la kaffia de soie et heurta le casque d'acier en dessous. Le géant s'effondra à terre, agonisant.

L'étranger dégagea vivement sa lame et pivota sur ses talons. L'Hyrkanien avait soutenu calmement l'assaut de ses deux Noirs, battant lentement en retraite pour les garder devant lui. Soudain il porta un coup de taille vers l'un d'eux, traversant sa poitrine et son épaule. L'homme blessé lâcha son épée et tomba à genoux en poussant une plainte. Comme il s'affaissait, il attrapa les genoux de son adversaire et s'y cramponna, se collant à lui comme une sangsue. L'Hyrkanien donna des coups de pied et chercha à se dégager en vain. Les bras basanés, aux muscles d'acier, le maintenaient solidement, tandis que l'autre Noir redoublait de fureur dans ses attaques.

Alors que le guerrier kushite prenait une grande inspiration avant de porter un coup que l'Hyrkanien, gêné, n'aurait pu éviter, il entendit des pas précipités derrière lui. Avant qu'il ait le temps de se retourner, le sabre de l'étranger le transperçait avec une violence telle que la lame ressortit de sa poitrine, d'une demi-longueur, tandis que la garde le heurtait brutalement entre les omoplates. La vie le quitta tandis qu'il poussait un cri stupéfait.

L'Hyrkanien défonça le crâne de son autre adversaire avec la poignée de son arme et réussit enfin à se débarrasser du cadavre agrippé à lui. Il se tourna vers l'étranger : celui-ci était en train d'extraire son sabre du corps qu'il avait transpercé de part en part.

— Pourquoi es-tu venu à mon aide après avoir failli m'arracher la tête des épaules ? demanda-t-il.

L'autre haussa les épaules.

— Nous étions deux hommes attaqués par des coquins. Le destin a fait de nous des alliés. À présent,

si tu le désires, nous pouvons reprendre notre querelle. Tu affirmais que je t'espionnais.

— J'ai vu mon erreur et implore ton pardon, répondit aussitôt l'Hyrkanien. Je sais à présent qui s'attachait à mes pas, se glissant dans l'ombre.

Il essuya et rengaina son cimeterre, puis se pencha sur chaque cadavre tour à tour. Lorsqu'il en vint au corps du géant, il s'immobilisa et murmura :

— Tout beau ! Keluka le Spadassin ! De haut rang est l'archer dont le trait est orné de perles ! (Au prix d'un effort, il arracha du doigt noir et flasque une lourde bague décorée, la glissa dans son ceinturon et empoigna le mort par ses vêtements.) Aide-moi, veux-tu ? Nous devons nous débarrasser de ces charognes, frère, pour éviter les questions gênantes !

L'étranger prit dans chaque main un pourpoint maculé de sang et tira les corps, à la suite de l'Hyrkanien. Celui-ci se dirigeait au bas d'une allée sombre et chargée de remugles, où était visible la margelle brisée d'un puits en ruine, oublié depuis longtemps. Les cadavres plongèrent vers l'abîme et heurtèrent le fond, loin en bas, dans un bruit morose. Avec un léger rire, l'Hyrkanien se retourna.

— Grâce aux dieux, nous ne sommes pas ennemis, déclara-t-il. Et je suis ton débiteur.

— Tu ne me dois rien, répondit l'autre d'une voix sombre.

— Les mots ne sauraient aplanir une montagne. Je suis Farouz, archer de la cavalerie hyrkanienne de Mazdak. Allons dans un endroit plus décent où nous pourrons parler, confortablement installés. Je ne te garde pas rancune pour le coup de poing que tu m'as assené, bien que... par Tarim !... ma tête en résonne encore !

L'étranger rengaina son sabre à contrecœur et suivit l'Hyrkanien. Leur chemin les emmena à travers la pénombre de ruelles sordides et le long de rues étroites et sinueuses. Asgalun offrait un contraste étonnant de splendeur et de décadence ; des palais fastueux se dressaient au milieu des ruines noircies de bâtiments appartenant à des ères oubliées. Un essaim de faubourgs misérables se pressait autour des murs de la Cité Intérieure interdite où demeuraient le roi Akhîrom

et ses nobles.

Les deux hommes arrivèrent dans un quartier moins ancien et plus respectable, où les fenêtres treillissées des balcons en surplomb se touchaient presque, s'inclinant de chaque côté de la rue.

— Toutes les échoppes sont fermées, grommela l'étranger. Il y a quelques jours à peine, la ville était éclairée comme en plein jour, du crépuscule jusqu'au lever du soleil.

— L'une des lubies d'Akhîrom. À présent il en a une nouvelle : aucune lumière ne doit brûler dans Asgalun la nuit. Quelle sera son humeur demain, Pteor seul le sait !

Ils firent halte devant une porte bardée de fer, encastrée dans un mur voûté aux pierres massives ; l'Hyrkanien frappa prudemment. De l'autre côté, une voix posa une question : il lui fut répondu par un mot de passe. La porte s'ouvrit et l'Hyrkanien s'avança vers les ombres épaisses, entraînant son compagnon à sa suite. La porte se referma après eux. Un lourd rideau de cuir fut écarté, révélant un couloir éclairé par une lampe et un vieux Shémite au visage balaféré.

— Un ancien soldat, un vétéran, devenu cabaretier, annonça l'Hyrkanien. Conduis-nous à une salle où nous pourrions parler sans être dérangés, Khannon.

— La plupart des pièces sont désertes, grommela Khannon, en boitant devant eux. Je suis un homme ruiné. Les gens ont peur de toucher à un gobelet depuis que le roi a interdit de boire du vin. Que Pteor le frappe de la goutte !

L'étranger lança des regards curieux vers les grandes salles qu'ils longeaient, de part et d'autre du couloir, où des hommes étaient attablés, mangeant et buvant. La plupart des habitués de Khannon avaient le type pelishtien : des hommes petits et trapus, au teint basané, au nez aquilin et à la barbe frisée bleu-noir. De temps à autre, on apercevait des hommes au corps plus élancé et aux traits plus fins – les nomades vivant dans les déserts orientaux de Shem – ou encore des Hyrkanien et des Kushites de race noire, appartenant à l'armée mercenaire de Pelishtie.

Khannon introduisit les deux hommes dans une

petite salle où il prépara des nattes à leur intention. Il plaça devant eux un grand plateau de fruits et de noix, versa du vin d'une outre renflée et s'éloigna en clopinant et en bougonnant.

— Le royaume de Pelishtie vit des jours bien sombres, frère, déclara d'une voix lente l'Hyrkanien, tout en buvant à longs traits le vin de Kyros. C'était un homme de grande taille, mince mais puissamment bâti. Des yeux noirs et vifs, légèrement bridés, dansaient constamment au milieu d'un visage dont la peau était légèrement jaunâtre. Son nez aquilin était recourbé au-dessus d'une fine moustache noire, en crocs. Son manteau uni était d'une étoffe coûteuse, son casque à pointe était ciselé d'argent et des gemmes brillaient sur la poignée de son cimenterre.

Il regardait un homme presque aussi grand que lui, mais qui contrastait avec lui sur plus d'un point. L'autre avait des membres plus épais et un torse plus puissant : la constitution robuste d'un montagnard. Sous la kaffia blanche, son visage large et bruni, juvénile mais déjà marqué par des cicatrices témoignant de nombreuses rixes et batailles, était rasé de près. La couleur naturelle de sa peau était plus claire que celle de l'Hyrkanien, le teint basané de ses traits n'étant pas le fait de sa race mais celui du soleil. Au fond de ses yeux bleus et froids couvaient des feux violents, prêts à s'embraser. Il but son vin et fit claquer ses lèvres.

Farouz eut un rictus et remplit son gobelet.

— Tu sais te battre, frère. Si les Hyrkaniens de Mazdak n'étaient pas aussi incroyablement jaloux des étrangers, tu ferais une bonne recrue. (L'autre émit un simple grognement.) Qui es-tu, à propos ? insista Farouz. Je t'ai dit qui j'étais.

— Je suis Ishbak, un Zuagir des déserts orientaux.

L'Hyrkanien rejeta sa tête en arrière et éclata d'un rire tonitruant, ce qui amena un froncement de sourcils chez l'autre qui demanda :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Tu t'attends à ce que je croie ça ?

— Me traiterais-tu de menteur ? grogna l'étranger.

Farouz grimaça.

— Aucun Zuagir n'a jamais parlé le pelishtie avec

l'accent qui est le tien, car la langue zuagir n'est qu'un dialecte shémite. En outre, tandis que nous croisions le fer avec les Kushites, tu as invoqué des dieux étranges, Crom et Manannan, j'ai déjà entendu prononcer leurs noms par des barbares venus du Nord lointain. Ne crains rien ; j'ai une dette envers toi et je sais garder un secret.

L'étranger s'était à demi dressé, la main posée sur la poignée de son épée. Farouz but simplement une gorgée de vin. Après un instant de tension, l'étranger s'assit de nouveau. Avec un air de défaite il reconnut :

— Entendu. Je suis Conan le Cimmérien ; je faisais partie de l'armée akkharienne du roi Sumuabi.

L'Hyrkanien eut un rictus et se bourra la bouche de grappes de raisin. Entre deux bouchées, il dit :

— Tu ne ferais pas un bon espion, ami Conan. Tu es trop vif et sincère dans ta colère. Quelle affaire t'amène à Asgalun ?

— Une simple vengeance.

— Qui est ton ennemi ?

— Un Anaki nommé Othbaal. Que les chiens rongent ses os !

Farouz émit un sifflement.

— Par Pteor, ta cible n'est pas des moindres ! Sais-tu que cet homme est le général en chef des troupes anakiennes du roi Akhîrom ?

— Crom ! Cela m'importe aussi peu que s'il était chargé de ramasser les ordures.

— Que t'a donc fait Othbaal ?

Conan répondit :

— Le peuple d'Anakie s'est révolté contre son roi, lequel est encore plus fou qu'Akhîrom. Ils ont demandé à l'Akkharie de les aider. Sumuabi escomptait qu'ils réussiraient et choisiraient un roi plus coopératif que celui en place ; aussi demanda-t-il des volontaires. Nous fûmes cinq cents à nous mettre en route afin d'aider les Anakim. Mais ce maudit Othbaal jouait un double jeu. Il poussait à la révolte, encourageant ainsi les ennemis du roi à se découvrir... ensuite il a trahi les rebelles, les jetant dans les bras de son roi qui a ordonné un massacre général.

» Othbaal était également au courant de notre venue ; aussi il nous a tendu un piège. Ignorant les

derniers événements, nous sommes tombés dans le traquenard. J'ai été le seul à réchapper de cette boucherie... en faisant semblant d'être mort. Tous les hommes sont tombés sur le champ de bataille ou furent mis à mort, après les tortures les plus horribles que le bourreau sabatéen du roi ait pu trouver. (Les yeux bleus et froids s'étrécirent.) J'ai combattu bien des hommes avant ceci et n'ai plus pensé à eux une fois la bataille terminée ; néanmoins dans ce cas, j'ai juré de faire payer à Othbaal ce qu'il a infligé à certains de mes amis morts dans des souffrances indicibles. À mon retour en Akkharie, j'ai appris qu'Othbaal avait fui l'Anakie, par peur du peuple, et qu'il s'était réfugié ici. Comment est-il devenu général aussi vite ?

— C'est un cousin du roi Akhîrom, lui apprit Farouz. Akhîrom, bien que pelishti, est aussi un cousin du roi d'Anakie et a été élevé parmi les nobles de cette cour. Tous les rois de ces petites cités-Etats shémites sont plus ou moins parents, ce qui fait de leurs guerres des querelles de famille... encore plus cruelles. Es-tu à Asgalun depuis longtemps ?

— Non, quelques jours à peine. Suffisamment pour savoir que le roi est fou. Plus de vingt, en vérité !

Conan cracha.

— Il y a plus important à savoir. Akhîrom est fou, c'est vrai, et le peuple murmure sous sa botte. Il se maintient au pouvoir grâce aux trois régiments de mercenaires qui l'ont aidé à renverser et à tuer son frère, le précédent roi. En premier, il y a les Anakim, recrutés par lui alors qu'il vivait en exil à la cour d'Anakie. En second, les Noirs de Kush qui, sous le commandement de leur général, Imbalayo, acquièrent chaque jour un peu plus d'importance. Et troisièmement, les cavaliers hyrkaniens, comme moi-même. Leur général est Mazdak ; entre lui, Imbalayo et Othbaal, il y a assez de jalousie et de haine farouche pour commencer une douzaine de guerres. Tu en as eu un aperçu ce soir, avec cette petite rixe.

» Othbaal est arrivé ici l'année dernière ; c'était alors un aventurier sans le sou. Il s'est élevé rapidement, en partie du fait de sa parenté avec Akhîrom et en partie grâce aux intrigues d'une femme, une esclave ophirienne du nom de Rufia ; il l'a gagnée

au jeu. Elle appartenait à Mazdak. Lorsque l'Hyrkanien a voulu la reprendre, une fois dégrisé, Othbaal a refusé catégoriquement. Une autre raison motive leur haine féroce. Il y a également une femme derrière Akhîrom : Zeriti la Stygienne, une magicienne. Certains disent qu'elle l'a rendu fou en lui administrant des potions concoctées par elle, afin de l'avoir entièrement sous sa dépendance. Si c'est vrai, alors elle a fait échouer ses propres plans, car à présent personne ne peut plus contrôler le roi.

Conan reposa son gobelet et regarda Farouz dans les yeux.

— Bon, et maintenant ? Comptes-tu me dénoncer ou bien disais-tu la vérité en affirmant que tu ne le ferais pas ?

Tournant et retournant entre ses doigts la bague qu'il avait prise à Keluka, Farouz réfléchit.

— Ton secret est en sûreté avec moi. Entre autres raisons, j'ai également une lourde dette envers Othbaal. Si tu réussissais dans ta quête avant que je trouve le moyen de m'acquitter de la mienne, je supporterais cette perte avec une très grande sérénité.

Conan se pencha en avant, serrant de ses doigts d'acier l'épaule de l'Hyrkanien.

— Dis-tu la vérité ?

— Que les dieux ventrus des Shémites me fassent bouillir dans leurs marmites si je mens !

— Alors laisse-moi t'aider dans ta vengeance !

— Toi ? Un étranger, qui ignore tout des façons secrètes d'Asgalun ?

— Bien sûr ! C'est encore mieux ; n'ayant aucune attache ici, on ne se méfiera pas de moi. Allons, réfléchissons à un plan. Où est ce porc et comment pouvons-nous arriver jusqu'à lui ?

Farouz n'était pas un être timoré ; pourtant il eut un mouvement de recul devant la force brutale et primitive qui flamboyait dans les yeux du Cimmérien et s'exprimait dans ses manières.

— Mais j'y pense, fit-il, il y a bien un moyen, pourvu que l'on soit vif et audacieux...

Plus tard, deux silhouettes encapuchonnées faisaient halte près d'un bosquet de palmiers, au milieu des

ruines d'Asgalun plongée dans la nuit. Devant eux s'étendaient les eaux d'un canal ; au-delà, sur la rive opposée, s'élevait le grand mur fortifié de briques séchées au soleil, qui entourait la Cité Intérieure. Celle-ci était en réalité une gigantesque forteresse, abritant le roi, ses nobles dignes de confiance et les troupes mercenaires, interdite aux gens de basse condition n'ayant pas de laissez-passer.

— Nous pourrions escalader ce mur, murmura Conan.

— Cela ne nous rapprocherait guère de notre ennemi, rétorqua Farouz, tâtonnant dans les ténèbres. Ah, voilà ! (Conan vit l'Hyrkanien se pencher vers un monceau informe de dalles de marbre brisées.) Un ancien autel en ruine, grogna Farouz. Mais... ah !

Il souleva une large dalle, révélant des marches qui s'enfonçaient vers les ténèbres. Conan fronça les sourcils avec méfiance.

Farouz expliqua :

— Ce tunnel permet de passer sous le mur ; il remonte ensuite et conduit directement à la maison d'Othbaal, qui se trouve juste au-delà.

— Sous le canal ?

— Oui. Autrefois la demeure d'Othbaal était le lieu de plaisir du roi Uriaz. Celui-ci dormait sur un coussin de plumes soyeuses, flottant sur un bassin de vif-argent, gardé par des lions domptés... pourtant, malgré toutes ces précautions, il est tombé sous la dague d'un assassin. Il avait fait percer des issues secrètes, dans toutes les parties de ses palais. Avant qu'Othbaal occupe cette maison, elle appartenait à son rival Mazdak. L'Anaki ignore tout de son secret. Viens !

Epées tirées, ils descendirent à tâtons une courte volée de marches en pierre, puis s'avancèrent le long du tunnel au sol uni, dans l'obscurité. Les doigts de Conan cherchant dans les ténèbres lui apprirent que les parois, le sol et la voûte étaient composés d'énormes blocs de pierre. Comme ils suivaient le souterrain, les pierres devinrent glissantes et l'air moite. Des gouttes d'eau tombèrent sur la nuque de Conan, le faisant frissonner et jurer. Ils passaient sous le canal. Peu après, cette humidité disparaissait. Farouz siffla un avertissement et ils montèrent une nouvelle volée de

marches.

En haut de l'escalier, l'Hyrkanien tâtonna dans le noir et trouva le loquet. Un panneau glissa sur le côté et une lumière douce filtra de l'intérieur. Farouz se glissa par l'ouverture et, après que Conan l'eut suivi, le referma derrière eux. La porte secrète redevint l'un des lambris finement marquetés qui recouvraient la cloison, ne différant pas des autres panneaux. Ils se trouvaient dans un couloir voûté. Farouz enroula sa kaffia autour de sa tête pour dissimuler son visage et fit signe à Conan de procéder de même. Puis il s'avança dans le couloir sans l'ombre d'une hésitation. Le Cimmérien le suivit, épée à la main, jetant des regards à droite et à gauche.

Ils franchirent un rideau de velours noir et se retrouvèrent dans un vestibule, devant une porte d'ébène aux incrustations d'or. Un Noir robuste, nu à l'exception d'un pagne en soie, se réveilla brusquement, se dressa d'un bond et brandit un grand cimeterre. Pourtant il ne cria pas : le vide caverneux de sa bouche apprit à Conan qu'il était muet.

— En silence ! l'avertit sèchement Farouz, évitant l'attaque du muet.

Comme le Noir trébuchait, emporté par son élan, Conan lui fit un croc-en-jambe. L'homme bascula et tomba à la renverse ; Farouz lui passa son épée à travers le corps.

— Tout s'est passé rapidement et silencieusement ! Parfait ! siffla Farouz avec un rictus. À présent, notre véritable proie !

Prudemment il essaya d'ouvrir la porte, tandis que le gigantesque Cimmérien était tapi contre son épaule, ses yeux brûlants comme ceux d'un tigre à l'affût. La porte s'ouvrit vers l'intérieur ; ils s'élancèrent dans la chambre. Farouz referma la porte après eux et s'adossa à celle-ci. Il éclata de rire à la vue de l'homme qui se redressait d'un bond sur sa couche avec un juron effrayé. À côté de lui, une femme, allongée sur des coussins, poussa un hurlement. Farouz lança à Conan :

— Nous avons forcé le daim jusqu'à son gîte, frère !

Durant une fraction de seconde, Conan embrassa la scène du regard. Othbaal était un homme grand et corpulent, aux épais cheveux noirs réunis en un

chignon sur sa nuque, à la barbe noire huilée, frisée et soigneusement peignée. Malgré l'heure tardive, il était entièrement habillé, portant une courte jupe de soie et un gilet de velours sous lequel brillaient les mailles d'acier d'une cuirasse. Il plongea vers une épée rangée dans son fourreau qui gisait sur le sol, près du divan.

Quant à la femme, sans être d'une beauté sculpturale, elle valait néanmoins le coup d'œil : des cheveux roux, un visage large, marqué de taches de rousseur, et des yeux bruns pétillant d'intelligence. Elle était plutôt bien bâtie, avec des épaules plus larges que la moyenne, des seins fermes et haut placés, et des hanches pleines. Elle donnait l'impression d'une grande force physique.

— À l'aide ! hurla Othbaal, en se levant pour parer l'assaut impétueux du Cimmérien. Je suis attaqué !

Farouz s'élança à travers la pièce spacieuse, sur les talons de Conan, puis il fit un bond en arrière, retournant vers la porte par où ils étaient entrés. Conan fut vaguement conscient d'un remue-ménage dans le couloir et entendit le choc sourd d'un objet massif poussé contre la porte. Puis sa lame croisa celle de l'Anaki. Les épées s'entrechoquèrent au-dessus de leurs têtes, dans une pluie d'étincelles, lançant des éclairs et des flammèches à la lueur de la lampe.

Les deux hommes attaquèrent, frappant avec fureur, chacun trop désireux de prendre la vie de l'autre pour se livrer à une escrime brillante. Chaque coup était porté avec une force redoutable et une volonté meurtrière. Ils se battaient en silence. Comme ils se déplaçaient et tournaient en croisant le fer, Conan vit, par dessus l'épaule d'Othbaal, que Farouz s'était adossé à la porte. De l'autre côté retentissaient des coups violents, de plus en plus forts, qui avaient déjà arraché le verrou. La femme avait disparu.

— Pourras-tu t'en sortir seul ? demanda Farouz. Si cette porte cède, ses esclaves vont se déverser dans cette pièce et nous submerger !

— Jusqu'ici tout va bien, grogna Conan, parant un coup de taille mortel.

— Fais vite alors ; je ne pourrai pas les contenir encore longtemps !

Conan attaqua avec une férocité nouvelle. À présent

c'était au tour de l'Anaki de consacrer toute son attention à parer les assauts du Cimmérien : celui-ci frappait sur sa lame comme un forgeron cogne sur son enclume. L'énergie primitive et la fureur barbare de Conan se déchaînaient. Othbaal pâlit sous sa peau basanée. Son souffle devint court et rauque tandis qu'il cédait du terrain. Le sang ruisselait de blessures aux bras, aux cuisses et au cou. Conan saignait également, mais cela n'avait aucun effet sur la violence impétueuse de son attaque.

Othbaal se trouvait à proximité du mur tendu d'une tapisserie lorsqu'il fit brusquement un bond de côté comme Conan portait une botte. Déséquilibré et emporté par son élan, le Cimmérien bascula en avant et la pointe de son épée heurta la pierre sous la tapisserie. Au même instant, Othbaal frappait de toutes ses forces déclinantes, visant la tête de son adversaire.

L'épée de Conan, en bon acier stygien, au lieu de se briser comme l'aurait fait une lame de qualité inférieure, se courba, puis se redressa aussitôt. Le cimenterre s'abattit, traversant le casque de Conan jusqu'au cuir chevelu en dessous. Avant qu'Othbaal puisse recouvrer son équilibre, la lourde lame de Conan s'élança vers le haut, transperçant les mailles d'acier, traversant l'os de la hanche et grattant la colonne vertébrale.

L'Anaki chancela et tomba avec un cri étranglé, ses entrailles se déversant sur le sol. Ses doigts griffèrent convulsivement le duvet de l'épais tapis, puis devinrent inertes.

Conan, aveuglé par le sang et la sueur, continuait de plonger sa lame dans la forme affaissée à ses pieds, en une frénésie silencieuse, trop ivre de fureur pour se rendre compte que son adversaire était mort. Farouz lui cria :

— Arrête, Conan ! Ils ont cessé leur attaque pour aller chercher un bélier plus lourd. Nous devons profiter de ce répit !

— Comment ? demanda Conan, essuyant machinalement le sang de ses yeux.

Il était toujours étourdi, à la suite du coup qui avait fendu en deux son casque. Il arracha son casque bosselé et ruisselant de sang, il le lança dans un coin,

découvrant ainsi ses cheveux noirs et épais. Un torrent écarlate coula sur son visage, l'aveuglant à nouveau. Il se baissa et déchira une bande de tissu dans la jupe d'Othbaal pour la nouer autour de sa tête.

— Cette porte ! cria Farouz en tendant le doigt. Rufia s'est enfuie par là, la chienne ! Si tu es prêt, partons, et vite !

Conan aperçut une petite porte dérobée sur l'un des côtés du divan. Normalement, elle était dissimulée par les tentures ; Rufia les avait dérangées dans sa fuite, ne refermant pas la porte après elle.

L'Hyrkanien sortit de sa ceinture la bague qu'il avait ôtée du doigt du spadassin noir, Keluka. Il traversa rapidement la pièce, laissa tomber l'anneau près du corps d'Othbaal, et continua de courir vers la porte dérobée. Conan le suivit ; il dut baisser la tête et se mettre de côté pour franchir l'ouverture étroite.

Ils débouchèrent dans un autre couloir. Farouz précédait Conan, l'emmenant par un chemin détourné, tournant et sinuant à travers un véritable labyrinthe de passages. Très vite, Conan fut totalement désorienté. C'est ainsi qu'ils évitèrent les serviteurs d'Othbaal, accourus et massés dans le couloir, devant la porte principale donnant sur la chambre où ils avaient tué le général noir. À un moment, comme ils passaient rapidement devant une pièce, des cris de femmes en sortirent ; Farouz ne s'arrêta pas. Bientôt ils arrivaient devant le panneau secret, se glissaient par l'ouverture et tâtonnaient dans les ténèbres. Émergeant du tunnel, ils se retrouvèrent de nouveau au sein du bosquet silencieux.

Conan s'arrêta pour reprendre son souffle et arranger son pansement. Farouz demanda :

— Et ta blessure, frère ?

— À peine une égratignure. Pourquoi avoir laissé cette bague près du corps ?

— Pour tromper ceux qui voudront le venger. Tarim ! Prendre tous ces risques, et cette catin qui a pris la fuite !

Conan eut un rictus dans l'obscurité. De toute évidence Farouz n'avait rien d'un libérateur aux yeux de Rufia. La vision rapide qu'il en avait eue, une seconde avant de croiser le fer avec Othbaal, s'était

gravée dans son esprit. Une telle femme, songea-t-il, lui conviendrait à merveille.

Au sein de la Cité Intérieure protégée par son mur épais, un formidable événement était en train de se passer. Sous l'ombre des balcons se glissait furtivement une silhouette voilée et encapuchonnée. Pour la première fois depuis trois ans, une femme s'avancait dans les rues d'Asgalun !

Sachant le danger qu'elle courait, elle tremblait de peur et ce n'était pas uniquement à cause des ombres menaçantes tapies dans le renforcement des portes. Les pavés faisaient souffrir ses pieds, car ses mules de velours étaient en lambeaux ; depuis trois ans, les savetiers d'Asgalun avaient reçu l'interdiction formelle de confectionner des chaussures de ville pour femmes. Le roi Akhîrom avait décrété que les femmes pelishtiennes, tels des reptiles, devaient être enfermées dans des cages.

Rufia, l'Ophirienne aux cheveux roux, la favorite d'Othbaal, avait détenu plus de pouvoir qu'aucune autre femme de Pelishtie, à l'exception de Zeriti, la maîtresse magicienne du roi. À présent, tandis qu'elle s'avancait à la dérobée au cœur de la nuit, elle n'était plus qu'une proscrire et cette pensée la brûlait comme un tison chauffé à blanc. Tous ses efforts avaient été réduits à néant en une seconde... par l'épée de l'un des ennemis d'Othbaal.

Rufia appartenait à cette race de femmes habituées à faire chanceler des trônes par leur beauté et leur esprit. Elle se souvenait à peine de son Ophir natal, ayant été enlevée très jeune par des négriers de Koth. Le personnage influent d'Argos qui l'avait achetée et élevée pour en faire sa servante était tombé au cours d'une bataille contre les Shémites. Rufia, adolescente gracile de quatorze ans, avait eu pour nouveau maître un prince de Stygie, un jeune homme efféminé et atteint de langueur, dont elle avait rapidement tiré les fils au bout de ses doigts délicats. Quelques années plus tard, il y avait eu ce raid d'une bande de flibustiers allant à l'aventure, venus des contrées presque mythiques qui s'étendent au-delà de la Mer Intérieure de Vilayet. Ils avaient surgi dans l'île des plaisirs du

prince, située en amont du Styx, massacrant, incendiant et pillant. Au milieu des murs qui s'écroulaient et parmi les cris d'agonie, un gigantesque chef hyrkanien avait emmené dans ses bras une jeune fille à la chevelure rousse qui se débattait et hurlait.

Comme elle faisait partie de ces femmes habiles à gouverner le cœur des hommes, Rufia n'était pas morte et n'était pas devenue un jouet soumis aux caprices de son maître. Lorsque Mazdak avait mis son groupe au service d'Akhîrom d'Anakie – cela faisait partie du plan conçu par le roi, afin d'arracher la Pelishtie à son frère abhorré – Rufia avait suivi.

Elle n'aimait guère Mazdak. L'aventurier aux manières sarcastiques faisait montre d'une habileté glacée dans ses relations avec les femmes, entretenant un vaste harem et ne laissant personne le commander ou le persuader de faire quoi que ce soit. Ne pouvant supporter d'avoir des rivales, Rufia avait été ravie lorsque Mazdak l'avait perdue au jeu et qu'Othbaal était devenu son nouveau maître.

L'Anaki était davantage à son goût. Malgré un penchant certain pour la cruauté et la trahison, l'homme était fort, résolu et intelligent. Et surtout, il était facile de le manœuvrer. Il suffisait de stimuler ses ambitions ; Rufia fut ce stimulant. Elle avait entrepris de lui faire gravir les échelons brillants du pouvoir... et il venait d'être tué par deux assassins masqués, surgis de nulle part.

Plongée dans ces réflexions amères, elle releva la tête avec un sursaut : une silhouette de grande taille, enveloppée dans un manteau, venait de surgir de l'ombre d'un balcon suspendu et lui barrait la route. Seuls ses yeux brûlaient, fixés sur elle, presque lumineux dans la clarté stellaire. Elle eut un mouvement de recul, avec un cri étouffé.

— Une femme dans les rues d'Asgalun ! (La voix était caverneuse et spectrale.) N'est-ce pas contraire aux ordres du roi ?

— C'est par force que je me trouve dans la rue à cette heure, seigneur, répondit-elle. Mon maître a été tué et j'ai fui ses assassins.

L'étranger inclina sa tête dissimulée par un capuchon et resta aussi immobile qu'une statue. Rufia

l'observait avec nervosité. Il émanait de cet homme quelque chose de sinistre et de mauvais augure. Il ressemblait moins à un inconnu méditant sur le récit d'une esclave rencontrée par hasard qu'à un sombre prophète devant décider du sort d'un peuple de pêcheurs. Il redressa finalement la tête.

— Viens, dit-il. Je vais te trouver un toit.

Sans même prendre la peine de regarder si elle lui obéissait, il s'éloigna à grands pas, remontant la rue. Rufia courut après lui. Elle ne pouvait errer dans les rues toute la nuit ; le premier officier du roi venu lui trancherait la tête pour avoir violé l'édit d'Akhîrom. Cet inconnu la conduisait peut-être vers un esclavage encore plus abject, mais elle n'avait pas le choix.

Plusieurs fois elle tenta de lui parler ; son silence farouche l'obligea à se taire à son tour. Ses manières distantes et anormales l'effrayaient. À un moment, elle sursauta en voyant des formes se glisser furtivement à leur suite.

— Des hommes nous suivent ! s'exclama-t-elle.

— Ne fais pas attention à eux ! répondit l'homme de sa voix étrange.

Plus un mot ne fut prononcé jusqu'à ce qu'ils arrivent devant une petite porte voûtée, encastrée dans un mur imposant. L'étranger fit halte et appela d'une voix forte. On lui répondit de l'intérieur. La porte s'ouvrit, révélant un Noir qui tenait une torche. À sa lueur, la grande taille de l'inconnu vêtu de robes semblait exagérée, inhumaine.

— Mais ce... c'est l'une des portes du Grand Palais ! balbutia Rufia.

Pour toute réponse, l'homme repoussa en arrière son capuchon, révélant l'ovale pâle et allongé d'un visage où brûlaient des yeux étrangement lumineux.

Rufia poussa un cri et tomba à genoux.

— Roi Akhîrom !

— Oui, roi Ahkîrom, créature pécheresse et sans foi ! (La voix caverneuse sortait en roulant, avec les accents sonores d'une cloche.) Femme vaine et stupide qui as ignoré le commandement du grand roi, le roi des rois, le roi du monde, le monde des dieux ! Qui es sortie dans la rue, couverte de péchés, et qui as fait fi des injonctions de son bon roi ! Saisissez-vous d'elle !

Les ombres qui les suivaient accoururent, devenant une escouade de Noirs muets. Comme leurs doigts se refermaient sur son corps, Rufia s'évanouit.

L'Ophirienne reprit connaissance dans une chambre sans fenêtre dont les portes voûtées étaient fermées par des verrous en or. Elle jeta un regard éperdu autour d'elle, cherchant son ravisseur, et se blottit craintivement en l'apercevant dressé au-dessus d'elle. Il passait sa main dans sa barbe en pointe grisonnante tandis que ses yeux terribles la fixaient et brûlaient son âme.

— Lion de Shem ! s'exclama-t-elle, en se mettant à genoux. Grâce !

Comme elle parlait, elle comprit la futilité de sa requête. Elle était prosternée devant l'homme dont le nom était une malédiction dans la bouche des Pelishtim ; celui qui, se réclamant d'une inspiration divine, avait ordonné que tous les chiens soient mis à mort, tous les plants de vigne arrachés, tous les raisins et le miel jetés dans la rivière ; qui avait interdit le vin, la bière et tous les jeux de hasard ; qui était persuadé que désobéir à ses ordres les plus insignifiants était le plus noir de tous les péchés. La nuit, il errait dans les rues, travesti, pour s'assurer que ses ordres étaient bien suivis. Rufia frissonna tandis que ses yeux au regard fixe étaient posés sur elle.

— Blasphématrice ! chuchota-t-il. Fille du mal ! O Pteor ! s'écria-t-il en levant les bras. Quel châtiment me conseilles-tu pour ce démon ? Quelles souffrances suffisamment horribles, quelle dégradation suffisamment abjecte pour que justice soit rendue ! Ô dieux, accordez-moi la sagesse !

Rufia se redressa soudain et désigna du doigt le visage d'Akhîrom.

— Pourquoi invoquer les dieux ? s'écria-t-elle d'une voix stridente. Appelle Akhîrom ! Tu es un dieu !

Il se pencha, chancela et poussa un cri inarticulé. Puis il se redressa et la regarda fixement. Le visage de Rufia était livide, ses yeux écarquillés. À sa faculté naturelle de feindre une émotion s'ajoutait la terreur engendrée par sa situation présente.

— Que vois-tu, femme ? demandait-il.

— Un dieu s'est révélé à moi ! Dans ton visage, aussi étincelant que le soleil ! Oh, je brûle, je meurs, consumée par le feu de ta gloire !

Elle cacha son visage dans ses mains et resta prostrée, parcourue de frissons. Akhîrom passa une main tremblante sur son front et son crâne chauve.

— Oui, chuchota-t-il, je suis un dieu ! Je l'avais deviné ; je l'avais rêvé. Je suis le seul à posséder la sagesse de l'infini. À présent une mortelle l'a perçu également. Je vois enfin la vérité... je ne suis plus le porte-parole et le serviteur des dieux, mais le dieu des dieux lui-même ! Akhîrom est le dieu de la Pelishtie ; de la terre. Le faux démon Pteor devra être jeté à bas de son piédestal et ses statues fondues à jamais...

Abaissant son regard vers Rufia, il lui ordonna :

— Relève-toi, femme, et contemple ton dieu !

Elle obéit, frémissant sous son terrible regard. Les yeux d'Akhîrom se voilèrent comme s'il la voyait avec netteté pour la première fois.

— Ton péché est pardonné, déclara-t-il d'une voix solennelle. Comme tu as été la première à reconnaître ton dieu, tu seras désormais ma servante et m'honoreras avec magnificence et splendeur.

Elle se prosterna, embrassant le tapis à ses pieds. Il frappa dans ses mains. Un eunuque entra et s'inclina devant lui.

— Rends-toi aussitôt à la demeure d'Abdashtarth, le grand-prêtre de Pteor, dit-il, regardant au-dessus de la tête du serviteur. Dis-lui : « Ceci est la parole d'Akhîrom, qui est le seul vrai dieu des Pelishtim, et sera bientôt le dieu de tous les peuples de la terre. Que demain soit le commencement de toute chose. Les idoles de Pteor le faux dieu seront détruites et les statues du vrai dieu érigées à leur place. La religion véritable sera proclamée ; en son honneur, cent enfants parmi les plus illustres des Pelishtim seront sacrifiés... »

Devant le temple de Pteor se tenait Mattenbaal, le premier acolyte du grand-prêtre. Celui-ci, le vénérable Abdashtarth, les mains liées, était solidement maintenu par deux robustes soldats anakim. Sa longue barbe blanche remuait comme il récitait une prière. Derrière

lui, d'autres soldats attisaient le feu à la base de la gigantesque idole de Pteor à tête de taureau, dont les attributs masculins étaient exagérés d'une façon obscène. À l'arrière-plan se dressait la grande ziggourat à sept étages d'Asgalun d'où les prêtres lisaient la volonté des dieux dans les étoiles.

Lorsque les flancs d'airain de l'idole rougirent en raison de la fournaise à l'intérieur, Mattenbaal s'avança et leva un rouleau de papyrus. Il lut :

— Parce que votre excellent roi, Akhîrom, appartient à la lignée de Yakin-Ya, lequel descendait des dieux lorsque ceux-ci habitaient cette terre, apprenez qu'en ce jour un dieu est parmi vous ! À présent je vous ordonne, loyaux Pelishtim, de vous prosterner, de reconnaître et d'adorer le plus grand de tous les dieux, le dieu des dieux, le créateur de l'univers, l'incarnation de la sagesse divine, le roi des dieux, qui est Akhîrom le fils d'Azumelek, roi de Pelishtie ! Et attendu qu'Abdashtarth, prêtre pervers et habité par le mal, dans la dureté de son cœur, a rejeté cette révélation et a refusé de s'incliner devant son vrai dieu, il sera jeté dans le feu de l'idole du faux dieu Pteor !

Un soldat ouvrit rapidement une porte d'airain dans le ventre de la statue. Abdashtarth s'écria :

— Il ment ! Ce roi n'est pas un dieu, mais un mortel et un dément ! Tuez ceux qui blasphèment le vrai dieu des Pelishtim, le grand Pteor, avant que le Tout-Puissant ne tourne le dos à son peuple...

À ce moment, quatre Anakim se saisirent d'Abdashtarth comme s'il avait été une bûche et le lancèrent, les pieds en premier, par l'ouverture. Son hurlement fut brutalement interrompu par la porte qui se refermait en claquant. En temps de crise, ces mêmes soldats avaient jeté dans le brasier ardent des centaines d'enfants, sous la conduite du même Abdashtarth. De la fumée s'échappa par les orifices pratiqués dans les oreilles de la statue ; une expression de satisfaction apparut sur le visage de Mattenbaal.

Un grand frisson parcourut la foule. Puis un hurlement frénétique brisa le silence. Une silhouette hirsute se précipita en avant ; c'était un berger à demi nu. Tout en criant « Blasphémateur ! » il lança une

pierre. Le projectile atteignit le nouveau grand-prêtre à la bouche, lui cassant toutes les dents. Mattenbaal chancela, du sang ruisselant sur sa barbe. Avec un rugissement, la foule s'élança vers lui. Les impôts écrasants, la faim, la tyrannie, les rapines et les massacres... les Pelishtim avaient enduré tout cela de leur roi fou... mais ces menées exercées à l'encontre de leur religion étaient plus qu'ils n'en pouvaient supporter. Les commerçants posés devinrent des bêtes enragées ; les mendiants serviles se changèrent en des démons aux yeux brûlants.

Des pierres s'abattirent en une grêle meurtrière et le grondement de la populace s'enfla. Des mains se tendaient vers Mattenbaal stupéfait, pour l'attraper par ses vêtements, lorsque les Anakim en cuirasses se mirent tout autour de lui, repoussant et frappant la foule avec leurs arcs et leurs hampes de lance. Puis ils emmenèrent le prêtre en toute hâte.

Dans un cliquetis d'armes et de chaînes de brides, une compagnie de cavaliers kushites, resplendissants avec leurs coiffes de plumes d'autruche, leurs crinières de lion et leurs corselets aux écailles d'argent, surgit au galop de l'une des rues conduisant à la grande place de Pteor. Leurs dents blanches étincelaient dans leurs visages sombres. Les pierres lancées par la foule rebondissaient sur leurs boucliers en peau de rhinocéros. Ils chargèrent la populace déchaînée, frappant avec leurs lames incurvées, pointant leurs longues lances et transperçant les corps des Asgalunim. Des hommes tombèrent en hurlant et furent piétinés par les chevaux. Les émeutiers cédèrent, se dispersant et fuyant en une course éperdue vers les boutiques et les ruelles, désertant la place jonchée de corps agités de convulsions.

Les cavaliers noirs sautèrent à bas de leurs montures et commencèrent à enfoncer les portes des échoppes et des habitations, chargeant leurs bras de butin. Des cris de femmes retentissaient à l'intérieur des maisons. Une fenêtre treillissée vola en éclats ; un corps vêtu de blanc tomba et heurta les pavés de la rue, dans un bruit d'os brisés. Un autre cavalier, en riant, transperça de sa lance le corps gisant à terre.

Le gigantesque Imbalayo, revêtu de soie

flamboyante et d'acier poli, rejoignit ses hommes, rugissant et les frappant de sa lourde canne plombée pour qu'ils reforment leurs rangs. Ils remontèrent en selle et se disposèrent en ligne derrière lui. Au petit galop ils partirent vers le bas de la rue ; des têtes humaines ensanglantées se balançaient au bout de leurs lances, comme une leçon pour les Asgalunim blottis dans leurs abris, fous de rage et haletants de haine.

L'eunuque hors d'haleine qui apporta au roi Akhîrom la nouvelle de l'émeute fut bientôt remplacé par un autre. Celui-ci se prosterna et s'écria :

— Ô divin roi, le général Othbaal est mort ! Ses serviteurs l'ont trouvé dans son palais, assassiné ; près de lui il y avait la bague de Keluka le Spadassin. C'est pourquoi les Anakim crient avec colère qu'il a été tué sur l'ordre du général Imbalayo. Ils parcourent le quartier des Kushites, cherchant Keluka, et se jettent sur tous ceux qu'ils rencontrent !

Rufia, qui écoutait derrière un rideau, retint un cri. Le regard lointain d'Akhîrom n'en fut pas modifié pour autant. Se drapant dans sa grandeur immortelle, il répliqua :

— Que les Hyrkaniens les séparent. Comment ? Des querelles vulgaires viendraient contrarier la destinée d'un dieu ? Othbaal est mort, mais Akhîrom vit pour toujours. Un autre homme conduira mes Anakim. Que les Kushites matent cette populace jusqu'à ce qu'ils comprennent le péché de leur athéisme. Mon destin est de me révéler au monde dans le feu et le sang, jusqu'à ce que toutes les tribus de la terre s'inclinent devant moi et me reconnaissent ! Tu peux te retirer.

La nuit tombait sur la cité en ébullition lorsque Conan, sa blessure à la tête cicatrisée, s'avança dans les rues avoisinant le quartier kushite. Dans cette partie de la ville, où l'on voyait surtout des soldats, des lumières brillaient et des échoppes étaient ouvertes, selon un accord tacite. Toute la journée, la révolte avait grondé dans les rues. La foule en colère ressemblait à un serpent aux mille têtes ; était-elle écrasée ici ? Elle réapparaissait là-bas ! Les sabots des chevaux des Kushites avaient retenti d'un bout à l'autre de la ville, traversant des flots de sang.

À présent, seuls des hommes en armes parcouraient les rues. Les grandes portes en bois bardées de fer des différents quartiers étaient verrouillées comme en temps de guerre civile. Franchissant la voûte de la grande porte de Simura, des détachements de cavaliers noirs passaient au petit galop. La lueur des torches teintait de rouge leurs cimenterres nus ; leurs manteaux de soie flottaient au vent et leurs bras noirs brillaient comme de l'ébène polie.

Conan entra dans une gargote où des soldats attablés se gorgeaient de nourriture et buvaient à grands traits le vin interdit par décret royal. Au lieu de prendre le premier siège non occupé, il resta là, tendant le cou, balayant la salle du regard. Ses yeux se dirigèrent finalement vers un recoin, à l'autre bout de la pièce, où un homme, simplement vêtu, sa kaffia soigneusement abaissée sur son visage, était assis, jambes croisées, à même le sol, dans une alcôve parcimonieusement éclairée. Une table basse chargée de mets divers était placée devant l'homme.

Conan s'avança à grands pas, contournant les autres tables. Du pied il poussa un coussin vers l'alcôve, en face de l'homme assis, où il prit place.

— Salut, Farouz ! gronda-t-il. Ou bien dois-je dire général Mazdak ?

L'Hyrkanien sursauta.

— Comment ?

Conan eut un rictus de loup.

— J'ai compris qui tu étais en réalité lorsque nous sommes entrés dans la maison d'Othbaal. Personne sinon le maître des lieux ne pouvait connaître aussi bien leur secret, et cette demeure avait appartenu autrefois à Mazdak l'Hyrkanien.

— Pas si fort, ami ! Comment as-tu fait pour me reconnaître alors que je passe inaperçu de mes propres hommes, avec cette coiffe zuagir ?

— Je me suis servi de mes yeux. Bon, après cette première aventure qui s'est si bien terminée pour nous, que faisons-nous maintenant ?

— Je l'ignore. Je devrais être à même d'employer un homme ayant ta force et ton audace. Mais tu sais comment il en va avec les frères-chiens !

— Oui, grogna Conan. Je comptais me faire engager

comme mercenaire ; hélas, vos trois armées rivales se haïssent tellement et luttent si féroce­ment pour s'emparer du pouvoir qu'aucune n'a voulu de moi. Chacune a cru que j'espionnais pour le compte de l'une des deux autres.

Il observa un temps d'arrêt pour commander une pièce de bœuf.

— Tu es sans cesse en mouvement, hein ? fit observer Mazdak. Alors tu vas retourner en Akkharie ?

Conan cracha.

— Non. C'est vraiment trop petit, même pour ces minuscules Etats shémites en forme de chiures de mouches, et sans grande richesse. En outre, son peuple est incroyablement susceptible pour tout ce qui touche à son orgueil racial et national – comme vous l'êtes tous ici ! –, aussi je ne puis espérer m'élever très haut. Peut-être réussirai-je mieux sous les ordres de l'un de ces souverains hyboriens au Nord, si je parviens à en trouver un qui choisisse ses soldats uniquement en fonction de leurs aptitudes à se battre ! Dis-moi, Mazdak, pourquoi ne pas t'emparer des rênes du pouvoir pour toi-même ? À présent qu'Othbaal est mort, il te suffirait de trouver un vague prétexte pour plonger ta lame dans les tripes d'Imbalayo, et...

— Tarim ! Je suis aussi ambitieux que le premier venu, mais pas téméraire à ce point ! Sache qu'Imbalayo, jouissant de l'entière confiance de notre monarque fou, demeure au Grand Palais, entouré de ses spadassins noirs. Certes, quelqu'un pourrait profiter de l'une de ses apparitions publiques pour se jeter sur lui et le poignarder... si cela ne fait rien à ce quelqu'un d'être mis en pièces, un instant plus tard ! Dans ce cas, à quoi cela servirait-il ?

— Nous devrions être capables d'imaginer un moyen, réfléchit Conan, ses yeux s'étrécissant.

— Nous ? Ah, je suppose que tu espères une récompense pour ta participation ?

— Bien sûr. Me prendrais-tu pour un imbécile, par hasard ?

— Tu n'es pas plus stupide qu'un autre. Pour le moment, cette entreprise ne me semble guère réalisable, mais je garde tes paroles à l'esprit. Et ne crains rien : tu seras amplement récompensé. Porte-toi

bien, ami ; je dois retourner aux tâches de ma charge.

La pièce de bœuf de Conan arriva comme Mazdak s'en allait. Conan planta ses dents dans la viande avec un plaisir encore plus grand qu'à l'ordinaire ; l'accomplissement de sa vengeance avait libéré son esprit. Tandis qu'il dévorait une quantité de nourriture qui aurait satisfait l'appétit d'un lion, il prêta l'oreille aux conversations autour de lui.

— Où sont les Anakim ? demandait un Hyrkanien, tout en fourrant dans sa bouche des gâteaux aux amandes.

— Ils boudent dans leur quartier, répondit un autre. Ils affirment que les Kushites ont assassiné Othbaal et que la bague de Keluka en est la preuve. Celui-ci a disparu ; Imbalayo jure qu'il ignore tout de cette affaire. Pourtant, il y a la bague. Une douzaine d'hommes avaient déjà été tués dans des échauffourées lorsque le roi nous a donné l'ordre de les séparer. Par Asura, quelle journée !

— La folie d'Akhîrom en est la cause, déclara un troisième soldat en baissant la voix. Combien de temps s'écoulera-t-il avant que ce fou furieux nous mène tous à notre perte, à la suite de l'une de ses bouffonneries ?

— Prends garde, lui conseilla son compagnon. Nos épées lui appartiennent aussi longtemps que Mazdak l'ordonne. Néanmoins, si une révolte éclate à nouveau, les Anakim préféreront sans doute se battre contre les Kushites plutôt qu'avec eux. On dit qu'Akhîrom a installé dans son harem la concubine d'Othbaal, Rufia, ce qui augmente la colère des Anakim, car ils soupçonnent qu'Othbaal a été assassiné sur l'ordre du roi, ou du moins avec son consentement. Pourtant, leur colère n'est rien, à côté de celle de Zeriti, que le roi a écartée. La fureur de la magicienne, dit-on, fait ressembler les tempêtes de sable du désert à une douce brise printanière.

Les yeux bleus et froids de Conan flamboyèrent comme il digérait ces nouvelles. Le souvenir de la fille aux cheveux roux s'était gravé dans son esprit au cours de ces derniers jours. L'idée de l'enlever sous le nez même du roi fou et de la garder loin des regards de son ancien maître, Mazdak, donnait du piment à sa vie. Et s'il était contraint de quitter Asgalun, elle serait d'une

compagnie fort agréable durant le long voyage jusqu'à Koth. À Asgalun, une seule personne était à même de favoriser son entreprise : Zeriti la Stygienne... s'il avait vu juste, elle ne serait que trop heureuse de l'aider.

Il quitta la taverne et se dirigea vers le mur entourant la Cité Intérieure. Il savait que la maison de Zeriti se trouvait dans cette partie d'Asgalun. Pour y accéder, il devait franchir la grande muraille ; la seule façon qu'il connaissait de le faire sans être découvert était d'emprunter le tunnel que Mazdak lui avait montré.

En conséquence, il se rendit au canal et s'approcha du bosquet de palmiers, près de la berge. Tâtonnant dans l'obscurité parmi les ruines de marbre, il trouva et souleva la dalle. Une nouvelle fois, il s'avança à travers les ténèbres, suivit le souterrain aux dalles humides, trébucha contre l'autre escalier et le gravit. Il trouva le loquet et sortit dans le couloir, à présent obscur. La maison était silencieuse ; pourtant le reflet de lumières provenant d'autres pièces prouvait qu'elle était toujours habitée, sans doute par les serviteurs et les domestiques du général assassiné.

Ne sachant pas dans quelle direction se trouvait la porte lui permettant de sortir de cette maison, il prit un couloir au hasard et franchit une arcade fermée par un rideau... pour se retrouver face à six esclaves noirs qui se dressèrent d'un bond, les yeux brillants. Avant qu'il puisse battre en retraite, il entendit dans son dos un cri et le bruit de pas précipités. Maudissant sa malchance, il s'élança vers les Noirs. Un tourbillon d'acier et il les avait dépassés... laissant derrière lui une forme se tordant sur le sol. Il s'engouffra rapidement par une porte, à l'autre extrémité de la pièce. Des lames courbes cherchèrent son dos comme il la claquait violemment après lui. L'acier tinta sur le bois et des pointes étincelantes transpercèrent le panneau. Il poussa le verrou et pivota sur ses talons, regardant autour de lui et cherchant une issue. Son regard rencontra une fenêtre aux barreaux d'or.

Prenant son élan, il courut et bondit vers la fenêtre. Les barreaux peu solides cédèrent sous son poids, se détachant et emmenant avec eux la moitié de la maçonnerie. Il franchit l'ouverture à la vitesse d'un

éclair comme la porte enfoncée s'ouvrait violemment vers l'intérieur. Des silhouettes se répandirent dans la pièce en hurlant.

Dans le Grand Palais de l'Est, où esclaves graciles et eunuques se déplaçaient sans bruit, pieds nus, aucun écho ne se répercutait, pour témoigner de l'enfer qui se déchaînait à l'extérieur des murs. Dans une chambre spacieuse dont le dôme était en ivoire incrusté d'or, le roi Akhîrom, vêtu d'une robe de soie blanche le faisant paraître encore plus spectral, était assis, les jambes croisées, sur un divan d'ivoire orné de gemmes, et regardait fixement Rufia agenouillée devant lui.

Rufia portait une robe de soie écarlate et une ceinture en satin cousu de perles. Pourtant, au milieu de toute cette splendeur, les yeux de l'Ophirienne étaient voilés. Elle avait été l'instigatrice de la dernière folie d'Akhîrom, mais elle ne l'avait pas soumis. À présent, il semblait retiré en lui-même et l'expression de ses yeux froids la fit frémir. Soudain il prit la parole :

— Il ne sied pas à un dieu de faire l'amour avec des mortelles. (Rufia sursauta, ouvrit la bouche, puis eut peur de répondre.) L'amour est une faiblesse humaine, poursuivit-il. Je désire m'en défaire. Les dieux sont au-delà de l'amour. Une grande faiblesse m'accable lorsque je suis dans tes bras.

— Que veux-tu dire, seigneur ? osa-t-elle demander.

— Même les dieux doivent se sacrifier ; c'est pourquoi je renonce à toi, de peur que ma divinité ne s'affaiblisse. (Il frappa dans ses mains et un eunuque entra, se déplaçant à quatre pattes.) Fais entrer le général Imbalayo, ordonna Akhîrom.

L'eunuque toucha le sol de sa tête et sortit à reculons, toujours en rampant. Ces usages étaient en vigueur depuis peu à la cour.

— Non ! (Rufia se redressa vivement.) Tu ne peux me donner à cette brute...

Elle tomba à genoux, saisissant la robe du roi qu'il arracha aussitôt de ses mains.

— Femme ! tonna-t-il. Es-tu folle ? Oserais-tu assaillir un dieu ?

Imbalayo entra, d'un air incertain. Guerrier venu de

la contrée barbare de Darfar, il s'était élevé jusqu'à son rang actuel grâce à une lutte farouche et des intrigues perfides. Pourtant, si rusé, assuré et intrépide que fût le Noir, il ne pouvait jamais être certain, d'un instant à l'autre, des intentions de son souverain fou.

Le roi désigna la femme prostrée à ses pieds.

— Prends-la !

Imbalayo eut un rictus et saisit Rufia. Celle-ci hurla et se débattit dans son étreinte. Elle tendit les bras vers Akhîrom comme Imbalayo l'emportait hors de la pièce. Le roi ne lui répondit pas, restant assis, les mains jointes et le regard absent.

Quelqu'un d'autre entendit les cris de Rufia. Blottie dans une alcôve, une jeune fille au corps svelte et à la peau brune observa le Kushite grimaçant qui emmenait sa captive dans le couloir. À peine avait-il disparu qu'elle s'enfuyait dans l'autre direction.

Imbalayo, le favori du roi, était le seul des généraux à demeurer au Grand Palais. Celui-ci était en fait un ensemble de bâtiments réunis en une seule et immense structure, abritant les trois mille serviteurs d'Akhîrom. Suivant des couloirs sinueux, traversant des cours pavées de mosaïques, il arriva enfin devant ses appartements, situés dans l'aile sud. Alors qu'il se dirigeait vers la porte en teck, recouverte d'arabesques en cuivre, une forme souple lui barra soudain la route.

— Zeriti !

Imbalayo recula avec crainte. Les mains de la femme au corps splendide et à la peau brune se serraient et se desserraient sous l'effet d'une passion non contrôlée.

— Une servante m'a appris la nouvelle. Ainsi Akhîrom a répudié cette catin aux cheveux roux, dit la Stygienne. Vends-la-moi ! J'ai une dette envers elle et je désire m'en acquitter.

— Pourquoi le ferais-je ? rétorqua le Kushite, avec un geste d'impatience. Le roi me l'a donnée. Ecarte-toi, je ne voudrais pas te faire de mal !

— As-tu entendu ce que les Anakim crient dans les rues ?

— En quoi cela me regarde-t-il ?

— Ils hurlent et réclament la tête d'Imbalayo, à cause du meurtre d'Othbaal. Et si je leur disais que

leurs soupçons sont fondés ?

— Je n'ai rien à voir avec ça ! s'écria-t-il.

— Je puis trouver des hommes qui jureront t'avoir vu aider Keluka à l'assassiner.

— Je te tuerai pour cela, sorcière !

Elle éclata de rire.

— Tu n'oserais pas ! À présent acceptes-tu de me vendre cette gueuse aux cheveux roux, ou préfères-tu affronter les Anakim ?

Imbalayo laissa Rufia glisser à terre.

— Prends-la et déguerpis ! gronda-t-il.

— Voici ton salaire ! riposta-t-elle, en lui lançant au visage une poignée de pièces. Les yeux d'Imbalayo flamboyèrent : ses mains s'ouvrirent et se refermèrent, en une envie de meurtre réfrénée.

L'ignorant, Zeriti se pencha vers Rufia blottie à terre. Encore sous le choc, celle-ci réalisait avec désespoir que les ruses employées par elle pour gouverner le cœur des hommes n'auraient aucun effet sur ce nouveau maître. Les doigts de Zeriti saisirent les mèches rousses de l'Ophirienne ; elle rejeta brutalement sa tête en arrière pour darder un regard farouche vers l'esclave prostrée. Puis elle frappa dans ses mains et quatre eunuques firent leur apparition.

— Emmenez-la dans mes appartements, ordonna Zeriti, et ils emportèrent l'infortunée Rufia.

Zeriti les suivit, sifflant doucement entre ses dents.

Lorsque Conan s'était élancé par l'embrasure de la fenêtre, il n'avait aucune idée de ce qu'il trouverait au dehors, au sein des ténèbres. Des arbustes freinèrent sa chute brutale. Se redressant vivement, il vit que ses poursuivants accouraient vers la fenêtre qu'il venait de fracasser. Il se trouvait dans un jardin, un vaste endroit empli d'ombres, aux fleurs et aux arbres fantomatiques. Il atteignit sans encombre le mur, tandis que les autres avançaient à tâtons parmi les arbres. Il bondit, saisit d'une main le faîte du mur, se hissa, opéra un rétablissement et sauta de l'autre côté.

Il s'arrêta pour s'orienter. Il n'était jamais entré dans la Cité Intérieure, mais il avait entendu des gens la décrire, suffisamment pour en faire un plan qu'il avait soigneusement gardé en mémoire. Il se trouvait dans le quartier des personnages officiels. Devant lui, au-

dessus des toits en terrasses, se dressait un bâtiment : ce devait être le Palais de l'Ouest ; une grande maison de plaisir donnant sur le célèbre jardin d'Abibaal. S'étant ainsi repéré, il avança rapidement dans la rue où il avait sauté depuis le faite du mur et arriva, quelques instants plus tard, dans la large avenue traversant la Cité Intérieure du nord au sud.

Malgré l'heure tardive, il y avait beaucoup de mouvement dans les rues. Des Hyrkaniens en armes passèrent près de lui, marchant au pas. Sur la grande place séparant les deux palais, Conan entendit le tintement de rênes et les hennissements de chevaux rétifs, aperçut un escadron de cavaliers kushites, attendant à la lueur des torches. Il y avait une raison à leur vigilance. Au loin on entendait le battement morose de tam-tams, provenant des différents quartiers d'Asgalun. Le vent apportait des bribes de chants sauvages et l'écho assourdi de hurlements vibrant de haine.

En raison de son allure et de son équipement militaire, Conan passa sans être remarqué parmi les silhouettes revêtues de cuirasses. Lorsqu'il tira sur la manche d'un Hyrkanien pour demander où se trouvait la maison de Zeriti, l'homme lui indiqua avec empressement le chemin à suivre. Conan, comme tout un chacun à Asgalun, savait que, bien que la Stygienne regardât Akhîrom comme sa propriété personnelle, par contre elle ne se considérait nullement comme la possession exclusive de celui-ci. Il y avait des capitaines mercenaires aussi familiers de ses appartements que l'était le roi de Pelishtie.

La maison de Zeriti était contiguë à l'une des cours du Palais de l'Est, laquelle donnait sur ses jardins ; ainsi Zeriti, du temps de sa faveur, pouvait-elle se rendre de sa maison au palais sans contrevenir aux ordres du roi concernant la réclusion des femmes. Fille d'un chef à l'orgueil indompté, elle avait été la maîtresse d'Akhîrom... pas son esclave...

Conan ne pensait pas que se faire admettre chez elle représenterait une grande difficulté. Zeriti tirait les ficelles cachées de l'intrigue et de la politique ; des hommes de toutes les races et de toutes les conditions étaient introduits dans sa salle d'audience où des

danseuses et les fumées du lotus noir offraient des divertissements variés. Cette nuit-là, il n'y avait ni danseuses ni invités ; un Zuagir à l'air mauvais ouvrit la porte voûtée, éclairée par une torchère, et fit entrer Conan sans poser de questions. Il guida le Cimmérien à travers une petite cour, en haut d'un escalier extérieur, le long d'un couloir, avant de pénétrer dans une pièce spacieuse, bordée d'arcades richement décorées et fermées par des rideaux de velours incarnat.

La pièce à l'éclairage tamisé était déserte ; pourtant, d'une autre partie de la maison, retentit un cri de douleur, poussé par une femme. Lui succéda un éclat de rire argentin, incroyablement vindicatif et méchant.

Conan redressa la tête, pour découvrir d'où venaient les bruits. Puis il entreprit d'examiner les tentures garnissant les arcades pour voir lesquelles dissimulaient des portes.

Ayant terminé sa tâche, Zeriti se redressa et laissa tomber le lourd fouet. La forme nue attachée sur le divan était couverte de zébrures rouges, du cou jusqu'aux chevilles. Pourtant, ceci n'était qu'un prélude à un sort encore plus horrible.

La magicienne sortit d'un cabinet un morceau de charbon de bois et s'en servit pour tracer sur le sol un dessin complexe, ajoutant des mots en une langue inconnue : il s'agissait des mystérieux hiéroglyphes du peuple-serpent qui régna sur la Stygie avant le cataclysme. Elle plaça une petite lampe en or dans chacun des cinq angles du pentacle et lança sur leurs flammes une pincée du pollen du lotus pourpre poussant dans les marais de la Stygie du Sud. Une odeur étrange, douceâtre jusqu'à l'écœurement, se répandit dans la pièce. Elle entonna alors une incantation, en une langue qui était déjà archaïque avant même que se dressent les tours pourpres de la sinistre Python, dans l'empire oublié d'Acheron, plus de trois mille ans auparavant.

Lentement quelque chose de sombre prit forme. Pour Rufia, à demi morte de douleur et d'effroi, cela ressemblait à une colonne de fumée. Tout en haut de la masse amorphe apparut une paire de points brillants qui pouvaient être des yeux. Rufia sentit un grand froid

l'envahir, comme si la chose, par sa simple présence, lui prenait toute la chaleur de son corps. Le nuage donnait l'impression d'être noir, mais sans grande densité. Rufia voyait le mur derrière lui, à travers la masse informe : celle-ci, peu à peu, s'épaississait.

Zeriti se pencha et souffla les lampes... une, deux, trois, quatre. La pièce, seulement éclairée par la dernière lampe, était à présent plongée dans la pénombre. La colonne de fumée était presque indistincte, à l'exception des yeux étincelants.

Un bruit fit se retourner Zeriti : un rugissement lointain, assourdi, affaibli par la distance, bien que son volume fût énorme. C'était le hurlement bestial poussé par un grand nombre d'hommes.

Zeriti reprit son incantation ; une nouvelle interruption se produisit : des paroles au ton emporté et la voix du Zuagir, un cri, l'impact sourd d'un coup violemment assené et la chute d'un corps. Imbalayo surgit dans la pièce, silhouette à l'air hagard ; ses prunelles et ses dents luisaient à la lumière de l'unique lampe. Du sang dégouttait de son cimenterre.

— Chien ! s'exclama la Stygienne, se redressant vivement, tel un serpent lové sur lui-même. Que viens-tu chercher ici ?

— La femme que tu m'as enlevée ! rugit Imbalayo. La ville s'est soulevée ; dans les rues c'est l'enfer ! Donne-moi cette femme avant que je te tue !

Zeriti lança un regard vers sa rivale et tira de sa ceinture une dague ornée de gemmes en criant :

— Hotep ! Khafra ! À l'aide !

En grondant, le général noir s'élança. La vitesse souple de la Stygienne ne lui servit à rien ; la large lame plongea dans son corps, le transperça et ressortit d'un bon pied entre ses omoplates. Avec un cri étranglé, elle chancela ; le Kushite dégagea son cimenterre d'une torsion brutale comme elle tombait. À cet instant, Conan apparut dans l'embrasure de la porte, épée à la main.

Prenant de toute évidence le Cimmérien pour l'un des serviteurs de la magicienne, le Kushite traversa la pièce d'un bond ; son sabre siffla en un terrible arc de cercle. Conan se rejeta en arrière ; la lame manqua sa gorge d'une épaisseur de doigt et fit une entaille dans

le montant de la porte. Tout en sautant, Conan riposta et porta un coup de revers. Il semblait incroyable que le géant noir puisse recouvrer son équilibre, emporté par son élan, à temps pour parer ; néanmoins, Imbalayo réussit à tordre de côté son corps, son bras et sa lame tout à la fois, arrêtant un coup dont le seul impact aurait eu raison d'un homme moins robuste.

Ils se déplaçaient d'avant en arrière ; leurs épées s'entrechoquaient violemment. Un éclair de reconnaissance jaillit dans les yeux d'Imbalayo, déformant ses traits. Il recula en criant :

— Amra !

Conan comprit qu'il devait tuer cet homme. Il ne se souvenait pas l'avoir jamais vu auparavant ; pourtant le Kushite avait reconnu en lui le chef d'un équipage de corsaires noirs ; celui-ci, sous le nom d'Amra le Lion, avait pillé et dévasté les côtes de Kush, de Stygie et de Shem. Si Imbalayo révélait aux Pelishtim l'identité de Conan, les Shémites, pour se venger, le mettraient en pièces, de leurs mains nues au besoin ! Même si les Shémites se battaient cruellement entre eux, ils s'uniraient pour détruire le barbare aux mains rouges qui avait infesté leur littoral.

Conan porta une botte, contraignant Imbalayo à faire un pas en arrière, feinta et frappa, visant la tête du Kushite. La violence du coup rabattit le cimenterre du Noir et la lame heurta violemment le casque de bronze... l'épée de Conan, dont les entailles profondes indiquaient l'usage fréquent, se brisa net.

Durant l'espace de deux battements de cœur, les deux guerriers barbares se firent face. Les yeux injectés de sang d'Imbalayo cherchèrent un point vulnérable dans la cuirasse de Conan ; ses muscles se bandèrent pour un dernier assaut à l'issue fatale.

Conan lança la poignée de son épée à la tête d'Imbalayo. Comme le Kushite se baissait pour éviter le projectile, Conan enroula sa cape autour de son avant-bras gauche et dégaina son poignard de la main droite. Il ne se faisait aucune illusion : dans un tel combat, de style zingaran, il n'avait aucune chance contre Imbalayo. Le Kushite s'approchait lentement, sur la pointe des pieds, d'une allure féline. Ce n'était pas une montagne de muscles se déplaçant lourdement

comme Keluka, mais une superbe machine de guerre, à la coordination parfaite, vive comme l'éclair, presque aussi rapide que Conan lui-même. Le ciméterre monta dans l'air...

Une masse informe, quelque chose d'ombreux jusqu'ici blotti dans la pénombre et passé inaperçu, se jeta en avant et s'accrocha au dos d'Imbalayo. Le Kushite poussa un hurlement, comme un homme brûlé vif. Il se débattit, donna des coups de pied, rua, s'agita en tous sens, essaya de se dégager en frappant avec son ciméterre. Rien n'y fit ; les yeux lumineux brillaient par-dessus son épaule. La substance fuligineuse et vaporeuse s'enroula autour de lui, l'enveloppant complètement et l'attirant lentement en arrière.

Conan chancela à cette vue et ses peurs de barbare devant le surnaturel remontèrent dans sa gorge, comme un bloc solide, le faisant suffoquer.

Les cris d'Imbalayo cessèrent. Le corps du Noir glissa lentement vers le sol dans un bruit mou et spongieux. La chose ténébreuse avait disparu.

Conan s'avança prudemment. Le corps d'Imbalayo était atrocement pâle, curieusement affaissé, comme si le démon avait emporté tous les os et le sang, ne laissant qu'un sac de peau à la forme humaine, contenant encore quelques organes. Le Cimmérien frissonna.

Un sanglot provenant du divan attira son attention. En deux enjambées il arriva près de Rufia et trancha ses liens. Elle se redressa, pleurant en silence. À cet instant, une voix lança :

— Imbalayo ! Par tous les démons, où es-tu ? Il est temps de se mettre en selle et de partir ! Je t'ai vu entrer !

Une forme revêtue d'une cuirasse et d'un heaume fit irruption dans la pièce. Mazdak eut un mouvement de recul à la vue des corps et s'écria :

— Maudit sauvage, pourquoi fallait-il que tu tues Imbalayo à cette heure ? La ville s'est soulevée. Les Anakim se battent contre les Kushites, qui ont déjà fort à faire. Je pars avec mes hommes pour aider les Kushites. Quant à toi... je te dois la vie, mais il y a une limite à tout ! Quitte cette ville et que je ne te revoie jamais plus !

Conan grimâça.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué. L'un des démons de Zeriti s'est chargé de cette besogne, après qu'il a transpercé de sa lame la magicienne. Regarde donc son corps si tu ne me crois pas. (Comme Mazdak se penchait pour examiner de plus près le cadavre, Conan ajouta :) Eh bien, pas de mots gentils pour ta vieille amie Rufia ?

Celle-ci s'était abritée derrière le Cimmérien. Mazdak tira sur sa moustache.

— Parfait. Je vais la reconduire chez moi ; nous avons... (Le grondement lointain de la foule grandit.) Non, fit Mazdak soudain embarrassé. Je dois écraser cette révolte au plus vite. Pourtant je ne puis la laisser errer dans les rues, complètement nue !

Conan rétorqua :

— Pourquoi ne pas forcer ton destin en t'alliant avec les Anakim ? Ils seront aussi ravis d'être débarrassés de ce roi fou que le seront les Asgalunim ! Imbalayo et Othbaal sont morts ; tu es le seul général encore en vie dans cette ville. Deviens le chef de la révolte, dépose ce dément d'Akhîrom et mets à sa place quelque cousin ou neveu débile. Ainsi tu seras le véritable maître de la Pelishtie !

Mazdak l'écoutait, comme un homme en transe. Il éclata soudain d'un rire tonitruant.

— Accepté ! s'écria-t-il. À cheval ! Escorte Rufia jusqu'à ma maison et jette-toi ensuite dans la bataille, aux côtés des Hyrkanien. Demain je régnerai sur la Pelishtie ; tu pourras me demander tout ce que tu voudras. Porte-toi bien en attendant !

L'Hyrkanien sortit dans un grand mouvement de cape. Conan se tourna vers Rufia.

— Trouve-toi des vêtements, jeune fille.

— Qui es-tu ? J'ai entendu Imbalayo t'appeler Amra...

— Ne prononce pas ce nom à Shem ! Je suis Conan le Cimmérien.

— Conan ? J'ai entendu parler de toi lorsque j'étais intime avec le roi. Ne me conduis pas à la maison de Mazdak !

— Pourquoi pas ? Il sera le véritable chef de la Pelishtie.

— Je ne connais que trop ce serpent au sang froid. Emmène-moi plutôt avec toi ! Prenons l'or qui se trouve dans cette demeure et fuyons la ville. Avec toute cette effervescence, personne ne nous arrêtera.

Conan eut un rictus.

— Tu me tentes, Rufia. Néanmoins, en restant au côté de Mazdak en cet instant, cela me rapportera énormément. De plus, je lui ai dit que je prendrais soin de toi et j'aime tenir mes promesses. Allons, mets des vêtements ou je t'emmène comme tu es.

— Entendu, répondit Rufia d'un ton consentant, puis elle se figea sur place.

Le corps gisant à terre de Zeriti venait d'émettre un gargouillement. Tandis que ses cheveux se dressaient sur sa tête, le Cimmérien horrifié vit la magicienne remuer et s'asseoir lentement, malgré une blessure que tout guerrier aurait jugée instantanément fatale. Elle se leva avec effort et se tint debout, oscillant tout en regardant Conan et Rufia. Un peu de sang coula de ses blessures au dos et à la poitrine. Lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix suffocante.

— Il faut... plus qu'un... coup d'épée... pour tuer... une fille de Set. (Elle se dirigea en titubant vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna et haleta :) Les Asgalunim... seront très intéressés d'apprendre... qu'Amra et son amante... se trouvent dans leur cité.

Conan restait immobile, indécis. Il savait que, pour son salut, il aurait dû se précipiter sur la sorcière et la mettre en pièces ; pourtant son rudimentaire code chevaleresque de barbare l'empêchait de s'attaquer à une femme.

— Pourquoi te soucier de nous ? explosa-t-il. Ton roi dément peut t'appartenir de nouveau !

Zeriti secoua la tête.

— Je sais... ce que projette Mazdak. Et avant de quitter ce corps... pour de bon... je désire... me venger... de cette catin.

— Dans ce cas... grogna Conan.

Il ramassa le cimenterre d'Imbalayo et s'avança vers la magicienne. Zeriti fit un geste et prononça un mot. Une traînée de flammes apparut sur le sol entre Conan et le seuil de la pièce, s'étendant d'un mur à l'autre. Le Cimmérien recula, levant une main pour protéger son

visage de la chaleur intense. Un instant plus tard, Zeriti était partie.

— Rattrape-la ! cria Rufia. Cette fournaise n'est qu'une de ses illusions.

— Pourquoi, si on ne peut la tuer... ?

— Une tête ne peut parler et divulguer des secrets lorsqu'elle est séparée de son corps !

Avec un air farouche, Conan courut vers la sortie et traversa d'un bond les flammes ardentes. Il y eut un instant de chaleur, puis les flammes disparurent comme il les franchissait.

— Attends-moi ici ! aboya-t-il à l'adresse de Rufia, et il s'élança à la poursuite de Zeriti.

Lorsqu'il arriva dans la rue, la magicienne n'était plus en vue. Il courut vers la ruelle la plus proche et la scruta du regard, puis vers la ruelle dans la direction opposée. Zeriti était toujours invisible.

En quelques secondes, il était revenu dans la maison de la sorcière.

— Tu avais raison la première fois, grogna-t-il vers Rufia. Prenons ce que nous pourrions trouver et filons !

Sur la grande place d'Adonis, la lueur vacillante des torches éclairait un tourbillon insensé de silhouettes gesticulant et hurlant, de chevaux hennissant, de lances s'abattant et tailladant. Les hommes luttaient au corps à corps : Kushites et Shémities, haletant, maudissant et mourant. Semblables à des fous furieux, les Asgalunim saisissaient les guerriers noirs, les arrachaient de leurs selles, tranchaient les sangles de leurs chevaux terrifiés. Des piques rouillées tintaient contre des lances. Des incendies étaient allumés ici et là ; les flammes s'élevaient haut dans le ciel, au point que, depuis les collines de Libnun, les bergers les contemplaient, bouche bée et stupéfaits. Des faubourgs, se déversait un torrent de silhouettes convergeant vers la grande place. Des centaines de formes immobiles, en cuirasses ou en robes lacérées, gisaient à terre, piétinées par les chevaux ; au-dessus d'elles les vivants criaient, coupaient et hachaient.

La place se trouvait dans le quartier kushite où les Anakim avaient fait irruption et se livraient au pillage, tandis que le gros des forces noires affrontait la

populace déchaînée en d'autres points de la ville. À présent, après avoir rapidement battu en retraite vers leur propre quartier, les guerriers d'ébène étaient sur le point d'écraser l'infanterie anakienne, en raison de leur supériorité numérique ; mais la foule menaçait de submerger les deux armées à la fois. Sous le commandement de leur capitaine, Bombaata, les Kushites conservaient un semblant d'ordre, ce qui leur donnait un avantage sur les Anakim désorganisés et la foule sans chef. Leurs escadrons traversaient la place au galop, dans un sens puis dans l'autre, chargeant pour garder un espace libre au sein des milliers d'hommes qui grouillaient, accourus des rues adjacentes. Ainsi ils pouvaient continuer de se battre à cheval et contenir les émeutiers.

Pendant ce temps, les Asgalunim enragés enfonçaient les portes des maisons des Noirs, les mettant à sac et emmenant des femmes qui hurlaient et se débattaient. À la lueur des bâtisses livrées aux flammes, la place ressemblait à un océan de feu aux flots furieux. Entendant les cris de leurs femmes et de leurs enfants mis en pièces par les Shémities, les Noirs se battaient avec une férocité encore plus grande qu'à l'ordinaire.

Puis le son des timbales hyrkaniennes retentit au-dessus du martèlement de nombreux sabots.

— Les Hyrkaniens, enfin ! s'exclama Bombaata. Ils ont suffisamment tardé. Au nom de Derketa, où est Imbalayo ?

Un cheval surgit sur la place ; ses yeux brillaient de terreur ; de l'écume volait de ses mors de bride. Le cavalier, oscillant sur sa selle, hurla :

— Bombaata ! Bombaata !

De ses mains couvertes de sang, il se cramponnait à la crinière de sa monture.

— Ici, imbécile ! rugit le Kushite, en attrapant la bride de l'autre.

— Imbalayo est mort ! glapit l'homme, au-dessus du grondement des flammes et du tonnerre croissant des tambours. Les Hyrkaniens se sont retournés contre nous ! Ils ont massacré nos frères dans les palais ! Ils arrivent !

Dans le fracas assourdissant des sabots et des

timbales, les escadrons de cuirassiers envahirent la place au galop, renversant et piétinant amis et ennemis. Bombaata aperçut le visage émacié et exalté de Mazdak sous l'arc étincelant de son cimeterre, puis une épée s'abattit et le Kushite avec elle.

Sur les contreforts rocheux de Libnun, les pâtres regardaient et frissonnaient ; on entendait la clameur de la bataille à des milles en amont du fleuve, où des nobles au visage blême tremblaient dans leurs jardins. Cernés par les cuirassiers hyrkaniens, les Anakim enragés et les Asgalunim aux cris féroces, les Kushites moururent jusqu'au dernier, l'arme au poing.

La foule fut la première à se souvenir d'Akhîrom. Ils se ruèrent à travers les portes non gardées de la Cité Intérieure et franchirent le grand portail de bronze du Palais de l'Est. Des hordes en guenilles se répandirent en hurlant dans les couloirs, pénétrèrent par les Portes Dorées dans la Grande Salle Dorée, arrachant et mettant en lambeaux le rideau de fils d'or pour découvrir un trône vide. Les tentures de soie furent saisies par des doigts sales et ensanglantés, et mises en pièces. Des tables en sardoine furent renversées dans un vacarme de vaisselle d'or. Des eunuques aux robes écarlates s'enfuirent en couinant ; de jeunes esclaves hurlèrent de terreur avant d'être empoignées et violées.

Dans la Grande Salle d'Emeraude, le roi Akhîrom se tenait, aussi immobile qu'une statue, sur une estrade recouverte de fourrures ; ses mains blanches tressaillaient nerveusement. À l'entrée de la salle étaient massés une poignée de ses fidèles serviteurs, repoussant la foule avec leurs épées. Un groupe d'Anakim se jeta dans la mêlée et brisa l'obstacle des esclaves noirs. Comme le fer de lance formé par les soldats shémites au teint basané s'élançait en avant avec fracas, Akhîrom parut recouvrer ses esprits. Il se précipita vers une issue, au fond de la salle. Anakim et Pelishtim, confondus comme ils couraient, se lancèrent à la poursuite du roi, suivis d'un détachement d'Hyrkaniens commandés par un Mazdak couvert de sang.

Akhîrom suivit rapidement un couloir, puis tourna sur le côté pour grimper à toute allure un escalier en colimaçon. Celui-ci montait en une spirale vertigineuse

avant de donner sur le toit du palais. Pourtant il ne s'arrêtait pas là, continuant de s'élever jusqu'à la mince flèche dominant le toit, d'où le père d'Akhîrom, le roi Azumelek, avait observé les étoiles.

Il gravissait toujours les marches, imité par ses poursuivants. Bientôt l'escalier devint si étroit qu'un seul homme à la fois pouvait le monter de front. La poursuite se ralentit comme tout le monde était essoufflé.

Le roi Akhîrom atteignit la petite plate-forme circulaire, au sommet de la tour, ceinte d'un parapet. Il referma la trappe en pierre et la verrouilla. Puis il se pencha par-dessus le parapet. Des hommes fourmillaient sur le toit ; tout en bas, depuis la cour principale du palais, d'autres levaient les yeux dans sa direction.

— Mortels chargés de péchés ! glapit Akhîrom. Ainsi, vous ne croyez pas que je suis un dieu ! Je vais vous montrer ! Je ne suis pas enchaîné à la surface de la terre, comme vous l'êtes, misérables vermisseaux ! Je puis m'envoler dans le ciel comme un oiseau ! Vous allez voir ! Ensuite vous vous prosternerez et m'adorerez comme vous le devez ! Regardez !

Akhîrom monta sur le faite du parapet, hésita un instant, puis plongea dans le vide, écartant ses bras et les agitant comme des ailes. Son corps décrivit une longue parabole en tombant, effleurant la corniche du toit, et s'abattit vers le sol, le vent sifflant dans ses vêtements. Il heurta les dalles de la cour tout en bas avec le bruit d'un melon éclatant sous un marteau de forgeron.

Pourtant, l'extermination des Kushites et la mort d'Akhîrom ne ramenèrent pas la paix sur Asgalun. Des groupes d'hommes parcouraient la ville en émoi : en effet, selon une mystérieuse rumeur, Amra, le chef pirate des corsaires noirs, se trouvait en leurs murs et l'Ophirienne Rufia était avec lui. Les rumeurs grandirent, amplifiées et déformées, se répandant comme une traînée de poudre. Bientôt le bruit courut qu'Amra avait envoyé Rufia à Asgalun afin qu'elle espionne pour le compte des pirates : une flottille de corsaires attendait au large de la côte un message de son chef pour débarquer et marcher sur la ville. Tous

les quartiers d'Asgalun furent fouillés de fond en comble ; pourtant, nulle part on ne trouva trace d'Amra et de sa maîtresse.

Au nord d'Asgalun, traversant les pâturages occidentaux de Shem, s'étendait la longue route conduisant à Koth. Sur celle-ci, comme le soleil se levait, les chevaux de Conan et de Rufia avançaient au petit galop. Conan montait son propre coursier, l'Ophirienne un cheval sans cavalier que le Cimmérien avait capturé dans les rues d'Asgalun, la nuit dernière. Elle portait des vêtements trouvés dans les coffres de Zeriti... bien qu'un peu étroits, ils mettaient en valeur ses formes pleines.

Rufia déclara :

— Si tu étais resté à Asgalun, Conan, tu aurais pu accéder à un grade élevé, grâce à Mazdak.

— Qui m'a supplié de ne pas la ramener chez lui ?

— Je sais. C'était un maître cruel, au cœur insensible. Pourtant...

— De plus, j'aimais bien ce gaillard. Or, si j'étais resté là-bas, tôt ou tard, l'un de nous aurait été obligé de tuer l'autre... à cause de toi. (Le Cimmérien gloussa et tapota le sac d'or et de bijoux pris dans la maison de Zeriti. Les pièces d'or et les parures tintèrent.) Bah, je ferai mon chemin tout aussi bien dans le Nord. À présent, tâche de faire avancer cette haridelle un peu plus vite !

— Conan, j'ai toujours mal là où elle m'a battue...

— Si tu ne te dépêches pas, je veillerai à ce que tu souffres encore plus ! Tu veux donc que les Hyrkaniens de Mazdak nous rattrapent, alors que nous n'avons même pas pris notre petit déjeuner ?

Chapitre II

Le colosse noir

Apparemment l'attrait de Rufia ne dure qu'un temps pour Conan... et elle disparaît aussi vite que le butin emporté d'Asgalun, à moins qu'il ne l'ait échangée contre un meilleur cheval ! Il entre ensuite au service d'Amalric de Némédie, général mercenaire de la reine régente Yasmela du petit royaume frontalier de Khoraja. Là il fait rapidement son chemin et obtient le grade de capitaine. Le frère de Yasmela, le roi de Khoraja, est retenu prisonnier en Ophir ; les frontières de son royaume sont attaquées par des troupes de nomades rassemblées et conduites par un mystérieux sorcier voilé, Natohk.

« La nuit du pouvoir, lorsque le destin parcourt les corridors du monde, tel un colosse qui vient de se dresser de son trône de granit séculaire... »

E. Hoffmann Price, *La Fille de Samarcande*.

I

Seul le silence millénaire méditait sur les ruines mystérieuses de Kuthchemes ; pourtant la peur était là ; la peur frissonnait dans l'esprit de Shevatas le voleur, rendant son souffle court et rauque entre ses dents serrées.

Il était là, seul atome de vie parmi les monuments colossaux de la désolation et de la décadence. Pas même un vautour ne planait dans le ciel, pour former un point noir dans l'immense voûte azurée que le soleil vitrifiait par son éclat. De tous côtés se dressaient les vestiges sinistres d'une autre ère oubliée : d'énormes piliers brisés dressant vers le ciel leurs pinacles déchiquetés ; les lignes longues et flottantes des murs éboulés et tombant en ruine ; des blocs de pierre cyclopéens amoncelés ; des statues mutilées dont les traits horribles avaient été à demi effacés par les vents corrosifs et les tempêtes de sable. D'un bout à l'autre de l'horizon, il n'y avait aucun signe de vie : uniquement la courbe vertigineuse du désert nu et aride, coupé en deux par la ligne vagabonde du lit d'une rivière depuis longtemps à sec ; au milieu de cette immensité les crocs brillants des ruines, les colonnes se dressant tels les mâts brisés de navires engloutis... tout cela dominé par le dôme en ivoire devant lequel Shevatas se tenait en tremblant.

La base de ce dôme était un gigantesque piédestal de marbre, s'élevant à partir de ce qui avait été autrefois une colline en terrasses, sur les berges de l'ancien fleuve. De larges marches conduisaient à un grand portail de bronze ; le dôme ainsi posé sur sa base ressemblait à la moitié d'un œuf titanesque. Il était en ivoire pur et étincelait comme si des mains invisibles l'avaient poli sans relâche depuis des siècles innombrables. Les feuilles d'or du faîte spiralé de l'édifice brillaient pareillement ; une inscription en hiéroglyphes dorés faisait tout le tour de la courbe du dôme, longue de plusieurs yards. Aucun homme sur cette terre n'avait jamais été capable de déchiffrer ces caractères ; pourtant Shevatas frissonnait à l'idée de ce qu'ils suggéraient. Car il appartenait à une race très ancienne dont les mythes remontaient à des formes

comme n'en avaient jamais rêvées les tribus de son temps.

Shevatas était souple et nerveux, comme il convenait au roi des voleurs de Zamora. Sa tête petite et ronde était entièrement rasée ; son seul vêtement était un pagne de soie écarlate. Comme tous ceux de sa race, il avait une peau très foncée ; ses yeux noirs au regard perçant faisaient ressortir ses traits étroits de vautour. Ses doigts longs et minces étaient aussi rapides et légers que les ailes d'un papillon de nuit. D'une ceinture aux écailles d'or pendait une épée courte et fine, au pommeau incrusté de gemmes, dans un fourreau de cuir travaillé. Shevatas portait son arme avec des précautions apparemment exagérées. Il semblait même fuir le seul contact du fourreau sur sa cuisse nue. Cette prudence n'était pas sans raison.

Tel était Shevatas, voleur parmi les voleurs. Son nom était prononcé avec respect dans les bouges de Maul, dans les recoins sombres et mystérieux, sous les temples de Bel. Les chansons et les mythes perpétuèrent son souvenir durant un millier d'années. Pourtant la peur rongait le cœur de Shevatas alors qu'il se tenait devant le dôme en ivoire de Kuthchemes. Même un simple d'esprit se serait rendu compte que cet édifice avait quelque chose d'anormal. Les vents et les soleils l'avaient fouetté et brûlé depuis trois mille ans ; pourtant son or et son ivoire étaient aussi neufs et brillants qu'au premier jour, lorsqu'il avait été érigé par des mains inconnues sur la berge de cette rivière sans nom.

Ce fait étrange était en harmonie avec l'aura maléfique émanant de l'ensemble de ces ruines singulières. Ce désert formait la mystérieuse étendue située au sud-est des prairies de Shem. Un voyage de plusieurs jours à dos de chameau – Shevatas le savait – dans l'autre direction, vers le sud-ouest, conduirait le voyageur en vue du Styx, à l'endroit où le grand fleuve formait un angle droit par rapport à sa course en amont et s'écoulait vers l'ouest pour se jeter finalement dans la mer lointaine. À partir de ce coude commençait le royaume de Stygie, la maîtresse du Sud au cœur sombre, dont les terres, arrosées par le grand fleuve, prenaient naissance au sein du désert environnant.

Vers l'est, Shevatas le savait également, le désert était remplacé par des steppes s'étendant jusqu'au royaume hyrkanien de Turan. Celui-ci se dressait, auréolé d'une splendeur barbare, sur les rives de la grande Mer Intérieure. À une semaine de route vers le nord, le désert rencontrait un enchevêtrement compact de collines arides ; au-delà se trouvaient les plateaux fertiles de Koth, le royaume le plus au sud des races hyboriennes. À l'ouest, le désert se perdait parmi les pâturages de Shem ; ceux-ci se poursuivaient jusqu'à l'océan.

Tout ceci, Shevatas le savait sans être particulièrement conscient de ce savoir, comme un homme connaît les rues de sa ville. C'était un grand voyageur et il avait pillé les trésors de nombreux royaumes. Pourtant, il hésitait à présent et tremblait devant la plus grande aventure et le plus fabuleux trésor d'entre tous.

Dans ce dôme en ivoire se trouvaient les ossements de Thugra Khotan : ce sombre sorcier avait régné sur Kuthchemes, trois mille ans plus tôt, lorsque les royaumes de Stygie et d'Acheron s'étendaient loin au nord du grand fleuve, par-delà les prairies de Shem et jusqu'aux plateaux. Puis la grande migration des Hyboriens avait déferlé vers le sud, depuis le berceau de leur race, une région nordique située près du pôle. Cet exode avait été titanesque, se poursuivant durant des siècles, des ères. Au cours du règne de Thugra Khotan, le dernier magicien de Kuthchemes, des barbares aux yeux gris et aux cheveux tannés, portant des fourrures de loup et des cuirasses en écailles, étaient venus du Nord, envahissant les riches plateaux pour se tailler un empire avec leurs épées en fer et fonder le royaume de Koth. Ils s'étaient abattus sur Kuthchemes comme un raz de marée, noyant dans le sang ses tours de marbre. Le royaume d'Acheron s'était écroulé au milieu des incendies et des ruines.

Alors qu'ils se répandaient dans les rues de la ville et fauchaient ses archers comme du blé mûr, Thugra Khotan avait avalé un étrange et terrible poison ; ses prêtres masqués le portèrent jusqu'au tombeau qu'il s'était lui-même préparé. Ses fidèles moururent autour de son mausolée, en un holocauste écarlate. Pourtant,

les barbares ne purent enfoncer la porte, ni même endommager et défigurer l'édifice par le maillet ou la torche. Ils repartirent, abandonnant la grande cité en ruine, et dans son sépulcre au dôme d'ivoire le grand Thugra Khotan reposa, à l'abri de tout préjudice. Durant son long sommeil, les lézards de la désolation rongèrent les piliers s'émiettant ; le fleuve qui irriguait ce pays depuis des temps immémoriaux s'enfonça dans le sable et ses eaux disparurent à jamais.

Nombre de voleurs avaient tenté de s'emparer des trésors qui, selon des récits fabuleux, étaient entassés autour des ossements tombant en poussière du magicien, à l'intérieur du dôme. Et plus d'un voleur avait péri à l'entrée de la tombe ; bien d'autres furent tourmentés par des rêves monstrueux pour mourir finalement, la bave de la folie aux lèvres.

C'est pourquoi Shevatas tremblait tandis qu'il considérait le tombeau et ses frissons n'étaient pas seulement motivés par la légende du serpent qui, disait-on, gardait les ossements du sorcier. L'horreur et la mort recouvraient tel un suaire tous les mythes se rapportant à Thugra Khotan. De l'endroit où il se tenait, le voleur pouvait voir les ruines de la grande salle où des captifs enchaînés s'étaient agenouillés par centaines avant d'avoir la tête tranchée par le prêtre-roi en l'honneur de Set, le dieu-serpent de Stygie. Quelque part, à proximité, il y avait eu le puits noir et terrifiant où des victimes hurlant de terreur avaient été jetées pour servir de pâture à un monstre amorphe sans nom ; celui-ci avait rampé hors d'une caverne encore plus profonde, située dans les entrailles de l'enfer. La légende avait fait un dieu de Thugra Khotan ; son adoration s'était perpétuée en un culte dégénéré et métissé et ses fidèles avaient frappé son image sur des pièces de monnaie destinées à payer le transport de leurs morts sur le grand fleuve des ténèbres dont le Styx n'était que l'ombre matérielle. Shevatas avait vu son visage sur des pièces volées, glissées sous la langue des morts, et ses traits s'étaient gravés d'une manière indélébile dans l'esprit du voleur.

Pourtant il chassa ses peurs et gravit l'escalier conduisant au portail de bronze dont la surface unie ne présentait ni verrou ni loquet. Ce n'était pas pour rien

qu'il s'était donné tant de mal pour assister à de sombres cultes, qu'il avait écouté les sinistres chuchotements des adeptes de Skelos sous les arbres au cœur de la nuit, et lu les livres interdits aux reliures métalliques de Vathelos l'Aveugle.

S'agenouillant devant le portail, il palpa de ses doigts agiles le bas de celui-ci et trouva les protubérances trop petites pour être décelées à l'œil nu ou découvertes par des doigts moins sensibles. Il les pressa soigneusement, selon un ordre particulier, tout en murmurant une incantation oubliée depuis longtemps. Alors qu'il appuyait sur la dernière saillie, il se redressa d'un bond avec une hâte frénétique et, de sa main ouverte, donna un coup vif et sec, exactement au milieu de la porte.

Sans aucun grincement de ressorts ou de gonds, la porte s'éloigna soudain vers l'intérieur. Les dents serrées de Shevatas laissèrent échapper un sifflement. Un petit couloir, très étroit, s'offrait à son regard. La porte avait glissé au fond de celui-ci, à présent en place à l'autre extrémité. Le sol, le plafond et les parois de l'ouverture ressemblant à un tunnel étaient en ivoire. Alors, d'un orifice sur l'un des côtés, surgit une horreur silencieuse au mouvement reptilien qui se dressa et fixa d'horribles yeux lumineux sur l'intrus : un serpent long de vingt pieds, aux écailles luisantes et iridescentes.

Le voleur ne perdit pas de temps à s'interroger sur la nature des fosses noires comme la nuit, s'étendant sous le dôme, où le monstre avait trouvé de la nourriture depuis trois mille ans. Il sortit délicatement son épée de son fourreau ; de la lame tomba lentement un liquide verdâtre absolument identique à celui qui dégouttait des crocs acérés du reptile. La lame avait été trempée dans le venin d'un serpent de la même espèce que l'horreur du dôme et la façon dont Shevatas s'était procuré ce poison au cœur des marécages maudits de Zíngara aurait constitué une saga à elle seule !

Le voleur de Zamora s'avança prudemment, sur la pointe des pieds, genoux légèrement fléchis, prêt à bondir d'un côté ou de l'autre, tel un éclair. Et il fit appel à toute sa vitesse de mouvement parfaitement coordonnée lorsque le serpent arquait son cou et frappa,

se détendant de toute sa longueur, pareil à la foudre. Shevatas réagit instantanément et se déplaça ; pourtant, sans la chance, il serait mort à cette seconde. Son plan longuement mûri était de bondir sur le côté et d'abattre sa lame sur le cou tendu du monstre ; tout cela fut réduit à néant par la rapidité éblouissante de l'attaque du reptile. Le voleur n'eut que le temps de tendre son épée devant lui, fermant les yeux involontairement et poussant un cri. L'épée lui fut arrachée des doigts et d'horribles bruits sourds emplirent le couloir.

Ouvrant les yeux, stupéfait de constater qu'il était toujours en vie, Shevatas aperçut le monstre : celui-ci soulevait et tordait sa forme visqueuse en de fantastiques contorsions. L'épée transperçait ses gigantesques mâchoires. Le hasard seul avait fait que le serpent s'était jeté sur la pointe de l'épée qu'il avait présentée à l'aveuglette. Quelques instants plus tard, l'horreur ophidienne s'affaissait sur le sol, en des replis luisants, à peine frissonnants, tandis que le venin sur l'épée opérait d'une manière foudroyante.

L'enjambant délicatement, le voleur poussa la porte : cette fois, elle glissa de côté, révélant l'intérieur du dôme. Shevatas laissa échapper un cri ; au lieu de ténèbres complètes, il était baigné d'une lumière écarlate qui palpitait et vibrait, presque insupportable pour l'œil. Elle émanait d'une énorme gemme rouge, fixée tout en haut de l'arche voûtée du dôme. Shevatas était bouche bée, bien qu'il fût habitué à la vue des richesses. Le trésor était là, entassé, empilé en une profusion vertigineuse... des monceaux de diamants, de saphirs, de turquoises, d'opales, d'émeraudes ; des ziggourats de jade, de jais et de lapis-lazulis ; des pyramides de lingots d'or ; des téocallis de barres d'argent ; des épées aux pommeaux incrustés de gemmes dans des fourreaux de fil d'or ; des heaumes en or avec des cimiers multicolores en crin de cheval, ou des plumes noires et écarlates ; des corselets aux plaques en argent ; des cuirasses ornées de bijoux ayant appartenu à des rois-guerriers trois mille ans plus tôt ; des hanaps ciselés dans des pierres précieuses ; des crânes recouverts de feuilles d'or, avec pour yeux des pierres de lune ; des colliers de dents humaines, parées de bijoux. Le sol en ivoire était recouvert, sur une

épaisseur de plusieurs pouces, d'une poudre d'or qui scintillait et étincelait sous la lueur incarnate, produisant un million de lumières chatoyantes. Le voleur se trouvait dans un pays merveilleux de magie et de splendeur, piétinant de ses sandales des étoiles infinies.

Pourtant son regard était fixé sur l'estrade de cristal. Celle-ci se dressait au milieu de la perspective éclatante, exactement sous la gemme rouge ; sur cette plate-forme auraient dû se trouver les ossements du sorcier, depuis longtemps tombés en poussière avec la lente reptation des siècles. Comme Shevatas regardait, ses traits basanés pâlirent, exsangues ; la moelle de ses os se changea en glace ; la peau de son dos frissonna et se craquela d'horreur tandis que ses lèvres remuaient sans bruit. Soudain il retrouva sa voix et poussa un horrible hurlement qui résonna hideusement sous le dôme voûté. Puis le silence des siècles recouvrit à nouveau les ruines de Kuthchemes la mystérieuse.

II

Des rumeurs se répandirent à travers les prairies, jusqu'aux cités des Hyboriens. La nouvelle fut apportée par les caravanes, les longues files de chameaux s'avancant lentement au milieu des sables du désert, conduites par des hommes en cafetans blancs, au visage mince et au regard de prédateur. Elle fut répétée par les pâtres au nez aquilin des plaines fertiles, transmises par les nomades vivant sous des tentes à ceux qui demeuraient dans des villes aux murs de pierre, où des rois à la barbe frisée bleu-noir adoraient des dieux ventrus en célébrant d'étranges rites. Elle franchit l'obstacle des collines où des hommes de tribu au corps décharné prélevaient un droit de passage sur les caravanes. Les rumeurs atteignirent les riches plateaux où des cités majestueuses s'élevaient au bord de lacs et de rivières azurés : elles suivirent les routes larges et blanches, encombrées de chariots tirés par des bœufs, de troupeaux aux bêlements plaintifs, de marchands opulents, de chevaliers bardés de fer, d'archers et de prêtres.

Ces rumeurs venaient du désert s'étendant à l'est de

la Stygie, dans le sud lointain des collines de Koth. Un nouveau prophète était apparu parmi les nomades. On parlait d'une guerre tribale, d'un rassemblement de vautours dans le Sud-Est, et d'un chef redoutable qui conduisait à la victoire ses hordes rapidement grandissantes. Les Stygiens, une menace permanente pour les nations nordiques, n'avaient apparemment aucun lien avec ce mouvement ; en ce moment même, ils étaient occupés à masser des troupes sur leurs frontières orientales et leurs prêtres se livraient à des pratiques magiques pour combattre ce sorcier venu du désert que les hommes appelaient Natohk, l'Etre Voilé. En effet, ses traits étaient toujours masqués.

Le raz de marée déferla inexorablement vers le nord-ouest et les rois à la barbe bleue moururent devant les autels de leurs dieux pansus. Leurs cités aux imposantes murailles furent noyées dans le sang. Certains disaient que les plateaux des Hyboriens étaient le but de Natohk et de ses fidèles aux chants extatiques.

Les incursions des nomades du désert étaient chose fréquente ; pourtant ce dernier mouvement ne ressemblait pas à un simple raid. La rumeur disait que Natohk avait soudé autour de lui trente tribus nomades et quinze cités ; en outre, un prince rebelle de Stygie s'était rallié à lui. Ce dernier fait, donnait à penser qu'il s'agissait d'une véritable guerre.

D'une façon caractéristique, la plupart des nations hyboriennes affectèrent d'ignorer la menace grandissante. Pourtant, à Khoraja, royaume taillé dans les légions shémites par les épées d'aventuriers kothiens, on trouvait cette situation très préoccupante. Situé au sud-est de Koth, il aurait à supporter tout le choc de l'invasion. Or son jeune roi était le prisonnier du roi perfide d'Ophir toujours irrésolu : devait-il le libérer contre une énorme rançon ou bien le livrer à son ennemi, le roi avare de Koth, qui n'offrait pas de l'or mais un traité avantageux ? Pendant ce temps, la direction du royaume, en cette période difficile, avait été confiée aux blanches mains de la jeune princesse Yasmela, la sœur du roi.

Les ménestrels chantaient sa beauté à travers tout le monde occidental et l'orgueil d'une dynastie royale

était sien. Mais cette nuit-là, son orgueil avait glissé de ses épaules comme un manteau. Dans sa chambre dont la voûte était un dôme en lapis-lazulis, dont le sol de marbre était recouvert de fourrures rares et les murs prodigues en frises dorées, dix jeunes femmes, filles de nobles, aux membres délicats chargés de bracelets et d'anneaux incrustés de gemmes, sommeillaient sur des couches de velours disposées tout autour du lit royal au baldaquin en or et aux rideaux en soie. La princesse Yasmela n'était pas couchée dans son lit. Elle était prosternée, entièrement nue, son ventre souple et plat au contact du marbre froid, ressemblant à la plus humble des suppliantes. Ses cheveux noirs et épais tombaient en cascade sur ses blanches épaules, ses doigts longs et fins étaient entrelacés. Elle gisait sur les dalles et se tordait : une terreur abjecte figeait le sang de ses veines et dilatait ses splendides yeux, faisait se dresser la racine de ses cheveux brillants et frémir son échine souple.

La dominant, dans l'angle le plus sombre de la pièce en marbre, était tapie une ombre immense et sans forme précise. Ce n'était pas une créature matérielle, de chair et de sang, mais une masse ténébreuse, une tache pour la vue, un monstrueux incube engendré par la nuit. Il aurait pu s'agir d'une hallucination inventée par un cerveau abruti par le sommeil... sans ces deux points de feu jaunes et flamboyants qui brillaient au sein de l'obscurité, pareils à deux yeux.

En outre, une voix provenait de cette ombre... une voix sibilante, basse, subtile, inhumaine. Cela ressemblait davantage au sifflement léger et abominable d'un serpent qu'à toute autre chose sortant de lèvres humaines. Sa sonorité autant que le contenu des paroles prononcées submergeait Yasmela d'une horreur tellement insupportable qu'elle se contorsionnait et tordait son corps svelte en tous sens, comme sous la morsure d'un fouet... comme pour débarrasser son esprit d'un avilissement et d'une dégradation savamment distillés.

— Tu m'es destinée, princesse, disait le murmure avec une joie féroce. Avant que je sorte de mon long sommeil, je t'avais remarquée et ardemment désirée. J'étais sous l'emprise du sortilège antique qui m'a

permis d'échapper à mes ennemis et ne pouvais te rejoindre. Je suis l'âme de Natohk, l'Etre Voilé ! Bientôt tu me contempleras sous mon apparence matérielle et tu m'aimeras !

Le sifflement spectral diminua, se changeant en des ricanements obscènes. Yasmela gémit et frappa les dalles de marbre de ses petits poings exquis en un paroxysme de terreur.

— Je dors dans l'une des chambres du palais d'Akbitana, poursuivit la voix sibilante. Là-bas se trouve mon corps, de chair et de sang. Pourtant, ce n'est qu'une enveloppe vide d'où mon esprit s'est envolé, un bref instant. Si tu pouvais regarder depuis la croisée de ce palais, tu comprendrais la futilité de toute résistance. Le désert ressemble à un jardin de roses sous la lune, où s'épanouissent les feux de camp de cent mille guerriers. Telle une avalanche qui balaie tout sur son passage, toujours plus rapide et plus forte, je submergerai le pays de mes anciens ennemis. Les crânes de leurs rois me serviront de gobelets ; leurs femmes et leurs enfants seront les esclaves des esclaves de mes esclaves ! J'ai grandi en force durant ces longues années de méditation...

» Et tu seras ma reine, princesse ! Je t'apprendrai les voies antiques et oubliées du plaisir. Nous... (Devant le flot d'obscénités cosmiques qui se déversait du colosse des ténèbres, Yasmela se contracta et se débattit, comme si un fouet mettait à vif sa peau délicate et nue.) N'oublie pas ! chuchota l'horreur. Peu nombreux seront les jours avant que je vienne te réclamer ! Alors lu seras mienne !

Yasmela, pressant son visage sur les dalles et se bouchant les oreilles de ses doigts délicats, eut pourtant l'impression d'entendre un étrange bruit d'ailes, semblable à l'envol d'une chauve-souris. Relevant craintivement les yeux, elle aperçut seulement la lune brillant par la fenêtre ; sa clarté formait comme une épée d'argent à l'endroit où le fantôme s'était tenu. Tremblant de tous ses membres, elle se leva et se dirigea en titubant vers un divan en satin où elle se laissa tomber, éclatant en sanglots hystériques. Les jeunes femmes dormaient toujours... sauf une qui se réveilla, bâilla, étira ses membres graciles et regarda

autour d'elle en clignant des yeux. Elle fut aussitôt à genoux près de la couche, entourant de ses bras la taille fine de Yasmela.

— Etait-ce... était-ce... ?

Ses yeux noirs étaient dilatés par l'effroi. Yasmela la saisit en une étreinte convulsive.

— Oh, Vateesa, C'est revenu ! Je L'ai vu... L'ai entendu parler ! Il a dit Son nom... Natohk ! C'est Natohk ! Ce n'est pas un cauchemar... Cela se dressait au-dessus de moi tandis que les autres filles dormaient, comme si on les avait droguées. Que... oh, que dois-je faire ?

Vateesa réfléchit, tournant autour de son bras rond un bracelet en or.

— Princesse, dit-elle, il est évident qu'aucun pouvoir mortel ne peut avoir raison de Cela, et l'amulette que t'avaient donnée les prêtres d'Ishtar est inutile. C'est pourquoi il te faut interroger l'oracle oublié de Mitra.

Malgré sa terreur récente, Yasmela frissonna. Les dieux d'hier deviennent les démons de demain. Les Kothiens avaient abandonné depuis longtemps le culte de Mitra, et oublié les attributs du dieu universel des Hyboriens. Dans son idée, très vague, Yasmela était persuadée que la divinité, étant très ancienne, devait être tout aussi redoutable. En effet, Ishtar, comme tous les dieux de Koth, était crainte de ses adorateurs. La culture et la religion kothiennes avaient subi en un mélange subtil l'influence des Shémites et des Stygiens. La vie simple des Hyboriens avait été modifiée dans une large mesure par les coutumes de l'Est, sensuelles et sophistiquées, mais despotiques.

— Mitra acceptera-t-il de m'aider ? (Dans son ardeur Yasmela serra le poignet de Vateesa.) Nous adorons Ishtar depuis si longtemps...

— Bien sûr qu'il t'aidera ! (Vateesa était la fille d'un prêtre ophirien ; celui-ci avait rapporté avec lui ses coutumes lorsqu'il s'était réfugié à Khoraja, fuyant ses adversaires politiques.) Allons au sanctuaire ! Je t'accompagne !

— Entendu ! (Yasmela se leva. Comme Vateesa se préparait à l'habiller, elle la repoussa.) Il ne serait pas convenable que je me présente au sanctuaire vêtue de

soie. J'irai entièrement nue, me traînant sur les genoux, comme il sied à une suppliante ; sinon Mitra penserait que je manque d'humilité.

— C'est absurde ! (Vateesa avait peu de respect pour les pratiques de ce qui était un faux culte à ses yeux.) Mitra aime voir les gens debout devant lui... et non à plat ventre comme des vers de terre ou versant le sang d'animaux sur des autels.

Cédant à son objurgation, Yasmela laissa la jeune femme lui passer une chemise de soie légère sans manches, sur laquelle fut glissée une tunique de soie, serrée à la taille par une large ceinture de velours. Elle choisit des mules en satin pour ses pieds menus et les doigts habiles de Vateesa eurent tôt fait d'arranger ses tresses noires et ondoyantes. Puis la princesse suivit la jeune fille : l'Ophirienne releva sur le côté une lourde tapisserie ouvragée d'or et tira le verrou d'or de la porte qu'elle dissimulait. Celle-ci donnait sur un couloir étroit et sinueux. Les deux jeunes femmes le parcoururent rapidement, franchirent une autre porte et arrivèrent dans un grand vestibule. Là il y avait un garde, portant un casque au cimier doré, une cuirasse en argent et des jambières en or ciselé ; dans ses mains il tenait une hache d'armes au long manche.

Un geste de Yasmela prévint son exclamation ; la saluant, il reprit sa faction près du seuil de la porte, aussi immobile qu'une statue d'airain. Les jeunes femmes traversèrent le vestibule : celui-ci paraissait immense et spectral à la lueur des torchères disposées le long des hauts murs. Elles descendirent un escalier. Yasmela frissonna à la vue des ombres épaisses garnissant les angles des parois. Trois niveaux plus bas, elles s'arrêtèrent enfin dans un corridor étroit dont la voûte était incrustée de gemmes, le sol enchâssé de blocs de cristal et les murs décorés de frises en or. Elles se glissèrent sans bruit au fond de ce passage resplendissant, se tenant par la main, jusqu'à un imposant portail aux arabesques dorées.

Vateesa poussa la porte, révélant un temple oublié de tous depuis longtemps, sauf de quelques fidèles et des hôtes royaux en visite à la cour de Khoraja ; d'ailleurs c'était surtout à leur intention que le sanctuaire était gardé tel quel. Yasmela n'y était encore

jamais entrée, bien qu'elle fût née dans ce palais. D'une austérité inattendue si l'on songeait à la magnificence et au luxe immodéré des temples d'Ishtar, cet endroit était empreint de simplicité et de dignité, d'une beauté caractéristique du culte de Mitra.

Le plafond élevé n'était pas voûté, en marbre blanc et simple, comme le sol et les parois décorées d'une étroite frise en or qui en faisait le tour. Derrière un autel de jade vert clair, jamais souillé par des sacrifices, se dressait le piédestal sur lequel était assise la représentation matérielle de la divinité. Yasmela contempla avec crainte la longue courbe des magnifiques épaules, les traits bien découpés... les yeux larges et non bridés, la barbe de patriarche, les boucles épaisses des cheveux, retenues par un simple bandeau enserrant les tempes. Cette statue, bien que la princesse l'ignorât, était un chef-d'œuvre... l'expression artistique, libre de toute entrave, d'une race hautement cultivée, débarrassée de tout symbolisme conventionnel.

Elle tomba à genoux et se prosterna, indifférente aux remontrances de Vateesa. Cette dernière finit d'ailleurs par l'imiter ; après tout elle n'était qu'une jeune femme et le sanctuaire de Mitra était très impressionnant.

Pourtant, elle ne put s'empêcher de chuchoter à l'oreille de Yasmela :

— Ceci n'est que l'emblème du dieu. Personne n'a jamais prétendu savoir à quoi ressemblait Mitra. Ceci le représente seulement sous une forme humaine idéalisée, aussi proche de la perfection que l'esprit humain puisse la concevoir. Il n'habite pas cette pierre froide, comme l'affirment vos prêtres à propos d'Ishtar. Il est partout... au-dessus de nous et autour de nous, et il rêve parfois en de hauts lieux parmi les étoiles. Mais son être se concentre ici. C'est pourquoi tu peux l'invoquer à présent.

— Que dois-je dire ? demanda Yasmela, balbutiant de terreur.

— Avant même que tu prononces une seule parole, Mitra connaît le contenu de ton esprit... commença Vateesa.

Les deux jeunes filles sursautèrent violemment. Une voix venait de retentir dans l'air au-dessus d'elles. Les

accents sereins, aussi graves et mélodieux que ceux d'une cloche, provenaient autant de la statue que de tout autre endroit dans la pièce. De nouveau Yasmela trembla devant une voix immatérielle qui s'adressait à elle ; cette fois, ce n'était pas d'horreur ou de répulsion.

— Ne parle pas, ma fille, car je connais ton dénuement, lui disaient les intonations, pareilles à des vagues majestueuses et musicales s'échouant sur une plage aux sables dorés. Tu peux sauver ton royaume d'une seule façon et, en le sauvant, sauver le monde entier des crocs du serpent qui a surgi des ténèbres des âges. Sors de ce palais et parcours la ville, seule. Remets le sort de ton royaume entre les mains du premier homme que tu croiseras dans la rue.

Les accents sans écho cessèrent et les jeunes femmes se regardèrent. Puis, se relevant, elles partirent sans bruit et n'échangèrent aucune parole jusqu'à leur retour dans les appartements de la princesse. Yasmela contempla la lune par les fenêtres aux barreaux d'or ; minuit était passé depuis longtemps. On n'entendait plus le bruit des réjouissances dans les jardins et sur les toits en terrasses de la ville. Khoraja dormait sous les étoiles ; celles-ci semblaient se refléter dans les torchères, scintillant parmi les jardins et dans les rues, sur les terrasses où dormaient les gens.

— Que vas-tu faire ? chuchota Vateesa, toute tremblante.

— Donne-moi mon manteau, répondit Yasmela en serrant les dents.

— Seule dans les rues, à cette heure ! s'écria la jeune Ophirienne.

— Mitra a parlé, rétorqua la princesse. Était-ce vraiment la voix du dieu ou bien l'artifice d'un prêtre... peu importe. Je sors !

Ramenant une ample cape de soie autour de sa silhouette élancée et mettant une toque de velours dont la voilette membraneuse dissimulait ses traits, elle partit rapidement à travers les couloirs et arriva devant une porte de bronze. Une douzaine de lanciers la regardèrent bouche bée comme elle la franchissait. Ce passage se trouvait dans une aile du palais donnant directement sur la rue ; les autres côtés de l'édifice

étaient environnés de grands jardins, eux-mêmes entourés d'un mur imposant. Yasmela sortit dans la rue éclairée par des torchères disposées à intervalles réguliers.

Elle hésita ; avant que sa résolution puisse faiblir, elle referma la porte après elle. Un léger frisson la secoua comme elle regardait vers le haut et le bas de la rue qui s'étendait silencieuse et déserte. Cette fille d'aristocrate ne s'était encore jamais aventurée sans escorte à l'extérieur du palais de ses ancêtres. Prenant son courage à deux mains, elle remonta en hâte la rue. Ses mules de satin volaient légèrement sur les pavés ; pourtant leur doux bruit fit bondir son cœur dans sa gorge. Elle eut l'impression que ses pas résonnaient dans un bruit de tonnerre, se répercutaient à travers la cité, réveillant et attirant l'attention de silhouettes en guenilles aux yeux de rat, dans des tanières dissimulées parmi les égouts. Chaque ombre semblait abriter un assassin aux aguets, chaque renforcement de porte dissimuler les chiens furtifs des ténèbres.

Elle sursauta violemment. Devant elle venait de surgir une forme spectrale dans la rue. Elle se rejeta vivement vers un bloc d'ombres qui, à présent, lui apparaissaient comme un havre de salut, son cœur battant la chamade. La forme entrevue n'avait pas l'allure furtive d'un voleur ou la démarche timide d'un passant apeuré. L'homme s'avavançait à grands pas dans la rue envahie par la nuit, comme quelqu'un qui n'a ni besoin ni envie de marcher doucement. Ses longues enjambées trahissaient une crânerie inconsciente et le bruit de ses pas retentissait sur les pavés. Il passa près d'une torchère et Yasmela le vit avec netteté... c'était un homme de grande taille, portant le haubert des mercenaires. Faisant appel à toute son énergie, elle sortit vivement de l'ombre, serrant les pans de son manteau autour de son corps.

« Sa-ha ! » Son épée brilla en jaillissant de son fourreau. L'homme interrompit son geste à mi-course en voyant qu'il avait seulement une femme devant lui ; néanmoins, son regard vif passa au-dessus de la tête de Yasmela, scrutant les ténèbres à la recherche de complices éventuels.

Il se tint face à elle, sa main posée sur la longue

poignée qui dépassait de sous le manteau écarlate flottant négligemment de ses épaules bardées de fer. La lueur de la torchère brillait sombrement sur l'acier bleuté et poli de ses jambières et de son casque. Une flamme encore plus funeste étincelait au fond de ses yeux bleus. Elle vit aussitôt que ce n'était pas un Kothien ; quand il parla, elle comprit que ce n'était pas un Hyborien. Il était habillé comme un capitaine mercenaire et ces troupes aguerries comptaient des hommes de maints pays, des barbares aussi bien que des étrangers venus de royaumes civilisés. Son air de loup dénotait le barbare. Jamais les yeux d'un homme civilisé, même fou ou criminel, n'auraient flamboyé d'un tel feu. Son haleine empestait le vin ; pourtant il ne titubait pas et n'était affligé d'aucun balbutiement.

— Ils t'ont enfermée dehors ? demanda-t-il en kothien, avec un accent barbare. (Il tendit la main vers elle. Ses doigts se refermèrent doucement sur le poignet rond de Yasmela ; pourtant elle sentit qu'il aurait pu lui briser les os sans effort.) Je quitte à l'instant le dernier cabaret encore ouvert... la malédiction d'Ishtar sur ces réformateurs au foie blanc qui ferment les débits de boissons ! « Plutôt que de s'enivrer les hommes doivent dormir », disent-ils... en vérité, de la sorte ils peuvent mieux travailler et se battre pour leurs maîtres ! Des eunuques au ventre mou, voilà comment je les appelle. Lorsque je servais dans les troupes mercenaires de Corinthie, nous vidions des tonneaux de vin et courions les filles la nuit pour nous battre le jour... oh oui, nos épées ont fait couler beaucoup de sang. Mais si nous parlions de toi, ma fille ? Ote donc cette satanée voilette...

Elle évita ses doigts tendus d'un mouvement souple de son corps, tout en essayant de ne pas lui donner l'impression qu'elle le repoussait. Elle réalisait le danger qu'elle courait, en se trouvant seule avec un barbare ivre. Si elle révélait son identité, il se moquerait sans doute d'elle ou bien décamperait. Elle n'était pas sûre qu'il ne lui couperait pas la gorge. Les barbares agissaient souvent d'une manière étrange et inexplicable. Elle combattit la peur qui montait en elle.

— Pas ici, dit-elle. Viens avec moi...

— Où ? (Son sang fougueux était en feu ; pourtant il

était aussi prudent qu'un loup.) Espères-tu m'emmener dans quelque repaire de brigands ?

— Non, non, je le jure !

Elle eut fort à faire pour éviter la main qui cherchait de nouveau à lui ôter son voile.

— Que le démon t'emporte, friponne ! grogna-t-il d'un air dégoûté. Serais-tu aussi vilaine qu'une Hyrkanienne ?... est-ce pour cela que tu portes un masque ? Alors, laisse-moi au moins voir ton corps !

Avant qu'elle puisse prévenir son geste, il lui arracha sa cape. Elle entendit sa respiration siffler entre ses dents. Il restait immobile, tenant son manteau, et la considérait comme si la vue de ses riches vêtements l'avait quelque peu dégrisé. Puis elle vit une lueur de méfiance apparaître dans ses yeux.

— Qui diable es-tu ? murmura-t-il. Tu n'es pas une fille des rues... à moins que ton amant n'ait dévalisé le sérail d'un roi pour t'habiller !

— Cela importe peu. (Elle s'enhardit jusqu'à poser sa blanche main sur son bras puissant recouvert de fer.) Viens ; ne restons pas dans cette rue.

Il hésita, puis haussa ses robustes épaules. Elle comprit qu'il la prenait pour quelque noble dame, lassée de ses amants aux manières trop polies, ayant recours à ce moyen pour se divertir. Il la laissa remettre sa cape sur ses épaules et la suivit. Elle l'observa du coin de l'œil comme ils marchaient côte à côte vers le bas de la rue. Sa cotte de mailles ne parvenait pas à dissimuler entièrement les lignes dures de son corps et sa force de tigre. Il ressemblait à un félin ; tout en lui était élémentaire, primitif, indompté. Aux yeux de Yasmela, il était aussi mystérieux que la jungle, tant il était différent des courtisans aimables qu'elle côtoyait à sa cour. Elle avait peur de lui, se disant qu'elle détestait sa force brutale et nue, sa barbarie insoumise ; pourtant quelque chose en elle d'ardent et de dangereux était irrésistiblement attiré par lui ; la corde primitive et cachée qui se trouve dans le cœur de chaque femme vibrait à se rompre. Elle avait senti sur son bras la main rude du guerrier et, au tréfonds de son être, frémissait encore au souvenir de ce contact. Bien des hommes s'étaient agenouillés devant Yasmela. Elle était certaine que celui-ci ne s'était jamais agenouillé

devant quiconque. Les sensations de la princesse étaient celles d'une personne qui se trouve en face d'un tigre non enchaîné. Elle était effrayée et fascinée par son propre effroi.

Elle s'arrêta devant la porte du palais et la poussa légèrement. Observant son compagnon à la dérobée, elle ne lut aucune méfiance dans ses yeux.

— Le palais, hein ? grogna-t-il. Alors tu es une femme de chambre ?

Elle s'aperçut qu'elle était en train de se demander, avec une jalousie étrange, si l'une de ses servantes avait déjà introduit cet aigle de guerre dans son palais. Les gardes ne bougèrent pas comme elle le guidait entre eux ; il les toisa comme un chien féroce pourrait défier du regard une meute inconnue. Elle lui fit franchir une porte tendue d'un rideau, amenant à une chambre secrète. Il s'immobilisa, examinant naïvement les tapisseries, puis son regard se posa sur une jarre en cristal, remplie de vin, posée sur une table d'ébène. Il s'en empara avec un soupir de satisfaction, la porta à ses lèvres. Vateesa surgit d'une pièce adjacente et poussa un cri de soulagement :

— Oh, princesse...

— Princesse ?

La jarre de vin se brisa sur le sol. En un mouvement trop rapide pour que l'œil puisse le suivre, le mercenaire arracha le voile de Yasmela et lui lança un regard stupéfait. Il recula avec un juron sonore et son épée jaillit dans sa main, en un large reflet d'acier bleuté. Ses yeux flamboyaient comme ceux d'un tigre pris au piège. Une tension soudaine envahit la pièce, tel l'instant de calme précédant l'orage. Vateesa s'affaissa à terre, rendue muette par la terreur ; Yasmela affronta sans hésiter le barbare furieux. Elle savait que sa vie même était en jeu ; sous le coup de la méfiance et d'une panique irraisonnée, il était prêt à donner la mort à la moindre provocation. Pourtant, cette situation critique fit naître en elle une étrange gaieté.

— Rassure-toi, dit-elle. Je suis bien Yasmela, mais tu n'as aucune raison d'avoir peur de moi.

— Pourquoi m'as-tu amené ici ? grogna-t-il, tandis que ses yeux étincelants regardaient vivement tout autour de la pièce. Quelle sorte de traquenard est-ce

là ?

— Ne crains rien, il n'y a aucune trahison, répondit-elle. Je t'ai amené ici parce que tu peux m'aider. J'ai prié les dieux, invoqué Mitra ; il m'a dit d'aller dans les rues et de demander de l'aide au premier homme que je rencontrerais.

C'était quelque chose qu'il pouvait comprendre. Les barbares avaient leurs propres oracles. Il abaissa son épée, sans la rengainer.

— Si tu es Yasmela, tu as effectivement besoin d'aide, grommela-t-il. Ton royaume connaît des moments plutôt difficiles. Mais comment pourrais-je t'aider ? Si tu as besoin d'un coupe-jarret, bien sûr...

— Assieds-toi, le pria-t-elle. Vateesa, apporte-lui du vin.

Il s'exécuta, prenant soin – elle le nota – de s'asseoir le dos à un mur épais, d'où il pouvait embrasser du regard toute la chambre. Il posa son épée nue en travers de ses genoux bardés de fer. Elle regardait l'arme avec fascination. Son éclat bleu sombre semblait refléter des récits de meurtres et de rapines ; elle ne pensait pas avoir la force suffisante pour la soulever ; pourtant elle savait que le mercenaire pouvait la tenir d'une seule main aussi facilement qu'elle maniait une cravache. Elle nota la largeur et la puissance de ses mains ; ce n'étaient guère les pattes lourdes et grossières d'un troglodyte. Avec un tressaillement de culpabilité, elle s'aperçut qu'elle était en train d'imaginer ces doigts vigoureux saisir ses cheveux noirs et se refermer sur eux.

Il parut rassuré lorsqu'elle prit place sur un divan en face de lui. Il ôta son casque et le posa sur la table, puis il tira en arrière sa coiffe, laissant les plis d'acier retomber sur ses épaules massives. Elle vit encore plus nettement ce qui le différenciait des races hyboriennes. Son visage sombre et couturé était empreint de morosité ; sans être marqués par la débauche, ou fondamentalement mauvais, ses traits suggéraient quelque chose de sinistre, et même plus ; ses yeux bleus où couvaient des flammes augmentaient cette impression. Son front bas et large était recouvert par une crinière hirsute, aussi noire qu'une aile de corbeau.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle brusquement.

— Conan, capitaine des lanciers mercenaires, répondit-il en vidant d'une seule gorgée sa coupe de vin et en la tendant vers Vateesa pour qu'elle la remplisse encore. Je suis né en Cimmérie.

Ce nom signifiait peu de chose pour Yasmela. Elle savait seulement, d'une manière très vague, que c'était une région sauvage de collines arides, située loin au nord, au-delà des ultimes avant-postes des nations hyboriennes, et qu'une race farouche et rude l'habitait.

C'était la première fois qu'elle voyait l'un de ses représentants.

Appuyant son menton sur ses mains jointes, elle le fixa de ses yeux noirs et profonds qui avaient asservi plus d'un cœur.

— Conan de Cimmérie, reprit-elle, tu as dit que j'avais effectivement besoin d'aide. Pourquoi ?

— Allons, gronda-t-il, cela saute aux yeux ! Avec le roi, ton frère, croupissant dans une prison d'Ophir ; avec Koth projetant depuis longtemps d'annexer ton royaume ; ce sorcier dont les exhortations appellent tous les feux de l'enfer et la destruction sur Shem... et ce qui est pire, ici même, tes soldats qui désertent, chaque jour un peu plus nombreux.

Elle ne répliqua pas tout de suite ; l'expérience était nouvelle pour elle : un homme lui parlait en toute franchise et de ses mots était exclue cette servilité douceuse qui lui répugnait tant chez ses courtisans.

— Pourquoi mes soldats désertent-ils ? demanda-t-elle enfin.

— Certains ont été séduits par la meilleure solde que leur proposait Koth, répondit-il, tout en vidant la jarre de vin avec un plaisir évident. Beaucoup pensent que Khoraja est condamné en tant qu'Etat indépendant. Beaucoup sont terrifiés par les récits concernant ce chien de Natohk.

— Les mercenaires me resteront-ils fidèles ? s'informa-t-elle avec anxiété.

— Aussi longtemps que tu nous paies bien, répondit-il sans détour. Tes problèmes politiques ne signifient rien pour nous. Tu peux faire confiance à Amalric, notre général ; quant à nous, nous sommes des hommes comme les autres et aimons le profit avant tout. Si tu verses la rançon demandée par Ophir, on dira que tu es

dans l'impossibilité de nous payer. Dans ce cas, nous risquons fort d'aller trouver le roi de Koth, bien que ce maudit ladre ne compte pas parmi mes amis. Nous pourrions même mettre cette ville à sac. Quand une guerre civile fait rage, le butin est toujours abondant.

— Pourquoi ne pas désertre et rejoindre les rangs de Natohk ? s'informa-t-elle.

— Comment nous paierait-il ? renifla-t-il. Avec les idoles d'airain au ventre rebondi qu'il a volées dans les cités shémites ? Aussi longtemps que tu combats Natohk, tu peux te fier à nous.

— Tes camarades te suivraient-ils ? demanda-t-elle soudain.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, répondit-elle avec assurance, que je fais de toi le commandant en chef des armées de Khoraja !

Il s'immobilisa, le gobelet à ses lèvres ; celles-ci s'incurvèrent en une large grimace. Ses yeux brillèrent d'une nouvelle lueur.

— Commandant en chef ? Crom ! Que diront tes nobles parfumés ?

— Ils m'obéiront ! (Elle frappa dans ses mains pour appeler une esclave qui entra et s'inclina.) Que le comte Thespides vienne ici tout de suite, ainsi que le chancelier Taurus, le seigneur Amalric et l'Agha Shupras. Je mets toute ma confiance en Mitra, dit-elle en regardant vers Conan. (Celui-ci était occupé à dévorer la nourriture que Vateesa avait posée en tremblant devant lui.) Es-tu familier des guerres ?

— Je suis né sur un champ de bataille, répliqua-t-il en arrachant avec ses dents solides un morceau de viande d'un énorme quartier de bœuf. Le cliquetis des épées et les râles des moribonds... ont été les premiers bruits qu'entendirent mes oreilles. J'ai participé à des affrontements entre clans, à des guerres tribales et à des campagnes impériales.

— Es-tu capable de mener des hommes et de les disposer en ordre de bataille ?

— Ma foi, je puis toujours essayer, fit-il, imperturbable. Il s'agit seulement d'un duel, sur une plus large échelle. Engager le combat, attaquer, porter une botte... frapper d'estoc ou de taille ! Et la tête de

ton adversaire vole dans les airs... à moins que ce ne soit la tienne !

L'esclave reparut, annonçant que les hommes mandés étaient arrivés. Yasmela alla dans l'antichambre, tirant les rideaux de velours après elle. Les nobles s'agenouillèrent devant elle ; de toute évidence ils étaient surpris par cette convocation à une heure aussi avancée.

— Je vous ai demandé de venir pour vous faire part de ma décision, leur annonça Yasmela. Le royaume est en danger...

— Très juste, princesse.

Le comte Thespides venait de parler... un homme de grande taille dont les mèches noires étaient bouclées et parfumées. D'une main blanche, il lissait sa moustache en pointe et, de l'autre, tenait un bonnet en velours avec une plume écarlate retenue par une barrette en or. Ses chaussures à bouts pointus étaient en satin, son pourpoint en velours brodé d'or. Ses manières étaient quelque peu affectées, mais sous les soieries ses muscles étaient d'acier.

— Il conviendrait d'offrir à Ophir plus d'or pour la libération de votre frère royal.

— Je suis d'un avis contraire ! intervint Taurus, le chancelier, un homme d'un certain âge. (Il portait une robe bordée d'hermine ; ses traits étaient marqués par les soucis de sa lourde charge.) Nous avons déjà offert de payer une rançon qui ruinera le royaume. Proposer davantage ne ferait qu'exciter encore plus la cupidité d'Ophir. Princesse, je répète ce que je vous ai dit maintes fois : Ophir ne bougera pas tant que nous n'aurons pas affronté cette horde d'envahisseurs. Si nous perdons, il livrera le roi Khossus à Koth ; si nous sommes vainqueurs, il libérera sans aucun doute Sa Majesté contre paiement de la rançon.

— Et dans l'intervalle ? le coupa Amalric. Chaque jour des soldats désertent et les mercenaires s'impatientent, se demandant pourquoi nous tardons ainsi. (C'était un Némédien, un homme robuste dont les cheveux blonds faisaient penser à une crinière de lion.) Nous devons agir rapidement, sinon...

— Demain nous marchons vers le sud, répondit-elle. Voici l'homme qui sera à votre tête !

Tirant brusquement de côté le rideau de velours, en un geste théâtral, elle leur désigna le Cimmérien. Le moment de cette révélation n'était sans doute pas des plus heureux. Conan était vautré dans son fauteuil, les pieds posés sur la table d'ébène, très occupé à ronger un os de bœuf qu'il tenait fermement des deux mains. Il lança aux nobles un regard nonchalant, eut une légère grimace à l'adresse d'Amalric, puis continua de manger avidement, avec un plaisir non dissimulé.

— Que Mitra nous protège ! explosa Amalric. C'est Conan le Nordique, le plus turbulent de tous mes coquins ! Je l'aurais fait pendre depuis longtemps s'il n'était le meilleur combattant à avoir jamais revêtu un haubert...

— Votre Altesse plaisante, j'espère ! s'écria Thespides. (La colère assombrissait ses traits aristocratiques.) Cet homme est un sauvage... un rustre sans éducation ni culture ! Demander à des gentilshommes de servir sous ses ordres serait une insulte ! Je...

— Comte Thespides, lança sèchement Yasmela, vous portez mon gant sous votre boudrier. Veuillez me le rendre et partir.

— Partir ? s'écria-t-il en sursautant. Et où cela ?

— Allez à Koth ou en enfer ! répondit-elle. Si vous refusez de me servir comme je le souhaite, alors ne me servez plus du tout !

— Vous me jugez mal, princesse, riposta-t-il en s'inclinant, profondément blessé. Jamais je ne vous abandonnerai. Pour vous je placerai même mon épée à la disposition de ce sauvage.

— Et vous, seigneur Amalric ?

Amalric jura entre ses dents, puis grimaça. En véritable soldat de fortune, il n'était étonné par aucun revers, et la vie lui avait réservé bien des surprises !

— Je servirai sous ses ordres. Une vie courte et plaisante, telle est ma devise... avec Conan le Coupe-Jarret pour général en chef, sans aucun doute notre vie sera plaisante... et fort brève ! Mitra ! Si ce chien a jamais commandé à plus d'une compagnie de vide-goussets, je veux bien le manger, équipement compris !

— Et vous, Agha ?

Elle se tourna vers Shupras. Il haussa les épaules

avec résignation. Comme tous les membres de cette race vivant le long des frontières méridionales de Koth, il était grand et maigre, avec des traits plus minces et aquilins que ceux de ses frères du désert au sang plus pur.

— Que la volonté d’Ishtar soit faite, princesse.

Le fatalisme de ses ancêtres avait parlé pour lui.

— Attendez-moi ici, leur ordonna-t-elle.

Tandis que Thespides fulminait et mordillait son bonnet en velours, que Taurus marmonnait entre ses dents des paroles inaudibles et qu’Amalric arpentait nerveusement l’antichambre, tirant sur sa barbe blonde et grimaçant comme un lion affamé, Yasmela disparut derrière les rideaux et frappa dans ses mains, appelant ses esclaves.

Sur son ordre, ils apportèrent un équipement complet pour remplacer la cotte de mailles de Conan... gorgerin, solerets, épaulières, cuissards, jambières, cuirasse et casque à visière. Lorsque Yasmela tira à nouveau les rideaux, un Conan entièrement revêtu d’acier luisant apparut à ceux qui l’attendaient. Avec l’armure à plaques, la visière relevée et ses traits taciturnes ombragés par les plumes noires ondoyant au-dessus de son casque, le Cimmérien donnait une telle impression de force et de résolution farouche que même Thespides en convint... à contrecœur. Une plaisanterie tourna court sur les lèvres d’Amalric.

— Par Mitra, dit-il lentement, jamais je ne me serais attendu à te voir porter une armure, mais tu es loin d’en être indigne. Par les os de mes doigts, Conan, j’ai vu des rois qui portaient la leur moins royalement que toi !

Conan était silencieux. Une ombre vague traversa son esprit comme une prophétie. Dans les années à venir, il se souviendrait des paroles d’Amalric, lorsque le rêve serait devenu réalité.

III

Dans la brume de l’aube, les rues de Khoraja avaient été envahies par une foule nombreuse. Les gens étaient venus assister au départ des troupes par la porte sud. L’armée bougeait enfin. En tête venaient les chevaliers, resplendissants dans leurs armures aux plaques

richement ouvragées, avec des plumes colorées ondoyant au-dessus de leurs heaumes polis. Leurs montures, caparaçonnées de soie, de cuir laqué et de boucles en or, caracolaient et sautillaient tandis que leurs cavaliers les mettaient au pas. La lumière matinale se reflétait sur les pointes des lances : elles se dressaient telle une forêt au-dessus des troupes montées, leurs pennons flottant sous la brise légère. Chaque chevalier portait sur lui le gage d'une dame : un gant, un foulard ou une rose, noué à son casque ou glissé dans son ceinturon d'épée. Ils représentaient la chevalerie de Khoraja, forte de cinq cents hommes, conduits par le comte Thespides ; celui-ci, disait-on, convoitait la main de Yasmela elle-même.

Ils étaient suivis par la cavalerie légère. Les cavaliers, montés sur de robustes coursiers, étaient des hommes des collines au corps mince et aux traits de rapace ; des casques d'acier à pointe protégeaient leur tête et des cottes de mailles étincelaient sous leurs cafetans flottants. Leur principale arme était le redoutable arc shémite qui pouvait envoyer un trait à cinq cents pas. Ils étaient au nombre de cinq mille et Shupras se trouvait à leur tête ; son visage mince était sévère sous son casque à pointe.

Aussitôt après, s'avançaient les lanciers de Khoraja, des fantassins dont le nombre était toujours relativement restreint dans n'importe quel État Hyborien ; en effet, dans ces régions, seule la cavalerie était considérée comme une arme honorable. Ces hommes, comme les chevaliers, appartenaient à l'antique sang de Koth – fils de familles ruinées, hommes dont la vie avait été brisée, jeunes sans fortune ne pouvant s'acheter un cheval et une cuirasse ; ils étaient cinq cents.

Les mercenaires venaient en dernier : un millier de cavaliers et deux mille lanciers. Les chevaux aux longues pattes semblaient aussi rudes et sauvages que leurs cavaliers ; ils ne faisaient ni de petits sauts ni de gambades. Ces tueurs professionnels, vétérans de campagnes sanglantes, avaient quelque chose de sinistre ; leurs gestes étaient méthodiques, leur regard froid et calculé. Revêtus de la tête aux pieds d'un haubert, ils portaient leurs casques sans visières par-

dessus leurs cottes de mailles. Leurs boucliers étaient sans ornements, leurs longues lances sans oriflammes. À leurs garrots d'arçon étaient suspendues des haches d'armes ou des masses d'acier et chaque homme portait à sa hanche une longue épée à large lame. Les lanciers étaient armés pratiquement de la même façon, bien qu'ils portent des piques au lieu de lances de cavalerie.

Ces hommes appartenaient à des races aussi nombreuses que leurs crimes. Il y avait de grands Hyperboréens, au corps mince et à la forte ossature, à la diction lente et au tempérament violent ; des hommes du pays de Gunder aux cheveux tannés, originaires des collines du Nord-Ouest ; des renégats corinthiens à l'air crâne ; des Zingariens à la peau basanée, aux moustaches noires et hérissées, au sang chaud ; des Aquiloniens venus de l'Ouest lointain. Pourtant, tous étaient des Hyboriens, à l'exception des Zingariens.

Derrière tout cela s'avancait un chameau aux riches housses, conduit par un chevalier monté sur un grand cheval de guerre et entouré par un groupe de soldats d'élite, choisis parmi les troupes de la maison royale. Sa cavalière, sous le dais de soie fixé au siège, formait une silhouette mince et souple, vêtue de soieries somptueuses : à sa vue, la populace, toujours bien disposée envers la royauté, lança en l'air des toques en cuir et poussa des cris de joie frénétiques.

Conan le Cimmérien, nerveux dans son armure à plaques, lança un regard désapprobateur en direction du chameau richement orné et se tourna vers Amalric à son côté. Celui-ci portait une cuirasse ouvragée d'or, aux plaques pectorales du même métal, et un casque surmonté d'un cimier en crin de cheval flottant au vent.

— La princesse a tenu à nous accompagner. Elle est souple mais pas assez robuste pour ce genre de travail. En tout cas, elle devra se défaire de toutes ces robes.

Amalric tordit sa moustache blonde pour dissimuler un sourire. De toute évidence, Conan supposait que Yasmela avait l'intention de porter une épée et de prendre une part active à la bataille, comme c'était souvent le cas pour les femmes barbares.

— Les femmes hyboriennes ne se battent pas

comme tes femmes de Cimmérie, Conan, dit-il. Yasmela vient avec nous pour assister à la bataille. De toute façon (il changea de position sur sa selle et baissa la voix), j'ai dans l'idée que la princesse n'ose pas rester en arrière. Elle a peur de quelque chose...

— D'un soulèvement ? Peut-être aurions-nous dû pendre quelques bourgeois avant notre départ...

— Non. L'une de ses femmes de chambre a parlé... balbutiant des inepties à propos de Quelque Chose qui s'introduisait dans le palais la nuit et rendait Yasmela à moitié folle de terreur. Il s'agit de l'une des diableries de Natohk, je n'en doute pas. Conan, nous avons en face de nous plus qu'une créature de chair et de sang !

— Eh bien, grogna le Cimmérien, mieux vaut aller à la rencontre d'un ennemi que de l'attendre.

Il regarda vers la longue file de chariots et ceux qui suivent toujours les armées en temps de guerre, saisit les rênes dans sa main gantée de fer et prononça par habitude la phrase des mercenaires se mettant en marche :

— Que ce soit vers l'enfer ou le butin... en route, camarades !

Les portes massives de Khoraja se refermèrent derrière le long cortège. Les têtes des curieux garnirent les murailles crénelées. Les habitants de la ville comprenaient parfaitement qu'ils regardaient s'éloigner la vie ou la mort. Si l'armée était défaite, l'avenir du royaume serait tracé en lettres de sang. En effet, les hordes déferlant du Sud sauvage ignoraient la pitié.

Toute la journée les colonnes marchèrent, traversant les prairies ondulant sous le vent, franchissant de petites rivières. Le terrain commença à s'élever progressivement en pente douce. Devant eux se dressait une série de collines basses, allant de l'est à l'ouest et formant une muraille ininterrompue. Ils campèrent cette nuit-là sur les pentes nord de ces collines ; par dizaines, des montagnards au nez aquilin et au regard ardent vinrent s'accroupir autour des feux et répéter les nouvelles arrivées du désert empreint de mystère. Le nom de Natohk revenait sans cesse dans leurs récits, tel un serpent dressant son horrible tête. Sur son ordre les démons de l'air apportaient le tonnerre, le vent et le brouillard ; les esprits

élémentaires du monde inférieur faisaient trembler la terre en de terrifiants grondements. Il faisait surgir le feu de nulle part et consumait ainsi les portes des cités fortifiées, brûlait les hommes en armures, les réduisait à des tas d'ossements carbonisés. Ses guerriers étaient si nombreux qu'ils recouvraient le désert, et il disposait de cinq mille soldats stygiens avec leurs chars de guerre, commandés par le prince rebelle Kutamun.

Conan écoutait, imperturbable. La guerre était son métier. Pour lui, la vie était une bataille perpétuelle, ou une suite de batailles ; depuis sa naissance, la mort avait été une compagne de tous les jours. Elle marchait à son côté, horrible, se tenait contre son épaule devant les tables de jeu ; ses doigts osseux faisaient tinter les coupes de vin. Elle se dressait au-dessus de lui, silhouette monstrueuse et encapuchonnée, lorsqu'il était étendu et dormait. Il se souciait aussi peu de sa présence qu'un roi fait attention à son porteur de coupe. Un jour, il sentirait sur lui son étreinte osseuse, c'était tout. Il lui suffisait de vivre au présent.

Néanmoins, d'autres étaient moins indifférents à la peur. S'en revenant d'une inspection des lignes avancées, Conan s'arrêta brusquement. Une silhouette élancée, enveloppée dans un manteau, venait de surgir de l'ombre, tendant la main vers lui.

— Princesse ! Vous devriez être dans votre tente !

— Je n'arrivais pas à m'endormir. (Ses yeux noirs étaient hagards dans l'obscurité.) Conan, j'ai peur !

— Redoutes-tu des hommes dans cette armée ?

Sa main serra la poignée de son épée.

— Non, il ne s'agit pas d'un homme, dit-elle en frissonnant. Conan, n'y a-t-il rien dont tu aies peur ?

Il réfléchit, se frottant le menton.

— Si, reconnut-il enfin, de la malédiction des dieux.

Elle frissonna de nouveau.

— Je suis maudite. Un démon des abysses a jeté son dévolu sur moi. Nuit après nuit, tapi au sein des ombres, il me chuchote d'horribles secrets. Il a l'intention de venir me chercher pour que je sois sa reine en enfer. Je n'ose dormir... il m'apparaîtra dans mon pavillon comme il venait me tourmenter dans mon palais. Conan, tu es fort... garde-moi auprès de toi ! J'ai si peur !

Ce n'était plus une princesse, mais seulement une jeune femme terrifiée. Sa fierté l'avait quittée, l'abandonnant dans sa nudité, sans aucune honte. Poussée par une peur éperdue, elle était venue vers lui ; il semblait si fort. La puissance primitive qui l'avait repoussée l'attirait à présent.

Pour toute réponse, il ôta de ses épaules son manteau écarlate et l'en enveloppa avec rudesse, comme si la tendresse, de quelque sorte qu'elle fût, était impossible pour lui. Sa main de fer resta posée un instant sur sa frêle épaule et elle frissonna de nouveau ; cette fois ce n'était pas de peur. À ce simple contact, un flot de vitalité animale la submergea et irradià à travers son corps, comme si un peu de l'énergie surabondante de Conan lui avait été imparti.

— Allonge-toi ici.

Il désignait un endroit dégagé et propre près d'un feu aux flammes vacillantes. Le fait qu'une princesse dût s'étendre sur le sol nu près d'un feu de camp, enroulée dans une capote de soldat, ne lui semblait nullement incongru. Elle obéit sans discuter.

Il s'assit à côté d'elle, sur un rocher, son épée à large lame posée en travers de ses genoux. La lueur du feu se reflétait sur son armure d'acier bleuté : il ressemblait à une statue de métal... force dynamique pour le moment inactive, non pas au repos mais immobile, attendant le signal pour se lancer dans quelque action terrifiante. Les flammes jouaient sur ses traits, donnant l'impression qu'ils étaient sculptés dans une substance ombreuse, pourtant aussi dure que l'acier. Ils étaient impassibles, mais au fond de ses yeux couvait une vie farouche. Ce n'était pas seulement un barbare et un sauvage ; il faisait partie de cette sauvagerie, était inséparable des éléments indomptés de la vie ; dans ses veines coulait le sang d'une bande de loups ; dans son esprit étaient tapies les profondeurs mystérieuses de la nuit nordique ; son cœur brûlait du feu des forêts flamboyantes.

Tandis qu'elle méditait et rêvait tout à la fois, Yasmela glissa doucement vers le sommeil, enveloppée dans une sensation de sécurité délicieuse. D'une manière inexplicable, elle savait qu'aucune ombre aux yeux ardents ne se pencherait sur elle parmi

les ténèbres, tant que cette silhouette farouche venue de contrées étrangères monterait la garde à proximité. Pourtant, une nouvelle fois, elle se réveilla et frissonna, en proie à une terreur cosmique, bien qu'aucune horreur abyssale ne fût en vue.

Elle avait été tirée de son sommeil par le murmure de voix étouffées. Ouvrant les yeux, elle vit que le feu était moribond. Les premières lueurs de l'aube étaient proches. Elle distingua vaguement Conan, toujours assis sur son rocher ; entrevit le long reflet bleuté de sa lame. À côté de lui était accroupie une autre silhouette, légèrement éclairée par les flammes agonisantes. Yasmela, encore endormie, discerna le bec crochu d'un nez, la perle brillante d'un œil, sous un turban blanc. L'homme parlait rapidement dans un dialecte shémite qu'elle avait du mal à comprendre.

— Que Bel me prenne mon bras droit ! Je dis la vérité ! Par Derketo, Conan, je suis le prince des menteurs, mais je ne mentirais pas à un vieux camarade comme toi. Je le jure sur les jours anciens, lorsque nous étions des voleurs, tous les deux, à Zamora... avant que tu ne revêtes le haubert !

» J'ai vu Natohk ; avec les autres je me suis agenouillé devant lui lorsqu'il faisait ses incantations à Set. Pourtant, je n'ai pas enfoncé mon nez dans le sable comme les autres l'ont fait. Je suis un voleur de Shumir et mon regard est plus perçant que celui d'une belette. Redressant légèrement la tête de côté, j'ai vu son voile s'agiter au vent. Il s'est écarté un instant et j'ai vu... j'ai vu... que Bel me vienne en aide, Conan, je te dis que j'ai vu ! Mon sang s'est figé dans mes veines et mes cheveux se sont dressés sur ma tête. Ce que j'ai vu a brûlé mon âme comme un fer chauffé à blanc. Jusqu'à ce que je sois sûr, je n'ai pu prendre de repos.

» Je me suis rendu aux ruines de Kuthchemes. La porte du dôme en ivoire était ouverte ; sur le seuil gisait un grand serpent, transpercé par une épée. À l'intérieur du dôme se trouvait le corps d'un homme, tellement déformé, ridé et ratatiné que je ne l'ai pas reconnu tout d'abord... c'était Shevatas le Zamorien, le seul voleur au monde qui m'était supérieur, je l'avoue volontiers. Le trésor était intact, entassé en des monceaux étincelants tout autour du cadavre. Et c'est

tout.

— Il n'y avait pas d'ossements... commença Conan.

— Il n'y avait rien ! s'écria le Shémite avec passion.
Rien ! Un seul cadavre auprès du trésor !

Le silence régna un instant ; Yasmela trembla et se recroquevilla sur elle-même tandis qu'une horreur sans nom l'envahissait.

— D'où est venu Natohk ? insinua le chuchotement frémissant du Shémite. Il a surgi du désert, une nuit, alors que le monde était aveugle et déchaîné ; des nuées de démence en une fuite éperdue traversaient le ciel, tournoyant parmi les étoiles frissonnantes ; au gémissement du vent se mêlait le hurlement des esprits du désert. Cette nuit-là, les vampires étaient sortis de leurs tombes, les sorcières chevauchaient nues les courants célestes et les loups-garous hurlaient au milieu des étendues sauvages. Sur un chameau noir il est arrivé, à la vitesse du vent ; un feu impie flamboyait autour de lui et les traces fourchues de sa monture brillaient dans les ténèbres. Natohk a mis pied à terre devant le sanctuaire de Set, à l'oasis d'Aphaka ; l'animal est parti au galop et a disparu dans la nuit. J'ai parlé aux hommes de la tribu ; ils jurèrent que la bête a soudain déployé des ailes gigantesques et s'est envolée vers les nuées, laissant derrière elle une piste de feu. Depuis, personne n'a jamais revu ce chameau ; pourtant une forme vaguement humaine, noire et bestiale, s'approche chaque soir de la tente de Natohk ; sa démarche est traînante et elle lui parle en un horrible caquetage, dans les ténèbres précédant l'aube. Je te le dis, Conan, Natohk est... attends, je vais te montrer une image de ce que j'ai vu ce jour-là à Shushan lorsque le vent a soulevé son voile !

Yasmela aperçut le reflet de l'or dans la main du Shémite comme les hommes se penchaient sur quelque chose. Elle entendit grogner Conan ; soudain les ténèbres déferlèrent et la recouvrirent. Pour la première fois de sa vie, la princesse venait de s'évanouir.

IV

L'aube commençait à peine à blanchir l'horizon à l'est lorsque l'armée se remit en marche. Des

montagnards avaient surgi au galop, leurs montures chancelant après cette rude chevauchée, pour signaler à Conan que la horde du désert avait établi son campement au puits d'Altuka. C'est pourquoi les soldats traversaient en hâte les collines, laissant les chariots loin derrière eux. Yasmela les accompagnait, à cheval ; ses yeux étaient hagards. L'horreur sans nom avait revêtu une forme encore plus terrible depuis qu'elle avait reconnu la pièce d'or dans la main du Shémite la nuit précédente... l'une de ces pièces fabriquées en secret par les adeptes du culte zugite dégradé, représentant les traits d'un homme mort depuis trois mille ans.

Le chemin serpentait parmi des collines inégales et des rochers escarpés dominant des vallées étroites. Ici et là étaient nichés des villages, des amas compacts de huttes de pierre et de boue séchée. Les hommes des collines accouraient en foule pour se joindre à leurs frères ; c'est pourquoi, avant qu'elle ait fini de traverser cette région, l'armée comptait dans ses rangs trois mille archers résolus de plus.

Soudain ils quittèrent les collines et retinrent leur souffle devant la perspective immense qui s'offrait à leurs yeux. Vers le sud, les collines descendaient en une pente abrupte, marquant une division géographique très nette entre les plateaux de Koth et le désert méridional. Elles constituaient le rebord de ces plateaux qui s'étendaient en une muraille presque ininterrompue. Nues et désolées, elles étaient habitées par le seul clan zaheemi dont la tâche était de garder la route des caravanes. Au-delà des collines, le désert apparaissait vide, poudreux, sans vie. Pourtant, tout là-bas, à l'horizon, se trouvaient le puits d'Altuka et la horde de Natohk.

Les soldats abaissèrent leur regard vers la passe de Shamla, par où transitaient les richesses du Nord et du Sud et qu'avaient empruntée les armées de Koth, de Khoraja, de Shem, de Turan et de Stygie. La paroi à pic du rempart naturel s'interrompait à cet endroit. Des promontoires rocheux descendaient vers le désert, formant des vallées arides dont les extrémités nord étaient fermées par des falaises déchiquetées... toutes sauf une : la passe. L'ensemble faisait penser à une

grande main tendue depuis les collines ; deux doigts écartés formaient une vallée en forme de cône. Les doigts étaient représentés par une large crête de rochers de chaque côté, les bords extérieurs tombant à pic, les bords intérieurs descendant en une pente escarpée. La vallée se rétrécissait tandis qu'elle montait et débouchait sur un plateau flanqué de ravines. Il y avait un puits là-bas et plusieurs tours de pierre, occupées par les Zaheemis.

Conan fit halte à cet endroit, sautant à bas de son cheval. Il avait enlevé son armure à plaques au profit de la cotte de mailles plus familière. Thespides tira sur les rênes de son coursier et demanda :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Nous les attendrons ici, répondit Conan.

— Il serait plus chevaleresque de quitter ces hauteurs et d'aller à leur rencontre, fit sèchement le comte.

— Ils nous étoufferaient par leur seul nombre, rétorqua le Cimmérien. De plus, il n'y a pas d'eau là-bas. Nous camperons sur le plateau...

— Mes chevaliers et moi camperons dans la vallée, répliqua Thespides avec colère. Nous formons l'avant-garde et nous, au moins, n'avons pas peur d'une horde dépenaillée.

Conan haussa les épaules et le noble furieux s'éloigna au petit galop. Amalric fit halte sur son ordre lancé d'une voix tonitruante, pour observer la petite troupe étincelante qui descendait la pente vers la vallée.

— Les fous ! Leurs gourdes seront bientôt vides et ils devront remonter vers le puits pour abreuver leurs chevaux.

— Laisse-les, grogna Conan. Ils ont du mal à accepter des ordres de moi. Dis à nos hommes d'ôter leurs équipements et de se reposer. Ils ont beaucoup marché et la route a été rude. Qu'ils abreuvent leurs montures et se restaurent ensuite.

Il était inutile d'envoyer des éclaireurs. Le désert s'étendait nu jusqu'à l'horizon, bien que, pour le moment, cette vue fût restreinte par des nuages assez bas formant des masses blanchâtres tout là-bas au sud. La monotonie de la perspective était seulement

interrompue par un amas de ruines de pierre, à quelques milles de distance, au milieu du désert ; il s'agissait des vestiges d'un ancien temple stygien. Conan dit aux archers de mettre pied à terre et les disposa le long des crêtes, avec les montagnards à l'air farouche. Il déploya les mercenaires et les lanciers de Khoraja sur le plateau, tout autour du puits. Légèrement en retrait, à l'endroit où la route des collines donnait sur le plateau, fut dressé le pavillon de Yasmela.

L'ennemi n'étant pas en vue, les soldats se détendirent. Ils ôtèrent leurs casques, firent glisser leurs cottes de mailles sur leurs épaules bardées de fer, desserrèrent leurs ceinturons. Des plaisanteries fort lestes furent échangées çà et là comme ils mordaient avec appétit dans des quartiers de bœuf et plongeaient leurs museaux dans des cruches contenant de l'aie. Le long des pentes, les montagnards se mettaient à leur aise, grignotant des dattes et des olives. Amalric se dirigea à grands pas vers Conan qui était assis, tête nue, sur un gros rocher.

— Conan, as-tu entendu ce que les hommes des collines racontent à propos de Natohk ? Ils disent... Mitra, c'est trop insensé pour qu'on puisse même le répéter. Qu'en penses-tu ?

— Il arrive que des graines restent dans le sol plusieurs siècles sans pourrir, répondit Conan. Natohk est un homme, cela ne fait aucun doute.

— J'aimerais en être aussi sûr, grogna Amalric. En tout cas, tu as disposé tes forces aussi bien qu'un général aguerri aurait pu le faire. Il est certain que les démons de Natohk ne pourront s'abattre sur nous à l'improviste. Mitra, quel brouillard !

— J'ai cru tout d'abord qu'il s'agissait de nuages, fit remarquer Conan. Vois comme il avance !

Ce qui avait ressemblé à des nuages était en fait un brouillard épais se déplaçant vers le nord, semblable à un vaste océan agité ; ses volutes cachèrent rapidement à la vue le désert. Bientôt il recouvrait les ruines stygiennes et continuait d'avancer. Les soldats regardaient bouche bée. Ce phénomène était sans précédent... anormal et inexplicable.

— Envoyer des hommes en reconnaissance ne

servirait à rien, fit Amalric d'un air dégoûté. Ils ne verraient rien du tout. La brume aura bientôt atteint les rebords extérieurs des crêtes. Dans un instant, elle aura recouvert la passe et toutes ces collines...

Conan avait observé ce brouillard aux volutes mouvantes avec une nervosité croissante. Il se baissa brusquement et colla son oreille contre le sol. Il se redressa avec une hâte frénétique, en jurant.

— Des chevaux et des chars, par milliers ! Le sol vibre sous leur avance ! Ho, là-bas ! (Sa voix se répercuta dans la vallée, galvanisant les hommes nonchalamment étendus.) Ramassez vos casques et vos piques, bande de chiens ! Formez les rangs et vite !

Les soldats regagnèrent rapidement leurs positions, mettant en hâte leurs casques et fixant à leurs bras les lanières de leurs boucliers. Au moment même où cet ordre était donné, le brouillard roula et disparut, comme s'il avait perdu toute utilité. Il ne se leva pas lentement pour se dissiper comme un brouillard naturel ; il s'évanouit tout simplement, telle une bougie que l'on souffle. Un instant auparavant, le désert tout entier était occulté par les masses floconneuses et tourbillonnantes, s'entassant couche après couche, comme une montagne ; l'instant d'après, le soleil brillait dans un ciel sans nuages sur un désert aride... celui-ci n'était plus vide, mais recouvert par une armée bien vivante et terrifiante. Une grande clameur secoua les collines.

Les hommes stupéfaits de Conan eurent tout d'abord l'impression de contempler un océan de bronze et d'or, luisant et étincelant, où des pointes d'acier scintillaient, telles des myriades d'étoiles. Lorsque le brouillard s'était levé, les attaquants s'étaient arrêtés, comme pétrifiés sur place, en de longues lignes compactes flamboyant au soleil.

Venait en premier une longue ligne de chars de guerre, tirés par les grands et fougueux chevaux de Stygie, aux crinières ornées de plumes... ils s'ébrouaient et se cabraient tandis que chaque conducteur nu de char s'inclinait en arrière, ses jambes puissantes bien campées, des muscles noueux saillant sur ses bras à la peau sombre. Les guerriers sur des chariots formaient de hautes silhouettes ; leurs visages

d'épervier étaient soulignés par des casques en bronze surmontés d'un cimier, où un croissant supportait une boule dorée. Leurs mains tenaient de lourds sacs. Il ne s'agissait pas de vulgaires archers, mais de nobles du Sud, élevés dans la guerre et la chasse, habitués à tuer des lions avec leurs flèches.

Derrière eux se tenait une foule bigarrée d'hommes à l'apparence farouche, montant des chevaux à demi sauvages... les guerriers de Kush, le premier des grands royaumes noirs au sud de la Stygie, dans les régions de plaines. Leurs corps étaient d'ébène luisante, souples et élancés ; entièrement nus, ils chevauchaient leurs montures sans selle ni bride.

Ensuite attendait une horde. Elle semblait recouvrir tout le désert. Des milliers et des milliers... les fils belliqueux de Shem : des rangées de cavaliers aux corselets métalliques en écaille et aux casques cylindriques... les asshuri de Nippr, Shùmir, Eruk et de leurs cités sœurs ; des foules cruelles aux robes blanches... les clans nomades.

Alors les rangs ennemis se mirent en-branle et avancèrent en tourbillonnant. Les chars de guerre se rangèrent sur le côté tandis que le gros des troupes progressait avec incertitude. Dans la vallée, en contrebas, les chevaliers étaient en selle ; le comte Thespides lança son cheval au galop vers le haut de la pente où se tenait Conan. Il ne daigna pas mettre pied à terre et lui lança avec raideur :

— Le brouillard en se levant les a plongés dans la plus grande confusion ! C'est le moment de charger ! Les Kushites n'ont pas d'arcs et gênent la progression de leur armée. Une charge de mes cavaliers les écrasera et les fera reculer en désordre vers les rangs des Shémites, brisant ainsi leur formation. Suis-moi ! Nous allons remporter cette bataille d'un seul coup !

Conan secoua la tête.

— Si nous avons en face de nous un adversaire normal, je serais d'accord. Mais cette confusion est plus feinte que réelle, comme s'ils voulaient nous amener à charger. Je crains un piège.

— Alors tu refuses de bouger ? s'écria Thespides, son visage noirci par la colère.

— Sois raisonnable, l'exhorta Conan. Nous avons

l'avantage de la position...

Avec un juron furieux, Thespides fit virevolter son cheval et le lança au galop au bas de la pente, vers la vallée où ses chevaliers attendaient impatiemment.

Amalric hocha la tête.

— Tu n'aurais pas dû le laisser repartir, Conan. Je... oh, regarde là-bas !

Conan se dressa d'un bond, lançant une imprécation. Thespides avait rejoint ses hommes et les passait en revue. Ils ne comprirent pas ce que disait sa voix aux accents passionnés, mais son geste désignant la horde qui approchait était suffisamment éloquent. Un instant plus tard, cinq cents lances s'abaissaient vers le sol et le détachement bardé d'acier partit au galop vers le fond de la vallée, dans un grondement de tonnerre.

Un jeune page arriva en courant de la tente de Yasmela, criant à Conan d'une voix aiguë et véhémence :

— Seigneur, la princesse demande pourquoi vous n'imitiez pas le comte Thespides pour lui venir en renfort ?

— Parce que je ne suis pas aussi stupide que lui, grogna Conan, en prenant place à nouveau sur le rocher et en commençant à ronger un énorme os de bœuf.

— L'autorité te rendrait-elle modéré ? fit remarquer Amalric. Autrefois tu te serais lancé dans une pareille folie avec une joie immense.

— Oui, quand j'avais seulement ma propre vie à considérer, répondit Conan. À présent... par l'enfer, qu'est-ce...

La horde avait fait halte. De l'extrême gauche surgit un char de guerre ; le conducteur nu fouettait son cheval comme un dément. L'autre occupant formait une haute silhouette dont la robe flottait au vent d'une manière spectrale. Il tenait dans ses bras un grand vase en or et versait de celui-ci un mince ruisseau scintillant à la lueur du soleil. Le chariot passa rapidement devant les premières lignes de la horde du désert ; derrière ses roues grondantes, restait, tel le sillage d'un navire, une longue et fine traînée poudreuse. Elle brillait dans le sable comme la trace phosphorescente d'un serpent.

— C'est Natohk ! jura Amalric. Quelle semence démoniaque est-il en train de répandre ainsi ?

Les chevaliers n'avaient pas arrêté pour autant leur charge téméraire. Encore cinquante pas et ils se heurteraient aux rangs irréguliers des Kushites ; les Noirs se tenaient immobiles, lances dressées. À présent les chevaliers galopant en tête avaient atteint la mince traînée qui brillait sur le sable. Ils ne firent pas attention à cette menace insidieuse. Les sabots ferrés des chevaux la frappèrent violemment ; ce fut comme lorsque le fer bat le silex... avec un résultat encore plus terrible. Une violente explosion secoua le désert : il parut s'ouvrir en deux le long de la traînée mystérieuse, au milieu de flammes blanches terrifiantes.

À cet instant, toute la première ligne de chevaliers fut enveloppée par cet éclat aveuglant ; chevaux et cavaliers bardés de fer se tordirent, brûlés et calcinés par cette lueur comme des insectes s'approchant imprudemment d'une flamme. L'instant suivant, les autres lignes de chevaliers venaient buter sur leurs corps carbonisés. Incapables de stopper leur charge éperdue, ils s'écrasèrent, rangée après rangée, sur les cadavres. Avec une soudaineté épouvantable, l'assaut s'était transformé en une boucherie où des silhouettes en armures mouraient parmi des chevaux horriblement mutilés aux hennissements terrifiants.

L'impression de confusion qu'avait donnée la horde disparut. Des lignes savamment ordonnées se formèrent ; les Kushites se ruèrent sauvagement sur les lieux de la boucherie, transperçant de leurs lances les blessés, brisant les heaumes des chevaliers avec des pierres et des masses en fer. Tout cela arriva si rapidement que ceux qui regardaient depuis les pentes restèrent immobiles, frappés de stupeur. La horde s'avança de nouveau, s'écartant pour éviter l'endroit où gisaient les corps carbonisés. Un cri monta des collines :

— Nous ne combattons pas des hommes, mais des démons !

Sur les crêtes, les montagnards hésitèrent. L'un d'eux courut vers le plateau, de la bave coulant sur sa barbe.

— Fuyons, fuyons ! glapissait-il. Que pouvons-nous contre la magie de Natohk ?

Avec un grognement, Conan bondit de son rocher et

le frappa avec l'os de bœuf ; l'homme s'affaissa, du sang jaillissant de son nez et de sa bouche. Conan dégaina son épée ; ses yeux étaient devenus des fentes où brûlait un feu d'un bleu sinistre.

— Reprenez vos places ! hurla-t-il. Je trancherai la tête au premier qui tentera de s'enfuir ! Battez-vous, maudits !

La débandade cessa aussi vite qu'elle avait commencé. La personnalité farouche de Conan fit l'effet d'un jet d'eau glacée sur la flamme tourbillonnante de leur terreur.

— Gardez vos positions ! ordonna-t-il rapidement. Et défendez-les ! Aujourd'hui, personne ne franchira la passe de Shamla... homme ou démon !

À l'endroit où le rebord du plateau était interrompu par le versant en pente de la vallée, les mercenaires resserrèrent leurs ceinturons et saisirent fermement leurs lances. Derrière eux les lanciers attendaient sur leurs coursiers ; sur un côté avaient été placés en réserve les cuirassiers de Khoraja. Aux yeux de Yasmela se tenant à l'entrée de sa tente, le teint blême et interdite, l'armée semblait n'être qu'une poignée d'hommes en comparaison des foules innombrables de la horde du désert.

Conan se tenait parmi les lanciers. Il savait que les assaillants n'essaieraient pas de lancer leurs chars vers le haut des pentes et la passe, sous le tir des archers ; pourtant il poussa un grognement de surprise en voyant les cavaliers mettre pied à terre. Ces hommes sauvages n'avaient pas de chariots chargés de nourriture. Gourdes et sacs de provisions étaient accrochés à leurs selles. À présent ils buvaient leurs réserves d'eau et jetaient au loin leurs outres.

— L'étau de la mort se resserre, grommela-t-il, comme les fantassins se disposaient en des lignes compactes. J'aurais préféré une charge de cavalerie ; des chevaux blessés désorganisent et disloquent des formations entières.

La horde avait adopté une nouvelle formation : un gigantesque fer de lance dont la pointe était constituée par les Stygiens ; venaient ensuite les asshuri en cuirasses, flanqués des nomades. En rangs serrés, boucliers levés, ils s'avancèrent lentement tandis que,

derrière eux, sur un char immobile, une haute silhouette levait vers le ciel ses bras sortant de manches amples, en une sinistre invocation.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la vallée encaissée, les hommes des collines lancèrent leurs traits. Malgré leur formation protectrice, des hommes tombèrent par dizaines. Les Stygiens s'étaient débarrassés de leurs arcs ; des têtes casquées se baissèrent sous la pluie mortelle, des yeux noirs étincelèrent par-dessus le bord des boucliers... ils avançaient toujours en une lame inexorable, enjambant les corps de leurs camarades tués. Les Shémities ripostèrent et des nuées de flèches assombrirent le ciel. Conan regardait au-delà des vagues ondoyantes de lances, se demandant quelle nouvelle horreur le sorcier allait invoquer. D'une façon étrange il sentait que Natohk, comme tous ceux de sa race, était plus redoutable en défense qu'à l'attaque ; prendre l'offensive contre lui conduirait inévitablement au désastre.

Assurément c'était la magie qui poussait la horde à se jeter sur les dents de la mort. Conan retint son souffle en constatant les ravages produits dans les rangs montant à l'assaut des pentes. Les bords du fer de lance semblaient fondre littéralement ; déjà la vallée était jonchée de cadavres. Pourtant les autres continuaient de grimper comme des déments, indifférents à la mort. En raison du nombre même de leurs arcs, ils commencèrent à submerger les archers postés sur les falaises. Des nuées de traits filaient vers le haut, obligeant les montagnards à s'abriter. Devant cette avance que rien ne pouvait briser, la panique envahit leurs cœurs et ils bandèrent leurs arcs follement, leurs yeux étincelant comme ceux de loups pris au piège.

Lorsque la horde s'approcha du goulot étroit de la passe, des blocs de rochers roulèrent au bas des pentes dans un grondement de tonnerre, écrasant des hommes par vingtaines. Pourtant la charge ne faiblit pas. Les loups de Conan s'apprêtèrent au choc qui semblait inévitable. En raison de leur formation ouverte et de leurs armures, les flèches avaient commis peu de dégâts dans leurs rangs. C'était l'impact de la charge que Conan redoutait le plus... lorsque le gigantesque

fer de lance s'écraserait contre ses lignes clairsemées. Il voyait à présent qu'il n'y avait aucun moyen d'éviter cet assaut. Il agrippa l'épaule d'un Zaheemi qui se tenait à proximité.

— Dis-moi, des cavaliers pourraient-ils accéder à la vallée, invisible d'ici, qui se trouve au-delà de cette crête de l'ouest ?

— Bien sûr. Il y a un sentier escarpé et très dangereux, secret et gardé de toute éternité par les Zaheemis. Mais...

Conan l'entraîna à sa suite vers l'endroit où Amalric se tenait sur son grand cheval de guerre.

— Amalric ! aboya-t-il. Suis cet homme ! Il va te conduire dans cette vallée extérieure, là-bas. Descends jusqu'à l'entrée de celle-ci, contourne l'extrémité de la crête et attaque la horde sur ses arrières. Pas un mot ; pars vite ! Je sais que c'est de la folie, mais de toute façon nous sommes perdus. Au moins, faisons le plus de ravages possible avant de mourir ! Hâte-toi !

Les moustaches d'Amalric se hérissèrent en un rictus farouche ; quelques instants plus tard, ses lanciers suivaient le guide vers un entrelacs de gorges s'éloignant du plateau. Conan revint en courant vers les piquiers, épée en main.

Il n'arriva pas trop tôt. Sur les deux crêtes, les montagnards de Shupras, rendus fous furieux par leur défaite imminente, faisaient pleuvoir leurs traits avec l'énergie du désespoir. Les hommes mouraient comme des mouches dans la vallée et sur les pentes... puis, avec un rugissement et dans une poussée irrésistible vers le haut, les Stygiens se heurtèrent aux mercenaires.

Dans un ouragan d'acier grondant, les lignes ondoyèrent et se tordirent. Les nobles élevés dans la guerre se battaient contre des soldats professionnels. Les boucliers s'écrasaient contre les boucliers, des lances étaient pointées entre eux et s'enfonçaient dans des corps, le sang jaillissait.

Conan aperçut la forme puissante du prince Kutamun de l'autre côté de l'océan des épées, mais il ne pouvait avancer dans la mêlée indescriptible, poitrine contre poitrine avec des formes sombres qui haletaient et frappaient. Derrière les Stygiens, les

asshuri montaient à l'assaut en hurlant.

Des deux côtés les nomades grimpaient les pentes escarpées et se jetaient sur leurs frères de la montagne en un corps à corps féroce. Sur la ligne des crêtes, le combat faisait rage, avec une sauvagerie aveugle et rauque. À coups de dents et d'ongles, écumant de fanatisme et poussés par des haines séculaires, les hommes des tribus ennemies se déchiraient et se lacéraient, tuaient et mouraient. Leurs cheveux volant au vent, les Kushites nus accouraient en criant comme des déments, pour participer au carnage.

Conan eut l'impression que ses yeux aveuglés par la sueur contemplaient un océan d'acier en fureur : celui-ci bouillonnait et tournoyait, emplissait la vallée d'une crête à l'autre. La bataille sanglante approchait du moment décisif. Les montagnards tenaient les crêtes et les mercenaires, serrant leurs piques ruisselantes de sang, plantant leurs pieds dans le sol écarlate, défendaient toujours la passe. L'avantage de la position et la meilleure protection de ses hommes due à leurs cuirasses compensaient pour le moment le désavantage du nombre. Cela ne durerait pas. Vague après vague, des visages aux regards enflammés et des lances étincelantes surgissaient en haut des pentes et les asshuri venaient combler les brèches dans les rangs des Stygiens.

Conan regarda vers l'ouest, espérant voir les lances d'Amalric contourner la crête ; elles n'apparaissaient toujours pas. Les piquiers commencèrent à faiblir et à reculer sous les assauts répétés. Conan abandonna tout espoir de victoire et de vie. Hurlant un ordre à ses capitaines ruisselants de sueur, il quitta les premières lignes et traversa en courant le plateau, se dirigeant vers les réserves de Khoraja : ces hommes attendaient, tremblant d'impatience. Il ne regarda même pas du côté de la tente de Yasmela. Il avait oublié la princesse ; son unique pensée était guidée par l'instinct de la bête fauve qui déchire et massacre avant d'être tuée.

— Aujourd'hui vous mourrez chevaliers ! dit-il en éclatant d'un rire féroce. (Il désigna de son épée couverte de sang les chevaux des montagnards, attachés à proximité.) En selle et suivez-moi... en

enfer !

Les montures des collines se cabrèrent furieusement sous la charge peu familière de l'armure de Koth et le rire sonore de Conan retentit au-dessus de la clameur comme il les conduisait vers l'endroit où la crête orientale s'écartait du plateau. Cinq cents fantassins – patriciens ruinés, cadets de familles nobles, brebis galeuses – montant des chevaux shémites à demi sauvages chargeaient toute une armée et dévalaient une pente où aucune cavalerie ne s'était risquée avant eux !

Une fois franchie l'entrée de la passe obstruée par la bataille, ils s'élancèrent dans un grondement de tonnerre, débouchant sur la crête jonchée de cadavres. Ils se ruèrent au bas de la pente abrupte ; une vingtaine de chevaux bronchèrent et roulèrent sous les sabots des autres. En dessous d'eux, des hommes crièrent et levèrent les bras... la charge foudroyante les balaya comme une avalanche recouvre une forêt de jeunes arbres et emporte tout sur son passage. Les Khorajis poursuivirent leur attaque impétueuse, passant à travers les foules compactes et laissant dans leur sillage un tapis de cadavres mutilés et broyés.

À cet instant, comme la horde se tordait et se lovait sur elle-même, les lanciers d'Amalric, après s'être ouvert un chemin à travers un détachement de cavalerie ennemie rencontré dans l'autre vallée, contournèrent rapidement l'extrémité de la crête occidentale et s'abattirent sur ses arrières, la fendant en deux, comme une pointe d'acier. Cette attaque prit les nomades par surprise et les démoralisa complètement. Persuadés que leur flanc gauche était attaqué par une force supérieure en nombre et craignant avec une peur panique que toute voie de retraite vers le désert leur soit coupée, ils se dispersèrent et s'enfuirent précipitamment, produisant des ravages dans les rangs mêmes de leurs camarades plus résolus. Ceux-ci faiblirent et les montagnards se jetèrent sur eux avec une fureur nouvelle, les repoussant au bas des pentes.

Stupéfaite et désarmée, la horde se disloqua avant que les nomades aient le temps de s'apercevoir que leur flanc était attaqué par une poignée d'hommes seulement. Et une fois brisée, même un magicien ne pouvait ressouder une telle horde. À travers l'océan de

têtes et de lances les hommes enragés de Conan virent les cavaliers d'Amalric s'enfoncer dans les lignes ennemies et les mettre en déroute, tandis que les haches et les masses d'armes se levaient et retombaient. L'ivresse folle de la victoire embrasa le cœur de chaque homme et leurs bras devinrent d'acier.

Plantant leurs pieds dans la mer sanglante dont les vagues furieuses et écarlates venaient lécher leurs chevilles, les piquiers à l'entrée de la passe se mirent en branle, repoussant et écrasant les rangs ennemis qui se bousculaient et se pressaient. Les Stygiens tinrent bon mais, derrière eux, le gros des troupes constituées par les asshuri fondait rapidement ; les mercenaires passèrent par-dessus les corps des nobles du Sud, morts jusqu'au dernier l'arme à la main, pour déferler et s'abattre sur la masse mouvante des asshuri en complète débandade.

L'Agha Shupras gisait en haut de l'une des falaises, le cœur transpercé d'une flèche ; Amalric était étendu à terre, jurant comme un pirate, une lance fichée dans sa cuisse bardée de fer. Des cavaliers improvisés et conduits par Conan, cent cinquante à peine étaient encore en selle. Mais la horde était définitivement brisée. Nomades et lanciers en cottes de mailles avaient abandonné le combat et fuyaient vers leur camp où se trouvaient leurs chevaux ; les montagnards dévalaient au bas des pentes, poignardant les fuyards dans le dos, tranchant la gorge des blessés.

Dans ce chaos sanglant et virevoltant, une terrible apparition surgit soudain devant l'étalon de Conan qui se cabra. C'était le prince Kutamun, nu à l'exception d'un pagne ; il avait perdu sa cuirasse, son heaume à cimier était bosselé et entaillé, ses membres couverts de sang. Avec un hurlement formidable il lança la poignée de son épée brisée au visage de Conan et bondit pour attraper la bride de l'étalon. Le Cimmérien oscilla sur sa selle, à demi assommé ; avec une force redoutable, le géant à la peau brune obligea le cheval hennissant à se dresser sur ses pattes de derrière et à reculer jusqu'à ce qu'il perde son équilibre et s'abatte dans la boue sanglante, parmi les corps qui se tordaient.

Conan sauta à bas de sa selle comme son cheval

tombait les quatre fers en l'air ; avec un rugissement, Kutamun se jeta sur lui. Dans le cauchemar démentiel de la bataille, le barbare ne sut jamais vraiment comment il avait tué son adversaire. Le Stygien tenait une pierre dans sa main qu'il écrasait sans relâche sur le casque du Cimmérien, emplissant sa vue d'étincelles lumineuses, tandis que Conan enfonçait à plusieurs reprises sa dague dans le corps de l'homme... sans effet apparent sur la vitalité terrifiante du prince. Le monde tournait sous les yeux de Conan lorsque, dans un frisson convulsif, le corps qui se tendait contre le sien se raidit, puis devint flasque.

Se relevant en titubant, le sang coulant de sous son casque ébréché sur son visage, Conan posa un regard égaré sur le carnage qui s'étalait à profusion devant lui. D'une crête à l'autre, le sol était jonché de cadavres, en un tapis écarlate engorgeant toute la vallée. On aurait dit un océan de sang dont chaque vague était formée par une ligne irrégulière de cadavres. Ils obstruaient le goulot de la passe ; ils recouvraient les pentes. Tout là-bas, dans le désert, le massacre continuait : les survivants de la horde avaient rejoint leurs chevaux et s'enfuyaient à travers les étendues arides, poursuivis par les vainqueurs harassés... Conan fut épouvanté de constater le petit nombre de ses hommes encore en vie.

Un cri effroyable déchira la clameur. Du haut de la vallée un char arriva à vive allure, écrasant et broyant les cadavres amoncelés. Il n'était pas tiré par des chevaux, mais par une grande créature noire qui ressemblait à un chameau. Sur le char se tenait Natohk, ses robes volant au vent ; tenant les rênes et fouettant l'animal comme un dément, était accroupi un être à la peau sombre, aux traits vaguement humains, qui aurait pu être un singe monstrueux.

Dans une rafale de vent brûlant, le chariot gravit en un éclair la pente recouverte de cadavres, se dirigeant vers la tente où Yasmela se tenait, seule, abandonnée par ses gardes dans leur frénésie de poursuivre les nomades. Conan, pétrifié d'horreur, entendit le hurlement éperdu de la princesse : le long bras de Natohk se tendit vers elle, l'attrapa au passage et la hissa sur le char. Le sinistre coursier fit demi-tour et redescendit à la même allure vers le fond de la vallée.

Personne n'osa décocher une flèche ou jeter une lance, de peur de toucher Yasmela qui se débattait dans les bras de Natohk.

Poussant un cri inhumain, Conan ramassa son épée tombée à terre et bondit à la rencontre de l'horreur qui survenait rapidement. Alors qu'il levait son épée, les pattes de devant de l'animal noir le frappèrent comme la foudre et le projetèrent violemment à une vingtaine de pas de distance, à demi assommé et meurtri. Le hurlement de Yasmela atteignit ses oreilles, glaçant son âme ; le chariot s'éloigna dans un grondement.

La clameur qui jaillit des lèvres de Conan n'avait rien d'humaine ; il se releva vivement de la terre ensanglantée et saisit les rênes d'un cheval sans cavalier qui passait au galop à proximité. Il sauta en selle sans que le coursier ralentisse son allure et, avec une folle témérité, se lança à la poursuite du char. Celui-ci disparaissait rapidement au loin. Arrivé dans la vallée, il traversa le camp shémite comme une trombe et prit la direction du désert, rattrapant des groupes de ses propres cavaliers et dépassant des nomades qui éperonnaient cruellement leurs montures.

Le char fuyait : Conan le poursuivait toujours, bien que son cheval commençât à donner des signes de fatigue. À présent le désert illimité s'étendait tout autour d'eux, aurolé de la splendeur blafarde et sinistre du soleil couchant. Les ruines antiques apparurent ; à ce moment, le cocher monstrueux poussa un cri, qui figea le sang de Conan dans ses veines, et projeta à bas du char Natohk et la jeune fille. Ils roulèrent dans le sable. Sous le regard stupéfait du Cimmérien, le chariot et sa monture se transformèrent d'une horrible manière. De grandes ailes poussèrent et se déployèrent du corps d'une horreur noire qui ne ressemblait absolument plus à un chameau. La chose s'envola vers le ciel, emportant dans son sillage une forme nimbée d'une flamme aveuglante où une créature noire, vaguement humaine, caquetait, exprimant un lugubre triomphe. Cela se passa si vite que l'on aurait dit un cauchemar surgissant dans un rêve hanté par l'horreur.

Natohk se redressa d'un bond et regarda vivement vers son poursuivant résolu. Celui-ci ne s'était pas

arrêté et arrivait au galop ; son épée était pointée vers le bas et projetait des gouttes écarlates. Le sorcier saisit la jeune femme au bord de l'évanouissement et l'emporta en courant vers les ruines.

Conan sauta à bas de son cheval et s'élança après eux. Il pénétra dans une salle où brillait une lueur impie ; pourtant, au-dehors, le crépuscule tombait rapidement. Sur un autel de jade noir était étendue Yasmela ; dans cette étrange lumière, son corps nu luisait comme de l'ivoire. Ses vêtements gisaient sur le sol, épars, comme s'ils avaient été arrachés avec une hâte brutale. Natohk fit face au Cimmérien... d'une taille et d'une maigreur inhumaines, vêtu de soieries d'un vert éclatant. Il rejeta son voile en arrière et Conan contempla les traits qu'il avait vus représentés sur la pièce d'or zugite.

— Oui, tremble de peur, chien ! (La voix ressemblait au sifflement d'un serpent gigantesque.) Je suis Thugra Khotan ! J'ai dormi bien longtemps dans mon tombeau, attendant le jour du réveil et de la délivrance. Les arts qui m'avaient sauvé des barbares dans un lointain passé me gardaient également prisonnier... mais je savais que quelqu'un viendrait finalement... et il est venu, pour accomplir sa destinée et mourir, comme aucun homme n'était plus mort depuis trois mille ans !

» Insensé ! Tu crois peut-être m'avoir battu parce que les miens sont en déroute ? Parce que j'ai été trahi et abandonné par le démon que j'avais asservi ? Je suis Thugra Khotan qui dominera le monde, malgré tous vos dieux pitoyables ! Le désert est empli de mon peuple ; les démons de la terre exécuteront mes ordres, comme les reptiles de la terre m'obéissent. Le désir que j'avais d'une femme a affaibli mes pouvoirs magiques. À présent, cette femme est mienne ; son âme sera mon festin et je serai alors invincible ! Arrière, fou ! Tu n'as pas vaincu Thugra Khotan !

Il lança son bâton vers Conan. Celui-ci tomba aux pieds du Cimmérien qui recula avec un cri involontaire. En tombant, il s'était modifié d'une horrible façon ; ses contours se liquéfièrent et se tordirent... un cobra au cou gonflé se dressa en sifflant devant le barbare horrifié. Avec un juron furieux,

Conan frappa et son épée trancha la forme monstrueuse. À ses pieds gisaient seulement les deux tronçons d'un bâton d'ébène coupé par le milieu. Thugra Khotan éclata d'un rire terrifiant. Se retournant vivement, il attrapa une forme qui rampait d'une manière répugnante dans la poussière recouvrant le sol.

Dans sa main tendue la chose vivante se tordait avec colère. Cette fois, ce n'était plus une illusion. Thugra Khotan tenait dans sa paume nue un scorpion noir, long de plus d'un pied, la créature la plus mortelle du désert ; une piqure de son aiguillon pointu signifiait une mort instantanée. Le visage de Thugra Khotan qui ressemblait à un crâne desséché se fendit en un lugubre rictus de momie. Conan hésita, puis, sans prévenir, lança son épée.

Pris au dépourvu, Thugra Khotan n'eut pas le temps d'éviter le projectile. La pointe s'enfonça sous son cœur et ressortit d'un bon pied entre ses omoplates. Il s'affaissa et, en tombant, écrasa le monstre venimeux dans sa main.

Conan alla jusqu'à l'autel et prit Yasmela dans ses bras maculés de sang. Elle jeta convulsivement ses bras d'un blanc laiteux autour du cou du barbare, éclatant en sanglots et refusant de le lâcher.

— Par les démons de Crom, jeune fille ! grogna-t-il. Laisse-moi donc ! Cinquante mille hommes ont péri aujourd'hui et il me reste du travail à faire...

— Non ! s'exclama-t-elle, s'accrochant à lui avec une force frénétique. (Sa peur et la passion la rendaient en cet instant aussi barbare que le Cimmérien.) Je ne te laisserai pas partir ! Je t'appartiens, par le feu, l'acier et le sang ! Et tu m'appartiens ! Là-bas, je dois penser à mon peuple... ici il n'y a que toi... et moi ! Tu ne t'en iras pas !

Il hésita ; son cerveau pris de vertige était submergé par le raz de marée impétueux de ses passions violentes. La lueur blafarde et surnaturelle flottait toujours dans la salle peuplée d'ombres, éclairant d'une manière spectrale le visage mort de Thugra Khotan : celui-ci semblait ricaner vers eux d'un rire creux et sans joie. Au-dehors, dans le désert et sur les collines, parmi les océans de morts, des hommes agonisaient, hurlaient de douleur, de soif et de folie, et des

royaumes chancelaient. Puis tout fut balayé par la vague écarlate qui déferlait et noyait l'âme de Conan comme il écrasait dans ses bras aux muscles d'acier le corps svelte, blanc et luisant, semblable à des feux magiques, promesse de plaisirs inconnus.

Chapitre III

Des ombres dans la clarté lunaire

Sa fierté interdit à Conan de devenir le prince consort d'aucune reine, même si elle est aussi belle ou ardente que Yasmela. Quelque temps après, il s'éclipse discrètement et regagne sa Cimmérie natale pour se venger de ses ennemis de toujours, les Hyperboréens.

Conan approche à présent de la trentaine. Ses frères de sang parmi les Cimmériens et les Aesir ont pris femme et engendré des fils... certains d'entre eux sont aussi âgés et presque aussi forts que l'était Conan lorsqu'il s'aventura, au début de sa jeune carrière, dans les bas quartiers de Zamora infestés de rats. Son passé récent de corsaire et de mercenaire lui a trop donné le goût de la bataille et du butin, et embrasé son âme ardente, pour qu'il suive leur exemple. Lorsque des marchands apportent la nouvelle que des guerres ont éclaté à nouveau dans le Sud, Conan repart aussitôt vers les royaumes hyboriens.

Un prince rebelle de Koth tente de renverser Strabonus, roi ladre de cette nation lointaine, et Conan se retrouve avec d'anciens compagnons dans les rangs de sa petite armée. Malheureusement, le prince fait la paix avec son roi et ses troupes mercenaires sont de nouveau sans emploi. Certains – Conan est de leur nombre – forment alors une bande de hors-la-loi, les Francs Compagnons, qui harcèlent et pillent indifféremment les frontières de Koth, Zamora, et de Turan. Finalement ils gagnent les steppes situées à l'ouest de la Mer Intérieure de Vilayet et s'allient à la horde des brigands connus sous le nom de kozaki.

Conan gravit très vite les échelons et prend le commandement de cette bande sans foi ni loi, ravageant les frontières occidentales de l'empire turanien. Vient le jour où son ancien employeur, le roi Yildiz, adopte une politique de sévères représailles. Des troupes dirigées par le shah Amurath tendent un piège aux kozaki et les attirent sur le territoire turanien. Là ils sont mis en pièces au cours d'une bataille sanglante qui se déroule à proximité de la rivière Ilbars.

I

Le galop rapide de chevaux parmi les roseaux touffus ; une lourde chute, un cri désespéré. Se dégageant de son coursier agonisant, son cavalier se releva en titubant... une frêle jeune fille portant des sandales et une tunique nouée à la taille. Sa chevelure noire tombait sur ses blanches épaules ; ses yeux étaient ceux d'un animal pris au piège. Elle n'eut pas un regard vers la jungle de roseaux cernant la petite clairière, ni vers les eaux bleutées venant mourir sur le rivage derrière elle. Elle fixait avec une intensité angoissée, les yeux dilatés, le cavalier qui fendait l'écran de végétation et mettait pied à terre devant elle.

L'homme était grand et mince, mais fort comme l'acier. De la tête aux éperons il était revêtu d'une cotte de mailles légère, en argent : celle-ci moulait son corps souple comme un gant. De sous son casque en forme de dôme, ciselé d'or, ses yeux bruns la regardaient avec moquerie.

— Arrière ! (La voix de la jeune femme vibrait de terreur.) Ne me touche pas, shah Amurath, ou bien je me jette à l'eau pour me noyer !

Il éclata de rire et son rire ressemblait au bruit d'une épée glissant hors de son fourreau de soie.

— Non, tu ne te noieras pas, Olivia, fille de la confusion, car l'eau est trop peu profonde près du rivage et je t'aurai rattrapée avant que tu t'éloignes vers le large. Par les dieux, tu m'as gratifié d'une chasse plaisante et tous mes hommes sont loin derrière nous. Pourtant, il n'existe pas un seul cheval à l'ouest de Vilayet qui puisse distancer Irem très longtemps.

Il hocha la tête vers l'étalon du désert, aux jambes longues et fines, se trouvant derrière lui.

— Laisse-moi partir ! supplia la jeune fille, tandis que des larmes de désespoir souillaient son beau visage. N'ai-je pas assez souffert ? Y a-t-il une humiliation, une peine ou un avilissement que tu ne m'aies pas encore infligés ? Combien de temps doit durer mon tourment ?

— Aussi longtemps que j'éprouverai du plaisir à tes plaintes et à tes prières, à tes larmes et à tes souffrances, répondit-il. (Son sourire aurait semblé

aimable à un étranger.) Tu es étonnamment forte, Olivia. Je me demande si je me lasserai jamais de toi, comme je me suis toujours lassé des femmes qui t'ont précédée. Tu restes fraîche et pure, malgré moi. Chaque jour apporte de nouveaux délices, grâce à toi.

» Viens à présent... retournons à Akif, où le peuple continue de fêter le vainqueur des misérables kozaki alors que celui-ci est occupé à poursuivre une fugitive pitoyable... une esclave indocile... stupide, insensée mais si belle !

— Non !

Elle recula vers les eaux bleues qui venaient s'échouer parmi les roseaux.

— Si !

Sa colère éclata, semblable à une étincelle jaillissant du silex. Avec une rapidité que les membres graciles de la jeune femme ne pouvaient égaler, il saisit son poignet et le tordit méchamment, par pure cruauté, jusqu'à ce qu'elle pousse un cri et tombe à genoux.

— Chienne ! Je devrais te ramener à Akif, attachée à la queue de mon cheval ; pourtant je me montrerai clément et te prendrai sur ma selle. Pour cette faveur, tu devras me remercier humblement, lorsque...

Il la lâcha avec un juron de surprise et bondit en arrière, son sabre sortant en un éclair de son fourreau, comme une terrible apparition surgissait de la jungle de roseaux et poussait un cri de haine inarticulé.

Olivia, levant les yeux du sol, aperçut ce qu'elle prit pour un sauvage ou un fou. L'homme s'avança vers le shah Amurath dans une attitude de menace mortelle. Il était puissamment bâti et nu, à l'exception d'un pagne lui ceignant les reins. Son corps était couvert de sang et de boue séchés. Sa crinière noire était souillée de vase et de sang coagulé ; il y avait des traînées de sang séché sur sa poitrine et ses membres, du sang sur la longue épée qu'il serrait dans sa main droite. De sous les mèches de ses cheveux en broussaille, des yeux injectés de sang flamboyaient, tels des charbons à l'éclat bleuté.

— Chien d'Hyrkanien ! vociféra l'apparition avec un accent barbare. Les dieux de la vengeance t'ont amené ici !

— Un kozak ! s'écria le shah Amurath en reculant.

J'ignorais qu'un chien de cette engeance exécrable avait échappé au massacre ! Je pensais que vous gisiez tous, morts et baignant dans votre sang, au bord de la rivière Ilbars.

— Tous sauf moi, maudit sois-tu ! lança l'autre. Oh, comme j'ai rêvé d'une pareille rencontre, alors que je me traînais sur le ventre parmi les ronces ou me blottissais sous les rochers, tandis que les fourmis dévoraient ma chair... comme j'ai prié les dieux alors que je cheminais et trébuchais dans la boue ! Je rêvais et je priais... mais je n'aurais jamais pensé que cela arriverait. Dieux de l'enfer, avec quelle ardeur j'ai désiré cette rencontre !

La joie sanguinaire de l'étranger était terrible à contempler. Ses mâchoires remuaient spasmodiquement et de la bave recouvrait ses lèvres noircies.

— N'approche pas ! lui ordonna le shah Amurath en l'observant attentivement.

— Ha ! (Cela ressemblait au hurlement du loup des forêts.) Le shah Amurath, le puissant seigneur d'Akif ! Oh, maudit sois-tu, comme ta vue me fait plaisir... toi qui as donné mes camarades en pâture aux vautours, les as fait écarteler, attachés à des chevaux sauvages, leur as crevé les yeux, les as mutilés, torturés... Hai, tu n'es qu'un chien, un chien galeux !

Sa voix se changea en un cri de folie furieuse et il attaqua.

En dépit de la terreur qu'inspirait son apparence sauvage, Olivia était persuadée qu'il succomberait dès le premier assaut. Fou ou sauvage, que pouvait-il faire, nu et vulnérable, face au seigneur d'Akif, protégé par une cuirasse ?

Les lames flamboyèrent et s'entrechoquèrent rapidement, semblant à peine se toucher pour s'écarter aussitôt ; puis l'épée jaillit comme un éclair, évita le sabre et s'abattit avec une force terrifiante vers l'épaule du shah Amurath. Olivia poussa un cri devant la fureur de ce coup. Par-dessus le craquement de la cotte de mailles transpercée, elle entendit distinctement la lame fracasser l'os de l'épaule. L'Hyrkanien recula en chancelant ; son visage était soudain devenu cendré. Le sang jaillissait et coulait sur les mailles de son haubert ;

son sabre glissa de ses doigts sans force.

— Grâce ! haleta-t-il.

— Grâce ? (La voix de l'étranger vibra de fureur.)
Comme tu nous as fait grâce, vil pourceau !

Olivia ferma les yeux. Ce n'était plus un combat, mais une boucherie, forcenée, sanglante, provoquée par une rage et une haine hystériques, où culminaient les souffrances de la bataille, du massacre, de la torture, puis de la fuite accompagnée de la peur, de la soif et de la faim obsédantes. Olivia savait que le shah Amurath ne méritait ni grâce ni pitié d'aucune créature vivante ; pourtant elle ferma les yeux et pressa ses mains sur ses oreilles pour ne plus voir cette épée ruisselante de sang qui se levait et retombait avec le bruit d'un merlin de boucher... et ne plus entendre les cris et les gargouillements qui diminuèrent rapidement et cessèrent finalement.

Elle ouvrit les yeux, pour voir l'étranger se détourner du tas sanglant de ce qui ressemblait encore, vaguement, à un être humain. La poitrine de l'homme se soulevait puissamment, d'épuisement ou de passion ; son front était inondé de sueur ; sa main droite était couverte de sang.

Il ne lui parla pas et ne jeta même pas un regard dans sa direction. Elle le vit marcher à grands pas à travers les roseaux poussant au bord de l'eau, se baisser et tirer sur quelque chose. Une barque apparut en se balançant, sortant de sa cachette aménagée parmi les tuyaux de roseaux. Elle devina alors son intention et sortit de sa torpeur.

— Oh, attends ! gémit-elle. (Elle se releva en chancelant et courut vers lui.) Ne me laisse pas ! Emmène-moi avec toi !

Il se retourna et la regarda fixement. Il semblait différent. Ses yeux injectés de sang avaient perdu leur lueur de folie. C'était comme si le sang qu'il venait de faire couler avait noyé le feu de sa fureur.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Mon nom est Olivia. J'étais sa captive. Je me suis enfuie. Il s'est lancé à ma poursuite. C'est pourquoi il est venu en cet endroit. Oh, ne me laisse pas ici ! Ses soldats ne sont sans doute pas très loin. Ils vont découvrir son cadavre... ils me trouveront auprès de

lui... oh !

Elle gémit de terreur et tordit ses blanches mains. Il la regardait d'un air perplexe.

— Tu préfères venir avec moi ? la questionna-t-il. Je suis un barbare et je comprends, d'après ton regard, que tu as peur de moi.

— Oui, j'ai peur de toi, répondit-elle, trop affolée pour chercher à feindre. Ta vue me fait frissonner. Mais je redoute encore plus les Hyrkaniens. Oh, laisse-moi t'accompagner. Ils me tortureront s'ils me trouvent à côté de leur seigneur mort.

— Alors viens.

Il se mit de côté et elle monta rapidement à bord de l'embarcation, évitant son contact. Elle s'assit à la proue et il monta à son tour, poussant la barque vers le large à l'aide d'une rame ; puis, s'en servant comme d'une pagaie, il fit avancer le bateau à travers les roseaux touffus. Après un parcours sinueux, ils glissèrent enfin sur l'eau, s'éloignant de la végétation de la rive. Il rama alors, à l'aide de deux rames, en de grands mouvements, souples et réguliers ; les puissants muscles de ses bras, de ses épaules et de son dos saillaient au rythme de ses efforts.

Le silence régna un certain temps ; la jeune fille était blottie à la proue, l'homme tirait sur les rames. Elle l'observait, avec une fascination craintive. De toute évidence, ce n'était pas un Hyrkanien et il n'appartenait à aucune des races hyboriennes. Il émanait de sa physionomie une dureté de loup révélant le barbare. Ses traits, éprouvés par la tension et les fatigues de la bataille, puis par sa longue fuite à travers les marais, reflétaient cette même sauvagerie indomptée ; pourtant ils n'étaient ni mauvais ni dégénérés.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle. Le shah Amurath t'a appelé kozak ; faisais-tu partie de cette bande ?

— Je suis Conan le Cimmérien, grogna-t-il. J'étais avec les kozaki, comme nous appelaient ces chiens d'Hyrkaniens.

Elle savait vaguement que le pays nommé par lui se trouvait très loin au nord-ouest, au-delà des frontières les plus éloignées des différents royaumes de sa race.

— Je suis l'une des filles du roi d'Ophir, lui apprit-

elle. Ma mère m'a vendue à un chef shémite parce que je ne voulais pas épouser un prince de Koth. (Le Cimmérien poussa un grognement de surprise. Les lèvres de l'Ophirienne se tordirent en un sourire amer.) Oui, il arrive que des hommes civilisés vendent leurs enfants à des sauvages, les condamnant à l'esclavage. Et ils disent que ta race est barbare, Conan le Cimmérien.

— Nous ne vendons pas nos enfants, gronda-t-il, levant son menton d'un air farouche.

— Eh bien... moi, j'ai été vendue. Pourtant, l'homme du désert n'abusa pas de moi. Il désirait se concilier les bonnes grâces du shah Amurath... je fis partie des présents qu'il apporta à Akif aux jardins pourpres. Ensuite... (Elle frissonna et cacha son visage dans ses mains.) Je devrais avoir perdu toute honte, reprit-elle bientôt. Pourtant, chaque souvenir me cingle cruellement, comme le fouet d'un négrier. Je demeurai au palais du shah Amurath ; voilà quelques semaines, il partit à la tête de son armée pour combattre une bande d'envahisseurs qui ravageaient les frontières de Turan. Hier, il est revenu triomphalement et une grande fête fut organisée en son honneur. Au milieu de l'ivresse et des réjouissances, l'occasion s'offrit à moi de m'enfuir... mais il se lança à ma poursuite. Au milieu de la journée, il m'avait rejointe. J'avais distancé ses vassaux et croyais avoir réussi... il était impossible de lui échapper ! Tu es arrivé à ce moment.

— J'étais caché dans les roseaux, grogna le barbare. Oui, j'ai été l'un de ces coquins à la vie dissolue, les Francs Compagnons, qui brûlèrent et pillèrent les villages frontaliers. Nous étions cinq mille, appartenant à toutes les races et à toutes les tribus. Pour la plupart, nous avions fait partie de troupes mercenaires engagées par un prince rebelle de Koth ; lorsqu'il fit la paix avec son maudit suzerain, nous nous retrouvâmes sans emploi. Alors nous commençâmes à piller indifféremment les possessions éloignées de Koth, Zamora, et de Turan. Il y a une semaine, le shah Amurath nous attira dans un piège, près de la rivière Ilbars où il nous attendait, avec ses quinze mille hommes. Mitra ! Les cieux étaient noirs de vautours. La bataille dura toute une journée ; lorsque tout fut

perdu, certains d'entre nous essayèrent de s'échapper vers le nord, d'autres vers l'ouest. Je doute qu'un seul en ait réchappé. Les steppes étaient couvertes de cavaliers poursuivant les fuyards. Je parvins à m'éloigner vers l'est, pour atteindre finalement la lisière des marais bordant cette partie de Vilayet.

» Depuis, je suis resté caché dans les marécages. C'est seulement avant-hier que les cavaliers ont cessé de battre les roseaux, à la recherche de fuyards comme moi. J'ai rampé, me cachant et m'enfouissant dans des trous comme un serpent, avec pour tout repas des rats musqués que j'attrapais et mangeais crus puisqu'il m'était impossible de les faire cuire. Aujourd'hui, à l'aube, j'ai trouvé cette barque, dissimulée parmi les roseaux. Je n'avais pas l'intention de m'aventurer sur la mer avant la nuit... après avoir tué le shah Amurath, j'ai compris que ses chiens en cuirasses ne devaient pas être loin.

— Et maintenant ?

— On va se lancer à notre poursuite, sans aucun doute. Même s'ils ne trouvent pas les traces laissées par le bateau – que j'ai effacées dans la mesure du possible – ils se douteront que nous sommes en mer, après avoir cherché en vain dans les marais. Néanmoins, nous avons de l'avance sur eux et je tirerai sur ces rames jusqu'à ce que nous ayons atteint un endroit sûr.

— Où trouverons-nous cela ? demanda-t-elle avec désespoir. La mer de Vilayet est hyrkanienne.

— Certaines personnes ne le pensent pas, répliqua Conan avec un rictus sévère, notamment les esclaves qui ont fui les galères pour devenir pirates.

— Quels sont tes plans ?

— Au sud-ouest, le littoral est tenu par les Hyrkanien, sur des centaines de milles. Nous avons encore une longue route à parcourir avant de franchir leurs frontières au nord. J'ai l'intention de me diriger vers le nord, jusqu'à ce que j'estime avoir dépassé cette frontière. Ensuite nous obliquerons vers l'ouest et essaierons de gagner la côte bordée par les steppes désertiques.

— Et si nous rencontrons des pirates... ou une tempête ? demanda-t-elle. Et dans les steppes, nous

mourrons de faim !

— Ma foi, lui rappela-t-il, je ne t'ai pas demandé de venir avec moi.

— Excuse-moi. (Elle inclina son adorable tête aux cheveux noirs et bouclés.) Pirates, tempêtes, affres de la faim... tout cela est préférable aux Turaniens.

— Oui. (Son visage au teint basané devint encore plus sombre.) Je n'en ai pas fini avec eux. Rassure-toi, jeune fille. À cette époque de l'année, les tempêtes sont rares sur la mer de Vilayet. Si nous atteignons les steppes, nous ne mourrons pas de faim. J'ai grandi dans un pays aride. Ce sont ces maudits marécages, avec leur puanteur et leurs myriades d'insectes, qui ont failli avoir ma peau. Mais je suis chez moi dans les collines. Quant aux pirates...

Il eut un rictus énigmatique et se courba sur ses rames.

Le soleil descendait à l'horizon, ressemblant à une boule de cuivre à l'éclat sombre au sein d'un lac de feu. Le bleu de la mer se confondit avec le bleu du ciel et tous deux se changèrent en une obscurité aussi moelleuse que le velours, piquetée d'étoiles innombrables et de leurs reflets. Olivia appuya sa tête sur le rebord de la barque qui se balançait doucement. Comme dans un rêve, elle avait l'impression de flotter dans les airs, environnée d'étoiles, au-dessus comme au-dessous d'elle. Son compagnon silencieux se découpait vaguement sur les ténèbres plus douces. Ses avirons heurtaient l'eau en un rythme régulier et soutenu ; il aurait pu être un rameur fantomatique la conduisant sur le sombre lac de la mort. Pourtant, sa peur s'était atténuée ; bercée par le mouvement monotone, elle sombra dans un sommeil paisible.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, c'était l'aube. Elle avait été réveillée par un changement dans le mouvement de l'embarcation. Elle prit conscience d'une faim vorace. Conan était appuyé sur ses avirons, regardant au-delà d'elle. Elle réalisa qu'il avait ramé toute la nuit sans prendre de repos et fut émerveillée par son endurance d'acier. Elle se tourna sur le côté pour suivre son regard et aperçut un mur vert d'arbres et de fourrés épais. Ce rempart naturel s'élevait depuis le rivage et s'éloignait en une large courbe, enserrant une petite

baie dont les eaux azurées et tranquilles ressemblaient à du verre.

— C'est l'une des nombreuses îles qui parsèment cette mer intérieure, lui apprit Conan. En principe, elles sont inhabitées. J'ai entendu dire que les Hyrkaniens les visitaient rarement. De plus, leurs galères ne s'écartent généralement pas des côtes et nous avons fait une longue route. Avant le coucher du soleil, nous étions hors de vue du continent.

En quelques coups de rames, il amena le bateau jusqu'au rivage et l'amarra solidement à la racine recourbée d'un arbre poussant au bord de l'eau. Sautant à terre, il tendit la main pour aider Olivia. Elle la prit et frémit légèrement en apercevant les taches de sang sur sa peau, sentant la force redoutable des muscles du barbare prête à exploser.

Une quiétude rêveuse régnait sur les arbres bordant la baie aux eaux azurées. Puis quelque part, au loin parmi les arbres, un oiseau fit entendre son chant matinal. Une légère brise chuchotait parmi les feuillages qui murmuraient doucement. Olivia se rendit compte qu'elle tendait l'oreille... pour écouter quoi, elle n'aurait su le dire. Quelles créatures inconnues pouvaient rôder parmi ces bois sans nom ?

Comme elle lorgnait timidement vers les ombres entre les arbres, quelque chose passa rapidement dans la lumière du soleil, dans un vif tourbillon d'ailes : un grand perroquet. Le volatile se percha sur une branche feuillue et se balança, formant une statuette étincelante de jade et d'écarlate. Il tourna de côté sa tête huppée et fixa sur les intrus des yeux luisants, noirs comme le jais.

— Crom ! murmura le Cimmérien. C'est le grand-père de tous les perroquets. Il doit être âgé d'au moins mille ans ! Regarde le savoir maléfique contenu dans ses yeux. Quels mystères gardes-tu, démon savant ?

Brusquement l'oiseau déploya ses ailes flamboyantes et s'envola de son perchoir, en lançant d'une voix rauque : Yagkoolan yok tha, xuthalla !

Avec un rire sauvage, horriblement humain, il s'éloigna parmi les arbres et disparut au sein des ombres opalines.

Olivia le suivit du regard, sentant les doigts glacés

d'un funeste pressentiment effleurer son épine dorsale.

— Qu'a-t-il dit ? chuchota-t-elle.

— Des paroles humaines, j'en jurerais, répondit Conan, mais en quelle langue, je l'ignore.

— Moi de même, répliqua la jeune fille. Pourtant il a dû les apprendre de lèvres humaines. Humaines ou...

Elle scruta la forteresse de feuillages et frissonna, sans savoir pourquoi.

— Crom, je suis affamé ! grogna le Cimmérien. Je pourrais manger un buffle entier. Cueillons des fruits ; mais d'abord je vais me laver et nettoyer toute cette boue et ce sang séchés. Se cacher dans les marais est une occupation plutôt salissante !

Sur ces mots, il posa à terre son épée, s'avança dans l'eau bleutée jusqu'à hauteur d'épaules et procéda à ses ablutions. Lorsqu'il ressortit, ses membres bronzés, bien découpés, luisaient au soleil ; sa crinière noire, ruisselante d'eau, n'était plus hirsute. Au fond de ses yeux bleus couvait toujours une flamme inextinguible, mais ils n'étaient plus sombres ou injectés de sang. La souplesse féline de ses membres et l'aspect redoutable de sa physionomie n'avaient guère changé.

Fixant autour de sa taille son ceinturon d'épée, il fit signe à la jeune femme de le suivre et ils quittèrent le rivage, s'engageant sous les arches feuillues des grandes branches. Une herbe verte et drue recouvrait le sol, formant un coussin pour leurs pieds. Entre les troncs des arbres, ils apercevaient des panoramas étranges, comme s'ils se trouvaient dans un pays de fées.

Bientôt Conan émettait un grognement de plaisir à la vue de globes dorés et roux, pendant en grappes parmi les feuilles. Il demanda à la jeune Ophirienne de s'asseoir sur un arbre abattu et emplit son giron de fruits exotiques ; puis il prit place à son côté avec un appétit non dissimulé.

— Ishtar ! s'exclama-t-il entre deux bouchées. Depuis Ilbars j'ai survécu en mangeant des rats, et des racines que je trouvais dans la boue puante. Ces fruits sont agréables au palais, mais pas très nourrissants. Cependant, si nous en mangeons suffisamment, cela ira pour le moment.

Olivia était trop occupée pour répondre. Une fois

l'arête vive de sa faim émoussée, le Cimmérien commença à examiner sa belle compagne avec plus d'intérêt que précédemment, remarquant les boucles épaisses et brillantes de ses cheveux noirs, sa peau délicate au teint de pêche et les contours ronds et voluptueux de sa silhouette élancée que la tunique de soie des plus réduites dévoilait tout à son avantage.

Achevant son repas, l'objet de son examen attentif releva la tête ; rencontrant son regard brûlant, apercevant ses yeux réduits à des fentes, Olivia changea de couleur et ses doigts laissèrent échapper le restant du fruit.

Sans faire de commentaire, il indiqua d'un geste qu'ils allaient reprendre leur exploration et, se levant, elle le suivit. Ils quittèrent les arbres et arrivèrent dans une clairière, dont la lisière opposée était fermée par des fourrés très denses. Comme ils s'avançaient à découvert, un fort craquement retentit parmi les fourrés. Conan bondit de côté, entraînant la jeune fille avec lui. Ils évitèrent ainsi une forme qui fendit l'air en sifflant, passa près d'eux et heurta un tronc d'arbre avec un impact terrifiant.

Dégainant vivement son épée, Conan bondit à travers la clairière et disparut dans le bosquet. Un long silence s'ensuivit ; Olivia était blottie sur l'herbe, terrifiée et abasourdie. Bientôt Conan ressortait du rideau de verdure ; son visage renfrogné exprimait une certaine perplexité.

— Rien dans ces fourrés, grommela-t-il. Pourtant il y avait quelque chose...

Il examina le projectile qui les avait manqués de si peu et poussa un grognement de surprise, comme s'il n'arrivait pas à croire ses propres sens. C'était un énorme bloc de pierre verdâtre ; il gisait sur l'herbe, au pied de l'arbre dont le tronc avait été fendu sous le choc.

— Une telle pierre sur une île inhabitée... plutôt étrange ! gronda Conan.

Les adorables yeux d'Olivia s'écrouillèrent. La pierre formait un bloc symétrique, indiscutablement taillé et modelé par des mains humaines. Elle était étonnamment lourde. Le Cimmérien la saisit à deux mains ; plantant ses pieds dans le sol, tandis que les

muscles de ses bras saillaient et se nouaient comme des cordes, il la souleva au-dessus de sa tête et la lança au loin, utilisant le moindre de ses nerfs et de ses muscles. La pierre tomba à quelques pas devant lui. Conan jura.

Aucun homme vivant ne pourrait lancer ce rocher à travers la clairière. C'est l'affaire d'une machine de siège. Pourtant, il n'y a pas de mangonneaux ou de balistes dans ces fourrés.

— Peut-être a-t-elle été lancée par un tel engin de plus loin ? suggéra-t-elle.

Il secoua la tête.

— Elle n'est pas tombée d'en haut. Elle provenait de ce bosquet là-bas. Tu vois comme les branchages sont cassés ? On l'a jetée comme un homme jetterait un caillou. Mais qui ? Ou quoi ? Viens !

Elle le suivit avec hésitation à l'intérieur du bosquet. Une fois franchie la lisière extérieure des fourrés épais, le sous-bois était moins dense. Un silence absolu et méditatif reposait sur toute chose. L'herbe souple n'avait conservé aucune trace de pas. Pourtant, c'était bien de ce bosquet mystérieux que l'on avait lancé le bloc de rocher, rapide et mortel. Conan se baissa vers le sol, où l'herbe avait été aplatie et écrasée ici et là. Il secoua la tête avec irritation. Même pour ses yeux exercés, cela ne donnait aucune indication sur la créature qui s'était tapie à cet endroit. Son regard erra jusqu'à la voûte verte au-dessus de leurs têtes : celle-ci formait un plafond compact de feuilles épaisses et d'arches entrelacées. Brusquement il se figea sur place.

Se relevant, épée en main, il commença à battre précipitamment en retraite, poussant Olivia derrière lui.

— Partons d'ici, vite ! la pressa-t-il en un chuchotement qui glaça le sang de la jeune fille.

— Qu'y a-t-il ? Tu as vu quelque chose ?

— Non, rien du tout, répondit-il en restant sur ses gardes, sans interrompre sa retraite prudente.

— Qu'y a-t-il alors ? Qu'est-ce qui est aux aguets dans ces fourrés ?

— La mort ! répliqua-t-il.

Son regard était toujours fixé sur les arches de jade sombre qui occultaient le ciel.

Une fois sortis des fourrés, il la prit par la main et la guida rapidement à travers les arbres qui devenaient

clairsemés. Bientôt ils grimpaient une pente herbue, faiblement boisée, et arrivaient sur un plateau peu élevé où l'herbe poussait, haute et drue, et où les arbres étaient rares et disséminés. Au milieu de ce plateau se dressait une longue et vague structure de pierres verdâtres tombant en ruine.

Ils regardèrent avec étonnement. Aucune légende ne parlait d'une telle construction sur aucune des îles de Vilayet. Ils s'approchèrent prudemment. Les pierres étaient recouvertes par la mousse et le lichen ; la toiture effondrée béait vers le ciel. De tous côtés il y avait des fragments et des blocs de maçonnerie, à demi cachés par les herbes ondoyantes, donnant l'impression qu'autrefois de nombreux bâtiments s'étaient dressés à cet endroit, peut-être même toute une ville. À présent, il ne restait plus que cette structure de forme allongée, ressemblant à un grand vestibule ; ses murs s'inclinaient vertigineusement, envahis par la végétation et la vigne vierge.

Les portes qui avaient jadis gardé son entrée avaient pourri et disparu depuis longtemps. Conan et sa compagne se tinrent sur le large seuil et regardèrent à l'intérieur. Les rayons du soleil ruisselaient par les brèches dans les murs et la voûte, dessinant dans la salle un vague entrelacs d'ombre et de lumière. Tenant fermement son épée, Conan entra, de la démarche souple d'une panthère à l'affût, ramassé sur lui-même, sans faire de bruit. Olivia le suivait, sur la pointe des pieds.

Une fois à l'intérieur, Conan poussa un grognement de surprise et Olivia étouffa un cri.

— Regarde ! Oh, regarde !

— Je vois, répondit-il. Tu n'as rien à craindre. Ce sont des statues.

— Oui, mais comme elles semblent vivantes... et mauvaises ! chuchota-t-elle en se serrant contre lui.

Ils se trouvaient dans un grand vestibule dont le sol était de pierre polie, recouvert de poussière et de pierres tombées du toit. Des lianes et de la vigne sauvage, poussant entre les pierres, masquaient les ouvertures. Le haut plafond, plat et sans dôme, était soutenu par d'épaisses colonnes, alignées le long des parois. Dans chaque espace entre ces colonnes se tenait

une étrange silhouette.

C'étaient des statues, en fer apparemment, noires et luisantes comme si elles étaient polies en permanence. Grandeur nature, elles représentaient des hommes de grande taille, souples et puissamment bâtis, aux traits cruels d'épervier. Ils étaient nus et chaque renflement, dépression et contour des articulations et des tendons était représenté avec un réalisme incroyable. Pourtant, l'apparence de vie était la plus forte sur leurs visages orgueilleux et intolérants. Ils n'avaient pas été coulés dans le même moule. Chaque face possédait ses caractéristiques individuelles, même s'il y avait une ressemblance tribale entre elles toutes. L'uniformité monotone d'un art purement décoratif était absente de ces statues, de leurs visages du moins.

— Ils semblent écouter... et attendre ! chuchota la jeune fille avec inquiétude.

Conan cogna la poignée de son épée contre l'une d'elles.

— Du fer, déclara-t-il. Crom ! Dans quel moule ont-elles été fondues ?

Il secoua la tête et haussa ses puissantes épaules avec stupéfaction.

Olivia balaya d'un regard timide le grand vestibule silencieux. Elle ne vit que les pierres couronnées de lierre, les piliers recouverts par les lianes et la végétation, et les sombres silhouettes méditant dans leurs niches. Elle eut un frisson de nervosité et aurait aimé s'en aller ; pourtant les statues exerçaient une étrange fascination sur son compagnon. Il les examinait en détail et, se comportant en barbare, essayait de briser leurs membres. Elles résistèrent à ses efforts les plus vigoureux. Il lui fut impossible de défigurer ou de déloger de son emplacement une seule de ces images de fer. À la fin, il renonça, lançant des imprécations dans son étonnement.

— Sur quelle sorte d'hommes ont-elles été copiées ? demanda-t-il à l'univers tout entier. Ces statues sont noires, pourtant elles ne ressemblent pas à des nègres. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Sortons d'ici et retrouvons la lumière du soleil, le pressa Olivia.

Il acquiesça, lançant un dernier regard déconcerté

vers les formes méditatives disposées le long des parois.

Ils quittèrent le vestibule obscur pour s'avancer vers la lueur ardente du soleil d'été. Elle fut surprise de noter sa position dans le ciel ; ils avaient passé plus de temps dans les ruines qu'elle ne l'avait supposé.

— Retournons au bateau et partons, suggéra-t-elle. J'ai peur ici. C'est un endroit étrange et maléfique. Nous pouvons être attaqués à tout moment par la créature inconnue qui a lancé le rocher.

— Je pense que nous sommes en sécurité tant que nous ne nous trouvons pas sous les arbres, répondit-il. Viens.

Le plateau, dont les côtés descendaient en pentes abruptes vers les rives boisées à l'est, à l'ouest et au sud, s'élevait au contraire vers le nord et aboutissait à un ensemble compact de falaises rocheuses, le point le plus haut de l'île. Conan se dirigea par là, réglant ses longues enjambées sur le pas plus mesuré de sa compagne. De temps à autre, son regard impénétrable se posait sur elle, et Olivia en avait conscience.

Ils atteignirent l'extrémité nord du plateau et s'arrêtèrent pour regarder vers le haut des falaises aux parois escarpées. Des arbres poussaient en grand nombre le long du rebord du plateau, sur les versants est et ouest, et s'agrippaient à la paroi à pic. Conan regarda ces arbres avec méfiance, puis il commença l'ascension, aidant sa compagne à grimper. La pente n'était pas trop forte, entrecoupée de saillies rocailleuses et de blocs de rochers. Le Cimmérien, né dans une région de collines, aurait pu l'escalader en courant, avec l'agilité d'un félin ; Olivia, quant à elle, trouvait cet exercice plus délicat. À plusieurs reprises, elle se sentit soulevée du sol et hissée au-dessus d'un obstacle naturel dont le passage lui aurait demandé un trop grand effort. Son étonnement grandit à la vue de la puissance physique de cet homme. Elle ne trouvait plus son contact répugnant et se sentait protégée par sa prise d'acier.

À la fin ils se tinrent sur la plus haute des falaises ; le vent soufflant de la mer agitait leurs chevelures. Sous eux, la paroi tombait à pic, sur plus de trois ou quatre cents pieds ; en bas, une étroite bande de bois

touffus bordait le rivage. Regardant vers le sud, ils virent l'île dans son ensemble. Elle avait la forme d'un grand miroir ovale, dont les côtés biaisés descendaient rapidement vers une bordure de végétation, sauf aux endroits où elle s'interrompait net sur les falaises abruptes. Aussi loin que leurs regards pouvaient porter, les eaux bleutées s'étendaient de tous côtés, placides, immobiles, se perdant dans les brumes rêveuses à l'horizon.

— La mer est calme, soupira Olivia. Pourquoi ne pas poursuivre notre voyage ?

Conan, semblable à une statue de bronze se découpant sur le ciel, désignait le nord. Scrutant l'horizon, Olivia aperçut une tache blanche qui semblait flotter au sein des brumes lointaines.

— Qu'est-ce ?

— Une voile.

— Des Hyrkaniens ?

— Qui pourrait le dire, à cette distance ?

— Ils ont l'intention de jeter l'ancre ici... pour fouiller l'île et nous retrouver ! s'écria-t-elle en proie à une vive panique.

— Cela m'étonnerait. Ils viennent du nord ; il est donc impossible qu'ils soient à notre recherche. Ils désirent peut-être accoster pour une autre raison ; dans ce cas, il faudra nous cacher du mieux que nous le pourrons. Mais je pense qu'il s'agit plutôt d'une galère pirate ou hyrkanienne, de retour d'un raid au Nord. Dans ce dernier cas, ils ne jetteront sans doute pas l'ancre ici. Toutefois nous devons attendre qu'ils aient dépassé l'île avant de reprendre la mer, car ils viennent de la direction où nous comptons nous rendre. Ce sera chose faite cette nuit ; nous pourrons poursuivre notre route à l'aube.

— Alors nous allons devoir rester ici cette nuit ?

Elle frissonna.

— C'est le plus sûr.

— Entendu ! Mais dormons ici, parmi ces rochers, le pressa-t-elle.

Il secoua la tête, balayant du regard les arbres rabougris, les bois s'étendant en contrebas dont la masse verdâtre semblait tendre des vrilles le long des parois rocheuses pour grimper jusqu'en haut des

falaises.

— Il y a trop d'arbres. Nous dormirons dans les ruines. (Elle poussa un cri de protestation.) Il ne t'arrivera rien là-bas, la rassura-t-il. Quelle que soit la créature qui a lancé cette pierre sur nous, elle ne sortira pas des bois pour nous suivre. Je n'ai vu aucune trace indiquant qu'une bête sauvage avait fait de ces ruines son gîte. De plus, tu es fragile et peu robuste, habituée à une vie facile et au confort. Je pourrais dormir nu dans la neige et n'en ressentir aucun désagrément, mais si tu devais dormir en plein air, la rosée te donnerait des crampes et tu tomberais malade.

Olivia acquiesça avec désespoir. Ils redescendirent la pente, traversèrent le plateau et s'approchèrent une nouvelle fois des ruines mélancoliques, hantées par les siècles. À présent le soleil descendait en dessous du rebord du plateau. Ils avaient trouvé des fruits dans les arbres proches des falaises, qui constituèrent leur dîner, à la fois nourriture et boisson.

La nuit du Sud tombait rapidement, parsemant le ciel bleu sombre de grandes étoiles blanches. Conan pénétra dans les ruines peuplées de ténèbres, tirant à sa suite une Olivia peu disposée à l'imiter. Elle trembla à la vue de ces ombres figées et raidies dans leurs niches le long des murs. Dans l'obscurité que la clarté des étoiles ne faisait qu'effleurer, elle ne distinguait pas leurs contours ; elle percevait seulement leur attitude d'attente... elles attendaient comme elles avaient attendu durant des ères innombrables.

Conan avait apporté une grande brassée de branches souples, bien feuillues. Il les disposa pour en faire une couche à l'intention d'Olivia qui s'allongea sur les branchages, avec la curieuse sensation de quelqu'un s'appêtant à passer la nuit dans le repaire d'un serpent.

Quels que fussent les pressentiments de l'Ophirienne, Conan ne les partageait pas. Le Cimmérien s'assit à côté d'elle, adossé à une colonne, son épée posée en travers de ses genoux. Dans la pénombre, ses yeux brillaient comme ceux d'une panthère.

— Dors, jeune fille, dit-il. Mon sommeil est aussi léger que celui d'un loup. Rien ne pourrait entrer dans cette salle sans me réveiller aussitôt.

Olivia ne répondit pas. De son lit de feuilles, elle observait les silhouettes immobiles, indistinctes dans les ténèbres veloutées. Comme c'était étrange... elle se trouvait en compagnie d'un barbare, qui veillait sur elle et la protégeait, d'un homme appartenant à une race dont les récits à son propos l'avaient terrifiée dans son enfance ! Il faisait partie d'un peuple farouche, sanguinaire et cruel. Ses rapports étroits avec la nature sauvage étaient évidents dans le moindre de ses gestes ; ils flamboyaient dans ses yeux ardents. Pourtant, il ne lui avait fait aucun mal et son pire oppresseur avait été un homme que le monde disait civilisé. Tandis qu'une délicieuse langueur s'emparait lentement de ses membres détendus et qu'elle s'enfonçait parmi les vagues brumeuses du sommeil, sa dernière pensée éveillée fut le souvenir lointain des doigts de Conan se posant avec fermeté sur sa peau délicate.

II

Olivia rêvait et dans ses rêves s'insinuait la suggestion d'un mal ineffable, comme un serpent noir rampant parmi un jardin de fleurs. Ses rêves étaient fragmentaires et vivement colorés, parties composites et étranges d'un dessin d'ensemble pour le moment inachevé et inconnu ; puis ils se cristallisèrent et formèrent une scène d'horreur et de démence, se détachant sur un arrière-plan de pierres et de colonnes cyclopéennes.

Elle voyait un grand vestibule ; son plafond élevé était soutenu par des colonnes de pierre s'étendant en des rangées égales le long des murs épais. Entre ces piliers voletaient de grands perroquets verts et écarlates ; la salle était remplie de guerriers à la peau noire et aux traits de rapace. Ce n'étaient pas des nègres. Et ils ne ressemblaient à rien de ce qu'Olivia connaissait au monde... tout autant que leurs vêtements et leurs armes.

Ils se pressaient autour d'un homme attaché à un pilier : un adolescent au corps élancé et à la peau blanche ; des boucles blondes tombaient sur son front d'albâtre. Sa beauté était plus qu'humaine... pareille au rêve d'un dieu, ciselé dans le marbre vivant.

Les guerriers noirs riaient et se moquaient de lui, l'invectivaient en une langue inconnue. La forme nue et svelte se tordait sous leurs mains cruelles. Du sang ruisselait sur ses cuisses d'ivoire, éclaboussant le sol de pierre polie. Les hurlements de la victime résonnaient à travers le vestibule ; alors, levant la tête vers le plafond et les cieux au-delà, il cria un nom d'une voix redoutable. Une dague tenue par une main d'ébène interrompit net son cri et la tête aux cheveux d'or retomba sur la poitrine d'ivoire.

Comme en réponse à ce cri de désespoir, il y eut un grondement de tonnerre... celui produit par les roues d'un char céleste. Une forme se dressa soudain devant les meurtriers ; elle semblait s'être matérialisée du vide. La silhouette était humaine, mais jamais aucun mortel ne revêtit une telle beauté. Elle présentait une ressemblance évidente avec l'adolescent qui gisait sans vie, retenu par ses chaînes ; pourtant l'humanité qui adoucissait le caractère divin du jeune homme était absente des traits de l'étranger, terribles et impassibles dans leur beauté.

Les guerriers noirs reculèrent avec peur devant lui ; leurs yeux étaient devenus des fentes emplies de feu. Levant une main, il parla et les accents de sa voix se répercutèrent à travers les salles silencieuses en de graves et mélodieuses vagues sonores. Tels des hommes en transe, les Noirs reculèrent jusqu'à ce qu'ils soient alignés en des rangées régulières le long des murs. Alors des lèvres ciselées de l'étranger retentit une invocation, un commandement redoutable :

— Yagkoolan yok tha, xuthalla !

Comme ce terrible cri explosait, les silhouettes noires se raidirent et se figèrent sur place. Sur leurs membres se glissa une rigidité étrange, une pétrification surnaturelle. L'étranger toucha légèrement le corps flasque de l'adolescent et ses chaînes tombèrent. Il prit le cadavre dans ses bras ; puis, avant de s'éloigner, son regard serein passa de nouveau sur les rangées silencieuses de silhouettes d'ébène. Il montra la lune qui brillait par les croisées. Et elles comprirent, ces statues crispées et figées, condamnées à l'attente, qui avaient été des hommes...

Olivia se réveilla brusquement et se redressa sur sa

couche de branchages ; une sueur glacée recouvrait sa peau. Son cœur battait bruyamment dans le silence. Elle lança un regard éperdu autour d'elle. Conan dormait, adossé à sa colonne ; sa tête était inclinée sur son torse puissant. La lueur argentée de la lune tardive se glissait par le toit béant, projetant sur le sol poussiéreux de longues traînées blanches. Elle apercevait vaguement les statues noires, crispées, tendues... attendant. Combattant la peur panique qui montait en elle, elle vit les rayons lunaires se poser légèrement sur les colonnes et les formes entre celles-ci.

Qu'était-ce ? Un frémissement parcourut les ombres là où tombait la clarté lunaire. L'horreur paralysa Olivia, car l'immobilité de la mort était remplacée par le mouvement, çà et là : une lente contraction, une flexion, une torsion des membres d'ébène... Un cri horrible s'échappa de ses lèvres comme elle brisait les liens qui la maintenaient muette et pétrifiée. À son hurlement, Conan se dressa d'un bond, instantanément, ses dents brillant, son épée brandie.

— Les statues ! Les statues !... Oh, dieux, les statues reviennent à la vie !

Comme elle criait, elle bondit et s'élança par une brèche dans le mur, se frayant un passage à travers les lianes et la végétation, et courut, courut, courut... aveuglément, sans réfléchir, en hurlant... puis une prise vigoureuse sur son bras la retint. Elle cria et se débattit entre les bras qui l'emprisonnaient jusqu'à ce qu'une voix familière pénètre les brumes de sa terreur... elle vit le visage de Conan, un masque d'égarement dans la clarté lunaire.

— Au nom de Crom, que se passe-t-il, jeune fille ? Tu as fait un cauchemar ?

Sa voix lui parut étrangère et lointaine. Avec un sanglot convulsif, elle enlaça dans ses bras le cou puissant du Cimmérien et s'accrocha follement à lui, poussant de petits cris éperdus.

— Où sont-elles ? Nous suivent-elles ?

— Personne ne nous suit, répondit-il.

Elle se redressa, toujours cramponnée au barbare, et lança un regard apeuré autour d'elle. Sa fuite aveugle l'avait amenée jusqu'au rebord sud du plateau. La

pente commençait juste à leurs pieds ; en contrebas s'étendaient les ombres épaisses des bois. Derrière eux, elle aperçut les ruines se découpant dans la clarté lunaire.

— Tu ne les as pas vues ?... les statues ? Elles ont bougé, levé leurs mains... leurs yeux luisaient dans les ténèbres !

— Je n'ai rien vu, répondit Conan avec un certain malaise. Je dormais plus profondément qu'à l'ordinaire... cela fait si longtemps que je n'ai pas eu une nuit entière de sommeil ; pourtant je suis certain que si quelque chose était entré dans la salle, cela m'aurait réveillé aussitôt.

— Rien n'est entré. (Un rire hystérique s'échappa des lèvres d'Olivia.) C'était quelque chose qui se trouvait déjà là. Ah, Mitra, nous nous sommes étendus pour dormir au milieu d'elles, comme des brebis cherchant refuge dans un abattoir !

— De quoi parles-tu ? demanda-t-il. Ton cri m'a réveillé en sursaut ; avant même d'avoir eu le temps de regarder autour de moi, je t'ai vue courir comme une folle et disparaître par une brèche dans le mur. Je t'ai poursuivie, craignant que tu ne te blesses. J'ai cru que tu avais fait un cauchemar.

— C'est bien ce qui s'est passé ! (Elle grelotta.) Hélas, la réalité est encore plus sinistre que le rêve ! Ecoute !

Et elle lui raconta tout ce qu'elle avait rêvé et cru voir.

Conan écoutait attentivement. Le scepticisme naturel de l'homme civilisé lui était étranger. Dans sa mythologie, on trouvait des goules, des gobelins et des nécromants. Après qu'elle eut fini, il demeura silencieux, jouant machinalement avec son épée.

— L'adolescent qu'ils torturaient ressemblait à l'homme de grande taille qui est venu ensuite ? demanda-t-il finalement.

— Comme un fils ressemble à son père, répondit-elle, puis, avec hésitation : Si l'esprit était capable de concevoir le fruit de l'union entre un dieu et un être humain, il ferait le portrait de cet adolescent. Les dieux des anciens temps faisaient parfois l'amour à des mortelles, disent nos légendes.

— Lesquels ? murmura-t-il.

— Les dieux sans nom, oubliés par les hommes. Qui sait ? Ils sont repartis vers les eaux tranquilles des lacs, le sein paisible des collines, les gouffres au-delà des étoiles. Les dieux durent aussi peu que les hommes.

— Mais si ces formes étaient des hommes, punis et changés en statues de fer par un dieu ou un démon, comment peuvent-elles revenir à la vie ?

— Les sortilèges de la lune, frissonna-t-elle. Il a montré la lune ; lorsque la lune brille sur elles, les statues revivent. C'est ce que je crois.

— Néanmoins, nous n'avons pas été poursuivis, murmura Conan en regardant vers les ruines silencieuses. Tu as peut-être rêvé qu'elles bougeaient. Je suis d'avis de retourner là-bas et de nous en assurer.

— Non, non ! s'écria-t-elle, l'agrippant avec désespoir. Il est possible que le sort jeté sur eux les empêche de sortir de la salle. Ne retourne pas dans ces ruines ! Ils te tortureront et te mettront en pièces, membre après membre ! Oh, Conan, regagnons notre bateau et fuyons cette île affreuse ! Le navire hyrkanien nous a certainement dépassés à présent ! Allons-nous-en !

Sa requête était si éperdue que le Cimmérien en fut impressionné. Sa curiosité concernant les statues était contrebalancée par ses superstitions. Il ne craignait aucun adversaire de chair et de sang, même si la chance était contre lui, mais toute manifestation du surnaturel réveillait en lui les peurs instinctives, vagues et monstrueuses, qui sont l'héritage des barbares.

Il prit la jeune fille par la main et ils descendirent la pente pour pénétrer dans le bois touffu où les feuilles chuchotaient et où des oiseaux nocturnes sans nom murmuraient doucement. Sous les arbres, les ombres s'amoncelaient et Conan fit des détours pour éviter les blocs de ténèbres les plus épais. Ses yeux allaient continuellement d'un côté et de l'autre, regardaient souvent vers les branches au-dessus d'eux. Il marchait rapidement quoique prudemment, son bras passé autour de la taille d'Olivia, avec une telle force qu'elle avait l'impression d'être portée plus que guidée. Aucun d'eux ne parlait. Le seul bruit était la respiration courte et nerveuse de l'Ophirienne, le léger bruissement de

ses pieds menus dans l'herbe. Ils franchirent la ligne d'arbres et arrivèrent au bord de l'eau. Celle-ci luisait faiblement, pareille à de l'argent en fusion dans la clarté lunaire.

— Nous aurions dû emporter des fruits, murmura Conan. Bah, nous rencontrerons certainement d'autres îles. Autant partir maintenant, sans attendre ; dans quelques heures l'aube se lèvera et...

Sa voix hésita et mourut. L'amarre était toujours solidement attachée à la racine de l'arbre. Mais à l'autre extrémité, la barque avait été mise en pièces et fracassée, à demi immergée dans l'eau peu profonde.

Olivia émit un cri étouffé. Conan pivota rapidement sur ses talons et fit face aux ombres denses, pareil à une statue de bronze, menaçant et prêt à bondir. Le gazouillis des oiseaux nocturnes s'était tu brusquement. Un silence indéfinissable régnait sur les bois. Aucune brise n'agitait les branchages ; pourtant, quelque part, les feuilles remuaient légèrement.

Aussi vif qu'un grand félin, Conan prit Olivia dans ses bras et courut. Ressemblant à un fantôme, il traversa rapidement les ombres tandis que, quelque part au-dessus et derrière eux, s'élevait le bruit curieux d'une course précipitée parmi les feuillages... cela se rapprochait de plus en plus, inexorablement. Puis les rayons lunaires éclairèrent leurs visages et ils gravirent en une course éperdue la pente du plateau.

Sur la crête, Conan posa Olivia à terre et se retourna pour regarder vers le gouffre d'ombres qu'ils venaient de quitter. Les feuilles remuaient, sous l'effet d'une brise soudaine ; c'était tout. Il secoua sa crinière avec un grognement furieux. Olivia se traîna jusqu'à ses pieds, comme une enfant terrifiée. Ses yeux se levèrent vers lui, formant des puits sombres emplis d'horreur.

— Oh, qu'allons-nous faire, Conan ? chuchota-t-elle.

Il regarda en direction des ruines, scruta de nouveau les bois en contrebas.

— Nous passerons la nuit sur les falaises, déclara-t-il en l'aidant à se relever. Demain, je construirai un radeau et nous tenterons de nouveau notre chance sur la mer.

— Ce ne sont pas... elles qui ont détruit notre

bateau ?

C'était autant une question qu'une assertion.

Il secoua la tête, farouchement taciturne.

Tandis qu'ils, traversaient le plateau baigné par la clarté lunaire, chaque pas faisait transpirer d'horreur Olivia ; pourtant aucune forme noire ne se glissa furtivement hors des ruines. Ils arrivèrent finalement au pied des rochers qui se dressaient, empreints d'une sombre majesté. Conan s'arrêta à cet endroit, avec incertitude, et choisit finalement une anfractuosité, abritée par une large saillie rocheuse, située à une bonne distance des arbres.

— Etends-toi et dors si tu le peux, Olivia, dit-il. Je monterai la garde.

Mais Olivia ne trouva pas le sommeil et resta allongée, observant les ruines lointaines et la lisière des bois. Les étoiles pâlirent, l'est blanchit et l'aube embrasa l'horizon de ses lueurs rose et or, brillant sur les brins d'herbe humides de rosée.

Elle se leva avec raideur et les événements de la nuit passée occupèrent de nouveau son esprit. Dans la lumière du matin, certaines de ses terreurs ressemblaient aux hallucinations résultant d'une imagination trop vive. Conan vint vers elle, et ses paroles lui causèrent un grand choc.

— Peu avant l'aube j'ai entendu le craquement d'une mât, le grincement de cordages et le claquement de rames. Un navire a stoppé et jeté l'ancre devant la plage, pas très loin... probablement le navire dont nous avons aperçu la voile hier. Nous allons monter en haut des falaises et voir à quoi il ressemble.

Ce qu'ils firent et, allongés sur le ventre parmi les rochers, ils aperçurent un mât peint saillant du faîte des arbres à l'ouest.

— Un navire hyrkanien, d'après son grément, murmura Conan. Je me demande si l'équipage...

Un concert de voix éloignées atteignit leurs oreilles ; rampant vers le rebord sud des falaises, ils virent une horde bigarrée émerger de la lisière des arbres recouvrant la partie occidentale du plateau et s'arrêter pour engager une discussion. Il y eut beaucoup de gestes de bras, d'épées brandies et d'arguments exposés bruyamment. Puis toute la bande se remit en

marche, traversant le plateau en direction des ruines, suivant un chemin qui la ferait passer au pied des falaises.

— Des pirates ! chuchota Conan, avec un sourire sévère sur ses minces lèvres. C'est une galère hyrkanienne qu'ils ont capturée. Vite... cache-toi parmi ces rochers. Ne te montre pas jusqu'à ce que je t'appelle, lui recommanda-t-il, après l'avoir aidée à se dissimuler d'une manière satisfaisante parmi un amas de gros rochers, sur la crête des falaises. Je vais au-devant de ces chiens. Si mon plan réussit, tout se passera bien et nous quitterons l'île avec eux. Si j'échoue... ma foi, reste bien cachée dans les rochers jusqu'à leur départ, car tous les démons de cet endroit maudit ne sauraient être aussi cruels que ces loups des océans.

S'arrachant à ses mains qui le retenaient, il descendit rapidement au bas des falaises.

Regardant avec effroi depuis sa cachette, Olivia vit que le groupe s'était rapproché de la pente escarpée des rochers. Comme elle regardait, Conan surgit devant eux et leur fit face, son épée à la main. Ils battirent en retraite, poussant des cris de menace et de surprise, puis s'arrêtèrent avec incertitude pour mieux examiner cette silhouette qui était apparue si soudainement sur le plateau. Ils étaient au moins soixante-dix, une horde sauvage composée d'hommes de nombreuses nations : Kothiens, Zamoriens, Brythuniens, Corinthiens, Shémites. Leurs traits reflétaient la sauvagerie de leur nature. Beaucoup portaient la marque du fouet ou du fer rouge. Il y avait des oreilles coupées, des nez fendus en deux, des orbites béantes, des moignons de poignets... blessures infligées par le bourreau autant que cicatrices résultant de batailles sanglantes. La plupart d'entre eux étaient à moitié nus, mais les rares vêtements qu'ils portaient étaient de prix et élégants : jaquettes aux soutaches d'or, ceinturons de satin, braies de soie en lambeaux, maculées de goudron et de sang, ainsi que des cuirasses d'argent ciselé. Des gemmes étincelaient sur des anneaux de nez et des boucles d'oreilles, sur les pommeaux de leurs dagues.

Se dressant face à cette foule étrange, le gigantesque Cimmérien offrait un contraste étonnant, du fait de ses

membres puissants et hâlés, de ses traits bien dessinés et énergiques.

— Qui es-tu ? rugirent-ils.

— Conan le Cimmérien ! (Sa voix résonna, pareille au défi rauque d'un lion.) Je faisais partie des Francs Compagnons. J'ai l'intention de tenter ma chance avec la Fraternité Rouge. Qui est le chef ?

— Moi, par Ishtar ! beugla une voix de taureau.

Une silhouette imposante s'avança d'un air crâne : c'était un géant, nu jusqu'à la taille ; sa panse rebondie était entourée d'une large ceinture retenant d'amples pantalons en soie. Sa tête était entièrement rasée à l'exception d'une mèche de cheveux sur le dessus du crâne ; ses moustaches retombaient sur une bouche aux dents jaunâtres. Des babouches shémites en cuir vert, aux bouts pointés vers le ciel, chaussaient ses pieds ; il tenait dans sa main une longue épée droite.

Conan ouvrit de grands yeux et son regard étincela.

— Sergius de Khrosha, par Crom !

— Oui, par Ishtar ! tonna le géant. (Ses petits yeux noirs brillaient de haine.) Tu crois peut-être que j'ai oublié ? Ha ! Sergius n'oublie jamais un ennemi. Je vais te pendre par les chevilles et t'écorcher vif. Saisissez-vous de lui, camarades !

— C'est cela, envoie tes chiens, gros-ventre ! se moqua Conan avec un dédain amer. Tu as toujours été un lâche, bâtard de Koth !

— Lâche ! Moi ? (Le large visage devint rouge de fureur.) En garde, chien du Nord ! Je vais t'embrocher et t'arracher le cœur !

En un instant, les pirates avaient formé un cercle autour des deux hommes ; leurs yeux flamboyaient, leur respiration sifflait entre leurs dents, en une joie sanguinaire. Là-haut, parmi les rochers, Olivia observait la scène ; dans son émotion et sa douleur, elle avait planté ses ongles dans ses paumes.

Sans plus de cérémonie, le combat s'engagea. Sergius se rua à l'attaque, aussi rapide qu'un félin, malgré son poids. Il lançait des imprécations entre ses dents serrées, tout en frappant et parant avec vigueur. Conan se battait en silence ; ses yeux s'étaient réduits à des fentes où brillait, un feu d'un bleu sinistre.

Le Kothien cessa ses jurons pour économiser son

souffle. Les seuls bruits étaient le rapide bruissement des pieds sur l'herbe, la respiration haletante du pirate, le tintement et le cliquetis de l'acier. Les épées étincelaient comme du feu blanc dans le soleil matinal, tournoyant et décrivant des cercles. Elles semblaient fuir le contact l'une de l'autre, puis bondir aussitôt pour se souder de nouveau. Sergius céda du terrain ; seule sa grande adresse l'avait préservé jusqu'ici des assauts foudroyants du Cimmérien. Un cliquetis métallique plus prononcé, un grincement de lames, un cri étouffé... la horde des pirates poussa un hurlement comme l'épée de Conan transperçait le corps massif de leur capitaine. La pointe ressortit en frissonnant entre les omoplates de Sergius, un feu blanc d'une largeur de main dans la lumière du soleil ; puis le Cimmérien dégagea sa lame d'une torsion. Le chef des pirates tomba lourdement, face contre terre, gisant dans une mare de sang qui s'agrandit rapidement ; ses mains épaisses griffèrent le sol un instant puis s'immobilisèrent.

Conan se retourna vivement vers les corsaires stupéfaits.

— Et voilà, chiens ! rugit-il. J'ai expédié votre chef en enfer... Que dit la loi de la Fraternité Rouge ?

Avant que quiconque puisse répondre, un Brythunien à la face de rat qui se tenait derrière ses compagnons fit rapidement tournoyer une fronde mortelle. Telle une flèche la pierre vola jusqu'à sa cible ; Conan chancela et tomba comme un grand arbre sous la hache d'un bûcheron. Au sommet de la falaise, Olivia se retint aux rochers pour ne pas tomber. La scène flottait vertigineusement devant ses yeux ; tout ce qu'elle pouvait voir était le Cimmérien, gisant à terre... du sang coulait de sa blessure à la tête.

Le pirate à la face de rat poussa un glapissement de triomphe et se jeta en avant pour poignarder l'homme prostré sur le sol ; un Corinthien au corps nerveux l'en empêcha.

— Eh bien, Aratus, voudrais-tu violer la loi de la Fraternité... chien galeux ?

— Aucune loi n'a été violée ! grogna le Brythunien.

— Oh vraiment ? Et cet homme que tu viens de jeter à terre... il était devenu notre capitaine de plein droit !

— Non ! s'écria Aratus. Il ne faisait pas partie de notre bande... c'était un étranger. Il n'avait pas été admis dans notre Fraternité. Il a eu raison de Sergius, mais cela ne fait pas de lui notre capitaine, comme l'ordonnerait la loi si l'un de nous l'avait tué.

— Il désirait se joindre à nous, rétorqua le Corinthien. Il l'a dit.

À ces mots, une grande clameur s'éleva, certains se rangeant du côté d'Aratus, d'autres prenant le parti du Corinthien, qu'ils appelaient Ivanos. Des jurons fusèrent abondamment, des défis furent échangés, des mains cherchèrent furtivement des poignées d'épée.

À la fin, un Shémite parvint à se faire entendre au-dessus du vacarme :

— Pourquoi vous disputer à propos d'un homme mort ?

— Il n'est pas mort, répondit le Corinthien. (Agenouillé près du Cimmérien étendu à terre, il se redressa.) La pierre n'a fait que l'effleurer ; il est seulement assommé.

Aussitôt la dispute reprit de plus belle, Aratus essayant d'arriver jusqu'à l'homme évanoui à terre, Ivanos se mettant finalement à califourchon au-dessus de Conan, épée à la main, et défiant toute la bande. Olivia sentit que ce n'était pas tellement par sympathie pour Conan que le Corinthien prenait sa défense, mais beaucoup plus par opposition à Aratus. De toute évidence ces deux hommes avaient été les lieutenants de Sergius et ne s'aimaient guère. Après une nouvelle discussion, les pirates décidèrent d'attacher Conan et de l'emmener avec eux. On déciderait de son sort ultérieurement.

Le Cimmérien, qui commençait à recouvrer ses esprits, fut attaché avec des courroies en cuir ; puis quatre pirates le soulevèrent du sol et, avec nombre d'invectives et d'imprécations, l'emportèrent, suivant les autres qui progressaient à travers le plateau. Le corps de Sergius fut laissé là où il était tombé... une forme hideuse, étalée sur le sol inondé de soleil.

Là-haut, parmi les rochers, Olivia était sous le choc, anéantie par ce désastre. Incapable de parler ou d'agir, elle restait pétrifiée sur place, le regard horrifié : la horde s'éloignait et emmenait l'homme qui l'avait

protégée.

Combien de temps resta-t-elle ainsi prostrée, elle ne le saurait jamais. Les pirates traversèrent le plateau, atteignirent les ruines et y entrèrent avec leur captif. Elle les voyait aller et venir par les portes et les brèches, chercher parmi les monceaux de débris et inspecter les parois. Quelques instants plus tard, une vingtaine d'hommes retraversaient le plateau et disparaissaient parmi les arbres, vers le bord occidental ; ils emportaient avec eux le corps de Sergius, probablement pour le jeter à la mer. Tout autour des ruines, les autres abattaient des arbres et préparaient un feu. Olivia entendait leurs cris que l'éloignement rendait inintelligibles, ainsi que les voix de ceux partis dans les bois ; elles résonnaient parmi les arbres. Bientôt ils réapparurent, portant des barriques d'alcool et des sacs de cuir contenant de la nourriture. Ils se dirigèrent vers les ruines, jurant avec vigueur sous leur charge.

Olivia n'avait qu'une conscience vague de tous ces faits et gestes. Son esprit accablé était sur le point de chavirer. Laissée seule et sans défense, elle réalisait tout ce que la protection du Cimmérien avait représenté pour elle. À ce stade de ses pensées apparut un certain étonnement devant les facéties insensées du destin qui avait fait de la fille d'un roi la compagne d'un barbare aux mains rouges. Elle éprouvait en même temps une répulsion pour sa propre race. Son père et le shah Amurath avaient été des hommes civilisés. Pourtant, elle n'avait connu que la souffrance auprès d'eux. Elle n'avait jamais connu un homme civilisé qui l'ait traitée avec bienveillance, sauf si un autre motif se dissimulait derrière ses actes. Conan l'avait défendue, protégée et – jusqu'à présent – n'avait rien demandé en retour. Posant sa tête sur ses bras délicats, elle versa des larmes amères... puis des cris lointains de réjouissances vulgaires lui firent prendre conscience du danger qu'elle courait elle-même.

Elle détourna son regard des ruines sombres où les silhouettes fantastiques, rapetissées du fait de la distance, dansaient, trébuchaient et titubaient, pour scruter les profondeurs sinistres de la forêt. Même si ses visions terrifiantes de la nuit dernière dans les

ruines n'avaient été qu'un mauvais rêve, la menace tapie au sein de ces renforcements verdâtres et feuillus en contrebas n'était pas, elle, une invention de son esprit craintif ou une hallucination. Si Conan était massacré ou emmené comme captif, son seul choix serait de se livrer volontairement à ces loups humains des océans ou bien de rester seule sur cette île hantée par un démon.

Comme toute l'horreur de sa situation fondait sur elle, elle perdit connaissance et tomba à terre.

III

Le soleil était descendu à l'horizon lorsque Olivia recouvra ses sens. Un vent léger apportait jusqu'à ses oreilles des cris lointains et des bribes de chants paillards. Se relevant prudemment, elle regarda de l'autre côté du plateau. Elle vit les pirates dispersés autour d'un grand feu à l'extérieur des ruines ; son cœur fit un bond comme un groupe émergeait de celles-ci, tirant à sa suite quelqu'un qu'elle savait être Conan. Ils l'appuyèrent contre le mur, de toute évidence toujours solidement attaché ; une longue discussion s'ensuivit, avec beaucoup de cris et d'armes brandies. À la fin ils le ramenèrent dans le grand vestibule et reprirent leur occupation du moment... qui était de vider les tonneaux d'ale. Olivia poussa un soupir ; au moins, elle savait que le Cimmérien était toujours en vie. Une nouvelle détermination se glissa en elle. Dès que la nuit serait tombée, elle se glisserait vers ces ruines sinistres et le délivrerait... ou bien se ferait prendre au cours de cette tentative. Et elle savait que ce n'était pas seulement un intérêt égoïste qui lui dictait cette décision.

Avec ce projet en tête, elle prit le risque de quitter son refuge pour cueillir et manger des noix qui se trouvaient, çà et là, à portée de sa main. Elle n'avait rien mangé depuis la veille. Alors qu'elle était ainsi occupée, elle eut la sensation désagréable d'être épiée. Elle scruta nerveusement les rochers, puis, envahie par un horrible soupçon, rampa jusqu'à la paroi nord de la falaise. Elle abaissa son regard vers la masse verte et ondoyante, que recouvraient déjà les ombres du

crépuscule. Elle ne vit rien ; il était impossible que quelqu'un tapi dans ces bois l'aperçoive, à moins de se trouver au bord de la falaise. Pourtant elle sentait distinctement le regard d'yeux invisibles fixés sur elle... et comprit que quelque chose de vivant était au courant de sa présence et connaissait sa cachette.

Se glissant de nouveau parmi les rochers, elle resta dans son abri, surveillant les ruines lointaines jusqu'à ce que les ombres de la nuit les masquent. Elle nota soigneusement leur position d'après les flammes vacillantes autour desquelles des silhouettes sombres bondissaient et gesticulaient lourdement.

Alors elle se leva. Le moment était venu. Avant de faire cette tentative, elle retourna furtivement vers la paroi nord de la falaise et regarda en bas vers les bois bordant le rivage. Comme elle scrutait les ténèbres, sous la faible clarté des étoiles, elle se raidit brusquement et une main glacée toucha son cœur.

Loin en dessous d'elle, quelque chose bougeait. On aurait dit une ombre noire sortant et se détachant du gouffre d'ombres en contrebas. Cela se déplaçait lentement, grimpant le long de la paroi nue de la falaise... une masse indistincte, sans forme précise dans la demi-obscurité. La panique saisit Olivia à la gorge et elle lutta contre le cri qui cherchait à s'échapper de ses lèvres. Se détournant, elle s'enfuit au bas de la pente tournée vers le sud.

Cette fuite éperdue au sein des ténèbres ressembla à un cauchemar : elle glissait, trébuchait, tombait, se rattrapait aux rochers déchiquetés. Comme elle déchirait sa peau délicate, écorchait ses doigts glacés et meurtrissait ses membres d'albâtre contre les blocs rocheux aux aspérités cruelles, là où Conan l'avait portée si facilement, elle réalisa de nouveau à quel point elle dépendait du barbare aux nerfs d'acier. Pourtant cette pensée se perdait au milieu d'un maelström furieux de terreur vertigineuse.

La descente semblait interminable ; pourtant ses pieds heurtèrent finalement le sol herbu du plateau. En proie à une véritable frénésie d'impatience, Olivia courut vers le feu qui brûlait tel le cœur rouge de la nuit. Comme elle fuyait, elle entendit derrière elle une pluie de pierres qui roulaient et résonnaient au bas de la

pente escarpée. Ce bruit lui donna des ailes. Quel était l'effroyable grimpeur qui délogeait ainsi ces pierres... elle n'osa même pas y penser !

Cette action physique brutale contribua à chasser sa terreur aveugle et, avant qu'elle ait atteint les ruines, ses pensées étaient redevenues claires, ses facultés de raisonnement intactes, même si ses membres tremblaient encore, à la suite de cette course effrénée.

Elle se laissa tomber à terre et continua d'avancer en rampant et en se glissant sur le ventre ; bientôt, cachée derrière un arbuste qui avait échappé aux haches des pirates, elle épiait ses ennemis. Ils avaient terminé leur dîner mais continuaient de boire, plongeant des pots en étain ou des gobelets ornés de gemmes dans des tonneaux de vin défoncés. Certains ronflaient déjà, ivres morts, étendus sur l'herbe, tandis que d'autres s'étaient dirigés d'un pas titubant vers les ruines. Conan était invisible. Elle resta blottie derrière l'arbuste, tandis que la rosée recouvrait l'herbe autour d'elle et les feuilles au-dessus de sa tête. Les hommes autour du feu juraient, jouaient aux dés ou discutaient. Ils n'étaient plus qu'un petit nombre à présent ; la plupart des pirates étaient allés dormir dans les ruines.

Elle les observait... les nerfs crispés par l'attente et la tension, frissonnant à la pensée de ce qui l'épiait peut-être elle-même... de la créature qui se glissait peut-être dans les ténèbres pour fondre sur elle à l'improviste. Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. L'un après l'autre, les pirates sombraient dans un sommeil profond, abrutis par l'alcool... Bientôt tous gisaient, inconscients, auprès du feu moribond.

Olivia hésita... puis fut galvanisée par une lueur lointaine qui apparaissait parmi les arbres. La lune se levait !

Avec une exclamation sourde, elle se leva et se dirigea rapidement vers les ruines. Elle grelottait tandis qu'elle s'avavançait sur la pointe des pieds, passant entre les formes étendues à proximité du portail béant. À l'intérieur, les pirates étaient beaucoup plus nombreux ; ils bougeaient et marmonnaient dans leurs rêves hébétés. Pourtant aucun d'eux ne se réveilla tandis qu'elle se glissait doucement parmi eux. Un sanglot de

joie monta vers ses lèvres comme elle apercevait Conan. Le Cimmérien, debout et attaché à un pilier, était parfaitement réveillé ; ses yeux brillaient avec le léger reflet du feu déclinant au-dehors.

Choisissant soigneusement son chemin parmi les dormeurs, elle s'approcha de lui. Elle n'avait fait aucun bruit ; néanmoins il l'avait entendue venir, l'avait vue quand sa silhouette s'était découpée dans l'embrasure de la porte. Un léger rictus apparut sur ses lèvres cruelles.

Elle le rejoignit et se serra contre lui un instant. Il sentit les battements rapides du cœur d'Olivia contre sa poitrine. Un rayon de lune se glissa par une large brèche dans le mur ; l'air vibra aussitôt d'une subtile tension. Conan le sentit et se raidit. Olivia le sentit et poussa une exclamation. Les dormeurs ronflaient toujours. Se baissant rapidement, elle retira une dague du ceinturon de son propriétaire endormi et, saisissant les liens de Conan, se mit au travail. C'étaient des cordages lourds et épais, attachés avec toute l'habileté d'un marin. Elle s'efforçait de les trancher, avec l'énergie du désespoir... tandis que le clair de lune recouvrait lentement les dalles de pierre... se dirigeait vers les formes sombres tapies entre les colonnes...

Le souffle d'Olivia était devenu court et rauque ; les poignets de Conan étaient libres à présent, mais ses coudes et ses jambes étaient toujours solidement attachés. De temps à autre, elle regardait rapidement vers les silhouettes le long des parois... qui attendaient, attendaient. Elles semblaient la surveiller avec l'horrible patience des morts vivants. Les pirates ivres commencèrent à s'agiter et à geindre dans leur sommeil. Le clair de lune atteignit le fond du vestibule et effleura les pieds des statues noires. Les cordes enserrant les bras du Cimmérien tombèrent ; ôtant la dague des doigts d'Olivia, il trancha les liens qui immobilisaient ses jambes, d'un seul coup rapide. Se dégageant du pilier, il fléchit ses membres, endurant stoïquement la souffrance qui irradiait dans son corps comme la circulation du sang redevenait normale. Olivia se blottit contre lui, tremblant comme une feuille. Était-ce un effet du clair de lune ?... celui-ci avait atteint les yeux des formes sombres et les

emplissait d'un feu étrange... mais pourquoi brillaient-ils d'une telle lueur rougeâtre dans les ténèbres ?

Conan se déplaça avec la soudaineté d'un félin. Il saisit son épée sur le monceau d'armes se trouvant à proximité et prit Olivia sous son bras, puis se glissa par une ouverture béant dans le mur envahi par la végétation.

Ils n'échangèrent aucune parole. La portant dans ses bras, il s'éloigna rapidement, courant sur le sol herbu baigné par la lune. Ses bras passés autour du cou puissant de Conan, l'Ophirienne ferma les yeux et nicha sa tête aux cheveux noirs et bouclés contre son épaule musclée. Une délicieuse sensation de sécurité l'envahit.

Malgré son fardeau, le Cimmérien traversa rapidement le plateau. Olivia ouvrit les yeux et vit qu'ils passaient sous l'ombre des falaises.

— Quelque chose a grimpé le long de la paroi rocheuse, chuchota-t-elle. Je l'ai entendu me suivre tandis que je descendais vers le plateau.

— Nous devons courir ce risque, grogna-t-il.

— Maintenant... je n'ai plus peur ! soupira-t-elle.

— Tu n'avais pas peur non plus lorsque tu es venue me délivrer, répliqua-t-il. Crom, quelle journée ! Je n'avais encore jamais entendu un tel marchandage... ni assisté à une querelle aussi âpre ! Je suis presque sourd. Aratus voulait m'arracher le cœur et Ivanos refusait, à cause d'Aratus qu'il déteste. Toute la journée ils se sont montré les dents et injuriés ; quant aux hommes de l'équipage, ils se sont trop rapidement enivrés pour voter et décider de mon sort...

Il s'immobilisa brusquement, ressemblant à une statue de bronze dans la clarté lunaire. D'un mouvement rapide il posa doucement la jeune femme à terre, la mettant derrière lui. Se redressant à genoux sur l'herbe tendre, elle poussa un cri en voyant ce qui surgissait des ombres de la falaise.

Une masse énorme se dressa et s'avança d'un pas lourd... un monstre aux traits vaguement humains, une parodie grotesque de la création.

Sa silhouette n'était pas très différente de celle d'un homme. Mais son visage, souligné par le clair de lune brillant, était bestial, avec des orbites rapprochées, des

narines épatées et une bouche énorme aux lèvres molles, où brillaient des crocs blanchâtres, aussi redoutables que des défenses. Le corps de la créature était recouvert par un pelage grisâtre aux poils hérissés, strié d'argent, luisant dans la clarté lunaire ; ses pattes épaisses et difformes pendaient presque jusqu'à terre. Sa masse était prodigieuse ; alors qu'elle se tenait debout sur des jambes courtaudes et torses, sa tête en pointe dépassait celle de l'homme qui lui faisait face ; la longue courbe du torse velu et des épaules gigantesques était à couper le souffle ; les bras énormes ressemblaient à des troncs d'arbres nouveaux.

Cette scène éclairée par la lune spectrale tangua sous les yeux d'Olivia. Ainsi, c'était la fin du voyage... car quel être humain était capable de résister à la fureur de cette montagne velue, tout en muscles et férocité ? Pourtant, comme elle regardait, les yeux dilatés par l'horreur, la silhouette de bronze qui faisait face au monstre, elle perçut une affinité entre les deux adversaires qui était presque terrifiante. C'était moins une lutte opposant l'homme à la bête qu'un conflit entre deux créatures appartenant au même monde sauvage, tout aussi impitoyables et féroces. Les défenses blanches étincelèrent et le monstre chargea.

Les bras puissants s'écartèrent comme la bête plongeait avec une vitesse stupéfiante, en dépit de sa masse prodigieuse et de ses jambes rabougries.

Conan réagit... une tache en mouvement, trop rapide pour que l'œil d'Olivia puisse la suivre. Elle vit seulement qu'il évitait la prise mortelle et que son épée, brillant comme un éclair à la lueur aveuglante, s'enfonçait et tranchait l'un de ces bras massifs, entre l'épaule et le coude. Un déluge de sang recouvrit l'herbe comme le membre coupé tombait en se contractant d'une horrible manière. Pourtant, alors même que l'épée s'abattait, l'autre main contrefaite se refermait sur la crinière noire de Conan.

Seuls les muscles d'acier de son cou évitèrent au Cimmérien d'avoir la nuque brisée à cet instant. Sa main gauche s'élança comme une flèche pour attaquer la gorge épaisse de la bête, tandis qu'il frappait violemment de son genou gauche le ventre velu de la brute. Alors commença une lutte terrifiante : elle ne

dura que quelques secondes... mais celles-ci parurent des siècles à la jeune fille paralysée par l'horreur.

Le singe serrait toujours les cheveux de Conan, comme dans un étau, le tirant vers ses défenses qui luisaient faiblement. Le Cimmérien résistait à cette traction, à l'aide de son bras gauche rigide comme l'acier, tandis que l'épée, tenue par sa main droite comme un couteau de boucher, s'enfonçait inlassablement dans le groin, le torse et le ventre du monstre. L'animal subissait ce châtiment dans un horrible silence et, apparemment, n'était nullement affaibli par la perte de son sang qui coulait abondamment de ses effroyables blessures. Bientôt la force redoutable de l'anthropoïde eut raison de la résistance opposée par le bras et le genou agissant comme un levier. Le bras de Conan pliait inexorablement sous la pression ; son visage était entraîné, de plus en plus près, vers les mâchoires béantes et ruisselantes de bave, prêtes à se refermer sur lui. À présent les yeux flamboyants du barbare fixaient ceux injectés de sang du singe. Soudain, comme Conan cherchait en vain à dégager son épée, enfoncée et coincée dans le corps velu, les mâchoires couvertes de mousse claquèrent en un mouvement spasmodique et se refermèrent brutalement, à moins d'un pouce du visage du Cimmérien. Les dernières convulsions du monstre agonisant projetèrent le barbare à terre.

Olivia, presque évanouie, vit le singe se soulever, haleter, frapper le sol, se tordre et serrer, comme un être humain, la poignée qui dépassait de son corps. Ce spectacle écœurant fut de courte durée : le corps gigantesque frissonna, puis s'immobilisa, baignant dans son sang.

Conan se releva et s'approcha du cadavre en boitant. Le Cimmérien respirait bruyamment et marchait comme un homme dont les tendons et les muscles ont été étirés et torturés presque jusqu'à la limite de leur endurance. Il palpa son cuir chevelu ensanglanté et jura en apercevant les longues mèches noires et maculées de sang que serrait toujours la main velue du monstre.

— Crom ! s'exclama-t-il d'une voix rauque. J'ai l'impression d'avoir subi le supplice de la roue ! Je préfère me battre contre douze hommes à la fois !

Encore un instant et il réduisait ma tête en bouillie. Qu'il soit maudit... il m'a arraché une pleine poignée de cheveux !

Saisissant à deux mains son épée, il tira et parvint à dégager son arme. Olivia se glissa rapidement auprès de lui, le tint par le bras et fixa avec des yeux écarquillés par la terreur l'animal gisant à terre.

— Que... qu'est-ce ? chuchota-t-elle.

— Un homme-singe gris, grogna-t-il. Muet et mangeur de chair humaine. Ils vivent dans les collines qui bordent la côte orientale de cette mer. Comment celui-ci est-il arrivé sur cette île, je ne saurais le dire. Peut-être a-t-il dérivé jusqu'ici, accroché à un tronc d'arbre déraciné et emporté par une tempête, loin du continent.

— C'est lui qui a lancé le rocher sur nous ?

— Oui ; je me suis douté qu'il s'agissait de l'une de ces créatures lorsque, dans le bosquet, j'ai vu les branches d'arbres s'incliner au-dessus de nos têtes. Ces hommes-singes se tiennent toujours aux aguets dans les bois les plus profonds qu'ils puissent trouver et en sortent rarement. Pour quelle raison s'est-il risqué sur les falaises, je l'ignore. Cela a été une chance pour nous ; au milieu des arbres jamais je n'aurais pu venir à bout de ce monstre.

— Il me suivait, frissonna-t-elle. Je l'ai vu grimper le long de la paroi.

— Et obéissant à son instinct, il est resté tapi dans l'ombre de la falaise, au lieu de te suivre sur le plateau. Les créatures de son espèce vivent dans des endroits silencieux, parmi les ténèbres ; elles détestent le soleil autant que la lune.

— Penses-tu qu'il y en ait d'autres ?

— Non ; autrement les pirates auraient été attaqués lorsqu'ils ont traversé les bois. Le singe gris est un animal prudent, en dépit de sa force prodigieuse, comme l'a montré son hésitation à fondre sur nous alors que nous nous trouvions dans le bosquet. Le désir qu'il avait de toi devait être très grand pour l'inciter finalement à nous attaquer, à découvert. Que...

Il sursauta et pivota rapidement sur ses talons, scrutant le chemin qu'ils venaient de suivre. Un horrible cri avait déchiré la nuit. Cela provenait des

ruines.

Il fut aussitôt suivi d'un concert démentiel de hurlements sauvages, de cris de douleur suraigus et d'imprécations blasphématoires. Malgré le cliquetis de l'acier qui l'accompagnait, cette clameur faisait plus penser à un massacre qu'à une bataille.

Conan était figé sur place tandis que la jeune fille s'accrochait à lui, éperdue de terreur. Le tumulte s'enfla et atteignit un paroxysme d'horreur. Le Cimmérien se retourna et se dirigea rapidement vers l'extrémité du plateau, avec sa frange d'arbres soulignée par la lune. Les jambes d'Olivia tremblaient tellement qu'elle était incapable de marcher ; il la porta et les battements de cœur de l'Ophirienne perdirent de leur frénésie comme elle se blottissait dans ses bras musclés.

Ils traversèrent la forêt peuplée d'ombres, mais les masses ténébreuses n'abritaient aucune horreur et les brèches d'argent ne révélèrent aucune sinistre forme. Les oiseaux nocturnes gazouillaient doucement. La clameur du carnage diminua dans leur dos pour devenir un mélange de bruits confus. Quelque part, un perroquet lança en un fantastique écho :

— Yagkoolan yok tha, xu thaï la !

Ils atteignirent enfin le rivage bordé d'arbres et aperçurent la galère ancrée dans la petite baie ; sa voile blanche luisait doucement dans la clarté lunaire. Déjà les étoiles pâlissaient à l'approche de l'aube.

IV

Dans la blancheur spectrale de l'aube, une poignée de silhouettes en haillons, couvertes de sang, surgirent des arbres et s'avancèrent en titubant vers la plage étroite. Ils étaient au nombre de quarante-quatre et formaient une bande apeurée et complètement démoralisée. Avec une hâte éperdue ils plongèrent dans l'eau. Ils se dirigeaient vers la galère lorsqu'une sommation lancée d'une voix résolue les fit s'immobiliser sur place.

Ils aperçurent Conan le Cimmérien. Se découpant sur le ciel que striaient les premières lueurs de l'aube, il se tenait à la proue du navire, épée en main ; sa

crinière noire flottait au vent matinal.

— Halte ! ordonna-t-il. N'approchez plus. Que voulez-vous, bande de chiens galeux ?

— Laisse-nous monter à bord ! croassa un coquin aux cheveux hirsutes, tout en caressant le vestige sanglant de l'une de ses oreilles. Nous voulons fuir au plus vite cette île du démon !

— Le premier qui essaie d'enjamber le plat-bord, je lui fends le crâne en deux, promet Conan.

Il était seul contre quarante-quatre hommes ; pourtant c'était lui le plus fort, car ils n'avaient plus aucune envie de se battre.

— Allons, mon bon Conan, laisse-nous monter à bord, pleurnicha un Zamorien à la ceinture rouge, en lançant un regard terrifié derrière lui, vers les bois silencieux. Nous avons été tellement rossés, mordus, lacérés et mis en pièces... nous sommes si las de nous être battus et d'avoir couru de la sorte... qu'aucun de nous n'est capable de soulever une épée.

— Où est ce chien d'Aratus ? demanda Conan.

— Mort, avec les autres ! Ce sont des démons qui se sont jetés sur nous ! Ils nous ont déchiquetés et réduits en bouillie avant que nous ayons eu le temps de nous réveiller... une douzaine d'excellents flibustiers sont morts durant leur sommeil. Les ruines étaient pleines d'ombres aux yeux de flammes... leurs griffes et leurs crocs acérés nous déchiraient et nous arrachaient des lambeaux de chair !

— Oui ! intervint un autre corsaire. Ce sont les démons de l'île ! Ils avaient pris la forme de statues de métal pour nous tromper. Ishtar ! Nous nous sommes allongés pour dormir au milieu d'eux. Nous ne sommes pas des couards. Nous les avons combattus aussi longtemps qu'un mortel peut lutter contre les puissances des ténèbres. Ensuite nous avons battu en retraite, les laissant démembrer et déchiqueter les cadavres comme des chacals. Assurément, ils vont se lancer à notre poursuite.

— Je t'en prie, laisse-nous monter à bord ! beugla un Shémite au corps mince. Laisse-nous venir en paix, sinon nous viendrons l'épée à la main. Certes, nous sommes épuisés et il te sera facile de tuer un bon nombre d'entre nous ; pourtant l'issue du combat ne

fait aucun doute !

— Dans ce cas, je vais percer un trou dans la cale et ce rafiote coulera ! répondit farouchement Conan. (Un concert éperdu de protestations monta du groupe des pirates, que Conan fit taire par un rugissement léonin.) Chiens ! Pourquoi venir en aide à mes ennemis ? Pourquoi vous permettrais-je de monter à bord... afin que vous m'arrachiez le cœur ?

— Non, non ! s'écrièrent-ils vivement. Amis... amis, Conan. Nous sommes tes camarades ! Ici il n'y a que des damnés coquins, de francs écumeurs de mers ! Nous détestons le roi de Turan, comme toi !

Leurs regards étaient fixés sur son visage brun et renfrogné.

— Alors si je fais partie de la Fraternité, grogna-t-il, les lois de la flibuste s'appliquent à moi ; et puisque j'ai tué votre chef en un combat loyal, je deviens en conséquence votre capitaine !

Personne ne discuta. Les pirates étaient trop abattus et épuisés ; ils n'avaient qu'une seule idée en tête : quitter au plus vite cette île de la peur. Conan chercha du regard la silhouette maculée de sang du Corinthien.

— Eh bien, Ivanos ! lui lança-t-il avec défi. Toi qui avais pris ma défense... soutiendras-tu de nouveau mes revendications ?

— Oui, par Mitra ! (Le pirate, sentant la tournure que prenaient les événements, était impatient de se concilier la faveur du Cimmérien.) Il a raison, camarades ; selon la loi, il est notre capitaine !

Un concert d'approbations monta du groupe des pirates ; ils manquaient peut-être un peu d'enthousiasme, mais semblaient sincères... d'autant plus que les bois silencieux derrière eux dissimulaient peut-être des démons d'ébène aux yeux rouges et aux griffes ruisselantes de sang... qui se glissaient furtivement vers la plage !

— Jurez-le sur l'épée ! demanda Conan.

Quarante-quatre poignées d'épée furent levées vers lui, et quarante-quatre voix prononcèrent le serment d'allégeance des corsaires.

Conan grimaça et rengaina son épée.

— Montez à bord, tas de coquins, et prenez les rames.

Il se retourna et aida Olivia à se relever ; elle était restée blottie à ses pieds, cachée derrière le bordage.

— Et moi, commandant ? demanda-t-elle.

— Qu’aimerais-tu faire ? la contra-t-il en l’observant attentivement.

— Aller avec toi, quelle que soit ta route ! s’écria-t-elle, en passant ses bras blancs autour de son cou bronzé.

Les pirates, grimpant et enjambant la rambarde, les regardèrent avec stupéfaction.

— Même si cette route est faite de sang et de massacres ? l’interrogea-t-il. Car cette quille teintera d’écarlate les flots d’azur, partout où elle ira !

— Oui, je veux sillonner les mers avec toi... qu’elles soient bleues ou rouges ! répondit-elle avec passion. Tu es un barbare et je suis une proscrire, reniée par mon propre peuple. Nous sommes tous deux des parias, des vagabonds, errant de par le monde. Oh, emmène-moi avec toi !

Avec un rire sonore, il la prit dans ses bras et l’approcha de ses lèvres ardentes.

— Je ferai de toi la reine des océans bleus ! Levez l’ancre, chiens galeux, nous appareillons ! Nous allons roussir les pantalons du roi Yildiz, par Crom !

Chapitre IV

La route des aigles

Devenu l'un des chefs de la Fraternité Rouge, Conan est plus que jamais une épine dans l'épiderme très sensible du roi Yildiz. Ce monarque dominé par sa femme, au lieu d'étrangler son frère Teyaspa selon la coutume turanienne en vigueur, a préféré l'envoyer croupir dans un château au cœur des montagnes Colchiennes, au sud-est de Vilayet, où, solidement gardé, il est le prisonnier du brigand zaporoskien Gleg. Désireux de régler un autre problème délicat, Yildiz charge l'un des plus farouches partisans de Teyaspa, le général Artaban, de détruire la forteresse des pirates, située à l'embouchure de la rivière Zaporoska. La mission est un succès, mais, ce faisant, le chasseur devient gibier.

Le perdant du combat naval se balançait doucement sur les eaux écarlates. Juste hors de portée d'arc, le vainqueur s'éloignait, s'inclinant dangereusement, vers les collines déchiquetées qui dominaient les flots d'azur. C'était une scène assez commune sur la Mer intérieure de Vilayet, au cours du règne du roi Yildiz de Turan.

Le navire qui donnait vertigineusement de la bande était une galère de guerre turanienne à la haute proue, sœur de l'autre. Sur le bâtiment vaincu, la mort avait fait une ample moisson. La dunette surélevée était jonchée de morts ; des cadavres pendaient mollement en travers de la lisse portant les marques du combat ; ils étaient entassés sur la passerelle suspendue au-dessus du pont où les rameurs aux corps mutilés gisaient parmi leurs bancs mis en pièces.

Groupés à l'arrière, les survivants étaient au nombre de trente ; du sang coulait de leurs nombreuses blessures. Ces hommes appartenaient à diverses nations : Kothiens, Zamoriens, Brythuniens, Corinthiens, Shémites, Zaporoskiens. Leurs traits étaient ceux d'hommes sauvages et beaucoup portaient les cicatrices du fouet ou du fer rouge. Beaucoup étaient à demi nus mais les vêtements bigarrés qu'ils portaient étaient souvent d'excellente qualité, bien que, à présent, maculés de goudron et de sang. Certains étaient tête nue, tandis que d'autres portaient des casques d'acier, des bonnets de fourrure ou des bandes de tissu enroulées autour de leurs têtes et nouées comme des turbans. Certains portaient des cottes de mailles ; d'autres étaient nus jusqu'à la taille, enserrée de larges ceinturons ; leurs bras et leurs épaules musclés, brûlés par le soleil, étaient presque noirs. Des bijoux étincelaient sur leurs boucles d'oreilles et des poignées de dague. Ils tenaient à la main des épées nues. Leurs yeux noirs se portaient sans cesse d'un côté et de l'autre.

Ils se tenaient auprès d'un homme plus grand que n'importe lequel d'entre eux ; c'était presque un géant et ses muscles épais saillaient comme des cordes. Une épaisse crinière de cheveux noirs surmontait son front large et bas, tombait sur ses puissantes épaules ; les yeux qui flamboyaient au milieu de son visage sombre

et couturé étaient d'un bleu volcanique.

Pour le moment, ces yeux fixaient le rivage. Aucune ville ni aucun port n'était visible le long de cette étendue de côte déserte, entre Khawarism, l'avant-poste le plus au sud du royaume turanien, et sa capitale, Aghrapur. À partir du littoral commençaient des collines boisées ; elles s'élevaient rapidement vers les cimes recouvertes de neige des montagnes Colchiennes dans le lointain, où le soleil déclinant lançait des reflets rougeâtres.

L'homme de grande taille observait la galère qui s'éloignait lentement. Son équipage avait réussi à se soustraire à l'étreinte mortelle ; le navire se traînait vers une petite rivière sinuant entre les gorges encaissées des collines avant de se jeter dans la mer. De la poupe, le capitaine pirate distinguait encore une haute silhouette, coiffée d'un casque sur lequel se reflétait le soleil. Il se souvenait des traits sous ce casque, entrevus dans la fureur de la bataille : un nez aquilin, une barbe noire et des yeux noirs et bridés. C'était Artaban de Shahpur, devenu depuis peu le fléau de la mer de Vilayet.

Un Corinthien au visage émacié prit la parole :

— Nous tenions presque ce démon. Et maintenant, que faisons-nous, Conan ?

Le gigantesque Cimmérien alla jusqu'à l'une des grandes rames servant de gouvernail.

— Ivanos (il s'adressait à celui qui venait de parler), toi et Hermio, manœuvrez l'autre barre de gouvernail. Médius, prends trois hommes avec toi et commencez à écoper. Vous autres, bande de chiens galeux, pansez vos blessures ; ensuite descendez sur le pont et courbez vos échines sur les rames. Lancez par-dessus bord autant de cadavres qu'il faudra pour vous faire de la place.

— Allons-nous poursuivre l'autre galère jusqu'à l'embouchure de cette rivière ? demanda Ivanos.

— Non. Nous avons embarqué trop d'eau par la brèche que nous a faite leur maudit éperon... Un nouvel abordage risquerait de nous être fatal. Mais si nous ramons avec suffisamment de force, nous pourrons nous échouer sur cette langue de terre là-bas.

Ils commencèrent à nager avec application, pour

amener la galère jusqu'au rivage. Le soleil se couchait ; une brume ressemblant à une fumée délicatement bleutée flottait au-dessus des eaux sombres. Leur adversaire disparut après un coude de la rivière, remontant son cours. La lisse à tribord était presque immergée lorsque la quille de la galère des pirates heurta et racla le sable et le gravier de la petite péninsule.

La rivière Akrim qui serpente entre des bandes de terre cultivée et des pâturages était teintée de rouge et les montagnes se dressant de chaque côté de la vallée contemplaient une scène presque aussi ancienne qu'elles. L'horreur avait fondu sur les paisibles habitants de la vallée, sous la forme de cavaliers à la rapacité de loups surgis de nulle part. Ils ne tournèrent pas leurs regards vers le château niché sur la pente abrupte de la montagne, car là-bas d'autres oppresseurs étaient aux aguets.

Le clan de Kurush Khan, chef subalterne de l'une des tribus hyrkaniennes les plus féroces, vivant à l'est de la mer de Vilayet, avait été chassé de ses steppes natales, à la suite d'une querelle tribale. Il s'était enfui vers l'ouest et à présent prélevait un tribut sur les villages yuetshi de la vallée d'Akrim. Bien que ceci fût un simple raid destiné à prendre du bétail, des esclaves et du butin, Kurush Khan nourrissait de plus vastes ambitions. Dans le passé, des royaumes avaient été taillés dans ces collines.

Cependant, pour le moment, à l'instar de ses guerriers, Kurush Khan était ivre de massacre. Les huttes des Yuetshi n'étaient plus que des ruines fumantes. Les granges avaient été épargnées parce qu'elles abritaient du fourrage, ainsi que des meules de foin. De haut en bas de la vallée, les cavaliers au corps svelte lançaient leurs chevaux au galop, tailladant et décochant leurs flèches barbelées. Des hommes hurlaient comme l'acier les transperçait ; des femmes criaient comme elles étaient jetées, nues, en travers de la selle des pillards.

Des cavaliers portant des peaux de mouton et de hauts bonnets de fourrure avaient envahi les rues du plus important des villages... un amas malpropre de

huttes, en pierre et en boue séchée. Débusqués de leurs cachettes dérisoires, les villageois se mettaient à genoux, demandant grâce en vain ; lorsqu'ils cherchaient à fuir inutilement, ils étaient renversés et piétinés impitoyablement par les chevaux de leurs bourreaux. Les yatagans sifflaient et s'enfonçaient avec un choc sourd, fendant la chair et les os.

Un fuyard se retourna avec un cri éperdu comme Kurush Khan fondait sur lui ; sa cape flottait dans le vent et se déployait comme les ailes d'un épervier. À cet instant, les yeux du Yuetshi aperçurent, comme dans un rêve, le visage barbu avec son nez mince et crochu, la manche ample retombant du bras levé qui brandissait une lueur d'acier incurvée. Le Yuetshi portait l'une des rares armes efficaces de la vallée : un lourd arc de chasse et une seule flèche. Criant de désespoir, il encocha le trait, banda son arc et tira, juste comme l'Hyrkanien le frappait en passant au galop. La flèche trouva sa cible ; Kurush Khan bascula de sa selle, le cœur transpercé, foudroyé.

Comme le cheval sans cavalier s'éloignait au galop, l'une des deux silhouettes gisant à terre se redressa sur un coude. C'était le Yuetshi dont la vie s'écoulait rapidement par une horrible blessure béante en travers du cou et de l'épaule. Respirant convulsivement, il regarda l'autre forme. La barbe de Kurush Khan était pointée vers le ciel, avec une expression comique de surprise. Le bras du Yuetshi refusa de le soutenir plus longtemps et il retomba, le visage dans la poussière. Sa bouche s'emplit de boue. Il cracha un liquide rouge mêlé de taches noirâtres, un rire lugubre sortit de ses lèvres écumantes et il roula sur le dos. Lorsque les Hyrkaniens arrivèrent sur les lieux, il était mort, lui aussi.

Les Hyrkaniens, pareils à des vautours autour d'un mouton mort, étaient accroupis et discutaient au-dessus du corps de leur Khan. Lorsqu'ils se relevèrent, le sort de tous les Yuetshi vivant dans la vallée d'Akrim avait été prononcé.

Granges, meules de foin et étables furent livrées aux flammes. Tous les prisonniers furent égorgés, les enfants jetés vivants dans les flammes, les jeunes filles violées, mutilées et jetées dans les rues sanglantes. Près

du cadavre du Khan s'empilèrent rapidement des têtes tranchées. Des cavaliers arrivaient au galop, brandissant par les cheveux ces lugubres trophées, et les lançant vers la sinistre pyramide. Tout endroit susceptible de cacher un pauvre diable grelottant de terreur était aussitôt défoncé et fouillé.

L'un des soldats, sondant de sa lance une meule de foin, discerna un mouvement dans la paille. Poussant un glapissement de loup, il fondit sur la meule et en sortit sa victime, l'amenant à la lumière. C'était une jeune fille, mais en aucune façon l'une de ces femmes yuetshi, grasses et trapues, aux traits simiesques. Lui arrachant sa cape, l'Hyrkanien reput ses yeux de sa beauté à peine dissimulée.

La jeune femme se débattait silencieusement entre ses bras. Il l'entraîna vers son cheval. Aussi soudaine et mortelle qu'un cobra, elle arracha une dague de son ceinturon et la plongea dans le cœur de l'homme. Avec un gémissement il s'effondra et elle bondit comme une panthère vers sa monture. L'étalon hennit et se cabra ; pourtant, elle l'obligea à volter et le lança au galop vers le haut de la vallée. Derrière elle, la meute se mit à pousser des cris et se jeta à sa poursuite, en une longue file désordonnée. Des flèches sifflèrent autour de sa tête.

Elle guidait son cheval vers la paroi montagneuse au sud de la vallée, où s'ouvrait un défilé étroit. Ici la route était dangereuse ; les Hyrkaniens tirèrent sur les rênes de leurs chevaux pour ralentir leur allure parmi les pierres et les blocs de rochers. La jeune fille, elle, encourageait toujours sa monture, filant comme une feuille chassée par le vent. Elle avait sur eux une avance de plusieurs centaines de pas lorsqu'elle arriva devant un mur bas ou une barrière obstruant l'entrée du défilé, comme si, à un moment donné, quelqu'un avait fait rouler de gros rochers, les entassant de manière à former un retranchement rudimentaire. Des tamaris penniformes poussaient sur la crête rocheuse et un petit ruisseau s'écoulait par une brèche étroite en leur milieu. Des hommes se trouvaient là.

Elle les aperçut parmi les rochers et ils lui crièrent de s'arrêter. Au début, elle crut qu'il s'agissait d'un autre groupe d'Hyrkaniens, puis elle comprit sa

méprise. Ils étaient de grande taille et solidement bâtis ; des cottes de mailles étincelaient sous leurs manteaux et leurs têtes étaient coiffées de casques à pointe en acier. Elle prit aussitôt une décision. Sautant à bas de sa selle, elle courut en haut de la pente, vers les rochers, et tomba à genoux en criant :

— Aidez-moi, au nom d'Ishtar la miséricordieuse ! (Un homme se montra ; à sa vue, elle poussa un cri :) Général Artaban ! (Elle étreignit ses genoux.) Sauve-moi des loups qui me poursuivent !

— Pourquoi devrais-je risquer ma vie à cause de toi ? demanda-t-il avec indifférence.

— Je t'ai vu à la cour du roi, à Aghrapur ! J'ai dansé devant toi. Je suis Roxana, la Zamorienne.

— Bien des femmes ont dansé devant moi.

— Alors je vais te donner un mot de passe, dit-elle avec désespoir. Ecoute !

Elle chuchota un nom à son oreille : il sursauta comme s'il avait été piqué. Il lui lança un regard scrutateur, puis, grimpant sur un énorme rocher, se tourna vers les cavaliers qui survenaient au galop. Il leva une main.

— Passez votre chemin en paix, au nom du roi Yildiz de Turan !

Pour toute réponse, des flèches sifflèrent à ses oreilles. Il sauta vers le sol et fit un geste du bras. Des arcs se détendirent en claquant tout du long de l'obstacle naturel et des flèches volèrent par nappes vers les Hyrkaniens. Des hommes roulèrent à bas de leurs selles : des chevaux hennirent et s'abattirent. Les autres cavaliers battirent précipitamment en retraite, hurlant de terreur. Ils firent demi-tour et repartirent à fond de train vers le bas de la vallée.

Artaban se tourna vers Roxana : c'était un homme de grande taille, portant une cape de soie écarlate et un corselet aux mailles d'acier ouvragées de fils d'or. L'eau de mer et le sang avaient maculé ses habits ; pourtant, leur richesse était toujours évidente. Ses hommes se rassemblèrent autour de lui ; quarante marins de Turan résolus, robustes et hérissés d'armes. Il y avait aussi un Yuetshi à l'air malheureux, dont les mains étaient attachées.

— Ma fille, déclara Artaban, je viens de me faire des

ennemis dans ce pays déshérité en prenant ta défense... parce que tu as chuchoté un nom à mon oreille. Je t'ai crue...

— Si j'ai menti, que je sois écorchée vive !

— Il en sera ainsi, lui promit-il d'une voix douce. Et j'y veillerai personnellement. Tu as nommé le prince Teyaspa. Que sais-tu de lui ?

— Depuis trois ans, je partage son exil.

— Où est-il ?

Elle désigna la vallée où les tourelles du château étaient justes visibles parmi les rochers escarpés.

— Dans cette forteresse là-bas, tenue par Gleg le Zaporoskien.

— La prendre d'assaut ne doit guère être facile, réfléchit-il.

— Fais venir le reste de tes éperviers des mers ! Je connais le moyen de t'introduire au cœur de cette plate-forme !

Il secoua la tête.

— Ceux que tu vois là forment toute mon armée. (Remarquant son incrédulité, il ajouta :) Tu es étonnée et cela ne saurait me surprendre. Je vais t'expliquer...

Avec la franchise que ses compatriotes turaniens trouvaient si déconcertante, Artaban traça à grands traits sa chute. Il ne lui dit rien de ses triomphes : ceux-ci étaient trop connus pour qu'il fût utile de les relater à nouveau. Le général Artaban était célèbre pour ses incursions rapides dans des contrées lointaines – la Brythunie, Zamora, Koth et Shem – lorsque, cinq années plus tôt, les pirates de la mer de Vilayet, s'associant avec les kozaki hors-la-loi des steppes avoisinantes, étaient devenus une formidable menace pour ce royaume hyrkanien, situé le plus à l'ouest. Le roi Yildiz avait fait appel à Artaban pour redresser la situation. L'action vigoureuse de ce dernier avait mis fin aux agissements des pirates ; du moins ils avaient été chassés des rivages occidentaux de la Mer Intérieure.

Mais Artaban était un joueur passionné et avait contracté des dettes énormes. Pour s'en acquitter, au cours d'une patrouille solitaire à bord de son vaisseau amiral, il avait arraisonné un navire marchand parfaitement honnête, venant de Khorusun, passé tout

son équipage au fil de l'épée et ramené sa cargaison jusqu'à sa base pour la vendre en secret. Son équipage avait juré de n'en rien dire, bien sûr ; pourtant quelqu'un parla. Artaban avait réussi à sauver sa tête en acceptant une mission qui revenait pratiquement à un suicide : en effet, le roi Yildiz lui avait donné l'ordre de faire voile à travers la mer de Vilayet, de se diriger vers l'embouchure de la rivière Zaporoska et de détruire la forteresse des pirates. Deux navires seulement seraient mis à sa disposition pour cette entreprise.

Artaban avait trouvé le camp fortifié des pirates de Vilayet et donné l'assaut. L'opération avait réussi : à ce moment, le camp n'était défendu que par un très petit nombre de pirates. Les autres avaient remonté la rivière pour aller combattre un groupe d'Hyrkaniens nomades, semblable à la bande de Kurush Khan ; il avait attaqué des Zaporoskiens vivant paisiblement à proximité du fleuve. Or, les pirates étaient en termes amicaux avec ces derniers. Artaban incendia plusieurs navires pirates dans leurs bassins et fit prisonniers un certain nombre de pirates, malades ou trop âgés pour se battre.

Pour intimider les pirates à leur retour, Artaban avait ordonné que ceux qui avaient été pris vivants soient empalés, brûlés à petit feu et écorchés vifs sur-le-champ. Ses hommes exécutaient cette sentence lorsque le gros des forces pirates était revenu. Artaban avait fui, abandonnant l'un de ses navires entre leurs mains. Connaissant le châtement sanctionnant un tel échec, il s'était dirigé vers les régions sauvages bordant la côte sud-ouest de la mer de Vilayet où les montagnes Colchiennes descendent vers les eaux d'azur. Il avait été aussitôt pris en chasse par les pirates, à bord du navire capturé par eux, et rattrapé alors que le littoral était en vue. Une bataille avait suivi et fait rage sur les ponts des deux bâtiments jusqu'à ce que morts et blessés gisent de tous côtés. La supériorité du nombre et de l'équipement, ainsi que l'utilisation habile de son éperon par Artaban, avait donné aux Turaniens une légère victoire, très indécise et purement défensive.

— Aussi, une fois atteinte l'embouchure de la petite rivière, nous avons échoué la galère sur la berge. Nous aurions pu la radouber, mais la flotte du roi contrôle

toute la mer de Vilayet... et lorsqu'il apprendra mon échec, il donnera sans doute l'ordre de m'abattre à vue. Nous nous sommes enfoncés au cœur des montagnes, sans savoir ce que nous cherchions exactement... une route pour quitter les colonies turaniennes ou un nouveau royaume à fonder.

Roxana écouta attentivement puis, sans faire de commentaires, commença son propre récit. Comme Artaban le savait parfaitement, lorsqu'un roi arrivait sur le trône, il faisait tuer ses frères et les enfants de ses frères, afin d'éliminer tout risque de guerre civile... telle était la coutume à Turan. En outre, lorsque le roi mourait, les nobles et les généraux acclamaient et reconnaissaient comme leur roi le premier de ses fils à se présenter dans la capitale après l'annonce du trépas. C'était également la coutume.

Pourtant, même avec cet avantage, Yildiz, qui était un faible, n'aurait pu l'emporter sur son frère Teyaspa au tempérament violent, sans sa mère, une Kothienne du nom de Khushia. Cette redoutable vieille dame préférait Yildiz en raison de sa docilité... en effet, c'était elle en réalité qui gouvernait le royaume. Et Teyaspa fut exilé. Il chercha refuge en Iranistan, mais découvrit que le roi de ce pays échangeait des lettres avec Yildiz, afin de l'empoisonner. Au cours d'une tentative pour rallier Vendhya, il avait été capturé par une tribu nomade hyrkanienne : reconnu, il avait été vendu aux Turaniens. Teyaspa pensa que son sort était définitivement réglé ; pourtant sa mère intervint et empêcha Yildiz de faire étrangler son frère.

À la place, Teyaspa fut conduit et enfermé dans le château de Gleg le Zaporoskien, un chef cruel, à moitié brigand : celui-ci était arrivé dans la vallée d'Akrim de nombreuses années auparavant et s'était installé à cet endroit. Se comportant comme un seigneur féodal envers les primitifs Yuetschi, il leur imposait un lourd tribut et les dépouillait... sans les protéger. On procurait à Teyaspa tous les plaisirs et toutes les formes de luxure, dans le but d'amollir sa nature fouguese.

Roxana expliqua qu'elle était l'une des danseuses envoyées pour le distraire. Elle était tombée follement amoureuse du beau prince et, au lieu de chercher à le

détruire, s'était efforcée de lui faire retrouver sa force et sa virilité.

— Hélas, conclut-elle, le prince Teyaspa avait sombré dans l'apathie. En le voyant, on n'aurait jamais reconnu le jeune aigle conduisant ses cavaliers à l'assaut, combattant les chevaliers brythuniens et les asshuri shémites. La captivité, les vins et le suc du lotus noir l'avaient abruti. Il restait assis, comme en transe, sur ses coussins, s'animant seulement lorsque je chantais ou dansais pour lui. Pourtant, dans ses veines coule le sang des conquérants... il ressemble à un lion pour le moment assoupi.

» Lorsque les Hyrkaniens ont fait irruption dans la vallée, je me suis glissée hors du château pour rechercher Kurush Khan. J'espérais qu'il serait suffisamment audacieux pour venir en aide à Teyaspa. Je suis arrivée juste à temps pour assister au meurtre de Kurush Khan ; ensuite les Hyrkaniens sont devenus pareils à des chiens enragés. Je me suis cachée, mais ils m'ont découverte. Ô seigneur, aide-nous ! Quelle importance si tu ne disposes que d'une poignée d'hommes ? Des royaumes ont été bâtis avec encore moins ! Lorsqu'on saura que le prince est libre, les gens accourront en foule vers nous ! Yildiz est un médiocre et le peuple redoute son fils Yezdigerd, un adolescent violent et cruel, au cœur sombre.

» La plus proche garnison turanienne se trouve à trois jours de route d'ici. La vallée d'Akrim est isolée ; seuls les nomades et les malheureux Yuetshi la connaissent. On peut sans danger rêver à un empire. Toi aussi tu es un hors-la-loi ; unissons nos efforts pour délivrer Teyaspa et le mettre sur le trône ! S'il est roi, fortune et honneurs te reviendront, alors qu'Yildiz ne t'offre rien... sinon une flèche barbelée !

Elle était à genoux, agrippant la cape du général ; ses yeux noirs flamboyaient de passion. Artaban resta silencieux un instant, puis éclata brusquement d'un rire sonore.

— Nous aurons besoin des Hyrkaniens, déclara-t-il.

La jeune fille battit des mains et poussa un cri de joie.

— Arrêtez !

Conan le Cimmérien fit halte et regarda autour de lui, tendant son cou musclé. Derrière lui, ses compagnons s'arrêtèrent, dans un cliquetis d'armes. Ils se trouvaient dans un défilé étroit, flanqué de pentes abruptes, recouvertes de sapins rabougris. Devant eux, une petite source coulait parmi les arbres disséminés et ruisselait le long d'une rigole tapissée de mousse.

— De l'eau, enfin ! grogna Conan. Buons.

Le soir précédent, avant la tombée de la nuit, une marche forcée les avait amenés jusqu'au navire d'Artaban, échoué au bord de la petite rivière. Conan avait laissé là-bas quatre de ses hommes les plus sérieusement blessés, les chargeant de rafistoler le bâtiment, tandis qu'il poursuivait sa route avec les autres. Pensant que les Turaniens n'avaient qu'une légère avance sur eux, Conan avait continué de l'avant, à une allure téméraire, dans l'espoir de les rattraper rapidement et de venger le massacre de la Zaporoska. La nuit était venue ; dans les ténèbres ils s'étaient égarés dans un dédale de ravines encaissées et avaient continué au hasard. À présent, avec l'aube, ils avaient trouvé de l'eau, mais étaient perdus et épuisés. La seule trace de vie humaine qu'ils eussent aperçue depuis leur départ de la côte était un amas compact de huttes parmi les rochers, abritant des créatures vêtues de peaux, à l'aspect indéfinissable : elles s'étaient enfuies en hurlant à leur approche. Au loin, dans les collines, un lion rugit.

Des vingt-six hommes, Conan était le seul dont les muscles avaient gardé tout leur ressort.

— Prenez un peu de repos, grommela-t-il. Ivanos, choisis deux hommes pour monter la première garde avec toi. Lorsque le soleil sera au-dessus de ce sapin, tu en réveilleras trois autres. Je pars en reconnaissance dans cette gorge.

Il s'éloigna vers le haut du défilé et disparut bientôt au sein de la végétation luxuriante. Les pentes se changèrent en de hautes falaises dont les parois à pic se dressaient depuis le sol jonché de rochers. Puis, avec une soudaineté terrifiante, une forme sauvage, à l'apparence hirsute, bondit d'un enchevêtrement de fourrés et se dressa devant le pirate. La respiration de Conan siffla entre ses dents comme son épée étincelait

au soleil. Il retint son geste en voyant que la créature était désarmée.

C'était un Yuetsshi : un homme desséché et rabougri, ressemblant à un gnome, vêtu de peaux de mouton. Il avait de longs bras, des jambes courtaudes, un visage aplati et jaunâtre, aux yeux bridés, creusé de nombreuses petites rides.

— Khosatra ! s'exclama le vagabond. Que fait un membre de la Fraternité Rouge dans cette région infestée d'Hyrkaniens ?

L'homme parlait le dialecte turanien avec un accent très prononcé.

— Qui es-tu ? grogna Conan.

— J'étais l'un des chefs yuetsshi, répondit l'autre avec un rire féroce. On m'appelait Vinashko. Que viens-tu faire ici ?

— Qu'y a-t-il après ce défilé ? répliqua le Cimmérien.

— Au delà de cette crête, tu trouveras un entrelacs de petits ravins et de rochers. Si tu poursuis ton chemin à travers ce labyrinthe, tu déboucheras sur la large vallée d'Akrim. Jusqu'à hier, c'était la demeure de ma tribu... aujourd'hui elle ne contient plus que ses ossements calcinés.

— Y a-t-il de la nourriture là-bas ?

— Oui... et la mort aussi. Une horde de nomades hyrkaniens occupe la vallée.

Alors que Conan méditait ces paroles, un bruit de pas le fit se retourner vivement. Il aperçut Ivanos qui venait vers lui.

— Ha ! (Conan fronça le sourcil.) Je t'avais dit de monter la garde pendant que les autres dormaient !

— Ils ont trop faim pour dormir, rétorqua le Corinthien, lançant un regard méfiant vers le Yuetsshi.

— Crom ! gronda le Cimmérien. Je ne suis pas un magicien pour faire apparaître de la nourriture comme cela ! Ils devront ronger leurs pouces jusqu'à ce que nous trouvions un village à piller...

— Je peux t'amener à un endroit où il y a assez de nourriture pour satisfaire toute une armée, intervint Vinashko.

D'une voix lourde de menaces, Conan lui lança :

— Ne te moque pas de moi, l'ami ! Tu viens de dire

que les Hyrkaniens...

— Non ! Je parle d'un endroit, tout près d'ici, ignoré d'eux, où nous entreposons nos réserves de nourriture. Je m'y rendais justement lorsque je t'ai aperçu.

Conan montra son épée, une lame large et droite, à double tranchant, longue de plus de quatre pieds, dans une région où les lames incurvées étaient davantage la règle.

— Alors montre-nous le chemin, mais je te préviens... au premier faux mouvement, ta tête volera dans les airs !

De nouveau le Yuetshi éclata de son rire sauvage et insolent, puis leur fit signe de le suivre. Il se dirigea vers la falaise la plus proche, tâtonna parmi les buissons et découvrit une fissure dans la paroi rocheuse. Les invitant d'un geste à l'imiter, il se baissa et se glissa à l'intérieur.

— Dans cette tanière de loup ? fit Ivanos.

— De quoi as-tu peur ? lança Conan. Des souris ?

Il se pencha, se mit de côté et disparut par l'ouverture ; l'autre le suivit. Conan se retrouva non pas dans une caverne, mais dans une étroite crevasse. Au-dessus de sa tête, un étroit ruban recourbé de ciel bleu apparaissait entre les parois abruptes ; celles-ci s'élevaient rapidement. Ils s'avancèrent dans l'obscurité durant une centaine de pas et débouchèrent dans un vaste espace de forme circulaire, cerné de hautes parois : au premier regard, cela faisait penser à une ruche monstrueuse. Un grondement sourd provenait du milieu de cette salle : une petite margelle entourait un trou dans le sol d'où montait une flamme pâle, aussi haute qu'un homme, répandant une lueur blafarde dans toute la caverne.

Conan regarda avec curiosité autour de lui. Il avait l'impression de se trouver au fond d'un gigantesque puits. Le sol était formé par une roche dure, usée et polie comme par des pieds d'êtres humains depuis dix mille générations. Les parois, circulaires avec trop de régularité pour être tout à fait naturelles, étaient percées de centaines d'anfractuosités de forme carrée, sombres et profondes, de la largeur d'une main, disposées en des alignements réguliers ; les rangées se superposaient jusqu'en haut de la paroi, d'une manière

vertigineuse. Tout en haut apparaissait un rond resserré de ciel bleu où planait un vautour, formant un point noir. Un escalier en spirale taillé dans la roche noire s'élevait depuis le niveau du sol, faisait la moitié d'un tour complet en montant et aboutissait à une plateforme devant un trou sombre, plus large, creusé dans la paroi... l'entrée d'un tunnel.

Vinashko leur expliqua :

— Ces trous sont les tombes d'un peuple très ancien : il vivait ici avant même que mes ancêtres viennent s'installer à proximité de la mer de Vilayet. Il existe quelques légendes, fort mystérieuses, à propos de ces gens. On dit qu'ils n'étaient pas humains et qu'ils attaquèrent mes ancêtres pour les dévorer. Puis un prêtre yuetshi, au moyen d'un puissant sortilège, les enferma dans leurs trous creusés dans cette paroi et alluma ce feu pour les maintenir là. Sans aucun doute leurs ossements sont depuis longtemps tombés en poussière. Certains membres de ma tribu ont essayé de briser les dalles de pierre scellant ces tombes ; pourtant la roche a résisté à leurs efforts. (Il désigna des sacs entassés sur un côté de l'amphithéâtre naturel.) Mon peuple avait emmagasiné toute cette nourriture, pour les temps de famine. Prenez tout ce que vous voudrez, puisqu'il n'y a plus de Yuetshi pour la manger.

Conan réprima un frisson de peur superstitieuse.

— Ton peuple aurait dû vivre dans ces cavernes. Un seul homme pourrait défendre l'entrée de cette crevasse contre toute une horde.

Le Yuetshi haussa les épaules.

— Ici il n'y a pas d'eau. De plus, lorsque les Hyrkaniens ont déferlé dans la vallée, nous n'avons pas eu le temps de nous réfugier dans la montagne. Mon peuple était pacifique ; il voulait seulement cultiver la terre.

Conan secoua la tête, incapable de comprendre de telles natures. Vinashko était en train de tirer des sacs de cuir contenant du blé, du riz, du fromage et de la viande séchée ainsi que des outres remplies de vin aigre.

— Va chercher quelques-uns de nos hommes ; ils t'aideront à porter ces sacs, Ivanos, dit Conan, les yeux fixés vers le ciel. Moi, je reste ici.

Comme Ivanos s'éloignait, lourdement chargé, Vinashko tira Conan par la manche.

— À présent, es-tu convaincu que je suis loyal envers toi ?

— Oui, par Crom, répondit Conan en mâchonnant une poignée de figes sèches. Tout homme qui me conduit à de la nourriture est nécessairement un ami. Mais comment faisiez-vous, toi et ta tribu, pour venir ici, depuis la vallée d'Akrim ? La route devait être longue et pénible.

Les yeux de Vinashko brillèrent comme ceux d'un loup affamé.

— C'est notre secret. Pourtant je te le révélerai, puisque tu as confiance en moi.

— Lorsque mon estomac sera plein, répliqua Conan, la bouche pleine de figes. Nous étions sur les traces de ce démon à l'âme noire, Artaban de Shahpur ; il se trouve quelque part dans ces montagnes.

— Est-il ton ennemi ?

— Mon ennemi ? Si je l'attrape, je me ferai une paire de bottes avec sa peau !

— Artaban de Shahpur est seulement à trois heures de marche d'ici.

— Ha ! (Conan se redressa, assurant son épée ; ses yeux bleus flamboyaient d'impatience.) Conduis-moi jusqu'à lui !

— Prends garde ! s'écria Vinashko. Il dispose de quarante Turaniens en cuirasses et Dayuki et cent cinquante Hyrkaniens se sont mis sous ses ordres. Combien de guerriers as-tu, seigneur ?

Conan mangeait en silence, le sourcil froncé. Avec une telle inégalité de forces, il ne pouvait se permettre de donner le moindre avantage à Artaban. Au cours de ces derniers mois, depuis qu'il était devenu leur capitaine, il avait fait de ses pirates une force efficace, leur criant et leur tapant dessus, leur inculquant un semblant de discipline, mais c'était un instrument qu'il devait manier avec précaution. Livrés à eux-mêmes, ils étaient téméraires et insouciants ; bien menés, ils pouvaient accomplir beaucoup de choses ; sans une poigne énergique pour les diriger, ils risqueraient leur vie en pure perte.

Vinashko dit :

— Si tu veux bien m’accompagner, kozak, je te montrerai ce qu’aucun homme – à part les Yuetshi – n’a vu depuis un millier d’années !

— Qu’est-ce ?

— Une route mortelle pour nos ennemis !

Conan fit un pas, puis s’arrêta.

— Attends ; voilà mes frères de la côte. Tu entends comme ils jurent, ces chiens !

— Renvoie-les avec de la nourriture, chuchota Vinashko comme une demi-douzaine de pirates surgissaient de la crevasse et regardaient la caverne avec stupéfaction.

Conan se tourna vers eux avec un grand geste.

— Portez ces sacs jusqu’à la source, leur commanda-t-il. Je vous avais bien dit que je trouverais de la nourriture !

— Et toi ? s’informa Ivanos.

— Ne t’inquiète pas pour moi ! J’ai à parler avec Vinashko. Retournez au camp, mangez et buvez tout votre soûl, et que les démons vous emportent ! (Comme le bruit de pas des pirates diminuait au fond du passage, Conan assena une claque vigoureuse sur le dos de Vinashko qui le fit chanceler.) Allons-y, dit-il.

Le Yuetshi le précéda, grimpant en haut de l’escalier circulaire taillé dans la paroi rocheuse. Celui-ci se terminait au-dessus de la dernière rangée de tombes et aboutissait à l’entrée du tunnel. Conan s’aperçut qu’il pouvait se tenir debout dans le souterrain.

— Nous allons suivre ce tunnel, dit Vinashko, à l’autre extrémité, nous nous trouverons au dos du château de Gleg le Zaporoskien : il surplombe la vallée d’Akrim.

— À quoi cela servira-t-il ? grogna Conan, cherchant à tâtons son chemin derrière le Yuetshi.

— Hier, lorsque le massacre a commencé, j’ai lutté un moment contre ces chiens d’Hyrkaniens. Tous mes compagnons sont tombés autour de moi, égorgés et mutilés ; j’ai fui alors la vallée, vers la montagne, suivant la gorge de Diva. Je courais dans ce défilé lorsque des soldats inconnus m’ont brusquement entouré et assommé. Ils m’ont attaché, désirant me demander ce qui se passait dans la vallée. Ces hommes étaient des marins appartenant à la flotte royale de

Vilayet et leur chef se nommait Artaban.

» Tandis qu'ils me questionnaient, une jeune fille a surgi comme une folle, sur un cheval au galop ; les Hyrkaniens étaient à ses trousses. Sautant à terre, elle a imploré l'aide d'Artaban ; je l'ai tout de suite reconnue. C'était la danseuse zamorienne demeurant au château de Gleg. Une volée de flèches a dispersé les Hyrkaniens ; ensuite Artaban a parlé avec la jeune fille, m'oubliant complètement. Depuis trois ans, Gleg a un prisonnier de marque dans son donjon. Je le sais parce que j'ai apporté au château du grain et des moutons... pour être payé à la façon des Zaporoskiens, avec des injures et des coups. Kosak, ce prisonnier est Teyaspa, le frère du roi Yildiz ! (Conan poussa un grognement de surprise.) La fille, Roxana, a appris tout cela à Artaban, et il a juré de l'aider à délivrer le prince. Comme ils parlaient, les Hyrkaniens sont revenus et se sont arrêtés à bonne distance, vindicatifs mais prudents. Artaban les a hélés et a eu une longue conversation avec Dayuki, le nouveau chef de ces brigands depuis la mort de Kurush Khan. Finalement l'Hyrcanien a escaladé la barrière de rochers pour partager avec Artaban le pain et le sel. C'est ainsi que tous les trois se sont mis à chercher un plan pour délivrer le prince Teyaspa et le mettre sur le trône.

» Roxana a découvert une entrée secrète permettant d'accéder au château. Aujourd'hui, juste avant le coucher du soleil, les Hyrkaniens doivent se présenter devant le château et l'attaquer. Tandis qu'ils attireront ainsi l'attention des Zaporoskiens sur eux, Artaban et ses hommes s'introduiront dans le château par cette entrée secrète. Roxana leur ouvrira la porte ; ils iront chercher le prince et s'enfuiront dans les collines pour recruter des soldats. Comme ils parlaient, la nuit est tombée ; j'ai rongé mes cordes et me suis sauvé.

» Tu as soif de vengeance. Je vais te montrer comment prendre au piège Artaban. Massacre toute la bande... tous sauf Teyaspa. Tu pourras extorquer une importante somme d'argent à Khushia, en échange de son fils vivant... ou à Yildiz pour qu'il le fasse étrangler... ou encore, si cela te convient mieux, tu peux être toi-même un faiseur de roi.

— Conduis-moi ! dit Conan, ses yeux brillant

d'excitation.

Le sol lisse du tunnel, où trois chevaux auraient pu avancer de front, descendait en une pente douce. De temps à autre, de courtes volées de marches permettaient d'accéder aux niveaux inférieurs. Durant un long moment, Conan ne put rien distinguer dans l'obscurité. Puis une faible lueur devant lui remédia à cet état de choses. La lueur se changea en un éclat argenté et le bruit d'une cascade emplit le tunnel.

Ils se trouvaient à l'entrée du souterrain : celle-ci était dissimulée par une nappe d'eau se déversant du haut de la falaise. Depuis le bassin couvert d'écume au pied de la chute d'eau, un étroit ruisseau s'écoulait rapidement vers le fond de la gorge. Vinashko désigna un promontoire rocheux : il s'éloigna de l'orifice de la caverne et longea le bassin. Conan le suivit. Traversant d'un bond le mince rideau liquide, il se retrouva dans une gorge qui s'enfonçait à travers les collines comme un couteau acéré. Elle ne dépassait jamais une largeur de cinquante pas et était flanquée de parois abruptes. Aucune végétation ne poussait nulle part, à l'exception d'une mince frange le long du cours d'eau. Celui-ci serpentait au fond du canyon pour s'élancer par une étroite crevasse dans la falaise opposée.

Conan suivit Vinashko en haut de la gorge sinueuse. En moins de trois cents pas, ils avaient perdu de vue la chute d'eau. Le sol montait rapidement. Peu après, le Yuetshi se rejetait en arrière, saisissant le bras de son compagnon. Un arbre rabougri saillait de la paroi rocheuse ; Vinashko se tapit derrière celui-ci et tendit le doigt.

Devant eux, la gorge se poursuivait encore sur quatre-vingts pas et se terminait par un cul-de-sac. Sur leur gauche, la falaise semblait se modifier d'une curieuse manière. Conan la considéra un long moment avant de réaliser qu'il regardait un mur construit par l'homme. Ils se trouvaient pratiquement au dos d'un château bâti sur les falaises, dans un creux de terrain. Son mur se dressait à pic depuis le bord d'une profonde crevasse. Aucun pont n'enjambait ce ravin et la seule entrée apparente dans la muraille était une porte massive, bardée de fer, encastrée à mi-hauteur dans la paroi. En face de celle-ci, une étroite saillie

rocheuse courait le long de la lèvre opposée de la gorge ; celle-ci avait été élargie, de telle sorte qu'on pouvait y accéder à pied de l'endroit où ils se trouvaient présentement.

— Cette fille, Roxana, s'est échappée par ce sentier, lui apprit Vinashko. Cette gorge s'étend presque parallèlement à l'Akrim. Elle se resserre à l'ouest pour finalement rejoindre la vallée par une crevasse étroite où s'écoule le cours d'eau. Les Zaporoskiens ont obstrué l'entrée avec des rochers, de telle sorte que le sentier est invisible depuis la vallée extérieure, à moins de connaître son existence. Ils utilisent rarement ce chemin et ignorent tout du tunnel derrière la cascade.

Conan se frottait le menton. Il désirait ardemment mettre à sac le château, mais ne voyait aucun moyen d'y accéder.

— Par Crom, Vinashko, j'aimerais bien jeter un coup d'œil sur cette fameuse vallée.

Le Yuetshi considéra le corps puissant de Conan et secoua la tête.

— Il y a une voie que nous appelons la route de l'Aigle, mais elle n'est pas faite pour toi.

— Ymir ! Un sauvage vêtu de peaux de bêtes serait un meilleur grimpeur qu'un homme des collines cimmériennes ? Montre-moi !

Vinashko haussa les épaules et, faisant demi-tour, redescendit vers le fond de la gorge. Alors qu'ils arrivaient en vue de la chute d'eau, il s'arrêta devant ce qui ressemblait à une cheminée peu profonde, rongée par les intempéries, s'élevant le long de la paroi. Regardant plus attentivement, Conan aperçut une série de trous – des prises pour les mains – peu profonds, creusés dans la roche.

— À ta place, je les aurais agrandis un peu, grommela Conan.

Néanmoins il grimpa à la suite de Vinashko, glissant dans les cavités ses orteils et ses doigts. Ils arrivèrent finalement en haut de l'arête rocheuse formant le côté sud de la gorge, et s'assirent, laissant pendre leurs pieds dans le vide.

La gorge sinuait sous eux, semblable à la trace d'un serpent. Conan regarda au-delà de la paroi opposée et plus basse de la gorge, vers la vallée d'Akrim.

Sur sa droite, le soleil matinal dominait la mer de Vilayet étincelante ; sur sa gauche se dressaient les pics neigeux des montagnes Colchiennes. Derrière lui, en contrebas, il apercevait le dédale compliqué de gorges encaissées, au milieu desquelles son équipage avait établi son campement.

De la fumée montait toujours, flottant paresseusement, des étendues noircies qui, la veille encore, avaient été des villages. Au fond de la vallée, sur la rive gauche du fleuve, étaient dressées un certain nombre de tentes en peau. Conan voyait des hommes aller et venir à proximité de celles-ci. Les Hyrkaniens, lui apprit Vinashko, et il montra du doigt, en haut de la vallée, l'ouverture d'un défilé étroit où les Turaniens s'étaient installés. Pourtant le château retenait toute l'attention de Conan.

Il était solidement posé sur un creux dans les falaises, entre la gorge en dessous d'eux et la vallée au-delà.

Tourné vers la vallée, il était entièrement entouré d'un mur massif de vingt pieds. Une porte imposante, flanquée de tours percées de meurtrières pour les archers, commandait la pente descendant vers la vallée. Celle-ci n'était pas très escarpée et pouvait être gravie facilement ou même montée à cheval, bien qu'à découvert et n'offrant aucun abri.

— Il est impossible de prendre d'assaut ce château, gronda Conan. Comment pourrions-nous arriver jusqu'au frère du roi, avec tous ces rochers ? Conduis-nous plutôt à Artaban, et je ramènerai sa tête au bout de mon épée.

— Sois moins impatient si tu désires garder la tienne, répondit Vinashko. Que vois-tu dans la gorge ?

— Seulement un tas de pierres nues et une frange de verdure le long du ruisseau.

Le Yuetschi eut un rictus de loup.

— As-tu remarqué que cette frange est plus dense sur le côté droit, lequel est aussi plus élevé ? Cachés derrière la chute d'eau, nous pouvons guetter l'arrivée des Turaniens en haut de la gorge. Ensuite, tandis qu'ils seront occupés au château de Gleg, nous nous dissimulerons parmi les fourrés, le long du ruisseau, et les attaquerons à l'improviste, à leur retour. Nous les

tuerons tous, sauf Teyaspa, que nous ferons prisonnier. Et nous repartirons en empruntant de nouveau le tunnel. As-tu un navire pour quitter cette côte ?

— Oui, dit Conan en se levant. (Il s'étira.) Vinashko, existe-t-il un moyen de descendre de cette arête aussi acérée qu'une lame de couteau, en dehors de la cheminée par laquelle nous sommes montés ?

— Il y a un sentier... il conduit vers l'est, le long de la crête, puis descend vers ces ravines où campent tes hommes. Je vais te montrer. Tu vois ce rocher qui ressemble à une vieille femme ? Tu prends à droite...

Conan écouta attentivement ses directives : en fait, il s'avérait que ce sentier périlleux, convenant mieux à un bouquetin ou à un chamois qu'à des hommes, ne permettait pas d'accéder à la gorge en contrebas.

Au milieu de ses explications, Vinashko se retourna brusquement et se raidit.

— Qu'est-ce ? s'écria-t-il.

Des cavaliers quittaient au galop le camp éloigné des Hyrkaniens et cravachaient leurs montures pour qu'elles traversent la rivière peu profonde. Le soleil lançait des reflets lumineux sur les pointes des lances. Sur les remparts du château, des casques apparurent et étincelèrent.

— L'attaque ! s'exclama Vinashko. Khosatra ! Khel ! Ils ont changé leurs plans ; ils devaient attaquer seulement dans la soirée ! Vite ! Nous devons être redescendus avant l'arrivée des Turaniens !

Ils revinrent rapidement vers la cheminée naturelle et descendirent au bas de la paroi, pas après pas.

Une fois dans la gorge, ils se hâtèrent vers la cascade. Ils atteignirent le bassin, suivirent la saillie rocheuse et s'élancèrent sous la chute d'eau. Comme ils s'avançaient vers l'obscurité du souterrain, Vinashko saisit le bras bardé de fer de Conan. Au-dessus du vacarme de l'eau se déversant de la falaise, le Cimmérien entendit le cliquetis de l'acier heurtant la pierre. Il regarda à travers l'écran : sa lueur argentée rendait chaque chose irréelle et spectrale, tout en les dissimulant aux yeux de quiconque se trouvait au dehors. Ils avaient regagné leur refuge juste à temps.

Un groupe d'hommes apparut dans le défilé... des soldats de grande taille, portant des hauberts et des

casques sur des turbans. À leur tête, s'avancait un homme plus grand que les autres, avec une barbe noire et des traits d'épervier. Conan soupira et sa main se crispa sur la poignée de son épée. Il fit un pas en avant... Vinashko le retint.

— Par tous les dieux, kozak, chuchota-t-il avec effroi, n'expose pas nos vies en vain ! Nous allons les prendre au piège ; si tu te montres maintenant...

— Ne t'inquiète pas, petit homme, dit Conan avec un rictus cruel. Je ne suis pas stupide au point de gâcher une vengeance parfaite en cédant à une impulsion irréfléchie !

Les Turaniens traversaient le petit ruisseau. Une fois de l'autre côté, ils s'arrêtèrent comme s'ils écoutaient avec attention. Alors, au-dessus du grondement de la chute d'eau, les hommes à l'entrée de la caverne entendirent la clameur lointaine, les cris poussés par un grand nombre de soldats.

— L'attaque ! murmura Vinashko.

Comme si c'était le signal qu'ils attendaient, les Turaniens se dirigèrent rapidement vers le haut de la gorge. Vinashko toucha le bras du Cimmérien.

— Reste ici et fais le guet. Je reviens tout de suite... avec tes pirates !

— Alors dépêche-toi ! lui lança Conan. J'espère seulement que tu les amèneras ici à temps !

Vinashko disparut dans le tunnel, aussi furtivement qu'une ombre.

Dans une chambre spacieuse, richement meublée, aux divans de soie et coussins de velours, ornée de tapisseries aux fils d'or, le prince Teyaspa était nonchalamment étendu. Il semblait l'image même du désœuvrement voluptueux, ainsi allongé parmi la soie et le satin, une aiguière en cristal contenant du vin près de son coude. Ses yeux sombres étaient ceux d'un rêveur dont les visions sont produites par le vin et les drogues. Son regard était fixé sur Roxana : celle-ci agrippait avec raideur les barreaux d'une fenêtre et cherchait à voir au-dehors. L'expression du prince était placide et lointaine. Il semblait ne pas avoir conscience des cris et du tumulte qui faisaient rage à l'extérieur.

Roxana eut un mouvement de nervosité, regardant le

prince par-dessus son épaule finement modelée. Elle s'était battue comme une tigresse pour empêcher Teyaspa de tomber dans le gouffre de la dégénérescence et de la résignation, préparé par ses ravisseurs à son intention. Roxana, refusant de s'incliner devant le destin, lui avait redonné goût à la vie et avait ranimé ses ambitions.

— Il est temps, souffla-t-elle en se retournant. Le soleil se trouve à son zénith. Les Hyrkaniens chargent vers le haut de la pente ; ils cinglent cruellement leurs montures et décochent leurs traits en vain contre les remparts. Les Zaporoskiens déversent sur eux flèches et pierres... leurs corps jonchent la pente ; pourtant ils reviennent à l'assaut, comme des déments. Je dois faire vite. Bientôt tu seras assis sur le trône d'or, ô mon royal amant !

Elle se prosterna et embrassa ses babouches en un mouvement d'adoration extatique, puis se releva et quitta rapidement la pièce, pour en traverser une autre où dix Noirs de grande taille – tous muets – montaient la garde jour et nuit. Elle suivit un couloir pour rejoindre la cour extérieure située entre le château et le rempart au dos de celui-ci. Teyaspa n'était pas autorisé à sortir de ses appartements sans escorte ; Roxana, quant à elle, était libre d'aller et venir à sa guise.

Traversant la cour, elle s'approcha de la porte donnant sur le ravin. Un soldat se trouvait là, bougonnant parce qu'il ne pouvait prendre part au combat. Bien que le château parût imprenable de ce côté, Gleg, en homme prudent, avait à tout hasard posté une sentinelle à cet endroit. L'homme de garde était un Sogdien. Son bonnet de fourrure incliné sur un côté de la tête, il était appuyé sur sa pique, la mine renfrognée. Il regarda Roxana qui s'approchait de lui.

— Que viens-tu faire ici, femme ?

— J'ai peur. Les cris et la clameur de la bataille me terrifient, seigneur. Le prince est sous l'emprise du suc du lotus et il n'y a personne pour apaiser mes craintes.

Elle aurait enflammé le cœur d'un cadavre tandis qu'elle se tenait dans cette attitude de peur et de supplication. Le Sogdien tira sur sa barbe fournie.

— Allons, tu n'as rien à craindre, ma petite gazelle, susurra-t-il. Je suis là pour te protéger. (Il posa sur son

épaule une main aux ongles noirs et l'attira contre lui.)
Personne ne touchera à une seule mèche de tes cheveux. Je... ahhh !

Se pelotonnant dans les bras de l'homme, Roxana avait tiré une dague de sa ceinture et la plongeait dans le cou épais. L'une des mains du Sogdien se porta vivement à sa barbe tandis que l'autre cherchait à tâtons la poignée de son épée. Il chancela et tomba lourdement. Roxana s'empara du trousseau de clés passé à son ceinturon et courut vers la poterne. Elle l'ouvrit en hâte et poussa un cri de joie rauque en apercevant Artaban et ses Turaniens sur la saillie rocheuse de l'autre côté du gouffre.

Une planche épaisse, servant de pont, se trouvait sur le sol, près de la porte, mais elle était beaucoup trop lourde pour que Roxana puisse la soulever. La chance seule lui avait permis de l'utiliser, lors de sa précédente évasion. Du fait d'une incroyable négligence, elle était restée en place, enjambant le vide et non gardée, durant plusieurs minutes. Artaban lui lança l'extrémité d'une corde qu'elle fixa aux gonds de la porte. L'autre extrémité était tenue par une demi-douzaine d'hommes vigoureux. Trois Turaniens franchirent la crevasse, se balançant et progressant lentement le long de la corde. Ils installèrent ensuite la planche, permettant aux autres de passer rapidement au-dessus du ravin.

— Que vingt hommes gardent le pont, aboya Artaban. Les autres, suivez-moi !

Les loups des océans dégainèrent leurs épées et suivirent leur chef. Artaban les emmena rapidement à la suite de la jeune fille aux pieds agiles. Comme ils pénétraient dans le château, un serviteur apparut soudain et les regarda, bouche bée. Avant qu'il puisse crier, le yatagan aiguisé comme un rasoir de Dayuki lui trancha la gorge. Le groupe se rua dans la pièce où les dix muets se dressèrent d'un bond, empoignant leurs cimeterres. Le combat fut rapide, farouche et silencieux... on n'entendait aucun bruit, à l'exception du sifflement et du grincement des lames, et des exclamations des blessés. Trois Turaniens trouvèrent la mort au cours de l'affrontement ; les autres entrèrent rapidement dans la chambre intérieure, enjambant les corps mutilés et sanglants des Noirs.

Teyaspa se leva. Ses yeux au regard serein étincelèrent d'un feu ancien comme Artaban s'agenouillait devant lui, d'une manière théâtrale, et présentait au prince la poignée de son cimeterre ensanglanté.

— Ce sont les guerriers qui te placeront sur le trône d'or, ô mon roi ! s'écria Roxana.

— Partons rapidement avant que ces chiens de Zaporoskiens apprennent notre présence en ces lieux ! conseilla Artaban.

Il disposa ses hommes en un bloc compact autour de Teyaspa. Ils traversèrent en hâte les pièces, franchirent la cour et se dirigèrent vers la poterne. Mais on avait entendu le cliquetis de l'acier. Alors même que les intrus franchissaient le pont, des cris féroces s'élevèrent dans leur dos. Une silhouette trapue et puissante, vêtue de soie et d'acier, surgit dans la cour et se rua vers la poterne. Elle était suivie de cinquante archers et soldats casqués.

— Gleg ! s'écria Roxana.

— Jetez la planche dans le ravin ! rugit Artaban en traversant rapidement le pont.

De chaque côté de l'abîme, des arcs vibrèrent. Bientôt l'espace au-dessus de la planche fut obscurci par les flèches sifflant dans les deux directions. De nombreux Zaporoskiens s'écroulèrent, ainsi que les deux Turaniens qui s'étaient baissés pour soulever et jeter la planche dans le gouffre. À cet instant, Gleg bondit sur le pont ; ses yeux gris et froids flamboyaient sous son casque à pointe. Artaban se porta à sa rencontre ; ils se battirent, poitrine contre poitrine. En un tourbillon d'acier étincelant, le cimeterre du Turanien grinça autour de la lame de Gleg. Le tranchant acéré coupa les mailles d'acier et s'enfonça dans les muscles épais du cou du Zaporoskien. Gleg tituba, puis, avec un cri sauvage, bascula dans l'abîme.

En un instant les Turaniens avaient lancé le pont improvisé à sa suite. De l'autre côté, les Zaporoskiens firent halte avec des hurlements furieux et commencèrent à tirer, aussi vite qu'ils pouvaient bander leurs puissants arcs de corne et encocher leurs traits. Avant que les Turaniens, courant au bas de la saillie rocheuse, pussent se mettre hors de portée, trois

d'entre eux furent mortellement touchés et deux autres blessés superficiellement par cette pluie de flèches. Artaban jura en comptant ses pertes.

— Que six d'entre vous restent avec moi... les autres, partez en avant et veillez à ce que la voie soit libre, ordonna-t-il. J'arrive tout de suite avec le prince. Seigneur, il m'était impossible d'amener un cheval jusque dans ce défilé. Je vais dire à ces chiens de faire une litière avec leurs lances ; ainsi vous...

— Mes sauveurs me porteraient sur leurs épaules ? Les dieux l'interdisent, en vérité ! s'écria Teyaspa. Je suis redevenu un homme ! Oh, jamais je n'oublierai ce jour !

— Les dieux soient loués ! chuchota Roxana.

Ils arrivèrent en vue de la cascade. Tous sauf le petit groupe à l'arrière avaient franchi le ruisseau et étaient dispersés sur la rive gauche lorsque retentit le claquement sec et multiple de cordes d'arc, comme si une main avait pincé les cordes d'une harpe. Une nappe de flèches siffla au-dessus du cours d'eau et s'abattit dans leurs rangs, puis une autre et encore une autre. Les Turaniens placés sur le devant s'écroulèrent, comme les blés sous la faux ; les autres battirent en retraite, poussant des cris d'alerte.

— Chien ! aboya Artaban en se tournant vers Dayuki. Voilà ton œuvre !

— Pourquoi donnerais-je l'ordre à mes hommes de tirer sur moi ? brailla l'Hyrkanien, son visage devenu livide. C'est quelque nouvel ennemi !

Artaban courut en jurant au bas de la gorge, vers ses hommes démoralisés. Il savait que les Zaporoskiens ne tarderaient pas à jeter un autre pont improvisé au-dessus de l'abîme et qu'ils se lanceraient à sa poursuite. Alors il serait pris entre deux feux. Il n'avait aucune idée de l'identité de ses assaillants. Depuis le château, se propageait le tumulte de la bataille, puis il y eut le martèlement sourd de sabots, des cris et un cliquetis d'épées ; apparemment, cela venait de la vallée extérieure. Il ne pouvait en être sûr, pris au piège dans ce défilé étroit qui étouffait tous les bruits.

Les Turaniens tombaient toujours sous la grêle des flèches décochées par leurs adversaires invisibles. Certains tiraient au hasard vers les fourrés. Artaban

repoussa leurs arcs de côté en criant :

— Imbéciles ! Pourquoi gaspiller des flèches en tirant sur des ombres ! Dégagez vos épées et suivez-moi !

Poussés par la fureur du désespoir, les Turaniens rescapés chargèrent vers les hommes embusqués dans les buissons ; leurs capes flottaient au vent et leurs yeux brillaient follement. Des buissons sur l'autre rive surgirent des silhouettes féroces, portant des cuirasses ou à demi nues, épée à la main.

— Sur eux ! À l'attaque ! beugla une voix puissante. Tailladez ! Mettez-les en pièces !

Les Turaniens poussèrent un hurlement de stupéfaction à la vue des pirates de Vilayet. Puis ils se jetèrent sur eux avec un rugissement furieux. Le grincement et le fracas des armes se répercutèrent parmi les falaises. Les premiers Turaniens à arriver en haut de la berge opposée retombèrent en arrière, dans le cours d'eau, le crâne fracassé. Alors les pirates s'élancèrent au bas de la pente pour affronter leurs adversaires au corps à corps, enfoncés jusqu'aux cuisses dans l'eau ; celle-ci se couvrit bientôt de tourbillons écarlates. Pirates et Turaniens frappaient et massacraient, en une frénésie aveugle, la sueur et le sang ruisselant de leurs yeux.

Dayuki se jeta dans la mêlée, le regard enflammé. Sa lame incurvée fendit la tête d'un pirate. Puis Vinashko bondit sur lui en hurlant, l'attrapant de ses mains nues.

L'Hyrkanien eut un mouvement de recul devant la férocité démentielle qui déformait les traits du Yuetshi. Vinashko saisit Dayuki à la nuque et enfonça ses dents dans la gorge de l'homme. Il resta accroché ainsi, déchiquetant son adversaire, indifférent à la dague que sa victime plongeait frénétiquement dans son flanc. Du sang ruissela de ses mâchoires ; tous deux perdirent leur équilibre et tombèrent dans le ruisseau. Alors qu'ils continuaient de se déchirer et de se lacérer, ils furent emportés par le courant ; un visage apparut au-dessus de la surface, puis un autre... et tous deux disparurent à jamais.

Les Turaniens furent repoussés en haut de la rive gauche où ils résistèrent un instant, livrant un combat sanglant. Puis ils cédèrent, se dispersèrent et

s'enfuirent vers l'endroit où se tenait le prince Teyaspa, le regard fixe, comme plongé en transe, à l'ombre de la falaise. Il était entouré du petit groupe de guerriers qu'Artaban avait détaché à sa garde. Par trois fois, il eut un geste, comme pour dégainer son épée et se lancer dans la mêlée, mais Roxana, se cramponnant à ses genoux, l'en empêcha.

Artaban, abandonnant le combat, revint en courant vers Teyaspa. L'épée de l'amiral était rouge jusqu'à la poignée ; sa cuirasse était déchiquetée et du sang coulait de sous son casque. Conan le suivit, se frayant un chemin parmi les combattants déchaînés. Il brandissait sa grande épée dans son poing ressemblant à un marteau de forge et assenait à ses adversaires des coups qui faisaient voler en éclats des boucliers, enfonçaient des casques et traversaient cottes de mailles, chairs et os.

— Ho, bande de coquins ! rugit-il dans son hyrkanien barbare. Je veux ta tête, Artaban, et celle du gaillard qui est auprès de toi. N'aie crainte, mon beau prince, je ne te ferai pas mal !

Artaban, cherchant autour de lui un moyen de s'échapper, aperçut la cheminée conduisant en haut de la falaise et devina son visage.

— Vite, seigneur ! chuchota-t-il. Montez sur cette falaise ! Je tiendrai à distance le barbare pendant ce temps !

— Oui, hâte-toi, le pressa Roxana. Je te suivrai !

Mais le masque fataliste avait de nouveau recouvert les traits du prince Teyaspa. Il haussa les épaules.

— Non ! Les dieux ne veulent pas que je revendique ce trône. Qui peut échapper à son destin ?

Roxana porta les mains à ses cheveux avec une expression d'horreur. Artaban rengaina son épée, bondit vers la cheminée et commença à grimper avec l'agilité d'un marin. Conan surgit en courant derrière lui, leva la main, saisit sa cheville et tira violemment, comme un oiseleur attrape un oiseau par la patte. Artaban heurta le sol dans un cliquetis métallique. Alors qu'il essayait de rouler sur le côté pour se dégager, le Cimmérien lui plongea son épée dans le corps ; la lame fit craquer les mailles de la cuirasse, transperça les chairs et les os, et s'enfonça dans le sol

en dessous.

Les pirates s'approchèrent ; leurs lames ruisselaient de sang. Teyaspa écarta les mains et dit :

— Faites de moi ce que vous voudrez. Je suis Teyaspa.

Roxana se balançait doucement, ses mains recouvrant ses yeux. Soudain, à la vitesse de l'éclair, elle transperça de sa dague le cœur de Teyaspa. Celui-ci mourut debout. Comme il tombait, elle enfonça la pointe de son arme dans sa propre poitrine et s'affaissa à côté de son amant. En gémissant, elle prit dans ses bras la tête de Teyaspa et la berça, tandis que les pirates l'entouraient, interdits et saisis de crainte.

Un bruit en haut de la gorge leur fit lever la tête. Ils n'étaient qu'une poignée, harassés et abrutis par la bataille ; leurs vêtements étaient imbibés de sang et d'eau.

Conan dit :

— Des hommes descendent vers la gorge. Retournons au tunnel.

Ils obéirent, lentement, comme s'ils n'avaient compris qu'à moitié le sens de ses paroles. Avant que le dernier d'entre eux ait disparu sous la chute d'eau, une longue file de soldats se précipitait au bas du sentier, venant du château. Conan, injuriant et frappant les pirates à la traîne pour les faire se hâter, se retourna et vit la gorge envahie par des silhouettes en armes. Il reconnut les bonnets de fourrure des Zaporoskiens, ainsi que les turbans blancs des gardes impériaux d'Aghrapur. L'un d'eux portait sur son turban des plumes d'oiseaux de paradis. Conan le fixa avec attention et reconnut, grâce à ce plumet et à d'autres signes distinctifs, le général des gardes impériaux, le troisième personnage de l'empire turanien.

Le général aperçut Conan et les pirates. Il cria un ordre. Alors que Conan, le dernier du groupe, plongeait sous la cascade, un détachement de Turaniens se porta en avant et courut vers le bassin.

Conan hurla à ses hommes de courir, puis se retourna et fit face au rideau liquide, depuis le tunnel, brandissant un bouclier pris à un Turanien mort et sa grande épée.

Bientôt un garde traversait la chute d'eau. Il voulut

crier ; son cri fut interrompu net par un chunk ! visqueux comme l'épée de Conan s'enfonçait dans son cou et le tranchait. La tête et le corps tombèrent séparément, basculant du rebord rocheux et chutant dans le bassin. Le deuxième garde eut le temps de frapper vers la forme indistincte qui se dressait au-dessus de lui, mais son épée rebondit sur le bouclier du Cimmérien. Un instant plus tard, il tombait à son tour dans le bassin, le crâne ouvert en deux.

Des cris retentirent, en partie assourdis par le bruit de la cascade. Conan s'aplatit contre la paroi du tunnel ; une grêle de flèches claqua à travers la nappe d'eau, amenant avec elles des gouttelettes heurtant et rebondissant sur les parois et le sol du souterrain.

Un regard par-dessus son épaule apprit à Conan que ses hommes avaient disparu au sein de l'obscurité du tunnel. Il courut après eux ; lorsque, quelques instants plus tard, les gardes s'élancèrent de nouveau à travers la chute d'eau, ils ne trouvèrent personne à l'entrée du souterrain.

Pendant ce temps, dans la gorge, des voix horrifiées s'élevaient comme les nouveaux venus s'arrêtaient auprès des cadavres. Le général s'agenouilla devant le prince mort et la jeune femme moribonde.

— C'est le prince Teyaspa ! s'exclama-t-il.

— Il n'est plus en votre pouvoir à présent ! murmura Roxana. Je voulais en faire un roi, mais vous lui avez pris sa virilité... aussi, je l'ai tué...

— Je lui apportais la couronne de Turan ! s'écria le général. Yildiz est mort et le peuple se soulèvera contre son fils Yezdigerd s'il a quelqu'un d'autre à suivre...

— Trop tard ! chuchota Roxana, et sa tête aux cheveux noirs retomba sur son épaule.

Conan courait dans le tunnel ; dans son dos résonnait l'écho des pas des Turaniens lancés à sa poursuite. Arrivant à l'extrémité du souterrain qui débouchait sur la grande cheminée naturelle, bordée des tombes de la race inconnue, il aperçut ses hommes, groupés avec incertitude au fond du puits, en contrebas ; certains regardaient la flamme sifflante, d'autres avaient les yeux levés vers l'escalier qu'ils venaient de descendre.

— Au bateau, vite ! mugit-il d'une voix puissante.

Son cri se répercuta dans la grande salle aux sombres parois.

Les hommes s'élancèrent en courant vers la crevasse qui conduisait au monde extérieur. Conan se retourna et se plaqua contre le rocher, juste à l'entrée du tunnel. Il attendit, immobile ; le bruit de pas se rapprocha.

Un garde impérial surgit brusquement du souterrain. L'épée de Conan siffla de nouveau et frappa, s'enfonçant dans le dos de l'homme, traversant cote de mailles, chairs et colonne vertébrale. Avec un cri suraigu, le garde bascula de la plate-forme et tomba dans le vide, la tête la première. Emporté par son élan, il plongea depuis l'escalier en spirale vers le milieu de la salle en dessous ; son corps s'enfonça dans le trou percé dans le sol rocailleux d'où sortait la flamme et resta coincé dans l'orifice, comme un bouchon dans une bouteille. La flamme s'éteignit avec un petit bruit sec ; l'obscurité envahit la caverne. Celle-ci n'était plus que faiblement éclairée par l'ouverture dans sa voûte, tout en haut.

Conan ne vit pas le corps heurter le sol. Il surveillait l'entrée du tunnel, attendant son prochain adversaire. Le garde suivant apparut... et se rejeta en arrière d'un bond, comme Conan frappait sur lui, d'un féroce coup de revers. Des voix jacassèrent ; une flèche jaillit du souterrain et siffla en frôlant le visage du Cimmérien, pour heurter la paroi opposée de la salle et se briser sur la roche noire.

Conan fit demi-tour et s'élança au bas de l'escalier de pierre, sautant trois marches à la fois. Comme il arrivait au niveau du sol, il aperçut Ivanos poussant le dernier des pirates vers la crevasse. Celle-ci se trouvait à l'autre extrémité de la salle, peut-être à dix enjambées de distance. À gauche de la crevasse, à cinq fois la hauteur de Conan depuis le sol, les gardes turaniens se déversaient du tunnel et descendaient bruyamment l'escalier. Tout en courant, deux d'entre eux tirèrent des flèches vers le Cimmérien ; du fait de la rapidité de ses mouvements et de la faible luminosité, leurs traits le manquèrent.

Alors que Conan atteignait les dernières marches, un autre groupe de créatures surgit. Dans un grincement sourd, les dalles de pierre obstruant les cavités qui

servaient de tombes pivotèrent vers l'intérieur... quelques-unes d'abord, puis des dizaines à la fois. Pareils à un essaim de larves sortant de leurs cellules, les habitants des tombes apparurent. Conan n'avait pas fait trois enjambées vers la crevasse que déjà une douzaine de ces êtres se mettaient en travers de son chemin, lui bloquant toute issue.

Ils avaient une forme vaguement humaine, mais leurs corps étaient blancs, sans poils, décharnés et filiformes, comme après un long jeûne. Leurs doigts de main et de pied se terminaient par de grandes serres, aux griffes crochues. Ces êtres monstrueux avaient des yeux immenses au regard fixe, enfoncés dans des visages ressemblant plus à ceux des chauves-souris, avec de grandes oreilles très prononcées, de petits nez camus et de larges bouches qui s'ouvraient pour montrer des crocs acérés comme des aiguilles.

Les premières créatures à atteindre le sol furent celles qui émergèrent des rangées inférieures des cellules. Les rangées supérieures s'ouvraient également et ces choses immondes se déversaient des cavités par centaines, descendaient rapidement le long des parois de la salle, à l'aide de leurs griffes recourbées. Celles qui touchèrent le sol les premières aperçurent les derniers pirates comme ils se glissaient par la crevasse. Tendant dans leur direction des doigts griffus et poussant des couinements suraigus, elles se précipitèrent vers la fissure et s'y engouffrèrent.

Les courts poils de la nuque de Conan se hérissèrent tandis que l'horreur du barbare confronté à des menaces surnaturelles l'envahissait. Il avait reconnu les nouveaux venus : il s'agissait des effroyables brylukas de la légende zaporoskienne... Ces créatures n'étaient ni des êtres humains, ni des bêtes, ni des démons, mais un peu des trois à la fois. Leur intelligence presque humaine les aidait à satisfaire leur envie bestiale de sang humain, tandis que leurs pouvoirs surnaturels leur permettaient de survivre, même si elles étaient emmurées durant des siècles. Créatures des ténèbres, elles avaient été repoussées et tenues en échec par la lumière de la flamme. Lorsque celle-ci avait été éteinte, elles étaient sorties de leurs cellules, aussi féroces que d'habitude et encore plus avides de sang.

Celles qui avaient atteint le sol près de Conan accoururent vers lui, griffes tendues. Avec un rugissement inarticulé, il pivota sur ses talons, décrivant de larges moulinets avec sa grande épée pour les empêcher de fondre sur son dos. La lame trancha ici une tête, là un bras, et coupa en deux un bryluka. Ils s'amassaient toujours et caquetaient horriblement ; de l'escalier en spirale, retentissaient les hurlements des Turaniens : des brylukas sautaient sur eux depuis les niches supérieures ou grimpaient des rangées inférieures pour planter leurs griffes et leurs crocs dans le corps des malheureux.

L'escalier était recouvert de formes se tordant et se battant ; les Turaniens, tels des déments, hachaient et coupaient en morceaux les créatures qui les submergeaient, en un nombre sans cesse grandissant. Une grappe de corps – un garde et plusieurs brylukas accrochés à lui – roula au bas de l'escalier et heurta violemment le sol. L'accès à la crevasse était complètement bloqué, obstrué par des brylukas : piaillant, ils essayaient de se frayer un passage pour se lancer à la poursuite des pirates de Conan. Dans quelques secondes, ils submergeraient le Cimmérien aussi. Il comprit que toute retraite lui était coupée. Poussant un mugissement furieux, il traversa la salle en courant, mais pas dans la direction à laquelle s'attendaient les brylukas. Faisant des détours et zigzaguant, tandis que son épée tournoyait dans la pénombre en une lueur étincelante, il atteignit la paroi où avait été taillé l'escalier amenant à l'entrée du tunnel. Il laissait dans son sillage des formes immobiles ou se tordant à terre. Des griffes acérées se tendirent et l'agrippèrent au passage, déchiquetant et arrachant sa cotte de mailles, mettant ses vêtements en lambeaux et creusant de profondes entailles sanglantes sur ses bras et ses jambes.

Atteignant le mur, Conan lâcha son bouclier, serra son épée entre ses dents ; d'une puissante détente il bondit dans les airs et agrippa le rebord inférieur de l'une des cellules faisant partie de la troisième rangée à partir du sol. Cette cellule avait déjà vomi ses horribles occupants. Avec une agilité simiesque, le Cimmérien habitué aux montagnes grimpa le long de la paroi, se

servant des orifices des tombes comme de prises pour les mains et d'appuis pour les pieds. À un moment, comme son visage arrivait à la hauteur de l'une des cavités, une face hideuse, ressemblant à celle d'une chauve-souris, surgit brusquement et le fixa méchamment. Le bryluka s'apprêtait à sortir. Le poing de Conan s'abattit et heurta la face grimaçante dans un formidable craquement d'os ; sans même prendre le temps de constater les dégâts, il continua de grimper.

En dessous de lui, d'autres brylukas s'élevaient le long de la paroi, à sa poursuite. Opérant un rétablissement, il se hissa en grognant sur la plate-forme. Les gardes venant après ceux qui avaient commencé de descendre l'escalier, voyant ce qui se passait dans la salle, avaient fait demi-tour et étaient repartis en courant dans le tunnel. Quelques brylukas se pressaient vers l'entrée du souterrain pour les poursuivre, juste comme Conan atteignait la plate-forme.

Alors même qu'ils se retournaient vers lui, il s'abattit sur eux, pareil à une trombe. Des corps, entiers ou démembrés, basculèrent de la plate-forme ; son épée tranchait et découpait la chair blanchâtre de ces êtres surnaturels. En un instant, la plate-forme fut débarrassée de ces horreurs caquetantes. Conan s'engouffra dans le tunnel et courut de toutes ses forces.

Devant lui, fuyaient un petit nombre de vampires et devant eux les gardes qui s'étaient aventurés dans le tunnel. Conan, arrivant à la hauteur des brylukas, en abattit un, puis un autre, et encore un autre. Bientôt ils se tordaient tous à terre et baignaient dans leur sang derrière lui. Il continua de courir et arriva bientôt à l'extrémité du tunnel où le dernier des gardes venait de plonger sous la cascade.

Un regard par-dessus son épaule apprit à Conan qu'un nouvel essaim de brylukas accourait vers lui, toutes griffes tendues. Conan s'élança à son tour à travers la chute d'eau et contempla de nouveau les lieux où les pirates avaient affronté les Turaniens en une bataille sanglante. Le général et le reste de son escorte étaient dispersés ici et là, gesticulant et criant vers leurs camarades qui émergeaient et couraient au

bas de la saillie rocheuse. Lorsque Conan apparut, tout de suite après le dernier des soldats, les cris se prolongèrent jusqu'à ce qu'un ordre du général, lancé d'une voix puissante, y mette fin :

— C'est un pirate ! Tirez ! Tuez-le !

Conan, se précipitant au bas du promontoire, était déjà à mi-course de la cheminée creusée dans la pierre. Ceux qui le précédaient allaient atteindre le sol de la gorge ; ils se tournèrent de côté avec stupéfaction : il les dépassa rapidement. Ses enjambées étaient telles que les archers, calculant mal sa vitesse, envoyèrent une volée de flèches qui se brisèrent bruyamment sur les rochers derrière lui. Avant qu'ils pussent tirer de nouveau, il avait atteint la cheminée montant jusqu'en haut de la falaise.

Le Cimmérien se glissa dans l'anfractuosité : sa concavité le mettait momentanément à l'abri des flèches des Turaniens groupés près du général. Grâce aux cavités peu profondes lui servant de prises pour les mains et d'appuis pour les pieds, il se hissa le long de la paroi et grimpa avec l'agilité d'un singe. Le temps que les soldats aient suffisamment recouvert leurs esprits pour courir vers le haut de la gorge, se placer face à la cheminée et le cribler de flèches, Conan s'était déjà élevé de quinze pas et continuait de grimper rapidement.

Une autre grêle de traits siffla autour de lui ; ils se brisèrent avec fracas en rebondissant sur la roche. Deux flèches le touchèrent, mais ne purent transpercer sa chair, en raison de sa cotte de mailles. Deux autres traversèrent ses vêtements et restèrent accrochées dans le tissu. Une cinquième atteignit son bras droit : la pointe s'enfonça superficiellement sous la peau et ressortit de l'autre côté.

Avec un terrible juron, Conan arracha la flèche de son bras, la pointe en premier, la jeta loin de lui et poursuivit son ascension. Du sang coula de cette blessure, le long de son bras et au bas de son corps. À la volée suivante, il était déjà trop haut : les flèches étaient pratiquement inoffensives lorsqu'elles arrivaient jusqu'à lui. L'une d'elles heurta sa botte, sans la transpercer.

Au fur et à mesure qu'il s'élevait, les Turaniens

devenaient de plus en plus minuscules au-dessous de lui. Lorsque leurs flèches n'arrivèrent plus jusqu'au Cimmérien, ils cessèrent de tirer. Des bribes de discussion montèrent en flottant. Le général voulait que ses hommes grimpent en haut de la cheminée, pour capturer Conan. Ceux-ci protestaient, rétorquant que cela ne servirait à rien. En effet, il lui suffisait d'attendre au faite de la falaise et de leur trancher la tête, un par un, lorsqu'ils arriveraient à sa hauteur. Le barbare eut un sourire cruel.

Il atteignit enfin la crête rocheuse. À bout de souffle, il s'assit au bord du précipice ; ses pieds pendant dans le vide, il soigna ses blessures avec des bandes de tissu arrachées de ses vêtements. Regardant autour de lui, par-delà la muraille rocheuse, vers la vallée d'Akrim, il aperçut des Hyrkaniens vêtus de peaux de mouton galoper à vive allure vers les collines ; des cavaliers aux cuirasses étincelantes les poursuivaient... les soldats turaniens. Au-dessous de lui, Turaniens et Zaporoskiens grouillaient et s'agitaient, pareils à des fourmis. Bientôt ils s'éloignèrent vers le haut de la gorge, en direction du château. Quelques hommes restèrent de garde au bas de la falaise, dans le cas où Conan serait obligé de redescendre par la cheminée.

Un peu plus tard, Conan se leva, étira ses grands muscles et se tourna vers l'est, pour regarder dans la direction de la mer de Vilayet. Il sursauta comme sa vue perçante repérait un navire. Protégeant ses yeux de sa main, il distingua une galère de la flotte turanienne : se traînant lentement, elle quittait l'embouchure de la petite rivière où Artaban avait échoué son bateau.

— Crom ! marmonna-t-il. Ces poltrons se sont entassés à bord et ont déguerpi sans m'attendre !

Il se frappa la paume du poing, poussant un grognement rauque, tel un ours en colère. Puis il se détendit et éclata d'un rire bref. En fait, il aurait dû s'y attendre. De toute façon, il commençait à être las des contrées hyrkaniennes et il y avait encore de nombreux pays à l'ouest qu'il n'avait jamais visités.

Il commença de chercher le sentier précaire, indiqué par Vinashko, qui lui permettrait de quitter cette crête rocheuse et de rejoindre la vallée.

Chapitre V

Une sorcière viendra au monde !

Conan s'approprie un étalon abandonné par l'un des soldats hyrkaniens et regagne, par terre, les steppes de ses amis kozaki. Mais il constate que ceux-ci sont toujours dispersés. Yezdigerd, à présent sur le trône de Turan, fait rapidement la preuve qu'il est un souverain beaucoup plus astucieux et énergique que son défunt père. Il a entrepris d'engloutir les fortunes et les énergies de rivaux éventuels en se lançant dans un vaste programme d'expansion et de conquêtes. Il espère ainsi devenir le maître du plus grand empire de l'âge hyborien.

Talonné par les soldats turaniens, Conan parvient à leur échapper et arrive dans le petit royaume frontalier de Khauran, situé entre la pointe orientale de Koth et les steppes et déserts sur lesquels les Turaniens étendent – progressivement et méthodiquement – leur contrôle. Bientôt Conan obtient le commandement de la garde royale de la reine Taramis de Khauran.

I - Le croissant sanglant

Taramis, reine de Khauran, dormait d'un sommeil léger, hanté par des rêves. Elle fut réveillée par un silence ressemblant plus à celui des catacombes envahies par la nuit qu'au calme normal d'un palais où tout le monde est endormi. Elle resta allongée, fixant les ténèbres ; se demanda pourquoi les bougies dans leurs candélabres d'or s'étaient éteintes. La clarté bigarrée des étoiles indiquait l'emplacement d'une fenêtre aux barreaux d'or, mais n'illuminait aucunement l'intérieur de la chambre. Pourtant, comme elle était étendue ainsi, Taramis prit conscience d'une tache lumineuse qui brillait dans l'obscurité devant elle. Elle regarda, intriguée. Cela grandit et l'intensité s'accrut comme cela se dilatait... devenait un disque de lumière blafarde flottant devant les tentures de velours sombre du mur opposé. Taramis retint son souffle, se redressant et se mettant sur son séant. Un objet sombre était visible dans ce cercle lumineux... une tête humaine.

Prise d'une soudaine panique, la reine ouvrit la bouche pour crier et appeler ses dames d'honneur ; elle retint son cri. L'éclat devint plus blafard ; la tête se détachait avec encore plus de netteté. C'était une tête de femme, petite, délicatement modelée, aux traits superbes, avec une masse épaisse de cheveux noirs et lustrés. Le visage devint distinct comme elle regardait fixement... et ce fut la vue de ce visage qui arrêta le cri de Taramis dans sa gorge. Les traits étaient les siens ! C'était comme si elle se contemplait dans un miroir modifiant subtilement son reflet, donnant à ses yeux une lueur féline, à ses lèvres un rictus vindicatif.

— Ishtar ! s'exclama Taramis. Je suis ensorcelée !

D'une manière épouvantable, l'apparition parla, et sa voix faisait penser à du venin enrobé de miel.

— Ensorcelée ? Oh non, ma douce sœur ! Il ne s'agit pas de sorcellerie !

— Sœur ? balbutia la jeune femme déconcertée. Mais je n'ai pas de sœur !

— Tu n'as jamais eu de sœur ? interrogea la voix douce, empreinte d'une moquerie empoisonnée. Tu n'as jamais eu une sœur jumelle dont la peau était aussi

tendre que la tienne à caresser ou à blesser ?

— En effet... autrefois j'avais une sœur, répondit Taramis, toujours convaincue qu'elle était sous l'emprise d'une sorte de cauchemar. Mais elle est morte.

Le splendide visage dans le disque fut déformé par une grimace de fureur ; son expression devint si démoniaque que Taramis eut un mouvement de recul, s'attendant presque à voir des mèches ophidiennes se tordre et siffler autour du front ivoirin.

— Tu mens ! (Les lèvres rouges et retroussées crachèrent cette accusation.) Elle n'est pas morte ! Imbécile ! Oh, cette mascarade a suffisamment duré ! Regarde... et que tes yeux en soient brûlés à jamais !

Une lumière courut soudain le long des tentures, semblable à des serpents de flammes ; inexplicablement, les bougies dans les candélabres d'or s'allumèrent et brillèrent de nouveau. Taramis se blottit sur sa couche de velours, ses jambes souples repliées sous elle, regardant avec des yeux dilatés par la surprise la silhouette féline à l'attitude moqueuse. C'était comme si elle contemplait une autre Taramis, identique à elle-même dans le moindre contour des traits et des membres même si une personnalité étrangère et maléfique les animait. Le visage de l'inconnue reflétait l'opposé de chaque caractéristique indiquée par la physionomie de la reine. Le désir et le mystère étincelaient dans ses yeux brillants, la cruauté était tapie dans la courbe de ses lèvres rouges et pleines. Chaque mouvement de son corps élancé était subtilement suggestif. Sa coiffure imitait celle de la reine ; elle avait des sandales dorées comme en portait Taramis dans son boudoir. La tunique en soie échancrée, sans manches et serrée à la taille par une ceinture de fils d'or, était la réplique exacte du vêtement de nuit de la reine.

— Qui es-tu ? s'exclama Taramis. (Un frisson glacé qu'elle était incapable d'expliquer se glissa le long de son épine dorsale.) Donne-moi les raisons de ta présence ici avant que j'appelle mes femmes de chambre qui feront venir les gardes !

— Hurle donc jusqu'à ce que le plafond s'écroule ! répliqua durement l'étrangère. Tes souillons ne se

réveilleront pas avant l'aube, même si le palais devenait la proie des flammes. Et les gardes n'entendront pas tes glapissements ; ils ont été retirés de cette aile du palais.

— Comment ? s'écria Taramis, se raidissant avec un air de majesté outragée. Qui a osé donner un tel ordre à mes gardes ?

— Moi, bien sûr, ma douce sœur, se moqua l'autre. Il y a un instant, juste avant d'entrer. Ils ont cru que c'était leur reine adorée. Ha ! J'ai magnifiquement tenu mon rôle ! Avec quelle dignité autoritaire, tempérée par une douceur toute féminine, me suis-je adressée à ces lourdauds qui s'agenouillaient devant moi, avec leurs cuirasses et leurs casques à plumes !

Taramis suffoqua, comme si un filet invisible avait été lancé sur elle.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle avec désespoir. Quelle est cette folie ? Pourquoi es-tu venue ici ?

— Qui suis-je ?

Sa réponse ressemblait au sifflement haineux d'un cobra. La jeune femme s'approcha de la couche de velours, saisit les épaules blanches de la reine d'une poigne brutale et se pencha pour regarder au fond des yeux apeurés de Taramis. Sous le sortilège de ce regard hypnotique, la reine ne fit pas attention à l'outrage sans précédent que constituaient ces mains posées sans ménagement sur son corps royal.

— Insensée ! grinça la jeune femme entre ses dents serrées. Tu le demandes ? Tu t'interroges encore ? Je suis Salomé !

— Salomé ! (Taramis exhala doucement ce nom ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête comme elle réalisait l'incroyable et stupéfiante vérité de cette assertion.) Je pensais que tu étais morte dans l'heure suivant ta naissance, poursuivit-elle faiblement.

— C'est ce que beaucoup de gens ont pensé, persifla la femme qui s'appelait Salomé. Ils m'ont emmenée dans le désert pour que je meure, maudits soient-ils ! Moi, un bébé geignant et vagissant, dont la vie si récente représentait à peine le vacillement d'une bougie. Et tu sais pourquoi ils m'ont emportée ainsi, me promettant à une mort certaine ?

— Je... j'ai entendu raconter l'histoire... balbutia

Taramis.

Salomé éclata d'un rire farouche et se frappa la poitrine. La tunique largement échancrée laissait voir la partie supérieure de ses seins fermes et ronds ; entre eux brillait une marque étrange... un croissant, aussi rouge que du sang.

— La marque de la sorcière ! s'écria Taramis avec un mouvement d'effroi.

— Oui ! (La haine rendait le rire de Salomé aussi acéré qu'une dague.) La malédiction des rois de Khauran ! Oui, ils racontent l'histoire sur les places publiques, les jours de foire, avec des roulements d'yeux et des frémissements de barbes, les pieux imbéciles ! Ils disent comment la première reine de notre lignée eut des rapports coupables avec un démon des ténèbres et lui donna une fille... dont le souvenir a été perpétué jusqu'à ce jour par des légendes infâmes. Ensuite, chaque siècle, un enfant de sexe féminin, appartenant à la dynastie askhaurienne, naquit avec un croissant de lune écarlate entre les seins... lui signifiant son destin.

» Chaque siècle une sorcière viendra au monde. C'est ce qu'énonçait l'antique malédiction. Et c'est ce qui arriva effectivement. Certaines furent tuées dès la naissance, comme ils voulurent me tuer. D'autres ont parcouru le monde, en orgueilleuses filles de Khauran ; avec la marque de la sorcière... la lune de l'enfer brûlant sur leurs poitrines d'ivoire. Toutes s'appelèrent Salomé. Moi aussi, je m'appelle Salomé. Il y a toujours eu une Salomé, la sorcière. Et elle existera toujours, même lorsque les montagnes de glace auront déferlé du Pôle en grondant pour écraser et anéantir la civilisation et qu'un monde nouveau aura surgi des cendres et de la poussière... Même alors il y aura des Salomés de par le monde, pour prendre au piège le cœur des hommes par leurs sortilèges, pour danser devant les rois de la terre et voir tomber les têtes des sages selon leur bon plaisir.

— Mais... mais... et toi ? bégaya Taramis.

— Moi ? (Les yeux étincelants flamboyaient, pareils à de sombres feux de mystère.) Ils m'ont emportée dans le désert, loin de la ville, et m'ont déposée, nue, sur le sable brûlant, sous le soleil ardent. Puis ils sont repartis, m'abandonnant aux chacals, aux vautours et

aux loups du désert.

» Pourtant la vie en moi était plus forte que chez le commun des mortels ; elle participe en effet de l'essence des forces qui bouillonnent dans des gouffres noirs dépassant de beaucoup la connaissance humaine. Les heures passaient et le soleil dardait ses rayons, telles les flammes en fusion de l'enfer ; pourtant je ne suis pas morte... oh oui, j'ai un vague souvenir de ce supplice, très faible et très lointain, comme on se souvient d'un rêve indistinct et nébuleux. Puis il y eut des chameaux et des hommes à la peau jaune ; ils portaient des robes de soie et parlaient une langue inconnue. Ils s'étaient écartés de la route des caravanes et passaient à proximité ; leur chef m'a vue et a reconnu le croissant écarlate sur ma poitrine. Il m'a emmenée... me donnant ainsi la vie.

» C'était un magicien de la lointaine Khitai ; il s'en retournait vers son royaume natal après un voyage en Stygie. Il m'emmena avec lui à Paikang aux tours purpurines, dont les minarets se dressent parmi des jungles de bambou, festonnées de lianes. Là, je grandis jusqu'à l'âge adulte, suivant son enseignement. L'âge lui avait permis d'approfondir les arcanes du sombre savoir, sans affaiblir ses pouvoirs maléfiques. Il m'apprit de nombreuses choses... (Elle observa une pause, souriant énigmatiquement... ses yeux noirs brillaient d'un mystère pervers. Puis elle secoua la tête.) Finalement, il me chassa, disant que je n'étais qu'une vulgaire sorcière, en dépit de ses leçons, indigne de détenir la puissante sorcellerie qu'il voulait m'enseigner. Il aurait fait de moi la reine du monde et aurait régné sur les nations par mon intermédiaire, m'apprit-il, mais je n'étais qu'une prostituée des ténèbres. Qu'en est-il exactement ? Je n'ai jamais supporté de rester enfermée dans une tour dorée... de passer de longues heures à contempler un globe de cristal, en marmonnant des incantations inscrites sur des peaux de serpent avec le sang de vierges et en compulsant des ouvrages moisis, écrits en des langues oubliées.

» Il a dit que je n'étais qu'un esprit terrestre, ignorant tout des abîmes plus profonds de la sorcellerie cosmique. Ma foi, ce monde contient tout ce que je

désire... pouvoir, pompe et faste brillants, hommes de belle prestance et femmes à la peau douce pour me servir d'amants et d'esclaves. Il m'a révélé enfin qui j'étais, me parlant de la malédiction et de mon héritage. Aussi suis-je revenue ici, pour prendre ce qui m'appartient autant qu'à toi. À présent, tout ceci est à moi, légitimement.

— Que veux-tu dire ? (Taramis se dressa d'un bond et fit face à sa sœur, oubliant son trouble et sa peur.) Tu t'imagines peut-être qu'en droguant certaines de mes servantes et en abusant quelques-uns de mes gardes, tu as assis tes prétentions au trône de Khauran ? N'oublie pas que je suis la reine de Khauran ! Je te donnerai une place honorifique, puisque tu es ma sœur, mais...

Salomé éclata d'un rire haineux.

— Quelle générosité de ta part, ma chère et douce sœur ! Pourtant, avant de chercher à me remettre à ma place... peut-être me diras-tu quels sont ces soldats qui campent dans la plaine, devant les remparts de la ville ?

— Ce sont les mercenaires shémites de Constantius, le voïvode kothien des Franches Compagnies.

— Et que font-ils à Khauran ? roucoula Salomé.

Taramis sentit qu'on se moquait d'elle perfidement ; néanmoins, elle répondit avec une assurance et une dignité qu'elle était loin d'éprouver.

— Constantius m'a demandé l'autorisation de passer le long des frontières de Khauran, pour se rendre à Turan. Lui-même est gardé ici en otage, se portant garant de leur bonne conduite, aussi longtemps qu'ils seront sur mes terres.

— Et Constantius ? poursuivit Salomé. N'a-t-il pas demandé ta main aujourd'hui même ?

Taramis lui décocha un regard voilé de méfiance.

— Comment sais-tu cela ?

Un haussement insolent d'épaules délicates et nues fut la seule réponse qu'elle obtint.

— Tu as repoussé sa demande, ma chère sœur ?

— Certainement ! s'exclama Taramis avec colère. Tu es toi-même une princesse askhaurienne... supposerais-tu que la reine de Khauran ait pu traiter une pareille proposition autrement que par le dédain ?

Epouser un aventurier aux mains rouges, un homme exilé de son propre royaume en raison de ses crimes, le chef d'une bande organisée de pillards et de meurtriers mercenaires ?

» Jamais je n'aurais dû l'autoriser à faire entrer dans Khauran ses tueurs à la barbe noire. Mais il est virtuellement mon prisonnier, gardé dans la tour sud par mes soldats. Demain je le prierai d'ordonner à ses troupes de quitter mon royaume. Lui-même restera captif jusqu'à ce qu'ils aient traversé la frontière. En attendant, mes soldats veillent sur les remparts de la ville et je l'ai averti qu'il répondrait de tous les outrages perpétrés sur des villageois ou des bergers par ses mercenaires.

— Ainsi, il est relégué dans la tour sud ? s'enquit Salomé.

— C'est ce que je viens de dire. Pourquoi me le demander ?

Pour toute réponse, Salomé frappa dans ses mains et, élevant la voix, avec un gloussement de joie cruel, lança :

— La reine t'accorde une audience, Faucon !

Une porte aux arabesques dorées s'ouvrit et une forme de grande taille entra dans la pièce ; à sa vue, Taramis poussa un cri d'étonnement et de colère :

— Constantius ! Tu oses pénétrer dans mes appartements !

— Comme vous le voyez, majesté !

Il inclina sa tête aux traits sombres de rapace, avec une humilité feinte et moqueuse.

Constantius, que ses hommes appelaient le Faucon, était grand, aussi souple et solide qu'une lame d'acier flexible, et avait des épaules larges et une taille mince. Il était beau à sa façon... tel un prédateur cruel. Son visage était noirci et brûlé par le soleil ; ses cheveux, qui poussaient très en arrière sur son front haut et étroit, étaient aussi noirs qu'une aile de corbeau. Ses yeux sombres étaient perçants et vifs, la dureté de ses lèvres minces n'était guère adoucie par sa fine moustache brune. Ses bottes en cuir de Kordava, sa culotte et son pourpoint de soie noire et unie étaient ternis par l'usure et la vie des camps, les taches de rouille de sa cuirasse.

Tordant sa moustache, il laissa son regard parcourir de haut en bas le corps de la reine frémissante ; cette effronterie la fit sourciller.

— Par Ishtar, Taramis, dit-il d'une voix mielleuse, je te trouve encore plus séduisante dans cette tunique de nuit que dans tes robes royales. En vérité, cette nuit est de bon augure !

La peur grandit dans les yeux noirs de la reine. Elle n'était pas stupide ; elle savait que Constantius ne se serait jamais risqué à un pareil outrage, à moins d'être sûr de lui.

— Tu es fou ! dit-elle. Si je suis en ton pouvoir dans cette chambre, tu n'en es pas moins au pouvoir de mes sujets... ils te mettront en pièces si tu oses me toucher ! Sors immédiatement si tu tiens à la vie !

Ils éclatèrent tous les deux d'un rire moqueur et Salomé eut un geste d'impatience.

— Cette farce a assez duré ; passons à l'acte suivant de cette comédie. Ecoute-moi bien, ma chère sœur ; c'est moi qui ai fait venir Constantius ici. Lorsque j'ai décidé de m'emparer du trône de Khauran, j'ai cherché un homme susceptible de m'aider... et mon choix s'est porté sur le Faucon, parce qu'il ne présente absolument aucune des caractéristiques de ce que les hommes appellent le bien.

— Je suis comblé, princesse, murmura Constantius sarcastiquement, avec une profonde révérence.

— Je l'ai fait venir à Khauran ; dès que ses hommes ont dressé leur campement dans la plaine et que lui-même a été conduit au palais, je me suis introduite dans la cité par cette poterne du mur ouest... Les imbéciles qui la gardaient ont cru que c'était toi, de retour de quelque aventure nocturne...

— Chatte de l'enfer !

Les joues de Taramis s'empourprèrent et son ressentiment l'emporta sur sa réserve royale.

Salomé sourit durement.

— Naturellement, ils ont été très surpris et choqués... mais m'ont laissée passer sans poser de questions. Je suis entrée dans le palais de la même façon et ai donné l'ordre de se retirer aux gardes abasourdis, ainsi qu'aux hommes gardant Constantius dans la tour sud. Ensuite je suis venue ici, évitant tes

dames d'honneur qui se trouvaient sur mon chemin.

Les mains de Taramis se serrèrent avec appréhension et elle pâlit.

— Bon, et maintenant ? demanda-t-elle d'une voix peu assurée.

— Ecoute !

Salomé inclina sa tête de côté. Par la fenêtre parvint faiblement le cliquetis des armures d'hommes en marche ; des voix bourrues lançaient des ordres en une langue étrangère et des cris d'alarme se mêlaient aux commandements rauques.

— Le peuple se réveille et prend peur, fit remarquer Constantius avec sarcasme. Tu ferais mieux d'aller rassurer tes sujets, Salomé !

— Appelle-moi Taramis, répliqua Salomé. Nous devons nous y habituer dès maintenant.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria Taramis. Oh, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis présentée aux portes de la ville et ai ordonné aux soldats de les ouvrir, lui expliqua Salomé. Ils ont été interloqués, mais ont obéi. C'est l'armée du Faucon que tu entends... entrant dans la ville !

— Démon ! hurla Taramis. Tu as trahi mon peuple, sous mon apparence ! Par ta faute, ils croiront que je suis responsable de cette trahison ! Oh, je dois aller les trouver, leur parler...

Avec un rire cruel, Salomé l'attrapa par le poignet et lui tordit le bras. La splendide souplesse de la reine était impuissante contre la force vindicative qui durcissait les membres graciles de Salomé.

— Tu sais comment arriver jusqu'aux cachots depuis le palais, Constantius ? dit la sorcière. Parfait. Emmène cette jeune personne irascible et enferme-la dans la plus accueillante des cellules ! Les geôliers dorment tous d'un profond sommeil... drogués par moi. Envoie un homme leur trancher la gorge avant qu'ils ne se réveillent. Personne ne doit jamais apprendre ce qui s'est passé cette nuit. Désormais je suis Taramis, et Taramis est une prisonnière sans nom, croupissant dans un cachot ignoré de tous !

Constantius sourit ; ses dents solides et blanches brillèrent sous sa fine moustache.

— Très bien ; mais tu ne me refuseras pas d'abord

un petit... ah... divertissement ?

— Pas moi ! Amuse-toi avec cette petite insolente si cela te chante... tiens, essaie donc de l'apprivoiser !

Avec un rire mauvais, Salomé jeta sa sœur dans les bras du Kothien ; puis elle se détourna et franchit la porte donnant sur le couloir au-dehors.

L'effroi dilata les yeux adorables de Taramis ; sa silhouette souple se crispa et se débattit, cherchant à se soustraire à l'étreinte de Constantius. Elle oublia les hommes marchant dans la rue, oublia l'outrage fait à sa royale personne, face à la menace pesant sur sa féminité. La reine devint une femme comme les autres. Elle oublia toutes les sensations, à part la terreur et la honte, tandis qu'elle était confrontée au cynisme total des yeux brûlants et moqueurs de Constantius, qu'elle sentait ses bras écraser brutalement son corps luttant en vain.

Salomé s'éloignait rapidement dans le couloir ; elle eut un sourire venimeux lorsqu'un cri de désespoir et d'angoisse extrêmes retentit et se répercuta en frémissant à travers le palais.

II - L'arbre de la mort

Les braies et la chemise du jeune soldat étaient maculées de sang séché, humides de sueur et grises de poussière. Du sang suintait d'une profonde blessure à sa cuisse, des estafilades sur sa poitrine et ses épaules. La transpiration faisait briller son visage livide ; ses doigts étaient crispés sur la couverture du divan où il était étendu. Pourtant, ses paroles reflétaient une souffrance de l'âme l'emportant de beaucoup sur la douleur physique.

— Elle doit être devenue folle ! répétait-il sans cesse, comme quelqu'un abasourdi par un événement monstrueux et incroyable. Cela ressemble à un cauchemar ! Taramis, que tout Khauran adore, trahissant son peuple au profit de ce démon de Kothien ! Oh, Ishtar, pourquoi n'ai-je pas été tué ? J'aurais préféré mourir... et ne pas voir notre reine se comporter en traître et en putain !

— Calme-toi, Valerius, suppliait la jeune fille qui lavait et pansait ses blessures, de ses mains

tremblantes. Oh, je t'en prie, ne bouge pas, mon bien-aimé ! Tu vas aggraver tes blessures. Je n'ose faire venir un médecin...

— Non, murmura le jeune blessé. Les démons à la barbe bleue de Constantius vont fouiller tous les quartiers de la ville, à la recherche des Khaurani blessés ; ils ont ordre de pendre tout homme dont les blessures prouvent qu'il s'est battu contre eux. Oh, Taramis, comment as-tu pu trahir le peuple qui te vénérât ? (Dans sa douleur intense, il se tordait, pleurant de rage et de honte ; la jeune femme terrifiée le prit dans ses bras, appuyant sa tête contre son sein, l'implorant de se calmer.) La mort est préférable à la honte noire qui s'est abattue sur Khauran aujourd'hui, gémissait-il. Comprends-tu cela, Ivga ?

— Non, Valerius. (Ses doigts légers et adroits étaient de nouveau à l'œuvre, nettoyant délicatement et refermant les plaies béantes de ses blessures à vif.) J'ai été réveillée par le bruit du combat dans les rues... j'ai regardé par une fenêtre et vu des Shémites frappant et massacrant des gens ; peu après, je t'ai entendu m'appeler d'une voix faible, depuis la ruelle au dos de la maison.

— J'avais atteint les limites de mon endurance, murmura-t-il. Je suis tombé dans la ruelle et étais incapable de me relever. Je savais qu'ils ne tarderaient pas à me trouver si je restais étendu ainsi... j'ai tué trois de ces bêtes à la barbe bleue, par Ishtar ! Ceux-là ne feront pas les fanfarons dans les rues de Khauran, par tous les dieux ! Que les démons leur arrachent le cœur en enfer !

La jeune fille tremblante lui parla d'une voix douce et apaisante, comme à un enfant blessé ; posa sur ses lèvres frémissantes sa bouche tendre et fraîche. Pourtant le feu qui faisait rage dans son cœur lui interdisait de se taire.

— Je ne me trouvais pas sur les remparts lorsque les Shémites sont entrés, s'écria-t-il soudain. Je dormais dans l'un des baraquements avec ceux qui n'étaient pas de garde. Peu avant l'aube, notre capitaine est entré ; son visage était très pâle sous son casque. « Les Shémites sont dans nos rues, a-t-il dit. La reine s'est présentée à la porte sud et a ordonné qu'on les laisse

entrer. Elle a fait descendre des remparts les hommes qui s'y trouvaient et montaient la garde depuis la venue de Constantius dans notre royaume. Je n'ai pas compris, comme tous ceux qui étaient présents, mais je l'ai entendue donner cet ordre, et nous avons obéi comme nous le faisons toujours. Ensuite on nous a dit de nous rassembler sur la place devant le palais. Aussi, soldats, mettez-vous en rangs à l'extérieur des baraquements, nous partons... Laissez ici vos armes et vos cuirasses. Ishtar seule sait ce que tout cela veut dire, mais tel est l'ordre de la reine. »

» Bon, lorsque nous sommes arrivés sur la place, les Shémites étaient déjà disposés en lignes, face au palais... dix mille de ces démons à la barbe bleue, armés de pied en cap. Les gens se pressaient aux portes et aux fenêtres donnant sur la place. Les rues conduisant à celle-ci étaient encombrées de Khaurani stupéfaits. Taramis se tenait sur les marches du palais ; seul Constantius était à son côté, lissant ses moustaches, pareil à un félin au corps élancé qui vient de dévorer un moineau. Toutefois, cinquante Shémites, arc à la main, étaient rangés quelques marches plus bas.

» C'est à cet endroit qu'auraient dû se trouver les gardes de la reine ; ils étaient disposés au pied de l'escalier du palais, aussi intrigués que nous ; en armes, malgré les ordres de la reine.

» Alors Taramis nous a parlé et nous a appris qu'elle avait reconsidéré la proposition de Constantius – comment, mais hier seulement elle la lui avait lancée au visage, devant toute la cour ! – et décidé de faire de lui son époux... son prince consort ! Elle n'expliqua pas pourquoi elle avait introduit les Shémites dans la ville d'une façon aussi perfide. Par contre, elle déclara que l'armée de Khauran n'avait plus de raison d'être, puisque Constantius était à la tête de troupes de combattants professionnels. C'est pourquoi elle était dissoute. Enfin, Taramis nous ordonna de rentrer calmement chez nous.

» En vérité, l'obéissance à notre reine est une seconde nature chez nous et ses paroles nous avaient plongés dans une telle stupéfaction que nous ne trouvâmes rien à rétorquer. Nous avons rompu les

rangs, presque sans nous rendre compte de ce que nous faisions, comme des hommes en transe.

» Pourtant, lorsqu'il fut ordonné pareillement aux gardes du palais de rendre leurs armes et de se retirer, leur capitaine, Conan, intervint. On dit qu'il n'était pas de service la nuit dernière et qu'il s'était enivré. À présent, il était tout à fait dégrisé et lucide. Il cria à ses hommes de rester à leur place jusqu'à ce qu'ils reçoivent un ordre de lui... et si grand est son ascendant sur ses soldats qu'ils obéirent, malgré la reine. Il s'approcha rapidement des marches du palais et regarda Taramis... puis il rugit : « Ce n'est pas la reine ! Ce n'est pas Taramis... mais quelque démon qui a pris son apparence ! »

» Ensuite ce fut l'enfer ! J'ignore au juste ce qui s'est passé. Il me semble qu'un Shémite a frappé Conan et que celui-ci l'a tué. Un instant plus tard, la place était transformée en un champ de bataille. Les Shémites se jetèrent sur les gardes, leurs lances et leurs flèches abattirent nombre de soldats qui avaient déjà quitté leurs rangs.

» Certains d'entre nous se sont emparés des armes de fortune se trouvant à notre portée, et nous avons riposté. Nous savions à peine pourquoi nous nous battions, mais c'était contre Constantius et ses démons... pas contre Taramis, je le jure ! Constantius a crié de mettre en pièces tous les traîtres. Nous n'étions pas des traîtres ! (Le désespoir et l'égarement faisaient trembler sa voix. La jeune fille eut un murmure apitoyé ; elle ne comprenait pas tout ce qu'il disait, mais compatissait à la douleur de son bien-aimé.) Le peuple ne savait quel parti prendre. La place ressembla bientôt à une maison de fous ! Nous qui nous battions n'avions aucune chance, désorganisés, sans cuirasses et presque sans armes. Les gardes étaient puissamment armés et rangés en ordre de bataille ; hélas, ils étaient seulement cinq cents ! Ils prélevèrent un lourd tribut avant d'être taillés en pièces et tués jusqu'au dernier ; pourtant une pareille bataille ne pouvait se terminer que d'une seule façon. Et tandis que ses sujets étaient massacrés sous ses yeux, Taramis se tenait sur les marches du palais, le bras de Constantius passé autour de sa taille, et riait aux éclats comme un démon sans

cœur aux traits splendides ! Oh, dieux, tout cela était insensé... insensé !

» Je n'avais encore jamais vu un homme se battre comme Conan se battait. Il s'était adossé au mur de la cour du palais et avant qu'ils l'accablent de leur nombre, les cadavres s'amoncelaient autour de lui jusqu'à hauteur de la cuisse. Finalement ils ont eu raison de lui, à cent contre un. Lorsque je l'ai vu tomber, j'ai senti mes forces m'abandonner, comme si le monde explosait entre mes doigts. En partant, j'ai entendu Constantius crier à ses chiens de capturer le capitaine vivant... Ce porc lissait sa moustache, avec ce sourire odieux aux lèvres !

Les lèvres de Constantius arboraient ce même sourire en ce moment. Il était assis sur son cheval, entouré de ses hommes... des Shémites au corps trapu, à la barbe frisée bleu-noir et au nez crochu ; le soleil bas à l'horizon lançait des reflets rougeâtres sur leurs casques à pointe et les plaques argentées de leurs corselets. Presque à un mille derrière eux, les murailles et les tours de Khauran se dressaient au milieu de la plaine.

Près de la route des caravanes, une croix massive avait été plantée dans le sol ; un homme était suspendu à cet arbre sinistre, cloué par des chevilles de fer enfoncées dans ses mains et ses pieds. Nu à l'exception d'un pagne, l'homme était presque un géant par sa stature ; ses muscles saillaient en des nœuds épais sur ses membres et son corps que le soleil avait depuis longtemps brûlés et noircis. La sueur due aux souffrances ruisselait sur son visage et son torse puissant ; pourtant, sous la crinière noire et hirsute tombant sur son front large et bas, ses yeux bleus brûlaient d'une flamme inextinguible. Du sang coulait lentement de ses mains et de ses pieds déchirés et atrocement mutilés.

Constantius le salua avec moquerie.

— Je suis désolé, capitaine, dit-il, de ne pouvoir demeurer ici pour soulager les dernières heures qui vous restent à vivre ; hélas, j'ai des devoirs à remplir dans cette cité là-bas... et je n'ai pas le droit de faire attendre notre délicieuse reine ! (Il rit doucement.)

Aussi je vous laisse à vos projets... et à ces beautés ! (Il désigna du doigt les ombres noires qui tournoyaient inlassablement, très haut dans le ciel.) Sans eux, j'imagine qu'une brute aussi puissante que vous l'êtes pourrait vivre sur cette croix plusieurs jours. Surtout ne nourrissez aucune illusion et n'espérez pas que quelqu'un viendra vous délivrer parce que je ne laisse aucun garde près de vous. J'ai fait proclamer que toute personne qui essaierait de vous détacher de cette croix, vivant ou mort, serait écorchée vive, ainsi que tous les membres de sa famille, sur la place publique. Ma réputation est suffisamment établie à Khauran pour que mon ordre ait la même valeur qu'un régiment de gardes. Je n'en laisse aucun ici, car les vautours ne s'approcheront pas tant qu'il y aura quelqu'un à proximité et je ne voudrais pas qu'ils éprouvent une gêne quelconque. C'est également pour cette raison que je vous ai emmené aussi loin de la ville. Ces vautours du désert ne dépassent jamais cet endroit, se tenant à distance des remparts.

» Sur ce, brave capitaine, adieu ! Je me souviendrai de vous lorsque, dans une heure, Taramis sera dans mes bras.

Le sang coula de nouveau des paumes transpercées : les poings semblables à des maillets de la victime se crispaient avec rage sur la tête des clous. Des muscles noueux saillirent et se tendirent sur les bras massifs ; Conan inclina sa tête en avant et cracha sauvagement au visage de Constantius. Le voïvode éclata d'un rire froid, essuya la salive sur son gorgerin et fit virevolter son cheval.

— Souviens-toi de moi lorsque les vautours mettront en lambeaux ta chair vivante, lança-t-il avec moquerie. Ces charognards du désert appartiennent à une espèce particulièrement vorace. J'ai vu des hommes vivre plusieurs heures sur la croix, sans yeux, sans oreilles et sans cuir chevelu, avant que leurs becs acérés ne se soient frayés un chemin jusqu'aux organes vitaux.

Sans un regard en arrière, il lança son cheval au galop en direction de la ville... silhouette souple et droite, étincelante dans son armure polie ; à côté de lui couraient ses bourreaux aux traits barbus et impassibles. Un léger nuage de poussière s'éleva de la

piste antique, marquant leur passage.

L'homme crucifié était le seul signe de vie dans un paysage qui semblait désolé et abandonné en cette fin de journée. Khauran, à moins d'un mille de distance, aurait pu se trouver à l'autre bout du monde, ou exister à une autre ère.

Secouant la sueur de ses yeux, Conan posa un regard inexpressif sur le paysage familial. De chaque côté de la ville et au-delà, s'étendaient des prairies fertiles ; du bétail broutait dans le lointain, où des champs et des vignes striaient la plaine. À l'ouest et au nord, l'horizon était ponctué de villages qui paraissaient minuscules. À une distance moindre, au sud-est, un reflet argenté marquait le cours d'une rivière et au-delà de cette rivière commençait brutalement un désert sablonneux, s'étendant loin, très loin, à l'infini. Conan regardait fixement cette perspective désolée et nue, brillant d'une lueur fauve avec les derniers feux du couchant, comme un aigle pris au piège contemple le ciel inaccessible. Le dégoût s'empara de lui ; son regard se tourna vers les tours brillantes de Khauran. La cité l'avait trahi... il était tombé dans un traquenard et se retrouvait suspendu à cette croix de bois, tel un lièvre cloué à un arbre.

Un désir rouge de vengeance balaya cette pensée. Des imprécations jaillirent d'une manière fantastique des lèvres de l'homme. Tout son univers se contracta, se concentra, s'incorpora aux quatre clous d'acier qui le tenaient éloigné de la vie et de la liberté. Ses grands muscles frissonnèrent, se nouant comme des câbles d'acier. La sueur recouvrit sa peau grisâtre tandis qu'il essayait de trouver un point d'appui pour arracher les clous du bois. C'était inutile. Ils avaient été enfoncés profondément. Ensuite il tenta d'arracher ses mains hors des chevilles ; ce ne fut pas la souffrance abyssale et horrible qui l'amena finalement à abandonner ses efforts, mais leur futilité. Les pointes des clous étaient larges et épaisses ; il ne pouvait les faire passer par ses blessures béantes. Le désespoir submergea le géant pour la première fois de sa vie. Il resta immobile sur sa croix, sa tête reposant sur sa poitrine, et ferma ses yeux pour les protéger de l'éclat douloureux du soleil.

Un battement d'ailes l'amena à regarder en l'air,

juste comme une ombre recouverte de plumes fondait du ciel. Un bec acéré, visant ses yeux, lui entailla la joue ; il rejeta sa tête de côté, fermant les yeux involontairement. Il poussa un hurlement, un cri de menace croassant et désespéré ; les vautours s'écartèrent et battirent en retraite, effrayés par le bruit. Ils recommencèrent à tourner prudemment au-dessus de sa tête. Du sang coula sur la bouche de Conan ; il lécha machinalement ses lèvres, cracha au goût salé.

À ce moment, une soif sauvage l'assaillit. Il avait bu énormément de vin la nuit précédente et pas une seule goutte d'eau n'avait touché ses lèvres depuis. Il y avait eu la bataille sur la place, à l'aube. Et tuer était un travail qui donnait soif, qui faisait transpirer... d'une sueur salée. Il regarda fixement la rivière lointaine comme un damné regarde à travers les grilles de l'enfer. Il pensa aux torrents glacés d'eau blanche qu'il avait remontés à la nage, au jade liquide où il s'était trempé jusqu'aux épaules. Il se souvint des grandes cornes remplies d'ale mousseuse, des outres débordant de vin pétillant, vidées avec insouciance ou répandues sur le sol des tavernes. Il se mordit la lèvre pour s'empêcher de beugler, en proie à une souffrance insupportable, comme mugit un animal torturé.

Le soleil descendait à l'horizon, semblable à une boule blafarde au sein d'une mer de sang embrasée. Se découpant sur un rempart écarlate qui fermait, l'horizon, les tours de la ville flottaient, aussi irréelles qu'un rêve. Le ciel lui-même était teinté de sang pour son regard voilé. Il lécha ses lèvres noircies et fixa de ses yeux injectés de sang la rivière lointaine. Elle aussi semblait écarlate ; les ombres surgissant de l'est et s'épaississant paraissaient aussi noires que l'ébène.

Traversant sa torpeur lui parvint un fort battement d'ailes. Relevant la tête il observa, avec le regard brûlant d'un loup, les ombres qui tournoyaient au-dessus de lui. Il savait que, avant longtemps, ses cris ne les effraieraient plus. L'un d'eux plongeait... plongeait... de plus en plus bas. Conan rejeta sa tête en arrière, aussi loin qu'il le pouvait, et attendit avec une terrible patience. Le vautour s'abattit dans un rapide bruissement d'ailes. Son bec frappa comme l'éclair, déchirant la peau du menton de Conan. Le barbare

avait vivement tourné sa tête de côté ; avant que l'oiseau puisse s'éloigner, la tête de Conan plongeait vers l'avant. Les puissants muscles de son cou se tendirent et ses dents, claquant comme celles d'un loup, se refermèrent et se soudèrent sur le cou nu et renflé du rapace.

Aussitôt le vautour se débattit furieusement, caquetant avec une frénésie croissante. Ses ailes en fouettant l'air aveuglaient l'homme et ses serres déchiraient sa poitrine. Pourtant, il maintenait toujours farouchement sa prise ; les muscles saillaient en des blocs massifs sur ses joues. Les os du cou du charognard craquèrent entre ses dents puissantes. Le volatile eut un dernier battement d'ailes convulsif, puis s'immobilisa et pendit mollement. Conan le lâcha et cracha le sang qui emplissait sa bouche. Les autres vautours, terrifiés par le sort de leur congénère, avaient fui pour se réfugier sur un arbre éloigné où ils restèrent perchés, tels de noirs démons en une sinistre assemblée.

Un triomphe féroce déferla à travers le cerveau hébété du Cimmérien. La vie battait, forte et sauvage, dans ses veines. Il pouvait encore braver la mort ; il vivait toujours. La moindre sensation, même de douleur, était une négation de la mort.

— Par Mitra ! (Une voix venait de retentir ou alors il souffrait d'hallucinations.) De ma vie je n'ai jamais vu une chose pareille !

Secouant la sueur et le sang de ses yeux, Conan aperçut quatre cavaliers. Assis sur leurs montures, dans le crépuscule, ils levaient les yeux vers lui. Trois d'entre eux étaient des éperviers aux traits décharnés, en robes blanches : des hommes de tribu, sans aucun doute, des nomades zuagirs venant d'au-delà de la rivière. Le quatrième portait comme eux une khalat blanche, serrée à la taille par un ceinturon ; une coiffe flottant au vent, retenue par un triple bandeau de poils de chameau tressés, tombait jusqu'à ses épaules. Mais ce n'était pas un Shémite. La pénombre n'était pas encore assez épaisse, ni la vue d'aigle de Conan trop voilée pour l'empêcher de distinguer les traits caractéristiques de l'homme.

Il était aussi grand que Conan, mais ses membres

n'étaient pas aussi puissants. Ses épaules étaient larges et son visage mince présentait la dureté de l'acier ou d'un fanon de baleine. Une courte barbe noire ne dissimulait pas entièrement la saillie agressive de ses fines mâchoires ; des yeux gris, aussi froids et perçants qu'une épée, brillaient dans l'ombre de la kaffia. Calmant son étalon nerveux d'une main rapide et sûre, cet homme parla :

— Par Mitra, il me semble le connaître !

— Oui ! C'est le Cimmérien qui était capitaine de la garde de la reine !

C'étaient bien les accents gutturaux d'un Zuagir.

— Elle a dû se défaire de tous ses anciens favoris, murmura le cavalier. Qui aurait jamais cru cela de la reine Taramis ? J'aurais préféré une guerre longue et sanglante. Cela nous aurait permis, à nous gens du désert, de piller sans risque. En fait, nous nous sommes aventurés aussi près de ces remparts pour trouver seulement cette rosse... (il regarda le cheval hongre tenu par l'un des nomades)... et ce chien moribond.

Conan releva sa tête ensanglantée.

— Si j'étais en mesure de descendre de cette poutre, c'est moi qui te transformerais rapidement en un chien moribond, voleur zaporoskien ! grinça-t-il entre ses lèvres noircies.

— Mitra, le drôle me connaît ! s'exclama l'autre. Holà, coquin, comment cela se fait-il ?

— Tu es le seul de ton espèce à infester ces régions, murmura Conan. Tu es Olgerd Vladislav, chef de brigands.

— En effet ! Et autrefois hetman des kozaki de la rivière Zaporoska, comme tu l'as deviné. Aimerais-tu vivre ?

— Seul un imbécile poserait cette question ! haleta Conan.

— Je suis un homme dur, poursuivit Olgerd, et l'endurance est la seule qualité que je respecte chez autrui. Je dois juger si tu es un homme... ou seulement un chien, tout juste bon à rester sur cette croix et à mourir.

— Si nous le délivrons, on risque de nous voir depuis les remparts, objecta l'un des nomades.

Olgerd secoua la tête.

— Il fait trop sombre. Tiens, prends cette hache, Djebal, et abats la croix !

— Si elle tombe vers l'avant, elle l'écrasera, rétorqua Djebal. Je puis m'arranger pour qu'elle tombe en arrière, mais alors, l'impact de la chute risque de lui briser le crâne et de le vider de toutes ses entrailles.

— S'il est digne de m'accompagner, il survivra à cela, répondit imperturbablement Olgerd. Dans le cas contraire, la preuve sera faite qu'il ne méritait pas de vivre. Abats cette croix !

Le premier impact de la hache d'armes heurtant le bois et les vibrations lui succédant envoyèrent des ondes d'une douleur atroce et suppliciente à travers les pieds et les mains enflés de Conan. Le tranchant frappa plusieurs fois ; chaque coup se répercutait et résonnait dans son cerveau hébété, faisant frissonner ses nerfs mis à la torture. Pourtant il serrait les dents et ne laissait échapper aucun cri. La hache traversa le madrier, la croix oscilla sur sa base sectionnée et bascula en arrière. Conan fit de tout son corps un nœud solide de muscles aussi durs que le fer, écrasa sa tête contre le bois et la maintint fortement à cet endroit. Le madrier heurta violemment le sol et rebondit légèrement. L'impact brutal déchira ses blessures et l'étourdit un instant. Il combattit la vague montante des ténèbres, pris de nausées et de vertiges, tout en réalisant que les muscles d'acier qui recouvraient, telle une gaine, ses organes vitaux, lui avaient évité de nouvelles déchirures, irrémédiables et mortelles cette fois.

Il n'avait émis aucun son ; pourtant le sang coulait de ses narines et les muscles de son ventre tremblaient, luttant contre l'envie de vomir. Avec un grognement d'approbation, Djebal se pencha sur lui, armé d'une paire de tenailles utilisées ordinairement pour retirer des clous de fers à cheval, et saisit la tête de la cheville enfoncée dans la main droite de Conan. Il déchira la peau pour avoir une meilleure prise sur la tête profondément incrustée dans la chair. Les pinces étaient petites pour ce genre de travail. Djebal transpirait et jurait, tirant avec effort et luttant contre le morceau de bois qui résistait opiniâtrement, le faisant aller d'avant en arrière... dans la chair boursouflée

aussi bien que dans le bois. Le sang coula de nouveau, recouvrant les doigts du Cimmérien. Son immobilité était telle qu'on aurait pu le croire mort ; seul son torse puissant s'élevait et retombait convulsivement. Le clou céda et Djebal brandit l'objet taché de sang avec un grognement de satisfaction, puis il le jeta de côté et se pencha sur l'autre.

L'opération se déroula de la même façon. Djebal dirigea ensuite son attention vers les pieds de Conan cloués sur le bois. Mais le Cimmérien, se redressant avec effort pour prendre une position assise, lui arracha les tenailles des doigts et, d'une violente poussée, l'écarta et le projeta plusieurs pas en arrière. Les mains de Conan étaient tellement gonflées qu'elles atteignaient presque deux fois leur dimension normale. Ses doigts ressemblaient à des pouces difformes. Il referma ses mains ; la souffrance fut si atroce que du sang ruissela entre ses dents serrées, incrustées dans sa lèvre. Néanmoins, tenant maladroitement les pinces à deux mains, il parvint à ôter le premier clou, puis l'autre. Ils n'étaient pas aussi profondément enfoncés dans le bois que les autres l'avaient été.

Il se leva avec raideur et se tint debout, chancelant sur ses pieds gonflés et mutilés, titubant comme un homme ivre ; une sueur glacée coulait sur son visage et tout son corps. Il fut pris de nausées et serra farouchement ses mâchoires pour ne pas vomir.

Olgerd, l'observant avec impassibilité, lui désigna d'un geste de la main le cheval volé. Conan s'avança vers lui en trébuchant ; chaque pas était un véritable enfer ; la douleur le transperçait et le poignardait, souillant ses lèvres d'une mousse sanglante. Une main déformée et tâtonnante saisit maladroitement l'arçon de selle, un pied ensanglanté parvint à se glisser dans l'étrier. Serrant les dents, il se hissa d'un bond pour se mettre en selle ; il faillit s'évanouir au milieu de cet effort. Pourtant il retomba sur la selle... Au même instant, Olgerd frappait méchamment le cheval avec son fouet. L'animal surpris se cabra ; son cavalier se balança et s'affaissa lourdement, ressemblant à un sac de sable, presque désarçonné. Conan avait enroulé une rêne autour de chaque main, les maintenant en place à l'aide de ses pouces repliés. Oscillant

vertigineusement, il mit à contribution toute la force de ses biceps noués, tordant de côté la tête de l'animal et l'obligeant à se calmer ; le cheval poussa un hennissement de douleur, ses mâchoires presque démisées.

L'un des Shémites brandit une gourde d'eau, d'un air interrogateur.

Olgerd secoua la tête.

— Il attendra que nous ayons rejoint notre campement. C'est seulement à dix milles d'ici. S'il est capable de vivre dans le désert, il vivra jusque-là sans boire une seule goutte.

Le groupe s'éloigna au galop, ressemblant à des fantômes, vers la rivière ; au milieu des quatre guerriers, Conan oscillait et se balançait comme un homme ivre sur sa selle ; ses yeux injectés de sang étaient vitreux, une mousse sanglante séchait sur ses lèvres noircies.

III - Une lettre vers la Némédie

Le savant Astreas, effectuant un voyage dans l'Est au cours de ses recherches infatigables destinées à satisfaire sa soif de connaissance inextinguible, envoya une lettre à son ami et condisciple, le philosophe Alcemides, dans sa Némédie natale. Cette lettre informait les nations occidentales des événements qui se déroulaient alors dans l'Est... toujours une région mystérieuse, presque mythique, pour les peuples de l'Ouest.

Astreas écrivait notamment : « Tu aurais peine à imaginer, mon cher et vieil ami, dans quelle situation se trouve le minuscule royaume de Khauran depuis que la reine Taramis a admis à sa cour Constantius et ses mercenaires. J'ai relaté brièvement cet événement dans ma dernière et hâtive lettre. Sept mois ont passé depuis ; en vérité, le démon lui-même semble avoir été lâché sur ce malheureux royaume. Taramis doit être devenue complètement folle ; alors qu'auparavant elle était renommée pour sa vertu, sa justice et sa quiétude, elle est à présent fameuse pour des qualités précisément à l'opposé de celles que je viens d'énumérer. Sa vie privée est scandaleuse... bien que

« privée » ne soit pas le terme exact, car la reine n'essaie même pas de dissimuler la débauche et la luxure de sa cour. Elle se complaît dans les orgies les plus infâmes, auxquelles les infortunées dames de la cour sont obligées de participer, jeunes femmes mariées aussi bien que vierges.

» Elle-même n'a pas eu scrupule à épouser son amant, Constantius. Celui-ci est assis sur le trône à côté d'elle et règne en tant que prince consort. Ses officiers suivent son exemple et n'hésitent pas à débaucher toutes les femmes qu'ils désirent, sans tenir compte de leur rang ou de leur position sociale. Le royaume gémit sous des impôts exorbitants, les paysans sont dépouillés de leurs récoltes et les marchands sont vêtus de guenilles... tout ce que leur laissent les collecteurs de taxes. Qui plus est, ils sont contents s'ils en réchappent en gardant leur peau intacte !

» Je sens ton incrédulité, mon bon Alcemides ; tu te dis que j'exagère certainement les conditions de vie à Khauran. Une telle situation serait impensable dans n'importe quelle contrée de l'Ouest, je le reconnais. Mais tu dois réaliser l'énorme différence qui existe entre l'Ouest et l'Est, particulièrement dans cette région. Tout d'abord, Khauran est un royaume de peu d'importance, l'une des nombreuses principautés qui, dans le passé, formèrent la partie orientale de l'empire de Koth et recouvrèrent ultérieurement l'indépendance qui avait été la leur. Cette partie du monde est constituée de ces minuscules royaumes, ridiculement petits en comparaison de nos royaumes de l'Ouest, ou des sultanats de l'Extrême-Orient. Pourtant, ils sont importants, car ils contrôlent les routes des caravanes et regorgent de richesses.

» Khauran est le royaume situé le plus au sud-est de toutes ces principautés, à la lisière même des déserts de Shem l'Orientale. La ville de Khauran est l'unique cité de quelque importance de ce pays et se trouve à proximité de la rivière séparant les prairies du désert de sable, telle une tour de guet gardant les plaines fertiles avoisinantes. La terre est si riche qu'elle donne trois et même quatre récoltes par an ; il y a de nombreux villages à l'ouest et au nord de la ville. Pour quelqu'un habitué aux grandes plantations et aux fermes de

l'Ouest, il est étrange de voir ces champs et ces vignes minuscules ; pourtant, ils produisent grain et fruits comme s'ils se déversaient d'une corne d'abondance. Les villageois sont des agriculteurs et rien d'autre. Issus d'une race aborigène, métissée, ils ne sont aucunement belliqueux, incapables de se protéger eux-mêmes, et la possession d'armes leur est interdite. Dépendant entièrement des soldats de la ville, ils sont sans défense dans les conditions présentes. C'est pourquoi une révolte sauvage des régions rurales, qui serait une certitude dans n'importe laquelle des nations occidentales, est impossible ici.

» Ils travaillent très durement, et docilement, sous la poigne de fer de Constantius ; ses Shémites à la barbe noire parcourent sans cesse les champs, un fouet à la main, tels les contremaîtres surveillant les serfs noirs qui travaillent dans les plantations du sud de Zingara.

» Les gens de la ville ne se portent guère mieux. Ils sont spoliés de leurs richesses, leurs plus belles filles sont emmenées pour assouvir les désirs lubriques et insatiables de Constantius et de ses mercenaires. Ces hommes sont dépourvus de toute pitié ou compassion, présentant toutes les caractéristiques que nos armées ont appris à abhorrer au cours de nos guerres contre les alliés shémites d'Argos... une cruauté inhumaine et une férocité de bête sauvage. Les citoyens constituent la caste dirigeante de Khauran, des Hyboriens d'une manière prédominante, valeureux et belliqueux. Mais la trahison de leur reine les a livrés aux mains de leurs oppresseurs. Les Shémites sont la seule force armée à Khauran, et le châtiment le plus atroce est infligé à tout Khaurani trouvé en possession d'armes. Une persécution systématique destinée à exterminer tous les jeunes hommes de Khauran capables de manier une arme a été sauvagement menée. Beaucoup ont été impitoyablement massacrés, d'autres vendus comme esclaves aux Turaniens. Par milliers ils ont fui le royaume et se sont mis au service d'autres souverains, ou bien sont devenus des brigands, rôdant en bandes nombreuses le long des frontières.

» À présent il existe une possibilité d'invasion depuis le désert : celui-ci est habité par des tribus de nomades shémites. Les mercenaires de Constantius

sont des hommes originaires des cités shémites de l'Ouest – Pelishtim, Anakim, Akkharim – et sont exécrés par les Zuagirs et les autres tribus nomades. Comme tu le sais, mon bon Alcemides, ces contrées barbares se composent de pâturages à l'ouest, qui s'étendent jusqu'à l'océan lointain et où se dressent les villes habitées par des sédentaires, et de déserts à l'est, où les nomades à la vie frugale régneront en maîtres ; une guerre incessante oppose les habitants des villes aux seigneurs du désert.

» Les Zuagirs ont combattu Khauran depuis des siècles, effectuant des raids et se livrant au pillage... sans succès ; pourtant ils se ressentent de sa conquête par leurs frères de race venus de l'ouest. La rumeur dit que cet antagonisme naturel est attisé par un homme, ancien capitaine de la garde de la reine ; parvenant à se soustraire à la haine de Constantius, qui l'avait fait crucifier, il a trouvé refuge auprès des nomades. Son nom est Conan ; lui aussi est un barbare, l'un de ces Cimmériens au tempérament sombre dont nos soldats ont appris, plus d'une fois, à connaître la férocité, à leurs cruels dépens. Toujours selon la rumeur, il serait devenu le bras droit d'Olgerd Vladislav, l'aventurier kozak qui a quitté les steppes nordiques et pris le commandement d'une bande de Zuagirs. D'autres rumeurs prétendent que cette troupe a vu ses effectifs grossir d'une manière considérable au cours de ces derniers mois et qu'Olgerd, poussé sans doute par ce Cimmérien, envisagerait à l'heure actuelle un raid sur Khauran.

» Ce ne peut être qu'un raid et rien de plus : les Zuagirs ne possèdent pas de machines de siège ni la connaissance militaire nécessaire pour investir une ville, et le fait a été prouvé à de nombreuses reprises dans le passé que les nomades, en raison de leur formation peu rigoureuse, ou plutôt de leur absence de toute formation, ne sont pas de taille à affronter dans une bataille rangée les soldats bien disciplinés et parfaitement armés des cités shémites. Les Khaurani accueilleraient sans doute avec joie cette invasion : en effet, les nomades ne pourraient les traiter plus durement que leurs maîtres actuels et même une extermination totale serait préférable aux souffrances

qu'ils doivent endurer. Mais ils sont tellement découragés et désemparés qu'ils ne pourraient apporter aucune aide aux envahisseurs.

» Leur condition est tout à fait pitoyable. Taramis, apparemment possédée par un démon, n'est arrêtée par rien. Elle a aboli le culte d'Ishtar et transformé le temple en un lieu d'idolâtrie. Elle a détruit la statue en ivoire de la déesse qu'adorent ces Hyboriens de l'Est (ce culte, bien qu'inférieur à la religion de Mitra que nous autres nations de l'Ouest reconnaissons comme seule véritable, est néanmoins supérieur aux rites démoniaques des Shémites) et a rempli le temple d'Ishtar de statues obscènes de toutes les sortes imaginables... dieux et déesses de la nuit, représentés dans toutes les positions lascives et perverses, avec toutes les caractéristiques révoltantes qu'un cerveau dégénéré peut imaginer. Elles ont été identifiées pour la plupart... il s'agit des divinités impures des Shémites, des Turaniens, des Vendhyans et des Khitans, mais d'autres suggèrent une antiquité hideuse et pratiquement oubliée, des formes viles et blasphématoires dont se souviennent seulement des légendes extrêmement obscures. Où la reine a-t-elle eu connaissance de ces déités infernales, je n'ose même pas hasarder une hypothèse.

» Elle a institué les sacrifices humains, et depuis son mariage avec Constantius, pas moins de cinq cents hommes, femmes et enfants ont été immolés. Certains sont morts sur l'autel qu'elle a fait ériger dans le temple – elle manie elle-même la dague sacrificielle ! – mais le plus grand nombre ont trouvé une fin encore plus horrible.

» Taramis a placé un monstre, d'une espèce inconnue, dans une crypte du temple. Ce que c'est et d'où il est venu, personne ne le sait. Peu de temps après qu'elle a écrasé la révolte désespérée de ses soldats contre Constantius, elle a passé toute une nuit dans le temple désacralisé, seule avec une douzaine de captifs attachés. Et les gens ont vu en tremblant une fumée à la puanteur abominable monter du dôme en volutes épaisses, ont entendu le chant frénétique de la reine et les cris de souffrance de ses victimes ; à l'approche de l'aube, une autre voix s'est mêlée à ces

cris... un croassement strident et inhumain qui a glacé le sang de tous ceux qui l'ont entendu.

» L'aube venue, Taramis est sortie du temple ; elle titubait comme si elle était ivre et ses yeux flamboyaient d'un triomphe démoniaque. On n'a jamais revu ses captifs, ni réentendu la voix croassante. Pourtant, il existe une salle dans le temple où la reine est la seule à se rendre ; à chaque fois, elle pousse devant elle une victime pitoyable. Et l'on ne revoit jamais cette offrande humaine. Tous savent que dans cette sinistre crypte est tapi quelque monstre surgi de la nuit obscure des siècles... et celui-ci dévore les humains aux hurlements éperdus que lui livre Taramis.

» Il m'est impossible de la considérer plus longtemps comme une femme et une mortelle... elle évoque plus à mes yeux un démon féroce, blotti dans sa tanière souillée de sang, accroupi parmi les ossements et les restes de ses victimes, aux doigts griffus et écarlates. Le fait que les dieux lui permettent de continuer ses horribles méfaits sans intervenir ébranle presque ma foi en la justice divine.

» Lorsque je compare sa conduite actuelle au comportement qui était le sien à mon arrivée à Khauran, il y a sept mois de cela, je suis frappé de stupeur et perplexe... presque enclin à partager la croyance de nombre de Khaurani... à savoir qu'un démon a pris possession du corps de Taramis. Un jeune soldat, Valerius, a une autre conviction. Il est persuadé qu'une sorcière a revêtu une apparence identique à celle de la reine vénérée par tout Khauran. Il pense que Taramis a été enlevée dans le plus grand secret et enfermée dans un cachot, et que la créature gouvernant à sa place n'est qu'une sorcière. Il a juré de retrouver la vraie reine, si elle est encore en vie. Hélas, j'ai bien peur qu'il n'ait été victime lui-même de la cruauté de Constantius. Il était impliqué dans la révolte des gardes du palais ; ayant échappé aux mercenaires shémites, il est resté caché quelque temps, refusant avec obstination de se réfugier à l'étranger ; c'est durant cette période que je l'ai rencontré et qu'il m'a exposé ses convictions.

» Depuis, il a disparu, comme tant d'autres, dont le sort reste inconnu. Je crains qu'il n'ait été arrêté par les

espions de Constantius.

» À présent je dois conclure cette lettre et te l'envoyer discrètement, au moyen d'un pigeon voyageur aux ailes rapides, qui l'apportera à l'avant-poste où je l'ai acheté, à la frontière de Koth. Après une longue route, par caravane de chameaux et cavalier diligent, elle te parviendra enfin. Je dois me hâter et terminer avant l'aube. Il est tard et les étoiles brillent d'une lueur blanchâtre sur les toits en terrasse de Khauran. Un silence frémissant enveloppe la cité endormie ; j'entends le battement sourd d'un tambour maussade, depuis le temple lointain. Je ne doute pas que Taramis soit là-bas, préparant quelque nouvelle infamie. »

Néanmoins, le savant se trompait en supposant que la femme qu'il appelait Taramis se trouvait dans le temple. Celle que le monde connaissait comme la reine de Khauran se tenait dans un cachot, éclairé seulement par une torche ; la lueur vacillante jouait sur ses traits, soulignant la cruauté démoniaque de son splendide visage.

Sur le sol de dalles nues, à ses pieds, était prostrée une forme dont la nudité était à peine dissimulée par des guenilles infectes.

Salomé toucha cette forme avec mépris du bout de sa sandale dorée ; elle eut un sourire vindicatif en la voyant se reculer et frissonner à ce contact.

— Tu n'aimes donc pas mes caresses, ma douce sœur ?

Taramis était toujours belle, malgré ses haillons, la captivité et les mauvais traitements subis depuis sept mois. Elle ne répondit pas aux sarcasmes de sa sœur, se contentant de baisser la tête, comme quelqu'un qui s'est habitué à la moquerie.

Cette résignation ne plut pas à Salomé. Elle mordit sa lèvre rouge et tapota du pied les dalles nues tandis qu'elle abaissait les yeux, d'un air courroucé, vers la silhouette passive. Salomé était habillée avec la splendeur barbare d'une femme de Shushan. À la lueur de la torche, des bijoux étincelaient sur ses sandales dorées, sur ses plaques pectorales en or et les fines chaînettes les maintenant en place. Des anneaux d'or

passés à ses chevilles tintaient doucement lorsqu'elle bougeait, des bracelets ornés de gemmes pesaient sur ses bras nus. Sa coiffure était celle d'une femme shémite ; des pendentifs en jade accrochés à ses boucles d'oreilles en or brillaient et scintillaient à chaque mouvement impatient de sa tête hautaine. Une ceinture incrustée de gemmes retenait une jupe de soie tellement transparente que cela ressemblait davantage à une moquerie cynique de la convention.

Une longue cape d'un écarlate sombre recouvrait ses épaules et tombait jusqu'à terre ; l'un de ses pans était ramené négligemment sur son bras en un paquet qu'elle serrait contre elle.

Salomé se baissa brusquement et, de sa main libre, empoigna les cheveux décoiffés de sa sœur, rejetant en arrière la tête de la jeune femme pour la fixer dans les yeux. Taramis soutint ce regard de panthère sans sourciller.

— Tu es moins prompte à verser des larmes qu'auparavant, ma douce sœur, murmura la sorcière.

— Tu ne m'en arracheras plus ! répondit Taramis. Tu t'es divertie trop souvent du spectacle de la reine de Khauran à genoux, sanglotant et demandant grâce. Je sais que tu m'as épargnée uniquement pour me tourmenter... tu as limité tes tortures à des tourments tels qu'ils n'entraînent pas la mort ou ne risquent pas de me défigurer d'une façon irrémédiable. Mais je n'ai plus peur de toi ; tu as drainé de mon corps les derniers vestiges d'espoir, de crainte et de honte. Tue-moi et que tout soit dit, car j'ai versé mes dernières larmes pour ton plus grand plaisir, noir démon de l'enfer !

— Tu te flattes, sœur chérie, ronronna Salomé. Jusqu'à présent, c'est seulement ton beau corps que j'ai fait souffrir... uniquement ta fierté et ton amour-propre que j'ai broyés. Tu oublies que, à la différence de moi, tu es capable de souffrances mentales. J'ai observé ceci alors que je te régalais du récit de certaines comédies que j'ai jouées avec quelques-uns de tes stupides sujets. Cette fois, je t'ai apporté une preuve plus éclatante de ces farces. Savais-tu que Krallides, ton fidèle conseiller, était revenu de Turan en grand secret et qu'il a été arrêté ?

Taramis pâlit.

— Que... que lui as-tu fait ?

Pour toute réponse, Salomé tira de sous son manteau le mystérieux paquet. Elle défit rapidement les bandes de soie qui enveloppaient l'objet et le brandit... la tête d'un jeune homme... ses traits étaient figés et horriblement convulsés comme si la mort était survenue au milieu d'une souffrance inhumaine.

Taramis poussa un cri comme si une épée lui avait transpercé le cœur.

— Oh, Ishtar ! Krallides !

— Oui ! Il essayait de soulever le peuple contre moi, pauvre fou, arguant que Conan avait dit la vérité en affirmant que je n'étais pas Taramis. Comment le peuple pourrait-il se révolter contre les Shémites du Faucon ? Avec des bâtons et des pierres ? Peuh ! Les chiens dévorent en ce moment même son corps décapité sur la place du marché et je vais jeter cette charogne obscène dans un égout, pour qu'elle y pourrisse ! Qu'est-ce donc, ma sœur ? (Elle s'arrêta, souriant vers sa victime prostrée à ses pieds.) Aurais-tu découvert que tu as encore des larmes à verser ? Parfait ! Je réservais les tortures de l'esprit pour la fin. Dorénavant, je te montrerai bien d'autres spectacles identiques à... celui-ci !

Se tenant ainsi dans la lumière de la torche, avec la tête tranchée dans sa main, elle ne ressemblait à rien qui ait jamais été engendré par une femme de ce monde, en dépit de sa beauté impressionnante. Taramis ne leva pas les yeux vers elle. Elle gisait face contre terre, sur le sol malpropre ; son corps gracile était secoué par des sanglots de douleur. De ses poings serrés elle frappait les dalles de pierre. Salomé se dirigea lentement vers la porte ; ses bracelets de chevilles tintaient à chacun de ses pas, ses pendentifs d'oreilles scintillaient à la lueur de la torche.

Quelques instants plus tard, elle sortait par une porte encastrée dans une arche sombre ; celle-ci donnait sur une cour, laquelle donnait à son tour sur une ruelle tortueuse. Un homme était là ; il se tourna dans sa direction. C'était un gigantesque Shémite, aux yeux sombres et aux larges épaules, bâti comme un taureau.

Sa grande barbe noire tombait sur son torse puissant, cuirassé d'argent.

— Elle a pleuré ?

Son grondement ressemblait au mugissement d'un taureau, caverneux, grave et sonore. C'était le général des mercenaires, l'un des rares parmi les compagnons de Constantius à connaître le secret de la reine de Khauran.

— Oui, Khumbanigash. Il y a des régions entières de sa sensibilité auxquelles je n'ai pas encore touché. Lorsqu'un sens est émoussé par une laceration continuelle, je recherche aussitôt une souffrance nouvelle, plus poignante... Prends, chien !

Une silhouette en haillons, malpropre, aux cheveux en broussaille, s'approcha en tremblant, d'une démarche traînante... l'un des mendiants dormant dans les ruelles et les cours à ciel ouvert. Salomé lui lança la tête.

— Tiens, le sourd ; jette ça dans l'égout le plus proche. Fais-lui comprendre par signes, Khumbanigash, il n'entend rien.

Le général obéit ; la tête hirsute acquiesça et l'homme s'éloigna avec peine.

— Pourquoi continuer cette farce ? gronda Khumbanigash. Tu es si solidement installée sur le trône que rien ne saurait t'en déloger. Quelle importance si ces imbéciles de Khaurani apprennent la vérité ? Ils ne peuvent rien faire. Proclame ta véritable identité ! Montre-leur leur ex-reine adorée... et fais-lui trancher la tête sur la grand-place !

— Pas encore, mon bon Khumbanigash...

La porte voûtée se referma en claquant sur les accents cruels de Salomé et les échos sonores de la voix puissante de Khumbanigash. Le mendiant muet était accroupi dans la cour intérieure ; il n'y avait personne pour voir que les mains qui tenaient la tête coupée tremblaient fortement... des mains brunes et musclées, contrastant étrangement avec le corps courbé en deux et les guenilles malpropres.

— Je le savais ! (Ce fut un chuchotement farouche et vibrant, à peine audible.) Elle vit ! Oh, Krallides, ton martyre n'aura pas été vain ! Ainsi ils l'ont enfermée dans ce donjon ! Oh, Ishtar, si tu aimes les hommes justes, aide-moi maintenant !

IV - Les loups du désert

Olgerd Vladislav versa dans son gobelet incrusté de gemmes un vin écarlate et poussa le récipient – une aiguière en or – sur la table d'ébène vers Conan le Cimmérien. Les vêtements d'Olgerd auraient satisfait la vanité de tout hetman zaporoskien.

Sa khalat était de soie blanche, avec des perles cousues sur la poitrine. Nouées à la taille par une ceinture de Bakhauriot, ses jupes étaient retroussées, découvrant ses braies en soie amples, rentrées dans de courtes bottes de cuir vert et souple, damasquinées de fils d'or. Un turban de soie verte coiffait sa tête, enroulé autour d'un casque à pointe ciselé d'or. Sa seule arme était un large poignard cherkees, à la lame incurvée, dans un fourreau en ivoire fixé très haut à sa hanche gauche, à la façon kozak. Se carrant dans son fauteuil marqueté d'or et orné d'aigles sculptés, Olgerd étendit ses jambes bottées devant lui et lampa bruyamment le vin pétillant.

Face à cette splendeur raffinée, le gigantesque Cimmérien contrastait d'une façon saisissante, avec sa crinière noire tombant sur ses épaules, son visage bruni et couvert de cicatrices, et ses yeux d'un bleu volcanique. Il portait une simple cotte de mailles noire ; le seul éclat sur son habit était la grosse boucle d'or du ceinturon qui retenait son épée dans son fourreau de cuir usé.

Ils étaient seuls dans la tente aux parois de soie, tendue de tapisseries de fils d'or et décorée de riches tapis et de coussins de velours, le butin prélevé sur les caravanes. Du dehors parvenait un murmure bas et continu, le bruit qui accompagne toujours une grande foule, dans un camp ou ailleurs. De temps à autre, une bourrasque de vent, soufflant du désert, faisait bruire les feuilles des palmiers.

— « Aujourd'hui à l'ombre, demain au soleil », cita Olgerd, en desserrant légèrement son ceinturon écarlate et en tendant la main vers l'aiguière contenant le vin. La vie est ainsi faite. Autrefois, j'étais hetman des kozaki sur les rives de la Zaporoska ; à présent je suis un chef du désert. Il y a sept mois de cela, tu étais cloué sur une croix, devant les remparts de Khauran. À

présent tu es le lieutenant du plus puissant brigand existant entre Turan et les prairies occidentales. Tu devrais me montrer plus de reconnaissance !

— Et avouer mon utilité ? (Conan éclata de rire et souleva l'aiguère.) Quand tu permets à un homme de s'élever, on peut être sûr que tu profiteras de son avancement. J'ai mérité tout ce que j'ai gagné, avec mon sang et ma sueur.

Il regarda les cicatrices qui marquaient l'intérieur de ses paumes. Il y avait d'autres cicatrices sur son corps : elles ne s'y trouvaient pas, sept mois plus tôt.

— Tu te bats comme tout un régiment de démons, lui concéda Olgerd. Mais ne va pas croire que tu as quelque chose à voir avec les recrues accourant en masse pour se joindre à nous. Cela est dû au succès de nos raids, conçus et dirigés par moi. C'est pour cela qu'ils viennent. Ces nomades sont toujours prêts à suivre un chef qui les mènera à la victoire, et ils font plus confiance à un étranger qu'à un homme de leur propre race.

» Il n'y a pas de limites à ce que nous pouvons accomplir ! Nous disposons de onze mille hommes à présent. L'année prochaine, nous en aurons sans doute trois fois plus. Jusqu'ici, nous nous sommes contentés d'incursions rapides, visant des postes avancés de Turan et des cités-Etats à l'ouest. Avec trente ou quarante mille hommes, nous n'effectuerons plus de raids. Nous envahirons, conquerrons et régnerons sur les pays annexés. Je serai empereur de Shem et d'autres régions ; tu seras mon vizir, aussi longtemps que tu exécuteras mes ordres sans poser de questions. En attendant, je pense que nous allons partir vers l'est et attaquer cet avant-poste turanien, à Vezek, où les caravanes paient leur droit de passage.

Conan secoua la tête.

— Je ne le pense pas.

Le regard d'Olgerd étincela ; son tempérament vif était irrité.

— Que veux-tu dire par là ? Tu ne penses pas... c'est moi qui pense pour cette armée !

— Il y a suffisamment d'hommes dans cette bande à présent pour servir mon propos, répondit le Cimmérien. Je suis las d'attendre. J'ai un vieux compte

à régler.

— Oh ! (Olgerd fronça les sourcils, but son vin, puis grimaça.) Tu penses toujours à cette croix, hein ? Ma foi, j'aime les hommes à la haine tenace. Pourtant, cela peut attendre.

— Tu m'as dit autrefois que tu m'aiderais à prendre Khauran, lui rappela Conan.

— Oui, mais c'était avant que je commence à voir toutes les possibilités de notre puissance, rétorqua Olgerd. Je songeais uniquement à la mise à sac de cette ville. Je n'ai guère envie de gaspiller nos forces si cela ne m'est d'aucun profit. Et pour le moment, Khauran est une noix trop dure à casser pour nous. Dans un an peut-être...

— Dans moins d'une semaine, répliqua le Cimmérien.

Le kozak ouvrit de grands yeux, surpris par l'assurance contenue dans sa voix.

— Ecoute, fit Olgerd d'un ton conciliant, même si j'acceptais de lancer des hommes dans une entreprise aussi déraisonnable... que peux-tu espérer ? Tu crois ces loups capables d'assiéger et de prendre d'assaut une ville comme Khauran ?

— Il n'y aura pas de siège, répondit le Cimmérien. Je sais comment attirer Constantius dans la plaine... hors de l'abri de ses remparts.

— Et ensuite ? s'écria Olgerd avec un juron. L'armure des asshuri est la meilleure du monde, nos cavaliers seront défavorisés et percés de flèches ; quant à la bataille elle-même, leurs lignes parfaitement ordonnées, constituées de soldats disciplinés et aguerris, disloqueraient aussitôt nos rangs désordonnés et peu solides, dispersant et chassant nos hommes comme fétus au vent.

— Cela ne se produirait pas s'il y avait trois mille cavaliers hyboriens résolus, disposés en un solide fer de lance... formation que je pourrais leur apprendre, rétorqua Conan.

— Et où trouveras-tu trois mille Hyboriens ? s'informa Olgerd avec un sarcasme non déguisé. Tu comptes les faire surgir du vide... par magie ?

— Je les ai, annonça le Cimmérien imperturbablement. Trois mille hommes de Khauran

campent à l'oasis d'Akrel, attendant mes ordres.

— Comment ?

Le regard d'Olgerd était celui d'un loup pris à l'improviste.

— Oui. Des hommes qui ont fui la tyrannie de Constantius. La plupart ont mené une vie de proscrits dans les déserts à l'est de Khauran ; ils sont hagards, endurcis et aussi féroces que des tigres mangeurs de chair humaine. Chacun d'eux est de taille à affronter trois mercenaires. Il faut l'oppression et la souffrance pour donner du cran aux hommes, les fortifier et communiquer à leur corps le feu de l'enfer. Ils étaient dispersés en petits groupes ; ils avaient seulement besoin d'un chef. Ils ont cru au message que je leur ai fait porter par mes cavaliers et se sont rassemblés à l'oasis, se mettant à ma disposition.

— Tout cela à mon insu ?

Une lueur mortelle commençait à briller dans les yeux d'Olgerd. Il resserra le ceinturon de son arme.

— C'est moi qu'ils désirent suivre... pas toi.

— Et qu'as-tu dit à tous ces bannis pour qu'ils t'obéissent ainsi ?

La voix d'Olgerd contenait des accents menaçants.

— Je leur ai dit que je me servais de cette horde de loups du désert pour les aider à détruire Constantius et à remettre Khauran à ses concitoyens.

— Espèce de fou ! chuchota Olgerd. Tu te crois déjà le chef ?

Les deux hommes s'étaient levés ; ils se faisaient face, séparés par la table d'ébène. Un feu démoniaque dansait au fond des yeux gris et froids d'Olgerd, un sourire sévère se lisait sur les lèvres dures du Cimmérien.

— Je te ferai écarteler entre quatre palmiers, dit calmement le kozak.

— Appelle les hommes et ordonne-leur de faire cela ! le mit au défi Conan. Nous verrons s'ils t'obéissent !

Découvrant ses dents en un rictus, Olgerd leva la main... puis s'immobilisa. Il y avait quelque chose dans la confiance émanant du visage sombre du Cimmérien qui l'ébranlait. Ses yeux se mirent à brûler comme ceux d'un loup.

— Rebut des collines de l'Ouest, murmura-t-il. Tu as osé tenter de saper mon pouvoir ?

— Je n'ai pas eu à le faire, répliqua Conan. Tu as menti en disant que je n'avais rien à voir avec le ralliement de toutes ces nouvelles recrues. Au contraire j'ai tout à voir avec ce phénomène. Ils recevaient tes ordres, mais ils se battaient pour moi. Il n'y a pas de place pour deux chefs des Zuagirs. Ils savent que je suis le plus fort. Je les comprends mieux que toi et ils me préfèrent, parce que je suis un barbare, moi aussi.

— Et que diront-ils lorsque tu leur demanderas de se battre pour les Khaurani ? demanda Olgerd d'un ton sarcastique.

— Ils me suivront. Je leur ai promis une caravane de chameaux chargés de l'or du palais. Khauran acceptera volontiers de payer cette somme pour être débarrassé de Constantius. Après cela, je les mènerai contre les Turaniens, comme tu l'avais projeté. Ils veulent du butin ; si celui-ci est assuré, ils accepteront avec empressement de combattre Constantius.

Dans les yeux d'Olgerd grandissait l'aveu de sa défaite. Absorbé par ses rêves rouges d'empire, il n'avait pas remarqué ce qui se passait autour de lui. Des incidents et des faits mineurs qui lui avaient paru à l'époque sans importance lui revenaient maintenant à l'esprit, avec leur véritable signification. Il réalisa que Conan ne se vantait pas sans raison. La silhouette gigantesque en cuirasse noire devant lui était celle du chef réel des Zuagirs.

— Pas si tu meurs ! murmura Olgerd.

Sa main vola vers la poignée de son coutelas. Aussi rapide que le coup de patte d'un félin, le bras de Conan se tendit au-dessus de la table d'ébène ; ses doigts se refermèrent, pareils à un étau, sur l'avant-bras d'Olgerd. Des os se brisèrent avec un bruit sec ; durant un instant de tension, la scène se figea, les deux hommes face à face, aussi immobiles que des statues, la sueur perlant au front d'Olgerd. Conan éclata de rire, sans relâcher sa prise sur le bras cassé.

— Es-tu digne de vivre, Olgerd ?

Son sourire ne se modifia pas comme les muscles noués comme des cordes se tordaient en des crêtes épaisses le long de son avant-bras... ses doigts

durcirent leur prise, broyant et s'enfonçant dans la chair frémissante du kozak. Le bruit d'os brisés grinçant et grattant l'un contre l'autre retentit ; le visage d'Olgerd devint de la couleur des cendres ; du sang coula de sa lèvre où ses dents étaient plantées. Il n'émit aucun son.

Avec un rire Conan le lâcha et se recula ; le kozak tituba, saisit de sa main valide le rebord de la table pour ne pas tomber.

— Je te fais don de la vie, Olgerd, comme tu me l'as donnée autrefois, déclara Conan tranquillement, bien que ce soit pour tes propres fins que tu m'as détaché de cette croix. Cruelle fut l'épreuve que tu m'infligeas ; tu n'aurais pas pu la supporter ; personne ne l'aurait pu... sauf un barbare de l'Ouest.

» Prends ton cheval et va-t'en. Il t'attend derrière la tente ; il y a de la nourriture et de l'eau dans les sacoches de selle. Personne ne te verra partir, mais va-t'en vite. Dans le désert il n'y a pas de place pour un chef déchu. Si les hommes te voyaient maintenant, estropié et déposé, ils ne te laisseraient pas quitter le camp vivant.

Olgerd ne répondit pas. Lentement, sans un mot, il se détourna et traversa la tente d'un pas lourd, franchissant l'ouverture dans la toile. Sans rien dire, il se mit en selle sur le grand étalon blanc, attaché à l'ombre d'un palmier ; et sans rien dire, son bras cassé glissé dans les replis de sa khalat, il saisit les rênes de son cheval et le guida vers l'est, dans la direction du désert sans limites... sortant pour toujours de la vie du peuple zuagir.

À l'intérieur de la tente, Conan but le vin qui restait dans l'aiguière et fit claquer ses lèvres de plaisir. Jetant le récipient vide dans un coin, il assura son ceinturon d'épée et franchit à grands pas l'ouverture de devant. Il s'arrêta un moment et laissa son regard errer sur les rangées de tentes en poil de chameau s'étendant devant lui, puis sur les silhouettes en robes blanches qui allaient et venaient dans le camp, discutant, chantant, réparant des brides ou affûtant des tulwars.

Il éleva la voix dans un grondement de tonnerre qui porta jusqu'aux limites les plus extrêmes du campement :

— Holà, bande de chiens galeux, tendez vos oreilles et écoutez ! Venez par ici, j'ai une histoire à vous raconter.

V - La voix dans le cristal

Dans une pièce, dans une tour proche des murs de la ville, un groupe d'hommes écoutait attentivement les paroles de l'un des leurs. Ils étaient jeunes, mais leurs visages étaient durs et résolus, avec cet air qui vient seulement à ceux que l'adversité a rendus désespérés. Ils portaient des cottes de mailles et des pourpoints de cuir usé ; des épées pendaient à leurs ceinturons.

— Je savais que Conan disait vrai en affirmant que ce n'était pas Taramis ! s'exclama celui qui avait pris la parole. Durant des mois, j'ai hanté les abords du palais, me faisant passer pour un mendiant atteint de surdité. Finalement j'ai appris avec certitude ce dont je me doutais... notre reine est retenue captive dans l'un des cachots attenants au palais. Ayant décidé d'agir, j'ai attendu une occasion... l'un des geôliers shémites passait par la cour intérieure, une nuit, très tard ; j'ai bondi sur lui. Après l'avoir assommé, je l'ai traîné vers une cave, non loin de là, où je l'ai interrogé. Avant de mourir, il m'a révélé ce que je viens de vous dire... ce que nous soupçonnions depuis longtemps... la femme qui règne sur Khauran est une sorcière : Salomé. Taramis, m'a-t-il avoué, est enfermée dans le donjon, dans un cul-de-basse-fosse.

» Cette invasion des Zuagirs nous offre l'opportunité que nous recherchions. Ce que Conan a l'intention de faire, je ne saurais le dire. Peut-être désire-t-il simplement se venger de Constantius. Peut-être a-t-il projeté de mettre la ville à sac et de la brûler. C'est un barbare et personne ne sait comment fonctionnent leurs esprits.

» Pourtant, voici ce que nous devons faire : délivrer Taramis pendant que la bataille fait rage ! Constantius s'apprête à sortir de la ville pour se battre dans la plaine. En ce moment même, ses hommes se mettent en selle. Il est obligé d'agir ainsi, parce qu'il n'y a pas assez de nourriture dans la ville pour soutenir un siège. Conan a surgi du désert si soudainement que le temps a

manqué pour faire rentrer des provisions. Et le Cimmérien est équipé pour un siège. Des éclaireurs ont signalé que les Zuagirs disposaient de machines de guerre, construites, sans aucun doute, selon les instructions de Conan. Ce dernier, en effet, a appris l'art de la guerre parmi les nations occidentales.

» Constantius veut éviter un long siège ; c'est pourquoi il marchera avec ses soldats dans la plaine, où il espère briser les forces du Cimmérien d'un seul coup. Il laissera seulement quelques centaines d'hommes dans la ville ; ils se tiendront sur les remparts et dans les tours défendant les portes.

» La prison ne comptera plus qu'un très petit nombre de gardiens. Lorsque nous aurons délivré Taramis, notre action suivante dépendra des circonstances. Si Conan est victorieux, nous montrerons Taramis au peuple et lui demanderons de se soulever... et ils le feront ! Oh oui, avec quelle joie ils se soulèveront ! Bien que sans armes, ils sont assez nombreux pour maîtriser les Shémities restés en ville et refermer les portes, à la fois contre les mercenaires et les nomades. Ainsi, aucun des deux camps ne pourra pénétrer dans la ville ! Ensuite, nous parlerons avec Conan. Il a toujours été loyal envers Taramis. S'il apprend la vérité et qu'elle lui adresse une requête, je pense qu'il épargnera la ville. Si, ce qui est plus probable, Constantius l'emporte et met en déroute les forces de Conan, nous devrons quitter la ville en secret, avec la reine, et chercher notre salut dans la fuite. Est-ce bien clair ? (À l'unisson, ils répondirent par l'affirmative.) Alors, préparons nos lames dans nos fourreaux, recommandons nos âmes à Ishtar et rendons-nous à la prison ! Les mercenaires sont déjà en marche et sortent par la porte sud.

C'était vrai. Les premières lueurs de l'aube se réfléchissaient sur les casques à pointe qui franchissaient la grande arche et se déversaient hors de la ville en un flot régulier sur les riches housses des destriers. Les cavaliers allaient décider de la bataille, comme cela était possible seulement dans les contrées de l'Est. Ils s'écoulaient par les portes, semblables à un fleuve d'acier... formes sombres aux cuirasses noires et argentées, avec leurs barbes frisées, leurs nez

crochus et ces yeux au regard implacable où brillait la fatalité de leur race... l'absence totale de doute ou de pitié.

Les rues et les remparts avaient été envahis par une foule nombreuse ; les gens regardaient en silence ces guerriers appartenant à une race étrangère qui s'apprêtaient à défendre leur ville natale. Il n'y avait pas de cris, aucun bruit ; le visage maussade, inexpressif, ils assistaient à leur départ... tous ces gens aux traits émaciés et aux vêtements râpés, tenant leurs bonnets à la main.

Dans une tour dominant la grande avenue qui conduisait à la porte sud, Salomé était nonchalamment étendue sur une couche de velours et observait avec cynisme Constantius tandis que celui-ci fixait son large ceinturon d'épée autour de ses hanches et mettait ses gantelets. Ils étaient seuls dans la chambre. De dehors montaient et filtraient par les croisées aux barreaux d'or le cliquetis cadencé des équipements et le martèlement sourd des sabots des chevaux.

— Avant la tombée de la nuit, annonça Constantius en tordant sa fine moustache, tu auras un certain nombre de prisonniers à donner en pâture à ton démon du temple. Il doit être écœuré de la chair trop molle de tous ces citadins ! Peut-être préférerait-il le corps plus musclé et endurci d'un homme du désert ?

— Prends bien soin de ne pas tomber dans les griffes d'une bête plus féroce que Thaug, l'avertit la jeune femme. Tu sais qui est à la tête de ces animaux du désert.

— Je ne risque guère de l'oublier, répondit-il. C'est pour cette raison notamment que je vais à sa rencontre. Ce chien s'est battu à l'Ouest et connaît l'art du siège. Mes espions ont eu du mal à approcher ses colonnes, car ses éclaireurs ont des yeux d'aigle ; néanmoins, ils ont pu reconnaître les machines de guerre qu'il a fait monter sur des roues de chariot et qui sont tirées par des chameaux — catapultes, béliers, balistes, mangonneaux —, par Ishtar, il a fait travailler dix mille hommes jour et nuit, durant un mois ! Où a-t-il trouvé les matériaux nécessaires à leur construction, c'est plus que je ne puis comprendre. Peut-être a-t-il conclu un traité avec les Turaniens, en échange de telles

fournitures.

» De toute façon, ces machines ne lui seront d'aucune utilité. J'ai déjà combattu ces loups du désert... un tir croisé de flèches tout d'abord, qui tournera en la faveur de mes guerriers protégés par leurs cuirasses... ensuite une charge ; mes escadrons déferleront sur les essaims disséminés des nomades, les traverseront, effectueront une conversion pour revenir au galop et les disperser aux quatre vents. Je serai de retour et franchirai la porte sud avant le coucher du soleil, avec des centaines de captifs nus, chancelant derrière la queue de mon cheval. Nous donnerons une fête ce soir, sur la grande place. Mes soldats se divertiront en écorchant vifs leurs ennemis... ce sera un spectacle magnifique et nous obligerons ces citadins poltrons comme des lapins à y assister. Quant à Conan, si nous réussissons à le capturer vivant, mon plaisir sera immense, car je compte le faire empaler sur les marches du palais.

— Tu peux en écorcher autant que tu voudras, répondit Salomé avec indifférence. J'aimerais avoir une robe en peau humaine. Mais tu devras me donner au moins une centaine de prisonniers... pour l'autel... et pour Thaug !

— Ce sera fait, lui certifia Constantius. (Sa main protégée par le gantelet coiffa en arrière les cheveux clairsemés qui tombaient sur son front haut et nu, brûlé et noirci par le soleil.) Pour la victoire et l'honneur sans tache de Taramis ! lança-t-il avec sarcasme.

Puis, mettant son casque à visière sous son bras, il leva une main en guise de salut et sortit de la pièce dans un cliquetis métallique. Sa voix parvint du couloir comme il donnait sèchement des ordres à ses officiers.

Salomé se renversa sur sa couche, bâilla, s'étira comme un félin au corps souple, puis appela :

— Zang !

Un prêtre aux pas furtifs, dont les traits étaient tirés sur un crâne aussi jaune que du parchemin, entra sans bruit.

Salomé se tourna vers un piédestal en ivoire où étaient posées deux boules de cristal. Elle prit la plus petite et tendit au prêtre la sphère brillante.

— Accompagne Constantius, dit-elle. Donne-moi

des nouvelles de la bataille. Va !

L'homme au crâne décharné s'inclina et, cachant le globe sous son manteau, quitta rapidement la chambre.

Au-dehors, dans la ville, il n'y avait pas de bruit, à l'exception du martèlement des sabots et, un peu plus tard, le fracas d'une lourde porte se refermant. Salomé gravit un escalier de marbre : les larges marches amenaient à un toit en terrasse, surmonté d'un dais et entouré d'un parapet de marbre. La tour dominait tous les autres bâtiments de la ville. Les rues étaient désertes, la grande place devant le palais était vide. En temps normal, les gens évitaient le sinistre temple se dressant de l'autre côté de cette place ; pourtant, à présent, Khauran ressemblait à une ville morte. Le seul signe de vie se trouvait sur le rempart sud et les toits le surplombant, où les gens s'étaient massés en grand nombre. Ils ne disaient rien et ne saluaient pas l'armée, ne sachant s'ils devaient souhaiter la victoire ou la défaite de Constantius. La victoire signifierait une misère encore plus amère sous sa domination cruelle ; la défaite entraînerait probablement le pillage de la ville et un rouge massacre. Conan n'avait fait parvenir aucun message. Ils ne savaient pas ce qu'il leur réservait... et se souvenaient que c'était un barbare !

Les escadrons s'avançaient dans la plaine. Au loin, juste de ce côté-ci du fleuve, d'autres masses sombres se déplaçaient ; on discernait à peine qu'il s'agissait d'hommes à cheval. Des objets plus volumineux punctuaient l'autre rive ; les machines de guerre restées en deçà de la rivière ; apparemment Conan redoutait une attaque au cours de la traversée. Mais il avait traversé avec toutes ses troupes de cavalerie. Le soleil se levait et lançait des lueurs embrasées sur les sombres multitudes. Soudain les escadrons partis de la ville chargèrent au galop ; un rugissement rauque parvint aux oreilles des gens massés sur les remparts.

Les masses ondoyantes se mélangèrent et se confondirent ; à cette distance, c'était une mêlée chaotique d'où ne ressortait aucun détail. Il était impossible de distinguer les charges et les attaques, les mouvements de conversion des deux armées. Des nuages de poussière montèrent de la plaine, sous les sabots qui martelaient la terre, cachant le déroulement

de la bataille. À travers ces nuées tourbillonnantes, des masses compactes de cavaliers apparaissaient et disparaissaient, dans un flamboiement de lances, et c'était tout.

Salomé haussa les épaules et redescendit l'escalier. Le palais était silencieux. Tous les esclaves se trouvaient sur les remparts, scrutant vainement la plaine au sud, avec les citadins.

Elle entra dans la pièce où elle avait bavardé avec Constantius et s'approcha du piédestal, remarquant que la boule de cristal était voilée, traversée de stries écarlates et sanglantes. Elle se pencha sur la boule, jurant doucement entre ses dents.

— Zang ! appela-t-elle. Zang !

Des brumes tournoyèrent au sein de la sphère et se changèrent en des nuages de poussière aux volutes épaisses, où des formes noires surgissaient de temps à autre, méconnaissables ; l'acier brillait et étincelait, pareil à des éclairs dans l'obscurité. Soudain le visage décharné de Zang apparut avec une netteté étonnante ; c'était comme si les yeux dilatés étaient levés vers Salomé. Du sang coulait d'une blessure au crâne ; le visage qui ressemblait à une tête de mort était gris de poussière et creusé de ruisselets de sueur. Les lèvres s'écartèrent, se tordirent ; pour d'autres oreilles que celles de Salomé, le visage dans le cristal aurait paru se contorsionner en silence. Mais le son lui parvenait de ces lèvres couleur de cendre, aussi distinctement que si le prêtre s'était trouvé dans cette pièce auprès d'elle, et non à des milles de distance, en train de crier vers le globe. Seuls les dieux des ténèbres savaient quels filaments magiques et invisibles reliaient les deux sphères luisantes.

— Salomé ! glapit la tête couverte de sang. Salomé !

— Je t'entends ! cria-t-elle. Parle ! Comment se déroule la bataille ?

— Nous sommes perdus ! hurla l'apparition spectrale. C'est la fin pour Khauran ! En vérité, mon cheval a été abattu et je ne peux me dégager ! Des hommes s'écroulent autour de moi ! Ils meurent comme des mouches, dans leurs cuirasses d'argent !

— Cesse de pleurnicher et dis-moi ce qui s'est passé ! ordonna-t-elle d'une voix rauque.

— Nous nous avançons vers ces chiens du désert et ils venaient à notre rencontre ! gémit le prêtre. Des flèches ont volé en nuées épaisses entre les deux armées, et les nomades ont connu un moment de flottement. Constantius a ordonné la charge. En rangs unis, nous nous sommes lancés au galop vers eux, dans un formidable grondement.

» Alors les lignes de leur horde se sont écartées sur la droite et sur la gauche ; par cette ouverture se sont rués trois mille cavaliers hyboriens dont nous ne soupçonnions même pas la présence. Des hommes de Khauran, fous de haine ! Des hommes de grande taille, en armures, montés sur de puissants destriers ! Formant un solide coin d'acier, ils nous ont frappés comme la foudre. Ils ont fendu en deux nos rangs, les ont disloqués avant que nous comprenions ce qui arrivait sur nous. Ensuite les hommes du désert se sont jetés sur nous, attaquant nos flancs.

» Ils ont traversé nos rangs, nous ont brisés et dispersés ! C'est une ruse de ce démon de Conan ! Les machines de guerre sont fausses... de simples carcasses de troncs de palmiers et des soies peintes... elles ont trompé nos éclaireurs qui les ont vues de loin ! Une ruse pour nous attirer hors de la ville... et vers notre fin ! Nos guerriers s'enfuient ! Khumbanigash gît à terre... Conan l'a tué. Je ne vois pas Constantius. Les Khaurani font rage parmi nos troupes démoralisées ; ils sont aussi féroces que des lions sanguinaires, et les nomades du désert nous criblent de flèches. Je... ahhh !

Il y eut la zébrure d'un éclair, ou le reflet d'une lame d'acier, et un flot de sang rouge vif... l'image disparut brutalement, comme une bulle que l'on crève... Salomé regardait les profondeurs d'une boule de cristal vide, renvoyant seulement ses propres traits furieux.

Elle resta parfaitement immobile quelques instants, dressée et fixant un point devant elle sans le voir. Puis elle frappa dans ses mains ; un autre prêtre à la tête de mort entra, aussi silencieux et impassible que le premier.

— Constantius est battu, dit-elle rapidement. Nous sommes perdus. Dans moins d'une heure, Conan enfoncera les portes de cette ville. S'il me capture, je

ne me fais aucune illusion sur le sort qui m'attend. Mais d'abord je vais veiller à ce que ma maudite sœur ne puisse jamais remonter sur le trône. Suis-moi ! Quoi qu'il advienne, nous donnerons à Thaug un festin mémorable.

Comme elle descendait les escaliers et suivait les galeries du palais, elle entendit un faible écho, provenant des remparts lointains. Les gens là-bas avaient commencé à réaliser que la bataille tournait en la défaveur de Constantius. À travers les nuages de poussière, apparaissaient des groupes de cavaliers ; ils galopaient vers la ville.

Palais et prison étaient reliés par un long couloir fermé dont la voûte formait une suite d'arcades sombres. Le suivant rapidement, la fausse reine et son esclave franchirent une porte massive à l'autre extrémité de la galerie. Celle-ci donnait sur les cachots souterrains de la prison, faiblement éclairés. Ils avaient débouché sur un large corridor voûté, non loin d'un escalier en pierre descendant vers les ténèbres. Salomé se rejeta brusquement en arrière, avec un juron. Dans la pénombre du vestibule, gisait une forme immobile... un geôlier shémite. Sa courte barbe était levée vers la voûte... sa tête pendait sur un cou à demi sectionné. Des voix haletantes montèrent du bas de l'escalier et arrivèrent jusqu'aux oreilles de la jeune femme. Elle recula vers le renfoncement obscur d'une arcade, poussant le prêtre derrière elle, tandis que sa main cherchait à tâtons dans sa ceinture.

VI - Les ailes du vautour

La lueur d'une torche crachotante sortit Taramis, reine de Khauran, du sommeil léger où elle avait recherché l'oubli. S'appuyant sur une main, elle se redressa et ramena en arrière ses cheveux décoiffés. Clignant des yeux, elle s'attendait à voir les traits moqueurs de Salomé, se réjouissant méchamment des nouveaux tourments qu'elle avait imaginés à son intention. Au lieu de cela, un cri de pitié et d'horreur parvint à ses oreilles.

— Taramis ! Oh, ma reine !

Ces paroles lui parurent si étranges qu'elle crut rêver

encore. Derrière la torche, elle discernait à présent des silhouettes, le reflet de l'acier ; puis cinq visages se penchèrent vers elle, non pas basanés et au nez crochu, mais des faces aux traits minces et résolus, hâlés par le soleil. Elle se recroquevilla sur sa couche infecte, les regardant avec un air égaré.

L'une des formes s'avança et mit un genou à terre devant elle, lui tendant les bras et l'appelant.

— Oh, Taramis ! Avec l'aide d'Ishtar, nous t'avons retrouvée ! Tu ne te souviens pas de moi, Valerius ? Jadis, tes propres lèvres ont fait mon éloge, après la bataille de Korveka !

— Valerius ! balbutia-t-elle. (Soudain des larmes jaillirent de ses yeux.) Oh, je rêve ! C'est encore une illusion magique de Salomé, pour me tourmenter !

— Non ! (Le cri résonna, vibrant d'une joie triomphale.) Ce sont bien tes vassaux, venus te sauver ! À présent, nous devons faire vite. Constantius livre bataille à Conan dans la plaine ; ce dernier a franchi la rivière avec ses Zuagirs, mais trois cents Shémities gardent encore la ville. Nous avons tué le geôlier et pris ses clés sans rencontrer d'autres gardiens. Ne restons pas plus longtemps ici. Viens !

Les jambes de la reine cédèrent, non par faiblesse... l'émotion était trop grande ! Valerius la prit dans ses bras comme une enfant. L'homme portant la torche les précédant, ils sortirent du cachot et gravirent un escalier de pierre glissant. Celui-ci semblait monter sans fin ; pourtant ils débouchèrent finalement sur un couloir.

Ils passaient sous une arche sombre lorsque la torche s'éteignit brusquement ; son porteur poussa un bref cri d'agonie. Une explosion de feu bleu illumina le corridor obscur ; le visage furieux de Salomé se découpa un instant au sein de cette lueur ; une forme bestiale était blottie à son côté... puis les yeux des Khaurani furent aveuglés par cette flamme trop vive.

Valerius tenta de s'éloigner dans le couloir avec la reine ; ébloui, il entendit le bruit de coups meurtriers enfoncés profondément dans la chair, accompagnés de râles et d'un grognement bestial. Puis la reine lui fut brutalement arrachée des bras ; quelque chose frappa violemment son casque ; étourdi, il tomba à terre.

Farouchement, il se redressa et se releva, secouant la tête pour chasser cette flamme bleue qui semblait toujours danser diaboliquement devant lui. Lorsque sa vue redevint normale, il constata qu'il était seul dans le corridor... seul, à l'exception des morts. Ses quatre compagnons gisaient à terre, baignant dans leur sang ; leurs têtes et leurs poitrines étaient horriblement fracassées et mutilées. Surpris et aveuglés par cette lueur jaillie de l'enfer, ils étaient morts sans même avoir la possibilité de se défendre. La reine avait disparu.

Poussant un juron amer, Valerius saisit son épée, arracha de sa tête son casque fendu pour le jeter violemment sur les dalles ; d'une blessure au cuir chevelu, du sang coulait sur sa joue.

Titubant, indécis et furieux, il entendit une voix crier son nom avec désespoir :

— Valerius ! Valerius !

Il se dirigea en chancelant dans la direction de la voix et contourna un coude du couloir juste à temps pour qu'une forme souple et douce se jette dans ses bras et se serre frénétiquement contre lui.

— Ivga ! Tu es folle !

— Je devais venir ! sanglota-t-elle. Je t'ai suivi... et me suis cachée dans un renforcement de la cour extérieure. Il y a un instant, je l'ai vue sortir, accompagnée d'une brute portant une femme dans ses bras. J'ai compris que c'était Taramis... et que tu avais échoué ! Oh, tu es blessé !

— Une égratignure ! (Il écarta ses mains qui s'accrochaient à lui.) Vite, Ivga, dis-moi dans quelle direction ils sont partis !

— Ils ont traversé la place en courant... ils se dirigeaient vers le temple !

Il pâlit.

— Ishtar ! Oh, le démon ! Elle a l'intention de livrer Taramis à la créature monstrueuse qu'elle vénère ! Vite, Ivga, cours jusqu'au mur sud où les gens regardent la bataille ! Dis-leur que leur vraie reine a été retrouvée... et que la fausse Taramis l'a entraînée de force dans le temple ! Va !

En sanglotant, la jeune fille s'éloigna rapidement ; ses sandales légères volaient sur les dalles de la cour.

Plongeant vers la rue, Ivga la suivit en courant jusqu'à la place où elle menait... la traversa en hâte et se dirigea vers le rempart qui se dressait de l'autre côté.

Les pieds agiles de Valerius heurtèrent violemment le marbre comme il s'élançait en haut du large escalier et franchissait le portique à colonnes. De toute évidence la prisonnière avait causé quelques ennuis à ses ravisseurs. Pressentant le sort qu'on lui réservait, Taramis se débattait et luttait de toute l'énergie de son splendide jeune corps. Une fois, elle s'était arrachée de l'étreinte brutale du prêtre... pour être rattrapée et entraînée de force de nouveau.

Le groupe se trouvait déjà à mi-chemin dans l'immense nef : au fond se dressait le sinistre autel et, au-delà, la grande porte de métal, aux sculptures obscènes, que bien des gens avaient franchie, mais d'où Salomé, seule, était ressortie. La respiration de Taramis s'était changée en des halètements rauques et courts ; au cours de la lutte, ses vêtements en lambeaux avaient été arrachés de son corps. Elle se tordait dans les bras de son ravisseur simiesque, telle une nymphe blanche et nue aux prises avec un satyre. Salomé observait la scène avec cynisme, mais aussi avec impatience, tout en se dirigeant vers le portail sculpté. Depuis la pénombre tapie le long des murs imposants, les dieux et les gargouilles obscènes les lorgnaient, comme animés d'une vie lubrique.

Suffoquant de rage, Valerius se rua dans la grande salle, épée à la main. Sur un cri vif poussé par Salomé, le prêtre au crâne décharné leva les yeux, puis lâcha Taramis. Tirant un lourd coutelas déjà souillé de sang, il courut vers le Khaurani qui survenait impétueusement.

Transpercer de coups des hommes aveuglés par la lueur démoniaque libérée par Salomé était chose plus aisée que d'affronter un jeune Hyborien au corps nerveux, bouillant de haine et de fureur.

Le coutelas humide se leva ; avant qu'il puisse retomber, la lame étroite et acérée de Valerius fendait l'air ; le poing qui serrait le couteau sauta de son poignet, au milieu d'une pluie de sang. Valerius, devenu fou furieux, frappa à de nombreuses reprises avant que la forme ramassée sur elle-même ait le temps

de s'écrouler. La lame transperça et découpa chairs et os. La tête ressemblant à un crâne tomba d'un côté, le torse à demi sectionné de l'autre.

Valerius pivota vivement sur ses talons, aussi rapide et farouche qu'un félin de la jungle, cherchant Salomé du regard. Elle avait certainement épuisé toute sa poudre de feu dans la prison. Elle était penchée sur Taramis, serrant les mèches noires de sa sœur dans une main, brandissant une dague dans l'autre. Avec un cri farouche, Valerius porta une botte : son épée fut plongée dans la poitrine de Salomé avec une telle fureur que la pointe ressortit entre les omoplates. Poussant un horrible coassement, la magicienne s'affaissa à terre ; se tordant dans d'affreuses convulsions, elle chercha à saisir la lame nue comme celle-ci était retirée de son corps, fumante et ruisselante de sang. Son regard était inhumain ; avec une vitalité plus qu'humaine, elle s'accrochait à la vie qui la quittait rapidement par la blessure... celle-ci avait fendu en deux le croissant écarlate entre ses seins d'ivoire. Elle rampait sur le sol, griffant et mordant les dalles nues dans son agonie.

Ecœuré par ce spectacle, Valerius se pencha et prit dans ses bras la reine à demi évanouie. Tournant le dos à la forme qui se contorsionnait sur le sol, il courut vers la porte, trébuchant dans sa hâte. Il sortit en titubant sous le portique et s'arrêta en haut des marches. Une foule immense avait envahi la place. Certains étaient venus en entendant les cris incohérents d'Ivga ; d'autres avaient déserté les remparts par peur des hordes déferlant du désert, pour fuir d'une façon irraisonnée vers le centre de la ville. Leur résignation muette avait disparu. Les gens se bousculaient, se pressaient et s'écrasaient, parmi les cris et les hurlements. Aux abords de la porte sud, retentissaient déjà des coups sourds... des béliers enfonçaient le portail, au milieu de jets de pierres.

Un groupe de cavaliers shémites à l'air farouche fendit rapidement la foule... les gardes de la porte nord se dirigeant en toute hâte vers la porte sud pour prêter main forte à leurs camarades qui se battaient là-bas. Ils arrêtaient leurs montures à la vue du jeune homme sur les marches, tenant dans ses bras la forme nue et

inconsciente. Les gens se tournèrent vers le temple et regardèrent, bouche bée ; un nouvel élément de trouble s'ajoutait à leur confusion déjà grande.

— Voici votre reine ! hurla Valerius, tentant de se faire entendre au-dessus du vacarme.

La foule lui répondit par un rugissement déconcerté. Ils ne comprenaient pas ; Valerius éleva vainement la voix pour dominer ce tumulte démentiel. Les Shémites se dirigèrent vers les marches du temple, s'ouvrant de leurs lances un chemin à travers la mer humaine.

Puis l'horreur fit irruption dans cette scène frénétique. Sortant de l'obscurité du temple derrière Valerius, s'avança en titubant une silhouette blanche et svelte, bariolée d'écarlate. Les gens se mirent à pousser des cris : dans les bras de Valerius reposait la femme qu'ils pensaient être leur reine... là-bas, à la porte du temple, chancelait une autre silhouette qui aurait pu être l'exact reflet de la première ! Leurs esprits furent pris de vertige. Valerius sentit son sang se figer dans ses veines comme il regardait avec égarement vers la magicienne qui oscillait doucement. Son épée l'avait transpercée, lui avait ouvert le cœur en deux. Elle aurait dû être morte ; d'après toutes les lois de la nature, elle aurait dû être morte ! Pourtant elle était là, debout, titubant et s'accrochant horriblement à la vie.

— Thaug ! cria-t-elle en se balançant sur le seuil du temple. Thaug !

Comme en réponse à cette effroyable invocation, un formidable coassement retentit à l'intérieur du bâtiment, puis du métal fut brisé et des poutres volèrent en éclats.

— C'est la reine ! rugit le capitaine des Shémites en levant son arc. Abattez cet homme et l'autre femme !

À ce moment, la clameur d'une meute de chiens surexcités monta de la foule ; ils avaient fini par se douter de la vérité et du sens des appels frénétiques de Valerius... ils avaient fini par comprendre que la jeune femme qui pendait mollement dans ses bras était leur véritable reine. Avec un hurlement à faire trembler des montagnes, ils se jetèrent sur les Shémites, les déchirant, les griffant et les frappant de leurs dents, de leurs ongles et de leurs mains nues. Leur fureur longtemps contenue se libérait et se déchaînait. Au-

dessus d'eux, Salomé chancela et s'écroula au bas des marches de marbre. Cette fois, elle était bien morte.

Des flèches volèrent autour de Valerius comme il courait s'abriter derrière les colonnes du portique, protégeant de son corps celui de la reine. Décochant leurs traits et tailladant sans pitié, les cavaliers shémites tentaient de repousser la foule ivre de rage. Valerius s'élança vers la porte du temple... il avait déjà posé un pied sur le seuil lorsqu'il se rejeta brusquement en arrière, poussant un cri féroce d'horreur et de désespoir.

Emergeant des ténèbres du fond de la grande salle, une forme sombre et énorme apparut et se souleva... se dressa et arriva rapidement sur Valerius en faisant des bonds gigantesques comme une grenouille. Il entrevit la lueur d'immenses yeux surnaturels, le reflet luisant de crocs ou de griffes. Il s'écarta vivement du portail ; le bruissement d'une flèche près de son oreille l'avertit que la mort se trouvait également dans son dos. Il pivota sur ses talons, désarmé. Quatre ou cinq Shémites s'étaient ouvert un chemin à travers la foule et éperonnaient cruellement leurs chevaux pour qu'ils montent en haut des marches ; ils levaient leurs arcs, prêts à l'abattre. Valerius bondit derrière une colonne, où se brisèrent leurs flèches. Taramis, évanouie, reposait dans ses bras, pareille à une morte.

Avant que les Shémites puissent tirer à nouveau, le seuil du temple fut obstrué par une forme de cauchemar. Avec des hurlements de terreur, les mercenaires firent demi-tour et commencèrent à se découper frénétiquement un passage à travers la marée humaine : celle-ci refluit brutalement, saisie d'une horreur sans nom, se bousculant, s'écrasant et se piétinant.

Pourtant, seuls Valerius et la jeune femme semblaient intéresser le monstre. Faisant passer avec effort sa masse énorme et flasque par la porte, la créature fit un bond vers Valerius ; celui-ci s'élança au bas des marches. Il la sentit se dresser derrière lui, une forme gigantesque et ombreuse, telle une parodie démentielle de la nature taillée dans le cœur sombre de la nuit, une absence de corps et de traits définis, un magma nébuleux où seuls les yeux au regard fixe et les

crocs brillants étaient distincts.

Le galop de chevaux retentit soudain ; un groupe de Shémites, couverts de sang et défaits, jaillit sur la place, venant du sud. Ils s'élancèrent à travers la foule qui se bousculait et courait en tous sens. Derrière eux déferla une horde de cavaliers ; ils hurlaient en une langue familière et agitaient des épées rouges de sang... les exilés étaient revenus à Khauran ! Ils étaient accompagnés de cinquante cavaliers du désert à la barbe noire ; à leur tête s'avancait un homme au corps de géant, portant une armure noire.

— Conan ! cria Valerius. Conan !

Le géant hurla un ordre. Sans même ralentir leur allure, les hommes du désert levèrent leurs arcs, les bandèrent et tirèrent. Un nuage de flèches traversa la place en chantant, passa au-dessus des têtes des citadins emportés dans un tourbillon insensé ; les traits s'enfoncèrent jusqu'à l'empennage dans le monstre noir. Celui-ci s'arrêta, se balança lentement et se dressa de toute sa hauteur, formant une tache sombre contre les colonnes de marbre. De nouveau le nuage fit entendre son chant vibrant, puis une troisième fois... enfin la monstruosité s'effondra et roula au bas des marches, aussi morte que la magicienne qui l'avait appelée de la nuit des âges.

Conan arrêta son cheval près du portique et sauta à terre. Valerius avait déposé la reine sur les dalles de marbre pour s'écrouler à côté d'elle, dans son épuisement extrême. Les gens accoururent et les entourèrent. Le Cimmérien les fit reculer en jurant, souleva la tête aux mèches noires de Taramis et l'appuya contre son épaule bardée de fer.

— Par Crom, qu'est-ce que cela veut dire ? La véritable Taramis ! Et qui est l'autre, là-bas ?

— Le démon qui avait la même apparence qu'elle ! haleta Valerius.

Conan lança une vigoureuse imprécation. Arrachant un manteau des épaules d'un soldat, il le posa délicatement sur le corps nu de la reine. Les longs cils noirs de Taramis tremblèrent sur ses joues ; ses yeux s'ouvrirent et se levèrent avec incrédulité vers le visage couturé du Cimmérien.

— Conan ! (Ses doigts délicats s'accrochèrent à lui.)

Est-ce un rêve ? Elle m'avait annoncé ta mort...

— Oh non, je suis bien vivant ! (Il eut un rictus farouche.) Et ce n'est pas un rêve. Te voilà redevenue reine de Khauran. J'ai brisé l'armée de Constantius, là-bas, près de la rivière. La plupart de ses chiens n'ont pas vécu assez longtemps pour battre en retraite jusqu'aux remparts, car j'avais donné l'ordre de ne faire aucun prisonnier... à l'exception de Constantius. Ceux qui étaient restés en ville nous ont claqué la porte au nez, mais nous l'avons enfoncée avec des béliers fixés à nos selles. J'ai laissé tous mes loups à l'extérieur de la ville, n'emmenant que ces cinquante-là. Je préfère qu'ils ne pénètrent pas dans Khauran ; je n'ai guère confiance en eux. Et ces Khaurani résolus étaient largement capables de s'occuper des gardes défendant les portes.

— Cela a été un cauchemar ! sanglota Taramis. Oh, mon pauvre peuple ! Je compte sur toi pour m'aider à faire oublier à mes sujets tout ce qu'ils ont souffert. Dorénavant, tu es mon conseiller aussi bien que mon capitaine, Conan !

Le barbare éclata de rire, tout en secouant la tête. Se redressant, il aida la reine à se lever et fit signe à ceux de ses cavaliers khaurani qui n'étaient pas partis à la poursuite des Shémites en déroute. Ils bondirent à bas de leurs selles, impatients d'obéir aux ordres de leur reine qu'ils venaient de retrouver.

— Non, jeune fille, tout cela est fini pour moi. À présent, je suis le chef des Zuagirs et je dois les conduire contre les Turaniens, comme je le leur ai promis. Ils attendent de moi victoire et butin. Ce garçon, Valerius, fera un bien meilleur capitaine que moi. De toute façon, je n'étais pas fait pour vivre entre des murs de marbre. Je dois te quitter maintenant et achever ce que j'ai entrepris. Il y a encore des Shémites à Khauran.

Valerius s'apprêtait à suivre Taramis à travers la place, en direction du palais, au milieu de la foule qui s'écartait respectueusement et l'acclamait follement. Il sentit une douce main se glisser timidement vers ses doigts musclés et se retourna pour recevoir dans ses bras le corps élancé d'Ivga. Il la serra contre lui et but ses baisers avec la gratitude d'un guerrier épuisé qui a

finallement trouvé le repos après bien des tribulations et des orages.

Pourtant, tous les hommes ne recherchent pas le repos et la paix ; certains sont nés avec l'esprit de la bataille dans leur cœur, éternels messagers de la violence et du rouge massacre... et ne connaissent pas d'autre chemin...

Le soleil se levait. L'antique route des caravanes était recouverte de cavaliers en robes blanches ; ceux-ci formaient une ligne sinueuse s'étirant depuis les remparts de Khauran jusqu'à un point éloigné, au milieu de la plaine. Conan le Cimmérien se trouvait en tête de cette colonne, près de l'extrémité déchiquetée d'une poutre saillant du sol. Près de ce madrier se dressait une lourde croix... sur cette croix un homme était cloué par les mains et les pieds.

— Il y a sept mois, Constantius, déclara Conan, c'est moi qui étais cloué là, et toi qui te trouvais ici.

Constantius ne répondit pas ; il léchait ses lèvres grises... la peur et la souffrance rendaient ses yeux vitreux. Ses muscles saillaient et se nouaient comme des cordes le long de son corps nerveux.

— Tu es plus doué pour infliger une torture que pour la supporter, fit remarquer Conan d'un ton serein. Je suis resté suspendu à cette croix comme tu l'es en ce moment et j'ai survécu, grâce à certaines circonstances et à une force vitale propre aux barbares. Vous autres, hommes civilisés, êtes trop mous ; vos vies ne sont pas clouées à vos épines dorsales comme le sont les nôtres. Votre courage consiste surtout à infliger des tourments, non à les endurer. Tu seras mort avant le coucher du soleil. Sur ces paroles, Faucon du désert, je te laisse en compagnie d'autres oiseaux du désert.

Il désigna les vautours dont les ombres passaient rapidement au-dessus des sables comme ils tournoyaient dans le ciel. Un cri inhumain de désespoir et d'horreur jaillit des lèvres de Constantius.

Conan agita ses rênes et lança son cheval au galop vers la rivière qui brillait, semblable à un ruban d'argent, dans le soleil du matin. Derrière lui, les cavaliers vêtus de blanc s'avancèrent au trot. Chaque Zuagir, en passant devant un certain endroit, tournait la

tête et posait son regard – impersonnel, avec le manque total de compassion de l’homme du désert – sur la croix et la silhouette aux traits décharnés qui était clouée là, noire sous le soleil du matin. Les sabots de leurs chevaux martelaient la route poussiéreuse, comme un glas funèbre. Dans le ciel, de plus en plus bas, tournoyaient les ailes sombres des vautours affamés.

FIN DU LIVRE TROISIÈME

CYCLE CONAN
LIVRE QUATRIÈME

CONAN LE VAGABOND

Chapitre I

Larmes noires

Après les événements narrés dans *Une sorcière* viendra au monde, Conan part vers l'est avec sa bande de Zuagirs pour razzier les villes et caravanes des Turaniens. Il a alors trente et un ans et se trouve à l'apogée de sa force physique. Il passe en tout près de deux années avec les Shémites du désert, d'abord comme lieutenant d'Olgerd, puis comme chef unique de la tribu. Mais le pugnace roi Yezdigerd réagit vivement aux incursions de Conan ; il envoie ses troupes le prendre au piège.

I - Les mâchoires du piège

Le soleil de midi embrasait le ciel. Les sables arides du Shan-e-Sorkh, la Désolation Rouge, cuisaient sous cet impitoyable flamboiement comme dans un four géant. Nul mouvement dans l'air figé ; les rares buissons épineux ceinturant les basses collines de pierraille qui formaient un mur aux confins de la Désolation ne bronchaient pas.

Pas plus que ne remuaient les soldats qui, tapis dans leur ombre, guettaient la piste.

Là, quelque affrontement primordial des forces naturelles avait taillé une faille à travers l'escarpement. Une érosion millénaire avait élargi la blessure qui, néanmoins, formait toujours un étroit goulet entre les pentes abruptes. Le site idéal pour une embuscade.

Les soldats de Turan avaient passé les heures les plus chaudes de la matinée cachés au sommet des collines. Ruisselants de sueur sous leurs cottes de mailles, ils étaient restés accroupis, immobiles, cuisses engourdis, genoux douloureux. Sans cesser de jurer à voix basse, l'amir Boghra Khan, leur capitaine, endurait en leur compagnie la longue et inconfortable attente. Il avait la gorge aussi sèche que du cuir bouilli ; le lourd jaseran était une étuve où son corps cuisait lentement. Dans cette maudite contrée, un homme ne pouvait même pas transpirer à l'aise ; l'air desséché du désert buvait avidement la moindre goutte d'humidité, vous laissant aussi stérile que la langue racornie d'une momie stygienne.

À présent l'amir clignait et se frottait les yeux, s'efforçant d'apercevoir de nouveau l'éclat ténu. Dissimulé derrière une dune de sable rouge, un guetteur captait le soleil dans un miroir pour le renvoyer à son chef caché dans les collines.

On distinguait maintenant un nuage de poussière. L'altier aristocrate turanien sourit dans sa barbe noire et oublia son inconfort. Assurément, le traître qui l'avait informé avait bien gagné son argent !

Bientôt, Boghra Khan put discerner le convoi étiré des guerriers zuagirs, revêtus de leurs amples khalats blancs et chevauchant de minces étalons du désert. Comme la bande de maraudeurs émergeait du nuage de

poussière que levaient les sabots de leurs montures, le seigneur turanien put bientôt – tant l'air du désert était limpide, et vif le soleil – distinguer les visages fins, sombres et aquilins, encadrés par le camail, de ses proies. La satisfaction investit ses veines comme ce vin vermeil d'Aghrapur dont étaient pleines les caves du jeune roi Yezdigerd.

Cela faisait des années que cette bande de hors-la-loi assaillait et pillait les villes, les comptoirs commerciaux et les caravanes de Turan ; d'abord conduite par ce chien zaporoskan, puis, depuis un peu plus d'un an, par son successeur, Conan. Enfin, des espions turaniens, infiltrés dans les villages acquis aux hors-la-loi, étaient parvenus à mettre la main sur un élément corruptible de la bande, un certain Vardanes, non pas zuagir mais zamorien. Vardanes était le frère de sang d'Olgerd que Conan avait renversé et ne songeait qu'à le venger de l'usurpateur étranger.

Boghra tirait pensivement sa barbe. Le traître zamorien, gaillard à l'abord agréable, avait su s'attacher un cœur turanien. Petit, mince, agile et poseur, beau et impavide comme un jeune dieu, Vardanes était un plaisant camarade de libations et un combattant diabolique, mais il était aussi froid et peu loyal qu'une vipère.

Maintenant, les Zuagirs étaient engagés dans le défilé. Et devant eux chevauchait Vardanes, montant une jument noire et nerveuse. Boghra Khan leva la main pour signaler à ses hommes de se tenir prêts. Il entendait laisser le plus grand nombre possible de Zuagirs entrer dans le défilé avant de refermer le piège sur eux. On ne devait laisser sortir que le seul Vardanes. Lorsque celui-ci fut masqué par la paroi de grès, Boghra abaissa le bras.

— Egorgez-moi ces chiens ! hurla-t-il en bondissant sur ses pieds.

Une grêle de flèches descendit vers la faille. En l'espace d'une seconde les Zuagirs ne furent plus qu'une mêlée d'hommes hurlant et de chevaux affolés. Nuée après nuée, les traits sifflants les abattaient. Les guerriers s'affaissaient en portant des mains étonnées aux dards empennés qui sortaient comme par magie de leur poitrine. Les chevaux hennissaient sous les

barbelures acérées qui tailladaient leurs flancs.

Un nuage de poussière s'éleva bientôt du défilé. Il s'épaissit au point que Boghra Khan fit signe à ses archers de cesser le tir afin qu'ils n'épuisent pas en vain leurs traits. Ce souci d'économie fut cause de sa défaite. Car au-dessus de la clameur, dominant le chaos, s'éleva une voix profonde.

— À l'assaut des collines ! Sus aux maudits chacals !

C'était la voix de Conan. L'instant suivant, la grande forme du Cimmérien gravissait la pente abrupte sur un gigantesque étalon. L'on penserait que seul un sot ou un dément pouvait décider de s'engager sur ce terrain instable de sable et de pierraille, pour se jeter dans la gueule de l'ennemi, mais Conan n'était ni l'un ni l'autre. Certes, son cœur brûlait du désir de vengeance, mais son visage menaçant, ses yeux ardents recelaient l'intelligence aiguë d'un guerrier accompli. Il n'ignorait pas que bien souvent la seule issue à un guet-apens est celle à laquelle l'ennemi s'attend le moins.

Stupéfaits, les soldats de Turan, arcs débandés, le regardaient accourir. Emergeant du nuage de poussière, la meute hurlante des Zuagirs, à pied ou à cheval, leur fonçait maintenant dessus. En un instant, les guerriers du désert, plus nombreux que l'amir ne l'avait supposé, atteignirent la ligne de crête dans un déluge de jurons et de cris de guerre.

À leur tête venait Conan. Les flèches avaient déchiré son blanc khalat, découvrant l'étincelante cotte de mailles qui ceignait son torse léonin. La crinière de ses cheveux sortait de son morion d'acier telle une bannière effilochée ; une flèche perdue avait arraché sa kaffia. En selle de l'étalon aux yeux fous, il courait sus à l'ennemi, pareil à un démon de légende. Il brandissait non pas le cimenterre des peuples du désert, mais une grande épée à double tranchant en faveur sur les terres du Ponant ; de toutes les armes dont il maîtrisait le maniement, celle-ci était sa préférée. Dans sa main couturée, cette longueur d'acier étincelant ouvrait un sillon écarlate au milieu des Turaniens. Sans cesse s'élevant et s'abattant, elle vaporisait l'air du désert de gouttelettes vermeilles. Chacun de ses coups fendait

armure, chair et os, fracassant là un crâne, sectionnant ici un membre, projetant une troisième victime à plusieurs mètres, cage thoraciques enfoncée.

Au bout d'une demi-heure, tout était dit. Pas un Turanien ne survécut, hormis ceux qui avaient fui à temps et leur chef. La robe arrachée, la face ensanglantée, l'amir fut conduit devant Conan qui, toujours en selle, essuyait sa lame au khalat d'un mort.

Conan fixait le piteux seigneur d'un œil méprisant où brillait une lueur sarcastique.

— Alors, Boghra, on se retrouve ! grogna-t-il.

Incrédule, l'amir cligna des yeux.

— Toi ! souffla-t-il.

Conan se mit à rire. Dix ans plus tôt, alors qu'il n'était encore qu'un jeune vagabond, le Cimmérien avait servi chez les mercenaires de Turan. Il avait faussé un peu précipitamment compagnie aux couleurs du roi Yyldiz à la suite d'une affaire ridicule avec la maîtresse d'un officier. Il s'était esquivé si vite, en fait, qu'il n'avait pu régler une dette de jeu contractée avec cet amir qui se tenait maintenant devant lui. À l'époque, Boghra Khan, insouciant rejeton d'une famille noble, et Conan s'étaient souvent trouvés ensemble entre la table de jeu, la taverne et le bordel. À présent, des années plus tard, ce même Boghra levait les yeux vers cet ancien camarade qui venait de l'écraser et dont il n'avait bizarrement jamais rapproché le nom de celui, terrible, du chef des pillards du désert.

Conan le toisait froidement.

— Tu nous attendais, n'est-ce pas ?

L'amir s'affaissa un peu plus. Il ne souhaitait pas renseigner le hors-la-loi, même s'ils avaient jadis partagé leurs plaisirs. Mais il avait entendu beaucoup de choses sur la façon dont les sanguinaires Zuagirs savaient soutirer les aveux de leurs prisonniers. Engraissé et amolli par des années de vie de cour, l'officier turanien craignait de ne pouvoir garder bien longtemps le silence si on le soumettait à ce genre de traitement.

À son grand étonnement, sa coopération ne fut pas nécessaire. Vardanes avait curieusement, le matin même, demandé à se placer en tête de colonne ; Conan

l'avait vu piquer des deux vers la sortie du défilé juste avant que l'attaque fût déclenchée.

— Combien as-tu donné à Vardanes ? interrogea le Cimmérien.

— Deux cents shekels d'argent..., souffla le Turanien.

Puis il s'interrompit, surpris de sa propre indiscretion. Conan s'esclaffa.

— Le prix d'un prince, hein ? Ce chien mielleux, comme tous les Zamoriens, est pourri jusqu'au trognon ! Il ne m'a jamais pardonné d'avoir déposé Olgerd. (Conan se tut et considéra d'un air railleur la tête inclinée de l'amir. Il eut un sourire non dénué de bonté.) Aie le cœur léger, Boghra. Tu n'as pas trahi tes secrets militaires ; je te les ai soutirés par la ruse. Tu vas pouvoir regagner Aghrapur et y rapporter intact ton honneur de soldat.

Boghra leva un visage étonné.

— Tu me laisses la vie ? fit-il d'une voix rauque.

Conan hocha la tête.

— Et pourquoi pas ? Je te devais toujours un sac d'or. Ainsi nous serons quittes. Mais fais bien attention la prochaine fois que tu poses un piège à loup, Boghra. Il arrive qu'un tigre y pose la patte !

II - La terre des fantômes

Après deux jours d'une pénible chevauchée à travers les sables rouges du Shan-e-Sorkh, les Zuagirs n'avaient toujours pas rattrapé le traître. Ne songeant qu'à répandre le sang de Vardanes, Conan ne ménageait pas ses hommes. La cruelle loi du désert exigeait la Mort aux Cinq Pieux pour celui qui avait trahi ses camarades, et Conan entendait que le Zamorien payât ce prix.

Au soir du deuxième jour, ils établirent leur camp à l'abri d'un mamelon de grès qui saillait des sables rouille, tels les vestiges d'une tour en ruine. La fatigue avait ridé le visage dur de Conan, déjà presque noirci par le soleil du désert. Son étalon haletait, au bord de l'épuisement, et ses naseaux écumaient encore tandis que son maître lui présentait l'outre d'eau. Derrière, les hommes étendaient leurs jambes lasses et faisaient

jouer leurs bras endoloris. Après avoir abreuvé leurs montures, ils avaient allumé un feu pour tenir à distance les chiens sauvages. Conan entendait grincer les courroies des fontes d'où l'on sortait tentes et ustensiles de cuisine.

Dans son dos le sable crissa. Il se retourna pour voir le visage creusé d'un de ses lieutenants. C'était Gomer, un Shémite à l'œil rond, au nez aquilin. Bleu nuit, des boucles grasses dépassaient des plis de sa kaffia.

— Eh bien ? grogna Conan sans cesser d'étriller l'étalon fourbu à grands coups de brosse dure.

Le Shémite eut un haussement d'épaules.

— Il se dirige toujours droit vers le sud-ouest. Ce démon doit être fait d'acier.

Conan eut un rire sans joie.

— Sa jument est peut-être en acier, mais pas lui. Il est de chair et de sang, comme tu le verras quand nous l'aurons attaché aux pieux et que nous exposerons ses tripes aux vautours !

Les yeux tristes de Gomer étaient habités d'une vague angoisse.

— Conan, ne vas-tu pas abandonner la poursuite ? Chaque jour nous emmène un peu plus loin dans ce pays de soleil et de sable, où seuls peuvent vivre les vipères et les scorpions. Par la queue de Dagon, si nous ne rebroussons pas chemin, nos os blanchiront dans cet enfer !

— Non pas, grogna le Cimmérien. Si une carcasse doit blanchir ici, ce sera celle du Zamorien. Ne te tourmente pas, Gomer. Nous allons rattraper ce chien. Demain peut-être. Il ne va pas pouvoir conserver cette allure.

— Et nous non plus ! protesta Gomer.

Il se tut ; le regard bleu de Conan détaillait son visage.

— Mais il y a autre chose qui te travaille, n'est-ce pas ? demanda ce dernier au bout d'un moment. Parle, Gomer, parle !

Le rude Shémite haussa les épaules.

— Eh bien, oui. Je... enfin, les hommes se disent que...

Sa voix mourut.

— Parle, maudit !

— Cette — cette terre est le Makan-e-Mordan !
s'écria Gomer.

— Je sais. J'ai déjà entendu parler de ces fantômes.
Et alors ? Tu as peur de ces contes de vieilles femmes ?

Gomer venait d'être piqué au vif.

— Ce ne sont pas que des histoires, Conan. Tu n'es pas zuagir. Tu ne peux pas connaître cette terre et les horreurs qu'elle recèle. Nous qui vivons depuis très longtemps aux confins de ce pays, nous savons. Depuis des milliers d'années, cet endroit est maudit, et chaque heure qui passe nous trouve plus avancés à l'intérieur de ce cauchemar. Les hommes n'osent pas t'en parler, mais ils sont à demi fous de terreur.

— De superstition puérile, veux-tu dire, railla Conan. Je sais bien que ces légendes de fantômes et de goules les font flageoler dans leurs bottes. À moi aussi on a raconté ces histoires, Gomer. Mais il y a là tout juste de quoi effrayer un enfant turbulent, pas un guerrier. Va dire à tes camarades que ma colère est plus terrible que tous les fantômes de l'enfer !

— Mais, Conan...

Le Cimmérien interrompit son lieutenant d'un mot cru.

— Suffit, Shémite ! J'ai fait le serment par Crom et Mitra que je répandrais le sang du félon zamorien ou que je mourrais ! Et si je dois verser un peu de sang zuagir en chemin, je le ferai. À présent cesse de geindre et viens boire une bouteille avec moi. Ma gorge est aussi sèche que ce maudit désert, et ces parlotes n'arrangent rien à l'affaire.

Conan appliqua une claque sur l'épaule de Gomer et s'en fut vers le feu autour duquel les hommes déballaient la viande fumée, les dattes et les figues, le fromage de chèvre et les bouteilles de cuir.

Mais le Shémite ne suivit pas immédiatement son chef. Il resta un long moment immobile à regarder cet homme qu'il accompagnait depuis bientôt deux ans, depuis le jour où ils l'avaient trouvé crucifié sous les murs de Khauran. Conan avait été officier dans la garde de la reine Taramis de Khauran, jusqu'au jour où le trône avait été ravi à celle-ci par la sorcière Salomé ligüée à Constantius le Faucon, voïvode kothique des Libres Compagnies.

Lorsque Conan, fidèle à Taramis, avait été défait, Constantius l'avait fait crucifier à l'extérieur de la ville. Par le plus grand hasard, Olgerd Vladislav, chef d'une bande locale de Zuagirs, était passé par là avec ses hommes et avait détaché Conan de sa croix en lui promettant que, s'il survivait à ses blessures, il pourrait se joindre à leurs rangs. Conan avait non seulement survécu, mais il s'était révélé un tel meneur d'hommes qu'il avait bientôt évincé Olgerd et était depuis lors resté à la tête de la bande de hors-la-loi.

Mais son règne tirait à sa fin. Gomer d'Akkharia poussa un profond soupir. Ces deux derniers jours, Conan avait chevauché à leur tête, remâchant son sinistre désir de vengeance. Il ne mesurait pas les sentiments qui habitaient aujourd'hui le cœur des Zuagirs. Gomer, lui, savait que, bien qu'ils aimassent leur chef, leurs terreurs superstitieuses les avaient conduits au bord de la révolte et de l'assassinat. Ils auraient suivi le Cimmérien jusqu'aux portes écarlates des Enfers, mais ils n'allaient pas s'engager plus avant sur la Terre des Fantômes.

Le Shémite idolâtrait son chef. Mais, comprenant qu'aucune menace ne le détournerait de son objectif, il ne voyait qu'un seul moyen de sauver Conan des couteaux de ses hommes. D'une poche de son khalat blanc, il sortit un petit flacon de poudre verte. Il la dissimula dans sa main et alla rejoindre Conan près du feu pour partager avec lui une bouteille de vin.

III - La mort invisible

Lorsque Conan ouvrit les yeux, le soleil était déjà haut. Des ondes de chaleur fibrillaient sur les sables désolés. L'air était chaud, inerte et sec, comme si les cieux eussent été un immense cratère d'airain renversé et porté à incandescence.

Conan se mit à genoux et porta la main sur son front. Il lui semblait qu'on lui avait bastonné le crâne.

Il parvint à se mettre debout et resta un moment immobile, oscillant légèrement. Paupières plissées, il promena son regard trouble autour de lui. Il était seul dans ce désert maudit.

Il aboya une insulte à l'adresse des superstitieux

Zuagirs. Toute la bande avait décampé en emportant chevaux et provisions. Deux outres d'eau en cuir de chèvre gisaient non loin de là. Avec sa cotte de mailles, son khalat et son épée, elles étaient tout ce que ses anciens compagnons lui avaient laissé.

Il retomba à genoux et fit sauter le bouchon d'une des outres. Il se rinça la bouche, puis but quelques parcimonieuses gorgées d'eau tiède et remplaça le bouchon à contrecœur avant que sa terrible soif fût à demi étanchée. Bien qu'il brûlât de renverser l'outre sur sa tête douloureuse, la raison l'emportait. S'il était perdu au milieu de cette désolation, chaque goutte serait nécessaire pour survivre.

À travers l'aveuglante migraine et le vacillement de ses esprits, il entrevoyait ce qui avait dû se passer. Ses Zuagirs avaient plus craint sa douteuse entreprise qu'il ne l'avait supposé, en dépit des avertissements de Gomer. Il avait commis une erreur grossière, et peut-être fatale. Il avait sous-estimé le pouvoir des superstitions sur ses guerriers et surestimé son propre pouvoir de contrôle et de domination. Avec un grognement morose, il maudit son orgueil buté. S'il ne s'en guérissait pas, ce pourrait un jour être la cause de sa perte.

D'ailleurs ce jour était peut-être arrivé. Il considéra froidement ses chances. Elles semblaient minces. Il avait de l'eau pour deux jours – trois, s'il était disposé à risquer la folie. Pas de vivres et pas de cheval, ce qui voulait dire qu'il devrait aller à pied.

Il fallait donc se mettre en route. Mais dans quelle direction ? La réponse était évidente : revenir sur ses pas. Il y avait cependant des arguments contre cette solution. Et surtout la question de la distance. Ils avaient chevauché deux jours après avoir quitté le dernier trou d'eau. À pied, un homme pouvait au mieux progresser à la moitié de la vitesse d'un cheval. S'il rebroussait chemin, il lui faudrait donc marcher au moins deux jours entiers sans la moindre goutte d'eau...

Conan se frottait pensivement la mâchoire en essayant d'oublier les coups qui lui martelaient le crâne et de soutirer quelque sain raisonnement de son esprit embrumé. Revenir sur ses pas n'était pas la meilleure

idée car il savait qu'il lui serait impossible de trouver de l'eau à moins de quatre jours de marche.

Il regarda devant lui. Les traces du fuyard s'étiraient de ses pieds à l'horizon.

Peut-être avait-il intérêt à suivre le Zamorien. Le seul fait que cette contrée lui fût inconnue jouait en sa faveur. Peut-être une oasis l'attendait-elle derrière quelque dune proche. Il n'était pas facile de prendre une décision rationnelle en de telles circonstances, mais Conan choisit ce qui semblait le plus sage. Entortillant son khalat autour de sa cotte de mailles et jetant son épée sur son épaule, il partit le long de la piste de Vardanes, les outres d'eau lui battant les flancs.

Le soleil semblait suspendu pour toujours dans ce ciel de cuivre fondu. Il dardait ses rayons, pareil à l'œil féroce de quelque colosse cyclopéen observant la lente et minuscule silhouette qui progressait sur la surface recuite de sables pourpres. Le soleil vespéral mit une éternité à achever son orbe immense pour se résoudre enfin à mourir sur le bûcher funéraire du Ponant. Alors le soir violacé glissa ses ombres sur la voûte céleste et une légère brise répandit sur les dunes sa fraîcheur bienfaisante.

Les muscles des jambes de Conan avaient transcendé la douleur. La fatigue avait engourdi ses membres, et il titubait de l'avant comme porté par deux colonnes de pierre animées par quelque tour de sorcellerie. La tête inclinée au-dessus de sa poitrine massive, il continuait de progresser, sachant que la fraîcheur du soir lui permettrait de franchir quelque distance dans un confort relatif.

Sa gorge était obstruée de poussière ; son visage boucané, couvert d'un masque rouge brique. Il avait bu une gorgée d'eau une heure plus tôt, et ne reboirait que lorsque l'obscurité rendrait indiscernable la piste de Vardanes.

Cette nuit-là, ses rêves furent remplis de créatures cauchemardesques qui frappaient son corps nu de chaînes rougies au feu.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le soleil était déjà haut et un autre jour brûlant l'attendait. Son lever fut une agonie. Le moindre de ses muscles le lançait comme si

de minuscules aiguilles y étaient profondément plantées. Mais il se leva, but quelques gouttes et se remit en chemin.

Il eut bientôt perdu toute notion de temps, et cependant, pas après pas, son inlassable volonté le poussait de l'avant. Son esprit errait en une rêverie hallucinatoire. Néanmoins trois pensées ne le quittaient pas : suivre les empreintes du félon, économiser l'eau au maximum et rester debout. Il savait que, s'il se laissait tomber, il lui serait impossible de se relever. Et que sa carcasse resterait à blanchir pour l'éternité dans cette Désolation écarlate.

IV - L'immortelle souveraine

Vardanes de Zamora fit halte sur la crête des collines et posa le regard sur un spectacle qui le frappa de stupeur. Pendant cinq jours, depuis que l'embuscade contre les Zuagirs s'était retournée contre les Turaniens, il avait chevauché comme un possédé, osant à peine accorder une heure ou deux de repos à lui et à sa jument. Il était aiguillonné par une terreur si grande qu'elle avait vidé son être de toute humanité.

Il connaissait la vengeance des hors-la-loi du désert. Son imagination était pleine de scènes atroces, le prix que les sinistres Zuagirs feraient payer à son corps si jamais il tombait entre leurs pattes. C'est pourquoi, lorsqu'il avait compris l'échec du guet-apens, il s'était mis à galoper en direction du désert. Il savait que ce démon de Conan extorquerait de Boghra Khan le nom du traître et se lancerait sur sa piste avec une meute sanguinaire de Zuagirs. Et qu'ils n'abandonneraient pas facilement la piste de leur ancien compagnon passé à l'ennemi.

Sa seule chance avait été de s'engager dans l'épouvantable étendue du Shan-e-Sorkh. Bien que Vardanes fût un Zamorien citadin par sa culture et sa sophistication, les aléas de son temps l'avaient aventuré chez les hors-la-loi du désert, et il les connaissait bien. Il savait que le seul nom de la Désolation Rouge leur glaçait le sang et que leur imagination bouillante peuplait cet endroit de toutes sortes de monstres et de démons. Peu lui importait les

raisons de cette peur des hommes du désert, pourvu qu'elle les empêchât de le suivre en cette contrée mortelle.

Mais ils n'avaient pas rebroussé chemin. Son avance sur eux était si mince que, jour après jour, il pouvait apercevoir derrière lui le nuage de poussière levé par les cavaliers zuagirs. Et il poussait sa monture au maximum, buvant et mangeant sans même descendre de selle.

Au bout de cinq jours, il ignorait si ses poursuivants étaient toujours sur ses talons ; mais cela ne le souciait plus. Il avait épuisé vivres et eau, et continuait avec le faible espoir de trouver un trou d'eau.

Son cheval, les flancs recouverts de boue desséchée, progressait lentement comme un cadavre animé par la volonté de quelque sorcier. Sa fin était imminente. Par sept fois aujourd'hui, il s'était effondré à terre, et seul le fouet avait pu le forcer à se relever. Comme il ne pouvait plus supporter son cavalier, Vardanes marchait, le menant par le licol.

La Désolation Rouge avait prélevé un terrible tribut sur Vardanes lui-même. Jadis beau comme un jeune dieu enjoué, il n'était plus qu'un squelette décharné et recuit par le soleil. Ses yeux injectés de sang luisaient d'un éclat terne entre ses mèches emmêlées. Ses lèvres craquelées, tuméfiées, marmonnaient des prières à Ishtar, Set, Mitra et à quantités d'autres divinités. Après avoir gravi avec sa jument vacillante une nouvelle barrière de dunes, il découvrait maintenant à ses pieds une vallée verdoyante, parsemée des taches vert émeraude des palmiers dattiers.

Au centre de ce paradis, se trouvait une petite ville fortifiée. Des dômes ventrus, des tours de guet trapues s'élevaient au-dessus de l'enceinte de stuc percée d'une large porte dont les gonds de bronze renvoyaient l'éclat du soleil.

Une cité au beau milieu de ce désert roussi ? Une vallée fertile, de la verdure, des arbres et des pelouses, des bassins d'eau limpide, au cœur de cette morne aridité ? Impossible !

Vardanes frémit, ferma les yeux et passa la langue sur ses lèvres gercées. Cela ne pouvait être qu'un mirage ou un fantasme de son esprit dérangé ! Pourtant

lui revint alors en mémoire quelque chose dont il avait entendu parler il y avait bien longtemps au cours de ses études. C'était le fragment d'une légende sur Akhlat la Maudite.

Il s'efforça de retrouver le fil de ce souvenir. Il avait en fait lu cela dans un vieux livre stygien que son précepteur shémite conservait enfermé dans un coffre de bois de santal. Dès le plus jeune âge, Vardanes avait été doué ou affligé d'une grande curiosité et de doigts agiles. Par une nuit sombre, il avait crochété la serrure et s'était plongé, avec un sentiment mêlé d'excitation et d'horreur, dans la lecture des sinistres pages de ce grimoire de nécromancie. En une écriture serrée, le parchemin faisait allusion à d'étranges rites. Les pages grouillaient de hiéroglyphes obscurs datant de l'époque d'anciens royaumes de funeste mémoire, comme l'Achéron ou la Lémurie, qui s'étaient épanouis et écroulés à l'aube des temps.

Parmi ces pages couvertes de pentacles, reposaient les fragments de quelque abstruse liturgie destinée à invoquer les démons immortels qui séjournent au delà des étoiles, dans ce chaos que les mages anciens situaient aux confins du cosmos. Une de ces liturgies faisait obscurément allusion à Akhlat, cœur de la Désolation Rouge, Akhlat la Maudite, où des sorciers insanes ont invoqué en cette sphère terrestre un démon de l'au-delà pour des tourments infinis... Akhlat, où jusqu'à ce jour, l'immortelle a imposé son atroce domination... Akhlat, condamnée et maudite, que les dieux eux-mêmes ont abandonnée, transformant ainsi la contrée environnante en une désolation brûlante...

Vardanes était toujours assis dans le sable, près de la tête de sa jument pantelante, quand des guerriers d'allure sinistre se saisirent de lui pour lui faire descendre les collines pierreuses qui entouraient la cité, et le conduire jusqu'à la vallée plantée de dattiers et de lotus, jusqu'aux portes d'Akhlat la Maudite.

V - La main de Zillah

Conan s'éveilla lentement, mais quelque chose avait changé. La veille, le réveil avait été pénible ; il avait dû se faire violence pour entrouvrir ses paupières cireuses,

cligner au soleil furieux et se lever lentement pour repartir sur les sables brûlants.

Cette fois, son réveil lui procura une sensation de béatitude et de confort. Sa tête reposait sur des oreillers de soie. Une épaisse toile aux franges chargées de glands protégeait son corps du soleil. Il était propre et nu, si ce n'était la bande de toile blanche qui lui ceignait les reins.

Il fut aussitôt en alerte, pareil à un animal dont la survie dépend de l'éveil. Il jeta autour de lui un regard incrédule. Sa première pensée fut que la mort l'avait enfin rappelé et que son âme venait d'être emportée au delà des nues jusqu'au paradis originel où Crom, le dieu des siens, siégeait devant mille héros.

Près de sa couche soyeuse, il trouva une aiguière d'argent pleine d'eau fraîche et limpide.

Un instant plus tard, relevant son visage dégouttant d'eau, Conan avait la certitude que, quel que fût ce paradis, il était terrestre. Il se désaltéra longuement, bien qu'il sût, à l'état de sa gorge et de sa bouche, qu'il ne souffrait plus de la soif atroce dont il avait le souvenir. Quelque caravane avait dû le secourir. Baissant les yeux, il vit que ses membres et son torse avaient été lavés de la poussière du désert et oints d'un onguent bienfaisant. Quels que fussent ses sauveurs, ils l'avaient nourri et pansé jusqu'à ce qu'il fût rétabli.

Il promena de nouveau le regard autour de la tente. Son épée était posée sur un coffre d'ébène. Il alla vers elle à pas feutrés, pareil à un félin méfiant – et se figea au tintement d'une cuirasse qu'il perçut dans son dos.

Mais ce bruit ne provenait pas de quelque homme d'armes ; une mince jeune fille aux yeux de faon venait d'entrer et le regardait, immobile. Sa chevelure sombre et luisante tombait en cascade jusqu'à sa taille, et de minuscules clochettes d'argent la parsemaient. Celles-ci avaient émis le léger tintement.

Conan jaugea la fille d'un rapide coup d'œil : elle était jeune, à peine sortie de l'enfance, gracile et charmante, et son corps pâle se laissait deviner à travers le voile diaphane. Des bijoux luisaient à ses longues mains blanches. Au diadème d'or qui lui ceignait le front, au feu de ses grands yeux sombres, Conan se dit qu'elle appartenait à un peuple apparenté

aux Shémites.

— Oh ! s'écria-t-elle. Mais vous êtes encore trop faible pour vous lever ! Il vous faut reposer encore pour reprendre vos forces.

Elle parlait un dialecte shémite, plein de tournures archaïques mais suffisamment proche de la langue mère pour que Conan le comprît.

— Inutile. Je suis rétabli, répondit-il dans la même langue. Est-ce toi qui m'a pansé ? Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Non pas, étrange seigneur, c'est mon père. Je suis Zillah, fille d'Enosh, seigneur d'Akhlat la Maudite. Nous avons trouvé votre corps il y a trois jours, dans les sables éternels de la Désolation, dit-elle en se voilant les yeux de ses cils soyeux.

« Par les dieux, se dit-il, que voilà une belle pucelle ! » Il n'avait vu de femme depuis des semaines, et contemplait avec intérêt les formes douces de la fille que la gaze légère ne parvenait à dissimuler. Les joues de Zillah rosissaient.

— Ainsi, Zillah, ta jolie main m'a soigné ? Je t'en remercie, et j'en remercie ton père. J'étais plus mort que vif. Mais, dis-moi, par quel hasard m'avez-vous découvert ?

Bien qu'il crût connaître, au moins par ouï-dire, chaque cité des déserts du Sud, c'est en vain qu'il fouillait sa mémoire à la recherche d'Akhlat la Maudite.

— Cela n'a pas été par hasard, dit Zillah. À vrai dire, nous vous cherchions.

Conan plissa les yeux ; ses nerfs se tendirent. Quelque chose dans le durcissement de ce visage impassible avertit la fille que l'étranger était un homme farouche, aux réflexes animaux, bien différent des citadins amollis qu'elle côtoyait d'ordinaire.

— Nous ne vous voulions aucun mal ! protesta-t-elle en levant une main menue comme pour se protéger. Mais suivez-moi, beau sire, et mon père vous expliquera toutes choses.

Pendant un instant, Conan resta figé, tendu, en se demandant si Vardanes n'avait pas lancé ces gens sur sa piste. L'argent qu'il avait soutiré aux Turaniens aurait suffi pour acheter les âmes de cinquante

Shémites.

Puis il se détendit, apaisant délibérément la soif de sang qui l'avait subitement habité. Il saisit son épée et en passa le boudrier à son épaule.

— Conduis-moi devant cet Enosh, pucelle, fit-il calmement. Je vais entendre son récit.

Elle fit demi-tour et s'en fut. Conan redressa ses épaules nues et lui emboîta le pas.

VI - La chose venue de l'au-delà

Lorsque Conan et Zillah entrèrent, Enosh, assis dans un imposant fauteuil de bois noir, était absorbé dans la lecture d'un manuscrit froissé et à demi effacé par le temps. Cette partie de la tente était tendue d'une étoffe d'un violet sombre. D'épais tapis y étouffaient le bruit des pas. Sur un trépied composé de serpents de bronze entrelacés, reposait un miroir noir au dessin curieux dont les profondeurs renvoyaient d'étranges lueurs.

Enosh se leva pour accueillir Conan de quelques formules courtoises. C'était un homme grand et âgé, mais qui avait su rester mince et droit. Il portait sur la tête un turban de lin blanc comme neige ; les ans avaient ridé son visage, et de sinistres pensées semblaient le plisser davantage ; ses yeux sombres paraissaient las et tristes.

Il pria son hôte de s'asseoir et ordonna à Zillah d'apporter du vin. Lorsque les formalités protocolaires furent terminées, Conan demanda abruptement :

— Comment se fait-il que tu sois parti à ma recherche, ô shaykh ?

Enosh jeta un coup d'œil au sombre miroir.

— Quoique je ne sois pas funeste mage, mon fils, il peut m'arriver d'utiliser des moyens qui ne sont pas tout à fait naturels.

— Pour quelle raison t'es-tu mis en route pour me secourir ?

Enosh leva une main veinée de bleu pour apaiser les soupçons du guerrier.

— Patience, mon ami, et tout te sera expliqué, dit-il d'une voix tranquille et profonde.

Il approcha un guéridon, écarta son parchemin et emplit de vin deux gobelets d'argent.

Quand ils eurent bu, le vieillard commença son récit :

— Il y a bien longtemps, un rusé sorcier de cette terre d'Akhlat ourdit un complot contre la très ancienne dynastie qui était en place depuis la chute d'Atlantis. Usant d'habiles paroles, il parvint à convaincre le peuple que son monarque, homme faible et indolent, était son ennemi. Le peuple se souleva et renversa son roi. Se proclamant prêtre et prophète des dieux inconnus, le sorcier prétendit à l'inspiration divine. Il affirma que l'un des dieux descendrait bientôt sur cette terre pour régner sur la Sainte Akhlat, ainsi qu'on l'appelait alors.

— On dirait que vous, les Akhlatim, êtes aussi crédules que toutes les nations que j'ai pu traverser, railla Conan.

Le vieil homme eut un sourire sans joie.

— Il est toujours facile de prendre ses aspirations pour des réalités. Mais les desseins de ce sorcier étaient beaucoup plus terribles que l'on n'eût pu l'imaginer. En sacrifiant à d'abominables et indicibles mystères, il évoqua à l'existence terrestre une démonsse de l'extérieur, pour en faire la déesse de son peuple. Demeurant le maître maléfique de cette créature, il se présenta comme l'interprète de sa volonté divine. Frappés d'horreur, les habitants d'Akhlat pâturent d'une tyrannie bien plus cruelle que celle que leur avait imposée l'ancienne dynastie.

Conan eut un sourire cruel.

— J'ai observé que les révolutions mettent souvent en place des gouvernements pires que ceux qu'elles abattent.

— C'est possible. En tout cas, telle fut celle-ci. Avec le temps, la situation empira encore ; car le sorcier perdit le contrôle de la chose démoniaque qu'il avait suscitée de l'au-delà, et qui bientôt le détruisit et gouverna à sa place. Elle a gouverné jusqu'à ce jour.

— Cette créature serait-elle immortelle ? demanda Conan. À quand remonte son apparition ?

— Plus d'années se sont écoulées depuis ce jour funeste qu'il n'y a de grains de sable dans le désert, répondit Enosh. Et la déesse n'a rien perdu de sa suprématie sur la triste Akhlat. Le secret de sa

puissance est tel qu'elle se repaît des forces vitales des créatures vivantes. Cette terre qui nous entoure fut jadis verdoyante, les dattiers bordaient ses ruisseaux, le bétail paissait sur ses pentes herbues. Sa soif de vie a asséché le pays, à l'exception de cette vallée où se dresse la cité d'Akhlat. Elle a épargné la ville et ses alentours car, privée d'êtres vivants dont elle puisse se repaître, elle ne pourrait se maintenir dans cette dimension.

— Crom ! balbutia Conan en vidant son gobelet de vin.

— Depuis des siècles, poursuivit Enosh, cette terre se transforme en une étendue stérile. Notre jeunesse sert à éteindre la soif de la déesse, et tel est aussi le destin des bêtes de nos troupeaux. Elle s'en nourrit chaque jour. Chaque jour elle choisit une victime. Lorsqu'elle s'en prend incessamment, jour après jour, à sa victime, celle-ci ne dure que quelques jours ou dépérit pendant une demi-lune. Les plus forts peuvent tenir jusqu'à trente jours avant qu'elle n'ait épuisé leurs ressources vitales et ne doive passer à la victime suivante.

Conan palpait la poignée de son épée.

— Par Crom et Mitra, que n'avez-vous égorgé ce monstre ?

Le vieillard secoua lentement la tête.

— Elle est invulnérable, fit-il doucement. Sa chair est d'une matière dont la cohésion dépend de son indomptable volonté. La flèche ou l'épée ne sauraient que l'égratigner, et il ne lui coûterait rien de réparer l'éraflure. La vie qu'elle puise dans les autres, les laissant comme des cosses sèches, lui assure une immense réserve d'énergie dont elle se sert pour restaurer son enveloppe charnelle.

— En ce cas, brûlez-la, gronda Conan. Incendiez son palais, ou encore coupez-la en mille morceaux que le feu de joie dévorera !

— Non. Elle se protège par quelque pouvoir infernal. Son arme frappe de paralysie tout ce qu'elle regarde. Un jour, jusqu'à cent guerriers se sont glissés dans le Temple Noir, bien décidés à mettre fin à l'horrible tyrannie. Il ne resta rien d'eux qu'une forêt vivante d'hommes figés qui tour à tour servirent de

pâturer à cette créature insatiable.

Conan eut un mouvement d'impatience.

— Étonnant que vous habitiez toujours cette terre maudite ! lança-t-il. Comment se fait-il que cette damnée sangsue n'ait pas depuis longtemps gobé la moelle du dernier habitant de cette vallée ? Et pourquoi n'avez-vous pas plié bagage pour fuir cet endroit maléfique ?

— En vérité, bien peu d'entre nous se sont enfuis. Pendant des siècles, la chose s'est nourrie des végétaux qui abondaient, épargnant hommes et animaux. Lorsque la région est devenue un désert, elle s'en est prise à notre bétail, puis à nos esclaves, et finalement aux Akhlatim eux-mêmes. Bientôt nous ne serons plus, et Akhlat ne sera qu'une immense ville morte. Nous ne pouvons partir car le pouvoir de la déesse nous maintient dans un étroit périmètre dont nous ne pouvons sortir.

Conan secoua la tête, agitant sa chevelure sur ses épaules hâlées.

— Ton histoire est tragique, vieil homme. Mais pourquoi me l'avoir contée ?

— À cause d'une très ancienne prophétie, expliqua Enosh en saisissant le parchemin qu'il entreprit de dérouler.

— Quelle prophétie ?

Le vieillard suivit du doigt quelques lignes d'une écriture si ancienne que Conan ne pouvait la lire, bien qu'il sût passablement déchiffrer le shémite de son époque.

— Il est dit ici que, lorsque notre fin sera proche, les dieux inconnus, dont nos ancêtres se sont détournés pour adorer la démonsse, laisseront s'apaiser leur colère et enverront un libérateur qui renversera la déesse et détruira son pouvoir maléfique. Ce sauveur, c'est toi, Conan le Cimmérien...

VII - Le temple des morts-vivants

Depuis des jours et des nuits, Vardanes croupissait dans un cachot humide à peu de distance du Temple Noir d'Akhlat. Il tempêtait, suppliait, pleurait, jurait et priait, mais ses gardiens, l'œil morne, imperturbables,

ne prêtaient aucune attention à ses doléances. Ils ne répondaient pas à ses questions. Pas plus qu'ils ne se laissaient acheter, ce qui étonnait grandement le prisonnier. En bon Zamorien, Vardanes avait peine à concevoir qu'un homme ne cherchât pas avant tout à s'enrichir ; et pourtant, ces hommes étranges, avec leur parler archaïque et leurs cuirasses démodées, s'étaient si peu intéressés à l'argent reçu des Turaniens en paiement de sa trahison, qu'ils avaient laissé ses deux fontes de selle bourrées de pièces dans un recoin de sa cellule.

Toutefois, ils s'occupaient convenablement de lui, ils baignaient son corps décharné et enduisaient ses cloques d'onguent. Et ils le nourrissaient somptueusement de volailles rôties, de fruits juteux et de viandes grasses. Ils lui donnaient même du vin. Vardanes, qui avait connu d'autres prisons, ne laissait pas de s'étonner. L'engraissait-on en vue de quelque sacrifice ?

Enfin, un jour, des hommes d'armes vinrent le chercher. Il se dit qu'il allait finalement comparaître devant quelque magistrat pour répondre des accusations absurdes que l'on avait pu porter contre lui. Il se sentit aussitôt ragaillardi. Jamais il n'avait rencontré de juge dont la grâce ne pût se monnayer contre un peu de métal précieux !

Mais au lieu de le conduire devant quelque suffète, ses gardiens l'amènèrent par des chemins sombres et détournés devant une imposante porte de bronze vert-de-gris qui l'écrasait de sa masse comme s'il se fût agi de la porte des Enfers. Verrouillé par trois serrures, barré d'acier, ce portail aurait arrêté une armée. Le visage tendu, les mains fébriles, les hommes d'armes ouvrirent l'immense porte et poussèrent le prisonnier à l'intérieur.

Tandis que l'huis se refermait lourdement dans son dos, le Zamorien se retrouva dans une magnifique salle de marbre poli. L'endroit baignait dans une pénombre violette ; une épaisse couche de poussière recouvrait toute chose ; partout se voyaient les preuves de la décrépitude et de l'abandon du lieu. Vardanes s'avança avec curiosité.

S'agissait-il d'une vaste salle du trône ou du transept

de quelque temple colossal ? Difficile à dire. Ce qui frappait le plus dans cet endroit ténébreux, hormis la négligence dont il souffrait depuis longtemps, c'étaient les groupes de statues qui le parsemaient. Une foule de questions se pressaient dans l'esprit troublé de Vardanes.

Le premier mystère était la matière dont ces statues étaient faites. Alors que la salle elle-même avait été construite en marbre lisse, les statues étaient d'une pierre grise, mate, poreuse et inerte que Vardanes ne put identifier. Quelle que fût cette matière, elle était singulièrement peu attirante. On eût dit de la cendre de bois mort, bien qu'au toucher elle fût dure comme pierre.

Le second mystère était le surprenant savoir-faire du sculpteur inconnu dont les mains talentueuses avaient façonné ces merveilles. Ses œuvres respiraient la vie et la représentation des détails y atteignait un inconcevable réalisme : les plis, la trame des étoffes semblaient plus vraies que nature ; le moindre cheveu était représenté. Cette étonnante fidélité s'étendait aux postures du sujet. Nul groupe héroïque, nulle majesté monumentale parmi ces images taillées dans ce matériau terne et plâtreux. Disséminées çà et là sans souci d'ordonnance, elles figuraient des guerriers et des seigneurs, de jeunes garçons et des pucelles, des dignitaires cacochymes et de vieilles femmes séniles, des enfants épanouis ou encore des nouveau-nés portés par leurs mères.

Et tous ces visages de pierre arboraient la même expression d'horreur insoutenable.

Vardanes entendit bientôt un bruit ténu qui venait des profondeurs de l'endroit. On aurait dit le son produit par de nombreuses voix, mais si assourdi que rien n'y était intelligible. Un étrange diapason dont les chuchotements couraient au milieu de cette forêt de statues. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, Vardanes pouvait distinguer l'une après l'autre chaque voix qui s'ajoutait au tout : là, des sanglots déchirants, et là, le gémissement ténu de l'agonie ; plus loin, le murmure voilé d'une prière ; ailleurs, un rire rauque et dément ou des imprécations monotones. Ces voix semblaient provenir de cinquante gorges, mais le

Zamorien n'eût pu les localiser. Il avait beau se tourner en tous sens, il ne voyait que lui-même et les milliers de statues.

La sueur perlait sur son front et ses joues creuses. Une indicible peur montait en lui. Il eût souhaité du plus profond de son cœur sans aveu se trouver à mille lieues de ce temple maudit où les voix d'êtres invisibles gémissaient, sanglotaient, murmuraient et s'esclaffaient de façon si hideuse.

C'est alors qu'il vit le trône d'or. Il se dressait au centre de la nef, dominant de plusieurs pieds la tête des statues. L'œil de Vardanes s'alluma à la vue du métal jaune, et, comme rassuré, il allongea le pas.

Quelque chose se tenait sur le trône – la momie ridée de quelque antique roi ? Des mains décharnées étaient plaquées sur une poitrine cave. De la gorge aux talons, la silhouette mince était recouverte de bandelettes poussiéreuses. La face était cachée derrière un masque d'or repoussé à l'effigie d'une femme à la beauté surnaturelle.

Un sursaut d'avidité raviva le souffle pantelant de Vardanes. Il oublia ses craintes car, au front du masque d'or, un énorme saphir noir luisait comme un troisième œil. Une pierre comme il n'en avait jamais vu, une pierre qui eût suffi à payer la rançon d'un prince.

Parvenu au pied du trône, il resta un instant immobile à détailler le masque. Les yeux étaient clos comme lors du sommeil. Douce et charnue, l'adorable bouche elle aussi dormait. L'énorme saphir lançait des feux entêtants. Vardanes avança la main.

Ses doigts tremblants se refermèrent sur le masque, l'arrachèrent. Il découvrit une face ridée, brunâtre. Les joues s'étaient effondrées à l'intérieur de la bouche ; la chair était dure et sèche comme du vieux cuir. Le Zamorien frissonna à la vue de cette effigie de la mort.

Alors celle-ci ouvrit les yeux et le regarda.

Il tituba à reculons avec un hurlement d'horreur. Le masque échappa à ses doigts inertes et tinta sur les dalles de marbre. Le regard mort plongeait dans le sien. Alors la chose ouvrit son troisième œil...

VIII - Le visage de la Gorgone

Conan parcourait pieds nus l'ancre des statues ; il rôdait pareil à un grand chat sauvage dans les ailes hantées d'ombres imprécises. Une frange de lumière trahissait le fil aigu de l'épée qu'il tenait en son poing formidable. Son regard perçant fouillait les ténèbres, et les fils d'acier de son camail bruissaient sur sa nuque. L'air figé était empuanti par des remugles de peur et de mort.

Comment avait-il pu se laisser convaincre par le vieil Enosh de se lancer dans cette entreprise insensée ? Il n'avait rien d'un rédempteur ou d'un libérateur, rien d'un saint homme envoyé par les dieux pour libérer Akhlat du fléau éternel. Son seul but était de se venger par le sang.

Mais le sage vieillard avait beaucoup discoursu et déployé une grande éloquence. Il avait surtout avancé deux arguments qui avaient convaincu le coriace barbare. L'un était que, une fois en Akhlat, Conan y serait enfermé par la magie noire et ne pourrait quitter la cité que lorsque la déesse aurait été tuée. Et l'autre était que le traître zamorien se trouvait dans le Temple Noir et ne tarderait pas à affronter la fatalité qui, si on n'y mettait pas un terme, les détruirait tous.

Ainsi Conan avait emprunté un souterrain secret qu'Enosh lui avait indiqué, et qui le fit entrer dans le temple par une porte dérobée. Bien sûr, Enosh n'ignorait rien de l'heure à laquelle Vardanes était lui-même arrivé dans l'ancre sinistre de la démonsse.

Comme le Zamorien, Conan remarqua le merveilleux réalisme des statues grises ; cependant, à la différence de celui-ci, il connaissait l'origine de ce prodige. Et il détournait les yeux des visages de pierre et de leur expression d'horreur.

À son tour il entendit les sinistres lamentations. Comme il parvenait au centre de l'imposante nef hypostyle, les pleurs se firent plus distincts. Il aperçut alors le trône d'or et la chose chiffonnée qui s'y trouvait, et s'approcha en silence.

Subitement, il entendit une statue lui parler. Son corps fut parcouru d'un incœrcible frisson, de grosses gouttes de sueur apparurent sur son front.

Il vit alors d'où provenaient les pleurs, et son cœur se souleva. Ceux qui se trouvaient à proximité du trône n'étaient pas encore morts. Ils étaient pétrifiés jusqu'au cou, mais la tête vivait encore. Leurs yeux tristes roulaient sur leur face désespérée, et de leurs lèvres sèches ils suppliaient Conan de trancher d'un coup d'épée ce qu'il leur restait de vie.

Alors, il entendit un cri et reconnut la voix de Vardanes. La déesse avait-elle sacrifié son ennemi avant qu'il pût assouvir sa vengeance ? Il bondit en direction du trône.

Là, un terrible spectacle l'attendait. Vardanes se tenait devant le dais ; les yeux lui sortaient de la tête, ses lèvres s'agitaient fébrilement. Le crissement de la pierre accrocha l'oreille de Conan, et il regarda les jambes du Zamorien. Une pâleur grisâtre montait lentement le long de ses mollets. Bientôt, sous les yeux de Conan, la chair des cuisses se transmua en pierre gris cendre. Vardanes s'efforçait de marcher mais n'y parvenait pas. Un cri aigu sortit de sa gorge quand il vit Conan ; ses yeux étaient pleins de la peur de l'animal pris au piège.

La chose sur le trône faisait entendre un rire bas et sec. Conan leva les yeux vers elle. La chair morte de ses bras squelettiques, de sa gorge ridée se gonflait, se déplissait ; elle passait du brun verdâtre de la mort aux tons chauds de la vie. Grâce à l'énergie qu'elle puisait dans le corps de Vardanes, la Gorgone s'imprégnait de vie.

— Crom et Mitra ! balbutia Conan.

Chaque atome de son esprit fixé sur l'homme à demi pétrifié, la Gorgone ne prêtait aucune attention à Conan. À présent son corps était presque repu. Elle s'épanouissait ; aux hanches, sur les cuisses, une douce rondeur tendait ses bandelettes. Ses seins se gonflaient, éprouvant le mince tissu. Elle étendait ses beaux bras blancs et fermes. Sa bouche humide et incarnate s'entrouvrit pour un nouvel accès de gaieté, et ce fut cette fois le rire musical, voluptueux d'une femme pleinement épanouie.

La pierre avait atteint le niveau des reins de Vardanes. Conan ignorait si le monstre conserverait sa victime en l'état de semi-pétrification de celles qui

entouraient le trône, ou si elle le viderait entièrement de sa substance. Il était jeune et plein de vie ; il devait représenter un cru de choix pour la déesse vampirique.

À l'instant où la pierre figeait sa poitrine haletante, le Zamorien poussa un nouveau hurlement – le cri le plus horrible que Conan eût entendu de bouche humaine. Tel un tigre qui attaque, il bondit de sa cachette. Un rai de lumière accompagna son épée. La tête de Vardanes sauta de son tronc et chut sur le sol avec un bruit mat.

Sous l'impact, le corps chancela et s'écroula à son tour. Conan vit les jambes se briser en mille fragments. Du sang se mit à sourdre par des craquelures du torse pétrifié.

Ainsi mourut Vardanes le traître. Même Conan n'aurait pu dire s'il l'avait frappé pour se venger, ou si une impulsion charitable l'avait animé devant les tourments de cette misérable créature.

Il se tourna vers la déesse. Sans vraiment en avoir décidé, il leva instinctivement les yeux vers elle.

IX - Le troisième œil

Son visage était un masque d'une beauté inhumaine ; ses lèvres douces et luisantes étaient aussi charnues et rouges qu'un fruit mûr. Sa chevelure d'ébène luisant cascada sur l'opale de ses épaules et formait le fond bleu nuit d'où saillaient les deux lunes pleines de ses seins laiteux. Elle était la beauté incarnée – fors l'orbite sombre qui partageait son front.

Le troisième œil rencontra le regard de Conan et le subjuga aussitôt. Cette orbite ovale était plus grande qu'un organe de vision humain. Il n'était pas divisé en une pupille, un iris et un périmètre blanc comme l'œil humain ; toute sa surface était noire. Il semblait à Conan que son regard allait sombrer et se perdre dans une mer infinie de ténèbres. Il restait là, fasciné, oubliant l'épée qu'il tenait dans son poing. L'œil était aussi noir que la mer obscure où baignent les étoiles.

Il eut l'impression d'enjamber le rebord d'un puits sans fond, et de tomber et tomber dans des brumes d'encre, dans les froids abysses des ténèbres. Il comprit que, s'il ne détournait bientôt le regard, c'en serait fait

de lui.

Il fit un terrible effort de volonté. La sueur se mit à ruisseler sur son front ; sous sa peau bronzée, ses muscles se convulsèrent comme autant de serpents. Son ample poitrine se souleva.

La Gorgone riait, d'un rire voilé et mélodieux où perçait un accent de moquerie glacée. Conan s'empourpra et une formidable fureur monta en lui.

Dans un sursaut de volonté, il arracha son regard de l'orbite noir et se retrouva fixant le sol. Faible, pris de vertiges, il titubait. Tout en luttant pour se redresser, il regarda ses pieds. Par la grâce de Crom, ils étaient toujours de chair tiède, et non pas de pierre cendreuse ! Le long moment durant lequel il était resté sous l'emprise du regard de la Gorgone n'avait en fait été qu'un bref instant, trop court pour que le froid de la pierre investît sa chair.

La Gorgone se remit à rire. Alors que sa tête étourdie était encore inclinée vers le sol, Conan sentit la traction de la volonté du monstre. Les muscles de son cou noueux se gonflèrent tandis qu'il s'efforçait de ne pas relever la tête.

Son regard était toujours baissé. Devant lui, sur une dalle de marbre, gisait le délicat masque d'or où l'énorme saphir figurait le troisième œil. Et tout à coup il comprit.

Cette fois, lorsque ses yeux se levèrent, son épée s'éleva de même. La lame étincelante fendit l'air poussiéreux et s'abattit sur le visage moqueur de la déesse, tranchant le troisième œil en deux.

Elle ne bougea pas. De ses deux yeux d'une stupéfiante beauté, elle contemplait en silence le farouche guerrier. Son visage était vide et blême.

De son orbite crevée s'écoulait un fluide sombre. Telles des larmes noires, la lente rosée ruisselait sur ce visage parfait.

Alors elle commença de vieillir. De même que son orbite cyclopéenne se vidait de sa substance, son corps laissait échapper les forces vitales qu'elle avait volées pendant des siècles. Sa peau fonçait et se recroquevillait en milliers de rides. Des bourrelets desséchés se formaient sous son menton. Ses yeux vifs se ternissaient.

La superbe poitrine s'affaissa puis se creusa. Les jambes et les bras, naguère si lisses et pleins, ne furent bientôt plus que des membres décharnés. Durant un long moment, la forme rabougrie d'une petite femme, incroyablement sénile, chancela sur le trône. Puis ce qu'il restait de chair et d'os tomba au sol en un mélange de filaments et d'esquilles qui, sous les yeux de Conan, se changea en une poussière cendreuse et incolore.

Un long soupir traversa le temple. L'atmosphère fut un instant obscurcie, comme traversée par deux ailes diaphanes. La démonsse était partie, et avec elle la menace immémoriale. L'endroit n'était plus qu'une vaste chambre abandonnée et poussiéreuse.

Désormais les statues reposeraient en paix. La Gorgone ayant fui cette dimension, les sorts qu'elle avait jetés ne tenaient plus, et les morts-vivants ne souffriraient plus de l'effroyable simulacre de vie. Conan revint sur ses pas, laissant derrière lui le trône vacant, le petit tas de cendre, et la statue brisée et décapitée de celui qui avait jadis été un farouche et joyeux guerrier zamorien.

— Demeurez près de nous, Conan ! supplia Zillah de sa voix douce et voilée. Maintenant que nous sommes libérés de la malédiction, il y aura des charges glorieuses en Akhlat pour un homme tel que vous.

Le Cimmérien eut un sourire, sentant bien que cette voix contenait un souci plus personnel que celui du bon citoyen qui cherche à gagner un étranger valeureux à la cause de la reconstruction de la cité. Au regard inquisiteur et brûlant qu'il lui adressa, la jeune fille rougit de confusion.

Le seigneur Enosh joignit sa voix profonde aux prières de sa fille. La victoire de Conan avait insufflé la vigueur d'une nouvelle jeunesse au vieil homme. Il se tenait droit, et son pas, sa voix avaient une force toute neuve. Une nouvelle fois, il offrit à Conan richesse, honneur, position et un rôle de choix au sein de la cité renaissante. N'avait-il pas de plus insinué qu'il verrait d'un assez bon œil l'union du Cimmérien avec sa fille ?

Mais celui-ci, se sachant peu fait pour la vie de

notable paisible et respecté qu'on lui proposait, déclina toutes les offres. Les tournures courtoises ne viennent pas facilement à la bouche de celui qui a passé sa vie entre les champs de bataille, les tavernes et les bordels de toutes les villes du monde. Cependant, avec tout le tact que lui permettaient ses origines barbares, il rejeta les prières de ses hôtes.

— Non, mes amis, dit-il. Conan de Cimmérie n'est pas fait pour la paix. Très vite cette vie me pèserait, et lorsque l'ennui survient, je ne connais que peu de remèdes : m'enivrer, me battre ou enlever une fille. Je ferais un drôle de citoyen pour une ville qui a besoin de paix et de tranquillité afin de recouvrer sa grandeur !

— En ce cas où vas-tu diriger tes pas, ô Conan, maintenant que la barrière magique est levée ? demanda Enosh.

Conan haussa les épaules, passa une main dans sa crinière noire, et eut un éclat de rire.

— Par Crom, beau doux seigneur, je n'en sais rien ! Pour ma chance, les serviteurs de la déesse ont nourri et pansé le cheval de Vardanes. À ce que je vois, Akhlat ne possède que des ânes, et un gaillard comme moi n'aurait pas l'air très malin sur une telle monture, avec les pieds traînant dans la poussière !

» Je pense poursuivre ma route vers le sud-est. Quelque part par là se trouve la ville de Zamboula où je ne suis jamais allé. Il paraît que la chère y est bonne et que seules les gouttières n'y ont jamais vu couler le vin. Je me sens d'humeur à goûter aux douceurs de Zamboula.

— Mais tu ne vas pas nous quitter comme un mendiant ! protesta Enosh. Nous te devons beaucoup. Nous t'offrons pour tes peines tout l'or et l'argent qu'il nous reste.

Conan secoua la tête.

— Garde ton trésor, shaykh. Akhlat n'est pas une cité prospère, et elle aura besoin de cet argent lorsque les premières caravanes traverseront la Désolation Rouge. Et maintenant que mes outres sont pleines et mes fontes bourrées de vivres, je dois partir. Cette fois, je vais traverser sans peine le Shan-e-Sorkh.

Après un ultime et bref au revoir, il sauta en selle et quitta la vallée au petit galop. Ils restèrent longtemps

à le regarder s'éloigner ; Enosh était altier et fier, mais Zillah versait des larmes. Bientôt le cavalier disparut à l'horizon.

Parvenu au sommet des dunes, Conan arrêta sa jument noire pour regarder une dernière fois Akhlat. Puis il s'engagea dans le désert. Peut-être avait-il été stupide de refuser leurs présents. Mais les sacs de Vardanes étaient pleins d'or ; il les palpa et sourit. Pourquoi s'inquiéter d'une poignée de shekels à la façon d'un négociant adipeux ? Cela fait du bien, une fois de temps en temps, d'être vertueux. Même à un Cimmérien !

Chapitre II

Les Ombres de Zamboula

Conan se rend effectivement à Zamboula où, en une colossale débauche, il dilapide prestement sa petite fortune. Après une semaine de bâfrées et de libations, entre bordels et maisons de jeux, il se retrouve une fois de plus démuné.

I - Un tambour dans la nuit

— De grands dangers se cachent dans la maison d'Aram Baksh !

L'homme avait lancé la révélation d'une voix vibrante tout en refermant ses doigts grêles aux ongles noirs sur le bras musclé de Conan. C'était un personnage hâlé et noueux, à barbe noire éparse, un nomade à en juger par ses vêtements fatigués. Il semblait plus petit et minable que jamais auprès des sourcils sombres, de la poitrine ample et des membres puissants du géant cimmérien. Ils étaient arrêtés dans un coin du bazar des armuriers, et de chaque côté d'eux s'écoulait le flot bigarré et polyglotte des rues de Zamboula, les plus exotiques, cosmopolites, flamboyantes et bruyantes qui se pussent trouver.

Conan quitta du regard une ghanara aux lèvres vermeilles, à l'œil provocateur, dont à chaque pas la jupe découvrait les cuisses brunes, et se remit à fixer son importun compagnon.

— Qu'entends-tu par danger ? demanda-t-il.

L'homme du désert jeta avant de répondre un coup d'œil furtif par-dessus son épaule, puis il baissa la voix.

— Qui sait ? Mais des voyageurs sont allés dormir chez Aram Baksh, et on ne les a plus jamais revus. Que sont-ils devenus ? Il jure qu'ils se sont levés et remis en route – et il est vrai qu'aucun citoyen de la cité n'a jamais disparu de sa maison. Mais personne n'a jamais revu les voyageurs en question, et on dit que des objets et de l'équipement reconnus comme les leurs ont été vus dans les bazars. Si Aram ne les a pas vendus, après avoir disposé de leurs propriétaires, comment ces objets ont-ils pu échouer là ?

— Je ne possède rien, grogna le Cimmérien en portant la main au fourreau de galuchat de son épée. J'ai même vendu mon cheval.

— Mais il n'y a pas que les riches étrangers pour disparaître de la maison d'Aram Baksh ! souffla le Zuagir. Non, non, bien des pauvres venus du désert sont allés chez lui – parce que ses tarifs sont plus bas que ceux des autres tavernes –, et on ne les a jamais revus. Un jour, un chef de Zuagirs, dont le fils avait

ainsi disparu, s'est plaint auprès du satrape, Jungir Khan, qui a fait fouiller la maison par ses soldats.

— Et ils ont trouvé une cave pleine de cadavres ? demanda Conan par esprit de dérision.

— Non ! Ils n'ont rien trouvé ! Et ils ont chassé le chef en question de la cité ! Par contre... (il frémit et se rapprocha de Conan) on a découvert autre chose ! À l'orée du désert, après les dernières maisons, il y a un bosquet de palmiers, et au milieu de ce bosquet, il y a une fosse. Eh bien, dans cette fosse on a retrouvé des ossements humains calcinés. Et pas qu'une fois, mais souvent !

— Et ça prouve quoi ? grogna le Cimmérien.

— Aram Baksh est un démon ! Dans cette ville élevée par les Stygiens et gouvernée par les Hyrkanien, où toutes les races se mêlent pour produire des métis de toutes les couleurs, qui peut dire qui est un homme et qui est un démon déguisé en homme ? Aram Baksh est un démon sous l'apparence d'un homme ! À la nuit, il retrouve sa vraie forme pour conduire ses hôtes dans le désert où ses semblables sont rassemblés.

— Et pourquoi ne s'attaquerait-il qu'aux étrangers ? interrogea Conan, incrédule.

— Les habitants de la cité ne toléreraient pas qu'il supprime les leurs, mais peu leur importent les étrangers qui tombent entre ses mains. Tu viens du Ponant, Conan, et tu ne connais pas les mystères de ce vieux pays. Depuis le début des temps, les démons du désert adorent Yog, le seigneur des Maisons Vides ; ils célèbrent ses mystères par le feu – le feu qui dévore des victimes humaines.

— Prends garde ! Tu as dormi de nombreuses lunes sous les tentes des Zuagirs, et tu es notre frère. Ne mets jamais les pieds dans la maison d'Aram Baksh !

— Va-t'en ! fit subitement Conan. Voici venir une patrouille. S'ils t'aperçoivent, tu pourrais bien te rappeler d'un cheval volé dans les écuries du satrape...

Le Zuagir sursauta et se tourna en tous sens. Puis il plongea entre une loge de marchand et un abreuvoir.

— Prends garde, mon frère ! La maison d'Aram Baksh est pleine de démons ! ajouta-t-il encore avant de disparaître dans une étroite venelle.

Conan rajusta son large baudrier et retourna paisiblement le regard suspicieux des hommes d'armes qui passaient devant lui. Ils l'avaient remarqué car le Cimmérien dénotait même sur la foule mélangée qui emplissait les rues sinueuses de Zamboula. Ses yeux bleus, ses traits inhabituels le distinguaient du type oriental, et son épée droite n'était pas sans ajouter une note à la différence raciale.

Les hommes d'armes ne l'accostèrent pas et poursuivirent leur ronde à travers la foule qui s'ouvrait sur leur passage. Ces hommes étaient des Pélishtim trapus, au nez aquilin, avec une barbe bleu nuit qui descendait jusqu'à la cote de mailles de leur poitrine ; il s'agissait de mercenaires, engagés pour une fonction que les dirigeants turaniens considéraient indigne de leur rang, et détestés pour cette raison par la population métissée.

Conan leva les yeux vers le soleil de l'après-midi qui allait plonger derrière les toits plats des maisons bordant le bazar, et, palpant une nouvelle fois son baudrier, il prit la direction de la taverne d'Aram Baksh.

D'un pas vif, il progressait le long des rues chatoyantes où les tuniques loqueteuses des mendiants se frottaient aux khalats bordés d'hermine de riches marchands et au satin cousu de perles des courtisanes. De gigantesques esclaves noirs déambulaient, coudoyaient des voyageurs à la barbe bleue venus des villes shémites, des nomades dépenaillés des déserts environnants, des marchands et des aventuriers originaires de toutes les contrées de l'Est.

La population indigène n'était pas moins hétérogène. Des siècles plus tôt, les armées de Stygie étaient venues se tailler un empire dans les déserts de l'est. Zamboula n'était alors qu'une petite ville commerçante, sise au centre d'un anneau d'oasis et habitée par les descendants de nomades. Les Stygiens en avaient fait une grande cité et s'y étaient établis avec leurs esclaves shémites et kushites. Les incessantes caravanes reliant le levant au couchant avaient contribué à sa prospérité et son métissage. Puis les conquérants turaniens avaient déferlé de l'est pour repousser les frontières de la Stygie et, depuis

maintenant une génération, Zamboula, régie par un satrape turanien, était l'avant-poste occidental de Turan.

Quelque peu étourdi par la rumeur, le Cimmérien suivait les rues animées, croisant de temps en temps un groupe de cavaliers, les longilignes guerriers turaniens, avec leur visage de faucon, leurs épées courbes et leur harnachement cliquetant. La cohue s'écartait sur leur passage, car ils étaient les seigneurs de Zamboula. Mais dans l'ombre, de ténébreux Stygiens les considéraient lugubrement en songeant à leur gloire passée. La population hybride se souciait peu que le roi qui présidait à sa destinée résidât à Khémi la sombre ou Aghrapur l'étincelante. Jungir Khan gouvernait Zamboula, et l'on disait que Nafertari, la maîtresse du satrape, gouvernait Jungir Khan. Mais les gens n'en continuaient pas moins leur chemin, se chamaillant, s'aimant, marchandant, buvant ou jouant, ainsi que le faisait le petit peuple de Zamboula depuis que ses tours et minarets étaient sortis des sables du Kharamun.

Des lanternes de bronze ornées de dragons menaçants illuminèrent les rues avant que Conan eût atteint la maison d'Aram Baksh. La taverne était la dernière maison habitée de la rue qui courait vers l'ouest. Un grand jardin enclos de murs, où prospéraient les dattiers, la séparait de sa voisine orientale. À l'ouest de l'auberge, se trouvait un autre bosquet de palmiers sous lequel la rue devenue route s'en allait sinuer dans le désert. En face, de l'autre côté de la rue, se dressait une rangée de huttes abandonnées sur lesquelles les palmiers épars projetaient leurs ombres, et qu'habitaient chacals et chauves-souris. Tout en parcourant la rue, Conan se demandait pourquoi les mendiants, si nombreux à Zamboula, n'avaient pas élu domicile dans ces huttes. L'éclairage public ne s'étendait pas si loin du centre, et la seule lumière de la rue était un lumignon accroché au-dessus de la porte de la taverne. Il n'y avait que les étoiles, la fine poudre du chemin et le bruissement de la brise du désert dans les palmes.

La porte ne donnait pas directement sur la rue, mais dans une ruelle qui courait entre la taverne et la palmeraie. Conan tira impatiemment sur la corde qui

pendait de la cloche, tout en martelant le teck du pommeau de son épée. Un judas s'ouvrit où apparut une face sombre.

— Ouvre, par Crom, intima Conan. Je dors ici ce soir. J'ai déjà payé ma chambre à Aram.

Le noir haussa le cou pour inspecter la rue derrière Conan ; puis il ouvrit la porte sans faire de commentaire, et la referma dès que le Cimmérien fut entré. Le mur d'enceinte était d'une hauteur peu commune ; mais Zamboula comptait de nombreux voleurs, et puis une maison située à l'orée du désert devait être en mesure de se défendre contre un raid nocturne de nomades. Conan traversa un jardin dont les arbres balançaient leurs grandes fleurs pâles sous la nue étoilée, puis pénétra dans la taverne. Assis à une table, un Stygien au crâne rasé à la manière des étudiants ruminait quelque sombre pensée. Dans un coin, plusieurs personnages indéfinissables se querellaient autour d'un jeu de dés.

Aram Baksh s'avança à pas feutrés vers le nouvel arrivant. C'était un homme corpulent avec une barbe noire qui lui descendait jusqu'à la poitrine, un long nez crochu et de petits yeux noirs toujours en mouvement.

— Vous désirez manger ? s'enquit-il. Boire ?

— J'ai mangé une pièce de bœuf et une miche de pain dans le suk, grogna Conan. Sers-moi un pot de vin de Ghazan – il me reste juste assez pour ça.

Et il jeta une pièce de bronze sur la planche inondée de vin qui tenait lieu de comptoir.

— Vous n'avez pas été heureux au jeu ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Quand on démarre avec une malheureuse poignée d'argent... Je t'ai payé la chambre ce matin parce que je me doutais que je perdrais. Je voulais être certain d'avoir un toit pour la nuit. J'ai remarqué que personne ne dormait dans les rues de Zamboula. Même les mendiants se trouvent un galetas où ils se barricadent à la tombée du jour. La cité doit être infestée de voleurs particulièrement sanguinaires.

Conan vida sans se faire prier sa cruche de piquette, et sortit de la pièce à la suite d'Aram. Dans son dos, les joueurs levèrent la tête pour le considérer d'un air énigmatique. Ils ne dirent rien, mais le Stygien éclata

de rire, d'un rire cynique et inhumain. Gênés, les autres baissèrent les yeux en évitant de se regarder. Les arts qu'étudie un clerc stygien ne sont pas destinés à lui faire partager les sentiments d'un être banal.

Conan suivit Aram le long d'un couloir éclairé de lampes de bronze, et il remarqua avec agacement la démarche silencieuse de son hôte. Aram était chaussé de babouches de feutre, et le sol du couloir garni d'épais tapis turaniens ; mais cela rehaussait le caractère furtif du personnage.

Au bout du couloir sinueux, Aram fit halte devant une porte en travers de laquelle était fixée une lourde barre de fer. Le tavernier l'ôta de ses supports et fit entrer le Cimmérien dans une pièce bien agencée dont les fenêtres, ainsi que Conan le remarqua aussitôt, étaient petites et fortement défendues par des barreaux de fer tors artistiquement dorés. La chambre était meublée de tapis, de tabourets sculptés et d'une couche basse à la manière orientale. Elle était bien plus luxueuse que ce que Conan aurait pu trouver dans le centre pour le même prix, détail qui l'avait séduit quand, ce matin-là, il avait découvert combien sa bourse était plate au terme de quelques jours de bamboche.

Aram, qui avait allumé une lampe de bronze, attirait maintenant l'attention de Conan sur les deux portes. Chacune était pourvue d'un lourd verrou.

— Vous allez dormir sur vos deux oreilles, Cimmérien, dit Aram avec un clin d'œil.

Conan émit un grognement et jeta son épée nue sur sa couche.

— Tes verrous sont solides ; mais je dors toujours près de mon fer.

Aram ne répondit pas ; il resta un moment immobile, tripotant sa barbe épaisse et considérant l'impressionnante lame. Puis il se retira silencieusement et referma la porte derrière lui. Conan poussa le verrou, traversa la pièce, ouvrit l'autre porte et passa le nez dehors. La chambre était située sur le côté de la maison qui longeait la route de l'Ouest.

La porte donnait sur une petite cour enclose de ses propres murs. Celui du fond, qui séparait la cour du reste du jardin, était haut et dépourvu de porte ; en

revanche, du côté de la route, il n'y avait qu'un muret percé d'un portillon sans verrou.

Conan resta un moment sur le pas de la porte, éclairé de dos par la lampe à huile, inspectant la route là où elle se perdait sous les palmiers. Les feuilles bruissaient sous la brise légère ; au delà s'étendait l'aridité du désert. De l'autre côté, il apercevait des lueurs, et la rumeur de la ville lui parvenait assourdie. Ici, il n'y avait que la clarté des étoiles, le bruissement des palmes, et, de l'autre côté du muret, la poussière de la route et les cases désertes.

Les avertissements du Zuagir lui revenaient en tête ; bizarrement, ils lui paraissaient maintenant moins fantastiques que dans la rue ensoleillée et passante. Il s'interrogea de nouveau sur le mystère de ces cases vides. Pourquoi les mendiants les boudaient-ils ? Il rentra dans sa chambre, ferma la porte et la verrouilla.

La lampe se mit à trembloter, et Conan s'aperçut en jurant que l'huile de palme était presque épuisée. Il songea d'abord à appeler Aram, puis il haussa les épaules et souffla la petite flamme. Dans la nuit veloutée, il s'allongea tout habillé sur sa couche, la main instinctivement posée sur la garde de son épée. Le regard perdu vers les étoiles qui s'encadraient entre les barreaux de la fenêtre, les oreilles charmées par le bruissement des palmes, il s'endormit, vaguement conscient des rythmes d'un tambour qui résonnaient dans le désert – les sourds roulements d'une peau tendue frappée par une main noire...

II - Ombres dans la nuit

Ce fut le craquement d'une porte qui éveilla le Cimmérien. Il ne se réveilla pas comme le font les hommes civilisés, lents, vaseux et abrutis. Non, l'esprit clair, il identifia aussitôt le bruit qui venait d'interrompre son sommeil. Tendus, les yeux grands ouverts, il vit la porte extérieure s'ouvrir lentement. Sur le rectangle étoilé qui grandissait, se découpèrent une énorme masse sombre, une paire d'épaules formidables et une tête difforme.

Conan frissonna. Il avait soigneusement poussé le verrou de cette porte. Comment pouvait-elle s'ouvrir

maintenant, sinon par quelque maléfice ? Un être humain pouvait-il posséder une tête comme celle qui se dessinait devant ses yeux ? Toutes les histoires qu'il avait entendues sous les tentes des Zuagirs, des histoires de diables et de goules, lui revinrent à l'esprit. Son corps se mouilla instantanément de sueur. À présent le monstre se glissait silencieusement dans la chambre, le buste ployé en avant et dansant d'un pied sur l'autre. Une odeur connue assaillit les narines du Cimmérien, mais il n'en fut pas rassuré car les légendes zuagirs représentaient ainsi l'odeur des démons.

Sans bruit, Conan ramena sous lui ses longues jambes ; son épée dans la main droite, il frappa avec la vitesse et la violence du tigre. Pas même un démon n'aurait pu esquiver une attaque aussi fulgurante. Sa lame trancha chair et os, et la chose s'écroula avec une plainte étranglée. Conan s'agenouilla dans l'obscurité, l'épée dégoulinante de sang. Diable, bête ou homme, la créature gisait morte sur le sol. Il sentait la mort à la façon d'un animal sauvage. Par l'entrebâillement de la porte, il inspecta la cour qu'éclairaient les étoiles. Le portillon était ouvert, mais la cour était déserte.

Conan referma la porte sans la verrouiller. Tâtonnant dans le noir, il trouva la lampe et la ralluma. Il restait suffisamment d'huile pour une ou deux minutes. Une seconde plus tard, il était penché au-dessus du cadavre qui baignait dans une mare de sang.

Il s'agissait d'un Noir gigantesque, nu à l'exception d'un pagne. Sa main tenait toujours un gourdin noueux. Ses cheveux crépus étaient dressés en fuseaux verticaux grâce à des brindilles et de la boue séchée. C'est cette coiffure barbare qui avait donné à sa tête cette monstrueuse apparence dans le contre-jour. Conan retroussa les épaisses lèvres rouges et émit un grognement en découvrant les dents effilées.

Il comprenait maintenant le mystère des étrangers disparaissant de la maison d'Aram Baksh ; tout s'éclairait – le grondement des tambours du côté du bosquet de palmiers, la fosse pleine d'os calcinés, cette fosse où une viande singulière avait rôti sous la nuit étoilée, et autour de laquelle des créatures noires avaient apaisé une atroce fringale. Cet homme effondré

sur le sol était un esclave cannibale de Darfar.

Ils étaient nombreux dans la cité. Le cannibalisme n'était pas ouvertement toléré à Zamboula. Mais Conan comprenait maintenant pourquoi ses habitants se claquemuraient ainsi pour la nuit, et pourquoi même les mendiants dédaignaient ruelles et cases abandonnées. Il grogna de nouveau en imaginant les ombres trapues parcourant les rues à la recherche de leurs proies humaines. Il se trouvait des hommes comme Aram Baksh pour leur ouvrir leur porte. L'aubergiste n'était pas un démon ; il était pis que cela. Les esclaves de Darfar étaient des voleurs notoires ; il ne faisait pas de doute qu'une bonne partie de leurs larcins finissait entre les mains d'Aram Baksh. En retour, celui-ci leur fournissait de la chair humaine.

Conan souffla la lampe, alla ouvrir la porte et passa la main sur les moulures extérieures. L'une d'entre elles était mobile et commandait le verrou. La chambre n'était qu'un piège. Mais cette fois, au lieu d'une créature vulnérable, c'était un tigre-sabre qu'on y avait trouvé.

Conan alla à l'autre porte, retira le verrou et exerça une forte poussée. Le panneau était inébranlable, et il se rappela le second verrou dont il était pourvu de l'autre côté. Aram ne prenait de risques ni avec ses victimes ni avec les hommes qui traitaient avec lui. Le Cimmérien boucla son baudrier et sortit en refermant la porte derrière lui. Il n'avait nulle intention de laisser traîner le règlement de ses comptes avec Aram Baksh. Il se demandait combien de pauvres diables avaient été assommés pendant leur sommeil et emportés à travers le bosquet de palmiers jusqu'au charnier.

Il s'arrêta dans la cour. Le tambour résonnait toujours, et une lueur rouge se devinait dans le lointain. Le cannibalisme était plus qu'un appétit pervers pour les hommes noirs de Darfar ; cela faisait partie intégrante de leur abominable religion. Les noirs vautours étaient déjà rassemblés. Mais ce ne serait pas la chair de Conan qui ce soir-là remplirait leur ventre.

Pour atteindre Aram Baksh, il lui fallait franchir un des murs qui séparaient la petite cour du reste du jardin. Ils étaient élevés, sans doute destinés à maintenir à l'écart les anthropophages ; mais Conan

n'était pas de ces hommes des marécages ; au temps de son adolescence, les falaises de son pays natal avaient trempé l'acier de ses muscles. Il se tenait au pied du mur quand une plainte retentit sous les arbres proches.

En un éclair, il fut accroupi près du portillon, le regard braqué sur la route poussiéreuse. Le cri était venu de l'ombre des cases. Il entendit une nouvelle plainte, étouffée comme sous le bâillon d'une main noire. En groupe compact, des silhouettes émergèrent de l'ombre pour emprunter la route en direction de l'ouest, trois immenses hommes noirs transportant un corps gracile qui se débattait furieusement. Conan distingua des jambes d'un blanc laiteux. Au même instant, d'un violent sursaut, le captif échappa aux brutes et partit en courant sur la route ; c'était une jeune femme élancée, nue comme au premier jour. Conan eut le temps de bien fixer son image avant qu'elle entrât de nouveau dans l'ombre des cases. Les Noirs étaient sur ses talons, et un hurlement d'horreur vrilla bientôt la nuit.

Mis en fureur par cet épisode atroce, Conan bondit vers l'autre côté de la rue.

Ils ne s'aperçurent de sa présence que lorsqu'il fut sur eux. Deux des Noirs se retournèrent vers lui en levant leur massue. Mais ils avaient mal estimé la vitesse à laquelle il arrivait. L'un d'eux fut éventré avant même d'avoir pu abattre son arme et, voltant comme un chat, Conan évita le coup du second et le frappa de taille. La tête du Noir vola en l'air ; dans un geyser de sang, le corps décapité fit trois pas chancelants en tentant de prendre le vide à bras-le-corps, puis s'effondra dans la poussière.

Le troisième cannibale recula avec un cri étranglé. Il jeta sa captive à terre et s'enfuit vers la ville, Conan sur ses talons. La peur lui donnait des ailes, mais avant d'avoir atteint la hutte la plus orientale, il sentit la mort peser sur son échine et se mit à mugir comme un bœuf qui entre à l'abattoir.

— Chien de l'enfer !

Conan plongea sa lame entre les épaules noires avec une telle violence qu'elle ressortit de plus de la moitié de sa longueur de l'autre côté. Le fuyard tomba face contre terre et Conan dégagea son épée.

Seule la brise dérangeait les feuilles. Conan secoua la tête comme un lion s'ébroue et, d'un grognement, exprima sa soif de sang non satisfaite. Mais aucune ombre noire ne sortait de la nuit et, au delà des cases, la route s'étirait, déserte. Il se retourna vivement en entendant un pas rapide, mais ce n'était que la fille qui se précipitait sur lui pour nouer désespérément les bras autour de son cou, affolée par l'horrible sort auquel elle venait d'échapper.

— Du calme, femme, grogna le guerrier. Tu es sauve. Comment t'ont-ils capturée ?

Elle eut un sanglot inintelligible. Aram Baksh lui était sorti de l'esprit tandis qu'il étudiait la fille à la lueur des étoiles. Elle était de race blanche encore que très brune, de toute évidence le produit des innombrables croisements de Zamboula. Elle était de grande taille, mince et déliée, ainsi qu'il pouvait à loisir l'observer. Son regard farouche s'alluma à la vue de son buste splendide et de ses membres fins qui tremblaient encore de peur et d'épuisement. Il passa le bras autour de sa taille souple et dit d'un ton rassurant :

— Cesse de trembler, femme. Tu n'as plus rien à craindre.

L'étreinte parut quelque peu la rasséréner. Elle rejeta en arrière ses épaisses boucles noires et jeta un regard apeuré par-dessus son épaule, puis elle se pressa un peu plus contre le Cimmérien, comme si elle cherchait la sécurité dans ce contact.

— Ils m'ont capturée dans la rue, souffla-t-elle en frissonnant. Ils étaient cachés à l'ombre d'une arcade — comme de grands singes noirs ! Que Set ait pitié de moi ! Ils peupleront longtemps mes cauchemars !

— Que faisais-tu dans la rue à cette heure de la nuit ? interrogea-t-il tout en s'émerveillant du satiné de sa peau.

De la main, elle releva ses cheveux, puis elle posa un regard vide sur la face du guerrier. Elle ne semblait pas consciente de ses caresses.

— Mon amour, dit-elle, mon amour me poursuivait. Il est devenu fou. Il voulait me tuer. Comme je m'enfuyais, j'ai été capturée par ces brutes.

— Une beauté comme la tienne rendrait fous bien des hommes, prononça Conan en passant les doigts

dans sa chevelure luisante.

Elle secoua la tête, comme émergeant du sommeil. Elle ne tremblait plus, et sa voix était calme.

— Tout cela vient de la rancune d'un prêtre – Totrasmek, le grand prêtre de Hanuman, qui me veut à lui, le chien !

— Pourquoi l'insulter ? railla Conan. Cette vieille hyène a meilleur goût que je ne le pensais.

Elle ignore le compliment détourné. Elle retrouvait rapidement son assurance.

— Mon amant est un... un jeune soldat turanien. Pour me punir, Totrasmek lui a fait prendre une drogue qui l'a rendu fou. Ce soir, il s'est saisi d'une épée et s'est précipité sur moi pour m'égorger, mais je me suis enfuie dans les rues. Les nègres m'ont sauté dessus et m'ont conduite à ce – qu'est-ce que...

Conan avait déjà réagi. Aussi silencieux qu'une ombre, il attira la jeune femme à l'abri de la hutte la plus proche, sous le bercement des palmes. Ils restèrent tapis, figés et tendus, tandis que les voix qu'ils avaient tous les deux entendues s'approchaient. Un groupe de Noirs, neuf ou dix, arrivaient de la ville par la route. La fille saisit le bras de Conan et il sentit contre lui le tremblement de terreur de son corps gracile.

À présent ils parvenaient à entendre clairement les voix gutturales des hommes noirs.

— Nos frères sont déjà réunis autour du foyer, disait l'un d'eux. Nous n'avons pas eu de chance. J'espère qu'ils ont assez pour nous.

— Aram nous a promis un homme, marmonna un autre.

À ces mots, Conan fit le serment de s'occuper de l'aubergiste.

— Aram tient toujours parole, fit une troisième voix. Nous en avons pris beaucoup dans sa taverne. Il faut dire que nous le payons bien. Moi-même je lui ai donné dix balles de soie volées à mon maître. Et, par Set, elle était de première qualité !

Les Noirs passèrent, et peu à peu leurs voix s'amenuisèrent.

— Une chance pour nous que les cadavres se trouvent derrière ces cases, marmonna Conan. S'ils vont jeter un coup d'œil chez Aram, ils en trouveront

un quatrième. Partons d'ici.

— Oui, dépêchons-nous ! supplia la fille, de nouveau presque hystérique. Mon amant est en train d'errer dans les rues, tout seul. Les nègres pourraient lui tomber dessus !

— Quelle monstrueuse coutume ! grogna Conan en se mettant en marche vers la cité, parallèlement à la route, mais sans quitter l'abri des cases. Pourquoi les citoyens n'exterminent-ils pas ces chiens noirs ?

— Ce sont des esclaves de prix, chuchota la fille. Et puis ils sont si nombreux qu'ils pourraient se soulever si jamais on leur refusait la chair dont ils ont besoin. Les habitants de Zamboula n'ignorent pas leur maraude nocturne, et tous ont soin de se barricader, sauf lorsque arrive un événement imprévu, comme cela a été le cas pour moi cette nuit. Les Noirs font leur proie de tous ceux sur qui ils tombent, mais ils ne capturent généralement que des étrangers. Les gens de Zamboula se soucient peu des étrangers qui passent par leur cité.

» Des hommes comme Aram Baksh vendent ces étrangers aux Noirs. Il n'oserait jamais agir de cette façon avec un citoyen.

Conan cracha de dégoût. Un moment plus tard, ils regagnèrent la route qui devenait une rue, bordée toujours sur chaque côté par des maisons obscures. Se glisser dans l'ombre n'était pas dans la nature de Conan.

— Où allons-nous ? demanda-t-il à la fille qui ne semblait pas gênée par le bras qu'il avait passé autour de sa taille.

— Chez moi, pour réveiller mes serviteurs. Je veux qu'ils partent à la recherche de mon ami. Je ne veux pas que la cité – les prêtres – ou quiconque apprennent qu'il est devenu fou. C'est un jeune officier, promis à un bel avenir. Si nous le retrouvons, peut-être pourrons-nous en extirper la folie.

— Si nous le retrouvons ? Qu'est-ce qui te fait penser que j'ai l'intention de parcourir les rues à la recherche d'un cinglé ?

Elle lui jeta un rapide coup d'œil et interpréta avec justesse l'éclat bleu de son regard. N'importe quelle femme aurait su y lire l'assurance qu'il la suivrait où

qu'elle aille – au moins pendant quelque temps. Cependant, en femme qu'elle était, elle choisit de n'en rien montrer.

— Je t'en prie, commença-t-elle d'une voix où affleuraient les sanglots, je n'ai personne d'autre que toi pour m'aider. Tu t'es montré secourable...

— Ça va ! grommela-t-il. D'accord ! Comment s'appelle-t-il ?

— Eh bien, Alafdhal. Et moi c'est Zabibi, je suis danseuse. J'ai souvent dansé pour le satrape, Jungir Khan, et sa maîtresse, Nafertari, et pour tous les seigneurs et les nobles dames de Zamboula. Totrasmek me désire et, parce que je me suis refusée à lui, il a fait de moi l'outil innocent de sa vengeance contre Alafdhal. Ignorante des profondeurs de sa haine et de sa ruse, j'ai demandé à Totrasmek un philtre d'amour. Il m'a remis une drogue à verser dans le vin de mon amant, en me jurant que lorsque Alafdhal l'aurait bu, il m'aimerait plus follement que jamais et accèderait au moindre de mes désirs. J'ai donc secrètement mélangé la potion à son vin. Mais sitôt qu'il a bu, Alafdhal a complètement perdu l'esprit, et les choses se sont passées comme je t'ai dit. Maudit soit Totrasmek, ce serpent hybride – ahh !

Elle saisit convulsivement le bras de Conan, et tous deux se figèrent. Ils venaient de pénétrer dans un quartier d'échoppes et de boutiques obscures et désertes car l'heure était tardive. Ils passaient devant l'entrée d'une ruelle où se tenait un homme, immobile et silencieux. Sa tête était baissée, mais Conan put remarquer l'étrange éclat de ses yeux qui les fixaient sans ciller. Il fut parcouru par un frisson, non pas par peur de l'épée que tenait l'inconnu, mais à cause de l'étrangeté inquiétante de sa posture et de son silence. Tout en lui suggérait la folie. Conan écarta la fille et dégaina son épée.

— Ne le tue pas ! supplia-t-elle. Au nom de Set, ne le tue pas ! Tu es fort – désarme-le !

— On va voir, grogna-t-il entre ses dents en refermant son poing gauche.

Il s'avança d'un pas prudent vers la ruelle. Avec un horrible rire grinçant, le Turanien chargea. En approchant, il leva son épée, faisant passer toute la

puissance de son corps dans son coup. En un déluge d'étincelles bleues, Conan para. L'instant suivant, le dément se retrouva étalé, immobile dans la poussière, assommé par le formidable poing gauche du Cimmérien.

La fille s'élança.

— Oh, il n'est pas... il n'est pas... ?

Conan se baissa prestement, retourna l'homme sur le flanc et le palpa rapidement.

— Il n'a pas grand-chose, grogna-t-il. Le nez en sang, mais c'est un signe de bonne santé après un coup de poing. Il ne va pas tarder à revenir à lui, et peut-être aura-t-il retrouvé ses esprits. En attendant, je vais lui lier les poignets avec son baudrier – voilà qui est fait. Bon, où veux-tu que je le transporte ?

— Attends !

Elle s'agenouilla près de la silhouette inanimée et saisit ses mains entravées pour les inspecter fiévreusement. Puis, secouant la tête comme sous le coup d'une profonde déception, elle se releva. Elle s'approcha de Conan et posa ses mains fines sur l'ample poitrine du guerrier. Ses yeux sombres, tels des onyx, se levèrent vers lui.

— Tu es un homme ! Aide-moi ! Totrasmek doit mourir ! Egorge-le pour moi !

— Pour ensuite passer à mon cou une corde turanienne ?

— Mais non ! (Les bras de la jeune femme, minces mais solides comme un acier souple, nouaient le cou de Conan. Son corps gracile vibrait contre le sien.) Les Hyrkaniens ne portent pas Totrasmek dans leur cœur. Les prêtres de Set le craignent. Ce n'est qu'un bâtard qui sait jouer sur les peurs et les superstitions des hommes. Mon dieu est Set, et les Turaniens adorent Erlik, mais Totrasmek, lui, sacrifie au culte de Hanuman le maudit ! Les seigneurs turaniens craignent sa magie noire et son pouvoir sur les populations métissées, et ils le haïssent pour cela. Même Jungir Khan et sa favorite Nafertari le craignent et le haïssent. S'il était assassiné en pleine nuit dans son temple, personne ne chercherait très activement le coupable.

— Que fais-tu de ses pouvoirs magiques ? grommela le Cimmérien.

— Tu es un guerrier, dit-elle. Risquer ta vie fait partie de ton métier.

— En échange de quelque chose.

— Tu seras récompensé ! souffla-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour plonger son regard dans celui de l'homme.

Le contact de ce corps vibrant alluma un brasier dans ses veines. Le parfum de son haleine l'enivrait. Mais, comme il refermait les bras autour de son corps souple, la jeune femme se déroba prestement et dit :

— Patience ! Il faut d'abord que tu me serves.

— Quel est ton prix ? articula-t-il péniblement.

— Prends mon amant sur ton dos, ordonna-t-elle.

Le Cimmérien se baissa et fit passer sans peine le corps du jeune homme sur son échine robuste. À cette minute, il lui semblait qu'il eût pu tout aussi facilement renverser d'un coup d'épaule le palais de Jungir Khan. La fille murmura quelques mots tendres à l'oreille de l'homme inconscient, et il n'y avait nulle hypocrisie dans son attitude. Quel qu'il fût, l'arrangement qu'elle contracterait avec Conan n'aurait aucune incidence sur sa relation avec Alafthal. Dans ce domaine, les femmes se montrent plus positives que les hommes.

— Suis-moi !

Elle partit d'un pas rapide, et Conan, nullement gêné par son fardeau, la suivit. Il gardait un œil méfiant sur les zones d'ombres des arcades, mais ne vit rien de suspect. Les hommes du Darfar étaient sans doute rassemblés autour de leur feu. La fille prit une rue étroite et s'arrêta bientôt pour frapper à une porte cintrée.

Presque instantanément un judas s'ouvrit dans le panneau supérieur, et une face noire apparut. La fille s'approcha pour chuchoter quelques mots. Aussitôt les pênes grincèrent et la porte s'ouvrit. Un géant noir s'encadra dans la douce lueur d'une lampe à huile. En un coup d'œil, Conan comprit qu'il n'était pas originaire du Darfar. Ses dents n'étaient pas aiguisées et ses cheveux crépus étaient coupés très courts. Il était natif du Wadaï.

Sur un mot de Zabibi, Conan déposa le corps inerte dans les bras du Noir qui alla l'allonger sur un divan de velours. Le jeune officier ne paraissait pas encore sur le

point de se réveiller. Le coup qu'il avait reçu aurait pu assommer un bœuf. Zabibi resta un moment penchée au-dessus de lui en se tordant nerveusement les doigts. Puis elle se redressa et fit signe au Cimmérien.

La porte fut refermée sans bruit, les verrous cliquetèrent dans leur dos, et le judas sectionna la dernière lueur de la lampe. Dans la rue abandonnée à l'éclat des étoiles, Zabibi prit la main de Conan. La sienne trembla un peu.

— Tu ne vas pas me trahir ?

Il secoua sa tête massive.

— Alors suis-moi jusqu'au temple de Hanuman, et puissent les dieux avoir pitié de nos âmes.

Ils progressaient comme des fantômes le long des rues silencieuses. Ils allaient en silence. Peut-être la fille songeait-elle à son bien-aimé qui gisait inerte sous les lampes de bronze, ou peut-être était-elle tenaillée par la peur de ce qui les attendait dans l'ancre démoniaque de Hanuman. Le barbare, lui, ne pensait qu'à la femme qui marchait à ses côtés. Le parfum de sa chevelure faisait le siège de ses narines, son aura de sensualité avait investi son esprit, y interdisant toute autre pensée.

Tout à coup, ils perçurent le cliquetis de pieds chaussés d'airain et se réfugièrent dans l'ombre d'une arcade. Une patrouille de vigiles périshtis défila devant eux. Ils étaient quinze et marchaient en formation serrée, la pique à la main ; ceux du dernier rang portaient leur large bouclier de bronze sur le dos afin de se protéger d'une éventuelle attaque par-derrière. Même ces hommes d'armes se méfiaient de la menace sournoise des cannibales.

Dès que le bruit de leurs sandales eut suffisamment décré à l'autre bout de la rue, Conan et la fille sortirent de leur cachette et reprirent leur marche. Quelques instants plus tard, ils aperçurent devant eux la forme ramassée d'un grand édifice.

Le temple de Hanuman se dressait solitaire au centre d'une vaste esplanade qui reposait silencieuse et déserte sous la voûte étoilée. Une enceinte de marbre entourait le bâtiment ; cette muraille n'avait qu'une ouverture, juste en face du portique, sans portail ni barrière d'aucune sorte.

— Pourquoi les Noirs ne viennent-ils pas chercher leurs proies ici ? marmonna Conan. Rien ne les empêcherait d'entrer dans le temple.

Il sentait le tremblement de Zabibi qui se pressait de plus en plus contre lui.

— Ils craignent Totrasmek, comme le craignent tous les habitants de Zamboula, et même Jungir Khan et Nafertari. Viens ! Viens vite avant que mon courage ne se sauve comme de l'eau !

La peur de Zabibi était évidente, mais elle ne flanchait pas. Conan dégaina son épée et prit la tête. Ils pénétrèrent à l'intérieur de l'enceinte. Le guerrier connaissait les hideuses coutumes des prêtres orientaux, et il savait que le profanateur du temple de Hanuman pouvait s'attendre à rencontrer n'importe quelle apparition cauchemardesque. Il n'ignorait pas qu'il y avait de bonnes chances pour que ni lui ni la fille n'en ressortent vivants, mais il avait déjà trop souvent risqué sa vie pour s'attarder longuement sur ce genre de considération.

Ils étaient maintenant dans une cour pavée de marbre blanc qui luisait sous les toiles. Une brève volée de marches menaient au portique. Entre les énormes colonnes, les gigantesques portes de bronze étaient ouvertes ainsi qu'elles l'étaient depuis des siècles. À l'intérieur cependant, nul adorateur ne brûlait l'encens. Durant le jour, il se pouvait qu'hommes et femmes y vinssent timidement placer quelque offrande sur l'autel noir du dieu-singe. La nuit, les gens se gardaient du temple de Hanuman, comme le lièvre du repaire du serpent.

Les encensoirs baignaient l'intérieur d'une étrange et douce lueur qui créait une atmosphère irréaliste. Contre le mur du fond, derrière l'autel de pierre noire, trônait le dieu, le regard fixé pour l'éternité sur l'entrée où pendant des siècles ses victimes lui étaient apparues, entravées par des guirlandes de roses. Une légère cannelure courait du perron jusqu'à l'autel ; lorsque Conan la sentit du pied, il fit un bond de côté comme s'il venait de marcher sur un serpent. Ce sillon avait été creusé par les pieds traînants de la multitude qui était venue mourir en hurlant sur le sinistre autel.

Dans cette lumière incertaine, Hanuman n'était pas

accroupi à la façon d'un singe, mais assis, jambes croisées, comme un homme, ce qui ne le rendait pas moins simiesque pour autant. Il était fait de marbre noir, mais ses yeux étaient des rubis aux feux aussi rougeoyants et luxurieux que la gueule des enfers. Ses grandes mains reposaient sur ses genoux, paumes vers le ciel, et ses doigts griffus semblaient sur le point de se refermer. Dans l'outrance grossière de ses attributs, dans son regard de satyre, était réfléchi l'abominable cynisme du culte dégénéré qui en faisait une divinité.

La fille contourna l'idole pour aller au mur du fond. Au passage, elle toucha de la hanche le genou de marbre ; elle fit un bond de côté et frissonna violemment, comme frôlée par quelque reptile. Un espace de plusieurs pas séparait l'échine de l'idole du mur de marbre où courait une frise de feuilles d'or. Flanquant le dieu-singe de chaque côté, une porte d'ivoire interrompait le mur.

— Chacune de ces portes donne sur le bout d'un même couloir en forme d'épingle à cheveux, expliqua précipitamment Zabibi. J'y suis déjà allée une fois — une seule fois ! (À ce souvenir terrifiant et obscène, ses épaules tressaillirent.) Ce couloir est courbe comme un fer à cheval, et chacune de ses extrémités aboutit ici. Les appartements de Totrasmek se trouvent à l'intérieur de la courbe, et donnent dans le couloir. Mais ce mur-ci recèle une porte secrète qui ouvre directement chez lui.

Et elle se mit à promener les mains sur la surface lisse où n'apparaissait nul joint. Conan se tenait à côté d'elle, surveillant les alentours l'épée à la main. Le silence, la solitude du temple, et son imagination qui se donnait libre cours quant à ce qu'il allait trouver au delà de ce mur, faisaient qu'il se sentait comme une bête sauvage qui vient de renifler un piège.

— Ah ! s'écria la fille qui venait enfin de trouver le ressort caché.

Une trappe carrée s'ouvrit dans le mur.

Et Zabibi poussa un hurlement de terreur. Tout en courant à elle, Conan vit une grande main difforme la saisir par les cheveux et la tirer à travers le trou béant. Il survint à temps pour la retenir, mais la jambe nue de Zabibi glissa entre ses doigts. L'instant d'après, elle

avait disparu, et le mur était redevenu aussi lisse qu'avant. Depuis l'autre côté, lui parvinrent les bruits assourdis d'une lutte, quelques cris, puis un rire horrible qui glaça le sang du guerrier.

III - L'étrangleur de Kosala

Avec un juron, le Cimmérien appliqua sur le mur un formidable coup du pommeau de son épée, faisant voler de petits éclats de marbre. Mais la porte secrète, sans doute verrouillée de l'autre côté, ne s'ouvrit pas. Conan se précipita alors vers une des portes d'ivoire.

Il leva son épée pour fracasser le panneau, mais, se ressaisissant, il tenta d'abord de l'ouvrir de la main gauche. La porte n'opposa aucune résistance et découvrit un long couloir incurvé que des encensoirs semblables à ceux du temple éclairaient parcimonieusement d'une lueur étrange. Un fort verrou d'or massif était monté sur le côté intérieur de la porte ; Conan le toucha légèrement du bout des doigts. L'infime tiédeur du métal ne pouvait être détectée que par un homme aux facultés pareilles à celles d'un loup. On avait touché – et donc retiré – ce verrou quelques secondes plus tôt. L'affaire prenait de plus en plus l'aspect d'un guet-apens. Il aurait dû se douter que Totrasmek ne pouvait être dupe de l'arrivée d'intrus dans son temple.

S'engager dans le couloir serait certainement faire un pas de plus dans le piège que lui avait dressé le prêtre. Mais il n'hésita pas une seconde. Quelque part entre ces murs enténébrés, Zabibi était prisonnière, et, d'après ce qu'il savait des prêtres de Hanuman, Conan ne doutait pas qu'elle eût grand besoin d'aide. Il s'engagea donc dans le couloir, progressant comme une panthère, prêt à frapper à gauche comme à droite.

À main gauche se succédaient des portes cintrées en ivoire qu'il essayait tour à tour d'ouvrir. Toutes étaient verrouillées. Il avait fait environ vingt-cinq pas lorsque le couloir s'incurva violemment vers la gauche, concordant ainsi avec la description qu'en avait fait Zabibi. À l'intérieur de la courbe, une porte s'ouvrit sous la main de Conan.

Il découvrit une vaste pièce carrée, un peu mieux

éclairée que le couloir. Les murs étaient de marbre blanc, le sol d'ivoire, et le plafond d'argent fretté. L'endroit était meublé de plusieurs divans de riche satin, de tabourets d'ivoire rehaussé d'or et d'une table ronde faite d'une matière dense et d'aspect métallique. Sur l'un des divans, un homme se vautrait, les yeux tournés vers la porte. Il éclata de rire en rencontrant le regard surpris de Conan.

L'inconnu était nu à l'exception d'un linge qui lui ceignait les reins, et de sandales dont les lanières lui enserraient les mollets. Il avait la peau brune, le cheveu noir, très court, et les yeux sombres et perpétuellement en mouvement. Son visage était large et arrogant. Son poitrail était énorme ; au moindre de ses mouvements, les muscles de ses longs membres se gonflaient. L'assurance de posséder une force physique titanesque transparaissait dans tous ses gestes.

— Pourquoi n'entres-tu pas, barbare ? lança-t-il d'un ton railleur en s'accompagnant d'un geste d'invitation exagéré.

Une lueur sinistre passa dans les yeux de Conan, mais il pénétra dans la pièce, l'épée prête à frapper.

— Par Set, qui es-tu ? grogna-t-il.

— Je m'appelle Baal-Ptéor, répondit l'homme. Jadis, dans un autre pays, j'avais un autre nom. Mais celui-ci me plaît, et n'importe laquelle des filles qui sont entrées dans ce temple pourra te dire pourquoi Totrasmek m'a ainsi baptisé.

— Tu es son chien, hein ? fit Conan. Maudite soit ta carcasse, Baal-Ptéor, où est la fille que tu as fait passer à travers le mur ?

— Elle vient d'être reçue chez mon maître ! s'esclaffa Baal-Ptéor. Ecoute un peu !

Un cri de femme, ténu et assourdi, retentit de l'autre côté d'une porte qui faisait face à celle par laquelle Conan était entré.

— Maudite soit ton âme !

Conan fit une enjambée en direction de cette porte, puis s'immobilisa. Baal-Ptéor riait, et son rire contenait une menace qui fit passer une brume rouge devant les yeux du Cimmérien.

Les jointures de sa main droite blanchies autour de la poignée de l'épée, il s'élança vers Baal-Ptéor. D'un

geste vif, celui-ci lui jeta quelque chose – une sphère de cristal qui luisait sous l'étrange éclairage.

D'instinct, Conan voulut esquiver le projectile, mais, comme par miracle, la boule venait de s'arrêter en l'air, à quelques dizaines de centimètres de son visage. Elle resta un instant en sustentation, comme suspendue à d'invisibles filaments, à cinq pieds au-dessus du sol. Puis, sous le regard médusé de Conan, elle se mit à tourner de plus en plus vite sur elle-même. Et ce faisant, elle commença à grossir. Bientôt elle emplit la pièce, enveloppant peu à peu Conan, les meubles, les murs et le sourire de Baal-Ptéor. Le Cimmérien fut bientôt perdu au centre d'une brume bleuâtre, aveuglante. Des vents furieux sifflaient autour de lui, le bouscullaient, essayaient de l'emporter dans leur tourbillon démentiel.

Avec un cri étranglé, il se jeta en arrière et trouva l'appui du mur. À ce contact, l'illusion s'évanouit. La sphère disparut comme bulle qui éclate. Conan se redressa, les pieds entourés d'un halo brumeux, et il vit Baal-Ptéor, vautre sur le divan et secoué d'un rire silencieux.

— Sale fils de chienne ! s'écria-t-il en s'élançant pour frapper.

Mais la brume monta du sol, dissimulant la silhouette du géant. Tâtonnant dans le nuage qui l'aveuglait, Conan eut subitement l'impression déchirante qu'il se disloquait. Alors la pièce, la brume et le géant, tout s'évanouit. Il se retrouva tout seul, planté au milieu des roseaux d'un marécage, et un buffle lui fonçait dessus tête baissée. D'un bond, il s'écarta des cornes acérées et plongea sa lame derrière la patte du monstre, à travers côtes et cœur. Puis ce ne fut pas le buffle qui agonisait là, dans la boue, mais Baal-Ptéor. Avec un juron, Conan lui trancha la tête ; alors, cette tête s'éleva dans les airs et vint planter des crocs de fauve dans sa gorge. Malgré sa formidable vigueur, il ne pouvait s'en défaire et commençait à étouffer ; alors l'espace environnant fut ébranlé par un rugissement suivi d'un choc incommensurable, et Conan se retrouva dans la chambre avec Baal-Ptéor dont la tête était solidement rivée à ses deux épaules, et qui riait toujours silencieusement sur le divan.

— Une hallucination ! souffla Conan.

Ce chien se jouait de lui comme d'une souris ! Mais ces illusions de brumes et d'ombres ne pouvaient lui faire de mal. Il lui suffisait de bondir et de frapper, et Baal-Ptéor ne serait plus qu'un cadavre désarticulé, ainsi qu'une blatte que l'on écrase du talon. Cette fois il ne se laisserait pas abuser par des fantômes. Il se trompait.

Un feulement retentit dans son dos. En un éclair, il volta pour frapper la panthère qui, sur la table ronde, se ramassait pour lui bondir dessus. Sous le coup, l'apparition s'évanouit et la lame s'abattit avec fracas sur la surface adamantine. Conan comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas : la lame adhérait à la table ! Il s'y arc-bouta sauvagement, mais elle ne bougea pas d'un cheveu. Il ne s'agissait plus de mesmérisme. La table se comportait en aimant géant. Il agrippait la poignée de son arme à deux mains, quand une voix retentit près de son épaule. Se retournant, il vit que l'autre avait enfin quitté son divan.

Légèrement plus grand que Conan et beaucoup plus lourd, Baal-Ptéor se dressait devant lui, image saisissante de développement musculaire. Ses bras puissants étaient plus longs que la normale, et ses grandes mains ne cessaient de s'ouvrir et se refermer en frémissant convulsivement. Conan relâcha la poignée de son épée pour considérer son ennemi à travers ses paupières mi-closes.

— Ta tête, Cimmérien ! tonna Baal-Ptéor, de mes mains, je vais la faire tourner sur tes épaules comme un oiseau sait tordre son cou ! C'est de cette façon que les enfants de Kosala sacrifient à Yajur. Car, barbare, tu as devant toi un étrangleur de Yota-Pong. Encore enfant, je fus choisi par les prêtres de Yajur. Tout au long de mon enfance et de mon adolescence, je me suis entraîné à l'art de donner la mort avec mes seules mains, car c'est ainsi seulement que s'accomplissent les sacrifices. Yajur aime le sang, et nous ne perdions pas une goutte de celui de nos victimes. Lorsque j'étais enfant, on me donnait des nouveau-nés à étouffer ; jeune garçon, j'ai étranglé des fillettes ; jeune homme, des femmes, des vieillards et des adolescents. Ce n'est que lorsque j'eus atteint l'âge d'homme que l'on me

donna un homme robuste à immoler sur l'autel de Yota-Pong.

» Des années durant, j'ai offert des sacrifices à Yajur. Des centaines de gorges se sont brisées entre ces doigts. (Il les faisait jouer sous le regard courroucé du Cimmérien.) La raison pour laquelle je me suis enfui de Yota-Pong pour devenir le serviteur de Totrasmek ne te regarde pas. Dans un moment tu auras oublié toute curiosité. Les prêtres de Kosala, les étrangleurs de Yajur sont puissants, plus puissants que ne pourrait l'imaginer un mortel. Et j'étais le plus fort de tous. De mes mains, barbare, je vais briser ton cou !

Et, pareilles à deux cobras, les grandes mains se refermèrent sur la gorge de Conan. Celui-ci ne fit aucune tentative pour parer ou esquiver, mais ses propres mains volèrent vers le cou de taureau du Kosalien. Baal-Ptéor écarquilla ses yeux noirs lorsqu'il sentit les muscles épais qui protégeaient la gorge du barbare. Avec un rugissement, il fit appel à sa force inhumaine ; un chaos de bosses et de ravines apparut le long de ses bras massifs. Il émit une plainte étranglée quand les doigts de Conan lui enserrèrent la gorge. Pendant un moment, ils restèrent figés comme des statues, tandis que sur leurs tempes les veines gonflaient en se violaçant. Les lèvres minces de Conan découvraient ses dents en un sinistre rictus. Dans les yeux écarquillés de Baal-Ptéor, l'éclat de l'angoisse succéda à celui de la surprise. Pareils à un bas-relief, les deux hommes ne bronchaient pas, à l'exception du gonflement des muscles de leurs bras et de leurs jambes ; pourtant des forces défiant l'imagination s'affrontaient, des forces capables de déraciner un arbre ou de fracasser le crâne d'un taureau.

De l'air siffla brusquement entre les dents de Baal-Ptéor. Sa face vira au rouge brique. La peur inonda son regard. Les muscles de ses épaules et de ses bras semblaient sur le point de rompre, mais ceux qui gagnaient le cou puissant du Cimmérien ne cédaient toujours pas ; Baal-Ptéor avait l'impression de s'évertuer sur un treillage de fils d'acier. En revanche sa propre chair ne résistait plus aux doigts d'airain de Conan qui s'enfonçaient de plus en plus entre les muscles pour comprimer trachée et veines jugulaires.

Les deux statues s'animèrent subitement quand le Kosalien se mit à se tordre et se soulever dans l'espoir de se libérer. Il lâcha la gorge de Conan pour lui saisir les poignets et tenter de défaire l'étau inexorable.

Le Cimmérien le fit reculer jusqu'à ce que le creux de ses reins rencontrât l'arête de la table. Et il continua de le cambrer jusqu'à ce que sa colonne vertébrale fût sur le point de se briser.

Le rire sourd du Cimmérien était aussi impitoyable que l'anneau d'airain.

— Pauvre idiot ! coassa-t-il. Tu n'avais jamais rencontré un homme de l'Ouest. Tu te crois fort parce que tu étais capable de tordre le cou à de pauvres civilisés aux muscles comme de la ficelle pourrie ? Tu aurais dû t'en prendre à un taureau sauvage de Cimmérie. Moi, je l'ai fait, et je n'étais pas encore un homme – je m'y suis pris comme ça !

D'une furieuse impulsion, il tordit la tête de Baal-Ptéor dont les vertèbres se brisèrent comme du bois mort.

Il laissa tomber à terre le cadavre pesant, alla prendre à deux mains la poignée de son épée, et prit solidement son appui. Du sang s'écoulait des blessures que lui avaient faites au cou les ongles de Baal-Ptéor. Ses cheveux étaient mouillés et la sueur ruisselait sur son visage. Sa poitrine se soulevait douloureusement. En dépit du mépris qu'il avait affiché à l'égard de la force de Baal-Ptéor, il s'en était fallu de peu que celui-ci ne l'emporte. Sans attendre un temps pour reprendre son souffle, en une furieuse secousse, il sépara son épée de l'aimant qui la retenait.

Un instant plus tard, il avait poussé la porte d'où lui était parvenu le cri. Un long couloir rectiligne lui apparut, bordé de portes d'ivoire. Son autre extrémité était masquée par un lourd rideau de velours derrière lequel s'élevaient les accents infernaux d'une musique comme Conan n'en avait jamais entendu, pas même dans ses cauchemars. Elle fit se dresser ses cheveux. S'y mêlaient les halètements et les sanglots hystériques d'une femme. L'épée bien en main, il se glissa dans le couloir.

IV - La danse des cobras

Lorsque Zabibi s'était senti happer à travers l'ouverture du mur, sa première pensée fut que son heure était venue. Instinctivement elle avait fermé les yeux dans l'attente du coup fatal. Au lieu de cela, elle fut jetée sans ménagement sur le marbre lisse du sol qui lui meurtrit hanche et genoux. Elle ouvrit alors les yeux et promena alentour un regard affolé ; au même instant, un coup assourdi retentissait de l'autre côté du mur. Elle vit au-dessus d'elle un colosse à la peau brune, vêtu d'un linge autour des reins, et, à l'autre bout de la pièce où elle venait d'atterrir, un homme assis sur un divan, tournant le dos à une lourde tenture de velours. Ce personnage était gros et gras, avec des mains blanches et potelées, des yeux vipérins. Et elle eut la chair de poule, car cet homme était Totrasmek, prêtre de Hanuman, qui depuis des années tissait et tendait les rets de son pouvoir au-dessus de la cité de Zamboula.

— Le barbare cherche à s'ouvrir un passage à travers le mur, fit Totrasmek d'un ton railleur. Mais les verrous vont tenir bon.

Se retournant, la jeune femme vit qu'un pesant verrou d'or condamnait la porte secrète qui était parfaitement visible de ce côté-ci. Ce dispositif aurait résisté à la charge d'un éléphant.

— Va lui ouvrir une des portes, Baal-Ptéor, ordonna Totrasmek. Et tue-le dans la chambre carrée, au bout du couloir.

Le Kosalien s'inclina et s'en fut par une porte latérale. Zabibi se releva en regardant le prêtre avec angoisse ; celui-ci promenait un regard avide sur la magnifique silhouette de la fille. Ce n'est pas l'œillade insistante qui émut la danseuse de Zamboula, habituée à être nue, mais le cruel regard du prêtre, qui la fit trembler de tous ses membres.

— Eh bien, beauté, te voici revenue dans ma retraite, dit-il hypocritement. C'est un honneur inattendu. Tu avais paru prendre si peu de plaisir à la précédente visite que je n'osais espérer que tu reviendrais. J'ai toutefois fait tout ce qui est en mon pouvoir pour te faire vivre une expérience intéressante.

Une danseuse de Zamboula ne saurait rougir de confusion, mais le feu de la colère vint se mêler à la peur qui dilatait les yeux de Zabibi.

— Gros porc ! Tu sais que je ne suis pas venue ici par amour pour toi.

— Non, bien sûr, s'esclaffa Totrasmek. Comme une insensée que tu es, tu as amené un barbare stupide, pour me trancher la gorge en pleine nuit. Pourquoi en veux-tu à ma vie ?

— Tu le sais bien ! s'écria-t-elle, sachant combien il eût été inutile de tenter de cacher ses sentiments.

— Tu songes à ton amant, n'est-ce pas ? fit l'autre en riant. Le seul fait que tu sois ici me prouve qu'il a bien pris la drogue que je t'ai donnée. Eh quoi, ne me l'avais-tu pas demandée ? Et ne t'ai-je pas fourni ce que tu voulais, par amour pour toi ?

— Je t'avais demandé une drogue qui le ferait dormir paisiblement pendant quelques heures, dit-elle avec amertume. Et ton serviteur m'a apporté une potion qui l'a rendu fou ! J'ai été bien bête de te faire confiance. J'aurais dû me douter que tes proclamations d'amitié n'étaient que mensonges destinés à dissimuler ta haine et tes rancœurs.

— Pourquoi tenais-tu tant à endormir ton amant ? rétorqua-t-il. Afin de lui dérober la seule chose qu'il ne t'offrirait jamais, l'anneau qui porte la pierre appelée Etoile de Khorala, l'étoile jadis volée à la reine d'Ophir, qui donnerait son pesant d'or à qui la lui rendrait. Jamais il ne te l'aurait donné de son plein gré, car il sait qu'elle possède le pouvoir magique d'enchaîner les cœurs du sexe opposé. Tu voulais la lui prendre car tu craignais que ses mages ne découvrent la clé du charme et qu'il ne t'oublie et entreprenne la conquête des reines du monde. Tu l'aurais revendue à la reine d'Ophir qui n'ignore rien de son pouvoir et s'en serait servi pour me réduire en esclavage, ainsi qu'elle le fit jadis, avant qu'on ne lui vole sa bague.

— Et toi, pourquoi la voulais-tu ? demanda Zabibi d'un ton maussade.

— Je sais ses pouvoirs. Elle accroîtrait la puissance de mon art.

— Eh bien, elle est en ta possession à présent !

— Moi, j'ai l'Etoile de Khorala ? Non, tu te

trompes.

— Pourquoi prends-tu la peine de mentir ? fit-elle amèrement. Mon amant la portait au doigt quand il m’a poursuivie dans les rues. Il ne l’avait plus quand je l’ai retrouvé quelques heures plus tard. Ton serviteur devait guetter la maison ; il la lui aura volée après que je lui eus échappé. Au diable cette maudite bague ! Je veux mon amant entier et sain d’esprit. Tu as la bague ; tu nous as punis tous les deux. Pourquoi ne lui rends-tu pas sa raison ? Le peux-tu seulement ?

— Je le pourrais, lui assura-t-il en se délectant de sa détresse. (Il sortit un flacon de sa robe.) Ceci est le jus du lotus d’or. Il suffirait que ton bien-aimé en boive pour retrouver toute sa tête. Oui, je vais me montrer magnanime. Vous vous êtes bien souvent mis en travers de mes projets ; il s’est constamment opposé à mes souhaits. Mais je vais faire preuve de générosité. Viens prendre ce flacon.

Elle considéra Totrasmek, brûlant d’envie de saisir la fiole, mais craignant que ce ne fût là quelque cruelle perfidie. Enfin, elle s’avança timidement, la main tendue, mais il éclata d’un rire sardonique et escamota le flacon. Comme ses lèvres s’ouvraient pour proférer quelque insulte, un instinct la fit lever les yeux. Du plafond gaufré tombaient quatre récipients couleur de jade. Elle fit un bond de côté un peu tardif, mais ils ne la touchèrent pas et se fracassèrent autour d’elle, formant les quatre coins d’un carré. Et elle se mit à hurler, et hurler encore. Car, sur chaque emplacement, au milieu des éclats de jade, se dressait la tête oblongue d’un cobra. L’un d’eux se détendit vers sa jambe nue. Le mouvement convulsif qu’elle fit pour lui échapper la porta à proximité d’un autre serpent, et une nouvelle fois elle dut bondir pour éviter la détente d’une gueule hideuse.

Elle se trouvait prise à l’intérieur d’un piège effroyable. Les quatre reptiles se détendaient vers son pied, sa cheville, son mollet, son genou, sa cuisse ou sa hanche, selon la partie de son corps voluptueux qui leur était la plus proche ; et il lui était impossible de sortir du piège en passant entre eux, ou en sautant par-dessus. Elle ne pouvait que virevolter, sauter, se tordre pour esquiver leurs attaques, et, à chaque fois qu’elle

évitait un serpent, son mouvement la rapprochait d'un autre, si bien qu'elle devait sans cesse se mouvoir à la vitesse de la lumière. Seule une danseuse de Zamboula pouvait survivre à ce monstrueux piège.

Elle n'était plus qu'un brouillard tant ses mouvements étaient vifs. Les crocs venimeux la manquaient de l'épaisseur d'un cheveu, mais ils ne l'atteignaient pas ; ses pieds légers, ses membres alertes et ses yeux exercés se mesuraient à la fulgurante détente des monstres que son ennemi avait suscités du néant.

Quelque part, se mêlant au sifflement des serpents, une musique lancinante s'éleva ; on eût dit une brise nocturne et maléfique s'engouffrant en sifflant dans les orbites creuses d'un crâne. La jeune femme réalisa que les cobras frappaient désormais selon le rythme de la sinistre mélopée. Elle dut, elle aussi, calquer ses mouvements, naguère désordonnés, sur la musique. Comparée à cette monstrueuse chorégraphie, la plus obscène tarentelle de Zamora eût semblé d'une décence pleine de retenue. Malade de honte et de terreur, Zabibi entendait l'atroce gaieté de son tourmenteur.

— Que te dit la danse des cobras, ma belle ? s'esclaffait Totrasmek. Il y a des siècles, les vierges dansaient ainsi lors des sacrifices à Hanuman – mais jamais avec une grâce pareille à la tienne. Danse, ma fille, danse ! Combien de temps sauras-tu échapper aux crocs venimeux ? Quelques minutes ? Quelques heures ? Tu vas perdre tes forces. Tes pieds vifs et sûrs vont finir par trébucher, tes jambes vont s'amollir et tes hanches ralentir. Alors les crocs plongeront dans ta chair ivoirine...

Dans le dos de Totrasmek, la tenture fut agitée comme un courant d'air, et le mage poussa un cri. Ses yeux s'agrandirent, et ses mains se refermèrent convulsivement sur la longueur de métal brillant qui jaillit brusquement de sa poitrine.

La musique se tut. La fille virevoltait toujours, secouée d'incrochables sanglots à l'idée de ce qui l'attendait. Alors, tout à coup, comme Totrasmek tombait de son divan, il n'y eut plus autour d'elle que quatre inoffensives traînées de fumée bleue.

Conan apparut, essuyant sa lame dans le rideau. Par un espace entre mur et tenture, il avait vu la jeune femme se contorsionner entre quatre spirales de fumée, mais il avait compris qu'elle les voyait tout autrement. Et il avait tué Totrasmek.

Zabibi se laissa glisser au sol, hors d'haleine. Puis, comme Conan venait à elle, elle parvint à se relever sur ses jambes tremblantes d'épuisement.

— Le flacon ! haleta-t-elle. Le flacon !

Totrasmek l'avait toujours à la main. Elle l'arracha aux doigts raidis, puis se mit à fouiller frénétiquement les vêtements du mage.

— Mais que cherches-tu donc ? interrogea Conan.

— Une bague. Il l'a volée à Alafdhah, sans doute, quand mon bien-aimé errait dans les rues. Par les diables de Set !

Elle venait de s'assurer que le bijou ne se trouvait pas sur la personne de Totrasmek. Elle se mit à aller et venir dans la pièce, arrachant les tentures, les couvertures du divan, renversant les potiches, les vases.

Enfin, elle s'immobilisa pour écarter de ses yeux une mèche de cheveux poissée de sueur.

— J'oubliais Baal-Ptéor !

— Il est parti pour les Enfers avec la nuque brisée, dit Conan.

Elle exprima la satisfaction que lui procurait la nouvelle, puis, un instant plus tard, poussa un juron sonore.

— Nous ne pouvons rester ici. Le jour se lève bientôt. Si jamais on nous trouve ici, près du cadavre, nous serons mis en pièces. Et les Turaniens ne pourront rien faire pour nous.

Elle alla déverrouiller la porte secrète. Quelques instants plus tard, ils s'éloignaient en hâte de la place silencieuse où se dressait l'antique temple de Hanuman.

Non loin de là, dans une rue sinueuse, Conan fit halte et posa sa main pesante sur l'épaule nue de sa compagne.

— Je te rappelle qu'il était question d'une récompense...

— Je n'ai pas oublié ! (Elle se libéra de la poigne du Cimmérien.) Mais il nous faut d'abord aller auprès

d'Alafdhah !

Quelques minutes plus tard, l'esclave noir leur ouvrit la porte d'entrée. Le jeune Turanien était toujours étendu sur le divan, bras et jambes entravés par de lourdes cordes de velours. Ses yeux étaient ouverts, des yeux de chien enragé. De l'écume s'était accumulée sur ses lèvres. Zabibi réprima un frisson.

— Ouvre ses mâchoires, demanda-t-elle.

Les doigts d'acier de Conan s'exécutèrent. Zabibi vida dans la gorge du dément le contenu du flacon à l'effet miraculeux. Alafdhah se calma aussitôt. Son regard perdit toute sa fureur ; il regarda la jeune femme avec étonnement, mais parut la reconnaître. Puis il se laissa aller à un sommeil réparateur.

— À son réveil, il aura complètement retrouvé ses esprits, murmura-t-elle en adressant un signe à l'esclave silencieux.

En s'inclinant profondément, celui-ci lui remit une petite bourse de cuir, puis il lui posa sur les épaules une cape de soie. Un changement subtil s'était opéré dans ses manières lorsqu'elle fit signe à Conan de la suivre.

Sous une arcade qui donnait sur la rue, elle se tourna vers lui. Elle affichait une noblesse nouvelle.

— Je te dois la vérité, commença-t-elle. Je ne m'appelle pas Zabibi. Mon nom est Nafertari. Et Alafdhah n'est pas un modeste capitaine des gardes. Il s'agit de Jungir Khan, satrape de Zamboula.

Conan ne faisait pas de commentaire ; sa face sombre et couturée restait de marbre.

— Si je t'ai menti, c'est que je n'osais dire la vérité à quiconque, reprit-elle. Je me trouvais seule avec Jungir Khan lorsqu'il a perdu la tête. En dehors de moi, personne n'était au courant. Si la nouvelle de la folie du satrape de Zamboula s'était répandue, ç'aurait été le soulèvement immédiat, ainsi que Totrasmek l'avait prévu, qui désirait notre chute.

» Tu comprendras maintenant qu'il ne faut pas songer à la récompense que tu espérais. La maîtresse du satrape n'est pas – ne peut pas être à toi. Mais je ne suis pas une ingrate. Voici une bourse pleine d'or. (Elle lui donna la bourse que lui avait remise l'esclave.) À présent, va-t-en, et lorsque le soleil sera levé, présente-

toi au palais. Je vais demander à Jungir Khan de te faire capitaine de sa garde personnelle. Mais tu recevras secrètement tes ordres de moi. Ta première mission sera de conduire un détachement au temple de Hanuman, afin de chercher ostensiblement des indices sur l'assassin du prêtre ; en fait, tu y chercheras l'Etoile de Khorala. Elle doit être cachée quelque part. Quand tu l'auras trouvée, tu me l'apporteras. Tu peux partir maintenant.

Toujours silencieux, il hocha la tête et s'en fut. La fille, suivant des yeux le balancement des larges épaules de Conan, s'aperçut avec agacement qu'il n'était ni triste ni irrité.

Après avoir tourné le coin de la rue, il jeta un coup d'œil en arrière, puis changea de direction et allongea le pas. Peu de temps après, il arriva dans le quartier où se tenait le marché aux chevaux. Là, il cogna à une porte jusqu'à ce qu'une tête barbue apparût à une fenêtre de l'étage.

— Je veux un cheval, annonça Conan. L'étalon le plus rapide que tu auras.

— Je n'ouvre pas à cette heure de la nuit, grogna le maquignon.

Conan fit tinter son or.

— Bougre d'idiot ! Tu ne vois pas que je suis blanc et seul ? Descends m'ouvrir avant que j'enfonce ta porte !

Monté sur un cheval bai, Conan se dirigeait maintenant vers la maison d'Aram Baksh.

Il quitta la route pour s'engager dans la ruelle qui séparait l'auberge de la palmeraie, mais il ne s'arrêta pas au portillon. Il alla jusqu'à l'angle nord-est de l'enceinte, longea le mur nord et fit halte à quelques pas de l'angle nord-ouest. Il attacha son cheval à un buisson ras qui poussait au pied de la muraille, et allait remonter en selle quand il entendit des voix.

Il retira son pied de l'étrier et courut jusqu'à l'angle du mur. Trois hommes marchaient sur la route en direction du bosquet de palmiers ; à leur démarche chaloupée, il comprit que c'étaient des Noirs. Il les appela à voix basse. Ils s'arrêtèrent, puis se regroupèrent lorsqu'ils virent Conan courir à eux,

l'épée au poing. À la lueur des étoiles, leurs yeux formaient des taches blanches. Leurs appétits brutaux se lisaient sur leurs visages d'ébène, mais ils n'ignoraient pas que leurs trois gourdins n'étaient pas de taille à lutter contre l'épée de l'inconnu.

— Où allez-vous ? demanda Conan.

— Nous allons demander à nos frères d'éteindre le feu, fit une voix gutturale. Aram Baksh nous avait promis un homme, mais il a menti. Nous avons trouvé un de nos frères mort dans la chambre-piège. La faim ne sera pas apaisée cette nuit.

— Au contraire, fit Conan avec un sourire. Aram Baksh va vous livrer un homme. Vous voyez cette porte ? (Il montrait une petite poterne située au milieu du mur ouest.) Attendez là. Aram Baksh va vous livrer un homme.

Il recula prudemment jusqu'à se trouver hors de portée des massues, puis il se retourna et disparut derrière l'angle nord-ouest de la muraille. Arrivé près de sa monture, il fit une pause pour s'assurer que les Noirs ne l'avaient pas suivi, puis, calmant l'étalon à voix basse, il se mit debout sur la selle. D'un rétablissement, il se hissa sur le faîte du mur et y resta un instant assis à califourchon afin d'inspecter les alentours. La taverne se dressait dans le coin sud-ouest de l'enceinte, le reste du terrain étant occupé par des bosquets et des plantations. L'endroit était désert. La taverne était sombre et silencieuse ; fenêtres et portes devaient être solidement barrées et verrouillées.

Conan savait que la chambre d'Aram Baksh donnait sur un sentier bordé de cyprès qui menait au mur ouest. Telle une ombre, il se glissa entre les arbres jusqu'à la porte de cette chambre. Il y frappa légèrement.

— Qu'est-ce que c'est ? fit une voix endormie.

— Aram Baksh ! souffla Conan. Les Noirs sont en train de franchir le mur !

Presque instantanément la porte s'ouvrit. L'aubergiste s'y encadra, vêtu de sa chemise et la dague à la main. Il allongea le cou pour reconnaître la silhouette obscure qui lui faisait face.

— Qu'est-ce que... toi !

Les mains vengeresses de Conan étranglèrent son cri. Ils tombèrent à terre et Conan lui arracha la dague.

La lame fine luisait. Bientôt le sang gicla. La bouche pleine de sang, Aram Baksh produisait d'hideux gargouillis. Conan le remit sur ses pieds. De nouveau la dague s'abattit ; cette fois, la plus grande partie de la barbe bouclée de l'aubergiste tomba à terre.

Sans cesser de lui serrer la gorge – car un homme peut crier même avec la langue coupée –, Conan l'entraîna dans le sentier et jusqu'à la poterne du mur d'enceinte. D'une main, il retira le verrou et ouvrit. Tels des vautours, trois silhouettes sombres l'attendaient. Conan leur jeta l'aubergiste.

Un horrible cri sortit de la gorge inondée de sang d'Aram Baksh, mais il ne reçut nulle réponse de la taverne silencieuse. Les gens qui s'y trouvaient avaient l'habitude d'entendre des hurlements retentir alentour. L'aubergiste se débattait avec l'énergie du désespoir. Vainement. Conan songeait aux dizaines de pauvres diables sacrifiés à l'avidité de cet homme.

Les Noirs le traînèrent allègrement sur la route, en riant des sons inarticulés qu'il émettait. Comment auraient-ils pu reconnaître Aram Baksh en ce personnage à demi-nu et ensanglanté, avec sa barbe grotesque et ses borborygmes ? Le bruit de la lutte sans espoir parvenait encore à Conan, debout près de la poterne, après que le petit groupe eut disparu sous le bosquet de palmiers.

Après avoir refermé la porte, le Cimmérien remonta à cheval et prit la direction de l'ouest, vers le désert, en décrivant une grande boucle pour éviter la sinistre ceinture de palmiers. Tout en chevauchant, il admirait une bague sur laquelle était enchâssée une pierre qui captait et emprisonnait la lueur des étoiles. Il la mirait en la tournant en tous sens. La bourse de pièces d'or tintait plaisamment au pommeau de sa selle, comme la promesse de richesses futures bien plus grandes encore.

— Je me demande bien quelle serait sa réaction si elle savait que je l'ai reconnue pour Nafertari et lui pour Jungir Khan à l'instant où je les ai vus, songeait-il. Je connaissais aussi l'Etoile de Khorala. Il y aura une scène réjouissante si jamais elle comprend que je l'ai prise au doigt de son amant au moment où je le ligotais avec sa ceinture. Mais avec l'avance que je suis en train de prendre, ils ne me rattraperont jamais.

Il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil aux bosquets de palmiers où montait une lueur rougeoyante. Dans la nuit s'élevèrent des chants vibrant d'une exultation sauvage. S'y mêlait une autre voix, un hurlement incohérent, inarticulé. Cette clameur accompagna un moment Conan qui chevauchait vers le ponant sous les étoiles pâlissantes.

Chapitre III

Le Diable d'airain

Quittant Zamboula, Conan, détenteur de l'Etoile de Khorala, chevauche en direction de l'ouest, vers les prairies de Shem. L'histoire ne rapporte pas s'il se rend auprès de la reine d'Ophir pour échanger la bague magique contre son poids en or, ou si le bijou lui est dérobé en chemin par quelque voleur ou quelque dame de petite vertu. En tout cas, son or, si échange il y eut, ne lui dure pas très longtemps. Il va faire une brève visite à sa Cimmérie natale où beaucoup de ses vieux amis sont morts, et dont le mode de vie est resté plus ennuyeux que jamais. Lorsqu'il entend dire que les Kozaki ont recouvré leur ancienne vigueur et qu'ils mènent la vie aussi dure que possible au roi Yezdigerd, Conan ceint son épée et remonte en selle pour aller harceler Turan.

Bien que l'homme du Nord arrive totalement démuné, il compte de vieilles connaissances et chez les Kosaki et au sein de la Fraternité Rouge de la mer de Vilayet. Bientôt, de considérables contingents appartenant à ces deux groupes de hors-la-loi opèrent sous ses ordres et s'en trouvent très bien.

I

Le pêcheur dégaina son coutelas. Son geste était tout machinal, car ce qu'il redoutait, un couteau n'aurait pu en venir à bout, pas même sa lame courbe au fil en dents de scie, capable d'éventrer un homme en un seul coup porté de bas en haut. Non, ce jour-là, dans la solitude qui pesait sur l'île de Xapur, ni homme ni bête sauvage ne menaçait le pêcheur.

Il avait gravi la falaise, s'était frayé un chemin à travers la jungle et se tenait maintenant devant les vestiges d'une cité oubliée. Des colonnes brisées formaient des taches laiteuses entre les arbres, des murs écroulés au tracé sinueux allaient se perdre dans l'ombre, de vastes dalles avaient été craquelées et soulevées par les racines.

L'homme était le représentant typique de sa race, ce peuple étrange dont les origines se perdaient à l'aube grise des temps, ce peuple qui semblait avoir occupé de toute éternité les grossières huttes de pêcheurs qui se dressaient sur la côte sud de la mer de Vilayet. Il était solidement constitué, avec de longs bras simiesques et une puissante poitrine, mais des hanches minces et de fines jambes torses. Sa face était large, le front bas et effacé, ses cheveux épais et emmêlés. Pour tout vêtement, il portait la ceinture de son coutelas et un bout de tissu autour de la taille.

Le fait qu'il se trouvât là le distinguait des siens, peuple sans curiosité. Les hommes mettaient rarement le pied sur Xapur. Inhabitée, elle n'était que l'une des myriades d'îles qui parsemaient la grande mer intérieure. On l'appelait Xapur, la Fortifiée, en raison de ses ruines, vestiges de quelque royaume préhistorique qui avait fleuri longtemps avant que les conquérants hyboriens ne déferlent sur le Sud. Personne ne savait qui avait rassemblé ces pierres, bien que de très vagues légendes, à demi intelligibles, suggérassent un très ancien lien de parenté entre les pêcheurs yuetshi et ce royaume insulaire.

Mais depuis mille ans, aucun Yuetshi n'avait saisi la portée de ces contes ; on se les répétait comme autant de formules sans signification. En un siècle, pas un Yuetshi n'était venu à Xapur. La côte qui lui faisait

face, marécage abandonné aux bêtes sauvages, était inhabitée. Le village des pêcheurs se trouvait à bonne distance dans le sud. La tempête avait emporté le frêle esquif de notre homme loin de ses lieux habituels de pêche, et, au milieu d'une nuit illuminée par l'orage, la mer l'avait jeté sur les imposantes falaises. À l'aube, le ciel était bleu et limpide. Le soleil levant faisait un diamant de chaque feuille chargée d'eau. L'homme venait d'escalader la falaise à laquelle il s'était accroché toute la nuit, parce que, au cours de la tempête, un épouvantable éclair, jailli des cieux noirs, était tombé sur l'île, déclenchant un écroulement cataclysmique qui, selon lui, ne pouvait provenir d'un simple arbre foudroyé.

Une morne curiosité l'avait mû ; à présent, il se trouvait devant ce qui avait provoqué ce fracas, et un malaise animal l'habitait, l'impression d'un péril imminent.

Entre les arbres, s'élevait un édifice en forme de dôme, fait de blocs gigantesques de cette étrange pierre verte, dure comme fer, que l'on ne trouvait que sur les îles de la mer de Vilayet. Il semblait incroyable que des hommes eussent pu les tailler et les mettre en place. La foudre avait brisé comme verre la voûte du dôme.

Le pêcheur se hissa au sommet des ruines et ce qu'il découvrit à l'intérieur lui arracha un grognement de surprise. En bas, entouré de poussière et d'éclats de pierre verte, un homme gisait sur une dalle dorée. Il était vêtu d'une sorte de jupe et d'un justaucorps de galuchat. Sa chevelure noire, qui lui descendait aux épaules, était serrée sur ses tempes par un fin diadème d'or. Sur sa large poitrine reposait une dague étrange au pommeau incrusté de pierreries, à la lame large et recourbée. Elle ressemblait d'assez près au couteau du pêcheur, mais son fil n'était pas dentelé et elle était d'une facture infiniment meilleure.

Dès qu'il la vit, le pêcheur ne songea plus qu'à s'approprier cette arme. L'homme, bien sûr, était mort ; sûrement depuis de nombreux siècles. Le pêcheur ne se demandait pas comment les anciens avaient su garder à ce corps l'apparence de la vie, sa chair pleine et lisse. Le cerveau épais du Yuetshi n'avait de place que pour son désir de posséder le

couteau dont la lame étincelante s'ornait de délicates gravures en arabesques.

Il descendit à l'intérieur du dôme et alla prendre la dague sur la poitrine du gisant. Alors, il advint une chose singulière et terrible. Les mains musculeuses se serrèrent convulsivement, les paupières s'ouvrirent d'un coup, révélant de grands yeux sombres dont le magnétisme stupéfia le pêcheur. Notre homme recula, et la dague tomba à terre. Le mort s'assit, révélant au pêcheur sa taille impressionnante. Ses yeux plissés captivaient le Yuetshi qui n'y lisait ni amitié ni gratitude ; il y voyait une flamme aussi étrangère et hostile que celle qui brûle dans le regard d'un tigre.

Tout à coup l'homme se leva. La cervelle épaisse du pêcheur n'avait pas de place pour la peur, du moins pour la peur qui pourrait saisir un homme face à une situation défiant les lois fondamentales de la nature. Quand les formidables mains se posèrent sur ses épaules, il frappa le géant de son coutelas dentelé. La lame se brisa sur le ventre de l'étranger comme sur une colonne de fer. Puis le cou épais du pêcheur se brisa comme une brindille de bois mort.

II

Jehungir Agha, seigneur de Khawarizm et gardien de la frontière côtière, relut une nouvelle fois le rouleau de parchemin frappé d'un sceau où figurait un paon. Il eut un rire sardonique et bref.

— Alors ? fit son conseiller, Ghaznavi.

Jehungir haussa les épaules. C'était un homme de belle prestance qui avait l'orgueil impitoyable que confèrent naissance et réussite.

— Le roi perd patience, dit-il. De sa propre main, il se plaint amèrement de ce qu'il appelle mon incapacité à garder la frontière. Par Tarim, si je ne parviens pas à mettre en échec ces brigands des steppes, il se pourrait bien que Khawarizm hérite d'un nouveau seigneur.

Ghaznavi triturait pensivement sa barbe grisonnante. Yezdigerd, roi de Turan, était le plus puissant monarque du monde. En son palais, dans la grande ville portuaire d'Aghrapur, s'entassait le butin du pillage de maints empires. Ses flottes de galères de

guerre aux voiles violettes avaient fait de la mer de Vilayet un lac hyrkanien. Les peuples à la peau foncée de Zamora lui payaient tribut, comme le faisaient les provinces orientales de Koth. Jusqu'à Shushan, les Shémites se soumettaient à son autorité. Ses armées dévastaient les confins de la Stygie au sud et les terres enneigées de l'Hyperborée au nord. Ses cavaliers portaient le fer et le feu vers l'ouest en Brythunie, en Ophir, en Corinthia, et même jusqu'aux confins de la Némédie. Sur son ordre, des armées entières avaient été écrasées sous les sabots de sa cavalerie, des villes fortes ravagées par les flammes. Sur les marchés aux esclaves d'Aghrapur, de Sultanapur, de Khawarizm, de Shapur et de Khorusun, on vendait des femmes pour trois malheureuses pièces d'argent – blondes Brythuniennes, rousses Stygiennes, brunes Zamoriennes, noires Kushites.

Cependant, tandis que ses rapides cavaliers repoussaient l'ennemi loin de ses territoires, sur sa frontière un adversaire audacieux lui tiraillait la barbe d'une main souillée de sang et de fumée.

Au sein des immenses steppes qui séparaient la mer de Vilayet des royaumes les plus orientaux de l'Hyborie, une nouvelle race était apparue au cours du dernier demi-siècle, une race formée à l'origine de criminels en fuite, d'esclaves évadés et de déserteurs. Leurs origines étaient aussi diverses que leurs crimes ; certains étaient nés dans la steppe, d'autres avaient fui les royaumes du Ponant. On les appelait Kozaki, ce qui signifie vaurien.

Habitant l'immensité sauvage des steppes, avec pour seule loi leur code singulier, ils avaient fini par former un peuple capable de défier le puissant monarque. Ils razziaient sans cesse la frontière turanienne, se réfugiant dans les steppes lorsqu'ils essuyaient un revers ; avec les pirates de Vilayet, hommes de même nature, ils mettaient la côte à sac, et attaquaient les navires marchands qui commerçaient entre les ports hyrkanien.

— Comment écraser ces chiens ? se demanda Jehungir. En les pourchassant jusque dans la steppe, je risquerais soit de me faire couper de mes arrières et détruire, soit de me faire semer et de voir la ville

détruite en mon absence. Dernièrement, ils se sont montrés plus audacieux que jamais.

— Cela vient du nouveau chef qui s'est imposé parmi eux, dit Ghaznavi. Vous savez à qui je pense.

— Pardi ! s'anima Jehungir. Ce diable de Conan. Il est encore plus sauvage que les Kozaki, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi habile qu'un lion des montagnes.

— C'est plus le fait de son instinct animal que de son intelligence, remarqua le conseiller. Les Kozaki, eux au moins, sont les descendants d'hommes civilisés. Lui est un barbare. En nous assurant de lui, nous leur infligerions un coup décisif.

— Mais comment faire ? Plus d'une fois, on l'a vu se tirer de mauvais pas qui pourtant semblaient devoir lui être fatals. Et puis, instinct ou intelligence, il a déjoué tous nos pièges.

— Pour chaque animal et chaque homme, il existe un piège efficace, affirma Ghaznavi. Lors des négociations avec les Kozaki au sujet de la rançon des prisonniers, j'ai bien observé cet homme. Il nourrit un goût très vif pour les femmes et les boissons fortes. Faites venir Octavia, votre captive.

Jehungir frappa dans ses mains. Un impassible eunuque kushite, personnage d'un noir d'ébène en pantalon de soie, s'inclina et sortit. Il revint bientôt, tenant par le poignet une grande et belle fille, dont la chevelure blonde, les yeux clairs et la peau d'albâtre prouvaient qu'elle était la pure représentante de sa race. Son étroite tunique de soie, resserrée à la taille, mettait en valeur sa magnifique silhouette. Ses beaux yeux jetaient des éclairs de ressentiment, et ses lèvres purpurines arboraient une moue, mais la captivité lui avait enseigné la soumission. Elle attendit debout, la tête inclinée, devant son maître, jusqu'à ce que celui-ci l'invitât du geste à s'asseoir près de lui sur le divan. Il regarda son conseiller d'un air interrogateur.

— Il nous faut entraîner Conan à l'écart des Kozaki, dit Ghaznavi. Ils campent en ce moment à l'embouchure de la Zaporoska. Comme vous le savez, il s'agit d'une région de marécages, une jungle humide où notre dernière expédition a été taillée en pièces par ces diables sans foi ni loi.

— Je ne suis pas près d'oublier ça, fit Jehungir avec une grimace.

— Il y a une île inhabitée non loin de la côte, poursuivit Ghaznavi. Elle a pour nom Xapur, la Fortifiée, du fait de très anciennes ruines qui s'y trouvent. Elle présente une particularité qui va servir parfaitement nos desseins. Elle est entourée d'une falaise abrupte de cent cinquante pieds de haut. Un singe ne saurait y grimper. Le seul endroit par lequel un homme peut passer pour gagner l'intérieur de l'île est un étroit sentier creusé dans la roche qui a l'apparence d'un escalier usé.

» Si nous parvenions à attirer Conan sur cette île, seul, il nous serait aisé de le traquer avec arcs et flèches, comme dans une battue au lion.

— Autant souhaiter la lune, fit Jehungir agacé. Allons-nous lui envoyer un messenger lui demandant d'escalader la falaise et de nous attendre ?

— Tout juste ! (Remarquant la surprise de Jehungir, le conseiller poursuivit :) Nous allons demander à parlementer avec les Kozaki au sujet de nos prisonniers, à l'orée de la steppe près de fort Ghorî. Comme d'habitude, notre détachement établira son camp au pied du château. Ils se présenteront en nombre égal, et les discussions auront lieu dans l'habituel climat de défiance et de suspicion. Mais cette fois, comme par hasard, nous aurons avec nous votre belle captive. (Le conseiller la désigna du menton ; Octavia se redressa et se mit à écouter avec une attention accrue.) Elle usera de tous ses atouts naturels pour attirer l'attention de Conan. Cela ne devrait pas poser de difficulté. Aux yeux de ce barbare, elle sera l'incarnation de la beauté toute pure. Sa silhouette ravissante, sa vitalité devraient lui faire plus d'effet que ne pourrait en produire aucune des beautés figées de votre sérail.

Octavia bondit, les poings serrés, les yeux fulminants, le corps tremblant de colère.

— Vous croyez pouvoir me forcer à aguicher ce barbare ? explosa-t-elle. N'y comptez pas ! Je n'ai rien des traînées qui font de l'œil à ce genre d'homme. Je suis fille d'un seigneur de Némédie, et je...

— Tu faisais partie de la noblesse avant que mes

cavaliers ne t'enlèvent, rétorqua cyniquement Jehungir. À présent tu n'es qu'une esclave qui va faire ce qu'on lui demande.

— Sûrement pas !

— Détrompe-toi, repartit Jehungir avec une cruauté étudiée. Le plan de Ghaznavi me plaît. Continue, prince des conseillers, je t'écoute.

— Conan voudra probablement l'acheter. Evidemment, vous refuserez de la vendre ou de l'échanger contre des prisonniers hyrkaniens. Peut-être alors essaiera-t-il de l'enlever ou de nous la prendre par la force, mais je doute qu'il se risque à violer la trêve. De toute façon, nous serons prêts à faire face à toute tentative de sa part.

» Ensuite, peu de temps après la fin des pourparlers, avant qu'il n'ait eu le temps d'oublier cette femme, nous lui envoyons un messenger l'accusant de l'avoir enlevée et demandant sa restitution. Il tuera peut-être le messenger, mais il pensera qu'elle s'est évadée.

» Puis nous envoyons un espion – un pêcheur yuetshi fera l'affaire – au camp kozak, qui dira à Conan qu'Octavia se cache sur Xapur. Si je connais mon homme, il s'y rendra aussitôt.

— Mais rien ne nous assure qu'il ira seul, objecta Jehungir.

— Un homme emmène-t-il avec lui une bande de guerriers lorsqu'il se rend à un rendez-vous avec la dame de ses pensées ? Il est très probable qu'il ira seul. Mais nous allons envisager l'autre possibilité. Nous ne l'attendrons pas sur l'île, où nous pourrions nous-mêmes être piégés, mais cachés au milieu des roseaux d'une avancée de terre marécageuse qui approche l'île à moins de mille mètres. S'il vient accompagné d'un fort parti, nous nous retirons pour mettre sur pied un autre plan. Par contre, s'il vient seul ou avec une poignée d'hommes, nous le tenons. Croyez-moi, il viendra, obsédé qu'il sera par le souvenir des sourires et des regards pleins de sous-entendus de votre charmante esclave.

— Jamais je ne m'abaisserai à cela ! s'écria Octavia, furieuse de l'humiliation. Plutôt mourir !

— Pas question que tu meures, rétive beauté, railla Jehungir. En revanche tu vas être soumise à une

expérience douloureuse et très humiliante.

Il frappa dans ses mains, et Octavia se recroquevilla. Cette fois, ce ne fut pas le Kushite qui entra, mais un Shémite de taille moyenne, solidement bâti, avec une courte barbe bleue et bouclée.

— Voici du travail pour toi, lui dit Jehungir. Emmène cette idiote et amuse-toi un moment avec elle. Fais toutefois attention à ne pas l'abîmer.

Avec un grognement inarticulé, le Shémite saisit Octavia au poignet ; lorsqu'elle sentit se refermer la poigne de fer, toute son agressivité disparut. Avec une pitoyable plainte, elle se libéra pour se jeter aux pieds de son maître et implorer son pardon avec force sanglots. D'un geste, Jehungir congédia le bourreau déçu, et dit à Ghaznavi :

— Si ton plan réussit, je te couvre d'or.

III

Au cœur de l'obscurité précédant l'aube, un bruit inhabituel déranger la solitude des eaux brumeuses. Ce n'était ni un oiseau assoupi ni aucun animal s'éveillant, mais un être humain qui luttait pour se frayer un passage entre les épais roseaux.

C'était une femme grande et blonde dont la tunique boueuse moulait le corps splendide. Octavia s'était évadée pour de bon ; chaque fibre de son corps tremblait encore au souvenir de cette captivité qu'elle n'avait pu endurer plus longtemps.

Déjà, l'assujettissement à Jehungir avait été pour elle une pénible épreuve ; or, celui-ci, avec une animosité délibérée, l'avait donnée à un noble dont le nom, même à Khawarizm, était synonyme de dégénérescence.

Oui, la chair souple d'Octavia se hérissait à ce souvenir. Son désespoir l'avait soutenue quand elle s'était laissée glisser du haut du château de Jelal Khan le long d'une corde faite des lambeaux d'une tenture ; un hasard favorable l'avait conduite jusqu'à un cheval au piquet. Elle avait chevauché toute la nuit pour aboutir au petit matin au bord d'un marais côtier. Tremblante d'horreur à l'idée d'être ramenée chez Jelal Khan et de vivre la destinée révoltante qu'il avait

conçue pour elle, elle s'était engagée dans le marécage pour chercher une cachette qui lui permettrait d'échapper aux poursuivants probables. Alors que les herbes se faisaient plus rares et que l'eau lui arrivait à mi-cuisses, elle aperçut devant elle la masse sombre d'une île. Une large étendue d'eau l'en séparait, mais elle n'hésita pas et poursuivit sa marche jusqu'à ce que les vaguelettes lui battent la taille, puis se mit à nager avec une vigueur témoignant d'une endurance peu commune.

Comme elle approchait du but, elle vit que l'île était entourée de falaises à pic. Elle toucha enfin la roche mais ne trouva pas la moindre saillie émergée ou non qui eût pu la recevoir. Elle continua de nager en longeant la falaise ; la fatigue de la nuit commençait de peser sur ses membres. Ses mains, qui palpaient la roche, y découvrirent tout à coup une dépression. Avec un soupir de soulagement, elle se hissa hors de l'eau et resta un moment accrochée, immobile, pâle déesse des eaux sous la lueur ténue des étoiles.

Elle venait de découvrir ce qui lui parut être des degrés creusés dans la falaise. Le corps plaqué au roc, elle commençait de monter, quand elle perçut un lointain bruit d'avirons. Scrutant la brume, elle crut distinguer une forme vague se dirigeant vers la pointe marécageuse qu'elle venait de quitter. Mais la distance était trop grande et la nuit encore trop noire ; d'ailleurs le bruit avait cessé. Elle reprit son ascension. S'il s'agissait de ses poursuivants, la meilleure chose était de se cacher sur l'île. Elle savait que la plupart des îles de cette côte marécageuse étaient inhabitées. Celle-ci était peut-être un repaire de pirates, mais elle préférerait encore cela à la bête immonde à laquelle elle venait d'échapper.

Tandis qu'elle gravissait la falaise, une pensée traversa son esprit. Elle se prit à comparer son ancien maître au chef kozak à qui – à son corps défendant – elle avait fait des grâces sous la tente où les seigneurs hyrkaniens parlementaient avec les nomades hors-la-loi. Le regard ardent de cet homme l'avait effrayée et humiliée, mais sa brusquerie élémentaire et sans équivoque le plaçait au-dessus de Jelal Khan, un monstre tel que seule une civilisation trop gavée peut

en produire.

Elle parvint au sommet de la falaise et considéra timidement les ombres denses qui lui faisaient face. Les arbres poussaient tout près du vide, formant une masse compacte et ténébreuse. Quelque chose lui frôla la tête et elle se ramassa vivement tout en réalisant que ce n'était qu'une chauve-souris.

L'obscurité des sous-bois ne lui disait rien qui vaille, mais elle serra les dents et s'y engagea en s'efforçant de ne pas penser aux serpents qui devaient y grouiller. Ses pieds nus étaient silencieux sur la terre gorgée d'eau.

Les ténèbres se refermèrent sur elle. Au bout d'une douzaine de pas, la falaise et la mer avaient disparu. Quelques pas encore, et elle avait perdu tout sens de son orientation. Pas même une étoile n'était visible à travers l'inextricable végétation. Elle progressait à l'aveuglette, tantôt trébuchant dans une fondrière, tantôt heurtant de la tête une basse branche. Subitement, elle se figea.

Quelque part devant elle, s'éleva le rythme sourd d'un tambour. Elle prêta un moment l'oreille à ce bruit inattendu, puis subitement, tout près, elle sentit une présence. Bien qu'elle n'y vît rien, elle avait la certitude que quelque chose se tenait près d'elle dans les ténèbres.

Avec un cri étouffé, elle recula ; mais quelque chose, que même dans sa panique elle reconnut pour un bras humain, se referma autour de sa taille. Elle se mit à hurler et se débattit avec toute la vigueur de sa jeunesse, mais son agresseur la souleva comme une enfant en faisant fi de sa résistance frénétique. Le silence avec lequel étaient reçues ses supplications ajoutait encore à sa terreur. Elle se sentit emportée à travers la nuit en direction de l'endroit où le tambour lointain résonnait toujours.

IV

Tandis que l'aurore commençait d'ensanglanter la mer, une petite embarcation s'approchait des falaises. Son seul occupant était un personnage pittoresque. Un foulard écarlate était noué autour de sa tête ; son ample

saroual d'un rouge flamboyant était retenu par une large écharpe qui supportait également un cimeterre et son fourreau de galuchat. Ses bottes de cuir repoussé suggéraient plus le cavalier que le marin, mais il menait sa barque avec adresse. L'échancrure de sa chemise de soie blanche révélait les muscles massifs de son torse recuit par le soleil.

Ses bras puissants se gonflaient tandis qu'il tirait sur les avirons en un mouvement coulé, presque félin. Ses traits comme ses mouvements révélaient une ardente vitalité qui le plaçait au-dessus du commun ; pourtant son expression n'était ni sauvage ni ombrageuse, encore que le feu, qui couvait dans ses yeux bleus, suggérât une violence facile à déchaîner. Cet homme n'était autre que Conan qui avait pénétré dans le camp des Kozaki sans autres biens que son épée et sa cervelle, et qui avait fait son chemin jusqu'à devenir leur chef.

Il rama jusqu'à l'escalier creusé dans la falaise et amarra l'embarcation à une saillie du rocher. Puis, sans hésiter, il se mit à gravir les marches usées. Il était sur le qui-vive, non pas qu'il suspectât consciemment quelque danger, mais parce que la vigilance faisait partie de sa nature.

Ce que Ghaznavi tenait pour une intuition animale ou quelque sixième sens n'était en fait que les facultés affinées à l'extrême de l'intelligence farouche du barbare. Ainsi, nul instinct n'avait averti Conan que des hommes le guettaient, dissimulés parmi les roseaux de la côte.

Tandis qu'il gravissait la falaise, un de ces hommes prit une profonde inspiration et leva son arc. Jehungir lui attrapa le poignet :

— Bougre d'idiot ! Tu tiens à nous trahir ? Ne vois-tu pas qu'il est hors de portée ? Laissons-le gagner l'intérieur de l'île et chercher la fille. Nous allons rester un moment ici. Il a peut-être senti notre présence ou deviné le piège. Peut-être a-t-il dissimulé des hommes à lui quelque part. Dans une heure, si tout est calme, nous ramerons jusqu'à l'escalier et l'attendrons là. S'il tarde à reparaitre, quelques-uns d'entre nous iront le traquer dans l'île. Mais je préférerais ne pas devoir en arriver là. Certains des nôtres périront s'il nous faut

battre les fourrés à sa recherche. J'aimerais mieux le cribler de flèches, à bonne distance.

Cependant, le Kozak s'était engagé dans la forêt. Il progressait en silence sur ses bottes de cuir souple, et scrutait chaque zone d'ombre dans l'espoir de découvrir cette femme splendide aux cheveux fauves dont il n'avait cessé de rêver depuis qu'il l'avait vue sous la tente de Jehungir Agha. Eût-elle témoigné de la répugnance à son endroit, il ne l'en eût pas moins désirée. Mais ses sourires, les coups d'œil qu'elle lui avait lancés à la dérobée, avaient allumé son désir, et, avec toute la violence héritée de ses aïeux, il ne songeait plus qu'à posséder cette fille de la civilisation, avec sa peau laiteuse et ses cheveux de miel.

Il était déjà venu sur Xapur. Moins d'un mois plus tôt, il y avait secrètement rencontré un équipage de pirates. Il savait qu'il approchait d'un endroit d'où il pourrait apercevoir les mystérieuses ruines dont l'île tirait son nom, et il se demandait si la fille ne s'y cachait pas. C'est alors qu'il se figea comme foudroyé.

Devant lui, entre les arbres, s'élevait quelque chose qui défiait la raison. Une imposante muraille vert sombre et, protégées par ce rempart, de hautes tours.

Conan était paralysé, toutes facultés en cet état de flottement qui saisit quiconque se trouve confronté à pareille négation de son bon sens. Il ne doutait ni de ce qu'il voyait ni de son entendement, mais il y avait là une monstrueuse anomalie. Moins d'un mois plus tôt, seules des ruines se dressaient entre les arbres. Quelles mains humaines étaient capables de constituer en quelques semaines ces empilements titanesques ? De plus, les forbans qui croisaient sans cesse en mer de Vilayet n'auraient pas manqué d'apprendre que de gigantesques travaux avaient été entrepris sur Xapur, et en auraient informé les Kozaki.

Cette chose ne s'expliquait pas, mais il n'y avait pas à en douter. Il se trouvait sur Xapur, et cette fantastique construction s'y trouvait également. Si dément et paradoxal que ce fût, tout cela n'en était pas moins bien réel.

Il fit demi-tour pour retraverser la jungle, dévaler les degrés de la falaise et regagner le campement à l'embouchure de la Zaporoska. En cet instant de

panique irraisonnée, la seule perspective de séjourner si près de la mer intérieure lui répugnait. Il s'en irait, quitterait le camp, les steppes et mettrait des centaines de lieues entre lui et cet Orient mystérieux et bleuté où les primes lois de la nature pouvaient se trouver bafouées par il ne savait quelles diableries.

Pendant un instant, le destin des royaumes qui reposait sur ce barbare à l'accoutrement criard eut un vacillement incertain. Une bien petite chose fit s'incliner le fléau de la balance ; un simple lambeau de soie pris dans une basse branche lui accrocha le regard. Il se pencha, les narines frémissantes, tendu de tout son être vers un stimulant diffus. Sur ce morceau de tissu, si ténu qu'il l'identifia moins à l'aide de son odorat que grâce à quelque obscure intuition, il reconnut le parfum entêtant d'une chair douce et ferme ; celle de la femme qu'il avait vue sous la tente de Jehungir. Ainsi le pêcheur n'avait pas menti ; elle se trouvait sur l'île ! Alors, sur le sol meuble, il remarqua l'empreinte d'un pied nu, long et mince, d'un pied d'homme cependant, et plus profonde qu'il n'était normal. La conclusion allait de soi ; l'homme qui avait laissé cette empreinte portait un fardeau ; et que pouvait être ce fardeau sinon la fille que cherchait le Kozak ?

Conan se retourna pour considérer les tours sombres d'un œil farouche. En lui, son désir de la femme blonde rivalisait avec sa fureur, violente, primordiale, envers celui qui l'avait capturée. Ses passions eurent raison de ses craintes, et, se ramassant à la façon d'une panthère en maraude, il se mit en route vers les remparts.

Lorsqu'il fut plus près, il vit que la muraille était faite de la même pierre verte que les ruines ; et il trouva à ce spectacle un air familier, comme s'il avait déjà rêvé ou imaginé ces choses qu'il voyait pour la première fois. Murs et tours suivaient le tracé des ruines. On eût dit que les alignements d'éboulis avaient recouvert leur structure originelle.

Pas un bruit ne troublait le matin calme, tandis que Conan arrivait au pied de la muraille qui s'élevait à la verticale au-dessus de la végétation luxuriante. En ces régions méridionales de la mer intérieure, celle-ci était presque tropicale. Il ne vit âme qui vive sur les

remparts ; nul son ne lui parvenait de l'intérieur. Il avisa une porte massive, à peu de distance sur sa gauche, et n'avait aucune raison de croire qu'elle n'était ni fermée ni gardée. Mais il était persuadé que celle qu'il cherchait se trouvait quelque part à l'intérieur de ces murs, aussi prit-il un parti particulièrement téméraire.

Au-dessus de sa tête, des branches festonnées de lianes se lançaient vers les remparts. Tel un chat, il grimpa à un grand arbre et gagna l'extrémité d'une de ses maîtresses branches. Là, il se suspendit des deux mains dans le vide et commença de se balancer. À l'instant précis où l'oscillation le portait vers la muraille, il se laissa catapulte dans les airs pour atterrir sur le crénelage. Tapi entre deux créneaux, il découvrit les rues d'une ville.

La circonférence de l'enceinte n'était pas considérable, mais la quantité de bâtiments de pierre verte qu'elle refermait était surprenante. Edifiés selon les plans d'une architecture raffinée, ils comptaient trois ou quatre étages et avaient pour la plupart un toit plat en terrasse. Les rues convergeaient comme les rayons d'une roue sur une place octogonale au centre de laquelle trônait un édifice élevé dont les dômes et les tourelles dominaient toute la cité. Bien que le soleil fût déjà haut, Conan ne vit personne dans les rues ou aux fenêtres. Le silence qui y régnait eût pu être celui d'une ville morte et désertée. Un étroit escalier de pierre descendait du chemin de ronde, non loin de là ; Conan l'emprunta.

Les premières maisons se dressaient si près du mur que, parvenu à mi-hauteur de l'escalier, il se trouva à longueur de bras d'une fenêtre et s'arrêta pour regarder à l'intérieur. L'ouverture était dépourvue de barreaux ; les rideaux de soie étaient retenus par des cordons de satin. À l'intérieur de la pièce, des tentures de velours sombre cachaient les murs. Le sol était recouvert d'épais tapis sur lesquels étaient disposés des bancs d'ébène poli et un dais d'ivoire où s'amoncelaient de riches fourrures.

Conan allait reprendre sa descente lorsqu'il entendit quelqu'un approcher dans la rue en contrebas. Il sauta à l'intérieur de la maison et tira son cimeterre. Il resta un

moment figé comme une statue ; puis, comme tout restait silencieux, il se mit en route vers une porte cintrée. Alors, un rideau s'effaça, révélant une alcôve emplies de coussins d'où une fille aux cheveux sombres le contemplait de ses yeux lascifs.

Conan s'immobilisa, s'attendant à ce qu'elle poussât un hurlement. Mais elle se borna à étouffer un bâillement d'une main délicate, puis elle sortit de l'alcôve et vint s'appuyer négligemment au mur tendu de velours.

Elle était indubitablement de race blanche bien que son teint fût très sombre. Sa chevelure coupée au carré était noire comme jais. Elle portait pour tout vêtement un soupçon de soie autour des hanches.

Elle était en train de lui dire quelque chose, mais il ne comprit pas cette langue et secoua la tête. Elle bâilla de nouveau, s'étira comme un jeune chat et, sans montrer de crainte ni de surprise, elle se mit à parler une autre langue que, cette fois, il comprenait. Il s'agissait d'un dialecte yuetschi étrangement archaïque.

— Cherches-tu quelqu'un ? demanda-t-elle avec indifférence, comme si l'invasion de sa chambre par un inconnu en armes était la chose la plus commune qui fût.

— Qui es-tu ? interrogea-t-il.

— Je m'appelle Yateli, dit-elle d'une voix languide. J'ai dû longuement festoyer la nuit dernière, je me sens si lasse. Et toi, qui es-tu ?

— Mon nom est Conan, hetman des Kozaki, répondit-il sans la quitter des yeux.

Il pensait que son attitude était feinte, et s'attendait à ce qu'elle tentât de se sauver ou d'ameuter la maisonnée. Toutefois, bien qu'elle se trouvât à proximité d'une cordelière de velours dont elle aurait pu se servir pour appeler à l'aide, elle ne faisait aucun geste suspect.

— Conan, répéta-t-elle d'une voix ensommeillée. Tu n'es pas dagonien. Tu dois être un de nos mercenaires. As-tu tranché la tête à beaucoup de Yuetschi ?

— Je ne combats pas ces rats d'eau ! fit-il avec dédain.

— Mais ils sont terribles, souffla-t-elle. Je me souviens du temps où ils étaient nos esclaves. Mais ils

se sont soulevés ; ils mettaient le feu partout et tuaient tous ceux qu'ils capturaient. Seule la magie de Khosatral Khel a su les maintenir loin de nos murs. (Elle se tut ; sur son visage, un air de surprise se mêla à son expression endormie.) J'avais oublié, reprit-elle dans un souffle. Ils ont escaladé les remparts la nuit dernière. Il y a eu des cris et des incendies, et les gens en appelaient vainement à Khosatral. (Elle secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.) Mais non, ce n'est pas possible, murmura-t-elle, puisque je suis toujours vivante. Pourtant je me croyais morte. Oh, au diable tout cela !

Elle vint prendre Conan par la main et l'attira sur le daïs. Désorienté, abasourdi, il se laissa faire. La fille lui souriait comme un enfant endormi ; ses longs cils soyeux descendaient lentement sur ses yeux embrumés. Elle passa les doigts dans ses épaisses boucles noires, comme pour s'assurer de sa propre réalité.

— Ce n'était qu'un rêve, fit-elle en bâillant. Peut-être tout n'est-il qu'un rêve. Oui, en ce moment j'ai l'impression de rêver. Peu m'importe. Je voudrais me souvenir d'une chose – une chose que j'ai oubliée – il y a quelque chose que je ne comprends pas, mais j'ai tellement envie de dormir dès que j'essaie de réfléchir. Bon, ça ne fait rien.

— Que voulais-tu dire ? interrogea-t-il, mal à l'aise. Tu as dit qu'ils ont escaladé les remparts la nuit dernière. De qui parlais-tu ?

— Des Yuetsshi. C'est du moins ce qu'il m'a semblé. Un nuage de fumée recouvrait tout, mais un diable nu et couvert de sang m'a saisie à la gorge et a plongé son poignard dans ma poitrine. Oh, j'ai eu si mal ! Mais ce n'était qu'un rêve puisque, tiens regarde, il n'y a même pas de cicatrice. (Elle se mit à inspecter paresseusement sa poitrine satinée, puis elle se glissa sur les genoux de Conan et passa ses bras gracieux autour de son cou.) Je n'arrive pas à me souvenir, souffla-t-elle en nichant sa tête sur le torse puissant du Cimmérien. Tout est obscur et flou. Mais cela n'a pas d'importance. Toi, tu n'es pas un rêve. Tu es fort. Jouissons de la vie pendant que nous le pouvons. Fais-moi l'amour !

Il prit la tête de la fille au creux de ses bras et

embrassa ses lèvres rouges et pulpeuses.

— Tu es fort, répéta-t-elle d'une voix mourante. Fais-moi... l'amour... l'amour...

Le balbutiement s'éteignit ; ses grands yeux sombres se fermèrent et leurs longs cils vinrent se poser sur ses joues voluptueuses. Et son corps souple se détendit dans les bras de Conan.

Il la considéra d'un air renfrogné. Elle semblait bien participer de ce climat d'illusion qui planait sur la ville, mais la ferme consistance de sa chair, le poids de son corps ne tardèrent pas à le convaincre qu'il avait dans les bras une fille bien vivante, et non pas une ombre sortie de quelque songe. Nullement rasséréné pour autant, il l'allongea en hâte sur les fourrures du dais. Son sommeil était trop profond pour être naturel. Il se dit qu'elle devait être assujettie à quelque drogue, peut-être le lotus noir de Xuthal.

C'est alors qu'il découvrit un nouveau sujet d'étonnement. Parmi les fourrures, il avisa une magnifique peau ocellée d'or. Il ne s'agissait pas d'une habile imitation, mais de la robe d'un animal. Et cet animal, Conan le savait, s'était éteint au moins mille ans plus tôt ; c'était le grand léopard doré, figure proéminente des légendes hyboriennes, que les artistes anciens aimaient à peindre sur le marbre.

Tout en secouant la tête d'ahurissement, Conan franchit la porte cintrée et se retrouva dans un couloir sinueux. Le silence régnait sur la maison, mais, provenant de l'extérieur, il perçut un bruit que son ouïe exercée identifia comme des pas montant l'escalier par lequel il s'était introduit dans la place. Un instant plus tard, il eut la stupéfaction d'entendre quelque chose atterrir avec un choc sourd mais pesant sur le sol de la pièce qu'il venait de quitter. Il partit précipitamment dans le couloir tortueux. Au bout de quelques pas, une forme couchée sur le sol l'arrêta.

Il s'agissait d'un homme. Seul son buste gisait dans le couloir ; ses jambes disparaissaient dans l'obscurité d'un passage secret dont le panneau, réplique des lambris du mur, était rabattu. C'était un personnage mince et hâlé, uniquement vêtu d'une bande de soie lui ceignant les reins. Le crâne rasé, les traits cruels, il gisait comme si la mort l'avait frappé à l'instant où il

sortait du panneau. Conan se pencha pour tenter de découvrir la cause de sa mort, mais il comprit qu'il était simplement plongé dans le même sommeil que la fille.

Mais pourquoi aurait-il choisi de s'assoupir en pareil endroit ? Comme il retournait cette question, Conan entendit un bruit derrière lui. Quelque chose remontait le couloir dans sa direction. À l'autre bout, le couloir se terminait par une porte massive qui pouvait très bien être verrouillée. Conan écarta sans ménagement le corps inerte, passa prestement à travers l'ouverture et repoussa le panneau. Un cliquetis l'avertit que celui-ci s'était verrouillé de lui-même. Debout dans le noir, il entendit un pas traînant approcher de l'autre côté de la porte, et un frisson parcourut son échine. Ce n'était pas un pas humain ni celui d'une bête connue.

Il y eut un moment de silence, puis un faible craquement de bois et de métal. Posant sa main sur le panneau, Conan le sentit se courber vers lui, comme si un poids énorme pesait dessus. Comme il faisait un geste vers son sabre, le panneau retrouva sa forme normale, et il entendit un étrange bruit de bouche qui fit se dresser ses cheveux. Le cimeterre au poing, il partit à reculons. Ses talons rencontrèrent des marches et il manqua de tomber à la renverse. Il se mit à descendre un étroit escalier.

Il avançait à tâtons, cherchant vainement quelque autre ouverture dans la paroi. À l'instant où il estima ne plus se trouver dans la maison, mais quelque part sous terre, les marches firent place à un tunnel horizontal.

V

Conan suivit à tâtons le tunnel noir et silencieux, craignant de tomber dans quelque fosse invisible ; ses pieds finirent pourtant par buter contre une marche, et il remonta un escalier jusqu'à une porte sur laquelle ses doigts trouvèrent une poignée métallique. Il émergea dans la pénombre d'une salle de proportions gigantesques. Le long des parois de marbre, s'alignaient de formidables colonnes soutenant un plafond qui, à la fois opalescent et obscur, semblait un

ciel nocturne nuageux et paraissait ainsi d'une hauteur inconcevable. Si une quelconque lumière filtrait du dehors, elle était curieusement altérée.

Dans ce demi-jour maussade, Conan s'avança sur les dalles nues et vertes. La grande salle était circulaire et percée d'un grand portail de bronze. À l'opposé, sur un dais adossé au mur auquel menaient de larges marches, se trouvait un trône de cuivre, et lorsque Conan vit ce qui y était lové, il fit un bond en arrière en levant son cimeterre.

Puis, comme la chose ne bougeait pas, il se risqua à gravir les degrés de verre pour l'observer de plus près. Il s'agissait d'un serpent gigantesque, apparemment taillé dans une substance semblable au jade. La moindre écaille était plus vraie que nature, et les couleurs iridescentes avaient été merveilleusement reproduites. La grande tête triangulaire était à demi-enfouie dans les plis du tronc, aussi ni les yeux ni les mâchoires n'étaient-ils visibles. Ce serpent représentait vraisemblablement un de ces sinistres monstres des marécages qui, dans les temps anciens, hantaient le littoral sud de la mer de Vilayet. Mais, ainsi que le léopard doré, cette espèce s'était éteinte des siècles plus tôt. Conan avait eu l'occasion d'en voir des miniatures grossières dans les cases où les Yuetshi adoraient leurs idoles, et le Livre de Skelos y faisait également allusion.

Il ne pouvait s'empêcher d'admirer le tronc écailleux, épais comme sa cuisse et de toute évidence très long ; il avança le bras pour y poser la main. Alors son cœur faillit s'arrêter. Il avait bien senti sous sa paume la surface lisse et cassante du verre, du métal ou de la pierre, mais aussi la consistance souple, fibreuse d'une chose vivante. Il avait senti sous ses doigts la pulsation d'une vie ralentie, glacée.

Il enleva vivement sa main de la surface squameuse. Le cimeterre tremblant dans son poing, accablé d'horreur et de dégoût, il descendit à reculons les marches de verre, sans quitter des yeux, comme fasciné, la chose sinistre qui dormait sur le trône de cuivre. Elle ne bougeait pas.

Il atteignit le portail de bronze et entreprit de l'ouvrir, inondé de sueurs froides à l'idée de se trouver

enfermé ici en compagnie de ce monstre visqueux. Un des vantaux céda sous sa poussée ; il se glissa dehors et referma derrière lui.

Il se trouvait à présent dans une large galerie aux murs tendus de tapisseries, où la lumière avait la même qualité crépusculaire. Les objets lointains se fondaient dans la pénombre, et Conan ne pouvait chasser de son esprit des visions de reptiles se coulant, invisibles, dans l'obscurité. Dans ce demi-jour, la porte qui terminait la galerie paraissait à des lieues de là. Plus près, la tapisserie tombait de façon à suggérer une ouverture dans le mur. La soulevant précautionneusement, il découvrit un étroit escalier qui partait vers les hauteurs.

Alors qu'il hésitait à s'y engager, il reconnut, venant de la salle du trône, le pas traînant qu'il avait entendu quelques minutes plus tôt. L'avait-on suivi dans le tunnel ? Laissant retomber la tapisserie derrière lui, il se précipita dans l'escalier.

Il émergea dans un couloir sinueux et prit la première porte qu'il rencontra. Il paraissait errer sans but ; mais il avait deux objectifs : échapper à cette maison et ses mystères, et trouver la Némédienne qui, pensait-il, se trouvait prisonnière dans le palais, à moins que ce ne fût un temple, qui occupait le centre de la cité. Selon lui, ce grand édifice était la résidence du maître de la ville à qui, sans aucun doute, toute captive devait être amenée.

Il venait d'aboutir dans une pièce et non pas un couloir, et allait rebrousser chemin lorsqu'une voix lui parvint depuis l'autre côté d'un mur. La paroi ne comportait pas de porte, mais il y colla l'oreille et put entendre distinctement. Un frisson glacé lui parcourut l'échine. La langue était le némédien, mais cette voix n'avait rien d'humain. Elle comportait une terrifiante résonance, comme une cloche solitaire qui tinte à la minuit.

« Il n'y avait nulle vie dans les abysses, sauf celle qui m'habitait. Il n'y avait non plus de lumière, de mouvement ni de bruit. Seule la force contenue dans la vie me guidait et me poussait en mon voyage vers la surface, aveugle, insensible, inexorable que j'étais. À travers les siècles et les immuables strates des ténèbres, je montais et montais... »

Ensorcelé par ces accents, Conan s'était ramassé sur lui-même, oubliant toutes choses. Bientôt le pouvoir hypnotique induisit une singulière substitution dans ses perceptions, et les sons se muèrent en illusions de lumière. Conan n'avait plus conscience de la voix qui ne lui parvenait plus que comme une lointaine pulsation sonore. Emporté loin de son époque, il assistait à la transformation de l'être que les hommes nommaient Khosatral Khel, et qui avait des siècles auparavant émergé de la nuit des abysses pour se modeler dans la substance de l'univers matériel.

Mais la chair humaine était trop frêle, trop étroite pour supporter la terrible essence de Khosatral Khel. Aussi, il était apparu sous la forme et l'aspect d'un homme, mais sa chair, ses os, son sang n'étaient ni chair, ni os, ni sang. Il était devenu un blasphème contre la nature, car il portait à la vie, à la pensée et aux actes une substance primordiale qui avant lui n'avait jamais appartenu à un être animé.

Il s'était avancé à travers le monde pareil à un dieu, car nulle arme terrestre ne pouvait l'atteindre, et un siècle était pour lui comme une heure. Au terme de son errance, il était arrivé chez une peuplade primitive qui habitait l'île de Dagonie, et il lui avait plu de donner à cette race culture et civilisation. Avec son aide, ils avaient érigé la cité de Dagon où ils s'établirent pour l'adorer. Etranges et sinistres étaient ses serviteurs, venus d'obscures contrées de la planète que hantaient toujours de sordides survivances des temps anciens. Sa demeure à Dagon était reliée à toutes les autres maisons par des tunnels qu'empruntaient ses prêtres au crâne rasé pour capturer des victimes destinées au sacrifice.

Cependant, des siècles plus tard, un peuple farouche et brutal était apparu sur les rives du continent. Ils se nommaient eux-mêmes les Yuetsshi. Les Dagoniens leur avaient livré une sanglante bataille, les avaient défaits et réduits en esclavage. Pendant presque une génération, les Yuetsshi avaient fini sur les autels de Khosatral dont la magie les empêchait de réagir.

Un beau jour, l'ancien prêtre des Yuetsshi, personnage singulier, lugubre, de race inconnue, s'était enfoncé dans la jungle. À son retour il brandissait un

couteau d'une matière qui n'appartenait pas à la terre. Cet objet avait été taillé dans un météore, qui avait traversé les nues comme une flèche enflammée, et était tombé dans une vallée lointaine. Les esclaves s'étaient soulevés. Leurs lames courbes et dentées fauchaient les hommes de Dagon comme autant d'agnelets, et contre le couteau surnaturel, la magie de Khosatral restait sans effet. Tandis que le carnage allait bon train à travers la fumée qui emplissait les rues, l'acte ultime de ce sinistre drame s'était joué sous le dôme enténébré, au fond de la grande salle aux murs jaspés comme la peau d'un serpent.

Le prêtre yuetshi en était ressorti seul. Il n'avait pas tué son ennemi, car il tenait à brandir la possibilité de sa défaite au-dessus de la tête de ses propres sujets, facilement rebelles. Il avait laissé Khosatral allongé sur le dais d'or ; et le poignard magique, qui reposait maintenant sur sa poitrine, était le sortilège qui devait le maintenir inanimé jusqu'au jugement dernier.

Mais les années avaient passé et le prêtre était mort. Les tours de Dagon désertées s'étaient effondrées, son souvenir s'était perdu, et les Yuetshi, décimés par la peste, la famine et les guerres, achevaient de s'éteindre misérablement sur la côte.

Seul le dôme avait résisté à l'assaut du temps, jusqu'au jour où la foudre et la curiosité d'un pêcheur avaient levé le sortilège. Khosatral Khel était alors revenu à la vie. Il lui avait plu de reconstruire la ville telle qu'elle était avant sa chute. Usant des mystères de sa nécromancie, il avait relevé les tours orgueilleuses, et ramené à la vie le peuple qui n'était plus depuis des siècles que poussière.

Mais celui qui a goûté à la mort ne peut être que partiellement vivant. Dans les recoins sombres de leurs âmes, la mort restait tapie, invaincue. La nuit, le peuple de Dagon se levait, aimait, haïssait et festoyait, ne se souvenant de la chute de la cité et de leur massacre que sous la forme d'un rêve ténu ; ils se mouvaient dans un brouillard plein d'illusions, et, s'ils avaient conscience de l'étrangeté de leur existence, ils n'en demandaient pas les raisons. À la venue du jour, ils retombaient en un profond sommeil pour ne se réveiller qu'à l'approche de la nuit, qui est sœur de la mort.

Cette terrible évocation déferlait en Conan, toujours accroupi près du mur. Sa raison vacillait. Toute certitude, tout bon sens avaient été balayés de son esprit où ne subsistait plus qu'un univers obscur parcouru de silhouettes encapuchonnées dont il ne pouvait rien arriver de bon. Couvrant la voix ensorcelante qui semblait un chant de triomphe sur l'ordre raisonné d'une planète, un bruit humain immobilisa l'esprit de Conan dans son voyage à travers les sphères de la folie. Il entendit les sanglots d'une femme.

Involontairement, il bondit sur ses pieds.

VI

À bord de son bateau, Jehungir Agha commençait à perdre patience. Plus d'une heure venait de s'écouler, et Conan n'avait pas encore réapparu. Sans doute battait-il toujours l'île à la recherche de la fille qu'il y croyait cachée. Mais une autre supposition lui traversa l'esprit. Et si le hetman avait laissé des guerriers dans les environs et si ceux-ci, inquiets de cette longue absence, venaient aux nouvelles ? Jehungir donna un ordre à ses rameurs ; l'embarcation sortit des roseaux pour venir se ranger le long de l'escalier creusé dans la falaise.

Laissant une douzaine d'hommes à bord, il emmena avec lui le reste, dix robustes archers de Khawarizm vêtus de tuniques en fourrure de tigre. À la façon de chasseurs approchant de la tanière d'un lion, ils se glissèrent dans le sous-bois, une flèche engagée. La forêt était silencieuse, sauf lorsqu'une grande forme verte, qui pouvait être un perroquet, leur frôla la tête dans le battement sourd de ses larges ailes, avant de disparaître entre les arbres. Jehungir fit stopper ses hommes d'un geste brusque. À travers la verdure, ils aperçurent les grandes tours.

— Par Tarim ! fit-il, les dents serrées. Les pirates ont reconstruit les ruines ! C'est sûrement là qu'est Conan. Il faut aller voir cela de plus près. Une ville fortifiée à si peu de distance du continent ! En route !

Avec une prudence accrue, ils repartirent entre les arbres. Le jeu venait d'être changé ; de poursuivants et

chasseurs, ils étaient devenus espions.

Et tandis qu'ils se coulaient à travers le fouillis de verdure, l'homme qu'ils recherchaient affrontait un péril plus mortel que leurs flèches aiguës.

Conan réalisa en frissonnant que la voix s'était tue. Il se tenait roide comme une statue, le regard rivé au rideau où, il le savait, la culmination de l'horreur allait bientôt apparaître.

L'atmosphère de la pièce était sombre et brumeuse. Les cheveux de Conan se dressèrent lorsqu'il vit une tête et une paire d'épaules gigantesques sortir de la pénombre. Nul bruit de pas ne lui parvenait, mais, lorsque la grande forme fut plus proche, Conan reconnut une silhouette humaine. Elle portait des sandales, une jupe et, sur la hanche, un large fourreau de galuchat. Ses cheveux coupés au carré étaient maintenus en place par un cercle d'or. Conan considérait l'envergure des monstrueuses épaules, la profondeur du torse, les étagements de muscles. Dans le visage, dépourvu de faiblesse ou de pitié, les yeux étaient des billes de feu noir. Et Conan sut qu'il s'agissait de Khosatral Khel, l'ancien habitant des abysses, le dieu de Dagonie.

Aucune parole ne fut prononcée. Aucune parole n'était nécessaire. Khosatral étendit ses grands bras. Conan se baissa et son cimenterre siffla vers le ventre du géant. Puis il se jeta en arrière, n'en croyant pas ses yeux. Le fil acéré avait tinté comme sur une enclume, et rebondi sans entamer les chairs. Alors Khosatral se jeta en avant.

Il y eut une brève rencontre des deux corps, la violente imbrication des bras et des jambes, puis Conan parvint à se dérober. Son sang se mit à couler aux endroits où les doigts d'acier avaient effleuré sa peau. Au cours de ce rapide contact, il venait de mesurer la monstruosité absolue de ce blasphème contre nature ; nulle chair humaine n'avait jamais entamé la sienne, seul le métal avait su la meurtrir. Il comprit alors qu'il affrontait un corps d'airain vivant.

Dans le demi-jour, Khosatral se dressait au-dessus du guerrier. Une fois refermées, ces mains formidables ne se rouvriraient que lorsque le corps de l'homme se détendrait dans leur étau. Dans cette chambre

enténébrée, on eût dit un dormeur se débattant contre quelque monstre de cauchemar.

Laissant tomber au sol son épée inutile, Conan souleva un banc pesant et le projeta de toutes ses forces. C'était un projectile si redoutable que bien peu d'hommes auraient pu seulement le soulever. Il se brisa en mille morceaux sur la poitrine de Khosatral. Le géant n'en fut même pas ébranlé. Sa face perdit quelque chose de son aspect humain, et, telle une machine de guerre, il s'avança.

En un effort désespéré, Conan arracha un pan entier de tapisserie et le jeta sur le géant. Pendant un instant, Khosatral se débattit, entravé et aveuglé par le lourd tissu qui résistait mieux à sa force que ne l'aurait fait de l'acier ; profitant de ce répit, Conan ramassa son cimeterre et se précipita dans le couloir. Il se jeta dans la pièce suivante, claqua la porte et mit le verrou.

Il se retourna et se figea. Il lui sembla que tout son sang affluait vers sa tête. Recroquevillée sur un amoncellement de coussins de soie, le regard éperdu, il vit la femme pour laquelle il avait pris de si grands risques. Il avait presque oublié le monstre qui le talonnait quand un craquement furieux, derrière lui, le rappela à l'ordre. Il arracha la fille à sa prostration et bondit vers la porte opposée. La fille était trop désemparée pour l'aider ou lui résister. Un faible gémissement semblait la seule chose dont elle fût capable.

Conan ne perdit pas de temps avec la porte. D'un coup de son cimeterre, il actionna la clenche plus vite qu'il ne l'eût fait en manœuvrant la poignée. S'élançant dans un escalier, il eut le temps de voir la tête et les épaules de Khosatral qui s'ouvrait un passage en fracassant les épais panneaux avec autant de facilité que si la porte eût été de carton.

Conan montait l'escalier quatre à quatre, portant la fille sur son épaule aussi facilement que si elle avait été une enfant. Il n'avait pas la moindre idée de sa destination, mais les degrés le conduisirent à une salle circulaire et chapeautée d'un dôme. Khosatral était en train de gravir l'escalier, aussi silencieux et prompt qu'un courant d'air.

Les parois de la pièce, de même que la porte, étaient

d'acier massif. Conan referma et mit en place les fortes barres dont la porte était pourvue. La pensée lui vint qu'il s'agissait de la chambre où Khosatral s'enfermait pour dormir à l'abri des monstres qu'il avait suscités des Enfers pour le servir.

À peine les barres étaient-elles en place que la porte massive fut ébranlée sous l'assaut du géant. Conan haussa les épaules. Sa route s'arrêtait là. La chambre ne possédait pas d'autre porte, et nulle fenêtre. L'air et l'étrange lumière embrumée provenaient d'interstices dans le dôme. Assez tranquille maintenant qu'il était aux abois, il se mit à inspecter le fil ébréché de son cimeterre. Il avait fait son possible pour s'en sortir ; lorsque le géant enfoncerait cette dernière porte, il se battrait encore une fois avec son arme inutile, non pas parce qu'il en attendait la victoire, mais parce qu'il était dans sa nature de mourir en combattant. Pour le moment il n'avait à prendre aucun parti, et son calme n'était ni forcé ni affecté.

Le regard qu'il posa sur sa blonde compagne d'infortune était aussi admiratif et intense que s'il lui fût resté cent années à vivre. En entrant, il l'avait laissée tomber sans ménagement sur le sol pour aller verrouiller la porte ; elle s'était mise à genoux et mettait machinalement de l'ordre dans le flot de ses boucles dorées et ses vêtements dépenaillés. Le regard farouche du Cimmérien brillait en détaillant son épaisse crinière de miel, ses grands yeux clairs, sa peau laiteuse, gonflée de vie, le bombement arrogant de ses seins et ses hanches splendides.

Elle laissa échapper un petit cri quand la porte fut ébranlée et qu'un des verrous céda.

Conan ne détourna pas les yeux de sa compagne. Il savait que la porte tiendrait encore un bref instant.

— On m'a dit que tu t'étais évadée, dit-il. Un pêcheur yuetshi m'a averti que tu te cachais ici. Quel est ton nom ?

— Octavia, prononça-t-elle d'un ton mécanique. (Puis les paroles se bousculèrent : elle s'accrocha désespérément à lui.) Oh, Mitra ! Dans quel cauchemar sommes-nous ? Ces gens... ce peuple à la peau foncée... l'un d'eux m'a surpris dans la forêt... il m'a amenée ici... à ce... cette chose. Suis-je devenue

folle ? Est-ce un rêve ?

Conan jeta un coup d'œil à la porte qui se cintrait vers l'intérieur comme sous les coups d'un béliet.

— Non, fit-il, ce n'est pas un rêve. Ce gond est en train de céder. Bizarre qu'un monstre doive enfonce une porte comme un simple mortel ; mais après tout, sa force elle-même est une diablerie.

— Ne peux-tu le tuer ? haletait-elle. Tu es fort.

Conan était trop honnête pour lui mentir.

— S'il était possible qu'un mortel le tue, il serait mort à l'heure qu'il est, répondit-il. J'ai cassé le fil de ma lame sur son ventre.

Les yeux d'Octavia se voilèrent.

— Alors tu vas mourir, je vais mourir. Oh, Mitra ! (Elle s'était mise à hurler de panique, et Conan lui prit les mains par crainte qu'elle ne se mutilât.) Il m'a dit ce qu'il comptait me faire ! hoquetait-elle. Tue-moi ! Tue-moi avant qu'il n'enfonce la porte !

Conan la regarda et secoua la tête.

— Je vais faire mon possible, dit-il. Ce ne sera pas grand-chose, mais tu auras peut-être une chance de t'esquiver. Tu dévales l'escalier et tu cours jusqu'à la falaise. J'ai une barque amarrée au pied des marches. Si tu parviens à quitter le palais, tu pourras peut-être lui échapper. Toute la ville est endormie.

Elle se prit la tête entre les mains. Conan leva son cimeterre et alla se placer face à la porte. À le voir, rien ne montrait qu'il attendait une mort inévitable, sauf peut-être l'éclat fixe de son regard et son poing aux articulations blanchies qui enserrait plus fortement que d'ordinaire la poignée de son arme.

Les gonds venaient de rompre sous les terribles assauts du géant, et la porte, uniquement maintenue par ses pennes, était agitée de soubresauts déments. Les solides barres d'acier ployaient et menaçaient à tout moment de sortir de leurs gâches. Conan observait tout cela avec un mélange de fascination et de détachement, enviant au monstre sa force inhumaine.

Alors, sans raison apparente, les coups de butoir cessèrent. Dans ce silence soudain, Conan entendit de nouveaux bruits dans le lointain, comme un battement d'ailes, suivi d'une voix assourdie, pareille à la plainte d'une brise nocturne caressant les branches des arbres.

Puis ce fut de nouveau le silence, mais l'air possédait une qualité nouvelle. Seules les facultés aiguës du barbare étaient en mesure de sentir cela ; il savait, sans l'avoir vu ni entendu partir, que le maître de Dagon ne se trouvait plus de l'autre côté de la porte.

Il colla un œil à un début de fissure dans l'acier de la porte. Le palier était désert. Il enleva les verrous tordus et ouvrit prudemment la porte branlante. Khosatral n'était plus dans l'escalier mais, loin dans les profondeurs du bâtiment, Conan entendit claquer une porte de métal. Il ignorait si le géant leur préparait quelque nouvelle diablerie ou s'il avait été attiré au loin par cette voix assourdie, mais il ne se répandit pas en conjectures.

Il appela Octavia, et l'inflexion nouvelle que contenait sa voix la fit bondir sur ses pieds et venir à lui presque automatiquement.

— Que se passe-t-il ? souffla-t-elle.

— Pas le temps de faire des commentaires ! (Il lui prit le poignet.) Viens !

Le regard brûlant, la voix rauque, cette possibilité de passer à l'action venait de le transformer.

— Le poignard ! marmonnait-il en entraînant précipitamment la fille dans l'escalier. Le poignard magique des Yuetschi ! Il l'a laissé sous le dôme ! Il faut que...

Sa voix mourut quand une image mentale bien nette s'imposa tout à coup à lui. Ce dôme était derrière la salle où se trouvait le trône de cuivre – il se mit à transpirer abondamment. Pour y parvenir, il fallait passer sur le dais du trône où était lovée la chose abjecte.

Mais il n'hésita pas. À toute allure, ils descendirent l'escalier, traversèrent le vestibule, dévalèrent le second escalier et aboutirent dans l'immense galerie obscure, tendue de mystérieuses tapisseries. Ils n'avaient trouvé aucune trace du colosse. S'arrêtant devant le grand portail de bronze, Conan saisit Octavia par les épaules et la secoua vigoureusement.

— Ecoute-moi bien ! Je vais entrer là et refermer derrière moi. Toi, tu restes ici à prêter l'oreille. Si tu entends approcher Khosatral, tu m'appelles. Si tu m'entends te crier de partir, tu t'enfuis comme si le

diable était sur tes talons – ce qui sera le cas. Tu passes par cette porte là-bas, à l'autre bout. Moi, je ne pourrai plus t'aider. Je vais chercher le poignard des Yuetschi !

Octavia ouvrit la bouche. Sans lui laisser le temps de formuler ses protestations, il se glissa entre les vantaux massifs et poussa les verrous qui, il ne le remarqua pas, pouvaient être manœuvrés de l'extérieur. Ses yeux fouillèrent le demi-jour à la recherche du sinistre trône de cuivre ; oui, le monstre écailleux l'emplissait toujours de ses répugnants anneaux. Conan remarqua alors derrière le trône la porte qui, il le savait, donnait sur le dôme. Mais pour l'atteindre, il lui fallait passer sur le dais, à quelques pas du monstre.

Un vent coulis glissant sur les dalles vertes eût fait plus de bruit que les pieds du Cimmérien. Le regard rivé au reptile endormi, il atteignit l'estrade et gravit les marches de verre. Le serpent n'avait pas bronché. Il atteignait maintenant la porte...

Les verrous du portail de bronze cliquetèrent, et Conan poussa un terrible juron lorsqu'il vit Octavia entrer. Elle promena le regard autour d'elle, non habituée encore à la pénombre. Conan, comme pétrifié, n'osait lui crier de prendre garde. Puis elle distingua sa silhouette et se mit à courir vers le dais en geignant :

— Je viens avec toi ! J'ai peur de rester seule – Ah !

Elle poussa un cri perçant et porta les mains à son visage en voyant ce qui emplissait le trône. La tête triangulaire venait de sortir des replis de son corps et se dressait vers elle au bout d'un mètre de tronc luisant.

Puis, en un mouvement coulé, sans heurt, le monstre commença, anneau après anneau, à glisser du trône, son horrible gueule oscillant en direction de la fille tétanisée.

En un bond désespéré, Conan franchit l'espace qui le séparait du trône et abattit son cimenterre de toutes ses forces. Mais, si fulgurante était la vitesse du serpent, qu'il avait saisi l'homme au vol, l'entourant une demi-douzaine de fois dans ses anneaux. Sa lame s'abattit au hasard, entamant sans le trancher le tronc squameux, comme il s'effondrait lui-même sur le dais.

L'instant d'après, il se convulsait sur les degrés de verre, tandis que les anneaux l'entouraient, toujours plus nombreux à le tordre, à l'écraser, à le tuer enfin.

Son bras droit était toujours libre, mais il manquait d'un appui qui lui eût permis d'assener un coup fatal. En grondant, les veines saillant sur ses tempes, le corps vibrant, il banda tous ses muscles et parvint à se mettre debout, soulevant presque tout le poids des treize mètres du monstre.

Pendant un instant, on eût dit qu'il dansait sur ses jambes écartées. Il sentait ses côtes s'enfoncer sur ses organes vitaux ; un voile noir passa devant ses yeux. Alors son cimenterre s'abattit, tranchant écailles, chairs et vertèbres. Et là où il y avait eu un seul énorme corps convulsé, se tortillaient à présent deux horribles tronçons qui battaient l'air à la recherche de leur ennemi. Conan s'écarta en titubant de leurs coups aveugles. Il était parcouru de frissons et de nausées ; du sang coulait de son nez. Il saisit Octavia et se mit à la secouer à lui faire perdre haleine.

— La prochaine fois que je te dis de rester quelque part, fit-il d'une voix rauque, tu y restes !

Il était trop mal en point pour prêter attention à sa réponse, si réponse il y eut. Il lui prit le poignet comme à une fillette fugueuse que l'on ramène à l'école, et lui fit contourner les hideux tronçons qui se contorsionnaient toujours sur le sol. Il crut entendre quelque part au loin des hommes qui criaient, mais ses oreilles bourdonnaient encore trop pour qu'il pût en être certain.

La porte s'ouvrit sans résistance. Si Khosatral avait placé là le serpent pour garder la seule chose qu'il craignît, c'est qu'il croyait cette précaution amplement suffisante. Conan s'était attendu à ce que quelque autre monstruosité lui fondît dessus à l'ouverture de la porte, mais, au sein des ténèbres, il ne distingua que la vague courbe de la voûte, et un bloc d'or à l'éclat terne, surmonté d'une lueur en demi-croissant.

Avec un soupir de satisfaction, il s'en empara et ne s'attarda pas à de plus amples explorations des lieux. Il fit demi-tour et retraversa en courant la salle du trône jusqu'à la grande galerie. Ainsi qu'il l'avait supposé, la porte du fond menait à l'air libre. Quelques minutes plus tard, il débouchait dans les rues silencieuses, mi-portant, mi-traînant sa compagne. Il n'y avait personne en vue, mais, provenant de l'autre côté de la muraille

ouest, arrivèrent des hurlements et des plaintes qui terrorisèrent Octavia. Il la conduisit vers l'angle sud-ouest où, sans difficulté, il trouva un escalier de pierre qui menait au sommet des remparts. En chemin, dans la galerie, il s'était muni d'une solide corde à rideau dont il nouait maintenant l'extrémité autour de la taille d'Octavia. Lorsque celle-ci eut atteint le sol, il en fixa solidement l'autre bout à un créneau et se laissa glisser jusqu'à elle. Il n'existait qu'une façon de sortir de l'île – par l'escalier de la falaise. Ils en prirent la direction, en ayant soin de contourner l'endroit d'où leur étaient parvenues les clameurs.

Octavia semblait craindre la traversée de l'épaisse forêt. Le souffle court, elle se serrait contre son protecteur. Mais les sous-bois étaient silencieux à présent, et ils ne virent aucune ombre menaçante jusqu'au moment où ils sortirent de la verdure. Une silhouette se dressait au bord de la falaise.

Jehungir Agha avait échappé au funeste sort qui s'était abattu sur ses hommes quand un colosse d'airain avait jailli d'une porte de la ville pour les mettre en pièces. Voyant les épées de ses archers se briser sur lui, il avait compris que l'ennemi n'avait rien d'humain, et s'était enfui au plus profond des bois où il était resté caché jusqu'à ce que le bruit du carnage eût cessé. Puis il était retourné à la falaise où les nochers ne l'avaient pas attendu.

Ceux-ci avaient entendu au loin la clameur du carnage, puis après quelques minutes d'une attente angoissée, ils avaient vu en haut de la falaise un monstre maculé de sang lever ses bras gigantesques en signe de triomphe. Lorsque Jehungir atteignit la falaise, ils disparaissaient entre les roseaux, hors de portée de voix. Khosatral n'était plus là ; il était retourné dans sa cité, à moins qu'il ne fouillât la forêt à la recherche de l'homme qui lui avait échappé au pied des remparts.

Jehungir s'apprêtait à descendre les marches pour s'en aller à bord du canot de Conan, quand il vit le hetman et la fille sortir des arbres. Ce qu'il venait de vivre lui avait glacé le sang, et presque fait perdre la raison, mais n'avait en rien modifié ses projets quant au chef kozak. À la vue de sa proie, il se sentit ragaillardir. Il fut étonné de voir la fille qu'il avait

offerte à Jelal Khan, mais ne perdit pas de temps en vaines conjectures. Il leva son arc, amena l'empenne de la flèche contre sa joue et tira. Mais Conan se jeta au sol et le trait alla se ficher dans un tronc. Le Cimmérien éclata de rire.

— Maudit chien ! railla-t-il. Tu ne peux pas m'avoir ! Ce n'est pas le fer hyrkanien qui me fera mourir ! Essaie encore, goret de Turan !

Mais Jehungir n'avait plus de flèches. Il tira son cimeterre et s'avança, confiant en son casque pointu et sa cotte de mailles serrées. Conan le rencontra à mi-chemin. Les lames courbes se heurtaient avec fracas, se séparaient, décrivaient de grands arcs de cercle brillants que l'œil ne parvenait à suivre. Octavia, qui regardait, ne vit pas le coup, mais elle entendit son impact. Jehungir s'affaissa, le flanc inondé de sang, à l'endroit où le fer du Cimmérien avait traversé jaseran et chairs jusqu'à la moelle épinière.

Mais le cri qu'elle poussa n'était pas dû à la mort de son ancien maître. Dans un fracas de branches brisées, Khosatral Khel fonçait sur eux. La fille sentit ses jambes se dérober et elle s'affaissa sur le gazon.

Enjambant le cadavre, Conan fit passer le cimeterre rougi dans sa main gauche et tira le grand poignard des Yuetshi. Khosatral Khel était déjà sur lui, les bras levés comme des massues. Mais, quand un rayon de soleil frappa la lame, le monstre recula brusquement.

Conan était déchaîné : il courut sur le fuyard et lui enfonça dans l'abdomen le poignard magique qui ne se brisa point. Le métal sombre du corps de Khosatral se laissait entailler comme chair humaine. Un fluide étrange giclait de la profonde blessure. Les bras du colosse battaient l'air, mais Conan, plus vif que les archers qui avaient péri sous leurs coups, évitait les terribles moulinets et frappait et frappait encore. Khosatral tournoyait et chancelait ; ses plaintes étaient horribles à entendre, comme si le métal eût été capable de souffrances, comme si l'airain eût su pleurer et hurler sous les tourments.

Alors, il tourna le dos au Cimmérien et s'en fut vers la forêt. Il chancelait, écrasant des buissons, brisant des branches d'arbre. Conan, résolu à en finir, partit sur ses brisées. Les murs et les tours de Dagon étaient en vue

lorsqu'il rattrapa le géant.

Alors celui-ci fit volte-face, essayant désespérément d'assener un coup fatal à son adversaire, mais Conan, rendu fou furieux, n'hésita pas. De même que la panthère foudroie l'élan en fin de traque, il plongea sous les coups de fléau et enfonça sa lame jusqu'à la garde à l'endroit où se serait trouvé un cœur humain.

Khosatral chancela et s'effondra. C'est sous la forme d'un homme qu'il chancela, mais il n'avait déjà plus apparence humaine lorsqu'il toucha le sol. Là où il y avait eu un visage d'homme, il n'y avait plus de visage du tout. Les membres de métal semblaient fondre... Conan, qui était venu se plaquer furieusement contre Khosatral vivant, s'écarta en blêmissant de Khosatral mort, car il venait d'assister à une atroce altération. Dans son agonie Khosatral Khel était redevenu la chose sortie des abysses des milliers d'années auparavant. Se voilant la face, Conan fit demi-tour pour fuir le théâtre de cet ignoble spectacle ; et il s'aperçut soudain que les pinacles de Dagon ne rutilaient plus à travers les frondaisons. Ils s'étaient dispersés comme fumées – les remparts, les tours crénelées, les grands portails de bronze, les velours, les ors et les ivoires, les femmes à la chevelure sombre et les hommes au crâne rasé. À la disparition de l'intellect inhumain qui les avait ressuscités, ils étaient redevenus poussière. Seuls les tronçons des colonnes brisées dépassaient des murs écroulés, des dalles fendues et du dôme effondré. Conan redécouvrait les ruines de Xapur telles qu'il en avait conservé le souvenir.

Un court instant, le hetman ombrageux resta figé comme une statue. Il pressentait obscurément quelque chose de la tragédie cosmique de l'éphémère et changeante humanité, et des démons ténébreux qui la minaient. Puis, comme émergeant d'un rêve, il sursauta, jeta un dernier regard à la chose vautrée sur le sol, et partit en direction de la falaise et de la fille qui l'y attendait.

Tremblante de peur, elle scrutait le sous-bois et laissa échapper un petit cri de soulagement en apercevant son sauveur. Conan s'était libéré des monstrueuses visions qui l'avaient momentanément assailli ; il avait recouvré son humeur nonchalante.

— Où est-il ? fit-elle en frissonnant.

— Reparti pour l'enfer dont il était sorti, répondit-il avec entrain. Pourquoi n'as-tu pas dévalé les escaliers pour t'enfuir dans mon canot ?

— Pas question de te..., commença-t-elle. (Puis, se ravisant et d'un ton maussade :) Je n'ai nulle part où aller. Les Hyrkaniens referaient de moi une esclave ; quant aux pirates...

— Et les Kozaki ? suggéra-t-il.

— Sont-ils meilleurs que les pirates ? fit-elle avec mépris.

La façon dont elle était redevenue maîtresse d'elle-même après avoir enduré de si atroces épreuves ajouta à l'admiration de Conan. Son arrogance le divertissait.

— Tu semblais le penser au camp, près de Ghorî, fit-il. Tu y étais prodigue de tes sourires.

Le dédain ourla ses lèvres incarnates.

— Tu penses que j'avais succombé à ton charme ? Peux-tu imaginer que, de mon plein gré, je me serais abaissée à séduire un barbare buveur et ripailleux ? Mon maître, dont voici le cadavre, m'y avait forcée.

— Ah ? fit Conan, quelque peu dépité. (Puis, retrouvant tout son entrain, il éclata de rire.) Peu importe. Tu es mienne à présent. Embrasse-moi.

— Comment oses-tu..., commençait-elle furieusement lorsqu'elle se sentit arrachée du sol et plaquée contre le torse musclé du hetman.

Elle se débattit de toute la vigueur de sa jeunesse, mais l'homme riait à gorge déployée, enivré de la possession de cette splendide créature qui se trémoussait dans ses bras.

Il la maîtrisa sans peine et goûta le nectar de ses lèvres avec toute la passion immodérée qui était la sienne. Bientôt, les bras de la fille se refermèrent convulsivement sur sa nuque puissante. Enfin, son regard rieur plongé dans les yeux clairs d'Octavia, il demanda :

— Pourquoi le chef du Peuple Libre ne serait-il pas préférable à un chien civilisé de Turan ?

Le corps embrasé par les baisers, elle écarta d'un coup de tête ses mèches flamboyantes. Elle ne desserrait pas son étreinte.

— T'estimerais-tu l'égal d'un Agha ? fit-elle pour le

provoquer.

Il se mit à rire et l'entraîna vers les escaliers.

— À toi de juger de cela, promit-il. Je vais brûler Khawarizm, et ce sera la torche qui t'éclairera jusqu'à ma tente.

Chapitre IV

Le Kriss

Que Conan ait tenu ou non sa promesse de brûler Khawarizm, il constitue, en combinant ses Kozaki et les pirates de Vilayet, une si formidable menace que le roi Yezdigerd rappelle pour le vaincre les armées des marches de son empire. Revenues en hâte des frontières, les forces de Turan parviennent, en un assaut massif, à disperser l'armée kozak. Certains survivants vont se perdre à l'est, dans l'étendue sauvage de l'Hyrkonie, d'autres s'enfuient vers le ponant pour se joindre aux Zuagirs du désert. À la tête d'un assez fort parti, Conan fait route vers le sud, à travers les cols des Ilbars, pour former la cavalerie légère de l'armée d'un des plus puissants rivaux de Yezdigerd, Kobad Shah, roi d'Iranistan.

I - Des lames dans la nuit

Sous l'arcade obscure, le géant cimmérien perçut un léger bruit de pas. Il se retourna vivement sur une haute silhouette qui lui bondissait dessus. Bien que la nuit emplît la ruelle, Conan vit un visage barbu et féroce, et le reflet de l'acier au bout d'une main levée. Il esquiva le coup ; la lame déchira sa tunique et dévia de sa course sur la légère cotte de mailles qu'il portait dessous. Sans laisser le temps à l'assassin de recouvrer son équilibre, Conan lui saisit le bras et abattit sur sa nuque son poing massif. L'homme s'écroula sans un bruit.

Debout au-dessus de lui, Conan prêta l'oreille. Il entendit, venant du coin de la ruelle, un bruit de pas précipités et le cliquetis assourdi du métal. Ces bruits sinistres l'avertissaient que les rues nocturnes d'Anshan pouvaient être un piège mortel. Il hésita, tira à demi son cimeterre, puis haussa les épaules et partit vers l'autre bout de la venelle.

Il tourna dans une rue plus large et progressa un moment en passant au large des arcades qui ponctuaient les murs de leurs taches d'ombre. Une minute plus tard, il grattait doucement le bois d'une porte au-dessus de laquelle brûlait une lanterne de bronze. L'huis s'ouvrit presque aussitôt. Conan entra.

— Ferme la porte ! ordonna-t-il.

Le puissant Shémite poussa le verrou et se retourna pour détailler son chef, tout en tripotant sa barbe bleue.

— Ta chemise est déchirée, Conan !

— Un homme a tenté de me poignarder. D'autres suivaient.

Les yeux fulminant de colère, le Shémite posa sa large main velue sur le poignard ilbarsi, une arme longue de trois pieds, qui pendait à sa hanche.

— Allons égorger ces chiens ! rugit-il.

Conan secoua la tête. Bien qu'il fût beaucoup plus grand que le Shémite, il se mouvait avec la légèreté d'un chat. Son ample poitrine, son cou noueux et ses larges épaules témoignaient de sa vigueur, de sa rapidité et de son endurance.

— Il y a plus pressé, dit-il. Ces hommes sont des ennemis de Balash. Ils sont au courant de ma dispute

de ce soir avec le roi.

— Tu t'es disputé avec le roi ! gémit le Shémite. C'est ce qu'on appelle une mauvaise nouvelle. Que disait le roi ?

Conan prit une carafe de vin dont il but la moitié.

— Oh, Kobad Shah est rongé de soupçons, expliquait-il. En ce moment, il en a après notre ami Balash. Les opposants à Balash ont, contre son avis, tenté d'empoisonner le roi ; mais il faut reconnaître que Balash est une sacrée tête de mule. Il refuse de venir se rendre comme l'exige Kobad, prétendant que celui-ci a l'intention de lui embrocher la tête sur un pieu. C'est pourquoi Kobad m'a donné l'ordre de me rendre dans les Ilbars avec les Kozaki pour ramener Balash – entier si possible, ou seulement sa tête s'il fait des difficultés.

— Et alors ?

— Alors j'ai refusé.

— Tu as osé ? balbutia le Shémite, horrifié.

— Evidemment ! Pour qui me prends-tu ? J'ai raconté à Kobad comment Balash et sa tribu nous ont secourus quand nous nous sommes égarés en plein hiver dans les Ilbars, lors de notre voyage vers le sud après la grande défaite. Tout autre montagnard nous aurait supprimés. Mais cet idiot n'a rien voulu entendre. Il s'est mis à la ramener avec son droit divin, l'impudence des barbares de basse extraction, et j'en passe. Un mot de plus et je lui fourrais son turban impérial dans la gorge.

— Ne me dis pas que tu as frappé le roi ? souffla le Shémite.

— Non. Mais ce n'était pas l'envie qui me manquait. Par Crom ! Je ne comprends pas comment des hommes civilisés comme vous peuvent ramper devant le premier trou du cul qui se trouve posé sur un fauteuil plein de pierreries, avec une coiffure ridicule sur la tête.

— Tout simplement parce que ces trous du cul peuvent d'un mot nous faire empaler ou écorcher vifs. Maintenant, il faut qu'on quitte l'Iranistan pour échapper à la colère du roi.

Conan vida la carafe et fit claquer ses lèvres.

— Ce n'est pas mon avis ; il s'en remettra. Il sait bien que son armée n'est plus ce qu'elle était du temps

de son grand-père, et que nous sommes la seule cavalerie légère sur laquelle il puisse compter. Mais il y a toujours le problème de notre ami Balash. J'ai bien envie de partir pour le nord, histoire de le prévenir.

— Tu irais seul, Conan ?

— Pourquoi pas ? Tu n'auras qu'à raconter que je récupère pendant deux ou trois jours d'une orgie sévère, jusqu'à ce que...

Conan s'interrompit. On venait de frapper légèrement à la porte. Il jeta un coup d'œil au Shémite, s'approcha de la porte et grogna :

— Qui est là ?

— C'est moi, Nanaïa, fit une voix de femme.

Conan se retourna vers son compagnon.

— Tu connais une Nanaïa, toi, Tubal ?

— Non. Méfions-nous.

— Laissez-moi entrer, faisait la voix.

— On va réfléchir, promit Conan.

À la lueur de la lampe, ses yeux brûlaient d'un bleu volcanique. Il tira son cimeterre et posa la main sur le verrou, tandis que Tubal, coutelas au poing, se plaçait de l'autre côté de la porte.

Conan fit sauter le verrou et ouvrit la porte à la volée. Une silhouette voilée s'avança sur le seuil pour reculer avec un petit cri à la vue des lames étincelantes. Mais le bout du cimeterre, suivant le mouvement, vint frôler le corps de l'inconnue.

— Entrez, madame, fit Conan en un iranistanien fortement accentué.

La femme s'avança. Conan claqua la porte et poussa le verrou.

— Tu es accompagnée ?

— N-non, je suis venue seule...

Vif comme un cobra, le bras gauche du Cimmérien se détendit pour arracher le voile. La femme était grande et mince, ses cheveux noirs encadraient un visage jeune aux traits finement ciselés.

— Bon, Nanaïa, raconte-nous un peu de quoi il retourne, dit Conan.

— J'appartiens au sérail du roi...

Tubal laissa échapper un long sifflement.

— Alors là, on est bon.

— Continue, Nanaïa, dit Conan.

— Eh bien, je t'ai souvent observé à travers le store qui se trouve derrière le trône, lorsque tu étais en conférence avec le roi. Le roi aime à laisser ses femmes assister ainsi aux affaires royales. En temps normal, quand des questions importantes doivent être réglées, on nous chasse de cette galerie, mais ce soir Xathrita, l'eunuque, était ivre et a oublié de fermer la porte séparant la galerie des appartements des femmes. Je m'y suis glissée et j'ai assisté à ton différend avec le roi.

» Après ton départ, Kobad était furieux. Il a appelé Hakhamani pour lui ordonner de t'assassiner discrètement. Hakhamani devait maquiller cela en accident.

— Si je mets la main sur Hakhamani, je veillerai à le maquiller en accident, promet Conan. Mais pourquoi ces finasseries ? Kobad n'a rien à envier à ses confrères lorsqu'il s'agit de raccourcir ou de rallonger les gens qui les gênent.

— Le roi entend garder tes Kozaki à son service. Si jamais ils apprenaient qu'il t'a fait tuer, ils se soulèveraient ou s'en iraient.

— Et pourquoi m'apportes-tu ces renseignements ?

Elle le considéra de ses grands yeux sensuels.

— Dans le harem, je me meurs d'ennui. Avec ses centaines d'épouses, le roi n'a pas de temps à me consacrer. Je n'ai d'yeux que pour toi depuis le jour où tu es arrivé ici, et j'espère que tu vas me prendre avec toi. N'importe quoi est préférable à la monotonie de cette prison dorée, avec ses éternelles intrigues. Je suis la fille de Kujala, chef des Gwadiri. Nous sommes une tribu de pêcheurs et de marins qui vit loin dans le sud, du côté des Iles de Perles. Une fois, j'ai manœuvré mon bateau à travers un typhon, et cette vie indolente me rend folle.

— Comment as-tu fait pour sortir du palais ?

— Une corde et une vieille fenêtre non gardée dont les barreaux ont disparu depuis longtemps... Mais ce n'est pas important. Veux-tu de moi ?

— Renvoie-la, dit Tubal dans le dialecte des Kozaki, mélange de zaporoskan, d'hyrkanien et de quelques autres langues. Ou mieux, tranche-lui la gorge et enterre-la dans le jardin. Il nous laisserait peut-être

partir sans rien tenter contre nous, mais il ne nous permettra jamais de filer en emmenant la fille. Qu'il apprenne que tu es parti avec une de ses concubines, et il retournera chaque caillou d'Iranistan pour te retrouver.

La fille ne comprenait évidemment pas ce qu'il disait, mais son ton menaçant la fit frémir.

Conan eut un sourire cruel.

— C'est tout le contraire. L'idée de fuir le pays la queue entre les jambes me ferait mal au ventre. En revanche, si je peux emporter un trophée dans ce goût-là... Bref, puisque de toute façon il nous faut partir... (Il regarda Nanaïa.) Tu te doutes que l'allure sera rapide, le terrain difficile, et la compagnie moins courtoise que ce dont tu as l'habitude ?

— Je m'en doute.

— De plus, ajouta-t-il en plissant les yeux, je suis le chef absolu, vu ?

— Vu.

— Bien. Va réveiller nos frères, Tubal ; nous partons dès qu'ils ont rassemblé leur barda et sellé leurs chevaux.

Marmonnant de sombres pressentiments, le Shémite passa dans la pièce voisine pour secouer un homme qui dormait sur un tas de couvertures.

— Réveille-toi, fils d'une longue lignée de bandits. On part vers le nord.

Hattusas, un Zamorien svelte et hâlé, s'assit sur sa couche en bâillant.

— Pour où ? grogna-t-il.

— Pour Kushaf, dans les Ilbars, là où nous avons hiverné, et où le chien rebelle Balash va sans doute nous égorger tous.

Hattusas se leva en souriant.

— Tu ne portes pas le Kushafi dans ton cœur, mais il est l'ami juré de Conan.

Renfrogné, Tubal sortit dans la cour et passa la porte qui donnait sur la baraque voisine. Des plaintes et des jurons ne tardèrent pas à s'y élever.

Deux heures plus tard, les silhouettes sombres qui rôdaient autour de la maison de Conan se rencognèrent dans l'ombre, lorsque le portail des écuries s'ouvrit pour livrer passage à trois cents Libres Compagnons

qui chevauchaient en double file, suivis de montures de rechange et de mules chargées de vivres et d'équipement. Ces hommes de toutes nationalités étaient les restes de la bande de Kozaki que Conan, abandonnant les steppes bordant la mer de Vilayet, avait conduits vers le sud, après la formidable bataille contre les armées du roi Yezdigerd de Turan qui avait brisé la confédération hors-la-loi. Ils étaient arrivés à Anshan dépenaillés et à demi morts de faim. À présent, ils étaient farauds dans leurs pantalons de soie, avec leur armement complet et leurs casques de cuivre enroulé à la façon d'Iranistan.

Cependant, au palais, le roi était prostré sur son trône. Le soupçon avait investi son esprit troublé au point qu'il se voyait des ennemis partout, dedans comme dehors. Pendant un temps il avait compté sur l'aide de Conan, le chef de la cavalerie mercenaire. Ce sauvage venu du nord était peut-être dépourvu des manières onctueuses de la cour, mais il semblait bien posséder son propre code de l'honneur barbare. Et voilà qu'il venait tout bonnement de refuser l'ordre d'aller arrêter le traître Balash...

Le regard du roi erra sur un rideau qui masquait une alcôve ; il se dit que le vent devait se lever, car la tenture bougeait légèrement. Puis il regarda la fenêtre aux barreaux d'or, et son sang se glaça. Le léger rideau de la fenêtre pendait, immobile. Pourtant, il n'avait pas rêvé, celui de l'alcôve venait de bouger...

Bien qu'il fût petit et gras, Kobad Shah ne manquait pas de courage physique. Il bondit et arracha la tenture ; un poignard tenu par une main brune le frappa à la poitrine. Il poussa un cri et tomba à la renverse, entraînant avec lui son agresseur. L'homme grondait comme une bête sauvage, ses yeux dilatés brillaient d'un éclat insane. Son arme mettait en pièces la robe du roi, découvrant la chemise de mailles d'acier qui avait arrêté son premier coup.

Dehors, un grand cri fit écho aux appels à l'aide du roi. Des bruits de bottes résonnaient dans le couloir. Kobad Shah avait saisi l'autre à la gorge et au poignet, mais les muscles de l'inconnu semblaient des câbles d'acier. Tandis qu'ils roulaient sur le sol, la pointe du poignard, glissant sur les mailles du jaseran, entaillait

un bras, une main, une cuisse. Puis, comme l'agresseur soulevait le souverain épuisé, le saisissait à la gorge et levait une nouvelle fois son arme, il y eut une lueur bleutée. Le meurtrier s'affaissa, le crâne fendu jusqu'aux dents.

— Votre majesté ! Sire !

C'était Gotarza, capitaine de la garde royale, livide sous sa longue barbe noire. Tandis que Kobad Shah allait s'effondrer sur un divan, il se mit à déchirer dans un rideau de longues bandes de tissu afin de panser les blessures de son roi.

— Regarde ! fit Kobad, le bras tendu, la main tremblante et le visage blême. Le poignard ! Par Asura, le poignard !

L'arme reposait, luisante, dans la main du mort – une arme curieuse, avec une lame sinueuse en forme de flamme. Gotarza ouvrit de grands yeux et jura sous sa barbe.

— Le kriss ! haletait Kobad Shah. Le roi de Vendhya et le roi de Turan ont été frappés par la même arme !

— La marque de Ceux Qui Se Cachent, balbutia Gotarza en considérant d'un air mal à l'aise l'odieux symbole de ce terrible culte.

Le bruit avait réveillé tout le palais. Des hommes couraient dans les galeries en vociférant.

— Ferme la porte ! s'écria le roi. Que l'on n'admette personne hormis le majordome du palais !

— Mais il faut faire venir un médecin, votre majesté, protesta Gotarza. Ces blessures ne sont pas dangereuses en elles-mêmes, mais cette lame était peut-être empoisonnée.

— Non, je ne veux personne ! Qui m'assure que ce médecin ne sera pas au service de mes ennemis ? Asura ! Les Yezmites ont scellé mon destin ! (L'épreuve avait ébranlé le courage du roi.) Qui est capable de combattre le fer dans le noir, le serpent sous son pied et le poison dans sa coupe ? Il y aurait bien ce barbare, Conan – mais non, pas même lui n'est digne de confiance, maintenant qu'il a défié mes ordres... Fais entrer le majordome, Gotarza. (Quand l'officier eut ouvert au gros homme, le roi reprit :) Quelles nouvelles, Bardiya ?

— Oh, sire, que s'est-il passé ?

— Peu importe ce qu'il m'est arrivé. Je vois à tes yeux que tu as appris du nouveau. Alors ?

— Les Kozaki ont quitté la cité. Ils sont partis vers le nord, conduits par Conan qui a dit au garde de la porte nord qu'ils allaient s'assurer de Balash suivant vos ordres.

— Parfait. Peut-être se sera-t-il repenti de ses insolences. Quoi d'autre ?

— Hakhamani a intercepté Conan comme il rentrait chez lui. Mais Conan est parvenu à s'enfuir après avoir tué un de ses hommes.

— Ce n'est pas plus mal. Tu vas décommander Hakhamani jusqu'à ce que nous en sachions plus sur l'expédition de Conan. Rien d'autre ?

— Une de vos épouses, Nanaïa, fille de Kujala, s'est enfuie du palais. Nous avons retrouvé la corde qui lui a servi à...

Kobad Shah poussa un rugissement.

— Elle a dû partir avec Conan ! La coïncidence serait trop énorme ! Et il doit être en cheville avec Ceux Qui Se Cachent ! Sinon pourquoi m'auraient-ils frappé juste après que je me sois querellé avec lui ? En sortant d'ici, il a dû aller tout droit chez le Yezmite qui m'a poignardé. Gotarza, tu vas poursuivre les Kozaki et me rapporter la tête de Conan, et tu en réponds de la tienne ! Prends au moins cinq cents hommes, car le barbare est habile et redoutable.

Tandis que Gotarza sortait précipitamment, le roi gémit :

— À présent, Bardiya, va chercher des sangsues. Mes veines sont en feu. Gotarza disait juste ; cette lame a dû m'inoculer un venin.

Trois jours après son départ précipité d'Anshan, Conan se trouvait assis jambes croisées au bord de la piste, à l'endroit où elle quittait la ligne des crêtes pour plonger vers la vallée où était le village de Kushaf.

— Je suis prêt à me dresser entre toi et la mort, disait-il à l'homme qui lui faisait face, comme tu l'as fait pour moi au moment où tes loups de la montagne s'apprêtaient à nous massacrer.

L'homme tirait pensivement sur sa barbe tachée de

macules violettes. Large et puissant, les cheveux grisonnants, il portait un large ceinturon hérissé de fourreaux de dagues et de poignards. Il avait nom Balash et était le chef de la tribu des Kushafi et le suzerain de Kushaf et des villages environnants. Mais il s'exprimait avec modestie :

— Les dieux sont avec toi, Conan ! Mais quel homme peut dépasser l'endroit où il tombe ?

— Un homme a le choix entre combattre et fuir, mais il ne doit pas rester perché sur son caillou à attendre qu'on vienne le cueillir comme la pomme dans son arbre. Si tu tiens à prendre le risque de faire la paix avec le roi, tu peux te rendre à Anshan...

— J'ai bien trop d'ennemis à la cour. Là-bas, le roi écouterait leurs mensonges et me suspendrait dans une cage d'acier pour nourrir les milans. Non, je n'y vais pas !

— En ce cas, il te faut emmener ton peuple sur de nouvelles terres. Il ne manque pas d'endroits dans ces collines où même le roi ne pourrait te suivre.

Le regard de Balash descendit la pente rocailleuse pour se poser sur le groupe de tours en pisé qui s'élevaient au-dessus du mur d'enceinte. Ses narines minces se gonflèrent, et dans ses yeux passa un feu sombre pareil à celui de l'aigle qui surveille son aire.

— Non, par Asura ! Mon clan occupe Kushaf depuis le temps de Bahram. Que le roi règne à Anshan ; ici, je suis chez moi !

— Et bientôt, le roi régnera tout pareil sur Kushaf, railla Tubal qui était accroupi derrière Conan, en compagnie de Hattusas le Zamorien.

Balash tourna son regard dans la direction opposée, vers l'est, là où la piste disparaissait entre les parois rocheuses. Sur les sommets, le vent gonflait des pans de tissu blanc, vêtements des archers qui gardaient jour et nuit le défilé.

— Qu'il y vienne, dit Balash. Nous tenons toutes les gorges.

— Il aura avec lui dix mille hommes en armure et des catapultes, dit Conan. Il brûlera Kushaf et ramènera ta tête à Anshan.

— Arrivera ce qui arrivera, fit sentencieusement Balash.

Conan réprima un accès de colère face au fatalisme de ce peuple. Sa nature énergique se dressait contre cette philosophie de l'inertie. Cependant, conscient qu'il n'y pouvait rien changer, il ne dit rien et se mit à contempler le Ponant où le soleil allait disparaître derrière les plateaux venteux.

Balash éluda le problème d'un geste de la main, et dit :

— Conan, il y a quelque chose que je désire te montrer. En bas, dans une hutte abandonnée, gît un homme tel que l'on n'en a jamais vu à Kushaf. Même dans la mort, il y a en lui quelque chose d'étrange et de maléfique. Selon moi, il n'a rien d'un homme normal et tout du démon. Viens voir.

Tout en montrant le chemin jusqu'à la cahute, il expliqua :

— Mes guerriers l'ont trouvé au pied d'une falaise, comme s'il était tombé ou avait été précipité du sommet. Ils l'ont ramené ici, mais il est mort en cours de route après avoir marmonné quelques paroles en une langue étrange. Mes hommes le tiennent non sans raison pour un démon.

» À une longue journée de marche, vers le sud, dans des montagnes si désertiques que même une chèvre ne pourrait y survivre, se trouve un pays que nous appelons le Drujistan.

— Le Drujistan ! fit Conan en écho. Une contrée de démons, hein ?

— Sûr ! Une région d'éperons de roche noire et de gorges arides qu'évitent les sages. Elle paraît inhabitée, et pourtant des hommes y vivent – des hommes ou des démons. Il arrive qu'un homme se fasse tuer ou bien qu'une femme ou un enfant soit enlevé sur une piste écartée, et nous savons que c'est par eux. Nous avons à plusieurs reprises suivi et observé des silhouettes dans la nuit, mais toujours leur piste s'est arrêtée au pied d'une paroi lisse et verticale que seul un démon saurait franchir. De temps en temps des roulements de tambour se répercutent dans les défilés. Un bruit à glacer le sang des plus braves. Les vieilles légendes affirment que dans ces montagnes, il y a des milliers d'années, Ura, le roi-goule, construisit la cité magique de Yanaidar, et que les fantômes d'Ura et de ses hideux

sujets hantent toujours les ruines. Il y a aussi une légende qui prétend qu'il y a mille ans, un chef des montagnards ilbarsi s'est établi dans ces ruines et a entrepris de les reconstruire pour faire de la cité sa forteresse ; mais en une nuit, il aurait disparu avec tous les siens, et on ne les aurait jamais revus.

Ils arrivaient devant la cabane ; Balash ouvrit la porte branlante. Un instant plus tard, les cinq hommes étaient courbés au-dessus d'un corps gisant sur la terre battue.

Cet homme avait une silhouette et une figure inhabituelle ; il était trapu, avec une face large, carrée et plate, couleur de cuivre sombre, et des yeux en amande – à n'en pas douter un fils du Khitaï. Derrière sa tête, ses cheveux noirs étaient collés par des caillots de sang, et sa position peu naturelle révélait de multiples fractures.

— N'a-t-il pas l'air d'un esprit malin ? demanda Balash.

— Ce n'est pas un démon, qu'il ait été malin ou pas, répondit Conan. Il est originaire du Khitaï, un pays qui se trouve loin dans l'est de l'Hyrkanie, au-delà de montagnes, de déserts et de jungles si vastes qu'on pourrait facilement y perdre une douzaine d'Iranistan. J'ai traversé cette contrée à cheval lorsque je servais le roi de Turan. Mais quant à ce qu'il faisait ici, je n'en sais rien...

Tout à coup son regard s'alluma, et il arracha la tunique ensanglantée du cadavre, révélant une chemise de laine maculée. Tubal, qui regardait par dessus l'épaule du Cimmérien, émit un grognement sonore. Sur cette chemise, brodée d'un fil si écarlate qu'il eût pu au premier abord passer pour du sang, un curieux emblème était représenté : un poing tenant un poignard à la lame sinueuse.

— Le kriss ! souffla Balash en s'écartant de ce symbole de mort et de destruction.

Tous les regards se portèrent sur Conan qui, les yeux posés sur le sinistre emblème, tentait de mettre en ordre les vagues associations que cela évoquait en lui, les souvenirs ténus d'un culte maléfique très ancien qui utilisait ce symbole. Enfin, il se tourna vers Hattusas :

— Du temps où je brigandais en Zamora, j'ai

entendu parler d'une secte appelée les Yezmites, qui utilisait cette marque. Toi qui es zamorien, en sais-tu plus long ?

Hattusas haussa les épaules.

— Il y a de nombreux cultes qui plongent leurs racines dans la nuit des temps, aux jours d'avant le cataclysme. Ceux qui gouvernent ont souvent cru les avoir abolis, mais bien souvent ils sont réapparus. Ceux Qui Se Cachent, appelés aussi les fils de Yezm, sont de ceux-là, mais je serais incapable de t'en dire plus. Je ne me suis jamais mêlé à ce genre de chose.

Conan s'adressa alors à Balash :

— Tes hommes peuvent-ils me conduire à l'endroit où ils ont trouvé cet homme ?

— Oui. Mais il s'agit d'un endroit maudit, la gorge des Fantômes, sur la frontière de Drujistan, et...

— Parfait. Que tout le monde aille dormir. Nous partons à l'aube.

— Pour Anshan ? demanda Balash.

— Non. Pour le Drujistan.

— Alors tu penses que... ?

— Je ne pense rien – encore.

— Est-ce que nous y allons tous ? s'enquit Tubal. Les chevaux sont rompus.

— Non, que les hommes et les chevaux se reposent. Toi et Hattusas m'accompagnerez, ainsi qu'un des Kushafi de Balash pour nous guider. Codrus commande en mon absence, et s'il y a des problèmes parce qu'un de mes chiens a posé ses pattes sur une femme kushafi, dis-lui de ma part qu'il lui enfonce le crâne.

II - Le pays noir

L'aube rosissait l'horizon chaotique quand le guide de Conan fit halte. En avant, le terrain inégal se brisait sur un profond canyon. Au delà, s'élevaient en rangs serrés des falaises dentelées, ravinées, amas sauvages et inaccessibles de roche noire.

— Ici commence le Drujistan, annonça le Kushafi. De l'autre côté de cette gorge, la gorge des Fantômes, s'étend le pays de l'horreur et de la mort. Je ne vais pas plus loin.

Conan hocha la tête ; il devinait une piste qui sinuait le long de la pente accidentée vers le fond du canyon. Il s'agissait du prolongement à peine discernable de la très vieille route qu'ils venaient de suivre sur des lieues ; il semblait cependant qu'elle avait été souvent empruntée ces derniers temps.

Conan jeta un coup d'œil autour de lui. Se trouvaient à ses côtés Tubal, Hattusas, le guide et Nanaïa. Elle avait insisté pour venir car, avait-elle prétendu, elle craignait d'être séparée de Conan au milieu de ces farouches étrangers dont elle ne comprenait pas la langue. Elle s'était révélée bon compagnon de voyage, robuste et avare de ses plaintes, bien que d'humeur impétueuse et changeante.

— Comme vous le voyez, dit le Kushafi, la piste connaît du passage. C'est par là que vont et viennent les démons des montagnes noires. Mais les hommes qui s'y risquent, ne reviennent jamais.

— Quel démon aurait besoin d'une route ? fit Tubal en scrutant la piste. Ils ont des ailes pour voler, comme les vampires !

— Quand ils revêtent forme humaine, ils marchent comme les hommes, rétorqua le Kushafi. (Il montra la corniche sur laquelle serpentait le chemin.) C'est au pied de cette pente que nous avons trouvé l'homme. Ses frères-démons se seront sans doute querellés avec lui et l'auront jeté dans le vide.

— Sans doute son pied aura glissé, et il sera tombé, voilà tout, grogna Conan. Le Khitaï du désert n'est pas habitué à marcher dans la montagne. Il passe sa vie en selle, et ses jambes en sont tordues et affaiblies. Rien d'étonnant à ce qu'il trébuche sur une piste étroite.

— Si c'était un homme, peut-être, dit le Kushafi. Mais... par Asura !

Tous, à l'exception de Conan, avaient sursauté ; le Kushafi, les yeux affolés, saisit son arc. Du sud, par-dessus la montagne, leur arrivait un roulement incroyable, un rugissement strident que répercutaient les défilés.

— La voix des démons ! gémit le Kushafi en tirillant sur ses rênes si bien que sa monture encensait et se cabrait tour à tour. Au nom d'Asura, allons-nous-en ! C'est folie que de rester ici !

— Retourne à ton village si tu as peur, lui dit Conan. Moi, je continue.

En vérité, cette manifestation surnaturelle impressionnait tout autant le Cimmérien ; mais il ne voulait pas le montrer à ses compagnons.

— Sans tes hommes ? C'est de la folie ! Fais au moins venir tes Kozaki.

Conan plissa les yeux à la manière d'un loup en chasse.

— Non, pas cette fois. Il vaut mieux être peu nombreux pour faire une reconnaissance. Oui, je crois bien que je vais aller faire un tour sur cette terre des démons ; une forteresse en pleine montagne ferait mon affaire. (Il se tourna vers Nanaïa.) Il vaudrait mieux que tu rentres.

Elle se mit à pleurer.

— Ne me renvoie pas, Conan ! Les féroces montagnards vont me violer.

Il parcourut du regard sa longue silhouette découpée.

— Ceux qui s'y risqueraient ne seraient pas au bout de leurs peines. Bon, tu restes, mais je t'aurai prévenue.

Le guide fit volter son cheval et piqua des deux.

— Balash te pleurera ! cria-t-il par-dessus son épaule. On sera triste à Kushaf ! Aaaïe ! aaahia !

Le fracas des sabots sur la roche couvrit les lamentations de Kushafi. Il atteignit bientôt le sommet et disparut.

— C'est ça ! cours ! cours ! avait braillé Tubal. Tes démons, on va les étriller et les ramener à Kushaf par la queue !

Mais il s'était tu dès que l'autre avait été hors de portée de voix. Conan s'adressa à Hattusas :

— As-tu déjà entendu un tel son ?

Le mince Zamorien hocha la tête.

— Oui, dans les montagnes des adorateurs du démon.

Conan leva ses rênes sans faire de commentaire. Il lui était également arrivé d'entendre le chant des cornes de dix pieds emplir les monts nus et oubliés de Pathénie sous l'action des prêtres au crâne rasé d'Erlik.

Tubal renâcla comme un rhinocéros. Il n'avait

jamais, lui, entendu ces cornes de bronze ; il lança sa monture de façon à devancer Hattusas et venir chevaucher aux côtés de Conan. Ils descendaient la pente abrupte dans la lumière violette de l'aube. Tubal dit d'un ton brusque :

— À présent que nous avons été envoyés dans cette contrée maudite par ces traîtres kushafi qui vont sûrement revenir en douce pour nous égorger pendant notre sommeil, quels sont tes projets ?

Il faisait penser à un vieux mâtin grognant après son maître qui flatte un autre chien. Conan, pour dissimuler son sourire, baissa la tête et cracha.

— Ce soir, nous camperons au fond du canyon. Les chevaux seront trop fatigués pour se risquer dans ces ravins. Demain nous partirons en exploration.

» Selon moi, Ceux Qui Se Cachent ont un avant-poste quelque part de l'autre côté de cette gorge. Les collines alentour ne sont guère habitées. Kushaf, le village le plus proche, est à une pénible journée de cheval. Les clans nomades ne s'aventurent pas par ici par crainte des Kushafi, et les hommes de Balash sont trop superstitieux pour franchir la gorge. Ceux Qui Se Cachent, là-bas, peuvent aller et venir sans se faire voir. Je ne sais pas exactement ce que nous allons faire ; nos destinées reposent sur les genoux des dieux.

Arrivant au fond du canyon, ils s'aperçurent que la piste en traversait le lit asséché et caillouteux pour s'engager dans une gorge plus étroite et profonde encore qui s'ouvrait vers le sud. La paroi sud du canyon était plus élevée et abrupte que l'autre qu'ils venaient de descendre. Elle se dressait en un impressionnant rempart de roche noire, interrompue de proche en proche par l'ouverture d'étroits ravins. Conan et ses compagnons suivirent la piste jusqu'au premier coude de la gorge secondaire. Ils virent que ce coude n'était que le premier d'une succession. Ce ravin se convulsait comme la trace d'un serpent, et la nuit déjà y régnait.

— Demain, nous continuerons par là, dit Conan.

Les autres acquiescèrent silencieusement. Ils rebroussèrent chemin jusqu'au canyon principal où subsistait encore quelque lumière. Le fracas des sabots

sur le grès leur semblait assourdissant dans l'austère silence des lieux.

Un peu plus loin à l'ouest, un autre ravin, plus étroit, s'ouvrait sur le canyon. Son sol rocailleux ne présentait nulle trace de piste, et il se rétrécissait si rapidement que Conan pensa qu'il se terminait en cul-de-sac.

À mi-chemin entre ces deux gorges, non loin de la paroi nord, une minuscule source jaillissait dans un bassin naturel. Derrière, sous le surplomb de la falaise, s'enfonçait une niche où croissait une herbe rare. Ils y attachèrent les chevaux fourbus, s'établirent près de la source et mangèrent de la viande séchée. Ils n'allumèrent pas de feu, de crainte d'être repérés par des yeux hostiles.

Conan établit deux tours de garde qu'il plaça en deux endroits. Tubal se posta à l'ouest du campement, près de l'entrée du ravin le plus étroit, tandis que Hattusas alla monter la garde à proximité du ravin oriental. Tout parti hostile descendant ou remontant le canyon, ou bien y débouchant par l'un des deux ravins, rencontrerait ainsi l'une ou l'autre de ces sentinelles vigilantes.

La nuit ne tarda pas à investir le canyon ; elle semblait descendre par vagues les noirs escarpements et sourdre de la gueule des ravins. Les étoiles s'allumèrent, blanches, froides et impersonnelles. Les intrus étaient comme écrasés au pied des formidables dentelures de la montagne. Conan s'endormit en se demandant à quels sinistres spectacles elle avait assisté depuis la nuit des temps.

S'il se frottait depuis des années à la civilisation, ses sens aigus de barbare n'en avaient été nullement émoussés. Comme Tubal s'approchait pour lui poser la main sur l'épaule, il se réveilla et bondit, l'épée au poing, avant même que le Shémite ne l'eût touché.

— Qu'y a-t-il ?

Tubal s'accroupit ; ses épaules gigantesques formaient une tache sombre dans les ténèbres. Plus haut, sous le surplomb de la falaise, les chevaux piaffaient nerveusement. Conan sut qu'il y avait du danger dans l'air, avant même que Tubal n'eût parlé.

— Hattusas est mort, et la fille a disparu ! La mort nous guette dans le noir !

— Quoi ?

— Hattusas gît près de l'entrée du ravin, égorgé. J'ai entendu un caillou rouler du côté du ravin oriental, j'y ai couru sans prendre le temps de te réveiller, et là, je suis tombé sur Hattusas qui baignait dans son sang. Il a dû mourir vite et silencieusement. Je n'ai vu personne. Pas le moindre bruit dans le gouffre. Alors, en revenant te chercher, je me suis aperçu que la fille avait disparu. Les diables des collines ont tué et enlevé l'autre sans faire un bruit. J'ai l'impression que la mort rôde toujours dans les parages. C'est vraiment la gorge des Fantômes !

Conan s'appuya silencieusement sur un genou et fouilla la nuit du regard. Que le Zamorien aguerri ait été tué et que Nanaïa ait été enlevée sans le moindre bruit de lutte lui paraissait un mystère diabolique.

— Qui peut combattre des diables, Conan ? Prenons les chevaux et partons...

— Chut !

Quelque part un pied nu foulait la roche. Conan se leva, tous ses sens en éveil. On se déplaçait là-bas dans l'ombre. De vagues silhouettes se détachaient maintenant sur la paroi noire ; elles s'avançaient. De la main gauche, Conan tira son poignard. Silencieux et farouche comme un loup traqué, Tubal s'accroupit, son couteau ilbarsi au poing.

La colonne entraperçue s'approchait lentement en se déployant. Conan et le Shémite reculèrent de quelques pas pour s'adosser à la falaise et éviter ainsi l'encerclement.

L'attaque eut lieu brusquement ; des pieds nus battirent légèrement la roche, l'acier découvrit son éclat terne. Conan ne distinguait pas grand-chose de ses assaillants. Il frappait et paraît autant au toucher et à l'instinct qu'à vue.

Il tua le premier qui vint à portée de sa lame. Découvrant qu'après tout l'ennemi était fait de chair et de sang, Tubal poussa un rugissement sonore et eut un accès d'insane férocité. Les tournolements de son pesant coutelas de trois pieds semaient la mort. Côte à côte, le dos à la paroi, les deux compagnons n'avaient pas à craindre une attaque de flanc ou par-derrière.

L'acier rencontrait l'acier et des étincelles bleutées

en jaillissaient. S'éleva l'horrible fracas de la boucherie, des lames tranchant chair et os. Des hommes hurlaient, ou faisaient entendre des gargouillements de gorge tranchée. La mêlée se pressait contre la muraille de grès. L'action était trop vive, trop aveugle et acharnée pour permettre une pensée soutenue. Mais l'avantage se trouvait du côté des deux compagnons. Ils y voyaient aussi bien que leurs adversaires ; homme contre homme, ils étaient plus robustes ; et puis ils avaient la certitude que leur fer ne pouvait rencontrer que l'ennemi. Les autres étaient handicapés par leur nombre, et la possibilité de frapper un ami devait tempérer leur ardeur.

Conan se baissa pour esquiver une lame avant même que de l'avoir vue arriver. Son contrecoup, défléchi par une cotte de mailles, porta sur une cuisse nue, et son adversaire s'écroula. Comme le Cimmérien en venait aux prises avec un autre, celui qui était à terre se traîna jusqu'à lui et le frappa d'un coup de dague, mais le jaseran d'acier arrêta la lame ; Conan, de la main gauche, ficha son poignard dans la gorge de l'homme.

Puis l'assaut se termina. Les attaquants se fondaient comme fantômes dans l'obscurité qui commençait à se faire moins intense. L'arête orientale du canyon s'ornait d'un léger feston d'argent qui trahissait le lever de la lune.

Tubal, la barbe mouillée d'une écume sanglante, donnait de la voix comme un loup furieux et poursuivait les silhouettes qui détalaien. Il trébucha sur un cadavre et se mit à le frapper sauvagement avant de réaliser qu'il s'agissait d'un mort.

Alors Conan le saisit par le bras. Le puissant Cimmérien manqua de se faire entraîner par son ami qui encensait comme un taureau entravé.

— Calme-toi, idiot ! intima Conan. Tu veux te jeter dans une embuscade ?

Tubal se laissa retomber en une farouche circonspection. Ensemble, les deux hommes se glissèrent à la suite des formes vagues qui disparaissaient dans l'entrée du ravin oriental. Parvenus à ce point, les poursuivants firent halte pour étudier prudemment les profondeurs du défilé. Quelque part au loin, un caillou roula sur la roche. Conan était

tendu comme une panthère.

— Ces chiens détalent toujours, marmonna Tubal. On les suit ?

Conan secoua la tête. Nanaïa captive, il ne pouvait se permettre de risquer sa vie en une course folle dans ces ténèbres où chaque pas pouvait receler un piège mortel. Ils reprirent le chemin du campement où l'odeur du sang frais avait achevé d'affoler les chevaux.

— Dès que la lune sera assez haute pour éclairer le canyon, objecta Tubal, ils vont nous tirer à l'arc depuis le ravin.

— Nous prenons le risque, grogna Conan. Peut-être sont-ils mauvais tireurs ?

Ils se tapirent à l'ombre du surplomb, pendant que le clair de lune spectral emplissait le canyon, donnant forme aux blocs rocheux, aux cailloux et à la falaise. Pas un bruit ne rompait la tranquillité oppressante de l'endroit. Enfin, dès que la lumière fut suffisante, Conan alla inspecter les quatre morts laissés par les attaquants. Tandis qu'il passait de l'un à l'autre, Tubal s'écria :

— Des adorateurs du démon ! Des Sabatéens !

— Pas étonnant qu'ils se déplacent comme des chats, marmonna Conan.

En Shem, il avait appris à connaître la redoutable duplicité des fidèles de ce très ancien et abominable culte, qui adoraient le Paon d'Or sous les dômes enténébrés de Sabatéa la maudite.

— Que peuvent-ils bien faire ici ? se demanda-t-il. Leur patrie est le Shem. Voyons cela... ha !

Il venait d'échancrer le manteau d'un des cadavres. Sur le justaucorps qui couvrait la large poitrine du Sabatéen, apparaissait l'emblème du poing tenant le poignard à lame sinueuse. Tubal alla déchirer la tunique des trois autres morts. Chaque torse arborait le poing brandissant un kriss.

— Quel est ce culte de Ceux Qui Se Cachent, capable de faire venir des hommes du Shem et du Khitaï qui se trouvent à des centaines de lieues d'ici ?

— C'est bien ce que j'ai l'intention de découvrir, répondit Conan.

Ils étaient accroupis en silence à l'ombre des falaises. Tubal se leva et dit :

— Que fait-on ?

Conan tendit le bras.

— Nous pourrions suivre cette piste.

Tubal essuya et rengaina sa lame, tandis que Conan s'enroulait autour de la taille une solide corde terminée par un grappin à trois pattes. Au temps où il brigandait, un tel cordage lui avait rendu bien des services. La lune avait encore monté, et un fil d'argent parcourait le milieu du ravin.

Ils s'approchèrent de son embouchure. Pas une corde d'arc ne vibra ; aucun javelot ne siffla dans l'air nocturne ; nulle ombre furtive ne bougeait dans le demi-jour. Des taches de sang parsemaient le sol rocheux ; les Sabatéens avaient dû emporter de vilaines blessures.

Ils s'engagèrent dans le ravin ; ils allaient à pied car Conan pensait que l'ennemi faisait de même. Et puis la gorge était si étroite et accidentée qu'un cavalier y eût été désavantagé dans un engagement.

À chaque coude, ils s'attendaient à une embuscade, mais les traces de sang continuaient, moins nombreuses maintenant mais suffisantes pour marquer la piste.

Conan allongea le pas dans l'espoir de rattraper l'ennemi. Bien qu'il eût une bonne avance, ses blessures et sa prisonnière devaient le ralentir. Nanaïa devait être en vie, sinon ils auraient trouvé son cadavre.

Pendant un moment, le ravin monta en se rétrécissant, puis s'élargit et redescendit. Il y eut un coude puis on déboucha dans un nouveau canyon orienté est-ouest dont la largeur n'excédait pas quelques centaines de pieds. Les traces de sang le traversaient jusqu'à la paroi sud et, là, s'arrêtaient.

— Ces chiens de Kushafi ne mentaient pas, grogna Tubal. La piste s'arrête au pied d'une falaise que seul un oiseau pourrait franchir.

Conan fit halte, perplexe. Ils avaient laissé derrière eux l'antique route de la gorge des Fantômes, mais il n'y avait pas à douter que ce chemin fût celui par lequel les Sabatéens étaient venus. Il leva les yeux vers la falaise verticale et lisse qui s'élevait de plusieurs

centaines de pieds. Lisse, à l'exception d'une corniche de deux pas de large sur quatre ou cinq de long, qui saillait à cinq mètres du sol. Il allait la dédaigner quand il avisa, à mi-hauteur, une tache sombre sur la roche.

Il déroula sa corde et projeta le grappin vers la corniche. Après s'être assuré que le fer était solidement ancré dans le roc, il s'éleva le long du câble mince avec l'aisance du commun des mortels sur une échelle. Il vit que la tache était bien, comme il le pensait, du sang séché ; elle avait pu être laissée par un blessé se hissant ou se faisant hisser jusqu'à la corniche.

En bas, Tubal se haussait du col, allant nerveusement de long en large, comme pour s'assurer que la saillie ne grouillait pas d'invisibles assassins. Mais la langue de pierre était déserte lorsque Conan en franchit le rebord.

La première chose qu'il vit fut un lourd anneau de bronze scellé dans la muraille et invisible d'en bas. Le métal en était poli par l'usage. Les marques de sang, abondantes sur le rebord de la corniche, la traversaient jusqu'à la paroi. Conan remarqua alors, à hauteur de poitrine sur cette paroi, des empreintes de doigts sanglants. Après avoir étudié les infimes fissures de la roche, il apposa la main sur l'empreinte et exerça une poussée. Une portion de la paroi s'effaça doucement vers l'intérieur. Il plongea le regard dans un tunnel exigü dont les profondeurs étaient faiblement éclairées par le clair de lune.

Prudent comme un léopard en approche, il y pénétra. Il entendit alors le cri angoissé de Tubal à la vue duquel il avait paru se fondre dans la roche. Conan ressortit la tête et les épaules pour exhorter son ami au silence, puis il reprit ses investigations.

Ce tunnel était court ; son autre extrémité, éclairée par la lune, s'ouvrait sur une fissure. Cette faille continuait en ligne droite sur une trentaine de mètres, puis tournait abruptement. La porte par laquelle Conan venait d'entrer était une dalle irrégulière montée sur de forts gonds de bronze. Elle se logeait parfaitement dans l'ouverture, et sa forme irrégulière conférait au joint l'aspect de fissures naturelles du rocher.

Une échelle de cuir grossier était enroulée à l'entrée du tunnel. Conan la transporta sur la corniche, l'assura

à l'anneau de bronze et la laissa tomber à l'intention de Tubal. Puis, tandis que celui-ci l'escaladait avec fougue, il remonta sa propre corde et la réenroula autour de sa taille.

Tubal, lorsqu'il comprit le mystère de la piste aveugle, se mit à proférer de curieux jurons shémites.

— Mais pourquoi cette porte n'était-elle pas verrouillée de l'intérieur ? demanda-t-il.

— Il est probable que des hommes y vont et viennent constamment, et puis il peut arriver qu'un homme pressé veuille entrer rapidement sans avoir à héler un portier. D'ailleurs, elle avait peu de chances d'être découverte ; sans ces traces de sang, nous serions passés à côté sans rien remarquer.

Tubal était d'avis de foncer sans perdre de temps dans la faille, mais Conan était devenu plus pondéré. Il n'avait pas vu trace d'une sentinelle, mais il ne pensait pas qu'un peuple dissimulant avec tant d'ingéniosité l'entrée de son territoire la laisserait sans surveillance.

Il lova l'échelle de corde et la remit à sa place. Puis il referma la porte, plongeant ainsi cette extrémité du tunnel dans l'obscurité, ordonna au réticent Tubal de l'attendre, et se dirigea vers la faille.

À des centaines de mètres au-dessus de sa tête, les crêtes de la crevasse dentelaient une fine bande de ciel étoilé. Le clair de lune s'y glissait suffisamment pour les yeux de chat du barbare.

Il n'avait pas encore atteint le coude lorsqu'un bruit de pas lui parvint. Il venait à peine de se jeter derrière une avancée rocheuse, quand la sentinelle survint. L'homme avait la démarche tranquille de celui qui accomplit une tâche de routine. C'était un Khitaï trapu, la face comme un masque de cuivre. Il marchait en chaloupant comme le cavalier qu'il était, traînant derrière lui un javelot.

Il dépassait la cachette de Conan, quand, averti par quelque instinct, il pivota et brandit son arme. Mais déjà le Cimmérien, d'une détente de ses muscles d'acier, était sur lui. Son cimenterre s'abattit, et le Khitaï s'écroula comme un bœuf, le crâne fendu comme un melon trop mûr.

Conan se figea, le temps d'inspecter le passage. Comme il n'entendait aucun bruit suspect, il émit un

léger sifflement. Tubal vint aussitôt le rejoindre. Il eut un grognement à la vue du cadavre.

Conan se baissa pour retrousser la lèvre supérieure du Khitaï, découvrant ses canines limées en pointes acérées.

— Encore un fils d’Erlik, le dieu jaune de la mort. Qui sait s’il y en a d’autres dans ce défilé ? Cachons-le là, derrière ces rochers.

Au delà du virage, l’étroite faille était déserte jusqu’au détour suivant. Au fur et à mesure qu’ils progressaient, Conan était de plus en plus certain que le Khitaï était la seule sentinelle postée dans le défilé.

Le ciel commençait à pâlir lorsque enfin ils débouchèrent en terrain ouvert. Ici la faille faisait place à un chaos de roches brisées, grand espace découvert d’où partaient une douzaine de petites gorges, telles les ramifications d’un fleuve à son delta. Dans la lumière spectrale précédant l’aube, pitons et tourelles de roche noire semblaient autant de fantômes.

Après avoir longuement serpenté entre ces sinistres sentinelles, les deux compagnons aboutirent sur un petit plateau de roche lisse qui s’étendait jusqu’au pied d’une falaise, à trois cents pas de là. La piste qu’ils avaient suivie, érodée par maints passages, traversait le plateau puis sinuait à l’assaut de la falaise par des rampes taillées dans le roc. Mais rien ne trahissait ce qui pouvait se trouver au sommet. La paroi s’étirait sur la gauche et sur la droite, flanquée de pitons à demi écroulés.

— Que fait-on, Conan ?

Dans cette lumière grise, le Shémite semblait un esprit de la montagne surpris par le jour loin de sa caverne.

— Je pense qu’il faut approcher pour... Ecoute !

À travers les collines se répercuta l’assourdissant grondement qu’ils avaient entendu la veille, mais il était cette fois beaucoup plus proche.

— Tu crois qu’on nous a aperçus ? demanda Tubal en tripotant la poignée de son coutelas.

Conan haussa les épaules.

— Qu’on nous ait aperçus ou non, il convient que nous-mêmes jetions un coup d’œil avant de monter là-haut. Viens par là.

Il montrait un rocher désolé qui s'élevait comme une tour au-dessus de ses semblables de moindre importance. Les deux hommes le gravirent prestement, en ayant soin d'en garder la masse entre eux et la falaise. Le sommet du rocher était plus élevé que celle-ci. Couchés à l'abri d'un éperon, ils dardèrent le regard à travers la brume rosâtre de l'aube.

— Par Ptéor ! jura Tubal.

De là-haut, la falaise se révélait être le bord d'une gigantesque mesa qui dominait de cent vingt à cent cinquante mètres le terrain environnant. Ses bords à pic paraissaient impossibles à escalader, hormis la piste qui y avait été découpée. À l'est, au nord et à l'ouest, elle était ceinturée de pitons désagrégés qui parsemaient le fond du canyon dont la largeur variait de trois cents pas à un quart de lieue. Au sud, le plateau était adossé à une gigantesque montagne dont les pics lugubres dominaient le reste du massif.

Mais les deux hommes s'intéressaient à tout autre chose qu'à la configuration géographique de l'endroit. Conan avait pensé qu'au bout de la piste sanglante, il trouverait un rendez-vous de quelque sorte, des tentes de cuir, une caverne, ou même un village en pisé perché sur le flanc d'une colline. Au lieu de cela, il découvrait une ville dont les dômes et les tourelles luisaient dans le petit matin comme quelque cité magique arrachée à une terre de légende et plantée dans ce paysage désolé.

— La ville des démons ! gémit Tubal. Tout cela est enchantement et sorcellerie !

Et il se mit à claquer ses doigts pour tenir à l'écart les esprits maléfiques.

La mesa était ovale et mesurait une demi-lieue du nord au sud et un peu moins d'un quart de lieue d'est en ouest. La cité, située sur son extrémité sud, se découpait sur le fond de la sombre montagne. Un imposant édifice dont le dôme violet était rehaussé d'or dominait les maisons de pierre au toit plat et les bouquets d'arbres.

Dans les veines de Conan, le sang cimmérien réagissait violemment à l'aspect insolite de ce paysage d'escarpements noirs, sinistres, au milieu duquel nichaient des masses de verdure et des constructions

aux couleurs chatoyantes. Cela suscitait en lui de sombres pressentiments. L'éclat même de ce dôme violacé et or avait quelque chose d'un mauvais augure. Les dentelures de roc noir constituaient après tout l'écrin qui convenait à cette ville. On eût dit quelque antique cité, pleine de mystères démoniaques, se dressant dans toute sa maléfique splendeur au milieu de la décadence et des ruines.

— C'est sûrement la forteresse de Ceux Qui Se Cachent, fit Conan. Qui aurait imaginé qu'une telle ville se trouvait dans un pays aussi désertique ?

— On ne va tout de même pas s'en prendre à toute une ville ? grommela Tubal.

Conan redevint silencieux et se mit à étudier le paysage. La ville n'était pas aussi importante qu'elle lui était apparue au premier coup d'œil. Elle était compacte, mais non fortifiée ; un parapet qui suivait le rebord du plateau était son seul rempart. Les maisons à deux ou trois étages étaient entourées d'étonnants bosquets et jardins – étonnants car le plateau paraissait n'être constitué que d'un seul bloc rocheux, dépourvu de terre arable. Il prit une décision et dit :

— Tubal, tu vas retourner à notre campement dans la gorge des Fantômes, prendre les chevaux et gagner Kushaf. Tu vas dire à Balash que j'ai besoin de toutes ses épées, et ramener avec toi Kozaki et Kushafi. Vous vous établirez dans ces défilés en attendant un signal de moi ou la nouvelle de ma mort.

— Que Ptéor dévore Balash ! Que comptes-tu faire ?

— Je vais m'introduire dans la ville.

— Tu es cinglé !

— N'aie aucune inquiétude, ami. C'est le seul moyen de récupérer Nanaïa vivante. Par la suite nous pourrions songer à attaquer la ville. Si je m'en tire, je te retrouve ici ; sinon, toi et Balash vous n'aurez qu'à agir à votre idée.

— Pourquoi t'intéresses-tu à ce repaire de démons ?

Les yeux de Conan s'amincirent.

— Je veux en faire le centre d'un empire. Nous ne pouvons rester en Iranistan, ni retourner en Turan. Entre mes mains, qui sait ce qu'il serait possible de faire de cet endroit imprenable ? À présent, mets-toi en route.

— Balash ne me porte pas dans son cœur. Il va me cracher à la tête, je vais le tuer et ses chiens m'égorgeront.

— Il ne va rien faire de ce genre.

— Il ne voudra pas venir.

— À mon appel, il traverserait les enfers.

— Ses hommes alors ne viendront pas ; ils craignent les démons.

— Ils viendront quand tu leur diras que ces démons ne sont que des hommes.

Tubal se tirailla un moment la barbe, puis finit par formuler sa vraie objection à laisser Conan seul.

— Le goret qui règne sur cette ville va t'écorcher vif !

— Non, je vais jouer de ruse. Je vais me prétendre un hors-la-loi fuyant la colère du roi et cherchant un sanctuaire.

Tubal baissa pavillon. Sans cesser de grommeler dans sa barbe, il descendit du piton et se perdit bientôt dans le défilé. Dès qu'il fut hors de vue, Conan descendit à son tour et prit la direction de la falaise.

III - Ceux qui se cachent

Conan atteignit le pied de la falaise et commença de gravir le chemin escarpé, sans avoir vu âme qui vive. La piste sinuait interminablement en une succession de rampes que de bas et larges murets séparaient du vide. Cela ne semblait pas avoir été l'œuvre des montagnards ilbarsi ; c'était un travail très ancien et qui paraissait aussi solide que la montagne elle-même.

Sur les derniers dix mètres, la rampe faisait place à une volée de marches très abruptes, creusées dans le roc. Toujours personne pour barrer le chemin à Conan. Il suivit une ligne de fortifications basses qui longeait le rebord de la mesa, et arriva enfin en vue de sept hommes accroupis autour d'un jeu.

Au bruit du gravier sous les bottes de Conan, ils bondirent tous les sept. Il s'agissait de Zuagirs, des Shémites du désert, guerriers minces, au nez busqué, qui portaient sur la tête de légères kaffias et à la taille dagues et cimeterres. Ils se saisirent des javelots qu'ils avaient posés près d'eux, et prirent la position du tir.

Conan ne fit montre d'aucune surprise. Il s'arrêta pour les considérer tranquillement. Les Zuagirs, aussi désorientés que des chats sauvages à l'accul, se contentaient de lui retourner son regard.

— Conan ! s'exclama enfin le plus grand, l'œil enflammé par la crainte et le soupçon. Que fais-tu ici ?

Conan les toisa un à un et répondit :

— Je cherche votre maître.

Cela ne parut pas les rassérer. Ils se concertèrent à voix basse, sans cesser de balancer leurs javelots d'avant en arrière, comme pour ajuster le tir. Puis la voix du plus grand s'éleva de nouveau :

— Vous caquetez comme des poules ! dit-il à ses camarades. La chose est claire : nous étions en train de jouer, et nous ne l'avons pas entendu venir. Nous avons manqué à notre devoir. Si on l'apprend, nous serons punis. Il n'y a qu'à le tuer et le jeter du haut de la falaise.

— C'est ça, approuva Conan. Ne vous gênez pas. Et quand votre maître demandera : « Où est donc Conan qui m'apportait d'importantes nouvelles ? », vous lui direz : « Vous voyez, vous ne nous aviez pas avertis à son sujet, alors nous l'avons tué, et que cela vous serve de leçon ! »

L'ironie les cingla. L'un d'eux gronda :

— Embrochons-le. Personne n'en saura rien.

— Non ! Si nous ne le descendons pas au premier jet, il sera sur nous comme le loup sur les agneaux.

— On n'a qu'à se saisir de lui et lui couper la gorge ! suggéra le plus jeune.

Les autres lui jetèrent un regard meurtrier, et il recula, honteux.

— Allez-y, coupez-moi la gorge, grinça Conan en portant ostensiblement la main à son cimeterre. Il se pourrait même que l'un de vous s'en tire pour aller en faire le récit !

— Les couteaux ne font pas de bruit, fit encore le jeunot.

Il fut récompensé d'un pied de javelot dans l'abdomen qui le plia en deux, le souffle coupé. Ayant épanché un peu de leur hargne sur leur maladroit camarade, les Zuagirs se calmèrent. Le plus grand demanda à Conan :

— Tu es attendu ?

— Autrement serais-je venu ? L'agneau pose-t-il la tête sans qu'on l'en ait prié entre les mâchoires du lion ?

— L'agneau ! lança le Zuagir. Disons plutôt le loup gris aux crocs ensanglantés.

— Si du sang a été répandu, c'est celui d'imbéciles qui ont désobéi à leur maître. La nuit dernière, dans la gorge des Fantômes...

— Par Hanuman ! Est-ce bien toi que ces idiots de Sabatéens ont attaqué ? Ils ont raconté qu'ils avaient tué un marchand vendhyen et ses valets.

Cela expliquait la négligence des sentinelles ! Pour quelque raison les Sabatéens avaient menti sur l'issue du combat, et les gardiens de la route n'avaient pas été mis en garde contre d'éventuels poursuivants.

— Aucun d'entre vous n'en était ? demanda Conan.

— Est-ce que nous boitons ? Est-ce que nous perdons notre sang ? Est-ce que la fatigue et les blessures nous arrachent des plaintes ? Que non, nous n'avons pas combattu Conan !

— Alors ayez donc la sagesse de ne pas commettre la même erreur qu'eux. Avez-vous l'intention de me conduire auprès de celui qui m'attend, ou bien préférez-vous jeter des excréments dans sa barbe en méprisant ses ordres ?

— Aux dieux ne plaise ! s'écria le grand Zuagir. Nous n'avons reçu aucun ordre te concernant. Mais si tu mens, notre maître te fera mourir ; si tu dis la vérité, on ne pourra nous blâmer. Dépose tes armes, et nous te conduisons auprès de lui.

Conan posa ses armes sur le sol. En temps normal, il eût combattu jusqu'à la mort plutôt que de se laisser désarmer, mais là, il pariait sur un énorme enjeu. Le chef redressa le jeune Zuagir d'un coup de pied dans l'arrière-train, lui commanda de surveiller l'escalier comme si sa vie en dépendait, puis il aboya ses ordres aux autres.

Ils vinrent entourer le Cimmérien désarmé ; celui-ci sentait que l'envie les démangeait de lui planter un couteau dans le dos. Mais il venait de semer le doute dans leur esprit primitif, aussi n'osaient-ils pas frapper.

Ils partirent sur la large route qui menait à la ville.

L'air de rien, Conan demanda :

— Les Sabatéens sont arrivés en ville juste avant le lever du jour ?

— Ouais ! lui répondit-on avec brusquerie.

— Ils n'allaient pas vite, poursuivit Conan, comme pour lui. Ils transportaient leurs blessés, et puis ils avaient la fille, leur prisonnière, à traîner.

— Eh bien, pour ce qui est de la fille..., commença un homme.

Le chef lui aboya l'ordre de la fermer et jeta un sinistre coup d'œil à Conan.

— Ne lui répondez pas. S'il se moque de vous, ne dites rien. Un serpent est moins rusé. Si nous bavardons avec lui, il va nous endormir avant qu'on atteigne Yanaidar.

Conan nota que le nom de la cité concordait avec la légende que lui avait dite Balash.

— Pourquoi vous défiez-vous de moi ? fit-il. Ne suis-je pas venu à vous les mains ouvertes ?

— C'est ça ! s'esclaffa sans joie le Zuagir. Un jour, je t'ai vu te présenter mains ouvertes aux maîtres hyrkaniens de Khorusun, mais lorsque tu as refermé tes mains, dans les rues le sang a coulé à flots. Non, Conan, je te connais depuis longtemps, depuis l'époque où tu menais tes brigands sur les steppes de Turan. Je suis peut-être moins rusé que toi, mais je sais retenir ma langue. Tes belles paroles ne m'aveuglent pas. Je ne parlerai pas, et si un de mes hommes te répond, je lui enfonce le crâne.

— Il me semblait te connaître, dit Conan. Tu es Antar, fils de Hadi. Tu étais un valeureux combattant.

À cette louange, la face du Zuagir s'éclaira. Puis il se ressaisit, se renfrogna, adressa un juron à un de ses hommes, trop débonnaire à son goût, et prit d'un pas martial les devants du cortège.

Conan allait avec l'allure de celui qu'entoure une garde d'honneur, et ce maintien ne laissait pas d'impressionner les Zuagirs. Arrivés aux premières maisons, ils avaient le javelot à l'épaule au lieu de le braquer, comme au départ, sur le Cimmérien.

À l'approche de Yanaidar, les plantations révélèrent leur secret. On avait empli de terre, laborieusement apportée de vallées lointaines, les maintes cuvettes qui

parsemaient le plateau. Un système élaboré de canaux d'irrigation partant de quelque réserve naturelle proche du centre de la ville parcourait les jardins. Abrité par un anneau montagneux, le plateau devait jouir d'un climat remarquablement clément pour cette altitude.

Après avoir longé de vastes vergers, la route pénétra dans la cité proprement dite. De part et d'autre de la large rue pavée, se succédaient des maisons de pierre au toit en terrasse, chacune adossée à une parcelle de verdure. À l'autre bout de la rue, commençait une petite plaine ravinée, séparant la cité de la montagne. La mesa était comme une immense corniche jaillie de la pente abrupte.

Des hommes qui travaillaient dans les jardins ou flânaient dans la rue regardaient passer les Zuagirs et leur prisonnier. Conan reconnaissait des Iranistaniens, des Hyrkaniens, des Shémites, et même quelques Vendhyens et deux ou trois Noirs kushites. Mais pas un Ilbarisi ; de toute évidence, cette population cosmopolite n'avait aucun rapport avec les montagnards indigènes.

La rue s'élargit sur un souk terminé au sud par un mur qui entourait le palais et son magnifique dôme.

Nul garde devant le portail massif, sinon un Noir habillé de couleurs vives qui s'inclina profondément et ouvrit les lourds vantaux. Conan et son escorte entrèrent dans une vaste cour pavée de dalles de couleur, au centre de laquelle bruissait une fontaine entourée de pigeons. À l'est et à l'ouest, la cour était close de murs intérieurs par dessus lesquels on apercevait encore le feuillage d'autres jardins. Conan remarqua une tour élancée, aussi haute que le dôme, dont les parois carrelées brillaient au soleil.

Les Zuagirs traversèrent la cour jusqu'au portique du palais où semblait les attendre une escouade d'une trentaine d'Hyrkaniens, resplendissant avec leurs casques d'acier argenté, leurs plumets, leurs tuniques brodées, leurs boucliers en cuir de rhinocéros et leurs cimenterres rehaussés d'or. Leur capitaine, un homme au visage de rapace, conversa brièvement avec Antar, fils de Hadi. À leurs façons, Conan comprit qu'aucun amour n'était gaspillé entre les deux hommes.

Ensuite, le capitaine, que les autres appelaient

Zahak, fit un geste de sa fine main jaunâtre, et Conan se trouva aussitôt entouré d'une douzaine d'Hyrkaniens étincelants qui l'escortèrent le long des larges degrés de marbre et sous le portique dont les portes étaient ouvertes. Les Zuagirs, l'air mécontent, leur emboîtèrent le pas.

Ils traversèrent de spacieuses galeries faiblement éclairées dont les voûtes gaufrées supportaient des brûleurs d'encens. De part et d'autre, des tentures masquaient de secrètes alcôves. D'impalpables menaces semblaient tapies au long de ces somptueuses et sombres galeries.

Ils arrivaient maintenant dans une vaste antichambre et se dirigeaient vers une porte de bronze à double vantail. Elle était flanquée de deux plantons en tenue chamarrée qui conservèrent une impassibilité de statue tandis que les Hyrkaniens et leur prisonnier – ou leur hôte – franchissaient le seuil pour entrer dans une salle semi-circulaire. Là, des tentures couvraient tous les murs, masquant toute ouverture possible, hormis celle qu'ils venaient d'emprunter. Des lampes de métal jaune pendaient de l'immense voûte gaufrée d'or et d'ébène.

Face au grand portail, se trouvait un dais de marbre sur lequel, sous un ciel de velours, était posée une grande chaise, ouvragée et tarabiscotée en manière de trône. Au milieu des coussins de satin qui la parsemaient, une silhouette mince, vêtue d'une robe cousue de perles, y était assise. Sur son turban rose luisait une broche d'or qui représentait un poing brandissant une lame sinueuse. Le personnage avait le visage ovale, légèrement hâlé, et prolongé d'une barbiche pointue. Conan se dit qu'il devait être originaire de l'Orient, de la Vendhya ou du Kosala. Ses yeux sombres fixaient un morceau de cristal taillé, posé devant lui sur un piédestal ; l'objet, de la taille d'un poing, avait une forme sphérique mais présentait des facettes, comme une pierre précieuse. Il brillait avec une intensité qui ne devait rien aux lampes de la salle du trône, comme si quelque feu mystique couvait dans ses profondeurs.

De chaque côté du trône, se tenait un géant kushite. Les deux colosses, statues de basalte noir, étaient nus à

l'exception de sandales, et d'un linge autour des reins ; ils tenaient chacun un tulwar de bataille à large lame.

— Qui est-ce ? fit l'homme en hyrkanien et d'une voix molle.

— Conan le Cimmérien, seigneur ! annonça Zahak d'un air important.

Les yeux sombres s'allumèrent, intéressés, puis se plissèrent, soupçonneux.

— Comment a-t-il pu venir à Yanaidar sans se faire annoncer ?

— Les chiens zuagirs qui gardent l'escalier disent qu'il s'est présenté à eux en jurant que le magus des fils de Yezm l'avait demandé.

À ce titre, Conan se raidit et se mit à fixer la face ovale avec une intensité accrue. Mais il ne dit rien. Il y avait un temps pour le silence comme il y en avait un pour les discours audacieux. La suite des événements dépendait de ce qu'allait dire le magus. Peut-être allait-il décider qu'il n'était qu'un imposteur, et le condamner. Mais Conan s'en remettait à l'idée qu'aucun souverain ne le ferait tuer sans d'abord essayer d'en apprendre plus sur son compte, et au fait que bien peu de souverains ont entièrement confiance en leur entourage.

Au bout d'un moment, le magus déclara :

— Telle est la règle de Yanaidar : nul n'a le droit de monter l'escalier sans avoir fait le signal afin d'avertir les gardiens. S'il ne connaît pas le signal, il doit s'entretenir avec le gardien de la porte. Conan n'a pas été annoncé. Il n'a pas appelé le gardien de la porte. A-t-il fait le signal, au bas de l'escalier ?

Antar, mouillé de sueur, jeta un coup d'œil venimeux à Conan et répondit d'une voix pleine d'appréhension :

— Le garde de la crevasse ne nous a pas alertés. Bien que nous fussions aussi vigilants que l'aigle, Conan était déjà en haut de l'escalier quand nous l'avons vu. C'est un magicien qui peut se rendre invisible selon son gré. Nous avons su qu'il disait la vérité en prétendant que vous l'aviez demandé, sinon il n'aurait pu trouver la voie secrète...

La transpiration emperlait le front étroit du Zuagir. Le personnage qui se trouvait sur le trône paraissait ne

pas l'entendre. Zahak gifla sauvagement Antar.

— Chien ! tu te tais tant que le magus n'a pas demandé à t'entendre !

La barbe inondée de sang, Antar jeta un regard meurtrier à l'Hyrkanien, mais il ne dit rien.

— Emmène les Zuagirs, dit le magus avec un geste fatigué. Qu'ils restent sous surveillance jusqu'à nouvel ordre. Même si un homme est attendu, les gardes ne doivent pas se laisser surprendre. Conan ne connaissait pas le signal, et il a néanmoins gravi l'escalier sans encombre. S'ils avaient été vigilants, pas même Conan n'y serait parvenu. Il n'a rien d'un enchanteur. Tu peux aller. Je vais m'entretenir seul à seul avec lui.

Zahak s'inclina et s'en fut, accompagné de ses guerriers chamarrés qui serraient de près les Zuagirs. Ceux-ci, en passant près de Conan, lui adressèrent un regard chargé de haine. La petite troupe passa entre les deux files de gardes dressés de part et d'autre de la porte, et sortit.

Le magus s'adressa en iranistanien à Conan :

— Parle librement. Ces hommes noirs n'entendent pas cette langue.

Avant de répondre, Conan poussa un divan face au dais, et s'y installa confortablement, les pieds posés sur un tabouret recouvert de velours. Le magus ne parut pas s'étonner que son visiteur s'assit sans qu'il l'en eût prié. Ses premières paroles révélèrent qu'il avait souvent eu à faire avec ceux du Ponant et qu'il avait adopté quelque chose de leurs manières directes.

— Je ne t'ai jamais mandé.

— Non, bien sûr. Mais j'avais le choix entre mentir à ces idiots, ou les massacrer.

— Que viens-tu chercher ici ?

— Que vient-on chercher dans un repaire de hors-la-loi ?

— On pourrait y venir en tant qu'espion.

Conan éclata d'un rire sonore.

— Et pour qui ?

— Qui t'a indiqué la route ?

— J'ai suivi les vautours ; ils me conduisent toujours à mon objectif.

— Pardi ! tu les as si bien gavés. Qu'en est-il du Khitaï qui gardait la faille ?

— Mort ; il n'a pas voulu entendre raison.

— Il serait plus juste de dire que les vautours te suivent, commenta le magus. Pourquoi ne m'as-tu pas averti de ta venue ?

— Par qui l'aurais-je pu ? La nuit dernière, dans la gorge des Fantômes, les tiens sont tombés sur mes compagnons, en ont égorgé un, enlevé un autre. Le quatrième a pris peur et s'est enfui. C'est pourquoi je suis venu seul, dès que la lune s'est levée.

— Ces hommes sont des Sabatéens dont le rôle est de surveiller la gorge des Fantômes. Ils ignoraient que tu me cherchais. Ils sont arrivés ici au lever du jour, l'un mourant, les autres blessés pour la plupart. Ils ont juré avoir tué un riche marchand et ses valets. De toute évidence, ils ont craint d'avouer qu'ils avaient fui en te laissant la vie. Ils vont payer pour ce mensonge. Mais tu ne m'as pas encore dit la raison de ta venue.

— Je suis venu me réfugier. Le roi d'Iranistan et moi sommes brouillés.

Le magus haussa les épaules.

— Je sais cela. Kobad Shah n'est pas près de t'inquiéter, s'il voulut jamais le faire. Il a été blessé par un de nos agents. En revanche, le détachement qu'il a envoyé à tes trousses est toujours sur ta piste.

Conan sentit courir au long de son échine le frisson glacé que lui valait toujours l'évidence d'une sorcellerie.

— Crom ! Comment peux-tu avoir des nouvelles aussi fraîches ?

Le magus, d'un imperceptible mouvement du menton, désigna le bloc de cristal.

— Ce n'est qu'un jouet, mais non sans utilité. Nous avons jalousement gardé notre secret. Par conséquent, si tu connais l'existence de Yanaidar et de la route qui y conduit, c'est qu'un membre de la Fraternité t'en a instruit. Est-ce le Tigre qui t'envoie ?

Conan sentit le piège.

— Je ne connais aucun Tigre, répondit-il. Je n'ai pas besoin que l'on me confie des secrets ; je les évente par moi-même. Je suis venu ici parce que je dois me cacher. Je suis en disgrâce à Anshan ; quant aux Turaniens, ils m'empaleraient avec joie s'ils me capturaient.

Le magus dit quelque chose en stygien. Conan, sachant qu'il n'avait pas sans raison changé de langue, feignit de ne pas comprendre.

Puis le magus s'adressa à un de ses cerbères noirs qui prit à sa ceinture un marteau d'argent et alla en frapper un gong suspendu près d'une tenture. L'écho ne s'était pas encore éteint lorsque la grande porte de bronze s'entrouvrit suffisamment pour laisser passer un homme mince en robe de soie – un Stygien à en juger par sa tête rasée – qui vint se prosterner devant le dais. Le magus l'appela Khaza et le questionna dans la langue qu'il venait de tester sur Conan. Khaza répondit dans le même vocable.

— Connais-tu cet homme ? demanda le magus.

— Oui, seigneur.

— Nos espions le mentionnent-ils dans leurs rapports ?

— Oui, seigneur. La dernière dépêche venant d'Anshan y faisait allusion. Le soir où votre serviteur a tenté d'assassiner le roi, cet homme, environ une heure avant, a eu un entretien secret avec le souverain. Après avoir quitté en hâte le palais, il s'est enfui de la cité avec ses trois cents cavaliers. La dernière fois qu'on l'a vu, il chevauchait sur la route de Kushaf. Il était poursuivi par des cavaliers d'Anshan, mais j'ignore si ceux-ci ont abandonné la chasse ou s'ils le cherchent toujours.

— Tu peux te retirer.

Khaza s'inclina et s'en fut. Le magus resta un moment silencieux, puis il leva la tête et dit :

— Je pense que tu dis la vérité. Fuyant Anshan, tu as gagné Kushaf où nul ami du roi ne serait le bienvenu. Ton inimitié pour les Turaniens est bien connue. Nous avons besoin d'un homme tel que toi. Mais je ne peux rien te dire de plus avant que le Tigre ne te rencontre. Il n'est pas à Yanaidar pour l'instant, mais il arrivera demain à l'aube. En attendant, j'aimerais que tu me dises comment tu as appris l'existence de notre cité et de notre société.

Conan eut un haussement d'épaules.

— J'entends les secrets que chante la brise dans les branches mortes des tamaris, et les histoires que se chuchotent les nomades autour des feux de tourbe.

— Et tu connais notre but ? Nos ambitions ?

Allant à l'aveuglette, Conan se bornait à des réponses ambiguës.

— Je sais quel nom vous vous donnez.

— Sais-tu ce que signifie mon titre ? demanda le magus.

— Magus des fils de Yezm – magicien en chef des Yezmites. En Turan on dit que les Yezmites étaient une race pré-catastrophique qui vivait sur les bords de la mer de Vilayet et sacrifiait à d'étranges rites où se mêlaient sorcellerie et cannibalisme, avant la venue des Hyrkaniens qui en effacèrent les derniers vestiges.

— C'est ce que l'on dit, fit le magus d'un ton méprisant. Mais leurs descendants habitent toujours dans les collines de Shem.

— Je n'en suis pas surpris, dit Conan. J'ai entendu des histoires sur leur compte, mais jusqu'à présent je n'y voyais rien de plus que des légendes.

— Pardi ! Le monde les qualifie de légendes. Pourtant, depuis le commencement des temps, jamais le feu de Yezm ne s'est complètement éteint, bien que pendant des siècles il ait couvé comme braises rougeoyantes. La société de Ceux Qui Se Cachent est le plus ancien de tous les cultes. Il se trouve derrière la religion de Mitra, d'Ishtar et d'Asura. Il ne s'arrête à aucune différence de race ou de croyance. Dans l'ancien temps, ses diverses branches s'étendaient sur toute la terre, du Grondar jusqu'en Valusia. Des hommes de toutes contrées et de toutes races appartiennent ou ont appartenu à la société de Ceux Qui Se Cachent. Jadis, les Yezmites ne formaient qu'une seule de ces branches, bien que les prêtres du culte fussent choisis parmi eux.

» Au lendemain de la catastrophe, le culte s'est reconstitué. En Stygie, en Achéron, en Koth, en Zamora se trouvaient des fidèles, enveloppés de mystère et seulement à demi suspectés par les races au sein desquelles ils vivaient. Mais, au fil des millénaires, ces groupes, du fait de leur isolement, se sont séparés ; chacune de ces branches a suivi alors sa propre voie, perdant peu à peu de sa vigueur à cause du manque d'unité.

» Jadis, Ceux Qui Se Cachent faisaient basculer des

empires. Ils ne menaient pas les armées au combat, mais utilisaient le poison et le feu, et le kriss qui frappe dans l'ombre. Leurs émissaires vêtus du manteau écarlate allaient porter la mort selon le bon plaisir du magus des fils de Yezm, et des monarques mouraient à Luxur, Python, Kuthchémes et Dagon.

» Et je suis le descendant de celui qui était magus de Yezm au temps de Tuthamon, celui qui était craint du monde entier ! (Une lueur fanatique alluma les yeux sombres du magus.) Durant toute ma jeunesse, j'ai rêvé de la grandeur passée de ce culte auquel j'avais été initié dès le plus jeune âge. Les richesses que me procuraient les mines situées sur mes terres firent de ce rêve une réalité. Virata de Kosala devint le magus des fils de Yezm, premier à porter ce titre depuis cinq siècles.

» La foi de Ceux Qui Se Cachent est vaste et profonde comme la mer ; elle réunit des hommes appartenant à des sectes opposées. J'ai rassemblé les branches divergentes du culte : les Zugites, les Jhilites, les Erlikites, les Yezudites. Mes émissaires sont partis à travers le monde à la recherche des membres de la très ancienne société, et ils les ont retrouvés parmi la foule de villes surpeuplées, au milieu de montagnes désolées, dans le silence de plateaux désertiques. Lentement, sûrement, mes fidèles ont crû en nombre, car si j'ai réuni les différentes branches du culte, j'ai également trouvé de nouvelles recrues parmi les esprits hardis ou éperdus d'une foule de races et de sectes. Tous ne font qu'un devant le feu de Yezm ; je compte parmi mes fidèles, des adorateurs de Gullah, Set et Mitra, de Derketo, Ishtar et Yun.

» Il y a dix ans, accompagné de mes fidèles, je suis venu dans cette ville qui n'était alors que ruines inconnues des montagnards dont les légendes leur faisaient éviter cette contrée. Les constructions n'étaient qu'éboulis, les canaux étaient pleins de décombres, et les plantations étaient devenues une jungle dégénérée. Il fallut six années pour tout reconstruire. La plus grande partie de ma fortune y fut engloutie, car on dut apporter les matériaux dans le plus grand secret, tâche pénible et dangereuse. Nous avons tout fait venir d'Iranistan, par une ancienne piste

caravanière qui arrive du Sud, et par une rampe qui se trouvait sur la face occidentale du plateau et que j'ai depuis détruite. Enfin vint le jour où je pus contempler Yanaidar telle qu'elle avait été.

» Viens voir !

Le magus s'était levé. Il fit signe à Conan de le suivre. Les géants noirs l'encadrèrent tandis qu'il allait à une alcôve masquée par une tenture. Conan leur emboîta le pas. Le fond de l'alcôve s'ouvrait sur un balcon surplombant un jardin enclos d'un mur de cinq mètres de haut. Cette muraille était presque entièrement dissimulée par d'épais buissons. Une fragrance exotique montait des arbres, des massifs et des fleurs ; des fontaines argentées bruissaient doucement. Conan vit des femmes évoluer entre les arbres, de minces jeunes filles, pour la plupart vendhyennes, iranistaniennes et shémites, vêtues de soies vaporeuses et de velours rehaussés de pierres précieuses. Des hommes, qui paraissaient drogués, étaient allongés au pied des arbres sur de soyeux coussins. Une douce musique semblait venir de nulle part.

— Ceci est le jardin du paradis, tel que l'utilisaient les magi de l'ancien temps, expliqua Virata en repartant vers son trône. Ceux qui me servent bien peuvent boire le jus du lotus violet. Ainsi drogués, ils s'éveillent en ce jardin, servis par les plus belles femmes qui soient, et ils croient véritablement goûter aux délices promis à ceux qui meurent au service du magus. (Il eut un fin sourire.) Je te montre cela car, contrairement à eux, je ne te ferai pas « goûter au paradis ». Tu n'es pas à ce point idiot que je puisse te duper si facilement. La connaissance de ce secret ne peut en rien te nuire. Si le Tigre ne t'agrée pas, cette connaissance mourra en même temps que toi, dans le cas contraire, tu n'as rien appris de plus que ce que doit de toute façon savoir un fils de la montagne.

» Tu peux monter très haut dans mon empire. Je vais devenir aussi puissant que mon ancêtre. Mes préparatifs ont duré six années ; puis j'ai commencé à frapper. Au cours des derniers quatre ans, mes disciples se sont mis en route, armés de leur dague empoisonnée, ainsi qu'ils le faisaient jadis, ne

connaissant d'autre loi que ma volonté, incorruptibles, invincibles, préférant la mort à la vie.

— Et votre ambition ultime ?

— Ne l'as-tu point devinée ?

Le magus avait presque chuchoté ces mots, les yeux agrandis et vides.

— Si, bien sûr, grommela Conan. Mais j'aimerais l'entendre de votre bouche.

— Je serai le maître du monde ! Siégeant ici, à Yanaidar, je tiendrai ses rênes ! Les rois sur leur trône ne seront que des pantins au bout de mes ficelles. Ceux qui me désobéiront mourront. Bientôt il n'y en aura plus un seul pour oser désobéir. Le pouvoir sera tout à moi. Le pouvoir ! Par Yajur ! Connais-tu plus grande chose ?

En lui-même, Conan juxtaposait les prévisions du magus au rôle de ce mystérieux Tigre qui devait décider de son destin. En définitive, l'autorité de Virata ne semblait pas suprême.

— Où est Nanaïa ? demanda Conan. Après avoir assassiné mon lieutenant, Hattusas, tes Sabatéens l'ont emmenée.

Virata eut une expression de surprise quelque peu surfaite.

— Je ne vois pas à qui tu fais allusion. Ils n'ont rapporté aucun prisonnier.

Conan était certain que l'autre mentait, mais il eût été inutile pour le moment d'insister. Il se figurait diverses raisons pour lesquelles Virata pouvait prétendre ne rien savoir de la fille, et toutes étaient inquiétantes.

Le magus adressa un geste au Noir qui alla une nouvelle fois frapper le gong. De nouveau Khaza parut et s'inclina.

— Khaza va te conduire à tes appartements, dit Virata. On t'y apportera à boire et à manger. Tu n'es pas prisonnier ; personne ne va te surveiller. Mais je dois te demander de ne pas quitter tes appartements sans escorte. Mes hommes se méfient des étrangers, et tant que tu n'es pas initié...

Il interrompit sa phrase sur un silence plein de sous-entendus.

IV - Le chant des épées

Conan suivit l'impassible Stygien. Ils ressortirent par le grand portail de bronze, longèrent des alignements de gardes chamarrés et s'engagèrent dans un étroit couloir qui partait de la galerie. Khaza entra enfin dans une chambre au plafond voûté en ivoire et bois de santal. Il n'y avait pas de fenêtre ; air et lumière entraient par des ouvertures du dôme. Les murs étaient tendus de riches tapisseries ; le sol était recouvert de tapis et de coussins.

Khaza se prosterna et, sans un mot, sortit en refermant derrière lui la porte de teck. Conan se laissa tomber sur un divan de velours. De sa vie pleine d'aventures sanglantes et périlleuses, c'était bien là la situation la plus bizarre où il se fût trouvé. Il se mit à penser sombrement au destin de Nanaïa.

Un bruit de pas lui arriva du couloir. Khaza entra suivi d'un immense Noir qui portait des plats chargés de mets et un pot de vin. Avant que Khaza eût refermé, Conan aperçut la pointe d'un casque dépassant de la tenture qui fermait une alcôve de l'autre côté du couloir. Ainsi Virata avait menti en affirmant qu'il ne serait pas surveillé, mais là-dessus Conan ne s'était fait aucune illusion.

— Du vin de Kyros, seigneur, et les mets les plus délectables, annonça le Stygien. Une jeune fille belle comme l'aurore va vous être envoyée pour votre plaisir.

— Bien, grogna Conan.

Khaza fit signe à l'esclave de poser les plats. Il goûta lui-même chaque mets et but une longue gorgée de vin avant de sortir. Conan, aussi vigilant qu'un loup pris au piège, remarqua que le Stygien goûtait le vin en dernier et titubait légèrement en quittant la chambre. Dès que la porte se referma, il alla humer le contenu du cruchon. Intimement mêlé au bouquet du vin, si ténu que seul son odorat de barbare eût pu le déceler, il reconnut un parfum aromatique. Il s'agissait de l'extrait du lotus violet, originaire des marais du Sud de la Stygie, et capable de provoquer, selon la quantité, un profond sommeil de courte ou de longue durée. Le goûteur s'était dépêché de sortir avant de s'écrouler.

Conan se demanda si Virata avait l'intention de l'envoyer au jardin du paradis.

Après avoir vérifié que les aliments n'avaient pas été également drogués, il se mit à manger avec entrain.

Il venait à peine de finir et considérait avidement le plateau comme s'il espérait y trouver encore quelque chose à se mettre sous la dent, quand la porte s'ouvrit de nouveau. Une silhouette gracile se glissa à l'intérieur, une fille qui portait un saroual de soie vaporeuse, une ceinture incrustée de pierreries et, sur les seins, deux cônes de métal jaune.

— Qui es-tu ? grogna Conan.

La jeune fille eut un mouvement de recul, pâlisant sous son hâle.

— Oh, seigneur, ne me fais pas de mal ! Je n'ai rien fait !

La peur agrandissait ses yeux sombres ; ses paroles se chevauchaient, et elle battait l'air de ses doigts.

— Qui a parlé de te faire du mal ? Je t'ai demandé qui tu étais.

— Je... je m'appelle Parusati.

— Comment as-tu abouti ici ?

— Ils m'ont enlevée, seigneur, Ceux Qui Se Cachent, une nuit que je me promenais dans le jardin de mon père à Ayodhya. Par des chemins détournés, ils m'ont conduite ici, dans cette cité de démons, pour que je sois esclave avec les autres filles qu'ils capturent en Vendhya, en Iranistan et ailleurs. (Elle parlait de plus en plus vite.) Ce... cela fait un mois que je suis arrivée. J'ai failli en mourir de honte ! Ils m'ont fouettée ! J'ai vu des filles mourir sous la torture. Oh, quelle honte pour mon père, que sa fille soit devenue l'esclave des adorateurs du diable !

Conan ne dit rien, mais l'éclat ardent de ses yeux bleus était éloquent. Bien que sa carrière eût été une longue suite de tueries et de rapines, envers les femmes il avait toujours fait montre d'une sorte d'esprit chevaleresque, certes rude et barbare. Jusqu'à présent il avait joué avec l'idée de se joindre au culte de Virata – dans l'espoir d'en devenir le maître, en tuant au besoin tous ceux qui se seraient mis en travers de son chemin. Maintenant toute sa volonté se cristallisait sur la destruction de ce repaire de serpents et sa conversion à

son propre usage. Mais Parusati continuait :

— Aujourd'hui, le maître des filles en a désigné une pour découvrir si tu avais une arme cachée sur toi. Elle devait te fouiller pendant que tu dormirais sous l'effet d'une drogue. Ensuite, à ton réveil, elle devait gagner ta confiance pour voir si tu as dit la vérité ou si tu es un espion. Et c'est moi qu'il a choisie. Je mourais de peur, et quand je t'ai trouvé éveillé, toutes mes résolutions ont fondu. Ne me tue pas !

Conan grogna. Il n'avait pas l'intention de toucher à un seul de ses cheveux, mais il décida de ne pas la rassurer tout de suite. Sa terreur pouvait être utile.

— Parusati, es-tu au courant d'une femme qui a été amenée ici, il y a peu, par un groupe de Sabatéens ?

— Oui, seigneur ! Ils l'ont amenée ici avec l'intention d'en faire une autre fille à plaisirs. Mais elle est forte et courageuse ; quand ils l'ont remise aux gardes hyrkaniens, elle s'est débattue, elle a saisi une dague et tué le frère de Zahak. Alors celui-ci a demandé sa vie, et il est trop puissant pour que même Virata s'oppose à lui sur cette question.

— Ce qui explique que le magus ait menti au sujet de Nanaïa, marmonna Conan.

— Nanaïa a été jetée dans un cachot sous le palais, poursuivit la fille. Demain, elle sera remise à l'Hyrkanien pour qu'il la mette au supplice.

La face sombre du Cimmérien devint inquiétante.

— Tu vas me conduire cette nuit aux appartements de Zahak, dit-il, ses yeux plissés révélant un désir meurtrier.

— Impossible. Il dort parmi ses guerriers, tous combattants aguerris des steppes ; ils seraient trop nombreux, même pour un homme aussi fort que toi, seigneur. Mais je peux te mener à Nanaïa.

— Que fais-tu du garde qui est dans le couloir ?

— Il ne nous verra pas. Il a ordre de ne laisser entrer personne avant que je ressorte d'ici.

— Alors ? Quelle est ton idée ?

Conan se leva comme un tigre qui va se mettre en chasse. Parusati parut hésiter.

— Seigneur, est-ce que je comprends bien ? Tu n'as pas l'intention de t'allier à ces monstres, mais de les détruire ?

Conan eut un sourire farouche.

— Disons qu'il arrive toutes sortes d'accidents à ceux que je n'aime pas.

— En ce cas, me promets-tu de ne pas me faire de mal, et, si tu le peux, de me rendre ma liberté ?

— Si je le peux. Ne perdons plus de temps en bavardages. Je te suis.

Parusati écarta une tapisserie sur le mur opposé à la porte, et manœuvra une des arabesques du lambris. Un panneau s'effaça, révélant un étroit escalier qui partait vers d'obscures profondeurs.

— Les maîtres croient que les esclaves ignorent leurs secrets, murmura-t-elle. Viens.

Elle s'engagea en premier dans l'escalier et referma le panneau après que Conan fut entré. Ils se retrouvèrent dans le noir ; seuls quelques minces rais de lumière filtraient à travers le bois du panneau. Ils descendirent les degrés puis suivirent un tunnel exigü.

— Un Kshatriya qui préparait son évasion de Yanaidar m'a fait connaître ce passage secret, expliquait Parusati. Je devais m'enfuir avec lui. Nous y avons caché des vivres et des armes. Il a été pris et torturé, mais il est mort sans me trahir. Son épée est là.

Elle tâtonna dans une niche et en sortit une lame qu'elle remit à Conan.

Quelques instants plus tard, ils arrivèrent à une porte bardée de ferrures. Parusati tira Conan à elle, et lui montra une minuscule fente dans le bois. Y collant l'œil, il découvrit un large couloir dont une paroi comportait une unique porte d'ébène, curieusement ornée et pourvue de solides verrous, et l'autre un alignement de cellules fermées par des grilles. Le couloir, qui n'était pas très long, se terminait à son autre extrémité par une lourde porte. D'archaïques suspensions de bronze dispensaient une lumière douceâtre.

Devant une des cellules, se tenait un splendide Hyrkanien, en jaseran étincelant et casque à panache, le cimeterre au poing. Les doigts de Parusati se serrèrent sur le bras de Conan.

— Nanaïa est dans cette cellule, souffla-t-elle. Te sens-tu capable de tuer l'Hyrkanien ? Ces hommes sont redoutables.

Avec un sinistre sourire, Conan testa l'équilibre de l'épée qu'elle venait de lui donner ; c'était une longue lame en acier de Vendhya, légère mais pratiquement incassable. Conan ne s'attarda pas à expliquer qu'il maniait avec la même adresse les épées droites du Ponant, les cimenterres orientaux, les longs coutelas ilbarsi à courbe double, et les larges lames oblongues de Shem. Il ouvrit la porte secrète.

En mettant pied dans le couloir, il eut le temps de voir le visage de Nanaïa appuyé contre la grille, derrière le garde. Au grincement des gonds, celui-ci se retourna comme un chat. Un rictus retroussa ses lèvres, et il se rua immédiatement à l'attaque.

Conan le rencontra à mi-chemin, et les deux femmes furent alors les témoins d'un combat qui eût enflammé le sang de plus d'un roi. On n'entendait que le glissement rapide des pieds, le fracas de l'acier qui s'entrechoquait et le souffle des combattants. Tels des membres vivants prolongeant leur corps, les lames longues et légères projetaient de sinistres étincelles dans la lumière improbable.

On vit bientôt à sa grimace que l'Hyrkanien reconnaissait sa défaite et n'espérait plus maintenant qu'emporter son ennemi avec lui dans la mort. Il y eut un ultime et formidable entrechoquement des lames, un dernier reflet bleuté, puis le fer étincelant de Conan parut caresser au passage le cou de son adversaire. L'instant d'après, l'Hyrkanien gisait sur le sol, la gorge à demi tranchée. Il était mort sans un cri.

Conan resta un moment debout au-dessus de lui, l'épée festonnée de sang vermeil. Sa tunique était déchirée, découvrant son torse puissant qui se soulevait en rythme. Seules quelques gouttes de sueur qui emperlaient son front témoignaient de l'effort fourni. Il arracha de la ceinture du mort un trousseau de clés. Le grincement de la serrure parut arracher Nanaïa à la transe dans laquelle elle était plongée.

— Conan ! J'avais perdu tout espoir, mais tu es venu ! Quel combat ! (La grande fille s'avança toute en légèreté, et ramassa l'épée de l'Hyrkanien.) Que faisons-nous maintenant ?

— Nous n'avons pas une chance de partir avant la nuit, dit Conan. Nanaïa, dans combien de temps un

garde va-t-il venir remplacer celui que je viens de tuer ?

— La relève a lieu toutes les quatre heures. Sa garde venait de commencer.

Conan regarda Parusati.

— Quelle heure peut-il bien être ? Je n'ai pas vu le soleil depuis l'aube.

— L'après-midi est bien avancé. Le soleil devrait se coucher dans les quatre prochaines heures.

Conan réalisa qu'il se trouvait à Yanaidar depuis plus longtemps qu'il ne l'avait estimé.

— Dès qu'il fait nuit, nous tentons de partir d'ici. Pour l'instant nous allons retourner dans ma chambre. Nanaïa va rester cachée dans l'escalier secret, et toi, Parusati, tu vas retourner comme si de rien n'était aux appartements des femmes.

— Mais au moment de la relève, objecta Nanaïa, on verra que je me suis enfuie. Tu devrais me laisser ici jusqu'au moment où tu seras prêt à partir.

— Je préfère ne pas prendre de risque ; il pourrait m'être impossible de te faire sortir à ce moment-là. Quand ils verront que tu es partie, peut-être la confusion qui s'ensuivra nous sera-t-elle favorable. Nous allons cacher ce cadavre.

Il se tourna vers la porte étrangement ouverte, mais Parusati fit un bond.

— Non ! Pas par là, seigneur ! Ouvrirais-tu la porte des Enfers ?

— Que veux-tu dire ? Qu'y a-t-il derrière cette porte ?

— Je l'ignore. Les corps des hommes et des femmes qui ont été exécutés ou torturés mais vivent encore sont emportés par là. Je ne sais pas ce qu'il advient d'eux, mais je les ai entendus pousser des cris encore plus atroces que sous la torture. Les filles disent qu'un monstre mangeur d'homme est tapi derrière cette porte.

— C'est possible, dit Nanaïa. Mais il y a quelques heures, un esclave est venu y jeter quelque chose qui n'était ni un homme ni une femme, bien que je n'aie pas pu voir ce dont il s'agissait.

— C'était sûrement un enfant, dit Parusati en frémissant.

— Bon, écoutez, fit Conan. Nanaïa, tu vas échanger

tes vêtements avec lui ; tu es grande, ils lui iront. Nous allons l'allonger dans ta cellule, le visage tourné vers le mur. Quand le nouveau garde arrivera, peut-être croira-t-il que c'est toi ; et il partira à la recherche de son copain. Plus ils s'apercevront tardivement de ton évasion, plus nous aurons de temps pour agir.

Sans hésiter, Nanaïa retira sa veste, fit passer sa jupe par-dessus sa tête et laissa tomber sa culotte, tandis que Conan déshabillait l'Hyrkanien. Parusati eut un sursaut effarouché.

— Eh quoi, tu ne sais donc pas comment est fait un être humain ? grinça Conan. Tiens, viens m'aider.

Une minute plus tard, Nanaïa avait revêtu les habits de garde, à l'exception du jaseran et du casque. Elle tamponnait sans effet le sang qui imbibait le haut du manteau à longues manches, pendant que Conan traînait dans la cellule l'Hyrkanien habillé en femme. Il le disposa à plat ventre, la face contre le mur, afin de dissimuler sa moustache et sa barbe, puis il rabattit sur l'horrible blessure le col de la chemise de Nanaïa. Enfin il verrouilla la grille de la cellule et remit la clé à la jeune femme.

— Nous ne pouvons rien faire pour les taches de sang sur le sol, dit-il. Je n'ai pas encore de plan bien précis pour quitter la ville. Si je ne peux pas partir, je tuerai Virata – et la suite sera entre les mains de Crom. Si vous parvenez à partir sans moi, efforcez-vous de suivre la piste à la rencontre des Kushafi. Ce matin, au lever du jour, j'ai envoyé Tubal les chercher. Il devrait atteindre Kushaf dans la soirée, et les Kushafi devraient arriver dans le canyon demain matin.

Ils repassèrent la porte secrète qui, une fois refermée, se fondait parfaitement au mur de pierre. Ils longèrent le tunnel et gravirent les marches.

— Tu vas rester cachée ici, dit Conan à Nanaïa. Garde les épées ; elles ne peuvent m'être d'aucune utilité avant le moment crucial. S'il m'arrive quoi que ce soit, ouvre le panneau et fais ton possible pour t'en tirer... avec Parusati si elle vient te chercher.

— Je ferai comme tu dis, Conan, promit la fille en s'asseyant en tailleur sur la plus haute marche.

Quand Conan et Parusati eurent réintégré la chambre, il dit :

— Va-t'en à présent. Arrange-toi pour venir me retrouver dès qu'il fera suffisamment noir. Je pense qu'ils vont me laisser poireauter ici jusqu'au retour de ce Tigre. Quand tu reviendras, dis au garde que c'est le magus qui t'envoie. Je lui réglerai son compte le moment venu. Et n'oublie pas de leur dire que tu m'as vu boire ce vin drogué, et que tu n'as trouvé aucune arme sur moi.

— Entendu, seigneur. Je reviens à la nuit tombée.

La jeune fille sortit en tremblant de tous ses membres.

Conan prit le cruchon et déposa sur ses lèvres juste assez de vin pour y laisser une odeur discernable. Puis il alla vider le récipient dans un coin, derrière une tapisserie, et s'allongea sur un divan pour feindre le sommeil.

Quelques instants plus tard, quelqu'un entra. Conan n'ouvrit pas les paupières, mais il sut qu'il s'agissait d'une femme au bruissement léger de ses pas et à l'odeur de son parfum, et il sut également par les mêmes indices que ce n'était pas Parusati. De toute évidence, le magus ne plaçait pas toute sa confiance en une seule femme. Conan ne croyait pas qu'on l'avait envoyée pour l'assassiner, aussi ne se risqua-t-il pas à entrouvrir les paupières.

Cette fille était terrorisée ; sa respiration était oppressée. Ses narines vinrent frôler la bouche de Conan pour humer le bouquet de vin empoisonné, puis ses fines mains errèrent sur son corps pour voir si aucune arme n'y était cachée. Enfin, avec un soupir de soulagement, elle s'en fut.

Conan se détendit. Il n'était pas censé bouger avant plusieurs heures, aussi décida-t-il de grappiller quelque sommeil tant qu'il le pouvait. Cette nuit-là, sa vie et celle des jeunes femmes reposeraient sur sa capacité à trouver ou se frayer un chemin vers la liberté. En attendant, il s'endormit aussi profondément que s'il reposait dans la maison d'un ami.

V - Le masque tombe

Conan s'éveilla quand une main se posa sur la poignée de sa porte. Lorsque Khaza apparut en se

prosternant, il était debout, parfaitement éveillé.

— Seigneur, le magus des fils de Yezm souhaite votre présence, annonça le Stygien. Le Tigre est arrivé.

Ainsi le Tigre était rentré plus tôt que le magus ne l'avait prévu ! Tout en suivant le Stygien hors de la chambre, Conan sentit croître en lui une tension prémonitoire. Khaza ne le conduisit pas à la salle de sa première rencontre avec le magus. Ils empruntèrent un couloir sinueux jusqu'à une porte dorée devant laquelle se tenait un garde hyrkanien. Celui-ci leur ouvrit, et Khaza s'effaça pour laisser passer Conan. La porte se referma dans leur dos. Conan se figea.

Il découvrait une vaste pièce sans fenêtre, mais pourvue de plusieurs portes. À l'autre bout, le magus était allongé sur un divan derrière lequel se tenaient ses deux esclaves noirs. Autour, il y avait une douzaine d'hommes en armes de diverses races : des Zuagirs, des Hyrkaniens, des Iranistaniens, des Shémites et même un patibulaire Kothien, le premier Hyborien que Conan vît à Yanaidar.

Mais le Cimmérien ne s'attarda pas à détailler ces hommes. Son attention fut attirée par un personnage qui paraissait dominer la scène. Cet homme se trouvait entre lui et le divan du magus, dans la posture typique, jambes écartées, d'un cavalier. Sans être aussi massif, il était de la taille de Conan. Ses épaules étaient larges ; son corps élancé semblait dur et nerveux. Une courte barbe noire ne parvenait pas à dissimuler la saillie agressive de sa mâchoire ; des yeux gris, froids et perçants luisaient sous son haut chapeau en fourrure du Zaporoskan. Un pantalon serré soulignait sa minceur. D'une main, il caressait la garde de son sabre, ornée de pierreries ; de l'autre, il tirait sa fine moustache.

Conan sut alors que la partie était terminée. Car cet homme était Olgerd Vladislav, aventurier zaporoskan, et il connaissait trop bien Conan pour se laisser tromper. Il n'avait sûrement pas oublié comment celui-ci l'avait évincé à la tête de sa bande de Zuagirs, avec un bras cassé en guise de cadeau d'adieu, il y avait de cela moins de trois ans.

— Cet homme désire se joindre à nous, dit Virata.

L'homme qu'on appelait le Tigre eut un fin sourire.

— Il vaudrait mieux partager la couche d'un

léopard. Je connais Conan depuis longtemps. Il s'insinuerait dans ton entourage, retournerait les hommes et, au moment où tu t'y attends le moins, il te passerait son épée en travers du corps.

Les regards braqués sur le Cimmérien devinrent meurtriers. Il ne fallait pas plus d'un mot du Tigre pour convaincre ses hommes.

Conan éclata de rire. Jusqu'alors il avait joué de subtilité et de ruse, mais à présent la partie s'achevait. Il pouvait sans doutes ni regrets laisser tomber le masque, révéler son âme indomptée de barbare, et plonger dans la folie magnifique du combat.

Le magus eut un geste de répudiation.

— En la question, je m'en remets à ton jugement, Tigre. Agis comme tu l'entends ; il est sans armes.

À cette assurance de la vulnérabilité de leur proie, une âpre cruauté investit le visage des guerriers. L'acier bleuté apparut.

— Ta fin va être intéressante, dit Olgerd. Nous allons voir si tu es aussi stoïque que sur ta croix à Khauran. Ligotez-le.

Tout en parlant ainsi, le Zaporoskan avait nonchalamment porté la main à son sabre, comme s'il avait oublié combien le barbare pouvait être dangereux, comme s'il avait oublié la formidable rapidité des muscles massifs de Conan. Avant qu'il eût tiré son arme, Conan se détendit telle une panthère. Son poing s'abattit avec la force d'un marteau-pilon. L'autre s'effondra, la mâchoire en sang.

Le Kothien fut sur Conan avant qu'il se fût approprié le fer du Zaporoskan. Le guerrier n'avait pas été assez rapide pour sauver Olgerd, mais il survenait à temps avec son coutelas ilbarsi pour empêcher Conan de se pencher et de tirer la lame du Tigre. Le Cimmérien saisit le poignet du guerrier à l'instant où il portait le coup fatal. Il vint se coller à son adversaire, dégaina sa dague et la lui plongeait sous les côtes, le tout en un seul mouvement coulé. Le Kothien eut un râle et s'affaissa en mourant tandis que Conan lui arrachait le coutelas long de trois pieds.

Tout cela venait de se dérouler en un éclair. Olgerd et le Kothien furent hors de combat avant que les autres se fussent mis en mouvement. Quand enfin ils

s'avancèrent, le plus formidable combattant de l'ère hyborienne leur faisait face, coutelas ilbarsi au poing.

Conan pivota pour les recevoir. Sa longue lame siffla et un Zuagir s'effondra, crachant sa vie par une carotide tranchée. Un Hyrkanien poussa un hurlement, éventré. Un Stygien se fendit d'un féroce coup de dague et recula aussitôt en tenant le moignon sanglant de son poignet.

Cette fois, Conan ne s'adossa pas au mur. Il se jeta au milieu de ses ennemis. Ils grouillaient, se pressaient autour de lui. Il était le centre d'un tourbillon de lames tournoyantes qui encore et toujours manquaient leur cible. Il se mouvait constamment et changeait si vivement de position que ses adversaires ne pouvaient ajuster leurs coups. Leur nombre les désavantageait ; ils frappaient dans le vide, ou bien se blessaient les uns les autres, déroutés par sa vitesse et démoralisés par la férocité de ses assauts.

En un combat aussi rapproché, le coutelas ilbarsi était plus efficace que les cimenterres ou les tulwars. Conan en maîtrisait tous les usages, qu'il s'agît en l'abattant de fendre un crâne, ou par une botte ascendante de répandre des entrailles.

Dans cette boucherie, il ne commettait aucune faute. Pareil à un typhon, il se frayait un chemin dans la mêlée, levant derrière lui une houache sanglante.

L'engagement ne dura qu'un moment. Les survivants finirent par reculer, frappés de stupeur et d'horreur par les pertes qu'ils venaient d'essuyer. Conan se retourna et aperçut le magus qui se trouvait contre le mur du fond, entre ses impassibles Kushites. Alors, comme il allait bondir vers sa prochaine victime, un cri lui fit tourner la tête.

Un parti de gardes hyrkaniens venait d'apparaître sur le seuil, armés de longs arcs à double courbe. Les autres protagonistes s'égaillèrent. L'hésitation de Conan ne dura pas plus d'une fraction de seconde ; du bras droit, les archers bandaient leurs arcs. Le Cimmérien évaluait ses chances de parvenir au magus et de le tuer avant de mourir à son tour. Il savait qu'à mi-parcours il recevrait une demi-douzaine de traits décochés par les puissants arcs des déserts hyrkaniens, mortels à cinq cents pas. Ils transperceraient sa légère

cotte de mailles, et leur seul impact suffirait à l'abattre.

À l'instant où le chef des archers ouvrait la bouche pour crier « Tirez ! », Conan se jeta à plat ventre. Les flèches se croisèrent en sifflant au-dessus de lui.

Comme les archers prenaient un nouveau trait dans leurs carquois, Conan, toujours armé de la dague et du coutelas, abattit ses poings sur le sol avec une telle force qu'il fit un soleil et se retrouva sur ses pieds. Avant que les Hyrkaniens eussent pu tirer une seconde volée de flèches, il fut sur eux. Il se fraya un chemin sanglant à travers l'archerie et se retrouva dans le couloir. Il traversa plusieurs pièces, claquant les portes sur son passage, tandis qu'une clameur envahissait le palais. Enfin, il suivit un étroit couloir qui se termina en cul-de-sac sur une fenêtre garnie de barreaux de bois.

Un montagnard himelien jaillit d'une alcôve en brandissant une pique. Conan se rua sur lui, pareil à un orage de montagne. L'Himelien, frappé de stupeur à la vue de cet étranger maculé de sang, se fendit à l'aveuglette, manqua son coup et recula pour recommencer. Il eut encore le temps de pousser un cri bref quand Conan, fou furieux, fit voler sa tête dans un geyser écarlate.

Le Cimmérien courut à la fenêtre, entama les barreaux à coups de couteau, puis il les saisit à deux mains et, bandant ses muscles formidables, les brisa. Il se pencha à l'extérieur ; quelques mètres plus bas, une véranda faite d'un treillage de bois s'ouvrait sur un jardin. Derrière lui, dans le couloir, accourait la meute de ses poursuivants. Une flèche lui frôla les cheveux. Il plongea la tête la première sur la véranda ; son coutelas tendu devant lui fracassa le frêle matériau, et il atterrit comme un chat sur ses pieds dans le jardin.

Cet endroit était désert à l'exception d'une douzaine de femmes à peine vêtues qui s'enfuirent en poussant des hurlements. Conan partit en direction du mur opposé, zigzaguant entre les arbres pour éviter la pluie de flèches qui s'abattait sur lui. Il jeta un coup d'œil en arrière : la véranda grouillait déjà de trognes furieuses et de bras brandissant des armes. Un cri l'avertit d'un nouveau péril qui l'attendait.

Un homme, tulwar au poing, courait le long du mur.

Il s'agissait d'un Vendhyen massif. Il avait correctement évalué l'endroit où le fugitif allait atteindre le mur, mais il y arriva lui-même quelques secondes trop tard. Ce mur n'était pas plus haut que la tête d'un homme. Conan posa la main sur son faîte et, d'un rétablissement, se retrouva juché dessus. Il évita le moulinet du tulwar et ficha son coutelas dans l'énorme abdomen du Vendhyen.

L'homme mugit comme un bœuf, referma les bras sur son adversaire, et ils basculèrent tous les deux dans le vide. Conan n'eut que le temps de voir le ravin de cinq mètres dans lequel ils tombaient. Il réussit à passer sur le Vendhyen si bien que le gros cadavre amortit le choc. Malgré cela, Conan en eut le souffle coupé.

VI - Le monstre des ravins

Conan se remit péniblement debout. Levant les yeux, il vit une rangée de têtes enturbannées ou casquées apparaître le long du mur. Des arcs s'y intercalèrent, puis des pointes de flèches.

D'un coup d'œil alentour, il vit qu'il n'y avait nul abri à proximité. Du fait de la position des archers, il n'eût servi à rien de se jeter une nouvelle fois à plat ventre.

Lorsque la première flèche vint se briser sur la roche, il s'allongea le long du Vendhyen. Il passa un bras sous le cadavre encore chaud et le ramena sur lui. À cet instant, une volée de flèches s'abattit sur la lourde carcasse. En dessous, Conan pouvait sentir les impacts ; il eut l'impression que l'on frappait à coups de masse son bouclier de chair. Mais le Vendhyen était si bien enveloppé que les traits ne parvinrent pas à le traverser.

— Crom ! jura Conan lorsqu'une flèche lui érafla le mollet.

Le martèlement cessa quand les Yezmites comprirent qu'ils ne faisaient qu'emplumer le cadavre. Conan ramena devant lui les épais poignets velus. Il roula sur le flanc si bien que le mort s'affaissa mollement à côté de lui ; puis il bondit sur ses pieds et hissa l'autre sur son dos. À présent, il tournait le dos au

mur, mais le cadavre formait toujours bouclier. Ses muscles tremblaient sous l'effort car le Vendhyen pesait plus lourd que lui.

Il se mit en marche vers le fond du petit ravin. Les Yezmites, voyant leur proie leur échapper, poussèrent des cris de rage et lui décochèrent une nouvelle volée de flèches qui vinrent de nouveau se ficher dans la panse du cadavre.

Conan se glissa derrière le premier contrefort rocheux et laissa tomber le corps dont le visage et tout le devant étaient criblés de plus d'une douzaine de traits.

— Si j'avais un arc, je montrerais deux ou trois petites choses à ces chiens ! marmonna hargneusement le Cimmérien.

Il risqua un coup d'œil en direction du mur. Il y avait toujours foule sur les remparts, mais on ne tirait plus. Conan reconnut le chapeau de fourrure d'Olgerd Vladislav.

— Tu crois nous avoir échappé ? lui cria celui-ci. Ha ha ! Eh bien, vas-y ; tu ne vas pas tarder à regretter de n'être pas resté à Yanaidar. Adieu, pauvre innocent !

Il adressa un bref signe de tête à ses hommes et s'en fut. Les autres têtes disparurent à leur tour des remparts. Conan restait seul avec le cadavre qui gisait à ses pieds.

Le visage renfrogné, il jeta un regard suspicieux autour de lui. Il savait que le bord sud du plateau faisait place à un dédale de ravins. De toute évidence, celui dans lequel il se trouvait sortait de ce dédale pour se diriger vers le rebord du plateau. C'était une gorge rectiligne comme l'entaille d'un couteau, large d'une dizaine de pas, qui quittait la zone ravinée pour venir s'arrêter subitement sur la falaise d'où il était tombé. Ce petit à-pic faisait environ cinq mètres de haut ; sa surface était trop lisse et égale pour être entièrement due au travail de la nature. À son extrémité, les parois du ravin étaient également verticales et présentaient des traces des outils qui avaient servi à les égaliser. Le long du faite de la muraille courait une bande de fer hérissée de courtes lames orientées vers le bas.

Il les avait par chance évitées lors de sa chute, mais quiconque eût tenté de franchir les remparts dans

l'autre sens s'y serait fait découper en lanières. Le fond du ravin descendait en pente douce, si bien qu'à l'autre bout, ses parois devaient mesurer plus de sept mètres de haut. Ainsi donc, Conan se trouvait dans une prison due à la fois aux hommes et à la nature.

À son autre extrémité, la gorge s'élargissait et se scindait en un fouillis de ravins secondaires, séparés par des arêtes de roche. Derrière se dressait la masse austère de la montagne. Apparemment le ravin n'était donc pas bloqué dans cette direction, mais Conan savait que ses ennemis, qui avaient mis un tel soin à fermer un bout de sa prison, n'avaient sûrement pas laissé subsister une possibilité d'évasion à son autre extrémité.

Cependant, quel que pût être le sort qu'on lui avait réservé, il n'était pas dans sa nature de s'y résigner. Apparemment ils pensaient l'avoir pris dans un piège infailible, mais d'autres avaient aussi cru cela dans le passé.

Il extirpa son coutelas de la carcasse du Vendhyen, essuya la lame et se mit à descendre le ravin.

À une centaine de mètres des remparts, il arriva à l'entrée des ravins secondaires ; il en emprunta un au hasard et se retrouva aussitôt dans un labyrinthe de cauchemar. Des gorges creusées dans le roc serpentaient dans une désolation de pierre. Elles étaient pour la plupart orientées nord-sud, mais elles se croisaient, se scindaient en une succession de méandres déconcertants. Sans arrêt, Conan arrivait au fond du cul-de-sac ; s'il escaladait un mur pour en sortir, il se retrouvait dans une autre branche, tout aussi semblable, du réseau.

Comme il se laissait glisser au bas d'une de ces arêtes, son talon écrasa quelque chose qui se brisa avec un bruit sec. Il s'agissait d'une des côtes d'un squelette sans tête. Quelques pas plus loin, il trouva le crâne enfoncé et fracassé. Il commença à rencontrer de plus en plus souvent ce genre de reliques sinistres. Chacun de ces squelettes présentait des os démis et brisés et un crâne écrasé. Cela ne pouvait être dû à l'action des éléments.

Conan se mit à progresser prudemment, inspectant chaque piton rocheux, le moindre recoin sombre. En un

endroit, il sentit une vague odeur d'ordures et vit des pelures de melon et de navet qui jonchaient le sol. Sur l'un des rares endroits sablonneux, il avisa une empreinte à demi effacée. Contrairement à ce qu'il aurait pu envisager dans ce pays, il ne s'agissait pas de la trace d'un léopard, d'un ours ou d'un tigre. Cela ressemblait plus à l'empreinte d'un pied humain, nu et malformé.

Il vit alors sur une saillie rocheuse, probablement arrachés par l'arête aiguë, une poignée de poils drus et gris. Ici et là, mêlée au remugle des ordures, il sentait une odeur fétide, déplaisante qu'il ne pouvait pas définir. Elle séjournait surtout sous les surplombs, là où une bête, un homme ou un démon était susceptible de s'allonger pour dormir.

Comprenant que ses efforts pour conserver une progression rectiligne dans ce dédale étaient vains, Conan se hissa au sommet d'une crête dentelée qui semblait plus élevée que ses pareilles. Tapi sur l'arête aiguë, il se mit à observer le paysage désolé. La vue était limitée dans toutes les directions sauf au nord. Les falaises verticales qui se dressaient à l'est, à l'ouest et au sud, semblaient constituer une muraille continue, entourant cette prison naturelle.

Au nord, cette muraille s'interrompait sur le ravin menant au jardin du palais.

La nature du labyrinthe devenait maintenant évidente. Jadis, une section de plateau, située entre l'actuelle cité et la montagne, s'était effondrée, formant une vaste dépression en forme de cuvette dont le fond, au fil des siècles, avait été raviné par l'érosion.

Mais à quoi bon réfléchir à la formation de ces ravins ? Le problème de Conan était d'atteindre cette falaise qui bordait la cuvette, et de la longer à la recherche d'un endroit où il fût possible de l'escalader, ou de la fissure par laquelle devait s'écouler les eaux de pluie. Il crut discerner vers le sud un ravin moins torturé que les autres, qui semblait mener plus ou moins directement au pied de la montagne. Il vit également que pour s'engager dans ce conduit, il gagnerait du temps en retournant à la gorge qui partait du pied des remparts, pour suivre un autre goulet qui y menait, plutôt que d'escalader la succession d'arêtes

effilées qui se dressaient entre lui et ce ravin.

Il redescendit donc de son perchoir et revint sur ses pas. Le soleil était bas quand il arriva à l'entrée de la première gorge et prit la direction du goulet qui, pensait-il, le conduirait à son but. Il porta machinalement le regard sur la falaise qui soutenait les remparts, à l'autre bout de la large gorge – et il se figea.

Le corps du Vendhyen ne s'y trouvait plus, bien que son tulwar fût toujours posé sur la rocaille au pied du mur. Plusieurs flèches y étaient éparpillées, comme si elles s'étaient détachées du cadavre lorsqu'il avait été emporté. Sur le sol rocheux, un petit reflet attira l'œil de Conan. Il y courut et trouva là deux pièces d'argent.

Il les ramassa pour les considérer un moment. Puis, les yeux plissés, il inspecta les environs. L'explication naturelle eût été que les Yezmites étaient venus chercher le corps. Mais si cela avait été, ils n'auraient pas manqué de récupérer les flèches intactes, et surtout ils n'auraient sûrement pas laissé derrière eux les pièces d'argent.

D'un autre côté, qui cela pouvait-il être sinon ceux de Yanaidar ? Conan repensa aux squelettes brisés et se souvint de ce qu'avait dit Parusati au sujet de la « porte des Enfers ». Il avait toute raison de penser que quelque chose d'hostile pour l'homme hantait ce labyrinthe. Et si la porte ouvragée du cachot donnait sur ce ravin ?

Au bout de quelques minutes de recherche, il finit par la localiser. Les infimes joints qui trahissaient son existence auraient échappé à un regard fortuit. Située à fleur de la paroi du ravin, cette porte était de la même roche et s'y fondait parfaitement. Conan y donna un puissant coup d'épaule, mais elle ne céda pas. Il se souvint alors des lourdes ferrures et des solides verrous dont elle était pourvue. Il eût fallu un bélier pour l'ébranler. La robustesse de cette porte, les lames d'acier des remparts prouvaient que les Yezmites ne prenaient nul risque de voir celui qui hantait les ravins pénétrer dans leur cité. D'un autre côté, il était assez réconfortant de penser qu'il devait s'agir d'une créature de chair et de sang, et non pas d'un démon contre lequel verrous et fortifications eussent été sans

effet.

Conan se retourna vers le mystérieux labyrinthe en se demandant quelle sorte de monstruosité y était tapie. Le soleil n'était pas encore couché, mais il n'était déjà plus visible du fond de la gorge. Bien qu'il y eût de la lumière en suffisance, des nids d'ombre apparaissaient çà et là.

Alors un son s'éleva ; un martèlement assourdi et lent, comme si le batteur alternait ses coups pour marquer la cadence d'une troupe en marche. Ce bruit possédait une qualité singulière. Conan connaissait le son creux des troncs évidés des Kushites, celui frisé des timbales de cuivre des Hyrkaniens, et le tonnerre des tambours d'infanterie des Hyboriens, mais ce son ne rappelait rien de tout cela. Il se retourna vers Yanaidar, mais cela ne semblait pas provenir de la cité. On eût dit que cela venait de partout et de nulle part – ou encore peut-être des profondeurs de la terre.

Alors, ce bruit cessa.

Un demi-jour bleuté emplissait les ravins quand Conan s'engagea une nouvelle fois dans le labyrinthe. Après avoir suivi de sinueux goullets, il déboucha dans une gorge plus large qu'il pensait être celle, aperçue quelques minutes plus tôt, qui menait à la paroi sud de la cuvette. Mais il n'avait pas parcouru cinquante mètres lorsqu'elle se scinda en deux gorges plus étroites. Cet embranchement n'avait pas été visible depuis son point d'observation, et Conan ne savait dans quelle branche s'engager.

Alors qu'il balançait entre les deux, y plongeant tour à tour le regard, il se raidit subitement. Un ravin encore plus exigü débouchait au fond de celui de droite, y formant un nid d'ombres bleues. Là, quelque chose bougeait. Tétanisé, Conan fixait la monstrueuse chose humanoïde qui se dressa devant lui dans la demi-obscurité.

C'était comme l'incarnation de quelque horrible légende ; un singe géant, aussi grand sur ses pattes torses qu'un gorille. Il ressemblait aux monstrueux hommes-singes qui hantaient les montagnes entourant la mer de Vilayet, que Conan avait autrefois vus et combattus. Mais il était encore plus massif, et son poil,

plus long, comme celui d'un ours polaire, était d'un pâle gris-cendre, presque blanc.

Ses pieds et ses mains se rapprochaient plus de l'humain que ceux d'un gorille. Ce n'était pas une créature arboricole, mais un habitant des grandes plaines et des montagnes désolées. Sa face était simiesque bien que le nez fût plus saillant et la mâchoire inférieure moins agressive que chez le singe. Mais ces traits humains ne faisaient qu'amplifier la hideur de son aspect, et l'intelligence qui luisait dans ses petits yeux rouges était pleine de malignité.

Conan reconnut le monstre dont parlaient les mythes et les légendes du Nord, l'homme des neiges, le grand singe du désert interdit de Pathénie. Il avait entendu des contes descendus des plateaux perdus du pays de Loulan, qui y faisaient allusion. Des hommes, des guerriers avaient frémi à l'évocation de cette bête humaine d'apparition immémoriale qui s'était adaptée aux disettes et aux climats rudes des hautes terres du Nord.

Tout cela traversa l'esprit de Conan en un éclair. Homme et hominien se tenaient face à face, rigides, menaçants. Alors les parois du ravin répercutèrent le hurlement aigu, pénétrant du grand singe ; il se mit à charger en balançant ses grands bras et découvrant ses crocs jaunes et écumants.

Conan l'attendit, jambes fléchies, confiant en sa lame et son savoir-faire face à la force du puissant singe.

Les victimes du monstre lui étaient apportées, brisées, diminuées par la torture, ou mortes. L'étincelle semi-humaine qui habitait sa cervelle et le différenciait des autres animaux avait tiré une horrible exultation de l'agonie de ses proies. Bien qu'il se tînt debout, une chose luisante au poing, cet homme n'était qu'une faible créature de plus, qu'il allait déchirer, éviscérer, dont il allait briser le crâne pour se délecter du cerveau.

Conan savait qu'il fallait surtout éviter que ces bras immenses se referment sur lui. Le monstre était plus rapide que son allure maladroite ne le laissait supposer. D'un bond grotesque, il franchit les derniers mètres. Conan ne broncha pas avant que le monstre fût sur lui, refermant ses bras formidables ; alors, sa rapidité aurait

fait honte à un léopard.

Les griffes ne firent que déchirer sa tunique. Il avait fait un bond de côté tout en abattant son long coutelas, et un hurlement hideux se répercuta dans les ravines. Le poignet droit du singe était à demi tranché ; il ne tenait plus que par un lambeau de cuir épais. Malgré les jets de sang qu'il perdait par sa blessure, le monstre pivota pour charger de nouveau. Cette fois son attaque fut trop fulgurante pour que des muscles humains pussent s'y soustraire.

Conan parvint à éviter la patte gauche et ses ongles noirs, mais l'épaule massive du monstre le percuta. Les deux adversaires, déséquilibrés, partirent, collés l'un à l'autre, en direction de la paroi du ravin. Conan, avec l'énergie du désespoir, enfonça sa dague jusqu'à la garde dans le ventre du singe en un coup qu'il croyait mortel.

Ils s'écrasèrent ensemble contre la paroi. Le grand bras du singe enserrait comme un étau le corps frêle de Conan. Son hurlement continu l'assourdissait, et sa gueule écumante béait au-dessus de sa tête. Alors les formidables mâchoires claquèrent dans le vide et un grand frisson secoua le corps du singe. Une épouvantable convulsion suivit, qui permit à l'homme de se dégager. Il se jeta le plus loin possible et se releva tant bien que mal pour assister à l'agonie du monstre qui se tordait au pied de la muraille. Le coup de dague l'avait éventré ; la lame, labourant tripes et chairs, avait atteint le cœur de l'anthropoïde.

Conan tremblait de tous ses muscles. Sa charpente avait su résister suffisamment longtemps à la puissance du singe pour sortir vivant du terrible affrontement qui aurait mis en pièces un homme moins robuste. Mais cette horrible épreuve le laissait pantelant. Sa tunique était presque en lambeaux et de nombreuses mailles de son jaseran étaient déchirées. Les serres du monstre avaient tracé sur son dos des empreintes sanglantes. Il restait là, haletant comme après une longue course, le corps poissé de sang, le sien et celui du singe.

Conan frissonna. Le soleil rouge s'empalait sur un pic lointain. Tout devenait clair à présent. Les prisonniers brisés par les mauvais traitements passaient la porte du ravin pour servir de pâture au monstre.

Celui-ci, comme ceux qui vivaient autour de la mer de Vilayet, se nourrissait aussi bien de viande que de fourrage. Mais l'approvisionnement en chair humaine, sans doute irrégulier, ne devait pas suffire à apaiser l'appétit considérable d'une créature aussi active et volumineuse. D'où les melons et les navets que les Yezmites devaient lui apporter quotidiennement.

Conan déglutit, prenant soudain conscience de sa soif. Il venait de débarrasser les ravines de leur habitant, mais il se pouvait toujours qu'il mourût de faim ou de soif s'il ne trouvait pas un moyen de sortir de la cuvette. Cette désolation recelait sans aucun doute une source ou un bassin où le singe se désaltérerait, mais découvrir ce point d'eau pouvait lui prendre un mois.

Le crépuscule envahissait le labyrinthe lorsqu'il s'engagea dans le ravin de droite. Quarante pas plus loin, il retrouva la branche de gauche. Au fur et à mesure de sa progression, les parois étaient de plus en plus truffées de repaires caverneux qui recelaient le fumet persistant du grand singe. Il songea soudain qu'il y avait peut-être d'autres monstres, mais c'était peu probable, car les hurlements du premier auraient ameuté ses semblables.

Les montagnes étaient toutes proches maintenant. Le fond du ravin remontait, et il se termina bientôt sur un talus de rocaille que Conan escalada. De là-haut il apercevait la cité de Yanaidar, au delà de la dépression. Il était adossé à une falaise lisse et verticale où même une mouche aurait eu du mal à trouver une prise.

— Crom et Mitra ! grogna-t-il.

Il longea le sommet des éboulis jusqu'à l'interruption de la falaise. Là, le plateau s'arrêtait net sur un précipice. Il n'y avait d'autre choix que monter ou descendre.

Il ne pouvait être certain des distances dans cette pénombre, mais le fond du précipice devait bien se trouver à plusieurs longueurs de corde. Afin de s'en assurer, il déroula son câble et jeta dans le vide le grappin qui se balançait librement.

Conan retourna à la base de la falaise et continua vers l'autre côté du plateau. Il trouva une nouvelle fissure dont les parois étaient moins abruptes.

Tâtonnant à l'aide de son grappin, il trouva une corniche à une dizaine de mètres en contrebas. Ensuite la pente s'adoucissait un peu et faisait place à d'énormes éboulis. Il serait peut-être possible de descendre par ce chemin, mais ce serait périlleux, le moindre faux pas pouvant provoquer une chute vertigineuse. Mais une fille robuste comme Nanaïa devait pouvoir s'en tirer.

À présent il fallait qu'il se réintroduise à Yanaidar. Nanaïa était toujours cachée dans l'escalier secret du palais de Virata – si on ne l'avait pas découverte. En s'embusquant à proximité de la porte des Enfers, il allait peut-être pouvoir entrer quand le Yezmite chargé de nourrir le singe ouvrirait pour jeter la nourriture. Et puis peut-être que les hommes de Kushaf, à l'appel de Tubal, s'étaient mis en route pour Yanaidar.

De toute façon, il fallait essayer. Avec un léger haussement d'épaules, il prit la direction de la cité.

VII - Mort dans le palais

Conan retraversa la cuvette et arriva au ravin extérieur. Au-dessus de la petite falaise et des remparts, brillaient les lumières de la cité. Il entendit au loin l'étrange mélodie des cithares. Une femme chantait une mélodie plaintive. Au milieu des gorges sombres, jonchées de squelettes, Conan eut un sourire farouche.

Il n'y avait pas de nourriture devant la porte. Conan n'avait aucun moyen de savoir quand on apportait à manger au monstre, ou même si on allait s'en charger cette nuit-là.

Le joueur qu'il était tint le pari favorable. L'idée de ce qu'il pouvait arriver à Nanaïa le rendait fou d'impatience, mais il s'appuya contre le rocher sur lequel le battant de la porte devait se rabattre, et se mit à attendre, aussi immobile qu'une statue.

Une heure plus tard, alors que la patience commençait à lui faire défaut, il entendit un cliquetis de chaînes, et la porte fut entrebâillée.

Avant d'ouvrir complètement, le Yezmite s'assurait que le monstre ne se trouvait pas dans les parages. Enfin, il sortit avec une grande bassine de cuivre pleine

de légumes. Tout en la posant à terre, il fit entendre un étrange appel. Il ne s'était pas relevé quand Conan abattit son grand glaive ilbarsi. L'homme s'écroula et sa tête alla rouler vers le fond du ravin.

Conan risqua un œil à l'intérieur et vit que le couloir et les cellules étaient déserts. Il traîna le cadavre sans tête derrière un amoncellement de rochers.

Puis il revint sur ses pas, pénétra dans le couloir, referma la porte et poussa les verrous. Glaive au poing, il courut vers la porte secrète ouvrant sur le tunnel qui menait à l'escalier. S'ils ne pouvaient se cacher avec Nanaïa dans cet escalier secret, ils pourraient se barricader dans ce couloir pour attendre l'arrivée des Kushafi – s'ils venaient jamais.

Conan n'avait pas atteint la porte secrète quand, derrière lui, le grincement d'un gond le fit se retourner. La troisième porte s'ouvrait. Conan s'y précipita à l'instant où un homme en armes entra.

Il s'agissait d'un Hyrkanien, pareil à celui que Conan avait tué dans l'après-midi. Lorsqu'il vit son assaillant, il porta la main à son cimeterre.

D'un bond, Conan fut sur lui. De la pointe de son coutelas il repoussa l'Hyrkanien contre le bois de la porte.

— Silence ! siffla-t-il.

Le garde se figea, livide. Il retira la main du pommeau de sa lame et tendit ostensiblement les bras en signe de reddition.

— Est-ce qu'il y a d'autres gardes ? demanda Conan.

— Non, par Tarim ! Je suis le seul.

— Où est passée Nanaïa, la fille d'Iranistan ?

Conan croyait savoir où elle se trouvait, mais il espérait de cette façon apprendre si l'on s'était aperçu de son évasion ou si elle avait été reprise.

— Les dieux seuls le savent ! fit le garde. J'étais au nombre des gardes qui ont amené les Zuagirs dans leurs cellules. Nous avons trouvé la sentinelle dans celle-ci, avec la gorge à demi tranchée. Et la fille avait disparu. Ça a déclenché un sacré remue-ménage dans le palais ! Mais on m'a envoyé garder les Zuagirs, alors je ne sais rien de plus.

— Les Zuagirs ? fit Conan.

— Oui, ceux qui t'ont laissé monter l'escalier. Ils seront mis à mort demain.

— Où se trouvent-ils en ce moment ?

— Dans les autres cellules, de l'autre côté de cette porte. J'en arrive à l'instant.

— Tu vas faire demi-tour et repasser cette porte. Et n'essaie pas de faire le malin !

L'homme ouvrit la porte et se mit à marcher comme sur des lames de rasoir. Ils entrèrent dans un couloir identique, bordé de cellules. À l'apparition de Conan une clameur s'éleva de deux de ces cellules. Des mains nerveuses empoignèrent les barreaux ; des faces barbues s'y intercalèrent. Le silence revint aussitôt. Les sept prisonniers le considéraient avec des visages haineux. Conan poussa l'Hyrkanien devant eux et dit :

— Vous étiez de fidèles serviteurs ; pourquoi vous a-t-on arrêtés ?

Antar, fils de Hadi, cracha dans sa direction.

— À cause de toi, chien d'étranger ! Tu nous as surpris en haut de l'escalier, et le magus nous a condamnés à mort avant même qu'il apprenne que tu es un espion. Il a dit que nous étions des traîtres ou des imbéciles, et à l'aube nous allons périr sous les couteaux des tueurs de Zahak. Puisse Hanuman vous maudire tous les deux !

— Tu vas néanmoins aller au paradis, lui rappela Conan, puisque tu as fidèlement servi le magus et les fils de Yezm.

— Puissent des chiens ronger les os du magus de Yezm ! lança un autre Zuagir d'un ton venimeux.

— Que toi et le magus soyez enchaînés ensemble aux enfers ! s'écria un autre.

— Nous crachons sur son paradis ! fit encore un autre. Ce n'est que mensonges et tours de magie !

Conan se dit que Virata n'était pas parvenu à obtenir l'allégeance dont jouissaient ses ancêtres, quand leurs disciples s'immolaient gaiement à leur demande.

Il s'était emparé du trousseau de clés du garde, et le soupesait pensivement. Les Zuagirs n'avaient d'yeux que pour ces clés.

— Antar, fils de Hadi, reprit Conan, tes mains sont tachées du sang de nombreuses victimes, mais, lorsque je te connaissais, tu tenais ta parole. Le magus vous a

rejetés. Vous n'êtes plus à lui, vous Zuagirs. Vous ne lui devez plus rien.

Les yeux d'Antar étaient ceux d'un loup.

— Si je pouvais seulement l'expédier à Arallu avant moi, je mourrais heureux !

Tous maintenant étaient suspendus aux paroles de Conan.

— Etes-vous prêts à jurer, chaque homme sur l'honneur de son clan, de me suivre et de me servir jusqu'à ce que vengeance soit faite, ou que la mort vous libère de votre serment ? (Il fit passer les clés dans son dos pour ne pas avoir l'air de les brandir trop ostensiblement sous le nez d'hommes réduits à l'impuissance.) Virata va vous abattre comme des chiens. Je vous offre une possibilité de vengeance et, au pire, la chance de mourir dans l'honneur.

Les yeux d'Antar flamboyaient, ses mains noueuses frémissaient sur les barreaux.

— Aie confiance en nous ! dit-il.

— Oui, nous jurons ! s'écrièrent les autres. Nous jurons, chacun sur l'honneur de son clan !

La clameur ne s'était pas tue, lorsque Conan ouvrit les serrures. Farouches, cruels, indisciplinés, ces hommes du désert l'étaient sûrement selon des critères civilisés, mais ils possédaient leur code d'honneur ; celui-ci était assez proche de celui de ses pairs de la lointaine Cimmérie pour que Conan pût le comprendre.

Se pressant pour sortir de leurs cellules, ils se ruèrent sur l'Hyrkanien en hurlant :

— Tue ! tue ! C'est un des chiens de Zahak !

Conan leur arracha son prisonnier et étendit d'un coup de poing le plus enragé ; cela ne parut susciter aucun ressentiment chez les Zuagirs.

— Suffit ! rugit-il. C'est homme est à moi, et c'est moi qui déciderai de son sort.

Il poussa l'Hyrkanien vers le premier couloir, et les Zuagirs lui emboîtèrent le pas. Ayant juré de le servir, ils le suivaient aveuglément sans poser de questions. Dans le premier couloir, Conan ordonna à l'Hyrkanien de se déshabiller. L'homme s'exécuta en tremblant de peur d'être torturé.

— Echange tes vêtements avec lui, ordonna-t-il ensuite à Antar. (Dès que le farouche Zuagir eut

commencé d'obéir, Conan s'adressa à un autre homme :) Toi, sors par cette porte au bout du couloir...

— Mais il y a le diable-singe ! s'écria l'autre. Il va me mettre en pièces !

— Il est mort. Je l'ai tué de ma main. Dehors, derrière un rocher, tu trouveras un cadavre. Prends sa dague, et ramène aussi le tulwar que tu trouveras dans les environs.

Le Shémite jeta à Conan un regard plein d'appréhension et s'en fut. Conan remit sa dague à un Zuagir, et le kriss de l'Hyrkanien à un autre encore. Les autres ligotèrent et bâillonnèrent le garde, puis ils le transportèrent dans le tunnel dont Conan venait d'ouvrir la porte secrète. Antar avait revêtu le casque pointu, le manteau à longues manches et les pantalons de soie de l'Hyrkanien. Ses traits étaient suffisamment orientaux pour abuser quiconque s'attendait à trouver un Hyrkanien sous cet accoutrement. Conan pendant ce temps s'était coiffé de la kaffia d'Antar, bien rabattue sur le devant pour dissimuler en partie son visage.

— Il y en a encore deux sans armes, remarqua-t-il en inspectant sa petite troupe. Suivez-moi.

Il s'engagea dans le tunnel, enjamba le garde, et gagna le pied de l'escalier.

— Nanaïa ! appela-t-il à voix basse.

Il n'y eut pas de réponse.

Il gravit les degrés. Nulle trace de la jeune fille. Il retrouva pourtant, cachées derrière le panneau, les deux épées qu'il lui avait laissées. À présent chacun des huit hommes portait une arme de quelque sorte.

— Ils ont dû découvrir la fille, chuchota-t-il à l'oreille d'Antar. Où ont-ils pu l'emmener, s'ils ne l'ont pas ramenée à sa cellule ?

— Le magus fait châtier dans la salle du trône les filles qui ont commis des fautes, là où il t'a reçu ce matin.

— Conduis-nous. Qu'est-ce que c'est ?

Conan s'était retourné brusquement. Le lent martèlement qu'il avait entendu dans les ravins retentissait de nouveau. Cela semblait toujours sortir du sol. Les Zuagirs se regardaient les uns les autres, en blêmissant sous leur teint hâlé.

— Personne ne le sait, dit Antar en frissonnant. Ce

bruit est apparu il y a sept mois, et depuis il est toujours plus fort et plus fréquent. La première fois, le magus a mis la cité sens dessus dessous pour en découvrir la source. Après avoir cherché en vain, il a renoncé et exigé que personne n'y fasse attention, que personne n'en parle. Selon la rumeur, il passe des nuits entières dans son oratoire à tenter de découvrir par divination la source de ce bruit, mais la rumeur ne dit pas qu'il a trouvé quelque chose.

Le bruit cessa pendant les explications d'Antar.

— Bon, conduis-moi à cette salle du châtiment, dit Conan. Vous autres, suivez-nous, et marchez comme si vous étiez chez vous, mais en silence. Peut-être allons-nous réussir à abuser quelques-uns des chiens du palais.

— Le jardin du paradis serait le meilleur chemin, dit Antar. La nuit, un solide parti de Stygiens est posté devant la porte principale de la salle du trône.

Le couloir sur lequel donnait la chambre était désert. Le grand Zuagir prit la tête. Avec la tombée de la nuit, l'atmosphère de silence et de mystère s'était épaissie sur le palais du magus. Les lampes brûlaient faiblement, des ombres stagnaient partout et nulle brise n'agitait les tapisseries à l'éclat terne.

Les Zuagirs ne semblaient nullement dépaysés. Ils constituaient une bande dépenaillée, aux pieds légers, aux yeux de braise, qui longeait allègrement les galeries richement décorées comme une bande de voleurs nocturnes. Ils empruntaient les passages les moins fréquentés à cette heure de la nuit. Ils n'avaient encore rencontré personne lorsqu'ils aboutirent subitement devant une porte ouvragée que gardaient deux géants noirs, des Kushites, armés de tulwar au clair.

Silencieusement, à la vue des envahisseurs, ils levèrent leur lame ; ils étaient muets. Avides de vengeance, les Zuagirs se ruèrent sur eux. Ceux qui avaient une épée les engageaient, tandis que les autres, à quatre pattes, allaient les frapper à mort de leurs dagues. Ce fut une horrible boucherie, mais nécessaire.

— Toi, tu montes la garde ici, ordonna Conan à un de ses hommes.

Il ouvrit la porte et sortit dans le jardin qui était

désert sous les étoiles ; les fleurs luisaient légèrement, les arbres épais, les buissons formaient des masses sombres et mystérieuses. Les Zuagirs, armés maintenant des épées des Kushites, le suivaient.

Conan se dirigea vers le balcon qui, comme il le savait, surplombait le jardin, adroitement dissimulé par les branches des arbres. Trois Zuagirs se courbèrent afin qu'il pût leur monter sur le dos. L'instant d'après il s'était hissé tel un chat par-dessus le parapet.

Des bruits venaient de l'autre côté de la tenture qui masquait l'alcôve du balcon : les sanglots de terreur d'une femme et la voix de Virata.

Conan écarta légèrement le rideau. Il vit le magus vautre sur son trône sous un baldaquin de perles. Les deux Kushites ne se tenaient pas comme à l'accoutumée de part et d'autre de lui, telles des statues d'ébène. Accroupis sur le sol, devant le dais, ils affûtaient des stylets et faisaient rougir des fers dans un brasero. Nanaïa se trouvait étendue entre eux, bras et jambes en croix, poignets et chevilles liés à des pieux enfoncés dans des trous du dallage. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce, et les battants de bronze étaient clos et verrouillés.

— Dis-moi comment tu t'es échappée de ta cellule, interrogea Virata.

— Non ! Jamais !

Elle se mordit les lèvres pour conserver son contrôle d'elle-même.

— Est-ce grâce à Conan ?

— Vous m'avez demandé ? fit ce dernier en sortant de l'alcôve, son visage couturé barré d'un rictus sinistre.

Virata sursauta et poussa un petit cri. Les deux Kushites se relevèrent et portèrent la main à leurs armes.

Conan bondit et enfonça sa dague dans la gorge du premier avant qu'il eût dégainé. L'autre se précipita vers la fille et leva son cimenterre pour la décapiter avant de mourir à son tour. Conan défléchit le coup en interposant son coutelas, puis en une botte fulgurante, il plongea sa lame jusqu'à la garde dans le ventre du Noir. Emporté par son élan, celui-ci s'affala sur le Cimmérien qui, ployant l'échine, le prit sur ses

épaules, puis le hissa à bout de bras. Le Kushite se tordait en gémissant. Conan le projeta sur le sol où il mourut, les vertèbres brisées.

Conan se tourna vers le magus qui, au lieu d'essayer de fuir, venait à lui, les yeux écarquillés et fixes. Son regard possédait une singulière luminosité qui capta comme un aimant celui de Conan.

Tout à coup, celui-ci eut l'impression d'être couvert de chaînes, ou de s'enfoncer dans la fange des marécages de Stygie où pousse le lotus noir. Ses muscles étaient autant de gueuses de plomb. Couvert de sueur, il luttait en vain contre les invisibles liens.

Virata avançait lentement vers lui, les mains tendues en avant, les doigts agités de petits gestes rythmiques, et sans jamais détourner son étrange regard. Ses mains approchaient du cou de Conan. Celui-ci comprit en un éclair que grâce à son art occulte, cet homme frêle pouvait lui briser les vertèbres comme bois mort.

Les mains approchaient encore. Conan se raidissait toujours plus, mais sa vulnérabilité semblait croître à chaque pas du magus.

Alors Nanaïa poussa un long cri perçant, le hurlement d'une âme suppliciée en enfer.

Le magus sursauta, amorçant un quart de tour et, durant un bref instant, son regard quitta Conan. Celui-ci se sentit aussitôt soulagé d'un poids énorme. Virata se ressaisit immédiatement, mais il était trop tard, car, les yeux fixés sur sa poitrine, Conan se fendit en un coup formidable. Sa lame ne rencontra que le vide. Avec une rapidité surhumaine, le magus avait bondi en arrière. Il fit demi-tour et courut à la porte en criant :

— Au secours ! Gardes ! À moi !

À l'extérieur, des hommes vociféraient et tambourinaient sur la porte. Conan attendit que le magus empoignât les verrous. Alors sa lame franchit les airs. Elle atteignit Virata au milieu du dos, le traversa de part en part et le cloua à la porte comme un insecte sur une planche.

VIII - Les loups traqués

Conan alla dégager son coutelas ilbarsi. Le corps du magus glissa au sol. De l'autre côté de la porte, la

clameur croissait. En bas, dans le jardin, les Zuagirs, inquiets du sort de leur chef, ne tenaient plus en place et demandaient la permission de monter le rejoindre. Conan leur cria d'attendre, et alla libérer la fille. Il lui donna une pièce de soie prise sur le divan afin qu'elle s'en couvrit. Elle noua les bras autour du cou de son sauveur, en sanglotant hystériquement.

— Oh, Conan, je savais que tu viendrais ! Ils m'ont raconté que tu étais mort, mais je savais bien qu'ils ne pouvaient pas te tuer...

— Garde ça pour plus tard, fit-il d'un ton bourru.

Après avoir ramassé les armes des Kushites, il aida la fille à descendre, puis sauta à son tour dans le jardin.

— Et maintenant, seigneur ? demandèrent les Zuagirs, avides d'action désespérée.

— Nous revenons sur nos pas. Le passage secret et la porte des Enfers.

Ils partirent en courant. Conan tenait la fille par la main. Ils n'avaient pas fait dix pas lorsque, devant eux, un fracas métallique vint le disputer au vacarme qui, dans leur dos, s'élevait du palais. Une porte claqua comme un coup de tonnerre, et une silhouette sortit des fourrés. C'était le Zuagir qui était resté pour monter la garde devant la porte ouvragée. Il jurait et étreignait son avant-bras ensanglanté.

— Des chiens hyrkaniens sont à la porte ! cria-t-il. Quelqu'un nous a vu tuer les Kushites et est allé avertir Zahak. J'ai réussi à en éventrer un et à refermer la porte, mais elle ne va pas leur résister longtemps !

— Antar, demanda Conan, y a-t-il moyen de quitter ce jardin sans passer par le palais ?

— Par ici ! lança le Zuagir en partant vers le mur septentrional que masquaient les frondaisons.

On entendait, de l'autre côté du jardin, les Hyrkaniens fracasser la porte. Antar, éclaircissant les buissons à grands coups d'épée, découvrit une poterne habilement dissimulée dans la muraille. Conan passa la poignée de son coutelas dans la chaîne rouillée et lui imprima une vigoureuse torsion ; les Zuagirs l'observaient, haletants, tandis que derrière eux la rumeur grandissait. Enfin la chaîne céda. Ils émergèrent dans un autre jardin, plus petit et éclairé de suspensions, à l'instant où des silhouettes en armes se

répandaient dans le jardin du paradis.

Au centre du jardin où les fugitifs venaient de pénétrer, se dressait la haute tour que Conan avait remarquée en arrivant au palais. Elle supportait, au deuxième étage, un balcon treillagé. De section carrée, elle mesurait une centaine de mètres de haut et s'évasait à son sommet en une plate-forme d'observation.

— Par où sort-on d'ici ? demanda Conan.

— Cette porte conduit au palais, fit Antar en tendant le bras. Elle débouche non loin de l'escalier qui mène aux cachots.

— Allons-y ! (Conan referma la porte et enfonça en guise de clavette une dague entre deux pierres du mur.) Cela les arrêtera au moins quelques secondes.

Ils traversèrent le petit jardin jusqu'à la porte qu'Antar venait d'indiquer. Mais elle était fermée de l'intérieur, et le vigoureux coup d'épaule de Conan ne l'ébranla pas.

Derrière eux les cris vengeurs allaient crescendo. La porte commençait à céder ; déjà on apercevait les faces haineuses des guerriers de Zahak.

— La tour ! rugit Conan. Si nous parvenons à y pénétrer...

— Le magus se livrait à ses sorcelleries dans la salle du haut, haletait un Zuagir qui courait derrière lui. En dehors du Tigre, il n'y laissait entrer personne. Mais les hommes disent qu'il s'y trouve une armurerie. Des gardes dorment au rez-de-chaussée...

— Dépêchez-vous ! exhorta Conan qui courait en tête, entraînant Nanaïa si vivement qu'elle semblait flotter comme un drapeau.

La porte du mur céda d'un seul coup, laissant passer une meute d'Hyrkaniens qui s'affalèrent les uns sur les autres tant grande était leur hâte. D'après le vacarme qui arrivait de toutes les directions, il ne restait plus que quelques minutes avant que tous les accès au jardin de la tour ne livrent passage à des hommes en armes.

La poterne de la tour s'ouvrit. En sortirent cinq gardes éberlués. Ils poussèrent un cri de surprise en voyant se ruer sur eux cette nuée d'hommes aux yeux et aux dents luisant sous les lanternes suspendues. Ils allaient dégainer leurs armes quand Conan d'un coup

en faucha deux. Les Zuagirs tombèrent sur les trois autres, et il n'y eut plus bientôt que cinq formes baignant dans une mare écarlate.

Mais on distinguait le reflet des cuirasses des Hyrkaniens qui accouraient vers la tour. Les Zuagirs se ruèrent à l'intérieur. Conan referma violemment la porte de bronze et poussa un verrou qui aurait résisté à la charge d'un éléphant, à l'instant où les Hyrkaniens atteignaient le pied de la tour.

Conan et les siens montèrent les escaliers quatre à quatre, à l'exception d'un homme qui s'effondra d'avoir perdu trop de sang. Conan le prit sur son dos pour le déposer sur le palier ; puis il demanda à Nanaïa de panser l'horrible blessure faite par un des hommes d'armes qu'ils venaient de tuer.

Ensuite, il inspecta les lieux. Ils se trouvaient au second étage dans une salle percée de meurtrières et d'une porte donnant sur le balcon. La lumière des suspensions du jardin entraînait par les meurtrières et éclairait faiblement les murs où s'étagaient des râteliers ; il se trouvait là des heaumes, des cuirasses, des boucliers, des piques, des épées, des haches, des masses d'armes, des arcs et quantité de flèches. Il y avait de quoi équiper une armée et sans doute les étages supérieurs regorgeaient-ils également d'armement. Virata avait fait de cette tour son donjon, son arsenal et son oratoire.

Avec des exclamations de joie, les Zuagirs se saisirent d'arcs et de carquois, et coururent sur le balcon. Bien que plusieurs fussent légèrement blessés, ils se mirent à tirer à travers les mailles du treillage sur la meute hurlante qui grouillait au pied de la tour.

Une grêle de traits leur répondit, crépitant sur le treillage qui en laissait peu passer. Les assaillants tiraient au juger car ils ne voyaient pas les Zuagirs qui baignaient dans l'ombre. Il en arrivait de partout. Zahak n'était pas en vue, mais une centaine de ses Hyrkaniens se mêlaient à des hommes de toutes races. Ils grouillaient dans le jardin en hurlant comme des suppôts de l'enfer.

Les lanternes qui oscillaient follement sous l'impact des arbustes renversés éclairaient les trognes tordues par la rage. Sur toute l'étendue du jardin, les reflets des

lames d'acier jetaient mille éclairs. Les cordes des arcs vibraient sans cesse. Massifs et buissons étaient foulés, mis en pièces par la meute en furie qui allait et venait au pied de la tour. Boum ! À l'aide d'une lourde poutre, ils tentaient d'abattre la porte.

— Visez ceux qui manient le bélier ! aboya Conan en ployant l'arc le plus rigide qu'il eût trouvé sur les râteliers.

Le surplombement du balcon empêchait les assiégés de voir ceux qui se trouvaient à la tête du bélier, mais, au fur et à mesure qu'ils blessaient ou tuaient ceux de l'arrière, les autres ne pouvaient que laisser tomber la poutre qui devenait trop pesante. Se retournant, Conan eut la surprise de voir Nanaïa, le drap de soie noué en manière de chemise, qui tirait avec les Zuagirs.

— Je croyais t'avoir dit de...

— Tu n'as rien qui puisse me servir de manchon ? se contenta-t-elle de répondre. La corde de mon arc me met le bras en sang.

Conan se détourna en soupirant et se remit à tirer. Il comprit pourquoi ils avaient été si promptement cernés, lorsque la voix d'Olgerd Vladislav domina la clameur en claquant comme un coup de fouet. Le Zaporoskan, rapidement mis au courant de la mort de Virata, avait sans doute pris immédiatement le commandement de l'ensemble des troupes.

— Ils apportent des échelles, annonça Antar.

Le regard de Conan fouilla la nuit. À la lueur des lanternes, il aperçut trois longues échelles qui s'approchaient du donjon, portées chacune par plusieurs hommes. Il bondit dans l'armurerie dont il ramena une longue pique.

Deux hommes tenaient contre le sol la base de l'une des échelles, tandis que deux autres couraient vers la tour en la portant à bout de bras au-dessus de leur tête. Le sommet de l'échelle vint porter sur le treillage.

— Il faut la repousser ! Fais-la basculer ! criaient les Zuagirs, comme l'un d'eux passait son épée contre les mailles du treillage.

— Reculez ! ordonna Conan. Je m'en charge.

Il attendit que plusieurs hommes se fussent rués vers le haut de l'échelle. Le premier était un puissant guerrier armé d'une hache de bataille. À l'instant où il

levait son arme pour fracasser le treillage, Conan posa le bout de sa pique sur un échelon et poussa. Lentement, l'échelle partit en arrière. Ceux qui s'y trouvaient lâchèrent leurs armes pour se raccrocher aux barreaux. Le tout s'effondra sur les premiers rangs des assiégeants.

— Par ici ! Ils en posent une autre ! cria un Zuagir.

Conan courut à l'autre bout du balcon et repoussa une seconde échelle. La troisième était à demi levée quand une volée de flèches abattit les hommes qui la dressaient.

— Continuez de tirer, rugit Conan en laissant sa pique pour le grand arc.

Cette incessante grêle de traits, à laquelle elles ne pouvaient répondre de façon efficace, sapait le moral des troupes de Yanaidar. Elles finirent par se disperser pour gagner quelque abri. Les Zuagirs saluèrent ce repli avec de grands cris de joie et de longs tirs obliques.

En quelques instants, le jardin se vida à l'exception des morts et des mourants. On distinguait cependant des mouvements de troupes derrière les murs et sur les toits environnants.

Conan rentra dans l'armurerie et monta les escaliers. Il traversa plusieurs salles encombrées d'armements et arriva dans l'oratoire du magus. Il n'accorda qu'un bref regard aux manuscrits poussiéreux et aux étranges instruments, et poursuivit son ascension jusqu'à la plate-forme d'observation.

De là-haut, il put prendre la mesure de la situation. Le palais, ainsi qu'il le découvrait à présent, était entouré de jardins sauf sur le devant où se trouvait une vaste esplanade. Le tout était enclos d'une muraille extérieure. Des murs, plus modestes, séparaient les jardins à la façon des rayons d'une roue, la grande muraille figurant la jante.

Le jardin, dans lequel se dressait la tour, se trouvait au nord-ouest du palais, près de l'esplanade dont il était séparé par un muret. Un autre muret le séparait du jardin suivant. Ces deux jardins étaient contigus au jardin du paradis qui était à demi enclos dans le mur du palais.

Au delà de la muraille extérieure entourant les terres

du palais, s'étendaient les toits de la ville. La maison la plus proche n'était pas à plus de trente pas du mur. Des lumières brillaient partout, dans le palais, les jardins et les maisons adjacentes.

Le bruit, les cris et les plaintes, les jurons et le cliquetis des armes décreurent subitement. Alors, la voix d'Olgerd Vladislav s'éleva derrière le mur de l'esplanade.

— Es-tu prêt à te rendre, Conan ?

Le Cimmérien éclata d'un rire sonore.

— Viens donc nous chercher !

— C'est ce que je vais faire – au lever du jour, promet le Zaporoskan. C'est comme si tu étais déjà mort.

— Tu m'as dit la même chose du haut des remparts. Mais je suis toujours vivant, et le singe est mort !

Conan s'était exprimé en hyrkanien. Un cri de colère où perçait l'incrédulité monta de tous côtés. Il reprit :

— Les Yezmites savent-ils que le magus est mort, Olgerd ?

— Ils savent surtout qu'Olgerd Vladislav est le seul maître de Yanaidar, ainsi qu'il l'a toujours été ! J'ignore comment tu as tué le singe ou comment tu as sorti ces chiens zuagirs de leurs cellules, mais je vais accrocher vos dépouilles sur ce mur avant que le soleil ait monté d'une heure !

De grands coups se mirent à arriver de l'autre côté de l'esplanade, invisible de l'endroit où se trouvait Conan.

— Tu entends ça, pourceau de Cimmérien ? reprit Olgerd. Mes hommes sont en train de construire une hélépole, une tour mobile, capable d'arrêter tes flèches et d'abriter cinquante guerriers. Au lever du jour, nous la pousserons jusqu'au donjon et nous l'envahirons. C'en sera fait de toi, maudit chien !

— C'est cela, envoie-les donc, tes guerriers. Avec ou sans tour nous les tomberons comme des lapins.

Le Zaporoskan répondit d'un rire moqueur, et ce fut la fin des pourparlers. Conan envisagea un moment de faire une sortie, mais il abandonna vite l'idée. Des guerriers se massaient derrière chaque mur du jardin, et une telle tentative eût été un pur suicide. La forteresse était devenue une prison.

En son for intérieur, Conan admit que si les Kushafi n'arrivaient pas à temps, ni sa force, ni sa férocité, ni l'aide des Zuagirs n'y pourrait changer quoi que ce fût.

Les coups de marteau semblaient redoubler d'ardeur. Même si les Kushafi arrivaient à l'aube, il serait sans doute trop tard. Pour faire entrer leur machine de guerre dans le jardin, les Yezmites allaient devoir abattre le muret, mais cela ne leur prendrait pas beaucoup de temps.

Les Zuagirs ne partageaient pas les sombres pressentiments de leur chef. Ils venaient déjà de se tailler une belle victoire ; ils avaient une solide position, un chef qu'ils vénéraient, et une inépuisable réserve de projectiles. Que fallait-il de plus à un guerrier ?

Le Zuagir blessé mourut alors que l'aube commençait de faire pâlir les lanternes du jardin. Conan considérait sa pitoyable bande. Les Zuagirs erraient sur le balcon en jetant des coups d'œil à travers les lattes de bois, tandis que Nanaïa, épuisée, dormait à même le sol, enveloppée dans le drap de soie.

Les coups de marteau cessèrent. Le silence ne dura pas, et on entendit bientôt le grincement de grandes roues. La machine de guerre des Yezmites n'était pas encore visible, mais l'on apercevait par delà le mur d'enceinte les formes sombres d'hommes juchés sur les toits. Plus loin, derrière les maisons et les bouquets d'arbres, il n'y avait personne sur les fortifications qui festonnaient le rebord du plateau. De toute évidence, les gardes de l'endroit, nullement ébranlés par le sort d'Antar et ses hommes, avaient abandonné leur poste pour se joindre aux combats. Conan aperçut cependant une douzaine d'hommes qui marchaient sur la route menant à l'escalier. Olgerd n'entendait pas laisser ce point non gardé.

Conan se tourna vers ses six Zuagirs qui le regardaient sans mot dire, le visage mangé par la barbe, les yeux injectés de sang.

— Les Kushafi ne sont pas venus, dit-il. Olgerd va faire avancer ces chiens à l'abri du grand bouclier sur roue. Ils vont lancer des passerelles et prendre pied sur ce balcon. Nous allons en tuer quelques-uns ; puis nous

mourrons.

— Ce sera comme Hanuman en a décidé, répondirent-ils. Nous en tuons beaucoup avant de mourir.

Palpant leurs armes, ils retroussèrent les lèvres en un sourire cruel. On eût dit des loups affamés dans le petit matin.

Conan se tourna et vit la formidable machine qui traversait l'esplanade en grondant. Il s'agissait d'un assemblage massif de poutres, de bronze et de fer, le tout monté sur des roues de char à bœufs. Au moins cinquante hommes pouvaient se tasser derrière à l'abri des flèches. Elle roula jusqu'au muret et s'immobilisa. Des masses entrèrent en action et commencèrent d'abattre l'obstacle.

Le bruit réveilla Nanaïa. Elle se mit sur son séant, se frotta les yeux, regarda alentour et, avec un cri, courut se jeter dans les bras de Conan.

— Tais-toi. Nous allons les exterminer, fit-il d'un ton bourru bien qu'il pensât exactement le contraire.

À présent il ne pouvait plus rien pour elle, sinon lui faire un rempart de son corps, ou peut-être lui réserver son ultime coup d'épée.

— Le mur s'effondre, marmonna un Zuagir à l'œil de lynx. De la poussière s'élève sous les marteaux. Bientôt nous pourrions voir ceux qui les manœuvrent.

Des moellons tombaient du faite du mur ; un pan entier s'effondra. Des hommes se coulèrent dans la brèche, ramassèrent les pierres et les emportèrent. Conan banda le grand arc hyrkanien et tira une flèche en une longue trajectoire courbe vers la brèche. Un Yezmite s'écroula en hurlant. Les autres l'enlevèrent et continuèrent de s'ouvrir un chemin. Derrière se dressait la tour de siège dont les occupants impatients criaient aux sapeurs de se dépêcher. Conan leur décochait trait sur trait. La plupart se brisaient sur les pierres, mais de temps en temps l'un d'eux trouvait cible humaine. Lorsque les hommes, exténués, semblaient sur le point de flancher, la voix cinglante d'Olgerd les faisait redoubler d'ardeur.

Tandis que le soleil se levait, projetant des ombres démesurées dans les jardins, les derniers vestiges du muret furent déblayés. Alors, avec force couinements

et grincements, la tour s'ébranla. Les Zuagirs tirèrent dessus, mais leurs flèches se fichèrent dans les peaux qui en recouvraient l'avant. La tour était aussi haute que le balcon sur lequel ils se tenaient ; des échelons permettaient d'y monter par l'arrière. Dès qu'elle serait accolée au donjon, les Yezmites y grimperaient, traverseraient la plateforme dont elle était surmontée, et fracasseraient le frêle treillage du balcon.

— Vous vous êtes bien battus, dit Conan à ses hommes. Nous allons mourir fièrement en emportant avec nous autant de ces maudits chiens que nous le pourrons. Au lieu de les attendre ici, nous allons sauter sur la plate-forme, les en chasser, puis nous abattons tous ceux qui essaieront de monter.

— Les archers nous cribleront depuis le sol, objecta Antar.

Conan haussa les épaules. Un sinistre sourire étira ses lèvres.

— En attendant nous nous amuserons un peu. Allez à l'armurerie prendre des piques ; pour ce genre de contre-attaque, rien de tel qu'une bonne ligne de lances. Apportez aussi deux grands boucliers ; ceux qui seront sur les flancs les porteront.

Un instant plus tard, Conan eut devant lui les six Zuagirs survivants, armés de piques et prêts à en découdre ; il tenait, lui, une grosse hache de bataille dont il allait se servir pour pulvériser le treillage et mener l'assaut de la plate-forme.

L'hélépole roulait toujours vers le donjon, et les hommes massés derrière poussaient déjà des cris de triomphe.

Alors, quand elle ne fut plus qu'à une longueur de pique de la muraille, elle s'immobilisa. Les longues trompettes mugirent, une immense clameur s'éleva, et les hommes qui se trouvaient derrière la tour commencèrent à refluer vers la brèche du mur.

IX - Le destin de Yanaidar

— Crom, Mitra et Assura ! rugit Conan en jetant sa hache contre le sol. Ces chiens ne vont quand même pas s'enfuir avant qu'on les ait caressés !

Il allait de long en large sur le balcon en essayant de

voir ce qu'il se passait, mais la masse de l'hélépole désertée lui bouchait la vue. Alors, il se rua à l'intérieur et monta précipitamment jusqu'à la plate-forme d'observation.

Il porta le regard en direction du nord, par-dessus les toits de Yanaidar, vers la route qui s'étirait dans le matin naissant. Là, une demi-douzaine d'hommes couraient. Derrière eux, d'autres silhouettes se glissaient à travers les fortifications du bord de la mesa. Un grand cri éperdu retentit dans la cité soudainement silencieuse. Puis s'éleva le mystérieux martèlement qui avait déjà par deux fois stupéfait Conan. Cette fois pourtant, peu lui importait si tous les suppôts des Enfers menaient une sarabande sous Yanaidar.

— Balash ! s'écria-t-il.

Une fois de plus, la négligence des gardes de l'escalier l'avait servi. Les Kushafi avaient gravi l'escalier à temps pour massacrer les sentinelles qui venaient y monter la garde. Ceux qui envahissaient le plateau étaient plus nombreux que ce qu'aurait pu aligner le seul village de Kushaf, et Conan, même à cette distance, pouvait distinguer les pantalons de soie rouge de ses Kozaki.

Dans Yanaidar, la première stupeur avait fait place à une réaction énergique. Des hommes vociféraient sur les toits ou couraient dans les rues. Peu à peu la nouvelle de l'invasion se répandait. Conan ne fut pas surpris d'entendre quelques instants plus tard la voix cinglante d'Olgerd qui donnait ses ordres.

Bientôt, sortant des jardins et des maisons, des hommes se déversèrent sur l'esplanade. Conan aperçut Olgerd à l'autre bout d'une rue, entouré d'un fort parti d'Hyrkaniens en cuirasse étincelante, à la tête duquel frémissait le panache du casque de Zahak. À leur suite, en bon ordre pour des barbares, se pressaient des centaines de guerriers yezmites. De toute évidence, Olgerd leur avait enseigné les rudiments de la guerre civilisée.

Ils défilaient comme s'ils projetaient de prendre position sur la plaine afin de s'y mesurer à la horde des envahisseurs, mais, parvenus au bout de la rue, ils se dispersèrent pour s'embusquer dans les maisons et les

jardins riverains.

Les Kushafi étaient encore trop loin pour voir ce qu'il se passait dans la cité. Quand ils furent suffisamment près pour observer la rue, celle-ci paraissait déserte. Cependant, de son perchoir, Conan apercevait des silhouettes menaçantes embusquées derrière les muretins, des archers tapis sur les toits en terrasse. Les Kushafi fonçaient tête baissée dans un piège, et il n'y pouvait rien. Il émit un grognement étranglé.

Un Zuagir déboucha haletant des escaliers et vint se poster derrière lui. Il parla entre ses dents dont il se servait pour nouer un bandage grossier autour de son poignet blessé.

— Ce sont tes amis ? Ces idiots sont en train de s'avancer entre les crocs de la mort.

— Je sais, marmonna Conan.

— Voilà ce qu'il va se passer. Du temps où j'étais garde du palais, j'ai entendu le Tigre expliquer à ses officiers son plan défensif. Tu vois ce verger au bout de la rue, sur le côté est ? Cinquante hommes s'y cachent. De l'autre côté, il y a un jardin qu'on appelle le jardin du Stygien ; là aussi, cinquante guerriers. La maison voisine en est pleine, ainsi que les trois autres qui lui font face.

— Pourquoi me racontes-tu ça ? Je vois bien ces chiens couchés dans le verger et sur les toits.

— Les hommes qui sont dans le verger et le jardin vont laisser passer les Ilbarsi. Quand ils se seront engagés entre les maisons, les archers des toits se mettront à tirer, pendant que les autres sortiront de leurs cachettes pour les prendre en tenailles. Pas un homme n'en réchappera.

— Si seulement je pouvais les avertir ! grogna Conan. Viens, on redescend.

Il dévala les escaliers et appela Antar et les autres Zuagirs.

— Nous allons les prendre à revers, annonça-t-il.

— À sept contre sept cents ? fit Antar. Je ne suis pas un lâche, mais...

En quelques mots, Conan les instruisit de ce qu'il avait vu du haut de la tour.

— Si, à l'instant où Olgerd déclenche son piège,

nous arrivons à prendre les Yezmites à revers, peut-être parviendrons-nous à faire basculer le sort. Nous n'avons rien à perdre. Si Olgerd massacre mes amis, il viendra ensuite s'occuper de nous.

— Mais qu'est-ce qui va nous distinguer des chiens d'Olgerd ? objecta encore le Zuagir. Tes amis vont frapper d'abord et poser des questions ensuite.

— Venez par là. (Dans l'armurerie, Conan distribua aux Zuagirs des cottes de mailles argentées et des casques de bronze de forme ancienne et surmontés d'une haute crinière qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait vu à Yanaidar.) Revêtez ça. Restez groupés, criez « Conan ! » en guise de cri de guerre, et tout va très bien se passer.

Les Zuagirs se mirent à regimber lorsqu'ils eurent soupesé leur jaseran, et à se plaindre des casques dont les oreillons et le nasal qui leur recouvraient presque toute la face les aveuglaient.

— Mettez-les ! rugit Conan. Nous livrerons un combat en règle, et non une de ces escarmouches de chacal du désert dont vous avez l'habitude. Bon, attendez-moi ici, jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

Il retourna au sommet de la tour. Les Libres Compagnons et les Kushafi marchaient en rangs serrés. Ils s'immobilisèrent. Ce vieux loup de Balash était trop astucieux pour foncer tête baissée dans une ville dont il ignorait tout. Il envoya quelques éclaireurs reconnaître le terrain. Ceux-ci disparurent derrière les maisons et revinrent bientôt en courant vers le gros de la troupe. Une centaine de Yezmites les poursuivaient en désordre.

Les envahisseurs se placèrent en ligne de bataille.

Le soleil faisait luire les traits qu'échangeaient les deux groupes. Quelques Yezmites tombèrent, et le reste engagea Kozaki et Kushafi. Il y eut un moment de confusion où, dans un nuage de poussière, on ne vit plus que le miroitement des lames. Puis les Yezmites rompirent le combat et s'enfuirent en direction des habitations. Ainsi que Conan le craignait, les envahisseurs se lancèrent à leurs trousses en hurlant comme des démons assoiffés de sang. Il savait que la poignée de Yezmites n'avait été qu'un appât destiné à

attirer ses hommes dans l'embuscade. Sinon, jamais Olgerd n'aurait envoyé une force si faible au-devant de l'ennemi.

Bien qu'il ne pût les retenir, Balash parvint néanmoins à leur faire adopter une formation plus compacte tandis qu'ils parvenaient à l'extrémité de la rue.

Ils n'avaient pas encore atteint les maisons et se trouvaient à moins de cinquante enjambées du dernier Yezmite, lorsque Conan dévala les escaliers du donjon.

— Allons-y ! lança-t-il. Nanaïa, tu restes ici. Referme la porte derrière nous !

Ils jaillirent de la tour, contournèrent la machine de guerre et s'engouffrèrent dans la brèche du mur. Personne ne leur barra le chemin. Olgerd avait dû sortir du palais tous ceux qui étaient capables de porter les armes.

Antar en tête, le petit groupe traversa le palais pour déboucher sous le portique de l'entrée principale. À cet instant, le signal de l'attaque yezmite fut donné par le rugissement assourdissant des longues trompettes de bronze des Hyrkaniens d'Olgerd. Lorsque Conan et ses Zuagirs arrivèrent dans la rue, le piège s'était refermé. Il vit les dos d'une masse de Yezmites qui, emplissant toute la largeur de la rue, ferraillaient contre l'envahisseur, tandis que, depuis les toits environnants, les archers décochaient une grêle de flèches sur la mêlée.

Promptement et silencieusement, Conan amena sa petite troupe sur les derniers Yezmites. Chaque Zuagir embrocha un ennemi et dégagea sa pique pour frapper encore et encore, pendant qu'au milieu de la ligne Conan maniait furieusement sa hache de bataille, fracassant des crânes ou tranchant des bras à hauteur d'épaule. Au fur et à mesure que leurs piques se brisaient ou restaient fichées dans leurs victimes, les Zuagirs tiraient l'épée.

Telle était la furie de l'assaut de Conan et de ses hommes, qu'ils purent abattre trois fois leur nombre avant que les Yezmites ne se rendissent compte qu'on les avait pris à revers. Lorsqu'ils se retournèrent, l'appareil inhabituel de l'agresseur et les corps mutilés de leurs camarades les firent reculer d'effroi. Ces sept

hommes bizarrement accoutrés et qui se battaient comme des diables leur parurent une armée.

— Conan ! Conan ! hurlaient les Zuagirs.

Ce cri galvanisa la troupe encerclée. Il ne restait plus que deux hommes entre Conan et les siens. L'un fut embroché par le Kozak qui lui faisait face. Conan abattit si vigoureusement sa hache sur le casque de l'autre que non seulement il lui fendit le crâne, mais qu'il en brisa le manche de son arme.

Un instant d'accalmie s'ensuivit – d'accalmie et de flottement car Kozaki et Zuagirs se retrouvaient face à face, et nul ne savait à quoi s'en tenir sur l'identité des autres. Alors Conan releva son casque pour découvrir son visage.

— À moi ! hurla-t-il par-dessus le vacarme. Etrillons-les, mes frères.

— C'est Conan ! s'écria le Libre Compagnon le plus proche. (Et ce cri fut repris par toute l'armée.)

— Dix mille pièces d'or pour la tête du Cimmérien ! fit quelque part la voix dure d'Olgerd Vladislav.

Le fracas des armes redoubla comme redoublèrent les cris, les imprécations et les plaintes. La bataille se fragmentait en centaines de combats singuliers ou d'affrontements entre de petits groupes. Ils parcouraient la rue en tous sens, piétinant morts et blessés ; ils s'engouffraient dans les maisons, fracassaient le mobilier, ferraillaient dans les escaliers, ou débouchaient sur les toits où Kushafi et Kozaki eurent vite raison des archers qui y étaient postés.

Il n'y eut dès lors plus rien qui ressemblât à un ordre ou une tactique quelconque. Nul ne recevait d'ordres et nul n'en donnait. Ce n'était plus qu'une boucherie aveugle, suante et haletante ; on s'étripait au corps à corps, les pieds dans une mare de sang. Inextricablement emmêlée, la masse des combattants bondissait et tournoyait le long de la rue principale de Yanaidar, débordait dans les ruelles et les jardins. Il y avait peu de différence entre les effectifs des deux hordes rivales. L'issue de la bataille n'était pas encore décidée, et nul ne savait quel tour prenaient les combats ; chacun était bien trop occupé à tuer et ne pas se faire tuer pour se soucier de ce qu'il se passait autour de lui.

Conan ne s'égosilla pas à essayer d'ordonner ce chaos. Tactique et stratégie n'étaient plus de mise ; les plus forts, les plus féroces allaient l'emporter. Cerné par une meute hurlante, il ne pouvait que fendre autant de crânes et répandre autant de tripes qu'il le pouvait, et laisser les dieux du hasard décider de l'issue du combat.

Alors, de même que se disperse la brume lorsque la brise se lève, la bataille commença à perdre de son intensité. Et Conan comprit que l'un des camps flanchait. La folie furieuse des Yezmites provoquée par les drogues que leur avaient administrées leurs chefs, s'estompait.

Conan aperçut Olgerd Vladislav. Le casque et la cuirasse du Zaporoskan étaient bosselés et maculés de sang, ses vêtements en lambeaux, mais ses muscles puissants frémissaient toujours au jeu fulgurant de son sabre. Ses yeux gris flamboyaient, un sourire farouche étirait ses lèvres. Trois Kushafi gisaient à ses pieds, et son sabre tenait tête à une demi-douzaine de lames. À sa gauche et à sa droite, Hyrkaniens de Khitaï luttèrent contre de farouches Kushafi.

Conan aperçut également Tubal pour la première fois. Pareil à un buffle, il labourait le champ de bataille, nourrissant sa furie sanguinaire de formidables coups d'épée. Lorsqu'il vit son ami sortir de la mêlée, Conan entreprit de se frayer un chemin jusqu'à Olgerd.

En voyant arriver le Cimmérien, l'autre éclata d'un rire impétueux. Du sang courait sur le jaseran de Conan et formait de petits ruisseaux au long de ses bras puissants et hâlés. Son long coutelas ilbarsi était rouge jusqu'à la garde.

— Viens donc mourir, Conan ! lui cria Olgerd.

Et Conan alla comme va un Kozak. Olgerd bondit à sa rencontre, et ils combattirent comme combattent les Kozaki, chacun attaquant en même temps, portant coup sur coup, trop rapidement pour que l'œil des témoins pût suivre l'action.

Les guerriers ensanglantés, haletants, cessèrent le combat pour former cercle et regarder leurs chefs qui allaient sceller le destin de Yanaidar.

Conan trébucha, perdant contact avec la lame du Zaporoskan.

Olgerd poussa un cri perçant et leva son sabre. Avant qu'il eût pu frapper, ou même réaliser que le Cimmérien venait de le tromper, le long coutelas, poussé par les muscles d'acier de Conan, perfora sa cuirasse à l'endroit du cœur. Il était mort avant d'avoir touché terre.

Comme il se redressait, Conan entendit une nouvelle clameur, différente de celle qu'il attendait de ses hommes se jetant sur les derniers Yezmites. Il se retourna et aperçut une troupe en solide formation qui remontait la rue en balayant les combattants épars. Lorsque les nouveaux arrivants furent plus proches, Conan reconnut les hauberts dorés et les panaches de la garde royale d'Iranistan. À leur tête se trouvait le puissant Gotarza qui, de son grand cimeterre, frappait indifféremment Yezmites et Kozaki.

En quelques secondes, tout l'aspect de la bataille avait changé. Quelques Yezmites s'enfuirent. Conan s'écria : « À moi, Kozaki ! », et sa bande vint se rassembler autour de lui, accompagnée des Kushafi et de quelques-uns des Yezmites. Ces derniers, trouvant en Conan le seul chef actif contre le nouvel ennemi commun, se joignaient à ceux qu'ils combattaient encore quelques instants plus tôt.

Conan se retrouva face à Gotarza qui portait des coups capables d'abattre de jeunes chênes. La lame ébréchée de Conan chantait en fendant l'air trop vivement pour que le regard pût la suivre, mais l'Iranistarien ne le lui rendait en rien. Le sang d'une blessure au front ruisselait sur le côté du visage de Gotarza, une estafilade à l'épaule poissait d'écarlate le devant du jaseran de Conan. Mais leurs fers tournoyaient, s'entrechoquaient, et nul ne parvenait à prendre en défaut la garde de son adversaire.

Alors la clameur des combats se changea en hurlements de pure terreur. De tous côtés, des hommes laissaient choir leurs armes pour détalier sur la route menant à l'escalier. La cohue, bousculant les deux combattants, les amena poitrine contre poitrine. Ils luttèrent un moment au corps à corps. Conan voulut parler, mais la longue barbe noire de Gotarza lui emplît la bouche. Il la recracha pour rugir :

— Dis-moi ce qu'il se passe, traîne-sabre de palais !

— Les vrais maîtres de Yanaidar sont de retour, cria Gotarza. Regarde par toi-même, goret de Cimmérien !

Conan risqua un coup d'œil. De tous côtés surgissaient des ombres grises à l'œil vide et la mâchoire tordue. Elles s'abattaient sur les hommes, s'y accrochaient de leurs mains griffues pour les mettre en pièces et les dévorer sur place. Leurs victimes les frappaient avec l'énergie du désespoir, mais leur enveloppe cadavérique semblait presque insensible aux coups d'épée. Là où un spectre tombait, trois autres bondissaient pour prendre sa place.

— Les goules de Yanaidar ! hoqueta Gotarza. Fuyons ! Ne me frappe pas dans le dos, et j'en ferai autant. Nous pourrions régler notre affaire plus tard.

La presse des fugitifs les renversa. Conan sentit des pieds humains lui fouler le dos. Au prix d'un immense effort, il parvint à se mettre à genoux, puis debout, en jouant des poings et des coudes afin de se ménager assez d'espace pour respirer.

La déroute se faisait vers le nord, vers l'escalier ; sans plus songer à leur différend trilatéral, Yezmites, Kozaki, Kushafi et Iranistaniens détalèrent au coude à coude. Des femmes et des enfants couraient parmi les guerriers. Et, pareilles à de grandes mouches grises, les goules harcelaient les flancs des fuyards, s'abattant sur tous ceux qui s'isolaient momentanément du groupe. Rejeté sur le bord de la cohue, Conan aperçut Gotarza qui titubait aux prises avec quatre vampires. Il avait perdu son cimenterre, et en tenait deux à la gorge ; un troisième lui entravait les jambes et un dernier lui tournait autour pour refermer les mâchoires sur son cou.

D'un coup, Conan coupa une goule en deux ; d'un revers, il en décapita une autre. Gotarza se défit des deux dernières qui bondirent sur Conan. D'autres arrivèrent à la rescousse ; en un instant, elles avaient presque terrassé le Cimmérien. Il vit vaguement Gotarza en arracher une, la projeter au sol et lui sauter dessus, lui brisant les côtes avec un bruit de bois mort. Conan rompit sa lame sur la plus proche et, d'un coup de pommeau, enfonça le crâne d'une autre.

Puis il reprit sa course avec les fuyards. Ils s'engouffraient dans la poterne du mur cyclopéen,

dévalaient l'escalier et les rampes et traversaient le fond du canyon. Les goules les poursuivirent jusqu'à la poterne. Puis, tandis que les derniers fuyards s'y précipitaient, elles repartirent dans l'autre sens, pour errer le long de la route et dans les vergers, et s'abattre, babines retroussées, sur les morts et les blessés autour desquels grouillaient et se battaient déjà de petits essaims des leurs.

Dans le canyon, hommes, femmes et enfants s'écroulaient d'épuisement ; peu soucieux de la proximité des monstres, ils s'allongeaient sur la rocaille ou s'adossaient à quelque rocher. La plupart étaient blessés. Tous les guerriers étaient maculés de sang, échevelés, l'œil rougi, le vêtement en lambeaux et la cuirasse cabossée. Beaucoup avaient perdu leurs armes. Des centaines de guerriers qui s'étaient rencontrés au lever du jour, moins de la moitié étaient ressortis de Yanaidar. Pendant un long moment, on n'entendit que leurs halètements rauques, les gémissements des blessés, le bruit du linge déchiré pour confectionner quelque pansement grossier, et le cliquetis occasionnel d'une arme sur la roche au gré de leurs déplacements.

Bien qu'il n'eût cessé de combattre, de courir et d'escalader depuis la veille, Conan fut parmi les premiers à se relever. Il bâilla, s'étira, eut une grimace de douleur, puis se mit à déambuler dans le canyon pour rassembler ses hommes en un groupe compact. De son escouade de Zuagirs, il ne retrouva que trois hommes, dont Antar. Il retrouva aussi Tubal, mais pas Codrus.

De l'autre côté du canyon, Balash, assis, les jambes enveloppées de pansements, donnait d'une voix faible des ordres à ses Kushafi. Gotarza regroupait lui aussi ses hommes. Les Yezmites, qui avaient subi les plus lourdes pertes, erraient de-ci de-là comme des agneaux égarés, en considérant craintivement les groupes qui se reformaient.

— J'ai tué Zahak de ma main, expliqua Antar. Ils n'ont personne autour de qui se rassembler.

Conan se rendit auprès de Balash.

— Comment ça va, vieux loup ?

— Pas trop mal, bien que je ne puisse marcher sans

qu'on me soutienne. Tu vois, les vieilles légendes ne mentaient pas ! De temps en temps, les goules sortent de leurs catacombes et dévorent ceux qui ont été assez téméraires pour s'établir à Yanaidar. (Tubal frissonna.) M'étonnerait que quiconque revienne reconstruire la cité.

— Conan ! appela Gotarza. Nous avons toujours un différend à régler.

— Je suis prêt, fit Conan. (Puis, baissant la voix :) Tubal, rassemble tes hommes en formation, avec les moins blessés et les mieux armés sur l'extérieur.

Il alla se placer entre son groupe et celui de Gotarza. Ce dernier s'avança à son tour.

— J'ai toujours ordre de vous ramener, toi et Balash, à Anshan. Morts ou vifs.

— Tu peux essayer, rétorqua Conan.

— Je suis blessé, lança Balash, mais si tu essaies de m'emmener de force, les miens vous traqueront dans les collines et vous abattront jusqu'au dernier.

— Tu es courageux, mais une nouvelle bataille ne te laisserait pas assez d'hommes, répliqua Gotarza. Tu sais parfaitement que les autres tribus profiteraient de votre faiblesse pour piller votre village et enlever vos femmes. Le roi règne sur les monts ilbars parce que les tribus ilbarsi ne se sont jamais unies et ne le feront jamais.

Balash resta un moment silencieux, puis demanda :

— Dis-moi, Gotarza, comment as-tu su où nous étions partis ?

— Nous sommes arrivés à Kushaf hier soir. Un garçon du village, chatouillé à la pointe du couteau, a bien voulu nous dire que vous étiez en Drujistan, et nous servir de guide. Peu de temps avant le lever du jour, nous sommes arrivés à cet endroit où l'on gravit la falaise grâce à une échelle de corde. Dans votre hâte, vous avez bêtement oublié de la remonter derrière vous. Après avoir capturé les hommes que vous aviez laissés avec les chevaux, nous vous avons suivis.

» Mais revenons à nos affaires. Je n'ai rien contre vous, mais j'ai fait serment devant Asura d'obéir aux ordres de Kobad Shah, et je m'y appliquerai jusqu'à mon dernier souffle. D'un autre côté, il serait dommage de relancer la tuerie alors que les hommes sont épuisés

et que tant de valeureux guerriers sont déjà tombés.

— Où veux-tu en venir ? fit Conan.

— J'ai pensé que toi et moi pourrions régler la question en combat singulier. Si je perds, vous pourrez aller où bon vous semble, et il n'y aura personne pour vous barrer la route. Si c'est toi qui tombes, alors Balash me suivra à Anshan. Il pourra ainsi tenter de prouver son innocence, ajouta Gotarza à l'adresse du chef des Kushafi. Et le roi prendra en compte sa participation à la fin du culte de Ceux Qui Se Cachent.

— D'après ce que je sais du caractère soupçonneux de Kobad, cela m'étonnerait, dit Balash. Mais j'y consens, car nul chien de palais ne saurait vaincre Conan en un tel duel.

— D'accord, fit Conan. (Il se tourna vers ses hommes.) Qui a la plus longue épée ?

Il en compara plusieurs et choisit une lame longue et droite à la mode hyborienne. Puis il fit face à Gotarza.

— Tu es prêt ?

— Prêt, fit l'autre en s'élançant.

Si vives que les guerriers rassemblés n'en percevaient que les lueurs et les entrechoquements, les deux lames entamèrent une danse mortelle. Les deux adversaires bondissaient, voltaient, se fendaient et paraient sans trêve. Jamais au cours des siècles les ravines désolées de Yanaidar n'avaient assisté à plus superbe fait d'armes.

— Arrêtez ! cria une voix. (Puis, comme le combat ne cessait pas :) J'ai dit : arrêtez !

Conan et Gotarza s'écartèrent prudemment l'un de l'autre et tournèrent la tête pour voir qui les interrompait.

— Bardiya ! s'écria Gotarza en reconnaissant le corpulent majordome qui se tenait à l'entrée de la gorge menant à l'échelle de corde. Que fais-tu ici ?

— Cessez le combat, fit l'Iranistanien. J'ai crevé trois chevaux pour vous rattraper. Kobad Shah est mort, empoisonné par le venin du kriss. Son fils Arshak vient de monter sur le trône. Il abandonne tout grief à l'encontre de Conan et de Balash. Il demande à celui-ci de redevenir le loyal gardien de la frontière du Nord, et à Conan de revenir le servir. L'Iranistan va avoir besoin de tels guerriers, car Yezdigerd de Turan,

qui vient d'en finir avec les bandes kozaki, envoie de nouveau ses armées contre ses voisins.

— S'il en va ainsi, dit Conan, les steppes de Turan offrent de nouveau de fructueuses rapines. Et puis je suis fatigué des intrigues de votre cour parfumée. (Il se tourna vers ses hommes :) Ceux qui souhaitent retourner à Anshan sont libres ; demain, j'emmène les autres dans le nord.

— Et nous, qu'allons-nous devenir ? gémit un Hyrkanien emplumé, ancien garde de Yanaidar. Les Iranistaniens vont nous massacrer sur-le-champ. Notre cité est prise par les vampires, nos familles ont péri, et nos chefs de même. Qu'allons-nous devenir ?

— Ceux qui le veulent peuvent se joindre à moi, dit Conan d'un ton indifférent. Les autres n'ont qu'à demander à Balash s'il veut bien d'eux. Beaucoup de femmes de sa tribu vont chercher un nouvel époux – Crom !

Le regard de Conan venait de s'allumer à la vue d'un groupe de femmes où se trouvait Parusati. Quelque chose lui revint en tête.

— Qu'y a-t-il, Conan ? fit Tubal.

— J'ai oublié la fille, Nanaïa. Elle est toujours dans le donjon. Comment vais-je faire pour aller la chercher au milieu des goules ?

— Pas la peine, fit une voix.

Un rescapé des Zuagirs qui avaient aidé Conan, enleva son heaume de bronze, révélant le visage de Nanaïa dont les cheveux noirs tombèrent en cascade sur les épaules.

Après une seconde de flottement, Conan éclata d'un rire tonitruant.

— Je croyais t'avoir dit de... Oh, après tout j'aime autant cela. (Il l'embrassa bruyamment.) Ça, c'est pour avoir combattu à nos côtés. (Puis il lui appliqua une vigoureuse claque sur les fesses.) Et ça, c'est pour avoir désobéi. Maintenant, allons-y. Levez-vous, frères de misère ; avez-vous l'intention de rester sur vos gros culs jusqu'à la fin des temps ?

Tenant la grande fille brune par la main, il s'engagea dans la gorge qui menait à la route de Kushaf.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

CYCLE CONAN
LIVRE CINQUIÈME

CONAN L'AVENTURIER

Chapitre I

Le peuple du Cercle Noir

Déclinant l'offre du successeur de Kobad Shah, Arshak, qui lui proposait de se mettre de nouveau au service du royaume d'Iranistan, et de le défendre contre les incursions du roi Yezdigerd de Turan, Conan part vers l'est, se dirigeant vers les plaines qui se trouvent au pied des montagnes himéliennes, à la frontière nord-ouest de Vendhya. On le retrouve, là, chef guerrier des sauvages tribus Afghuli. Il a une trentaine d'années (en fait, presque trente-trois), au début de l'histoire qui va suivre. Il se trouve à l'apogée de sa puissance physique ; il est connu de tous les mondes barbares et civilisés, depuis le pays des Picts jusqu'à Khitai.

I - La mort frappe un roi

Le roi de Vendhya allait mourir. À travers la nuit chaude et étouffante, les gongs du temple grondaient et les conques mugissaient. Leur clameur parvenait assourdie dans la chambre au dôme d'or où Bhunda Chand s'agitait sur le divan aux coussins de velours. Des gouttes de sueur brillaient sur sa peau brune ; ses doigts tordaient l'étoffe aux fils d'or sur laquelle il reposait. Il était jeune ; aucune épée ne l'avait blessé ; aucun poison n'avait été versé dans son vin. Mais ses veines, gonflées, saillaient sur ses tempes comme des cordons bleutés, et ses yeux se dilataient à l'approche de la mort. Des esclaves tremblantes étaient agenouillées au pied du divan et, penchées vers lui, le regardaient avec une ardente intensité. Il y avait aussi sa sœur la Devi Yasmina. Après d'elle se tenait le wazam, un noble vieillard de la cour royale.

Elle releva la tête en un vif mouvement de colère et de désespoir comme le grondement des tambours lointains parvenait à ses oreilles.

— Ces prêtres et leur vacarme ! s'exclama-t-elle. Ils sont aussi stupides que des sangsues, aussi incapables ! Mon frère se meurt, et personne ne peut dire pour quelle raison. Il va bientôt mourir... et je reste là, impuissante, moi qui brûlerais la ville entière et qui ferais couler le sang de milliers d'êtres humains pour le sauver.

— N'importe quel homme d'Ayodhya accepterait de mourir à sa place, si cela était possible, Devi, répondit le wazam. Ce poison...

— Je vous dis qu'il n'a pas été empoisonné ! lança-t-elle. Depuis sa naissance, il a été gardé si étroitement que même les empoisonneurs les plus habiles de l'Est n'ont pu l'atteindre. Cinq crânes blanchissant au sommet de la tour des Vautours témoignent des tentatives qui ont été faites... et qui ont échoué. Comme vous le savez parfaitement, dix hommes et dix femmes ont pour unique fonction de goûter sa nourriture et sa boisson, et cinquante guerriers en armes gardent sa chambre, comme ils le font en ce moment. Non, ce n'est pas le poison ; c'est un sortilège... la terrible magie noire...

Elle s'interrompit car le roi venait de parler. Ses lèvres livides n'avaient pas bougé, et ses yeux vitreux ne la reconnurent pas. Mais sa voix s'éleva en un cri étrange, indistinct et lointain, comme s'il l'appelait, séparé d'elle par des abîmes infinis, traversés par le vent.

— Yasmina ! Yasmina ! Ma sœur, où es-tu ? Je ne peux t'apercevoir. Tout n'est que ténèbres, et le rugissement de ces grands vents !

— Frère ! cria Yasmina, saisissant violemment sa main affaiblie. Je suis là ! Ne vois-tu pas que je...

Sa voix s'éteignit devant l'expression du mourant. Un gémissement sourd sortit de sa bouche. Les esclaves au pied du divan sanglotaient de terreur. Et Yasmina, dans son affliction, se frappait la poitrine.

Dans une autre partie de la ville, un homme se tenait sur un balcon à treillis d'où il pouvait voir, en dessous de lui, une grande rue dans laquelle des torches fumantes, agitées tristement, révélaient des visages sombres, bouleversés, et des yeux étincelants. Une longue lamentation s'élevait de la foule.

L'homme haussa ses larges épaules et rentra dans la pièce décorée d'arabesques. C'était un homme grand, puissamment bâti et richement vêtu.

— Le roi n'est pas encore mort, et déjà retentissent les chants funèbres, dit-il à un autre homme qui était assis, jambes croisées, sur une natte, dans un coin de la pièce.

Cet homme était vêtu d'une robe brune en poil de chameau, il portait des sandales et était coiffé d'un turban vert. Son expression était tranquille, son regard impersonnel.

— Le peuple sait qu'il ne verra jamais une nouvelle aube, répondit cet homme.

Le premier interlocuteur le gratifia d'un long regard pénétrant.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, dit-il, c'est la raison pour laquelle j'ai dû attendre si longtemps que vos maîtres frappent. Puisqu'ils viennent d'abattre le roi, ne pouvaient-ils le faire, il y a des mois de cela ?

— Même les arts que vous appelez sorcellerie sont régis par des lois cosmiques, répondit l'homme au

turban vert. Les étoiles gouvernent ces actes, comme dans d'autres domaines. Même mes maîtres ne peuvent changer les étoiles. Ils devaient attendre que le ciel soit ordonné convenablement afin d'accomplir leur nécromancie. (D'un ongle long et sale, il dessina les constellations sur le sol marbré.) La configuration de la lune était un mauvais présage pour le roi de Vendhya ; les étoiles traversent une période confuse, le Serpent se trouve dans la Maison de l'Eléphant. Durant une telle juxtaposition, les gardiens invisibles ont été tenus écartés de l'esprit de Bhunda Chand. Un sentier s'est ouvert jusqu'aux royaumes invisibles, et une fois qu'un point de contact a été établi, des forces très puissantes ont été lancées, empruntant ce sentier.

— Un point de contact ? demanda l'autre. Vous voulez parler de la mèche de cheveux de Bhunda Chand ?

— Oui. Tout ce qui est ôté du corps humain demeure cependant une partie de celui-ci, unie à lui par des liens intangibles. Les prêtres d'Azura ont un vague soupçon de cette vérité. Aussi toutes rognures d'ongles, cheveux, et autres produits similaires, appartenant aux membres de la famille royale, sont soigneusement brûlés, et leurs cendres dissimulées. Mais, répondant à l'instante prière de la princesse de Kosala, qui aima en vain Bhunda Chand, ce dernier lui donna en souvenir une mèche de ses longs cheveux noirs. Lorsque mes maîtres statuèrent sur son sort, la mèche, dans son écrin doré, incrusté de bijoux et placé sous l'oreiller de la princesse, lui fut volée pendant son sommeil, et remplacée par une autre, à ce point semblable à la première qu'elle ne s'aperçut jamais de la substitution. Puis la mèche authentique fit, au sein d'une caravane de chameaux, le très long voyage jusqu'à Peshkhauri, franchissant ensuite le défilé du Zhaibar, pour être remise entre les mains de ceux à qui elle était destinée.

— Une simple mèche de cheveux, murmura le noble.

— Par laquelle une âme est tirée hors de son corps et entraînée à travers les abîmes de l'espace infini, répliqua l'homme sur la natte.

Le noble l'étudia avec curiosité.

— Je n'arrive pas à savoir si vous êtes un homme ou

un démon, Khemsa, dit-il finalement. Peu d'hommes sont ce qu'ils paraissent être. Moi-même, que les Kshatriyas connaissent comme Kerim Shah, prince d'Iranistan, je porte un masque, comme la plupart des hommes. Tous sont des traîtres d'une façon ou d'une autre, et la moitié d'entre eux ne savent pas qui ils servent. Du moins sur ce point, je n'ai aucun doute : je sers le roi Yezdigerd de Turan.

— Et moi, les Noirs Prophètes de Yimsha, dit Khemsa, et mes maîtres sont plus puissants que les vôtres, car ils ont accompli par leurs arts ce que Yezdigerd ne pourrait accomplir avec cent mille épées.

Dehors la lamentation de milliers de personnes plongées dans l'affliction montait en frémissant vers les étoiles qui décoraient la nuit étouffante de Vendhya, et les conques vociféraient comme des bœufs à l'agonie.

Dans les jardins du palais, les torches faisaient briller les casques polis, les épées courbes et les armures ciselées d'or. Nobles et guerriers d'Ayodhya s'étaient rassemblés dans le grand palais ou à proximité de celui-ci, et devant chaque grille et chaque porte aux larges voûtes cinquante archers montaient la garde, leur arc à la main. Mais la mort avançait d'un pas majestueux dans le palais royal et personne ne pouvait s'opposer à sa marche funeste.

Sur le divan, en dessous du plafond d'or, le roi poussa un cri, en proie à d'horribles tortures. De nouveau sa voix parvint, faible et lointaine, et de nouveau la Devi se pencha vers lui, frissonnant d'une terreur plus noire encore que la peur de la mort.

— Yasmina ! (Encore ce cri lointain, effroyablement désespéré, provenant de royaumes incommensurables.) Viens à mon secours ! Je me trouve très loin de mon enveloppe terrestre ! Des magiciens ont attiré mon esprit dans des ténèbres parcourues par le vent. Ils veulent rompre le cordon argenté me reliant à mon corps qui se meurt. Ils m'environnent de tous côtés. Leurs mains ont des griffes et leurs yeux sont rouges comme des flammes brûlant dans les ténèbres. Aïe ! Sauve-moi, ma sœur ! Leurs doigts me brûlent comme du feu ! Ils veulent détruire mon corps et damner mon âme ! Quelle est cette chose qu'ils apportent devant

moi ?... Aïe !

Terrifiée par ce cri désespéré, Yasmina se mit à hurler irrésistiblement et, dans son affliction extrême, s'effondra sur lui. Il fut agité par une terrible convulsion ; de l'écume coula entre ses lèvres déformées par un rictus et ses doigts qui se tordaient griffèrent les épaules de la jeune fille. Puis la pâleur vitreuse de ses yeux disparut, comme la fumée se dissipe au-dessus d'un feu, emportée par le vent, et il regarda sa sœur avec une lueur d'intelligence.

— Frère ! sanglota-t-elle. Frère...

— Vite ! haleta-t-il, et sa voix affaiblie n'était plus celle de la folie. Je sais maintenant qui m'a amené jusqu'au bûcher funèbre. J'ai fait un lointain voyage et j'ai compris. J'ai été envoûté par les magiciens des montagnes himéliennes. Ils ont fait sortir mon esprit de mon corps et l'ont attiré au loin, dans une chambre de pierre. Là ils s'efforcent de trancher le cordon argenté de vie et de placer mon esprit dans le corps d'une obscène créature de la nuit que leur sorcellerie a fait surgir de l'enfer. Ah ! je sens de nouveau leurs efforts sur moi ! Tes pleurs et l'étreinte de tes doigts m'avaient fait revenir ici, mais je m'en vais rapidement. Mon âme se cramponne à mon corps, mais elle faiblit. Vite... tue-moi, avant qu'ils n'arrivent à capturer mon âme pour l'éternité !

— Je ne peux pas ! gémit-elle en frappant ses seins nus.

— Vite, je te l'ordonne ! (Son souffle défaillant retrouva un instant l'accent impérieux d'autrefois.) Tu ne m'as jamais désobéi... obéis à mon dernier ordre ! Envoie mon âme pure vers Asena ! Hâte-toi, sinon tu vas me condamner à vivre éternellement sous les traits impurs d'un décharné de la nuit. Frappe, je te l'ordonne ! Frappe !

En proie à de terribles sanglots, Yasmina tira une dague ornée de bijoux de sa ceinture et la plongea jusqu'à la garde dans la poitrine de son frère. Il se raidit, puis s'affaissa, une grimace sinistre déformant ses lèvres mortes. Yasmina se jeta sur le sol recouvert de joncs, les mains jointes. Dehors les gongs et les conques retentissaient et grondaient, tandis que les prêtres se mutilaient avec des couteaux de cuivre.

II - Un barbare venu des collines

Chunder Shan, gouverneur de Peshkhauri, reposa sa plume d'or et relut avec soin ce qu'il venait d'écrire sur le parchemin qui portait son sceau officiel. S'il gouvernait Peshkhauri depuis si longtemps, c'était uniquement parce qu'il pesait chacun de ses mots, écrits ou verbaux. Le danger engendre la prudence, et seul un homme prudent pouvait vivre longtemps dans cette farouche contrée où les chaudes plaines de Vendhya rencontraient les rochers déchiquetés des montagnes himéliennes. Une heure à cheval vers l'est ou vers l'ouest, et l'on franchissait la frontière pour se retrouver dans les collines où les hommes n'observaient que la loi du couteau.

Le gouverneur était seul dans sa chambre, assis devant son bureau d'ébène marqueté aux ornements sculptés. Par la large fenêtre, qu'il avait ouverte à la recherche d'un peu de fraîcheur, il pouvait apercevoir un carré de nuit bleue himélienne, ponctué de grandes étoiles blanches. Un parapet contigu formait une ligne recouverte d'ombres, et, au-delà, créneaux et embrasures étaient à peine révélés par la faible lumière des astres. La forteresse du gouverneur était solide, située en dehors des murailles de la ville qu'elle protégeait. Le vent frais qui agitait les tapisseries sur les murs apportait les bruits assourdis des rues de Peshkhauri... des bribes de chansons plaintives, par intermittence, ou le son d'une cithare.

Le gouverneur lisait ce qu'il avait écrit, lentement, protégeant ses yeux de la lampe de bronze avec sa main ouverte, remuant les lèvres. Distraitement, comme il lisait, il entendit un martèlement de sabots à l'extérieur de la barbacane, le vif staccato du « qui-vive ? » des sentinelles. Il n'y fit pas attention, absorbé par la lecture de sa lettre. Elle était adressée au wazam de Vendhya, à la cour royale d'Ayodhya, et elle énonçait ceci, après les salutations d'usage :

Qu'il soit porté à la connaissance de Son Excellence que j'ai fidèlement suivi les instructions de Son Excellence. Les sept hommes des tribus sont bien gardés dans leur prison, et j'ai envoyé à plusieurs

reprises un message vers les collines, demandant que leur chef vienne en personne négocier leur remise en liberté. Mais il ne s'est pas déplacé, faisant seulement savoir dans un message de réponse que, s'ils n'étaient pas libérés, il brûlerait Peshkhauri et recouvrirait sa selle de ma peau, que Son Excellence me pardonne ce détail trivial. Cependant, il est parfaitement capable de mettre ces menaces à exécution, aussi ai-je fait tripler le nombre des gardes. L'homme n'est pas originaire du Ghulistan. Je ne peux prédire avec certitude ce qu'il va tenter de faire. Mais puisque c'est le désir de la Devi...

Il rejeta en arrière son fauteuil d'ivoire et, debout, face à la porte voûtée, à la même seconde il s'empara rapidement de l'épée courbe qui était posée sur la table dans son fourreau décoré, puis retint son geste.

Une femme était entrée sans se faire annoncer, une femme dont le léger manteau ne dissimulait guère les riches vêtements qu'elle portait en dessous, pas plus d'ailleurs que la beauté de sa silhouette fine et élancée. Un voile diaphane porté sur une chevelure abondante retenue par un triple lacet d'or et ornée d'un croissant d'or tombait jusqu'en dessous de ses seins. Ses yeux noirs fixèrent le gouverneur ahuri à travers le voile, puis, d'un geste impérieux de sa blanche main, elle découvrit son visage.

— Devi !

Le gouverneur tomba à genoux devant elle, sa surprise et sa confusion gâtant quelque peu la majesté de sa révérence. D'un geste elle lui fit signe de se relever, et il s'empressa de la conduire vers le fauteuil d'ivoire, restant tout le temps courbé en deux. Mais ses premiers mots furent des paroles de reproche.

— Votre Majesté ! Vous avez été très imprudente ! La frontière n'est pas sûre. Les raids depuis les collines sont continuels. Vous êtes venue avec une forte escorte ?

— Une suite imposante m'a accompagnée jusqu'à Peshkhauri, répondit-elle. J'ai logé mes gens là-bas et suis venue jusqu'au fort avec ma suivante, Gitara.

Chunder Shan gémit d'horreur.

— Devi ! Vous ne vous rendez pas compte du danger. À une heure à cheval d'ici, les collines

fourmillent de barbares qui font profession de meurtre et de rapine. Des femmes ont été enlevées et des hommes poignardés entre le fort et la ville. Peshkhauri ne ressemble pas à vos provinces méridionales...

— Mais je suis là, saine et sauve, l'interrompit-elle avec une légère impatience. J'ai montré mon anneau portant le sceau royal à la sentinelle de la grande porte, et à celle qui garde la porte de votre chambre, et ils m'ont laissée entrer, sans m'annoncer, ne me connaissant pas, dans l'idée sans doute que j'étais un courrier secret venant d'Ayodhya. À présent, ne perdons pas de temps. Avez-vous reçu un message du chef des barbares ?

— Aucun, sauf des menaces et des malédictions, Devi. Il est prudent et il se méfie. Il pense que c'est un piège, et on ne peut pas le lui reprocher. Les Kshatriyas n'ont pas toujours tenu les promesses qu'ils avaient faites aux gens des collines.

— Il faut qu'il accepte ! lança Yasmina, les jointures de ses mains serrées devenant blanches.

— J'avoue ne pas comprendre. (Le gouverneur secoua la tête.) Lorsque j'ai eu la chance de faire prisonniers ces sept hommes des collines, j'ai signalé leur capture au wazam, comme il est d'usage, et alors, avant que j'aie pu les pendre, est survenu l'ordre de les garder en prison et d'entrer en rapport avec leur chef. Ce que je fis, mais l'homme se tient à distance, comme je viens de vous le dire. Ces hommes font partie de la tribu des Afghulis, mais lui est un étranger venu de l'ouest. Son nom est Conan. J'ai menacé de les pendre demain matin à l'aube, s'il ne venait pas.

— Parfait ! s'écria la Devi. Vous avez bien agi. Et je vais vous dire pourquoi j'ai donné ces ordres. Mon frère... (Sa voix chancela sous le coup de l'émotion, et le gouverneur baissa la tête, effectuant le mouvement d'usage qui exprimait le respect envers un souverain défunt.) C'est la magie qui a tué le roi de Vendhya, dit-elle enfin. J'ai consacré ma vie à l'extermination de ses assassins. Juste avant de mourir, il m'a donné un indice et je l'ai suivi. J'ai lu le Livre de Skelos et ai parlé à des ermites sans nom qui vivent dans des cavernes en dessous de Jhelai. J'ai appris comment, et par qui, il a été assassiné. Ses ennemis étaient les Noirs Prophètes

du mont Yimsha.

— Asura ! murmura Chunder Shan en pâissant.

Les yeux de la Devi le transpercèrent.

— Avez-vous peur d'eux ?

— Qui ne les craindrait, Votre Majesté ? répondit-il. Ce sont de noirs démons, qui hantent les collines désertiques au-delà du Zhaibar. Mais les sages disent qu'ils se mêlent rarement des affaires des hommes.

— Pour quelle raison ont-ils tué mon frère, je ne le sais pas, répondit-elle. Mais j'ai juré sur l'autel d'Asura de les exterminer ! Et j'ai besoin de l'aide d'un homme, une fois la frontière franchie. Une armée kshatriya, sans aide, n'atteindrait jamais Yimsha.

— Oui, murmura Chunder Shan. Vous dites vrai, en effet. Il faudrait se battre à chaque instant durant ce voyage avec les hommes velus des collines qui lanceraient des rochers de chaque hauteur, et qui avec leurs longs couteaux se jetteraient sur nous dans chaque vallée. À la force de l'épée, les Turaniens se sont autrefois ouvert un chemin à travers les collines himéliennes. Mais combien d'entre eux sont revenus à Khurusun ? Ils sont peu nombreux ceux qui, ayant échappé aux épées des Kshatriyas, ont vu de nouveau Secunderam après que le roi, votre frère, eut vaincu leur armée au bord de la rivière Jhumda.

— C'est pourquoi je dois avoir avec moi des hommes, une fois passé la frontière, dit-elle, des hommes qui connaissent la route jusqu'à la montagne Yimsha...

— Mais les tribus craignent les Noirs Prophètes et évitent la montagne impie, intervint le gouverneur.

— Leur chef Conan les craint-il ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! quant à cela, murmura le gouverneur, je me demande s'il existe quelque chose dont ce démon puisse avoir peur.

— C'est ce que j'avais entendu dire. Aussi est-il l'homme avec qui je dois traiter. Il désire que l'on remette en liberté ses sept hommes. Très bien. Leur rançon sera les têtes des Noirs Prophètes !

Sa voix devint rauque de haine comme elle prononçait ces derniers mots, les mains posées sur ses hanches. Ainsi campée, elle était l'image même de la passion : la tête rejetée en arrière et ses seins se

soulevant.

De nouveau le gouverneur tomba à genoux, car une partie de sa sagesse consistait à savoir qu'une femme dans une telle tempête émotionnelle est aussi dangereuse qu'un cobra aveugle pour quiconque se trouve à ses côtés.

— Il sera fait selon votre désir, Votre Majesté. (Puis, comme elle présentait une apparence plus calme, il se releva et osa glisser quelques paroles d'avertissement :) Je ne peux prédire quelle va être la réaction de leur chef Conan. Les hommes des tribus sont en constant soulèvement, et j'ai des raisons de croire que des émissaires turaniens les encouragent à faire des incursions sur nos terres. Comme Votre Majesté le sait, les Turaniens se sont établis à Secunderam et dans d'autres villes au nord, bien que les tribus des collines demeurent insoumises. Depuis longtemps, le roi Yezdigerd lorgne vers le sud, avec un regard avide, et peut-être cherche-t-il en ce moment à obtenir par la trahison ce qu'il n'a pu obtenir par la force des armes. Je m'étais dit que Conan était peut-être l'un de ses espions.

— Nous verrons cela, répondit-elle. S'il tient à ses hommes, il sera aux portes de la forteresse à l'aube pour parlementer. Je vais passer la nuit ici. Je suis venue à Peshkhauri sans me faire reconnaître et j'ai laissé ma suite dans une auberge, et non au palais. À part mes gens, vous êtes le seul à connaître ma présence en ces lieux.

— Je vais vous accompagner jusqu'à vos appartements, Votre Majesté, dit le gouverneur.

Comme ils franchissaient le seuil, il fit signe au soldat qui était de garde devant la porte. L'homme vint se mettre derrière eux, les saluant de sa lance.

La suivante, voilée comme sa maîtresse, attendait devant la porte. Le groupe parcourut un long et sinueux couloir, éclairé par des torches fumantes, et arriva devant les appartements réservés aux personnages importants en visite, généraux et vice-rois, le plus souvent. Aucun membre de la famille royale n'avait jamais honoré la forteresse de sa présence jusqu'ici. Chunder Shan pensa avec ennui que les appartements n'étaient pas dignes d'une personne aussi importante

que la Devi et, bien que celle-ci s'efforçât de le mettre à l'aise, il fut soulagé lorsqu'elle le renvoya et il sortit, courbé en deux. Tous les domestiques du fort avaient été appelés pour se mettre au service de son invitée royale – bien qu'il n'ait pas divulgué son identité – et il plaça de garde une escouade de lanciers devant ses portes, parmi lesquels se trouvait le guerrier qui avait été de faction devant sa propre chambre. Et il était tellement préoccupé qu'il en oublia de remplacer cet homme.

Le gouverneur l'avait quittée depuis peu lorsque Yasmina se souvint brusquement qu'elle voulait discuter d'autre chose avec lui, mais qu'elle n'y avait plus pensé jusqu'à cet instant. Il s'agissait des actions passées d'un certain Kerim Shah, un noble venu d'Iranistan, qui était resté un certain temps à Peshkhauri, avant de venir à la cour d'Ayodhya. Des doutes avaient surgi dans son esprit au sujet de cet homme lorsqu'elle l'avait aperçu à Peshkhauri cette nuit même. Elle se demandait s'il l'avait suivie depuis Ayodhya. Etant, de fait, une Devi exceptionnelle, elle ne fit pas rappeler le gouverneur, mais elle sortit en courant dans le couloir et se hâta vers sa chambre.

Chunder Shan, de retour dans sa chambre, referma la porte et se dirigea vers sa table. Là, il prit la lettre qu'il avait écrite et la déchira en petits morceaux. À peine finissait-il cette besogne qu'il entendit quelque chose tomber doucement sur le parapet contigu à la fenêtre. Il leva les yeux et aperçut une forme qui se détachait subrepticement sur la clarté des étoiles, puis un homme sauta avec agilité dans la pièce. La lumière fit briller la longue lame d'acier qu'il tenait dans sa main.

— Chut ! le prévint-il. Ne faites pas de bruit, sinon je vous envoie retrouver votre Maître en Enfer !

Le gouverneur arrêta son geste en direction de son épée posée sur la table. Il était à portée de l'arme Zhaibar longue de presque un mètre, qui étincelait dans le poing de l'intrus, et il connaissait l'extrême rapidité d'un homme des collines.

L'intrus était de haute taille, fort mais souple en même temps. Il était habillé comme un homme des collines, mais ses traits farouches et ses yeux bleus flamboyants indiquaient une autre origine. Chunder

Shan n'avait jamais vu quelqu'un qui lui ressemblât. Ce n'était pas un Oriental, mais un barbare venu de l'ouest. Pourtant son apparence était aussi indomptée et sauvage que n'importe lequel des hommes velus des tribus qui infestaient les collines du Ghulistan.

— Vous venez la nuit comme un voleur, commenta le gouverneur, retrouvant un peu de son calme, bien qu'il se souvînt qu'il n'y avait aucun garde à portée de voix.

Toutefois, l'homme des collines ne pouvait pas connaître ce détail.

— J'ai escaladé l'un des bastions, gronda l'intrus. Un garde a passé sa tête par-dessus le rempart, juste le temps pour moi de le frapper avec le pommeau de mon épée.

— Etes-vous Conan ?

— Qui d'autre ? Vous avez envoyé un message dans les collines, disant que vous souhaitiez que je vienne parlementer avec vous. Eh bien ! par Crom ! je suis venu ! Ecartez-vous de cette table, sinon je vous éventre.

— Je voulais seulement m'asseoir, répondit le gouverneur, se laissant tomber prudemment dans le fauteuil d'ivoire qu'il éloigna de la table.

Conan se déplaçait sans arrêt devant lui, jetant des regards méfiants vers la porte, tapotant la lame affilée de son épée de trois pieds. Il ne marchait pas comme un Afghuli, et il était grossièrement direct là où l'Oriental est subtil.

— Vous retenez prisonniers sept de mes hommes, dit-il brusquement. Vous avez refusé la rançon que je vous ai offerte. Que voulez-vous donc ?

— Il faut que nous discussions des conditions, répondit Chunder Shan avec circonspection.

— Des conditions ? (Il y eut un accent de dangereuse colère dans sa voix.) Que voulez-vous dire ? Ne vous ai-je pas offert de l'or ?

Chunder Shan se mit à rire.

— De l'or ? Il y a plus d'or à Peshkhauri que vous n'en avez jamais vu de toute votre vie.

— Vous êtes un menteur, rétorqua Conan. J'ai vu le suk des orfèvres de Khurusun.

— Alors, plus que n'en a jamais vu un Afghuli,

corrigea Chunder Shan. Et ce n'est qu'une infime partie de tous les trésors de Vendhya. Pourquoi voudrions-nous de l'or ? Il serait plus avantageux pour nous de pendre ces sept voleurs.

Conan lâcha un juron retentissant et la longue lame frémit dans sa main dont les muscles se tendaient et saillaient sur son bras bruni.

— Je vais te fendre la tête comme un melon mûr !

Une féroce flamme bleue s'alluma dans les yeux de l'homme des collines, mais Chunder Shan haussa les épaules, gardant cependant un œil sur l'épée affilée.

— Vous pouvez facilement me tuer et probablement réussir à vous enfuir ensuite, en franchissant la muraille. Mais cela ne sauverait pas la vie à vos sept hommes. Mes gens les pendraient sans aucun doute. Et ces hommes sont des chefs parmi les Afghulis.

— Je sais cela, grogna Conan. La tribu hurle comme des loups sur mes talons parce que je n'ai pas obtenu leur libération. Dites-moi clairement ce que vous désirez, parce que, par Crom ! s'il n'y a pas d'autre moyen, je lèverai une horde et la mènerai jusqu'aux portes même de Peshkhauri !

Regardant l'homme qui se tenait ainsi, son épée à la main et les yeux brillants, Chunder Shan ne douta pas qu'il en fût capable. Non qu'aucune horde des collines puisse jamais prendre d'assaut Peshkhauri, mais il ne souhaitait pas voir sa province totalement dévastée.

— Il s'agit d'une mission que vous devez accomplir, dit-il, choisissant ses mots avec autant de précaution que s'ils avaient été des rasoirs. C'est...

Conan s'était rejeté en arrière, pivotant sur lui-même pour faire face à la porte et montrant les dents. Ses oreilles de barbare avaient surpris le pas rapide de légères sandales de l'autre côté de la porte. L'instant suivant, la porte s'ouvrit et une forme svelte en robe de soie entra rapidement et referma la porte, puis s'arrêta net en apercevant l'homme des collines.

Chunder Shan se redressa, son cœur battant soudain à se rompre.

— Devi ! s'écria-t-il involontairement, perdant momentanément la tête dans sa frayeur.

— Devi !

Ce fut comme un écho explosif sortant des lèvres de

l'homme des collines. Chunder Shan vit une lueur de compréhension s'allumer dans les farouches yeux bleus.

Le gouverneur poussa un cri désespéré et s'élança vers son épée, mais l'homme des collines se déplaça à la vitesse dévastatrice d'un ouragan. Il bondit, renversa le gouverneur en lui assenant un coup furieux avec la garde de son épée, saisit la Devi frappée de surprise d'un seul de ses bras musclés et s'élança vers la fenêtre. Chunder Shan, dans un effort éperdu pour se relever, vit l'homme rester un instant en équilibre sur l'appui de la fenêtre, en un flottement de vêtements de soie et de membres blancs – sa royale captive –, et il entendit son grognement féroce et triomphant : « Maintenant ose faire pendre mes hommes ! », puis Conan bondit vers le parapet et disparut. Un hurlement sauvage parvint aux oreilles du gouverneur.

— Gardes ! Gardes ! hurla le gouverneur en se relevant avec difficulté et en courant vers la porte, titubant comme un homme ivre.

Il l'ouvrit violemment. Ses cris se répétèrent en écho dans les couloirs et des soldats arrivèrent en courant, stupéfaits de voir le gouverneur qui tenait sa tête blessée, ruisselante de sang.

— Faites sortir les lanciers ! rugit-il. Un enlèvement vient d'avoir lieu !

Même dans sa fureur, il gardait suffisamment de sang-froid pour ne pas dire toute la vérité. Il s'arrêta soudain en entendant dehors un brusque galop, suivi d'un cri éperdu et d'un hurlement de joie barbare.

Précédant ses gardes déconcertés, le gouverneur courut vers l'escalier. Dans la cour principale du fort, un détachement de lanciers, leurs coursiers sellés, était toujours prêt à sortir. Chunder Shan prit la tête de son escadron et s'élança après le fugitif, bien que les vertiges causés par sa blessure le forcent à se retenir des deux mains à sa selle. Il ne révéla pas l'identité de la victime et dit simplement que la femme noble qui portait la bague au sceau royal avait été enlevée par le chef des Afghulis. Le ravisseur était hors de vue, mais ils connaissaient la route qu'il devait nécessairement emprunter... la route qui conduisait tout droit vers l'entrée de la passe de Zhaibar. Il n'y avait pas de lune.

Des cabanes de paysans étaient visibles à la lumière des étoiles. Derrière eux, s'éloignèrent les sombres remparts de la forteresse et les tours de Peshkhauri. Devant eux apparurent les noires murailles des montagnes himéliennes.

III - Khemsa emploie la magie

Dans la confusion qui régnait à l'intérieur de la forteresse pendant que les lanciers s'élançaient vers la campagne, personne ne remarqua que la jeune femme qui avait accompagné la Devi se glissait hors du fort par la grande porte voûtée et disparaissait dans les ténèbres. Elle se dirigea aussitôt vers la ville, retroussant sa robe pour mieux courir. Elle n'emprunta pas la route principale, mais coupa directement à travers champs et talus, évitant les barrières et franchissant les fossés d'irrigation avec autant d'assurance qu'en plein jour, et aussi facilement que si elle avait été un coureur entraîné. Le galop des chevaux de la garde avait disparu au loin sur la route qui menait aux collines avant qu'elle n'atteigne les murs de la ville. Elle n'alla pas vers la grande porte voûtée sous laquelle des sentinelles, appuyées sur leurs lances, essayaient de voir dans l'obscurité et discutaient de l'activité inaccoutumée qui régnait dans la forteresse. Elle longea la muraille, jusqu'à un endroit où la flèche d'une tour apparaissait au-dessus du rempart crénelé. Elle mit alors ses mains en porte-voix et lança un appel étrange qui se répercuta bizarrement.

Presque aussitôt une tête apparut dans une embrasure et une corde fut lancée par-dessus le mur. Elle la saisit, plaça un pied dans la boucle qui se trouvait à l'extrémité et agita le bras. Alors, rapidement et doucement, elle fut hissée jusqu'au sommet de la courtine. Un instant plus tard, elle escaladait les merlons et se trouva sur le toit plat d'une maison bâtie contre le rempart. Une trappe était ouverte et un homme vêtu d'une robe en poil de chameau enroulait la corde en silence, ne montrant apparemment aucune fatigue d'avoir halé une femme le long d'une muraille de douze mètres de haut.

— Où est Kerim Shah ? dit-elle, essoufflée après sa

longue course.

— Il dort dans la maison en dessous. Tu as des nouvelles ?

— Conan a enlevé la Devi dans la forteresse et l'a emmenée vers les collines !

Elle lâcha ces nouvelles précipitamment, les mots tombant les uns après les autres.

Khemsa ne manifesta aucune émotion, se contentant de hocher sa tête coiffée d'un turban.

— Kerim Shah sera content d'apprendre cela, dit-il.

— Attends !

La jeune fille passa ses bras agiles autour de son cou.

Elle respirait avec difficulté, mais ce n'était pas seulement l'effet de la fatigue. Ses yeux brillèrent comme de sombres bijoux à la lumière des étoiles. Son visage agité était proche de celui de Khemsa, mais bien que celui-ci acceptât son étreinte, il n'y répondit pas.

— Ne le dis pas à l'Hyrkanien ! dit-elle en haletant. Utilisons ce renseignement nous-mêmes ! Le gouverneur est parti dans les collines avec ses cavaliers, mais il pourrait tout aussi bien poursuivre un revenant. Il n'a dit à personne que c'était la Devi qui avait été enlevée. Nous sommes les seuls à le savoir dans Peshkhauri ou au fort.

— Mais à quoi cela nous servirait-il ? la réprimanda l'homme. Mes maîtres m'ont envoyé auprès de Kerim Shah pour que je l'aide en toute occasion...

— Aide-toi toi-même ! s'écria-t-elle, furieuse. Délivre-toi de ta servitude !

— Tu veux dire... désobéir à mes maîtres ? s'exclama-t-il, et elle sentit son corps se glacer entre ses bras.

— Oui. (Elle le secoua dans la violence de son émotion.) Toi aussi tu es un magicien ! Pourquoi devrais-tu être toujours un esclave qui n'utilise ses pouvoirs que pour élever les autres ? Utilise ton art à ton profit !

— C'est interdit ! (Il trembla comme sous l'effet de la fièvre.) Je ne fais pas partie du Cercle Noir. Ce n'est que sur l'ordre des maîtres que j'ose me servir des connaissances qu'ils m'ont enseignées.

— Mais tu peux les utiliser ! soutint-elle sur un ton

passionné. Fais ce que je te demande ! Bien sûr, Conan a enlevé la Devi afin d'avoir un otage à échanger contre les sept hommes qui sont retenus captifs dans la prison du gouverneur. Tue-les, ainsi Chunder Shan ne pourra plus racheter la Devi en les libérant. Ensuite, nous nous rendrons dans les montagnes et nous l'enlèverons aux Afghulis. Leurs épées ne peuvent lutter contre ta sorcellerie. Le trésor des rois de Vendhya sera la rançon que nous demanderons... et ensuite, lorsque nous l'aurons en notre possession, nous pourrons les tromper, et nous la vendrons au roi de Turan. Nous serons plus riches que tout ce que nos rêves les plus fous avaient imaginé. Avec ces richesses nous pourrons nous acheter des soldats. Nous prendrons Khorbul, chasserons les Turaniens des collines, et nous ferons marcher nos armées vers le sud. Nous deviendrons le roi et la reine d'un empire !

Khemsa haletait lui aussi, tremblant comme une feuille sous ses doigts. Son visage était gris sous la clarté des étoiles, couvert de sueur.

— Je t'aime ! s'écria-t-elle furieusement en tordant son corps contre le sien et en l'étranglant presque dans sa fouguese étreinte. Je ferai de toi un roi ! Par amour pour toi, j'ai trahi ma maîtresse ; par amour pour moi, trahis tes maîtres ! Pourquoi avoir peur des Noirs Prophètes ! Par ton amour pour moi tu as déjà violé l'une de leurs lois ! Viole les autres ! Tu es aussi fort qu'eux !

Un homme de glace n'aurait pu résister à l'ardeur brûlante de cette passion et de cette fougue. Poussant un cri inarticulé, il la pressa contre lui, la renversa en arrière et couvrit de baisers ardents ses yeux, son visage, ses lèvres.

— Je le ferai ! (Sa voix était épaisse de toutes ces émotions. Il tituba comme un homme ivre.) Les arts qu'ils m'ont enseignés travailleront à mon profit, et non à celui de mes maîtres. Nous serons les maîtres du monde... du monde...

— Viens alors ! (Se dégageant avec agilité de son étreinte, elle le prit par la main et l'emmena vers la trappe.) D'abord nous devons faire en sorte que le gouverneur ne puisse pas échanger les sept Afghulis contre la Devi.

Il avança comme un homme pris d'éblouissement, jusqu'à ce qu'ils aient descendu une échelle et qu'elle se soit arrêtée dans la chambre du dessous. Kerim Shah reposait sur un divan, immobile, un bras replié sur son visage comme pour protéger ses yeux fermés de la douce lumière d'une lampe de bronze. Elle tira Khemsa par le bras et mima un geste rapide en travers de sa propre gorge. Khemsa leva la main ; puis son visage changea d'expression et il abaissa son bras.

— J'ai partagé le sel avec lui, murmura-t-il. De plus, il ne sera pas un obstacle pour nous.

Il conduisit la jeune fille vers une porte qui donnait sur un escalier en colimaçon. Une fois que le bruit léger de leurs pas se fut éloigné, l'homme sur le divan se redressa. Kerim Shah essuya la sueur qui couvrait son visage. Un coup de couteau ne l'effrayait pas, mais il craignait Khemsa autant qu'un homme craint un serpent venimeux.

— Ceux qui complotent sur les toits devraient veiller à parler moins fort, murmura-t-il. Mais puisque Khemsa s'est retourné contre ses maîtres et qu'il était mon seul lien avec eux, je ne peux plus compter sur leur aide à présent. À partir de maintenant, je joue le jeu à ma manière.

Se levant, il alla rapidement à une table, tira une plume et un parchemin de sa ceinture et griffonna ces quelques lignes :

À Khosru Khan, gouverneur de Secunderam : le Cimmérien Conan a enlevé la Devi Yasmina et l'a emmenée vers les villages Afghulis. Voici l'occasion de tenir la Devi entre nos mains, ainsi que le roi le désirait depuis si longtemps. Envoyez 3000 cavaliers aussitôt. Je les retrouverai dans la vallée de Gurashah avec des guides indigènes.

Et il signa d'un nom qui ne ressemblait aucunement à celui de Kerim Shah.

Alors il tira d'une cage en or un pigeon voyageur, attacha à sa patte le parchemin enroulé dans un petit cylindre et l'assujettit avec un fil d'or. Puis il alla rapidement vers une fenêtre et lâcha l'oiseau dans la nuit. Celui-ci battit des ailes, hésita puis disparut

comme une ombre furtive. Prenant son casque, son épée et son manteau, Kerim Shah sortit à pas rapides de la chambre, et descendit l'escalier en colimaçon.

La prison de Peshkhauri était séparée du reste de la ville par un mur imposant qui ne comportait qu'une seule porte voûtée, défendue par des montants de fer. Au-dessus de la voûte brûlait un fanal rouge sombre, et près de la porte se tenait un guerrier armé d'une lance et d'un bouclier.

Appuyé sur sa lance et bâillant de temps à autre, il se redressa soudain. Il ne pensait pas s'être assoupi, pourtant un homme se tenait devant lui, un homme qu'il n'avait pas entendu venir. Celui-ci portait une robe en poil de chameau et un turban vert. À la lueur vacillante du fanal, ses traits étaient plongés dans l'ombre, mais une paire d'yeux lumineux brillaient d'une manière surprenante dans la pénombre.

— Qui va là ? demanda le guerrier en pointant sa lance. Qui êtes-vous ?

L'étranger ne parut pas inquiet, bien que la pointe de la lance touchât sa poitrine. Ses yeux fixèrent le soldat avec une étrange intensité.

— Quel est ton devoir ? demanda-t-il bizarrement.

— Garder cette porte !

Le soldat répondit d'une façon précipitée et mécanique ; il se tenait aussi raide qu'une statue et ses yeux devinrent lentement vitreux.

— Tu mens ! Ton devoir est de m'obéir ! Tu m'as regardé dans les yeux et ton esprit ne t'appartient plus désormais. Ouvre cette porte !

Avec raideur, ses traits aussi rigides que ceux d'une statuette, le garde se retourna, tira une grande clé de sa ceinture, la tourna dans la serrure massive et ouvrit la porte. Puis il se remit au garde-à-vous, son regard fixe et aveugle dirigé droit devant lui.

Une femme sortit de l'ombre et posa une main impatiente sur le bras de l'hypnotiseur.

— Ordonne-lui d'aller nous chercher des chevaux, Khemsa, chuchota-t-elle.

— Pas besoin de chevaux, répondit le Rakhsha. (Elevant légèrement la voix, il dit au garde :) Je n'ai plus besoin de toi. Tue-toi !

Comme un homme en transes, le soldat appuya sa lance contre le soubassement du mur, plaçant la pointe effilée contre son corps, juste au-dessous des côtes. Puis lentement, d'une façon absurde, il pesa de tout son poids sur la lance qui transperça son corps et ressortit entre ses épaules. Glissant le long du manche, il s'effondra et resta immobile sur le sol, la lance sortant de son corps de toute sa longueur, comme une horrible tige poussée sur son dos.

La fille garda les yeux baissés sur lui dans une fascination morbide jusqu'à ce que Khemsa la prenne par le bras et lui fasse franchir la porte. Des torches éclairaient un espace étroit entre le mur extérieur et un mur intérieur plus petit, dans lequel à intervalles réguliers s'ouvraient des portes voûtées. Un soldat arpentait la cour ; lorsque la porte s'ouvrit, il approcha d'un pas nonchalant, se sentant tellement en sécurité dans cette prison imposante qu'il ne se méfia pas, jusqu'à ce que Khemsa et la fille franchissent la porte. Mais il était trop tard. Le Rakhsha ne perdit pas son temps à l'hypnotiser, bien que la fille apprécîât fort ses arts magiques. Le garde abaissa sa lance d'une manière menaçante et ouvrit la bouche pour lancer un cri d'alarme destiné à faire surgir en courant les lanciers des salles de garde qui se trouvaient aux deux bouts du couloir. Khemsa écarta la lance d'un coup sec de la main gauche, comme un homme repousserait un fétu de paille, et sa main droite se lança en avant pour revenir aussitôt, semblant caresser doucement le cou du garde au passage. Celui-ci s'effondra face contre terre, sans un cri, sa tête pendant mollement sur son cou brisé.

Khemsa ne le regarda même pas et, allant directement vers l'une des portes voûtées, plaça la paume de sa main ouverte contre le puissant cadenas de bronze. Avec un frémissement déchirant le portail céda et s'ouvrit vers l'intérieur. Comme la fille franchissait le seuil après lui, elle vit que l'épais bois de teck pendait, complètement fendu, les verrous de bronze pliés et arrachés de leurs douilles et les grandes charnières de la porte brisées et disjointes. Un bétail de 500 kilos porté par quarante hommes n'aurait pu mieux faire voler cet obstacle en éclats. La liberté rendait ivre

Khemsa et la mise en pratique de sa puissance le rendait plus orgueilleux encore, décuplant ses forces, comme un jeune géant exerce ses muscles avec une force inutile, exalté par son orgueil.

La porte brisée menait à une petite cour intérieure éclairée par un fanal. En face de la porte, il y avait une large grille de fer. Agrippant l'un des barreaux, une main velue était visible, et dans les ténèbres qui régnaient au-delà brillaient des yeux.

Khemsa resta immobile pendant un instant, regardant fixement les ténèbres d'où ces yeux brillants répondaient à son regard avec une intensité brûlante. Puis sa main se glissa sous sa tunique et en ressortit. Ses doigts s'ouvrirent : un léger miroitement de poussière étincelante tomba sur les dalles. Aussitôt une vive lueur verte éclaira la cour. Cette brève lumière montra en détail les silhouettes de sept hommes qui se tenaient debout, immobiles derrière les barreaux ; sept hommes grands et chevelus, portant les vêtements en lambeaux des hommes des collines. Ils ne prononcèrent pas un seul mot, mais dans leurs yeux brilla la peur de la mort et leurs doigts velus agrippèrent les barreaux.

La flamme mourut, mais l'éclat demeura, devenant une boule frémissante d'un vert scintillant animé de pulsations, luisant sur les dalles aux pieds de Khemsa. Les yeux dilatés des hommes des tribus restèrent fixés sur la boule. Celle-ci flotta, s'allongea, et se transforma en une fumée verte lumineuse, dont les spirales s'élevèrent du sol. Elle se tordit et s'agita comme un grand serpent sombre, puis s'élargit et se souleva en volutes et replis resplendissants. Elle devint un nuage qui avança silencieusement au-dessus des dalles... droit vers la grille. Les hommes le regardèrent approcher avec des yeux dilatés ; les barreaux tremblèrent sous l'étreinte éperdue de leurs doigts. Des lèvres cernées de barbes s'ouvrirent, mais aucun son n'en sortit. Le nuage vert traversa les barreaux et les recouvrit. Semblable à un brouillard, il suinta à travers la grille et enveloppa les hommes, les rendant invisibles. Des volutes qui recouvraient les hommes parvint un cri étranglé, comme celui d'un homme plongé subitement sous l'eau. Ce fut tout.

Khemsas toucha le bras de la jeune fille qui restait là, la bouche ouverte et les yeux ébahis. Machinalement elle le suivit, jetant un regard par-dessus son épaule. Déjà la brume se dissipait. Près des barreaux, elle aperçut deux pieds chaussés de sandales, les doigts de pieds dressés verticalement... et les contours indistincts de sept silhouettes immobiles, effondrées à terre.

— À présent, était en train de dire Khemsas, grâce à un coursier plus rapide que le plus rapide des chevaux jamais élevé dans une écurie humaine, nous serons en Afghulistan avant l'aube.

IV - Une rencontre dans la passe

Yasmina Devi n'arrivait pas à se souvenir clairement des détails de son enlèvement. L'événement inattendu et la violence du fait l'avaient abasourdi. Elle se souvenait seulement d'un tourbillon confus – l'étreinte terrifiante d'une main puissante, les yeux flamboyants de son ravisseur, et son souffle ardent, brûlant sa peau. Le saut par la fenêtre sur le parapet, la course insensée sur les remparts crénelés et les toits, alors qu'elle était glacée par la peur de tomber, la descente vertigineuse le long d'une corde attachée à un merlon – il toucha le sol presque en courant, tenant sa captive en travers de son épaule musclée. Tous ces détails se mélangeaient confusément dans l'esprit de la Devi. Elle gardait un souvenir plus vivace de son ravisseur courant parmi les arbres plongés dans l'ombre, la portant comme un jeune enfant, et sautant sur la selle d'un fougueux étalon bhalkhan qui s'était cabré en renâclant. Puis elle avait eu l'impression de s'envoler, les sabots de l'étalon au galop lançant des étincelles de feu sur les silex de la route, alors que, rapidement, il franchissait les obstacles.

Comme la jeune fille reprenait ses esprits, les premiers sentiments qu'elle éprouva furent la rage et une honte violentes. Elle était consternée. Les souverains des royaumes dorés au sud des montagnes himéliennes étaient pratiquement considérés comme des dieux, et elle était la Devi de Vendhya ! La peur fit place à une colère royale. Elle se mit à pousser des cris

furieux et commença à se débattre. Elle, Yasmina, emmenée sur l'arçon de selle d'un chef des collines, comme une vulgaire fille enlevée sur la place du marché ! En réponse à ses efforts, il ne fit que durcir légèrement son étreinte, et pour la première fois de sa vie, elle fit l'expérience de la contrainte d'une force physique supérieure. Les bras s'abattirent comme du fer sur ses membres délicats. Il abaissa les yeux vers elle et eut un large sourire. Ses dents blanches brillèrent sous la clarté des étoiles. Les rênes reposaient librement sur la crinière flottante de l'étalon, et chaque nerf, chaque muscle du grand animal se tendait sous l'effort, comme il galopait, martelant violemment la piste semée d'embûches. Mais Conan restait en selle avec aisance, presque indifférent, chevauchant tel un centaure.

— Vous n'êtes qu'un chien élevé dans les collines ! s'exclama-t-elle, tremblant sous l'effet de la honte et de la colère de comprendre qu'elle était sans défense. Vous osez... vous osez ! Vous paierez cela de votre vie ! Où m'emmenez-vous ?

— Vers les villages d'Afghulistan, répondit-il, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Derrière eux, au-delà des talus qu'ils avaient franchis, des torches s'agitaient sur les remparts de la forteresse ; il aperçut une lumière vacillante ; cela voulait dire que la grande porte avait été ouverte. Il éclata de rire, ce fut un grondement venant du fond de la gorge aussi formidable que le vent des collines.

— Le gouverneur a envoyé ses lanciers à notre poursuite ! dit-il en riant. Par Crom ! nous allons leur offrir une joyeuse chasse ! Qu'en pensez-vous, Devi... Accepteront-ils d'échanger sept vies humaines contre une princesse kshatriya ?

— Ils enverront une armée pour vous prendre, vous et votre engeance de démons, lui promit-elle avec conviction.

Il éclata d'un rire énorme et l'entoura plus confortablement de ses bras. Mais elle ressentit cela comme un nouvel affront, et elle recommença à se débattre vainement, jusqu'au moment où elle vit que ses efforts ne faisaient que l'amuser. De plus, ses fins vêtements de soie, qui flottaient dans le vent, se

trouvaient dans un désordre scandaleux à la suite des mouvements qu'elle avait faits pour se libérer. Elle décida alors qu'une soumission pleine de mépris serait une attitude plus digne de sa part, et prenant un air guindé, elle cessa de se débattre.

Elle sentit même que sa colère cédait la place à la crainte comme ils pénétraient à l'intérieur de la passe, qui s'ouvrait tel un puits de mine sombre entre les parois rocheuses, plus sombres encore, qui se dressaient comme des remparts colossaux pour leur barrer la route. C'était comme si un gigantesque couteau avait coupé en deux les pans de roche solide du Zhaibar. De chaque côté, s'élevaient des pentes abruptes sur des kilomètres, et l'entrée de la passe était aussi noire que la haine. Le regard de Conan ne pouvait percer les ténèbres, mais il connaissait la route, même de nuit. Et, sachant que des hommes armés le poursuivaient sous la clarté des étoiles, il ne ralentit pas l'allure de son cheval. Le grand animal ne montrait toujours aucune trace de fatigue. Il filait sur la route qui suivait le lit de la vallée, franchit un obstacle, vola le long d'une crête rocheuse où, de chaque côté, de perfides aspérités attendaient le cavalier imprudent, et arriva sur une piste qui longeait le versant gauche de la muraille rocheuse.

Même Conan ne pouvait prévoir dans cette obscurité une embuscade dressée par les hommes des tribus du Zhaibar. Comme ils dépassaient l'entrée d'une gorge qui donnait sur le défilé, un javelot fendit les airs et s'enfonça avec un bruit sourd dans le flanc de l'étalon tendu sous l'effort. Le grand animal, touché en pleine course, culbuta et mourut en poussant un hennissement frémissant. Mais Conan avait entendu le vol de l'arme et le choc produit par elle. Il agit avec la rapidité de l'éclair.

Comme le cheval s'effondrait, il sauta de côté en tenant la jeune fille en l'air pour la protéger des éclats de rocher. Il atterrit sur ses pieds avec l'agilité d'un chat, la poussa dans une anfractuosité du roc et fit volte-face, sortant son poignard, prêt à affronter les ténèbres extérieures.

Yasmina, surprise par la rapidité des événements, ne comprenant pas tout à fait, vit une forme indistincte

sortir soudain de l'ombre, des pieds nus glisser doucement sur le rocher, des vêtements déchirés flotter dans le vent de sa course. Elle aperçut le reflet fugitif de l'acier, entendit le choc rapide du coup droit, de la parade et du revers, et le craquement des os comme la longue épée de Conan fendait le crâne de son adversaire.

Conan se rejeta en arrière, se tapit à l'abri des rochers. Dehors, dans la nuit, des hommes bougèrent et une voix de stentor rugit :

— Comment, sales chiens ! Vous hésitez ! En avant, maudits, et emparez-vous d'eux !

Conan tressaillit, scruta les ténèbres puis éleva la voix :

— Yar Afzal ! Est-ce toi ?

On entendit une imprécation alarmée, puis la voix lança prudemment :

— Conan ? Est-ce toi, Conan ?

— Oui ! (Le Cimmérien éclata de rire.) Avance donc, vieux loup de guerre. Je viens de tuer l'un de tes hommes.

Un mouvement se produisit dans les rochers, une lueur brilla furtivement, puis une flamme apparut et vint dans sa direction en oscillant. Comme elle approchait, un visage farouche et barbu sortit des ténèbres. L'homme porteur de la torche la leva et la brandit devant lui, tendant le cou pour essayer de distinguer celui qui se tenait dans l'anfractuosité rocheuse qu'il éclairait ; dans son autre main, il tenait une grande tulwar courbe. Conan fit un pas en avant, rengaina son épée, et l'autre grogna un salut.

— Oui, c'est Conan ! Sortez de vos rochers, chiens ! C'est Conan !

D'autres guerriers entrèrent dans le cercle de lumière vacillante... des hommes farouches, barbus, en haillons, aux yeux de loup, tenant de longues lames dans leurs poings. Ils ne pouvaient voir Yasmina, cachée par la forme imposante de Conan. Mais, depuis son refuge, les regardant à la dérobée, cette nuit-là, pour la première fois elle fut glacée de peur. Ces hommes ressemblaient plus à des loups qu'à des humains.

— Que chasses-tu ainsi de nuit dans le Zhaibar, Yar

Afzal ? demanda Conan au corpulent chef de la bande, qui grimaça, tel un fantôme barbu.

— Qui sait qui peut emprunter la passe après le crépuscule ? Nous autres, Wazulis, chassons la nuit. Mais toi, Conan ?

— J'ai une prisonnière, répondit le Cimmérien.

Et, faisant un pas de côté, il découvrit la jeune fille qui se dissimulait. Tendant son bras vers la crevasse, il la fit sortir toute tremblante.

Son air imposant l'avait quittée. Elle regarda timidement le cercle de visages hirsutes qui l'entourait, et fut reconnaissante envers le bras vigoureux qui la tenait d'un geste possessif. La torche fut élevée vers elle et les respirations s'arrêtèrent dans le cercle.

— Elle est ma captive, avertit Conan, avec un regard significatif vers les pieds de l'homme qu'il avait tué, seuls visibles dans l'anneau de lumière. Je l'emmenais en Afghulistan, mais maintenant vous avez abattu mon cheval, et les Kshatriyas me suivent de près.

— Viens avec nous dans mon village, proposa Yar Afzal. Nous avons des chevaux cachés dans la gorge. Ils ne pourront jamais nous suivre dans l'obscurité. Ils te talonnent de près, dis-tu ?

— De si près que j'entends maintenant le martèlement de leurs sabots sur les cailloux, répondit Conan d'un air farouche.

Aussitôt les hommes se mirent en mouvement, la torche fut éteinte et les silhouettes en haillons se fondirent dans la nuit comme des fantômes. Conan prit la Devi dans ses bras et elle ne résista pas. Le sol rocheux blessait ses pieds menus dans les légères sandales et elle se sentait toute petite et sans défense dans ces ténèbres hostiles et primitives, au milieu de ces formidables masses rocheuses, recouvertes par la nuit.

La sentant frissonner sous le vent qui soufflait en gémissant dans le défilé, Conan retira de ses propres épaules son manteau déchiré et l'en enveloppa. Il murmura aussi un avertissement à son oreille, lui ordonnant de ne faire aucun bruit. Elle n'avait pas entendu le martèlement lointain des sabots ferrés sur les rochers qui avait prévenu les hommes des collines à l'oreille exercée ; mais de toute façon elle était

beaucoup trop effrayée pour désobéir.

Elle ne pouvait voir que quelques étoiles brillant faiblement là-haut dans le ciel, mais en voyant les ténèbres augmenter elle comprit qu'ils pénétraient dans la gorge. Un mouvement se produisit à côté d'eux : l'agitation inquiète des chevaux. Conan murmura quelques mots et monta sur le cheval de l'homme qu'il avait tué, plaçant la jeune fille devant lui. Tels des fantômes, si ce n'était le bruit de leurs sabots, la petite troupe s'éloigna rapidement dans la gorge sombre. Derrière eux, sur la piste, ils laissaient les cadavres de l'homme et du cheval, découverts moins d'une demi-heure plus tard par les cavaliers de la forteresse, qui reconnurent l'homme comme étant un Wazuli et en tirèrent les conclusions qui s'imposaient.

Yasmina, se pelotonnant chaudement entre les bras de son ravisseur, commençait à s'assoupir malgré elle. Le mouvement du cheval, bien qu'inégal avec les montées et les descentes, joint à la lassitude et à l'épuisement consécutifs à toutes ces émotions, provoqua le sommeil en elle. Elle avait perdu toute notion de temps ou d'espace. Ils avançaient dans les ténèbres profondes, où elle entrevoyait parfois, vaguement, de gigantesques murailles rocheuses qui se dressaient comme de sombres remparts, ou de grandes masses de pierre qui soutenaient les étoiles. Par moments elle percevait la proximité de gouffres infinis qui s'ouvraient sous eux, ou sentait, s'abattant de hauteurs vertigineuses, le vent froid siffler sur elle. Peu à peu, tous ces détails se dissipèrent en une vague somnolence dans laquelle le martèlement des sabots et le craquement des selles ressemblaient aux sons absurdes d'un rêve.

Elle se rendit à peine compte que le mouvement s'arrêtait et qu'elle était descendue de selle et portée sur quelques mètres. Puis elle fut étendue sur quelque chose de doux et de soyeux, un vêtement – un manteau replié, sans doute – fut glissé sous sa tête et on ramena soigneusement sur elle le manteau dans lequel elle était enveloppée. Elle entendit rire Yar Afzal.

— Une prise rare, Conan, épouse parfaite pour le chef des Afghulis.

— Pas du tout, répondit Conan dans un grognement

sourd. Cette fille me servira à racheter la vie de mes sept lieutenants, maudites soient leurs âmes !

Ce fut la dernière chose qu'elle entendit comme elle somnait dans un sommeil sans rêves.

Elle dormit pendant que des hommes en armes chevauchaient à travers les noires collines ; et le sort des royaumes reposait en suspens. Dans les gorges et les défilés plongés dans l'ombre, cette nuit-là, retentirent les sabots de chevaux au galop. Et la lumière des étoiles faisait briller les casques et les épées courbes, pendant que les formes spectrales qui hantaient les éboulis rocheux scrutaient les ténèbres depuis les flancs de la montagne et s'interrogeaient sur les événements.

L'une de ces bandes montée sur des chevaux efflanqués se trouvait à l'entrée obscure d'une gorge quand un galop pressé passa devant elle et s'évanouit. Le chef, un homme à la forte carrure, casqué et portant un manteau aux fils d'or, garda le bras levé, jusqu'à ce que les cavaliers les aient dépassés à bride abattue. Puis il se mit à rire doucement.

— Ils doivent avoir perdu la piste ! Ou bien ils ont découvert que Conan a déjà atteint les villages Afghulis. Il faudrait beaucoup de cavaliers pour enfumer cette ruche. À l'aube, il y aura des escadrons entiers gravissant le Zhaibar.

— Si on se bat dans les collines, il y aura du butin, murmura une voix derrière lui, s'exprimant dans le dialecte des Irakzai.

— Il y aura du butin, répondit l'homme au casque. Mais nous devons d'abord nous rendre dans la vallée de Gurashah et attendre les cavaliers qui descendent de Secunderam vers le sud et qui seront là avant le jour.

Il donna des rênes et sortit du défilé, suivi de ses hommes... trente fantômes en haillons sous la lumière des étoiles.

V - L'étalon noir

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque Yasmina se réveilla. Elle ne sursauta pas et n'ouvrit pas de grands yeux étonnés en se demandant où elle était. Elle

se souvenait parfaitement de tout ce qui s'était passé. Ses membres sveltes étaient engourdis par la longue chevauchée de la veille, et sa peau semblait avoir gardé le contact du bras musclé qui l'avait enserrée si longtemps.

Elle était étendue sur une peau de mouton qui recouvrait un lit de feuilles sur un sol de terre battue. Un manteau replié se trouvait sous sa tête et elle était recouverte d'un autre manteau en guenilles. Elle se trouvait dans une grande pièce dont les murs, grossièrement mais solidement constitués de rochers non taillés, étaient cimentés avec de la boue séchée au soleil. De puissants madriers supportaient un toit identique, avec une trappe à laquelle conduisait une échelle. Il n'y avait pas de fenêtres dans les murs épais, mais des meurtrières. La pièce ne comportait qu'une seule porte en bronze massif qui devait provenir du pillage de quelque fort défendant la frontière de Vendhya. De l'autre côté, il y avait une large ouverture dans le mur, sans porte, mais avec de solides barreaux en bois. Derrière eux, Yasmina aperçut un magnifique étalon noir en train de manger un tas d'herbe sèche. La construction était tout à la fois place forte, lieu d'habitation et écurie.

À l'autre bout de la pièce, une jeune fille portant la tunique et les pantalons amples des femmes des collines était accroupie devant un petit feu. Elle faisait cuire des morceaux de viande sur un gril posé sur des blocs de pierre. Par une ouverture tapissée de suie dans le mur à une certaine hauteur du sol, s'échappait une partie de la fumée. Le reste flottait en volutes bleues à travers toute la pièce.

La fille des collines jeta un coup d'œil vers Yasmina par-dessus son épaule, montrant un visage intrépide et gracieux, puis elle s'occupa à nouveau de sa cuisine. Des éclats de voix parvinrent du dehors. Puis la porte fut ouverte d'un violent coup de pied, et Conan entra à grands pas. Il paraissait plus imposant que jamais avec la lumière du soleil matinal derrière lui. Yasmina remarqua certains détails qui lui avaient échappé la nuit précédente. Ses vêtements étaient propres et en bon état. La large ceinture bakhariot dans laquelle était passée son épée au fourreau décoré aurait été

parfaitement assortie aux vêtements d'un prince, et sous sa tunique elle aperçut le reflet brillant d'une fine armure turanienne.

— Ta prisonnière est réveillée, Conan, dit la jeune fille Wazuli.

Il grogna, approcha du feu à grandes enjambées et saisit des morceaux de viande de mouton qu'il mit dans un plat de grès.

La fille accroupie se moqua de lui et fit une remarque épicée. Il montra les dents comme un loup et, la poussant du pied, la fit s'étaler de tout son long. Elle sembla retirer un très grand amusement de ce jeu plutôt brutal et grossier, mais déjà Conan ne faisait plus attention à elle. Prenant un gros morceau de pain et un pot de cuivre rempli de vin, il porta le tout vers Yasmina qui s'était redressée sur sa couche, le regard incertain.

— Une chère grossière pour une Devi, ma fille, mais c'est ce que nous avons de mieux, grogna-t-il. Au moins, cela te remplira le ventre.

Il posa le plat à terre et elle ressentit soudain une faim vorace. Sans aucun commentaire, elle s'assit sur le sol, jambes croisées, et mettant le plat sur ses genoux, elle commença à manger avec ses doigts, car c'était tout ce qu'elle avait à sa disposition en fait d'ustensiles de table. Après tout, savoir s'adapter est une preuve de la vraie aristocratie. Conan resta debout, les yeux sur elle, ses pouces passés dans sa ceinture. Il ne s'asseyait jamais jambes croisées, à la mode orientale.

— Où suis-je ? demanda-t-elle brusquement.

— Dans la hutte de Yar Afzal, le chef des Wazulis de Khurum, répondit-il. L'Afghulistan se trouve à un certain nombre de miles de là, plus à l'ouest. Nous allons rester cachés ici pendant un moment. Les Kshatriyas battent les collines à votre recherche — plusieurs de leurs escadrons ont déjà été décimés par les tribus.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Vous garder jusqu'à ce que Chunder Shan soit disposé à me rendre mes sept voleurs de bétail, grogna-t-il. Des femmes Wazulis sont en train d'extraire l'encre des feuilles de shoki, et dans un moment, vous

pourrez écrire une lettre au gouverneur.

Elle fut traversée par une onde de son ancienne colère royale, en pensant à la façon insensée dont ses plans avaient tourné, la faisant captive de l'homme même qu'elle avait projeté d'avoir en son pouvoir. Elle jeta à terre le plat contenant les reliefs de son repas et se leva, pleine de colère.

— Je n'écrirai aucune lettre ! Si vous ne me ramenez pas, ils pendront vos sept hommes et un millier d'autres par-dessus le marché !

La fille Wazuli se mit à rire d'un air moqueur et Conan fronça les sourcils. Puis la porte s'ouvrit et Yar Afzal entra d'un air important. Le chef Wazuli était aussi grand que Conan, plus imposant peut-être, mais il paraissait gras et indolent à côté de la forme compacte et dure du Cimmérien. Il tira sur sa barbe rousse et regarda la fille Wazuli d'une manière explicite. Cette dernière se leva et se dépêcha de sortir de la pièce. Puis Yar Afzal se retourna vers son hôte.

— Mes hommes murmurent, Conan, dit-il. Ils veulent que je te tue et que je m'empare de la fille pour demander une rançon. Ils disent que tout le monde peut voir que c'est une dame de haut rang, d'après ses vêtements. Ils demandent pourquoi les chiens Afghuli devraient en tirer profit, alors que ce sont eux qui prennent le risque de la garder ici ?

— Prête-moi ton cheval, dit Conan. Je vais m'en aller avec elle.

— Bah ! tonna Yar Afzal. Tu me crois donc incapable de diriger mon propre peuple ? Je vais les faire danser dans leurs chemises s'ils se mettent sur mon chemin ! Ils ne t'aiment pas – comme n'importe quel autre étranger d'ailleurs –, mais un jour, tu m'as sauvé la vie, et je ne l'ai pas oublié. Maintenant viens, Conan, un éclaireur est de retour.

Conan assura sa ceinture et suivit le chef à l'extérieur. Ils refermèrent la porte derrière eux et Yasmina courut vers une meurtrière. Celle-ci donnait sur une étendue de terrain plat devant la cabane. À l'autre bout de cet espace dégagé, il y avait un groupe de huttes de terre et de pierre. Des enfants nus jouaient parmi les cailloux, pendant que les femmes des collines, minces et droites, vaquaient à leurs tâches

coutumières.

Devant la hutte du chef, des hommes hirsutes et dépenaillés étaient assis en cercle, face à la porte. Conan et Yar Afzal se trouvaient à quelques pas de là. Entre eux et le cercle des guerriers, un autre homme était assis, jambes croisées. Ce dernier parlait à son chef, utilisant l'âpre dialecte Wazuli que Yasmina arrivait difficilement à comprendre, bien qu'une partie de son éducation royale ait été consacrée à apprendre les langues d'Iranistan et les idiomes proches du Ghulistan.

— J'ai parlé à un Dagozai qui a vu les cavaliers la nuit dernière, dit l'éclaireur. Il se tenait caché lorsqu'ils se sont approchés de l'endroit où nous avons tendu une embuscade au seigneur Conan. Il a entendu ce qu'ils disaient ; Chunder Shan se trouvait parmi eux. Ils ont découvert le cadavre du cheval, et l'un des hommes l'a identifié comme étant celui de Conan. Puis ils ont trouvé l'homme que Conan a tué, et ont vu que c'était un Wazuli. Ils en ont déduit que Conan avait été égorgé et la jeune fille enlevée par les Wazuli ; aussi ont-ils modifié leur projet de route vers l'Afghulistan. Mais ils ne pouvaient savoir de quel village l'homme faisait partie, car nous n'avions laissé aucune piste qu'un Kshatriya soit capable de suivre.

» Aussi, ont-ils galopé jusqu'au village Wazuli le plus proche, celui de Jugra, et ils l'ont incendié, tuant beaucoup de gens. Mais les hommes de Khojur sont arrivés sur eux dans l'obscurité et en ont massacré un certain nombre, blessant le gouverneur. Alors, les survivants se sont retirés, redescendant le Zhaibar dans les ténèbres avant l'aube, mais ils sont revenus avec des renforts avant le lever du soleil. Il y a eu des escarmouches et des combats toute la matinée. On dit qu'une grande armée a été rassemblée pour fouiller les collines du Zhaibar. Les tribus ont affûté leurs épées et préparé des embuscades dans toutes les passes, d'ici jusqu'à la vallée de Gurashah. En outre, Kerim Shah est de retour dans les collines.

Un grognement parcourut le cercle. Yasmina se rapprocha de la meurtrière en entendant le nom de celui qu'elle soupçonnait depuis quelque temps déjà.

— Dans quelle direction va-t-il ? demanda Yar

Afzal.

— Le Dagozai ne le savait pas. Avec lui, il y avait trente Irakzai appartenant à des villages situés plus bas. Ils se sont enfoncés dans les collines où ils ont disparu.

— Ces Irakzai sont des chacals qui suivent le lion pour ramasser les miettes, gronda Yar Afzal. Ils ont accepté avec avidité l'argent que Kerim Shah a prodigué aux tribus de la frontière pour acheter hommes et chevaux. Je ne l'aime pas, bien qu'il soit notre frère d'Iranistan.

— Je le connais depuis longtemps, dit Conan. C'est un Hyrkanien, un espion de Yezdigerd. Si je l'attrape, j'accrocherai sa peau à un tamaris !

— Et les Kshatriyas ? vociférèrent les hommes dans le demi-cercle. Allons-nous rester sans rien faire jusqu'à ce qu'ils nous chassent ? Ils finiront bien par apprendre dans quel village wazuli la fille est gardée prisonnière. Les Zhaibari ne nous aiment pas ; ils aideront les Kshatriyas à nous découvrir.

— Qu'ils viennent, grogna Yar Afzal. Nous pouvons défendre les défilés contre une armée entière.

L'un des hommes se leva d'un bond et agita le poing vers Conan.

— Allons-nous prendre tous ces risques pendant qu'il récoltera la récompense ? rugit-il. Allons-nous nous battre à sa place ?

D'une seule enjambée Conan vint se planter devant lui et se pencha pour le regarder bien en face. Le Cimmérien n'avait pas sorti sa longue épée, mais sa main gauche étreignait son fourreau, faisant saillir la poignée de son épée d'une manière suggestive.

— Je ne demande à personne de se battre à ma place, dit-il doucement. Tire ton épée si tu l'oses, sale roquet !

Le Wazuli se rejeta en arrière, sifflant comme un chat.

— Ose me toucher, et cinquante hommes te couperont en morceaux ! cria-t-il d'une voix perçante.

— Quoi ! rugit Yar Afzal, son visage s'empourprant sous l'effet de la colère. (Ses moustaches se hérissèrent, son ventre se gonfla de rage.) Es-tu le chef de Khurum ? Les Wazulis reçoivent-ils leurs ordres de Yar Afzal, ou bien d'un roquet mal élevé ?

L'homme recula devant son chef invincible. Yar Afzal arriva sur lui à grands pas, le saisit à la gorge et serra jusqu'à ce que son visage devienne tout noir. Alors il lança violemment l'homme à terre et se tint au-dessus de lui, sa tulwar à la main.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre qui mette en doute mon autorité ? rugit-il.

Comme son regard belliqueux parcourait rapidement le demi-cercle, ses guerriers baissèrent les yeux d'un air maussade. Yar Afzal grogna avec mépris et rengaina son arme d'un geste qui était le comble de l'insulte. Puis du pied il frappa l'instigateur de la révolte étendu à terre avec une rancune vindicative qui amena des hurlements chez sa victime.

— Descends dans la vallée retrouver les guetteurs placés sur les hauteurs et reviens s'ils ont vu quelque chose, ordonna Yar Afzal.

L'homme partit, tremblant de peur et grinçant des dents de colère.

Yar Afzal s'assit alors pesamment sur une pierre, grognant dans sa barbe. Conan se tenait près de lui, debout, les pouces passés dans sa ceinture, observant de près l'assemblée des guerriers. Ils le regardaient d'un air revêche, n'osant pas braver la colère de Yar Afzal, mais haïssant l'étranger comme seuls les hommes des collines peuvent haïr.

— À présent écoutez-moi, fils de chiens innommables, je vais vous dire ce que le seigneur Conan et moi-même avons projeté pour tromper les Kshatriyas...

Le grondement de Yar Afzal, semblable au mugissement d'un taureau, poursuivit le guerrier déconfit comme il quittait l'assemblée.

L'homme passa devant les huttes, où les femmes qui avaient assisté à sa défaite se moquèrent de lui et lui lancèrent des remarques blessantes, puis il se hâta le long de la piste qui serpentait parmi les contreforts montagneux en direction de la vallée.

Comme il arrivait au premier détour qui le mettait hors de vue du village, il s'arrêta brusquement, ouvrant la bouche d'un air stupide. Il n'aurait pas cru qu'un étranger puisse pénétrer dans la vallée de Khurum sans être découvert par les guetteurs aux yeux d'aigle postés

sur les hauteurs. Pourtant un homme était assis, jambes croisées, sur une petite élévation rocheuse au bord de la route... un homme portant une robe en poil de chameau et un turban vert.

La bouche du Wazuli s'ouvrit pour laisser passer un cri et sa main se porta vivement au pommeau de son épée. Mais, à cet instant, ses yeux rencontrèrent ceux de l'étranger, le cri mourut dans sa gorge et ses doigts devinrent mous. Il resta figé comme une statue, les yeux fixes et vides.

Pendant quelques instants, rien ne bougea, puis l'homme sur le rocher traça de son index un signe occulte dans la poussière. Le Wazuli était certain qu'il n'avait rien posé à l'intérieur de l'emblème dessiné, pourtant à présent quelque chose y brillait... un globe rond, noir et luisant comme du jais poli. L'homme au turban vert le prit et le lança au Wazuli qui l'attrapa machinalement.

— Porte ceci à Yar Afzal, dit-il, et le Wazuli fit demi-tour comme un automate, en direction du village, la boule noire comme le jais au creux de sa paume. Comme il passait devant les huttes, il ne tourna même pas la tête pour répondre aux moqueries renouvelées des femmes. Il ne paraissait pas les entendre.

L'homme sur le rocher le suivit du regard avec un sourire énigmatique. La tête d'une jeune femme surgit de derrière le rocher et elle le regarda avec une admiration légèrement teintée de peur qu'elle n'avait pas éprouvée la nuit précédente.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-elle.

Il caressa les boucles noires de ses cheveux.

— Es-tu encore étourdie par ton vol sur le cheval-de-l'air, pour douter ainsi de ma sagesse ? dit-il en riant. Tant que Yar Afzal sera en vie, Conan demeurera en sécurité parmi les guerriers Wazulis. Leurs couteaux sont acérés, et ils sont nombreux. Ce que j'ai imaginé sera plus sûr, même pour moi, que de chercher à le tuer et à arracher la Devi des mains des guerriers. Nul n'a besoin d'être magicien pour prédire ce que les Wazulis feront, et ce que Conan fera, lorsque ma victime remettra le globe de Yezud au chef de Khurum.

Devant la cabane, Yar Afzal s'arrêta net de parler,

surpris et mécontent de voir l'homme, envoyé dans la vallée, se frayer un chemin à travers la foule.

— Je t'ai ordonné d'aller rejoindre les guetteurs ! vociféra le chef. Tu ne devrais pas être déjà de retour !

L'autre ne répondit rien ; il se tenait droit et raide, fixant d'un regard sans expression le visage du chef, sa paume tendue tenant la boule de jais. Conan, regardant par-dessus l'épaule de Yar Afzal, murmura quelque chose et voulut toucher le bras du chef. Mais à cet instant, Yar Afzal, dans un accès de colère, frappa l'homme de son poing fermé et l'assomma comme un bœuf. Il s'écroula, la sphère de jais roula aux pieds de Yar Afzal, et le chef, semblant l'apercevoir pour la première fois, se baissa pour la ramasser. Les hommes, regardant avec inquiétude leur camarade sans connaissance, virent leur chef se pencher, mais ils ne purent distinguer ce qu'il ramassait par terre.

Yar Afzal se redressa, jeta un coup d'œil sur le jais, et fit un mouvement pour le glisser dans sa ceinture.

— Portez cet imbécile dans sa hutte, gronda-t-il. Il a l'apparence d'un mangeur de lotus. Il m'a jeté un regard vide. Je... Aïe !

Dans sa main droite qu'il dirigeait vers sa ceinture, il avait soudain senti un mouvement là où cela ne pouvait être. Sa voix s'étrangla comme il s'immobilisait, stupéfait, et dans sa main droite refermée, il perçut le frissonnement du changement, du mouvement, de la vie. Il ne tenait plus entre ses doigts une sphère brillante et lisse. Et il n'osait pas regarder ; sa langue était collée au palais de sa bouche et il ne pouvait ouvrir sa main. Ses guerriers étonnés virent les yeux de Yar Afzal se dilater, les couleurs refluer de son visage. Puis brusquement un mugissement d'agonie s'échappa de ses lèvres. Il s'inclina en avant et s'effondra comme frappé par la foudre, son bras droit tendu devant lui. Face contre terre il gisait, et d'entre ses doigts écartés sortit en rampant une araignée... un monstre hideux, noir, aux pattes velues dont le corps brillait comme du jais noir. Les hommes hurlèrent de terreur et reculèrent en hâte. La bête se dirigea rapidement vers une fissure entre les rochers et disparut.

Le regard fou, les guerriers s'étaient levés et une voix s'éleva au-dessus de leur clameur, une voix

puissante et autoritaire qui parvint de nulle part. Car, par la suite, chacun des hommes présents à cette scène – ceux qui étaient encore en vie – démentit avoir crié. Pourtant tous entendirent cette voix.

— Yar Afzal est mort ! Tuez l'étranger !

Ce cri agit sur leurs esprits bouleversés. Le doute, le trouble et la peur furent emportés par le flot tumultueux de l'instinct sanguinaire. Un hurlement furieux déchira les cieux alors que les hommes de la tribu répondaient aussitôt à cette instigation. Ils s'élancèrent en avant, leurs manteaux claquant, leurs yeux flamboyant, leurs couteaux sortis.

Conan fut aussi rapide qu'eux. Comme la voix résonnait, il bondit vers la porte de la cabane. Mais ils étaient plus près de lui qu'il ne l'était de la porte, et, d'un pied posé sur le seuil, il dut virevolter et parer le coup d'une lame longue d'un mètre. Il fendit en deux le crâne de l'homme, il évita un autre coup de couteau et éventra son propriétaire, assomma un homme de son poing gauche et en étripa un autre ; puis il s'élança de toutes ses forces contre la porte fermée. Il entendit les épées fendant le bois des montants. Mais la porte s'ouvrit sous son coup de boutoir, et il tomba à la renverse à l'intérieur de la pièce. Un guerrier barbu qui se précipitait, furieux, tandis que Conan faisait un bond en arrière, fut surpris et projeté la tête la première sur le seuil. Conan se baissa, le saisit par ses vêtements et le tira à l'intérieur. Puis il referma violemment le battant à la face des hommes qui arrivaient à la rescousse. Des os craquèrent sous le choc. L'instant d'après, Conan tirait les verrous en les faisant claquer et se retournait avec une rapidité inouïe pour affronter l'homme qui s'était relevé et qui se jetait à l'assaut comme un forcené.

Yasmina, recroquevillée dans un coin, regardait avec horreur les deux hommes qui, en se battant, avançaient et reculaient dans la pièce, manquant par moments de la piétiner. Les étincelles et le cliquetis des armes emplissaient la pièce. Au-dehors, la foule hurlait comme une horde de loups, frappant sourdement la porte de leurs longs couteaux et lançant contre elle d'énormes blocs de rocher. Quelqu'un apporta un tronc d'arbre et la porte commença à céder sous leur assaut

redoutable. Yasmina se boucha les oreilles, regardant la scène avec des yeux égarés. La violence et la fureur dans la pièce, la folie terrifiante à l'extérieur. L'étalon dans son écurie hennissait et se cabrait, frappant les murs de ses sabots. Il fit demi-tour et lança ses sabots à travers les barreaux, juste comme le guerrier, reculant devant les assauts meurtriers de Conan, s'effondrait contre eux. Sa colonne vertébrale craqua en trois endroits comme une branche morte. violemment projeté contre le Cimmérien, il le renversa et les deux hommes s'effondrèrent sur le sol en terre battue.

Yasmina poussa un hurlement et se précipita en avant, croyant dans son égarement que les deux hommes s'étaient entre-tués. Mais Conan repoussa le cadavre et se releva. Elle saisit son bras, tremblant de la tête aux pieds.

— Oh ! vous êtes vivant ! Je croyais... je croyais que vous étiez mort !

Il posa son regard sur elle, examinant son visage pâle et bouleversé, et ses grands yeux noirs agrandis par la terreur.

— Pourquoi tremblez-vous ? demanda-t-il. Quelle importance pour vous que je sois vivant ou mort ?

Un vestige de sa prestance antérieure lui revint, et elle se redressa, faisant un effort plutôt pitoyable pour redevenir la Devi.

— Vous êtes préférable à ces loups qui hurlent dehors, répondit-elle, faisant un geste vers la porte, dont le chambranle de pierre commençait à se fendre sous les coups.

— Elle ne tiendra plus très longtemps, murmura-t-il, puis il se retourna et alla rapidement vers la stalle de l'étalon.

Yasmina joignit les mains et retint sa respiration lorsqu'elle le vit arracher les barreaux éclatés et pénétrer dans la stalle où se trouvait l'animal rendu fou furieux. L'étalon se cabra au-dessus de lui, poussant des hennissements redoutables, les sabots levés, les yeux et les dents lançant des éclairs, les oreilles rejetées en arrière. Mais Conan bondit, empoigna sa crinière et, faisant montre d'une force qui semblait impossible, obligea l'animal à reposer ses membres de devant. Le coursier renâcla et trembla, mais il resta

tranquille pendant que l'homme lui passait une bride et fixait une selle incrustée d'or, aux larges étriers d'argent.

Faisant tourner le cheval dans la stalle, Conan appela Yasmina, et la jeune fille accourut, passant avec inquiétude près des sabots de l'étalon. Conan était affairé près du mur de pierre et il dit :

— Il y a une entrée secrète dans ce mur, dont même les Wazulis ignorent l'existence. Yar Afzal me l'a montrée, un jour qu'il était ivre. Elle donne dans le ravin qui se trouve derrière la cabane. Ha !

Il tira violemment sur une aspérité rocheuse qui semblait naturelle, et tout un pan du mur s'ouvrit sur des montants de fer bien huilés. La jeune fille aperçut un défilé étroit qui s'ouvrait dans la falaise rocheuse à quelques pas de l'arrière de la cabane. Alors Conan sauta en selle et l'installa devant lui. Derrière eux, la lourde porte gémit comme un être vivant et se brisa dans un grand fracas. Un hurlement résonna jusqu'au toit alors que l'entrée était aussitôt envahie par des visages hirsutes et des poings velus brandissant des couteaux. À ce moment, le grand étalon franchit la porte secrète, telle une javeline lancée par une catapulte, et s'élança dans le défilé, galopant avec un bruit de tonnerre, la tête baissée, de l'écume s'échappant des anneaux de ses mors.

Ce coup de théâtre décontenança complètement les Wazulis ; il surprit également ceux qui furtivement remontaient le ravin. Cela survint si rapidement – cette charge du grand animal, impétueuse comme un ouragan – qu'un homme au turban vert ne put l'éviter. Il fut renversé par les sabots lancés à une allure éperdue, et une fille hurla. Conan lui jeta un regard comme ils passaient devant elle à la vitesse de l'éclair – c'était une fille brune et mince, en pantalon de soie, portant sur sa poitrine un grand pendentif richement décoré. Elle s'aplatit contre la paroi rocheuse, mais déjà le cheval et ceux qu'il portait disparaissaient à l'autre bout de la gorge, comme l'écume de la mer est emportée avant l'orage. Les hommes qui, à leur poursuite, arrivaient en courant dans le défilé, s'arrêtèrent alors devant ce qui changea leurs hurlements sanguinaires en cris aigus de terreur et

de mort.

VI - La montagne des Noirs Prophètes

— Où allons-nous à présent ?

Yasmina essayait de se tenir droite sur l'arçon de la selle qui oscillait, agrippant son ravisseur. Elle dut s'avouer avec honte qu'elle n'éprouvait aucun déplaisir à sentir sa peau musclée sous ses doigts.

— En Afghulistan, répondit-il. C'est une route périlleuse, mais l'étalon nous portera aisément, à moins que nous ne tombions sur certains de vos amis, ou sur mes ennemis tribaux. Maintenant que Yar Afzal est mort, ces maudits Wazulis vont être à nos trousses. Je suis surpris de ne pas les apercevoir déjà lancés à notre poursuite.

— Qui était cet homme que vous avez renversé ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore. Je ne l'avais jamais vu auparavant. En tout cas, ce n'est pas un Ghuli. Que diable faisait-il là, je ne saurais le dire. Il y avait aussi une fille avec lui.

— Oui. (Son regard s'assombrit.) Je n'arrive pas à le croire. Cette fille était ma suivante, Gitara. Croyez-vous qu'elle venait à mon secours ? Que cet homme était un ami ? Si cela était, les Wazulis les auraient capturés tous les deux.

— De toute façon, répondit-il, nous ne pouvons rien y faire. Si nous retournions sur nos pas, ils nous écorcheraient vifs tous les deux. Je n'arrive pas à comprendre comment cette fille a pu pénétrer aussi loin dans les montagnes avec l'aide d'un seul homme... qui, de plus, avait tout à fait l'apparence d'un érudit en robe. Il y a quelque chose de singulièrement étrange dans toute cette histoire. Ce guerrier que Yar Afzal frappe et congédie... il se déplaçait comme un somnambule. J'ai vu les prêtres de Zamora accomplir leurs abominables rituels dans leurs temples interdits, leurs victimes avaient le même regard fixe que cet homme. Les prêtres les regardaient intensément dans les yeux, murmurant des incantations, et ensuite ces gens devenaient semblables à des morts-vivants aux yeux vitreux, obéissant à leurs ordres. J'ai vu aussi ce

que cet homme tenait dans sa main, que ramassa ensuite Yar Afzal. Cela ressemblait à une grosse perle d'un noir de jais, comme en portent les prêtresses de Yezud lorsqu'elles dansent devant l'araignée de pierre noire qui est leur dieu. Yar Afzal l'a prise dans sa main, et il n'a rien ramassé d'autre. Pourtant, lorsqu'il s'est écroulé, mort, une araignée, semblable au dieu Yezud, s'est échappée de ses doigts. Puis, comme les Wazulis restaient interdits devant cette scène, une voix leur a crié de me tuer, et je sais que cette voix n'était pas celle d'un guerrier, ou de l'une des femmes qui regardaient depuis les huttes. Cette voix semblait venir des airs.

Yasmina ne répondit rien. Elle regarda les contours déchiquetés des montagnes environnantes et frissonna. Son âme voyait avec terreur leur dureté farouche. C'était un paysage brutal et désolé où tout pouvait arriver et pour lequel quiconque était né dans les plaines septentrionales, chaudes et luxuriantes, nourrissait une horreur atavique et invincible.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, dardant ses rayons implacables. Pourtant le vent qui soufflait par rafales capricieuses semblait venir des pentes glacées. Une fois, elle entendit le bruit d'une étrange course tumultueuse au-dessus d'eux qui n'était pas le souffle du vent. Et, à la façon dont Conan leva les yeux, elle comprit que ce n'était pas, pour lui non plus, un son ordinaire. Elle eut l'impression qu'une partie du ciel bleu et froid avait été un instant obscurcie, comme si un objet invisible l'avait traversée rapidement. Mais elle n'en était pas certaine. Ils ne firent aucun commentaire, cependant Conan sortit son épée de son fourreau.

Ils suivaient un chemin à peine tracé qui s'enfonçait à l'intérieur de ravins si profonds que le soleil n'en éclairait jamais le fond. Ils gravirent des pentes escarpées où des blocs de schiste friable menaçaient de se détacher sous leurs pas et franchirent des arêtes rocheuses bordées de chaque côté par des abîmes infinis d'où montaient des brumes bleutées.

Le soleil avait dépassé son zénith lorsqu'ils rencontrèrent une piste étroite serpentant à travers les rochers escarpés. Conan tira les rênes sur le côté et s'y

engagea, prenant la direction du sud. Ce chemin faisait presque un angle droit par rapport à leur route précédente.

— Il y a un village Galzai au bout de cette piste, expliqua-t-il. Leurs femmes empruntent ce sentier pour aller chercher de l'eau à une source. Vous avez besoin de changer de vêtements.

Baissant les yeux sur ses légers atours, Yasmina en convint. Ses sandales dorées étaient en lambeaux, sa robe et ses sous-vêtements de soie, tout déchirés, tenaient encore à peine d'une façon décente. Des vêtements conçus pour être portés dans les rues de Peshkhauri étaient peu appropriés pour les rochers abrupts des montagnes himéliennes.

Arrivant à un coude de la piste, Conan mit pied à terre, aida Yasmina à descendre et attendit. Enfin il remua la tête, bien qu'elle n'ait rien entendu.

— Une femme arrive sur la piste, déclara-t-il.

Prise d'une soudaine panique, elle lui saisit le bras :

— Vous n'allez pas... la tuer ?

— Je n'ai pas l'habitude de tuer des femmes, grogna-t-il, bien que certaines de ces femmes des collines soient de vraies louves. Non, ricana-t-il, comme à un bon mot. Par Crom ! je vais lui acheter ses vêtements ! Qu'en pensez-vous ?

Il sortit une poignée de pièces d'or puis les rangea, à l'exception de la plus grosse. Elle acquiesça de la tête, très soulagée. Cela paraissait peut-être normal aux hommes de tuer et de mourir, mais elle frissonna à l'idée d'assister au massacre d'une femme.

Bientôt une femme apparut au détour du sentier. C'était une jeune fille Galzai, grande et mince, svelte comme un jeune arbre, portant une grande calebasse vide. Elle s'arrêta net et sa gourde lui échappa des mains quand elle les aperçut. Elle hésita à s'enfuir, puis comprit que Conan était trop près d'elle pour la laisser s'échapper. Alors elle resta sans bouger, les regardant avec une expression mêlée de peur et de curiosité.

Conan montra la pièce d'or.

— Si tu acceptes de donner à cette femme tes vêtements, dit-il, je te donnerai cet argent.

La réponse fut instantanée. La fille eut un large sourire de surprise et de plaisir. Puis, avec le dédain

des femmes des collines pour les prudes conventions, elle enleva promptement sa tunique brodée sans manches, fit glisser à terre ses pantalons amples dont elle se dégagea, retira sa blouse à manches bouffantes, et ôta ses sandales d'un mouvement du pied. Faisant un paquet de tous ses vêtements, elle les tendit à Conan qui les prit et les remit à la Devi étonnée.

— Allez derrière ce rocher et mettez-les, lui ordonna-t-il, révélant ainsi, une nouvelle fois, qu'il n'était pas originaire des collines. Faites un tas de vos vêtements et rapportez-les-moi quand vous ressortirez.

— L'argent ! s'écria la fille des collines, tendant la main impatiemment. L'argent que vous m'avez promis !

Conan lui lança la pièce d'or qu'elle attrapa ; elle la mordit, la glissa dans ses cheveux, ramassa sa calebasse et continua à descendre le sentier, aussi dépourvue de gêne que de vêtements. Conan attendit avec une certaine impatience pendant que la Devi, pour la première fois de sa vie, s'habillait toute seule. Quand elle ressortit de derrière le rocher, il jura sous l'effet de la surprise et elle sentit une étrange sensation monter en elle devant l'admiration non contenue qui brûlait dans les farouches yeux bleus. Elle éprouva de la honte et de l'embarras, mais aussi une pointe de vanité qu'elle n'avait encore jamais éprouvée, et un picotement lorsqu'elle croisa son regard. Il posa une main lourde sur son épaule et la fit se retourner, la regardant avec avidité sous tous les angles.

— Par Crom ! dit-il. Dans ces robes vaporeuses et énigmatiques, vous étiez aussi froide et lointaine qu'une étoile ! À présent, vous êtes une femme chaude et vivante ! Quand vous êtes allée derrière ce rocher, vous étiez la Devi de Vendhya, vous en ressortez comme une fille des collines... mais vous êtes mille fois plus belle que n'importe quelle fille du Zhaibar ! Vous étiez une déesse... à présent, vous êtes réelle !

Il lui assena une claque retentissante sur les fesses, et elle, prenant simplement ceci comme une nouvelle marque de son admiration, ne se sentit nullement outragée. En changeant de vêtements, elle avait aussi changé de personnalité. Les sentiments et les sensations qu'elle avait étouffés jusqu'alors

s'emparaient d'elle à présent, comme si ces vêtements de reine dont elle s'était débarrassée avaient été de véritables fers et des entraves.

Mais Conan, malgré son admiration, n'oubliait pas que le danger rôdait autour d'eux. Plus ils s'éloigneraient de la région du Zhaibar, et plus ils auraient de chances de ne pas rencontrer les troupes Kshatriya. D'autre part, pendant toute leur fuite éperdue, il avait prêté l'oreille aux bruits éventuels qui lui apprendraient que les vindicatifs Wazulis de Khurum étaient lancés à leur poursuite.

Mettant la Devi en selle, il sauta derrière elle et à nouveau fit prendre à l'étalon la direction de l'ouest. Il lança le paquet de vêtements qu'elle lui avait remis du haut d'un précipice où il tomba au fond d'une gorge de plusieurs centaines de mètres.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-elle. Pourquoi ne pas les avoir donnés à cette fille ?

— Les cavaliers de Peshkhauri parcourent ces collines, dit-il. Ils vont être pris dans des embuscades et harcelés à chaque détour. En représailles, ils anéantiront tous les villages qu'ils auront pris d'assaut. Ils peuvent se diriger vers l'ouest à tout moment. S'ils avaient trouvé cette fille portant vos vêtements, ils l'auraient torturée jusqu'à ce qu'elle parle. Elle aurait pu les mettre sur ma piste.

— Que va-t-elle faire ? demanda Yasmina.

— Retourner à son village, et raconter à sa tribu qu'un étranger l'a attaquée, dit-il. Elle les mettra sur notre piste, c'est vrai. Mais elle doit d'abord aller chercher de l'eau ; si elle osait revenir sans rapporter de l'eau, ils lui enlèveraient la peau à coups de fouet. Ce qui nous donne une bonne avance. Ils ne nous rattraperont jamais. À la tombée de la nuit, nous franchirons la frontière Afghuli.

— Il n'y a pas de chemins ni la moindre trace de vie humaine dans ces endroits, commenta-t-elle. Même pour les montagnes himéliennes cette région semble singulièrement abandonnée. Nous n'avons pas vu un seul sentier depuis que nous avons quitté celui où nous avons rencontré cette fille Galzai.

En guise de réponse, il lui indiqua du doigt le nord-

ouest. Elle aperçut un pic qui dominait les cimes déchiquetées de la montagne.

— Yimsha, grogna Conan. Les tribus installent leurs villages aussi loin que possible de cette montagne.

Elle se raidit aussitôt.

— Yimsha ! murmura-t-elle. La montagne des Noirs Prophètes !

— On l'appelle ainsi, répondit-il. Je n'ai jamais été plus loin. J'ai pris la direction du nord pour éviter les troupes Kshatriyas qui doivent rôder à travers les collines. La route normale qui conduit vers l'Afghulistan se trouve beaucoup plus au sud. Celle-ci est une ancienne piste, rarement empruntée.

Elle regardait toujours attentivement la cime dans le lointain. Ses ongles s'enfoncèrent dans les paumes de ses mains.

— Combien mettrait-on de temps pour atteindre Yimsha ?

— Tout le reste de la journée, et toute la nuit, répondit-il, et il grimaça. Vous voulez aller là-bas ? Par Crom ! ce n'est pas un endroit pour un être humain normal, d'après ce que racontent les gens des collines.

— Pourquoi ne s'unissent-ils pas pour aller détruire les démons qui y habitent ? demanda-t-elle.

— Affronter des magiciens avec des épées ? De toute façon, ils ne se mêlent jamais des affaires des gens des collines, à moins que ces derniers ne se mêlent des leurs. Je n'en ai jamais vu un seul, bien que j'aie parlé à des hommes qui m'ont juré en avoir aperçu. Ils disent avoir vu, au coucher ou au lever du soleil, des gens descendre de la tour qui s'élève parmi les rochers... des hommes de grande taille, silencieux, vêtus de robes noires.

— Auriez-vous peur de les affronter ?

— Moi ? (L'idée semblait nouvelle pour lui.) Eh bien ! s'ils m'y obligeaient, ce serait ma vie ou la leur. Mais je n'ai rien à faire avec eux. Je suis venu dans ces montagnes pour lever une armée de partisans, non pour me battre avec des sorciers.

Yasmina ne répondit rien sur le moment. Elle fixait le sommet comme si elle regardait un ennemi humain, sentant de nouveau toute sa colère et sa haine s'agiter en elle. Mais un autre sentiment prenait forme

également. Elle avait projeté de lancer contre les maîtres de Yimsha l'homme entre les bras duquel elle se trouvait en ce moment. Peut-être existait-il un autre moyen, à côté de celui qu'elle avait imaginé, pour réaliser ses desseins. Elle ne pouvait se méprendre sur le regard qui apparaissait dans les yeux de cet homme farouche lorsqu'ils se posaient sur elle. Des royaumes s'étaient écroulés lorsque les mains douces et blanches d'une femme avaient tiré sur les ficelles de la destinée. Soudain elle se raidit, tendant le doigt.

— Regardez !

Uniquement visible sur le pic lointain flottait un nuage d'une apparence particulière. Il était de couleur incarnat, veiné d'or étincelant. Ce nuage s'anima : il se mit à tourner, et comme ce mouvement s'accélérait, sa forme diminuait. Il se réduisit, devenant conique et tournant comme une toupie miroitant au soleil. Brusquement, il se sépara du pic aux cimes neigeuses, plana dans le vide comme une plume de couleur vive et devint invisible sur le ciel céruléen.

— Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? demanda la jeune fille avec inquiétude, alors qu'un épaulement rocheux leur dissimulait la montagne lointaine : le phénomène avait été troublant, même par sa beauté.

— Les hommes des collines appellent cela le tapis de Yimsha. Je n'en connais pas la signification, répondit Conan. J'ai vu un jour cinq cents Afghulis s'enfuir comme si le diable était à leurs trousses, et aller se cacher dans des cavernes et des anfractuosités de rochers, parce qu'ils avaient vu ce nuage cramoisi s'élever et flotter au-dessus du pic. Qu'est-ce que...

Ils s'étaient avancés dans une faille étroite, découpée au couteau entre des parois en forme de tours, et venaient de déboucher sur un large promontoire rocheux, bordé d'un côté par une suite de pentes abruptes, et de l'autre par un gigantesque précipice. La piste à peine tracée suivait cette saillie, faisait un coude autour d'un épaulement et réapparaissait par endroits, plus loin en aval, formant un chemin sinueux qui descendait vers la vallée. Sortant du boyau qui donnait sur le promontoire, l'étalon noir s'arrêta brusquement en renâclant. Conan le pressa avec impatience, mais l'animal se mit à hennir et à secouer la tête de haut en

bas, tremblant et se raidissant comme s'il se trouvait devant un obstacle invisible.

Conan jura, mit pied à terre et aida Yasmina à descendre. Il avança, une main tendue devant lui, comme s'il s'attendait à rencontrer une résistance invisible. Mais rien ne s'opposa à lui, bien que, lorsqu'il essaya de faire avancer le cheval, celui-ci se mit à pousser des hennissements et à se cabrer. Puis, Yasmina poussa un cri. Conan se retourna, la main sur son épée.

Ils ne l'avaient pas vu venir, pourtant il se tenait là, les bras croisés... C'était un homme en robe de poil de chameau et portant un turban vert. Conan grogna de surprise en reconnaissant l'homme que l'étalon avait renversé dans le ravin près du village Wazuli.

— Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il.

L'homme ne répondit pas. Conan remarqua que ses yeux étaient immenses, fixes et particulièrement lumineux. Ces yeux attiraient les siens comme un aimant.

Les pouvoirs magiques de Khemsa reposaient principalement sur l'hypnotisme, comme c'est le cas pour la plus grande partie des magiciens en Orient. Le chemin a été préparé pour l'hypnotiseur depuis des générations innombrables qui ont vécu et qui sont mortes en croyant fermement à la réalité et à la puissance de l'hypnotisme, contribuant, par une pensée et des usages collectifs, à la création d'une atmosphère de crédibilité très puissante bien qu'intangible, contre laquelle l'individu, imprégné des traditions de son pays, se trouve sans défense.

Mais Conan n'était pas né en Orient. Ces traditions ne signifiaient rien pour lui ; il était issu d'une culture tout à fait différente. L'hypnotisme n'était même pas un mythe en Cimmérie. L'héritage qui rendait vulnérable un Oriental à l'hypnotisme n'était pas le sien.

Il était conscient des manœuvres de Khemsa. Mais il ne ressentit les efforts infructueux de l'homme pour s'emparer de son esprit que comme une vague pulsion, un tiraillement et une torsion dont il se débarrassa aussi facilement qu'un homme époussette des toiles d'araignées sur ses vêtements.

Ripostant à cette magie noire hostile, il sortit sa longue épée et porta une botte, aussi rapide qu'un lion des montagnes.

Cependant l'hypnotisme n'était pas toute la magie de Khemsa. Bien que Yasmina observât la scène, elle ne vit pas par quelle ruse de mouvement ou d'illusion l'homme au turban vert évita le terrible coup qui aurait dû l'éventrer. La lame effilée passa en sifflant entre son flanc et son bras levé et il sembla à Yasmina que Khemsa ne faisait qu'effleurer de sa paume ouverte le cou de taureau de Conan. Pourtant le Cimmérien s'effondra, tel un bœuf assommé.

Mais Conan n'était pas mort ; alors même qu'il tombait, et prenant appui sur sa main gauche, il lança un revers vers les jambes de Khemsa, et le Rakhsha n'évita ce coup mortel, semblable à celui d'une faux, qu'en bondissant en arrière, ce qui n'avait absolument rien de magique. Yasmina poussa un cri en voyant une femme (en qui elle reconnut Gitara) se glisser hors des rochers et venir vers l'homme. Le cri d'espoir mourut dans la gorge de la Devi lorsqu'elle découvrit la malveillance inscrite sur le beau visage de la jeune fille.

Conan se releva lentement, ébranlé et ébloui par l'habileté cruelle de ce coup qui, assené avec un art oublié par les hommes avant que l'Atlantide ne soit engloutie par les eaux, aurait brisé comme une branche morte le cou d'un guerrier moins puissant que lui. Khemsa le regardait avec circonspection et une légère inquiétude. Le Rakhsha avait fait l'expérience de son pouvoir lorsqu'il avait dû affronter les couteaux des Wazulis rendus fous furieux dans le ravin près du village de Khurum. Mais la résistance du Cimmérien avait peut-être légèrement ébranlé sa toute récente assurance. La puissance du sorcier s'affirme s'il réussit, non s'il échoue.

Il fit un pas en avant, levant la main... puis s'arrêta comme figé sur place, la tête rejetée en arrière, les yeux dilatés, la main tendue. Malgré lui, Conan suivit son regard, les femmes firent de même... la jeune fille serrée contre le cheval tremblant, et la jeune femme aux côtés de Khemsa.

Descendant le long des flancs de la montagne,

comme un tourbillon de poussière resplendissante poussé par le vent, un nuage incarnat, de forme conoïde, arrivait en flottant. Le visage mat de Khemsa devint couleur de cendre, sa main se mit à trembler, puis retomba le long de son corps. La fille à ses côtés, sentant le changement qui s'opérait en lui, le regarda, interrogative.

La forme de couleur incarnate quitta le flanc de la montagne et descendit rapidement en décrivant une large courbe. Elle heurta la saillie rocheuse entre Conan et Khemsa. Le Rakhsha recula avec un cri étranglé. Il entraîna avec lui Gitara, l'agrippant d'une main tremblante.

Le nuage incarnat flotta un instant telle une toupie tournant sur sa pointe, dans un éclat éblouissant. Puis, sans transition, il ne fut plus là, disparaissant comme une bulle qui éclate. Sur le promontoire se tenaient quatre hommes. C'était miraculeux, incroyable, impossible. Et pourtant ce n'étaient pas des esprits ou des fantômes, mais bien quatre hommes, de haute taille, têtes rasées, ressemblant à des vautours, portant des robes noires qui dissimulaient leurs pieds. Leurs mains disparaissaient dans leurs manches amples. Ils se dressaient là, silencieux, leurs têtes nues se balançant légèrement à l'unisson. Ils faisaient face à Khemsa. Mais, bien que se trouvant derrière eux, Conan sentit son propre sang se glacer dans ses veines. Se redressant, il recula furtivement, jusqu'à ce qu'il sente les flancs frémissants de l'étalon contre son dos, et la Devi vint s'abriter au creux de son bras. Aucun mot ne fut prononcé. Le silence les recouvrait comme un manteau étouffant.

Les quatre hommes en robes noires fixaient Khemsa. Leurs visages de vautours étaient immobiles, leurs yeux contemplatifs. Mais Khemsa tremblait comme un homme saisi par la fièvre. Ses pieds semblaient soudés au rocher, ses jambes s'arc-boutaient comme si elles étaient engagées dans un effort physique. La sueur ruisselait sur son visage à la peau foncée. Sa main droite dissimulait quelque chose sous son manteau brun et si désespérément que le sang refluit de celle-ci, la rendant presque blanche. Sa main gauche reposait sur l'épaule de Gitara et la serrait éperdument, comme

un homme qui se noie. Elle ne se déroba pas et ne poussa aucun gémissement, malgré que les doigts de Khemsa s'enfonçassent comme des serres dans sa chair.

Conan au cours de sa vie tumultueuse avait été le témoin de centaines de batailles. Mais jamais il n'avait assisté à une pareille lutte où quatre volontés démoniaques cherchaient à abattre une volonté qui leur résistait, moins forte que la leur, mais tout aussi démoniaque. Pourtant il ne percevait qu'une faible partie du caractère monstrueux de cet affrontement terrible. Le dos appuyé contre la paroi rocheuse, Khemsa luttait pour sa vie, de toute sa puissance mystérieuse et de tout son savoir effrayant. Puissance et avoir qui lui avaient été enseignés au cours de longues et sévères années de noviciat et de dépendance.

Il était plus fort qu'il ne l'aurait cru lui-même. L'exercice de ses pouvoirs pour son propre compte avait libéré des réserves d'énergie insoupçonnées. Ses forces, sous l'effet d'une peur et d'un désespoir éperdus étaient décuplées. Il chancela sous le choc des yeux hypnotiques, mais il tint bon. Ses traits étaient déformés par une grimace bestiale d'agonie, ses membres se tordaient comme sous la torture. C'était une lutte entre esprits, opposant d'effrayants cerveaux imprégnés de savoirs interdits aux hommes depuis un million d'années, des entités qui avaient mesuré le fond des abîmes et exploré les sombres étoiles où naissent les ténèbres.

Yasmina s'expliquait tout cela beaucoup mieux que Conan. Et elle comprenait obscurément pourquoi Khemsa avait la force de résister à ces quatre volontés infernales réunies qui auraient pu faire retourner à l'état d'atomes le rocher même sur lequel il se tenait. La raison en était la fille qu'il étreignait avec l'énergie du désespoir. Elle était comme une ancre pour son esprit chancelant, battu par les vagues de ces émanations psychiques. Sa faiblesse était sa force à présent. Son amour pour la jeune fille, aussi violent et pervers qu'il puisse être, était cependant le lien qui l'unissait au reste de l'humanité, conférant une assise terrestre à sa volonté, une chaîne que ses adversaires

non humains ne pouvaient briser en s'en prenant directement à Khemsa.

Ils le comprirent avant lui. L'un d'eux détourna son regard du Rakhsha pour le concentrer sur Gitara. Il n'y eut aucune lutte. La jeune fille se rida et se flétrit comme une feuille sous l'effet de la sécheresse. Poussée par une force irrésistible, elle s'arracha des bras de son amant avant que celui-ci ne comprenne ce qui se passait. Alors une chose horrible se produisit. Elle commença à reculer vers le précipice, tournée vers ses bourreaux, les yeux écarquillés et vides, comme une vitre au sombre éclat et derrière laquelle vient de s'éteindre une lampe. Khemsa gémit et tituba vers elle comme un homme ivre, les mains tendues en vain, grondant, sanglotant dans sa douleur, déplaçant lourdement ses pieds comme s'ils étaient sans vie.

Elle s'arrêta à l'extrême limite du précipice, se tenant toute raidie, ses talons sur le rebord. Khemsa tomba à genoux et rampa vers elle en gémissant, tendant ses mains vers elle pour la protéger du danger. Juste comme ses doigts maladroits l'atteignaient, l'un des magiciens éclata de rire. Ce fut comme le timbre de bronze imprévu d'une cloche de l'Enfer. Soudain, la jeune fille chancela et, en un instant achevé de cruauté raffinée, la raison et l'entendement réapparurent dans ses yeux qui étincelèrent d'une terreur effroyable. Elle hurla, tendant éperdument le bras vers les mains de son amant, puis, incapable de se sauver, tomba dans l'abîme avec un cri d'agonie.

Khemsa se traîna vers le bord du précipice et contempla le gouffre d'un air hagard. Ses lèvres remuèrent comme s'il se parlait à lui-même. Puis il se retourna et fixa pendant un long instant ses bourreaux avec des yeux dilatés qui ne contenaient plus aucune lueur humaine. Enfin, avec un cri à fendre les pierres, il se releva en chancelant et se rua sur eux, brandissant un couteau dans sa main.

L'un des Rakhshas s'avança et frappa le sol du pied. Il y eut un grondement sourd qui se transforma rapidement en un rugissement oppressant. Là où son pied avait frappé, une crevasse s'ouvrit dans la roche solide et s'élargit instantanément. Avec un craquement sourd, tout un pan du promontoire rocheux céda. Il y

eut une dernière image fugitive de Khemsa, les bras lancés en l'air, puis il disparut au milieu du grondement de l'avalanche qui s'abattit en grondant jusqu'au fond de l'abîme.

Les quatre hommes regardèrent d'un air contemplatif l'arête déchiquetée du rocher qui formait le nouveau rebord du précipice, puis ils se retournèrent brusquement. Conan, renversé à terre par la secousse de la montagne, aida Yasmina à se relever. Il eut l'impression de se déplacer aussi lentement que son cerveau fonctionnait. Son esprit était confus et engourdi. Il se rendait parfaitement compte qu'il était vital pour lui de hisser la Devi sur l'étalon noir et de fuir à la vitesse du vent. Mais une inertie inexplicable pesait sur chacune de ses pensées et sur chacun de ses gestes.

À présent, les magiciens étaient tournés vers lui. Ils étendirent leurs bras, et, sous son regard horrifié, leurs formes s'évanouirent, devenant floues et indistinctes, alors qu'une fumée incarnate apparaissait à leurs pieds et s'élevait autour d'eux. Ils furent dissimulés par une brusque nuée tourbillonnante... et il s'aperçut que lui aussi était recouvert par un brouillard incarnat qui l'empêchait de voir... Il entendit crier Yasmina, et l'étalon poussa des hennissements comme une femme durant ses douleurs. La Devi fut arrachée de ses bras. Comme il lançait des coups de couteau à l'aveuglette, un coup terrible, telle une bourrasque de vent d'orage, le renversa contre le rocher. À demi assommé, il vit un nuage en forme de cône de couleur incarnate s'élever en tournoyant, puis se diriger vers les flancs de la montagne. Yasmina avait disparu, ainsi que les quatre hommes en noir. Seul l'étalon terrifié restait avec lui sur le promontoire rocheux.

VII - À Yimsha

Comme un grand vent avait chassé le brouillard, le cerveau de Conan se désembruma. Lançant un juron retentissant, il sauta en selle et en hennissant l'étalon se cabra sous lui. Il leva les yeux vers la montagne, hésita, puis suivit la piste, dans la direction qu'il avait prise au moment où il avait été arrêté par la ruse de Khemsa.

Mais à présent, il n'allait plus à une allure modérée. Il relâcha les rênes et l'étalon partit à la vitesse de l'éclair comme s'il voulait absolument oublier ses terreurs dans un violent effort physique. À une allure folle, ils s'élancèrent sur le surplomb montagneux, descendant la piste étroite à travers les rochers qui longeaient le grand précipice. Le sentier suivait un repli montagneux, zigzaguant interminablement entre des masses rocheuses striées et étagées. À un moment, Conan aperçut en contrebas un amas imposant de pierres et de rochers éclatés au pied d'une gigantesque falaise : c'était ce qu'il restait de l'avalanche qui avait failli les emporter...

Le fond de la vallée se trouvait encore loin au-dessous de lui lorsqu'il atteignit une crête longue et altière saillant au flanc de la montagne comme une chaussée naturelle. Sur celle-ci, il continua à galoper, avec des pentes presque à pic de chaque côté. Il pouvait voir devant lui la piste qu'il devait suivre. À une certaine distance de là, elle quittait la crête pour suivre la pente de la montagne, décrivant un grand fer à cheval qui se dirigeait vers le lit de la rivière sur le versant gauche. Il maudit la nécessité où il se trouvait de devoir parcourir toute cette route, mais c'était le seul chemin possible. Essayer d'atteindre le bas de la piste au fond de la vallée en coupant directement, aurait été tenter l'impossible. Seul un oiseau pouvait atteindre le lit de la rivière en ligne droite sans se rompre le cou.

Aussi pressa-t-il l'étalon qui commençait à donner des signes de fatigue, quand soudain un bruit de galop parvint à ses oreilles. Il arrêta aussitôt son cheval, et l'amenant au bord du précipice, il regarda vers la rivière asséchée qui serpentait au bas de la crête. Le long de cette gorge cheminait une forte troupe bariolée... des hommes barbus montant des chevaux à demi sauvages, cinq cents hommes robustes, hérissés d'armes. Conan poussa un cri puissant, se penchant au-dessus du précipice, à quelque trois cents pieds de hauteur.

À ce cri, ils tirèrent sur leurs rênes, et cinq cents visages barbus se levèrent vers lui. Un sourd rugissement emplit le canon. Conan ne perdit pas de

temps en de vaines paroles.

— Je me dirigeais vers Ghor ! tonna-t-il. Je n'espérais pas vous rencontrer sur cette piste, rustres ! Suivez-moi aussi rapidement que vos montures le pourront. Je me rends à Yimsha, et...

— Traître !

Le hurlement lui fit l'effet d'un jet d'eau glacée sur le visage.

— Quoi ?

Interdit, il abaissa son regard vers eux. Il vit des yeux féroces et brillants se lever vers lui, des visages déformés par la colère, des poings brandissant des lames.

— Traître ! rugirent-ils en réponse, du fond de leurs cœurs. Où sont nos sept chefs retenus prisonniers à Peshkhauri ?

— Mais, dans la prison du gouverneur, je suppose, répondit-il.

Cent gorges lui répondirent par un hurlement furieux, avec une telle agitation d'armes et de telles clameurs qu'il ne put comprendre ce qu'ils criaient. Il domina ce tumulte assourdissant par un mugissement de taureau et vociféra :

— Par le démon, à quoi jouez-vous donc ? Que l'un d'entre vous parle, alors je pourrai peut-être comprendre ce que vous voulez dire !

Un vieux chef décharné s'avança de lui-même en agitant sa tulwar vers Conan en guise de préambule, et lui lança sur un ton accusateur :

— Tu ne nous as pas laissés prendre d'assaut Peshkhauri pour aller délivrer nos frères !

— Bien sûr que non, espèces de fous ! rugit le Cimmérien exaspéré. Même si vous aviez réussi à vous rendre maîtres des remparts, ce qui est peu probable, ils auraient pendu les prisonniers avant que vous ne soyez arrivés jusqu'à eux.

— Et tu es parti négocier seul avec le gouverneur ! hurla l'Afghuli, pris à son tour d'une frénésie bouillonnante.

— Eh bien ?

— Où sont nos sept chefs ? hurla le vieux chef qui fit tournoyer sa tulwar en un tourbillon d'acier étincelant au-dessus de sa tête. Où sont-ils ? Morts !

— Quoi !

Conan, sous l'effet de la surprise, faillit tomber de cheval.

— Oui, morts ! répétèrent cinq cents voix assoiffées de sang.

Le vieux chef leva les bras puis les abaissa.

— Ils n'ont pas été pendus ! cria-t-il d'une voix criarde. Dans une autre cellule un Wazuli a assisté à leur mort ! Le gouverneur a envoyé un sorcier qui les a tués par ses sortilèges !

— C'est certainement un mensonge, dit Conan. Le gouverneur n'aurait pas osé. La nuit dernière, je me suis entretenu avec lui...

Cet aveu eut un effet immédiat. Un hurlement de haine accusatrice déchira les cieux.

— Oui ! Tu es allé le trouver, seul ! Pour nous trahir ! Ce n'est pas un mensonge. Ce Wazuli s'est échappé par les portes que le sorcier avait brisées pour entrer, et il a raconté l'histoire à nos éclaireurs qu'il a rencontrés dans le Zhaibar. Comme tu n'étais pas revenu, ils avaient été envoyés là-bas à ta recherche. Quand ils ont entendu le récit du Wazuli, ils sont rentrés à toute allure à Ghor, et nous avons sellé nos coursiers et ceint nos épées !

— Et qu'avez-vous l'intention de faire, fous que vous êtes ? demanda le Cimmérien.

— Venger nos frères ! hurlèrent-ils. Mort aux Kshatriyas ! Tuons-le, frères, c'est un traître !

Des flèches se mirent à siffler autour de lui. Conan se dressa sur ses étriers, essayant de se faire entendre au-dessus du tumulte. Puis, avec un rugissement où se mêlaient la rage, le défi et le dégoût, il fit demi-tour et poussa son cheval au galop, remontant la piste qu'il venait de descendre. Derrière lui et en dessous de lui, les Afghulis s'élancèrent furieux, criant leur colère, trop enragés même pour s'apercevoir que la seule façon d'atteindre la hauteur sur laquelle se trouvait Conan était de traverser le lit de la rivière dans la direction opposée, de suivre le large coude et d'emprunter la piste sinueuse qui montait vers la crête. Quand ils s'en rendirent compte, et qu'ils eurent fait demi-tour, leur ancien chef avait presque atteint l'endroit où la crête rejoignait le contrefort rocheux.

Parvenu au pied de la falaise, il ne suivit pas le chemin par lequel il était descendu, mais s'engagea sur une autre piste, encore moins visible, qui longeait une faille rocheuse, où l'étalon avança avec difficulté. Il venait juste de s'engager dans cette direction lorsque l'animal renâcla et se cabra devant quelque chose qui se trouvait sur la piste. Conan abaissa alors les yeux sur ce qui méritait encore à peine le nom d'homme : un amas sanglant, brisé et déchiqueté, qui marmonnait, et de ses dents brisées sortait un râle.

Seuls les dieux ténébreux qui président aux noires destinées des magiciens savent comment Khemsa put traîner son corps mutilé hors du terrible amas de rochers tombés dans l'avalanche et comment il réussit à escalader la pente escarpée jusqu'à la piste.

Poussé par une obscure raison, Conan descendit de cheval et resta ainsi, les yeux baissés vers la forme horrible, comprenant qu'il était témoin d'une chose miraculeuse, contraire à la nature. Le Rakhsha releva sa tête ensanglantée et ses yeux étranges, rendus vitreux par l'agonie et la mort proche, s'arrêtèrent sur Conan et le reconnurent.

— Où sont-ils ?

Ce fut un croassement torturé, ne ressemblant en aucune façon à une voix humaine.

— Repartis vers leur maudit château sur le mont Yimsha, grogna Conan. Ils ont emmené la Devi avec eux.

— J'irai ! murmura l'homme. Je vais les suivre ! Ils ont tué Gitara, je les tuerai... les servants, les quatre membres du Cercle Noir, le Maître lui-même ! Les tuer... tous ! (Il essaya de traîner son corps déchiqueté le long du rocher. Mais même sa volonté indomptable ne pouvait animer cet amas plus longtemps, alors que ses os brisés n'étaient plus retenus que par des chairs lacérées, et des tissus arrachés.) Partez à leur poursuite ! ordonna Khemsa, crachant une bave sanglante. Poursuivez-les !

— Je vais y aller, gronda Conan. Je voulais rassembler mes Afghulis, mais ils se sont retournés contre moi. Je vais me rendre seul à Yimsha. Je retrouverai la Devi même si je dois faire écrouler cette maudite montagne de mes mains nues. Je ne pensais

pas que le gouverneur oserait faire assassiner mes lieutenants, alors que j'avais enlevé la Devi. Pourtant il semble qu'il l'ait fait. J'aurai sa tête pour cela. Elle ne peut plus me servir d'otage à présent, mais...

— Que la malédiction de Yizil soit sur eux ! lança Khemsa. Allez ! Je... Khemsa... vais mourir. Attendez... Prenez ma ceinture.

Il essaya de tendre ses doigts mutilés vers ses vêtements en lambeaux. Conan, comprenant ce qu'il cherchait à exprimer, se baissa et détacha de sa taille sanglante une ceinture à l'apparence étrange.

— Suivez la veine d'or dans le gouffre, murmura Khemsa. Portez la ceinture. Je l'avais reçue d'un prêtre stygien. Elle vous aidera, bien qu'elle ait fini par m'abandonner. Brisez le globe de cristal aux quatre grenades d'or. Prenez garde aux métamorphoses du Maître... Je m'en vais rejoindre Gitara... elle m'attend en Enfer... aie, ya Skelos yar !

Puis il mourut.

Conan considéra la ceinture. Elle n'avait pas été tressée avec du crin de cheval, mais selon lui avec d'épaisses tresses noires de femme. De petites pierres précieuses, comme il n'en avait jamais vu auparavant, étaient serties sur les mailles grossières. La boucle représentait la tête d'un serpent d'or, plate et cunéiforme, curieusement squameuse. Conan fut parcouru par un long frisson comme il la tenait dans sa main. Il se tourna pour la lancer dans le précipice, se ravisa et finit par la passer autour de sa taille, sous sa ceinture bakhariot. Puis il remonta à cheval et se mit en route.

Le soleil avait disparu derrière les blocs rocheux. Il grimpait le long de la piste dans l'ombre immense des falaises qui s'étendait comme un manteau bleu sombre sur les vallées et les crêtes qui se trouvaient bien plus bas. Conan n'était pas très loin du sommet lorsque, longeant l'épaule d'un rocher escarpé, il entendit le tintement de sabots ferrés venant dans sa direction. Il ne pouvait faire demi-tour, tant le sentier était étroit. Il contourna la saillie rocheuse et déboucha sur un sentier qui s'élargissait légèrement. Un concert de hurlements menaçants éclata à ses oreilles. Mais son étalon repoussa avec force contre la paroi rocheuse un cheval

terrifié et, d'une poigne de fer, Conan saisit le bras du cavalier, arrêtant l'épée brandie dans les airs.

— Kerim Shah ! murmura Conan, ses yeux lançant des lueurs rouge sombre.

Le Turanien ne lutta pas. Ils se tenaient sur leurs chevaux presque poitrine contre poitrine, les doigts de Conan enserrant le bras armé de l'autre. Derrière Kerim Shah, venait en file indienne une bande d'Irakzai décharnés, montant des chevaux efflanqués. Ils lui lancèrent des regards de loups, étreignant leurs arcs et leurs épées, mais ils étaient peu rassurés vu l'étroitesse du sentier et la proximité dangereuse de l'abîme qui s'ouvrait au-dessous d'eux.

— Où est la Devi ? demanda Kerim Shah.

— En quoi cela te regarde-t-il, chien d'espion hyrkanien ? grogna Conan.

— Je sais qu'elle est avec toi, répondit Kerim Shah. Je faisais route vers le nord avec mes guerriers lorsque nous avons été pris dans une embuscade dans la passe de Shalizah. Beaucoup de mes hommes ont été tués, et les survivants ont été harcelés à travers les collines comme des chacals. Lorsque nous avons repoussé nos poursuivants, nous avons pris la direction de l'ouest, vers la passe de l'Emir Jehun. Ce matin nous sommes tombés sur un Wazuli qui errait dans les collines. Il était comme dément, mais les propos incohérents qu'il a tenus avant de mourir m'ont appris beaucoup de choses. J'ai su qu'il était l'unique survivant d'un groupe poursuivant un chef Afghuli et une captive Kshatriya dans une gorge derrière le village de Khurum. Il a dit des choses parfaitement insensées au sujet d'un homme portant un turban vert et que l'Afghuli a renversé avec son cheval. Cet homme, lorsqu'il fut attaqué par les Wazulis lancés à sa poursuite, les frappa d'un sort innommable, qui les fit disparaître comme un souffle de feu, poussé par le vent, fait disparaître une bande de sauterelles.

» Comment un homme a-t-il pu en réchapper, cela je l'ignore, lui-même ne pouvait se l'expliquer. Mais j'ai appris au milieu de son délire que Conan de Ghor s'était trouvé à Khurum avec sa captive royale. Et, comme nous poursuivions notre route à travers les collines, nous avons rejoint une fille Galzai, nue,

portant unealebasse d'eau, qui nous a raconté avoir été dépouillée de ses vêtements et violée par un géant étranger. Celui-ci portait le costume d'un chef Afghuli et, selon elle, aurait donné ses vêtements à une femme de Vendhya qui se trouvait avec lui. Elle a dit que vous étiez partis vers l'ouest.

Kerim Shah ne jugea pas nécessaire d'ajouter qu'il se dirigeait vers le lieu du rendez-vous fixé avec les troupes venant de Secunderam, lorsqu'il avait trouvé sa route barrée par des tribus hostiles. La route vers la vallée de Gurashah, en empruntant la passe de Shalizah, était plus longue que celle qui traversait la passe de l'Emir Jehun, mais cette dernière se trouvait en pays Afghuli, que Kerim Shah désirait éviter jusqu'à ce qu'il rejoigne son armée. Cependant, la route de Shalizah lui étant barrée, il s'était dirigé vers la route interdite. Puis, apprenant que Conan n'était pas encore arrivé en Afghulistan avec sa captive, il avait fait route vers le sud, pressant sa troupe dans l'espoir de rejoindre Conan dans les collines.

— Aussi tu ferais mieux de me dire où se trouve la Devi, suggéra Kerim Shah. Nous sommes plus nombreux que toi...

— Que l'un de tes chiens pointe son arc et je te précipite dans l'abîme, le menaça Conan. De toute façon, cela ne te servirait à rien de me tuer. Cinq cents Afghulis sont à ma poursuite, et s'ils découvrent que tu les as dupés, ils t'écorcheront vif. Sache aussi que je n'ai plus la Devi. Elle est entre les mains des Noirs Prophètes de Yimsha.

— Tarim ! jura doucement Kerim Shah, abandonnant pour la première fois son air grave. Khemsa... ?

— Khemsa est mort, grogna Conan. Ses maîtres l'ont expédié en Enfer, au milieu d'une avalanche. À présent, ôte-toi de mon chemin. Je te tuerais avec plaisir si j'en avais le temps, mais je me rends à Yimsha.

— Je viens avec toi, dit brusquement le Turanien.

Conan lui rit au nez :

— Tu crois que je vais faire confiance à un chien hyrkanien ?

— Je ne te demande rien, répliqua Kerim Shah. Tous

les deux, nous désirons retrouver la Devi. Tu connais mes raisons ; le roi Yezdigerd veut annexer son royaume à son empire, et mettre la fille dans son sérail. Et je te connais, depuis l'époque où tu étais ataman dans les steppes kozak, aussi, je sais que ton ambition est de t'emparer d'un gros butin. Tu veux piller Vendhya et extorquer une énorme rançon en échange de Yasmina. Parfait ! Pour le moment unissons nos forces, sans nous faire aucune illusion, et essayons de délivrer la Devi des Prophètes. Si nous réussissons, et si nous sommes encore en vie, nous pourrions alors nous battre en duel, pour savoir qui la gardera.

Pendant un instant, Conan scruta attentivement l'autre, puis secoua la tête, relâchant le bras du Turanien.

— Entendu, dit-il. Et tes hommes ?

Kerim Shah se tourna vers les Irakzai qui se tenaient silencieux et leur dit brièvement :

— Ce chef et moi allons nous rendre à Yimsha pour affronter les magiciens. Préférez-vous venir avec nous, ou être écorchés vifs par les Afghulis qui sont à sa poursuite ?

Ils le regardèrent avec des yeux tristement fatalistes. Ils étaient condamnés et ils le savaient... ils l'avaient compris depuis l'instant où les flèches sifflantes des Dagozai, placés en embuscade, les avaient fait fuir de la passe de Shalizah. Les hommes du bas Zhaibar comptaient trop de haines raciales parmi les habitants des montagnes. Ils étaient trop peu nombreux pour pouvoir se frayer un chemin à travers les collines et revenir vers les villages frontaliers s'ils n'étaient plus conduits par le rusé Turanien. Ils se tenaient déjà pour morts, aussi répondirent-ils ce que seuls des hommes condamnés pouvaient répondre :

— Nous irons avec toi et mourrons à Yimsha.

— Alors, au nom de Crom ! en route, grogna Conan, qui s'impatiait en voyant les abîmes submergés de plus en plus par le crépuscule bleuté. Mes loups sont à plusieurs heures de route derrière moi, mais nous avons perdu un temps infernal.

Kerim Shah dégagea son coursier, pris entre l'étalon noir et la falaise, rengaina son épée et avec précaution fit faire demi-tour à son cheval. Puis la troupe se mit à

gravir le sentier aussi vite que possible. Ils débouchèrent sur la crête à un mile environ à l'est de l'endroit où Khemsa avait arrêté le Cimmérien et la Devi. Le chemin qu'ils avaient emprunté était dangereux, même pour des hommes des collines. C'était pour cette raison que Conan l'avait évité aujourd'hui, alors qu'il avait avec lui la Devi, bien que Kerim Shah, lancé à sa poursuite, s'y fût engagé, supposant que telle devait être la route prise par le Cimmérien. Conan lui-même poussa un soupir de soulagement lorsque les chevaux eurent gravi la dernière pente. Ils avancèrent, tels des cavaliers fantômes à travers un royaume de ténèbres enchantées. Le léger crissement du cuir, le cliquetis des épées marquèrent leur passage, puis à nouveau les sombres pentes de la montagne furent nues et silencieuses sous la lumière des étoiles.

VIII - Yasmina connaît une terreur sans nom

Yasmina n'eut le temps de crier qu'une seule fois lorsqu'elle se sentit recouverte par ce tourbillon incarnat et arrachée des bras de son protecteur par une force effrayante. Elle hurla puis n'eut plus de souffle pour crier. Elle ne vit et n'entendit plus rien. Elle fut rendue muette, puis finit par perdre connaissance sous l'effet du terrible souffle d'air qui l'environnait. Elle eut une conscience aveuglante de hauteurs vertigineuses, survolées à une vitesse inouïe, une impression confuse de sensations naturelles devenues folles, puis ce fut la perte de connaissance et l'oubli.

Une partie de ces sensations subsistait encore en elle lorsqu'elle reprit connaissance. Elle poussa un cri et s'agrippa sauvagement comme pour se retenir dans une chute éperdue et irrésistible. Ses doigts se refermèrent sur une douce étoffe, et un sentiment de soulagement la pénétra au contact de sa stabilité. Elle regarda autour d'elle.

Elle reposait sur un divan de velours noir. Ce divan se trouvait dans une grande pièce faiblement éclairée, dont les murs étaient recouverts de tapisseries sombres sur lesquelles rampaient des dragons, représentés avec un réalisme repoussant. Des ombres flottantes ne

faisaient que suggérer le haut plafond, et la pénombre, qui se prêtait à l'illusion, emplissait les recoins. Il semblait qu'il n'y eût ni fenêtres ni portes dans les murs. Ou alors elles étaient dissimulées par des tentures qui plongeaient la pièce dans la nuit. Yasmina ne put déterminer d'où venait une faible clarté. La grande pièce était le royaume des mystères, des ombres et des formes fantastiques chez lesquels elle n'aurait pu jurer n'avoir pas décelé un mouvement, et qui, pourtant, emplissaient son esprit d'une terreur obscure, informulée.

Puis son regard se posa sur un sujet plus tangible. Sur un autre divan de velours noir, plus petit, à quelques pas de là, un homme était assis, les jambes croisées, la regardant d'un air contemplatif. Sa longue robe de velours noir, brodée de fils d'or, tombait amplement autour de lui, dissimulant son corps. Ses mains étaient passées sous ses manches. Il portait une toque de velours sur la tête. Son visage était calme, serein, non disgracieux ; ses yeux, lumineux et légèrement obliques. Pas un muscle de son visage ne bougeait, et son expression resta impassible lorsqu'il vit qu'elle avait repris connaissance.

Yasmina sentit la peur descendre le long de sa colonne vertébrale comme un ruisseau d'eau glacée. Elle se redressa sur ses coudes et avec crainte regarda l'étranger.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Sa voix lui parut fragile et disproportionnée.

— Je suis le Maître de Yimsha.

Le timbre de sa voix était riche et sonore, comme les notes mélodieuses de la cloche d'un temple.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? demanda-t-elle.

— Ne vouliez-vous pas me voir ?

— Si vous êtes l'un des Noirs Prophètes... si ! répondit-elle hardiment, estimant que, de toute façon, il pouvait lire dans ses pensées.

Il eut un rire léger, et de nouveau des frissons parcoururent la colonne vertébrale de la jeune femme.

— Vous vouliez lancer les enfants sauvages des collines contre les Prophètes de Yimsha ! dit-il en souriant. Je l'ai lu dans votre esprit, princesse. Votre

pauvre esprit humain est rempli de rêves mesquins de haine et de vengeance !

— Vous avez tué mon frère ! (En elle monta une onde de colère, rivalisant avec sa peur. Ses mains se joignirent, son petit corps se raidit.) Pourquoi l'avoir persécuté ? Il ne vous avait jamais fait de tort. Les prêtres disent que les Prophètes répugnent à intervenir dans les affaires des hommes. Pourquoi avoir tué le roi de Vendhya ?

— Comment un être humain pourrait-il comprendre les raisons d'un Prophète ? répondit calmement le Maître. Mes servants dans les temples de Turan, qui sont les véritables prêtres derrière les prêtres de Tarim, m'ont incité à agir en faveur de Yezdigerd. Pour des raisons qui me sont personnelles, j'ai satisfait à leur demande. Comment pourrais-je expliquer mes raisons cachées à votre intelligence chétive ? Vous ne pourriez comprendre.

— Je comprends parfaitement ceci : mon frère est mort !

Des larmes de chagrin et de colère firent trembler sa voix. Elle se redressa sur ses genoux et le regarda de ses grands yeux brillants, aussi souple et dangereuse en cet instant qu'une panthère.

— Comme le désirait Yezdigerd, reconnut calmement le Maître. J'ai accepté, dans un moment de fantaisie, de favoriser ses ambitions.

— Yezdigerd est-il votre vassal ?

Yasmina s'efforça de garder une voix égale. Elle avait senti ses genoux toucher un objet dur et symétrique sous un repli du velours. Elle modifia sa position imperceptiblement, avançant la main sous l'étoffe.

— Le chien qui se repaît des restes des sacrifices dans la cour du temple est-il le vassal du dieu ? répondit le Maître.

Il ne semblait pas remarquer le mouvement qu'elle cherchait à dissimuler. Cachés par le velours, ses doigts se refermèrent sur ce qu'elle comprit être la poignée dorée d'une dague. Elle pencha la tête pour dissimuler la lueur de triomphe de ses yeux.

— Je suis las de Yezdigerd, dit le Maître. Je me suis tourné vers d'autres divertissements... Ah !

Avec un cri féroce, Yasmina bondit comme un chat sauvage, brandissant le poignard dans un but meurtrier. Mais elle fit un faux pas et glissa à terre. Puis elle se redressa, levant les yeux vers l'homme assis sur le divan. Il n'avait pas bougé, conservant son sourire mystérieux. En tremblant, elle leva la main et la regarda avec des yeux écarquillés. Ses doigts ne tenaient pas une dague : ils étreignaient un lotus d'or dont les fleurs écrasées se flétrissaient sur la tige meurtrie.

Elle le lâcha comme s'il s'était agi d'une vipère, et s'aidant des pieds et des mains s'éloigna de son tourmenteur. Elle revint sur son propre divan, car là au moins elle pouvait reprendre une attitude plus digne d'une reine, au lieu de se vautrer à terre aux pieds d'un sorcier. Puis elle regarda vers lui craintivement, s'attendant à des représailles.

Mais le Maître ne bougea pas.

— Toute substance est une pour celui qui détient la clé du cosmos, dit-il obscurément. Pour un adepte, rien n'est immuable. À volonté, des fleurs d'acier fleurissent dans des jardins sans nom, ou bien des épées-fleurs brillent sous la clarté lunaire.

— Vous êtes un démon, sanglota-t-elle.

— Pas moi ! dit-il en éclatant de rire. Je suis né sur cette planète, il y a longtemps de cela. Autrefois j'étais un homme comme les autres, et je n'ai pas perdu tous mes attributs humains au cours des éons innombrables de mon apprentissage. Un humain connaissant les arts magiques est plus fort qu'un démon. Mon origine est humaine, mais je règne sur des démons. Vous avez vu les Seigneurs du Cercle Noir... cela détruirait votre esprit de savoir de quel lointain royaume je les ai appelés et de quelle destinée je les préserve grâce à mon cristal ensorcelé et à mes serpents d'or. Je suis le seul à pouvoir les commander. Cet imbécile de Khemsa a cru pouvoir devenir puissant... Pauvre fou, brisant des portes matérielles et se jetant dans le vide, lui et sa maîtresse, pour rebondir de rocher en rocher ! Cependant s'il n'avait pas été détruit, son pouvoir aurait pu s'accroître et rivaliser avec le mien.

De nouveau, il éclata de rire.

— Et vous, pauvre chose stupide ! Vouloir envoyer

un chef des collines hirsute à l'assaut de Yimsha ! C'était une plaisanterie que j'aurais dû inventer moi-même, si cela m'était venu à l'esprit, afin que vous tombiez entre ses mains. Et j'ai lu dans votre esprit puéril l'intention de le séduire par vos artifices féminins pour atteindre votre but ! Mais, malgré toute votre stupidité, vous êtes une femme agréable à regarder. Et c'est mon caprice de faire de vous mon esclave.

À ces mots, la fille d'un millier d'empereurs orgueilleux eut une exclamation de honte et de fureur :

— Vous n'oseriez pas !

Son rire moqueur la cingla comme un fouet s'abattant sur ses épaules nues.

— Le roi n'oserait pas marcher sur le ver de terre qui se trouve sur son chemin ? Petite folle, ne comprenez-vous donc pas que votre suffisance de reine n'a pas plus d'importance à mes yeux qu'un fétu de paille emporté par le vent ? Moi, qui ai connu les caresses des reines de l'Enfer ! Vous avez vu comment j'ai agi avec un rebelle !

Découragée et effrayée, la jeune fille se recroquevilla sur le divan tendu de velours. La lumière diminua, devenant plus fantasmagorique encore. Les traits du Maître furent plongés dans l'ombre. Sa voix retrouva son ton de commandement.

— Je ne vous céderai jamais !

Sa voix trembla de peur, mais elle contenait un accent de fermeté.

— Vous céderez, répondit-il avec une horrible conviction. La peur et la souffrance vous formeront. Je vais vous emplir d'horreur et d'angoisse jusqu'aux limites extrêmes de votre résistance, jusqu'à ce que vous deveniez comme de la cire liquide, pour être pétrie et modelée par mes mains selon mon désir. Vous serez formée comme jamais aucune femme mortelle ne l'a encore été, au point que le moindre de mes commandements sera à vos yeux comme la volonté inaltérable des dieux. Mais d'abord, pour rabaisser un peu votre orgueil, vous allez faire un voyage dans le passé, à travers les siècles oubliés, et contempler toutes les formes qui ont été les vôtres. Aie, yil la khosa !

À ces mots la pièce se mit à tourner devant les yeux terrifiés de Yasmina. Les racines de ses cheveux piquetèrent son cuir chevelu, sa langue se colla à son palais. Quelque part un gong lança une note sinistre et profonde. Les dragons sur les tapisseries brillèrent comme des flammes bleues, puis disparurent. Le Maître sur son divan ne fut plus qu'une ombre indistincte. La faible clarté fit place à des ténèbres douces et épaisses, presque palpables, parcourues d'étranges rayonnements. Elle ne vit plus le Maître. Elle ne voyait plus rien. Elle eut l'étrange impression que les murs et le plafond s'étaient éloignés d'elle à l'infini.

Puis quelque part dans les ténèbres une lueur surgit, semblable à une luciole, disparaissant et réapparaissant selon un rythme régulier. Elle grossit et devint une boule dorée. Comme elle grandissait, sa lumière devint plus intense, flamboyante. Elle explosa brusquement, faisant pleuvoir dans les ténèbres des étincelles blanches qui n'éclairèrent pas cependant les ombres environnantes. Mais comme si elle avait incrusté l'obscurité, une légère clarté subsista, révélant une tige grêle et noirâtre qui sortait du sol plongé dans l'ombre. Sous les yeux dilatés de la jeune fille, cela se développa et prit forme... Des tiges et de larges feuilles apparurent, d'immenses fleurs vénéneuses s'élevèrent au-dessus d'elle et la firent se replier sur le divan de velours. Un parfum subtil imprégna l'atmosphère. C'était l'effroyable silhouette du lotus noir qui avait poussé sous ses yeux, cette fleur que l'on trouvait dans les jungles hantées et interdites du Khitai.

Les larges feuilles murmurèrent, parcourues par une vie perverse. Les fleurs se penchèrent vers elle, tels des êtres doués de sens, se balançant comme des serpents sur leurs tiges souples. Se détachant sur les ténèbres molles et impénétrables, elles la dominaient d'une façon inouïe, gigantesques, et atrocement évidentes. La tête lui tourna sous les effluves pernicieux de leur parfum et elle voulut se traîner hors du divan. Puis elle se retint à lui, car il lui sembla qu'elle allait être précipitée le long d'une pente impossible. Elle hurla de terreur et se cramponna au velours, mais ses doigts durent lâcher prise. Ce fut comme si sa raison et son

équilibre s'effondraient et disparaissaient. Elle devint un atome frissonnant de conscience projeté à travers un vide sombre, grondant et glacé, parcouru par un vent terrifiant qui menaçait d'éteindre son faible vacillement de vie animée, telle une bougie sous le souffle d'un ouragan.

Puis survint une période d'impulsions et de mouvements aveugles lorsque l'atome qu'elle était se confondit et s'engloutit dans une myriade d'autres atomes de vie en train de naître dans les marécages en fermentation de l'existence, elle fut pétrie par des forces en formation, jusqu'à ce qu'elle émerge de nouveau comme individu conscient, pour descendre en tournoyant le long d'une spirale sans fin de vies.

Dans une brume de terreur elle revécut toutes ses existences antérieures, reconnut et fut à nouveau tous les corps qui avaient contenu son ego à travers les siècles. Elle meurtrit à nouveau ses pieds sur la longue et pénible route de la vie qui s'étirait derrière elle, conduisant vers le Passé immémorial. Ramenée au-delà des aubes les plus mystérieuses du Temps, elle rampa en tremblant dans les jungles des origines, poursuivie par des bêtes de proie couvertes de bave. Vêtue de peaux, elle marcha dans des rizières, de l'eau jusqu'aux cuisses, luttant contre des oiseaux aquatiques croassant, pour préserver les précieuses graines. Elle s'exténua avec les bœufs pour faire avancer le soc pointu dans la terre dure, et elle se tint courbée pendant des jours au-dessus de métiers à tisser dans des cabanes de paysans.

Elle vit des citadelles en proie aux flammes, et elle s'enfuit en hurlant devant les tueurs. Elle avança en chancelant, nue et sanglante, sur des sables brûlants, attachée aux étriers du négrier, et elle connut les caresses de mains brûlantes et cruelles sur son corps qui se tordait. Elle subit le déshonneur et la douleur de la luxure brutale. Elle hurla sous la morsure du fouet et gémit sur la roue ; folle de terreur, elle lutta contre les mains qui forçaient sa tête à se poser inexorablement sur le billot sanglant.

Elle connut les douleurs de l'enfantement et l'amertume de l'amour trahi. Elle endura toutes les afflictions, les maux et les brutalités que l'homme a

infligés à la femme depuis le commencement des temps. Elle supporta toute la haine et la méchanceté dont la femme fait preuve envers la femme. Et durant tout ce temps, elle garda la conscience qu'elle était Devi, constatation qui la cinglait comme un fouet brûlant. Elle fut toutes les femmes qu'elle avait été jadis, tout en sachant qu'elle était Yasmina. Cette connaissance n'était pas perdue au cours des angoisses de ses réincarnations. Elle était en même temps une esclave nue rampant sous le fouet, et l'orgueilleuse Devi. Et elle souffrait non seulement de la souffrance de la jeune esclave, mais aussi de celle de Yasmina, pour l'orgueil de laquelle le fouet faisait l'effet d'un tison chauffé à blanc.

Toutes ces existences se confondaient dans un chaos mouvant, chacune avec son fardeau de malheurs, de honte et de souffrances, jusqu'au moment où elle entendit faiblement sa propre voix qui hurlait d'une façon insupportable, comme un cri prolongé de douleur, se répercutant à travers les siècles.

Puis elle se réveilla sur le divan tendu de velours dans la pièce mystérieuse.

Dans une lumière grise et spectrale, de nouveau, elle vit l'autre divan et la silhouette dissimulée sous l'ample tunique. La tête encapuchonnée était inclinée, les épaules faiblement esquissées dans la pénombre. Elle ne pouvait voir avec précision, mais le capuchon, à la place de la toque de velours, provoqua en elle une inquiétude irraisonnée. Comme elle regardait, une terreur sans nom l'enveloppa, colla sa langue contre son palais... elle eut le sentiment que ce n'était pas le Maître qui était assis silencieusement sur le divan noir.

Alors la forme bougea et se dressa, la dominant. L'ombre se pencha et les longs bras dans leurs larges manches noires se tendirent vers elle. Elle lutta contre eux, en proie à une terreur muette, surprise par leur maigreur et leur dureté. La tête encapuchonnée s'approcha de son visage qui se détournait. Elle se mit à pousser des hurlements, saisie d'une peur et d'un dégoût atroces. Des bras osseux saisirent son corps délicat. Sous le capuchon apparut un visage de mort et de moisissure... des traits ayant l'apparence d'un parchemin en putréfaction sur un crâne prêt à tomber

en miettes.

Elle hurla de nouveau. Puis, comme ces mâchoires rongées et ricanantes s'approchaient de ses lèvres, elle perdit connaissance...

IX - Le château des magiciens

Le soleil s'était levé au-dessus des cimes blanches des montagnes himéliennes. Au pied d'une longue pente, un groupe de cavaliers fit halte et regarda vers le ciel. Loin au-dessus d'eux, une tour de pierre était juchée sur le versant incliné de la montagne. Au-delà, un peu plus haut, étincelaient les murs d'un donjon plus grand, près de la ligne de partage où commençait la neige couronnant les sommets de Yimsha. Une impression d'irréalité planait sur l'ensemble de ce paysage... Les pentes pourpres s'élançaient vers ce château fantastique qui, à distance, ressemblait à un jouet ; au-dessus de lui, les sommets d'un blanc étincelant soutenaient l'azur glacé.

— Nous allons laisser les chevaux ici, grogna Conan. Il vaut mieux gravir à pied cette pente traîtresse. D'ailleurs, ils sont épuisés.

Il sauta à bas du noir étalon qui se tenait les jambes rigides et la tête pendante. Au cours de la nuit, ils avaient progressé au prix de grandes difficultés, mangeant la maigre nourriture que contenaient encore leurs fontes, s'arrêtant seulement pour donner leurs restes aux chevaux.

— La première tour est habitée par les servants des Noirs Prophètes, dit Conan. Du moins c'est ce qu'on dit : les chiens de garde des maîtres... des sorciers de moindre importance. Mais qui ne vont pas rester assis sans rien faire quand nous commencerons à gravir cette pente.

Kerim Shah leva les yeux vers la montagne, puis se retourna pour contempler le chemin par où ils étaient venus. Ils avaient escaladé la plus grande partie du mont Yimsha et sous eux s'étendait un immense paysage de cimes moins élevées et de rochers abrupts. Au milieu de ce labyrinthe, le Turanien chercha en vain des taches de couleur mouvantes qui auraient trahi une présence humaine. Manifestement, les poursuivants

afghulis avaient perdu la trace de leur chef au cours de la nuit.

— Allons-y, alors.

Ils attachèrent leurs chevaux épuisés à un bosquet de tamaris et sans plus de commentaires se mirent à gravir la pente. Il n'y avait pas d'abri possible. C'était une pente nue, parsemée de rochers trop petits pour dissimuler un homme. Mais ils dissimulaient autre chose.

La troupe n'avait pas fait cinquante pas lorsqu'une forme grondante jaillit de derrière un rocher. C'était l'un de ces chiens sauvages et décharnés qui infestent les villages des collines. Ses yeux brillaient d'une lueur rouge, ses mâchoires dégouttaient de bave. Conan était en tête, mais le chien ne s'attaqua pas à lui. Il passa près de Conan et s'élança vers Kerim Shah. Le Turanien fit un bond sur le côté, et le grand chien se jeta sur l'Irakzai qui marchait derrière lui. L'homme poussa un hurlement et leva son bras qui fut déchiré par les crocs de la brute comme il tombait à la renverse. L'instant d'après, une douzaine de tulwars hachèrent en morceaux la bête. Cependant, la créature ne cessa véritablement ses efforts pour saisir et déchirer ses assaillants que lorsqu'elle fut littéralement démembrée.

Kerim Shah banda le bras entaillé du guerrier qui avait été mordu, le regarda attentivement, puis s'éloigna sans rien dire. Il rejoignit Conan et ils recommencèrent leur escalade en silence. Un moment après, Kerim Shah lança :

— Curieux de trouver un chien des villages en cet endroit.

— Il n'y a rien à manger par ici, grogna Conan.

Tous deux tournèrent la tête pour regarder le guerrier blessé qui peinait à leur suite, au milieu de ses compagnons. Son visage sombre luisait de sueur et ses lèvres étaient retroussées, découvrant ses dents en une grimace de douleur. Puis tous deux tournèrent à nouveau leur regard vers la tour de pierre tapie au-dessus d'eux.

Un calme lénifiant régnait sur les hauteurs. La tour ne montrait aucun signe de vie, pas plus que l'étrange construction pyramidale qui la surmontait. Mais les

hommes, qui montaient avec peine, avançaient aussi tendus que s'ils allaient atteindre les bords d'un cratère. Kerim Shah tenait à la main son puissant arc turanien qui tuait à cinq cents pas, et les Irakzai gardaient un œil sur leurs propres arcs, plus légers et moins meurtriers.

Mais ils n'étaient pas encore arrivés à portée d'arc de la tour, lorsque quelque chose s'abattit du ciel sans avertissement. Cela passa si près de Conan qu'il sentit le battement des ailes. Mais ce fut un Irakzai qui chancela et s'effondra, son sang jaillissant d'une jugulaire tranchée. Un faucon aux ailes pareilles à de l'acier poli repartit vers le ciel à la vitesse de l'éclair, son bec-cimeterre ruisselant de sang, puis il vacilla dans l'azur au moment où la corde de l'arc de Kerim Shah vibrait. Il tomba comme du plomb, mais personne ne vit où il heurta le sol.

Conan se pencha sur la victime de cette attaque. L'homme était déjà mort. Personne ne dit mot, jugeant inutile de faire remarquer que le faucon n'a pas la réputation de s'attaquer à l'homme. Une colère sourde remplaça alors l'inertie fataliste des esprits farouches des Irakzai. Des doigts velus glissèrent des flèches dans les arcs, et les hommes regardèrent d'un air vindicatif en direction de la tour qui les narguait par son silence.

Mais l'attaque suivante ne se fit pas attendre. Tous la virent... une vesse-de-loup de fumée blanche tomba de la tour et descendit la pente inclinée, flottant et roulant dans leur direction. D'autres suivirent. Elles semblaient inoffensives et n'être que de simples sphères floconneuses d'écume moirée, mais Conan se jeta sur le côté pour éviter la première. Derrière lui, l'un des Irakzai tendit le bras et enfonça son épée dans la masse mouvante. Aussitôt une vive détonation secoua le flanc de la montagne. Il y eut une explosion aveuglante, la vesse-de-loup avait disparu. Du guerrier trop curieux, il ne restait qu'un tas d'os carbonisés et noircis. La main crispée tenait toujours la poignée en ivoire de son épée, mais la lame n'existait plus... liquéfiée et détruite par cet effroyable dégagement de chaleur. Cependant, les hommes se trouvant à portée de la victime n'avaient pas souffert de l'explosion qui les

avait seulement éblouis et aveuglés par sa soudaine lueur éclatante.

— Elle a explosé au contact de l'acier, grogna Conan. Attention... en voilà d'autres !

La pente au-dessus d'eux était presque totalement recouverte par ces sphères arrivant par vagues. Kerim Shah banda son arc et lança une flèche dans le tas. Les sphères touchées par la flèche éclatèrent comme des bulles au milieu de flammes éblouissantes. Ses hommes suivirent son exemple et, durant les quelques minutes qui suivirent, ce fut comme si un orage retentissant se déchaînait sur le flanc de la montagne, lançant des éclairs qui explosaient en produisant des pluies de flammes. Lorsque ce tir de barrage cessa, il ne restait plus que quelques flèches dans les carquois des archers.

D'un air farouche, ils poursuivirent leur route, foulant le sol carbonisé et noirci, dont la roche avait été, par endroits, transformée en lave sous l'effet de l'explosion de ces bombes diaboliques.

Enfin, ils arrivèrent presque à portée de flèche de la tour silencieuse et ils déployèrent leur ligne d'attaque, les nerfs tendus, prêts à toutes les horreurs qui pouvaient fondre sur eux.

Au sommet de la tour une silhouette apparut, élevant une trompe de bronze de dix pieds de long. Son mugissement strident s'élança en grondant vers les pentes, semblable au fracas des trompettes du Jugement dernier. La réponse fut terrible. Le sol se mit à trembler sous les pieds des assaillants, des grondements sourds et des craquements montèrent des profondeurs de la terre.

Les Irakzai hurlèrent, chancelant comme des hommes ivres sur la pente parcourue de frissons. Conan, les yeux étincelants, se lança hardiment en avant, grimpant la pente, l'épée à la main, courant vers la porte qui s'ouvrait dans le mur de la tour. Au-dessus de lui, la grande trompe mugissait et beuglait avec des accents de raillerie cruelle. Puis Kerim Shah ajusta une flèche contre son oreille et la lâcha.

Seul un Turanien pouvait réussir un tel tir. Le mugissement de la trompe cessa brusquement et fut

remplacé par un hurlement aigu. La silhouette en robe verte sur la tour chancela, tenant entre ses doigts crispés le long trait qui s'était planté dans sa poitrine. Puis elle bascula par-dessus le rempart. La grande trompe tomba, roulant sur le mur crénelé, restant accrochée d'une manière précaire. Une autre silhouette en robe se précipita pour la ramasser en criant d'horreur. À nouveau l'arc du Turanien vibra, à nouveau un hurlement de mort lui répondit. Le second servant, en tombant, heurta du bras la trompe et la précipita par-dessus le rempart au bas duquel elle alla se briser sur les rochers.

Conan courut à une telle vitesse que les échos sonores de cette chute ne s'étaient pas encore éteints que déjà il attaquait la porte à grands coups d'épée. Averti par son instinct barbare, il fit soudain un bond en arrière au moment où une pluie de plomb fondu s'abattait sur lui. Mais l'instant d'après, il recommençait à attaquer les panneaux avec une fureur redoublée. Il fut galvanisé par le fait que ses adversaires avaient recours à des armes terrestres. La magie des servants était limitée. Leurs ressources en nécromancie devaient sans doute être épuisées.

Kerim Shah accourait derrière lui, entraînant à sa suite les hommes des collines qui formaient un croissant éparpillé. Ils tiraient tout en courant et leurs flèches allaient se briser contre les remparts ou passaient au-dessus du parapet en décrivant une courbe.

La porte massive en bois de teck céda sous les assauts du Cimmérien, et il regarda prudemment à l'intérieur, s'attendant à un piège. Il aperçut une salle circulaire d'où partait un escalier en colimaçon. De l'autre côté de la salle, une porte était grande ouverte, donnant sur la pente à l'extérieur de la tour... laissant voir les dos d'une demi-douzaine de silhouettes en robes vertes, en pleine débandade.

Conan poussa un hurlement et fit un pas à l'intérieur de la tour. Puis une prudence innée le fit se rejeter en arrière, alors même qu'un énorme bloc de rocher s'écrasait avec fracas sur le sol, là où son pied s'était posé un instant auparavant. Après avoir prévenu ceux qui accouraient derrière lui, il contourna la tour.

Les servants avaient évacué leur première ligne de défense. Conan vit leurs robes vertes scintiller sur les lianes de la montagne devant lui. Il se lança à leur poursuite, palpitant d'un ardent désir de sang. Derrière lui, Kerim Shah et les Irakzai arrivaient en courant. Ces derniers hurlaient comme des loups en voyant fuir leurs adversaires, ce triomphe temporaire ayant eu raison pour un instant de leur fatalisme.

La tour se trouvait au bas d'un plateau étroit dont le rebord supérieur était à peine perceptible. Quelques centaines de mètres plus loin, ce plateau se terminait brusquement par un ravin qui était invisible du bas de la montagne. Les servants sautèrent apparemment dans ce ravin sans ralentir leur course. Leurs poursuivants virent les robes vertes flotter et disparaître dans l'abîme.

Quelques instants plus tard, ils se tenaient eux-mêmes au bord de cet énorme fossé qui les séparait du château des Noirs Prophètes. C'était un ravin aux parois abruptes qui s'étendait de chaque côté aussi loin qu'ils pouvaient regarder, faisant vraisemblablement le tour de la montagne. Il avait plus de quatre cents mètres de largeur et cinq cents pieds de profondeur. Et d'un bord à l'autre, un étrange brouillard diaphane scintillait et luisait faiblement.

Regardant au fond d'un ravin, Conan grogna. Tout en bas, se déplaçant sur le sol qui brillait comme de l'argent poli, il aperçut les formes des servants en robes vertes. Leurs silhouettes étaient mouvantes et indistinctes, telles des formes au fond de l'eau. Ils marchaient en file indienne, se dirigeant vers la paroi opposée.

Kerim Shah ajusta une flèche et l'envoya en sifflant vers le bas. Mais lorsqu'elle atteignit le brouillard qui emplissait le ravin, elle sembla perdre de sa force de lancée et elle s'écarta largement de sa route.

— S'ils sont descendus, nous pouvons en faire autant, gronda Conan, pendant que Kerim regardait le trajet de sa flèche avec surprise. Je les ai vus pour la dernière fois à cet endroit-là...

Regardant plus attentivement le fond du ravin, il vit quelque chose briller comme un filament doré sur le sol du canon tout en contrebas. Les servants semblaient

suivre ce filament, et soudain les paroles mystérieuses de Khemsa lui revinrent en mémoire... « Suivez la veine d'or ! » Au bord du ravin, à l'endroit même où il s'était agenouillé, il la trouva... une légère veine d'or brillante. Cet affleurement de minerai commençait sur le rebord et descendait vers le fond du ravin argenté. Et il découvrit aussi autre chose qui lui avait échappé jusque-là, en raison de la réfraction particulière de la lumière. La veine d'or suivait une étroite rampe qui descendait en pente inclinée dans le ravin, et qui comportait des prises pour les mains et des appuis pour les pieds.

— Voilà par où ils sont descendus, grogna-t-il vers Kerim Shah. Leurs sortilèges ne leur permettent pas de flotter dans les airs ! Nous allons les imiter...

Ce fut à cet instant que l'homme qui avait été mordu par le chien enragé poussa un horrible cri et se jeta sur Kerim shah, la bouche pleine de bave, montrant les dents. Le Turanien, aussi agile qu'un chat, se jeta sur le côté et le dément tomba la tête la première dans le vide. Les autres se massèrent au bord du précipice et le suivirent des yeux avec étonnement. Le dément ne tomba pas comme une masse de plomb. Il descendit en flottant doucement à travers la brume rose comme un homme coulant au fond de l'eau. Ses membres s'agitèrent comme s'il essayait de nager, puis ses traits s'empourprèrent et se tordirent, en plus des convulsions provoquées par sa folie. Son corps finit par se poser tout au fond du ravin, et il resta immobile.

— La mort règne sur ce ravin, murmura Kerim Shah, s'écartant de la brume rose qui luisait faiblement presque à ses pieds. Alors, Conan ?

— En avant ! répondit farouchement le Cimmérien. Ces servants sont des hommes ; si le brouillard ne les a pas tués, il ne me tuera pas.

Il assura sa ceinture et ses doigts effleurèrent celle que Khemsa lui avait donnée. Il fronça les sourcils, puis eut un pâle sourire. Il avait oublié cette ceinture. Pourtant, par trois fois, la mort était passée à côté de lui pour frapper une autre victime.

Les servants avaient atteint la paroi opposée et ils grimpaient le long de celle-ci, pareils à de grandes mouches vertes. Se glissant le long de la rampe, il

commença à descendre prudemment. Le nuage rose recouvrit ses chevilles, puis il atteignit ses genoux, ses cuisses, sa taille et ses aisselles. Il eut l'impression de se trouver au sein d'un brouillard très dense par une nuit moite. Quand la brume arriva à la hauteur de son menton, il hésita, puis plongea. À l'instant même sa respiration fut stoppée, l'air ne lui parvint plus et il sentit ses côtes se creuser dans sa poitrine. Dans un effort éperdu, il se hissa vers le haut, luttant pour survivre. Sa tête remonta à la surface et il aspira l'air à grandes gorgées.

Kerim Shah se pencha vers lui et lui parla, mais Conan n'entendit rien, et ne répondit rien. Avec entêtement, son esprit fixé sur ce que Khemsa lui avait dit en mourant, le Cimmérien chercha à tâtons la veine d'or, et il constata qu'il s'en était écarté durant sa descente. Plusieurs séries de prises pour les mains avaient été creusées dans la rampe. Se plaçant exactement au-dessus du filon, il tenta de descendre une nouvelle fois. Le brouillard rose monta vers lui et le recouvrit. À présent, sa tête était sous la surface, mais il respirait toujours de l'air pur. Au-dessus de lui il aperçut ses compagnons qui le regardaient. Leurs traits étaient ternis par la brume qui luisait faiblement au-dessus de sa tête. Il leur fit signe de le suivre et continua à descendre rapidement, sans même s'assurer s'ils le suivaient ou non.

Kerim Shah rengaina son épée sans faire de commentaire et le suivit, ainsi que les Irakzai qui avaient encore plus peur de rester seuls que d'affronter les horreurs qui pouvaient les guetter en bas, et ils se disputèrent pour descendre après lui. Chacun se colla contre le filament doré comme ils avaient vu le Cimmérien le faire.

Au bas de la rampe inclinée, ils atteignirent le fond du ravin et s'avancèrent sur le sol horizontal brillant, marchant sur la veine dorée comme des acrobates sur une corde. C'était comme s'ils avançaient le long d'un tunnel invisible à travers lequel l'air circulait librement. Ils sentaient la mort se presser alentour, au-dessus d'eux et de chaque côté, mais elle ne les atteignit pas.

La veine montait le long d'une rampe similaire sur la

paroi opposée, en haut de laquelle les servants avaient disparu. Ils remontèrent vers la surface, les nerfs tendus, ignorant ce qui les attendait au milieu des éperons rocheux qui bordaient le précipice.

C'étaient les servants en robes vertes qui les attendaient, des couteaux à la main. Peut-être avaient-ils atteint les limites au-delà desquelles ils ne pouvaient plus reculer. Peut-être la ceinture stygienne passée à la taille de Conan aurait-elle pu dire pourquoi leurs arts nécromanciens s'étaient montrés si faibles, et pourquoi ils s'étaient si rapidement épuisés. Peut-être est-ce parce qu'ils se savaient promis à la mort par suite de leur échec qu'ils jaillirent de derrière les rochers, les yeux brillants, leurs couteaux étincelants, ayant recours dans leur désespoir à des armes matérielles.

Aucun combat magique ne se déroula parmi les crocs rocheux qui garnissaient le bord du précipice. Ce fut un tourbillon de lames, au sein duquel un acier réel s'enfonçait dans la chair d'où coulait un sang authentique, des bras vigoureux portaient des coups redoutables qui tranchaient la chair frissonnante, et des hommes s'écroulaient à terre pour être piétinés, tandis que le combat faisait rage au-dessus d'eux.

L'un des Irakzai saignait, mortellement blessé parmi les rochers, mais les servants étaient défaits... mis en pièces, coupés en deux ou précipités dans le vide, tombant en flottant paresseusement vers le sol argenté qui étincelait tout en bas.

Alors les vainqueurs essuyèrent le sang et la sueur de leurs yeux, et se regardèrent. Conan et Kerim Shah restaient encore debout, ainsi que quatre des Irakzai.

Ils se trouvaient parmi les contreforts rocheux qui dentelaient le rebord du précipice, et de cet endroit un sentier sinueux conduisait, le long d'une pente légère, vers un large escalier comportant une demi-douzaine de marches, à une centaine de mètres de là, taillées dans une substance verte comme le jade. Ces marches menaient à une large terrasse ou galerie qui n'avait pas de toit, construite dans la même pierre polie, et au-dessus de cette galerie s'élevaient les différents étages du château des Noirs Prophètes. Il semblait avoir été sculpté dans la roche même de la montagne. L'architecture était parfaite, mais sans aucun ornement.

Les nombreuses fenêtres étaient obstruées et masquées par des rideaux tirés de l'intérieur. Il n'y avait aucun signe de vie, amical ou non.

Ils gravirent le sentier en silence, prudemment, comme des hommes qui se dirigent vers le repaire du serpent. Les Irakzai étaient muets, semblables à des hommes qui marchent à une mort certaine. Même Kerim Shah était silencieux. Seul Conan ne semblait pas se représenter quel monstrueux bouleversement d'idées admises, quel prodigieux geste, quelle violation des traditions sans précédent représentait leur intrusion. Mais ce n'était pas un Oriental. Il était issu d'une race qui combattait magiciens et démons avec une égale ardeur, les affrontant, en fait, comme des adversaires humains.

Il monta à grandes enjambées les marches brillantes et parcourut la large galerie verte, se dirigeant vers la grande porte en bois de teck aux serrures d'or. Il ne jeta qu'un simple regard vers les étages supérieurs de la grande construction pyramidale qui s'élevait au-dessus de lui. Il tendit la main vers la poignée de bronze, puis retint son geste, esquissant une grimace. La poignée avait la forme d'un serpent, dont la tête se dressait sur un cou recourbé. Conan soupçonna que cette tête de métal pourrait bien s'animer d'une vie effroyable sous sa main.

Il la fit sauter d'un seul coup d'épée, et le tintement du bronze sur le sol vitrifié ne diminua aucunement sa prudence. Il poussa la poignée sur le côté avec la pointe de son épée, puis se tourna à nouveau vers la porte. Un silence total régnait sur les tours. Là-bas, loin au-dessous d'eux, les pentes montagneuses disparaissaient dans une brume pourpre. Le soleil étincelait sur les cimes enneigées environnantes. Dans les airs planait un vautour, point noir dans l'azur gelé. Mais, à part lui, les hommes arrêtés devant la porte aux incrustations d'or étaient les seuls êtres vivants... minuscules silhouettes dans une galerie vert jade posée sur cette hauteur vertigineuse, avec cette fantastique construction de pierre qui les écrasait.

Une bourrasque glacée s'abattit sur eux, cinglant leurs vêtements en lambeaux. La longue épée de Conan

commença à attaquer les panneaux de teck, produisant des échos retentissants. Il frappait inlassablement, entaillant aussi bien le bois verni que les barres de métal. La porte ayant cédé, il jeta un regard à l'intérieur, sur le qui-vive, aussi méfiant qu'un loup. Il découvrit une vaste pièce, aux murs de pierre polie qui n'étaient recouverts d'aucune tapisserie, et un sol de mosaïque dépourvu de tapis. Des tabourets carrés, en ébène cirée, et une table de pierre en constituaient le seul ameublement. Il n'y avait personne dans la pièce. Une autre porte était visible dans le mur d'en face.

— Laissez un homme de garde à l'extérieur, grogna Conan. Je vais entrer.

Kerim Shah désigna un guerrier pour cette tâche et l'homme alla se poster au milieu de la galerie, son arc à la main. Conan entra hardiment dans le château, suivi du Turanien et des trois Irakzai survivants. L'homme qui était resté dans la galerie cracha, bougonna dans sa barbe et soudain tressaillit quand un léger rire moqueur frappa ses oreilles.

Il leva la tête et, à l'étage supérieur, aperçut une longue silhouette en robe noire, dont la tête nue remuait légèrement en le regardant. Toute son attitude exprimait la moquerie et la méchanceté. Rapide comme l'éclair, l'Irakzai banda son arc et tira. La flèche vola à travers les airs et alla frapper de plein fouet la poitrine de l'homme en robe noire. Le sourire moqueur n'en fut pas modifié. Le magicien arracha le projectile de son corps et le renvoya vers l'archer, non pas comme on lance une arme, mais d'un geste méprisant. L'Irakzai esquiva, tendant instinctivement son bras en avant. Ses doigts se refermèrent sur la flèche qui lui avait été renvoyée.

Alors il poussa un cri perçant. Dans sa main, la flèche de bois se tordit soudain. Son contour rigide devint souple, fondant entre ses doigts. Il essaya de la jeter loin de lui, mais il était trop tard. Il tenait un serpent vivant dans sa main nue ; déjà celui-ci s'était enroulé autour de son poignet et sa tête cunéiforme et perverse s'élançait vers son bras musclé. Il hurla de nouveau, ses yeux se dilatèrent et ses traits s'empourprèrent. Il tomba à genoux, secoué par de terribles convulsions, s'écroula et ne bougea plus.

À l'intérieur, les hommes avaient fait demi-tour dès son premier cri. Conan se dirigea rapidement vers la porte par laquelle ils étaient entrés et s'arrêta brusquement, déconcerté. Aux yeux des hommes qui le rejoignirent il avait l'air de se battre contre le vide. Mais même s'il ne voyait rien, il sentait sous ses doigts une surface dure, rigide et lisse. Il comprit qu'une paroi de cristal avait été abaissée sur le seuil. À travers elle, il aperçut l'Irakzai qui gisait sans mouvement sur le sol de verre, une flèche enfoncée dans le bras.

Conan leva son épée et frappa de toutes ses forces. Ceux qui le regardaient furent stupéfaits de voir son coup apparemment freiné dans les airs, et d'entendre le bruit aigu de l'acier qui heurte une surface solide. Il ne perdit pas son temps à un nouvel essai. Il comprit que même la légendaire tulwar de l'Emir Khurum ne pourrait entamer ce rideau invisible.

En quelques mots il expliqua l'affaire à Kerim Shah. Le Turanien, haussant les épaules, lui répondit :

— Eh bien ! si cette sortie nous est fermée, nous devons en trouver une autre. Pour le moment, nous devons aller de l'avant, non ?

Avec un grognement, le Cimmérien fit demi-tour et traversa rapidement la pièce, se dirigeant vers la porte d'en face, avec le sentiment de marcher vers son destin. Comme il levait son épée pour faire voler la porte en éclats, celle-ci s'ouvrit silencieusement, comme d'elle-même. Il pénétra dans un immense vestibule flanqué de grandes colonnes de verre. À une centaine de pas de la porte commençaient les larges marches vert jade d'un escalier qui montait en se rétrécissant d'une façon conique. Ce qu'il y avait au-delà, il ne pouvait le dire. Mais entre la base légèrement brillante de cet escalier et lui-même se dressait un curieux autel étincelant, noir comme le jais. Quatre grands serpents d'or enroulaient leurs queues autour de cet autel et dressaient leurs têtes cunéiformes, tournées vers les quatre points cardinaux, tels les gardiens enchantés d'un trésor fabuleux. Mais sur l'autel, entre les nuques arquées, ne reposait qu'une sphère de cristal, emplie d'une substance vaporeuse comme de la fumée, et au milieu de laquelle flottaient quatre grenades d'or.

Cette vision éveilla une vague réminiscence dans l'esprit de Conan, puis son attention fut détournée de l'autel. Au bas de l'escalier se tenaient quatre formes en robes noires. Il ne les avait pas vus venir. Ils étaient simplement là, grands, décharnés, leurs têtes de vautours remuant à l'unisson, leurs pieds et leurs mains dissimulés par leurs vêtements flottants.

L'un d'eux leva le bras et sa manche s'abaissa, révélant sa main... et ce n'était pas une main. Conan fut arrêté dans sa course, malgré lui. Il se trouvait devant une force subtilement différente de l'hypnotisme de Khemsa. Il ne pouvait plus avancer, bien qu'il sentît qu'il pouvait encore reculer s'il le désirait. Ses compagnons avaient été arrêtés de même. Ils semblaient encore plus désarmés que lui, incapables de faire le moindre mouvement en avant ni en arrière.

Le magicien dont le bras s'était levé fit un signe à l'un des Irakzai. L'homme, hypnotisé, s'avança vers lui, les yeux dilatés et fixes, son épée pendant mollement entre ses doigts. Comme il dépassait Conan, le Cimmérien lança son bras autour de sa poitrine pour l'arrêter. La force de Conan était largement supérieure à celle de l'Irakzai, et, en des circonstances ordinaires, il aurait pu lui briser la cage thoracique de ses mains nues. Mais là son bras musclé fut repoussé comme un rien. L'Irakzai avança vers l'escalier, marchant par saccades, d'une façon mécanique. Il atteignit les marches et s'agenouilla avec raideur, offrant sa lame et baissant la tête. Le Prophète prit l'épée. Elle étincela lorsqu'il la leva en l'air et l'abaissa. La tête de l'Irakzai se détacha de ses épaules et fit un bruit sourd en tombant sur le sol de marbre noir. Un jet de sang jaillit des artères sectionnées et le corps s'affaissa, les bras grands ouverts.

De nouveau une main déformée se leva et fit un signe, et un autre Irakzai avança vers son sort d'une démarche chancelante et raide. Le drame affreux se déroula une nouvelle fois et un autre corps décapité s'affaissa à côté du premier.

Comme le troisième guerrier passait auprès de Conan, allant au-devant de sa mort, le Cimmérien, ses veines saillant sur ses tempes dans son effort pour

briser la barrière invisible qui le retenait, fut soudain conscient de forces alliées, invisibles, qui s'éveillaient en lui. Cette prise de conscience survint sans avertissement, mais avec une telle force qu'il ne pouvait douter de son instinct. Sa main gauche glissa involontairement sous sa ceinture bakhariot, se refermant sur le ceinturon stygien. Et comme il l'étreignait, il sentit une nouvelle vigueur se répandre dans ses membres engourdis. Le désir de vivre devint un feu ardent animé de battements et s'ajouta à la violence de sa rage folle.

Le troisième Irakzai était un cadavre décapité et l'horrible doigt se levait à nouveau lorsque Conan sentit se rompre la barrière invisible. Un cri farouche jaillit involontairement de ses lèvres comme il s'élançait avec la soudaineté explosive de sa férocité libérée. Sa main gauche étreignait la ceinture du sorcier, comme un homme qui se noie agrippe un tronc d'arbre flottant, et la longue épée resplendit dans sa main droite. Sur les marches, les hommes ne bougèrent pas. Ils regardaient calmement, cyniquement ; s'ils furent surpris, ils ne le montrèrent pas. Conan ne réfléchit même pas à ce qui se produirait lorsqu'ils seraient à portée de son épée. Le sang battait à ses tempes, un nuage rouge flottait devant ses yeux. Il brûlait du désir de tuer... de l'envie d'enfoncer son épée au plus profond de la chair et des os, de tordre sa lame dans le sang et les entrailles.

Une dizaine d'enjambées l'amènèrent jusqu'aux marches au bas desquelles se tenaient les démons ricanants. Il respira profondément, sa fureur augmentant à mesure qu'il rassemblait ses forces pour charger. Il dépassait rapidement l'autel aux serpents d'or lorsque, pareil à un éclair aveuglant, cela traversa à nouveau son esprit. Avec autant de netteté que si elles avaient été prononcées à son oreille, résonnèrent en lui les paroles obscures de Khemsa : Brisez le globe de cristal !

Sa réaction survint, presque indépendamment de sa propre volonté. Le geste suivit l'impulsion si spontanément que même le plus grand sorcier de l'histoire n'aurait pas eu le temps de lire dans son esprit et de l'en empêcher. Faisant volte-face avec

l'agilité d'un chat, interrompant sa charge éperdue, il abattit son épée sur le cristal avec un bruit retentissant. À l'instant même, l'air retentit d'un hurlement de terreur. Il n'aurait pu dire s'il venait de l'escalier, de l'autel ou du cristal lui-même. Des sifflements emplirent ses oreilles, alors que les serpents d'or, animés soudain d'une horrible vie, se tordaient et se déroulaient, avançant vers lui. Mais il brûlait de l'ardeur d'un tigre rendu fou furieux. Un tourbillon d'acier trancha net les hideuses têtes qui s'agitaient vers lui et il frappa de toutes ses forces la sphère de cristal, à coups redoublés. Enfin la sphère éclata avec un bruit semblable à un coup de tonnerre, faisant pleuvoir des éclats embrasés sur le marbre noir. Les grenades d'or, comme si venait de prendre fin une longue captivité, jaillirent vers l'orgueilleuse toiture et disparurent.

Un hurlement furieux, bestial et horrible, résonna à travers le grand vestibule. Sur les marches, se tordaient les quatre formes en robes noires, agitées de convulsions, leurs bouches livides couvertes de mousse écumante. Puis, avec un crescendo éperdu de hurlements inhumains, elles se raidirent et restèrent sans mouvement. Conan comprit qu'elles étaient mortes. Il abaissa son regard vers l'autel et les fragments du cristal. Quatre serpents d'or décapités s'enroulaient toujours autour de l'autel, mais plus aucune vie monstrueuse n'animait à présent le métal au sombre éclat.

Kerim Shah se redressait lentement sur ses genoux, là où il avait été frappé par une force invisible. Il secoua la tête pour délivrer ses oreilles du tintement.

— As-tu entendu ce fracas épouvantable lorsque tu as abattu ton épée ? On aurait dit qu'un millier de parois de cristal volaient en éclats dans tout le château lorsque le globe a éclaté. Étaient-ce les âmes des magiciens qui étaient retenues prisonnières dans ces boules dorées ?... Ah !

Conan se retourna comme Kerim Shah dégainait son épée et la pointait en avant.

Une autre forme se dressait en haut de l'escalier. Sa robe était noire également, mais le velours en était richement brodé, et il portait une toque de velours sur

la tête. Son visage était calme et non disgracieux.

— Qui êtes-vous donc ? demanda Conan, levant les yeux vers lui, son épée à la main.

— Je suis le Maître de Yimsha !

Sa voix était semblable au carillon d'une cloche de temple, mais elle contenait une note de joie cruelle.

— Où est Yasmina ? demanda Kerim Shah.

Le Maître éclata de rire en abaissant son regard vers lui.

— Que t'importe, homme stupide ? As-tu oublié si vite mon pouvoir, dont tu profitas autrefois, pour venir me provoquer ainsi armé, pauvre fou ? Je pense que je vais prendre ton cœur, Kerim Shah !

Il tendit la main comme pour recevoir quelque chose. Le Turanien poussa un cri horrible comme un homme à l'agonie. Il chancela tel un homme ivre, puis dans un éclatement d'os, un déchirement de chair et de muscles, le cassement sec de sa cotte de mailles, sa poitrine s'ouvrit, au milieu d'une pluie de sang. À travers l'horrible ouverture, un objet rouge et dégoulinant de sang jaillit, volant à travers les airs jusque dans la main ouverte du Maître, comme un morceau de fer est attiré par l'aimant. Le Turanien s'effondra à terre et demeura sans mouvement. Le Maître éclata de rire et jeta l'objet qui tomba aux pieds de Conan... c'était un cœur humain encore palpitant.

Avec un rugissement blasphématoire, Conan s'élança dans l'escalier. Il sentait couler en lui, partant de la ceinture de Khemsa, une énergie et une haine irrépressibles, destinées à combattre les terribles émanations du pouvoir qui l'attendait au sommet des marches. L'air se remplit d'une brume luisante comme l'acier, à travers laquelle il plongea comme un nageur, tête baissée, son bras gauche replié devant sa figure, sa main droite étreignant son épée. Ses yeux à demi aveuglés, braqués par-dessus son coude, aperçurent la silhouette haïe du Prophète devant et au-dessus de lui, ses contours ondulant comme un reflet dans l'eau troublée.

Il fut écartelé et déchiré par des forces qui dépassaient sa compréhension. Mais il sentait une force extérieure et supérieure à la sienne propre le pousser inexorablement en avant, vers le haut des marches, en

dépité du pouvoir du magicien et de ses propres souffrances.

À présent, il se trouvait au sommet de l'escalier. Le visage du Maître flottait devant lui dans le brouillard d'acier, et une étrange peur assombrissait ses yeux impénétrables. Conan se fraya un passage dans la brume comme à travers le ressac, et son épée porta une botte vers le haut. La pointe effilée déchira la robe du Maître alors que celui-ci se rejetait en arrière avec un léger cri. Puis, sous les yeux de Conan, le magicien disparut... s'évanouissant simplement comme une bulle qui éclate. Quelque chose de long et d'ondulant s'élança vers l'un des escaliers aux dimensions plus réduites qui montaient à droite et à gauche du palier.

Conan se précipita à sa suite, prenant l'escalier de gauche, ne sachant pas exactement ce qu'il avait vu monter si vite ces marches, mais animé d'une rage éperdue qui submergeait la nausée et l'horreur blotties au fond de sa conscience.

Il s'élança dans un large couloir dont le sol nu et les murs dépourvus de tapisseries étaient de jade bruni. Quelque chose de long et de vif se glissa rapidement dans le couloir devant lui et disparut derrière une porte garnie de tentures. De l'intérieur de la pièce lui parvint un hurlement de terreur. Ce cri donna des ailes aux pieds agiles de Conan qui, écartant les tentures, fit irruption dans la pièce.

Un horrible tableau se présenta à ses yeux. Yasmina, recroquevillée sur le bord opposé d'un divan tendu de velours, hurlait son aversion et son horreur, levant un bras comme pour se protéger, alors que s'avancait vers elle en se balançant la tête hideuse d'un serpent, dont le cou luisant se dressait sur ses replis sombres. Avec un cri étranglé, Conan lança son épée.

Aussitôt le monstre se retourna et fondit sur lui, aussi rapide que le vent à travers les hautes herbes. Le long couteau s'était enfoncé en vibrant dans son cou ; la pointe de trente centimètres de la lame sortait d'un côté, le pommeau et la largeur d'une main d'acier de l'autre. Mais cela parut seulement rendre fou furieux le reptile géant. L'énorme tête domina l'homme qui lui faisait face, puis elle s'abaissa vers lui à la vitesse de l'éclair, ses mâchoires grandes ouvertes, ruisselantes de

venin. Mais Conan avait tiré une dague de sa ceinture et il porta un coup vers le haut comme la tête plongeait vers lui. La pointe déchira la mâchoire inférieure et transperça la mâchoire supérieure, les clouant ensemble. L'instant suivant, le grand tronc s'était enroulé autour du Cimmérien. Le serpent, ne pouvant plus se servir de ses crocs, utilisait la forme d'attaque qui lui restait.

Le bras gauche de Conan fut immobilisé par les replis qui écrasaient ses os, mais sa main droite était encore libre. Bandant les muscles de tout son corps, il étendit sa main, saisit la garde de la longue épée qui saillait du cou du serpent et l'en arracha, provoquant une averse de sang. Comme s'il devinait son idée, faisant preuve d'une intelligence supérieure à celle de l'animal, le serpent se tordit et forma de nouveaux nœuds, cherchant à enlacer son bras droit. Mais, à la vitesse de la lumière, le long couteau se leva et retomba, tranchant à mi-corps le tronc gigantesque du reptile.

Avant qu'il ait pu frapper une nouvelle fois, les larges boucles du serpent le relâchèrent et le monstre se traîna sur le sol, le sang ruisselant de ses horribles blessures. Conan bondit après lui en brandissant son couteau. Mais son coup furieux ne rencontra que le vide. Le serpent s'éloignait en se tordant et heurtait de son nez camus un paravent lambrissé en bois de santal. L'un des panneaux céda et le long corps cylindrique ensanglanté passa rapidement à travers et disparut.

Conan attaqua aussitôt le paravent. Quelques coups de couteau le fendirent de part en part. Il découvrit alors de l'autre côté une alcôve faiblement éclairée. Aucune forme horrible n'était visible. Il y avait du sang sur le sol marbré et des traces sanglantes menaient jusqu'à une porte secrète voûtée. Ces traces étaient celles de pieds nus, humains...

— Conan !

Il se retourna pour regarder dans la pièce, juste à temps pour recevoir dans ses bras la Devi de Vendhya qui traversant la pièce en courant s'était jetée contre lui, le serrant par le cou en une étreinte éperdue, à demi folle de terreur, de reconnaissance et de soulagement.

Son sang fougueux avait été excité au plus haut

point par tous les événements qui venaient de se dérouler. Il l'attira contre lui en une étreinte qui l'aurait fait frémir à un autre moment, et pressa ses lèvres sur les siennes. Elle n'opposa pas de résistance ; la Devi fut submergée par la femme qui était en elle. Elle ferma les yeux et but ses baisers violents, ardents et effrénés, avec tout l'abandon d'une soif passionnée. Elle resta pantelante sous l'effet de cette violence lorsqu'il s'arrêta pour reprendre haleine et baissa les yeux vers son corps qui fondait entre ses bras puissants.

— Je savais que vous viendriez me chercher, murmura-t-elle. Vous ne m'auriez pas abandonnée dans ce repaire de démons.

À ces mots, il se souvint brusquement de l'endroit où ils se trouvaient. Il releva la tête, écouta avec attention. Le silence régnait sur tout le château de Yimsha, mais c'était un silence plein de menace. Le danger rôdait dans chaque recoin, les observant, invisible, derrière chaque tenture.

— Nous ferions mieux de partir pendant que nous le pouvons encore, murmura-t-il.

Ces blessures étaient suffisantes pour tuer n'importe quel animal ordinaire – ou n'importe quel homme –, mais pas un magicien qui a une douzaine de vies. Est-il blessé, il s'enfuit en se tordant comme un serpent mutilé pour aller se plonger dans du venin frais et retrouver une nouvelle énergie par quelque moyen magique.

Il enleva la jeune fille de terre et, la portant dans ses bras comme une enfant, il sortit de la pièce, traversa le couloir de jade étincelant et descendit l'escalier, les nerfs tendus, sur la défensive.

— J'ai vu le Maître, chuchota-t-elle en se serrant frissonnante contre lui. Il a lancé ses sortilèges sur moi, pour briser ma volonté. Le plus terrible d'entre eux fut un cadavre tombant en poussière qui me prit dans ses bras... Je me suis alors évanouie et suis restée comme morte, je ne sais combien de temps. Peu après avoir repris connaissance, j'ai entendu des bruits de lutte et des cris provenant d'en bas, puis ce serpent est entré en se glissant à travers les tentures... Ah ! (Elle trembla au souvenir de cette horreur.) J'ai compris, je ne sais

comment, que ce n'était pas une illusion, mais un vrai serpent qui en voulait à ma vie.

— Du moins, ce n'était pas une ombre, répondit énigmatiquement Conan. Il a vu qu'il était battu et il a voulu vous tuer. Il aurait préféré vous voir morte que libre.

— De qui parlez-vous ? demanda-t-elle, mal à l'aise.

Puis elle se serra contre lui en hurlant, oubliant sa question. Elle venait d'apercevoir les cadavres au bas des marches. Les corps des Prophètes n'étaient pas beaux à voir ; ils gisaient tordus et déformés. Leurs mains et leurs pieds étaient visibles et, à leur vue, Yasmina devint livide et cacha son visage contre la puissante épaule de Conan.

X - Yasmina et Conan

Conan traversa le vestibule assez rapidement, passa dans la pièce qui donnait sur l'extérieur et arriva devant la porte qui s'ouvrait sur la galerie. Alors il vit que le sol était jonché de petits éclats brillants. La paroi de cristal qui avait été abaissée devant la porte avait volé en éclats. Il se souvint du fracas qui avait retenti lorsqu'il avait brisé la sphère de cristal. Il supposa que tous les cristaux du château avaient subi le même sort à ce moment-là. Un vague instinct, ou plutôt le vague souvenir d'une doctrine ésotérique lui fit entrevoir la vérité de la monstrueuse relation qui avait existé entre les Seigneurs du Cercle Noir et les grenades d'or. Il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque et chassa rapidement cette pensée de son esprit.

Il poussa un profond soupir de soulagement lorsqu'il s'avança dans la galerie vert jade. Il lui restait encore la gorge à traverser, mais au moins il pouvait voir les sommets enneigés briller au soleil, et les longues pentes s'étendre au loin, couvertes de brumes bleutées.

Le guerrier Irakzai gisait à l'endroit même où il était tombé, ressemblant à une vilaine pustule sur le sol vitrifié et uni. En descendant le sentier sinueux, Conan fut surpris par la position du soleil. Il n'avait pas encore atteint son zénith. Pourtant il lui semblait que des heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait pénétré dans le château des Noirs Prophètes.

Il sentit qu'il devait se presser. Ce n'était pas une simple panique irraisonnée, mais l'instinct d'un danger grandissant dans son dos. Il n'en dit rien à Yasmina. Elle semblait si heureuse de blottir sa tête à la chevelure noire contre sa poitrine puissante, elle se sentait en sécurité dans l'étreinte de ses bras de fer. Il s'arrêta un instant au bord du ravin, fronçant les sourcils. La brume qui flottait dans la gorge avait perdu sa couleur rose et brillante. Elle était devenue vaporeuse, sombre, lugubre, comme la vie qui se retire par les blessures d'un homme mortellement touché. Conan se dit que les sortilèges des magiciens étaient beaucoup plus intimement liés à leur être propre que les gestes des hommes ordinaires.

Mais tout en bas, le sol brillait comme de l'argent terni et le filament doré étincelait de tout son éclat. Conan mit Yasmina sur son épaule où elle resta docilement et il commença à descendre. Il se glissa avec précipitation le long de la rampe et traversa aussi rapidement le fond du ravin où résonnèrent ses pas. Il avait la conviction qu'ils engageaient une course contre le temps et que leurs chances de survie dépendaient de la traversée de cette gorge des horreurs avant que le Maître du château, blessé, n'ait pu recouvrer suffisamment son pouvoir pour lâcher sur eux un nouveau sort mortel.

Lorsqu'il eut grimpé avec effort le long de la rampe opposée et qu'il eut atteint la crête, il poussa un profond soupir de soulagement et déposa à terre Yasmina.

— Vous pourrez marcher maintenant, lui dit-il, le chemin descend tout le temps.

Elle jeta un regard vers la pyramide de lumière qui se dressait de l'autre côté du ravin, auprès des pentes enneigées, telle une citadelle du silence et du mal éternels.

— Etes-vous un magicien, pour avoir réussi à vaincre les Noirs Prophètes de Yimsha, Conan de Ghor ? demanda-t-elle, comme ils descendaient le sentier, son bras vigoureux passé autour de sa taille souple.

— J'ai réussi grâce à la ceinture que m'a donnée Khemsa avant de mourir, répondit Conan. Oui, je l'ai

revu sur la piste. C'est un objet étrange que je vous montrerai quand j'en aurai le temps. Elle fut peu efficace contre certains sortilèges, mais puissante contre d'autres. Mais une bonne épée est toujours la meilleure des magies.

— Si la ceinture vous a aidé à vaincre le Maître, argua-t-elle, pourquoi n'a-t-elle été d'aucune aide à Khemsa ?

Il secoua la tête.

— Qui sait ? Pourtant, Khemsa avait été l'esclave du Maître. Cela avait peut-être affaibli son pouvoir magique. Il n'a jamais eu sur moi l'emprise qu'il avait eue sur Khemsa. Mais je ne peux pas dire que je l'ai vaincu. Il a battu en retraite. Cependant, j'ai le sentiment que nous n'en avons pas encore fini avec lui. Et je désire mettre la plus grande distance possible entre nous et son repaire.

Il fut encore plus soulagé de trouver les chevaux attachés aux tamaris, comme il les y avait laissés. Il les détacha rapidement et monta sur l'étalon noir, prenant la jeune fille en croupe devant lui. Les autres chevaux suivirent, rendus frais et dispos par leur repos.

— Et maintenant ? demanda-t-elle. Allons-nous en Afghulistan ?

— Pas encore ! (Il eut une grimace féroce.) Quelqu'un – le gouverneur peut-être – a fait tuer mes sept lieutenants. Mes hommes, ces imbéciles ! pensent que j'ai quelque chose à voir dans leur mort, et si je n'arrive pas à les convaincre du contraire, ils vont me pourchasser comme un chacal blessé.

— Et moi alors ? Si vos lieutenants sont morts, je ne puis plus vous servir d'otage. Allez-vous m'égorger pour les venger ?

Il abaissa les yeux vers elle, et son regard devint furieusement brillant. Puis il rit de sa suggestion.

— Alors dirigeons-nous vers la frontière, dit-elle. Vous serez en sécurité, protégé des Afghulis, là-bas...

— Oui, sur un gibet vendhyien.

— Je suis la reine de Vendhya, lui rappela-t-elle, retrouvant un accent de son ancienne hauteur. Vous m'avez sauvé la vie, vous serez récompensé.

Elle n'avait pas voulu dire ce que ses paroles semblèrent exprimer, mais il poussa un grognement

sourd, mécontent.

— Gardez votre bonté pour vos chiens élevés à la ville, princesse ! Si vous êtes la reine des plaines, je suis le chef des collines, et je ne ferai pas un pas vers la frontière avec vous !

— Mais vous seriez en sécurité... commença-t-elle, déconcertée.

— Et vous redeviendriez la Devi, l'interrompit-il. Non, jeune fille, je vous préfère comme vous êtes en ce moment... une femme chaude et vivante, juchée sur ma selle.

— Mais vous ne pouvez pas me garder ! s'écria-t-elle. Vous ne pouvez...

— Attendez pour voir ! lui conseilla-t-il d'un air farouche.

— Mais je vous paierai une très forte rançon...

— Au diable votre rançon ! répondit-il durement, ses bras se faisant plus durs autour de sa taille souple. Le royaume de Vendhya ne pourrait rien me donner qui atteigne la moitié de la valeur de ce que je désire : vous ! Je vous emmène, au risque d'être pendu. Si vos courtisans souhaitent que vous reveniez, laissez-les venir dans le Zhaibar et se battre pour vous.

— Mais à présent vous n'avez plus un seul homme avec vous ! protesta-t-elle. Vous êtes pourchassé ! Comment pourrez-vous défendre votre vie, sans parler de la mienne ?

— J'ai encore des amis dans les collines, répondit-il. Je connais un chef Khurakzai qui vous gardera pendant que j'irai parlementer avec mes Afghulis. S'ils ne veulent plus de moi, par Crom ! je m'en irai vers le nord, avec vous, vers les steppes des kozaki. J'ai été ataman parmi les Compagnons Libres avant de partir vers le sud. Je ferai de vous la reine de la rivière Zaporoska !

— Mais cela m'est impossible ! objecta-t-elle. Vous ne pouvez me retenir...

— Si cette idée est si repoussante, demanda-t-il, pourquoi m'avoir abandonné vos lèvres si volontiers ?

— Même une reine est humaine, répondit-elle en rougissant. Mais, parce que je suis une reine, je dois prendre en considération mon royaume. Ne m'emmenez pas dans une contrée étrangère. Revenez à

Vendhya avec moi !

— Feriez-vous de moi votre roi ? demanda-t-il sur un ton sarcastique.

— Mais, il y a des usages... balbutia-t-elle, et il l'interrompit par un rire cruel.

— Oui, les usages des mondes civilisés qui ne vous laisseront pas agir comme vous le souhaitez. Vous épouserez un quelconque roi des plaines, vieux et décati, et je pourrai poursuivre ma route avec seulement le souvenir de quelques baisers ravis à vos lèvres. Ah !

— Mais je dois m'en retourner vers mon royaume, répéta-t-elle, désespérée.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec irritation. Pour user votre croupe sur des trônes dorés et écouter les applaudissements d'imbéciles aux mines affectées et aux paroles mielleuses ? Où est l'intérêt de tout cela ? Ecoutez-moi : je suis né dans les collines de Cimmeria, où les gens sont des barbares, c'est vrai. J'ai été un mercenaire, un corsaire, un kozak, et une centaine d'autres choses encore. Quel est le roi qui a parcouru des pays, livré des batailles, aimé des femmes et amassé des butins, comme je l'ai fait ? Je suis venu en pays ghulistan pour lever une horde et piller les royaumes du Sud... le vôtre en fait partie. Devenir le chef des Afghulis n'était qu'un commencement. Si je peux me réconcilier avec eux, une douzaine de tribus accepteront de me suivre, en moins d'une année. Mais si je n'y parviens pas, je m'en retournerai vers les steppes et pillerai les frontières turaniennes avec les kozaki. Et vous viendrez avec moi. Au diable votre royaume ! Il se défendait bien tout seul avant votre naissance.

Elle restait dans ses bras, les yeux levés sur lui, et elle sentit un tiraillement dans son esprit, un besoin effréné et éperdu, semblable à celui de Conan, qui l'appelait à naître. Mais un millier de siècles de souveraineté s'abattait lourdement sur elle.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! répéta-t-elle plusieurs fois, désespérée.

— Vous n'avez pas le choix, l'assura-t-il. Vous... Par le démon, qu'est-ce que... ?

Ils avaient laissé Yimsha à plusieurs miles derrière

eux et chevauchaient le long d'une crête élevée qui séparait deux vallées encaissées. Ils venaient juste de dépasser un sommet quand ils découvrirent la vallée qui s'étendait à leur droite : au fond de celle-ci un combat faisait rage. Un vent violent les recouvrit, les empêchant de s'entendre, mais, même ainsi, du pied de la montagne, le cliquetis des épées et le grondement de tonnerre des sabots montaient jusqu'à eux.

Ils voyaient le soleil briller sur les pointes des lances et des casques à flèche. Trois mille cavaliers en armures poussaient devant eux une troupe dépenaillée de cavaliers coiffés de turbans, qui reculaient, en montrant les dents et en ripostant, tels des loups qui prennent la fuite.

— Des Turaniens ! murmura Conan. Des escadrons venus de Secunderam. Mais que diable viennent-ils faire par ici ?

— Qui sont les hommes qu'ils poursuivent ? demanda Yasmina. Et pourquoi se replient-ils en se battant avec autant d'acharnement ? Ils ne peuvent résister à une telle supériorité de forces !

— Ce sont cinq cents de mes Afghulis enragés, gronda-t-il, fronçant les sourcils comme il examinait la vallée. Ils sont pris au piège, et ils le savent.

En effet, la vallée se terminait par un cul-de-sac. Elle se resserrait en une gorge aux parois élevées qui donnait ensuite sur un cirque encaissé, circulaire, entièrement bordé de murailles rocheuses élevées et qui ne pouvaient être escaladées.

Les cavaliers coiffés de turbans avaient été forcés de s'engager dans cette gorge, parce qu'il n'y avait pas d'autre issue possible. Et ils s'y engageaient à contrecœur sous une pluie de flèches et dans un tourbillon d'épées. Les cavaliers casqués les harcelaient sans cesse, mais ils se tenaient à une distance prudente. Ils connaissaient l'ardeur désespérée des tribus des collines et ils savaient également qu'ils les tenaient dans un piège dont elles ne pouvaient s'échapper. Ils avaient bien vite découvert que les hommes des collines étaient des Afghulis et ils voulaient les cerner et les forcer à se rendre. Il leur fallait, en effet, des otages pour l'entreprise qu'ils avaient en tête.

Leur émir était un homme de décision et d'initiative. Lorsqu'il avait atteint la vallée de Gurashah, ne trouvant là ni guides ni émissaire, il avait poussé en avant, confiant dans sa propre connaissance de la région. Depuis qu'ils étaient partis de Secunderam, ils avaient dû se battre, et beaucoup d'hommes des collines pansaient leurs blessures dans maints villages hauts perchés. Il savait qu'il y avait de fortes chances pour que ni lui ni aucun de ses lanciers casqués ne franchissent jamais une nouvelle fois les portes de Secunderam, car derrière lui toutes les tribus devaient s'être soulevées. Mais il était déterminé à poursuivre son objectif : délivrer à tout prix Yasmina des mains des Afghulis et ramener sa captive jusqu'à Secunderam, ou si cette mission s'avérait impossible, lui trancher la tête avant de mourir à son tour.

De tout cela, bien sûr, ceux qui regardaient cette scène depuis la crête montagneuse ne savaient rien. Alors Conan s'agita nerveusement.

— Pourquoi diable se sont-ils laissé prendre au piège ? demandait-il à l'univers tout entier. Je sais ce qu'ils faisaient par ici... Ils me cherchaient, les chiens ! Fouillant chaque vallée... et ils se sont retrouvés encerclés avant même de s'en apercevoir. Les pauvres fous ! Ils résistent dans la gorge, mais ne pourront pas tenir bien longtemps. Lorsque les Turaniens les auront repoussés dans le cirque, ils les massacreront à leur aise.

Le fracas qui montait de la vallée augmenta de volume et d'intensité. Dans le col du boyau étroit, les Afghulis se battaient désespérément, résistant victorieusement pour le moment aux cavaliers cuirassés, qui ne pouvaient pas lancer toutes leurs forces contre eux.

Conan regardait le combat d'un air sombre, il ne tenait pas en place et serrait nerveusement la garde de son épée. Puis il finit par dire brusquement :

— Devi, je dois aller les rejoindre en bas. Je vais vous trouver une cachette où vous resterez jusqu'à mon retour. Vous parliez de votre royaume... eh bien ! je ne prétends pas considérer ces démons hirsutes comme mes enfants, mais après tout, quels qu'ils soient, ce sont mes hommes. Un chef se doit de ne jamais

abandonner ses hommes, même si eux l'ont abandonné. Ils pensent qu'ils ont eu raison en me chassant à coups de pied... Par l'Enfer ! je n'ai pas encore été destitué ! Je suis toujours le chef des Afghulis et je vais le prouver ! Je peux descendre à pied au fond de cette gorge.

— Et moi ? demanda-t-elle. Vous m'avez enlevée, par la force, à mon peuple. À présent, allez-vous me laisser mourir sur ces collines, pendant que vous descendrez et vous sacrifierez inutilement ?

— C'est cela même, murmura-t-il d'un air désespéré. Crom sait ce que je peux faire.

Elle tourna légèrement la tête, une curieuse expression se dessinant sur son beau visage. Puis :

— Ecoutez, cria-t-elle. Ecoutez !

Une lointaine fanfare de trompettes parvint faiblement jusqu'à leurs oreilles. Ils abaissèrent leurs regards vers la vallée encaissée qui se trouvait sur leur gauche et ils aperçurent le scintillement de l'acier à l'autre extrémité. Une longue colonne de lances et de casques polis s'avancait dans la vallée, étincelante sous le soleil.

— La cavalerie de Vendhya ! s'écria-t-elle d'un air triomphal.

— Il y a des milliers de cavaliers, murmura Conan. Cela fait bien longtemps qu'une armée kshatriya ne s'était pas aventurée aussi loin à l'intérieur des collines.

— Ils sont à ma recherche ! s'exclama-t-elle. Donnez-moi votre cheval ! Je veux aller au-devant de mes soldats ! La pente n'est pas si raide sur la gauche, et je peux rejoindre le fond de la vallée. Allez retrouver vos hommes et faites-les tenir un moment encore. Je vais amener mes cavaliers de l'autre côté de la vallée et les lancer sur les Turaniens ! Nous allons les prendre dans un étau et les écraser ! Vite, Conan ! Allez-vous sacrifier vos hommes pour votre propre plaisir ?

Le désir ardent des steppes et des forêts glacées se refléta dans ses yeux, mais il secoua la tête et descendit de cheval, glissant les rênes entre les doigts de Yasmina.

— Vous avez gagné ! grogna-t-il. Galopez aussi vite que le démon !

Elle fit demi-tour et commença à descendre la pente sur sa gauche, pendant qu'il courait rapidement le long de la crête, atteignant bientôt la large crevasse déchiquetée qui était le défilé dans lequel la bataille faisait rage. Descendant le long de la paroi inégale, en s'aidant des pieds et des mains comme un singe, se cramponnant aux aspérités et aux fissures des roches, il tomba finalement, les pieds en avant, dans la mêlée qui sévissait à l'entrée de la gorge. Les épées s'entrechoquaient et cliquetaient tout autour de lui. Les chevaux se cabraient et ruaient, des casques empanachés s'agitaient auprès de turbans qui se tachaient de sang.

En atteignant le sol, il hurla comme un loup, saisit des rênes ouvragées d'or, et, esquivant le coup de cimeterre, enfonça sa longue épée à travers le corps d'un cavalier. L'instant d'après, il était en selle, hurlant des ordres féroces aux Afghulis. Ils le regardèrent stupidement pendant un court instant. Puis, lorsqu'ils virent les ravages que son épée infligeait à leurs adversaires, ils se remirent à l'ouvrage, l'acceptant sans faire de commentaire. Dans cet enfer de lames qui s'entrechoquaient et de sang qui coulait de toutes parts, ce n'était guère le moment de poser des questions ou d'y répondre.

Les cavaliers en casques à flèche et en hauberts ouvragés d'or s'étaient amassés à l'entrée de la gorge, frappant et tailladant. L'étroit défilé était rempli d'hommes et de chevaux qui s'écrasaient les uns contre les autres. Les guerriers, serrés poitrine contre poitrine, se servaient de leurs poignards courts et portaient des coups cruels quand ils avaient suffisamment de place pour brandir leurs épées un instant. Lorsqu'un homme tombait à terre, il n'avait aucune chance d'échapper aux sabots des chevaux qui se cabraient et virevoltaient dans tous les sens. La force et la vigueur véritables comptaient énormément ici, et le chef des Afghulis travaillait pour dix. En de tels instants, les habitudes influent énormément sur les hommes, et les guerriers, accoutumés à voir Conan à leur tête, reprirent courage, en dépit de leur méfiance envers lui.

Mais la supériorité en nombre de leurs adversaires comptait malgré tout. La pression des hommes qui se

trouvaient à l'arrière obligeait les cavaliers de Turan à s'avancer de plus en plus profondément à l'intérieur de la gorge, entre les dents des tulwars qui frappaient inlassablement. Peu à peu les Afghulis étaient repoussés malgré eux, laissant le sol du défilé jonché de morts qui étaient piétinés par les cavaliers. Tandis qu'il hachait et frappait comme un possédé, Conan eut le temps de nourrir des doutes terribles... Yasmina allait-elle tenir sa promesse ? Elle avait très bien pu rejoindre ses soldats pour prendre ensuite la direction du sud et l'abandonner, lui et sa bande, à leur sort.

Finalement, après ce qui lui sembla des siècles de combats furieux, de l'extérieur de la gorge, dans la vallée, s'éleva soudain une nouvelle clameur, dominant le cliquetis des épées et les hurlements de la tuerie. Alors, dans une explosion de trompettes qui ébranla les parois rocheuses, et dans le grondement de tonnerre du galop de leurs chevaux, cinq mille cavaliers de Vendhya se jetèrent sur les armées de Secunderam.

Cette charge fendit en deux les escadrons turaniens, les déchira, les lacéra et les dispersa, disloqués, dans toute la vallée. En un instant, la vague avait reflué en dehors de la gorge. Ce fut un tourbillon chaotique et confus de combats effrénés de cavaliers tournoyant et s'affrontant, isolément ou en groupes. Puis l'émir s'effondra, la poitrine transpercée par une lance kshatriya. Alors les cavaliers en casques à flèche tournèrent leurs chevaux en direction de la vallée, éperonnant comme des fous et cherchant à s'ouvrir un chemin à travers les essaims de guerriers qui avaient fondu sur leurs arrières. Comme ils s'éparpillaient dans leur fuite, les vainqueurs les poursuivirent, et dans toute la vallée, sur les pentes bordant l'entrée de la gorge et sur les crêtes, se répandirent fugitifs et poursuivants. Les Afghulis qui avaient perdu leurs chevaux sortaient précipitamment de la gorge et se joignaient, à pied, à la poursuite, acceptant sans rechigner cette alliance inattendue, comme ils avaient accepté le retour de leur chef répudié.

Le soleil descendait sur les lointains escarpements rocheux lorsque Conan, ses vêtements réduits en lambeaux, et sa cotte de mailles noircie et couverte de caillots de sang, son couteau dégouttant de sang et

gainé d'une croûte jusqu'à la garde, enjamba à grands pas les cadavres, se dirigeant vers l'endroit où Yasmina Devi se tenait à cheval, au milieu des nobles de sa cour, au sommet d'une crête bordée par un haut précipice.

— Vous avez tenu votre parole, Devi ! rugit-il. Par Crom ! N'empêche, j'ai passé de mauvais moments au fond de cette gorge en... Attention !

Tombant du ciel, un vautour d'une taille prodigieuse s'abattit sur le groupe dans un bruit de tonnerre, heurtant de ses ailes des hommes qui furent désarçonnés de leurs montures.

Le bec tranchant comme un cimeterre allait atteindre le cou délicat de la Devi, mais Conan fut plus rapide... quelques pas, un bond de tigre, l'estocade sauvage portée par une épée dégoulinante de sang. Le vautour poussa un cri affreusement humain, se rejeta sur le côté et tomba du haut de la falaise vers les rochers et la rivière qui se trouvaient un millier de pieds plus bas. Dans sa chute, battant l'air de ses ailes, il prit l'apparence, non pas d'un oiseau, mais d'un corps humain en robe noire précipité dans le vide, écartant des bras dissimulés dans de vastes manches noires.

Conan se retourna vers Yasmina, tenant toujours son couteau rouge à la main. Ses yeux bleus étincelaient. Du sang coulait de ses blessures sur ses bras et sur ses cuisses à la détente prodigieuse.

— Vous êtes de nouveau la Devi, dit-il avec une grimace féroce, en regardant le fin manteau au fermoir d'or qu'elle avait passé par-dessus ses vêtements de fille des collines. (Et, ne tenant aucun compte de l'imposante suite de chevaliers qui l'entourait, il poursuivit :) Je dois vous remercier, vous avez sauvé la vie de presque trois cent cinquante de mes coquins, qui sont au moins convaincus que je ne les ai jamais trahis. Vous m'avez permis de ressaisir les rênes de la conquête.

— Je vous dois toujours ma rançon, dit-elle. (Ses yeux brillèrent comme elle le regardait furtivement.) Je vous paierai dix mille pièces d'or...

Il eut un geste sauvage et impatient, secoua le sang de son couteau et le remit dans sa gaine, essuyant ses mains sur sa cotte de mailles.

— Je viendrai prendre livraison de la rançon qui me convient et à mon heure, dit-il. Je viendrai la chercher dans votre palais d'Ayodhya, accompagné de cinquante mille hommes afin de m'assurer que les plateaux de la balance sont justes.

Elle éclata de rire en saisissant ses rênes.

— Et je vous retrouverai sur les rivages de Jhumda avec cent mille de mes hommes !

Les yeux de Conan étincelèrent d'une admiration sans bornes. Alors, rebroussant chemin, il leva la main en un geste souverain qui indiquait que la voie était libre devant elle.

Chapitre II

L'ombre de Xuthal

Ses plans pour fondre les tribus des collines en une armée unique échouent. Conan s'en retourne à travers les royaumes d'Hyrkania et de Turan, évitant les patrouilles du roi Yezdigerd, partageant la tente de ses anciens compagnons kozaki. De grandes batailles font rage à l'ouest. Flairant des pâturages plus verdoyants et un butin plus intéressant, Conan se dirige vers les royaumes hyboriens. Almuric, prince de Koth, s'est rebellé contre Strabonus, le roi détesté. Il a levé une formidable armée venue de tous les horizons, et Conan se range à ses côtés. Mais les souverains, voisins du royaume de Strabonus, viennent à son secours. La cause des rebelles échoue, et l'armée bigarrée d'Almuric est repoussée vers le sud. Ils se frayent un chemin à travers le pays de Shem, franchissent les frontières de la Stygia et pénètrent dans les prairies de Kush. Là ils sont défaits et massacrés par les forces coalisées des royaumes noirs et stygien, aux confins du désert septentrional. Conan est l'un des rares survivants.

I

Le désert luisait faiblement, balayé d'ondes de chaleur. Conan, le Cimmérien, parcourut du regard le paysage désolé et involontairement porta le dos de sa main puissante à ses lèvres noircies. Ainsi dressé sur le sable, il ressemblait à une statue de bronze. Apparemment il était insensible au soleil meurtrier, bien que son seul vêtement soit un pagne de soie retenu par une large ceinture à la boucle d'or, dans laquelle étaient passés un sabre et un poignard à large lame. Sur ses membres robustes apparaissaient des blessures à peine refermées.

À ses pieds se tenait une jeune fille, l'un de ses bras blancs entourant son genou, contre lequel sa chevelure blonde retombait. Sa peau blanche contrastait avec les membres endurcis et brunis de Conan. Sa courte tunique de soie, décolletée et sans manches, ceinte à la taille, soulignait plus qu'elle ne le dissimulait son corps souple.

Conan détourna la tête en clignant des yeux. L'éclat du soleil l'avait à moitié aveuglé. Il sortit une petite gourde de sa ceinture et, en l'agitant, il se renfrogna en entendant le faible clapotis qui lui parvint.

La fille eut un geste las et se mit à sangloter.

— Oh ! Conan, nous allons mourir ici ! J'ai si soif !

Le Cimmérien grogna sans prononcer une parole, regardant d'un air féroce les étendues arides qui l'entouraient, la bouche ouverte. Ses yeux bleus brûlaient d'une flamme sauvage sous sa crinière noire enchevêtrée, comme si pour lui le désert était un ennemi tangible.

Il se pencha et porta la gourde vers les lèvres de la jeune fille.

— Bois jusqu'à ce je te dise de t'arrêter, Natala, ordonna-t-il.

Elle but en poussant de petites exclamations étranglées, et il ne lui dit pas de s'arrêter. Ce n'est que lorsque la gourde fut vide qu'elle comprit qu'il l'avait délibérément laissée boire toute l'eau, malgré la faible quantité qu'il leur restait.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Oh ! Conan, gémit-elle, en tordant ses mains,

pourquoi m'as-tu laissée boire toute l'eau ? Je ne savais pas... À présent, il n'y en a plus pour toi !

— Silence, grogna-t-il. Ne gaspille pas tes forces à te lamenter.

Se redressant, il jeta la gourde au loin.

— Pourquoi as-tu fait cela ? chuchota-t-elle.

Il ne répondit pas, restant immobile, ses doigts se refermant lentement sur la poignée de son sabre. Il ne regardait pas la jeune fille. On aurait dit que ses yeux farouches évaluaient les mystérieuses brumes pourpres s'échappant au loin.

Possédant tout l'amour féroce du barbare pour la vie et l'instinct de survie, Conan, le Cimmérien, comprit cependant qu'il était arrivé au bout de sa route. Il n'avait pas encore atteint les limites de sa résistance, mais il savait qu'un jour de plus passé sous le soleil impitoyable de ces régions désertiques, sans eau, l'achèverait. Quant à la fille, elle avait suffisamment souffert. Mieux valait un coup d'épée rapide et sans souffrance que la lente agonie qui l'attendait. Sa soif était momentanément assouvie. Ce serait une fausse miséricorde de la laisser souffrir jusqu'à ce que le délire et la mort lui apportent un dernier soulagement. Lentement, il tira son sabre de son fourreau.

Il s'immobilisa soudain, se raidissant. À l'horizon, vers le sud, quelque chose brillait au milieu des ondes de chaleur.

Il crut tout d'abord à une hallucination, à l'un des mirages de ce maudit désert qui s'était moqué de lui et qui le rendait fou. Protégeant ses yeux éblouis par le soleil, il découvrit des tours et des minarets, des murs étincelants de lumière. Il garda les yeux fixés dans cette direction, l'air farouche, attendant que cette vision s'évanouisse. Natala avait cessé de sangloter. Elle se redressa lentement sur ses genoux et suivit son regard.

— Est-ce une ville, Conan ? chuchota-t-elle, trop désespérée pour y croire. Ou bien n'est-ce qu'une illusion ?

Le Cimmérien ne répondit rien sur le moment. Il ferma et rouvrit les yeux plusieurs fois de suite : il détourna son regard, puis de nouveau regarda. La ville se dressait toujours à l'endroit où il l'avait aperçue la

première fois.

— Le diable seul le sait, gronda-t-il, cela vaut la peine, cependant, d'aller s'en rendre compte.

Il remit son sabre dans son fourreau. Puis, se baissant, il prit Natala dans ses bras puissants comme si elle avait été une enfant. Elle résista faiblement.

— Ne gaspille pas tes forces à me porter, Conan, plaida-t-elle, je peux marcher.

— Le sol est plus rocailleux par ici. Tu aurais bientôt réduit tes sandales en lambeaux, dit-il, regardant vers ses fines sandales vertes. De plus, si nous voulons arriver jusqu'à cette ville, nous devons le faire rapidement, et je gagnerai du temps ainsi.

Cette possibilité inattendue d'échapper à la mort avait redonné de nouvelles forces et un nouveau ressort aux muscles d'acier du Cimmérien. Il se mit à avancer à grands pas à travers les étendues de sable comme s'il venait tout juste de commencer cette marche. Ce barbare d'entre les barbares possédait la vitalité et l'endurance nécessaires à un monde sauvage et qui lui permettaient de survivre là où des hommes civilisés auraient péri irrémédiablement.

Lui et la fille étaient, autant qu'il le sache, les seuls survivants de l'armée du prince Almuric, constituée par la horde, haute en couleur, qui, suivant le prince rebelle de Koth dans sa défaite, avait traversé le pays de Shem, telle une tempête de sable dévastatrice, mettant à feu et à sang les contrées reculées de la Stygia. Avec une armée stygienne à ses trousses, cette armée s'était frayé un chemin à travers le sombre royaume de Kush, pour finir par être décimée aux confins du désert septentrional. Conan la comparait dans son esprit à un grand torrent dont le flot avait diminué peu à peu, à mesure qu'il s'élançait vers le sud, finissant par se tarir dans les sables du désert aride. Les ossements de ceux qui avaient fait partie de cette armée – mercenaires, proscrits, hommes déchus, hors-la-loi – jonchaient le sol, depuis les plateaux de Koth jusqu'aux dunes du désert.

Au moment de la tuerie finale, lorsque les Stygiens et les Kushites s'étaient rejoints, se refermant sur les débris de l'armée prise au piège, Conan s'était ouvert un chemin à coups d'épée, s'enfuyant sur un chameau

avec la jeune fille. Derrière eux, le pays fourmillait d'ennemis ; le seul chemin qui leur restait ouvert était le désert, vers le sud. Ils s'étaient enfoncés au cœur de ces étendues hostiles.

La fille était originaire de Brythunia. Conan l'avait trouvée dans le marché d'esclaves d'une cité shémite conquise, et il se l'était appropriée. Elle n'avait pas eu la possibilité de refuser. Mais sa nouvelle situation était tellement plus enviable que le sort de toute femme hyborienne vivant dans les sérails shémites, qu'elle l'avait acceptée avec joie. Et c'est ainsi qu'elle avait partagé les aventures de la horde damnée d'Almuric.

Pendant des jours, ils avaient fui, s'enfonçant dans le désert, poursuivis avec tant d'acharnement par les cavaliers stygiens que, lorsque ces derniers renoncèrent à les poursuivre, ils n'osèrent pas revenir en arrière. Ils continuèrent en avant, à la recherche d'eau, jusqu'à la mort de leur chameau. Alors ils avaient poursuivi à pied. Durant les derniers jours qui venaient de s'écouler, leurs souffrances avaient été très grandes. Conan avait aidé Natala le plus possible. La rude vie des camps lui avait donné plus de force et de résistance que n'en possédait une femme ordinaire. Mais, malgré cela, elle était sur le point de s'effondrer.

Le soleil frappait cruellement sur la chevelure noire embroussaillée de Conan. Des vagues successives de vertiges et de nausées montaient dans son cerveau. Mais il serra les dents et continua de marcher résolument. Il était convaincu que la ville était une réalité et non un mirage. Ce qu'ils trouveraient là-bas, il n'en avait aucune idée. Les habitants pouvaient être hostiles. Néanmoins c'était une chance à tenter, et il n'en demandait pas plus.

Le soleil allait se coucher lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la porte massive, reconnaissants pour l'ombre qu'elle leur donnait. Conan déposa à terre Natala et étira ses bras endoloris. Au-dessus d'eux, les murailles s'élevaient à plus de trente pieds de hauteur, composées d'une substance lisse et verdâtre qui brillait, semblable à du verre. Conan examina avec soin les parapets, s'attendant à une sommation des sentinelles, mais il ne vit personne. Impatienté, il poussa un cri et frappa la porte avec la poignée de son sabre. Seul lui

parvint un écho sourd et moqueur. Natala vint se réfugier auprès de lui, effrayée par le silence. Conan poussa la grande porte et fit un pas en arrière en tirant son sabre comme celle-ci s'ouvrait silencieusement vers l'intérieur. Natala poussa un cri étranglé.

— Oh ! regarde, Conan !

Juste derrière la porte était étendu un homme. Conan l'examina attentivement, puis regarda autour de lui. Il vit un grand espace vide, ressemblant à une cour, bordé par des portes voûtées donnant sur des maisons bâties dans le même matériau verdâtre que les murailles extérieures. Ces constructions étaient de grandes dimensions, imposantes et surmontées par des dômes et des minarets étincelants. Aucun signe de vie ne leur parvint. Au milieu de la cour, s'élevait la margelle d'un puits. Cette vision fit à Conan l'effet d'une piqûre, alors que sa bouche était empâtée de poussière sèche. Saisissant le poignet de Natala, il lui fit franchir la porte, puis la referma derrière eux.

— Est-il mort ? chuchota-t-elle, en désignant, toute tremblante, l'homme qui était étendu devant la porte.

Le corps était celui d'un homme grand et fort, apparemment dans la force de l'âge. Sa peau était jaune, ses yeux légèrement obliques. Pour le reste l'homme différait peu du type hyborien. Il portait une tunique de soie pourpre et des sandales à lanières, ainsi qu'une courte épée dans un étui aux incrustations d'or, accrochée à sa ceinture. Conan toucha le corps. Il était froid. Il ne montrait plus aucun signe de vie.

— Il ne présente pas de blessures, grogna le Cimmérien, mais il est aussi mort qu'Almuric avec quarante flèches stygiennes enfoncées dans le corps. Par Crom ! allons jusqu'au puits ! S'il contient de l'eau, nous allons boire, cadavre ou non !

Il y avait de l'eau dans le puits, mais ils ne pouvaient en boire. Le niveau de l'eau était en effet à une bonne cinquantaine de pieds au-dessous de la margelle, et il n'y avait rien pour la puiser. Conan poussa un juron obscène, rendu furieux de voir cette eau hors de sa portée. Il se préparait à aller chercher un ustensile quelconque qui lui permettrait de tirer de l'eau, lorsqu'un hurlement de Natala le fit se retourner.

Le mort présumé accourait vers lui, les yeux brillant

d'une vie indiscutable, sa courte épée étincelant dans sa main. Conan jura, stupéfait, mais ne perdit pas de temps à se livrer à des conjectures. Il frappa son assaillant d'un revers terrible de son sabre qui traversa la chair et les os. La tête de l'homme fit un bruit sourd en tombant sur les dalles, le corps chancela comme ivre. Un flot de sang jaillit de la jugulaire tranchée, puis il s'effondra lourdement.

Conan abaissa son regard vers lui, en jurant doucement.

— Ce gaillard est aussi mort à présent qu'il l'était, il y a quelques instants. Dans quelle cité de fous nous sommes-nous fourvoyés ?

Natala qui s'était couvert les yeux de ses mains regarda entre ses doigts et eut un frisson de peur.

— Oh ! Conan, les gens de cette ville ne vont-ils pas nous tuer à cause de cela ?

— Mais, grogna-t-il, cet individu nous aurait tués si je ne lui avais pas tranché la tête. (Il regarda vers les arches voûtées qui s'ouvraient sinistrement dans les murs verts au-dessus d'eux. Il ne décela aucun mouvement, n'entendit aucun bruit.) Je ne pense pas que quelqu'un nous ait vus, murmura-t-il. Mais je vais dissimuler ce témoin gênant...

D'une main il souleva le corps flasque par sa ceinture et, saisissant la tête par ses longs cheveux de l'autre, il amena les lugubres restes vers le puits, les portant et les tirant à moitié.

— Puisque nous ne pouvons pas boire cette eau, grinça-t-il avec rancune, je veux que personne d'autre n'ait ce plaisir. Alors, au diable cette maudite source !

Il poussa le corps par-dessus la margelle du puits et le laissa tomber, puis ce fut le tour de la tête. Le bruit sourd du corps heurtant la surface de l'eau leur parvint du fond du puits.

— Il y a du sang sur les pierres, chuchota Natala.

— Il y en aura davantage si je ne trouve pas de l'eau immédiatement, gronda le Cimmérien, dont la maigre réserve de patience était presque épuisée.

La fille avait oublié sa faim et sa soif sous l'effet de la peur, mais pas Conan.

— Nous allons entrer par l'une de ces portes, dit-il. Nous finirons bien par trouver quelqu'un.

— Oh, Conan ! gémit-elle, en se serrant contre lui le plus possible. J'ai peur ! Cette ville est habitée par des esprits et des morts ! Repartons dans le désert ! Mieux vaut mourir là-bas que d'affronter ces épouvantes !

— Nous irons dans le désert lorsqu'ils nous auront chassés hors des murs de cette cité, grogna-t-il. Il y a bien de l'eau quelque part dans cette ville, et je la trouverai, même si je dois tuer tous ceux qui l'habitent.

— Mais que ferons-nous s'ils reviennent à la vie ? chuchota-t-elle.

— Alors je continuerai à les tuer jusqu'à ce qu'ils soient bien morts ! dit-il sur un ton cassant. Viens ! Cette porte est aussi bonne qu'une autre ! Reste derrière moi. Mais ne cours pas, à moins que je ne te le dise !

Elle acquiesça dans un murmure et le suivit de si près qu'elle marchait sur ses talons, à sa grande irritation. Le crépuscule était tombé, projetant des ombres pourpres sur l'étrange cité. Ils franchirent le seuil d'une porte qui était ouverte et pénétrèrent dans une vaste pièce dont les murs étaient recouverts de tapisseries de velours, aux dessins finement brodés. Le sol, les murs et le plafond étaient faits de cette pierre verte, lisse comme le verre. Les murs étaient décorés de frises d'or. Des fourrures et des coussins de satin étaient éparpillés sur le sol. Plusieurs portes donnaient sur d'autres pièces. Ils continuèrent et traversèrent ainsi plusieurs autres pièces, identiques à la première. Ils ne virent personne, mais le Cimmérien grogna avec méfiance :

— Quelqu'un se trouvait ici, il n'y a pas longtemps de cela. Ce divan conserve encore la chaleur d'un corps humain. Ce coussin de soie a gardé l'empreinte des hanches de celui qui s'y était adossé. Et une légère odeur de parfum flotte dans l'air.

Une atmosphère curieuse, irréelle, régnait sur ces pièces. La traversée de ce palais obscur et silencieux ressemblait à un rêve engendré par l'opium. Certaines pièces n'étaient pas éclairées. Ils les évitèrent. D'autres étaient baignées d'une douce et étrange lumière qui semblait émaner de pierres précieuses incrustées dans les murs, formant d'étranges dessins. Soudain, comme ils pénétraient dans l'une de ces pièces éclairées,

Natala poussa un cri et agrippa le bras de son compagnon. En jurant, celui-ci se retourna, cherchant un ennemi du regard, déconcerté de n'en apercevoir aucun.

— Qu'y a-t-il ? gronda-t-il. Si tu m'attrapes encore de cette façon le bras qui tient mon épée, je t'écorche ! Tu veux que je te tranche la gorge ? Pourquoi as-tu crié ?

— Là, regarde, dit-elle d'une voix tremblante en tendant le doigt.

Conan grogna. Sur une table d'ébène polie, était disposée une vaisselle d'or, contenant apparemment à boire et à manger. La pièce était vide.

— Eh bien ! quel que soit celui pour qui ce festin était préparé, gronda-t-il, il devra aller manger ailleurs cette nuit !

— Pouvons-nous vraiment manger, Conan ? avança la fille timidement. Les habitants pourraient nous surprendre et...

— Lir an mannam mao lir ! jura-t-il en l'attrapant par la nuque et en la faisant s'asseoir sans autre cérémonie sur une chaise dorée à un bout de la table. Nous mourons de faim et tu fais des objections ! Mange !

Il prit la chaise qui se trouvait à l'autre bout et, s'emparant d'un gobelet de jade, le vida d'un trait. Il contenait une liqueur incarnate qui ressemblait à du vin, mais d'un goût particulier qui lui était inconnu. Pourtant ce fut un véritable nectar pour son gosier desséché. Sa soif apaisée, avec un appétit rare, il s'attaqua à la nourriture qui se trouvait devant lui. Cette dernière lui parut également étrange : des fruits exotiques et des mets inconnus. Les plats étaient remarquablement préparés, et il y avait aussi des couteaux et des fourchettes en or, délicatement ouvragés. Mais Conan les ignora, il prit la nourriture avec ses doigts et la déchira de ses dents solides. Les manières de se tenir à table du Cimmérien évoquaient plutôt la façon de faire d'un loup, à quelque moment que ce soit d'ailleurs ! Sa compagne, civilisée, mangeait beaucoup plus élégamment, mais tout aussi voracement. Il vint à l'esprit de Conan que la nourriture pouvait être empoisonnée. Mais cette pensée

ne diminua pas son appétit. Il préférait mourir des suites d'un empoisonnement plutôt que d'inanition.

Sa faim satisfaite, il se renversa en arrière, poussant un profond soupir de soulagement. Vu cette nourriture toute préparée, la présence d'êtres humains dans cette cité silencieuse devenait presque palpable. Et peut-être chaque recoin sombre dissimulait-il un ennemi aux aguets. Mais il ne ressentait aucune appréhension à ce sujet, ayant une grande confiance en sa puissance de combat. Bientôt il commença à avoir sommeil et projeta d'aller s'étendre sur un divan proche pour faire un somme.

Il n'en allait pas de même pour Natala. Elle n'était plus affamée, ni assoiffée, mais elle ne ressentait aucune envie de dormir. Ses yeux adorables restaient, en fait, grands ouverts et examinaient craintivement les portes donnant sur la pièce, sortes de frontières de l'inconnu. Le silence et le mystère de cet endroit étrange la troublaient. La pièce lui semblait plus vaste, la table plus longue qu'elle ne l'avait cru tout d'abord. Et elle s'aperçut qu'elle se trouvait plus éloignée de son protecteur farouche qu'elle ne souhaitait l'être. Se levant rapidement, elle fit le tour de la table et s'assit sur ses genoux, jetant des regards nerveux vers les portes voûtées. Certaines étaient éclairées, d'autres non. Et c'était celles qui n'étaient pas éclairées qu'elle fixait le plus longtemps.

— Nous avons mangé, bu, et nous nous sommes reposés. Quittons cet endroit, Conan, dit-elle, pressante. Il est maléfique. Je le sens.

— Mais nous n'avons été aucunement inquiétés jusqu'à maintenant, commençait-il à dire, lorsqu'un frôlement léger mais inquiétant lui parvint.

Repoussant la jeune fille toujours assise sur ses genoux, il se leva avec la vive agilité d'une panthère, dégainant son sabre, et faisant face à la porte d'où le bruit lui avait paru venir. Il ne se renouvela pas. Aussi s'avança-t-il silencieusement dans sa direction. Natala le suivit, le cœur lui étreignant la gorge. Elle comprit qu'il soupçonnait un danger proche. Sa tête penchée en avant, enfoncée dans ses énormes épaules, Conan se glissa vers la porte, presque plié en deux. Il ne faisait

pas plus de bruit qu'un tigre à l'affût.

Il s'arrêta sur le seuil. Natala, terrifiée, regardait en se cachant derrière lui. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce, mais elle était en partie éclairée par la lumière de la pièce voisine qui la traversait et qui se répandait dans une autre pièce encore. Et dans cette pièce, un homme était étendu sur un divan et baignait dans une légère lumière. Ils constatèrent qu'il ressemblait trait pour trait à l'homme que Conan avait tué devant les portes de la ville, bien que ses vêtements soient plus riches, et décorés de bijoux qui scintillaient dans la pénombre. Était-il mort, ou ne faisait-il que dormir ? De nouveau le léger bruit, sinistre se fit entendre, comme si l'on avait écarté une tenture. Conan recula, emmenant avec lui Natala qui se cramponnait à lui. Il appliqua la main sur sa bouche juste à temps pour arrêter son cri perçant.

De l'endroit où ils se trouvaient maintenant, ils ne voyaient plus le divan, mais ils pouvaient apercevoir l'ombre qu'il projetait sur le mur derrière lui. À présent, une autre ombre se déplaçait sur le mur : une tache noire énorme, aux contours flous. À sa vue Conan sentit ses cheveux le picoter curieusement. Bien qu'elle soit certainement déformée, il pensa qu'il n'avait jamais vu un homme ou un animal projeter une telle ombre. Il était dévoré par la curiosité, mais quelque instinct le retint de s'élancer en avant. Il entendait les petits cris étouffés de Natala qui regardait, les yeux dilatés. Aucun autre bruit ne vint troubler ce silence tendu. La grande ombre recouvrit celle du divan. Pendant un long moment sa masse sombre resta projetée sur le mur lisse. Puis elle se retira lentement, et de nouveau l'ombre du divan se dessina sur le mur. Mais le dormeur n'était plus là.

Un gargouillement hystérique monta de la gorge de Natala, et Conan la secoua pour l'avertir. Il fut conscient d'un froid glacial dans ses propres veines. Il ne redoutait aucun adversaire humain. Un danger compréhensible, même s'il était terrifiant, ne pouvait faire frissonner sa large poitrine. Mais ceci dépassait ses connaissances.

Au bout d'un moment, cependant, sa curiosité l'emporta sur son malaise. Il s'avança de nouveau à

l'intérieur de la pièce obscure, prêt à tout. Regardant dans l'autre pièce, il vit qu'elle était vide. Le divan apparaissait comme il l'avait vu la première fois, mais maintenant il n'était plus occupé par un homme couvert de bijoux. Seulement, sur la couverture de soie, brillait une goutte de sang, ressemblant à une énorme pierre précieuse incarnate. Natala l'aperçut et poussa un léger cri, pour lequel Conan ne put la réprimander. De nouveau, il sentit la main glacée de la peur l'étreindre. Sur ce divan, un homme avait été étendu ; quelque chose s'était glissé dans cette pièce et l'avait emporté. Quelle était cette chose ? Conan n'en avait aucune idée, mais une aura de terreur surnaturelle imprégnait ces pièces faiblement éclairées.

Il décida de partir. Prenant la main de Natala, il fit demi-tour, puis hésita. Quelque part au loin, dans l'une des pièces qu'ils avaient traversées, résonna le bruit d'un faux pas. C'était un pied humain, nu ou chaussé de sandales légères, qui avait fait ce bruit. Conan, avec la prudence d'un loup, se rejeta rapidement sur le côté. Il estima pouvoir retourner dans la cour extérieure en évitant la chambre d'où le bruit avait paru venir.

Mais ils n'avaient pas encore traversé la première chambre qui se trouvait sur leur nouvel itinéraire, que le frémissement d'une tenture de soie les fit soudain se retourner. Devant une alcôve garnie de rideaux se tenait un homme qui les regardait attentivement.

Il était absolument identique aux autres êtres qu'ils avaient rencontrés : grand, bien fait, habillé de vêtements pourpres, avec une ceinture ornée de bijoux. Ses yeux n'exprimaient ni surprise, ni hostilité. Ils étaient rêveurs, comme ceux d'un mangeur de lotus. Il ne tira pas la courte épée qui pendait à son côté. Après un instant de grande tension, il parla sur un ton très détaché, dans une langue qu'ils ne comprirent pas.

À tout hasard, Conan répondit en stygien. Et l'étranger lui demanda dans la même langue :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Conan, le Cimmérien, répondit le barbare. Et voici Natala, originaire de Brythunia. Quel est le nom de cette ville ?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Son regard rêveur et sensuel s'attarda sur Natala, et il dit d'une

voix lente :

— De toutes mes visions exquises, celle-ci est la plus étrange ! Ô fille aux cheveux d'or, de quel lointain pays des rêves viens-tu ? D'Andarra, de Tothra, ou encore de Kuth, ville de la ceinture étoilée ?

— Quelle folie est-ce là ? grogna le Cimmérien durement, ne goûtant guère les paroles et les manières de l'homme.

L'autre ne fit pas attention à lui :

— J'ai rêvé de beautés encore plus parfaites, murmura-t-il, de femmes superbes, aux cheveux sombres comme la nuit et aux yeux noirs contenant des mystères insondables. Mais ta peau est blanche comme le lait, tes yeux sont aussi purs que l'aurore, et il y a en toi une fraîcheur et une délicatesse aussi exquises que le miel. Viens sur ma couche, petite fille de rêve !

Il s'avança et tendit la main vers elle, mais Conan le repoussa avec une force qui aurait pu lui briser le bras. L'homme recula en chancelant, tenant son membre endolori, et ses yeux se voilèrent.

— Quelle rébellion d'esprits est-ce là ? murmura-t-il. Barbare, je te l'ordonne... Va-t'en ! Disparais ! Dissipe-toi ! Evanouis-toi !

— Je vais faire disparaître ta tête de tes épaules ! gronda furieusement le Cimmérien, son sabre étincelant dans sa main. Est-ce là l'accueil que tu réserves à des étrangers ? Par Crom ! je vais couvrir de sang ces tentures !

La rêverie disparut des yeux de l'autre et fit place à un regard déconcerté.

— Thog ! proféra-t-il. Vous êtes réels ! D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous à Xuthal ?

— Nous venons du désert, grogna Conan. Affamés, nous sommes entrés dans cette cité au crépuscule. Nous avons trouvé un festin tout préparé, et nous l'avons dévoré. Je n'ai pas d'argent pour le payer. Dans mon pays, on ne refuse jamais à manger à un homme qui meurt de faim. Mais, vous autres, gens civilisés, devez vouloir un dédommagement... si vous êtes comme tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'à maintenant. Nous n'avons fait aucun tort et nous allions justement partir. Par Crom ! je n'aime guère un endroit où les morts ressuscitent et où des hommes

endormis disparaissent dans le ventre des ombres !

À ces derniers mots, l'homme sursauta violemment, et son visage jaune devint gris.

— Qu'avez-vous dit ? Des ombres ? Dans le ventre des ombres ?

— Eh bien, répondit le Cimmérien prudemment, j'ignore quelle est la chose qui a emporté un homme qui dormait sur un divan, ne laissant de lui qu'une tache de sang.

— Vous avez vu ? Vous avez vu ?

L'homme tremblait comme une feuille. Sa voix se brisa sur une note aiguë.

— Seulement un homme endormi sur un divan, et une ombre qui l'a englouti, répondit Conan.

L'effet de ces mots sur l'autre fut épouvantable. Avec un hurlement horrible, l'homme fit demi-tour et sortit en courant de la pièce. Dans sa hâte aveugle, il heurta le chambranle de la porte et tomba, se releva, puis s'enfuit à travers les chambres voisines, criant toujours à tue-tête. Stupéfait, Conan le suivit du regard. La fille tremblait en étreignant le bras du géant. Ils ne voyaient plus la silhouette qui s'était enfuie, mais ils entendaient toujours ses horribles cris, diminuant avec la distance, répercutés par l'écho sur les plafonds voûtés. Soudain, un cri plus fort que les autres éclata, puis cessa, aussitôt suivi d'un silence déconcertant.

— Crom ! (Conan essuya la sueur de son front d'une main qui n'était pas très assurée.) Cette ville est certainement habitée par des fous ! Sortons d'ici avant de rencontrer d'autres déments !

— Tout ceci est un cauchemar, sanglotait Natala. Nous sommes morts et damnés ! Nous sommes morts dans le désert et nous nous trouvons à présent en Enfer ! Nous sommes des âmes dépouillées de leurs enveloppes terrestres. Oh !...

Son exclamation fut provoquée par une claque retentissante que Conan venait de lui assener.

— Si une petite tape te fait hurler comme cela, c'est que tu n'es pas encore un esprit, expliqua-t-il avec cet humour féroce qui se manifestait souvent en des moments inopportuns. Nous sommes encore en vie, mais peut-être pas pour longtemps, si nous nous attardons dans cette maison hantée par le diable.

Viens !

Ils n'avaient traversé qu'une seule pièce lorsque, de nouveau, ils s'immobilisèrent. Quelqu'un ou quelque chose approchait. Ils firent face à la porte d'où provenaient les bruits, attendant ils ne savaient quoi. Les narines de Conan frémirent et ses yeux se rétrécirent. Il perçut la légère odeur de parfum qu'il avait notée un peu plus tôt dans la soirée. Une silhouette se découpa sur le seuil de la porte. Conan jura doucement ; Natala ouvrit toute grande la bouche.

Une femme, sur le seuil de la porte, les regardait avec étonnement. Elle était grande, svelte, avec un corps de déesse. Elle ne portait qu'une étroite ceinture incrustée de pierres précieuses. Une chevelure épaisse et brillante, noire comme la nuit, faisait ressortir la blancheur de son corps d'ivoire. Ses yeux noirs, ombrés par de longs cils bruns, étaient un abîme de mystère sensuel. Conan eut le souffle coupé par cette beauté, et Natala la regardait avec des yeux écarquillés. Le Cimmérien n'avait jamais vu une femme comme elle. La forme de son visage était stygienne, mais elle n'avait pas la peau foncée des femmes de Stygia qu'il avait connues ; ses membres avaient la blancheur de l'albâtre.

Mais lorsqu'elle parla, d'une voix profondément mélodieuse, ce fut en stygien.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous à Xuthal ? Qui est cette fille ?

— Qui êtes-vous ? répliqua grossièrement Conan, vite lassé de devoir répondre à des questions.

— Je suis Thalys, la Stygienne, répondit-elle. Etes-vous devenus fous pour venir ici ?

— C'est ce que j'étais en train de penser, gronda Conan. Par Crom ! si je suis sain d'esprit, je vais quitter immédiatement cet endroit, parce que tous ses habitants sont des fous furieux. Nous arrivons du désert, épuisés, mourant de faim et de soif, et nous tombons sur un homme mort qui essaie de me poignarder dans le dos. Nous entrons dans un palais, superbe et luxuriant, bien qu'apparemment déserté. Nous trouvons un repas tout préparé, mais sans aucun hôte. Puis nous voyons une ombre engloutir un homme

endormi... (Il la regarda attentivement et vit que son visage se colorait légèrement.) Eh bien ?

— Eh bien quoi ? répliqua-t-elle, semblant reprendre le contrôle d'elle-même.

— Je m'attendais seulement à ce que vous partiez en courant à travers les pièces, en hurlant comme une folle, répondit-il. Comme l'a fait l'homme à qui j'ai parlé de l'ombre.

Elle haussa ses minces épaules d'ivoire.

— C'était donc la raison des cris que j'ai entendus. Eh bien, à chacun son destin, et il est stupide de crier comme un rat pris dans un piège. Quand Thog me réclamera, il n'aura qu'à venir me chercher.

— Qui est Thog ? demanda Conan avec méfiance.

Elle lui lança un long regard qui eut pour effet de colorer les joues de Natala et de lui faire mordre ses minces lèvres rouges.

— Asseyez-vous sur ce divan et je vous le dirai, répondit-elle. Mais d'abord dites-moi vos noms.

— Je suis Conan, le Cimmérien, et voici Natala, originaire de Brythunia, dit-il. Nous sommes les seuls rescapés d'une armée qui a été anéantie aux frontières kushites. Mais je n'ai aucune envie de m'asseoir sur ce divan où des ombres sinistres pourraient surgir dans mon dos.

Avec un léger rire musical, elle s'assit, étirant ses membres gracieux avec un abandon étudié.

— Rassurez-vous, dit-elle. Si Thog a jeté son dévolu sur vous, il viendra vous prendre où que vous soyez. L'homme dont vous avez parlé et qui s'est enfui en hurlant... ne l'avez-vous pas entendu pousser un grand cri, suivi d'un long silence ? Dans sa frénésie, il a dû courir tout droit vers ce qu'il cherchait à éviter. Personne ne peut échapper à son destin.

Conan grogna, évasif, mais il s'assit sur le rebord d'un divan, son sabre posé sur ses genoux, parcourant la chambre d'un regard méfiant. Natala vint se serrer contre lui, le tenant d'un air jaloux, ses jambes ramenées sous elle. Elle regardait l'étrangère avec soupçon et ressentiment. Elle se sentait médiocre, souillée de poussière et insignifiante devant cette beauté fascinante. Et elle ne pouvait se méprendre sur le regard brillant de ces yeux noirs qui se délectaient de

chaque détail du corps bronzé du géant.

— Quel est cet endroit, et qui sont ces gens ?, demanda Conan.

— Cette ville s'appelle Xuthal. Elle est très ancienne. Elle fut élevée sur une oasis que les fondateurs de Xuthal découvrirent au cours de leur périple. Ils venaient de l'est, il y a tellement longtemps de cela que même leurs descendants ne se souviennent pas de la date de leur arrivée ici.

— Il ne doit pas y en avoir beaucoup. Ces palais semblent inhabités.

— Non, il y en a plus que vous ne pouvez le penser. La cité est en réalité un seul et immense palais. Chaque bâtiment est intérieurement relié aux autres. Vous pouvez vous promener dans ces salles pendant des heures et ne voir personne. À d'autres moments, vous rencontrerez des centaines d'habitants.

— Pour quelle raison ? demanda Conan, mal à l'aise.

Cela sentait trop la sorcellerie pour qu'il soit rassuré par cette explication.

— La plupart du temps, ces gens restent couchés et dorment. Leur vie rêvée est aussi importante – et pour eux, aussi réelle – que leur vie éveillée. Vous avez entendu parler du lotus noir ? Il pousse dans certains puits de la cité. Au cours des siècles, il a été cultivé jusqu'à ce que son suc produise, au lieu de la mort, des rêves magnifiques et fantasques. Ils consacrent la plus grande partie de leur temps à ces rêves. Leurs vies sont indéfinies, elles vont à la dérive, sans aucun but précis. Ils rêvent, ils se réveillent, boivent, aiment, mangent et rêvent de nouveau. Ils finissent rarement ce qu'ils ont commencé, ils abandonnent en cours de route, et retombent dans le sommeil que leur procure le lotus noir. Ce repas que vous avez trouvé... sans aucun doute, l'un d'eux s'est réveillé, a eu faim, a préparé ce repas pour lui-même, puis n'y a plus pensé et de nouveau est reparti rêver.

— D'où provient leur nourriture ? l'interrompit Conan. Je n'ai aperçu ni champs ni vignobles à l'extérieur de la ville. Ont-ils des vergers et des enclos pour le bétail à l'intérieur même de la ville ?

Elle secoua la tête :

— Ils obtiennent leur nourriture à partir des éléments premiers. Ce sont des savants remarquables, lorsqu'ils ne sont pas sous l'influence de leur fleur à rêves. Leurs ancêtres qui bâtirent cette merveilleuse cité au milieu du désert étaient des géants, intellectuellement. Et bien que la race soit devenue esclave de ses curieuses passions, certaines de leurs connaissances stupéfiantes subsistent encore aujourd'hui. Vous avez dû vous demander d'où venaient ces lumières ? Ce sont des pierres précieuses, fondues à du radium. Vous les frottez avec votre pouce pour qu'elles s'allument, et vous les frottez à nouveau, en sens inverse, pour qu'elles s'éteignent. Ce n'est qu'un exemple de leur savoir. Mais ils ont perdu le souvenir de nombreuses autres inventions. Ils accordent peu d'intérêt à la vie éveillée, préférant rester étendus, plongés la plupart du temps dans un sommeil qui ressemble à la mort.

— Alors le mort devant le portail... commença Conan.

— Il était certainement en train de dormir. Ceux qui dorment sous l'effet du lotus présentent les symptômes de la mort. Leur respiration est apparemment suspendue. Il est impossible de découvrir le moindre signe de vie. L'esprit a quitté le corps et erre à volonté à travers d'autres mondes merveilleux. L'homme devant le portail est un bon exemple de la vie irresponsable de ces gens. Il était de garde à la porte, car la coutume veut que des sentinelles soient désignées pour cette tâche, bien qu'aucun ennemi ne les ait jamais menacés du désert. Dans d'autres parties de la ville, vous trouverez d'autres gardes, certainement en train de dormir aussi profondément que l'homme devant le portail.

Pendant un instant, Conan médita ces paroles.

— Où sont les gens en ce moment ?

— Dispersés en différents endroits de la ville, étendus sur des divans de soie, dans des alcôves garnies de coussins, sur des couches recouvertes de fourrures ; tous ensevelis sous le voile radieux des rêves.

Conan sentit sa peau frémir entre ses massives épaules. Ce n'était pas très réconfortant de penser que

des centaines de personnes étaient ainsi étendues, froides et immobiles, dans toutes les salles tapissées des palais, leurs yeux vitreux tournés vers le ciel sans rien voir. Puis il demanda :

— Et quelle était cette chose qui s'est glissée dans la chambre et qui a emmené l'homme étendu sur le divan ?

Un frisson parcourut les membres d'ivoire.

— C'était Thog, l'Ancien, le dieu de Xuthal. Il habite dans le dôme souterrain qui se trouve au centre de la ville. Il a toujours habité Xuthal. On ne sait s'il est venu ici avec ceux qui construisirent la ville, ou s'il se trouvait déjà là lorsqu'ils arrivèrent. Mais les habitants de Xuthal le vénèrent. Le plus souvent, il dort dans les profondeurs de la ville. Mais parfois, à intervalles réguliers, il a faim. Alors il se glisse furtivement à travers les couloirs secrets, pénétrant dans les pièces faiblement éclairées, à la recherche d'une proie. En de tels instants, personne n'est en sécurité.

Natala poussa un gémissement de terreur et s'accrocha au cou puissant de Conan, comme si on cherchait à l'arracher à son protecteur.

— Crom ! lança-t-il, frappé d'étonnement. Vous voulez dire que ces gens restent couchés tranquillement et dorment, alors que ce démon rôde autour d'eux ?

— Cela n'arrive qu'occasionnellement, lorsqu'il a faim, répéta-t-elle. Un dieu a droit à des sacrifices. Lorsque j'étais enfant, en Stygia, les gens vivaient sous la domination des prêtres. Personne ne savait jamais quand il, ou elle, allait être saisi et traîné vers l'autel. Où se trouve la différence ? Que les prêtres offrent une victime au dieu, ou bien que le dieu vienne la chercher lui-même ?

— Ce n'est pas la coutume de mon peuple, gronda Conan, ni celle du peuple de Natala. Les Hyboriens ne font pas de sacrifices humains à leur dieu, Mitra. Quant à mon peuple... par Crom ! J'aimerais bien voir un prêtre essayer d'entraîner un Cimmérien vers l'autel ! Il y aurait bien du sang de versé, mais pas comme le prêtre l'aurait prévu !

— Vous êtes un barbare, dit Thalys, en riant, mais une flamme passa dans ses yeux lumineux. Thog est

très vieux et redoutable.

— Ces gens doivent être des imbéciles, ou alors des héros, grogna Conan, pour dormir plongés dans leurs rêves ineptes, sachant qu'ils peuvent se réveiller dans son ventre.

Elle éclata de rire :

— Ils ne connaissent pas d'autre manière de faire. Depuis d'innombrables générations, Thog choisit ses victimes parmi eux. Il a été l'une des causes qui les ont décimés : ils étaient plusieurs milliers, ils ne sont plus que quelques centaines. Encore quelques générations, et ils disparaîtront. Thog devra s'en aller dans une autre partie du monde, à la recherche de nouvelles proies, ou bien repartir vers le monde souterrain d'où il sortit un jour, il y a très longtemps de cela.

» Ils savent qu'ils sont condamnés, mais ils sont fatalistes, incapables de résister ou de s'enfuir. Aucun homme de la génération présente ne s'est jamais éloigné de ces murs. Il y a une oasis à un jour de marche, dans la direction du sud... je l'ai vue sur les anciennes cartes que leurs ancêtres ont dessinées sur du parchemin. Mais aucun homme de Xuthal ne s'y est rendu depuis trois générations, et, à plus forte raison, n'a tenté d'explorer les prairies fertiles qui, selon les cartes, se trouvent à un jour de marche de cette oasis. Ils font partie d'une race en voie d'extinction, noyés par les rêves engendrés par le lotus, stimulant leurs instants de veille au moyen de ce vin doré qui cicatrise les blessures, prolonge la vie et redonne une nouvelle vigueur au débauché le plus rassasié.

» Cependant ils se cramponnent à la vie et craignent la divinité qu'ils vénèrent. Vous avez vu comment l'un d'entre eux est devenu fou en apprenant que Thog rôdait dans le palais. J'ai vu la cité tout entière hurler de terreur et les gens s'arracher les cheveux, se précipiter au-dehors en courant comme des forcenés, pour aller se cacher à l'extérieur des remparts et tirer au sort celui qui serait attaché et ramené dans la ville pour satisfaire la convoitise et la faim de Thog. S'ils n'étaient pas tous assoupis en ce moment, la nouvelle de sa venue les aurait rendus fous furieux et ils se seraient précipités à l'extérieur de la ville en hurlant.

— Oh, Conan ! implora Natala, proche de l'hystérie.

Allons-nous-en d'ici !

— En temps voulu, murmura Conan, et ses yeux s'enflammèrent comme il contemplait le corps d'ivoire de Thalys. Et toi, une Stygienne, que fais-tu ici ?

— Je suis venue ici quand j'étais jeune fille, répondit-elle, s'adossant avec grâce au divan de velours et croisant ses doigts délicats derrière sa tête brune. Je suis la fille d'un roi, et non une femme du peuple, comme tu peux le voir à ma peau qui est aussi blanche que celle de ta petite amie blonde. J'ai été enlevée par un prince rebelle qui, avec une armée d'archers kushites, s'enfonça dans le désert, vers le sud, à la recherche d'un territoire. Lui et tous ses guerriers périrent dans le désert, à l'exception d'un seul qui, avant de mourir, me mit sur un chameau et avança, marchant à côté de lui, jusqu'à ce qu'il s'écroule et meure sur la piste. L'animal a continué à avancer et sous l'effet de la soif et de la faim, je suis tombée dans le coma. Quand je me suis réveillée, je me trouvais dans cette cité. Ils m'ont dit qu'ils m'avaient aperçue depuis les remparts, tôt à l'aube, gisant sans connaissance à côté du cadavre d'un chameau. Ils accoururent et me ramenèrent, puis me ranimèrent en me faisant boire leur merveilleux vin doré. Et seule la vue d'une femme avait pu les pousser à s'aventurer aussi loin de leurs murs.

» Ils furent naturellement très intéressés par une femme, spécialement les hommes. Comme je ne pouvais parler leur langue, ils apprirent à parler la mienne. Ils ont une intelligence très vive et très grande. Ils parlaient ma langue bien longtemps avant que j'aie appris la leur. Mais ils s'intéressaient davantage à ma personne qu'à la langue que je parlais. J'ai été, et suis, la seule chose pour laquelle l'un d'entre eux abandonnera pour un instant ses rêves produits par le lotus.

Elle rit d'un air pervers, ses yeux effrontés brillant d'une lueur significative à l'adresse de Conan.

— Bien sûr les femmes sont jalouses de moi, poursuivit-elle tranquillement. Elles sont belles à leur manière, avec leur peau jaune. Mais elles sont aussi rêveuses et indécises que les hommes, et ceux-ci me préfèrent, non seulement pour ma beauté, mais pour ma

réalité. Je ne suis pas un rêve ! Bien que j'aie connu les rêves procurés par le lotus, je suis une femme normale, avec des sentiments et des désirs terrestres. Avec leurs yeux dilatés, les femmes jaunes ne peuvent rivaliser avec moi !

» C'est pourquoi il vaudrait mieux trancher la gorge de cette fille avec votre sabre, avant que les hommes de Xuthal ne se réveillent et ne s'emparent d'elle. Ils lui montreraient de quoi ils sont capables, mais d'une façon dont elle n'a pas idée ! Elle est trop faible pour supporter tout ce que j'ai pu supporter. Je suis une fille de la luxure. Avant même mes quinze printemps, j'ai été emmenée dans les temples de Derketo, la sombre déesse, et initiée aux mystères. Non pas que mes premières années passées à Xuthal aient été des années de plaisirs monotones ! Ce qu'ont oublié les hommes de Xuthal, jamais les prêtresses de Derketo n'ont même pu le rêver. Ils vivent uniquement pour la joie des sens. Rêvées ou réelles, leurs vies sont remplies d'extases merveilleuses, dépassant ce que connaissent ordinairement les hommes.

— Maudits dégénérés ! gronda Conan.

— C'est un point de vue, dit indolemment Thalys en souriant.

— Allons, décida-t-il, nous perdons du temps. Je vois bien que cet endroit n'est pas fait pour des mortels ordinaires. Nous serons loin avant que vos dégénérés mentaux ne se réveillent ou que Thog ne vienne nous dévorer. Je pense que le désert est préférable.

Natala, dont le sang s'était figé dans les veines en entendant les paroles de Thalys, accueillit avec chaleur cette idée. Elle ne parlait que des bribes de stygien, mais elle le comprenait. Conan se leva, l'attirant à lui.

— Si tu veux bien nous montrer le plus court chemin pour sortir de cette cité, gronda-t-il, nous partirons.

Mais son regard s'attardait sur les membres gracieux de la Stygienne et sur ses seins d'ivoire.

Celle-ci ne se méprit pas sur son regard et elle sourit d'une manière énigmatique, alors qu'elle se levait avec la souplesse paresseuse d'un grand chat.

— Suivez-moi, leur dit-elle, passant devant eux pour leur montrer le chemin, ayant conscience des yeux de Conan fixés sur sa silhouette élancée et sur son port

parfaitement assuré.

Elle ne prit pas le chemin par lequel ils étaient venus. Mais avant que les soupçons de Conan puissent être éveillés, elle s'arrêta dans une vaste pièce aux décorations d'ivoire et désigna une petite fontaine qui chantait au milieu du sol en ivoire.

— Ne désires-tu pas laver ton visage, mon enfant ? demanda-t-elle à Natala. Il est couvert de poussière, ainsi que tes cheveux.

Natala rougit, blessée par la suggestion malicieuse que venait de lui faire la Stygienne sur un ton légèrement moqueur. Mais elle s'en accommoda, se demandant tristement quels ravages avaient causés le soleil et le vent du désert sur le teint de son visage pour lequel les femmes de sa race étaient justement renommées. Elle s'agenouilla devant la fontaine, releva en arrière ses cheveux, fit glisser sa tunique jusqu'à la taille et commença à se laver non seulement le visage, mais aussi ses bras blancs et ses épaules.

— Par Crom ! grogna Conan, une femme ne cessera donc jamais de s'occuper de sa beauté, même si le diable est à ses trousses ! Dépêche-toi, ma fille ! Tu seras de nouveau couverte de poussière avant que nous ne soyons hors de vue de la ville. Et, Thalís, je te serais obligé si tu pouvais nous procurer de la nourriture et à boire.

Pour toute réponse, Thalís vint vers lui, glissant l'un de ses bras blancs autour de ses épaules brunies. Son flanc doux et nu se pressa contre sa cuisse et le parfum de ses cheveux soyeux pénétra ses narines.

— Pourquoi affronter le désert ? chuchota-t-elle, sur un ton sollicitant. Reste ici ! Je t'apprendrai les coutumes de Xuthal. Je te protégerai. Je t'aimerai ! Tu es un homme réel : je suis lasse de ces dégénérés qui soupirent, rêvent et s'éveillent, pour rêver de nouveau. Je désire ardemment la passion violente et réelle d'un homme qui vit sur terre. Le feu de tes yeux farouches fait battre mon cœur dans mon sein. Et le contact de tes bras aux muscles d'acier me rend folle.

» Reste ici ! Je ferai de toi le roi de Xuthal ! Je te montrerai tous les mystères antiques et les voies merveilleuses du plaisir ! Je...

Elle avait passé ses deux bras autour de son cou et se

dressait sur la pointe des pieds, son corps frissonnant contre le sien. Par-dessus son épaule d'ivoire il vit Natala, qui rejetait en arrière sa chevelure humide et décoiffée, s'immobiliser soudain, ses jolis yeux s'agrandir et ses lèvres rouges s'ouvrir pour laisser passer un « Oh ! » choqué. Avec un grognement embarrassé, Conan rejeta les bras de Thalys qui l'enlaçait et la repoussa d'un seul de ses bras vigoureux. Elle lança un regard rapide vers la fille brythunienne et sourit énigmatiquement, semblant nourrir dans sa jolie tête de mystérieuses pensées.

Natala se releva et remit sa tunique d'un mouvement brusque, les yeux flamboyants, ses lèvres faisant une moue maussade. Conan jura doucement. Il n'était pas plus monogame par nature que n'importe quel soldat de fortune, mais il possédait une bienséance innée qui était la meilleure garantie pour Natala.

Thalys ne poursuivit pas sa requête. Les invitant à la suivre d'un mouvement de sa jolie main, elle fit demi-tour et traversa la pièce. Elle s'arrêta soudain près d'un mur recouvert d'une tapisserie. Conan, qui l'observait, se demanda si elle avait entendu les bruits produits par le monstre innommable, rôdant dans les pièces plongées dans la pénombre. Il eut la chair de poule à cette pensée.

— Qu'as-tu entendu ? demanda-t-il.

— Regarde cette porte, répondit-elle en pointant son doigt.

Il se retourna, prêt à frapper de son épée. Mais son regard ne rencontra que la voûte déserte de l'entrée. Puis derrière lui s'éleva un rapide bruit de lutte, suivi d'une exclamation à demi étouffée. Il se retourna. Thalys et Natala avaient disparu. La tapisserie retomba, on eût dit qu'elle avait été soulevée du mur. Comme il ouvrait la bouche, déconcerté, un hurlement assourdi lui parvint de derrière la tapisserie : c'était la voix de la fille de Brythunia.

II

Lorsque Conan s'était retourné, répondant à la prière de Thalys, pour regarder la porte d'en face, Natala se tenait juste derrière lui, à côté de la Stygienne. Aussitôt

que le Cimmérien eut le dos tourné, Thalís, avec la rapidité presque incroyable d'une panthère, appliqua sa main contre la bouche de Natala, étouffant le cri qu'elle voulait pousser. En même temps, la Stygienne passa son autre bras autour de la taille souple de la jeune fille blonde, et celle-ci fut rejetée en arrière contre le mur qui céda quand l'épaule de Thalís s'appuya contre lui. Une section du mur s'ouvrit, découvrant un orifice dans la tapisserie, à travers lequel Thalís se glissa avec sa captive, juste comme Conan se retournait.

De l'autre côté, ce fut l'obscurité complète lorsque la porte secrète se referma. Thalís resta un instant à tâtonner vers elle, sans doute pour repousser un verrou. Mais quand elle retira sa main de la bouche de Natala pour accomplir ce geste, la fille de Brythunia se mit à hurler à tue-tête. Le rire de Thalís fut comme du miel empoisonné dans ces ténèbres.

— Crie si tu veux, petite idiote. Cela ne fera qu'abrégé ta vie.

À ces mots Natala s'arrêta brusquement de crier et se tapit, tremblant de tous ses membres.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je vais t'emmener un peu plus loin dans ce couloir, répondit Thalís, et te laisser là, pour quelqu'un qui, tôt ou tard, viendra te chercher.

— Oh ! Oh ! Oh ! (La voix de Natala se brisa en un sanglot de terreur.) Pourquoi voulez-vous me faire du mal ? Je ne vous ai rien fait !

— Je veux ton guerrier. Tu te trouves sur mon chemin. Il me désire... j'ai vu son regard. Si tu n'es plus là, il acceptera de rester ici et d'être mon roi. Quand je me serai débarrassée de toi, il me suivra.

— Il vous tranchera la gorge, répondit Natala avec conviction, connaissant Conan mieux que Thalís.

— Nous verrons bien, répliqua la Stygienne froidement, confiante en son pouvoir sur les hommes. En tout cas, tu ne sauras jamais s'il m'a poignardée ou embrassée, parce que tu vas être l'épouse de celui qui demeure dans les ténèbres. Avance !

À demi folle de terreur, Natala se débattit farouchement, mais cela ne lui servit à rien. Avec une

vigueur que Natala n'aurait jamais crue possible chez une femme, Thalís la prit dans ses bras et la porta le long du couloir obscur comme si elle avait été une enfant. Natala n'osa pas hurler une nouvelle fois, se rappelant les sinistres paroles de la Stygienne. Les seuls sons qu'elle entendait étaient ceux de sa respiration rapide et éperdue, et le rire lascif, légèrement moqueur, de Thalís. Puis la main de la Brythunienne qui s'agitait dans le vide se referma sur quelque chose dans l'obscurité... la garde d'un poignard, incrustée de pierres précieuses, qui dépassait de la ceinture décorée de bijoux de Thalís. Natala s'en saisit et frappa au hasard, de toute sa force de jeune fille.

Un hurlement sortit des lèvres de Thalís, féline dans sa douleur comme dans sa rage. Elle chancela, et Natala, se dégageant de son étreinte qui se relâchait, meurtrit cruellement son corps délicat en tombant sur le sol de pierre lisse. Se relevant, elle courut vers la paroi la plus proche et resta là, palpitante et tremblante, s'aplatissant contre les pierres. Elle ne voyait pas Thalís, mais elle pouvait l'entendre. La Stygienne de toute évidence n'était pas morte. Elle était en train de vomir des torrents d'imprécations, et sa rage était si violente et meurtrière que Natala sentit ses os mollir et son sang se glacer.

— Où es-tu, petite diablesse ? cria Thalís. Attends que je t'attrape à nouveau, je te...

Natala se sentit mal, rien qu'à entendre Thalís décrire les représailles physiques qu'elle avait l'intention de faire subir à sa rivale. Le langage de la Stygienne aurait fait rougir le courtisan le plus coriace de toute l'Aquilonia.

Natala l'entendit chercher quelque chose à tâtons, puis la lumière jaillit. De toute évidence, aussi grande que soit la peur de Thalís en face de ce couloir sombre, sa colère avait pris le dessus. La lumière provenait de l'une de ces pierres précieuses au radium qui décoraient les murs de Xuthal, celle que Thalís avait frottée. À présent elle se dressait, baignant dans son éclat rougeâtre : une lumière différente de celle émise dans le palais. Thalís pressait une de ses mains sur son côté, et du sang coulait entre ses doigts, mais elle ne

paraissait pas affaiblie ni profondément blessée, et ses yeux brillaient de méchanceté. Le peu de courage qui restait à Natala l'abandonna à la vue de la Stygienne qui se dressait dans cet éclairage sinistre : son splendide visage était déformé par une haine passionnée qui n'était rien moins qu'infernale. Alors, elle s'avança de sa démarche de panthère, retirant sa main de son côté blessé et secouant avec impatience les gouttes de sang de ses doigts. Natala comprit qu'elle n'avait pas gravement blessé sa rivale. La lame avait glissé sur les pierres précieuses de la ceinture de Thalís et causé une blessure très superficielle qui n'avait fait qu'exciter la fureur effrénée de la Stygienne.

— Donne-moi cette dague, petite imbécile, gronda-t-elle en avançant rapidement vers la fille recroquevillée sur elle-même.

Natala savait qu'elle aurait dû se battre pendant qu'elle en avait encore la possibilité, mais elle se sentait, simplement, vidée de courage. N'ayant jamais été une combattante, les ténèbres, la violence et l'horreur de son aventure l'avaient amollie, physiquement et mentalement. Thalís arracha la dague de ses doigts flasques et la jeta au loin avec dédain.

— Espèce de petite catin ! gronda-t-elle entre ses dents, frappant méchamment la jeune fille de son autre main. Avant de te faire descendre le couloir et de te donner en pâture à Thog, je vais d'abord m'offrir un peu de ton sang moi aussi ! Tu as osé me donner un coup de couteau... eh bien, tu vas payer pour cette audace !

La saisissant par les cheveux, Thalís la traîna sur une courte distance dans le couloir, au bord du cercle lumineux. Un anneau de métal apparaissait dans le mur, à la hauteur de la tête d'un homme. À cet anneau pendait un cordon de soie. Comme dans un cauchemar, Natala sentit qu'on lui arrachait sa tunique et, l'instant d'après, Thalís leva brutalement ses poignets pour les attacher à l'anneau, où elle resta suspendue, nue comme au jour de sa naissance, ses pieds touchant à peine le sol. Tordant la tête, Natala vit Thalís décrocher un fouet au manche incrusté de gemmes, accroché au mur à côté de l'anneau. Les lanières consistaient en sept cordes de soie, plus cruelles, bien que plus

souples, que des lanières de cuir.

Avec un sifflement de plaisir vindicatif, Thalys tendit le bras, et Natala poussa un cri perçant lorsque les cordes s'enroulèrent autour de ses reins. La jeune fille torturée se tordit, se débattit et se tendit, blessant cruellement ses poignets retenus par les lanières. Elle avait oublié la « menace » qui rôdait et que ses cris pouvaient attirer. Thalys, apparemment, avait fait de même. Chaque coup lui arrachait des cris de douleur. Les coups de fouet que Natala avait reçus dans les marchés d'esclaves de Shem paraissaient insignifiants à côté de ceux-ci. Elle n'aurait jamais cru que des coups infligés avec des cordes de soie fortement tressées puissent être aussi cruels. Leur caresse était infiniment plus douloureuse que celle de n'importe quelles verges de bouleau ou lanières de cuir. Elles sifflaient méchamment en fendant l'air.

Puis, comme Natala tordait son visage, souillé de larmes, par-dessus son épaule pour crier grâce, quelque chose arrêta ses cris. Et, dans ses beaux yeux, la souffrance fit place à une horreur paralysante.

Surprise par son expression, Thalys retint sa main qui se levait pour frapper, et se retourna, vive comme une chatte. Trop tard ! Un cri horrible jaillit de ses lèvres comme elle reculait, levant les bras. Natala aperçut un instant son visage blanc de peur se détachant sur la grande masse noire informe qui se dressait devant elle. Puis la silhouette pâle de Thalys disparut et l'ombre se retira en l'emportant. Dans le faible halo lumineux, Natala resta attachée, à demi évanouie de terreur.

Des ténèbres intenses lui parvinrent des bruits auxquels elle ne pouvait donner aucune signification, et qui lui glacèrent le sang. Elle entendit la voix de Thalys qui implorait sur un ton éperdu. Mais aucune voix ne lui répondit. On n'entendait que la voix haletante de la Stygienne qui soudain se transforma en hurlements d'agonie. Puis elle se brisa en un rire hystérique, entremêlé de sanglots. Celui-ci décrut en un halètement convulsif. Bientôt il cessa à son tour et un silence, plus terrible encore, régna sur le couloir secret.

Malade de terreur, Natala se tordit sur ses liens et osa regarder, emplie de terreur, dans la direction où la forme sombre avait emporté Thalys. Elle ne vit rien,

mais sentit une menace invisible, encore plus effroyable que tout ce qu'elle pouvait concevoir. Elle combattit la folie qui montait en elle. Ses poignets meurtris, son corps endolori étaient oubliés devant ce péril qui menaçait, elle le sentait obscurément, non seulement son corps, mais aussi son âme.

Elle scrutait les ténèbres qui s'étendaient au-delà du léger halo lumineux, raidie par la peur de ce qui pouvait surgir. Un sanglot étranglé s'échappa de ses lèvres. Les ténèbres prenaient forme. Quelque chose d'énorme et de volumineux grandissait, sortant de l'ombre. Elle aperçut une tête géante, difforme, qui apparut à la lumière. Du moins, elle prit cela pour une tête, bien que cette « chose » ne ressemblât à aucune créature normale ou saine d'esprit. Elle vit une énorme face ressemblant à celle d'un crapaud, dont les traits étaient aussi ternes et imprécis que ceux d'un spectre reflétés dans un miroir de cauchemar. De grandes taches de lumière qui étaient peut-être des yeux clignèrent vers elle, et elle trembla devant la luxure cosmique qu'elles contenaient. Elle n'aurait pu décrire le corps de la créature. Ses contours semblaient flotter et se modifier subtilement alors même qu'elle les regardait. Pourtant sa substance était apparemment solide et ne présentait rien de spectral ou de brumeux.

L'être s'approchait d'elle, mais elle n'aurait pu dire s'il marchait, se traînait, volait ou rampait. Son moyen de locomotion dépassait sa compréhension. Lorsqu'il émergea de l'ombre, elle demeura toujours aussi incertaine sur sa nature. La lumière projetée par les pierres précieuses au radium ne l'éclairait pas comme elle aurait éclairé une créature ordinaire. Les détails de son corps demeuraient toujours obscurs et indistincts, bien qu'il se soit arrêté si près d'elle qu'il pouvait presque toucher sa chair frémissante. Seule la face aveuglante, semblable à celle d'un crapaud, se détachait avec quelque netteté. La « chose » était une tache floue, une flétrissure d'ombre qu'une lumière normale ne pouvait ni dissiper, ni éclairer.

Elle fut persuadée qu'elle devenait folle, car elle ne pouvait dire si l'être levait les yeux vers elle, ou bien s'il la dominait de toute sa masse. Elle était incapable de dire si la face indistincte et repoussante clignotait

des yeux vers elle, depuis les ombres qui recouvraient ses pieds, ou bien si elle abaissait son regard vers elle depuis une hauteur immense. Mais si sa vue la convainquit que ce corps, quelles que soient ses propriétés d'altération, était cependant composé d'une substance solide, son sens du toucher lui en apporta une confirmation plus grande encore. Un membre noir, ressemblant à un tentacule, glissa le long de son corps, et elle hurla à son contact sur sa chair nue. Ce n'était ni chaud, ni froid, ni rugueux, ni doux. Cela ne ressemblait à rien de ce qui avait pu la toucher auparavant. Et sous cette caresse elle connut une terreur et une honte qu'elle n'avait jamais éprouvées. Toute l'obscénité et l'infamie lubrique contenues dans la fange des fosses abyssales de vie semblèrent la noyer dans des océans de souillure cosmique. Et à cet instant, elle comprit que, quelle que soit la forme de vie que représentait cette chose, ce n'était pas une créature animale.

Elle se mit à hurler irrésistiblement, et le monstre la tira, comme s'il voulait l'arracher à l'anneau par pure brutalité. Puis il y eut un grand fracas au-dessus de leurs têtes. Une forme vola dans les airs et vint heurter le sol de pierre.

III

Lorsque Conan se retourna et vit la tapisserie qui retombait à sa place, puis entendit le cri assourdi de Natala, il se précipita contre le mur avec un rugissement furieux. Rebondissant sous le choc qui aurait brisé les os de tout autre, il arracha la tapisserie, découvrant ce qui semblait être un mur blanc. Plein d'une rage folle, il brandit son sabre comme pour tailler à travers le marbre, lorsqu'un bruit soudain le fit se retourner, les yeux flamboyants.

Une vingtaine de formes lui faisaient face, des hommes jaunes vêtus de tuniques pourpres, de courtes épées à la main. Comme il faisait volte-face, ils se jetèrent sur lui avec des cris hostiles. Il n'essaya pas de se les concilier. Rendu fou furieux par la disparition de sa compagne, le barbare retourna à sa nature première.

Un grognement de plaisir sanguinaire sortit

sourdement de sa gorge de taureau. Le premier attaquant, sa courte épée surprise par le sabre qui s'abattit en sifflant, s'effondra, sa cervelle jaillissant de son crâne fendu en deux. Se retournant avec l'agilité d'un chat, Conan trancha un poignet qui se tendait vers lui, et la main serrant la courte épée vola dans les airs, en répandant une averse de gouttes rouges. Mais Conan n'arrêta pas, et n'eut pas un seul instant d'hésitation. Se déplaçant avec la souplesse d'une panthère, il évita l'attaque maladroite de deux escrimeurs jaunes, et la lame de l'un manquant son objectif, trouva un étui dans la poitrine de l'autre.

Un hurlement de terreur s'éleva devant cette mauvaise fortune, et Conan se permit un bref éclat de rire, puis il bondit sur le côté, évitant un coup sifflant. Il sabra, plongeant sous la garde d'un autre homme de Xuthal. Une longue traînée rouge apparut derrière sa lame qui chantait, et l'homme se plia en deux, les muscles du ventre tranchés.

Les combattants de Xuthal hurlaient comme des loups furieux. Peu habitués à se battre, ils étaient ridiculement lents et gauches, si on les comparait au barbare, véritable tigre, dont les mouvements allaient à la vitesse de l'éclair. Cette rapidité était le résultat de nerfs d'acier, combinés à une technique de combat parfaite. Ils s'agitaient et trébuchaient, gênés par leur propre nombre ; ils frappaient trop vite ou trop tôt, et ne rencontraient que le vide. Lui n'était jamais immobile, ne restant pas un seul instant à la même place, bondissant, sautant de côté, virevoltant, se tordant. Il offrait une cible constamment mouvante à leurs épées, alors que sa propre lame courbe chantait un chant de mort à leurs oreilles.

Mais, quelles que soient leurs fautes, les hommes de Xuthal ne manquaient pas de courage. Ils accouraient autour de lui qui criait et hachait, et par les portes voûtées arrivaient de nouveaux assaillants, tirés de leur sommeil par ce tumulte inaccoutumé.

Conan, saignant à la suite d'une blessure à la tempe, fit le vide autour de lui pendant un instant, décrivant une longue courbe meurtrière avec son sabre dégouttant de sang ; puis il jeta un bref regard à la ronde, cherchant un moyen de s'échapper. À cet

instant, il vit une tapisserie s'écarter de l'un des murs, révélant un escalier étroit. Sur celui-ci se tenait un homme portant de riches habits, l'œil vague et endormi, comme s'il venait juste de se réveiller et n'avait pas encore chassé les brumes du sommeil de son cerveau. Conan vit et agit simultanément.

Un bond de tigre lui fit traverser sans dommage le cercle d'épées qui l'entourait, et il s'élança vers l'escalier, la meute donnant de la voix derrière lui. Trois hommes l'attendaient au bas des marches de marbre, et il se jeta sur eux avec un fracas d'acier retentissant. Il y eut un instant éperdu lorsque les lames brillèrent comme des éclairs de chaleur, puis le groupe tomba sur le côté et Conan bondit vers l'escalier. La horde qui le poursuivait vint trébucher contre trois formes qui se tordaient au bas des marches : l'un d'eux gisait face contre terre, baignant dans un écœurant mélange de sang et de cervelle : un autre se tenait sur les mains, le sang jaillissant d'une manière atroce des veines de sa gorge tranchée ; le troisième gémissait comme un chien agonisant, alors qu'il griffait le moignon sanglant qui avait été un bras.

Comme Conan se précipitait dans l'escalier de marbre, l'homme qui se trouvait au sommet des marches sortit de sa stupeur et dégaina une épée qui étincela froidement à la lumière du radium. Il porta une botte vers le bas comme le barbare montait vers lui. Mais pour éviter la pointe qui se dirigeait en chantant vers sa gorge, Conan baissa la tête brusquement. La lame déchira la peau de son dos. Alors Conan se redressa et poussa son sabre vers le haut, ainsi qu'il l'aurait fait avec un couteau de boucher, de toute la force de ses puissantes épaules.

Si terrible fut la poussée en avant de tout son corps que la résistance provoquée par son sabre enfoncé jusqu'à la garde dans le ventre de son ennemi ne l'arrêta même pas. Il heurta le corps du malheureux et rebondit contre lui, le poussant sur le côté. Le choc envoya Conan s'écraser contre le mur. L'autre, le corps ouvert par le sabre, tomba la tête la première dans l'escalier, se déchirant de la colonne vertébrale jusqu'à l'aîne, et laissant apparaître un sternum brisé. En un amas horrible d'entrailles qui jaillissaient, le corps

roula au bas des marches, venant heurter les hommes qui accouraient, et les entraînant avec lui.

À demi assommé, Conan s'appuya contre le mur un instant, abaissant les yeux vers eux. Puis, secouant d'un geste arrogant son sabre dégouttant de sang, il bondit vers le haut des marches.

En entrant dans la chambre du haut, il s'arrêta un court instant, suffisamment pour s'assurer qu'elle était déserte. Derrière lui, la horde hurla avec une horreur et une colère si véhémentes qu'il comprit qu'il venait de tuer sur cet escalier un personnage important, probablement le roi de cette fantastique cité.

Il se mit à courir au hasard, sans but précis. Il souhaitait désespérément retrouver et secourir Natala qui, il en était sûr, avait un besoin urgent de son aide. Mais, poursuivi comme il l'était par tous les guerriers de Xuthal, il ne pouvait que continuer à courir, s'en remettant à sa chance pour leur échapper et la retrouver. Dans ces chambres du haut, obscures ou faiblement éclairées, il fut bien vite désorienté et ne fut pas étonné de se retrouver au milieu d'une salle dans laquelle ses poursuivants venaient juste d'apparaître.

Ils hurlèrent des cris de vengeance et se précipitèrent sur lui. Mais avec un grondement de dégoût, il fit demi-tour et s'enfuit par où il était venu. Du moins pensa-t-il que c'était là le chemin qu'il venait d'emprunter. Mais lorsqu'il arriva dans une pièce particulièrement décorée, il comprit son erreur. Toutes les chambres qu'il avait traversées depuis qu'il se trouvait à l'étage supérieur s'étaient révélées vides, tandis que celle-ci avait un occupant qui se redressa en criant quand il entra précipitamment.

Conan aperçut une femme à la peau jaune, au corps nu et couvert de bijoux précieux, qui le regardait avec des yeux étonnés. Le temps qu'il jette un regard sur elle, elle avait levé la main et tiré sur un cordon de soie suspendu au mur. Alors le sol se déroba sous ses pieds et le rétablissement prodigieux qu'il tenta ne put l'empêcher d'être précipité vers les noirs abîmes qui s'ouvraient sous lui.

Il ne tomba pas très longtemps, bien que cela eût été largement suffisant pour rompre les jambes d'un

homme qui n'eût pas possédé son ossature et sa détente d'acier.

Il heurta le sol, retombant tel un chat sur ses pieds et sur une seule main, gardant l'autre instinctivement sur la garde de son sabre. Un cri familier parvint à ses oreilles, tandis qu'il se redressait, pareil à un lynx qui bondit en avant, en découvrant ses griffes. Et Conan, glissant un regard sous sa chevelure embroussaillée, aperçut la blanche silhouette nue de Natala qui se tordait sous l'étreinte lubrique d'une ombre de cauchemar qui ne pouvait avoir été engendrée que par les fosses oubliées de l'Enfer.

La vue seule de cette forme terrifiante aurait pu glacer de peur le Cimmérien. Mais la vision de sa compagne en danger fit monter un flot rouge de fureur meurtrière dans son cerveau. Et dans un brouillard cramoisi, il frappa le monstre.

Celui-ci lâcha la fille, se retournant vers son assaillant, et le sabre du Cimmérien furieux, vibrant à travers l'air, fendit la masse sombre et visqueuse et résonna en heurtant le sol de pierre, provoquant des étincelles bleues. Conan tomba à genoux sous la violence du coup. La lame tranchante n'avait pas rencontré la résistance à laquelle il s'attendait. Comme il se relevait d'un bond, la chose fut sur lui.

Elle s'éleva au-dessus de lui comme une nuée noire et gluante. Elle sembla glisser vers lui en des ondulations presque liquides pour le recouvrir et l'engloutir. Son sabre tailladant furieusement la transperçait à coups répétés, son poignard la déchirait et la lacérait. Il fut inondé d'un liquide gluant qui devait être sans doute son sang. Cependant sa rage n'en était nullement diminuée.

Il n'aurait pu dire s'il était en train de taillader ses membres ou s'il ne faisait que fendre une masse qui se refermait, sitôt qu'il retirait sa lame tranchante. Il oscillait d'avant en arrière sous la violence de ce terrible combat, et il avait l'impression troublante qu'il ne se battait pas contre un seul être, mais contre un ensemble de créatures fatales. La chose semblait le mordre, le griffer, l'écraser et l'assommer tout à la fois. Il sentait des griffes et des serres lacérer sa chair. Des tentacules flasques, pourtant durs comme le fer, se

refermèrent autour de ses membres et de son corps. Et, pire que tout, quelque chose ressemblant à un fouet de scorpions s'abattait sans cesse sur ses épaules, son dos et sa poitrine, déchirant sa peau et versant dans ses veines un poison qui le brûlait comme un feu liquide.

Ils avaient roulé au-delà du cercle de lumière et c'était dans l'obscurité la plus complète que se battait le Cimmérien. Une fois, il enfonça ses dents comme une bête féroce dans la substance flasque de son adversaire. Son cœur se souleva lorsque la chose se tordit et s'agita ainsi qu'une matière élastique vivante entre ses mâchoires d'acier.

Durant l'ouragan de cette bataille, ils avaient roulé peu à peu, s'enfonçant de plus en plus bas dans le souterrain. Conan était saisi de vertiges sous l'aiguillon de la douleur. Sa respiration devint un halètement sifflant entre ses dents. Levant les yeux au-dessus de lui, il aperçut une énorme face, ressemblant à celle d'un crapaud, faiblement éclairée par une lueur fantastique qui semblait émaner de son corps. Avec un cri étranglé, qui était à moitié un juron, à moitié une exclamation de douleur violente, il porta une botte dans sa direction, enfonçant de toutes ses forces qui faiblissaient le sabre jusqu'à la garde, un peu au-dessus du visage effroyable. Un frémissement convulsif parcourut l'énorme masse qui recouvrait à moitié le Cimmérien. Avec un mouvement soudain et brutal de contraction et d'extension, la chose retomba en arrière, boulant à présent, avec une hâte éperdue, vers le bas du couloir. Conan roulait avec elle, meurtri, battu, invincible, s'accrochant comme un bull-dog à la poignée de son sabre qu'il ne pouvait retirer, remuant et plongeant dans la masse frémissante le poignard qui, dans sa main gauche, la découpait en lambeaux.

La « chose » tout entière brillait à présent d'une étrange lueur phosphorescente, et cette lueur aveuglait Conan, lorsque, brusquement, la lourde masse gonflée se détacha de lui. Le sabre fut libéré et resta dans sa main fermée. Sa main et son bras pendirent dans le vide, et, loin au-dessous de lui, le corps brillant du monstre tomba vers les profondeurs comme un météore. Conan, à demi assommé, s'aperçut alors qu'il se trouvait au bord d'un grand puits circulaire dont le

pourtour de pierre était tout gluant. Il resta là à contempler la lueur agitée de convulsions qui diminuait sans cesse, jusqu'à ce qu'elle disparaisse au milieu d'une surface à l'éclat sombre qui, paraissant s'élever, vint à sa rencontre. Pendant un instant, une lumière surnaturelle illumina furtivement ces abîmes crépusculaires. Puis elle disparut, et Conan resta ainsi, fixant les ténèbres de ces abysses ultimes d'où ne parvenait aucun bruit.

IV

Tirant vainement sur les cordons de soie qui déchiraient ses poignets, Natala cherchait à voir dans les ténèbres au-delà du cercle lumineux. Sa langue semblait gelée contre son palais. Dans ces ténèbres, elle avait vu disparaître Conan, engagé dans un combat mortel avec le démon inconnu, et les seuls bruits qui étaient parvenus à ses oreilles tendues avaient été les exclamations étranglées du barbare, le choc des corps qui luttait, le bruit sourd des coups féroces qu'ils se portaient. Puis le silence retomba, et Natala se tordit follement sur ses cordes, à demi évanouie.

Un bruit de pas la tira de cette stupeur provoquée par toutes ces horreurs, et elle vit Conan émerger des ténèbres. À sa vue, elle retrouva sa voix et poussa un cri aigu qui se répercuta jusqu'en bas du tunnel voûté. Le traitement que le Cimmérien avait subi était épouvantable à voir. À chaque pas, il perdait du sang. Son visage était écrasé et meurtri comme s'il avait été frappé avec une canne plombée. Ses lèvres étaient sanguinolentes et du sang coulait le long de son visage d'une blessure au crâne. Il présentait de profondes entailles aux cuisses, aux mollets et aux avant-bras, et de grandes meurtrissures apparaissaient sur ses membres et son corps, produites par les chocs répétés contre le sol de pierre. Mais c'étaient ses épaules, son dos et le haut de sa poitrine qui avaient le plus souffert. La chair était meurtrie, boursouflée et lacérée. La peau pendait en lambeaux comme s'il avait été frappé par des fouets métalliques.

— Oh ;Conan ! sanglota-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

Il n'avait pas assez de souffle pour pouvoir parler.

Mais en s'approchant d'elle ses lèvres écrasées se tordirent pour esquisser quelque chose qui ressemblait vaguement à un sourire farouche. Sa poitrine velue, luisante de sueur et de sang, se soulevait, haletante. Lentement et péniblement, il arriva à lever les bras et à trancher les liens. Puis il retomba en arrière contre le mur et resta ainsi adossé, les jambes largement écartées et parcourues de tremblements. La fille se releva et l'étreignit comme une forcenée, en sanglotant hystériquement.

— Conan, tu es blessé à mort ! Qu'allons-nous faire ?

— Mais, dit-il en haletant, on ne peut pas se battre contre un démon sorti de l'Enfer et s'en tirer indemne avec toute sa peau.

— Où est-il ? chuchota-t-elle. Tu l'as tué ?

— Je ne sais pas. Il est tombé dans un puits. Son corps n'était plus que lambeaux sanglants, mais je ne sais pas si on peut le tuer avec une épée.

— Oh, ton pauvre dos ! gémit-elle, en se tordant les mains.

— Il me fouettait avec un tentacule, grimaça-t-il en poussant un juron comme il faisait un mouvement. Il me coupait comme du fil métallique et me brûlait comme du poison. Mais c'est sa maudite étreinte qui m'empêchait complètement de respirer. C'était pire qu'un python. Si la moitié de mes intestins n'a pas été écrasée, j'en serai le premier étonné !

— Qu'allons-nous faire ? sanglota-t-elle.

Il leva les yeux en l'air. La trappe était fermée. Aucun bruit ne parvenait d'en haut.

— Nous ne pouvons ressortir par la porte secrète, grogna-t-il. Cette pièce est remplie de cadavres, et elle doit certainement être gardée par des soldats. Ils ont dû penser que mon sort était réglé lorsque j'ai été précipité dans cette trappe. Ou alors ils n'ont pas osé me poursuivre dans ce tunnel... Arrache du mur ces pierres précieuses de radium. Alors que je tâtonnais, cherchant mon chemin pour remonter ce corridor, j'ai senti des arches qui s'ouvraient sur d'autres tunnels. Nous suivrons le premier que nous trouverons. Il nous conduira peut-être vers un autre puits, ou bien vers l'air libre. Nous devons tenter notre chance. Nous ne

pouvons pas rester à pourrir ici.

Natala obéit. Alors, tenant la petite source lumineuse dans sa main gauche et son sabre ensanglanté dans la main droite, Conan commença à descendre le corridor. Il avançait lentement, d'une démarche raide, seule sa vitalité animale le maintenait sur pied. Ses yeux injectés de sang semblaient ternis et Natala le voyait de temps à autre lécher involontairement ses lèvres fendues. Elle comprit que ses souffrances étaient terribles. Mais, avec le stoïcisme des sauvages, il ne laissa échapper aucune plainte.

Bientôt la faible lumière éclaira une voûte sombre, et Conan s'engagea sous celle-ci. Natala se contracta, mais la lumière ne révéla qu'un tunnel semblable à celui qu'ils venaient de quitter.

Pendant combien de temps avancèrent-ils ainsi, elle n'en avait aucune idée. Puis ils gravirent un grand escalier et arrivèrent devant une porte de pierre, fermée par une serrure d'or.

Elle hésita, se tournant vers Conan. Le barbare vacillait sur ses jambes. La lumière dans sa main tremblante projetait des ombres fantastiques sur le mur.

— Ouvre la porte, ma fille, murmura-t-il d'une voix épaisse. Les hommes de Xuthal doivent nous attendre, et je ne voudrais pas les décevoir. Par Crom ! je réserve à cette ville un holocauste tel qu'elle n'en a jamais connu !

Elle comprit qu'il délirait à moitié. Aucun bruit ne parvenait de derrière la porte. Prenant les gemmes de radium dans sa main couverte de sang, elle tira le verrou et poussa le panneau vers l'intérieur. Le dos d'une tapisserie aux fils d'or se présenta à son regard. Elle la souleva et regarda prudemment ; son cœur lui serrait la gorge. Elle vit alors une chambre vide au centre de laquelle tintait une fontaine argentée.

La main de Conan se posa lourdement sur son épaule nue.

— Ecarte-toi, ma fille, gronda-t-il. Le festin des épées va commencer !

— Il n'y a personne dans la chambre, répondit-elle. Mais il y a de l'eau...

— Je l'entends. (Il lécha ses lèvres noircies.) Nous allons boire avant de mourir.

Il semblait aveugle. Elle prit sa main souillée de taches sombres et lui fit franchir la porte de pierre. Elle avançait sur la pointe des pieds, s'attendant à voir apparaître à chaque instant une foule de silhouettes jaunes sur le seuil des portes.

— Bois pendant que je monte la garde, murmura-t-il.

— Non, je n'ai pas soif. Etends-toi à côté de la fontaine et je nettoierai tes blessures.

— Et les épées de Xuthal ?

Il passait continuellement son bras sur ses yeux comme pour éclaircir sa vue brouillée.

— Je n'entends personne approcher. Tout est tranquille.

Il se laissa tomber lourdement et plongea son visage sous le jet de cristal, buvant comme s'il n'allait jamais pouvoir se désaltérer. Quand il releva la tête, ses yeux injectés de sang avaient retrouvé un peu de leur éclat normal. Il allongea ses membres puissants sur le sol marbré, ainsi qu'elle le lui avait demandé, mais il garda son sabre dans la main et ses regards épiaient sans cesse les entrées voûtées. Elle baigna sa chair déchirée et pansa les blessures les plus profondes avec des bandes de tissu, arrachées à une tenture de soie. Elle frémit à la vue de son dos. La chair en était décolorée, marbrée et parsemée de taches noir et bleu, ou, quand elle n'était pas à vif, présentait une couleur jaunâtre à soulever le cœur. Et pendant qu'elle le bandait, elle cherchait désespérément une solution à leur problème. S'ils restaient dans cette pièce, ils finiraient par être découverts. Elle ne pouvait savoir si les hommes de Xuthal fouillaient le palais à leur recherche, ou s'ils étaient retournés à leurs rêves.

Comme elle achevait sa tâche, son corps se figea. Sous la tenture qui dissimulait en partie l'alcôve, elle venait d'apercevoir le reflet d'une peau jaune.

Sans rien dire à Conan, elle se leva et traversa à pas de velours la pièce, étreignant son poignard. Son cœur battait à la suffoquer lorsqu'elle écarta prudemment la tenture. Sur la couche reposait une jeune femme jaune, nue, apparemment sans vie. Près de sa main se trouvait une jarre en jade, presque pleine d'un liquide à la couleur dorée particulière. Natala pensa que ce devait

être l'élixir dont avait parlé Thalys, celui qui redonnait vigueur et énergie aux habitants dégénérés de Xuthal. Elle se pencha au-dessus de la forme étendue et saisit la jarre, son poignard toujours dirigé vers le cœur de la jeune fille. Celle-ci ne se réveilla pas.

À présent qu'elle avait la jarre en sa possession, Natala hésita ; bien sûr ce serait la solution la plus sûre pour empêcher la jeune fille endormie de se réveiller et de lancer l'alarme. Mais elle ne pouvait se résoudre à plonger le poignard du Cimmérien dans ce cœur immobile. Finalement, elle rabaissa la tenture et revint vers Conan qui gisait là où elle l'avait laissé, à peine conscient semblait-il.

Elle se pencha et plaça la jarre contre ses lèvres. Il but, mécaniquement au début, puis, soudain avec un vif intérêt. À sa grande surprise, il se redressa et lui prit la jarre des mains. Quand il releva son visage, ses yeux étaient clairs et normaux. L'air hagard et fiévreux qui couvrait ses traits avait pratiquement disparu, et sa voix n'avait plus cette intonation particulière du délire.

— Crom ! Où t'es-tu procuré cela ?

Elle tendit le doigt.

— Dans cette alcôve où dort une gueuse à la peau jaune.

Il pressa sa bouche contre la jarre au liquide doré.

— Par Crom ! dit-il avec un profond soupir ; je sens une nouvelle vie et des forces neuves courir comme un feu sauvage dans mes veines. C'est assurément l'élixir de vie !

Il se leva en ramassant son sabre.

— Nous ferions mieux de retourner dans le couloir, proposa Natala, inquiète. Nous risquons d'être découverts si nous restons ici trop longtemps. Nous pourrions nous cacher là-bas jusqu'à ce que tes blessures se cicatrisent.

— Pas moi ! gronda-t-il. Nous ne sommes pas des rats pour nous cacher dans des réduits obscurs. Nous allons quitter cette ville de démons tout de suite, et personne ne nous en empêchera.

— Mais tes blessures ! gémit-elle.

— Je ne les sens plus, répondit-il. Cette liqueur m'a peut-être donné une vigueur trompeuse, mais je jure que je ne ressens plus aucune souffrance, ni aucune

faiblesse.

Mû par une impulsion subite, il traversa la pièce jusqu'à une fenêtre que Natala n'avait pas remarquée. Par-dessus son épaule, elle regarda au-dehors. Un vent frais agita ses cheveux en broussaille. Au-dessus d'eux apparaissait un ciel de velours sombre, parsemé d'étoiles. Au-dessous, se déployait une étendue de sable imprécise.

— Thalys a dit que la ville n'était qu'un immense palais, dit Conan. Manifestement certaines des salles doivent être construites comme des tours sur les remparts. Celle-ci, par exemple ! La chance a bien guidé nos pas.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle, en regardant avec appréhension par-dessus son épaule.

— Il y a un vase de cristal sur cette table d'ivoire, répondit-il. Remplis-le d'eau et noue un morceau de cette tenture autour de son bec, pour faire une ganse, pendant que je déchire cette tenture.

Elle obéit sans poser de question. Lorsqu'elle eut terminé sa tâche, elle vit Conan lier rapidement ensemble les longues et solides bandes de soie pour en faire une corde dont il attachait l'une des extrémités au pied de la table en ivoire massif.

— Nous allons tenter notre chance avec le désert, dit-il. Thalys a parlé d'une oasis qui se trouvait à un jour de marche vers le sud, et de prairies qui s'étendaient au-delà. Si nous atteignons l'oasis, nous pourrions y demeurer jusqu'à la guérison de mes blessures. Ce vin est un véritable breuvage magique. Il y a seulement quelques instants de cela, je ne valais guère mieux qu'un homme mort. À présent je suis prêt à faire n'importe quoi. Et il me reste suffisamment de soie pour que tu puisses te confectionner un vêtement.

Natala avait oublié sa nudité. Le fait par lui-même ne lui causait aucun débat de conscience, mais sa peau délicate devait être protégée du soleil du désert. Pendant qu'elle drapait le morceau de soie autour de son corps svelte, Conan retourna à la fenêtre dont il écarta avec mépris les barreaux d'or. Puis, attachant l'extrémité de la corde de soie restée libre autour des hanches de Natala et lui recommandant de se tenir avec ses deux mains, il l'aida à passer par la fenêtre et la fit

glisser jusqu'à terre le long d'un mur de plus de trente pieds. Elle se dégagea de la ganse et, ramenant la corde jusqu'à lui, il y attacha les jarres contenant de l'eau et du vin, et les fit descendre jusqu'à elle. Puis il la rejoignit, en glissant doucement à la force des poignets.

Celle-ci poussa alors un soupir de soulagement. Ils étaient seuls au pied du grand mur, les étoiles pâlisant au-dessus d'eux et le désert nu s'étendant devant eux. Elle ne savait pas quels périls pouvaient les attendre encore, mais son cœur tressaillait d'allégresse d'avoir enfin quitté cette ville de fantômes irrédelle.

— Ils trouveront peut-être la corde, grogna Conan, en suspendant les précieuses jarres sur ses épaules, non sans sursauter à leur contact sur sa peau meurtrie. Même, il est possible qu'ils nous poursuivent. Mais d'après ce que Thalys a dit, j'en doute. Voici le sud. (Son bras musclé et bruni indiqua la route.) Donc l'oasis se trouve quelque part dans cette direction. En avant !

Prenant la main de Natala avec une prévenance inhabituelle chez lui, Conan avança à travers les sables, accordant son pas à celui plus petit de sa compagne. Ils ne se retournèrent pas pour regarder, derrière eux, la ville silencieuse, plongée dans ses méditations rêveuses et sinistres.

— Conan, risqua Natala finalement, lorsque tu t'es battu avec le monstre et que, plus tard, tu as remonté le couloir, as-tu aperçu... Thalys ?

Il secoua la tête.

— Le couloir était sombre, mais il était vide.

Elle frissonna.

— Elle m'a torturée... cependant j'ai pitié d'elle.

— Nous avons reçu un chaleureux accueil dans cette ville maudite, grogna-t-il. (Puis sa gaieté farouche réapparut.) Eh bien, ils se souviendront de notre visite pendant longtemps, j'imagine. Ils auront pas mal de cervelles, d'intestins et de sang à enlever de leurs carreaux de marbre. Et si leur dieu est toujours en vie, il doit avoir plus de blessures que moi. Après tout, nous nous en tirons à bon compte. Nous avons du vin, de l'eau et de grandes chances d'atteindre une région habitable, bien que j'aie l'air d'avoir passé à travers un

hachoir à viande et que tu aies un douloureux...

— Tout ceci est de ta faute, l'interrompit-elle. Si tu n'avais pas regardé aussi longtemps, avec des yeux si admiratifs, cette chatte stygienne...

— Par Crom et tous ses démons ! jura-t-il. Quand bien même les océans engloutiraient le monde, les femmes trouveraient encore le temps d'être jalouses. Que le diable emporte leur suffisance ! Est-ce moi qui ai demandé à la Stygienne de tomber amoureuse de moi ? Après tout, ce n'était qu'un être humain !

Chapitre III

Les tambours de Tombaiku

Finale­ment Conan retourne vers les pays hyboriens. Cherchant une nouvelle occupation, en tant que condottiere, il rallie l'armée de mercenaires qu'un Zingaran, le prince Zapayo da Kova, est en train de lever pour Argos. Argos et Koth sont en guerre avec la Stygia. Selon leur plan, les forces mercenaires d'Argos doivent envahir la Stygia par le nord, pendant que l'armée d'Argos pénétrera par le sud, venant de la mer. Cependant, Koth signe une paix séparée avec la Stygia et l'armée mercenaire se retrouve prise au piège dans la Stygia septentrionale entre deux forces ennemies. Une fois de plus, Conan fait partie des rares survivants. S'enfuyant à travers le désert avec un jeune soldat aquilonien, Amalric, il est capturé par les nomades du désert, cependant qu'Amalric réussit à s'échapper.

I

Trois hommes étaient accroupis auprès du trou d'eau, sous un ciel crépusculaire qui colorait le désert d'un chatolement de rouge et de terre d'ombre. L'un était blanc, et son nom était Amalric. Les deux autres étaient des Ghanatas, leurs guenilles cachaient mal leurs maigres carcasses noires. Certains les appelaient Gobir et Saidu. Ils ressemblaient à des vautours, ainsi accroupis à côté du trou d'eau.

Non loin d'eux, un chameau broutait bruyamment, tandis que deux chevaux harassés fouillaient en vain le sable de leur museau. Les hommes mangeaient avec avidité des dattes sèches. Les hommes à la peau noire étaient uniquement attentifs au travail de leurs mâchoires, tandis que l'homme blanc jetait de temps à autre un regard vers le ciel rouge sombre ou vers l'horizon monotone, où les ombres s'amoncelaient et devenaient plus épaisses. Il fut le premier à apercevoir le cavalier qui arrivait au galop et qui tira sur les rênes avec une secousse qui fit se cabrer son coursier.

Le cavalier était un géant dont la peau, modérément foncée, les lèvres épaisses et les narines épatées révélaient une forte prédominance de sang noir. Ses amples pantalons de soie, serrés autour de ses chevilles nues, étaient maintenus par une large ceinture enroulée plusieurs fois autour de son ventre énorme. Cette ceinture retenait aussi un cimeterre à la pointe étincelante, que peu d'hommes auraient pu manier d'une seule main. Ce cimeterre avait fait la renommée de l'homme qui était connu partout où se trouvaient les fils du désert à la peau brune. Il s'appelait Tilutan, et il était la fierté des Ghanatas.

En travers de sa selle, il y avait une forme molle qui pendait. La respiration des Ghanatas se fit sifflante entre leurs dents lorsqu'ils aperçurent l'éclat des membres blancs. C'était une jeune fille blanche qui pendait ainsi, le visage tourné contre la selle, en travers des arçons de Tilutan, et son ample chevelure flottait sur les étriers en une grande ondulation noire.

Le géant noir grimaça et l'on aperçut le bref éclat de ses dents blanches. Puis il jeta sa captive sur le sol où, inconsciente, elle resta étendue sans un mouvement.

Instinctivement Gobir et Saidu se tournèrent vers Amalric, pendant que Tilutan l'observait, toujours assis sur sa selle : trois hommes noirs contre un seul Blanc. L'entrée d'une femme blanche dans le tableau avait apporté un changement subtil dans l'atmosphère.

Amalric était le seul, apparemment, à ne pas avoir conscience de cette tension. D'un air absent, il ramena en arrière ses cheveux blonds et jeta un regard indifférent vers la silhouette inerte de la jeune fille. Si ses yeux gris brillèrent d'un bref éclat, les autres ne s'en aperçurent pas.

Tilutan sauta à bas de son cheval et lança avec mépris les rênes à Amalric.

— Occupe-toi de mon cheval, dit-il. Par Jhil ! je n'ai rencontré aucune antilope du désert, mais j'ai trouvé cette jolie pouliche. Elle avançait d'un pas chancelant à travers les dunes de sable, et elle s'est écroulée juste comme je m'approchais. Je pense qu'elle s'est évanouie d'épuisement et de soif. Otez-vous de là, chacals, que je puisse lui donner à boire.

Le géant noir allongea la fille à côté du trou d'eau et commença par humecter son visage et ses poignets, puis il versa de l'eau, goutte à goutte, entre ses lèvres desséchées. Bientôt elle se mit à gémir et à s'agiter. Gobir et Saidu s'accroupirent, les mains posées sur leurs genoux, la regardant par-dessus l'énorme épaule de Tilutan. Amalric était resté légèrement à l'écart ; son intérêt paraissait seulement fortuit.

— Elle revient à elle, annonça Gobir.

Saidu ne dit rien, mais lécha ses lèvres épaisses.

Le regard d'Amalric parcourut avec indifférence la forme prostrée, depuis les sandales déchirées jusqu'à la couronne de cheveux d'un noir éclatant. Le seul vêtement de la jeune fille consistait en une courte robe de soie, ceinte à la taille. Celle-ci laissait nus ses bras, son cou et une partie de ses seins, et elle se terminait à plusieurs centimètres au-dessus de ses genoux. Les yeux des Ghanatas restaient posés sur les endroits découverts de son corps, avec une intensité dévorante, s'attachant aux tendres contours, enfantins par leur blanche douceur, bien qu'ils possédassent déjà les rondeurs de la féminité en train de s'épanouir.

Amalric haussa les épaules.

— Après Tilutan, ce sera le tour de qui ? demanda-t-il négligemment.

Deux têtes décharnées se tournèrent vers lui. Des yeux injectés de sang roulèrent à cette question. Puis les deux hommes noirs se retournèrent et se fixèrent l'un l'autre. Brusquement une rivalité électrisant l'atmosphère s'instaura entre eux.

— Ne vous battez pas, leur conseilla Amalric. Jouez-la aux dés.

Sa main sortit de dessous sa tunique déchirée et il jeta à terre une paire de dés qui roulèrent devant eux. Une main ressemblant à une griffe s'en empara.

— Oui ! accepta Gobir ! Jouons-la aux dés... après Tilutan, au vainqueur !

Amalric jeta un coup d'œil vers le géant noir qui était toujours penché vers sa captive, redonnant vie à son corps épuisé. Puis les paupières aux longs cils de la jeune fille s'entrouvrirent ; des yeux d'un violet profond fixèrent avec étonnement le visage de l'homme noir qui la regardait. Une exclamation sonore de plaisir s'échappa des lèvres épaisses de Tilutan. Tirant un flacon de sa ceinture, il le pressa contre ses lèvres : alors, mécaniquement, elle but le vin. Amalric évita le regard qu'elle jetait autour d'elle. Il était le seul homme blanc pour trois Noirs – et n'importe lequel d'entre eux le valait.

Gobir et Saidu étaient penchés au-dessus des dés. Saidu les prit dans le creux de sa main, souffla sur eux pour attirer la chance, les agita puis les lança. Deux têtes de vautours se penchèrent sur les cubes qui tournaient sous la faible clarté. Et au même moment, Amalric dégaina et frappa. La lame s'enfonça, à travers un cou maigre, sectionnant la trachée-artère. Gobir, la tête retenue par quelques filaments seulement, s'effondra sur les dés dans un jet de sang.

Simultanément, Saidu, avec l'extrême rapidité d'un homme du désert, se redressa sur ses pieds, dégaina et porta un coup furieux vers la tête du meurtrier. Amalric eut à peine le temps de parer le coup avec son épée brandie. Le cimeterre en sifflant fit retomber la lame droite sur la tête de l'homme blanc, l'assommant à moitié, au point que son épée lui échappa des mains. Reprenant ses esprits, il lança ses deux bras autour de

Saidu, l'amenant à un corps à corps où il ne pouvait plus faire usage de son cimeterre. Sous les guenilles de l'homme du désert, le mince corps nerveux était fort comme l'acier.

Tilutan, comprenant immédiatement la situation, avait rejeté la fille sur le côté et s'était levé en poussant un rugissement. Il s'élança vers les lutteurs, chargeant avec la puissance d'un taureau, son grand cimeterre étincelant dans sa main. Amalric le vit venir, et sa chair frémit. Saidu lui lançait des bourrades et se débattait, gêné par le cimeterre qu'il cherchait toujours, en vain, à retourner contre son adversaire. Leurs pieds virevoltaient et s'enfonçaient dans le sable ; leurs corps s'écrasaient l'un contre l'autre. Amalric abattit son talon chaussé d'une sandale sur le torse nu du Ghanata et il sentit les os céder. Saidu hurla et se plia convulsivement. Les deux hommes trébuchèrent comme des ivrognes, juste comme Tilutan frappait avec un vaste mouvement de ses puissantes épaules. Amalric sentit le fer lui râper la partie inférieure du bras, puis s'enfoncer profondément dans le corps de Saidu. Le plus petit des Ghanatas poussa un hurlement d'agonie. Un sursaut convulsif le libéra de l'étreinte d'Amalric.

Tilutan rugit un juron furieux, et retira avec un violent effort son épée du corps de l'homme agonisant qu'il repoussa sur le côté. Avant qu'il n'ait pu frapper à nouveau, Amalric, frémissant de toute sa chair devant cette grande lame courbe terrifiante, l'avait saisi à bras-le-corps.

Le désespoir envahit Amalric lorsqu'il se rendit compte de la force du Noir. Tilutan fut plus avisé que Saidu. Il laissa tomber son cimeterre et, avec un beuglement, attrapa la gorge d'Amalric de ses deux mains. Les longs doigts noirs l'emprisonnèrent, tel un collier de fer. Amalric, s'efforçant vainement de se libérer de leur étreinte, tomba à terre sous la poussée du corps énorme du Ghanata qui le cloua au sol. Amalric fut secoué comme un rat entre les mâchoires d'un chien. Sa tête fut sauvagement frappée contre le sol. Comme au milieu d'un brouillard rouge, il voyait la face furieuse du Noir, ses lèvres épaisses déformées par un rictus sauvage de haine, ses dents brillant de

tout leur éclat.

— Tu la voulais, chien de Blanc ! grogna le Ghanata, rendu fou furieux par la rage et la convoitise. Arrgh ! Je vais te rompre le cou ! Je vais t'arracher la gorge ! Je... mon cimenterre ! Je vais te trancher la tête et je la forcerai à l'embrasser ensuite !

La tête d'Amalric heurta brutalement le sable dur, puis Tilutan, dans un excès de colère meurtrière, redressa à demi son adversaire et le lança de nouveau contre le sol. Se relevant, le Noir courut, se baissa et ramassa son cimenterre à l'endroit où il gisait, dessinant un large croissant d'acier dans le sable. Hurlant, en proie à une féroce exaltation, il se retourna et revint en chargeant, brandissant sa lame. Amalric – étourdi, assommé et ébranlé par le traitement qu'il venait de subir – se releva pour l'affronter.

La ceinture de Tilutan s'était défaite durant le corps à corps et pendait sous ses pieds. Il trébucha, fit un faux pas et tomba la tête la première, tendant les bras en avant pour se protéger. Le cimenterre s'échappa de sa main.

Amalric, galvanisé, s'empara du cimenterre des deux mains et avança d'un pas incertain. Le désert tangua vertigineusement sous ses pieds. Dans le brouillard indistinct qui flottait devant lui, il vit le visage de Tilutan s'affaïsser devant l'imminence de son sort. Sa large bouche s'ouvrit, le blanc de ses globes oculaires roula. Le Noir s'immobilisa sur un genou et une main, comme s'il ne pouvait faire un mouvement de plus. Alors le cimenterre s'abattit, tranchant la tête ronde sous le menton. Amalric eut confusément conscience d'une tête noire, séparée par une ligne rouge qui s'agrandissait, disparaissant dans les ténèbres intenses. Puis l'obscurité fondit sur lui.

Quelque chose de froid et de doux touchait le visage d'Amalric avec une agréable persistance. Il tâtonna en aveugle, et sa main se referma sur quelque chose de chaud, de ferme et de rebondi. Sa vue se clarifiant, il aperçut un doux visage ovale, bordé de cheveux noirs brillants. Plongé dans un intense ravissement, il le regarda, sans rien dire, s'attardant avidement sur le détail des lèvres rouges et pleines, des yeux violet foncé, et de la gorge d'albâtre. Avec un sursaut

involontaire, il se rendit compte que la vision lui parlait d'une voix douce et musicale. Les paroles lui étaient inconnues, bien que recelant une familiarité trompeuse. Une main menue et blanche passait doucement un morceau de tissu imbibé d'eau sur ses tempes douloureuses et sur son visage. Tout étourdi, il se redressa et s'assit.

C'était la nuit, les cieux étaient éclaboussés d'étoiles. Le chameau était toujours en train d'avaler gloutonnement sa nourriture ; un cheval hennissait interminablement. Non loin de là, gisait un corps, dont la tête fracassée baignait dans une horrible flaque de sang et de cervelle.

Amalric releva les yeux vers la fille toujours agenouillée à côté de lui et qui lui parlait dans une langue suave et inconnue. Comme les brumes se dissipaient de son cerveau, il commença à la comprendre. Se remémorant les langues à demi oubliées qu'il avait apprises et parlées dans le passé, il se souvint d'une langue en usage dans une école de lettrés, dans une province du sud de Koth.

— Qui êtes-vous, jeune fille ? demanda-t-il lentement en butant sur les mots, emprisonnant une petite main dans ses propres doigts engourdis.

— Je suis Lissa.

Le nom fut prononcé avec un léger zézayement. Il lui fit l'effet du doux clapotis d'un ruisseau.

— Je suis heureuse que vous ayez repris connaissance, poursuivit-elle. Je redoutais que vous ne soyez mort.

— Un peu plus et je l'aurais été, murmura-t-il, en jetant un regard vers l'effrayante forme étendue à terre et qui avait été Tilutan.

La fille en frissonnant refusa de suivre son regard. Sa main trembla, et ainsi, près d'elle, Amalric pensa qu'il pouvait sentir les rapides pulsations de son cœur.

— C'était horrible, balbutia-t-elle. Cela ressemblait à un cauchemar effrayant. La fureur... et les coups... le sang...

— Cela aurait pu être pire, grogna-t-il.

Elle semblait sensible au moindre changement d'inflexion de sa voix ou de son humeur. Sa main restée libre se glissa timidement vers la sienne.

— Je ne voulais pas vous blesser. Vous avez été très brave de risquer ainsi votre vie pour une personne qui vous était étrangère. Vous êtes aussi noble que les chevaliers du Nord dont j'ai lu les exploits.

Il lui jeta un bref regard. Ses grands yeux clairs rencontrèrent les siens. Il réfléchissait à la pensée qu'elle venait d'exprimer. Il voulut dire quelque chose, puis se ravisa et posa une autre question.

— Que faisiez-vous dans le désert ?

— Je venais de Gazai, répondit-elle. Je... je fuyais. Je n'aurais pas pu résister encore bien longtemps. Le sol était brûlant, désolé et monotone, et je ne voyais que du sable, du sable... et le ciel d'un bleu éclatant. Le sable brûlait mes pieds, et mes sandales avaient vite été mises en pièces. J'avais tellement soif, et ma gourde était vide. À un moment donné, j'ai voulu faire demi-tour vers Gazai, mais toutes les directions se ressemblaient. Je ne savais plus quel chemin suivre. J'ai eu terriblement peur et je me suis mise à courir dans la direction que je croyais être celle de Gazai. Je ne me souviens pas de grand-chose après cela. J'ai couru jusqu'à ce que je ne puisse plus aller plus loin.

» J'ai dû rester étendue sur le sable brûlant pendant un moment. Je me souviens m'être relevée et avoir en chancelant continué à marcher. Vers la fin, j'ai cru entendre quelqu'un appeler et j'ai aperçu un homme noir sur un cheval noir qui galopait vers moi. Ensuite, je ne me souviens plus de rien... jusqu'à ce que je reprenne connaissance et me trouve allongée, ma tête posée sur les genoux de cet homme, pendant qu'il me faisait boire du vin. Puis il y a eu des exclamations, le bruit d'une lutte. (Elle frissonna.) Lorsque tout a été terminé, j'ai rampé vers l'endroit où vous étiez étendu comme mort et j'ai essayé de vous ranimer.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle sembla très embarrassée.

— Pourquoi ? (Elle s'agita.) Mais... vous étiez blessé... et... c'est ce que n'importe qui aurait fait. De plus, j'avais compris que vous vous étiez battu pour me protéger de ces hommes noirs. Les gens de Gazai ont l'habitude de dire que la race noire est perverse et qu'ils s'attaquent aux gens sans défense.

— Ce n'est pas exclusif à la race noire, murmura

Amalric. Où se trouve Gazai ?

— Pas à une très grande distance, répondit-elle. J'ai marché pendant tout un jour... mais ensuite, je ne sais pas pendant combien de temps l'homme noir m'a portée, après qu'il m'a trouvée. Cependant, il a dû me découvrir au coucher du soleil, aussi n'a-t-il pas pu faire un long trajet.

— Dans quelle direction ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Je me suis dirigée vers l'est quand j'ai quitté la ville.

— La ville ? murmura-t-il. À un jour de marche d'ici ? J'aurais cru qu'il n'y avait que le désert sur des milliers de miles.

— Gazai se trouve dans le désert, répondit-elle. Elle a été construite au milieu des palmeraies d'une oasis.

Ecartant la jeune fille, il se mit debout, jurant doucement alors qu'il palpait sa gorge dont la peau était toute contusionnée et lacérée. Il examina les trois Noirs tour à tour, ne trouvant aucune trace de vie en eux. Puis, un par un, il les traîna à une courte distance de là, dans le désert. Quelque part, les chacals commencèrent à glapir. Revenant vers le point d'eau où la jeune fille était restée patiemment assise, il lança une imprécation en ne trouvant que l'étalon noir de Tilutan auprès du chameau. Les autres chevaux avaient rompu leurs longes et s'étaient enfuis durant le combat.

— Pourquoi t'enfuyais-tu ? demanda-t-il brusquement. Es-tu une esclave ?

— Nous n'avons pas d'esclaves à Gazai, répondit-elle. Oh ! j'étais si lasse... si lasse de cette éternelle monotonie. Je voulais découvrir le monde extérieur. Dis-moi, de quel pays viens-tu ?

— Je suis né dans les collines occidentales d'Aquilonia, répondit-il.

Elle battit des mains comme une enfant ravie.

— Je sais où cela se trouve ! Je l'ai vu sur les cartes. C'est le pays qui se trouve le plus à l'ouest des royaumes hyboriens. Son roi est Epeus, le porteur de l'Epée.

Amalric éprouva une grande secousse. Sa tête se redressa vivement, et il regarda vers sa compagne.

— Epeus ? Mais, Epeus est mort depuis neuf cents ans. Le nom du roi actuel est Vilerus.

— Oh ! bien sûr, dit-elle avec embarras. Je suis stupide. Bien sûr, Epeus a été roi, il y a neuf siècles de cela, comme tu viens de le dire. Mais parle-moi... parle-moi du monde !

— Mais c'est une question immense ! répondit-il, embarrassé. Tu n'as jamais voyagé ?

— C'est la première fois que je me trouve hors de vue des murs de Gazai, déclara-t-elle.

Son regard était fixé sur la courbe de ses seins, blancs comme la neige. Il n'était pas, pour le moment, intéressé le moins du monde par le récit de ses aventures. Gazai aurait bien pu être l'Enfer, cela lui importait peu.

Il voulut dire quelque chose, puis, se ravisant, il la prit rudement dans ses bras, tendant ses muscles en prévision de la lutte qui ne pourrait manquer de s'ensuivre. Mais il ne rencontra aucune résistance. Son doux corps consentant se retrouva sur ses genoux, et elle leva les yeux vers lui avec une légère expression de surprise, mais sans aucune peur ni le moindre embarras. Elle aurait pu être tout aussi bien un enfant se soumettant à un nouveau jeu. Quelque chose dans son regard franc le troubla. Si elle avait crié, pleuré, s'était débattue, ou avait souri sciemment, il aurait su comment agir avec elle.

— Au nom de Mitra, qui donc es-tu, jeune fille ? demanda-t-il sur un ton dur. Tu n'es pas affectée par le soleil et jouer un certain jeu avec moi t'indiffère. Tes paroles montrent que tu n'es pas une fille de la campagne simplette, innocente du fait de son ignorance. Pourtant tu sembles ne rien savoir du monde et de ses manières.

— Je suis une fille de Gazai, répondit-elle d'un ton fatal. Si tu connaissais Gazai, peut-être comprendrais-tu.

Il l'enleva de ses genoux et il la fit s'asseoir sur le sable. Puis, se levant, il alla chercher une couverture de selle et l'étendit à son intention.

— Dors, Lissa, dit-il, d'une voix durcie par des sentiments contradictoires. Demain je me propose de découvrir ta ville de Gazai.

À l'aube ils se mirent en route vers l'ouest. Amalric

avait installé Lissa sur le chameau et lui avait montré comment garder son équilibre. Elle se cramponna à la selle de ses deux mains, révélant par là qu'elle ne connaissait rien à la monte des chameaux. Ce nouveau fait surprit le jeune Aquilonien. Une fille élevée dans le désert qui n'avait jamais encore monté un chameau et qui, jusqu'à la nuit dernière, n'avait jamais monté, ou été portée, sur un cheval !

Amalric lui avait confectionné une sorte de manteau. Elle le mit sans poser de question, ni demander d'où il provenait... l'acceptant comme elle acceptait toutes les choses qu'il faisait pour elle, avec une reconnaissance aveugle, sans en demander la raison. Amalric ne lui révéla pas que la soie qui la protégeait du soleil avait autrefois couvert la peau noire de son ravisseur.

Comme ils faisaient route, de nouveau, elle le supplia de lui parler du monde, comme un enfant réclame une histoire.

— Je sais que Aquilonia se trouve fort loin de ce désert, dit-elle. La Stygia s'étend entre ces deux contrées ainsi que le pays de Shem, et d'autres régions encore. Comment se fait-il que tu te trouves ici, si loin de ta patrie ?

Il continua de galoper, silencieux, pendant un moment, sa main tenant la longe du chameau.

— Les royaumes d'Argos et de Stygia sont en guerre, dit-il brusquement. Koth s'est trouvée mêlée à celle-ci. Les Kothiens proposèrent une invasion simultanée de la Stygia. Argos leva une armée de mercenaires qui s'embarqua sur des navires. Ceux-ci firent voile vers le sud en longeant la côte. Dans le même temps, l'armée de Koth devait envahir la Stygia, à partir du continent. Je faisais partie de cette armée de mercenaires d'Argos. Nous avons rencontré la flotte stygienne et l'avons défaite, la repoussant dans le port de Khemi. Nous aurions dû débarquer, piller la ville et avancer vers l'intérieur des terres, en suivant le cours du Styx, mais notre amiral fut trop prudent. Notre chef était le prince Zapayo da Kova, un Zingaran.

» Nous avons croisé vers le sud, jusqu'à ce que nous arrivions devant les côtes de Kush, recouvertes par la jungle. Là nous avons débarqué et les vaisseaux ont mouillé dans la baie, pendant que l'armée se dirigeait

vers l'est, longeant la frontière stygienne, brûlant et pillant au cours de sa progression. Nous avions l'intention d'obliquer vers le nord à un certain moment et de nous enfoncer au cœur de la Stygia pour rallier l'armée de Koth qui venait du nord.

» Puis la nouvelle que nous avons été trahis nous est parvenue. Koth avait signé une paix séparée avec les Stygiens. Une armée stygienne faisait route vers le sud pour nous intercepter, pendant qu'une autre se trouvait déjà derrière nous, empêchant toute retraite vers la côte.

» Le prince Zapayo, de fureur, conçut l'idée folle de marcher vers l'est, dans l'espoir de longer la frontière stygienne et d'atteindre finalement les régions orientales de Shem. Mais l'armée venue du nord nous rejoignit. Nous nous sommes préparés à la bataille et nous nous sommes battus.

» Durant toute la journée, nous avons combattu et nous les avons mis en déroute, les repoussant vers leur campement. Mais, le lendemain, l'armée lancée à notre poursuite arriva de l'ouest. Prise entre deux feux, notre armée ne pouvait résister. Nous avons été brisés, détruits, anéantis. Peu réussirent à s'enfuir. À la tombée de la nuit, je me frayai un chemin avec mon compagnon, un Cimmérien appelé Conan – une véritable force de la nature avec la vigueur d'un taureau.

» Nous nous sommes dirigés vers le sud, nous enfonçant dans le désert, parce que nous ne pouvions suivre une autre direction. Conan était déjà venu dans cette partie du monde et pensait que nous avions des chances d'en réchapper. Loin vers le sud, nous avons trouvé une oasis, mais des cavaliers stygiens étaient lancés à notre poursuite. Nous avons fui de nouveau, d'oasis en oasis, mourant de faim et de soif, jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans une région désolée, inconnue, où le soleil éclatant dardait ses rayons sur les dunes de sable nu. Nous avons continué jusqu'à ce que nos chevaux soient complètement épuisés, et nous-mêmes délirions à moitié.

» Puis, une nuit, nous avons aperçu des feux. Nous nous sommes dirigés vers eux, dans l'espoir de trouver des amis. Dès que nous sommes arrivés à leur portée,

une volée de flèches nous a accueillis. Le cheval de Conan a été touché et s'est cabré, désarçonnant son cavalier. Son cou a dû se rompre comme une branche morte, car il n'a plus bougé. J'ai pu m'enfuir, je ne sais comment, dans l'obscurité, bien que mon cheval soit mort sous moi. Je n'ai fait qu'entrevoir mes attaquants – des hommes bruns, grands, maigres, portant d'étranges vêtements barbares.

» J'ai continué à pied à travers le désert et suis tombé sur ces trois vautours que tu as vus hier. C'étaient de véritables chacals... des Ghanatas, faisant partie d'une tribu de brigands au sang mêlé et Mitra seul sait quoi d'autre encore ! La seule raison pour laquelle ils ne m'ont pas tué était que je ne possédais rien qu'ils puissent me voler ! Pendant un mois, j'ai voyagé et volé avec eux, parce que je ne pouvais rien faire d'autre.

— Je ne savais pas que c'était comme cela, murmura-t-elle. On disait qu'il y avait des guerres au-dehors et que le monde était cruel. Mais cela me semblait être un rêve, très lointain. À t'entendre parler de trahison et de batailles, j'ai presque l'impression d'assister à tout cela.

— Aucune armée ennemie n'a jamais marché contre Gazai ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Les pistes qu'empruntent les hommes passent très au large de Gazai. Parfois j'ai aperçu des points noirs qui avançaient en ligne à l'horizon, et les anciens m'ont dit que c'étaient des armées qui allaient à la guerre. Mais elles ne s'approchèrent jamais de Gazai.

Amalric éprouva un léger sentiment de malaise. Ce désert, apparemment dépourvu de vie, abritait néanmoins quelques-unes des tribus les plus féroces de la terre : les Ghanatas, qui se déplaçaient en général plus à l'est ; les Tibus, guerriers masqués, qui devaient vivre, estima-t-il, davantage vers le sud ; et quelque part, au loin, vers le sud-ouest, s'étendait l'empire à demi mythique de Tombalku, dominé par une race cruelle et barbare. Il était étrange qu'une ville située en plein milieu de ce pays sauvage n'ait jamais été inquiétée par toutes ces tribus, au point que l'un de ses habitants ne connaisse même pas la signification du

mot « guerre ».

Comme il tournait son regard ailleurs, d'étranges pensées l'assaillirent. La fille avait-elle été atteinte par le soleil ? Etait-elle un démon ayant pris la forme d'une femme, venue dans le désert pour le séduire et l'entraîner vers un sort mystérieux ? Un regard vers la fille qui se retenait d'une manière enfantine à la plus haute pointe de la selle du chameau lui fit un instant oublier ces pensées. Puis, de nouveau, le doute l'envahit. Etait-il ensorcelé ? Lui avait-elle jeté un charme ?

Ils avancèrent régulièrement dans la direction de l'ouest, ne s'arrêtant au milieu du jour que pour manger des dattes et boire de l'eau. Pour l'abriter du soleil brûlant, Amalric construisit un abri fragile au moyen de son épée et de son fourreau, sur lequel il étendit des couvertures de selle. Harassée et engourdie par la démarche balancée et déhanchée du chameau, elle ne put descendre qu'avec son aide. Comme il sentait dans ses bras la voluptueuse douceur de son corps délicat, le feu brûlant de la passion le dessécha. Il resta un moment immobile, enivré par la proximité de son corps, avant de la déposer à terre à l'ombre de cette tente de fortune.

Il ressentit presque de la colère devant le regard innocent qui croisa le sien, en constatant la docilité avec laquelle elle livrait son jeune corps à ses mains. C'était en vérité comme si elle était inconsciente des choses qui pouvaient lui causer du préjudice. Sa confiance innocente lui faisait honte et provoquait en lui une rage sans remède.

Il ne sentit pas le goût des dattes qu'il mangeait. Ses yeux brûlaient en se posant sur elle, buvant avidement chaque détail de son corps jeune et souple. Elle semblait aussi ignorante de ses investigations qu'une enfant. Quand il la prit pour la remettre sur le chameau, et que ses bras à elle, instinctivement, enlacèrent son cou, il frissonna. Mais il la hissa sur sa monture et, une nouvelle fois, ils reprirent leur route.

II

Ce fut juste avant le coucher du soleil que Lissa

tendit le doigt et s'écria :

— Regardez ! Les tours de Gazai !

Aux confins du désert, il les aperçut... des flèches et des minarets se dressaient en une grappe vert de jade sur l'azur bleuté. S'il n'avait pas eu la fille à ses côtés, il aurait pensé que c'était une ville fantôme, produite par un mirage. Il regarda vers Lissa avec curiosité. Elle ne montrait aucun signe de joie exubérante à l'idée de rentrer chez elle. Elle soupira et ses fines épaules semblèrent s'affaïsser.

Comme ils approchaient, les détails se précisèrent devant lui. Les murs qui ceignaient les tours surgissaient brusquement des sables du désert. Et Amalric constata que la muraille tombait en ruine en de nombreux endroits. Les tours, également, étaient en bien mauvais état. Des toitures s'étaient effondrées ; des trous étaient visibles dans les murs crénelés ; des flèches étaient penchées, chancelantes. La panique l'envahit. S'avavançait-il vers la cité de la mort, conduit par un vampire ? Un rapide coup d'œil le rassura. Aucun démon ne pouvait se cacher sous ce corps si divinement modelé. Lissa le regarda avec une étrange et soucieuse interrogation dans ses yeux profonds ; indécise, elle se tourna vers le désert puis, avec un profond soupir, se retourna pour regarder vers la ville, comme si elle s'abandonnait à un désespoir fataliste.

À présent, à travers les brèches de la muraille vert de jade, Amalric voyait des gens aller et venir à l'intérieur de la ville. Personne ne les interpella lorsqu'ils passèrent par une large brèche du mur et qu'ils débouchèrent dans une grande rue. Vue de près, illuminée par le soleil qui déclinait, la décadence de la cité était encore plus évidente. L'herbe poussait dru dans les rues, sortant à travers les pavés disjoints et brisés ; elle poussait en véritables touffes sur les petites places. Rues et ruelles étaient pareillement obstruées par des amoncellements de pierres tombées des toits et des murs. Ça et là, les ruines d'une maison avaient été nettoyées et l'espace ainsi dégagé reconverti à la culture des légumes.

Des coupoles se dressaient, fêlées et ternies. Des portails béaient, n'ayant plus de portes. Partout, la ruine avait posé sa marque. Puis Amalric aperçut un

bâtiment dont la flèche était intacte : c'était une tour cylindrique, d'un rouge brillant, qui se dressait dans la partie la plus au sud-est de la ville. Elle étincelait au milieu des ruines. Amalric la désigna du doigt.

— Pourquoi cette tour est-elle moins en ruine que les autres ? demanda-t-il.

Lissa devint blême, trembla et saisit convulsivement sa main.

— Ne parle pas de cela ! chuchota-t-elle. Ne regarde pas vers elle... ne pense même pas à elle !

Amalric fronça les sourcils ; l'insinuation non explicite de ses paroles venait de transformer, d'une certaine manière, l'aspect de la mystérieuse tour. À présent, elle évoquait la tête d'un serpent dressé au milieu de la ruine et de la désolation. De petites taches noires – un vol de chauves-souris – jaillirent des hautes ouvertures sombres et se répandirent dans le ciel.

Le jeune Aquilonien regarda avec méfiance autour de lui. Après tout, rien ne l'assurait que les habitants de Gazai allaient l'accueillir d'une façon amicale. Il voyait des gens aller et venir sans hâte dans les rues. Quand ils s'arrêtaient et le regardaient fixement, sa chair, pour une obscure raison, frissonnait. C'étaient des hommes et des femmes aux traits bienveillants et au regard doux. Mais leur intérêt semblait si léger – si vague et si impersonnel. Ils ne firent pas le geste de s'approcher ou de vouloir lui parler. Cela avait l'air d'être la chose la plus commune au monde qu'un cavalier en armes venant du désert pénétre dans leur ville. Pourtant, Amalric savait que tel n'était pas le cas, et la façon banale avec laquelle le peuple de Gazai l'accueillait provoqua en lui un léger malaise.

Lissa leur parla, désignant Amalric, dont elle souleva la main, comme un enfant affectionné.

— Voici Amalric d'Aquilonia, qui m'a sauvée du peuple noir et qui m'a reconduite jusqu'ici.

Un murmure poli de bienvenue s'éleva de la foule, et plusieurs personnes s'approchèrent pour lui tendre la main. Amalric pensa qu'il n'avait jamais vu de tels visages, aussi neutres et aussi bienveillants. Leurs yeux étaient doux et bons, ne reflétant aucune peur, ni aucune surprise. Pourtant ce n'étaient pas des yeux de bovins stupides. Ils faisaient plutôt penser aux yeux de

personnes plongées dans leurs rêves.

Leur regard fixe lui donnait une impression d'irréalité ; il entendait à peine ce qu'on lui disait. Son esprit était préoccupé par l'étrangeté de la situation. Ces gens paisibles, plongés dans leurs rêves, vêtus de tuniques de soie et de légères sandales, se déplaçaient sans but précis parmi les ruines ternies. Un paradis d'illusion engendré par le lotus ? D'une certaine manière, cette sinistre tour rouge lançait une note discordante.

L'un des hommes, au visage doux et rond, avec une chevelure argentée, dit :

— Aquilonia ? Il y a eu une invasion... menée par le roi Bragorus de Nemedi. Nous l'avons appris. Comment se déroule la guerre ?

— Il a été repoussé, répondit brièvement Amalric, en refrénant un frisson.

Neuf cents ans s'étaient écoulés depuis que Bragorus avait fait franchir à ses lanciers les marches d'Aquilonia.

Son interrogateur ne le pressa pas d'autres questions. Les gens poursuivirent leur chemin et Lissa le tira par la main. Il se retourna et ses yeux furent charmés par sa vision. Dans ce royaume d'illusion et de rêve, son corps doux et souple ramenait sur terre ses pensées errantes. Elle n'était pas un rêve : elle était réelle. Son corps était doux et tangible comme la crème et le miel.

— Viens, dit-elle, allons nous reposer et manger.

— Et ces gens ? lança-t-il. Ne vas-tu pas leur raconter tes aventures ?

— Ils n'y feraient pas attention, sauf par intermittence, répondit-elle. Ils écouteront un instant, puis ils s'en iront. Ils se sont à peine aperçus que j'étais partie. Viens !

Amalric fit avancer le cheval et le chameau dans une cour fermée où l'herbe poussait haute et où de l'eau s'écoulait d'une fontaine effondrée dans un abreuvoir de marbre. Là, il les attacha, puis il suivit Lissa. Prenant sa main, elle le conduisit à travers la cour et le fit entrer par une porte voûtée. La nuit était tombée. À travers le toit effondré, au-dessus de la cour, les étoiles s'étaient réunies en grappes, dessinant le pinacle déchiqueté.

Lissa avança à travers une suite de pièces obscures, se déplaçant avec l'assurance que donne une longue pratique. Amalric la suivait à tâtons, guidé par sa petite main glissée dans la sienne. Il trouvait cette aventure fort déplaisante. L'odeur de la poussière et des ruines régnait dans l'obscurité profonde. Sous ses pieds, de temps à autre, se brisaient des tuiles et parfois des tapis se déchiraient. Sa main restée libre effleurait les arches rongées des entrées de portes. Puis les étoiles brillèrent au travers d'une voûte défoncée et lui révélèrent un corridor légèrement sinueux, décoré de tapisseries qui pourrissaient. Elles frémissaient sous une légère brise et ce bruit, semblable aux chuchotements de sorcières, faisait se dresser ses cheveux sur sa tête.

Puis ils entrèrent dans une pièce faiblement éclairée par la clarté des étoiles qui s'écoulait à travers les orifices des fenêtres, et Lissa relâcha sa main. Elle chercha à tâtons pendant un court instant et produisit une légère lumière. C'était un bouton de verre, qui brillait d'un éclat doré. Elle le posa sur une table de marbre et fit signe à Amalric qu'il pouvait s'étendre sur un divan moelleux, recouvert de soieries. Cherchant dans une armoire dissimulée, elle en ressortit une cruche d'or contenant du vin et d'autres plats contenant des mets peu familiers à Amalric. Il y avait des dattes, mais les autres fruits et végétaux, pâles et fades à son goût, lui étaient inconnus. Le vin était agréable au palais, mais pas plus capiteux que de l'eau de cuisine.

Lui faisant face, assise sur un siège de marbre, Lissa grignotait avec élégance.

— Quel genre d'endroit est-ce donc ici ? demanda-t-il. Tu ressembles à ces gens, et pourtant tu en es étrangement différente.

— Ils disent que je ressemble à nos ancêtres, répondit Lissa. Voilà bien longtemps de cela, ils sont arrivés du désert et élevèrent cette ville au milieu d'une grande oasis, qui possédait de nombreuses sources. Ils utilisèrent comme pierres de construction les ruines d'une cité beaucoup plus ancienne... seule la Tour Rouge... (sa voix s'étrangla et elle regarda nerveusement vers les fenêtres bordées d'étoiles)... seule la Tour Rouge est demeurée intacte. Elle était

vide... alors.

» Nos ancêtres, qui s'appelaient les Gazali, habitèrent autrefois dans la région septentrionale de Koth. Ils étaient connus pour leur sagesse d'érudits. Mais ils voulurent faire revivre le culte de Mitra que les habitants du royaume de Koth avaient abandonné depuis longtemps. Le roi les bannit de son royaume. Le plus grand nombre partit vers le sud. C'étaient des prêtres, des érudits, des professeurs et des savants. Ils vinrent avec leurs esclaves shémites.

» Ils construisirent Gazai dans le désert. Mais les esclaves se révoltèrent presque tout de suite après l'achèvement de la cité et ils s'enfuirent pour se mêler aux tribus sauvages du désert. Ils n'étaient pas maltraités, mais une parole leur parvint dans la nuit... une parole qui les fit s'enfuir comme des fous de la cité et se répandre dans le désert.

» Mon peuple demeura là, apprenant à produire nourriture et boisson avec ce qu'ils avaient sous la main. Leur savoir était prodigieux. Lorsque les esclaves s'enfuirent, ils emmenèrent avec eux tous les chameaux, chevaux et ânes qui se trouvaient dans la ville. Dès lors, il n'y eut plus aucune communication avec le monde extérieur. Des salles entières de Gazai sont remplies de cartes, de livres et de chroniques. Mais tous ces manuscrits datent d'au moins neuf cents ans, car cela fait neuf cents ans que mon peuple s'est enfui de Koth. Depuis lors, aucun homme du monde extérieur n'a foulé le sol de Gazai. Et les gens se sont transformés peu à peu. Ils sont devenus si rêveurs, s'adonnant de plus en plus à l'introspection, qu'ils ont perdu toutes passions, ou tous appétits humains. La cité est tombée en ruine et personne n'a fait le moindre geste pour la reconstruire. L'horreur... (sa voix s'étrangla et elle frissonna)... quand l'horreur s'est abattue sur eux, ils n'ont pu ni s'enfuir, ni la combattre.

— Que veux-tu dire ? chuchota-t-il.

Un vent glacé parcourut sa colonne vertébrale. Le frémissement des tapisseries en train de pourrir dans les noirs corridors sans nom faisait surgir d'obscurs peurs dans son esprit.

Lissa secoua la tête. Elle se leva, fit le tour de la table de marbre et posa ses mains sur les épaules

d'Amalric. Ses yeux étaient humides et brillaient sous l'effet de l'horreur et d'un élan désespéré qui le prit à la gorge. Instinctivement son bras enlaça sa taille fine et il sentit qu'elle tremblait.

— Garde-moi ! supplia-t-elle. J'ai si peur ! Oh ! j'ai tellement rêvé d'un homme qui te ressemble. Je suis différente de mon peuple. Ce sont des morts qui marchent dans des rues oubliées. Mais moi, mon corps est chaud et sensible. J'ai faim et j'ai soif, et je désire ardemment vivre. Je ne peux demeurer dans ces rues silencieuses et dans ces couloirs en ruine, parmi les gens ternes de Gazai, bien que je n'aie jamais connu autre chose. C'est pourquoi je m'étais enfuie. Je désire ardemment vivre...

Elle sanglotait dans ses bras, sans pouvoir s'arrêter. Ses cheveux flottaient sur son visage, son doux parfum l'étourdissait. Son corps ferme se tendait contre le sien. Elle était assise en travers de ses genoux, les bras passés autour de son cou. L'attirant contre lui, il pressa ses lèvres contre les siennes. Ses yeux, ses lèvres, ses joues, ses cheveux, sa gorge, ses seins... Il les couvrit de baisers ardents jusqu'à ce que ses sanglots se transforment en des exclamations haletantes. Sa passion n'eut pas la violence de celui qui commet un viol. La passion qui dormait en elle s'éveilla et devint un flot qui la submergea. La boule dorée brillante, poussée par ses doigts tâtonnants, tomba à terre et s'éteignit. Seule la clarté des étoiles resplendissait à travers les fenêtres.

Etendue entre les bras d'Amalric sur le divan recouvert de soieries, Lissa ouvrit son cœur et lui confia à voix basse ses rêves, ses espoirs et ses aspirations... enfantins, pathétiques et merveilleux.

— Je t'emmènerai, murmura-t-il. Demain. Tu as raison, Gazai est une ville morte. Nous irons vivre dans le monde du dehors. Il est violent, dur et cruel, mais il vaut mieux que cette mort vivante...

La nuit fut déchirée par un cri d'agonie, frémissant d'horreur et de désespoir. Son accent amena une sueur froide sur la peau d'Amalric. Il se redressa sur sa couche, mais Lissa s'accrocha désespérément à lui.

— Non, non ! l'implora-t-elle en un murmure éperdu. N'y va pas ! Reste là !

— Mais on est en train d'assassiner quelqu'un ! s'exclama-t-il, cherchant maladroitement son épée.

Les cris semblaient parvenir d'une cour extérieure. Mêlé à eux, il y avait un son indescriptible, comme produit par une déchirure et une laceration. Les cris s'élevèrent, se faisant plus aigus et plus espacés, insupportables par leur accent d'agonie désespérée, puis ils retombèrent en un sanglot long et frémissant.

— J'ai entendu des hommes agonisant sur la roue pousser de tels cris ! murmura Amalric, ébranlé par l'horreur. Quel ouvrage du démon est-ce là ?

Lissa trembla violemment dans un paroxysme de terreur, il sentait le battement éperdu de son cœur.

— C'est l'horreur dont je t'ai parlé ! chuchota-t-elle. L'horreur qui demeure dans la Tour Rouge. Elle est venue voilà très longtemps. Certains disent qu'elle demeurerait là en des âges oubliés et qu'elle est revenue lorsque Gazai fut construite. Elle dévore les êtres vivants. Ce qu'elle est, personne ne le sait, car celui qui la voit ne revient jamais pour la décrire. C'est un dieu ou un démon. C'est la raison pour laquelle les esclaves se sont enfuis, et aussi pourquoi les habitants du désert évitent Gazai. Beaucoup d'entre nous ont disparu dans son ventre redoutable. Ils finiront tous par être dévorés, et elle régnera sur une ville abandonnée. Les gens disent qu'elle régnait déjà sur les ruines qui servirent de soubassements à Gazai.

— Pourquoi les gens restent-ils là, attendant d'être dévorés ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, sanglota-t-elle. Ils rêvent...

— L'hypnose, murmura Amalric, l'hypnose jointe à la décadence. Je l'ai vue dans leurs yeux. Ce démon les a magnétisés. Mitra, quel secret impur !

Lissa pressa son visage contre son cœur et s'accrocha à lui.

— Mais que pourrions-nous faire ? demanda-t-il, mal à l'aise.

— Il n'y a rien à faire, souffla-t-elle. Ton épée serait inutile. Peut-être ne nous fera-t-il aucun mal. Il a eu sa victime cette nuit. Nous devons attendre comme des brebis après le boucher.

— Que je sois damné si je... s'exclama Amalric, galvanisé. Nous n'attendrons pas jusqu'à demain

matin. Nous allons partir cette nuit même. Prépare de quoi manger et de quoi boire. Je vais aller chercher le chameau et le cheval, et je les ramènerai dans la cour extérieure. Rejoins-moi là-bas.

Comme le monstre inconnu avait déjà frappé, Amalric pensa qu'il pouvait, en toute sécurité, laisser la jeune fille seule pendant quelques minutes. Mais il eut la chair de poule en cherchant son chemin à tâtons dans le couloir tortueux, à travers les chambres sombres, où les tapisseries murmuraient en s'agitant sous le vent. Il trouva les animaux serrés nerveusement l'un contre l'autre dans la cour où il les avait laissés. L'étalon hennissait et poussait son museau contre lui, comme s'il sentait un danger dans la nuit silencieuse.

Amalric sella et brida les animaux et les amena dans la rue, en passant par l'étroite ouverture dans le mur. Quelques instants plus tard, il se trouvait dans la cour éclairée par les étoiles. Juste comme il l'atteignait, il fut pétrifié en entendant un hurlement terrible qui traversa l'air en frémissant. Il provenait de la pièce où il avait laissé Lissa.

Il répondit à ce hurlement pitoyable par un rugissement féroce. Sortant son épée, il s'élança à travers la cour et sauta par la fenêtre. La boule dorée brillait de nouveau, sculptant des ombres dans les angles fuyants. Des coussins gisaient sur le sol, épars. Le siège de marbre était renversé, et il n'y avait plus personne dans la chambre.

Une soudaine faiblesse envahit Amalric et il chancela contre la table de marbre. La faible lumière sembla vaciller sous le vertige qui s'emparait de lui. Puis tout cela fut balayé par une rage folle. La Tour Rouge ! C'est là que le démon allait emporter sa victime !

Il revint sur ses pas, s'élançant comme une flèche à travers la cour, s'orienta dans les rues et courut vers la tour qui brillait d'une lumière impure sous les étoiles. Les rues ne l'y menant pas directement, il coupa à travers des maisons silencieuses, plongées dans l'obscurité, et passa dans des cours où l'herbe drue s'agitait sous le vent nocturne.

Devant lui, groupées autour de la tour incarnat, s'élevaient un ensemble de constructions en ruine que

les assauts du temps avaient marquées encore plus sauvagement que les autres maisons de la ville. Visiblement, personne n'y demeurait plus. Les maisons chancelaient et s'affaissaient, n'offrant plus qu'un corps de bâtiments éboulés à la maçonnerie branlante. La Tour Rouge se dressait au milieu de ces ruines comme une fleur rouge vénéneuse poussant sur un charnier en pleine décomposition.

Pour atteindre la tour, il devait traverser les ruines. Il s'élança hardiment à travers la masse sombre, cherchant une porte. Il en trouva une et entra, pointant son épée devant lui. Alors il fut le témoin d'une vision comme en engendrent parfois les rêves fantastiques des hommes.

Devant lui s'étendait un long corridor, éclairé par une faible lueur impie, et dont les murs sombres étaient recouverts d'étranges tapisseries aux dessins effrayants. Tout au fond de celui-ci, il vit une silhouette s'éloigner... une forme blanche, nue, courbée, tirant quelque chose dont la vue lui inspira une horreur intense. Puis l'apparition disparut et avec elle s'évanouit la lueur étrange. Amalric resta dans l'obscurité impénétrable, ne voyant et n'entendant rien, pensant seulement à la silhouette blanche et courbée qui traînait un corps humain inanimé le long d'un grand couloir sombre.

Comme il cherchait son chemin à tâtons, un vague souvenir lui revint à l'esprit : celui d'une histoire terrifiante qui lui avait été racontée à voix basse par un sorcier noir devant le feu moribond de sa hutte maléfique en forme de crâne... l'histoire d'un dieu qui habitait une demeure rouge au milieu d'une ville en ruine... un dieu à qui étaient rendus d'effroyables cultes dans des jungles moites, le long de fleuves tristes et lugubres. Et cela éveilla aussi dans son esprit une incantation chuchotée à son oreille d'une voix respectueuse et craintive, pendant que la nuit suspendait son souffle et que les lions cessaient de rugir au bord de la rivière, les feuillages eux-mêmes ayant interrompu leur doux murmure.

Ollam-Onga, murmura un vent sombre, courant le long du corridor repoussant. Ollam-Onga, chuchota la poussière dans laquelle s'enfonçaient ses pieds

furtivement. Son corps était couvert de sueur et son épée tremblait dans sa main. Il s'était introduit comme un voleur dans la maison d'un dieu, et la peur l'étreignait de sa main osseuse. La maison du dieu... toute l'horreur de cette phrase emplît son esprit. Toutes les peurs ancestrales et toutes les peurs qui venaient de bien avant les souvenirs ancestraux et premiers de sa race l'envahirent. Une horreur cosmique et inhumaine lui souleva le cœur. La connaissance de sa faiblesse en tant qu'être humain l'écrasa comme il avançait dans la maison des ténèbres, qui était la maison d'un dieu.

Devant lui, brillait une lueur si légère qu'elle était à peine perceptible. Il comprit qu'il approchait de la tour elle-même. L'instant d'après, il trouva son chemin à tâtons, franchit une porte voûtée et vint se cogner contre des marches étrangement espacées. Il les gravit une à une, et en lui déferla cette fureur aveugle qui est l'ultime défense de l'humanité contre le démoniaque et toutes les forces hostiles de l'univers. Il oublia sa peur. Brûlant d'une terrible ardeur, il escalada les marches l'une après l'autre dans les ténèbres épaisses et maléfiques jusqu'à ce qu'il parvienne dans une salle éclairée par une flamme étrange et dorée.

À l'autre bout de la pièce, un petit escalier menait à une sorte d'estrade sur laquelle se trouvaient des sièges de pierre. Les restes mutilés de la victime gisaient épars à terre. Un bras déchiqueté était visible au bas des marches. Les marches de marbre étaient tachées par un véritable sillon formé par des ruisselets de sang, comme les stalactites se forment autour des lèvres d'une source d'eau chaude. La plupart de ces traînées étaient anciennes, sèches, et de couleur brun sombre. Mais certaines étaient encore rouges, humides et luisantes.

Devant Amalric, au pied de ces marches, se dressait une forme blanche et nue. Amalric s'immobilisa, sa langue se colla à son palais. De toute évidence, c'était un homme blanc et nu qui se tenait là, le regardant fixement, ses bras vigoureux croisés sur une poitrine d'albâtre. Mais ses yeux étaient des globes de feu brillants comme n'en avait jamais eus aucune tête humaine. Dans ces yeux, Amalric entrevit les flammes glacées des enfers ultimes, environnées d'ombres

terribles.

Alors, devant lui, la forme commença à se faire moins distincte... à flotter. Faisant un terrible effort, l'Aquilonien rompit les liens du silence et prononça une mystérieuse et redoutable incantation. Comme les mots épouvantables déchiraient le silence, le géant blanc s'immobilisa... se figea. À nouveau, sa silhouette redevint nette et se détacha clairement sur le fond doré.

— À présent, attaque-moi, maudit que tu es ! s'écria Amalric hystériquement. Je t'ai enchaîné à ta forme humaine ! Le sorcier noir avait dit la vérité ! Il m'a révélé la grande incantation ! Attaque-moi, Ollam-Onga ! Car, jusqu'à ce que tu rompes le sortilège en te régaland de mon cœur, tu n'es rien de plus qu'un homme, comme moi !

Avec un rugissement semblable à la bourrasque d'un vent terrible, la créature chargea. Amalric se jeta sur le côté pour éviter l'étreinte de ses mains dont la force dépassait celle d'une trombe. Un seul doigt, tranchant comme une serre, se tendit et agrippa sa tunique, lui arrachant son vêtement comme des guenilles informes, tandis que le monstre le dépassait à la vitesse de l'éclair. Mais Amalric, l'horreur du combat lui donnant une célérité surhumaine, pivota sur lui-même et enfonça son épée dans le dos de la « chose », de telle sorte que la pointe ressortit d'un pied de la large poitrine.

Un hurlement de douleur démoniaque secoua la tour. Le monstre se retourna et se rua sur Amalric, mais le jeune homme sauta sur le côté et escalada les marches de l'estrade. Là il se retourna, et soulevant un siège de marbre, le lança sur l'horreur qui se traînait lourdement sur les marches. Le lourd projectile l'atteignit en plein visage, abattant le démon au bas des marches. Il se releva, en une vision horrible, ruisselant de sang, et de nouveau, essaya de gravir les marches. Dans une fureur désespérée, Amalric souleva un banc de jade, dont le poids lui arracha un gémissement d'effort, et il le lança.

Sous le choc de la masse qui le frappa, Ollam-Onga tomba à la renverse au pied de l'escalier et resta étendu au sol, parmi les blocs de marbre inondés de son sang.

Dans un dernier effort désespéré, il se redressa sur les mains, les yeux flamboyants. Rejetant en arrière sa tête ensanglantée, il lança un cri terrible.

Amalric frémit et recula devant l'horreur abyssale de ce cri, auquel il fut répondu. Quelque part dans les airs, au-dessus de la tour, un faible concert de cris diaboliques lui répondit, tel un écho. Puis la forme blanche déchiquetée retomba parmi les blocs de marbre souillés de sang. Et Amalric comprit que l'un des dieux de Kush n'était plus. À cette pensée, il fut inondé d'une frayeur aveugle et irraisonnée.

Il s'élança au bas des marches dans la plus grande confusion qui soit. Il frémit en passant devant la « chose » qui gisait, le regard fixe, sur le sol. La nuit sembla hurler contre lui, pétrifiée d'horreur devant son sacrilège. Sa raison, transportée de joie à la suite de son triomphe, fut submergée par un flot de peur cosmique.

Comme il posait le pied au sommet des marches qui conduisaient vers l'extérieur, il s'immobilisa soudain. Sortant de l'ombre, Lissa accourut vers lui, tendant ses bras pâles. Ses yeux étaient des étangs d'horreur.

— Amalric !

C'était un cri d'hallucinée. Il la serra dans ses bras.

— Je l'ai vu, chuchota-t-elle, traînant le cadavre d'un homme dans le corridor. J'ai hurlé et me suis enfuie. Puis, lorsque je suis revenue, je t'ai entendu pousser un cri, et j'ai compris que tu étais parti à ma recherche, vers la Tour Rouge... Et tu es venu partager mon sort.

Sa voix était presque inarticulée. Alors, comme elle essayait de regarder derrière lui, il lui couvrit les yeux de sa main et l'entraîna au loin. Il valait mieux qu'elle ne voie pas ce qui gisait sur le sol cramoisi de sang. Il reprit sa tunique déchirée, mais il n'osa pas toucher à son épée. Comme il conduisait Lissa au bas des marches, couvertes d'ombres, la soutenant, la portant à moitié, un regard par-dessus son épaule lui révéla que la forme blanche et nue ne gisait plus parmi les blocs de marbre brisés. L'incantation avait enchaîné Ollam-Onga à sa forme humaine dans la vie, mais pas dans la mort. Amalric fut un instant aveuglé, puis, poussé par une hâte éperdue, il pressa Lissa dans l'escalier et l'entraîna rapidement à travers les ruines obscures.

Il ne ralentit pas son allure jusqu'à ce qu'ils aient atteint la rue où le chameau et l'étalon se serraient l'un contre l'autre. Rapidement, il aida la jeune fille à monter sur le chameau puis sauta sur l'étalon. Saisissant la longe du chameau, il se dirigea tout droit vers le pan de muraille effondré. Quelques minutes plus tard, il respirait, soulagé. Le vent soufflant du désert apaisa son sang échauffé. Il se sentit délivré de l'odeur des ruines et de l'atmosphère oppressante de cette ville rongée par le temps.

Une petite gourde d'eau était suspendue à son arçon de selle. Ils n'avaient pas emporté de nourriture et son épée était restée dans la salle de la Tour Rouge. Ils allaient affronter le désert sans armes, ni provisions. Mais ce péril leur semblait moins effrayant que l'horreur de la cité qu'ils laissaient derrière eux.

Ils faisaient route, sans parler. Amalric se dirigea vers le sud ; quelque part, dans cette direction, il y avait un trou d'eau. Juste à l'aube, comme ils gravissaient une crête de sable, il regarda en arrière vers Gazai, irréaliste dans la lumière rose. Il se raidit et Lissa laissa échapper un cri. Sortant par une brèche de la muraille, sept cavaliers s'étaient lancés à leur poursuite. Leurs coursiers étaient noirs, et les cavaliers portaient des manteaux noirs qui les masquaient de la tête aux pieds. Or, il ne pouvait y avoir un seul cheval dans tout Gazai. L'horreur s'empara d'Amalric et, regardant devant lui, il fit presser l'allure de leurs montures.

Le soleil se leva, rouge, puis devint doré, se transformant ensuite en une boule de feu blanche. Inlassablement, les fugitifs poussaient en avant, chancelant sous la chaleur et la fatigue, aveuglés par la lumière éclatante. De temps à autre, ils humectaient légèrement d'eau leurs lèvres. Et derrière eux, à une allure égale, chevauchaient sept points noirs.

Le soir commença à tomber et le soleil rougit, puis se coucha aux confins du désert. Une main glacée étreignit le cœur d'Amalric. Les cavaliers se rapprochaient.

À mesure que les ténèbres devenaient plus intenses, les cavaliers noirs approchaient de plus en plus. Amalric regarda vers Lissa et un gémissement

s'échappa de sa gorge. Son étalon trébucha et s'effondra. Le soleil s'était couché depuis longtemps. La lune fut soudain cachée par une ombre ayant la forme d'une chauve-souris. Dans l'obscurité complète, les étoiles avaient une lueur rouge, et derrière lui Amalric entendit le galop rapide qui grandissait, approchait tel un grand vent. Un groupe sombre arrivait au grand galop, formant une tache plus noire encore que la nuit au milieu de laquelle brillaient les lueurs d'un feu terrifiant.

— Continue, jeune fille ! s'écria-t-il désespérément. Va-t'en... sauve-toi ! C'est moi qu'ils poursuivent !

Pour toute réponse elle se glissa à bas du chameau et jeta ses bras autour de lui.

— Je veux mourir avec toi ! dit-elle.

Sept formes noires apparurent sous les étoiles, rapides comme le vent. Sous les capuchons des manteaux étincelaient des boules de feu démoniaques. Des mâchoires décharnées semblaient se refermer en claquant.

Puis la scène se transforma : un cheval passa rapidement devant Amalric, formant une masse sombre dans les ténèbres surnaturelles. On entendit un choc : le coursier inconnu arriva à la hauteur des formes qui survenaient et les affronta. Un cheval poussa un hennissement désespéré et une voix, pareille au mugissement d'un taureau, hurla en une langue inconnue. Quelque part dans la nuit, une clameur semblable lui répondit.

Un combat violent s'était engagé. Des sabots de chevaux heurtaient le sol et résonnaient. On entendait le choc de coups sauvages et la même voix de stentor lançant des imprécations retentissantes. Puis la lune réapparut brusquement et éclaira un fantastique tableau.

Un homme sur un immense cheval tourbillonnait, tailladant et frappant de son épée apparemment dans le vide. Venant d'une autre direction, arrivait à toute allure une horde sauvage de cavaliers, leurs épées courbes lançant des éclairs sous la clarté lunaire. S'éloignant sur la crête d'une dune de sable, sept formes noires disparurent, leurs manteaux flottant comme des ailes de chauve-souris.

Amalric fut submergé par des hommes à l'aspect farouche qui sautèrent à bas de leurs chevaux et qui s'attroupèrent autour de lui. Des bras vigoureux le saisirent ; de féroces visages à la peau foncée, ressemblant à des aigles, lui montrèrent les dents. Lissa se mit à hurler.

Puis les arrivants furent repoussés à droite et à gauche alors que l'homme sur son grand cheval fendait la foule. Il se pencha sur sa selle et regarda de près Amalric.

— Par le démon ! rugit-il. Amalric, l'Aquilonien ?

— Conan ! s'exclama Amalric, déconcerté. Conan ! Vivant !

— Plus vivant que tu ne sembles l'être, répondit l'autre. Par Crom ! mon brave, tu ressembles à quelqu'un que tous les démons du désert auraient pourchassé pendant toute la nuit. Quels étaient ces êtres lancés à ta poursuite ? Je faisais à cheval le tour du campement que mes hommes avaient installé, afin de m'assurer qu'aucun ennemi ne se dissimulait dans les parages, lorsque la lune disparut, éteinte comme une bougie, puis j'entendis des bruits de poursuite. Je me dirigeai vers ces bruits, et, par Macha, je me retrouvai au milieu de ces démons avant que je sache de quoi il retournait ! J'avais mon épée à la main et j'ai frappé tout autour de moi... par Crom ! leurs yeux brillaient comme le feu dans l'obscurité ! Je sais que je les ai frappés avec ma lame. Mais quand la lune est revenue, ils avaient disparu, comme un souffle de vent. Étaient-ce des hommes ou des démons ?

— Des démons sortis tout droit de l'Enfer, dit en frissonnant Amalric. Ne m'en demande pas plus. Il existe certains sujets dont on ne doit pas parler.

Conan ne le pressa pas plus avant, non pas qu'il fût incrédule. Ses croyances comprenaient tout aussi bien les démons de la nuit, les revenants, les spectres et les nains.

— On pouvait te faire confiance là-dessus : tu as réussi à trouver une femme, même dans le désert ! dit-il en regardant vers Lissa.

La jeune fille s'était blottie contre Amalric et se serrait contre lui, regardant avec effroi les visages farouches qui les entouraient.

— Du vin ! rugit Conan. Apportez des flacons ! Prends ! (Il saisit un flacon gainé de cuir parmi ceux qui lui étaient tendus et le plaça dans la main d'Amalric.) Fais boire une bonne gorgée à la demoiselle et bois ensuite. Après cela, nous vous placerons sur des chevaux et nous vous ramènerons jusqu'au campement. Vous avez besoin de manger, de vous reposer et de dormir. Je m'en rends bien compte.

Un cheval richement caparaçonné fut amené ; il se cabrait et s'agitait. Des mains de bonne volonté aidèrent Amalric à se mettre en selle. La jeune fille fut hissée jusqu'à lui et ils partirent vers le sud, entourés des cavaliers aux corps minces et bruns, vêtus de leurs haillons pittoresques. Beaucoup portaient des voiles qui leur cachaient le visage, ne laissant voir que leurs yeux.

— Qui est-ce ? chuchota Lissa, ses bras passés autour du cou de son amant qui la maintenait sur la selle devant lui.

— Conan le Cimmérien, murmura Amalric. L'homme avec qui je me suis enfoncé dans le désert, après la défaite des mercenaires. Ce sont les hommes qui avaient tué son cheval. Je l'avais laissé gisant à terre sous leurs lances, mort apparemment. Et maintenant, nous le retrouvons à leur tête de toute évidence et respecté par eux.

— C'est un homme à l'aspect terrible, murmura-t-elle.

Il sourit.

— Tu n'avais encore jamais vu un barbare à la peau blanche. C'est un vagabond, un pillard et un tueur. Mais il possède son propre code moral. Je ne pense pas que nous ayons à craindre quelque chose de sa part.

En lui-même, Amalric sentait qu'il n'en était pas aussi sûr. D'une certaine façon, on pouvait lui reprocher d'avoir trahi la camaraderie de Conan, lorsqu'il s'était enfui à cheval dans le désert, abandonnant le Cimmérien sans connaissance à terre. Mais il ne savait pas que Conan était encore vivant. Le doute assaillit Amalric. D'une fidélité sauvage à ses compagnons, la nature féroce du Cimmérien ne voyait aucune raison l'empêchant de piller le reste du monde. Il vivait par son épée. Et Amalric réprima un frisson en

pensant à ce qui pourrait se passer si Conan désirait Lissa.

Beaucoup plus tard, ayant mangé et bu au campement des cavaliers, Amalric s'était assis auprès d'un petit feu devant la tente de Conan. Lissa, enveloppée dans un manteau de soie, était endormie, sa tête bouclée reposant sur ses genoux. La lueur du feu, qui séparait les deux hommes, jouait sur le visage de Conan, où alternaient ombres et lumière.

— Qui sont ces hommes ? demanda le jeune Aquilonien.

— Ce sont les cavaliers de Tombalku, répondit le Cimmérien.

— Tombalku ! s'exclama Amalric. Mais alors ce n'est pas un mythe !

— Il s'en faut de beaucoup ! reconnut Conan. Lorsque mon maudit coursier tomba avec moi, je fus assommé et restai sans connaissance. Lorsque je repris mes esprits, ces démons m'avaient solidement ligoté. Cela me fâcha tellement que je rompis plusieurs des cordes avec lesquelles ils m'avaient attaché. Mais ils me rattachaient aussi vite que je me détachais... et je ne réussis jamais à libérer entièrement l'une de mes mains. Cependant, ma force leur sembla remarquable.

Amalric gardait son regard fixé sur Conan sans rien dire. L'homme était aussi grand et fort que l'avait été Tilutan, sans le surplus de graisse du Noir. Il aurait pu rompre le cou du Ghanata de ses mains nues.

— Ils décidèrent de m'emmener vers leur cité au lieu de me tuer sur-le-champ, poursuivit Conan. Ils pensaient qu'un homme comme moi mettrait certainement longtemps à mourir sous la torture et leur procurerait ainsi un très grand divertissement. En conséquence, ils m'attachèrent sur un cheval sans selle, et nous partîmes pour Tombalku.

» Tombalku est dirigé par deux rois. Ils m'amènèrent devant eux... un démon au corps brun et maigre, du nom de Zehbeh, et un Noir, gros et gras, qui s'était endormi sur son trône orné de défenses d'ivoire. Zehbeh demanda à un grand prêtre à la peau brune, Daura, ce que l'on devait faire de moi. Daura consulta ses dés en os de mouton, décrétant ensuite que je devais être écorché vif sur l'autel de Jhil. Tout le

monde applaudit à cette sentence, et cela réveilla le roi nègre.

» Je crachai sur Daura et le maudis allègrement, ainsi que les deux rois. Je leur dis que si je devais être écorché, par Crom ! je demandais à boire une pleine barrique de vin avant qu'ils commencent, et je les maudis en les traitant de brigands, de couards et de fils de prostituées.

» À ce moment, le roi nègre se réveilla complètement, se redressa et me regarda fixement. Puis il se leva et s'écria : « Amra ! » et je le reconnus... Sakumbe, un Suba de la Côte Noire, un aventurier replet que j'avais bien connu lorsque j'étais un corsaire infestant la côte. Il faisait le trafic de l'ivoire, de la poudre d'or et des esclaves, et il aurait roulé le démon lui-même. Bon ! Quand il me reconnut, le vieux démon – il empestait abominablement ! – descendit de son trône et vint m'embrasser tout joyeux, me retirant lui-même mes cordes. Puis il annonça à tous que j'étais Amra, le Lion, et son ami, et qu'il ne devait m'être fait aucun mal.

» Alors s'ensuivirent de grandes palabres, parce que Zehbeh et Daura voulaient avoir ma peau. Mais Sakumbe appela d'un hurlement son sorcier personnel, Askia, et celui-ci arriva – tout en plumes, clochettes et peaux de serpents – c'est un magicien de la Côte Noire, un enfant du Diable, si jamais il en eut un !

» Askia se trémoussa et psalmodia des incantations, puis annonça que Sakumbe était le préféré d'Ajujo, le dieu noir, et que ce qu'il disait était conforme à la volonté du dieu. Tous les Noirs de Tombalku poussèrent des cris de joie et Zehbeh courba l'échine.

» Car les Noirs détiennent le pouvoir à Tombalku. Il y a plusieurs siècles de cela, les Aphakis, une race sémite, s'aventurèrent à l'intérieur du désert septentrional et fondèrent le royaume de Tombalku. Des mariages eurent lieu avec les Noirs du désert, et le résultat fut une race brune aux cheveux non crépus, qui est cependant plus blanche que noire. Ils représentent la caste dominante à Tombalku. Mais ils sont une minorité, et un roi, de pure race noire, siège toujours sur le trône, aux côtés du souverain Aphaki.

» Les Aphakis soumirent les nomades du désert du

sud-ouest et les tribus noires des steppes qui se trouvent au sud de ces régions. La plupart de ces cavaliers, par exemple, sont des Tibus, résultat du mélange du sang noir et du sang stygien. Les autres sont des Bigharmas, des Mindangas et des Bornis.

» Donc, Sakumbe, à travers Askia, est le véritable souverain de Tombalku. Les Aphakis pratiquent le culte de Jhil, alors que les Noirs adorent Ajujo, le dieu noir et sa descendance. Askia arriva à Tombalku avec Sakumbe et ranima le culte d'Ajujo qui chancelait sous l'influence des prêtres Aphakis. Il possède aussi un culte que lui seul pratique, adorant les dieux seuls savent quelles abominations ! Askia pratique la magie noire, qui a triomphé de la sorcellerie des Aphakis. Les Noirs le considèrent comme un prophète envoyé par les dieux obscurs. Sakumbe et Askia voient leur influence grandir, et celle de Zehbeh et de Daura diminuer.

» Comme j'étais un ami de Sakumbe, et que Askia avait parlé en ma faveur, les Noirs m'accueillirent avec joie. Sakumbe avait fait empoisonner Kordofa, le général commandant la cavalerie. Il me nomma à sa place, ce qui ravit tous les Noirs et exaspéra les Aphakis.

» Tu aimeras Tombalku ! Elle a été faite pour des hommes comme nous, aimant le butin ! Il y a une demi-douzaine de factions puissantes qui complotent et intriguent les unes contre les autres. Il y a de continuelles rixes dans les tavernes et dans les rues, des assassinats secrets, des mutilations, des exécutions. Et il y a des femmes, de l'or et du vin... tout ce qu'un mercenaire désire ! Je suis bien placé, jouissant de la faveur royale, et mon pouvoir est grand ! Par Crom ! Amalric, tu ne pouvais survenir à un meilleur moment ! Mais qu'y a-t-il ? Tu me sembles moins enthousiaste que dans le passé, lors d'occasions semblables.

— Je te demande pardon, Conan, dit Amalric. Cela m'intéresse vivement, mais la fatigue et le manque de sommeil me submergent.

Cependant, ce n'était pas à l'or, aux femmes ou aux intrigues que songeait l'Aquilonien, mais à la fille qui sommeillait sur ses genoux. Il ne se réjouissait nullement à la pensée de l'entraîner dans le bain de

sang et d'intrigues que venait de décrire Conan. Un changement subit s'était opéré en lui, presque sans qu'il s'en soit aperçu. Avec circonspection il déclara :

— Tu viens de nous sauver la vie, et pour cette raison je te serai éternellement reconnaissant. Mais je ne suis aucunement digne de ta générosité, car je me suis enfui et t'ai laissé, gisant à terre, sans défense contre les Aphakis qui te capturèrent. À la vérité, je pensais que tu étais certainement mort, mais...

Conan renversa la tête en arrière et éclata d'un rire profond et sonore. Puis il assena une grande claque dans le dos du jeune homme avec une telle force qu'il faillit presque le renverser.

— Oublie cela ! J'avais toutes les chances d'être mort, normalement ! Et ils t'auraient embroché comme une grenouille si tu avais essayé de venir à mon secours. Viens à Tombalku avec nous et rends-toi utile ! Tu commandais un escadron de cavaliers pour Zapayo, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Parfait ! J'ai besoin d'un major qui m'aide à faire manœuvrer mes hommes. Ils se battent comme des démons, mais sans aucune discipline, chacun pour soi. À nous deux nous pourrions en faire de véritables soldats. Amenez d'autres flacons de vin ! rugit-il.

III

Ce fut le troisième jour après les retrouvailles d'Amalric et de Conan que les cavaliers de Tombalku arrivèrent en vue de la capitale. Amalric se trouvait en tête de la colonne, aux côtés de Conan, et Lissa suivait tout de suite après Amalric, montée sur une jument. Derrière eux, venait la troupe au trot, répartie sur deux colonnes. Les amples vêtements blancs flottaient sous la légère brise ; les brides des chevaux tintaient ; le cuir des selles craquait ; le soleil couchant faisait briller d'une lueur rougeâtre les pointes des lances. La plupart des cavaliers étaient des Tibus, mais il y avait aussi des hommes originaires de tribus vivant aux limites du désert.

Tous, en dehors de leurs idiomes locaux, parlaient le dialecte simplifié des Shémites qui servait de langue

commune aux gens à la peau sombre, depuis Kush jusqu'à Zembabwei, et depuis la Stygia jusqu'au royaume noir à demi mystique des Atlaiens, loin au sud. De nombreux siècles auparavant des marchands shémites avaient établi des routes commerciales à travers ce vaste territoire, apportant dans ces pays leur langue en même temps que leurs marchandises. Et Amalric connaissait suffisamment la langue shémite pour pouvoir communiquer avec ces farouches guerriers venus de terres arides.

Comme le soleil disparaissait à l'horizon, semblable à une immense goutte de sang, des points lumineux apparurent devant eux. Le sol descendait en pente douce devant les cavaliers, puis redevenait plat après cette déclivité. Sur cette étendue plate, s'étendait une vaste ville composée d'habitations basses. Toutes ces maisons étaient construites en briques de terre séchée, de couleur brun foncé, de telle sorte qu'Amalric crut tout d'abord que c'était une formation naturelle de terre et de rochers – un ensemble chaotique de falaises, de ravins et d'éboulis rocheux – et non une ville.

Au bas de la pente s'élevait un épais mur de briques, au-dessus duquel apparaissaient les étages supérieurs des maisons. Des lumières brillaient dans un espace découvert, d'où parvenait également un sourd grondement, affaibli par la distance.

— Tombalku, annonça laconiquement Conan, puis il dressa l'oreille. Crom ! Il se passe quelque chose. Nous ferions mieux de nous dépêcher.

Il éperonna son cheval. La colonne descendit la pente au galop, martelant le sol derrière elle.

Tombalku était construite sur un affleurement rocheux cunéiforme, entre d'importantes palmeraies et des bosquets de mimosas épineux. Cette élévation de terrain dominait une rivière qui faisait un coude paresseux, réfléchissant le bleu du ciel qui s'assombrissait avec le déclin du jour. Au-delà de la rivière, le paysage s'étendait sur des savanes herbeuses.

— Quelle est cette rivière ? demanda Amalric.

— C'est la rivière Jeluba, répondit Conan. Elle coule vers l'est à partir d'ici. Certains disent qu'elle traverse les pays de Darfar et de Keshan pour aller se jeter dans

le Styx. D'autres prétendent qu'elle se dirige vers le sud pour se jeter dans le fleuve Zarkheba. Un jour, je descendrai peut-être son cours pour m'en assurer.

Les massives portes en bois s'ouvrirent pour laisser passer la colonne au galop. Des formes habillées de blanc allaient à travers les rues étroites et tortueuses. Derrière les hommes blancs, les cavaliers interpellaient des personnes qu'ils connaissaient et se vantaient de leurs prouesses.

Se retournant sur sa selle, Conan lança un ordre sec à un guerrier à la peau brune qui emmena la colonne vers les casernements. Le Cimmérien, suivi d'Amalric et de Lissa, se dirigea au trot, dans un but précis, vers la grand-place qui se trouvait au centre de la ville.

Tombalku se réveillait de son assoupissement de l'après-midi. Partout des silhouettes vêtues de blanc, à la peau sombre, foulaient le sable fin des rues. Amalric fut frappé par la dimension inattendue de cette métropole du désert, et par le mélange incongru du barbarisme et de la civilisation que l'on pouvait constater à chaque pas. Dans les vastes cours des temples, se succédant les uns aux autres, des sorciers peints et couverts de plumes s'agitaient et brandissaient leurs ossements sacrés, des prêtres chantaient les mythes de leur race, et des philosophes à la peau brune débattaient de la nature de l'homme et des dieux.

À mesure que les trois cavaliers approchaient de la place centrale, ils rencontraient toujours plus d'habitants de la ville qui tous couraient dans la même direction. La rue devenant très encombrée par la foule, la voix tonnante de Conan fraya un passage pour les chevaux.

Ils descendirent de leurs montures aux abords de la place, et Conan lança les rênes des chevaux à un homme qu'il choisit dans la foule. Puis, le Cimmérien s'ouvrit un chemin à coups d'épaule, se dirigeant vers les trônes qui se trouvaient de l'autre côté de la place. Lissa se cramponnait au bras d'Amalric, et tous deux s'avançaient dans le sillage de Conan.

Tout autour de la place, des régiments de lanciers noirs avaient été disposés de manière à former un vaste carré, dont le centre était vide. La lueur des torches qui brûlaient aux quatre coins du carré ainsi formé se

reflétait sur les grands boucliers ovales en peau d'éléphant des guerriers, sur les longues pointes effilées de leurs lances, sur les plumes d'autruche et les crinières de lion de leurs coiffures, et sur le blanc des yeux et des dents qui ressortait sur les peaux noires et luisantes.

Au centre du carré vide, un homme à la peau brune était attaché à un poteau. Cet homme, qui ne portait qu'un pagne, était trapu, musclé, et ses traits étaient lourds. Il tirait sur ses liens tandis que se trémoussait devant lui une silhouette maigre, à l'apparence fantastique. Cet homme était noir, mais la plus grande partie de sa peau était couverte de dessins peints. Sa tête rasée était peinte de manière à ressembler à un crâne. Ses parures de plumes et de peau de singe complétaient l'ensemble et il dansait devant un petit trépied sous lequel un feu de braises rougeoyait et d'où s'élevait une mince spirale de fumée colorée.

Au-delà du poteau, sur l'un des côtés du carré dont le centre était vide, se dressaient deux trônes de stuc et de briques peints, décorés de petits morceaux de verre colorés et dont les bras étaient constitués par des défenses d'éléphant. Ces trônes se trouvaient sous un même dais, auquel on accédait par plusieurs marches. Sur le trône à la droite d'Amalric, une silhouette noire, énorme et grasse, était assise nonchalamment. Cet homme portait un long vêtement blanc et sur la tête, une coiffure recherchée, constituée par le crâne d'un lion et plusieurs plumes d'autruche.

L'autre trône était vide, mais l'homme qui aurait dû l'occuper se dressait devant le premier trône. C'était un homme brun, mince, au visage d'aigle, qui portait une robe blanche, comme l'autre. Mais, sur sa tête, était posé un turban orné de pierres précieuses à la place de la coiffure d'os et de plumes du premier. L'homme mince était en train d'agiter son poing vers l'homme gras et criait pendant que les gardes du trône observaient avec inquiétude la querelle de leurs rois. Comme Amalric s'approchait à la suite de Conan, il entendit les paroles de l'homme maigre :

— Tu mens ! C'est Askia lui-même qui envoyé ces serpents, comme tu le lui avais demandé, afin d'avoir une excuse pour assassiner Daura ! Si tu n'arrêtes pas

cette bouffonnerie, ce sera la guerre ! Nous te ferons mourir à petit feu, espèce de sauvage noir ! (Alors il poussa un cri aigu.) Fais comme je te dis ! Arrête Askia, sinon, par Jhil l'Impitoyable...

Il posa la main sur son cimeterre. Les gardes placés autour du trône pointèrent leurs lances. Le gros homme noir éclata simplement de rire devant le visage furieux tendu vers lui.

Conan, s'étant frayé un chemin à travers les rangées de lanciers, escalada d'un bond les marches de briques conduisant au dais et se jeta entre les deux monarques.

— Tu ferais mieux d'ôter ta main de cette épée, Zehbeh, grogna-t-il, puis il se tourna vers l'autre : Que se passe-t-il donc, Sakumbe ?

Le roi nègre gloussa :

— Daura a voulu se débarrasser de moi en envoyant des serpents. Ugh ! Des vipères dans mon lit, des aspics parmi mes vêtements, des mambas se laissant tomber des poutres du toit. Trois de mes femmes sont mortes de leurs morsures, ainsi que plusieurs esclaves et serviteurs. Askia a appris grâce à ses moyens de divination que Daura était le coupable, et mes hommes l'ont pris sur le fait, en train de chanter des incantations. Regarde là-bas, général Conan : Askia vient juste d'égorger la chèvre. Ses démons vont arriver d'un moment à l'autre.

Suivant le regard de Conan, Amalric abaissa le sien vers le centre de la place, vers la victime attachée au poteau devant lequel la chèvre agonisait. Askia approchait maintenant du moment culminant de son incantation. Sa voix s'éleva en un cri aigu tandis qu'il bondissait et faisait claquer ses ossements. La fumée du trépied s'épaissit, se tordit et brilla d'un éclat spectral.

Dans le ciel, la nuit était tombée. Les étoiles qui avaient commencé à briller avec éclat dans le ciel dégagé du désert s'assombrirent et rougirent. Un voile incarnat sembla être tiré devant la face de la lune qui montait dans le ciel. Les flammes des torches baissèrent et se mirent à rougeoyer. Une suite de paroles qui n'appartenaient à aucune langue humaine furent entendues, descendant du haut du ciel vers le sol. Puis il y eut un bruit semblable à un battement

d'ailes membraneuses.

Askia se tenait droit et immobile, les bras tendus en avant, sa tête couverte de plumes renversée en arrière, psalmodiant une longue incantation de noms étranges. Amalric sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, car, au milieu de tous ces vocables inconnus, il venait d'entendre le nom d'« Ollam-Onga » répété trois fois.

Alors Daura se mit à pousser de grands cris comme pour couvrir l'incantation d'Askia. Avec la lumière vacillante des torches et l'étrange lueur qui entourait le trépied repoussant, Amalric ne fut pas tout à fait certain de ce qu'il vit. Quelque chose sembla se jeter sur Daura qui se débattit et hurla.

Au pied du poteau auquel le sorcier était attaché, une mare de sang apparut et s'étendit. D'horribles blessures couvrirent tout le corps de l'homme, bien que l'on ne vît pas ce qui pouvait lui infliger de telles tortures. Ses hurlements faiblirent et bientôt ne furent plus qu'un léger sanglot qui cessa à son tour, bien que son corps continuât à se tordre dans ses liens, comme si une présence invisible s'acharnait sur lui et le déchiquetait. Une légère tache blanche apparut au milieu de la masse noire qui avait été Daura. Puis une autre et une autre encore. Amalric comprit alors, en frémissant d'horreur, que ces choses blanches étaient des os...

La lune réapparut, retrouvant son éclat argenté, de nouveau les étoiles brillèrent comme des bijoux. Les torches brûlèrent de plus belle sur la place. La lumière croissante révéla un squelette, encore attaché au poteau, baignant dans une mare de sang. Le roi Sakumbe dit alors de sa voix aiguë et musicale :

— Ainsi finit ce scélérat de Daura. À présent, en ce qui concerne Zehbeh... Par le nez d'Ajujo, où est passé ce misérable ?

Zehbeh s'était éclipsé pendant que toute l'assistance avait les yeux braqués sur le drame qui se déroulait devant le poteau.

— Conan, dit Sakumbe, tu ferais mieux de rassembler tes régiments ! Car je ne pense pas que mon frère roi laissera passer l'histoire de cette nuit sans essayer de se venger.

Conan poussa Amalric en avant.

— Roi Sakumbe, voici Amalric d'Aquilonie, un

compagnon d'armes d'autrefois. Il sera un excellent major. Amalric, toi et ton amie feriez mieux de demeurer auprès du roi, puisque vous ne connaissez pas la ville. Vous risqueriez de vous faire tuer en voulant participer à la bataille qui est imminente.

— Je suis enchanté de rencontrer un ami du grand Amra, dit Sakumbe. Inscris-le sur les rôles, Conan, et rassemble tes soldats... Derketo, le fripon, n'a pas perdu de temps ! Regardez là-bas !

Un vacarme retentit de l'autre côté de la place. En un bond furieux, Conan sauta à bas de l'estrade et commença à lancer des ordres aux commandants des régiments noirs. Des estafettes partirent en hâte. Quelque part, des tambours au son grave, frappés par les paumes claires de mains noires, se mirent à battre sourdement.

À l'autre bout de la place, une troupe de cavaliers en vêtements blancs apparut soudain, attaquant à coups de lances et de cimenterres la foule noire qui se pressait devant eux. Décontenancés par cet assaut, les lanciers noirs se dispersèrent en groupes désordonnés. Des hommes tombaient, les uns après les autres, sous leurs lames étincelantes. Les gardes du corps du roi Sakumbe resserrèrent leurs rangs autour du dais aux deux trônes, dont l'un était vide et l'autre occupé par la masse imposante de Sakumbe.

Lissa, toute tremblante, s'accrocha au bras d'Amalric.

— Qui lutte contre qui ? chuchota-t-elle.

— Ce sont sûrement les Aphakis de Zehbeh, répondit Amalric, qui essaient d'assassiner le roi noir que voici, afin que Zehbeh devienne l'unique souverain.

— Arriveront-ils à se frayer un passage jusqu'au trône ? dit-elle, montrant les armées noires qui luttèrent sur toute la place.

Amalric haussa les épaules et regarda vers Sakumbe. Le roi nègre était appuyé nonchalamment sur son trône, apparemment indifférent. Il leva une coupe d'or vers ses lèvres et but une grande gorgée de vin. Puis il tendit une coupe semblable à Amalric.

— Tu dois être assoiffé, homme blanc, toi qui reviens d'une longue patrouille sans avoir eu le temps

de te laver ou de te reposer, dit-il. Prends cette coupe !

Amalric but avec Lissa. Sur la place, le piétinement et le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes, le hurlement des hommes blessés se fondaient en un tintamarre impur. Elevant la voix pour se faire entendre, Amalric dit :

— Votre Majesté doit être très courageuse pour se soucier si peu de l'issue de la bataille, ou alors elle est très...

Amalric se mordit la langue pour ne pas achever sa phrase.

— Ou alors très stupide, c'est cela ? (Le roi éclata d'un rire musical.) Non, je suis simplement réaliste. Je suis beaucoup trop gros pour pouvoir échapper à un homme alerte à pied, encore moins à un homme à cheval ! Et si je m'agitais, mon peuple crierait que tout est perdu, il s'enfuirait, et me laisserait à la merci des assaillants. Alors que si je reste ici, il y a une forte chance pour que... ah, les voilà !

Un fort contingent de guerriers noirs envahit la place et se jeta avec ardeur dans la bataille. Bientôt les forces montées des Aphakis commencèrent à reculer. Des chevaux transpercés par des lances se cabraient et s'écroulaient, entraînant leurs cavaliers dans leur chute. Des cavaliers étaient arrachés de leurs montures par de robustes bras noirs ou désarçonnés par des javelines. Bientôt une trompette lança ses durs accords. Les Aphakis survivants firent tourner leurs montures et quittèrent la place au galop. Le bruit de leur fuite diminua dans le lointain.

Le silence retomba, à l'exception des gémissements des blessés qui gisaient sur les pavés de la place. Des femmes noires sortirent des rues voisines, recherchant leurs hommes parmi ceux qui étaient tombés à terre, pour les soigner s'ils étaient en vie ou les pleurer s'ils étaient morts.

Sakumbe resta placidement assis sur son trône, buvant son vin, jusqu'à ce que Conan, une épée ensanglantée à la main, suivi d'un groupe d'officiers noirs coiffés de plumes, traverse la place.

— Zehbeh et la plupart de ses Aphakis se sont enfuis, dit-il. J'ai dû bosseler le crâne de quelques-uns de vos garçons pour les empêcher de massacrer les

femmes et les enfants Aphakis. Nous pourrions nous en servir comme otages.

— C'est parfait, dit Sakumbe. Prends une coupe.

— C'est une bonne idée, dit Conan en buvant une large rasade.

Puis il jeta un regard vers le trône vide à côté de celui de Sakumbe. Le roi nègre suivit son regard et grimaça.

— Alors ? dit Conan. Et celui-là ? Puis-je le prendre ?

Sakumbe ricana.

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, hein ! Conan ! Tu n'as pas changé.

Puis le roi parla dans une langue qu'Amalric ne connaissait pas. Conan grommela une réponse et il y eut un échange de paroles dans cette langue inconnue. Askia monta les marches des trônes et se joignit à la conversation. Il parla avec véhémence, lançant des regards méfiants et menaçants vers Conan et vers Amalric.

À la fin, Sakumbe fit taire le sorcier d'un mot acerbe et se leva, extrayant son énorme masse du trône.

— Peuple de Tombalku ! cria-t-il.

Sur toute la place, des yeux se tournèrent en direction du dais. Sakumbe poursuivit :

— Depuis que le traître hypocrite, Zehbeh, s'est enfui de la ville, l'un des deux trônes de Tombalku est vacant. Vous savez tous quel très grand guerrier est Conan. Voulez-vous de lui pour votre deuxième roi ?

Après un instant de silence, quelques cris d'approbation s'élevèrent. Amalric nota que ceux qui criaient leur accord semblaient être des cavaliers Tibus, ceux que Conan dirigeait en personne. Les cris s'enflèrent et devinrent un rugissement d'acclamations. Sakumbe poussa Conan vers le trône inoccupé. Une puissante ovation retentit. Sur la place qui n'avait pas encore été débarrassée des morts et des blessés, les torches furent rallumées. Des tambours se mirent à battre de nouveau. Cette fois, ce n'était pas pour appeler à la guerre, mais pour célébrer une fête endiablée qui dura toute la nuit.

Quelques heures plus tard, ivre d'alcool et de

fatigue, Amalric avançait péniblement en compagnie de Lissa dans les rues de Tombalku, sous la protection de Conan qui les conduisait à la modeste maison qu'il leur avait trouvée. Avant qu'ils se séparent, Amalric demanda à Conan :

— Quelle était cette conversation avec Sakumbe, en une langue que je ne connais pas, juste avant que tu sois intronisé ?

Un rire sourd gronda dans la gorge de Conan.

— Nous parlions un dialecte de la côte que les gens d'ici ne comprennent pas. Sakumbe me disait que nous pourrions parfaitement régner ensemble, à la condition que je me souvienne de la couleur de ma peau.

— Que voulait-il dire par là ?

— Que cela ne m'apporterait aucun profit d'intriguer pour lui dérober son pouvoir, parce que les Noirs de pure race forment à présent une majorité écrasante et qu'ils n'obéiraient jamais à un roi blanc.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont été trop souvent massacrés, dépouillés et réduits à l'esclavage par des bandes de pillards blancs venus des royaumes de Stygia et de Shem, je suppose.

— Et le sorcier, Askia ? À quel sujet a-t-il harangué Sakumbe ?

— Il a essayé de prévenir le roi contre nous. Il a prétendu que ses esprits lui avaient révélé que nous serions la cause de l'affliction et de la destruction de Tombalku. Mais Sakumbe l'a fait taire, en disant qu'il me connaissait beaucoup mieux que lui et qu'il me faisait plus confiance qu'à n'importe quel sorcier. (Conan bâilla comme un lion assoupi.) Emmène ta demoiselle se coucher avant qu'elle ne s'effondre de sommeil.

— Mais, et toi ?

— Moi ? J'y retourne. La fête vient juste de commencer !

IV

Un mois plus tard, Amalric, couvert de sueur et de poussière, retint son cheval alors que ses escadrons passaient en grondant devant lui, lancés dans une

furieuse charge. Toute la matinée, et cela depuis de nombreux jours, il les avait fait manœuvrer inlassablement, leur apprenant les rudiments des exercices d'une cavalerie civilisée : « En avant, au pas ! ». « En avant, au trot ! ». « En avant, au galop ! ». « Chargez ! ». « Demi-tour ! ». « Retraite ! ». « Rassemblement ! ». « En avant, au pas ! ». Et ainsi de suite, inlassablement.

Bien que leurs progrès soient inégaux, les aigles bruns du désert semblaient tout de même faire leur profit de cet enseignement. Au début, ces curieuses méthodes étrangères de se battre avaient provoqué beaucoup de grognements et de regards acides. Mais Amalric, soutenu par Conan, avait vaincu cette résistance au moyen d'une justice impartiale et d'une discipline impitoyable. À présent, il était en passe d'obtenir de formidables troupes de combat.

— Sonnez : Formation en colonne, dit-il au trompette qui se tenait à ses côtés.

Au son de la trompette, les cavaliers arrêtaient leurs montures et au prix de nombreux heurts et jurons, réussirent à se mettre en colonne. Ils firent demi-tour au trot et se dirigèrent vers les remparts de Tombalku, passant devant des champs où des paysannes noires à demi nues s'arrêtaient de travailler pour s'appuyer sur leurs houes et les regarder défiler.

De retour à Tombalku, Amalric conduisit son cheval dans les écuries de la compagnie et prit le chemin qui le ramenait chez lui. Comme il approchait de sa maison, il fut surpris de voir Askia, le sorcier, dans la rue, sur le seuil de sa porte, engagé dans une conversation avec Lissa. La servante de cette dernière, une femme Suba, se tenait à côté d'eux et écoutait.

— Comment allez-vous, Askia ? dit Amalric sur un ton assez froid en les abordant. Que faites-vous par ici ?

— Je veille au bien-être de Tombalku. Pour cela, j'ai besoin de m'informer.

— Je n'aime pas que des étrangers questionnent ma femme en mon absence.

Askia eut une grimace fourbe et malveillante.

— Le destin de la ville est plus important que ce que vous aimez ou n'aimez pas, homme blanc. Porte-toi

bien jusqu'à la prochaine fois où nous nous reverrons !

Le sorcier s'en alla, ses plumes s'agitant au vent. Amalric, le visage renfrogné, suivit Lissa à l'intérieur de la maison.

— Sur quel sujet t'a-t-il interrogée ? demanda-t-il.

— Oh ! il m'a interrogée sur ma vie à Gazai, et m'a demandé comment je t'avais rencontré.

— Que lui as-tu dit ?

— Je lui ai dit quel héros tu es, et comment tu as tué le dieu de la Tour Rouge.

Amalric fronça les sourcils, préoccupé.

— J'aurais préféré que tu ne lui parles pas de cela. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûr qu'il cherche à nous causer des ennuis. Je vais aller trouver Conan à ce sujet, tout de suite... Mais, Lissa, tu pleures !

— Je... je suis si heureuse !

— Pour quelle raison ?

— Tu as dit que j'étais ta femme !

Ses bras s'étaient enlacés autour de son cou tandis qu'elle s'épanchait en tendresses.

— Là, là, dit-il. J'aurais dû y penser plus tôt.

— Nous allons célébrer notre repas de noces, ce soir ?

— Bien sûr ! Mais entre-temps, je dois aller trouver Conan...

— Oh ! laisse donc cela ! De plus, tu es sale et fatigué. Mange, bois et repose-toi avant d'aller affronter ces hommes redoutables !

Le jugement plus avisé d'Amalric lui conseillait d'aller trouver Conan sur-le-champ. Mais il ressentait une certaine appréhension à la perspective de cette rencontre. Bien qu'il fût certain qu'Askia nourrissait un plan scélérat contre lui, il n'avait cependant aucune charge précise à produire contre le sorcier. Finalement, il se laissa convaincre par Lissa. Et il passa ainsi l'après-midi à manger, à boire, à se laver, à faire l'amour et à dormir. Le soleil était déjà bas dans le ciel lorsque Amalric sortit pour se rendre au palais.

Le palais du roi Sakumbe était une grande construction – en brique de terre, brun foncé, comme toutes les habitations de Tombalku – située non loin de la place centrale. Les gardes du corps de Sakumbe connaissant Amalric, ils le laissèrent entrer dans le

bâtiment dont les murs étaient recouverts de minces feuilles d'or qui réfléchissaient d'une manière éblouissante l'éclat vermeil du soleil couchant. Il traversa une large cour intérieure, occupée par les épouses du roi et leurs enfants, et il pénétra dans les appartements privés du roi.

Il trouva les deux rois de Tombalku, le blanc et le noir, étendus sur des piles de coussins disposés sur une large descente de lit bakhariot, qui recouvrait elle-même un sol de mosaïque. Devant chacun des deux hommes s'élevait une pile de pièces d'or de nombreux pays, et près de leurs coudes était posée une grande coupe de vin. Une esclave, une cruche à la main, se tenait auprès d'eux, prête à remplir les coupes.

Les deux hommes avaient les yeux injectés de sang. De toute évidence, ils buvaient ainsi, copieusement, depuis de nombreuses heures. Une paire de dés était posée entre eux sur la couverture.

Amalric les salua selon l'étiquette.

— Mes Seigneurs...

Conan leva vers lui un regard incertain. Il était coiffé d'un turban orné de pierres précieuses, semblable à celui porté par Zehbeh.

— Amalric ! Laisse-toi tomber sur un coussin et joue une partie de dés avec nous. Ta chance ne peut pas être plus mauvaise que la mienne ce soir !

— Mon Seigneur, je n'ai pas les moyens de...

— Oh ! au diable tout cela ! Voici de quoi miser pour toi.

Conan prit une pleine poignée de pièces de sa pile et la lança bruyamment sur le tapis. Comme Amalric s'asseyait à terre, Conan eut l'air d'être traversé par une idée subite et regarda vivement vers Sakumbe.

— Je vais te dire une chose, frère roi, dit-il. Nous allons lancer les dés, chacun à notre tour. Si je gagne, tu ordonneras à l'armée de marcher contre le roi de Kush.

— Et si c'est moi qui gagne ? demanda Sakumbe.

— Alors elle ne le fera pas.

Sakumbe secoua la tête avec un gloussement.

— Non, frère roi, on ne peut pas m'avoir aussi facilement. Quand nous serons prêts, alors nous marcherons contre Kush, mais pas avant.

Conan frappa du poing sur la couverture.

— Par l'Enfer, que se passe-t-il donc en toi, Sakumbe ? Tu n'es plus l'homme que j'ai connu dans les anciens jours. À cette époque, tu étais prêt à toutes les aventures. Maintenant, tu te soucies uniquement de ta nourriture, de ton vin et de tes femmes. Pourquoi as-tu changé ?

Sakumbe eut un hoquet.

— Dans les anciens jours, frère roi, je voulais être roi, avec beaucoup d'hommes qui seraient sous mes ordres, et beaucoup de vin, de nourriture et de femmes. Maintenant je possède tout cela. Pourquoi devrais-je le risquer dans des aventures inutiles ?

— Mais nous devons reculer nos frontières jusqu'à l'océan occidental, pour pouvoir contrôler les routes commerciales qui viennent de la côte. Tu sais aussi bien que moi toute la richesse que Tombalku pourrait retirer du contrôle de ces routes commerciales.

— Et lorsque nous aurons détrôné le roi de Kush et atteint la mer, que ferons-nous alors ?

— Eh bien, nous dirigerons nos armées vers l'est, afin de soumettre les tribus Ghanatas et d'arrêter leurs raids.

— Et ensuite, sans aucun doute, tu voudras frapper au nord et au sud, et ainsi de suite. Dis-moi, camarade, supposons que nous ayons soumis tous les peuples qui se trouvent à moins de mille miles de Tombalku et que nous jouissions de richesses plus grandes encore que celles des rois de Stygia, que ferions-nous ensuite ?

Conan bâilla et s'étira.

— Mais, jouir de la vie, je suppose ! Nous parer d'or, chasser et festoyer toute la journée ; boire et courir les filles toute la nuit. De temps en temps, nous pourrions nous raconter l'un à l'autre des mensonges sur nos aventures.

Sakumbe éclata de rire à nouveau.

— Si c'est tout ce que tu désires, nous allons faire tout cela dès maintenant ! Si tu veux plus d'or, de nourriture, de boisson, ou de femmes, demande-le-moi et tu l'obtiendras.

Conan secoua la tête, grommela quelque chose d'inaudible, et se renfrogna avec un air perplexe. Sakumbe se tourna vers Amalric.

— Et toi, mon jeune ami, es-tu venu ici pour nous dire quelque chose ?

— Mon Seigneur, je suis venu pour demander au seigneur Conan de se rendre dans ma maison et de ratifier mon mariage avec ma jeune épouse. Ensuite, je pense qu'il voudra bien me faire la faveur de rester pour partager notre humble repas de noces.

— Humble repas ? dit Sakumbe. En aucun cas, par le nez d'Ajujo ! Nous allons organiser en cet honneur un grand festin, avec des bœufs entiers rôtis, du vin coulant à flots, nos joueurs de tambours et nos danseurs ! Qu'en dis-tu frère roi ?

Conan émit un rot et grimaça.

— Je suis d'accord avec toi, frère roi. Nous allons donner à Amalric un tel repas de noces qu'il ne se réveillera pas de trois jours après cela !

— Il y a autre chose, dit Amalric, un peu effrayé à la perspective de la célébration de son mariage telle que la concevaient ces rois barbares, mais ne sachant pas comment refuser.

Alors il leur parla de l'interrogatoire de Lissa par Askia.

Les deux rois froncèrent les sourcils lorsqu'il eut terminé. Sakumbe dit :

— N'aie pas peur d'Askia, Amalric. Tous les sorciers doivent être surveillés, mais celui-là est mon serviteur dévoué. À vrai dire, sans sa magie... (Sakumbe regarda vers la porte et demanda :) Que veux-tu, toi ?

Un garde du corps qui se tenait sur le seuil dit :

— Ô rois, un éclaireur des cavaliers Tibu voudrait vous parler.

— Fais-le entrer, dit Conan.

Un Noir efflanqué en vêtements blancs tout déchirés entra et se prosterna. Quand il se jeta sur le ventre, un nuage de poussière s'éleva de ses vêtements.

— Mes Seigneurs ! lança-t-il. Zehbeh et les Aphakis marchent contre nous ! Je les ai aperçus hier à l'oasis de Kidessa et j'ai galopé toute la nuit pour vous apporter la nouvelle.

Conan et Sakumbe, tous les deux brusquement dégrisés, se relevèrent d'un bond. Conan dit :

— Frère roi, cela signifie que Zehbeh peut être là

demain. Ordonne aux tambours de battre le rassemblement.

Pendant que Sakumbe appelait un officier et lui transmettait cet ordre, Conan se tourna vers Amalric.

— Crois-tu pouvoir intercepter les Aphakis en route vers Tombalku et les mettre en pièces avec tes cavaliers ?

— J'y arriverai peut-être, dit Amalric avec circonspection. Ils nous surpasseront par le nombre, mais certains ravins du nord seraient propices à une embuscade...

V

Une heure plus tard, comme le soleil se couchait derrière les remparts de briques sombres de Tombalku, Conan et Sakumbe s'installèrent sur leurs trônes, sous le dais de la grand-place. Les tambours battaient le rassemblement avec un bruit de tonnerre et les Noirs en âge de se battre accouraient sur la place. Des torchères illuminaient les alentours. Des officiers coiffés de plumes alignaient les guerriers et passaient leur pouce sur les pointes des lances des hommes pour s'assurer qu'elles étaient bien acérées.

Amalric traversa la place pour annoncer aux rois que ses cavaliers seraient prêts à partir à minuit. Son esprit était rempli de plans et de stratagèmes : si les Aphakis refusaient de céder à la première attaque, il devrait rompre le combat et se retirer, pour attaquer à nouveau, lorsque les Aphakis se seraient déployés et auraient mis pied à terre pour monter à l'assaut des remparts de Tombalku...

Il gravit les marches et se dirigea vers l'endroit où étaient assis les rois, entourés d'officiers noirs à qui ils étaient en train de distribuer des ordres.

— Mes Seigneurs... commença-t-il.

Un cri perçant l'interrompit. Askia apparut à côté du trône, pointant le doigt vers Amalric et criant à l'adresse des rois.

— Le voici ! hurla le sorcier. L'homme qui a tué un dieu ! L'homme qui a tué l'un de mes dieux !

Les Noirs qui entouraient les deux trônes tournèrent des visages effrayés vers Amalric. À la lueur des

torches, les globes oculaires formaient des taches blanches et brillantes sur les peaux noires. Leurs expressions reflétaient une crainte respectueuse et la peur. De toute évidence, il était inconcevable pour eux qu'un homme ait pu tuer un dieu. Celui qui avait accompli une telle chose devait être, d'une certaine manière, lui-même un dieu.

— Quels châtiments seront assez cruels pour un tel blasphème ? poursuivit Askia. Je demande que le meurtrier d'Ollam-Onga et sa catin me soient remis, afin qu'ils soient livrés à la torture ! Dieux, ils souffriront des tourments comme jamais aucun mortel n'en a soufferts depuis le commencement du monde...

— Tais-toi ! rugit Conan. Si Amalric a tué l'esprit qui hantait Gazai, le monde s'en porte bien mieux. À présent, va-t'en d'ici et cesse de nous importuner. Nous avons beaucoup à faire.

— Mais, Conan... intervint Sakumbe.

— Ces démons à la peau blanche sont complices depuis toujours ! glapit Askia. Es-tu encore roi, Sakumbe ? Si tu l'es, alors ordonne qu'ils soient saisis et ligotés ! Si tu ne sais pas quoi faire d'eux...

— Eh bien... commença Sakumbe.

— Ecoutez ! s'écria Conan. Si Gazai n'est plus hantée par ce soi-disant dieu, nous pourrions nous emparer de cette ville, mettre ses habitants au travail, et obtenir d'eux qu'ils nous enseignent leur science. Mais d'abord débarrassez-moi de ce sorcier arrogant avant que j'essaie ma lame sur lui !

— Je demande... hurla Askia.

— Débarrassez-moi de lui ! rugit le Cimmérien, en portant la main au pommeau de son épée. Par Crom ! vous croyez que je vais abandonner un vieux compagnon comme Amalric à la merci d'un coupe-jarret, adorateur du diable ?

Sakumbe finit par s'animer et se redressa sur son trône.

— Va-t'en, Askia !-dit-il. Amalric est un bon soldat, et tu ne l'auras pas. Emploie-toi plutôt à déjouer Zehbeh avec tes sortilèges.

— Mais je...

— Va-t'en !

Le bras replet se tendit.

Askia écuma de rage.

— Très bien, je m'en vais ! s'écria-t-il enfin. Mais vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi, vous deux !

Et le sorcier s'en alla précipitamment.

Amalric fit un bref rapport sur les cavaliers Tibu. Mais avec les constantes allées et venues des messagers, et l'arrivée des officiers faisant le compte rendu de l'état de leurs troupes, cela prit un certain temps, jusqu'à ce qu'il ait exposé son plan dans son entier au roi. Conan fit quelques suggestions, puis demanda :

— Cela me semble parfait, hein, Sakumbe ?

— Si cela te plaît, frère roi, c'est que le plan est bon. Pars, Amalric, et rassemble nos cavaliers... aieee ! (Un hurlement horrible s'échappa soudain des lèvres de Sakumbe dont les yeux semblèrent sortir de leurs orbites. Il se leva de son trône en chancelant, portant les mains à sa gorge.) Je brûle ! Je brûle ! Sauvez-moi !

Un terrible phénomène était en train de se produire sur le corps de Sakumbe. Bien qu'il n'y eût aucun signe de feu visible, aucune sensation de chaleur, il était clair que l'homme était en train de brûler, aussi sûrement que s'il avait été attaché à un poteau au-dessus de fagots allumés. Sa peau se couvrait de cloques, puis elle se carbonisa et se fendit, pendant que l'air était envahi par l'odeur de la chair brûlée.

— Versez de l'eau sur lui ! cria Amalric. Ou du vin ! Tout ce que vous avez sous la main !

Des hurlements horribles sortaient de la gorge torturée du roi noir. Quelqu'un jeta un plein seau de liquide sur lui. Il y eut un sifflement et un nuage de vapeur, mais les hurlements se poursuivirent.

— Par Crom et Ishtar ! jura Conan furieux en contemplant ce spectacle. J'aurais dû tuer ce démon arrogant alors qu'il était à portée de ma main.

Les hurlements diminuèrent peu à peu, puis cessèrent. Les restes du roi – un corps recroquevillé et informe, absolument différent du corps de Sakumbe de son vivant – gisaient sous le dais dans une mare de graisse humaine fondue. Certains des officiers aux coiffures de plumes fuyaient, pris de panique. D'autres s'étaient jetés à terre et se prosternaient, invoquant

leurs différents dieux.

Conan saisit le poignet d'Amalric dans une étreinte à lui briser les os.

— Nous devons filer d'ici, et vite ! dit-il sur un ton grave et tendu. Viens !

Amalric n'émit aucune protestation. Il descendit les marches derrière Conan. Sur la place, tout n'était que confusion. Des soldats couverts de plumes se pressaient les uns contre les autres, hurlant et gesticulant. Des combats avaient éclaté çà et là.

— Meurs, assassin de Kordofo ! hurla une voix au-dessus du vacarme.

Juste devant Conan, un homme grand et brun rejeta son bras en arrière et lança un javelot sur lui. Seules la rapidité et la détente d'acier du Barbare sauvèrent Conan. Le Cimmérien virevolta et se baissa, de telle sorte que le projectile passa au-dessus de lui, manqua la tête d'Amalric de la largeur d'un doigt et s'enfonça dans le corps d'un autre soldat.

L'agresseur rejeta son bras pour lancer un second javelot, mais, avant qu'il ait pu le lancer, l'épée de Conan sortit en chantant de son fourreau, décrivit un arc écarlate à la lueur des torches et atteignit son but. Le Tombalkan s'effondra à terre, le corps ouvert de l'épaule jusqu'au sternum.

— Cours ! hurla Conan.

Amalric se mit à courir, évitant les groupes qui s'agitaient sur la place. Des hommes poussèrent des cris et les désignèrent du doigt, et certains se lancèrent à leur poursuite.

Amalric, les jambes lourdes et les poumons en feu, descendait une large rue, courant sur les traces de Conan. Derrière eux grossissait le bruit de la poursuite. La rue se rétrécit et fit un coude. Devant Amalric, Conan disparut soudain.

— Entre ici, vite ! lui lança la voix du Cimmérien qui s'était dissimulé dans le léger espace qui séparait deux maisons aux briques de terre.

Amalric se serra dans ce réduit et se tint immobile, retenant sa respiration, comme leurs poursuivants passaient rapidement devant eux dans la rue.

— Certainement l'engeance de Kordofo, murmura le Cimmérien dans l'obscurité. Ils tenaient leurs lances

prêtes pour cette occasion, depuis le jour où Sakumbe s'est débarrassé de Kordofo.

— Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Amalric.

Conan leva la tête vers le morceau de ciel éclairé par les étoiles qui était visible au-dessus d'eux.

— Je pense que nous pouvons grimper sur les toits, dit-il.

— Comment ?

— De la même façon que j'escaladais les failles dans les montagnes, lorsque j'étais encore un adolescent en Cimméria. Tiens, prends cela un instant.

Conan tendit à Amalric un javelot, et celui-ci comprit que le Cimmérien l'avait arraché des mains de l'homme qu'il avait tué. L'arme avait une pointe rétrécie de presque un mètre de longueur et dont la légère arête de fer était finement barbelée. Au-dessous de la poignée, un mince manche de fer contrebalançait le poids de la pointe.

Conan grogna doucement, colla son dos à un mur, ses pieds au mur opposé et commença à monter ainsi vers le toit. Il ne fut plus bientôt qu'une silhouette sombre se détachant sur le ciel étoilé, puis il disparut. Enfin un appel à voix basse parvint jusqu'en bas :

— Dirige la lance vers le haut, et monte.

Amalric tendit le javelot, puis, à son tour, monta en employant la même méthode. Les toits étaient faits de madriers de bois, sur lesquels avaient été posées une épaisse couche de feuilles de palmier, puis une couche d'argile. De temps à autre l'argile céda légèrement sous leurs pieds et l'on entendait le craquement des feuilles du dessous.

Amalric marcha à la suite de Conan le long de plusieurs toits, bondissant au-dessus du vide qui les séparait. À la fin, ils se trouvèrent sur le toit d'une maison aux dimensions importantes, qui bordait presque la place.

— Je dois sortir d'ici, dit Amalric, très inquiet.

— Une chose à la fois, gronda Conan. Nous devons d'abord savoir ce qui se passe.

La confusion sur la place avait légèrement diminué. Des officiers faisaient mettre leurs hommes en lignes, une nouvelle fois. Sous le dais aux deux trônes Askia,

avec ses insignes de sorcier, était en train de s'adresser à la foule. Bien qu'Amalric ne pût entendre tout ce qu'il disait, le sorcier, de toute évidence, apprenait aux Tombalkans quel chef grand et avisé il serait pour eux.

Un bruit sur sa gauche attira l'attention de l'Aquilonien. Au début, ce ne fut qu'un murmure, semblable aux bruits de la foule rassemblée sur la place, mais celui-ci s'enfla et devint un rugissement. Un homme arriva sur la place en courant et cria vers Askia :

— Les Aphakis attaquent le mur est !

Alors, une nouvelle fois, ce fut le chaos. Les tambours de guerre résonnèrent et Askia hurla des ordres à droite et à gauche. Un régiment de lanciers noirs se mit en route vers l'endroit d'où parvenait le vacarme. Conan dit :

— Nous ferions mieux de quitter Tombalku. Quel que soit le parti vainqueur, il réclamera nos peaux ! Sakumbe avait raison. Ces gens n'obéiront jamais à un homme blanc. Va chez toi et prépare ta femme au départ. Frottez vos visages et vos bras avec la suie du foyer ; de cette façon, on vous remarquera moins dans les ténèbres. Prenez tout l'argent que vous avez. Je vous retrouverai là-bas avec des chevaux. Si nous faisons vite, nous pourrions sortir par la porte ouest avant qu'ils l'aient refermée ou que Zehbeh l'ait attaquée. Cependant, avant de partir, j'ai un petit travail à faire.

Conan chercha à travers les rangs serrés des soldats noirs et repéra Askia, toujours en train de gesticuler et de haranguer la foule sous le dais. Il soupesa le javelot.

— Un long jet, mais je dois pouvoir le réussir, murmura-t-il.

Le Cimmérien recula à l'autre extrémité du toit, puis courut rapidement devant lui, vers le côté qui faisait face à la place. Juste avant d'atteindre le rebord du toit, d'un puissant mouvement du bras et d'une prodigieuse torsion du buste, il lança l'arme. Le projectile disparut de la vue d'Amalric dans les ténèbres, en sifflant au-dessus de lui. L'espace de trois battements de cœur, il se demanda où il était allé.

Brusquement, Askia poussa un cri et chancela. Le long manche de l'arme sortait de sa poitrine et vibrait,

étreint convulsivement par les mains du sorcier. Comme ce dernier s'effondrait sous le dais, Conan grogna :

— Allons-nous-en !

Amalric se mit à courir, bondissant de toit en toit. À l'est, la bataille faisait rage, ce n'étaient que cris de guerre, battements de tambours, sonneries de trompettes, hurlements et cliquetis des armes.

Il n'était pas encore minuit lorsque Amalric, Lissa et Conan arrêtaient leurs chevaux sur le sommet d'une dune de sable, à un mile à l'ouest de Tombalku. Ils regardèrent derrière eux, vers la ville qui était à présent tout illuminée par les sombres lueurs du combat. Des incendies s'étaient déclarés un peu partout durant la bataille, lorsque les Aphakis avaient pris d'assaut le mur est et avaient marché contre les lanciers noirs dans les rues. Bien que ces derniers fussent beaucoup plus nombreux, l'absence de chef les mettait dans une position désavantageuse que toute leur bravoure barbare ne pouvait surmonter. Les Aphakis avançaient de plus en plus vers le centre de la ville, pendant que les incendies se fondaient dans l'holocauste général.

La terrible clameur de la bataille et du massacre leur parvenait comme un murmure. Conan grogna :

— Ainsi finit Tombalku ! Quel que soit le vainqueur, nous sommes contraints d'aller chercher fortune ailleurs.

Je vais me diriger vers la côte de Kush où j'ai des amis – et aussi des ennemis – et où je pourrai trouver un navire pour Argos. Et vous ?

— Aucune idée, dit Amalric.

— C'est une bien belle pouliche que tu as là, fit Conan en grimaçant. (La clarté de la lune qui s'élevait dans le ciel fit briller ses dents solides et blanches, qui étincelèrent sur sa peau noircie par la suie.) Tu ne peux pas l'emmener avec toi à travers le vaste monde.

Amalric se sentit irrité par le ton du Cimmérien. Il se rapprocha de Lissa et passa un bras autour de sa taille, pendant que sa main restée libre glissait vers la garde de son épée. La grimace de Conan s'élargit.

— Ne crains rien, dit-il. Je n'ai jamais manqué de femmes au point de devoir voler celles de mes amis. Si

vous m'accompagnez, vous pourrez retourner ensuite en Aquilonia.

— Je ne peux pas retourner en Aquilonia, dit Amalric.

— Pourquoi ?

— Mon père a été tué au cours d'une altercation avec le comte Terentius, lequel bénéficie de la bienveillance du roi Vilerus. Et tous les proches parents de mon père ont dû quitter le pays, de peur d'être persécutés par les agents de Terentius.

— Oh ! tu n'es donc pas au courant ? dit Conan. Vilerus est mort, il y a au moins six mois ; son neveu, Numedides, est le nouveau roi. Tous les coupe-jarrets à la solde de l'ancien roi, dit-on, ont été chassés, et les exilés rappelés. J'ai appris tout cela par un marchand shémite. Si j'étais toi, je me dépêcherais de rentrer chez moi. Le nouveau roi aura certainement un poste important pour toi. Emmène ta petite Lissa avec toi et fais-en une comtesse ou quelque chose comme cela. Quant à moi, je m'en vais vers Kush et la mer azurée.

Amalric regarda derrière lui, vers le paysage embrasé qui avait été Tombalku.

— Conan, dit-il, pourquoi Askia a-t-il tué Sakumbe, au lieu de s'en prendre à nous, avec qui il avait des différends beaucoup plus criants ?

Conan haussa ses larges épaules.

— Peut-être avait-il en sa possession des rognures d'ongles de Sakumbe, ou quelque chose dans ce genre, et rien de nous deux. Aussi a-t-il utilisé les sortilèges qu'il avait à sa disposition. Je n'ai jamais très bien compris les sorciers et leur façon de voir.

— Et pourquoi as-tu pris la peine de tuer Askia ?

Conan lui lança un regard profond.

— Tu plaisantes, Amalric ? Moi, laisser le meurtre d'un compagnon impuni ? Sakumbe, que le diable emporte sa peau noire couverte de sueur, était mon ami. Même s'il avait engraisé et était devenu paresseux durant ces dernières années, il valait beaucoup mieux que la plupart des hommes blancs que j'ai connus. (Le Cimmérien soupira bruyamment et secoua la tête, comme un lion secoue sa crinière.) Bon, il est mort, et nous sommes vivants. Et si nous voulons rester en vie, nous ferions mieux de continuer notre

route, avant que Zehbeh n'envoie une patrouille à notre poursuite. En avant !

Les trois chevaux descendirent lentement le versant opposé de la dune de sable, puis s'élancèrent au galop en direction de l'ouest.

Chapitre IV

Le bassin de l'île aux Géants

Conan poursuit son chemin à travers les prairies septentrionales des Royaumes Noirs. Il est connu de longue date dans ces régions, et Amra le Lion arrive sans peine jusqu'à la côte qu'il a écumée dans le temps avec Bêlit. Mais Bêlit n'est plus qu'un souvenir à présent sur la Côte Noire. Le navire qui finit par surgir à l'horizon, croisant au large du cap où Conan est en train d'affûter son épée, est un navire pirate dont l'équipage est originaire des Iles Baracha (situées devant la côte de Zingara). Ils ont également entendu parler de Conan et accueillent avec joie son épée et son expérience. Il a trente-cinq ans lorsqu'il se joint aux pirates barachéens, au sein desquels il reste assez longtemps. Pour Conan, cependant, habitué aux armées extrêmement organisées des rois hyboriens, l'organisation des pirates barachéens semble très relâchée et peu propice à une accession rapide au poste de commandement et à ses privilèges. Réussissant à se sortir d'une situation très critique lors d'un « rendez-vous » de pirates à Tortage, il estime que la seule solution pour ne pas avoir la gorge tranchée est de partir à la nage en plein océan occidental. Ce qu'il fait avec une totale assurance et un parfait aplomb.

En direction de l'ouest, inconnu de l'homme,
Des navires ont fait voile, depuis l'origine du monde
Lisez, si vous l'osez, ce qu'écrivait Skelos,
Alors que les mains de la mort agrippaient son habit de soie ;
Et suivez les navires à travers les algues poussées par le vent...
Suivez les navires qui jamais ne reviennent.

I

Sancha, originaire de Kordava, bâilla délicatement, étira voluptueusement son corps souple et s'installa plus confortablement sur la soierie bordée d'hermine qui était étendue sur le pont de la dunette de la caraque. Elle était indolemment consciente de l'intérêt ardent avec lequel l'équipage l'observait depuis la coursive et le gaillard d'avant, et elle n'ignorait pas non plus que son court vêtement de soie ne dissimulait guère ses formes voluptueuses à leurs yeux avides. C'est pourquoi elle souriait avec insolence et se préparait à surprendre quelques œillades encore avant que le soleil, qui élevait son disque tout au-dessus de l'océan, n'éblouisse ses yeux.

Mais, à cet instant, un bruit parvint à ses oreilles : un bruit qui différait du craquement de la charpente, du bruit sourd des cordages et du clapotis des vagues contre la coque. Elle se redressa, regardant la lisse par-dessus laquelle, à son grand étonnement, grimpait une forme ruisselante d'eau. Ses yeux noirs s'agrandirent, ses lèvres rouges s'ouvrirent pour laisser passer un « Oh ! » de surprise. L'intrus lui était inconnu. L'eau s'écoulait en ruisselets de ses épaules, glissant le long de ses bras puissants. Son unique vêtement – des culottes de soie rouge – était trempé, comme l'étaient sa large ceinture à boucle d'or et l'épée gainée dans le fourreau qu'elle soutenait. Tandis qu'il escaladait ainsi la lisse, les rayons du soleil levant découpèrent sa silhouette, le faisant ressembler à une grande statue de bronze. Il passa ses doigts dans sa sombre crinière ruisselante d'eau et ses yeux bleus brillèrent comme ils se posaient sur la jeune fille.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. D'où venez-vous ?

Il fit un geste vers la mer, qui décrivit un quart entier de la boussole, pendant que ses yeux restaient posés sur son corps élané.

— Etes-vous un triton, pour sortir ainsi de la mer ? demanda-t-elle, troublée par la franchise de son regard, bien qu'elle fût habituée aux regards admiratifs.

Avant qu'il ait pu répondre, un bruit de pas rapides résonna sur le pont et le commandant de la caraque

survint, jetant un regard enflammé sur l'étranger, tandis que ses doigts se portaient vers la garde de son épée.

— Qui donc es-tu, maraud ? demanda-t-il sur un ton peu amène.

— Je suis Conan, répondit l'autre, imperturbable.

Sancha tendit l'oreille de nouveau, car elle n'avait jamais entendu parler le zingaran avec un tel accent.

— Et comment es-tu arrivé jusqu'à mon navire ? grinça la voix avec méfiance.

— J'ai nagé.

— Nagé ! s'exclama le commandant, furieux. Chien, tu te moques de moi ? Nous sommes depuis longtemps hors de vue de la côte. D'où viens-tu ?

Conan tendit son bras bruni et musclé vers l'est, incendié par l'or du soleil levant.

— Je venais des Iles.

— Oh ! (L'autre le regardait avec un intérêt croissant. Des sourcils noirs se froncèrent sur les yeux qui le scrutaient et sa mince lèvre supérieure se releva en un rictus méprisant.) Alors tu es l'un de ces chiens de Barachéens ?

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de Conan.

— Et tu sais qui je suis ? demanda celui qui l'interrogeait.

— Ce navire est le Wastrel. Alors vous devez être Zaporavo.

Cela flatta la vanité farouche du capitaine que cet étranger le connaisse. C'était un homme de grande taille, aussi grand que Conan, bien que moins puissamment bâti. Sous son casque d'acier, son visage était sombre, taciturne, évoquant la tête d'un faucon. C'est pourquoi certains l'appelaient le Faucon. Sa cuirasse et ses vêtements étaient somptueux et richement décorés, à la mode d'un grand de Zingara. Sa main ne s'éloignait jamais de la garde de son épée.

Il y avait peu de bienveillance dans le regard qu'il lança à Conan. Les renégats zingarans et les hors-la-loi qui venaient des îles Baracha et qui pillaient la côte septentrionale de Zingara ne s'estimaient guère entre eux. Ces derniers étaient pour la plupart des marins venus d'Argos, avec une très faible minorité d'autres nationalités. Ils attaquaient les navires marchands et

harcelaient sans cesse les villes côtières de Zingara, comme le faisaient les boucaniers zingarans, mais ceux-ci tentaient de donner à leurs activités une certaine allure d'honorabilité en se donnant le nom de flibustiers, alors qu'ils qualifiaient les Barachéens de pirates. Ils n'étaient pas les premiers, ni ne seraient les derniers à essayer d'ennoblir leur état de voleurs.

Certaines de ces réflexions traversèrent l'esprit de Zaporavo cependant qu'il jouait avec la garde de son épée et fronçait les sourcils vers cet hôte qu'il n'avait pas invité. Conan ne laissa pas deviner quelles pouvaient être ses propres pensées. Il se tenait, les bras croisés, aussi placidement que s'il s'était trouvé sur le pont de son propre navire. Ses lèvres souriaient et ses yeux ne reflétaient aucune inquiétude.

— Que fais-tu par ici ? demanda brusquement le flibustier.

— J'ai estimé nécessaire de renoncer à mon rendez-vous de Tortage avant que la lune se lève, la nuit dernière, répondit Conan. Je suis parti sur un esquif qui faisait eau, et j'ai ramé et écopé toute la nuit. Juste à l'aube, j'ai aperçu vos huniers et j'ai laissé s'enfoncer dans l'eau ma pitoyable embarcation, vu que je pouvais aller plus vite à la nage.

— Il y a des requins dans les parages, grogna Zaporavo, et il fut légèrement irrité par le haussement des puissantes épaules qui répondit à sa remarque.

Un coup d'œil vers la coursive lui montra une rangée de visages impatients regardant vers le haut. Un seul mot de sa part et ils bondiraient sur la poupe, en un assaut d'épées qui viendrait vite à bout du combattant redoutable que semblait être l'étranger.

— Pourquoi devrais-je m'encombrer de tous les vagabonds que rejette la mer ? gronda Zaporavo, son regard et ses manières se faisant encore plus insultants que ses paroles.

— Un navire peut toujours employer un bon marin, répondit l'autre, sans montrer de ressentiment.

Zaporavo se renfrogna, appréciant le bien-fondé de cette assertion. Il hésita et, ce faisant, perdit son navire, son commandement, sa maîtresse et sa vie. Mais, bien sûr, il ne pouvait lire dans l'avenir, et pour lui Conan n'était qu'un vulgaire vaurien rejeté, comme il l'avait

dit, par la mer. Il n'aimait pas cet homme, bien que celui-ci ne l'eût pas provoqué. Ses manières n'étaient pas insolentes, quoique beaucoup plus assurées que ne l'eût désiré Zaporavo.

— Tu travailleras pour gagner ta nourriture, grogna le Faucon. Descends sur le pont à présent. Et rappelle-toi que la seule loi à bord, c'est ma volonté.

Le sourire sembla s'élargir sur les minces lèvres de Conan. Sans hésitation, mais sans hâte non plus, il se détourna et descendit vers la coursive. Il ne regarda pas vers Sancha qui avait assisté avidement à cette brève conversation en étant tout yeux et tout oreilles.

Sur la coursive, l'équipage s'attroupa autour de lui. Tous étaient des Zingarans, à demi nus, avec leurs pantalons de soie aux couleurs criardes, tachés de goudron. Des pierres précieuses brillaient à leurs oreilles et sur les gardes de leurs poignards. Ils attendaient tous avec impatience le jeu remontant à l'Antiquité et qui consistait à provoquer tout étranger à un navire. Conan devait être éprouvé à l'instant même, afin que soit décidée sa future position au sein de l'équipage. Là-haut, sur la poupe, Zaporavo avait déjà oublié, apparemment, l'existence de l'étranger, mais Sancha l'observait avec un intérêt soutenu. Elle était devenue familière de telles scènes et savait que la provocation serait brutale et probablement sanglante.

Mais sa familiarité avec de telles pratiques était peu de chose au regard de celle de Conan. Il sourit légèrement comme il s'avavançait sur la coursive, observant les visages farouches qui se pressaient férocement autour de lui. Il s'arrêta et examina le cercle qui se resserrait. Son calme n'en était pas dérangé pour autant. Un code précis réglementait toutes ces situations. S'il s'en était pris au capitaine, l'équipage tout entier lui aurait sauté à la gorge, mais maintenant ils allaient lui donner une chance de se battre à la loyale contre celui qui avait été désigné pour déclencher la rixe.

L'homme choisi pour cette besogne se jeta en avant. C'était une brute au corps nerveux, qui avait noué autour de sa tête une ceinture rouge comme un turban. Il avait un menton pointu qui saillait ; son visage couvert de balafres était incroyablement méchant.

Chacun de ses regards, chacun de ses airs de fanfaron était un affront pour Conan. Sa façon de le provoquer fut aussi primitive, grossière et crue que l'était sa personne.

— Baracha, hein ? se moqua-t-il. C'est là-bas que des chiens se font passer pour des hommes. Nous autres de la Fraternité, nous leur crachons dessus... comme ceci !

Il cracha à la figure de Conan et saisit son épée.

Le geste du Barachéen fut trop rapide pour que l'œil puisse le suivre. Son poing semblable à un marteau d'enclume heurta la mâchoire de son tourmenteur avec un choc terrible, et le Zingaran fut projeté à travers les airs et retomba en un tas informe contre le bastingage.

Conan se retourna vers les autres. À l'exception d'une lueur dans ses yeux mais qui déjà se dissipait, l'expression de son visage ne s'était pas modifiée. La provocation s'était terminée aussi soudainement qu'elle avait commencé. Les matelots relevèrent leur compagnon. Sa mâchoire brisée pendait mollement et sa tête était inclinée, suivant un angle bizarre.

— Par Mitra ! il lui a brisé le cou ! jura un brigand de la mer à la barbe noire.

— Vous autres, flibustiers, avez les os fragiles, dit en riant le pirate. Sur les Iles Baracha, nous ne sentons même pas ces petites tapes. Quelqu'un d'autre veut-il échanger quelques coups ? Non ? Alors, c'est parfait. Nous sommes amis, hein ?

Ils furent nombreux à lui assurer qu'il disait la vérité. Des bras vigoureux jetèrent le marin mort par-dessus le bastingage et une douzaine d'ailerons fendirent la surface de l'eau, comme le corps semblait dans la mer. Conan éclata de rire, étira ses bras musclés comme aurait pu s'étirer un grand chat, et son regard se leva vers le pont supérieur. Sancha étant accoudée à la lisse, ses lèvres rouges ouvertes et ses yeux noirs brillant d'un intérêt particulier. Le soleil derrière elle dessina les contours de son corps élancé à travers le léger vêtement rendu transparent par ses rayons éclatants. Puis l'ombre sévère de Zaporavo s'interposa et une lourde main s'abattit, possessive, sur sa frêle épaule. Le regard qu'il lança à l'homme sur la coursive contenait une menace explicite. Conan lui répondit par

un rictus, comme s'il riait à un bon mot qu'il était le seul à comprendre.

Zaporavo commit l'erreur que commettent beaucoup d'autocrates. Seul sur la poupe, paré de sa sombre grandeur, il sous-estima l'homme qui se trouvait au-dessous de lui. Il avait l'opportunité de tuer Conan, et il la laissa passer, trop accaparé par ses méditations moroses. Il lui était difficile de penser que l'un des chiens qui se tenaient à ses pieds pouvait représenter une menace pour lui. Il s'était maintenu dans sa position supérieure depuis si longtemps et avait foulé aux pieds tant d'adversaires que, inconsciemment, il s'estimait inaccessible aux machinations de rivaux inférieurs.

À vrai dire, Conan ne chercha pas à le provoquer. Il se mêla à l'équipage, vivant et plaisantant avec les hommes comme ils le faisaient. Il se révéla excellent marin et de loin l'homme le plus fort qu'ils aient jamais vu. Il faisait le travail de trois hommes et était toujours le premier à se proposer pour une corvée pénible ou dangereuse. Ses compagnons commencèrent à l'adopter. Il ne leur cherchait pas querelle, et ils avaient soin de ne pas se quereller avec lui. Il jouait avec eux, misant sa ceinture et son fourreau, gagnait leur argent et leurs armes, et les leur rendait avec un grand éclat de rire. L'équipage instinctivement se mit à le considérer comme le chef du gaillard d'avant. Il ne révéla à personne les raisons qui l'avaient incité à fuir les Barachas, mais le fait de savoir qu'il avait peut-être commis un acte assez sanglant pour avoir été exclu de cette bande de pirates cruels augmentait le respect qu'éprouvaient à son égard les farouches flibustiers. Il était toujours imperturbablement affable envers Zaporavo et les marins, jamais insolent ni servile.

Le plus stupide d'entre eux était frappé par le contraste entre le commandant, dur, taciturne, maussade, et le pirate dont le rire était sonore et facile, qui beuglait des chants grivois en une douzaine de langues, buvait de l'ale comme un ivrogne et – apparemment – ne se préoccupait pas le moins du monde du lendemain.

Si Zaporavo avait appris qu'il était comparé, même

inconsciemment, avec un homme du gaillard d'avant, de stupéfaction, il serait devenu muet. Mais il était plongé dans ses méditations, devenues plus sombres et plus maussades au fil des ans, et dans de mystérieux rêves grandioses ; également absorbé par la fille dont la possession lui était un plaisir amer, comme l'étaient tous ses plaisirs.

Celle-ci s'intéressait de plus en plus au géant à la crinière noire qui surpassait ses camarades au travail comme au jeu. Il ne lui adressait jamais la parole, mais on ne pouvait se méprendre sur la lueur de son regard. Cela ne lui avait pas échappé et elle se demandait si elle oserait jouer le jeu dangereux de le séduire.

Il n'y avait pas si longtemps qu'elle avait quitté les palais de Kordava. Mais c'était comme si tout un monde la séparait maintenant de la vie qu'elle avait menée jusqu'au moment où Zaporavo l'avait enlevée, hurlante, de la caravelle en flammes que ses loups avaient prise à l'abordage. Elle, qui avait été la fille gâtée et choyée du duc de Kordava, apprit ce que c'était que d'être le jouet d'un boucanier. Et parce qu'elle était suffisamment souple pour plier sans se rompre, elle survécut là où d'autres femmes seraient mortes. Comme elle était jeune et frémissante de vie, elle en vint à trouver du plaisir à l'existence.

La vie était incertaine, ressemblant à un rêve, avec les contrastes aigus de la bataille, du pillage, du meurtre et de la fuite. Et les rêves écarlates de Zaporavo la rendaient plus incertaine encore. Personne ne savait quels étaient ses projets, maintenant qu'ils avaient laissé derrière eux toutes les côtes portées sur la carte et qu'ils s'aventuraient de plus en plus dans ces eaux inconnues et houleuses, ordinairement évitées par les marins, dans lesquelles, depuis le commencement des temps, des navires s'étaient risqués, pour ne jamais plus reparaître. Toutes les terres connues se trouvaient derrière eux et, jour après jour, l'immensité bleue agitée s'étendait à l'infini devant eux, déserte. Ici il n'y avait rien à piller... pas de villes à mettre à sac, pas de navires à incendier. Les hommes murmuraient, quoique veillant à ce que leurs murmures ne parviennent pas jusqu'aux oreilles de leur maître implacable. Celui-ci déambulait sur la poupe, jour et nuit, empreint d'une

majesté sombre, ou bien il examinait avec attention des cartes anciennes, des plans jaunis par le temps, parcourant des volumes de parchemin qui tombaient en poussière et rongés par les vers. Parfois il parlait à Sancha, avec un air égaré, lui semblait-il, de continents perdus et d'îles fabuleuses de rêve, inconnues de l'homme, au milieu de l'écume bleutée de golfes sans nom, où des dragons cornus veillaient sur des trésors amassés par des rois, avant l'apparition de l'homme, il y avait très longtemps de cela.

Sancha écoutait sans comprendre, serrant entre ses mains ses genoux délicats, oubliant les paroles de son farouche compagnon pour laisser divaguer ses propres pensées qui allaient se poser immanquablement sur le géant au corps puissant, dont le rire était aussi sonore et primitif que la brise de la mer.

Après de nombreuses et longues semaines, ils aperçurent enfin la terre à l'est, et à l'aube jetèrent l'ancre dans une baie peu profonde. La plage était un mince cordon blanc, bordant une perspective de pentes légères, couvertes de végétation, dissimulée par une forêt verdoyante. Le vent apporta les parfums de la végétation et des épices, et Sancha battit des mains de plaisir, à la perspective de descendre à terre. Mais son allégresse se transforma vite en déception maussade lorsque Zaporavo lui ordonna de rester à bord jusqu'à ce qu'il revienne la chercher. Il ne donnait jamais aucune explication à ses ordres. Aussi n'en connaissait-elle jamais la raison, à moins que ce ne fût le démon qui le hantait qui le poussât à la blesser fréquemment sans aucun motif.

Aussi s'étendit-elle nonchalamment sur la poupe d'un air boudeur, et regarda-t-elle les hommes ramer jusqu'à terre sur les eaux paisibles qui scintillaient comme du jade liquide dans la lumière matinale du soleil. Elle les vit se rassembler sur le rivage de sable, méfiants, leurs armes prêtes, pendant que plusieurs autres marins se dispersaient et disparaissaient sous les arbres qui bordaient la plage. Parmi eux, elle remarqua Conan. On ne pouvait se tromper sur sa haute silhouette brune et sa démarche souple. Certains disaient que ce n'était pas un homme appartenant aux

mondes civilisés, mais un Cimmérien, l'un de ces hommes appartenant à ces tribus barbares qui vivent dans les collines grises du Nord lointain et dont les raids sèment la terreur parmi leurs voisins du Sud. Du moins, elle voyait bien qu'il y avait quelque chose en lui, une sorte de vitalité inhabituelle ou de barbarie qui le plaçait à part de ses féroces compagnons.

Les voix des boucaniers, rassurés par le silence, furent portées en écho le long du rivage. Les groupes se rompirent alors que les hommes se dispersaient sur la plage pour aller cueillir des fruits. Elle les vit grimper au sommet des arbres et les arracher des branches ; sa jolie bouche saliva. Elle frappa le pont de son petit pied et lança une belle série d'imprécations qu'elle avait apprises au contact de ses compagnons si peu recommandables.

Les hommes sur le rivage avaient fait une ample provision de fruits et s'en rassasiaient, trouvant particulièrement délicieuse une variété inconnue de fruits à la peau dorée. Mais Zaporavo n'était pas descendu à terre pour aller cueillir des fruits ou pour en manger. Ses éclaireurs n'ayant décelé aucun signe de présence humaine ou animale dans les alentours, il resta un moment à regarder vers l'intérieur des terres, vers les grandes étendues des pentes couvertes de végétation qui se fondaient l'une dans l'autre. Puis, après un ordre bref, il assura la ceinture de son épée et s'avança sous les arbres. Son second lui reprocha de se risquer ainsi seul dans l'île et fut récompensé de sa remarque par un sauvage coup de poing sur la bouche. Zaporavo avait ses raisons de vouloir aller seul. Il désirait s'assurer que cette île était bien celle que mentionnait le mystérieux Livre de Skelos et à l'intérieur de laquelle, selon les affirmations de sages sans nom, des monstres inconnus gardaient des cryptes remplies d'or gravé d'hiéroglyphes. Et, pour des raisons obscures qui lui étaient propres, il ne souhaitait partager cette connaissance avec quiconque, encore moins avec son propre équipage.

Sancha, qui observait la plage avec avidité depuis la poupe, le vit disparaître sous le toit de verdure. Un instant plus tard, Conan, le Barachéen, se tourna, lança un rapide coup d'œil vers les hommes dispersés en

haut et en bas de la plage, puis il se dirigea rapidement dans la direction prise par Zaporavo, et disparut de la même façon sous les arbres.

Cela piqua la curiosité de Sancha. Elle attendit qu'ils réapparussent, mais elle ne les revit pas. Les marins se trouvaient toujours sur le rivage, montant et descendant le long de la plage, et certains s'étaient aventurés sous les arbres. Beaucoup s'étaient installés à l'ombre pour dormir. Le temps passa et elle s'agita, attendant impatiemment le retour des deux hommes. Le soleil commençait à frapper cruellement, malgré le baldaquin tendu au-dessus du pont de la poupe. Ici il faisait chaud, tout était silencieux et d'un ennui mortel ; quelques mètres plus loin, après un ruban d'eau bleue peu profonde, le mystère de la plage, fraîche et ombragée, bordée d'arbres, et celui de la prairie boisée l'appelaient. De plus, elle était également désireuse d'éclaircir le mystère concernant Zaporavo et Conan.

Elle savait parfaitement ce qu'elle risquait en désobéissant à son maître impitoyable, aussi resta-t-elle assise pendant quelques instants, indécise. Finalement, elle décida que cette escapade valait bien les coups de fouet que lui donnerait Zaporavo, et, sans plus de façon, enleva ses légères sandales de cuir d'un mouvement sec du pied, se débarrassa de son vêtement et se tint sur le pont, aussi nue qu'Eve. Grimant sur la lisse et descendant le long des chaînes, elle se glissa dans l'eau et se mit à nager vers le rivage. Elle resta sur la plage pendant quelques instants, sautillant comme le sable chatouillait ses doigts de pieds, cherchant du regard l'équipage. À quelque distance de là elle n'aperçut que quelques-uns des matelots éparpillés sur la plage. Beaucoup étaient plongés dans un profond sommeil sous les arbres, des restes de fruits dorés encore serrés entre leurs doigts. Elle se demanda comment ils pouvaient dormir aussi profondément, de si bon matin.

Personne ne l'interpella comme elle traversait la blanche ceinture de sable et pénétrait sous les arbres ombragés. Ces derniers, constata-t-elle, poussaient en bosquets irréguliers, entre lesquels s'étendaient des terrains vallonnés qui ressemblaient à des prairies. Elle s'enfonça à l'intérieur de l'île, dans la direction prise

par Zaporavo, et s'extasia devant les vertes perspectives qui s'ouvraient devant elle : collines après collines aux pentes légères, recouvertes d'une pelouse verte, ponctuée d'arbres. Ces différents plateaux étaient réunis entre eux par de douces déclivités, elle aussi recouvertes de pelouse verte. Le décor semblait se dissoudre de lui-même, ou plutôt chaque tableau semblait se fondre dans le suivant. La perspective était singulière, à la fois très grande et très limitée. Sur tout le paysage régnait un silence semblable à celui d'un enchantement.

Puis elle parvint brusquement sur le plateau horizontal de l'une de ces collines, entourée par de grands arbres, et l'impression de s'avancer au milieu d'un paysage de rêve comme dans un conte de fées disparut soudain lorsqu'elle découvrit ce qui était étendu sur l'herbe rougie et piétinée. Sancha involontairement poussa un cri et eut un mouvement de recul. Puis elle courut rapidement devant elle, les yeux dilatés, tremblant de tous ses membres.

C'était Zaporavo qui gisait là sur l'herbe, regardant fixement le ciel sans le voir, une profonde blessure béante dans sa poitrine. Son épée se trouvait à côté de sa main inerte. Le Faucon avait livré son dernier combat.

On ne peut pas dire que Sancha regarda le cadavre de son seigneur sans aucune émotion. Elle n'avait aucune raison de l'aimer, mais elle ressentit du moins ce que toute fille peut ressentir en apercevant le cadavre de l'homme qui a été le premier à la posséder. Elle ne pleura pas et n'eut aucune envie de pleurer, mais elle fut saisie d'un fort tremblement. Son sang sembla se figer brusquement, et elle lutta contre une vague d'hystérie qui montait en elle.

Elle chercha autour d'elle l'homme qu'elle s'attendait à voir. Mais ses yeux ne rencontrèrent que le cercle des géants de la forêt, immenses et recouverts d'un feuillage épais, et les pentes bleutées qui s'étendaient au-delà. L'assassin du flibustier s'était-il traîné à l'écart, mortellement blessé ? Aucune piste sanglante n'était visible autour du cadavre.

Intriguée, elle parcourut du regard les arbres environnants, se raidissant quand elle percevait un

frôlement dans le feuillage d'émeraude qui ne semblait pas être le fait du vent. Elle s'avança vers les arbres, cherchant à voir sous leur frondaison.

— Conan ?

Son cri était une interrogation. Sa voix lui parut étrange et ridiculement menue au milieu du profond silence qui était devenu brusquement tendu.

Ses genoux se mirent à trembler, alors qu'une panique sans nom s'emparait d'elle.

— Conan ! cria-t-elle désespérément. C'est moi... Sancha ! Où êtes-vous ? Je vous en prie, Conan...

Sa voix s'étrangla. Une horreur incrédule écarquilla ses yeux bruns. Ses lèvres rouges s'ouvrirent sur un cri inarticulé. Ses membres furent paralysés ; et elle, qui avait un besoin si éperdu de s'enfuir à toutes jambes, ne pouvait plus bouger. Elle ne pouvait plus que pousser des hurlements inarticulés.

II

Lorsque Conan vit Zaporavo pénétrer seul dans la forêt, il sentit que l'occasion qu'il attendait depuis longtemps était arrivée. Il n'avait pas mangé de fruits, et ne s'était pas joint aux jeux brutaux de ses compagnons. Toutes ses facultés étaient occupées à observer le chef des boucaniers. Habitué aux humeurs de Zaporavo, ses hommes ne furent pas particulièrement surpris que leur capitaine décidât d'explorer seul une île inconnue, peut-être hostile. Ils retournèrent à leurs amusements et ne remarquèrent même pas que Conan se glissait comme une panthère à l'affût derrière le capitaine.

Conan ne sous-estimait pas son autorité sur l'équipage. Mais il n'avait pas acquis le droit, par des combats et des victoires, de provoquer le capitaine en un duel à mort. Dans ces eaux que les navires évitaient, il n'avait pas eu l'occasion de faire ses preuves, selon la loi des flibustiers. L'équipage se serait dressé unanimement contre lui s'il s'en était pris ouvertement à son chef. Mais il savait que s'il tuait Zaporavo sans qu'il l'apprenne, l'équipage privé de commandant n'éprouverait plus autant de scrupules de fidélité à l'endroit d'un homme mort. Seuls les vivants

comptaient pour cette horde de loups.

Aussi suivit-il Zaporavo, l'épée à la main, impatient, jusqu'à ce qu'il débouche sur un plateau entouré de grands arbres, entre les troncs desquels il apercevait les perspectives vertes des pentes qui se fondaient dans le lointain bleuté. Au milieu de la clairière, Zaporavo, se sentant suivi, se retourna, la main posée sur son épée.

Le boucanier lança un juron :

— Chien, pourquoi m'as-tu suivi ?

— Etes-vous si stupide ? Avez-vous besoin de le demander ? dit Conan dans un grand éclat de rire, avançant rapidement vers celui qui avait été son chef jusqu'à cet instant.

Ses lèvres souriaient et dans ses yeux bleus dansait une lueur sauvage.

Zaporavo sortit son épée en poussant un sombre blasphème, et l'acier heurta l'acier comme le Barachéen se jetait sur lui et portait une botte, sa lame chantant en un tourbillon de flamme bleue autour de sa tête.

Zaporavo avait mené un millier de combats, sur terre comme sur mer. Aucun homme au monde n'était plus profondément et plus parfaitement versé que lui dans l'art de l'escrime, mais il n'avait jamais affronté une lame tenue par un homme qui avait été élevé dans les pays barbares, au-delà des frontières des régions civilisées. À sa science du combat étaient opposées une rapidité éblouissante et une force que ne pouvait avoir un homme civilisé. La façon de se battre de Conan était peu orthodoxe, elle était instinctive et naturelle comme celle d'un loup des forêts. Les finesses de l'escrimeur étaient inutiles contre sa fureur primitive, comme l'art de la boxe est inutile à un homme qui se bat contre une panthère.

Se battant comme il ne s'était jamais battu encore, mettant en jeu toute son énergie pour parer la lame qui s'agitait comme l'éclair autour de sa tête, Zaporavo ne put éviter un coup droit qui surprit sa garde, et il sentit son bras tout entier s'engourdir sous ce terrible choc. Ce coup fut aussitôt suivi d'une botte qui fut portée avec une telle violence que la pointe acérée de la lame traversa sa cotte de mailles et ses côtes comme du papier et qu'elle lui transperça le cœur. Les lèvres de

Zaporavo se tordirent en une brève agonie. Mais, farouche jusqu'à la fin, il ne laissa échapper aucune plainte. Il était mort avant que son corps ne se détende sur l'herbe piétinée, où des gouttes de sang brillaient comme des rubis éparpillés au soleil.

Conan secoua les gouttelettes rouges de son épée, grimaça de plaisir, s'étira comme un grand chat... et se raidit soudain, l'expression satisfaite de son visage faisant place à un air surpris et déconcerté. Il se figea comme une statue. La main qui tenait l'épée s'abaissa doucement vers le sol.

Ses yeux s'étaient détachés de son adversaire vaincu et s'étaient posés distraitement sur les arbres environnants, et sur la perspective qui s'étendait au-delà. Et il avait vu une chose fantastique... une chose incroyable et inexplicable. Sur la crête arrondie et verdoyante d'une colline en pente douce, qui se trouvait au loin, était apparue une haute silhouette noire, nue, portant sur son épaule une forme blanche, également nue. L'apparition s'évanouit aussi soudainement qu'elle était apparue, laissant l'observateur la bouche béante de surprise.

Le pirate regarda avec étonnement autour de lui, puis derrière lui, incertain, le chemin qu'il venait d'emprunter, et jura. Il était embarrassé... un peu bouleversé, si ce terme pouvait être appliqué à quelqu'un qui avait les nerfs aussi solides que lui. Au beau milieu d'un paysage réaliste, bien qu'exotique, avait été introduite une image sortant tout droit du monde fantasque du cauchemar. Conan ne douta pas de sa vue, ni de son bon état mental. Il avait vu quelque chose d'étrange, il le savait. Le simple fait d'une forme noire traversant rapidement le paysage en portant un prisonnier blanc était suffisamment étrange par lui-même, mais la taille de cette forme noire était contraire à la nature.

Secouant la tête avec doute, Conan s'élança vers l'endroit où il avait vu la « chose ». Il ne se demanda même pas si son geste était sage ou non. Sa curiosité piquée au vif ne lui laissait pas le choix... il devait suivre son impulsion première.

Il traversa les différentes collines qui se succédaient, chacune avec la même surface uniforme de végétation

et de bosquets d'arbres. Le terrain s'élevait, bien qu'il suivît les légères déclivités du terrain, montant et descendant, avec une régularité monotone. La suite d'épaulements arrondis et de pentes superficielles était déconcertante et apparemment sans fin. Mais il finit par atteindre ce qu'il estima être le sommet le plus élevé de l'île et il s'immobilisa à la vue de murailles et de tours d'un vert resplendissant qui, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'endroit où il se tenait présentement, s'étaient confondues si parfaitement avec le paysage verdoyant qu'elles étaient restées invisibles, même à sa vue exercée.

Il hésita, effleura du doigt son épée, puis s'avança, mordu par le serpent de la curiosité. Il n'aperçut personne en s'approchant d'un grand portail qui béait, sans porte, dans la muraille voûtée. Regardant vers l'intérieur avec précaution, il vit ce qui semblait être une vaste cour nue, recouverte d'herbe et entourée par un mur circulaire d'une sorte de substance verte à demi transparente. Diverses arches s'ouvraient dans celui-ci. Avancé sur la pointe de ses pieds nus, l'épée à la main, il franchit l'une de ces arches au hasard et déboucha dans une autre cour identique. Au-dessus d'un autre mur intérieur, il aperçut les flèches de constructions aux formes étranges, semblables à des tours. L'une de ces tours était construite contre ce mur, ou plutôt faisait corps avec la cour dans laquelle il se trouvait. Un large escalier, montant le long de la paroi, conduisait jusqu'à elle. Il se mit à gravir cet escalier, se demandant si tout cela était réel, ou s'il ne s'avancait pas au milieu d'un rêve engendré par le lotus noir.

En haut de l'escalier, il se retrouva sur un palier pourvu d'un parapet, ou sur un balcon, il ne savait pas exactement. Il pouvait à présent apercevoir les tours plus en détail, mais ces détails étaient sans signification pour lui. Il comprit avec une certaine inquiétude qu'aucun être humain ordinaire ne pouvait les avoir construites. Leur architecture possédait une symétrie et une logique, mais c'était une symétrie insensée et une logique étrangère au raisonnement humain normal. Quant au plan général de la ville, du château ou de ce que ces constructions étaient censées être, ce qu'il en voyait lui donna l'impression qu'il y avait un grand

nombre de cours, la plupart du temps circulaires, chacune étant entourée par son propre mur, et réunie aux autres par des arches ouvertes. Tout l'ensemble apparemment était disposé par rapport au groupe des tours fantastiques qui se trouvaient en son centre.

Se tournant dans la direction opposée à celle des tours, il eut un choc terrible et se dissimula aussitôt derrière le parapet du balcon, le regard satisfait.

Le balcon, ou rebord, était plus haut que le mur d'en face, et il voyait par-dessus ce mur la cour située au-delà, couverte d'herbe également. L'arc intérieur du mur qui ceignait cette nouvelle cour différait de ceux qu'il avait vus : au lieu d'être uni, il semblait parcouru de longues lignes ou de rebords, couverts de petits objets dont il ne put déterminer la nature.

Néanmoins, il accorda peu d'attention au mur pour le moment. Son attention se concentrait sur la troupe d'êtres qui étaient accroupis auprès d'un bassin vert sombre qui se trouvait au milieu de la cour. Ces créatures étaient noires et nues, faites comme des hommes. Mais debout, la plus petite d'entre elles aurait dépassé de la tête et des épaules le pirate pourtant de haute taille. Leurs membres étaient longs et minces, mais finement formés, sans aucune trace de difformité ou d'anormalité, à l'exception de leur haute taille exceptionnelle. Mais, même à cette distance, Conan perçut le diabolisme fondamental de leurs traits.

Au milieu, replié sur lui-même et nu, se trouvait un adolescent que Conan reconnut comme étant le jeune mousse du Wastrel. Ainsi, c'était lui le prisonnier que le pirate avait vu porter à travers le haut plateau couvert de végétation. Conan n'avait entendu aucun bruit de lutte... et il ne vit aucune tache de sang, ni aucune blessure sur les membres d'ébène luisant des géants. De toute évidence, le garçon s'était éloigné de ses compagnons, à l'intérieur de l'île, et il avait été enlevé par un homme noir placé en embuscade. Conan mentalement appelait ces créatures des « hommes noirs » parce qu'il ne connaissait pas de terme plus approprié. Mais instinctivement, il comprit que ces grands êtres d'ébène n'étaient pas des hommes, selon l'acception commune du terme.

Aucun son ne parvenait jusqu'à lui. Les Noirs remuaient leurs têtes et se faisaient des gestes entre eux, mais ils ne semblaient pas parler... pas par la voix, du moins. L'un d'eux, accroupi sur ses hanches devant le garçon ramassé sur lui-même, tenait dans sa main quelque chose qui ressemblait à un pipeau. Il le porta à ses lèvres et vraisemblablement souffla dedans, bien que Conan n'entendît aucun son. Mais le jeune Zingaran entendit ou sentit quelque chose, et il se contracta. Il frissonna et se tordit comme sous l'effet d'une douleur intense. La contraction de ses membres devint régulière, évidente, puis se fit rapidement rythmée. Elle se transforma en de violentes secousses saccadées, les secousses en mouvements réguliers. Le garçon se mit à danser, comme les cobras dansent en entendant l'air que joue la flûte du fakir. Aucun plaisir, ni aucun joyeux abandon n'était manifesté dans cette danse. Il y avait bien un abandon, mais qui n'avait rien de joyeux, et qui était horrible à voir. C'était comme si l'air muet du pipeau saisissait l'être le plus intime du garçon avec des doigts lubriques, et, au prix de tourments infernaux, lui arrachait les expressions involontaires d'une passion secrète. Ses mouvements devinrent une convulsion obscène, un spasme lubrique... une exsudation de désirs secrets qui ne pouvaient s'accomplir : des désirs sans plaisir, des souffrances liées d'une façon horrible à la luxure. C'était comme si Conan regardait une âme mise à nu, découvrant tous ses obscurs secrets dont il ne peut être fait mention.

Conan regardait, figé par le dégoût et parcouru de nausées. Bien qu'il possédât la pureté primitive du loup des forêts, il n'ignorait pas cependant les secrets pervers des civilisations corrompues. Il avait visité les cités de Zamora et connu les femmes de Shadizar, la Perverse. Mais il percevait dans cette scène un avilissement cosmique dépassant la simple dégénérescence de l'homme... une branche pervertie de l'Arbre de Vie qui avait poussé dans une direction diamétralement opposée, en dehors de la compréhension humaine. Ce n'étaient pas les contorsions et les attitudes douloureuses du malheureux garçon qui le choquaient, mais bien

l'obscénité cosmique de ces êtres qui pouvaient amener à la pleine lumière les secrets abyssaux dormant au sein des ténèbres insondables de l'âme humaine, et qui éprouvaient du plaisir devant l'exhibition éhontée de pareilles choses auxquelles il ne devrait jamais être fait allusion, même au cours de cauchemars agités.

Soudain le tourmenteur noir reposa à terre son pipeau et se leva, dominant la silhouette blanche tordue par les souffrances. Saisissant brutalement le garçon par le cou et la hanche, le géant le renversa et le lança la tête la première dans le bassin verdâtre. Conan vit la clarté fugitive de son corps dans l'eau verte, tandis que le géant noir maintenait son prisonnier profondément sous la surface. Puis il y eut un mouvement inquiet parmi les autres Noirs, et Conan se baissa rapidement derrière le mur du balcon, n'osant relever la tête de peur d'être aperçu.

Au bout d'un moment, la curiosité fut la plus forte, et il regarda à nouveau prudemment. Les Noirs franchissaient à la file une arche voûtée, passant dans une autre cour. L'un d'entre eux était justement en train de poser quelque chose sur l'une des saillies du mur opposé, et Conan vit que c'était lui qui avait torturé le garçon. Il était plus grand que les autres et portait un bandeau orné de pierres précieuses. Il n'y avait aucune trace du garçon. Le géant suivit ses compagnons et Conan le vit bientôt sortir par le portail, grâce auquel il était lui-même entré dans ce château de l'horreur, et s'éloigner vers les collines verdoyantes, dans la direction d'où il était venu. Ils ne portaient aucune arme, mais il sentit qu'ils projetaient une nouvelle attaque contre les flibustiers.

Avant d'aller prévenir les boucaniers qui ne se doutaient de rien, il voulut s'assurer du sort du garçon. Aucun bruit ne troublait le silence. Le pirate estima que plus personne ne se trouvait dans les tours et les cours à part lui-même.

Il descendit rapidement les marches, traversa la cour et, franchissant une arche, s'avança au milieu de la cour que les Noirs venaient à peine de quitter. À présent, il pouvait discerner quelle était la nature du mur strié. Il était couvert de rebords étroits, apparemment découpés dans la pierre solide. Posées

tout au long de ces rebords ou rayons, il y avait des milliers de minuscules statuettes, la plupart de couleur grisâtre. Ces statuettes, pas beaucoup plus grandes qu'une main humaine, représentaient des hommes, et elles étaient faites avec tant d'adresse que Conan reconnut de nombreux types raciaux dans les différentes idoles, parmi lesquels les traits typiques des Zingarans, des Argosséens, des Ophiréens et des corsaires Kushites. Ces derniers étaient de couleur noire, exactement comme leurs modèles l'étaient dans la réalité. Conan ressentit un vague malaise en contemplant ces figurines muettes et aveugles. Il y avait en elles une imitation bouffonne de la réalité qui était quelque peu troublante. Il les toucha délicatement et ne put trouver en quel matériau elles étaient faites. Cela ressemblait à des os pétrifiés, mais il n'arrivait pas à se représenter une substance pétrifiée se trouvant dans l'île en telle abondance, au point d'être employée avec une aussi grande prodigalité.

Il remarqua que les statuettes représentant les types raciaux qui lui étaient familiers se trouvaient toutes sur les rayons les plus élevés. Les rayons inférieurs étaient occupés par des statuettes dont les traits raciaux lui étaient inconnus. Elles étaient peut-être le résultat de l'imagination des artistes, ou alors elles représentaient des types raciaux depuis longtemps disparus et oubliés.

Secouant la tête avec impatience, Conan se tourna vers le bassin. La cour circulaire n'offrait aucune cachette possible. Comme il n'apercevait le corps du garçon nulle part, celui-ci devait se trouver au fond du bassin.

S'approchant du disque vert paisible, il regarda sous la surface qui brillait faiblement. Ce fut comme s'il regardait à travers un épais miroir vert, non voilé bien qu'étrangement trompeur. Le bassin, de dimensions moyennes, avait la forme arrondie d'un puits, bordé par une margelle de jade vert. Regardant dans l'eau, il pouvait voir le fond... mais il ne put déterminer à quelle distance au-dessous de la surface. Le bassin semblait incroyablement profond... et il ressentit un vertige alors qu'il regardait en bas, exactement comme s'il avait contemplé un gouffre. Il fut intrigué d'en pouvoir apercevoir le fond. Cependant, il se trouvait

sous ses yeux, impossiblement lointain, illusoire, obscur et pourtant visible. Par instants il lui sembla qu'une légère luminosité était visible au plus profond de ces profondeurs vert de jade, mais il ne pouvait en être sûr. Cependant il était certain que le bassin était vide et ne contenait que cette eau qui brillait faiblement.

Mais alors, au nom de Crom ! où était le garçon qu'on avait si brutalement noyé dans ce bassin ? En se relevant, Conan étreignit son épée et parcourut de nouveau la cour du regard. Celui-ci se fixa sur un endroit, sur l'une des niches supérieures. C'est à cet endroit qu'il avait vu le géant noir poser quelque chose... et une sueur glacée couvrit soudain la peau brunie de Conan.

En hésitant, comme attiré par un aimant, le pirate s'approcha du mur qui brillait légèrement. Envahi par un soupçon trop monstrueux pour être exprimé de vive voix, il leva les yeux vers la dernière figurine de la niche. Une horrible familiarité s'en dégageait. Ses traits pétrifiés, immobiles, réduits mais ne pouvant prêter à confusion, le garçon zingaran le regardait sans le voir. Conan recula, ébranlé jusqu'au plus profond de son âme. Son épée s'abaissa dans sa main paralysée, tandis qu'il regardait fixement, la bouche ouverte, abasourdi par cette connaissance qui était trop abyssale et trop terrible pour que l'esprit puisse l'étreindre.

Cependant le fait était là. Le secret des figurines aux dimensions réduites était découvert, bien que derrière ce secret se trouvât le secret plus noir et plus mystérieux encore de leur existence.

III

Combien de temps Conan resta-t-il plongé dans une méditation vertigineuse ? Il ne le sut jamais. Une voix le fit sortir de son hébétude, une voix de femme qui criait de plus en plus fort comme si la propriétaire de cette voix était portée de plus en plus près dans sa direction. Conan reconnut cette voix et sa paralysie disparut à l'instant même.

Un bond rapide le porta au niveau des niches étroites où il se cramponna, repoussant les groupes de figurines

pour pouvoir y poser ses pieds. Un autre bond, un rétablissement, et il se trouva sur la corniche, pouvant ainsi regarder au loin. C'était un mur extérieur qui donnait sur la verte prairie qui entourait le château.

Sur le sol couvert de végétation marchait à grands pas un géant noir, portant une prisonnière qui se débattait sous son bras comme l'on porterait un enfant rebelle. C'était Sancha : sa chevelure noire tombait en longues ondulations éparses et son teint olivâtre formait un violent contraste avec l'ébène luisante de son ravisseur. Il n'accordait aucune attention à ses efforts pour se libérer ni à ses cris, et se dirigeait vers la porte principale du château.

Comme il s'engageait dans celle-ci, Conan sauta promptement au bas du mur et se glissa sous l'arche qui donnait dans l'autre cour. Se tapissant à cet endroit, il vit le géant entrer dans la cour du bassin, portant sa captive qui se tordait entre ses bras. À présent, il pouvait voir de près la créature.

La superbe symétrie du corps et des membres était encore plus impressionnante, contemplée de près. Sous la peau d'ébène saillaient de longs muscles puissants et Conan ne douta pas que le monstre pût déchirer un homme de ses mains nues. Les ongles de ses doigts fournissaient des armes supplémentaires, car ils étaient très longs, ressemblant aux serres d'une bête féroce. Le visage était un masque sculpté d'ébène. Les yeux étaient de couleur fauve, brillant et luisant d'un or étincelant. Mais le visage était inhumain. Chaque ligne, chaque trait portait la marque du mal... un mal qui se trouvait bien au-delà du simple mal de l'humanité. La « chose » n'était pas une créature humaine... elle ne pouvait l'être. Elle était une monstruosité de la vie surgie des puits d'une création blasphématoire... une perversion du cours de l'évolution.

Le géant jeta Sancha sur la pelouse où elle rampa en criant de douleur et de terreur. Il lança un regard autour de lui comme s'il était inquiet. Ses yeux se rétrécirent quand ils se posèrent sur les figurines renversées et tombées du mur. Alors il se baissa, saisit sa prisonnière par le cou et l'entrejambe et marcha rapidement vers le bassin vert, avec une intention bien précise. Conan sortit alors de sa cachette et s'élança sur l'herbe, rapide

comme le vent de la mort.

Le géant se retourna et ses yeux brillèrent lorsqu'il vit le vengeur à la peau brune accourir vers lui. Sous l'effet de la surprise, son étreinte cruelle se relâcha et Sancha glissa hors de ses mains et tomba sur l'herbe. Les mains semblables à des serres se tendirent et se refermèrent, mais Conan échappa à leur prise et enfonça son épée dans l'aine du géant. Le Noir tomba à terre comme un arbre qui s'abat, ruisselant de sang. L'instant d'après, Conan fut agrippé par des bras éperdus : Sancha s'était relevée d'un bond et l'enlaçait, s'accrochant à lui dans une frénésie de terreur et de soulagement hystérique.

Il lança une imprécation tout en se dégageant, mais son adversaire était déjà mort. Les yeux du fauve étaient devenus vitreux et les longs membres d'ébène n'étaient plus agités que par des spasmes convulsifs.

— Oh ! Conan, sanglotait Sancha, s'agrippant à lui avec ténacité, qu'allons-nous devenir ? Qui sont ces monstres ? Oh ! nous nous trouvons sûrement en Enfer et c'était le diable...

— Alors l'Enfer a besoin d'un nouveau diable, se moqua férocement le Barachéen. Mais comment a-t-il réussi à vous capturer ? Se sont-ils emparés du navire ?

— Je ne sais pas. (Elle voulut essuyer ses larmes, chercha sa tunique des doigts, et se souvint alors qu'elle l'avait enlevée.) Je suis descendue à terre. Je vous ai vu suivre Zaporavo, et je vous ai suivis tous les deux. J'ai découvert Zaporavo... il était... était... c'était vous qui...

— Quoi donc ? grogna-t-il. Et ensuite ?

— J'ai aperçu un mouvement parmi les arbres, dit-elle en frissonnant. J'ai cru que c'était vous. J'ai appelé... et alors j'ai vu ce... cette chose noire, accroupie comme un singe dans les branches et qui me lorgnait. Ce fut comme un cauchemar, je ne pouvais m'enfuir. Tout ce que je pouvais faire, c'était crier. Alors il s'est laissé tomber de l'arbre et il m'a attrapée... oh ! oh ! oh !

Elle cacha son visage dans ses mains et trembla de nouveau au souvenir de cette horreur.

— Bon, nous devons filer d'ici, grogna-t-il en saisissant son poignet. Venez, nous devons rejoindre

l'équipage...

— La plupart des hommes dormaient sur la plage lorsque je me suis avancée dans les bois, dit-elle.

— Ils dormaient ? s'exclama-t-il en jurant. Par les sept démons du feu de l'Enfer et de la Damnation !...

— Ecoutez !

Elle se figea, devenant une pâle image frémissant d'épouvante.

— J'ai entendu ! fit-il d'un ton sec. Une plainte ! Attendez !

Il escalada une nouvelle fois les saillies du mur et, regardant par-dessus la corniche, jura avec une fureur si terrible qu'elle fit s'exclamer Sancha. Les hommes noirs étaient de retour, mais ils ne revenaient pas seuls, ou plutôt pas les mains vides. Chacun d'eux portait une forme humaine inerte ; certains en portaient deux. Leurs captifs étaient les flibustiers. Ils pendaient mollement entre les bras de leurs ravisseurs et s'ils n'avaient pas eu de temps à autre un léger mouvement ou une contraction de muscles, Conan les aurait tenus pour morts. Ils avaient été désarmés, mais non déshabillés ; l'un des Noirs portait leurs épées gainées dans leurs fourreaux, comme une grande brassée d'acier hérissé. De temps en temps, l'un des marins poussait un cri indéfini, tel un ivrogne marmonnant dans son sommeil éthylique.

Conan regarda autour de lui comme un loup pris au piège. On pouvait sortir de la cour au bassin par trois arches. Les Noirs étaient sortis de la cour par l'arche est, et ils allaient sans doute emprunter cette même arche pour revenir. Conan était entré par l'arche sud. Il s'était dissimulé sous l'arche ouest, mais il n'avait pas eu le temps de voir ce qui se trouvait au-delà. Bien qu'il ne connût pas le plan du château, il devait prendre une décision sur-le-champ.

Sautant au bas du mur, il remplaça les figurines avec une hâte éperdue, traîna le corps de sa victime jusqu'au bassin et le jeta dedans. Celui-ci s'enfonça tout de suite dans l'eau et, comme il le regardait sombrer, il aperçut distinctement une réduction épouvantable... un rétrécissement, puis un durcissement. Il s'écarta rapidement du bassin en frissonnant. Puis il saisit le bras de sa compagne et l'entraîna en hâte vers l'entrée

septentrionale, pendant qu'elle le suppliait de lui dire ce qui se passait.

— Ils ont capturé l'équipage, répondit-il précipitamment. Je n'ai aucun plan précis, mais nous allons nous cacher quelque part et surveiller ce qui se passe. S'ils ne regardent pas dans le bassin, ils ne se douteront pas de notre présence.

— Mais ils vont voir le sang sur l'herbe !

— Peut-être penseront-ils que c'est le sang de l'un de leurs propres démons, répondit-il. De toute façon, nous devons courir ce risque.

Ils se trouvaient dans la cour où il avait assisté aux tortures du garçon, et il la conduisit rapidement en haut des marches qui menaient au mur septentrional. Puis il la força à s'accroupir derrière le parapet du balcon. C'était une bien pauvre cachette, mais c'était la meilleure qu'ils pouvaient trouver.

À peine s'étaient-ils dissimulés que les Noirs entrèrent à la file dans la cour. Il y eut un fracas retentissant au bas des marches et Conan se raidit, serrant son épée dans sa main. Mais les Noirs franchirent une arche qui était orientée vers le sud-ouest, et ils entendirent une série de bruits sourds et de gémissements. Les géants jetaient leurs victimes sur l'herbe. Un rire hystérique se dessina sur les lèvres de Sancha. Conan appliqua aussitôt sa main sur sa bouche, étouffant le son avant qu'il ait pu les trahir.

Un instant après, ils entendirent le bruit de nombreux pieds foulant l'herbe au-dessous d'eux, puis le silence retomba. Conan jeta un coup d'œil par-dessus le parapet. La cour était vide. Une fois de plus les Noirs s'étaient rassemblés auprès du bassin de la cour adjacente, s'accroupissant sur leurs hanches. Ils semblèrent n'accorder aucune attention aux grandes taches de sang sur la pelouse et sur la margelle de jade du bassin. Apparemment, des taches de sang n'avaient rien d'extraordinaire en cet endroit. Ils ne regardèrent pas non plus dans le bassin. Ils étaient plongés dans quelque inexplicable conciliabule à leur manière. Le grand Noir jouait à nouveau de son pipeau d'or, et ses compagnons écoutaient, pareils à des statues d'ébène.

Prenant la main de Sancha, Conan se glissa au bas de l'escalier, se tenant courbé de telle sorte que sa tête

ne soit pas visible au-dessus du mur. La jeune fille, courbée elle aussi, le suivit par force, regardant avec terreur vers l'arche qui conduisait à la cour au bassin. Mais à travers cette arche, et sous cet angle, ni le bassin, ni la sinistre bande assemblée à proximité n'étaient visibles. Au pied des marches, gisaient les épées des Zingarans. Le fracas qu'ils avaient entendu n'était autre que celui des armes capturées, lancées à terre par le Noir qui les portait.

Conan entraîna Sancha vers l'arche orientée au sud-ouest. Ils traversèrent silencieusement la pelouse et débouchèrent dans la cour qui se trouvait au-delà. Dans cette cour, gisaient pêle-mêle les flibustiers, jetés en un tas d'où se détachaient des moustaches fournies, des boucles d'oreilles brillantes. Ici et là, l'un d'entre eux s'agitait ou poussait un grognement inquiet. Conan se pencha vers eux et Sancha s'agenouilla à côté de lui, les mains posées sur les cuisses.

— Quelle est cette odeur douceâtre et fade ? demanda-t-elle avec nervosité. Elle empeste leur haleine.

— C'est ce maudit fruit qu'ils ont mangé, répondit-il à voix basse. Je me souviens de son odeur. Il doit avoir les mêmes propriétés que le lotus noir, qui fait dormir les gens. Par Crom ! ils vont bientôt se réveiller... mais ils sont désarmés, et j'ai idée que ces diables noirs ne vont pas tarder à exercer leur magie sur eux. Quelle chance restera-t-il à ces gaillards, désarmés et abrutis de sommeil ?

Il réfléchit un instant, fronçant les sourcils sous cet effort soutenu de pensée. Puis il saisit l'épaule au teint olivâtre de Sancha avec une force qui la fit frémir.

— Ecoutez ! Je vais attirer ces pourceaux noirs dans une autre partie du château et les tenir occupés pendant un moment. Entre-temps, vous allez secouer ces imbéciles, les réveiller et leur apporter leurs épées... ils auront ainsi une chance de se battre. Vous pourrez faire cela ?

— Je... je ne sais pas ! balbutia-t-elle, tremblante de terreur, à peine consciente de ce qu'elle disait.

Avec un juron, Conan attrapa ses lourdes tresses et la secoua jusqu'à ce que les murs se mettent à danser devant ses yeux.

— Vous devez le faire ! siffla-t-il. C'est notre seule chance !

— Je ferai de mon mieux ! s'exclama-t-elle.

Alors, avec un grognement de recommandation et une tape d'encouragement au bas du dos qui faillit la faire tomber, il s'éloigna furtivement.

Quelques instants plus tard, il était embusqué sous l'arche qui donnait sur la cour au bassin, observant ses adversaires. Ils étaient toujours assis auprès du bassin, mais commençaient à manifester des signes d'impatience perverse. De la cour où gisaient les boucaniers en train de se réveiller, lui parvenaient leurs grognements de plus en plus bruyants, entremêlés de jurons indistincts. Il tendit ses muscles et se tapit comme une panthère, respirant profondément entre ses dents.

Le géant aux pierres précieuses se leva, retirant son pipeau de ses lèvres... et à cet instant, Conan, d'un bond de tigre, s'élança au milieu des Noirs étonnés. Et de même que le tigre bondit sur sa proie et la déchire, Conan bondit et frappa. Trois fois son épée scintilla avant que quiconque ait pu lever une main en un geste de défense. Puis il bondit hors du cercle et courut à travers la pelouse. Derrière lui, gisaient trois formes noires, le crâne fracassé.

Bien que la fougue inattendue de son attaque eût surpris les géants qui ne se tenaient pas sur leurs gardes, les survivants recouvrèrent leurs esprits très vite. Et déjà ils étaient sur pied, alors qu'il franchissait en courant l'arche ouest, leurs longues jambes les portant à une vitesse éperdue. Certes il se sentait capable de les distancer à volonté. Mais tel n'était pas son but. Il avait l'intention de les entraîner dans une longue poursuite, afin de donner le temps à Sancha de réveiller et d'armer les Zingarans.

Comme il entrait en courant dans la cour où conduisait l'arche ouest, il jura. Cette cour différait des autres cours qu'il avait vues. Au lieu d'être ronde, elle était octogonale et l'arche par laquelle il était entré était la seule issue possible.

En se retournant, il vit que toute la bande l'avait suivi dans la cour. Un groupe se posta devant l'arche, les autres se déployèrent en une vaste ligne et

s'approchèrent. Il leur fit face en reculant lentement vers le mur orienté au nord. La ligne devint un demi-cercle qui se déploya afin de le cerner. Il continua à reculer mais de plus en plus lentement, notant les intervalles qui s'agrandissaient entre les poursuivants. Ils craignaient qu'il ne s'attaque à l'une des extrémités du croissant, et ils étiraient leur ligne pour l'en empêcher.

Il observait avec la calme vigilance d'un loup, et lorsqu'il frappa, ce fut avec la soudaineté dévastatrice de la foudre... juste au centre du croissant. Le géant qui lui barrait la route s'effondra, la poitrine ouverte. Et le pirate échappa au cercle qui se refermait avant que les Noirs qui se trouvaient à droite et à gauche aient pu venir au secours de leur camarade mortellement touché. Le groupe posté devant la porte se prépara à repousser son assaut, mais Conan ne les attaqua pas. Il s'était retourné et regardait ses poursuivants sans émotion apparente, et, assurément, sans aucune peur.

Cette fois, ils ne se déployèrent pas en une ligne fragile. Ils avaient compris qu'il leur serait funeste de diviser leurs forces contre une telle incarnation de la furie qui les déchirait et les transperçait. Ils se groupèrent en une masse compacte et avancèrent sur lui sans hâte exagérée, maintenant leur formation.

Conan comprit que s'il affrontait ce bloc d'os, de muscles, pourvu de serres, il ne pouvait y avoir qu'une seule issue à ce combat. Qu'il les laisse s'approcher suffisamment de lui pour qu'ils puissent l'atteindre de leurs serres et se servir du plus grand poids de leurs corps, et même sa férocité primitive ne saurait prévaloir. Il jeta un regard autour de lui et aperçut une saillie, semblable à une niche naturelle, dans un angle du mur ouest. Ce que c'était, il ne le savait pas, mais cela servirait à son propos. Il commença à reculer vers cet angle, et les géants pressèrent le pas. Ils pensaient de toute évidence qu'ils allaient le coincer dans cet angle, et Conan trouva le temps d'en déduire qu'ils le considéraient sans doute comme faisant partie d'une espèce inférieure, mentalement moins développée que la leur. Tant mieux ! Rien n'est plus désastreux que de sous-estimer son adversaire.

À présent, il n'était plus qu'à quelques mètres du mur et les Noirs approchaient rapidement, croyant évidemment qu'ils allaient le clouer dans cet angle fatal. Le groupe placé devant la porte avait abandonné son poste et se hâtait de venir à la rescousse. Les géants s'avançaient repliés sur eux-mêmes, leurs yeux flamboyant comme les feux dorés de l'Enfer, leurs dents étincelant de blancheur, leurs mains pourvues de serres tendues en avant comme pour parer à son attaque. Ils s'attendaient à un mouvement soudain et brutal de leur proie. Mais lorsqu'il se produisit, il les décontenança.

Conan leva son épée, fit un pas vers eux, puis se retourna et courut vers le mur. Avec un appel vigoureux du pied et une détente de ses muscles d'acier, il s'élança dans les airs et s'agrippa à la saillie du mur. À l'instant même, il y eut un craquement déchirant et le rebord céda, précipitant le pirate à la renverse au bas du mur, dans la cour.

Il tomba sur son dos qui, sans le coussin naturel formé par l'herbe, aurait été brisé malgré toute la souplesse de ses muscles. Rebondissant comme un grand chat, il fit face à ses adversaires. L'insouciance téméraire avait quitté ses yeux. Ils flamboyaient à présent comme des feux d'alarme bleutés. Sa crinière se hérissa, ses lèvres minces se tordirent en un rictus. En un instant, la situation s'était transformée. Le jeu téméraire était devenu une lutte pour la vie. La nature sauvage de Conan s'engagea dans ce combat avec toute la furie d'un monde barbare.

Les Noirs, arrêtés un instant par la rapidité de cette volte-face, s'apprêtaient maintenant à s'abattre sur lui et à le jeter à terre. Mais, à ce moment précis, un grand cri rompit le silence. Se retournant, les géants virent une foule hirsute envahir la cour par l'arche. Les boucaniers marchaient en titubant comme des hommes ivres, lançant des jurons incohérents. Ils étaient encore abrutis et égarés, mais ils étreignaient leurs épées dans leurs mains et s'avançaient en arborant une mine féroce, aucunement troublés par l'étrangeté de la situation.

Tandis que les Noirs les regardaient avec étonnement, Conan poussa un hurlement strident et les

attaqua avec la violence dévastatrice de la foudre. Ils tombèrent comme le blé mûr sous sa lame. Les Zingarans, lançant des cris de fureur hébétés, s'élancèrent d'une démarche incertaine à travers la cour et fondirent sur leurs gigantesques adversaires avec une ardeur sanguinaire. Ils étaient encore étourdis, émergeant à peine des brumes de leur sommeil de drogués. Ils avaient senti Sancha les secouer violemment et leur mettre des épées dans les mains, puis ils avaient entendu ses paroles les incitant au combat, mais la vue d'inconnus et du sang qui ruisselait leur suffit amplement.

En un instant la cour fut transformée en un champ de bataille qui, très vite, ressembla à un abattoir. Les Zingarans vacillaient et chancelaient sur leurs pieds, mais ils maniaient leurs épées avec vigueur et succès, jurant prodigieusement et absolument indifférents aux blessures qu'ils recevaient, sauf à celles qui étaient instantanément fatales. Ils étaient beaucoup plus nombreux que les Noirs, mais ces derniers n'étaient en aucune façon de médiocres adversaires. Dominant les assaillants de leur haute taille, les géants faisaient des ravages avec leurs mains griffues et leurs dents, ouvrant les gorges des pirates et frappant de leurs poings fermés qui fracassaient les crânes. Serrés et pressés dans cette mêlée, les boucaniers ne pouvaient pas tirer le meilleur parti de leur agilité supérieure et beaucoup étaient encore trop hébétés par la drogue pour éviter les coups portés contre eux. Ils se battaient avec la férocité aveugle des bêtes sauvages, trop décidés à donner la mort pour l'éviter. Le bruit des épées qui hachaient les corps ressemblait à celui des merlins de bouchers, et les cris stridents, les hurlements et les malédictions étaient épouvantables à entendre.

Sancha, tapie à l'entrée de l'arche, était abasourdie par le vacarme et la fureur du combat. Elle avait l'impression vertigineuse d'un chaos tourbillonnant au milieu duquel l'acier étincelait et frappait. Des bras se levaient, des visages grimaçants apparaissaient et disparaissaient. Des corps tendus se jetaient les uns contre les autres, rebondissaient, se soudaient entre eux et se confondaient en une danse infernale de déments.

Par instants, des détails ressortaient comme de sombres gravures à l'eau-forte sur un fond de sang. Elle vit un marin zingaran, aveuglé par un grand morceau de son cuir chevelu qui avait été arraché et qui pendait devant ses yeux, bander ses jambes écartées et enfoncer de toutes ses forces son épée jusqu'à la garde dans un ventre noir. Elle entendit distinctement le grognement du boucanier et elle vit les yeux fauves de sa victime se révolter en une rapide agonie alors que le sang et les entrailles jaillissaient autour de la lame enfoncée dans le corps. Le moribond noir saisit la lame de ses mains nues et le marin lutta aveuglément et stupidement. Puis un bras noir s'enfonça avec une force cruelle au milieu de son dos. Sa tête fut rejetée en arrière, formant un angle horrible, et quelque chose craqua, dominant le vacarme de la mêlée, semblable au craquement d'une grosse branche. Le vainqueur jeta le corps de sa victime à terre... et à cet instant, quelque chose ressemblant à un rayon de lumière bleutée traversa ses épaules de la droite vers la gauche. Il chancela, sa tête tomba en avant sur sa poitrine puis, d'une manière hideuse, roula à terre.

Ce spectacle souleva le cœur de Sancha. Elle porta la main à sa bouche et eut envie de vomir. Elle fit de vains efforts pour se détourner et fuir ce spectacle : ses jambes refusèrent de bouger. Et ses yeux, bien loin de se fermer, s'ouvrirent démesurément. Révoltée, dégoûtée, prise de nausées, elle ressentait cependant l'horrible fascination qu'elle avait toujours éprouvée à la vue du sang. Pourtant cette bataille dépassait tout ce qu'elle avait vu jusqu'à maintenant dans les combats que se livraient des êtres humains lors de raids sur des ports ou durant des abordages en mer. Puis elle aperçut Conan.

Séparé de ses compagnons par la masse compacte de l'ennemi, Conan avait été recouvert par une vague noire de bras et de corps, et jeté à terre. Puis ils voulurent l'achever. Mais il était tombé en entraînant avec lui l'un des leurs, et le corps noir protégeait celui du pirate qui était au-dessous. Ils donnaient des coups de pied et cherchaient à déchirer le Barachéen, tirant sur leur camarade qui se démenait, mais les dents de Conan étaient enfoncées furieusement dans sa gorge, et

le pirate s'accrochait avec ténacité à son bouclier vivant.

Un assaut des Zingarans provoqua un desserrement de l'étau. Conan rejeta sur le côté le cadavre et se releva, couvert de sang et terrible. Les géants le dominaient, semblables à de grandes ombres noires, essayant de le lacérer et de lui porter de formidables coups. Mais il était aussi difficile à frapper ou à saisir qu'une panthère rendue furieuse par l'odeur du sang, et à chaque moulinet ou éclair de sa lame, le sang jaillissait. Ses blessures auraient déjà suffi à tuer trois hommes ordinaires, mais son énergie de taureau n'en était aucunement diminuée.

Son cri de guerre s'éleva au-dessus du vacarme de la mêlée et les Zingarans, hébétés mais furieux, reprirent courage et redoublèrent leurs assauts, au point que le déchirement de la chair et le craquement des os sous les épées recouvrirent presque les hurlements de douleur et de colère.

Les Noirs fléchirent puis, rompant le combat, se précipitèrent vers la porte. Sancha hurla en les voyant accourir et se dépêcha de s'écarter de leur chemin. Dans leur précipitation ils s'écrasèrent sous l'arche et les Zingarans poignardaient et lacéraient leurs dos tendus par l'effort, en poussant des hurlements de joie. Le passage de la porte fut une véritable boucherie avant que les survivants ne réussissent à se disperser, chacun pour soi.

La bataille devint alors une poursuite. À travers les cours verdoyantes, en haut des escaliers qui luisaient faiblement, sur les toits en pente des tours fantastiques, même le long de la large corniche des remparts, les géants s'enfuyaient, perdant leur sang à chaque pas, harcelés par leurs poursuivants aussi impitoyables que des loups. Cernés, certains d'entre eux faisaient volte-face et des hommes mouraient. Mais le résultat final était toujours le même un corps noir mutilé qui se tordait sur l'herbe, ou qui tombait, se tordant et se débattant, du haut d'un mur ou du toit d'une tour.

Sancha avait trouvé refuge dans la cour au bassin où elle s'était tapie, tremblante d'épouvante. À l'extérieur, retentit un féroce hurlement. Des pieds foulèrent l'herbe et, sortant de l'arche, apparut une forme noire,

tachée de sang. C'était le géant qui portait le bandeau orné de pierres précieuses. Un Zingaran le suivait de près, et le Noir, arrivé au bord du bassin, se retourna. En désespoir de cause, il avait ramassé une épée abandonnée par un marin agonisant et, quand le Zingaran se précipita témérairement sur lui, il frappa avec cette arme qui ne lui était pas familière. Le boucanier s'effondra, le crâne fracassé, mais le coup avait été porté si gauchement que la lame se brisa dans la main du dernier géant encore en vie.

Il lança la poignée vers les hommes qui accouraient à travers l'entrée et bondit vers le bassin, sa face n'étant plus qu'un masque de haine. Conan se détacha des hommes qui arrivaient et ses pieds coururent sur l'herbe en une charge éperdue.

Puis le géant écarta ses grands bras et de ses lèvres sortit un cri inhumain... le seul son produit par un Noir durant tout le combat. Il cria vers le ciel sa haine terrible. Ce fut comme une voix hurlant du fond de gouffres infinis. À ce cri les Zingarans fléchirent et hésitèrent. Mais Conan ne s'arrêta pas. Silencieusement et sanguinairement, il porta une botte vers la forme d'ébène qui se tenait en équilibre sur le rebord du bassin.

Mais, alors même que son épée étincelait encore dans les airs, le Noir se retourna et bondit dans le vide. Durant une seconde, ils le virent suspendu dans les airs au-dessus du bassin. Puis, dans un grondement qui agita le sol, les eaux vertes se soulevèrent et montèrent vers lui, le recouvrant d'un véritable volcan vert.

Conan arrêta sa course éperdue juste à temps pour ne pas tomber dans le bassin. Il se rejeta en arrière et fit reculer ses hommes avec de puissants gestes des bras. Le grand bassin ressemblait à un geyser à présent et le vacarme augmentait, devenant un grondement assourdissant, tandis que la grande colonne d'eau s'élevait toujours plus haut, s'épanouissant à sa cime en une grande couronne d'écume.

Conan fit reculer ses hommes en direction de la porte, les poussant devant lui en les frappant du plat de son épée. Le rugissement de la trombe d'eau semblait leur avoir enlevé toutes leurs facultés. Voyant Sancha rester immobile, paralysée, les yeux dilatés par la

terreur et fixés sur la colonne bouillonnante, il arriva près d'elle en lui lançant une imprécation qui déchira le grondement de l'eau et la fit sortir de sa stupeur. Elle courut vers lui, les bras tendus, et il la saisit sous un bras et sortit en courant.

Les survivants s'étaient rassemblés dans la cour qui donnait sur le monde extérieur. Ils étaient las, en lambeaux, blessés et couverts de sang. Ils restaient la bouche béante, interdits devant le grand pilier en mouvement qui s'élevait, approchant à chaque instant un peu plus près de la voûte bleue du ciel. La colonne verte était bordée de blanc ; sa couronne écumante faisait trois fois la circonférence de sa base. À tout moment, elle risquait de se rompre et de retomber en un torrent qui recouvrirait tout, bien que pour le moment elle continuât à s'élever dans le ciel.

Les yeux de Conan parcoururent rapidement le groupe ensanglanté des flibustiers. Il jura en ne comptant qu'une vingtaine d'hommes. Puis il attrapa un corsaire par le cou et le secoua si violemment que du sang jaillit des blessures de l'homme et éclaboussa tous ceux qui se trouvaient à côté d'eux.

— Où sont les autres ? rugit-il dans l'oreille de sa victime.

— C'est tout ! hurla l'autre en réponse, couvrant le grondement du geyser. Tous les autres ont été tués par ces créatures noires...

— Bon, alors filons d'ici ! rugit Conan, en lui donnant une bourrade qui le fit trébucher, manquant de le renverser, en direction de la porte qui donnait sur l'extérieur. Cette fontaine va se rompre d'un instant à l'autre...

— Nous allons tous être noyés ! lança en un cri aigu un flibustier qui avançait en boitant vers la grande porte.

— Noyés, par l'Enfer ! hurla Conan. Nous allons être transformés en statuettes d'os pétrifiés ! Sortez d'ici, maudits !

Il courut vers la porte extérieure, gardant un œil sur la tour verte rugissante qui s'élevait au-dessus de lui d'une façon si terrible, et l'autre sur les traînards. Etourdis par le goût du sang, la bataille et le vacarme retentissant, plusieurs des Zingarans avançaient comme

des hommes en transe. Conan les fit se presser ; sa méthode fut simple. Il attrapa ceux qui tardaient par le bas du cou, les poussa violemment à travers la porte, et accrut sa poussée par un vigoureux coup de pied dans l'arrière-train, en épiçant ses exhortations de remarques sarcastiques sur les ancêtres de ses victimes. Sancha montrait un net désir de rester auprès de lui. Mais il écarta ses bras qui l'enlaçaient, et, l'injuriant copieusement, il la fit se hâter d'une claquette retentissante sur le postérieur qui l'envoya à une vive allure vers le plateau.

Conan ne quitta pas la porte avant d'être certain que tous les survivants étaient sortis du château et se hâtaient le long du plateau verdoyant. Puis il regarda à nouveau vers le pilier grondant qui s'élançait à l'assaut du ciel, et il s'enfuit à son tour de ce château aux horreurs sans nom.

Les Zingarans avaient déjà atteint l'extrémité du château et dévalaient les pentes des collines successives. Sancha l'attendait sur la crête de la première colline et il s'arrêta à cet endroit un instant pour regarder derrière lui vers le château. On aurait dit qu'une gigantesque fleur blanche à la tige verte avait poussé au-dessus des tours. Le grondement emplissait les cieux. Puis le pilier vert de jade et blanc comme la neige éclata en un fracas semblable au déchirement des cieux, et les murailles et les tours furent recouvertes par un torrent grondant.

Conan saisit la main de la fille et s'enfuit. Les collines montaient et descendaient devant eux, et derrière eux retentissait la course tumultueuse d'un fleuve. Un coup d'œil par-dessus son épaule tendue par l'effort lui montra un large ruban vert qui s'élevait et qui retombait. Le torrent ne s'était pas répandu ni dissipé. Comme un serpent vert, il s'écoulait par-dessus les dépressions du terrain et les crêtes arrondies. Il parcourait un chemin bien précis... il les poursuivait.

À cette vue, Conan redoubla d'efforts. Sancha trébucha et tomba à genoux avec un gémissement de désespoir et d'épuisement. La saisissant au passage, Conan la jeta sur son énorme épaule et continua de courir. Sa poitrine palpitait, ses genoux tremblaient ; sa respiration se fit haletante entre ses dents. Il chancela

dans sa course. Puis devant lui, il aperçut les marins qui avançaient avec peine, bien que stimulés par la terreur qui les étreignait.

L'océan s'ouvrit soudain devant ses yeux et sous son regard trouble se balança le Wastrel, intact. Les hommes se jetèrent pêle-mêle dans les canots. Sancha tomba au fond de l'un d'eux et resta ainsi étendue parmi un amas de corps qui se tordaient. Conan, bien que son sang rugît à ses tempes et que le monde ne fût plus pour lui qu'un vertige écarlate, saisit un aviron où déjà s'arc-boutaient des matelots pantelants.

Leurs cœurs près d'exploser d'épuisement, ils ramèrent vers le navire. Le fleuve vert apparut à la lisière des arbres. Ceux-ci s'écroulèrent comme si leurs troncs avaient été sciés net, puis disparurent dans le déluge vert de jade. Le torrent se répandit sur la plage, venant lécher l'océan, et les vagues devinrent d'un vert plus profond, plus sinistre.

Une peur irraisonnée, instinctive, étreignit les boucaniers, elle leur fit accélérer les mouvements de leurs bras soumis à la torture, dans un effort plus grand encore, cependant qu'elle faisait chanceler un peu plus leurs esprits. Ils ne savaient pas ce qu'ils redoutaient, mais ils savaient parfaitement que cet abominable ruban vert et lisse représentait une menace pour le corps et l'âme. Conan le comprit et, voyant le large ruban se jeter dans les vagues et, flottant sur l'onde, s'avancer dans leur direction, sans que sa forme ou sa course en soient modifiées, il rassembla ses dernières forces et rama si furieusement que l'aviron se cassa net dans sa main.

Mais les canots avaient atteint le Wastrel. Les marins montèrent péniblement le long des chaînes, laissant dériver les canots. Sancha monta à bord, portée sur la large épaule de Conan, pendant mollement comme un cadavre, et fut déchargée sans plus de cérémonie sur le pont, tandis que le Barachéen saisissait le gouvernail et lançait des ordres à l'équipage. Dans toute cette affaire, il avait pris le commandement du groupe sans que cela pose de questions, et ils lui avaient instinctivement obéi. Ils s'avancèrent sur le pont, chancelant comme des hommes ivres, déroulant les cordages et les attaches

avec des gestes d'automates. La chaîne retenant l'ancre fut tranchée à coups de hache et tomba dans l'eau avec un grand bruit, les voiles furent déferlées et se gonflèrent sous le vent qui s'élevait. Le Wastrel frissonna et remua, puis s'éloigna, flottant majestueusement sur la mer. Conan regarda vers le rivage. Semblable à une langue de flamme émeraude, un ruban s'étendit sur l'onde, mais, arrivant à une longueur de rame de la quille du Wastrel, il n'avança pas plus loin. Partant de l'extrémité de cette langue, son regard suivit le courant ininterrompu d'un vert scintillant, le long de la plage blanche, puis à travers les flancs des collines, où il disparaissait dans le lointain azuré.

Le Barachéen, recouvrant son souffle, grimaça vers l'équipage pantelant. Sancha se tenait auprès de lui, des larmes hystériques coulant le long de ses joues. Les pantalons de Conan étaient en lambeaux, couverts de sang. Il n'avait plus de ceinture, ni de fourreau. Son épée, plantée à la verticale dans le pont à côté de lui, était ébréchée et couverte d'une épaisse croûte de sang. Du sang encore était coagulé sur sa crinière noire, et l'une de ses oreilles avait été à moitié arrachée. Ses bras, ses jambes, sa poitrine et ses épaules portaient des marques de morsures et de griffes, comme s'il s'était battu avec des panthères. Mais il sourit, assura ses jambes puissantes et tint la barre, faisant ainsi ressortir sa prodigieuse force musculaire.

— Et maintenant ? balbutia la jeune fille.

— Le pillage des mers ! dit-il en éclatant de rire. J'ai un équipage en piteux état, mes hommes sont plutôt mal en point, déchirés en mille morceaux, mais ils peuvent faire manœuvrer le navire, et on trouve toujours des équipages. Viens ici, ma fille, et donne-moi un baiser.

— Un baiser ? s'écria-t-elle d'une voix hystérique. Vous pensez à des baisers en un pareil moment ?

Son rire couvrit le claquement et le grondement des voiles. Il la souleva du sol d'un seul de ses bras puissants et appliqua un baiser retentissant sur ses lèvres rouges.

— Je pense à la vie, rugit-il. Les morts sont morts, et ce qui s'est passé est terminé ! J'ai un navire, un

équipage qui sait se battre, et une fille aux lèvres aussi enivrantes que le vin. Je n'en ai jamais demandé plus ! Lèche vos blessures, traîneurs de sabres, et ouvrez une barrique d'ale. Vous allez manœuvrer ce navire comme il ne l'a jamais été. Dansez, chantez, cependant que vous vous mettez au travail, maudits ! Au diable les mers sans navires ! Nous mettons le cap sur des océans où les ports sont opulents et où les navires marchands regorgent de butin !

FIN DU LIVRE CINQUIÈME

CYCLE CONAN
LIVRE SIXIÈME

CONAN LE GUERRIER

Chapitre I

Les clous rouges

Pendant presque deux ans, Conan, capitaine du Wastrel, poursuit une activité très fructueuse de flibustier. Cependant, les autres pirates zingarans, jaloux des succès de cet étranger, finissent par couler son navire, au large des côtes de Shem. Ayant réussi à rejoindre la côte, et apprenant que la guerre fait rage le long des frontières de Stygie, Conan rejoint les Compagnons Libres, une bande de « condottieri », placée sous le commandement d'un certain Zarallo. Mais, loin de pouvoir se constituer un butin de guerre intéressant, il se retrouve chargé de défendre le poste frontière de Sukhmet, aux confins des royaumes noirs. La vie y est monotone, le vin est aigre, les prises rares, et Conan se lasse vite des femmes des royaumes noirs. Cet ennui se termine avec l'apparition à Sukhmet de Valeria de la Fraternité rouge, une femme pirate qu'il a connue lors de son séjour aux îles Baracha. Lorsqu'elle prend des mesures « définitives » pour repousser les avances d'un officier stygien, et qu'elle s'enfuit, Conan part à sa poursuite vers le sud, s'enfonçant à l'intérieur des royaumes noirs.

I - Le crâne sur le rocher

La femme essayait de pousser son cheval en donnant des rênes. Il restait là, les jambes largement écartées, la tête pendante, comme s'il trouvait trop lourd le poids de la bride de cuir rouge, ornée de glands dorés. La femme dégagea son pied botté de l'étrier d'argent et sauta de la selle richement ouvragée. Elle attacha les rênes à la fourche d'un jeune arbre puis se retourna, les mains sur les hanches, pour examiner le paysage environnant.

Il n'était pas très engageant. Des arbres géants entouraient la petite mare où elle venait de faire boire son cheval. Les taillis gênaient l'œil qui cherchait à scruter la pénombre indistincte sous les hautes voûtes que formaient les entrelacs des branches. La femme frissonna, ses magnifiques épaules se contractèrent, puis elle lança un juron.

Elle était grande, elle avait les seins fermes, de longs membres, des épaules solides. Tout son corps reflétait une force inhabituelle qui, cependant, n'empêchait nullement la féminité de sa silhouette de s'exprimer. Tout en elle était féminité, en dépit de son port et de ses vêtements. Ces derniers semblaient incongrus dans le paysage qui l'entourait en cet instant. Elle ne portait pas de robe, mais des culottes de soie courtes, très amples, qui s'arrêtaient à une main au-dessus de ses genoux, retenues par une large ceinture de soie portée en ceinturon. Des bottes aux revers brillants, en cuir souple, lui montaient presque jusqu'aux genoux, et une chemise de soie à large col, très décolletée, aux manches amples, complétait son costume. Sur une hanche gracieuse, elle portait une épée droite à double tranchant, et sur l'autre, un long poignard. Ses cheveux blonds et rebelles, coupés à hauteur des épaules, étaient retenus dans un bandeau de satin cramoisi.

Se profilant sur la forêt sombre et primitive, elle offrait un spectacle pittoresque involontaire, bizarre et déplacé. Elle aurait dû se profiler sur les flots avec des mâts peints et des goélands volant autour d'elle. Ses grands yeux étaient de la couleur de la mer. C'est ainsi qu'elle aurait dû être, car elle était Valeria de la Fraternité rouge, dont les exploits étaient célébrés par

des chants et des ballades partout où se retrouvaient les écumeurs des mers.

Elle essaya de percer la voûte vert sombre de la forêt et d'apercevoir le ciel qui devait se trouver plus haut, mais bientôt elle y renonça en grommelant un juron.

Laissant son cheval attaché, elle s'éloigna à grands pas vers l'est, regardant derrière elle vers la mare, de temps en temps, pour bien fixer la route dans son esprit. Le silence de la forêt l'oppressait. Aucun oiseau ne chantait dans les branches hautes, aucun frôlement dans les taillis n'indiquait la présence de petits animaux. Pendant des lieues, elle avait fait route au milieu d'un royaume de silence accablant, interrompu par le seul bruit de ses pas.

Elle avait éteint sa soif à la mare, mais à présent elle ressentait les tiraillements de la faim, et elle se mit à chercher du regard ces fruits dont elle s'était nourrie depuis qu'elle avait épuisé toute la nourriture qui se trouvait dans ses fontes.

Elle aperçut bientôt devant elle un affleurement de roches sombres, semblables à du silex, qui semblait former un bloc escarpé se perdant au milieu du faîte des arbres. Son sommet, caché à la vue par un rideau de verdure, s'élevait peut-être au-dessus du faîte des arbres, et, de là-haut, elle aurait une chance de voir ce qui se trouvait au-delà... – si, à vrai dire, il y avait autre chose après cette forêt apparemment sans fin, à travers laquelle elle avait voyagé depuis tant de jours.

Une corniche étroite formait une rampe naturelle qui montait le long de la paroi escarpée. Après s'être élevée d'une vingtaine de mètres, elle arriva à la ceinture de feuillage qui entourait le rocher. Les arbres ne poussaient pas tout contre le massif rocheux, mais les extrémités de leurs branches inférieures se tendaient vers lui et le recouvraient. Elle avança à tâtons, incapable de rien voir, mais bientôt elle entrevit le ciel bleu et, l'instant d'après, elle se trouvait sous la claire et chaude lumière du soleil et la voûte de la forêt s'étendait à ses pieds.

Elle se tenait sur un large promontoire rocheux qui se trouvait à peu près à la hauteur du faîte des arbres, et de ce promontoire s'élevait un rocher, semblable à une flèche, qui était la cime la plus élevée du massif qu'elle

venait d'escalader. Mais quelque chose d'autre retint son attention. Son pied avait heurté une aspérité sur le tapis de feuilles mortes, apportées par le vent, qui jonchaient la roche. Elle les écarta du pied et son regard tomba sur un squelette humain. Elle parcourut d'un œil expert la carcasse blanchie, mais ne vit aucun os brisé, aucun signe de violence. L'homme avait dû mourir de mort naturelle ; pourquoi avait-il escaladé ce rocher pour venir y mourir ? Elle n'aurait pu le dire.

Elle monta jusqu'au sommet et contempla l'horizon. La voûte de la forêt – qui de sa position dominante ressemblait à un sol – était aussi impénétrable que vue d'en bas. Elle ne pouvait même pas apercevoir la mare où elle avait laissé son cheval. Elle regarda vers le nord, d'où elle était venue. Seul l'océan vert ondoyait à l'infini, avec juste une légère ligne bleue au loin qui laissait deviner la chaîne de collines qu'elle avait traversée des jours auparavant, avant de plonger au cœur de cette forêt silencieuse.

À l'ouest et à l'est la perspective était la même, bien que soit absente la ligne bleutée qui marquait les collines. Mais lorsqu'elle dirigea son regard vers le sud, elle poussa une exclamation. À un kilomètre dans cette direction, la forêt se faisait plus clairsemée et cessait brusquement, remplacée par une plaine ponctuée de cactus. Et au centre de cette plaine se dressaient les murs et les tours d'une ville. Valeria jura sous l'effet de la surprise. Cela dépassait l'imagination. Elle n'aurait pas été surprise de voir des habitations humaines d'une autre sorte – les huttes en forme de ruches des tribus noires, ou bien les habitations troglodytiques de la mystérieuse race à peau brune, qui, selon les légendes, habitait certains coins de cette région inexplorée. Mais il était assez surprenant de rencontrer une ville fortifiée ici, à tant de semaines de marche des avant-postes les plus proches de toute civilisation.

Ses mains commençant à s'engourdir à force de se cramponner, elle se laissa glisser jusqu'au promontoire rocheux, perplexe. Elle avait fait un long chemin depuis le camp que les mercenaires avaient dressé aux abords de la ville frontière de Sukhmet, au milieu des vastes plaines où les farouches aventuriers de

nombreuses races protégeaient la frontière stygienne contre les raids qui s'abattaient sur le pays comme un flot rouge, à partir du royaume de Darfar. Sa fuite avait été aveugle, à travers une région dont elle ignorait tout. À présent, elle était partagée entre l'envie de galoper à bride abattue dans la plaine droit sur cette ville et la prudence qui lui conseillait de la contourner largement et de poursuivre sa course solitaire.

Elle fut dérangée dans ses pensées par un bruissement de feuilles en dessous d'elle. Elle se retourna avec l'agilité d'un chat, portant vivement la main à son épée ; puis elle s'immobilisa, les yeux écarquillés, fixant l'homme qui avait surgi devant elle.

Il avait presque la taille d'un géant, ses muscles saillaient uniformément sous sa peau hâlée. Ses vêtements étaient semblables aux siens, mais il portait un ceinturon de cuir en guise de ceinture où étaient passés un sabre à large lame et un poignard.

— Conan le Cimmérien ! s'exclama la femme. Que fais-tu ici ? Pourquoi m'as-tu suivie ?

Il esquissa un rictus et ses farouches yeux bleus s'allumèrent d'un feu dont toute femme pouvait comprendre la signification. Ils parcoururent sa magnifique silhouette, s'attardant sur la courbe de ses seins splendides qui se tendaient sous la chemise légère, et la chair claire qui apparaissait entre ses culottes de soie et le haut de ses bottes.

— Tu ne le sais donc pas ? dit-il en éclatant de rire. N'ai-je pas assez clairement exprimé mon admiration pour toi dès le premier jour où je t'ai aperçue ?

— Un étalon n'aurait pu s'exprimer plus clairement, répondit-elle avec dédain. Mais je n'aurais jamais pensé te rencontrer aussi loin des tavernes et des barriques d'ale de Sukhmet. M'as-tu vraiment suivie depuis le campement de Zarallo, ou bien as-tu été chassé à coups de fouet comme un chien ?

Il éclata à nouveau de rire devant son insolence et fit jouer ses puissants muscles.

— Tu sais parfaitement que Zarallo n'a pas assez de laquais pour pouvoir me chasser à coups de fouet de son campement, grimaça-t-il. Je t'ai suivie, bien sûr. Et c'est une bonne chose pour toi aussi, ma fille ! En poignardant cet officier stygien, tu as perdu la faveur

de Zarallo, et tu t'es mise hors la loi aux yeux des Stygiens.

— Je sais tout cela, répondit-elle sur un ton maussade. Mais que pouvais-je faire d'autre ? Tu sais comment j'ai été amenée à faire ce geste.

— Bien sûr, reconnut-il. Et si j'avais été là, c'est moi qui l'aurais poignardé. Mais lorsqu'une femme partage la vie des soldats dans un camp, elle doit s'attendre à de telles choses.

Valeria frappa le sol de son pied botté et jura.

— Pourquoi les hommes ne me laissent-ils pas vivre comme un homme ?

— C'est évident ! (À nouveau, ses yeux avides la dévorèrent.) Mais tu as été fort avisée de t'enfuir. Les Stygiens auraient exigé que tu sois écorchée vive. Le frère de cet officier s'est lancé à ta poursuite ; plus rapidement que tu ne le pensais, à mon avis. Et il était très près de toi lorsque je l'ai rattrapé. Son cheval était meilleur que le tien. Il t'aurait rejointe et tu aurais eu la gorge tranchée quelques kilomètres plus loin.

— Et alors ? demanda-t-elle.

— Alors quoi ?

Il parut intrigué.

— Et le Stygien ?

— Et alors, qu'est-ce que tu crois ? lui répondit-il, impatient. Je l'ai tué, bien sûr, et j'ai abandonné sa carcasse aux vautours. Cela m'a retardé, cependant, et j'ai failli perdre ta trace lorsque tu as traversé les contreforts rocheux des collines. Autrement, je t'aurais rejointe depuis longtemps déjà.

— Et à présent, tu as l'intention de me ramener de force au camp de Zarallo ? railla-t-elle.

— Ne dis pas de sottises, grogna-t-il. Allons, ma fille, ne sois pas aussi irascible. Je ne suis pas comme ce Stygien que tu as poignardé, et tu le sais.

— Un vagabond sans le sou, lui lança-t-elle sur le ton du sarcasme.

Il lui éclata de rire au nez.

— Qu'es-tu donc toi-même ? Tu n'as même pas assez d'argent pour t'acheter de nouveaux fonds de culottes ! Ton mépris ne m'en impose aucunement. Tu sais que j'ai commandé des navires importants et dirigé des équipages comme tu ne l'as jamais fait de ta vie.

Quant à être sans le sou... quel corsaire ne l'est pas, la plupart du temps ? J'ai dilapidé assez d'or dans tous les ports du monde pour pouvoir en remplir un plein galion. Tu sais cela, également.

— Et où se trouvent à présent les beaux navires et les gaillards intrépides que tu commandais ? se moqua-t-elle.

— Au fond des mers, pour la plupart, répondit-il joyeusement. Les Zingarans ont coulé mon dernier navire au large des côtes shémites. C'est pourquoi j'ai rallié les Compagnons Libres de Zarallo. Mais j'ai compris que j'avais fait une bêtise lorsque nous nous sommes mis en route vers la frontière du Darfar. La solde était maigre, le vin aigre, et je n'apprécie guère les femmes des royaumes noirs. C'étaient les seules qui venaient à notre campement de Sukhmet... des anneaux dans le nez et les dents limées... pouah ! Pourquoi as-tu rejoint Zarallo ? Sukhmet se trouve à une longue distance de l'eau salée.

— Ortho le Rouge voulait faire de moi sa maîtresse, répondit-elle d'un ton maussade. Une nuit, j'ai plongé par-dessus bord et nagé vers le rivage, alors que nous avions jeté l'ancre au large des côtes de Kush. C'était devant Zabhela. Un marchand shémite m'a appris que Zarallo avait conduit ses Corps-Francis vers le sud, pour protéger la frontière du Darfar. On ne me proposait pas un meilleur emploi. J'ai fait le voyage avec une caravane qui allait vers l'est et qui a fini par arriver à Sukhmet.

— C'était une folie de te diriger vers le sud comme tu l'as fait, commenta Conan. Mais tu as été astucieuse, car les patrouilles de Zarallo n'ont pas pensé à te rechercher dans cette direction. Seul, le frère de cet homme que tu as tué a trouvé ta piste par hasard.

— Et maintenant, qu'as-tu l'intention de faire ? demanda-t-elle.

— Obliquer vers l'ouest, répondit-il. Je m'étais déjà aventuré aussi loin au sud, mais jamais aussi loin à l'est. Après quelques jours de voyage vers l'ouest, nous arriverons aux vastes savanes où les tribus noires font paître leur bétail. J'ai de nombreux amis parmi elles. Nous irons vers la côte et trouverons un navire. Je suis las de la jungle.

— Alors, mets-toi en route, lui conseilla-t-elle. J'ai d'autres projets.

— Ne sois pas stupide ! (Pour la première fois, il montrait de l'irritation.) Tu ne peux poursuivre ce voyage à travers la forêt.

— Je le peux si cela me plaît.

— Mais qu'as-tu l'intention de faire ?

— Cela ne te regarde pas ! dit-elle d'un ton sec.

— Si, cela me regarde, répondit-il calmement. Tu crois peut-être que j'ai fait tout ce chemin à ta poursuite pour faire maintenant demi-tour et repartir les mains vides ? Sois un peu sensée, ma fille, allons, je ne te veux aucun mal.

Il fit un pas vers elle, mais elle se rejeta en arrière, sortant vivement son épée.

— Reste en arrière, sale chien de barbare ! Sinon, je t'embroche comme un cochon rôti !

Il se retint, à contrecœur, et demanda :

— Tu veux que je t'arrache des mains ce jouet et que je t'assène une fessée ?

— Des mots ! Rien que des mots ! se moqua-t-elle.

Des lueurs ressemblant aux rayons du soleil sur l'eau bleue dansaient dans ses yeux intrépides. Et il vit qu'elle ne se vantait pas. Aucun homme vivant ne pouvait, de ses mains nues, désarmer Valeria de la Fraternité. Il fronça les sourcils, partagé entre des sentiments contradictoires. Il était furieux, mais en même temps amusé et plein d'admiration devant son courage. Il brûlait d'envie de s'emparer de ce corps splendide et de le serrer dans ses bras de fer ; pourtant il désirait vivement ne pas offenser la jeune fille. Il était déchiré entre le désir de la secouer et celui de la caresser. Il savait que s'il faisait un pas de plus, l'épée de la fille s'enfoncerait dans son cœur. Il avait vu Valeria tuer un trop grand nombre d'hommes pour se faire des illusions. Elle était aussi vive et féroce qu'une tigresse. Bien sûr, il pouvait dégainer son sabre à large lame et la désarmer, en faisant sauter son épée de sa main, mais il répugnait à l'idée de tirer son épée contre une femme, même sans aucune intention de lui faire du mal.

— Que ton âme brûle en enfer, espèce de gueuse ! s'exclama-t-il, exaspéré. Je vais t'enlever ton...

Il s'avança, rendu téméraire par la colère, et elle assura sa position pour lui porter une botte mortelle. Puis un événement étrange mit fin à cette scène à la fois risible et dangereuse.

— Qu'est-ce que c'est ?

C'était Valeria qui s'était ainsi exclamée, mais tous deux avaient tressailli, et Conan se retourna avec l'agilité d'un chat, sa grande épée à la main. Au loin, dans la forêt, avait retenti un épouvantable concert de hennissements – des hennissements de terreur et d'agonie. Et, confondu avec ces hennissements, un bruit sec d'os brisés.

— Des lions sont en train d'égorger les chevaux ! s'écria Valeria.

— Il ne s'agit pas de lions, lança Conan, les yeux étincelants. Tu as entendu des rugissements ? Moi pas ! Ecoute ce bruit d'os brisés... même un lion ne pourrait faire un tel vacarme en tuant un cheval.

Il redescendit rapidement la rampe naturelle et elle le suivit, leur différend personnel oublié selon cet instinct qui pousse les aventuriers à s'unir contre le péril commun. Les hennissements avaient cessé lorsqu'ils se frayèrent un chemin à travers le rideau vert du feuillage entourant le rocher.

— J'ai trouvé ton cheval attaché près de la mare, là-bas, murmura-t-il en avançant si silencieusement qu'elle ne se demanda plus comment il avait pu la surprendre sur le rocher. J'ai attaché le mien à côté et j'ai suivi la trace de tes bottes. Attention, maintenant !

Ils étaient sortis de la ceinture de feuillage. Au-dessus d'eux la voûte verte étendait son baldaquin sombre. En dessous la lumière du jour filtrait à peine pour former une pénombre couleur de jade. Les troncs géants des arbres à moins d'une centaine de mètres de là apparaissaient plongés dans l'ombre.

— Les chevaux doivent se trouver après ce bosquet, là-bas, chuchota Conan, et sa voix aurait pu être une brise soufflant à travers les branches. Ecoute !

Valeria avait déjà entendu, et le sang de ses veines se glaça ; involontairement, elle posa sa blanche main sur le bras hâlé et musclé de son compagnon. De derrière le bosquet parvenaient le croquement bruyant d'os et le déchirement, tout aussi perceptible, de chairs,

mêlés au broiement et au lapement d'un horrible festin.

— Des lions ne feraient pas un tel bruit, murmura Conan. Quelque chose est en train de dévorer nos chevaux, mais il ne s'agit pas d'un lion... Crom !

Le bruit cessa brusquement, et Conan jura tout bas. Une brise soudaine venait de se lever derrière eux et soufflait droit vers l'endroit où le tueur invisible était dissimulé.

— Il arrive ! chuchota Conan en levant à moitié son épée.

Les fourrés furent violemment agités, et Valeria étreignit le bras de Conan. Elle ignorait tout de la jungle, mais elle savait qu'aucun animal à sa connaissance ne pouvait secouer ainsi les fourrés.

— Il doit être aussi grand qu'un éléphant, murmura Conan, répondant à sa pensée. Par le diable, que...

Sa voix mourut et fit place à un silence abasourdi.

À travers les taillis apparut soudain une tête de cauchemar et de démence. Une gueule grimaçante découvrait des rangées de dents jaunes et dégoutantes de sang ; au-dessus des mâchoires entrouvertes se plissait un groin semblable à celui d'un saurien. Des yeux immenses, comme ceux d'un python grossis un millier de fois, fixaient, immobiles, les humains pétrifiés qui se cramponnaient au rocher au-dessus de lui. Les lèvres squameuses et flasques étaient barbouillées de sang, qui dégouttait de l'énorme gueule.

La tête, plus grande que celle d'un crocodile, était tendue sur un long cou écaillé, hérissé de rangées de pointes en dents de scie, puis, écrasant bruyères et jeunes arbres, apparut en se dandinant un corps titanesque, gigantesque torse bombé, posé sur des pattes ridiculement courtes. Le ventre blanchâtre touchait presque le sol, alors que l'épine dorsale en dents de scie dépassait Conan dressé sur la pointe des pieds. Une longue queue pointue, semblable à celle d'un scorpion gigantesque, traînait à sa suite.

— Remontons sur le rocher, vite ! dit Conan d'un ton sec en entraînant la jeune fille. Je ne pense pas qu'il puisse monter, mais il peut se tenir sur ses pattes de derrière et arriver à notre hauteur...

Renversant et piétinant buissons et arbustes, le

monstre arrivait à vive allure entre les arbres, et ils remontèrent le rocher, s'enfuyant devant lui, telles des feuilles poussées par le vent. Comme Valeria plongeait dans l'écran de feuillage, un regard en arrière lui révéla que le titan était en train de se dresser sur ses puissantes pattes de derrière, exactement comme Conan l'avait prédit. Cette vision l'emplit de panique. La bête féroce semblait plus gigantesque que jamais ; elle leva sa tête au groin pointu vers les arbres. Puis la main de fer de Conan se referma sur le poignet de Valeria et elle fut vivement projetée vers l'écran de feuilles, pour, ensuite, se retrouver à nouveau sous la chaude clarté du soleil au-dessus, juste au moment où le monstre abattait ses pattes de devant sur le rocher avec une force telle que ce dernier trembla.

Derrière les fugitifs, l'énorme tête se fraya un passage à travers les petites branches, et pendant un instant épouvantable, la gueule de cauchemar apparut au milieu des feuilles vertes, les yeux flamboyants, les mâchoires béantes. Puis les dents géantes se refermèrent en vain avec un bruit sec, et après cela, le monstre retira sa tête, disparaissant de leur vue comme immergée dans une mare.

À travers les branchages brisés qui recouvraient le rocher, ils le virent accroupi sur ses pattes de derrière au pied du rocher, les fixant de ses yeux immobiles.

Valeria frissonna.

— Combien de temps penses-tu qu'il va rester ainsi ?

Conan donna un coup de pied au crâne qui gisait sur le sol jonché de feuilles.

— Ce drôle a dû grimper jusqu'ici pour lui échapper, à lui ou à l'un de ses congénères. Il a dû mourir de faim car il n'a pas d'os brisés. Cet animal est vraisemblablement ce dragon dont parlent les légendes des peuplades noires. Si c'est bien cela, il ne partira pas d'ici avant que nous soyons morts tous les deux.

Valeria tourna vers lui un visage blême, oubliant son ressentiment. Elle surmonta la panique qui menaçait de l'envahir. Elle avait prouvé son courage intrépide un millier de fois au cours de sauvages combats, sur terre comme sur mer, sur les ponts inondés de sang des navires de guerre en flammes, lors de l'assaut de villes

fortifiées, et sur les plages de sable où les féroces hommes de la Fraternité rouge s'entre-tuaient dans des luttes au couteau pour arracher le commandement suprême. Mais la perspective qui s'offrait à elle maintenant lui glaçait le sang. Un coup de coutelas au plus fort de la bataille n'était rien, mais rester assise sans rien faire et sans secours possible sur un rocher nu, jusqu'à ce qu'elle meure de faim, assiégée par le monstrueux survivant d'un âge disparu – cette idée lança des ondes de terreur dans son cerveau.

— Il devra bien s'en aller, pour manger et pour boire, dit-elle sans conviction.

— Il n'a pas à aller très loin pour ces deux choses, fit remarquer Conan. De plus, il vient de se rassasier de nos chevaux et, comme un véritable serpent, il peut rester très longtemps sans manger ni boire à nouveau. Mais il ne s'endort pas après avoir mangé, comme le serpent, semble-t-il. En tout cas, il ne peut pas grimper sur ce rocher.

Conan parlait calmement. C'était un barbare et la terrible patience des contrées sauvages et de leurs enfants faisant autant partie de lui que ses convoitises et ses rages remarquables, il pouvait supporter une situation comme celle-ci avec un calme impossible pour une personne civilisée.

— Ne pourrions-nous pas monter sur les arbres et nous en aller, d'une branche à l'autre comme les singes ? demanda-t-elle d'un ton désespéré.

Il secoua la tête.

— J'y ai pensé. Les branches qui touchent le rocher en dessous de nous sont trop fragiles. Elles céderaient sous notre poids. De plus, j'ai dans l'idée que ce démon pourrait aisément déraciner tous les arbres qui poussent par ici.

— Alors, allons-nous rester ici, assis sur nos fesses, à attendre de mourir de faim, comme celui-là ? s'écria-t-elle, furieuse, en donnant un coup de pied au crâne qui roula bruyamment sur le rocher. Je n'en ai pas l'intention ! Je vais descendre et lui trancher sa maudite tête...

Conan s'était assis sur une saillie de la roche au pied de la flèche. Il leva un regard admiratif vers les yeux étincelants et la silhouette tendue et tremblante, mais,

comprenant qu'elle était prête à commettre n'importe quelle folie, il ne laissa pas paraître son admiration.

— Assieds-toi, grogna-t-il, l'attrapant par le poignet et l'attirant sur ses genoux. (Elle fut trop surprise pour résister comme il lui prenait son épée des mains et la remettait dans son fourreau.) Reste assise bien sagement et calme-toi. Tu ne réussirais qu'à briser ton épée sur ses écailles. Et il te goberait d'un seul coup, ou bien te briserait comme un œuf avec sa queue garnie de pointes. Nous allons nous sortir de cette situation difficile, mais certainement pas en nous faisant mâcher et avaler.

Elle ne répondit rien et ne chercha pas non plus à repousser le bras passé autour de sa taille. Elle était terrifiée et cette sensation était nouvelle pour Valeria de la Fraternité rouge. Aussi, elle resta assise sur les genoux de son compagnon – ou de son ravisseur – avec une docilité qui aurait grandement étonné Zarallo, qui l'avait traitée de diablesse échappée du sérail de l'enfer.

Conan jouait négligemment avec les mèches de cheveux blonds, en apparence uniquement attentif à sa conquête. Ni le squelette à ses pieds ni le monstre accroupi au bas du rocher ne troublaient son esprit ni n'émoussaient son intérêt.

Les yeux inquiets de la fille, parcourant les feuillages en dessous d'eux, découvrirent des taches colorées parmi les feuilles vertes. C'étaient des fruits, de gros grains rouge sombre, suspendus aux branches d'un arbre dont les larges feuilles étaient d'un vert particulièrement vif et éclatant. Elle prit conscience à la fois de sa faim et de sa soif bien que cette dernière ne l'ait pas assaillie jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle était prisonnière sur ce rocher.

— Nous ne mourrons pas de faim, dit-elle. Nous pouvons toujours cueillir ces fruits.

Conan regarda ce qu'elle désignait du doigt.

— Si nous mangeons de ce fruit, nous n'aurons pas besoin de finir sous la dent du dragon, grogna-t-il. Les peuplades noires de Kush appellent ces fruits les pommes de Derketa. Derketa est la reine de la Mort. Bois un peu de son jus, ou verses-en un peu sur ta peau, et tu seras morte avant d'avoir eu le temps de

rouler jusqu'au bas de ce rocher.

— Oh !

Elle retomba dans un silence consterné. Il semblait n'y avoir aucun salut possible, et Conan semblait s'intéresser uniquement à sa taille souple et à ses tresses bouclées. S'il était en train de réfléchir à un plan d'évasion, il ne le montrait certainement pas.

— Si tu ôtais tes mains de mon corps suffisamment longtemps pour grimper jusqu'en haut de la flèche, dit-elle bientôt, tu pourrais voir quelque chose qui te surprendrait.

Il lui lança un regard interrogateur, puis obéit avec un haussement de ses puissantes épaules. S'accrochant au faîte du rocher, il regarda dans la direction de l'est, au-delà de la voûte de la forêt.

Il resta silencieux un long moment, immobile sur le rocher, telle une statue de bronze.

— C'est une ville fortifiée, sans aucun doute, murmura-t-il bientôt. C'était là où tu voulais aller lorsque tu as essayé de m'expédier seul vers la côte ?

— Je l'ai vue juste avant ton arrivée. J'ignorais tout de cette ville lorsque j'ai quitté Sukhmet.

— Qui aurait pensé trouver une ville ici ? Je ne pense pas que les Stygiens se soient jamais aventurés aussi loin. Cette ville aurait-elle été construite par une peuplade noire ? Je ne vois pas de troupeaux dans la plaine, ni de signes de culture, ni même des gens allant et venant dans le voisinage.

— Comment peux-tu espérer voir tout cela, à cette distance ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules et se laissa retomber sur la corniche.

— Allons, les habitants de cette ville ne pourraient rien pour nous, de toute façon. Et même s'ils le pouvaient, ils ne feraient rien. Les habitants des contrées noires sont généralement hostiles aux étrangers. Ils nous transperceraient avec leurs lances.

Il s'interrompit brusquement et demeura silencieux, comme s'il avait perdu le fil de son discours, fronçant les sourcils vers les grains incarnats qui brillaient parmi les feuillages en dessous.

— Des lances ! murmura-t-il. Quel fieffé imbécile j'ai été de ne pas y penser plus tôt ! Ce qui montre bien

l'effet qu'une jolie femme peut exercer sur l'intelligence d'un homme.

— De quoi parles-tu ? s'informa-t-elle.

Sans répondre, il descendit vers la ceinture de feuilles et regarda à travers elle vers le sol. Le grand animal était accroupi en bas, et surveillait le rocher avec la terrible patience des reptiles. L'un de ses congénères pouvait avoir ainsi assiégé leurs ancêtres troglodytes, réfugiés au sommet d'un rocher, à l'aube mystérieuse des temps. Conan le maudit et commença à couper des branches et à les briser dans leur plus grande longueur possible. L'agitation des branches inquiéta le monstre. Il se redressa sur son séant et agita sa queue hideuse, cassant net de jeunes arbres comme s'ils avaient été des cure-dents. Conan le surveillait prudemment du coin de l'œil, et à l'instant même où Valeria pensa que le dragon allait se jeter à nouveau sur le rocher, et essayer de les atteindre, le Cimmérien recula et remonta sur la corniche avec les branches qu'il avait coupées. Il y en avait trois, de minces tiges d'environ deux mètres de long, pas plus épaisses que son pouce. Il avait aussi arraché plusieurs longueurs de vigne sauvage, fine mais solide.

— Les branches sont trop frêles pour former des manches de lance, et les plantes grimpantes ne sont pas plus épaisses que des cordons, remarqua-t-il en désignant le feuillage qui entourait le rocher. Elles ne pourraient supporter notre poids... mais l'union fait la force. C'est ce que les renégats d'Aquilonie avaient l'habitude de nous dire, à nous autres Cimmériens, lorsqu'ils vinrent dans nos collines pour lever une armée destinée à envahir leur propre pays. Mais nous nous sommes toujours battus par clans et par tribus.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec ces baguettes ? demanda-t-elle.

— Attends et tu verras.

Assemblant les trois baguettes, il cala la poignée de sa dague en leur milieu, puis avec la vigne sauvage, il les lia solidement ensemble ; lorsqu'il eut achevé sa besogne, il avait une lance de force normale, avec un solide manche de deux mètres de long.

— À quoi cela pourra-t-il servir ? demanda-t-elle. Tu m'as dit toi-même qu'une épée ne pourrait

transpercer ses écailles...

— Il n'a pas des écailles sur tout le corps, répondit Conan. Et il y a plus d'une façon de tondre une panthère.

Descendant jusqu'à la lisière des feuillages, il leva sa lance et en enfonça soigneusement la lame dans l'une des pommes de Derketa, se tenant, à l'écart des gouttes de jus pourpre qui tombaient du fruit transpercé. Bientôt il retira la lame et lui montra l'acier bleu, souillé de taches rouge sombre.

— Je ne sais pas si cela fera l'affaire, dit-il. Il y a suffisamment de poison sur la lame pour tuer un éléphant, mais nous allons bien voir.

Valeria vint se mettre derrière lui comme il se laissait glisser parmi les feuillages. Gardant à une distance prudente la pointe empoisonnée, il enfonça sa tête au milieu des branches et s'adressa au monstre.

— Qu'est-ce que tu attends ainsi, en bas, rejeton bâtard de parents douteux ? fut l'une de ses questions les plus marquantes. Dresse un peu ta vilaine tête par ici encore une fois, espèce de brute au long cou... ou préfères-tu que je descende et que je la déloge à coups de pied de ton épine dorsale illégitime ?

Il y eut bien d'autres apostrophes, certaines pleines d'éloquence, qui firent ouvrir de grands yeux à Valeria, malgré toute l'éducation profane qu'elle avait reçue au contact des marins. Et cela produisit son effet sur le monstre. De même que les aboiements continuels d'un chien importunent et finissent par irriter des animaux plus silencieux par nature, ainsi une voix forte excite la peur chez certaines natures bestiales, et une rage folle chez d'autres. Brusquement, avec une rapidité effrayante, l'horrible mastodonte se dressa sur ses puissantes pattes de derrière et tendit son corps et son cou en un effort furieux pour atteindre ce pygmée vociférant dont les cris troublaient le silence premier de son royaume antique.

Mais Conan avait estimé les distances avec précision. À quelque deux mètres en dessous de lui, la puissante tête se fraya un passage en brisant les feuillages d'une façon terrible, bien qu'inutile. Et comme la gueule monstrueuse s'entrouvrait comme celle d'un grand serpent, Conan enfonça sa lance dans

l'angle rouge que formait la charnière des mâchoires. Il l'enfonça de toute la force de ses deux bras, faisant pénétrer la longue lame du poignard jusqu'à la garde dans la chair, les muscles et l'os.

Aussitôt, les mâchoires se refermèrent convulsivement, coupant net le manche fait des trois branches et manquant de précipiter Conan à bas de son perchoir. Il serait tombé sans la jeune fille derrière lui qui saisit désespérément le ceinturon de son épée. Il s'agrippa à une saillie rocheuse et grimaça des remerciements à son adresse.

Au sol, le monstre se roulait comme un chien qui a reçu du poivre dans les yeux. Il secouait la tête de gauche à droite, cherchait à atteindre l'homme de sa patte et ouvrit sa gueule à plusieurs reprises dans sa plus grande largeur. Il parvint bientôt à poser l'une de ses énormes pattes de devant sur le tronçon de la lance brisée et à arracher la lame de sa gueule. Puis il releva la tête, mâchoires écartées, dégoutantes de sang, et fixa le rocher avec une fureur si intense et si intelligente que Valeria, tremblante, sortit son épée. Les écailles le long du dos et des flancs brun sale devinrent rouge sombre. Mais le plus horrible fut que le monstre rompit son silence. Et les sons qui sortirent de sa gueule ruisselante de sang ne ressemblaient à aucun son jamais produit par une créature terrestre.

Avec des rugissements féroces et discordants, le dragon se lança à l'assaut du rocher qui était la citadelle de ses ennemis. À plusieurs reprises son énorme tête passa à travers les branches en les fracassant et referma ses mâchoires en vain dans le vide. Il jeta tout son énorme poids contre le rocher, jusqu'à ce que celui-ci vibre de la base jusqu'à sa cime. Puis il le saisit avec ses pattes de devant comme un être humain et essaya de le mettre en pièces en s'attaquant à sa base, comme s'il s'était agi d'un arbre.

Cette démonstration de fureur primitive glaça le sang dans les veines de Valeria, mais Conan était trop proche lui-même de cet instinct primitif pour ressentir autre chose qu'un intérêt plein de compréhension. Pour le barbare n'existait aucun abîme entre lui-même et les animaux, alors qu'il en existait un, infranchissable, selon les conceptions de Valeria. Le monstre en

dessous d'eux, pour Conan, était simplement une forme de vie différente de la sienne, surtout par son apparence physique. Il lui attribuait les mêmes caractéristiques qu'à lui-même, voyant dans sa rage folle la contrepartie de ses rages personnelles, dans ses rugissements et dans ses beuglements le simple équivalent reptilien des imprécations qu'il avait proférées contre lui. Ressentant des affinités avec toute forme de sauvagerie, même les dragons, il lui était impossible d'éprouver l'horreur dégoûtée qui avait assailli Valeria à la vue de cette brute féroce.

Il restait assis, à l'observer tranquillement, faisant remarquer les changements successifs qui intervenaient dans les rugissements et dans les mouvements.

— Le poison commence à faire son effet, dit-il avec conviction.

— Je n'en ai pas l'impression.

Pour Valeria cela paraissait absurde de supposer que le suc, bien que mortel, puisse avoir un effet quelconque sur cette montagne de muscles et de rage déchaînée.

— Ses cris sont empreints de douleur, déclara Conan. Au début, il était simplement fou furieux à cause du dard dans sa gueule. Maintenant il ressent la brûlure du poison. Regarde ! Il chancelle. Encore quelques minutes et il sera aveugle. Qu'est-ce que je te disais ?

Le dragon venait de faire volte-face et de s'éloigner d'une démarche incertaine, à grand fracas, à travers les taillis qu'il écrasait.

— Il abandonne ? demanda Valeria, mal à l'aise.

— Il va boire à la source ! (Conan se redressa d'un bond, galvanisé pour une action rapide.) Le poison lui donne soif. Allons-nous-en ! Il va être aveugle dans quelques instants, mais il peut, par l'odorat, retrouver son chemin jusqu'au pied du rocher, et si notre odeur est toujours présente, il restera assis là, jusqu'à ce qu'il meure. Et d'autres animaux de son genre pourraient survenir en entendant ses cris d'agonie. Viens !

— Descendre ?

Valeria était pétrifiée d'horreur.

— Bien sûr ! Nous allons rejoindre cette ville ! Ils nous trancheront peut-être la tête là-bas, mais c'est

notre seule chance. Nous pourrions rencontrer un millier de dragons en cours de route, mais c'est la mort certaine si nous restons ici. En attendant ici qu'il meure, nous risquons de nous retrouver avec une douzaine d'autres dragons sur les bras ! Suis-moi, vite !

Il descendit avec l'agilité d'un singe, ne s'arrêtant que pour aider sa compagne moins adroite qui, jusqu'à ce qu'elle voie la manière de grimper du Cimmérien, s'était imaginée l'égale de n'importe quel homme pour monter le long des gréements d'un navire ou pour escalader la paroi abrupte d'une falaise.

Ils descendirent vers l'obscurité qui régnait sous les branches et se glissèrent jusqu'au sol en silence, bien que Valeria eût l'impression que les battements de son cœur s'entendaient à des lieues à la ronde. Des bruits sonores de succion et de lapement provenant de derrière le bosquet indiquaient que le dragon était en train de s'abreuver à la mare.

— Dès que sa panse sera remplie, il va revenir, murmura Conan. L'effet du poison peut prendre des heures – si même il a un effet mortel.

Quelque part au-delà de la forêt, le soleil était en train de descendre de l'horizon. La forêt était un lieu sombre, au demi-jour empli d'ombres épaisses et de perspectives obscures. Conan saisit le poignet de Valeria et s'éloigna du rocher. Il faisait moins de bruit qu'une brise soufflant parmi les arbres, mais Valeria avait l'impression que ses bottes souples révélaient leur fuite à toute la forêt.

— Je ne pense pas qu'il soit capable de suivre une piste, murmura Conan. Mais si le vent soufflait vers lui, il pourrait sentir notre odeur.

— Mitra, fais en sorte que le vent ne souffle pas ! s'exclama Valeria.

Son visage était un pâle ovale dans la pénombre. Elle étreignait son épée de sa main libre, mais le contact de la poignée, recouverte de peau de chagrin, n'insufflait en elle qu'un sentiment de faiblesse.

Ils se trouvaient encore à une certaine distance de la lisière de la forêt lorsqu'ils entendirent un bruit de branches cassées et piétinées derrière eux. Valeria se mordit les lèvres pour ne pas crier.

— Il suit notre piste ! chuchota-t-elle, éperdue.

Conan secoua la tête.

— Il n'a pas senti notre odeur devant le rocher, et il essaie de la retrouver en cherchant en aveugle à travers la forêt. Viens ! À présent, c'est la ville ou rien ! Il pourrait déraciner n'importe quel arbre sur lequel nous monterions. Si seulement le vent ne se lève pas...

Ils continuèrent leur avance furtive jusqu'à ce que les arbres commencent à se clairsemer. Derrière eux, la forêt était un sombre océan de ténèbres impénétrables. Les sinistres craquements retentissaient toujours, comme le dragon poursuivait sa recherche désordonnée et chaotique.

— Voici la plaine devant nous, haleta Valeria. Encore quelques pas et nous serons...

— Crom ! jura Conan.

— Mitra ! chuchota Valeria.

Venant du sud, le vent s'était levé.

À l'instant même, un horrible rugissement ébranla les bois. Le bruit des arbustes brisés et piétinés sans discernement se transforma en un fracas soutenu comme le dragon arrivait à la vitesse d'un ouragan, droit là où l'odeur de ses ennemis était partie, portée par le vent.

— Cours ! gronda Conan, ses yeux brillant comme ceux d'un loup pris au piège. C'est tout ce que nous pouvons faire !

Les bottes de marin ne sont pas faites pour la vitesse, et la vie de marin n'entraîne pas à la course à pied. Au bout d'une centaine de mètres, Valeria était essoufflée et son allure devint incertaine. Derrière eux, le craquement avait fait place à un tonnerre grondant tandis que le monstre s'ouvrait un passage à travers les taillis et s'avavançait sur un terrain plus découvert.

Le bras de fer de Conan était passé autour de la taille de la jeune femme ; ses pieds touchaient à peine le sol, elle était ainsi emportée à une vitesse qu'elle n'aurait jamais pu atteindre seule. S'il parvenait à distancer l'animal un instant de plus, peut-être le vent qui les avait trahis changerait-il de direction... mais le vent persista, et un rapide coup d'œil par-dessus son épaule apprit à Conan que le monstre était presque sur eux, arrivant comme une galère de guerre poussée par un

ouragan. Il se débarrassa de Valeria en la jetant sur le côté avec une force qui la fit trébucher sur une douzaine de pas, et s'écrouler en une masse inerte au pied de l'arbre le plus proche, et le Cimmérien se retourna pour faire face au titan qui arrivait en grondant.

Convaincu que l'heure de sa mort était venue, le Cimmérien agit selon son instinct et se jeta à corps perdu sur la terrible tête qui fonçait sur lui. Il bondit, frappant comme un chat sauvage, et son épée s'enfonça profondément à travers les écailles qui protégeaient le puissant groin, ensuite un choc terrible l'assomma et l'envoya rouler sur quinze mètres, lui coupant le souffle et chassant hors de lui la moitié de sa vie.

Comment réussit-il à se remettre debout, à moitié assommé, le Cimmérien lui-même n'aurait pu le dire. Mais une seule pensée emplissait son cerveau : la jeune femme était étendue à terre, étourdie, sans défense, pratiquement sur le passage de ce démon malfaisant. Et, avant que son souffle soit redevenu entièrement normal, il se tenait devant elle, son épée à la main.

Elle était toujours étendue là où il l'avait projetée, mais elle faisait des efforts pour s'asseoir. Elle n'avait pas été déchiquetée par les dents du monstre ni piétinée par les pattes énormes. C'était une épaule ou une patte de devant qui avait renversé Conan, et le monstre aveugle continua sa charge, oubliant les victimes dont il avait suivi l'odeur, dans la soudaine douleur et les affres de la mort qui s'emparaient de lui. Poursuivant sa course folle dans un bruit de tonnerre, il finit par se fracasser la tête contre un arbre gigantesque qui se trouvait sur son passage. Le choc déracina l'arbre et dut écraser complètement la cervelle de la tête monstrueuse. Arbre et monstre s'effondrèrent ensemble, et les humains stupéfaits virent les branches et les feuillages agités par les convulsions de la créature qu'ils recouvraient, puis tout devint immobile.

Conan remit Valeria sur ses pieds et ensemble ils s'éloignèrent en une course chancelante. Quelques instants plus tard, ils débouchaient sur le crépuscule paisible de la plaine nue.

Conan s'arrêta un instant pour regarder derrière lui, vers la forteresse d'ébène. Pas une feuille ne bougeait,

pas un seul oiseau ne gazouillait. La forêt était aussi silencieuse qu'elle avait dû l'être avant la création de l'Homme.

— Continuons, murmura Conan, en prenant la main de sa compagne. Nous sommes presque arrivés maintenant. À moins que d'autres dragons ne sortent des bois à notre poursuite...

Il n'acheva pas sa phrase.

La ville paraissait très lointaine, à l'autre bout de la plaine, beaucoup plus qu'elle n'avait semblé, du haut du rocher. Le cœur de Valeria la martelait au point qu'elle crut étouffer. À chaque pas, elle s'attendait à entendre le craquement des fourrés et à voir apparaître une autre créature de cauchemar aux dimensions formidables, prête à se précipiter sur eux pour les piétiner. Mais rien ne vint troubler le silence des fourrés.

Avec le premier kilomètre mis entre eux et la forêt, Valeria commença à se sentir plus à l'aise. Sa joyeuse confiance en elle-même réapparaissait. Le soleil s'était couché et les ténèbres étaient en train de recouvrir la plaine, légèrement éclairée par les étoiles qui rendaient les fourrés de cactus semblables à des spectres.

— Pas de bétail ni de champs cultivés, murmura Conan. De quoi vivent donc les habitants ?

Le bétail se trouve peut-être dans des enclos pour la nuit, suggéra Valeria, et les champs et les pâturages de l'autre côté de la ville.

— Sans doute, grogna-t-il. Je n'en ai pas vu un seul du haut du rocher, cependant.

La lune se leva derrière la ville, dessinant les noirs contours des murs et des tours dans la lumière jaune. Valeria frissonna. Cette cité inconnue, si sombre sous la lune, avait un air sinistre.

Peut-être un peu de cette même sensation traversa-t-il l'esprit de Conan, car il s'arrêta de marcher, regarda autour de lui et gronda :

— Nous allons faire halte ici. Inutile d'aller jusqu'à leurs portes, puisque la nuit est tombée. Ils ne nous laisseraient probablement pas entrer. De plus, nous avons besoin de repos et nous ne savons pas comment ils vont nous recevoir. Quelques heures de sommeil nous mettront en meilleure forme pour nous battre ou

pour courir.

Passant devant elle, il se dirigea vers un massif de cactus qui poussaient en cercle – phénomène commun dans le désert septentrional. Avec son épée, il découpa une ouverture et fit signe d'entrer à Valeria.

— Nous serons en tout cas à l'abri des serpents ici.

Elle jeta un regard craintif derrière elle, vers la ligne sombre qui indiquait la forêt à dix kilomètres de là.

— Et si un dragon s'aventure hors du bois ?

— Nous allons monter la garde, répondit-il, bien qu'il ne suggérât aucunement ce qu'ils feraient dans une telle éventualité.

Il était en train de contempler la ville, à peu de kilomètres de là. Aucune lumière n'apparaissait sur une flèche ou sur une tour. La ville se dressait, telle une grande masse sombre, mystérieuse et secrète, se profilant sur le ciel éclairé par la lune.

— Etends-toi et dors. Je vais monter la première garde.

Elle hésita et lui jeta un regard indécis. Mais il s'assit, jambes croisées devant l'ouverture, face à la plaine, son épée posée sur les genoux, lui tournant le dos. Sans autre commentaire, elle se coucha sur le sable à l'intérieur du cercle de cactus.

— Réveille-moi lorsque la lune sera à son apogée, lui ordonna-t-elle.

Il ne répondit rien et ne la regarda même pas. Comme elle somnait dans le sommeil, la dernière chose qu'elle vit fut la silhouette de son corps musclé, immobile, telle une statue de bronze, dont les contours se détachaient sur le fond des étoiles suspendues dans le ciel.

II - Sous la flamme des bijoux de feu

Valeria se réveilla en sursaut. Une aube grise se glissait sur la plaine.

Elle se redressa en se frottant les yeux. Conan, accroupi près des cactus, découpait les poires épaisses et en retirait les épines avec dextérité.

— Tu ne m'as pas réveillée, s'écria-t-elle. Tu m'as laissée dormir toute la nuit !

— Tu étais fatiguée, répondit-il. Et ton postérieur

devait être tout endolori après cette longue chevauchée. Vous autres, pirates, n'êtes pas habitués à monter à cheval.

— Et toi ? lui signala-t-elle.

— J'ai été kozak avant d'être pirate, répondit-il. Ils vivent sur leur selle. J'ai fait de courts sommes, comme une panthère attendant le daim qui passera sur la piste. Mes oreilles montent la garde pendant que mes yeux dorment.

Effectivement, le barbare gigantesque semblait aussi frais et dispos que s'il avait dormi toute la nuit sur un très bon lit. Ayant retiré les épines et décortiqué la peau dure, il tendit à la jeune fille une épaisse feuille de cactus juteuse.

— Plante tes dents dans cette poire. C'est la nourriture et la boisson de l'homme du désert. J'ai été autrefois l'un des chefs des Zuagirs... les hommes du désert qui vivent des razzias des caravanes.

— Y a-t-il quelque chose que tu n'aies pas été ? s'informa la jeune fille, à demi moqueuse, à demi fascinée.

— Je n'ai jamais été roi d'un royaume hyborien, dit-il avec une grimace en enfournant une énorme bouchée de cactus. Mais j'ai rêvé de l'être également. Et je le serai peut-être un jour. Pourquoi pas ?

Elle secoua la tête, admirant son audace tranquille, et se mit à dévorer la poire. Elle ne trouva pas cela désagréable au palais et le fruit était gorgé de jus frais et désaltérant. Son repas achevé, Conan s'essuya les mains dans le sable et les passa dans son épaisse crinière noire. Puis attachant le ceinturon qui soutenait son épée, il dit :

— Bon, mettons-nous en route ! Si les habitants de cette ville doivent nous couper la gorge, autant qu'ils le fassent maintenant, avant la chaleur du jour.

Conan ne cherchait pas à être drôle, mais Valeria pensa que cette phrase pouvait être prophétique. Elle attacha également son ceinturon d'épée tout en se levant. Ses terreurs de la nuit s'étaient évanouies. Les dragons rugissants de la forêt lointaine ressemblaient à un rêve irréel. Avec une certaine crânerie elle se mit en marche aux côtés du Cimmérien. Quels que soient les périls qui les attendaient dans la cité, leurs adversaires

ne pouvaient être que des êtres humains. Et Valeria de la Fraternité rouge ne connaissait pas encore l'homme qui lui ferait peur.

Conan abaissa les yeux vers Valeria, qui avançait à ses côtés, de cette démarche balancée qui se mariait à la sienne.

— Tu marches davantage comme un homme des collines que comme un marin, dit-il. Tu dois être originaire d'Aquilonie. Les soleils de Darfar n'ont jamais bruni ta peau blanche. Plus d'une princesse t'envierait.

— Je suis originaire d'Aquilonie, répliqua-t-elle.

Ses compliments ne l'irritaient plus depuis longtemps. Son admiration évidente lui plaisait. Car elle aurait été furieuse si un autre homme que lui avait monté la garde à sa place ; elle avait toujours farouchement réagi devant les efforts des hommes pour l'abriter ou la défendre en raison de son sexe. Mais que Conan ait procédé ainsi, cela lui faisait plaisir. Et il n'avait pas profité de son effroi ou de sa faiblesse. Après tout, son compagnon n'était pas un homme comme les autres.

Le soleil se leva derrière la ville, colorant les tours d'un rouge sinistre.

— Noire la nuit dernière, éclairée par la lune, grommela Conan, les yeux assombris par la superstition abyssale du barbare. Rouge sang comme un mauvais augure, avec le soleil, ce matin. Je n'aime pas cette ville.

Mais ils continuèrent à avancer, et en cours de route Conan fit remarquer qu'aucune route ne venait du nord vers la ville.

— Aucun bétail n'a piétiné la plaine de ce côté-ci de la ville, dit-il. Aucun soc de charrue n'a labouré cette terre depuis des années, des siècles peut-être. Pourtant, regarde : autrefois, cette plaine a été cultivée.

Valeria aperçut les anciens fossés d'irrigation, à moitié comblés par endroits, et recouverts de cactus. Elle fronça les sourcils, perplexe, comme elle balayait du regard la plaine qui s'étendait tout autour de la ville jusqu'à la lisière de la forêt qui décrivait un vaste cercle sombre. On ne pouvait voir au-delà de ce cercle.

Elle regarda vers la ville avec inquiétude. Aucun

casque, aucune pointe de lance ne brillait sur les murailles crénelées ; aucune trompette ne résonnait, aucune sommation de sentinelle ne s'élevait des tours. Un silence aussi absolu que celui de la forêt planait sur les remparts et les minarets.

Le soleil était déjà haut à l'horizon, au levant, lorsqu'ils parvinrent devant le grand portail du mur nord, à l'ombre des hauts remparts. La rouille recouvrait les montants de fer de la puissante porte de bronze. D'énormes toiles d'araignée brillaient sur les gonds, les battants et les panneaux des verrous.

— Elle n'a pas été ouverte depuis des années ! s'exclama Valeria.

— Une ville morte, grogna Conan. C'est pour cela que les fossés d'irrigation sont comblés et la plaine inculte.

— Mais qui l'a construite ? Qui l'habitait ? Où sont-ils partis ? Pourquoi l'ont-ils abandonnée ?

— Qui pourrait le dire ? Peut-être fut-elle construite par un groupe de Stygiens exilés. Pourtant, non. Cela ne ressemble pas à l'architecture stygienne. Ses habitants ont peut-être été massacrés par des ennemis, ou anéantis par la peste.

— Dans ce cas, leurs trésors pourraient bien se trouver encore à l'intérieur, recouverts de poussière et de toiles d'araignée, suggéra Valeria, les instincts de sa profession se réveillant en elle, et poussée également par une curiosité toute féminine. Pouvons-nous ouvrir la porte ? Entrons et explorons les lieux.

Conan considéra le puissant portail d'un air dubitatif ; il appuya sa forte épaule contre lui et poussa de toute la force de ses mollets et de ses cuisses musclés. Avec un grincement déchirant de ses gonds rouillés, la porte se rabattit vers l'intérieur lentement. Conan se redressa et sortit son épée. Valeria regarda par-dessus son épaule et eut une exclamation de surprise.

Le portail ne donnait pas sur une large avenue ou sur une cour, comme ils auraient pu s'y attendre. Il donnait directement sur un long et large couloir qui s'étirait au loin jusqu'à devenir indistinct. Ses proportions étaient fantastiques, et le sol était fait d'une curieuse pierre rouge, taillée en carreaux, qui semblait brûler et se

consumer, comme au milieu de flammes. Les murs étaient constitués d'un matériau vert étincelant.

— Du jade, ou bien je suis shémite ! jura Conan.

— Pas en telle quantité ! protesta Valeria.

— J'ai pillé assez de caravanes venant de Khitai pour savoir de quoi je parle, soutint-il. C'est du jade.

Le plafond voûté était en lapis-lazuli, décoré de grappes de grandes pierres vertes qui étincelaient d'un éclat vénéneux.

— Des pierres de feu vertes, gronda Conan. C'est ainsi que les appellent les habitants de Punt. On prétend que ce sont les yeux pétrifiés de ces serpents préhistoriques que les anciens appelaient les Serpents d'Or. Elles brillent comme des yeux de chat dans l'obscurité. La nuit, elles illuminent sans doute ce couloir, mais ce doit être d'un éclat sinistre et étrange. Regardons dans les parages. Nous trouverons peut-être une cache remplie de pierres précieuses.

— Referme la porte, conseilla Valeria. Je détesterais avoir à distancer un dragon dans ce couloir.

Conan eut un rictus et répondit :

— Je ne pense pas que les dragons sortent jamais de la forêt.

Mais il s'exécuta et indiqua du doigt le verrou brisé à l'intérieur.

— Il m'avait bien semblé entendre quelque chose se rompre lorsque j'ai ouvert le portail, de l'épaule. Ce verrou vient de se briser. La rouille l'avait presque entièrement rongé. Si les habitants de cette ville se sont enfuis, pourquoi la porte aurait-elle été verrouillée de l'intérieur ?

— Ils sont sans doute partis par une autre porte, suggéra Valeria.

Combien de siècles s'étaient écoulés depuis que la lumière du jour n'avait pas pénétré dans le grand couloir à travers le portail ouvert ? La lumière du soleil pénétrait cependant, d'une manière ou d'une autre, dans le couloir, et ils trouvèrent rapidement l'explication. Tout en haut du plafond voûté, dans des ouvertures ressemblant à des meurtrières, étaient montées des tabatières — des plaques transparentes d'une quelconque substance cristalline. Sur les taches d'ombre qui s'étendaient entre ces tabatières,

scintillaient les bijoux verdâtres comme des yeux de chat en colère. Sous leurs pieds, le sol semblait brûler d'un éclat triste et sombre, présentant les teintes nuancées et les couleurs des flammes. Ils avaient l'impression de fouler le sol de l'enfer, avec des étoiles au scintillement pervers au-dessus de leurs têtes.

Trois galeries superposées avec des balustrades couraient de chaque côté du couloir.

— Une construction de trois étages, grogna Conan, et ce couloir qui s'élève jusqu'au toit. Il est aussi long qu'une rue. Il me semble apercevoir une porte à l'autre extrémité.

Valeria haussa ses blanches épaules.

— Tes yeux sont meilleurs que les miens alors. Pourtant, parmi les corsaires des mers, j'ai la réputation d'avoir une vue très perçante.

Ils franchirent une porte au hasard et traversèrent une succession de pièces vides au sol identique à celui du hall, et aux murs construits du même jade vert, ou bien de marbre, ivoire ou calcédoine, ornés de frises de bronze, d'or ou d'argent. Aux plafonds étincelaient les pierres de feu vertes, et leur éclat était aussi sinistre et étrange que Conan l'avait prédit. À la lueur de ce feu diabolique, les intrus s'avançaient, semblables à des spectres.

Certaines des pièces n'étaient pas éclairées et leurs seuils apparaissaient aussi noirs que l'entrée de l'enfer. Celles-là, Conan et Valeria les évitèrent, s'en tenant uniquement aux pièces éclairées.

Les angles des pièces étaient tapissés de toiles d'araignée, mais il n'y avait pas d'accumulation notable de poussière sur le sol, ni sur les tables et les sièges de marbre, de jade ou de calcédoine rouge qui meublaient les pièces. Ici et là, ils virent des descentes de lit provenant de Khitai, réputées pour leur presque totale indestructibilité.

Nulle part ils ne trouvèrent de portes ou de fenêtres donnant sur des rues ou sur des cours. Toutes les portes s'ouvraient uniquement sur de nouvelles pièces ou de nouveaux couloirs.

— Pourquoi ne débouchons-nous jamais sur une rue ? grommela Valeria. Ce palais, ou quel que soit le nom de cette construction où nous sommes, doit être

aussi grand que le sérail du roi de Turan.

— Ils n'ont certainement pas été anéantis par la peste, dit Conan, réfléchissant au mystère de cette ville abandonnée. Autrement, nous aurions trouvé des squelettes. Peut-être est-elle devenue hantée, et tout le monde a fait ses bagages et a déguerpi. Peut-être...

— Au diable tes peut-être, l'interrompit rudement Valeria. Nous ne le saurons jamais. Regarde ces frises. Elles représentent des êtres humains. À quelle race appartiennent-ils ?

Conan les examina et secoua la tête.

— Je n'ai jamais rencontré de gens qui leur ressemblent vraiment. Mais ils ont certains traits orientaux – Vendhya peut-être, ou Kosala.

— As-tu été roi de Kosala ? demanda-t-elle, dissimulant par la moquerie sa vive curiosité.

— Non. Mais j'ai été l'un des chefs de guerre des Afghulis qui vivent dans les montagnes himéliennes, dominant les frontières de Vendhya. Ces tribus ménagent les Kosalans. Mais pourquoi des Kosalans auraient-ils construit une ville aussi loin à l'ouest ?

Les personnages représentés sur les frises étaient des hommes et des femmes au corps mince, à la peau olivâtre et aux traits orientaux, finement découpés. Ils portaient des robes légères et de nombreuses parures aux délicates incrustations de pierres précieuses. Ils étaient peints pour la plupart dans des attitudes de fêtes, de danses ou en train de faire l'amour.

— Des Orientaux, bien entendu, grogna Conan, mais d'où, je ne le sais pas. Ils ont dû vivre une vie dans une tranquillité écœurante, sinon il y aurait des scènes de guerre et de combat. Montons ces marches.

Un escalier en ivoire s'élevait en spirale de la pièce où ils se trouvaient. Ils montèrent trois étages et arrivèrent dans une vaste chambre au quatrième qui semblait être le niveau le plus élevé de la construction. Des tabatières au plafond éclairaient la pièce, dans laquelle les gemmes de feu jetaient un pâle éclat. À travers les différentes portes, à l'exception d'une seule, ils virent une succession de pièces pareillement éclairées. Cette autre porte donnait sur une galerie à balustrade qui dominait un couloir beaucoup plus petit que celui qu'ils venaient de parcourir à l'étage

inférieur.

— Enfer ! (Valeria, écœurée, s'assit sur une banquette de jade.) Les gens qui ont abandonné cette ville ont dû emmener tous leurs trésors avec eux. J'en ai assez de me promener au hasard à travers toutes ces pièces vides.

— Toutes les pièces semblent être éclairées à cet étage, dit Conan. Je voudrais trouver une fenêtre qui donne sur la ville. Jetons un coup d'œil par cette porte là-bas.

— Toi, va jeter un coup d'œil, conseilla Valeria. Je reste ici pour me reposer un peu.

Conan disparut par la porte opposée à celle qui donnait sur la galerie, et Valeria se renversa sur la banquette, les mains jointes derrière la tête, étendant ses jambes bottées devant elle. Ces pièces et ces couloirs silencieux avec leurs grappes de gemmes au vert étincelant et, ces sois au rouge flamboyant commençaient à l'oppresser. Pourvu qu'ils retrouvent leur chemin pour sortir de ce dédale et enfin une rue ! Quels pieds furtifs à la peau brune avaient glissé sur ces sols flamboyants dans les siècles passés, combien d'actes cruels et mystérieux avaient été éclairés par le sombre scintillement des gemmes au plafond.

Un léger bruit la tira de ses méditations. Elle se retrouva debout, l'épée à la main, avant d'avoir su ce qui l'avait dérangée. Conan n'était pas revenu, et elle savait que ce n'était pas lui qu'elle avait entendu.

Le bruit était venu de quelque part derrière la porte qui donnait sur la galerie. Sans bruit avec ses bottes de cuir souple, elle franchit la porte, se faufila vers le balcon et regarda en bas, entre les énormes balustres.

Un homme avançait furtivement dans le couloir.

La vue d'un être humain dans cette ville prétendument abandonnée fut un choc. Tapie derrière les barreaux de pierre, chacun de ses muscles tendu, Valeria regardait en bas la silhouette qui s'avançait à la dérobée.

L'homme ne ressemblait aucunement aux êtres représentés sur les frises. D'une taille légèrement supérieure à la moyenne, de peau très foncée, sans être noire, il était nu, à l'exception d'un léger pagne de soie qui recouvrait en partie ses hanches musclées, et d'une

ceinture de cuir, de la largeur d'une main, passée autour de sa taille élancée. Ses longs cheveux noirs qui tombaient en mèches plates sur ses épaules lui donnaient un air féroce. Il était très maigre, mais des nœuds et des cordes de muscles saillaient sur ses bras et sur ses jambes, sans ce remplissage de chair qui peut présenter une agréable symétrie de contour. Il était bâti avec une économie presque repoussante.

Cependant ce fut moins son apparence physique que son attitude qui fit impression sur la jeune femme. Il se glissait en avant, à demi ramassé sur lui-même, tournant la tête à droite et à gauche. Il serrait une lame effilée dans sa main droite, qui tremblait sous le coup de l'émotion. Il semblait sous l'emprise d'une terreur affreuse. Quand il tourna la tête, elle aperçut la flamme de ses yeux sauvages au milieu des mèches noires.

Il ne l'avait pas vue. Sur la pointe des pieds il parcourut le couloir et disparut par une porte ouverte. Un moment plus tard, elle entendit une exclamation étouffée, puis le silence retomba.

Dévorée par la curiosité, Valeria se glissa doucement le long de la galerie et parvint à une porte qui dominait celle que l'homme avait franchie. Elle s'ouvrait sur une autre galerie plus étroite qui faisait le tour d'une vaste pièce.

Cette pièce se trouvait au troisième étage et son plafond était moins élevé que celui du hall d'entrée. Elle n'était éclairée que par les pierres de feu et leur étrange lueur laissait dans l'ombre la partie de la pièce qui se trouvait sous le balcon circulaire.

Les yeux de Valeria se dilatèrent. L'homme qu'elle avait vu se trouvait encore dans la pièce.

Il gisait face contre terre, étendu sur un tapis rouge sombre, au milieu de la pièce. Son corps était inerte, ses bras grands ouverts. Son épée courbe se trouvait à côté de lui.

Elle se demanda pourquoi il restait ainsi étendu, immobile. Puis ses yeux s'étrécirent comme elle regardait plus attentivement le tapis sur lequel il gisait. Tout autour de lui, le tissu avait une couleur légèrement différente, le rouge était plus sombre encore, plus brillant.

Avec un frisson, elle se tapit derrière la rampe pour

examiner avec soin les ombres sous la galerie en surplomb. Elles ne révélèrent aucun secret.

Brusquement une autre silhouette fit son entrée dans ce drame sombre. C'était un homme semblable au premier, et il arriva par une porte opposée à celle qui donnait sur le couloir.

Ses yeux brillèrent en apercevant la forme étendue à terre et il prononça d'une voix étranglée quelque chose qui ressemblait à « Chicmec ! » L'autre ne bougea pas.

L'homme s'avança rapidement au milieu de la pièce, se pencha et retourna le corps. Une exclamation étouffée lui échappa comme la tête retombait mollement en arrière, révélant une gorge qui avait été tranchée d'une oreille à l'autre.

L'homme laissa retomber le cadavre sur le tapis taché de sang et se redressa vivement, tremblant comme une feuille dans le vent. Son visage devint un masque cendrex de terreur. Et, alors qu'il fléchissait un genou pour s'enfuir, il s'immobilisa soudain, aussi figé qu'une statue, les yeux dilatés, dirigés vers l'autre bout de la pièce.

Dans l'ombre en dessous du balcon, une lumière spectrale commença à briller et à grandir, une lumière qui ne provenait pas des pierres de feu. Valeria sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; car, à peine visible dans cette lueur animée de pulsations, flottait un crâne humain, et c'était de ce crâne – humain, bien qu'épouvantablement difforme – que la lumière spectrale semblait émaner. Il était suspendu dans les airs, comme une tête privée de son corps, échappé de la nuit et des ténèbres, de plus en plus distinct ; humain et pourtant d'une humanité différente de celle que connaissait Valeria.

L'homme restait immobile, vivante image de l'horreur paralysante, regardant fixement vers l'apparition. La chose s'éloigna du mur et une ombre grotesque l'accompagna. Lentement, l'ombre s'avança à la lumière, c'était la silhouette d'un homme dont le torse et les membres nus brillaient d'un pâle éclat, avec la nuance des os blanchis. Le crâne décharné sur ses épaules grimaçait, avec ses orbites vides, entouré d'une aura impure. L'homme qui lui faisait face semblait incapable de détacher ses yeux de lui ; immobile, ses

doigts devenus lâches, il tenait mollement son épée, avec l'expression d'un homme pris aux sortilèges d'un hypnotiseur.

Valeria s'aperçut que ce n'était pas la peur seule qui le paralysait. Quelque propriété diabolique de cette lueur lancinante lui avait enlevé tout pouvoir de penser et d'agir. Elle-même percevait, bien qu'en sécurité au-dessus de la pièce, le choc subtil d'une émanation sans nom qui était une menace pour la raison.

L'horreur s'avança rapidement vers sa victime qui finit par bouger, mais ce fut seulement pour lâcher son épée et tomber à genoux, pesamment, cachant ses yeux dans ses mains. Sans un mot, il attendit le coup fatal de la lame qui à présent étincelait dans la main de l'apparition au-dessus de lui, telle la Mort triomphant de l'humanité.

Valeria, suivant le premier mouvement de sa nature, d'un bond de tigresse, sauta par-dessus la balustrade et se laissa tomber à terre derrière la terrible forme. Celle-ci se retourna au bruit sourd que firent ses bottes de cuir souple sur le sol, mais Valeria abattit sa lame acérée qui siffla et une farouche exultation l'envahit lorsqu'elle sentit l'acier fendre la chair solide et les os mortels.

L'apparition poussa un cri d'agonie et s'effondra à terre, l'épaule, le sternum et la colonne vertébrale ouverts ; et comme elle tombait, le crâne ardent se détacha, découvrant une masse de cheveux noirs et une figure à la peau sombre, tordue par les affres de la mort. Derrière l'horrible mascarade se cachait un être humain, un homme semblable à celui qui était agenouillé, effondré à terre.

Ce dernier releva la tête en entendant le coup sourd et le cri, et maintenant il regardait, les yeux hagards, la jeune femme à la peau blanche qui se dressait au-dessus du corps, une épée dégoutante de sang à la main.

Il se redressa et gémit comme si cette vision faisait chanceler sa raison. Valeria fut stupéfaite de voir qu'elle le comprenait. Bien qu'utilisant un dialecte qui ne lui était pas familier, il parlait en stygien.

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que faites-vous à Xuchotl ? (Puis, poursuivant précipitamment,

sans attendre une réponse de sa part :) Mais vous êtes une amie – déesse ou démons, cela n'a pas d'importance ! Vous avez abattu le Crâne Ardent ! Mais il n'y avait qu'un homme derrière ! Nous pensions que c'était un démon qu'ils avaient fait surgir des catacombes ! Ecoutez !

Il s'arrêta net dans son discours extravagant et prêta l'oreille avec une douloureuse intensité. La fille n'entendait rien.

— Nous devons nous dépêcher ! chuchota-t-il. Ils se trouvent à l'ouest de la Grande Salle ! Ils doivent nous entourer de partout à présent ! Ils peuvent fondre sur nous à l'instant même !

Il saisit son poignet en une étreinte violente dont elle s'arracha avec difficulté.

— Que voulez-vous dire par « ils » ? demanda-t-elle.

Il la regarda d'un air abasourdi pendant un instant, comme s'il trouvait son ignorance difficile à croire.

— Ils ? bredouilla-t-il indistinctement. Mais... mais, ceux de Xotalanc ! Le clan de l'homme que vous avez tué. Ceux qui demeurent aux abords de la porte est.

— Vous voulez dire que cette ville est habitée ? s'exclama-t-elle.

— Oui ! Oui ! (Il s'agitait, impatient et inquiet.) Partons ! Venez vite ! Nous devons retourner à Tecuhltli !

— Où est-ce ? demanda-t-elle.

— C'est la partie de la ville qui se trouve aux abords de la porte ouest !

Il avait de nouveau saisi son poignet et l'attirait vers la porte par où il était entré. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front brun et ses yeux brillaient de terreur.

— Attends un instant ! grogna-t-elle en se dégageant. Ote tes mains de moi, ou je te fends le crâne en deux. Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? Qui es-tu ? Où veux-tu m'emmener ?

Il fit un gros effort sur lui-même, et jeta des regards éperdus de tous les côtés ; puis se mit à parler si rapidement que les mots se bousculaient.

— Mon nom est Techotl. Je suis originaire de Tecuhltli. Moi et cet homme qui est étendu là, la gorge tranchée, avons pénétré dans les Salles du Silence,

dans l'intention de prendre en embuscade quelques Xotalancas. Nous sommes partis chacun de notre côté et j'ai fini par revenir ici pour le trouver ainsi. C'est le Crâne Ardent qui l'a tué, j'en suis sûr, et il aurait fait de même avec moi si tu ne l'avais pas abattu. Mais peut-être n'était-il pas seul. D'autres ont pu venir de Xotalanc sans faire de bruit ! Les dieux eux-mêmes frémissent devant le sort qu'ils réservent à ceux qu'ils capturent vivants !

À cette pensée, il trembla comme s'il était pris d'un accès de fièvre, et sa peau foncée devint cendreuse. Valeria fronça les sourcils, intriguée. Elle sentait qu'il y avait une explication sensée à tout ce galimatias, mais pour le moment elle lui échappait.

Elle se tourna vers le crâne qui brillait toujours sur le sol et elle allait le toucher de son pied botté lorsque l'homme qui avait dit s'appeler Techotl fit un bond en avant.

— Ne le touchez pas ! cria-t-il. Il ne faut même pas le regarder ! La démence et la mort se trouvent en lui. Les magiciens de Xotalanc connaissent son secret – ils l'ont découvert dans les catacombes où gisent les ossements des terribles rois qui régnèrent sur Xuchotl durant les sombres siècles passés. Le regarder glace le sang et détruit le cerveau de celui qui ne connaît pas son secret. Le toucher entraîne la folie et la mort.

Elle fronça les sourcils et le regarda, perplexe. Il n'était pas très rassurant avec sa maigre ossature, ses nœuds de muscles, ses cheveux rêches. Dans ses yeux, derrière la lueur de terreur, il y avait une étrange flamme qu'elle n'avait jamais vue chez un homme parfaitement sain d'esprit. Cependant, il semblait sincère dans ses injonctions.

— Venez ! supplia-t-il en tendant le bras vers elle, (Puis il le retira, se souvenant de son avertissement.) Vous êtes une étrangère. Je ne sais pas comment vous êtes arrivée jusqu'ici, mais que vous soyez déesse ou démone, venez en aide au peuple de Tecuhltli, et vous aurez réponse à toutes les questions que vous avez posées. Vous devez venir d'au-delà de la grande forêt, comme nos ancêtres. Mais vous êtes notre amie, sinon vous n'auriez pas tué mon adversaire. Venez vite, avant que les Xotalancas ne nous trouvent et ne nous

égorgent !

Détournant les yeux de son visage repoussant, elle regarda le sinistre crâne, ardent et flamboyant, sur le sol, près du cadavre de l'homme. Il ressemblait à un crâne vu au travers d'un rêve, crâne humain sans conteste, malgré de troublantes différences et malformations dans l'apparence. De son vivant, celui qui avait eu un tel crâne devait offrir un aspect étrange et monstrueux. Vivant ? Il semblait posséder une sorte de vie par lui-même. Ses mâchoires s'ouvrirent puis se refermèrent en claquant. Son éclat se fit plus intense, plus animé, cependant que l'impression de cauchemar grandissait également ; c'était un rêve ; la vie n'était qu'un rêve... Ce fut la voix pressante de Techotl qui retint Valeria de tomber dans les abîmes mystérieux vers lesquels elle était attirée irrésistiblement.

— Ne regardez pas le crâne ! Ne regardez pas le crâne !

Ce fut un cri lointain franchissant des gouffres insondables.

Valeria se secoua comme un lion secoue sa crinière. Elle retrouva toute sa lucidité. Techotl était en train de jacasser :

— De son vivant, il a abrité le redoutable cerveau d'un roi-magicien très puissant ! Il détient toujours la vie et le feu d'une magie arrachée aux espaces du Dehors !

Proférant une malédiction, Valeria bondit avec la souplesse d'une panthère et le crâne éclata en morceaux flamboyants sous son épée qu'elle avait abattue avec force. Quelque part dans la pièce, ou dans le vide, ou dans les recoins mystérieux de sa conscience, une voix inhumaine poussa un cri de douleur et de rage.

La main de Techotl lui tira le bras et il glapit :

— Vous l'avez brisé ! Vous l'avez détruit ! Même toutes les nécromancies de Xotalanc ne pourront jamais le reformer ! Partons ! Partons vite, maintenant !

— Mais je ne peux pas partir, protesta-t-elle. J'ai un ami qui se trouve non loin de...

Le flamboiement de ses yeux la fit taire : il regardait derrière elle avec une mine brusquement décomposée.

Elle se retourna juste comme quatre hommes faisaient irruption dans la pièce, chacun par une porte différente, convergeant vers eux au milieu de la pièce.

Ils étaient semblables à ceux qu'elle avait déjà vus, mêmes muscles noueux, saillant sur des membres décharnés, mêmes cheveux plats bleu-noir, même lueur folle dans leurs yeux. Ils étaient armés et vêtus comme Techotl, mais sur leur poitrine était peint un crâne blanc.

Il n'y eut aucune sommation, aucun cri de guerre. Tels des tigres assoiffés de sang, les hommes de Xotalanc sautèrent à la gorge de leurs ennemis. Techotl se porta à leur rencontre avec l'énergie du désespoir, baissa la tête pour éviter l'estocade d'une épée à large lame, et saisissant à bras-le-corps celui qui avait voulu le frapper, le renversa à terre où ils roulèrent et luttèrent dans un silence farouche.

Les trois autres se jetèrent sur Valeria, leurs étranges yeux rouges ressemblant à ceux de chiens fous furieux.

Elle abattit le premier qui arriva à sa portée avant qu'il ait pu frapper et sa longue épée droite lui déchira le crâne alors même qu'il brandissait son arme. Elle fit un saut sur le côté, alors même qu'elle parait un revers. Ses yeux s'animèrent et ses lèvres eurent un sourire sans merci. Elle était redevenue Valeria de la Fraternité rouge, et le chant de sa lame était comme un chant nuptial à ses oreilles.

Son épée trompa la garde de son adversaire qui cherchait à parer et s'enfonça de six pouces dans un diaphragme protégé de cuir. L'homme poussa un cri d'agonie et tomba à genoux, mais son compagnon, immense, se fendit en avant, faisant pleuvoir, dans un silence féroce, coup sur coup avec une telle fureur que Valeria n'avait aucune possibilité de contrer. Elle céda du terrain, très calme, parant les coups, guettant l'occasion de porter une botte. Il ne pourrait pas soutenir longtemps cet assaut impétueux. Son bras allait se fatiguer, son souffle allait lui faire défaut ; il allait faiblir, se découvrir, et alors elle lui enfoncerait facilement sa lame dans le cœur. Un coup d'œil lancé de côté lui apprit que Techotl était agenouillé sur la poitrine de son adversaire et s'efforçait de libérer son poignet de la prise de l'autre pour lui porter un coup de

sa dague.

La sueur inondait le front de l'homme qui l'affrontait et ses yeux ressemblaient à des charbons ardents. À frapper comme il le faisait, il ne pouvait porter de botte mortelle ni tromper la garde de Valeria. Sa respiration se fit haletante, ses coups commencèrent à s'abattre sans méthode. Elle recula d'un pas pour l'attirer vers elle... et sentit ses cuisses enfermées dans une étreinte de fer. Elle avait oublié l'homme blessé qui s'était effondré à terre.

Dressé sur ses genoux, il la tenait de ses deux bras refermés sur ses jambes, et son compagnon, avec un grognement de triomphe, commença à manœuvrer pour venir vers elle par la gauche. Valeria se tordit et se débattit en vain. Elle aurait pu se libérer de ce dangereux étau d'un mouvement rapide de son épée vers le bas, mais, à l'instant même, l'épée courbe du gigantesque guerrier allait lui fracasser le crâne. L'homme blessé commença à mordre sa cuisse nue avec les dents, telle une bête sauvage.

Elle abaissa la main gauche et saisit une longue chevelure, rejetant la tête de l'homme en arrière de telle sorte que ses dents blanches et ses yeux exorbités se levèrent vers elle en étincelant. L'immense Xotalanc poussa un cri féroce et bondit en avant, frappant de toute la force de son bras. Elle para le coup gauchement, et le plat de la lame la toucha derrière la tête de telle sorte que des étincelles jaillirent devant ses yeux, et qu'elle chancela. L'épée se dressa à nouveau dans les airs, avec un cri de triomphe, grave et bestial... À cet instant une silhouette gigantesque apparut derrière le Xotalanc et l'acier étincela comme un jet de foudre bleue. Le cri du guerrier s'interrompit net et il s'effondra, abattu comme un bœuf par la hache d'armes, sa cervelle jaillissant de son crâne fendu en deux jusqu'à la gorge.

— Conan ! s'exclama Valeria. (D'un mouvement furieux elle se retourna vers le Xotalanc dont elle tenait toujours les longs cheveux dans sa main gauche.) Chien de l'enfer !

Sa lame siffla comme elle fendait l'air en décrivant un arc qui fut terni en son milieu, et le corps décapité tomba à terre, ruisselant de sang. Elle lança la tête

tranchée à travers la pièce.

— Que se passe-t-il donc ici ?

Conan enjamba le corps de l'homme qu'il venait de tuer, son sabre à large lame à la main, et regarda autour de lui avec surprise.

Techotl se redressait au-dessus de la forme convulsée du dernier Xotalanc et secouait les gouttes rouges de sa dague. Il saignait du coup de poignard qu'il avait reçu à la cuisse. Il regarda Conan avec des yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ? demanda Conan à nouveau, encore sous le coup de la surprise de trouver Valeria engagée dans un combat féroce avec ces êtres étranges dans une ville qu'il avait crue morte et inhabitée.

Revenant d'une exploration infructueuse des chambres du haut, il avait constaté que Valeria ne se trouvait plus là où il l'avait laissée et il avait cherché à trouver l'origine des bruits de lutte qui avaient alors éclaté à ses oreilles confondues.

— Cinq chiens sont morts ! s'exclama Techotl, ses yeux reflétant une joie horrible. Cinq chiens égorgés ! Cinq clous rouges pour le pilier noir ! Que les dieux du sang soient loués !

Il leva très haut ses mains frissonnantes, puis, avec le visage d'un démon, il cracha sur les cadavres et frappa du pied leurs visages, dansant dans son allégresse de goule. Ses récents alliés le regardèrent faire avec étonnement, et Conan demanda en aquilonien :

— Quel est ce fou ?

Valeria haussa les épaules.

— Il m'a dit s'appeler Techotl. D'après ses propos incohérents, j'en ai conclu que son peuple vit à une extrémité de cette ville insensée, et celui de ces hommes qui sont morts, à l'autre extrémité. Nous ferions peut-être mieux d'aller avec lui. Il semble amical et il est facile de voir que l'autre clan ne l'est pas.

Techotl avait cessé sa danse et tendait l'oreille à nouveau, la tête penchée sur le côté, tel un chien, la joie triomphale luttant contre la peur sur son visage repoussant.

— Partons maintenant ! chuchota-t-il. Nous en avons assez fait ! Cinq chiens sont morts ! Mon peuple va vous faire un bon accueil ! Ils vous honoreront ! Mais venez ! Nous avons une longue distance à parcourir jusqu'à Tecuhltli. À tout moment les Xotalancas peuvent fondre sur nous en nombre trop élevé, même pour vos épées !

— Montre-nous le chemin, grogna Conan.

Techotl gravit aussitôt un escalier qui conduisait à la galerie, leur faisant signe de le suivre. Ce qu'ils firent, rapidement, pour rester derrière lui. Arrivé à la galerie, il s'élança par une porte qui s'ouvrait à l'ouest et traversa rapidement les chambres qui toutes étaient éclairées par des tabatières ou des pierres de feu vertes.

— Où sommes-nous donc ? murmura Valeria à voix basse.

— Crom seul le sait ! répondit Conan. Mais j'ai déjà vu des gens de son espèce. Ils vivent sur les bords du lac Zuad, près de la frontière de Kush. Ce sont des Stygiens métissés, qui se sont mélangés avec une autre race qui s'enfonça à l'intérieur de la Stygie, venant de l'est, il y a plusieurs siècles de cela, et elle fut absorbée par eux. On les appelle les Tlazitlans. Je suis prêt à parier que ce ne sont pas eux qui construisirent cette ville, cependant.

La peur de Techotl ne semblait pas diminuer comme ils s'éloignaient de la pièce où se trouvaient les cadavres. Il continuait à se retourner pour chercher à surprendre des bruits de poursuite, et scrutait avec une intensité ardente l'intérieur des nouvelles pièces dans lesquelles ils pénétraient.

Valeria frissonna malgré elle. Aucun être humain ne lui faisait peur. Mais le sol étrange sous ses pieds, les gemmes inconnues au-dessus de sa tête, séparant les ombres qui rôdaient autour d'eux, l'allure furtive et la terreur de leur guide, tout cela la remplissait d'une appréhension sans nom, lui donnant la sensation d'un péril caché, inhumain.

— Ils peuvent se trouver entre nous et Tecuhltli ! chuchota-t-il à un moment donné. Nous devons nous méfier de ne pas tomber dans une embuscade !

— Pourquoi ne pas sortir de ce maudit palais et marcher dans les rues ? demanda Valeria.

— Il n’y a pas de rues dans Xuchotl, répondit-il. Pas de places publiques, ni de cours à ciel ouvert. Toute la ville est construite comme un unique et gigantesque palais, avec une seule voûte, immense. La seule voie de communication ressemblant à une rue est le Grand Couloir qui traverse toute la ville, de la porte nord jusqu’à la porte sud. Les seules portes qui donnent sur le monde extérieur sont celles de la ville qu’aucun homme vivant n’a franchies depuis cinquante ans.

— Depuis combien de temps vis-tu ici ? demanda Conan.

— Je suis né au château de Tecuhltli, il y a trente-cinq ans de cela. Je ne suis jamais sorti de la ville. Pour l’amour des dieux, marchons sans parler ! Ces couloirs peuvent être remplis de démons aux aguets. Olmec vous racontera notre histoire si nous arrivons jusqu’à Tecuhltli.

Ils poursuivirent leur route en silence, les pierres de feu vertes scintillaient au-dessus de leurs têtes et le sol flamboyant et ardent sous leurs pieds. Il semblait à Valeria qu’ils fuyaient à travers l’enfer, conduits par un gobelin à la peau brune et aux cheveux aplatis.

Ce fut Conan qui les arrêta comme ils traversaient une salle étrangement vaste. Ses oreilles de barbare étaient plus fines même que celles de Techotl, exercé pourtant par une vie passée entièrement à se battre dans ces couloirs silencieux.

— Penses-tu que certains de vos ennemis pourraient se trouver devant nous, en embuscade ?

— Ils rôdent à toute heure à travers ces salles, répondit Techotl, comme nous le faisons nous-mêmes. Les couloirs et les pièces entre Tecuhltli et Xotalanc sont une zone disputée, qui n’appartient à personne. Nous les appelons les Salles du Silence. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que des hommes se trouvent dans les pièces devant nous, répondit Conan. J’entends le cliquetis de l’acier contre la pierre.

À nouveau un tremblement s’empara de Techotl et il serra les dents pour les empêcher de s’entrechoquer.

— Ce sont peut-être vos amis, suggéra Valeria.

— Nous ne pouvons pas courir ce risque, lâcha-t-il, et il se déplaça avec une rapidité frénétique, se glissant

par une porte sur la gauche qui donnait dans une pièce d'où descendait en serpentant un escalier d'ivoire. Il conduit à un escalier qui n'est pas éclairé ! siffla-t-il, de grosses gouttes de sueur apparaissant sur son front. Ils peuvent être en embuscade, là aussi. Il se peut parfaitement que ce soit une ruse pour nous attirer dans un piège. Mais nous devons risquer cette éventualité, et supposer qu'ils se sont cachés dans les pièces au-dessus. Venez vite, à présent !

Aussi silencieux que des fantômes, ils descendirent l'escalier et parvinrent à l'entrée d'un couloir aussi noir que la nuit. Ils restèrent tapis pendant un instant, l'oreille tendue, puis ils s'engouffrèrent dans le tunnel. Comme ils avançaient, Valeria sentit sa peau frissonner entre ses épaules, à l'idée qu'à tout moment elle pouvait recevoir un coup d'épée dans l'obscurité. À part les doigts de fer de Conan qui serraient son bras, elle n'avait aucune perception physique de ses compagnons. Ils ne faisaient pas plus de bruit qu'un chat et les ténèbres étaient complètes. Une main tendue devant elle, elle suivait le mur, et de temps à autre sentait une porte sous ses doigts. Le couloir semblait interminable.

Brusquement, ils furent mis en alerte par un bruit derrière eux. La chair de Valeria frissonna à nouveau, car elle identifia le bruit : c'était celui d'une porte que l'on ouvrait doucement. Des hommes étaient entrés dans le couloir derrière eux. À cette idée, elle trébucha sur quelque chose qui ressemblait à un crâne humain. L'objet roula sur le sol avec un fracas épouvantable.

— Courez ! glapit Techotl, une note d'hystérie dans la voix, et il s'enfuit dans le couloir comme se serait envolé un fantôme.

À nouveau, Valeria sentit la main de Conan la soutenir comme ils couraient à la suite de leur guide. Conan ne voyait pas mieux qu'elle dans le noir, mais il possédait une sorte d'instinct qui rendait sa course infallible. Sans son soutien et sa conduite, elle serait tombée ou bien se serait heurtée au mur. Ils avançaient rapidement le long du couloir, et le léger bruit de course se rapprochait d'eux ; soudain Techotl lança d'une voix haletante :

— Voilà l'escalier ! Suivez-moi, vite ! Oh, vite !

Sa main sortit des ténèbres et saisit le poignet de Valeria comme elle trébuchait aveuglément sur les marches. Elle se sentit à moitié tirée, à moitié portée sur l'escalier en colimaçon, pendant que Conan la lâchait et se retournait sur les marches, ses oreilles et son instinct lui disant que leurs adversaires étaient juste derrière eux. Et ces bruits n'étaient pas tous ceux de pieds humains.

Une chose montait les marches en se tordant, une chose qui se glissait dans un bruit de frottement, apportant un frisson glacial avec elle. Conan porta vers le bas un coup de sa grande épée et sentit la lame traverser quelque chose qui devait être de la chair et des os, et heurter violemment la marche du dessous. Quelque chose toucha son pied qui frissonna comme au contact de la glace, et ensuite les ténèbres en dessous furent agitées par un horrible battement et un bruit sourd, puis un homme poussa un hurlement d'agonie.

L'instant d'après, Conan montait en courant les marches de l'escalier en colimaçon et s'engouffrait dans l'ouverture.

Valeria et Techotl étaient déjà là, et Techotl referma violemment la porte, poussant un verrou... le premier que Conan voyait depuis la porte extérieure.

Puis il se retourna et traversa en courant la pièce éclairée. Comme ils franchissaient la porte opposée, Conan jeta un coup d'œil derrière lui et vit la porte gémir et se tendre sous la forte poussée exercée de l'autre côté.

Bien que Techotl ne diminuât aucunement sa vitesse et demeurât toujours aussi vigilant, il semblait à présent plus confiant. Il avait l'air d'un homme qui vient de pénétrer dans un territoire familier, à portée de voix amies.

Mais Conan fit réapparaître sa terreur en demandant :

— Quelle était cette chose que j'ai affrontée dans l'escalier ?

— Les hommes de Xotalanc, répondit Techotl, sans se retourner. Je vous ai dit que les couloirs en étaient remplis.

— Ce n'était pas un homme, grogna Conan. C'était

quelque chose qui rampait, et qui était aussi froid que la glace au toucher. Je pense que je l'ai coupée en deux. C'est retombé en arrière sur les hommes qui nous poursuivaient et l'un d'entre eux a dû être tué par cette chose durant ses dernières convulsions.

Le visage de Techotl devint à nouveau couleur de cendre. Convulsivement, il hâta le pas.

— C'était le Reptile ! Un monstre qu'ils ont fait sortir des catacombes pour les aider ! Nous ne savons pas ce qu'il est exactement, mais notre peuple a été affreusement massacré par lui. Au nom de Set, dépêchez-vous ! S'ils le lancent sur nos traces, il va nous poursuivre jusqu'aux portes mêmes de Tecuhltli !

— J'en doute, grogna Conan. C'est un coup mortel que je lui ai assené dans l'escalier.

— Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! gémit Techotl.

Ils traversèrent en courant une succession de pièces éclairées par les gemmes vertes, franchirent un large couloir et s'arrêtèrent devant un gigantesque portail de bronze.

— Nous sommes arrivés à Tecuhltli ! dit Techotl.

III - Le peuple de la haine

Techotl frappa violemment de son poing contre le portail de bronze puis se tourna pour regarder au fond du couloir.

— Des hommes ont été abattus devant cette porte, alors qu'ils croyaient être en sûreté, dit-il.

— Pourquoi n'ouvrent-ils pas la porte ? demanda Conan.

— Ils nous observent à travers l'Œil, répondit Techotl. Ils sont perplexes en vous voyant. (Il éleva la voix et lança :) Ouvre la porte, Excelan ! C'est moi, Techotl, avec des amis venant du vaste monde qui s'étend au-delà de la forêt !... Ils vont ouvrir, assura-t-il à ses alliés.

— Ils feraient mieux de se dépêcher, dit Conan d'un air dur. J'entends quelque chose arriver en rampant sur le sol au-delà du couloir.

Techotl redevint encore couleur de cendre et attaqua la porte des poings en hurlant :

— Ouvrez, imbéciles, ouvrez ! Le Reptile est juste

derrière nous !

Alors qu'il frappait et criait, le grand portail de bronze s'ouvrit en silence, découvrant une lourde chaîne en travers de l'entrée, et au-dessus des pointes de lances se hérissèrent et de farouches visages les examinèrent attentivement pendant un instant. Puis la chaîne fut descendue et Techotl empoigna les bras de ses amis en un geste frénétique et les fit passer de l'autre côté du seuil. Un regard par-dessus son épaule, juste comme la porte se refermait, révéla à Conan la sombre perspective du couloir, et, se découpant faiblement à l'autre extrémité de celui-ci, une forme ophidienne qui avançait en se tordant lentement et péniblement. La forme franchit la porte d'une chambre, révélant toute la longueur de son corps. Son horrible tête couverte de sang se balançait comme si elle était ivre. Puis la porte se referma et cacha le monstre à la vue de Conan.

De l'intérieur de la salle carrée dans laquelle ils étaient entrés, d'énormes verrous furent tirés en travers de la porte, et la chaîne remise en place. Cette porte avait été prévue pour résister aux assauts d'un siège. Quatre hommes de garde se tenaient là, de la même race que Techotl, avec leur peau foncée et leurs cheveux plats. Ils avaient une lance à la main et une épée au côté. Encastré dans le mur près de la porte, un dispositif complexe de miroirs, que Conan supposa être l'Œil dont Techotl avait parlé, permettait de regarder, à travers une étroite meurtrière, un panneau de cristal dans le mur, sans être aperçu de l'extérieur. Les quatre hommes de garde regardaient les étrangers d'un air étonné, mais ils ne posèrent pas de questions, et Techotl ne daigna pas les renseigner. Il marchait avec une tranquille assurance à présent, comme s'il s'était débarrassé de son manteau d'indécision et de peur à l'instant même où il avait franchi le portail.

— Venez ! dit-il à ses amis de fraîche date, mais Conan regarda vers la porte.

— Et les drôles qui nous poursuivaient ? Ne vont-ils pas essayer de prendre d'assaut cette porte ?

Techotl secoua la tête.

— Ils savent qu'il leur est impossible d'enfoncer la porte de l'Aigle. Ils vont s'en retourner vers Xotalanc,

avec leur démon rampant. Venez ! Je vais vous conduire auprès de ceux qui règnent sur Tecuhltli.

L'un des gardes ouvrit la porte qui se trouvait à l'opposé de celle par laquelle ils étaient entrés, et ils pénétrèrent dans un couloir qui, comme la plupart des pièces à cet étage, était éclairé à la fois par des tabatières et par des grappes de pierres de feu scintillantes. À la différence des autres salles qu'ils avaient traversées, ce couloir présentait des preuves indiscutables d'habitation. Des tapisseries de velours ornaient les murs de jade poli, de superbes tapis étaient disposés sur les sols incarnats, et les sièges, banquettes et divans d'ivoire étaient recouverts d'une profusion de coussins de satin.

Le couloir aboutissait à une porte décorée, où ne se tenait aucun garde. Sans plus de façons, Techotl l'ouvrit et précéda ses amis à l'intérieur d'une vaste salle. Une trentaine d'hommes et de femmes à la peau foncée étaient étendus nonchalamment sur des couches recouvertes de satin. Ils se redressèrent en poussant des exclamations étonnées.

Tous les hommes, à l'exception d'un seul, ressemblaient à Techotl, et les femmes présentaient la même peau brune et le même regard étrange. Elles étaient jolies et d'un type étonnamment sombre. Tous portaient des sandales, des plaques pectorales d'or et de légères tuniques de soie retenues par des ceintures aux incrustations de pierres précieuses, et leurs noires chevelures, coupées régulièrement à la hauteur de leurs épaules nues, étaient retenues par des bandeaux d'argent.

Sur un trône d'ivoire installé au milieu d'une estrade de jade, étaient assis un homme et une femme qui différaient subtilement des autres. L'homme avait la taille d'un géant, avec un torse puissant et des épaules de taureau. Il portait une barbe, épaisse et noire, qui tombait presque à la hauteur de sa large ceinture. Il était vêtu d'une robe de soie pourpre qui renvoyait des chatoiements colorés à chacun de ses mouvements, et une manche ample, relevée jusqu'au coude, découvrait un avant-bras aux muscles cordés. Le bandeau qui retenait ses cheveux noirs était incrusté de bijoux étincelants.

La femme à ses côtés se leva avec une exclamation étonnée comme les étrangers s'avançaient, et ses yeux, passant rapidement sur Conan, se fixèrent avec une intensité brûlante sur Valeria. Elle était grande et svelte, de loin la plus belle des femmes qui se trouvaient dans la pièce ; au lieu d'une tunique, elle portait simplement un large pagne de tissu pourpre, aux fines dorures, retenu par une ceinture qui tombait plus bas que les genoux. C'était là tout son costume qu'elle portait avec une indifférence cynique. Ses plaques pectorales et le bandeau autour de ses tempes étaient incrustés de gemmes. Elle était la seule de tous ces gens à la peau brune à ne pas avoir une lueur démente au fond des yeux. Elle ne prononça pas un mot après sa première exclamation ; elle resta ainsi, debout, tendue, les mains jointes, à fixer Valeria.

L'homme sur le trône d'ivoire ne s'était pas levé.

— Prince Olmec, dit Techotl, en faisant une profonde révérence, les bras tendus et les paumes de ses mains dirigées vers le haut, j'amène des alliés venus du monde qui se trouve au-delà de la forêt. Dans la chambre de Tezcoti le Crâne Ardent a tué Chicmec, mon compagnon...

— Le Crâne Ardent !

Il y eut un murmure frémissant de peur parmi le peuple de Tecuhltli.

— Oui ! Je suis arrivé et j'ai trouvé Chicmec gisant à terre, la gorge tranchée. Avant que j'aie pu m'enfuir, le Crâne Ardent a surgi devant moi, et lorsque j'ai levé les yeux sur lui, mon sang s'est glacé et la moelle de mes os s'est liquéfiée. Je ne pouvais plus ni me battre ni fuir. Il ne me restait plus qu'à attendre le coup fatal. Alors est arrivée cette femme à la peau blanche qui l'a abattu avec son épée ; et écoute ! ce n'était qu'un chien de Xotalanc avec des peintures blanches sur sa peau et le crâne vivant d'un magicien de jadis posé sur sa tête ! À présent ce crâne est brisé en de nombreux morceaux, et le chien qui le portait est mort !

Une joie d'une cruauté indescriptible était contenue dans cette dernière phrase et les sourdes exclamations des auditeurs qui se pressaient lui firent écho.

— Mais attendez ! s'exclama Techotl. Ce n'est pas tout ! Pendant que je m'entretenais avec la femme,

quatre Xotalancas fondirent sur nous ! J'en tuai un. Cette blessure à la cuisse prouve combien la lutte fut furieuse. La femme en tua deux. Mais nous étions dans une situation critique lorsque cet homme entra dans la mêlée et fendit le crâne du quatrième ! Oui ! Cinq clous rouges doivent être enfoncés dans la colonne de la vengeance !

Il tendit le doigt vers la sombre colonne d'ébène qui se dressait derrière l'estrade. Des centaines de points rouges hérissaient sa surface luisante... les têtes écarlates de gros clous de cuivre enfoncés dans le bois sombre.

— Cinq clous rouges pour cinq vies Xotalancs ! exulta Techotl, et l'horrible transport de joie inscrit sur les visages de ceux qui l'écoutaient les rendait inhumains.

— Qui sont ces gens ? demanda Olmec, et sa voix ressembla au mugissement sourd et prolongé d'un taureau au loin.

Aucun des habitants de Tecuhtli ne s'exprimait à haute voix. C'était comme s'ils avaient absorbé en eux-mêmes le silence des salles vides et des pièces désertes.

— Je suis Conan, un Cimmérien, répondit laconiquement le barbare. Cette femme est Valeria de la Fraternité rouge, une pirate venue d'Aquilonie. Nous sommes des déserteurs, notre armée se trouvait le long de la frontière du Darfar, loin au nord, et nous essayons d'atteindre la côte.

La femme sur l'estrade parla d'une voix forte, ses mots s'entrechoquant dans sa précipitation.

— Vous n'atteindrez jamais la côte ! Personne ne s'échappe de Xuchotl ! Vous passerez le restant de vos jours dans cette ville !

— Que voulez-vous dire ? grogna Conan, portant vivement la main à la garde de son épée et se disposant de telle manière qu'il pouvait faire face en même temps à l'estrade et au reste de la salle. Cela signifie-t-il que nous sommes prisonniers ?

— Elle n'a pas voulu dire cela, intervint Olmec. Nous sommes vos amis. Nous ne vous retiendrons pas contre votre volonté. Mais je crains que certaines circonstances ne vous empêchent à jamais de quitter Xuchotl.

Ses yeux clignèrent comme ils se portaient sur Valeria et il abaissa vivement son regard.

— Cette femme se nomme Tascela, dit-il. Elle est princesse de Tecuhltli. Mais que l'on apporte à boire et à manger pour nos hôtes. Ils sont certainement affamés et fatigués par leur longue route.

Il désigna une table d'ivoire, et après s'être regardés, les deux aventuriers s'assirent. Le Cimmérien était méfiant. Ses farouches yeux bleus parcouraient sans cesse la salle et il gardait son épée proche de sa main. Mais une invitation à boire et à manger ne se refusait pas. Son regard continuait à se promener sur Tascela, mais la princesse n'avait d'yeux que pour sa compagne à la peau blanche.

Techotl, qui avait bandé un morceau de soie autour de sa cuisse blessée, vint se placer près de la table pour répondre aux désirs de ses amis, comme si c'était un privilège et un honneur de pouvoir veiller à leurs besoins. Il examina les mets et but la boisson que les autres apportaient dans des vases et dans des plats d'or, et il goûtait à chacun d'eux avant de les placer devant ses hôtes. Pendant qu'ils mangeaient, Olmec resta assis, silencieux, sur son siège d'ivoire, les observant sous ses épais sourcils noirs. Tascela était assise à son côté, son menton posé sur ses mains jointes, et ses coudes appuyés sur ses genoux. Ses yeux sombres et énigmatiques, brûlants d'un feu mystérieux, ne quittèrent pas un instant la silhouette gracieuse de Valeria.

Derrière son trône une jolie jeune fille à l'air maussade agitait lentement un éventail en plumes d'autruche.

La nourriture se composait essentiellement d'un fruit, d'un genre exotique, inconnu des voyageurs, mais très agréable au goût, et la boisson était un capiteux vin rouge vif.

— Vous êtes venus de loin, dit enfin Olmec. J'ai lu les livres de nos pères. Le royaume d'Aquilonie se trouve au-delà des pays stygiens et shémites, au-delà d'Argos et de Zingara ; et la Cimmérie se trouve au-delà d'Aquilonie.

— Nous avons l'humeur vagabonde, répondit Conan négligemment.

— C'est un émerveillement pour moi que vous ayez réussi à traverser la forêt, poursuivit Olmec. Dans le passé, un millier de guerriers parvinrent à grand-peine à se dégager un chemin à travers ses périls.

— Nous avons livré bataille contre une monstruosité basse sur pattes, de la taille d'un mastodonte, dit Conan d'un ton détaché en tendant son gobelet de vin que Techotl remplit avec un plaisir évident. Mais après l'avoir tuée, nous n'avons plus eu d'ennuis.

Le pichet contenant le vin glissa de la main de Techotl et se brisa au sol. Sa peau brune devint couleur de cendre. Olmec se dressa, il était l'image même de la surprise, et une sourde exclamation de crainte respectueuse ou de terreur s'éleva des autres assistants. Certains tombèrent à genoux comme si leurs jambes refusaient de les supporter. Seule Tascela ne paraissait pas avoir entendu. Conan regarda autour de lui, déconcerté.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi restez-vous ainsi, bouche bée ?

— Vous... vous avez tué un dragon-dieu ?

— Dieu ? J'ai tué un dragon. Pourquoi pas ? Il voulait nous gober.

— Mais les dragons sont immortels ! s'exclama Olmec. Ils s'entre-tuent, mais aucun mortel n'a jamais réussi à tuer de dragon ! Les mille guerriers que constituaient nos ancêtres et qui s'ouvrirent un chemin jusqu'à Xuchotl ne purent l'emporter sur eux ! Leurs épées se brisèrent comme des fétus contre leurs écailles !

— Si vos ancêtres avaient songé à plonger leurs lances dans le suc empoisonné des pommes de Derketa, dit Conan, la bouche pleine, et les avaient plantées dans les yeux, la gueule, ou dans quelque endroit semblable, ils auraient constaté que les dragons ne sont pas plus immortels que n'importe quel autre tas de chair sur pattes. Sa carcasse gît à la lisière de la forêt. Si vous ne me croyez pas, allez-y et vous vérifierez par vous-même.

Olmec secoua la tête, non par scepticisme, mais d'émerveillement.

— Ce fut à cause des dragons que nos ancêtres se réfugièrent dans Xuchotl, dit-il. Ils n'osèrent pas

traverser la plaine et s'enfoncer dans la forêt. Des dizaines d'entre eux furent attrapés et dévorés par les monstres avant qu'ils aient pu atteindre la ville.

— Alors vos ancêtres n'ont pas construit Xuchotl ? demanda Valeria.

— Elle était déjà très ancienne lorsqu'ils arrivèrent dans ce pays. Depuis combien de temps s'élevait-elle là, même ses habitants dégénérés ne s'en souvenaient plus.

— Votre peuple était-il originaire du lac Zuad ? s'informa Conan.

— Oui. Voici plus d'un demi-siècle, une tribu tlazitlan se révolta contre le roi de Stygie et, ayant été défaite au cours d'une bataille, elle s'enfuit vers le sud. Pendant de nombreuses semaines, ils marchèrent à travers des prairies, des déserts et des collines. Ils s'enfoncèrent enfin dans la grande forêt. Ils étaient un millier de guerriers, avec leurs femmes et leurs enfants.

» C'est dans la forêt que les dragons les attaquèrent et en mirent en pièces un grand nombre : aussi les gens s'enfuirent devant eux, poussés par la terreur ; ils arrivèrent dans la plaine et aperçurent la ville de Xuchotl.

» Ils campèrent devant, n'osant pas quitter la plaine, car la nuit retentissait de l'horrible vacarme des monstres qui se battaient d'un bout à l'autre de la forêt. Ils se faisaient une guerre incessante. Cependant ils ne s'aventurèrent pas dans la plaine.

» Les habitants de la ville fermèrent leurs portes, et tirèrent des flèches sur notre peuple du haut des remparts. Les Tlazitlans étaient prisonniers dans la plaine, comme si le cercle de la forêt avait été un immense mur ; car se risquer dans les bois aurait été une folie.

» Cette nuit-là vint en secret dans leur camp un esclave de la ville, un homme de leur sang, qui, avec une troupe de soldats partis en reconnaissance, s'était égaré dans la forêt, il y avait longtemps de cela, alors qu'il était encore adolescent. Les dragons avaient dévoré tous ses compagnons, mais il avait été emmené vers la ville pour y être asservi. Il s'appelait Tolkemec. (Une flamme brilla dans ses yeux sombres comme il mentionnait ce nom, et certaines des personnes

présentes murmurèrent des obscénités et crachèrent.) Il promit d'ouvrir les portes aux guerriers. Il demandait seulement que tous les prisonniers qu'ils feraient lui soient livrés.

» À l'aube, il ouvrit les portes de la ville. Les guerriers entrèrent en foule et les salles de Xuchotl devinrent rouges de sang. Quelques centaines d'habitants seulement demeuraient là, vestiges décadents d'un peuple qui avait été une grande race autrefois. Tolkemec dit qu'ils étaient venus de l'Est, autrefois, de l'ancienne Kosala, lorsque les ancêtres de ceux qui vivent maintenant à Kosala envahirent le pays par le sud et en chassèrent les premiers habitants. Ils s'en allèrent vers l'ouest et trouvèrent finalement cette plaine entourée par la forêt, alors habitée par une peuplade noire.

» Ils réduisirent ces Noirs en esclavage et les employèrent à la construction de la ville. Des collines à l'est, ils avaient extrait le jade, le marbre, les lapis-lazuli ; ainsi que l'or, l'argent et le cuivre. Des troupes d'éléphants leur fournirent l'ivoire. Quand la ville fut achevée, ils massacrèrent tous les esclaves noirs. Puis leurs magiciens mirent en pratique leurs arts redoutables pour protéger la ville ; ainsi, par leurs nécromancies, ils rappelèrent à la vie les dragons qui avaient autrefois peuplé ce pays perdu, et dont ils avaient retrouvé les ossements monstrueux dans la forêt. Ils recouvrirent ces ossements de chair et les animèrent, et les bêtes vivantes parcoururent la contrée comme elles le faisaient à l'aube des temps. Mais les magiciens tissèrent un charme qui les maintenait à l'écart dans la forêt et qui les empêchait de venir dans la plaine.

» Alors, pendant de nombreux siècles, le peuple de Xuchotl vécut dans sa ville, cultivant la plaine fertile jusqu'au moment où leurs savants découvrirent le moyen de faire pousser un certain fruit à l'intérieur même de la ville – un fruit qui n'est pas planté dans la terre, mais qui se nourrit au contact de l'air – et ils laissèrent alors les fossés d'irrigation se tarir. Ils vécurent de plus en plus dans une oisiveté luxurieuse, jusqu'à devenir totalement décadents. Ils n'étaient plus qu'une race agonisante lorsque nos ancêtres se

frayèrent un passage à travers la forêt et s'avancèrent dans la plaine. Leurs magiciens étaient morts, et les habitants de Xuchotl avaient perdu le souvenir de leur antique nécromancie. Ils ne savaient plus se battre ni par l'épée ni par la magie.

» Ainsi, nos pères massacrèrent tous les habitants de Xuchotl, à l'exception d'une centaine qui furent remis vivants entre les mains de Tolkemec, qui avait été leur esclave ; et durant de nombreux jours et de nombreuses nuits, les salles retentirent de leurs hurlements de douleur sous les tortures qu'il leur infligea.

» Alors les Tlazitlans demeurèrent là, pendant un certain temps en paix, gouvernés par les frères Tecuhltli et Xotalanc, et par Tolkemec. Ce dernier prit pour femme une jeune fille de la tribu, et parce qu'il leur avait ouvert les portes et qu'il connaissait un grand nombre des arts pratiqués par les Xuchotlans, il régna sur la tribu avec les frères qui avaient été les chefs de la rébellion et de l'exode.

» Pendant quelques années, ils vécurent donc en paix à l'intérieur de la ville, ayant peu d'activités à part manger, boire, faire l'amour et élever leurs enfants. Il ne leur était pas nécessaire de cultiver la plaine, car Tolkemec leur avait montré comment faire pousser les fruits qui se nourrissent au contact de l'air. De plus, le massacre des Xuchotlans avait brisé le sortilège qui maintenait les dragons dans la forêt et ils venaient la nuit rugir devant les portes de la ville. La plaine devint rouge du sang de leurs luttes perpétuelles, et ce fut alors que...

Il se mordit la langue au milieu de sa phrase, puis poursuivit aussitôt, mais Valeria et Conan sentirent qu'il s'était retenu de faire un aveu qu'il jugeait mal avisé :

— Ils vécurent cinq années en paix... (Les yeux d'Olmec s'arrêtèrent un court instant sur la femme qui était assise, silencieuse, à son côté)... Xotalanc prit pour épouse une femme que convoitaient aussi Tecuhltli et le vieux Tolkemec. Dans sa folie, Tecuhltli la vola à son époux. En vérité, celle-ci le suivit d'assez bon cœur. Tolkemec, par haine envers Xotalanc, aida Tecuhltli. Xotalanc demanda qu'elle lui soit rendue, et le conseil de la tribu décida que le choix devait être

laissé à la femme. Elle choisit de demeurer auprès de Tecuhltli. De colère, Xotalanc chercha à la reprendre de force, et les partisans des deux frères en vinrent à se battre dans la Grande Salle.

» Ce fut un combat très dur. Le sang coula des deux côtés. La querelle se transforma alors en une haine mortelle, la haine en une guerre ouverte. De ce bain de sang résultèrent trois factions : Tecuhltli, Xotalanc et Tolkemec. Déjà, durant les jours de paix, ils s'étaient partagé la ville : Tecuhltli demeurait dans le quartier ouest de la ville, Xotalanc dans le quartier est, et Tolkemec avec sa famille aux abords de la porte sud.

» La colère, le ressentiment et la jalousie fleurirent et devinrent effusion de sang, viol et meurtre. Une fois que l'épée est tirée, il n'est plus possible de revenir en arrière ; car le sang appelle le sang, et la vengeance suit de près les atrocités. Tecuhltli se battit contre Xotalanc et Tolkemec aida le premier, puis le second, trahissant l'une ou l'autre des factions à sa convenance. Tecuhltli et ses partisans se retirèrent dans le quartier de la porte ouest, où nous nous trouvons en ce moment. Xuchotl est bâtie en ovale. Tecuhltli, qui tire son nom de son prince, occupe l'extrémité ouest de cet ovale. Ils obstruèrent toutes les portes qui reliaient ce quartier au reste de la ville, à l'exception d'une seule par étage qui pouvait être défendue facilement. Ils descendirent dans les puits de mine qui se trouvent sous la ville et élevèrent un mur qui isola l'extrémité ouest des catacombes où reposaient les corps des anciens Xuchotlans et ceux des Tlazitlans victimes de cette haine fratricide. Ils vécurent comme dans un château assiégé, effectuant des sorties et des raids chez leurs ennemis.

» De la même manière les partisans de Xotalanc fortifièrent le quartier est de la ville, et Tolkemec fit de même avec le quartier voisin de la porte sud. La partie centrale de la ville fut laissée telle quelle, inhabitée. Ces couloirs et ces salles vides devinrent un champ de bataille, et un endroit de terreur constante.

» Tolkemec concluait des pactes avec les deux clans, c'était un véritable démon à forme humaine, pire que Xotalanc. Il connaissait de nombreux secrets de la ville qu'il n'avait jamais révélés aux autres. Dans les cryptes

des catacombes, il vola aux morts leurs effroyables secrets – ceux des anciens rois-magiciens, oubliés depuis longtemps par les Xuchotlans dégénérés que tuèrent nos ancêtres. Mais toute sa magie ne lui servit à rien la nuit où nous, partisans de Tecuhltli, primes d’assaut son château et égorgeâmes tous ses gens. Quant à Tolkemec, nous le torturâmes pendant plusieurs jours.

Sa voix tomba, jusqu’à devenir un murmure caressant, et un regard très lointain apparut dans ses yeux, comme s’il revoyait par-delà les années écoulées une scène qui lui avait causé un plaisir intense.

— Oui, nous l’avons maintenu en vie jusqu’à ce qu’il hurle après la mort, la réclamant comme une jeune épousée. À la fin, nous le fîmes sortir, vivant, de la chambre des tortures et nous le jetâmes dans un cachot pour que les rats le rongent comme il se mourait. De ce cachot, cependant, il réussit à s’évader et il se traîna jusqu’aux catacombes. Là, il mourut sans doute, car la seule façon de sortir des catacombes qui se trouvent sous Tecuhltli est de retraverser Tecuhltli, or personne dans ce quartier ne le revit jamais. Ses restes ne furent jamais retrouvés, et les gens superstitieux de notre clan jurèrent que son ombre a hanté les cryptes jusqu’à ce jour, gémissant parmi les ossements des morts. Cela fait douze ans que nous avons égorgé tous les partisans de Tolkemec, mais la haine continue à sévir entre Tecuhltli et Xotalanc, et elle durera jusqu’à la mort du dernier homme, de la dernière femme.

» Cela fait cinquante ans que Tecuhltli vola la femme de Xotalanc. Cette haine mortelle a duré un demi-siècle. Je suis né durant cette haine. Tous ceux qui se trouvent dans cette salle, à l’exception de Tascela, sont nés durant cette haine. Nous nous attendons à mourir avec elle.

» Nous sommes une race qui agonise, exactement comme agonisaient les Xuchotlans que nos ancêtres massacrèrent. Au début de la haine, il y avait des centaines d’hommes et de femmes dans chaque faction. À présent, le clan de Tecuhltli ne compte plus que ceux que tu vois devant toi, ainsi que les hommes qui gardent les portes : quarante en tout. Nous ignorons le

nombre exact des Xotalancas, mais je doute qu'ils soient beaucoup plus nombreux que nous. Depuis quinze ans, aucun enfant n'est né dans notre clan, et nous n'en avons vu aucun parmi le clan xotalanca.

» Nous nous éteignons lentement, mais avant de disparaître, nous tuerons autant d'hommes de Xotalanc que les dieux le permettront.

Et, avec ses étranges yeux étincelants, Olmec parla longuement de cette haine effroyable, de cette lutte fratricide qui se déroulait dans les salles silencieuses et les couloirs obscurs sous l'éclat des gemmes de feu vertes, sur les sols flamboyants comme les flammes de l'enfer, éclaboussés par un rouge plus sombre encore qui ruisselait des veines tranchées. Au cours de cette longue tuerie avait péri toute une génération. Xotalanc était mort il y avait longtemps, égorgé sur son trône d'ivoire, au cours d'une féroce bataille. Tecuhltli était mort, écorché vif par les Xotalancas fous furieux qui l'avaient capturé.

Sans émotion, Olmec raconta les terribles combats menés dans les couloirs sombres, les embuscades tendues dans les escaliers en colimaçon, les sanglantes tueries. Avec une lueur plus rouge, plus abyssale encore, dans ses yeux sombres, il parla des hommes et des femmes écorchés vifs, mutilés et démembrés, des prisonniers hurlant sous des tortures si horribles que même le sauvage Cimmérien grogna. Il n'était pas étonnant que Techotl soit terrifié à l'idée d'être capturé vivant ! Cependant, il avait continué pour tuer s'il le pouvait, poussé par la haine qui était plus forte que sa peur. Olmec parla encore de sujets sombres et mystérieux, de magie noire et de nécromancie exercées dans les profondes ténèbres des catacombes, des sinistres créatures surgies de la nuit pour servir d'horribles alliés. Les Xotalancas avaient l'avantage en ce domaine, car c'était dans les catacombes orientales que se trouvaient les ossements des plus grands magiciens des anciens Xuchotlans, avec leurs secrets immémoriaux.

Valeria écoutait avec une fascination morbide. La haine était devenue une force motrice terrible qui poussait les habitants de Xuchotl inexorablement vers leur condamnation et leur extinction. Elle était le but de

toutes leurs vies. Ils étaient nés dans la haine, et ils s'attendaient à mourir dans la haine. Ils n'avaient jamais quitté leur château retranché, sauf pour se glisser furtivement dans les Salles du Silence qui s'étendaient entre les forteresses ennemies, pour tuer et être tués. Parfois, ceux qui avaient effectué ces raids revenaient avec des captifs fous de terreur, ou bien de sinistres trophées prouvant leur victoire au combat. Parfois, ils ne revenaient jamais, ou alors sous la forme de membres tranchés, jetés devant les portes de bronze verrouillées. C'était un cauchemar horrible et irréel que vivaient ces gens, coupés du reste du monde, enfermés comme des rats féroces dans la même trappe, se massacrant entre eux au fil des années, se tapissant et rampant, se glissant à travers les couloirs sans soleil, pour mutiler, torturer et tuer.

Pendant qu'Olmec parlait, Valeria sentait les yeux flamboyants de Tascela fixés sur elle. La princesse ne paraissait pas entendre ce qu'Olmec était en train de dire. Son expression, comme il faisait le récit de victoires ou de défaites, ne reflétait aucunement la rage furieuse ou le transport de joie méchante qui alternaient sur le visage des autres Tecuhltlis. La haine, qui était une obsession pour les membres de son clan, semblait vide de sens pour elle. Valeria trouva sa calme indifférence encore plus répugnante que la férocité franchement avouée d'Olmec.

— Et nous ne sommes jamais sortis de la ville, dit Olmec. Depuis cinquante ans, personne n'en est sorti, à l'exception de ces... (À nouveau il s'interrompt.) Même sans le péril des dragons, poursuivit-il, nous qui sommes nés et avons grandi dans cette ville n'oserions pas la quitter. Nous n'avons jamais posé le pied hors de ses murs. Nous ne sommes pas habitués au ciel ouvert et au soleil nu. Non, nous sommes nés dans Xuchotl, et nous mourrons dans Xuchotl.

— Bien, dit Conan, avec votre permission, nous allons tenter notre chance contre les dragons. Cette discorde ne nous regarde pas. Si vous voulez bien nous conduire jusqu'à la porte ouest, nous nous mettrons en route aussitôt.

Les mains de Tascela se joignirent et elle allait dire quelque chose, mais Olmec l'interrompt :

— La nuit va bientôt tomber. Si vous vous risquez dans la plaine de nuit, vous serez certainement dévorés par les dragons.

— Nous avons traversé la plaine la nuit dernière et avons dormi en rase campagne sans en voir un seul, répliqua Conan.

Tascela eut un sourire sans joie.

— Vous n’oserez pas quitter Xuchotl !

Conan regarda dans sa direction avec une animosité instinctive ; elle ne regardait pas vers lui, mais vers la femme qui était à côté de lui.

— Je pense qu’ils oseront, déclara Olmec. Mais, écoutez ceci, Conan et Valeria ! Les dieux ont dû vous envoyer vers nous, afin de jeter la victoire sur les genoux des partisans de Tecuhltli ! Vous êtes des combattants professionnels... pourquoi ne pas vous battre pour nous ? Nous avons des richesses en abondance... les pierres précieuses sont aussi communes pour Xuchotl que les cailloux pour les villes du monde extérieur. Les Xuchotlans en amenèrent certaines de Kosala. Ils en trouvèrent d’autres, comme les pierres de feu, dans les collines à l’est. Aidez-nous à anéantir les Xotalancas, et nous vous donnerons tous les bijoux que vous pourrez emporter.

— Et vous nous aiderez à détruire les dragons ? demanda Valeria. Avec des arcs et des flèches empoisonnées, trente hommes peuvent exterminer tous les dragons de la forêt.

— Oui ! répondit promptement Olmec. Nous avons oublié l’usage de l’arc, durant ces années de luttes au corps à corps, mais nous pouvons réapprendre !

— Qu’en penses-tu ? demanda Valeria à Conan.

— Nous sommes deux vagabonds sans le sou, dit-il avec une grimace. Je peux aussi bien tuer des Xotalancas !

— Alors vous acceptez ? s’écria Olmec, tandis que Tascela laissait éclater sa joie.

— Oui. Et maintenant, si vous nous indiquiez des chambres pour dormir, nous serions reposés dès demain matin pour commencer ce massacre.

Olmec hocha la tête et fit un signe de la main. Techotl et une femme emmenèrent les aventuriers par une porte située à la gauche de l’estrade de jade.

Olmec, assis sur son trône, le menton posé sur son poing fermé, les regardait s'éloigner. Ses yeux brûlaient d'une flamme étrange. Tascela se renversa contre le dossier de son trône pour chuchoter quelque chose à Yasala, la servante au visage maussade.

Le couloir n'était pas aussi large que la plupart de ceux qu'ils avaient parcourus, mais il était très long. La femme s'arrêta, ouvrit une porte et s'effaça pour laisser passer Valeria.

— Attendez un instant, grogna Conan. Où vais-je dormir ?

Techotl désigna une chambre dans le couloir, beaucoup plus loin. Conan hésita et parut vouloir élever une objection, mais Valeria, avec un sourire malicieux, lui ferma la porte au nez. Il grommela quelque chose de peu flatteur sur les femmes en général et s'éloigna à grands pas à la suite de Techotl.

Dans la chambre richement ornée où il allait dormir, il leva les yeux vers les tabatières ressemblant à des meurtrières. Certaines étaient assez larges pour permettre à un homme mince de passer, une fois le verre brisé.

— Pourquoi les Xotalancas ne passent-ils pas par les toits pour s'introduire par ces lucarnes ? demanda-t-il.

— On ne peut pas en briser le verre, répondit Techotl. En outre, il serait trop difficile d'escalader les toits. Ils sont constitués pour la plupart de flèches et de coupoles aux pentes escarpées.

Il donna volontiers d'autres renseignements sur le « château » de Tecuhltli. Comme pour l'ensemble de la ville, il comportait quatre étages, avec des successions de chambres, et des tours qui s'élevaient au-dessus des toits. Chaque étage avait reçu un nom ; et, à vrai dire, les habitants de Xuchotl avaient un nom pour chaque salle, couloir et escalier de la ville, de même que les habitants d'une ville normale donnent un nom aux rues et aux quartiers. Dans Tecuhltli, les quatre étages se nommaient : l'étage de l'Aigle, l'étage du Singe, l'étage du Tigre et l'étage du Serpent, dans l'ordre de cette énumération, l'étage de l'Aigle étant le plus élevé.

— Qui est Tascela ? demanda Conan. La femme d'Olmec ?

Techotl frissonna et jeta un regard furtif autour de lui avant de répondre.

— Non. Elle est... Tascela ! Elle a été l'épouse de Xotalanc... la femme que vola Tecuhltli et qui fut à l'origine de la discorde.

— Que racontes-tu là ? demanda Conan. Cette femme est jeune et belle. Es-tu en train de me dire qu'elle était l'épouse de Xotalanc, il y a cinquante ans de cela ?

— Oui ! Je le jure ! Elle était juste sortie de l'adolescence lorsque les Tlazitlans s'exilèrent du lac Zuad. Ce fut parce que le roi de Stygie désirait l'avoir pour concubine que Xotalanc et son frère se rebellèrent et s'enfuirent dans le désert. C'est une magicienne qui connaît le secret de l'éternelle jeunesse.

— Quel est ce secret ? demanda Conan.

Techotl frissonna à nouveau.

— Ne me demande rien ! J'ai peur d'en parler. C'est trop effroyable, même pour Xuchotl !

Et portant son doigt à ses lèvres, il se glissa hors de la chambre.

IV - Le parfum du lotus noir

Valeria détacha la ceinture qui retenait son épée et la posa avec son arme sur la couche où elle pensait dormir. Les portes étaient pourvues de verrous, et elle demanda où elles conduisaient.

— Elles donnent sur des chambres contiguës, répondit la femme en montrant les portes de droite et de gauche. Celle-ci donne sur un couloir qui conduit à un escalier s'enfonçant dans les catacombes. N'ayez pas peur ; il ne peut rien vous arriver de mal ici.

— Qui a dit que j'avais peur ? dit sèchement Valeria. J'aime bien, tout simplement, savoir dans quel genre de port j'ai jeté l'ancre. Non, je ne désire pas que tu dormes au pied de mon lit. Je n'ai pas l'habitude d'être servie... pas par des femmes, en tout cas. Tu peux te retirer.

Restée seule dans la chambre, la femme pirate tira les verrous de toutes les portes, ôta ses bottes et s'allongea avec volupté sur sa couche. Elle songea à Conan pareillement étendu de l'autre côté du couloir,

mais sa vanité féminine la poussa à l'imaginer renfrogné, se jetant sur sa couche solitaire, et elle eut un sourire plein d'une joyeuse malice comme elle se préparait à s'endormir.

Dehors, la nuit était tombée. Dans les salles de Xuchotl, les gemmes de feu vertes brillaient comme des yeux de chat préhistorique. Quelque part au loin, entre les tours sombres, un vent nocturne gémissait comme une âme en peine. À travers les couloirs obscurs, des silhouettes furtives avancèrent sans bruit, semblables à des ombres dépouillées de leur enveloppe terrestre.

Valeria se réveilla brusquement. Sous la sombre flamme émeraude des gemmes de feu, elle vit une forme indistincte penchée sur elle. Un instant, elle eut l'impression que l'apparition faisait partie du rêve qu'elle venait de faire. Elle rêvait qu'elle était étendue sur le lit de la chambre, comme c'était le cas, et qu'au-dessus d'elle s'agitait et se balançait une gigantesque fleur noire, si énorme qu'elle dissimulait le plafond. Son parfum étrange la pénétrait, provoquant en elle une délicieuse et sensuelle langueur qui était à la fois plus et moins que le sommeil. Elle allait sombrer dans les vagues parfumées d'une béatitude infinie lorsque quelque chose avait effleuré son visage. Aussi peu sensibles que fussent ses sens drogués, ce léger attouchement lui avait fait l'effet d'un choc, la réveillant en sursaut et lui faisant reprendre pleinement connaissance. Ce fut alors qu'elle vit au-dessus d'elle, non pas une fleur géante, mais une femme à la peau brune.

Cette claire perception fut suivie d'une colère et d'une réaction immédiate de sa part. La femme fit volte-face avec agilité, mais avant qu'elle ait pu s'enfuir Valeria s'était levée et lui avait saisi le bras. La femme se débattit comme un chat sauvage pendant un instant, puis elle se calma, dominée par la force supérieure de celle qui la tenait. La pirate lui tordit le bras afin de la voir de face ; lui saisissant le menton de sa main libre elle força la captive à rencontrer son regard. C'était la servante de Tascela, Yasala, la fille au visage maussade.

— Que faisais-tu donc, ainsi penchée sur moi ? Que

tiens-tu à la main ?

La femme ne répondit pas, mais chercha à se débarrasser de l'objet. Valeria ramena le bras devant elle, et l'objet tomba à terre... Une étrange fleur noire sur une tige vert de jade, comme une tête de femme, mais toute petite par rapport à la vision exagérée qu'elle en avait eue.

— Le lotus noir ! dit Valeria entre ses dents. La fleur dont le parfum engendre un profond sommeil. Tu voulais me droguer ! Si tu ne m'avais pas accidentellement effleuré le visage de ses pétales, tu y serais parvenue... Pourquoi faisais-tu cela ? Quel jeu joues-tu ?

Yasala garda un silence maussade. Avec un juron Valeria la retourna, la forçant à s'agenouiller, puis elle lui tordit le bras.

— Dis-le-moi, sinon je t'arrache le bras de l'épaule !

Yasala gémit de douleur, mais un farouche mouvement de la tête fut sa seule réponse.

— Chienne !

Valeria la repoussa loin d'elle, la faisant tomber. La pirate regarda la forme prostrée aux yeux flamboyants. La peur et le souvenir des yeux brûlants de Tascela s'agitèrent en elle, réveillant tous ses instincts de tigresse d'autodéfense. Ces gens faisaient partie d'une race décadente ; on pouvait s'attendre à toutes les perversités de leur part. Mais Valeria sentit qu'il y avait autre chose derrière tout ceci, quelque épouvante secrète, plus honteuse encore qu'une dégénérescence ordinaire. La peur et la révulsion devant cette ville étrange s'emparèrent d'elle. Ces gens n'étaient ni sains d'esprit ni normaux ; elle commença à douter même qu'ils soient vraiment humains. La folie flamboyait dans les yeux de tous les habitants de Xuchotl – tous, sauf ceux, cruels et mystérieux, de Tascela, qui contenaient des secrets et des mystères plus abyssaux encore que ceux de la folie.

Elle releva la tête et tendit l'oreille. Les couloirs de Xuchotl étaient aussi silencieux que s'il s'était agi d'une ville morte. Les gemmes vertes baignaient la pièce d'une lueur de cauchemar, et les yeux de la femme à terre se levaient vers elle, étincelant étrangement. Un frisson de panique parcourut Valeria,

chassant le dernier vestige de clémence de son âme farouche.

— Pourquoi as-tu essayé de me droguer ? murmura-t-elle, saisissant la chevelure noire de la femme, et rejetant sa tête en arrière pour regarder dans ses yeux tristes aux longs cils. C'est Tascela qui t'a envoyée ?

Pas de réponse. Valeria jura méchamment et frappa la femme, d'abord sur une joue, puis sur l'autre. Les coups retentirent à travers la pièce, mais Yasala ne laissa échapper aucun cri.

— Pourquoi ne cries-tu pas ? demanda sauvagement Valeria. As-tu peur que quelqu'un t'entende ? De qui as-tu peur ? Tascela ? Olmec ? Conan ?

Yasala ne répondit rien. Elle se ramassa sur elle-même, observant celle qui l'interrogeait avec des yeux aussi sinistres que ceux d'un basilic. Un silence obstiné excite toujours la colère. Valeria se tourna et confectionna une poignée de lanières en déchirant une tenture proche.

— Espèce de chienne boudeuse ! dit-elle entre ses dents. Je vais te mettre entièrement nue et t'attacher en travers de ce lit, puis te fouetter jusqu'à ce que tu me dises ce que tu faisais ici, et qui t'a envoyée !

Yasala n'émit aucune protestation verbale, et n'offrit non plus aucune résistance, comme Valeria exécutait la première partie de sa menace avec une rage que l'entêtement de sa captive ne faisait qu'augmenter. Un instant, il n'y eut plus aucun autre bruit dans la pièce que le sifflement et le claquement des cordes de soie, fortement tressées, sur la chair nue. Yasala ne pouvait bouger ni ses mains ni ses pieds solidement attachés. Son corps se tordit et frissonna sous le châtiment, sa tête allait d'un côté à l'autre au rythme des coups. Ses dents étaient enfoncées dans sa lèvre inférieure et un filet de sang apparut bientôt comme la punition se poursuivait. Mais elle ne poussa aucun cri.

Les cordes souples faisaient peu de bruit en frappant le corps frémissant de la prisonnière ; on n'entendait que le claquement sec et vif, mais chaque corde laissait un sillon rouge sur la chair brune. Valeria infligeait ce châtiment avec toute la cruauté acquise au cours d'une vie où la souffrance et les tourments étaient quotidiens, et avec toute la cynique ingéniosité que seule une

femme manifeste à l'égard d'une autre femme. Yasala souffrait davantage, physiquement et moralement, que si elle avait été fouettée par des lanières maniées par un homme, même le plus vigoureux.

Ce fut ce cynisme féminin qui finit par avoir raison de Yasala.

Une légère plainte s'échappa de ses lèvres, et Valeria s'arrêta, le bras levé, ramenant en arrière une mèche jaune, et moite.

— Eh bien, es-tu disposée à parler ? demanda-t-elle. Je peux poursuivre ce jeu toute la nuit, s'il le faut !

— Grâce ! murmura la jeune femme. Je vais parler.

Valeria coupa les cordes qui retenaient ses poignets et ses chevilles, et la redressa. Yasala s'affaissa sur la couche, à demi étendue sur sa hanche nue, s'appuyant sur un bras, sa chair meurtrie frissonnant au contact de la couche. Elle tremblait de tous ses membres.

— Du vin ! supplia-t-elle, les lèvres desséchées, indiquant d'une main tremblante un vase d'or sur une table d'ivoire. Laissez-moi boire. La douleur m'a trop affaiblie. Ensuite je vous dirai tout.

Valeria prit le vase, et Yasala se redressa en tremblant pour le recevoir. Elle le saisit et le leva vers ses lèvres... puis en jeta tout le contenu au visage de l'Aquilonienne. Valeria recula, déséquilibrée, essuyant le liquide piquant de ses yeux. À travers un brouillard douloureux, elle vit Yasala s'élancer comme une flèche à travers la pièce, tirer un verrou, ouvrir violemment la porte aux montants de cuivre et se précipiter en courant dans le couloir. La pirate se lança immédiatement à sa poursuite, l'épée tirée et le meurtre dans le cœur.

Mais Yasala avait de l'avance, et elle courait avec la rapidité d'une femme qui vient d'être fouettée et qui se trouve au bord de l'hystérie. Elle disparut à l'angle du couloir, avec plusieurs mètres d'avance sur Valeria, et lorsque celle-ci dépassa cet angle, elle ne vit plus qu'un couloir vide, et à l'autre bout une porte ouverte sur l'obscurité. Une odeur nauséabonde s'en exhalait et Valeria frissonna. Cela devait conduire aux catacombes. Yasala s'était réfugiée auprès des morts.

Au bout, un escalier de pierre disparaissait très vite dans l'obscurité la plus complète. De toute évidence, il s'agissait d'un passage menant directement aux puits

de mine qui se trouvaient sous la ville, sans aucun accès aux étages inférieurs. Valeria eut un léger frisson en pensant aux milliers de corps qui gisaient en bas, dans leurs cryptes de pierre, enveloppés dans leurs linceuls qui tombaient en poussière. Elle n'avait pas l'intention de chercher son chemin à tâtons jusqu'en bas de ces marches de pierre. Yasala connaissait certainement chaque coude et détour de ces tunnels souterrains.

Elle allait faire demi-tour, frustrée et furieuse, lorsqu'un sanglot étouffé monta des ténèbres. Il paraissait venir d'une grande profondeur, cependant les paroles humaines étaient faiblement perceptibles : c'était une voix de femme. « Oh, au secours ! Au secours, au nom de Set ! Ahhh ! » La voix mourut et Valeria crut entendre l'écho d'un ricanement spectral.

Valeria sentit sa chair se hérissier. Qu'était-il arrivé à Yasala en bas, dans cette obscurité profonde ? Il n'y avait aucun doute : c'était bien elle qui avait poussé ce hurlement. Mais quel danger pouvait bien avoir fondu sur elle ? Était-ce un Xotalanca qui rôdait en bas ? Olmec leur avait certifié que les catacombes en dessous de Tecuhltli étaient retranchées du reste de la ville, trop hermétiques pour que leurs ennemis puissent y accéder. De plus, ce ricanement n'avait rien d'humain.

Valeria refit le chemin inverse en courant sans prendre le temps de fermer la porte qui donnait sur cet escalier. De retour dans sa chambre, elle referma la porte et poussa le verrou derrière elle. Elle enfila ses bottes et passa autour de sa taille la ceinture de son épée, déterminée à aller trouver Conan et à l'engager, s'il était encore en vie, à se joindre à elle pour essayer d'échapper à l'emprise de cette ville de démons, à la force de l'épée si nécessaire.

Mais comme elle se dirigeait vers la porte qui donnait sur le corridor, un long hurlement d'agonie retentit à travers les couloirs, puis le bruit sourd d'une charge et un cliquetis bruyant d'épées.

V - Vingt clous rouges

Deux guerriers étaient étendus nonchalamment dans la salle de garde de l'étage de l'Aigle. Leur attitude,

vigilante à l'ordinaire, était négligente. Un assaut mené contre le grand portail de bronze était toujours possible, mais depuis de nombreuses années, une pareille attaque n'avait jamais été tentée par aucun des deux clans.

— Les étrangers sont de puissants alliés, dit le premier. Olmec marchera demain contre l'ennemi, je pense.

Il s'exprimait comme l'aurait fait un soldat à la guerre. Dans le monde miniature de Xuchotl, les deux factions opposées et réduites étaient deux armées, et les couloirs vides entre les places retranchées étaient leur champ de bataille.

L'autre réfléchit un instant.

— Supposons qu'avec leur aide nous exterminions le clan de Xotalanc ? dit-il. Que ferons-nous ensuite, Xatmec ?

— Eh bien, répliqua Xatmec, nous enfoncerons des clous rouges pour tous ceux que nous aurons tués. Quant aux captifs, nous les brûlerons, les écorcherons et les écartèlerons.

— Mais ensuite ? insista l'autre. Une fois que nous les aurons tous anéantis ? Cela ne semblera-t-il pas étrange de ne plus avoir d'adversaires à combattre ? Toute ma vie, je me suis battu contre les Xotalancas, et je les ai haïs. Une fois la discorde terminée, que restera-t-il ?

Xatmec haussa les épaules. Ses pensées n'avaient jamais été plus loin que l'extermination de ses ennemis. Elles ne pouvaient pas aller plus loin.

Soudain les deux hommes se raidirent en entendant un bruit de l'autre côté de la porte.

— À la porte, Xatmec ! siffla celui qui avait parlé en dernier. Je vais regarder à travers l'œil...

Xatmec, l'épée à la main, se pencha contre la porte de bronze, tendant l'oreille pour essayer d'entendre à travers le métal. Son compagnon regarda dans le miroir. Il eut un sursaut étonné. Des hommes étaient massés de l'autre côté de la porte ; des hommes à la mine farouche, à la peau sombre. Ils serraient leurs épées entre leurs dents... et leurs doigts étaient enfoncés dans leurs oreilles. L'un d'eux, qui était coiffé de plumes, avait un jeu de pipeaux qu'il porta à

ses lèvres et, alors même que le Tecuhltli allait hurler l'alerte, les pipeaux se mirent à lancer leurs sons stridents.

Le hurlement mourut dans la gorge du garde comme le son aigu et étrange traversait le panneau métallique et atteignait ses oreilles. Xatmec s'appuya contre la porte, comme paralysé. Son visage était celui d'une statue de bois, son expression celle d'un homme qui vient d'entendre une chose horrible. L'autre garde, plus éloigné du son, perçut cependant l'horreur de ce qui était en train de se passer, l'effroyable menace contenue dans cette musique démoniaque. Il sentit les sinistres accords déchirer comme des doigts invisibles les tissus de son cerveau, les imprégnant de sensations inconnues et d'impulsions de démence. Mais, dans un effort à s'arracher l'âme, il rompit le charme et poussa un hurlement aigu d'alerte, d'une voix qu'il ne reconnut pas comme la sienne.

Alors même qu'il criait, la musique se transforma en un son suraigu, insupportable, qui lui fit l'impression d'un couteau enfoncé dans ses tympans. Xatmec hurla sous la douleur poignante et la raison disparut de son visage, comme la flamme éteinte par le vent. Tel un dément, il retira vivement la chaîne, ouvrit violemment le portail et, l'épée levée, se rua vers le corridor extérieur, avant que son compagnon ait pu le retenir. Une douzaine de lames l'abattirent et, enjambant son corps déchiqueté, les Xotalancas envahirent la salle de garde, avec un long hurlement sanguinaire qui se répercuta en échos insolites.

Sa raison chancelant devant le choc de cette scène, le garde survivant bondit pour aller à la rencontre des Xotalancas en brandissant sa lance pointue. L'horreur devant la sorcellerie dont il avait été le témoin fut submergée par la découverte que l'ennemi se trouvait dans Tecuhltli. Et comme la pointe de sa lance fouaillait un ventre à la peau brune, il n'en sut pas davantage, car une épée s'abattit, lui fracassant le crâne, tandis que des guerriers aux yeux cruels se déversaient des chambres dans la salle de garde.

Le hurlement des hommes et le cliquetis de l'acier firent bondir Conan hors de sa couche, tout éveillé, son sabre à large lame à la main. En un instant il avait

atteint la porte et l'ouvrit violemment. Il regardait dans le couloir lorsque Techotl s'y précipita, les yeux brillant d'une lueur insensée.

— Les Xotalancas ! hurla-t-il, d'une voix à peine humaine. Ils ont franchi la porte !

Conan s'élança dans le couloir, tandis que Valeria sortait de sa chambre.

— Que se passe-t-il ? lança-t-elle.

— Techotl dit que les Xotalancas ont franchi la porte, lui répondit-il précipitamment. Ce vacarme semble le prouver.

Avec le Tecuhltli sur leurs talons, ils firent irruption dans la salle du trône et se trouvèrent devant une scène qui dépassait les rêves les plus fous de frénésie sanguinaire. Une vingtaine d'hommes et de femmes, chevelures noires flottant, et crânes blancs étincelant sur leurs poitrines, étaient engagés dans une lutte impitoyable avec les habitants de Tecuhltli. Les femmes des deux bords se battaient avec autant de fureur que les hommes, et déjà la salle et le couloir qui y menait étaient jonchés de cadavres.

Olmec, seulement vêtu d'un court pagne, se battait devant son trône, et comme les aventuriers pénétraient dans la salle, Tascela accourut, une épée à la main.

Xatmec et son compagnon étaient morts ; et il n'y avait plus personne pour dire aux Tecuhltlis comment leurs ennemis avaient réussi à pénétrer dans la citadelle. Personne non plus pour dire ce qui avait provoqué cet assaut insensé. Mais les pertes des Xotalancas avaient été plus grandes et leur situation était encore plus désespérée que ne l'avaient estimé les Tecuhltlis. La perte de leur allié à la peau squameuse, la destruction du Crâne Ardent, et la nouvelle, délivrée dans son dernier soupir par un moribond, que de mystérieux alliés à la peau blanche s'étaient joints à leurs ennemis, les avaient poussés à cet acte désespéré, leur insufflant la détermination sauvage de vaincre ou de mourir aujourd'hui.

Les Tecuhltlis, revenus de la surprise première qui les avait refoulés jusqu'à la salle du trône, jonchant le sol de leurs cadavres, se battaient à présent avec une rage aussi désespérée, pendant que les gardiens des portes des étages inférieurs arrivaient précipitamment

pour se lancer dans la mêlée. C'était le combat mortel de loups enragés, aveugles, haletants, impitoyables. La houle du combat déferlait d'avant en arrière, allant de la porte jusqu'à l'estrade du trône, les épées tailladaient et s'enfonçaient dans la chair, le sang jaillissait, les pieds s'imprimaient dans le sol rouge, là où des taches plus rouges encore s'étaient formées. Des tables d'ivoire avaient volé en morceaux, des sièges étaient brisés, des tentures de soie lacérées étaient tombées à terre, souillées de sang. C'était le point culminant et sanglant d'un demi-siècle rouge, et tous ceux qui se battaient dans cette salle le sentaient parfaitement.

Mais la conclusion était inévitable. Les Tecuhltlis étaient supérieurs en nombre, presque deux contre un, et ils étaient soutenus par cette constatation, encouragés par l'entrée dans la mêlée de leurs alliés à la peau claire.

Ceux-ci se jetèrent dans la bagarre, tel un ouragan dévastateur qui s'abat sur un bosquet de jeunes arbres.

Trois Tlazitlans n'étaient pas de force pour tenir tête à Conan et, malgré son poids, il était plus agile sur ses pieds que n'importe lequel d'entre eux. Il se déplaçait à travers la masse confuse et tourbillonnante avec la sûreté et l'action dévastatrice d'un loup gris au milieu d'une bande de roquets impuissants, et il enjambait des formes tordues, laissant un sillage sanglant.

Valeria se battait à ses côtés, le sourire aux lèvres et les yeux flamboyants. Elle était plus forte qu'un homme normal, et de loin plus rapide et plus féroce. Son épée bougeait comme une chose vivante dans sa main. Là où Conan l'emportait par la force pure et la vigueur de ses coups, brisant des lances, fendant des crânes et ouvrant des poitrines jusqu'au sternum, Valeria mettait en œuvre toute une science et une finesse de l'escrime qui éblouissaient et déconcertaient ses adversaires avant de les tuer. Sans cesse, un guerrier, qui levait en l'air sa lourde épée, trouvait la pointe de sa lame enfoncée dans sa jugulaire avant qu'il ait pu frapper. Conan, dominant de sa taille le champ de bataille, allait à grands pas à travers ce bain de sang, frappant à gauche et à droite, mais Valeria se déplaçait avec la légèreté d'une apparition ectoplasmique, changeant constamment de place, et

portant des estocades et des revers comme elle virevoltait. Les épées la manquaient à chaque instant. Ses assaillants fendaient l'air de leurs lames, ne rencontrant que le vide, et mouraient avec la pointe de son épée dans le cœur ou dans la gorge, son rire moqueur résonnant à leurs oreilles.

Ni le sexe ni la condition n'étaient pris en considération par les combattants enragés. Les cinq femmes xotalancas gisaient à terre, la gorge ouverte, avant que Conan et Valeria n'entrent dans la mêlée, et si un homme ou une femme s'effondrait sous les pieds qui le piétinaient, il y avait toujours un poignard pour la gorge sans défense, ou un pied sandalé, prompt à écraser le crâne gisant à terre.

D'un mur à l'autre, de porte en porte, déferlait la houle du combat qui se déversait dans les chambres adjacentes. Et bientôt seuls les Tecuhltlis et leurs alliés à la peau blanche restèrent debout dans la grande salle du trône. Les survivants se regardèrent entre eux, pâles et décomposés, comme les survivants du Jour du Jugement Dernier ou de la fin du monde. Les jambes largement écartées, les mains étreignant des épées ébréchées, dégoutantes de sang, les bras ruisselants de sang, ils se regardaient par-dessus les cadavres déchiquetés des amis ou des ennemis. Ils n'avaient plus assez de souffle pour crier, mais un rugissement bestial et insensé jaillit de leurs lèvres. Ce n'était pas un cri humain de triomphe, mais le hurlement d'une bande de loups enragés marchant fièrement parmi les cadavres de leurs victimes.

Conan saisit le bras de Valeria.

— Tu as reçu un coup d'épée au mollet, grogna-t-il.

Elle baissa les yeux, consciente seulement maintenant d'une vive douleur à la jambe. Sans doute un homme agonisant à terre s'était-il acharné sur elle avec son poignard dans un dernier effort.

— Tu as l'air d'un boucher, quant à toi, dit-elle en riant.

Il fit tomber une averse de sang de ses mains.

— Ce n'est pas mon sang. Oh, une égratignure ici et là. Rien de grave. Mais ce mollet doit être bandé.

Olmec arriva dans cette scène de massacre, tel un vampire avec ses puissantes épaules nues éclaboussées

de sang et sa barbe noire souillée et rougie. Ses yeux étaient également rouges, comme le reflet d'une flamme sur les eaux sombres.

— Nous avons gagné, croassa-t-il, l'air fou. C'est la fin de la haine ! Ces chiens de Xotalancas sont tous morts ! Oh, si seulement nous avions un prisonnier, afin de l'écorcher vif ! Cependant, c'est bien agréable de contempler leurs visages morts ! Vingt chiens sont morts ! Vingt clous rouges pour la colonne sombre !

— Vous feriez mieux de vous occuper de vos blessés, grogna Conan en se détournant de lui. Viens par ici, ma fille, fais-moi voir cette jambe.

— Attends ! (Elle se dégagea d'un mouvement impatient. Le feu du combat brûlait encore avec éclat en elle.) Comment savons-nous si tout le clan adverse se trouvait là ? Ils peuvent avoir effectué un raid de leur propre mouvement ?

— Ils n'auraient pas divisé leurs forces pour un tel assaut, dit Olmec, qui secoua la tête pour retrouver un peu de son intelligence. (Sans sa robe pourpre l'homme ressemblait davantage à une repoussante bête de proie qu'à un prince.) Je mettrais ma tête à couper que nous avons exterminé tout le clan. Ils étaient moins nombreux que je ne l'avais cru, et ils devaient se trouver dans une situation désespérée. Mais comment ont-ils réussi à pénétrer dans Tecuhltli ?

Tascela arriva, essuyant son épée sur sa cuisse nue, et à la main un objet qu'elle avait pris sur le corps du chef des Xotalancas à la coiffure de plumes.

— Les flûtes de la folie, dit-elle. Un guerrier m'a dit que Xatmec a ouvert la grande porte aux Xotalancas et qu'il a été massacré alors qu'ils envahissaient la salle de garde. Ce guerrier venait du couloir intérieur et il eut juste le temps de voir cette scène et d'entendre d'étranges accords musicaux qui le glacèrent jusqu'au fond de l'âme. Tolkemec parlait fréquemment de ces flûtes, que les Xuchotlans affirmaient être cachées quelque part dans les catacombes auprès des ossements de l'ancien magicien qui les avait utilisées de son vivant. D'une manière ou d'une autre, ces chiens de Xotalanc les ont retrouvées et ont appris leur secret.

— Un homme devrait se rendre à Xotalanc pour voir s'il y a encore quelqu'un de vivant là-bas, dit Conan.

J'irai si quelqu'un veut bien me servir de guide.

Olmec parcourut du regard les survivants de son clan. Il n'en restait qu'une vingtaine, et parmi ceux-ci, plusieurs gisaient à terre, gémissant. Tascela était la seule des Tecuhltlis qui n'ait reçu aucune blessure. La princesse n'avait pas été touchée bien qu'elle se fût battue aussi sauvagement que les autres.

— Qui veut aller avec Conan à Xotalanc ? demanda Olmec.

Techotl s'avança en boitant. Sa blessure à la cuisse s'était remise à saigner de plus belle, et il avait une autre estafilade en travers de la poitrine.

— J'irai !

— Non, tu ne peux pas venir, s'opposa Conan. Et toi non plus, Valeria. Encore quelques instants, et ta jambe va s'engourdir.

— J'irai, s'offrit spontanément un guerrier qui était en train de nouer un bandeau autour de son avant-bras blessé.

— Très bien, Yanath. Pars avec le Cimmérien. Et toi aussi, Topal. (Olmec désigna un autre homme dont les blessures étaient superficielles.) Mais aidez d'abord à porter les blessés graves sur ces couches où nous pourrons les soigner.

Ce fut fait rapidement. Comme ils se baissaient pour ramasser une femme qui avait été assommée par une massue de guerre, la barbe d'Olmec effleura l'oreille de Topal. Conan eut l'impression que le prince murmurait quelque chose au guerrier, mais il ne pouvait en être certain. Quelques instants plus tard, il emmenait ses compagnons vers le couloir.

Conan jeta un regard derrière lui comme il franchissait la porte, vers ces véritables étals de boucherie où les morts gisaient sur le sol flamboyant, ces membres foncés et maculés de sang, tordus et noués dans des postures violentes, ces visages bruns grimaçant de haine, ces yeux vitreux levés vers les gemmes de feu qui baignaient toute cette horrible scène dans une lumière surnaturelle vert émeraude. Au milieu des morts s'agitaient les vivants hagards, comme des gens en transe. Conan entendit Olmec appeler une femme et lui ordonner de panser la jambe de Valeria. La pirate, qui commençait déjà à boiter légèrement,

suivit la femme dans une chambre contiguë.

Avec circonspection, les deux Tecuhltlis guidèrent Conan le long du couloir, après le portail de bronze, puis à travers l'enfilade de chambres qui brillaient faiblement sous la lumière verte. Ils ne virent personne et n'entendirent aucun bruit. Après qu'ils eurent traversé le Grand Couloir qui séparait en deux la ville, du nord au sud, leur prudence augmenta au fur et à mesure qu'ils approchaient du territoire ennemi. Mais les salles et les couloirs apparaissaient vides à leurs regards, et ils arrivèrent enfin dans un large couloir faiblement éclairé, puis devant une porte de bronze semblable à la porte de l'Aigle de Tecuhltli. Ils la poussèrent et elle s'ouvrit sous leurs doigts. Ils regardèrent craintivement vers les pièces vertes qui se trouvaient au-delà. Depuis cinquante ans, aucun Tecuhltli n'était jamais entré dans ces salles, à l'exception des prisonniers qui marchaient vers une horrible destinée. Entrer dans Xotalanc avait été l'horreur suprême qui pouvait fondre sur l'homme appartenant au château occidental. La terreur de cette éventualité avait hanté leurs rêves depuis leur plus tendre enfance. Pour Yanath et Topal, cette porte de bronze équivalait à la porte de l'enfer.

Ils reculèrent, une horreur irraisonnée dans les yeux, et Conan, les repoussant, entra à grands pas dans Xotalanc.

Ils le suivirent timidement. Comme les deux hommes franchissaient le seuil, ils regardèrent autour d'eux, d'un air égaré. Mais seul leur souffle rapide et précipité troubla le silence.

Ils se trouvaient dans une salle de garde, de forme carrée, identique à celle qui se trouvait à la porte de l'Aigle de Tecuhltli ; et, de la même manière, un couloir partant de celle-ci conduisait à une vaste salle qui était la réplique de la salle du trône d'Olmec.

Conan jeta un coup d'œil dans la salle avec ses tapis, ses divans et ses tentures, et se tint immobile, prêtant une oreille attentive. Il n'entendit aucun bruit, et les chambres donnaient une impression de vide. Il estima qu'il ne restait plus un seul Xotalanca vivant dans Xuchotl.

— Avançons, murmura-t-il, et il se dirigea vers le

couloir.

Il ne s'était pas avancé très loin lorsqu'il s'aperçut que seul Yanath l'avait suivi. Il se retourna et aperçut Topal qui se tenait, horrifié, un bras tendu comme pour se défendre d'un péril menaçant, les yeux dilatés, fixés avec une intensité hypnotique sur quelque chose qui sortait de derrière un divan.

— Qu'y a-t-il ?

Puis Conan aperçut ce que Topal regardait fixement et il sentit sa peau se contracter entre ses épaules puissantes. Une tête monstrueuse sortait de derrière le divan, une tête reptilienne, aussi grosse que celle d'un crocodile, avec des crocs recourbés vers le bas, qui avançaient au-dessus de la mâchoire inférieure. Mais la tête pendait mollement, d'une façon anormale, et les horribles yeux étaient vitreux.

Conan regarda derrière le divan. Un grand serpent gisait là, rendu flasque par la mort, mais un serpent comme il n'en avait encore jamais rencontré au cours de sa vie vagabonde. Il présentait la couleur foncée et glaciale des noires profondeurs de la terre et la teinte de sa peau squameuse était indéfinissable, se modifiant suivant l'angle d'où on le regardait. Une grande blessure au cou indiquait clairement de quoi il était mort.

— Le Reptile ! chuchota Yanath.

— C'est la créature que j'ai sabrée dans l'escalier, grogna Conan. Après avoir suivi notre piste jusqu'à la porte de l'Aigle, ce reptile s'est traîné jusqu'ici pour mourir. Comment les Xotalancas arrivaient-ils à donner des ordres à une telle brute ?

Les Tecuhltlis frissonnèrent et agitèrent la tête.

— Ils l'ont fait sortir des sombres tunnels qui se trouvent sous les catacombes. Ils avaient découvert des secrets inconnus de Tecuhltli.

— Bien ! Maintenant il est mort et s'ils en avaient eu d'autres, ils les auraient amenés avec eux pour cet assaut final. Continuons.

Ils le suivirent sur ses talons comme il marchait à grands pas dans le couloir et poussait la porte ouvragée d'argent à l'autre extrémité.

— Si nous ne trouvons personne à cet étage, dit-il, nous descendrons. Nous allons explorer Xotalanc du

toit jusqu'aux catacombes. Si Xotalanc est identique à Tecuhltli, toutes les salles et les couloirs doivent être éclairés... par l'enfer, qu'est-ce que !...

Ils étaient entrés dans l'immense salle du trône, parfaitement identique à celle de Tecuhltli. Il y avait là la même estrade de jade et les mêmes sièges d'ivoire, divans et tapis, ainsi que des tapisseries aux murs. Aucune colonne sombre, hérissée de points rouges, ne se dressait derrière l'estrade-trône, mais les preuves de la haine féroce qui divisait les deux clans n'en étaient pas pour autant absentes.

Le long du mur derrière l'estrade, couraient des rayonnages protégés par des glaces. Et sur ces rayonnages, des centaines de têtes, alignées et parfaitement conservées, fixaient de leurs yeux morts les trois hommes abasourdis, comme elles regardaient fixement devant elles... les dieux seuls savaient depuis combien de temps... des mois, des années.

Topal murmura un juron, mais Yanath resta silencieux, la lueur folle grandissant dans ses yeux écarquillés. Le visage de Conan s'assombrit ; il savait que la raison des Tlazitlans ne tenait qu'à un fil.

Soudain Yanath pointa un doigt tremblant vers les horribles dépouilles.

— Voici la tête de mon frère ! murmura-t-il. Et voilà celle du plus jeune frère de mon père ! Et celle-là, au-dessus d'eux, celle du fils aîné de ma sœur !

Brusquement, il se mit à pleurer, les yeux secs, avec des sanglots durs et bruyants qui secouaient tout son corps. Il ne quittait pas les têtes du regard. Ses sanglots se firent plus aigus, se transformèrent en un rire effrayant, suraigu, qui, à son tour, se changea en un hurlement insupportable. Yanath était devenu complètement fou.

Conan posa une main sur son épaule et, comme si cet attouchement avait libéré toute la frénésie de son être, Yanath hurla et se retourna pour frapper le Cimmérien de son épée. Conan para le coup et Topal essaya de saisir le bras de Yanath. Mais le dément l'évita et, les lèvres écumantes, enfonça profondément son épée dans le corps de Topal. Celui-ci s'effondra avec un gémissement et Yanath se mit à tourner sur lui-même pendant un instant, comme un derviche

devenu fou, puis il se précipita vers les rayonnages et commença à briser les glaces avec son épée en hurlant des blasphèmes.

Conan bondit derrière lui, essayant de le prendre par surprise et de le désarmer, mais le dément se retourna et porta une estocade vers lui en hurlant comme une âme damnée. Comprenant que le guerrier était devenu fou à jamais, le Cimmérien fit un bond de côté, et comme le maniaque passait près de lui, emporté par son élan, il lui porta un coup qui lui trancha l'os de l'épaule et la poitrine. L'homme tomba mort à côté de sa victime agonisante.

Conan se pencha au-dessus de Topal et vit que l'homme allait rendre son dernier soupir. Il était inutile d'essayer d'étancher le sang qui ruisselait de l'horrible blessure.

— Ton compte est bon, Topal, grogna Conan. Y a-t-il un message pour les tiens ?

— Approche-toi, haleta Topal, et Conan s'exécuta... arrêtant, l'instant suivant, le poignet de Topal prêt à le frapper à la poitrine avec sa dague.

— Crom ! jura Conan. Es-tu devenu fou, toi aussi ?

— Olmec l'a ordonné ! laissa échapper dans un souffle le moribond. J'ignore pourquoi. Comme nous transportions les blessés sur les divans, il me murmura à l'oreille l'ordre de te tuer lorsque nous reviendrions à Tecuhltli.

Et, avec le nom de son clan sur les lèvres, Topal mourut.

Conan fronça les sourcils, intrigué. Toute cette histoire semblait folle. Olmec avait-il perdu la raison, lui aussi ? Tous les Tecuhltlis étaient-ils encore plus fous qu'il ne l'avait pensé ? Avec un haussement d'épaules, il s'éloigna dans le couloir et franchit de nouveau la porte de bronze, laissant les deux Tecuhltlis reposer devant les yeux morts de leurs parents.

Conan n'eut besoin d'aucun guide pour retraverser en sens inverse le labyrinthe qu'ils avaient suivi. Son instinct de la direction le conduisit sans erreur sur le chemin par où ils étaient venus. Il avançait tout aussi prudemment, l'épée à la main, ses yeux scrutant farouchement chaque recoin ou angle obscur ; car c'étaient ses précédents alliés qu'il redoutait à présent,

et non les esprits des Xotalancas défunts.

Il avait traversé le Grand Couloir et pénétrait dans les salles qui leur faisaient suite lorsqu'il entendit quelque chose bouger devant lui... quelque chose qui haletait et soufflait, et se déplaçait avec un étrange bruit sourd, comme si cette chose rampait et se cognait contre les murs. Un moment plus tard, Conan aperçut un homme qui rampait sur le sol flamboyant, dans sa direction... un homme dont la lente progression laissait une large tache sanglante sur le sol derrière lui. C'était Techotl, les yeux déjà vitreux ; le sang ruisselait abondamment et coulait entre ses doigts crispés d'une profonde blessure à la poitrine. Il s'aidait de l'autre main pour se soulever et avancer.

— Conan, s'écria-t-il en suffoquant. Conan ! Olmec a enlevé la femme aux cheveux jaunes !

— C'est donc pour cela qu'il avait dit à Topal de me tuer ! murmura Conan en s'agenouillant auprès de l'homme qui allait bientôt mourir, comme son œil expérimenté l'avait tout de suite vu. Olmec n'est pas aussi fou que je le pensais.

Les doigts tâtonnants de Techotl se tendirent vers le bras de Conan. Au cours de sa vie dépourvue d'amour, passée à Tecuhltli, son admiration et son affection pour les étrangers venus du monde extérieur avaient formé une oasis chaleureuse et humaine, qui l'unissait à une humanité qui faisait totalement défaut chez ses pareils, dont les seules émotions étaient la haine, le plaisir et la cruauté sadique.

— J'ai voulu l'en empêcher, gargouilla Techotl, une mousse sanglante coulant de ses lèvres. Mais il m'a frappé à mort. Il croyait m'avoir tué, mais je suis parti en rampant. Ah, Set, combien de temps ai-je rampé ainsi, pataugeant dans mon propre sang ! Prends garde, Conan ! Olmec a pu préparer une embuscade en prévision de ton retour ! Tue Olmec ! C'est une bête sauvage. Prends Valeria et fuyez tous les deux ! N'ayez crainte de traverser la forêt. Olmec et Tascela ont menti au sujet des dragons. Ils se sont massacrés entre eux, il y a des années de cela, tous, sauf le plus fort. Depuis une douzaine d'années, il ne reste plus qu'un seul dragon. Si tu l'as tué, la forêt ne présente plus aucun danger. C'était le dieu qu'Olmec adorait ; il lui offrait

des sacrifices humains, les hommes très âgés ou très jeunes, jetés du haut des remparts. Hâte-toi ! Olmec a emmené Valeria vers la chambre de...

Sa tête retomba en arrière et il mourut avant qu'elle ne vienne toucher le sol.

Conan se redressa d'un bond, ses yeux comme des charbons ardents. Ainsi, c'était là le jeu joué par Olmec, qui s'était d'abord servi des étrangers pour se débarrasser de ses ennemis ! Il aurait dû comprendre que l'esprit de ce dégénéré à la barbe noire tramait une telle manigance.

Le Cimmérien partit vers Tecuhltli en une course éperdue. Il essaya de calculer le nombre de ses précédents alliés. Seuls vingt et un, en comptant Olmec, avaient survécu à cette diabolique bataille dans la salle du trône. Trois étaient morts depuis, ce qui laissait dix-sept ennemis avec qui compter. Dans sa rage, Conan se sentait capable de venir à bout du clan tout entier avec ses mains nues.

Mais la ruse innée chez lui se réveilla pour mettre un frein à sa rage violente. Il se souvint de l'avertissement de Techotl au sujet de l'embuscade. Il était très plausible que le prince ait pris cette précaution, au cas où Topal n'aurait pu exécuter son ordre. Olmec devait s'attendre à ce qu'il revienne par le même chemin que celui qu'il avait pris pour se rendre à Xotalanc.

Conan leva les yeux vers une fenêtre à tabatière sous laquelle il passait juste à cet instant et il aperçut la lueur blafarde des étoiles. Leur éclat n'avait pas encore commencé à pâlir devant l'aube. Les événements de la nuit s'étaient déroulés en un laps de temps relativement court.

Il s'écarta de son trajet initial et descendit un escalier en colimaçon jusqu'à l'étage inférieur. Il ne savait pas où se trouvait la porte qui conduisait à l'intérieur du château, à cet étage, mais il savait qu'il la trouverait. Comment ferait-il pour forcer les verrous, il ne le savait pas non plus ; il supposait que les portes de Tecuhltli devaient toutes être fermées et verrouillées, même s'il n'y avait pas d'autre raison à cela que les habitudes d'un demi-siècle. Mais il n'y avait rien d'autre à faire que d'essayer.

L'épée à la main, il se hâtait sans bruit à travers un

dédale de pièces et de couloirs, tantôt baignés par la lumière verte, tantôt obscurs. Il devait approcher de Tecuhltli lorsqu'un bruit l'arrêta net. Il le reconnut pour ce qu'il était... un être humain essayant de crier à travers un bâillon. Ce cri venait de quelque part devant lui, sur la gauche. Dans ces couloirs silencieux comme la mort, un bruit si léger pouvait parcourir un long chemin.

Conan changea de direction et essaya de trouver l'origine du son qui se répétait. Au seuil d'une porte, il put contempler une scène étrange. Dans la pièce, une charpente de fer, de faible hauteur, semblable à un chevalet de torture, se trouvait au centre ; là était attachée une forme humaine, sur le dos. La tête reposait sur un lit de pointes de fer, déjà rougies par son sang, là où elles avaient transpercé le cuir chevelu. Un dispositif singulier, semblable à un harnais, était fixé autour de sa tête, bien que la lanière de cuir ne protégeât aucunement son crâne des pointes acérées. Ce harnais était relié par une mince chaîne au mécanisme qui maintenait une énorme boule de fer suspendue au-dessus de la poitrine velue du captif. Aussi longtemps que l'homme pourrait rester immobile, la boule de fer resterait à sa place, au-dessus de lui. Mais lorsque la douleur causée par les pointes de fer l'amènerait à lever la tête, la boule descendrait de quelques pouces vers le bas. Peu à peu les muscles de son cou endolori ne pourraient plus supporter la position anormale de sa tête qui retomberait sur les pointes. Il était clair que la boule finirait par le réduire à l'état de pulpe sanglante, lentement et inexorablement. La victime était bâillonnée, et au-dessus du bâillon, ses grands yeux noirs, bovins, roulaient sauvagement en direction de l'homme qui se tenait sur le seuil, dans un silence abasourdi. L'homme sur le chevalet de torture était Olmec, prince de Tecuhltli.

VI - Les yeux de Tascela

— Pourquoi m'avoir amenée dans cette chambre, pour soigner ma jambe ? demanda Valeria. Ne pouviez-vous le faire tout aussi bien dans la salle du

trône ?

Elle était assise sur un divan, sa jambe blessée allongée, et la femme tecuhltli venait de lui mettre un bandage de soie. L'épée maculée de sang de Valeria était posée sur le divan à son côté.

Elle parlait d'un ton renfrogné. La femme avait effectué ce travail en silence, avec efficacité, pourtant Valeria n'aimait ni l'attouchement prolongé et caressant de ses doigts délicats ni l'expression de ses yeux.

— Ils ont emmené les blessés dans d'autres chambres, répondit la femme avec la voix douce des femmes tecuhltlis qui, cependant, ne reflétait chez elles aucune douceur ni sérénité.

Quelques instants auparavant, Valeria avait vu cette même femme poignarder une femme xotalanca en pleine poitrine et écraser du talon les globes oculaires d'un blessé xotalanca.

— Ils vont transporter les corps de ceux qui sont morts dans les catacombes, ajouta-t-elle, afin que leurs esprits quittent les salles et demeurent là-bas.

— Croyez-vous aux esprits ? demanda Valeria.

— Je sais que l'esprit de Tolkemec hante les catacombes, répondit-elle avec un frisson. Un jour, je l'ai aperçu alors que j'étais agenouillée dans une crypte auprès des ossements d'une reine morte. Il est passé près de moi, sous la forme d'un vieillard à la barbe blanche, aux cheveux flottants, aux yeux lumineux, flamboyant dans les ténèbres. C'était Tolkemec ; je l'avais vu de son vivant, alors que j'étais encore une enfant, et il avait été torturé.

Sa voix se transforma en un chuchotement timide :

— Olmec peut se moquer de moi, mais je sais que l'esprit de Tolkemec demeure dans les catacombes ! Ils disent que ce sont les rats qui rongent la chair sur les os de ceux qui viennent de mourir... mais les esprits mangent la chair. Qui sait ce que...

Elle leva vivement les yeux comme une ombre se projetait sur la couche. Valeria leva la tête et aperçut Olmec qui la contemplait. Le prince avait nettoyé ses mains, son torse et sa barbe du sang qui les avait maculés, mais il n'avait pas revêtu sa robe, et son grand corps et ses membres velus, à la peau brune,

accentuaient l'impression de force bestiale que dégageait sa nature. Ses yeux sombres brûlaient d'un feu plus élémentaire encore, et ses doigts tremblaient légèrement comme ils tiraient sur son épaisse barbe noire.

Il regarda fixement la femme, et elle se leva pour se glisser hors de la pièce. Comme elle franchissait la porte, elle jeta un regard à Valeria par-dessus son épaule, un regard plein d'une dérision cynique et d'une obscène moquerie.

— Elle a mal travaillé, critiqua le prince, en s'approchant du divan et en se penchant sur le pansement. Laissez-moi regarder...

Avec une rapidité surprenante pour un homme de sa corpulence, il s'empara brusquement de l'épée et la jeta à travers la pièce. Son geste suivant fut de la prendre dans ses énormes bras.

Aussi rapide et inattendu que soit ce geste, elle lui répondit presque aussi rapidement ; sa dague apparut dans sa main et elle lui porta un coup mortel à la gorge. Plus par chance que par adresse, il réussit à lui saisir le poignet, et alors commença un sauvage corps à corps. Elle se battait contre lui avec ses poings, ses pieds, ses genoux, ses ongles et ses dents, de toute l'énergie de son corps splendide et avec toute la science du combat qu'elle avait acquise au cours de ses années de vagabondage et de luttes, sur terre comme sur mer. Cela ne lui servit à rien contre la force brutale. Elle perdit sa dague dès le début du corps à corps, et en conséquence se trouva impuissante à infliger une défaite à son gigantesque agresseur.

La flamme dans ses yeux étrangement sombres ne s'altérait pas, et leur expression emplissait Valeria de rage, battue en brèche par le sourire sardonique qui semblait gravé sur la bouche lippue. Ces yeux et ce sourire contenaient tout le cynisme cruel sous-jacent, prêt à exploser, d'une race corrompue et dégénérée, et pour la première fois de sa vie, Valeria eut peur en face d'un homme. C'était comme si elle luttait contre une prodigieuse force élémentaire. Ses bras de fer annihilèrent les efforts de la jeune femme avec une aisance qui l'emplissait de terreur. Il semblait immunisé contre tout mal qu'elle pourrait lui faire. Une

seule fois, lorsqu'elle enfonça sauvagement ses dents blanches dans le poignet, faisant jaillir son sang, il eut une réaction. Et ce fut pour lui assener une claque brutale sur la joue, de sa paume ouverte, si fort que des étoiles jaillirent devant ses yeux et que sa tête roula sur ses épaules.

Sa chemise avait été déchirée durant la lutte, et avec une cruauté cynique, il frotta sa barbe contre ses seins nus, faisant apparaître le sang sur la peau claire, lui arrachant un cri de douleur et de colère outragée. Sa résistance convulsive fut inutile, elle fut écrasée contre la couche, désarmée et haletante, ses yeux levés vers lui, brillant comme les yeux d'une tigresse prise au piège.

Un moment plus tard, il sortait en courant de la chambre, la portant dans ses bras. Elle n'offrait plus de résistance, mais la lueur de ses yeux montrait qu'elle ne se tenait pas pour battue, moralement du moins. Elle n'avait pas essayé de crier. Elle savait que Conan ne se trouvait pas à portée de voix, et il ne lui vint pas à l'esprit qu'un habitant de Tecuhltli oserait s'opposer à son prince. Mais elle remarqua qu'Olmec avançait furtivement, comme pour surprendre un bruit éventuel de poursuite, et il ne retournait pas vers la salle du trône. La portant toujours dans ses bras, il franchit une porte, traversa une autre pièce et se mit à longer un couloir.

Persuadée que quelqu'un pourrait s'opposer à son enlèvement, elle rejeta sa tête en arrière et hurla.

Elle en fut récompensée par un soufflet qui l'assomma à moitié, et Olmec pressa le pas.

Mais son cri s'était répercuté dans le couloir et, tournant la tête, Valeria, malgré les étoiles et les larmes qui l'aveuglaient en partie, vit Techotl courir derrière eux en boitant.

Olmec se retourna en montrant les dents et mit la jeune femme dans une position inconfortable et assurément indigne d'elle, en la prenant sous un de ses énormes bras, comme une enfant, bien qu'elle se tordît et se débattît en vain.

— Olmec ! protesta Techotl. Tu ne peux pas être un tel chien pour oser faire une telle chose ! Cette femme appartient à Conan ! Elle nous a aidés à exterminer les

Xotalancas, et...

Sans un mot, Olmec serra sa main restée libre et de son énorme poing étendit le guerrier blessé sans connaissance à ses pieds. Se penchant, et aucunement gêné par les ruades et les imprécations de sa captive, il tira de son fourreau l'épée de Techotl et lui transperça la poitrine. Puis jetant l'arme, il s'enfuit dans le couloir, sans voir le visage brun d'une femme qui l'épiait, prudemment cachée derrière une tenture. Bientôt Techotl se mit à gémir et à remuer, puis, se relevant avec difficulté, il s'éloigna en chancelant comme un homme ivre en criant le nom de Conan.

Olmec descendit un escalier d'ivoire en colimaçon. Il longea plusieurs couloirs et s'arrêta enfin dans une vaste pièce dont les portes étaient voilées de lourdes tentures, à l'exception d'une seule... une puissante porte de bronze semblable à la porte de l'Aigle, à l'étage supérieur.

Il la désigna du doigt :

— C'est l'une des portes extérieures de Tecuhltli. Pour la première fois depuis cinquante ans elle n'est pas gardée. Nous n'avons plus besoin de gardes à présent, car Xotalanc n'est plus.

— Tu peux remercier Conan et moi-même pour cela, sale chien sanguinaire ! ironisa Valeria, tremblante de rage et de honte devant son impuissance physique. Tu n'es qu'un chien perfide ! Et Conan te tranchera la gorge pour cela !

Olmec ne se fatigua même pas à dire que pour lui la gorge de Conan avait déjà été tranchée, selon l'ordre qu'il avait donné à voix basse. Il était par trop cynique pour s'intéresser aux pensées et aux opinions des autres. Ses yeux brillants comme une flamme dévoraient les étendues de chair blanche et pure généreusement découvertes, là où la chemise et les culottes avaient été déchirées au cours de la lutte.

— Oublie Conan, dit-il d'une voix épaisse. Olmec est le seigneur de Xuchotl. Xotalanc n'est plus. Nous n'avons plus besoin de nous battre. Nous passerons notre temps, à boire et à nous aimer. Et d'abord nous allons boire !

Il s'assit sur une table d'ivoire et l'installa sur ses genoux, tel un satyre à la peau sombre tenant une

blanche nymphe dans ses bras. Négligeant ses jurons qui ne ressemblaient en rien au parler d'une nymphe, il la réduisit à l'impuissance en passant un bras puissant autour de sa taille, pendant qu'il tendait l'autre au-dessus de la table pour s'emparer d'un vase de vin.

— Bois ! ordonna-t-il, le portant à ses lèvres.

Comme elle détournait la tête, le liquide se renversa, piquant ses lèvres et éclaboussant ses seins nus.

— Ton invitée ne semble guère apprécier ton vin, Olmec, fit une voix froide et sardonique.

Olmec se raidit ; la peur apparut dans ses yeux flamboyants. Lentement, il tourna sa lourde tête et fixa Tascela qui se tenait négligemment appuyée contre le chambranle de la porte tendue de rideaux, une main sur sa hanche lisse. Valeria se débattit contre l'étreinte d'acier, et lorsqu'elle rencontra le regard brûlant de Tascela, un frisson glacé parcourut son dos. Des sentiments nouveaux submergèrent l'âme fière de Valeria cette nuit-là. Elle avait récemment appris à avoir peur d'un homme ; maintenant elle savait ce que c'était que d'avoir peur d'une femme.

Olmec restait assis ; immobile, une pâleur grisâtre apparut sur sa peau basanée. Tascela sortit son autre main de derrière son dos et montra un petit récipient en or.

— J'ai eu peur qu'elle n'aime pas ton vin, Olmec, ronronna la princesse. Aussi, j'ai apporté le mien, celui que j'ai emmené avec moi, il y a longtemps de cela, en quittant les rives du lac Zuad... tu me comprends, Olmec ?

Des gouttes de sueur apparurent brusquement sur le front d'Olmec. Ses muscles se relâchèrent et Valeria se dégagea, mettant la table entre eux deux. Mais bien que la raison lui conseillât de se précipiter hors de la pièce, une certaine fascination, qu'elle n'arrivait pas à comprendre, la forçait à rester là, figée, à observer la scène.

Tascela s'avança vers le prince assis, d'une démarche souple et ondulante, qui était une moquerie en soi. Sa voix était douce, odieusement caressante, mais ses yeux étincelaient. Ses doigts délicats caressèrent doucement la barbe.

— Tu es égoïste, Olmec, dit-elle d'une voix

langoureuse. Tu voulais garder ta belle invitée pour toi tout seul, alors que tu savais que je désirais la recevoir chez moi. Tu es très fautif, Olmec !

Le masque tomba pendant un instant ; ses yeux étincelèrent, son visage se tordit et, faisant montre d'une force effrayante, sa main se referma sur la barbe et en arracha une pleine poignée. Cette force anormale était cependant moins terrifiante que la fugitive révélation de la rage démoniaque sous cette apparence aimable.

Olmec se dégagea d'une secousse avec un rugissement et il se mit debout, se balançant comme un ours, ses énormes mains se nouant et se dénouant.

— Chienne ! (Sa voix grondante retentit à travers la pièce.) Sorcière ! Diablesse ! Tecuhltli aurait dû t'égorger, il y a cinquante ans ! Va-t'en ! Je t'ai suffisamment supportée ! Cette fille à la peau blanche m'appartient ! Va-t'en d'ici avant que je te tue !

La princesse éclata de rire et frappa les sillons sanglants de son visage. Son rire était plus dur que le son du silex frappant l'acier.

— Autrefois, tu tenais un autre langage, Olmec, railla-t-elle. Autrefois, dans ta jeunesse, tu me disais des paroles d'amour. Oui, autrefois, il y a des années de cela, tu étais mon amant, et parce que tu m'aimais, tu dormais dans mes bras, sous le lotus enchanté... et ainsi tu plaçais entre mes mains les chaînes qui faisaient de toi mon esclave. Tu sais que tu ne peux pas me résister. Tu sais qu'il me suffit de te fixer dans les yeux, avec la force occulte que m'enseigna un prêtre de Stygie, voilà bien longtemps, pour que tu sois impuissant. Te souviens-tu des nuits passées sous le noir lotus qui frémissait au-dessus de nous, sans être agité par aucune brise terrestre ? Respires-tu à nouveau les parfums qui ne sont pas de cette terre, et qui se glissent et s'élèvent autour de toi comme un nuage pour t'asservir ? Tu ne peux pas lutter contre moi. Tu es mon esclave comme tu le fus ces nuits-là... comme tu le resteras aussi longtemps que tu vivras, Olmec de Xuchotl !

Sa voix avait diminué, réduite à un murmure semblable au clapotis d'un ruisseau s'écoulant à travers la nuit éclairée par les étoiles. Elle s'approcha du

prince et tendit ses longs doigts effilés sur la poitrine immense. Les yeux devinrent vitreux, les grandes mains retombèrent mollement.

Avec un sourire de malice cruelle, Tascela leva la coupe et la porta aux lèvres de l'homme.

— Bois !

Machinalement le prince obéit. Et à l'instant même l'éclat de ses yeux redevint normal et ils furent submergés par la rage, la raison et une peur terrible. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Pendant un instant, il tituba sur ses genoux hésitants, puis il s'effondra lourdement à terre en une masse inerte.

Cette chute sortit Valeria de sa paralysie. Elle bondit vers la porte, mais d'un mouvement qui en aurait remontré à une panthère, Tascela la devança. Valeria la frappa de son poing fermé, et toute la vigueur de son corps souple se trouvait derrière ce coup. Il aurait étendu à terre un homme sans connaissance. Mais d'une légère torsion du buste, Tascela l'évita et saisit le poignet de la pirate. L'instant d'après, la main gauche de Valeria était emprisonnée et, serrant ses deux poignets d'une seule main, Tascela les attacha tranquillement avec une corde qu'elle avait tirée de sa ceinture. Valeria croyait avoir subi l'humiliation extrême, plus tôt dans la nuit, mais sa honte d'avoir été maltraitée par Olmec n'était rien en comparaison des sentiments qu'elle éprouvait maintenant et qui secouaient sa fine silhouette. Valeria avait toujours eu tendance à mépriser les personnes de son sexe ; et il était accablant pour elle de se trouver en face d'une autre femme qui pouvait la manier comme un enfant. Elle n'offrit pratiquement aucune résistance lorsque Tascela la poussa dans un fauteuil et, tirant ses poignets liés, les attacha au bas du fauteuil, entre ses genoux.

Enjambant négligemment Olmec, Tascela se dirigea vers la porte de bronze et tira le verrou, puis elle l'ouvrit violemment, révélant un couloir de l'autre côté.

— Dans ce couloir, fit-elle, s'adressant à sa prisonnière pour la première fois, il y a une porte donnant sur une pièce qui, dans le temps, servait de chambre des tortures. Lorsque nous nous retirâmes à

l'intérieur de Tecuhltli, nous emportâmes avec nous la plupart des instruments qui s'y trouvaient, mais il y avait un appareil trop lourd pour être déplacé. Il est toujours en parfait état de marche. Je pense qu'il convient au moment présent.

Une flamme de terreur grandit dans les yeux d'Olmec. Tascela revint vers lui rapidement, se pencha et le saisit par les cheveux.

— Il n'est paralysé que temporairement, remarqua-t-elle sur le ton de la conversation. Il peut entendre, penser et souffrir... oui, il peut parfaitement souffrir même !

Après cette sinistre observation, elle se dirigea vers la porte, en tirant le corps gigantesque avec une facilité qui fit s'écarquiller les yeux de la pirate. Elle disparut bientôt avec son captif dans une pièce qui s'ouvrait un peu plus loin, d'où, peu après, monta le cliquetis de chaînes d'acier.

Valeria jura et se débattit en vain. Avec ses jambes attachées au fauteuil, les cordes qui l'immobilisaient étaient apparemment indéfaisables.

Tascela revint bientôt, seule ; derrière elle un gémissement étouffé parvint de la chambre. Elle referma la porte mais ne la verrouilla pas. Tascela avait dépassé le stade des habitudes, tout comme elle avait franchi la frontière normale et humaine des autres instincts et émotions.

Valeria resta silencieuse, regardant la femme qui tenait son sort entre ses mains délicates.

Tascela saisit les cheveux blonds de Valeria et força sa tête à se rejeter en arrière, abaissant un regard impersonnel sur son visage. Mais l'éclat de ses yeux noirs n'avait rien d'impersonnel.

— Je t'ai choisie pour un grand honneur, dit-elle. Tu vas rendre sa jeunesse à Tascela. Oh, tu ouvres de grands yeux en entendant cela ! Mon corps a l'apparence de la jeunesse, mais à travers mes veines se glisse le froid de la vieillesse proche, comme je l'ai déjà ressenti un millier de fois auparavant. Je suis vieille, si vieille que je ne me souviens même plus de mon enfance. Mais, jadis, j'ai été une jeune fille, et un prêtre de Stygie m'aima et me révéla le secret de l'immortalité et de la jeunesse éternelle. Il est mort...

aidé par un certain poison. Mais j'ai continué à vivre dans mon palais, sur les rives du lac Zuad et les années ne m'atteignaient pas. Un roi de Stygie me désira enfin, et mon peuple se révolta et m'emmena dans ce pays. Olmec m'a appelée princesse. Mais je ne suis pas de sang royal. Je suis plus grande qu'une princesse. Je suis Tascela, qui va retrouver sa jeunesse grâce à ta propre jeunesse éclatante.

La langue de Valeria se colla à son palais. Elle sentait qu'elle se trouvait devant un mystère plus noir encore que la dégénérescence à laquelle elle s'était attendue.

Tascela détacha les poignets de l'Aquilonienne et la fit se mettre debout. Et ce n'était pas la peur devant la force singulière qui se dissimulait chez la princesse qui faisait de Valeria une captive impuissante et tremblante entre ses mains. Non, c'étaient les yeux brûlants, magnétiques, terribles, de Tascela.

VII - Celui qui venait des ténèbres

— Eh bien ! je suis un Kushite !

Conan abaissa les yeux vers l'homme sur le chevalet de fer.

— Que fais-tu donc sur cette machine ?

Des sons incohérents s'élevèrent, étouffés par le bâillon. Conan se pencha pour le retirer, provoquant un beuglement terrifié chez le prisonnier ; car son geste avait fait brusquement descendre la boule de fer jusqu'à toucher presque sa large poitrine.

— Fais attention, pour l'amour de Set ! implora Olmec.

— Pour quelle raison ? demanda Conan. Crois-tu donc que je me soucie de ce qui peut t'arriver ? Je souhaiterais seulement avoir le temps de m'attarder ici et de regarder cette machine de fer te broyer les intestins. Mais je suis pressé. Où est Valeria ?

— Détache-moi ! le pressa Olmec. Je te dirai tout ce que tu veux !

— Dis-le-moi d'abord.

— Jamais !

Les puissantes mâchoires du prince se serrèrent obstinément.

— Très bien. (Conan s'assit sur un siège avoisinant.) Je la trouverai tout seul, après que tu auras été réduit en bouillie. Je crois pouvoir accélérer le processus en fouaillant le pourtour de ton oreille avec la pointe de mon épée, ajouta-t-il en tendant son arme pour faire un essai.

— Attends ! (Les mots sortirent précipitamment des lèvres cendreuse du prisonnier.) Tascela me l'a enlevée. Je n'ai jamais été autre chose qu'une marionnette entre les mains de Tascela.

— Tascela ? renifla Conan, et il cracha. Comment, cette obscène...

— Non, non ! s'exclama Olmec. C'est pire que ce que tu crois. Tascela est très vieille... vieille de siècles innombrables. Elle retrouve sa jeunesse et une vie nouvelle en sacrifiant de belles jeunes femmes. C'est l'une des raisons qui ont réduit le clan à sa condition présente. Elle va arracher l'essence de la vie de Valeria pour la faire passer dans son propre corps et renaître à une vigueur et à une beauté nouvelles.

— Les portes sont-elles verrouillées ? demanda Conan en tapotant le tranchant de sa lame.

— Oui ! Mais je connais le moyen d'entrer dans Tecuhltli. Nous sommes les seuls, Tascela et moi-même, à le connaître, et elle me croit réduit à l'impuissance, et toi égorgé. Libère-moi et je te jure que je t'aiderai à sauver Valeria. Sans mon aide, tu ne pourras jamais pénétrer dans Tecuhltli, car même si tu me torturais dans le but de me faire avouer ce secret, tu ne pourrais pas le mettre à profit. Détache-moi et nous entrerons secrètement dans Tecuhltli et nous tuerons Tascela avant qu'elle puisse mettre en œuvre sa magie... nous fixer de son regard. Un poignard lancé par-derrière fera l'affaire. J'aurais dû la tuer il y a longtemps de cela, mais je craignais que, sans son aide, les Xotalancas ne l'emportent sur nous. Elle avait également besoin de mon aide ; c'est l'unique raison pour laquelle elle m'a laissé vivre si longtemps. À présent, nous n'avons plus besoin l'un de l'autre, et par conséquent l'un de nous deux doit mourir. Je jure que lorsque nous aurons égorgé cette sorcière, toi et Valeria pourrez partir en toute liberté. Mon peuple m'obéira si Tascela meurt.

Conan se pencha et trancha les liens qui retenaient le prince. Olmec se glissa avec précaution de dessous la grosse boule et se releva, secouant sa tête comme un taureau et grommelant des imprécations, comme il palpait son crâne lacéré. Se tenant ainsi épaule contre épaule, les deux hommes donnaient une formidable image de force primitive. Olmec était aussi grand que Conan, et plus puissant ; mais il y avait quelque chose de repoussant chez le Tlazitlan, quelque chose d'abyssal et de monstrueux qui contrastait défavorablement avec la rudesse compacte du Cimmérien. Conan avait enlevé les restes de sa chemise en lambeaux, imbibée de sang, et il se dressait ainsi avec sa remarquable et impressionnante charpente musclée. Ses puissantes épaules étaient aussi larges que celles d'Olmec, mais plus fines. Son immense poitrine décrivait une courbe encore plus impressionnante qui se terminait sur un ventre plat et dur qui faisait défaut à Olmec, quelque peu obèse. Il aurait pu être l'image même de la force primitive, sculptée dans le bronze. Olmec était plus brun, mais ce n'était pas l'effet du soleil. Si Conan était une figure sortie de l'aube des temps, Olmec était une forme sombre et lourde, sortie des ténèbres précédant l'aube des temps.

— Conduis-moi, ordonna Conan. Et reste devant moi. Je ne te fais guère confiance et je suis capable de terrasser un taureau en le prenant par la queue.

Le précédant, Olmec s'avança d'un pas raide, sa main se contractant légèrement comme il touchait sa barbe arrachée.

Olmec ne conduisit pas Conan vers la porte de bronze que le prince supposait avoir été verrouillée par Tascela, mais dans une certaine salle qui se trouvait en bordure de Tecuhltli.

— Ce secret a été gardé pendant un demi-siècle, dit-il. Même notre propre clan n'en avait pas connaissance, et les Xotalancas ne l'ont jamais appris. C'est Tecuhltli lui-même qui fit construire ce passage secret ; après quoi, il fit égorger les esclaves qui avaient fait ce travail, car il redoutait de se voir chasser un jour de son royaume, la passion de Tascela pour lui s'étant vite transformée en haine. Mais elle découvrit le secret et

lui ferma la porte secrète au nez, un jour qu'il revenait précipitamment d'un raid malheureux, et les Xotalancas le capturèrent et l'écorchèrent vif. Cependant, un jour que je l'espionnais, je la vis entrer dans Tecuhltli par ce chemin, et j'appris ainsi le secret.

Il appuya sur un ornement doré dans le mur et un panneau s'ouvrit, découvrant un escalier d'ivoire qui montait.

— Cet escalier est construit dans le mur, dit Olmec. Il conduit à une tour située au-dessus du toit, et, de celle-ci, d'autres escaliers descendent en serpentant vers les différentes salles. Dépêchons-nous !

— Après toi, camarade, lui renvoya Conan, sarcastique en agitant son épée à large lame.

Olmec haussa les épaules et commença à monter les marches. Conan le suivait de près, et la porte se referma derrière eux. Tout en haut, une grappe de gemmes de feu faisait de l'escalier un puits éclairé par des yeux de dragons au sombre éclat.

Ils montèrent un certain nombre de marches et Conan estima qu'ils se trouvaient au-dessus du quatrième. Alors, ils débouchèrent dans une tour cylindrique. Dans la voûte en forme de coupole étaient enchâssées les grappes de gemmes de feu qui éclairaient l'escalier. À travers des fenêtres aux barreaux d'or, et aux panneaux de cristal, les premières fenêtres qu'il voyait dans Xuchotl, Conan eut un bref aperçu de flèches élevées, de coupoles et de tours, se profilant entre les étoiles. Il voyait les toits de Xuchotl.

Sans regarder par les fenêtres, Olmec s'engagea rapidement dans l'un des nombreux escaliers qui descendaient de la tour. Très vite, cet escalier se changea en un couloir étroit qui serpentait d'une manière tortueuse sur une certaine distance. Il s'arrêtait devant un escalier escarpé qui menait vers le bas. Là Olmec s'arrêta.

S'élevant d'en bas, assourdi, mais aisément reconnaissable, jaillit un hurlement de femme, exprimant l'épouvante, la rage et la honte. Conan reconnut la voix de Valeria.

Distract par une rage soudaine, Conan, se demandant quel péril pouvait arracher un hurlement si perçant des lèvres de Valeria la téméraire, ne fit plus attention à

Olmec. Il le dépassa et se précipita au bas des marches. Son instinct le fit se retourner cependant, juste comme Olmec le frappait de son énorme poing comme avec un maillet. Le coup, féroce et silencieux, visait la nuque de Conan. Mais le Cimmérien se retourna à temps pour recevoir le coup de poing sur le dos. Le choc aurait rompu net les vertèbres d'un homme autre que lui. Conan chancela, lâcha son épée, inutile dans un tel corps à corps, et agrippa le bras tendu d'Olmec, entraînant le prince dans sa chute. Ils tombèrent au bas des marches, accrochés en un tourbillon de membres, de têtes et de corps. Et comme ils tombaient, les doigts de fer de Conan trouvèrent la gorge de taureau d'Olmec et se refermèrent sur elle.

Le corps et l'épaule du barbare étaient engourdis à la suite du coup, véritable marteau d'enclume, assené par le poing énorme d'Olmec, propulsé par le puissant avant-bras, l'épais triceps et la large épaule. Mais cela n'affecta nullement sa férocité. Comme un bouledogue, il s'accrocha farouchement, secoué, battu, heurtant à plusieurs reprises les marches dans cette chute, jusqu'à ce qu'ils roulent tous deux contre une porte aux panneaux d'ivoire, tout en bas, avec une telle force qu'ils la firent voler en éclats et passèrent à travers les débris. Mais Olmec était déjà mort, car les doigts de fer de Conan avaient brisé son cou et achevé le cours de sa vie alors même qu'ils tombaient au bas des marches.

Conan se releva en secouant les éclats de bois de ses puissantes épaules et en essuyant le sang et la poussière de ses yeux.

Il se trouvait dans la grande salle du trône. Quinze personnes se trouvaient dans cette salle. La première qu'il vit fut Valeria. Un curieux autel noir s'élevait devant l'estrade du trône. Disposées autour de celui-ci, sept bougies noires dans des chandeliers d'or envoyaient de lourdes spirales de fumée verte et épaisse, au parfum incommodant. Les volutes se rejoignaient près de la voûte, formant un nuage, une arche de fumée. Sur cet autel était étendue Valeria, entièrement nue, sa chair blanche étincelante formant un contraste violent avec la pierre d'ébène luisante. Elle n'était pas attachée mais complètement allongée sur le dos, ses bras tendus en arrière de sa tête dans

toute leur longueur. À une extrémité de l'autel était agenouillé un jeune homme qui tenait fermement ses poignets. Une jeune femme était agenouillée en face, maintenant ses chevilles. De cette façon, elle ne pouvait ni bouger ni se redresser.

Onze hommes et femmes de Tecuhltli, agenouillés en un demi-cercle silencieux, observaient la scène avec des yeux brûlants et lubriques.

Tascela était accoudée nonchalamment au trône d'ivoire. Des coupes de bronze contenant des encens lançaient leurs volutes autour d'elle ; les mèches de fumée se tordaient autour de ses membres nus, la caressant comme des doigts. Elle ne pouvait rester en place ; elle se mouvait avec un voluptueux abandon, comme si elle éprouvait du plaisir au contact de l'ivoire lisse sur sa chair nue.

Le vacarme de la porte volant en éclats sous le choc des corps ne modifia pas la scène. Les hommes et les femmes agenouillés tournèrent simplement la tête vers le corps de leur prince et l'homme qui se relevait parmi les vestiges de la porte, puis ils regardèrent à nouveau avidement la forme blanche qui se tordait sur l'autel noir. Tascela le regarda insolemment et se renversa sur son siège avec un rire moqueur.

— Chienne !

Conan vit rouge. Ses mains se joignirent, tel un marteau d'acier, comme il avançait vers elle. Au premier pas qu'il fit, il se produisit un cliquetis et l'acier mordit sauvagement sa jambe. Il chancela et faillit tomber, entravé dans sa marche rapide. Les mâchoires d'un piège d'acier s'étaient refermées sur sa jambe ; les dents s'enfoncèrent profondément. Seuls les muscles saillants de son mollet empêchèrent l'os de se briser. L'abominable piège avait jailli sans prévenir du sol aux dalles flamboyantes. Il voyait les fentes, à présent, entre les dalles, là où les griffes d'acier étaient parfaitement dissimulées.

— Imbécile ! dit Tascela en éclatant de rire. Pensais-tu que je ne me tiendrais pas sur mes gardes, dans l'hypothèse de ton retour ? Toutes les portes donnant accès à cette salle sont protégées par de tels pièges. Tiens-toi bien tranquille à présent et regarde pendant que je m'occupe du sort de ta belle amie ! Ensuite je

statuerai sur le tien.

La main de Conan se porta instinctivement à son ceinturon, mais elle ne rencontra qu'un fourreau vide. Son épée se trouvait sur les marches derrière lui. Son poignard était resté là-bas dans la forêt, à l'endroit où le dragon l'avait arraché de sa gueule. Les dents d'acier enfoncées dans sa jambe étaient comme des charbons ardents, mais la douleur n'était pas aussi sauvage que la rage qui tempêtait en lui. Il était pris au piège, comme un loup. S'il avait eu son épée, il se serait tranché la jambe et aurait rampé sur le sol pour égorger Tascela. Les yeux de Valeria se tournaient vers lui en un appel muet et sa propre impuissance envoyait des ondes rouges de folie à travers son cerveau.

Se laissant tomber sur son genou libre, il essaya de glisser ses doigts entre les mâchoires du piège pour les écarter avec sa seule force. Du sang apparut de dessous ses ongles, mais les mâchoires restèrent serrées autour de sa jambe, formant un cercle dont les segments se joignaient parfaitement, de sorte qu'il n'y avait aucun espace entre sa chair déchirée et les dents d'acier. La vue du corps nu de Valeria attisa le feu de sa rage.

Sans lui prêter attention, Tascela se redressa d'une façon languissante sur son siège. Elle parcourut du regard les rangs de ses sujets et demanda :

— Où sont Xamec, Zlanath et Tachic ?

— Ils ne sont pas remontés des catacombes, princesse, répondit un homme. Comme nous tous, ils ont porté les corps des morts dans les cryptes, mais ils ne sont pas revenus. Peut-être ont-ils été surpris par le fantôme de Tolkemec.

— Tais-toi, imbécile ! ordonna-t-elle durement. Ce fantôme n'existe que dans ton imagination.

Elle descendit de son trône tout en jouant avec une fine dague à la garde dorée. Ses yeux brûlaient d'une intensité nulle part égalée de ce côté-ci de l'enfer. Elle s'arrêta devant l'autel et sa voix s'éleva dans le silence tendu.

— Ta vie va me rendre ma jeunesse, femme blanche, dit-elle. Je vais me pencher sur ton sein et poser mes lèvres sur les tiennes, et lentement – ah, lentement ! – enfoncer cette lame dans ton cœur, afin que ta vie, abandonnant ton corps raidi, pénètre dans mon corps,

faisant à nouveau reflourir en moi la jeunesse et la vie éternelles.

Lentement, comme un serpent se lovant au-dessus de sa victime, elle se pencha à travers les volutes de fumée, approcha son visage de la femme à présent immobile qui regardait fixement ses yeux sombres et ardents... des yeux qui s'agrandissaient et s'approfondissaient, flamboyant comme des lunes sombres dans la fumée qui se tordait.

Les gens de Tecuhltli, agenouillés, les mains crispées, retenaient leur respiration, et le seul bruit qu'on entendait était le farouche halètement de Conan qui essayait d'arracher sa jambe à l'étreinte du piège.

Tous les yeux étaient fixés sur l'autel et la blanche silhouette étendue sur celui-ci, et le fracas de la foudre n'aurait sans doute pas réussi à rompre le charme. Pourtant ce fut seulement un faible cri qui brisa la fixité de la scène, faisant se tourner toutes les têtes... un faible cri à faire se dresser les cheveux sur les têtes. Ils regardèrent et ils virent.

Se profilant sur le seuil de la porte à la gauche du trône, se dressait une forme de cauchemar. C'était un homme avec des cheveux blancs en broussaille et une barbe blanche enchevêtrée qui tombait sur sa poitrine. Des guenilles dissimulaient imparfaitement son corps décharné, découvrant des membres à demi nus, à l'aspect étrangement anormal. Sa peau ne ressemblait pas à celle d'un humain ordinaire. Il y avait en elle une suggestion de nature écailleuse, comme si l'homme qui avait une telle peau avait longtemps vécu dans des conditions presque contraires à celles qui sont nécessaires au développement d'une vie ordinaire. Et il n'y avait absolument rien d'humain dans les yeux qui flamboyaient sous ses cheveux blancs enchevêtrés. C'étaient de grands disques étincelants, fixes, lumineux, blanchâtres, qui ne reflétaient aucune émotion humaine, aucune raison. La bouche béait, mais aucune phrase cohérente n'en sortait... seulement un ricanement suraigu.

— Tolkemec ! dit dans un souffle Tascela, livide, tandis que les autres se recroquevillaient, saisis d'horreur. Ce n'était pas un mythe, alors, il ne s'agissait pas d'un fantôme ! Set ! Tu as vécu pendant

douze ans dans les ténèbres ! Douze ans parmi les ossements des morts ! Quelle effroyable nourriture as-tu trouvée ? Quelle folle parodie de vie as-tu bien pu vivre, dans l'obscurité totale de cette nuit éternelle ? Je comprends à présent pourquoi Xamec, Zlanath et Tachic ne sont pas revenus des catacombes... et ne reviendront jamais. Mais pourquoi as-tu attendu si longtemps pour frapper ? Recherchais-tu quelque chose dans les fosses ? Une arme secrète que tu savais cachée là-bas ? Et l'as-tu enfin trouvée ?

Le hideux ricanement fut la seule réponse de Tolkemec comme il bondissait à l'intérieur de la salle, par-dessus le piège secret, placé devant la porte... par hasard, ou bien se souvint-il vaguement des mœurs de Xuchotl. Il n'était pas fou comme un homme peut l'être. Il avait vécu si longtemps séparé des siens qu'il n'était plus humain depuis de nombreuses années. Seul un lambeau intact de souvenir s'était transformé en haine et le désir de vengeance l'avait rattaché au groupe dont il avait été exclu, le maintenant à proximité du peuple qu'il haïssait. Seul ce fil ténu l'avait empêché de se jeter à corps perdu dans les sombres couloirs et dans les vastes étendues du monde souterrain qu'il avait découverts, il y avait très longtemps de cela.

— Tu cherchais quelque chose de caché ! chuchota Tascela en reculant. Et tu l'as trouvé ! Tu t'es souvenu de la discorde ! Après toutes ces années passées dans les ténèbres, tu t'es souvenu !

Car la maigre main de Tolkemec brandissait à présent une curieuse baguette vert de jade, terminée par une protubérance rouge qui avait la forme d'une grenade. Tascela se jeta de côté lorsqu'il pointa cette baguette dans sa direction. Un rayon de feu rouge jaillit de la grenade. Il manqua Tascela, mais la femme qui maintenait les chevilles de Valeria se trouvait sur son trajet. Le rayon l'atteignit entre les épaules. Il y eut un crépitement et le rayon de feu jaillit de son sein et frappa l'autel, produisant une pluie de petites étincelles bleues. La femme s'effondra, se desséchant comme une momie.

Valeria roula de l'autre côté de l'autel et s'élança à quatre pattes vers le mur opposé. Car l'enfer venait de

se déchaîner dans la salle du trône du défunt Olmec.

L'homme qui avait maintenu les mains de Valeria fut le suivant à mourir. Il se détourna pour fuir, mais avant qu'il ait pu faire une demi-douzaine de pas, Tolkemec, avec une agilité effrayante pour un tel corps, bondit pour lui barrer le chemin. De nouveau le rayon de feu rouge jaillit et le Tecuhltli roula à terre, sans vie, alors que le rayon achevait sa course dans une explosion d'étincelles bleues en frappant l'autel.

Alors commença le massacre. Hurlant comme des déments, les gens voulurent sortir précipitamment de la salle, se bousculant entre eux, et trébuchant. Et Tolkemec bondissait et gambadait parmi eux, apportant la mort. Ils ne purent s'échapper par les portes ; car, apparemment, le métal des portails servit, comme l'autel à la pierre veinée de métal, à compléter le circuit. La puissance infernale jaillissait de la baguette magique que l'ancien brandissait dans sa main. Lorsqu'il tenait un homme ou une femme entre lui et une porte ou l'autel, celui-ci ou celle-ci mourait à l'instant même. Il ne choisissait pas de victimes en particulier. Il les frappait comme elles se présentaient ; ses guenilles flottaient sur ses membres emportés dans un tourbillon sauvage et les échos sonores de son ricanement à travers la pièce couvraient les hurlements. Les corps tombaient comme des feuilles mortes autour de l'autel et devant les portes. De désespoir, un guerrier se précipita sur lui en brandissant un poignard, et s'effondra avant d'avoir pu frapper. Les autres ressemblaient à un troupeau devenu fou furieux, ne songeant même pas à résister, sans aucune chance d'en réchapper.

Le dernier Tecuhltli, à l'exception de Tascela, était tombé lorsque la princesse accourut vers le Cimmérien et la jeune fille qui s'était réfugiée auprès de lui. Tascela se baissa et toucha le sol, appuyant sur un dessin qui s'y trouvait. Aussitôt les mâchoires de fer relâchèrent le membre qui saignait et se renfoncèrent dans le sol.

— Tue-le si tu le peux ! souffla-t-elle, lui plaçant un lourd poignard dans la main. Je ne peux lui opposer aucune magie !

Avec un grognement, il dépassa la femme d'un

bond, sans se soucier de sa jambe déchirée dans son désir ardent de se battre. Tolkemec arrivait dans sa direction, ses étranges yeux en feu, mais il hésita en voyant le reflet du poignard dans la main de Conan. Alors commença un jeu cruel. Tolkemec cherchait à tourner autour de Conan et à tenir le barbare entre lui et l'autel, ou une porte de métal, pendant que Conan cherchait à lui échapper et à enfoncer son poignard droit au but. Les femmes observaient la scène, tendues, retenant leur souffle.

Il n'y avait plus aucun bruit, à l'exception du frémissement et du frottement des pieds se déplaçant rapidement. Tolkemec ne faisait plus de bonds et de cabrioles. Il voyait qu'il se trouvait confronté à un adversaire qui n'avait rien de commun avec les gens qui étaient morts en hurlant et en s'enfuyant. Dans la flamme primitive des yeux du barbare, il lisait une intention mortelle, semblable à la sienne. Ils se déplaçaient d'avant en arrière et lorsque l'un bougeait, l'autre bougeait également, comme si des fils invisibles les liaient l'un à l'autre. Mais insensiblement Conan se rapprochait de son adversaire. Déjà les muscles noueux de ses cuisses commençaient à se fléchir pour un bond, lorsque Valeria poussa un cri. Pendant un court instant, une porte de bronze se trouva dans le prolongement du corps en mouvement. La ligne rouge jaillit, brûlant le flanc de Conan comme il se jetait sur le côté, et alors même qu'il bondissait, il lança son poignard. Le vieux Tolkemec s'effondra, touché pour de bon enfin, la garde du poignard saillant de sa poitrine, encore vibrante.

Tascela bondit... non pas vers Conan, mais vers la baguette qui brillait faiblement sur le sol, telle une chose vivante. Mais comme elle s'élançait, Valeria fit de même, avec à la main une dague prise sur le cadavre d'un homme ; et la lame, enfoncée de toute la force des muscles de la femme pirate, empala la princesse de Tecuhltli de sorte que la pointe ressortit entre ses seins. Tascela ne poussa qu'un seul cri et s'écroula, morte. Valeria repoussa le corps du talon.

— Je devais absolument accomplir ce geste, pour le respect de moi-même ! haleta Valeria en enjambant le corps flasque.

— Eh bien ! Ceci met fin à la discorde des deux clans, grommela-t-il. Nous avons eu une nuit infernale ! Où ces gens peuvent-ils bien garder leur nourriture ? Je suis affamé.

— Ta jambe a besoin d'être soignée.

Valeria déchira une longueur de tissu à une tenture et la noua autour de sa taille, puis elle confectionna des bandes plus petites qu'elle attacha efficacement autour du membre blessé.

— Je peux marcher avec cette jambe, l'assura-t-il. Allons-nous-en. C'est l'aube à l'extérieur de cette ville infernale. J'en ai assez de Xuchotl. C'est une bonne chose que cette race soit exterminée. Je n'ai plus aucune envie de leurs maudits joyaux. Ils pourraient être hantés.

— Il y a suffisamment de butin de par le vaste monde pour toi et moi, dit-elle en se redressant, grande et splendide, devant lui.

La vieille flamme réapparut dans les yeux de Conan, et cette fois elle ne résista pas comme il la prenait violemment dans ses bras.

— Il y a un long chemin d'ici jusqu'à la côte, dit-elle bientôt, retirant ses lèvres des siennes.

— Quelle importance ? dit-il en éclatant de rire. Il n'y a rien que nous ne puissions conquérir. Nous nous trouverons sur le pont d'un navire avant que les Stygiens n'ouvrent leurs ports aux vaisseaux marchands. Et alors nous montrerons au monde ce que piller veut dire !

Chapitre II

Les bijoux de Gwahlur

La liaison nouée entre Conan et Valeria ne dure pas longtemps ; peut-être est-ce dû au fait que chacun d'eux insiste pour être le « patron ». Quoi qu'il en soit, ils se séparent : Valeria s'en retourne vers la mer, et Conan part tenter sa chance dans les royaumes noirs. Apprenant l'existence des « Dents de Gwahlur », une fortune inestimable en bijoux anciens, cachés quelque part dans le royaume de Keshan, il vend ses services à l'irascible roi de Keshan, entraînant ses armées et les préparant à la guerre contre le royaume voisin de Punt.

I - Les chemins de l'intrigue

Les falaises s'élevaient à pic au-dessus de la jungle, véritables remparts de pierre se dressant vers le soleil levant, brillant de reflets bleu de jade et rouge sombre, s'infléchissant au loin, vers l'est et l'ouest, au-dessus de l'océan mouvant, vert émeraude, de ramures et de feuillages. Elle semblait infranchissable, cette barrière gigantesque avec ses murailles escarpées de roches dures dans lesquelles de petits morceaux de quartz scintillaient d'une manière éclatante dans la lumière du soleil. Mais l'homme qui tentait cette escalade dangereuse était déjà parvenu à mi-course du sommet.

Il faisait partie d'une race d'hommes des collines, habitués à escalader les massifs réputés imprenables, et c'était un homme d'une force et d'une agilité inhabituelles. Il portait pour seul vêtement des culottes de soie rouge, courtes, et ses sandales étaient suspendues dans son dos, pour ne pas le gêner, tout comme l'étaient son épée et son poignard.

L'homme, puissamment bâti, avait la souplesse d'une panthère. Sa peau était bronzée par le soleil, sa chevelure noire retenue par un bandeau d'argent passé autour de ses tempes. Ses muscles de fer, ses yeux vifs et ses pieds assurés lui étaient d'un grand secours ici, car c'était le moment ou jamais d'éprouver ces qualités au cours de cette escalade. À une distance égale au-dessus de lui le rebord des falaises se profilait sur le ciel matinal.

Il s'activait comme quelqu'un qui doit faire vite ; pourtant il était obligé d'aller à la vitesse d'un escargot sur un mur. Ses mains et ses pieds trouvaient à tâtons des niches et des saillies rocheuses, au mieux des prises précaires, et parfois, il n'était plus accroché que par les ongles. Cependant, il continuait à monter, se tendant, se tordant et luttant pour chaque pouce. Par instants, il s'arrêtait pour reposer ses muscles endoloris et, essuyant la sueur de ses yeux, il tournait sa tête pour contempler d'un œil perçant la jungle qu'il dominait, examinant avec minutie l'étendue verte, à la recherche d'un indice de mouvement ou de vie humaine.

Le sommet n'était plus très éloigné au-dessus de lui à présent et il aperçut, à quelques pieds à peine au-

dessus de sa tête, une ouverture dans la pierre nue. Un instant plus tard, il l'avait atteinte... c'était une petite anfractuosité, à peine creusée dans la roche. Comme sa tête s'élevait à sa hauteur, il grogna. Il se cramponna, prenant appui des coudes sur le rebord. La caverne était si étroite qu'elle formait à peine une niche, mais elle était suffisante pour contenir un occupant. Une momie brune et ratatinée, les jambes croisées et les bras pli s sur sa poitrine desséchée, la tête ridée inclinée, était assise dans la petite caverne. Les membres étaient maintenus en place par de grossières lanières qui étaient devenues de simples filaments pourris. Si la momie avait jamais eu des vêtements, les ravages du temps les avaient réduits depuis longtemps à l'état de pouss re. Mais, serré entre les bras croisés et la poitrine desséchée, il y avait un rouleau de parchemin, jauni par le temps, qui avait pris la couleur du vieil ivoire.

Le grimpeur allongea le bras et prit le cylindre. Sans le regarder, il le glissa dans sa ceinture et se hissa jusqu'à ce qu'il se tienne debout à l'entrée de la niche. Un saut à la verticale et il agrippa le rebord de la falaise, puis il se hissa une nouvelle fois vers le haut, escaladant le rebord presque d'un même mouvement.

Là, il s'arrêta un instant pour se reposer, haletant, et il regarda au bas de l'autre versant.

C'était comme s'il regardait à l'intérieur d'un immense bol, bordé par un mur circulaire de pierre. Le fond de ce bol était couvert d'arbres et de végétation touffue, bien qu'en aucun endroit elle n'atteignît la densité de la jungle qui se trouvait de l'autre côté. Les falaises couraient tout autour de ce bol, sans une seule faille, à la même hauteur. C'était un caprice de la nature qui ne devait sans doute pas avoir son pareil dans le monde : un vaste amphithéâtre naturel, un fragment de plaine circulaire recouverte par la forêt, de trois ou quatre milles de diamètre, séparé du reste du monde, confiné à l'intérieur de cet anneau de falaises-murailles.

Mais l'homme au sommet des falaises ne perdit pas de temps à s'émerveiller devant cette curiosité topographique. Avec une ardeur intense, il fouilla du regard le faîte des arbres au-dessous de lui et laissa

échapper un profond soupir lorsqu'il aperçut le reflet lumineux des coupoles de marbre au milieu du feuillage vert scintillant. Ainsi, ce n'était pas un mythe ; là en bas se trouvait le palais fabuleux et abandonné d'Alkmeenon.

Conan le Cimmérien, qui avait récemment hanté les îles Baracha, la Côte Noire et de nombreuses autres contrées où la vie était violente et sauvage, était venu dans le royaume de Keshan, attiré par l'appât d'un trésor fabuleux qui éclipsait même les richesses accumulées des rois de Turan.

Keshan était un royaume barbare qui se trouvait aux confins orientaux de Kush, là où les vastes prairies se perdent dans des forêts s'étendant depuis le sud. Ses habitants appartenaient à une race mélangée, dont la noblesse de couleur foncée régnait sur une population composée pour la plupart de Noirs purs. Les dirigeants – princes et grands-prêtres – prétendaient descendre d'une race blanche qui, au cours d'un âge mythique, avait régné sur un royaume dont la capitale était Alkmeenon. Des légendes, se contredisant entre elles, cherchaient à expliquer la disparition finale de cette race et l'abandon de la ville par les survivants. Tout aussi imprécis étaient les récits concernant les Dents de Gwahlur, le trésor d'Alkmeenon. Mais ces légendes brumeuses avaient suffi pour que Conan vienne à Keshan, parcourant des distances considérables de plaines, de jungles traversées de rivières et de montagnes.

Il avait rallié Keshan, lui-même considéré comme un royaume mythique par de nombreuses nations nordiques et occidentales, et il en avait suffisamment appris pour que soient confirmées les rumeurs de ce fameux trésor que l'on appelait les Dents de Gwahlur. Quant à leur cachette, il n'avait pu l'apprendre et il avait dû faire face à la nécessité d'expliquer sa présence à Keshan. Les étrangers n'étaient pas très bien accueillis ici.

Mais il ne fut pas embarrassé pour si peu. Avec une froide assurance, il fit ses offres aux grands seigneurs, infatués d'eux-mêmes, couverts de plumes et méfiants à l'égard de cette cour à la magnificence barbare. Il était un mercenaire. Il était venu à Keshan à la

recherche d'un emploi. Pour un salaire donné, il entraînerait les armées et les mènerait contre Punt, leur ennemi héréditaire, dont les récents succès sur les champs de bataille avaient provoqué la colère du roi de Keshan.

Cette proposition n'était pas aussi audacieuse qu'elle pouvait paraître. La renommée de Conan l'avait précédé, parvenant même jusqu'à la lointaine Keshan ; ses exploits de capitaine des corsaires noirs, ces loups des côtes septentrionales, avaient fait connaître, admirer et redouter son nom d'un bout à l'autre des royaumes noirs. Il ne refusa pas de passer les épreuves imaginées par les seigneurs à la peau brune. Les escarmouches incessantes, le long de la frontière, fournirent au Cimmérien de nombreuses occasions de prouver son habileté dans les corps à corps. Sa férocité téméraire fit impression sur les seigneurs de Keshan, déjà instruits de sa réputation de meneur d'hommes et l'avenir s'annonçait favorablement. Tout ce que Conan désirait en secret, c'était de pouvoir demeurer à Keshan assez longtemps pour trouver l'endroit où étaient cachées les Dents de Gwahlur. C'est alors que Thutmekri se présenta à Keshan à la tête d'une ambassade du royaume de Zembabwei.

Thutmekri était un Stygien, aventurier et fripon, dont l'habileté l'avait recommandé aux deux rois du grand royaume hybride marchand qui se trouvait à de nombreux jours de marche vers l'est. Lui et le Cimmérien se connaissaient depuis longtemps et ne s'aimaient pas. Thutmekri avait fait une proposition identique au roi de Keshan et elle concernait également la conquête de Punt... lequel royaume, se trouvant à l'est de Keshan, comme par hasard, avait récemment expulsé les marchands zembabwans et incendié leurs forteresses.

Son offre l'emporta, même sur le prestige de Conan. Il s'engageait à envahir Punt par l'est, avec une armée de lanciers noirs, d'archers shémites et de mercenaires, et à aider le roi de Keshan à annexer le royaume adverse. Les généreux rois de Zembabwei souhaitaient seulement avoir le monopole des marchés commerciaux sur Keshan et ses royaumes vassaux... et, en gage de bonne foi, quelques-unes des Dents de

Gwahlur. Celles-ci ne seraient aucunement employées à un bas usage, s'empressa d'expliquer Thutmekri aux chefs méfiants : elles seraient placées dans le temple de Zembabwei, auprès des idoles d'or accroupies de Dagon et de Derketo, hôtes sacrés du sanctuaire inviolable du royaume, afin de sceller l'accord entre Keshan et Zembabwei. Cet exposé amena un rictus sur les lèvres cruelles de Conan.

Le Cimmérien n'essaya pas de rivaliser avec les ruses et les intrigues de Thutmekri et de son associé shémite, Zargheba. Il savait que si Thutmekri arrivait à ses fins il exigerait le bannissement de son rival sur l'heure. Il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire : trouver les bijoux avant que le roi de Keshan ne se décide à déguerpir avec. Mais dans l'intervalle, Conan acquit la conviction que les bijoux n'étaient pas cachés dans Keshia, la cité royale, qui était un essaim de huttes recouvertes de chaume, entourant un rempart de boue qui délimitait un palais de pierre, de boue séchée et de bambou.

Alors qu'il fulminait, impatient et nerveux, le grand-prêtre Gorulga annonça que, avant de prendre toute décision, ils devaient consulter la volonté des dieux au sujet de l'alliance proposée avec Zembabwei et du gage des bijoux considérés depuis longtemps comme sacrés et inviolables. L'oracle d'Alkmeenon devait être interrogé.

Cette déclaration fit sensation et les langues allèrent bon train dans le palais et dans les huttes en forme de ruches. Car les prêtres ne s'étaient pas rendus à la cité silencieuse depuis plus d'un siècle. L'oracle, racontait-on, était la princesse Yelaya, dernière dirigeante d'Alkmeenon, qui était morte dans le plein éclat de la jeunesse et de la beauté et dont le corps était miraculeusement resté intact à travers les siècles. Autrefois, les prêtres se rendaient périodiquement dans la ville morte, et elle leur enseignait la sagesse. Le dernier prêtre à être allé consulter l'oracle était un homme pervers qui avait voulu dérober les pierres curieusement taillées, appelées les Dents de Gwahlur. Mais un destin fatal s'était abattu sur lui dans le palais abandonné, d'où ses serviteurs s'étaient enfuis pour raconter des histoires terrifiantes qui avaient, pendant

plus d'un siècle, tenu les prêtres terrifiés à l'écart de la cité et de l'oracle.

Mais Gorulga, l'actuel grand-prêtre, confiant dans sa propre intégrité, annonça qu'il se rendrait à Alkmeenon avec une poignée de fidèles pour renouer avec l'antique tradition. Dans l'excitation, les langues se délièrent imprudemment et Conan surprit le renseignement qu'il avait cherché à découvrir depuis des semaines... Le bavardage entendu par hasard d'un prêtre de rang inférieur amena le Cimmérien à se glisser furtivement hors de Keshia, la nuit précédant le jour où les prêtres se mettraient en route pour Alkmeenon.

Galopant aussi rapidement qu'il le pouvait pendant une nuit et un jour, puis une autre nuit, il parvint, à l'aube naissante, au pied des falaises d'Alkmeenon qui se dressaient dans la partie sud-ouest du royaume, au milieu de jungles désertes, qui étaient tabous pour le commun des mortels. Seuls les prêtres osaient approcher la vallée morte à moins de quelques milles. Et aucun prêtre n'était entré dans Alkmeenon depuis un siècle.

Aucun homme n'avait jamais gravi les falaises, disaient les légendes, et seuls les prêtres connaissaient l'entrée secrète qui conduisait à la vallée. Conan ne perdit pas son temps à la chercher. Les pentes escarpées qui effrayaient tant les peuplades des contrées noires, cavaliers et habitants des plaines et des forêts plates, n'étaient pas inaccessibles pour un homme né dans les collines déchiquetées de Cimmérie.

À présent, du haut des falaises, il regardait au fond de la vallée circulaire et se demandait quel fléau, guerre ou superstition, avait poussé les membres de cette antique race blanche à désertir leur place forte pour se mêler aux tribus noires qui les environnaient et pour être absorbés par elles.

Cette vallée avait été leur citadelle. Là-bas s'élevait le palais, dans lequel seules demeuraient la famille royale et sa cour. La véritable cité se trouvait en dehors des falaises. Les masses mouvantes de la jungle verte en cachaient les ruines. Mais les coupoles qui brillaient au milieu des feuillages au-dessous de lui étaient les flèches intactes du palais royal d'Alkmeenon qui avait

défié les siècles corrodants.

Balançant une jambe par-dessus le rebord, il se mit à descendre rapidement le versant intérieur. La paroi de la falaise de ce côté-ci était plus accidentée, mais beaucoup moins escarpée. En moins de la moitié du temps qu'il avait mis pour gravir la paroi externe, il se laissa glisser jusqu'au fond de la vallée couverte de végétation.

Une main posée sur son épée, il regarda autour de lui. Il n'y avait aucune raison de supposer que les hommes mentaient lorsqu'ils disaient qu'Alkmeenon était abandonnée et déserte, seulement habitée par les fantômes du passé révolu. Mais Conan était méfiant par nature et il resta sur ses gardes. Le silence était celui des origines ; pas une feuille ne tremblait sur sa branche. Lorsqu'il se pencha pour regarder prudemment en dessous des arbres, il n'aperçut que les alignements des troncs, dressés au loin dans l'obscurité bleutée des bois profonds.

Néanmoins, il s'avança avec circonspection, l'épée à la main, les yeux constamment en mouvement scrutant les ombres de chaque côté, d'un pas souple, ne faisant aucun bruit sur le tapis de verdure. Il apercevait tout autour de lui les vestiges d'une civilisation antique ; des fontaines de marbre, silencieuses et tombant en ruine, s'élevaient au milieu de bosquets d'arbres élancés dont la disposition était trop symétrique pour être le résultat d'un hasard de la nature. La végétation de la forêt et les broussailles avaient envahi les bosquets au tracé régulier, mais leurs contours étaient encore visibles. De larges allées fuyaient sous les arbres, l'herbe poussait à travers les dalles brisées. Il entrevit des murs aux faîtes décorés, des pans de mur sculptés qui avaient dû soutenir autrefois des pavillons de plaisir.

Devant lui, parmi les arbres, les dômes étincelaient et les contours de l'édifice qui les supportait devinrent plus distincts comme il avançait. Se frayant bientôt un chemin à travers un rideau de vigne sauvage entrelacée, il déboucha dans un espace relativement découvert, où les arbres étaient plus dispersés et non recouverts par la végétation. Et il aperçut alors devant lui le vaste portique du palais, soutenu par des

colonnes.

Comme il gravissait les larges marches de marbre, il remarqua que le bâtiment était bien mieux conservé que les constructions mineures qu'il avait entrevues.

Les murs épais et les piliers massifs semblaient trop solides pour s'écrouler sous les assauts du temps et des éléments. Le même calme enchanté recouvrait tout l'édifice. Le bruit de ses pieds sandalés sur le sol, aussi léger que la course furtive d'un chat, résonnait étonnamment au milieu du silence.

Quelque part dans ce palais se trouvait l'effigie ou la statue qui, dans le passé, avait servi d'oracle aux prêtres de Keshan. Et quelque part dans ce palais, à moins que ce prêtre imprudent n'ait raconté des mensonges, était caché le trésor des rois oubliés d'Alkmeenon.

Conan pénétra dans une large et haute salle bordée d'immenses colonnes entre lesquelles s'ouvraient des arches dont les portes avaient depuis longtemps disparu, rongées par l'érosion. Il traversa cette salle plongée dans la pénombre et à l'autre extrémité franchit une grande porte de bronze à double battant qui était entrebâillée, comme elle avait dû le rester pendant des siècles. Il déboucha dans une vaste salle au toit en coupole qui avait dû servir de salle d'audience aux rois d'Alkmeenon.

Elle était de forme octogonale et la grande coupole vers laquelle s'infléchissait le haut plafond avait manifestement été éventrée, car la salle était beaucoup plus éclairée que le couloir qui y conduisait. À l'autre bout s'élevait une estrade aux larges marches de lapis-lazuli et sur cette estrade se dressait un fauteuil imposant avec des bras décorés et un haut dossier qui autrefois devait sans doute supporter un baldaquin tendu d'or. Conan poussa un grognement sonore et ses yeux s'allumèrent. Le trône d'or d'Alkmeenon, mentionné par les légendes immémoriales ! Il l'estima d'un œil expert. Le trône représentait une fortune par lui-même, à la condition qu'il puisse être déplacé. Son imagination s'enflamma et brûla d'impatience. Ses doigts le démangeaient, désireux de se plonger parmi les gemmes décrites par les conteurs sur les places du marché de Keshia, qui ne faisaient que répéter des

histoires transmises de bouche à oreille à travers les siècles... Des bijoux qui n'avaient pas leurs pareils dans le monde entier, des rubis, des émeraudes, des diamants, des sanguines, des opales, des saphirs, tout le butin de l'ancien monde.

Il s'était attendu à trouver l'effigie-oracle installée sur le trône, mais comme elle n'y était pas, elle devait se trouver dans une autre partie du palais, si elle existait vraiment. Mais, depuis qu'il était arrivé à Keshan, tant de mythes s'étaient révélés être des réalités qu'il ne doutait plus de trouver une effigie ou une statue, sous quelque forme que ce soit.

Derrière le trône se trouvait une étroite entrée voûtée qui devait avoir été dissimulée par des tentures du temps de la splendeur d'Alkmeenon. Il y jeta un coup d'œil et vit que ce passage conduisait à une alcôve, vide, dans laquelle donnait un couloir étroit qui partait à angle droit. Il alla reconnaître une autre entrée à la gauche du dais. Celle-là, à la différence des autres, était pourvue d'une porte. Et ce n'était pas une porte ordinaire. Les battants étaient du même riche métal que le trône, ciselé de curieuses arabesques.

Quand il la toucha, elle s'ouvrit si facilement que ses gonds auraient pu avoir été huilés récemment. Il regarda fixement devant lui.

La pièce était carrée, de petites dimensions, et ses murs de marbre s'élevaient jusqu'à un plafond décoré, marqueté d'or. Des frises dorées couraient du bas des murs jusqu'au plafond et il n'existait pas d'autre porte que celle par où il était entré. Mais il ne fit qu'enregistrer tous ces détails. Car toute son attention se concentrait sur la forme étendue sur une estrade d'ivoire devant lui.

Il s'était attendu à trouver une statue, sculptée avec tout le savoir-faire d'un art oublié. Mais aucun artiste n'aurait pu reproduire la perfection qui se trouvait devant lui.

Ce n'était pas une effigie de pierre, de métal ou d'ivoire. C'était un véritable corps de femme et Conan ne pouvait même pas deviner par quel art mystérieux les anciens avaient préservé pendant tant de siècles ce corps des atteintes du temps. Même les vêtements dont elle était revêtue étaient intacts... Et Conan se

renfroigna en notant ce détail, vaguement mal à l'aise au fond de lui-même. Les artifices qui avaient conservé le corps n'auraient pas dû faire de même pour les vêtements. Pourtant c'était bien le cas... Des plaques pectorales d'or incrustées de petites pierres précieuses en cercles concentriques, des sandales dorées, et une courte tunique de soie retenue par une ceinture ornée de gemmes. Ni les vêtements, ni le métal précieux ne présentaient le moindre signe de décadence.

Yelaya était d'une froide beauté, même dans la mort. Son corps ressemblait à de l'albâtre, mince et encore voluptueux ; une grosse gemme rouge étincelait au milieu du sombre flot de ses cheveux.

Conan resta debout, les sourcils froncés à contempler le corps, puis il frappa l'estrade de son épée. L'éventualité d'une cachette contenant le trésor lui était venue à l'idée, mais il n'obtint qu'un son plein. Il se retourna et arpenta la pièce, indécis. Où devait-il chercher en premier, avec le temps limité dont il disposait ? Selon le prêtre dont il avait surpris le bavardage auprès d'un courtisan, le trésor était caché dans le palais. Mais celui-ci était immense. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de se cacher jusqu'à ce que les prêtres soient venus puis repartis, pour ensuite reprendre ses recherches. Mais il y avait de grandes chances pour qu'ils emmènent les bijoux avec eux lorsqu'ils s'en retourneraient à Keshia. Car il était convaincu que Thutmekri avait corrompu Gorulga.

Connaissant l'homme, Conan pouvait prévoir les plans de Thutmekri. Il savait parfaitement que c'était lui qui avait proposé la conquête de Punt aux rois de Zembabwei, mais aussi que cette conquête n'était qu'une première approche de leur véritable but : s'emparer des Dents de Gwahlur. Ces rois avisés voulaient avoir la preuve que le trésor existait vraiment avant de faire un seul mouvement. Les bijoux que Thutmekri demandait en gage l'apporteraient.

Une fois en possession de cette preuve, les rois de Zembabwei se manifesteraient. Punt serait envahi à la fois par l'est et par l'ouest, mais les Zembabwans veilleraient à ce que les Keshani fassent les plus grands frais de cette guerre et ensuite, lorsque Punt et Keshan seraient épuisés par les combats, les Zembabwans

écraseraient les deux peuples, pilleraient Keshan et prendraient le trésor de force, même s'ils devaient détruire chaque maison et torturer chaque être humain du royaume.

Mais il y avait une autre possibilité : si Thutmekri arrivait à s'emparer du magot caché, il pourrait bien tromper ses employeurs, voler les bijoux pour son propre compte et décamper en laissant les émissaires Zembabwans se débrouiller seuls.

Conan estimait que cette consultation de l'oracle n'était qu'une ruse afin d'amener le roi de Keshan à accepter la demande de Thutmekri... Car il n'avait jamais douté un seul instant que Gorulga était aussi perfide et retors que tous les autres filous mêlés à cette gigantesque escroquerie. Conan n'avait pas approché le grand-prêtre lui-même, parce que dans ce petit jeu de la corruption il n'aurait eu aucune chance contre Thutmekri, et essayer de le corrompre aurait été faire directement le jeu du Stygien. Gorulga pouvait dénoncer le Cimmérien au peuple, se faire une réputation d'homme intègre et du même coup débarrasser Thutmekri de son rival. Il se demanda par quel moyen Thutmekri avait soudoyé le grand-prêtre et, à vrai dire, quel pot-de-vin pouvait être offert à un homme qui avait à sa portée le plus grand trésor existant au monde.

En tout cas, il était sûr que l'oracle dirait que, selon la volonté des dieux, Keshan devrait accéder aux demandes de Thutmekri et il était sûr, également, que l'oracle glisserait quelques remarques acérées sur son compte personnel. Après cela, Keshia deviendrait une ville trop brûlante pour le Cimmérien et, pour cette raison, Conan n'avait pas prévu de revenir lorsqu'il avait quitté la ville de nuit.

La salle aux oracles ne renfermait aucun indice susceptible de le guider. Il revint vers la grande salle du trône et toucha celui-ci de la main. Il était lourd, mais il parvint à le renverser. Le sol en dessous, une estrade de marbre, ne contenait aucune cache. À nouveau il examina l'alcôve. Il s'en tenait à l'idée d'une crypte secrète près de la chambre aux oracles. Il se mit à sonder méthodiquement les murs et bientôt l'une des parois rendit un son creux à ses coups, face à

l'ouverture de l'étroit couloir. Regardant attentivement, il s'aperçut que l'écart entre la plaque de marbre à cet endroit et la suivante était plus large que les autres. Il inséra la pointe de son poignard et força.

Silencieusement le panneau s'ouvrit, ne démasquant qu'une niche dans le mur. Il lança un juron de colère. La niche était vide et elle n'avait pas l'air d'avoir servi de crypte pour le trésor. Se penchant à l'intérieur, il aperçut un certain nombre de petits trous dans le mur, au niveau de la bouche d'un homme d'une taille normale. Il regarda à travers et grogna en connaissance de cause. C'était le mur de cloison qui séparait l'alcôve de la salle aux oracles. Ces trous n'étaient pas visibles de la salle aux oracles. Conan ricana. Cela expliquait le mystère, mais c'était encore plus simple qu'il ne l'avait pensé. Gorulga allait se dissimuler derrière cette niche, ou bien y poster un homme de confiance, puis parlerait à travers les trous, et les prêtres crédules, tous des Noirs, seraient persuadés que c'était la voix même de Yelaya.

Se souvenant d'une chose, le Cimmérien tira de sa ceinture le rouleau de parchemin qu'il avait pris à la momie et il le déroula avec précaution, car il semblait sur le point de tomber en miettes avec le temps. Il se renfrogna en apercevant les caractères mystérieux dont il était couvert. Au cours de ses errances à travers le monde, l'aventurier gigantesque avait amassé une énorme quantité de connaissances, en particulier en ce qui concernait le parler et la lecture de nombreuses langues étrangères. Plus d'un érudit retiré dans son ermitage aurait été stupéfait par les connaissances linguistiques du Cimmérien, car il avait été entraîné dans de nombreuses aventures où la connaissance d'un idiome étranger était une question de vie ou de mort.

Ces caractères étaient intrigants, à la fois familiers et inintelligibles. Il en découvrit bientôt la raison. Il s'agissait de pelishtic archaïque qui présentait de nombreuses différences avec le pelishtic moderne qui lui était familier. Trois siècles auparavant cette langue avait été modifiée à la suite de la conquête du pays par une tribu nomade. Cette écriture, plus ancienne et plus pure, le déconcerta. Il déchiffra finalement un mot qui revenait de temps en temps et qu'il reconnut comme

étant un nom propre : Bît-Yakin. Il supposa que c'était le nom de celui qui avait écrit le texte du parchemin.

Les sourcils froncés, remuant inconsciemment les lèvres, il tâtonnait, trouvant la plus grande partie du texte obscure.

Il en arriva à la conclusion que l'écrivain, le mystérieux Bît-Yakin, était venu de loin avec ses serviteurs et qu'il avait pénétré dans la vallée d'Alkmeenon. Une grande partie de ce qui suivait était incompréhensible, parsemée qu'elle était de tournures et de caractères qu'il ne connaissait pas. D'après ce qu'il parvint à traduire, le texte semblait indiquer qu'une très longue période de temps s'était écoulée. Le nom de Yelaya était fréquemment répété et vers la fin du manuscrit, il devenait évident que Bît-Yakin savait qu'il allait mourir. La momie de la caverne devait être la dépouille mortelle de celui qui avait rédigé ce manuscrit, le mystérieux Pelishtic, Bît-Yakin. L'homme était mort, ainsi qu'il l'avait prophétisé, et ses serviteurs, manifestement, l'avaient placé dans cette crypte à ciel ouvert, au faîte des falaises, selon les instructions qu'il leur avait données avant sa mort.

Il était étrange que Bît-Yakin ne soit mentionné dans aucune des légendes d'Alkmeenon. Manifestement il était venu dans la vallée après que celle-ci fut désertée par ses premiers habitants – le manuscrit l'indiquait clairement – mais il semblait étrange que les prêtres qui étaient venus consulter l'oracle dans les premiers temps n'aient pas vu l'homme ni ses serviteurs. Conan était sûr que la momie et ce parchemin dataient de plus d'un siècle. Bît-Yakin vivait dans la vallée lorsque les prêtres étaient venus saluer la dépouille de Yelaya. Pourtant les légendes étaient muettes à son sujet et ne parlaient que d'une cité abandonnée, habitée par les seuls morts.

Pourquoi l'homme avait-il vécu en ce lieu désolé et vers quelle destination inconnue ses serviteurs étaient-ils partis après avoir disposé le corps de leur maître défunt, selon ses désirs ?

Conan haussa les épaules et remit le parchemin dans sa ceinture... Alors il sursauta et ses poils se hérissèrent. Saisissant, horrible dans ce calme lénifiant, venait de retentir le son profond d'un gong !

Se ramassant sur lui-même comme un grand chat, l'épée à la main, il dirigea son regard vers le fond de l'étroit couloir d'où le son avait paru venir. Les prêtres de Keshia étaient-ils arrivés ? C'était improbable ; ils n'avaient pas eu le temps d'arriver à la vallée. Mais ce gong était la preuve indiscutable d'une présence humaine.

Fondamentalement, Conan était un partisan de l'action directe. Sa finesse, il l'avait acquise au contact de races plus perverses. S'il était pris de court par un événement inattendu, il revenait instinctivement à son caractère fondamental. Ainsi, maintenant, au lieu de se cacher ou de se glisser furtivement dans la direction opposée, comme un homme ordinaire l'aurait fait, il s'élança dans le couloir vers l'origine du bruit. Ses sandales ne faisaient pas plus de bruit que n'en aurait fait une panthère ; ses yeux étaient réduits à des fentes, ses lèvres entrouvertes inconsciemment. Cette vibration inattendue l'avait momentanément surpris et la colère noire du primitif, excitée par la menace du péril, était toujours sous-jacente chez le Cimmérien.

Le couloir sinueux déboucha dans une petite cour à ciel ouvert. Un objet brillant au soleil accrocha son regard. C'était le gong, un grand disque doré, pendu à un bras d'or qui saillait du mur en ruine. Un maillet de cuivre jaune était posé à côté, mais il n'y avait aucun signe – aucun bruit – de vie humaine. Les arches avoisinantes béaient, vides. Conan resta ramassé sur lui-même sur le seuil du couloir, pendant ce qui lui parut être un long moment. Aucun bruit, aucun mouvement ne s'éleva dans l'immense palais. Il finit par perdre patience et, se glissant dans la cour, en fit le tour, regardant par les arches, prêt à bondir à la vitesse de l'éclair, ou à frapper à gauche ou à droite, tel un cobra.

Parvenu devant le gong, il regarda sous l'arche la plus proche. Il ne vit qu'une chambre faiblement éclairée, jonchée de débris de maçonnerie. Sous le gong, les dalles de marbre lisse ne montraient aucune empreinte de pas, mais il y avait une odeur dans l'air... Une odeur légèrement fétide qu'il ne put reconnaître et ses narines se dilatèrent comme celles d'une bête sauvage alors qu'il cherchait en vain à l'identifier.

Il se dirigea vers l'arche... Avec une soudaineté terrifiante les dalles apparemment solides s'ouvrirent et cédèrent sous ses pieds. Alors même qu'il tombait, il écarta largement les bras et se rattrapa aux arêtes de la fosse qui s'ouvrait sous lui. Les rebords s'effritèrent sous ses doigts qui s'agrippaient. Et il tomba dans une obscurité complète, plongé dans une eau sombre et glacée qui le saisit et l'emporta en tourbillonnant, à une vitesse stupéfiante.

II - Le réveil de la déesse

Le Cimmérien ne fit d'abord aucun effort pour lutter contre le courant qui l'entraînait dans la nuit sombre. Il se maintenait hors de l'eau, serrant son épée, qu'il n'avait pas lâchée, entre ses dents, même au cours de sa chute et il ne chercha même pas à deviner quelle destinée l'attendait. Mais brusquement, un rayon de lumière traversa les ténèbres devant lui. Il aperçut le flot qui faisait écumer la surface noire des eaux comme si elle était dérangée par quelque monstre des profondeurs et il vit les murs droits du chenal de pierre qui s'infléchissaient vers le haut pour former une voûte au-dessus de sa tête. De chaque côté, courait une étroite corniche, juste au-dessous de la toiture voûtée, mais elle se trouvait hors d'atteinte. À un endroit, la voûte était crevée, probablement à demi éboulée, et la lumière du jour s'écoulait par l'ouverture. Au-delà de ce trait lumineux, c'était l'obscurité la plus noire et la panique s'empara du Cimmérien lorsqu'il vit qu'il allait être emporté loin de cette tache de lumière, au sein de ténèbres inconnues.

Soudain il aperçut des échelles de bronze descendant des parois du chenal vers la surface de l'eau à intervalles réguliers et il y en avait justement une qui apparaissait devant lui. Aussitôt, il se débattit pour la saisir, luttant contre le courant qui le maintenait au milieu. Le flot le retenait comme avec des mains tangibles, animées, visqueuses, mais il lutta avec l'énergie du désespoir et se rapprocha peu à peu de la terre ferme, luttant furieusement pouce après pouce. Il arriva bientôt à la hauteur de l'échelle et d'un élan farouche il agrippa l'échelon du bas et s'y pendit, à

bout de souffle.

Quelques secondes plus tard, il sortait à grand-peine de l'eau bouillonnante, posant le pied avec précaution sur les échelons corrodés. Ils fléchirent et se plièrent, mais résistèrent, et il grimpa jusqu'au rebord étroit qui courait le long du mur, à peine à hauteur d'homme du toit incurvé. L'immense Cimmérien fut forcé de baisser la tête comme il se redressait. Une puissante porte de bronze se découpait dans la pierre à la hauteur de l'échelle, mais elle ne céda pas sous les assauts de Conan. Il retira son épée de ses dents et la remit dans son fourreau, crachant du sang... Car la lame avait entaillé ses lèvres au cours de sa lutte féroce avec la rivière... Et il porta son attention vers la toiture affaissée.

Il pouvait passer ses bras à travers la crevasse et saisir le rebord et une prudente tentative lui apprit qu'il supporterait son poids. Un instant plus tard, il s'était hissé à travers le trou et se retrouvait dans une vaste chambre au délabrement extrême. La plus grande partie de la toiture s'était effondrée, de même qu'une grande section du sol qui formait la voûte de la rivière souterraine. Des arches brisées s'ouvraient sur d'autres salles et couloirs et Conan en conclut qu'il se trouvait toujours dans le gigantesque palais. Il se demanda avec inquiétude combien de pièces du palais étaient bâties sur la rivière souterraine et si les antiques dalles ou carreaux allaient céder à nouveau sous ses pas et le précipiter dans le courant d'où il venait de sortir si péniblement.

Dans quelle mesure d'ailleurs sa chute avait-elle bien été un accident ? Ces dalles corrodées avaient-elles simplement cédé fortuitement sous son poids, ou bien y avait-il une explication plus sinistre ? Une chose au moins était évidente : il n'était pas le seul être vivant dans le palais. Ce gong n'avait pas retenti tout seul, que ce bruit ait eu ou non pour but de l'attirer vers sa mort. Le silence du palais devint brusquement lugubre, chargé d'une sourde menace.

Se pouvait-il qu'il s'agisse de quelqu'un venu dans le palais dans le même dessein que lui ? Une idée lui vint comme il se souvenait du mystérieux Bît-Yakin. N'était-il pas possible que cet homme ait trouvé les

Dents de Gwahlur au cours de son séjour prolongé à Alkmeenon... et que ses serviteurs les aient emportées avec eux en partant ? La possibilité qu'il soit en train de chasser une ombre rendit furieux le Cimmérien.

Choisissant un couloir qu'il estima conduire vers la partie du palais qu'il avait visitée la première fois, il s'y engagea avec précaution en pensant à la sombre rivière qui bouillonnait et écumait quelque part sous ses pieds.

Sa pensée revenait périodiquement sur la salle aux oracles et sa mystérieuse occupante. Quelque part, non loin de cet endroit, se trouvait certainement un indice qui devait éclairer le mystère du trésor ; si, il est vrai, celui-ci se trouvait toujours dans sa cachette depuis des temps immémoriaux.

Le silence régnait sur le grand palais comme toujours, seulement troublé par le léger frottement de ses pieds sandalés. Les salles et les couloirs qu'il traversa tombaient en ruine, mais comme il avançait, les ravages du temps devinrent moins apparents. Il se demanda un instant dans quel but les échelles avaient été fixées le long du chenal de la rivière souterraine, puis il chassa cette question avec un haussement d'épaules. Il était peu intéressé par des problèmes qui ne pouvaient rien lui rapporter et qui dataient de l'Antiquité.

Il n'était pas sûr de l'emplacement de la salle aux oracles par rapport à l'endroit où il se tenait actuellement, mais il trouva bientôt un couloir qui le ramena vers la grande salle du trône par l'une des arches. Il avait pris une décision : il était inutile d'errer dans tout le palais à la recherche du trésor caché, sans avoir de piste. Il allait se cacher par ici, attendre l'arrivée des prêtres de Keshan et ensuite, une fois terminée leur farce de la consultation de l'oracle, il les suivrait jusqu'à la cachette des bijoux, où ils se rendraient certainement. Il se contenterait de ceux qu'ils laisseraient.

Poussé par une fascination morbide, il entra à nouveau dans la chambre aux oracles et regarda la forme sans vie de la princesse qui était vénérée comme une déesse. Il était fasciné par sa beauté figée. Quel mystérieux secret était contenu dans ce corps

merveilleusement modelé ?

Soudain il sursauta. Une exclamation siffla d'entre ses dents et ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Le corps reposait toujours comme il l'avait vu la première fois, silencieux, immobile, avec ses plaques pectorales d'or ornées de gemmes, ses sandales dorées et sa tunique de soie. Mais il y avait une subtile différence. Les membres délicats n'étaient plus rigides, les joues avaient le teint de la pêche, les lèvres étaient rouges...

Avec un juron effrayé, Conan tira violemment son épée.

Crom ! Elle est vivante !

À ces mots les longs cils noirs frémirent ; les yeux s'ouvrirent et se levèrent sur lui et le fixèrent, impénétrables, mystérieux, brillants, énigmatiques. Il la regarda, plongé dans un mutisme glacé.

Elle se redressa avec souplesse, gardant son regard toujours fixe et ensorceleur.

Il humecta ses lèvres desséchées puis retrouva sa voix.

— Vous... êtes... êtes-vous Yelaya ? balbutia-t-il.

— Je suis Yelaya ! (La voix était riche et musicale et il la regarda avec un nouvel émerveillement.) N'aie pas peur. Je ne te ferai aucun mal si tu obéis à mes ordres.

— Comment une femme morte peut-elle revenir à la vie après tous ces siècles ? demanda-t-il, comme s'il se montrait sceptique envers ce que ses sens lui montraient.

Une curieuse lueur se mit à briller dans les yeux de la femme. Elle leva les bras en un geste mystérieux.

— Je suis une déesse. Il y a un millier d'années, s'abattit sur moi la malédiction des dieux supérieurs, les dieux des ténèbres qui demeurent au-delà des frontières de la lumière. La partie mortelle en moi périt, mais la partie divine ne peut mourir. Je dois rester étendue ici pour l'éternité et m'éveiller chaque nuit au coucher du soleil et tenir ma cour comme au temps jadis, auprès de fantômes surgis des ténèbres du passé. Mortel, si tu ne veux pas contempler ce qui damnera ton âme pour l'éternité, va-t'en loin d'ici, vite ! Je te l'ordonne ! Va-t'en !

La voix se fit impérieuse et un bras délicat se leva et se tendit.

Conan, ses yeux devenus des fentes, remit lentement son épée dans son fourreau, mais il n'obéit nullement à cet ordre. Il fit un pas en avant comme mû par une puissante fascination... Et sans le moindre avertissement il la redressa, la prenant en une étreinte semblable à celle d'un ours. Elle poussa un cri qui ne ressemblait en rien au cri qu'aurait dû pousser une déesse et il y eut un bruit de soie déchirée, comme d'un geste violent il arrachait sa tunique sur le côté.

— Une déesse ! Ha ! (Son aboiement contenait un mépris furieux. Il ignore les ruades éperdues de sa captive.) J'avais trouvé étrange qu'une princesse d'Alkmeenon s'exprime avec un accent corinthien ! Aussitôt que j'ai retrouvé mes esprits, j'ai compris que je t'avais déjà vue quelque part. Tu es Muriela, la danseuse corinthienne de Zargheba. Cette tache de naissance en forme de croissant sur ta hanche le prouve. Je l'ai vue autrefois, alors que Zargheba était en train de te donner le fouet. Une déesse ! Bah !

Il assena, de sa paume ouverte, avec mépris, une claque retentissante sur la hanche révélatrice et la fille poussa un glapissement pitoyable.

Toute son arrogance l'avait abandonnée. Elle n'était plus une silhouette mystérieuse surgie des temps anciens, mais une danseuse terrifiée et humiliée, comme on pouvait en acheter sur n'importe quel marché d'esclaves de Shem. Elle éleva la voix et se mit à pleurer sans vergogne. Son ravisseur abaissa son regard vers elle avec une lueur de triomphe courroucé.

— Une déesse ! Ha ! Ainsi tu étais l'une des femmes voilées que Zargheba avait amenées avec lui à Keshia. Tu pensais vraiment pouvoir m'abuser, petite idiote ? Il y a un an que je t'ai vue à Akbitana avec ce porc de Zargheba et je n'oublie jamais un visage – ni un corps de femme. Je crois que je vais...

Se dégageant de son étreinte, elle lança ses bras graciles autour de son cou puissant, s'abandonnant à la terreur ; des larmes coulaient le long de ses joues et elle était agitée par des sanglots qui contenaient une note d'hystérie.

— Oh, je t'en prie, ne me fais pas de mal ! Je t'en supplie ! J'étais forcée de faire cela ! Zargheba m'a amenée ici pour tenir le rôle de l'oracle !

— Comment ! Espèce de petite friponne sacrilège ! gronda Conan. Ne crains-tu pas les dieux ? Crom ! L'honnêteté n'existe donc nulle part !

— Oh, je t'en prie ! implora-t-elle, frissonnant d'une terreur abjecte. Je ne pouvais désobéir à Zargheba. Oh, que vais-je devenir ? Je vais être maudite par tous ces dieux barbares !

— Que crois-tu donc que les prêtres te feront s'ils découvrent ton imposture ? demanda-t-il.

À cette pensée, ses jambes refusèrent de la supporter plus longtemps et elle s'effondra en un tas frémissant, étreignant les genoux de Conan et se confondant en justifications incohérentes, implorant pardon et protection, avec de pitoyables protestations de son innocence et de son intention de ne faire aucun mal. Son attitude était loin de celle de la princesse antique qu'elle avait affichée tout à l'heure, mais cela n'avait rien de surprenant. La peur qui lui avait donné des forces précédemment la perdait à présent.

— Où est Zargheba ? demanda-t-il. Arrête de pleurnicher, par l'enfer, et réponds-moi.

— À l'extérieur du palais, répondit-elle en sanglotant. Il attend les prêtres.

— Combien d'hommes a-t-il avec lui ?

— Aucun. Nous sommes venus seuls.

— Ha ! (Cela ressembla fort au grognement satisfait d'un lion en train de chasser.) Vous avez dû quitter Keshia quelques heures après moi. Avez-vous escaladé les falaises ?

Elle secoua la tête, trop étouffée par ses larmes pour pouvoir parler d'une manière cohérente. Avec un juron impatient, il l'attrapa par ses délicates épaules et la secoua jusqu'à ce qu'elle perde le souffle.

— Vas-tu cesser de pleurer comme un veau et me répondre ? Comment êtes-vous entrés dans la vallée ?

— Zargheba connaissait l'entrée secrète, dit-elle en un souffle. Le prêtre Gwarunga la lui a révélée, ainsi qu'à Thutmekri. Du côté sud de la vallée il y a un grand étang au pied des falaises. Sous la surface de l'eau se trouve l'entrée d'une grotte, qui n'est pas visible si l'on ne regarde pas attentivement. Nous avons plongé sous l'eau et sommes entrés dans la grotte. Celle-ci remonte très rapidement hors de l'eau

et se prolonge à travers les falaises. L'ouverture du côté de la vallée est dissimulée par d'épais fourrés.

— J'ai gravi les falaises du côté est, murmura-t-il. Bon, et ensuite ?

— Nous sommes allés vers le palais et Zargheba m'a cachée parmi les arbres pendant qu'il partait à la recherche de la salle aux oracles. Je ne pense pas qu'il fasse entièrement confiance à Gwarunga. En son absence, j'ai cru entendre le bruit d'un gong, mais je n'en suis pas certaine. Puis Zargheba est revenu et il m'a conduite jusqu'à cette salle, où la déesse Yelaya était étendue sur cette estrade. Il l'a déshabillée et m'a fait revêtir ces habits et ces parures. Ensuite, il est parti dissimuler le corps et attendre l'arrivée des prêtres. J'avais très peur. Lorsque tu es entré, j'ai voulu me relever et te supplier de m'emmener loin de cet endroit, mais j'avais peur de Zargheba. Lorsque tu as découvert que j'étais vivante, j'ai pensé pouvoir t'effrayer et te faire partir.

— Quel oracle devais-tu prononcer ? demanda-t-il.

— Je devais ordonner aux prêtres de prendre les Dents de Gwahlur et d'en donner une partie à Thutmekri, en gage, comme il le désirait, et de porter ensuite les autres jusqu'au palais de Keshia. Je devais leur dire qu'un sort terrible menaçait Keshan s'ils n'acceptaient pas les propositions de Thutmekri. Et, oh oui ! je devais leur dire que tu devais être écorché vif sur-le-champ.

— Thutmekri souhaitait que le trésor soit placé dans un endroit où il – lui ou les Zembabwans – pourrait facilement mettre la main dessus, murmura Conan, négligeant la remarque qui le concernait. Je vais lui arracher le foie... Gorulga est au courant de toute cette farce, bien sûr ?

— Non. Il croit en ses dieux et il est incorruptible. Il ne sait rien de tout ceci. Il obéira à l'oracle. C'était là tout le plan de Thutmekri. Sachant que les Keshani iraient consulter l'oracle, il a dit à Zargheba de m'amener avec l'ambassade venue de Zembabwei, en me tenant à l'écart, étroitement voilée.

— Eh bien, que je sois damné ! grogna Conan. Un prêtre qui croit en toute honnêteté à son oracle et que l'on ne peut pas corrompre. Crom ! Je me demande si

c'est bien Zargheba qui a frappé sur ce gong. Savait-il que j'étais ici ? Pouvait-il être au courant de ces dalles disloquées ? Où se trouve-t-il à présent, ma fille ?

— Il est caché dans un bosquet d'arbres-lotus, près de l'ancienne avenue qui allait de la paroi sud des falaises jusqu'au palais, répondit-elle. (Puis elle renouvela ses prières.) Oh, Conan, aie pitié de moi ! J'ai si peur dans ce palais antique et maudit. Je suis sûre d'avoir entendu des pas furtifs autour de moi... Oh, Conan, emmène-moi avec toi ! Zargheba me tuera lorsque j'aurai servi ses desseins ici... Je le sais ! Les prêtres, eux aussi, me tueront s'ils découvrent ma supercherie.

» C'est un démon. Il m'acheta à un marchand d'esclaves qui m'avait enlevée, alors que je me trouvais dans une caravane voyageant à travers les régions septentrionales de Kush et il a fait de moi l'instrument de ses intrigues depuis lors. Emmène-moi loin de lui ! Tu ne peux pas être aussi cruel que lui. Ne m'abandonne pas ici, alors que je vais être égorgée ! Je t'en prie ! Je t'en prie !

Elle était à genoux et s'accrochait à Conan, hystérique, son beau visage souillé de larmes tourné vers lui, ses noirs cheveux soyeux répandus en désordre sur ses blanches épaules. Conan la fit se relever et la mit sur ses genoux.

— Ecoute-moi. Je vais te protéger de Zargheba. Les prêtres ne sauront rien de ta perfidie. Mais tu dois faire ce que je vais te dire.

Elle balbutia des promesses d'obéissance formelle, étreignant son cou puissant comme si elle recherchait la sécurité à ce contact.

— Bien. Lorsque les prêtres arriveront, tu joueras le rôle de Yelaya, ainsi que Zargheba l'avait prévu. Il fera noir et à la lumière des torches ils ne s'apercevront pas de la différence. Mais voilà ce que tu vas leur dire : « Les dieux veulent que le Stygien et ses chiens shémities soient chassés de Keshan. Ce sont des menteurs et des traîtres qui projettent de voler les dieux. Que les Dents de Gwahlur soient placées entre les mains du général Conan. Qu'il lui soit également confié les armées de Keshan. Il est chéri par les dieux. »

Elle frissonna, avec une expression de désespoir, mais acquiesça.

— Et Zargheba ? s'écria-t-elle. Il me tuera !

— Ne t'inquiète pas pour Zargheba, grogna-t-il. Je vais prendre soin de ce chien. Tu vas faire ce que je viens de te dire. Allons, arrange ta coiffure. Elle est tout en désordre sur tes épaules. Et la pierre précieuse n'est plus à sa place.

Il remplaça lui-même la grosse pierre éclatante, exprimant son approbation de la tête.

— Elle vaut à elle seule une pièce remplie d'esclaves. Là, rajuste ta tunique. Elle est déchirée sur le côté, mais les prêtres ne remarqueront rien. Essuie ton visage. Une déesse ne pleure pas comme une écolière battue. Par Crom, tu ressembles vraiment à Yelaya, le visage, les cheveux, la silhouette et tout ! Si tu tiens ton rôle de déesse devant les prêtres aussi bien que tu l'as tenu avec moi, tu feras facilement illusion.

— Je vais essayer, dit-elle en frissonnant.

— Bon. Je pars à la recherche de Zargheba.

À ces mots, elle fut saisie de panique une nouvelle fois.

— Non ! Ne me laisse pas toute seule ! Ce palais est hanté !

— Il ne peut rien t'arriver de mal, l'assura-t-il, sur un ton impatient. Il n'y a que Zargheba et je pars à sa recherche. Je serai vite revenu. Et je me tiendrai tout près, je te surveillerai, au cas où quelque chose se déroulerait de travers durant la cérémonie, mais si tu joues ton rôle convenablement, tout se passera bien.

Et se détournant, il sortit rapidement de la salle aux oracles ; derrière lui Muriela poussa un petit cri pitoyable en le voyant s'en aller.

Le crépuscule était tombé. Les grandes salles et les couloirs étaient plongés dans l'ombre ; les frises de cuivre luisaient d'un éclat sombre à travers la pénombre. Conan marchait en silence, tel un fantôme, à travers les longs couloirs, avec la sensation d'être épié par les esprits invisibles du passé, aux aguets dans les coins sombres. Il n'était pas étonnant que la fille soit si nerveuse dans un tel décor.

Il descendit furtivement les marches de marbre, comme une panthère se mettant en chasse, son épée à

la main. Le silence régnait sur toute la vallée et, au-dessus du faîte des falaises, les étoiles scintillaient. Si les prêtres de Keshia avaient déjà pénétré dans la vallée, aucun bruit, aucun mouvement dans le sous-bois ne les trahissaient. Il avança le long de l'antique avenue aux dalles brisées qui conduisait vers le sud, perdue au milieu des feuillages enchevêtrés et des fourrés épais. Il marcha avec circonspection, suivant le liseré du dallage, là où les arbustes projetaient leurs ombres les plus profondes, jusqu'à ce qu'il distingue devant lui, assez confusément avec le crépuscule, le bosquet des arbres-lotus, cette étrange fleur particulière aux contrées noires de Kush. Zargheba devait se tenir aux aguets, à cet endroit, selon la fille. Conan se fondit dans les fourrés, telle une ombre aux pieds de velours.

Il se rapprocha du bosquet de lotus par un mouvement circulaire et c'est à peine si le frémissement d'une feuille signala son passage. Il s'arrêta brusquement à la lisière des arbres, se ramassant sur lui-même comme une panthère méfiante au milieu des épais fourrés. Devant lui, au sein des denses feuillages, apparaissait un pâle ovale, indistinct dans la lumière incertaine. Cela aurait pu être l'une des grandes fleurs blanches qui brillaient parmi les branches. Mais c'était un visage d'homme. Et il était tourné vers lui. Il recula, se fondant rapidement dans l'ombre. Zargheba l'avait-il aperçu ? L'homme regardait directement vers lui. Les secondes s'écoulèrent. Le visage mal discernable n'avait pas bougé. Conan pouvait apercevoir la sombre touffe sous le visage que faisait la courte barbe noire.

Et brusquement, Conan sentit qu'il y avait quelque chose d'anormal. Zargheba, il le savait, n'était pas très grand. S'il s'était tenu sur la pointe des pieds, sa tête serait à peine arrivée à la hauteur de l'épaule du Cimmérien ; pourtant le visage était au même niveau que le sien. L'homme était-il monté sur un appui ? Conan se baissa et regarda vers le sol au-dessous de la tête, mais les broussailles et les gros troncs d'arbres gênaient la vue. Mais il aperçut quelque chose d'autre et il se figea. À travers une éclaircie dans les broussailles, il pouvait apercevoir le tronc de l'arbre sous lequel, apparemment, se tenait Zargheba. Le

visage se trouvait bien à la hauteur de cet arbre. Et Conan aurait dû voir en dessous du visage, non pas le tronc de l'arbre mais le corps de Zargheba... Et pourtant il n'y avait pas de corps.

Brusquement, plus tendu que le tigre avançant vers sa proie, Conan se glissa dans le bosquet et un moment plus tard il écarta une branche feuillue et regarda le visage qui n'avait pas bougé. Et qui ne bougerait jamais plus, de lui-même. Il regardait la tête tranchée de Zargheba, accrochée à une branche de l'arbre par ses longs cheveux noirs.

III - La réponse de l'oracle

Conan se retourna, parcourant les ténèbres épaisses d'un regard farouche et interrogateur. Il n'aperçut nulle part le corps de l'homme assassiné ; seulement, un peu plus loin, l'herbe luxuriante était piétinée et foulée et le tapis de verdure souillé de taches sombres et humides. Conan retint son souffle en écoutant intensément le silence. Les arbres et les fourrés avec leurs grandes fleurs pâles se dressaient, sombres, immobiles et sinistres, se profilant sur l'ombre qui s'épaississait.

L'esprit de Conan fut empli de craintes primitives. Était-ce là l'œuvre des prêtres de Keshan ? Si c'était bien cela, où étaient-ils ? Était-ce bien Zargheba, après tout, qui avait frappé sur le gong ? À nouveau, le souvenir de Bît-Yakin et de ses mystérieux serviteurs monta en lui. Bît-Yakin était mort, réduit à l'état de carcasse ridée au cuir tanné, de momie ratatinée dans sa crypte, au flanc de la falaise, pour saluer éternellement le lever du soleil. Mais les serviteurs de Bît-Yakin n'étaient pas compris dans tout cela. Il n'y avait aucune preuve qu'ils aient jamais quitté la vallée.

Conan pensa à la jeune fille, à Muriela, seule et sans défense, dans cet immense palais peuplé d'ombres. Il fit demi-tour et parcourut en sens inverse l'allée obscure, courant comme une panthère méfiante, prêt même en pleine course à se tourner à gauche et à droite et à porter des bottes mortelles.

Le palais apparut à travers les arbres, et il aperçut autre chose... des lueurs rouges se reflétant sur le marbre lisse. Il se jeta dans les fourrés qui bordaient

l'avenue en ruine et se glissa à travers la végétation dense jusqu'à la lisière de l'espace découvert devant le portique. Des voix parvinrent jusqu'à lui ; des torches étaient agitées et leur lumière vacillante brillait sur des épaules d'ébène luisantes. Les prêtres de Keshan étaient arrivés.

Ils n'avaient pas emprunté la large avenue envahie par la végétation, ainsi que Zargheba l'avait prévu. Manifestement, il y avait plus d'un passage secret pour accéder à la vallée d'Alkmeenon.

Ils montaient à la file les larges marches de marbre, brandissant leurs torches. Gorulga était en tête de la procession, profil sculpté dans le cuivre qui se découpait sur l'éclat des torches. Les autres étaient des acolytes, des Noirs gigantesques dont la peau luisait sous les torches brillantes. À la queue du cortège, là-bas, s'avavançait d'un pas fier un énorme Noir, l'air étonnamment méchant. Conan se renfroga. C'était Gwarunga, qui, d'après Muriela, avait révélé à Zargheba l'entrée secrète, par l'étang. Conan se demanda jusqu'à quel point l'homme était au courant des intrigues du Stygien.

Il se hâta vers le portique, contournant l'espace découvert pour rester dans l'ombre à la lisière des fourrés. Il ne restait personne de garde à l'entrée. Les torches avançaient en oscillant, à intervalles réguliers, le long du grand couloir sombre. Avant qu'ils aient atteint la porte à double battant à l'autre extrémité, Conan avait gravi l'escalier extérieur et se trouvait dans le vestibule derrière eux. Se glissant rapidement le long du mur bordé de colonnes, il arriva à la grande porte comme ils traversaient l'immense salle du trône, chassant les ténèbres avec leurs torches. Ils ne regardèrent pas une seule fois derrière eux. En une seule file, leurs plumes d'autruche s'agitant, leurs tuniques en peau de léopard contrastant étrangement avec le marbre et les arabesques de métal de l'antique palais, ils traversèrent la vaste salle et s'arrêtèrent un instant devant la porte d'or qui se trouvait à la gauche de l'estrade.

La voix de Gorulga s'éleva, étrange et caverneuse, dans cet immense espace vide, débitant des phrases sonores, inintelligibles à celui qui écoutait, caché ; puis

le grand-prêtre écarta les doubles battants et entra, en se courbant jusqu'à la taille à plusieurs reprises et, derrière lui, les torches s'abaissèrent et se relevèrent, faisant pleuvoir des flammèches, comme les adorateurs imitaient leur maître. La porte d'or se referma derrière eux, empêchant Conan de voir et d'entendre, et celui-ci s'élança à travers la salle du trône et entra dans l'alcôve qui se trouvait derrière l'estrade. Il fit moins de bruit qu'une brise légère soufflant à travers la salle.

De minces rayons lumineux passèrent à travers les trous dans le mur, quand il ouvrit le panneau secret. Se glissant à l'intérieur de la niche, il regarda à travers la cloison. Muriela était assise, toute raide, sur l'estrade, ses bras repliés, sa tête appuyée contre le mur, à quelques pouces seulement des yeux de Conan. Le délicat parfum de ses cheveux abondants envahit les narines du guerrier. Il ne pouvait pas voir son visage, bien sûr, mais elle avait l'air de contempler quelque gouffre lointain dans l'espace au-dessus et au-delà des têtes rasées des géants noirs agenouillés devant elle. Conan eut un rictus satisfait. « Cette petite catin est une grande comédienne », se dit-il. Il savait qu'elle était morte de peur, mais elle ne le montrait pas. Dans la lumière incertaine et vacillante des torches, elle ressemblait trait pour trait à la déesse qu'il avait vue, étendue sur le même dais, si l'on arrivait à s'imaginer cette déesse revenant à la vie.

Gorulga était en train de psalmodier un chant en une langue qui n'était pas familière à Conan, et qui était sans doute une invocation dans l'antique langue d'Alkmeenon, transmise de génération en génération par les grands-prêtres. Cela semblait interminable. Conan commença à s'impatisser. Plus longtemps la chose durerait, et plus terrifiante serait la tension s'exerçant sur Muriela. Si elle craquait... Il prépara sa dague et son épée. Il ne pourrait supporter de voir cette petite catin torturée et égorgée par ces Noirs.

Mais le chant – profond, grave et indescriptiblement sinistre – se termina enfin, et une acclamation poussée par les acolytes marqua son point final. Relevant la tête et tendant les bras vers la forme immobile sur le dais, Gorulga lança d'une voix profonde et étouffée, qui était l'attribut naturel des prêtres de Keshan :

— Ô grande déesse, toi qui demeures auprès du Grand Dieu des Ténèbres, que ton cœur soit touché, et accorde que tes lèvres s'ouvrent pour parler aux oreilles de ton esclave dont la tête gît dans la poussière à tes pieds ! Parle, grande déesse de la vallée sacrée ! Tu connais les sentiers que nous allons emprunter ; les ténèbres qui nous affligent sont comme la lumière du soleil au milieu de sa course pour toi. Répands la splendeur de ta sagesse sur le sentier suivi par tes serviteurs ! Dis-nous, ô toi qui portes la parole des dieux : quelle est leur volonté concernant Thutmekri le Stygien ?

La masse brune et abondante des cheveux tombant en flots, qui accrochaient la lumière des torches en des rayons de bronze sombre, frissonna légèrement. Une exclamation bruyante s'éleva des Noirs, moitié respect, moitié terreur. La voix de Muriela parvint clairement aux oreilles de Conan dans le silence de mort, et elle parut froide, détachée et impersonnelle, bien qu'il sourcillât devant l'accent corinthien.

— Il est de la volonté des dieux que le Stygien et ses chiens shémites soient chassés de Keshan ! (Elle répétait ses paroles mêmes.) Ce sont des voleurs et des traîtres qui projettent de voler les dieux. Que les Dents de Gwahlur soient remises entre les mains du général Conan. Qu'il soit placé à la tête des armées de Keshan. Il est chéri par les dieux !

Sa voix trembla comme elle terminait, et Conan se mit à transpirer, croyant qu'elle était sur le point de s'effondrer, prise d'hystérie. Mais les Noirs ne remarquèrent rien, pas plus qu'ils ne notèrent l'accent corinthien, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs pas. Ils frappèrent doucement leurs paumes l'une contre l'autre et un murmure d'émerveillement et de crainte respectueuse s'éleva de leurs bouches. Les yeux de Gorulga brillèrent d'un éclat fanatique à la lueur des torches.

— Yelaya a parlé ! s'écria-t-il d'une voix exaltée. Telle est la volonté des dieux ! Il y a longtemps de cela, durant les temps où vécurent nos ancêtres, elles ont été faites tabous et cachées sur l'ordre des dieux, qui les avaient arrachées des redoutables mâchoires de Gwahlur, le roi des ténèbres, à la naissance du monde.

Sur l'ordre des dieux, les Dents de Gwahlur avaient été cachées ; sur leur ordre, elles vont être à nouveau exposées à la lumière du jour. Ô déesse, toi qui naquis des étoiles, donne-nous la permission de nous rendre à la cachette secrète des Dents pour les mettre en sûreté entre les mains de celui qui est aimé par les dieux !

— Vous avez ma permission pour vous retirer ! répondit la fausse déesse d'un geste impérieux qui fit à nouveau ricaner Conan, et les prêtres sortirent à reculons, les plumes d'autruche et les torches se levant et s'abaissant au rythme de leurs génuflexions.

La porte d'or se referma et avec un gémissement la déesse retomba en arrière, mollement, sur le dais.

— Conan ! pleurnicha-t-elle faiblement. Conan !

— Chuuut ! siffla-t-il à travers les trous de la cloison et, se retournant, il se glissa hors de la niche et referma le panneau.

Un coup d'œil jeté depuis le seuil de la porte sculptée lui montra les torches retraversant la grande salle du trône, mais il fut en même temps conscient d'un éclat qui ne provenait pas des torches. Il fut surpris, mais la solution se présenta d'elle-même aussitôt. Une lune précoce s'était levée et sa lumière tombait en oblique à travers la coupole fissurée, ce qui, par quelque artifice étrange, augmentait la lumière. Le dôme brillant d'Alkmeenon n'était donc pas une fable. Sa voûte intérieure était sans doute constituée de ce curieux cristal au pâle éclat que l'on ne rencontrait que dans les collines des contrées noires. La lumière inondait la salle du trône et se répandait dans les salles immédiatement adjacentes.

Mais alors que Conan se dirigeait vers la porte qui conduisait à la salle du trône, il fut amené à se retourner brusquement, en entendant un bruit qui semblait provenir du passage qui partait de l'alcôve. Il se tapit sur le seuil et regarda à l'intérieur, se souvenant du coup de gong qui avait retenti de cet endroit et l'avait attiré dans un piège. La lumière tombant du dôme ne filtrait que très légèrement dans cet étroit couloir, révélant une perspective vide. Cependant il aurait juré avoir entendu un bruit de pas furtifs.

Alors qu'il hésitait, il fut électrisé par un cri étranglé de femme derrière lui. Franchissant d'un bond la porte

qui se trouvait derrière le trône, il vit un spectacle inattendu à la lumière du cristal.

Les torches des prêtres avaient disparu à l'extérieur de la grande salle... mais un prêtre se trouvait encore dans le palais : Gwarunga. Ses traits pervers étaient déformés par la fureur, et il avait attrapé par la gorge la pauvre Muriela terrifiée. Il l'empêchait de crier et d'implorer en la secouant brutalement.

— Traîtresse ! (Entre ses épaisses lèvres rouges, sa voix sifflait comme celle d'un cobra.) À quel jeu joues-tu ? Zargheba ne t'avait-il pas appris l'oracle que tu devais prononcer ? Si, je le sais par Thutmekri ! Es-tu en train de trahir ton maître, ou bien trahit-il ses amis par ton intermédiaire ? Chienne ! Je vais tordre ta tête hypocrite... mais d'abord je vais te...

L'écarquillement des yeux adorables de la captive, comme elle regardait par-dessus son épaule, avertit l'énorme Noir. Il la lâcha et se retourna juste comme l'épée de Conan s'abattait sur lui. Le choc l'assomma et il s'écroula sur le sol de marbre, où il resta étendu en se tordant, son sang ruisselant d'une blessure au cuir chevelu.

Conan avança vers lui pour terminer le travail – car il savait que le mouvement brusque du Noir avait dévié son coup, et qu'il l'avait frappé seulement du plat de sa lame – mais Muriela l'enlaça éperdument.

— J'ai fait comme tu me l'avais ordonné, s'exclama-t-elle, hystérique. Emmène-moi ! Oh, je t'en prie, emmène-moi, loin d'ici !

— Nous ne pouvons pas encore partir, grogna-t-il. Je dois suivre les prêtres et voir où ils vont chercher les bijoux. Il peut y avoir un autre butin intéressant, dissimulé là-bas. Mais tu peux venir avec moi. Où est cette gemme que tu portais dans tes cheveux ?

— Elle a dû rouler sur l'estrade, balbutia-t-elle en portant la main à ses cheveux. J'étais tellement effrayée... Lorsque les prêtres sont partis, je me suis précipitée dehors pour te retrouver, et cette grande brute était restée en arrière. Alors il m'a attrapée et...

— Bon, va la chercher pendant que je m'occupe de sa carcasse, ordonna-t-il. Allez ! Cette gemme vaut une fortune à elle seule.

Elle hésita, comme si elle répugnait à retourner dans

cette chambre mystérieuse ; puis, comme il saisissait Gwarunga par la ceinture et le traînait vers l'alcôve, elle fit demi-tour et pénétra dans la salle aux oracles.

Conan jeta le corps du Noir sans connaissance sur le sol, et leva son épée. Le Cimmérien avait vécu trop longtemps dans les endroits les plus sauvages du monde pour nourrir encore des illusions sur la clémence. Le seul ennemi sûr était un ennemi décapité. Mais avant qu'il ait pu frapper, un cri saisissant arrêta sa lame brandie dans les airs. Le cri venait de la salle aux oracles.

— Conan ! Conan ! Elle est revenue !

Le cri s'acheva en un gargouillement, suivi d'un bruit de lutte.

Avec un juron, Conan se rua hors de l'alcôve, passa derrière l'estrade du trône et se précipita dans la salle aux oracles, presque avant que le bruit ait cessé. Là il s'arrêta, déconcerté. Selon toutes les apparences, Muriela reposait placidement sur l'estrade, les yeux fermés comme si elle était endormie.

— Que fais-tu ainsi, par la foudre ? demanda-t-il sur un ton acide. Tu crois que c'est le moment de plaisanter...

Sa voix mourut. Son regard descendit le long de la cuisse d'ivoire moulée par l'étroite tunique de soie. Cette tunique aurait dû être déchirée de la ceinture jusqu'à l'ourlet. Il savait, puisque c'était sa propre main qui l'avait déchirée, comment il avait arraché impitoyablement le vêtement du corps de la danseuse qui se débattait. Mais la chemise ne présentait aucune déchirure. Une seule grande enjambée l'amena jusqu'à l'estrade et il posa sa main sur le corps d'ivoire... et la retira vivement, comme si elle avait touché du fer brûlant, au lieu de la froide immobilité de la mort.

— Crom ! murmura-t-il, ses yeux devenant soudain des fentes brillantes comme des feux d'alarme. Ce n'est pas Muriela ! C'est Yelaya !

Il comprenait maintenant le cri éperdu qui avait jailli des lèvres de Muriela lorsqu'elle était entrée dans la chambre. La déesse était revenue. Le corps avait été déshabillé par Zargheba, afin de donner des vêtements trompeurs à celle qui devait prendre sa place. Cependant, maintenant, elle était parée de soie et de

joyaux, comme Conan l'avait vue la première fois. Un singulier picotement parcourut les poils de la nuque de Conan.

— Muriela ! s'écria-t-il brusquement. Muriela ! Où es-tu, par l'enfer !

Les murs renvoyèrent l'écho de sa voix, comme s'ils se moquaient de lui. À sa connaissance, il n'y avait pas d'autre entrée que la porte d'or et personne n'avait pu entrer ou repartir par celle-ci sans qu'il le voie. Ce fait étrange était indiscutable : Yelaya avait été remise à sa place sur l'estrade durant les quelques instants qui s'étaient écoulés depuis que Muriela avait quitté la chambre la première fois, pour être empoignée par Gwarunga. Ses oreilles tintaient encore des échos du hurlement de Muriela, cependant la jeune Corinthienne s'était comme évanouie dans l'air. Il ne restait qu'une explication, s'il rejetait l'hypothèse plus noire qui conduisait au surnaturel... Quelque part dans la chambre, il y avait une entrée secrète. Et alors même que cette pensée traversait son esprit, il la vit.

Dans ce qui avait paru être une paroi de marbre pleine, une légère fissure perpendiculaire apparaissait, et dans cette fissure était accroché un morceau de soie. En un instant, il était penché dessus. Ce morceau de tissu provenait de la tunique déchirée de Muriela. On ne pouvait se méprendre sur ce que cela signifiait. La soie avait été prise dans la porte qui se refermait et arrachée alors que Muriela franchissait l'ouverture, enlevée par ses ravisseurs, les dieux seuls savaient de quels êtres cruels il pouvait s'agir. Le lambeau de vêtement avait empêché la porte de se refermer parfaitement.

Introduisant la pointe de son poignard dans la fissure, Conan exerça une pression de son avant-bras musclé. La lame plia, mais elle était faite de l'acier incassable d'Akbitan. La porte de marbre s'ouvrit. Conan leva son épée tout en regardant dans le couloir qui s'ouvrait au-delà, mais aucune forme menaçante ne vint à sa rencontre. La lumière filtrant dans la chambre aux oracles lui révéla une courte suite de marches taillées dans le marbre. Ouvrant complètement la porte, il enfonça sa dague dans une fente du sol, de façon à maintenir cette entrée ouverte. Puis il s'élança au bas

de l'escalier sans hésiter. Il ne vit et n'entendit rien. Une douzaine de marches plus bas, l'escalier se terminait sur un étroit couloir qui s'enfonçait tout droit dans les ténèbres.

Il s'arrêta brusquement, figé comme une statue au bas de l'escalier, et dirigea son regard vers les peintures qui couvraient les murs, rendues visibles grâce à la faible lumière qui provenait d'en haut. Le style était indéniablement pelishtic ; il avait vu des fresques identiques sur les murs d'Asgalun. Mais les scènes décrites n'avaient aucun rapport avec quoi que ce soit de pelishtic, à l'exception d'une silhouette humaine, qui revenait fréquemment : un vieil homme décharné à la barbe blanche, aux traits raciaux indéniables. Les dessins semblaient représenter diverses parties de l'étage supérieur du palais. Nombre d'entre eux figuraient une pièce qu'il reconnut comme étant la chambre aux oracles, avec le corps de Yelaya reposant sur l'estrade d'ivoire, et d'énormes Noirs agenouillés devant elle. Et là-bas, derrière la cloison, dans la niche, se dissimulait le vieillard Pelishtic. Et il y avait d'autres silhouettes, également... des silhouettes qui allaient à travers le palais abandonné, exécutant les ordres du Pelishtic et retirant des choses innombrables de la rivière souterraine. Durant quelques instants, Conan resta glacé, des phrases jusqu'ici incompréhensibles du manuscrit en parchemin devinrent alors dans son esprit d'une clarté effrayante. Les petits morceaux sans suite du manuscrit s'assemblèrent et le mystère de Bît-Yakin n'en fut plus un dorénavant, pas plus que l'énigme de ses serviteurs.

Conan se retourna et scruta les ténèbres, un doigt glacé descendant le long de sa colonne vertébrale. Puis il s'avança dans le couloir, aussi silencieux qu'un chat, et, sans hésiter, s'enfonça plus profondément dans les ténèbres loin de l'escalier. L'odeur qu'il avait sentie dans la cour du gong emplissait l'air.

Alors, dans l'obscurité complète, il entendit un bruit devant lui... un piétinement de pas nus, ou un bruissement de vêtements soyeux frôlant la pierre, il n'aurait pu le dire exactement. Mais un instant plus tard, sa main tendue devant lui rencontrait un obstacle qu'il identifia comme étant une lourde porte de métal

sculpté. Il la poussa vainement, et la pointe de son épée ne trouva aucune fente. La porte s'adaptait parfaitement à son appui et aux montants, comme si elle était fondue dedans. Il mit en œuvre toute sa force, ses pieds s'accrochant au sol, les veines se gonflant sur ses tempes. Ce fut inutile ; une charge d'éléphants aurait à peine ébranlé ce portail titanesque.

Comme il était ainsi arc-bouté contre la porte, il surprit un bruit de l'autre côté que ses oreilles identifièrent aussitôt... c'était le grincement aigu de fer rouillé, comme un levier crissant dans sa mortaise. Instinctivement, l'action suivit cette identification, si spontanément que le son, l'impulsion et sa réaction furent pratiquement simultanés. Et comme il se rejetait en arrière d'un bond prodigieux, il se produisit la chute d'une énorme masse, et un fracas de tonnerre emplit le tunnel de sourdes vibrations. Des éclats l'atteignirent... un énorme bloc de pierre, il le reconnut d'après le bruit, venait de s'écraser à l'endroit qu'il venait de quitter. Une pensée ou un geste un peu plus lent et il était écrasé comme une fourmi.

Conan recula. Quelque part de l'autre côté de cette porte de métal, Muriela était captive, si elle était toujours en vie. Mais il ne pouvait forcer cette porte et s'il restait dans ce tunnel, un autre bloc de rocher pouvait s'abattre, et il pouvait être moins chanceux. Cela ne profiterait en rien à la jeune fille s'il était réduit à l'état de pulpe sanglante. Il ne pouvait continuer ses recherches dans cette direction. Il fallait remonter et trouver un autre moyen d'accès.

Il fit demi-tour et se dirigea rapidement vers l'escalier. Avec un soupir de soulagement il arriva vers une lumière relative. Mais, comme il posait le pied sur la première marche, la lumière fut voilée et, au-dessus de lui, la porte de marbre se referma violemment, lançant des échos sonores.

Un sentiment qui ressemblait à la panique s'empara alors du Cimmérien, pris au piège dans ce tunnel sombre, et il se retourna, levant son épée avec un regard meurtrier vers les ténèbres derrière lui, s'attendant à une charge d'assaillants vampires. Mais aucun bruit ne s'éleva du fond du tunnel. Les hommes derrière la porte – si c'étaient des hommes – pensaient-

ils que son sort avait été réglé par la chute du rocher de la voûte, libéré sans doute par quelque mécanisme ?

Mais alors pourquoi la porte avait-elle été refermée au-dessus de lui ? Abandonnant toute spéculation, Conan monta les marches à tâtons, sa peau frémissant comme s'il s'attendait à chaque pas à recevoir un coup de couteau dans le dos, aspirant vivement à noyer sa semi-panique dans une barbare effusion de sang.

Il heurta la porte de l'épaule, en haut de l'escalier, et jura de tout son être en voyant qu'elle ne cédait pas devant ses efforts. Puis, comme il levait son épée de la main droite pour l'abattre sur le marbre, sa main gauche rencontra un verrou de métal qui, manifestement, s'était remis dans son loquet lorsque la porte avait été fermée si violemment. En un instant, il avait repoussé ce verrou et la porte s'ouvrit alors sous sa poussée. Il bondit dans la chambre, véritable incarnation de la fureur, les yeux fendus, montrant les dents, féroce désireux d'en venir aux mains avec tout ennemi, quel qu'il fût, qui entraverait sa course.

La dague n'était plus fichée dans le sol. La pièce était vide, de même que l'estrade. Yelaya avait à nouveau disparu.

— Par Crom ! murmura le Cimmérien. Serait-elle vivante, après tout ?

Il entra à grands pas dans la salle du trône, frustré ; puis, frappé par une idée subite, il se dirigea derrière l'estrade du trône et regarda dans l'alcôve. Le marbre lisse était taché de sang, là où il avait jeté le corps sans connaissance de Gwarunga... c'était tout. Le Noir avait disparu, aussi complètement que Yelaya.

IV - Les Dents de Gwahlur

Un sentiment de colère et de frustration envahit l'esprit de Conan le Cimmérien. Il ne savait plus comment faire pour retrouver Muriela, pas plus qu'il n'avait su comment faire pour retrouver les Dents de Gwahlur. Une seule idée se présenta à lui... suivre les prêtres. Peut-être découvrirait-il une piste près de l'emplacement secret du trésor. C'était une chance plutôt mince, mais cela valait mieux que d'errer sans but.

Comme il traversait rapidement la grande salle plongée dans les ténèbres qui donnait sur le portique, il s'attendait à ce que les ombres qui rôdaient autour de lui reviennent à la vie et se jettent sur lui, avec des crocs et des serres pour le déchirer. Mais seul le battement rapide de son cœur l'accompagna jusqu'au clair de lune qui tachetait le marbre luisant faiblement.

Au pied des larges marches, il chercha sous la vive clarté lunaire un signe qui lui indiquerait la direction à suivre. Et il le trouva... des pétales répandus sur le tapis de verdure lui apprirent qu'un bras ou un vêtement avait effleuré une branche chargée de fleurs... L'herbe avait été foulée par des pas pesants. Conan, qui avait suivi des loups à la trace dans ses collines natales, n'éprouva aucune difficulté à suivre la piste des prêtres keshani.

Elle s'éloignait du palais, à travers des bosquets touffus aux parfums exotiques ; de grandes fleurs pâles déployaient leurs pétales luisants, des buissons verdoyants, entrelacés, faisaient pleuvoir des feuilles sur son passage ; il arriva enfin devant un énorme piton rocheux qui saillait, tel un château de Titans, au flanc des collines, à un endroit qui n'était pas très éloigné du palais, bien que presque entièrement dissimulé à la vue par des arbres couverts de vigne sauvage. Manifestement ce prêtre bavard de Keshan s'était trompé en disant que les Dents étaient cachées dans le palais. Cette piste l'avait éloigné de l'endroit où Muriela avait disparu, mais une conviction était en train de grandir en lui : toute la vallée était reliée au palais par des passages souterrains.

Tapi dans les ombres profondes, noires comme le velours des fourrés, il examina le grand rocher qui se découpait insolemment sur la clarté lunaire. Il était couvert d'étranges et grotesques sculptures, représentant des hommes et des animaux, et des créatures à demi bestiales qui devaient être des dieux ou des démons. Le style de ces sculptures différait d'une manière tellement frappante des autres frises du palais que Conan se demanda si elles n'étaient pas le fait d'un âge et d'une race différents et si elles n'étaient pas elles-mêmes les reliques d'une époque disparue et oubliée, située dans un passé incommensurable, que les

habitants d'Alkmeenon avaient découvertes à leur arrivée dans la vallée.

Une grande porte s'ouvrait dans la paroi verticale de la falaise et une gigantesque tête de dragon était ciselée sur le fronton de telle sorte que l'ouverture de la porte était comme la gueule ouverte du dragon. La porte elle-même était de bronze ciselé et devait peser plusieurs tonnes. Il ne vit aucune serrure, mais une série de verrous en travers du portail massif ouvert lui apprit qu'il y avait un système d'ouverture et de fermeture... Un système sans doute connu des seuls prêtres de Keshan.

La piste montrait que Gorulga et ses acolytes avaient franchi cette porte. Mais Conan hésita. Attendre qu'ils ressortent signifierait probablement voir la porte se refermer sous son nez et il ne parviendrait jamais à trouver le mécanisme d'ouverture. D'un autre côté, s'il les suivait à l'intérieur, ils pourraient ressortir et l'enfermer dans la caverne.

Abandonnant toute prudence, il se glissa à travers le grand portail. Quelque part dans la caverne se trouvaient les prêtres, les Dents de Gwahlur et peut-être également une piste qui le renseignerait sur le sort de Muriela. Les risques personnels ne l'avaient encore jamais fait reculer.

La clarté lunaire éclairait, sur plusieurs pieds, le large tunnel dans lequel il s'était engagé. Quelque part devant lui, il aperçut une faible lueur et il entendit l'écho d'un chant étrange. Les prêtres n'étaient pas aussi loin devant lui qu'il l'avait pensé. Le tunnel débouchait sur une vaste salle où n'entrait pas la clarté lunaire ; une caverne vide, de petites dimensions, mais dont la voûte haute et incurvée brillait d'une lueur phosphorescente, qui était, Conan le savait, un phénomène commun dans cette partie du monde. Dans une demi-lumière spectrale il put distinguer une idole bestiale, accroupie devant un autel, et les noirs orifices de six ou sept tunnels partant de la salle. S'engageant dans le plus large de ceux-ci – qui se trouvait immédiatement derrière la statue accroupie tournée vers l'entrée extérieure – il aperçut la lueur vacillante des torches, alors que celle de la voûte phosphorescente était fixe, et le chant augmenta de

volume.

Bientôt il put regarder discrètement vers l'intérieur d'une caverne, plus grande que celle qu'il venait juste de quitter. Là, il n'y avait plus de phosphore, mais la lueur des torches tombait sur un autel plus large et un dieu encore plus obscène et répugnant était accroupi comme un crapaud au-dessus de lui. Devant cette hideuse divinité, Gorulga et ses dix acolytes s'agenouillèrent et frappèrent le sol de leurs têtes, tandis qu'ils psalmodiaient leur chant monotone. Conan comprit pourquoi leur progression avait été si lente. Apparemment, pénétrer dans la crypte secrète des Dents exigeait un rituel long et compliqué.

Impatient et nerveux, il attendit la fin du chant et des saluts et bientôt ils se relevèrent et s'enfoncèrent dans le tunnel qui s'ouvrait derrière l'idole. Leurs torches disparurent en oscillant sous la voûte obscure et il les suivit. Il ne courait pas un grand danger d'être découvert. Il se glissa derrière les ombres comme une créature de la nuit et les prêtres noirs étaient totalement absorbés dans leur grotesque cérémonial. Apparemment, ils n'avaient même pas remarqué l'absence de Gwarunga.

Dans une caverne aux dimensions gigantesques, aux parois incurvées vers le haut, où couraient des corniches qui ressemblaient à des galeries, sur plusieurs étages, ils recommencèrent une nouvelle fois leurs révérences devant un autel encore plus grand et une idole encore plus repoussante que ce qu'ils avaient adoré jusqu'ici.

Conan se tapit dans le sombre orifice du tunnel pour examiner les parois rocheuses qui réfléchissaient la lueur blafarde des torches. Il aperçut un escalier sculpté dans la pierre qui montait, d'étage en étage, reliant les galeries entre elles. La voûte se perdait dans les ténèbres.

Soudain il sursauta et les chants cessèrent brusquement comme les Noirs agenouillés relevaient la tête. Une voix inhumaine venait de retentir au-dessus d'eux. Ils se figèrent sur les genoux, leurs visages levés prenant une teinte bleu pâle dans la soudaine et étrange lumière qui apparut, aveuglante, près de la voûte altière, et qui se mit à projeter des lueurs crépitantes.

Cette lumière éclaira une galerie et un cri jaillit de la bouche du grand-prêtre, répété comme un écho par ses acolytes frissonnants. Là-haut venait de se révéler brièvement à eux une mince forme blanche, dressée dans un chatoiement de soie et d'or incrusté de bijoux. Puis la flamme se mit à brûler, scintillante et animée de pulsations, et plus rien ne fut distinct, la mince silhouette ne fut plus qu'une tache d'ivoire luisant faiblement.

— Yelaya ! hurla Gorulga, ses traits bruns devenant couleur de cendre. Pourquoi nous as-tu suivis ? Quelle est ta volonté ?

L'étrange voix inhumaine s'abattit de la voûte, se répercutant dans l'immense caverne qui l'augmentait et l'altérait, la rendant absolument méconnaissable.

— Malheur aux incroyants ! Malheur aux enfants hypocrites de Keshia ! Que la malédiction s'abatte sur ceux qui renient leur divinité !

Un cri d'horreur s'éleva de la troupe des prêtres. Gorulga ressembla à un vautour offensé à la lueur des torches.

— Je ne comprends pas ! balbutia-t-il. Nous sommes de bonne foi. Dans la chambre aux oracles tu nous as dit...

— N'accorde aucune attention à ce que tu as entendu dans la chambre aux oracles ! roula la terrible voix, multipliée à tel point qu'une myriade de voix sembla tonner et lancer le même avertissement. Prends garde aux faux prophètes et aux faux dieux ! Un démon ayant pris ma ressemblance t'a parlé dans le palais, te donnant une fausse prophétie. À présent, écoute et obéis, car moi seule suis la vraie déesse ! Je te donne une chance d'échapper à la malédiction !

» Prends les Dents de Gwahlur dans la crypte où elles ont été placées, il y a très longtemps de cela. Alkmeenon n'est plus sacrée, car elle a été profanée par des blasphémateurs. Remets les Dents de Gwahlur entre les mains de Thutmekri, le Stygien, afin qu'il les porte dans le temple de Dagon et de Derketo. Seul ce geste peut sauver Keshan du sort que les démons de la nuit ont conçu pour elle. Prends les Dents de Gwahlur et va-t'en ; repars aussitôt pour Keshia ; là-bas remets les bijoux à Thutmekri et saisis-toi de ce démon

étranger, Conan. Qu'il soit écorché vif sur la place publique !

Aucune hésitation ne suivit cet ordre. Claquant des dents de terreur, les prêtres avancèrent à quatre pattes et coururent vers la porte qui s'ouvrait derrière le dieu bestial. Gorulga conduisait cette débandade. Ils se pressèrent un instant, se battant pour franchir le premier la porte, glapissant, les torches remuées frénétiquement effleuraient les corps noirs, puis ils parvinrent enfin à franchir tous le seuil et le bruit de leur course diminua au loin dans le tunnel.

Conan ne les suivit pas. Il brûlait du furieux désir de connaître la vérité sur cette fantastique affaire. Était-ce vraiment Yelaya, comme la sueur glacée couvrant le dos de ses mains le lui affirmait, ou bien était-ce cette petite catin de Muriela, qui venait de trahir une nouvelle fois, après tout ? Si c'était...

Avant que la dernière torche ait disparu dans le sombre tunnel, il avait bondi, l'air vengeur, vers l'escalier de pierre. La lueur bleue était en train de mourir, mais il discernait toujours la silhouette d'ivoire, immobile sur la galerie. Son sang se glaça dans ses veines comme il approchait, mais il n'eut aucune hésitation. Il s'avança, l'épée brandie, et s'éleva comme une menace de mort au-dessus de la forme indistincte.

— Yelaya ! grogna-t-il. Morte, comme elle l'a toujours été depuis un millier d'années ! Ha !

De la sombre bouche d'un tunnel derrière lui une forme sombre se précipita sur Conan. Mais la course soudaine et mortelle de pieds nus était parvenue aux oreilles attentives du Cimmérien. Il se retourna avec l'agilité d'un chat et esquiva le coup qui visait son dos. Comme le glaive étincelant dans la main noire passait à côté de lui en sifflant, il frappa à son tour avec la rage d'un python que l'on a provoqué et la longue lame droite empala son assaillant et ressortit d'un pied et demi entre ses épaules.

— Voilà !

Conan libéra son épée comme sa victime s'effondrait à terre en laissant échapper un gargouillement. L'homme se tordit en de brèves convulsions puis se raidit. À la lumière mourante,

Conan vit un corps noir et un visage d'ébène, horrible sous la lueur bleutée. Il venait de tuer Gwarunga.

Conan se détourna du corps pour revenir vers la déesse. Des lanières passées autour de ses genoux et de sa poitrine la maintenaient debout contre un pilier de pierre et la volumineuse chevelure de Yelaya, nouée autour de la colonne, maintenait sa tête dressée. À quelques pas de distance, ces liens n'étaient plus visibles dans la lumière incertaine.

« Il est probablement venu après que je suis descendu dans le tunnel, songea Conan. Il a dû se douter que je me trouvais en bas. Alors il a retiré le poignard. » Conan se baissa et arracha son arme des doigts raidis par la mort, la regarda puis la glissa dans sa propre ceinture. « Et il a refermé la porte. Ensuite, il a emporté Yelaya dans l'intention de tromper ses idiots de frères. C'est lui qui a parlé, tout à l'heure. On ne pouvait reconnaître sa voix, avec cette voûte sonore. Et cette flamme bleue qui a jailli... Cela m'avait paru familier. C'est un tour utilisé par les prêtres stygiens. Thutmekri avait dû donner un peu de cette poudre à Gwarunga. »

L'homme avait pu arriver facilement dans la caverne avant ses compagnons. Familier du tracé des cavernes, par ouï-dire ou par des plans transmis de génération en génération par le clergé, il était entré dans le souterrain après les autres, portant la déesse, avait suivi un chemin détourné à travers les tunnels et les chambres et s'était dissimulé avec son fardeau sur la corniche, pendant que Gorulga et les autres acolytes étaient absorbés dans leur rituel interminable.

La flamme bleue avait disparu, mais à présent, Conan était conscient d'une autre flamme qui provenait de l'ouverture de l'un des couloirs s'ouvrant sur la saillie rocheuse. Quelque part au fond de ce couloir, il y avait une autre couche de phosphore, car il reconnaissait la légère brillance fixe. Le couloir conduisait dans la direction prise par les prêtres et il décida de le suivre, plutôt que de redescendre dans les ténèbres de la grande caverne du bas. Ce corridor devait rejoindre une autre galerie conduisant dans une nouvelle salle, qui devait être la destination des prêtres. Il se dépêcha, la lueur devenant plus intense à mesure

qu'il avançait, jusqu'au moment où il put discerner le sol et les parois du tunnel. Devant lui et en dessous, il pouvait entendre les prêtres qui avaient repris leur chant.

Brusquement, une ouverture dans la paroi gauche se découpa dans la lueur phosphorescente et le bruit d'un sanglot doux et hystérique parvint à ses oreilles. Il vit par l'embrasure de la porte une salle taillée dans la roche pleine, qui n'était donc pas une caverne naturelle comme les autres. La voûte en dôme brillait dans la lumière, recouverte d'arabesques en or battu.

Près du mur opposé, assis sur un trône de granit, fixant pour l'éternité le seuil voûté, se trouvait la monstrueuse et obscène effigie de Pteor, le dieu des Pelishtic, taillée dans le cuivre jaune, avec ses attributs exagérés qui reflétaient la grossièreté de son culte. Et sur son giron gisait une blanche silhouette effondrée.

— Eh bien, que je sois damné ! murmura Conan.

Il parcourut la chambre d'un regard méfiant et, n'apercevant aucune autre entrée, ni aucune présence, il s'avança sans bruit et regarda la jeune fille dont les fines épaules étaient secouées par les sanglots d'une terreur abjecte, son visage caché entre ses bras. Partant de gros bracelets d'or fixés sur les bras de l'idole, de fines chaînettes d'or couraient jusqu'à d'autres bracelets, plus petits, passés autour des poignets de la jeune fille. Il posa une main sur son épaule nue et elle sursauta avec un hurlement, puis elle tourna vers lui son visage souillé de larmes.

— Conan !

Elle fit un effort désespéré pour se redresser, mais ses chaînes l'en empêchèrent. Il découpa l'or fin aussi près que possible de ses poignets en grognant :

— Tu devras porter ces bracelets jusqu'à ce que je trouve un ciseau ou une lime. Lâche-moi, malédiction ! Pour une comédienne, tu es beaucoup trop émotive ! Mais dis-moi, que t'est-il arrivé ?

— Lorsque je suis revenue dans la chambre aux oracles, pleurnicha-t-elle, j'ai vu la déesse étendue sur le dais comme je l'avais vue la première fois. Je t'ai appelé et je me suis mise à courir vers la porte... Alors quelque chose m'a attrapée par-derrière. Une main s'est refermée sur ma bouche et j'ai été emportée à

travers un panneau dans le mur, puis au bas d'un court escalier et ensuite dans un couloir sombre. Je ne pouvais voir celui qui m'avait enlevée et me portait, jusqu'au moment où nous avons franchi une grande porte de métal, débouchant dans un tunnel dont la voûte était éclairée comme cette salle.

» Oh, je me suis presque évanouie en les voyant ! Ce ne sont pas des humains ! Ce sont des démons gris et velus qui marchent comme des êtres humains et qui parlent une sorte de langage caquetant qu'aucun homme ne peut comprendre. Ils restaient là et semblaient attendre et à un moment, j'ai cru entendre quelqu'un forcer la porte. Alors l'une de ces choses a tiré sur un levier de métal dans le mur et quelque chose s'est écrasé à terre de l'autre côté de la porte.

» Ensuite ils m'ont portée à travers des tunnels sinueux et fait monter des escaliers jusqu'à cette salle où ils m'ont enchaînée aux genoux de cette abominable idole, et ils sont repartis. Oh, Conan, qui sont-ils ?

— Les serviteurs de Bît-Yakin, grogna-t-il. J'ai trouvé un manuscrit qui m'a révélé un certain nombre de choses et ensuite je suis tombé sur certaines fresques qui m'ont raconté le reste. Bît-Yakin était un Pelishtic qui vint dans la vallée avec ses serviteurs après que les habitants d'Alkmeenon l'eurent abandonnée. Il trouva le corps de la princesse Yelaya et découvrit que les prêtres revenaient de temps en temps pour lui faire des offrandes, car même alors elle était vénérée comme une déesse.

» Il lui fit rendre des oracles et il était la voix prononçant les oracles, depuis une niche qu'il avait creusée dans la cloison derrière l'estrade. Les prêtres ne soupçonnèrent jamais rien et ils ne le virent jamais non plus, ni lui ni ses serviteurs, car ils se cachaient toujours lors de leur venue. Bît-Yakin vécut et mourut ici sans jamais être découvert. Crom seul sait combien de temps il vécut ici, mais ce fut certainement pendant des siècles. Les savants pelishtic ont découvert le moyen de prolonger la durée de leur vie pendant des centaines d'années. Moi-même, j'en ai vu certains. Pourquoi vécut-il ici seul et pourquoi joua-t-il ce rôle d'oracle, aucun être humain, doué de raison, ne saurait le dire. Mais je pense que le but de ces oracles était de

maintenir cette cité inviolée et sacrée ; ainsi, il pouvait rester sans être inquiété. Il mangeait la nourriture que les prêtres apportaient en offrande à Yelaya et ses serviteurs consommaient d'autres mets... J'ai toujours su qu'il existait une rivière souterraine qui partait du lac où les peuplades des hauts plateaux de Punt jettent leurs morts. Cette rivière coule sous le palais. Ils avaient fixé des échelles descendant dans celle-ci, d'où ils pouvaient accrocher et pêcher les cadavres qui passaient en flottant. Bît-Yakin a rapporté tout ceci dans son manuscrit et sur ses fresques murales.

» Mais il finit par mourir et ses serviteurs le momifièrent selon les instructions qu'il leur avait laissées avant sa mort et ils l'installèrent au creux d'une caverne, dans le flanc des falaises. Le reste est facile à deviner. Ses serviteurs, qui étaient encore plus près de l'immortalité que lui, continuèrent à vivre ici, mais lorsque la fois suivante, un grand-prêtre vint consulter l'oracle, n'ayant plus de maître pour les retenir, ils le mirent en pièces. Et c'est ainsi que depuis lors – jusqu'à Gorulga – personne ne vint jamais plus consulter l'oracle.

» Il est évident qu'ils renouvelaient périodiquement les vêtements et les parures de la déesse, comme ils avaient vu Bît-Yakin le faire. Sans aucun doute, il y a quelque part une chambre fermée où les soieries sont préservées des atteintes du temps. Ils ont habillé la déesse et l'ont ramenée dans la chambre aux oracles après que Zargheba l'eut dépouillée de ses parures. Et, oh ! à propos, ils ont décapité Zargheba et suspendu sa tête à une branche d'arbre.

Elle eut un frisson, mais poussa en même temps un soupir de soulagement.

— Il ne me fouettera jamais plus.

— Pas de ce côté-ci de l'enfer, reconnut Conan. Mais partons, à présent. Gwarunga a ruiné mes projets avec sa ruse de voler la déesse et de la faire parler. Je vais suivre les prêtres et tenter ma chance de leur voler le butin, une fois qu'ils l'auront retiré de sa cachette. Et tu restes à côté de moi. Je ne peux pas passer mon temps à te chercher.

— Mais les serviteurs de Bît-Yakin ! chuchota-t-elle, terrifiée.

— Nous allons tenter notre chance, grommela-t-il. Je ne sais pas ce qui se trame dans leurs esprits, mais ils ne semblent montrer aucune disposition à sortir et à se battre à ciel ouvert. Viens.

Saisissant son poignet, il la conduisit hors de la chambre dans le couloir. Comme ils avançaient, ils entendirent le chant psalmodié des prêtres et, se mêlant à lui, le sourd grondement des eaux tumultueuses. La lumière devint plus intense au-dessus d'eux comme ils émergeaient sur une galerie élevée qui dominait une immense caverne. En bas, une scène étrange et fantastique se déroulait.

Au-dessus d'eux étincelait la voûte phosphorescente ; à une centaine de pieds au-dessous d'eux s'étendait le sol plat de la caverne. De l'autre côté, le sol était traversé par un cours d'eau profond et étroit qui remplissait jusqu'au bord son chenal creusé dans la pierre. Jaillissant des ténèbres impénétrables, il serpentait à travers la caverne et se perdait à nouveau dans les ténèbres. La surface visible réfléchissait la lumière provenant d'en haut, les eaux sombres et bouillonnantes brillaient comme parsemées de bijoux éclatants, lançant des chatoiements sans cesse changeants de bleu glacé, de rouge sombre et de vert scintillant.

Conan et sa compagne se tenaient sur l'une des galeries qui longeaient la haute paroi incurvée et de cette corniche un pont naturel formé de roches se jetait en un arc vertigineux au-dessus du vaste gouffre de la caverne pour rejoindre, par-delà la rivière, une corniche beaucoup plus étroite de l'autre côté. Dix pieds au-dessous de ce premier pont, un second, plus large, traversait la caverne. Sur les deux parois, un escalier découpé dans la roche réunissait les extrémités de ces deux arcs vertigineux.

Conan, suivant la courbe de l'arche qui prenait son essor depuis la corniche où ils se trouvaient, aperçut une clarté qui n'était pas le phosphore blême de la caverne. Sur l'étroite saillie rocheuse qui leur faisait face de l'autre côté de la caverne, il y avait une ouverture dans la paroi rocheuse par où brillaient les étoiles.

Mais toute son attention fut bientôt attirée par la

scène qui se déroulait au-dessous d'eux. Les prêtres avaient atteint leur destination. Dans un coin de la paroi de la caverne se dressait un autel de pierre, mais il n'y avait aucune idole. Ou s'il y en avait une derrière, Conan ne pouvait la voir, car par suite d'un jeu de lumière, ou de la longue courbe de la muraille, l'espace derrière l'autel était laissé dans les ténèbres absolues.

Les prêtres avaient planté leurs torches dans des trous du sol rocheux, formant un demi-cercle de feu devant l'autel. Puis les prêtres se groupèrent à l'intérieur du croissant formé par les torches et Gorulga, après avoir élevé les bras en un geste d'invocation, profondément incliné, s'avança vers l'autel et y posa ses mains. L'autel se souleva et s'ouvrit, pivotant sur son arête, comme le couvercle d'un coffre, démasquant une petite niche.

Tendant un bras à l'intérieur de la cachette, Gorulga en ressortit un petit coffret de cuivre jaune. Ayant remis l'autel en place, il posa le coffret sur celui-ci et en souleva le couvercle. Pour les observateurs avides, postés sur la haute corniche, ce fut comme si ce geste avait libéré un jet de flammes provenant d'un feu éclatant, qui puisait et frissonnait tout autour du coffret ouvert. Le cœur de Conan bondit et sa main se porta à la poignée de son épée. Les Dents de Gwahlur, enfin ! Le trésor qui ferait de celui qui le posséderait l'homme le plus riche du monde ! Son souffle se fit plus court entre ses dents serrées.

Puis il comprit brusquement qu'un nouvel élément venait de surgir sous les lumières des torches et de la voûte phosphorescente, se substituant à elles. Les ténèbres se glissaient tout autour de l'autel, à l'exception de la tache lumineuse engendrée par l'éclat pervers des Dents de Gwahlur qui augmentait sans cesse. Les Noirs se transformèrent en statues de basalte figées, leurs ombres s'allongèrent derrière eux, grotesques et démesurées.

L'autel baignait à présent dans l'éclat des bijoux et les traits de Gorulga se détachaient avec un relief saisissant. Puis l'espace plongé dans l'ombre derrière l'autel fut bientôt inondé par la clarté qui s'étendait. Et peu à peu, avec la lumière qui se diffusait, des formes

devinrent visibles, comme des silhouettes engendrées par la nuit et le silence.

Au début, elles ressemblèrent à des statues de pierre grise, formes immobiles, velues, ressemblant à des hommes, bien que d'une horrible humanité, mais leurs yeux étaient vivants, de froides étincelles de feu glacé et gris. Et comme l'étrange lueur des bijoux illuminait leurs traits bestiaux, Gorulga poussa un hurlement et se rejeta en arrière, ses grands bras levés en un geste d'horreur éperdu.

Mais un bras, plus long encore, jaillit par-dessus l'autel et une main innommable se referma sur sa gorge. Hurlant et se débattant, le grand-prêtre fut attiré vers l'autel ; un poing semblable à un marteau s'abattit et les hurlements de Gorulga cessèrent. Flaque et brisé, il s'affaissa en travers de l'autel, sa cervelle jaillissant de son crâne broyé. Alors les serviteurs de Bît-Yakin surgirent comme un torrent faisant irruption de l'enfer et se jetèrent sur les prêtres noirs qui restaient là, figés comme des statues, pétrifiés d'horreur.

Ainsi commença le massacre, féroce et épouvantable.

Conan vit des corps noirs agités dans les airs comme des fétus par les mains inhumaines des tueurs ; les poignards et les épées des prêtres furent inutiles. Il vit des hommes soulevés du sol et leurs têtes fracassées sur l'autel de pierre. Il vit une torche flamboyante, tenue par une main monstrueuse, enfoncée inexorablement dans la gorge d'un malheureux qui se débattait en vain contre ceux qui le maintenaient. Il vit un homme déchiré en deux comme un poulet et les deux tronçons sanglants lancés à travers la caverne. Le massacre fut aussi bref et dévastateur que la trombe d'un ouragan. Dans une explosion de férocité sanglante et abyssale, tout fut rapidement terminé, à l'exception d'un malheureux qui s'enfuit en hurlant par où étaient venus les prêtres, poursuivi par l'essaim des formes d'horreur, barbouillées de sang, qui tendaient leurs mains rouges vers lui. Fugitif et poursuivants disparurent dans le sombre tunnel et les hurlements de l'homme parvinrent, assourdis par la distance.

Muriela, à genoux, griffait les jambes de Conan ; son

visage était caché et elle fermait les yeux avec force. Elle n'était plus qu'une forme tremblante, grelottant d'une terreur abjecte. Mais Conan était galvanisé. Un regard rapide vers l'ouverture par laquelle brillaient les étoiles, un autre regard en bas vers le coffret qui brillait, toujours ouvert, sur l'autel souillé de sang, et il entrevit la chance inespérée qui s'offrait à lui.

— Je vais chercher ce coffret ! grinça-t-il. Reste ici !

— Oh, Mitra, non ! (Dans un accès d'épouvante, elle tomba à terre et saisit ses sandales.) N'y va pas ! N'y va pas ! Ne me laisse pas !

— Reste ici et tais-toi ! trancha-t-il d'un ton sec en se dégageant de son étreinte éperdue.

Dédaignant l'escalier sinueux, il se laissa glisser de corniche en corniche avec une hâte intrépide. Il n'aperçut aucun signe de présence des monstres comme ses pieds heurtaient le sol. Quelques torches brillaient encore, fichées en terre, la lueur phosphorescente vacillait et tremblait et la rivière s'écoulait, avec un murmure presque articulé, scintillant de lueurs impossibles. L'éclat qui avait annoncé l'apparition des serviteurs avait disparu avec eux. Seul scintillait et frissonnait le feu des bijoux dans le coffret de cuivre.

Il s'en empara, jetant sur son contenu un regard plein de convoitise... C'étaient des pierres étranges, curieusement taillées, qui brûlaient d'un feu glacé, non terrestre. Il referma violemment le couvercle, glissa le coffret sous son bras et remonta les marches en courant. Il n'avait aucune envie de rencontrer les servants infernaux de Bît-Yakin. La brève vision qu'il en avait eue, alors qu'ils étaient en pleine action, avait dissipé toute illusion au sujet de leur valeur au combat. Pourquoi avaient-ils attendu si longtemps avant de s'abattre sur les intrus ? Il aurait été incapable de le dire. Quel être humain aurait pu deviner les pensées ou les raisons qui faisaient agir ces monstruosité ? Ils possédaient une ruse et une intelligence égales à celles de l'humanité, ils l'avaient démontré. Et là-bas sur le sol de la caverne gisaient les preuves sanglantes de leur férocité bestiale.

La jeune Corinthienne était toujours affaissée sur la galerie, là même où il l'avait laissée. Il saisit son

poignet et la força à se lever, en grognant :

— Je pense qu'il est temps de s'en aller !

Trop hébétée par la terreur pour avoir pleinement conscience de ce qui se passait, la jeune fille se laissa conduire sur l'arche vertigineuse. Ce n'est que lorsqu'ils passèrent en équilibre au-dessus des eaux tumultueuses qu'elle regarda en bas. Elle poussa un glapissement épouvanté et elle serait tombée sans le bras puissant de Conan pour la retenir. Grondant une réprimande à son oreille, il l'empoigna sous son bras resté libre et la souleva. L'emportant à travers l'arche, les bras et les jambes ballants, il se dirigea vers l'ouverture à l'autre extrémité. Sans s'arrêter pour la poser à terre, il se hâta dans le court tunnel où donnait cette ouverture. Un instant plus tard, ils émergeaient sur l'étroite corniche dominant la paroi extérieure des falaises qui entouraient la vallée. À moins d'une centaine de pieds en dessous d'eux, la jungle s'agitait doucement sous la lumière des étoiles.

En regardant en bas, Conan poussa un profond soupir de soulagement. Il pensait pouvoir s'accommoder de la descente, même avec la charge que représentaient les bijoux et la jeune fille, bien qu'il doutât pouvoir escalader les falaises à cet endroit, même libre de ses mouvements. Il posa sur la corniche le coffret, encore souillé du sang de Gorulga et couvert des caillots coagulés de sa cervelle, et il allait retirer sa ceinture dans l'intention de fixer le coffret à son dos, lorsqu'il entendit un bruit derrière lui, un bruit sinistre sur lequel il ne pouvait se méprendre.

— Reste ici ! dit-il d'un ton sec à la jeune Corinthienne éperdue. Et ne bouge pas !

Puis, dégainant son épée, il se glissa dans le tunnel pour regarder à nouveau à l'intérieur de la caverne.

À mi-chemin sur le pont naturel le plus élevé, il aperçut une horrible silhouette grise. L'un des serviteurs de Bît-Yakin était sur leur piste. Sans doute possible, la brute les avait aperçus et les suivait. Conan n'hésita pas un seul instant. Il lui aurait été aisé de défendre l'entrée du tunnel, mais ce duel devait être terminé rapidement avant l'arrivée des autres serviteurs.

Il sortit du tunnel et, courant sur l'arche naturelle, se

jeta sur le monstre qui arrivait. Ce n'était pas un singe, mais ce n'était pas un homme non plus. C'était une horreur au pas lourd et traînant, engendrée dans les jungles mystérieuses et sans nom, où une vie étrange est fécondée au milieu de la pourriture et des miasmes, en dehors de toute domination humaine, et où des tambours retentissent dans des temples que n'a jamais foulés le pied humain. Comment l'ancien Pelishtic avait-il acquis son pouvoir sur eux ?... C'était une énigme monstrueuse – de même que la raison de son éternel bannissement du reste de l'humanité – au sujet de laquelle Conan n'avait nullement l'intention de s'interroger, même s'il en avait eu l'opportunité.

L'homme et le monstre. Ils s'affrontèrent sur l'arche la plus élevée de la caverne où, une centaine de pieds plus bas, se précipitaient les eaux sombres et furieuses. Comme la forme hideuse avec son corps gris de lèpre et ses traits d'idole sculptée inhumaine s'élevait au-dessus de lui, Conan frappa comme frappe un tigre blessé et derrière ce coup il y avait toute la force de ses muscles et de sa fureur. Ce coup d'épée aurait coupé en deux un corps humain, mais les os du serviteur de Bît-Yakin étaient semblables à de l'acier trempé. Pourtant, même l'acier trempé n'aurait pu résister victorieusement à cette estocade furieuse. Des côtes et l'os de l'épaule cédèrent et du sang jaillit de l'énorme blessure.

Conan n'eut pas le temps de porter un second coup. Avant qu'il puisse lever sa lame à nouveau ou se dégager d'un bond, la longue courbe d'un bras gigantesque le heurtait, le faisant tomber de l'arche, comme l'on fait tomber d'un coup sec une mouche d'un mur. Comme il plongeait vers le bas, la course tumultueuse de la rivière retentit comme un glas à ses oreilles, mais son corps, en se contorsionnant, réussit à tomber, à mi-course, sur l'arche inférieure. Il resta en équilibre précaire, pendant un instant à glacer le sang, puis ses doigts s'accrochèrent au bord opposé de l'arche et, d'un puissant rétablissement, il réussit à se hisser, toujours son épée dans l'autre main.

Comme il se relevait d'un bond, il vit le monstre, qui perdait son sang affreusement, se ruer vers la paroi de la falaise, à l'extrémité du pont, manifestement dans

l'intention de descendre l'escalier qui reliait les deux arches, pour recommencer le duel. À l'extrême bord, la brute s'arrêta dans sa course et Conan aperçut la même chose... Muriela, le coffret aux bijoux sous son bras, se tenait, l'air égaré, à l'entrée du tunnel.

Avec un rugissement de triomphe, le monstre la prit sous un bras, saisit le coffret aux gemmes de l'autre main comme elle le laissait tomber et, faisant volte-face, se traîna lourdement sur le pont en sens inverse. Conan lança un juron retentissant et s'élança également de l'autre côté. Il se demanda s'il parviendrait à gravir l'escalier jusqu'à la plus haute arche, à temps pour rejoindre la brute avant qu'elle puisse s'enfoncer dans le labyrinthe de tunnels creusés dans la paroi rocheuse.

Mais le monstre ralentissait sa course, de plus en plus affaibli. Le sang ruisselait de son horrible blessure à la poitrine et il faisait des embardées, comme un homme ivre, d'un bord à l'autre de l'arche. Soudain, il trébucha, vacilla et tomba par-dessus bord, plongeant la tête la première vers le bas. La fille et le coffret aux bijoux glissèrent de ses mains devenues sans force et le hurlement de Muriela résonna horriblement, dominant le grondement des eaux furieuses en dessous.

Conan se trouvait pratiquement sous le point de chute de la créature. Le monstre heurta légèrement l'arche inférieure en tombant et poursuivit sa chute, mais la forme de la jeune fille qui se débattait heurta le pont et s'y accrocha, tandis que le coffret heurtait le rebord de l'arche près d'elle. L'un était tombé à la gauche de Conan, l'autre à sa droite. Les deux étaient à portée de bras ; pendant un très court instant, le coffret oscilla sur le rebord du pont, se balançant en équilibre instable, et Muriela resta accrochée par un seul bras, tournant désespérément vers Conan ses yeux dilatés par la peur de mourir et ses lèvres s'ouvrant sur un hurlement de désespoir.

Conan n'hésita pas un seul instant, ne jetant même pas un regard vers le coffret qui contenait toutes les richesses d'un monde. Avec une rapidité qui aurait ridiculisé le bond d'un jaguar affamé, il s'élança, saisit le bras de la jeune fille juste comme ses doigts glissaient sur la pierre lisse et d'une formidable traction la hissa sur l'arche. Le coffret bascula et tomba,

heurtant l'eau quatre-vingt-dix pieds plus bas, là où le corps du serviteur de Bît-Yakin avait déjà disparu. Une éclaboussure, un jet d'écume montant vers les airs, marqua l'endroit où les Dents de Gwahlur avaient disparu à jamais du regard de l'homme.

Conan regarda à peine vers le bas. Il s'élança comme une flèche à travers le pont et gravit en courant l'escalier dans la falaise, avec l'agilité d'un chat, portant le corps inerte de la jeune fille comme s'il s'agissait d'un enfant. Un hurlement hideux l'amena à regarder par-dessus son épaule comme il atteignait l'arche supérieure et il vit les autres serviteurs pénétrant à nouveau dans la caverne tout en bas, du sang dégouttant de leurs crocs découverts. Ils s'élancèrent vers l'escalier qui serpentait d'étage en étage, avec des rugissements de vengeance ; alors il jeta la jeune fille, sans plus de façon, sur son épaule et s'engouffra dans le tunnel pour descendre ensuite les falaises comme un véritable singe, se laissant glisser et bondissant de prise en prise avec une témérité intrépide. Lorsque les farouches silhouettes regardèrent depuis la corniche d'en haut, ce fut pour voir le Cimmérien et la jeune fille disparaître dans la forêt qui entourait les falaises.

— Eh bien, dit Conan, remettant la jeune fille sur ses pieds, une fois parvenus au sein des fourrés protecteurs. Nous pouvons prendre notre temps à présent. Je ne crois pas que ces brutes sortiront de la vallée pour nous poursuivre. De toute façon, j'ai laissé mon cheval attaché près d'un trou d'eau, non loin d'ici. Espérons que les lions ne l'auront pas dévoré ! Par tous les démons de Crom ! Pourquoi pleures-tu maintenant ?

Elle cacha son visage souillé de larmes dans ses mains et ses délicates épaules furent secouées de sanglots.

— C'est à cause de moi que tu as perdu les bijoux, gémit-elle misérablement. C'est ma faute. Si je t'avais obéi et étais restée sur la corniche, dehors, cette brute ne m'aurait jamais vue. Tu aurais dû rattraper le coffret aux gemmes et me laisser me noyer !

— Oui, je suppose que c'est ce que j'aurais dû faire, reconnut-il. Mais oublions cela. Il ne faut jamais

s'inquiéter du passé. Et arrête de pleurer, veux-tu ? C'est mieux ainsi. Allons-nous-en.

— Tu veux dire que tu vas me garder ? M'emmener avec toi ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Qu'est-ce que je pourrais bien faire d'autre avec toi, à ton avis ? (Il parcourut sa silhouette d'un regard approbateur et eut un rictus en apercevant la tunique déchirée qui laissait voir de généreuses et séduisantes courbes au teint d'ivoire.) Tes talents de comédienne pourraient bien me servir. Rien ne m'oblige à retourner à Keshia maintenant, puisqu'elle ne contient plus rien que je désire. Nous allons nous diriger vers Punt. Les habitants de Punt vénèrent une femme au corps d'ivoire et ils lui apportent des paniers remplis de l'or qu'ils trouvent dans leurs rivières. Je leur dirai que Keshan intrigue avec Thutmekri pour les réduire en esclavage – ce qui est la vérité – et que les dieux m'ont envoyé pour les protéger – pour, disons, environ une maison remplie d'or... Et si je peux m'arranger pour t'introduire, à leur insu, dans leur temple, afin que tu prennes la place de leur déesse d'ivoire, nous les aurons complètement tondus avant d'en avoir terminé avec eux !

Chapitre III

Au-delà de la rivière Noire

Se dirigeant vers Punt avec Muriela, Conan met à exécution son plan pour soulager les adorateurs de la déesse d'ivoire d'une partie de leur or qu'ils ont en abondance. Il continue ensuite sa route vers Zembabwei. Dans la cité des deux rois, il se joint à une caravane de marchands qu'il escorte vers le nord, longeant les confins du désert – confins où règnent en maîtres les « maraudeurs » zuagirs, dont il fut le chef autrefois –, et amène à bon port jusqu'à Shem. Il poursuit vers le nord, traversant les royaumes hyboriens, pour retrouver sa froide patrie. Conan approche à présent de la quarantaine, mais les ans écoulés ne le marquent pas, si ce n'est une propension encore plus marquée à courir les filles et à rechercher les ennuis. De retour en Cimmérie, il trouve les fils de ses compagnons élevant une famille à leur tour et tempérant leur rudesse nordique par des manières de vivre plus douces qui leur viennent de régions hyboriennes plus tempérées. Cependant, même ainsi, aucun colon hyborien n'a plus jamais franchi les frontières de Cimmérie depuis la destruction de Venarium, voilà plus de deux décennies. À présent, pourtant, les Aquiloniens s'étendent vers l'ouest, à travers les Marches Bossoniennes, pénétrant aux lisières du sauvage pays des Picts. C'est donc là que se rend Conan, cherchant de l'ouvrage pour son épée. Il s'engage comme éclaireur à Fort Tuscelan, le dernier avant-poste aquilonien sur la rive est de la rivière Noire, profondément enfoncé à l'intérieur du territoire pict. Là-bas se prépare une farouche guerre tribale avec les Picts.

I - Conan lance sa hache

Le silence de la piste forestière était si primitif que le bruit des pas, produit par ses bottes souples, dérangeait étrangement. Du moins, c'est ce qu'il semblait au voyageur, bien qu'il avançât le long du sentier avec toute la prudence que devait déployer celui qui s'aventurait au-delà de la rivière de la Foudre. C'était un jeune homme de taille moyenne, avec un visage ouvert et une masse de cheveux fauves en broussaille que ne retenait aucune toque ni aucun casque. Ses vêtements étaient assez communs dans cette région – une tunique grossière, retenue par une ceinture à la taille, de courtes culottes de cuir et des bottes souples en peau de daim qui lui arrivaient près du genou. La garde d'un poignard saillait du revers de l'une de ses bottes. Le large ceinturon de cuir soutenait une épée courte et massive et une petite giberne en peau de daim. Il n'y avait aucune inquiétude dans ses yeux qui examinaient avec soin les murailles vertes bordant la piste. Bien qu'il ne soit pas de haute taille, il était bien bâti et ses bras, que les manches courtes mais amples de sa tunique laissaient nus, étaient robustes et pourvus de muscles cordés.

Il avançait d'un pas tranquille. Et cependant la dernière cabane de colons se trouvait à des milles derrière lui et chaque pas le rapprochait davantage du danger farouche qui était suspendu comme une ombre menaçante au-dessus de la forêt primitive.

On ne l'entendait pas autant qu'il lui paraissait, bien qu'il sût parfaitement que le léger bruit de ses pieds bottés serait comme un tocsin d'alarme pour les féroces oreilles qui pouvaient être aux aguets dans la perfide forteresse verte. Son air insouciant n'était qu'apparent ; ses yeux et ses oreilles étaient sur le qui-vive, surtout ses oreilles, car le regard ne pouvait pas pénétrer l'écran de verdure à plus de quelques pieds de chaque côté.

Mais ce fut son instinct, plus que ses sens, qui l'avertit soudain. Il porta la main à son épée, immobile au milieu de la piste, retenant sa respiration inconsciemment, s'interrogeant sur le bruit qu'il avait entendu et se demandant même s'il avait vraiment

entendu quelque chose. Le silence semblait absolu. Pas un écureuil ne s'agitait dans les branches, pas un oiseau ne gazouillait. Puis son regard se fixa sur un taillis, au bord de la piste, à quelques mètres devant lui. Il n'y avait aucune brise, pourtant il avait vu un branchage remuer. Les poils de sa nuque le picotèrent et il resta un instant indécis, certain qu'un mouvement pour s'enfuir dans l'autre direction ferait s'abattre la mort sur lui.

Un fort craquement retentit derrière les feuilles. Les fourrés furent violemment secoués et en même temps que ce bruit, une flèche décrivit une course incertaine et disparut entre les arbres près de la piste. Le voyageur l'entrevit comme il faisait un bond éperdu vers un refuge.

À l'abri derrière un gros tronc, son épée tremblant entre ses doigts, il vit s'ouvrir les fourrés et une haute silhouette s'avancer sans hâte vers la piste. Le voyageur ouvrit de grands yeux sous l'effet de la surprise. L'étranger portait des vêtements identiques aux siens, en ce qui concernait les bottes et les culottes, bien que ces dernières soient en soie et non en cuir. Mais il portait un haubert sans manches, sombre, à la place d'une tunique, et un casque juché sur sa noire crinière. Ce casque attira le regard de l'autre, car il n'avait pas de cimier et était orné de deux courtes cornes de taureau. Aucune main civilisée n'aurait jamais forgé ce casque. Et le visage au-dessous du casque n'était pas non plus celui d'un homme civilisé : bruni, couvert de cicatrices, avec des yeux bleus flamboyants. C'était un visage aussi insoumis que la forêt primitive sur laquelle il se profilait. L'homme tenait une épée à large lame dans sa main droite et le tranchant était couvert de taches cramoisies.

— Sors et approche, lança-t-il avec un accent qui était inconnu au voyageur. Il n'y a plus de danger à présent. Ce chien était seul. Allons, sors.

L'autre sortit de derrière son abri, méfiant, et fixa l'étranger. Il se sentit curieusement sans défense et ridicule devant les proportions de l'homme de la forêt... La puissante poitrine bardée de fer et le bras qui portait l'épée rougie, brûlé par le soleil et sillonné de muscles cordés. Il se déplaçait avec la dangereuse

aisance d'une panthère ; il était d'une souplesse trop grande pour être le produit de la civilisation, même de cette frange de civilisation que représentaient les frontières extérieures.

Faisant demi-tour, il se dirigea vers les fourrés et les repoussa. Encore incertain de ce qui s'était passé, le voyageur venu de l'est s'avança et regarda. Un homme gisait là, un homme de petite taille, à la peau foncée, aux muscles puissants. Il était nu à l'exception d'un pagne, d'un collier de dents humaines et d'un bracelet de cuivre jaune. Une courte épée était passée dans la ceinture qui retenait le pagne et une main étreignait encore un puissant arc sombre. L'homme portait de longs cheveux noirs ; ce fut à peu près tout ce que le voyageur put distinguer de sa tête, car ses traits étaient une bouillie sanglante de cervelle écrasée. Son crâne avait été ouvert en deux jusqu'aux dents.

— Un Pict, par tous les dieux ! s'exclama le voyageur.

Les yeux au bleu intense se tournèrent vers lui.

— Cela t'étonne ?

— Eh bien, ils m'avaient prévenu à Velitrium et une autre fois aux cabanes des colons, au bord de la route, que ces démons se glissaient parfois au-delà de la frontière, mais je ne m'attendais pas à en rencontrer un aussi loin à l'intérieur du pays.

— Tu es seulement à quatre milles à l'est de la rivière Noire, le renseigne l'étranger. Certains ont été massacrés à moins d'un mille de Velitrium. Aucun colon se trouvant entre la rivière de la Foudre et Fort Tuscelan n'est vraiment en sécurité. J'ai trouvé la piste de ce chien à trois milles au sud du fort, ce matin, et je l'ai suivie depuis. Je suis arrivé derrière lui juste comme il allait tirer une flèche sur toi. Un instant plus tard et il y aurait eu un étranger en enfer. Mais je lui ai fait rater sa cible.

Le voyageur regardait, les yeux écarquillés, l'homme qui le dominait, abasourdi à l'idée que celui-ci avait en fait suivi la trace de l'un de ces démons de la forêt et l'avait tué, par surprise. Ce qui impliquait une connaissance de la forêt inimaginable, même pour Conajohara.

— Vous faites partie de la garnison du fort ?

demanda-t-il.

— Je ne suis pas un soldat. Je touche la solde et les rations d'un officier de ligne, mais je fais mon travail dans les bois. Valannus sait que je suis beaucoup plus utile à patrouiller le long de la rivière qu'à rester enfermé, comme dans un poulailler, dans le fort.

D'un air détaché il poussa du pied dans les fourrés l'homme qu'il venait de tuer, puis s'en retourna vers la piste. L'autre le suivit.

— Mon nom est Balthus, se présenta-t-il. Je me trouvais à Velitrium la nuit dernière. Je ne sais pas encore si je vais prendre un lopin de terre par ici, ou bien m'enrôler dans la garnison du fort.

— Les meilleures terres près de la rivière de la Foudre ont déjà été prises, grogna le tueur. Il y a beaucoup de bonnes terres entre la crique du Scalp – tu l'as traversée, il y a quelques milles – et le fort, mais elles se trouvent diablement trop près de la rivière. Les Picts la franchissent pour tuer et incendier... Comme faisait celui-là. Ils ne viennent pas toujours seuls. Un jour, ils essayeront de chasser tous les colons hors de Conajohara. Et ils peuvent y réussir... Probablement y réussiront-ils. De toute façon, cette colonisation est insensée. Il y a beaucoup de bonnes terres à l'est des marches bossoniennes. Si les Aquiloniens voulaient bien retirer à leurs barons quelques-unes de leurs grandes propriétés et semer du blé là où, pour le moment, ne gambadent que des daims, ils n'auraient pas besoin de franchir la frontière pour voler la terre des Picts.

— Voilà un langage singulier de la part d'un homme au service du gouvernement de Conajohara, fit remarquer Balthus.

— Il n'est rien à mes yeux, répliqua l'autre. Je suis un mercenaire. Je vends mon épée au plus offrant. Je n'ai jamais semé de blé et n'en sèmerai jamais aussi longtemps qu'il y aura d'autres récoltes pouvant être moissonnées avec l'épée. Mais vous autres, Hyboriens, vous vous êtes étendus aussi loin que vous le pouviez. Vous avez franchi les Marches, brûlé quelques villages, exterminé un certain nombre de clans et repoussé la frontière jusqu'à la rivière Noire ; mais je doute que vous soyez jamais à même de garder ce que

vous avez conquis et vous ne repousserez jamais la frontière encore plus à l'ouest. Votre stupide roi ne connaît rien de la situation actuelle dans ce pays. Il ne vous enverra jamais suffisamment de renforts et les colons sont trop peu nombreux pour pouvoir résister au choc d'une attaque concertée, venant de l'autre côté de la rivière.

— Mais les Picts sont divisés en très petits clans, insista Balthus. Ils ne parviendront jamais à s'unir. Et nous pouvons repousser les attaques d'un seul clan.

— Ou de deux ou trois clans, reconnut le tueur. Mais, un jour, un homme surviendra qui unira trente ou quarante clans, exactement comme cela se produisit avec les clans de Cimmérie, lorsque les hommes de Gunder essayèrent de repousser leurs frontières vers le nord, il y a des années de cela. Ils voulurent coloniser les Marches septentrionales de Cimmérie : exterminant quelques petits clans et construisant une ville fortifiée, Venarium... Tu en as entendu parler.

— Oui, j'ai entendu son histoire, en effet, répondit Balthus, en frémissant. (Le souvenir de ce désastre sanglant était une tache sombre dans les chroniques de ce peuple fier et belliqueux.) Mon oncle se trouvait à Venarium lorsque les Cimmériens montèrent à l'assaut des remparts. Il fut l'un des rares survivants de ce massacre. Je l'ai entendu fréquemment raconter l'attaque.

Les barbares surgirent des collines en une horde vorace, sans avertissement, s'abattant sur Venarium et l'assaillant avec une telle furie que personne ne put résister devant eux. Hommes, femmes et enfants furent massacrés. Venarium fut réduite à l'état de ruines carbonisées, comme elle l'est encore maintenant. Les Aquiloniens furent repoussés et durent franchir les Marches de nouveau et ils n'essayèrent jamais plus, depuis lors, de coloniser une région de Cimmérie. Mais tu parles de Venarium en familier. Peut-être étais-tu là-bas ?

— J'y étais, grogna l'autre. Je faisais partie de la horde qui monta à l'assaut des remparts. Je n'avais pas encore vu tomber quinze neiges, mais déjà mon nom était répété autour des feux des conseils.

Balthus recula involontairement, les yeux

écarquillés. Il semblait incroyable que l'homme qui marchait tranquillement à ses côtés puisse avoir été l'un de ces démons hurlants, ivres de sang, qui avaient fondu sur les remparts de Venarium, durant cette journée depuis longtemps révolue, pour faire couler dans les rues des flots de sang.

— Alors, toi aussi, tu es un barbare ! s'exclama-t-il involontairement.

L'autre secoua la tête, sans s'offusquer.

— Je suis Conan de Cimmérie.

— J'ai entendu parler de toi.

Un intérêt nouveau anima le regard attentif de Balthus. Il n'était pas étonnant que le Pict ait été victime de ses propres ruses ! Les Cimmériens étaient des barbares aussi féroces que les Picts et beaucoup plus intelligents. Évidemment, Conan avait passé une grande partie de sa vie parmi les hommes civilisés bien que ce contact n'ait pas, de toute évidence, amolli, ni affaibli aucun de ses instincts primitifs. L'appréhension de Balthus se transforma en admiration comme il remarquait son pas aussi souple que la démarche d'un chat, le silence aisé avec lequel le Cimmérien avançait sur la piste. Les mailles huilées de son haubert ne cliquetaient pas et Balthus comprit que Conan pouvait se glisser à travers les fourrés les plus épais aussi silencieusement que n'importe quel Pict au corps nu.

— Tu n'es pas natif de Gunder ?

C'était plus une affirmation qu'une question.

Balthus secoua la tête.

— Je suis originaire de Tauran.

— J'ai connu de bons trappeurs, originaires de Tauran. Mais les Bossoniens vous ont abrités, vous autres Aquiloniens, de la vie sauvage depuis de trop nombreux siècles. Vous avez besoin de vous endurcir.

C'était la vérité ; les Marches Bossoniennes, avec leurs villages fortifiés, remplis d'archers déterminés, avaient longtemps servi à l'Aquilonie de tampon contre les barbares des frontières. Maintenant, avec les colons qui s'installaient au-delà de la rivière de la Foudre, était en train de pousser une race d'hommes connaissant la forêt, capables de se mesurer avec les barbares sur leur propre terrain, mais leur nombre était encore insuffisant. La plupart des hommes des

frontières étaient comme Balthus... C'étaient plus des colons que des hommes des bois.

Le soleil n'était pas encore couché, mais il avait disparu, caché par l'épaisse muraille de la forêt. Les ombres s'allongeaient, devenant plus profondes dans le sous-bois comme les deux compagnons poursuivaient leur marche le long de la piste.

— Il fera nuit noire avant que nous ayons atteint le fort, fit remarquer Conan, négligemment. Écoute !

Il s'immobilisa soudain, à demi ramassé sur lui-même, son épée prête, transformé en une sauvage silhouette exprimant le soupçon et la menace, prêt à bondir et à pourfendre. Balthus avait également entendu... Un hurlement désespéré qui s'était brisé en une note aiguë. C'était le cri d'un homme en proie à l'épouvante ou à l'agonie.

En un instant, Conan ne fut plus là. Sur la piste, chaque enjambée augmentait la distance qui le séparait de son compagnon qui s'efforçait de le suivre. Balthus laissa échapper un juron. Dans les colonies de Tauran, il avait la réputation d'être un bon coureur, mais Conan le laissa en arrière avec une facilité à rendre fou. Puis Balthus oublia son exaspération lorsque ses oreilles furent offensées par le cri le plus effrayant qu'il ait jamais entendu. Celui-là n'était pas humain : un miaulement démoniaque, exprimant une hideuse allégresse devant le spectacle de l'humanité déchu, faisant un écho au sein des sombres abîmes au-delà de la connaissance humaine.

Balthus faiblit dans sa course et une sueur visqueuse perla sur sa chair. Mais Conan n'hésita pas un instant ; il s'élança comme une flèche, et disparut après le coude que faisait la piste. Balthus, pris de panique de se retrouver seul, avec cet horrible hurlement se répercutant encore à travers la forêt en de sinistres échos, redoubla de vitesse et courut après lui.

L'Aquilonien, voulant s'arrêter, manqua de tomber sur le Cimmérien qui se tenait sur la piste au-dessus d'un corps contracté. Mais Conan ne regardait pas le cadavre qui gisait là, dans la poussière teintée de rouge. Il scrutait les bois épais de chaque côté de la piste.

Balthus murmura un juron horrifié. C'était le corps d'un homme, sur la piste, un homme petit et gras,

chaussé de bottes ouvragées d'or et vêtu (malgré la chaleur) de la tunique garnie d'hermine d'un riche marchand. Son visage blême était figé dans un regard dilaté par l'horreur ; sa gorge avait été tranchée d'une oreille à l'autre, comme par le fil tranchant d'un rasoir. La courte épée encore enfoncée dans son étui semblait indiquer qu'il avait été égorgé sans avoir eu la possibilité de défendre sa vie.

— Un Pict ? chuchota Balthus, comme il se détournait pour examiner les ombres de la forêt qui s'approfondissaient.

Conan secoua la tête et abaissa un regard renfrogné vers l'homme mort.

— Un démon de la forêt. C'est le cinquième, par Crom !

— Que veux-tu dire ?

— As-tu jamais entendu parler d'un sorcier pict, qui s'appelle Zogar Sag ?

Balthus secoua la tête, mal à l'aise.

— Il habite à Gwawela, le plus proche village au-delà de la rivière. Il y a trois mois de cela, il se dissimula au bord de cette route et vola une kyrielle de mules de bât dans un convoi de marchandises, destinées au fort... Droguant leurs conducteurs, d'une manière ou d'une autre. Les mules appartenaient à cet homme (Conan indiqua négligemment du pied le cadavre), Tiberias, un marchand de Velitrium. Elles transportaient des barriques d'ale et le vieux Zogar s'arrêta avant d'avoir retraversé la rivière pour s'enivrer abominablement. Un trappeur, du nom de Soractus, suivit sa piste et conduisit Valannus et trois soldats à l'endroit où il gisait, ivre mort, dans un fourré. À la demande de Tiberias, Valannus jeta Zogar Sag dans un cachot, ce qui est l'insulte la plus grave qui puisse être faite à un Pict. Il réussit à tuer son gardien et à s'enfuir, puis il fit parvenir au fort un message dans lequel il déclarait qu'il tuerait Tiberias et les cinq hommes qui l'avaient fait prisonnier, d'une façon qui ferait frémir d'horreur les Aquiloniens pendant les siècles à venir.

» Eh bien, Soractus et les soldats sont morts. Soractus a été tué près de la rivière, les soldats à l'ombre même du fort. Et à présent, Tiberias est mort.

Ils n'ont pas été tués par des Picts. Toutes les victimes – à l'exception de Tiberias, comme tu peux le constater – avaient été décapitées... Et leurs têtes doivent sans doute orner l'autel du dieu particulier de Zogar Sag.

— Comment peux-tu savoir qu'ils n'ont pas été tués par les Picts ? demanda Balthus.

Conan désigna le cadavre du marchand.

— Tu crois peut-être que cette blessure a été faite par un poignard ou une épée ? Regarde plus attentivement et tu verras que seules des serres ont pu produire une telle entaille. La chair a été déchirée, et non tranchée.

— Peut-être une panthère... commença Balthus, sans conviction.

Conan secoua la tête impatiemment.

— Un homme de Tauran ne saurait confondre cette blessure avec celle que feraient les griffes d'une panthère. Non. C'est un démon de la forêt, invoqué par Zogar Sag pour l'accomplissement de sa vengeance. Tiberias a été stupide de se diriger seul vers Velitrium, et si près du crépuscule. Mais chacune des victimes semble avoir été frappée de folie juste avant que le sort l'atteigne. Regarde là : les signes sont assez clairs. Tiberias avançait, juché sur sa mule, le long de la piste, peut-être avec, derrière sa selle, un lot de peaux de loutres de prix qu'il comptait vendre à Velitrium, et la chose a bondi sur lui de derrière ce fourré. Regarde là-bas, les branches sont écrasées.

» Tiberias n'a poussé qu'un cri, et ensuite sa gorge a été arrachée, et il est parti vendre ses peaux de loutres en enfer. Sa mule s'est enfuie dans les bois. Ecoute ! On peut même encore maintenant l'entendre galoper au loin sous les arbres. Le démon n'a pas eu le temps de s'emparer de la tête de Tiberias ; il a été effrayé par notre arrivée.

— Par ton arrivée, corrigea Balthus. Cela ne doit pas être une créature bien terrible si elle prend la fuite en apercevant un homme armé. Mais comment peux-tu savoir que ce n'était pas un Pict, armé d'une sorte de crochet qui déchire au lieu de trancher ? As-tu vu quelque chose ?

— Tiberias était armé, grogna Conan. Si Zogar Sag

a le pouvoir de faire venir des démons à son aide, il peut leur dire quels hommes tuer et quels autres laisser tranquilles. Non, je n'ai rien vu, sauf les buissons qui remuaient comme la créature quittait la piste. Mais si tu veux une preuve supplémentaire, regarde donc !

Le tueur s'était approché de la mare de sang dans laquelle baignait le cadavre. Sous les buissons au bord du sentier, il y avait une empreinte sanglante, visible sur la terre glaise.

— Un homme aurait-il laissé une telle empreinte ? demanda Conan.

Balthus sentit son cuir chevelu le picoter. Aucun homme, ni aucun animal qu'il ait jamais vu ne pouvait avoir laissé cette étrange et monstrueuse empreinte à trois doigts qui, curieusement, évoquait à la fois l'oiseau et le reptile, sans être cependant entièrement caractéristique de l'un ou de l'autre. Il étendit ses doigts au-dessus de l'empreinte, s'appliquant à ne pas la toucher, et laissa échapper un grognement. Il ne pouvait pas recouvrir l'empreinte de sa main.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-il. Je n'ai jamais vu un animal qui laisse une telle empreinte.

— Pas plus qu'aucun homme sain d'esprit, répondit Conan farouchement. Il s'agit d'un démon des marécages... Ils sont aussi gros que des chauves-souris dans les marécages qui s'étendent au-delà de la rivière Noire. On peut les entendre gémir comme des âmes damnées lorsque le vent souffle fort et vient du sud par les nuits brûlantes.

— Qu'allons-nous faire ? demanda l'Aquilonien, scrutant avec inquiétude les ténèbres bleu sombre.

La peur figée sur les traits du mort hantait son esprit. Il se demandait quelle hideuse tête le malheureux avait vue jaillir en grimaçant des feuillages pour glacer ainsi son sang de terreur.

— Inutile d'essayer de poursuivre un démon, gronda Conan en tirant une courte hache de bûcheron de sa ceinture. J'ai essayé de le suivre après qu'il eut tué Soractus. J'ai perdu sa piste en moins d'une douzaine de pas. Il a dû lui pousser des ailes et il s'est envolé, ou bien il s'est enfoncé dans la terre, jusqu'en enfer. Je ne sais pas. Je ne vais pas partir à la recherche de la mule non plus. Elle reviendra bien au fort, ou vers la hutte

d'un colon.

Comme il parlait, Conan s'affairait au bord de la piste avec sa cognée. En quelques coups, il abattit deux arbustes, de neuf ou dix pieds de long, et les émonda. Puis il trancha une longueur de vigne sauvage qui serpentait parmi les fourrés proches et, en attachant l'une des extrémités à la première perche, à deux pieds du bout, il passa la vigne sur l'autre arbuste et se mit à l'entrelacer. En quelques instants, il eut une litière grossière mais solide.

— Le démon ne prendra pas la tête de Tiberias, si je peux l'en empêcher, grommela-t-il. Nous allons porter le corps jusqu'au fort. Il ne se trouve pas à plus de trois milles. Je n'ai jamais beaucoup aimé cet imbécile plein de graisse, mais nous ne pouvons pas laisser ces démons picts s'emparer si facilement de têtes de Blancs.

Les Picts étaient également une race blanche, bien que fortement hâlés, mais les hommes des frontières ne les désignaient jamais comme tels.

Balthus prit la litière par l'arrière, et sans plus de façon, Conan y chargea le marchand infortuné. Ils reprirent leur marche le long de la piste aussi vite que possible. Conan ne faisait pas plus de bruit avec ce sinistre fardeau que s'il n'avait rien porté. Il avait confectionné une bride avec la ceinture du marchand, fixée au bout des perches, et il portait sa part du fardeau d'une seule main, pendant qu'il étreignait de l'autre sa large épée nue, et ses yeux sans repos parcouraient les murailles sinistres qui les environnaient. Les ténèbres s'épaississaient. Un brouillard bleuté s'assombrissait, cachant les contours de la végétation. La forêt se faisait plus profonde avec le crépuscule, sombre repaire mystérieux, abritant des choses insoupçonnées.

Ils avaient parcouru plus d'un mille, et les bras robustes de Balthus commençaient à devenir douloureux, lorsqu'un cri frémissant retentit dans les bois dont les ombres bleutées devenaient pourpres en s'approfondissant.

Conan tressaillit et Balthus faillit laisser tomber la litière.

— Une femme ! s'écria la jeune homme. Grand

Mitra, une femme vient de crier !

— La femme d'un colon égarée dans le bois, grogna Conan en posant à terre l'avant de la litière. À la recherche d'une vache, sans doute, et... reste ici !

Il plongea comme un loup en chasse dans le mur de feuillage. Les cheveux de Balthus se dressèrent sur sa tête.

— Rester seul ici, avec ce cadavre et un démon qui rôde dans les bois ? glapit-il. Je viens avec toi !

Et, joignant le geste à la parole, il s'élança après le Cimmérien. Conan lui jeta un regard par-dessus son épaule, mais ne fit aucune objection, bien qu'il ne ralentît pas sa course pour l'adapter aux jambes plus courtes de son compagnon. Balthus perdit rapidement son souffle et jura comme le Cimmérien s'éloignait à nouveau devant lui, tel un fantôme entre les arbres. Puis Conan déboucha dans une clairière et s'arrêta soudain, ramassé sur lui-même, ses lèvres ouvertes laissant apparaître ses dents, l'épée brandie.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? haleta Balthus, en essuyant la sueur de ses yeux, et en étreignant sa courte épée.

— Le cri provenait de cette clairière, ou des environs, répondit Conan. Je ne me trompe jamais sur l'origine d'un bruit, même dans les bois. Mais où...

Soudain le cri retentit à nouveau... derrière eux ; dans la direction de la piste qu'ils venaient de quitter. Il monta d'une manière suraiguë et pitoyable. C'était bien le cri d'une femme en proie à une terreur éperdue... et alors, formant un horrible contraste, il se changea en un jacassement, en un rire moqueur qui aurait pu sortir des lèvres d'un démon de l'enfer inférieur.

— Au nom de Mitra, qu'est...

Le visage de Balthus n'était plus qu'une tache blême dans les ténèbres.

Avec un juron sonore, Conan fit demi-tour et se précipita, refaisant en sens inverse le chemin par où ils étaient venus, et l'Aquilonien déconcerté repartit en chancelant à sa suite. Il se cogna contre le Cimmérien qui s'immobilisa soudain, et il rebondit sur ses épaules robustes comme s'il avait heurté une statue de fer. Sous le choc, il poussa une exclamation. La respiration de Conan sifflait entre ses dents. Il semblait figé sur

place.

Regardant par-dessus son épaule, Balthus sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Quelque chose avançait à travers les profonds taillis qui bordaient la piste... quelque chose qui ne marchait pas, ni ne volait, mais qui semblait glisser comme un serpent. Mais ce n'était pas un serpent. Ses contours étaient indistincts, mais c'était plus grand qu'un homme, et pas très volumineux. La chose émettait une lueur, étrange, comme une flamme faiblement bleutée. À vrai dire, cette lueur était la seule chose tangible de la créature. Cela aurait pu être une flamme pourvue d'un corps et douée de raison, se déplaçant dans un certain but à travers les bois qui s'obscurcissaient.

Conan lâcha un juron féroce et lança sa hache avec une volonté farouche. Mais la chose continua à se glisser sans modifier son allure. En vérité, ils n'eurent d'elle qu'une vision fugitive... une chose d'une grande taille et d'une forme chimérique, entourée d'un feu sombre, flottant à travers les bosquets d'arbres. Puis elle disparut, et la forêt se blottit dans un silence inanimé.

Avec un grognement, Conan s'élança à travers les fourrés qui le séparaient de la piste, Balthus à sa suite. Les jurons du Cimmérien se firent sombres et violents. Il se tenait devant la litière où gisait le corps de Tiberias. Et ce corps n'avait plus de tête.

— Il nous a bernés avec son maudit hurlement ! lança Conan, furieux, en brandissant son épée au-dessus de sa tête. J'aurais dû comprendre ! Deviner que c'était une ruse ! À présent, cinq têtes vont orner l'autel de Zogar.

— Mais quelle est cette chose qui peut hurler comme une femme et ricaner comme un démon, et briller comme un feu ensorcelé, alors qu'elle se glisse à travers les arbres ? s'étrangla Balthus en essuyant la sueur de son visage livide.

— Un démon des marécages, répondit Conan sur un ton morose. Attrape ces perches. De toute façon, nous allons ramener le corps. Au moins, notre charge sera un peu plus légère.

Et, sur ces paroles d'une philosophie sévère, il saisit la bride de cuir et se mit en route.

II - Le sorcier de Gwawela

Fort Tuscelan se dressait sur la rive est de la rivière Noire, qui baignait les palissades. Celles-ci étaient constituées de rondins, comme tous les bâtiments à l'intérieur, y compris le donjon (pour l'honorer par cette appellation), dans lequel se trouvaient les quartiers du gouverneur, dominant les palissades et la rivière sombre. Au-delà s'étendait une immense forêt qui descendait, dense comme la jungle jusqu'à la rive spongieuse. Des hommes arpentaient les courtines le long du parapet de rondins, jour et nuit, surveillant l'épaisse muraille verte. Il était rare qu'une silhouette menaçante en surgisse, mais les sentinelles savaient qu'elles aussi étaient surveillées par des yeux féroces et avides, chargés d'une haine implacable et ancestrale. La forêt au-delà de la rivière semblait inanimée à un œil ignorant, mais la vie grouillait là-bas, oiseaux, bêtes sauvages et reptiles, mais aussi hommes, les plus féroces de tous les animaux chassant à l'affût.

C'était au fort que la civilisation se terminait. Fort Tuscelan était le dernier avant-poste du monde civilisé ; il représentait la poussée la plus à l'ouest des races hyboriennes conquérantes. Au-delà de la rivière, les primitifs régnaient toujours sur les forêts sombres, vivant dans des huttes couvertes de chaume et de broussailles, où étaient suspendus des crânes grimaçants d'hommes. Ils étaient protégés par des murs de boue séchée ; à l'intérieur des feux vacillaient et des tambours grondaient, des lances étaient affûtées en silence par des mains d'hommes à la peau foncée, à la noire chevelure embroussaillée et aux yeux de serpent. Ces yeux regardaient souvent à travers les taillis vers le fort, au-delà de la rivière. Jadis, des hommes à la peau foncée avaient planté leurs huttes à l'endroit même où se dressait le fort, et leurs huttes s'étaient élevées là où, à présent, se trouvaient les champs et les cabanes en rondins des colons aux cheveux blonds, au-delà de Velitrium, cette ville frontière dure et turbulente, construite au bord de la rivière de la Foudre, jusqu'aux rives de cette autre rivière qui marquait la limite des Marches Bossoniennes. Des marchands étaient venus, et puis les

prêtres de Mitra qui marchaient les pieds nus et les mains vides, et qui pour la plupart étaient morts d'une mort horrible, mais les soldats étaient venus ensuite, et des hommes avec des haches à la main, et des femmes et des enfants dans des chariots tirés par des bœufs. Repoussés vers la rivière de la Foudre, repoussés encore plus loin, au-delà de la rivière Noire, les aborigènes avaient dû abandonner leur territoire, après des tueries et des massacres. Mais le peuple à la peau foncée n'avait pas oublié que jadis Conajohara leur avait appartenu.

Le garde posté à la porte est lança son qui-vive. À travers une meurtrière, la lumière d'une torche trembla, luisant sur un casque d'acier et des yeux méfiants par-dessous.

— Ouvrez la porte, renifla Conan. Vous ne voyez pas que c'est moi, non ?

La discipline militaire l'agaçait.

La porte se rabattit vers l'intérieur, et Conan et son compagnon la franchirent. Balthus nota qu'elle était flanquée d'une tour de chaque côté, dont le sommet s'élevait au-dessus des palissades. Il aperçut les meurtrières prévues pour les archers.

Les hommes de garde grognèrent en voyant le fardeau des deux hommes. Leurs piques s'entrechoquèrent l'une contre l'autre comme ils refermaient les lourds vantaux, et Conan demanda avec humeur :

— Vous n'avez jamais vu de corps décapités ?

Les visages des soldats étaient blêmes à la lumière des torches.

— C'est Tiberias, laissa échapper l'un d'entre eux. Je reconnais sa tunique garnie de fourrure. Valerius me doit cinq lunas. Je lui avais dit que Tiberias avait entendu l'appel de l'oiseau-plongeon lorsqu'il a franchi le portail sur sa mule, avec son regard vitreux. Et j'ai parié qu'il reviendrait sans sa tête.

Conan grogna d'une manière énigmatique. Il fit signe à Balthus de poser à terre la litière, et partit ensuite à grands pas vers les quartiers du gouverneur, l'Aquilonien sur ses talons. Le jeune homme aux cheveux ébouriffés ouvrait de grands yeux en regardant autour de lui les rangées de baraquements le long des

remparts, les écuries, les minuscules échoppes des marchands, le donjon fortifié qui dominait les autres bâtiments, et la grand-place sur laquelle les soldats faisaient l'exercice et où, pour le moment, des feux dansaient et les hommes qui n'étaient plus de garde se reposaient. Ceux-ci se hâtaient de rejoindre la foule morbide qui se pressait autour de la litière à l'entrée du fort. Les silhouettes allongées des lanciers aquiloniens et des éclaireurs des forêts se mêlaient aux silhouettes plus courtes et plus trapues des archers bossoniens.

Il ne fut pas surpris que le gouverneur les reçoive en personne. La société autocratique avec ses castes rigides se trouvait à l'est des Marches. Valannus était un homme encore jeune, bien bâti, avec des traits fins, déjà marqués par le travail pénible et les responsabilités.

— On m'avait averti que vous aviez quitté le fort avant l'aube, dit-il à Conan. Je commençais à craindre que les Picts n'aient fini par vous capturer.

— Le jour où ils fumeront ma tête, toute la rivière le saura, grogna Conan. On entendra des femmes picts pleurer leurs morts jusqu'à Velitrium... J'étais parti en reconnaissance. Je ne pouvais dormir. J'entendais continuellement les tambours converser au-delà de la rivière.

— Ils parlent chaque nuit, rappela le gouverneur, et ses yeux s'assombrirent en regardant attentivement Conan.

Il avait appris combien il était déraisonnable de ne pas tenir compte des instincts des hommes habitués à la vie sauvage.

— Ils étaient différents, la nuit dernière, grommela Conan. Ils le sont depuis le jour où Zogar Sag a réussi à retraverser la rivière.

— Nous aurions dû lui donner des présents et le renvoyer chez lui, ou bien le pendre, soupira le gouverneur. C'est ce que vous m'aviez conseillé, mais...

— Mais il est dur, pour vous autres, Hyboriens, d'apprendre les manières d'agir des non-civilisés, dit Conan. Allons, on ne peut rien changer maintenant, mais il n'y aura plus de paix possible le long de la frontière, aussi longtemps que Zogar vivra et qu'il se

souviendra de la cellule où il a crevé de chaleur. Je suivais la piste d'un guerrier qui avait franchi la rivière pour ajouter des crans supplémentaires à son arc. Après lui avoir fendu le crâne, je suis tombé sur ce jeune gaillard qui se nomme Balthus et qui est venu de Tauran pour aider à maintenir l'ordre sur la frontière.

Valannus toisa d'un air approbateur le franc visage du jeune homme et sa charpente bien découplée.

— Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue ici, jeune homme. Je désire qu'un plus grand nombre de vos compatriotes vous imitent. Nous avons besoin d'hommes connaissant parfaitement la forêt. Beaucoup de nos soldats et certains de nos colons sont originaires des provinces orientales et ne savent rien de la vie des bois, ni même de la vie agricole.

— Il n'y en a pas beaucoup de cette espèce, de ce côté-ci de Velitrium, grogna Conan. Cette ville en est pleine, cependant. Mais écoutez plutôt, Valannus, nous avons trouvé Tiberias mort, sur la piste.

Et en quelques mots, il relata la terrifiante histoire.

— Il devait être fou ! dit Valannus.

— Il l'était, répondit Conan. Comme les quatre autres ; chacun d'eux, lorsque son heure sonna, est devenu fou et s'est précipité dans les bois, allant au-devant de sa mort, comme un lièvre se jette dans la gueule d'un python. Quelque chose les a appelés des profondeurs de la forêt, quelque chose que les hommes appellent l'oiseau-plongeon, faute de trouver un nom plus approprié, mais seuls ceux qui sont condamnés peuvent l'entendre. Zogar Sag pratique des arts magiques contre lesquels la civilisation aquilonienne ne peut rien.

Valannus pâlit.

— Les soldats sont au courant ?

— Nous avons laissé le corps à la porte est.

— Vous auriez dû tenir cela secret et cacher le corps quelque part dans les bois. Les soldats sont déjà suffisamment nerveux comme cela.

— De toute façon, ils l'auraient su. Si j'avais dissimulé le corps, il aurait été rapporté au fort comme le fut le cadavre de Soractus... ficelé et jeté devant la porte pour que les hommes le découvrent au matin.

Valannus frissonna. Se détournant, il se dirigea vers

une meurtrière et fixa en silence la rivière, noire et luisante sous la clarté des étoiles. Au-delà, la jungle s'étendait comme une muraille d'ébène. Le feulement lointain d'une panthère rompit le silence. La nuit était oppressante, assourdissant les bruits que faisaient les soldats à l'extérieur du fortin, diminuant la lueur des feux. Le vent chuchotait à travers les branches sombres, ridant les eaux noires. Porté par lui, parvenait un battement sourd et rythmé, sinistre comme le bruit feutré de l'avance d'un léopard.

— Après tout, dit Valannus, comme s'il exprimait ses pensées à voix haute, que savons-nous – quelqu'un le sait-il ? – des choses qui peuvent se cacher dans la jungle ? Nous savons vaguement qu'il y a de grands étangs et des rivières, et que la forêt s'étend à l'infini sur des plaines et de vastes collines, pour se terminer finalement sur les rivages de l'Océan occidental. Mais nous n'osons même pas supposer les choses qui peuvent se trouver entre cette rivière et cet océan. Aucun Blanc ne s'est jamais aventuré au sein de cette forteresse de verdure ou n'en est revenu pour nous dire ce qu'il avait découvert. Nous sommes forts de notre savoir de civilisés, mais nos connaissances sont limitées... elles s'arrêtent à la rive occidentale de cette antique rivière ! Qui sait quelles entités, terrestres ou non, peuvent rôder au-delà du dérisoire cercle de lumière que nos connaissances ont répandu ?

» Qui sait quels dieux sont adorés dans l'ombre de cette forêt païenne, quels démons sortent en rampant du sombre limon des marais ? Qui peut être certain que tous les habitants de cette contrée noire sont bien des humains ? Zogar Sag... un sage de nos villes orientales, se moquerait de sa façon primitive de faire de la magie et le traiterait de fakir bouffon ; cependant il a rendu fou et tué cinq hommes d'une manière qu'aucun homme ne peut expliquer. Je me demande s'il est lui-même tout à fait humain.

— Si je peux le tenir à portée de ma hache, je lui poserai la question, grogna Conan en se servant du vin du gouverneur et en poussant un verre dans la direction de Balthus qui le prit en hésitant, après un regard mal assuré vers Valannus.

Le gouverneur se tourna vers Conan et le regarda

d'un air soucieux.

— Les soldats, qui ne croient pas du tout aux esprits et aux démons, dit-il, sont pour la plupart absolument terrifiés. Vous qui croyez aux revenants, goules, gobelins et à toutes sortes de choses impossibles, vous ne semblez effrayé par aucune de ces choses en lesquelles vous croyez.

— Il n'existe rien dans l'univers que le froid acier ne puisse pourfendre, répondit Conan. J'ai lancé ma hache vers ce démon et il n'a eu aucun mal, mais je l'ai peut-être manqué dans le crépuscule, ou une branche a pu faire dévier sa trajectoire. Je ne vais pas changer ma manière de considérer les démons ; et je ne m'effacerai jamais pour en laisser passer un devant moi.

Valannus releva la tête et croisa le regard de Conan.

— Conan, beaucoup de choses dépendent de vous, plus que vous ne le pensez. Vous connaissez la faiblesse de cette province... un coin minuscule enfoncé dans ce pays sauvage et insoumis. Vous savez que les vies de tous les colons qui vivent à l'ouest des Marches dépendent de ce fort. Qu'il tombe, et des haches sanglantes feraient voler en éclats les portes de Velitrium, avant qu'un seul cavalier ait pu traverser les Marches. Sa Majesté, ou les conseillers de Sa Majesté, ont ignoré ma requête, dans laquelle je demandais que davantage de troupes me soient envoyées afin de défendre la frontière. Ils ignorent totalement la situation et ils sont opposés à dépenser plus d'argent en ce sens. Le sort de la frontière dépend des hommes qui la défendent en ce moment.

» Vous savez que la plus grande partie de l'armée qui avait effectué la conquête de Conajohara a été retirée. Que les troupes qui m'ont été laissées sont insuffisantes, surtout depuis que ce démon de Zogar Sag a réussi à empoisonner nos réserves d'eau. Quarante hommes sont morts dans la même journée. Beaucoup d'autres sont malades, ou bien ont été mordus par des serpents, ou attaqués par des bêtes féroces qui semblent rôder en nombre croissant à proximité du fort. Les soldats croient aux vantardises de Zogar qui prétend pouvoir faire venir les bêtes de la forêt pour tuer ses ennemis.

» J'ai trois cents lanciers, quatre cents archers

bossoniens, et une cinquantaine d'hommes qui, comme vous-même, connaissent parfaitement la forêt. Ils valent dix fois leur nombre en soldats, mais ils sont peu nombreux. Franchement, Conan, ma situation devient très précaire. Les soldats chuchotent entre eux et parlent de désert. Ils sont abattus, découragés, persuadés que Zogar Sag a jeté des démons contre nous. Ils redoutent le noir fléau dont il nous a menacés – la terrible peste noire des régions marécageuses. Quand je vois un soldat tomber malade, je transpire de peur de le voir noircir, se rider et mourir sous mes yeux.

» Conan, s'il libère cette peste sur nous, les soldats désertent tous comme un seul homme ! La frontière sera laissée sans aucune protection, et rien ne pourra empêcher le déferlement des hordes à la peau brune jusqu'aux portes mêmes de Velitrium... peut-être même au-delà ? Si nous ne pouvons tenir avec ce fort, comment pourront-ils défendre la ville ?

» Conan, Zogar Sag doit mourir, si nous voulons garder Conajohara. Vous vous êtes avancé dans ces terres inconnues, plus profondément qu'aucun autre homme du fort ; vous savez où se trouve Gwawela, et vous connaissez approximativement les pistes de la forêt au-delà de la rivière. Voulez-vous emmener une troupe d'hommes avec vous cette nuit même et tâcher de le tuer ou de le capturer ? Oh, je sais que c'est insensé. Il n'y a pas plus d'une chance sur mille qu'aucun d'entre vous ne revienne vivant. Mais si nous échouons, c'est la mort pour nous tous. Vous pourrez prendre autant d'hommes que vous le désirerez.

— Une douzaine d'hommes conviendra mieux pour ce genre de travail que tout un régiment, répondit Conan. Cinq cents hommes ne pourraient jamais s'ouvrir un chemin jusqu'à Gwawela et en revenir, mais une douzaine peut se glisser discrètement vers le village et en revenir. Laissez-moi choisir mes hommes. Je ne veux aucun soldat.

— Laissez-moi venir avec toi ! s'exclama avec ardeur Balthus. J'ai chassé le daim depuis toujours, à Tauran.

— Entendu. Valannus, nous allons manger à l'échoppe où se retrouvent les trappeurs, et là je choisirai mes hommes. Nous partirons dans moins

d'une heure, nous descendrons la rivière dans une embarcation, jusqu'à un point situé en aval du village, et de là nous nous enfoncerons à travers bois. Si nous sommes encore en vie, nous serons de retour à l'aube.

III - Les reptiles des ténèbres

La rivière était à peine perceptible entre les murs d'ébène. Les pagaies qui faisaient progresser le grand canot se glissant dans l'ombre dense de la rive orientale s'enfonçaient doucement dans l'eau, ne faisant pas plus de bruit que le bec d'un héron. Les larges épaules de l'homme devant Balthus faisaient une tache sombre dans l'obscurité complète. Il savait que même les yeux exercés de l'homme qui était agenouillé à la proue ne voyaient rien au-delà de quelques pieds devant eux. Conan trouvait son chemin grâce à son instinct et à une très grande familiarité avec la rivière.

Personne ne parlait. Balthus avait pu se faire une idée de ses compagnons au fort, avant qu'ils ne sortent doucement du fortin et se glissent vers le canot qui les attendait. Ils faisaient partie de cette nouvelle génération qui avait grandi sur les rudes territoires de la frontière... des hommes qui avaient appris toutes les ruses de la forêt, poussés par une cruelle nécessité. Tous Aquiloniens des provinces occidentales, ils avaient de nombreux points en commun. Ils étaient vêtus de la même façon... bottes en peau de daim, culottes de cuir et vestes en peaux de bêtes, avec de larges ceinturons qui soutenaient des haches et des poignards. Et ils étaient tous maigres, couverts de cicatrices, robustes et taciturnes. Leur regard était dur.

C'étaient des hommes sauvages, en quelque sorte, cependant il y avait encore un abîme énorme entre eux et le Cimmérien. Ils étaient les enfants de la civilisation, retournés à une semi-barbarie. Lui était un barbare issu d'un millier de générations de barbares. Ils avaient appris les ruses de la forêt et la vie à l'état sauvage, mais il était né avec ces ruses, faisant partie de cette vie. Il l'emportait sur eux, même dans leur souple économie de mouvements. C'étaient des loups, mais lui était un tigre.

Balthus les admirait, eux et leur chef, et il ressentait

une grande fierté d'avoir été admis en leur sein. Il était fier que sa pagaie ne fasse pas plus de bruit que les leurs. À cet égard du moins, il était leur égal, bien que sa connaissance de la forêt, acquise au cours de chasses dans les régions tauraniennes, ne puisse jamais égaler celle profondément ancrée chez ces hommes qui avaient vécu toute leur vie sur cette frontière sauvage.

La rivière faisait un large coude en aval du fort. Les lumières, de l'avant-poste disparurent rapidement, mais le canot poursuivit sa descente du fleuve pendant presque un mille, évitant les branchages et les troncs d'arbres flottants avec une précision presque incroyable.

Puis un léger grognement émis par leur chef, et le canot changea de direction, glissant vers la rive opposée. Emerger des profondes ténèbres des broussailles qui bordaient la rive et s'avancer vers l'espace découvert du milieu du fleuve engendrait l'impression singulière de s'exposer témérairement. Mais les étoiles donnaient peu de lumière, et Balthus savait que, à moins que quelqu'un ne s'attende à leur venue, il était tout à fait impossible même pour l'œil le plus exercé d'apercevoir la forme sombre du canot qui traversait le fleuve.

Ils atteignirent les broussailles en surplomb de la rive occidentale et Balthus, à tâtons, trouva une racine protubérante. Il la saisit. Aucune parole ne fut échangée. Toutes les instructions avaient été données avant que le détachement des éclaireurs ne quitte le fort. Aussi silencieusement qu'une grande panthère, Conan se glissa sur la rive et disparut dans les fourrés. Neuf hommes le suivirent sans faire plus de bruit. Il semblait incroyable à Balthus, qui retenait la racine avec sa pagaie posée en travers de ses genoux, que dix hommes puissent se fondre ainsi dans la forêt enchevêtrée sans un bruit.

Il se prépara à l'attente. Il n'échangeait aucune parole avec l'homme qui avait été laissé dans le canot avec lui. Quelque part, à un mille environ vers le nord-ouest, s'élevait le village de Zogar Sag, entouré de bois épais. Balthus connaissait les ordres ; lui et son compagnon devaient attendre le retour du groupe d'éclaireurs. Si Conan et ses hommes n'étaient pas

revenus aux premières lueurs de l'aube, ils devaient remonter le fleuve jusqu'au fort et rendre compte que la forêt venait de percevoir, une nouvelle fois, son droit immémorial sur la race des envahisseurs. Le silence était oppressant. Aucun bruit ne parvenait des bois sombres, invisibles au-delà des masses d'ébène qui étaient les buissons dominant la rive. Balthus n'entendait plus les tambours. Ils étaient restés silencieux depuis des heures. Il continuait de plisser les yeux, essayant inconsciemment de voir à travers les profondes ténèbres. Les moites senteurs nocturnes de la rivière et de la forêt l'oppressaient. Quelque part, tout près de là, il entendit un bruit comme en aurait fait un grand poisson plongeant dans l'eau. Balthus pensa qu'il avait sauté si près du canot qu'il en avait heurté le bord, car un léger mouvement fit osciller l'embarcation. La poupe du canot se mit à bouger, s'éloignant légèrement de la rive. L'homme qui se tenait derrière lui devait avoir laissé échapper la racine qu'il retenait. Balthus tourna la tête pour lui siffler un avertissement, mais il distingua seulement la silhouette de son compagnon et une masse un peu plus sombre dans l'obscurité.

L'homme ne répondit pas. Se demandant s'il s'était endormi, Balthus étendit le bras et lui saisit l'épaule. À son grand étonnement, l'homme s'affaissa à son contact au fond du canot. Se tournant à moitié vers lui, Balthus le chercha à tâtons, le cœur lui remontant dans la bouche. Ses doigts maladroits effleurèrent la gorge de l'homme et seules ses mâchoires se refermant convulsivement étouffèrent le cri qui allait s'échapper de ses lèvres. Ses doigts avaient rencontré une plaie béante et ruisselante... la gorge de son compagnon avait été tranchée d'une oreille à l'autre.

En cet instant d'horreur et de panique, Balthus se redressa précipitamment... alors un bras vigoureux, jailli des ténèbres, se referma férocement autour de sa gorge, étouffant son hurlement. Le canot se balançait furieusement. Le couteau de Balthus fut dans sa main, bien qu'il ne se souvînt même pas l'avoir retiré de sa botte, et il porta des coups, farouchement et aveuglément. Il sentit la lame s'enfoncer profondément et un hurlement démoniaque retentit à son oreille, un

hurlement qui reçut une horrible réponse. Les ténèbres semblèrent alors s'animer autour de lui. Une clameur bestiale s'éleva de tous côtés, et d'autres bras le saisirent à bras-le-corps. Déséquilibré par la masse des corps qui s'agitaient violemment, le canot bascula sur le côté, mais avant qu'il se retourne complètement, quelque chose éclata contre la tête de Balthus, et la nuit fut brièvement illuminée par une aveuglante explosion de feu avant d'être engloutie dans des ténèbres où même les étoiles ne brillaient pas.

IV - Les bêtes de Zogar Sag

Des flammes éblouirent à nouveau Balthus comme il reprenait lentement connaissance. Il cligna des yeux, puis secoua la tête. La lueur des flammes blessait ses yeux. Un mélange confus de bruits montait autour de lui, de plus en plus distinct comme il retrouvait ses sens. Il redressa la tête et regarda, hébété, autour de lui. Des silhouettes noires l'entouraient, se profilant contre les langues rouges des flammes.

Il se souvint et comprit dans le même temps. Il était attaché, debout, à un poteau, dans un espace découvert, entouré de visages féroces et terrifiants. Au-delà de ce cercle, brûlaient des feux, surveillés par des femmes nues à la peau foncée. Au-delà des feux, des huttes faites de boue séchée et de claies en osier, aux toits de broussailles. Au-delà des huttes une palissade avec une grande porte. Mais il enregistra toutes ces choses d'une façon automatique. Même les mystérieuses femmes noires aux curieuses coiffures n'attirèrent pas son regard. Toute son attention était concentrée dans une fascination effroyable sur les hommes qui se tenaient là et qui le dévisageaient.

De petits hommes, aux larges épaules, au torse puissant, aux hanches minces. Ils étaient nus, à l'exception de légers pagnes. La lueur des feux faisait puissamment ressortir le jeu de leurs muscles saillants. Leurs visages sombres étaient immobiles, mais leurs yeux étroits brillaient de la flamme qui brûle dans les yeux du tigre à l'affût. Leurs crinières en broussaille étaient attachées à leur nuque par des bandeaux de cuivre. Ils tenaient à la main des épées et des haches.

Des pansements grossiers bandaient les membres de certains, et des taches de sang avaient séché sur leurs peaux sombres. Ils s'étaient battus à mort récemment.

Ses yeux se détournèrent, mal à l'aise, du regard fixe de ses ravisseurs, et il réprima un cri d'horreur. À quelques pas de là, s'élevait une horrible petite pyramide de têtes humaines ensanglantées. Les yeux morts tournaient leurs regards vitreux vers le ciel sombre. Glacé, il reconnut ceux qui étaient tournés vers lui. C'étaient les hommes qui avaient suivi Conan dans la forêt. Il ne put voir si la tête du Cimmérien se trouvait parmi les autres. Il ne pouvait distinguer que quelques visages. Il devait y en avoir au moins dix ou onze. Une nausée l'assaillit. Il combattit son envie de vomir. Au-delà des têtes gisaient les corps d'une demi-douzaine de Picts, et il éprouva une féroce exultation à cette vue. Les éclaireurs des forêts avaient au moins prélevé leur tribut.

Détournant la tête de ce spectacle lugubre, il prit conscience qu'un autre poteau se dressait à côté du sien... un pieu peint en bois comme l'était celui auquel il était attaché. Un homme était affaissé, retenu par ses liens à ce poteau, nu à l'exception de ses culottes de cuir. Et Balthus le reconnut, c'était l'un des trappeurs de Conan. Du sang coulait de sa bouche et suintait doucement d'une blessure au côté. Il lécha ses lèvres livides et murmura, arrivant difficilement à se faire entendre au-dessus de la clameur démoniaque des Picts :

— Alors, ils t'ont eu, toi aussi !

— Se sont glissés dans l'eau et ont tranché la gorge de mon compagnon, grogna Balthus. Nous ne les avons pas entendus, jusqu'à ce qu'ils soient sur nous. Mitra, comment peut-on se déplacer aussi silencieusement ?

— Ce sont des démons, murmura l'homme de la frontière. Ils devaient nous surveiller depuis le moment où nous avons quitté le milieu de la rivière. Nous sommes tombés dans un piège. Des flèches arrivant de tous les côtés nous ont décimés avant que nous nous en rendions compte. La plupart d'entre nous sont tombés dès le début. Trois ou quatre se sont enfoncés dans les taillis et se sont battus au corps à corps. Mais ils étaient trop nombreux. Conan a sans doute réussi à

s'échapper. Je n'ai pas vu sa tête. Il aurait mieux valu pour toi et moi qu'ils nous aient tués sur-le-champ. Je ne peux pas blâmer Conan. Normalement, nous aurions dû arriver jusqu'au village sans être découverts. Ils ne pouvaient avoir placé des sentinelles sur les rives aussi loin en aval, là où nous avons débarqué. Nous avons dû tomber sur une troupe importante, qui remontait la rivière du sud. Quelque diablerie se prépare. Il y a trop de Picts ici. Ce ne sont pas tous des Gwaweli ; regarde, il y a des hommes appartenant à des tribus de l'ouest, et d'autres vivant en amont et en aval de la rivière.

Balthus regarda les féroces silhouettes. Bien qu'il soit peu familier des coutumes picts, il voyait bien que le nombre des hommes amassés autour d'eux était hors de proportion avec les dimensions du village. Il n'y avait pas assez de huttes pour pouvoir les abriter tous. Puis il remarqua que les barbares dessins tribaux peints sur leurs visages et leurs poitrines étaient différents.

— Sans doute une protection diabolique, murmura l'homme des bois. Ils ont dû se rassembler ici pour assister à la démonstration des pouvoirs magiques de Zogar. Il va leur faire quelques tours spectaculaires avec nos carcasses. Allons ! Un homme de la frontière ne doit pas s'attendre à mourir dans son lit. Mais j'aurais préféré que nous en ayons fini en même temps que les autres.

Les hurlements de loups des Picts augmentèrent en volume et en exultation et, d'après le mouvement impatient de leurs rangs qui se pressaient et ondulaient, Balthus en déduisit que quelqu'un d'important allait arriver. En tournant la tête, il vit que les poteaux étaient placés devant une grande hutte, plus importante que les autres, décorée de crânes humains accrochés aux solives du toit. Sur le seuil dansait une forme fantastique.

— Zogar ! murmura l'homme des bois, ses traits ensanglantés semblables à ceux d'un loup, tandis qu'il se tendait inconsciemment contre ses liens.

Balthus vit un corps décharné, de taille moyenne, presque entièrement dissimulé par des plumes d'autruche fixées sur un harnachement de cuir et de cuivre. Entre les plumes un visage hideux et malveillant. Les plumes intriguèrent Balthus. Elles

provenaient d'une région située à un demi-monde d'ici vers le sud ; elles ondulaient et bruissaient tandis que le chaman bondissait et se trémoussait.

Avec des bonds fantastiques, il pénétra dans le cercle et se mit à tourner à toute allure devant ses captifs attachés et silencieux. Avec un autre homme, cela aurait semblé ridicule... un sauvage stupide se trémoussant follement dans un tourbillon de plumes. Mais ce visage féroce se détachant sur la foule houleuse donnait à la scène une signification sinistre. Aucun homme avec un pareil visage ne pouvait paraître ridicule ou exprimer autre chose que la volonté démoniaque qui l'habitait.

Brusquement il se figea en une immobilité de statue ; les plumes s'agitèrent puis retombèrent autour de lui. Les guerriers qui hurlaient se turent. Zogar Sag se tenait droit et immobile, et il sembla augmenter de taille – il grandit et se dilata. Balthus éprouva l'illusion que le Pict s'élevait au-dessus de lui, le regardant avec mépris de sa hauteur dominante, bien qu'il sache que le chaman n'était pas plus grand que lui. Il eut quelque difficulté à se débarrasser de cette illusion.

Le chaman parlait à présent, avec une intonation rude et gutturale, qui contenait cependant le sifflement du cobra. Il avança la tête, posée sur son long cou, vers l'homme blessé attaché au poteau ; ses yeux brillaient, rouge sang de la lueur des feux. L'homme de la frontière lui cracha en pleine figure.

Avec un hurlement sauvage, Zogar bondit convulsivement en l'air, et les guerriers poussèrent un rugissement qui vibra jusqu'aux étoiles. Ils se précipitèrent vers l'homme attaché au poteau, mais le chaman les fit reculer. Un ordre grondé fit partir des hommes en courant vers la porte. Ils l'ouvrirent violemment, firent demi-tour et rejoignirent le cercle. L'anneau formé par les hommes s'ouvrit avec une hâte furieuse vers la droite et vers la gauche. Balthus vit des femmes et des enfants nus s'enfuir vers les huttes. Ils regardèrent peureusement par les portes et les fenêtres. Un large passage était laissé jusqu'à la porte ouverte. Au-delà apparaissait la forêt sombre, autour de la clairière que n'éclairaient plus les feux.

Un silence tendu régnait lorsque Zogar Sag se dressa

sur la pointe des pieds et lança vers la forêt un cri étrange et inhumain qui s'éloigna en frémissant dans la nuit. Quelque part, là-bas, dans la forêt obscure, un cri plus grave lui répondit. Balthus frissonna. Ce cri ne pouvait être sorti d'une gorge humaine. Il se souvint des paroles de Valannus... Zogar se vantait de pouvoir faire sortir des bêtes féroces de la forêt pour exécuter ses ordres. Le trappeur était livide sous son masque sanglant. Il se léchait les lèvres spasmodiquement.

Le village tout entier retenait son souffle. Zogar Sag se tenait aussi immobile qu'une statue, ses plumes autour de lui agitées d'un tremblement. Puis brusquement la porte ne fut plus inoccupée.

Une exclamation frémissante parcourut le village, et les hommes reculèrent en hâte entre les huttes, se serrant les uns contre les autres. Balthus sentit ses poils se hérissier sur sa nuque. La créature qui se tenait au seuil du portail semblait l'incarnation d'une légende cauchemardesque. Sa couleur curieusement pâle la faisait paraître spectrale et irréaliste dans la faible lumière. Mais la tête féroce et basse, avec ses grandes dents recourbées qui brillaient à la lueur des feux, n'avait rien d'irréel. Sans bruit, l'animal s'approcha, tel un fantôme surgi du passé. Survivant d'un âge révolu et plus féroce encore, ogre de nombreuses légendes ancestrales... un tigre-sabre. Aucun chasseur hyborien ne s'était plus trouvé face à l'une de ces brutes primitives depuis des siècles. Des mythes immémoriaux attribuaient à cette créature un caractère surnaturel, en raison de sa couleur spectrale et de sa férocité démoniaque.

L'animal qui se glissait doucement vers les hommes attachés aux poteaux était plus allongé et plus puissant qu'un tigre rayé ordinaire, presque aussi gros qu'un ours. Ses épaules et ses pattes de devant étaient si massives et si puissamment musclées qu'il avait l'air trop lourd par rapport au reste du corps, bien que sa partie postérieure soit encore plus puissante que celle d'un lion. Ses mâchoires étaient massives, sa tête celle d'une brute. Avec les capacités réduites de son cerveau, il n'y avait de place pour aucun instinct, excepté ceux de destruction. C'était une anomalie dans le développement de l'espèce des carnivores, une

aberration de l'évolution qui avait abouti à cette horreur dotée de dents et de griffes.

Telle était la monstruosité que Zogar Sag avait fait surgir de la forêt. Balthus ne doutait plus à présent des pouvoirs magiques du chaman. Seule la magie pouvait permettre de commander à ce monstre au cerveau étroit et aux muscles puissants. Comme un chuchotement au fond de sa conscience, s'éleva le souvenir vague du nom d'un antique dieu des ténèbres et de la peur primitive, devant lequel autrefois hommes et bêtes se prosternaient et dont les enfants – chuchotaient les hommes – se tenaient toujours tapis dans les recoins obscurs du monde. Une nouvelle horreur imprégna le regard qu'il dirigeait vers Zogar Sag.

Le monstre passa devant les corps et la pile de têtes sanglantes sans paraître les remarquer. Ce n'était pas un animal se nourrissant de charognes. Il ne chassait que des proies vivantes, au cours d'une vie entièrement consacrée au meurtre. Une faim horrible brûlait dans les yeux fixes, animés de lueurs vertes ; la faim non seulement du ventre vide, mais aussi du désir ardent de tuer. Les mâchoires béantes étaient couvertes de bave. Le chaman fit un pas en arrière, puis sa main désigna l'homme des bois.

Le grand félin se ramassa sur lui-même et Balthus, transi, se souvint d'histoires relatant son effrayante férocité ; la manière dont il pouvait s'élancer sur un éléphant et enfoncer ses crocs semblables à des épées si profondément dans le crâne du titan qu'il ne pouvait plus les retirer et restait cloué à sa victime, jusqu'à ce qu'il meure de faim. Le chaman poussa un cri aigu et, avec un rugissement à briser le tympan, le monstre bondit.

Balthus n'aurait jamais pu imaginer un tel bond, un tel élan incarnant la destruction qui animait cette masse gigantesque de muscles d'acier et de griffes acérées. La bête atteignit la poitrine de l'homme des bois et le poteau se fendit et se brisa à la base, abattu par le choc. Puis le tigre-sabre se glissa à nouveau vers la porte, à moitié tirant, à moitié portant un corps horriblement déchiqueté et sanglant, qui n'avait pratiquement plus forme humaine. Balthus regardait fixement, presque paralysé, sa raison se refusant à croire ce que ses yeux

avaient vu.

Au cours de ce bond, le grand animal avait non seulement brisé le poteau, mais aussi arraché le corps mutilé qui y était attaché. Les énormes griffes en ce seul instant de contact avaient éventré et en partie démembré l'homme, et les crocs géants avaient arraché tout le haut de la tête, traversant le crâne aussi facilement que de la chair. Les épaisses lanières brunes avaient cédé comme du papier ; là où elles avaient tenu, la chair et les os ne l'avaient pas fait. Balthus eut une soudaine nausée. Il avait chassé l'ours et la panthère, mais il n'aurait jamais cru qu'un animal féroce puisse faire un tel massacre et réduire en un débris sanglant un corps humain dans le vacillement d'un instant.

Le tigre-sabre disparut par la porte, et quelques instants plus tard, un profond rugissement résonna à travers la forêt, toujours plus loin. Mais les Picts se tenaient toujours serrés contre les huttes, et le chaman restait toujours face à la porte, qui était comme une noire ouverture dans la nuit.

Balthus se couvrit d'une sueur glacée. Quelle nouvelle horreur allait apparaître à la porte pour faire de la chair à pâté de son corps ? Une nausée de panique l'assaillit et il se tendit vainement dans ses liens. La nuit était oppressante, noire, horrible, à l'extérieur de la lueur des feux. Les feux eux-mêmes avaient une lueur lugubre, celle des feux de l'enfer. Il sentait les yeux des Picts braqués sur lui... des centaines d'yeux affamés et cruels, qui reflétaient le désir concupiscent de créatures dépourvues de toute humanité. Ils n'étaient plus des êtres humains, mais les démons de cette jungle sombre, aussi inhumains que les créatures auxquelles s'adressait en hurlant à travers les ténèbres le démon aux plumes frémissantes.

Zogar lança un autre appel sonore à travers la nuit, totalement différent du premier. Il contenait un horrible sifflement. Balthus fut glacé par ce qu'il impliquait. Si un serpent avait pu produire un tel sifflement, cela aurait donné exactement ce cri.

Cette fois, il n'y eut pas de réponse... seulement une période de silence inanimé, avec les seuls battements du cœur de Balthus ; et puis s'éleva de l'autre côté de

la porte un frémissement, un frôlement qui fit courir des frissons dans le dos du garçon. À nouveau la porte éclairée par les feux révélait un hideux occupant.

À nouveau Balthus reconnut le monstre des légendes ancestrales. Il voyait et reconnaissait le serpent antique et démoniaque qui se balançait là-bas, sa tête cunéiforme, aussi énorme que celle d'un cheval, aussi grande que la tête d'un homme de grande taille ; ses anneaux au blême éclat se déroulaient derrière lui ; une langue fourchue dardait, apparaissant et disparaissant, et la lueur des feux faisait luire les crocs découverts.

Balthus devint incapable d'émotion, paralysé par l'horreur de son sort. C'était le reptile que les anciens appelaient le Serpent-Esprit, la terreur pâle et abominable qui autrefois se glissait la nuit dans les huttes pour dévorer des familles entières. Tel le python, il broyait sa victime, mais à la différence des autres constricteurs, ses crocs contenaient un venin qui provoquait la folie et la mort. Lui aussi était considéré comme disparu depuis longtemps. Mais Valannus avait dit vrai. Aucun Blanc ne savait quelles formes hantaient les grandes forêts au-delà de la rivière Noire.

En silence il se déroulait sur le sol, sa tête hideuse au même niveau, son cou légèrement rejeté en arrière pour frapper. Balthus fixait d'un regard vitreux, hypnotisé, l'intérieur de cette gueule repoussante, où il allait bientôt être englouti, et il n'éprouvait aucune sensation, à part une vague nausée.

Puis quelque chose brillant à la lueur des feux fendit l'air depuis les ombres des huttes, et le grand reptile se tordit, secoué de convulsions. Comme dans un rêve, Balthus vit qu'une courte lance de jet avait transpercé le cou puissant, juste au-dessus de la gueule béante ; le trait saillait d'un côté, la tête d'acier de l'autre.

Se lovant dans d'horribles torsions, le reptile devenu fou furieux roula vers le cercle des hommes qui se serraient les uns contre les autres en reculant devant lui. La lance n'avait pas tranché l'épine dorsale, mais simplement transpercé les grands muscles du cou. Sa queue fouettant l'air furieusement faucha une douzaine d'hommes et ses mâchoires se refermèrent convulsivement, arrosant d'autres Picts de venin brûlant comme du feu liquide. Hurlant, jurant, criant

comme des forcenés, ils se dispersèrent devant lui, se renversant dans leur fuite, piétinant ceux qui étaient tombés, s'enfuyant entre les huttes. Le serpent géant roula dans l'un des feux, dispersant étincelles et brandons, et la douleur l'amenait à des efforts plus frénétiques encore. Le mur d'une hutte s'effondra sous le choc de sa queue battant comme un fléau, vomissant au-dehors des gens hurlant de terreur.

Des hommes épouvantés s'élançaient à travers les feux, dispersant les bûches enflammées. Les flammes crépitèrent un instant, puis moururent. Et une lueur rouge sombre fut tout ce qui éclaira cette scène de cauchemar : le reptile géant se tordait et se déroulait, et les hommes se déchiraient et poussaient des cris perçants dans leur fuite éperdue.

Balthus sentit ses poignets tirés puis, miraculeusement, il fut libre, et une main vigoureuse l'attira derrière le poteau. C'était Conan. Stupéfait, il sentit l'étreinte de fer de l'homme de la forêt sur son bras.

Il y avait du sang sur la cotte de mailles de Conan, du sang séché sur l'épée dans sa main droite ; il formait une masse sombre et gigantesque dans la pénombre.

— Allons-nous-en ! Avant qu'ils se remettent de leur panique !

Balthus sentit dans sa main le manche d'une hache. Zogar Sag avait disparu. Conan entraîna Balthus à sa suite, jusqu'à ce que le cerveau engourdi du jeune homme se réveille, que ses jambes se remettent à bouger d'elles-mêmes. Alors Conan le lâcha et se précipita à l'intérieur de la hutte où les crânes étaient suspendus. Balthus le suivit. Il eut un rapide aperçu d'un autel en pierre sombre, faiblement éclairé par la lueur du dehors ; cinq têtes humaines grimaçaient sur cet autel, et il y avait une effroyable familiarité sur les traits de la plus fraîche ; c'était la tête du marchand Tiberias. Derrière l'autel, se dressait une idole, sombre, indistincte, bestiale, bien que de contours vaguement humains. Puis une nouvelle horreur suffoqua Balthus comme la forme se dressait soudain avec un bruit de chaînes, tendant dans les ténèbres de longs bras difformes.

L'épée de Conan s'abattit, fendant chair et os, puis

le Cimmérien fit faire à Balthus le tour de l'autel, passant devant une masse indistincte et velue, étendue sur le sol. Ils s'élancèrent par la porte qui se trouvait derrière la grande hutte et se retrouvèrent à nouveau à l'intérieur de l'enclos. Mais à quelques pas devant eux apparaissait la palissade.

L'obscurité régnait derrière la hutte-autel. La débandade éperdue des Picts ne les avait pas amenés dans cette direction. Conan s'arrêta devant le mur, saisit Balthus et le souleva dans les airs, de la longueur du bras, comme il aurait soulevé un enfant. Balthus agrippa les pointes des pieux dressés, fichés dans la boue séchée par le soleil, et se hissa jusqu'à eux, en dépit des dégâts causés à sa peau. Il abaissait une main vers le Cimmérien lorsque, à un angle de la hutte-autel, apparut un Pict en fuite. Il s'arrêta net en apercevant l'homme juché sur le mur dans la faible lueur des feux. Conan lança sa hache avec une précision mortelle, mais la bouche du guerrier s'était déjà ouverte pour hurler l'alerte, et son cri s'éleva au-dessus du vacarme. Il fut arrêté net, comme l'homme s'effondrait, le crâne fracassé.

La terreur aveugle n'avait pas noyé tous les instincts profondément ancrés. Lorsque cet appel sauvage s'éleva au-dessus de la clameur, il y eut un apaisement instantané, puis cent gorges aboyèrent une féroce réponse et des guerriers se précipitèrent en bondissant pour repousser l'attaque annoncée par l'alerte.

Conan fit un bond prodigieux. Il saisit non pas la main de Balthus, mais son bras près de l'épaule et se hissa jusqu'à lui. Balthus serra les dents sous la douleur, mais tout de suite le Cimmérien se retrouva sur le mur à côté de lui, et les fugitifs se laissèrent tomber au pied de la palissade, de l'autre côté.

V - Les enfants de Jhebbal Sag

— De quel côté se trouve la rivière ? demanda Balthus, égaré.

— Nous n'allons pas essayer de rejoindre la rivière pour le moment, grogna Conan. Les bois entre le village et la rivière fourmillent de guerriers. Viens ! Nous allons prendre la dernière direction à laquelle ils

penseront... l'ouest !

Ils pénétrèrent dans la végétation épaisse et Balthus vit la palissade parsemée de têtes noires comme les sauvages apparaissaient à son faîte. Les Picts furent déconcertés. Ils n'avaient pas atteint le mur à temps pour voir les fugitifs gagner le couvert des arbres. Ils s'étaient rués vers le mur, s'attendant à repousser une attaque en force. Ils avaient vu le cadavre du guerrier. Pourtant aucun ennemi n'était en vue.

Balthus comprit qu'ils ne s'étaient pas encore aperçus que leur prisonnier s'était enfui. D'après d'autres bruits, il pensa que les guerriers, dirigés par la voix perçante de Zogar Sag, étaient en train d'achever le serpent blessé à coups de flèches. Le monstre avait échappé au contrôle du chaman. Un moment plus tard, la nature des hurlements changea et des cris de rage montèrent dans la nuit.

Conan éclata d'un rire féroce. Il marchait devant Balthus, sur une piste étroite qui allait vers l'est sous les sombres branchages, aussi rapidement et aussi sûrement que dans une large avenue bien éclairée. Balthus trébuchait à sa suite, se guidant d'après la perception qu'il avait de la muraille compacte de chaque côté.

— Ils vont se lancer à notre poursuite maintenant. Il a découvert que tu t'étais enfui et il sait que ma tête ne se trouvait pas dans la pile devant la hutte-autel. Le chien ! Si j'avais eu une autre lance, je l'aurais transpercé avant de frapper le serpent. Ne t'écarte pas de la piste. Ils ne peuvent suivre nos traces à la lueur des torches et il y a une vingtaine de sentiers partant du village. Ils vont suivre en premier ceux qui mènent à la rivière... Disposer un cordon de guerriers sur des milles, le long de la rivière, s'attendant à ce que nous essayions de passer à travers. Nous n'allons pas nous enfoncer dans les bois avant d'être obligés de le faire. Nous pouvons avancer plus vite par cette piste. Maintenant, cours comme tu n'as jamais encore couru.

— Ils ont surmonté leur panique diablement vite ! haleta Balthus en se pliant à cette nouvelle allure.

— Rien ne les effraie très longtemps, grogna Conan.

Pendant un certain temps, ils n'échangèrent plus un mot. Les fugitifs consacrèrent toute leur attention à

s'éloigner le plus possible du village. Ils avançaient de plus en plus profondément au cœur de la jungle et s'éloignaient à chaque pas un peu plus de la civilisation, mais Balthus ne mettait pas en doute le choix de Conan. Le Cimmérien prit bientôt le temps de grogner :

— Lorsque nous serons à une distance suffisante du village, nous retournerons vers la rivière en décrivant un large cercle. Il n'y a aucun autre village à plusieurs milles à la ronde de Gwawela. Tous les Picts se sont rassemblés là. Nous allons les contourner. Ils ne pourront pas suivre nos traces avant le jour. Alors, ils trouveront notre piste, mais avant l'aube, nous aurons quitté ce sentier et nous nous serons enfoncés dans les bois.

Ils continuèrent leur course. Les hurlements s'éteignirent derrière eux. La respiration de Balthus se fit sifflante entre ses dents. Il ressentait une douleur au côté et courir devenait un supplice. Il se heurtait contre les fourrés de chaque côté de la piste. Conan s'arrêta soudain, se retourna et regarda derrière lui la piste obscure.

Quelque part la lune s'était levée, jetant une faible lueur blanche parmi les branches enchevêtrées.

— Allons-nous nous engager dans les bois ? demanda Balthus en haletant.

— Donne-moi ta hache, murmura doucement Conan. Quelque chose nous suit de près.

— Alors nous ferions mieux de quitter la piste ! s'exclama Balthus.

Conan secoua la tête et poussa son compagnon vers un profond bosquet. La lune se leva plus haut dans le ciel, répandant une légère lueur sur le sentier.

— Nous ne pouvons-nous battre contre toute la tribu ! chuchota Balthus.

— Aucun être humain ne peut avoir retrouvé notre piste aussi rapidement, ou nous avoir suivis aussi vite, murmura Conan. Ne bouge pas.

Suivit alors un silence tendu dans lequel Balthus avait l'impression que l'on pouvait entendre les battements de son cœur à des milles à la ronde. Puis brusquement, sans un seul bruit annonçant sa venue, une tête féroce apparut dans le sentier obscur. Le cœur

de Balthus remonta dans sa bouche ; il avait peur de voir devant lui l'horrible tête du tigre-sabre. Mais cette tête était plus petite, plus fine ; c'était un léopard qui venait d'apparaître, montrant les dents en silence et flairant la piste. Le vent, quel qu'il soit, soufflait dans la direction des deux hommes dissimulés, éloignant leur odeur. Le fauve baissa sa tête et renifla la piste, puis avança, d'un pas incertain. Un frisson parcourut le dos de Balthus. La brute suivait incontestablement leur piste.

Et il se méfiait. Il releva la tête, ses yeux brillèrent comme des boules de feu et il émit un grognement sourd. Et à cet instant Conan lança sa hache.

Tout le poids de son bras et de son épaule était derrière ce jet et la hache traça une traînée lumineuse argentée sous la faible clarté de la lune. Presque avant qu'il comprenne ce qui s'était passé, Balthus vit le léopard rouler à terre, s'agitant dans les convulsions de la mort, la poignée de la hache saillant de sa tête. Le tranchant de l'arme avait fracassé son crâne étroit.

Conan bondit hors des taillis, libéra son arme d'une torsion et traîna le cadavre mou jusqu'aux arbres, le dissimulant aux regards négligents.

— Partons maintenant et vite ! gronda-t-il en prenant la direction du sud, loin de la piste. Il doit y avoir des guerriers derrière ce félin. Dès qu'il a repris ses esprits, Zogar l'a lancé à notre poursuite. Les Picts devaient le suivre, mais il a dû les distancer rapidement. Il a sans doute fait le tour du village jusqu'à ce qu'il trouve notre piste et ensuite se lancer à notre poursuite à la vitesse de l'éclair. Ils n'ont pu soutenir son allure, mais ils ont une idée de notre direction générale. Ils vont la suivre et prêter l'oreille pour entendre son feulement. Eh bien, ils ne l'entendront pas ! Mais ils vont voir le sang sur la piste, ils chercheront tout autour et ils trouveront le corps dans les taillis. Et de là, nos traces, s'ils le peuvent. Marche avec précaution.

Il évitait les feuillages qui s'agrippaient à lui et les branches basses, sans aucun effort, se glissant entre les arbres sans toucher les troncs et posant toujours ses pieds là où ils laissaient le moins de traces de son passage, mais pour Balthus c'était un travail plus lent et plus laborieux.

Ils n'entendaient aucun bruit derrière eux. Ils avaient parcouru plus d'un mille lorsque Balthus dit :

— Est-ce que Zogar Sag capture des léopards lorsqu'ils sont petits pour les dresser comme des limiers ?

Conan secoua la tête.

— C'était un léopard qu'il a fait venir de la forêt.

— Mais, insista Balthus, s'il peut commander aux bêtes féroces, pourquoi ne les a-t-il pas toutes appelées pour les lancer à notre poursuite ? La forêt est remplie de léopards, pourquoi n'en a-t-il envoyé qu'un seul après nous ?

Conan ne répondit pas tout de suite et, lorsqu'il le fit, ce fut avec une curieuse réticence.

— Il ne peut commander à tous les animaux. Seulement à ceux qui se souviennent de Jhebbal Sag.

— Jhebbal Sag ?

Balthus répéta ce nom ancestral avec hésitation. Il l'avait entendu prononcer seulement trois ou quatre fois dans sa vie.

— Autrefois, toutes les créatures vivantes les vénéraient. Cela se passait, voilà bien longtemps de cela, en un temps où les animaux et les hommes parlaient le même langage. Les hommes l'oublièrent ; et même les animaux. Seuls quelques-uns se souviennent. Les hommes et les animaux qui s'en souviennent sont frères et parlent la même langue.

Balthus ne répondit rien ; il s'était raidi contre le poteau de torture pict et il avait vu la jungle nocturne livrer ses horreurs pourvues de crocs à l'appel d'un chaman.

— Les hommes civilisés peuvent bien se moquer de tout cela, dit Conan. Mais personne ne sait m'expliquer comment Zogar Sag peut faire surgir de la jungle des pythons, des tigres et des léopards et leur donner des ordres. Ils aimeraient bien dire que c'est un mensonge, s'ils l'osaient. C'est la façon de faire des hommes civilisés. Lorsqu'ils ne peuvent pas expliquer quelque chose au moyen de leur science à moitié racornie, ils refusent de la croire.

Les gens de Tauran étaient plus proches des primitifs que la plupart des Aquiloniens ; les superstitions demeuraient toujours aussi vivaces, bien

que leurs origines se soient perdues au cours des temps. Et Balthus avait vu ce qui faisait encore frissonner sa chair. Il ne pouvait réfuter la chose monstrueuse impliquée par les paroles de Conan.

— J’ai entendu dire qu’il existe un bosquet très ancien, consacré à Jhebbal Sag, quelque part dans cette forêt, dit Conan. Je ne sais pas si c’est exact. Je ne l’ai jamais vu. Mais beaucoup d’animaux se souviennent dans cette région, comme je ne l’ai jamais vu ailleurs.

— Alors d’autres bêtes féroces vont être lancées sur nos traces ?

— Elles le sont déjà, fut la réponse inquiétante de Conan. Zogar n’aurait jamais fait suivre notre piste par un seul animal.

— Qu’allons-nous faire alors ? demanda Balthus, mal à l’aise, étreignant sa hache comme il regardait vers les arches sombres au-dessus de lui.

Il frissonnait, s’attendant à tout moment à voir surgir de l’ombre des griffes et des crocs redoutables.

— Attendre !

Conan se retourna, s’accroupit et, avec son couteau, commença à graver un curieux symbole dans la terre. Se baissant pour l’examiner par-dessus son épaule, Balthus sentit sa chair frissonner, sans savoir pourquoi. Il ne sentait aucun vent souffler sur son visage, pourtant il y eut un frémissement des feuilles au-dessus d’eux et une étrange plainte vola lugubrement à travers les branches. Conan releva les yeux, impénétrable, puis se redressa et resta debout, le regard fixé sur le symbole qu’il venait de dessiner.

— Qu’est-ce que c’est ? chuchota Balthus.

Ce dessin lui paraissait archaïque et sans signification. Il supposa que c’était son ignorance qui l’empêchait de le reconnaître comme l’un des dessins conventionnels de quelque culture prédominante. Mais eût-il été l’artiste le plus érudit du monde, il n’aurait pas été plus proche de la solution.

— Je l’ai vu gravé dans la paroi rocheuse d’une caverne qu’aucun être humain n’avait visitée depuis un million d’années, murmura Conan, dans les montagnes inhabitées, au-delà du lac de Vilayet, distante de la moitié d’un monde de l’endroit où nous nous trouvons. Plus tard, j’ai vu un conjureur de sorts, un Noir de

Kush, le dessiner dans le sable d'une rivière sans nom. Il me révéla une partie de sa signification... C'est un symbole sacré pour Jhebbal Sag et les créatures qui le vénèrent. Nous allons bien voir !

Ils reculèrent dans le feuillage dense, à quelques mètres de là, et attendirent dans un silence tendu. À l'est, des tambours battirent et quelque part, au nord et à l'ouest, d'autres tambours répondirent. Balthus frissonna, bien qu'il sût que de nombreux milles de forêt sombre le séparaient de ces farouches joueurs de tam-tam, dont les battements sourds semblaient être une sinistre ouverture, plantant la scène obscure d'un drame sanglant.

Balthus s'aperçut qu'il retenait sa respiration. Alors, avec un léger frémissement des feuilles, les fourrés s'ouvrirent pour laisser apparaître une magnifique panthère. Le clair de lune à travers le feuillage brillait sur son pelage luisant qui ondulait avec le mouvement de ses muscles puissants.

Tête baissée, elle glissa doucement dans leur direction.

Elle était en train de flairer leur piste. Puis elle s'arrêta, comme figée sur place, touchant presque de son museau le symbole gravé dans la terre. Pendant un long moment, elle resta ainsi immobile, ramassée sur elle-même ; elle aplatit son long corps et posa sa tête sur le sol devant la marque. Et Balthus sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Car l'attitude du grand carnivore était celle de la crainte respectueuse et de l'adoration.

Puis la panthère se redressa et se retira lentement à reculons, son ventre touchant presque le sol. Une fois son train arrière parmi les buissons, elle se retourna comme prise d'une brusque panique et elle disparut dans les fourrés, tel un éclair de lumière pommelée.

Balthus essuya son front d'une main tremblante et regarda Conan.

Les yeux du barbare brûlaient de feux qui n'avaient jamais brûlé dans les yeux d'aucun homme élevé avec les idées de la civilisation. En cet instant, il était entièrement sauvage et avait oublié l'homme à son côté. Dans son regard brûlant, Balthus entrevit vaguement des images originelles et des souvenirs à

demis incarnés, ombres provenant de l'aube de la Vie, oubliés et répudiés par les races corrompues... Fantômes très anciens, primitifs, que l'on ne nomme pas et qui n'ont pas de nom.

Puis ces feux plus profonds furent masqués et Conan s'enfonça silencieusement plus avant dans la forêt.

— Nous n'avons plus rien à craindre de la part des bêtes sauvages, dit-il au bout d'un moment, mais nous avons laissé un signe qui peut être lu par les hommes. Ils vont avoir quelque difficulté à suivre notre piste et jusqu'à ce qu'ils trouvent ce symbole, ils ne seront pas certains que nous avons obliqué vers le sud. Même à ce moment il ne leur sera pas facile de nous débusquer sans l'aide des animaux. Mais les bois au sud de la piste vont fourmiller de soldats à notre recherche. Si nous continuons à marcher après la tombée de la nuit, nous sommes sûrs de tomber sur l'un d'entre eux. Dès que nous aurons trouvé un bon endroit, nous nous cacherons et attendrons la nuit suivante pour nous faufiler et rejoindre la rivière. Nous devons absolument avertir Valannus, mais cela ne l'aiderait en rien si nous nous faisons tuer.

— Avertir Valannus ?

— Enfer ! Les bois tout du long de la rivière grouillent de Picts ! C'est la raison pour laquelle ils nous ont surpris. Zogar est en train de préparer une puissante médecine de guerre ; plus de raids cette fois ! Il a accompli ce qu'aucun Pict n'avait réussi à faire, autant que je sache... Unifier plus de quinze ou seize clans. C'est sa magie qui a opéré cette union ; ils suivront plus facilement un sorcier qu'ils n'auraient suivi un chef de guerre. Tu as vu le rassemblement au village ; et ils étaient des centaines que tu n'as pas vues, dissimulés le long de la rive. D'autres sont en route, venant de villages plus éloignés. Il va réunir au moins 3000 guerriers. J'étais dissimulé dans les fourrés et je les ai entendus parler comme ils passaient près de moi. Ils ont l'intention d'attaquer le fort ; quand, je ne le sais pas, mais Zogar ne peut prendre le risque d'attendre trop longtemps. S'il ne les mène pas au combat rapidement, ils vont commencer à se quereller entre eux. Ce sont de véritables tigres assoiffés de sang.

» J'ignore s'ils sont capables de prendre le fort ou non. De toute façon, nous devons rejoindre la rivière et donner l'alerte. Les colons sur la route de Velitrium doivent se rendre au fort ou bien se réfugier à Velitrium. Pendant que les Picts vont assiéger le fort, des détachements de guerriers vont se lancer sur la route, loin vers l'est... Ils franchiront peut-être même la rivière de la Foudre pour effectuer des raids dans la région très peuplée qui se trouve en arrière de Velitrium.

Tout en parlant, il marchait devant Balthus, s'enfonçant de plus en plus dans la forêt ancestrale. Bientôt, il poussa un grognement de satisfaction. Ils étaient arrivés à un endroit où les broussailles s'étaient raréfiées et où un affleurement rocheux était visible, vers le sud. Balthus se sentit plus en sécurité. Même un Pict ne pourrait découvrir leurs traces sur la roche nue.

— Comment as-tu réussi à échapper au massacre ? demanda-t-il bientôt.

Conan frappa sur son haubert et sur son casque.

— Si les hommes de la frontière portaient des cuirasses, il y aurait moins de crânes accrochés aux huttes-autels. Mais la plupart font du bruit s'ils portent une cotte de mailles. Ils attendaient de chaque côté du sentier, sans bouger. Et lorsqu'un Pict se tient immobile, même les bêtes sauvages de la forêt passent devant lui sans le voir. Ils nous ont vus traverser la rivière et nous diriger vers eux. S'ils s'étaient mis en embuscade après que nous eûmes quitté la rive, je m'en serais douté. Mais ils attendaient et pas même une feuille ne tremblait. Le démon lui-même ne se serait douté de rien. Le premier soupçon que j'ai eu, c'est lorsque j'entendis une flèche siffler contre un arc que l'on bandait. Je me suis laissé tomber à terre et j'ai crié aux hommes d'en faire autant, mais ils ont été trop lents et totalement surpris.

» La plupart d'entre eux sont tombés à la première volée de flèches qui nous a criblés des deux côtés. Je les ai entendus hurler. (Il eut un rictus de satisfaction méchante.) Un certain nombre d'entre nous ont réussi à s'enfoncer dans les bois et en vinrent au corps à corps avec eux. Lorsque j'ai vu que tous les autres gisaient à terre ou étaient faits prisonniers, je me suis ouvert un

chemin et j'ai distancé à la course les démons peints à travers les ténèbres. Ils m'entouraient de toutes parts. J'ai couru, rampé, et parfois j'étais couché à plat ventre sous les fourrés pendant qu'ils passaient devant moi, arrivant de tous les côtés.

» J'ai essayé de rejoindre la rive, mais j'ai vu qu'ils la gardaient, dans l'espoir justement que j'essaierais de la rejoindre. Puis, alors que j'allais me dégager un chemin et risquer ma chance à la nage, j'ai entendu battre les tambours du village et j'ai appris qu'ils avaient capturé l'un des nôtres vivant.

» Ils étaient tous si accaparés par la magie de Zogar que j'ai pu escalader la palissade derrière la hutte-autel. Il y avait à cet endroit un guerrier, supposé monter la garde, mais il se tenait à un angle de la hutte et observait de loin la cérémonie. Je suis arrivé sur lui par-derrière et lui ai brisé le cou de mes mains avant qu'il ait compris ce qui lui arrivait. C'est sa lance qui m'a servi à transpercer le serpent et c'est sa hache que tu tiens à la main.

— Mais qu'était-ce... Cette chose que tu as tuée dans la hutte-autel ? demanda Balthus, avec un frisson en se souvenant de l'horreur entr'aperçue fugitivement.

— L'un des dieux de Zogar. L'un des enfants de Jhebbal qui ne se souviennent pas de lui et qui avait été condamné à rester enchaîné à l'autel. Un grand singe mâle. Les Picts pensent qu'ils sont sacrés pour l'Etre Velu qui vit dans la lune... Le dieu-gorille de Gullah.

» Il va faire bientôt jour. Voici un bon endroit pour nous cacher jusqu'à ce que nous voyions à quelle distance ils se trouvent derrière nous. Nous devons probablement attendre la nuit pour nous diriger à nouveau vers la rivière.

Une colline s'élevait, couverte d'arbres et de taillis épais. Près de la crête Conan se glissa au milieu d'un éboulis de roches surmontées par des buissons très denses. Couchés au milieu d'eux, ils pouvaient voir la jungle en dessous sans être vus. C'était un bon emplacement pour se cacher ou se battre. Balthus pensait que pas un seul Pict ne pouvait avoir suivi leurs traces sur le sol rocheux depuis les quatre ou cinq derniers milles, mais il était plus effrayé par les bêtes qui obéissaient à Zogar Sag. Sa foi en le curieux

symbole vacillait un peu, à présent. Mais Conan avait rejeté l'éventualité de bêtes lancées à leur poursuite.

Une pâleur spectrale se répandit à travers les épais branchages ; les bandes de ciel visibles changèrent de couleur et de roses devinrent bleues. Balthus ressentait les morsures de la faim, bien qu'il ait étanché sa soif à un ruisseau. Un silence total régnait, à l'exception d'un gazouillement d'oiseau de temps à autre. On n'entendait plus les tambours. Les pensées de Balthus revinrent à la scène farouche qui s'était déroulée devant la hutte-autel.

— C'étaient des plumes d'autruche que portait Zogar Sag, dit-il. J'en ai vu de semblables sur les casques de chevaliers qui venaient de l'est rendre visite aux barons des Marches. Il n'y a pas d'autruches dans cette forêt, n'est-ce pas ?

— Elles proviennent de Kush, répondit Conan. À l'ouest de l'endroit où nous nous trouvons, à de nombreuses journées de marche, s'étend la mer. Des bateaux venant de Zingara accostent de temps à autre et font le commerce d'armes, de parures et de vin avec les tribus côtières, contre des peaux, du minerai de cuivre et de la poudre d'or. Parfois ils échangent des plumes d'autruche qu'ils ont achetées aux Stygiens, qui, eux-mêmes, les détenaient des tribus noires de Kush, vivant au sud de la Stygie. Les chamans picts les considèrent comme très précieuses. Mais ce commerce comporte beaucoup de risques. Les Picts sont trop portés à essayer de s'emparer du navire. Et la côte est très dangereuse pour la navigation. J'ai navigué le long de celle-ci lorsque je faisais partie des pirates des îles Baracha, qui se trouvent au sud-ouest de Zingara.

Balthus lança un regard admiratif à son compagnon.

— Je vois que tu n'as pas passé toute ta vie sur cette frontière. Tu viens de mentionner plusieurs pays étrangers. As-tu beaucoup voyagé ?

— Enormément ; beaucoup plus que n'importe quel autre homme de ma race. J'ai visité toutes les grandes villes des royaumes hyborien, shémite, stygien et hyrkanien. J'ai parcouru les régions inconnues au sud des royaumes noirs de Kush et à l'est du lac de Vilayet. J'ai été capitaine mercenaire, corsaire, kozak, vagabond sans le sou, général... Diable, j'ai été tout ce

qu'on peut être, sauf roi d'une région civilisée et je le serai peut-être un jour, avant de mourir. (Cette idée lui plut et il eut une dure grimace. Puis il haussa les épaules et allongea sa puissante carcasse sur les rochers.) C'est une vie aussi bonne qu'une autre. Je ne sais pas combien de temps je demeurerai sur cette frontière ; une semaine, un mois, une année. Je suis d'humeur vagabonde. Mais je suis aussi bien sur la frontière qu'ailleurs.

Balthus s'installa pour observer la forêt en contrebas. À tout moment, il s'attendait à voir de féroces visages peints surgir des feuillages. Mais au fur et à mesure que les heures passaient, aucun bruit de pas furtifs ne venait troubler la quiétude qui régnait. Balthus estima que les Picts avaient perdu leur piste et qu'ils avaient renoncé à leur chasse. Mais Conan commença à s'inquiéter.

— Nous aurions dû apercevoir des bandes de Picts parcourant les bois à notre recherche. S'ils ont renoncé à nous donner la chasse, c'est parce qu'ils poursuivent un plus gros gibier. Ils doivent être en train de se rassembler pour traverser la rivière et monter à l'assaut du fort.

— Auraient-ils poussé aussi loin vers le sud, jusqu'ici, s'ils avaient perdu notre piste ?

— Ils ont perdu notre piste ; sinon, ils nous seraient déjà tombés dessus. En temps ordinaire, ils auraient battu les bois pendant des milles, dans toutes les directions. Certains d'entre eux auraient dû passer devant nous, à portée de vue de cette colline. Ils doivent se préparer à franchir la rivière. Nous allons tenter notre chance et nous diriger vers elle.

Se glissant au bas des rochers, Balthus sentit sa chair frissonner entre ses épaules car il s'attendait à tout moment à une volée foudroyante de flèches, lancées depuis les masses vertes qui les dominaient. Il redoutait que les Picts ne les aient découverts et se soient placés en embuscade à proximité. Mais Conan était convaincu qu'aucun ennemi ne se trouvait dans les parages et le Cimmérien avait raison.

— Nous sommes à des milles au sud du village, grogna Conan. Nous allons nous diriger directement vers la rivière. Je ne sais pas jusqu'où en aval ils se

sont déployés. Il nous faut espérer la franchir en dessous de leurs lignes.

À une allure qui semblait téméraire à Balthus, ils se dirigèrent vers l'est. Les bois semblaient dénués de vie. Conan estimait que tous les Picts s'étaient rassemblés à proximité de Gwawela, s'ils n'avaient pas déjà franchi la rivière. Et cependant il ne pensait pas qu'ils la franchiraient de jour.

— Un trappeur risquerait de les voir et de donner l'alarme. Ils traverseront en amont et en aval du fort, loin des sentinelles. Ensuite d'autres surgiront en canoë et se dirigeront droit vers le rempart qui défend l'accès de la rivière. Dès qu'ils attaqueront, les Picts cachés dans les bois sur la rive est monteront à l'assaut du fort, par les autres côtés. Ils ont déjà essayé cette tactique auparavant et ils se sont fait étripper et massacrer. Mais cette fois-ci, ils sont suffisamment nombreux pour effectuer un véritable assaut.

Ils continuaient d'avancer. Balthus jetait un regard d'envie vers les écureuils qui sautaient dans les branches et qu'il aurait pu atteindre facilement d'un jet de sa hache. Avec un soupir, il resserra sa large ceinture. Le silence perpétuel et les ténèbres de la forêt primitive commençaient à le déprimer. Il se surprit en train de penser aux bocages ouverts et aux prairies illuminées par le soleil de Tauran, à la rude gaieté de la maison de son père au toit de chaume et aux fenêtres en losange, aux vaches grasses qui paissaient dans l'herbe profonde et luxuriante et à la chaude camaraderie des laboureurs et des pâtres aux bras nus et musclés.

Il se sentait seul, malgré son compagnon. Conan faisait autant partie de cette région sauvage que Balthus en était étranger. Le Cimmérien avait beau avoir vécu des années dans toutes les grandes cités de ce monde, il avait beau avoir côtoyé les dirigeants des nations civilisées, il parviendrait peut-être même à réaliser son caprice extravagant et devenir un jour roi d'un peuple civilisé, des choses étranges lui étaient arrivées... cependant, il n'en restait pas moins un barbare. Il n'était concerné que par les fondements de la vie brute. Les choses douces et sans importance, les sentiments et les délicieuses banalités qui prenaient une place si

importante dans la vie de l'homme civilisé étaient vides de sens pour lui. Un loup n'en restait pas moins un loup, même si un caprice du sort l'amenait à courir un temps avec les chiens de garde. L'effusion du sang, la violence et la sauvagerie étaient les éléments naturels de la vie que menait Conan ; il ne pouvait pas – et ne le voudrait jamais – comprendre les petites choses qui sont si tendres aux cœurs des hommes et des femmes civilisés.

Les ombres s'allongeaient lorsqu'ils atteignirent la rivière. Ils regardèrent prudemment à travers les fourrés qui les dissimulaient. Ils pouvaient voir en amont et en aval de la rivière, sur presque un mille de chaque côté. Le fleuve sombre était désert. Conan regarda l'autre rive, les sourcils froncés.

— Nous allons risquer notre chance, ici, une nouvelle fois, et traverser la rivière à la nage. Je ne sais pas s'ils l'ont franchie ou non. Les bois sur l'autre rive peuvent grouiller de Picts. Nous devons prendre ce risque. Nous sommes à environ six milles au sud de Gwawela.

Il baissa la tête lorsque la corde d'un arc vibra. Quelque chose ressemblant à une traînée lumineuse et blanche traversa les buissons. Balthus comprit que c'était une flèche. Alors, avec un bond de tigre, Conan s'élança. Balthus entrevit la lueur de l'acier comme il faisait tournoyer son épée et il entendit un hurlement de mort. L'instant suivant il s'était frayé un chemin à travers les fourrés, rejoignant Conan.

Un Pict, le crâne fracassé, gisait face contre terre, ses doigts étreignant l'herbe spasmodiquement. Une demi-douzaine d'autres Picts entouraient Conan, épées et haches brandies. Ils s'étaient débarrassés de leurs arcs, inutiles pour ce corps à corps mortel. Leurs mâchoires inférieures étaient peintes en blanc, contrastant vivement avec leurs visages sombres et les dessins sur leurs poitrines musclées différaient de tous ceux que Balthus avait déjà vus.

L'un d'entre eux lança avec force sa hache vers Balthus, puis se précipita sur lui en brandissant un poignard. Balthus se baissa et saisit le poignet qui tendait le couteau vers sa gorge. Ils tombèrent à terre ensemble, roulant plusieurs fois sur eux-mêmes. Le

Pict ressemblait à une bête féroce et ses muscles étaient aussi durs que des cordes d'acier.

Balthus s'efforçait de maintenir sa prise sur le poignet de l'homme déchaîné et de faire entrer dans le jeu sa propre hache, mais la lutte était si rapide et si furieuse que chaque tentative pour frapper était aussitôt réduite à néant. Le Pict faisait de furieux efforts pour libérer sa main qui tenait le poignard et enfonçait ses genoux dans l'aine du jeune homme. Soudain, il essaya de placer son poignard dans sa main restée libre et à cet instant, Balthus, arrivant enfin à se redresser sur un genou, fendit la tête peinte d'un coup furieux de sa hache.

Il se releva d'un bond et chercha d'un regard éperdu son compagnon, s'attendant à le voir écrasé sous le nombre. C'est alors qu'il vit toute l'énergie et la férocité du Cimmérien. Conan enjambait deux de ses attaquants, pratiquement fendus en deux par sa terrible épée à large lame. Il écarta une épée courte qui lui portait une estocade, évita un coup de hache avec le saut de côté d'un chat, qui l'amena à portée de bras d'un sauvage qui se baissait pour s'emparer d'un arc. Avant que le Pict ait pu se redresser, l'épée rouge de sang s'abattit comme un fléau et le fendit depuis l'épaule jusqu'au milieu du sternum, où la lame resta coincée. Les deux guerriers survivants se ruèrent en avant, un de chaque côté. Balthus lança sa hache avec une précision qui réduisit les attaquants à un seul et Conan, abandonnant ses efforts pour libérer son épée, se retourna et affronta le dernier Pict de ses mains nues. Le guerrier, une tête plus courte que son adversaire gigantesque, fit un bond en avant, frappant avec sa hache tout en portant des coups de couteau meurtriers. Le couteau se brisa sur l'armure du Cimmérien et la hache fut arrêtée dans les airs, comme les doigts de fer de Conan se refermaient sur le bras qui s'abattait. Un os craqua bruyamment et Balthus vit le Pict chanceler. L'instant suivant, il était soulevé de terre... Il se débattit un instant dans les airs, donnant des coups de pied et agitant les bras, puis il fut précipité à terre avec une telle force qu'il rebondit, puis resta immobile, ses membres brisés et sa colonne vertébrale rompue.

— Partons ! (Conan libéra son épée d'une torsion et s'empara d'une hache gisant à terre.) Prends un arc et une poignée de flèches et dépêchons-nous ! Nous allons devoir nous fier, une nouvelle fois, à nos talons. Le hurlement a été entendu. Ils seront là dans un instant. Si nous essayions de traverser à la nage maintenant, ils nous cribleraient de flèches avant que nous ayons seulement atteint le milieu du fleuve !

VI - Les haches rouges de la frontière

Conan ne s'enfonça pas profondément dans la forêt. À moins d'une centaine de pas de la rivière, il modifia sa course oblique et courut parallèlement à celle-ci. Balthus reconnut là une farouche détermination à ne pas se laisser repousser de la rivière qu'ils devaient franchir s'ils voulaient avertir les hommes du fort. Derrière eux les hurlements des Picts retentirent de plus belle. Balthus comprit qu'ils étaient arrivés à la clairière où gisaient les corps des hommes abattus. Puis de nouveaux hurlements semblèrent indiquer que les sauvages s'élançaient dans les bois à leur poursuite. Ils avaient laissé des traces que n'importe quel Pict pouvait suivre.

Conan força l'allure et Balthus, les dents serrées farouchement, se maintenait derrière lui, bien que prêt à s'écrouler à tout moment. Des siècles semblaient s'être écoulés depuis qu'il avait mangé pour la dernière fois. Il continuait de courir plus par un effort de volonté que par toute autre chose. Son sang battait si furieusement dans ses tympans qu'il ne se rendit même pas compte que les hurlements s'étaient éteints derrière eux.

Conan s'arrêta brusquement. Balthus s'appuya contre un arbre pour retrouver son souffle.

— Ils ont abandonné ! grogna le Cimmérien.

— Nous... tomber... dessus... à l'improviste ! haleta Balthus.

Conan secoua la tête.

— Une courte chasse comme celle-ci, ils auraient dû la faire en hurlant à chaque foulée. Non, ils ont rebroussé chemin. Il me semble avoir entendu quelqu'un hurler derrière eux, quelques secondes avant

que le bruit de leur poursuite ne commence à diminuer. Quelqu'un les a rappelés. Et c'est heureux pour nous, mais c'est diablement mauvais signe pour les hommes du fort. Cela veut dire que les guerriers sortent des bois et se lancent à l'attaque. Les hommes sur lesquels nous sommes tombés appartenaient à une tribu établie en aval de la rivière. Ils se dirigeaient certainement vers Gwawela pour participer à l'assaut du fort. Au diable ! Nous en sommes plus éloignés que jamais, à présent. Nous devons traverser la rivière.

Se tournant vers l'est, il s'élança à travers les fourrés, sans essayer de se dissimuler. Balthus le suivit, ressentant pour la première fois la piquûre des lacérations sur sa poitrine et son épaule, là où les dents féroces du Pict l'avaient mordu. Il se frayait un chemin à travers les épais fourrés lorsque Conan le repoussa vivement en arrière. Puis il entendit un clapotis rythmé et à travers les feuillages, il vit sur la rivière un canoë, creusé dans un tronc d'arbre, dont l'unique occupant était en train de pagayer dur, luttant contre le courant. C'était un Pict puissamment bâti, une plume blanche de héron fichée dans le bandeau de cuivre qui retenait ses cheveux tombant sur ses épaules.

— C'est un homme de Gwawela, murmura Conan. Un émissaire envoyé par Zogar. La plume blanche indique sa fonction. Il a apporté des paroles de paix aux tribus situées en aval de la rivière et maintenant il essaie de remonter le courant pour participer au massacre.

L'ambassadeur solitaire était presque parvenu à l'endroit où ils s'étaient dissimulés lorsque Balthus sursauta. Tout contre son oreille venaient de s'élever les gutturales d'un Pict. Puis il comprit que Conan avait parlé au pagayeur dans sa propre langue. L'homme tressaillit, examina les buissons et lança une réponse, puis il jeta un regard alarmé vers l'autre rive, se courba et envoya le canoë s'échouer sur la rive ouest. Ne comprenant toujours rien, Balthus vit Conan lui prendre des mains l'arc qu'il avait ramassé dans la clairière et encocher une flèche.

Le Pict avait approché son canoë près de la rive et, levant les yeux vers les buissons, il lança un appel. Il obtint en réponse le son vibrant de l'arc et la traînée

sombre de la flèche qui s'enfonça jusqu'à l'empennage dans sa large poitrine. Avec une exclamation étouffée, il s'affaissa sur le côté et tomba dans l'eau peu profonde. En un instant, Conan avait descendu la rive et s'avancait dans l'eau pour rattraper le canoë qui partait à la dérive. Balthus trébucha à sa suite et, quelque peu interloqué, se glissa jusqu'au canoë. Conan grimpa à bord, saisit la pagaie et dirigea l'embarcation vers la rive est. Balthus nota avec une admiration envieuse le mouvement des grands muscles sous la peau hâlée par le soleil. Le Cimmérien semblait être un homme de fer qui ne connaissait jamais la fatigue.

— Qu'as-tu dit au Pict ? demanda Balthus.

— Je lui ai dit de venir vers le rivage ; il a dit qu'il y avait un trappeur blanc sur la rive qui essayait de le prendre pour cible.

— Cela ne me semble pas très loyal, objecta Balthus. Il a cru que c'était un ami qui lui parlait. Tu imites la langue pict à la perfection...

— Nous avons besoin de ce canoë, grommela Conan en continuant de pagayer. C'était la seule façon de l'attirer vers la rive. Quel est le pire... Tromper un Pict qui prendrait plaisir à nous écorcher vifs tous les deux, ou bien trahir les hommes qui se trouvent sur l'autre rive et dont les vies dépendent de notre réussite ?

Balthus s'excita un moment sur ce délicat problème de morale, puis il haussa les épaules et demanda :

— À combien sommes-nous du fort ?

Conan désigna un petit affluent qui se jetait dans la rivière Noire, venant de l'est, à moins d'une centaine de yards en aval.

— Voici la Petite Rivière du Sud ; il y a dix milles de son embouchure jusqu'au fort. C'est la frontière septentrionale de Conajohara. Ensuite, vers le sud, il y a des marais sur des milles à la ronde. Aucun danger de raid de ce côté. À neuf milles en amont du fort, la Petite Rivière du Nord forme l'autre frontière. Des marais également au-delà. C'est la raison pour laquelle une attaque ne peut venir que de l'ouest, une fois la rivière Noire franchie. Conajohara ressemble exactement à une lance, dont la pointe aurait dix-neuf

milles de largeur, enfoncée dans le pays sauvage des Picts.

— Pourquoi ne pas garder le canoë et continuer à remonter la rivière jusqu'au fort ?

— Parce que, compte tenu du courant que nous aurions à remonter et des coudes de la rivière, nous irons bien plus vite à pied. De plus, rappelle-toi que Gwawela se trouve au sud du fort et si les Picts sont en train de traverser la rivière, nous allons leur tomber en plein dessus.

Le crépuscule allait tomber lorsqu'ils accostèrent sur la rive est. Sans s'arrêter, Conan poursuivit sa route vers le nord, à une allure qui fit souffrir les jambes pourtant solides de Balthus.

— Valannus avait réclamé qu'un fort soit construit aux embouchures des Petites Rivières Nord et Sud, grogna le Cimmérien. De cette façon, la rivière aurait pu être surveillée constamment. Mais le Gouvernement n'a rien voulu savoir.

» Des imbéciles au ventre mou, vautrés sur des coussins de velours avec des filles nues leur offrant à genoux du vin glacé... Je connais cette engeance. Ils ne voient pas plus loin que les murs de leurs palais. La diplomatie... au diable ! Ils se sont battus contre les Picts avec leurs théories d'expansion territoriale. Valannus et les hommes comme lui sont forcés d'obéir aux ordres de cette clique de damnés imbéciles. Ils ne s'empareront plus jamais d'aucune région pict, pas plus qu'ils n'ont jamais reconstruit Venarium. Les temps sont peut-être arrivés où ils verront les barbares monter à l'assaut des remparts des cités orientales !

Une semaine auparavant, Balthus aurait éclaté de rire devant une idée apparemment si absurde. Maintenant, il ne répondait rien. Il avait vu la férocité des hommes qui vivaient au-delà des frontières.

Il frissonna tout en regardant la rivière sombre, à peine visible entre les buissons, les voûtes des arbres qui poussaient près de ses rives. Il gardait constamment présent à l'esprit que les Picts pouvaient avoir traversé la rivière et se tenir en embuscade entre eux et le fort. La nuit tombait rapidement.

Un léger bruit devant eux fit sauter son cœur dans sa gorge, et l'épée de Conan étincela dans les airs. Il

l'abaissa lorsqu'un chien, efflanqué et couvert de cicatrices, se glissa hors des buissons et s'immobilisa devant eux.

— Ce chien appartenait à un colon qui avait voulu construire sa cabane au bord de la rivière, à quelques milles au sud du fort, grogna Conan. Les Picts se sont glissés jusque-là et l'ont tué, bien sûr, incendiant sa cabane. Nous l'avons trouvé mort au milieu des ruines fumantes, et le chien gisait sans connaissance par-dessus les cadavres des trois Picts qu'il avait tués. Il était pratiquement coupé en morceaux. Nous l'avons ramené au fort et nous avons raccommode ses blessures, mais une fois rétabli, il est retourné dans les bois, et est redevenu sauvage... ! Alors, Balafré, tu donnes la chasse aux hommes qui ont tué ton maître ?

La tête énorme se balançait d'un côté à l'autre, et les yeux brillaient d'une lueur verte. Il n'émit aucun grognement, et n'aboya pas. Aussi silencieux qu'un fantôme, il vint se placer derrière eux.

— Laissons-le nous accompagner, murmura Conan. Il peut sentir ces démons avant que nous les ayons vus.

Balthus sourit et posa sa main sur la tête du chien pour la caresser. Les babines, involontairement, se retroussèrent pour laisser apparaître des crocs étincelants ; puis le grand animal baissa la tête timidement, et sa queue remua, d'une façon saccadée, incertaine, comme s'il avait presque oublié ce qu'était l'amitié. Balthus compara mentalement le grand corps décharné et dur avec les chiens gras et lisses qui se jetaient les uns sur les autres en vociférant dans la cour du chenil de son père. Il soupira. La frontière était aussi cruelle pour les animaux que pour les hommes. Ce chien avait presque oublié la signification de la bienveillance et de l'amitié.

Balafré se glissa en avant, et Conan le laissa prendre la tête. Les dernières teintes du crépuscule disparurent, faisant place à l'obscurité totale. Les milles tombaient sous leurs pas réguliers. Balafré semblait muet. Soudain il s'arrêta, tendu, les oreilles dressées. Un instant plus tard, les hommes entendirent... un hurlement démoniaque montant de la rivière devant eux.

Conan jura comme un dément.

— Ils attaquent le fort ! Nous arrivons trop tard ! En avant !

Il augmenta son allure, se fiant au chien pour qu'il détecte d'éventuelles embuscades devant eux. Submergé par l'excitation, Balthus oublia sa faim et son extrême fatigue. Les hurlements devenaient de plus en plus forts comme ils avançaient, et par-dessus ces cris diaboliques, ils pouvaient entendre les appels des soldats. Juste comme Balthus commençait à craindre qu'ils ne tombent au beau milieu des sauvages qui semblaient hurler juste devant eux, Conan s'écarta de la rivière et décrivit un large demi-cercle qui les amena sur une légère élévation de terrain d'où ils pouvaient voir au-delà de la forêt. Ils aperçurent le fort, éclairé par des torches plantées au-dessus des parapets. Elles projetaient une lumière vacillante et incertaine sur le sol défriché devant le fort, et grâce à cette lumière, ils virent des multitudes de silhouettes nues et couvertes de peintures de guerre le long de la lisière de la forêt. La rivière était couverte de canoës. Les Picts avaient entièrement cerné le fort.

Une grêle incessante de flèches pleuvait sur la palissade, venant des bois et de la rivière. La vibration grave des cordes s'élevait au-dessus des rugissements. Hurlant comme des loups, plusieurs centaines de guerriers nus, brandissant des haches, sortirent du couvert des bois et s'élancèrent à l'assaut de la porte est. Ils étaient à moins de cent cinquante pieds de leur objectif lorsqu'une foudroyante volée de flèches lancées du rempart joncha le sol de corps et fit refluer les survivants vers les arbres. Les hommes dans le canoë s'approchèrent de la palissade du côté de la rivière et furent accueillis par une autre averse de traits d'une aune et par une volée provenant de petites balistes montées sur les tours. Des pierres et des rondins tournoyèrent dans les airs et firent voler en éclats et sombrer une demi-douzaine de canoës, tuant leurs occupants, et les autres embarcations battirent en retraite, hors de portée des balistes. Une sourde clameur de triomphe monta des remparts du fort, auquel répondit un hurlement bestial provenant de toutes parts.

— Nous essayons de passer à travers ? demanda

Balthus, tremblant d'impatience.

Conan secoua la tête. Il se tenait debout, les bras croisés, la tête penchée, silhouette sombre et méditative.

— Le fort est condamné. Les Picts sont ivres de sang, et ils n'auront de cesse jusqu'à ce qu'ils soient tous tués. Et ils sont trop nombreux pour que les hommes du fort les anéantissent. Nous n'arriverons jamais à passer au travers et, même si nous y parvenions, nous ne pourrions pas faire grand-chose, si ce n'est d'aller mourir avec Valannus.

— Nous ne pouvons vraiment rien faire d'autre que sauver nos propres peaux, alors ?

— Si. Nous devons aller prévenir les colons. Sais-tu pourquoi les Picts ne tentent pas d'incendier le fort avec des flèches enflammées ? Parce qu'ils n'ont pas envie que les lueurs de l'incendie jettent l'alarme chez les colons qui se trouvent à l'est. Ils ont prévu de détruire le fort, et ensuite de fondre vers l'est avant que quiconque ait appris sa chute. Ils peuvent traverser la rivière de la Foudre et s'emparer de Velitrium avant que les gens apprennent ce qui s'est passé. Dans le meilleur des cas, ils extermineront seulement tout être vivant se trouvant entre le fort et la rivière de la Foudre.

» Nous n'avons pas réussi à prévenir le fort et je me rends compte à présent que cela n'aurait servi à rien. Il est insuffisamment défendu. Encore quelques assauts, et les Picts escaladeront les remparts et enfonceront les portes. Mais nous pouvons avertir les colons, afin qu'ils partent s'abriter à Velitrium. Viens ! Nous sommes en dehors du cercle que les Picts ont tracé autour du fort. Nous devons continuer à le rester.

Ils s'éloignèrent, décrivant un large arc de cercle, tandis que le volume des hurlements augmentait et décroissait, marquant chaque nouvel assaut et chaque échec. Les hommes du fort tenaient bon, mais les hurlements des Picts ne diminuaient pas en sauvagerie. Ils vibraient d'une note qui contenait l'assurance de la victoire finale.

Avant que Balthus se soit aperçu qu'ils s'en approchaient, ils débouchèrent sur la route qui menait vers l'est.

— À présent, courons ! grogna Conan.

Balthus serra les dents. Il y avait dix-neuf milles jusqu'à Velitrium, et bien cinq jusqu'à la crique du Scalp, là où commençaient les colonies. L'Aquilonien avait l'impression qu'ils s'étaient battus et avaient couru depuis des siècles. Mais l'excitation qui parcourait son sang à une allure vertigineuse le stimulait à fournir des efforts herculéens.

Balafré courait en tête, le nez au sol, et ses grognements étaient les premiers sons qu'ils entendaient sortir de sa gorge.

— Des Picts devant nous ! gronda Conan, se laissant tomber sur un genou et examinant le sol à la lumière des étoiles. (Il secoua la tête, frustré.) Je ne peux pas voir leur nombre. Probablement, seulement une petite troupe. Des Picts qui n'ont pas pu attendre d'avoir pris le fort. Ils sont partis en avant pour massacrer les colons dans leurs lits ! En avant !

Ils aperçurent bientôt une faible lueur à travers les arbres et entendirent un chant féroce et sauvage. La piste faisait un coude. L'abandonnant, ils coupèrent à travers les bosquets. Quelques instants plus tard, surgit devant eux un horrible spectacle. Un chariot à bœufs se trouvait au milieu de la route, chargé d'un pauvre mobilier. Il était en train de brûler ; les bœufs gisaient à côté, égorgés. Un homme et une femme étaient étendus sur la route, nus et mutilés. Cinq Picts dansaient autour d'eux en faisant des sauts et des cabrioles fantastiques. Ils brandissaient des haches sanglantes et l'un d'eux agitait la robe souillée de sang de la femme.

À cette vue, un brouillard rouge flotta devant les yeux de Balthus. Bandant son arc, il visa la silhouette qui se cabrait, noire contre les flammes, et tira. Le tueur fit un bond convulsif et s'écroula, mort, le cœur transpercé d'une flèche. Puis les deux Blancs et le chien fondirent sur les autres Picts. Conan était simplement animé par son esprit combatif et une vieille, très vieille, haine raciale, mais Balthus était embrasé par la rage.

Il se porta à la rencontre du premier Pict qui se présentait à lui, lui portant un féroce moulinet qui fendit en deux le crâne peint. Puis il sauta par-dessus le corps qui s'effondrait pour se jeter sur les autres. Mais

Conan avait déjà tué l'un des deux Picts qu'il s'était choisis, et le bond de l'Aquilonien arriva une seconde trop tard. Le guerrier gisait à terre, la longue épée à travers le corps, alors même que Balthus levait encore sa hache. Se retournant vers le dernier Pict, Balthus aperçut Balafre dressé au-dessus du corps de sa victime étendue, ses grandes mâchoires dégoutantes de sang.

Balthus baissa les yeux vers les formes pitoyables, étendues sur la route à côté du chariot en flammes. Tous les deux étaient jeunes, la femme était à peine sortie de l'adolescence. Par quelque ironie du sort, les Picts n'avaient pas défiguré son visage et, même marqué par les affres d'une mort horrible, il était beau. Mais son corps jeune et doux avait été horriblement tailladé de coups de couteau innombrables... une brume recouvrit le regard de Balthus et il hoqueta, étouffant un sanglot. La tragédie l'emportait sur lui momentanément. Tombé à terre, il pleura amèrement.

— Une jeune couple qui vient de rencontrer son destin, était en train de dire Conan, comme il essuyait son épée, sans émotion apparente. Ils étaient en route vers le fort lorsque les Picts les ont aperçus. Le garçon allait peut-être s'engager dans la garnison ; ou bien prendre un lopin de terre à cultiver près de la rivière. Eh bien, c'est ce qui va arriver à chaque homme, femme et enfant de ce côté-ci de la rivière de la Foudre si nous ne les amenons pas à se réfugier à Velitrium rapidement.

Les genoux de Balthus tremblaient encore lorsqu'il suivit Conan. Mais il n'y avait aucune trace de faiblesse dans la longue marche coulée du Cimmérien. Il y avait une affinité entre lui et le grand animal efflanqué qui se glissait à côté de lui. Balafre ne grognait plus en reniflant la piste. La route était libre devant eux. La clameur sur la rivière leur parvenait faiblement, mais Balthus estima que le fort tenait toujours bon. Conan s'arrêta soudain avec un juron.

Il montra à son compagnon une piste vers le nord qui s'écartait de la route. C'était une ancienne piste, partiellement recouverte d'une herbe jeune, récemment poussée, et cette herbe venait d'être foulée. Balthus comprit ce que cela signifiait, plus qu'il ne le vit, mais Conan semblait voir comme un chat dans l'obscurité.

De larges ornières creusées par des wagons s'éloignèrent de la piste principale, profondément imprimées dans le sol de la forêt.

— Des colons allant aux carrières de sel, grommela Conan. Elles se trouvent au bord du marécage, à environ neuf milles d'ici. Malédiction ! Ils vont se faire découper en morceaux et massacrer jusqu'au dernier ! Ecoute ! Un seul homme peut prévenir les colons qui habitent le long de la route. Pars devant, réveille-les et conduis-les jusqu'à Velitrium. Moi, je vais essayer de rejoindre les hommes qui ramassent le sel. Ils doivent camper près des carrières. Nous ne reviendrons pas par la route. Nous irons directement à travers les bois.

Sans plus de commentaire, Conan quitta la route et se hâta le long du sentier obscur, et Balthus, après l'avoir contemplé quelques instants, partit à son tour. Le chien était resté avec lui et courait sur ses talons. Lorsque Balthus eut parcouru quelques verges, il entendit grogner l'animal. Se retournant, il regarda vers le chemin qu'il venait d'emprunter et il fut surpris de voir une lueur spectrale disparaître dans la forêt, dans la direction prise par Conan. Balafré émit des grondements sourds et prolongés, ses poils s'étaient hérissés et ses yeux devinrent des boules de feu vert. Balthus se rappela la sinistre apparition qui avait pris la tête du marchand Tiberias, non loin de cet endroit, et il hésita. La chose devait suivre Conan. Mais le gigantesque Cimmérien avait démontré à plusieurs reprises son aptitude à prendre soin de lui-même, et Balthus sentit que son devoir était de s'occuper des colons sans défense qui dormaient sur le passage du rouge ouragan. L'horreur du fantôme ardent fut supplantée par celle de ces corps inertes et outragés à côté du chariot incendié.

Il se dépêcha le long de la route, traversa la crique du Scalp et arriva en vue de la première cabane de colons – une construction longue et basse faite de troncs d'arbre taillés à la hache. Il frappa à la porte. Une voix endormie se fit entendre.

— Levez-vous ! Les Picts ont traversé la rivière !

Ce qui amena aussitôt une réponse. Un faible cri fit écho à ces paroles, puis la porte fut violemment ouverte par une jeune femme, hâtivement vêtue. Ses

cheveux étaient répandus en désordre sur ses épaules nues ; elle tenait une bougie dans une main et une hache dans l'autre. Son visage était livide et ses yeux dilatés par l'effroi.

— Entrez ! dit-elle. Nous allons résister dans la cabane !

— Non. Nous devons nous rendre à Velitrium. Le fort ne pourra pas les repousser. Il est peut-être déjà tombé. Continuez à vous habiller. Prenez vos enfants et venez.

— Mais mon mari est parti avec les autres aux carrières de sel ! gémit-elle en se tordant les mains.

Derrière elle apparurent trois jeunes enfants, les cheveux en broussaille, clignant des yeux.

— Conan est parti à leur recherche. Il les mettra à l'abri du danger. Nous devons nous dépêcher, pour prévenir les autres colons le long de la route.

Ses traits exprimèrent un soulagement intense.

— Que Mitra soit loué ! s'écria-t-elle. Si le Cimmérien est parti à leur recherche, ils sont en sécurité, dans la mesure où une aide humaine peut les sauver !

Et s'activant brusquement, elle s'empara du plus jeune des trois enfants et poussa les deux autres devant elle. Balthus prit la bougie et l'écrasa sous son talon. Il écouta un moment. Aucun bruit ne montait de la route plongée dans l'obscurité.

— Avez-vous un cheval ?

— Dans l'étable, gémit-elle. Oh, vite !

Il la repoussa comme, elle cherchait maladroitement à retirer les barrières de ses mains tremblantes. Il sortit le cheval et posa les enfants sur l'animal, en leur disant de se tenir à sa crinière et entre eux. Ils le regardèrent d'un air sérieux sans crier. La femme prit le licol du cheval et le conduisit vers la route. Elle étreignait toujours sa hache et Balthus comprit que s'il le fallait, elle se battrait avec le courage désespéré d'une tigresse.

Il resta derrière à tendre l'oreille. Il était oppressé par la conviction que le fort pris d'assaut était tombé ; que les hordes à peau sombre se répandaient déjà sur la route qui menait à Velitrium, ivres de massacre et assoiffées de sang. Ils allaient surgir à la vitesse de

loups affamés.

Bientôt, une autre cabane apparut devant eux. La femme s'apprêtait à lancer un cri d'avertissement, mais Balthus l'en empêcha. Il courut à la porte et frappa. Une voix de femme lui répondit. Il répéta son avertissement, et aussitôt la cabane vomit ses occupants – une vieille femme, deux femmes plus jeunes et quatre enfants. Comme le mari de la première femme alertée par Balthus, leurs époux étaient partis aux carrières de sel, la veille, ne soupçonnant aucun danger. L'une des jeunes femmes semblait frappée de stupeur, l'autre, proche de l'hystérie. Mais la vieille femme, vétéran aguerri de la frontière, les tranquillisa par des paroles fermes ; elle aida Balthus à sortir les deux chevaux qui se trouvaient dans un enclos derrière la cabane et plaça les enfants dessus. Balthus l'engagea à monter avec eux, mais elle secoua la tête et fit monter l'une des deux jeunes femmes.

— Elle est enceinte, grommela la vieille femme. Je peux marcher... et me battre aussi, si cela est nécessaire.

Comme ils se mettaient en route, l'une des jeunes femmes dit :

— Un jeune couple est passé sur le chemin, le crépuscule allait tomber ; nous leur avons conseillé de passer la nuit dans notre cabane, mais ils voulaient atteindre le fort à la nuit. Ont... ont-ils... ?

— Ils ont rencontré les Picts, répondit Balthus laconiquement, et la femme se mit à pousser des sanglots d'horreur.

Ils étaient à peine hors de vue de la cabane que, à une faible distance derrière eux, vibra un long hurlement suraigu.

— Un loup ! s'exclama l'une des femmes.

— Un loup couvert de peintures de guerre, avec une hache à la main, grommela Balthus. Partez en avant ! Réveillez les autres colons le long de la route et emmenez-les avec vous. Je pars voir ce qui se passe derrière nous.

Sans un mot, la vieille femme continua à faire avancer ses protégés devant elle. Comme le groupe disparaissait dans les ténèbres, Balthus put voir les pâles ovales – le visage des enfants par-dessus leur

épaule – regarder vers lui. Il se souvint de sa propre famille à Tauran et une nausée monta en lui. Dans un moment de faiblesse il gémit et s'effondra sur la route ; son bras musclé rencontra le cou puissant de Balafre et il sentit la chaude langue humide lécher son visage.

Il redressa la tête et grimaça dans un effort douloureux.

— En avant, camarade, murmura-t-il en se relevant. Du travail nous attend, tous les deux.

Une lueur rouge apparut soudain à travers les arbres. Les Picts venaient de mettre le feu à la dernière cabane. Il eut un rictus. Comme Zogar Sag aurait écumé de rage s'il avait appris que ses guerriers avaient laissé leur nature destructive prendre le dessus. L'incendie allait alerter les gens jusqu'à l'autre bout de la route. Ils seraient réveillés et sur le qui-vive lorsque les fugitifs parviendraient jusqu'à eux. Mais son visage se durcit. Les femmes avançaient lentement, à pied et sur les chevaux trop chargés. Les Picts à l'allure rapide allaient les rejoindre dans moins d'un mille, à moins que... il se posta derrière une pile de troncs abattus, en bordure de la piste. La route, à l'ouest, était éclairée par la cabane en flammes et lorsque les Picts arrivèrent, il fut le premier à les voir – sombres silhouettes furtives, se profilant sur les flammes lointaines.

Tendant un trait tout contre son oreille, il tira et l'une des silhouettes s'effondra. Les autres se fondirent dans les bois de chaque côté de la route. À son côté Balafre gémit, impatient de tuer. Soudain une silhouette apparut à la lisière de la piste, sous les arbres, et se glissa vers les arbres abattus. La corde de l'arc de Balthus vibra et le Pict poussa un hurlement, chancela et tomba dans les ténèbres, la cuisse transpercée d'une flèche. Balafre abandonna le tas d'arbres d'un bond et s'élança dans les fourrés. Ils furent alors violemment agités, puis le chien revint se glisser aux côtés de Balthus, ses mâchoires barbouillées de sang.

Plus rien n'apparut sur la piste ; Balthus commençait à redouter qu'ils n'aient contourné sa position sans bruit, par les bois. Lorsqu'il entendit un léger bruit sur sa gauche, il lâcha une flèche à l'aveuglette. Il jura lorsqu'il entendit le trait se briser contre un arbre, mais

Balafré s'éloigna en se glissant aussi silencieusement qu'un fantôme et bientôt Balthus entendit un bruit de lutte, suivi d'un gargouillement. Puis Balafré revint comme un spectre à travers les fourrés, pressant sa grosse tête souillée de rouge contre le bras de Balthus. Du sang s'écoulait d'une blessure à son épaule, mais les bruits dans le bois avaient cessé pour toujours.

Les hommes cachés aux abords de la route avaient évidemment compris ce qui était arrivé à leurs compagnons et décidèrent qu'une charge ouverte était préférable et leur éviterait d'être égorgés dans la nuit par une bête démoniaque qu'ils ne pouvaient ni voir ni entendre. Peut-être virent-ils qu'il n'y avait qu'un seul homme embusqué derrière les troncs d'arbres. Ils surgirent soudain, courant à découvert des deux côtés de la piste. Trois Picts s'écroulèrent, transpercés par des flèches, et les deux survivants hésitèrent. L'un d'eux fit demi-tour et s'éloigna en courant sur la route, mais l'autre sauta par-dessus le parapet, ses yeux et ses dents étincelants sous la faible lumière, en brandissant sa hache. Le pied de Balthus glissa comme il se redressait, mais ce faux pas lui sauva la vie. La hache s'abattit, lui coupant une mèche de cheveux et le Pict roula à terre parmi les rondins, emporté par son élan. Avant qu'il ait pu se remettre debout, Balafré lui avait ouvert la gorge.

Suivit alors une période tendue d'attente, pendant laquelle Balthus se demanda si l'homme qui s'était enfui était bien le seul survivant de la bande. Manifestement il s'était agi d'un petit détachement qui avait abandonné l'attaque du fort, ou bien qui était parti en reconnaissance devant le gros des troupes. Chaque minute qui s'écoulait augmentait les chances de survie des femmes et des enfants qui se hâtaient vers Velitrium.

Puis, sans aucun avertissement, une pluie de flèches s'abattit en sifflant tout autour de son retranchement. Un hurlement sauvage s'éleva des bois, le long de la piste. Ou bien le survivant était parti chercher de l'aide, ou bien une autre bande avait rejoint la première. La cabane en flammes brûlait toujours, donnant une faible lumière. Puis ils se rapprochèrent de Balthus, se glissant à travers les arbres, à la lisière de la piste. Il

tira trois flèches puis jeta son arc. Comme s'ils avaient compris, ils se jetèrent alors sur l'abri, dans un silence de mort, à l'exception du bruit de leur course rapide.

Balthus serra farouchement dans ses bras la tête du grand chien qui grognait à ses côtés et murmura : « D'accord, camarade, envoyons-les en enfer ! » et il se redressa, tirant sa hache. Puis les silhouettes sombres recouvrirent les parapets et se refermèrent sur lui. Et ce fut un ouragan de haches frappant comme des fléaux, de poignards et de crocs transperçant et déchirant les chairs.

VII - Le démon dans le feu

Lorsque Conan s'éloigna de la route qui conduisait à Velitrium, il s'attendait à courir sur presque neuf milles et s'était préparé à cette épreuve. Mais il n'en avait pas encore parcouru quatre qu'il entendit le bruit d'une troupe se rapprocher. Comprenant que ce n'étaient pas des Picts, il les héla.

— Qui va là ? lança une voix dure. Restez où vous êtes, jusqu'à ce que nous vous ayons reconnu, ou sinon nous vous criblons de flèches.

— Vous n'atteindriez même pas un éléphant dans cette obscurité, répondit Conan, impatient. Avancez, imbéciles : c'est moi... Conan. Les Picts ont traversé la rivière.

— Nous nous en doutions, répondit le chef de la troupe... (C'étaient des hommes forts, de grande taille, aux visages sévères, tenant des arcs à la main.) Un homme de notre groupe a blessé une antilope et l'a poursuivie jusqu'aux bords de la rivière Noire. Il les a entendus hurler en aval de la rivière et il est revenu en courant à notre camp. Nous avons abandonné le sel et les chariots, détaché les bœufs et nous revenons aussi vite que nous le pouvions. Si ces Picts assiègent le fort, des bandes isolées vont se répandre sur la route et attaquer nos cabanes.

— Vos familles sont en sûreté, grogna Conan. Mon compagnon est parti en avant pour les conduire à Velitrium. Si nous retournons sur la grande route, nous risquons de tomber sur toute la horde. Nous allons couper à travers bois vers le sud-est. Partez en avant. Je

reste à l'arrière pour surveiller.

Quelques instants plus tard, toute la troupe se hâtait dans la direction du sud-est. Conan suivait plus lentement, se maintenant juste à portée d'oreille. Il maudissait le vacarme qu'ils faisaient, alors qu'un détachement important de Picts ou de Cimmériens se serait déplacé à travers la forêt sans faire plus de bruit que le vent soufflant à travers les branches plongées dans la nuit.

Il venait de traverser une petite clairière lorsqu'il se retourna, son instinct de primitif lui disant qu'il était suivi. Immobile dans les fourrés, il entendit le bruit des colons diminuer au loin. Puis une voix appela faiblement, à quelque distance dans le sentier qu'il venait d'emprunter :

— Conan ! Conan ! Attends-moi, Conan !

— Balthus ! jura-t-il, déconcerté. (Prudemment, il lança :) Je suis là !

— Attends-moi, Conan !

La voix parvint plus distinctement. Conan sortit de l'ombre, en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce que tu fais par ici ?... Crom !

Il se ramassa à moitié sur lui-même, un frisson parcourant sa colonne vertébrale. Ce n'était pas Balthus qui avait surgi de l'autre côté de la clairière. Une étrange flamme brûlait à travers les arbres. Elle s'avancait vers lui, brillant étrangement... un feu ensorcelé, vert, qui bougeait, de sa propre volonté et à dessein.

Elle s'arrêta à quelques pieds de distance et Conan essaya de distinguer ses contours voilés par les flammes. Le feu avait un cœur solide ; la flamme n'était qu'un vêtement vert qui dissimulait quelque entité animée et mauvaise ; mais le Cimmérien fut incapable de distinguer sa forme ou de voir à quoi elle ressemblait. Puis une voix horrible s'éleva du milieu de la colonne ardente.

— Pourquoi restes-tu ainsi comme un mouton attendant le boucher, Conan ?

La voix était humaine, mais elle contenait d'étranges vibrations qui, elles, n'étaient pas humaines.

— Un mouton ? (La colère de Conan submergea son effroi momentané.) Crois-tu donc que je sois effrayé

par un maudit démon des marais picts ? Un ami m'a appelé ?

— Je t'ai appelé par sa voix, répondit l'autre. Les hommes que tu suis appartiennent à mon frère ; je ne priverai pas son poignard de leur sang. Mais toi, tu es pour moi. Ô insensé, tu es venu des lointaines collines grises de Cimmérie pour rencontrer ta destinée dans les forêts de Conajohara.

— Tu as eu d'autres occasions de me tuer auparavant, renifla Conan. Pourquoi n'as-tu pas essayé alors, si tu le pouvais ?

— Mon frère n'avait pas peint un crâne noir pour toi et ne l'avait pas encore lancé au milieu du feu qui brûle pour l'éternité sur le noir autel de Gullah. Il n'avait pas chuchoté ton nom aux sombres esprits qui hantent les hauts plateaux du Pays Obscur. Mais une chauve-souris a survolé les montagnes de la Mort et a dessiné ton image avec du sang sur la peau du tigre blanc qui est accrochée devant la longue hutte où dorment les Quatre Frères de la Nuit. Les grands serpents s'enroulent autour de leurs nids et les étoiles brûlent comme des lucioles dans leurs chevelures.

— Pourquoi les dieux des ténèbres m'ont-ils condamné à mourir ? grommela Conan.

Quelque chose... une main, un pied ou une serre, il n'aurait pu le dire exactement, jaillit hors du feu et se posa sur le sol. Un symbole flamboya à cet endroit, marqué de feu, puis disparut, mais pas avant qu'il l'ait reconnu.

— Tu as osé tracer le signe que seul un prêtre de Jhebbal Sag a le droit de tracer. Le tonnerre a grondé à travers les noires montagnes de la Mort et la hutte-autel de Gullah a été renversée par un vent venu du Gouffre des Esprits. L'oiseau-plongeon, qui est le messager des Quatre Frères de la Nuit, s'est rapidement envolé et a chuchoté ton nom à mon oreille. Ta vie est achevée. Tu es déjà un homme mort. Ta tête pendra devant la hutte-autel de mon frère. Ton corps sera donné en pâture aux Enfants de Jhil, aux sombres ailes et aux becs acérés.

— Qui donc est ton frère ? demanda Conan.

Son épée se trouvait dans sa main, nue, et il était en train de détacher discrètement sa hache de sa ceinture.

— Zogar Sag ; un enfant de Jhebbal Sag qui va

encore visiter ses bois sacrés de temps à autre. Une femme de Gwawela s'endormit un jour à l'ombre d'un bois consacré à Jhebbal Sag. Son enfant fut Zogar Sag. Je suis aussi un enfant de Jhebbal Sag, engendré par un être de feu d'un lointain royaume. Zogar Sag m'a fait venir des Régions de Brume. Avec ses incantations, ses arts magiques et son propre sang, il m'a fait me matérialiser et prendre la chair de sa propre planète. Nous sommes un, réunis par des liens invisibles. Ses pensées sont mes pensées ; si on le frappe, je suis meurtri. Si je suis blessé, il saigne. Mais j'ai assez parlé. Bientôt ton ombre conversera avec les ombres du Pays des Ténèbres, et elles te parleront des anciens dieux qui ne sont pas morts, mais qui sommeillent dans les abysses du Dehors, et qui s'éveillent de temps en temps.

— J'aimerais bien voir à quoi tu ressembles, murmura Conan en libérant sa hache, toi qui laisses une empreinte semblable à celle d'un oiseau, qui brûles comme une flamme et qui pourtant parles avec une voix humaine.

— Tu vas voir, répondit la voix qui sortait des flammes, regarde, et emporte cette connaissance avec toi, au Pays des Ténèbres.

Les flammes bondirent puis retombèrent en s'affaiblissant. Un visage commença à se former, indistinct. Au début, Conan crut que c'était Zogar Sag lui-même qui se tenait au milieu des flammes vertes. Mais le visage était plus grand, et il présentait un aspect démoniaque – Conan avait remarqué plusieurs difformités sur les traits de Zogar Sag –, une obliquité des yeux, des oreilles pointues et des lèvres minces comme des babines de loup : ces particularités étaient exagérées sur l'apparition qui s'agitait devant lui. Les yeux étaient rouges comme des charbons de feu vivants.

D'autres détails devinrent plus distincts : un torse frêle, recouvert d'écailles de serpent, qui avait cependant une forme humaine, avec des bras semblables à ceux d'un homme, jusqu'à la taille ; de longues jambes semblables à des pattes de grue se terminaient sur trois doigts écartés, comme ceux d'un énorme oiseau. Les flammes bleues flottaient le long

des membres monstrueux. Il apercevait l'entité comme à travers un brouillard luisant.

Puis brusquement, elle s'éleva au-dessus de lui, bien qu'il ne l'ait pas vue s'approcher vers lui. Un long bras qu'il remarqua pour la première fois était pourvu de serres recourbées, semblables à des faucilles. Il se balança dans les airs et descendit vers son cou. Avec un cri féroce, il rompit le charme et fit un bond de côté en lançant sa hache. Le démon évita le coup avec un mouvement d'une rapidité incroyable de sa tête étroite et il fut sur lui à nouveau, en un assaut de flammes bondissantes et sifflantes.

Mais Conan n'avait pas peur. Il savait que tout être revêtu d'une chair matérielle peut être vaincu par des armes matérielles, aussi terrifiante que soit son apparence.

Un membre armé de griffes s'abattit comme un fléau, faisant tomber son casque de sa tête. Un peu plus bas et il aurait pu le décapiter. Mais une joie féroce l'inonda comme son épée, par une botte sauvage, pénétrait profondément dans l'aine du monstre. Il bondit en arrière, évitant un nouveau coup de fléau et libéra d'un mouvement du poignet son épée en se rejetant en arrière. Les serres effleurèrent sa poitrine, déchirant sa cotte de mailles, comme si elle avait été en tissu. Mais la riposte ressembla au saut d'un loup affamé. Conan se retrouva entre les bras qui le cinglaient et enfonça son épée profondément dans le ventre du monstre... sentit les bras se refermer sur lui et les serres arracher son armure dans son dos alors qu'elles cherchaient ses organes vitaux... Il fut enveloppé et aveuglé par des flammes bleues froides comme la glace... puis il s'arracha violemment à l'étreinte des bras qui faiblissaient et son épée fendit l'air en un moulinet prodigieux.

Le démon chancela et s'écroula sur le côté. Sa tête n'était plus retenue à son corps que par un lambeau de chair. Les flammes qui le dissimulaient bondirent furieusement vers le ciel, à présent rouges comme le sang qui jaillit d'une blessure, cachant complètement la forme. Une odeur de chair brûlée emplit les narines de Conan. Essuyant le sang et la sueur de ses yeux, il fit demi-tour et partit en une course chancelante à travers

bois. Le sang ruisselait de ses membres. Quelque part, à des milles vers le sud, il aperçut des flammes qui devaient indiquer une cabane en feu. Derrière lui, du côté de la route, s'éleva un hurlement lointain qui l'incita à se hâter encore davantage.

VIII - La fin de Conajohara

Il y avait eu une bataille sur la rivière de la Foudre ; de farouches combats s'étaient déroulés devant les remparts de Velitrium ; haches et torches jonchaient la rive et plus d'une cabane de colons avait été réduite en cendres avant que la horde peinte ne soit repoussée.

Un calme étrange suivit l'assaut ; les gens s'attroupaient et parlaient à voix basse, et des hommes, couverts de bandages sanglants, buvaient leur ale en silence dans les tavernes le long de la rivière.

Conan le Cimmérien, l'air sombre, buvait à longs traits un grand verre de vin. Un homme de la forêt, efflanqué, un bandage autour de la tête et un bras en écharpe se dirigea vers lui. Il était l'unique survivant de Fort Tuscelan.

— Tu es allé avec les soldats jusqu'aux ruines du fort ?

Conan acquiesça de la tête.

— Je n'ai pas pu, murmura l'autre. Il n'y a pas eu de combats ?

— Les Picts s'étaient repliés au-delà de la rivière Noire. Quelque chose a dû briser leur moral, mais seul le démon qui les engendra en connaît la raison.

Le trappeur regarda son bras bandé et soupira.

— Ils disent qu'ils n'ont trouvé aucun corps digne de recevoir une sépulture.

Conan secoua la tête.

— Des cendres. Les Picts les avaient empilés au milieu de la cour et ils ont mis le feu au fort avant de traverser la rivière. Leurs propres morts et les hommes de Valannus.

— Valannus fut tué parmi les derniers – dans le corps à corps qui s'ensuivit après qu'ils eurent enfoncé les portes. Ils essayèrent de le capturer vivant, mais il s'est arrangé pour qu'ils le tuent. Ils ont fait dix prisonniers, les derniers survivants, et nous étions si

épuisés que nous ne pouvions même plus nous battre. Ils ont massacré neuf de mes camarades tout de suite après. C'est lorsque Zogar Sag est mort que j'ai tenté ma chance ; je me suis libéré et j'ai couru jusqu'ici.

— Zogar Sag est mort ? vociféra Conan.

— Oui. Je l'ai vu mourir. C'est la raison pour laquelle les Picts n'ont pas attaqué Velitrium aussi farouchement que le fort. C'était étrange. Il n'avait pas été blessé au cours de la bataille. Il était en train de danser au milieu des cadavres, agitant une hache avec laquelle il venait de faire sauter la cervelle du dernier de mes compagnons. Il s'approchait de moi en hurlant comme un loup... alors, il a chancelé et laissé tomber sa hache, puis il s'est mis à tourner, dans un cercle vacillant, en hurlant comme je n'ai jamais entendu hurler un homme ou un animal. Il s'est effondré entre moi et le feu qu'ils préparaient pour me faire rôtir, suffoquant, la bouche couverte de mousse, et tout à coup il s'est raidi et les Picts ont crié qu'il était mort. C'est dans la confusion que j'ai pu me détacher et m'enfuir dans les bois.

» Je l'ai vu étendu à la lueur du feu. Aucune arme ne l'avait atteint. Pourtant, il portait des marques sanglantes, semblables à des blessures d'épée, à l'aine, au ventre et au cou... la fatale, comme si sa tête avait été tranchée. Comment expliques-tu cela ?

Conan ne donna pas de réponse, et le trappeur, connaissant la réticence des barbares sur certains sujets, poursuivit :

— Il vivait par la magie et, d'une certaine façon, est mort par la magie. C'est le mystère de sa mort qui a ôté tout courage aux Picts. Tous ceux qui assistèrent à sa mort ne participèrent pas à la bataille devant Velitrium. Ils ont battu rapidement en retraite, retraversant la rivière Noire. Ceux qui se sont battus le long de la rivière de la Foudre étaient des guerriers qui étaient partis en avant, alors que Zogar Sag était encore en vie. Ils n'étaient pas assez nombreux pour prendre la ville.

» J'ai longé la route, derrière le gros de leurs troupes, et j'ai vu que personne ne m'avait poursuivi du fort. Je me suis glissé entre leurs lignes et ai réussi à entrer dans la ville. Tu as mené à bon port les colons, c'est vrai, mais leurs femmes et leurs enfants sont

arrivés à Velitrium juste avant l'attaque de ces démons peints. Si le jeune Balthus et le vieux Balafré ne les avaient pas arrêtés pendant un bon moment, les Picts auraient massacré toutes les femmes et tous les enfants de Conajohara. Je suis passé à l'endroit où Balthus et le chien ont livré leur dernier combat. Ils étaient étendus au milieu d'un tas de cadavres picts... j'en ai compté sept, le crâne fracassé par sa hache, ou éventrés par les crocs du chien, et il y en avait d'autres sur la route, le corps transpercé de flèches. Dieu, quel combat cela a dû être !

— C'était un homme, dit Conan. Je bois à son ombre, et à l'ombre du chien. Ils ne connaissaient pas la peur. (Il but une partie de son vin, puis répandit le reste sur le sol, suivant une étrange coutume barbare, et il brisa le gobelet.) Les têtes de dix Picts paieront pour lui, et sept têtes pour le chien, qui était un guerrier meilleur que plus d'un homme.

Et le trappeur, regardant les yeux bleus brûlant d'une lueur triste, comprit que le serment barbare serait tenu.

— Ils ne vont pas reconstruire le fort ?

— Non ; Conajohara est perdu pour l'Aquilonie. La frontière a été reculée. La rivière de la Foudre sera la nouvelle limite.

Le trappeur soupira et regarda sa main calleuse usée par la poignée de sa hache et la garde de son épée. Conan étendit le bras vers la cruche de vin. L'homme de la forêt le contempla, le comparant aux hommes qui les entouraient, à ceux qui étaient morts au bord de la rivière perdue, aux autres hommes sauvages qui vivaient au-delà de la rivière. Conan ne parut pas s'apercevoir de son regard attentif.

— La barbarie est l'état naturel de l'espèce humaine, dit l'homme de la frontière en regardant toujours sombrement le Cimmérien. La civilisation n'est pas naturelle. Elle résulte d'une fantaisie de la Vie. Et la barbarie finit toujours par triompher.

FIN DU LIVRE SIXIÈME

CYCLE CONAN
LIVRE SEPTIÈME

CONAN L'USURPATEUR

Chapitre I

Le trésor de Tranicos

Conan a connu un avancement rapide au sein de l'armée aquilonienne. Nommé général, il défait les Pictes dans la grande bataille de Velitrium et brise les reins à leur confédération. Il est alors rappelé à Tarantia, la capitale, pour un triomphe. Cependant, ayant suscité les soupçons et la jalousie de Numédides, monarque insensé et pervers, il est drogué, enchaîné dans la Tour de Fer et condamné à mort. Le barbare a toutefois en Aquilonie autant d'amis que d'ennemis. Une nuit, il s'évade ; ses complices lui fournissent un cheval et une épée. Ventre à terre, il gagne la frontière où il trouve ses soldats bossoniens dispersés, et sa tête mise à prix. Il franchit à la nage la Rivière du Tonnerre et s'enfonce dans les froides forêts pictes en direction de la mer lointaine.

I - Les guerriers peints

Un instant plus tôt, la clairière était déserte ; à présent, un homme était farouchement campé à la lisière des buissons. Pas un bruit n'avait averti les écureuils gris de sa venue ; mais les oiseaux bariolés qui voletaient dans le soleil, affolés par cette subite apparition, s'étaient enfuis à tire-d'aile. L'homme, l'air contrarié, jeta un coup d'œil derrière lui, comme s'il craignait que leur essor n'eût trahi sa position. Puis il s'engagea dans la clairière d'un pas précautionneux.

En dépit de sa stature massive, il se mouvait avec l'assurance et la souplesse d'un léopard. Il était nu à l'exception d'un morceau d'étoffe autour des reins ; ses bras, ses jambes, maculés de boue séchée, avaient été griffés en tous sens par les ronces. Un pansement taché de brun était noué autour de son bras gauche. Sous sa crinière noire, emmêlée, son visage était maigre et tiré, et ses yeux flamboyaient comme ceux d'un loup blessé. Il boitait légèrement en suivant le sentier qui traversait la clairière.

À mi-chemin, il s'immobilisa et volta comme un chat ; un appel prolongé retentissait à travers la forêt. Pour tout autre que lui, ce n'eût été que le hurlement d'un loup. Mais le Cimmérien qu'il était savait identifier les bruits d'un monde sauvage aussi facilement qu'un citadin reconnaît la voix de ses amis.

Ses yeux rougis brûlaient de colère lorsqu'il fit à nouveau demi-tour pour reprendre sa marche. Au sortir de la clairière, le sentier longeait un épais fourré qui se dressait, masse de vert dense, parmi les arbres et les buissons épars. Une grosse bille de bois, profondément enfoncée dans le sol meuble, gisait parallèlement au fourré, le séparant du sentier. Avisant ce tronc, le Cimmérien fit halte et jeta un coup d'œil de l'autre côté de la clairière. Le profane n'y eût relevé aucune trace de son passage ; mais ce n'était pas le cas de son regard acéré, ni donc de ceux qui le pourchassaient. Il montra les dents tel un fauve traqué qui se résout à faire face.

Il refit quelques pas avec une négligence délibérée, foulant ici ou là une touffe d'herbe. Puis, lorsqu'il eut traversé la clairière, il sauta sur le tronc abattu et revint

prestement sur ses pas. Comme l'écorce avait depuis longtemps disparu sous l'action des éléments, l'œil le plus perçant ne pouvait éventer la ruse. Quand il parvint à la partie la plus dense du fourré, il s'y glissa comme une ombre sans presque faire frémir la plus petite feuille.

Les minutes s'étiraient. Les écureuils avaient repris leurs occupations quand, subitement, ils s'aplatirent sur leur branche. La clairière était à nouveau envahie. Aussi silencieusement que le premier intrus, trois hommes venaient de se matérialiser à la lisière orientale : des personnages trapus, à la peau sombre, à la poitrine musculeuse. Une longue peau de daim, ornée de perles, leur ceignait la taille, et une plume d'aigle était fichée dans leur bandeau. Leurs corps étaient peints de motifs compliqués. Ils portaient de lourdes armes grossières de cuivre martelé.

Ils avaient soigneusement inspecté la clairière avant de sortir à découvert, car ils s'y engageaient maintenant sans hésitation, sur une seule file, progressant avec la légèreté du léopard, les yeux rivés au sol. Ils suivaient la piste du Cimmérien, ce qui n'était pas chose aisée, même pour ces fauves humains. Ils traversèrent lentement la clairière ; puis l'un d'eux se figea et émit un grognement en montrant de la pointe de sa lance la tige écrasée d'une fougère, à l'endroit où le sentier pénétrait à nouveau dans le sous-bois. Tous s'immobilisèrent instantanément pour scruter de leurs petits yeux noirs les murs de verdure. Mais leur proie était bien cachée. Ne remarquant rien qui suscitât leur méfiance, ils se remirent en marche. Ils progressaient plus rapidement maintenant, suivant les traces ténues qui, toujours plus nombreuses, prouvaient que le gibier, affaibli ou désespéré, perdait peu à peu toute prudence.

Ils venaient de dépasser l'endroit où le fourré bordait le sentier, quand le Cimmérien jaillit sur leurs arrières, brandissant un glaive de bronze de la main gauche et de la droite une petite hache de bataille, du même métal. L'attaque était si fulgurante, si inattendue, qu'elle ne laissa aucune chance au dernier Picte. La lame lui transperça le cœur avant qu'il ne comprit le péril.

Les deux autres se retournèrent vivement. Mais déjà le Cimmérien, tout en dégageant sa lame, abattit sa hache de bataille. Le second Picte achevait son demi-tour lorsque le fer lui fendit le crâne jusqu'aux dents.

Le dernier brave, un chef, car l'extrémité de sa plume d'aigle était écarlate, se rua à l'attaque. Il se fendit en direction de la poitrine de l'ennemi qui dégageait sa hache. Mais le Cimmérien avait l'avantage d'une intelligence supérieure, et une arme dans chaque main. Du manche de sa hache, il dévia la lance ; son glaive ouvrit un sillon vermeil sur le ventre peint du sauvage.

Un rugissement atroce sortit de la gorge du Picte qui s'affaissa, éventré. Un hurlement de fureur et de surprise, auquel répondit aussitôt un concert de cris à quelque distance à l'est de la clairière. Le Cimmérien se retourna vivement en se ramassant comme un fauve traqué. Du sang coulait de son pansement le long de son avant-bras.

Il émit une imprécation sourde. À présent, faisant appel à la profonde endurance qui est la compensation naturelle d'une existence rude, il courait de toute la vitesse de ses longues jambes sans se soucier des traces qu'il laissait. Dans son dos, les bois restèrent un instant silencieux. Puis retentit un hurlement démoniaque, et il sut que ses poursuivants venaient de découvrir les trois cadavres. Le sang qui coulait de sa blessure réouverte marquait une piste qu'un enfant aurait pu suivre. Il s'était dit que les trois Pictes étaient peut-être tout ce qu'il restait de ceux qui l'avaient poursuivi sur plus de quarante lieues. Mais il aurait dû savoir que les loups n'abandonnent jamais une piste ensanglantée.

Les sous-bois étaient à nouveau silencieux ; les autres avaient donc repris la poursuite. Une brise d'ouest soufflait contre le fuyard ; elle était chargée d'une humidité saumâtre qu'il connaissait. Si l'océan était si proche, la chasse durait depuis plus longtemps encore qu'il ne le pensait.

Elle touchait cependant à sa fin ; la formidable vitalité du Cimmérien diminuait rapidement. Sa poitrine brûlait et une douleur aiguë lui lancinait le côté. Ses jambes s'alourdissaient, et la gauche, à chaque fois que son pied touchait terre, le faisait

souffrir comme si une lame de couteau lui entamait les tendons. Il avait suivi les instincts du monde sauvage où il avait grandi ; pour survivre, il avait épuisé toutes les ressources de ses muscles et de sa ruse. Maintenant, il obéissait à un dernier instinct, et cherchait un endroit où il pût s'adosser et faire face pour vendre chèrement sa vie.

Pas un instant il ne songea à abandonner le sentier pour tenter de se perdre dans les profondeurs de la forêt. Il savait qu'il eût été illusoire d'espérer échapper maintenant à ses poursuivants. Le sang battait de plus en plus fort à ses tympans. Derrière lui un concert de vociférations démentes s'éleva ; ils gagnaient du terrain et ne doutaient pas de mettre bientôt la main sur leur proie. Ils avaient maintenant le pied aussi léger que des loups affamés, et ils donnaient de la voix à chaque bond.

Émergeant subitement de la verdure compacte, le fuyard vit devant lui un pan abrupt de falaise qui s'élevait du sol sans la moindre pente intermédiaire. Il jeta un coup d'œil à gauche et à droite ; c'était un escarpement solitaire, telle une tour. Enfant, le Cimmérien avait bien souvent escaladé les collines escarpées de son pays natal ; s'il avait été en bonne condition physique, il aurait pu envisager de grimper à la paroi la plus proche ; affaibli et blessé, il avait peu de chances de succès.

Cependant les autres faces du rocher allaient peut-être se révéler moins inhospitalières. La piste le contournait par la droite. Il la suivit et découvrit que sur le versant occidental elle sinuait à l'assaut du rocher par une succession de corniches séparées par de gros blocs déchiquetés, et menait à une plate-forme proche du sommet.

C'était un endroit comme un autre pour mourir. Tandis que devant lui le monde semblait dans une brume rougeâtre, le Cimmérien entreprit de monter, progressant à quatre pattes dans les passages les plus escarpés, son glaive entre les dents.

Il n'avait pas encore atteint le surplomb lorsque quarante guerriers recouverts de peintures de guerre, hurlant comme des loups, apparurent à l'extrémité la plus éloignée du piton. À la vue de leur proie, leurs

hurlements montèrent de plusieurs tons, et ils accoururent au pied du rocher en décochant flèches sur flèches. Les traits s'abattaient en grêle sur l'homme qui poursuivait opiniâtrement son escalade, et l'un d'eux se ficha dans son mollet. Sans cesser de grimper, il l'arracha et le jeta au loin, sans s'inquiéter des projectiles moins précis qui crépitaient autour de lui. Il se hissa enfin sur la corniche et se retourna en empoignant hache et glaive. Allongé sur la roche, ne leur présentant que sa tignasse et ses yeux haineux, il se mit à considérer ses ennemis. Son torse puissant se soulevait au rythme de son souffle haletant ; il serrait les dents pour réprimer la nausée qui montait en lui.

Seules quelques flèches sifflèrent encore autour de son perchoir. La horde savait que sa proie était acculée. Hache de bataille au poing, les guerriers s'élancèrent en hurlant parmi les blocs qui parsemaient le pied du piton. Le premier à atteindre l'escarpement était un colosse dont la plume, plusieurs fois tachée de rouge, était celle d'un chef. Il s'immobilisa, un pied posé sur une grosse pierre, une flèche sur le bois de son arc, la tête rejetée en arrière et ses lèvres s'entrouvrant pour un cri de triomphe. Mais il ne tira pas. Il se figea, et, dans ses yeux noirs, la joie sanguinaire fit place à un effroi subit. Tout à coup il fit demi-tour et redescendit en étendant les bras pour contenir le flux de ses braves. Bien que le Cimmérien entendît le Picte, il était trop éloigné pour comprendre les phrases précipitées que le chef aboya à l'adresse de ses guerriers.

Tous alors se turent, baissèrent les bras, et, immobiles, restèrent un long moment à contempler non pas leur proie, ainsi que le Cimmérien le comprit, mais la falaise. Puis, comme un seul homme, ils débandèrent leurs arcs qu'ils rangèrent dans des fourreaux de daim, et tournèrent les talons pour disparaître au coin de la falaise sans un seul regard en arrière.

Le Cimmérien n'en croyait pas ses yeux. Il connaissait suffisamment la nature des Pictes pour ne pas se méprendre sur leur départ. Il savait qu'ils ne reviendraient pas, qu'ils étaient en route pour leurs villages, à quarante lieues à l'est.

Alors qu'y avait-il dans son refuge qui pût amener un parti de guerriers pictes à abandonner une traque

qu'ils avaient menée des jours durant avec une opiniâtreté de loups affamés ? Bien sûr il existait des lieux sacrés, des endroits écartés dont les différents clans faisaient leurs sanctuaires ; un fugitif se réfugiant à l'intérieur de l'un d'eux n'avait plus rien à craindre du clan qui l'avait établi. Mais les tribus respectaient rarement les sanctuaires des autres clans, et puis les hommes qui l'avaient poursuivi ne possédaient certainement aucun lieu sacré en une région si éloignée de leur territoire. Ils appartenaient au clan de l'Aigle dont les terres se trouvent loin à l'est, voisines de celles du clan du Loup.

C'étaient les Loups qui avaient capturé le Cimmérien lorsque, fuyant l'Aquilonie, il avait pénétré dans leur territoire ; et c'étaient eux qui l'avaient remis aux Aigles en échange d'un chef du Loup, fait prisonnier peu de temps auparavant. Les hommes de l'Aigle avaient plus d'un grief contre le géant cimmérien, le dernier et le plus grave étant que son évasion avait coûté la vie à un chef de guerre vénéré. C'est pourquoi ils l'avaient poursuivi sans relâche à travers des rivières impétueuses, des massifs arides, sur des lieues et des lieues de forêts hostiles, terrains de chasse de tribus ennemies. Et voici qu'à l'instant où leur adversaire était pris au piège, les survivants de cette longue chasse à l'homme rebroussaient chemin. Le Cimmérien secoua la tête, incapable de comprendre cette attitude.

Il se releva lentement. Ses muscles étaient engourdis ; ses blessures le lancinaient. Il jura et cracha, frottant du dos de son énorme poing ses yeux rougis et brûlants. Il cligna et entreprit d'inspecter les alentours. Sous lui, la forêt vierge ondoyait en une masse compacte jusqu'à l'horizon, sauf à l'ouest où elle s'interrompait sur une brume bleu acier qui, il le savait, recouvrait l'océan. La brise agitait sa chevelure noire, et l'odeur iodée de l'air le vivifiait. Plusieurs fois il gonfla son ample poitrine.

Puis il se retourna comme un automate en grognant à la douleur de son mollet ensanglanté, et se mit à étudier la corniche sur laquelle il se trouvait. Elle s'adossait à un pan de rocher vertical d'une dizaine de mètres de haut. De petites niches, creusées en manière

d'échelons, permettaient de se hisser jusqu'à une fissure suffisamment large et haute pour qu'un homme pût s'y glisser.

Le Cimmérien claudiqua jusqu'à la paroi et, se haussant sur la pointe des pieds, plongea le regard dans la crevasse. Il émit un grognement. Le soleil, encore haut, en éclairait l'intérieur, révélant une caverne en forme de tunnel et terminée par une voûte régulière. Celle-ci était fermée d'une forte porte de chêne aux lourdes ferrures !

Voilà qui était singulier. Cette contrée sauvage ignorait tout de la civilisation. Sur plus de quatre cents lieues, cette côte occidentale s'étendait nue et inhabitée hormis les villages de quelques tribus littorales, encore plus féroces et moins civilisées que leurs sœurs de la forêt.

Les plus proches avant-postes de la civilisation se trouvaient le long de la Rivière du Tonnerre à des centaines de kilomètres à l'est. Le Cimmérien était le premier homme blanc à avoir jamais traversé les terres sauvages s'étendant entre cette rivière et la côte. Quoi qu'il en soit cette porte n'était pas l'œuvre des Pictes.

Inexplicable, elle était suspecte, et il s'en approcha avec méfiance, arme au poing. Ses yeux rougis s'habituaient à la douce pénombre qui bordait l'étroit conduit lumineux. Le tunnel s'évasait légèrement avant d'arriver à la porte ; le long de ses parois étaient alignés des coffres massifs, renforcés de fer. Une lueur de compréhension alluma le regard de l'homme. Il se pencha sur un de ces coffres, mais le couvercle résista à ses efforts. Il leva sa hache pour fracasser l'antique cadenas ; puis il se ravisa et repartit en direction de la porte. Sa démarche était plus assurée et il avait repassé ses armes à sa ceinture. Il imprima une poussée à la porte sculptée qui s'ouvrit sans résistance.

Alors, tout à coup, les manières du Cimmérien changèrent à nouveau. Il se ramassa sur lui-même en poussant un juron ; comme de leur propre volonté, glaive et hache jaillirent dans ses poings. Il resta un instant planté là, telle une statue menaçante, avançant son cou massif pour voir à l'intérieur.

Il découvrait une grotte, plus sombre que le tunnel, mais chichement éclairée par la lueur ténue que jetait

une grande gemme posée sur un minuscule piédestal d'ivoire dressé sur une vaste table d'ébène. Autour siégeaient des formes silencieuses dont l'apparence venait d'alarmer si vivement le Cimmérien.

Elles ne bougèrent ni ne tournèrent la tête dans sa direction ; mais la brume bleuâtre qui emplissait la salle semblait se mouvoir comme une chose vivante.

— Eh bien, fit l'homme d'une voix rude, êtes-vous ivres ?

Pas de réponse. Il n'était pas homme à facilement s'émouvoir, mais cet accueil le déconcertait.

— Vous pourriez m'offrir de ce vin, grogna-t-il, l'embarras éveillant sa nature belliqueuse. Par Crom, vous n'êtes guère chaleureux avec un homme qui a fait partie de votre fraternité. Avez-vous l'intention de...

Sa voix mourut, et il considéra un moment ces singulières silhouettes, assises en un tel silence autour de la grande table d'ébène.

— Ils ne sont pas ivres, marmonna-t-il pour lui-même. Ils ne sont même pas en train de boire. Quelle diablerie est-ce là ?

Il franchit le seuil. Aussitôt le mouvement de la brume bleue s'accéléra. L'étrange matière se gélifia, et le Cimmérien fut instantanément aux prises avec deux énormes mains noires qui jaillirent vers sa gorge.

II - Les ennemis venus de la mer

D'un orteil gracie, Bélésa retourna un coquillage, comparant le rose délicat de ses bords aux premières lueurs de l'aube qui pointait au-dessus de la plage embrumée. Le soleil matinal n'avait pas encore chassé les petits nuages nacrés qui dérivèrent sur les eaux en direction de l'ouest.

Elle leva son visage harmonieux pour contempler un paysage étranger, repoussant, et tristement familier jusque dans ses moindres détails. De l'endroit où étaient posés ses pieds menus, les sables fauves s'étendaient jusqu'aux vagues qui allaient se fondre dans la brume bleutée de l'horizon. Elle se trouvait sur la courbe sud d'une large baie ; dans son dos, la plage remontait vers l'arête peu élevée qui, s'avancant vers le large, constituait le cap méridional de ce golfe. De là-

haut, elle le savait, la vue se perdait, en direction de l'ouest ou du nord, à travers l'infinie et déserte étendue des eaux.

L'esprit absent, elle se retourna vers les terres et parcourut du regard la forteresse, sa résidence depuis un an et demi. Sur un fond de ciel céruléen flottait le drapeau écarlate et or de sa maison. Mais, bien qu'il eût ensanglanté maints champs de bataille du Sud lointain, le faucon rouge en champ d'or n'éveilla nul enthousiasme dans son cœur jeunet.

Elle distinguait les silhouettes d'hommes qui travaillaient la terre. Champs et jardins se pressaient à proximité du fort, comme soucieux de rester à l'écart du rempart sinistre de la forêt qui bordait à l'est la zone déboisée et qui, au nord comme au sud, s'étirait aussi loin que portât la vue. Cette forêt lui inspirait une grande peur, sentiment partagé par tous les habitants de la minuscule colonie. Cette crainte n'était pas sans objet. La mort était tapie en ces profondeurs surnoisées – la mort prompte et terrible, la mort lente et hideuse –, embusquée, patiente, implacable.

Bélésa soupira et, sans but précis, s'avança vers le bord de l'eau. Ses journées, toujours pareilles, lui pesaient, et le monde des villes, des cours et des amusements lui semblait à des milliers de lieues, à des siècles de là. Une nouvelle fois elle s'interrogeait sur la raison qui avait poussé un comte de Zingara à fuir avec ces gens jusqu'à cette côte sauvage, à des centaines de lieues de son pays natal, à troquer le château de ses ancêtres pour une hutte de rondins.

Le regard de la jeune fille s'adoucit au trottement de petits pieds nus sur le sable mouillé. Une fillette nue et dégoulinante d'eau, sa chevelure blonde plaquée sur la tête, arrivait en courant. L'excitation agrandissait ses yeux habituellement désenchantés.

— Dame Bélésa ! criait-elle en zingaran teinté d'un léger accent ophiréen. Oh, dame Bélésa !

Essoufflée par sa course, l'enfant avait peine à parler et faisait de grands gestes. Avec un sourire, Bélésa lui passa un bras autour des épaules sans se soucier que sa robe de soie fût en contact avec le petit corps tiède et mouillé. De nature tendre et aimante, elle s'était prise d'affection pour cette pauvre fillette qu'elle avait

soustraite à un maître brutal lors de la longue navigation depuis les côtes du sud, et qui depuis partageait son existence solitaire.

— Qu’essaies-tu de me dire, Tina ? Reprends donc ton souffle.

— Un bateau ! s’écria la fillette en montrant le sud. J’étais en train de nager dans le bassin que laisse la marée, et je l’ai aperçu ! Une voile qui remonte du sud !

Frémissant de tout son corps gracile, elle tirait timidement la main de Bélésa. Celle-ci sentit les battements de son cœur s’accélérer à la seule pensée d’un visiteur inconnu. Nulle voile n’était montée de l’horizon depuis son arrivée sur ce rivage désolé.

Tina partit en avant sur les sables jaunes, contournant les petites mares laissées par le jusant. Elles gravirent la petite barrière de dunes. Là, silhouette pâle et frêle se détachant sur l’azur, Tina s’arrêta et tendit le bras.

— Regardez !

Bélésa l’avait déjà vue : à quelques milles de la pointe, une voile blanche longeait la côte, poussée par la brise fraîche du sud. Sa poitrine se serra ; certes, la plus petite chose peut avoir un effet disproportionné dans une vie morne et solitaire, mais Bélésa eut la prémonition d’événements étranges et violents. Elle sentit que ce n’était pas le hasard qui amenait cette voile le long de cette côte déserte. Entre ce lieu et les premiers rivages de glace, il n’y avait aucun port ; et au sud, le havre le plus proche devait se trouver à des milliers de milles. Qu’est-ce qui pouvait bien attirer ce bateau inconnu jusqu’à la Baie de Korvella, ainsi que l’avait baptisée son oncle le jour de leur arrivée ?

Les traits déformés par l’appréhension, Tina se rapprocha de sa maîtresse.

— Qui cela peut-il être, ma dame ? balbutia-t-elle, ses joues pâles rosies par le vent. Est-ce celui que redoute le comte ?

Bélésa la regarda en fronçant le sourcil.

— Pourquoi dis-tu cela ? Qu’est-ce qui te fait penser que mon oncle redoute qui que ce soit ?

— C’est forcé, répliqua naïvement Tina, sinon il ne

serait jamais venu se cacher dans un endroit aussi désert. Oh, regardez, ma dame, comme il approche vite !

— Allons avertir mon oncle, souffla Bélésa. Les barques de pêche n'étant pas encore sorties, personne n'aura aperçu cette voile. Va chercher tes vêtements, Tina. Dépêche-toi !

L'enfant dévala la pente jusqu'au bassin où elle venait de se baigner, et ramassa vivement pantalon, tunique et ceinture qu'elle avait laissés sur le sable. Tout en se rhabillant à la hâte, elle remonta au sommet de la petite dune.

Bélésa, le regard braqué sur la voile qui approchait toujours, lui prit la main, et elles s'en furent vers le fort. Aussitôt franchi le portail de rondins, la sonnerie stridente d'une trompette fit sursauter les hommes qui travaillaient dans les jardins et ceux qui ouvraient le garage à bateaux pour pousser leurs embarcations jusqu'à l'eau.

Tous ceux qui se trouvaient à l'extérieur laissèrent tomber leurs outils, abandonnèrent leur tâche et, sans tenter d'élucider les causes de l'alerte, se ruèrent vers la palissade. Convergeant en désordre vers le portail, tous tournaient la tête en direction de l'est, de la forêt ; pas un ne regardait du côté de la mer.

Ils s'engouffrèrent dans le fort en assaillant de questions les sentinelles qui parcouraient le chemin de ronde : « Qu'est-ce qu'il se passe ? » « Pourquoi nous fait-on rentrer ? » « Ce sont les Pictes qui arrivent ? »

Pour toute réponse, un homme d'armes taciturne, caparaçonné de cuir usé et de fer rouillé, tendit le bras vers le sud. Ceux qui le rejoignirent sur son perchoir purent alors voir le bateau.

D'une petite tour de guet érigée sur le toit de son donjon en rondins comme tous les bâtiments du fort, le comte Valenso de Korzetta regardait la voile contourner la pointe sud de la baie. C'était un personnage sec et nerveux, de taille moyenne et d'âge mûr. Il avait une expression austère et ombrageuse. Ses chausses et son pourpoint étaient de soie noire ; les seules couleurs qu'il portât étaient celles des pierreries ornant le pommeau de son épée et du grand manteau

lie-de-vin jeté à la diable en travers de ses épaules. Tortillant nerveusement sa fine moustache noire, il se tourna vers son sénéchal, personnage aux traits burinés, vêtu de satin sous sa cuirasse d'acier poli.

— Que dis-tu de cela, Galbro ?

— Une caraque, monsieur, répondit le sénéchal. Grée et menée à la façon des pirates barachans — tenez, regardez !

Un concert de cris venant du chemin de ronde fit écho à son exclamation. Le bateau venait de parer la pointe et lofait vers l'intérieur de la baie. Tous avaient reconnu le pavillon hissé en tête de mât : une main écarlate sur fond noir. Les colons gardèrent un moment le regard braqué sur cet emblème redoutable. Puis tous se tournèrent vers le haut du donjon où se dressait sombrement le maître du fort, son grand manteau claquant au vent.

— Oui, c'est bien un Barachan, grogna Galbro. Que je sois damné si ce n'est pas la Main Rouge de Strombanni. Que vient-il faire sur cette côte pelée ?

— Rien de bon pour nous en tout cas, grommela le comte.

Il baissa les yeux et vit que les lourds vantaux du portail avaient été refermés et que le capitaine de ses hommes d'armes, tout luisant d'acier poli, envoyait ses soldats à leur poste, certains sur le chemin de ronde, d'autres aux meurtrières. Il massait le gros de ses forces le long de la palissade occidentale, celle où se trouvait le portail.

Une centaine d'hommes, soldats, vassaux, serfs, et leurs familles, avaient suivi Valenso en exil ; dont une quarantaine d'hommes d'armes portant casque et cotte de mailles, et armés d'épées, de haches ou d'arbalètes ; le reste, des laboureurs et des artisans qui ne possédaient pour toute armure qu'une épaisse tunique de cuir mais de solides gaillards, habiles au tir à l'arc, au maniement de la cognée et de l'épieu à sangliers. Tous gagnaient leur poste, bien décidés à en découdre avec l'ennemi héréditaire. Depuis plus d'un siècle en effet, les pirates des îles Bara-chans, minuscule archipel de la côte sud-ouest de Zingara, harcelaient le continent.

Les hommes, sur le chemin de ronde, empoignèrent

leurs arcs ou leurs épieux et observèrent la caraque qui approchait dans les miroitements de son doublage de cuivre. Ils distinguaient les silhouettes qui couraient sur le pont, et entendaient les vociférations impatientes des pirates. L'acier des lames étincelait le long du bastingage.

Le comte avait quitté la tour de guet en poussant devant lui sa nièce et sa jeune protégée. Après avoir revêtu casque et cuirasse, il se rendit sur les remparts pour organiser la défense. Ses sujets le regardèrent arriver avec un fatalisme maussade. Ils comptaient vendre chèrement leur peau, mais, en dépit de leurs solides positions, n'avaient pas grand espoir de l'emporter. Ils étaient convaincus qu'un sombre destin les attendait. Leur séjour d'un an et demi sur cette côte désolée, avec dans leur dos la menace permanente de la forêt maléfique, leur avait assombri l'âme de noirs pressentiments. Leurs femmes, debout sur le seuil des huttes, s'efforçaient de calmer les pleurs et les cris des enfants.

D'une des fenêtres supérieures du donjon, Bélésa et Tina embrassaient toute la scène. La jeune fille sentait trembler le petit corps de sa protégée qu'elle tenait par l'épaule.

— Ils vont jeter l'ancre près du garage à bateaux, balbutia Bélésa. Oui ! Ça y est, ils viennent de mouiller à cent mètres du bord. Ne tremble donc pas, Tina ! Le fort est imprenable. Peut-être ne veulent-ils que de l'eau et des vivres ; peut-être une tempête les a-t-elle poussés dans nos eaux.

— Ils vont accoster avec leur chaloupe ! lança l'enfant. Oh, ma dame, j'ai peur ! Ils sont grands et ils portent des armures ! Voyez comme leurs piques et leurs casques luisent au soleil ! Est-ce qu'ils vont nous manger ?

En dépit de ses appréhensions, Bélésa éclata de rire.

— Bien sûr que non ! Où es-tu allée chercher pareille sottise ?

— Zingelito m'a dit que les Barachans mangent les femmes.

— Il te faisait marcher. Les Barachans sont certes cruels, mais ils ne sont pas pires que les renégats zingarans qui se disent boucaniers. Zingelito a été

boucanier à une époque.

— Il était cruel, marmonna la fillette. Je suis contente que les Pictes lui aient coupé la tête.

— Tais-toi, Tina ! (Bélésa eut un léger frémissement.) Je ne veux pas que tu dises de telles choses. Regarde, les pirates viennent de débarquer. Ils se postent sur toute la longueur de la plage. En voici un qui vient vers le fort. C'est sûrement Strombanni.

— Ohé, du fort ! fit une voix lointaine. Je viens parlementer !

La tête casquée du comte apparut au-dessus des rondins effilés de la palissade. Son austère visage, encadré d'acier, considéra sombrement le pirate. Strombanni s'était arrêté à portée de voix. C'était un homme de haute taille ; il était tête nue, et ses cheveux avaient cette couleur de chaume que l'on rencontrait parfois en Argos. De tous les coureurs de mers qui hantaient les Barachans, nul n'avait plus solide réputation de bandit.

— Parle ! ordonna Valenso. Converser avec ceux de ton espèce ne m'enchanté guère.

Strombanni eut un rire bref, mais son regard resta de glace.

— L'année dernière, au large des Trallibes, quand ton galion m'a échappé à la faveur d'un grain, je n'aurais jamais imaginé de te retrouver un jour sur la côte picté, Valenso ! Sur le moment je me suis demandé quelle pouvait bien être ta destination. Par Mitra, si je m'en étais douté, je t'aurais volontiers suivi ! J'ai eu l'émotion de ma vie tout à l'heure, quand j'ai vu ton faucon rouge flotter sur une forteresse là où je m'attendais à ne trouver qu'une plage déserte. Tu l'as donc trouvé, hein ?

— Trouvé quoi ? rétorqua impatiemment le comte.

— N'essaie pas de jouer au plus fin avec moi ! fit le pirate en un sursaut d'impatience qui révélait sa nature impétueuse. Je sais pourquoi tu es venu ici, et je suis venu pour la même raison. Personne ne se mettra en travers de mon chemin. Où est ton navire ?

— Cela ne te regarde pas.

— Tu n'en as plus, affirma le pirate. Je reconnais des morceaux de mât dans ta palissade. Il a dû faire côte après votre arrivée. Si tu avais eu un navire, tu

serais parti d'ici depuis longtemps avec ton butin.

— Mais de quoi parles-tu ? s'écria le comte. Mon butin ? Suis-je un Barachan, pour incendier et piller ? Et quand bien même, qu'aurais-je pu piller sur cette côte désertique ?

— Ce que tu es venu y chercher, pardi, fit l'autre d'une voix calme. Ce que je suis moi-même venu chercher et que j'ai bien l'intention de me procurer. Mais je vais me montrer coulant. Remets-moi le butin, et je m'en vais sans toucher à un seul de tes cheveux.

— Tu dois être dérangé ! railla Valenso. Je suis venu ici pour trouver la solitude. Solitude dont je jouissais jusqu'à ce que tu mettes le pied ici, espèce de chien à tête jaune. Va-t'en ! Je n'ai pas demandé à parlementer, et je suis fatigué de ta conversation oiseuse. Fais embarquer tes coquins et bon vent !

— Quand je m'en irai, tes cahutes ne seront plus qu'un tas de cendres ! rugit le pirate, hors de lui. Pour la dernière fois : consens-tu à me remettre le butin en échange de vos vies ? Je vous tiens encerclés, avec cent cinquante hommes prêts à vous trancher la gorge sur un mot de moi.

Pour toute réponse, de sa main masquée par la palissade, le comte adressa un geste bref à l'un de ses hommes. Presque aussitôt, une flèche jaillit d'une meurtrière et alla se briser sur la cuirasse de Strombanni. Avec un cri féroce, le pirate fit un bond en arrière, puis détala en direction de la plage, tandis qu'une nuée de traits sifflaient autour de lui. Ses hommes poussèrent un rugissement et s'avancèrent comme une vague, l'épée luisant au soleil.

— Maudit chien ! hurla le comte en assommant son archer d'un coup de son poing ganté de fer. Pourquoi ne lui as-tu pas transpercé le cou au-dessus du gorgerin ? Attention, tenez-vous prêts ! Ils arrivent !

Mais Strombanni tempéra la charge impétueuse et désordonnée de ses hommes. Disposés en un long cordon, plus étendu que la palissade elle-même, ils se mirent à progresser en rampant. Bien que leur archerie fût tenue pour supérieure à celle des Zingarans, ils étaient obligés de se relever pour bander leurs longs arcs. Cependant, les assiégés, à l'abri de la palissade, décochaient soigneusement carreaux d'arbalètes et

flèches de chasse.

Les longs traits des Barachans décrivaient de grandes trajectoires courbes pour se ficher verticalement en terre de l'autre côté de la palissade. L'un d'eux vint se planter dans l'appui de la fenêtre où était postée Bélésa. Tina poussa un petit cri en voyant vibrer l'empenne.

En retour, les Zingarans visaient et tiraient sans hâte. Les femmes, qui avaient fait rentrer les enfants, attendaient stoïquement le destin que leur avaient réservé les dieux.

Les Barachans étaient réputés pour leur ardeur au combat ; en l'occurrence cependant, ils se montraient aussi prudents que féroces et ne semblaient pas disposés à gaspiller vainement leurs forces en charges directes contre les remparts. En formation clairsemée, ils rampaient en mettant à profit la moindre dépression naturelle, le plus modeste buisson, ce qui était bien peu car le terrain avait été nettoyé de tous côtés en prévision des attaques des Pictes.

Plus les pirates approchaient, plus le tir des assiégés se faisait précis. Ici ou là un corps gisait sur le ventre, le dos de la cuirasse luisant au soleil, et la pointe d'un carreau saillant de la nuque. Des blessés se convulsaient en gémissant.

Vifs comme des chats, les pirates, que protégeait une armure légère, changeaient constamment de position. Leur tir, plus tendu maintenant, était une menace constante pour les hommes postés sur le crénelage. Il était néanmoins évident que tant que le combat resterait un échange de projectiles, l'avantage serait dans le camp des assiégés.

Cependant, en contrebas de la plage, au garage à bateaux, des hommes travaillaient à la hache. Le comte poussa un violent juron lorsqu'il vit quel saccage ils faisaient dans la petite flottille de pêche. Ces barques avaient été laborieusement construites en bois massif à l'aide de planches débitées dans des arbres.

— Maudits chiens ! Ils sont en train de construire un mantelet ! rugit-il. Faisons une sortie – avant qu'ils l'aient terminé – tant qu'ils sont disséminés.

Galbro secoua la tête et parcourut du regard les paysans sans armure, armés de leurs longs épieux.

— Non, leurs flèches nous décimeraient, et ils nous achèveraient au corps à corps. Restons à l'abri de nos murs et faisons confiance à nos archers.

— Ouais, grogna Valenso, si nous parvenons à les maintenir du bon côté de nos murs.

De longues minutes s'écoulèrent durant lesquelles se poursuivit le combat incertain entre archers et arbalétriers. Puis un groupe d'une trentaine d'hommes s'avança en poussant devant lui un grand bouclier construit à l'aide des bordés des embarcations et des poutres de leur abri. Ils avaient trouvé un char à bœufs et doté ainsi leur mantelet de roues, disques pleins de chêne massif. Ce vaste panneau les masquait à la vue des assiégés, à l'exception de leurs pieds.

Les archers venaient s'y abriter en courant.

— Tirez, mais tirez donc ! exhortait Valenso en blêmissant. Tuez-les avant qu'ils n'atteignent le portail !

Une nuée de flèches partit de la palissade pour se clouer inutilement dans les lourds madriers. Une clameur de dérision s'éleva derrière le bouclier. Le tir des pirates se faisait plus meurtrier à présent. Près du comte, un soldat émit un affreux gargouillis et tomba à la renverse, une flèche en travers de la gorge.

— Visez leurs pieds ! lança Valenso. Quarante hommes au portail avec piques et haches ! Le reste au crénelage !

Les carreaux d'arbalètes faisaient voler le sable à la base du bouclier. Un hurlement haineux prouva que l'un d'eux venait de trouver sa cible. Un homme sortit à découvert ; il poussait force jurons et allait en sautillant sur une jambe, s'efforçant d'arracher le carreau qui venait de lui embrocher le pied. En quelques secondes, il fut criblé d'une douzaine de traits.

Cependant, au milieu d'une clameur de triomphe, les pirates venaient d'accoler leur bouclier au portail. Par une ouverture pratiquée au centre de leur abri, ils firent coulisser un lourd madrier terminé par une pointe de fer, la faîtière du garage à bateaux. Mû par les bras vigoureux des pirates qu'animait une ardeur sanguinaire, le bélier commença à marteler le portail. Les carreaux pleuvaient toujours du haut de la

palissade ; certains atteignaient leur cible, mais les pirates paraissaient sûrs à présent de leur victoire.

Ils manœvraient leur bélier en poussant de grands cris, tandis que de tous côtés leurs compagnons convergeaient vers le bouclier, bravant le tir venant du crénelage dégarni et lui répondant coup pour coup.

Ne cessant de pousser des jurons, le comte descendit en hâte du chemin de ronde et courut au portail en tirant son épée. Un groupe d'hommes d'armes se regroupa derrière lui, l'épieu au poing. Dans un moment le portail se briserait, et ils devraient colmater la brèche de leurs corps.

Alors un bruit nouveau vint s'ajouter à la clameur : une sonnerie de trompette retentit sur le navire. Debout sur une vergue, une silhouette gesticulait frénétiquement.

Le fracas du bélier cessa, et la voix profonde de Strombanni couvrit les vociférations de ses hommes.

— Arrêtez ! Arrêtez, maudits ! Écoutez !

La sonnerie de trompette s'élevait à nouveau. Puis, dans le silence qui s'ensuivit, une voix hurla quelque chose que les assiégés ne purent comprendre. Mais Strombanni, lui, avait bien entendu, car sa voix retentit une nouvelle fois. Sur son ordre, le bélier fut lâché et le mantelet commença de reculer aussi promptement qu'il s'était avancé. Les pirates qui échangeaient des traits avec les assiégés aidèrent leurs camarades blessés à regagner la plage.

— Regarde ! lança Tina en trépignant d'excitation. Ils se sauvent ! Ils courent vers la plage ! Regarde ! Ils ont abandonné leurs boucliers ! Nous avons gagné !

— Je ne crois pas. (Bélésà regardait la mer.) Vois, là-bas !

Elle écarta les rideaux et se pencha au-dehors. Sa voix claire s'éleva au-dessus des cris étonnés des défenseurs qui tournèrent la tête dans la direction qu'elle leur indiquait. Ils émirent une profonde clameur en apercevant un nouveau navire qui contournait majestueusement la pointe sud. Quelques secondes plus tard, fut déferlée à la pomme de son mât la flamme royale de Zingara.

Les pirates de Strombanni embarquaient en hâte et levaient l'ancre. Le nouvel arrivant n'avait pas

parcouru la moitié de la baie, que la Main Rouge disparaissait derrière sa pointe septentrionale.

III - Le sombre étranger

La brume bleuâtre venait de se condenser en une monstrueuse forme noire aux contours incertains, qui emplissait l'entrée de la grotte, masquant les silhouettes toujours assises et immobiles. Si obscur que fût l'endroit, on pouvait deviner une enveloppe velue, des oreilles pointues et des cornes.

Comme de grands bras tels deux tentacules jaillissaient vers sa gorge, le Cimmérien, vif comme la foudre, y porta un coup de sa hache picte. Il eut l'impression de frapper du bois d'ébène. L'impact brisa le manche de l'arme dont la tête alla rebondir contre la paroi du tunnel ; cependant, pour autant que l'homme pût s'en rendre compte, le tranchant n'avait pas entamé la chair de son ennemi. Il eût fallu plus qu'une arme profane pour percer le cuir d'un démon. Alors les doigts formidables se refermèrent sur sa gorge, pour lui rompre la nuque comme un roseau. Depuis son corps à corps avec Baal-Ptéor, dans le temple de Hanuman à Zamboula, jamais Conan n'avait senti de telles poignes l'enserrer.

À l'instant où les doigts velus entrèrent en contact avec sa peau, le barbare tendit les muscles noueux de son cou, enfonçant la tête entre ses épaules afin de laisser le moins de prise possible à son adversaire surnaturel. Il laissa tomber son glaive et le manche brisé, saisit les énormes poignets et, d'un puissant rétablissement, remonta les deux jambes à hauteur du poitrail de la créature. Alors, détendant son corps, il lança les talons en avant.

Cette puissante impulsion de son échine et de ses cuisses l'arracha à l'emprise mortelle et le projeta comme une flèche dans le tunnel. Il atterrit sur le dos et, d'une roulade arrière, se rétablit sur ses pieds, oublieux de ses contusions et prêt à fuir ou à combattre.

Cependant, comme il attendait face à la porte de la grotte, nulle forme monstrueuse et noire n'en franchit le seuil à sa suite. Dans le même temps qu'il se libérait

de son étreinte, la forme avait commencé à se dissoudre en cette brume bleue à partir de laquelle elle s'était condensée. À présent elle avait complètement disparu.

Le barbare se tenait immobile, prêt à voler pour détalier dans le tunnel. Ses craintes superstitieuses tournoyaient dans sa tête. Bien qu'il fût brave jusqu'à l'imprudence face aux bêtes sauvages ou à ses semblables, toute manifestation surnaturelle pouvait provoquer en lui une peur panique.

C'était donc pour cela que les Pictes s'étaient retirés ! Il aurait dû s'attendre à un danger de cette sorte. Lui revinrent à l'esprit quelques connaissances démonologiques glanées au cours de sa jeunesse dans la nuageuse Cimmérie et plus tard lors de ses errances à travers la plus grande partie du monde civilisé. Le feu et l'argent avaient la réputation d'être fatals aux créatures diaboliques : hélas ! il n'en avait pas sous la main. Toutefois, si ces spectres pouvaient revêtir une grossière forme matérielle, ils devaient dans une certaine mesure être sujets aux limitations de cette forme. Ainsi, ce monstre lourdaud ne devait pas être capable de courir plus vite qu'un animal de même taille, et le Cimmérien se dit qu'au besoin il serait en mesure de le distancer.

S'armant d'un courage vacillant, il héla d'un ton de bravache juvénile :

— Ohé, là-dedans, l'affreux, tu n'oses pas sortir ?

Nulle réponse ; la brume bleue tournoyait dans la grotte mais conservait sa forme diffuse. Tout en palpant son cou douloureux, le Cimmérien se souvint alors d'un conte picte : Un démon fut un jour suscité par un enchanteur pour tuer un groupe d'hommes étranges venus de la mer. Depuis lors la créature était maintenue emprisonnée dans une caverne par ce même mage, de crainte qu'ayant une fois pour toutes revêtu une forme charnelle, elle ne se retournât contre celui qui l'avait arrachée à ses enfers natal, et ne le mit en pièces.

Une nouvelle fois le Cimmérien reporta son attention sur les coffres alignés le long des parois du tunnel...

— Ouvrez vite ! ordonna le comte en s'escrimant sur les lourdes barres du portail. Remorquez-moi ce mantelet à l'intérieur avant que ces gens ne débarquent !

— Mais enfin, objecta Galbro, Strombanni est loin, et ce bateau est zingaran.

— Faites ce que je dis ! rugit Valenso. Mes ennemis ne sont pas tous des étrangers ! Sortez à une trentaine et ramenez le mantelet à l'intérieur !

Avant que le navire eût jeté l'ancre, au même endroit que les pirates quelques instants plus tôt, une trentaine de gaillards transportèrent la machine de guerre à l'intérieur du fort.

À la fenêtre du donjon, Tina demanda :

— Pourquoi le comte n'ouvre-t-il pas pour aller à la rencontre des nouveaux arrivants ? L'homme qu'il craint se trouve-t-il à bord de ce bateau ?

— Que veux-tu dire, Tina ? interrogea Bélésa, mal à l'aise.

Bien qu'il ne fût pas homme à fuir un ennemi, le comte n'avait jamais fourni de raison à son exil. Mais l'hypothèse avancée par la fillette ne laissait pas d'être troublante, voire inquiétante. Tina ne semblait pas avoir entendu la question.

— Ça y est, dit-elle, tout le monde est rentré, le portail est refermé. Les hommes sont toujours à leur poste. Si ce navire donnait la chasse à Strombanni, pourquoi ne le poursuit-il pas ? Ce n'est pas une galère de guerre, mais une caraque comme l'autre. Regardez, une chaloupe s'en détache. J'aperçois un homme à l'arrière, avec un manteau sombre.

Lorsque le canot eut atteint la plage, ce personnage, suivi de trois autres, sauta sur le sable et se dirigea d'un pas nonchalant vers le fort. Grand, sec, il était vêtu de soie noire et d'acier poli.

— Halte ! rugit le comte. Je vais m'entretenir seul à seul avec votre chef !

Le grand étranger enleva son casque et fit une profonde révérence. Ses compagnons s'immobilisèrent, refermant leur vaste manteau. Derrière, les matelots, appuyés sur leurs avirons, ne quittaient pas des yeux le pavillon qui flottait au sommet de la forteresse.

Lorsque le chef fut à portée de voix, il dit :

— Ma foi, j'eusse espéré qu'en ces eaux peu fréquentées nulle méfiance ne s'élevât entre deux hommes de bien !

Valenso le considéra d'un air méfiant. L'homme avait le teint sombre, le visage mince et aquilin, orné d'une fine moustache noire. De la dentelle noire moussait à son cou et à ses poignets.

— Je te connais, déclara lentement Valenso. Tu es boucanier, et tu t'appelles Zaron le Noir.

À nouveau, l'inconnu s'inclina avec noblesse.

— Et personne ne manquerait de reconnaître le faucon rouge des Korzetta.

— On dirait bien que cette côte est devenue le point de ralliement de tous les forbans des mers du Sud, lança Valenso. Que désires-tu ?

— Allons, allons, monsieur ! protesta Zaron. C'est accueillir de bien mauvaise grâce quelqu'un qui vient de vous rendre un service. N'était-ce pas ce chien d'Argos, Strombanni, qui malmenait votre portail ? Et n'a-t-il pas appareillé paille en cul et le feu dedans, quand il m'a vu contourner la pointe ?

— Exact, reconnut le comte à contrecœur. Mais le choix est mince entre un pirate et un renégat.

Zaron rit sans animosité et se mit à tortiller sa moustache.

— Vous parlez sans ménagement, mon seigneur. Mais je ne souhaite que relâcher dans votre baie afin que mes hommes aillent faire de l'eau et chasser dans vos bois, et pour moi-même, boire peut-être un verre de vin à votre table.

— Je ne vois pas comment je pourrais vous en empêcher, grogna Valenso. Mais entendez bien ceci, Zaron : pas un seul homme de votre équipage ne passera cette palissade. Au cas où l'un d'eux s'en approcherait à moins de trente pas, il recevrait une flèche dans la panse. Et je vous demanderai de ne pas toucher à mes jardins ou à mon bétail. Je vous offre un bouvillon et rien de plus. Et, au cas où vous ne seriez pas d'accord, nous pourrions défendre ce fort contre vos ruffians.

— Vous ne le défendiez pas très bien contre Strombanni, remarqua le boucanier avec un sourire moqueur.

— Cette fois il n’y a plus de bois pour construire un mantelet, à moins que vous n’abattiez des arbres ou ne démolissiez votre bateau, dit le comte. Et puis vos hommes ne sont pas des archers barachans ; ils ne tirent pas mieux que les miens. D’ailleurs, le peu que vous trouveriez en ce château ne vaut pas la peine.

— Mais qui parle de se battre ? protesta Zarono. Non, mes hommes ne songent qu’à se dégourdir les jambes, et ils sont au bord du scorbut à force de mâcher du lard salé. Peuvent-ils descendre à terre ? Je me porte garant de leur bonne conduite.

Valenso donna son accord à contrecœur. Zarono s’inclina sans se départir de son emphase moqueuse, et s’en fut d’un pas aussi mesuré et égal que s’il avait foulé le marbre poli de la cour royale de Kordava – dont, il est vrai, à moins que la rumeur ne mentît, il avait jadis été un personnage familial.

— Que pas un homme ne s’écarte de la palissade, ordonna Valenso à Galbro. Je n’ai aucune confiance en ce roquet de renégat. Qu’il ait fait fuir Strombanni ne nous garantit nullement qu’il ne serait pas, lui aussi, disposé à nous couper la gorge.

Galbro hocha la tête. Il connaissait bien l’inimitié qui existait entre les pirates et les boucaniers zingarans. Les pirates étaient pour la plupart des marins argoséens passés dans l’illégalité ; aux dissensions de toujours entre l’Argos et la Zingara venait s’ajouter, dans le cas de ces flibustiers, la rivalité née d’intérêts opposés. Les deux groupes s’attaquaient aux marchandises et aux villes côtières ; et ils s’en prenaient l’un à l’autre avec une égale rapacité.

Personne donc n’abandonna son poste tandis que les boucaniers descendaient à terre. C’étaient des hommes à la peau foncée, vêtus de soies amples et d’acier poli, un foulard noué sur la tête et un anneau d’or à l’oreille. Ils campèrent sur la plage au nombre d’environ cent soixante-dix, et Valenso remarqua que leur chef avait placé des sentinelles à chaque pointe de la petite baie. Ils ne s’en prirent pas aux cultures, et le bouvillon que venait de leur désigner le comte depuis la palissade fut conduit sur la plage et abattu. Ils allumèrent des feux sur le sable, et un baril de bière fut débarqué et mis en perce.

Ils allèrent remplir des tonnelets à la source qui coulait à peu de distance au sud du fort, et des hommes armés d'arbalètes partirent en direction de la forêt. Voyant cela, Valenso ne put s'empêcher de hêler Zaroni qui allait et venait à l'intérieur de son camp :

— Ne laissez pas vos hommes entrer dans les bois ! Si vous avez encore besoin de viande, prenez plutôt une autre bête dans l'enclos. Si vos hommes s'y aventurent, ils risquent d'être attaqués par les Pictes. Des tribus entières de ces diables peinturlurés y vivent. Nous avons essuyé une attaque peu de temps après notre arrivée, et depuis, six de mes hommes sont tombés sous leurs coups. Pour le moment nous sommes en paix, mais cela ne tient qu'à un fil. N'allez pas les narguer !

Zaroni jeta un coup d'œil étonné en direction des bois, comme s'il s'attendait à en voir jaillir une horde de sauvages. Puis il s'inclina et dit :

— Je vous remercie de l'avertissement, mon seigneur.

Enfin, d'une voix rogue qui contrastait avec les accents courtois qu'il employait avec le comte, il rappela ses hommes.

Si sa vue avait pu pénétrer l'écran de feuillage, il eût été encore plus circonspect. Il aurait vu, tapie à l'orée des bois, une sinistre silhouette qui observait les étrangers de ses impénétrables yeux noirs, un guerrier nu à l'exception d'une peau de daim autour des reins, le corps couvert d'horribles peintures de combat, une plume de calao retombant sur son oreille gauche.

Avec le soir, un léger voile gris monta peu à peu de l'horizon pour envahir tout le ciel. Le soleil descendit se vautrer dans une souille écarlate, ensanglantant la crête des vagues noires. Le brouillard né de l'océan vint s'accrocher aux premiers arbres de la forêt, investissant le fort de ses volutes fuligineuses. Sur la grève, les feux brillaient d'un rouge terne, et les chants des boucaniers, assourdis, semblaient lointains. Ils s'abritaient sous de vieilles voiles et faisaient rôtir la viande en buvant parcimonieusement la bière que leur avait allouée leur capitaine.

Le grand portail était clos et barré. Des soldats parcouraient avec flegme le chemin de ronde, la pique

sur l'épaule et le casque luisant de condensation. Ils fixaient tour à tour les feux de la grève et la forêt qui n'était plus qu'une vague ligne sombre dans l'opacité du brouillard. L'intérieur de l'enceinte, vide à présent de toute vie, n'était plus qu'un espace nu et ténébreux. Les chandelles luisaient à travers les interstices des huttes de rondins, et de la lumière tombait des fenêtres du donjon. Hormis le pas des sentinelles, l'eau s'égouttant des toits et le chant lointain des boucaniers, tout était silencieux.

Les chants pénétraient en une rumeur ténue dans la grande salle où Valenso buvait en compagnie de son hôte non sollicité.

— Vos hommes font bombance, monsieur, grommela le comte.

— Ils sont heureux de fouler à nouveau le sable, répondit Zaron. Notre navigation a été fastidieuse — oui, une poursuite bien longue.

Il leva son verre de vin à la santé de la jeune fille impassible, assise à la droite du comte, et but une cérémonieuse gorgée.

Tout aussi impassibles, des soldats casqués et armés de piques, des serviteurs en justaucorps de satin étaient alignés le long des murs. En cette contrée ingrate, la demeure de Valenso était le reflet, certes un peu terni, de la cour qu'il avait jadis tenue à Kordava.

Le donjon, ainsi qu'il tenait à le nommer, était une merveille dans cet endroit reculé. Une centaine d'hommes avaient travaillé jour et nuit des mois durant à le construire. Si les extérieurs, faits de rondins, étaient dépourvus de toute ornementation, l'intérieur était la copie aussi exacte que possible du château des Korzetta. De lourdes tapisseries de soie cousues de fil d'or en couvraient tous les murs. Des barreaux de pont à l'inégalable patine soutenaient le haut plafond. Le sol était nappé de riches tapis. Le vaste escalier qui menait aux étages se paraît également d'un tapis, et son imposante balustrade avait jadis fait partie d'une dunette.

Le feu qui ronflait dans la grande cheminée de pierre tenait l'humidité de la nuit à distance. Au-dessus d'une large table d'acajou un gigantesque candélabre d'argent illuminait la salle, projetant des ombres étirées

sur l'escalier.

Le comte Valenso, assis en tête de table, présidait une compagnie composée de sa nièce, de son hôte le boucanier, de Galbro et du capitaine des gardes. Ce comité restreint faisait ressortir les proportions respectables de cette table où cinquante convives eussent pu prendre place.

— Vous suiviez Strombanni ? interrogea le comte. C'est vous qui l'avez forcé à monter si haut dans le Nord ?

— Je suivais effectivement Strombanni, s'esclaffa Zaronno, mais il ne me fuyait pas. Strombanni n'est pas homme à fuir qui que ce soit. Non, il est venu chercher quelque chose – quelque chose que je veux, moi aussi.

— Qu'est-ce qui pourrait attirer un pirate ou un boucanier sur ces rivages désertiques ? marmonna Valenso en mirant les bulles qui pétillaient dans son verre.

— Qu'est-ce qui pourrait y attirer un comte de Zingara ? rétorqua Zaronno, une lueur avide dans le regard.

— La pourriture de la cour royale est faite pour écœurer un homme d'honneur, fit remarquer Valenso.

— Des générations de Korzetta, tous hommes d'honneur, ont enduré cette pourriture, objecta Zaronno. Mon seigneur, pardonnez ma curiosité, mais pourquoi avez-vous vendu vos terres, chargé votre galion de vos biens les plus précieux, et gagné l'autre côté de l'horizon à l'insu du régent et des nobles de Zingara ? Et pourquoi vous être installé ici, alors que votre nom et votre épée auraient pu vous tailler un fief dans n'importe quelle contrée civilisée ?

Valenso jouait avec la chaîne d'or qu'il portait au cou.

— Quant à la raison de mon départ de Zingara, dit-il, elle ne regarde que moi. C'est le seul hasard qui m'a fait échouer en ces lieux. J'avais débarqué mes gens ici, ainsi qu'une bonne partie des biens dont vous parlez, avec l'intention d'y construire une habitation provisoire. Mais, lors d'une subite tempête d'ouest, mon navire qui était ancré dans la baie, a chassé et fait côte sur les falaises de la pointe nord. De tels coups de vent sont assez fréquents à une certaine période de

l'année. Après cela, il n'y avait rien à faire que demeurer ici et s'installer au mieux.

— Si je comprends bien, vous retourneriez volontiers vers la civilisation si cela était possible ?

— Pas à Kordava. Mais peut-être en quelque pays lointain – en Vendhya, ou même au Kithai...

— La vie n'est-elle pas un peu ennuyeuse ici, ma dame ? demanda Zaronno, s'adressant pour la première fois directement à Bélésa.

C'était son désir de voir une tête nouvelle, d'entendre une voix nouvelle, qui ce soir-là avait amené la jeune fille dans la grande salle, mais à présent elle regrettait vivement de n'être pas restée dans sa chambre en compagnie de Tina. Il n'y avait pas à se tromper sur la façon dont Zaronno la regardait. Si ses paroles étaient courtoises et son expression respectueuse, ce n'était qu'un masque imparfait où transparaissait sa nature brutale. Il ne parvenait pas à chasser de ses yeux le désir violent que lui inspirait cette jeune beauté aristocratique dans sa robe de satin au décolleté profond.

— Il y a peu de diversité, répondit-elle d'une voix sourde.

— Si vous aviez un bateau, demanda Zaronno sans détour à son hôte, partiriez-vous d'ici ?

— Peut-être, admit le comte.

— J'ai un bateau, reprit Zaronno. Si nous parvenions à trouver un terrain d'entente...

— Quel genre de terrain d'entente ? interrogea Valenso en levant la tête pour considérer l'autre d'un air suspicieux.

— Un partage égalitaire, laissa tomber Zaronno en appliquant la main, doigts écartés, à plat sur le bois de la table.

Ses longs doigts, telles les pattes d'une araignée géante, frémissaient nerveusement, et son regard s'alluma d'une lueur nouvelle.

— Le partage de quoi donc ? (Valenso le regardait avec un étonnement évident.) L'or que j'avais apporté a coulé avec le navire, et, contrairement aux débris de bois, il n'a pas été ramené à la côte.

— Il s'agit bien de cela ! fit Zaronno avec un geste impatient. Jouons franc jeu, mon seigneur. Pouvez-

vous prétendre que c'est le hasard qui vous a fait accoster en ce point précis d'une côte de plusieurs centaines de lieues ?

— Nul besoin de prétendre, répondit Valenso d'un ton glacial. Mon maître d'équipage s'appelait Zingoletto, un ancien boucanier. Il avait déjà navigué le long de ces côtes, et il m'a persuadé de faire escale ici, m'assurant qu'il avait une bonne raison qu'il me révélerait plus tard. Mais il ne put jamais s'en ouvrir, car, le lendemain, il disparut dans les bois, et son cadavre décapité fut retrouvé plus tard par un groupe des nôtres qui revenaient de la chasse. De toute évidence, il fut assassiné par les Pictes.

Zarono considéra fixement Valenso pendant quelques secondes.

— Que je sois damné ! s'écria-t-il enfin. Je vous crois, mon seigneur. En dépit de toutes ses qualités, un Korzetta ne sait pas mentir. Je vais vous faire une proposition. J'admets qu'en mouillant dans cette baie, j'avais d'autres projets en tête. Supposant que vous vous étiez déjà assuré du trésor, je projetais de prendre ce fort et de vous couper la gorge à tous. Mais les circonstances m'ont amené à changer d'avis... (Il jeta à Bélésa un regard qui la fit s'empourprer et se hausser d'indignation, puis il poursuivit :) Je dispose d'un bateau capable de vous emmener vous et votre maisonnée, ainsi que la suite que vous choisirez. Les autres n'auront qu'à se débrouiller par leurs propres moyens.

Les gardes et serviteurs échangèrent en coin des regards gênés. Zarono poursuivit, trop brutalement cynique pour dissimuler plus longtemps ses intentions :

— Mais au préalable, j'attends de vous que vous m'aidiez à trouver ce trésor pour lequel j'ai navigué sur plus de mille milles.

— Mais par Mitra, quel trésor ? demanda le comte avec irritation. Voici que vous tournez autour du pot comme ce chien de Strombanni.

— Avez-vous entendu parler de Trancos le Fou, le plus grand des pirates barachans ?

— Pardi. C'est lui qui a dévasté le château insulaire du prince en exil Tothmekri de Stygie, qui a passé tous ses sujets au fil de l'épée, et fait main basse sur le

trésor que le prince avait emporté en s'enfuyant de Khémi.

— Lui-même ! Et la légende de ce trésor a attiré ceux de la Fraternité Rouge comme la charogne attire les vautours – des pirates, des boucaniers, et jusqu'aux corsaires noirs du Sud. Craignant quelque félonie de la part de ses lieutenants, Tranicos a mis cap au nord avec un seul de ses bateaux, et nul ne l'a jamais revu. Cela se passait il y a bientôt un siècle.

« Mais la légende prétend qu'un homme survécut à cette ultime expédition et revint aux îles Barachans pour se faire capturer par une galère zingarane. Avant sa pendaison, il a raconté son histoire et dressé de son sang une carte sur parchemin qu'il est parvenu à faire sortir de sa prison. Voici ce qu'il a raconté :

« Tranicos avait depuis longtemps quitté les routes commerciales lorsqu'il entra dans une baie déserte pour y jeter l'ancre. Il se rendit à terre avec son trésor et onze de ses plus fidèles lieutenants qui l'avaient accompagné. Suivant ses instructions, le navire appareilla, il devait venir les reprendre une semaine plus tard. Dans l'intervalle, Tranicos avait l'intention de cacher son trésor en un endroit proche de la baie. Le navire revint à la date convenue, mais ne trouva aucune trace de Tranicos et de ses onze lieutenants, si ce n'est la cabane grossière qu'ils avaient construite sur la plage.

« Celle-ci, qui avait été démolie, était entourée d'empreintes de pieds nus, mais rien ne suggérait qu'il y ait eu des combats. Aucune trace non plus du trésor, ni rien qui pût renseigner sur son emplacement. Les pirates plongèrent dans la forêt à la recherche de leur chef. Guidés par un Bossonien, habile pisteur, ils suivirent la trace des disparus sur une antique piste qui les mena à plusieurs kilomètres à l'est de la plage. Gagnés par la fatigue et le découragement, ils envoyèrent un homme au sommet d'un grand arbre. Celui-ci aperçut à peu de distance un piton escarpé qui s'élevait au-dessus de la forêt à la façon d'une haute tour. Comme ils se remettaient en marche, ils furent attaqués par les Pictes et durent se replier sur leur navire. Abandonnant tout espoir, ils levèrent l'ancre et partirent. Les îles Barachans n'étaient pas encore en

vue, quand une violente tempête fit sombrer le navire. Un seul homme en réchappa.

« Ainsi va l'histoire du trésor de Tranicos, que l'on a recherché en vain depuis près d'un siècle. On sait que cette carte existe, mais on ignore ce qu'elle est devenue.

« J'ai moi-même eu l'occasion d'y jeter un œil. Strombanni et Zingoleto se trouvaient avec moi, ainsi qu'un Némédien qui naviguait avec les Barachans. C'est à Messantia où nous séjournions déguisés afin de traiter diverses affaires, que nous avons eu cette carte sous les yeux. Quelqu'un renversa la lampe, quelqu'un hurla dans le noir, et lorsqu'on ralluma, le vieil usurier à qui appartenait la carte gisait un poignard dans le cœur, et le parchemin s'était envolé. Nous entendîmes accourir les vigiles alertés par le vacarme, et chacun partit de son côté.

« Pendant des années, nous nous sommes serrés de près, Strombanni et moi, chacun supposant que l'autre détenait la carte. Il s'avéra finalement qu'aucun ne l'avait ; cependant, on m'a récemment rapporté que Strombanni allait faire voile vers le nord, et je me suis mis dans son sillage. Vous venez d'assister à la fin de cette poursuite.

« Je n'eus le temps que de jeter un rapide coup d'œil sur le parchemin, et je ne pourrais rien en dire, mais la conduite de Strombanni prouve qu'il sait que c'est bien ici que Tranicos jeta l'ancre. Selon moi, ils cachèrent le trésor sur ou à proximité de ce fameux piton et, sur le chemin du retour, ils furent assaillis et tués par les Pictes. Ceux-ci n'ont pas trouvé le trésor. On a un peu commercé le long de cette côte, et jamais pierre rare ou objet d'or ne fut trouvé en possession d'une tribu du littoral.

« Aussi voici ce que je propose : unissons nos forces. Strombanni se trouve à proximité, prêt à revenir. Il s'est enfui pour ne pas être pris en tenailles, mais il va revenir. Unis, nous pouvons nous rire de lui. Je pense que le trésor est caché tout près. À douze, ils n'ont pas pu le transporter très loin. Nous partons à sa recherche en laissant au fort suffisamment d'hommes pour le défendre au cas où Strombanni attaquerait. Nous trouvons le trésor, nous le chargeons à mon bord

et appareillons pour quelque port étranger où je pourrais recouvrir mon passé d'une bonne couche d'or. J'en ai assez de cette vie. Je désire m'établir en terre civilisée et mener une vie d'aristocrate, avec des biens, des esclaves, un château... et une épouse de sang bleu. »

— Pourquoi me dites-vous cela ? s'enquit le comte, les yeux plissés de méfiance.

— Donnez-moi votre nièce en mariage, demanda sans détour le boucanier.

Bélésa laissa échapper un cri d'effroi et bondit sur ses pieds. Valenso se leva de même, livide, ses doigts se nouant convulsivement autour de son verre, comme s'il allait le jeter à la tête de son hôte. Zaronno ne bronchait pas ; il était assis, le bras posé sur la table, les doigts recourbés comme des serres. Ses yeux brillaient d'un éclat plein de passion et de menaces.

— Tu oses ! cracha Valenso.

— Vous paraissez oublier que vous êtes déchu, comte Valenso, laissa tomber Zaronno. Nous ne sommes pas à la cour de Kordava, mon beau seigneur. Sur cette côte pelée, la noblesse se mesure à la puissance en hommes et en armes, et à ce jeu, c'est moi qui l'emporte. Des étrangers foulent le château des Korzetta, et leur fortune gît au fond de la mer. Vous mourrez ici, dans votre exil, à moins que je ne vous permette d'utiliser mon bateau.

« Vous n'aurez pas à regretter l'union de nos maisons. Avec un nouveau nom et une fortune toute neuve, vous vous apercevrez que Zaronno est capable de tenir sa place au milieu des aristocrates et de faire un gendre dont pas même les Korzetta n'auront à rougir.

— N'y pensez pas ! s'exclama violemment le comte. Vous... Qu'est-ce que c'est ?

Un léger trottement venait d'attirer son attention. Tina fit irruption dans la salle, marquant un temps d'arrêt en avisant le regard courroucé du comte, fit une profonde révérence et contourna la table pour jeter ses petites mains dans celles de Bélésa. Elle était légèrement essoufflée, ses mules étaient trempées, et ses cheveux blonds plaqués sur sa tête.

— Tina ! s'écria Bélésa d'une voix angoissée. Où es-tu allée te mettre ? Je te croyais dans ta chambre.

— J’y étais, haleta la petite. Mais je me suis aperçue que j’avais égaré le collier de corail que vous m’avez donné... (Elle le brandit ; une breloque sans grande valeur, mais à laquelle elle tenait plus que tout car c’était le premier cadeau que lui avait fait Bélésa.) Je craignais que vous ne me laissiez pas y aller si je vous mettais au courant. C’est la femme d’un soldat qui m’a aidée à sortir et à repasser la palissade. Je vous en prie, ma dame, ne me demandez pas son nom, parce que j’ai promis de ne pas la trahir. J’ai retrouvé le collier près de la mare où je me suis baignée ce matin. Punissez-moi si j’ai mal agi.

— Tina ! s’exclama Bélésa en attirant la fillette à elle. Non, je ne vais pas te punir, mais tu n’aurais pas dû sortir du fort avec les boucaniers sur la plage et les Pictes qui peuvent très bien être en train de rôder dans les environs. Allons dans ta chambre. Tu ne peux pas garder ces habits trempés...

— Bien, ma dame, mais avant il faut que je vous dise pour l’homme noir...

— Quoi ?

Valenso venait de hurler. Son verre tomba à terre. Il prit appui des deux mains sur la table. La foudre l’eût-elle frappé, le maintien du seigneur n’en eût pas été plus violemment altéré. Son visage était blême, et ses yeux semblaient sur le point de lui sortir de la tête.

— Qu’as-tu dit ? articula-t-il en fixant sauvagement la fillette qui se pressa un peu plus contre sa maîtresse. Qu’as-tu dit ?

— Un... un homme noir, seigneur, balbutia-t-elle. (Bélésa, Zarono, tous ceux qui étaient là considéraient le comte avec effarement.) Je l’ai vu quand je suis allée chercher mon collier près de la mare. Le vent transportait un étrange gémissement, et la mer frémissait comme prise de peur, et c’est alors qu’il est arrivé. À bord d’un drôle de bateau noir, entouré d’une lumière bleue, mais je n’ai pas vu de torche. Il l’a tiré sur le sable, juste derrière la pointe sud, et puis il est parti vers la forêt. Dans le brouillard, on aurait dit un géant – très grand, et noir comme un Kushite...

Valenso pivota violemment comme s’il venait de recevoir un coup mortel. Si vif fut son mouvement que sa chaîne d’or se brisa. La face convulsée, comme

possédé, il s'avança en titubant et arracha la fillette des bras de Bélésa.

— Espèce de petite garce ! Tu mens ! Tu m'auras entendu parler en dormant et tu dis cela pour me tourmenter ! Reconnais que tu as menti avant que je ne t'arrache la peau du dos !

— Mon oncle ! hurlait Bélésa en tentant de libérer sa protégée. Êtes-vous devenu fou ? Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

Le comte la repoussa si violemment qu'elle alla s'affaler dans les bras de Galbro qui la reçut avec un rictus qu'il fit peu d'efforts pour dissimuler.

— Pitié, seigneur ! sanglotait Tina. Je n'ai pas menti !

— Et moi je te dis que tu mens ! rugit Valenso. Gebellez !

L'impassible valet se saisit de l'enfant terrorisée et, d'un geste brutal, lui arracha ses vêtements. Puis, se retournant, il fit passer les bras de Tina sur son épaule et la souleva du sol.

— Mon oncle ! hurla Bélésa, tentant vainement de se libérer de l'emprise libidineuse de Galbro. Vous êtes devenu fou ! Vous n'avez pas le droit – oh, non, vous...

Sa voix s'étrangla quand Valenso se saisit d'une cravache et l'abattit sauvagement sur le corps frêle de l'enfant, y laissant une longue marque rouge vif.

Bouleversée par le cri aigu de Tina, la jeune femme se mit à gémir. Le monde venait de basculer subitement dans la folie. Comme dans un cauchemar, elle voyait les faces de brutes des soldats et des serviteurs qui demeuraient de marbre, ne montrant nulle pitié. La figure de Zaron, le léger sourire qui flottait sur ses lèvres, faisaient partie du cauchemar. Rien dans cette brume rougeâtre n'était vrai, sinon le petit corps nu de Tina, marqué de lignes rouges des épaules aux genoux. Nul bruit n'était vrai, sinon les cris d'agonie de l'enfant et le souffle rauque de Valenso qui frappait et frappait toujours avec le regard fixe d'un fou, sans cesser de hurler :

— Tu mens ! Tu mens, maudite ! Tu mens, te dis-je ! Avoue donc ou j'écorche ta sale petite carcasse ! Il n'a pas pu me suivre jusqu'ici...

— Oh, ayez pitié, seigneur ! suppliait la fillette qui se tortillait vainement sur l'échine robuste du valet, trop égarée par la peur et la douleur pour songer à se sauver par un mensonge. (Le sang ruisselait en gouttelettes écarlates le long de ses cuisses.) Je ne mens pas ! hoquetait-elle. Je l'ai vu ! Arrêtez ! Pitié ! Aaah !...

— Espèce de fou ! hurlait Bélésa. Ne vois-tu pas qu'elle dit la vérité ! Un monstre ! Tu es un monstre !

Quelque vestige de raison sembla reprendre possession de l'esprit troublé du comte Valenso de Korzetta. Laissant tomber la cravache, il s'affala sur la table en se raccrochant à son rebord. Il tremblait, comme atteint de fièvre. De longues mèches de cheveux étaient plaquées sur son front, et la sueur ruisselait sur sa face livide. Tina, relâchée par Gebellez, glissa au sol en un petit tas plaintif. Bélésa se libéra de Galbro et courut se jeter à genoux près d'elle. Elle prit la pauvre enfant dans ses bras et leva la tête vers son oncle pour donner libre cours à sa colère. Mais il ne la regardait même pas. Il semblait l'avoir oubliée, elle ainsi que sa victime. Hébétée, elle l'entendit dire au boucanier :

— J'accepte ta proposition, Zarono. Par Mitra, nous allons trouver ce maudit trésor et quitter cette satanée côte !

À ces mots, Bélésa sentit s'éteindre le feu de sa colère. Accablée et silencieuse, elle emporta l'enfant dans l'escalier. Jetant un dernier regard dans la salle, elle vit Valenso effondré sur la table, buvant du vin à même un cruchon énorme qu'il enserrait de ses deux mains tremblantes, tandis que Zarono le dominait de toute sa taille, tel quelque sinistre oiseau de proie, déconcerté par le tour que venaient de prendre les événements, mais prompt à tirer avantage du saisissant changement qui venait de se produire chez le comte. Il parlait d'une voix sourde, impérieuse, et Valenso hochait sans cesse la tête, comme quelqu'un qui entend à peine ce qu'il se dit. Galbro se tenait en retrait, dans l'ombre, le menton entre le pouce et l'index, et les autres témoins se jetaient des regards furtifs, abasourdis par l'effondrement de leur maître.

Dans sa chambre, Bélésa étendit la fillette à demi

inconsciente sur son lit et s'assit à son chevet pour nettoyer et oindre ses blessures. Gémissant faiblement, Tina se laissait complètement aller entre les mains de sa maîtresse. Bélésa avait l'impression que tout son monde venait de s'écrouler autour d'elle. Elle était accablée, épuisée et nauséuse ; son corps entier était secoué d'incœrcibles frissons. En elle croissaient sa peur et sa haine de son oncle. Elle ne l'avait jamais aimé ; il était dur, avide et apparemment dénué de sentiments naturels. Elle frémit en repensant à son regard fixe, à sa face exsangue. Quelque terrible peur avait suscité son accès de fureur et, à cause de cette peur, il avait brutalisé la seule créature qu'elle aimait et chérissait. À cause de cette peur, il la vendait, elle, sa nièce, à un infâme bandit. Qu'y avait-il derrière cette crise de démence ? Qui pouvait bien être cet homme noir qu'avait vu Tina ?

Délirant à demi, la fillette marmonnait :

— Je n'ai pas menti, ma dame ! Pas menti ! J'ai vu un homme noir dans une barque noire entourée de flammes bleues ! Il était très grand, presque aussi noir qu'un Kushite, enveloppé dans un manteau noir ! J'ai eu peur en le voyant, et mon sang s'est figé. Il a tiré son bateau sur le sable, et il est entré dans la forêt. Pourquoi le comte m'a-t-il fouettée ?

— Chut, Tina, soufflait Bélésa. Détends-toi. La douleur va passer.

La porte s'ouvrit dans son dos. Elle se retourna en empoignant une dague. Le comte se tenait sur le seuil. Elle sentit sa chair se hérissier. Il paraissait plus vieux ; son visage était défait et plombé ; son regard était effrayant. Elle n'avait jamais été très proche de lui, mais maintenant elle avait l'impression qu'un gouffre les séparait. Ce n'était pas son oncle qui se tenait là, mais un étranger venu la menacer.

Elle leva sa dague.

— Si vous portez encore la main sur elle, articulèrent ses lèvres sèches, je jure devant Mitra de vous plonger cette lame dans le cœur.

Il parut ne pas entendre.

— J'ai disposé une garde solide autour du donjon, dit-il. Zaroni amènera ses hommes demain à l'intérieur. Il n'appareillera pas avant d'avoir trouvé le

trésor. Dès qu'il l'aura trouvé, nous embarquerons pour une destination dont il restera à décider.

— Et vous allez me vendre à lui ? balbutia-t-elle. Par le nom de Mitra...

Il posait sur elle un regard morne dont toute autre considération hors son propre intérêt avait été chassée. Y lisant l'effarante cruauté qui le possédait, elle se recroquevilla et se tut.

— Tu feras ce que je déciderai, ajouta-t-il, sans plus de chaleur humaine que n'en suggère le heurt du silex et de l'acier.

Aveuglée par un accès de terreur subit, Bélésa s'effondra inconsciente près du lit où gisait Tina.

IV - Les roulements du noir tambour

Bélésa ne sut pas combien de temps elle était restée évanouie. Elle eut d'abord conscience des bras de Tina qui l'entouraient et des sanglots de l'enfant. Elle s'assit mécaniquement et prit la petite dans ses bras. Et elle resta ainsi un long moment, l'œil sec, le regard perdu en direction de la flamme vacillante de la chandelle. Le silence de la nuit recouvrait le château. Sur la grève, les boucaniers s'étaient tus. D'une façon maussade, presque impersonnelle, elle passa en revue ses malheurs.

L'évocation de ce mystérieux homme noir avait rendu Valenso fou furieux. C'était pour lui échapper qu'il voulait quitter la colonie pour fuir avec Zarono. Cela était évident. Tout aussi évident était le fait qu'il était prêt à la sacrifier, elle, en échange de cette possibilité de fuite. Au sein de cette noirceur qui l'entourait, elle ne voyait aucune lueur. Les sujets du comte étaient tous des imbéciles ou des brutes, leurs femmes stupides et apathiques. Jamais ils n'oseraient ni se soucieraient de lui venir en aide. Elle était totalement désespérée.

Comme mue par l'appel de quelque voix intérieure, Tina leva son petit visage poissé de larmes. La compréhension qu'avait l'enfant des pensées les plus secrètes de sa maîtresse était presque inquiétante, comme l'était sa vision de l'inexorable marche du Destin et de l'unique alternative laissée aux faibles.

— Il nous faut partir, ma dame, murmura-t-elle. Zarono ne vous aura pas. Partons dans la forêt. Nous marcherons jusqu'au bout de nos forces, puis nous nous allongerons pour mourir ensemble.

Cette force tragique qui constitue l'ultime recours des faibles pénétra l'âme de Bélésa. Oui, c'était là la seule façon de laisser derrière elle les ténèbres qui l'avaient enveloppée depuis le jour où ils avaient fui la Zingara.

— Oui, nous allons partir, Tina.

Elle venait de se lever pour chercher un manteau quand une exclamation de la fillette la fit sursauter. Celle-ci était debout, un doigt sur les lèvres, les yeux écarquillés et brillant de terreur.

— Qu'y a-t-il, Tina ?

Voyant l'expression de l'enfant, Bélésa avait chuchoté ces mots. Une indicible angoisse l'envahit.

— Il y a quelqu'un dans le couloir, souffla Tina en la saisissant convulsivement par le bras. Il s'est arrêté devant notre porte, puis il est parti vers la chambre du comte, à l'autre bout.

— Tu as l'oreille plus fine que moi, chuchota Bélésa. Il n'y a rien d'étrange à cela. Ce sera sûrement le comte, ou bien Galbro.

Elle fit un mouvement vers la porte, mais Tina se jeta à son cou. Son cœur battait à coups redoublés.

— Oh non, ma dame ! N'ouvrez pas ! J'ai grand-peur ! Je ne sais pas pourquoi, mais je sens qu'une chose mauvaise rôde tout près !

Impressionnée, Bélésa la rassura d'une caresse et tendit la main vers le disque de métal qui masquait l'œilleton au centre de la porte.

— Il revient ! frémit Tina. Je l'entends !

Bélésa entendait aussi – un pas feutré, étrange qui, réalisa-t-elle avec un frisson d'angoisse, n'appartenait à personne de sa connaissance. Ce n'était pas non plus le pas de Zarono, ni d'aucun homme portant des bottes. Cela pouvait-il être le boucanier se glissant pieds nus dans le couloir pour assassiner le comte dans son sommeil ? Elle se souvint que la garde avait été renforcée. Si le boucanier passait la nuit au donjon, un homme d'armes avait dû être posté devant la porte de sa chambre. Mais qui alors était ce rôdeur ? À part elle-

même, Tina, le comte et Galbro, personne ne dormait à l'étage.

D'un mouvement prompt, elle éteignit la bougie afin que l'œilleton ne luise pas, puis elle écarta le cache de cuivre. Contrairement à l'habitude, le couloir était plongé dans l'obscurité. Quelqu'un se déplaçait dans ces ténèbres. Elle devina plus qu'elle ne vit une ombre qui passait devant sa porte, mais elle n'eût rien pu dire de sa forme sinon qu'elle était humaine. Une vague de terreur glacée déferla sur elle ; elle se tassa, comme engourdie, incapable de proférer le cri pour lequel ses lèvres s'entrouvraient. Cela ne ressemblait pas à la terreur que lui inspirait son oncle, ni à sa peur de Zaronno ou de la sinistre forêt. C'était un sentiment d'horreur aveugle et irraisonné qui enserrait son âme de son étreinte glacée et gelait sa langue contre son palais.

La silhouette gagna le palier où la lueur ténue qui montait du rez-de-chaussée l'illumina un bref instant. Il s'agissait d'un homme, mais tel que Bélésa n'en avait jamais vu. Il avait le crâne rasé, des traits aquilins et altiers, et un teint foncé et luisant, plus sombre que la complexion hâlée des Zingarans. Ses épaules larges et massives étaient enveloppées dans un manteau noir. Une seconde plus tard, l'intrus avait disparu.

Dans le noir, tendue de tout son être, elle attendait la clameur qui annoncerait que les soldats avaient aperçu l'étranger. Mais le donjon resta silencieux. Quelque part, le vent s'engouffra en hurlant ; et ce fut tout.

Les mains moites, Bélésa tâtonna pour rallumer la chandelle. Elle était encore glacée d'horreur, bien qu'elle n'eût pu dire exactement ce qui, dans cette silhouette noire se découpant sur la lueur rougeâtre, avait pu jeter un tel tumulte dans son esprit. Elle savait seulement que cette vision l'avait privée de sa récente résolution. Elle se sentait démoralisée, incapable d'agir.

La chandelle s'anima, éclairant de sa lueur jaune le petit visage de Tina.

— C'était l'homme noir ! balbutia celle-ci. J'en suis certaine ! Mon sang s'est glacé quand je l'ai vu sur la grève. Il y a des soldats en bas ; pourquoi ne l'ont-ils pas vu ? Est-ce que nous allons avertir le comte ?

Bélésa secoua la tête. Elle ne tenait nullement à ce que se répète la scène qui avait suivi la première allusion à l'homme noir. Et puis il n'était pas question pour elle de s'aventurer dans ce couloir obscur.

— Il n'est plus possible de nous enfuir dans la forêt ! lança la fillette. Il doit y être embusqué.

Bélésa ne demanda pas à Tina comment elle pouvait savoir cela ; la forêt était la cachette logique pour tout être maléfique, homme ou démon. Et puis Tina disait juste ; il n'était plus possible désormais de quitter le fort. Sa détermination, que la perspective d'une mort certaine n'avait pas entamée, s'effondrait maintenant à la pensée de traverser ces sinistres sous-bois sous la menace de la sombre créature. Désespérée, elle se laissa tomber sur une chaise et se prit le visage entre les mains.

Tina dormait sur le lit. Des larmes emperlaient ses longs cils ; elle ne cessait de changer de position tant son corps la cuisait. Bélésa veillait.

Peu avant l'aube, la jeune femme fut tirée de sa torpeur par l'atmosphère oppressante ; le roulement sourd du tonnerre retentissait loin au large. Après avoir soufflé la bougie qui ne dépassait plus du bougeoir, elle alla à la fenêtre d'où l'océan et une partie de la forêt étaient visibles.

La brume s'était levée et, à l'est, une fine bande de lumière annonçait l'aurore. En revanche, du côté de la mer, une masse sombre montait de l'horizon. Elle était zébrée d'éclairs, et le tonnerre y grondait. Comme pour lui répondre, un roulement arriva de la sombre forêt.

Bélésa tourna vivement la tête dans cette direction. Une étrange pulsation lui emplit les oreilles, un grondement rythmique qui ne ressemblait pas au son des tambours pictes.

— Un tambour ! sanglota Tina, ouvrant et refermant spasmodiquement les doigts dans son sommeil. L'homme noir – il frappe sur un tambour noir – sous les arbres noirs ! Oh, Mitra, aie pitié de nous !

Bélésa frissonna. À l'ouest, le nuage noir se convulsait et s'enflait. Elle le regardait, comme fascinée. L'été de l'année précédente, cette côte n'avait pas connu le moindre orage, et Bélésa n'avait jamais

vu pareil amas nuageux.

L'énorme nuée semblait bouillir ; de gigantesques masses noires veinées de feu bleu s'élevaient au-dessus du bord du monde. Les vents furieux qui tournoyaient dans son ventre les faisaient rouler en volutes ondoyantes. Le tonnerre transmettait ses vibrations à l'atmosphère. Un bruit nouveau vint s'ajouter à celui de la foudre ; c'était la voix du vent. Bientôt, Bélésa vit au loin la mer qui commençait à moutonner.

Mais, pour l'instant, nul vent ne soufflait sur la terre. L'air était immobile et lourd. Ce contraste avait quelque chose d'irréel : là-bas, au large, le chaos du vent et de la foudre donnait déjà toute sa furie, mais ici, tout était encore d'une inquiétante tranquillité. Quelque part un volet claqua, et une voix de femme pleine d'angoisse vrilla le silence. La plupart des habitants du fort, toutefois, semblaient dormir et tout ignorer de l'ouragan imminent.

Bélésa réalisa qu'elle entendait toujours les mystérieux roulements de tambour. En frissonnant, elle reporta son regard en direction de la forêt obscure. Elle n'y pouvait, rien voir, mais quelque étrange intuition la fit visualiser une forme noire, immonde, accroupie sous les branches, qui tirait une indicible incantation d'un tambour exotique.

Elle s'efforça de chasser cette effrayante vision et se retourna vers la mer à l'instant où un éclair fendait le ciel en deux. En contre-jour, elle vit les mâts du navire de Zaron, les tentes des boucaniers, la longue lagune qui s'étirait jusqu'à la pointe sud, et les falaises rocheuses de la rive septentrionale de la baie ; elle avait eu le temps d'embrasser ce paysage comme s'il avait été éclairé par le soleil de midi. Le rugissement du vent se faisait de plus en plus fort, et, à présent, tout le donjon était éveillé. On entendit quelqu'un monter l'escalier quatre à quatre, et la voix inquiète de Zaron retentit. Des portes claquèrent, et Valenso lui répondit en criant pour se faire entendre au milieu de la fureur des éléments.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti qu'une tempête se levait à l'ouest ? hurla le boucanier. Si mes ancres ne tiennent pas...

— Nous n'avions jamais eu de tempête à cette

époque de l'année ! s'égosilla Valenso, jaillissant de sa chambre en chemise de nuit, la face blême et les cheveux dressés sur la tête. C'est l'œuvre de...

On n'entendit pas la suite car il s'élançait à l'assaut de l'échelle menant à la plate-forme d'observation. Le boucanier le suivit en jurant.

Bélésa était accroupie à sa fenêtre, horrifiée et assourdie. Le vent sifflait toujours plus furieusement et couvrait maintenant tout autre bruit, à l'exception de l'affolant roulement de tambour qui s'élevait désormais à la façon d'un chant de triomphe inhumain. La tempête se ruait en direction de la côte, poussant devant elle une longue frange d'écume. Alors, tous les éléments, l'air, l'eau, le feu et la terre se fondirent en un épouvantable chaos. Des torrents d'eau s'abattaient sur la grève avec une frénésie aveugle. Le vent frappait féroce ment le fort dont toutes les poutres semblaient sur le point de se disjoindre. Le ressac montait à l'assaut de la plage, noyant les cendres des feux allumés par les boucaniers.

À la lueur d'un éclair, à travers les rideaux de la pluie battante, Bélésa vit les tentes lacérées se faire emporter comme fétus de paille ; elle vit les hommes eux-mêmes qui titubaient en s'avancant vers le fort. Et, se détachant sur la lueur électrique, elle vit le navire de Zarono dont les mouillages avaient rompu, se précipiter sur les roches déchiquetées qui l'attendaient.

V - Un homme arrive par la forêt

La tempête venait d'épancher sa furie ; le jour se leva sur un ciel d'un bleu limpide, comme lavé par la pluie. Des oiseaux multicolores se mirent à chanter dans les arbres. Sur leurs larges feuilles, que la brise matinale faisait frémir, les gouttes d'eau brillaient comme autant de diamants.

Au bord d'un petit torrent qui serpentait à travers les sables pour se jeter dans la mer, entre deux rangées d'arbustes et de buissons, un homme s'était accroupi pour se laver les mains et le visage. Il se livrait à ses ablutions à la manière de ceux de sa race, en grognant et en s'ébrouant comme un buffle. Mais il s'interrompit subitement pour lever la tête ; l'eau qui dégoulinait de

ses cheveux roux formait des ruisselets sur ses robustes épaules. Pendant une seconde, il resta ramassé, tous ses sens en éveil, puis, d'un seul mouvement, il tira son épée et se releva pour faire face à la forêt. Alors il se figea, bouche bée, yeux écarquillés.

Un homme venait vers lui à grands pas. Les yeux de plus en plus agrandis par la surprise, le pirate détaillait le pantalon de soie, les hautes bottes, le manteau évasé et le grand chapeau ; ce costume était à la mode d'il y avait un siècle. La large épée qui luisait dans la main de l'étranger ne laissait aucun doute sur ses intentions.

Le pirate blêmit.

— Toi ! fit-il sans y croire. Par Mitra ! Toi !

Poussant force jurons, il leva sa lame. Les oiseaux, telles des flammes, s'enfuirent à tire-d'aile quand le fracas de l'acier interrompit leurs chants. Les deux lames projetaient des gerbes d'étincelles bleutées, et le sable crissait sous les bottes. Tout se termina sur un horrible broiement d'os, et l'un des deux adversaires tomba à genoux. La lame échappa à sa main inerte ; il glissa de tout son long sur le sable rougissant. En un ultime effort, il prit quelque chose dans sa ceinture, tenta de le porter à sa bouche, puis il fut secoué d'un spasme et se détendit.

L'autre se pencha pour desserrer les doigts raidis ; il prit l'objet et s'en fut.

Debout sur la grève, Zaronno et Valenso regardaient leurs hommes récupérer espars, fragments de mâts et madriers brisés. La tempête avait si violemment malmené le navire de Zaronno sur les écueils qu'il avait été transformé en bois d'allumette. Non loin derrière eux, Bélésà, un bras passé sur l'épaule de Tina, écoutait leur conversation. Elle était pâle et défaite, et peu lui importait maintenant ce que lui réservait le destin. Elle n'accordait pas grand intérêt aux paroles des deux hommes. Elle avait compris n'être qu'un pion dans ce jeu, et cela l'accablait. Cette partie, toutefois, devait se jouer, que ce fût pour mener une existence misérable sur cette côte désolée, ou pour regagner d'une façon ou d'une autre quelque contrée civilisée.

Zaronno ne cessait de jurer ; quant au comte, il semblait plongé dans un état second.

— Ce n'est pourtant pas l'époque des tempêtes

d'ouest, marmonnait-il en promenant des yeux hagards sur les hommes qui transportaient sur le sable les débris du naufrage. Ce n'est pas le hasard qui a levé cette tempête afin de fracasser le bateau à bord duquel j'avais l'intention de m'enfuir. M'enfuir ? Je suis fait comme un rat, ainsi que prévu. Ou plutôt, nous sommes tous faits comme des rats...

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, gronda Zaronno en se tirillant la moustache. Je n'ai rien pu tirer de vous depuis que cette gamine, hier soir, vous a mis dans tous vos états avec cette histoire d'homme noir sorti des eaux. Mais ce que je sais, c'est que je ne vais pas finir ma vie sur cette fichue côte. Dix de mes hommes sont partis en enfer avec le bateau, mais il m'en reste encore cent soixante. Vous en avez une centaine. Ce ne sont pas les outils qui manquent au fort, ni les arbres dans la forêt. Nous allons mettre un navire en chantier. Dès que tous les débris auront été remontés, j'enverrai une équipe de bûcherons là-haut.

— Cela va prendre des mois, soupira Valenso.

— Voyez-vous une meilleure façon d'employer notre temps ? Nous sommes échoués ici, et, à moins de construire un bateau, nous n'en partirons jamais. Il va falloir bricoler une scierie, mais je n'ai jusqu'à présent jamais été très longtemps tenu en échec. J'espère que la tempête a mis en pièces ce chien de Strombanni ! Tout en construisant le bateau, nous aurons tout loisir de chercher le magot du vieux Tranicos.

— Jamais nous ne terminerons ce bateau, fit sombrement Valenso.

Zaronno se tourna vers lui avec colère.

— Allez-vous enfin parler de façon sensée ? Qui au juste est ce maudit homme noir ?

— Maudit est le mot, fit Valenso, le regard perdu vers le large. C'est l'ombre de mon propre passé, de ma vie souillée de sang, qui me pourchassera jusqu'en enfer. À cause de lui, j'ai fui la Zingara, avec l'espoir qu'il perdrait ma trace sur l'immensité de l'océan. Mais j'aurais dû me douter qu'il finirait par me retrouver.

— Si un tel homme a effectivement débarqué ici, suggéra le boucanier, il doit se cacher dans la forêt. Nous allons ratisser les sous-bois à sa recherche.

Valenso eut un rire sans joie.

— Autant chercher une ombre glissant devant un nuage qui masque la lune ; tenter de capturer un aspic dans le noir ; suivre la brume qui sur le minuit s'exhale du marécage.

Zarono jeta au comte un coup d'œil incertain ; il doutait de plus en plus de son bon sens.

— Qui est cet homme ? Et laissez pour un instant tomber les figures de style.

— Il est l'ombre de ma cruauté et de ma folle ambition ; un démon venu des temps passés ; ce n'est pas un banal mortel de chair et de sang, mais un...

— Une voile en vue ! hurla la vigie postée à la pointe nord.

Zarono se retourna vivement, et sa voix claqua dans le vent.

— Tu la connais ?

— Un peu ! entendit-on au loin. C'est la Main Rouge !

Zarono se mit à jurer comme un dément.

— Strombanni ! Les démons s'épargnent entre eux ! Comment a-t-il pu étaler ce coup de chien ? (La voix du boucanier porta sur toute la longueur de la grève :) Tout le monde au fort, en vitesse !

La plage était déserte, et la palissade grouillait de têtes casquées ou portant foulard, quand la Main Rouge, quelque peu endommagée en apparence, empanna après avoir paré la pointe. Les boucaniers avaient accepté l'alliance avec le fatalisme propre aux aventuriers, et les sujets du comte avec l'apathie naturelle des serfs.

Zarono regarda en grinçant des dents une chaloupe approcher tranquillement de la plage. Il aperçut bientôt la tête blonde de son rival debout à l'avant. Le canot toucha terre, et Strombanni s'avança seul en direction du fort.

Il s'arrêta à bonne distance et émit un mugissement qui franchit allègrement l'air limpide de la matinée.

— Ohé, du fort ! Je viens parlementer !

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? lança Zarono.

— La dernière fois que je me suis approché avec un drapeau blanc, une flèche est venue se briser sur ma poitrine ! beugla le pirate.

— Cela te pendait au nez, fit Valenso. Je t'avais dit de partir.

— Je veux la promesse que cela ne se reproduira pas !

— Tu as ma promesse ! cria Zaronno avec un sourire sardonique.

— Au diable ta promesse, chien zingaran ! Je veux la parole de Valenso.

Il restait au comte un reliquat de dignité. D'une voix qu'il voulut autoritaire, il répondit :

— Avance, mais que tes hommes restent où ils sont. Personne ne te tirera dessus.

— Ça me va, fit aussitôt Strombanni. Quels que soient les vices d'un Korzetta, on peut se fier à sa parole.

Il reprit sa marche pour venir s'arrêter sous le portail en riant devant le visage haineux que Zaronno penchait au-dessus de lui.

— Alors, Zaronno, railla-t-il, on dirait que tu as un bateau de moins que la dernière fois ! Faut dire que vous autres, Zingarans, n'avez jamais été des marins.

— Comment as-tu pu sauver le tien, sale chien d'Argos ? interrogea le boucanier.

— À quelques milles au nord, il y a une petite anse, protégée par un bras de terre, répondit Strombanni. J'y étais mouillé. Mes ancres ont bien chassé un peu, mais je n'ai pas fait côte.

Zaronno se renfroga ; Valenso ne dit mot. N'ayant que très peu exploré son domaine, le comte ignorait l'existence de ce mouillage. La crainte des Pictes, le manque de curiosité et les travaux agricoles ou autres avaient cantonné ses hommes à proximité du fort.

— Je viens négocier un échange, annonça Strombanni d'un ton léger.

— Nous n'avons rien à échanger avec toi, sauf de grands coups d'épée, grogna Zaronno.

— Ce n'est pas mon avis, fit Strombanni en étirant dans un sourire ses lèvres minces. Vous avez révélé vos intentions en tuant mon second, Galacus, et en le détroussant. Jusqu'à ce matin, je supposais que Valenso avait le trésor de Tranicos. Mais, si l'un ou l'autre d'entre vous l'avait eu, vous n'auriez pas pris la peine de me suivre et de tuer mon second pour vous

procurer la carte.

— La carte ? lança Zaronno en se redressant.

— Oh, n'essayez pas de me faire marcher ! s'esclaffa Strombanni. (Mais son regard fulminait.) Je sais que vous l'avez. Les Pictes ne portent pas de bottes !

— Mais enfin..., commença le comte avant de se taire au coup de coude que lui donna Zaronno.

— Et en admettant que nous ayons la carte, dit ce dernier, qu'as-tu à échanger dont nous ayons besoin ?

— Laissez-moi entrer, suggéra Strombanni, et nous pourrions causer.

Il n'insista pas au point de montrer des yeux les hommes qui, penchés par-dessus la palissade, le regardaient, mais tous ceux qui avaient entendu ses paroles comprirent. Strombanni possédait un bateau. Cet avantage allait être sensible, qu'on livrât bataille ou fît un arrangement. Mais, quel que soit celui qui le commanderait, il ne pourrait emporter qu'un nombre limité de passagers. Et quels que soient ces derniers, un nombre bien plus important serait laissé en arrière. Une vague de spéculations inquiètes courut le long des hommes silencieux alignés sur le chemin de ronde.

— À condition que tes hommes restent où ils sont, avertit Zaronno en montrant le canot tiré sur le sable, et le navire mouillé dans la baie.

— Entendu. Mais n'allez pas imaginer de me prendre en otage ! fit Strombanni avec un rire sinistre. Je veux que Valenso me donne sa parole que je pourrai quitter le fort indemne, dans une heure, que nous nous soyons entendus ou non.

— Tu as ma parole, répondit le comte.

— Très bien. Ouvrez, que nous puissions parler à cœur ouvert.

Le portail fut ouvert, puis refermé ; les chefs s'en furent ensemble vers le donjon. Les hommes de chaque parti recommencèrent à se surveiller silencieusement. Il y avait ceux qui étaient alignés sur la palissade, séparés par une grande étendue de sable de ceux qui se tenaient accroupis près du canot ; puis, de l'autre côté d'une bande d'eau bleue, la caraque dont le bastingage grouillait d'hommes en armes.

À l'insu des hommes qui occupaient la grande salle, Bélésa et Tina étaient tapies en haut de l'escalier. En bas, assis autour de la vaste table, se trouvaient Valenso, Galbro, Zaronno et Strombanni. Ils étaient seuls.

Strombanni but son vin d'un trait et reposa son gobelet. La droiture que suggérait sa prestance si assurée était démentie par les lueurs cruelles et perfides qui dansaient dans ses yeux. Mais son propos était assez direct.

— Nous voulons tous le trésor que Tranicos a caché quelque part par ici, commença-t-il sans préambule. Chacun de nous possède quelque chose dont les autres ont besoin. Valenso a des hommes de peine, des fournitures et un retranchement contre les Pictes. Toi, Zaronno, tu as ma carte. Quant à moi, j'ai un bateau.

— Ce que je voudrais bien savoir, intervint Zaronno, c'est ceci : si tu as pendant tant d'années disposé de la carte, pourquoi ne t'es-tu pas mis plus tôt en quête du magot ?

— Je ne l'avais pas. C'est ce chien de Zingoletto qui a suriné l'usurier et volé la carte. Par contre, il lui a fallu plus d'un an pour se procurer un navire et un équipage. Quand il est arrivé ici, les Pictes l'ont empêché de débarquer. Ses hommes se sont mutinés et l'ont forcé à faire voile sur la Zingara. L'un d'eux lui a volé la carte et me l'a vendue tout récemment.

— C'est donc pour cela que Zingoletto a reconnu la baie, marmonna le comte.

— Ce chien t'a conduit ici, comte ? demanda Strombanni. J'aurais dû m'en douter. Où est-il ?

— Sans doute en enfer, puisqu'il avait été jadis boucanier. Les Pictes l'ont tué, de toute évidence, alors qu'il parcourait les bois à la recherche du trésor.

— Parfait ! approuva joyeusement Strombanni. Bref, j'ignore comment vous avez appris que mon second avait la carte sur lui. J'avais confiance en lui, et les hommes avaient encore plus foi en lui qu'en moi, aussi la lui laissai-je. Mais ce matin il est descendu à terre avec quelques compagnons. Il a eu le malheur de s'écarter du groupe. On l'a retrouvé éventré non loin de la plage. La carte s'était envolée. Les hommes étaient tout prêts à m'accuser de l'avoir tué, mais j'ai montré à

ces idiots les empreintes laissées par le meurtrier et ils ont reconnu qu'elles ne correspondaient pas à la taille de mes pieds. Et j'ai la certitude que ce n'est pas un membre de l'équipage qui a fait le coup, car aucun d'entre eux ne porte de bottes de ce type. Quant aux Pictes, ils vont nu-pieds. Aussi, le coupable ne peut-il être que zingaran.

« Bref, vous avez la carte, mais pas le trésor. Dans le cas contraire, vous ne m'auriez pas laissé entrer. Mes forces vous empêchent de mettre le nez dehors. Vous ne pouvez donc partir à la recherche du magot, et quand bien même vous mettriez la main dessus, vous n'avez pas de bateau pour vous en aller d'ici.

« Alors voici ce que je propose : Zaronno me remet la carte. Et toi, Valenso, tu me fournis de la viande fraîche et tous les vivres nécessaires. Après cette interminable navigation, mes hommes sont menacés du scorbut. En échange, je vous prends à mon bord tous les trois, plus Dame Bélésa et sa protégée, et je vous dépose à peu de distance d'un port zingaran – ou encore, s'il préfère, je débarque Zaronno à proximité d'un repaire de boucanier, puisqu'une corde l'attend probablement en Zingara. Et, pour conclure le marché, je donne à chacun une jolie part du trésor. »

Le boucanier se tripotait pensivement la moustache. Il savait que Strombanni ne tiendrait pas parole. D'ailleurs il n'envisageait nullement d'accepter la proposition. Mais refuser de but en blanc signifiait un affrontement armé. Son cerveau agile élaborait un plan capable de déjouer le pirate. Il voulait s'approprier le bateau de Strombanni autant que le trésor.

— Qu'est-ce qui nous empêche de te retenir prisonnier pour t'échanger contre ton bateau ? lança-t-il.

Strombanni éclata de rire.

— Tu me prends pour un idiot ? Mes hommes ont ordre d'appareiller si je ne ressors pas au bout d'une heure, ou s'ils suspectent une trahison. Ils ne vous remettraient pas le bateau, même si vous m'écorchiez vif sur la plage. Et puis j'ai la parole du comte.

— Il y va de mon honneur, fit sombrement Valenso. Abandonnez les menaces, Zaronno.

Zaronno ne répondit pas. Son esprit était entièrement

absorbé par le problème de s'approprier le navire de Strombanni et de poursuivre la discussion sans révéler qu'il ne détenait pas la carte. Et il se demandait qui, par le nom de Mitra, pouvait bien posséder cette satanée carte.

— Mes hommes aussi embarqueront sur ton bateau, déclara-t-il. Pas question de laisser tomber mes fidèles compagnons.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas mon couteau pour me trancher la gorge, tant que tu y es ? rétorqua Strombanni. Laisser tomber tes fidèles – bah ! tu vendrais ton frère au diable si tu avais quelque chose à y gagner. Non ! Tu ne pourras emmener suffisamment d'hommes pour tenter une mutinerie.

— Laisse-nous un jour de réflexion, demanda Zaronno pour gagner du temps.

Le poing de Strombanni s'abattit sur la table, faisant danser le vin dans les verres.

— Non, par Mitra ! Je veux une réponse immédiate !

Zaronno bondit de sa chaise ; une colère noire submergea tous ses calculs.

— Chien de Barachan ! Ma réponse, je vais te l'enfoncer dans la panse...

Il laissa tomber son grand manteau et porta la main à son épée. Strombanni se leva avec un rugissement ; sa chaise se renversa. Valenso bondit à son tour entre les deux hommes qui se faisaient face, l'épée à demi tirée, la face convulsée. Il s'interposa en étendant les bras.

— Messieurs, du calme ! Zaronno, j'ai donné ma parole que...

— Ce pourceau conchie votre parole ! rugit Zaronno.

— Écarte-toi, beau seigneur, lança le pirate d'une voix lourde de folie meurtrière. Tu as donné ta parole que je ne serais pas traîtreusement mis à mal. Ce ne sera pas la violer que ce chien et moi croisions le fer en combat singulier.

— Voilà qui est parler, Strom ! fit dans leur dos une voix puissante où perçait de l'amusement.

Tous se retournèrent vivement et restèrent une seconde bouche bée. En haut de l'escalier, Bélésà sursauta et émit une exclamation involontaire.

Un homme sortit d'une petite pièce que masquait une tenture, et s'avança sans hâte ni hésitation.

Instantanément, il domina la situation, et tous comprirent que les cartes allaient être redistribuées.

Le nouveau venu était plus grand et plus puissamment bâti que l'un et l'autre de ces gentilshommes de fortune ; pourtant, en dépit de son imposante stature, il se mouvait avec la grâce et l'aisance d'une panthère. Il portait de hautes bottes évasées ; ses cuisses étaient gainées d'un étroit pantalon de soie blanche. Son ample manteau bleu ciel s'ouvrait sur une chemise de lin blanc et une large ceinture écarlate. Son manteau s'ornait de glands d'argent, de rabats, de manchettes cousues d'or, et d'un col de satin. Un chapeau laqué complétait ce costume suranné depuis plus d'un siècle. Un sabre pesant était passé à sa taille.

— Conan ! s'écrièrent avec ensemble les deux marins.

À ce nom, Valenso et Galbro eurent le souffle coupé.

— Eh oui ! fit le géant en s'approchant de la table, amusé de voir leurs mines ébaubies.

— Que... que fais-tu ici ? articula le sénéchal. Comment as-tu fait pour t'introduire dans le fort ?

— J'ai escaladé la palissade est, pendant que vous discutiez au portail, répondit Conan qui parlait le zingaran avec un accent barbare. Tout le monde se dévissait le cou vers l'ouest. Je suis entré dans le donjon pendant qu'on ouvrait le portail à Strombanni. Et depuis, je vous écoute derrière cette tenture.

— Je te croyais mort, fit lentement Zaronno. Il y a trois ans, l'épave de ton bateau a été reconnue sur une côte pleine de récifs, et, depuis, on n'a plus jamais entendu parler de toi sur le continent.

— Je ne me suis pas noyé avec mon équipage, expliqua Conan. Pour m'engloutir, il faudrait un océan plus profond. Après avoir gagné la côte à la nage, j'ai fait un brin de mercenariat pour les royaumes noirs ; et depuis, j'ai servi dans l'armée du roi d'Aquilonie. On pourrait dire que je me suis acheté une conduite (il eut un sourire farouche), ou du moins que j'en avais une jusqu'à un récent différend avec cet imbécile de Numédides. Et maintenant parlons affaires, camarades.

Dans l'escalier, Tina observait la scène de tous ses

yeux à travers la balustrade et, toute excitée, serrait convulsivement le bras de Bélésa.

— Conan ! s'extasiait-elle. Regardez, ma dame ! C'est Conan !

Bélésa ouvrait elle aussi de grands yeux, comme si elle voyait en chair et en os un personnage de légende. Qui de ceux qui vivaient au bord de l'océan n'avait jamais entendu parler des hauts faits de Conan qui naguère écumait les mers à la tête d'une bande de pirates barachans ? De nombreuses ballades célébraient ses exploits audacieux et féroces. Il était impossible de compter sans lui ; il venait d'entrer en scène pour irrésistiblement s'imposer comme l'élément dominant de l'intrigue. Fascinée et craintive, Bélésa, ou plutôt son instinct de femme s'interrogeait sur l'attitude qu'il allait lui témoigner. S'apparenterait-elle à la brutale indifférence de Strombanni ou au désir violent de Zaronno ?

Valenso commençait à se remettre du choc d'avoir découvert un étranger dans son donjon. Il savait que Conan était cimmérien, qu'il avait vu le jour et grandi dans les régions désolées du Nord, et que, par conséquent, il échappait aux limitations physiologiques qui étaient le lot des hommes civilisés. Il n'était pas si étrange qu'il ait pu s'introduire à l'insu de tous dans le fort, mais Valenso frémit à la pensée que d'autres barbares, les Pictes sournois, par exemple, puissent rééditer l'exploit.

— Es-tu venu par la mer ? demanda-t-il.

— Je suis venu par la forêt, fit le Cimmérien en montrant l'est du menton.

— Tu as vécu avec les Pictes ? demanda le comte d'une voix glaciale.

Les yeux du géant brillèrent d'une colère passagère.

— Même un Zingaran devrait savoir que jamais la paix n'a régné entre les Pictes et les Cimmériens, et que jamais elle ne régnera. Notre inimitié est plus ancienne que le monde. Si tu avais dit cela à un de mes frères parmi les plus farouches, il t'aurait sur-le-champ fendu le crâne en deux. Mais je vis parmi vous, hommes civilisés, depuis suffisamment longtemps pour comprendre votre ignorance et votre manque de courtoisie. Devant une telle grossièreté, celui qui vient

de franchir quatre cents lieues en terrain ennemi doit faire appel à tout son calme pour ne pas s'emporter. Mais passons. (Il se tourna vers les deux aventuriers qui le considéraient d'un air maussade.) D'après ce que j'ai entendu, je crois comprendre que vous êtes en désaccord au sujet d'une carte.

— Ce ne sont pas tes affaires, maugréa Strombanni.

— Serait-ce celle-ci ?

Avec un mauvais sourire, Conan venait de sortir de sa poche un carré de parchemin froissé, marqué de lignes brunâtres. Strombanni, instantanément livide, fit un pas en avant.

— Ma carte ! s'écria-t-il. Où l'as-tu trouvée ?

— Sur ton second, Galactus. Après l'avoir occis, répondit Conan avec un sourire macabre.

— Maudit chien ! éclata Strombanni en se retournant vers Zaron. Tu n'as jamais eu cette carte ! Tu mentais !...

— Je n'ai jamais dit que je l'avais, grogna le boucanier. Tu t'es trompé toi-même. Mais ne sois pas idiot. Conan est seul ; sinon, il nous aurait déjà tranché la gorge. Nous allons la lui prendre...

— N'y comptez pas ! fit le Cimmérien avec un rire farouche.

Les deux hommes se précipitèrent sur lui. Tout en reculant, Conan chiffonna le parchemin et le jeta sur les braises rougeoyantes de l'âtre. Avec un hurlement incohérent, Strombanni bondit vers la cheminée. Mais un coup de poing derrière l'oreille l'étendit à demi-inconscient sur le sol. Zaron tira son épée, mais il ne l'avait que levée quand le sabre de Conan la lui fit voler du poing.

Le boucanier, le regard plein de fureur et de haine, tituba à reculons jusqu'à la table. Strombanni se remit debout, l'œil vitreux et l'oreille en sang. Conan se pencha légèrement par-dessus la table afin de poser la pointe de son sabre sur la poitrine de Valenso.

— N'appelle surtout pas la garde, comte, fit-il d'une voix douce. Quant à toi, face de rat, je ne veux pas t'entendre, signifia-t-il à Galbro qui, d'ailleurs, ne montrait nulle intention de braver sa colère. La carte est en cendres, et il ne servirait à rien de répandre le sang. Asseyez-vous tous.

Strombanni hésita, esquissa un geste vers le pommeau de son épée, puis haussa les épaules et se laissa tomber sur une chaise. Les autres s'exécutèrent. Conan resta debout, dominant de toute sa taille ses ennemis qui le considéraient avec des yeux pleins de haine et d'amertume.

— Vous parliez affaires, dit-il. C'est tout ce que j'avais en tête en venant ici.

— Et qu'as-tu à nous proposer ? demanda Zaron.

— Rien que le trésor de Tranicos.

— Quoi ? firent les trois hommes en bondissant sur leurs pieds.

— Assis ! rugit Conan en abattant le plat de sa lame sur la table.

Tous se rassirent, la face tendue et blême. Conan sourit car leur réaction unanime à ses paroles lui procurait un intense plaisir. Il reprit :

— Eh oui ! J'ai trouvé le trésor avant de me procurer la carte. C'est pourquoi je l'ai brûlée. Sans moi, personne ne mettra jamais la main dessus.

Ils le gratifièrent d'un regard meurtrier.

— Tu mens, fit Zaron sans grande conviction. Déjà tout à l'heure, tu nous as menti. Tu as dit que tu étais venu par la forêt, en prétendant toutefois n'avoir pas vécu parmi les Pictes. Tout le monde sait que ce pays est complètement sauvage et que ses seuls habitants sont les Pictes. Les premiers avant-postes civilisés sont les colonies aquiloniennes de la Rivière du Tonnerre, à des centaines de kilomètres à l'est.

— C'est de là que je viens, répliqua Conan, imperturbable. Je crois bien être le premier homme blanc à traverser le pays picte. Quand je me suis enfui d'Aquilonie, je suis tombé sur un groupe de Pictes. J'ai été obligé d'en tuer quelques-uns. Au cours de la mêlée, j'ai reçu la pierre d'une fronde, et ils m'ont fait prisonnier. Ces hommes du clan du Loup m'ont échangé contre un de leurs chefs, prisonnier de ceux de l'Aigle. Ces derniers m'ont alors emmené à plus de cent cinquante kilomètres à l'ouest, pour me faire brûler dans un de leurs principaux villages ; mais, une nuit, j'ai tué leur chef de guerre ainsi que trois ou quatre autres guerriers, et je me suis enfui.

« Je ne pouvais pas rebrousser chemin car ils étaient

à mes troussees et ne cessaient de me rabattre vers l'ouest. Il y a quelques jours, ils ont enfin décroché ; et, par Crom, l'endroit où je m'étais réfugié s'avéra être la cache du vieux Trancos ! Tout y est : des coffres d'armes et d'habits – j'y ai pris ces vêtements et cette lame –, des coffres de pièces d'or, de pierres précieuses et de bijoux de toutes sortes, et, au milieu de tout ça, les bijoux de Tothmekri luisant comme les astres de la nuit ! Sans oublier ce vieux Trancos et ses onze lieutenants, assis autour d'une table d'ébène, en train de contempler depuis un siècle leur magot. »

— Quoi ?

— Comme je vous le dis ! (Conan s'esclaffa.) Trancos est mort à côté de son trésor, et les autres avec lui ! Leurs cadavres ne sont ni pourris ni chiffonnés. Ils sont assis le verre à la main, avec leurs grandes bottes et leurs chapeaux laqués, depuis près de cent ans !

— Voilà une chose singulière, souffla Strombanni, mal à l'aise.

— Qu'est-ce que ça change ? rétorqua Zaron. C'est le trésor qui nous intéresse. Continue, Conan.

Le Cimmérien s'assit à la table, se servit un verre de vin et le vida avant de répondre.

— Par Crom ! je n'avais pas bu de vin depuis mon départ d'Aquilonie. Ces satanés Aigles me serraient de si près que j'avais à peine le temps de ramasser des baies ou des racines. Il m'est arrivé de prendre des grenouilles, et de les manger crues parce que je n'osais pas allumer un feu.

Impatient, son auditoire l'informa vertement que ses aventures culinaires l'intéressaient moins que le trésor. Conan eut un sourire et reprit :

— Je suis resté quelques jours sur place, à me reposer et à prendre des lapins au collet. Je voyais de la fumée monter parfois à l'ouest, mais je l'attribuais à quelque village picte situé sur la plage. Je n'étais pas loin d'eux, mais il se trouve que le magot est caché en un lieu qui leur est tabou. Peut-être m'observaient-ils de loin ; mais je n'en vis pas un seul.

« Hier soir je me suis mis en route en direction de l'ouest, avec l'intention de gagner la plage à quelques kilomètres au nord de l'endroit d'où s'élevait de temps en temps de la fumée. Je n'en étais plus très loin quand

la tempête s'est levée. Je me suis assis sous le vent d'un gros rocher pour attendre l'embellie. Puis j'ai grimpé au sommet d'un arbre, et, au lieu de Pictes, j'ai aperçu la caraque de Strombanni, mouillée dans une anse, et un canot qui venait à terre. Je me dirigeais vers son campement sur la plage, quand je suis tombé sur Galactus. Je lui ai passé mon fer en travers du corps parce que nous avions un vieux différend en souffrance. »

— Que t'avait-il fait ? demanda Strombanni.

— Oh, il y a des années, il avait enlevé une amie à moi. Je n'aurais jamais trouvé la carte, s'il n'avait pas tenté de la manger avant de mourir.

« J'ai bien sûr tout de suite compris ce que c'était. J'étais en train de réfléchir à ce que j'allais en faire, quand les autres sont arrivés et ont découvert le corps. Caché dans un fourré, à une dizaine de mètres de là, j'ai eu tout loisir d'étudier les réactions. Et je compris qu'il serait tout à fait inopportun de me montrer ! (Conan éclata de rire en constatant la fureur et le dépit qui passaient sur le visage de Strombanni.) C'est ainsi que j'ai appris que Zaron et Valenso se trouvaient à quelques kilomètres au sud. Aussi quand je t'ai entendu dire que c'était sans doute Zaron qui avait fait le coup et volé la carte, et que tu allais essayer de parlementer avec lui pour le tuer à la première occasion et récupérer le document... »

— Maudit chien ! éclata Zaron.

Quoique livide, Strombanni éclata d'un rire sans joie.

— Tu crois que je comptais me montrer régulier avec un pourceau de ton espèce ? Continue, Conan.

Le Cimmérien souriait. De toute évidence, il attisait délibérément la haine entre les deux hommes.

— Eh bien, c'est à peu près tout ! reprit-il. Pendant que vous tiriez des bords le long de la côte, j'ai suivi la plage à l'abri des bois, et ai été en vue du fort bien avant vous. Tu ne t'étais pas trompé, Strom, en disant que la tempête avait dû détruire le bateau de Zaron — mais il est vrai que tu connaissais la configuration de la baie.

« Voilà toute l'histoire. J'ai le trésor, Strom a un bateau, et Valenso des vivres et du matériel. Par Crom,

Zarono, je ne vois pas ce que tu viens faire là-dedans, mais, pour éviter toute querelle, je vais compter avec toi. Ma proposition est tout ce qu'il y a de simple.

« Nous partageons le trésor en quatre. Strom et moi partons à bord de la Main Rouge. Toi et Valenso, vous restez maîtres de ce pays sauvage, ou, si vous préférez, vous construisez un bateau en troncs d'arbres. »

Valenso pâlit, Zarono jura, tandis que Strombanni souriait tranquillement.

— Serais-tu assez idiot pour embarquer seul avec Strombanni ? railla Zarono. Il te coupera la gorge avant d'avoir perdu la terre de vue !

Conan se mit à rire.

— C'est tout le problème du loup, de l'agneau et du chou. Comment leur faire traverser la rivière sans qu'ils s'entre-dévorent !

— Et cela a tout pour plaire à ton humour cimmérien, hein ? fit Zarono d'une voix lasse.

— Il est hors de question que je reste ici ! lança Valenso, une lueur de folie dans le regard. Trésor ou pas, il me faut partir !

Conan le considéra d'un œil intéressé.

— En ce cas, reprit-il, que dites-vous de cet arrangement : nous divisons le trésor comme j'ai dit. Strombanni prend à son bord Zarono, Valenso et ceux de sa suite qu'il aura choisis. Quant à moi, je demeure à la tête du fort avec le reste des gens de Valenso et tous ceux de Zarono. Je construirai ma propre embarcation.

Zarono avait l'air abattu.

— J'ai le choix entre rester échoué ici ou abandonner mon équipage et embarquer à bord de la Main Rouge pour me faire égorger ?

Le rire de Conan éclata joyeusement dans la grande salle. Il appliqua une claque joviale sur le dos du boucanier, ignorant le regard meurtrier que l'autre lui lançait.

— Tu as tout compris, Zarono ! Tu restes ici, Strom et moi embarquons, ou tu pars avec lui en me laissant tes hommes.

— J'aimerais mieux prendre Zarono, avoua Strombanni. Toi, Conan, tu aurais vite fait de retourner mes hommes et de me trancher la gorge.

La sueur ruisselait sur la face livide de Zaron.

— Ni moi, ni le comte, ni sa nièce ne reverrons jamais la terre si nous embarquons avec ce démon, dit-il. Vous êtes tous les deux en mon pouvoir. Mes hommes cernent ce donjon. Qu'est-ce qui m'empêche de disposer de vous ?

— Absolument rien, reconnut volontiers Conan. Sauf que, dans ce cas, les hommes de Strombanni appareilleraient aussitôt, te laissant échoué sur cette côte où les Pictes n'ont qu'un désir : égorger tout le monde ; que, moi mort, tu ne mettrais jamais la main sur le trésor ; et qu'enfin je te fends le crâne jusqu'au menton si jamais tu tentes d'appeler tes hommes.

Ce disant, Conan n'avait cessé de rire comme devant la situation la plus drôle qui fût ; mais même Bélésa avait senti qu'il ne parlait pas à la légère. Son sabre était posé sur ses genoux, tandis que l'épée de Zaron était rangée dans son fourreau. Galbro n'était pas un combattant, et Valenso paraissait incapable de toute action ou décision.

— Exact ! renchérit Strombanni. Tu aurais bien du mal si tu t'en prenais à nous. Je suis d'accord avec ce que propose Conan. Et toi, Valenso, qu'en dis-tu ?

— Il faut que je parte d'ici ! balbutia Valenso, le regard vide. Il faut que je me dépêche – que je parte... très loin... vite !

Strombanni fronça les sourcils, intrigué par le singulier comportement du comte, puis, avec un sourire narquois, il s'adressa au boucanier :

— Et toi, Zaron ?

— Que veux-tu que je dise ? fit l'autre. J'emmène avec moi sur la Main Rouge mes trois lieutenants et quarante hommes, et l'affaire est conclue.

— Les lieutenants et trente hommes !

— Ça me va.

— Affaire conclue !

Il n'y eut ni poignées de main, ni verres levés pour sceller le contrat. Les deux capitaines se dévisageaient comme des loups affamés. Le comte, plongé dans ses sombres pensées, se tirait la moustache d'une main fébrile. Conan, lui, s'étira comme un grand fauve et reprit du vin en souriant de cet accord, mais du sourire d'un tigre à l'affût.

Bélésa sentait que chacun de ces hommes avait à l'esprit les pensées les plus meurtrières. Aucun d'eux, à l'exception possible de son oncle, n'avait l'intention de respecter sa part du contrat. Chacun entendait s'assurer à la fois du bateau et de l'intégralité du trésor. Nul ne serait satisfait à moins.

Mais comment comptaient-ils s'y prendre ? Que se passait-il dans ces esprits retors ? Cette atmosphère de haine et de trahison oppressait douloureusement la jeune femme. Le Cimmérien, en dépit de sa franchise abrupte, n'était pas moins subtil que les autres – peut-être même était-il plus redoutable encore sur ce terrain. Sa domination de la situation n'était pas seulement physique, bien que ses épaules massives et ses membres gigantesques parussent trop grands même pour l'imposante salle à manger. Cet homme possédait une vitalité de fer qui évinçait la vigueur coriace des deux aventuriers.

— Conduis-nous jusqu'au trésor ! demanda Zaron.

— Patience, fit Conan. Nous devons équilibrer nos forces, de sorte que personne ne puisse prendre l'avantage sur les autres. Nous allons procéder ainsi : tout l'équipage de Strom, à l'exception d'une douzaine de matelots, va débarquer pour établir son camp sur la plage. Les hommes de Zaron quitteront le fort pour camper, eux aussi, sur la plage, bien en vue des autres. De cette façon chaque équipage pourra surveiller l'autre et s'assurer que personne ne nous suive pour nous dresser une embuscade dans la forêt. Ceux qui seront à bord de la Main Rouge iront tirer des bords dans la baie, hors de portée des deux partis. Les gens de Valenso demeureront au fort, mais le portail restera ouvert. As-tu l'intention de nous accompagner, comte ?

— Entrer dans cette forêt ? (Valenso frémit et ramena son manteau sur ses épaules.) Pas pour tout l'or de Tranicos !

— Bien. Il faudra à peu près trente hommes pour transporter le magot. Quinze de chaque équipage. Nous nous mettons en route dès que possible.

Bélésa, à laquelle rien n'échappait de la partie qui se jouait sous ses yeux, vit Zaron et Strombanni se jeter des coups d'œil furtifs, puis baisser le regard et lever le verre afin de dissimuler quelque sombre connivence.

La jeune femme entrevoyait la fatale faiblesse du plan de Conan, et se demandait comment elle avait pu lui échapper. Peut-être était-il trop confiant en sa propre bravoure ! Elle était certaine qu'il ne ressortirait pas vivant de la forêt. Une fois qu'ils auraient mis la main sur le trésor, les deux autres s'uniraient pour se débarrasser de celui auquel ils portaient la même haine. Elle frémit en regardant tristement l'homme qu'elle savait condamné. N'était-il pas étrange de voir ce puissant guerrier, assis là à rire et à boire du vin, et de le savoir promis à une fin cruelle ?

La situation regorgeait de sombres et sanglantes promesses. Zaronno, s'il le pouvait, tuerait Strombanni qui, de son côté, avait sans doute déjà décidé la mort du boucanier, du comte et de Bélésa. Si Zaronno sortait vainqueur de cette cruelle partie d'échecs, leur vie serait probablement sauve ; mais, à la vue du boucanier dont le visage sombre ne cachait pas la nature malfaisante, elle ne pouvait décider de ce qui était le plus horrible, de cet homme ou de la mort.

— C'est loin ? demanda Strombanni.

— Si nous partons sur l'heure, nous serons de retour avant minuit, répondit Conan. (Il vida son verre, se leva, rajusta sa ceinture et regarda le comte.) Valenso, es-tu devenu assez fou pour tuer un Pictes revêtu de ses peintures de guerre ?

Valenso sursauta.

— Je ne comprends pas.

— Prétends-tu ignorer que tes hommes ont tué un chasseur pictes hier soir ?

Le comte secoua la tête.

— Pas un seul de mes hommes n'est allé dans la forêt.

— En tout cas quelqu'un y est allé, grogna le Cimmérien en fouillant dans sa poche. J'ai trouvé sa tête accrochée à un arbre de la lisière. Elle ne portait aucune peinture de guerre. Je n'ai pas vu trace de bottes, j'en ai déduit qu'elle avait été placée là avant la tempête. En revanche il y avait d'autres traces – des empreintes de mocassins sur le sol humide. Des Pictes sont passés par là et ils ont vu cette tête. Il s'agissait d'hommes d'un autre clan, sinon ils l'auraient décrochée. S'ils sont en paix avec la tribu du mort, ils

sont sans doute allés la prévenir.

— Ce sont peut-être eux qui l'ont tué, suggéra Valenso.

— Non. Eux, comme moi, savent qui a fait le coup. Cette chaîne était nouée autour de la tête. Tu devais être en pleine crise de folie pour signer ton œuvre de cette façon.

Conan jeta sur la table, devant le comte qui fit un bond en arrière en portant la main à sa gorge, la chaîne d'or qu'il portait habituellement autour du cou.

— J'ai reconnu le blason des Korzetta, précisa Conan. La seule présence de cette chaîne a suffi à apprendre aux Pictes que le coupable est un étranger.

Valenso ne répondit pas. Il fixait la chaîne des yeux comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux.

Conan eut un froncement de sourcils et adressa aux autres un regard interrogatif. D'un geste bref, Zaroni lui fit comprendre que le comte n'avait plus toute sa tête. Conan rengaina son sabre et coiffa son chapeau.

— Bien, allons-y, dit-il.

Les deux capitaines vidèrent leur vin et se levèrent en rajustant leur baudrier. Zaroni porta la main sur le bras du comte et le secoua légèrement. Valenso sursauta, puis suivit les autres, la chaîne pendant au bout de ses doigts, comme un homme qui ne parvient pas à s'éveiller complètement. Tous, cependant, ne sortirent pas.

Bélésa et Tina, qui épiaient toujours entre les balustres, virent Galbro se laisser distancer par les autres. Dès que la lourde porte se referma, il courut jusqu'à l'âtre où il entreprit de ratisser soigneusement les braises. Puis il se mit à genoux pour contempler longuement quelque chose. Enfin, il se releva et disparut furtivement par une autre porte.

— Qu'a-t-il bien pu trouver dans le feu ? chuchota Tina.

Bélésa haussa les épaules et les sourcils ; puis, aiguillonnée par la curiosité, elle se leva et descendit dans la salle déserte. Quelques secondes plus tard, elle s'agenouillait au même endroit que le sénéchal, et découvrait ce qu'il était venu regarder.

Il s'agissait des restes carbonisés de la carte que Conan avait jetée dans le feu. Ils étaient sur le point de

tomber en poussière, mais on pouvait toujours y distinguer, encore que très vagues, quelques lignes et indications. Bien que l'écriture ne fût plus lisible, Bélésa put discerner les contours de ce qui devait être une colline ou un piton, entouré par un dessin qui, à ne pas s'y tromper, représentait une végétation très dense. Ce plan ne lui disait rien ; mais, à la lumière du comportement de Galbro, elle comprit qu'il s'agissait là de la représentation d'un lieu qu'il connaissait. D'ailleurs, de tous les membres de la colonie, le sénéchal était celui qui s'était enfoncé le plus avant dans la forêt.

VI - Le trésor

La forteresse se dressait, étrangement paisible, dans la chaleur de midi qui avait suivi la tempête. On entendait des voix à l'intérieur de la palissade, des voix basses et assourdies. La même torpeur régnait sur la grève où les deux équipages ennemis se surveillaient en silence, séparés par quelques centaines de mètres de sable nu. À deux encablures de là, était mouillée la Main Rouge ; une poignée d'hommes étaient restés à bord, parés à virer l'ancre au premier signe de trahison. La caraque constituait la carte d'atout de Strombanni, sa meilleure garantie contre la fausseté de ses associés.

Bélésa descendit l'escalier et s'immobilisa à la vue du comte Valenso. Assis à la grande table, il tournait et retournait la chaîne brisée entre ses mains. Elle le considéra sans aménité et avec crainte. Le changement qui venait de s'opérer en lui était effrayant ; il paraissait enfermé dans un univers sinistre, tenaillé par une angoisse qui avait chassé de son être toute autre caractéristique humaine.

Conan avait joué très serré afin de se prémunir d'un traquenard en forêt. D'après Bélésa, toutefois, il n'avait pas pris suffisamment de précautions contre ses compagnons. Il s'était enfoncé dans les bois, à la tête des deux capitaines et de leurs trente hommes, et la jeune femme était certaine de ne jamais le revoir vivant.

Elle prit la parole, et sa voix lui parut altérée :

— Le barbare est parti dans la forêt avec les

capitaines. Dès qu'ils auront mis la main sur l'or, ils le tueront. Que va-t-il se passer ensuite ? Allons-nous embarquer ? Pouvons-nous avoir confiance en Strombanni ?

Valenso secoua la tête d'un air absent.

— Strombanni aurait tôt fait de nous éliminer pour s'approprier nos parts. Non, Zaronno m'a secrètement instruit de ses intentions. Lorsque nous poserons le pied sur le pont de la Main Rouge, nous serons les seuls maîtres à bord. Zaronno va faire en sorte que la nuit les surprenne dans la forêt, afin qu'ils soient forcés d'y camper. Il a l'intention de tuer Strombanni et ses hommes pendant leur sommeil. Au point du jour, quelques-uns de nos pêcheurs se glisseront hors du fort pour aller, à la nage, s'emparer de la caraque. Strombanni et Conan sont loin de s'attendre à cela. Zaronno et ses hommes sortiront alors de la forêt et, après avoir rallié les boucaniers qui campent sur la plage, ils tomberont sur les pirates endormis. De mon côté, j'apporterai le concours de mes hommes. Privés de capitaine, démoralisés et inférieurs en nombre, les pirates n'opposeront pas grande résistance. Il ne nous restera plus qu'à appareiller avec tout le trésor.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Je t'ai promise à Zaronno. Sans cet arrangement, il ne s'encombrerait pas de nous.

— Jamais je ne serai à lui ! lança-t-elle, désespérée.

— Il le faudra pourtant, laissa-t-il tomber sans la moindre once de compassion. (Il plaça la chaîne dans un rai de lumière qui descendait d'une fenêtre.) Je l'aurai laissée tomber dans le sable, marmonna-t-il. Ainsi il est venu si près... jusqu'à la grève...

— Non, vous ne l'avez pas perdue sur la plage, rectifia Bélésa d'une voix aussi peu charitable que celle de son oncle. (Son âme, son cœur étaient comme pétrifiés.) Vous vous l'êtes vous-même arrachée ici, hier soir, lorsque vous avez donné le fouet à Tina. Comme je sortais, je l'ai vue qui luisait par terre.

Le comte leva les yeux, le visage gris de peur ; comprenant l'interrogation muette qui émanait de son regard, Bélésa eut un rire amer.

— Eh oui ! L'homme noir ! Il est venu ici ! Dans le

donjon ! Il aura trouvé la chaîne par terre. Les gardes ne l'ont pas vu, mais il est venu jusque devant votre porte, la nuit dernière. Je l'ai vu qui parcourait le couloir.

Elle crut un instant que la terreur allait le terrasser. Il se laissa glisser au fond de son fauteuil ; la chaîne tomba de ses doigts inertes et tinta sur la table.

— Dans le donjon ! souffla-t-il. Je m'imaginais que les hommes d'armes, les serrures et les barreaux étaient capables de l'empêcher d'entrer. Idiot que j'étais ! Je ne peux pas plus me garder de lui que lui échapper ! Devant ma porte ! Jusque devant ma porte ! (Cette pensée l'emplissait d'horreur.) Pourquoi n'est-il pas entré ? glapit-il en lacérant son col de dentelle comme s'il l'eût étranglé. Que n'a-t-il mis un terme à ce cauchemar ? J'ai rêvé que j'ouvrais les yeux pour le voir penché au-dessus de mon lit, la tête nimbée de ce feu bleu et infernal ! Pourquoi ?...

Le paroxysme était passé, le laissant défait et tremblant.

— Je comprends ! soupira-t-il. Il joue avec moi comme un chat avec une souris. Me tuer hier soir dans ma chambre eût été trop facile, trop clément. Alors il a détruit le bateau à bord duquel je voulais m'en aller, il a tué ce malheureux Picté et laissé ma chaîne sur les lieux afin que les sauvages me prennent pour le coupable. Ils ont plus d'une fois eu l'occasion de la voir à mon cou. Mais pourquoi tout cela ? reprit-il. Quelle diablerie a-t-il en tête ? quel est ce dessein pervers, si tordu qu'un esprit humain ne peut le concevoir ?

— Qui est cet homme noir ? interrogea Bélésá, l'échine parcourue d'un frisson de peur.

— Un démon suscité par ma rapacité et ma soif de richesses pour me tourmenter jusqu'à la fin des temps ! balbutia le comte.

Il posa ses longs doigts minces devant lui sur la table et se mit à fixer sa nièce d'un regard vide et étrangement lumineux qui semblait non pas la voir, mais la traverser et considérer quelque sombre et lointaine destinée.

— Au temps de ma jeunesse, j'avais un ennemi à la cour, reprit-il, parlant plus pour lui-même que pour

elle. Un personnage puissant qui s'interposait entre moi et mes ambitions. Mû par ma soif de richesses et de pouvoir, je me suis tourné vers la magie noire. Sur ma demande, un sorcier a évoqué un démon des abysses qui brisa et tua mon ennemi ; je devins bientôt riche et puissant, et nul n'osa plus se dresser contre moi. Mais j'ai cru pouvoir flouer l'enchanteur du prix qu'un mortel doit payer pour obtenir l'aide des enfers.

« Il s'était exilé de sa Stygie natale et s'appelait Toth-Amon de l'Anneau. Il s'était enfui lors du règne du roi Mentuphéra ; lorsque celui-ci mourut, Ctesphon s'assit sur le trône d'ivoire de Luxur. Au lieu de regagner sa patrie, Toth-Amon prolongeait son séjour à Kordava et ne cessait de me harceler avec cette dette. Mais, plutôt que de lui remettre, comme promis, la moitié de mes gains, je le dénonçai à mon propre souverain afin de le forcer à regagner en hâte la Stygie. Là, il rentra en grâce auprès du roi et amassa richesses et pouvoirs magiques jusqu'à devenir maître virtuel du pays.

« Il y a deux ans, à Kordava, l'on m'a rapporté que Toth-Amon avait disparu de son domaine de Stygie. Et une nuit, dans la pénombre de la grande salle de mon château, j'ai vu sa face plombée de démon qui m'épiait.

« Il n'avait pas revêtu sa forme matérielle. Il avait envoyé pour me tourmenter une émanation de son esprit. Nul roi, cette fois, pour me protéger, car depuis la mort de Ferdrugo et l'avènement du régent, le pays est, comme tu le sais, sujet aux luttes intestines. Avant que Toth-Amon n'atteigne physiquement Kordava, je me suis embarqué avec l'espoir de mettre quelques océans entre nous. Il a ses limites ; pour me suivre à travers les mers, il a besoin de son corps de chair. Mais voici que grâce à ses pouvoirs, ce démon a retrouvé ma trace, même ici, en ce pays perdu.

« Il est trop habile pour se laisser prendre ou tuer. S'il se cache, nul mortel ne saurait le trouver. Il se coule partout comme les ombres de la nuit, en se riant des barreaux et des serrures. Les gardes s'endorment à son approche. Il commande aux esprits de l'éther, aux serpents des Enfers, aux démons de la nuit. Il sait lever des tempêtes capables de disloquer des navires,

d'abattre des châteaux. Je croyais que la houle profonde engloutirait ma piste – mais il m'a retrouvé pour réclamer son dû...

L'étrange regard de Valenso, perdu au-delà des tentures vers d'invisibles horizons, s'alluma d'un feu pâle.

— Je vais me jouer de lui, murmura-t-il. Qu'il ne frappe pas avant la nuit, et l'aube me trouvera avec un bateau sous les talons, et une nouvelle fois je mettrai un océan entre moi et sa vengeance.

— Par la Fournaise !

Conan s'immobilisa, le visage levé. Derrière lui, les marins firent halte. Ils formaient deux groupes distincts, l'arc à la main et la méfiance à l'œil. Ils suivaient un ancien sentier tracé par les chasseurs pictes, qui s'ouvrait plein est. Bien qu'ils n'eussent pas parcouru plus d'une trentaine de mètres, la plage n'était déjà plus visible.

— Qu'y a-t-il ? demanda Strombanni avec défiance. Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Es-tu aveugle ? Regarde là-haut !

Suspendue à une forte branche qui surplombait la piste, une tête leur souriait, une face sombre et fardée, encadrée d'une épaisse chevelure noire d'où pendait une plume de calao.

— J'avais décroché cette tête, je l'avais cachée dans les fourrés, grogna Conan. Quel imbécile s'est amusé à la replacer là ? On dirait que quelqu'un tient vraiment à ce que les Pictes fondent sur la colonie.

Les hommes se lancèrent de sombres coups d'œil ; un nouvel élément de suspicion venait attiser une haine déjà ardente. Conan grimpa à l'arbre, se saisit de la tête et partit à travers les fourrés pour la jeter dans un ruisseau où il la regarda couler.

— Les Pictes dont on voit les empreintes autour de cet arbre n'étaient pas des Calaos, lança-t-il en franchissant les buissons. J'ai suffisamment navigué le long de cette côte ! Si je ne me trompe, ceux-ci étaient des Cormorans. Pourvu qu'ils soient en guerre avec les Calaos. Sinon, ils sont partis tout droit vers le village du clan des Calaos, et ce serait très mauvais pour nous. Je ne sais pas à quelle distance se trouve ce village,

mais dès qu'ils seront au courant de ce meurtre, ils accourront comme des loups affamés. C'est la pire insulte que l'on puisse faire subir à un Picté – tuer un brave qui n'arbore pas les peintures de guerre et abandonner sa tête aux vautours. Il se passe de drôles de choses sur cette côte. Mais il en va ainsi toutes les fois que des hommes civilisés s'aventurent en terre inconnue ; ils sont tous fous à lier. Venez.

À mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt, les hommes laissaient redescendre peu à peu les lames dans leurs fourreaux, les flèches dans leurs carquois. Ces marins habitués aux longues houles grises n'étaient guère à l'aise entre ces parois de verdure et de lianes. Le sentier ne cessait de serpenter, si bien que la plupart perdirent bientôt toute orientation et n'eussent pas même été capables de dire dans quelle direction se trouvait la plage.

Conan était mal à l'aise pour une tout autre raison. Il ne cessait de scruter la piste et finit par grogner :

— Quelqu'un vient de passer par ici – moins d'une heure d'avance sur nous. Chaussé de bottes et aussi discret qu'un phacochère. Est-ce l'idiot qui a replacé la tête dans l'arbre ? Non, j'aurais reconnu ses traces là-bas. Alors, qui a fait ça ? Il n'y avait pas de traces autour de cet arbre, sauf celles des Pictes que j'avais déjà relevées. Et qui est ce type qui nous précède ? L'un de vous, faces de raie, aurait-il envoyé un homme en avant pour une raison ou pour une autre ?

Comme un seul homme, Strombanni et Zarono clamèrent qu'ils n'avaient rien fait de tel, tout en échangeant des regards incrédules. Les signes infimes que Conan relevait sur la terre battue du sentier demeuraient invisibles à leurs yeux inexpérimentés.

Conan se remit en route d'un pas plus rapide, et les autres se pressèrent à sa suite. Lorsque le sentier fit un coude vers le nord, Conan en sortit pour se diriger vers le sud-est à travers bois. L'après-midi s'étira tandis que les hommes en nage se frayaient un passage à travers les fourrés, et enjambaient les troncs abattus dont était jonchée la forêt. Strombanni, se laissant momentanément distancer en compagnie de Zarono, demanda à voix basse :

— Tu crois qu'il nous mène à un guet-apens ?

— Ça se pourrait, fit le boucanier. De toute façon, sans lui pour nous guider, nous ne retrouverons jamais le chemin de la mer, ajouta-t-il avec un regard significatif.

— Je vois ce que tu veux dire, dit l'autre. Il va peut-être falloir modifier nos plans.

La suspicion ne cessa pas de croître au fil de la marche, et atteignait presque un degré panique quand, subitement, ils sortirent de la végétation et découvrirent un escarpement abrupt, comme jailli du sol de la clairière.

Un sentier à peine visible débouchait de la forêt à l'est, et longeait un empilement de gros rochers pour enfin se changer en une suite d'échelons qui menaient à la plate-forme voisine du sommet du piton.

Conan s'immobilisa, singulière silhouette dans ces atours de pirate.

— Cette piste là-bas est celle que j'ai suivie lorsque je fuyais devant les Pictes de l'Aigle. Elle conduit à une caverne qui s'ouvre sur la corniche. C'est là que se trouvent Tranicos et ses lieutenants, ainsi que le trésor qu'il a volé à Tothmekri. Mais avant de monter, je tiens à préciser un point : si vous me tuez ici, vous serez incapables de retrouver la piste de la plage. Je vous connais, vous les marins ; au fond des bois, vous êtes comme des enfants. Bien sûr, la côte se trouve à l'ouest ; mais s'il vous faut transporter le trésor à travers ces broussailles, ce n'est pas des heures qu'il vous faudra, mais des jours. Et m'est avis que ces bois ne seront pas très sûrs pour des Blancs quand les Calaos auront appris ce qui est arrivé à leur chasseur.

Conan éclata de rire en voyant les sourires gênés que sa lucidité provoquait chez ses compagnons. Il devina également la pensée qui vint à l'esprit de chacun d'eux : Qu'il nous aide à ramener le trésor jusqu'à la plage ; nous le tuerons alors.

— Vous allez tous rester ici, sauf Strombanni et Zarono. Nous serons assez de trois pour descendre le magot.

Strombanni eut un sourire sans joie.

— Monter là-haut seul, avec toi et Zarono ? Tu me prends pour un imbécile ? Au moins un de mes hommes m'accompagnera !

Et de désigner son maître d'équipage, géant au visage dur, nu jusqu'à son large baudrier de cuir, de grands anneaux d'or aux oreilles et un foulard écarlate autour de la tête.

— J'emmène mon bourreau ! décida à son tour Zarono en faisant signe à un immense boucanier au visage parcheminé qui portait un cimeterre à deux mains sur son épaule osseuse.

Conan haussa les épaules.

— Comme vous voudrez. Suivez-moi.

Les quatre hommes lui emboîtèrent le pas. Ils se pressèrent à sa suite dans le sentier sinueux et jusqu'à l'entrée de la grotte. Là, ils ouvrirent de grands yeux en découvrant les deux rangées de coffres.

— Une belle cargaison, dit négligemment Conan. Des pièces de soie, de dentelle, des vêtements, des armes – le produit du pillage des mers du Sud. Mais le trésor, lui, se trouve de l'autre côté de cette porte.

Le panneau massif était entrebâillé. Conan fit la grimace. Il se souvenait de l'avoir fermé avant de quitter la caverne. Mais il n'avertit pas ses avides compagnons de l'anomalie et s'écarta pour les laisser passer.

Ils découvraient une salle spacieuse, éclairée d'une étrange lueur bleue qui se diffusait à travers une sorte de brume sulfureuse. Une grande table d'ébène se dressait au centre. Dans un fauteuil sculpté au haut dossier et aux bras évasés, qui jadis avait peut-être appartenu à quelque baron zingaran, était assise une silhouette gigantesque, fabuleuse et fantastique. Il s'agissait de Tranicos le Fou, la tête enfoncée entre les épaules, la main refermée sur une coupe ouvragée – oui, Tranicos, avec son grand chapeau, son ample manteau cousu de fils d'or et boutonné de gemmes qui miroitaient à la flamme bleue, ses hautes bottes, son baudrier et le fourreau doré de son sabre au pommeau incrusté de diamants.

Autour de la table, le menton posé sur leur jabot de dentelle, siégeaient ses onze lieutenants. La lueur bleutée qu'émettait l'énorme pierre posée sur le minuscule piédestal d'ivoire projetait d'effrayantes ombres sur les douze spectres, et allumait d'un feu glacé les monceaux de pierreries qui faisaient face à

Tranicos. C'étaient là les fruits du pillage de Khémi, le trésor de Tothmekri ! Des richesses dont la valeur dépassait celle de tous les joyaux connus au monde !

Les trognes de Strombanni et Zaronno étaient livides. Par-dessus leurs épaules, leurs hommes ouvraient de grands yeux stupides.

— Entrez et servez-vous, les invita Conan en s'effaçant.

Zaronno et Strombanni s'élancèrent avidement en se bousculant, leurs gardes du corps sur leurs talons. Zaronno ouvrit la porte en grand... et s'arrêta, un pied sur le seuil, à la vue d'un homme qui gisait à terre et qui avait jusqu'à présent été masqué par la porte : il était couché sur le ventre, la tête rejetée derrière les épaules, sa face pâle barrée d'un rictus d'agonie.

— Galbro ! s'écria Zaronno. Mort ! Qu'est-ce que ?... (Il eut un vif mouvement de recul et hurla :) La mort rôde dans cette caverne !

Déjà la brume bleuâtre se condensait en tourbillonnant. Au même instant, Conan se jeta de toutes ses forces contre les quatre hommes qui se pressaient sur le seuil. Attendu qu'au même instant, à la vue du mort et du démon qui se formait, ils avaient amorcé un mouvement de recul, sa violente poussée ne les envoya pas, comme prévu, pêle-mêle, au centre de la grotte. Strombanni et Zaronno tombèrent à genoux, le maître d'équipage s'affala sur leur dos, et le bourreau alla percuter la paroi.

Avant de pouvoir mettre la suite de son plan à exécution – les faire avancer à grands coups de pied dans la caverne et refermer la porte sur eux pour laisser le monstre accomplir sa macabre besogne –, Conan dut se retourner pour faire face à l'assaut furieux du bourreau qui, le premier, avait recouvré son équilibre et ses esprits. Le Cimmérien se baissa de justesse, et le grand cimenterre alla percuter le roc dans un déluge d'étincelles bleues. Un instant plus tard, la tête du bourreau chut avec un bruit mat sur le sol de la caverne.

Pendant ce vif engagement, le maître d'équipage s'était relevé. Il s'élança sur Conan en abattant un glaive formidable. L'acier rencontra l'acier en un fracas assourdissant.

Les deux capitaines, terrifiés par la forme entrevue dans la grotte, s'étaient si promptement éloignés que le démon n'avait pas eu le temps de se matérialiser complètement. Celui-ci n'était plus qu'une brume bleuâtre, lorsqu'ils se relevèrent pour tirer leurs épées.

Conan, qui ferraillait avec le maître d'équipage, redoubla d'ardeur pour disposer de son adversaire avant que les deux autres ne fussent sur lui. Ensanglanté, le pirate reculait sous le terrible assaut en hurlant à ses compagnons de venir à sa rescousse. Conan n'avait pas encore assené le coup fatal quand les deux capitaines s'avancèrent épée en main tout en s'efforçant de rameuter leurs hommes restés en bas.

Le Cimmérien céda rapidement du terrain afin de regagner l'air libre et la corniche. Bien qu'il fût capable de se mesurer simultanément avec les trois hommes – tous d'excellentes lames –, il n'avait aucune envie d'être pris à revers par les équipages.

Ceux-ci, toutefois, n'accouraient pas aussi vite qu'il s'y était attendu. Ils étaient déroutés par les bruits et les cris assourdis qui sortaient de la caverne, et pas un n'osait s'élancer dans le raidillon par crainte de quelque trahison. Les deux bandes se dévisageaient farouchement, l'arme au poing mais incapables de prendre une décision. Ils hésitaient toujours, lorsqu'ils virent le Cimmérien bondir sur la corniche. Celui-ci gravit promptement les échelons taillés dans le roc et se jeta à plat ventre sur le sommet du piton, hors de leur vue.

Les deux capitaines apparurent à leur tour sur la corniche. Ils brandissaient leurs épées et semblaient écumer de rage. Voyant qu'ils ne se battaient pas, leurs équipages cessèrent de se regarder en chiens de faïence pour les considérer avec stupéfaction.

— Maudit chien ! vociférait Zarono. Tu voulais nous faire tomber dans un piège ! Sale traître !

— Cela t'étonne ? s'esclaffa ironiquement Conan. L'un comme l'autre, vous comptiez me trancher la gorge dès que je vous aurais montré le trésor. Sans cet imbécile de Galbro, je vous piégeais tous les quatre. Puis j'aurais expliqué à vos hommes avec quelle imprudence vous vous étiez jetés dans la gueule du loup.

— Et nous deux morts, tu te serais emparé du trésor et de mon bateau ! s'étranglait Strombanni.

— Tout juste ! Avec la fine fleur de chaque équipage ! Cela fait quelques mois que je songe aux plaisirs de la civilisation, et c'était une occasion inespérée ! Ces empreintes que j'ai relevées sur la piste étaient celles de Galbro, poursuivit Conan. Je me demande comment ce crétin a appris l'existence de la grotte, et comment il comptait ramener le trésor.

— Sans son cadavre, nous nous précipitions tête baissée dans le piège, marmonna Zaronno, le visage encore terreux.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Strombanni. Un genre de brouillard empoisonné ?

— Non, ça se tortillait comme une chose vivante. C'est un diable attaché à cette grotte par quelque sortilège.

— Alors, que comptez-vous faire ? les raila Conan, invisible sur son perchoir.

— Que faisons-nous ? demanda Zaronno à Strombanni. Pas moyen d'entrer dans la grotte.

— Le trésor vous passe sous le nez, renchérit Conan depuis son aire. Le démon vous étranglerait. Il a failli m'avoir l'autre fois. Écoutez, je vais vous conter une histoire que se racontent les Pictes, la nuit, dans l'ombre de leurs huttes.

« Il y a très longtemps, douze hommes étranges arrivèrent par la mer. Ils s'abattirent sur un village picte et en passèrent tous les habitants au fil de l'épée, sauf les rares qui parvinrent à s'enfuir à temps. Puis ils découvrirent une caverne où ils entassèrent or et pierreries. Mais le sorcier des Pictes assassinés, un de ceux qui s'étaient sauvés, fit des incantations et évoqua un démon de l'un des enfers les plus profonds. Usant de ses pouvoirs magiques, il força le démon à entrer dans la caverne et à étrangler les douze hommes qui, pour lors, y buvaient paisiblement. Puis, pour éviter que le démon ne vienne ensuite rôder dans la forêt et ne s'en prenne à ses congénères, le sorcier le confina par un sortilège dans la caverne. Cette histoire s'est répandue parmi les tribus, et tous les clans se gardent de l'endroit maudit.

En pénétrant ici, pour échapper aux Pictes de

l'Aigle, j'ai compris que l'antique légende n'était pas sans fondement et qu'elle se référait à Tranicos et ses hommes. Hé oui, la mort monte la garde devant le trésor de Tranicos !

— Faisons monter les hommes ! fit Strombanni entre ses dents.

— Imbécile ! gronda Zaron. Il embrocherait un à un tous ceux qui se risqueraient sur ces échelons. Non, nous allons les faire venir sur cette corniche, pour le cribler de flèches si jamais il ose se montrer. Sois sans crainte, nous aurons le trésor. Il a forcément un plan, sinon pourquoi se serait-il embarrassé de trente porteurs ? S'il est capable de s'en emparer, nous le pouvons également. On va tordre une lame pour en faire un crochet, le nouer à une corde et le lancer autour du pied de la table. Il n'y aura plus qu'à la tirer jusqu'à la porte.

— Bien vu, Zaron ! fit au-dessus d'eux la voix moqueuse de Conan. C'est exactement ce que j'avais prévu de faire. Mais comment retrouverez-vous le sentier de la plage ? La nuit vous surprendra loin du rivage s'il vous faut errer à travers les bois. Je vous suivrai et vous tuerais un à un dans le noir.

— Il parle sérieusement, marmonna sombrement Strombanni. Il sait se déplacer et frapper dans l'obscurité aussi vite et silencieusement qu'un fantôme. Si jamais il nous traque sur le retour, bien peu d'entre nous reverront la plage.

— En ce cas, tuons-le ici, fit Zaron. Les archers lui tirent dessus, pendant que les autres grimpent jusqu'à lui. Écoute ! Qu'est-ce qu'il a à rire comme ça ?

— C'est d'entendre de futurs cadavres faire des projets, fit la voix railleuse de Conan.

— Ne l'écoutons pas, dit Zaron.

Et il éleva la voix pour ordonner aux hommes de venir les rejoindre, lui et Strombanni, sur la corniche. Les matelots s'élancèrent. L'un d'eux amorça une question. Au même instant on entendit un vrombissement pareil à celui d'une abeille en colère et qui s'interrompit sur un bruit mat. Le boucanier hoqueta et du sang jaillit de sa bouche béante. Il tomba à genoux. Une flèche noire était fichée dans son dos. Une clameur de panique gagna ses compagnons.

— Que se passe-t-il ? hurla Strombanni.

— Les Pictes ! beugla un pirate en levant son arc pour tirer au hasard.

Près de lui, un homme fit entendre une plainte et s'effondra, une flèche en travers de la gorge.

— Mettez-vous à l'abri, bande de crétins ! glapit Zaron.

De son promontoire, il discernait des silhouettes qui se mouvaient parmi les fourrés. Un des hommes qui couraient sur le sentier sinueux tomba à la renverse. Les autres redescendaient précipitamment pour gagner le couvert des rochers qui parsemaient la base du piton. Peu rompus à ce type de combat, ils se mettaient maladroitement à l'abri. Les traits jaillissaient des buissons pour venir se briser sur les rochers. Sur la corniche, les deux capitaines s'étaient jetés à plat ventre.

— Nous sommes pris au piège ! laissa échapper Strombanni, la face livide.

S'il ne manquait pas de bravoure sur le pont d'un navire, ce type d'attaque silencieuse et sauvage mettait ses nerfs à rude épreuve.

— Conan vient de dire que les sauvages craignent ce lieu, observa Zaron. À la nuit tombée, il faudra que les hommes nous rejoignent. Ce piton est imprenable ; les Pictes ne se lanceront pas à l'assaut.

— Pardi ! grinça Conan au-dessus d'eux. C'est sûr, ils ne se lanceront pas à l'assaut du piton. Ils se contenteront de le cerner et resteront sur leurs positions jusqu'à ce que vous mouriez tous de soif et de faim.

— Il a raison, reconnut Zaron. Que faire ?

— Conclure une trêve avec lui, murmura Strombanni. Si quelqu'un peut nous sortir de ce merdier, c'est lui. Nous aurons tout le temps de l'égorger après. (Puis, élevant la voix :) Conan, pour l'instant oublions nos rancunes. Tu n'es pas mieux loti que nous. Viens nous aider à sortir de ce mauvais pas.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? rétorqua le Cimmérien. Il me suffit d'attendre la nuit et de descendre par l'autre côté pour me fondre dans la forêt. Je me glisse à travers le cordon des Pictes, je regagne le fort et annonce que vous êtes tous tombés sous leurs coups – ce qui sera sous peu la vérité !

Zarono et Stromoanni se regardèrent en silence.

— Mais telle n'est pas mon intention ! rugit Conan. Non que j'aie le moindre amour pour des chiens comme vous, mais je n'abandonne pas des hommes blancs, même des ennemis, en pâture à des Pictes.

La tête du Cimmérien apparut au-dessus de l'arête du piton.

— Aussi écoutez-moi bien, reprit-il. Ils ne sont pas très nombreux. Je les ai vus s'approcher tout à l'heure, pendant que je riaais. S'ils avaient été en plus grand nombre, tous vos hommes seraient déjà morts. Selon moi, il s'agit d'une avant-garde de jeunes braves qui a pour rôle de nous couper de la plage. Je suis certain qu'un parti plus important fait en ce moment route vers nous.

« Ils se sont déployés à l'ouest du piton et n'ont sans doute posté personne de l'autre côté. Je vais descendre par là, me glisser dans la forêt et les rendre à revers. Pendant ce temps, rejoignez vos hommes en bas. Faites-leur débander leurs arcs et tirer l'épée. Lorsque vous m'entendrez crier, foncez vers les sous-bois à l'ouest de la clairière.

— Et le trésor ?

— Au diable le trésor ! Nous pourrions nous estimer heureux si nous conservons la tête sur les épaules.

Conan disparut à leur vue. Ils prêtèrent un moment l'oreille, espérant l'entendre ramper jusqu'au rebord oriental du piton, mais pas un son ne leur parvint. À l'ouest également, tout n'était que silence. Nulle flèche ne venait maintenant se briser sur les rochers derrière lesquels s'abritaient les marins. Mais tous savaient que de farouches yeux noirs les guettaient patiemment.

Strombanni, Zarono et le maître d'équipage s'engagèrent prudemment sur le sentier. Ils se trouvaient à mi-chemin lorsque des traits sifflèrent autour d'eux. Le maître d'équipage émit un grognement et s'effondra comme une masse, une flèche en plein cœur. Les deux capitaines se mirent à dévaler frénétiquement le raidillon. Quelques secondes plus tard, ils s'affalèrent entre les rochers, hors d'haleine mais jurant copieusement.

— Ça serait pas encore un coup de Conan ? se demanda Zarono.

— Non, je ne crois pas, fit Strombanni. Ce genre de barbare a son propre code moral, et jamais il n'abandonnerait des hommes de sa race à la merci de ces sauvages. Même s'il a l'intention de nous tuer, il va nous aider à sortir de leurs griffes, et...

Un hurlement terrible vrilla le silence dans lequel était plongée la clairière. Cela venait des sous-bois, à l'ouest. Puis un objet jaillit des frondaisons et vint rebondir non loin des rochers : une tête coupée, une face peinte et hideuse qu'étirait un rictus macabre.

— C'est le signal de Conan ! rugit Strombanni.

Jouant le tout pour le tout, les aventuriers sortirent comme une vague des rochers pour se ruer en direction des bois.

Les Pictes se mirent à décocher traits sur traits, mais leur tir était imprécis ; trois hommes seulement tombèrent. Alors les rudes marins plongèrent dans les taillis et s'abattirent sur les formes nues qui se dressaient devant eux dans l'ombre. Le corps à corps fut bref et meurtrier. Les glaives eurent raison des haches de bataille, les talons des hautes bottes foulèrent les corps nus ; bientôt les survivants détalèrent, laissant derrière eux sept cadavres revêtus de leurs peintures de guerre, gisant sur un lit de feuilles rougies et de branches brisées. Non loin, on entendit encore un bruissement de feuillage, un râle ; puis ce fut le silence, et Conan apparut ; son chapeau avait disparu, son manteau était déchiré et sa lame vermeille.

— Et maintenant ? haleta Zarono.

Il savait que la victoire était due à l'attaque-surprise de Conan ; elle avait sapé le moral des Pictes et surtout les avait empêchés de reculer pour reformer leurs rangs. Mais il émit un torrent de jurons lorsqu'il vit le Cimmérien plonger sa lame dans le cœur d'un boucanier qui se tordait sur le sol avec une hanche brisée.

— Impossible de le transporter, grogna Conan. Et je ne souhaite à personne de tomber vivant entre les mains des Pictes. Allons-y !

Il partit d'un bon pas et les autres le suivirent de près. Seuls, ils auraient sué et erré des heures durant à travers les taillis, avant de découvrir la piste de la plage – s'ils l'avaient même jamais trouvée. Le

Cimmérien les guidait avec autant d'assurance que s'il avait suivi un chemin tout tracé, et les hommes poussèrent des cris de joie et de soulagement lorsqu'ils débouchèrent subitement sur la piste qui courait vers l'ouest.

— Imbécile ! (Conan saisit le bras d'un pirate qui venait de se mettre à courir, et il le repoussa vers ses compagnons.) Tu tiens à t'effondrer dans un quart de lieue ? La plage est à des kilomètres d'ici. Adoptons une allure régulière, sans trop forcer. Il faudra peut-être accélérer sur le dernier kilomètre ; ménagez votre souffle. Allez, en route !

Il partit au petit trot sur la piste. Les autres s'élancèrent à sa suite, calquant leur foulée sur la sienne.

Le soleil effleurait les vagues de l'océan. Tina se trouvait à la fenêtre d'où Bélésa avait contemplé la tempête.

— Le soleil couchant change la mer en sang, dit-elle. La voile de la caraque est une moucheture blanche sur les eaux écarlates. Des ombres noires se nichent déjà entre les arbres.

— Et les hommes sur la grève ? s'enquit Bélésa d'une voix traînante.

Elle était étendue sur un sofa, les yeux clos, les mains derrière la nuque.

— Dans les deux camps on prépare le repas, observa Tina. Ils ramassent du bois flotté et font du feu. Je les entends s'interpeller et – mais que ?...

L'altération subite de la voix de Tina eut pour effet d'arracher Bélésa à sa langueur. Blême, la fillette venait d'agripper l'appui de la fenêtre.

— Écoutez ! Un hurlement, très loin, on dirait des loups !

— Des loups ! (Bélésa bondit sur ses pieds, la peur au ventre.) Les loups ne chassent pas en bande à cette époque de l'année...

— Oh, regardez ! glapit la fillette en tendant le bras. Des hommes sortent en courant de la forêt !

En une seconde, Bélésa l'avait rejointe à la fenêtre pour voir, bouche bée, les minuscules silhouettes qui au loin débouchaient de la forêt.

— Les marins ! souffla-t-elle. Bredouilles !

J'aperçois Zaronno... Strombanni...

— Où est Conan ? balbutia la fillette.

Mais Bélésa secoua la tête.

— Écoutez ! Oh, écoutez ! fit l'enfant apeurée en prenant sa maîtresse à bras-le-corps. Les Pictes !

Tous les occupants du fort pouvaient entendre à présent ; des profondeurs de la forêt montait une clameur d'exultation insane et sanguinaire. Ces cris guerriers aiguillonnaient les hommes hors d'haleine qui se ruaient en direction de la palissade.

— Dépêchez-vous ! haleta Strombanni, le visage creusé par l'épuisement. Ils sont presque sur nos talons. Mon bateau...

— Il est trop loin pour qu'on puisse s'y embarquer, ânonna Zaronno. Non, il n'y a que le fort. Vois, ceux qui campent sur la plage nous ont aperçus !

Il leur adressait de grands gestes, mais ceux-ci avaient déjà compris ce que signifiaient ces hurlements qui peu à peu se muaient en cris de triomphe. Ils abandonnaient leurs feux et leurs marmites pour courir en direction du portail. Ils s'y engouffraient au moment où les fugitifs de la forêt contournaient l'angle sud du fortin. Ces derniers furent bientôt également à l'abri, et l'on referma le portail en hâte. Les matelots rejoignirent les hommes d'armes sur le chemin de ronde.

Bélésa, qui avait dévalé l'escalier du manoir, rencontra Zaronno.

— Où est Conan ?

Le boucanier indiqua du pouce la masse sombre des bois. Sa poitrine se soulevait ; la sueur ruisselait sur son visage.

— Leurs éclaireurs étaient sur nos talons, juste avant que nous arrivions sur la grève. Il s'est arrêté pour en tuer quelques-uns et nous donner le temps de fuir.

Sur ces mots, il s'éloigna en titubant pour aller se poster sur le chemin de ronde où se trouvait déjà Strombanni. Valenso s'y tenait également, austère silhouette enveloppée dans un grand manteau. Il était silencieux et distant, comme ensorcelé.

— Regardez ! glapit un pirate, couvrant la clameur assourdissante de la horde toujours invisible.

Un homme venait de sortir de la forêt et traversait à

toutes jambes l'espace découvert.

— Conan ! (Zarono eut un sourire cruel.) Nous sommes à l'abri ; nous connaissons l'emplacement du trésor. Je ne vois aucune raison de ne pas l'emplumer maintenant de quelques carreaux d'arbalète.

— Pas question ! fit Strombanni en lui saisissant le bras. Sa lame ne sera pas de trop. Vois !

Derrière le Cimmérien, une horde furieuse jaillissait des sous-bois, des centaines et des centaines de Pictes vociférants. Leurs flèches pleuvaient autour du fuyard. Encore quelques enjambées, et Conan atteignit la palissade orientale. Le glaive entre les dents, il bondit, saisit les pointes du crénelage et, d'un rétablissement, se retrouva sur le chemin de ronde. Des traits se fichèrent dans les rondins à l'emplacement qu'occupait son corps une seconde plus tôt. Son magnifique manteau n'était plus qu'un souvenir, sa chemise blanche était lacérée et maculée de sang.

— Arrêtez-les ! hurla-t-il. S'ils parviennent au pied de la palissade, nous sommes fichus !

Pirates, boucaniers et hommes d'armes réagirent aussitôt, et une grêle de flèches et de carreaux s'abattit sur la meute des Pictes. Conan avisa alors Bélésa et Tina qui se tenaient par la main sur l'esplanade.

— Regagnez le donjon, leur commanda-t-il. Leurs flèches vont passer par-dessus le rempart – tenez, qu'est-ce que je disais ?

Une flèche noire venait de se ficher en terre aux pieds de Bélésa, et vibrait encore comme la tête d'un serpent. Conan s'arma d'un long arc et regagna le chemin de ronde.

— Que certains préparent des torches ! tonna-t-il par-dessus la clameur. Pas moyen de les ajuster dans le noir !

Le soleil avait sombré dans une mare de sang. Dans la baie l'équipage de la caraque avait filé son mouillage par le bout, et la Main Rouge s'éloignait rapidement vers l'horizon rougeoyant.

VII - Les hommes de la forêt

La nuit était tombée, mais les torches jetaient des lueurs spectrales sur une scène horrible. Des hommes

nus, revêtus uniquement de peintures de guerre, grouillaient sur la grève. Les dents, les yeux luisant au feu des torches, ils s'avançaient par vagues en direction de la palissade. Leurs noires crinières étaient parées de plumes de calao, de cormoran ou d'épervier. Quelques guerriers, parmi les plus furieux, avaient orné leur tignasse de dents de requin. Toutes les tribus du littoral s'étaient unies pour chasser de leurs terres ces envahisseurs au visage pâle.

Ils s'élançaient vers la palissade en décochant traits sur traits, comme indifférents aux flèches et aux carreaux qui faisaient des coupes sombres dans leurs rangs. Ils parvenaient parfois si près des remparts qu'ils frappaient le portail de leurs haches et lançaient leurs sagaies au travers des meurtrières. Mais chaque vague finissait par refluer sans avoir franchi la palissade, laissant derrière elle son tribut de cadavres. Dans ce type de combat, les marins donnaient toute leur mesure. Leurs flèches, leurs carreaux décimaient les assaillants ; leurs lames s'abattaient sur les rares indigènes qui tentaient d'escalader le mur de rondins.

Pourtant, encore et encore, les hommes de la forêt revenaient à la charge avec toute la férocité têtue qui animait leur cœur farouche.

— De véritables chiens enragés ! haleta Zarono en tranchant d'un coup deux mains qui s'agrippaient au crénelage.

— Si nous arrivons à défendre le fort jusqu'à l'aube, ils se laisseront, grogna Conan en fendant un crâne emplumé, avec une précision toute professionnelle. Leur assaut ne durera pas. Tiens, ils se replient.

De fait les assaillants refluaient. Sur les remparts on se mit à s'éponger le visage, à compter les morts, à essuyer la poignée glissante de sang de son épée. Ainsi que des loups affamés, forcés de renoncer à une proie péniblement traquée, les Pictes rôdaient au-delà de la lumière des torches.

— Sont-ils partis ?

Strombanni rejeta en arrière ses boucles blondes, poissées de sueur. Son glaive était ébréché et rouge ; son bras musculeux maculé de sang.

— Non, ils sont quelque part par là, répondit Conan en désignant d'un coup de tête les ténèbres qui

entouraient le halo des torches et que cette lueur rendait encore plus intenses.

Ses yeux de chat distinguaient des mouvements dans le noir, et parfois le reflet d'une lame de cuivre rouge ou l'éclat haineux d'un regard.

— Dispose des sentinelles le long des remparts, ordonna-t-il à Strombanni. Que les autres aillent se désaltérer et se restaurer. Il est minuit passé, et cela fait des heures que nous combattons sans répit. Ah, Valenso, comment cela s'est-il passé de ton côté ?

Le comte, casque et cuirasse cabossés, rougis de sang, approchait sombrement de l'endroit où se tenaient Conan et les capitaines. Il marmonna une réponse inaudible. Alors, dans la nuit, une voix s'éleva, une voix claire et forte qui s'entendit dans tout le fort.

— Comte Valenso ! Comte Valenso de Korzetta ! M'entends-tu bien ?

L'accent était stygien. Conan entendit le comte suffoquer comme s'il venait de recevoir un coup mortel. Se retournant vivement, Valenso s'agrippa aux rondins du crénelage ; son visage était livide à la lumière des torches. La voix retentit à nouveau :

— C'est moi, Toth-Amon de l'Anneau ! Pensais-tu pouvoir encore m'échapper ? Il est trop tard ! Tes projets ne te seront d'aucun secours, car je vais cette nuit t'envoyer un messager : le démon qui veillait sur le trésor de Tranicos, que j'ai libéré de la caverne afin de l'attacher à mon service. Il va t'infliger le sort qui te revient, infect chien : une mort à la fois lente, cruelle et déshonorante. Il va m'être infiniment agréable d'y assister !

Suivit un éclat de rire sonore. Valenso poussa un hurlement de terreur, sauta du chemin de rende et courut jusqu'au donjon.

Lorsque était survenue l'accalmie, Tina s'était rapprochée de la fenêtre dont la crainte des flèches l'avait chassée. Elle était absorbée dans la contemplation des hommes qui se pressaient autour d'un feu. Bélésa, elle, lisait une lettre que venait de lui apporter une servante :

Le comte Valenso de Korzetta à sa nièce Bélésa,

« Mon destin a fini par me rattraper. À présent que je suis résigné, sinon réconcilié avec lui, sache que je ne suis pas insensible au fait de t'avoir utilisée d'une manière incompatible avec l'honneur des Korzetta. J'ai ainsi agi parce que les circonstances ne me laissaient pas d'autre choix. S'il est trop tard pour te faire des excuses, je te demande cependant de ne pas me condamner trop durement ; et, si tu y parviens et si, à la faveur de quelque hasard, tu survis à cette nuit funeste, je te demande de prier Mitra pour l'âme avilie du frère de ton père. En attendant, je te conseille de te tenir éloignée de la grande salle, de crainte que le sort qui m'attend ne s'étende également à toi.

Adieu. »

Tout en lisant, Bélésa fut prise de tremblements. Bien qu'elle n'eût jamais aimé son oncle, cette lettre était le seul acte d'humanité qu'elle lui eût jamais vu faire.

— Les gardes devraient être plus nombreux sur les remparts, dit Tina de sa fenêtre. Imaginez que l'homme noir revienne.

Bélésa, qui la rejoignait à son poste d'observation, frémit à cette pensée.

— J'ai peur, balbutia la fillette. Pourvu que Strombanni et Zaronno soient tués.

— Et pas Conan ? s'enquit Bélésa avec curiosité.

— Conan ne nous fera pas de mal, affirma l'enfant. Il a son propre code de l'honneur, alors que les autres ont tous abdiqué le leur.

— Tu sais être sage dans le malheur, Tina, dit la jeune femme, habitée par ce malaise que la précocité de la fillette suscitait souvent en elle.

— Regardez ! sursauta celle-ci. Sur le mur sud, la sentinelle a disparu ! Elle parcourait le chemin de ronde il y a un instant ; et la voilà volatilisée !

De la fenêtre, on apercevait juste le faîte du crénelage au-dessus des toits inclinés d'une rangée de huttes qui longeaient le côté sud de la palissade sur presque toute sa longueur. Une sorte de couloir à ciel ouvert de trois ou quatre mètres de large était ainsi formé par le mur d'enceinte et le dos des cabanes, alignées sans interruption. Ces constructions servaient

d'habitations aux serfs.

— Où aurait-il bien pu aller ? articula péniblement Tina.

Bélésa observait une des extrémités de la rangée de huttes qui n'était pas éloignée d'une porte dérobée du donjon. Elle aurait juré avoir vu une forme sombre se glisser du coin de la dernière hutte jusqu'à cette poterne. S'agissait-il du garde ? Pourquoi avait-il abandonné son poste, et pour quelle raison se serait-il introduit aussi furtivement dans le donjon ? Mais elle ne croyait pas que ce fût la sentinelle, et une indescriptible angoisse lui glaça les sangs.

— Où se trouve le comte, Tina ?

— Dans la grande salle, ma dame. Il est seul, assis à la table et enveloppé dans son manteau ; il boit du vin et son visage a la couleur de la mort.

— Va vite lui dire ce que nous venons de voir. Moi, je reste à la fenêtre, de peur que les Pictes ne passent par-dessus le mur sans surveillance.

Tina s'en fut précipitamment. Repensant brusquement à l'injonction contenue dans la lettre au sujet de la grande salle, Bélésa bondit vers la porte. Elle entendit le bruit des pas de Tina qui atteignait l'extrémité du couloir ; puis celui-ci décrut rapidement dans l'escalier.

Alors, subitement, retentit un hurlement de terreur si saisissant que le cœur de Bélésa manqua de s'arrêter. Elle jaillit de la chambre et franchit le couloir avant même de réaliser que ses jambes étaient en mouvement. Elle dévala les marches et se figea, comme pétrifiée.

Elle ne hurla pas comme avait hurlé Tina. Elle était incapable d'émettre un son ou de faire un mouvement. Elle voyait la fillette et avait conscience de ses petites mains qui s'accrochaient à elle, mais c'étaient là les seuls aspects concevables d'une scène de cauchemar, de démence et de mort, que dominait une forme monstrueuse dont les bras immenses se détachaient sur le rougeoiement d'un feu infernal.

Dehors, sur le chemin de ronde, Strombanni répondit en secouant la tête à la question de Conan.

— Non, j'ai rien entendu.

— Moi, si ! (Les sens du Cimmérien étaient en éveil ; tout son être était tendu, et son regard brûlait d'un feu sombre.) Ça venait du mur sud, de derrière ces huttes !

Il tira son sabre et partit vers la palissade. Masqués par les huttes, le mur sud et le garde qui s'y trouvait n'étaient pas visibles de l'esplanade centrale. Impressionné par les manières de Conan, Strombanni lui emboîta le pas.

Le Cimmérien fit prudemment halte à l'entrée de l'espace découvert entre huttes et remparts. L'endroit était légèrement éclairé par les torches qui brûlaient à chaque coin de la palissade. À peu près à mi-chemin de ce couloir, gisait une forme recroquevillée.

— Bracus ! s'écria Strombanni en posant un genou en terre près du cadavre. Par Mitra, il est égorgé d'une oreille à l'autre !

Conan balaya les lieux du regard ; l'endroit était désert en dehors de lui, de Strombanni et du mort. Il alla jeter un coup d'œil par une meurtrière et ne vit pas âme qui vive dans le halo des torches à l'extérieur du fort.

— Qui a bien pu faire ça ? se demanda-t-il à voix haute.

— Zaronno ! (Strombanni se redressa, ivre de rage.) Il a ordonné à ses pourceaux de frapper mes hommes par-derrière ! Le fourbe veut m'éliminer ! Par les diables ! Mes ennemis sont dedans comme dehors !

— Attends ! intervint Conan en tentant de le retenir. Je ne pense pas que Zaronno...

Mais l'autre se dégagea et disparut à l'angle des huttes en déversant des torrents de blasphèmes. Conan se lança à sa poursuite, avec force jurons. Strombanni courait vers le feu près duquel on apercevait la mince silhouette de Zaronno, occupé à vider un cruchon de bière.

Son ébahissement fut grand lorsque le récipient lui fut arraché des mains, inondant sa cuirasse de mousse, et qu'il se trouva confronté à la face haineuse du capitaine des pirates.

— Maudit chien ! Tu frappes mes hommes dans le dos, alors qu'ils se battent autant pour ta foutue carcasse que pour la mienne !

De tous côtés, les hommes cessaient de boire et de manger pour les regarder se colleter.

— Qu'est-ce que tu racontes ? bredouilla Zaron.

— Tu envoies tes hommes égorger les miens ! explosa le Barachan, fou furieux.

— Tu mens !

Sa haine, qui avait jusqu'alors couvé, s'enflammait subitement. Avec un hurlement incohérent, Strombanni leva son sabre et se fendit en direction de la tête de Zaron. Celui-ci para de son gantelet d'acier et, reculant de quelques pas, tira sa propre lame.

Les deux capitaines s'assailirent comme des déments, leurs fers luisant et miroitant à la lueur du feu. Aussitôt, leurs équipages respectifs réagirent aveuglément. Une immense clameur s'éleva tandis que pirates et boucaniers tiraient leurs épées et croisaient le fer. Abandonnant leur poste, les sentinelles sautèrent du chemin de ronde, l'arme au poing. En quelques secondes, l'esplanade se transforma en un champ de bataille où les hommes s'agglutinaient pour s'étriper avec frénésie. Quelques hommes d'armes et quelques serfs furent entraînés dans la mêlée, et les gardes du portail, oubliant l'ennemi qui rôdait à l'extérieur, observèrent les combats avec de grands yeux.

L'explosion de haine avait été si soudaine que l'esplanade se remplit de combattants avant que Conan ait atteint les deux capitaines. Sans s'inquiéter de leurs lames, il les sépara avec une violence telle qu'ils firent plusieurs mètres à reculons et que Zaron tomba à la renverse.

— Maudits imbéciles, faites-vous si peu de cas de la vie ?

Strombanni écumait de rage, Zaron appelait ses hommes à la rescousse. Dans le dos de Conan, un boucanier brandit son sabre. Le Cimmérien effectua un quart de tour et lui saisit le bras en plein mouvement.

— Regardez, bande d'abrutis ! rugit-il en montrant quelque chose de la pointe de son épée.

Le ton était si impérieux qu'il capta l'attention de la meute enragée. Les hommes se figèrent sur place et tournèrent la tête. Conan montrait un soldat posté sur les remparts. Celui-ci tournoyait sur lui-même en faisant des mouvements frénétiques ; il voulait crier

mais ne parvenait à émettre que de faibles gargouillis. Puis il tomba, la tête la première, sur le sol. Et tous virent alors la flèche noire fichée entre ses omoplates.

Un grand cri monta de l'esplanade. Lui succéda, venant du dehors, une clameur épouvantable, ponctuée de grands coups de hache contre le portail. Une volée de flèches enflammées vinrent se fichez dans les rondins du donjon d'où montèrent bientôt de fines volutes de fumée bleue. Alors, de derrière les huttes masquant le mur sud, jaillirent des silhouettes rapides.

— Les Pictes sont entrés ! hurla Conan.

Cette alarme déclencha la plus noire confusion.

Les aventuriers abandonnèrent leur combat fratricide. Certains se jetèrent au-devant des sauvages ; d'autres partirent vers les remparts. Les Pictes grouillaient à présent sur l'esplanade ; leurs haches de bataille se croisaient avec les sabres des marins.

Zarono luttait toujours pour se relever quand un sauvage se précipita sur lui et lui défonça le crâne d'un coup de hache.

Conan et une escouade de boucaniers ferraillaient contre les Pictes au pied de la palissade ; Strombanni et la plupart de ses hommes montaient sur le chemin de ronde, frappant sans relâche les formes sombres qui ne cessaient de franchir le crénelage. Les Pictes, qui avaient cerné le fort pendant que ses défenseurs se battaient entre eux, attaquaient maintenant de tous les côtés à la fois. Massés derrière le portail, les soldats de Valenso tentaient de le défendre contre la meute hurlante qui le fracassait à l'aide d'un tronc d'arbre.

De nouveaux sauvages sortaient sans cesse de derrière la rangée de huttes, après avoir escaladé les remparts laissés sans surveillance. Strombanni et ses pirates furent bientôt chassés du chemin de ronde, et, quelques instants plus tard, l'esplanade grouillait de guerriers nus. Des tourbillons de Pictes hurlants décimèrent de petits groupes d'hommes blancs adossés les uns aux autres. Des cadavres de Pictes, de marins et d'hommes d'armes jonchaient le sol.

Des guerriers maculés de sang s'étaient jetés à l'intérieur des cabanes, et l'on entendait les cris des femmes et des enfants qui mouraient sous les coups de hache. Afin de les secourir, les hommes d'armes

abandonnèrent le portail ; en un instant, les Pictes le fracassèrent. Déjà, le feu dévorait la plupart des huttes.

— Tous au donjon ! tonna Conan.

Il était flanqué d'une douzaine d'hommes avec qui il traçait un inexorable sillon sanglant dans la horde des indigènes.

Strombanni, à ses côtés, maniait comme un fléau son glaive rougi.

— Impossible de défendre le donjon, grogna-t-il.

— Pourquoi cela ? fit Conan, trop accaparé par sa sinistre besogne pour lui jeter un regard.

— Parce que — ah ! (Une main noire venait de plonger un couteau dans le dos du Barachan.) Le diable t'étouffe, maudit singe ! (Il se retourna vers le Pictes et lui fendit le crâne jusqu'aux dents. Puis il tomba à genoux et un flot de sang jaillit de sa bouche.) Parce que le donjon brûle ! croassa-t-il avant de s'effondrer face contre terre.

Conan jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Tous ceux qui l'avaient suivi baignaient maintenant dans leur sang. Le Pictes qui achevait de cracher sa vie à ses pieds était le dernier du groupe qui avait tenté de lui barrer le passage. Tout autour la bataille faisait rage, mais pour l'instant il se trouvait isolé.

Il n'était pas très loin de la palissade. Quelques enjambées, et il aurait pu bondir sur le chemin de ronde, sauter du crénelage et disparaître dans la nuit. Mais il se souvint des deux filles enfermées dans le donjon, d'où montaient à présent de grosses volutes de fumée noire. Il s'élança dans cette direction.

À la porte, un chef emplumé lui fit face et leva sa hache de bataille. Derrière lui, une dizaine de braves accouraient. Le Cimmérien ne modifia pas son allure. Il abattit son sabre qui intercepta la course de la hache et fendit le crâne du Pictes. Deux secondes plus tard, il avait refermé la porte à la volée et poussé les verrous. Déjà, de l'autre côté, les coups de hache pleuvaient sur le panneau massif.

Des volutes de fumée dérivait dans la grande salle. Quelque part, une femme poussait de petits sanglots hystériques, une femme terrassée, brisée par l'horreur. À demi aveuglé, Conan progressait prudemment. Il émergea d'un bouillonnement de fumée et

s'immobilisa.

L'épaisse fumée assombrissait la grande salle. Le candélabre d'argent était renversé, ses bougies éteintes ; le seul éclairage provenait de l'âtre et du mur qui l'entourait, où de petites flammes tenaces s'étendaient du sol aux poutres du plafond. Et, se découpant sur cette lueur sinistre, Conan vit un ver humain qui se balançait lentement au bout d'une corde. À la faveur d'une oscillation, le visage du mort lui apparut, et, bien qu'il fût trop déformé pour être reconnaissable, Conan sut qu'il s'agissait du comte Valenso, pendu à la poutre maîtresse de son propre toit.

Puis Conan aperçut entre deux volutes convulsées une monstrueuse forme noire qui se détachait sur la lueur infernale. Si ses contours étaient vaguement humains, l'ombre qu'elle projetait sur le mur enflammé ne l'était nullement.

— Crom ! souffla-t-il, frappé de stupeur.

Il venait de comprendre que sa lame ne lui serait d'aucun secours contre l'être qui lui faisait face. C'est alors qu'il vit Bélésa et Tina, dans les bras l'une de l'autre, accroupies au bas de l'escalier.

Le monstre noir s'avança, dominant les flammes de toute sa taille, ses bras gigantesques étendus de chaque côté. Pendant un instant, l'incendie éclaira sa face mi-humaine mi-démoniaque. Conan distingua la paire de cornes épaisses, la gueule béante et les oreilles pointues. Il venait vers lui à travers la fumée, et le désespoir aviva en lui un souvenir ténu.

Conan se trouvait près du grand candélabre renversé qui faisait naguère la fierté de la maison des Korzetta : cinquante livres d'argent massif figurant, en un lavis ouvragé, une multitude de héros et de divinités. Conan le saisit et le souleva au-dessus de sa tête.

— Argent et feu ! tonna-t-il en projetant le candélabre de toute la force de ses muscles d'acier.

Le monstre le reçut en plein poitrail. Même cette émanation des Enfers ne pouvait résister à un tel projectile. L'envoyé de Toth-Amon perdit pied et s'écroula dans la fournaise. Un terrible hurlement secoua le donjon, le cri d'agonie d'un être surnaturel subitement happé par une mort naturelle. Le manteau de la cheminée céda, et d'énormes moellons churent

dans l'âtre, ensevelissant à demi le tronc et les membres convulsés du monstre que les flammes dévoraient avec une élémentaire furie. Des poutres calcinées s'effondrèrent sur les pierres, et leur amoncellement fut aussitôt la proie d'une fournaise ardente.

Le feu gagnait le bas de l'escalier lorsque Conan y arriva. Il prit l'enfant évanouie sous son bras et releva vivement Bélésa. À travers les craquements et le ronflement de l'incendie, on entendait les haches pictes fracasser la porte.

Conan regarda autour de lui, avisa une porte face à l'escalier, et y courut en portant Tina et entraînant Bélésa qui semblait hébétée. À l'instant où il pénétrait dans la pièce voisine, un énorme fracas lui signala l'effondrement du plafond de la grande salle. À travers un mur de fumée, le Cimmérien aperçut, sur le mur opposé, une porte béante. Il remarqua, comme il s'y engouffrait, que ses gonds étaient descellés, ses verrous tordus comme par quelque terrible choc.

— Le diable est passé par ici ! hoqueta hystériquement Bélésa. Je l'ai vu... mais je ne savais pas que...

Ils débouchaient sur l'esplanade illuminée par l'incendie, à quelques mètres de la rangée de huttes qui longeaient le mur sud. Un Pictes s'avança vers eux, les yeux rougis par la lueur du feu, la hache levée. Laissant choir Tina, projetant Bélésa hors de portée du coup, Conan tira son sabre et l'enfonça dans la poitrine du sauvage. Puis, prenant les deux filles à bras-le-corps, il partit en courant vers les remparts.

L'esplanade charriait d'énormes nuages de fumée qui masquaient partiellement le carnage, mais les fugitifs n'étaient pas passés inaperçus. Des silhouettes nues, se détachant en noir sur la lueur sinistre, sortaient de la fumée en brandissant leurs haches étincelantes. Elles étaient encore loin derrière, quand Conan s'engouffra dans le passage entre les huttes et le mur d'enceinte. À l'autre bout du couloir, il vit d'autres formes hurlantes qui accouraient pour lui barrer la route.

Il s'arrêta, jeta sans ménagements Bélésa puis Tina sur le chemin de ronde, et enfin s'y hissa à son tour. Il

força la jeune femme à sauter dans le sable au pied de la palissade et envoya Tina la rejoindre. Une hache vint en sifflant se ficher dans un rondin, non loin de son épaule. Une seconde plus tard, il se chargeait à nouveau de ses deux protégées. Lorsque les Pictes atteignirent les créneaux, l'espace qui s'étendait au pied de la palissade était désert à l'exception des cadavres.

VIII - Les Aquiloniens

L'aube teintait de vieux rose les eaux sombres. Au large, un petit point blanc sortait de la brume, une voile comme suspendue dans le ciel nacré. Sur une avancée de terre, Conan le Cimmérien tenait un manteau en loques au-dessus d'un feu de bois vert. Au gré des mouvements de l'étoffe, de petits nuages de fumée s'élevaient et disparaissaient dans le ciel matinal.

Bélésa se tenait accroupie près du feu, un bras passé autour de Tina.

— Tu crois qu'ils vont apercevoir et comprendre les signaux ? demanda-t-elle.

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, assura-t-il. Ils ont tiré des bords dans le coin toute la nuit, avec l'espoir de repérer des survivants. Ils crèvent de peur ; ils ne sont qu'une demi-douzaine, et pas un qui soit assez bon pilote pour ramener le bateau aux îles Barachans. Ils comprendront mes signaux ; c'est le code des pirates. Ils s'estimeront heureux de naviguer sous mes ordres, puisque je suis le dernier capitaine qui leur reste.

— Mais imagine que les Pictes aperçoivent la fumée ? s'inquiéta-t-elle en jetant un coup d'œil vers le nord, par-delà les bancs de sable brumeux, où, à quelques kilomètres de distance, une colonne de fumée montait toute droite dans l'air tranquille.

— C'est peu probable. Après vous avoir cachées dans les bois, je suis revenu sur mes pas. Je les ai vus sortir des barils de vin et de bière des entrepôts. La plupart titubaient déjà. À l'heure qu'il est, ils doivent tous être ivres morts. Si je disposais d'une centaine d'hommes, il me serait facile d'exterminer toute la bande – Crom et Mitra ! s'écria-t-il soudain. Ce n'est

pas la Main Rouge, mais une galère de guerre ! Quel pays civilisé a bien pu dépêcher ici une unité de sa flotte ? À moins que quelqu'un ne désire rencontrer ton oncle, auquel cas il leur faudra une pythonisse pour évoquer son fantôme.

Il fronçait les yeux afin de discerner des détails. Mais le navire arrivant de face, il ne pouvait voir que son étrave ornée de dorures, une petite voile que gonflait la faible brise du large, et les rames qui de chaque bord se levaient et s'abaissaient avec ensemble.

— En tout cas, dit Conan, ils viennent nous chercher. Cela ferait une longue marche jusqu'en Zingara. En attendant d'en apprendre un peu plus sur leurs intentions, ne leur dis pas qui je suis. D'ici à ce qu'ils accostent, j'aurai trouvé un bobard à leur raconter.

Du pied, il éteignit le feu, puis il rendit le manteau à Bélésa et s'étira à la manière d'un grand félin paresseux. Son attitude impavide ne contenait aucune affectation ; le carnage de la nuit et la fuite dans la forêt obscure n'avaient nullement éprouvé ses nerfs. Il était aussi calme que s'il avait passé la nuit à festoyer. Des pansements découpés au bas de la robe de Bélésa protégeaient les plaies mineures que lui avait valu le fait de combattre sans armure.

Bélésa n'avait pas peur de lui ; jamais elle ne s'était sentie autant en sécurité sur cette côte désolée. Il n'avait rien de ces hommes civilisés qui renonçaient à toute dignité. Il vivait selon le code de son peuple, un code barbare et sanguinaire, mais qui du moins comportait un sens de l'honneur.

— Crois-tu qu'il est mort ? interrogea-t-elle.

Il ne lui demanda pas à qui elle faisait allusion.

— Je crois, oui. L'argent et le feu sont également fatals aux esprits maléfiques, et il a reçu une solide dose de chacun.

— Et son maître ?

— Toth-Amon ? Je suppose qu'il a regagné le secret de quelque tombe stygienne. Ces enchanteurs sont de drôles de clients.

Personne ne revint sur ce sujet ; Bélésa répugnait à évoquer pour la conjurer l'atroce scène où une forme noire s'était introduite dans la grande salle afin d'y

consommer une horrible vengeance longuement différée.

Le navire grossissait régulièrement, mais quelque temps s'écoulerait encore avant qu'il n'accoste. Bélésa demanda :

— À ton arrivée au donjon, tu as dit que tu avais été général en Aquilonie et que tu avais dû fuir. Parle-moi de cela.

Conan eut un sourire.

— Une sottise de ma part. Jamais je n'aurais dû avoir confiance en cette face de coing de Numédides. On m'a fait général à la faveur de quelques menus succès contre les Pictes. Par la suite, après que j'eus dispersé un parti cinq fois supérieur en nombre à la bataille de Vélarium, et anéanti la confédération pictes, j'ai été rappelé à Tarantia pour un triomphe officiel. Tout ça est très flatteur pour l'orgueil : tu chevauches à côté du roi, tandis que des filles nappent ta route de pétales de rose. Seulement au cours du banquet qui suivit, ce bâtard m'a fait boire un vin drogué. Et je me suis réveillé enchaîné dans la Tour de Fer, promis à une mort certaine.

— Mais pour quelle raison ?

Conan haussa les épaules.

— Va savoir ce qui se passe dans ce brouet qu'il appelle sa cervelle. Peut-être quelques généraux, ulcérés de l'ascension rapide d'un barbare dans leurs rangs sacrés, ont-ils attisé ses soupçons. À moins qu'il n'ait pris ombrage de mes franches remarques sur son habitude de dilapider le trésor royal pour orner Tarantia de statues de lui-même en or massif au lieu de le consacrer au renforcement de ses frontières.

« Le philosophe Alcémides m'a confié, juste avant que je ne boive la coupe droguée, qu'il projetait d'écrire un essai sur l'ingratitude en tant que principe de gouvernement, en prenant le roi pour modèle. Ma foi, je devais être trop ivre pour comprendre qu'il tentait ainsi de me mettre en garde.

« J'avais malgré tout des amis. Ils m'ont aidé à sortir de la Tour de Fer et m'ont fourni un cheval et une épée. Je suis retourné en Bossonie, avec l'espoir de fomenter une révolte, en commençant par mes propres troupes. Mais à mon arrivée j'ai trouvé mes solides

Bossoniens envoyés dans une autre province, et, à leur place, des bouseux de Khauran qui, pour la plupart, n'avaient jamais entendu parler de moi. Comme ils insistaient pour m'arrêter, j'ai été obligé de fendre quelques crânes pour prendre le large. J'ai traversé la Rivière du Tonnerre avec des flèches qui me sifflaient aux oreilles... et me voici.

Fronçant les yeux, il se tourna vers le navire.

— Par Crom, si je ne savais pas que c'est chose impossible, je jurerais que ce pavillon est frappé du léopard de Poitain. Venez.

Elles le suivirent jusqu'à la plage. Le chant de la chiourme devenait audible. D'une ultime traction sur ses avirons, la galère vint ficher son étrave dans le sable. Comme des hommes enjambaient la proue pour sauter sur la grève, Conan s'écria :

— Prospero ! Trocero ! Par le nom de tous les dieux, qu'êtes-vous venus...

— Conan ! rugirent-ils comme un seul homme.

Et de l'entourer, de lui appliquer force bourrades et de lui étreindre les mains. Tous parlaient en même temps, mais Bélésa ne les comprenait pas car ils s'exprimaient en aquilonien. Celui qu'on appelait Trocero devait être le comte de Poitain ; c'était un homme aux larges épaules, aux hanches étroites, qui, en dépit de ses cheveux grisonnants, se mouvait avec la grâce d'une panthère.

— Que faites-vous ici ? insista Conan.

— On est venu te chercher, dit Prospero, homme mince et bien mis.

— Comment saviez-vous que j'étais ici ?

Un gros homme chauve du nom de Publius montra un personnage revêtu de la chasuble noire des prêtres de Mitra.

— Dexithéus t'a retrouvé par la nécromancie. Il nous a juré que tu étais vivant, et a promis de nous conduire à toi.

L'homme en noir s'inclina gravement.

— Ta destinée est liée à celle de l'Aquilonie, Conan le Cimmérien, dit-il. Je ne suis qu'un maillon dans la chaîne de ton destin.

— Je ne comprends rien à ce que vous tous racontez, fit Conan. Crom sait si je suis content de quitter ce

maudit banc de sable. Mais enfin, pourquoi diable êtes-vous partis à ma recherche ?

C'est Trocero qui parla :

— Nous avons finalement rompu avec Numédides, étant incapables de supporter plus longtemps ses caprices et sa tyrannie, et nous avons besoin d'un général pour mener la révolte. Tu es ce général !

Conan partit d'un grand rire et glissa ses pouces dans sa ceinture.

— Cela fait du bien de rencontrer des gens qui savent reconnaître le mérite. Conduisez-moi où il faut se battre, mes amis ! (Il promena son regard alentour et vit Bélésà qui se tenait timidement à l'écart. D'un geste de galanterie outrée, il lui fit signe de s'avancer.) Messieurs, je vous présente Dame Bélésà de Korzetta. (Puis, s'adressant à la jeune fille dans sa propre langue :) Nous pouvons te ramener en Zingara, mais que feras-tu ensuite ?

Elle secoua la tête d'un air désespéré.

— Je n'en sais rien. Je ne possède ni argent ni amis, et je ne sais comment gagner ma vie. Peut-être eût-il mieux valu que je meure d'une flèche en plein cœur.

— Ne dites pas cela, ma dame ! supplia Tina. Je saurai bien travailler pour nous deux !

Conan tira une petite bourse de cuir de sa ceinture.

— Je n'ai pas le trésor de Tothmekri, grogna-t-il, mais voici quelques babioles trouvées dans le coffre où j'ai pris les vêtements que je porte. (Il déversa dans sa main une poignée de rubis étincelants.) Ils valent une petite fortune à eux seuls.

Il les remit dans la bourse et la lui tendit.

— Je ne peux les accepter..., commença-t-elle.

— Et moi, je te dis le contraire ! Plutôt que de te ramener en Zingara pour y crever de faim, je pourrais aussi bien te laisser aux Pictes pour qu'ils te scalpent. Je sais ce que c'est que d'être sans argent dans un pays hyborien. Chez moi, dans mon pays, il y a quelquefois des famines ; mais les gens ne jeûnent que lorsqu'il n'y a plus aucune nourriture dans le pays. Par contre, dans les pays civilisés, j'ai vu des gens malades de s'être empiffrés tandis qu'à côté d'autres mouraient de faim. Oui, j'ai vu des hommes s'écrouler et mourir contre le mur de magasins bourrés de nourriture.

« Il m'est arrivé à moi aussi d'avoir faim, mais alors je prenais ce que je voulais à la pointe de mon épée. Toi, tu ne peux pas faire ça. Aussi vas-tu prendre ces rubis. En les vendant, tu pourras acheter un château, des esclaves et de beaux vêtements ; alors, il te sera aisé de trouver un mari, car les hommes civilisés désirent tous une épouse qui a du bien.

— Et toi, que vas-tu devenir ?

Conan sourit et montra le cercle des Aquiloniens.

— Voici ma fortune. Avec ces amis fidèles, j'aurai toutes les richesses d'Aquilonie à mes pieds.

Le gros Publius prit la parole :

— Ta générosité est tout à ton honneur, Conan, mais tu aurais dû d'abord me consulter. Car les révolutions ne se font pas seulement à coups d'épée, mais aussi avec de l'or ; et les publicains de Numédides ont tant rançonné l'Aquilonie que nous aurons bien du mal à trouver de quoi engager des mercenaires.

Conan éclata de rire.

— Je t'ai trouvé assez d'or pour faire virevolter toutes les lames d'Aquilonie ! (En quelques mots, il renseigna ses compagnons sur le trésor de Tranicos et la destruction de la colonie de Valenso.) Le démon a abandonné la caverne ; les Pictes vont regagner leurs villages. Un petit groupe bien armé peut se rendre à la caverne et en revenir avant même de s'être aperçu qu'il se trouvait en terrain picte. Vous marchez avec moi ?

Tous l'acclamèrent, au point que Bélés craignit qu'ils n'attirent l'attention des Pictes. Conan lui adressa un sourire rusé et, à la faveur du vacarme, murmura en zingaran :

— Le roi Conan ! Ça ne manque pas d'allure, non ?

Chapitre II

Des loups sur la frontière

La révolution gagne rapidement tout le pays. Tandis que chevaliers et hommes d'armes en jaseran étincelant s'affrontent sur les plaines aquiloniennes, la guerre civile fait rage sur la frontière picte entre les partisans de Conan et ceux de Numédides. Les Pictes, évidemment, pensent y trouver leur avantage. Voici le récit de quelques-uns des événements qui se déroulèrent sur cette terre déchirée, raconté par un de ceux qui survécurent au conflit ; car l'Âge Hyborien fut, de nombreuses années et en maints endroits, une époque mouvementée, et Conan, bien sûr, ne prit pas part à tout ce qu'il s'y passa.

I

C'est le son d'un tambour qui me réveilla. Je restai un long moment couché, immobile, au milieu des fourrés où je m'étais réfugié ; dans les profondeurs de la forêt, de tels sons sont souvent trompeurs, et je m'efforçais de le localiser. Autour de moi, les épais sous-bois étaient silencieux. Au-dessus de ma tête, ronces et lianes s'entrelaçaient pour former une voûte dense ; au-delà, je devinais celle, plus sinistre, que formaient les branches des grands arbres. Pas une seule étoile ne brillait à travers cette masse végétale. Les nuages bas semblaient peser sur la cime des arbres. Il n'y avait pas de lune, et la nuit était aussi noire que l'âme d'une sorcière.

Je ne m'en plaignais pas. Si je ne pouvais voir mes ennemis, ils ne pouvaient non plus me repérer. Mais le son de ce sinistre tambour se répercutait dans les ténèbres, un froum ! froum ! sourd et monotone qui colportait d'innommables secrets. Il était impossible de s'y méprendre. Un seul tambour au monde est capable de produire ce bruit de tonnerre, profond, maussade et plein de menaces : celui des Pictes, ces sauvages qui hantent la grande forêt, au-delà de la frontière du Westermarck.

Et je me trouvais de ce côté-là de la frontière en question, seul, et tapi dans un roncier au milieu de l'immense forêt sur laquelle règnent ces démons depuis l'aube des temps.

Je finis par localiser le tambour ; il se trouvait à l'ouest et, estimai-je, à peu de distance. Je rajustai rapidement mon baudrier, glissai hache et épée dans leur fourreau, tendis mon arc lourd et m'assurai enfin que mon carquois se trouvait bien en place sur ma hanche gauche ; puis je sortis en rampant du fourré et pris prudemment la direction d'où provenait ce son de tambour.

Qu'il me concernât personnellement, je ne le pensais pas. Si les hommes de la forêt m'avaient découvert, ils m'en auraient averti en me tranchant la gorge et non pas en jouant du tambour. Ce martèlement, toutefois, avait une signification que ne pouvait ignorer un coureur de forêt. C'était un avertissement et une

menace pour ces intrus dont les cabanes isolées et les arpents déboisés mettaient en péril la solitude immémoriale de la grande forêt. On y entendait la promesse de l'incendie et de la torture, de flèches enflammées sifflant dans la nuit, de haches de guerre fracassant le crâne des hommes, des femmes et des enfants.

Je progressais donc au cœur de la forêt enténébrée, avançant à tâtons entre les énormes fûts, me glissant parfois à quatre pattes au travers des halliers, sursautant lorsque quelque liane villeuse m'effleurait le visage ou la main. D'énormes serpents vivent en effet dans cette forêt ; ils se laissent pendre par la queue aux basses branches et attendent ainsi leurs proies. Mais les créatures que je cherchais étaient bien plus redoutables que n'importe quel reptile, et à mesure que s'enflait le son du tambour, je redoublais de prudence, comme si je foulais du verre brisé. Je distinguai enfin une lueur rougeâtre entre les arbres, et perçus, mêlé au martèlement du tambour, le marmonnement de voix barbares.

Quelle que fût l'étrange cérémonie qui avait lieu sous les arbres noirs, il était probable que des sentinelles fussent postées dans les environs ; et je savais combien un Picte pouvait être immobile et silencieux, et se fondre même de jour dans la forêt, indécélable jusqu'à l'instant où sa lame pénétrait le cœur de sa victime. Ma peau se hérissait à la pensée de buter dans le noir contre une telle sentinelle ; je tirai mon épée et la tint tendue devant moi. Mais pas même un Picte n'eût pu me distinguer dans l'obscurité de ces entrelacs végétaux et de ce ciel chargé de nuages.

La lueur s'avéra être un feu devant lequel bougeaient des silhouettes ainsi que des diables noirs sur fond de fournaise infernale. Je m'accroupis à l'abri d'un épais buisson et entrepris de détailler la sombre clairière et les formes qui y évoluaient.

Il y avait là quarante ou cinquante Pictes, nus à l'exception d'un haillon autour des reins, et parés de peintures hideuses ; accroupis en un vaste demi-cercle, face au feu, ils me tournaient le dos. À la plume qui ornait leur épaisse crinière noire, je sus qu'ils étaient du clan du Faucon, Onayaga en leur langue. Au centre

de la clairière se dressait un autel grossier, amoncellement de grosses pierres, et ma peau se hérissa une nouvelle fois à cette vision. Il m'était déjà arrivé de trouver de tels autels, noircis par le feu et maculés de sang, dans des clairières désertes. Et, bien que je n'eusse jamais assisté aux rites qui s'y rattachaient, j'en avais entendu parler par des hommes qui avaient été prisonniers des Pictes ou qui les avaient espionnés comme je le faisais présentement.

Un sorcier emplumé dansait entre l'autel et le feu une danse traînante et indescriptiblement grotesque qui faisait osciller et ployer les plumes autour de son corps. Il portait un masque écarlate au sourire effrayant, qui ressemblait au visage d'un démon de la forêt.

Au centre du demi-cercle des guerriers, était accroupi le tambour ; il frappait la peau de son poing fermé, produisant ainsi ce roulement qui faisait penser au bruit d'un orage lointain.

Entre les guerriers et le sorcier, se tenait un homme qui n'avait rien d'un Picté. Il était aussi grand que moi, et sa peau était laiteuse à la lueur du feu. Il portait cependant une peau de daim autour des reins et des mocassins, son corps était recouvert de peintures de guerre et une plume de faucon ornait sa chevelure. Je me dis qu'il devait être liguréen, membre d'une de ces petites tribus à la peau pâle qui habitent également dans la grande forêt ; elles étaient le plus souvent en guerre contre les Pictes, mais il arrivait parfois qu'elles fussent leurs alliées. Leur peau est aussi blanche que celle des Aquiloniens. Les Pictes forment également une race blanche en ce qu'ils ne sont ni noirs, ni bruns, ni jaunes ; mais ils ont les yeux et les cheveux noirs, et la peau sombre. Ni eux, ni les Liguréens ne sont qualifiés de « Blancs » par les habitants du Westermarck qui réservent cette qualité à ceux qui sont de sang hyborien.

Mais voici que trois guerriers traînaient un homme dans le cercle de lumière, un Picté lui aussi, nu et maculé de sang, portant dans sa chevelure emmêlée une plume qui l'identifiait comme membre du clan du Corbeau ; les siens étaient constamment en guerre avec celui du Faucon. Les trois hommes le jetèrent pieds et poings liés sur l'autel, et je pouvais voir ses muscles se

gonfler et se tordre en vain pour rompre les lanières de cuir qui l'entravaient.

Alors le sorcier dansa avec une ardeur accrue, tissant des figures compliquées autour de l'autel et du prisonnier ; celui qui frappait le tambour adopta un rythme frénétique et se mit à marteler son instrument comme s'il eût été possédé du démon. Alors, d'une branche qui surplombait la scène, se laissa tomber un de ces grands serpents dont j'ai parlé. Les écailles luisant à la lumière du feu, il se tortilla en direction de l'autel, la langue dardée et l'œil étincelant. Bien qu'il passât très près de certains d'entre eux, les guerriers ne semblaient pas le craindre. Et cela me parut singulier, car ces monstres sont les seules créatures mortelles que redoutent les Pictes.

Le serpent dressa sa tête au-dessus de l'autel. Le sorcier et la bête se faisaient face de part et d'autre du corps étendu du captif. Le maître de cérémonie dansait maintenant sans bouger les pieds, se contentant de contorsionner son tronc et ses bras, et le reptile se mit bientôt à l'imiter, à se tordre et à osciller, comme ensorcelé. Alors du masque écarlate s'éleva une étrange mélodie qui frissonnait comme le vent dans les roseaux fanés d'un marécage. Le grand serpent s'éleva de plus en plus haut et vint se lover sur l'autel et l'homme qui s'y trouvait ; celui-ci fut bientôt recouvert par les anneaux luisants, sa tête seule demeurant visible, dominée par l'autre tête qui la fixait de ses petits yeux reptiliens.

Le chant du sorcier monta en un crescendo triomphal, et il jeta quelque chose dans le foyer. Un grand nuage de fumée verte en sortit et enveloppa tout l'autel, atténuant les contours des deux créatures qui s'y trouvaient. Alors, au centre de ce nuage, je distinguai une atroce convulsion, une altération ; les deux corps se fondirent l'un dans l'autre et, pendant un instant, je n'aurais pu dire où était le serpent et où était l'homme. Un violent soupir passa au-dessus des Pictes comme la brise qui geint dans les branches nocturnes.

Alors la fumée se dissipa. Le serpent gisait inanimé sur l'autel, et je crus que les deux étaient morts. Mais le sorcier saisit le cou du reptile, déroula son tronc et le laissa couler jusqu'au sol. Puis il fit basculer le corps

de l'homme qui tomba à côté du serpent, et trancha les lanières de cuir qui liaient ses poignets et ses chevilles.

Pour finir, il se remit à danser autour des deux créatures en prononçant je ne sais quelles incantations. L'homme revint à la vie. Mais il ne se leva pas. Sa tête se mit à osciller de côté et d'autre, sa langue à sortir et rentrer sans cesse. Et, Mitra ! il s'éloigna du feu en se tortillant sur le ventre à la manière d'un serpent !

Et le serpent, lui, fut brusquement saisi de convulsions ; il leva la tête et se dressa verticalement de presque toute sa longueur pour retomber anneau sur anneau ; et une nouvelle fois il tenta en vain de se mettre debout, ainsi qu'un homme que l'on vient d'amputer.

Alors, la clameur démente des Pictes ébranla la nuit, et je dus lutter contre une envie de vomir. Je comprenais à présent le sens de cette effroyable cérémonie. J'en avais déjà entendu parler. Par la sorcellerie primordiale qu'engendrait et nourrissait la forêt, cet homme masqué venait de faire passer l'âme d'un prisonnier ennemi dans l'immonde enveloppe d'un serpent. C'était la vengeance d'un démon. Et la sanguinaire clameur des Pictes ressemblait aux hurlements de toutes les goules des Enfers.

Les deux victimes, l'homme et le serpent, se convulsèrent et agonisèrent côte à côte, jusqu'à ce que le sorcier leur coupât la tête d'un éclair bref de son sabre – et, dieux ! le tronc du serpent fut secoué de quelques frissons puis s'immobilisa, tandis que le corps de l'homme se mettait à se tortiller et battre le sol à la façon d'un serpent décapité. Un malaise, une grande faiblesse s'emparèrent de moi ; car quel homme civilisé peut assister insensible à un spectacle aussi atroce ? Et ces sauvages, barbouillés de peinture, gesticulant et vociférant devant l'horrible sort d'un ennemi, n'étaient pas pour moi des êtres humains, mais des démons de la nuit qu'il était de mon devoir d'abattre.

D'un bond, le sorcier se retourna vers les guerriers ; il arracha son masque, renversa la tête en arrière et hurla comme un loup. Une flamme éclaira son visage, et je le reconnus. Alors, l'horreur et le dégoût qui m'habitaient se muèrent en une rage noire, et tout souci

du danger ou de ma mission, qui était de première importance, fut balayé de mon esprit. Car ce sorcier était le vieux Teyanoga, celui qui avait brûlé vif mon ami Jon, fils de Galter.

Dans le feu de la haine, j'agis presque instinctivement. Je posai une flèche sur le bois de mon arc et tirai. La lumière était incertaine mais la portée réduite, et puis nous autres, du Westermarck, avons été bercés au bruit sec de la corde. Le vieux Teyanoga miaula comme un chat et s'écroula à la renverse ; ses guerriers hurlèrent d'étonnement en voyant vibrer l'empenne dans sa poitrine. Leur hôte blanc se retourna, me révélant pour la première fois son visage – et, Mitra ! c'était un Hyborien.

Cette horrible révélation me tint un instant paralysé, et cela faillit me coûter très cher. Car les Pictes, telles des panthères, avaient aussitôt bondi dans les sous-bois, à la recherche de celui qui avait tué leur sorcier. Ils atteignaient l'orée du hallier quand je sortis de ma léthargie. Je me relevai et partis à toutes jambes dans la nuit ; c'est une sorte d'instinct, sans doute, qui me faisait éviter les arbres et leurs basses branches, car il faisait plus noir que jamais. Je savais que les Pictes ne pouvaient relever mes empreintes et qu'ils me pourchassaient aussi aveuglément que je fuyais. Comme je détalais en direction du nord, j'entendis un cri de fureur dont les accents haineux me glacèrent les sangs. Je me dis qu'ils venaient d'extraire ma flèche de la poitrine du sorcier et de s'apercevoir que c'était un trait hyborien. Cela ne pouvait que les rendre plus tenaces et sanguinaires à mon égard.

Je fonçais dans la nuit, le cœur battant de peur et de l'horreur du cauchemar que je venais de vivre. Qu'un Hyborien ai pu y assister en hôte bienvenu et honoré – car il était armé ; une épée et une hache étaient glissées à sa ceinture – était chose si monstrueuse que j'en vins à me demander si après tout la scène n'avait pas effectivement été un cauchemar. Car jamais auparavant un Hyborien n'avait été le témoin de la Danse du Serpent, sinon en tant que supplicié ou, comme je venais de le faire, en tant qu'espion. Et, si j'ignorais ce dont pareille abomination était le présage, je ne parvenais pas à chasser de mon esprit d'horribles

pressentiments.

Ces sombres pensées me rendaient moins prudent que de coutume ; et il m'arrivait de percuter un arbre que j'aurais pu éviter, eussé-je été plus attentif. C'est sans doute le bruit de ma course malhabile qui guida le Picté jusqu'à moi, car il n'avait pu m'apercevoir dans ces ténèbres.

Derrière moi, les vociférations s'étaient tues, mais je savais que les Pictes battaient la forêt comme des loups affamés, selon une formation en demi-cercle. Leur silence prouvait qu'ils étaient sur ma piste, car ils ne se mettent à hurler que lorsqu'ils se savent sur le point de cerner leur proie.

Le guerrier qui avait entendu le bruit de ma course ne faisait pas partie du groupe ; il était loin au-devant d'eux. Le léger martèlement de ses pieds nus m'avertit de sa présence, et, lorsque je me retournai, je ne pus même pas distinguer sa silhouette.

Ils ont des yeux de chat, et je savais qu'il y voyait suffisamment pour me localiser. Le manche de ma hache arrêta le glaive qu'il abattait sur moi, et il vint s'empaler sur ma dague en poussant un atroce cri d'agonie. Y répondit une féroce clameur, venue du sud, à quelques centaines de mètres de distance ; mes poursuivants convergeaient maintenant vers moi, en donnant de la voix ainsi que des loups quand le moment de la curée approche.

Je repartis de plus belle, abandonnant maintenant toute prudence, avec l'espoir de ne pas me fracasser le crâne sur un tronc d'arbre.

La forêt s'éclaircissait ; il n'y avait plus de fourrés et ce qu'il faut bien appeler de la lumière filtrait à travers les branches, car les nuages commençaient à se disperser. Et je détalais dans les sous-bois, telle une âme damnée pourchassée par une horde de diables ; les hurlements se firent d'abord de plus en plus forts, pleins d'une ardeur sanguinaire, puis se muèrent en cris de rage impuissante pour enfin décroître rapidement ; car dans une course de vitesse, nul Picté ne peut rivaliser avec les longues jambes d'un coureur de forêts. Le risque était qu'il y eût d'autres éclaireurs solitaires sur mon chemin et qu'entendant le bruit de ma course, ils vinssent me couper la route ; ce risque,

je ne pouvais que le prendre. Mais aucune silhouette ne jaillit de l'ombre ; et voici qu'à travers les halliers annonçant la proximité d'un cours d'eau, j'apercevais maintenant, très loin devant moi, les faibles lumières de Fort Kwanyara, l'avant-poste le plus méridional de la Schohira.

II

Peut-être conviendrait-il, avant de poursuivre cette chronique des années sanglantes, que je me présente et fournisse quelques éclaircissements sur la raison de ma présence nocturne et solitaire en plein pays picte.

Je m'appelle Gault, fils de Hagar. Je suis natif de la province de Conajohara. Deux ans avant cette histoire, les Pictes traversèrent la Rivière Noire, s'abattirent sur Fort Tuscelan, égorgèrent tous ses habitants sauf un, et chassèrent tous les colons de la province qui se trouve à l'est de la Rivière du Tonnerre. La Conajohara, redevenue une contrée inculte, fut abandonnée aux bêtes sauvages. Ses anciens habitants allèrent s'établir dans le Westermarck, en Schohira, en Conawaga et en Oriskonie ; une bonne part d'entre eux, dont ma famille, alla toutefois s'établir dans le Sud, non loin de Fort Thandara, un avant-poste isolé, au bord de la Rivière du Cheval. Ils y furent bientôt rejoints par d'autres colons que les plus anciennes provinces, trop peuplées, n'avaient pu recevoir, et formèrent ce que l'on baptisa les Libres Provinces de Thandara. À la différence des autres provinces, elles n'avaient pas été attribuées par le roi à ses vassaux des Marches de l'Est, et furent défrichées par les seuls pionniers, sans l'aide de la noblesse aquilonienne. Nous ne payions d'impôts à aucun baron. Notre gouverneur n'était pas désigné par un quelconque seigneur, mais choisi parmi les nôtres et élu par nous ; et il n'était responsable que devant le roi. Nous avons nous-mêmes construit et armé nos forts, et nous nous suffisions à nous-mêmes à la guerre comme en temps de paix. Et Mitra sait si nous étions souvent en guerre, car jamais la paix ne fut vraiment décrétée avec nos féroces voisins, les tribus pictes de la Panthère, de l'Alligator et de la Loutre.

Tout allait bien cependant, et nous nous intéressions

rarement à ce qui se passait à l'est des Marches du royaume, terre de nos aïeux. À peine toutefois étions-nous installés que les événements d'Aquilonie vinrent nous toucher de près en dépit de notre isolement. On apprit qu'une guerre civile faisait rage et qu'un homme farouche s'était dressé pour arracher le trône à la très ancienne dynastie. Les étincelles de cette conflagration embrasèrent la frontière et dressèrent le voisin contre le voisin, le frère contre le frère. Et c'était parce que des chevaliers aux armures étincelantes se battaient et périssaient dans les plaines d'Aquilonie, que j'avais traversé, seul, l'étendue sauvage qui séparait Thandara de la Schohira, porteur de nouvelles susceptibles de bouleverser la destinée du Westermarck.

Fort Kwanyara était un modeste avant-poste composé d'une simple cabane de rondins entourée d'une palissade et situé sur la berge de la Rivière du Couteau. J'aperçus sa bannière qui flottait dans le rose pâle du petit matin, et remarquai que seul l'emblème de la province y figurait. L'étendard royal, le serpent d'or, qui aurait dû se trouver en tête de mât, était invisible. Cela pouvait signifier beaucoup ou rien du tout. Nous autres, sur la frontière, nous nous soucions peu de la coutume et de l'étiquette dont s'inquiètent tant les chevaliers du royaume.

Je franchissais donc la Rivière du Couteau au petit jour, lorsqu'une sentinelle m'interpella de la rive opposée. C'était un type de haute taille, vêtu de peau de daim à la manière des pionniers.

— Par Mitra ! lança-t-il lorsqu'il sut que j'arrivais de Thandara, tu dois être sacrément pressé pour avoir traversé la forêt plutôt que de prendre la route.

Car la Thandara était séparée des Marches Bossoniennes par une avancée de la grande forêt. Une route sûre la contournait, mais elle était longue et ennuyeuse.

Il me demanda des nouvelles de la Thandara ; je lui dis que je ne savais pas grand-chose des derniers événements car je rentrais juste d'une longue mission de reconnaissance dans le pays des hommes de la Loutre. C'était pur mensonge, mais je ne connaissais pas encore la couleur politique de la Schohira et n'avais nullement l'intention de révéler la mienne

avant d'en savoir plus. Puis je lui demandai si Hakon fils de Strom se trouvait à Fort Kwanyara, et il me répondit que celui que je cherchais n'était pas au fort mais au village de Schondara, à quelques kilomètres à l'est.

— J'espère que la Thandara penche pour Conan, fit-il en s'accompagnant d'un juron, parce que je te dis tout de suite qu'ici on est de son côté. Et il a fallu ma satanée chance pour que je reste cloué ici à garder la frontière picte avec une poignée d'hommes. Je donnerais mon arc et ma tunique de chasse pour rejoindre notre armée qui attend à Thénitéa, sur la Rivière Ogaha, l'attaque de Brocas de Torh et de ses foutus renégats.

Je ne dis rien, mais la nouvelle me laissait pantois. Car le baron de Torh gouvernait la Conawaga, et non pas la Schohira dont le seigneur était Thaspéras de Kormon.

— Où est Thaspéras ? demandai-je.

— Parti en Aquilonie se battre pour Conan, répondit l'autre après un temps d'hésitation.

Et il se mit à me considérer les yeux plissés, comme se demandant si je n'étais pas un espion.

— Existe-t-il en Schohira, commençai-je, un homme lié avec les Pictes au point de séjourner chez eux, nu et fardé, d'assister à leurs cérémonies et de...

Je me tus en remarquant la fureur qui déformait les traits du Schohiran.

— Maudit, s'étrangla-t-il, quel est ton but en venant nous insulter ici ?

Il est vrai que traiter quelqu'un de renégat était la pire insulte qui se pût infliger tout au long du Westermarck, encore que ce ne fût pas ce que j'avais en tête. Mais je vis que l'homme ignorait tout du renégat que j'avais vu la nuit précédente, et, peu désireux de l'en informer, je me bornai à lui dire qu'il m'avait mal compris.

— J'ai très bien compris, rétorqua-t-il d'un ton rogue. Sans ta peau foncée et ton accent du sud, je te prendrais pour un espion de Conawaga. Mais espion ou pas, tu n'as pas le droit d'insulter ainsi les hommes de Schohira. Si je n'étais pas en service, je retirerais mon baudrier pour te montrer un peu quel genre d'hommes

on est en Schohira.

— Je n'aime pas me quereller, dis-je. Mais je vais à Schondara où tu n'auras pas de mal à me trouver si tu en as toujours envie. Je m'appelle Gault, fils de Hagar.

— Je ne tarderai pas, fit-il d'un air sinistre. Je m'appelle Otho, fils de Gorm, et on me connaît bien en Schohira.

Je le laissai repartir le long de la berge, palpant la poignée de son épée comme s'il bouillait d'en essayer le tranchant sur mon crâne. Je me remis en route en décrivant une grande boucle autour du fortin afin d'éviter tout autre éclaireur ou sentinelle. Car en ces temps troublés, on pouvait facilement me coller une étiquette d'espion. Cet Otho fils de Gorm avait commencé à retourner de telles idées dans ce qu'il avait pour cervelle, lorsque ce qu'il prit pour un affront avait fait diversion. Et, comme il s'était querellé avec moi, son sens de l'honneur ne lui permettrait plus de m'arrêter comme suspect d'espionnage, y eût-il seulement songé. En temps normal, nul n'aurait arrêté ou questionné un Hyborien traversant la frontière, mais les choses prenaient un tour démentiel ; oui, tout allait de travers, pour que le seigneur de Conawaga envahît le territoire de ses voisins.

Un périmètre de plusieurs centaines de mètres avait été déboisé autour du fort, et la forêt y formait une muraille verte et régulière. Je contournai la clairière à l'abri des arbres et ne rencontrai personne, même en traversant plusieurs sentiers menant au fort. Puis je pris la direction de l'est en évitant fermes et clairières, et le soleil n'était pas encore bien haut quand j'aperçus les toits de Schondara.

La forêt ne s'arrêtait qu'à moins d'un kilomètre du village qui était de belle taille pour un avant-poste. De jolies maisons de bois équerri, certaines peintes, alternaient avec des constructions charpentées, ce que nous n'avons pas en Thandara. Le village n'était pas entouré d'un fossé ou d'une palissade, ce que je trouvais singulier. Chez nous, en Thandara, on construit les habitations autant pour se défendre que pour s'abriter, et, comme notre province, alors tout récemment peuplée, ne comptait pas encore un seul vrai village, chaque cabane y était conçue comme une petite

forteresse.

Sur la droite du village, au milieu d'une prairie, j'aperçus un fortin défendu par une palissade et un fossé, et armé d'une baliste pivotante montée sur une plate-forme surélevée. Cette construction était plus importante que Fort Kwanyara, mais je ne voyais que très peu de têtes casquées sur le chemin de ronde. Seul l'aigle aux ailes ouvertes de la Schohira flottait au mât des couleurs. Et je me demandai pourquoi, si la Schohira avait pris parti pour Conan, ne figurait pas la bannière qu'il s'était choisie, un lion d'or sur champ noir, l'étendard du régiment aquilonien dont il avait été le général mercenaire.

Vers la gauche, à l'orée de la forêt, j'aperçus une grande maison de pierre entourée de jardins et de vergers ; c'était là que devait habiter le seigneur Valérian, le plus riche propriétaire terrien de la Schohira occidentale. Je ne l'avais jamais rencontré, mais je le savais riche et puissant. Pour lors la Demeure, ainsi qu'on l'appelait, paraissait vide.

Le village semblait tout aussi déserté – tout au moins par les hommes. J'y vis des femmes et des enfants en grand nombre, et en conclus que les hommes avaient dû amener leurs familles ici pour qu'elles fussent en lieu sûr. De nombreuses paires d'yeux me suivirent suspicieusement tandis que je remontais la rue, mais personne ne me parla sinon pour répondre brièvement à mes questions.

À la taverne, une poignée de vieillards et d'infirmes conversaient à voix basse autour des tables auréolées de bière. Lorsque j'apparus sur le seuil dans mes peaux de daim usées, tous se turent et se retournèrent avec ensemble pour me considérer en silence.

Le silence se fit encore plus pesant quand je demandai après Hakon fils de Strom. Le tavernier me dit qu'il était parti le matin même pour Thénitéa, où campait l'armée, mais qu'il serait bientôt de retour. Comme j'avais faim et sommeil, je pris mon repas sous les regards inquisiteurs de la compagnie, puis m'allongeai dans un coin sur une peau d'ours que m'apporta le tenancier, et m'endormis. Je dormais toujours quand arriva Hakon fils de Strom, peu après le coucher du soleil.

C'était un grand gaillard aux larges épaules, comme la plupart des hommes de l'Ouest ; il portait une tunique de chasse en daim, des bandes molletières et des mocassins. Une demi-douzaine de soldats l'accompagnaient ; ils s'assirent à une table proche de l'entrée et se mirent à nous considérer, Hakon et moi, par-dessus le rebord de leurs bocks.

Quand, après m'être présenté, je lui dis que j'avais un message pour lui, Hakon m'examina attentivement puis me fit asseoir à une table écartée où le tavernier nous apporta aussitôt deux bocks en cuir de bière écumante.

— Avez-vous appris du nouveau sur la situation en Thandara ? demandai-je.

— Rien de sûr ; seulement des rumeurs.

— Parfait, dis-je. Je suis envoyé par Brant, fils de Drago, gouverneur de Thandara, et par le conseil des capitaines. Ceci prouve que je ne suis pas un imposteur.

Ce disant, je trempai le doigt dans la mousse de ma bière et traçai sur la table un symbole que j'effaçai aussitôt. Hakon hocha la tête et une lueur d'intérêt alluma son regard.

— Voici ce que l'on m'a chargé de vous transmettre, repris-je : la Thandara prend parti pour Conan et se tient prête à aider ses amis et à combattre ses ennemis.

Il se mit à sourire et saisit ma main dans ses doigts rugueux.

— Excellent ! s'exclama-t-il. Mais je n'en attendais pas moins.

— Quel Thandaran pourrait oublier Conan ? dis-je. Je n'étais qu'un gamin, mais je me souviens de l'époque où il était éclaireur en Conajohara. Quand son émissaire est venu en Thandara nous avertir que le Poitain s'était soulevé, que lui, Conan, visait le trône, et nous réclamer notre soutien – il ne nous demandait pas de volontaires pour son armée, juste notre loyauté –, nous lui avons répondu par cette phrase : « Nous n'avons pas oublié la Conajohara. » Alors le baron Attélius a marché sur nous ; nous lui avons dressé une embuscade dans la forêt, et son armée a été taillée en pièces. À présent, je pense que la Thandara n'a plus à craindre une invasion.

— J'aimerais pouvoir dire la même chose de la Schohira, fit Hakon avec tristesse. Le baron Thaspéras nous a fait dire que nous étions libres de choisir. Lui est du côté de Conan ; il a rejoint l'armée rebelle. Mais il ne nous a pas demandé de lever des hommes. Comme Conan, il sait bien que le Westermarck a besoin de toutes ses forces pour veiller sur la frontière.

« Il a toutefois emmené ses troupes avec lui, et nous avons garni les forts avec nos propres forestiers. Nous avons essayé quelques escarmouches, surtout dans des villages comme Coyaga où habitent de grands propriétaires terriens, car il en est qui restent fidèles à Numédides. En définitive ces loyalistes ou bien se sont enfuis avec leurs sujets en Conawaga, ou bien se sont soumis en jurant de rester neutres, comme l'a fait Valérian de Schondara. Les loyalistes qui se sont enfuis ont fait le serment de revenir un jour nous couper la gorge. Brocas est en train de marcher sur nous.

« En Conawaga, les grands propriétaires et Brocas, du parti du roi, font, dit-on, subir des traitements atroces à ceux qui ont eu le malheur de se rallier à Conan.

Je hochai la tête, sans surprise. La Conawaga était la plus étendue, la plus riche et la plus peuplée des provinces du Westermarck, et elle était affligée d'une caste comparativement importante et très puissante de grands propriétaires nobles – ce qui n'est pas le cas de la Thandara et par la grâce de Mitra ne le sera jamais.

— Il s'agit d'une invasion de conquête, reprit Hakon. Brocas nous a sommés de faire serment d'allégeance à Numédides – ce chien ! Selon moi, ce pourceau caresse l'espoir de soumettre tout le Westermarck et d'y être le vice-roi de Numédides. Son armée d'hommes d'armes aquiloniens, d'archers bossoniens, de loyalistes conawagans et de renégats shohirans, campe à Coyaga, à quinze kilomètres de l'autre côté de la Rivière Ogaha. Thénitéa est pleine de réfugiés de l'Est du pays qu'il a dévasté. Nous ne le craignons pas, bien qu'il soit le plus fort. Pour nous atteindre, il lui faut franchir la Ogaha ; nous avons fortifié la rive occidentale et bloqué la route afin que sa cavalerie ne puisse pas l'emprunter.

— Voilà qui recoupe ma mission, dis-je. Je suis chargé de vous offrir les services de cent cinquante Thandarans. Chez nous, tout le monde est du même avis, et nous n'avons pas de guerres intestines ; nous pouvons nous permettre de distraire cet effectif de notre guerre contre les Pictes de la Panthère.

— Voici une nouvelle qui va réjouir le commandant du fort !

— Quoi ? bondis-je. Ce n'est pas toi, le commandant ?

— Eh non. C'est mon frère, Dirk, fils de Strom.

— Si je l'avais su, c'est à lui que j'aurais remis mon message, dis-je. Brant, fils de Drago, croyait que tu commandais Kwanyara. Enfin, cela n'a pas grande importance.

— Un dernier bock, fit Hakon, et nous rentrons au fort ; comme ça Dirk aura des nouvelles fraîches. Ce n'est pas une mince affaire de commander un fort ! Une patrouille de reconnaissance me suffit amplement.

Hakon n'eût en effet pas convenu au commandement d'un avant-poste de quelque importance, car, quoique brave et tenace, il était par trop bouillant et impétueux.

— Il ne vous reste qu'un petit contingent pour surveiller la frontière, objectai-je. Que fais-tu des Pictes ?

— Ils respectent le serment de paix qu'ils ont fait, répondit Hakon. La frontière est calme depuis plusieurs mois, en dehors, bien sûr, des habituels accrochages entre individus des deux races.

— La demeure de Valérian a l'air désertée.

— Le seigneur Valérian y vit seul avec une poignée de serviteurs. Nul ne sait où sont passés ses hommes d'armes. Toujours est-il qu'il les a renvoyés. S'il ne nous avait pas donné sa parole, nous aurions estimé nécessaire de le placer sous bonne garde, car c'est un des rares Hyboriens qu'écoutent les Pictes. Si jamais il s'était mis en tête de les faire marcher contre la frontière, nous aurions quelque peine à repousser les Pictes d'un côté et Brocas de l'autre. Les Faucons, les Lynx et les Tortues l'écoutent quand il parle ; il a même visité les villages des Pictes du Loup et en est ressorti vivant.

À supposer que ce fût vrai, cela était plutôt étonnant, car on ne comptait plus les exemples de férocité de la tribu du Loup, grande confédération de plusieurs clans cantonnés dans l'Ouest, au-delà des terrains de chasse des trois tribus secondaires que Hakon venait de citer. Les hommes du Loup restaient en général à l'écart de la frontière, mais, si profonde était leur haine de l'homme blanc qu'ils constituaient une sempiternelle menace pour la frontière de la Schohira.

Hakon leva les yeux sur un homme de haute taille, en bottes et manteau écarlate, qui venait d'entrer dans la taverne.

— Tiens, voici le seigneur Valérian, dit-il.

Je me retournai, sursautai et fus instantanément debout.

— Toi ici ! m'exclamai-je. Cette nuit, j'ai vu cet homme de l'autre côté de la frontière, au camp des Faucons, en train d'assister à la Danse du Serpent !

Valérian m'entendit et se tourna vers moi en blêmissant. Ses yeux fulminaient comme ceux d'une panthère. Hakon bondit à son tour.

— Qu'est-ce que tu racontes ? glapit-il. Le seigneur Valérian a donné sa parole...

— La belle affaire ! lançai-je en avançant vers l'autre. Je l'ai vu du fourré où je me cachais. Impossible de se méprendre sur cette face d'oiseau de proie. Je vous dis qu'il y était, nu, le corps peint comme un vrai Picté...

— Tu mens, maudit ! rugit Valérian en arrachant son manteau.

Avant qu'il pût tirer son épée, je me jetai sur lui et le plaquai au sol. Il me prit la gorge à deux mains en blasphémant comme un fou. Il y eut un bref bruit de pas, et des hommes nous séparèrent. Valérian était debout devant moi, haletant et blanc de rage ; il tenait à la main le foulard qu'il venait de m'arracher.

— Lâchez-moi ! Enlevez vos sales pattes de paysans ! crachait-il. Je vais fendre ce menteur jusqu'au menton...

— Ce n'est pas un mensonge, dis-je plus calmement. Hier soir j'ai vu le vieux Teyanoga arracher l'âme d'un chef du Corbeau pour la faire entrer dans un serpent-arbre. C'est ma flèche qui a tué le sorcier. Et je t'ai vu,

toi, un Hyborien, vêtu et accepté comme un des leurs.

— Si ce que tu dis est vrai..., commença Hakon.

— C'est vrai, et en voici la preuve ! lança-je. Regarde là, sur sa poitrine !

Son pourpoint et sa chemise avaient été ouverts pendant l'échauffourée ; et là, à peine visible sur sa peau nue, on devinait les contours de ce crâne blanc dont se parent les Pictes uniquement lorsqu'ils décident de déclarer la guerre aux Hyboriens. Il avait bien tenté de se laver, mais les pigments qu'utilisent les Pictes sont tenaces.

— Désarmez-le, ordonna Hakon, très pâle.

— Rends-moi mon foulard, fis-je.

Mais sa seigneurie me cracha au visage et glissa le bout de tissu dans l'échancrure de sa chemise.

— Quand il te sera rendu, ce sera sous la forme d'un nœud de pendu passé à ton cou de renégat, railla-t-il.

Hakon semblait indécis.

— Emmenons-le au fort, dis-je. Ces Pictes portaient des peintures de guerre. Ce signe qu'il a sur la poitrine signifie qu'il avait l'intention de prendre part à la guerre pour laquelle ils dansaient.

— Par le grand Mitra, tout cela est incroyable ! s'exclama Hakon. Un Hyborien, lâchant ces démons sur ses amis, ses voisins ?

L'autre ne pipait mot. Il se tenait entre les deux hommes qui venaient de s'assurer de lui ; il était blême, un rictus découvrait ses dents, et un feu jaune brûlait dans son regard où il me sembla déceler une lueur de démence.

Mais Hakon balançait toujours. Il n'osait pas relâcher Valérian, et cependant il redoutait la réaction des gens qui nous verraient l'emmener sous bonne garde jusqu'au fort.

— Ils nous en demanderont la raison, m'expliqua-t-il en aparté, et lorsqu'ils apprendront qu'il a manigancé avec des Pictes décidés à faire la guerre, ils seront saisis de panique. Non, conduisons-le plutôt à la prison. Dirk viendra l'interroger.

— Les demi-mesures peuvent être dangereuses face à une telle situation, dis-je. Mais c'est toi qui décides. C'est toi le chef ici.

Aussi fit-on sortir sa seigneurie par la porte de

derrière. Il faisait nuit, et nous atteignîmes la prison sans que quiconque nous eût remarqués – il faut dire que par les temps qui courent les gens ont plutôt tendance à se claquemurer dès la nuit tombée. La prison était une modeste construction de rondins, un peu à l'écart du village, avec quatre cellules dont une était déjà occupée par un gros type, emprisonné la veille pour ivrognerie et tapage nocturne. Valérian ne dit pas un mot tandis que Hakon refermait la grille sur lui, puis détachait un de ses hommes pour monter la garde. Mais un feu démoniaque brûlait dans son regard, comme si derrière le masque de son visage pâle, il se moquait de nous.

— Tu ne laisses qu'un seul gardien ? m'étonnai-je.

— Pourquoi en laisser plus ? fit Hakon. Valérian ne peut pas sortir de sa cellule, et il n'y a personne pour venir le chercher.

Il me semblait que Hakon était un peu trop porté à croire que tout était acquis ; mais après tout ce n'était pas mon problème et je me tus.

Puis il me conduisit au fort où je rencontrai le commandant, Dirk, fils de Strom, qui avait la charge du village en l'absence de Jon, fils de Marko, le gouverneur nommé par le seigneur Thaspéras. Ce Jon commandait présentement les troupes stationnées à Thénitéa. Dirk accueillit mon récit avec pondération ; il dit qu'il se rendrait à la prison pour interroger Valérian, dès que ses fonctions le lui permettraient, encore qu'il ne se fît pas d'illusion sur la volubilité du prisonnier, digne rejeton d'une lignée hautaine et entêtée. Il fut heureux d'apprendre que la Thandara lui fournirait un contingent, et me proposa d'envoyer là-bas un émissaire, au cas où je souhaiterais séjourner un peu plus longtemps à Schohira, ce qui était en effet mon désir.

Ensuite, Hakon et moi retournâmes à l'auberge où nous projections de passer la nuit avant de partir pour Thénitéa. Des éclaireurs tenaient les Schonirans au courant des mouvements de Brocas, et Hakon, qui avait passé la journée sur le front, m'expliqua que le général ennemi ne paraissait pas sur le point d'attaquer ; et je me dis qu'il attendait probablement que Valérian lance les Pictes contre la frontière.

Toutefois, en dépit de tout ce que j'avais pu lui rapporter, Hakon doutait toujours que Valérian ait pu visiter les Pictes autrement que par amitié, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire. Et j'insistai sur le fait que, quels que fussent ses liens avec les Pictes, jamais un Hyborien n'avait eu le droit d'assister à une cérémonie comme la Danse du Serpent ; ou alors, il fallait qu'il fût leur frère de sang.

III

Je m'éveillai tout à coup et m'assis dans mon lit. Ma chambre se trouvait à l'étage et, comme nul arbre n'eût permis à un ennemi de s'y introduire, j'avais laissé la fenêtre ouverte pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Mais un bruit m'avait réveillé. Et je vis une silhouette trapue sur le ciel étoilé. Je sortis mes jambes du lit en demandant qui était là, et tâtonnai à la recherche de ma hache. Mais la créature fut sur moi avec une effroyable vitesse. Avant que je parvinsse à me lever, quelque chose m'enserra le cou. Tout contre mon visage, je devinai deux yeux rouges, et mes narines s'emplirent d'une forte odeur animale.

J'agrippai un des poignets de la créature ; il était velu comme celui d'un grand singe et gainé de muscles d'acier. Je posai enfin la main sur le manche de ma hache, la levai et fendis le crâne du monstre. Il glissa au sol, et je bondis, haletant et frémissant de tous mes membres. Je battis le briquet et allumai la chandelle.

La créature avait grossièrement la forme d'un homme. Elle était couverte d'une épaisse fourrure. Ses ongles étaient noirs et longs, et sa tête, aux arcades sourcilières proéminentes et dépourvue de menton, ressemblait à celle d'un singe. Cet être était un chaken, une de ces créatures à demi humaines qui vivent au plus profond de la forêt.

On frappa alors à ma porte, et la voix de Hakon me demanda ce qu'il se passait ; je le fis entrer. Il se précipita à l'intérieur, hache au poing ; il ouvrit de grands yeux en découvrant le cadavre.

— Un chaken ! souffla-t-il. J'en avais déjà vu, loin dans l'Ouest, en train de chasser des... Qu'est-ce qu'il a dans la main ?

Un frisson d'horreur me glaça l'échine quand je vis que la bête tenait mon foulard entre ses griffes – le foulard qu'elle avait tenté de nouer autour de mon cou afin de m'étrangler.

— J'ai entendu dire que les sorciers pictes les capturent pour les dresser à relever la piste de leurs ennemis, balbutia Hakon. Se pourrait-il que Valérian fasse de même ?

— Je l'ignore, dis-je. Mais on a remis ce foulard au chaken qui s'en est servi pour me retrouver et tenter de me briser le cou. Retournons à la prison, et en vitesse !

Hakon réveilla six de ses hommes et nous courûmes jusqu'à la prison. La sentinelle gisait égorgée devant la cellule vide de Valérian. Hakon était comme pétrifié. Alors une voix sourde nous fit nous retourner, et nous vîmes la face livide de l'ivrogne entre les barreaux de la cellule voisine.

— Il est parti, disait-il pertinemment. Le seigneur Valérian est parti. Ça s'est passé comme ça : y a pas une heure de ça, j'ai été réveillé par un bruit, dehors. Et j'ai vu une femme à la peau sombre sortir de l'ombre et se diriger vers le garde. Il a levé son arc en lui ordonnant de s'arrêter, mais elle s'est mise à rire sans cesser de le regarder dans les yeux, et on aurait dit qu'il était en transe. Il était là à la regarder sans rien faire. Alors, Mitra ! elle lui a pris son poignard et lui a tranché la gorge. Puis elle a pris les clés et a ouvert à Valérian. Il est sorti en riant comme un démon de l'Enfer, il a embrassé la fille, et elle s'est mise à rigoler avec lui. Elle n'était pas venue seule ; derrière elle, il y avait quelque chose dans la pénombre, une forme monstrueuse qui à aucun moment ne s'est avancée dans la lumière de la lanterne.

« J'ai entendu la femme dire qu'il valait mieux tuer aussi le gros ivrogne de la cellule voisine, et par Mitra j'étais tellement mort de peur que je ne savais seulement plus si j'étais toujours vivant. Mais Valérian a dit que j'étais ivre mort, et je l'aurais bien embrassé pour ça. Alors, ils sont partis, et j'ai encore entendu Valérian dire qu'il allait envoyer le compagnon de la fille en mission, puis qu'ils iraient jusqu'à la cabane de la Gorge du Lynx où les attendaient ses sujets qui s'y cachent depuis qu'il les a renvoyés de sa demeure. Il a

dit aussi que Teyanoga les y retrouverait et qu'ensemble ils passeraient la rivière pour aller chercher les Pictes et leur ordonner de venir tous nous égorger.

Hakon était livide à la lueur de la lanterne.

— Qui est cette femme ? demandai-je.

— Sa maîtresse métissée de Picte, dit Hakon. Moitié picte du Faucon, moitié ligurienne. On l'appelle la Sorcière de Skandaga. Je ne l'ai jamais vue, et jamais je n'avais cru ce que l'on disait de sa liaison avec Valérian.

— Je pensais avoir tué le vieux Teyanoga, marmonnai-je. La vie de ce démon doit être sous un charme – je vois encore ma flèche vibrer dans sa poitrine. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il nous faut aller à la cabane de la Gorge du Lynx, et les tuer tous, décréta Hakon. Si jamais ils lâchent les Pictes sur la frontière, nous le paierons très cher. Impossible d'enlever encore des hommes au fort ou au village ; mais nous sommes assez nombreux. J'ignore combien ils seront à la Gorge du Lynx, et je m'en moque. Nous allons les prendre par surprise.

Il ordonna à l'ivrogne d'aller avertir le fort de ce qui venait de se passer, et nous nous mîmes en chemin sans plus attendre. Tout n'était que silence ; de la lumière filtrait à travers les fentes de quelques maisons. Devant nous, vers l'ouest, se dressait la masse sombre, primordiale de la forêt.

Nous marchions sur une seule file, l'arc à la main gauche, la hache de bataille à la droite. Nos mocassins ne faisaient aucun bruit sur l'herbe mouillée de rosée. Nous suivîmes bientôt un sentier qui serpentait entre les chênes et les aulnes. Hakon en tête, nous nous suivions à cinq mètres les uns des autres. Le sentier plongea dans un vallon herbeux et on aperçut de la lumière qui sortait par les interstices des volets d'une cabane de rondins.

Hakon fit halte et ordonna à voix basse aux hommes de nous attendre là, tandis que lui et moi irions en reconnaissance. Nous nous approchâmes prudemment et surprîmes une sentinelle qui nous aurait entendus, n'eut-elle abusé du vin qui empuantissait son haleine. Jamais je n'oublierai le soupir de satisfaction qu'émit

Hakon en lui plongeant son couteau en plein cœur. Nous cachâmes le corps dans les hautes herbes et allâmes jeter un coup d'œil à travers les fentes d'un volet.

Il y avait là Valérian, le regard fiévreux, et une fille à la beauté sauvage qui portait une jupe de daim et des mocassins ornés de perles, et dont les cheveux noirs et lisses étaient retenus par un diadème d'or curieusement ouvert. Avec eux se trouvaient une demi-douzaine de renégats schohirans, de sinistres gaillards, habillés de laine à la façon des fermiers, mais armés de grands glaives ; trois hommes à l'air farouche, des coureurs de forêts en tunique de daim ; et une demi-douzaine d'hommes d'armes gunderans, des types trapus vêtus de cottes de mailles, et dont les courts cheveux blonds étaient coiffés d'un casque luisant. Ces derniers, armés jusqu'aux dents, avaient la peau pâle et des yeux d'acier ; leur accent différait grandement de celui du Westermarck. C'étaient de redoutables combattants, coriaces et disciplinés, et très recherchés par les grands propriétaires de la frontière.

Tout ce beau monde riait et conversait. Valérian parlait joyeusement de son évasion ; les renégats ne tarissaient pas d'insultes pour leurs anciens compatriotes et amis ; les coureurs de forêts restaient silencieux et attentifs ; les hommes du Gunder se montraient détendus et enjoués, mais cette gaieté masquait à peine leur nature profondément brutale. Quant à la métisse, qu'ils appelaient Kwarada, elle ne cessait de rire et de serrer Valérian de près. Hakon tremblait de fureur en écoutant les fanfaronnades de son ancien seigneur :

— ... sortir de là a été à peu près aussi difficile que de casser un œuf. Mais, par Mitra, j'ai envoyé un visiteur à ce maudit traître thandaran ! Et une fois que les Pictes déferleront sur la frontière pendant que Brocas attaquera depuis Coyaga, ceux de sa race et tous les traîtres auront ce qu'ils méritent.

On entendit alors un bruit de pas. Hakon et moi nous plaquâmes contre le mur. La porte s'ouvrit et sept Pictes entrèrent, horribles silhouettes couvertes de plumes et de peintures de guerre. Ils étaient conduits par le vieux Teyanoga dont la poitrine était bandée, et

je compris que mon trait n'avait fait qu'entamer ses muscles puissants. Et je me demandai si ce vieux démon n'était pas effectivement un loup-garou insensible aux armes des mortels, ainsi qu'il le prétendait et que beaucoup le croyaient.

Hakon et moi l'entendîmes dire en mauvais aquilonien :

— Tu veux Faucons, Lynx, Tortues passer la frontière. Si nous attaquer maintenant, hommes du Loup envahir nos terres, pendant que nous en Schohira. Hommes du Loup très forts, très nombreux. Faucons, Lynx, Tortues doivent serrer la main avec hommes du Loup.

— Quand devez-vous traiter avec les hommes du Loup ? demanda Valérian.

— Chefs des quatre tribus se rencontrer cette nuit au bord Marais du Spectre. Parler avec Génie du Marais. Tous faire ce que dire Génie.

— Hum, fit Valérian. Il n'est pas encore minuit. En marchant bien, nous pouvons atteindre le Marais du Spectre dans une paire d'heures. Partons sans attendre. Je me demande si je ne pourrais pas persuader le Génie de commander aux Loups de se joindre aux autres.

— Vite ! Va chercher les autres ! me fit Hakon à l'oreille. Dis-leur de cerner la cabane et d'allumer le feu !

Je compris qu'il avait l'intention d'attaquer, si inférieurs en nombre que nous fussions ; mais, enflammé que j'étais par l'infâme complot, j'avais la même hâte d'en découdre. Je ramenai nos compagnons, et nous nous répartîmes deux par deux à chaque fenêtre, l'un avec un arc bandé et l'autre, la hache levée, prêt à fracasser les volets. Un homme, resté en arrière, allumait du feu pour incendier la cabane. Comme je rejoignais Hakon devant la porte, j'entendis Valérian dire à l'intérieur :

— Allons-y, compagnons ! Il ne faut pas traîner.

On entendit alors les hommes se lever et rajuster leurs armes et leur cuirasse. Hakon, bouillant d'ardeur, était très agité, tandis que, plus loin dans l'ombre, celui qui était chargé d'allumer le feu, s'acharnait sur ses silex, sa mèche et les brindilles qu'il venait de récolter. Enfin, on vit monter une jolie petite flamme, et les

autres allèrent y plonger des branches pour en faire des torches.

Alors Hakon se rua sur la porte et lui assena un grand coup de sa hache qui n'était pas une de ces légères armes pictes, mais une énorme hache de bataille, comme celles dont se servent les chevaliers en armure pour s'ouvrir comme homards. Simultanément nos compagnons fracassaient les volets et décochaient leurs flèches dans la pièce. D'autres tentaient de mettre le feu au toit à l'aide de leurs torches ; mais celui-ci était fait de bardeaux imprégnés par les récentes pluies, et ne s'embrasa pas comme nous l'aurions souhaité.

L'ennemi ne tenta pas de se retrancher dans la cabane. Ils éteignirent en hâte les chandelles, mais le feu fournissait une lueur suffisante pour que nos archers pussent continuer à tirer.

Valérian et sa troupe se ruèrent alors vers la sortie, se heurtant à Hakon et un groupe de guerriers dont je faisais partie. Un certain nombre tombèrent immédiatement sous nos coups ; mais nous formâmes bientôt une mêlée confuse.

Je me retrouvai face à un solide Gunderan en cotte de mailles et tête nue. Sans doute avait-il oublié de mettre son casque dans la confusion qu'avait semée notre attaque. Il avait une courte épée à la main droite, et moi, ma hache de bataille. Chacun avait saisi de la main gauche le poignet droit de son adversaire. Et nous luttions ainsi, suant et grognant, chacun s'efforçant de libérer son bras armé pour assener un coup fatal à l'autre. Je parvins à passer ma jambe derrière la sienne et l'accompagnai dans sa chute. Il lâcha mon poignet mais réussit à empoigner le manche de ma hache et à me l'arracher en me tordant le bras.

Son premier coup de hache ne fit qu'effleurer mon épaule grâce à un autre combattant qui venait sans le vouloir de lui marcher sur le ventre. Ma main libre rencontra une pierre à demi enterrée, à peu près de la grosseur d'une pomme. Je l'arrachai du sol et en frappai mon homme au front à l'instant où il brandissait une nouvelle fois ma propre hache. Ses muscles se détendirent ; je pris cette fois la pierre à deux mains et l'abattit de toutes mes forces sur son crâne. Il y eut un bruit d'os brisés ; l'homme se cambra

puis se détendit.

Je me remis tant bien que mal debout afin de replonger dans la mêlée – mais le combat avait cessé. Des cadavres, des blessés gisaient çà et là, mais les Gunderans, les renégats et les Pictes indemnes fuyaient tous dans les bois. On en apercevait encore plusieurs, et j'entendis une flèche siffler, mais, du fait de la fébrilité du tireur et de la lumière incertaine, je doute qu'elle ait trouvé sa cible.

Ces chiens étaient toujours plus nombreux que nous ; s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu anéantir la petite bande de Hakon ; mais notre effet de surprise et leur manque d'organisation en avaient décidé autrement. Si Hakon avait été un chef plus habile, il nous aurait fait condamner la porte, interdisant ainsi la sortie de l'ennemi, afin de laisser nos flèches et le feu accomplir la besogne. Mais il avait toujours eu la fâcheuse habitude de se colleter le plus vite possible avec l'adversaire, sans trop se soucier de stratégie.

Ceux de nos compagnons qui n'étaient pas tombés reprenaient leur souffle, lorsque quelqu'un cria :

— La cabane ! Valérian y est encore !

Je me retournai pour voir, encadrés sur le seuil à une longueur de javelot, le seigneur Valérian et sa maîtresse. Comme les hommes saisissaient leurs armes, Kwarada émit un rire aigu de sorcière et jeta quelque chose à terre. Cela explosa avec une grande flamme qui imprima sur notre rétine de petits points si violemment colorés que nous ne vîmes subitement plus rien. Puis une âcre fumée s'éleva qui masqua le devant de la cabane et nous fit reculer en toussant et crachant comme si nous étions tombés dans la Rivière du Lynx. Lorsque nous pûmes à nouveau respirer et voir, le maudit couple avait disparu.

Hakon passa ses compagnons en revue. Deux avaient péri, deux autres étaient blessés, l'un au bras et le second à la jambe. Nous avions abattu sept ennemis, à coups de flèches pour la plupart, et parmi ceux-ci plusieurs vivaient encore, mais plus pour longtemps. Certains blessés avaient pu s'enfuir. Celui de nos compagnons qui était blessé à la jambe fut contraint de rester sur place, sa plaie pansée, et d'attendre qu'on vienne le chercher du village.

Lorsque le bras de l'autre blessé eut été sommairement bandé, Hakon lui donna ses instructions :

— File à Schondara avertir Dirk que l'invasion est imminente. Dis-lui d'accueillir les habitants et leurs biens transportables au fort, et d'envoyer une patrouille chercher Karlus chez lui. Nous partons pour le Marais du Spectre. Si nous ne revenons pas à Schondara, attendez-vous au pire.

L'homme hocha la tête et partit en courant. Hakon, les deux forestiers indemnes et moi nous préparâmes à suivre Valérian et ses gens. Pour ma part, j'aurais attendu des renforts ; mais Hakon, aiguillonné par le sentiment d'avoir favorisé l'évasion de Valérian, bouillait d'impatience. Chacun vérifia qu'il était bien armé ; je pris l'épée du Gunderan que j'avais tué, et remplaçai l'arc perdu lors de ma fuite devant les Pictes par celui d'un compagnon mort.

Par chance, Hakon et l'un des forestiers connaissaient l'itinéraire pour avoir déjà poussé jusqu'au marais ; et les étoiles nous éclairaient suffisamment pour nous éviter de tomber dans des fondrières ou de nous égarer. Bientôt la verdure se referma à nouveau sur nous. Après avoir franchi la Rivière du Lynx, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de la forêt.

IV

Nous marchions sur une file, en ne produisant d'autres bruits que le craquement d'une brindille ou le bruissement d'une branche. Une sorte de piste partait de la cabane en direction du sud-ouest, mais la végétation y avait depuis longtemps repris ses droits, et on eût plutôt dit une coulée de cerf.

Chacun allait sombrement, plongé dans ses pensées ; ce que nous entreprenions n'avait rien d'une promenade. La grande forêt est un endroit redoutable où vivent des peuplades sauvages et des bêtes tout aussi féroces, des loups, des panthères et ces gigantesques serpents dont j'ai déjà parlé. J'avais entendu dire qu'il y avait encore d'autres espèces, des espèces éteintes partout ailleurs dans le monde, telles

que le grand tigre-sabre et un animal voisin de l'éléphant. Je n'avais jamais vu d'éléphant, mais mon frère, qui était allé à Tarantia, en avait vu un spécimen dans la ménagerie du roi Numédides, un jour où le monarque laissait les gens du commun visiter ses jardins. Il arrivait de temps à autre qu'un Pictes apportât une défense d'ivoire à un marchand du Westermarck.

Y vivent aussi des créatures encore moins plaisantes, les démons des marais ou diables de la forêt, comme certains les appellent. Ils infestent des endroits comme le Marais du Spectre. Durant le jour, ils se cachent nul ne sait où, et ils sortent la nuit, aussi nombreux que des chauves-souris pour hurler comme des âmes condamnées aux Enfers. Pour s'être aventuré trop près de leurs infernales assemblées, plus d'un frontalière a eu la gorge tranchée d'une oreille à l'autre par la caresse de leurs serres. Que le Génie du Marais vécût au milieu de leur territoire était une garantie de ses pouvoirs.

On arriva bientôt au bord de la Rivière Tullian, du nom d'un colon schohiran décapité par les Pictes. Ce cours d'eau marque la frontière entre les terres pictes et la Schohira. Du moins, était-ce ce qu'affirmait le dernier traité entre les sauvages et le gouverneur de cette province, bien qu'aucun homme des deux races ne s'en souciât beaucoup lorsque ce qu'il convoitait se trouvait au-delà de cette démarcation.

On franchit la rivière en sautant de pierre en pierre. Sur l'autre berge, Hakon s'arrêta pour conférer à voix basse avec le forestier qui, comme lui, connaissait le chemin. Et, après avoir fureté dans les environs, ils découvrirent un embranchement et se décidèrent pour le sentier de gauche qui obliquait vers le sud et donc vers le Marais du Spectre. Hakon nous recommanda d'être encore plus silencieux, et, tout à la fois, nous demanda de cheminer plus rapidement.

— Vaut mieux pas que l'aube nous surprenne à proximité du camp pictes, fit-il à voix basse.

Même pour l'homme des bois le plus exercé, vitesse et discrétion sont deux vertus contradictoires ; avantager l'une revient à sacrifier l'autre. Nous partîmes néanmoins au petit trot, en évitant au mieux branchages et bois mort.

On suivit le sentier pendant peut-être deux heures.

Lorsque les sous-bois étaient moins denses, je jetais des coups d'œil inquiets sur ma gauche, pour voir si les petites parcelles de ciel visibles entre les frondaisons ne commençaient pas à s'éclaircir. Mais je n'y voyais que des étoiles ; quant à la nouvelle lune, elle était déjà couchée. Hormis le souffle des hommes et l'éventuel craquement d'une brindille, on n'entendait que le bruit des insectes nocturnes et l'occasionnelle fuite d'un petit rongeur à travers les fourrés.

Mes compagnons, comme moi, entendirent tout à coup une sorte de feulement. Tout le monde se figea. « Panthère ! » décréta un des forestiers après quelques secondes. Et nous repartîmes comme si ce fauve ne nous concernait pas. En vérité, c'était le cas, car la panthère chasse seule et ne s'en prendrait jamais à quatre hommes adultes. Avec les Pictes, il en va tout autrement.

Hakon, qui allait toujours en tête, nous fit signe de nous arrêter. Dans le silence, des sons lointains nous parvinrent. C'était un faible murmure, pareil au bruit avant-coureur d'un orage que l'on perçoit autant par les os que par les oreilles. Nos yeux, acérés par ce long séjour dans l'obscurité, finirent par distinguer des lueurs rougeoyantes vaguement réfléchies par les troncs d'arbres.

Sortant du sentier par la gauche, nous nous coulâmes dans les halliers en redoublant de prudence au détriment de la rapidité. Nous progressions cassés en deux, glissant du couvert d'un fourré à l'ombre d'un fût et ainsi de suite.

On entendit bientôt de gutturales voix pictes, et Hakon leva la main pour nous commander un regain de prudence. C'est alors que nous les vîmes. Les trois hommes étaient assis au milieu du sentier. Ils avaient été postés en sentinelles, mais ne semblaient pas prendre leur rôle très à cœur. Ils jouaient à lancer en l'air de petits morceaux de bois pour voir lesquels retomberaient l'écorce au-dessus. Ils ne cessaient de marmonner, de s'esclaffer, et se mirent à se défier et à se menacer en riant, comme le font bien des hommes pour tromper leur ennui.

Je rampai jusqu'à l'endroit où était allongé Hakon et lui demandai dans un souffle :

— On leur saute dessus ?

— Non. Leurs cris avertiraient les autres. Je vais les écouter un moment pour voir si je peux apprendre du nouveau, puis nous repartirons.

Il resta où il était, tendant l'oreille en direction des trois Pictes. J'écoutais aussi, mais ma connaissance du picte est très rudimentaire. Les quelques mots que je pus saisir au vol ne m'apprirent pas grand-chose. Je crus cependant entendre le nom de Valérien, ou du moins ce que je pris pour le nom du seigneur renégat, massacré par une langue pictes.

Hakon écouta encore un peu, puis hocha la tête en signe de satisfaction et nous fit signe de le suivre. Et nous repartions en direction des feux de camp quand un bruit effrayant nous fit bondir en arrière. Cela venait de notre gauche, un barrissement rauque et aigu tout à la fois, comme si quelque géant eût joué d'une trompette pleine de bave.

Puis, de la même direction, nous parvint un grand bruit de broussailles piétinées. Et j'eus le temps de le voir passer – un de ces animaux voisins de l'éléphant, aussi grand que deux hommes debout l'un sur l'autre. Ses deux défenses, quasi droites, touchaient presque le sol, et je crois qu'il portait une fourrure de poils courts, mais je ne l'affirmerai pas car je ne l'aperçus qu'une fraction de seconde et à la lumière des étoiles. On m'a dit qu'ils dormaient debout, comme souvent les chevaux, et il ne fait pas de doute que celui-ci venait d'être réveillé par notre bruit ou notre odeur. Je n'ai jamais entendu dire qu'un de ces animaux se fût aventuré si loin à l'est, à deux pas de la frontière du Westermarck ; j'en conclus que Hakon et moi sommes les seuls hommes blancs qui peuvent prétendre avoir vu un éléphant pictes vivant.

Cette rencontre nous fut toutefois désastreuse. Hakon sursauta, bousculant l'homme qui le suivait ; ce dernier partit si vivement en arrière qu'il renversa celui qui se trouvait derrière lui. D'un agile bond de côté, j'évitai de subir le même sort. Tout ce remue-ménage attira l'attention des Pictes. J'entendis vibrer la corde de l'arc de Hakon qui venait de tirer sur le premier.

Je me retournai et vis les trois sauvages qui accouraient en sautant au-dessus des buissons tels des

cerfs et s'aboyant ordres et exhortations. Le trait de Hakon se ficha dans la gorge du premier, mais les deux autres furent instantanément sur nous. L'un lança sa sagaie, puis brandit sa hache.

Je portai la main à mon carquois, puis compris qu'il n'était plus temps. Je pris mon arc à deux mains et en assenai un coup violent sur la tempe du premier Picté. Tandis qu'il reprenait ses esprits, j'eus le temps de laisser tomber l'arc et de tirer l'épée du Gunderan. L'autre revint à la charge ; je parai son coup de hache de mon bras libre, et lui plongeai la courte lame dans l'abdomen. Mais il combattait toujours. Un second coup ne parvint pas plus à l'abattre, aussi me fendis-je vers sa gorge que je tranchai largement. Enfin, il s'effondra.

Haletant, je regardai autour de moi et vis que seuls Hakon et moi étions toujours debout. Il était en train de dégager le fer de sa hache du crâne de l'autre Picté. De nos deux compagnons, l'un gisait la tête fracassée, l'autre était assis contre un arbre, tenant à deux mains la hampe de la sagaie dont la pointe était fichée dans son ventre.

Hakon jura entre ses dents. L'affrontement n'avait pas duré plus de dix secondes, et pourtant trois Pictes et deux forestiers étaient les uns morts, un autre grièvement blessé. Notre seule petite chance était que les Pictes, ayant attaqué soudainement, n'eussent pas eu le temps de donner l'alarme. Il y avait bien eu quelques exclamations gutturales ; mais les Pictes du campement avaient sans doute entendu le barrissement de l'éléphant et attribué le vacarme subséquent à la fuite bruyante du gros animal. Toujours est-il que personne n'accourut.

Hakon murmura :

— Nous ne sommes plus que deux, et chacun va devoir faire son possible, même s'il doit y rester. Il faut tuer Valérian et le Génie. Les Pictes disaient que Valérian s'est bien rendu au Marais du Spectre pour y consulter le Génie et les chefs des différentes tribus. Il a laissé la plupart de ses hommes au camp des Pictes. Nous n'avons qu'à le contourner pour reprendre la piste qui conduit au marais. Tu vas t'embusquer au bord du sentier et tuer Valérian s'il vient à passer. Moi,

je vais m'engager dans le marais et tenter également de tuer et le Génie et Valérian, si je leur tombe dessus.

— Ami Hakon, protestai-je, tu prends tout le danger sur toi. En tant qu'officier, ta vie a plus de prix pour notre peuple que la mienne. Je ne suis pas plus lâche qu'un autre ; c'est moi qui vais aller dans le marais pendant que tu veilleras au bord du sentier.

S'engager dans le marais était des deux l'opération la plus périlleuse car en plus des Pictes, il fallait se garder des démons des marais, des alligators et des fondrières invisibles.

— Non, dit Hakon. J'y suis déjà allé, au contraire de toi.

Comme j'ouvrais la bouche pour protester, il m'imposa le silence en me rappelant qu'il était le chef.

Alors, s'éleva la voix faible et entrecoupée de hoquets du blessé :

— Ne me laissez pas tomber entre les mains des Pictes ! Quand ils vont arriver ici, ils seront fous de rage.

— On ne peut pas t'emmener..., commença Hakon.

— C'est pas ce que je veux dire. Avec ça dans le ventre, je suis fichu. Tue-moi avant de partir !

Hakon tira son poignard et, d'un geste vif, trancha la gorge de son camarade, tandis que je regardais ailleurs. Les dures nécessités de la guerre sont parfois effarantes ; mais il eût été encore bien plus atroce de laisser cet homme en pâture aux sauvages.

V

Il nous apparut bientôt que les Pictes avaient l'intention de partir directement de leur conseil du Marais du Spectre à l'assaut de Schondara. Au camp, des centaines de guerriers ronflaient sur des lits de feuillage ou sous des huttes et des appentis construits à la hâte ; les feux ne dégageaient plus que de paresseuses volutes de fumée bleue. Il n'y avait ni femmes ni enfants, ce qui prouvait qu'il s'agissait bien d'un parti guerrier et non d'une simple assemblée tribale.

Il y avait en fait quatre camps distincts, celui du Faucon, celui du Lynx, celui de la Tortue, et enfin le

plus important, celui du Loup. Ils étaient disposés de façon irrégulière, si bien qu'en nous efforçant d'en contourner un, nous manquions de pénétrer dans le suivant. Mais nous parvînmes finalement à les dépasser pour retrouver la piste menant au marais. Comme précédemment, nous progressions dans le sous-bois, parallèlement au sentier. Les camps étaient en fait plus éloignés du marais que nous ne l'avions pensé. Sans doute les guerriers pictes, tout braves qu'ils fussent, ne tenaient-ils pas à passer la nuit plus près du domaine des démons des marais que nécessaire.

Nous finîmes par arriver à un bosquet de jeunes pins bordant le sentier, au pied desquels poussaient de grandes fougères. C'était l'endroit idéal pour une embuscade. Je m'allongeai donc à plat ventre, arc et flèches posés devant moi, tandis que Hakon descendait la pente douce qui menait au Marais du Spectre. De l'endroit où je me trouvais, j'apercevais à travers le feuillage les taches argentées des étangs.

La nuit était déjà bien avancée, et je redoutais que l'aube survînt avant que nous n'eussions accompli notre sinistre besogne. Si cela devait arriver, j'étais résolu à m'écarter du sentier pour passer la journée dans un fourré plus dense et revenir le soir suivant, si toutefois les Pictes n'avaient pas encore fait mouvement. La soif aurait alors pu devenir un problème avant la fin de la journée, mais je m'en serais soucié le moment venu.

Le temps s'éternisait. Tous mes sens en éveil, j'espérais voir Valérian et son escorte sortir bientôt de l'ombre du chemin ; mais tout n'était que silence, hormis le bourdonnement des insectes et, du côté du marais, le grognement d'un alligator-buffle. Même les démons des marais avaient décidé de ne pas se manifester cette nuit-là.

La fatigue finit cependant par l'emporter. Je n'avais que très peu dormi cette nuit-là, j'avais parcouru entre quinze et vingt kilomètres, et combattu à deux reprises, tuant un homme à chaque fois. La nature réclamait son tribut. Il me semblait n'avoir laissé qu'un bref instant mes lourdes paupières se fermer, quand un corps pesant et musculeux m'atterrit dessus et qu'une sinistre clameur retentit autour de moi.

J'étais trop engourdi par le sommeil pour lutter efficacement. Plusieurs Pictes venaient de se jeter sur moi ; quatre me saisirent bras et jambes, tandis qu'un autre pesait sur mon dos. Et avant que je pusse faire autre chose que de les vouer à Ishtar et Mitra, ils me dépouillèrent de mes armes et m'entravèrent poignets et chevilles, tout en m'appliquant quelques coups pour faire bonne mesure. Je m'aperçus alors que le ciel était beaucoup plus clair que lorsque j'avais fermé les yeux.

Un Picte arriva avec le tronc d'un jeune arbre qu'il venait d'abattre et d'élaguer. Ils me le passèrent entre les jambes et les bras. Deux braves empoignèrent alors chacun une extrémité de ce poteau qu'ils se posèrent sur l'épaule. Et c'est en cet équipage que Gault, fils de Hagar, j'ai nommé votre serviteur, partit pour le Marais du Spectre. Je ballais comme la proie que des chasseurs rapportent au bercail. Les autres emboîtèrent le pas à mes deux porteurs.

Ils bavardaient de leurs voix sourdes et gutturales ; certains même riaient, chose que font rarement les Pictes, car, pour eux, la franche gaieté est indigne d'un guerrier, et n'est de mise qu'en quelques occasions bien précises, tel, par exemple, le supplice d'un prisonnier.

Tout d'abord, je fus trop accablé par la honte de m'être fait surprendre, et le sort funeste qui m'attendait, pour m'intéresser à autre chose qu'à mes propres malheurs. Je finis pourtant par réaliser que je n'étais pas encore mort, et que des rebondissements de dernière minute arrivaient parfois de par le monde. Aussi commençai-je à promener le regard autour de moi, à l'affût d'un moyen d'en sortir.

Le jour pointait lorsque nous atteignîmes le bord du Marais du Spectre. En me dévissant le cou, je voyais le vaste marécage, ses eaux stagnantes ponctuées de bouquets de roseaux et de diverses plantes aquatiques. De légères volutes de brume montaient de la surface tranquille, comme autant de fantômes. De-ci, de-là se dressaient des troncs d'arbres morts, telles des sorcières pétrifiées.

Nous suivîmes une langue de terre qui s'avancait dans les eaux. Puis, mes porteurs commencèrent à m'éclabousser. Ils suivaient en effet une ligne de

pierres plates, à peine submergées. Nous traversâmes une nouvelle étendue de terre spongieuse, puis à nouveau de grandes pierres plates, et finîmes par arriver chez le Génie du Marais.

Il habitait sur une île, plus élevée au-dessus des eaux environnantes que la plupart des terres de ces sinistres marécages. Entre les arbres qui festonnaient l'îlot, se dressait un cercle de cases semblables à celles que construisent les Pictes dans leurs villages. Tandis que nous gravissions la petite montée, un des Pictes nous devança en courant, si bien qu'à mon arrivée j'eus droit à un comité de réception. Le sol était jonché de calebasses ; nul doute que les chefs n'eussent passé la nuit tant à boire de la bière picte qu'à s'entretenir.

Il y avait là le Génie en personne, Valérian et quelques-uns de ses sujets, Kwarada, Teyanoga, ainsi que plusieurs Pictes. À leurs peintures de guerre et à leurs plumes, je les identifiai comme les chefs de la Tortue, du Faucon, du Lynx et du Loup ; tous bâillaient et avaient des cernes.

Lorsqu'il me reconnut, Valérian eut un sourire grimaçant d'idole picte.

— Le rebelle thandaran ! s'extasia-t-il. Par Mitra, voici un gaillard qui a de la suite dans les idées ; si seulement les serviteurs de Sa Majesté légitime étaient aussi inébranlables dans leur vertu que toi dans la fourberie ! Ne t'impatiente surtout pas, beau doux ami ; nous allons prendre un plaisir rare avec toi et ton compagnon. Vous allez apprendre ce qu'il en coûte de trahir vos seigneurs naturels.

Les Pictes qui me portaient soulevèrent le poteau de leur épaule et me laissèrent tomber sur le sol humide. En roulant sur moi-même, je vis qu'un autre poteau était fiché en terre au centre du cercle des huttes. Y était ficelé Hakon, fils de Strom.

Valérian, qui ne m'avait pas quitté des yeux, désigna Hakon de la tête et dit :

— Il croyait pouvoir se faufiler entre les démons des marais qui gardent le Génie la nuit.

Hakon et moi échangeâmes un regard et, ne trouvant aucune parole qui pût améliorer notre situation, restâmes silencieux. Le Génie donna des ordres, et quelques Pictes repartirent par le chemin que je venais

d'emprunter. D'autres se mirent à creuser un trou près du poteau où était ligoté Hakon.

Le Génie était un être d'aspect singulier ; il était vieux et caduc, avec une figure un peu chiffonnée, aussi noire que celle d'un Kushite, une petite touffe de cheveux blancs et une longue barbe neigeuse. Ses traits n'étaient guère humains. Il avait le nez camus, le front et le menton effacés, et ses yeux étaient enfouis sous des sourcils si broussailleux qu'ils paraissaient vous regarder depuis les profondeurs de deux cavernes. Il aurait pu être le fruit du croisement entre l'homme et le chaken. Je comprenais à présent la rumeur qui courait dans tout le Westermarck, selon laquelle le Génie n'était ni picte, ni liguréen, mais le dernier représentant d'une race qui occupait le pays avant que les Pictes ne s'y installent. En vérité, les territoires pictes abritent bien des survivants des temps passés.

À l'instar des Pictes, le Génie n'avait pour tout vêtement qu'un pagne en cuir de cerf. Au lieu de peintures, il arborait sur la poitrine et le dos de petites scarifications disposées en lignes et en cercles. Il dit quelque chose aux Pictes qui me retirèrent le poteau à l'aide duquel ils m'avaient transporté, puis me mirent debout. Alors le Génie s'approcha pour me détailler le visage de ses petits yeux noirs qui luisaient sous le surplomb de ses arcades sourcilières touffues. Puis il retourna converser avec les Pictes.

À cet instant, ceux qui avaient quitté l'île revinrent chargés d'un tronc d'arbre qu'ils taillèrent à l'aide de leurs haches à la dimension voulue. Puis ils le placèrent verticalement dans le trou que les autres avaient creusé, et firent retomber la terre autour en la battant avec leur casse-tête.

Sur un mot du Génie, ils me traînèrent jusqu'au poteau. Pendant que deux solides guerriers me maintenaient, un troisième coupa mes liens avec son poignard. Puis ils me retirèrent mes vêtements à l'exception de mon pagne et de mes mocassins, me collèrent au poteau et entreprirent de me ligoter à l'aide de longues lanières de cuir.

Tout en affectant la docilité, je raidis mon corps et bandai mes muscles. Les Pictes ne parurent pas s'en apercevoir ; ou peut-être se dirent-ils que c'était la

manifestation de ma fierté d'homme blanc. Ils m'eurent bientôt ficelé au poteau, les bras le long du corps, aussi raide qu'une momie stygienne.

Les chefs, Valérien et sa maîtresse, se tenaient autour du Génie, en grands conciliabules. Un chef du clan de la Tortue, un petit homme, vint toutefois vers moi avec un sourire qui ne me disait rien de bon. Tout à coup, il sortit sa hache de sa ceinture et la lança, tournoyante, droit vers ma tête.

Je crus que c'en était fini de moi, mais le triangle de cuivre se ficha dans le bois juste au-dessus de mon crâne, en sorte que le manche touchait mon front. Le chef de la Tortue et quelques autres Pictes se mirent à pousser des cris de triomphe, heureux de m'avoir fait tressaillir. Une des premières étapes de la torture picte consiste à lancer des flèches, des haches et des couteaux en direction du prisonnier, en le manquant d'aussi peu que possible. S'il frémit, ses persécuteurs marquent un point ; s'il reste impavide, c'est lui qui marque le point. Ce jeu est stupide, mais, eussé-je été averti des intentions du petit homme, je me serais maîtrisé plutôt que de leur donner satisfaction.

Mais voilà qu'une discussion animée partageait les Pictes. Deux ou trois se rangèrent du côté du chef qui m'avait lancé la hache, tandis que les autres s'opposaient à lui. Celui-ci et ses partisans ne cessaient de dire le mot picte qui signifie « maintenant », et les autres de répéter « plus tard » ; un Pictes s'affairait à aiguiser de petites pointes de bois, d'une dizaine de centimètres de long, dans le but évident de les planter dans notre chair pour y mettre le feu.

Finalement le Génie se rangea du côté de ceux qui disaient « plus tard ». Je tournai la tête vers Hakon pour lui demander :

— Qu'est-ce qui les tracasse ? La question de savoir quand ils vont nous torturer ?

— Tout juste, fit Hakon. La petite Tortue et ses amis voudraient nous faire goûter à leur art sur-le-champ, et les autres préfèrent nous garder pour après le sac de Schondara. Le Génie dit que nous sommes à lui et qu'il les avertira lorsqu'ils pourront s'amuser avec nous.

— S'il a derrière la tête quelque chose de pire que les tortures pictes..., marmonnai-je en me rappelant la

Danse du Serpent.

Le Génie et tous les chefs disparurent dans des cases ; Valérian et Kwarada gagnèrent la leur. Tous les guerriers présents repartirent vers leur campement, sauf deux qui restèrent à monter la garde.

— Ils vont dormir un peu avant de se mettre en route, expliqua Hakon. D'après ce que j'ai pu entendre, ils ont l'intention de partir vers midi afin d'atteindre Schondara juste après le coucher du soleil.

— Naturellement, dis-je, ils ne tiennent pas à attaquer de jour, avec les épieux de la baliste qui leur sifflent aux oreilles.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, reprit Hakon, ils ont une arme spéciale, quelque chose que leur a préparé le Génie. (Il s'adressa à un des gardes :) Hé, toi ! fit-il, toujours en aquilonien. Et si on s'envoyait un peu de cette bière dont cette nuit tes chefs ont bu si largement ?

Les deux Pictes lui adressèrent un regard inexpressif et se retournèrent l'un vers l'autre. Lorsque Hakon répéta sa question en picte, une lueur de compréhension, sinon de complicité, éclaira leurs yeux. L'un d'eux émit un « Non » hargneux, et l'autre cracha par terre.

— Je n'avais guère espoir de les amener à s'enivrer. Je voulais surtout m'assurer qu'ils ne comprennent pas l'aquilonien, dit Hakon. Alors, as-tu idée de la façon dont on va s'en sortir ?

— Pas encore, mais je sens que ça vient, fis-je. Il faut d'abord attendre que les chefs soient partis. Et ne parlons pas trop ; ces chiens pourraient avoir des soupçons.

Nous passâmes une pénible matinée attachés à ces maudits poteaux, tourmentés par la soif, les mouches et la morsure de nos liens. Contrairement à moi qui suis brun de peau, Hakon souffrit beaucoup de la brûlure du soleil. Et puis nous avions glané quantité de petites plaies douloureuses au cours de la nuit.

Les chefs ronflaient dans leurs cases. Du campement, nous parvenaient les voix des guerriers qui s'éveillaient.

Le soleil était déjà haut quand le Génie émergea de sa case. Il souffla dans un sifflet qui me parut taillé

dans un os de bras humain. Bientôt, Valérian et les Pictes sortirent à leur tour en bâillant et s'étirant. Tous déployèrent aussitôt une grande activité. Pendant que les uns prenaient un rapide repas, les autres aiguisaient le tranchant de leurs armes.

Finalement le Génie appela tout le monde. De sa case, il sortit un énorme sac de cuir, hermétiquement fermé par de longues lanières. Quelque chose distendait le sac, mais je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait. Cela ne devait pas être très lourd, puisque le vieux sorcier arrivait à le traîner sans aide. Ce sac faisait penser, en bien plus grand, à une vessie remplie d'air dont on aurait noué le col afin d'empêcher qu'elle se dégonfle.

Suivant les instructions du Génie, les Pictes nouèrent les lanières du sac au sommet fourchu d'une pièce de bois de quatre ou cinq mètres de long.

Puis tout le monde s'en fut ; deux guerriers portaient la perche et le sac mystérieux sur l'épaule. Les deux braves qui nous avaient surveillés durant la matinée restèrent avec nous. Leur face renfrognée et les jurons qu'ils marmonnaient montraient qu'ils n'étaient guère contents de devoir manquer l'attaque de Schondara, la tuerie, le pillage et les viols dont ils s'étaient depuis longtemps fait une joie.

Lorsque les derniers du parti des chefs pictes eurent disparu sous les arbres qui bordaient le marécage, le Génie s'approcha de Hakon, le regarda un instant dans les yeux et vérifia ses liens. Puis ce fut mon tour. Enfin, il alla s'asseoir jambes croisées entre deux cases et s'absorba dans je ne sais quelle divination à l'aide d'osselets. Il en jetait une poignée en l'air et étudiait la position dans laquelle ils retombaient sur le sol, puis il les ramassait et recommençait. Il se mit à psalmodier des incantations de sa voix cassée de vieillard, dans une langue que je ne connaissais pas, mais qui n'était pas du picte.

De nos deux gardiens, l'un alla s'adosser à une case et s'endormit, l'autre se mit à aller et venir impatientement et commença bientôt à s'entraîner dans le vide au maniement du couteau et du casse-tête. Il bondissait, tournoyait, s'accroupissait, feintait et se fendait. Quand il fut fatigué, il alla s'asseoir près de

son camarade et tenta de lier conversation ; mais l'autre se bornait à des grognements.

Alors le Picté animé donna un coup de coude à son camarade et fit à voix basse :

— Regarde !

Il montrait le Génie, toujours assis jambes croisées devant ses osselets. Le vieillard, qui avait cessé ses manipulations, était maintenant immobile, le regard perdu vers l'étendue des marais.

Les deux guerriers se levèrent et s'approchèrent à pas de loup du Génie. Ils lui regardèrent attentivement le visage, et l'un d'eux siffla et fit claquer ses doigts. Le vieil homme ne bronchait pas. Il venait d'entrer en transe, et son esprit parcourait des gouffres enténébrés en quête des arcanes de la connaissance.

Les deux guerriers se mirent à discuter à voix basse en jetant d'abord des coups d'œil vers le Génie, puis dans notre direction. D'après les quelques mots que je pus saisir au vol, je compris qu'ils songeaient à abandonner leur poste pour courir après leurs camarades et arriver à Schondara à temps pour le massacre.

Le plus grand des deux, le plus actif, s'approcha d'un pas décidé de Hakon et moi, en balançant son casse-tête. De toute évidence, il avait l'intention de nous défoncer le crâne avant de partir. Croisant son regard fiévreux, j'emplis mes poumons et ouvris la bouche pour alerter le Génie qui, s'il ne nous portait aucun sentiment amical, ne voulait pas que nous fussions mis à mort avant quelque temps. J'ignorais si mon cri allait l'arracher à sa torpeur, mais c'était le seul moyen dont je disposais.

Je n'eus pas à hurler car l'autre Picté appela son camarade qui s'immobilisa. Après avoir une nouvelle fois débattu, ils s'en furent d'un pas décidé.

— Ils foutent enfin le camp, grogna Hakon. Cela ne nous dit pas comment on va se dépêtrer de ces liens. Ceux qui nous ont attachés n'étaient pas des débutants.

— Attends voir, murmurai-je.

Je venais de détendre tous mes muscles de façon que les lanières de cuir fussent un rien plus lâches. Je me mis à faire jouer mes bras et mes mains de haut en bas, afin que les liens descendent peu à peu vers mes

hanches.

Le soleil déclinait vers l'ouest, les mouches vrombissaient plus que jamais, le Génie était toujours de marbre. Et moi, je m'échinai, le visage ruisselant de sueur, la bouche plâtrée de poussière. Arriva enfin le moment où une des lanières glissa suffisamment pour que je pusse dégager un doigt, puis deux et enfin toute la main.

N'ayant plus à enserrer ma main, la lanière se détendit un peu, et je libérai bientôt mon autre main.

L'après-midi s'étirait ; un vol de plusieurs centaines de canards prit son essor au-dessus du marécage. Je finis par dégager un avant-bras, puis l'autre. De mes mains libres, je remontai les liens qui m'emprisonnaient les bras, par-dessus mes épaules... et je me retrouvai libre comme l'air !

Je passai un instant à frictionner mes membres exsangues ; mes blessures recommencèrent à m'élancer. Je jetai un coup d'œil en direction du Génie, mais il était toujours aussi immobile.

D'un pas incertain, je m'approchai de Hakon. Il était encore plus solidement ficelé que je ne l'avais été. Après que j'eus malmené ses liens sans grands progrès pendant quelques minutes, il marmonna :

— À cette allure, on va y passer la nuit, Gault. Essaie donc de dénicher une arme ou un outil tranchant.

J'allai donc visiter les cases l'une après l'autre. Mais les invités du Génie avaient emporté tout leur armement. Dans la hutte du Génie, je découvris divers ustensiles de cuisine et tout un tas d'accessoires utiles à sa magie, mais rien qui fût véritablement tranchant. La seule arme que j'y trouvai était un arc de forme étrange et un carquois rempli de flèches. J'examinai celles-ci et compris qu'elles ne pouvaient être d'aucune utilité. Elles se terminaient par un morceau de pierre polie, non pas pointu mais avec une arête perpendiculaire au corps de la flèche. Elles étaient destinées à la chasse au gibier d'eau, et ne pouvaient pas convenir à la guerre.

Je me souvins alors que le Génie portait un couteau à sa ceinture. Ce poignard était, semble-t-il, la seule arme qui restât sur l'île. Il fallait que je m'en empare.

Le vieillard était toujours plongé dans sa rêverie. Je

m'en approchai à pas de loup, lui pris les cheveux à pleine main, et, de l'autre, lui envoyai un puissant coup dans la mâchoire.

Il partit à la renverse. Pendant un instant son corps se tortilla comme celui d'un serpent décapité. Puis il commença à recouvrer ses esprits, mais j'avais déjà refermé les mains sur son cou que je serrais de toutes mes forces. Il possédait cependant plus de vigueur que je n'en aurais prêté à un corps aussi décharné, et il parvint à se relever. Il se mit à me lacérer de coups de griffes, à me marteler de coups de poing et de pied. L'ongle noir de son pouce tâtonna à la recherche de mes yeux, jusqu'à ce que je lui plante mes dents dans la main.

Pendant un instant, ses yeux creux rencontrèrent les miens, et j'eus tout à coup l'impression que mon âme quittait mon corps. Quelque chose en moi me disait que j'avais choisi le mauvais camp, m'ordonnait de desserrer ma prise et d'obéir à tout ce que dirait le Génie, car il était mon maître légitime. Mais je fermai les yeux et continuai à serrer.

Nous tombions, nous nous relevions et tombions encore en roulant l'un par-dessus l'autre. Il tâtonna à la recherche de son poignard, le dégaina, mais, déjà très affaibli, ne parvint qu'à m'égratigner le flanc. Puis je posai le genou sur son poignet et il lâcha son arme. Je n'avais pas cessé de lui serrer la gorge de crainte qu'il ne pousse un cri atroce et ne voue mon âme aux enfers éternels.

Peu à peu il cessa de se débattre et finit par s'immobiliser. Pour plus de sûreté, je gardai encore un bon moment mes pouces enfoncés dans sa gorge.

Quand son cœur se fut arrêté pour de bon et que je ne perçus plus en lui aucun signe de vie, je ramassai son poignard et lui tranchai la gorge. Puis je me hâtai d'aller libérer Hakon. Il resta un long moment à se frictionner les membres en jurant entre ses dents.

— Qu'y avait-il dans le sac ? demandai-je.

— Le Génie y a fait entrer tous les démons du marais, dit-il. Les Pictes vont le balancer par-dessus la palissade du fort, puis tirer une des lanières et le sac s'ouvrira. Alors les démons se répandront dans le fort et tueront tout ce qui est sur deux jambes.

— Et comment Valérian et les sauvages comptent-ils être épargnés ?

— Le Génie a aussi jeté un charme sur les démons, pour qu'ils n'attaquent que ceux qui seront debout. Dès que le sac sera ouvert, les Pictes se jetteront à plat ventre, jusqu'à ce que la boucherie soit terminée et que les démons regagnent leur territoire marécageux.

— Nous devons quand même essayer de les arrêter, dis-je. Seulement, Mitra les damne tous, il n'y a pas la moindre arme ici, en dehors de ce poignard, d'un arc souple et d'un carquois de flèches à gibier d'eau.

— Ce sera mieux que rien, grogna Hakon. Une flèche à gibier peut infliger une mauvaise blessure à bout portant. C'est toi qui vas prendre l'arc. Les Pictes m'ont tordu le bras et je serais incapable de tirer droit.

Et c'est ainsi que Hakon et moi franchîmes la chaussée de pierres plates et nous lançâmes à la poursuite de la horde de Valérian. Je portais l'arc du Génie, et Hakon son couteau.

VI

Nous primes le gué la Tullian avec prudence, de crainte que l'ennemi n'y eût laissé une arrière-garde. Puis ce fut la Rivière du Lynx que nous traversâmes encore plus prudemment. Mais aucun ennemi ne se montra. Parvenus à la cabane, nous ne vîmes pas trace de Karlus et en conclûmes qu'il avait été secouru. Nous relevâmes maintes preuves du passage des Pictes – ici une plume tombée d'une coiffe, là un mocassin à la lanière brisée –, mais des sauvages eux-mêmes, nulle trace.

Ce n'est qu'en atteignant les champs qui entourent Schondara, peu après le coucher du soleil, que nous les vîmes. Ils étaient disposés en un vaste croissant, allongés à l'abri des fougères, osant à peine respirer. Valérian, sa maîtresse et les autres chefs, ainsi que le sac et la perche, se trouvaient au centre de cette formation. Tous étaient allongés ou accroupis à l'orée des bois qui entouraient les champs.

Au loin, Schondara était obscur ; les villageois avaient donc été prévenus à temps. Le fort, lui, était illuminé ; en arrivait une rumeur sourde : les

vociférations des gens qui s'y entassaient et les plaintes de leurs bêtes. Au moins, à l'abri des créneaux, les villageois allaient pouvoir se défendre ; mais les Pictes étaient infiniment plus nombreux et n'auraient guère de peine à prendre le fort, même si le sortilège du Génie ne fonctionnait pas.

Derrière nous, à peine visible entre les arbres, le croissant argenté de la lune descendait sur l'horizon où le soleil avait laissé des bandes jaunes, orange et vert pomme. Au-dessus de nos têtes, les étoiles s'allumaient une à une.

— S'ils attendent qu'il fasse un peu plus sombre pour attaquer, chuchota Hakon, penses-tu pouvoir t'approcher à portée de tir de ce sac ?

— Pour quoi faire ? m'étonnai-je. À quoi cela servirait-il ?

— Essaie toujours.

Je compris alors l'idée de Hakon et fus surpris de son audace. Nous rampâmes comme des serpents jusqu'à un énorme chêne. Je me relevai lentement en retenant ma respiration ; les premiers Pictes étaient couchés à moins de vingt pas devant nous.

Je tirai lentement une flèche a gibier de mon carquois et la posai sur le bois de l'arc. Tandis que la nuit s'assombrissait insensiblement, un tambour retentit non loin. Alors, au fort, l'alerte fut donnée à coups de gong. Je crus même entendre le cliquetis de la baliste que l'on bandait.

Dans un bruissement, les Pictes se levèrent pour se rassembler derrière leurs chefs de guerre. Des voix gutturales s'élevèrent sur toute la longueur du croissant, malgré les exhortations au silence qu'aboyaient les chefs.

Alors la cadence du tambour se mua en un rapide une-deux. Deux Pictes dressèrent le poteau où était attaché le sac.

— Maintenant ! souffla Hakon.

Je visai le sac en murmurant une prière à Mitra. Je n'avais jamais tiré avec cet arc ; la lumière était réduite ; le sac se balançait de droite à gauche.

Le rythme du tambour changea une nouvelle fois. Des ordres brefs furent donnés, une grande clameur s'éleva, et les Pictes jaillirent des bois en direction du

village et du fort, en hurlant comme des démons.

Je tirai. Dès que la corde vibra, je sus que j'avais manqué mon but, et portai la main à mon carquois pour prendre un second trait. Mais le sac, qui ne cessait d'osciller au bout de la perche, eut le bon goût de venir se placer sur la trajectoire de ma flèche. Elle se ficha en plein dedans avec un son de peau de tambour qui crève.

Les Pictes qui portaient la perche s'élancèrent avec les autres, puis s'arrêtèrent en levant craintivement le nez. Un grand bruit s'éleva alors du sac d'où sortit une grande masse fumeuse et tourbillonnante.

— Vite, couche-toi ! me hurla Hakon à l'oreille en plongeant sur le sol.

Je ne me le fis pas répéter et le rejoignis sur le lit d'humus. Le sac perdait rapidement sa rondeur. Le nuage s'en échappant s'étendait au-dessus des assaillants qui couraient à travers champs, piétinaient les cultures en direction de Schondara. En s'étendant, le nuage prenait une apparence grumeleuse. Et les amas noirâtres se condensaient en créatures vivantes ; c'étaient des êtres grands et minces, avec des pattes d'oiseau, et un torse et une tête à demi humains. Leurs longs bras grêles se terminaient par une main armée de gigantesques serres recourbées. De la taille d'un homme, chaque démon était nimbé d'une étrange lueur clignotante, comme s'il baignait dans un feu glacé.

Je n'ai aucune idée du nombre de ces créatures. Je me voilais la face, de crainte que mon regard n'accroche celui d'un de ces démons et ne l'attire à moi. Ils pouvaient être cent comme cinq cents.

Sans cesser de hurler, les démons couraient de-ci de-là, abattant à chaque pas un Pictes à coups de serre. Hurlant encore plus fort, les guerriers s'égaillaient maintenant en tous sens ; mais les démons étaient plus rapides. Près de nous, un Pictes, la tête tranchée net par le moulinet d'une de ces serres, fit encore deux enjambées avant de s'effondrer dans un taillis.

Quelques-uns eurent toutefois la présence d'esprit de se jeter à plat ventre. Mais la grande majorité, n'ayant pas reçu l'ordre attendu de se jeter à terre, paniquait et tentait de fuir. Mais les démons, bondissant sur leurs longues jambes d'oiseau, avaient tôt fait de les

rattraper.

Un à un les nimbes scintillants s'éteignirent ; les démons disparaissaient dans la forêt. Il n'y eut bientôt plus une seule créature vivante en vue.

Hakon et moi nous relevâmes, étirâmes nos muscles gourds et prîmes la direction de Schondara. Un Picte se dressa devant nous, comme un lièvre surpris au gîte. Au lieu de venir sur nous en levant sa hache, il fit semblant de ne pas nous avoir vus et partit en courant vers la forêt. Je ne songeai pas à rire de lui. Ce que nous venions de voir était amplement suffisant pour annihiler le courage d'un peuple aussi farouche et pugnace que les Pictes.

Nous trouvâmes la tête et le bras gauche de Valérian, puis son corps gisant près de la perche et du sac vide. Hakon prit la tête afin qu'elle serve de preuve à notre récit. Nous ne vîmes pas trace de Kwarada.

Un forestier nous rejoignit à l'entrée de Schondara ; Dirk, fils de Strom, étonné de la dispersion de l'armée picte, avait envoyé cet homme en éclaireur. Après avoir entendu notre récit, il partit à toutes jambes vers le fort en hurlant la bonne nouvelle. Et nous nous retrouvâmes bientôt juchés sur les épaules d'une foule en délire qui nous fit faire plusieurs fois le tour de l'esplanade du fort sous les acclamations des Schohirans.

Mais mon souvenir le plus vivace est la tête d'Otho, fils de Gorm, adossé à la palissade et éclairé par la lueur des torches. Il était finalement venu à Schondara pour vider sa querelle. Il fallait voir sa face imbécile, abasourdie, découvrant que Hakon et moi étions célébrés comme les sauveurs de la province ! J'aurais aimé le taquiner un peu, mais il s'éclipsa dans la nuit pour regagner Fort Kwanyara et ne pas avoir à ravalier ses paroles irréfléchies.

Arriva par la suite la nouvelle de la mort de l'infortuné Numédides et de l'avènement de Conan. Depuis ce temps, la frontière a été plus paisible qu'elle ne l'avait jamais été de mémoire d'homme ; car chacun sait de part et d'autre que le roi Conan ne souffre aucune entorse à ses traités. De nos jours, la Thandara possède des villes et des villages florissants.

Mais il faut bien reconnaître que la vie était plus

exaltante autrefois, quand il n'y avait d'autre loi que celle que chacun adoptait pour lui-même.

Chapitre III

Le phénix sur l'épée

Après avoir investi la capitale et tué le roi Numédides sur les marches de son trône – qu'il s'approprie sans retard –, Conan, maintenant à l'orée ou au milieu de la quarantaine, se retrouve monarque de la plus puissante des nations hyboriennes.

Mais il s'aperçoit bien vite que la vie de roi n'a rien d'une sinécure. L'année ne s'est pas écoulée que déjà le poète Rinaldo chante d'audacieuses ballades à la gloire du « martyr » Numédides. Ascalante, comte de Thune, fomenté un complot pour renverser le barbare. Conan en déduit que les gens ont la mémoire courte, et que lui-même, à son tour, commence à ressentir ce malaise dont s'accompagne le port d'une couronne.

I

Sur les dômes et les tours magnifiques s'étendaient cette obscurité spectrale, ce silence inquiétant qui précèdent l'aube. Dans la pénombre d'une galerie, quatre silhouettes masquées sortirent en hâte par une porte que venait d'ouvrir une main furtive. Muettes, enveloppées dans leur manteau, les quatre ombres s'éloignèrent prestement et, aussi silencieusement que les fantômes d'hommes assassinés, disparurent dans la nuit. Derrière elles, un personnage sinistre s'encadrait dans l'huis entrebâillé ; une paire d'yeux maléfiques luisaient dans la pénombre.

— Enfoncez-vous dans la nuit, créatures de l'ombre, grinça une voix. Ô insensés, votre destin s'accroche à vos talons comme un chien aveugle, et vous ne le savez même pas !

Celui qui venait de parler referma la porte, poussa le verrou et enfila le couloir en s'éclairant d'une bougie. C'était un géant ténébreux dont le teint sombre révélait le sang stygien. Il pénétra dans une pièce où un homme mince et élancé, en velours élimé, était étendu sur une couche soyeuse comme un grand chat paresseux, et buvait du vin dans une grande coupe d'or.

— Et voilà, Ascalante, dit le Stygien en posant son bougeoir, tes dupes viennent de se glisser dans les rues comme des rats hors de leur trou. Tu opères avec de bien étranges outils.

— Des outils ? s'étonna Ascalante. Mais, c'est moi qu'ils prennent pour leur outil. Cela fait des mois, depuis le jour où les Quatre Rebelles m'ont rappelé de mon désert, que je vis au cœur de l'ennemi, que je passe mes journées dans cette maison obscure, et les nuits à rôder dans des ruelles sombres et des couloirs encore plus noirs. Et j'ai accompli ce dont étaient incapables ces nobles félons. Œuvrant à travers eux et à travers d'autres agents, dont beaucoup n'ont même jamais vu mon visage, j'ai semé la sédition et l'agitation dans tout l'empire. En bref, dans l'ombre, j'ai préparé la chute de celui qui trône dans la lumière. Par Mitra, ne fus-je pas homme d'État avant de devenir hors-la-loi !

— Et ces dupes qui se croient tes maîtres ?

— Ils vont continuer à croire que je les sers jusqu'à l'accomplissement de ce qui nous occupe présentement. Qui sont-ils pour prétendre rivaliser d'intelligence avec Ascalante ? Volmana, ce nabot de comte de Karaban ; Gromel, ce géant qui commande la Légion Noire ; Dion, le baron obèse d'Attalus ; Rinaldo, ce poète à la cervelle de pigeon. Je suis la force qui a forgé l'acier en eux, et par l'argile dont ils sont aussi faits, je les réduirai le moment venu. Mais tout cela est pour plus tard ; ce soir, le roi va périr.

— Il y a plusieurs jours, les escadrons impériaux ont quitté la ville, dit le Stygien.

— Ils sont partis pour la frontière que les Pictes assaillent – cela grâce aux liqueurs fortes que je leur ai fait livrer pour les rendre fous. L'immense fortune de Dion a rendu cela possible. Quant à ce qui restait des troupes impériales dans la ville, Volmana s'en est chargé. En faisant jouer ses liens princiers avec la Némédie, il lui a été facile de persuader le roi Numa de requérir la présence du comte Trocero de Poitain, sénéchal d'Aquilonie ; et, bien sûr, pour lui faire honneur, celui-ci sera, en plus de ses propres troupes, accompagné d'une escorte impériale et de Prospero, bras droit du roi Conan. En dehors de la Légion Noire, il ne reste en ville que la garde personnelle du roi. Par Gromel, j'ai corrompu un officier trop prodigue ; à minuit, il retirera ses hommes postés devant la porte du roi.

« Alors, avec seize gaillards prêts à tout, nous entrons dans le palais par un tunnel secret. Une fois l'affaire réglée, même si le peuple ne se lève pas pour nous acclamer, la Légion Noire de Gromel sera suffisante pour tenir la ville et la couronne.

— Et Dion pense que cette couronne va lui être remise ?

— En effet. Le gros crétin la revendique en raison d'une trace de sang royal. Conan a commis une erreur grossière en laissant la vie à des gens qui se targuent de descendre de l'ancienne dynastie, à laquelle il a arraché la couronne d'Aquilonie.

« Volmana, lui, souhaite regagner la faveur royale dont il jouissait sous l'ancien régime, afin que ses terres appauvries retrouvent leur grandeur passée.

Gromel hait Pallantides, commandant en chef des Dragons Noirs, et, avec tout l'entêtement d'un Bossonien, il désire se voir confier le commandement de toute l'armée. Seul de nous tous, Rinaldo n'a pas d'ambitions personnelles. Pour lui, Conan est un barbare sans finesse, aux mains rougies, venu du nord pour piller une terre civilisée. Il idéalise le roi Numédides, se souvient uniquement qu'il lui arrivait de protéger les arts, et oublie toutes les vicissitudes de son règne ; et le peuple les oublie avec lui. Déjà l'on chante ouvertement La Cantilène du Roi dans laquelle Rinaldo encense le scélérat sanctifié et dénonce Conan comme le « sauvage au cœur noir monté des Enfers ». Conan en rit, mais le peuple gronde.

— Pourquoi hait-il Conan ?

— Les poètes haïssent toujours ceux qui sont au pouvoir. Pour eux, la perfection se trouve juste avant le dernier virage ou immédiatement après le prochain. Ils s'échappent du temps présent par des rêves de passé et d'avenir. Rinaldo est un flambeau d'idéalisme, se dressant, comme il le pense, pour renverser un tyran et libérer le peuple. Quant à moi... Eh bien, il y a quelques mois, je n'avais plus d'autre ambition que piller les caravanes jusqu'à la fin de mes jours ; mais à présent, de vieux rêves se réveillent. Conan va mourir ; Dion montera sur le trône. Puis, lui aussi mourra. Un à un, tous ceux qui s'opposeront à moi mourront – par le feu, par le fer, ou d'avoir bu de ce vin fatal que tu sais si bien distiller. Ascalante, roi d'Aquilonie ! Cela sonne bien, tu ne trouves pas ?

Le Stygien haussa ses larges épaules.

— Il y eut un temps, fit-il avec une amertume non dissimulée, où moi aussi j'avais des ambitions – des ambitions à côté desquelles les tiennes semblent vulgaires et puérides. Je suis tombé bien bas ! Mes pairs, mes adversaires de jadis feraient une drôle de tête s'ils voyaient Toth-Amon de l'Anneau devenu l'esclave d'un étranger et, qui plus est, d'un hors-la-loi ; et travaillant aux ambitions minables de barons et de rois !

— Tu plaçais ta confiance dans la magie et la goétie, laissa négligemment tomber Ascalante. Moi, je mise sur mon esprit et mon épée.

— L'esprit et l'épée ne sont que fétus de paille face à la sagesse des Ténèbres, rétorqua le Stygien avec un regard brûlant de menace. Si je n'avais pas égaré l'Anneau, nos positions seraient peut-être bien inversées.

— Toujours est-il, fit impatiemment le hors-la-loi, que tu portes sur le dos les marques de mon fouet, et il est très probable que cela continue.

— N'en sois pas si sûr ! (La formidable haine du Stygien affleura un instant dans ses yeux.) Un jour, d'une façon ou d'une autre, je retrouverai l'Anneau, et ce jour-là, par les crocs de Set, tu paieras pour...

Le bouillant Aquilonien bondit de sa couche et assena un violent coup sur la mâchoire de Toth. L'ancien mage fut projeté en arrière ; du sang apparut sur ses lèvres.

— Tu deviens trop audacieux, sale chien, grogna Ascalante. Prends garde ; je suis toujours ton maître, et je connais ton inavouable secret. Allez, va donc crier sur les toits que Ascalante est en ville et complotte contre le roi. Va, si tu l'oses.

— Je n'ose pas, reconnut le Stygien en essuyant le sang de sa bouche.

— Non, tu n'oses pas, reprit Ascalante avec un morne sourire. Car si je meurs par ta faute, un prêtre ermite du désert du Sud en sera averti, et il brisera le sceau d'un manuscrit que je lui ai remis. Et lorsqu'il l'aura lu, il suffira d'un mot murmuré en Stygie pour qu'un vent monte du sud à minuit. Et où cacheras-tu ta tête, Toth-Amon ?

L'esclave frémit et son visage hâlé vira au gris cendre.

— Suffit ! (Ascalante changea de ton :) J'ai du travail pour toi. Je n'ai pas confiance en Dion. Je lui ai demandé de regagner sa maison de campagne et d'y demeurer jusqu'à ce que notre affaire de ce soir ait été menée à bien. Ce gros imbécile eût été incapable de dissimuler sa nervosité, aujourd'hui devant le roi. Pars à sa suite, et si tu ne le rattrapes pas en route, rends-toi chez lui et tiens-lui compagnie jusqu'à ce que je le fasse revenir. Ne le quitte pas d'une semelle. Il crève de peur. Il pourrait s'enfuir ; il serait même capable d'aller tout raconter à Conan, dans l'espoir de sauver sa

propre peau. Allez, va !

Refoulant sa haine, l'esclave s'inclina et s'en fut. Ascalante retourna à sa coupe de vin. Sur les dômes étincelants montait une aurore aussi vermeille que le sang des hommes.

II

Quand j'étais capitaine, ils faisaient battre timbales
Et répandaient la poudre d'or devant mon cheval.
Aujourd'hui je suis un grand roi ; ce dont ils confèrent,
C'est du poison dans mon vin, et du fer dans ma chair.
La Voie des Rois

La salle était vaste et somptueuse ; le lambris lustré était ponctué de riches tentures ; d'épais tapis recouvraient le sol marqueté d'ivoire ; le haut plafond était de bois sculpté et gaufré de feuilles d'argent. Un homme était assis derrière un secrétaire d'ivoire incrusté d'or ; ses larges épaules, sa peau hâlée ne semblaient pas de mise dans ce décor luxueux. Il paraissait venir tout droit du soleil et du vent brûlant des hauts plateaux. Le moindre de ses mouvements révélait des muscles d'acier, un esprit vif et la coordination d'un combattant éprouvé. Il n'y avait rien dans ses actions qui parût hésitant ou mesuré. Ou bien il était immobile, aussi tranquille qu'une statue de bronze, ou bien il se mouvait, non pas avec la fébrilité d'un être trop nerveux, mais avec une prestesse toute féline qui brouillait la vue de celui qui tentait de suivre son mouvement des yeux.

Ses vêtements étaient taillés dans de riches étoffes, mais sans recherche excessive. Il ne portait nulle parure, sinon le bandeau de fils d'argent qui ceignait sa chevelure de jais.

Il reposa le stylet d'or à l'aide duquel il venait d'écrire sur des tablettes de cire, appuya son menton sur son poing et fixa avec envie ses yeux bleus sur l'homme qui se trouvait devant lui. Ce personnage s'absorbait dans le laçage de sa cuirasse rehaussée d'or ; il sifflotait machinalement, attitude bien peu protocolaire, si l'on considère qu'il se trouvait en présence d'un roi.

— Prospero, commença celui-ci, ces questions

gouvernementales me fatiguent plus que tous les combats que j'aie jamais menés.

— Cela fait partie du jeu, Conan, répondit le Poitainien. Tu es roi, tu dois tenir ton rôle.

— Que ne puis-je chevaucher avec toi jusqu'en Numédie ! soupira Conan avec envie. Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai eu un cheval entre les jambes – mais Publius affirme que les affaires de la cité nécessitent ma présence. Qu'il aille au diable !

« Tu sais, continua-t-il sur ce mode familier qui n'existait qu'entre le Poitainien et lui, cela a été assez facile de renverser l'ancienne dynastie, encore que cela m'ait paru très dur à l'époque. Si je me retourne sur l'âpre cheminement qui a été le mien, toutes ces journées passées à manœuvrer, à tuer et à errer, me paraissent n'avoir été qu'un rêve.

« Seulement je n'ai pas rêvé assez loin, Prospero. Lorsque, Numédides gisant à mes pieds, je lui ai arraché sa couronne pour la poser sur ma tête, j'atteignais l'aboutissement ultime de mes rêves. Je ne m'étais préparé qu'à prendre la couronne, pas à la porter. Au temps de mon insouciance, tout ce que je voulais, c'était une lame tranchante et une voie qui menât droit à mes ennemis. Aujourd'hui, tous les chemins sont détournés, et mon épée est inutile.

« Lorsque j'ai renversé Numédides, alors j'étais le libérateur – à présent on me crache dessus. Une statue de ce pourceau a été dressée dans le temple de Mitra, et les gens vont y pleurer, et ils la vénèrent comme l'effigie d'un monarque éclairé, assassiné par un barbare aux mains rouges de sang. Au temps où, mercenaire, je conduisais ses armées à la victoire, l'Aquilonie se moquait que je fusse un étranger, mais à présent elle est incapable de me le pardonner.

« Ceux qui viennent au temple de Mitra pour brûler de l'encens à la mémoire de Numédides sont ceux que ses bourreaux ont mutilés, ceux dont ils ont crevé les yeux, ceux dont les fils sont morts dans ses cachots, dont les épouses et les filles ont été traînées dans son sérail. Pauvres girouettes !

— Rinaldo y a une grande part de responsabilité, répondit Prospero en resserrant son baudrier. Il chante des chansons qui dressent les gens contre toi. Pends-le

dans son habit de bouffon à la plus haute tour de la ville. Que les vautours se repaissent de ses rimes.

Conan secoua sa tête léonine.

— Non, Prospero, je ne peux l'atteindre. Un grand poète est toujours plus grand que n'importe quel roi. Ses chansons sont plus puissantes que mon sceptre ; car il m'a presque déchiré le cœur lorsqu'il a accepté de chanter pour moi. Je mourrai et sombrerai dans l'oubli, mais les chansons de Rinaldo vivront toujours.

« Non, Prospero, poursuivit le roi, une expression de doute assombrissant son regard, il y a un courant souterrain, une lame de fond, dont nous n'avons pas conscience. Je le sens comme dans ma jeunesse je sentais le tigre caché dans les hautes herbes. Un malaise sourd couve dans le royaume. Je suis comme le chasseur accroupi près de son feu au milieu de la jungle, et qui entend des bruissements dans la nuit, et croit distinguer l'éclat d'yeux cruels. Si seulement je pouvais en venir aux prises avec quelque chose de tangible, que je pourrais trancher de mon épée ! Crois-moi, ce n'est pas un hasard si les Pictes viennent d'assaillir si violemment la frontière, au point que les Bossoniens nous ont appelés à l'aide pour les repousser. J'aurais dû accompagner les renforts.

— Publius a craint un complot visant à t'assassiner de l'autre côté de la frontière, dit Prospero. (Il ajustait sa chasuble de soie sur son jaseran étincelant, tout en admirant sa longue silhouette dans le miroir d'argent.) C'est pourquoi il a insisté pour que tu restes en ville. Ces inquiétudes sont secrétées par tes instincts barbares. Laisse le peuple gronder ! Les mercenaires sont à nous, ainsi que les Dragons Noirs, sans parler des Poitainiens qui tous sont à toi. Le seul risque serait l'assassinat, mais c'est chose impossible puisque des hommes des troupes impériales te gardent jour et nuit. À quoi travailles-tu là ?

— À une carte, répondit Conan avec fierté. Les cartes de la cour sont précises pour ce qui est des pays du Sud, de l'Est et de l'Ouest, mais le nord y est représenté de façon vague et erronée. J'y ajoute les contrées septentrionales moi-même. Ici, c'est la Cimmérie, où je suis né. Et là...

— L'Asgard et le Vanaheim, poursuivit Prospero en

examinant la carte. Par Mitra, pour un peu j'aurais cru que c'étaient des pays de légendes.

Palpant machinalement les cicatrices de sa face hâlée, Conan eut un sourire farouche.

— Tu aurais été payé pour les connaître si, comme moi, tu avais grandi près de la frontière nord de la Cimmérie ! Plus haut, c'est l'Asgard, et au nord-ouest, le Vanaheim. La frontière y est en proie à une guerre perpétuelle.

— À quoi ressemblent ces gens du Nord ? demanda Prospero.

— Grands, blonds, avec les yeux bleus. Leur dieu est Ymir, le géant des glaces, et chaque peuplade a son roi. Ils sont volontaires et farouches. Ils combattent durant le jour, et, pendant la nuit, ils boivent, chantent et festoient.

— En ce cas c'est à eux que tu ressembles, s'esclaffa Prospero. Tu sais rire, boire, et brailler de fières chansons ; or jamais, à part toi, je n'ai rencontré de Cimmérien qui bût autre chose que de l'eau, qui sût rire, ou encore chanter, sinon des ballades nostalgiques.

— Cela tient peut-être au pays dans lequel ils vivent, répondit Conan. Jamais il n'y eut terre plus triste – rien que des collines couvertes de sombres forêts, un ciel toujours gris, et le perpétuel gémissement du vent qui descend dans les vallées.

— Pas étonnant que les hommes y deviennent taciturnes, fit Prospero avec un haussement d'épaules, en songeant aux plaines riantes et ensoleillées, aux rivières bleues et indolentes du Poitou, la province la plus méridionale d'Aquilonie.

— Ils n'attendent rien, ni de la vie, ni de l'au-delà, renchérit Conan. Leurs dieux sont Crom et ses suppôts, qui siègent dans le monde des morts, un endroit de brumes éternelles. Mitra ! Les croyances des Aésirs me convenaient mieux.

— Eh bien, les lugubres collines de Cimmérie ne sont-elles pas loin derrière ? plaisanta Prospero. Bon, je vais me mettre en route. À la cour de Numa, je boirai pour toi un verre de vin blanc de Némédie.

— Entendu, grogna le roi. Mais n'embrasse les danseuses de Numa que pour toi seul, de crainte d'engendrer une affaire d'État !

Et son rire sonore accompagna Prospero jusqu'à la porte.

III

Caché dans le secret des pyramides le grand Set est lové en son sommeil ;
Parmi les ombres des sépultures ses sombres sujets veillent.
Je dis le Mot monté des gouffres profonds qui jamais n'ont connu le soleil ;
Dépêche-moi l'exécuteur de ma haine, ô toi, squameuse et luisante merveille !

Le soleil se couchait, déposant des ors fugaces sur le vert et le bleu brumeux de la forêt. Les rayons obliques venaient frapper la lourde chaîne d'or que Dion d'Attalus ne cessait de tourner et retourner dans sa main poupine. L'homme prenait le frais dans cette orgie de couleurs et d'odeurs qu'était son jardin. Il déplaça son corps d'obèse sur le siège de marbre, et jeta un coup d'œil furtif autour de lui, comme s'il cherchait un ennemi tapi sous les arbres en fleurs. Il était assis au milieu d'un bosquet dont les branches enchevêtrées projetaient sur lui une ombre épaisse. À proximité, un bassin d'eau fraîche faisait entendre un son cristallin, et d'autres fontaines, invisibles, emplissaient le jardin de leur incessante symphonie.

Dion était seul à l'exception de la longue silhouette, allongée non loin sur un banc de marbre, qui le considérait avec des yeux sombres. Dion ne s'intéressait guère à Toth-Amon. Il savait vaguement que c'était un esclave en qui Ascalante avait grande confiance, mais, à l'instar de bien des riches, il n'accordait qu'une attention limitée à ceux qui étaient inférieurs à son rang.

— Inutile de vous inquiéter, assura Toth. Le complot ne peut pas échouer.

— Ascalante peut commettre des erreurs, comme n'importe qui, rétorqua Dion que la seule idée d'un échec inondait de sueur.

— Non, pas lui, fit le Stygien avec un sinistre sourire. Sinon je ne serais pas son esclave, mais son maître.

— Quel est ce langage ? fit Dion avec humeur, sans

toutefois être tout à fait à la conversation.

Toth-Amon plissa les yeux. En dépit de ses nerfs d'acier, à force de honte, de haine et de fureur rentrées, il se sentait sur le point de faire un éclat, de prendre une initiative quelconque et hasardeuse. Ce dont il ne tenait pas compte était que Dion le voyait non pas comme un être humain pourvu d'une intelligence, mais comme un esclave, et donc une créature négligeable.

— Écoutez-moi, dit Toth. Vous allez devenir roi. Malheureusement vous connaissez bien peu Ascalante. Conan mort, vous ne pourrez plus lui faire confiance. Je peux vous aider. Si, une fois au pouvoir, vous me prenez sous votre protection, je vous aiderai.

« Écoutez-moi, mon seigneur. Jadis, dans le Sud, j'étais un grand sorcier. On parlait alors de Toth-Amon comme l'on parlait de Rammon. Le roi Ctesphon de Stygie m'honora grandement en me substituant à ses mages. Ils me haïrent longtemps, mais ils me craignaient car je commandais à des êtres du dehors qui accouraient à mon appel et obéissaient à mes ordres. Par Set, mes ennemis ignoraient à quelle heure de la nuit ils allaient être arrachés au sommeil par les griffes d'une indicible horreur sur leur gorge ! J'accomplis de terribles choses à l'aide de l'Anneau Serpent de Set que j'avais découvert dans une tombe obscure à une lieue sous terre, une tombe sortie des mémoires bien avant que le premier homme n'émergeât de la mer fangeuse.

« Las, un voleur me déroba l'Anneau et mes pouvoirs m'abandonnèrent. Les mages voulurent me tuer, et je dus m'enfuir. Déguisé en chamelier, je voyageais avec une caravane dans le pays de Koth, quand les pillards d'Ascalante nous tombèrent dessus. Tout le monde fut tué sauf moi ; j'eus la vie sauve en révélant mon identité à Ascalante et en jurant de le servir. Cruelle soumission !

« Pour être certain de me tenir, il rédigea un manuscrit où il était question de moi, le scella et le remit entre les mains d'un ermite qui vit aux confins sud de Koth. Je n'ose pas l'égorger dans son sommeil, ou le vendre à ses ennemis, car alors l'ermite ouvrirait le manuscrit pour le lire, selon les instructions d'Ascalante. Et il lui suffirait de prononcer un seul mot

en Stygie pour que...

Une nouvelle fois Toth frémit, et sa peau hâlée vira au gris.

— Je suis inconnu en Aquilonie, reprit-il. Mais si jamais mes ennemis de Stygie apprenaient où je me cache, un continent entre eux et moi serait insuffisant pour m'éviter un sort si terrible qu'il ferait fuir l'âme d'une statue de bronze. Seul un roi, avec des châteaux et une armée de chevaliers, serait capable de me protéger. Je vous ai révélé mon secret, et je vous conjure d'accepter ma proposition. Je peux vous épauler de ma sagesse et de mon savoir-faire ; en échange vous me protégerez. Et le jour viendra où je retrouverai l'Anneau...

— Anneau ? Un anneau ?

Toth avait sous-estimé l'incommensurable égoïsme de Dion. Celui-ci était si absorbé dans ses propres pensées qu'il n'avait même pas écouté l'esclave ; mais, bizarrement, ce dernier mot avait retenu son attention.

— Un anneau ? répéta-t-il. Tiens, cela me fait penser à mon anneau porte-bonheur. Je l'ai obtenu d'un brigand shémite qui jurait l'avoir volé à un enchanteur du sud lointain. Il assurait que c'était un porte-bonheur. Et Mitra sait que je lui en ai donné un bon prix. Par les dieux, j'ai besoin de toute la chance possible, avec ce Volmana et cet Ascalante qui m'entraînent dans leurs sanglantes conspirations. Oui, voyons un peu cet anneau.

Toth se redressa, le visage en feu, les yeux pleins de cette colère mêlée de stupéfaction que ressent celui qui prend tout à coup l'entière mesure de la stupidité crasse d'un imbécile. Dion ne faisait toujours pas attention à lui. Il venait de soulever le couvercle d'un compartiment secret dissimulé dans son siège de marbre, et fouilla un moment parmi un amoncellement de babioles de toutes sortes, talismans barbares, cailloux, bijoux clinquants, une foule de porte-bonheur que sa nature superstitieuse lui avait fait collectionner au fil des années.

— Ah, le voici !

Il brandit d'un air triomphal un anneau d'étrange facture. Il était fait d'un métal ressemblant à du cuivre et représentait un serpent lové sur trois tours, qui se

mordait la queue. Les yeux, deux petites pierres jaunes, jetaient une lueur sinistre. Toth-Amon poussa un cri, comme s'il venait de recevoir un coup ; Dion se retourna vers lui et blêmit. Les yeux de l'esclave fulminaient, sa bouche était grande ouverte, et ses deux mains ressemblaient aux serres d'un oiseau de proie.

— L'Anneau ! Par Set ! L'Anneau ! hurlait-il. Mon Anneau... qui m'a été volé...

Une lame jaillit dans sa main, et, d'une poussée de ses larges épaules, il l'enfonça dans le corps adipeux du baron. Le couinement aigu de Dion devint un gargouillis étranglé, et il s'effondra comme une grosse motte de beurre mollet. Stupide jusqu'à la fin, il mourut sans comprendre. Écartant le gros corps flasque qui lui était déjà sorti de l'esprit, Toth prit l'anneau a deux mains et se mit à le dévorer des yeux.

— Mon Anneau ! balbutiait-il, transporté d'une joie insane. Toute ma puissance !...

Combien de temps resta-t-il penché sur le sinistre objet, avec une fixité de statue, comme buvant l'aura maléfique ? Même lui n'aurait su le dire. Quand enfin il s'arracha à sa rêverie et ramena son esprit des gouffres enténébrés où il avait erré, la lune se levait. Elle étirait ses ombres sur le marbre lisse du banc au pied duquel gisait la tache plus sombre de ce qui avait été le seigneur d'Attalus.

— Plus jamais, Ascalante, plus jamais ! balbutia le Stygien dont les yeux, tels ceux d'un vampire, éclairaient la pénombre d'une lueur rouge.

Il se pencha pour puiser du sang caillé dans la mare écœurante où baignait sa victime, et en barbouilla les yeux du serpent jusqu'à ce que les feux jaunes fussent enduits d'un masque écarlate.

— Voile tes yeux, serpent, se mit-il à psalmodier d'une voix effrayante. Voile tes yeux au clair de lune, et ouvre-les sur l'abysse ! Que vois-tu, ô serpent de Set ? Qui invoques-tu dans l'abîme ? Quelle est l'ombre qui descend sur la Lumière ? Fais-la venir à moi, ô serpent de Set !

Tandis qu'il caressait les écailles selon un mouvement particulier qui ramenait toujours ses doigts à l'endroit d'où ils étaient partis, sa voix se voila plus

encore pour murmurer d'épouvantables incantations oubliées du monde, sauf des profondeurs de la Stygie où de monstrueuses formes se meuvent dans la pénombre des sépultures.

Il y eut un mouvement d'air autour de lui, comme l'eau bouillonne lorsque quelque créature va en crever la surface. Un vent glacé le caressa brièvement, comme quand une porte s'ouvre et se referme aussitôt. Toth sentit alors une présence derrière lui, mais il ne se retourna pas. Il continuait à fixer le marbre inondé de lune, où s'imprimait maintenant une ombre ténue. Au fil des incantations, cette ombre crût peu à peu en taille et en noirceur. Ses contours n'étaient pas sans évoquer ceux d'un gigantesque babouin, mais jamais semblable animal ne foula la terre, pas même en Stygie. Toujours sans se retourner, Toth tira de sa ceinture une sandale appartenant à son maître – qu'il avait toujours sur lui dans l'espoir de pouvoir un jour l'utiliser –, et il la jeta derrière lui.

— Entends-moi bien, esclave de l'Anneau ! ordonna-t-il. Trouve celui qui portait cela, et détruis-le ! Regarde-le dans les yeux et foudroie son âme, avant de lui déchirer la gorge ! Tue-le ! (Puis, dans une explosion de passion aveugle, il ajouta :) Et tue-les tous avec lui !

Se découpant sur le mur baigné de lune, Toth vit la monstruosité abaisser sa tête difforme pour flairer l'odeur, tel quelque molosse épouvantable. Puis la créature pivota et s'en fut comme le vent. Alors, le Stygien leva les bras de jubilation, et ses dents, ses yeux luirent au clair de lune.

Un soldat en faction sur les remparts poussa un hurlement d'horreur quand une ombre noire le frôla pour franchir le mur. Mais elle disparut si vite que l'homme stupéfait se demanda si cela avait été un rêve ou une hallucination.

IV

Quand le monde était neuf et faibles les hommes, et que les démons de la nuit allaient librement,
J'ai lutté contre Set par le feu et le fer et la sève de l'arbre upan ;
Mais le temps a prélevé son tribut, et je dors maintenant au cœur de la montagne ;

L'oubliez-vous celui qui combattit le Serpent pour sauver l'âme humaine ?

Seul sous le dôme doré de sa vaste chambre à coucher, le roi Conan était plongé dans un rêve. À travers les tourbillons d'une brume fuligineuse, il entendit un étrange appel, ténu et lointain, et, bien qu'il ne le comprît pas, il ne semblait pas en son pouvoir de l'ignorer. L'épée au poing, il partit dans le brouillard grisâtre, ainsi qu'un homme marcherait au milieu des nuages. Au fur et à mesure de sa progression, la voix se faisait plus distincte, et il entendit bientôt ce qu'elle disait. C'était son nom qui retentissait à travers les gouffres du Temps et de l'Espace.

Voici que la brume se dispersait, et le roi vit qu'il se trouvait dans un grand corridor qu'on eût dit taillé à même la roche noire. Il n'y avait nul éclairage, et pourtant il voyait clair. Sol, murs et plafond étaient d'un grain très lisse, et luisaient sombrement ; ils étaient sculptés de bas-reliefs figurant des héros antiques et des divinités à demi oubliées. Il frémit en découvrant les contours incertains des Aïeux, et comprit qu'aucun mortel n'avait foulé cet endroit depuis des siècles.

Il arriva en haut d'un large escalier creusé dans le roc, et dont les parois s'ornaient de symboles ésotériques si anciens et saisissants que des frissons lui parcoururent l'échine. Une représentation de Set, le Serpent, était sculptée dans chaque degré, si bien qu'à chaque pas, il posait le talon sur la tête répugnante du reptile. Cela n'était pas pour le mettre à l'aise.

Mais la voix l'appelait sans désespérer. Et il aboutit finalement au cœur d'une obscurité qui eût été impénétrable à ses yeux matériels, dans une étrange crypte où une vague silhouette à barbe blanche se tenait assise sur une tombe. Ses cheveux se hérissèrent et il leva son épée, mais le spectre fit entendre une voix caverneuse :

- Me connais-tu, ô homme ?
- Par Crom, non ! balbutia le roi.
- J'ai pour nom Epémitre, dit l'ancien.
- Mais Epémitre le Sage est mort il y a quinze siècles ! ânonna Conan.

— Écoute-moi ! fit impérieusement l'autre. Comme la surface du lac profond se ride jusqu'à ses rives lointaines lorsque y tombe un caillou, des événements du Monde Invisible sont venus se briser ainsi que des vagues sur mon sommeil. Je t'ai observé, Conan de Cimmérie, et la marque de hauts faits et de formidables bouleversements est sur toi. Mais de grands périls se préparent sur la terre, desquels ton épée ne saurait te garder.

— Tu parles par énigmes, dit Conan, mal à l'aise. Montre-moi l'ennemi, que je lui fende le crâne jusqu'aux dents.

— Déchaîne ta fureur barbare contre tes adversaires de chair et de sang, répondit l'ancien. Ceux dont j'entends te protéger ne sont pas des mortels. Il est des mondes de ténèbres à peine soupçonnés par l'homme, où séjournent des monstres sans substance, des démons qui peuvent être évoqués du Grand Vide par des mages malfaisants. Ils revêtent alors une enveloppe matérielle, pour commettre les abominations qui leur sont dictées. Il y a un serpent dans ta maison, ô roi – une vipère venue de Stygie, porteuse d'une science occulte et malfaisante. Comme le dormeur rêve du serpent qui rampe jusqu'à lui, j'ai senti l'immonde présence du serviteur de Set. Il est ivre de son terrible pouvoir, et les coups qu'il porte à ses ennemis pourraient bien anéantir le royaume. Je t'ai fait venir à moi pour te remettre une arme contre lui et sa horde de démons.

— Mais pourquoi ? s'étonna Conan. Les hommes disent que tu reposes dans le cœur noir du Golamira, d'où tu envoies parfois tes anges aux ailes invisibles pour aider l'Aquilonie, mais moi... je suis un étranger et un barbare.

— Silence ! (Le mot se répercuta longuement dans la grande caverne enténébrée.) Ta destinée ne fait qu'une avec celle de l'Aquilonie. De formidables événements couvent dans la matrice du destin, et ce n'est pas un sorcier ivre de sang qui va s'opposer à leur accomplissement. Jadis, Set enserrait le monde comme le python sa proie. Toute ma vie, qui dura l'équivalent de trois existences humaines, je l'ai combattu. Je suis parvenu à le repousser dans les ombres du sud mystérieux, mais il est des hommes en Stygie pour

adorer encore celui que nous tenons pour l'archidémon. De même que j'ai combattu Set, je combats ses adorateurs, ses prêtres et ses envoyés. Présente-moi ta lame.

Conan s'exécuta. Sur la large lame, à proximité du robuste pommeau d'argent, l'ancien traça d'un doigt osseux un étrange symbole qui se mit à luire dans la pénombre. Et dans l'instant, crypte, tombeau et vieillard disparurent. Conan bondit de sa couche. Et, comme il se tenait là, bouleversé par l'étrangeté du songe, il s'aperçut qu'il tenait son épée à la main. Ses cheveux se hérissèrent quand il vit le symbole gravé sur la lame : les contours d'un phénix. Il se souvint alors que, sur le tombeau de la crypte, il avait vu, sculpté dans la pierre, un motif semblable.

Il se demanda tout à coup si ce bas-relief était vraiment de pierre, et un frisson lui parcourut l'échine.

Un bruit furtif, provenant du couloir, le tira alors de sa rêverie, et, sans chercher d'abord à en élucider la cause, il entreprit de revêtir son armure. Il était redevenu un barbare, méfiant et vif comme le loup gris aux abois.

V

Que sais-je des mœurs civilisées, la flatterie, l'intrigue et l'artifice ?

Moi, qui vins au monde nu sur une terre nue et poussai au grand air.

La langue subtile, la ruse du sophiste échouent quand l'épée est au clair ;

Accourez, venez mourir, vils pourceaux – j'étais homme avant que d'être prince.

LA VOIE DES ROIS

Dans le silence qui enveloppait la galerie du palais royal, se pressaient vingt silhouettes furtives. Leurs pieds légers, nus ou chaussés de cuir souple, ne faisaient de bruit ni sur les épais tapis ni sur les grandes dalles de marbre. Les torches nichées dans les murs projetaient des lueurs rouges sur la dague, l'épée et la hache d'armes.

— Faites silence ! ordonna Ascalante. Toi, qui que tu sois, fais cesser cette maudite respiration sifflante !

L'officier de la garde de nuit a retiré la plupart des sentinelles de ces couloirs, et il a fait boire les autres, mais nous devons rester prudents. Arrière ! Les voici !

Ils se dissimulèrent derrière un groupe de colonnes ouvragées. Presque aussitôt, dix géants en armure noire passèrent lentement. Ils considéraient d'un regard plein de doute l'officier qui venait de leur faire quitter leur poste. Ce dernier était blême ; les conspirateurs le virent essuyer d'une main tremblante la sueur qui inondait son front. Il était jeune, et sa trahison ne lui laissait pas l'âme en paix. Il maudissait secrètement ses extravagances vaniteuses qui avaient fait de lui le débiteur des usuriers, et l'otage des politiciens félons.

La garde passa avec force cliquetis et disparut au bout de la galerie.

— Parfait ! fit Ascalante avec un mauvais sourire. Conan dort, et sa porte n'est pas gardée. Dépêchons-nous ! Si on nous surprend sur le fait, nous sommes perdus – tandis que personne n'épousera la cause du roi défunt.

— Oui, hâtons-nous ! renchérit Rinaldo dont les yeux bleus jetaient le même éclat que l'épée qu'il brandissait au-dessus de sa tête. Ma lame a soif ! Et j'entends s'assembler les vautours ! Allons !

Ils se précipitèrent dans la galerie pour s'arrêter devant une porte dorée, ornée en médaillon du dragon royal, symbole de l'Aquilonie.

— Gromel ! aboya Ascalante. Enfonce-moi cette porte !

Le géant prit une profonde inspiration et se lança de toute sa masse contre le panneau qui gémit et ploya sous le choc. À nouveau, il prit son élan et fonça comme un bédier. Au second impact, les verrous sautèrent, le bois se brisa, et la porte fracassée s'ouvrit vers l'intérieur.

— Tue ! rugit Ascalante.

— Tue ! clama Rinaldo. Mort au tyran !

Tous se figèrent sur place. Conan se tenait devant eux, non pas en homme éberlué et sans armes, tiré brutalement de son sommeil pour être égorgé comme un agneau, mais en barbare bien réveillé, revêtu d'une partie de son armure, et une longue épée au poing.

La scène fut comme figée l'espace d'un instant ; les

quatre nobles félons dans l'embrasure, et, derrière eux, les trognes farouches des reîtres – tous momentanément pétrifiés à la vue du colosse au regard luisant qui les attendait l'épée à la main au milieu de la chambre qu'éclairaient les chandelles. Ascalante avisa enfin, sur un guéridon près du lit royal, le sceptre d'argent et le fin diadème d'or, couronne d'Aquilonie, et cette vision le rendit fou de désir.

— Entrez ! hurla-t-il. Il est seul contre vingt, et n'a même pas de casque !

C'était exact ; Conan n'avait pas eu le temps de se coiffer de son lourd heaume à panache, ni de lacer les plaques latérales de sa cuirasse, et il n'était plus temps d'aller décrocher la grande rondache pendue au mur. Il était toutefois mieux protégé que ses adversaires, excepté Volmana et Gromel qui portaient leur armure complète.

Le roi les considérait en s'interrogeant sur leurs identités. Ascalante lui était inconnu ; la visière du heaume des deux hommes en armure était abaissée ; quant à Rinaldo, il portait un vaste couvre-chef qui lui masquait les yeux. Mais l'instant ne se prêtait pas aux conjectures. Avec une clameur qui se répercuta sur le haut plafond, les tueurs se répandirent dans la pièce, Gromel en tête. Il arriva comme un taureau qui charge, le front bas, l'épée horizontale, prête à éviscérer. Conan bondit à sa rencontre, et sa force de tigre passa tout entière dans son bras. Sa lame luisante décrivit un arc de cercle pour se briser sur le heaume du Bossonien. Celui-ci s'effondra sur le sol. Conan recula vivement sans lâcher son arme maintenant inutile.

— Gromel ! s'écria-t-il avec stupeur en apercevant la tête fracassée que révélait le casque enfoncé.

Alors, le reste de la meute fut sur lui. La pointe d'une dague lui érafla le flanc, le fil d'une épée effleura son visage. Du bras gauche, il repoussa violemment le premier agresseur, puis, utilisant le pommeau de son épée en manière de ceste, il défonça la tempe du second dont la cervelle gicla sur le visage.

— J'en veux cinq devant la porte ! hurla Ascalante qui était resté en arrière, de crainte que Conan ne se frayât un chemin vers la sortie.

Les assaillants reculèrent momentanément ; leur

chef en poussa plusieurs vers la petite porte. Conan profita de ce bref répit pour aller décrocher du mur une vieille hache d'armes qui servait d'ornement depuis plus d'un demi-siècle.

Adossé au mur, il considéra pendant un bref instant le demi-cercle qui se refermait sur lui, puis il se rua contre l'ennemi. Il n'avait rien d'un combattant défensif ; même dans les situations les plus désespérées, il avait toujours porté la guerre dans le camp adverse. Tout autre que lui eût déjà péri, et il n'avait lui-même aucun espoir de s'en tirer, mais il entendait infliger les plus grands dommages aux conspirateurs avant de tomber à son tour. Son âme barbare était en feu, et les hymnes guerriers des héros anciens résonnaient à ses oreilles.

La lourde hache trancha l'épaule d'un félon et enfonça le crâne d'un autre. Le fer sifflait autour de lui, mais la mort ne faisait que le frôler. Il se mouvait dans une brume floue que l'œil avait peine à suivre. Tel un tigre au milieu des babouins, il bondissait, s'écartait, voltait, tandis que sa hache tournoyait comme une grande roue armée de faux.

Pendant quelques instants les assassins le pressèrent furieusement, portant leurs coups à l'aveuglette et se gênant les uns les autres ; puis ils battirent subitement en retraite. Deux cadavres qui gisaient sur le sol témoignaient de la furie du roi qui perdait lui-même son sang par des blessures au bras, au cou et aux deux jambes.

— Maudits couards ! fulminait Rinaldo, les yeux fous. (Il venait de jeter à terre son grand bonnet à plumes.) Vous rompez le combat ! Souhaitez-vous que le despote vive ? Finissons-en !

Comme possédé, il se rua à l'attaque, mais Conan, qui venait de le reconnaître, brisa son épée d'un coup sec et précis de sa hache, et, de la main gauche, l'envoya rouler à terre. Ascalante piqua d'estoc le bras gauche du roi, et n'eut la vie sauve que grâce à sa vivacité à se baisser puis à reculer de trois pas. Alors, la meute revint à la charge et la pesante hache d'armes reprit sa danse macabre. Un soudard évita le moulinet formidable en plongeant vers les jambes de Conan ; après s'être mesuré un bref instant à ce qui lui parut

une tour de granit, il leva les yeux à temps pour voir tomber la hache, mais trop tard pour en éviter le fer. Dans le même temps, un de ses complices abattit sa grande épée à deux mains sur l'épaule du roi ; l'acier protecteur s'ouvrit. En quelques secondes la cuirasse de Conan ruissela de sang vermeil.

Bouillant d'impatience, Volmana se fraya un passage entre les attaquants pour porter un coup à la tête découverte de Conan. Celui-ci se courba profondément, et la lame ne put que trancher une de ses boucles noires. Le roi pivota sur son talon ; la hache siffla et Volmana s'effondra, l'armure démantelée, le flanc gauche enfoncé.

— Volmana ! haleta Conan. Je retrouverai ce nabot dans les Enfers !...

Il se redressa pour faire face à l'attaque forcenée de Rinaldo qui se ruait sur lui, armé en tout et pour tout de sa dague. Conan recula en levant sa hache.

— Rinaldo ! s'écria-t-il d'une voix aiguë et pressante. Arrière ! Je ne souhaite pas ta mort !...

— Meurs, Tyran ! hurla le ménestrel fou en se jetant sur lui.

Conan retint son coup jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Il n'abattit sa hache que lorsqu'il sentit le fer lui mordre le flanc.

Rinaldo tomba, le crâne en bouillie. Conan recula jusqu'au mur. Le sang giclait entre les doigts qu'il venait de porter à sa blessure.

— Tue ! Tue ! Finissons-en ! criait Ascalante.

Adossé à la muraille, Conan leva son arme. Solidement campé sur ses jambes, la tête tendue en avant, une main plaquée sur le mur et l'autre brandissant la hache d'armes ; les muscles et les tendons de ses cuisses, de ses bras et de son cou saillant comme filins d'acier, les traits figés en un masque de fureur macabre ; les yeux brûlant d'un feu ardent à travers un voile de sang – il incarnait l'essence primordiale de la vie, indomptable, irréductible. Les autres parurent sur le point de flancher. Tout féroces et crapuleux qu'ils fussent, ils étaient les enfants de la civilisation – ou tout au moins de ce que l'on nommait ainsi ; en face d'eux, se dressait le barbare, le tueur naturel. Ils commencèrent à reculer ; le tigre mourant

pouvait encore donner la mort.

Sentant leur hésitation, Conan eut un rictus sans joie.

— Qui veut y passer le premier ? gronda-t-il sourdement entre ses lèvres ensanglantées et tuméfiées.

Ascalante bondit comme un loup, parut s'immobiliser en l'air, et, incroyablement vif, se ramassa sur le sol pour éviter la mort qui le frôlait. Puis, tandis que Conan relevait sa hache pour frapper à nouveau, il volta pour esquiver encore. Cette fois le fer de la hache s'enfonça profondément dans le parquet à quelques centimètres de ses jambes.

Un des reîtres choisit cet instant pour attaquer, suivi à contrecœur par ses camarades. Il espérait pouvoir tuer Conan avant qu'il ne parvînt à dégager son arme du plancher, mais c'était commettre une fatale erreur. La hache remonta dans les airs, retomba, et une forme humaine disloquée fut projetée dans les jambes des attaquants.

À cet instant, ceux qui étaient postés près de la porte poussèrent un hurlement de terreur ; une ombre noire et difforme s'étira sur le mur. Tous sauf Ascalante se retournèrent à ce cri ; puis, hurlant à la mort comme le font les chiens, ils se ruèrent vers la porte et s'enfuirent dans les galeries et les couloirs.

Ascalante, lui, n'avait d'yeux que pour le roi blessé. Il supposait que le bruit avait fini par attirer quelques gardes loyaux, encore qu'il lui parût étrange que ces hommes endurcis poussent des cris aussi terribles en s'enfuyant. Conan ne regarda pas non plus la porte car il dardait sur le hors-la-loi le regard d'un loup qui va succomber. En cette extrémité, Ascalante ne se départit pas de sa philosophie cynique.

— Tout semble perdu, et particulièrement l'honneur, murmura-t-il. Toutefois, le roi meurt debout, et...

Nul ne sut jamais quelle autre considération lui traversait l'esprit ; car il courut silencieusement vers Conan à l'instant où celui-ci essuyait de son avant-bras — celui qui portait la hache — le sang qui l'aveuglait.

Mais, comme il s'élançait, l'air retentit d'un étrange bruissement, et un poids énorme vint le frapper entre les épaules. Il tomba de tout son long et sentit des griffes acérées plonger dans sa chair. Dans ses efforts

pour se libérer, il parvint à tourner la tête et il vit alors le visage de la folie et de la mort. Sur son dos pesait une vaste forme noire qui, il le savait, n'avait pu naître dans le monde matériel. Les immenses crocs noirs et écumants approchaient de son cou ; l'éclat des yeux jaunes lui glaça les membres comme le vent du désert dessèche le blé en herbe.

La hideur de cette gueule en transcendait la banale bestialité. Cela aurait pu être la face d'une très ancienne momie, ayant recouvré une vie démoniaque. Dans ces traits répugnants, les yeux dilatés du hors-la-loi crurent reconnaître une vague et terrible ressemblance avec son esclave Toth-Amon. Alors, Ascalante fut abandonné par sa philosophie cynique et pleine de suffisance, et, dans un horrible hurlement, il rendit l'âme avant que les crocs écumants ne l'eussent même touché.

Conan était pétrifié. Il avait d'abord pensé qu'un grand chien noir s'était jeté sur l'échine d'Ascalante ; maintenant il voyait que ce n'était pas plus un mâtin qu'un babouin.

Avec un hurlement qui semblait faire écho au cri d'agonie d'Ascalante, il s'écarta du mur et, avec l'énergie du désespoir, assena au monstre bondissant un formidable coup de hache. Le fer glissa sur le crâne oblong qu'il aurait dû fracasser, et le roi fut projeté au milieu de la pièce par l'impact du monstre géant.

Les mâchoires immondes se refermèrent sur le bras que Conan portait en protection à sa gorge, mais le monstre ne semblait pas pressé de porter un coup mortel. Par-dessus le bras lacéré, il dardait son regard maléfique dans les yeux du roi, où se refléta bientôt l'horreur qui habitait toujours les yeux morts d'Ascalante. Conan sentit son âme se recroqueviller et commencer d'abandonner son corps pour aller se perdre dans les deux gouffres jaunes dont l'éclat spectral était le centre d'un chaos informe qui se refermait peu à peu sur lui. Ces yeux s'agrandirent jusqu'à devenir gigantesques, et le Cimmérien y entrevit les indicibles horreurs qui rôdent dans les ténèbres de l'Abysson. Il ouvrit ses lèvres sanglantes pour hurler sa haine et son dégoût, mais seul un râle sec franchit sa gorge.

Cependant l'abomination qui avait paralysé et détruit Ascalante suscita chez le Cimmérien une fureur frénétique, voisine de la folie. D'une formidable impulsion de tout son corps, oublieux de la souffrance de son bras, il se jeta en arrière en entraînant le monstre à sa suite. Sa main libre rencontra quelque chose qu'il reconnut comme étant la poignée de son épée brisée. D'instinct, il s'en saisit et, de toutes ses forces, en frappa le monstre. La lame brisée s'enfonça jusqu'à la garde. La gueule immonde s'ouvrit, libérant son avant-bras. Le roi fut violemment projeté sur le côté. Il s'assit à demi et vit, hébété, la chimère qui se convulsait et perdait un sang épais par la plaie béante qu'avait ouverte la lame brisée. Sous ses yeux, le monstre cessa bientôt de lutter contre la mort et ne fut plus agité que de frissons spasmodiques, son regard vide tourné vers le plafond. Conan cligna des yeux et secoua la tête pour chasser le sang qui lui brouillait la vue ; il lui semblait que la créature fondait, se désintégrait en une masse instable et visqueuse.

Alors, un concert de voix lui parvint et la pièce fut bientôt envahie par une foule de gens de cour – chevaliers, courtisans, nobles dames, conseillers et hommes d'armes –, tous caquetant, gesticulant et se bousculant. Les Dragons Noirs étaient là aussi, blêmes de colère, l'arme au poing et des jurons étrangers à la bouche. Nulle trace du jeune officier commandant la garde de nuit ; il ne fut d'ailleurs jamais retrouvé en dépit d'activés recherches.

— Gromel ! Volmana ! Rinaldo ! s'exclamait Publius, le grand conseiller, en promenant ses mains potelées d'un cadavre à l'autre. Trahison infâme ! Il va en cuire à certains ! Qu'on appelle la garde !

— Elle est ici, la garde, vieil imbécile ! rétorqua cavalièrement Callantides, commandant des Dragons Noirs, oubliant momentanément le rang de Publius. Plutôt que de piailler comme une vieille femme, aide-nous donc à panser les blessures du roi. Il est en train de perdre tout son sang.

— Oui, oui ! glapit Publius qui n'avait rien d'un homme d'action. Il faut panser ses blessures. Faites venir tous les médecins que vous pourrez trouver ! Oh, mon seigneur, quelle honte pour la cité ! Êtes-vous tout

à fait mort ?

— Du vin ! balbutia le roi du divan où on venait de l'étendre.

Quelqu'un porta un verre à ses lèvres, et il but comme un homme à demi mort de soif.

— Ça fait du bien ! grogna-t-il en se laissant retomber en arrière. Tuer donne sacrément soif.

On venait d'étancher le flux de sang, et la vitalité innée du barbare reprenait le dessus.

— Occupez-vous d'abord de la blessure de dague que j'ai au côté, dit-il aux médecins qui venaient d'arriver. Rinaldo m'a écrit là un méchant poème, et le stylet était acéré.

— On aurait dû le pendre depuis longtemps, soupira Publius. Rien de bon ne peut venir des poètes. Qui est celui-là ?

Il avait posé le bout de sa sandale contre le cadavre d'Ascalante.

— Par Mitra ! s'écria le commandant. C'est Ascalante, jadis comte de Thune ! Par quelle opération du démon a-t-il pu quitter sa tanière du désert ?

— Mais pourquoi ce regard ? murmura Publius en détournant les yeux, tandis qu'un frisson parcourait sa nuque grasse.

Tous se turent en considérant le mort.

— Si tu avais vu ce que lui et moi avons vu, grogna le roi en s'asseyant malgré les protestations des médecins, tu ne poserais pas la question. À la vue de ce...

Il se tut, bouche bée, le doigt tendu. Là où le monstre était mort, son regard ne rencontrait que le sol nu.

— Crom ! jura-t-il. Cette chose a regagné les immondices dont elle était sortie !

— Le roi délire, chuchota un courtisan.

Conan l'entendit et émit une suite de blasphèmes barbares.

— Par Badb, Morrigan, Macha et Némain ! conclut-il coléreusement. Je suis tout à fait sain d'esprit ! On aurait dit le produit du croisement d'une momie stygienne et d'un babouin. Il est entré par la porte, et les hommes d'Ascalante se sont enfuis en le voyant. Il a tué Ascalante, qui allait m'embrocher. Après, il m'a

bondi dessus, et je l'ai tué – comment, je l'ignore car le fer de ma hache a glissé sur lui sans l'entamer. Mais je crois que Épémitre le Sage y est pour quelque chose...

— Entendez comme il évoque Épémitre, qui est mort il y a quinze siècles ! chuchotèrent les courtisans.

— Par Ymir ! éclata le roi. Cette nuit, j'ai parlé avec Épémitre ! Il m'a appelé dans mon rêve. J'ai suivi un couloir de pierre noire où étaient sculptés des dieux anciens, j'ai descendu un escalier dont les marches représentaient le Serpent, et j'ai pénétré dans une crypte où se trouvait un tombeau orné d'un phénix...

— Au nom de Mitra, sire roi, taisez-vous ! adjura quelqu'un.

C'était le grand prêtre de Mitra, il avait le visage décomposé. Conan releva la tête à la façon d'un lion qui secoue sa crinière, et sa voix rappela le rugissement du lion en colère.

— Suis-je un esclave, pour me taire sur ton ordre ?

— Non, non, seigneur ! (Le grand prêtre tremblait, mais ce n'était pas à cause de la colère du roi.) Je ne voulais pas vous manquer de respect. (Il s'approcha de Conan et parla de façon à n'être entendu que de lui :) Mon seigneur, c'est une question qui dépasse l'entendement humain. Seul le cercle restreint de la prêtrise connaît l'existence de cette galerie creusée par des mains inconnues dans la roche noire du Mont Golamira, ou de ce tombeau veillé par un phénix où Épémitre fut étendu il y a quinze siècles. Depuis ce temps, pas un homme vivant n'y a pénétré, car ses prêtres élus, après l'avoir placé dans la crypte, rebouchèrent l'entrée de la galerie ; si bien que de nos jours même les hauts prêtres ne connaissent pas son emplacement. Ce secret jalousement gardé est transmis de bouche à oreille par les grands prêtres à quelques élus ; et c'est ainsi que le cercle restreint des serviteurs de Mitra apprend qu'Épémitre dort dans le cœur noir du Golamira. C'est là un des mystères sur lesquels repose le culte de Mitra.

— Je ne saurais dire par quelle opération Épémitre m'a appelé à lui, dit Conan. Mais il m'a parlé, et il a marqué mon épée. En quoi cette marque peut être fatale aux démons, je ne saurais pas plus le dire ; mais, bien que ma lame se soit brisée sur le heaume de

Gromel, il en restait suffisamment long pour tuer l'abomination.

— Montrez-moi votre épée, balbutia le grand prêtre, la gorge subitement sèche.

Conan lui tendit l'arme brisée ; le prêtre laissa échapper un cri et tomba à genoux.

— Mitra nous garde des pouvoirs de l'ombre ! souffla-t-il. Cette nuit, le roi a vraiment parlé à Épémitre ! Là, sur cette épée... la marque secrète que nul autre que lui n'a pu faire... l'emblème de l'immortel phénix qui veille sur son tombeau pour les siècles des siècles ! Une chandelle, vite ! Voyons de plus près l'endroit où le roi a tué la goule !

L'emplacement se trouvait dans l'ombre d'un paravent. On écarta celui-ci, et la lumière de la bougie inonda le plancher. Alors, un silence frémissant s'abattit sur l'assistance. Puis certains se mirent à genoux en invoquant Mitra, tandis que d'autres s'enfuyaient de la chambre en hurlant.

Là, sur le sol, à l'endroit où avait péri le monstre, on pouvait voir comme une ombre immuable, une grande tache sombre, impossible à effacer. La chose avait laissé son profil, clairement dessiné de son sang, et ce n'était celui d'aucun être du monde sain et normal. L'épouvantable image gisait là, telle l'ombre d'un de ces dieux simiesques qui se tiennent accroupis sur les autels des temples obscurs du sombre pays de Stygie.

Chapitre IV

La citadelle écarlate

À peine le tumulte de la guerre civile s'est-il éteint, que Conan reçoit un pressant appel à l'aide d'un allié de l'Aquilonie, le roi Amalrus d'Ophir dont le roi Strabonus de Koth menace les frontières. Accompagné de cinq mille chevaliers d'entre les plus braves d'Aquilonie, Conan se porte aussitôt à son secours. Mais il rencontre les deux rois, traîtreusement unis contre lui, dans la plaine de Shamu.

I

Ils prirent le Lion près de Shamu dans la plaine,
Ils chargèrent ses membres de fers et de chaînes,
Leur joie couvrait la sonnerie des buccins,
Ils riaient et criaient : « Le Lion est pris enfin ! »
Malheur aux villes des vallées et des plaines
S'il fallait jamais que le Lion y revienne !

BALLADE ANCIENNE

Le fracas de la bataille s'était peu à peu éteint ; les cris de victoire se mêlaient aux plaintes des mourants. Ainsi que des feuilles multicolores après une tempête d'automne, ceux qui étaient tombés parsemaient la plaine. Les rayons obliques du soleil allumaient le poli des heaumes, la maille d'or des jaserans, l'argent des cuirasses, le fil brisé des épées, et les plis lourds des étendards de soie pris dans des flaques de sang caillé. Sur les amoncellements silencieux de destriers, de cavaliers également caparaçonnés, la brise faisait frissonner crinières et plumets vermeils. Ça et là, comme apportés par la tempête, gisaient archers et fantassins, avec leurs casques d'acier et leurs hoquetons de cuir.

Sur l'étendue de la plaine, les olifants faisaient entendre leurs sonneries joyeuses, et les sabots des vainqueurs enfonçaient les torses des vaincus. Leurs lignes brisées et luisantes convergeaient comme les rayons dorés de la roue d'un char de triomphe vers l'endroit où l'ultime survivant persistait à combattre.

En ce jour, Conan, roi d'Aquilonie, avait vu la fine fleur de sa chevalerie se faire tailler en pièces, écraser, marteler, et balayer. Avec cinq mille chevaliers, il avait franchi la frontière sud-est d'Aquilonie et traversé les grasses prairies d'Ophir, pour trouver son allié présumé, le roi Amalrus, coalisé avec l'armée de Strabonus, roi de Koth. Le guet-apens lui était apparu trop tard. Et tout ce qu'un homme pouvait faire, il l'avait fait avec ses cinq mille hommes contre les trente mille chevaliers, archers et fantassins des félons.

Sans archerie ni infanterie, il avait lancé sa cavalerie lourde contre l'ost ennemi. Il avait vu ses lanciers jeter bas les chevaliers étincelants de l'adversaire, et enfoncer le centre de ses lignes, pour se retrouver

bientôt pris comme dans un étau entre les deux ailes qui se refermaient sur eux. Les archers shémites de Strabonus avaient criblé ses hommes de flèches qui savaient trouver le défaut des armures, puis sa piétaille s'était précipitée pour achever à coups de lance les cavaliers désarçonnés. Alors, les chevaliers du centre de l'armée ennemie, qui avaient reformé leurs rangs et auxquels venait de se joindre la cavalerie fraîche des flancs, avaient chargé et chargé encore, balayant le champ de bataille de leur nombre écrasant.

Les Aquiloniens n'avaient pas fui : ils étaient morts sur place, et des cinq mille preux qui avaient suivi Conan, pas un ne quitta vivant la plaine de Shamu. Et voici que le roi en personne combattait seul, au milieu des corps mutilés, acculé à un monceau d'hommes et de chevaux. Des chevaliers ophiréens en cottes de mailles dorées faisaient sauter leurs montures par-dessus les amoncellements de cadavres, pour aller combattre la silhouette solitaire ; des Shémites à barbe bleue, des Kothiens sombres et trapus convergeaient vers le survivant. Le fracas de l'acier devint assourdissant : le roi en jaseran noir se dressait de toute sa taille au-dessus de l'ennemi grouillant, et assenait ses coups d'épée à la façon d'un boucher maniant un gigantesque couperet. Des cavaliers privés de monture le fuyaient précipitamment ; autour de ses pieds gainés d'acier, s'élevait un cercle de cadavres. Les attaquants battaient en retraite, haletants et blêmes, devant sa furie désespérée.

Mais voilà qu'entre les lignes hurlantes s'approchaient les chefs victorieux. Il y avait là Strabonus, le visage large et hâlé, les yeux rusés ; Amalrus, mince et dédaigneux, aussi fourbe et dangereux qu'un cobra ; et enfin Tsotha-lanti, semblable à quelque vautour décharné, vêtu de longs pans de soie, avec un visage aquilin où luisaient deux grands yeux noirs. De sinistres histoires couraient sur ce mage kothien. Dans les villages du sud et de l'ouest, les femmes terrorisaient leurs enfants à la simple mention de son nom, et les esclaves indociles courbaient l'échine plus vite que sous le fouet, lorsqu'on les menaçait d'être vendus à lui. On disait qu'il possédait une bibliothèque de livres de

nécromancie reliés en peau de victimes humaines écorchées vives. On affirmait aussi que dans le secret des fosses qui truffaient la colline sur laquelle se dressait sa demeure, il échangeait avec les puissances de l'ombre de jeunes esclaves hurlantes contre d'horribles secrets. C'était lui qui en fait dirigeait le Koth.

Il eut un sourire morne lorsque les deux monarques arrêtaient leurs montures à distance respectueuse de la silhouette bardée d'acier qui se dressait au-dessus du charnier. Face à ce regard farouche qui fulminait sous le casque bosselé, même les plus braves hésitaient. La face mate et balafree de Conan était plus sombre que jamais ; son jaseran noir partait en lambeaux ; sa grande épée était rougie jusqu'à la garde. Tout son vernis de civilisation avait sauté ; c'était un barbare qui faisait face aux vainqueurs. Conan était un de ces hommes farouches et ombrageux qui habitaient les lugubres collines de la nuageuse Cimmérie. Sa saga, qui l'avait conduit jusqu'au trône d'Aquilonie, était déjà le sujet d'une vaste geste épique.

Or donc, les rois venaient de faire halte à bonne distance. Strabonus donna ordre à ses archers shémites de tuer son ennemi de loin ; déjà, la large épée du Cimmérien avait fauché comme blé mûr bon nombre de ses capitaines, et le roi de Koth, aussi avare de ses chevaliers que de son or, écumait de rage. Mais Tsotha secoua la tête.

— Prends-le vivant.

— C'est facile à dire ! fit Strabonus, mal à l'aise à l'idée que le géant noir se frayât un chemin jusqu'à eux. Peut-on prendre vivant un tigre furieux ? Par Ishtar, il écrase du talon la gorge de mes plus fines lames ! Il a fallu sept ans et des monceaux d'or pour les former, et les voici vautrés là, comme charogne pour mes faucons. Qu'on le tue !

— Non ! s'écria Tsotha en descendant de cheval. (Il eut un rire sans joie.) N'as-tu pas encore compris que mon intelligence est plus puissante que toutes les épées ?

Il traversa les rangs de fantassins qui s'écartèrent vivement sur son passage, de crainte que les amples

plis de son vêtement ne les effleurent. Les chevaliers ne furent pas moins prompts à lui faire la place. Enjambant les cadavres, il s'avança jusqu'à Conan. Comme un seul homme, l'armée observait la scène en retenant son souffle. L'épée levée, la grande silhouette noire se dressait menaçante au-dessus du frêle personnage en robe de soie.

— Je t'offre la vie, Conan, proposa Tsotha avec une joie cruelle dans la voix.

— Je te donne la mort, sorcier, rétorqua le roi.

Et, mue par des muscles d'acier et une haine féroce, la grande lame s'abattit pour fendre en deux le torse maigre de Tsotha. Mais, tandis qu'un grand cri montait de l'armée, le mage fit un pas en avant, trop rapide pour que l'œil pût le suivre, et se borna apparemment à poser sa main sur l'avant-bras gauche de Conan dont les mailles d'acier avaient été arrachées. La lame sifflante fut défléchie, et le géant tomba lourdement à terre, comme pétrifié. Tsotha fut secoué d'un rire silencieux.

— Saisissez-vous de lui, et n'ayez crainte ; les crocs du lion sont tombés.

Sur le sol, Conan était aussi immobile qu'un mort, mais ses yeux grands ouverts considéraient ses ennemis avec une fureur impuissante.

— Que lui as-tu fait ? demanda Amalrus avec un sentiment de malaise.

Tsotha lui montra un anneau large au dessin étrange qu'il portait au doigt. Il pressa ses doigts les uns contre les autres, et un minuscule dard d'acier jaillit au bord de l'anneau comme la langue d'un serpent.

— Il est enduit du jus du lotus violet qui pousse dans les marais hantés de la Stygie du Sud, expliqua le mage. Une simple éraflure entraîne une paralysie temporaire. Chargez-le de chaînes et placez-le sur un chariot. Le soleil se couche ; il est temps de partir pour Khorshémish.

Strabonus s'adressa à Arbanus, un de ses généraux.

— Nous rentrons à Khorshémish avec les blessés. Seul un détachement de la cavalerie royale nous accompagnera. Tes ordres sont de marcher dès l'aube sur la frontière d'Aquilonie et d'investir la cité de Shamar. En cours de route, les Ophiréens vous

fourniront en vivres. Nous vous rejoindrons dès que possible avec des renforts.

Ainsi l'armée, les chevaliers bardés d'acier, les fantassins, les archers et les hommes de l'intendance allèrent dresser leurs tentes dans une prairie en bordure du champ de bataille.

Les deux rois et le sorcier, qui était plus puissant qu'aucun monarque, partirent sous le ciel étoilé en direction de la capitale du Koth. Autour d'eux caracolait l'étincelante garde du palais, tandis que derrière cahotaient les chariots transportant les blessés. À bord de l'un de ces chariots était allongé Conan, roi d'Aquilonie, chargé de chaînes ; le goût amer de la défaite emplissait sa bouche, et la fureur aveugle du tigre pris au piège brûlait dans son âme.

Le poison qui avait figé ses membres puissants n'avait pas paralysé son cerveau. Et, au fond du chariot bringuebalant, il remâchait sa défaite. Un émissaire d'Amalrus était venu implorer son aide contre Strabonus qui, avait-il affirmé, mettait à feu et à sang son domaine occidental, contrée qui s'enfonçait comme un coin entre la frontière aquilonienne et le vaste royaume du Koth. Il n'avait demandé que l'envoi de mille cavaliers et la présence de Conan afin de galvaniser ses sujets découragés. Et maintenant celui-ci se maudissait en silence. Par générosité, il était venu avec cinq fois le nombre demandé par le traître. En allié loyal, il était entré en Ophir où l'attendaient les ennemis présumés, unis contre lui. Conscients de sa valeur, ils avaient mobilisé une armée entière contre lui et ses cinq mille hommes.

Un voile rouge passa devant ses yeux ; ses veines se gonflèrent de rage et ses tempes se mirent à battre furieusement. Jamais de toute sa vie il n'avait été dans une colère aussi noire et aussi impuissante. En scènes rapides, le cours de son existence défilait dans son esprit ; une succession de tableaux où évoluaient des silhouettes sombres qui n'étaient autres que lui-même dans les nombreuses situations où il s'était trouvé : un barbare vêtu de peaux de bêtes ; un corsaire à bord d'une galère à proue de dragon traînant un sillage écarlate sur les côtes du sud ; un chef de guerre bardé d'acier poli, montant un grand cheval noir ; un roi sur

un trône d'or, entouré de belles dames et de courtisans agenouillés sous la bannière frappée du lion. Mais toujours, les cahots et les grincements du chariot ramenaient son esprit à la trahison d'Amalrus, à la perfidie de Tsotha. Les cris et les plaintes des blessés qui lui parvenaient des autres chariots l'emplissaient d'une satisfaction féroce.

Ils franchirent avant minuit la frontière de l'Ophir, et le petit matin les trouva en vue des clochetons de Khorshémish qui luisaient et se teintaient de rose au sud-est, sur l'horizon. Une sinistre citadelle dominait la ville : dans le lointain, on eût dit une éclaboussure de sang sur fond de ciel. C'était la demeure de Tsotha. Elle s'élevait sur une colline abrupte qui surplombait la ville ; une rue étroite, pavée de marbre et barrée de lourds portails d'acier, y menait. Les flancs de cette hauteur étaient trop escarpés pour que l'on pût emprunter un autre chemin. Des remparts de la citadelle, la vue embrassait les larges rues blanches de la cité, les minarets effilés, les échoppes, les temples, les maisons et les marchés. On y dominait également les palais du roi, nichés dans de luxuriants jardins où bruissaient fontaines cristallines et ruisselets artificiels. Oui, la citadelle surplombait la ville comme le condor enserme sa proie puis semble s'abîmer en de sombres méditations.

Les imposants vantaux de l'enceinte extérieure s'ouvrirent avec fracas, et le roi entra dans sa capitale entre deux rangées de lanciers étincelants. Cinquante buccins retentirent. Mais nulle foule ne se pressait dans les rues blanches pour lancer des pétales de rose sous les sabots des chevaux. Strabonus avait devancé les nouvelles, et les habitants, qui commençaient de vaquer à leurs occupations de la journée, voyaient le souverain rentrer avec une escorte réduite, en se demandant si cela était le signe d'une victoire ou d'une défaite.

Conan, dont le corps revenait peu à peu à la vie, se haussait au fond du chariot pour voir cette ville que l'on nommait la Reine du Sud. Il avait caressé le projet de passer un jour ce grand portail doré à la tête de ses escadrons, la grande bannière frappée du lion flottant

fièrement au-dessus de son heaume. Au lieu de cela, il arrivait chargé de chaînes, dépouillé de son armure, et gisant comme un esclave au fond du chariot de son vainqueur. Sa fureur fit subitement place à une gaieté railleuse et rebelle ; pour les soldats nerveux qui menaient le chariot, son éclat de rire ressemblait aux grognements d'un lion qui s'éveille.

II

Rutilante apparence d'un mensonge éculé ; fable du Droit divin !

Vous avez eu votre sceptre par héritage, quand le sang fut le prix du mien.

Le trône que m'ont valu le sang et la sueur, jamais je ne le céderai, par Crom,

Devant la promesse de vallées remplies d'or, ou la menace de l'éternel Dam !

LA VOIE DES ROIS

À l'intérieur de la citadelle, dans une salle au dôme de jais ciselé, aux linteaux frettés en arabesque et incrustés d'étranges gemmes sombres, se tenait un singulier conclave. Le corps maculé de craquelures de sang noir, Conan d'Aquilonie faisait face à ses vainqueurs. De chaque côté de lui, une douzaine de colosses noirs s'appuyaient sur la longue hampe de leurs haches d'armes. Face à lui se tenait Tsotha. Sur des sofas, vêtus de soieries aux fils d'or, rutilants de pierreries, étaient étendus Strabonus et Amalrus ; près d'eux, des éphèbes nus leur versaient du vin dans des coupes taillées dans un seul saphir.

Formant un contraste violent, Conan se tenait debout devant eux, sombre, couvert de sang séché, uniquement vêtu d'un linge autour des reins, et chargé de chaînes. Ses yeux bleus fulminaient sous la frange noire, emmêlée, qui retombait sur son front bas et large. Il était l'élément dominant de la scène ; sous l'empire de son charisme, la pompe des vainqueurs devenait un luxe clinquant, et chacun des deux rois, dans le secret de son cœur, ressentait cela comme une écharde fichée dans son orgueil et sa splendeur. Seul Tsotha n'en était pas affecté.

— Notre dessein tient en un mot, roi d'Aquilonie,

déclara le mage. Nous entendons agrandir notre empire.

— Aussi le pourceau que tu es convoite mon royaume, grinça Conan.

— Qu'es-tu d'autre qu'un aventurier qui s'est emparé d'une couronne à laquelle il n'avait pas plus droit que n'importe quel autre de ses semblables ? éluda Amalrus. Nous sommes disposés à t'offrir une honnête compensation...

— Une compensation ? (Un formidable éclat de rire jaillit du torse puissant du Cimmérien.) Le prix de l'infamie et de la trahison ! Je suis un barbare, donc je n'hésiterai pas à échanger mon royaume et son peuple contre ma vie et votre or infect ; c'est ça, n'est-ce pas ? Dis-moi, comment avez-vous obtenu vos couronnes, toi et le porc qui est près de toi ? Ce sont vos pères qui ont combattu et souffert pour vous les présenter sur un plateau d'argent. Ce dont vous avez hérité sans avoir à lever le petit doigt – sauf peut-être pour empoisonner quelque frère aîné –, moi, je me suis battu pour l'obtenir.

« Le cul dans le satin, tout en buvant du vin qui est la sueur du peuple, vous vous gargarisez de votre droit divin ! Moi, je suis sorti de la nuit des barbares pour monter jusqu'au trône, et au cours de cette ascension j'ai autant versé mon sang que j'ai répandu celui des autres. Si l'un de nous a gagné le droit de gouverner les hommes, par Crom, c'est bien moi ! Qu'est-ce qui vous autorise à vous déclarer mes supérieurs ?

« J'ai trouvé l'Aquilonie entre les pattes d'un pourceau dans votre genre, un de ceux qui retracent leur généalogie sur mille ans. Le pays était déchiré par les guerres que se faisaient les vassaux, et le peuple étouffait sous l'impôt et les mauvais traitements. Aujourd'hui pas un baron aquilonien n'ose brimer le plus humble de mes sujets, et mon imposition est la plus légère du monde.

« Comment cela se passe-t-il chez vous ? Amalrus, ton frère, tient la moitié orientale de ton royaume. Et toi, Strabonus, en ce moment même tes soldats sont en train d'assiéger les châteaux d'une douzaine ou plus de barons rebelles. Vos peuples à tous les deux sont écrasés par les impôts de toutes sortes et les levées de

soldats. Et vous voudriez mettre le mien à sac ? Ha ! détachez-moi que vos cervelles éclaboussent ce parquet !

Tsotha eut un morne sourire en voyant la fureur de ses complices royaux.

— Ce que tu viens de dire, pour exact que ce soit, ne nous intéresse nullement, dit-il. Nos projets ne te regardent en rien. Tes responsabilités vont prendre fin dès que tu auras signé ce parchemin qui est une abdication en faveur du prince Arpello de Pellia. Nous allons te remettre des armes, un cheval et cinq mille lunas d'or, et t'escorter jusqu'à la frontière de l'est.

— Oui, me ramener au point où j'en étais le jour où je suis entré en Aquilonie pour m'enrôler dans son armée, sauf que cette fois je porterai le nom d'un traître ! (Le rire de Conan fut semblable au hurlement bref et profond d'un loup-cervier.) Arpello, hein ? Je n'ai jamais rien attendu de bon de ce boucher de Pellia. Êtes-vous incapables de voler et piller franchement, sans vous ménager un prétexte, si mince soit-il ? Arpello argue d'une trace de sang royal ; alors vous allez l'utiliser comme homme de paille pour piller et gouverner à travers lui ! Je vous expédierai en enfer !

— Imbécile que tu es ! s'écria Amalrus. Tu es entre nos mains, et nous pouvons à loisir te prendre et ta couronne et ta vie !

La réponse de Conan ne fut ni digne, ni régaliennne, mais instinctive chez un homme dont la nature barbare n'avait jamais été étouffée par la culture qu'il avait adoptée. Il cracha au visage d'Amalrus. Le roi d'Ophir bondit de son siège en poussant un cri de colère. Il tira sa fine épée et s'élança vers le Cimmérien. Mais Tsotha s'interposa.

— Patience, Majesté ; cet homme est mon prisonnier.

— Écarte-toi, sorcier ! glapit Amalrus, rendu fou par l'éclat des yeux bleus de Conan.

— Retourne t'asseoir ! rugit Tsotha, subitement hors de lui.

Sa main osseuse monta vivement, et projeta un nuage de poudre vers le visage convulsé de l'Ophiréen. Celui-ci poussa un cri, abandonna son épée et porta les mains à ses yeux en titubant à reculons. Il se laissa

mollement tomber sur le sofa, sous le regard impassible des gardes kothiens. Le roi Strabonus avala précipitamment un nouveau verre de vin, verre qu'il agrippait de ses mains tremblantes. Amalrus laissa retomber les siennes et secoua violemment la tête ; son entendement semblait réintégrer lentement ses yeux gris.

— Je n'y voyais plus rien, articula-t-il. Que m'as-tu fait, sorcier ?

— Un simple geste destiné à te montrer qui est le maître, lança Tsotha. (Son masque venait de tomber, révélant sa nature profondément malfaisante.) Strabonus a déjà appris sa leçon – fais-en autant. Ce n'était qu'une poignée de poussière que j'ai trouvée dans un tombeau stygien. Si tu me contrains à recommencer, tu passeras le restant de tes jours à tâtonner dans le noir.

Avec un haussement d'épaules et un sourire forcé, Amalrus prit une coupe et s'efforça de dissimuler sa peur et sa colère. Rompu à toutes les ficelles de la diplomatie, il savait redevenir promptement maître de soi. Tsotha se retourna vers Conan qui était resté de marbre pendant l'incident. Sur un signe du mage, les Noirs se saisirent de lui et l'entraînèrent à la suite de leur maître. Tsotha passa une porte cintrée et s'engagea dans une galerie sinueuse dont le sol était fait de mosaïques multicolores, les murs de jais parcouru de fils d'or et d'argent, et dont la voûte moulurée laissait pendre des encensoirs d'or d'où s'échappaient des senteurs entêtantes. Le mage tourna dans un couloir plus étroit, sombre et inquiétant, dont les parois étaient de jais et de jade, et qui se terminait sur une porte de bronze. Sur sa voussure, un crâne humain souriait sardoniquement. Devant cette porte se tenait un personnage gras et repoussant : Shukéli, le chef des eunuques de Tsotha. Des bruits effrayants couraient sur son compte ; en lui, un goût bestial de la torture l'emportait sur toute autre passion humaine.

La porte de bronze donnait sur un escalier exigu qui semblait s'enfoncer jusqu'aux entrailles de la colline sur laquelle était construite la citadelle. Le petit groupe le descendit pour s'arrêter finalement devant une porte

de fer dont la robustesse paraissait quelque peu exagérée. Bien que de toute évidence elle ne donnât pas sur l'extérieur, elle semblait avoir été conçue pour résister à une charge d'éléphant. Shukéli l'ouvrit, et, tandis qu'il tirait le lourd battant, Conan remarqua le malaise évident qui gagnait les géants noirs de son escorte ; et Shukéli ne semblait pas non plus exempt d'une certaine nervosité. La porte était doublée d'un second obstacle, une grille de forts barreaux d'acier. Celle-ci était verrouillée par un ingénieux système qui ne comportait pas de serrure et ne pouvait se manœuvrer que de l'extérieur. Soudain, la grille s'effaça dans le mur. Le petit groupe s'engagea alors dans un large couloir creusé dans la roche. Conan comprit qu'il se trouvait sous terre, et même sous la colline. L'obscurité pesait sur les torches des gardes comme un élément doué d'intelligence.

Ils attachèrent le roi à un anneau scellé dans la paroi. Au-dessus de sa tête, dans une niche, ils installèrent une torche qui le plaça au centre d'un demi-cercle de lumière ténue. Les Noirs avaient hâte de remonter ; ils conversaient à voix basse en jetant aux ténèbres des regards angoissés. Tsotha leur fit signe de partir, et ils repassèrent précipitamment la porte, comme craignant que l'obscurité ne prit corps pour leur bondir sur le dos. Tsotha se retourna vers Conan, et celui-ci remarqua que les yeux du sorcier brillaient, et que ses dents luisaient dans le noir comme les crocs d'un loup.

— À bientôt donc, barbare, railla Tsotha. Il me faut partir pour le siège de Shamar. Dans dix jours, je serai avec mes guerriers dans ton palais de Tarantia. As-tu une commission à faire à tes femmes avant que je n'arrache leur peau délicate pour en faire le parchemin où l'on tiendra la chronique des triomphes de Tsothalandi ?

Conan lui répondit d'un juron cimmérien qui eût percé les tympanes d'un homme ordinaire. Tsotha eut un rire aigre et s'en fut. Conan put encore apercevoir sa silhouette de vautour à travers la grille ; puis la lourde porte fut refermée avec un bruit sourd, et le silence retomba comme un voile mortuaire.

III

Le Lion parcourut les gouffres de l'Enfer ;
En travers de son chemin les ombres tombèrent
D'êtres innommables qui les hantent,
De monstres hideux à la gueule béante. La nuit résonna de
hurlements amers
Quand le Lion traversa les gouffres de l'Enfer.

BALLADE ANCIENNE

Conan inspecta l'anneau du mur et la chaîne qui l'y rattachait. Ses jambes, ses bras étaient libres, mais il savait que ces fers résisteraient à l'épreuve de ses muscles d'acier. De l'épaisseur de son pouce, la chaîne était soudée à un cercle qui lui ceignait la taille, une bande d'acier large comme la main et épaisse d'un centimètre. Sous le seul poids de ces fers, un homme moins robuste eût déjà péri d'épuisement. Un marteau-pilon aurait à peine entamé les forts maillons. Quant à l'anneau, sa patte était de toute évidence rivée de l'autre côté au mur.

Conan jurait comme un damné, et un sentiment de panique l'envahissait devant les ténèbres qui semblaient se presser autour du demi-cercle de lumière. Les superstitions barbares qui sommeillaient dans son âme n'avaient pas été entamées par la logique de la civilisation. Son imagination primitive peuplait d'ombres menaçantes la nuit souterraine. De plus, il comprenait que ce n'était pas seulement pour le maintenir en captivité qu'on l'avait conduit ici. Ses vainqueurs n'avaient aucune raison de l'épargner. Il avait été placé là dans un but bien défini. Il se maudissait d'avoir rejeté leur proposition, mais il savait bien au fond de lui que si on le ramenait à la surface pour lui donner une seconde chance, sa réponse serait la même. Jamais il n'abandonnerait ses sujets au boucher. Pourtant, lorsqu'il s'était emparé du royaume, c'était en ne pensant qu'à son propre intérêt. Mais, avec l'exercice de la souveraineté, le sens des responsabilités s'insinue parfois dans l'âme la plus égoïste.

Conan repensa aux dernières paroles de Tsotha, et il poussa un grognement de rage, car il savait que le mage n'avait pas parlé à la légère. Pour lui, hommes et

femmes n'étaient rien d'autre que ce que sont les insectes pour le savant. À la pensée des mains douces qui l'avaient caressé, des lèvres purpurines qui s'étaient pressées contre les siennes, des seins d'albâtre qui avaient frémi sous ses baisers ardents, à l'idée que l'on pût arracher à ses amantes leur peau délicate, blanche comme l'ivoire, rose comme de jeunes pétales, Conan poussa un cri horrible, inhumain.

L'écho qui lui revint le fit sursauter et le ramena à la situation présente. Fouillant la nuit des yeux, il se mit à songer à tout ce qu'il avait entendu dire sur la cruauté de Tsotha, et un frisson glacé le parcourut quand il comprit que cet endroit devait être le Gouffre de l'Horreur dont parlait la légende, les tunnels et les cachots où Tsotha menait d'épouvantables expériences sur des animaux et des êtres humains, et où, du moins le disait-on, il altérerait les principes mêmes de la vie. La rumeur affirmait que le poète Rinaldo avait visité ces lieux sous la conduite du sorcier, et que les indicibles monstruosité auxquelles il avait fait allusion dans son haïssable poème, *Le Chant de l'Abîme*, n'étaient nullement les fantasmes d'un cerveau dérangé. Ce cerveau, la hache de Conan en avait fait une bouillie grisâtre la nuit où il avait dû défendre sa vie contre les assassins qui conduisaient le poète fou. Mais les sinistres strophes résonnaient toujours dans l'esprit du roi enchaîné.

Le Cimmérien perçut alors un bruissement léger. Il se figea pour écouter avec une intensité presque douloureuse. Une main glacée lui parcourut l'échine. À ne pas s'y tromper, ce bruit était celui d'écailles souples glissant sur la pierre. Une sueur froide emperla son corps quand, au-delà du halo de lumière, il devina une forme colossale et effroyable bien qu'indistincte. Elle se dressait verticale, en oscillant légèrement, et braquait sur lui ses deux yeux jaunes. Lentement, une énorme tête lancéolée sortait de l'ombre, suivie sans heurt d'un grand corps écailleux, horreur ultime du développement reptilien.

Ce monstre annihilait tout ce que Conan savait en matière de serpents. De sa queue effilée à sa tête, plus grosse que celle d'un cheval, il mesurait plus de vingt-cinq mètres. À la lumière ténue, ses écailles projetaient

une lueur terne et glacée, blanche comme givre. Ce reptile avait dû naître et grandir dans les ténèbres, et pourtant ses yeux maléfiques semblaient parfaitement y voir. Il vint lover ses anneaux titanesques devant le prisonnier, et sa gueule se haussa à hauteur de son visage. La langue bifide, qui ne cessait d'entrer et sortir, venait presque caresser les lèvres de l'homme, et son haleine fétide lui soulevait le cœur. Les immenses yeux jaunes plongeaient en lui, et il leur renvoyait le regard affolé d'un loup pris au piège. Il luttait contre l'envie quasi irrésistible de porter les mains au grand cou arqué. Vigoureux au-delà de toute conception civilisée, il lui était jadis arrivé de briser l'échine d'un python, au temps où il était corsaire sur les côtes stygiennes. Mais ce serpent était venimeux ; il voyait ses deux crocs d'une longueur de trente centimètres et recourbés comme des cimeterres. S'en écoulait un liquide incolore que, d'instinct, il savait mortel. Sans doute d'un coup de poing eût-il été capable de lui fracasser le crâne, mais il n'ignorait pas qu'à la première ébauche de mouvement, la bête frapperait à la vitesse de l'éclair.

Si Conan resta de marbre, ce ne fut pas le fruit d'une réflexion logique, car la raison aurait pu lui conseiller – puisque de toute façon il était condamné – d'en finir en provoquant l'attaque du serpent ; non, c'est son instinct de préservation qui le maintint aussi rigide qu'une statue. À présent le grand corps se haussait encore, et la tête du monstre s'intéressait à la flamme de la torche. Une goutte de venin tomba sur la cuisse nue de Conan, et il eut l'impression qu'une lame chauffée à blanc lui était enfoncée dans la chair. Pourtant nul frémissement de muscle, nul battement de paupières ne trahit la douleur atroce qui le foudroyait et devait le marquer d'une cicatrice qu'il porta jusqu'au jour de sa mort.

Le serpent oscilla encore longtemps au-dessus de lui, comme cherchant à s'assurer s'il y avait vraiment une étincelle de vie à l'intérieur de cette forme aussi immobile que la mort. Puis, subitement, la porte, invisible dans les ténèbres, s'ouvrit avec fracas. Méfiant comme ceux de son espèce, le serpent se retourna avec une vivacité incroyable pour une telle masse, et disparut dans la pénombre du tunnel.

La grille s'effaça et une gigantesque silhouette s'encadra dans la lueur des torches de l'escalier. Elle s'avança, ne tirant qu'à demi la herse derrière elle. Comme elle approchait, Conan vit qu'il s'agissait d'un Noir, d'un géant à demi nu, qui tenait dans sa main droite une grande épée et dans l'autre un trousseau de clés. Cet homme parlait un dialecte de la côte, et Conan lui répondit de même ; il avait appris ce langage lorsqu'il était corsaire sur le littoral du Kush.

— Ça fait longtemps que je veux te rencontrer, Amra.

Amra le Lion, c'est sous ce nom que le connaissaient alors les Kushites. La trogne haineuse de l'esclave se fendit en un sourire bestial qui découvrit ses dents blanches, mais ses yeux luisaient d'un éclat rouge à la lumière de la torche.

— J'ai pris de grands risques pour venir te voir, reprit-il. Tiens, regarde ! Les clés de tes fers ! Je les ai volées à Shukéli. Que me donnes-tu en échange ?

Il balançait les clés devant Conan.

— Dix mille lunas d'or, fit vivement le roi, la poitrine gonflée d'un espoir inattendu.

— Ce n'est pas assez ! s'écria le Noir, une exultation féroce sur sa face d'ébène. Pas assez pour le risque que je prends. Les protégés de Tsotha pourraient sortir de l'ombre pour me dévorer, et si Shukéli s'aperçoit que je les lui ai volées, il me pendra par les... alors, que me donnes-tu ?

— Quinze mille lunas d'or et un palais en Pointain, proposa le roi.

Le Noir se mit à trépigner.

— Plus ! glapit-il. Je veux plus !

— Maudit chien ! (Un voile rouge passait devant les yeux de Conan.) Si j'étais libre, c'est une échine brisée que je te proposerais ! C'est Shukéli qui t'envoie me narguer ?

— Shukéli ne sait rien de ma visite, homme blanc, répondit le Noir en plongeant son regard dans les yeux haineux de Conan. Je te connais depuis longtemps, depuis l'époque où j'étais le chef d'un peuple libre, avant que les Stygiens ne me prennent pour me vendre dans le Nord. Tu ne te rappelles pas du sac d'Abombi, quand tes chiens nous ont envahis ? Devant le palais du

roi Ajaga, tu as tué un chef, et un autre a réussi à t'échapper. C'est mon frère que tu as tué ; et c'est moi qui me suis enfui. Ce que je te demande, Amra, c'est le prix du sang !

— Libère-moi et je te donne mon poids en or, grogna Conan.

Les yeux rouges, les dents blanches luisaient à la lumière de la torche.

— Tu es bien comme tous ceux de ta race ! Sache que pour l'homme noir, l'or ne peut pas payer le prix du sang. Et ce prix, c'est... ta tête !

Il avait hurlé ce dernier mot, et les échos allèrent se perdre dans les profondeurs enténébrées. Conan se raidit, horrifié à la pensée de mourir comme un agneau ; alors, une horreur plus grande encore le frappa de stupeur. Par-dessus l'épaule du Noir, il vit une forme sinistre se mouvoir dans l'ombre.

— Tsotha n'en saura jamais rien ! s'esclaffait l'esclave, trop absorbé par son triomphe, trop ivre de haine pour sentir que la mort approchait. Il ne reviendra pas ici avant que les démons n'aient arraché tes os à leurs chaînes. Ta tête est à moi, Amra !

Il se campa sur ses jambes noueuses, semblables à deux colonnes d'ébène, et leva à deux mains la formidable épée. À cette seconde l'ombre titanesque plongea vers lui, et l'énorme tête triangulaire lui percuta le dos avec un bruit sec qui alla se répercuter dans les ténèbres. Pas un son ne sortit des lèvres épaisses que l'agonie faisait béer. En même temps que le coup, Conan avait vu la vie désertir les yeux du Noir avec la soudaineté d'une bougie qui s'éteint. Le grand corps de l'esclave s'abattit en travers du couloir, et, très vite, la gigantesque forme vint le recouvrir et l'envelopper entièrement dans les replis de ses anneaux luisants. Conan entendit nettement les os se briser.

Alors, son cœur se mit à battre follement. L'épée et le trousseau de clés étaient tombés des mains du Noir. Et les clés se trouvaient presque à ses pieds.

Il voulut se pencher pour les prendre, mais sa chaîne était trop courte ; presque suffoqué par l'émotion, il ôta sa sandale, et parvint à les saisir du bout de l'orteil ; puis il ramena son pied à lui et les ramassa en contenant à peine le cri de joie féroce qui jaillit

instinctivement de sa gorge.

Pendant quelques secondes, il manœuvra fébrilement les énormes cadenas ; puis la chaîne tomba, et il fut libre. Il ramassa l'épée et regarda autour de lui. Il ne vit que les ténèbres où le serpent avait emporté le corps du Noir qui n'avait sans doute plus forme humaine. Conan se retourna vers la porte ouverte. En deux enjambées, il fut sur le seuil. Alors, un rire aigu vrilla la pénombre, et la grille se referma d'un coup sec juste devant son nez. De l'autre côté des barreaux, le regardait méchamment une face de gargouille, Shukéli, le gros eunuque, qui avait emboîté le pas à son voleur. Tout à sa jubilation, il n'avait sûrement pas remarqué l'épée qui se trouvait dans la main du prisonnier. Poussant un terrible juron, Conan frappa avec la vitesse du cobra ; la grande lame siffla entre les barreaux, et le rire de Shukéli se changea en cri d'agonie. Le gros eunuque se cassa en deux, comme pour se prosterner devant son meurtrier, et s'affaissa comme une motte de suif, ses mains poupines essayant vainement de contenir le flot de ses entrailles.

Conan eut un sourire féroce ; mais il n'en était pas moins toujours prisonnier. Ses clés ne pouvaient être d'aucune utilité face à cette herse qui ne s'ouvrait que de l'extérieur. En connaisseur, il inspecta les barreaux ; ils étaient d'un acier aussi solide que son épée. Il y remarqua cependant des brèches, des rayures profondes, comme les marques faites par d'inimaginables crocs, et il se demanda en frissonnant quel genre de monstres avaient pu y laisser de telles empreintes.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire ; partir à la recherche d'une autre issue. Il s'empara de la torche et, l'épée au poing, s'engagea dans le couloir. Il ne vit nulle trace du serpent ou de sa victime, sinon une large flaque de sang sur le sol de pierre.

La nuit semblait céder avec réticence au halo de la torche. De chaque côté, Conan voyait des ouvertures sombres, mais il restait dans le tunnel principal, et marchait le regard rivé au sol, de crainte de tomber dans quelque fosse. Tout à coup, il entendit les sanglots pitoyables d'une femme. Encore une victime de Tsotha, pensa-t-il en maudissant une nouvelle fois le

sorcier. Il bifurqua dans le tunnel plus étroit, humide et froid, d'où provenaient les plaintes.

Les pleurs étaient plus proches ; levant sa torche, il discerna une forme vague. Il fit encore quelques pas et se figea d'horreur devant ce qu'il vit vautré à quelques mètres. Les contours changeants de cette chose pouvaient évoquer une pieuvre, mais ses tentacules étaient trop courts pour sa taille, et sa substance était une gelée tremblotante dont la seule vue provoqua la nausée de Conan. Sur cette masse repoussante se dressait comme une tête de grenouille, et Conan s'aperçut avec horreur que les sanglots sortaient de ces lèvres obscènes. Tandis que le monstre, ses grands yeux glauques posés sur lui, commençait à se mouvoir dans sa direction, les pleurs se muèrent en un rire suraigu.

Nullement rassuré par son épée, Conan recula, se retourna et prit ses jambes à son cou. La créature était peut-être faite d'un matériau terrestre, mais l'âme se recroquevillait à sa vue, et il doutait qu'une arme humaine pût l'entamer. Pendant quelques instants, il l'entendit le suivre en clapotant, sans cesser de glousser horriblement. Cette voix contenait un accent humain qui faisait presque vaciller sa raison. C'était exactement le rire qu'il avait entendu sortir des lèvres grasses des femmes salaces de Shadizar, la Cité des Perversions, tandis qu'on arrachait les vêtements des captives sur les estrades du marché aux esclaves. Par quel art démoniaque Tsotha avait-il pu donner la vie à cet être surnaturel ? Conan avait le sentiment vague d'avoir entrevu un blasphème infligé aux lois éternelles de la nature.

Pour regagner le couloir principal, il devait traverser une petite salle carrée où débouchaient deux autres tunnels. Alors qu'il allait pénétrer dans cette salle, il vit soudain une petite forme, ramassée sur le sol, à deux pas devant lui ; avant qu'il ait pu ralentir ou la contourner, son pied heurta quelque chose de flasque qui poussa un couinement aigu, et il tomba de tout son long, laissant échapper la torche qui s'éteignit sur le sol. À demi étourdi par sa chute, il se releva. Son sens de l'orientation était quelque peu perturbé, et il était incapable de décider dans quelle direction se trouvait le

couloir principal. Il ne chercha pas la torche, puisqu'il n'avait rien pour la rallumer. Il trouva à force de tâtonnements l'ouverture des tunnels et en choisit un au hasard. Il n'aurait su dire depuis combien de temps il marchait dans le noir absolu quand, tout à coup, son instinct de barbare l'avertit d'un danger proche. Il s'immobilisa.

Il avait déjà connu cette sensation alors qu'il marchait dans la nuit au bord de précipices. Il se mit à genoux et reprit sa progression ; sa main rencontra bientôt le rebord d'un puits sur lequel se terminait apparemment le tunnel. Il se coucha à plat ventre pour en palper la paroi ; elle était en à-pic, humide et visqueuse. Il tendit le bras et, de la pointe de son épée, sentit le bord opposé du puits. Il aurait pu le franchir en le sautant, mais cela n'aurait eu aucun sens. Il avait pris le mauvais tunnel, et le conduit principal devait se trouver quelque part derrière lui.

Comme il parvenait à cette conclusion, il sentit un faible déplacement d'air ; ce vent, montant du puits, agitait ses cheveux. Sa peau se hérissa. Il essaya de se convaincre que ce puits était d'une façon ou d'une autre relié au monde extérieur, mais son instinct lui disait qu'il n'y avait rien là de naturel. Il ne se trouvait pas dans la colline, mais sous elle, bien plus bas que le niveau des rues de la ville. En ce cas comment un vent pouvait-il parvenir dans les souterrains et souffler d'en bas ? L'air transportait une faible pulsation, comme des roulements de tambour résonnant loin, très loin en contrebas. Un violent frisson secoua le roi d'Aquilonie.

Il se releva et commença de reculer. Alors, quelque chose sortit du puits. Ce que c'était, Conan l'ignorait. Il ne distinguait rien dans le noir, mais il sentit une présence, une invisible et intangible intelligence qui flottait près de lui. Il pivota et s'enfuit par le chemin qu'il venait d'emprunter. Loin devant, il aperçut une minuscule lueur rouge. Il prit sa direction, et bientôt percuta un mur et s'aperçut que la lueur était à ses pieds. Il s'agissait de la torche ; la flamme s'était éteinte, mais une petite braise rougeoyait encore. Il la ramassa précautionneusement et souffla dessus jusqu'à ce qu'une petite flamme jaillît. Poussant un profond soupir, il reconnut la salle carrée et recouvra d'un coup

son sens de l'orientation.

Il reconnut le tunnel par lequel il avait quitté le couloir principal. À l'instant où il allait se mettre en route, la flamme de la torche crépita furieusement, comme attisée par d'invisibles lèvres. À nouveau, il sentit une présence, et il leva le flambeau pour inspecter les alentours.

Il ne voyait rien ; et pourtant il sentait cette présence invisible et désincarnée, proférant des abominations qu'il n'entendait pas, mais dont il avait conscience par quelque sixième sens. Son épée siffla dans le vide apparent, et il eut l'impression de trancher des toiles d'araignée. Alors, une horreur glacée s'empara de lui et il partit à toutes jambes dans le tunnel, avec l'impression d'un souffle brûlant sur sa nuque.

Lorsqu'il parvint dans le couloir principal, tout sentiment d'une présence, visible ou invisible, l'avait quitté. Il reprit sa progression, s'attendant à tout moment à ce qu'un monstre crochu ou griffu lui bondît dessus. Les tunnels n'étaient pas silencieux. Des entrailles de la terre, et de toutes les directions, lui parvenaient des sons qui n'avaient rien de commun avec le monde sensé. Des couinements, des plaintes, des cascades de rire démoniaque, de longs hurlements ; une fois même, il entendit un ricanement de hyène qui s'acheva par quelques mots humains, horriblement blasphématoires. Il entendait également des bruits de pas furtifs, et entrevoyait dans la bouche des tunnels des formes sombres aux profils monstrueux.

Il avait l'impression de se promener en enfer – un enfer créé par Tsotha-lanti. Mais, bien qu'il entendît distinctement les glapissements mouillés de leurs babines avides, bien qu'il vît l'éclat brûlant de leurs yeux affamés, jamais les monstres n'entrèrent dans le couloir où il se trouvait. Et il allait bientôt en comprendre la raison. Derrière lui, un bruit connu se fit entendre ; il bondit dans un tunnel secondaire et éteignit la torche. C'était le grand serpent qui arrivait lentement, engourdi par son récent repas. Près de Conan, quelque chose glapit de peur et s'enfuit dans les profondeurs du tunnel. De toute évidence, le conduit principal était le terrain de chasse du serpent, et les autres monstres se gardaient de lui.

Pour Conan, le reptile était la moindre des horreurs de cet endroit ; il lui reconnaissait presque une certaine parenté lorsqu'il repensait à l'obscénité geignarde et gloussante, ou à la chose déliquescence qui était sortie du puits. Le serpent, au moins, était fait d'une matière terrestre ; certes, il était affreusement dangereux, mais il n'était que la promesse d'une mort physique, alors que les autres abominations menaçaient également l'esprit et l'âme.

Après que le grand reptile eut dépassé l'embouchure du tunnel où il s'était caché, Conan ralluma sa torche et le suivit à ce qu'il espérait une prudente distance. Il n'avait pas fait beaucoup de chemin lorsqu'il entendit un gémissement prolongé qui semblait provenir de la bouche d'un tunnel proche. Si la prudence lui recommandait de poursuivre sa marche, la curiosité le poussa à s'y engager, en tenant très haut la torche dont il ne restait plus grand-chose. Il s'attendait à tout, mais ce qu'il vit le stupéfia.

Il se trouvait devant une large cellule fermée, du sol au plafond, par des barreaux scellés dans le roc. Derrière gisait une forme ; en s'approchant il vit que c'était un homme ou quelque chose de très semblable. Cette silhouette était maintenue à terre par les vrilles et les crampons d'une épaisse liane qui paraissait sortir de la pierre du sol. Cette plante était couverte de feuilles étrangement pointues et de fleurs pourpres – non pas le rouge satiné de pétales naturels, mais la teinte cramoisie et malsaine d'une aberration du règne végétal. Ses branches souples entouraient le tronc et les membres nus de l'homme, comme pour poser sur sa chair fanée des baisers avides et obscènes. Une grande efflorescence était en suspension au-dessus de sa bouche. Une plainte sourde, bestiale sortait de ses lèvres béantes ; sa tête roulait d'un côté sur l'autre, comme en un état d'insupportable agonie, et ses yeux étaient braqués sur Conan. Mais ils ne contenaient aucune lueur d'intelligence ; c'étaient les yeux mornes et vitreux d'un débile mental.

À présent, la grande fleur pourpre descendait pour se presser contre les lèvres convulsées. Les membres du pauvre diable se tordaient d'angoisse ; vibrant sur toute leur longueur, les cirrhes de la plante semblaient frémir

d'extase. Des vagues de teintes changeantes les parcouraient ; leur couleur devenait plus profonde, plus vénéneuse.

Conan, quoique ignorant ce que pouvait être cette chose, reconnut qu'il s'agissait de l'Horreur sous une de ses formes. Homme ou démon, les souffrances du prisonnier touchaient son cœur entier et impulsif. Il chercha l'entrée et découvrit qu'une partie de la grille servait de porte ; elle était fermée par un lourd cadenas qu'ouvrit une des clés du trousseau. Il entra. Aussitôt, les pétales des fleurs malsaines s'ouvrirent comme se dilate le cou d'un cobra, les vrilles se dressèrent, menaçantes, et toute la plante se mit à osciller dans sa direction. Ce ne pouvait être là la croissance folle d'un quelconque végétal naturel. Il en émanait une intelligence maléfique ; cette plante le voyait, et il sentait la haine qui s'en dégageait en vagues presque palpables. Tout en s'avançant prudemment, il repéra la tige-mère, un tronc souple, plus gros que sa cuisse. Comme les longs cirrhes se courbaient vers lui dans un sinistre bruissement de feuillage, il brandit son épée et trancha d'un seul coup la tige principale.

La grande liane se mit aussitôt à se tortiller et à frapper le sol comme un serpent décapité. Son prisonnier fut violemment jeté sur le côté. Pendant quelques secondes, les vrilles se tordirent, les feuilles frémirent, les pétales s'ouvrirent et se refermèrent convulsivement ; puis tout le corps de la plante s'affaissa, ses couleurs pâlirent et s'estompèrent, et une sanie blanche et puante se mit à sourdre du tronc sectionné.

Conan regardait, figé sur place, quand un bruit le fit se retourner, l'épée levée. C'était le supplicié ; il était debout et l'observait. Conan ouvrit de grands yeux. La face émaciée n'était plus vide d'expression. Sombre et méditatif, son regard pétillait d'intelligence, et l'expression d'imbécillité en était tombée comme un masque. Sa tête était mince et bien formée, avec le front très haut. Malgré son corps éprouvé, ses mains, ses bras et ses jambes grêles, il avait une allure aristocratique. Ses premiers mots furent étranges et déconcertants.

— En quelle année sommes-nous ? demanda-t-il en

kothien.

— Nous sommes le dixième jour du mois de Yuluk, dans l'année de la Gazelle, répondit Conan.

— Yagkoulan Ishtar ! balbutia l'inconnu. Dix années ! (Il se posa pouce et index sur les yeux et secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.) Tout me semble flou. Après dix années de vide, on ne peut pas s'attendre à ce que l'esprit fonctionne parfaitement d'un seul coup. Qui es-tu ?

— Conan, autrefois de Cimmérie. Aujourd'hui roi d'Aquilonie.

Le regard de l'autre témoigna de sa surprise.

— Vraiment ? et Numédides ?

— Je l'ai étranglé sur son trône, le soir où j'ai envahi sa capitale, répondit Conan.

Une certaine naïveté dans la réponse du roi contracta les lèvres de l'étranger.

— Pardon, Majesté. J'aurais dû te remercier pour le service que tu viens de me rendre. Tu as devant toi un homme qui vient d'être subitement tiré d'un sommeil plus profond que la mort et secoué de cauchemars plus atroces que l'Enfer, mais j'ai cru comprendre que tu m'avais délivré. Cependant dis-moi, pourquoi as-tu choisi de couper le tronc de la plante Yotnga plutôt que de la déraciner ?

— Parce que j'ai appris il y a longtemps à ne pas toucher de ma chair quelque chose que je ne comprends pas, répondit le Cimmérien.

— Tu as bien fait, approuva l'étranger. Si tu étais parvenu à l'arracher, tu aurais peut-être trouvé, accrochées aux racines, des choses contre lesquelles même ton épée n'aurait rien pu faire.

— Et toi, qui es-tu ? interrogea Conan.

— L'on m'appelait Pélias.

— Quoi ? s'écria le roi. Pélias le sorcier, le rival de Tsotha-lanti, qui a disparu de la surface de la terre, il y a dix ans ?

— De la surface, comme tu dis, fit Pélias avec un fin sourire. Tsotha a préféré me garder en vie, dans des entraves plus sinistres que le fer rouillé. Il m'a enfermé ici en compagnie de cette plante diabolique, dont les graines, envoyées par Yag le Maudit, descendirent jadis de la nuit du cosmos et ne trouvèrent un terrain

fertile que dans les miasmes putrides des Enfers.

« Cette plante maudite m'emprisonnait et buvait mon âme. Sous son étreinte abjecte, j'oubliais mon art, les formules et les symboles de mes pouvoirs. Jour et nuit, elle me vidait l'esprit, laissant ma cervelle aussi sèche qu'une cruche brisée. Dix années ! Qu'Ishtar nous garde !

Conan ne sut que répondre ; il restait immobile, tenant d'une main son épée et de l'autre le moignon de la torche. Cet homme avait sûrement l'esprit dérangé, et pourtant les étranges yeux sombres qu'il posait sur lui ne contenaient aucune folie.

— Dis-moi, le sorcier noir se trouve-t-il à Khorshémish ? Non, attends, inutile que tu répondes. Mes pouvoirs commencent à renaître, et je vois dans ton esprit un grand combat et un roi pris par trahison. Je vois aussi Tsotha-lanti qui chevauche en direction de la Tybor, en compagnie de Strabonus et du roi d'Ophir. Et c'est tant mieux. Mon art est encore trop affaibli pour affronter Tsotha. J'ai besoin d'un peu de temps pour recouvrer ma force et rassembler mes pouvoirs. Mais quittons ces lieux.

Conan agita ses clés en signe d'impuissance.

— La herse est verrouillée par un mécanisme qui ne peut se commander que de l'extérieur. N'y a-t-il pas d'autre sortie à ces souterrains ?

— Il y en a une autre, mais ni toi ni moi ne souhaitons l'emprunter – car elle ne débouche pas à la surface, mais sur les profondeurs. (Pélias eut un petit rire.) Mais peu nous importe. Allons voir cette grille.

Il partit vers le couloir. Son pas, d'abord incertain, devint graduellement plus sûr.

— Un serpent énorme rôde dans ce tunnel, dit Conan en lui emboîtant le pas. Évitions de lui entrer par inadvertance dans la gueule.

— Oui, c'est une vieille connaissance, fit Pélias d'un ton lugubre. Je m'en souviens parfaitement, d'autant que je fus contraint de regarder dix de mes disciples lui être livrés en pâture. On l'appelle Satha, ou encore l'Ancien ; c'est la plus choyée des créatures de Tsotha.

— Tsotha avait-il une autre raison, en creusant ces souterrains, que d'y abriter ses suppôts ? demanda Conan.

— Ce n'est pas lui qui les a creusés. Lorsque la cité fut fondée il y a trois siècles, cette colline et ses environs portaient les vestiges d'une ville antérieure. Le roi Khossus V, le fondateur, construisit son palais au sommet de la hauteur et, creusant des caves, il rencontra une porte murée qu'il perça, mettant au jour ces souterrains, à peu près en l'état où nous les voyons aujourd'hui. Mais, son grand vizir y ayant trouvé une fin atroce, Khossus prit peur et fit remurer leur accès. Il disait à qui voulait l'entendre que le vizir était tombé dans un puits, et il alla jusqu'à faire combler les caves du palais. Palais qu'il abandonna peu de temps après pour en édifier un autre dans les faubourgs. Il s'enfuit terrorisé de cette nouvelle demeure un matin où il découvrit une sorte de moisissure noire sur le sol de marbre de sa chambre à coucher.

« Il emmena alors sa cour aux confins orientaux du royaume où il construisit une nouvelle ville. Le palais de la colline ne fut plus habité et tomba en ruine. Lorsque Akkutho I décida de raviver la gloire passée de Korshémish, il édifia une forteresse sur la hauteur. Il ne restait plus à Tsotha-lanti qu'à bâtir la citadelle écarlate et à rouvrir l'accès aux souterrains. Quel que pût être le destin du grand vizir de Khossus, Tsotha sut s'en garder. Il ne tomba dans aucun gouffre, encore qu'il descendît une fois dans un puits qu'il avait découvert. Il en remonta avec dans le regard une étrange expression qui depuis ne l'a jamais quitté.

« J'ai moi-même vu ce puits, mais jamais je n'y descendrais, dussé-je y trouver la Vérité. Certes je suis un sorcier, et plus vieux qu'on ne le suppose, mais je suis humain. Pour ce qui est de Tsotha... on dit qu'une danseuse de Shadizar s'est endormie trop près des ruines antéhumaines du mont Dagoth et qu'elle s'est réveillée sous l'étreinte d'un démon noir ; de cette union impie serait né cet hybride maudit qui a nom Tsotha-lanti...

Conan poussa un cri aigu et recula vivement en tirant à lui son compagnon. Devant eux se dressait l'immense forme luisante de Satha, une haine immémoriale dans le regard. Conan banda ses muscles pour un assaut furieux et sans espoir, pour abattre sa pesante épée sur la gueule hideuse du monstre. Mais ce

n'était pas lui que le serpent regardait. Par-dessus son épaule, il fixait l'homme que l'on nommait Pélias et qui souriait, bras croisés. Alors, dans les grands yeux jaunes, la haine se mua lentement en peur – l'unique fois où Conan vit pareille expression dans le regard d'un reptile. Et le grand serpent se retourna et disparut dans la nuit.

— Qu'a-t-il aperçu qui lui a fait peur ? demanda Conan en jetant un coup d'œil furtif à son compagnon.

— Ceux de sa sorte perçoivent ce qui échappe à l'œil mortel, fit laconiquement Pélias. Tu vois mon enveloppe physique ; lui a vu mon âme dénudée.

Un frisson glacé parcourut l'échine de Conan, et il se demanda si, après tout, Pélias était vraiment un homme ou un autre de ces démons des souterrains, portant masque d'humanité. Et il s'interrogea sur l'opportunité d'enfoncer son épée dans le dos du sorcier. Mais ils parvenaient à la grille dont les barreaux se découpaient à la lueur des torches de l'escalier. Le cadavre de Shukéli baignait dans une mare de sang.

Pélias éclata de rire, d'un rire qu'il n'était pas plaisant d'entendre.

— Par les hanches éburnéennes d'Ishtar, qui est donc notre portier ? Mais ce n'est rien de moins que le noble Shukéli en personne, qui pendit mes fils par les pieds et les écorcha en poussant des couinements de joie ! Est-ce que tu dors, Shukéli ? Pourquoi es-tu si immobile, avec ta grosse panse de pourceau costumé ?

— Il est mort, marmonna Conan, plus mal à l'aise que jamais.

— Mort ou vif, il va nous ouvrir la porte, s'esclaffa Pélias. (Il frappa dans ses mains et ordonna :) Lève-toi, Shukéli ! Monte des Enfers, relève-toi de cette mare de sang, et ouvre à tes maîtres ! Lève-toi, je te l'ordonne !

Un horrible grognement se répercuta sous les voûtes humides. Conan sentit ses cheveux se dresser et des sueurs froides sourdre de ses flancs. Car le cadavre de Shukéli était parcouru de frémissements, ses mains poupines s'animaient. Le rire de Pélias était aussi miséricordieux qu'un tranchoir de silex. La carcasse de l'eunuque se relevait pesamment en s'aidant des barreaux de la herse. Conan regardait, et son sang se

glaça, la moelle de ses os se liquéfia ; les yeux de Shukéli étaient vitreux, et un chapelet de tripaille pendait de son ventre jusqu'au sol. Piétinant ses entrailles, l'eunuque alla tel un automate ouvrir la grille. Lorsque celui-ci avait commencé à bouger, Conan avait pensé qu'il était par un incroyable hasard toujours en vie ; mais il était mort, mort depuis des heures.

Pélias franchit le seuil, et Conan se pressa à sa suite en passant le plus loin possible de la masse abjecte qui, dressée sur ses jambes chancelantes, maintenait la herse ouverte. Pélias n'y jeta pas un regard, et Conan le suivit, inondé de sueur, en proie au cauchemar et à la nausée. Il n'avait pas fait une demi-douzaine d'enjambées quand un bruit mat le fit se retourner. Le cadavre de Shukéli venait de s'effondrer au pied de la grille.

— Il a accompli son office, et l'Abîme le rappelle à lui, fit observer Pélias en manière de plaisanterie, affectant poliment de ne pas remarquer le violent haut-le-cœur qui secouait la puissante carrure de Conan.

Le sorcier gravit en premier le long escalier et franchit la porte de bronze. Conan affermit son épée dans son poing ; il s'attendait à une charge d'esclaves, mais un étrange silence régnait dans la citadelle. Ils suivirent le couloir de jais et atteignirent la galerie où les encensoirs diffusaient toujours leurs parfums capiteux. Ils n'avaient encore rencontré âme qui vive.

— Esclaves et soldats logent dans une autre partie de la citadelle, fit remarquer Pélias. Ce soir, leur maître étant loin, ils se seront sans doute enivrés de vin ou de jus de lotus.

Conan jeta un coup d'œil à travers une fenêtre cintrée au rebord doré qui donnait sur un large balcon, et il poussa un juron de surprise en découvrant le ciel piqueté d'étoiles. On l'avait jeté dans le souterrain peu après le coucher du soleil. Et voici qu'il était minuit passé. Il avait peine à admettre qu'il fût resté si longtemps sous terre.

Il prit tout à coup conscience de sa soif et de sa faim dévorantes. Pélias le mena jusqu'à une vaste pièce à la voûte dorée, au sol nappé de feuilles d'argent, et dont les murs bleu lapis étaient percés de nombreuses portes

aux arabesques frettées.

Avec un soupir, le sorcier se laissa tomber sur un divan de soie.

— Ah, l'or et la soie ! souffla-t-il. Tsotha affecte d'être au-dessus des plaisirs sensuels, mais c'est un demi-démon. Moi, en dépit de mes pouvoirs occultes, je suis un homme. J'apprécie le confort et la bonne chère – c'est d'ailleurs par là qu'il m'a possédé. Il s'est assuré de moi alors que j'avais bu trop de vin. Le vin, ce poison délicieux... Par les mamelles ivoirines d'Ishtar, il suffit que j'en parle pour qu'aussitôt un cruchon de ce perfide népenthès m'apparaisse ! Ami, verse-m'en un verre, je te prie – non, attends ! J'oubliais que tu es roi. C'est moi qui vais faire le service.

— Au diable tout ça, grogna Conan en emplissant un verre de cristal.

Il le tendit à Pélias, puis, levant le cruchon, il but une longue gorgée avant de faire écho au soupir de satisfaction du sorcier.

— Le chien sait choisir son vin, fit le Cimmérien en s'essuyant les lèvres du dos de la main. Mais par Crom, Pélias, allons-nous rester assis à attendre que les soldats se réveillent pour nous trancher la gorge ?

— Sois sans crainte, se borna à répondre Pélias. Aimerais-tu voir comment s'en tire Strabonus ?

Le regard de Conan s'enflamma, et il serra la poignée de son épée jusqu'à faire bleuir ses articulations.

— Crom, si jamais je l'ai au bout de mon épée !...

Pélias alla prendre un globe luisant sur un guéridon d'ébène.

— La boule de cristal de Tsotha, annonça-t-il. Un jouet puéril, mais utile lorsque le temps manque pour avoir recours à une science plus élevée. Plonge ton regard dedans, Majesté.

Il déposa la boule opalescente devant Conan. Le roi plongea son regard dans des profondeurs brumeuses qui semblèrent se dilater. Il reconnut bientôt un paysage familier. De larges plaines s'étendaient jusqu'à une rivière sinueuse, au-delà de laquelle le terrain plat se bosselait rapidement en un dédale de collines. Sur la berge septentrionale se dressait une

ville fortifiée, entourée de douves qui, à chaque extrémité, communiquaient avec le cours d'eau.

— Par Mitra ! bondit Conan. C'est Shamar ! Ces pourceaux sont en train de l'assiéger !

Les envahisseurs avaient franchi la rivière ; leurs bannières étaient plantées sur l'étroite plaine qui séparait la cité des collines. Les guerriers grouillaient au pied de la muraille, leurs cottes de mailles luisant faiblement sous la lune. Flèches et pierres pleuvaient sur eux du haut des remparts ; et ils battaient en retraite, pour revenir aussitôt à la charge.

Sous les yeux furieux de Conan, la scène changea. D'orgueilleux clochetons, des dômes étincelants se dressaient dans la brume, et il reconnut Tarantia, sa propre capitale, où tout n'était que confusion. Il vit des chevaliers en cuirasse, les hommes du Poitain, ses plus fidèles partisans, à qui il avait confié la défense de sa ville. Ils sortaient par la grande porte, hués et sifflés par la populace qui se pressait dans les rues. Il vit des pillards et des émeutiers, et des hommes d'armes dont le bouclier était frappé aux armes de Pélias ; ces derniers garnissaient le sommet des tours et des remparts ou bien paradaient sur les places et les marchés. Et pour finir, il distingua comme dans un rêve la face sombre et triomphante du prince Arpello de Pellia. Puis la boule de cristal s'opacifia.

— Alors comme ça, rugit-il, mes sujets me lâchent dès que j'ai le dos tourné !

— Pas exactement, intervint Pélias. On leur a dit que tu étais mort. Aussi ont-ils pensé n'avoir plus personne pour les protéger de l'envahisseur. C'est pourquoi, afin d'éviter les horreurs de l'anarchie, ils se sont tournés vers le noble le plus fort. Ils ont conservé le souvenir de rivalités sanglantes, et ne font pas confiance aux Poitainiens. Mais Arpello était là, et il est le prince le plus puissant du centre du royaume.

— Quand je rentrerai en Aquilonie, il ne sera rien de plus qu'un corps sans tête pourrissant sur le charnier des traîtres ! fit Conan entre ses dents.

— Oui, mais Strabonus atteindra peut-être ta capitale avant toi, lui rappela Pélias. Ou du moins ses cavaliers mettront ton royaume à feu et à sang.

— Tu as raison ! (Conan parcourait la pièce comme

un lion en cage.) Avec le cheval le plus rapide, je n'atteindrais pas Shamar avant midi. Et là-bas, que pourrais-je faire d'autre que mourir avec ses défenseurs lorsqu'elle tombera, ce qui va lui arriver dans quelques jours tout au plus. Même en crevant plusieurs chevaux, Tarantia est à cinq jours de Shamar. Avant que j'aie eu le temps d'y arriver et de lever une armée, Strabonus sera déjà en train d'enfoncer les portes ; parce que lever une armée ne va pas être un jeu d'enfant. Tous mes foutus vassaux, à la nouvelle de ma mort, sont repartis pour leurs foutus fiefs. Et comme le peuple a chassé Trocero de Poitain, il ne reste plus personne pour empêcher Arpello de mettre ses mains griffues sur la couronne, et sur le trésor royal. En échange d'un simulacre de trône, il va livrer le pays à Strabonus ; et dès que celui-ci aura le dos tourné, il fomentera une révolte. Mais les nobles ne le soutiendront pas, et ce sera pour Strabonus le prétexte d'annexer ouvertement le royaume. Oh, Crom, Ymir, et Set ! S'il me poussait des ailes, que je puisse fondre comme la foudre sur Tarantia !

Pélias qui, assis, tapotait du bout des doigts le dessus de jade d'un guéridon, s'arrêta subitement et se leva en faisant signe à Conan de le suivre. Plongé dans ses sombres pensées, le roi s'exécuta ; Pélias sortit de la pièce et s'engagea dans un escalier de marbre rehaussé d'or qui menait au sommet de la plus haute tour de la citadelle. Il faisait nuit, et un fort vent soufflait sous les cieux parsemés d'étoiles, agitant la noire crinière de Conan. En contrebas, apparemment aussi lointaines que les astres, scintillaient les lumières de Khorshémish. Pélias avait une expression étrange, comme s'il était en communion avec la vastitude cosmique.

— De même qu'il existe des créatures terrestres ou marines, déclara-t-il tout à coup, il en est qui évoluent dans les airs, et d'autres encore qui, vivant à part et ignorées des hommes, habitent les confins extrêmes du ciel. Toutefois, pour celui qui sait les Formules et les Signes, qui possède la Connaissance, elles ne sont ni inaccessibles, ni malveillantes. Regarde, et ne crains rien.

Il leva les bras vers le ciel et émit un long appel qui

d'abord s'enfla, puis parut s'amenuiser, mais qui, sans jamais s'interrompre, allait retentir dans l'éther. Dans le silence qui suivit, Conan perçut tout à coup un battement d'ailes qui semblait provenir des étoiles. Il fit un bond en arrière quand une immense créature vampiresque se posa près de lui. Il vit alors de grands yeux calmes qui le regardaient à la lueur des astres, et des ailes géantes d'une douzaine de mètres d'envergure. Et il constata que ce n'était ni un vampire ni un oiseau.

— Enfourche-le, dit alors Pélías. À l'aube, tu seras au-dessus de Tarantia.

— Par Crom ! balbutia Conan. Est-ce là un cauchemar dont je vais m'éveiller en mon palais de Tarantia ? Mais toi ? Je ne vais pas t'abandonner, seul, au milieu de tes ennemis.

— Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Pélías. Lorsque paraîtra le jour, les habitants de Khorshémish sauront qu'ils ont un nouveau maître. Remets-t'en à ce que t'ont envoyé les dieux. Je te retrouverai dans la plaine près de Shamar.

Avec un sentiment mêlé, Conan se hissa sur l'échine monstrueuse et passa ses bras autour du grand cou arqué. Il était toujours convaincu de faire un fantastique cauchemar. Dans le grondement de ses ailes titanesques, la créature prit son envol, et le roi fut saisi de vertige en voyant les lumières de la ville rapetisser sous lui.

IV

Fer qui tue le Souverain
De l'Empire brise les reins.

PROVERBE AQUILONIEN

Les rues de Tarantia grouillaient d'une populace hurlante qui brandissait le poing et des piques rouillées. Dans une heure le soleil allait se lever sur la seconde journée après la bataille de Shamu, et les événements s'étaient succédé à une incroyable vitesse. Par un canal connu du seul Tsotha-lanti, la nouvelle de la mort du roi avait atteint Tarantia dans les six heures qui avaient suivi la bataille. Cela avait déclenché le chaos. Les

barons avaient abandonné la capitale pour aller défendre leurs châteaux contre les voisins malintentionnés. Le solide royaume qu'avait bâti Conan semblait au bord de l'écroulement, et marchands et roturiers tremblaient à la perspective d'un retour au régime féodal. Le peuple réclamait à grands cris un roi capable de le protéger tant de sa propre aristocratie que de l'ennemi extérieur. Le comte Trocero, à la tête de la ville, avait tenté de le rassurer, mais, dans l'état de terreur irraisonné où il se trouvait, le peuple s'était souvenu des anciennes guerres civiles et du siège de Tarantia que ce même Trocero avait fait quinze ans plus tôt. Il avait été crié de par les rues que le comte avait trahi le roi, qu'il projetait de mettre la ville en coupe réglée. Or, les mercenaires avaient pillé plusieurs quartiers, traînant hors des maisons des marchands épouvantés et leurs femmes hurlantes.

Trocero avait chargé les pillards, jonchant les rues de leurs cadavres ; il les avait repoussés dans leurs cantonnements, et avait arrêté les meneurs. Pourtant, cela n'avait pas empêché les gens de brailler que le comte avait déclenché la mutinerie à dessein.

Le prince Arpello s'était alors présenté devant un grand conseil en pleine effervescence, pour se déclarer disposé à prendre les rênes de la cité en attendant que l'on nommât un nouveau roi. Pendant que l'on débattait, ses agents s'étaient mêlés à la populace. Lorsqu'il avait entendu les vociférations de la foule massée sous les fenêtres du palais et qui exigeait l'avènement d'Arpello le Sauveur, le conseil s'était soumis.

Trocero s'était d'abord refusé à remettre son bâton de commandement, mais le peuple l'avait entouré, huant, sifflant, et jetant même des pierres et des abats sur ses chevaliers. Ne voyant pas en l'occurrence l'intérêt d'une bataille rangée contre les partisans d'Arpello, Trocero jeta son sceptre à la face de son rival. Son dernier acte officiel fut de pendre les meneurs des mercenaires sur la grand-place, puis il sortit de la cité par la porte sud, chevauchant à la tête de ses quinze cents chevaliers de Poitain. Les lourds vantaux se refermèrent sur lui, et le masque de suavité d'Arpello put tomber pour révéler son sinistre visage

de loup affamé.

Ce qu'il restait des mercenaires se terrant dans leurs baraques, la seule force encore active à Tarantia était les soldats d'Arpello. Celui-ci conduisit son cheval de bataille sur la grand-place, et se proclama roi d'Aquilonie, au milieu de la clameur de la foule bernée.

Publius, grand conseiller, qui eut l'audace de se dresser contre cette initiative, fut jeté en prison. Les marchands, qui avaient salué avec soulagement la proclamation d'un nouveau roi, déchantèrent lorsque le premier décret du monarque fut de créer un impôt écrasant à leur endroit. Six des plus prospères, envoyés en délégation pour protester, furent arrêtés et décapités sans autre forme de procès. Stupeur et abattement suivirent ces exécutions. Les marchands, ainsi qu'ils en ont l'habitude face à un pouvoir qu'ils ne peuvent contrôler par l'argent, se jetèrent à plat ventre pour lécher la botte de l'oppresseur.

La plèbe ne fut guère affectée par le sort réservé aux marchands, mais commença à murmurer lorsqu'il apparut que la soldatesque titubante de Pellia, qui prétendait maintenir l'ordre, n'avait rien à envier aux bandits turaniens. Des plaintes pour extorsions, meurtres, viols commencèrent à affluer chez Arpello qui avait établi ses quartiers dans le palais de Publius, les conseillers, qui n'avaient plus rien à perdre, s'étant enfermés dans le palais royal. Il avait toutefois pris possession du palais de plaisance, et les femmes de Conan avaient été traînées jusqu'à ses quartiers. Le peuple avait vu passer ces jeunes beautés qui se débattaient sous la poigne de soudards bardés d'acier – des filles de Poitain au regard sombre, de longues Zamoriennes aux cheveux noirs, de blondes Brythuniennes, des filles de Zamora et d'Hyrkanie ; toutes pleuraient de honte et de rage, peu habituées qu'elles étaient à une pareille brutalité.

La nuit tomba sur une ville en plein désarroi. Avant minuit, la nouvelle se répandit dans les rues que les Kothiens, portés par leur victoire sur Conan, s'attaquaient maintenant à la ville de Shamar. Quelqu'un, dans le mystérieux service secret de Tsotha, avait dû parler. La peur ébranla la population

comme un séisme, et l'on ne s'étonna même pas de la vitesse stupéfiante avec laquelle la nouvelle avait été transmise. Les habitants s'amassèrent sous les fenêtres d'Arpello pour exiger qu'il se mît en marche pour le sud-est, et fit repasser la Tybor à l'ennemi. Il aurait pu subtilement leur faire remarquer que ses forces n'étaient pas suffisantes, et qu'il ne pouvait lever une armée avant que les barons n'aient reconnu ses prétentions au trône. Mais il était ivre de pouvoir, et il se borna à leur rire au nez.

Un jeune étudiant, Athémides, se jucha au sommet d'une colonne de la place du marché, et, en termes enflammés, accusa Arpello d'être la créature de Strabonus, puis brossa un tableau saisissant de ce que serait la vie sous la férule kothienne, avec Arpello pour satrape. Avant qu'il en ait terminé, la foule hurlait de rage et gémissait de peur. Arpello envoya ses soldats arrêter le jeune clerc, mais la foule entraîna et cacha celui-ci, tout en lapidant les soudards. Une volée de carreaux d'arbalètes, suivie d'une charge de cavalerie, y mit bon ordre. Mais Athémides parvint à sortir de la ville pour aller supplier Trocero de reprendre Tarantia et de voler au secours de Shamar.

Trocero levait le camp qu'il avait établi au pied des murs, et s'apprêtait à partir pour le Poitain, aux confins sud-ouest du royaume. Aux suppliques enflammées du jeune homme, il répondit qu'il n'était suffisamment fort ni pour prendre Tarantia, ni pour affronter Strabonus. De plus, il craignait que ses voisins n'envahissent le Poitain, pendant qu'il combattait les Kothiens. Le roi mort, chacun se devait de protéger ses propres biens. Il partait pour le Poitain afin de le défendre du mieux qu'il le pourrait contre Arpello et ses alliés étrangers.

Tandis qu'Athémides conférait ainsi avec Trocero, les émeutiers continuaient de descendre dans les rues. Au pied de la grande tour qui flanquait le palais royal, la foule se pressait pour crier sa haine à Arpello. Celui-ci, debout sur les créneaux, se contentait de ricaner tandis que ses hommes se massaient dans les ouvertures, l'arc bandé, le doigt sur la détente de l'arbalète.

Le prince de Pellia était un homme robuste, de taille moyenne, au visage sinistre et sombre. C'était certes un intrigant, mais c'était aussi un guerrier. Sous sa tunique de soie aux basques gansées d'or, aux manches dentelées, luisait l'acier poli. Ses longs cheveux noirs étaient bouclés, parfumés et tirés en arrière par un bandeau de fils d'argent ; mais à sa hanche pendait une large épée dont la garde incrustée de pierreries portait la marque de maints combats.

— Imbéciles ! Hurlez tant que vous voulez ! Conan est mort, et Arpello est roi !

Et si toute l'Aquilonie se liguait contre lui ? Il avait avec lui assez d'hommes pour défendre les solides murailles de la ville jusqu'à l'arrivée de Strabonus. D'ailleurs, le pays était divisé. Déjà, les barons faisaient des plans pour annexer les terres de leurs voisins. Arpello n'avait que le souci de la populace qui braillait à ses pieds. Strabonus s'ouvrirait un chemin dans les lignes des vassaux désunis, de même qu'une galère fend l'écume. Et lui, Arpello, n'avait qu'à tenir la ville jusqu'à l'arrivée de son allié.

— Imbéciles ! Arpello est roi !

Le soleil montait au-dessus des tours orientales. De l'aube sanguinolente sortit un petit point qui eut bientôt les dimensions d'une chauve-souris, puis d'un aigle. Alors, tous ceux qui avaient les yeux levés poussèrent un cri de stupeur, car au-dessus des murs de Tarantia planait une forme n'appartenant qu'à des légendes à demi oubliées. D'entre les ailes titanesques, à l'instant où elles survolaient la tour, bondit une silhouette humaine. Puis, dans un battement d'ailes assourdissant la créature fabuleuse disparut. Mais sur les créneaux se dressait une silhouette sauvage, à demi nue et maculée de sang, une grande épée au poing. Alors, de la foule monta un rugissement qui fit vibrer les tours :

— Le roi ! C'est le roi !

Le visage d'Arpello se décomposa ; après un temps de flottement, il tira son épée et bondit en hurlant vers Conan. Avec un rugissement léonin, le Cimmérien esquiva la lame sifflante, puis, laissant tomber sa propre épée, il saisit le prince au col et à l'entrejambe, et le souleva au-dessus de sa tête.

— Va-t'en comploter en enfer ! rugit-il.

Et il précipita le prince de Pellia du haut des cinquante mètres de la tour. La foule s'écarta, et le corps s'écrasa sur les dalles de marbre dans un éclaboussement de sang et de cervelle. Dans son armure emboutie, il ressemblait à un scarabée écrasé.

Au sommet de la tour, les archers reculèrent, les nerfs ébranlés, et décampèrent. Ils furent interceptés par les conseillers qui jamais ne s'étaient soumis, et abattus promptement. Chevaliers et hommes d'armes de Pellia cherchèrent à se réfugier dans les rues où la foule se mit à les tailler en pièces. Les combats étaient houleux et désordonnés. Des heaumes à plumet, des casques d'acier poli oscillaient, comme flottant sur la marée humaine, puis, tout à coup, disparaissaient ; des épées s'abattaient sauvagement au milieu d'une forêt de piques. Et toute la cité retentissait de la clameur de la foule, des cris d'acclamation mêlés aux hurlements sanguinaires et aux gémissements d'agonie. Dominant l'affrontement, la silhouette nue du roi oscillait et se balançait au sommet de la tour qui paraissait chanceler. Il levait ses bras puissants et faisait entendre un rire formidable qui se moquait de toutes les populations, de tous les princes, et même de lui-même.

V

Un grand arc de bataille,
Que le soleil s'en aille !
La corde dans l'entaille,
L'empenne à l'oreille,
Et le roi de Koth pour cible de paille !

CHANT DES ARCHERS BOSSONIENS

Le soleil du milieu d'après-midi étincelait sur les eaux tranquilles de la Tybor qui baignaient la muraille sud de Shamar. Les défenseurs harassés savaient que bien peu d'entre eux verraient encore ce soleil se lever. Les bannières de l'ennemi parsemaient la plaine. Inférieurs en nombre, les habitants de la ville n'étaient pas parvenus à lui interdire le passage de la rivière. Des chalands, enchaînés les uns aux autres, formaient un pont par lequel les troupes de l'envahisseur s'étaient déversées sur cette rive. Strabonus n'avait pas osé investir l'Aquilonie en laissant Shamar, insoumise, sur

ses arrières. Il avait envoyé sa cavalerie légère ravager l'arrière-pays, puis il avait dressé sur la plaine ses machines de siège. Il avait ancré une flottille, fournie par Amalrus, au milieu du cours d'eau, face au mur d'enceinte. Certaines de ces embarcations avaient coulé sous les pierres de la baliste de Shamar, qui enfonçaient les bordages et fracassaient les ponts ; mais, depuis la proue et la tête de mât de celle qui était à flot, des archers protégés par des mantelets criblaient de traits les défenseurs des remparts. Il s'agissait de Shémites, des guerriers nés avec un arc dans les mains et bien supérieurs aux archers aquiloniens.

Sur la terre ferme, des onagres faisaient pleuvoir sur la ville des blocs de roche, d'énormes pieux qui fracassaient les toits des maisons et écrasaient leurs habitants comme des cafards ; des béliers martelaient sans trêve les moellons de l'enceinte ; des sapeurs s'enfonçaient comme des taupes sous la terre pour atteindre les fondations des tours. Un barrage avait été construit en amont des douves, et, ainsi asséchées, on les avait comblées de terre, de rochers, de cadavres d'hommes et de chevaux. Au pied des murs, grouillaient les guerriers en cottes de mailles ; ils tentaient d'enfoncer les portes, dressaient des échelles, poussaient contre les échauguettes et les bretèches des hélépoles au sommet desquelles se pressaient des hommes armés de piques.

L'espoir avait abandonné la ville, où quinze cents hommes résistaient à quarante mille guerriers. Aucune nouvelle n'était arrivée du royaume dont elle était l'avant-poste. Conan était mort, ainsi que le leur braillaient les ennemis. Seuls les murs imposants et la bravoure désespérée des habitants avaient pu les tenir si longtemps en échec, mais cela ne durerait pas éternellement. Le mur occidental n'était plus qu'un amoncellement de gravats où se déroulaient de furieux corps à corps. Sous l'effet des travaux de sape, les autres parties de l'enceinte commençaient à se lézarder, et les fortes tours penchaient dangereusement.

Voici que les attaquants se regroupaient pour un assaut massif. Au milieu des appels d'olifant leurs rangs se formaient sur l'étendue de la plaine. Les hélépoles, recouvertes de cuir épais, s'avançaient avec

fracas. Les gens de Shamar apercevaient les bannières d'Ophir et de Koth qui flottaient côte à côte au centre de l'ost, et ils distinguaient, parmi les chevaliers étincelants, la mince silhouette cuirassée d'or d'Amalrus, ainsi que la forme ramassée, en armure noire, de Strabonus. Et entre eux, se tenait un personnage dont la vue faisait blêmir les plus braves, une silhouette de vautour vêtue de voiles légers. Les piquiers s'ébranlèrent ; leurs rangs miroitaient comme les vagues d'une rivière d'acier en fusion. Puis les chevaliers, lance levée et guidon flottant, lancèrent leurs montures au petit galop. Sur les remparts, les hommes prirent une profonde inspiration, remirent leurs âmes à Mitra et empoignèrent leurs armes ébréchées et rougies.

Alors, tout à coup, une sonnerie de cor se fit entendre. Un martèlement de sabots couvrit le vacarme de l'armée qui s'approchait.

Au nord de la plaine sur laquelle évoluaient les attaquants, s'étagaient une succession de collines, comme les marches d'un escalier titanesque. Et voici que, bride abattue et piquant des deux, les chevaux-légers qui avaient pour mission de mettre à sac l'arrière-pays dévalaient les premiers mamelons. Bientôt, des crêtes aux défilés, le soleil révéla un mur d'acier ininterrompu, des cavaliers cuirassés au-dessus desquels flottait la bannière du grand lion d'Aquilonie.

Une clameur électrisée monta des remparts. Les guerriers abattirent avec une ardeur redoublée leurs épées ébréchées sur les boucliers cabossés. Et les habitants de la cité, mendiants en haillons et riches marchands, putains et grandes dames, tombèrent à genoux, le visage ruisselant de larmes, pour crier leur joie à Mitra.

Strabonus et Arbanus aboyèrent frénétiquement leurs ordres. Il s'agissait de faire faire demi-tour à leur armée pour affronter les nouveaux venus.

— Nous sommes toujours les plus nombreux, à moins qu'ils n'aient des renforts dans les collines, fit le roi de Koth. Les hommes des hélépoles vont empêcher toute sortie des assiégés. Vois, ce sont des Poitainiens – nous aurions dû nous attendre à ce genre de folie de la part de Trocero.

Amalrus eut un cri d'effroi.

— J'aperçois Trocero et son capitaine Prospero — mais qui donc chevauche entre eux ?

— Ishtar nous garde ! glapit Strabonus en blêmissant. C'est le roi Conan !

— Tu es fou ! bondit Tsotha. Cela fait des jours que Conan se décompose dans le ventre de Satha !

Mais il se tut pour regarder, les yeux fous, l'armée qui descendait, rangs après rangs, dans la plaine. Impossible de se méprendre sur la silhouette géante en armure rehaussée d'or qui montait un grand étalon noir sous les plis tumultueux de l'immense étendard. Un cri de rage jaillit de la gorge de Tsotha. Pour la première fois de son existence, Strabonus voyait le sorcier complètement hors de lui, et ce spectacle le glaça d'effroi.

— C'est de la sorcellerie ! écumait Tsotha en s'arrachant la barbe. Comment aurait-il pu s'évader et atteindre son royaume à temps pour revenir si vite avec une armée ? Ce ne peut être que Pélias, Set lui ronge les entrailles ! Je sens sa main sur tout ça ! Que je sois maudit de ne pas l'avoir tué quand j'en avais le pouvoir !

Les deux rois étaient bouche bée à l'évocation d'un homme qu'ils croyaient mort depuis dix ans, et l'état de panique de ses chefs sapait le moral de l'armée. Tous maintenant reconnaissaient l'homme qui chevauchait l'étalon noir. Tsotha s'aperçut de l'angoisse qui gagnait ses hommes, et la fureur acheva de lui déformer les traits.

— À l'attaque ! hurla-t-il en agitant furieusement ses bras grêles. Nous sommes toujours les plus forts ! Taillez-moi ces chiens en pièces ! Ce soir, nous festoierons sur les ruines de Shamar ! Ô Set ! (Il leva les bras pour invoquer le dieu-serpent, et même Strabonus en fut glacé d'horreur.) Accorde-nous la victoire, et je jure de t'offrir cinq cents vierges de Shamar qui se tordront dans leur sang !

Cependant, l'armée de Conan avait pris pied sur la plaine. À la suite des chevaliers, apparut ce qui semblait être une seconde armée, montée sur de petits chevaux nerveux. Ces hommes posèrent pied à terre et formèrent leurs rangs ; il s'agissait d'archers

bossoniens et de fantassins du Gunder dont les mèches blondes flottaient sous le casque d'acier.

C'était là l'armée disparate qu'avait assemblée Conan au cours des heures de folie qui avaient suivi son retour dans la capitale. Il était parvenu à protéger de la foule furieuse les soldats de Pellia qui se trouvaient sur l'enceinte extérieure de la ville ; puis il les avait ralliés sans peine. Il avait envoyé un cavalier rapide sur les traces de Trocero pour le faire revenir, avec ce noyau d'armée, il avait fait un crochet par le sud pour trouver dans la campagne montures et recrues. Les vassaux de Tarantia et des environs étaient venus grossir ses forces, puis il s'était mis en route pour Shamar, enrôlant des hommes dans tous les villages et les fiefs qu'il traversait. Tout cela n'avait constitué qu'une armée modeste, mais forgée dans l'acier le plus pur.

Conan avait avec lui dix-neuf cents cavaliers en armure dont, principalement, les chevaliers de Poitain. Ce qu'il restait des mercenaires au service des barons loyaux formait le gros de l'infanterie, soit cinq mille archers et quatre mille piquiers. Cette armée avançait maintenant en bon ordre ; d'abord les archers, puis les piquiers, et enfin les cavaliers, qui allaient au pas.

En face, Arbanus acheva de former ses lignes, et l'armée de coalition s'ébranla comme un océan d'acier poli. Sur les remparts, les habitants de Shamar frémirent en voyant cette multitude formidable qui ternissait la splendeur de leurs sauveurs. Les archers shémites allaient en premier, suivis des fantassins kothiens, et enfin des chevaliers en cuirasse de Strabonus et d'Amalrus. Les intentions de celui-ci étaient évidentes : employer ses hommes de pied à balayer l'infanterie de Conan et à ouvrir le passage à la charge écrasante de sa cavalerie lourde.

Les Shémites se mirent à tirer d'une distance de cinq cents pas, et les flèches tombèrent comme grêle entre les armées, obscurcissant presque le soleil. Les archers occidentaux, aguerris par des millénaires de guerres contre les sauvages Pictes, continuèrent d'avancer, resserrant les rangs lorsque leurs camarades tombaient. Ils étaient en nombre inférieur, et l'arc shémite avait une plus longue portée ; mais dans le domaine de la

précision du tir, les Bossoniens n'avaient rien à envier à leurs ennemis, et puis ils étaient plus braves et mieux cuirassés. Ils se mirent bientôt à tirer aussi, et les Shémites tombèrent par rangs entiers. Les guerriers à barbe bleue étaient plus vulnérables, sous leurs légères cottes de mailles, que les Bossoniens avec leurs lourds jaserans d'acier. Ils finirent par jeter leurs arcs et s'enfuirent, semant le désordre dans les lignes de piquiers qui les suivaient.

Privés de la protection des archers, ces hommes tombaient par centaines sous les traits bossoniens. Bientôt, les archers se laissèrent dépasser par les piquiers. Aucune infanterie n'était comparable à celle des féroces Gunderans dont la patrie, province la plus septentrionale d'Aquilonie, était à moins d'une journée de cheval, à travers les Marches bossoniennes, de la frontière de Cimmérie, et qui, dressée pour la guerre, formait la plus pure des nations de sang hyborien. La piétaille kothienne, déjà décimée par les flèches, fut taillée en pièces et reflua en désordre.

Voyant la déroute de son infanterie, Strabonus poussa un rugissement de rage, et donna l'ordre de la charge générale. Arbanus lui fit remarquer que les Bossoniens se regroupaient en bon ordre devant les chevaliers aquiloniens, qui étaient restés immobiles durant l'engagement. Le général était partisan d'un repli temporaire qui attirerait les cavaliers ennemis loin de la protection de leurs archers. Mais le roi écumait de rage. Il contempla les lignes splendides et orgueilleuses de ses chevaliers, puis regarda d'un œil mauvais la poignée de cavaliers qui prétendaient leur tenir tête, et il ordonna une nouvelle fois à Arbanus de faire donner la charge.

Le général recommanda son âme à Ishtar et souffla dans son cor. Avec une formidable clameur, la forêt de lances s'abaissa, et la cavalerie lourde s'élança dans la plaine. Le sol vibrait sous le martèlement des sabots, et les miroitements d'or et d'acier aveuglaient les guetteurs des tours de Shamar.

Les escadrons atteignirent les rangs clairsemés des fantassins, balayant amis comme ennemis, puis ils essuyèrent la première volée de flèches des Bossoniens. Ils parcouraient la plaine, traversant une

tempête qui jonchait leur passage de chevaliers chamarrés comme feuilles d'automne. Encore cent mètres, et ils faucheraient les Bossoniens comme blés ; mais les traits continuaient de leur pleuvoir dessus. Épaules contre épaules, bien campés sur leurs jambes, les archers décochaient leurs traits posément, comme un seul homme, en poussant à chaque fois un petit grognement féroce et gourmand.

La première ligne des chevaliers s'effondra avec ensemble ; ceux qui suivaient trébuchèrent sur les cadavres criblés de flèches et tombèrent à leur tour, avec ou sans leur monture. Arbanus était à terre, une flèche en travers de la gorge, le crâne fracassé par les sabots de son cheval agonisant. La confusion s'étendait à toute l'armée. Strabonus donnait un ordre, Amalrus en hurlait un autre, et en tous les guerriers montait la peur superstitieuse qu'avait suscitée l'apparition de Conan.

Alors, tandis que les superbes lignes se débandaient, une sonnerie de cor retentit, et les archers s'écartèrent pour céder le passage à la cavalerie aquilonienne qui s'élançait pour une charge terrible.

Les deux ostes se heurtèrent en un choc sismique qui ébranla jusqu'aux tours chancelantes de Shamar. Les escadrons débandés de l'envahisseur ne pouvaient tenir tête à ce coin d'acier hérissé de pointes qui leur fondait dessus comme la foudre. Les longues lances de la première vague taillèrent leurs rangs en pièces, puis arrivèrent les chevaliers de Poitain qui faisaient tourner leurs terribles épées à deux mains.

Le choc et le fracas de l'acier étaient ceux d'un million de marteaux sur autant d'enclumes. Sur les remparts, les habitants de Shamar étaient assourdis par le vacarme ; agrippés aux créneaux, ils regardaient le maelström tourbillonner, les panaches tranchés monter dans les airs, et les étendards lacérés tomber à terre.

Amalrus tomba et mourut sous les sabots des chevaux, l'épaule tranchée par la grande épée à deux mains de Prospero. La masse confuse des envahisseurs avait absorbé les dix-neuf cents chevaliers de Conan, mais, autour de ce coin compact qui s'enfonçait de plus en plus profondément, les chevaliers de Koth et

d'Ophir caracolaient et frappaient en vain. Ils ne parvenaient pas à entamer l'acier dont il était forgé.

Archers et piquiers, ayant éliminé l'infanterie ennemie dont les survivants étaient déjà loin, harcelaient les cavaliers, tirant leurs flèches à bout portant, tranchant du couteau les sangles de selles, ou portant des coups de leurs longues lances aux chevaliers.

À la pointe de ce coin d'acier, Conan poussait son formidable cri de guerre et faisait décrire à sa grande épée des courbes étincelantes et mortelles qui se riaient des heaumes et des cuirasses d'airain. Il venait de s'élancer à travers une vaste étendue d'ennemis caparaçonnés, et les chevaliers de Koth l'avaient suivi, le séparant de ses compatriotes. Tel le tonnerre, il progressa grâce à sa vigueur et sa vélocité, et il fut bientôt tout près d'un Strabonus livide, entouré de sa garde personnelle. La bataille était indécise, car avec ses forces supérieures en nombre, le roi de Koth avait encore la possibilité d'enlever sa victoire sur les genoux des dieux.

Mais lorsqu'il vit son ennemi à portée, il poussa un grand cri et abattit sa hache. Le coup fut défléchi dans une gerbe d'étincelles par le heaume de Conan qui frappa à son tour. La lame de cinq pieds enfonça le casque et le crâne de Strabonus ; son destrier se cabra en hennissant, et partit au grand galop. Le corps flasque du roi de Koth tressautait, renversé sur sa croupe. Une immense clameur monta de son armée qui se mit à céder rapidement du terrain. À grands coups d'épée, Trocero et ses gens se frayèrent un chemin jusqu'à Conan, et la grande bannière de Koth tomba.

Alors, dans le dos de l'envahisseur, retentit un grand vacarme. Les défenseurs de Shamar faisaient une impétueuse sortie ; ils venaient de massacrer les hommes massés devant les portes de leur ville, et ils se répandaient dans le camp de l'ennemi, abattant la valetaille, brûlant tentes et étendards, détruisant les machines de guerre. C'était le coup décisif. La splendide armée tourna bride pour s'égailler sous les coups des Aquiloniens ivres de sang.

Les fuyards tentaient d'atteindre la rivière, mais les hommes de la flottille, durement éprouvés par les

projections des gens de Shamar, ramaient furieusement vers la rive sud, abandonnant leurs compatriotes à leur sort. Bon nombre de fuyards parvinrent cependant à emprunter le pont de chalands avant que les hommes de Shamar ne tranchent les aussières et que les pontons ne soient emportés par le courant. Alors le combat devint une boucherie. Acculés à la rivière où ils se noyaient dans leurs armures, ou massacrés sur la berge, les envahisseurs périrent par milliers. Ils avaient promis qu'ils ne feraient pas de quartier : on leur répondait dans le même langage.

Du pied des collines jusqu'à la rive de la Tybor, la plaine était jonchée de cadavres. L'eau de la rivière était rougie de leur sang. Des dix-neuf cents chevaliers qui avaient suivi Conan, à peine cinq cents survécurent pour se glorifier de leurs cicatrices. Quant aux archers et piquiers, ils avaient payé un énorme tribut. Mais la magnifique et fière armée de Strabonus et Amalrus venait d'être anéantie, et ceux qui étaient parvenus à fuir étaient moins nombreux que ceux qui avaient péri.

Tandis que se poursuivait le massacre le long de la rivière, l'acte final d'un drame sinistre se jouait dans la prairie, sur l'autre rive. Parmi ceux qui avaient réussi à traverser le pont avant qu'il ne fût détruit, se trouvait Tsotha, monté sur un étalon aux yeux fous auquel aucun cheval normal n'eût pu se mesurer. Renversant, piétinant amis comme ennemis, il avait pris pied sur la rive gauche, puis, jetant un coup d'œil en arrière, s'était aperçu qu'une sombre silhouette sur un cheval noir le poursuivait.

Les aussières tranchées, le pont commençait à se démanteler mais Conan s'élança, faisant sauter sa monture entre les barques, comme un homme bondirait d'un bloc de glace à un autre. Tsotha jura entre ses dents quand il vit le grand cheval parvenir sur la terre ferme. Il lança sa monture au grand galop dans la prairie déserte, et à sa suite venait le roi, chevauchant en silence, et brandissant sa grande épée qui projetait sur son passage des gouttelettes vermeilles.

Ainsi galopaient le chasseur et la proie, mais le grand étalon noir ne gagnait pas un pouce de terrain bien qu'il donnât toute sa puissance. Ils galopèrent à

travers la lumière ténue et les ombres improbables du couchant jusqu'à ce que la rumeur du carnage ne fût plus audible. Alors dans le ciel apparut un point minuscule qui fut bientôt de la taille d'un aigle immense. Le rapace fondit sur la tête du cheval de Tsotha qui se cabra et projeta son maître à terre.

Le vieux sorcier se releva et fit face à son poursuivant. Son regard était celui d'un serpent insane, sa face un masque de fureur inhumaine. Dans chaque main, il avait quelque chose qui miroitait, et Conan comprit qu'il tenait là la mort.

Le roi descendit de cheval et marcha sur son ennemi, l'épée levée.

— Nous nous retrouvons, sorcier ! fit-il avec un sourire farouche.

— N'approche pas ! glapit Tsotha comme un chacal aux abois. Je peux séparer d'un coup ta chair de tes os ! Tu ne peux pas me vaincre. Si tu me taillais en pièces, ma chair, mes os se reconstitueraient pour te poursuivre jusqu'à la mort ! Je vois bien la main de Pélias en tout cela, mais je vous défie tous deux ! Car je suis Tsotha, fils de...

Mais Conan venait de s'élancer. La main de Tsotha recula, puis revint vivement, comme pour lancer quelque chose. Le roi se baissa. Le projectile frôla son heaume et explosa loin derrière lui, vitrifiant le sable de la prairie avec une lueur aveuglante. Avant que Tsotha ait pu jeter le globe qu'il avait dans la main gauche, l'épée de Conan trancha net son maigre cou. La tête du sorcier sauta de ses épaules dans un grand jet de sang, et il se mit à tituber et à se recroqueviller comme un ivrogne. Pourtant, son regard haineux ne perdait rien de son intensité, ses lèvres se tordaient horriblement, et ses mains tâtonnaient alentour comme si elles cherchaient la tête coupée. Alors, dans un vif bruissement d'ailes, quelque chose arriva du ciel, l'aigle qui avait attaqué le cheval. De ses serres puissantes, il saisit la tête sanglante et l'emporta dans les airs. La stupeur de Conan redoubla quand il entendit un rire humain jaillir du gosier de l'oiseau. C'était la voix de Pélias le sorcier.

Alors une chose épouvantable eut lieu. Le corps sans tête se redressa et partit en courant, bras tendus en

avant, dans la direction qu'avait prise l'aigle. Pétrifié, Conan regarda la monstrueuse silhouette se fondre au loin dans le crépuscule qui violaçait la plaine.

« Crom ! marmonna-t-il en haussant ses puissantes épaules. Si je pouvais enfermer tous ces sorciers dans une jarre ! Pélías a certes fait alliance avec moi, mais je ne serai pas triste de ne plus jamais le revoir. Ce qu'il me faut à moi, c'est une épée droite et un ennemi normal où l'enfoncer. Par le grand dam ! Que ne donnerais-je pas pour un cruchon de vin ! »

FIN DU LIVRE SEPTIÈME

CYCLE CONAN
LIVRE HUITIÈME

CONAN LE CONQUÉRANT

Prologue

Au cours des deux années qui suivent les événements relatés dans *La Citadelle écarlate*, le royaume d'Aquilonie prospère sous la conduite ferme mais tolérante de Conan. L'ancien aventurier sans foi ni loi a mûri, par la force des choses, et est devenu un homme d'État capable et responsable. Mais une conspiration se trame dans le royaume voisin de Némédie. Les comploteurs ont juré de renverser le roi d'Aquilonie et, dans ce but, ont recours à la sombre sorcellerie des temps anciens. À cette époque, Conan approche de sa quarante-sixième année, mais les ans ne le marquent guère, si l'on excepte les cicatrices innombrables qui couvrent son corps puissamment charpenté... et une approche plus réfléchie du vin, des femmes et des combats sanglants. Sa jeunesse turbulente est bien loin ! Quoiqu'il ait à sa disposition un harem de concubines lascives, il n'a jamais pris femme officiellement – une reine – et n'a donc pas de fils légitime, appelé à lui succéder sur le trône. Ses ennemis cachés dans l'ombre comptent bien tirer parti de ce fait.

Chapitre I

Ô toi qui dors, réveille-toi !

La lueur des longs flambeaux vacilla, faisant onduler les ombres épaisses sur les murs. Les tapisseries de velours s'agitèrent. Pourtant, nul courant d'air ne soufflait dans la pièce. Quatre hommes se tenaient autour d'une table d'ébène où était posé un sarcophage de jade finement ciselé. Dans la main droite de chacun des hommes, brûlait une bougie noire qui répandait une lumière étrangement verdâtre. Dehors, c'était la nuit. Le vent gémissait lugubrement parmi les arbres plongés dans les ténèbres.

Un silence tendu régnait dans la pièce. Quatre paires d'yeux fixaient avec intensité le long cercueil sur lequel se tordaient de mystérieux hiéroglyphes. La lumière vacillante leur prêtait une vie et un mouvement inquiétants. L'homme au pied du sarcophage se pencha et, comme s'il écrivait avec une plume, traça dans l'air un obscur symbole à l'aide de sa bougie qu'il reposa dans son chandelier en or sombre. Murmurant une formule inintelligible pour ses compagnons, il glissa une main blanche sous ses robes de fourrure. Il la ressortit et ce fut comme s'il tenait dans sa paume une boule de feu vivant.

Ses compagnons poussèrent une vive exclamation de surprise. L'homme robuste à la peau foncée qui se tenait de l'autre côté du cercueil chuchota : « Le Cœur d'Ahriman ! » L'homme leva aussitôt une main pour réclamer le silence. Quelque part, un chien se mit à gémir tristement. On entendit des pas furtifs de l'autre côté de la porte solidement fermée par une barre et un verrou massif. Pourtant, personne ne regarda dans cette direction : l'homme à la robe ornée d'hermine déplaçait à présent la gemme flamboyante, récitant doucement une incantation qui était déjà ancienne lorsque Atlantis disparut sous les eaux. L'éclat du joyau blessait leurs yeux et ils ne pouvaient être certains de ce qu'ils voyaient. Dans un fort craquement, le couvercle sculpté du sarcophage se souleva et retomba sur le côté, comme si une

formidable poussée était exercée de l'intérieur. Les quatre hommes virent ce qu'il contenait... une forme recroquevillée sur elle-même, flétrie et desséchée. Les bandelettes tombant en poussière laissaient entrevoir les membres bruns et racornis, semblables à du bois mort.

— Rappeler à la vie cette chose ? murmura avec un rire sarcastique le petit homme à la peau brune. Si nous le touchons, il tombera en poussière. Fous que nous sommes...

— Chhhh !

Ce sifflement impérieux fut émis par l'homme au corps puissant qui tenait la pierre précieuse dans sa main. Son front large et blanc était couvert de sueur et ses yeux étaient dilatés. Il se baissa et, sans toucher la chose de sa main, posa sur la poitrine de la momie le joyau étincelant. Puis il recula. Son regard se fit intense tandis que ses lèvres prononçaient une muette invocation.

Un globe de feu vivant semblait brûler et irradier la poitrine morte et racornie. Une exclamation retentit, d'entre les dents serrées de ceux qui regardaient. Une terrible transmutation s'opérait sous leurs yeux. La forme ratatinée prenait du volume... elle se développait et s'allongeait ! Les bandelettes se rompirent et tombèrent sur le côté, formant de petits tas de poussière. Les membres recroquevillés grossirent et se durcirent. Leur teinte brunâtre commença à disparaître.

— Par Mitra ! souffla le géant aux cheveux blonds, placé à la gauche du cercueil. Ce n'était pas un Stygien. Cette partie de l'histoire était vraie !

À nouveau, un doigt tremblant exigea le silence. Dehors, les hurlements du chien avaient cessé ; la bête poussait de petits cris plaintifs, comme si elle faisait un mauvais rêve. Les cris cessèrent à leur tour. Au cœur du silence, l'homme aux cheveux blonds entendit craquer la lourde porte... on aurait dit que quelque chose pesait puissamment sur elle, de l'extérieur. Il porta la main à son épée. Il allait se retourner lorsque l'homme à la robe d'hermine lui ordonna vivement :

— Ne bouge surtout pas ! La chaîne serait rompue ! Sur ta vie, ne t'approche pas de cette porte !

L'homme aux cheveux blonds haussa les épaules. Soudain, il se figea sur place et ouvrit de grands yeux ébahis. Dans le sarcophage de jade était allongé un homme vivant... un homme de grande taille, au corps robuste et nu ! Sa peau était blanche, sa barbe et ses cheveux noirs. Il ne bougeait pas ; ses yeux grands ouverts exprimaient la surprise et l'ignorance du nouveau-né. Sur sa poitrine, la gemme lançait mille feux étincelants.

L'homme à la robe ornée d'hermine tituba comme s'il était soulagé d'une tension extrême.

— Ishtar ! s'exclama-t-il. C'est Xaltotun... ! Il vit ! Valerius ! Tarascus ! Amalric ! Le voyez-vous ? Vous doutiez de moi... et j'ai réussi ! Cette nuit, nous nous sommes approchés des portes béantes de l'Enfer. Les formes des ténèbres se sont amoncelées autour de nous... en vérité, elles l'ont suivi jusqu'aux portes mêmes... nous avons ramené à la vie le grand magicien !

— Et damné nos âmes, les vouant au purgatoire éternel, je n'en doute pas ! marmonna le petit homme à la peau brune, Tarascus.

Valerius, l'homme aux cheveux blonds, éclata d'un rire cruel.

— Aucun purgatoire ne saurait être pire que la vie elle-même ! Nous sommes tous damnés depuis le jour même de notre naissance. De plus, qui refuserait de vendre son âme misérable pour un trône ?

— Ses yeux n'expriment aucune intelligence, Orastes, déclara l'homme au corps robuste.

— Il est mort depuis très longtemps, répliqua Orastes. Il ressemble à quelqu'un qui vient de se réveiller. Son esprit est vide après ce long sommeil... non, il était mort, il ne dormait pas ! Nous avons ramené son esprit par-delà les abîmes et les gouffres de la nuit et de l'oubli. Je vais lui parler. (Il se pencha une nouvelle fois. Regardant fixement les yeux noirs et dilatés de l'homme étendu dans le cercueil, il dit lentement :) Réveille-toi, Xaltotun !

Les lèvres de l'homme remuèrent machinalement.

— Xaltotun ! répéta-t-il dans un murmure hésitant.

— Tu es Xaltotun ! lança Orastes d'une voix forte, tel un hypnotiseur s'adressant à son sujet. Tu es

Xaltotun de Python, en Acheron.

Une faible lueur apparut au fond des yeux noirs.

— J'étais Xaltotun, murmura-t-il. Je suis mort.

— Tu es Xaltotun ! s'écria Orastes. Tu n'es pas mort ! Tu vis !

— Je suis Xaltotun, répondit l'homme en un étrange murmure. Pourtant, je suis mort. Dans ma maison de Khemi, en Stygie... là-bas ! Je suis mort.

— Les prêtres qui t'avaient empoisonné momifièrent ton corps, gardant intacts tous tes organes, grâce à leurs arts magiques ! À présent, tu vis à nouveau ! Le Cœur d'Ahriman t'a redonné la vie. Il a arraché ton esprit à l'espace et à l'éternité !

— Le Cœur d'Ahriman ! (La lueur d'intelligence se fit plus vive tandis que les souvenirs l'assaillaient.) Les barbares me l'ont volé !

— Il se souvient, chuchota Orastes. Aidons-le à sortir du sarcophage.

Les autres obéirent à contrecœur. Apparemment, ils répugnaient à toucher l'homme qu'ils avaient rappelé à la vie. Ils ne semblèrent guère rassurés en sentant sous leurs doigts la chair ferme et musclée, vibrante de sang et de vie. Ils l'étendirent sur la table. Orastes le vêtit d'une étrange robe de velours noir, moirée d'étoiles et de croissants de lune en or. Puis il noua autour de ses tempes un bandeau aux fils d'or retenant les mèches de cheveux noirs et bouclés qui tombaient sur ses épaules. Il les laissait faire. Il ne dit rien, même lorsqu'ils l'installèrent dans un fauteuil sculpté, semblable à un trône. Le siège avait un haut dossier en ébène, de larges accoudoirs en argent et ses pieds avaient la forme de serres en or. Il resta assis, immobile. Lentement, l'intelligence grandissait dans ses yeux noirs ; elle les rendait étrangement profonds et lumineux. On aurait dit des feux magiques longtemps engloutis, remontant lentement à la surface d'étangs obscurs au cœur de la nuit !

Orastes lança un regard furtif vers ses compagnons. Ceux-ci, immobiles, fixaient avec une fascination morbide leur hôte singulier. Leurs nerfs d'acier avaient surmonté une épreuve qui aurait conduit à la folie d'autres hommes moins aguerris. Il comprit qu'il ne conspirait pas avec des êtres faibles. Leur courage était

aussi immodéré que leurs ambitions... plus fortes encore que les lois et qu'habitait le génie du mal ! Il dirigea son attention sur la forme assise dans le fauteuil d'ébène noir. L'être se décida enfin à parler.

— Je me souviens, fit-il d'une voix forte et sonore. Il parlait le némédien avec un accent curieux, archaïque. Je suis Xaltotun... j'ai été le grand prêtre de la ville de Python... qui se trouvait en Acheron. Le Cœur d'Ahriman... je désirais tellement le retrouver ! Où est-il ?

Orastes le mit dans le creux de sa main. Il inspira profondément. Son regard se perdit dans les profondeurs du terrible joyau qui brûlait entre ses doigts.

— Ils me l'ont volé, il y a bien longtemps, déclara-t-il. Le cœur rouge de la nuit... capable de sauver ou de damner ! Il est venu de très loin, de la nuit des temps. Quand je l'avais en ma possession, personne ne pouvait me résister. On me l'a volé, Acheron est tombé ! Je me suis exilé, fuyant vers la noire Stygie. Je me souviens de beaucoup de choses... j'ai également beaucoup oublié ! Je me trouvais dans un lointain pays, par-delà des gouffres mystérieux, des abîmes et des océans hantés par les ténèbres. En quelle année sommes-nous ?

— La fin de l'Année du Lion approche... trois mille ans se sont écoulés depuis la chute d'Acheron, répondit Orastes.

— Trois mille ans ! murmura le prêtre de Python. Si longtemps ! Qui êtes-vous ?

— Je suis Orastes, autrefois prêtre de Mitra. Cet homme est Amalric, baron de Tor en Némédie ; voici Tarascus, le frère cadet du roi de Némédie ; cet homme de grande taille est Valerius, héritier légitime du trône d'Aquilonie.

— Pourquoi m'avoir rappelé à la vie ? Qu'attendez-vous de moi ?

L'homme était alerte, en pleine possession de ses facultés. Ses yeux vifs reflétaient le fonctionnement d'un cerveau que n'obscurcissaient plus les brumes de la nuit. Il n'y avait aucune hésitation ni incertitude dans ses manières. Il allait directement au cœur du problème : tout service est intéressé, il y a toujours une

contrepartie ! Orastes lui répondit avec une égale franchise.

— Cette nuit, nous avons ouvert les portes de l'Enfer et délivré ton âme pour qu'elle réintègre ton corps... car nous avons besoin de ton aide ! Nous désirons installer Tarascus sur le trône de Némédie et obtenir pour Valerius la couronne d'Aquilonie. Tes arts de nécromant nous seraient d'un grand secours !

L'esprit de Xaltotun était vif... subtil même ! Il déclara, d'une manière inattendue :

— Toi-même, Orastes, tu es certainement très versé dans les arts magiques pour avoir été capable de me redonner la vie ! Comment se fait-il qu'un prêtre de Mitra ait appris l'existence du Cœur d'Ahriman et qu'il connaisse les incantations de Skelos ?

— Je ne sers plus Mitra, lui apprit Orastes. J'ai été chassé de cet ordre, en raison de mon intérêt pour la magie noire. En fait, sans Amalric que voici, j'aurais certainement été brûlé comme sorcier.

« Cela m'a donné toute liberté pour poursuivre mes études. J'ai parcouru les royaumes de Zamora, de Vendhya, de Stygie ; je suis allé dans les forêts maudites de Khitaï. J'ai lu les livres aux reliures métalliques de Skelos, j'ai vu les créatures invisibles qui habitent au fond de puits insondables, j'ai parlé aux formes sans visage qui hantent les sombres jungles aux remugles infects ! J'ai réussi à entrevoir ton sarcophage dans la crypte gardée par des démons, sous le temple de Set aux murs gigantesques, aux confins de la Stygie. J'ai appris les arts qui me permettraient de rappeler à la vie ton cadavre desséché. En étudiant des manuscrits tombant en poussière, j'ai eu connaissance de l'existence du Cœur d'Ahriman. Durant toute une année, j'ai cherché l'endroit où il était dissimulé et je l'ai enfin trouvé !

— Pourquoi avoir pris la peine de me redonner la vie ? (Xaltotun fixait le prêtre de son regard pénétrant.) Pourquoi n'as-tu pas utilisé le Cœur pour augmenter tes propres pouvoirs ?

— De nos jours, plus personne ne connaît les secrets du Cœur, poursuivit Orastes. Même les légendes ne font pas allusion à la façon de libérer toute sa force. Je savais qu'il pouvait redonner vie ; j'ignore ses autres

mystères ! Je l'ai seulement utilisé pour te rappeler à la vie. C'est ton savoir que nous voulons. Quant au Cœur, tu es le seul à en connaître les effroyables secrets !

Xaltotun secoua la tête. Il scrutait d'un air songeur les profondeurs de la gemme flamboyante.

— Mes connaissances en nécromancie sont plus grandes que la somme du savoir de tous les hommes ! Pourtant, je ne connais pas tous les pouvoirs de cette gemme. Jamais je ne les ai sondés dans les jours anciens. Je la gardais pour éviter qu'on ne l'utilise contre moi ! Pourtant, on a réussi à me la voler. Un shaman emplumé s'en est emparé ; sa horde barbare a eu raison de ma sorcellerie toute-puissante ! Ensuite, le joyau a disparu et j'ai été empoisonné par les prêtres jaloux de Stygie... je n'ai pas réussi à apprendre où il avait été dissimulé !

— Le Cœur se trouvait à Tarantia, dans une caverne sous le temple de Mitra, lui apprit Orastes. J'ai découvert sa cachette par des moyens détournés, après avoir retrouvé tes restes dans le sanctuaire souterrain de Set, en Stygie.

« Des voleurs de Zamora, en partie protégés par des charmes qui m'avaient été enseignés – mieux vaut ne pas mentionner en quel endroit et de quelle manière ! – , volèrent ton sarcophage, l'arrachant aux griffes des gardiens des ténèbres. Porté à dos de chameau, hissé à bord d'une galère, il a finalement atteint cette cité... dans un chariot tiré par des bœufs !

« Ces mêmes voleurs – ou plutôt les survivants de cette terrifiante expédition ! – dérobèrent le Cœur d'Ahriman dans la caverne située sous le temple de Mitra. Toute l'adresse des hommes et les charmes des sorciers furent bien près d'échouer ! Un seul vécut assez longtemps pour me rejoindre et me remettre la gemme. Délirant et caquetant, il tenta vainement de me dire ce qu'il avait vu dans cette crypte maudite ! Tout le monde sait que les voleurs de Zamora sont dignes de foi... à leur manière. Ils étaient les seuls – aidés de mes sortilèges – à pouvoir voler le Cœur là où il se trouvait, gardé par les démons des ténèbres depuis la chute d'Acheron, voici trois mille ans !

Xaltotun releva sa tête léonine. Son regard se fit lointain comme s'il sondait les siècles disparus.

— Trois mille ans ! murmura-t-il. Set ! Dis-moi ce qui a changé sur cette terre.

— Les Barbares qui avaient provoqué la chute d'Acheron fondèrent de nouveaux royaumes, déclara Orastes. Sur les vestiges de l'empire se dressèrent l'Aquilonie, la Némédie et Argos, d'après les tribus qui les bâtirent. Les royaumes d'Ophir, de Corinthe et de Koth, à l'ouest, anciennement assujettis aux rois d'Acheron, retrouvèrent leur indépendance.

— Qu'advint-il du peuple d'Acheron ? interrogea Xaltotun. Lorsque je me suis enfui en Stygie, Python était en ruine. Les magnifiques cités d'Acheron aux tours purpurines étaient inondées de sang et piétinées par les sandales des Barbares.

— Dans les collines, certains – des communautés peu importantes – se vantent encore de descendre d'Acheron, l'informa Orastes. Quant aux autres, ils furent submergés et balayés par la marée de mes ancêtres barbares. Ces derniers avaient énormément souffert des rois d'Acheron ! (Un sourire cruel et terrifiant apparut sur les lèvres du Pythonien.) En vérité ! Bien des barbares, hommes et femmes, sont morts de ma main... en hurlant sur l'autel ! J'ai vu leurs têtes empilées former une pyramide sur la grande place de Python alors que les rois s'en revenaient de l'ouest avec leur butin et leurs captifs nus.

« Oui. Lorsque vint le jour de la vengeance, bien peu furent épargnés par l'épée ! Ainsi Acheron cessa d'exister et Python, la cité aux tours écarlates, ne fut plus qu'un souvenir des temps révolus. Les jeunes royaumes se dressèrent sur les ruines impériales ; ils grandirent et prospérèrent. Nous t'avons fait revenir pour que tu nous aides à gouverner ces royaumes. S'ils sont moins étranges et merveilleux que celui de l'antique Acheron, ils valent néanmoins la peine qu'on se batte pour s'en emparer. Car ils sont riches et puissants. Regarde !

Orastes déroula devant l'étranger une carte habilement dessinée sur du vélin.

Xaltotun l'examina, puis secoua la tête, déconcerté.

— Même les contours de la terre ont changé ! Cela ressemble à un objet familier entrevu dans un rêve, incroyablement déformé !

Orastes posa son index sur la carte.

— Néanmoins... voici Belverus, capitale de la Némédie, où nous nous trouvons présentement. Là, les frontières du royaume de Némédie. Au sud et au sud-ouest s'étendent les royaumes d'Ophir et de Corinthie ; à l'est la Brythunie, à l'ouest l'Aquilonie.

— C'est la carte d'un monde que je ne connais pas, dit Xaltotun dans un souffle.

Orastes aperçut la lueur de haine au fond de ses yeux noirs.

— C'est une carte que nous allons modifier... grâce à toi ! poursuivit Orastes. Notre premier désir est d'installer Tarascus sur le trône de Némédie. Nous souhaitons que cette intronisation se fasse pacifiquement... sans que Tarascus puisse être soupçonné d'aucune manière ! Nous ne voulons pas que le pays soit déchiré par des guerres civiles. Nous aurons besoin de toutes nos forces pour la conquête de l'Aquilonie !

« Si le roi de Nimed et ses fils mouraient... d'une mort naturelle, une épidémie de peste par exemple, Tarascus monterait sur le trône. Étant le prochain héritier, toute contestation serait impossible... il n'y aurait aucune opposition !

Xaltotun hocha la tête sans répondre. Orastes poursuivit :

— Le travail suivant sera plus délicat. Nous ne pouvons mettre Valerius sur le trône aquilonien sans une guerre. Or ce royaume est un adversaire redoutable. Son peuple est une race guerrière, robuste, endurcie par des guerres continuelles avec les Picts, les Zingarans et les Cimmériens. Durant cinq cents ans, l'Aquilonie et la Némédie se sont affrontées, par intermittence... et la victoire a toujours été du côté des Aquiloniens !

« Leur roi actuel est le guerrier le plus renommé de toutes les nations occidentales. C'est un étranger, un aventurier. Il s'est emparé de la couronne par la force, alors que des luttes fratricides déchiraient le pays. Il a étranglé le roi Numedides de ses propres mains, sur son trône ! Son nom est Conan. Aucun homme n'est de taille à l'affronter sur un champ de bataille.

« Valerius est l'héritier légitime du trône. Il a été

contraint à l'exil par son royal parent, Numedides, et n'est pas rentré dans son pays natal depuis de nombreuses années. Dans ses veines coule le sang de l'ancienne dynastie. Nombre de barons accueilleraient avec joie la chute de Conan. C'est un usurpateur ! Ses veines ne contiennent pas une seule goutte de sang royal, ni même noble. Pourtant, les gens du peuple lui sont fidèles, ainsi que la noblesse des provinces éloignées. Toutefois, si ses troupes étaient écrasées lors d'une bataille qui aura nécessairement lieu, si Conan lui-même était tué, je pense qu'installer Valerius sur le trône ne présenterait plus aucune difficulté. En fait, avec la mort de Conan, c'est le cœur même du royaume qui serait atteint. Il n'appartient à aucune dynastie... c'est un aventurier solitaire !

— J'aimerais voir ce roi, déclara Xaltotun d'un air songeur.

Il jeta un regard vers le miroir d'argent qui constituait l'un des panneaux du mur. Ce miroir ne réfléchissait rien. Pourtant l'expression de Xaltotun montrait qu'il en connaissait parfaitement l'usage. Orastes hocha la tête avec l'orgueil du bon artisan dont les mérites sont reconnus par un maître dans sa partie.

— Je vais essayer de te le montrer, dit-il.

Il s'assit devant le miroir et fixa intensément ses profondeurs. Bientôt une légère ombre se forma à sa surface.

Cela semblait impossible ! Pourtant, ceux qui observaient la scène savaient qu'il s'agissait seulement de l'image de la pensée d'Orastes, se reflétant et se matérialisant sur ce miroir, telles les pensées d'un magicien dans une boule de cristal magique. L'image flottait au sein de brumes ; elle devint d'une netteté surprenante... un homme de grande taille, aux épaules carrées et à la robuste poitrine, avec un cou de taureau et des membres puissamment musclés. Il était vêtu de soie et de velours ; les lions royaux d'Aquilonie étaient brodés de fils d'or sur son justaucorps somptueux. La couronne d'Aquilonie brillait sur ses cheveux noirs qui tombaient en cascade sur ses épaules. Pourtant, la grande épée à son côté semblait chez lui un attribut plus naturel que les habits et les symboles royaux. Son front était bas et large ; ses yeux d'un bleu volcanique

paraissaient contenir un feu intérieur. Son visage basané, couvert de cicatrices, presque inquiétant, était celui d'un guerrier. Ses vêtements de velours ne parvenaient pas à dissimuler la force redoutable de ses membres à la musculature prodigieuse.

— Cet homme n'est pas un Hyborien ! s'exclama Xaltotun.

— Non, c'est un Cimmérien. Il appartient à l'une de ces tribus sauvages qui vivent dans les collines arides du Nord.

— J'ai combattu ses ancêtres autrefois, murmura Xaltotun. Même les rois d'Acheron n'ont pu les soumettre.

— Ils font toujours trembler les nations du Sud, répondit Orastes. C'est un fils authentique de cette race sauvage. Jusqu'à présent, il s'est montré invincible.

Xaltotun ne répondit pas ; il s'était assis et fixait le globe de feu vivant qui brillait dans le creux de sa paume. Dehors, le chien gémissait à nouveau en une longue plainte.

Chapitre II

Un vent noir souffle !

L'Année du Dragon avait commencé dans la guerre, la peste noire rôdait dans les rues de Belverus, terrassant le marchand dans son échoppe, le serf dans son logis, le chevalier à sa table de banquet. Les arts des médecins étaient impuissants à l'enrayer. On disait qu'elle avait été envoyée par l'Enfer pour punir les habitants de Belverus, qui avaient commis les péchés d'orgueil et de luxure. Elle était aussi foudroyante et mortelle que la morsure d'une vipère. Le corps de la victime devenait violet, puis noir ; en quelques minutes c'était l'agonie, et la puanteur de sa propre putréfaction imprégnait ses narines avant même que la mort ait arraché son âme à ce corps rongé par la pourriture. Un vent chaud et grondant soufflait continuellement du sud, les récoltes se flétrissaient dans les champs, le bétail était décimé et mourait dans les étables.

Les hommes invoquaient Mitra et murmuraient contre le roi ; d'une façon mystérieuse, la rumeur s'était répandue à travers tout le royaume que le roi se livrait en secret à d'odieuses pratiques et a de viles débauches dans la retraite de son palais envahi par la nuit. Puis la mort fit son entrée dans ce palais ; autour d'elle tournoyaient les terribles émanations du fléau. La même nuit, le roi mourait ainsi que ses trois fils. Dans les rues, on entassait les cadavres sur les charrettes. Le tintement sinistre de leurs clochettes fut recouvert par le grondement des tambours funèbres.

Cette nuit-là, peu avant l'aube, le vent brûlant qui soufflait depuis des semaines cessa de bruire méchamment à travers les rideaux en soie des fenêtres. Une violente bourrasque déferla du nord. Elle rugit et gronda entre les tours. Un coup de tonnerre cataclysmique retentit ; les éclairs se succédèrent, aveuglants. Puis des pluies torrentielles s'abattirent. Et l'aube brilla, verte, claire et purifiée. Le sol calciné reverdit, les récoltes fanées se redressèrent. La peste ne fut plus qu'un souvenir... le puissant vent balaya et

emporta ses miasmes hors du pays.

Les hommes dirent que les dieux étaient satisfaits parce que le mauvais roi et sa descendance étaient morts. Lorsque son frère cadet Tarascus fut couronné dans la grande salle du palais, le peuple poussa de joyeux vivats qui firent trembler les tours, acclamant le monarque auquel souriaient les dieux.

Une telle vague d'enthousiasme et d'allégresse – elle déferla sur le pays tout entier – est fréquemment le signal d'une guerre de conquête. Aussi personne ne fut surpris lorsque les hérauts annoncèrent que le roi Tarascus avait déclaré non avenue la trêve conclue entre le défunt roi et ses voisins occidentaux. Peu après, il rassemblait ses armées afin d'envahir l'Aquilonie. Ses raisons étaient simples ; ses motivations, proclamées bien fort, donnaient à ses actions le vernis et l'éclat d'une croisade. Il avait épousé la cause de Valerius, « héritier légitime du trône ». Il venait non en ennemi de l'Aquilonie, mais en ami. Il désirait délivrer son peuple de la tyrannie d'un usurpateur et d'un étranger !

Certes, il y eut quelques sourires cyniques et des chuchotements à propos du bon ami du roi, Amalric, dont l'immense fortune semblait avoir renfloué les caisses royales, plutôt vides ! Mais ils passèrent inaperçus au milieu de la vague de ferveur et de popularité dont jouissait Tarascus. Si certains, plus perspicaces, se doutaient qu'Amalric était, en coulisse, le véritable maître de la Némédie, ils se gardèrent bien d'exprimer à haute voix une telle hérésie. Et tout le monde se prépara joyeusement à la guerre.

Le roi et ses alliés se dirigèrent vers l'ouest, à la tête de cinquante mille hommes... chevaliers en armures étincelantes, heaumes brillants et pennons flottant au-dessus de leurs têtes, piquiers aux casques d'acier et brigandines, arbalétriers en pourpoints de cuir. Ils franchirent la frontière, prirent d'assaut un château proche de celle-ci et incendièrent trois villages dans les montagnes. S'engageant dans la vallée de la Valkia, à dix miles à l'ouest de la zone frontalière, ils rencontrèrent les armées de Conan, roi d'Aquilonie... quarante-cinq mille chevaliers, archers et fantassins, la fleur de la chevalerie et de la force d'Aquilonie. Seuls

les chevaliers de Poitain, sous le commandement de Prospero, n'étaient pas encore arrivés. Ils avaient un long chemin à parcourir, car ils venaient du sud-ouest du royaume. Tarascus avait frappé sans prévenir. L'invasion avait aussitôt suivi sa proclamation, sans aucune déclaration de guerre officielle.

Les deux armées étaient face à face, au fond d'une vallée encaissée entre des falaises abruptes, séparées par un cours d'eau de faible profondeur serpentant parmi les roseaux et les saules. Les femmes qui suivaient les deux armées descendirent vers le ruisseau pour y puiser de l'eau, échangèrent des insultes et se lancèrent des pierres d'une rive à l'autre. Les dernières lueurs du soleil couchant illuminèrent la bannière au dragon écarlate de Némédie. Celle-ci flottait dans la brise au-dessus de la tente du roi Tarascus, dressée sur une colline proche des falaises, à l'est. L'ombre des falaises à l'ouest recouvrit, tel un immense manteau pourpre, les tentes et les armées d'Aquilonie, cachant la bannière d'or au lion d'or qui surmontait la tente royale de Conan.

Toute la nuit, les feux de camp brillèrent, illuminant la vallée. Le vent portait l'appel des trompettes, le cliquetis des armes et les sommations rauques des sentinelles qui faisaient avancer leurs chevaux le long des rives du ruisseau bordé de saules.

Les ténèbres précédant l'aube recouvraient encore le monde lorsque le roi Conan s'agita sur sa couche – un tas de fourrures et de soieries jetées sur quelques planches. Il se réveilla et se redressa brusquement. Poussant un cri aigu, il saisit son épée. Pallantides, son commandant, fit irruption dans la tente. Il aperçut le roi assis sur sa couche. Sa main serrait la poignée de son épée ; la sueur coulait sur son visage étrangement pâle.

— Majesté ! s'exclama Pallantides. Que se passe-t-il ?

— Le camp ! demanda vivement Conan. Les sentinelles montent-elles la garde ?

— Cinq cents cavaliers patrouillent le long de la rivière, répondit le général. Apparemment, les Némédiens n'ont pas l'intention d'attaquer cette nuit. Ils préfèrent attendre l'aube, comme nous.

— Crom ! murmura Conan. Je me suis réveillé avec

la sensation que mon dernier jour était arrivé... la mort rampait vers moi, au cœur de la nuit !

Il leva les yeux vers la grande lampe en or qui répandait une douce lumière sur les tentures de velours et les tapis de la tente royale. Ils étaient seuls. Aucun esclave – ni aucun page – ne dormait sur le sol recouvert de tapis. Les yeux de Conan flamboyaient comme ils avaient coutume de le faire lorsqu'il était confronté à un grand péril. L'épée tremblait dans sa main. Pallantides l'observait avec inquiétude. Conan semblait prêter l'oreille à...

— Écoute ! siffla le roi. As-tu entendu ? Un pas furtif !

— Sept chevaliers gardent votre tente, Majesté, dit Pallantides. Personne ne pourrait s'en approcher sans qu'ils l'aperçoivent.

— Cela ne venait pas du dehors, grogna Conan. J'ai entendu des pas à l'intérieur de cette tente.

Pallantides regarda vivement autour de lui, sur le qui-vive. Dans les recoins, les tentures de velours se confondaient avec les ombres, mais s'il y avait eu quelqu'un dans la tente en dehors d'eux-mêmes, le général l'aurait vu. À nouveau il secoua la tête.

— Il n'y a personne, sire. Vous dormez protégé par votre armée !

— J'ai vu la mort foudroyer un roi alors que ses hommes l'entouraient par milliers, grommela Conan. Une créature aux pieds invisibles... personne ne peut la voir et...

— Peut-être avez-vous rêvé, risqua Pallantides, assez troublé.

— J'ai rêvé, c'est vrai ! grommela Conan. C'était un rêve étrange et diabolique. Je suivais à nouveau la longue et difficile route qui m'a conduit jusqu'au trône.

Il se tut. Pallantides le regarda fixement, sans rien dire. Le roi était une énigme pour le général, comme pour la plupart de ses sujets civilisés. Pallantides savait que Conan avait emprunté bien des routes étranges au cours de sa vie tumultueuse, fertile en aventures. Et il est vrai que ses activités avaient été extrêmement variées avant qu'un caprice du destin ne le plaçât sur le trône d'Aquilonie.

— J'ai revu le champ de bataille où je suis né, dit

Conan d'un air pensif. (Il appuya son menton sur son poing puissant.) Je me suis vu, une peau de panthère autour des reins, frapper de ma lance les bêtes féroces des montagnes. J'ai été à nouveau soldat, mercenaire... hetman des kozaki qui vivent le long de la rivière Zaporoska... corsaire mettant à feu et à sang les côtes de Kush... pirate des îles Baracha, chef des montagnards himéliens. J'ai été tous ces hommes et j'ai rêvé de tous ces hommes ! Toutes les formes qui ont été moi défilaient devant mes yeux en une procession sans fin... leurs pieds martelaient un hymne funèbre sur le sol poudreux.

« Des silhouettes étrangement voilées et des ombres fantomatiques traversaient tous ces rêves. Une voix lointaine s'est moquée de moi. Enfin, j'ai cru me voir allongé sur ces fourrures, dans cette tente... une forme se penchait sur moi, enveloppée de robes et encapuchonnée. J'étais privé de tout mouvement... le capuchon a glissé en arrière. Un crâne putréfié m'a regardé en grimaçant ! C'est à ce moment que je me suis réveillé.

— C'était un cauchemar, Majesté, suggéra Pallantides en réprimant un frisson. Rien de plus.

Conan secoua la tête. Il doutait toujours. Appartenant à une race barbare, les superstitions et les instincts de son héritage ancestral étaient profondément ancrés en lui.

— J'ai fait bien des cauchemars, reprit-il. Pour la plupart, ils étaient vides de sens. Mais celui-là ne ressemblait pas aux autres, par Crom ! Comme j'aimerais que cette bataille ait déjà eu lieu et que nous l'ayons gagnée ! J'ai un mauvais pressentiment depuis que le roi Nimed est mort, victime de la peste noire. Pourquoi le fléau a-t-il cessé aussitôt après sa mort ?

— Les gens disent que c'était un pécheur...

— Les gens sont des imbéciles ! grogna Conan. Si le fléau avait frappé tous les pécheurs, il ne resterait plus assez d'hommes pour compter les survivants ! Pourquoi les dieux – ils sont justes, m'ont dit les prêtres ! – auraient-ils tué cinq cents paysans, marchands et nobles avant de tuer le roi lui-même, si la peste lui était destinée ? Les dieux frappent-ils aveuglément, comme des soldats dans le brouillard ?

Par Mitra, si je portais mes coups avec une telle maladresse, l'Aquilonie aurait un nouveau roi depuis longtemps.

« Non ! La peste noire n'est pas un fléau ordinaire. Tapie dans les tombes stygiennes, elle n'apparaît que si des magiciens l'invoquent. Je servais dans l'armée du prince Almuric lorsque celui-ci envahit la Stygie avec ses trente mille hommes... quinze mille ont péri, transpercés par les flèches stygiennes... les autres ont été frappés par la peste noire qui déferla sur nous sous la forme d'un vent soufflant du sud. J'ai été le seul survivant.

— Cinq cents hommes sont morts en Némédie... pas plus ! argumenta Pallantides.

— Celui qui l'a appelée – j'ignore de qui il s'agit ! – connaît également le moyen de l'arrêter à volonté, répondit Conan. C'est pourquoi je sais qu'il y a là un plan diabolique, concerté à l'avance. Quelqu'un a fait venir la peste, quelqu'un l'a renvoyée une fois le travail accompli... une fois Tarascus solidement installé sur le trône et accueilli comme le sauveur du peuple. Tous pensent qu'il a apaisé la colère des dieux ! Par Crom, je devine une intelligence subtile, diabolique même, derrière tout ceci. Cet homme qui, dit-on, prodigue ses conseils à Tarascus ?

— Il porte un voile, lui apprit Pallantides. On dit que c'est un étranger... originaire de Stygie.

— Un étranger originaire de Stygie ! répéta Conan en fronçant les sourcils. Il vient plutôt de l'Enfer ! Ha ! Qu'est-ce que c'est ?

— Les trompettes des Némédiens ! s'exclama Pallantides. Écoutez, les nôtres leur répondent ! L'aube est proche ! Les capitaines rangent leurs armées en ordre de bataille et se préparent à charger ! Que Mitra les accompagne, car ils seront nombreux à ne pas voir le soleil se coucher derrière ces rochers !

— Dis à mes écuyers de venir ! lança Conan. (Il se leva vivement et se dépouilla de ses vêtements de nuit en velours. Il semblait avoir oublié ses sinistres pressentiments à l'idée de se battre.) Rassemble mes capitaines et veille à ce que tout soit prêt. Je vous rejoindrai dès que j'aurai revêtu mon armure.

Bien des habitudes de Conan étaient inexplicables

aux yeux des gens civilisés qui étaient ses sujets ; l'une d'entre elles était son obstination à vouloir dormir seul dans sa chambre ou sous sa tente. Pallantides sortit rapidement, dans le cliquetis de son armure. Il l'avait revêtue à minuit, après avoir pris quelques heures de repos. Il parcourut d'un regard rapide le camp où régnait une activité fébrile. Les hommes allaient et venaient en tous sens, ombres vagues dans la lumière incertaine parmi les longs alignements de tentes. Les étoiles brillaient encore, faiblement, dans le ciel à l'ouest. À l'est, l'horizon était bigarré de banderoles roses. Les replis soyeux de la bannière au dragon de Némédie flottaient au vent.

Pallantides se dirigea vers une tente de moindre importance, celle des écuyers du roi, qui en sortaient précipitamment, réveillés par les trompettes. Alors qu'il leur criait de se dépêcher, il se figea soudain, sur place, interdit. Un hurlement rauque et farouche retentit dans la tente royale... suivi de l'impact d'un coup violent... et du bruit terrifiant d'un corps tombant à terre. Un rire caverneux résonna qui glaça le sang du général dans ses veines.

Pallantides pivota sur ses talons et rentra en courant dans la tente du roi. Il poussa un cri en apercevant le corps gigantesque de Conan étendu sur le tapis. Sa grande épée à deux mains gisait près de lui. Un mât de tente fracassé indiquait clairement l'endroit où le coup avait été porté. Pallantides dégaina son épée. Il regarda autour de lui mais n'aperçut aucun ennemi menaçant. Excepté le roi et lui-même, il n'y avait personne sous la tente... elle était déserte comme quelques instants plus tôt, quand il était sorti pour aller réveiller les écuyers.

— Majesté !

Pallantides se jeta à genoux auprès du géant terrassé.

Les yeux de Conan étaient ouverts et brillaient, fixés sur lui... le roi n'était pas évanoui et il reconnaissait Pallantides. Ses lèvres se tordirent : aucun son n'en sortit. Il semblait incapable de faire le moindre mouvement.

Des voix retentirent à l'extérieur. Pallantides se releva rapidement et alla jusqu'à la porte. Les écuyers et l'un des chevaliers gardant la tente royale se tenaient

à l'entrée.

— Nous avons entendu du bruit à l'intérieur, dit le chevalier sur un ton d'excuse. Il n'est rien arrivé au roi ?

Pallantides le scruta du regard.

— Quelqu'un est-il entré ou sorti de la tente royale cette nuit ?

— Personne, excepté vous-même, seigneur, répondit le chevalier.

Sa loyauté ne pouvait être mise en doute.

— Le roi a trébuché... son épée est tombée à terre, expliqua brièvement Pallantides. Retournez à votre poste.

Le chevalier s'éloigna. Le général fit alors un signe discret aux cinq écuyers royaux qui le suivirent à l'intérieur de la tente. Il rabattit soigneusement le pan de toile qui en fermait l'entrée. Ils pâlirent à la vue du roi étendu sur le tapis. Un geste rapide de Pallantides arrêta net leurs exclamations.

Le général se pencha sur Conan... qui fit des efforts surhumains pour parler. Les veines de ses tempes et les muscles de son cou noués comme des cordes se gonflèrent sous l'effort. Il souleva sa tête du sol. Il réussit enfin à parler... butant sur les mots... d'une manière presque inintelligible.

— La créature... la créature dans le coin !

Pallantides releva la tête et regarda craintivement autour de lui. Il aperçut les visages blêmes des écuyers à la lueur de la lampe, les ombres veloutées blotties contre les parois de la tente. Mais c'était tout.

— Il n'y a rien ici, Votre Majesté, dit-il.

— C'était là, dans ce coin, murmura le roi, rejetant d'un côté et de l'autre sa tête à la crinière léonine dans ses efforts pour se redresser. Un homme... du moins, cela ressemblait à un homme... enveloppé dans des guenilles, comme les bandelettes d'une momie. Un manteau tombant en lambeaux était drapé autour de lui, un capuchon dissimulait ses traits. Je pouvais voir seulement ses yeux, tandis qu'il était tapi là-bas, parmi les ombres. J'ai cru tout d'abord qu'il était une ombre lui-même, puis j'ai vu ses yeux. On aurait dit de sombres joyaux.

« Je me suis avancé vers lui et je l'ai frappé de mon

épée, mais je l'ai manqué... de beaucoup – comment ai-je pu le manquer, seul Crom le sait ! à la place, j'ai fracassé ce mât. Il a attrapé mon poignet comme je perdais l'équilibre et ses doigts m'ont brûlé ainsi qu'un fer chauffé au rouge. Toutes mes forces m'ont quitté ; le sol est venu à ma rencontre et m'a frappé comme une massue. Puis il a disparu. Je suis resté à terre et – qu'il soit maudit ! – je ne peux plus bouger ! Je suis paralysé !

Pallantides prit la main du géant et un long frisson le parcourut. Sur le poignet du roi apparaissait distinctement la marque bleutée des doigts longs et osseux. Quelle main pouvait serrer avec une telle force, au point de laisser une pareille empreinte sur le poignet épais du roi ? Pallantides se souvint du rire caverneux qu'il avait entendu alors qu'il se précipitait dans la tente royale. Une sueur glacée perla sur son front. Ce n'était pas Conan qui avait ri.

— C'était une créature du démon ! murmura un écuyer tout tremblant. On dit que les enfants des ténèbres favorisent Tarascus et qu'ils se battent à ses côtés.

— Tais-toi ! ordonna sévèrement Pallantides.

À l'extérieur, l'aube occultait rapidement les étoiles. Un vent léger souffla des sommets, apportant avec lui la fanfare d'un millier de trompettes. À cette stridence, le corps puissamment charpenté du roi fut parcouru par un frémissement convulsif, et les veines de ses tempes saillirent comme il tentait de briser les chaînes invisibles qui le maintenaient à terre.

— Aidez-moi à revêtir ma cuirasse et attachez-moi sur ma selle, fit-il dans un murmure. Je chargerai à la tête de mes hommes !

Pallantides secoua la tête ; un écuyer le tira par son justaucorps.

— Seigneur, nous sommes perdus si l'armée apprend que le roi a été frappé par un sort ! Lui seul pouvait nous conduire à la victoire aujourd'hui !

— Aidez-moi ! Portons-le sur sa couche, répondit le général.

Ils obéirent et allongèrent le géant paralysé sur les fourrures, puis ils le recouvrirent d'une cape de soie. Pallantides se tourna vers les cinq écuyers et, avant de

parler, fixa longuement leurs visages blêmes.

— Nos lèvres doivent être scellées et ne jamais révéler ce qui s'est passé sous cette tente, dit-il enfin. L'avenir du royaume d'Aquilonie en dépend. Que l'un d'entre vous aille me chercher le capitaine Valannus, des lanciers pelliens !

L'écuyer désigné salua et sortit rapidement. Pallantides attendit, regardant son roi prostré. Au-dehors, les trompettes rugissaient, les tambours grondaient. La clameur des armées se préparant à la bataille montait dans l'aube naissante. Bientôt l'écuyer s'en revint, accompagné de l'officier réclamé par Pallantides. C'était un homme de grande taille, au corps puissant et aux larges épaules. Bâti comme le roi, il avait également des cheveux épais et noirs. Mais ses yeux étaient gris et ses traits ne ressemblaient guère à ceux de Conan.

— Le roi est atteint d'une étrange maladie, lui apprit laconiquement Pallantides. Un grand honneur t'est réserve ! Aujourd'hui, tu vas porter son armure et galoper à la tête de ses armées. Personne ne doit savoir que ce n'est pas le roi qui conduit la charge !

— C'est un honneur pour lequel un homme donnerait sa vie avec joie, balbutia le capitaine, comblé par cette nouvelle. Que Mitra me vienne en aide ! J'espère ne pas me montrer indigne de cette immense marque de confiance !

Tandis que le roi étendu sur les fourrures les fixait de ses yeux brûlants où se lisaient la rage amère et l'humiliation qui rongeaient son cœur, les écuyers ôtèrent à Valannus sa cotte de mailles, ses épaulières et ses jambières. Puis ils l'aidèrent à revêtir l'armure de Conan aux plaques de métal noir, ainsi que son casque à visièrre. Les plumes noires ondoyaient au-dessus du cimier en forme de guivre. Il mit le surcot de soie au lion royal brodé de fils d'or et ils fixèrent autour de sa taille le large ceinturon à boucle d'or qui soutenait le fourreau. Dans celui-ci se trouvait la large épée à la poignée incrustée de gemmes. Tandis qu'ils s'affairaient, les trompettes retentissaient au-dehors et le cliquetis des armes emplissait l'air. Une clameur rauque parvint de l'autre rive : les bataillons se rangeaient en ordre de bataille, les uns après les autres.

Armé de pied en cap, Valannus tomba à genoux et inclina ses plumes vers le géant allongé sur les fourrures.

— Seigneur roi, avec l'aide de Mitra... je jure de ne pas déshonorer l'armure que je porte aujourd'hui !

— Apporte-moi la tête de Tarascus et je te donnerai une baronnie !

Le supplice qu'il endurait avait fait tomber le vernis de civilisation de Conan. Ses yeux flamboyaient, il grinçait des dents... de fureur et de désir sanguinaire ! Il était redevenu le barbare des collines de Cimmérie !

Chapitre III

Les falaises s'écroulent !

L'armée aquilonienne était rangée en ordre de bataille. En longs alignements compacts, piquiers et cavaliers bardés d'acier étincelant attendaient. Un géant portant une armure noire sortit de la tente royale. Comme il montait sur l'étalon noir tenu par quatre écuyers, un rugissement à faire trembler les montagnes sortit de milliers de gorges. Ils agitaient leurs lames et acclamaient leur roi-guerrier en une formidable clameur... chevaliers aux armures ouvragées d'or, piquiers en cottes de mailles et bassinets, archers en pourpoints de cuir tenant dans leurs mains gauches les longs arcs bossoniens.

L'armée massée sur le versant opposé de la vallée se mit en branle et descendit rapidement la longue pente vers la rivière. L'acier brillait à travers les brumes matinales tournoyant autour des pattes des chevaux.

L'armée de Conan avança lentement à sa rencontre. Le pas mesuré des chevaux caparaçonnés faisait trembler le sol. Les bannières flottaient en longs replis soyeux dans le vent matinal ; les lances ondoyaient, telle une forêt hérissée de pointes, s'abaissaient et se redressaient, accompagnées du voltigement de leurs pennons.

Dix hommes d'armes, des vétérans à la mine sévère sachant tenir leur langue, gardaient la tente royale. Un écuyer se tenait près de l'entrée et regardait par un interstice dans la toile. À part la poignée d'hommes mis dans le secret, personne ne savait que ce n'était pas Conan qui chevauchait le grand étalon et s'avance à la tête de son armée.

L'armée aquilonienne avait adopté sa formation habituelle : les chevaliers puissamment armés, le gros des troupes, au centre ; sur les ailes, des détachements moins importants de cavaliers, des hommes d'armes à cheval pour la plupart, appuyés par des piquiers et des archers. Ces derniers étaient des Bossoniens, originaires des marches occidentales, des hommes de taille moyenne, puissamment bâtis, aux pourpoints de

cuir et aux casques de fer.

L'armée némédienne s'approchait, ayant adopté une formation similaire. Les deux armées se dirigèrent vers la rivière, leurs ailes légèrement en avance sur leurs centres. Au milieu de l'armée aquilonienne, la grande bannière au lion déployait ses replis noirs et claquait au vent au-dessus de la silhouette bardée d'acier montant l'étalon noir.

Sur les fourrures, dans la tente royale, Conan gémissait, souffrant mille tortures. Il poussait d'étranges jurons barbares.

— Les armées s'avancent l'une vers l'autre, commenta l'écuyer qui regardait depuis l'entrée de la tente. Écoutez les sonneries des trompettes ! Ha ! Le soleil levant embrase les pointes des lances et les casques, au point de m'éblouir. Il teinte la rivière d'écarlate... en vérité, ses eaux seront réellement écarlates avant la fin de ce jour !

« L'ennemi a atteint la rivière. Les flèches volent entre les armées et ressemblent à des nuages hérissés de pointes qui cachent le soleil. Bien visé, archers ! Les Bossoniens ont l'avantage ! Écoutez-les pousser des cris de joie !

Au-dessus du tintamarre des trompettes et du cliquetis de l'acier, parvinrent faiblement aux oreilles du roi les cris rauques et farouches des Bossoniens bandant leurs arcs et décochant leurs traits à l'unisson.

— Leurs archers cherchent à occuper les nôtres, tandis que leurs chevaliers se dirigent vers la rivière, poursuivit l'écuyer. Les berges ne sont pas escarpées ; elles descendent vers l'eau en pente douce. Les chevaliers entrent dans l'eau ; ils se frayent un chemin à travers les saules. Par Mitra, les traits longs d'une aune trouvent le moindre interstice de leurs cuirasses ! Hommes et chevaux s'écroulent. Ils s'agitent et se débattent dans la rivière peu profonde. Le courant n'est guère rapide ; pourtant des hommes se noient là-bas, entraînés par le poids de leurs armures, piétinés par leurs chevaux fous de terreur ! Les chevaliers d'Aquilonie s'avancent à présent ! Ils livrent bataille aux chevaliers de Némédie. L'eau tourbillonne autour des flancs de leurs chevaux. La clameur des épées s'entrechoquant est assourdissante.

— Crom !

Un cri de souffrance jaillit des lèvres de Conan. Le sang circulait à nouveau dans ses veines, paresseusement ; la vie renaissait en lui, mais il était toujours cloué au sol, étendu sur les fourrures.

— Les ailes se referment sur le centre, fit l'écuyer. Piquiers et fantassins se battent au corps à corps dans la rivière, derrière eux les archers décochent leurs traits sans discontinuer.

« Par Mitra, les arbalétriers némédiens sont cruellement harcelés ! Les Bossoniens ajustent leurs tirs, de façon à ce que leurs flèches retombent sur leurs arrières. Leur centre n'avance pas d'un pied, leurs ailes sont repoussées. Elles se replient sur la berge opposée.

— Crom, Ymir et Mitra ! gronda Conan. Dieux et démons ! Comme j'aimerais me jeter au cœur de la bataille, fût-ce pour mourir un instant plus tard !

Tout au long de cette journée longue et ardente, la bataille fit rage. La vallée vibra sous les charges et les contre-attaques ; elle frémissait au sifflement des flèches et au craquement des boucliers volant en éclats et des lances se brisant sur l'acier. Les soldats aquiloniens tenaient bon. Une seule fois, ils furent repoussés de la berge. Une contre-attaque, avec la bannière noire flottant au-dessus de l'étalon noir, leur fit regagner le terrain perdu. Formant un rempart d'acier, ils tinrent la rive droite du cours d'eau. À la fin, l'écuyer apprit à Conan que les Némédiens lâchaient pied et se repliaient sur la rive gauche.

— Leurs ailes refluent en désordre ! s'écria-t-il. Leurs chevaliers rompent le combat et font demi-tour. Mais que se passe-t-il ? Votre bannière s'avance... le centre de votre armée s'engage dans le cours d'eau ! Par Mitra, Valannus conduit l'armée de l'autre côté de la rivière !

— Le fou ! grogna Conan. C'est peut-être une ruse. Il aurait dû rester sur ses positions ; à l'aube, Prospero sera ici avec les renforts de Poitain.

— Une grêle de flèches s'abat sur les chevaliers ! continua l'écuyer. Ils ne faiblissent pas ! Ils avancent toujours... ils ont franchi le cours d'eau ! Ils montent à l'assaut de l'autre berge ! Pallantides a lancé nos ailes

de l'autre côté de la rivière pour les soutenir ! C'est tout ce qu'il peut faire ! La bannière au lion plonge au cœur de la mêlée qui fait rage.

« Les chevaliers de Némédie tentent de résister. Leurs rangs cèdent et se disloquent ! Ils se replient en désordre ! Leur aile gauche est en complète débandade. Nos piquiers les massacrent alors qu'ils s'enfuient ! J'aperçois Valannus ! Il charge et frappe comme un dément ! Il est transformé ; une fureur sanguinaire l'habite ! Les hommes ne regardent plus Pallantides. Ils suivent Valannus ! Ils le prennent pour Conan, car il a rabattu sa visière pour se battre.

« Pourtant, il y a de la méthode dans sa folie ! Suivi de cinq mille chevaliers, le fer de lance de notre armée, il contourne le front némédien. Le gros des troupes ennemies est en complète débandade... Regardez ! Leur flanc est protégé par les falaises, mais ils ont laissé un défilé sans défense ! On dirait une grande crevasse dans la muraille rocheuse... elle se prolonge et conduit derrière les lignes némédiennes ! Par Mitra ! Valannus a vu l'occasion inespérée qui s'offrait à lui... il la saisit ! Il fait refluer leur aile devant lui et mène ses chevaliers vers le défilé ! Ils décrivent un large arc de cercle pour éviter le cœur de la bataille. Ils s'ouvrent un chemin à travers une formation de lanciers... ils chargent dans le défilé !

— Une embuscade ! s'écria Conan qui fit de violents efforts pour se lever.

— Non ! hurla l'écuyer avec des accents triomphaux dans la voix. Toute l'armée némédienne est présente sur le champ de bataille ! Ils ont oublié le défilé ! Ils ne pensaient pas être repoussés si loin ! Oh, quelle folie, Tarascus ! Cette erreur te coûtera cher ! Ah, je vois lances et pennons surgir à l'autre extrémité du défilé, au-delà des lignes némédiennes. Ils vont les prendre à revers et les tailler en pièces. Mitra, que se passe-t-il ?

Les parois de la tente ondoyèrent follement et il tituba. Un grondement sourd, incroyablement sinistre, montait au loin, dominant la clameur de la bataille.

— Les falaises se disloquent ! glapit l'écuyer. Ô dieux, je n'en crois pas mes yeux ! La rivière sort de son lit en écumant ! Les montagnes s'écroulent ! Le sol tremble ; chevaux et cavaliers en armure sont

renversés ! Les falaises ! Elles s'écroulent !

Accompagnant ses paroles, un effroyable grondement retentit, suivi d'une formidable secousse... la terre tremblait ! Dominant la clameur de la bataille, s'élevèrent des hurlements de terreur, puis de panique.

— Les falaises se sont écroulées ! hurlait l'écuyer livide. Les rochers dévalent au bas des pentes ! Ils tombent au fond du défilé... ils broient et écrasent tous ceux qui s'y trouvent ! J'ai vu la bannière au lion s'agiter un instant parmi la poussière et les rochers... puis elle a disparu ! Les Némédiens poussent des cris de triomphe ! Ils peuvent crier... la chute de la falaise a anéanti cinq mille de nos chevaliers, parmi les plus braves... écoutez !

Des cris éperdus parvinrent aux oreilles de Conan. Ils montaient, de plus en plus frénétiques :

— Le roi est mort ! Le roi est mort ! Fuyons ! Fuyons ! Le roi est mort !

— menteurs ! haleta Conan. Chiens ! Fripons ! Couards ! Crom, si seulement je pouvais me tenir debout... me traîner jusqu'à la rivière, ramper en serrant mon épée entre mes dents ! Dis-moi, mon garçon, prennent-ils la fuite ?

— Hélas ! sanglota l'écuyer. Ils refluent vers la rivière, c'est la débandade ! Ils sont taillés en pièces, balayés comme l'écume par la tempête. Pallantides tente d'arrêter le torrent... il est jeté à terre, les chevaux le piétinent ! Ils se précipitent dans la rivière, chevaliers, archers, piquiers, tous mêlés et confondus en un démentiel torrent de destruction. Les Némédiens les talonnent et les fauchent comme les blés !

— Une fois sur cette rive, ils s'arrêteront et résisteront ! s'écria le roi.

Il se souleva sur les coudes ; cet effort fit ruisseler la sueur sur ses tempes.

— Non ! hurla l'écuyer. Cela leur est impossible ! Ils sont brisés, c'est la déroute ! Ô dieux, fallait-il que je vive pour voir ce jour funeste ?

Puis il se souvint de ses devoirs et appela les hommes d'armes. Ceux-ci, figés sur place, contemplaient avec stupeur la défaite de leurs camarades.

— Amenez vite un cheval ! Aidez-moi à mettre le

roi en selle. Nous ne devons pas rester ici !

Avant qu'ils puissent exécuter son ordre, les premiers tourbillons de la tempête s'abattaient sur eux. Chevaliers, lanciers et archers s'enfuyaient parmi les tentes, trébuchaient sur les cordes, renversaient les bagages. Confondus avec eux, les cavaliers némédiens frappaient à droite et à gauche sur toutes les formes qui leur étaient étrangères. Des cordes de tentes furent tranchées ; des incendies embrasèrent le ciel en une centaine d'endroits à la fois ; le pillage commençait. Les gardes à la mine sévère disposés tout autour de la tente de Conan moururent sur place, portant des coups d'estoc et de taille. Leurs cadavres mutilés furent piétinés par les chevaux des vainqueurs.

L'écuyer avait étroitement rabattu la toile de l'entrée. Dans la folle confusion du carnage, personne ne s'aperçut que la tente avait encore des occupants.

Fuyards et poursuivants passèrent, tel un ouragan, et s'éloignèrent dans un rugissement vers le haut de la vallée. Lorsque l'écuyer regarda à nouveau au-dehors, il vit un groupe d'hommes s'approcher de la tente royale dans un but évident.

— Voici le roi de Némédie, accompagné de quatre chevaliers et de son écuyer, annonça-t-il. Il acceptera certainement votre reddition, mon doux seigneur...

— Me rendre ? Jamais ! Par tous les démons ! grinça le roi.

Il s'était redressé au prix de mille efforts et était assis. Il parvint à poser ses jambes sur le sol et se leva en chancelant. Il titubait comme un homme ivre. L'écuyer accourut pour l'aider, mais il le repoussa.

— Donne-moi cet arc ! grogna-t-il, désignant le grand arc et le carquois accrochés à un mât.

— La bataille est perdue, Majesté ! s'écria l'écuyer avec trouble. Il incombe à un souverain de se rendre avec la dignité qui sied à une personne de sang royal !

— Aucun sang royal ne coule dans mes veines ! gronda Conan. Je suis un Berbère... fils de forgeron !

Saisissant l'arc et une flèche, il se dirigea en titubant vers l'entrée de la tente. Son aspect était redoutable ! Il était nu, à l'exception de courtes braies de cuir et d'une chemise sans manches, ouverte, qui montrait sa poitrine robuste et velue, avec ses membres

puissamment musclés ; ses yeux bleus flamboyaient sous sa crinière noire et hirsute. L'écuyer recula, plus effrayé par son roi que par toute l'armée némédienne !

Vacillant sur ses jambes peu assurées, Conan écarta violemment le pan de toile et s'avança sous le dais. Le roi de Némédie et ses compagnons avaient mis pied à terre. Ils se figèrent sur place, regardant avec stupéfaction l'apparition qui les défiait.

— Me voici, bande de chacals ! rugit le Cimmérien. Je suis le roi ! Mort à vous, fils de chiens !

Il banda fortement son arc et décocha sa flèche. Le trait vint se planter dans la poitrine du chevalier qui se tenait auprès de Tarascus. Conan lança l'arc vers le roi de Némédie.

— Maudite soit ma main qui a tremblé ! Viens donc me chercher si tu l'oses !

Titubant sur place et menaçant de tomber à la renverse, il heurta de ses épaules un mât de tente. Ainsi adossé, il leva à deux mains sa grande épée.

— Par Mitra, c'est le roi ! jura Tarascus. (Il regarda vivement autour de lui et éclata de rire.) L'autre n'était qu'un valet ayant revêtu son armure ! En avant, vous autres, je veux sa tête !

Les trois soldats – des hommes d'armes portant l'emblème des gardes royaux – se ruèrent sur le roi. L'un d'eux abattit l'écuyer d'un coup de sa massue. Les deux autres eurent moins de chance ! Le premier arriva sur le roi en brandissant son épée. Conan lui porta un coup de taille. L'épée traversa la cotte de mailles comme si c'était du tissu ; elle trancha le bras et l'épaule du Némédien. Celui-ci s'effondra et tomba en travers des jambes de son compagnon. L'homme fit un faux pas. Avant qu'il puisse se redresser, la grande épée du roi l'avait transpercé de part en part.

Conan dégagea sa lame avec une exclamation douloureuse, puis recula en titubant contre le mât de tente. Ses grands membres tremblaient, sa poitrine se soulevait douloureusement. La sueur ruisselait au bas de son visage et sur son cou, mais ses yeux brûlaient d'une joie sauvage. Il lança d'une voix essoufflée :

— Pourquoi restes-tu ainsi à l'écart, chien de Belverus ? Je ne peux pas marcher ; viens donc... approche, si tu n'as pas peur de mourir !

Tarascus hésita. Il regarda l'homme d'armes encore debout et son écuyer, un homme au corps décharné, à la mine sombre, portant une cuirasse noire. Il fit un pas en avant. Il était très inférieur au gigantesque Cimmérien par la taille et par la force, mais une armure le protégeait de la tête aux pieds. De plus, il avait la réputation d'être un excellent escrimeur, dans toutes les nations occidentales. Pourtant, son écuyer le retint par le bras.

— Non, Majesté, n'exposez pas votre vie. Je vais appeler des archers. Ils abattront ce barbare comme nous achevons les lions.

Aucun d'eux n'avait remarqué qu'un chariot s'était approché durant ce bref engagement. Il s'arrêta auprès d'eux. Conan l'aperçut, en regardant par-delà leurs épaules. Un frisson singulier descendit le long de son épine dorsale. Il y avait quelque chose de surnaturel dans l'aspect des chevaux noirs attelés au véhicule. Pourtant, ce fut l'occupant du chariot qui retint l'attention du roi.

C'était un homme de grande taille, superbement bâti. Vêtu d'une longue robe de soie sans aucun ornement, il portait une coiffe shémite. Les plis inférieurs de sa coiffure dissimulaient ses traits, mais l'on apercevait ses yeux noirs au regard magnétique. Les mains qui tiraient sur les rênes, faisant se cabrer les chevaux, étaient blanches mais puissantes. Conan considéra l'étranger, tous ses instincts primitifs en éveil. Il percevait l'aura de menace et de puissance qui émanait de cette forme voilée... une menace précise, tel l'ondoiement qui parcourt les hautes herbes par un jour sans vent, trahissant l'avance sinueuse d'un serpent !

— Salut à toi, Xaltotun ! s'exclama Tarascus. Regarde ! Voici le roi d'Aquilonie ! Il n'est pas mort sous l'avalanche comme nous le pensions.

— Je sais, répondit l'autre, sans se donner la peine d'expliquer comment il le savait. Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je vais dire à nos archers de l'abattre, répondit le Némédien. Aussi longtemps qu'il vivra, il représentera un danger pour nous.

— Même un chien a son utilité, répondit Xaltotun. Capture-le vivant.

Conan éclata d'un rire rauque.

— Viens et essaie donc ! le défia-t-il. Sans ces jambes traîtresses, je te jetterais à bas de ce chariot, comme un bûcheron abat un arbre. Tu ne me captureras jamais vivant, maudit sois-tu !

— Je crains qu'il ne dise la vérité, fit Tarascus. Cet homme est un barbare. Il possède la férocité insensible d'un tigre blessé. Laisse-moi appeler les archers.

— Contemple mon pouvoir, lui conseilla Xaltotun.

Sa main se glissa sous sa robe et en ressortit avec un objet brillant... une sphère étincelante. Il la lança soudain vers Conan. Le Cimmérien l'écarta avec mépris du plat de son épée... Lorsque sa lame toucha la sphère, une vive explosion se produisit, suivie d'un éclair blanc et d'une lueur aveuglante. Conan tomba à terre, sans connaissance.

— Il est mort ? fit Tarascus, et c'était plus une constatation qu'une interrogation.

— Non. Seulement évanoui. Il reprendra connaissance dans quelques heures. Ordonne à tes hommes de l'attacher et de le transporter, pieds et poings liés, dans mon chariot.

Ce que fit Tarascus d'un geste. Ils soulevèrent et portèrent le roi inconscient jusqu'au chariot, grimaçant sous le poids de leur fardeau. Xaltotun jeta sur son corps une cape de velours qui le recouvrit entièrement. Ainsi, personne ne pourrait le voir du dehors. Puis il prit les rênes.

— Je me rends à Belverus, dit-il. Préviens Amalric que je le rejoindrai s'il a besoin de moi. Mais Conan n'est plus un obstacle pour nous... son armée étant en déroute... lances et épées devraient suffire pour parfaire notre conquête. Prospero ne peut amener plus de dix mille hommes sur le champ de bataille. Il rebrousse chemin vers Tarantia en apprenant la nouvelle de la défaite. Ne parle pas de notre capture à Amalric ou à Valerius... ni à quiconque ! Laissons-les croire que Conan est mort dans l'avalanche des falaises.

Il fixa l'homme d'armes un long moment. Le garde s'agita, mal à l'aise, rendu nerveux par cet examen.

— Qu'as-tu autour de la taille ? demanda Xaltotun.

— Mais... mon ceinturon, sans vouloir vous

déplaire, seigneur ! balbutia l'homme, stupéfait.

— Tu mens ! (Le rire de Xaltotun fut aussi tranchant que la lame d'une épée.) C'est un serpent venimeux ! Quelle stupidité de ta part... porter un serpent autour de ta taille !

Les yeux écarquillés, le garde abaissa son regard. Avec horreur, il vit la boucle de son ceinturon se redresser vers lui. C'était la tête d'un serpent ! Il voyait les yeux à la lueur mauvaise et les crocs dégouttant de bave. Il entendait le sifflement et sentait le contact repoussant de la créature autour de son corps. Il poussa un hurlement de terreur et frappa vers le serpent de sa main nue. Il sentit les crocs se planter dans sa main. Il se raidit et tomba lourdement. Tarascus abaissa les yeux vers lui, le visage dépourvu de toute expression. Il vit seulement le ceinturon de cuir et la boucle... l'ardillon pointu était planté dans la paume du soldat. Xaltotun tourna son regard hypnotique vers l'écuyer de Tarascus. Le visage de l'homme devint livide. Comme il se mettait à trembler, le roi s'interposa :

— Non, nous pouvons nous fier à lui.

Le sorcier tira sur les rênes et les chevaux firent demi-tour.

— Veille à ce que ceci demeure secret. Si l'on a besoin de moi, qu'Altaro, le serviteur d'Orastes, m'appelle, comme je lui ai appris à le faire. Je serai dans ton palais de Belverus.

Tarascus leva la main pour le saluer. Son expression n'était pas plaisante à voir comme il regardait s'éloigner l'hypnotiseur.

— Pourquoi a-t-il laissé la vie sauve au Cimmérien ? chuchota l'écuyer terrifié.

— J'aimerais bien le savoir moi-même, grogna Tarascus.

Derrière le chariot qui s'éloignait dans un grondement, la clameur sourde de la bataille et de la poursuite diminuait au loin ; le soleil couchant embrasait les falaises de ses feux écarlates. Le chariot disparut au sein des ombres épaisses et bleutées qui montaient en flottant de l'est.

Chapitre IV

« De quel enfer t'es-tu échappé ? »

De ce long voyage à bord du chariot de Xaltotun, Conan n'eut aucune connaissance. Il était étendu, aussi immobile qu'un mort, tandis que les roues de bronze résonnaient sur les pierres des routes de montagne et sifflaient à travers les herbes grasses des vallées fertiles. Finalement, le chariot quitta les cimes déchiquetées pour descendre les pentes. Dans un grondement sourd et régulier, il suivait la route large et blanche qui sinuait à travers les riches régions de pâturages jusqu'aux murailles de Belverus.

Peu avant l'aube, il commença à reprendre ses sens. Il entendit un murmure de voix, le gémissement de lourds gonds. Par une fente dans le manteau qui le recouvrait, il aperçut vaguement la grande voûte noire d'une porte et les visages barbus d'hommes armés. Les pointes de lances et les casques réfléchissaient la lueur sombre des torches.

— Comment s'est passée la bataille, seigneur ? demanda une voix impatiente en némédien.

— Fort bien, en vérité ! (Telle fut la sèche réponse.) Le roi d'Aquilonie est mort et son armée en déroute.

Le caquetage de voix excitées se fit entendre, aussitôt recouvert par le grondement des roues du chariot tintant sur les pavés. Des étincelles jaillirent de dessous les jantes des roues tandis que Xaltotun faisait franchir rapidement la porte à ses chevaux. Conan entendit l'un des gardes murmurer :

— D'au-delà de la frontière jusqu'à Belverus, entre le coucher du soleil et l'aube ! Et les chevaux ne semblent guère fatigués ! Par Mitra, c'est...

Puis le silence but les voix et l'on n'entendit plus que le martèlement des sabots et le fracas des roues dans la rue ténébreuse.

Le cerveau de Conan enregistra ces paroles, mais elles ne lui suggéraient rien. Il ressemblait à un automate privé d'intelligence qui voit et entend, mais qui ne peut raisonner. Images et sons flottaient autour de lui, sans signification aucune. Il retomba dans une

léthargie profonde. Il n'était guère conscient lorsque le chariot s'arrêta dans une cour entourée de hauts murs. Des mains le portèrent hors du chariot, puis en haut d'un escalier de pierre en colimaçon, enfin le long d'un couloir mal éclairé. Des chuchotements, des bruits de pas furtifs, des sons d'origine inconnue surgissaient tout autour de lui, bruissaient et le frôlaient, lointains et inexplicables.

Pourtant, brutal fut son réveil mais ses pensées avaient la clarté du cristal. Lorsqu'il reprit enfin connaissance, il se souvenait parfaitement de la bataille dans les montagnes et de ses conséquences. Il avait une assez bonne idée de l'endroit où il se trouvait.

Étendu sur un divan de velours, il était vêtu comme la veille. Ses membres étaient chargés de chaînes que même lui aurait été incapable de briser. La pièce dans laquelle il se trouvait était meublée avec une sombre magnificence. Les murs étaient tendus de tapisseries de velours noir, le sol couvert d'épais tapis pourpres. On n'apercevait ni porte, ni fenêtre. Une lampe en or étrangement ciselée, fixée au plafond délicatement sculpté, répandait une lumière blafarde.

Sous cet éclairage, la silhouette assise devant lui dans un fauteuil en argent, semblable à un trône, était irréaliste et fantastique ; le flou de ses contours était accentué par une robe de soie délicate. Pourtant, les traits étaient nets... ils l'étaient même trop, si l'on tenait compte de la lumière incertaine. Un nimbe étrange semblait entourer la tête de l'homme, donnant au visage barbu un relief particulier... c'était l'unique réalité définie et discernable dans cette pièce mystérieuse et spectrale !

Ce visage était magnifique et ses traits sculptés avec force étaient empreints d'une beauté classique. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans son apparence tranquille et paisible, la suggestion d'un savoir dépassant la connaissance humaine... celle d'une profonde certitude balayant la simple assurance des mortels ! De surcroît, une impression désagréable de déjà vu s'agita au fond de la conscience de Conan. C'était la première fois qu'il voyait le visage de cet homme, il en était sûr ; pourtant ses traits lui étaient

familiers... lui rappelaient quelque chose ou quelqu'un. C'était comme de rencontrer en chair et en os quelque personnage rêvé qui vous hante dans vos cauchemars.

— Qui es-tu ? lança le roi sur un ton belliqueux, en s'efforçant de se redresser, malgré ses chaînes.

— Les hommes m'appellent Xaltotun, lui fut-il répondu d'une voix énergique aux accents dorés.

— Quel endroit est-ce là ? demanda le Cimmérien.

— Nous nous trouvons dans l'une des chambres du palais du roi Tarascus, à Belverus.

Cela ne surprit guère Conan. Belverus, la capitale, était également la plus grande cité némédienne aussi proche de la frontière.

— Où est Tarascus ?

— Avec son armée.

— Allons, grogna Conan, si tu as l'intention de me tuer, pourquoi ne le fais-tu pas tout de suite... que tout soit dit !

— Je ne t'ai pas sauvé des archers du roi pour t'assassiner ici, à Belverus, murmura Xaltotun.

— Que m'as-tu donc fait ? demanda Conan.

— J'ai anéanti ta conscience, répondit Xaltotun. Je ne te dirai pas de quelle façon, car tu ne comprendrais pas. Appelle cela de la magie noire, si tu veux.

Conan était déjà parvenu à cette conclusion et réfléchissait plus avant.

— Je crois savoir pourquoi tu m'as sauvé la vie, grommela-t-il. Amalric désire m'avoir sous la main, comme un moyen de pression sur Valerius, au cas où l'impossible se produirait et qu'il devienne roi d'Aquilonie. Tout le monde sait que le baron de Tor est derrière tout ceci... cette campagne pour asseoir Valerius sur mon trône. Je pense connaître Amalric... il est décidé à faire de Valerius son pantin, dont il tirera les fils comme il tire ceux de Tarascus en ce moment même !

— Amalric n'a pas été informé de ta capture, répondit Xaltotun. Valerius l'ignore également. Tous deux pensent que tu es mort sur la rive de la Valkia.

Les yeux de Conan s'étrécirent comme il fixait l'homme sans rien dire.

— J'étais sûr qu'il y avait un cerveau derrière tout

ceci, murmura-t-il, mais je pensais que c'était celui d'Amalric. Amalric, Tarascus et Valerius ne seraient-ils que des marionnettes... dont c'est toi qui tires les fils ? Qui es-tu donc ?

— Quelle importance ? Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Pourtant... si je te disais que je suis en mesure de t'asseoir à nouveau sur le trône d'Aquilonie ?

Le regard de Conan se posa sur lui, aussi brûlant que celui d'un loup.

— Quel serait ton prix ?

— Une totale soumission... envers moi !

— Va au diable avec ton offre ! gronda Conan. Je ne suis pas un pantin que l'on fait danser à sa guise. J'ai gagné ma couronne avec mon épée. De plus, tes pouvoirs ne te permettraient pas d'acheter et de vendre le trône d'Aquilonie selon ton bon plaisir. Le royaume n'est pas encore conquis : une bataille ne décide pas de la guerre !

— Il n'y avait pas que des épées contre toi ! repartit Xaltotun. As-tu été terrassé par une épée tenue par un mortel... dans ta tente, peu avant la bataille ? Non, c'était une créature des ténèbres, un enfant égaré de l'Espace du Dehors. Ses doigts brûlaient du froid gelé des sombres abîmes... ces doigts qui ont glacé le sang dans tes veines et la moelle dans tes os. Un froid intense qui a brûlé ta chair comme un fer chauffé au rouge !

« Est-ce le hasard qui a poussé l'homme portant ton armure à charger dans le défilé à la tête de ses chevaliers... est-ce par hasard que les falaises se sont écroulées sur eux ?

Conan le regarda fixement sans répondre, un frisson glacé parcourut son épine dorsale. Magiciens et sorciers étaient légion dans sa mythologie barbare... n'importe quel demeuré aurait pu dire que celui-là n'était pas un homme comme les autres. Conan sentait quelque chose d'inexplicable autour de lui qui le mettait à part... une aura distincte, reflétant un autre Temps et un autre Espace... il avait le pressentiment d'un âge incroyablement ancien et abominable. Mais son esprit entêté refusa de s'incliner.

— L'écroulement des falaises a été un pur hasard,

murmura-t-il d'un ton farouche. Tout homme aurait conduit la charge dans ce défilé.

— Vraiment ? Toi, tu n'aurais pas conduit cette charge. Tu aurais flairé quelque piège. Pour commencer, tu n'aurais jamais fait franchir le cours d'eau à tes troupes, à moins d'être sûr que la déroute némédienne fût réelle. Des suggestions hypnotiques n'auraient jamais envahi ton esprit, même dans la folie de la bataille, au point de te rendre stupide, pour que tu te précipites aveuglément dans le piège qui t'était tendu... comme l'a fait l'homme, plus vulnérable, qui se faisait passer pour toi.

— Alors, si cela était prévu, grogna Conan avec scepticisme, si tout n'était qu'un stratagème pour prendre au piège mon armée, pourquoi cet « enfant des ténèbres » ne m'a-t-il pas tué dans ma tente ?

— Parce que je voulais te capturer vivant. Aucune magie n'était nécessaire pour prédire que Pallantides chargerait un autre homme, ayant revêtu ton armure, de conduire tes armées. Je te voulais vivant... sain et sauf. Tu peux avoir un rôle à jouer dans mes nombreux projets. Il y a en toi une force vitale qui dépasse l'habileté et l'intelligence de mes alliés. Tu es un ennemi redoutable, mais tu pourrais faire un excellent serviteur.

À ces mots, Conan cracha avec colère. Xaltotun, affectant de ne pas voir sa fureur, prit une boule de cristal posée sur une table voisine et la plaça devant lui. Il ne la tenait en aucune manière et ne l'avait posée sur quelque support que ce fût ; elle restait suspendue dans l'air, immobile, comme si elle reposait sur un piédestal de fer. Conan eut un reniflement de mépris devant cette démonstration de nécromancie ; néanmoins, il était impressionné.

— Aimerais-tu savoir ce qui se passe en Aquilonie ? demanda l'homme.

Conan ne répondit pas, mais la soudaine raideur de tout son corps trahit son intérêt.

Xaltotun scruta les profondeurs brumeuses et déclara :

— À présent, le soir est tombé... nous sommes au lendemain de la bataille de la Valkia. La nuit dernière, la plus grande partie de l'armée a campé sur les rives

de la Valkia, tandis que des détachements de cavaliers harcelaient les Aquiloniens en fuite. À l'aube, l'armée a levé le camp et s'est dirigée vers l'ouest, à travers les montagnes. Prospero, avec ses dix mille Poitaniens, se trouvait à quelques miles du champ de bataille lorsqu'il a rencontré les fuyards de ton armée, aux premières lueurs de l'aube. Il avait marché toute la nuit, espérant te rejoindre avant que la bataille ne fût commencée. Ne parvenant pas à rallier les vestiges de ton armée en déroute, il a rebroussé chemin vers Tarantia. Galopant à un train d'enfer, remplaçant ses montures fourbues par des étalons réquisitionnés dans les campagnes, il s'approche de Tarantia.

« Je vois ses chevaliers épuisés. Leurs armures sont grises de poussière, leurs pennons pendent mollement, tandis qu'ils font avancer leurs chevaux fourbus dans la plaine. Je vois également les rues de Tarantia. La cité est en ébullition. D'une façon ou d'une autre, la nouvelle de la défaite de l'armée et de la mort du roi Conan est arrivée jusqu'à ses habitants. La foule est folle de peur ; elle crie que le roi est mort et qu'il n'y a personne pour la conduire contre les Némédiens. Des ombres gigantesques venues de l'est recouvrent l'Aquilonie ; le ciel est noir de vautours.

Conan poussa un juron rauque.

— Ha ! Des mots... seulement des mots ! Le plus misérable des mendiants de Tarantia pourrait faire les mêmes prophéties ! Si tu me dis que tu vois tout cela dans ce globe de verre, alors tu es un menteur aussi bien qu'un fourbe ; d'ailleurs, cela ne fait pas le moindre doute ! Prospero assurera la défense de Tarantia et les barons se rallieront à lui. Le comte Trocero de Poitain dirige le royaume en mon absence. Il repoussera ces chiens de Némédiens qui rentreront dans leur chenil la queue basse. Que représentent cinquante mille Némédiens ? L'Aquilonie n'en fera qu'une bouchée. Ils ne reverront jamais Belverus. Ce n'est pas l'Aquilonie qui a été conquise ; tu as seulement capturé Conan.

— L'Aquilonie est condamnée, répondit Xaltotun, imperturbable. La lance, la hache et la torche la soumettront ; ou alors, si elles n'y parviennent pas, les forces des ères sombres seront utilisées ! Les falaises

se sont écroulées à Valkia... de la même façon, les villes fortifiées et les montagnes s'effondreront... si cela est nécessaire... les rivières sortiront en grondant de leur lit et recouvriront des provinces entières !

« Je souhaite que l'acier et la corde de l'arc l'emportent... pour ne pas avoir recours aux arts ! Un recours trop fréquent à des charmes puissants réveille parfois certaines forces capables de faire basculer l'univers tout entier !

— De quel enfer es-tu donc sorti, chien de la nuit ? murmura Conan en fixant l'homme.

Involontairement, le Cimmérien frissonna. Il pressentait quelque chose d'incroyablement ancien, d'incroyablement maléfique...

Xaltotun redressa la tête comme s'il prêtait l'oreille à des chuchotements franchissant le vide du dehors.

Il semblait avoir oublié son prisonnier. Puis il secoua la tête avec impatience et regarda Conan d'un air absent.

— Quoi ? Ha ! Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Mais je suis las de parler avec toi ! Détruire une ville fortifiée est moins fatigant que de chercher des mots pour formuler des pensées... qui soient compréhensibles à un barbare sans cervelle !

— Si mes mains n'étaient pas attachées, lui lança Conan, à l'instant, je ferais de toi un cadavre sans cervelle.

— Je n'en doute pas... si, en vérité, j'étais assez stupide pour t'en donner l'occasion, répliqua Xaltotun, et il frappa dans ses mains.

Ses manières avaient changé. Sa voix trahissait une certaine impatience et ses gestes étaient nerveux. Pourtant, Conan ne pensait pas que cette attitude eût un quelconque rapport avec lui-même.

— Réfléchis à ce que je viens de te dire, barbare, fit Xaltotun. Tu pourras méditer tout à loisir. Je n'ai pas encore décidé ce que j'allais faire de toi. Cela dépendra des circonstances à venir. Retiens bien une chose : si je décide d'avoir recours à toi pour la réalisation de mes projets, il serait préférable que tu te soumettes sans résistance... sinon tu subiras mon courroux !

Conan cracha un juron à son adresse. Des tentures masquant une porte s'écartèrent et quatre Noirs

gigantesques firent leur entrée. Chacun d'eux était seulement vêtu d'un pagne en soie retenu par un ceinturon d'où pendait une grande clé.

Xaltotun leur désigna le roi d'un geste impatient et se détourna, chassant cette affaire de son esprit ! Ses doigts se contractaient étrangement. D'une boîte en jade vert finement ciselée, il prit une poignée de poudre noire et brillante et en garnit un brûle-parfum posé sur un trépied en or près de son coude. La boule de cristal, qu'apparemment il avait oubliée, tomba sur le sol, comme privée de son support invisible.

Les Noirs se saisirent de Conan et le soulevèrent... il était tellement chargé de chaînes qu'il aurait été incapable de marcher. Ils l'emportèrent hors de la pièce. Un regard lancé par-dessus son épaule, tandis que la lourde porte de teck aux gonds d'or se refermait, lui montra Xaltotun, les bras croisés, se renversant dans son fauteuil semblable à un trône... de fines volutes de fumée montaient en spirale du brûle-parfum. Les courts poils de la nuque de Conan se hérissèrent. Il avait déjà vu une poudre noire semblable... en Stygie, ce royaume très ancien, habité par le mal, qui se trouve très loin au sud. C'était le pollen du lotus noir ; celui-ci apportait la mort aussi bien que le sommeil et des rêves monstrueux. Il savait que seuls les redoutables magiciens du Cercle Noir – incarnant le Mal ici-bas – recherchent volontairement les cauchemars écarlates du lotus noir pour augmenter leurs pouvoirs de nécromants.

Pour la plupart des peuples du monde occidental, le Cercle Noir était une fable et une imposture. Conan, lui, connaissait son effroyable réalité, ainsi que ses sinistres adorateurs. Ceux-ci pratiquaient leur abominable sorcellerie dans les sombres cryptes de Stygie et dans les dômes innommables de Sabatea la Maudite !

La mystérieuse porte aux feuilles d'or se referma. Conan frissonna en songeant à ce qu'elle dissimulait.

Était-ce le jour, ou la nuit ? Il n'aurait pu le dire. Le palais du roi Tarascus semblait être un endroit peuplé de ténèbres et hanté par la nuit, évitant l'éclat naturel du jour. L'esprit des ténèbres et des ombres rôdait en ces lieux. Cet esprit, Conan le pressentait, s'était

incarné en la personne de Xaltotun, l'étranger. Les Noirs portèrent le roi le long d'un couloir sinueux si mal éclairé qu'on aurait pu les prendre pour des fantômes portant un mort. Ils descendirent un escalier de pierre en colimaçon qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre. L'un d'eux tenait une torche à la main. Celle-ci projetait sur les murs leurs grandes ombres déformées qui dansaient d'une manière fantastique... on aurait dit la descente aux Enfers d'un cadavre porté par des démons noirs.

Ils arrivèrent enfin au bas des marches et s'avancèrent dans un long couloir. L'un des murs était percé de temps à autre par une porte voûtée : au-delà de celle-ci on apercevait l'amorce d'un escalier remontant vers la surface. L'autre mur montrait, à intervalles réguliers, de lourdes portes munies de barreaux.

S'arrêtant devant l'une d'elles, un des Noirs prit la clé suspendue à sa ceinture et la tourna dans la serrure. Poussant la grille, ils entrèrent avec leur captif. Ils se trouvaient dans un cachot aux parois épaisses, au sol et au plafond de pierre nue. Dans le mur du fond, s'ouvrait une autre porte, également fermée par des grilles. Ce qui se trouvait au-delà de cette porte, Conan ne pouvait le voir ; il ne pensait pas que ce fût un autre couloir. La lueur incertaine de la torche tremblotant à travers les barreaux suggérait un grand espace peuplé de ténèbres et de gouffres sonores.

Dans un coin du cachot, près de la porte par où ils étaient entrés, un amas de chaînes rouillées pendait à un grand anneau de fer scellé dans la pierre. Un squelette était pris dans ces chaînes. Conan le regarda avec une certaine curiosité. Il nota l'état des ossements : la plupart étaient fendus ou brisés. Le crâne, tombé des vertèbres, avait été écrasé, comme si l'on avait asséné un coup sauvage, avec une force redoutable !

D'un air impassible, un Noir – ce n'était pas celui qui avait ouvert la porte – fit glisser les chaînes de l'anneau. Il se servit de sa clé pour ouvrir le cadenas massif, tira sur un côté l'amas de métal rouillé et d'ossements brisés. Ils fixèrent les chaînes de Conan à cet anneau. Le troisième Noir tourna sa clé dans la

serrure de l'autre porte. Il grimaça lorsqu'il fut certain qu'elle était bien fermée.

Les géants d'ébène aux yeux en amande regardèrent Conan d'une étrange manière... la lueur de la torche se reflétait d'une inquiétante façon sur leur peau luisante !

Celui qui tenait la clé ouvrant la porte la plus proche fit remarquer d'une voix gutturale :

— Dorénavant, ceci sera ton palais, chien de roi blanc ! Personne – à part le maître et nous-mêmes – ne sait que tu es là. Tout le palais dort. Nous garderons le secret. Il est possible que tu vives... et meures ici. Comme lui !

D'un coup de pied méprisant, il frappa le crâne fracassé et l'envoya rouler bruyamment à l'autre bout du cachot.

Conan ne daigna pas répondre à ce sarcasme. Le Noir, sans doute vexé par le silence de son prisonnier, grogna un juron, se baissa et cracha au visage du roi. Il n'eut pas le temps de se repentir de son geste. Conan était assis par terre, sa taille prise dans les chaînes. Poignets et chevilles étaient entravés par celle passée dans l'anneau scellé dans le mur. Il ne pouvait ni se lever, ni s'écarter du mur de plus d'un mètre. Mais il y avait du mou dans les chaînes enserrant ses poignets. Avant que la tête ronde puisse se redresser et se mettre hors de sa portée, le roi avait saisi ses chaînes dans sa main puissante et frappait le Noir. L'homme tomba comme un bœuf à l'abattoir ! Ses camarades ouvrirent de grands yeux en le voyant étendu à terre, le cuir chevelu ouvert. Du sang coulait de son nez et de ses oreilles.

Ils ne cherchèrent pas à le venger et ne répondirent pas non plus à Conan qui les invitait à s'approcher... à venir à portée de la chaîne ensanglantée qu'il serrait dans sa main. Grommelant dans leur dialecte guttural, ils soulevèrent leur camarade inconscient, laissant pendre ses bras et ses jambes, et l'emportèrent comme un sac de blé. Ils se servirent de sa clé pour refermer la porte après eux... sans l'ôter de la chaîne en or fixée à son ceinturon. Ils emportèrent la torche. Comme ils s'éloignaient dans le couloir, l'obscurité se glissa derrière eux, telle une créature animée. Le léger frottement de leurs pieds sur les dalles de pierre mourut

au loin, tandis que disparaissait la lueur de leur torche.
Les ténèbres et le silence régnèrent en maîtres
incontestés.

Chapitre V

Celui qui hantait les puits

Conan était allongé, immobile, endurant le poids de ses chaînes et sa situation désespérée avec le stoïcisme inné de ceux qui ont toujours mené une vie sauvage. Il évitait tout mouvement. Au moindre geste, l'entrelacs de ses chaînes produisait un bruit étonnamment fort au sein des ténèbres et du silence. Son instinct, l'héritage d'un millier d'ancêtres ayant vécu dans un environnement hostile, lui dictait de ne pas trahir sa position alors qu'il était sans défense. Ce n'était nullement le résultat d'un raisonnement logique ; il ne se disait pas que l'obscurité dissimulait peut-être des dangers tapis dans l'ombre et que l'on risquait de s'apercevoir de sa vulnérabilité. Xaltotun l'avait assuré qu'il ne lui serait fait aucun mal. Conan pensait que celui-ci avait effectivement tout intérêt à le garder sain et sauf, du moins pour le moment. Mais l'instinct du sauvage était bien ancré en lui... instinct qui l'avait amené dès son enfance à se cacher et à rester immobile et silencieux tandis que les bêtes sauvages rôdaient à proximité de sa cachette.

Même ses yeux exercés n'arrivaient pas à percer les ténèbres compactes. Pourtant, après un certain laps de temps impossible à évaluer, une faible lueur devint apparente. Une sorte de rayon grisâtre tombait en oblique, permettant à Conan d'apercevoir les barreaux de la porte contre son coude. Il distinguait même le squelette gisant près de l'autre grille. Cette lueur l'intriguait : il en trouva finalement l'explication.

Il se trouvait dans les fosses situées sous le palais, très en dessous du niveau du sol. Pour une raison inconnue, un puits de mine avait été percé et arrivait de quelque part au-dessus de lui. La lune s'était levée et sa clarté descendait en oblique le long du conduit. Il réfléchit qu'il pourrait de cette façon calculer le nombre de jours et de nuits passés dans ce cachot. Les rayons du soleil descendaient peut-être également au fond du conduit. Mais celui-ci risquait d'être fermé le jour. C'était sans doute une torture raffinée, destinée à

briser un prisonnier en lui laissant entrevoir la lumière du jour ou la clarté de l'astre lunaire !

Son regard rencontra les ossements brisés qui luisaient faiblement dans l'angle opposé du cachot. Il ne se fatigua pas inutilement à s'interroger sur l'identité du prisonnier ou à se demander pour quelle raison il avait été condamné à ce sort affreux. Néanmoins, l'état des ossements l'intriguait. Ils n'avaient pas été brisés sur une roue. Comme il les considérait plus attentivement, un autre détail déplaisant lui apparut. Les tibias étaient brisés dans le sens de la longueur. Une seule explication s'imposait : c'était pour en extraire la moelle. Mais quelle créature, à part l'homme, mange la moelle des os ? Ces restes étaient-ils la preuve muette d'un horrible festin cannibale... d'un malheureux que la faim avait rendu fou ? Peut-être. Conan se demanda si l'on retrouverait dans un proche avenir ses propres ossements brisés de la même façon... pendant au bout de ces chaînes rouillées ! Il combattit la panique irraisonnée – celle du loup pris au piège – qui montait en lui.

Le Cimmérien ne lança aucune imprécation. Il ne hurla pas, ne pleura ni ne délira comme un homme civilisé l'aurait sans doute fait. La douleur et le trouble au fond de lui-même n'en étaient pas moins violents. Ses longs membres tremblaient sous l'intensité de ses sentiments. Quelque part, loin à l'ouest, l'armée némédienne se frayait un chemin jusqu'au cœur de son royaume, incendiant les villages, massacrant ses habitants ! La petite armée de Poitain ne pourrait pas lui tenir tête longtemps. Prospero assurerait la défense de Tarantia pendant des semaines ou des mois. Pourtant, s'il ne recevait pas de renfort, il serait contraint de se rendre. Les forces en présence étaient par trop inégales. Assurément, les barons se rallieraient à lui et s'uniraient contre les envahisseurs. Pendant ce temps, il devrait rester allongé, impuissant – lui, Conan –, dans un cachot obscur. D'autres conduiraient ses troupes et se battraient pour son royaume ! Le roi grinça des dents, fou de rage.

Soudain, il se raidit... il venait d'entendre des pas furtifs, de l'autre côté de la première porte. Scrutant les ténèbres, il distingua dans le couloir une vague

silhouette, penchée sur la grille. Un grincement résonna – le métal frottant sur le métal – puis il entendit le déclic d'un pêne, comme si une clé tournait dans la serrure. La silhouette sortit silencieusement de son champ de vision. Un garde, supposa-t-il, venu vérifier la serrure. Un moment après, le même son se reproduisit, plus lointain, suivi au léger grincement d'une porte qui s'ouvre, puis du frottement assourdi de pas s'éloignant rapidement sur les dalles. Le silence retomba.

Conan écouta attentivement, pendant un long moment, lui sembla-t-il. Ce ne devait être qu'une impression, car la clarté lunaire luisait toujours au bas du conduit invisible. Il n'entendit pas d'autre bruit. Il changea finalement de position et ses chaînes tintèrent. Alors il entendit à nouveau un bruit de pas, plus léger... des pas assourdis de l'autre côté de la porte... celle empruntée par les Noirs. Un instant plus tard, une silhouette fragile apparaissait devant lui, se découpant vaguement dans la lumière grisâtre.

— Roi Conan ! demanda d'un ton pressant une voix mélodieuse. Ô seigneur, es-tu là ?

— Où serais-je, sinon dans ce cachot ? répondit-il en restant sur ses gardes, tordant sa tête d'un côté et de l'autre pour regarder vers l'apparition.

C'était une jeune femme. Elle serrait les barreaux de la grille entre ses doigts délicats. La faible lueur derrière elle dessinait les contours de son corps svelte, à travers la soie qui ceignait ses hanches, se reflétant vaguement sur ses plaques pectorales incrustées de gemmes. Ses yeux noirs brillaient dans l'obscurité et ses membres blancs comme l'albâtre luisaient doucement. Sa chevelure tombait sur ses épaules et l'éclat de ses noires cascades était seulement suggéré.

— Les clés de tes menottes et celle qui ouvre l'autre porte, chuchota-t-elle.

Une main fine et blanche se glissa entre les barreaux. Elle laissa tomber trois objets qui tintèrent doucement sur les dalles à côté de lui.

— À quoi joues-tu, ma fille ? demanda-t-il. Tu t'exprimes en némédien, or je n'ai pas d'amis en Némédie. Quelle est cette nouvelle diablerie imaginée par ton maître ? Est-ce lui qui t'a envoyée ici pour se

moquer de moi ?

— Ce n'est pas une moquerie ! (La jeune femme tremblait violemment. Ses bracelets et ses plaques pectorales tintèrent contre les barreaux qu'elle serrait dans ses doigts.) Je le jure, par Mitra ! J'ai volé les clés aux geôliers noirs. Ce sont les gardiens des puits ; chacun d'eux porte une clé qui n'ouvre qu'un seul système de serrures. Je les ai enivrés. Celui dont tu as ouvert le crâne en deux a été emmené chez les médecins. Je n'ai pu lui subtiliser sa clé. Mais j'ai volé les autres. Oh, hâte-toi, je t'en prie, ne traîne pas ainsi ! Au-delà de ces cachots se trouvent les puits... les portes mêmes de l'Enfer !

Quelque peu impressionné, Conan essaya les clés sans y croire. Il était persuadé que cela ne servirait à rien et que cet échec provoquerait un éclat de rire moqueur. Il fut galvanisé en découvrant que l'une des clés ouvrait effectivement ses menottes. Bientôt, le cadenas de la chaîne le retenant à l'anneau tombait sur les dalles... ainsi que celui des chaînes entravant ses membres. Quelques secondes plus tard, il était debout et savourait farouchement sa relative liberté. Une longue enjambée l'amena à la grille. Ses doigts se refermèrent sur un barreau et sur le poignet délicat pressé contre lui, emprisonnant ainsi sa propriétaire. Elle releva courageusement la tête pour croiser son regard féroce.

— Qui es-tu, jeune fille ? demanda-t-il. Pourquoi as-tu fait cela ?

— Mon nom est Tallulah, murmura-t-elle dans un souffle, comme si elle était sous l'emprise de la terreur. Je suis l'une des nombreuses femmes du roi ; je fais partie de son sérail.

— À moins que tout ceci ne soit qu'une ruse abjecte, grogna Conan, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu m'as apporté ces clés.

Elle baissa sa tête aux cheveux noirs, puis la redressa et affronta avec hardiesse son regard méfiant. Des larmes brillaient, telles des gemmes, sur ses longs cils noirs.

— Je suis l'une des femmes du roi ; je fais partie de son sérail, répéta-t-elle avec une certaine humilité teintée d'orgueil. Celui-ci ne m'a jamais adressé un

seul regard, et ne le fera sans doute jamais. À ses yeux, j'ai moins d'importance que l'un de ses chiens rongant des os dans la salle des festins.

« Mais je ne suis pas une poupée fardée : je suis un être de chair et de sang ! Je respire, je connais la peur et la haine... la joie et l'amour ! Car je t'aime, roi Conan, depuis la première fois que je t'ai vu. Tu t'avancas à la tête de tes chevaliers dans les rues de Belverus... rendant visite au roi Numa, voici quelques années. Mon cœur a tressailli et s'est échappé de mon sein. Il est tombé dans la poussière de la rue, se glissant sous les sabots de ton cheval !

Comme elle faisait cet aveu, ses joues s'empourprèrent ; pourtant, ses yeux noirs étaient toujours aussi résolus. Conan ne répondit pas tout de suite. Certes, c'était un être sauvage, passionné et indompté... toutefois, même le plus sauvage des hommes peut concevoir une certaine crainte ou un grand émerveillement lorsqu'une femme met son âme à nu devant lui.

Elle inclina sa tête et pressa ses lèvres rouges sur les doigts qui emprisonnaient son poignet délicat. Puis elle releva vivement la tête en se souvenant brusquement de la situation présente. La terreur fit briller ses yeux noirs.

— Dépêchons-nous, chuchota-t-elle sur un ton pressant. Il est plus de minuit. Tu dois partir.

— Tu risques d'être écorchée vive pour avoir dérobé ces clés !

— Ils ne le sauront jamais. Si les Noirs se rappellent demain matin qui leur a apporté le vin, ils n'oseront jamais reconnaître que les clés leur ont été volées alors qu'ils étaient ivres ! La clé que je n'ai pas pu me procurer ouvre cette porte. Pour recouvrer la liberté, tu devras passer par les puits. J'ignore quels horribles dangers te guettent, tapis dans l'ombre, une fois franchi ce seuil. Pourtant, un sort encore plus terrible t'est réservé si tu demeures dans cette cellule. Le roi Tarascus est rentré...

— Quoi ? Tarascus ?

— Oui ! Il est rentré en grand secret. Il y a peu de temps, il est descendu dans les puits et en est remonté, pâle et tremblant, tel un homme qui a frôlé un grand

péril ! Je l'ai entendu murmurer à son écuyer, Arideus, que tu devais mourir, en dépit de Xaltotun !

— Et Xaltotun ? murmura Conan.

Il la sentit frissonner.

— Ne parle pas de lui ! chuchota-t-elle. Il suffit souvent de prononcer leur nom pour que les démons apparaissent ! Les esclaves disent qu'il se repose dans sa chambre, derrière une porte solidement verrouillée, plongé dans les rêves que procure le lotus noir. Je crois que même Tarascus le craint au tréfonds de son être, sinon il te tuerait ouvertement. Cette nuit, il est descendu dans les fosses... seul Mitra sait ce qu'il y a fait !

— Je me demande si c'est Tarascus qui a vérifié la porte de ma cellule, il y a un instant, murmura Conan.

— Voici une dague !

Elle glissa quelque chose entre les barreaux. Les doigts de Conan se refermèrent vivement sur un objet au toucher familier.

— Franchis rapidement cette porte là-bas. Tourne à gauche et longe les cellules jusqu'à ce que tu atteignes un escalier de pierre. Si tu tiens à la vie, ne t'écarte pas de ce couloir ! Monte l'escalier et ouvre la porte que tu trouveras en haut : l'une des clés ouvre la serrure. Si telle est la volonté de Mitra, je t'attendrai de l'autre côté de cette porte !

Elle disparut dans un léger bruit de pieds chaussés de babouches.

Conan haussa les épaules et se tourna vers l'autre grille. C'était peut-être un piège diabolique tendu par Tarascus. Pourtant, Conan, au tempérament impétueux, préférerait se jeter tête baissée dans un piège plutôt que de rester assis dans cette cellule ! Il n'attendrait pas passivement qu'on vienne le tuer. Il examina l'arme que lui avait donnée la jeune fille. Un sourire cruel apparut sur ses lèvres. Il ignorait qui elle était réellement, mais cette dague prouvait qu'elle possédait une grande intelligence pratique. Ce n'était pas un stylet à la mince lame, choisi pour sa poignée incrustée de gemmes ou sa garde en or, approprié seulement pour quelque meurtre délicat dans le boudoir d'une dame ! C'était un poignard à l'apparence franche, une

arme de soldat. La large lame était longue de quinze pouces et sa pointe effilée avait la dureté du diamant.

Il poussa un grognement satisfait. Sentir sa poignée entre ses doigts lui redonnait confiance et courage ! On avait peut-être tissé autour de lui de sombres toiles de conspiration... au bout du chemin, il trouverait certainement félonie et trahison, mais ce poignard était réel ! Les longs muscles de son bras droit se tendirent, en avant-goût des coups mortels qu'il aurait sans doute à donner !

Il alla à l'autre porte et introduisit l'une des clés dans la serrure. La porte n'était pas fermée à clé. Pourtant, il se souvenait avoir vu le Noir la fermer avec soin. Mais alors... cette forme voûtée à l'allure furtive... ce n'était pas un geôlier s'assurant que les verrous étaient bien poussés ! Au contraire, ils avaient été tirés ! Cette porte non verrouillée avait quelque chose de sinistre. Conan n'hésita pas. Il poussa violemment la grille. Quittant sa cellule, il se dirigea vers les ténèbres extérieures.

Comme il le pensait, la porte ne donnait pas sur un autre couloir. Le sol dalle s'étendait sous ses pieds ; la rangée de cellules se poursuivait derrière lui, à droite et à gauche. Les autres limites de l'endroit où il se trouvait étaient invisibles. Il ne distinguait ni le plafond, ni aucune des autres parois. La clarté lunaire filtrant par les grilles des cellules était presque aussitôt engloutie par les ténèbres. D'autres yeux moins exercés que les siens auraient eu du mal à discerner les mares de pâle lueur grisâtre flottant à intervalles réguliers devant les portes des cellules.

Tournant sur la gauche, il s'avança rapidement et sans bruit. Il longeait l'alignement des cachots ; ses pieds nus ne faisaient pas de bruit sur les dalles. Tout en avançant, il jetait un regard rapide dans chaque cellule. Elles étaient vides, mais fermées à clé. Dans l'une d'entre elles, il aperçut la luisance d'ossements nus et blancs. Ces basses-fosses étaient les vestiges d'une époque plus sinistre encore ! Elles avaient été construites en des temps anciens, lorsque Belverus était plus une forteresse qu'une cité. De toute évidence, leur utilisation récente avait été plus fréquente que la plupart des gens ne le supposaient !

Il aperçut devant lui la forme vague d'un escalier. Celui-ci montait rapidement et se perdait dans les ténèbres. Il comprit qu'il s'agissait certainement de l'escalier permettant de quitter les basses-fosses ! Il pivota brusquement sur ses talons et se blottit dans les ombres épaisses au bas des marches.

Derrière lui, dans le couloir, quelque chose bougeait... une créature, volumineuse, se déplaçait furtivement. Elle s'avavançait lentement et ses pieds n'étaient pas ceux d'un être humain ! Il parcourut du regard la longue rangée de cellules : un carré de lumière grisâtre se détachait devant chacun des cachots. Ce n'était guère plus qu'une bande de ténèbres un peu moins compactes. Il vit quelque chose s'avancer et franchir ces carrés grisâtres, les uns après les autres. Il n'aurait su dire ce que c'était... la créature était massive et son pas pesant : pourtant elle se déplaçait avec une aisance et une rapidité plus grandes que celles d'un homme ! Il l'entrevoyait quand elle traversait les flaques de lumière grisâtre. Il la perdait de vue quand elle se confondait avec les ténèbres s'étendant entre chaque porte de cellule. L'avance furtive de la créature avait quelque chose de surnaturel. Elle apparaissait et disparaissait l'instant d'après, semblable à un mirage aussitôt dissipé.

Il entendait les barreaux résonner quand elle essayait d'ouvrir les portes, l'une après l'autre. Elle était arrivée devant le cachot qu'il avait quitté quelques instants auparavant. Elle tira violemment la porte qui s'ouvrit largement. Il entrevit une silhouette, grande et massive : elle se découpait vaguement sur le seuil grisâtre. Puis elle disparut dans le cachot. La sueur perla au visage et aux mains de Conan. À présent, il savait pourquoi Tarascus s'était approché de la porte de son cachot aussi perfidement... et pourquoi il était reparti aussi rapidement, un instant plus tard ! Le roi avait déverrouillé sa porte pour ouvrir ensuite, en un autre endroit de ces fosses de l'enfer, une cellule, ou une cage, où était enfermée une monstruosité sans nom !

La créature sortit de la cellule et s'avança à nouveau dans le couloir. Sa tête difforme touchait presque le sol. Elle ne vérifiait plus les portes fermées à clé. Elle

suivait sa piste... en flairant son odeur ! Conan la vit plus nettement. La lumière grisâtre lui montra les contours d'un corps gigantesque, presque humain. Mais il dépassait par la taille et le volume n'importe quel être humain. La créature marchait sur deux pattes, penchée en avant. Elle était velue et couverte d'une épaisse fourrure grisâtre, striée d'argent. Sa tête était l'horrible parodie d'un visage humain ; ses longs bras pendaient presque jusqu'au sol.

Conan savait enfin... il comprit la signification de ces ossements écrasés et brisés dans la cellule... il reconnut l'habitant des puits. C'était un singe gris, l'un de ces sinistres mangeurs de chair humaine qui hantent les forêts ondoyantes de la mer de Vilayet, sur ses rives orientales et montagneuses. Presque mythiques, ces singes abominables étaient les gobelins des légendes hyboriennes... dans la réalité, les ogres du monde naturel, les cannibales et les meurtriers des forêts habitées par la nuit.

Il comprit que le singe avait senti sa présence. Il avançait rapidement. Son corps, semblable à une barrique, était posé sur des pattes courtes, massives et arquées. Conan regarda rapidement vers le haut du grand escalier. Il comprit que la brute serait sur lui avant qu'il ait le temps d'atteindre la porte lointaine. Il n'avait plus le choix : il se battrait avec la créature... au corps à corps !

Conan s'avança vers la bande de clarté lunaire la plus proche afin d'avoir le plus de lumière possible. De fait, le singe voyait beaucoup mieux que lui dans le noir. La brute l'aperçut aussitôt : ses grands crocs jaunes brillèrent dans les ténèbres ; pourtant il n'émit aucun bruit. Créatures de la nuit et du silence, les singes gris de Vilayet étaient muets. Sur ses traits indistincts et hideux – parodie bestiale d'un visage humain ! – se lisait une horrible joie.

Conan attendit, prêt à bondir, observant le monstre qui s'approchait. Il savait qu'il ne pourrait porter qu'un seul coup... sa vie en dépendait ! Il n'aurait guère l'occasion d'en porter un second, il n'aurait pas le temps de frapper et de s'écarter d'un bond. Le premier coup devait tuer, instantanément... s'il désirait survivre à ce terrible corps à corps. Il évalua du regard la gorge

courte et épaisse, la panse velue, le torse puissant qui se gonflait en de gigantesques arches, tels des boucliers jumeaux. Il devait toucher le cœur. Mieux valait courir le risque que la lame soit déviée par les côtes épaisses que de frapper en un endroit où le coup ne serait pas fatal ! Une fois sa décision prise, Conan compara sa rapidité et sa force musculaire à la puissance et à la férocité de la bête mangeuse de chair humaine. Il affronterait la créature poitrine contre poitrine... une fois le coup mortel porté, sa résistance et son endurance lui permettraient peut-être de survivre à l'épreuve surhumaine imminente !

Le singe s'approcha en se balançant et en tendant vers lui ses redoutables bras. Conan plongea entre eux et frappa de toutes ses forces, avec l'énergie du désespoir. Il sentit la lame s'enfoncer jusqu'à la garde dans la poitrine velue. Aussitôt, la lâchant, il baissa la tête. Tout son corps ne forma plus qu'une seule masse compacte de muscles noués. Comme il se ramassait sur lui-même, il agrippa les bras qui se refermaient sur lui et enfonça farouchement ses genoux dans le ventre du monstre, bandant tous ses muscles contre l'étreinte destinée à l'écraser.

Durant quelques secondes vertigineuses, il eut l'impression d'être pris dans un tremblement de terre... son corps allait être écartelé... brusquement, les bras le lâchèrent. Il était libre ! Tombant à terre, il aperçut le monstre qui agonisait sous lui. Ses yeux rouges fixaient le plafond sans le voir ; la garde du poignard vibrait encore dans sa poitrine. Son coup, porté avec l'énergie du désespoir, était allé droit au but.

Conan haletait comme s'il avait soutenu un long combat : il tremblait de tous ses membres. Il avait l'impression que certaines de ses articulations avaient été démisées. Le sang ruisselait sur tout son corps, là où les griffes du monstre avaient lacéré sa peau. Ses muscles et ses tendons avaient été soumis à rude épreuve et le faisaient cruellement souffrir. Si la bête avait vécu une seconde de plus, elle l'aurait certainement démembré. Mais le Cimmérien avait tenu bon ; il avait surmonté l'épreuve. Elle n'avait duré qu'un fugitif instant. Il assista aux dernières convulsions du singe qui aurait déchiqueté un homme

moins résistant, lui arrachant membre après membre !

Chapitre VI

Le coup de poignard !

Conan se baissa pour ressortir le couteau de la poitrine du monstre. Puis il monta rapidement l'escalier. Quelles autres créatures de terreur les ténèbres abritaient-elles, il ne pouvait le savoir, mais il n'avait aucune envie de les affronter ! Ce genre de corps à corps était trop pénible, même pour le gigantesque Cimmérien. La clarté lunaire pâlisait sur les dalles, les ténèbres se refermaient sur lui. Quelque chose ressemblant fort à de la panique le poursuivait. Il poussa un soupir de soulagement une fois arrivé en haut des marches et il sentit la troisième clé tourner dans la serrure. Il entrebâilla la porte pour regarder de l'autre côté, s'attendant presque à être attaqué... à trouver sur son chemin un adversaire, humain ou animal !

Mais ses yeux ne rencontrèrent qu'un couloir aux parois de pierre nue, faiblement éclairé... et une silhouette svelte et délicate qui attendait devant la porte.

— Roi Conan !

Ce fut un cri rauque et vibrant, qui exprimait le soulagement autant que la peur. La jeune fille bondit vers lui, puis eut un mouvement de recul, l'air consterné.

— Mais tu saignes ! s'exclama-t-elle. Tu es blessé !

Il eut un geste d'impatience comme pour balayer cette exclamation.

— Des égratignures qui ne feraient pas pleurer un enfant ! Ton poignard m'a été très utile. Sans lui, le singe de Tarascus serait en train de me briser les tibias pour en sucer la moelle. Que faisons-nous maintenant ?

— Suis-moi, chuchota-t-elle. Je vais te conduire hors de la ville. Une fois les murailles franchies, tu trouveras un cheval que j'ai dissimulé là-bas.

Elle voulut passer devant lui pour lui montrer le chemin. Mais il posa une main lourde sur son épaule nue.

— Marche à côté de moi, lui ordonna-t-il

doucement. (Il passa un bras puissant autour de sa taille délicate.) Jusqu'à présent, tu as agi loyalement et j'ai tout lieu de te croire. Pourtant, si j'ai vécu aussi longtemps... c'est uniquement parce que je ne fais confiance à personne, ni homme ni femme ! À présent, n'essaie pas de me jouer un mauvais tour, car tu n'aurais guère le temps de te réjouir de ta petite plaisanterie !

Elle ne sourcilla pas à la vue du poignard ensanglanté, ni au contact des muscles puissants qui enserraient son corps souple.

— Tue-moi sans pitié si je te trahis, répondit-elle. Ce bras qui m'enlace – même si c'est une menace ! – est la réalisation de mes rêves les plus fous !

Le couloir voûté se terminait par une porte qu'elle ouvrit. De l'autre côté, un Noir gisait à terre. C'était un géant portant un turban et un pagne de soie. Une épée courte se trouvait sur les dalles, non loin de sa main. Il était immobile.

— J'ai versé une drogue dans son vin, chuchota-t-elle en évitant le corps inerte. C'est le dernier... l'ultime gardien des puits ! Personne ne s'est jamais évadé des basses-fosses ni n'a jamais exprimé le désir de les visiter. C'est pourquoi ces Noirs en sont les seuls gardiens. Les autres serviteurs du palais ignorent que Xaltotun a ramené le roi Conan, prisonnier, sur son char. Je ne trouvais pas le sommeil. Tandis que les autres femmes du sérail dormaient profondément, je regardais par une fenêtre dans la cour. Je savais qu'une bataille avait eu lieu à l'ouest ou qu'elle était en cours. Je craignais pour ta vie...

« J'ai vu les Noirs te hisser en haut des marches. Je t'ai reconnu à la lueur des torches. Me glissant dans cette aile du palais, je les ai vus t'emporter vers les fosses. Je n'ai pas osé venir ici avant la tombée de la nuit. Tu es sans doute resté toute la journée dans les appartements de Xaltotun, drogué et inconscient.

« Oh, soyons prudents ! Cette nuit, il se passe des choses étranges dans le palais. Les esclaves ont dit que Xaltotun dormait sous l'influence du lotus de Stygie, comme cela lui arrive souvent. Pourtant, Tarascus rôde dans le palais. Il est revenu en grand secret, par une poterne discrète. Il était enveloppé d'un manteau

couvert de poussière, comme après une longue route. Seul son écuyer Arideus l'accompagnait... le maigre et silencieux Arideus. Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur !

Ils arrivèrent au pied d'un escalier en colimaçon qu'ils gravirent. Tallulah fit glisser un panneau étroit, qu'elle remit en place une fois qu'ils l'eurent franchi. Celui-ci ne fut plus qu'une partie du mur richement décoré. Ils se trouvaient dans un couloir plus spacieux, orné de tentures et recouvert d'un tapis. Des lampes au plafond répandaient une lumière dorée.

Conan tendit l'oreille mais n'entendit aucun bruit. Il ignorait dans quelle partie du palais il se trouvait et où étaient situés les appartements de Xaltotun. La jeune fille l'entraîna dans le couloir. Il sentit qu'elle tremblait. Bientôt ils s'arrêtèrent devant une alcôve fermée par une tenture de satin. Elle la tira sur le côté et lui fit signe d'entrer dans la niche.

— Attends-moi ici, chuchota-t-elle. Au-delà de cette porte, au bout du couloir, nous risquons de rencontrer des esclaves ou des eunuques, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je vais voir si la voie est libre... évitons de nous y aventurer tous les deux !

Aussitôt ses soupçons resurgirent.

— Me tendrais-tu un piège par hasard ?

Des larmes brillèrent dans les yeux noirs de Tallulah. Elle tomba à genoux et saisit sa main musclée.

— Ô mon roi, ne doute pas de moi en cet instant ! (Sa voix tremblante contenait une prière désespérée.) Si tu te méfies de moi et hésites, nous sommes perdus ! Pourquoi t'aurais-je aidé à t'évader pour te trahir à présent ?

— C'est bon, grogna-t-il. Je te fais confiance. Par Crom, on n'oublie pas facilement les habitudes de toute une vie ! Pourtant, je ne te ferais aucun mal, même si tu amenais ici toute l'armée de Némédie. Sans toi, ce maudit singe envoyé par Tarascus se serait jeté sur moi, alors que j'étais enchaîné et désarmé. Agis à ta guise, jeune fille.

Embrassant ses mains, elle se releva avec souplesse et, courant vers le fond du couloir, elle disparut par une porte massive à double battant.

Il la regarda partir, se demandant s'il ne se montrait

pas stupide en lui faisant confiance. Puis il haussa ses puissantes épaules et referma les tentures de satin. Il n'était pas étrange qu'une ardente et jeune beauté risquât sa vie pour l'aider. Cela s'était déjà produit, bien des fois. Beaucoup de femmes l'avaient regardé avec bienveillance au cours de sa vie errante et aventureuse, et même après son accession au trône !

Dans l'alcôve, il ne resta pas inactif à attendre son retour. Instinctivement, il explora la niche, cherchant une autre sortie, et en trouva une... un passage étroit, dissimulé par les tentures, qui donnait sur une porte. Celle-ci, ornée de sculptures, était à peine visible dans la faible lumière provenant du couloir extérieur. Comme il regardait depuis le seuil de cette porte sculptée, une autre porte s'ouvrit et se referma, et il entendit le bruit d'une conversation à voix basse. Le son familier de l'une de ces voix fit apparaître sur son visage basané un rictus cruel. Sans hésiter, il se glissa dans le passage et se tapit à proximité de la porte, telle une panthère à l'affût. Elle n'était pas fermée à clé. Tournant délicatement la poignée, il l'entrouvrit sans bruit, acceptant témérairement les conséquences de son geste.

La porte était masquée de l'autre côté par des tentures. Un interstice dans le velours lui permit de contempler une chambre éclairée par une bougie placée sur une table d'ébène. Deux hommes se trouvaient dans la pièce. L'un d'eux, un ruffian au visage couturé de cicatrices et à l'air mauvais, portait des braies de cuir et un manteau en lambeaux. L'autre était Tarascus, roi de Némédie.

Tarascus semblait inquiet. Le visage pâle, il regardait continuellement autour de lui, comme s'il s'attendait à entendre un bruit de pas et craignait la venue d'un importun.

— Pars à l'instant et fais vite, disait-il. Il est plongé dans un profond sommeil, celui que procure la fleur du lotus ; mais j'ignore à quel moment il va se réveiller.

— Comme c'est étrange... entendre des paroles apeurées... de la bouche de Tarascus ! grogna l'autre d'une voix rauque et sourde.

Le roi fronça les sourcils.

— Je ne crains aucun homme ordinaire, tu le sais

très bien ! Mais, en voyant les falaises s'écrouler à Valkia, j'ai compris que le démon que nous avions ressuscité n'était pas un charlatan. Je redoute ses pouvoirs, car j'ignore leur étendue exacte. Je sais que, d'une mystérieuse façon, ils sont liés à cet objet maudit que je lui ai volé. Il l'a ramené à la vie. Il est certainement à l'origine de ses pouvoirs magiques.

« Il l'avait bien caché. Sur mon ordre, un esclave l'a espionné et l'a vu le mettre dans un coffre en or. L'esclave m'a dit où il avait dissimulé le coffre. Même dans ces conditions, je n'aurais pas osé le voler... si Xaltotun n'avait pas sombré dans le sommeil du lotus.

« Je crois que c'est le secret de son pouvoir. Orastes s'en est servi pour le rappeler à la vie. Xaltotun s'en servira pour faire de nous tous ses esclaves, si nous n'y prenons garde ! Aussi, prends-le et jette-le dans la mer, comme je te l'ai ordonné. Assure-toi que tu te trouves suffisamment loin du rivage pour que ni marée ni tempête ne le rejettent à la côte. Tu as été payé.

— En effet, grogna le ruffian. Non en or, roi Tarascus, car j'avais une dette de reconnaissance envers toi. Même les voleurs peuvent éprouver de la gratitude.

— Quelle que soit la dette dont tu te sens redevable envers moi, répondit Tarascus, elle sera payée lorsque tu auras jeté à la mer cet objet.

— Je pars à l'instant pour Zingara : je compte m'embarquer à Kordava, promet l'autre. Je n'ose pas me montrer en Argos ; en raison d'un certain meurtre sans imp...

— Cela ne m'intéresse pas ; n'en parlons plus. Voilà l'objet. Un cheval t'attend dans la cour. Pars, et fais vite !

Quelque chose passa des mains du roi à celles du ruffian, quelque chose de flamboyant comme un feu vivant. Conan n'en eut qu'une vision fugitive. Le brigand rabattit sur son visage un chapeau à large bord, ramena son manteau sur ses épaules et quitta rapidement la pièce. Comme la porte se refermait sur lui, Conan agit avec la fureur dévastatrice d'un désir sanguinaire qui se déchaîne. La vue de son ennemi, si proche de lui, fit bouillir son sang impétueux et balaya toute précaution et retenue.

Tarascus se tournait vers une porte intérieure. Conan écarta violemment les tentures et bondit dans la pièce, telle une panthère assoiffée de sang. Tarascus pivota vivement sur lui-même. Avant qu'il puisse reconnaître son agresseur, le poignard de Conan le fouaillait cruellement.

Le coup ne fut pas mortel ; Conan le comprit en frappant. Son pied s'était pris dans un pan de rideau et il avait trébuché au moment où il prenait son élan. La pointe du poignard se planta dans l'épaule de Tarascus, puis descendit en fouaillant ses côtes. Le roi de Némédie poussa un hurlement.

L'impact du coup et le corps de Conan emporté par son élan firent tomber Tarascus à la renverse contre la table ; celle-ci bascula et la bougie s'éteignit. Ils furent projetés à terre sous la violence de l'attaque de Conan, et gênés dans leurs mouvements par les replis de la tenture qui descendait jusqu'au sol. Conan frappait au hasard dans le noir. Tarascus, pris de panique, poussait des hurlements frénétiques et, comme si la peur lui donnait une énergie surhumaine, il s'arracha à l'étreinte de Conan. Tâtonnant dans le noir, il hurla :

— Au secours ! Gardes ! Arideus ! Orastes ! Orastes !

Conan se releva, se dégageant d'un coup de pied des tentures et des débris de la table qui l'immobilisaient au sol. Il jurait avec amertume, déçu d'avoir échoué. Ignorant la disposition du palais, un certain trouble l'envahit. Les hurlements de Tarascus résonnaient au loin ; une clameur sauvage leur répondit. Le Némédien lui avait échappé à la faveur des ténèbres et Conan ignorait quelle direction il avait prise. Le geste irréfléchi du Cimmérien, dans son désir de se venger, avait échoué. Il ne lui restait plus qu'à sauver sa propre vie si cela lui était encore possible.

Poussant de noires imprécations, Conan rebroussa chemin vers le passage et courut jusqu'à l'alcôve. Alors qu'il écartait prudemment la tenture, Tallulah surgit dans le couloir. Ses yeux noirs étaient dilatés par la terreur.

— Oh, que s'est-il passé ? s'écria-t-elle. Le palais tout entier est en émoi ! Je ne t'ai pas trahi, je le jure...

— Non, c'est moi qui ai réveillé ce nid de frelons,

grogna-t-il. En cherchant à me faire rembourser une dette. Quel est le plus court chemin pour sortir d'ici ?

Elle saisit son poignet et l'entraîna dans le couloir. Ils se dirigeaient vers la porte massive lorsque des cris assourdis s'élevèrent de l'autre côté. Les battants furent violemment secoués comme si on cherchait à les enfoncer. Tallulah se tordit les mains de désespoir et éclata en sanglots.

— Notre retraite est coupée ! En revenant, j'ai fermé cette porte à clé... avant de te rejoindre dans l'alcôve. Ils l'auront enfoncée dans un instant ! C'est le seul chemin pour arriver jusqu'à la poterne !

Conan pivota sur ses talons. À l'autre extrémité du couloir, une clameur monta. Encore invisibles, ses ennemis se trouvaient devant et derrière lui !

— Vite, par là ! s'exclama avec désespoir la jeune femme.

Elle traversa rapidement le couloir et ouvrit violemment la porte d'une chambre. Conan la franchit à sa suite et repoussa le loquet en or. Ils se trouvaient dans une chambre vide, meublée avec luxe. La jeune femme l'entraîna vers une fenêtre aux barreaux en or. Au-dehors, le Cimmérien aperçut des arbres et des massifs de fleurs.

— Tu es fort, dit-elle d'une voix essoufflée. Si tu parviens à arracher ces barreaux, tu peux encore leur échapper. Ces jardins fourmillent de gardes ; néanmoins, les fourrés sont épais. Tu les éviteras facilement. Le mur sud entoure la ville. Une fois ce mur franchi, tu as une chance de t'enfuir. Un cheval t'attend, dissimulé dans un bosquet, au bord de la route conduisant vers l'ouest à une centaine de pas au sud de la fontaine de Thrалlos. Tu sais où elle se trouve ?

— Oui ! Mais... et toi ? J'avais l'intention de t'emmener avec moi.

La joie illumina son adorable visage.

— Alors mon bonheur est complet et tous mes désirs sont comblés ! Mais je te retarderais. Non, tu n'as pas à avoir peur pour ma vie. Ils n'imagineront jamais que je t'ai aidé de mon plein gré. Pars à présent ! Ce que tu viens de dire m'aidera à vivre d'un cœur léger... durant de longues années !

Il la prit dans ses bras d'acier et serra contre lui son

corps svelte et frémissant. Il l'embrassa avec passion sur les yeux, les joues, la gorge et les lèvres, au point de la rendre pantelante sous son étreinte ! Aussi fougueux et impétueux qu'un vent de tempête, Conan était violent même dans ses marques d'amour !

— Je pars, murmura-t-il. Mais, un jour, je reviendrai te chercher, par Crom !

Il se dégagea de ses bras. Saisissant les barreaux en or, d'une seule et formidable torsion, il les arracha. Passant une jambe par la fenêtre, il s'accrocha aux moulures ornant la façade et descendit avec agilité le mur. Puis il courut, telle une ombre, vers le dédale de rosiers et les arbres au feuillage épais. Regardant par-dessus son épaule, il aperçut Tallulah, penchée à la fenêtre : elle tendait ses bras vers lui en un geste silencieux d'adieu et de renoncement.

Les gardes accouraient dans le jardin, en direction du palais où la clameur grandissait, de plus en plus forte... des hommes de grande taille, en cuirasses et casques à cimier de bronze poli. La clarté des étoiles se reflétait sur leurs plaques de métal étincelantes et trahissait le moindre de leurs mouvements parmi les arbres ! Conan fut averti de leur présence... en les entendant courir, avant même de les voir ! Il avait grandi au contact de la nature sauvage et leur course précipitée dans les fourrés faisait autant de bruit qu'un troupeau pris de panique s'enfuyant au galop ! Certains passèrent à moins d'un mètre du fourré épais où il s'était caché, allongé sur le sol... sans se douter de sa présence un seul instant ! Ils couraient vers le palais et ne s'intéressaient nullement à ce qui se trouvait autour d'eux. Ils le dépassèrent et continuèrent à courir en criant. Il se releva et s'éloigna rapidement à travers les fourrés, aussi silencieux qu'une panthère !

Il atteignit le mur d'enceinte et monta les marches conduisant au parapet. Le mur était conçu pour empêcher les gens d'entrer, non de sortir ! Il n'aperçut aucune sentinelle le long de la muraille crénelée. S'accroupissant près d'une embrasure, il regarda derrière lui, vers le grand palais qui se dressait au-dessus des cyprès. La lueur des torches brillait aux fenêtres, des silhouettes allaient et venaient devant les ouvertures. Elles gesticulaient comme des marionnettes

mues par des fils invisibles. Il eut un rictus cruel et brandit son poing en un geste d'adieu et de menace. Puis il se laissa glisser de l'autre côté du parapet.

Quelques mètres plus bas, les branches d'un arbre l'accueillirent. Un instant plus tard, il s'élançait vers les ténèbres et marchait du pas rapide du montagnard habitué aux longs parcours.

Jardins et villas d'été entouraient les remparts de Belverus. Des esclaves dormant à proximité de leur gardien somnolent ne virent pas la silhouette furtive qui escaladait rapidement les murs. Elle traversa les allées sous le couvert des arbres et s'avança sans bruit au milieu des vergers et des vignes. Des chiens de garde se réveillèrent et firent entendre leurs aboiements sonores. Ils sentaient plus qu'ils ne voyaient cette ombre se glissant parmi les ombres... un instant plus tard, elle avait disparu.

Dans une chambre du palais, Tarascus poussait des jurons et se tordait de douleur sur un divan maculé de sang. Les doigts habiles et rapides d'Orastes le soignaient. Le palais fourmillait de serviteurs tremblants, aux yeux écarquillés. Mais la pièce où se trouvait le roi était vide, à l'exception de lui-même et du prêtre renégat.

— Es-tu certain qu'il dort toujours ? demanda une nouvelle fois Tarascus. (Il serrait les dents contre la morsure du suc des herbes utilisées par Orastes pour soigner la longue estafilade courant sur son épaule et sur ses côtes.) Ishtar, Mitra et Set ! Ces herbes me brûlent autant que la poix fondue de l'Enfer !

— Où tu te trouverais à présent... sans ta bonne étoile ! fit remarquer Orastes. Celui qui tenait le couteau – quel qu'il soit – a frappé pour tuer. Oui, je t'ai déjà répondu que Xaltotun était toujours endormi. Pourquoi désires-tu tellement le savoir ? Qu'a-t-il à voir dans cette affaire ?

— Tu ne sais donc pas ce qui s'est passé cette nuit, ici même ?

Tarascus posa un regard brûlant sur le visage du prêtre.

— Je ne suis au courant de rien. Comme tu le sais, depuis plusieurs mois déjà, je suis très occupé... je

traduis des manuscrits pour Xaltotun... je transcris des ouvrages ésotériques écrits dans des langues plus récentes afin qu'il puisse les lire. Il connaissait très bien toutes les langues et écritures de son temps, mais il n'a pas encore assimilé celles d'aujourd'hui. Pour gagner du temps, il me fait transcrire ces ouvrages à son intention. Il désire savoir tout ce qui a été découvert... depuis son époque. J'ignorais qu'il était revenu la nuit dernière jusqu'à ce qu'il m'envoyât chercher et me racontât la bataille. Je suis retourné à mes travaux ; j'ignorais également ton retour. La clameur qui a réveillé le palais m'a fait sortir de ma cellule.

— Alors tu ne sais pas que Xaltotun a ramené dans ce palais le roi d'Aquilonie que nous avons fait prisonnier ?

Orastes secoua la tête sans montrer de surprise particulière.

— Xaltotun m'a simplement dit que Conan ne serait plus un obstacle pour nous. J'ai supposé qu'il était mort au cours de la bataille. Je ne lui ai pas demandé de plus amples détails.

— Xaltotun lui a sauvé la vie alors que je voulais le tuer, grogna Tarascus. J'ai aussitôt compris son plan. Conan prisonnier, il pouvait s'en servir comme d'un gourdin contre nous... contre Amalric, contre Valerius et contre moi-même. Aussi longtemps que Conan vivra, il sera une menace, un facteur d'unification pour l'Aquilonie... que Xaltotun peut utiliser pour nous contraindre à emprunter certaines routes... qui ne seraient pas les nôtres autrement ! Je me méfiais du Pythonien, ce mort vivant. Depuis peu, j'ai peur de lui.

« Quelques heures après son départ vers l'est, je l'ai suivi. Je souhaitais découvrir ce qu'il avait l'intention de faire de Conan. J'ai appris qu'il l'avait fait jeter dans un cul-de-basse-fosse. J'ai alors décidé que le barbare devait mourir, malgré Xaltotun. J'ai veillé personnellement à ce que...

On frappa prudemment à la porte.

— C'est Arideus, grogna Tarascus. Fais-le entrer.

L'écuyer à la mine sévère entra. Ses yeux brillaient d'une excitation contenue.

— Eh bien, Arideus ? s'exclama Tarascus. A-t-on

retrouvé l'homme qui m'a attaqué ?

— Vraiment, seigneur, vous ne l'avez pas vu ? demanda Arideus, comme s'il doutait de son maître. Vous ne l'avez pas reconnu ?

— Non. Cela s'est passé si vite ! La bougie s'est éteinte... sur le moment, j'ai cru que c'était un démon évoqué par la magie de Xaltotun...

— Le Pythonien dort dans ses appartements et ses portes sont solidement verrouillées. Je suis descendu dans les puits...

Arideus remua fiévreusement ses maigres épaules.

— Eh bien, continue ! lança Tarascus avec impatience. Qu'as-tu découvert ?

— Un cachot vide, chuchota l'écuyer. Et le cadavre du grand singe.

— Quoi ?

Tarascus se redressa d'un bond. Le sang coula de sa blessure qui se rouvrit.

— Oui ! Le mangeur d'hommes est mort... un poignard lui a transpercé le cœur... et Conan a disparu !

Le visage de Tarascus devint livide. Il laissa Orastes l'étendre sur la couche. Le prêtre recommença son travail sur la chair lacérée.

— Conan, répéta-t-il. Il s'est échappé... moi qui m'attendais à ce que l'on découvre un cadavre mutilé et broyé ! Mitra ! Ce n'est pas un homme, mais un véritable démon ! J'étais persuadé que Xaltotun était à l'origine de cette agression. Je comprends à présent. Par tous les dieux et les démons ! C'est Conan qui m'a poignardé ! Arideus !

— Oui, Majesté ?

— Que l'on fouille les moindres recoins du palais. Il risque de se cacher dans les couloirs sombres, tel un tigre affamé. Que pas une seule alcôve n'échappe à tes recherches. Surtout, reste sur tes gardes ! Ce n'est pas un homme civilisé que tu cherches, mais un barbare assoiffé de sang... il possède la force et la férocité d'une bête sauvage ! Que l'on fouille les caves du palais ; envoie des patrouilles en ville. Dispose un cordon de troupes tout autour des remparts. Si tu découvres qu'il s'est enfui de la ville, prends avec toi un détachement de cavaliers et suis sa piste. Une fois

les remparts passés, traque-le comme un loup dans les collines. Dépêche-toi, tu réussiras peut-être à le capturer ici même.

— Cette affaire dépasse le simple entendement humain, fit Orastes. Peut-être devrions-nous demander conseil à Xaltotun ?

— Non ! s'exclama violemment Tarascus. Que les soldats se lancent à la poursuite de Conan et qu'ils l'abattent. Xaltotun ne pourra nous reprocher d'avoir tué un prisonnier qui tentait de s'évader.

— Bien, répondit Orastes. Je ne suis pas un Achéronien, mais je suis versé dans certains arts magiques... et je connais le moyen de contrôler certains esprits qui se sont incarnés sur cette terre, revêtant une apparence matérielle. Peut-être puis-je vous être utile en cette affaire !

La fontaine de Thrallus se trouvait au milieu d'un bosquet de chênes, près de la route, à un mile des murailles de la ville. Son murmure mélodieux arriva aux oreilles de Conan dans le silence de la nuit. Il but longuement, savourant l'eau glacée. Puis, sous la clarté stellaire, il se dirigea vers un fourré touffu derrière lequel il vit un grand cheval blanc ; ses rênes étaient attachées aux buissons. Poussant un soupir de soulagement, il le rejoignit en une enjambée... Un rire moqueur le fit se retourner, l'œil brillant.

Une silhouette, dont la cotte de mailles lançait des reflets sombres, sortit de l'ombre et s'avança sous la clarté stellaire. Ce n'était pas l'un des gardes du palais, emplumé et portant une cuirasse étincelante. L'homme, de grande taille, en cotte de mailles grise et heaume brillant... était un Aventurier. Les Aventuriers formaient une caste de guerriers propre à la Némédie ; des hommes n'ayant pas accédé au rang et à la fortune de chevalier, ou ayant perdu ce titre ; guerriers endurcis, leur vie était vouée à l'aventure et au combat. Ils constituaient une classe à part ; parfois placés à la tête de régiments, ils ne devaient de comptes à personne, sauf au roi. Conan comprit qu'il n'aurait pu rencontrer adversaire plus dangereux.

Un regard rapide vers les ombres des fourrés le convainquit que l'homme était seul. Il gonfla

légèrement sa puissante poitrine, plantant ses orteils dans le sol, tandis que ses muscles se tendaient, prêts à intervenir instantanément.

— Je galopais vers Belverus, Amalric m'ayant confié une mission, dit l'Aventurier en s'avancant prudemment. (La clarté des étoiles lançait des reflets sur la grande épée à deux mains qu'il tenait dégainée dans sa main droite.)... lorsqu'un cheval a henni au passage du mien, dans ce bosquet. J'ai trouvé étrange qu'un étalon soit attaché ici. J'ai attendu et... les dieux sont avec moi, en vérité, car je viens de faire une prise rare !

Les Aventuriers vivaient de leur épée.

— Je te connais, murmura le Némédien. Tu es Conan, roi d'Aquilonie. Je pensais t'avoir vu mourir dans la vallée de la Valkia. Pourtant...

Conan bondit, tel un tigre mortellement blessé. L'Aventurier était un combattant expérimenté, mais il n'avait pas apprécié à leur juste mesure les muscles barbares de Conan et la rapidité désespérée qui pouvait être la sienne ! Il fut totalement pris au dépourvu. Il leva sa lourde épée. Avant qu'il puisse frapper ou parer le coup, le poignard du roi se plantait dans son cou, au-dessus du gorgerin ; la lame s'enfonça en oblique et lui transperça le cœur. Dans un gargouillement étranglé, il chancela et tomba à terre. Conan, sans pitié, dégagea sa lame, et sa victime s'écroula. Le cheval blanc s'ébroua violemment, se cabrant à la vue et à l'odeur du sang sur l'épée.

Son regard abaissé vers son ennemi sans vie, son poignard dégouttant de sang dans sa main, la sueur brillant sur son torse puissant, Conan était aussi immobile qu'une statue. Il écoutait attentivement. Des bois environnants, ne lui parvint aucun bruit, à l'exception du ramage soudain des oiseaux réveillés par le bref combat. Pourtant, dans la cité à un mile de distance, retentit la sonnerie stridente d'une trompette.

Il se pencha prestement sur l'homme qui gisait à terre et le fouilla. Au bout de quelques secondes, il comprit que le message dont l'homme était porteur avait été transmis oralement. Il n'en connaîtrait jamais la teneur ! Il poursuivit néanmoins son travail. L'aube apparaîtrait dans quelques heures à peine. Un peu plus

tard, le cheval galopait sur la route blanche conduisant vers l'ouest. Son cavalier portait l'armure grise d'un Aventurier némédien.

Chapitre VII

Le voile se déchire !

Conan savait que sa seule chance d'échapper à ses poursuivants résidait dans sa rapidité. Il n'envisagea même pas de se cacher en quelque endroit à proximité de Belverus, pour attendre le passage de ses poursuivants. Il était sûr que l'allié surnaturel de Tarascus aurait été à même de le débusquer. D'ailleurs, il n'était pas homme à se cacher et à se terrer comme un rat ; une lutte franche ou une poursuite à découvert convenait mieux à son tempérament. Il avait une sérieuse avance, il les ferait galoper à un train d'enfer jusqu'à la frontière.

Tallulah ne s'était pas trompée en choisissant le cheval blanc. Sa vitesse, sa vigueur et son endurance étaient manifestes. La jeune fille était experte en armes et en chevaux ; elle s'y connaissait également en hommes, songea Conan avec satisfaction. Son cheval galopait vers l'ouest à une allure dévorant les miles.

Il traversait un pays endormi, évitant des villages nichés à l'abri de bosquets et des villas aux murs blancs, au milieu de champs immenses et de vergers qui devinrent plus clairsemés à mesure qu'il avançait vers l'ouest. Le paysage se fit plus austère ; la masse sombre des donjons se découpant sur les collines rappelait les siècles de guerres frontalières. Mais personne ne descendit au galop de ces châteaux pour le défier ou l'arrêter. Leurs seigneurs suivaient la bannière d'Amalric ; les pennons ondoyant ordinairement au-dessus de ces tours flottaient à présent au-dessus des plaines aquiloniennes.

Le dernier village aux maisons serrées les unes contre les autres disparut derrière Conan. Il quitta la route qui commençait à s'infléchir vers le nord-ouest et conduisait vers les défilés lointains. S'il continuait de suivre cette direction, il traverserait inévitablement des villes défendues par des hommes en armes qui lui poseraient des questions embarrassantes. Il savait qu'il ne rencontrerait pas de patrouilles le long des marches, d'un côté comme de l'autre ; mais il y avait ces tours.

L'aube ferait certainement surgir sur la route des groupes de soldats s'en revenant au galop, suivis de chariots tirés par des bœufs, transportant des hommes grièvement blessés.

C'était la seule route traversant la frontière sur cinquante miles du nord au sud. Elle suivait une série de défilés à travers les collines ; de chaque côté s'élevaient des montagnes arides, peu habitées. Il se dirigea vers l'ouest, avec l'intention de franchir la frontière au cœur des collines désertes, au sud des passes. Cette route, moins longue et plus difficile, était plus sûre pour un fugitif. Un homme à cheval pouvait traverser une région qui aurait été infranchissable pour une armée.

À l'aube, il n'avait toujours pas atteint les collines. Elles formaient un long rempart, peu élevé et bleu, se découpant sur l'horizon devant lui. Fermes et villages avaient disparu ; aucune villa aux murs blancs n'apparaissait parmi de riches vergers. Le vent de l'aube agitait les herbes hautes et drues. Il n'y avait rien à voir, sinon la perspective des collines ondoyantes de terre brune, recouvertes d'herbe sèche ; parfois, les murs efflanqués d'une forteresse nichée sur une hauteur se profilaient au loin. Trop souvent, des pillards aquiloniens avaient traversé les montagnes, empêchant une forte colonisation de la région... à la différence des plaines s'étendant à l'est.

L'aube courait tel un feu de prairie à travers les herbes hautes. Dans les airs, au-dessus de lui, retentit un cri étrange : un vol d'oies sauvages passa rapidement, en direction du sud. Conan fit halte dans un vallon herbu et dessella son cheval. Les flancs de sa monture se soulevaient, palpitants ; sa robe ruisselait de sueur. Il l'avait menée à un train d'enfer durant les heures précédant l'aube.

Tandis que son cheval broutait avidement l'herbe sèche et faisait le tour du vallon, Conan grimpa au faîte de la colline. À plat ventre, il regarda vers l'est. Loin au nord, il apercevait la route qu'il avait quittée et qui serpentait à travers les collines. Aucun point noir ne progressait sur ce ruban étincelant ; nul signe non plus d'une activité particulière aux abords du château, indiquant que les guetteurs avaient aperçu le voyageur

solitaire.

Une heure plus tard, le paysage s'étendait toujours aussi désert devant lui. Le seul signe de vie fut un reflet métallique sur les lointaines murailles crénelées et un corbeau tournoyant dans le ciel. L'oiseau allait et venait, plongeait, puis remontait vers l'azur, comme s'il cherchait quelque chose. Conan sella son cheval et repartit vers l'ouest à une allure plus mesurée.

Tandis qu'il dépassait la crête dominant le vallon où il avait fait halte, un cri rauque retentit soudain au-dessus de sa tête. Levant les yeux, il aperçut le corbeau : celui-ci voletait dans les airs, au-dessus de lui, et poussait des croassements incessants. Comme il continuait sa route, le corbeau se mit à le suivre, restant à proximité. Il rendit la matinée hideuse par ses cris stridents, indifférent aux efforts du Cimménien pour le chasser.

Cela dura plusieurs heures ; les nerfs de Conan étaient à bout. Il aurait cédé avec joie la moitié de son royaume pour qu'on lui donnât l'occasion de tordre ce cou noir !

— Par les démons infernaux ! grondait-il en une vaine fureur. (Il agitait son poing recouvert d'un gantelet vers l'oiseau aux cris frénétiques.) Pourquoi me harcèles-tu ainsi par tes croassements ? Disparais, oiseau de malheur... va donc picorer dans les champs de blé des paysans !

Il atteignait les premiers contreforts des collines lorsqu'il lui sembla entendre, loin derrière lui, un écho aux cris du volatile. Se retournant, dressé sur ses étriers, il aperçut un autre point noir volant dans l'azur. Et, pour la seconde fois, il vit le soleil de l'après-midi briller et se refléter sur l'acier. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : des hommes armés. Ils n'empruntaient pas la route de terre battue, invisible à présent au-delà de l'horizon... ils le suivaient.

Ses traits se durcirent. Il eut un léger frisson en regardant le corbeau tournoyer dans les airs au-dessus de lui.

— Ce n'était pas le caprice d'un stupide volatile ! murmura-t-il. Ces cavaliers ne peuvent te voir, engeance de l'enfer. Mais l'autre oiseau te voit, lui, et ils le voient parfaitement ! Tu me suis, il te suit et eux

le suivent ! N'es-tu qu'un volatile parfaitement dressé, ou un démon ayant pris l'apparence d'un oiseau ? Est-ce Xaltotun qui t'a envoyé sur mes traces ? Ou alors... es-tu Xaltotun en personne ?

Seul un cri strident lui répondit... et ce cri emplit l'air d'une raillerie cruelle.

Conan ne gaspilla pas davantage son souffle à l'encontre de cet espion aux plumes noires. La mine sévère, il poursuivit sa route vers les collines ondoyantes s'étendant devant lui. Il n'osait pas lancer son cheval au galop. Le repos qu'il lui avait accordé avait été de trop courte durée pour qu'il ait retrouvé toutes ses forces. Il avait toujours une bonne avance sur ses poursuivants, mais ils ne tarderaient pas à combler ce retard. Ils le rattrapaient... lentement mais sûrement. Leurs chevaux étaient plus frais que le sien. Ils avaient certainement changé de montures à ce château qu'il avait prudemment évité.

Son cheval avançait plus difficilement. Le paysage se faisait plus rude ; les collines abruptes et herbues menaient vers des pentes rocheuses fortement boisées. Il pourrait désormais échapper facilement à ses poursuivants... mais il y avait cet oiseau de l'enfer qui criait continuellement au-dessus de lui. Il ne les voyait plus, car le terrain était accidenté, mais ils devaient le suivre, guidés infailliblement par leurs alliés à plumes. Cette forme noire ressemblait de plus en plus à quelque incubé démoniaque, le harcelant à travers des enfers sans fin ! Les pierres qu'il lui lançait en jurant passaient loin de lui ou retombaient, inoffensives. Pourtant, dans sa jeunesse, il avait tué de cette façon des faucons en plein vol !

Son cheval se fatiguait. Conan comprit que sa situation devenait désespérée. Il sentait derrière tout ceci un destin inexorable. Il ne pouvait leur échapper. En cet instant, il était prisonnier, comme dans les basses-fosses de Belverus ! Mais, à la différence des fils de l'Orient, acceptant ce qui semblait inévitable, il ne se soumettrait pas. S'il ne pouvait s'échapper, il emmènerait dans l'éternité avec lui un bon nombre de ses adversaires ! Il se dirigea vers un bosquet de mélèzes qui masquait une pente, cherchant un endroit où livrer son dernier combat.

Un cri étrange, strident, retentit devant lui. Ce cri était humain, malgré sa curieuse modulation. Un instant plus tard, il se frayait un chemin à travers un écran de branches et apercevait l'être qui avait poussé ce cri surnaturel. Dans une petite clairière en contrebas, quatre soldats portant la cotte de mailles de Némédie passaient un nœud coulant autour du cou d'une vieille femme au corps décharné, vêtue comme une paysanne. Un fagot de bois retenu par une corde sur le sol, près d'elle, indiquait ce qu'elle faisait avant d'être agressée par les hommes d'armes.

Conan sentit la colère monter en lui. Les ruffians traînaient la vieille femme vers un arbre. Ses branches basses allaient de toute évidence servir de gibet. Il avait franchi la frontière une heure plus tôt et, sur son propre sol, il assistait au meurtre de l'un de ses sujets. La vieille femme se débattait avec une force et une énergie surprenantes. Comme il l'observait, elle redressa la tête et lança à nouveau ce cri étrange, fantastique et portant loin, qu'il avait entendu quelques instants auparavant. Il fut repris, comme par dérision, par le corbeau voletant au-dessus des arbres. Les soldats éclatèrent d'un rire méchant ; l'un d'eux la frappa à la bouche.

Conan sauta à bas de son cheval fourbu. Prenant son élan, il bondit et heurta le sol herbu dans un cliquetis métallique. Les quatre hommes se retournèrent à ce bruit et dégainèrent leurs épées, ouvrant de grands yeux vers le géant en cuirasse qui leur faisait face, l'épée à la main.

Conan éclata d'un rire cruel. Ses yeux avaient la froideur du silex.

— Chiens ! fit-il, sans passion et sans pitié. Les chacals némédiens s'érigent en bourreaux et pendent mes sujets selon leur bon plaisir ? Il vous faudra d'abord passer sur le corps de leur roi. Me voici, j'attends votre assaut, mes beaux seigneurs !

Les soldats le regardèrent, incertains, comme il s'avançait vers eux à grands pas.

— Qui est ce fou ? grogna l'un d'entre eux, un ruffian barbu. Il porte une armure némédienne et parle avec un accent aquilonien !

— Aucune importance, fit un autre. Découpons-le en morceaux ; ensuite, nous pendrons la vieille sorcière.

Sur ces mots, il courut vers Conan en brandissant son épée. Avant qu'il puisse frapper, la grande lame du roi s'abattait, ouvrant en deux casque et crâne. L'homme tomba à ses pieds. Les autres, d'intrépides canailles, se mirent à hurler comme des loups et se jetèrent sur la longue silhouette en cuirasse grise. Les clameurs et le cliquetis des épées couvrirent les cris du corbeau décrivant des cercles dans le ciel.

Conan ne répondit pas à leurs hurlements. Ses yeux étaient des charbons de feu bleuté ; ses lèvres souriaient froidement. Il frappait à droite et à gauche avec son épée qu'il tenait à deux mains. Malgré sa taille, il était aussi rapide qu'un chat. Constamment en mouvement, il sautait de tous côtés et les coups d'estoc et de taille portés par ses adversaires ne rencontraient bien souvent que le vide ! Quand il frappait, il était en parfait équilibre, et son épée s'abattait avec une force dévastatrice. Bientôt, trois de ses assaillants gisaient à terre, baignant dans leur propre sang et agonisant. Le quatrième saignait d'une demi-douzaine de blessures. Chancelant, il chercha à battre en retraite tout en parant avec frénésie les coups du Cimmérien. Soudain l'éperon de Conan se prit dans le surcot de l'un des hommes gisant à terre.

Le roi trébucha. Aussitôt, le Némédien, poussé par la fureur du désespoir, se rua sauvagement sur lui. Conan chancela et tomba à la renverse, basculant par-dessus le corps étendu sur l'herbe. Le Némédien poussa un croassement de triomphe et bondit sur lui. Levant au-dessus de son épaule droite sa grande épée qu'il tenait à deux mains, il écarta les jambes pour assurer son coup... Alors, sautant par-dessus le roi prostré à terre, quelque chose d'énorme et de velu s'abattit sur la poitrine du soldat. Son cri de triomphe se changea en un hurlement d'agonie.

Conan se releva péniblement et vit l'homme gisant à terre, mort... la gorge arrachée. Un grand loup gris se tenait au-dessus de lui, la tête baissée, comme s'il reniflait le sang qui formait une mare dans l'herbe.

Le roi se retourna comme la vieille femme lui parlait. Elle se tenait devant lui, droite et grande. Malgré ses vêtements tombant en guenilles, ses traits finement ciselés, son nez aquilin et ses yeux noirs et

intelligents n'étaient pas ceux d'une paysanne ordinaire. Elle appela le loup. Celui-ci vint vers elle en trottant comme un grand chien ; il frotta son corps gigantesque contre son genou, en fixant Conan de ses grands yeux verts étincelants. Distraitement, elle posa sa main sur son cou puissant et tous deux regardèrent le roi d'Aquilonie. Bien qu'il ne contînt aucune hostilité, ce regard fixe mit Conan mal à l'aise.

— On dit que le roi Conan est mort sous les pierres et la boue lorsque les falaises se sont écroulées à Valkia, dit-elle d'une voix grave et forte.

— On le dit, en effet, grommela-t-il.

Il n'était pas d'humeur à discuter. Il songeait à ces cavaliers en armure qui se rapprochaient un peu plus à chaque seconde qui s'écoulait. Le corbeau croassait au-dessus de lui avec stridence. Il leva involontairement les yeux, grinçant des dents dans un spasme nerveux.

Le cheval blanc de Conan se tenait, la tête penchée, sur le promontoire rocheux dominant la clairière. La vieille femme le regarda, puis elle leva les yeux vers le corbeau. Elle poussa à nouveau son cri étrange et fantastique. Comme s'il reconnaissait cet appel, le corbeau, subitement muet, décrivit un arc de cercle dans le ciel et partit à tire-d'aile vers l'est. Il n'eut pas le temps de fuir. L'ombre d'ailes puissantes le recouvrit. Un aigle avait pris son essor depuis un bosquet d'arbres. Il s'éleva au-dessus du corbeau, puis fondit sur le noir messager et le frappa. Celui-ci s'abattit comme une pierre sur le sol. La voix stridente de l'espion à plumes se tut pour toujours.

— Crom ! murmura Conan. (Il regardait avec étonnement la vieille femme.) Serais-tu une magicienne, toi aussi ?

— Je suis Zelata, lui apprit-elle. Les habitants des vallées affirment que je suis une sorcière. Cette créature de la nuit guidait-elle des hommes armés sur ta piste ?

— Oui. (Cette réponse ne lui sembla pas invraisemblable.) Ils ne doivent pas être très loin derrière moi.

— Prends ton cheval et suis-moi, roi Conan, dit-elle laconiquement.

Sans rien ajouter, il gravit les rochers et conduisit

son cheval vers la clairière sur un sentier sinueux. Comme il descendait, il vit réapparaître l'aigle. Celui-ci glissa paresseusement vers le sol et se posa un instant sur l'épaule de Zelata, déployant légèrement ses grandes ailes pour ne pas l'écraser sous son poids !

Sans un mot, elle le précéda. Le grand loup trotta à son côté ; l'aigle prit son essor pour voler au-dessus d'elle. Elle le conduisit à travers d'épais fourrés, le long de promontoires rocheux en équilibre au-dessus de vallées encaissées. Ils suivirent enfin un étroit sentier, bordé par un précipice, qui menait à une curieuse habitation en pierre, moitié hutte, moitié caverne, abritée sous une paroi rocheuse parmi les gorges et les ravins escarpés. L'aigle vola jusqu'au faite de la falaise et s'y percha, telle une sentinelle immobile.

Toujours sans mot dire, Zelata conduisit le cheval de Conan vers une anfractuosité où l'on avait déposé des feuilles et de l'herbe pour le fourrage. Une minuscule source faisait entendre son murmure mélodieux au fond de la grotte.

Dans la hutte, elle fit asseoir le roi sur un banc grossier, recouvert de peaux. Approchant un siège bas du foyer, elle alluma un feu et prépara un repas frugal. Le grand loup s'assoupit à côté d'elle, face au feu, son énorme tête posée sur ses pattes, ses oreilles agitées par des contractions comme s'il rêvait.

— Cela ne te fait pas peur... d'être dans la cabane d'une sorcière ? demanda-t-elle, mettant fin à son silence.

Un haussement impatient de ses épaules protégées par la cotte de mailles grise fut la seule réponse de son hôte. Elle lui tendit un plateau en bois débordant de fruits séchés, de fromages et de pain, ainsi qu'un grand pot de bière capiteuse, brassée avec l'orge qui pousse sur les hauts plateaux.

— J'ai trouvé le silence méditatif des vallées plus agréable que le caquetage incessant qui règne dans les rues des villes, dit-elle. Les enfants de la nature sauvage sont plus doux que les enfants des hommes. (Sa main flatta un instant la tête du loup endormi.) Aujourd'hui, mes enfants ne se trouvaient pas à mes côtés ; autrement, je n'aurais pas eu besoin de ton épée,

mon roi. Ils avaient entendu mon appel, mais tu les as précédés.

— Pourquoi ces chiens de Némédiens voulaient-ils te pendre ? demanda Conan.

— Des pillards, appartenant à l'armée ennemie, infestent tout le pays, de la frontière jusqu'à Tarantia, répondit-elle. Ces stupides villageois des vallées, pour éviter que soient pillés leurs villages, leur ont dit que j'avais caché de l'or, dans ces collines. Ils m'ont demandé de les conduire à mon trésor ; ma réponse les a mis en colère. Les pillards et les hommes lancés à ta poursuite... ni même aucun corbeau... ne te trouveront jamais ici.

Il secoua la tête, tout en mangeant avec voracité.

— Je vais à Tarantia.

Elle secoua la tête à son tour.

— Tu te jettes dans les griffes du dragon. Tu ferais mieux de chercher refuge ailleurs. Quitte ce pays : l'Aquilonie a renoncé à se battre.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il. Des batailles ont déjà été perdues dans le passé, et des guerres remportées néanmoins ! Une simple défaite ne saurait causer l'effondrement d'un royaume !

— Tu désires te rendre à Tarantia ?

— Oui. Car Prospero assurera sa défense contre Amalric.

— En es-tu certain ?

— Par les démons de l'Enfer, femme ! s'exclama-t-il avec colère. En douterais-tu ?

Elle secoua la tête.

— Je sens qu'il en va autrement. Nous allons bien voir. Le voile n'est pas facile à déchirer ; pourtant je vais le déchirer... légèrement... et te montrer ta capitale.

Conan ne vit pas ce qu'elle jeta dans le feu, mais le loup gémit dans ses rêves. Une fumée verte se forma et monta en volutes épaisses, emplissant la hutte. Les parois et le plafond de la hutte parurent s'agrandir, s'éloigner rapidement et disparaître, pour se fondre dans des immensités infinies. La fumée s'enroulait autour de lui, recouvrant toute chose. En son sein, des formes s'agitaient, se dissipaient et apparaissaient avec une netteté surprenante.

Il contemplait les tours familières et les rues de Tarantia, où une foule nombreuse se pressait et criait... Simultanément, il voyait – comment, il n'aurait su le dire ! – les bannières de Némédie s'avancer inexorablement vers l'ouest, au milieu de la fumée et des flammes, dans un pays livré au pillage. Sur la grande place de Tarantia, la foule éperdue se pressait et se lamentait. Elle hurlait que le roi était mort... les barons s'apprêtaient à se partager le pays, et l'autorité d'un roi, même s'il s'agissait de Valerius, était préférable à l'anarchie. Prospéro, dans son armure resplendissante, s'avancait parmi les gens. Il essayait de les apaiser, les invitait à faire confiance au comte Trocero. Il les engagea à se rendre sur les remparts pour participer à la défense de la ville avec ses chevaliers. Ils le conspuèrent, poussant des cris de peur et de colère irraisonnée. Ils hurlèrent qu'il était le boucher de Trocero... qu'il était encore pire qu'Amalric ! Des ordures et des pierres furent lancées sur ses chevaliers.

Le tableau devint légèrement flou... un certain laps de temps s'était sans doute écoulé, car, aussitôt après, Conan vit Prospéro et ses chevaliers franchir les portes de la ville. Éperonnant leurs chevaux, ils se dirigèrent vers le sud. Derrière eux, le désordre s'était emparé de Tarantia.

— Les imbéciles ! gronda Conan d'une voix rauque. Les fous ! Pourquoi n'ont-ils pas fait confiance à Prospéro ? Zelata, si tu cherches à m'abuser par quelque tour...

— Cela s'est passé ainsi, répondit Zelata, imperturbable. (Pourtant sa mine était sombre.) Le soir tombait lorsque Prospéro a quitté Tarantia. Les armées d'Amalric étaient en vue ou presque ! Du haut des remparts, les hommes apercevaient les flammes montant des villas livrées au pillage. Tous ces événements, je les ai vus dans la fumée. Au coucher du soleil, les Némédiens entraient dans Tarantia, sans rencontrer de résistance. Regarde ! En ce moment même, dans la salle royale de Tarantia...

Soudain, Conan vit devant lui l'immense salle du couronnement. Valerius se tenait sur l'estrade royale, portant une robe d'hermine. Amalric, toujours revêtu

de son armure maculée de poussière et de sang, posait sur ses boucles blondes un superbe diadème brillant de mille feux... la couronne d'Aquilonie ! Les gens poussaient des cris d'allégresse ; de longues files de guerriers bardés d'acier regardaient ce spectacle d'un air farouche ; des nobles, longtemps en disgrâce à la cour de Conan, caquetaient et se pavanaient, l'emblème de Valerius cousu sur leurs manches.

— Crom !

Cette imprécation féroce jaillit des lèvres de Conan qui se dressa d'un bond. Il serra ses poings puissants comme s'il voulait frapper. Les veines de ses tempes étaient gonflées et nouées comme des cordes, ses traits déformés par la rage.

— Un Némédien remettant la couronne d'Aquilonie à ce renégat... dans la salle royale de Tarantia ! s'écria-t-il.

Comme sous l'effet de sa fureur, la fumée se dissipa aussitôt. Il aperçut les yeux noirs de Zelata qui étincelaient vers lui à travers la brume.

— Tu as vu... le peuple de ta capitale a volontairement renoncé à la liberté pour laquelle tu t'étais battu... pourtant, tu avais sué sang et eau pour qu'ils jouissent de cette liberté ! Ils se sont vendus aux soudards et aux bouchers. Ils ont montré ainsi qu'ils ne se fiaient pas à leur destinée. Peux-tu compter sur eux... Tu crois qu'ils t'aideront à reconquérir ton royaume ?

— Ils pensent que je suis mort, grogna-t-il, reprenant lentement le contrôle de lui-même. Je n'ai pas de fils ; les hommes ne peuvent être gouvernés par un souvenir ! Entendu, les Némédiens ont pris Tarantia, je te l'accorde... mais il reste les provinces, les barons, les gens des campagnes. Valerius a remporté une victoire vide de sens !

— Tu es entêté, comme il sied à un guerrier. Je n'ai pas le droit de te montrer l'avenir et je ne peux te montrer qu'une partie du passé. En réalité, je ne te montre rien du tout. Mes pouvoirs, dont peu de gens se doutent, te permettent seulement de voir au-delà du voile... par certaines fenêtres. Désires-tu contempler le passé ? Il contient peut-être des indices intéressants, qui te permettront de comprendre la situation présente !

— Oui.

Il se rassit, avec brusquerie.

Une nouvelle fois, la fumée verte s'éleva et s'enfla en volutes épaisses. Une nouvelle fois, des images lui apparurent, qui lui étaient inconnues et incompréhensibles. Il voyait de grands murs sombres, des piédestaux à demi cachés dans les ténèbres. Sur ces socles étaient posées les statues de dieux hideux aux traits bestiaux. Des hommes s'avançaient parmi les ombres. Leur peau était foncée, leur corps mince et leurs reins ceints de pagnes de soie rouge. Ils portaient un sarcophage de jade vert et suivaient un couloir sombre qui semblait sans fin. Avant qu'il comprenne exactement ce qui se passait, la scène se modifia. Il voyait à présent une caverne plongée dans l'obscurité, indistincte... hantée par une horreur curieusement intangible. Sur un autel de pierre noire était posé un étrange vase d'or... en forme de coquillage. Certains de ces hommes à la peau foncée qui avaient porté le sarcophage entraient dans cette caverne. Ils s'emparaient du vase d'or. Alors les ténèbres tournoyèrent autour d'eux et il n'aurait su dire ce qui se passa ensuite ! Pourtant, il aperçut une grande lueur au sein des ténèbres tourbillonnantes ; on aurait dit un globe de feu vivant. Puis la fumée redevint une fumée ordinaire, montant en volutes épaisses du feu de bois. Elle perdit rapidement de sa densité et se dissipa.

— Quel est ce sinistre présage ? demanda-t-il avec trouble. Je peux comprendre ce que j'ai vu à Tarantia. Mais que signifie cette vision fugitive de voleurs zamoriens se glissant dans un temple souterrain de Set, en Stygie ? Quant à cette caverne... je n'ai jamais vu ou entendu parler de quelque chose de semblable au cours de mes errances ! Si tu es capable de me montrer ces bribes de vision qui n'ont aucune signification, pourquoi ne peux-tu me montrer ce qui doit arriver ?

Zelata attisa le feu sans répondre.

— Ces choses-là sont soumises à des lois immuables, dit-elle enfin. Je suis incapable de te les expliquer. Moi-même, je ne comprends pas toute la signification de ces scènes. Pourtant, j'ai recherché la connaissance dans le silence de hauts lieux, durant plus d'années que je ne saurais me souvenir ! Je ne puis

t'aider davantage, à mon grand regret, crois-moi ! L'homme doit réaliser son salut... seul ! La lumière se fera peut-être en moi durant mes rêves. Au matin, il n'est pas impossible que je sois en mesure de te donner la clé de l'énigme.

— Quelle énigme ? interrogea-t-il.

— Le mystère auquel tu es confronté... les raisons qui ont entraîné la perte de ton royaume, répondit-elle. (Elle étendit une peau de mouton sur le sol devant l'âtre.) Dors, dit-elle simplement.

Sans un mot, il s'allongea sur la peau de mouton et s'endormit aussitôt. Son sommeil, agité mais profond, fut traversé par des fantômes silencieux, des ombres monstrueuses et indéfinies. À un moment, il vit les murailles imposantes et les tours d'une ville gigantesque se découper sur un horizon pourpre sans soleil... une ville comme il n'en existait nulle part sur cette terre ! Ses piliers colossaux et ses minarets écarlates s'élevaient vers les étoiles ; flottant au-dessus de la ville tel un mirage fabuleux, lui apparurent les traits barbus de l'homme qui s'appelait Xaltotun.

En se réveillant dans la pâleur glacée de l'aube, Conan découvrit Zelata accroupie devant le feu moribond. Il ne s'était pas réveillé une seule fois au cours de la nuit ; pourtant les allées et venues du grand loup auraient dû le déranger. Celui-ci était couché près de l'âtre. Son pelage luisait, mouillé par la rosée... et par autre chose. Du sang encore humide brillait sur l'épaisse fourrure ; une profonde entaille marquait son épaule.

Zelata hocha la tête sans se retourner comme si elle lisait les pensées de son hôte royal.

— Il a chassé avant les premières lueurs de l'aube. Sanglante a été sa chasse ! Assurément, l'homme qui traquait un roi ne traquera jamais plus de gibier, humain ou animal !

Conan observa le grand animal avec une étrange fascination. Il se redressa pour prendre la nourriture que lui présentait Zelata.

— Lorsque j'aurai reconquis mon trône, je n'oublierai pas, dit-il brièvement. Tu m'as recueilli comme un ami... par Crom, depuis bien longtemps je

ne m'étais pas étendu comme je l'ai fait la nuit dernière, dormant à la merci d'un homme ou d'une femme ! Mais... cette énigme dont tu devais me parler ce matin ?

Un long silence s'ensuivit, seulement interrompu par le crépitement du feu dans l'âtre.

— Trouve le cœur de ton royaume, dit-elle enfin. Là résident ta défaite et ta force. Ton adversaire n'est pas un simple mortel. Tu remonteras sur ton trône lorsque tu auras découvert le cœur de ton royaume !

— Tu veux parler de la cité de Tarantia ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne suis qu'un oracle... par ma bouche parlent les dieux. Mes lèvres sont scellées par eux, car je ne dois pas trop parler. Trouve le cœur de ton royaume... je ne peux t'en dire davantage. Mes lèvres sont ouvertes et scellées par les dieux.

L'aube était encore pâle sur les cimes lorsque Conan partit vers l'ouest. Il regarda par-dessus son épaule : Zelata se tenait à l'entrée de la hutte, impénétrable comme toujours, le grand loup à son côté.

Le ciel était gris et bas au-dessus de sa tête. Un vent froid gémissait, annonçant l'hiver. Des feuilles brunes tombaient des branches dénudées des arbres, voletaient lentement vers le sol, effleurant un instant ses épaules protégées par sa cuirasse.

Toute la journée, il guida son cheval à travers les collines. Il évita routes et villages. À la tombée de la nuit, il laissa derrière lui les contreforts rocheux et suivit les pentes conduisant vers les plaines immenses d'Aquilonie qui bientôt apparurent à ses pieds.

Des villages et des fermes s'étaient élevés sur le versant occidental, car, durant un demi-siècle, la plupart des incursions et des violations de frontière avaient été le fait des Aquiloniens. À présent, on ne voyait plus que cendres et poutres calcinées.

Les ténèbres s'amoncelaient. Conan poursuivait lentement sa route. Il risquait peu d'être découvert, que ce soit par un ami ou par un ennemi. Au cours de leur avance vers l'ouest, les Némédiens avaient assouvi leur haine séculaire et réglé leurs comptes. Valerius n'avait

pas essayé de retenir ses alliés ! Il ne comptait guère s'attirer l'amour du bas peuple. Le pays était marqué d'un gigantesque coup de faux, depuis le pied des collines jusqu'à l'ouest. Conan lança des imprécations. Il traversait des étendues noircies, vestiges de champs fertiles, et apercevait les restes calcinés de maisons incendiées se découpant sur le ciel. Il s'avancait à travers un pays désert et ruiné, tel un fantôme surgi d'un passé lointain et révolu.

L'armée avait traversé rapidement le pays... cette rapidité témoignait du peu de résistance rencontrée par les Némédiens. Si Conan avait été à la tête de ses Aquiloniens, l'armée d'invasion aurait chèrement payé chaque pouce de terrain gagné... de son sang ! Cette constatation le rendit amer : il ne représentait aucune dynastie et n'était qu'un aventurier solitaire. Même la goutte de sang royal que Valerius se targuait d'avoir dans les veines avait plus d'emprise sur l'esprit des gens que le souvenir de Conan... de la liberté et de la puissance dont il avait fait présent au royaume...

Aucun cavalier ne dévala au bas des collines pour se lancer à sa poursuite. Il craignait de rencontrer des soldats némédiens en maraude ou s'en retournant vers leur pays. Il ne croisa personne. Si des Aquiloniens l'aperçurent, ils le laissèrent passer sans lui chercher querelle, le prenant pour l'un des conquérants, en raison de son armure. Bocages et rivières étaient en plus grand nombre sur ce versant – occidental – des montagnes ; cachettes et abris ne manquaient pas.

À travers ce pays saccagé, il s'arrêtait seulement pour que son cheval fourbu se repose, mangeant avec parcimonie la nourriture que lui avait donnée Zelata. Enfin, à l'aube, sur la berge d'une rivière, dissimulé parmi les saules et les chênes poussant dru, il aperçut au loin, par-delà les plaines ondoyantes aux riches bocages, les tours azur et or de Tarantia.

Désormais, le pays n'était plus déserté par ses habitants ; la vie reprenait ses droits. En conséquence, son avance fut lente et prudente ; il traversa des bois touffus et prit des chemins détournés, peu fréquentés. Le crépuscule tombait lorsqu'il arriva en vue de la plantation de Servius Galannus.

Chapitre VIII

« L'Heure du Dragon a fini par sonner ! »

La région avoisinant Tarantia avait échappé aux terribles ravages et à la désolation qui défiguraient les provinces situées plus à l'est. Certes, le passage de l'armée conquérante avait laissé des traces évidentes – haies éventrées, champs saccagés et greniers pillés –, mais incendies et massacres avaient été épargnés à cette partie du royaume.

Il n'y avait qu'une seule ombre à ce tableau... une tache dans le paysage... des poutres calcinées, des pierres noircies et des cendres à l'endroit où se dressait la somptueuse demeure de l'un de ses plus ardents partisans.

Le roi n'osa pas s'approcher de la ferme de Galannus, située à quelques miles de la ville. Il attendit le crépuscule pour traverser le bois avoisinant et aperçut bientôt à travers les arbres la cabane d'un surveillant. Descendant de cheval et attachant sa monture, il s'approcha de la solide porte voûtée avec l'intention d'envoyer le gardien chercher Servius. Il ignorait quels ennemis la demeure seigneuriale abritait. Il n'avait pas vu de troupes, mais elles pouvaient camper non loin de là. Comme il s'approchait, la porte s'ouvrit. Une silhouette massive en pantalons de soie et pourpoint richement brodé sortit de la cabane et se dirigea à grands pas vers un sentier qui s'éloignait en sinuant parmi les arbres.

— Servius !

À cet appel lancé à voix basse, le maître de la plantation se retourna en poussant une exclamation de surprise. Sa main se porta vivement au court poignard de chasse fixé à sa hanche. Il eut un mouvement de recul en voyant la grande silhouette revêtue d'une armure grise se dresser devant lui, dans le crépuscule.

— Qui es-tu ? demanda-t-il. Que me veux-tu... ? Mitra ! (Sa respiration se fit sifflante et ses joues vermeilles pâlirent.) Arrière, lança-t-il. Pourquoi es-tu revenu des contrées grises de la mort pour me faire peur ? J'ai toujours été ton fidèle vassal, de ton

vivant...

— J'espère que tu l'es resté à ce jour, répondit Conan. Cesse de trembler, ami ; je suis de chair et de sang !

Transpirant d'incertitude, Servius s'approcha et étudia le visage du géant sous son casque ; convaincu enfin de la réalité de ce qu'il voyait, il se laissa tomber sur un genou et ôta sa toque ornée d'une plume.

— Votre Majesté ! En vérité, c'est un miracle qui dépasse l'entendement ! La grande cloche de la citadelle a sonné le glas pour annoncer votre mort, voici plusieurs jours déjà. On dit que vous êtes mort sur les rives de la Valkia, enseveli sous un million de tonnes de terre et de rochers.

— C'était un autre homme qui portait ma cuirasse, grogna Conan. Nous parlerons de cela plus tard. Si tu avais dans ton garde-manger quelque chose ressemblant à un rôti de bœuf ou...

— Pardonnez-moi, seigneur ! s'écria Servius, en se relevant vivement. Votre cuirasse est maculée par la poussière grise d'un long voyage, et je vous oblige à rester debout et à m'écouter, alors que vous avez besoin de repos et de nourriture ! À présent, je me rends parfaitement compte que vous êtes vivant. Pourtant, je le jure, quand je me suis retourné et que je vous ai aperçu là-bas, tout gris et indistinct dans le crépuscule, la moelle s'est liquéfiée dans mes os ! Rencontrer un homme que l'on croit mort, dans les bois, à la tombée de la nuit, est une expérience fort désagréable !

— Dis à ton gardien de s'occuper de mon cheval. Il est attaché derrière ce chêne, là-bas, lui demanda Conan.

Servius hocha la tête et conduisit le roi vers le sentier. Le patricien, s'étant remis de ses émotions, était devenu extrêmement nerveux.

— Une fois au manoir, j'enverrai un serviteur, dit-il. Le gardien est dans sa cabane... mais, en ces jours sombres, je ne fais confiance à personne, pas même à mes serviteurs. Il est préférable que je sois le seul à connaître votre présence ici.

S'approchant de la vaste demeure qui brillait

faiblement parmi les arbres, il prit un sentier peu utilisé, entre des chênes très denses ; leurs branches entrelacées formaient une voûte au-dessus de leurs têtes et occultaient les dernières lueurs du crépuscule. Servius marchait rapidement au sein des ombres ; ses gestes trahissaient une nervosité ressemblant fort à de la panique ! Bientôt, il indiqua à Conan une petite porte latérale donnant sur un couloir étroit, peu éclairé. Ils le traversèrent furtivement, sans un mot. Servius fit entrer le roi dans une pièce spacieuse. Haute de plafond, ses poutres étaient en chêne et ses murs lambrissés richement décorés. Des bûches brûlaient dans l'âtre immense, en prévision de la nuit glaciale. Sur une grande table en acajou fumait un pâté de viande dans un plat en pierre. Servius poussa le verrou de la lourde porte et souffla les bougies qui brillaient sur un chandelier en argent posé sur la table. Ainsi, la pièce était seulement éclairée par le feu dans la cheminée.

— Pardonnez-moi, Majesté, s'excusa-t-il. Mais les temps présents sont fort incertains... des espions rôdent partout ! De cette façon, personne ne peut regarder par les fenêtres... vous ne risquez pas d'être reconnu. Ce pâté sort du four, j'avais l'intention de souper à mon retour, après avoir donné certaines instructions à mon surveillant. Si Votre Majesté daigne...

— Cette lumière est parfaite, grogna Conan qui s'assit sans plus de cérémonie et tira son poignard.

Il découpa avec voracité le pâté succulent et l'accompagna de copieuses gorgées d'un vin provenant des vignes de Servius. Il semblait avoir oublié le péril rôdant autour de lui, mais Servius s'agitait sur son banc près du feu. Mal à son aise, il tripotait nerveusement la lourde chaîne en or passée à son cou. Il regardait continuellement vers les carreaux en losange de la fenêtre qui reflétaient les flammes du feu de bois. Il tendait l'oreille vers la porte, dans la crainte d'entendre le bruit de pas furtifs dans le couloir !

Ayant terminé son repas, Conan se leva et s'assit devant le feu.

— Je ne te mettrai pas longtemps en danger du fait de ma présence, Servius, dit-il soudainement. L'aube me trouvera très loin de ta plantation.

— Seigneur...

Servius leva ses mains en signe de réprobation. Conan écarta aussitôt ses protestations.

— Je connais ta loyauté et ton courage, au-dessus de tout reproche. Pourtant, si Valerius a usurpé mon trône, ce serait la mort pour toi si l'on découvrait que tu m'as donné refuge.

— Je ne suis pas assez fort pour le défier ouvertement, reconnut Servius. Les cinquante hommes d'armes que je puis conduire à la bataille seraient sacrifiés inutilement. Avez-vous vu les ruines de la plantation de Scavonus ?

Conan hocha la tête et ses traits s'assombrirent.

— C'était le patricien le plus puissant de cette province, comme vous le savez. Il a refusé de prêter allégeance à Valerius. Les Némédiens l'ont brûlé vif parmi les ruines de sa demeure incendiée. Nous avons compris que toute résistance était vaine, d'autant plus que les habitants de Tarantia avaient refusé de se battre ! Nous nous sommes soumis. Valerius a épargné nos vies pour nous accabler d'impôts. Ce sera la ruine pour beaucoup d'Aquiloniens. Pouvions-nous agir autrement ? Nous pensions que vous étiez mort. Nombre de barons avaient été tués, d'autres capturés et jetés en prison. L'armée, taillée en pièces, s'était dispersée à travers le pays. Vous n'aviez pas d'héritier pour vous succéder sur le trône. Il n'y avait personne pour nous commander. Aussi...

— Que fais-tu du comte Trocero de Poitain ? lança Conan d'une voix rauque.

Servius tendit ses mains avec désespoir.

— Il est vrai que son général, Prospero, faisait campagne, à la tête d'une petite armée. Battant en retraite devant celle d'Amalric, il a demandé aux habitants de se rallier à sa bannière. Hélas, avec la mort de Votre Majesté, les gens se sont souvenus des guerres anciennes et des querelles intestines. Ils n'ont pas oublié comment Trocero et ses Poitaniens fondirent sur ces provinces, incendiant, massacrant et pillant... ce que fait Amalric en ce moment même ! Les barons étaient jaloux de Trocero. Certains – des espions de Valerius sans doute ! – affirmèrent que le comte de Poitain avait l'intention de s'emparer de la couronne...

Les haines ancestrales resurgirent. Si nous avions eu un homme possédant quelques gouttes de sang royal dans les veines, nous l'aurions couronné et suivi pour nous battre contre les Némédiens. Nous n'avions personne...

« Les barons qui vous suivaient loyalement auraient refusé d'obéir à l'un des leurs. Chacun s'estime aussi capable que son voisin, chacun redoute les ambitions des autres ! Vous étiez la corde retenant ensemble les fagots. Lorsque la corde a été tranchée, les fagots sont tombés et se sont séparés. Si vous aviez eu un fils, les barons se seraient aussitôt ralliés à lui. Mais il n'y avait personne pour exalter leur patriotisme !

« Les marchands et les gens du peuple, redoutant l'anarchie et le retour aux temps féodaux – chaque baron dictait alors sa propre loi ! – ont réclamé un roi à tout prix... même si c'était Valerius ! Au moins, il appartenait à l'ancienne dynastie ! Personne ne s'est opposé à lui lorsqu'il s'est avancé à la tête de ses armées bardées d'acier. Pourtant, le dragon écarlate de Némédie flottait au-dessus de lui et il a heurté de sa lance les portes de Tarantia.

« Au contraire ! Les gens ont aussitôt ouvert les portes et se sont agenouillés dans la poussière devant lui. Ils ont refusé d'aider Prospero à défendre la ville. Ils ont déclaré qu'ils préféreraient être gouvernés par Valerius, plutôt que par Trocero. Ils ont dit – avec raison – que les barons ne se rallieraient pas à Trocero et que nombre d'entre eux prêteraient serment à Valerius. Ils ont affirmé qu'en se soumettant à Valerius, ils éviteraient les horreurs et les désastres de la guerre civile, et qu'ils seraient préservés de la fureur des Némédiens. Prospero est parti vers le sud avec ses dix mille chevaliers ; les cavaliers de Némédie sont entrés dans la ville quelques heures plus tard. Ils ne se sont pas lancés à sa poursuite. Ils sont restés pour veiller à ce que Valerius soit couronné à Tarantia.

— Ainsi la fumée de la vieille sorcière disait vrai, murmura Conan. (Il sentit un étrange frisson parcourir son épine dorsale.) Amalric a couronné Valerius ?

— Oui, dans la salle royale, alors que le sang du massacre était encore humide sur ses mains.

— Mes sujets entonnent-ils des chants d'allégresse,

louant son règne bienveillant ? demanda Conan avec une sombre ironie.

— Il vit comme un prince étranger en pays conquis, répondit Servius avec amertume. Sa cour fourmille de Némédiens, les soldats du palais appartiennent à la même engeance. Une garnison importante – des Némédiens, toujours ! – occupe la citadelle. Oui, l'Heure du Dragon a fini par sonner !

« Les Némédiens se comportent en grands seigneurs et se pavanent dans les rues. On outrage les femmes, on dépouille les marchands. Valerius n'essaie même pas d'empêcher ces exactions... ou ne le peut pas ! Non, ce n'est qu'une marionnette dont ils tirent les fils ! Les hommes sensés savaient qu'il en serait ainsi. Le peuple commence à s'en rendre compte.

« Amalric est parti à la tête d'une armée importante pour soumettre les provinces éloignées, d'où certains barons l'ont défié. Ils sont désunis et se battent pour leur propre compte. Ils se jalouent mutuellement et cette jalousie est plus forte que leur peur d'Amalric. Il les écrasera les uns après les autres ! Beaucoup de châteaux et de cités l'ont compris et ont fait connaître leur reddition. Ceux qui résistent vivent dans le dénuement. Les Némédiens assouvissent leur haine séculaire. Leurs rangs sont grossis par des Aquiloniens que la peur, l'or ou la nécessité contraignent à s'engager dans leurs armées. C'est une conséquence naturelle.

Conan hocha la tête d'un air sombre. Il contemplait les rouges reflets des flammes sur les lambris de chêne richement sculptés.

— L'Aquilonie a un roi, au lieu de l'anarchie tant redoutée ! dit pour finir Servius. Valerius ne protège pas ses sujets des abus commis par ses alliés. Ceux qui ne pouvaient payer la rançon que l'on exigeait d'eux ont été vendus – par centaines – aux marchands d'esclaves de Koth.

La tête de Conan se redressa vivement. Une lueur meurtrière flamboya dans ses yeux bleus. Il jura fortement, et ses mains puissantes se nouèrent, formant des marteaux d'acier.

— Oui, des Blancs vendent des Blancs et des Blanches, comme cela se faisait à l'époque féodale.

Dans les palais de Shem et de Turan, ils vont connaître la vie des esclaves. Valerius est roi. Pourtant l'unité à laquelle s'attendait le peuple, même à la pointe de l'épée, est loin d'être parfaite dans le royaume !

« Le pays de Gunder au nord et le Poitain au sud n'ont pas été conquis ; il y a les provinces insoumises de l'ouest, où les barons des régions frontalières ont reçu le soutien des archers bossoniens. Ces provinces éloignées ne sont pas une véritable menace pour Valerius. Elles doivent rester sur la défensive ; elles pourront remercier les dieux si elles parviennent à préserver leur indépendance. Ici, Valerius et ses chevaliers venus de l'étranger règnent en maîtres incontestés.

— Qu'il se dépêche d'en tirer un bon parti, dit Conan d'une voix sévère, car son règne sera de courte durée. Le peuple se soulèvera dès qu'il apprendra que je suis en vie. Nous reprendrons Tarantia, avant qu'Amalric puisse être de retour avec son armée, et chasserons ces chiens du royaume.

Servius ne répondit pas. Dans le silence soudain, le crépitement du feu parut s'accroître.

— Eh bien, s'exclama Conan avec impatience, pourquoi restes-tu la tête baissée, à fixer le feu ? Douterais-tu de ce que je viens de dire ?

Servius évita le regard du roi.

— Ce qu'un mortel peut faire, vous le ferez, Majesté, répondit-il. Je me suis trouvé à vos côtés dans la bataille ; je sais qu'aucun mortel ne peut s'opposer à votre épée.

— Dans ce cas...

Servius ramena sur ses épaules son manteau bordé de fourrure. Il frissonna, malgré la proximité du feu.

— On dit que votre chute a été obtenue... par des moyens magiques, dit-il enfin.

— Et alors ?

— Aucun mortel n'est de taille à affronter la magie ! Qui est cet homme voilé qui s'entretient à minuit avec Valerius et ses alliés, comme on le rapporte, qui apparaît et disparaît aussi mystérieusement ? On murmure que c'est un grand magicien, mort il y a des milliers d'années... revenu des contrées grises de la mort pour renverser le roi d'Aquilonie et restaurer la

dynastie dont Valerius est le rejeton.

— Quelle importance ? s'exclama Conan avec colère. Je me suis évadé des puits de Belverus hantés par le démon et j'ai survécu à des poursuivants démoniaques dans les montagnes. Si le peuple se soulève...

Servius secoua la tête.

— Vos plus fidèles partisans des provinces orientales et centrales sont morts, en prison, ou ont pris la fuite. Le pays de Gunder se trouve loin au nord, et Poitain loin au sud. Les Bossoniens se sont retirés vers leurs marches, loin à l'ouest. Il faudrait des semaines pour rassembler et concentrer ces forces, et entre-temps, ces troupes seraient attaquées séparément par Amalric et mises en pièces.

— Un soulèvement dans les provinces centrales ferait pencher la balance en notre faveur ! s'exclama Conan. Nous pourrions nous emparer de Tarantia et soutenir un siège contre Amalric jusqu'à ce que les soldats de Gunder et ceux de Poitain aient le temps d'opérer leur jonction ici même !

Servius hésita, puis sa voix révéla dans un murmure :

— On dit que vous êtes mort maudit. On chuchote que cet étranger voilé vous a jeté un sort, pour vous tuer et briser votre armée. La grande cloche a sonné le glas, annonçant votre mort. Les gens sont convaincus que vous êtes mort. Les provinces centrales ne se soulèveront pas, même si elles apprenaient que vous êtes vivant. Elles n'oseraient pas. La sorcellerie vous a battu à Valkia ! La sorcellerie a apporté la nouvelle de votre défaite à Tarantia ; la nuit même, celle-ci était colportée dans les rues par ses habitants !

« Un prêtre de Némédie a usé à nouveau de magie noire dans les rues de Tarantia, pour abattre les hommes encore fidèles à votre mémoire. Je l'ai vu de mes propres yeux. Des hommes armés sont tombés comme des mouches et sont morts dans les rues d'une façon qu'aucun homme ne saurait expliquer. Le prêtre au visage décharné a dit en riant : « Je ne suis qu'Altaro ! Je ne suis qu'un acolyte d'Orastes et lui-même n'est qu'un acolyte de celui qui porte un voile ; ces pouvoirs ne sont pas miens ; ces pouvoirs agissent

simplement par mon intermédiaire. »

— Eh bien, dit Conan d'une voix rauque, ne vaut-il pas mieux mourir honorablement que de vivre dans l'infamie ? La mort est-elle pire que l'oppression, l'esclavage et la destruction totale ?

— Lorsque la peur de la sorcellerie emplît les cœurs, la raison n'est plus de mise, répondit Servius. La peur des provinces centrales est trop grande ; elle les empêchera de se soulever en votre faveur. Les provinces plus lointaines se battraient pour vous... hélas, la même sorcellerie qui a frappé votre armée à Valkia vous frapperait à nouveau ! Les Némédiens occupent les régions les plus importantes, les plus riches et les plus fortement peuplées d'Aquilonie ; ils ne sauraient être mis en déroute par les forces que vous parviendriez à rassembler et à conduire contre eux. Vous sacrifieriez inutilement vos plus fidèles sujets. Je le dis avec chagrin, mais c'est la vérité : roi Conan, vous êtes un roi sans royaume.

Conan fixait le feu sans répondre. Une bûche consumée s'écrasa dans les flammes sans même produire d'étincelles. Cela ressemblait à l'effondrement de son royaume, consumé de l'intérieur.

À nouveau, Conan perçut une réalité inquiétante et abominable derrière le voile des illusions matérielles. Il sentit à nouveau l'inexorable poussée d'un destin impitoyable. Un trouble profond l'envahit ; il avait l'impression d'être pris au piège. Une rage folle, ainsi que l'envie de détruire et de tuer, embrasa son âme.

— Où sont les grands dignitaires de ma cour ? finit-il par demander.

— Pallantides a été grièvement blessé à Valkia ; sa famille a payé la rançon. Il s'est retiré dans son château d'Attalus. Il pourra remercier les dieux s'il remonte jamais sur un cheval. Publius, le chancelier, a fui le royaume, sous un déguisement, personne ne sait où. Le Grand Conseil a été dissous. Certains conseillers ont été emprisonnés, d'autres bannis. Nombre de vos loyaux sujets ont été condamnés à mort. Cette nuit, par exemple, la comtesse Albiona doit mourir sous la hache du bourreau.

Conan sursauta et regarda fixement Servius. Une

telles colères couvaient dans ses yeux bleus que le patricien eut un mouvement de recul.

— Pourquoi ?

— Elle a refusé de devenir la maîtresse de Valerius. Ses terres ont été confisquées, ses serviteurs vendus comme esclaves. À minuit, dans la Tour de Fer, sa tête doit tomber. Montrez-vous avisé, mon roi – à mes yeux, vous serez toujours mon roi –, fuyez avant que l'on ne vous découvre. En ces jours sombres, personne n'est en sûreté. Espions et délateurs sont légion ; ils nous épient, prêts à dénoncer le moindre geste – la moindre parole – de mécontentement comme une trahison et une rébellion. Si vous vous faites connaître à vos sujets, cela ne pourra qu'amener votre capture et votre mort.

« Mes chevaux et tous les hommes en qui je puis avoir confiance sont à votre disposition. Avant l'aube, nous pouvons être loin de Tarantia, sur la route menant à la frontière. Si je ne puis vous aider à reconquérir votre royaume, au moins je vous suivrai en exil.

Conan secoua la tête. Servius lui lança un regard inquiet. Il restait assis à fixer le feu, le menton appuyé sur son poing puissant. La lueur des flammes se reflétait sur sa cotte de mailles et dans ses yeux au regard sinistre. Fixant le feu, ils brûlaient tels ceux d'un loup. Une nouvelle fois, Servius fut conscient, comme dans le passé – mais plus fortement que jamais –, de l'aura étrange qui nimbait le roi. Ce corps de géant sous la cotte de mailles était trop rude et souple pour être celui d'un homme civilisé : le feu élémentaire du primitif brûlait au fond de ces yeux. Tout ce qui suggérait chez le roi son origine barbare était à présent plus accentué, comme si, en cette extrémité, le vernis superficiel de la civilisation était tombé, révélant sa nature véritable et profonde. Conan retournait à ses origines, à sa nature sauvage. Il n'agissait pas comme un homme civilisé l'aurait fait dans les mêmes conditions ; de même, le cheminement de sa pensée était différent. C'était un être imprévisible. Il n'y avait qu'un pas du roi d'Aquilonie au tueur vêtu de peaux des collines de Cimmérie.

— J'irai en Poitain... sans doute, dit enfin Conan. De toute façon, j'irai seul. Et j'ai une dernière tâche à

accomplir ici, en tant que roi d'Aquilonie.

— Que voulez-vous dire, Votre Majesté ? demanda Servius, tandis qu'un horrible pressentiment s'emparait de son âme.

— Cette nuit, j'irai à Tarantia, pour délivrer Albiona, répondit le roi. J'ai fait défaut à mes autres loyaux sujets, il me semble... s'ils prennent sa tête, ils peuvent avoir la mienne également.

— C'est de la folie ! s'écria Servius.

Il se leva d'un bond et porta la main à sa gorge comme s'il sentait un nœud coulant se resserrer sur elle.

— La Tour détient des secrets que bien peu connaissent, répondit Conan. De toute façon, je serais un chien si je laissais mourir Albiona à cause de sa loyauté envers moi. Je suis peut-être un roi sans royaume, mais je ne suis pas un homme sans honneur !

— Cette folle tentative nous perdra tous ! chuchota Servius.

— Elle ne perdra personne, à part moi... si j'échoue ! Tu as suffisamment pris de risques... ce soir, j'irai seul. Je te demanderai encore ceci : procure-moi un bandeau pour cet œil, un bâton pour ma main, et des vêtements comme en portent les voyageurs.

Chapitre IX

« C'est le roi ou son fantôme ! »

Une foule nombreuse franchissait les grandes portes de Tarantia entre le coucher du soleil et minuit... voyageurs attardés, marchands venus de loin, aux mules lourdement chargées, travailleurs libres s'en revenant des champs et des vignes environnants. Maintenant que Valerius régnait en maître incontesté sur les provinces centrales, le contrôle n'était plus aussi sévère à l'entrée des portes, que franchissait librement une foule bigarrée. La discipline s'était relâchée. Les soldats némédiens de garde, à moitié ivres, étaient beaucoup trop occupés à lorgner les jolies et jeunes paysannes ou les riches marchands qu'ils pourraient rançonner pour faire attention aux travailleurs ou aux voyageurs couverts de poussière. C'est ainsi qu'ils ne remarquèrent pas un voyageur de grande taille. Pourtant son manteau déchiré ne parvenait pas à dissimuler les lignes dures de son corps puissamment charpenté.

Cet homme s'avancait d'un air hautain et agressif, trop naturel pour qu'il s'en aperçût, encore moins pour le déguiser. Un grand bandeau couvrait l'un de ses yeux ; un chapeau à large bord, abaissé sur son front, dissimulait ses traits. Tenant un long et gros bâton dans sa main brune et musclée, il franchit sans se presser la porte voûtée où brillaient les torches à la flamme vacillante.

Dans les rues passantes bien éclairées, la foule était nombreuse, les gens vaquaient à leurs affaires. Échoppes et boutiques restaient ouvertes tard dans la nuit, proposant les marchandises les plus diverses. Un peu partout, la même scène se répétait au sein de la foule joyeuse et variée. Des soldats némédiens, isolés ou par groupes, déambulaient en prenant de grands airs, donnant des coups d'épaule pour s'ouvrir un chemin avec une arrogance étudiée. Les femmes fuyaient à leur approche ; les hommes s'écartaient, le visage sombre, le poing serré. Les Aquiloniens étaient une race fière et ces soudards étaient leurs ennemis

héréditaires.

Les jointures du voyageur blanchirent, tant ses doigts se crispèrent sur son bâton ; mais lui aussi s'écarta pour laisser passer les hommes en cottes de mailles. Au milieu de cette foule bigarrée, il n'attirait guère l'attention avec ses vêtements déchirés et maculés de poussière. Pourtant, comme il passait devant l'échoppe d'un armurier et que la lumière jaillissant de la porte grande ouverte tombait en plein sur lui, il sentit un regard vrillé sur sa nuque. Se retournant vivement, il aperçut un homme portant le pourpoint brun d'un travailleur libre qui le regardait fixement. L'homme se détourna avec une hâte anormale et disparut au sein de la foule mouvante. Conan s'engagea aussitôt dans une rue adjacente moins fréquentée et pressa le pas. L'homme l'avait peut-être regardé par simple curiosité, mais il ne devait prendre aucun risque.

La sinistre Tour de Fer se dressait à quelque distance de la citadelle, au milieu d'un dédale de ruelles et de maisons serrées les unes contre les autres. Les bâtisses les plus humbles s'étaient étendues peu à peu, empiétant sur des quartiers de la ville jusqu'alors plus aisés, faisant fuir leurs habitants horrifiés par tant de misère et de pauvreté. La Tour était en réalité un château. Cet édifice, très ancien et imposant, de pierre et de fer noir avait servi de citadelle en des temps lointains et plus rudes.

Non loin de la Tour, perdue dans un labyrinthe de maisons en partie abandonnées et d'entrepôts, s'élevait une antique tour de guet. Elle était si vétuste et tellement ignorée qu'elle ne figurait plus sur les plans de la ville depuis au moins cent ans ! On avait oublié dans quel but elle avait été construite et personne – parmi ceux qui la voyaient en passant à proximité ! – ne remarquait que la serrure, apparemment ancienne, empêchant que l'on forçât sa porte et que la tour ne fût transformée en un repaire de mendiants et de voleurs, était en réalité assez récente et extrêmement solide ! En effet, un habile maquillage donnait l'impression qu'elle était rouillée et usée par les intempéries depuis des siècles ! Moins d'une demi-douzaine de personnes dans le royaume connaissaient le secret de cette tour.

Il n'y avait pas de trou permettant d'introduire une clé dans la serrure massive, recouverte d'une croûte verdâtre. Les doigts habiles de Conan pressèrent ici et là des boutons, invisibles pour des regards non avertis. La porte s'ouvrit silencieusement vers l'intérieur. Il s'avança vers des ténèbres compactes et referma la porte derrière lui. La lueur d'une torche aurait montré que la tour était vide et qu'elle formait une simple colonne nue et cylindrique de pierres massives.

Tâtonnant dans un recoin, mais d'un geste sûr, révélant que les lieux lui étaient familiers, Conan sentit bientôt les aspérités qu'il cherchait sur l'une des dalles de pierre recouvrant le sol. Il la souleva rapidement et, sans hésiter, se laissa glisser dans l'ouverture. Ses pieds rencontrèrent des marches de pierre. Elles descendaient et conduisaient vers ce qu'il savait être un étroit tunnel... Celui-ci se dirigeait droit vers les fondations de la Tour de Fer, trois rues plus loin.

La cloche de la citadelle, qui sonnait seulement l'heure de minuit ou pour annoncer la mort d'un roi, retentit soudain. La porte d'une pièce faiblement éclairée de la Tour de Fer s'ouvrit et une forme s'avança dans un couloir. L'intérieur de la Tour était aussi sinistre et repoussant que son aspect extérieur. Ses parois de pierre massive étaient nues et tristes.

Les dalles du sol avaient été usées par des pieds innombrables. La voûte du plafond était indistincte en raison de la lumière insuffisante diffusée par les torches fichées dans des niches.

L'homme qui s'avançait lentement dans ce couloir sinistre semblait en parfaite harmonie avec ce décor. De grande taille et puissamment bâti, son torse musclé était moulé par son surcot de soie noire. Sur sa tête était rabattu un capuchon noir tombant sur ses épaules : deux trous étaient percés à l'endroit des yeux. Un manteau noir tombait en plis lâches de ses épaules. Il portait une lourde hache dont la forme n'était pas celle d'un outil ou d'une arme !

Comme il suivait le couloir, une silhouette apparut en boitant. C'était un vieil homme à l'air acariâtre, courbé par les ans. Il peinait sous le poids de sa pique et d'une lanterne qu'il tenait à la main.

— Tu es moins pressé que ton prédécesseur, maître bourreau, grommela-t-il. Minuit vient de sonner et des hommes masqués se sont rendus à la cellule de la belle dame. Ils t'attendent.

— Les tintements de la cloche résonnent encore parmi les tours, répondit le bourreau. Si je montre moins d'empressement que le chien qui occupait cette fonction avant moi, à bondir et à accourir aux moindres ordres des Aquiloniens, ils constateront néanmoins que mon bras est tout aussi sûr. Fais ton travail, vieillard, et laisse-moi faire le mien. Par Mitra, je trouve mon métier plus agréable ! Tu te traînes dans des couloirs glacés, inspectant les portes rouillées de cachots sinistres... moi, cette nuit, je vais trancher la plus jolie tête de Tarantia.

Le gardien s'éloigna dans le couloir en boitant et en bougonnant. Le bourreau reprit sa marche tranquillement. Quelques pas plus loin, le couloir formait un coude. Il nota distraitemment qu'une porte était entrebâillée sur sa gauche. S'il avait réfléchi, il se serait dit que cette porte avait été ouverte après le passage du gardien ; mais penser ne faisait pas partie de son travail. Aussi il passa devant la porte entrouverte.

Lorsqu'il comprit que quelque chose n'allait pas... c'était trop tard.

Un pas étouffé de tigre et le bruissement d'un manteau l'avertirent. Avant qu'il puisse se retourner, un bras puissamment musclé se refermait par-dessus sa gorge, empêchant le cri d'arriver à ses lèvres. Durant le bref instant qui lui fut alloué, il éprouva, dans la panique qui le submergeait, la force de son agresseur. Contre celle-ci, même ses muscles noués étaient impuissants. Il sentit sans la voir la dague à la pointe acérée.

— Chien de Némédien ! murmura à son oreille une voix vibrante de colère. Plus jamais tu ne trancheras de tête aquilonienne !

Ce fut la dernière chose qu'il entendit.

Dans un cachot humide, éclairé par une torche à la lueur vacillante, trois hommes se tenaient debout autour d'une femme agenouillée sur les dalles

recouvertes de paille ; ses yeux levés vers eux lançaient des regards sauvages. Elle était vêtue seulement d'une tunique courte ; ses cheveux blonds tombaient en cascades brillantes sur ses blanches épaules. Ses poignets étaient attachés dans son dos. Même à la lueur incertaine de la torche, en dépit de la pâleur due à la peur et à sa situation désespérée, sa beauté était stupéfiante. Elle était agenouillée, silencieuse ; ses yeux dilatés par l'angoisse fixaient ses bourreaux. Les trois hommes portaient des masques dissimulant leurs traits et étaient enveloppés dans des manteaux. Un tel acte exigeait des masques, même en pays conquis. La prisonnière connaissait leur identité ; mais peu leur importait, car après cette nuit...

— Notre souverain miséricordieux vous offre encore une chance, comtesse, dit le plus grand des trois. (Il s'exprimait en aquilonien, sans aucun accent.) Il m'a prié de vous dire que si vous modérez votre âme fière et rebelle, il était encore disposé à vous ouvrir les bras. Dans le cas contraire...

Il désigna le sinistre billot de bois au milieu du cachot. Il était maculé de taches sombres et montrait de nombreuses et profondes entailles comme si une lame acérée, traversant quelque substance molle, s'était enfoncée dans le bois.

Albiona frissonna et blêmit, incapable de réprimer un mouvement de recul. Chaque fibre de son corps jeune et vigoureux vibrait du désir de vivre. Valerius était jeune, lui aussi, et beau. Beaucoup de femmes en étaient folles, songea-t-elle, tandis qu'elle luttait contre elle-même. Tout son être lui criait de vivre, et elle ne pouvait se résoudre à prononcer le mot qui soustrairait son corps jeune et voluptueux au billot et à la hache dégouttant de sang. Elle n'aurait su dire pourquoi. Mais elle savait que lorsqu'elle pensait aux bras de Valerius se refermant sur elle, elle frémissait, saisie d'une horreur plus grande encore que la peur de mourir. Elle secoua la tête avec désespoir, cédant à une impulsion plus forte que l'instinct de vie.

— Alors, tout est dit ! s'exclama avec impatience l'un des hommes, qui parlait avec un accent némédien. Où est le bourreau ?

Comme en réponse à cette question, la porte du

cachot s'ouvrit silencieusement et une grande silhouette, semblable à une ombre sinistre surgie du Monde d'En Bas, se découpa dans l'encadrement.

Albiona laissa échapper un petit cri à la vue de cette forme sinistre. Les autres la fixèrent un moment en silence ; peut-être étaient-ils eux aussi saisis d'une peur superstitieuse à la vue de cette forme silencieuse et encapuchonnée. À travers la coiffe, deux prunelles brûlaient tels des charbons de feu azur. Comme ces yeux se posaient tour à tour sur chacun des hommes présents, ils sentirent un étrange frisson descendre le long de leur épine dorsale.

L'Aquilonien de grande taille saisit brutalement la jeune femme et l'entraîna vers le billot. Elle hurla et se débattit, cherchant vainement à lui échapper, folle de terreur. Il l'obligea impitoyablement à se mettre à genoux, inclinant sa tête blonde vers le billot sanglant.

— Pourquoi tardes-tu, bourreau ? lança-t-il avec colère. Fais ton office !

Un éclat de rire lui répondit... un rire bref et sonore contenant une menace sans nom. Tous ceux qui se trouvaient dans le cachot se figèrent sur place, fixant du regard la forme encapuchonnée... les deux silhouettes enveloppées dans leurs manteaux, l'homme masqué penché sur la comtesse, la jeune femme elle-même, à genoux. Elle avait réussi à tourner sa tête de côté et levait les yeux vers le bourreau.

— Que signifie cette joie indécente, chien ? demanda l'Aquilonien, mal à son aise.

L'homme en noir rejeta vivement en arrière le capuchon qui dissimulait ses traits. Puis il s'adossa à la porte fermée et leva lentement sa hache de bourreau.

— Me reconnaissez-vous, chiens ? gronda-t-il. Me reconnaissez-vous ?

Un cri déchira le silence de mort qui régnait dans le cachot.

— Le roi ! s'écria Albiona. (Elle se débattit et s'arracha à l'homme qui avait relâché son étreinte.) Ô Mitra, le roi !

Les trois hommes étaient aussi immobiles que des statues. Puis l'Aquilonien sursauta et parla, tel un homme doutant de ses propres sens.

— Conan ! lança-t-il. C'est le roi ou son fantôme !

Quelle est cette œuvre du diable ?

— Une œuvre qui convient parfaitement aux démons que vous êtes ! railla Conan. (Ses lèvres riaient, pourtant l'enfer flamboyait dans ses yeux.) Allons, approchez, messeigneurs. Vous avez vos épées... j'ai ce merlin. Je pense que cet instrument de boucher est idéal pour le travail que je me propose d'accomplir, canailles !

— Tous sur lui ! murmura l'Aquilonien en dégainant son épée. C'est Conan ! Nous devons le tuer... sinon c'est lui qui nous tuera !

Brusquement arrachés à leur hébétude, les Némédiens sortirent leurs lames et se ruèrent sur le roi.

La hache du bourreau n'était pas prévue pour un pareil ouvrage ; pourtant, le roi maniait cette arme lourde et encombrante aussi facilement qu'une hachette ! Sa rapidité de mouvements et ses changements constants de position déjouaient leur intention de l'attaquer tous les trois à la fois.

Il retint l'épée du premier avec la tête de sa hache et porta un coup meurtrier à la poitrine de son propriétaire avant qu'il puisse reculer ou parer le coup. Le second Némédien lui porta une botte sauvage et ne rencontra que le vide ; avant qu'il puisse recouvrer son équilibre, sa tête était broyée par l'arme redoutable. Un instant plus tard, l'Aquilonien était acculé dans un coin, essayant désespérément de parer les coups terribles qui pleuvaient autour de lui. Il n'avait même pas la possibilité d'appeler à l'aide.

Soudain le long bras gauche de Conan se porta en avant et arracha le masque qui dissimulait les traits de l'homme, révélant son visage blême.

— Chien ! grinça le roi. Je pensais bien t'avoir reconnu. Traître ! Maudit renégat ! Même ce vil acier est encore trop bon pour toi, être infâme ! Alors, meurs comme meurent les voleurs !

La hache s'abattit en décrivant un arc de cercle dévastateur. L'Aquilonien poussa un cri et tomba à genoux, étreignant le moignon de son bras droit qui venait d'être tranché au niveau du coude et d'où jaillissaient des flots de sang. La hache, ne rencontrant aucun obstacle, s'était profondément enfoncée dans son flanc... ses entrailles jaillirent et se répandirent sur

le sol !

— Vide-toi de ton sang et meurs, chien ! gronda Conan, jetant la hache de côté avec dégoût. Venez, comtesse !

Se baissant, il trancha les liens qui emprisonnaient ses poignets. La prenant dans ses bras comme une enfant, il quitta la cellule. Elle sanglotait hystériquement, ses bras passés autour du cou de Conan et le serrant avec frénésie.

— Silence, à présent ! murmura-t-il. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire. Si nous réussissons à rejoindre la cellule où la porte secrète donne sur l'escalier du souterrain... que le diable les emporte ! Ils ont entendu le vacarme, malgré l'épaisseur des murs.

Au fond du couloir, retentit un cliquetis d'armes. Puis le plafond voûté répercuta l'écho des pas lourds et des cris des gardes qui arrivaient en courant. Une forme courbée surgit devant eux, avançant en boitant ; elle tenait en l'air une lanterne. Sa lumière tomba en plein sur Conan et la jeune femme. Poussant un juron, le Cimmérien bondit. Le vieux gardien, abandonnant lanterne et pique, détala au fond du couloir. Poussant des cris suraigus, il appelait au secours d'une voix croissante. Des cris plus puissants lui répondirent.

Conan fit demi-tour et courut dans l'autre sens. Il ne pouvait plus rejoindre la cellule et la porte secrète qui lui avait permis de pénétrer dans la Tour. Mais il connaissait parfaitement cette sinistre bâtisse ; avant d'être roi, il avait croupi dans ces cachots !

Il s'engouffra dans un passage latéral qui le mena dans un autre couloir, plus large, parallèle à celui qu'il venait de quitter et qui, pour le moment, était désert. Il le suivit sur quelques mètres, jusqu'à un autre passage latéral qui le ramena dans le premier couloir, abandonné quelques instants plus tôt, mais à un endroit stratégique ! En effet, un peu plus bas, il y avait une lourde porte solidement verrouillée, gardée par un Némédien barbu, en corselet et casque. Celui-ci tournait le dos à Conan et regardait vers le fond du couloir où montait un tumulte croissant et où s'agitaient des lanternes.

Conan n'hésita pas. Faisant glisser la jeune femme à terre, il s'approcha du garde, son épée à la main.

L'homme se retourna comme le roi se jetait sur lui. Il poussa un cri de surprise et de peur et leva sa pique. Avant qu'il puisse le transpercer avec son arme peu commode à manier, Conan abattait son épée sur le casque du garde. Le coup était si fort qu'il aurait pu assommer un bœuf ! Casque et crâne cédèrent. L'homme s'effondra sur les dalles.

En un instant, Conan avait tiré le lourd verrou barrant la porte... tâche normalement impossible pour un homme seul... mais pas pour le Cimmérien ! Il appela Albiona qui accourut en trébuchant. Sans plus de cérémonie, il l'empoigna et, la portant sous un bras, franchit la porte et plongea dans les ténèbres.

Ils se trouvaient dans une ruelle étroite, noire comme la poix, enserrée entre la Tour et une rangée de bâtiments aux murs de pierre nue. Conan allait aussi vite qu'il l'osait au sein des ténèbres. Il cherchait à tâtons une porte ou une fenêtre permettant d'entrer dans les entrepôts, mais il n'en trouva aucune.

La grande porte s'ouvrit violemment derrière eux. Des hommes se répandirent dans la ruelle ; la lueur des torches se refléta sur les plaques pectorales et les épées nues. Ils regardèrent autour d'eux, en poussant des vociférations. Les ténèbres demeuraient compactes en dépit des torches. Ne voyant rien, ils s'élancèrent dans la ruelle au hasard... courant dans la direction opposée à celle prise par Conan et Albiona.

— Ils s'apercevront vite de leur erreur ! murmura Conan en accélérant l'allure. Si seulement nous trouvions une porte dans ce maudit mur... ! Malédiction, le guet !

La ruelle donnait sur une rue étroite, faiblement éclairée. Le Cimmérien aperçut des silhouettes indistinctes se découpant à l'entrée de celle-ci, ainsi que des reflets métalliques. C'était bien le guet. Les soldats s'approchaient, intrigués par le bruit de la course éperdue montant dans la nuit.

— Qui va là ? crièrent-ils.

Conan grinça des dents en reconnaissant l'accent némédien.

— Restez derrière moi, ordonna-t-il à la jeune femme. Nous devons nous ouvrir un chemin avant que les gardes de la prison ne fassent demi-tour... sinon,

nous serons pris entre deux feux.

Serrant son épée dans sa main, il courut droit vers les silhouettes qui s'approchaient. Il avait l'avantage de la surprise. Il les voyait parfaitement car ils se découpèrent sur la lueur lointaine de la rue ; eux ne pouvaient le voir qui venait sur eux, invisible au sein des ténèbres épaisses de la ruelle. Il fut au milieu d'eux avant qu'ils comprennent ce qui se passait. Il combattit avec la fureur silencieuse du lion blessé.

S'il voulait réussir, il devait frapper en tous sens et tuer avant qu'ils aient eu le temps de reprendre leurs esprits. Mais ils étaient une dizaine et portaient des cuirasses ; des vétérans endurcis par les guerres de frontière, chez qui l'instinct de se battre palliait la surprise. Bientôt, trois d'entre eux gisaient à terre avant de s'être rendu compte qu'un seul homme les attaquait ; mais leur riposte fut instantanée. Le cliquetis des épées s'éleva, assourdissant, des étincelles jaillirent quand l'épée de Conan s'écrasa sur des bassinets et des hauberts. Il voyait mieux qu'eux ; dans la lumière incertaine, sa silhouette constamment en mouvement était une cible malaisée. Des épées s'abattaient et ne rencontraient que le vide, ou étaient repoussées par sa lame ; lorsqu'il frappait, c'était avec la fureur et la certitude d'un ouragan.

Derrière lui retentirent les cris des gardes de la prison. Ils remontaient la ruelle en courant ; devant lui les silhouettes en cottes de mailles lui barraient toujours la route, formant un véritable mur hérissé d'acier. Dans un instant, les gardes seraient dans son dos... de désespoir, ses coups redoublèrent... il frappait comme un forgeron sur une enclume. Puis il se rendit compte qu'une diversion était imminente. Surgies de nulle part, dans le dos des hommes du guet, apparurent une vingtaine de silhouettes noires. Elles se jetèrent sur les adversaires de Conan. L'acier brilla dans la pénombre ; des hommes crièrent, mortellement frappés par-derrière. En un instant, la ruelle fut jonchée de corps pantelants. Une silhouette sombre, enveloppée dans un manteau, s'élança vers Conan. Celui-ci brandit son épée en apercevant un reflet métallique dans la main droite de l'inconnu. Mais l'autre main était tendue vers lui et ne tenait aucune arme. Une voix

siffla sur un ton pressant :

— Par ici, Majesté ! Venez vite !

Étouffant un juron de surprise, Conan empoigna Albiona et, la portant sous son bras, suivit son sauveur inconnu. Il n'avait guère le loisir d'hésiter et de réfléchir : trente gardes arrivaient sur lui en courant.

Au milieu des mystérieuses silhouettes, il courut dans la ruelle, portant la comtesse comme s'il s'était agi d'une enfant. Il ne voyait pas les traits de ses sauveurs et n'aurait rien su dire à leur sujet, excepté qu'ils étaient vêtus de manteaux et de capuchons noirs. Le doute et la méfiance effleurèrent son esprit : quoi qu'il en soit, ils l'avaient aidé à se défaire de ses ennemis, et il ne voyait pas de meilleure solution que de les suivre !

Devinant son hésitation, le chef des inconnus toucha légèrement son bras et dit :

— Ne craignez rien, roi Conan : nous sommes vos loyaux sujets.

La voix lui était inconnue ; l'accent était aquilonien, typique des provinces centrales.

Derrière eux, les gardes poussèrent des hurlements : ils venaient de trébucher sur les corps étendus à terre. Ils reprirent leur course avec des cris de fureur et de vengeance en apercevant le groupe d'hommes en noir qui couraient entre eux et la lumière de la rue lointaine. Les hommes encapuchonnés se dirigèrent soudain vers un mur apparemment nu. Conan aperçut une porte béante et jura doucement. Il avait jadis emprunté cette ruelle de jour sans jamais remarquer une porte à cet endroit. Ils s'engouffrèrent dans l'ouverture. La porte se referma derrière eux avec le bruit peu rassurant d'un verrou que l'on pousse violemment. Ses guides avançaient avec la précision que donne une connaissance parfaite des lieux et conduisaient Conan en le tenant par les coudes. Il eut l'impression qu'ils suivaient un tunnel souterrain. Il sentait les membres délicats d'Albiona trembler dans ses bras. Quelque part devant eux, une ouverture apparut... ce n'était guère plus qu'une arche un peu moins sombre au sein des ténèbres. Ils la franchirent rapidement.

Ensuite ce fut une succession déconcertante de cours non éclairées, de ruelles obscures et de couloirs

sinueux... traversés dans le silence le plus absolu. Ils arrivèrent enfin dans une vaste pièce éclairée. Conan aurait été bien en peine de dire où ils se trouvaient. Le labyrinthe de couloirs et de rues étroites avait eu raison de son sens primitif de l'orientation, pourtant remarquable !

Chapitre X

La pièce de monnaie

Lorsque la porte se referma, Conan vit qu'un seul homme – ses autres guides avaient disparu – se tenait devant lui... une silhouette élancée, dissimulée sous un manteau et un capuchon noirs. L'homme rejeta en arrière son capuchon, découvrant le pâle ovale d'un visage, aux traits sereins et finement ciselés.

Le roi posa Albiona à terre. La jeune femme continua de s'accrocher à lui, regardant avec inquiétude autour d'elle. La pièce était spacieuse. Ses murs de marbre étaient en partie recouverts par des tentures de velours noir ; d'épais et riches tapis s'épalaient sur le sol de mosaïque. Des lampes en bronze déversaient sur l'ensemble une douce lumière dorée.

Instinctivement, Conan posa la main sur la poignée de son épée. Le fourreau était maculé de sang séché, car il avait rengainé sa lame sans l'essuyer. Sa main était également couverte de sang.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

L'étranger répondit par une révérence respectueuse ; le roi, toujours méfiant, ne put y déceler aucune trace d'ironie.

— Dans le temple d'Asura, Votre Majesté.

Albiona poussa un léger cri et s'agrippa violemment à Conan. Elle jetait des regards terrifiés vers les portes sombres et voûtées, comme si elle craignait de voir apparaître quelque sinistre forme des ténèbres.

— N'ayez pas peur, madame, dit leur guide. Ici, personne ne vous fera de mal, contrairement à ce que prétendent certaines superstitions vulgaires. Votre monarque, convaincu de l'innocence de notre religion, nous a protégés des persécutions des ignorants... c'est pourquoi l'un de ses sujets ne saurait nourrir aucune appréhension en ces lieux.

— Qui es-tu ? demanda Conan.

— Je suis Hadrathus, prêtre d'Asura. L'un de mes fidèles t'a reconnu alors que tu entraies en ville. Il m'a tout de suite prévenu.

Conan poussa un juron profane.

— Ne crains rien ! Il est le seul à avoir découvert ton identité véritable, le rassura Hadrathus. Ton déguisement aurait trompé quiconque... excepté un fidèle d'Asura, dont l'enseignement nous dicte de rechercher la vérité au-delà des apparences trompeuses. Tu as été suivi jusqu'à la tour de guet. Certains de mes gens sont entrés dans le tunnel pour te venir en aide si tu revenais par cette route. D'autres, dont je faisais partie, ont cerné la Tour. À présent, roi Conan, c'est à toi de donner des ordres. Ici, dans le temple d'Asura, tu es toujours le roi.

— Pourquoi risqueriez-vous vos vies pour moi ? demanda le roi.

— Tu étais notre ami lorsque tu étais sur le trône, répondit Hadrathus. Tu nous as protégés des prêtres de Mitra qui tentaient de nous chasser de ce pays.

Conan regarda autour de lui avec curiosité. C'était la première fois qu'il venait ici. Il ignorait même qu'il existât un temple d'Asura dans sa bonne ville de Tarantia ! Les prêtres de cette religion avaient coutume de dissimuler leurs lieux saints d'une façon remarquable. Le culte de Mitra exerçait une influence prédominante sur les nations hyboriennes ; pourtant celui d'Asura avait persisté, malgré l'interdiction officielle et l'aversion populaire. Conan connaissait les sombres histoires colportées sur ces temples secrets. Dans ces sanctuaires, disait-on, une épaisse fumée montait en permanence devant de noirs autels où des êtres humains, enlevés par des inconnus, étaient sacrifiés devant un grand serpent aux replis monstrueux. Son horrible tête, chuchotaient les gens, se balançait lentement au sein des ténèbres maudites !

Les persécutions avaient amené les fidèles d'Asura à dissimuler parfaitement leurs temples et à voiler leurs rites. Hélas, ce secret et ce mystère avaient suscité des soupçons encore plus monstrueux, faisant naître d'abominables rumeurs !

Conan, avec la tolérance du barbare, avait refusé de persécuter les fidèles d'Asura ou d'autoriser le peuple à le faire. Il avait demandé qu'on lui présentât de meilleures preuves de leur culpabilité que de vagues rumeurs et des accusations sans fondement.

— S'ils pratiquent la magie noire comme vous l'affirmez, avait-il déclaré, pourquoi se laissent-ils persécuter sans réagir ? S'ils ne la pratiquent pas, alors ils ne sont pas habités par le mal. Par les démons de Crom ! Laissez les hommes adorer les dieux de leur choix !

Sur une invitation respectueuse d'Hadrathus, il prit place dans un fauteuil d'ivoire. Il désigna à Albiona un autre siège, mais celle-ci préféra s'asseoir sur un tabouret en or, à ses pieds ! Elle se serrait contre sa cuisse, comme si ce contact la rassurait. À l'image de la plupart des fidèles de Mitra, elle éprouvait une horreur instinctive à l'encontre des fidèles et du culte d'Asura. Cette horreur lui avait été inculquée dès l'enfance, puis dans sa jeunesse, par les histoires horribles de sacrifices humains et de dieux bestiaux errant dans des temples ténébreux !

Hadrathus se tenait devant eux ; inclinant sa tête nue.

— Exprime tes désirs, roi Conan !

— Tout d'abord... j'aimerais manger, grogna le Cimmérien.

Le prêtre frappa un gong avec une baguette d'argent.

Les notes harmonieuses résonnaient encore dans le temple lorsque quatre silhouettes encapuchonnées firent leur entrée par une ouverture que masquait un rideau. Elles portaient un grand plateau d'argent à quatre pieds où étaient disposés des gobelets en cristal et des mets odoriférants sortant du four. Ils posèrent le plateau devant Conan et s'inclinèrent respectueusement. Le roi essuya ses mains sur le damas et claqua ses lèvres avec un plaisir non dissimulé.

— Prenez garde, Majesté, chuchota Albiona. Ces gens mangent de la chair humaine !

— Je suis prêt à parier mon royaume que ceci n'est rien d'autre qu'un honnête rôti... de bœuf ! répliqua Conan. Allons, ma fille, détends-toi ! Tu dois être affamée après ce séjour en prison !

Ainsi encouragée – en outre, elle avait devant elle quelqu'un dont les paroles étaient sacrées à ses yeux ! – la comtesse s'exécuta. Elle mangea avec voracité, quoique délicatement. Son souverain, pour sa

part, se saisissait des morceaux de viande et les engloutissait, tout en vidant force gobelets de vin ! À le voir, on ne se serait jamais douté qu'il avait déjà mangé cette nuit-là !

— Tes prêtres sont habiles, Hadrathus, dit-il. (Il tenait dans ses mains un grand os de bœuf et sa bouche était pleine de viande.) J'accepte volontiers tes services... pour la reconquête de mon royaume !

Hadrathus secoua lentement la tête. Conan frappa violemment la table avec l'os de bœuf, dans un accès de colère impatiente.

— Démons de Crom ! Que se passe-t-il avec les Aquiloniens ? D'abord Servius... toi à présent ! Ne savez-vous rien faire d'autre que de branler stupidement du chef lorsque je parle de chasser ces chiens ?

Hadrathus poussa un soupir et répondit gravement :

— Seigneur, cela n'est guère agréable à dire, et je préférerais ne pas avoir à le faire. Mais la liberté de l'Aquilonie touche à sa fin. Que dis-je, la liberté du monde entier risque de disparaître d'un moment à l'autre ! Une ère en remplace une autre dans l'histoire du monde. Nous entrons à présent dans une ère d'horreur et d'esclavage, comme cela a déjà été le cas, il y a fort longtemps.

— Que veux-tu dire ? demanda le roi, mal à l'aise.

Hadrathus se laissa tomber dans un fauteuil et appuya ses coudes sur ses cuisses, abaissant son regard vers le sol.

— Les années de Némédie et les seigneurs rebelles d'Aquilonie ne sont pas les seuls à s'être dressés contre toi, répondit Hadrathus. Il y a également la magie... une terrifiante magie noire issue de la sinistre jeunesse du monde. Une forme horrible a quitté les ombres du Passé pour venir parmi nous. Personne ne peut lutter contre elle.

— Que veux-tu dire ? répéta Conan.

— Je parle de Xaltotun d'Acheron, mort il y a trois mille ans... revenu sur cette terre.

Conan resta silencieux ; dans son esprit flottait une image... l'image d'un visage barbu empreint d'une beauté sereine et inhumaine. À nouveau, il fut habité par une désagréable impression de déjà vu. Acheron...

le son de ce mot réveillait en lui des souvenirs instinctifs. Une association d'idées se fit en son esprit.

— Acheron, répéta-t-il. Xaltotun d'Acheron... allons, prêtre, es-tu devenu fou ? Acheron est un mythe, depuis plus de siècles que je ne saurais me souvenir. Je me suis souvent demandé s'il avait même existé !

— Il a été une sombre réalité, répondit Hadrathus, un empire de noirs magiciens ! Ils s'adonnaient au mal, comme le monde en a oublié le souvenir depuis fort longtemps ! Cet empire a finalement été détruit par les tribus hyboriennes de l'ouest. Les magiciens d'Acheron pratiquaient une infâme nécromancie, une sinistre magie que leur avaient enseignées les démons. Leurs rites étaient abominables. De tous les sorciers de ce royaume maudit, le plus grand fut Xaltotun de Python.

— Alors, comment se fait-il que lui aussi ait été détruit ? demanda Conan avec scepticisme.

— Une source de pouvoir cosmique, qu'il gardait jalousement, lui fut volée, puis fut utilisée contre lui. Cette source lui a été restituée ; depuis lors, il est invincible.

Albiona, ramenant sur ses épaules le manteau noir du bourreau, regardait sans comprendre le prêtre, puis le roi. Conan secoua la tête avec colère.

— Tu te moques de moi, gronda-t-il. Si Xaltotun est mort il y a trois mille ans, il ne peut s'agir de lui ! C'est certainement un imposteur. Il a pris le nom de l'autre !

Hadrathus se pencha vers une table en ivoire et ouvrit un petit coffret en or, posé sur son plateau. Du coffret il sortit un objet qui brilla d'un sombre éclat dans la douce lumière... une lourde pièce d'or, apparemment très ancienne.

— Tu as vu le visage de Xaltotun, n'est-ce pas ? Alors regarde ceci. Cette pièce de monnaie a été frappée en Acheron, avant la chute de l'antique royaume. La magie était à ce point prépondérante dans ce sombre empire que même cette pièce de monnaie servait pour leurs rituels démoniaques !

Conan la prit et l'examina, la mine renfrognée. On ne pouvait se méprendre sur sa très grande ancienneté. Le Cimmérien avait eu entre les mains de nombreuses

pièces de monnaie lorsqu'il était pirate et il en avait une bonne connaissance pratique. Celle-ci était très usée, son inscription presque effacée. Pourtant, le visage gravé était intact et encore très net. Un sifflement sortit des dents serrées de Conan. Il ne faisait pas froid dans la pièce... il sentit néanmoins ses cheveux se dresser sur sa tête et il frissonna comme si un grand vent glacé soufflait sur lui. Le visage était celui d'un homme barbu dont les traits impénétrables étaient empreints d'une beauté sereine et inhumaine.

— Crom ! C'est lui ! murmura Conan.

Il comprenait à présent ce sentiment de déjà vu qu'avait fait naître en lui l'homme barbu dès le premier instant de leur rencontre. Autrefois, dans un pays lointain, il avait vu une pièce identique à celle-ci.

En haussant les épaules, il grommela :

— La ressemblance est une simple coïncidence... ou bien, s'il a été suffisamment astucieux pour prendre le nom d'un magicien oublié, il l'aura été encore plus en imitant son apparence.

Ses paroles manquaient de conviction. La vue de cette pièce avait ébranlé les bases de son univers. Il sentait que réalité et stabilité s'émiettaient rapidement pour sombrer dans un abîme d'illusion et de magie. Un sorcier, cela pouvait se comprendre ; mais ceci était un fait diabolique dépassant toute logique et toute raison !

— Nous ne pouvons en douter... il s'agit bien de Xaltotun de Python, poursuivit Hadrathus. C'est lui qui a fait s'écrouler les falaises à Valkia, en utilisant ses sortilèges qui asservissent les esprits élémentaires de la terre... c'est lui qui a envoyé la créature des ténèbres vers la tente, peu avant l'aube.

Conan le regarda en fronçant les sourcils.

— Comment sais-tu cela ?

— Les fidèles d'Asura ont divers moyens secrets d'accéder à la connaissance. Peu importe ! Comprends-tu à présent que tu sacrifierais inutilement tes sujets en essayant de reconquérir ta couronne ?

Conan avait appuyé son menton sur son poing. Les traits durs, il fixait le vide devant lui. Albiona l'observait avec inquiétude ; son esprit déconcerté s'efforçait de comprendre le problème complexe auquel il était confronté.

— N'existe-t-il aucun magicien sur cette terre, capable d'opposer ses arts magiques à ceux de Xaltotun et de l'emporter sur lui ? finit-il par demander.

Hadrathus secoua la tête.

— S'il y en avait un, nous serions les premiers à le connaître, nous qui vénérons Asura. Les gens prétendent que notre culte est une survivance de l'antique adoration du serpent stygien. C'est un mensonge. Nos ancêtres sont venus de Vendhya. Ce royaume se trouve au-delà de la mer de Vilayet et des montagnes bleues d'Himélie. Nous sommes les enfants de l'Orient, pas du Sud. Nous connaissons tous les magiciens de l'Orient et ils sont plus puissants que les magiciens de l'Occident. Devant le sombre pouvoir de Xaltotun, n'importe lequel d'entre eux serait aussi impuissant qu'un brin de paille emporté par le vent !

— Autrefois, il a été vaincu, insista Conan.

— En effet. Un pouvoir cosmique fut utilisé contre lui. À présent, la source de ce pouvoir est de nouveau entre ses mains. Il veillera à ce qu'elle ne lui soit pas volée une seconde fois !

— Quelle est cette maudite source de pouvoir ? demanda Conan avec irritation.

— On l'appelle le Cœur d'Ahriman. Après la chute d'Acheron, le prêtre qui avait volé le Cœur et s'en était servi pour abattre Xaltotun le cacha dans une caverne habitée par des démons. Il bâtit un petit temple au-dessus de cette caverne. Par la suite, le temple fut reconstruit à trois reprises, chaque fois plus grand et plus beau... se dressant toujours au-dessus de la caverne des origines ! Les hommes en oublièrent très vite la raison. Le souvenir du symbole caché s'effaça de leur mémoire et subsista seulement dans les livres sacrés et les ouvrages ésotériques. Quelle est son origine ? Personne ne l'a jamais su ! Certains disent que c'est vraiment le cœur d'un dieu ; d'autres que c'est une étoile tombée du ciel, il y a très longtemps. Jusqu'à ce qu'il soit volé, personne ne l'avait contemplé depuis plus de trois mille ans.

« Lorsque la magie des prêtres de Mitra s'avéra impuissante en face de celle de l'acolyte de Xaltotun, Altaro, ils se souvinrent de l'antique légende du Cœur.

Le grand prêtre, accompagné d'un serviteur, descendit dans la sombre et terrible crypte située sous le temple. Personne n'y était entré depuis trois mille ans. Les volumes antiques aux reliures de métal parlant du Cœur par l'intermédiaire de symboles occultes faisaient également mention d'une créature des ténèbres. Le prêtre des origines lui avait confié la garde du Cœur !

« Sous terre, dans une salle carrée dont les portes voûtées conduisaient vers des ténèbres incommensurables, le prêtre et son acolyte trouvèrent un autel de pierre noire, brillant d'un inexplicable éclat.

« Sur cet autel était posé un étrange vase en or. Il avait la forme d'un coquillage et était fixé à la pierre, comme un coquillage ! Les valves béaient et le vase était vide. Le Cœur d'Ahriman avait disparu ! Tandis qu'ils regardaient avec horreur, le gardien de la crypte – la créature des ténèbres – fondit sur eux. Elle déchiqueta le grand prêtre à tel point qu'il en mourut. L'acolyte parvint à se soustraire aux griffes de la créature... un enfant des abîmes égaré, sans esprit et sans âme... gardant le Cœur depuis des temps immémoriaux. Il s'enfuit en haut des longs escaliers, noirs et étroits, emportant avec lui le prêtre moribond. Celui-ci, avant d'expirer, apprit la nouvelle à ses fidèles. Il les engagea à s'incliner devant une force qu'ils ne pouvaient vaincre et leur ordonna le secret absolu. Pourtant, la nouvelle se répandit rapidement parmi les prêtres. C'est ainsi que nous, fidèles d'Asura, avons appris l'existence du Cœur.

— Ainsi Xaltotun tire son pouvoir de ce symbole ? demanda Conan toujours sceptique.

— Non. Il tire son pouvoir des sombres abîmes. Le Cœur d'Ahriman appartient à un lointain univers de lumière flamboyante. Les forces des ténèbres doivent s'incliner devant lui lorsqu'il est en la possession d'un adepte. Disons que c'est une épée qui peut le frapper... cependant, lui ne peut s'en servir pour frapper ! Le Cœur redonne la vie et il peut la détruire ! Xaltotun l'a volé, non pour l'utiliser contre ses ennemis, mais pour les empêcher de s'en servir contre lui !

— Un vase d'or, en forme de coquillage, sur un autel noir, au cœur d'une caverne souterraine !

murmura Conan. (Ses traits s'assombrirent tandis qu'il fouillait dans ses souvenirs.) Cela me rappelle quelque chose que j'ai vu ou entendu. Au nom de Crom, à quoi ressemble ce Cœur si remarquable ?

— Il a la forme d'une gemme, assez semblable à un gros rubis. Il palpite et brûle d'un feu aveuglant comme jamais aucun rubis n'a brillé. On dirait une flamme vivante...

Conan se leva d'un bond et frappa sa paume gauche de son poing droit, produisant un véritable coup de tonnerre !

— Crom ! rugit-il. Quel fou j'étais ! Le Cœur d'Ahriman ! Le cœur de mon royaume ! Trouve le cœur de ton royaume, m'a dit Zelata. Par Ymir, c'est la gemme que j'ai vue dans la fumée verte, le joyau que Tarascus a volé à Xaltotun, tandis que celui-ci était plongé dans le sommeil du lotus noir !

Hadrathus s'était également dressé d'un bond. Son calme habituel l'avait soudain quitté.

— Que dis-tu ? Le Cœur a été volé à Xaltotun ?

— Oui ! tonna Conan. Tarascus redoutait Xaltotun. Il a voulu amoindrir son pouvoir qui résidait, pensait-il, dans le Cœur. Peut-être croyait-il que le magicien mourrait si le Cœur lui était dérobe. Par Crom... aahhh ! (Avec une grimace féroce de déception et de dégoût, il laissa retomber son poing serré contre son flanc.) J'avais oublié ! Tarascus l'a confié à un voleur pour que ce dernier le jette dans la mer. À l'heure actuelle, le gaillard doit être pratiquement arrivé à Kordava. Avant que je puisse le rattraper, il sera embarqué à bord d'un navire et aura confié le Cœur aux profondeurs de l'océan.

— La mer ne le gardera pas ! s'écria Hadrathus, tremblant d'excitation. Xaltotun lui-même l'aurait jeté dans l'océan s'il n'avait su que la première tempête le rejetterait à la côte. Vers quel rivage inconnu ne risque-t-il pas d'échouer !

— Après tout (Conan retrouvait un peu de son assurance momentanément ébranlée), rien ne dit que le voleur le confiera aux flots ! Si je m'y connais en voleurs – je le pense, car j'ai été voleur à Zamora, dans ma prime jeunesse ! – il ne le jettera pas à la mer. Il le vendra à un riche marchand. Par Crom ! (Il marchait de

long en large, dans une excitation grandissante.) Cela vaut la peine de s'en assurer. Zelata m'a dit que je devais trouver le cœur de mon royaume. Tout ce qu'elle m'a montré dans la fumée s'est révélé vrai. Tu penses que cette gemme écarlate nous permettrait de faire échec aux sortilèges de Xaltotun ?

— Oui ! J'en donnerais ma tête à couper ! lança Hadrathus. (La ferveur illuminait son visage. Ses yeux flamboyaient, ses poings étaient serrés.) Si nous avons le Cœur, nous pourrions affronter les pouvoirs démoniaques de Xaltotun ! Je l'affirme solennellement ! Si nous réussissons à le retrouver, nous avons même une chance de reprendre ta couronne et de bouter les envahisseurs hors d'Aquilonie ! Ce ne sont pas les épées némédiennes qui font peur à l'Aquilonie, mais la magie noire de Xaltotun !

Conan l'observa un instant. Il était impressionné par la fougue du prêtre.

— Cela ressemble à une quête... au sein d'un cauchemar ! dit-il enfin. Pourtant tes paroles confirment celles de Zelata. Or, tout ce qu'elle m'a dit était la vérité. Je pars à la recherche du joyau.

— De ce joyau dépend le destin de l'Aquilonie, dit Hadrathus avec conviction. Je vais désigner les hommes qui t'accompa...

— Non ! s'exclama le roi. (Il n'avait aucune envie d'être gêné dans ses recherches par des prêtres, même versés dans les arts ésotériques !) C'est la tâche d'un guerrier. Je pars seul. Je me rendrai d'abord en Poitain, où je confierai Albiona à Trocero. Ensuite, j'irai à Kordava. Je prendrai la mer, si nécessaire. Même si le voleur a l'intention d'exécuter l'ordre de Tarascus, il est fort possible qu'il ait du mal à trouver un navire prêt à appareiller à cette époque de l'année.

— Si tu trouves le Cœur, lui assura Hadrathus, je t'aiderai à reconquérir ton royaume. Avant même que tu sois revenu en Aquilonie, je ferai circuler la nouvelle – par des voies secrètes – que tu es vivant, que tu t'apprêtes à rentrer dans ton royaume et que tu détiens une magie plus puissante que celle de Xaltotun. Je ferai en sorte que tous soient prêts à se soulever dès ton retour. Ils se soulèveront s'ils ont l'assurance d'être protégés de la magie noire de Xaltotun. En outre, je

t'aiderai durant ton voyage. (Il se leva et frappa le gong.) Un tunnel secret part des cryptes souterraines de ce temple et conduit au-delà des murs de la ville. Tu iras en Poitain à bord d'un bateau de pèlerin. Personne n'osera t'importuner.

— Comme tu voudras. (Conan avait enfin un objectif précis à atteindre ! Il étira ses grands membres, impatient de passer à l'action.) Seulement, il faut agir très vite !

Pendant ce temps, d'autres événements tout aussi précipités se déroulaient dans un autre quartier de la ville. Un messenger essoufflé fit irruption dans le palais où Valerius se divertissait avec ses danseuses. S'agenouillant, il balbutia une histoire presque incohérente où il était question de l'évasion sanglante et de la fuite d'une très belle captive. Il apportait également la nouvelle que le comte Thespius, chargé de l'exécution de la sentence à l'encontre d'Albiona, agonisait et qu'il voulait absolument parler à Valerius avant de s'en aller vers les contrées grises de la mort.

Jetant un manteau sur ses épaules, Valerius suivit rapidement l'homme à travers des couloirs sinueux. Il arriva enfin dans une chambre où était étendu Thespius. Le comte se mourait, cela ne faisait aucun doute : chaque fois qu'il haletait, une mousse sanglante maculait ses lèvres et son regard était vitreux. Le moignon de son bras tranché avait été garrotté afin d'arrêter l'hémorragie ; cela ne servait pourtant à rien, car la blessure à son flanc était mortelle.

Resté seul dans la pièce avec le moribond, Valerius jura doucement.

— Par Mitra, j'aurais cru qu'un seul homme pouvait porter un tel coup... or cet homme est mort !

— Valerius ! haleta le moribond. Il vit ! Conan est vivant !

— Quoi ? Que dis-tu ? s'exclama l'autre.

— Je le jure sur Mitra ! gargouilla Thespius, étouffé par le sang jaillissant de sa bouche. C'est lui qui a délivré Albiona ! Il n'est pas mort... il ne s'agit pas d'un fantôme revenu de l'Enfer pour nous hanter. C'est un être de chair et de sang, plus terrible que jamais ! La ruelle derrière la Tour est jonchée de morts. Prends

garde, Valerius... il est revenu... pour nous massacrer... tous...

Un violent frisson parcourut son corps ensanglanté. Le comte Thespius expira.

L'air sombre, Valerius le fixa un instant ; puis il regarda rapidement autour de lui, dans la pièce vide. Allant jusqu'à la porte, il l'ouvrit violemment. Le messenger et un groupe de gardes némédiens se tenaient à quelques pas, dans le couloir. Valerius marmonna quelque chose qui exprimait peut-être une certaine satisfaction.

— Les portes ont-elles été fermées ? demanda-t-il.

— Oui, Majesté.

— Faites tripler la garde ! Ne laissez personne entrer ou sortir de la ville sans un contrôle très sévère ! Que des hommes parcourent les rues et fouillent la ville, quartier par quartier. Un prisonnier très important s'est échappé, avec l'aide d'un rebelle aquilonien. L'un d'entre vous a-t-il reconnu l'homme ?

— Non, Majesté. Le vieux gardien n'a fait que l'entrevoir. Il a déclaré que c'était un géant. Il portait l'habit noir du bourreau... nous avons retrouvé le corps nu de ce dernier dans une cellule vide !

— C'est un homme dangereux, dit Valerius. Ne prenez aucun risque avec lui. Vous connaissez tous la comtesse Albiona. Partez à sa recherche. Si vous la trouvez, tuez-la sur-le-champ... elle et son compagnon. N'essayez pas de les prendre vivants !

De retour à ses appartements royaux, Valerius fit venir quatre hommes à l'aspect étrange et inquiétant. De grande taille, le corps décharné, leur peau était jaunâtre et leurs traits impassibles. Ils étaient très semblables d'apparence et vêtus, d'une manière identique, de longues robes noires. Leurs pieds chaussés de sandales étaient à peine visibles. Leurs traits étaient dissimulés par leurs capuchons. Ils se tenaient devant Valerius, mains glissées dans leurs larges manches, bras croisés. Valerius les regarda avec déplaisir. Au cours de ses lointains voyages, il avait rencontré bien des races singulières !

— Lorsque je vous ai trouvés, mourant de faim dans les jungles de Khitaï, commença-t-il brusquement, chassés de votre royaume, vous avez juré de me servir.

Vous avez tenu votre serment, à votre façon... abominable ! Je vous demande encore un service ; ensuite vous serez dégagés de votre promesse.

« Conan le Cimmérien, roi d'Aquilonie, est toujours en vie, malgré la sorcellerie de Xaltotun... ou peut-être à cause d'elle ! Je l'ignore. Le sombre esprit de ce démon ressuscité est trop subtil et tortueux pour qu'un mortel puisse le sonder. Tant que Conan est en vie, je suis en danger. Le peuple m'a accepté, comme un moindre mal, persuadé que le Cimmérien était mort. Qu'il réapparaisse... le trône basculera aussitôt sous mes pieds. Le peuple se soulèvera avant que je puisse faire un seul geste.

« Mes alliés ont peut-être l'intention de le mettre à ma place, une fois que j'aurai servi leurs desseins. Je l'ignore. Par contre, je sais que cette planète est trop petite pour deux rois d'Aquilonie. Partez à la recherche de Conan. Servez-vous de vos dons surnaturels pour le retrouver... quel que soit l'endroit où il se cache, ou sa destination. Il compte de nombreux amis à Tarantia. On l'a aidé à délivrer Albiona. Il a fallu plus d'un homme – même un guerrier comme Conan ! – pour commettre un pareil carnage dans la ruelle jouxtant la Tour. Assez parlé ! Prenez vos bâtons et suivez sa piste. J'ignore jusqu'où elle vous conduira. Retrouvez-le ! Et tuez-le !

Les quatre hommes de Khitaï saluèrent dans un même mouvement. Ils firent demi-tour et sortirent de la pièce sans bruit.

Chapitre XI

Les épées du sud !

Les premières lueurs de l'aube se levant au-dessus des collines lointaines se reflétaient sur les voiles d'une petite embarcation descendant au fil de l'eau. La rivière s'infléchissait à moins d'un mile des murs de Tarantia et décrivait une courbe vers le sud, tel un grand serpent brillant. Ce bateau différait des embarcations ordinaires qui naviguaient sur la Khorotas... bateaux de pêcheurs et chalands transportant de précieuses marchandises. Celle-ci, longue et effilée, avait une proue haute et incurvée. Elle était noire comme l'ébène ; des crânes blancs étaient peints sur ses plats-bords. Sur le pont, il y avait une petite cabine, aux fenêtres étroitement masquées par des rideaux. Les autres embarcations restaient à bonne distance du bateau aux sinistres peintures ; car c'était de toute évidence l'un de ces « bateaux de pèlerin » qui avait à son bord un fidèle d'Asura, effectuant son dernier et mystérieux pèlerinage vers le sud. Là-bas, bien après les montagnes de Poitain, la rivière se jetait dans l'océan bleu. Dans cette cabine, sans aucun doute, gisait le corps du défunt, fidèle d'Asura. La vue de ces embarcations sinistres était familière à tous les navigateurs. L'adepte le plus fanatique de Mitra n'aurait jamais osé monter à leur bord, ou contrarier leur sombre avancée.

Personne ne connaissait l'ultime destination de ces navires. Selon certains, c'était la Stygie ; d'autres parlaient d'une île sans nom, au-delà de l'horizon ; d'autres encore affirmaient que le mystérieux et fascinant royaume de Vendhya était le but du dernier voyage de tous ces morts. Personne n'en était sûr. On savait seulement que, lorsqu'un fidèle d'Asura mourait, son corps descendait vers le sud, porté par le grand fleuve... à bord d'un bateau peint en noir, manœuvré par un esclave gigantesque... et l'on ne revoyait jamais ni le cadavre, ni l'esclave... sauf, bien sûr, si certaines sombres histoires étaient vraies... car on prétendait que c'était toujours le même esclave qui

conduisait les embarcations vers le sud !

L'homme qui manœuvrait le bateau à cet instant précis était aussi gigantesque et brun de peau que les autres. Pourtant, un examen plus rigoureux aurait révélé que cette couleur brune était le résultat de pigments soigneusement étalés sur la peau. Il portait un pagne de cuir et des sandales ; il maniait la longue perche et les rames avec une adresse et une force inhabituelles. Tout le monde se maintenait prudemment à l'écart du navire aux sinistres emblèmes : les fidèles d'Asura étaient maudits et les bateaux de pèlerin imprégnés de magie noire. Aussi les hommes faisaient décrire à leurs bateaux un large écart et murmuraient une incantation tandis que la sombre embarcation passait à proximité en glissant sur les flots. Aucun d'eux n'aurait imaginé qu'ils étaient témoins de la fuite de leur roi et de la comtesse Albiona !

Étrange fut ce voyage à bord de l'embarcation noire et légère, portée par la grande rivière sur presque deux cents miles jusqu'à l'endroit où la Khorotas s'incurve vers l'est et longe les montagnes de Poitain. Comme dans un rêve, le paysage se transformait sans cesse et défilait rapidement. Le jour, Albiona restait patiemment allongée dans la petite cabine, aussi immobile que le cadavre dont elle occupait la place ! Elle attendait les heures tardives de la nuit pour se risquer hors de la cabine... quand les bateaux de plaisance avec leurs occupants aux beaux atours, mollement étendus sur des coussins de soie, éclairés par les torches tenues par des esclaves, avaient regagné la rive... guettant l'aube qui verrait reparaître les rapides embarcations de pêcheurs. Elle tenait la barre du gouvernail ; des cordes rendaient cette tâche moins pénible. Pendant ce temps, Conan prenait quelques heures de repos. Le roi avait besoin de peu de sommeil. Porté par le désir de passer à l'action qui l'embrasait continuellement, il était de taille à surmonter facilement l'épreuve. Sans s'arrêter, ni se reposer, ils filaient rapidement vers le sud.

Ils descendaient la rivière. La nuit, les millions d'étoiles illuminaient la Khorotas ; le jour, le soleil d'or se baignait dans ses eaux. Se dirigeant vers le sud,

ils laissèrent l'hiver derrière eux. Ils passèrent à proximité de villes où scintillaient et clignotaient des myriades de lumières ; ils aperçurent sur les rives de magnifiques villas et des bocages fertiles. Enfin, les montagnes bleues de Poitain se dressèrent au-dessus d'eux ; on aurait dit les remparts d'une citadelle habitée par les dieux. Le grand fleuve s'écartait de ces falaises rocheuses en forme de tours et poursuivait son cours dans un grondement de tonnerre à travers les collines des marches. Il était entrecoupé de nombreux rapides et de cataractes écumantes et bouillonnantes.

Conan scrutait avec attention la ligne du rivage. Soudain, il manœuvra la barre et se dirigea vers un endroit où une langue de terre s'avancait dans l'eau. Sur la rive, des arbres formaient un cercle étrangement régulier autour d'un rocher gris à la forme insolite.

— J'ai peine à croire que ces bateaux franchissent les chutes que nous entendons gronder devant nous, avoua-t-il. Hadrathus prétend que oui... heureusement, nous nous arrêtons ici ! Je ne vois personne... pourtant, un homme devrait nous attendre avec des chevaux, près de ce rocher. Comment la nouvelle de notre venue a-t-elle pu nous précéder, voilà un autre mystère !

Il accosta et attacha la proue à une racine qui dépassait de la berge peu élevée. Se plongeant dans l'eau, il entreprit d'ôter la peinture brune de sa peau ; puis il remonta sur le bateau, ruisselant d'eau, mais avec sa couleur naturelle. Il prit dans la cabine une cuirasse aquilonienne que lui avait procurée Hadrathus, et son épée. Il revêtit l'armure tandis qu'Albiona mettait des vêtements appropriés. Ils auraient à voyager à travers les montagnes. Lorsque Conan fut armé de pied en cap, il se retourna pour regarder vers la rive. Il sursauta et sa main se porta à son épée. Sur la berge, sous les arbres, une silhouette revêtue d'un manteau noir tenait les rênes d'un palefroi blanc et d'un cheval d'armes bai.

— Qui es-tu ? demanda le roi.

L'autre le salua respectueusement.

— Un fidèle d'Asura. Un ordre est arrivé. J'ai obéi.

— Il est « arrivé » comment ? s'informa Conan.

L'autre se contenta de s'incliner à nouveau.

— Je suis venu pour vous conduire à travers les

montagnes jusqu'à la première forteresse de Poitain.

— Je n'ai pas besoin d'un guide, répondit Conan. Je connais parfaitement ces collines. Je te remercie pour les chevaux. La comtesse et moi attirerons moins l'attention, sans la compagnie d'un fidèle d'Asura.

L'homme fit une profonde révérence. Il tendit les rênes à Conan, puis monta dans le bateau et, détachant les amarres, s'éloigna rapidement. Le courant impétueux emporta l'embarcation vers le grondement lointain des rapides invisibles. Secouant la tête avec stupéfaction, Conan aida la comtesse à monter sur le palefroi ; puis il monta à son tour sur le cheval de guerre et ils se dirigèrent vers les cimes montagneuses crénelant le ciel.

Les plaines ondoyantes qui s'étendaient au pied des hautes montagnes formaient à présent une région frontalière peu sûre. Les barons étaient revenus à des pratiques féodales et des bandes de hors-la-loi infestaient la région sans être inquiétés. Le Poitain n'avait pas proclamé officiellement qu'il s'était séparé de l'Aquilonie ; néanmoins, c'était à présent un royaume replié sur lui-même, gouverné par son comte héréditaire, Trocero. La région plus au sud s'était soumise nommément à Valerius. Ce dernier n'avait pas tenté de forcer les passes défendues par des forteresses aux tours massives où flottait avec arrogance la bannière de Poitain, reconnaissable à son léopard écarlate.

Le roi et sa belle compagne gravissaient les pentes azurées dans la douceur du soir. Au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, les plaines ondoyantes s'étendaient à leurs pieds. Elles ressemblaient à un vaste manteau pourpre, strié par le reflet brillant de rivières et de lacs, bariolé par le jaune intense des champs immenses et traversé par le scintillement lointain de tours blanches. En amont, ils apercevaient dans le lointain la première des places fortes poitaniennes... une solide forteresse dominant un défilé étroit. La bannière écarlate se détachait sur un fond d'azur.

Avant qu'ils l'aient atteinte, un groupe de cavaliers aux armures brillantes descendit au galop les pentes boisées. Leur chef ordonna d'une voix dure aux voyageurs de faire halte. Les hommes d'armes, de

grande taille, avaient les yeux et les cheveux de jais des gens du sud.

— Halte, messire ! Veuillez vous faire connaître et me dire pour quel motif vous vous dirigez vers le royaume de Poitain !

— Le royaume de Poitain se serait-il révolté ? demanda Conan tout en observant attentivement le chef des cavaliers. Je m'étonne qu'un homme portant l'armure aquilonienne soit arrêté et interrogé comme un étranger !

— Par les temps qui courent, un grand nombre de ruffians viennent d'Aquilonie, répondit l'autre avec froideur. Quant à une révolte... si vous voulez dire que nous avons refusé de reconnaître un usurpateur... dans ce cas, oui, le Poitain s'est révolté ! Nous préférons servir un mort et rester fidèles à sa mémoire plutôt que de reconnaître un chien, même s'il tient dans sa main le sceptre d'Aquilonie !

Conan ôta son casque. Secouant sa chevelure noire, il regarda son interlocuteur droit dans les yeux. Le Poitanien sursauta violemment, son teint devint livide.

— Par tous les saints du ciel ! s'exclama-t-il. C'est le roi... vivant !

Les autres, interloqués, ouvrirent de grands yeux. Puis un rugissement de joie jaillit de leurs poitrines. Ils entourèrent Conan, poussant leur cri de guerre et brandissant leurs épées, en proie à une très vive émotion. Les acclamations des guerriers auraient terrifié plus d'un homme craintif !

— En vérité, Trocero pleurera en vous voyant, Sire ! s'écria l'un d'eux.

— Sans parler de Prospero ! lança un autre. Notre commandant semblait enveloppé dans un manteau de mélancolie ! Il se maudissait jour et nuit, regrettant de ne pas avoir rallié à temps Valkia... pour mourir auprès de son roi !

— Maintenant, nous allons nous battre pour l'empire ! hurla un troisième en faisant tourner sa grande épée au-dessus de sa tête. Salut à toi, Conan, roi de Poitain !

Le cliquetis de l'acier étincelant et le tonnerre de leurs acclamations effrayèrent les oiseaux qui s'envolèrent des arbres avoisinants en des nuées

bariolées. Le sang qui coulait dans les veines de ces hommes du sud était chaud ; ils étaient surexcités et désiraient ardemment que leur souverain retrouvé les mène à la bataille et au pillage !

— Quels sont vos ordres, Majesté ? s'écrièrent-ils. Ordonnez à l'un d'entre nous de partir en avant et de répandre la nouvelle de votre arrivée en Poitain ! Les bannières flotteront sur chaque tour, les femmes lanceront des roses sous les sabots de votre cheval. La chevalerie au grand complet vous rendra les honneurs qui vous sont dus...

Conan secoua la tête.

— Qui pourrait douter de votre loyauté ? Mais les vents soufflent par-dessus ces montagnes, vers les régions occupées par nos ennemis. Je préfère que ceux-ci ne sachent pas que je suis vivant... du moins, pas encore ! Conduisez-moi à Trocero, et gardez secrète mon identité.

Ainsi, ce qui aurait été une procession triomphale, si le désir des chevaliers l'avait emporté, ressembla davantage à une randonnée entourée du secret le plus absolu. Ils voyagèrent en hâte, ne parlant à personne, hormis quelques mots chuchotés au capitaine des soldats gardant chaque passe. Conan galopait au milieu d'eux, sa visière baissée.

Personne n'habitait les montagnes, à part des hors-la-loi et les garnisons de soldats défendant les défilés. Les Poitaniens, dont la vie était vouée au plaisir, n'avaient aucun besoin, ni aucun désir, de cultiver ces terres arides et austères – travail pénible et dérisoire. Au sud des montagnes, les plaines riches et fertiles de Poitain s'étendaient jusqu'à la rivière Alimane ; sur l'autre rive commençait le pays de Zingara.

Même à cette époque, alors que l'hiver régnait encore en souverain incontesté au-delà des montagnes, les herbes hautes et grasses ondoyaient dans les plaines où paissaient les chevaux et le bétail qui faisaient la réputation du Poitain. Palmeraies et orangeries souriaient au soleil ; les magnifiques tours pourpre, or et écarlate des châteaux et des cités étincelaient de mille feux dorés. C'était un pays d'abondance où il faisait toujours beau ; les femmes étaient splendides et les guerriers féroces. Car les terres arides et déshéritées

ne sont pas les seules à donner naissance à des hommes endurcis. Le Poitain était entouré de voisins cupides ; ses enfants avaient appris à se battre vaillamment au cours de guerres incessantes. Au nord, le pays était protégé par les montagnes ; au sud, seule la rivière Alimane séparait les plaines de Poitain de celles de Zingara. Ce n'était pas une fois, mais mille, que ses eaux étaient devenues écarlates. À l'est, se trouvait Argos ; au-delà, Ophir... des royaumes orgueilleux et avarés. Les chevaliers de Poitain conservaient leurs terres grâce au poids et au tranchant de leurs épées. Ils n'avaient guère le temps de se reposer et de paresser !

Peu après, Conan arrivait en vue du château du comte Trocero...

Conan était assis sur un divan de soie dans une pièce richement décorée ; les rideaux délicats des fenêtres étaient agités par la chaude brise soufflant du dehors. Trocero arpentait la pièce, telle une panthère irritée. C'était un homme au corps svelte et nerveux. Il avait la taille d'une femme et les épaules d'un guerrier... et les ans n'avaient guère de prise sur lui !

— Laisse-nous te proclamer roi de Poitain ! l'incitait le comte. Que ces porcs du nord supportent le joug sous lequel ils ont tendu d'eux-mêmes leurs têtes ! Le sud t'appartient toujours. Demeure ici et sois notre roi... règne parmi les fleurs et les palmiers.

Conan secoua la tête.

— Je ne connais pas de plus noble pays sur terre que le royaume de Poitain. Mais il ne peut lutter seul, malgré le courage et la vaillance de ses enfants.

— Il a lutté seul, depuis des générations, rétorqua Trocero, avec l'orgueil vite piqué au vif de sa race. Nous n'avons pas toujours fait partie de l'Aquilonie.

— Je sais. Mais les conditions ont changé. Autrefois les royaumes étaient divisés en petites principautés guerroyant entre elles. Le temps des duchés et des villes franches est passé ; celui des empires est venu. Les rois rêvent d'empires ; la force réside dans l'union.

— Alors annexons le Zingara au Poitain, argumenta Trocero. Une demi-douzaine de princes se font la guerre ; le pays est déchiré par des luttes intestines. Nous allons nous en emparer, province après province,

et l'ajouterons à ton royaume. Ensuite, avec l'aide des Zingarans, nous nous lancerons à la conquête d'Argos et d'Ophir. Nous bâtirons un empire...

À nouveau Conan secoua la tête.

— Je laisse d'autres rêver d'empires. Je désire seulement reprendre ce qui m'appartient. Je n'ai aucune envie de me trouver à la tête d'un empire cimenté par le sang et le feu. S'emparer d'un trône avec l'aide de ses sujets et les gouverner avec leur consentement est une chose. C'en est une autre que de conquérir un royaume étranger et de le gouverner par la terreur. Je ne désire pas être un nouveau Valerius. Non, Trocero, je régnerai sur toute l'Aquilonie et sur elle seule... ou je ne régnerai jamais plus.

— Alors mène-nous au-delà des montagnes. Nous attaquerons les Némédiens !

Les yeux farouches de Conan brillèrent à ces paroles.

— Non, Trocero. Ce serait un vrai sacrifice. Je t'ai dit ce que je dois faire pour recouvrer mon royaume. Je dois trouver le Cœur d'Ahriman.

— C'est de la folie ! protesta Trocero. Tu prêtes l'oreille aux vaticinations d'un prêtre hérétique... aux divagations d'une sorcière qui a perdu la raison !

— Tu n'étais pas dans ma tente, au bord de la Valkia, répondit Conan d'un ton sévère, jetant involontairement un regard à son poignet droit où apparaissaient encore des marques bleutées. Tu n'as pas vu les falaises s'écrouler dans un grondement de tonnerre pour broyer et écraser la fleur de mon armée. Non, Trocero, je sais ce que je dis. Xaltotun n'est pas un simple mortel. Je pourrai le combattre seulement si le Cœur d'Ahriman est en ma possession. C'est pourquoi je dois me rendre à Kordava, seul.

— C'est dangereux, protesta Trocero.

— La vie est dangereuse, gronda le roi. Ce n'est pas le roi d'Aquilonie qui ira à Kordava, ni même un chevalier de Poitain, mais un mercenaire errant... le mercenaire que j'ai été autrefois, alors que je me rendais au royaume de Zingara. Oh, j'ai beaucoup d'ennemis au sud de la rivière Alimane, dans les pays et les mers du sud. La plupart ignorent que je suis devenu roi d'Aquilonie... s'ils se souviennent du

Conan des pirates de Baracha ou de l'Amra des corsaires noirs ! Néanmoins, j'y compte également des amis, des hommes qui m'aideront pour des raisons purement personnelles.

Un rictus apparut sur ses lèvres à l'évocation de ces souvenirs.

Trocero laissa retomber ses mains, avouant son impuissance. Puis il regarda Albiona, assise sur un divan voisin.

— Je comprends vos doutes, seigneur, déclara-t-elle. Pourtant, moi aussi j'ai vu la pièce d'or dans le temple d'Asura. Hadrathus a dit qu'elle datait de cinq cents ans avant la chute d'Acheron. Si Xaltotun est bien l'homme représenté sur cette pièce, comme Sa Majesté l'affirme, cela signifie qu'il n'était pas un magicien comme les autres, même dans son autre vie qui a duré plusieurs siècles, et non quelques dizaines d'années, comme c'est le cas pour le commun des mortels !

Trocero allait répondre lorsque l'on frappa discrètement à la porte. Une voix s'éleva :

— Seigneur, nous avons arrêté un homme qui tentait de pénétrer dans le château. Il désire parler à votre hôte, nous a-t-il dit. J'attends vos ordres.

— Un espion venu d'Aquilonie ! siffla Trocero en saisissant sa dague.

Conan intervint et ordonna d'une voix forte :

— Ouvre la porte et laisse entrer cet homme. Je désire le voir.

La porte s'ouvrit et un homme se découpa dans son embrasure. Deux soldats à la mine farouche le maintenaient avec fermeté. L'inconnu était mince et portait une robe noire à capuchon.

— Es-tu un fidèle d'Asura ? demanda Conan.

L'homme acquiesça de la tête. Les soldats au visage si sévère eurent l'air offusqué et regardèrent Trocero avec hésitation.

— La nouvelle est arrivée dans le sud, déclara le fidèle d'Asura. Au-delà de l'Alimane, nous ne pouvons pas t'aider, car notre secte n'y compte aucun membre ; ses ramifications s'étendent surtout vers l'est, le long de la Khorotas. Voici ce que j'ai appris : le voleur qui a quitté Tarascus, emportant le Cœur d'Ahriman, n'est jamais arrivé à Kordava. Il a été attaqué et tué par des

brigands dans les montagnes du Poitain. Leur chef s'est emparé de la gemme. Sa bande a été exterminée par des chevaliers poitaniens. Réduit aux abois et ignorant la véritable nature du joyau, il l'a vendu à un marchand kothien, Zorathus.

— Ha ! (Conan s'était levé d'un bond, galvanisé.)
Où est Zorathus à présent ?

— Il y a quatre jours, il a franchi l'Alimane. Il se dirigeait vers Argos, escorté par des serviteurs armés.

— L'insensé ! Traverser le royaume de Zingara en une époque si troublée ! fit Trocero.

— Oui, le pays est peu sûr, une fois la rivière franchie. Mais Zorathus est un homme audacieux, téméraire même... à sa façon ! Il désire arriver le plus vite possible à Messantia. Il espère trouver dans cette ville un acquéreur pour la gemme... à moins qu'il ne la vende en Stygie. Cette éventualité n'est pas à exclure, car il soupçonne peut-être sa véritable nature ! Au lieu d'emprunter la longue route serpentant le long des frontières poitaniennes et menant en Argos – il ne sera pas encore arrivé à Messantia, loin de là ! –, il a préféré traverser le royaume de Zingara en ligne droite, prenant le chemin le plus court et le plus direct, à l'est !

Conan frappa sur la table de son poing serré avec une telle force que le grand plateau en trembla !

— Par Crom, la chance me sourit enfin... tous les espoirs me sont permis ! Trocero, vite, un cheval... et l'équipement d'un Compagnon : Zorathus a une bonne avance sur moi ; pourtant je pense le rattraper sans trop de mal... même si je dois le suivre jusqu'au bout du monde !

Chapitre XII

La dent du dragon

À l'aube, Conan fit traverser à son cheval les eaux peu profondes de l'Alimane. Il trouva la piste de la caravane, aisément reconnaissable, se dirigeant vers le sud-est. Sur l'autre rive, Trocero le regardait s'éloigner, silencieux, à la tête de ses chevaliers bardés d'acier. Le léopard écarlate de Poitain flottait en longs replis, agité par la brise matinale. Tous ces hommes aux cheveux noirs, vêtus d'acier brillant, suivirent du regard la silhouette de leur roi. Bientôt elle disparut dans le bleu de l'horizon qui blanchissait rapidement avec le lever du soleil.

Conan montait un grand étalon noir, un présent de Trocero. Il ne portait plus l'armure d'Aquilonie. Son équipement était celui d'un vétéran des Franches Compagnies, où toutes les races étaient acceptées. Son casque consistait en un simple bassinnet, dentelé et bosselé. Le cuir et les mailles de son haubert étaient usés et luisants, comme après de nombreuses campagnes ; le manteau écarlate tombant négligemment de ses épaules protégées par la cuirasse était en lambeaux et maculé de taches. Il ressemblait tout à fait à un mercenaire qui a connu toutes les vicissitudes de la vie et les revers de la fortune... le pillage et la richesse un jour, une bourse vide et une ceinture serrée de plusieurs crans le lendemain.

Il ne jouait pas simplement un rôle... il ressentait cet état au plus profond de son être. Car s'éveillaient en lui de vieux souvenirs... refaisaient surface les jours sauvages, pleins de fougue et de gloire, d'autrefois, avant qu'il suive le chemin menant au trône d'Aquilonie. Alors il était un mercenaire errant et fanfaron, braillant et s'enivrant, cherchant l'aventure, sans souci du lendemain, ni aucun désir... sinon de l'ale coulant à flots, de lèvres rouges, et d'une épée acérée pour se battre sur tous les champs de bataille du monde.

Inconsciemment, il retrouvait ses manières d'autrefois ; une arrogance nouvelle devenait évidente

dans son port, dans sa façon de se tenir en selle ; des jurons à demi oubliés venaient naturellement à ses lèvres. En cheminant, il fredonnait de vieilles chansons qu'il avait beuglées en chœur avec ses compagnons insouciant dans d'innombrables tavernes, sur bien des routes poudreuses ou sur de sanglants champs de bataille.

La région qu'il traversait était peu sûre. Les détachements de cavalerie patrouillant ordinairement le long de la rivière, prêts à signaler et à repousser d'éventuelles incursions des Poitaniens, demeuraient invisibles. Les luttes internes avaient laissé les frontières sans protection. La longue route s'étendait, blanche et nue, d'un horizon à l'autre, sans caravane de chameaux lourdement chargés, sans chariot au grondement sourd, sans troupeau mugissant ; il croisa seulement des groupes de cavaliers vêtus de cuir et d'acier. Ces hommes aux visages durs et aux regards cruels voyageaient ensemble et s'avançaient en restant sur leurs gardes. Ils regardèrent Conan du coin de l'œil, mais poursuivirent leur route. L'équipement du cavalier solitaire ne promettait aucun butin... seulement de rudes coups et un succès incertain.

Les villages incendiés avaient été désertés par leurs habitants ; les champs et les prés étaient à l'abandon. En ces temps troublés, plus personne – sinon des audacieux – n'empruntait ces routes. La population avait été décimée par les guerres civiles et par les raids menés depuis l'autre rive. En des temps plus pacifiques, la route était encombrée de marchands venant de Poitain et se rendant à Messalia en Argos. À présent, ceux-ci jugeaient plus sage de suivre la route qui traversait le Poitain, vers l'est, puis de descendre vers le sud, à travers le royaume d'Argos. C'était plus long, mais plus sûr. Seul un homme très intrépide aurait risqué sa vie et ses biens en s'engageant sur cette route qui traversait le royaume de Zingara.

Au sud, des incendies embrasaient la nuit ; le jour, des colonnes de fumée isolées s'élevaient dans le ciel. Là-bas, dans les villes et les plaines, des hommes mouraient, des rois étaient renversés, des châteaux devenaient la proie des flammes. Conan ressentait les anciens tiraillements du mercenaire... Ah ! Lancer son

cheval au galop et se jeter au cœur de la bataille, se livrer au pillage et entasser du butin ! Pourquoi se donner tant de peine pour reconquérir un royaume dont les sujets l'avaient déjà oublié ? Pourquoi poursuivre une chimère... ? Pourquoi tenter de reprendre une couronne perdue à jamais ? Pourquoi ne pas rechercher plutôt l'oubli, en se noyant dans les flots rouges de la guerre et des rapines qui l'avaient recouvert si souvent autrefois ? En vérité, n'était-il pas capable de se forger un autre royaume ? Le monde entrait dans une ère de fer, une ère de guerres et d'ambitions impérialistes ; un homme fort et résolu pouvait fort bien se dresser au-dessus des ruines des nations, se poser en conquérant suprême. Pourquoi ne serait-il pas cet homme ? Voilà ce que chuchotait à son oreille son démon familier, et les fantômes de son sanglant passé sans foi ni loi se pressaient autour de lui. Pourtant, il ne lança pas son cheval au galop vers le sud et continua sa route, en une quête qui s'amenuisait à mesure qu'il s'avancait ; parfois, il lui semblait même poursuivre un rêve qui n'avait jamais existé.

Il poussait l'étalon noir aussi durement qu'il l'osait ; la longue route blanche s'étendait devant lui, nue d'un horizon à l'autre. Zorathus avait une grande avance sur lui, mais l'allure de Conan était régulière. Il avançait plus vite que ne pouvaient le faire les marchands, ralentis par leurs chariots chargés de biens. C'est ainsi qu'il arriva au château du comte Valbroso, perché, tel un nid d'aigle, sur une colline nue dominant la route.

Valbroso, entouré de ses hommes d'armes, lança son cheval au bas de la pente. C'était un homme mince, à la peau foncée et aux yeux brillants ; son nez ressemblait au bec d'un oiseau de proie. Il portait une armure aux plaques noires et était suivi de trente lanciers, des ruffians aux moustaches noires, endurcis par les guerres de frontière, aussi cupides et cruels que lui-même. Ces derniers temps, le péage versé par les caravanes avait été fort maigre. Valbroso maudissait les guerres civiles qui avaient mis fin au trafic sur les routes... et à leur rentabilité ; dans le même temps, il les bénissait, car il pouvait rançonner à sa guise ses voisins.

Il n'espérait pas tirer un gros profit du cavalier

solitaire qu'il avait aperçu du haut de sa tour ; mais, en ces temps de vaches maigres, tout voyageur était le bienvenu. D'un œil exercé, il parcourut la cuirasse usée de Conan, son visage dur et couvert de cicatrices. Ses conclusions furent identiques à celles des cavaliers que le Cimmérien avait croisés sur la route... une bourse vide et un gaillard qui savait se servir de son épée.

— Qui es-tu, coquin ? demanda-t-il.

— Un mercenaire se rendant en Argos, répondit Conan. Qu'importe mon nom !

— Pour un Franc Compagnon, tu vas dans la mauvaise direction, grinça Valbroso. Au sud, les batailles sont nombreuses et le butin abonde. Joins-toi à ma bande. Tu ne connaîtras jamais la faim. Les marchands faciles à dépouiller ont déserté ces routes, mais je compte rassembler mes hommes – de franches canailles – et faire route vers le sud où je louerai toutes ces épées au parti – quel qu'il soit – qui me semblera le plus profitable.

Conan ne répondit pas tout de suite, sachant que s'il opposait un refus catégorique, il serait à l'instant mis en pièces par les hommes de Valbroso. Le Zingaran poursuivit :

— Vous autres des Franches Compagnies vous y entendez pour faire parler les gens. J'ai un prisonnier – le dernier marchand qui soit tombé entre mes mains, par Mitra, le seul que j'aie vu depuis une semaine –, le drôle est têtue. Il a une boîte en fer, dont le secret nous échappe. Je n'ai pas réussi à le persuader de l'ouvrir pour nous. Par Ishtar, je pensais connaître tous les moyens de persuasion existant au monde ! Étant un Franc Compagnon, tu en connais peut-être quelques-uns que j'ignore encore. En tout cas, viens avec moi ; tu verras ce que tu peux faire.

Les paroles de Valbroso décidèrent aussitôt Conan. La description ressemblait fort à celle de Zorathus. Conan ne connaissait pas le marchand, mais un homme assez audacieux pour traverser le royaume de Zingara par cette route, en une période aussi troublée, devait probablement résister à la torture avec cet entêtement !

Il se rangea à côté de Valbroso et ils gravirent la pente qui menait au faîte de la colline où se dressait le château aux murs efflanqués. En sa qualité de simple

mercenaire, il aurait dû rester en arrière du comte. La force de l'habitude le rendait insouciant ; Valbroso n'y prêta aucune attention. Toutes ces années passées à se battre dans ces régions avaient appris au comte que la frontière n'est pas la cour du roi. Il connaissait l'esprit d'indépendance des mercenaires ; leurs épées avaient aidé plus d'un roi à accéder au trône.

Un fossé à sec, à moitié comblé par des détritux, entourait le château. Ils franchirent bruyamment le pont-levis et passèrent sous la porte voûtée. La herse retomba derrière eux avec un bruit sinistre. Ils débouchèrent sur une cour intérieure nue, recouverte par endroits d'une herbe rare ; au milieu il y avait un puits. Des baraquements pour les soldats s'adossaient à la muraille autour de la cour. Des femmes malpropres, parées de bijoux trop voyants, les regardèrent s'avancer, du seuil de leurs portes. Des soldats en cottes de mailles rouillées jouaient aux dés sur les dalles, abrités par la voûte. L'endroit faisait plus penser à un repaire de brigands qu'au château d'un gentilhomme.

Valbroso mit pied à terre et fit signe à Conan de le suivre. Ils franchirent une porte et suivirent un couloir voûté jusqu'à un escalier de pierre. Un homme balafré à la mine patibulaire – de toute évidence, le capitaine des gardes – descendit à leur rencontre.

— Alors, Beloso, demanda Valbroso, a-t-il parlé ?

— Il est têt, murmura Beloso, tout en lançant un regard méfiant vers Conan.

Valbroso laissa échapper un juron. Il gravit rapidement les marches, imité par Conan et par le capitaine. Bientôt, les gémissements d'un homme à l'agonie devinrent audibles. La salle des tortures de Valbroso se trouvait à l'étage, au-dessus de la cour, et non dans un cachot, sous le donjon. Près d'un homme à l'apparence bestiale, au corps maigre et velu, portant des braies de cuir, accroupi dans un coin, et rongé avec voracité un os de bœuf, étaient disposés les instruments de torture... roues, brodequins, crochets... tous les ustensiles que l'esprit humain a inventés pour déchirer la chair, rompre les os et distendre muscles et ligaments.

Un homme nu était étendu sur une roue. Un seul regard suffit à Conan pour se rendre compte que celui-ci allait mourir. L'élongation anormale de ses membres et l'aspect de son corps indiquaient clairement des articulations démisées et des fractures abominables. C'était un homme à la peau brune, au visage intelligent. Son nez était aquilin, ses yeux vifs et noirs, à présent vitreux et injectés de sang sous la douleur ; son visage ruisselait de sueur. Ses lèvres étaient retroussées sur des gencives noircies.

— Voilà la boîte.

Valbroso donna un coup de pied rageur à une cassette en fer, petite mais solide, sur le sol à côté de lui. Elle était ornée de ciselures compliquées... des crânes minuscules et des dragons entrelacés qui se tordaient d'une étrange manière. Conan n'aperçut aucune serrure, aucun moraillon permettant d'ouvrir le coffret et de soulever le couvercle. Les marques du feu, de la hache, du marteau et du ciseau, visibles sur le métal, l'avaient à peine rayé.

— Voilà la boîte aux trésors de ce chien, dit Valbroso avec colère. Tous les hommes du sud connaissent Zorathus et son coffret en fer. Mitra seul sait ce qu'il contient ! Il refuse de livrer son secret.

Zorathus ! Ainsi c'était vrai ; l'homme qu'il recherchait était étendu devant lui. Le cœur de Conan battit à tout rompre tandis qu'il se penchait vers la forme agitée par des convulsions. Il parvint à ne pas trahir l'excitation qui s'était emparée de lui.

— Détends immédiatement ces cordes, coquin ! ordonna-t-il au bourreau d'une voix sévère.

Valbroso et son capitaine le regardèrent avec ébahissement. En cet instant crucial, Conan avait oublié toute prudence. Il s'était exprimé en roi, non en simple mercenaire. Instinctivement, la brute vêtue de cuir obéit à l'ordre aussi tranchant qu'une épée. Il détendit les cordes graduellement ; les relâcher brutalement aurait été pour les articulations arrachées une torture aussi grande que s'il avait continué de les tendre.

Conan prit un gobelet de vin et l'approcha des lèvres du pauvre diable. Zorathus but par saccades ; le liquide coula sur sa poitrine agitée de soubresauts.

Une lueur apparut au fond des yeux injectés de sang quand le marchand reprit connaissance. Ses lèvres couvertes d'une mousse sanglante s'entrouvrirent pour laisser échapper une plainte déchirante en kothien.

— Est-ce la mort... enfin ? En vérité, ma longue agonie est terminée, car voici le roi Conan... mort à Valkia ! Je me trouve parmi les morts.

— Tu n'es pas mort, dit Conan. Tu agonises. Tu ne seras plus torturé, j'y veillerai. Mais je ne peux t'aider davantage. Avant de mourir, dis-moi comment l'on ouvre ta cassette en fer !

— Ma cassette en fer, bredouilla Zorathus. (Le délire rendait ses paroles incohérentes.) Ce coffret fut forgé sur des feux impies... dans les montagnes flamboyantes de Khrosha... le métal qu'aucun ciseau ne peut entamer. Oh, combien de trésors ce coffret a-t-il transportés aux quatre coins du monde ! Pourtant, jamais aucun trésor ne fut aussi précieux que celui qu'il renferme en ce moment !

— Dis-moi comment l'ouvrir, le pressa Conan. À présent, il ne te sert plus à rien ; mais il peut énormément m'aider.

— Oui, tu es bien Conan, murmura le Kothien. Je t'ai vu, assis sur ton trône, dans la grande salle des audiences de Tarantia, avec ta couronne sur la tête et le sceptre dans ta main. Tu es mort ; tu es mort à Valkia. C'est pourquoi je sais que ma propre fin est proche.

— Que dit ce chien ? demanda avec impatience Valbroso qui ne comprenait pas le langage de Koth. Va-t-il enfin nous révéler comment l'on ouvre ce coffret ?

Comme si cette voix produisait une étincelle de vie dans sa poitrine frémissante, Zorathus tourna ses yeux injectés de sang vers celui qui venait de parler.

— Je ne le dirai qu'à Valbroso, haleta-t-il en zingaran. La mort est sur moi. Penche-toi vers moi, Valbroso !

Le comte obéit. Son visage basané trahissait la cupidité. Derrière lui, le capitaine Beloso à l'air morose s'approcha également.

— Appuie sur les sept crânes qui ornent le coffret, l'un après l'autre, confia Zorathus dans un souffle. Ensuite appuie sur la tête du dragon qui se tord en

travers du couvercle. Enfin, presse le globe qui se trouve entre les griffes du dragon. Cela fera jouer le mécanisme secret.

— Vite, la boîte ! s'écria Valbroso en jurant.

Conan la prit et la posa sur une table. Valbroso l'écarta d'un coup d'épaule.

— Laisse-moi l'ouvrir ! s'écria Beloso en faisant un pas en avant.

Valbroso le repoussa d'un juron, tandis que la rapacité faisait briller ses yeux noirs.

— Personne d'autre que moi ne l'ouvrira ! lança-t-il.

Conan, dont la main s'était portée instinctivement vers la poignée de son épée, lança un regard à Zorathus. Les yeux de l'homme étaient vitreux et injectés de sang ; pourtant ils étaient fixés sur Valbroso avec une intensité brûlante... n'y avait-il pas l'ombre d'un sourire torve et méchant sur les lèvres du moribond ? Le marchand avait livré son secret lorsqu'il avait su que sa mort était imminente. Conan se retourna pour observer Valbroso, intrigué par l'attitude de Zorathus.

Sur le rebord du couvercle, sept crânes étaient ciselés entre les branches entrelacées d'arbres étranges. Un dragon incrusté se frayait un chemin sinueux parmi les arabesques. Valbroso appuya sur les crânes avec une hâte maladroite. Comme il appuyait son pouce sur la tête ciselée du dragon, il poussa un juron rauque et retira vivement sa main, la secouant avec irritation.

— Une pointe acérée parmi les ciselures, grogna-t-il. Je me suis piqué le pouce.

Il appuya sur la sphère d'or que serraient les griffes du dragon. Le couvercle se releva brusquement. Leurs yeux furent éblouis par une flamme d'or. Pour leurs esprits confondus, il sembla que le coffret contenait un feu ardent qui s'en échappait pour se répandre dans la pièce et ruisseler dans l'air en flammèches frissonnantes. Beloso poussa un cri, Valbroso en eut le souffle coupé. Conan restait interdit ; son esprit était fasciné et pris au piège par le feu ardent.

— Mitra, quel joyau !

La main de Valbroso plongea dans le coffret et en ressortit, tenant une sphère écarlate aux profondeurs palpitantes qui emplit la pièce d'une lueur sinistre.

Valbroso ressembla à un cadavre. Le moribond sur la roue éclata d'un rire démentiel et cruel.

— Fou ! hurla-t-il. Le joyau est à toi ! Avec lui, je te fais don de la mort ! Ton pouce égratigné... regarde la tête du dragon, Valbroso !

Tous se retournèrent aussitôt et ouvrirent de grands yeux. Quelque chose de minuscule, brillant d'un éclat sombre, dépassait de la gueule béante et sculptée.

— La dent du dragon ! s'écria Zorathus. Trempée dans le venin du scorpion noir de Stygie ! Fou... fou d'avoir ouvert le coffret de Zorathus... de ta main nue ! La mort ! Tu es un homme mort à présent !

Et, tandis qu'une mousse sanglante apparaissait sur ses lèvres, il mourut.

Valbroso chancela en poussant un cri :

— Ah, Mitra, je brûle ! hurla-t-il. Mes veines sont parcourues par un feu liquide ! Mes articulations éclatent ! La mort ! La mort !

Il vacilla, puis tomba à terre, la tête la première. Un instant, son corps fut agité par d'horribles convulsions ; ses membres se contorsionnèrent hideusement. Puis l'homme s'immobilisa dans cette position. Ses yeux vitreux regardaient sans le voir le plafond de la salle ; ses lèvres étaient retroussées sur ses gencives noircies.

— Mort ! murmura Conan, en se baissant pour ramasser le joyau sur le sol où il avait roulé, après avoir glissé de la main raidie de Valbroso.

Il ressemblait à une mare dans laquelle frissonnent et scintillent les dernières lueurs du soleil couchant.

— Mort ! murmura Beloso, une lueur démentielle dans les yeux.

Puis il fit un mouvement.

Conan fut pris au dépourvu ; ses yeux étaient éblouis et son esprit troublé par le flamboiement de l'énorme gemme. Il comprit les intentions de Beloso lorsque quelque chose s'écrasa avec une force terrible sur son casque. Les mille feux du joyau furent éclaboussés par des flammes plus rouges encore. Sous l'impact, il tomba à genoux.

Il entendit un bruit de pas rapides, un mugissement de douleur presque bovin. Il était étourdi, mais n'avait pas perdu connaissance. Il comprit que Beloso s'était emparé de la boîte en fer et qu'il l'avait écrasée sur sa

tête comme il se penchait pour prendre la gemme. Sans son bassinnet, il aurait eu le crâne ouvert en deux. Conan se redressa en titubant et dégaina son épée, en s'efforçant de chasser la brume qui flottait devant ses yeux. La pièce tourna devant lui, il était pris de vertiges. La porte était ouverte. Un bruit de pas précipités s'éloignait dans l'escalier en colimaçon. Sur le sol, le bourreau au torse velu agonisait, une grande blessure béante au ventre. Le Cœur d'Ahriman avait disparu.

Conan sortit en titubant de la pièce, son épée à la main ; le sang ruisselait sur son visage de dessous son casque. Il descendit les marches, comme un homme ivre, entendit un cliquetis d'épées dans la cour, des cris, puis le martèlement frénétique des sabots d'un cheval. Se précipitant vers la cour intérieure, il aperçut les hommes d'armes qui accouraient, dans la plus grande confusion, tandis que des femmes poussaient des cris suraigus. La poterne était grande ouverte ; un soldat était étendu en travers de sa pique, la tête fendue en deux. Des chevaux bridés et sellés galopaient en hennissant ; l'étalon noir de Conan se trouvait parmi eux.

— Il a perdu la raison ! gémissait une femme en se tordant les mains, allant de l'un à l'autre, l'œil hagard. Il est sorti du donjon... on aurait dit un chien enragé... il s'est mis à frapper à gauche et à droite ! Beloso est devenu fou ! Où est le seigneur Valbroso ?

— Dans quelle direction est-il parti ? rugit Conan.

Tous se retournèrent pour regarder avec de grands yeux cet étranger au visage couvert de sang, qui tenait une épée dans sa main.

— Il est parti par cette poterne ! cria une femme, en tendant son doigt vers l'est.

Puis une autre brailla :

— Quel est ce maraud ?

— Beloso a tué Valbroso ! hurla Conan, bondissant et empoignant la crinière de l'étalon, tandis que les hommes d'armes s'avançaient vers lui, encore incertains.

Un cri sauvage accueillit la nouvelle de la mort de Valbroso. Leurs réactions furent exactement celles qu'il escomptait. Au lieu de faire fermer les portes

pour le capturer et l'interroger, ou de poursuivre le meurtrier en fuite pour venger leur seigneur, ils restaient figés sur place ; puis la confusion fut totale. Ces hommes étaient des loups qui chassaient ensemble, obéissant à Valbroso... À présent, Valbroso était mort ! Ils ne craignaient plus la colère de leur seigneur, ils n'obéiraient plus à aucun maître, fût-il l'un d'entre eux. Ils redevinrent des loups !

Les épées commencèrent à s'entrechoquer dans la cour ; les femmes se mirent à hurler. Dans la confusion, personne ne fit attention à Conan qui lança son cheval au galop, franchit la poterne et s'élança au bas de la colline dans un bruit de tonnerre. La plaine immense s'étendait devant lui. Au-delà de la colline, la route suivie par les caravanes bifurquait ; une voie allait vers le sud, l'autre vers l'est. Sur celle de l'est, il aperçut un cavalier. Penché sur l'encolure de son cheval, il éperonnait durement sa monture. La plaine tanguait devant Conan. Le soleil ardent formait une brume épaisse et rouge devant ses yeux ; à chaque instant il manquait de tomber à bas de sa selle. Aussi se cramponnait-il d'une main à la crinière de son cheval flottant au vent. Le sang ruisselait sur sa cote de mailles. Il éperonna farouchement sa monture et la poursuite débuta.

Derrière lui, une fumée épaisse commençait à monter du château sur la colline, où le corps du comte gisait, oublié et négligé, à côté de celui de son prisonnier. Le soleil se couchait ; les deux silhouettes noires sur leurs montures se découpaient sur un ciel rouge et sinistre.

L'étalon était fourbu, mais le cheval que montait Beloso l'était tout autant. Pourtant le grand animal continuait de galoper, faisant appel à d'énormes réserves de vitalité et d'énergie. Pour quelle raison le Zingaran fuyait-il devant un seul poursuivant, Conan n'essayait même pas de le deviner. Son crâne le faisait encore trop souffrir ! Peut-être une terreur irraisonnée poussait-elle Beloso à fuir... devant la folie tapie au sein de la gemme flamboyante. Le soleil avait disparu ; la route blanche n'était plus qu'un ruban indistinct dans le crépuscule spectral, se perdant dans les ténèbres pourpres loin à l'horizon.

Le cheval soufflait bruyamment. L'effort qu'on lui imposait était rude. Le paysage se modifiait ; les ténèbres s'amoncelaient autour de Conan. Les plaines nues étaient remplacées par des bosquets de chênes et d'aulnes. Des collines peu élevées apparaissaient au loin. Des étoiles commencèrent à scintiller. L'étalon soufflait de plus en plus. Il broncha à plusieurs reprises durant sa course éperdue. Puis apparut une forêt touffue qui s'étendait jusqu'aux collines à l'horizon. Entre cette forêt et lui-même, Conan aperçut la forme indistincte du fugitif. Il força de plus belle l'allure de son cheval fourbu ; il rattrapait sa proie, lentement mais inexorablement. Au-dessus du martèlement des sabots, un cri étrange monta des ténèbres. Poursuivant comme poursuivi n'y prêtèrent aucune attention.

Ils s'engouffrèrent sous les branchages qui formaient une voûte au-dessus de la route, leurs chevaux pratiquement flanc contre flanc. Un cri féroce jaillit des lèvres de Conan quand il brandit son épée ; le pâle ovale d'un visage se tourna vers lui, une épée brilla, tenue par une main entraperçue dans la pénombre. Beloso cria à son tour... À ce moment, l'étalon fourbu fit un écart, poussa un hennissement et broncha... il tomba, sabots par-dessus tête, précipitant à terre son cavalier étourdi. La tête de Conan heurta violemment une pierre. Les étoiles disparurent au sein d'une nuit encore plus profonde.

Combien de temps resta-t-il étendu sans connaissance, Conan ne le saurait jamais. Alors qu'il émergeait des brumes de l'oubli, il sentit qu'on le tirait par un bras et qu'il était traîné sur un sol rocailleux, puis à travers d'épais fourrés. Il fut ensuite jeté à terre sans ménagement. Ce fut sans doute ce choc violent qui lui fit recouvrer entièrement ses sens.

Son casque avait disparu. Sa tête le faisait horriblement souffrir ; il avait envie de vomir. Il sentait sous ses doigts le sang séché sur ses mèches noires. Avec la vitalité d'un animal sauvage, vie et conscience déferlèrent à nouveau en lui. Il ouvrit lentement les yeux.

Une lune pleine et rouge brillait à travers les arbres ; il comprit qu'il était plus de minuit. Il était resté sans

connaissance de nombreuses heures, assez longtemps pour se remettre du terrible coup que lui avait assené Beloso et de sa chute de cheval. Son esprit était plus clair qu'il ne l'avait été durant cette folle chevauchée.

Il regarda autour de lui et s'aperçut avec surprise qu'il ne gisait pas au bord de la route blanche. Il était étendu sur l'herbe, dans une petite clairière bordée par le mur sombre que formaient des troncs d'arbres et leurs branches entrelacées. Son visage et ses mains étaient égratignés et lacérés, comme s'il avait été traîné parmi des ronces. Se secouant, il regarda autour de lui avec plus d'attention. Il sursauta violemment... quelque chose était accroupi au-dessus de lui !

Au début, Conan douta de ses sens. Il crut à une vision engendrée par la fièvre. Assurément, cela ne pouvait être réel... cette créature grise, inconnue. Accroupie sur ses pattes de derrière, elle était immobile et abaissait vers lui des yeux sans âme.

Conan resta allongé, observant la créature. Il s'attendait à ce qu'elle disparaisse, telle une forme entrevue dans un rêve. Puis un frisson parcourut son épine dorsale : la lumière se fit en lui. Des souvenirs à demi oubliés remontaient lentement à la surface... ceux de terrifiantes histoires que l'on chuchotait... à propos de formes hantant ces forêts inhabitées au pied des collines, frontière naturelle entre les royaumes de Zingara et d'Argos. Des goules, ainsi les appelait-on, des mangeurs de chair humaine, l'engeance des ténèbres, les rejetons d'accouplements impies d'une race disparue et oubliée avec les démons du monde d'En Bas. Quelque part, au sein de ces forêts primitives, se trouvaient les ruines d'une très ancienne cité maudite, murmurait-on. Parmi ses tombeaux rôdaient des ombres grises, ressemblant vaguement à des hommes... Conan frissonna.

Toujours allongé, il fixait du regard la tête difforme et indistincte, dressée au-dessus de lui. Lentement, il porta la main à la dague fixée à sa hanche. Le monstre lui sauta à la gorge, poussant un cri horrible qu'il répéta involontairement.

Conan leva son bras droit. Les mâchoires semblables à celles d'un chien se refermèrent, enfonçant les mailles de sa cuirasse dans sa chair durcie. Les mains

déformées, bien qu'ayant encore une forme vaguement humaine, cherchaient à saisir sa gorge. Il les évita en se redressant brusquement et en roulant sur lui-même. Dans le même temps, de sa main gauche, il sortait la dague de son fourreau.

Ils roulèrent sur l'herbe en un sauvage corps à corps. Les muscles noués sous cette peau, aussi grise que celle d'un cadavre, étaient tendus et durs comme des fils métalliques ; leur force était très supérieure à celle d'un homme. Ses muscles étaient également d'acier et sa cuirasse le mettait à l'abri des crocs grinçants et des griffes qui le lacéraient... du moins assez longtemps pour lui permettre de plonger sa dague jusqu'à la garde dans le corps de la créature. L'horrible vitalité du monstre presque humain semblait inépuisable. La peau du roi frémissait au contact de sa chair molle et visqueuse. Écœuré et révolté, il donna des coups sauvages et plongea sa lame à plusieurs reprises dans le corps de la créature. Soudain le corps du monstre fut agité de soubresauts. La pointe de la dague avait transpercé son cœur. Un instant plus tard, il gisait sur le sol, sans mouvement.

Conan se releva, pris de nausées. Il resta ainsi, sa dague à la main, regardant autour de lui. Il n'avait pas perdu son sens instinctif de l'orientation, et celui-ci valait tous les compas du monde ! Mais il ignorait où il se trouvait. Il était évanoui lorsque la goule l'avait traîné jusqu'à cette clairière. Conan parcourut du regard la forêt silencieuse, sombre et pommelée par la clarté lunaire, qui se dressait autour de lui. Une sueur froide recouvrit sa peau. Il n'avait plus de cheval et il était perdu dans ces bois maudits. La créature difforme aux yeux vitreux étendue à ses pieds était la preuve muette des horreurs qui rôdaient dans la forêt. Retenant son souffle, il tendit l'oreille avec une intensité douloureuse, cherchant à déceler le moindre craquement de branchages ou un bruissement dans les herbes.

Lorsqu'il entendit un bruit, il sursauta violemment. Soudain, transperçant le silence de la nuit, retentit le hennissement d'un cheval terrifié. Son étalon ! Des panthères rôdaient dans ces bois ou... des goutes qui dévoraient les animaux aussi bien que les hommes.

Il se lança à travers les fourrés, en direction du hennissement, en poussant un sifflement strident. Une rage démentielle avait remplacé sa peur. Si son cheval était tué, sa dernière chance de rejoindre Beloso et de récupérer la gemme s'évanouissait ! L'étalon poussa un nouveau hennissement de peur et de fureur ; cette fois, il parut plus proche. Un bruit de sabots retentit, frappant durement et touchant violemment... quelque chose !

Conan se retrouva soudain sur la route blanche. Il aperçut son étalon : celui-ci virevoltait et se cabrait au clair de lune. Ses oreilles étaient rejetées en arrière ; ses yeux et ses dents brillaient d'une lueur mauvaise. Il donnait des coups de sabot vers une forme indistincte. Celle-ci les évitait en se baissant et sautillait autour de lui. D'autres ombres surgirent de tous côtés et se jetèrent sur Conan. Des ombres grisâtres et furtives... une abominable odeur de charnier imprégna l'air de la nuit.

Le regard de Conan fut attiré par un reflet lumineux parmi les feuilles mortes recouvrant le sol. C'était son épée à large lame. Il l'avait lâchée en tombant de cheval et elle était restée à cet endroit. Elle brillait sous la clarté lunaire. Avec un juron, le roi s'en empara et frappa violemment à gauche et à droite. Des crocs dégouttant de bave brillèrent, des griffes cherchèrent à le saisir. Pourtant, il parvint à s'ouvrir un chemin jusqu'à son cheval, échappant aux ombres terrifiantes. Il saisit les rênes et sauta en selle. Son épée se levait et retombait, en un arc de cercle glacé sous l'astre blême. Le sang gicla quand elle ouvrit en deux des têtes difformes et découpa les corps sautillant autour de lui. Il lança son cheval au galop, se déroband à la meute abominable. L'étalon fila sur la route dans un grondement de tonnerre. Un court instant, les répugnantes ombres grises tentèrent de le rattraper, courant de chaque côté de la route. Elles disparurent derrière Conan. Bientôt, il atteignit une crête boisée et aperçut une succession de pentes arides et nues se dessinant devant lui.

Chapitre XIII

« Un fantôme surgi du passé »

Peu après le lever du soleil, Conan franchissait la frontière d'Argos. Beloso semblait avoir disparu. Le capitaine des gardes avait réussi à s'enfuir, tandis que le roi gisait sans connaissance. Ou bien il avait été victime des sinistres mangeurs de chair humaine, dans la forêt de Zingara. Conan ne disposait d'aucun indice lui permettant de conclure à cette dernière possibilité. Le fait qu'il soit resté étendu – sain et sauf – aussi longtemps semblait indiquer que les monstres s'étaient lancés à la poursuite du capitaine... en vain. Si l'homme vivait encore, Conan était certain qu'il filait sur la route, à quelque distance devant lui. Il avait l'intention de se rendre en Argos, c'était évident. Sinon il n'aurait jamais emprunté cette route menant vers l'est.

Les gardes casqués à la frontière ne posèrent aucune question au Cimmérien. Un simple mercenaire errant n'avait pas besoin de passeport ou de sauf-conduit. De surcroît, sa cuirasse sans blason indiquait clairement qu'il n'était au service d'aucun seigneur. Il fit route à travers des collines peu élevées et herbues, où murmuraient des ruisseaux. Par endroits, des bosquets de chênes tachetaient le paysage d'ombre et de lumière. Il suivit la longue route qui montait et descendait devant lui, tandis que vallons et pentes douces s'étendaient jusqu'à l'horizon azuré. Ancienne, très ancienne était cette route allant du Poitain jusqu'à la mer.

Argos était en paix ; de lourds chariots tirés par des bœufs avançaient sur la route dans un bruit sourd ; des hommes aux bras nus, bruns et musclés, travaillaient dans les vergers et les champs. Des vieillards assis sur des bancs, devant des tavernes ombragées par les branches de grands chênes, adressaient des saluts amicaux au voyageur.

Conan chercha à savoir si l'on avait vu Beloso. Il questionna les hommes qui travaillaient dans les champs, les vieillards loquaces dans les auberges où il

étancha sa soif avec de grandes outres de cuir contenant l'ale mousseuse, les marchands à l'œil vif, vêtus de soie, qu'il croisa en cours de route.

Les récits étaient contradictoires ; pourtant Conan apprit qu'un Zingaran au corps mince et nerveux, avec les moustaches et les yeux noirs à la lueur cruelle des gens de l'ouest, galopait sur la route, quelque part devant lui. Apparemment il se dirigeait vers Messantia. C'était une destination logique : tous les ports maritimes d'Argos étaient cosmopolites, en contraste frappant avec les provinces de l'intérieur. Messantia était une ville où l'on parlait toutes les langues du monde. Des navires de toutes les nations venaient jeter l'ancre dans son port ; réfugiés et fugitifs de nombreux pays y trouvaient asile. Les lois étaient tolérantes, car Messantia vivait du commerce maritime. Ses habitants trouvaient plus profitable de ne pas demander d'où venaient certaines marchandises que leur proposaient les marins. Messantia était le centre d'un important négoce légal ; mais contrebandiers et boucaniers y jouaient également un rôle non négligeable. Tout cela, Conan le savait fort bien. Dans un passé déjà lointain, lorsqu'il était un pirate de Baracha, n'était-il pas entré de nuit dans le port de Messantia pour y décharger d'étranges cargaisons ? La plupart des pirates des îles Baracha – de petites îles au large de la côte sud-ouest de Zingara – étaient des marins d'Argos. Aussi longtemps qu'ils limiteraient leurs activités aux navires des autres nations, les autorités d'Argos ne se montreraient pas trop sévères dans leur interprétation des lois maritimes !

Conan n'avait pas limité ses activités aux seuls pirates de Baracha. Il avait également partagé la vie des boucaniers zingarans et même fait partie des cruels corsaires noirs qui surgissaient du sud lointain pour fondre sur les côtes nordiques et les mettre à feu et à sang. On l'avait mis hors la loi. Si quelqu'un le reconnaissait dans n'importe lequel des ports d'Argos, cela lui coûterait sa tête. Sans la moindre hésitation, il continua sa route vers Messantia, s'arrêtant le jour ou la nuit pour laisser paître son cheval et pour prendre quelques heures de repos.

Il pénétra dans la ville sans être inquiété et se fondit

dans la foule qui entrait et sortait continuellement de ce grand centre commercial. Aucune muraille n'entourait Messantia. La mer et les navires gardaient la grande cité marchande du sud.

Le soir tombait. Conan avançait sans hâte à travers les rues descendant vers le port. Il apercevait les quais, les mâts et les voiles des navires. Il respirait l'odeur de l'eau salée pour la première fois depuis de nombreuses années, entendait le bruissement des cordages et le craquement des vergues sous la brise soufflant de la mer aux vagues frangées d'écume. À nouveau l'envie de s'embarquer pour de lointains voyages monta en lui.

Il n'alla pas jusqu'aux quais. Tirant sur les rênes, il dirigea son cheval vers une large rue où l'on accédait par une volée de marches de pierre, larges et usées. Dans cette avenue, les demeures vastes et blanches dominaient les quais et le port en contrebas. Ici vivaient ceux qui s'étaient enrichis grâce à la mer... quelques vieux capitaines qui avaient trouvé des trésors dans des îles lointaines, de nombreux négociants et marchands qui n'avaient jamais posé le pied sur un pont de navire, ni connu le grondement de la tempête ou les clameurs sauvages d'un abordage.

Conan guida son cheval vers une porte ouvragée d'or et entra dans une cour où murmurait une fontaine. Des pigeons voletaient du toit vers les dalles de marbre. Un page en culottes et pourpoint de soie déchirés s'avança vers lui, d'un air interrogateur. Les marchands de Messantia faisaient des affaires avec de nombreux personnages fort étranges et très pittoresques ; la plupart apportaient avec eux l'odeur des embruns et du vent du large. Il était étrange qu'un simple mercenaire pût entrer aussi librement dans la cour d'un richissime commerçant.

— Le marchand Publio demeure bien ici ?

C'était plus une constatation qu'une question.

Quelque chose dans le timbre de la voix de l'étranger amena le page à ôter sa toque ornée d'une plume, tandis qu'il saluait et répondait :

— En effet, il demeure ici, capitaine.

Conan mit pied à terre. Le page appela un serviteur qui arriva en courant pour prendre les rênes de l'étalon.

— Ton maître est-il là ?

Conan, retirant ses gantelets, donna de petits coups sur son manteau et sa cuirasse pour en faire tomber la poussière de la route.

— Oui, capitaine. Qui dois-je annoncer ?

— Je m'annoncerai moi-même, grogna Conan. Je connais le chemin. Inutile de m'accompagner.

Obéissant à ce conseil péremptoire, le page resta dans la cour. Il regarda Conan monter une courte volée de marches en marbre et se demanda quelles relations pouvait bien avoir son maître avec ce soldat au corps de géant qui ressemblait fort à un barbare des pays nordiques.

Des domestiques s'interrompirent dans leurs tâches et restèrent bouche bée quand Conan traversa une terrasse immense et fraîche qui surplombait la cour intérieure. Il pénétra dans un large couloir dans lequel s'engouffrait la brise marine. Ayant parcouru la moitié du couloir, il entendit le crissement d'une plume sur du parchemin, et entra dans une pièce spacieuse dont les fenêtres, nombreuses et larges, donnaient sur le port.

Publio était installé à un bureau en bois de teck marqueté et écrivait sur un parchemin luxueux avec une plume en or. C'était un homme de petite taille, avec une grosse tête, des yeux noirs et vifs. Sa robe bleue était de soie moirée, la plus fine qu'on pût trouver à Messantia, bordée de fils d'or ; de son cou blanc de taureau pendait une lourde chaîne en or.

À l'entrée du Cimmérien, le marchand leva les yeux avec un geste d'ennui. Il s'immobilisa au milieu de son geste. Rendu muet par la surprise, bouche bée... il regardait Conan comme s'il avait devant lui quelque fantôme surgi du passé. L'incrédulité et la peur brillèrent au fond de ses yeux écarquillés.

— Eh bien, fit Conan, pas de parole de bienvenue, Publio ?

Publio passa sa langue sur ses lèvres.

— Conan ! chuchota-t-il avec incrédulité. Mitra ! Conan ! Amra !

— C'est bien moi ! (Le Cimmérien dégrafa son manteau et le jeta avec ses gantelets sur le bureau.) Alors, camarade ! s'exclama-t-il avec irritation, tu pourrais au moins m'offrir une coupe de vin ! Ma

gorge est toute desséchée par la poussière de la route.

— Ah oui, du vin ! répéta machinalement Publio.

Instinctivement, sa main se tendit vers un gong. Il la retira comme s'il touchait des charbons ardents et frissonna.

Tandis que Conan l'observait, une lueur d'amusement féroce dans les yeux, le marchand se leva et alla rapidement fermer la porte. Il sortit sa tête par l'entrebâillement pour s'assurer qu'aucun esclave ne se trouvait dans le couloir. De retour, il prit sur une table voisine un vase d'or contenant du vin. Il allait remplir un gobelet finement ciselé lorsque Conan le lui arracha des mains. Le soulevant vers sa bouche, il but longuement... avec délices !

— Oui, c'est bien Conan. Aucun doute sur ce point ! murmura Publio. Es-tu devenu fou ?

— Par Crom, Publio, dit Conan (il abaissa le vase, mais le garda entre ses mains), ce quartier est très différent de celui où tu vivais autrefois. Seul un marchand argosséen pouvait faire fortune avec une échoppe crasseuse, empestant le poisson pourri et le vin bon marché !

— Ces temps sont révolus... et oubliés, murmura Publio. (Il ramena sur lui les pans de sa robe avec un léger frisson involontaire.) J'ai rejeté ce passé, tel un manteau usé.

— En tout cas, rétorqua Conan, moi, tu ne me rejetteras pas comme un vieux manteau. Je ne te demanderai pas grand-chose, mais c'est très important pour moi. Tu ne peux rien me refuser. Nous avons trop souvent fait des affaires ensemble... autrefois ! Serais-je assez sot pour ne pas me rendre compte que cette splendide demeure a été bâtie avec ma sueur et mon sang ? Combien de marchandises, déchargées de mes galères, sont-elles passées par ton échoppe ?

— Tous les marchands de Messantia ont commercé avec les écumeurs des mers, une fois ou l'autre dans leur vie, murmura Publio avec nervosité.

— Oui, mais pas avec les corsaires noirs, répondit sévèrement Conan.

— Pour l'amour de Mitra, tais-toi ! s'exclama Publio.

La sueur perla à son front. Ses doigts tiraient sur le

rebord ouvragé d'or de sa robe.

— Allons, j'évoquais seulement quelques souvenirs, répondit Conan. Pourquoi cet air effrayé ? Tu as pris d'énormes risques autrefois. Tu t'es battu pour survivre... et pour faire fortune dans ta petite échoppe pouilleuse près des quais. Tu t'entendais comme larron en foire avec tous les boucaniers, contrebandiers et pirates infestant les mers entre ce port et les îles Baracha. La prospérité t'aurait-elle amolli ?

— Je suis un homme respecté... commença Publio.

— Ce qui signifie que tu es riche à en crever, le railla Conan. Quel est le secret de ta réussite ? Pourquoi as-tu fait fortune... beaucoup plus vite que tes concurrents ? As-tu fait d'excellentes affaires en vendant de l'ivoire, des plumes d'autruche, du cuivre, des peaux, des perles et des parures en or finement ciselé... et bien d'autres choses venant de la côte de Kush ? Où les as-tu achetées à si bas prix ? Pour avoir les mêmes marchandises, les autres marchands payaient leur poids en argent aux Stygiens ! Je vais te le dire, au cas où tu l'aurais oublié : c'est à moi que tu les as achetées, à un prix dérisoire, très en dessous de leur valeur réelle ! C'était le butin que nous avions amassé, moi et les corsaires noirs... en ce temps-là, nous étions la hantise des tribus de la Côte Noire. Quant aux bateaux stygiens...

— Au nom de Mitra, arrête ! supplia Publio. Je n'ai pas oublié. Dis-moi... que fais-tu ici ? Je suis le seul homme dans tout Argos à savoir que le roi d'Aquilonie n'est autre que Conan le boucanier... de sinistre mémoire ! Pourtant, la nouvelle de la chute de l'Aquilonie et de la mort de son roi était arrivée jusqu'ici.

— Mes ennemis m'ont tué une centaine de fois... si l'on en croit les rumeurs, grogna Conan. Tu vois : je suis assis dans cette pièce et je bois du vin de Kyros.

Il joignit le geste à la parole. Il reposa le vase presque vide et dit :

— Je te demanderai un petit service, Publio. Rien de compliqué ! Tu es au courant de tout ce qui se passe à Messantia, n'est-ce pas ? Je voudrais savoir si un Zingaran du nom de Beloso – ou quel que soit son nom d'emprunt – est arrivé dans cette ville. Il est grand,

mince et brun, comme tous ceux de sa race. Il va probablement essayer de vendre une gemme très rare.

Publio secoua la tête.

— Je n'ai pas entendu parler d'un tel homme. Des milliers de gens vont et viennent dans Messantia. S'il est ici, mes agents le découvriront.

— Bien. Qu'ils se mettent à sa recherche. En attendant, ordonne que l'on s'occupe de mon cheval et que l'on me serve à manger dans cette pièce.

Publio acquiesça avec volubilité. Conan but le restant de vin, jeta négligemment le vase dans un coin et alla à grands pas jusqu'à la fenêtre la plus proche, gonflant involontairement sa poitrine en inspirant avec joie l'air salé. Il contempla à ses pieds les rues sinueuses du port. Puis il parcourut d'un regard appréciateur les navires ancrés dans le port. Relevant la tête, il regarda au-delà de la baie, vers les vapeurs bleutées du large où la mer se confondait avec le ciel. Ses souvenirs le transportèrent vers l'horizon, vers les mers dorées du sud et des soleils flamboyants, où les lois n'existaient pas, où la vie était libre et ardente. Une odeur d'épice ou de palmier flottant dans l'air suscita en lui la vision de rivages inconnus où poussaient des mangliers et où battaient des tambours, celle de navires soudés dans la bataille et de ses ponts ruisselant de sang, au milieu de la fumée, des flammes et de la clameur du carnage... Perdu dans ses pensées, il se rendit à peine compte que Publio sortait furtivement de la pièce.

Retroussant sa robe pour aller plus vite, le marchand se hâtait le long des couloirs. Il arriva dans une pièce où un homme de grande taille, au corps décharné, une cicatrice à la tempe, écrivait sur un parchemin. Il se dégageait de cet homme quelque chose qui faisait paraître incongrue son occupation de clerc. Publio s'adressa à lui brusquement :

— Conan est revenu !

— Conan ? (L'homme au visage émacié sursauta et la plume d'oie tomba de ses doigts.) Le corsaire ?

— Lui-même !

L'homme était livide.

— A-t-il perdu la tête ? Si on le trouve ici, nous sommes perdus ! Ils pendront l'homme qui a donné

asile ou commercé avec un corsaire, aussi vite qu'ils pendront le corsaire lui-même ! Et si le gouverneur apprenait nos relations passées avec lui ?

— Il ne saura jamais rien, répondit Publio d'une voix dure. Dis à tes hommes de se rendre sur les marchés et dans les bouges du port ; qu'ils demandent si un certain Beloso, un Zingaran, se trouve à Messantia. Conan prétend qu'il possède une gemme, qu'il cherchera à vendre. Si c'est le cas, les bijoutiers de la ville devraient être au courant. Voici une autre tâche pour toi : trouve une douzaine de gaillards prêts à tout, en qui l'on puisse avoir confiance... capables de tuer un homme et de tenir ensuite leur langue. Tu m'as compris ?

— Parfaitement.

L'autre hocha lentement la tête, d'un air sombre.

— Je n'ai pas volé, triché et menti... pour qu'un fantôme surgi de mon passé vienne ruiner tous mes efforts... alors que je suis riche et respecté ! murmura Publio.

Ses traits exprimaient une noirceur sournoise qui aurait fort surpris les nobles et les riches dames, clients habituels de ses nombreuses boutiques où ils achetaient soies et perles ! Pourtant, lorsqu'il revint auprès de Conan, portant lui-même un plateau chargé de fruits et de viandes, son visage était placide et il sourit à son hôte qu'il aurait volontiers expédié en Enfer !

Conan se tenait toujours à la fenêtre. Il contemplait le port rempli de galions, de dromons, de galères et de galiotes aux voiles pourpre, incarnat, rose et vermillon.

— J'aperçois là-bas une galère stygienne, à moins que je ne sois aveugle, fit-il remarquer.

Il désigna du doigt un navire sombre, à la coque longue, mince et basse. Le bateau était ancré à quelque distance des autres, devant la plage sablonneuse qui s'incurvait vers le cap lointain.

— La paix régnerait-elle entre la Stygie et Argos ?

— La situation est la même qu'autrefois, répondit Publio. (Il posa le plateau sur la table avec un soupir de soulagement, car celui-ci était lourdement chargé. Il connaissait son hôte de longue date !) Les ports stygiens sont temporairement ouverts à nos navires, comme les nôtres aux leurs. Puisse aucun de mes

navires ne rencontrer leurs maudites galères en pleine mer ! Celle-ci s'est glissée dans la baie la nuit dernière. J'ignore ce que ses patrons viennent faire ici. Jusqu'à présent, ils n'ont rien acheté ni vendu. Je me méfie de ces démons à la peau foncée. C'est dans leur sinistre pays qu'est née la perfidie.

— Je les ai fait hurler de terreur, fit Conan négligemment, en se détournant de la fenêtre. À bord de ma galère, en compagnie des corsaires noirs, je me suis faufilé de nuit jusqu'aux bastions des forts baignés par la mer de Khemi aux murailles noires, j'ai brûlé les galions qui y étaient ancrés. À propos de perfidie, mon hôte, si tu goûtais à ces viandes et buvais un peu de ce vin, simplement pour me prouver que ton cœur est du bon côté !

Publio s'exécuta avec un tel empressement que les soupçons de Conan furent apaisés. Sans plus d'hésitation, il s'assit et se mit à dévorer la nourriture, mangeant comme quatre !

Pendant ce temps, des hommes se rendaient sur les marchés et sur les quais, cherchant un Zingaran qui avait un joyau à vendre ou qui voulait s'embarquer sur un navire en partance vers des ports étrangers. Un homme de grande taille, au corps décharné, avec une cicatrice à la tempe, était assis, les coudes posés sur une table maculée de vin, dans une cave malpropre, éclairée par une lanterne de cuivre accrochée à une poutre noircie par la fumée. Il s'entretenait avec dix franches canailles prêtes à tout. Leurs mines sinistres et leurs vêtements en haillons indiquaient clairement leur profession.

Les premières étoiles apparurent dans le ciel et brillèrent au-dessus d'étranges cavaliers. Ceux-ci éperonnaient leurs montures sur la route blanche conduisant à Messantia. Ils venaient de l'ouest. Ils étaient quatre... des hommes de grande taille, au corps décharné. Ils étaient vêtus de robes noires à capuchon et n'échangeaient aucune parole. Ils forçaient impitoyablement leurs coursiers, les menant à un train d'enfer. Les chevaux étaient aussi efflanqués que leurs cavaliers. Ils ruisselaient de sueur et étaient harassés comme après une longue route... comme s'ils venaient de très loin.

Chapitre XIV

La main noire de Set !

Conan se réveilla instantanément. Il se dressa d'un bond de félin et dégaina son épée. L'homme qui avait effleuré son épaule n'eut même pas le temps de retirer sa main !

— Quelle nouvelle, Publio ? demanda Conan en reconnaissant son hôte.

La lampe en or répandait une douce lumière sur les tapisseries épaisses et les riches couvertures du divan où il s'était endormi.

Publio, se remettant de sa peur, après le réveil si brutal de son hôte, répondit :

— Mes agents ont retrouvé le Zingaran. Il est arrivé hier, à l'aube. Il y a quelques heures, il a essayé de vendre une très grosse gemme, à l'apparence étrange. Le marchand shémite n'a rien voulu savoir. Il est devenu blême sous sa barbe noire, dit-on, en voyant le joyau. Il a fermé aussitôt sa boutique et s'est enfui, comme s'il venait de contempler un objet maudit.

— C'est certainement Beloso, murmura Conan. (Il sentait le sang battre à ses tempes.) Où est-il à présent ? Sa voix vibrait d'impatience.

— Il dort dans la maison de Servio.

— Je me souviens de ce bouge infect, grogna Conan. Je ferais mieux de me dépêcher. L'un de ces voleurs du port pourrait bien lui couper la gorge et s'emparer de la gemme !

Il prit son manteau, le jeta sur ses épaules et mit le casque que lui avait procuré Publio.

— Fais seller mon cheval. Qu'on l'amène dans la cour, dit-il. Je reviendrai peut-être en toute hâte. Je n'oublierai pas ce que tu as fait cette nuit, Publio.

Un peu plus tard, Publio, posté près d'une poterne, regardait la haute silhouette du roi s'éloigner dans la rue ténébreuse.

— Adieu, corsaire, murmura le marchand. Ce joyau doit avoir une très grande valeur... pour qu'un homme, récemment dépossédé de son royaume, le recherche avec une telle ardeur ! J'ai oublié de dire à ces ruffians

de s'en emparer, une fois leur besogne terminée. Non, tout compte fait... les choses auraient pu mal tourner ! Il faut qu'Argos oublie Amra et que la poussière du passé recouvre mes relations avec lui. Conan cessera d'être un danger pour moi... dans la ruelle jouxtant la maison de Servio !

La maison de Servio, un bouge malpropre et mal famé, se trouvait à proximité des quais, face au port. C'était une bâtisse massive, faite de pierres et de baux de navires. Une ruelle longue et étroite, montant du port, serpentait le long de la construction. Conan s'engagea dans la ruelle. Comme il s'approchait de la maison, il eut la sensation désagréable d'être épié. Il scruta les ombres des bâtiments sordides. Il ne vit rien. Il entendit même le léger crissement du tissu ou du cuir contre la peau. Cela n'avait rien d'extraordinaire. Voleurs et mendiants rôdaient dans ces ruelles toute la nuit. Ils ne s'en prendraient certainement pas à lui, après avoir détaillé son corps puissamment musclé et son équipement.

Soudain une porte s'ouvrit dans le mur devant lui. Il se glissa rapidement vers les ombres d'une voûte. Une silhouette apparut sur le seuil. Elle s'avança dans la ruelle, sans bruit, tel un félin dans la jungle. Pourtant, elle marchait d'une allure dégagée. La clarté stellaire filtrait dans la rue et le profil de l'homme se découpait fugitivement quand il passa devant la porte cochère où se dissimulait Conan. C'était un Stygien. On ne pouvait se méprendre sur ses origines : son crâne rasé et son nez aquilin étaient visibles à la lueur des étoiles. Un manteau était jeté sur ses larges épaules. Il s'éloigna, se dirigeant vers la plage. Il portait certainement une lanterne sous son manteau, car Conan aperçut un reflet lumineux tandis que l'homme sortait de son champ de vision.

Le Cimmérien oublia l'étranger. Il venait de remarquer que la porte était toujours ouverte. Il avait prévu d'entrer par la porte principale et aurait obligé Servio à lui indiquer la chambre où dormait le Zingaran. S'il pouvait s'introduire dans la maison sans être remarqué, ce serait encore mieux.

Il courut jusqu'à la porte. Sa main se posa sur la

serrure et il retint de justesse un grognement. Ses doigts exercés – depuis l'époque lointaine où il fréquentait les voleurs de Zamora – venaient de lui apprendre qu'elle avait été forcée. Apparemment, une formidable poussée avait été exercée de l'extérieur. Le verrou en fer était tordu et plié ; les crampons arrachés des montants. Conan était stupéfait : ce travail avait été nécessairement bruyant. Personne n'avait été réveillé ? Et cela avait été fait cette nuit même. Un verrou cassé – si l'on s'en apercevait, bien sûr ! – aurait aussitôt été changé... avec tous les voleurs et les coupe-jarrets rôdant à proximité de la maison de Servio !

Conan entra furtivement, son poignard à la main. Comment allait-il trouver la chambre du Zingaran ? S'avancant à tâtons dans l'obscurité la plus complète, il se figea soudain sur place. Il sentait la mort dans cette pièce, comme une bête sauvage la sent. Ce n'était pas une menace tapie dans les ténèbres, mais une créature morte que l'on venait de tuer. Son pied toucha quelque chose de massif et de mou... il le retira aussitôt. Saisi d'une brusque prémonition, il chercha le long du mur et trouva la tablette où était posée la lampe en cuivre. À côté d'elle, il sentit le silex, le briquet et l'amadou. Un instant plus tard, une flamme incertaine et tremblante montait de la lampe. Il regarda avec attention autour de lui.

Un lit poussé contre le mur de pierre nue, une table et un banc complétaient l'ameublement de la chambre crasseuse. Une porte intérieure était fermée et verrouillée. Sur le sol malpropre en terre battue gisait Beloso. Il était étendu sur le dos. Sa tête était rejetée en arrière entre ses épaules. Il semblait fixer de ses yeux vitreux et écarquillés les poutres couvertes de suie du plafond envahi par les toiles d'araignée. Ses lèvres étaient retroussées, découvrant ses dents, en un rictus de souffrance. Son épée gisait à son côté, dans son fourreau. Sa chemise était déchirée. Sur sa poitrine brune et musclée, il y avait l'empreinte d'une main noire. Le pouce et les quatre doigts étaient parfaitement distincts.

Conan regarda fixement l'empreinte. Il sentit se hérissier les courts poils de sa nuque.

— Crom ! murmura-t-il. La main noire de Set !

Il avait déjà vu cette marque autrefois... la marque mortelle des sombres prêtres de Set, ce sinistre culte tout-puissant dans le mystérieux royaume de Stygie. Brusquement, il se souvint de l'étrange reflet lumineux entrevu sous le manteau du Stygien... de l'inconnu qui était sorti de cette pièce.

— Le Cœur, par Crom ! murmura-t-il. Il le cachait sous son manteau. Il l'a volé. Après avoir enfoncé cette porte par un moyen magique, il a tué Beloso. C'était un prêtre de Set.

Un rapide examen des lieux confirma ses soupçons, du moins une partie. Le joyau ne se trouvait pas dans les poches du Zingaran, ni dans la chambre. Conan s'agita, en proie à un malaise grandissant. Beloso n'avait pas été assassiné par hasard ; tout cela faisait partie d'un plan. Il était convaincu que la mystérieuse galère stygienne était entrée dans le port de Messantia dans un but bien précis. Les prêtres de Set avaient appris que le Cœur s'y trouvait. Ils savaient qu'il avait été volé et emporté vers le sud. Cela semblait incroyable... aussi fantastique que la nécromancie permettant de tuer un homme armé par le seul contact d'une main aux doigts ouverts et nus !

Il entendit un bruit de pas furtifs et virevolta, tel un grand chat. Dans un même mouvement, il éteignit la lampe et dégaina son épée. Ses oreilles lui apprirent que des hommes se dissimulaient au-dehors, dans les ténèbres, et qu'ils s'avançaient vers le seuil de la porte. Ses yeux s'accoutumant à la soudaine obscurité, il distingua des silhouettes, encore imprécises. Elles formaient un cercle près de l'entrée. Il ne pouvait deviner de qui il s'agissait. Comme toujours, il prit l'initiative. Il s'élança hors de la pièce et surgit sur le pas de la porte, sans attendre qu'on l'attaque.

Cette réaction inattendue prit les inconnus au dépourvu. Il sentit et entendit des hommes s'approcher. Il vit une silhouette indistincte et masquée se dresser devant lui, sous la clarté stellaire. Son épée s'enfonça jusqu'à la garde dans un corps. L'instant d'après, il courait dans la ruelle. Ses assaillants, pensant et réagissant moins vite que lui, n'avaient pas eu le temps de l'en empêcher !

Tandis qu'il courait, il entendit devant lui le léger

crissement de rames sur leurs tolets. Il oublia ses agresseurs dans la ruelle. Un bateau appareillait et s'apprêtait à sortir de la baie ! Grinçant des dents, il accéléra son allure. Alors qu'il se dirigeait vers la plage, il entendit le frottement et le craquement des cordages, le grincement de la mâture sous le vent.

D'épais nuages venant de la mer tourbillonnaient et cachaient les étoiles. Dans l'obscurité la plus complète, Conan arriva sur la plage. Il scruta les ténèbres. Il aperçut une masse se déplaçant sur l'eau sombre et agitée... une forme longue, basse et noire. Elle s'éloignait et prenait de la vitesse. Le bruit cadencé de longues rames plongeant dans l'eau parvint jusqu'à ses oreilles. Il serra les poings, en proie à une rage impuissante. C'était la galère stygienne. Elle se dirigeait vers le large, emportant le joyau. Sans lui, il ne pourrait jamais reconquérir le trône d'Aquilonie !

Poussant un juron sauvage, il s'avança vers les vagues qui s'échouaient sur le sable. Il porta la main à son haubert pour l'ôter. Il allait suivre à la nage le navire qui sortait rapidement de la baie. Le crissement d'un éperon dans le sable le fit se retourner. Il avait oublié ses poursuivants.

Des formes noires se jetèrent sur lui, dans un bruit de course précipitée. Le premier de ses assaillants tomba sous l'épée meurtrière du Cimmérien. Cela n'arrêta pas les autres. Les lames luisaient faiblement autour de lui dans l'obscurité... elles jetèrent des étincelles en heurtant sa cuirasse. Du sang et des entrailles se répandirent sur sa main. Quelqu'un poussa un hurlement comme il portait un coup terrible vers le haut, étripant son adversaire. Une voix rauque incita à l'attaque ; elle parut familière à Conan. Il s'élança parmi les formes qui tentaient de le transpercer et de le mettre en pièces, cherchant celui qui avait parlé. Le vent chassa les nuages et la lune brilla momentanément. Cette clarté fugitive lui montra un homme de grande taille, au corps décharné. Une grande cicatrice livide marquait sa tempe. L'épée de Conan s'abattit et ouvrit son crâne en deux, tel un melon mûr.

Une hache balancée au hasard dans l'obscurité s'écrasa sur le bassin du roi. Des étincelles de feu dansèrent devant ses yeux. Il tituba, porta une botte. Il

sentit son épée s'enfoncer profondément et entendit un cri d'agonie. Il trébucha sur un cadavre ; puis une canne plombée fit tomber de sa tête le casque bosselé. Une seconde plus tard, la canne s'abattait sur son crâne sans protection.

Le roi d'Aquilonie s'écroula sur le sable humide. Au-dessus de lui, des silhouettes haletaient dans les ténèbres.

— Tranchons-lui la tête, murmura l'une des silhouettes.

— Il est mort, grogna une autre. Il a le crâne brisé. Aidez-moi à panser mes blessures, sinon je vais perdre tout mon sang. La marée l'emportera vers le large.

— Déshabillons-le, proposa une troisième silhouette. Sa cuirasse nous rapportera quelques pièces d'argent. Tiberio est mort. Dépêchons-nous. J'entends des marins chanter. Ils dévident leurs filets près du rivage. Il faut partir.

Une activité frénétique régna au sein des ténèbres. Puis les silhouettes quittèrent la plage rapidement ; le bruit de leurs pas s'éloigna. Le chant rauque des pêcheurs monta dans le silence.

Publio arpentait nerveusement sa chambre. Il passait et repassait devant une fenêtre donnant sur la baie obscure. Soudain, il se retourna en sursautant. À sa connaissance, la porte était verrouillée de l'intérieur. À présent, elle était grande ouverte. Quatre hommes entrèrent à la file dans la pièce. Leur vue lui donna la chair de poule. Publio avait vu bien des choses étranges au cours de sa vie, mais c'était la première fois qu'il voyait des hommes comme ceux-là. Ils étaient grands et décharnés, vêtus de robes noires. Leurs visages, cachés par des capuchons, formaient des ovales jaunâtres. Il ne voyait pas leurs traits et, pour une raison inexplicable, il s'en réjouit ! Chacun d'eux portait un long bâton étrangement moiré.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. (Sa voix lui sembla cassée et sourde.) Que voulez-vous ?

— Où est Conan, celui qui était roi d'Aquilonie ? demanda le plus grand des quatre.

Sa voix monotone et sans passion fit frissonner Publio. Elle avait les accents sourds d'une cloche d'un des innombrables temples de Khitaï.

— Je ne comprends pas ce que vous me demandez, balbutia le marchand. (L'aspect sinistre de ces visiteurs avait eu raison de son aplomb habituel.) Je ne connais pas cet homme.

— Il est venu ici, répliqua l'autre sur le même ton. Son cheval attend dans la cour. Dis-nous où il se trouve. Il vaudrait mieux pour toi que tu parles !

— Gebal ! lança Publio d'une voix de fausset. (Il recula et se blottit dans un coin.) Gebal !

Les quatre hommes de Khitaï l'observaient sans émotion, le visage inexpressif.

— Si tu appelles ton esclave, il mourra, l'avertit l'un d'eux.

Cela ne servit qu'à terrifier davantage encore Publio.

— Gebal ! hurla-t-il. Où es-tu, maudit ? Des voleurs assassinent ton maître !

Un bruit de pas précipités retentit dans le couloir. Gebal fit irruption dans la pièce. C'était un Shémite de taille moyenne, bien découplé, puissamment musclé. Sa barbe bleu-noir aux boucles épaisses était hérissée. Il tenait à la main une épée courte en forme de feuille.

Il posa sur les quatre intrus un regard étonné et stupide. Il n'arrivait pas à s'expliquer leur présence dans cette pièce. Il se souvenait vaguement s'être endormi dans l'escalier – c'était la première fois qu'il s'endormait ainsi – alors qu'il montait la garde. Ils étaient nécessairement passés par là ! Son maître poussait des cris stridents, avec une note d'hystérie dans la voix. Aussi le Shémite chargea-t-il les étrangers, tel un taureau. Il ramena en arrière son bras musclé pour porter une botte redoutable qui les éventrerait. Mais il ne porta jamais cette botte !

Un bras sortit d'une manche noire et se tendit, avançant vers l'esclave le long bâton. L'extrémité du bâton toucha la poitrine musclée du Shémite et se retira aussitôt. Un instant, Publio crut voir un serpent qui frappe et mord, tant l'attaque fut foudroyante.

La charge impétueuse de Gebal fut stoppée net, comme s'il avait rencontré un obstacle tangible. Sa tête de taureau s'inclina sur sa poitrine, l'épée glissa de ses doigts. Il fondit lentement vers le sol... tous ses os semblaient s'être soudainement liquéfiés ! Publio fut pris de nausées.

— Ne crie plus, surtout ! lui conseilla le plus grand des étrangers. Tes serviteurs dorment profondément. Si tu les réveilles, ils mourront... et toi avec eux ! Où est Conan ?

— Il est allé chez Servio, près des quais. Il cherchait Beloso, le Zingaran, haleta Publio.

Désormais, sa résistance était brisée. Le marchand n'était pas un lâche, mais ces visiteurs à l'aspect surnaturel changeaient littéralement sa moelle en eau ! Il sursauta en entendant des pas rapides dans l'escalier au-dehors. Le bruit semblait étonnamment fort dans ce silence sinistre.

— Ton serviteur ? demanda l'un des hommes de Khitaï.

Publio secoua la tête sans répondre. Sa langue était collée à son palais, il était incapable de parler.

L'un des inconnus prit une couverture de soie sur un divan et recouvrit le cadavre. Puis ils se cachèrent derrière les tentures. Avant de disparaître, le plus grand des quatre murmura :

— Parle à cet homme et renvoie-le rapidement. Si tu nous trahis, aucun de vous deux ne vivra assez longtemps pour arriver jusqu'à cette porte. Pas de signes, surtout, pour le prévenir que tu n'es pas seul !

Levant son bâton d'une manière suggestive, l'homme à la peau jaunâtre disparut derrière la tapisserie.

Publio frissonna et refréna une envie de vomir. C'était sans doute une illusion, due à la pénombre qui régnait dans la pièce. Pourtant, il avait eu l'impression qu'à certains moments, ces bâtons avaient légèrement remué... d'eux-mêmes... comme s'ils étaient animés d'une vie propre !

Il réussit à se contrôler, au prix de violents efforts. Son apparence était posée et tranquille lorsque le ruffian en haillons fit irruption dans la chambre.

— Nous avons agi selon vos ordres, seigneur ! s'écria l'homme. Le barbare est mort... il gît sur la plage, au bord de l'eau.

Publio perçut un mouvement dans son dos, derrière la tapisserie. Il crut mourir de frayeur. L'homme poursuivit son récit, sans remarquer son air décomposé.

— Votre secrétaire, Tiberio, est mort. Le barbare l'a

tué, lui et quatre de mes compagnons. Nous avons emporté leurs corps. Le barbare n'avait sur lui aucun objet de valeur, à l'exception de quelques pièces en argent. Avez-vous d'autres ordres à nous donner ?

— Non ! Aucun ! lança Publio. (Son teint était blême.) Va-t'en !

Le ruffian salua et sortit sans demander son reste. Il se fit la réflexion que Publio était un homme facilement impressionnable, fort avare de paroles !

Les quatre étrangers sortirent de derrière la tapisserie.

— De qui parlait-il ? demanda le plus grand.

— D'un étranger... un vagabond qui m'avait offensé, haleta Publio.

— Tu mens, poursuivit calmement l'homme de Khitaï. Il parlait du roi d'Aquilonie. Je le lis sur ton visage. Assieds-toi sur cette couche, ne fais aucun mouvement et ne dis rien. Je reste auprès de toi, mes trois compagnons iront sur la plage... chercher le corps.

Publio resta assis sur la couche, glacé de terreur ; la silhouette impénétrable l'observait en silence. Lorsque les trois autres étrangers firent leur réapparition dans la pièce, entrant à la file, ils apprirent à leur chef que le corps de Conan ne se trouvait plus sur la plage. Publio ne sut s'il devait s'en réjouir ou s'en attrister.

— Nous avons trouvé l'endroit où ils se sont battus, dirent-ils. Il y avait du sang sur le sable. Quant au roi, il a disparu.

Le quatrième homme traçait des signes imaginaires sur le tapis à l'aide de son bâton qui luisait faiblement à la lumière de la lampe.

— N'avez-vous rien appris, en examinant le sable ? demanda-t-il.

— Si ! répondirent-ils. Le roi est vivant. Il est parti vers le sud... à bord d'un navire.

L'homme de grande taille releva la tête et fixa Publio. Le marchand se mit à transpirer à grosses gouttes.

— Que voulez-vous de moi ? balbutia-t-il.

— Un navire, répondit le chef des étrangers. Un navire équipé pour un long voyage.

— Un long voyage... quelle sera sa durée ? bégaya

Publio.

Pas un seul instant, il n'avait songé à refuser.

— Ce voyage nous mènera peut-être jusqu'au bout du monde, répondit l'homme de Kithaï, ou vers les mers en fusion de l'Enfer qui s'étendent au-delà du soleil levant.

Chapitre XV

Le retour du corsaire

Conan reprit connaissance. Sa première sensation fut celle du mouvement. Le sol se soulevait et s'abaissait sous lui. Il entendit le vent murmurer à travers les cordages et la mâture. Il comprit qu'il était à bord d'un navire avant même que sa vue redevienne normale. Il entendit des chuchotements, puis une trombe d'eau le submergea. Il recouvrit pleinement ses sens. Se dressant d'un bond il jura violemment, regarda autour de lui : des rires grossiers résonnaient à ses oreilles ; la puanteur de corps malpropres imprégna ses narines.

Il se trouvait sur la dunette d'une galère qui filait sous le vent du nord, sa voile à rayures gonflée et ses écoutes tendues à se rompre. Le soleil se levait, embrasant le ciel, le colorant d'or, de bleu et de vert. À bâbord, la côte formait une ombre indistincte et purpurine. À tribord, l'océan s'étendait, illimité. Tout cela, Conan le vit en un instant.

C'était un navire marchand, long et étroit, caractéristique des mers du sud, avec sa poupe et sa proue relevées et pourvues de cabines. Conan abaissa les yeux vers le pont à ciel ouvert d'où montait cette odeur écœurante et abominable. Il la connaissait depuis longtemps. C'était l'odeur dégagée par les corps des rameurs enchaînés à leurs bancs. Quarante Noirs étaient ainsi disposés de chaque côté, une chaîne passée autour de la taille, son autre extrémité soudée à un énorme anneau fixé dans le bau massif qui s'étendait de l'avant à l'arrière du navire entre les rangées de bancs. La vie d'un esclave à bord d'une galère d'Argos était un enfer. Il reconnut en eux des Kushites : il y avait également une trentaine de Noirs originaires des lointaines îles du sud, la patrie des corsaires. Pour le moment, tous se reposaient, appuyés sur leurs rames immobiles. Les yeux levés vers l'étranger, ils le fixaient d'un air stupide. Conan les distinguait à leurs traits moins prononcés, à leurs chevelures, à leurs corps plus souples et à leurs membres plus élancés. Il aperçut parmi eux des

hommes qui avaient été sous ses ordres autrefois !

Toutes ces constatations ne lui prirent que quelques secondes, le temps de retrouver son équilibre. Il considéra ensuite les silhouettes groupées autour de lui. Debout, les jambes écartées, il les toisa, serrant ses poings de rage. Le marin qui lui avait fait reprendre ses sens si brutalement le regardait avec un rictus, tenant toujours à la main le seau, vide à présent. Conan le maudit avec hargne et sa main se porta instinctivement à son épée. Ce fut à ce moment qu'il se rendit compte qu'il était désarmé et nu, à l'exception de ses courtes braies en cuir.

— Quel est ce maudit rafirot ? rugit-il. Comment suis-je monté à bord ?

Les marins éclatèrent d'un rire moqueur – tous étaient des Argosséens, trapus et barbus. L'un d'eux, dont les vêtements et l'air autoritaire indiquaient clairement qu'il était leur capitaine, croisa les bras et dit sur un ton arrogant :

— Nous t'avons trouvé sur la plage, étendu sur le sable, quelqu'un t'avait frappé à la tête et pris tes vêtements. Comme j'avais besoin d'un homme supplémentaire pour mon équipage, nous t'avons porté à bord.

— Quel est ce navire ? demanda Conan.

— Il se nomme L'Aventurier. Son port d'origine est Messantia. Notre cargaison se compose de miroirs, de capes de soie écarlates, de casques décorés et d'épées. Nous les échangerons aux Shémites contre du cuivre et de l'or. Je suis Demetrio, capitaine de ce navire... ton maître dorénavant.

— Ainsi, je vais là où je désirais me rendre, finalement, murmura Conan, sans faire attention à la dernière remarque de Demetrio.

Ils filaient vers le sud-est, longeant la courbe que forme la côte argosséenne. Ces navires marchands ne s'éloignaient jamais des côtes. Quelque part devant lui, il le savait, la galère stygienne, longue et noire, voguait rapidement vers le sud.

— Aurais-tu aperçu une galère stygienne... ? commença Conan.

La barbe du capitaine au corps massif et aux traits brutaux se hérissa. Il n'était pas le moins du monde

intéressé par les questions que son prisonnier semblait désireux de lui poser. Il sentit qu'il était grand temps de remettre à sa place ce vaurien impertinent !

— File à l'avant ! rugit-il. J'ai perdu assez de temps avec toi ! Je t'ai fait porter sur cette dunette où l'on t'a ranimé, c'est trop d'honneurs pour toi ! Ravale tes questions stupides ! Disparais ! Tu travailleras sur cette galère pour payer le...

— Je t'achète ton navire... proposa Conan.

Puis il se souvint qu'il n'était qu'un vagabond sans le sou.

Un rugissement de joie épaisse salua ses paroles. Croyant que Conan se moquait de lui, le visage du capitaine s'empourpra.

— Porc ! Mutin ! beugla-t-il. (Il fit un pas menaçant vers le Cimmérien et sa main se referma sur le coutelas passé à sa ceinture.) Disparais de cette dunette avant que je te donne le fouet ! À l'avenir, montre-moi plus de respect ! Sinon, par Mitra, je te fais enchaîner et ramer avec les Noirs !

Le tempérament volcanique de Conan ne pouvait supporter de tels ordres : il était très susceptible ! On ne lui avait pas parlé sur ce ton depuis de très nombreuses années, avant même qu'il fut roi... et chaque fois que quelqu'un s'était montré irrévérencieux envers le barbare, cette erreur lui avait été fatale !

— N'élève pas la voix devant moi, fils de chien ! rugit-il. (Sa voix était aussi impétueuse que le vent du large. Les marins en restèrent bouche bée.) Sors ce jouet et je te jette en pâture aux poissons !

— Pour qui te prends-tu ? s'exclama le capitaine.

— Tu vas le savoir à l'instant, gronda le Cimmérien, fou furieux.

Il se retourna et bondit vers la lisse où des armes étaient placées sur un râtelier.

Le capitaine sortit son coutelas et s'élança à sa poursuite en poussant un beuglement. Il n'eut même pas le temps de frapper. Conan avait saisi son poignet et le tordit si violemment que le bras fut arraché de l'épaule. Le capitaine hurla, tel un bœuf que l'on égorge. Il roula sur le pont, son adversaire l'ayant rejeté avec mépris. Conan s'empara d'une lourde hache

et virevolta avec l'agilité d'un chat pour affronter les marins qui se jetaient sur lui. Ils accouraient en hurlant comme des chiens, maladroits et lents en comparaison du Cimmérien à l'allure féline. Avant qu'ils puissent l'atteindre avec leurs coutelas, il sauta parmi eux, frappant à droite et à gauche. Il se déplaçait si rapidement qu'ils n'arrivaient même pas à le suivre du regard. Sang et cervelle éclaboussèrent la meute grondante... deux corps s'écroulèrent sur le pont.

Les couteaux cinglaient sauvagement le vide tandis que Conan s'ouvrait un chemin parmi les marins. Ceux-ci trébuchaient en hurlant de rage. Le barbare se propulsa sur la passerelle étroite qui s'étendait de la poupe jusqu'au gaillard d'avant et passait au-dessus des esclaves enchaînés à leurs rames.

La poignée de marins sur la dunette, furieux de la mort de leurs camarades, se lança à sa poursuite. Le reste de l'équipage, une trentaine d'hommes en tout, traversèrent le pont rapidement, pour tenter de le rejoindre.

Conan se laissa tomber sur la coursive en contrebas et se dressa au-dessus des visages noirs levés vers lui. Il brandit sa hache. Sa chevelure flottait au vent.

— Qui suis-je ? hurla-t-il. Regardez, chiens ! Regardez-moi ! Ajonga, Yasunga, Laranga ! Qui suis-je ?

Un cri monta des rameurs, s'enfla et se transforma en un formidable rugissement :

— Amra ! C'est Amra ! Le lion est revenu !

Les marins entendirent ! Ils comprirent immédiatement la signification de ce cri redoutable, reculèrent, lançant des regards soudain terrifiés vers la silhouette sauvage plantée sur le pont. Cet homme était-il vraiment l'ogre sanguinaire des mers du sud, disparu mystérieusement des années plus tôt, mais toujours présent dans des récits pleins de bruit et de fureur ? À présent, les Noirs semblaient pris de folie. Ils tiraient sur leurs chaînes et les arrachaient de leurs anneaux, criant le nom d'Amra, telle une invocation. Les Kushites qui voyaient Conan pour la première fois de leur vie entonnèrent à leur tour ce chant barbare. Les esclaves entassés dans la cale sous le gaillard d'arrière commencèrent à taper sur les parois et à

hurler comme des damnés.

Demetrio, le teint livide et souffrant horriblement, rampait sur le pont. Se traînant sur une main et sur ses genoux, il tonna :

— En avant, chiens ! Tuez-le ! Ne laissez pas les esclaves se libérer !

Cette phrase – la plus terrible qui soit pour l'équipage d'une galère – insuffla aux marins une fureur désespérée. Ils chargèrent des deux côtés à la fois. D'un bond léonin, Conan sauta de la coursière et se reçut avec la souplesse d'un chat au milieu des bancs de rameurs.

— Mort aux maîtres ! gronda-t-il.

Sa hache se leva et s'abattit violemment sur une chaîne reliée à un anneau de fer. Elle la coupa en deux comme du petit bois. L'esclave se dressa en hurlant : il était libre ! Il cassa sa rame ; elle lui servirait de massue. Sur le pont, les marins couraient frénétiquement. L'Aventurier connut alors la démence et l'enfer ! La hache de Conan se levait et retombait inlassablement. À chaque fois, un géant noir se dressait, hurlant, l'écume aux lèvres... fou de haine, ivre de liberté et de vengeance !

Des marins se jetèrent sur l'entrepont pour saisir à bras-le-corps et frapper le géant blanc qui s'acharnait sur les chaînes, comme un possédé. Ils furent attirés par des mains... les esclaves encore enchaînés ! Les autres, cinglant l'air de leurs chaînes brisées, quittaient l'entrepont et submergeaient le pont en un torrent noir et aveugle. Ils hurlaient comme des démons, frappaient avec des morceaux de rames et de chaînes, lacéraient et déchiquetaient avec leurs ongles et leurs dents. Profitant de cette mêlée furieuse, les esclaves entassés dans la cale abattirent les parois de leur prison. Ils déferlèrent sur les ponts. À cet instant, Conan, suivi par cinquante Noirs qu'il venait de délivrer, cessa de briser des chaînes, pour joindre sa hache dentelée aux gourdins de ses partisans.

Ce fut un massacre. Les marins d'Argos étaient forts, résolus et sans peur. Comme tous ceux de leur race, ils avaient été formés à la difficile école de la mer. Pourtant, ils furent balayés par ces géants enragés, conduits par le barbare aussi sanguinaire qu'un tigre.

Les coups, les abus et les souffrances cruelles furent vengés en un déferlement de fureur meurtrière qui ravagea le navire avec la violence d'un typhon. Lorsque la tempête se calma, un seul Blanc était encore en vie à bord de l'Aventurier : Amra le barbare ! Les Noirs chantaient et se pressaient autour de lui. Ils se jetaient à ses pieds et frappaient de la tête les planches ruisselantes de sang... en une adoration extatique !

La robuste poitrine de Conan luisait de sueur et se soulevait, pantelante ! Sa main trempée de sang serrait sa hache écarlate. Rejetant en arrière sa crinière noire, il les regarda. Ce fut certainement ainsi que le premier chef regarda ses hommes à l'aube des temps. En cet instant, il n'était plus le roi d'Aquilonie. Il était redevenu le seigneur des corsaires noirs, celui qui s'était taillé un chemin, par la torche et l'épée, jusqu'à la première place !

— Amra ! Amra ! chantaient les Noirs en délire... du moins, ceux qui pouvaient encore chanter. Le lion est de retour ! Les Stygiens hurleront comme des chiens dans la nuit et les Kushites gémiront comme des âmes en peine ! Bientôt, les villages connaîtront les incendies et les navires l'abordage. Ha ! Bientôt, s'élèveront les lamentations des femmes... lorsqu'elles entendront gronder le tonnerre des lances !

— Cessez ces cris stupides ! rugit Conan. (Sa voix couvrit le claquement de la voile.) Que dix d'entre vous descendent délivrer les rameurs encore enchaînés. Les autres, occupez-vous de la voile ! Courbez-vous sur les rames ! Aux écoutes, vite ! Par tous les démons de Crom, ne voyez-vous pas que, durant la bataille, nous avons dérivé vers le rivage ? Vous voulez sans doute que le bateau s'échoue et que les Argosséens vous fassent prisonniers à nouveau ! Jetez ces carcasses par-dessus bord ! Au travail, drôles, sinon je m'occuperai personnellement de vos peaux !

Avec des cris, des rires et des chants vengeurs, ils bondirent pour exécuter ses ordres. Les cadavres, blancs et noirs, furent jetés par-dessus bord ; déjà, des ailerons triangulaires fendaient l'eau.

Conan se tenait sur la dunette, les sourcils froncés, face aux Noirs qui l'observaient, dans l'attente. Ses bras musclés et bruns étaient croisés ; sa crinière, qui

avait poussé au cours de sa quête, flottait au vent. Jamais une silhouette plus sauvage et plus barbare n'arpena le pont d'un navire ; mis en présence de ce féroce corsaire, bien peu de courtisans aquiloniens auraient reconnu leur roi.

— Il y a des réserves de nourriture dans la cale ! rugit-il. Et des armes en abondance pour vous. Ce navire transportait des épées et des équipements pour les Shémites vivant le long de la côte. Nous sommes suffisamment nombreux pour manœuvrer ce navire... et pour nous battre, en vérité ! Vous avez ramé, enchaînés, pour ces chiens d'Argosséens ; voulez-vous ramer, en hommes libres, pour Amra ?

— Oui ! rugirent-ils à leur tour. Nous sommes tes enfants ! Conduis-nous où tu voudras !

— Alors, commencez par nettoyer l'entrepont, ordonna-t-il. Des hommes libres ne vivent pas dans une telle saleté. Que trois d'entre vous m'accompagnent jusqu'au gaillard d'arrière ; nous allons vous donner à manger. Par Crom, je remplirai vos panes avant que ce voyage se termine !

À nouveau, un hurlement d'approbation lui répondit. Les Noirs à moitié morts de faim se hâtèrent d'exécuter ses ordres. La voile se gonfla ; le vent soufflait au-dessus des vagues avec une force nouvelle. Les crêtes blanches dansaient au gré de la brise. Conan se dressait sur le pont, solidement planté sur ses pieds, au gré du tangage. Il inspira profondément et écarta ses bras musclés. Sans doute, il n'était plus roi d'Aquilonie... mais il était toujours le roi de l'océan azuré !

Chapitre XVI

Khemi la noire !

L'Aventurier filait rapidement vers le sud, tel un être vivant. À présent, des hommes libres se courbaient volontairement sur les rames. Le paisible navire marchand avait été transformé en galère de guerre. Les rameurs sur les bancs avaient des épées à leur côté et des casques dorés brillaient sur leurs têtes aux cheveux crépus. Des boucliers étaient accrochés le long de la lisse ; des faisceaux de lances, d'arcs et de flèches ornaient le mât. Mais les éléments semblaient travailler pour Conan. La grande voile pourpre était gonflée par une forte brise, jour et nuit : et les rameurs se reposaient.

Sur l'ordre de Conan, une vigie surveillait continuellement la mer du haut du mât ; pourtant, à aucun moment elle n'aperçut une galère longue, basse et noire, fuyant rapidement vers le sud devant eux. Jour après jour, les eaux bleues apparaissaient à leurs regards, immenses et nues. Parfois, des bateaux de pêche rompaient cette monotonie. À la vue des boucliers fixés le long des lisses, ils s'enfuyaient, tels des oiseaux effrayés. La saison commerciale touchait à sa fin et ils ne rencontrèrent aucun navire d'importance.

Lorsque la vigie signala une voile, ce fut au nord. Une galère rapide surgit à l'horizon, loin derrière eux. Sa voilure pourpre était gonflée par le vent. Les Noirs pressèrent Conan de virer de bord pour l'attaquer et la piller. Il secoua la tête. Quelque part au sud, devant lui, une galère noire voguait vers les ports de Stygie. Cette nuit-là, avant d'être recouverts par les ténèbres, les derniers feux du soleil couchant montrèrent à la vigie la galère rapide à l'horizon. À l'aube, elle était toujours dans leur sillage mais la distance la rendait minuscule. Conan se demanda si elle le suivait. Cette idée lui parut insensée. De toute façon, cela n'avait aucune importance. Chaque jour qui passait le rapprochait du sud, et son impatience grandissait. Jamais il ne connut le doute. Il croyait au lever et au coucher du soleil, et il

croyait qu'un prêtre de Set avait volé le Cœur d'Ahriman. Ou un prêtre de Set pouvait-il l'emporter, sinon vers la Stygie ? Les Noirs sentaient son impatience et se courbaient sur leurs rames comme ils ne l'avaient jamais fait, même sous la morsure du fouet. Pourtant son but leur était inconnu. Ils s'attendaient à de rouges combats, rêvaient de pillages et de butins fabuleux. Ils étaient satisfaits. Originaires des mers du sud, ils ne connaissaient pas d'autre métier. Les Kushites partageaient leur joie, à l'idée d'attaquer et de dépouiller leurs propres frères. Cette race était connue pour sa rapacité. Les liens du sang ne signifiaient rien pour eux ; un chef leur promettait victoires et pillages...

L'aspect de la côte se modifia. C'en était fini des falaises abruptes, de l'ondoiement de collines azurées. À présent, des pâturages immenses s'étendaient dès le rivage, presque au niveau de la mer. Ils se prolongeaient à l'infini et disparaissaient dans les brumes lointaines. Ici, il y avait peu de havres pour les navires, de ports encore moins ! La plaine verte était ponctuée de villes shémities. La mer verte léchait l'extrémité des plaines et les ziggourats des villes étincelaient sous le soleil ardent, certaines à peine visibles dans le lointain.

Le bétail allait et venait dans les champs. Des cavaliers trapus, portant des casques cylindriques et des barbes frisées aux reflets bleu sombre, le surveillaient, un arc à la main. C'était le pays de Shem où n'existait aucune loi, excepté celle que chaque cité-État était en mesure d'imposer. Loin vers l'est, ainsi que le savait Conan, les prairies cédaient la place au désert, où il n'y avait pas de cités et où les tribus nomades se déplaçaient librement.

Ils continuaient leur route vers le sud et longeaient la perspective immuable de prairies ponctuées de villes. Puis ce paysage se modifia à son tour. Des bosquets de tamarins apparaissaient, les palmeraies devenaient plus fréquentes, la côte plus accidentée. Les arbres aux feuillages verts formaient un rempart ondoyant d'où s'élevaient des collines nues et sablonneuses. Le long de la rive moite des rivières, la végétation était dense et d'une grande variété.

Ils dépassèrent l'embouchure d'un grand fleuve. Ses eaux se jetaient dans l'océan. Puis les grands murs sombres et les tours de Khemi se profilèrent à l'horizon, au sud.

Ce fleuve, le Styx, formait la frontière naturelle de la Stygie. Khemi en était le plus grand port et la ville la plus importante. Le roi demeurait à Luxur, la cité antique. Mais le pouvoir résidait à Khemi, aux mains des prêtres. Certains affirmaient que le siège principal de leur sombre religion se trouvait à l'intérieur des terres, dans une ville mystérieuse et abandonnée, proche des rives du Styx, et près de sa source inconnue. On la situait quelque part au milieu des terres lointaines et inexplorées, au sud du pays.

L'Aventurier, tous feux éteints, passa furtivement devant la ville de Khemi, la nuit. Avant que l'aube ne le trahisse, il jetait l'ancre dans une petite baie située à quelques miles au sud de la ville. La crique était environnée de marécages. Cet enchevêtrement verdâtre de mangroves, de palmiers et de lianes grouillait de crocodiles et de serpents. Ils ne risquaient guère d'être découverts au milieu de ces marécages. Conan connaissait bien cette région ; elle lui avait servi de refuge autrefois, lorsqu'il était corsaire.

Tandis qu'ils glissaient silencieusement sur l'eau, au large des bastions massifs et sombres qui se dressaient sur les langues de terre enserrant le port, ils aperçurent la lueur de torches, et le grondement sourd de tambours parvint à leurs oreilles. Le port n'était pas encombré de navires, à la différence de ceux d'Argos. Les Stygiens ne tiraient pas puissance et gloire de leurs navires. Certes, ils avaient des navires marchands et des galères de guerre, mais leur flotte n'était guère en rapport avec leur puissance intérieure. La plupart de leurs bâtiments descendaient et remontaient le grand fleuve mais s'aventuraient rarement en pleine mer.

Les Stygiens étaient une race très ancienne. Ils formaient un peuple mystérieux et impénétrable, puissant et cruel. Autrefois, leur pouvoir s'étendait jusqu'au nord du Styx, au-delà des pâturages de Shem, jusqu'aux plateaux fertiles. À présent, ceux-ci étaient habités par les peuples de Koth, d'Ophir et d'Argos. Leurs frontières avaient jouté celles de l'antique

Acheron. Acheron était tombé. Les ancêtres barbares des Hyboriens avaient déferlé vers le sud, vêtus de peaux de bêtes et portant des casques à cornes. Ils avaient chassé devant eux les anciens maîtres de ce pays. Les Stygiens n'avaient pas oublié cet outrage.

Toute la journée, l'Aventurier resta ancré dans la crique cernée par la végétation. Parmi les vignes vierges et les lianes enchevêtrées volaient des oiseaux aux plumages multicolores et aux cris rauques tandis que des reptiles aux écailles luisantes glissaient silencieusement. Au coucher du soleil, un canot s'aventura hors de la crique et longea la côte. Ses occupants trouvèrent ce que Conan désirait... un pêcheur stygien à bord de son embarcation au fond plat et à la proue basse.

Ils le ramenèrent et l'aidèrent à monter sur le pont de l'Aventurier. C'était un homme de grande taille, bien bâti, à la peau brune. Son teint était livide et il regardait avec terreur ses ravisseurs. Pour les habitants de cette côte, les pirates étaient de véritables ogres ! Il était nu, à l'exception de ses braies de soie : les Hyrkaniens, y compris les gens du peuple et les esclaves de Stygie, étaient vêtus de soie. Dans son bateau, il y avait un grand manteau comme ces pêcheurs en jetaient sur leurs épaules pour se protéger du froid de la nuit.

Il tomba à genoux devant Conan. Il s'attendait à être torturé et à mourir d'une manière atroce.

— Relève-toi, pêcheur. Cesse de trembler ainsi ! lui dit le Cimmérien avec impatience. (Cette terreur abjecte lui était parfaitement incompréhensible... et inconnue !) Nous ne te ferons aucun mal. Je veux seulement savoir ceci : une galère rapide, de retour d'Argos, a-t-elle jeté l'ancre dans le port de Khemi durant ces derniers jours ?

— En effet, seigneur, répondit le pêcheur. Hier à l'aube, le prêtre Thutothmes est revenu, après un long voyage vers le nord. Certains disent qu'il s'est rendu à Messantia.

— Qu'a-t-il rapporté de Messantia ?

— Hélas, seigneur, je l'ignore !

— Pourquoi est-il allé à Messantia ? insista Conan.

— Seigneur, je ne suis qu'un homme du peuple ! Comment connaîtrais-je les desseins des prêtres de

Set ? Je peux seulement dire ce que j'ai vu et répéter ce que l'on chuchotait sur les quais. On murmure que des nouvelles d'une grande importance sont arrivées en Stygie ; personne pourtant ne connaît leur contenu. Tout le monde sait que le seigneur Thutothmes est parti en grande hâte à bord de sa galère noire. À présent, il est rentré. Ce qu'il a fait en Argos et ce qu'il a rapporté de Messantia, nul ne le sait... pas même les marins de sa galère ! On dit qu'il désire supplanter Thoth-Amon. C'est le maître de tous les prêtres de Set ; il demeure à Luxur. Pour renverser le grand prêtre, Thutothmes cherche à se concilier les forces occultes. Comment pourrais-je donner mon avis là-dessus ? Lorsque les prêtres se battent entre eux, un homme du peuple ne peut que se coucher sur le ventre... et espérer qu'aucun d'entre eux ne le piétinera, sans même s'en rendre compte !

Conan eut un grognement irrité à l'énoncé de cette philosophie servile. Il se tourna vers ses hommes.

— Je pars pour Khemi... seul... à la recherche de ce voleur de Thutothmes. Je vous confie la garde de cet homme. Ne lui faites aucun mal ! Par les démons de Crom, cessez ces jérémiades ! Vous vous imaginez peut-être que nous sommes assez forts pour entrer dans le port et prendre la ville d'assaut ? J'irai seul !

Faisant taire leurs protestations, il ôta ses vêtements et enfila les braies de soie du prisonnier. Il mit ses sandales et fixa sur sa tête le bandeau qui retenait les cheveux de l'homme. Il dédaigna le coutelas à lame courte du pêcheur. En Stygie, les hommes du peuple n'avaient pas le droit de porter une épée. Le manteau n'était pas assez ample pour dissimuler la longue lame du Cimmérien ; aussi Conan fixa à sa hanche un poignard de Ghanata, l'arme des féroces hommes du désert qui vivent au sud de la Stygie. L'acier de ce poignard était large, légèrement courbe et assez lourd ; finement travaillé, il était aussi tranchant qu'un rasoir et suffisamment long pour démembrer un homme.

Laissant le Stygien à la garde des corsaires, Conan sauta dans le bateau du pêcheur.

— Attendez-moi jusqu'à l'aube, leur dit-il. Si je ne suis pas revenu, c'est que je ne reviendrai jamais. Dans ce cas, prenez la mer immédiatement et rentrez chez

vous !

Il enjamba le bastingage sous la plainte lugubre de ses hommes. Sa tête réapparut un court instant, dépassant de la lisse. D'un juron furieux, il les fit taire puis, se laissant tomber dans le bateau, il saisit les rames. La frêle embarcation s'élança sur les vagues à une vitesse qu'elle n'avait jamais atteinte avec son propriétaire légitime !

Chapitre XVII

« Il a tué le fils sacré de Set ! »

Le port de Khemi avait été construit entre deux grandes langues de terre s'avancant dans l'océan. Conan contourna la pointe sud. Les fortifications dressaient leurs masses sombres, pareilles à des collines. Il entra dans le port au crépuscule. La lumière était suffisante pour que les guetteurs reconnaissent le bateau et le manteau du pêcheur... elle ne l'était plus pour qu'ils remarquent des détails risquant de trahir le Cimmérien. Sans être inquiet, il manœuvra son embarcation entre les grandes galères de guerre noires, silencieuses et non éclairées, immobiles sur leur ancre. Il se dirigea vers un escalier de pierre dont les marches monumentales émergeaient de l'eau et s'élevaient vers le quai. Il amarra son bateau à un anneau de fer enchâssé dans la pierre, comme l'étaient nombre d'embarcations identiques. Il n'y avait rien d'étrange à ce qu'un pêcheur laissât son bateau à cet endroit. Personne, sinon un pêcheur, n'aurait eu l'idée d'utiliser une pareille embarcation ; or, ils ne se volaient jamais entre eux.

On lui jeta des regards indifférents, mais personne ne fit attention à lui tandis qu'il montait les énormes marches. Il évitait discrètement les torches qui flamboyaient à intervalles réguliers au-dessus de l'eau sombre léchant les quais. Il avait l'air d'un pêcheur tout à fait inoffensif qui s'en revient les mains vides après une journée de pêche infructueuse à proximité de la côte. Si quelqu'un l'avait observé plus attentivement, il aurait sans doute trouvé que son pas était un peu trop souple et sûr, son port un peu trop noble et majestueux pour un humble pêcheur ! Mais les Stygiens de basse condition – comme dans les pays moins exotiques – n'étaient l'objet d'aucune attention particulière.

Par sa stature, il ressemblait aux soldats de Stygie. Grands et musclés, ils formaient une caste à part. Sa peau, tannée par le soleil, était presque aussi brune que la leur. Ses cheveux noirs, coupés à hauteur d'épaule et

retenus par un bandeau de cuivre, augmentaient la ressemblance. Seuls pouvaient le trahir sa façon de marcher légèrement différente, ses traits nordiques et ses yeux bleus.

Le manteau constituait un bon déguisement et il évitait la lueur des torches, restant dans l'ombre et détournant la tête lorsqu'un Stygien passait trop près de lui.

Néanmoins ce petit jeu ne durerait pas longtemps ; tôt ou tard, il serait découvert. Khemi ne ressemblait pas aux ports hyboriens, où se côtoyaient les représentants de toutes les races existant au monde. Ici, les seuls étrangers étaient des esclaves noirs et shémites. Il ne ressemblait ni aux uns, ni aux autres ; et il était fort différent des Stygiens eux-mêmes. Les étrangers n'étaient pas les bienvenus dans les cités stygiennes ; seuls étaient tolérés les ambassadeurs et les marchands dûment autorisés. Même ces derniers n'avaient pas le droit de rester à terre, après la tombée de la nuit. De surcroît, pas un seul navire hyborien n'était ancré dans le port en ce moment. Une étrange agitation parcourait la ville... on aurait dit le réveil de très vieilles ambitions, un souffle, un chuchotement incompréhensible pour tous. Les instincts primitifs de Conan, mis en éveil, décelaient cette agitation encore vague autour de lui... il la sentait plus qu'il ne la comprenait.

S'il était découvert, son sort serait horrible. On le tuerait, simplement parce qu'il était étranger. Mais si on reconnaissait en lui Amra, le chef des corsaires qui avaient infesté leurs côtes, incendiant, tuant et pillant... un frisson involontaire parcourut les larges épaules de Conan. Il ne craignait aucun adversaire humain... et ne redoutait aucune mort, fût-ce par le fer ou par le feu. Mais ce pays mystérieux abritait une sombre sorcellerie et des horreurs sans nom. Set l'Antique Serpent, chassé autrefois par les races hyboriennes de leurs royaumes, rôdait toujours dans ces temples secrets, disait-on, tapi dans l'ombre ! Horribles et répugnants étaient les actes commis dans ces cryptes livrées à la nuit.

Laissant derrière lui l'escalier aux marches monumentales, il quitta les ruelles du port et s'avança

dans de longues rues ténébreuses, au cœur de la ville. Mais elles n'offraient aucun spectacle, à la différence des cités hyboriennes... où des gens aux habits colorés riaient et se promenaient, à la lueur des torches flamboyantes, regardant les marchandises exposées dans des échoppes et des boutiques qui restaient ouvertes jusqu'à tard dans la nuit.

Ici, boutiques et échoppes fermaient au crépuscule. Les rues étaient peu éclairées : des torches, assez rares, brûlaient en dégageant une épaisse fumée. Les passants étaient peu nombreux ; ils marchaient rapidement, en silence. Leur nombre diminuait très vite à mesure que l'heure avançait. Conan trouvait tout cela sinistre et irréel... le silence et la hâte furtive des passants, les grands murs de pierre noire s'élevant de part et d'autre des rues. La massive et austère architecture stygienne était oppressante, écrasante même.

On voyait peu de lumières dans la ville, sauf aux étages supérieurs des maisons. La plupart des habitants de Khemi dormaient sur les terrasses à ciel ouvert, au milieu des palmiers de jardins artificiels baignés par la clarté stellaire. De l'une de ces terrasses, résonnait une musique aux accents étranges. De temps à autre, un chariot aux roues de bronze passait dans un grondement de tonnerre, en cahotant sur les pavés. Conan avait alors la brève vision d'un noble de grande taille, enveloppé dans un manteau de soie, les traits aquilins, un bandeau en or avec un emblème à tête de serpent dressé, retenant ses cheveux noirs... et celle au cocher, nu et noir comme l'ébène, bandant ses jambes musclées et tirant sur les rênes des fougueux chevaux stygiens.

Il n'y avait plus dans les rues à cette heure que des hommes du peuple, des esclaves, des marchands, des prostituées, des ouvriers agricoles. Ils devinrent de plus en plus rares à mesure que Conan s'enfonçait au cœur de la ville. Il se dirigeait vers le temple de Set où il avait le plus de chances de trouver le prêtre qu'il cherchait. Il reconnaîtrait Thutothmes dès qu'il le verrait, il en était persuadé... bien qu'il l'ait seulement entrevu dans la ruelle ténébreuse de Messantia. Seuls les occultistes occupant un haut rang au sein de l'ordre redoutable du Cercle Noir étaient investis du pouvoir

de la main noire qui donne la mort par son seul contact. Seul un tel homme pouvait défier Thoth-Amon, lequel était une figure mythique et terrifiante pour le monde occidental !

La rue s'élargit. Conan comprit qu'il entrait dans la partie de la ville réservée aux temples. La masse sombre des constructions imposantes se profilait sur les étoiles ternes... austère, indiciblement menaçante à la lueur des torches peu nombreuses. Soudain il entendit un cri strident de femme... devant lui, sur l'autre trottoir. C'était une courtisane nue. Elle portait la grande coiffe à plumes de sa profession. Reculant vers le mur, elle fixait quelque chose devant elle qu'il ne pouvait voir. À son cri, les passants s'immobilisèrent sur place, comme pétrifiés. Au même instant, Conan prit conscience d'une sinistre reptation devant lui. Une horrible tête cunéiforme surgit de l'angle sombre du bâtiment où se rendait Conan. Elle se balança, puis, repli après repli, le corps luisant et noir du serpent ondula sur les pavés en de lentes reptations.

Le Cimmérien recula, horrifié : certaines histoires lui revenaient en mémoire. Les reptiles étaient sacrés pour Set, dieu de Stygie. Lui-même était un serpent, disait-on. Des monstres tels que celui-ci vivaient dans les temples de Set. Lorsqu'ils étaient affamés, on les laissait sortir et se glisser dans les rues, libres de fondre sur la proie de leur choix. Leurs horribles festins étaient considérés comme des sacrifices, en l'honneur du dieu couvert d'écailles.

Les passants tombèrent à genoux, les hommes comme les femmes, attendant passivement leur destin. Le grand serpent allait choisir sa victime... une seule. Il enroulerait autour d'elle ses replis squameux et la broierait. Après l'avoir réduite à l'état de pulpe sanglante, il l'avalerait, comme une souris ! Les autres vivraient. Telle était la volonté des dieux.

Telle n'était pas la volonté de Conan. Le python rampait vers lui. Son attention avait probablement été attirée par le seul être humain... à rester debout ! Serrant son grand couteau dissimulé sous son manteau, Conan espéra que le monstre visqueux passerait près de lui et poursuivrait son chemin. Mais le serpent s'arrêta et se dressa sur sa queue, horrible, à la lueur des

torches. Sa langue fourchue apparaissait et disparaissait rapidement ; ses yeux froids brillaient de l'antique cruauté du peuple-serpent. Son cou s'arqua. Avant qu'il puisse frapper, Conan sortit vivement son poignard et frappa à la vitesse de l'éclair. La large lame ouvrit en deux la tête cunéiforme et s'enfonça profondément dans le cou épais.

Le Cimmérien dégagea son couteau d'un mouvement brutal. Il s'écarta d'un bond comme le grand corps, agité de soubresauts, se nouait et cinglait l'air avec une force terrifiante. Durant quelques secondes, Conan regarda cette scène, en proie à une fascination morbide. Le seul bruit était celui de la queue du serpent heurtant et fouettant les pierres.

Alors, de la bouche des adorateurs de Set horrifiés, jaillit un terrible cri :

— Il a tué le fils sacré de Set ! Blasphémateur ! Tuons-le ! À mort ! À mort !

Des pierres sifflèrent autour de lui. Les Stygiens, ivres de fureur, accoururent vers lui en poussant des cris hystériques. De tous côtés, des gens sortaient de leurs maisons et criaient à leur tour. Poussant un juron, Conan fit demi-tour et s'élança comme une flèche vers l'entrée sombre d'une ruelle. Derrière lui, il entendait le martèlement des pieds nus sur les pavés. Il courait au sein des ténèbres, avançant à tâtons. Les murs répercutaient les cris vindicatifs de ses poursuivants. Sa main gauche rencontra une ouverture dans le mur. Il s'engagea vivement dans une autre ruelle, encore plus étroite, flanquée de murs abrupts de pierre noire. Au-dessus de sa tête, les étoiles scintillaient faiblement. Il comprit que ces murs gigantesques étaient ceux des temples. Il entendit dans son dos la meute hurlante. Elle dépassa l'entrée sombre de la ruelle. Leurs cris diminuèrent au loin. Ils continuaient de courir dans l'obscurité, droit devant eux. Ils n'avaient pas vu le passage où il se trouvait ! Il avança à nouveau, tendant les bras dans l'obscurité. Il frissonna... un autre des « fils sacrés » de Set était peut-être tapi au sein des ténèbres !

Soudain il aperçut une lumière qui dansait devant lui, tel un ver luisant. Il s'arrêta et s'aplatit contre le mur, serrant son couteau dans sa main. Il vit alors qu'il

s'agissait d'un homme. Celui-ci tenait une torche et venait dans sa direction. L'homme fut bientôt si près de lui qu'il distinguait la main sombre tenant la torche et l'ovale d'un visage au teint basané. Encore quelques pas et l'inconnu l'apercevrait nécessairement ! Conan se ramassa sur lui-même, se préparant à bondir comme un tigre... La torche s'immobilisa. L'embrasement d'une porte apparut brièvement dans la pénombre, tandis que l'homme cherchait à tâtons. La porte s'ouvrit. La haute silhouette franchit le seuil et l'obscurité retomba sur la ruelle. Cette forme dans les ténèbres, cette porte ouverte et refermée avaient quelque chose de sinistre et d'inquiétant... un prêtre, certainement, de retour au temple après avoir accompli quelque sombre mission !

À son tour, Conan chercha la porte à tâtons. Si le prêtre avait emprunté le passage en s'éclairant d'une torche, d'autres risquaient d'apparaître à tout moment. Il ne pouvait rebrousser chemin, il tomberait sur la meute hurlante qu'il fuyait. D'un instant à l'autre, ses poursuivants pouvaient revenir sur leurs pas, trouver la rue étroite et la remonter. Il était pris au piège entre ces murs abrupts et lisses, impossibles à escalader. Il fallait fuir cet endroit... même si, pour cela, il devait pénétrer dans un bâtiment inconnu.

La lourde porte en bronze n'était pas fermée. Elle s'ouvrit sous la poussée de sa main. Il regarda prudemment par l'entrebâillement et aperçut une pièce carrée, aux murs de pierre noire et nue. Une torche fumait dans une niche creusée dans la paroi. La pièce était vide. Il s'y glissa et referma la porte massive derrière lui.

Ses pieds chaussés de sandales ne firent aucun bruit sur le sol de marbre noir. Une porte en teck était entrouverte. Il la franchit vivement, son couteau à la main, et se retrouva dans une grande salle baignant dans l'obscurité. Le haut plafond se perdait dans les ténèbres au-dessus de lui. De tous côtés, des portes voûtées donnaient sur la grande salle silencieuse aux murs sombres. Elle était éclairée par d'étranges lampes de bronze qui répandaient une faible et curieuse lumière. De l'autre côté de la grande salle, un escalier aux larges marches de marbre noir, sans rampe, montait et se perdait dans la pénombre ; au-dessus de

lui, des galeries obscures surplombaient l'ensemble, telles des corniches de pierre noire.

Conan frissonna. Il se trouvait dans un temple consacré à quelque dieu stygien... peut-être à Set lui-même ! Mais ce pouvait être aussi le sanctuaire d'une divinité plus propice ; il l'espéra ! L'endroit n'était pas désert. Au centre de la grande salle, se dressait un autel de pierre noire, massif et sinistre, sans sculptures ni décorations. Sur celui-ci était lové l'un des grands serpents sacrés. Ses écailles iridescentes luisaient à la lumière des lampes. Il ne bougeait pas. Conan se souvint de certains récits. On affirmait que ces créatures étaient, la plupart du temps, sous l'effet de drogues administrées par les prêtres. Le Cimmérien s'avança d'un pas incertain. Puis il recula brusquement. Il ne retourna pas vers la pièce qu'il venait de quitter mais se dissimula dans un renfoncement tendu de rideaux de velours. Il avait entendu un pas léger sur les dalles de marbre.

Par l'une des portes sombres surgit une puissante silhouette en sandales et pagne de soie. Elle portait un large manteau tombant jusqu'à terre. Le visage et la tête étaient cachés par un masque monstrueux, humain autant qu'animal, surmonté d'une masse de plumes d'autruche.

Les prêtres stygiens portaient ces masques à l'occasion de certaines cérémonies. Conan espérait que l'homme ne s'apercevrait pas de sa présence. Mais quelque instinct prévint le Stygien. Il se détourna brusquement de sa destination première, l'escalier apparemment, et marcha droit vers le renfoncement. Il écartait violemment le rideau de velours lorsqu'une main jaillit des ténèbres et étouffa le cri dans sa gorge. Attiré brutalement vers l'alcôve, le prêtre s'empala sur le couteau du Cimmérien.

Ce fut la logique qui dicta le geste suivant de Conan. Il prit le masque grimaçant du prêtre et l'ajusta sur sa propre tête. Il jeta le manteau du pêcheur sur le cadavre et le dissimula derrière les tentures. Puis il mit sur ses épaules le manteau du Stygien. Le destin lui fournissait un déguisement. À présent, tout Khemi devait être à la recherche du blasphémateur qui avait osé tuer un serpent sacré. Mais qui songerait à le chercher sous le

masque d'un prêtre ?

Il sortit de l'alcôve et se dirigea d'une allure résolue vers l'une des portes voûtées, choisie au hasard. Il fit une douzaine de pas et pivota à nouveau sur ses talons. Ses sens l'avertissaient d'un péril imminent.

Un groupe de silhouettes masquées descendait l'escalier. Marchant à la file, elles portaient également des masques et d'amples manteaux. Il hésita, étant à découvert. Il resta sur place, se fiant à son déguisement. Une sueur glacée perla à son front et au dos de ses mains. Aucune parole ne fut prononcée. Tels des fantômes, les prêtres descendirent dans la grande salle et passèrent près de lui, se dirigeant vers une voûte sombre. Celui qui venait en tête portait un bâton d'ébène ; à l'extrémité de celui-ci grimaçait un crâne blanc. Conan comprit qu'il s'agissait d'une procession rituelle. Celles-ci, parfaitement incompréhensibles pour un étranger, tenaient une place très importante – souvent sinistre – dans la religion stygienne. La dernière silhouette tourna légèrement la tête vers le Cimmérien. Elle s'attendait à ce qu'il les suive ! Se diriger vers une autre porte aurait aussitôt éveillé les soupçons. Conan vint se placer derrière le dernier prêtre et régla son allure sur ses pas mesurés.

Ils suivaient un long couloir, sombre et voûté. Conan remarqua avec un certain malaise que le crâne au bout du bâton brillait d'une lueur phosphorescente. Il sentit monter en lui une terreur irraisonnée et sauvage. Elle lui cria de sortir son couteau et de frapper ces silhouettes surnaturelles. Elle lui hurla de quitter au plus vite ce temple aux ténèbres inquiétantes et de s'enfuir en une course folle. Il parvint à se contrôler ; il combattit les monstrueuses intuitions et les soupçons encore vagues qui surgissaient au fond de son esprit et peuplaient la pénombre de formes horribles et menaçantes. Peu après, il faillit pousser un soupir de soulagement lorsqu'ils franchirent à la file une grande porte à double battant. Celle-ci faisait trois fois la hauteur d'un temple. Ils sortirent du temple et s'avancèrent sous la clarté lunaire.

Un instant, Conan se demanda s'il ne devait pas se glisser vers quelque sombre ruelle. Il hésita, incapable de se décider. Ils descendaient la longue rue noire,

lentement et silencieusement. Le cortège s'éloignait du quartier des temples. Les gens qu'il croisait détournaient la tête et s'enfuyaient. S'il quittait le cortège à présent pour fuir vers une ruelle, on remarquerait aussitôt son manège. Alors qu'il fulminait et jurait intérieurement, ils arrivèrent devant une poterne basse, pratiquée dans le mur sud. Ils la franchirent, toujours à la file. Devant et autour d'eux, des maisons basses en torchis et à toit plat ; des palmeraies se profilaient sous la clarté stellaire. Conan pensa que c'était le moment ou jamais de fausser compagnie aux prêtres silencieux.

À peine avaient-ils franchi la poterne que ses compagnons sortirent de leur silence ! Ils se mirent à murmurer entre eux avec excitation. L'allure mesurée, rituelle fut abandonnée ; celui qui marchait en tête glissa sous son bras, sans plus de façon, le bâton orné du crâne !

Le cortège se disloqua. Les prêtres commencèrent à courir, chacun voulant arriver le premier ! Conan les imita. En effet, au milieu des chuchotements, il avait entendu le nom qui le galvanisa. Ce nom était : « Thuthmes » !

Chapitre XVIII

« Je suis celle qui ne meurt pas ! »

Conan jeta un regard brûlant sur ses compagnons masqués. L'un d'eux était Thutothmes... Le groupe se hâtait vers un mystérieux rendez-vous... fixé par l'homme qu'il cherchait ! Il sut quel était le lieu de ce rendez-vous en apercevant au-delà des palmiers une construction triangulaire, massive et sombre, qui se découpait sur le ciel pur.

Ils franchirent la ceinture de huttes et de bosquets. Si quelqu'un les vit, il eut soin de ne pas se montrer. Les cabanes étaient plongées dans l'obscurité. Derrière elles, les tours noires de Khemi se profilaient sur la voûte étoilée et les eaux du port reflétaient la clarté lunaire. Devant eux s'étendait le désert. Au loin, un chacal se mit à japper. Les sandales des néophytes qui couraient sans mot dire ne faisaient aucun bruit sur le sable. On aurait dit des fantômes qui volaient vers la pyramide colossale, dressée aux confins du désert. Un silence profond régnait sur le pays endormi.

Le cœur de Conan battit plus vite alors qu'il examinait la construction cunéiforme qui se découpait sinistrement sur le ciel constellé. Il était impatient de se trouver en présence de Thutothmes – même si un conflit violent devait en résulter ! La peur de l'inconnu montait en lui. Aucun homme ne pouvait se trouver à proximité de ces constructions triangulaires de pierre noire sans une certaine appréhension. Leur nom même était pour les nations nordiques l'effrayant symbole de toutes les abominations du monde. Les légendes laissaient entendre qu'elles n'avaient pas été bâties par les Stygiens et qu'elles se dressaient déjà aux confins du désert lorsque ce peuple à la peau brune était arrivé dans le pays au grand fleuve. Pourtant cette arrivée remontait à des temps incroyablement anciens...

Ils approchaient de la pyramide. Conan aperçut une faible lueur à sa base. C'était une porte. De chaque côté, méditaient des lions de pierre à tête de femme... indéchiffrables mystères gravés à jamais dans la roche. Le chef du petit groupe se dirigea vers l'entrée : Conan

aperçut une silhouette opaque dans son renforcement.

Le prêtre s'arrêta un instant auprès d'elle. Puis il disparut à l'intérieur de la pyramide, vers les ténèbres. Un par un, les autres l'imitèrent. Lorsque les prêtres masqués franchissaient le portail obscur, le gardien mystérieux les arrêtait brièvement. Quelque chose était alors échangée... une phrase ou un geste, Conan n'en était pas certain. Aussi, le Cimmérien s'attarda délibérément. Se baissant, il fit semblant de resserrer la lanière de sa sandale. Il attendit que la dernière silhouette masquée eût disparu à l'intérieur de la pyramide pour se redresser et s'approcher du portail.

Il se demandait avec inquiétude si le gardien du temple était humain. Certaines rumeurs terrifiantes circulaient à ce sujet. Ses craintes furent vite apaisées. Une torchère en bronze dans le renforcement de la porte éclairait un long couloir étroit qui s'éloignait vers les ténèbres. Un homme se tenait sur le seuil, immobile et silencieux, enveloppé d'un ample manteau noir. Les prêtres masqués n'étaient pas en vue. De toute évidence, ils s'étaient déjà engagés dans le couloir.

Les yeux vifs du Stygien regardèrent Conan par-dessus le manteau ramené sur la partie inférieure de son visage. De la main gauche, il fit un geste étrange. À tout hasard, Conan répéta ce geste. On attendait un autre geste, car la main droite du Stygien jaillit de dessous son manteau. Il y eut un reflet métallique. Il porta une botte meurtrière, destinée à transpercer le cœur de l'intrus.

Mais il avait en face de lui un homme sortant de l'ordinaire ! Par sa rapidité et sa détente, le Cimmérien ressemblait à un félin de la jungle. Comme la dague étincelait dans la pénombre, Conan saisit le poignet brun et écrasa son poing droit contre la mâchoire du Stygien. La tête de l'homme heurta le mur de pierre dans un craquement sourd. Son crâne venait de se briser.

Conan resta un instant immobile au-dessus de lui. Il écouta attentivement. La lueur de la torchère projetait des ombres vagues autour de la porte. Rien ne bougeait au sein des ténèbres ; il entendit la note faible et assourdie d'un gong. Cela provenait de très loin... d'au-dessous de lui.

Il se baissa et traîna le corps vers la grande porte de bronze. Après l'avoir dissimulé derrière l'un des battants, le Cimmérien s'engagea prudemment mais rapidement dans le couloir. Il n'essaya pas de deviner quelles abominations l'attendaient au cœur de la pyramide !

Il suivit le couloir un certain temps, puis s'arrêta, déconcerté, devant une bifurcation. Il n'avait aucun moyen de savoir dans quelle direction les prêtres masqués étaient partis. Au hasard, il prit le couloir de gauche. Le sol descendait en une pente légère ; il était usé et lisse, comme si de nombreux pieds l'avaient foulé. De place en place, des torchères répandaient une lueur crépusculaire et cauchemardesque. Conan se demanda avec inquiétude dans quel but ces bâtiments colossaux avaient été érigés... en quelle ère oubliée ! Ce pays était vieux, très vieux. Personne ne savait depuis quand les sombres temples de Stygie se dressaient vers les étoiles.

Des arches étroites et obscures s'ouvraient de temps à autre, à droite et à gauche. Il continua de suivre le couloir principal. Mais bientôt, il eut la conviction de s'être engagé dans le mauvais couloir. Bien que les prêtres eussent une certaine avance sur lui, il aurait dû les avoir rejoints depuis longtemps ! La nervosité le gagna. Le silence semblait presque tangible. Pourtant, il avait l'impression de ne pas être seul. Plus d'une fois, en passant devant une voûte envahie par les ténèbres, il lui sembla que des yeux invisibles se posaient sur lui. Il s'arrêta. Il allait rebrousser chemin, retourner jusqu'à la première bifurcation... Soudain il pivota sur ses talons et leva son couteau, prêt à bondir.

Une jeune femme se tenait à l'entrée d'un couloir plus étroit et le regardait fixement. Sa peau éburnéenne indiquait son appartenance à une très ancienne et noble famille de Stygie. Comme toutes les femmes de sa race, elle était de grande taille, avec des membres délicats et des formes voluptueuses. Ses cheveux ruisselaient sur ses épaules ; au milieu de leurs noires cascades brillait un rubis étincelant. À l'exception de ses sandales de velours et d'une large ceinture incrustée de pierres précieuses enserrant sa taille fine,

elle était entièrement nue.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

Lui répondre eût été trahir son origine étrangère. Il resta immobile, formant une silhouette sombre et inquiétante. Les plumes du masque hideux ondoyaient au-dessus de sa tête. Du regard, il scruta rapidement les ombres derrière elle. Personne ne s'y cachait. Mais, à un seul de ses cris, des hordes de soldats surgiraient peut-être des ténèbres !

Elle s'avança vers lui avec méfiance, mais sans appréhension apparente.

— Tu n'es pas un prêtre, déclara-t-elle. Tu es un guerrier. Même avec ce masque, c'est évident. Tu es aussi différent d'un prêtre qu'un homme d'une femme. Par Set ! s'exclama-t-elle (elle se figea sur place ; ses yeux s'écarquillèrent et étincelèrent), je crois même que tu n'es pas un Stygien !

D'un mouvement rapide, impossible à suivre du regard, la main de Conan se referma avec la légèreté d'une caresse sur la gorge ronde de la jeune femme.

— Pas un cri surtout ! murmura-t-il.

Sa peau douce comme l'ivoire avait la froideur du marbre. Pourtant, les grands yeux, noirs et splendides, fixés sur lui ne contenaient aucune peur.

— Ne crains rien, répondit-elle calmement. Je ne te trahirai pas. As-tu perdu la tête pour être entré dans le temple interdit de Set... toi, un étranger ?

— Je cherche le prêtre Thuthmes, répondit-il. Est-il dans ce temple ?

— Pourquoi le cherches-tu ? demanda-t-elle, éludant sa question.

— Il a en sa possession un objet m'appartenant... qui m'a été volé.

— Je vais te conduire jusqu'à lui, lui offrit-elle.

Sa proposition était si spontanée que ses soupçons furent aussitôt éveillés.

— Pas de trahison surtout ! grogna-t-il.

— Rassure-toi. Je déteste Thuthmes.

Il hésita, puis se décida rapidement. Après tout, il était sous sa dépendance autant qu'elle sous la sienne.

— Marche à côté de moi, lui ordonna-t-il. (Il desserra sa prise autour de sa gorge pour la prendre par le poignet.) Marche lentement et fais bien attention. Au

moindre geste suspect...

Elle le conduisit vers le couloir. Celui-ci s'enfonçait en pente douce dans les entrailles de la terre. Bientôt, il n'y eut plus de torchères. Il cherchait son chemin à tâtons dans les ténèbres. Il ne voyait plus la jeune femme, conscient de sa présence à son côté par le toucher et les sens. À un moment, il lui parla. Elle tourna la tête dans sa direction et il constata avec surprise que ses yeux brillaient dans l'obscurité, tels des feux dorés. Des doutes et des soupçons monstrueux, encore imprécis, se formèrent au fond de son esprit. Il continua de la suivre dans le dédale de couloirs sombres. Même son sens de l'orientation primitif était confondu par ce labyrinthe ! Il se traita de sot. Il n'aurait jamais dû s'aventurer dans cet antre abritant de sombres mystères. À présent, il était trop tard pour faire demi-tour. À nouveau, il sentit au sein des ténèbres environnantes vie et mouvement. Il perçut dans l'obscurité des dangers... une faim ardente et impatiente. Il crut même entendre un léger bruit de reptation. Celui-ci cessa et s'éloigna sur un ordre murmuré par la jeune fille.

Finalement, elle le fit entrer dans une chambre éclairée par un étrange candélabre à sept branches ; sur celui-ci brûlaient des bougies noires à la lueur singulière. Conan comprit qu'ils se trouvaient au cœur de la pyramide, dans les profondeurs de la terre. La pièce était carrée, ses murs et son plafond de marbre noir et poli. Elle était meublée à la façon des Stygiens d'autrefois. Il y avait un divan d'ébène, recouvert de velours noir. Un sarcophage sculpté était posé sur une pierre, noire également.

Conan resta sur le seuil de la porte, en alerte. Il parcourut du regard les différentes arches noires donnant sur la salle. La jeune femme n'alla pas plus loin. Elle s'allongea et s'étira sur le divan avec une grâce féline. Puis, croisant ses doigts derrière sa tête aux cheveux brillants, elle le regarda, ses longs cils baissés sur ses yeux adorables.

— Eh bien ? demanda-t-il impatiemment. Que fais-tu ? Où est Thutothmes ?

— Rien ne presse, répondit-elle d'une voix langoureuse. Qu'est-ce qu'une heure, une journée, une

année... ou même un siècle ? Ôte ton masque, laisse-moi voir ton visage.

Avec un grognement ennuyé, Conan retira sa coiffe volumineuse. La jeune femme eut un hochement de tête approbateur. Elle parcourut du regard son visage basané couvert de cicatrices. Ses yeux flamboyèrent.

— Comme tu es fort... très fort ! Tu pourrais étrangler un bœuf !

Il eut un geste d'impatience et ses soupçons grandirent. La main posée sur la poignée de son épée, il scrutait les arches obscures.

— Si tu m'as attiré dans un traquenard, dit-il, tu ne vivras pas assez longtemps pour te réjouir de ton astuce. Lève-toi immédiatement de cette couche et tiens ta promesse ! Ou dois-je...

Sa voix se fit hésitante et mourut. Son regard s'était posé sur le sarcophage. Les traits de son occupant étaient sculptés dans l'ivoire avec une force et une vie surprenantes, selon un art oublié. Le masque sculpté lui parut étrangement familier... d'une façon inquiétante. Conan en comprit soudain la raison, avec un certain choc : le masque et le visage de la jeune femme nonchalamment étendue sur la couche d'ébène présentaient une étonnante ressemblance ! Elle aurait pu servir de modèle au sculpteur. Or, ce masque était vieux d'au moins plusieurs siècles. Des hiéroglyphes archaïques apparaissaient sur le couvercle laqué. Fouillant dans sa mémoire à la recherche de bribes de savoir, il parvint à en déchiffrer certains – ils relataient les détails d'une vie aventureuse – et lut à voix haute :

— Akivasha !

— Tu as entendu parler de la princesse Akivasha ? s'informa la jeune fille sur la couche.

— Qui n'en a pas entendu parler ! grogna-t-il.

Le nom de cette princesse, belle autant que perverse, loin d'avoir été oublié, était toujours présent dans les ballades et les légendes. Pourtant, dix mille années s'étaient écoulées depuis que la fille de Tuthamon s'était livrée à d'obscènes ébats, au cours d'orgies pourpres dans les sombres salles de l'antique ville de Luxur.

— Son seul péché fut d'aimer la vie et tous ses plaisirs, dit la jeune Stygienne. Pour se concilier la vie,

elle courtisa la mort. Elle ne pouvait supporter l'idée de vieillir. Elle refusa de voir son visage se rider et son corps se flétrir... pour mourir comme meurent les vieilles femmes. Elle appela les ténèbres comme on appelle un amant. Elle reçut la vie en présent... une vie inconnue des mortels, une vie d'où est exclu le vieillissement... Elle alla vers les ombres pour duper la vieillesse et la mort...

Conan la regardait fixement ; ses yeux étaient devenus des fentes brûlantes. Il pivota sur ses talons et arracha le couvercle du sarcophage. Celui-ci était vide. La jeune femme éclata de rire dans son dos ; ce rire glaça le sang dans ses veines. Il se retourna vivement tandis que se hérissaient les courts poils de sa nuque.

— Tu es Akivasha ! lança-t-il d'une voix rauque.

Elle rit à nouveau et rejeta en arrière ses cheveux brillants. Puis elle tendit ses bras vers lui en un geste voluptueux.

— Je suis Akivasha ! Je suis celle qui ne meurt pas... celle qui ne vieillira jamais ! La femme qui fut ravie de la terre par les dieux – c'est ce que disent les imbéciles – dans la fraîcheur de sa jeunesse et l'éclat de sa beauté, pour régner à jamais sur de célestes contrées ! Oh non, c'est parmi les ombres que les mortels trouvent l'immortalité ! Je suis morte il y a dix mille ans... pour vivre à jamais ! Donne-moi tes lèvres, toi qui es si fort !

Se levant avec souplesse, elle vint vers Conan. Se dressant sur la pointe des pieds, elle passa ses bras autour de son cou puissant. Il abaissa son regard courroucé vers son splendide visage tourné vers lui... il sentit une horrible fascination et une peur glacée l'envahir.

— Aime-moi ! chuchota-t-elle. (Sa tête était renversée en arrière, ses yeux fermés et ses lèvres entrouvertes.) Donne-moi ton sang pour renouveler ma jeunesse et perpétuer ma vie éternelle ! Je te rendrai immortel, toi aussi ! Je t'enseignerai le savoir des ères révolues. Je te révélerai tous les secrets préservés par-delà les éons... conservés dans les ténèbres qui s'étendent sous ces temples mystérieux. Je ferai de toi le roi de la horde qui festoie parmi les tombes antiques lorsque la nuit voile le désert et que les chauves-souris

volent sous la lune. Je suis fatiguée des prêtres et des magiciens... Je suis lasse des jeunes captives hurlantes, entraînées de force vers les portails de la mort. Je veux un homme. Aime-moi, barbare !

Elle inclina sa tête aux cheveux noirs contre la puissante poitrine de Conan. Il sentit une vive douleur dans son cou. Poussant un juron, il la prit par les épaules et la jeta sur sa couche où elle tomba à la renverse.

— Maudit vampire !

Le sang coulait d'une blessure minuscule à sa gorge.

Elle se dressa sur sa couche, tel un serpent s'apprêtant à frapper. Tous les feux dorés de l'enfer flamboyaient dans ses yeux dilatés. Ses lèvres se retroussèrent, découvrant des dents blanches et pointues.

— Fou ! s'écria-t-elle. Tu crois pouvoir m'échapper ? Tu vivras et mourras dans les ténèbres ! Cette chambre se trouve sous le temple, dans les entrailles de la terre. Jamais tu ne retrouveras la sortie ! Jamais tu ne pourras t'ouvrir un chemin à travers les gardiens des souterrains ! Sans ma protection les enfants de Set t'auraient depuis longtemps avalé et digéré ! Malgré toi, je boirai ton sang ! Insensé !

— Si tu t'approches de moi, je te coupe en deux ! gronda Conan. (Un frisson de répulsion le parcourut.) Tu es peut-être immortelle, mais cet acier t'éventrera sans peine !

Il recula vers la porte par où ils étaient entrés. Brusquement, toutes les bougies s'éteignirent en même temps. Cela semblait impossible, car Akivasha ne les avait pas touchées. Le rire moqueur du vampire s'éleva dans son dos, aussi enchanteur et vénéneux que les violes de l'enfer. Le temps de chercher la porte à tâtons, dans l'obscurité, son corps fut couvert de sueur. Il faillit céder à la panique. Ses doigts rencontrèrent une ouverture ; il se lança à travers elle. Était-ce la porte par où il était venu, il n'en savait rien et cela lui importait peu ! Son unique pensée était de sortir au plus vite de cette chambre maudite, habitée depuis tant de siècles par cette femme splendide et hideuse, cette morte vivante, ce démon !

Sa course à travers les souterrains sombres et

sinueux ressembla à un cauchemar. Derrière et autour de lui, il entendait des reptations et des glissements furtifs. À un moment, l'écho du rire mélodieux et infernal qu'il avait entendu dans la chambre d'Akivasha parvint jusqu'à lui. Il frappa féroce­ment vers les sons et les mouvements qu'il entendait – ou croyait entendre – au sein des ténèbres environnantes. Une fois, son épée s'enfonça dans une substance molle et ténue. Mais il s'agissait peut-être d'inoffensives toiles d'araignée. Il avait la sensation atroce que l'on jouait avec lui. On l'entraînait de plus en plus vers les ténèbres et la nuit ultimes... à la fin, il serait attaqué et mis en pièces par des griffes et des dents démoniaques !

À sa peur s'ajoutait la répulsion indicible née de sa découverte. La légende d'Akivasha était immémoriale. Les récits la concernant parlaient de sa perversité, mais aussi de sa beauté idéale et de sa jeunesse éternelle. Pour un très grand nombre de rêveurs, de poètes et d'amants, elle était la méchante et perverse princesse de la légende stygienne... mais aussi le symbole de la jeunesse et de la beauté triomphantes. Elle illuminait à jamais ce lointain royaume habité par les dieux. Conan avait vu la réalité... l'effroyable réalité. Ainsi, c'était cela, la vie éternelle... une parodie obscène... une monstrueuse perversion ! À ce dégoût physique, s'ajoutait une amère déception. Un rêve avait volé en éclats... le rêve de l'homme idolâtrant la jeunesse et la beauté... l'or pur se changeait en boue et souillure cosmique. Un sentiment de dérision monta en lui. Au fond de lui-même, il craignit que tous les rêves des hommes ne fussent faux !

Puis il comprit que ses oreilles ne l'avaient pas trompé. Il n'était pas seul ; ses poursuivants se rapprochaient inexorablement. Au sein des ténèbres, il entendait des pas lourds et traînants, des glissements... comme n'aurait pu marcher ou se traîner aucun être humain... ni aucun animal ! Le monde des profondeurs avait sans doute sa propre vie... monstrueuse ! Ils étaient derrière lui. Il se retourna pour leur faire face. Il ne vit rien. Il poursuivit sa route, marchant lentement à reculons. Les sons cessèrent. Il tourna la tête à nouveau et aperçut une lumière devant lui, au fond du long

couloir.

Chapitre XIX

Dans la salle des morts

Conan s'avança prudemment vers la lumière. Il écoutait, mais n'entendait plus aucun bruit de poursuite. Pourtant, il sentait que l'ombre abritait une vie intelligente.

La lueur n'était pas fixe. Elle se déplaçait, oscillant et se balançant d'une façon grotesque. Puis il distingua la source de cette lumière. Le tunnel qu'il suivait en croisait un autre, plus large, à une certaine distance, devant lui. Dans ce second tunnel s'avançait une étrange procession : quatre hommes de grande taille, aux corps décharnés. Ils portaient des robes et des capuchons noirs et marchaient à la file, en s'appuyant sur des bâtons. L'homme qui venait en tête tenait une torche au-dessus de lui... une torche qui brûlait avec une lueur bizarrement constante. Semblables à des fantômes, ils traversèrent son champ de vision limité et disparurent. Seule la lumière décroissante de la torche convainquit Conan qu'ils étaient vraiment passés devant lui. Leur aspect était bizarre, indescriptible. Il ne s'agissait pas de Stygiens ; leur race lui était inconnue. Il se demanda même s'ils étaient humains. On aurait dit de noirs fantômes rôdant dans ces tunnels maudits, telles des goules.

Sa situation semblait désespérée. Il n'attendit pas que les créatures non humaines reprennent leur lente reptation vers lui. Comme la lueur de la torche diminuait au loin, Conan courut vers le fond du couloir. Il s'engouffra dans l'autre tunnel et aperçut au loin l'étrange procession, minuscule, grâce au halo lumineux de la torche. Il se glissa sans bruit à leur suite, et quand ils s'arrêtèrent, il s'aplatit contre le mur. Ils se groupèrent comme pour se consulter sur quelque question délicate et firent demi-tour. Ils avaient décidé de rebrousser chemin ! Il se glissa vers l'arche la plus proche. Tâtonnant dans l'obscurité – il s'y était tellement habitué qu'il pouvait tout faire dans les ténèbres, hormis voir ! – il s'aperçut que le tunnel présentait plusieurs coudes. Il recula jusqu'au-delà du

premier. Ainsi la lueur de la torche des inconnus ne tomberait pas sur lui lorsqu'ils passeraient devant le souterrain.

Il prit soudain conscience d'un bourdonnement sourd, quelque part derrière lui. On aurait dit le murmure de voix humaines. Comme il s'avavançait dans le couloir en direction de ce bourdonnement, ses premières impressions furent confirmées. Il abandonna son intention de suivre ces voyageurs aux allures de goules – quelle que fût leur destination – et marcha en direction des voix.

Bientôt il aperçut un halo lumineux. S'engageant dans le tunnel d'où celui-ci émanait, il aperçut à l'autre extrémité une arche faiblement éclairée. Sur sa gauche, un escalier de pierre aux marches étroites montait vers les ténèbres. Une prudence instinctive lui dicta de quitter ce tunnel et de gravir l'escalier. Les voix qu'il avait entendues provenaient d'au-delà de l'arche où se reflétaient les flammes.

Les voix diminuèrent à ses pieds comme il montait les marches. Bientôt, franchissant une porte voûtée et basse, il s'avança vers un vaste espace découvert où brillait une étrange lueur.

Il se trouvait sur une galerie plongée dans l'obscurité et qui donnait sur une salle peu éclairée aux dimensions colossales. C'était une salle mortuaire. Bien peu d'hommes avaient le privilège de la contempler, si l'on exceptait les prêtres silencieux de Stygie. Le long des parois sombres, on apercevait d'innombrables sarcophages sculptés et peints, rangée après rangée. Chacun de ces sarcophages occupait une niche creusée dans la pierre noirâtre. Les rangées superposées s'élevaient le long des murs et se perdaient dans les ténèbres de la voûte. Des milliers de masques ciselés abaissaient leurs regards impassibles vers le groupe qui se tenait au centre de la salle. La présence de tous ces morts le rendait futile et parfaitement insignifiant.

Dix prêtres faisaient partie de ce groupe. Ils avaient ôté leurs masques, mais Conan comprit que c'étaient ceux qu'il avait suivis jusqu'à la pyramide. Ils se tenaient devant un homme de grande taille, au visage d'aigle. À côté de lui, sur un autel noir... une momie

dont les bandelettes tombaient en poussière. L'autel semblait se trouver au cœur d'un feu vivant. Celui-ci palpitait et vibrait ; ses flammes d'or frissonnaient, embrasant les pierres noires les plus proches. Cette lueur éblouissante émanait d'une énorme gemme rouge, posée sur l'autel. Par contraste, les visages des prêtres semblaient livides, cadavériques. En regardant cette scène, Conan ressentit le poids de toutes les épreuves rencontrées et surmontées au cours de cette quête longue et harassante. Elle avait duré des jours et des nuits. Il se mit à trembler et fut saisi d'une envie folle de se jeter sur ces prêtres silencieux. Il brûla du désir de s'ouvrir un chemin parmi eux en frappant puissamment avec son épée et de refermer sur la gemme rouge ses doigts raidis par la passion. Il parvint à refréner cette impulsion en exerçant un contrôle d'acier sur lui-même et se tapit au sein des ombres de la balustrade de pierre. Un regard rapide lui apprit qu'un escalier partait de la galerie et descendait vers la salle, contre le mur, à demi dissimulé dans l'ombre. Il scruta les recoins sombres de la vaste salle, cherchant d'autres prêtres ou fidèles. Il ne vit que le groupe disposé autour de l'autel.

La voix de l'homme placé près de l'autel résonna dans le silence, caverneuse et spectrale :

— ... la nouvelle a atteint le sud. Le vent de la nuit l'a chuchotée, les corbeaux l'ont croassée durant leur vol, les sinistres chauves-souris l'ont répétée aux chouettes et aux serpents qui rôdent dans les ruines blanchies par les intempéries et le temps. Loups-garous et vampires en ont eu connaissance... et les démons aux corps d'ébène qui hantent la nuit. La Nuit du Monde endormie a bougé et secoué son épaisse chevelure. Alors les tambours ont commencé à battre dans les ténèbres profondes. L'écho de cris étranges et lointains a effrayé des hommes qui marchaient dans la campagne au crépuscule. Le Cœur d'Ahriman était réapparu, afin que s'accomplisse sa mystérieuse destinée !

« Ne me demandez pas comment moi, Thutothmes de Khemi et de la Nuit, j'ai appris la nouvelle avant Thoth-Amon, lequel se fait appeler le prince de tous les magiciens. Certains secrets ne sont pas faits pour des

oreilles comme les vôtres. Thoth-Amon n'est pas le seul seigneur du Cercle Noir !

« J'ai appris la nouvelle et je suis allé à la rencontre du Cœur qui venait vers le sud. Tel un aimant, il m'attirait irrésistiblement. Allant de mort en mort... il voyageait sur une rivière de sang humain. Le sang le nourrit, le sang l'attire. Son pouvoir est accru lorsque les mains qui le tiennent sont couvertes de sang... lorsque son propriétaire en est dépossédé, sauvagement abattu ! Quel que soit l'endroit où il se trouve, l'illuminant de sa présence, le sang est versé, les royaumes sont ébranlés et les forces de la Nature mises en émoi !

« Me voici devant vous ! Je suis le Maître du Cœur ! Je vous ai demandé de venir dans le plus grand secret, mes fidèles, pour assister à la naissance du royaume noir. Cette nuit, vous serez témoins de la chute de Thoth-Amon... je vais briser ses chaînes qui nous asservissaient... cette nuit commencera l'Empire !

« Qui suis-je en vérité, moi Thutothmes, pour connaître les forces tapies dans ces profondeurs écarlates, plongées dans un sommeil immémorial ? Le Cœur détient des secrets oubliés depuis trois mille ans. Mais j'apprendrai. Ceux-là me révéleront ses secrets !

Il agita sa main vers les formes silencieuses qui reposaient dans les niches.

— Ils dorment et nous regardent au travers de leurs masques sculptés ! Rois, reines, généraux, prêtres, magiciens... toutes les dynasties et la noblesse de Stygie depuis dix mille ans ! Au contact du Cœur, ils sortiront de leur long sommeil. Il y a longtemps, très longtemps, le Cœur a battu et palpitait dans l'antique Stygie. Il se trouvait ici, tous ces siècles qui ont précédé son voyage vers le royaume d'Acheron. Les Anciens connaissaient ses pouvoirs. Ils me les révéleront lorsque je leur aurai redonné la vie par sa magie. Ils travailleront pour moi !

« Je vais les ranimer, les réveiller. Ils m'apprendront leur savoir oublié. J'aurai accès à la connaissance enfermée dans ces crânes putréfiés ! Grâce au savoir des morts, nous réduirons en esclavage les vivants ! En vérité, rois, généraux et magiciens d'autrefois seront nos aides et nos esclaves. Qui pourrait nous résister ?

« Regardez ! Cette chose desséchée et racornie sur l'autel a été autrefois Thothmekri, grand prêtre de Set. Il est mort il y a trois mille ans. C'était un adepte du Cercle Noir. Il connaissait le Cœur. Il nous apprendra tous ses pouvoirs.

Et, prenant la gemme écarlate, celui qui avait parlé la posa sur la poitrine flétrie de la momie. Il leva ses mains et entonna une incantation. Mais il ne la termina jamais ! Les mains levées et les lèvres entrouvertes, il se figea soudain sur place. Il regardait au-delà de ses acolytes... qui se retournèrent, regardèrent dans la même direction et ouvrirent de grands yeux !

Franchissant à la file la voûte sombre d'une porte, quatre formes décharnées en robes noires avaient pénétré dans la grande salle. Leurs visages formaient des ovales jaunâtres, indistincts dans l'ombre de leurs capuchons.

— Qui êtes-vous ? lança Thutothmes. (Sa voix était menaçante, tel le sifflement d'un cobra.) Avez-vous perdu l'esprit pour oser profaner le temple sacré de Set ?

Le plus grand des étrangers parla. Sa voix avait les accents monotones d'une cloche d'un des innombrables temples de Khitaï.

— Nous cherchons Conan d'Aquilonie.

— Il n'est pas ici, répondit Thutothmes.

De sa main droite il rejeta en arrière son manteau, en un geste étrangement menaçant. On aurait dit une panthère sortant ses griffes.

— Tu mens. Il se trouve dans ce temple. Nous avons suivi ses traces à travers le dédale des couloirs sombres... depuis le cadavre dissimulé derrière le battant de bronze du portail extérieur. Nous suivions sa piste sinueuse lorsque nous avons surpris vos conciliabules. Nous partons, car nous devons le retrouver. Mais d'abord, remets-nous le Cœur d'Ahriman.

— La mort est le lot des fous, murmura Thutothmes en s'approchant de celui qui avait pris la parole.

Ses prêtres l'imitèrent, prêts à bondir comme des chats. Les étrangers parurent ne pas s'en apercevoir.

— Qui pourrait le contempler... sans le désirer aussitôt ? fit l'homme de Khitaï. Nous en avons

entendu parler dans notre pays. Il nous donnera la puissance. Nous écraserons ceux qui nous ont chassés de notre patrie. Gloire et merveilles dorment dans ses profondeurs écarlates. Donne-le-nous, sinon nous serons obligés de vous tuer.

Un cri féroce retentit. L'un des prêtres s'élança. L'acier brillait dans sa main. Avant qu'il puisse frapper, un bâton squameux se tendit vers lui et toucha sa poitrine. Le prêtre s'effondra, tel un mort frappé par la foudre. L'instant d'après, les momies contemplaient une scène d'horreur sanglante. Des couteaux à la lame courbe jaillirent et se teintèrent d'écarlate ; les bâtons ophidiens se tendaient en avant et se retiraient aussitôt. Et chaque fois qu'ils touchaient un homme, celui-ci poussait un cri et mourait.

Dès le premier assaut, Conan s'était dressé d'un bond et lancé au bas de l'escalier. Il n'eut qu'une vision fugitive de ce combat bref et démoniaque... il vit des hommes se débattre, soudés en un féroce corps à corps, au milieu de jets de sang. Il aperçut un homme de Khitaï haché en morceaux... pourtant, il était toujours debout et continuait de donner la mort. Thutothmes frappa sa poitrine de sa main ouverte aux doigts nus. L'homme tomba... mort. Pourtant l'acier n'avait pas été capable de détruire cette vitalité surnaturelle !

Lorsque Conan arriva au bas des marches après une course éperdue, le combat touchait à sa fin. Trois des hommes de Khitaï gisaient à terre, percés de coups, mis en pièces et éventrés... Thutothmes était le seul Stygien encore debout.

Il se précipita sur le dernier homme de Khitaï. Il levait sa main nue comme s'il brandissait une arme. Cette main était aussi noire que celle d'un nègre. Avant qu'il puisse frapper, le bâton de son adversaire se tendit vers lui. Il parut s'allonger tandis que l'homme à la peau jaunâtre portait une botte. L'extrémité du bâton atteignit le sein de Thutothmes. Celui-ci chancela. Le bâton se tendit à nouveau et frappa à plusieurs reprises. À la fin, Thutothmes vacilla et s'écroula, mort. Ses traits devinrent flous, son corps était aussi noir que sa main magique !

L'homme de Khitaï se tourna vers la gemme. Celle-

ci flamboyait sur la poitrine de la momie. Conan se jeta devant lui d'un bond puissant.

Dans un silence tendu les deux hommes s'affrontèrent du regard. De leurs niches, les momies sculptées les contemplaient au milieu du carnage général.

— Longue a été la route pour te retrouver, ô roi d'Aquilonie, dit l'homme de Khitaï d'une voix calme. J'ai descendu le grand fleuve, franchi les montagnes, traversé les royaumes de Poitain et de Zingara, puis les collines d'Argos. Je me suis dirigé vers la côte. Non sans mal, nous avons retrouvé ta piste à Tarantia, car les prêtres d'Asura sont rusés. Nous l'avons perdue dans les plaines de Zingara ; nous avons trouvé ton casque dans la forêt où tu t'es battu avec les goules. Nous avons à nouveau failli la perdre, cette nuit même, dans ce labyrinthe.

Conan songea que la chance avait été de son côté lorsqu'il s'était enfui de la chambre du vampire par un autre couloir. S'il avait rebroussé chemin en empruntant le même souterrain, il aurait inévitablement rencontré ces démons à la peau jaune. Heureusement, il les avait seulement aperçus de loin, tandis qu'ils reniflaient ses traces, tels des chiens de chasse humains, aidés de leurs facultés surnaturelles. L'homme de Kithaï secoua légèrement la tête, comme s'il lisait dans son esprit.

— C'est sans importance... car nous t'avons finalement retrouvé.

— Pourquoi m'avoir pourchassé ainsi ? demanda Conan.

Restant sur ses gardes, il réfléchissait rapidement.

— Nous avons une dette à rembourser, répondit l'étranger de Khitaï. Mais pourquoi te cacher les faits ? De toute façon, tu mourras ! Nous étions les vassaux du roi d'Aquilonie, Valerius. Longtemps nous l'avons servi. À présent, nous sommes dégagés de ce service et libres... mes frères parce qu'ils sont morts, moi parce que j'ai rempli mes obligations. Je vais retourner en Aquilonie avec deux cœurs : celui d'Ahriman pour moi et celui de Conan pour Valerius. Un baiser de ce bâton découpé sur l'Arbre Vivant de la Mort...

Le bâton s'élança telle une vipère dardant sa langue

bifide. Pourtant le couteau de Conan fut encore plus rapide ! Le bâton retomba, coupé en deux... et se tordit. Il y eut un nouvel éclair, l'acier tranchant frappa et la tête de l'homme de Khitaï roula sur le sol.

Conan pivota sur ses talons et tendit la main vers la gemme. Il eut un mouvement de recul. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête et son sang se figea dans ses veines !

Sur l'autel ne gisait plus une chose brune, desséchée et ratatinée. Le joyau scintillait sur une poitrine pleine et bombée... un homme vivant et nu était allongé parmi les bandelettes tombant en poussière ! Vivant ? Conan n'aurait su le dire. Les yeux ressemblaient à du verre sombre et obscur sous lequel brillaient les feux sinistres d'une inhumaine lueur.

L'homme se leva lentement, serrant la gemme dans sa main. Il se dressa près de l'autel, nu et ténébreux. Ses traits étaient identiques à ceux d'une statue sculptée dans la pierre. Sans rien dire, il tendit la main vers Conan... au creux de celle-ci palpitait la gemme, tel un cœur vivant. Conan la prit ; il eut l'étrange impression de recevoir un présent de la main d'un mort. D'une manière confuse, il comprenait que les incantations appropriées n'avaient pas été récitées jusqu'à la fin... la conjuration n'avait pas été achevée... la vie n'avait pas été entièrement rendue à ce cadavre.

— Qui es-tu ? demanda le Cimmérien.

La réponse vint, monotone, dépourvue de toute inflexion dans la voix, semblable au bruit de l'eau tombant goutte à goutte de stalactites dans une caverne souterraine :

— J'ai été Thothmekri ; je suis mort.

— Acceptes-tu de me conduire hors de ce maudit temple ? demanda Conan avec un frisson.

D'un pas mesuré et mécanique, le mort se dirigea vers une arche sombre. Conan le suivit. Un dernier regard par-dessus son épaule lui montra à nouveau la salle immense, peuplée de ténèbres, ses rangées de sarcophages... les morts gisant tout autour de l'autel. La tête de l'homme jaune qu'il avait tué fixait les ombres de la haute voûte du temple.

L'éclat de la gemme illuminait les tunnels obscurs,

telle une lampe magique, et répandait un feu doré. À un moment, Conan eut la vision fugitive d'une peau ivoirine au sein des ténèbres. Il lui sembla voir Akivasha, le vampire, reculer devant la lueur du joyau, imitée par d'autres formes qui s'enfuirent en courant ou en se traînant vers les ombres.

Le mort continuait de marcher droit devant lui. Il ne regardait ni à gauche, ni à droite. Il avançait d'un pas régulier, aussi inflexible que le destin. Une sueur glacée recouvrit le corps de Conan et d'horribles doutes l'assaillirent. Comment pouvait-il être certain que cette forme terrifiante issue du passé le conduisait vers la liberté ? D'autre part, il savait que seul et livré à lui-même, il aurait erré à jamais dans ce labyrinthe magique de couloirs et de tunnels souterrains. Il suivit son effroyable guide. Les ténèbres, où étaient tapies des formes d'horreur et de démence qui reculaient devant l'éclat aveuglant du Cœur, s'amoncelaient autour d'eux.

La porte de bronze apparut devant lui. Conan sentit le vent de la nuit souffler du désert. Il vit les étoiles et le désert éclairé par la lueur stellaire, où flottait la grande ombre de la pyramide. Thothmekri tendit silencieusement son bras vers le désert. Il fit demi-tour et partit sans bruit. Conan regarda s'éloigner la forme muette vers les ténèbres, de son pas silencieux et inexorable, comme s'il marchait vers un sort connu et inévitable, ou s'en retournait vers un sommeil éternel.

Poussant un juron, le Cimmérien franchit le portail d'un bond et s'enfuit dans le désert. Des démons étaient peut-être à ses trousses ! Il ne regarda pas en arrière vers la pyramide, ni vers les sombres tours de Khemi qui apparaissaient vaguement au-delà des sables du désert. Il courait vers le sud, vers la côte... comme un homme saisi d'une panique insurmontable. Cet effort violent fit disparaître de son esprit les noires toiles d'araignée qui l'avaient envahi. Le souffle pur du vent du désert chassa les cauchemars de son âme. Son horreur fut balayée par un flot sauvage d'allégresse. Le désert fit place à l'enchevêtrement inextricable des arbres envahis par une végétation luxuriante. Bientôt, au-delà des marécages, il aperçut l'eau sombre de la crique où l'Aventurier avait jeté l'ancre.

Il s'élança à travers les fourrés et entra dans l'eau croupie des marécages qui lui arrivait jusqu'aux hanches. Il plongea intrépidement dans l'eau profonde de la crique, sans se soucier des requins ou des crocodiles, et nagea vers la galère. Il grimpa le long de la chaîne et bondit sur le pont. Ruisselant d'eau et exultant, il se dressa devant la vigie déconcertée.

— Réveillez-vous, chiens ! rugit Conan. (Il repoussa du poing la lance que l'homme de quart surpris pointait vers sa poitrine.) Levez l'ancre ! Hissez la voile ! Donnez à ce pêcheur un casque rempli d'or et reconduisez-le à terre ! L'aube ne tardera pas à poindre. Avant le lever du soleil, nous devons avoir mis le cap sur le port le plus proche de Zingara !

Il fit tourner au-dessus de sa tête la gemme, et ses flammes écarlates mouchetèrent d'un feu doré le pont du navire.

Chapitre XX

Acheron renaîtra de la poussière des siècles !

En Aquilonie, le printemps avait enfin succédé à l'hiver. Les feuilles poussaient sur les grosses branches des arbres, l'herbe tendre souriait au souffle chaud des brises venant du sud. Nombreux étaient les champs non labourés qui restaient à l'abandon ; nombreux les monceaux de cendres, marquant l'endroit où s'étaient dressées d'orgueilleuses villas ou des cités prospères. Les loups rôdaient ouvertement sur les routes envahies par la végétation ; des hommes aux corps décharnés, sans foi ni loi, infestaient les forêts. Tarantia était la seule ville où l'on donnât des fêtes somptueuses, d'un luxe insolent.

Valerius gouvernait le royaume tel un homme frappé de folie. Même les barons qui avaient accueilli avec joie son retour avaient fini par se retourner contre lui. Ses collecteurs d'impôts pressuraient les riches comme les pauvres ; les richesses d'un royaume livré au pillage affluaient à Tarantia qui ressemblait plus à une ville tenue par des soldats occupant un pays conquis qu'à la capitale d'un royaume. Ses marchands s'enrichissaient, mais c'était une prospérité précaire. Du jour au lendemain, n'importe qui pouvait être accusé de trahison, sur des preuves forgées de toutes pièces... jeté en prison, après confiscation de ses biens, ou même traîné vers le billot sanglant !

Valerius ne faisait aucun effort pour se concilier ses sujets. Il se maintenait au pouvoir avec l'appui des soldats de Némédie et de mercenaires prêts à tout. Il savait très bien ce qu'il était : un pantin dont Amalric tirait les fils ! et qui régnait parce que les Némédiens le voulaient bien. Il ne parviendrait jamais à rassembler autour de lui les forces vives de l'Aquilonie pour se défaire du joug de ses maîtres. Les provinces éloignées lui résisteraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang et les Némédiens le chasseraient de son trône s'il faisait la moindre tentative pour consolider son royaume. Il était pris à son propre piège. Le fiel de son orgueil blessé corrodait son âme. Aussi se lança-t-il à

corps perdu dans un règne de débauches, vivant au jour le jour, sans songer au lendemain ni même s'en soucier.

Pourtant, sa démence était assez subtile et bien dissimulée, car même Amalric ne la décela à aucun moment. Les années difficiles et chaotiques de ses errances, alors qu'il était exilé d'Aquilonie, avaient certainement fait naître en lui une amertume peu commune. Le dégoût que lui inspirait sa situation présente augmentait cette amertume et la changeait en une sorte de folie. Il vivait avec un seul désir : causer la perte de tous ses alliés !

Il savait que son règne prendrait fin dès l'instant où il aurait servi tous les desseins d'Amalric et que, tant qu'il continuerait d'opprimer ses sujets, les Némédiens le laisseraient régner. Car Amalric souhaitait écraser l'Aquilonie et l'amener à une soumission totale. Il projetait de détruire ses dernières vellétés d'indépendance. Ensuite il s'en emparerait. Il rebâtirait le royaume à sa façon, grâce à son immense fortune. Il se servirait de ses habitants et de ses ressources naturelles pour arracher la couronne de Némédie à Tarascus. Le trône impérial était l'ambition ultime d'Amalric, Valerius le savait. Il ignorait si Tarascus avait deviné les ambitions d'Amalric ; en tout cas, le roi de Némédie approuvait sa course folle et cruelle. Tarascus haïssait l'Aquilonie, d'une haine née de guerres séculaires. Il souhaitait ardemment la destruction du royaume occidental.

Valerius avait l'intention de ruiner le pays tout entier. Même la fortune d'Amalric ne suffirait pas pour le reconstruire. Il haïssait le baron autant que les Aquiloniens. Son seul espoir était de vivre assez longtemps pour voir le jour où l'Aquilonie ne serait plus que ruines et désolation. Tarascus et Amalric seraient pris au piège d'une guerre civile sans merci qui finirait par ruiner tout aussi complètement la Némédie.

La conquête des provinces de Gunder, de Poitain et des marches bossoniennes – celles-ci résistaient toujours – marquerait la fin de son règne : il aurait servi les desseins d'Amalric et pourrait être écarté du trône. C'est pourquoi il retardait la conquête de ces

provinces, limitant l'action de ses troupes à des raids et à des incursions inutiles, rejetant les propositions d'Amalric sous les prétextes les plus divers, différant leur mise en application pour des raisons souvent plausibles.

Sa vie était une succession de fêtes et de folles débauches. On rencontrait dans son palais les plus jolies filles du royaume, venues de leur propre chef ou entraînées de force. Il blasphémait les dieux et s'écroulait ivre mort sur le sol de la salle des banquets. La couronne d'or glissait de sa tête, ses robes à la pourpre royale étaient maculées de vin. Dans ses accès de fureur sanguinaire, il ornait les gibets des places publiques de cadavres se balançant au vent, inondait de sang les haches des bourreaux et lançait à travers le pays ses cavaliers némédiens qui pillaient et incendiaient les villages. Chaque jour, des émeutes éclataient dans le pays. Ces révoltes désespérées étaient sauvagement réprimées. Valerius pillait, violait, tuait et détruisait. Amalric lui adressa des admonestations et l'avertit qu'il allait ruiner irrémédiablement le royaume... sans savoir que c'était justement le but visé par celui-ci !

En Aquilonie comme en Némédie, on parlait de la folie du roi ; en Némédie, les gens parlaient beaucoup de Xaltotun, l'homme masqué. Rares étaient ceux qui l'avaient aperçu dans les rues de Belverus. On disait qu'il passait beaucoup de temps dans les collines. Il se rendait à d'étranges réunions et conversait avec les derniers survivants d'une race très ancienne : des gens à la peau sombre, taciturnes, qui affirmaient descendre d'une antique dynastie et être venus d'un lointain royaume. Les hommes chuchotaient à propos de tambours que l'on entendait battre au faite des collines plongées dans leurs rêves, de feux brillant dans les ténèbres et de chants étranges portés par le vent. Ces chants et ces incantations, oubliés depuis des siècles, n'étaient plus que des formules vides de sens, marmonnées au coin du feu dans les villages des montagnes. Leurs habitants différaient étrangement du peuple des vallées !

Personne ne connaissait la raison de ces réunions, sauf peut-être... Orastes. Ce dernier accompagnait

fréquemment le Pythonien. Ses traits reflétaient un air de plus en plus hagard.

Au milieu du printemps, un murmure passa soudain sur le royaume d'Aquilonie menacé de ruine. Le pays sortit de sa torpeur. Cela vint comme un vent soufflant du sud. Il réveilla et ranima ceux qui avaient sombré dans l'apathie et le désespoir. Personne n'aurait su dire vraiment comment cette rumeur s'était répandue. Certains parlaient d'une vieille femme à l'aspect étrange et inquiétant. Elle était descendue de la montagne, les cheveux flottant au vent. Un grand loup gris la suivait comme un chien. D'autres chuchotaient à propos des prêtres d'Asura. Ceux-ci parcouraient le royaume, tels des fantômes furtifs, allant du pays de Gunder jusqu'aux marches de Poitain, se rendant dans les villages et les forêts bossoniennes.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à travers tout le pays et la révolte éclata le long des frontières. Des garnisons némédiennes isolées furent attaquées et massacrées ; des troupes envoyées en reconnaissance mises en pièces. L'ouest s'était soulevé et brandissait les armes. Ce soulèvement était l'expression d'une résolution farouche et d'une colère soutenue, à la différence des précédentes révoltes, motivées par un désespoir frénétique. Les gens du peuple ne furent plus les seuls à se révolter. Les barons fortifiaient leurs châteaux et défiaient ouvertement les gouverneurs des provinces. Des groupes de Bossoniens avaient été aperçus à proximité des marches : des hommes vigoureux et résolus, portant des brigandines et des casques de fer, armés de longs arcs. Le royaume sortit de sa torpeur. Soudain il renaissait de ses cendres... à nouveau une vie frémissante et dangereuse le parcourait ! Amalric fit mander Tarascus en toute hâte. Celui-ci arriva bientôt avec son armée.

Dans le palais de Tarantia, les deux rois et Amalric parlaient du soulèvement. Ils n'avaient pas demandé à Xaltotun de venir. Ce dernier était plongé dans ses mystérieuses études, au sein des collines de Némédie. Depuis la sanglante bataille de la Valkia, ils n'avaient plus fait appel à lui – ni à sa magie. Pour sa part, il avait pris ses distances, apparemment indifférent à

leurs intrigues.

Ils n'avaient pas non plus invité Orastes qui pourtant se présenta devant eux. Son teint était blême comme l'écume des vagues chassées par un vent de tempête. Il se tenait à l'entrée de la salle au dôme en or où les rois s'étaient réunis. Ils considérèrent avec stupéfaction son air hagard et la peur inscrite sur son visage... une peur insoupçonnée.

— Tu as l'air très fatigué, Orastes, dit Amalric. Assieds-toi sur ce divan. Je vais demander à un esclave de t'apporter du vin. Tu as durement mené ton cheval, apparemment...

D'un geste, Orastes repoussa l'invitation.

— Trois chevaux sont morts sous moi depuis Belverus. Je ne puis boire du vin et ne me reposerai que lorsque j'aurai dit... ce que je dois dire !

Il arpentait la salle comme si un feu intérieur le consumait et lui interdisait de demeurer immobile. S'arrêtant devant ses compagnons déconcertés, il déclara brusquement :

— Lorsque nous nous sommes servis du Cœur d'Ahriman pour ramener un mort à la vie, nous n'avons pas mesuré toutes les conséquences de notre acte. Nous avons remué inconsidérément la poussière noire du passé. Cette faute m'incombe entièrement, je le reconnais volontiers. Nous avons pensé à nos seules ambitions, oubliant que cet homme pouvait en nourrir lui-même ! Nous avons lâché sur le monde un véritable démon... un être incompréhensible pour le commun des mortels. Je me suis adonné au mal, mais jamais je n'ai dépassé certaines limites... il en va de même pour les hommes de ma race et de mon époque. Mes ancêtres étaient des êtres purs, préservés de la souillure du démon. Moi seul ai plongé dans les abîmes du péché... dans les limites de ma personnalité. Derrière Xaltotun, il y a un millier de siècles de magie noire et de mal... une très ancienne tradition de démonologie. Nous ne pouvons le comprendre car c'est un magicien... mais il descend également d'une race de magiciens !

« J'ai assisté à des scènes qui ont brûlé mon âme à jamais. Au cœur des collines endormies, j'ai vu Xaltotun s'entretenir avec les âmes des damnés et

évoquer les anciens démons du royaume oublié d'Acheron. J'ai vu les descendants maudits de cet empire exécré le saluer et le vénérer comme leur grand prêtre. J'ai compris ce qu'il tramait... je vous le déclare à présent : il projette de restaurer le sombre, antique et effroyable royaume d'Acheron !

— Que veux-tu dire ? demanda Amalric. Acheron n'est plus que poussière. Il ne peut bâtir un empire, il n'y a pas assez de survivants. Même Xaltotun ne peut remodeler la poussière accumulée depuis trois mille ans !

— Vous connaissez bien mal ses sinistres pouvoirs ! répliqua Orastes d'une voix dure. J'ai vu les collines revêtir un autre aspect – celui d'autrefois – sous le sortilège de ses incantations. J'ai aperçu – on aurait dit des ombres se superposant à la réalité ! – les formes indistinctes et les contours vagues de vallées, de forêts, de montagnes et de lacs... comme ils étaient dans un passé très lointain et mystérieux ! J'ai même pressenti – sans les voir vraiment – les tours purpurines de Python l'oubliée... elles brillaient, telles des formes crépusculaires dans la brume !

« Au cours de la dernière assemblée où je me suis rendu, j'ai enfin mesuré toute l'étendue de sa magie. Les tambours battaient, ses adorateurs poussaient des hurlements grotesques et plongeaient leurs têtes dans la poussière. Je vous le dis : il ressuscitera Acheron par sa magie... par le sortilège d'un sacrifice sanglant et gigantesque, comme le monde n'en a jamais connu ! Il réduira l'univers en esclavage... il effacera le présent dans un déluge de sang et ressuscitera le passé !

— Tu es fou ! s'écria Tarascus.

— Fou ? (Orastes posa sur lui son regard halluciné.) Quel homme pourrait voir ce que j'ai vu et ne pas perdre la raison ! Je dis la vérité ! Il prépare le retour d'Acheron – tel qu'il était dans un lointain passé – avec ses tours, ses magiciens, ses rois et ses horreurs ! Ses descendants lui serviront de pierre angulaire ; les corps et le sang des habitants du monde d'aujourd'hui lui fourniront le mortier et les pierres nécessaires à cette reconstruction. Je suis incapable de vous dire de quelle façon il procédera. Mon cerveau est pris de vertiges lorsque j'essaie de comprendre. Pourtant je l'ai

vu ! Acheron existera de nouveau... les collines, les forêts et les rivières retrouveront leur aspect d'autrefois. Pourquoi pas ? Mes connaissances étaient infimes ; et pourtant, j'ai été capable de rappeler à la vie un homme mort depuis trois mille ans ! Et le plus grand magicien du monde serait incapable de ressusciter un royaume disparu il y a trois mille ans ? Sur son ordre, Acheron renaîtra de la poussière des siècles !

— Comment l'en empêcher ? demanda Tarascus, vivement impressionné.

— Il n'existe qu'un seul moyen, répondit Orastes. Lui dérober le Cœur d'Ahriman !

— Mais je... laissa échapper Tarascus qui se tut aussitôt.

— Nous pouvons utiliser cette force contre lui. Si le Cœur est en ma possession, je serai en mesure de l'affronter. Comment le lui voler ? Il l'a caché dans un endroit secret, inaccessible même à un voleur de Zamora ! Je n'ai pu apprendre où il l'avait dissimulé. Si seulement il dormait à nouveau du sommeil du lotus noir... il a respiré pour la dernière fois ses effluves après la bataille de la Valkia. Il était épuisé par les opérations magiques qui nous donnèrent la victoire...

La porte était fermée et solidement verrouillée. Pourtant elle s'ouvrit silencieusement. Xaltotun apparut devant eux, calme et serein, caressant sa barbe de patriarche... les feux de l'Enfer couvaient au fond de ses yeux.

— Je t'ai appris trop de choses, dit-il d'une voix calme.

Il tendit son index vers Orastes, tel le doigt du destin. Personne n'eut le temps de faire le moindre mouvement. Il jeta une poignée de poussière sur le sol, aux pieds du prêtre. Celui-ci était figé sur place, tel un homme changé en statue de marbre. La poussière s'enflamma, dégageant une fumée ophidienne, qui monta en une mince spirale et enveloppa Orastes. Arrivée à hauteur de ses épaules, elle s'enroula autour de son cou. On aurait dit la lanière d'un fouet, frappant avec la soudaineté d'un serpent. Le cri d'Orastes fut étouffé et réduit à un gargouillement. Ses mains se portèrent vivement à son cou. Ses yeux étaient

exorbités et sa langue sortait de sa bouche. La fumée ressemblait à une corde bleutée serrée autour de son cou. Puis elle se dissipa dans l'air et disparut. Orastes s'affaissa à terre, mort.

Xaltotun frappa dans ses mains. Deux hommes entrèrent... deux hommes de petite taille que l'on avait souvent vus en la compagnie du magicien. Leur peau était d'un noir repoussant, leurs yeux en amande rouges et leurs dents pointues comme celles d'un rat.

Sans un mot, ils soulevèrent le corps et l'emportèrent hors de la pièce.

Mettant fin à cette affaire d'un geste de la main, Xaltotun s'assit devant la table en ivoire et fixa les rois au teint livide.

— Quel était l'objet de cette réunion ? demanda-t-il.

— Les Aquiloniens se sont soulevés à l'ouest, répondit Amalric, se remettant du choc causé par la mort d'Orastes. Ces imbéciles croient que Conan est en vie et qu'il s'avance à la tête d'une armée – les troupes poitaniennes – pour reconquérir son royaume. S'il était réapparu immédiatement après la défaite de la Valkia ou si une rumeur – disant qu'il était toujours en vie – avait circulé, les provinces centrales ne se seraient pas soulevées pour défendre sa cause. Les gens craignent trop tes pouvoirs. Mais le despotisme de Valerius les a tellement poussés à bout qu'ils sont prêts à suivre le premier venu, capable de les unir contre nous. Ils préfèrent une mort brutale à la torture et à une misère permanente.

« Certes la rumeur disant que Conan n'avait pas été tué à la Valkia circulait depuis longtemps et persistait avec entêtement. Les gens du peuple n'ont été persuadés de son bien-fondé que tout dernièrement. Pallantides, dans son royaume d'Ophir où il vit en exil, jure que le roi était malade ce jour-là et qu'il est resté sous sa tente. Il affirme qu'un homme d'armes portait sa cuirasse. Un écuyer – il vient seulement de se remettre d'une blessure à la tête causée par une massue – a confirmé son histoire... ou fait semblant de la confirmer.

« Une vieille femme accompagnée d'un loup parcourt le pays. Elle proclame que le roi Conan est toujours en vie et qu'il va revenir pour réclamer sa

couronne. Depuis peu, ces maudits prêtres d'Asura chantent le même refrain. Ils disent que la nouvelle leur est parvenue par une voie mystérieuse. Selon eux, Conan s'apprêterait à rentrer en Aquilonie, bien décidé à reconquérir son royaume. Je n'ai pas réussi à mettre la main sur cette femme ou sur ces damnés prêtres. Bien sûr, c'est une ruse, imaginée par Trocero. Mes espions m'ont appris que les Poitaniens se préparaient à envahir l'Aquilonie. Je suis persuadé que Trocero exhibera un quelconque prétendant au trône, en affirmant que c'est le roi Conan.

Tarascus éclata de rire, mais son rire manquait de conviction. Il palpa subrepticement sa cicatrice sous son pourpoint et se souvint des corbeaux croassant sur les traces d'un fugitif. Lui revint également en mémoire le corps de son écuyer Arideus, que l'on avait ramené des montagnes frontalières : il avait été horriblement déchiqueté... par un grand loup gris, lui avaient dit ses soldats terrifiés. Il se souvint également d'une gemme rouge, volée dans un coffre en or durant le sommeil d'un magicien... il ne dit rien !

De son côté, Valerius se souvenait d'un noble moribond qui lui avait raconté une histoire terrifiante avant d'expirer... et il se souvenait de quatre hommes de Khitaï, disparus dans les brumes du sud pour n'en jamais revenir. Il retint sa langue. La haine farouche et la méfiance qu'il éprouvait à l'encontre de ses alliés le rongeaient comme un ver. En outre, son plus cher désir était de voir les rebelles et les Némédiens s'entre tuer et s'exterminer.

Amalric s'exclama :

— Ils croient que Conan est en vie... quelle absurdité !

Pour toute réponse, Xaltotun jeta sur la table un rouleau de parchemin.

Amalric s'en saisit et le lut rapidement. Un cri furieux et incohérent sortit de ses lèvres. Il lut à voix haute :

« À Xaltotun, grand fakir de Némédie :
Chien d'Acheronien, je t'annonce mon
retour en Aquilonie, mon royaume.
J'ai l'intention de pendre ta carcasse à

une branche d'arbre.

CONAN. »

— Un faux ! s'exclama Amalric.

Xaltotun secoua la tête.

— Ce n'est pas un faux. J'ai comparé cette écriture avec la signature apposée sur les documents royaux conservés à la bibliothèque de la cour. Personne ne pourrait imiter ce griffonnage impudent.

— Si Conan est en vie, murmura Amalric, ce soulèvement ne ressemblera pas aux autres. Il est le seul homme vivant capable d'unir les Aquiloniens contre nous. Mais, protesta-t-il, cela ne ressemble pas à Conan. Pourquoi nous met-il sur nos gardes en nous envoyant ce message outrecuidant ? On aurait pu s'attendre à ce qu'il frappât sans prévenir, à la manière des barbares.

— Nous étions déjà prévenus, fit remarquer Xaltotun. Nos espions nous ont signalé que le Poitain se préparait à la guerre. Dès qu'il franchira les montagnes, nous en serons informés. C'est pourquoi il m'a lancé ce défi. Cela ne m'étonne guère de sa part.

— Pourquoi à toi ? demanda Valerius. Il aurait pu m'adresser ce message, ou l'envoyer à Tarascus !

Xaltotun posa sur le roi son regard impénétrable.

— Conan est plus avisé que toi, finit-il par dire. Il sait ce que vous autres rois avez encore à apprendre... que le véritable maître des nations occidentales, ce n'est pas Tarascus, ni Valerius – certes non ! – ni Amalric... mais Xaltotun !

Ils ne firent aucune réponse. Ils restaient assis sur leurs sièges, accablés, le regardant fixement, tandis qu'ils se pénétraient lentement de la vérité de son affirmation.

— Je ne saurais emprunter d'autre route que la voie impériale, annonça Xaltotun. Il nous faut d'abord écraser Conan. J'ignore comment il a réussi à m'échapper à Belverus. Je ne puis savoir ce qui s'est passé, car j'étais plongé dans le sommeil du lotus noir. Il se trouve dans le sud et rassemble une armée. C'est sa dernière tentative, très risquée à vrai dire. Seul le désespoir d'un peuple qui a souffert de la tyrannie de Valerius la rend possible. Laissons-les se soulever. Je

les tiens dans le creux de ma main... tous ! Attendons qu'il vienne à notre rencontre, à la tête de son armée. Alors nous l'écraserons une bonne fois pour toutes !

« Nous écraserons ensuite les armées de Poitain et du pays de Gunder, ces stupides Bossoniens. Après eux, Ophir, Argos, Zingara, Koth... toutes les nations du monde ! Nous les souderons en un seul et immense empire. Vous serez mes satrapes. Vous régnerez et serez puissants comme ne l'ont jamais été les rois d'aucun pays. Je suis invincible. Le Cœur d'Ahriman est bien caché... aucun homme ne pourra le voler pour l'utiliser contre moi, comme cela est arrivé autrefois.

Tarascus détourna son regard. Il craignait que Xaltotun ne lise ses pensées. Il comprit que, depuis qu'il y avait déposé le Cœur, le magicien n'avait pas ouvert son coffre en or, ciselé de serpents endormis. Aussi étonnant que cela paraisse, Xaltotun ignorait que le Cœur lui avait été volé. L'étrange gemme se trouvait au-delà ou hors du cercle de son noir savoir. Ses facultés surnaturelles ne l'avaient pas prévenu que le coffre était vide. Tarascus ne pensait pas que Xaltotun fût au courant de toutes les révélations faites par Orastes. Le Pythonien n'avait pas mentionné la restauration d'Acheron, il avait seulement parlé de la construction d'un nouvel empire, terrestre. Tarascus songea que Xaltotun n'était pas encore parfaitement sûr de son pouvoir. Ils avaient besoin de son aide pour satisfaire leurs ambitions, mais il avait encore besoin d'eux pour réaliser les siennes. Après tout, la magie dépendait, dans une certaine mesure, des épées et des lances d'une armée capable de remporter la victoire. Le roi lut un conseil dans le regard furtif d'Amalric : laissons le magicien utiliser ses arts pour nous aider à écraser notre ennemi le plus dangereux... nous aurons toujours le temps de nous retourner contre lui ! Il y a certainement un moyen de vaincre ce sombre pouvoir que nous avons contribué à faire renaître !

Chapitre XXI

Les tambours de l'angoisse

La guerre devint inévitable lorsque l'armée de Poitain, forte de dix mille hommes, franchit les défilés du sud, bannières flottant au vent, cuirasses étincelant au soleil. À sa tête – les espions l'affirmaient – s'avancait une silhouette gigantesque portant une armure noire, le lion royal d'Aquilonie brodé de fils d'or sur son riche surcot de soie. Conan était vivant ! Cela ne faisait plus de doute à présent dans l'esprit des habitants... qu'ils soient partisans ou adversaires du Cimmérien !

Tandis que la nouvelle de l'invasion arrivait dans le sud, un message alarmant était apporté à Tarantia par des courriers épuisés. Ils avaient fait galoper leurs chevaux à un train d'enfer, car l'armée du pays de Gunder se dirigeait vers le sud, appuyée par les barons des marches bossoniennes du nord et du nord-ouest. Tarascus, à la tête de trente et un mille hommes, se rendit à Galparan, près de la rivière Shirki. Les hommes de Gunder devaient la franchir pour attaquer les villes encore tenues par les Némédiens. La Shirki était une rivière au cours rapide, dont les eaux tumultueuses se ruaient vers le sud-ouest à travers des défilés rocheux et des canyons. À cette époque de l'année, il y avait très peu de gués praticables pour une armée. Avec la fonte des neiges, la Shirki menaçait de sortir de son lit. Toute la région à l'est de la Shirki était aux mains des Némédiens ; il était logique de supposer que les hommes de Gunder tenteraient de traverser la rivière, soit à Galparan, soit à Tanasul, au sud de Galparan. Chaque jour, des renforts étaient attendus de Némédie ; puis la nouvelle arriva que le roi d'Ophir se livrait à des démonstrations hostiles sur la frontière sud de Némédie. Demander d'autres troupes risquait de laisser la Némédie sans défense, en cas d'invasion venant du sud.

Amalric et Valerius quittèrent Tarantia avec vingt-cinq mille hommes, laissant une garnison suffisamment forte pour décourager des révoltes dans les villes

durant leur absence. Ils souhaitaient livrer bataille à Conan et l'écraser avant qu'il ne rassemble autour de lui les forces rebelles du royaume.

Le roi et ses Poitaniens avaient franchi les montagnes, mais il n'y avait pas eu de véritable affrontement, d'attaques de villes ni d'assauts menés contre des forteresses. Conan avait surgi... pour disparaître aussitôt. Apparemment, il était allé vers l'ouest, traversant les régions sauvages et peu peuplées des collines. Il avait atteint les marches bossoniennes ; chaque jour, des volontaires venaient grossir les rangs de ses soldats. Amalric et Valerius avec leur armée, des Némédiens, des renégats aquiloniens et des mercenaires prêts à tout, s'avançaient à travers le pays avec une rage frustrée, à la recherche d'un adversaire invisible.

Amalric n'obtint que des renseignements très vagues et sans intérêt sur les mouvements de Conan. Ses éclaireurs avaient la désagréable habitude de partir en reconnaissance et de ne jamais revenir. Il n'était pas rare de rencontrer un espion crucifié sur un chêne. La région s'était soulevée et frappait à la manière des paysans et des gens des campagnes... sauvagement, meurtrièrément et en secret. Amalric était sûr d'une chose : des forces importantes, composées d'hommes de Gunder et de Bossoniens du nord, se trouvaient quelque part au nord, au-delà de la Shirki. Conan, avec une armée plus réduite de Poitaniens et de Bossoniens du sud, se trouvait également devant lui, quelque part au sud-ouest.

Si Valerius et lui-même continuaient de s'enfoncer dans cette région sauvage, Conan risquait de leur échapper et de les contourner. Il en profiterait pour envahir, dans leur dos, les provinces centrales. Amalric quitta la vallée de la Shirki et campa dans une plaine, à une journée de cheval de Tanasul. Là, il attendit. Tarascus resta sur ses positions à Galparan. Il redoutait que les manœuvres de Conan ne soient destinées à l'attirer vers le sud, pour permettre aux hommes de Gunder de déferler vers le sud, de passer à gué et de pénétrer dans le royaume.

Xaltotun fit son entrée dans le camp d'Amalric. Son

chariot était tiré par ses chevaux magiques, jamais fourbus ! Il entra dans la tente d'Amalric où le baron conférait avec Valerius. Ils examinaient une carte étalée sur une table de camp en ivoire.

Xaltotun s'empara de la carte, la froissa et la jeta dans un coin.

— Mes espions me disent ce que vos éclaireurs sont incapables de vous apprendre, déclara-t-il. Pourtant, leurs informations sont étrangement imprécises et imparfaites, comme si des forces invisibles étaient à l'œuvre contre moi.

« Conan s'avance le long de la rivière Shirki, avec dix mille Poitaniens, trois mille Bossoniens du sud et des barons de l'ouest et du sud avec leurs partisans. Ceux-ci sont au nombre de cinq mille. Une armée de trente mille hommes, composée des hommes de Gunder et des Bossoniens du nord, se dirige à marche forcée vers le sud pour opérer sa jonction avec lui. Les deux armées sont en contact permanent. Elles communiquent entre elles par des voies secrètes, connues de ces maudits prêtres d'Asura, apparemment ligués contre moi. Je les livrerai en pâture aux serpents lorsque la bataille sera terminée... je le jure, par Set !

« Les deux armées convergent vers le gué de Tanasul. Je ne pense pas que les hommes de Gunder traverseront la rivière. Je crois par contre que Conan la traversera pour les rejoindre.

— Pourquoi Conan traverserait-il la rivière ? s'informa Amalric.

— Parce qu'il a tout intérêt à différer la bataille. Plus longtemps il attendra, plus fort il deviendra... et plus précaire sera notre position. Les collines de l'autre côté de la rivière fourmillent de gens qui servent sa cause avec ardeur... des hommes brisés, des réfugiés, qui ont fui la cruauté de Valerius. Des hommes seuls ou par groupes accourent de tous côtés pour rejoindre son armée. Chaque jour, des détachements de nos armées tombent dans des embuscades et sont taillés en pièces par les paysans. La rébellion s'intensifie dans les provinces centrales et ne tardera pas à se transformer en révolte ouverte. Les garnisons que nous avons laissées là-bas sont insuffisantes et nous ne pouvons espérer, pour le moment, aucun renfort de Némédie. Je

vois la main de Pallantides dans ces escarmouches à la frontière ophirienne. Il compte des parents en Ophir.

« Si nous ne livrons pas rapidement bataille à Conan – pour l'écraser définitivement – les provinces s'embraseront et le vent de la révolte soufflera dans notre dos. Nous serons contraints de nous replier sur Tarantia, pour défendre ce que nous avons pris. En outre, il faudrait nous battre et nous frayer un chemin à travers un pays en révolte, avec toutes les forces de Conan sur nos talons ! Nous serions contraints enfin de défendre la ville elle-même, avec des ennemis tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de ses murs. Non, nous ne pouvons attendre. Nous devons écraser Conan avant que son armée ne devienne trop puissante... avant que les provinces centrales ne se soulèvent ! Une fois sa tête accrochée au-dessus de la grande porte de Tarantia, vous verrez avec quelle rapidité la rébellion se calmera !

— Pourquoi ne lances-tu pas un sort à son armée ? Fais donc mourir tous ses soldats ! suggéra Valerius sur un ton presque moqueur.

Xaltotun fixa l'Aquilonien. Il parut lire toute l'étendue de la folie pleine de raillerie, tapie au fond de ses yeux au regard flottant.

— N'aie crainte, finit-il par dire. Ma magie détruira Conan. Je l'écraserai comme un lézard sous mon talon. Pourtant, la sorcellerie a parfois besoin de l'aide des lances et des épées.

— S'il traverse la rivière et prend position sur les collines goraliennes, il sera difficile de l'en déloger, fit remarquer Amalric. Si nous le surprenions dans la vallée, sur cette rive, nous pourrions l'anéantir, lui et son armée. À quelle distance de Tanasul se trouve Conan ?

— À l'allure où il marche, il devrait atteindre le gué demain soir ou dans la nuit. Ses hommes sont aguerris ; il les mène durement. Il arrivera là-bas au moins une journée avant les hommes de Gunder.

— Parfait ! (Amalric frappa la table du poing.) Je peux le précéder à Tanasul. Je vais envoyer un messenger à Tarascus et lui demander de me rejoindre à Tanasul. Le temps qu'il arrive, j'aurai intercepté Conan avant qu'il passe le gué et l'aurai détruit, lui et ses

hommes. Nos armées traverseront conjointement la rivière et nous nous occuperons des troupes de Gunder.

Xaltotun secoua la tête avec impatience.

— Ce plan serait excellent si tu avais en face de toi un autre adversaire que Conan. Tes vingt-cinq mille hommes ne réussiront jamais à écraser ses dix-huit mille hommes avant que ceux de Gunder n'opèrent leur jonction. Ils se battront avec l'énergie et la férocité d'une panthère blessée. Et si jamais les hommes de Gunder arrivaient avant que tu aies remporté une victoire décisive ? Tu serais pris entre deux feux et ton armée exterminée... Tarascus rallierait Tanasul trop tard pour te venir en aide... il n'en aurait pas le temps !

— Que faire alors ? demanda Amalric.

— Marche avec tes troupes contre Conan, répondit l'homme d'Acheron. Envoie un messenger demandant à Tarascus de nous rejoindre ici. Nous l'attendrons et nous dirigerons tous ensemble vers Tanasul.

— Si nous attendons, protesta Amalric, Conan traversera la rivière et rejoindra les hommes de Gunder.

— Conan ne traversera pas la rivière, affirma Xaltotun.

Amalric redressa vivement la tête et scruta les yeux noirs au regard énigmatique.

— Que veux-tu dire ?

— Supposons que des pluies torrentielles s'abattent au nord, à la source de la Shirki ! Supposons que la rivière en crue se transforme en un torrent furieux, rendant impraticable le gué de Tanasul ! Nous pourrions alors faire avancer sans hâte toutes nos forces réunies, livrer bataille à Conan sur cette rive et l'écraser. Une fois la crue terminée, ce qui devrait se produire le lendemain à mon avis, ne pourrions-nous traverser la rivière et exterminer les hommes de Gunder ? De cette façon, nous lancerions toutes nos forces contre chacun de nos adversaires, pris isolément, et donc plus vulnérable...

Valerius éclata de rire. Il riait toujours à la perspective de la ruine d'un ami ou d'un ennemi. Il passa sa main dans ses mèches blondes et rebelles, en un geste nerveux. Amalric fixait l'homme d'Acheron ; sa peur se teintait d'admiration.

— Si nous surprenons Conan dans la vallée de la Shirki, coincé entre les collines et la rivière en crue, reconnu-il, en unissant toutes nos forces, nous serions en mesure d'anéantir son armée. Penses-tu... es-tu certain... tu crois vraiment que de telles pluies tomberont ?

— Je me retire sous ma tente, se contenta de dire Xaltotun en se levant. La nécromancie ne consiste pas seulement à agiter une baguette dans les airs. Envoyez un messenger à Tarascus. Et interdisez à quiconque de s'approcher de ma tente.

Ce dernier ordre était superflu. Aucun soldat ne se serait approché – même pour une forte somme d'argent – de cette mystérieuse tente de soie noire. Sa porte de toile était toujours soigneusement rabattue. Personne n'y entrait jamais, à l'exception de Xaltotun. Pourtant, l'on entendait souvent des voix en sortir. Parfois ses parois s'agitaient et se soulevaient sans le moindre souffle de vent ; les notes d'une étrange musique montaient vers le ciel. Souvent, au cœur de la nuit, ses parois de soie étaient illuminées par des flammes rouges, vacillant à l'intérieur, et l'on apercevait des silhouettes grotesques aller et venir.

Cette nuit-là, allongé sur sa couche, Amalric entendit le battement sourd et régulier d'un tambour. Il grondait en cadence à travers les ténèbres... provenant de la tente de Xaltotun. À certains moments, le Némédien aurait juré qu'une voix grave et croassante accompagnait le battement du tambour. Il frissonna, car la voix n'était pas celle de Xaltotun. Le tambour continua de résonner et de battre, évoquant le grondement du tonnerre au loin. Avant l'aube, Amalric regarda au-dehors et aperçut le rouge vacillement d'éclairs qui embrasaient l'horizon au nord. Dans toutes les autres parties du ciel, les grandes étoiles brillaient d'un éclat blanchâtre. Les éclairs lointains zébraient le ciel sans discontinuer. On aurait dit des flammes écarlates se reflétant sur une lame minuscule, tournée et retournée sans fin.

Le lendemain, au coucher du soleil, Tarascus se présentait avec son armée. Celle-ci était couverte de poussière et épuisée après cette marche forcée. Les

fantassins arrivèrent à la traîne, plusieurs heures après les cavaliers. Ils campèrent dans la plaine, près de l'armée d'Amalric. À l'aube, elles se dirigèrent conjointement vers l'ouest.

Des éclaireurs étaient partis en reconnaissance. Amalric attendait leur retour avec impatience... il avait hâte de les entendre dire que les Poitaniens étaient pris au piège, devant une rivière en crue aux eaux tumultueuses. Lorsqu'ils revinrent vers la colonne en marche, ce fut avec la nouvelle que Conan avait franchi la rivière !

— Comment ? s'exclama Amalric. Il a traversé la rivière en crue ?

— Elle n'est pas en crue ! répondirent les éclaireurs avec étonnement. Il est arrivé à Tanasul tard dans la nuit et son armée a traversé la rivière.

— Pas de crue ? lança Xaltotun, pris au dépourvu... pour la première fois, à la connaissance d'Amalric. Impossible ! De fortes pluies sont tombées près des sources de la Shirki, ces deux dernières nuits !

— C'est bien possible, seigneur, rétorqua l'un des éclaireurs. Il est vrai que l'eau était boueuse. Les habitants de Tanasul ont dit que la rivière avait monté de plus d'un pied depuis hier. Mais cela n'a pas empêché Conan de traverser à gué.

La magie de Xaltotun avait échoué ! Cette pensée résonnait dans le cerveau d'Amalric. L'horreur que lui inspirait cet homme étrange avait régulièrement grandi depuis cette nuit à Belverus... où il avait vu une momie brune et desséchée redevenir un homme vivant. La mort d'Orastes avait changé cette horreur latente en une peur réelle. Au tréfonds de son être était tapie la conviction terrifiante que cet homme – ou ce démon – était invincible. Pourtant, il tenait à présent la preuve irréfutable de son échec.

Ainsi, même le plus grand des nécromants n'est pas infailible, songea le baron. Pourtant, il n'osait pas s'opposer à l'homme d'Acheron... pas encore. Orastes était mort et seul Mitra savait dans quel enfer sans nom il se tordait ! Amalric comprit que son épée ne saurait prévaloir là où le sombre savoir du prêtre renégat avait échoué. La sinistre abomination – quelle qu'elle fût – projetée par Xaltotun se trouvait dans un lointain

avenir, encore imprévisible. Conan et son armée représentaient une menace immédiate ! La magie de Xaltotun risquait fort d'être nécessaire avant que tout ne soit joué.

Ils arrivèrent à Tanasul, petit village fortifié, où des rochers à fleur d'eau formaient un pont naturel. Celui-ci enjambait la Shirki, toujours praticable, sauf lorsqu'elle était en crue. Des éclaireurs revinrent : Conan avait pris position dans les collines goraliennes, situées quelques miles après la rivière, et, peu avant le coucher du soleil, les hommes de Gunder avaient rallié son campement.

Amalric regarda Xaltotun, impénétrable et inaccessible à la lueur des torches. La nuit était tombée.

— Que faire à présent ? Ta magie a échoué. Conan nous attend avec une armée presque aussi puissante que la nôtre. Ses positions sont meilleures que les nôtres. Nous devons choisir entre deux maux : camper ici et attendre qu'il nous attaque, ou nous replier sur Tarantia, en espérant l'arrivée de renforts.

— Nous sommes perdus si nous attendons, répliqua Xaltotun. Traversons la rivière et campons dans la plaine, sur l'autre rive. Nous attaquerons à l'aube.

— Ses positions sont trop solides ! s'exclama Amalric.

— Fou ! (Un accès de vive colère fit disparaître le calme apparent du magicien.) Aurais-tu oublié Valkia ? Pour une raison obscure, la rivière n'est pas en crue : aussi, tu me crois à bout de ressources ? J'avais décidé que nos ennemis seraient exterminés par les lances de tes soldats. Pourtant, n'aie crainte ! Ma magie anéantira leur armée. Conan est pris au piège. Pour la dernière fois il verra le soleil se coucher ! Traversons la rivière !

Ils passèrent à gué, éclairés par les torches. Les sabots des chevaux tintaient sur le pont rocheux, dans de grandes éclaboussures. La lueur des torches sur les boucliers et les cuirasses lançait des reflets rougeâtres sur l'eau sombre. Le pont rocheux au-dessus de la rivière était large ; pourtant, il était plus de minuit lorsque toute l'armée fut installée dans la plaine, sur l'autre rive. Au-dessus d'eux, ils apercevaient des feux aux flammes rouges dans le lointain. Conan avait pris

position dans les collines goraliennes. Celles-ci avaient déjà servi en maintes occasions de retranchement ultime à plus d'un roi d'Aquilonie.

Amalric sortit de sa tente et arpenta nerveusement le campement. Une lueur étrange tremblait sous la tente de Xaltotun. De temps à autre, un cri démoniaque déchirait le silence... on entendait le murmure sourd et sinistre d'un tambour. Il bruissait plus qu'il ne grondait.

L'intuition d'Amalric était avivée par la nuit et les circonstances. Il sentit que Xaltotun avait à se concilier plus que des forces naturelles. Il se mit à douter du pouvoir réel du magicien. Il regarda en direction des feux brillants au-dessus de lui. Ses traits se durcirent. Ils campaient, lui et son armée, au cœur d'une région hostile. Là-bas, dans ces collines, rôdaient des milliers de formes rapaces ; de leurs cœurs et de leurs âmes avaient été extirpés toute émotion et tout espoir, à l'exception de la haine féroce qu'elles nourrissaient envers leurs conquérants et d'une envie folle de se venger. Une défaite signifierait l'anéantissement, une retraite à travers un pays fourmillant d'ennemis sanguinaires. Demain matin, il lancerait son armée contre le guerrier le plus redoutable de toutes les nations occidentales et sa horde acculée au désespoir. Si Xaltotun leur faisait défaut maintenant...

Une demi-douzaine d'hommes d'armes surgirent des ténèbres. La lueur des flammes se refléta sur leurs plaques pectorales et leurs casques à cimier. Ils poussaient autant qu'ils traînaient une silhouette décharnée, vêtue de haillons.

Saluant Amalric, ils dirent :

— Seigneur, cet homme s'est présenté aux avant-postes. Il désire parler au roi Valerius. C'est un Aquilonien.

L'homme ressemblait davantage à un loup... un loup que les pièges auraient profondément marqué. D'anciennes cicatrices – comme en produisent seulement des fers – étaient visibles sur ses poignets et ses chevilles. Une grande balafre, la marque du fer rouge, défigurait son visage. Ses yeux brillèrent à travers l'enchevêtrement de ses cheveux nattés quand il se coucha à moitié devant le baron.

— Qui es-tu, chien pouilleux ? demanda le Némédien.

— Appelle-moi Tiberias, répondit l'homme. (Il claqua des dents, pris de spasmes nerveux.) Je suis venu t'indiquer le moyen de prendre Conan au piège.

— Un traître, hein ? gronda le baron.

— On dit que tu as de l'or, s'écria l'homme. (Il frissonna sous ses guenilles.) Donne-m'en ! Donne-moi de l'or et je te montrerai comment défaire le roi !

Ses yeux brillèrent d'une lueur folle. Ses mains tendues, paumes tournées vers le haut et doigts écartés, ressemblaient à des serres décharnées.

Amalric haussa les épaules avec dégoût. Néanmoins aucun instrument n'était trop vil s'il lui assurait la victoire.

— Si tu dis la vérité, tu recevras plus d'or que tu ne pourras en porter, dit-il. Si tu me mens ou si tu es un espion, je te ferai crucifier la tête en bas. Amenez-le.

Dans la tente de Valerius, le baron désigna l'homme accroupi devant eux. Il tremblait et serrait ses guenilles sur son corps.

— Il prétend connaître un moyen de nous aider... à remporter la bataille de demain. Cela pourrait nous être utile, si le plan de Xaltotun ne donne pas de meilleurs résultats... que ceux constatés jusqu'à présent ! Parle, chien !

Le corps de l'homme se tordit, agité par d'étranges convulsions. Les mots sortirent précipitamment de sa bouche, se bousculant et se heurtant :

— Conan campe au fond de la vallée des Lions. Celle-ci est en forme d'éventail, bordée de collines escarpées. Pour l'attaquer demain, il vous faudra grimper jusqu'à cette vallée. Il est impossible de gravir les collines avoisinantes. Si le roi Valerius daigne recourir à mes services, je le guiderai à travers les collines et lui montrerai comment fondre sur les arrières du roi Conan ! Au cas où nous tomberions d'accord, nous partirons très tôt à l'aube. À cheval, cela prendra plusieurs heures. Il y a de nombreux miles à parcourir vers l'ouest, puis vers le nord... ensuite nous obliquerons vers l'est et arriverons sur les arrières du roi Conan comme l'ont fait les hommes de Gunder.

Amalric se gratta le menton ; il hésitait. En ces

temps incertains, il n'était pas rare de trouver des hommes prêts à vendre leur âme pour quelques pièces d'or.

— Si tu m'attires dans un piège, tu mourras, dit Valerius. Tu le sais ?

L'homme frissonna ; pourtant, aucune hésitation ne brilla au fond de ses yeux écarquillés.

— Si je te trahis, tue-moi !

— Conan ne se risquera pas à diviser ses forces, réfléchit Amalric. Il aura besoin de tous ses hommes pour repousser notre attaque. Il ne s'amuserait pas à en placer un seul en embuscade dans les collines. S'il veut sauver sa peau, ce gaillard-là tiendra sa promesse de nous conduire. Ce chien se sacrifierait volontairement ? Quelle idée absurde ! Non, Valerius, à mon avis, cet homme est de bonne foi.

— En tout cas, c'est une fripouille assez exceptionnelle... s'il trahit son libérateur ! fit Valerius en éclatant de rire. Entendu. J'irai avec ce chien. Combien d'hommes peux-tu me donner ?

— Cinq mille devraient suffire, réfléchit Amalric. Une attaque lancée par surprise sur leurs arrières les désorganisera. Ce sera la confusion ; j'en profiterai pour agir. Tu attaqueras aux alentours de midi.

— Tu sauras quand je frapperai, l'assura Valerius.

Amalric, en regagnant sa tente, remarqua avec plaisir que Xaltotun se trouvait toujours dans la sienne... à en juger par les cris à glacer le sang qui en sortaient de temps à autre. Les hurlements frémissaient et vibraient dans la nuit. Entendant le cliquetis de l'acier et le tintement des brides dans les ténèbres avoisinantes, il eut un rictus cruel. Bientôt, Valerius aurait servi tous ses desseins. Le baron savait que Conan se défendrait, tel un lion blessé, lacérant et mettant en lambeaux ses adversaires, même dans ses dernières convulsions. Si Valerius attaquait ses arrières, la riposte désespérée du Cimmérien pourrait bien coûter la vie à son rival... avant que Conan ne succombe à son tour. Ce serait tout aussi bien. Amalric savait qu'il pourrait fort bien se passer de Valerius, après que ce dernier aurait assuré la victoire de la Némédie.

Les cinq mille cavaliers accompagnant Valerius étaient pour la plupart des renégats aquiloniens sans foi ni loi. Quittant le camp endormi, silencieux et baigné par la clarté lunaire, ils se dirigèrent vers l'ouest et longèrent les grandes masses sombres se profilant sur les étoiles. Valerius marchait en tête, avec à son côté Tiberias. Une lanière de cuir enserrait son poignet, tenue par un homme d'armes qui se trouvait sur sa droite. D'autres, derrière eux, avaient leurs épées dégainées.

— Un mauvais tour de ta part et tu meurs à l'instant ! lui lança Valerius. Je ne connais pas tous les sentiers de ces collines, mais la région m'est suffisamment familière dans son ensemble pour que je me rende compte des directions successives qu'il nous faut suivre pour arriver dans la vallée des Lions, sur les arrières de Conan. Aussi, ne cherche pas à nous égarer.

L'homme baissa la tête et claqua des dents, protestant avec volubilité de sa loyauté. Puis il regarda stupidement le serpent doré de l'antique dynastie sur la bannière qui flottait au-dessus de lui.

Ils longèrent l'extrémité des collines enserrant la vallée des Lions et décrivirent un large arc de cercle vers l'ouest. Après une heure de route, ils obliquèrent vers le nord, s'enfonçant à travers les collines sauvages, et suivirent des pistes presque effacées et des sentiers sinueux. Au lever du soleil, ils se trouvaient à quelques miles au nord-ouest des positions de Conan. Le guide les conduisit alors à travers un véritable labyrinthe de rochers escarpés. Valerius hochait la tête et s'orientait, prenant comme repères différents pics, plus hauts que les autres. Ainsi il savait où il se trouvait, approximativement, et était certain de marcher dans la bonne direction.

Soudain, une masse grise et floconneuse descendit du nord, par vagues successives, voilant les pentes et se répandant dans les vallées. Cette masse nuageuse occulta le soleil : le monde devint un abîme grisâtre et indistinct où toute visibilité était impossible au-delà de quelques mètres. La marche devint confuse. Les soldats avançaient à tâtons, trébuchaient et tombaient. Valerius poussa un juron. Il ne vit plus les pics qui lui servaient de repères. Il devait s'en remettre entièrement

au guide renégat. Le serpent d'or pendait lamentablement sur son fanion que n'agitait plus le vent.

Tiberias parut troublé à son tour. Il s'arrêta et regarda autour de lui avec incertitude.

— Es-tu perdu, chien ? demanda Valerius avec rudesse.

— Écoute !

Quelque part, devant eux, une légère vibration était audible... le battement rythmé d'un tambour.

— Les tambours de Conan ! s'exclama Tiberias.

— Si nous sommes assez près pour entendre ses tambours, fit remarquer Valerius, pourquoi n'entendons-nous pas les cris de ses soldats et le fracas des armes ? Assurément, la bataille est commencée.

— Les gorges et les vents jouent des tours étranges, l'assura Tiberias. (Il claquait des dents, brûlant de la fièvre qui est souvent le lot de ceux qui ont croupi dans des prisons humides, privées de soleil.) Écoute !

Une clameur assourdie parvint faiblement à leurs oreilles.

— Ils se battent au fond de la vallée ! s'écria Tiberias. Le tambour résonne sur les hauteurs. Hâtons-nous !

Il se dirigea vers le son du lointain tambour. Apparemment, il avait retrouvé son chemin. Valerius le suivit en maudissant le brouillard qui cependant masquerait leur avance : Conan ne les verrait pas venir. Et avant que le soleil de midi ne dissipe ces brumes, ils auraient atteint la vallée et attaque le Cimmérien sur ses arrières.

Pour l'instant, il n'aurait su dire ce qu'il y avait de chaque côté de la route... falaises, bosquets d'arbres ou gorges encaissées. Le tambour battait continuellement, de plus en plus fort, à mesure qu'ils avançaient. Ils n'entendaient plus la clameur de la bataille. Totalemment désorienté par le brouillard, Valerius n'avait aucune idée de la direction suivie par le guide. Il sursauta en voyant surgir à travers les volutes de brouillard des parois rocheuses grisâtres, de chaque côté du sentier. Ainsi ils s'avançaient dans un défilé étroit. Le guide ne montrait aucun signe de nervosité. Valerius poussa un soupir de soulagement lorsque les murailles

s'éloignèrent et se perdirent dans le brouillard. Ils avaient quitté le défilé. Si l'on avait prévu de leur tendre une embuscade, cette passe était idéale !

Tiberias fit halte à nouveau. Les roulements de tambour s'accroissaient. Valerius n'arrivait pas à déterminer d'où venait le son. Tantôt, cela semblait gronder devant lui ; tantôt derrière lui ; puis d'un côté ou de l'autre. Valerius, dressé sur ses étriers, regarda autour de lui avec impatience. Les volutes de brouillard l'entouraient et virevoltaient ; l'humidité faisait briller son armure. Derrière lui, les longues files de cavaliers bardés d'acier ressemblaient à des fantômes engloutis par le brouillard.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? lança-t-il.

L'homme semblait écouter attentivement le tambour spectral. Il se redressa lentement sur sa selle. Tournant la tête, il fit face à Valerius... le sourire sur ses lèvres était horrible à voir.

— Le brouillard se dissipe, Valerius, coassa-t-il d'une voix transformée. (Il tendit un doigt décharné.) Regarde !

Le tambour s'était tu. Le brouillard se dissipait rapidement. Les crêtes des collines, visibles les premières, apparurent au-dessus des nuages gris, hautes et spectrales. Les brumes descendirent vers le sol, diminuèrent et se dissipèrent. Valerius se dressa sur ses étriers et poussa un cri, repris par les cavaliers qui venaient à sa suite. Ils étaient entourés de falaises élevées, aux parois abruptes. Ils n'avançaient pas dans une vallée large et découverte, comme il l'avait supposé. Ils se trouvaient dans un cul-de-sac, cerné par des falaises escarpées, hautes de centaines de pieds. La seule entrée – ou sortie – était ce défilé étroit qu'ils avaient emprunté quelques instants auparavant.

— Porc ! (De son poing bardé de fer, Valerius frappa Tiberias à la bouche.) Quelle est cette ruse diabolique ?

Tiberias cracha du sang et éclata d'un rire terrifiant.

— Une ruse qui débarrassera le monde d'une bête féroce ! Regarde !

Valerius poussa un nouveau cri... de rage plus que de peur.

Le défilé était obstrué par une horde sauvage

d'hommes au terrible aspect. Aussi immobiles que des statues... des hommes vêtus de guenilles, aux cheveux hirsutes, armés de lances... par centaines. Tout là-haut, sur les falaises, apparurent d'autres visages... des milliers de visages... terrifiants, décharnés et féroces... marqués par le feu, le fer et la faim.

— Une ruse de Conan ! lança Valerius avec fureur.

— Conan ignore tout de ceci, répliqua Tiberias en éclatant de rire. Ce stratagème a été imaginé par des hommes brisés, des hommes que tu as ruinés et transformés en bêtes sauvages. Amalric avait raison : Conan n'a pas divisé ses forces. Nous sommes la racaille, les loups rôdant dans ces collines, des hommes sans foyer, des hommes sans espoir. Ce plan a été le nôtre. Les prêtres d'Asura nous ont aidés... ainsi que le brouillard. Regarde-les, Valerius ! Chacun d'eux porte la marque de ta main, sur son corps ou dans son cœur !

« Regarde-moi ! Tu ne me reconnais pas ? Bien sûr, ton bourreau a brûlé et défiguré mon visage ! Pourtant, nous nous sommes déjà rencontrés. Autrefois, j'ai été le seigneur d'Amilius. Tu as fait assassiner mes fils ; ma fille a été violée et tuée par tes mercenaires. Tu as dit que je ne me sacrifierais pas pour t'attirer dans un traquenard ? Dieux tout-puissants, si je disposais d'un millier de vies, je les donnerais avec joie en échange de ta mort !

« Ta fin est proche ! Regarde bien ces hommes que tu as brisés, ces morts vivants qui ont diverti autrefois le roi ! Leur heure a enfin sonné ! Ce défilé sera ta tombe. Essaie d'escalader ces falaises : elles sont escarpées, elles sont élevées. Essaie donc de faire demi-tour pour t'ouvrir un chemin à travers le défilé ! Les lances t'en empêcheront, les rochers, poussés du haut de ces falaises, t'écraseront ! Je t'attends en Enfer, chien !

Et, rejetant sa tête en arrière, il éclata de rire. Les rochers renvoyèrent l'écho de son rire. Valerius se pencha sur sa selle et frappa. Sa grande épée ouvrit en deux omoplates et poitrine. Tiberias tomba à terre... il riait toujours tandis que des flots de sang jaillissaient de sa bouche !

Les tambours grondèrent à nouveau et leur battement rauque fit le tour du défilé. Des rochers

tombèrent du haut des falaises, écrasant les hommes de Valerius... Au-dessus des hurlements des hommes se mourant, les flèches qui pleuvaient en nuées aveuglantes firent entendre leur chant strident.

Chapitre XXII

La route qui mène à Acheron

L'aube venait de poindre à l'est lorsque Amalric disposa ses troupes à l'entrée de la vallée des Lions. Cette vallée était entourée de collines basses et ondoyantes, mais escarpées. Le terrain montait en pente douce, en une succession de terrasses naturelles irrégulières. L'armée de Conan avait pris position sur la plus haute de ces terrasses et attendait l'attaque. L'armée qui l'avait rejointe, venue du pays de Gunder à marche forcée, ne se composait pas exclusivement de lanciers. Elle comptait également sept mille archers bossoniens, et quatre mille barons et leurs hommes liges, du nord et de l'ouest, avaient grossi les rangs de sa cavalerie.

Les piquiers, en groupes compacts, étaient disposés en fer de lance, à l'entrée étroite de la vallée. Ils étaient dix-neuf mille hommes, pour la plupart du pays de Gunder ; mais quatre mille d'entre eux étaient des Aquiloniens originaires des autres provinces. Ils étaient flanqués de cinq mille archers bossoniens, répartis de chaque côté. Derrière les rangs des piquiers, les chevaliers attendaient sur leurs coursiers, immobiles, leurs lances levées : dix mille chevaliers de Poitain, neuf mille Aquiloniens, barons et hommes liges.

L'armée de Conan occupait des positions solides. Ses flancs ne pouvaient être contournés : il aurait fallu grimper le long des pentes escarpées des collines boisées, sous la pluie des flèches bossoniennes... avant d'affronter leurs épées ! Son camp se trouvait dans son dos, au fond d'une vallée étroite et encaissée, la continuation en réalité de la vallée des Lions, à un niveau plus élevé. Il ne craignait pas d'être attaqué sur ses arrières : les collines dans son dos fourmillaient de réfugiés et d'hommes brisés... leur loyauté ne pouvait être mise en doute !

Si ses positions étaient difficilement prenables, il était tout aussi délicat de décrocher et d'effectuer un mouvement de repli. Pour les défenseurs, cet endroit était une souricière autant qu'une forteresse, un ultime

retranchement désespéré... et ceux-ci ne s'attendaient pas à survivre, sauf s'ils étaient victorieux. La seule ligne de retraite possible était l'étroite vallée sur leurs arrières.

Xaltotun monta au faîte d'une colline, à proximité de la large entrée de la vallée, sur la gauche. Cette colline, plus haute que les autres, était connue sous le nom de l'Autel du Roi, pour une raison oubliée depuis longtemps. Xaltotun était le seul à connaître cette raison, car ses souvenirs remontaient à plus de trois mille ans !

Il n'était pas seul. Ses deux serviteurs à la peau très foncée et au corps velu, muets et furtifs, l'accompagnaient. Ils portaient une jeune Aquilonienne ; ses pieds et ses poings étaient liés. Ils la posèrent sur une très vieille pierre, étrangement semblable à un autel, qui couronnait le faîte de la colline. Elle se dressait à cet endroit depuis de longs siècles, usée par les intempéries et par le temps. Pour tous ceux qui la voyaient, elle n'était qu'un rocher à la forme curieuse. Ce qu'elle était en réalité et la raison de sa présence sur la colline... Xaltotun le savait, ses souvenirs étaient très anciens. Les deux serviteurs se retirèrent, le dos courbé, tels des gnomes silencieux. Xaltotun demeura seul près de l'autel de pierre. Sa barbe s'agitant au vent, il contempla la vallée.

Son regard s'étendait jusqu'à la Shirki au cours sinueux, dans son dos, et jusqu'aux collines, devant lui, au-delà du fond de la vallée. Il apercevait très nettement le fer de lance d'acier étincelant qui défendait la première des terrasses, les casques des archers brillant parmi les rochers et les fourrés, les cavaliers silencieux et immobiles sur leurs coursiers, leurs pennons flottant au-dessus de leurs casques, leurs lances dressées formant une forêt hérissée d'acier.

L'armée némédienne se répandit dans la vallée, ressemblant à une rivière d'acier en fusion ; le grand dragon écarlate flottait au-dessus d'elle. En tête marchaient les archers en rangs unis, leurs arbalètes à demi levées, traits encochés, le doigt sur la détente. Suivaient les piquiers ; derrière eux s'avançaient les chevaliers, la fleur de la Némédie, leurs bannières

déployées au vent et leurs lances levées. Dressés sur leurs grands coursiers, ils semblaient se rendre à un banquet.

Plus haut, sur les pentes, l'armée aquilonienne, moins importante, attendait dans un silence farouche.

Les chevaliers némédiens étaient au nombre de trente mille ; comme dans la plupart des nations hyboriennes, la chevalerie était la reine des batailles. Les fantassins servaient uniquement à dégager la voie, pour permettre aux chevaliers en armure de charger : en tout vingt et un mille, piquiers et archers.

Les archers commencèrent à tirer tout en avançant, sans rompre leurs rangs. Leurs carreaux fendaient l'air en bruissant et en sifflant. Les traits retombèrent trop tôt ou rebondirent, inoffensifs, sur les boucliers ronds des hommes de Gunder. Avant que les arbalétriers puissent se rapprocher et devenir dangereux, les traits des Bossoniens tirés vers le ciel s'abattirent, produisant des ravages dans leurs rangs.

Après une vaine tentative de tir croisé, les flèches bossoniennes ayant décimé leurs rangs, les archers némédiens se replièrent en désordre. Leurs cuirasses étaient légères, leurs armes dérisoires en comparaison des grands arcs bossoniens. En outre, les archers de l'ouest s'abritaient derrière des buissons et des rochers. Enfin, les fantassins némédiens étaient loin de posséder l'assurance des cavaliers... ils savaient que leur tâche consistait seulement à leur ouvrir la voie.

Les arbalétriers se replièrent et laissèrent passer les piquiers entre leurs lignes en débandade. Leurs maîtres n'avaient aucun remords à les sacrifier, il s'agissait pour la plupart de mercenaires. Ils devaient masquer l'avance des chevaliers et leur permettre de progresser. Quand ils seraient suffisamment près, ces derniers attaqueraient. Tandis que les arbalétriers ajustaient leur tir, décochant leurs traits vers le ciel pour qu'ils retombent plus loin, et appuyaient les piquiers, ceux-ci, suivis des cavaliers, s'avancèrent vers la pluie meurtrière qui tombait des hauteurs.

Lorsque les piquiers commencèrent à faiblir, harcelés par la grêle sauvage et mortelle qui s'abattait en sifflant sur eux, une sonnerie de trompette retentit. Leurs rangs s'écartèrent aussitôt sur la droite et sur la

gauche... Les chevaliers en armures chargèrent dans un grondement de tonnerre.

Ils allaient à la rencontre d'une nuée mortelle et cruelle. Les traits longs d'une aune trouvaient le moindre interstice dans les armures et les carapaces de leurs coursiers. Les chevaux grimpaient péniblement la pente herbue menant aux terrasses, se cabraient et retombaient en arrière, entraînant leurs cavaliers dans leur chute. Très vite, des formes bardées d'acier jonchèrent les pentes. La charge hésita... et reflua au bas des collines.

Redescendu dans la vallée, Amalric fit reformer les rangs. Tarascus se battait sous le dragon écarlate, mais le baron de Tor commandait aujourd'hui ! Amalric jura en regardant la forêt de lances dressées au-dessus et au-delà des casques des hommes de Gunder. Il avait espéré que sa retraite forcerait les chevaliers à charger au bas des pentes et à se lancer à sa poursuite... ils auraient été la cible de ses archers... puis balayés et anéantis par ses cavaliers. Ils n'avaient pas bougé. Des serviteurs apportèrent des outres contenant de l'eau puisée à la rivière. Des chevaliers ôtèrent leurs heaumes et versèrent l'eau sur leurs têtes ruisselantes de sueur. Les blessés gisant sur les pentes réclamaient vainement à boire. De nombreuses sources coulaient dans la vallée supérieure. Les défenseurs ne connaîtraient pas la soif durant cette longue et chaude journée de printemps.

Depuis l'Autel du Roi, près de l'antique pierre sculptée, Xaltotun assista au flux et au reflux de la marée d'acier. Les chevaliers aux plumes ondoyantes et aux lances baissées chargèrent. Ils gravirent la pente au milieu d'une nuée de flèches sifflantes et se brisèrent, telle une vague grondante, sur la muraille hérissée de lances et de boucliers. Les haches se levaient et retombaient au-dessus des casques à plumes. Les lances s'enfonçaient dans les corps, provoquant la chute des chevaux et de leurs cavaliers. La fierté des hommes de Gunder n'était pas moindre que celle des chevaliers. Ils n'étaient pas, eux, des lanciers que l'on sacrifiait pour la plus grande gloire des chevaliers ! Ils formaient la meilleure infanterie du monde et leurs traditions rendaient leur moral

inébranlable. Les rois d'Aquilonie avaient appris depuis longtemps à apprécier la valeur d'une infanterie que rien ne pouvait briser. Leurs rangs restaient toujours aussi serrés, inexpugnables. Au-dessus d'eux flottait la grande bannière au lion. En première ligne, une silhouette gigantesque en armure noire rugissait et frappait avec la fureur d'un ouragan. Sa hache dégouttant de sang fracassait et faisait voler en éclats os et acier !

Les Némédiens se battirent avec bravoure, fidèles à leurs traditions séculaires. Pourtant, ils n'arrivèrent pas à briser le fer de lance aquilonien. Les flèches décochées des tertres boisés de chaque côté décimaient impitoyablement leurs rangs compacts. Leurs propres archers étaient inutiles, leurs piquiers incapables de gravir les hauteurs et de se battre au corps à corps avec les Bossoniens. Lentement, à contrecœur, tout en se battant avec opiniâtreté, les chevaliers se replièrent et comptèrent leurs morts. Au-dessus d'eux, les hommes de Gunder ne poussèrent aucun cri de victoire. Ils resserrèrent leurs rangs et comblèrent les trous laissés par ceux qui étaient tombés. La sueur brûlait leurs yeux et ruisselait de dessous leurs casques d'acier. Ils serrèrent leurs lances dans leurs mains et attendirent. Leurs cœurs étaient gonflés de fierté, car un roi avait mis pied à terre pour se battre au milieu d'eux. Dans leurs dos, les chevaliers n'avaient pas bougé. Ils étaient toujours sur leurs coursiers, immobiles et terribles.

Un cavalier éperonna son cheval aux flancs ruisselants de sueur vers le faîte de la colline appelée l'Autel du Roi. Il adressa à Xaltotun un regard amer.

— Amalric m'a prié de te dire qu'il était grand temps pour toi de recourir à tes arts, magicien, lui lança-t-il. Nous tombons comme des mouches dans la vallée. Nous n'arrivons pas à briser leurs rangs.

Xaltotun parut grandir et s'étendre. Il était encore plus redoutable et terrifiant.

— Retourne auprès d'Amalric, répondit-il. Dis-lui de reformer ses rangs en vue d'une nouvelle charge. Qu'il attende mon signal. Auparavant, il sera témoin d'un spectacle dont il se souviendra jusqu'au jour de sa mort ! Va !

L'homme salua comme à contrecœur et lança son

cheval au bas de la colline à une allure folle, au risque de se rompre le cou.

Xaltotun se tenait près de la pierre-autel noire. Du regard, il parcourut la vallée, les morts et les blessés jonchant les terrasses, le groupe sévère et couvert de sang défendant la colline. Les rangs bardés de fer et maculés de poussière se reformaient dans le vallon. Il leva les yeux vers le ciel, puis les abaissa vers la forme blanche et svelte étendue sur la pierre noire. Alors, brandissant une dague incrustée de hiéroglyphes archaïques, il entonna une invocation immémoriale :

— Set, dieu des ténèbres, seigneur des ombres couvert d'écailles, par le sang d'une vierge et par le symbole septuple, j'appelle tes fils sous la terre noire ! Enfants des profondeurs, au-dessous de la terre rouge et sous la terre noire, réveillez-vous ! Secouez vos redoutables crinières et faites trembler les collines ! Que les pierres écrasent mes ennemis ! Que le ciel s'assombrisse au-dessus d'eux, que la terre cède sous leurs pieds ! Qu'un vent soufflant des entrailles de la terre noire monte vers eux ! Qu'il les brûle et les calcine...

Il se tut brusquement, sa dague toujours brandie dans les airs. Portée par le vent, la clameur des armées montait vers lui, au sein du silence tendu.

De l'autre côté de l'autel, se tenait un homme vêtu d'une robe noire. Sa coiffe cachait en partie ses traits pâles et délicats. Ses yeux noirs étaient empreints de sagesse et de sérénité.

— Valet d'Asura ! murmura Xaltotun. (Sa voix ressemblait au sifflement d'un serpent en colère.) As-tu perdu l'esprit pour rechercher ainsi ta fin ? Baal ! Chiron ! Venez à moi !

— Appelle-les, chien d'Achéronien ! dit l'autre. (Puis il éclata de rire.) Appelle-les bien fort surtout ! Mais ils ne t'entendront pas, à moins que tes cris ne résonnent jusqu'en Enfer !

D'un bosquet d'arbres poussant sur le rebord de la crête surgit une vieille femme aux traits sévères. Elle était vêtue comme une paysanne et sa chevelure flottait sur ses épaules. Un grand loup gris marchait sur ses talons.

— Une sorcière, un prêtre et un loup, fit Xaltotun

d'une voix rauque. (Son rire fut cruel.) Fous ! Vous osez me défier... vous comptez opposer vos pitreries de charlatans à mes arts ! D'un seul geste de la main, je vous balaierai de mon chemin !

— Tes arts sont aussi dérisoires qu'un fétu emporté par le vent, chien de Python ! répliqua le prêtre d'Asura. T'es-tu demandé pourquoi la Shirki n'était pas sortie de son lit... pour prendre Conan au piège sur l'autre rive ? En voyant les éclairs dans la nuit, j'ai deviné ton plan. Mes sortilèges ont dispersé les nuages appelés par toi... avant qu'ils ne déversent leurs pluies torrentielles ! Tu ne savais même pas que ta magie avait échoué et que les pluies n'étaient pas tombées !

— Tu mens ! s'écria Xaltotun. (Sa voix manquait d'assurance.) J'ai senti l'impact d'une puissante magie dirigée contre la mienne. Qu'importe ! Aucun homme sur cette terre ne peut détruire le sortilège de la pluie, une fois qu'il a été tissé... à moins que cet homme ne possède le cœur même de la sorcellerie !

— La crue prévue par toi ne s'est pas produite, riposta le prêtre. Regarde tes alliés dans la vallée, Pythonien ! Tu les as conduits au massacre ! Le piège s'est refermé sur eux. Tu ne peux plus leur venir en aide. Regarde !

Il tendit le bras. Un cavalier surgit à un train d'enfer de la gorge étroite de la vallée supérieure, dans le dos des Poitaniens. Il faisait tourner au-dessus de sa tête quelque chose qui étincelait au soleil. Il lança témérairement son cheval au bas des pentes, parmi les rangs des hommes de Gunder. Ils poussèrent une clameur rauque et profonde, frappèrent leurs lances sur leurs boucliers dans un bruit de tonnerre. Le cheval aux flancs ruisselants de sueur allait d'une terrasse à l'autre. Il se cabrait, puis s'élançait à nouveau au bas de la pente. Son cavalier intrépide hurlait comme un dément et brandissait l'objet qu'il tenait dans sa main. C'étaient les vestiges d'une bannière écarlate en lambeaux. Le soleil se reflétait sur les écailles d'un serpent qui se tordait sur ses replis de soie.

— Valerius est mort ! s'écria Hadrathus d'une voix retentissante. Le brouillard et un tambour l'ont conduit à sa perte ! Ce brouillard était mon œuvre, chien de Python ! Je l'ai ensuite dissipé, car ma magie est plus

forte que la tienne !

— Quelle importance ! rugit Xaltotun. (Ses yeux flamboyaient. Son visage convulsé était horrible à voir.) Valerius était un imbécile. Je n'ai pas besoin de lui. Je peux écraser Conan sans aucune aide humaine !

— Alors, qu'attends-tu ? le railla Hadrathus. Pourquoi avoir permis que tes alliés – par milliers ! – soient transpercés par des flèches et embrochés par des lances ?

— Le sang favorise une plus grande magie ! tonna Xaltotun. (Sa voix fit trembler les rochers. Un nimbe sombre auréolait son horrible tête.) Un magicien ne dépense pas son énergie sottement. J'avais l'intention de réserver mes pouvoirs pour les grands jours à venir ! Pourquoi les utiliser pour une escarmouche sans importance ? À présent, je vais faire appel à eux... par Set ! Le monde connaîtra ma puissance ! Ouvre les yeux, valet d'Asura, faux prêtre d'un dieu qui a fait son temps ! Tu vas être témoin d'un spectacle qui brûlera ton âme et te plongera à jamais dans la démence !

Hadrathus rejeta sa tête en arrière et éclata de rire... l'enfer était contenu dans son rire.

— Regarde, sombre démon de Python !

Sa main sortit de dessous sa robe... elle tenait quelque chose... l'objet étincela et flamboya au soleil, transformant la lumière du jour en une flamme dorée, frémissante et vibrante. La chair de Xaltotun ressembla à celle d'un cadavre.

Il poussa un cri, comme si on venait de le poignarder.

— Le Cœur ! Le Cœur d'Ahriman !

— Oui ! Le seul pouvoir qui soit plus grand que le tien !

En un instant, Xaltotun parut se rider, vieillir et se voûter. Soudain sa barbe fut striée de neige et ses cheveux mouchetés de gris.

— Le Cœur ! balbutia-t-il. Tu l'as volé ! Chien ! Voleur !

— Ce n'est pas moi qui l'ai volé ! Il a effectué un long voyage vers le sud. À présent, il est en ma possession. Tes arts de nécromant ne peuvent s'opposer à lui. Il t'a ressuscité... maintenant, il va te replonger dans la nuit d'où tu n'aurais jamais dû

renaître. Apprête-toi à suivre une nouvelle fois la route sombre menant à Acheron... la route du silence et des ténèbres ! Ce sombre empire ne doit pas renaître. Il restera à jamais une légende et un terrifiant souvenir ! Conan régnera à nouveau. Le Cœur d'Ahriman retournera dans la caverne sous le temple de Mitra, où il brûlera durant mille ans, symbole de la puissance de l'Aquilonie !

Xaltotun poussa un cri inhumain et contourna vivement l'autel, brandissant sa dague. À cet instant, de quelque part... du ciel peut-être, ou de la gemme flamboyant dans la main d'Hadrathus... jaillit un rayon de lumière bleutée aveuglant. Il vint frapper la poitrine de Xaltotun. Les collines renvoyèrent l'écho du choc terrifiant. Le magicien d'Acheron s'écroula à terre, comme frappé par la foudre ! Avant même qu'il touchât le sol, son corps se transforma d'une effroyable manière. À côté de la pierre-autel ne gisait pas le cadavre d'un homme qui vient de mourir... mais une momie ratatinée... une carcasse brunâtre, desséchée, méconnaissable. Elle était étendue parmi des bandelettes tombant en poussière.

Zelata, la mine sombre, regarda la momie étendue sur le sol.

— Ce n'était pas un homme vivant, dit-elle. Le Cœur lui donnait une fausse apparence de vie, trompant tout le monde... même lui ! Pour moi, je l'ai toujours vu sous l'aspect d'une momie !

Hadrathus se penchait pour détacher la jeune fille évanouie sur l'autel lorsqu'une étrange apparition surgit d'entre les arbres... le chariot de Xaltotun tiré par les chevaux d'un autre monde. Ils s'approchèrent silencieusement de l'autel et firent halte. La roue du chariot touchait presque la chose brune et desséchée sur l'herbe. Hadrathus prit dans ses bras le corps du magicien et le plaça sur le chariot. Sans aucune hésitation, les coursiers surnaturels firent demi-tour et s'éloignèrent au bas de la colline, vers le sud.

Hadrathus, Zelata et le loup gris les regardèrent s'éloigner... descendre le long de la route menant à Acheron. En vérité, cette route s'étend au-delà de la connaissance des hommes !

Au fond de la vallée, Amalric s'était raidi sur sa

selle en voyant le fougueux cavalier s'élancer et caracoler sur les pentes, en brandissant cette bannière au serpent maculée de sang. Instinctivement, il tourna la tête vers la colline que les hommes appellent l'Autel du Roi. Ses lèvres s'entrouvrirent. Tous ceux qui se trouvaient dans la vallée virent... un rayon lumineux aveuglant jaillir du faite de la colline, monter vers le ciel et retomber en une pluie ardente et dorée. Au-dessus des armées, haut dans le ciel, il explosa ; la lueur aveuglante fit pâlir un instant le soleil.

— Ce n'est pas le signal de Xaltotun ! rugit le baron.

— Non ! hurla Tarascus. C'est un signal pour les Aquiloniens. Regarde !

Sur les hauteurs, les rangs immobiles s'ébranlaient enfin. Un rugissement poussé par des milliers de gorges retentit et gronda à travers la vallée.

— Xaltotun a échoué... nous ne devons plus compter sur son aide ! tonna Amalric avec fureur. Valerius est mort ; ses troupes ont été anéanties ! Nous sommes tombés dans un piège ! Que la malédiction de Mitra s'abatte sur Xaltotun qui nous a conduits ici ! Sonnez la retraite, vite !

— Trop tard ! hurla Tarascus. Regarde !

Sur les hauteurs, la forêt de lances s'inclina et pointa à l'horizontale. Les rangs des hommes de Gunder s'écartèrent sur la gauche et la droite, comme l'on tire un rideau. Dans un grondement de tonnerre, tel un ouragan rugissant et déferlant vers la plaine, les chevaliers d'Aquilonie chargèrent et se ruèrent au bas des pentes.

Le choc de la charge fut irrésistible. Les traits décochés par les arbalétriers démoralisés ricochaient sur leurs boucliers et leurs casques aux visières rabattues. Leurs plumes et leurs pennons flottaient derrière eux. Lances baissées, ils balayèrent les lignes hésitantes des piquiers et, en un formidable grondement, déferlèrent au bas des pentes, telle une vague gigantesque.

Dans un hurlement, Amalric donna l'ordre de charger. Les Némédiens, avec l'énergie du désespoir, éperonnèrent leurs chevaux vers les pentes. Par le nombre, ils étaient encore supérieurs à leurs attaquants.

Mais les hommes étaient fatigués et leurs chevaux

fourbus. Les chevaliers qui dévalaient au bas des pentes ne s'étaient pas encore battus. Leurs chevaux étaient frais et dispos. C'est pourquoi ils descendirent au bas de la colline et arrivèrent à la vitesse de l'éclair. Ils frappèrent comme la foudre, fondant sur les Némédiens qui tentaient de leur résister... ils frappèrent, disloquèrent leurs rangs, les broyèrent et les rejetèrent sur les pentes, sans pour autant interrompre leur charge.

À leur suite accouraient les hommes de Gunder, ivres de sang. Les Bossoniens dévalaient les pentes, décochant leurs traits tout en courant sur chaque ennemi qui bougeait encore.

Le flot impétueux arriva au bas de la pente, emportant avec lui les Némédiens abasourdis, tels des fétus sur la crête d'une vague monstrueuse. Leurs archers avaient jeté leurs arbalètes et s'étaient enfuis. Les piquiers – ceux qui avaient survécu à la charge meurtrière des chevaliers – furent taillés en pièces par les hommes de Gunder, impitoyables.

Dans une confusion sauvage, la bataille se poursuivit dans la plaine qui s'étendait au-delà de l'entrée étroite de la vallée. La plaine se couvrit de soldats, fuyards et poursuivants ; les hommes s'affrontaient en combat singulier ou se battaient par petits groupes ; les chevaliers frappaient et hachaient tandis que leurs chevaux se cabraient et virevoltaient. Mais les Némédiens avaient été brisés... écrasés... ils étaient incapables de reformer leurs rangs ou même de résister au flot furieux de leurs adversaires. Par centaines, ils abandonnèrent le combat, éperonnant leurs chevaux vers la rivière. Beaucoup l'atteignirent, la traversèrent au galop et s'enfuirent vers l'est. Mais bien peu arrivèrent à Tarantia, car tout le pays s'était soulevé et était à leurs trousses. Les gens les pourchassaient comme des loups !

La bataille se termina seulement lorsque Amalric mourut. Le baron, s'efforçant en vain de rassembler ses hommes, lança son cheval vers le groupe de chevaliers qui suivaient le géant en armure noire. Sur son surcot était brodé le lion royal ; au-dessus de sa tête flottait la bannière au lion d'or. À côté de lui bondissait le léopard écarlate de Poitain. Un guerrier de grande taille

revêtu d'une armure étincelante abaissa sa lance et chargea en direction du seigneur de Tor. Le choc fut terrible. La lance du Némédien heurta le heaume de son adversaire. Cassant net chevilles et rivets, elle fit voler le casque dans les airs, découvrant les traits de Pallantides. La pointe de la lance de l'Aquilonien fit éclater bouclier et cuirasse... transperçant le cœur du baron.

Amalric brisa la lance qui venait de l'empaler et fut projeté au bas de sa selle. Un rugissement emplit l'air. Les Némédiens perdirent pied. Ils cédèrent comme cède une barrière sous le choc terrible d'une lame de fond. Ils lancèrent leurs chevaux au galop vers la rivière ; leur fuite aveugle et éperdue balaya la plaine, telle une trombe. L'Heure du Dragon était passée.

Tarascus continua de se battre. Amalric était mort, son enseigne gisait sur le sol et la bannière royale de Némédie, maculée de sang et de poussière, était piétinée par les chevaux des Aquiloniens. La plupart de ses chevaliers s'étaient enfuis, poursuivis par les vainqueurs. Tarascus comprit que la bataille était perdue. Pourtant, avec une poignée d'hommes restés auprès de lui, il se jeta dans la mêlée et se battit avec rage. Un seul désir l'animait... affronter Conan le Cimmérien. À la fin, les deux hommes se trouvèrent face à face.

L'armée némédienne avait été entièrement disloquée. Seuls, de petits groupes compacts se battaient encore ici et là, harcelés par les Aquiloniens. Le cimier de Trocero étincelait dans une partie de la plaine, ceux de Pallantides et de Prospéro en d'autres endroits. Conan était seul. Les hommes formant la garde personnelle de Tarascus étaient tombés, les uns après les autres. Aussi les deux rois s'affrontèrent-ils d'homme à homme !

Tandis qu'ils galopaient l'un vers l'autre, le cheval de Tarascus poussa un hennissement, trébucha et tomba sous lui. Conan sauta à bas de son propre coursier et courut vers le roi de Némédie. Celui-ci se dégagea de dessous son cheval et se releva. L'acier scintilla au soleil et lança des reflets aveuglants. Les lames se heurtèrent bruyamment, projetant des étincelles bleutées. Un formidable tintement résonna

dans l'air et Tarascus s'étala de tout son long sur l'herbe. Conan venait de lui porter un terrible coup avec son épée à large lame.

Le Cimmérien posa son pied protégé par le soleret sur la poitrine de son ennemi et leva son épée. Son casque était tombé ; il rejeta en arrière sa chevelure noire et ses yeux bleus brillèrent de leur ancienne flamme.

— Acceptes-tu de te rendre ?

— Me feras-tu quartier ? demanda le Némédien.

— Oui. Au contraire de toi... si j'avais été battu ! La vie pour toi et tous tes hommes qui déposeront leurs armes. Pourtant, tu mériterais que je t'ouvre le crâne en deux, sombre fripouille ! ajouta le Cimmérien.

Tarascus tordit sa tête de côté et parcourut la plaine du regard. Les débris de son armée refluaient vers le port de pierre, poursuivis par des essaims d'Aquiloniens victorieux. Ceux-ci frappaient avec rage, assouvissant leur vengeance. Bossoniens et hommes de Gunder envahissaient le camp de leurs ennemis, pénétrant sous les tentes à la recherche du butin, faisant des prisonniers, ouvrant des coffres et faisant verser les chariots.

Tarascus poussa un juron...

— Entendu. Je n'ai pas le choix. Quelles sont tes exigences ?

— Me remettre tout ce que tu possèdes actuellement en Aquilonie. Ordonne à tes garnisons de quitter les châteaux et les villes qu'elles occupent encore, sans leurs armes... ordonne à tes maudites armées de retourner en Némédie et de quitter l'Aquilonie au plus vite ! De surcroît, tu devras veiller à ce que tous les Aquiloniens vendus comme esclaves soient libérés. Tu paieras une indemnité qui sera fixée ultérieurement, lorsque les dommages causés par tes armées d'occupation auront été évalués à leur juste mesure. Tu seras gardé en otage, jusqu'à ce que toutes ces exigences aient été satisfaites.

— Entendu, fit Tarascus avec soumission. Je livrerai tous les châteaux et toutes les villes encore occupés par mes garnisons. Toutes tes autres demandes seront satisfaites. Quelle rançon fixes-tu pour ma personne ?

Conan éclata de rire et ôta son pied de la poitrine

bardée de fer de son adversaire. Il le prit par l'épaule et l'aida à se relever. Il allait dire quelque chose, puis il se tourna vers Hadrathus qui s'avavançait vers lui. Le prêtre était calme et maître de lui-même, comme à l'ordinaire, quoique se frayant un chemin entre les monceaux de morts et les cadavres de chevaux.

Conan, d'une main ensanglantée, essuya sur son visage la poussière maculée de sueur. Il s'était battu toute la journée, d'abord à pied avec les piquiers, puis à cheval, conduisant la charge. Il ne portait plus de surcot ; son armure était couverte de sang et bosselée par des coups d'épée, de massue et de hache. Gigantesque, il se dressait sur un fond de sang et de carnage, tel un sombre héros des mythologies païennes.

— Bien joué, Hadrathus ! lança-t-il d'une voix sonore. Par Crom ! La vue de ton signal m'a empli de joie ! L'impatience avait presque rendu fous mes chevaliers, tant l'envie de se battre rongait leurs cœurs ! J'aurais été incapable de les retenir plus longtemps. Et le magicien ?

— Il est parti... sur la sombre route menant à Acheron, répondit Hadrathus. Quant à moi... je vais à Tarantia. Mon travail est terminé ici ; il me reste une tâche à accomplir dans le temple de Mitra. Nous avons bien travaillé aujourd'hui. Sur ce champ de bataille, nous avons sauvé l'Aquilonie... davantage même ! Le voyage jusqu'à ta capitale sera une procession triomphale à travers un royaume fou de joie. Toute l'Aquilonie acclamera le retour de son roi. Je pars, mais nous nous reverrons bientôt... dans la grande salle du palais !

Conan demeura silencieux et regarda s'éloigner le prêtre. De tous côtés les chevaliers accouraient vers lui. Il aperçut Pallantides, Trocero, Prospero, Servius Galannus ; leurs armures étaient teintées d'écarlate. La clameur de la bataille avait fait place à un rugissement de triomphe et de joie. Les regards pleins d'allégresse, où brillait encore l'ardeur du combat, étaient tournés vers la grande silhouette du roi. Des bras bardés de fer levèrent leurs épées rougies. Une acclamation monta, d'abord confuse, puis elle s'enfla, profonde et tonitruante comme des vagues se brisant sur les rochers :

— Salut à toi, Conan ! Roi d'Aquilonie !

Tarascus prit la parole.

— Tu n'as toujours pas fixé la rançon pour ma personne !

Conan éclata de rire et glissa d'un mouvement sec son épée dans son fourreau. Il leva ses bras musclés et passa ses doigts maculés de sang dans ses cheveux noirs et épais, comme s'il sentait déjà sur sa tête sa couronne reconquise.

— Il y a dans ton sérail une jeune fille du nom de Tallulah.

— Ma foi, c'est bien possible !

— Parfait. (Le roi sourit... un souvenir extrêmement agréable lui revenait en mémoire !) Elle sera ta rançon... je ne demande rien de plus. J'irai la chercher moi-même à Belverus. D'ailleurs, je le lui avais promis. En Némédie, elle était esclave... elle sera ma reine... la reine d'Aquilonie !



**Initiative
CLAUDE
GOHIN**

Retrouvez aussi les autres publications sur atelierdedenis.com